

94760. Ka

DICTIONNAIRE ÉTYMOLOGIQUE

DE LA

LANGUE LATINE

HISTOIRE DES MOTS

PAR

A. ERNOUT

ET

+ A. MEILLET

MEMBRE DE L'INSTITUT

MEMBRE DE L'INSTITUT

QUATRIÈME ÉDITION

DEUXIÈME TIRAGE

AUGMENTÉ DE CORRECTIONS NOUVELLES .

Ouvrage publié avec le concours du Centre National de la Recherche Scientifique

PARIS

LIBRAIRIE C. KLINCKSIECK

11, RUE DE LILLE, 11

1967



1^{re} édition : 1932.
2^e édition : 1939.
3^e édition : 1951.
4^e édition : 1959.

AVERTISSEMENT

On s'est proposé de présenter ici un exposé historique du vocabulaire latin.

Les deux auteurs du livre se sont partagé la tâche de manière inégale.

M. A. Ernout a traité de ce que l'on peut connaître par l'étude des textes. C'est lui qui est responsable de tout ce qui est enseigné sur le développement du vocabulaire latin depuis les plus anciens monuments jusqu'au début de l'époque romane.

M. A. Meillet s'est chargé de la partie préhistorique. Il est seul responsable de ce qui est enseigné sur le développement du vocabulaire latin entre l'indo-européen commun et les premiers témoignages ayant un caractère historique.

Néanmoins, il a semblé inutile et incommode de marquer, dans chaque article, la part qui a été traitée par l'un ou par l'autre des deux auteurs : l'histoire d'une langue est chose continue, et le fait que, pour l'étudier, on doit recourir à deux méthodes, la méthode comparative et l'étude philologique des textes, n'oblige pas à diviser l'exposé en deux parties séparées.

Dans chaque article, on trouvera, d'abord, l'état des choses à l'époque historique du latin, exposé par M. Ernout, puis, là où il y a lieu, des indications, par M. Meillet, sur l'histoire du mot avant les premières données des textes.

A. E. et A. M.

Le lecteur sera déçu par la partie d'étymologie préhistorique de ce livre : il n'y trouvera ni toutes les étymologies, même possibles, qui ont été proposées, ni aucune étymologie neuve.

Dans une langue comme le latin, il faut envisager, d'une part, des mots indo-européens ou faits avec des éléments indo-européens, de l'autre, des mots empruntés.

On a estimé qu'une étymologie indo-européenne n'était utile que si le rapprochement proposé avec d'autres langues de la famille était ou certain ou du moins très probable. Tous les rapprochements qui ne sont que possibles ont été, de propos délibéré, passés sous silence. En l'état actuel du travail, il importe avant tout de débayer la recherche des hypothèses vaines qui l'encombrent.

Depuis plus d'un siècle que les savants les plus pénétrants et les mieux armés travaillent à rapprocher les mots latins de ceux des autres langues indo-européennes, il est probable que toutes les étymologies évidentes ont été proposées. Il convenait donc de ne pas essayer d'en proposer ici de nouvelles ; si l'on croyait en avoir trouvé une, il faudrait l'entourer de considérations de détail dont la place n'est pas dans un livre destiné à résumer avec critique les résultats acquis.

Comme on n'a retenu ici que des rapprochements qu'on croyait certains ou, du moins, hautement probables, il était superflu de faire l'historique des étymologies ou de donner des renvois bibliographiques. Pour cela, on renvoie une fois pour toutes au *Lateinisches etymologisches Wörterbuch* d'A. Walde, dont M. J. B. Hofmann publie maintenant une troisième édition améliorée à tous égards et a fait un livre nouveau — le présent ouvrage ne se propose pas de le remplacer —, et aussi à l'*Alt-italisches Wörterbuch* de M. Fr. Muller. Redonner ici cette bibliographie serait faire un double emploi.

Un rapprochement qui n'est que possible ne saurait servir à faire l'histoire d'un mot. Les vocabulaires des langues indo-européennes sont divers ; les altérations phonétiques ont eu pour conséquence que beaucoup de phonèmes de la plupart des langues admettent plusieurs origines, et parfois huit ou dix origines distinctes, ainsi /- initial en latin ; les procédés de formation des mots sont mul-

tiples ; les sens sont flexibles. Ceci posé, c'est merveille si, en se bornant à l'élément radical du mot, on ne trouve pas, dans l'une ou l'autre des langues de la famille, deux consonnes et un sens vague qui permettent un rapprochement à un comparatiste exercé disposant de beaucoup de dictionnaires. Or, en grammaire comparée, toute preuve s'exprime par la formule : « la concordance ne saurait être fortuite ». Un rapprochement perd donc en valeur probante tout ce qu'il gagne en facilité. C'est ce que les étymologistes perdent parfois de vue.

Si le rapprochement de *pecu* avec *fihu* du vieux haut allemand et *pācu* du védique satisfait, c'est qu'il ne saurait être fortuit que trois mots concordent à ce point pour la forme, le genre, la structure et l'emploi ; ils continuent donc un seul et même mot indo-européen. Si l'on n'a fait que mentionner le rapprochement de *fōns*, *fontis* avec skr. *dhānvati* « il court, il coule rapidement », c'est que *f-* initial du latin admet des origines multiples, que la concordance ne s'étend pas au delà de la racine, et que la ressemblance de sens est vague et générale. Et si l'on n'a même pas mentionné le rapprochement de *gruō* dans *con-gruō*, *in-gruō* avec *ruō* et avec gr. *ῥαῖνω*, etc., c'est que le sens n'appuie pas l'idée que *con-gruō* et *in-gruō* aient rien à faire avec *ruō*, et que le gr. *ῥαῖνω* est loin de toutes manières. Peut-être s'est-on encore trop conformé à l'usage en signalant nombre d'étymologies qui n'ont pour elles qu'un peu de vraisemblance. Mais on espère qu'aucune étymologie sûre ne manque, et qu'aucune des étymologies données pour plausibles n'est négligeable. Bien entendu, aucun rapprochement nouveau ne figure ici. L'attitude critique qui a été adoptée pour ce dictionnaire excluait la tentation d'y en insérer aucun.

Du reste, peu des mots qui ont chance d'être d'origine indo-européenne restent sans une étymologie certaine.

Presque tous les verbes radicaux, les noms de nombre, les noms des principaux organes du corps et des principales notions de parenté, des principaux animaux domestiques, les adjectifs essentiels comme *nous*, *netus*, *priscus*, *iuuenis*, *senex*, *nūdus*, et, naturellement, les pronoms personnels, les démonstratifs, les interrogatifs et indéfinis, se reconnaissent aisément pour indo-européens.

Pour tous ces mots dont le caractère indo-européen est évident, il ne suffit pas de signaler quelques correspondances. Il s'agit, non de simples racines, mais de *mots* indo-européens que le latin a conservés, et dont on peut et l'on doit déterminer avec précision la structure et la valeur. Ce n'est pas donner une étymologie que de rattacher un mot latin à une « racine » indo-européenne.

Il ne suffit pas de dire que lat. *ferō* est à rapprocher de gr. *φέρω*, de skr. *bhārāmi*, etc. Il faut marquer que la racine **bher-* admettait à la fois la flexion thématique et la flexion athématique : *ferō* et *fert* s'expliquent également. Il faut spécifier que la racine **bher-* avait des formes monosyllabiques et des formes dissyllabiques : le monosyllabe radical de *fer-t* et le dissyllabe radical de *fericulum*, [*of-feru-menta* sont indo-européens l'un et l'autre. Enfin, la racine **bher-* indiquait un procès qui se poursuivait sans terme défini ; elle ne fournissait en indo-européen ni aoriste, ni parfait, et l'on comprend ainsi pourquoi le latin a complété par *tuli* et *lātus* le paradigme de *ferō*. Une bonne étymologie éclaire la forme et l'emploi du mot, et tant qu'il reste dans la forme et dans l'emploi un détail inexplicable, elle ne satisfait pas pleinement. A regarder de près, on voit que *patrius* est ancien et que *paternus* ne l'est pas, et que, près de *māter*, il n'y a pas de mot du type de *patrius*. Ce sont les détails précis de ce genre qui donnent à l'étymologie une réalité.

Il ne faut pas se contenter de dire qu'un mot latin est d'origine indo-européenne. Tel mot est indo-européen commun, et représenté d'un bout à l'autre du domaine, ainsi le mot que continue lat. *pater*. Mais tel autre ne se trouve qu'en italique et en celtique, d'une part, en indo-iranien, de l'autre, ainsi *credō* ou *rex*, *lex*, dans deux des langues qui occupent des extrémités du domaine indo-européen : ici, l'on est en présence d'un vocabulaire archaïque, qui s'est conservé seulement par des groupes détachés de bonne heure du gros de la nation indo-européenne et qui a disparu dans la partie centrale du domaine. Tel autre, *porcus* par exemple, ne se rencontre que dans une partie du do-

maine indo-européen qui, pour les termes de civilisation, présente nombre de coïncidences particulières : il y a une part du vocabulaire latin qui ne trouve de mots apparentés que dans une région qui va du slave au celtique et à l'italique. Pour faire l'étymologie d'un mot, il est nécessaire de déterminer l'aire où l'on rencontre des correspondants.

Tous les mots ne sont pas à un même niveau ; il y a des mots « nobles » et des mots « roturiers ». Les mots qui désignaient les idées les plus générales, comme *mori* et *uiuere*, les actes essentiels, *esse* et *bibere*, les relations de famille, *pater*, *māter*, *frāter*, les principaux animaux domestiques, *equus*, *ouis*, *sūs*, l'habitation de la famille qui était l'unité principale, *domus* et *forēs*, etc., représentent le vocabulaire de l'aristocratie indo-européenne qui s'est étendu à tout le domaine ; ces mots désignent des notions ; ils n'ont pas de valeur affective, et ils ont un minimum de valeur concrète : *bōs*, *ouis*, *sūs* s'appliquent à la fois au mâle et à la femelle ; ce sont des termes qui indiquent des biens, non des termes d'éleveurs ; de même, *domus* et *forēs* évoquent l'habitation du chef, non une construction matérielle. La valeur abstraite des mots, liée au caractère aristocratique de la langue, est un trait essentiel du vocabulaire indo-européen. Mais il y avait aussi des mots de caractère « populaire », reconnaissables à beaucoup de traits, vocalisme radical *ā*, gémiation de consonnes intérieures, etc. ; ces mots ont souvent une valeur affective, souvent un caractère technique. La plupart du temps, au moins sous les formes qu'ils ont en latin, les mots de ce genre n'ont de correspondants que dans peu de langues ; beaucoup n'en ont pas. Le vocabulaire « populaire » est aussi instable que le vocabulaire aristocratique est permanent. Des noms de parties du corps comme *lingua*, *ōs*, *liēn* attestent la variabilité de forme des termes « populaires ». Dans la mesure où des étymologies ont été admises, on s'est donc attaché à marquer le caractère des mots considérés.

En somme, on s'est efforcé de ne pas se borner à des comparaisons brutes et de mettre derrière chaque rapprochement avec d'autres langues indo-européennes des réalités, les unes de caractère morphologique, d'autres de caractère sémantique, d'autres de caractère social. L'objet de ce dictionnaire est d'éclairer les mots tels qu'ils ont été employés depuis l'indo-européen jusqu'au latin, et non de se borner à une dissection linguistique.

On a essayé aussi de faire apparaître que, là même où un mot latin continue exactement un mot indo-européen, il a pu changer entièrement de nature. Pour le sens, il y a moins loin de fr. *voix* à lat. *uōx* qu'il n'y a de lat. *uōx* à son original indo-européen. Tout en laissant penser à *uocāre*, le mot *uōx* est isolé en latin, tandis que le « thème » indo-européen qu'il représente était la forme nominale d'une racine indo-européenne ; et *uōx* indique la « voix » telle que l'entend un moderne, tandis que le mot indo-européen désignait une force ayant une valeur religieuse, encore bien sensible dans le *vāk* védique, et même dans les emplois homériques de *ὄψα* (à l'accusatif) et du dérivé *ὄσσα*. Entre l'époque indo-européenne et l'époque romaine, tous les noms d'action ont changé de valeur parce que les conceptions ont changé.

Mais il n'y a aucune langue indo-européenne dont le vocabulaire soit tout entier d'origine indo-européenne, comme la morphologie l'est entièrement. Les petits groupes de chefs qui ont étendu leur domination du centre de l'Asie à l'océan Atlantique, de la presque île scandinave à la Méditerranée ont trouvé dans les pays qu'ils occupaient des civilisations qui, au moins au point de vue matériel, étaient souvent plus avancées que la leur, et des objets qui n'avaient pas de nom dans leur langue. Tous ont donc « emprunté » des mots.

Or, dans aucune langue indo-européenne, on ne peut discerner au juste quelle est la part des emprunts. Il va de soi que le fait, pour un mot, de n'avoir pas de correspondant clair dans une autre langue de la famille n'apporte même pas une présomption en faveur de l'emprunt : si, pour faire l'étymologie de fr. *rien*, on n'avait que des rapprochements avec d'autres langues romanes, rien n'indiquerait le caractère latin du mot ; c'est seulement le témoignage du latin ancien *rem* qui aver-

extension de sens par le passage de la langue commune dans une langue spéciale ou inversement. Suivant l'importance donnée à chacun de ces facteurs, chaque langue a sa physionomie propre, et les conditions géographiques, les faits historiques ou sociaux ont dans la constitution de tout vocabulaire un rôle considérable, encore qu'il ne se laisse pas toujours exactement déterminer.

Le latin, langue d'une population essentiellement rurale à l'origine, a été en contact avec deux civilisations urbaines auxquelles il a demandé la plupart des termes qui lui manquaient pour exprimer les conditions nouvelles de vie et de pensée qu'il a progressivement adoptées : de son contact avec le peuple étrusque, puis avec le peuple grec sont résultés un enrichissement et une transformation de son vocabulaire, dont témoignent non seulement les emprunts directs, mais — on ne peut, du reste, le montrer que pour le grec — les adaptations concernant le sens ou la forme, de mots latins à des modèles grecs ; ainsi, une partie des sens de *causa* sont calqués sur gr. *αἰτία*. Les vocabulaires techniques du latin semblent contenir, pour autant qu'on peut l'entrevoir, de nombreux termes empruntés à l'étrusque avec les métiers et les disciplines dont ils relèvent ; ils en présentent un grand nombre dont l'origine hellénique est évidente et se laisse préciser, qu'il s'agisse d'un emprunt ancien, populaire et fait par voie orale, ou, au contraire, d'un terme savant, simplement transcrit ou démarqué.

L'influence étrusque a de bonne heure cessé de s'exercer ; à la date où apparaissent les premiers documents écrits qui nous font connaître véritablement le vocabulaire latin, c'est-à-dire vers la fin du III^e siècle avant J.-C., l'Étrurie a perdu son indépendance, et les Étrusques ont été détruits ou assimilés. Mais l'influence grecque n'a jamais cessé d'agir : on la saisit depuis les premiers emprunts du type *poena*, *māchina* faits aux parlers doriens de Sicile ou de la Grande-Grèce avant l'apparition de la littérature jusqu'aux transcriptions faites à l'époque du Bas-Empire par la langue de l'Église, ou par les grammairiens, les médecins et les hommes de science. Le théâtre, la poésie, la philosophie, tous les genres littéraires lui sont redevables ; et si, malgré les différences profondes dans la grammaire, le grec et le latin apparaissent dès l'abord comme étroitement apparentés, c'est avant tout parce que le vocabulaire abstrait ou technique du latin n'est en grande partie qu'un reflet du vocabulaire grec, comme la pensée latine elle-même est fille de la pensée grecque. A chaque instant, on aperçoit en latin des acquisitions nouvelles venant du grec : il n'est pas indifférent de les noter au passage et d'en fixer la date, car l'enrichissement du vocabulaire marche de pair avec le progrès de la pensée. Sans reproduire les mots qui ne sont que des transcriptions du grec, on s'est attaché à noter les emprunts, emprunts de mots ou emprunts de sens, qui ont acquis à Rome droit de cité.

En dehors de l'étrusque et du grec, la conquête du monde par ses armées a eu pour résultat de mettre Rome en contact avec d'autres peuples et d'autres civilisations. Sous l'Empire, les échanges commerciaux ou autres se multiplient, Rome devient de plus en plus une capitale cosmopolite : de nouveaux termes venus d'un peu partout s'introduisent dans la langue. En outre, le sentiment de la norme, strictement maintenu à l'époque classique par un Cicéron ou par un César dans la prose, et dans la poésie par un Virgile, va chaque jour s'affaiblissant. La recherche de l'effet et du pittoresque, le besoin de renouveler des expressions usées ou devenues vulgaires, contribuent à modifier l'aspect du vocabulaire. Entre Sénèque et Tacite, d'une part, et Cicéron, de l'autre, il n'y a pas un siècle de distance, et pourtant les formes d'expression ont changé. La satire, le roman, la diatribe, les genres « populaires » ajoutent leur part à ce changement, faisant pénétrer dans la langue écrite des termes que leur vulgarité en avait éloignés, en bannissant d'autres, devenus vieux et désuets. En outre, de nombreux écrivains d'origine étrangère, et dont le latin n'est pas la langue maternelle, contribuent à cette transformation. L'évolution se poursuit aussi rapide dans la grammaire, en même temps que, sous l'influence de l'accent, l'aspect des mots se modifie, préparant l'état roman.

Autant que faire se pouvait avec une documentation souvent lacunaire, incertaine, et toujours tardive, on a tenté d'esquisser l'histoire de chaque mot latin, lorsqu'il en avait une, depuis la date de

son apparition jusqu'à sa mort ou à sa survivance dans les langues romanes. On a noté les valeurs anciennes qu'il a gardées, les développements de sens qu'il a pu présenter au cours de son existence, la vitalité dont il a fait preuve, les dérivés et les composés qu'il a servi à former, en marquant brièvement les relations sémantiques des membres du groupe, les rapports qui peuvent l'unir à d'autres groupes, et comment certains se pénètrent et se complètent l'un l'autre. On a indiqué aussi la « couleur » du mot, noble ou familier, savant ou populaire, et le degré de fréquence dans l'emploi. Bref, au lieu de se borner à une définition schématique, on s'est efforcé de faire apparaître les faits dans la complexité de leur développement. Il se peut que le livre puisse ainsi rendre service non seulement aux linguistes, mais aux latinistes tout simplement. Du reste, tous les problèmes n'ont pu être posés ; et ceux qui ont pu l'être n'ont pas tous reçu de solution. Peut-être, en tout cas, ce livre éveillera-t-il l'attention sur des études qui ne font que naître, et, comme il met en lumière la nouveauté de pareilles questions, attirera-t-il sur ce terrain des chercheurs pour l'explorer.

A. ERNOUT.

Plusieurs personnes amies ont reçu communication d'une épreuve de ce dictionnaire et ont fourni des observations grâce auxquelles des fautes graves ont été effacées et des compléments notables ont été apportés : MM. E. Benveniste, Jules Bloch, Oscar Bloch, Max Niedermann, J. Vendryes. Bien entendu, ces Messieurs n'ont pas visé à corriger les épreuves ; les auteurs sont seuls responsables de toutes les fautes qui subsistent, chacun pour leur part de rédaction. Mais nous devons trop à ceux qui ont bien voulu accepter de nous aider et de nous critiquer pour ne pas leur exprimer notre reconnaissance, et pour ne pas prier le lecteur de leur savoir aussi gré d'une part au moins de ce qu'ils pourront trouver d'utile dans notre livre.

A. E. et A. M.

PRÉFACE DE LA DEUXIÈME ÉDITION

Des deux auteurs de ce dictionnaire, un seul a pu préparer cette nouvelle édition. A. Meillet est mort le 21 septembre 1936, sans avoir pu revoir la partie de l'ouvrage qu'il avait rédigée. Mais il est permis d'affirmer qu'il y aurait apporté peu de changements. Les étymologies qu'il a proposées n'ont guère été contestées, d'une part ; et, d'autre part, si beaucoup d'hypothèses nouvelles ont été émises depuis l'année 1932 dans le domaine de l'étymologie indo-européenne, il en est peu dont la certitude soit assez grande pour que Meillet les eût acceptées. La partie indo-européenne du livre n'a donc guère changé ; on s'est borné à corriger des fautes matérielles, à réparer des omissions involontaires, à mettre à jour des indications bibliographiques.

La partie proprement latine a été modifiée davantage. L'auteur a enrichi sa documentation, notamment, des apports qui lui ont été fournis par les fascicules parus depuis 1932 du *Thesaurus*, de la troisième édition du *Lateinisches etymologisches Wörterbuch* de Walde, revue par M. J. B. Hofmann, et par le nouveau *Romanisches etymologisches Wörterbuch* de Meyer-Lübke. Il a profité aussi des critiques publiques ou privées qui lui ont été adressées. Il s'est efforcé, en multipliant les renvois, de rendre plus aisée la consultation du livre. Bref, rien n'a été négligé pour rendre le Dictionnaire plus digne encore du bienveillant accueil qu'il a reçu sous sa première forme.

Pour répondre à un vœu souvent exprimé, M^{me} A. Meillet s'est imposé la lourde tâche de rédiger l'index des mots non latins qui sont cités dans la partie étymologique de l'ouvrage. C'est là un complément dont l'utilité n'a pas besoin d'être soulignée, et qui vaudra à M^{me} Meillet la reconnaissance de tous les lecteurs.

PRÉFACE DE LA TROISIÈME ÉDITION

Cette troisième édition, entièrement recomposée, a bénéficié des recherches personnelles que l'auteur a poursuivies dans ces dix dernières années sur l'origine et l'histoire du vocabulaire latin ; elle a profité aussi des corrections, des suggestions et des critiques qu'on a bien voulu lui adresser.

Il a, naturellement, été tenu compte des fascicules parus depuis 1939 du *Thesaurus Linguae Latinae* et du *Lateinisches etymologisches Wörterbuch* de Walde-Hofmann, qui va maintenant jusqu'à la lettre *p* (il s'arrête au mot *praeda*). L'information de M. J. B. Hofmann est toujours abondante et sûre ; et les listes de formes latines qu'il donne permettent de suppléer aux lacunes du *Thesaurus*. Le nombre des mots étudiés et cités, notamment des dérivés et composés, a pu être ainsi passablement augmenté, les dates d'apparition plus d'une fois rectifiées.

Pour répondre à un désir souvent exprimé, j'ai indiqué les emprunts faits au latin par les langues celtiques et les langues germaniques. La substance de ces indications m'a été fournie par les travaux de J. Loth, J. Vendryes, H. Pedersen pour le celtique, de F. Kluge pour le germanique. Pour le celtique, j'ai signalé les mots empruntés par la langue de l'Église, bien qu'il s'agisse là d'emprunts savants et, à vrai dire, de transcriptions plutôt que d'emprunts : le lecteur n'aura, du reste, pas de peine à les reconnaître. Le témoignage des langues romanes a été revu et complété.

J'ai fait figurer aussi, sur le conseil de M. Niedermann, un plus grand nombre de mots grecs. Ici, le départ est souvent difficile à faire entre ce qui est emprunt véritable et simple transcription. J'ai accueilli les termes les plus courants introduits par l'Église chrétienne, et aussi d'autres termes techniques (scientifiques, médicaux, etc.), qui, par les dérivés de forme latine qu'ils ont fournis, par les déformations phonétiques ou morphologiques qu'ils présentent, par les changements de sens, ou enfin par leur survie dans les langues romanes, attestent qu'ils ont véritablement pénétré dans le latin. L'étude des mots grecs en latin n'a pas encore été faite de façon satisfaisante : je souhaite que les trop brèves et trop rares indications de ce Dictionnaire engagent quelque philologue jeune et courageux à reprendre le travail.

J'ai peu touché à la partie étymologique, estimant que l'œuvre de Meillet résiste à l'épreuve du temps. J'ai ajouté pourtant quelques formes hittites, que Meillet n'avait pu connaître, et qui m'ont été obligeamment communiquées par M. Laroche, de Strasbourg.

Le sens de certains mots (notamment de noms de plantes ou de poissons) a pu être précisé ou corrigé, souvent grâce aux travaux du chanoine P. Fournier et de MM. André et de Saint-Denis. Enfin, chaque article a été l'objet d'une révision minutieuse. Certains ont été remaniés partiellement, d'autres entièrement réécrits ; les renvois d'un article à l'autre, permettant de confronter et de grouper des formations semblables, sont devenus plus nombreux ; et, dans ce domaine, M. Minard, professeur à la Faculté des Lettres de Lyon, m'a apporté une aide précieuse. Bref, il n'est pas de page, ou à peu près, qui ne présente un changement et, je l'espère, une amélioration.

PRÉFACE DE LA QUATRIÈME ÉDITION

L'accueil fait par le public aux trois éditions précédentes du *Dictionnaire étymologique de la langue latine* nous a décidés, l'éditeur et moi, à en publier une quatrième. Celle-ci apparaît sous un aspect nouveau. Le retour à l'impression en caractères d'imprimerie a permis d'adopter une présentation du texte sur deux colonnes par page : il en résulte une légère économie de place, et surtout une facilité de lecture et de consultation plus grande, l'œil étant moins fatigué par la longueur des lignes et trouvant dans les blancs et les intervalles plus nombreux des occasions de se reposer.

Mais la révision du texte lui-même n'a pas été l'objet de moindres soins. J'ai revu très attentivement la liste des mots grecs, où il n'est pas toujours aisé de distinguer ce qui est emprunt véritable et passé dans la langue commune de ce qui est transcription savante ; j'ai noté d'astérisques les termes mal attestés, de date tardive et de latinité douteuse — là encore, le départ est malaisé entre les mots proprement latins et ce qui est latinisation artificielle d'un vocable « barbare » ; m'adressant surtout à un public de langue française, j'ai cité en plus grand nombre, d'après O. Bloch-von Wartburg, les mots français dont l'origine latine a été obscurcie par des changements de forme ou de sens. J'ai très peu modifié la partie étymologique ; les étymologies présentées par A. Meillet restent toujours valables, et, de celles qu'on a proposées depuis sa mort, il est bien peu qu'il eût acceptées, en raison de leur caractère incertain ou arbitraire : il suffit, pour s'en convaincre, de consulter les comptes rendus donnés chaque année par *Glotta*. Au contraire, la partie latine a subi de nombreux remaniements. J'ai consacré des notices spéciales à des mots qui, par leur origine, se rattachaient à une même famille, mais qui, par des spécialisations, restrictions ou développements de sens, s'en étaient fortement éloignés (par ex. *certō*, *certus*, *cribrum*, *crimen*, ont été disjoints de *cernō*, *exerceō* de *arceō*, *exiguus* de *agō*, *ēdūcō* de *dūcō*) ; certains articles ont été entièrement réécrits (par ex. *caesar*, *decrepitus*, *delicūs*, *farfara*, *fascinus* ; *Fauōnius*, *Faunus*, *foedus*, *flāuos*, *fūcus*, *gaius*, *gurgēs*, etc.). D'autres articles ont reçu des corrections de détail, concernant la forme ou le fond : c'est ainsi que, pour *domō* et *donus*, j'ai utilisé l'importante étude intitulée *Homonymies radicales en indo-européen*, que M. Benveniste a publiée dans le BSL, t. LI (1955), p. 14-41. Le sens des mots osco-ombriens a été contrôlé, et il est apparu que certaines interprétations généralement admises devaient être modifiées ou mises en doute (cf. ombr. *tiçit* sous *decet*, osq. *Flagiúi* sous *flagrō*). À comparer cette nouvelle édition avec les précédentes, on ne manquera pas de constater qu'il n'est pas une page, presque pas une notice, où n'apparaissent un changement et — du moins je m'y suis efforcé — une amélioration. Ces changements se traduisent par une augmentation du nombre de pages, que j'ai réduite autant que possible.

Je prie toutes les personnes qui, par leurs critiques, m'ont aidé à corriger certaines fautes d'agréer l'expression de ma sincère reconnaissance. Mes remerciements vont particulièrement à M. J. André, qui a bien voulu m'assister dans la correction des épreuves et s'est acquitté de cette tâche ingrate avec un soin méritoire ; à M. Laroche qui, cette fois encore, a bien voulu revoir les formes hittites citées dans le Dictionnaire. Le Centre national de la Recherche scientifique a contribué pour une bonne part à l'impression de ce volume ; nous assurons ses directeurs, et en particulier M. Michel Lejeune, de notre très vive gratitude.

Paris, janvier 1959.

INDICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES

Outre le *Dictionnaire étymologique latin* de Bréal et Bailly, cité en abrégé par les lettres B. B. (Paris, Hachette, 1885), dont le détail est vieilli, mais la tendance excellente, il faut utiliser :

A. WALDE, *Lateinisches etymologisches Wörterbuch*, dont la 3^e édition, entièrement refondue par les soins de J. B. Hofmann, est maintenant terminée : Heidelberg (Winter), 1930-1956. Ouvrage fondamental, à la fois précis et nourri, où le lecteur trouvera tout ce qu'il peut y avoir d'utile dans la bibliographie du sujet, et auquel on renvoie une fois pour toutes à ce point de vue. Abrégé en W. H.

FR. MULLER, *Altitalisches Wörterbuch*, Göttingen (Vandenhoeck u. Ruprecht), 1926. Livre personnel et qui fait toujours réfléchir.

Le *Thesaurus linguae latinae* n'a pas besoin d'être rappelé ; il a pu être utilisé pour les lettres A, B, C, D, E, F, G, H, et partiellement pour I, M, dont la publication est en cours. Notices étymologiques très brèves de R. Thurneysen, puis de J. B. Hofmann. Pour suppléer à la partie manquante, on peut consulter :

Alexander Souter, *A Glossary of later Latin, to 600 a. d.*, Oxford, 1949, et pour le vocabulaire chrétien : Albert Blaise, *Dictionnaire latin-français des auteurs chrétiens*, Strasbourg, 1954.

Pour les termes de botanique : Jacques André, *Lexique des termes de botanique en latin*, Paris (Klincksieck), 1956.

De plus, il y a maintenant un livre général (publié après la mort de l'auteur) : A. WALDE, *Vergleichendes Wörterbuch der indogermanischen Sprachen*, herausgegeben von Pokorný, Berlin (W. de Gruyter), 1927-1931 (2^e éd. en cours de publication).

Beaucoup de faits sont réunis dans l'ouvrage de C. D. Buck, *A Dictionary of Selected Synonyms in the Principal Indo-European Languages*, The University of Chicago Press, 1949.

Pour s'orienter d'une manière générale sur les faits latins, voir :

M. NIEDERMANN, *Phonétique historique du latin* (une 3^e édition, très augmentée et améliorée, a paru, Paris (Klincksieck), 1953, et A. ERNOUT, *Morphologie historique du latin*, Paris (Klincksieck), 3^e éd. revue et corrigée, 1953.

A. ERNOUT et F. THOMAS, *Syntaxe latine*, Paris (Klincksieck), 2^e éd., 1953.

A. MEILLET et J. VENDRYES, *Traité de grammaire comparée des langues classiques*, 2^e éd., Paris (Champion), 1948. W. M. LINDSAY-H. NOHL, *Die lateinische Sprache*, Leipzig (S. Hirzel), 1897.

F. SOMMER, *Handbuch der lateinischen Laut- und Formenlehre*, 2^e éd., Heidelberg (Winter), 1914, avec un fascicule de *Kritische Erläuterungen*. Ouvrage aussi plein de faits que nourri d'une ferme doctrine.

STOLZ-SCHMALZ, *Lateinische Grammatik*, 5^e éd., entièrement refondue (en réalité un livre nouveau) par M. LEWMANN et J. B. HOFMANN, Munich (Beck), 1926 et 1928. Ouvrage ample, largement informé, qui est le manuel le mieux à jour et, actuellement, le plus sûr. Épuisé ; une deuxième édition serait souhaitable.

La 2^e partie du 1^{er} volume de la *Historische Grammatik der lateinischen Sprache* de Stolz est une *Stammbildungslehre*, Leipzig (Teubner), 1895. C'est le seul ouvrage développé sur la formation des mots latins. Utile, quoique vieilli.

Pour l'osco-ombrien, voir C. D. BUCK, *A grammar of Oscan and Umbrian*, Boston (Ginn), 1904 ; 2^e éd., 1928, et E. VETTER, *Handbuch d. Italischen Dialekte*, I^{er} Band, Heidelberg (Winter), 1953 (abrégé en Vetter, *Hdb.*).

Vittore PISANI, *Le lingue dell'Italia antica oltre il latino*, Turin (Rosenberg et Sellier), 1953.

Gino BOTTIGLIONI, *Manuale dei dialetti italiani*, Bologne, 1954.

Pour l'histoire générale de la langue latine, voir :

STOLZ, *Geschichte der lateinischen Sprache*, 3^e éd. revue par A. DEBRUNNER, Berlin et Leipzig (W. de Gruyter), 1953 [très bref].

J. MAROUZEAU, *Le latin, dix causeries*, Toulouse et Paris (Didier), 1923 (sommaire, mais oriente bien sur le caractère des faits latins).

A. MEILLET, *Esquisse d'une histoire de la langue latine*, 3^e éd., Paris (Hachette), 1933.

G. DEVOTO, *Storia della Lingua di Roma*, Bologne (L. Cappelli) ; 2^e éd., 1944.

L. R. PALMER, *The Latin Language*, Londres (Faber & Faber), s. d.

A. ERNOUT, *Philologica*, I et II, Paris (Klincksieck), 1946 et 1957, où sont réunies plusieurs études concernant l'histoire du vocabulaire latin.

A. ERNOUT, *Aspects du vocabulaire latin*, Paris (Klincksieck), 1954.

Franz ALTHEIM, *Geschichte der lateinischen Sprache*, Frankfurt-am-Mein (Vitt. Klostermann), 1951. Traite surtout des origines et de la préhistoire du latin.

Les emprunts faits par le latin de Rome aux dialectes italiens ont été étudiés dans le livre de :

A. ERNOUT, *Les éléments dialectaux du vocabulaire latin*, Paris (Champion), 1909 ; 2^e éd., 1929.

Tous les périodiques consacrés à la grammaire comparée : *Zeitschrift* de Kuhn, *Indogermanische Forschungen*, etc., font une part au latin. On remarquera que, dans les volumes anciens des *Mémoires de la Société de linguistique* de Paris, figurent des articles importants de Michel Bréal et de Louis Havet ; dans les volumes récents des *Mémoires* et du *Bulletin*, des articles de MM. Ernout et Marouzeau. Voir aussi la *Revue des études latines* et la *Revue de philologie*, où il y a de nombreux comptes rendus.

Depuis sa fondation, en 1909, la revue *Glotta* (à Göttingen, Vandenhoeck u. Ruprecht) suit, année par année, le travail fait sur la langue latine et en particulier sur l'étymologie.

Pour la bibliographie, on recourra aux grands recueils :

Indogermanisches Jahrbuch, Berlin (W. de Gruyter). Toujours au courant.

J. MAROZEAU, *Dix années de philologie classique, 1914-1924*, Paris (Belles-Lettres), 1928, et depuis : *L'année philologique*, Paris (Belles-Lettres), 1924-1926 et suivantes, rédigée par M^{lle} J. EARNST. Modèle de travail bibliographique.

JEAN COUSIN, *Bibliographie de la langue latine, 1880-1946*, Paris (Les Belles-Lettres), 1951.

En outre : *Revue des Revues* (Supplément bibliographique à la *Revue de Philologie*, 50 volumes, 1877-1926).

Ces divers ouvrages fournissent toutes les indications nécessaires sur les livres et articles qu'on peut consulter pour faire l'histoire de la langue latine.

Pour l'étymologie, on a largement utilisé le *Dictionnaire étymologique de la langue grecque* de BOISACQ (Heidelberg, Winter, et Paris, Klincksieck), 4^e éd., avec index, 1950, auquel succède le *Griechisches etymologisches Wörterbuch* de Hjalmar FRISK, en cours de publication, Heidelberg (Winter), 1954 et s., et la *Vergleichende Grammatik der keltischen Sprachen* de H. PEDERSEN, Göttingen (Vandenhoeck u. Ruprecht), 1908 et s. On trouvera les sources des mots hittites cités dans le *Hittite Glossary* de M. E. H. STURTEVANT, 2^e éd., Baltimore, 1936, et le *Hethitisches Wörterbuch* de J. FRIEDRICH, Heidelberg (Winter), 1954. Pour les langues romanes, on renvoie au *Romanisches etymologisches Wörterbuch* de W. MEYER-LÜBBKE, 3^e éd., Heidelberg (Winter), 1935, abrégé en M. L., et à l'*Einführung in das Studium d. romanischen Sprachwissenschaft*, 3^e éd., Heidelberg (Winter), 1920 (cité par l'abréviation *Einf.*) ; quelques corrections sont dues à M. COROMINAS, auteur du *Dict. crit. etimol. de la lengua castelana*. On a utilisé, pour le grec, la nouvelle édition du *Greek-English Lexicon* de H. G. LIDDELL et R. SCOTT, revue par H. S. JONES, Oxford, Clarendon Press (cité par l'abréviation L. S.). — Enfin, le regretté Oscar Bloch a publié, avec la collaboration de M. W. von Wartburg, un *Dictionnaire étymologique de la langue française*, Paris (Les Presses Universitaires de France), 1932 (paru en 2^e éd. revue en 1949), qui s'inspire des mêmes principes que le nôtre (abrégé en B. W.).

Les emprunts celtiques et germaniques sont signalés d'après la grammaire de H. PEDERSEN, citée plus haut, et les ouvrages de J. LOTH, *Les mots latins dans les langues brittoniques*, Paris (Bouillon), 1892 ; J. VENDRYES, *De hibernicis uocabulis quae a lingua latina originem sumpserunt*, Paris (G. Klincksieck), 1902, et P. KLUGE, *Etymol. Wörterb. d. deutschen Sprache*, 11^e éd., 1930, et *Grundr. d. germ. Philol.*, 2^e éd., t. I, p. 333-347.

Les textes de Festus (F. et P. F.), de Nonius Marcellus et des *Origines* d'Isidore de Séville sont cités d'après les éditions qu'en a données W. M. LINDSAY ; les grammairiens latins (GLK) d'après l'édition de Keil ; Varron et les glossaires (GGL) d'après les éditions de Goetz, Loewe et Schoell. L'indication Sofer renvoie à l'ouvrage de J. SOFER, *Latinitates u. Romanisches aus d. Etymologiae v. Isidorus von Sevilla*, Göttingen (Vandenhoeck u. Ruprecht), 1930.

Les abréviations employées sont celles qui sont généralement adoptées dans les ouvrages de linguistique et de philologie : IF, pour les *Indogermanische Forschungen* ; KZ, pour la *Zeitschrift für vergleichende Sprachwissenschaft* ; MSL et BSL, pour les *Mémoires* et *Bulletin* de la *Société de linguistique*, etc.

Les mots cités sont précédés des abréviations usuelles : arm. pour arménien, av. pour avestique, gall. pour gallois, gâth. pour gâthique, got. pour gotique, hitt. pour hittite, irl. pour irlandais, isl. pour islandais, le. pour lette, lit. pour lituanien, v. pr. pour vieux prussien, skr. pour sanskrit, v. sl. pour vieux slave, v. h. a. pour vieux haut allemand, etc.

La *Real-Encyclopädie* de Pauly-Wissowa est citée sous les initiales P. W.

NOTE

CONCERNANT L'USAGE

DU DEUXIÈME TIRAGE DE LA 4^e ÉDITION (1967)

En raison de l'augmentation considérable des « Additions et corrections » figurant à la fin du volume (pages 815 à 827), on a jugé utile de les signaler au lecteur dans le corps même du volume en utilisant le signe † comme renvoi aux « Additions et corrections ».

Quand un mot nouveau a été ajouté, ce signe figure à la fin du mot précédent.

ā, āh, aha : interjection destinée à exprimer des émotions ou des passions assez fortes. Comme telle, appartient surtout à la langue parlée et à la poésie. L'*h* de *ah* représente une notation de la longue ou une prononciation emphatique. *Aha* attesté chez Plaute et dans la Vulgate est une forme à redoublement, issue sans doute de *ah* + *a*, cf. J.-B. Hofmann, *Lat. Umgangsspr.*, p. 19. Cf. gr. *ἄ, ἄἄ, ἄ*, etc. — V. *ha*.

ab, abs, ā : préverbe et préposition. *Abs* présente vis-à-vis de *ab* le même élargissement en -s que *sus* de **subs* > **sup*, *os* de **obs* > **ops* vis-à-vis de *ob*, *sub*. En composition, *ab* s'emploie devant voyelle, devant *h* et devant les consonnes *i* (= *j*), *d*, *l*, *n*, *r*, *s* : *abauus*, *abēgi*, *abigō*, *aborior*, *abūti*; *ab(j)iciō*, *abdō*, *ablātus*, *abnuō*, *abripiō*, *absum* (prononcé *apsum*); *abs* devant les explosives *c* et *t* : *abscondō*, *abstrahō*, *abstineō*, *abstuli* (en face de *ablātum*); devant un *p* initial, *abs* se réduit à *as* : *asportō*, *aspellō* et *aspenor* de **ab(s)penor*; *ā* est la forme réduite de **abs* devant les labiales sonores *m*, *u*, *b* : *āmouēō*, *āuellō* de **a(b)amouēō*, **a(b)zuellō*, *ābūti*, cf. *sēuiri* de **sexuiri*. *Afui*, parlait de *absum*, est une forme analogique; devant la sourde *f* le latin recourait d'ordinaire à un autre préverbe, *au-*, cf. plus bas. Dans la phrase, les emplois de *ab*, *abs*, *ā* sont aussi réglés par l'initiale du mot suivant, et suivant les mêmes règles qu'en composition; toutefois, l'usage comporte plus de liberté : on trouvera par ex. *abs tē* et *ā tē*, etc., et toujours *ā patre*. Des raisons d'euphonie et de clarté — notamment le désir d'éviter des confusions avec les composés de *ad* — semblent avoir réglé l'emploi des diverses formes de *ab* (*ā*-, *abs*-, *as*-, et aussi *au*-).

Ab signifie « en s'éloignant », en partant de, depuis, de », et marque le point de départ (des environs, du voisinage d'un endroit, et non de l'intérieur de), ce qui explique qu'il accompagne l'ablatif; il se dit aussi de l'espace comme du temps, avec ou sans idée de mouvement : *Caesar maturat ab urbe proficisci*, Cés. BG. I 7; *hic locus aequo fere spatium ab castris Ariouisti aberat*, id., ibid., I 43, 1; *mulieres... ab re diuina* (« au sortir de », d'où « après ») *apparebunt domi*, Plt., Poe. 617; *secundus a rege*, Hirt., B. Al. 66. C'est le sens de « en s'éloignant de » qui explique *ab rē* « contrairement aux intérêts » (par opp. à *in rem*). *Absum* s'oppose *adsum*, et à *absens*, *praesens* (la variation de préverbe est instructive). *Ab* se distingue de *ex* et de *dē*. *Ex* marque la sortie de l'intérieur d'un lieu et s'oppose à *in* qui indique la présence ou l'arrivée à l'intérieur d'un endroit. Quant à *dē*, il exprime une idée de retranchement, de diminution, et aussi un mouvement de haut en bas, cf. Varron, l'gm. ap. Scaurum GLK VII 32, 2. Généralement les différences de sens sont observées par les bons écrivains. Ennius distingue : *Diana facem iacit a laeua*, Sc. 33; *olli crateris ex auratis hauserunt*, A. 624; *Hectoris natam*

de Troiano muro iactari, Sc. 82. Cicéron, Caec. 30, 84, établit dans une subtile discussion juridique la différence entre *deicere ab* et *deicere ex* : *Vnde deiectus est Cinna? Ex urbe. Vnde Telesinus? Ab urbe. Vnde deiecti Galli? A Capitolio. Vnde qui cum Graccho fuerunt? Ex Capitolio*. Toutefois, dès l'époque de Plaute, des confusions tendent à se produire dans la langue populaire : ainsi on lit dans Plaute *abire de foro* Men. 599 et *a foro... abeunt*, Pe. 442 (v. Lindsay, *Synt. of Plautus*, pp. 86-87), et Lucrèce écrit indifféremment I 787-8 *meare a caelo ad terram, de terra ad sidera mundi*. On dit *ab hinc*, mais *deinde, exim*; *ab* et *dē*, *ex integrō*, etc. C'est *dē* qui est la particule vivante, et dont l'emploi se généralise aux dépens de *ab* et de *ex*, qui perdent petit à petit leur valeur précise. Sur ces faits, v. Thes. I 13, 37; 17, 39. *Ab* est souvent en corrélation avec *ad* pour marquer le passage du point de départ au point d'arrivée : *alterum (scil. siderum genus) ab ortu ad occasum commens*, Cic., N. D. 2, 19, 49. La différence entre *ab* et *per* est marquée par Cicéron, De inu. 2, 80 (textes dans Thes. I 30, 84) : *a quo et per quos et quomodo... statui de ea re conueniret*; ad Brut. 1, 1, 1, *aliquid a suis uel per suos potius iniquos ad te esse delatum*; Rosc. Amcr. 80 *quid ais? uolgo occidebantur? per quos? et a quibus?* « par quelles mains? et sur l'ordre de qui (et de qui venait l'ordre)? ». *Per*, dont le sens propre est « à travers, pendant, durant », a significé secondairement « par l'intermédiaire de, au moyen de, par », puis « à cause de »; e. g. Plt., Cap. 690, *qui per uirtutem interit at non interit* ne diffère guère de Cic., Att. 3, 17, 1, *litteras non tam exploratas a timore*; cf. *ab arte* et *per artem*. On conçoit que *dē* et *per*, formes plus pleines, et qui, ayant l'avantage de commencer par une consonne, gardaient mieux leur autonomie dans la phrase et risquaient moins de se confondre avec la finale du mot précédent, aient réussi à éliminer *ab* et *ex* comme prépositions; aussi la préposition est-elle peu et mal représentée dans les l. romanes, cf. M. L. 1. L'italien *da* semble une contamination de *ā* et de *dē*. *Ab* marquant le point de départ a servi à l'époque impériale à introduire le complément du comparatif; *maior Petró* « plus grand que Pierre », c.-à-d. « relativement grand en partant de Pierre », a été renforcé en *maior ā Petró*, sans doute en commençant par des expressions locales du type *citerior, inferior, superior ā*, cf. Thes. I 39, 40 sqq. L'emploi s'en est étendu à des verbes marquant la supériorité ou l'infériorité : *minuere, minōrāre*, etc., et on le trouve même après un positif. Ainsi s'expliquent dans Dioscoride les formes *abalbus, abangustus* qui équivalent à des comparatifs, cf. Thes. s. u.

Le sens de *ab* explique qu'il ait pu servir à introduire le complément du verbe passif, non pas, comme on le dit souvent, pour marquer le nom de l'agent, le sujet « logique » de l'action, mais — tout au moins à l'origine

— pour indiquer ce qui provient l'action exprimée par le verbe; ainsi Enn. ap. Auct. ad Her., 2, 24, 38, *iniuria abs te* (= qui me vient de toi) *afficio*, où le sens est le même que dans : *leuior est plaga ab amico quam a debitor*, Cic., Fam. 9, 16, 7, « la blessure est plus légère venant d'un ami que d'un débiteur ». Ce sens ne diffère pas beaucoup de « la blessure est plus légère, portée par un ami que par un débiteur »; et l'on comprend que *ab* ait pu parfois servir à introduire le nom de l'agent; mais c'est un emploi secondaire, et du reste rare.

Ab, dans une phrase comme *doleo ab animo, doleo ab oculis, doleo ab aegritudine*, Plt., Ci. 60, pouvait se comprendre « je souffre d'une douleur qui me vient de l'âme », ou « je souffre du côté de l'âme ». *Ab* a pu prendre ainsi le sens de « par suite de, du côté de, en ce qui concerne », ce qui explique les expressions de la langue impériale *Narcissum ab epistulis, Pallantem a rationibus*, Suét., Cl. 28, dont le prototype se trouve déjà dans Cicéron : *Pollux, seruus a pedibus meus*, Att. 8, 5, 1. Cf. aussi *stare ab* « être du côté de, du parti de ».

Dans la basse latinité, l'usage s'est développé de renforcer à l'aide de *ā*, *ab* certains adverbos ou prépositions dont le sens s'était affaibli : *abintus, abinuicem*, cf. fr. *avant*, it. *avanti* de *abante*, cf. M. L. 20 *abextra, 21 abhinc* (classique), 28 *abinde, 29 abintro, 30 abintus, 51 ab iltra, a foras, a foris*. Mais les formes avec *dē* sont plus fréquentes; v. *dē*.

Ab a servi également à renforcer des verbes composés, dont le préverbe s'était affaibli : *abrelego, -relictus, -remissio, -remunio*, tous tardifs, et de la l. de l'Egl., sans doute faits sur des modèles grecs.

Ab préverbe marque l'éloignement, l'absence, et par suite la privation : *abdicō, abed, aborior*, quelquefois aussi, comme *ex*, l'achèvement : *absorbeo, abitor*. En composition, il a servi à former quelques adjectifs qui, par rapport au simple, marquent la privation, l'absence : *amēns, āuius, abnormis, absimilis, absonus, absurdus; ab oculis* = gr. ἀπ' ὀφθαλμῶν a passé dans les langues romanes (fr. *aveugle*), M. L. 33, B. W. s. u. Ce type de formation est assez rare, *ab* se trouvant concurrencé par *dē* (*dēmēns*), *dis-* (*dissimilis*), *e(x)-* (*ēnormis*), *in-*, *per-*, *uē-*. La particule sert aussi, dans les noms de parenté, à former certains noms d'aïeux, *abauus, abauia, aauonculus, abmātertera, abamita, abpatruus, abnepōs, abneptis, absoer* : v. *auus*.

Ab est, pour le sens, à *ex* ce que gr. ἀπό est à ἐξ, et, avec une racine différente, ce que v. sl. otā (ot-) est à is, iz. La différence est symétrique à celle entre *ad* et *in*; elle n'a rien de surprenant, car le finnois distingue un ablatif d'un élatif, comme un allatif d'un illatif, et un adessif d'un inessif, là où l'indo-européen a un cas unique : le locatif.

Le latin n'a que *ab*, avec le *b* constant à la finale, tandis que l'ombrien a *ap-* dans *aphte* « *ab extra*, extrinsecus » (même opposition entre lat. *sub* et osq. *sub*; entre lat. *ob* et osq. *ūp, op*). On interprète d'ordinaire lat. *aperio* et *operio* par **ap-veryō, *op-veryō*; mais il est étrange que *p* figure devant **a* seulement dans cette paire de mots; la forme sonore serait seule possible; il faut envisager une autre explication; v. sous *aperio*.

Quant à l'origine, rien ne prouve que *ab* ait perdu la voyelle finale qu'on observe dans les formes parentes :

gr. ἀπό (préposition et préverbe), indo-iran. *apa* (seulement préverbe), hitt. *appa* et qui figurait sans doute dans l'orig. nal de got. *af*, etc. : là où une voyelle finale s'est amuie, le latin a une sourde, ainsi dans *et*, cf. gr. *ἐτι*, et *neq*, cf. *neque*; du reste le lituanien *at* (cf. sl. *ot-*) se trouve en face de *ata-*, et le slave *a* en face de skr. *ava*; **ap (ab)* peut donc être ancien; on voit par *subter* que *sub* n'a perdu aucune voyelle finale. Le traitement *-b* d'une labiale finale ancienne est parallèle au traitement *-d* des anciennes dentales finales.

Le *au-* qui devant *f* sert de préverbe, dans *au-ferō* (à côté de *abs-tuli, ab-latus*), *au-fugio*, répond à v. ir. *ō, ua* et āp. pruss. *au-*, v. sl. *u*, cf. skr. *ava* et lat. *uē-*. C'est un mot différent. Il a prévalu en irlandais parce que, *p* ne subsistant pas en celtique, le groupe de **ap(o)* y perdait sa caractéristique principale.

La forme *abs-* du type *abstuli*, qui oppose nettement *attuli* à *abstuli*, répond à gr. *ἀφ-*, avec addition de *-s* qui figure dans beaucoup de formes adverbales; cf. skr. *avāh* en face de *ava*, gr. *ἀφίπς* en face de *ἀφίπς*, etc. Le *-b-* figure ici par réaction étymologique, comme on le voit par *suspiciō, sustuli*, où *b* ne se rencontre jamais. C'est seulement dans *asportō* que le *b* manque, pour une raison évidente. Le caractère non phonétique de la présence de *-b-* dans *abstuli*, etc., ressort aussi de *ostendō*, cf. ombr. *ostendu* « ostenditō »; il s'agit de **a(b)s-* devant consonne, en face de *ab-*. Cet *-s* de *abs-*, **su(b)s-*, **o(b)s-*, à côté de *ab, sub, ob*, diffère du *-s* constant de *ex* (cf. toutefois *ex-ferō*).

Étant donné que *ex-* aboutit à *ē-* devant *m, u* (consonne), on expliquera de même par *abs-* l'*ā* de : *āmoieō, āuertō, āuellō, āuehō* (tandis que l'on a *abdō, abduō* en face de *ēdō, ēducō*). Mais la forme *ā* de l'osco-ombrien dans osq. *aamanaffē* « mandait », ombr. *ahavendu* « āuertitō », *ahatripursatu, ahtreputatu*, etc. « *abstri-podātō* » reste énigmatique. Phonétique dans des cas tels que *ā mē, ā nobis, ā uobis*, etc., le *ā* résulte d'une extension dans des cas tels que *ā tē, ā cane, ā puerō*, etc.

La forme *af*, attestée sporadiquement à l'époque républicaine (*af uobis* CIL I² 586, 156 av. J.-C.; *af solo* X 5837; *af muro* I² 1471; *af Capua* I¹ 638) et qui, pour Cicéron (*Orat.* 158), ne subsistait que dans des expressions fixées, n'est pas expliquée (v. Ernout, *Et. dial.*, s. u.). On la retrouve en pélégnien : *afed* « abiiit »; l'osque *aftukad* « déferat »? est très incertain.

Le groupe de lat. *ab*, gr. ἀπό, etc., est apparenté à **po-* (v. ce mot) de *poliō*, etc., **pos-* (v. *post*), **epi* (gr. ἐπι, etc.), à got. *afar* « après », etc.

absque (apsque) : composé de *abs* et de *que*, usité surtout à l'époque archaïque dans l'expression *absque foret te, absque tē esset* (cf. Plt., Tri. 832), qui est proprement une proposition conditionnelle à forme coordonnée et généralement en parenthèse, dont le sens est « et la chose se serait passée ainsi en dehors de toi, sans toi ». — Le sens conditionnel ne résulte pas de *absque*, ni d'un des éléments de *absque*, mais de la forme verbale. — Mais le sens général de l'expression et certaines phrases ont pu faire croire plus tard à l'existence d'une préposition *absque*. Cette méprise a été commise par Fronton qui a choisi *absque* à titre de vieux mot. Mis à la mode, *absque* s'est propagé avec les fonctions et le sens d'une préposition » (Lejay, R. Phil. 26 (1912), 259; sur

d'autres essais d'explication, voir Schmalz-Hofmann, *Lat. Gr.* s. p. 531).

***ababalsamum, -īn** : forme vulgaire pour *opobalsamum* (emprunt de la l. impériale au gr., d'où *opobalsamum*), blâmée par l'app. Probi, et qu'on retrouve dans Mul. Chiron.

abacus, -ī m. (forme courante latinisée du gr. ἄβαξ; on trouve aussi la transcription pure et simple *abaz*; *abacus* est sans doute bâti sur le gén. ἄβακος; cf. *elephantus* de ἑλεφαντος, *trugonus* de τρυγνός, *delphinus* de δελφίνος) : toute espèce de table (simple, précieuse, à jouer; t. de géométrie, t. de Pythagore, etc.); puis : console, tailloir d'un chapiteau sur lequel vient reposer l'architrave; plaque de revêtement d'une paroi.

Emprunt technique; déjà dans Caton.

Dérivés : *abaculus, abacinus*.

abaddir ind. : ὁ βασιλευς; « *abaddir deus dicitur, quo nomine lapis uocatur quem deouraut Saturnus pro Ioue* ». Gloss. Pap. CGL V 615, 37.

Mot oriental, désignant sans doute une pierre divine; non attesté avant l'époque impériale (S^t Aug.).

***abantes** : mortui (quos Graeci elibantes (i. e. ἀλιβαντες) appellanti), CGL IV 201, 5 et V 435, 4. Cf. sans doute Ἀβαντες οἱ Εὐβοῖς καὶ κολοσσῶν, νεκροί, Hes.

abantonia : v. *ambactus*.

abauus : v. *auus*.

abba, abbās, -ātis m. ; *abbātissa, -ae f.* ; *abbātia, -ae f.* Mots d'Eglise, introduits seulement dans la basse latinité, et empruntés sans doute au gr. ἀββᾶ « père », lui-même venu de l'araméen. Panroman, sauf roumain. M. L. 8-10. Celt. ir. *abb*, etc.

***abbō, -āre f.** — φιλὸς στόματι ὁ λέγεται ἐπὶ βρέφους; *abbō, basio*, CGL II 472, 8. Mot du langage enfantin, non attesté dans les textes. Même géminée que dans *acca, amma, atta*, etc.

abdō : v. *dō*.

abdomen, -inis (*abdomen*, Charis., Gloss., avec changement de suffixe, v. Ernout, *Élém. dial.*, p. 89 et s.) n. : ventre, panse; matrice, cf. Plin. II, 211 (= gr. γαστήρ). S'emploie au sg. et au pl. Se dit des animaux, surtout du porc, et de l'homme, mais, en ce cas, souvent avec un sens péjoratif : *gurgis atque helleuo natus abdomini suo*, Cic., Pis. 41. Quelquefois employé pour *abdox*, cf. Plt., Mi. 1398, et Don., Eu. 424. Semble appartenir à la langue familière; banni de la poésie, à l'exception des comiques et des satiriques. Figure dans la langue médicale (Celse, 4, 1, p. 122). Non roman.

Pas d'étymologie sûre. Le rapprochement de *abdō* peut être dû à l'étymologie populaire; et la présence du suffixe instrumental *-men* ne se justifie pas sémantiquement (cf. *legūmen*). Sans doute déformation d'un mot non i.-e. — En général, les noms du « ventre » sont d'origine obscure quand ils ne sont pas tirés de la notion de « intérieur », comme v. h. a. *intuoma* « exta » = lat. **indōmen*.

abecedarius, -a, -um : adj. dérivé de A, B, C, « qui concerne l'alphabet, alphabétique »; *-m n.* : alphabet, abécédaire. Calque de *alphabētum*. Bas-latin (S^t Aug.,

Fulg.) ; cf. CGL II 578, 14, *elementarius*; qui *discit abiciale* — ABC est peut-être conservé dans certaines formes romanes, cf. M. L. 16; et en celt., ir. *abgiter, apgitiir*, etc. V. *alphabētum*.

Abella, -ae f. : nom d'une ville de Campanie, sans doute proprement « la ville des pommes », cf. Vg., Aen. 7, 740, ... *maligeræ... moenia Abellæ*.

Dérivés : *abellānus* (cf. osq. dat. sg. m. *Abellanūi*) qui a servi d'épithète à *nux* pour désigner la noisette (it. esp. *avellana*) et le coudrier; cf. aussi **abellānia*; *abellinus*, M. L. 17, 18. B. W. sous *ueline*.

L'indication de Vg. donne lieu de croire que l'italique avait conservé les noms de la « pomme » et du « pommier » qui sont attestés dans le vocabulaire indo-européen du Nord-Ouest, depuis v. sl. *ablāko* « pomme », *ablant* « pommier » et lit. *obūlas* « pomme », *obelis* « pommier » jusqu'à ir. *aball* « pommier » (et tout le celtique : gaul. *avallo* « pōma », fr. *Avallon*; cf. Dottin, *Langue Gaul.* 229 et v. Rev. Celt. 43, 233), en passant par got. crim. *apel*, v. h. a. *apful*, v. angl. *appel*, v. isl. *eple*. Ce nom, qui désignait la « pomme » des anciens peuples de langue indo-européenne dans l'Europe du Nord, a été remplacé en Italie par un nom méditerranéen, désignant sans doute un fruit amélioré, lat. *mālum* (v. s. u.); l'adj. *abellānus* n'a aucune trace du sens ancien.

abēō : v. *eō, Abēōna*.

abiēs, -ētis f. (souvent dissyllabe chez les poètes dactyliques avec *i* consonne; la longue du nominatif représente **abiess* de **abiet-sf*; les langues romanes ont perdu le *jod* et généralisé *e* [c.-à-d. *e* fermé au cas régime, d'où *abete* comme *parite* de *pariēs*, cf. M. L. *Einf.* 3, p. 137) : « sapin »; puis « bois de sapin » et, comme gr. ἄβηρ et sans doute à son imitation dans la langue de la poésie, tout objet de sapin, « tablette, vaisseau (cf. *alnus*), lance ». — Ancien, usuel. — M. L. 24.

Dérivés : *abiegulus* (-gneus, -gnius, -gineus) : de sapin. Formation analogique d'après *iligneus, saligneus, larigneus*; *abiegneus* comme *iligneus, saligneus* sans doute d'après *ligneus*; *abiegineus* d'après *jāgineus*, etc.; *abietālis*; *abietārius*, tardifs. Les l. rom. attestent aussi **abi(j)ētus*, M. L. 25.

Origine inconnue. Les noms des conifères varient d'une langue indo-européenne à l'autre. On ne sait de quel parler vient la glose d'Hésychius : ἄβιν ἑλάνην, οἱ δὲ πεύκη.

abiga, -ae f.; *abigeus* : v. *abigō*, sous *agō*.

abitōrium -ī n. : *lātrina publica*. De *abēō*; cf. all. *Abtritt*.

ablaqueō : v. *laqueus*.

ablegmina, -um n. pl. : — *partes extorum quae disimolabant*, P. F. 19, 10; cf. Gl. Scal., CGL V 589, 28, *ablegmina partes extorum, quae prosegmina dicuntur*. Seuls ex. du mot.

Ancien mot en *-men* conservé dans la langue religieuse, se rattachant à *legō* au sens de « prèlèvement ». Cf. *prosegmina*.

aboleō, -ēs, -ēui (ainsi Suét. Aug. 32; mais Prisc. GLK II 490 enseigne *abolēui* et *abolui*; cf. CIL VI 10407; *aboluerit*; pour Diomède le parfait est *abolēui* en face

du supin *abolitum*, *abolitum* (d'où *aboliuit* Euseb.), -ère : détruire, anéantir, abolir, effacer et par suite « faire perdre le souvenir de » ; *aboliuit* « oublié », et à basse époque *abolitio* « destruction », et « oubli, amnistie », cf. Oros., Hist. 2, 17, 25, *quod factionis genus... amnestiam uocauerunt*, i.e. *abolitionem malorum*; *abolitor*, *aboleficio* (Tert.). La glose ἀπολειψω, CGL II 232, 45, se justifie parce que *aboleo* s'emploie souvent de l'écriture : *a. nōmina, scripta, carmina, librōs*, etc., cf. Thes. I 116, 51 sqq. Les formes les plus fréquentes sont l'infinitif présent et le participe passé. Attesté seulement à partir de Vg. et de T. L. (Cicéron ne connaît que *dēleo*), et rare au premier siècle de l'Empire; les dérivés sont tous tardifs. M. L. 33 a.

Il en est de même pour *abolescō*, dont le premier ex. est dans Virgile, Ae. 7, 231, *nec... tantū... abolescet gratia facti*, où *formia* note *abolescet* : *abolebitur*. Et *usus est inchoatua forma cum opus non esset*. — *Abolēo*, -lēsco ont formé couple antithétique avec *adolēscō*, *adolēo* que l'étymologie populaire avait rapprochés (cf. *adolēo*); et l'on peut se demander si ce n'est pas le sens de « augurer » donné à *adolēo* qui a amené la création de *aboleo*; cf. Ernout, Philologica, I, 53 et s. Il y a peu de cas à faire de la glose *oleri, deleri*, CGL V 544, 23; 316, 5; 377, 2; *oleri*, qui n'est pas autrement attesté, a peut-être été tiré arbitrairement de *aboleo*. Dans les gloses, les verbes en -sco étant devenus pour la plupart transitifs, *adolēscō* est confondu avec *aboleo* et traduit ἀπαλειψω.

Le sens et la forme obligent à rapprocher : *aboleo*, *abolēui* — peut-être *dēlēo*, *dēlēui* — *adolēscō* (ainsi, parce que *adolēo* [avec perfectum *adolēui*] en un autre verbe) — *inolēscō*, *inolēui* — *exolēscō*, *exolēui*. — Ce groupe est, d'autre part, inséparable de *alēo*, *alēui* — *indolēo*, *indolēui*, *prōlēo*, *subolēo* — *altus*. Le sens particulier de chacun des mots du groupe de *aboleo*, etc., est déterminé par le préverbe. Mais il y a une formation commune en -ē qui donne à tous ces verbes un caractère propre en face de *alēo*. — Il a été émis des opinions autres; de *aboleo*, on a rapproché gr. *δαε* dans *δαεω*, *δαεω*; depuis Priscien, on a coupé *dēleo* en *dē-leo*, cf. *lētum*. Mais la structure dans *dē-leo* en face de *lētum* n'est pas claire; *lētum* est à rapprocher sans doute de gr. *δαε*. Le mieux semble être de ne pas rompre le groupe de *ab-olēo*, etc. — Pour l'étymologie, v. *alō*.

abolla, -ae f. : « manteau », de laine grossière, épais et double, dont se couvraient les soldats et les paysans, et que certains philosophes portaient par affectation. — Attesté depuis Varron. Origine inconnue. La forme grecque tardive ἀβόλλα semble être une transcription du mot latin; de même aussi le mot cité par Hésychius : ἀβόλλης περιβολαὶ ὀνόματι Σικελῶν.

abōminō : v. *ōmen*.

aboriginēs -um m. pl. : les « autochtones », ou premiers habitants du Latium et de l'Italie dont les rois légendaires sont Latinus, Picus, Saturnus, Faunus.

Souvent expliqué comme dérivé de *ab origine*, comme de *pēdē plānō* « de plain pied » est dérivé dans le cod. Theod. *pēdēplāna* « les lieux qui sont de plain pied », de *ā manū* est dérivé *āmanuēnsis* « scribe, secrétaire », etc. Mais l'emploi comme nom propre par les historiens (Caton, Salluste, Tite-Live) laisse à penser qu'il s'agit

peut-être d'un nom de peuple ancien, déformé par l'étymologie populaire.

abracadabra : mot magique (Seren. Sammon. 935). V. Axel Nelson, Eranos Rudbergianus, 326 et s. Cf. *Abrazas*.

abrotonum, -I n. (-tonus m.) : aurone. Emprunt au gr. ἀβρότονον, conservé plus ou moins altéré dans les l. romanes. M. L. 39; B. W. s. u.

abscensus : doublet tardif de *absconditus*, refait sur *abscondi*, forme de parfait qui s'est substituée à *abscondidī*, attestée à partir de Sénèque.

absida, -ae f. : chœur d'une église, abside. Emprunt populaire, répandu dans la l. de l'Église, fait sur l'ace. gr. ἀψίδα, sans l'aspirée et avec passage à la 1^{re} décl. (cf. *lampada*, etc.); pour le b, cf. *absinthium*. Portugais : *ousia*. M. L. 45.

Dérivés : *apsidatus*, -dula. On trouve aussi la transcription savante (sans l'aspiration) : *apsis*, -idis; l'aspirée n'apparaît qu'une fois dans Pline le J. 2, 17, 8, où il faut sans doute rétablir le mot grec.

absinthium, -I n. : absinthe. Emprunt au gr. ἀψίνθιον déjà dans Plaute. M. L. 44; B. W. s. u. La graphie *ab* au lieu de *ap* est analogue de *absum*, etc.

Dérivé : *absinthidatus* (Diosc.).

absque : v. *ab*, in fine.

abstēmius, -i. *tēmētum*.

absurdus, -a, -um : discordant. Sens voisin de *absonus* auquel il est joint par Cic., De Or. 3, 41, *uox... quasi extra modum absona atque absurda*. De là : hors de propos (qui n'est pas dans le ton, *aliēnus*), absurde. Cf. ἀπῆχης, ἀπῆχος; skr. *apavara-*. — Ancien, usuel. M. L. 50.

Dérivé : *absurditās* : dissonance (l. grammaticale, Priscien), et (b. lat.) absurdité. De **ab-sur-do-s*. V. *susurrus*.

abundō : v. *unda*.

abyssus, -I f. : = gr. ἄβυσσος « abîme ». Non attesté avant Tertullien. A passé par l'intermédiaire de l'Église sous une forme savante dans les l. rom. avec un doublet populaire **abismus*, d'après les mots en -ismus; cf. M. L. 31 et 56; B. W. s. u.; et en ir. *abiss*, britt. *affays*.

ac : v. *atque*, sous at.

acaunumarga (acauno-), -aef. : espèce de marne pierreuse, Plin. 17, 44. Mot celtique; cf. *Acaunus*, nom de lieu chez les Nantuates.

Acca : terme du langage enfantin désignant la maman, cf. skr. *akkā*, gr. Ἀκκά *māter Cereris*. De même que ce dernier, employé comme nom propre, et passé dans la légende, y a désigné la mère nourricière de Rémus et Romulus, femme de Faustulus, et mère des douze frères Arvales, *Acca Larentia*, peut-être d'origine étrusque, à qui on offrait des fêtes : *Accalia, Larentalia*. Cf. aussi *Acca, Accaua*, -caus (pélignien), *Accius*, etc. Même gémination de consonnes que dans *abbō, anna, attā*, etc. V. Frisk, *Gr. et. Wört.*, s. u.

acceia, accia, -ae f. (Ital.) : bécasse. Mot tardif, sans doute étranger. M. L. 66.

accendō : v. *cand(eō)*.

accessō : v. *accessō*.

Aecerūns, -untis m. (*acche* chez Plaute, *āchē* chez les poètes dactyliques à partir d'Ennius; pour la gémination, cf. *brachium*) : Achéron. Emprunt au gr. Ἀχέρων par un intermédiaire étrusque; pour la finale, cf. le type *Arrūns*, -untis; la forme proprement latine serait **Acherō*, *ōnis*. V. Pasquali, St. etruschi 1, 294 et s.; Devoto, *ibid.*, 2, 325 et s.

Dérivé : *accherunticus* (Plt.).

accidō : v. *cadō*.

aceldō : v. *caedō*.

accipiter, -tris m. (f. dans Lcr.) : oiseau de proie, épervier ou faucon.

Dérivés artificiels : *accipitrō*, -ās, « lacerō » Laevius; *accipetrina* (scil. *manus*), « fūrātrix » Plt., Ba. 274.

Rapproché par étymologie populaire de *acipiō*, cf. Isid., Orig. 12, 7, 55; et Caper, GLK VII 107, 8, *accipiter*, non *acceptor*. Le nom rustique est *innunculus*; cf. Col. 8, 3, 7, *genus accipitris, tinnunculum uocant rustici*. C'est *acceptor* qui est passé dans les langues romanes. Cf. M. L. 68 et *acceptorarius* 69; et c'est de *acceptor* que dérive sans doute la forme *astur* (v. ce mot) qu'on lit dans un passage récent et interpolé de Firmicus; et il faut renoncer à voir dans *astur* un emprunt au gr. ἀστερίας (scil. *lépāē*), influencé par *volutur*. La forme tardive *auceptor* est influencée par *auceps*; v. B. W. sous *astour*.

Si l'on fait abstraction de l'influence de *acipiō*, le mot *accipiter* est parallèle à *acupediū*. De même que *acu-pediū* rappelle gr. ἄκω-πους, *accipiter* rappelle gr. ἄκω-πτερος (cf. II. 13, 62), skr. *āgu-patvan-* « qui vole rapidement ». L'*ō* qui se trouve dans gr. ἄκω-*ς*, est conservé dans lat. *āciōr* (v. ce mot). La forme lat. *acu-* aurait le vocalisme zéro du type gr. *ῥαῖος*, etc.; le *ō* de lat. *āciōr* représente un degré plein, normal au comparatif, tandis que lat. *acu-* aurait un *a* issu de i.e. **a* dont aucun correspondant n'a été signalé (l'élimination vient peut-être de ce qu'un conflit avec le groupe de *aceō*, etc., a été évité). — Quant à *-piter*, v. sous *pro-piterus* et *petō*. — Pour le sens, cf. v. sl. *jastrébū* « autour » (chez Berneker, Sl. et. Wört., p. 32) dont le radical serait celui de lat. *āciōr*.

āc-; **āceō**, **ācidus**; **ācerbus**; **āciēs**; **ācus**; **ācer**. La racine āc- « être piquant, aigu, pointu » a servi à former des mots dont le sens propre ou dérivé, physique ou moral, est demeuré en général proche du sens originel.

1° Tout d'abord une série de mots s'appliquant aux sensations du goût : *aceō*, -ēs : être aigu ou acide (déjà dans Caton), *acēscō*, -is, (ex-) : s'aigrir; et *acor*, -ōris m. (Colum., Pline), *acidus* (déjà dans Plt.), *acidulus*, -la (M. L. 104, 105; fr. *oseille*, B. W. s. u.); dérivés tardifs *acido*, -ās, *aciditās* f. (ā. x. Marcellus), *aciditia* f. « aigreur d'estomac » (Marc., Anthim.), *acidionēus*.

acētum, -i : vinaigre (M. L. 98), peut-être neutre substantivé d'un adj. **acētus* qui serait à *aceō* comme *exo-*

lētus à *exolēscō*, etc. Passé en germ. : got. *akēt*, *akeit*, ags. *aced*, m. h. a. *ezzik* « Essig » (de **acētum*), et de là en v. sl. *octī*; en ir. *acat*. — D'où *acētō*, -ās « s'aigrir » (très tardif); *acētābulum* : vinaigrier, puis mesure contenant le quart d'une hémène; puis toute sorte d'objets rappelant par leur forme le vinaigrier; *acētārium* : saladier, ou mets préparé au vinaigre; **acētus* M. L. 97 b. *acerbus* : aigre, sur (souvent de fruits non mûrs), cf. Serv., ad Ac. 6, 429, *quos (sc. infantes)... abstulit atra dies et junere meritis acerbo*; *acerbo*, *immaturo*, *translatio a pomis*, cf. Thes. I 368, 5 sqq. Au sens moral, fréquemment « prématuré » et surtout « amer, aigu » et « cruel »; *mala acris acuta acerba* dit Plt., Ba. 628; cf. Cic., Brut. 221. Ancien, class., usuel. M. L. 94; celt., gall. *agarw*, ir. *acarb*. De là : *acerbitās*, et à l'époque impériale *acerbō*, -ās, *exacerbō*; *acerbitūdō* (Gell.). Semble formé comme *probus*, *superbus*.

2° Des mots désignant la pointe : *aciēs*, -ei f. (dérivé en -ye, cf. *glaciēs*) : pointe, faculté de pénétration (sens physique et moral), en particulier « faculté de pénétration du regard » et par métonymie « organe qui possède cette qualité, pupille » et même « œil ». Dans la langue militaire *aciēs* désigne le « front » d'une armée, la « ligne de bataille » considérée comme comparable au fil d'une lame (cf. *cuneus* et son opposé *forfex*; *serra*, *globus*; sur ces termes v. Kretschmer, Glotta 6, 30), et par extension le « combat » lui-même. — Ancien, usuel. Les représentants romans sont rares, v. M. L. 106-107.

acieris : mot de gloss., *securis acera qua in sacrificiis utebantur sacerdotes*. P. F. 9, 7. Cf. *acisculus* (ou *acisculus de acia?*) : la forme est douteuse) : instrument de lapidaire, dolabre; *aciscularius* (et *exacisclo*, -ās). Le rapprochement de *portisculus*, lui-même obscur, n'en seigne rien.

acīclārium n. : *ferrum durum* (Gloss.; *acciārūm* Orib.), M. L. 103 (et **aciēle* également passé en germanique). *Acus*, -ūs f. : aiguille (et « aiguille de mer » βελόνη). — Ancien, usuel. Les l. rom. attestent une flexion *acus*, -oris, et des formes de diminutifs, *acula*, *acūcula* et *acūc(u)la* (d'où *acucularius?*); **acucēlla*, cf. M. L. 130, 120, 121, 123, 119, 118. A *acus* se rattache *acia* f. (sans rapport avec *aciēs*, cf. *aus/auia*, etc.); aiguillée de fil, ital. *accia*, M. L. 102. Cf. *ab aciā* et *ab aciū* qui correspondent à notre « de fil en aiguille ». De *acus* dérivent *acūō*, -is : aiguïser (sens physique et moral) et *exacūō*; *acūtus*, M. L. 135 (panroman, sauf roumain; ir. *acuit*), *acutulus*, *bisacūtus* (M. L. 1122, cf. fr. *besaiguē*); et, tardif, *acūtō*, -ās et *exacūtō*; *acūmen* : pointe, perçant (sens physique et moral), a servi aussi à traduire le gr. *ἀκμή*, M. L. 128; *acūminō* (ex-), -ās; *acūtus* (sc. *clāuus*) : clou. De *acūtus* : **acūtia*, **acūtio*, -ās, panroman, sauf roumain, M. L. 133-134, *acūtior* (gloss.). Sur la valeur substantive de *acūtus*, v. Sofer, p. 82.

Acu- sert de premier terme de composé dans *acipenser*, *acu-dēns* (= ὀξύδους?), -pēs, -pedius; et *acipitcus*, *acipitūra*, tardifs.

aculeus m. (*aculea* f., bas lat.) : aiguillon, épine, et *aculeātus*, M. L. 125-127. Les formes romanes supposent aussi *aculeus*, *aculeo* (Gl. Reich.), **aculeāre*, v. M. L. s. u. Cf. pour la formation *equos fēculeus*. Cf. B. W. sous *eglantier*.

3° Un adjectif à voyelle longue : *ācer*, *ācris*, *ācre* : aigu, pointu; et en parlant du goût « piquant ». Pline 15,

106 distingue dans les saveurs : *saporum genera... dulcis suavis pinguis amarus austerus acer acutus acerbus acidus salsus...* Du sens de « piquant, pénétrant » on passe à celui de « prêt à foncer », *acrem aciem* dit Enn., Trag. 325 ; d'où, au sens moral, « énergique, vif, ardent » et « violent ». De là : *acritas* (arch., Accius, et b. lat.), *acritudo* (arch.), *acrimonia* (d'où *acrimoniōsus*, Gloss.), qui s'emploient surtout au sens moral ; *perâcer* (Cic.), *acerulus*. En bas-latin *acror*, M. L. 114 ; **acrūmen* 115. Adverbe : *âcriter*.

Acer est premier terme de composé dans *âcridifolium* (*aquifolium* et *aquifolia* de **acu-*) : houx. M. L. 113. La forme *âcridifolium* semble, du reste, la plus récente. V. aussi *acca*.

La déclinaison de *âcer*, *âcris* est le produit d'une normalisation ; Enn., A. 400, a un nom. masc. sg. *âcris* : *somnus... âcris* ; inversement Naevius dit, Ep. 54, *james acer*. De bonne heure apparaît une flexion *âcer*, *âcra*, *âcrum* (dans Cn. Matius, antérieur à Varro, cité par Charisius, GLK I 117, 13) qui a dû se répandre dans la l. populaire, cf. Thes. I 357, 2 sq. Les formes romanes remontent à *acrus*, *-a*, *-um* (*agrus*) qu'on lit dans Mulom. Chir., cf. M. L. 92. Panroman. Celt. : irl. *âcher*.

Le groupe de *aciēs*, *âcer* fait des difficultés à l'étymologiste, parce que le vocalisme en est hors des alternances employées par la morphologie ; il ne paraît pas que la racine ait fourni à l'indo-européen des formes verbales ; la forme grecque *ἀκαρύνειος* est isolée ; le lat. *acēō* est un dérivé. De plus, les formations divergent presque d'une langue à l'autre, et, dans la plupart des langues, les voyelles sont d'origine ambiguë. Le grec a *âkpos*, avec a initial ; mais le vieux slave *ostrū* a un o ambigu (ancien a ou o) ; de même lit. *âstris* « tranchant ». L'ionien a *âkpos* « pointe (d'une montagne) » à côté de hom. *âkpos*, et de même v. lat. *ocris* « colline », ombr. *ukar*, *ocar* (gén. sg. *ocrer*, etc.), irl. *ochar* « coin » ; mais l'osque a *akrid* « âcriter » et peut-être aussi l'ombrien dans *peracri* « *opimus* » (sens contesté) ; dans skr. *âcrih* « côté coupant, coin », l'a est d'origine ambiguë. Sur les dérivés celtiques de cette racine, v. J. Loth, Rev. Celt., 45, 191.

Il y a eu en indo-européen un thème **ak-* « pointe », qui n'est pas attesté, mais dont on a des dérivés nombreux : lat. *aciēs* est à **ak-* ce que *speciēs* est à *spek-*, etc. ; on a aussi *acia*. Le présent *acēō* et l'adjectif *acidus* sont sans doute dérivés de ce thème nominal **ak-* disparu à l'époque historique. Le grec a des dérivés multiples : *âcis* (*-âcēs*) « pointe » et *âcēh* ; *âcēh* « pointe » ; et surtout le groupe de formes à suffixe **-en-* : *âcēon* (*âcōnotos*) « javelot », et *âcēvna* « pointe, aiguillon », *âcēvōs* « sorte de chardon » (gr. *âcēvōs*, *âcēvōthos*, etc.), sont sans doute des adaptations de mots étrangers), cf. skr. *âcānib* : arme mythique. Le nominatif-accusatif correspondant à la forme en **-en-* doit être en *-u* ou *-i* ; le gr. *âcōvna* « sorte de chardon », d'une part, l'arm. *aseñ* (gén. *aslan*) « aiguille », de l'autre (cf. lat. *aculeus* ?), en sont peut-être des traces. Cf. Benveniste, Origines, p. 5.

La forme en *-u* de *acus* (avec le dérivé *acuō*, *acūmen*, etc.) n'a pas de correspondant sûr ; v. sl. *osū-tū* « chardon » admet une autre interprétation ; cf. cependant lit. *asutai* « pois grossiers (de la crière, de la queue) ».

La voyelle longue de *âcer*, qui rappelle celle de *sâceris*

en face de *sâcer*, n'a pas de correspondant sûr ; le persan *âs* « pierre à moudre » a un sens tout autre : la glose gr. *ἄξες* *δξύ* est sans doute extraite d'un second terme de composé, où l'*â* serait naturel. — Le dérivé *acerbus* a un *â*.

On est tenté de rapprocher des formes du type « populaire » à *âk-* (*v. acus* « balle de grain ») ou à *-kk-* (*v. occa*).

V. aussi *accipiter* et *âcior*.

acēdia, *-ae* f. : anxiété, peine de cœur, dégoût. Emprunt de la langue de l'Eglise au gr. *ἀνδρία* qui a donné les dérivés *acēdior*, *-âris*, *acēdiōsus*. Les formes romanes (qui appartiennent à la langue savante) remontent à *acidia*, *acidia*, forme influencée par *accidere* qu'on trouve dans les Gloses, CGL IV 5, 32 ; M. L. 90. V. Ernout, Mél. Desrousseaux, p. 161 et s.

acer, *-eris* f. et n. : érable (Vg., Ov.). Adj. dérivé : *acernus* (*-neus*) Vg.

Une flexion *acer*, *-eris* d'un nom de genre féminin était étrange ; aussi Ovide et Pline font le mot neutre (d'après *âber*, *-eris*, etc.) ; en outre, il s'est créé un doublet *acerus* (d'après *pōpulus*, etc.). Frg. Bob. GLK V 559, 13 : *acer σπένδαμνος licet quibusdam haec acerus nominatio dici debere placeat* ; cf. it. *âcero*. En outre, Ven. Fort. emploie *acernus* (cf. germ. v. h. a. *ahorn*). Dans les gloses apparaît une forme *acerabulus*, CGL V 340, 1, composé hybride dont le second élément est sans doute le gaulois **abulos* qu'on restitue d'après le gall. *cri-afol* « sorbier des oiseaux ». Les formes romanes remontent à *acer*, *-eris* ; **acere* (esp. *arce*), **acus*, **acereus*, cf. M. L. 91, 95 ; *acerabulus* (fr. érable), cf. B. W. s. u., M. L. 93.

L'existence du v. h. a. *ahorn* montre que le mot appartient au vocabulaire occidental de l'i.-e. Les autres rapprochements sont peu clairs. Les gloses grecques *ἄκατος* : *ἡ σπένδαμνος* et *ἄκατος* : *δάφνη* sont lointaines pour la forme ou pour le sens. D'autres noms d'arbres, en partie anciens, ne sont pas clairs pour la plupart ; v. *fâgus*, *frazinus*, *quercus*, etc.

âcer, *acerbus* : v. *ac-*.

acerra, *-ae* f. : — *ara, quae ante mortuum poni solebat, in qua odores incensebant. Alit dicitur aculeum esse turriam, scilicet ubi tus reponebant*. P. F. 17, 3.

Ancien terme du vocabulaire religieux ; peut-être étrusque (cf. *Acerrônia*), conservé surtout par la poésie. Sert aussi de surnom.

acernus, *-i* m. : tas, monceau (de blé, de pierres, etc.). Ancien, usuel. Non roman.

Dérivés : *acernuō*, *-âs* « entasser » (non attesté avant T. L.) ; *acernūtim*, *acernūtiō*, et *coacernuō* ; **acernuāle* M. L. 97 a.

Pour la formation, cf. *caterua*, *-uātim*. Étymologie inconnue.

acia, *aciēs*, *acieris*, etc. : v. *ac-*.

acina ? : nom d'un insecte inconnu dans Polem. Silv. (Chron. Min. i.), p. 544, 3. M. L. 109 (lorr. an « taon » ?). Sans doute identique au suivant.

acinus, *-i* m. (pl. collectif *acina* employé par Caton, Agr. 112, 2 et 3 ; cf. H. Zimmermann, Glotta, 13, 224 ;

d'où sans doute *acinum* n., et *acina* f., tardif) : grain de raisin, puis de tout autre fruit, grenade, sureau, etc. — Ancien, technique, M. L. 109 *acina*, 110 *acinus*.

Dérivés : *acinârius* : qui sert au raisin, nourri de raisin ; *acinâticius* : de raisin (sec) ; *acinôsus* : en forme de grain. Pour *duracinus*, v. *dârus*.

Sans étymologie : provient sans doute d'une langue méditerranéenne, comme *pampinus*.

acipenser (*acipēnsis*, cf. *uomer* et *uomis*, *-eris*, *acci-*, *acu*), *-is* m. (les graphies *acipenser*, *accipenser* ont été déterminées par des rapprochements avec *aqua*, ou *accipiō*) : poisson rare et renommé, sans doute l'esturgeon. Cf. dans Athénée, 7, 294, la description de l'*ἄκαπτήσιος* ; et Plin. 9, 60 : *apud antiquos piscium nobilissimus habitus acipenser, unus omnium squamis ad uersis contra quam in nando meant, nullo nunc in honore est, quod quidem miror, cum sit rarus inuentu*. — Attesté depuis Plaute ; conservé dans quelques dial. du nord de l'Italie, M. L. 129, mais remplacé par le nom d'origine germanique *sturiō*, cf. B. W., sous *esturgeon*. — Sans étymologie sûre ; sans doute composé dont le premier terme serait du groupe de *aciēs*, *acus*.

aciseulus : v. *ac-*.

aclassis : *tunica ab [h]umeris non consuata*. P. F. 18, 31. Pas d'autre exemple. Cf. peut-être CGL II 13, 49 *aclassi*, *λωματτα* (-ττ?)

aclys, *-ydis* f. : petit javelot. Premier ex. dans Vg., Ae. 7, 730 qui l'attribue aux Osques et aux Campaniens. Terme désuet d'après Servius ad loc. ; rare et poétique. Vg. a un nomin. pl. grec *aclydēs* (cf. *aspidēs*). Du gr. *ἀκωλῖς*, par un intermédiaire étrusque (les Etrusques ont manié cette arme) ?

acnua, *-ae* (*agnua*, *agna*) f. ? : nom en latin rustique de l'*actus quadratus*, « mesure de 120 pieds carrés ». Cf. Varr., R. R. I 10, 2, *is modus acnua latine appellatur*. Columelle, 5, 1, 5, attribue l'emploi du mot aux *rustici* de la Bétique ; cf. le gaul. *acina* (?). Rare et technique. V. Isid., Or., 15, 15, 5, et Sofer, p. 164.

acredula, *-ae* (*agr-* par étymologie populaire) f. : *ae ranæ parvulae in sicco vel agro morantes, unde et nuncupatae*, Isid., Or. 12, 6, 59. Désigne aussi un oiseau inconnu, correspondant à l'*ἄκαλον* des Grecs, cf. Cic., Diu. 1, 8, 44 et la note de St. Pease, dans son édition ; pour le double sens, cf. *būfo* et *būbō*. Pour la forme, cf. *ficēdula*, *monēdula*, *querquēdula* (*-tula*), d'origine incertaine. Pas d'étymologie.

acridium (*agridium*), *-i* n. : *scammonia, quam Latini acridium uocant, herba suci plena... uenit ex Mysia Asiae*, Isid., Or. 17, 9, 64.

Déformation de *ἀκαρῖδιον* « suc de la scammonée », sans doute d'après *scr.* Cf. *acrimônia* (et *acrimônia*), de *ἀκρεμῶνη* « aigremoine ».

arifolium : v. *ac-*.

acrimônia : 1° v. *acer*, sous *ac-* ; 2° v. *argemônia* ; et *acridium*.

aerisiola, *-ae* f. : pustule. Attesté dans Oribase VI 362, 5. Variante *agressiola* ? v. Berliner phil. Woch., 1909, col. 1092. Rattaché à *âcer* par A. Thomas, Mél. Havet, p. 505.]

acēō

acroama, *-atis* n. : emprunt au gr. *ἀκρόαμα* « audition, concert », qui, outre ce sens, a également celui de « artiste, virtuose » (Cic., etc.).

actūtum adv. : sur-le-champ : *actūtum deriuatum est ab actu i. e. celeritate*, Prisc., GLK III 76. Fréquemment joint à des impératifs, et notamment à des verbes de mouvement, ce qui rend vraisemblable l'étymologie de Priscien. Neutre d'un adj. **actūtus* (cf. *astūt*, *astūtus*). Il est peu vraisemblable d'y voir l'ablatif-instrumental de *actus* accompagné de l'enclitique *ium*, comme dans *etiamtum*. Mot du langage familier, dont l'usage, fréquent chez Plaute, tend à disparaître après lui. N'est représenté dans la littérature impériale que par des exemples isolés, sauf chez Apulée, qui l'emploie cinq fois, par affectation d'archaïsme.

aculeus : v. *acus*, sous *âc-*.

acupedium : composé sans doute archaïque, qui n'est plus attesté que dans la glose : — *dicebatur cui praecipuum erat in currendo acumen pedum*. P. F. 9, 5. Les gloses ont, en outre, *acupes* *ἀκούτους*, *acupedium* *δζούτοδξ*. Adaptation de *δζούτοδξ*, comme *celeripes* de *δζούτοδξ*. V. *accipiter*. Pour la formation, cf. *aequirūrius*.

acus, *-eris* n. : balle (du grain), *purgamentum frumentum*. — Ancien (Caton), technique (Colum., Plin.). M. L. 131. Colum. 2, 10, 4 confond *acus*, *-eris*, et *acus*, *-iūs* : *durissimae quidem acus reiectae separatæque erunt a cudentibus, minutæ uero... aliter secerentur*. Les gloses ont un pl. *aceris* : ces hésitations de genre proviennent de la répugnance qu'éprouvait la langue à employer au pluriel le neutre collectif *acus*, *-eris*.

Dérivés : *acerātus* : *-m lutum cum paleis mixtum*, P. F. 18, 30 ; *acerōsus* : *frumentum et panis non sine paleis acerosus dictus*, P. F. 203, 7 ; et peut-être *acerâlre* : *λαβῆς δακτύλου*, CGL II 529, 3 (*ab acere quantum digito prendas*) ; *ob-acerō*, q. u.

Pour le sens, cf. gr. *âkpon* « balle », *âkph* « balle (de blé, d'avoine, etc.) » et got. *ahana* « balle », v. isl. *ögn*, v. h. a. *agana*, et, pour la forme, got. *ahs* « épi » (dérivé en **-o* du thème en *-es*), v. h. a. *âhir* « âhre » ; en latin même, *agna* « épi » repose sur **aknâ*, cf. got. *ahana* pour la forme. La gutturale est un i.-e. **kh*, que le balétique représente par *k* : v. pr. *aksons* (dans le Vocabulaire d'Elbing), lit. *akūtas* « barbe (d'épi) ». Le *kh* inférieur, qu'établissent gr. *χ* et balt. *k*, mais sur lequel le latin ne fournit aucune indication, n'a rien de surprenant dans un mot technique, populaire, comme le nom de la « balle » ; ce *kh* peut se trouver, par suite, à côté de l'ancien *k* du groupe de lat. *aciēs*, etc.

acus, *-iūs* : v. *ac-*.

ad : préverbe et préposition. En composition, le *d* final s'assimile le plus souvent à la consonne qui suit, cf. Prisc., GLK II 47, 20 ; il s'efface devant les groupes *-gn-*, *-sc-*, *-sp-* : *agnitus*, *ascendō*, *aspiciō*. On trouve isolément dans les inscriptions de l'époque républicaine, surtout devant les labiales *f* et *u*, une forme accessoire *ar*, e. g. SG Bac., CIL I² 581, *arfuisse*, *aruorsum*, qui figure aussi sans doute dans *arcessō* et *arbitr*, cf. Thes. I 472, 48. *Ar* est peut-être d'origine dialectale, cf. Ernout, *El. dial.* 111. Sens : « dans la direction de, vers, à, dans le voisinage de » (généralement avec idée de mouve-

ment; d'où l'accusatif); se dit comme *ab* de l'espace et du temps. Distingué de *in*, comme *ab* de *ex*; cf. Diom. (qui reproduit l'enseignement de Varron), GLK I 415, 8, « *ad* » et « *in* » *quae et ipsae non unum idemque significant, quia « in forum ire » est in ipsum forum intrare, « ad forum autem ire » in locum foro proximum; ut « in tribunal » et « ad tribunal » uenire non unum est, quia ad tribunal uenit litigator, in tribunal uero praetor aut iudex. Cf. Plt., Cap. 43, *reducemque faciet liberum in patriam ad patrem*; Titius, Or., p. 204, *inde ad comitium uadunt... ueniunt in comitium*. Toutefois, comme le note Probus, GLK IV 150, 9, il y a des cas où la distinction entre *ad* et *in* est peu sensible; cf. Thes. I 485, 25 sqq.*

Lucilius, 1134, distingue *ad* et *apud*: *sic (item) apud se longe aliquid est, neque idem ualet ad se: | intro nos uocat ad sese, tenet int(us apud se); et Servius, Ae. I 24, *apud semper in loco significat; ad, et in loco et ad locum*.*

Du sens de « dans la direction de, vers » sont issues diverses acceptions dérivées, ainsi: « en vue de, pour » (*aptus, natus, idoneus ad*); « auprès de, c.-à-d. en comparaison de, en proportion de »; « approchant », d'où « environ » (par ex. dans l'emploi avec un nom de nombre *homines ad centum*); « à l'image de, en ce qui touche à, concernant »; sens qui a dû naître de locutions comme *nihil ad rem attinet*, puis, par abréviation, *nihil ad rem*; et le souvenir du verbe s'étant perdu, *ad* a pu s'employer dans une phrase comme: *ita ad Capuum res* (les affaires concernant Capoue) *compositae consilio ab omni parte laudabili*, T.-L. 26, 14, 11.

Comme préverbe, *ad-* marque l'approche, la direction vers, et par suite le commencement d'une action (cf. Barbelenet, dans Mél. Vendryes, pp. 9-40), aussi est-il assez fréquemment joint à des inchoatifs: *ed/adeo*; *uenio/adauenio*; *amo/adamo* « je m'appréhends de »; *adoleo* « je grandis ». Même sens dans les adjectifs composés: *uncus/aduncus*; *edo/adesus* « entamé ». Il exprime aussi l'addition: *dō, addō*; *iungō, adiungō*; d'où provient sans doute le sens intensif signalé par Aulu-Gelle 6, 7, 5, *quod 'ad' praeuerbium tum ferme acueretur, cum significaret ἐνταύθα quam intentionem nos dicimus, sicut « adfabre », et « admodum » et « adprobe » dicuntur. Cf. aussi *apprime, adaugeo*, etc. Enfin, il semble que *ad* serve à exprimer parfois un sens moyen; mais cette valeur est beaucoup moins nette; cf. Barbelenet, loc. laud.*

Comme *ab*, *ad* se joint à des adverbes de lieu marquant un mouvement vers un but: *adeo, adhuc* (cf. *abhinc*). Par extension apparaît à basse époque *adubi*, toujours avec le sens temporel, M. L. 204. *Ad* a servi, en outre, à renforcer d'autres formes adverbiales; cf. *adpost, ad pressum, ad prope, ad retro, ad satis, ad semel, ad subito, ad supra, ad tenuis, ad trans, ad uix*, M. L. s. u., et des formes verbales dont le préverbe s'était affaibli; v. F. Thomas, *Recherches sur le développement du préverbe latin « ad »*, Paris, 1938.

Dans bien des cas, l'emploi de *ad* et de l'accusatif était voisin de l'emploi du datif; et, dès le début de la tradition, des verbes marquant les mouvements, tels que *mittere, adferre*, etc., se construisent des deux façons, suivant que l'on considérait soit à l'intention de qui l'action était faite (datif), soit vers qui elle était dirigée (*ad* et accusatif). Souvent, la distinction était fuyante. D'autre part, certains composés verbaux en

ad- étaient construits avec la préposition, e. g. *accommodare ad*, sans qu'une idée de mouvement fût impliquée. Aussi, dès le début de la tradition, *ad* entre-t-il en concurrence avec le datif: CIL I² 756, 7, *sei quod ad eam aedem donum datum donatum dedicatumque erit*; Têr., Hec. 29, *Hecyram ad uos refero*; et dans le prologue [sans doute postérieur à Plaute] de la Casina 22, *benigne ut operam detis ad nostrum gregem*. Par contre, on trouve en poésie des phrases comme *il clamor caelo*. Cet état de trouble a favorisé l'extension de l'emploi de *ad* aux dépens du datif. — Attesté de tout temps. Panroman; M. L. 136.

L'osco-ombrien employait *ad*, de même que le latin, comme préposition, avec l'accusatif, et comme préverbe: ombr. *-aġ -a* (postposé), et osq. *-ad-*, ombr. *-aġ-*, *-ars-* (préverbe). L'osq. *adpud* répond, pour le sens, à lat. *quoad*. L'osco-ombrien a des formes élargies par *-s* (cf. *ab, abs*): osq. *az hūrtūm* et *ad lūcum* « (table d')Agnone ». Le traitement aberrant *ar-* de v. lat. *aruum*, etc., a des parallèles dans des traitements autres, mais aussi aberrants, de *d* final en ombrien, ainsi dans *af-putrāti* « arbitraū »; pour un échange entre *d* et *r* à l'intervocalique, v. *cādūceus* et *meridiēs*. Hors de l'italique, *ad-* se retrouve en celtique, mais seulement comme préverbe, ainsi v. irl. *ad-con-darc* « j'ai vu » (v. H. Pedersen, *V. G. d. kelt. Spr.*, II § 585, 1, p. 291), en germanique, got. *at*, etc., comme préverbe, et aussi comme préposition accompagnée du datif souvent, et aussi de l'accusatif, en phrygien (*ἀδδερ, ἀδδερ, ἀδδερ*). Hors de ces quatre langues, *ad* ne se retrouve pas; il y a ici un fait dialectal indo-européen; toutefois, on peut se demander si, dans skr. *adachā* « vers » et dans arm. *ç* (suivi de l'accusatif; même sens), il n'y aurait pas une forme apparentée à *ad*, avec une particule analogue à ce que l'on trouve dans gr. *ἐντε* et dans lat. *usque*. Le sens de lat. *ad*, etc., est à peu près celui de gr. *προς, προς* et *προς* et *προς* et *προς* correspondants en indo-iranien, en balteque et en slave. — A en juger par v. h. a. *z-ougen* en face de got. *at-augjan* « montrer », peut-être aussi par lat. *adō* (v. ce mot) et *adōec*, il y aurait eu une forme **d-* qu'il serait possible de rapprocher de gr. *δε*, v. sl. *do* « jusqu'à », etc.; de irl. *to-/do-*, et, par suite, du groupe de lat. *et*, etc. Mais ces rapprochements sont lointains et douteux. Cf. aussi Vendryes, Rev. Celt., 42, 401-403.

adagiō, -ōnis f. (et *adagium*, -i n.): v. *aiō*.

adamās -antis (et *adamāns* par étymologie populaire qui le rapproche de *adamāre*; pour l'extension de la terminaison participiale, cf. *inciēns, praegnāns*) m.: 1^o fer (ou métal) très dur, *solidoque adamantē columnae*, Vg., Ae. 6, 552; 2^o diamant. Emprunt d'abord exclusivement poétique, puis répandu par la l. de l'Eglise, au gr. *ἀδάμας*. Mais au sens de « fer dur » du nom grec s'est ajouté celui de *magnēs*, e. g. Plin. 37, 61 *adamās dissidet cum magnete in tantum ut iuxta positus ferrum non patitur abstrahi*; d'où fr. *aimant* à côté de *diamant*. Les formes romanes remontent à *adamās*, **adimas* et **diamas*, M. L. 142, v. B. W. sous *aimant* et *diamant*; l'irl. *adamaint* à *adamantem*. *Adimas* est le représentant phonétique attendu de *ἀδάμας*. Ce peut être la forme orale, tandis que *adamās* est une transcription savante, cf. *elephantus*. *Diamas*, d'après *διαφανής*, se comprend

mieux si **adimas* et *adamās* ont vécu côte à côte.

adarca, -ae (*adarce, -es*) f.: écume de roseau, gr. *καλαμῶν*, plante parasite employée en médecine; cf. Plin. 16, 167; 20, 241; 32, 140. Mot gaulois, mais sans doute passé dans Pline par l'intermédiaire du gr. *ἀδάρης*, -ης. V. Frisk, s. u.

adasi: m. de gloss. — *ouis uetula recentis partus*. P. F. 11, 13; cf. CGL II 564, 18, *adasa*: *pro* (l. *prae*?) *senectute sterilis*. Non expliqué; sans autre exemple.

addax, -acis m. — sorte de gazelle. Mot africain, signalé par Pline, 11, 124.

adeo adv.: v. *ed*.

adeps (*adips*), -*ipis* c. Le genre féminin semble avoir prévalu jusqu'à Celse et Columelle; puis le masculin domine, cf. Thes. I 630, 13 sqq.: s'emploie aussi au pl. *adipes*; un doublet *alipes* blâmé par l'app. Probi, et qui figure aussi dans les Glosses, cf. Ernout, *El. dial.*, p. 98, a survécu dans les langues romanes, M. L. 161: graisse, et « terre grasse » ou « partie de l'arbre qui est pleine de sève ». — Ancien (Lucil., Varr.), technique et populaire. Formes romanes rares.

Dérivés: *adipātus* (class.): gras; *adipālis, -peus, -pinus* (tardifs).

Se retrouve en ombrien *aġipes, aġepes* « *adipibus* », également au pluriel collectif. Peut être emprunté à un dialecte italique, qui lui même aurait emprunté le gr. *ἀδης*, cf. les flottements qui apparaissent en latin même, dans *odor*: *oleō, sedeō*: *solum*, etc.

adfatim: v. *fatis*.

adminiculum (-elum Plt.), -*ina*: étai, échelas, appui (matériel ou moral). Dérivés: *adminiculator* et *adminiculo* « étayer, appuyer, aider »; *adminiculatū, -culābundus* (tardifs); *adminicula* « servante » (Ven. Fort.). — Ancien mot de la langue rustique; usuel et classique. — Non roman.

Terme technique d'étymologie incertaine; mais le rapport avec le groupe de *minae* est plus probable que le rattachement à *moenia*.

admissārius: v. *admittō* sous *mittō*.

adoleō, -ēs, -ēū, adultum (*adultus* dans les Gramm., cf. Thes. I 793, 41 sqq.: *adolutus, adolūtus* dans les Gloss.), -*ēre*: faire brûler, consumer par le feu. Appartient surtout à la langue religieuse; n'apparaît dans la langue commune que chez les écrivains de l'Empire, surtout chez les poètes. Verbe rare, de couleur archaïque.

Le sens de « faire brûler » est bien attesté, tant dans les textes que par les Glosses; cf. Vg., B. 8, 65, *uerbasque adole pinguis*; Ae. 3, 547; 7, 71, etc.; et, entre autres, Festus, 190, 24, *Lacedaemonii in monte Taygeto equum uentis immolant, ibidemque adolent, ut eorum flatu cinis eius per finis quam latissime differatur*. C'est ce sens qui est conservé aussi dans l'indigitationem *Adolenda* et le composé *adolefaciō* (Acta Aru. 16, a. 224). Toutefois, en raison de la rareté et du caractère technique du verbe, le sens ancien a cessé rapidement d'être compris, et l'étymologie populaire a rattaché *adoleō* à *adolēscō*, l'opposant à *aboleō*, sur le modèle fourni par les groupes *adeō, abeō*, etc. Ainsi Servius, Ae. 4, 57, et Nonius interprètent *adolere* par *auctius facere, augere*,

et Tacite écrit, A. 14, 30, *captiuo cruore adolere penates*. Inversement, *adolēscō* semble avoir déterminé certains emplois de *aboleō*; v. Ernout, Philologica, I, 53 et s. Plus tard même, a été rapproché de *oleō* « sentir ».

Inchoatif: *adolēscō* (Vg., G. 4, 379).

Ombri.: *uretu* « *adolētum* » indique que l'o intérieur de *adolēscō* serait un ancien o (en face de l'a de *adāre*). On rapproche souvent des mots germaniques isolés et tout différents, comme v. isl. *ylr* « chaleur ». V. *altāria*.

Aucun rapprochement sûr. Le mot ne semble pas attesté en dehors de l'italique.

adolēscō: v. *aboleō, alō*.

ador, -oris n.: sorte de blé; *farris genus*, P. F. 3, 19; *frumentum genus*, Non. 52, 20. La forme *edor* signalée par l'abrégé de Festus comme ancienne est sans doute une pure invention pour justifier l'étymologie « *ab edendo* ». Les grammairiens enseignent que l'o de *adoris* peut être long, ce qui est singulier. Priscien déjà s'en étonne, GLK II 236, 21. En fait, la longue n'est attestée que dans un seul ex. (Gannius cité par Prisc., loc. laud.) et dans le dérivé *adōreus* e. g. Vg., Ae. 7, 109, *instituuntque dapes et adorea liba per herbam*, où elle sert à éviter une suite de quatre brèves. Les autres passages où figure *adoris* ont l'o bref; et *adōreus* peut être une licence métrique favorisée par l'étymologie populaire qui rapprochait *ador* de *adōrāre*, cf. Non. 52, 14 et Priscien, GLK II 236, 21. Mots rares et vieilliss; cf. Plin. 18, 81, *far quod adoreum ueteres appellauerunt*. Non roman.

Le rapprochement, tentant, avec got. *aīsk* « *στέμμα* », v. h. a. *ezesc*, se heurte à l'isolement du mot germanique; gr. *ἀδρῆ* « barbe d'épi, pointe » est loin pour le sens. V. Frisk, s. u.

adōria (*adōrea*) f.: gloire ou récompense militaire. Terme rare et archaïque, qui reparait à basse époque. Les anciens, par étymologie populaire, le dérivent de *ador* « *quia gloriosum eum puabant qui farris copia abundaret* », P. F. 3, 22, ou de *adōra*, e. g. Serv. auct., ad Ae. 10, 677, *ueteres adorare adloqui dicebant*; nam *ideo et adorea (-ria Faus) laus bellica, quod omnes cum gratulatione adloquebantur qui in bello fortiter fecit*.

Sans étymologie. Il n'y a rien à tirer de la glose isolée *adorat, triumfāt*, CGL IV 483, 14, ni de Lyd., Mag. 1, 46, *ἀδωράτορες, βετεράνοι, τίμωτες*; 1, 47 *ἀδωράτορες οἱ Παμαῖοι τοὺς ἀπομάχους καλοῦσιν*.

aduersus: v. *uertō*.

adūlor, -āris, -ātus sum, -ārī (doublet arch. et post-class. *adūlō*, cf. Thes. I 877, 58 sqq.: le déponent peut être analogue de *blandior*, comme la construction avec le datif: cf. Quintilien, I. O. 9, 3, 1, « *huic* » non « *hunc* » *adulor iam dicitur*) : flatter, caresser. Le verbe semble avoir eu à l'origine un sens concret, comme le gr. *αἰνῶ*, et s'être dit des animaux, notamment des chiens, qui, pour témoigner leur joie ou flatter leur maître, s'approchent (*ad-*) en remuant la queue, cf. par ex. Ov., M. 14, 46, *perque ferarum / agmen adulantum media procedit ab aula* (Circe), et id., ibid. 14, 259; et Non., 17, 2, *adulatio : blandimentum proprie canum, quod et ad homines tractum consuetudine est*; Gell., 5, 14, 12, *leo caudam more atque ritu adulantium canum clementer et blande mouet, hominibus corpori se adiungit*. S'est en-

suite appliqué à l'homme. S'emploie absolument, ou avec un complément au dat. ou à l'acc. Ancien (Accius), usuel et classique, mais non dans les comiques. Non roman.

Dérivés : *adulātio* (class.), -*tor*, -*trix*, -*tōrius* (tous trois d'époque impériale); *adulātus*, -*ūs* m. (Gloss.); *adulābilis* (Non., Amm.).

Dénominateur? On rapproche skr. *vālah*, *vārah* « queue », lit. *valai* « queue de cheval ».

adultar : v. *alter*.

Aecetia : v. *aequus*.

aedēs (*aedis*; ancien *aidēs*), -*is* f. : est, pour la forme, à un verbe **aedo*, non attesté, cf. gr. αἶδω (en latin *aetus*, aussi comme *caedēs* à *caedō*). Sens premier « foyer, pièce où l'on fait du feu ». Le singulier désigne spécialement la demeure du dieu, le temple, qui n'est à l'origine composé que d'une seule pièce, et a dû d'abord s'appliquer à l'*aedēs Vestae*, dont la forme ronde rappelle la hutte primitive avec le feu au milieu (cf. le sens de *aedicula*). Le pl. *aedēs*, -*ium* a la valeur d'un collectif, comme *forēs*, et désigne l'ensemble d'une construction. A l'époque impériale, *aedēs* est devenu un terme général sans rapport avec sa signification première : *appellatione... autem aedium omnes species aedificii continentur*, Gaius, Dig. 47, 9, 9. — Ancien et usuel; non roman.

Dérivés et composés : *aedicula* et *aedicia*; *aedilis* : qui *aedificat sacras et privatas procuraret*, Varr., L. L. 5, 81, emprunté par l'osque : *aidil*; et *aediliūs* (pour la forme, cf. *tribuli*); *aedilicius*; *aedificō*, -*ās* : obsequia, et ses dérivés, M. L. 229, et *aedificatio*; *aedificium* a donné i. r. *aicde* (?); *aeditiūmus* (-*timus*), *aeditus* : « gardien de temple ». Le premier de ces mots est ancien d'après Varr., R. R. 1 2, 1, et serait formé de même que *finitimus*, *legitimus*, comme l'a vu Servius Claudius ap. Cic., Top. 36; *aeditus* est récent et formé « a *tuedis aedibus* », cf. Varron dans A. G. 12, 10, 1. Lucrèce a une forme *aedituentis*, et Pomponius un verbe *aeditumtor*; on trouve épigraphiquement *aeditua*, -*ae*, et *aedituō*, -*ās*. L'abrégi de Festus distingue les deux mots : « *aedituus*, *aedis sacrae tuitor*, i. e. *curam agens, aedituus, aedis intimus* », distinction établie uniquement pour justifier la coexistence des deux formes. Sur *aedituus* est formé *claustrituumus* (Laevius). *Subaedituus* (-*diānus*) : qui travaille dans la maison (Inscr.).

Le mot latin appartient à la famille que représentent skr. *edhaṣ* et *idhmāḥ* « bois à brûler » et *inddhē* (3^e plur. *indhatē*) « il s'allume », gr. αἶδω « je brûle » et ἰθαρός « clair », i. r. *aidē* « feu », v. angl. *ad* et v. h. a. *ait* « bûcher », racine représentée aussi en latin par *aestās* et *aestus*. Comme *plēbēs* à côté de *plēbs* et *nūbēs* à côté de *nūbs*, comme *sēdēs* dont on a l'ablatif *sēde* et le génitif pluriel *sēdum*, le mot *aedēs*, *aedis* repose sur un ancien thème radical, de forme *(a)idh-, etc. Ce thème n'est conservé nulle part, mais les dérivés grecs αἶδρος, αἶδός, αἶδων, αἶδωφ, αἶδωσα en supposent l'existence; le védique a *saṃ-idham*, *saṃ-idhe* « pour faire flamber » et *su-ṣam-idh-a* « avec le fait de bien brûler (?) » en face de *agnidh-* « qui fait brûler le feu ». En latin, l'élargissement -i- a été généralisé (abl. *aedī*, gén. plur. *aedium*,

acc. pl. *aedis*, à côté de quelques *aedēs*, tandis que l'acc. pl. *sēdēs* est constant).

aeger, -*gra*, -*grum* : malade (en insistant sur l'idée de souffrance et de peine causée par la maladie).

De là : *aegrum* n. : peine, chagrin; Plt., Am. 640, *plus aegri ex abitu uiri quam ex aduentu uoluptatis cepi*; *aegrē* : avec peine, d'où « difficilement », opposé à *facile*, Cic., CM. 72; Sall., lu. 83, 1; *aegrimōnia* (-*nium* n. arch. et rare) et *aegritūdō* : souffrance (surtout morale). *Aegritūs* n'existe que dans Pseud. Cypr., aud. Iud. 5. Le malade, la maladie physique s'expriment par le dérivé de *aeger*, *aegrotūs* (M. L. 231), d'où *aegrotōs*, tous deux anciens, *aegrotātiō* et d'autres dérivés tardifs et techniques; cf. Serv., Ae. 1, 208, *aeger est et tristis et male ualens, aegrotus... siue aegrotans tantummodo male ualens*; et Cic., Tusc. 4, 29, *ut aegrotatio in corpore, sic aegritudo in animo nomen habet non seiunctum a dolore*. — Ancien, usuel. Non roman.

Aeger est l'adjectif *de morbus*; sur la différence entre *aegrotātiō* et *morbus*, voir ce dernier.

Autres dérivés : *aegrōr*, -*ōris* (Lucr.), *aegrō* (id.), *aegrēscō*, -*is*. Les gloses ont aussi un composé *aegripōmum* fait sur le modèle de gr. ἀνιπώμων.

La dérivation de *aegrotōs* est sans autre exemple en latin (sauf peut-être *Caprotinus*). V. Gnomon 3, 657. L'influence du type grec en -*ōros* semble difficile à admettre parce que les adj. en -*ōros* ne s'appliquent pas (comme le type verbal en -*ōssōs*) aux maladies, et que, d'autre part, -*ōros* ne formait de dérivés que de substantifs et non d'adjectifs. M. Manu Leumann a supposé, en dernier lieu (Die Sprache, Bd. 1, p. 211 et s.), qu'il fallait partir du verbe *aegrōō*, hybride gréco-latin, formé sur *aeger* comme *τυφλόσσω* (-*τω*) sur *τυφλός*, qui serait un terme de médecine. *Aegrotūs* serait un adj. tiré secondairement du verbe.

Pas de correspondant en dehors de tokh. A *ekro*, B *aik(a)re* « malade ». Les noms de maladies se renouvellent souvent, et, par suite, on ne saurait s'attendre à leur trouver une étymologie indo-européenne commune. La diphtongue en -*a* se retrouve dans nombre de formes « populaires » exprimant une infirmité, *caecus*, *scaeuus*, *taeter*, un malaise, *taedet*, etc.; cf. aussi *caedō*, *laedō*. V. de Saussure, Adj. i.-e. du type *caecus*, dans *Recueil de publ. scient.*, 1922, p. 595 et sqq.

Aegyptus, -*i* m. : Égypte; emprunt au gr. Αἴγυπτος. De là *aegyptus*, *aegyptius* (*aegyptius*), *aegyptiacus*, *aegyptianus* passés dans quelques dialectes romans avec des sens divers, M. L. 233-235.

aemidus, -*a*, -*um* : *tumidus*, *inflātus*. Non attesté en dehors de Festus et des gloses.

Cf. arm. *aytym* « je m'enfle, je me gonfle », *aytymn* « enflure »; et, avec un autre vocalisme, gr. αἰδω « je m'enfle, je me gonfle », αἰδος « gonflement », αἰδμα « gonflement des vagues »; le vocalisme de v. h. a. *eiz* « abcès, ulcère » est ambigu. On partirait de **aid-sme* jo « enflure ». Pour la diphtongue, cf. *aeger*.

aemulus, -*a*, -*um* (adj. très souvent substantivé au masc.) : émule, et « rival, envieux »; cf. Serv., Ae. 6, 173, — *modo eiusdem rei studiosus... alias inimicus inuenitur*. — Ancien, usuel. Non roman.

Dérivés : *aemulor*, -*aris* (*aemulō*) : également imitant,

être émule ou rival de; *aemulātus* (souvent avec un sens péjoratif, cf. Cic., Tusc. 4, 17; Non. 43, 7); *aemulātor* (un seul ex. de Cic.; tous les autres sont de l'époque impériale); *aemulātus* (Tac.).

Aucun rapprochement sûr. On pense naturellement à *imitor*, lui-même obscur. Formation de *nomen agentis* en -*ulus*, cf. *bibulus*, *credulus*, etc. Pour la diphtongue, cf. *aeger*, *aequus*. Pour l'alternance *ae/i*, cf. *caedō* et *scindō*, *maerō* et *miser*; gr. αἶθω et ἰθαρός.

aequor : v. le suivant.

aequus, -*a*, -*um* (*aiquus* GIL I² 581, 26 S. C. Ba.; *aequus*, *aequus*) : uni, plan dans le sens horizontal, qui ne présente pas d'inégalités; cf. Dion. Hal., Ant. 15, 4, αἰκον... ὑπὸ τῶν Ῥωμαίων τὴν μηδεμίαν ἔχον ἐξοχὴν καλεῖται, et in *aequum locum deducere* de Sall., lu. 42, qui correspond au εἰς τὸ ἰσον κατεβαίνειν de Xén., An. 4, 6, 18. De ce sens physique sont dérivés des sens moraux :

1^o « égal, ne penchant d'aucun côté », et par suite « juste, impartial » (souvent avec nuance laudative et joint à *bonum*, cf. Thes. I 1041, 1); Serv. Ae. 2, 426, *iustum secundum leges uel aliqua ratione constrictum, aequum iuxta naturam*. C'est le sens aussi de *aequitas*, -*ātis* (f.), cf. Don., Ad., p. 51, *ius est quod omnia recta atque inflexibilia exigit, aequitas est quae de iure multum remittit*.

2^o dans la langue militaire, par opposition à *iniquus*, *aequus* a désigné un avantage de terrain pour l'un des partis et a pris le sens de « avantageux, favorable », cf. Caes., B. C. I 85, 2, qui *etiam bona condicione et loco et tempore aequo confingere noluert*, sens qui s'est étendu aux personnes. Le fait que *aequus* a pris cette valeur par opposition à *iniquus* apparaît dans des exemples comme T.-L., 38, 40, 14, *prout locus iniquus aequusue his aut illis*, et Ov., Tr. I 2, 6, *aequa Venus Teucris, Palas iniqua fuit*. — Ancien, usuel.

Dérivés : *aequē* adv. (sur la construction du type *nullus me... aequē miser*, v. H. Morland, Symb. Osloenses, 11, 77); *aequor*, -*ōris* n. : surface plane; cf. Enn., A. 137, *tractatus per aequora campi*; Col., 8, 17, 3, *maris aequor*; d'où spécialement « surface de la mer », Enn., Praet. 4, et *aequora salsa ueges ingentibus undis*, peut-être d'après gr. πῆλαγος, et généralement « mer ». Pour le genre, cf. *ribur*, *ribōris*. Les deux noms sont neutres, parce qu'ils désignent des choses, par opposition au type *nigror*, -*ōris* (m.), qui désigne des qualités. *Aequor* est surtout usité dans la poésie dactylique, où il remplace des formes amétriques de *mare* (*marā*, etc.) ou fournit des dactyles commodes.

aequitas, -*ātis* f. : presque uniquement employé au sens moral « équité », M. L. 239 a. Il y a en volsque un nom propre *Aecetia* qui correspondrait à un latin *Aequitia*. V. Thes. s. u.

aequō, -*ās* : aplanir, rendre égal, d'où « égaliser, également », M. L. 239; germ. *ikhōn* « aichen »; *aequātio*, -*tor*. De là : *ad-aequō*, M. L. 138; *exaequō*, M. L. 2930; *inaequō*, 4330; *inaequātus* : non égalé; *aequāmen* (-*mentum*) : niveau; *aequālis*, *aequābilis*, que la langue a différenciés dans l'emploi :

1^o *aequālis* (de *aequus*, comme *socialis* de *socius*) : de même taille, de même grandeur, et par là « de

même âge », puis « égal » (cf. pour le suffixe *socialis*). M. L. 238 et 237. **aequāliare*. Subst. *aequālitās* (class. = ἰσότης, parfois δμολότης, δμοιότης), M. L. 238 a adv. *aequāliter*.

Composés : *coaequālis*, *inaequālis* (époque imp.); *inaequālitās* (Varr.).

2^o *aequābilis* (de *aequō*) : égal dans toutes ses parties (avec idée de totalité ou de continuité), qui peut être égalé à (Plt., Cap. 302); équitable, ou « toujours égal, constant » (joint à *cōstāns*, *perpetuus*). De même, *aequābilis* désigne l'égalité d'humeur, la constance. Varron l'emploie, en outre, pour traduire ἀναλογία comme il rend ἀνωμαλία par *inaequābilis*, L. L. 9, 1. Adv. *aequābiliter*. Mots de la prose et de la langue écrite.

Le contraire de *aequus* est *iniquus* qui a la triple sens de : « inégal; inique; défavorable »; de là *iniquitās*. M. L. 4438, 39.

Aequus sert de premier terme à de nombreux composés, appartenant à la poésie ou aux langues techniques, dont beaucoup ne sont que des calques de composés grecs en ἰσο- ou parfois en ὁμο- : *aequanimis* (-*mus*) : dérivé de la locution courante *aequō animō* « d'une âme égale », d'où *aequanimitās*, *aequanimitas*; *aequianus* = ἰσώνος; *aequicrūrus* = ἰσοκρήδης; *aequidilis* = ἰσημερος; *aequidicus* = ἰσόλεκτος; *aequiformus* (-*mis*), *aequilaterus* (-*latus*) = ἰσόπλευρος; *aequilibrium* = ἰσονομία; *aequilibrium* = ἰσοσταθμία; *aequimembris* = ἰσόκωλος; *aequinocitium*, -*i* = ἰσονύκτιον d'où i. r. *ecenocht*; *aequipollens* = ἰσοδύναμος; *aequisonus* = ἰσόφθογγος, ἰσόντος; *aequiuocus* = ὁμόωνος, etc.

aequilateralis, -*a*, -*um* (Sid., Claud.) : formé d'après *sempiternus*.

aequiperō, -*ās* et ses dérivés; qui ne peut être tiré de **aequi-parō*, mais semble plutôt le dénominateur d'un adjectif **aequi-perus* (cf. *puerpera*). C'est secondement que *aequiperō* a été couplé avec *superō*, cf. Corn. Nep., Them. 6, 1, *ut ipsam urbem dignitate aequiperaret, utilitate superaret*. Dans la basse latinité, on a dit *aequipār* d'après *pār*.

Aucun rapprochement sûr, comme pour la plupart des mots à diphtongue en -*ae*.

āēr, āēris m. : air; emprunt à gr. ἀήρ, ἀέρος. Au temps d'Ennius, le mot était senti comme étranger, ainsi qu'on le voit par Ennius, A. 148 V³ : *uento quem perhibent Graium genus aera lingua*. Toutefois, tout en attribuant encore le mot aux Grecs, Ennius emploie dans son Epicharme, Var. v. 56, l'accusatif latinisé *āērem*; et, pour Plaute, le mot *āēr* est courant, puisqu'il parle, dans l'Asinaria v. 99, de *piscari in aere*. Et Cicéron constate que *āēr* est devenu latin (N. D., 2, 94; Acad. I 26); en revanche, l'effort fait depuis Pacuvius pour latiniser *aethēr* n'a pas abouti (v. Cicéron, ibid.). Du reste, *āēr* a gardé, notamment dans la poésie dactylique, sa forme grecque dans acc. *āera*, d'où i. r. *aria*; au contraire, fr. *air* repose sur la forme latinisée *āerem*. — Ancien, usuel. Panroman, M. L. 240; i. r. *āēr*, britt. *ayr*. L'adj. dérivé *āerius*, attesté à partir de Varron d'Atax, Catulle, Lucrèce, et surtout poétique, transcrit le gr. αἰήριος. On a aussi *āerinus* : d'air, couleur d'air.

aera, -ae (ēra) f. (sans doute pluriel de *aes*, *aeris* considéré comme un féminin singulier) : 1° nombre, chiffre (sens qu'avait le n. pl. *aera*, cf. Cic. ap. Non., 193, 11, *soles, si aera singula probasti, summam... non probare?*) ; 2° « ère », d'où i. *aer*. — Mot de basse époque. V. Kubitschek, *Grdr. d. antiken Zeitrechnung*, p. 77 ; et Sofer, p. 116. M. L. 241.

aera, -ae f. : ivraie, mauveuse herbe, dans Plin. 18, 155. Transcription du gr. *αἰρα*.

aerānis : v. *aes*.

aerō, -ōnis (ērō, hērō, -ōnis) m. : panier, corbeille servant à porter et à monter des matériaux. Terme technique, dérivé sans doute de gr. *αἰρα*, *αἰρω*. Cf. peut-être *aerumna*, *aerumnula*. M. L. 2903. Dérivé : (a) *erōnālis*.

aerumna, -ae f. : souffrance, épreuve. *Aerumna* est défini par Cicéron *agritudo laboriosa*, Tu. 4, 8, 18, et qualifié de *tristissimum verbum*, Fi. 2, 35. C'est un terme plus expressif que *labor* ou *dolor*.

Dérivés : *aerumnula* : *aerumnulas Plautus refert furcillas quibus religatas sarcinas viatores gerebant...* Itaque *aerumnae labores onerosos significant*; siue a Graeco sermone deducuntur. Nam *αἰρεν* Graece Latine tollere dicitur. P. F. 22, 13; *aerumnātus*, -nōsus; *aerumnābilis* (Lor.).

Comme on le voit par le diminutif, *aerumna* a dû désigner un faix, une charge, avant de prendre un sens moral (cf. le sens pris par le fr. *travail*, de bas latin **tripaliu* « instrument de torture formé de trois pieux » ; de là, *aerumnās ferre*, *gerere* (Ennius), *sustinere*, *levare*, *aerumna grauescit* (Lor.). Il est archaïque et poétique ; et, en prose, il garde un cachet particulier. Toutefois, sous l'Empire, l'usage s'en raréfie dans la poésie (Vg. l'ignore), pour devenir plus fréquent dans la prose. On le trouve dans la Vulgate. Ammien l'emploie avec le sens de « défaite ».

Aerumna est généralement expliqué, d'après Festus, comme venant de *αἰρεν*, mais il n'y a pas d'exemple en grec d'emploi substantivé de ce participe féminin. Un emprunt à l'étrusque n'est pas impossible, v. Ernout, *Philologica*, I, p. 33.

aeruscō -āre : quêmander ; verbe archaïque (Liv. Andr.) cité par des glossateurs, notamment Festus, et par Aulu-Gelle, qui le rattache, par étymologie populaire, à *aes* : *aeruscare* : *aera undique*, i. e. *pecunias colligere*, P. F. 22, 23. Un dérivé *aeruscātor* est dans Aulu-Gelle 14, 1, 2.

La forme rappelle un thème, de type unique en indo-iranien, plusieurs fois attesté dans les gāthā de l'Avesta, celui de *iśāsa* « je cherche à obtenir » ; pour la forme, cf. gr. *ἀρᾶσκα*. Il s'agirait du dérivé d'un thème *aifos-ke-/o-*, de la racine représentée par v. h. a. *eiscōn* et lit. *iškoti* « désirer » (avec le même procédé de dérivation qu'on observe dans lat. *aeruscāre*), arm. *aye* « recherche » et par skr. *icchéti*, av. *isaiti* « il désire » (alternance *aif-/is-*, comme dans *aemulus*, *imitator*). L'él. de omb. *eiscunt* « accessierint » est ambigu ; de quelque façon qu'on l'interprète, ce mot atteste l'existence de la racine en italique. Pour la forme, cf. *coruscāre*.

aes (anc. *ais*), **aeris** n. : « cuivre » et « bronze ». *a. fac-*

tum « bronze travaillé » et *a. infectum* « quod in massis est » ; *a. graue* « bronze au poids », première forme de la monnaie (cf. *per aes et libram*) remplacée par l'a. *signātum* « bronze estampé » ; *a. candidum* « laiton ». — Ancien, usuel. — Spécialisé bientôt dans le sens « monnaie, argent », de là *aerārium* « trésor public » ; *aes aliēnum* « argent d'autrui, dette », cf. Ulp., Dig. 50, 16, 213, 1, *aes alienum est quod nos aliis debemus, aes suum est quod aliis nobis debent*; *obaerātus*, cf. Varr., L. L. 7, 105, et *aerātor* : débiteur (gl.) ; *aesculor* : amasser de la petite monnaie (tardif). Aussi le sens de « bronze » a-t-il finalement été réservé aux dérivés *aerāmen*, *aerāmentum*, proprement « objet de bronze », cf. gr. *χαλκοῦ*. *Aerāmen*, *arāmen* est demeuré dans les l. romanes. M. L. 242 ; B. W. sous *airain*.

L'ancien adjectif dérivé est *ahēnus*, *ahēnus*, issu de **ayēs-no-s*, cf. omb. *ahesnes* « ahénis ». L'allongement de la seconde voyelle à la suite de l'amuissement de l's (**aesnos* > **aēnos* > *aēnus*) a eu pour conséquence le maintien de l'a initial, d'où *aēnus* en face de *aes* ; en latin comme en ombrien, ceci a été marqué par l'introduction d'un h purement graphique : *ahēnus* (cf. *ahala*, etc.). L'étrangeté de la forme a frappé les érudits, cf. Serv. Ae. 1, 357, *solutio dicenda est quomodo dicimus aena* (l. *aera*?) et *aēna*. Hoc autem solum huiusmodi verbum in Latio inuenitur. Sous l'influence du type en -eus des adjectifs indiquant la matière, on a fait *a(h)ēneus* ; cf. *terrāneus*. La dérivation *aes* | *a(h)ēneus* était inintelligible en latin ; d'après *ferrum* | *ferreus*, etc., sur le thème *aer-* du génitif a été créé l'adj. *aereus*, non attesté avant Varron. Virgile emploie conjointement la forme ancienne et la forme nouvelle, Ac. 1, 448-449 : *Aerea qui gradibus surgebant limina nezaeque | Aere trabes foribus cardo stridebat ahenis*. De *aēnus* (*aēneus*) dérive *aēnātor* (*aēnātor*) « joueur de trompette ».

Autres dérivés : *aerātus* : bronzé, *aerōsus* « πολύχαλκος », *aerārius* « concernant le bronze, ou la monnaie, le trésor » ; et peut-être *aerānis* ? qu'on lit dans Isid., Or. 12, 1, 53, *ceruinus est color equi, quem vulgo gauranem dicunt. Aeranem idem vulgo uocat, quod in modum sui aerei coloris* ; mais, dans le lib. Gloss., le mot est donné sous la forme *aeramen*, cf. Thes. s. u. et Sofer, 21 et s. M. L. 242 (*ac* et **aramen*) ; *aerāmentum* (v. Löffstedt, *Phil. Comm.* z. *Peregr. Aeth.*, p. 231) ; *aerīgō* (avec un doublet *aerūca*, -ae) : rouille de cuivre, vert-de-gris ; cf. *ferrīgō*, *lānīgō*, *rōbīgō* ; d'où *aerīgīnōsus* ; les formes romanes remontent à *aerīgō* et *aerīgō* (ce dernier sans doute d'après *rōbīgō*), M. L. 243. Sur *aesculor* « χαλκο-λογῶ », v. Samuelsson, *Glotta*, 6, 229.

Composés : *ahēnobarbus* : surnom de la gens Domitia, avec un vocalisme o au lieu de i, étonnant, mais non sans exemple, cf. *Primigenia* (influence du type grec en -o ? ; cf. Stolz-Leumann, *Lat. Gr.*, p. 248). — En outre, nombreux composés poétiques en -aeri traduisant pour la plupart des adjectifs grecs en *χαλκο-* : *aericepāns* *χαλκοκέφαλος* ; *aeripes* *χαλκοπόδιος* ; *aerisonus* *χαλκοκτυπος*.

Un verbe *adaerō*, -ās « taxer, évaluer en argent » est également attesté, avec son dérivé *adaerātiō*, dans la basse latinité. Pour *aestumō*, v. ce mot.

Ce nom indo-européen du « cuivre » ou du « bronze » est aussi conservé en germanique : got. *aiz* (gén. *aizis*), etc., et en indo-iranien : skr. *dyaḥ* (gén. *dyaśah*), av. *ayō*

(gén. *ayānhō*). Ainsi que le pense M. Niedermann, *aes* repose sans doute sur **ay(o)s*, avec syncope, comme *rūs* sur **rew(o)s*.

Aes a les deux sens « cuivre » et « bronze » (cf. Plin. 34, 1 *aeris metalla*). Le nom du « cuivre » *cuprum* n'apparaît que tardivement ; v. ce mot.

aesculus, -i (*aesclus*, *esculus*) f. : variété de chêne, peut-être celle qui produit le gland doux, qui diffère du *quercus*, du *robur* et de l'*ilex*. Ce serait le *Quercus Farnetto* d'après P. Fournier. Attesté depuis Veranius. Rattaché à *esca* par étymologie populaire, cf. Isid., Or. 17, 7, 28 ; et *esculentus*. Conservé en ital., M. L. 244. Celt. : i. *esal*.

Dérivés : *aesculeus*, *aesculinus*, *aesculneus* (pour la formation, cf. *populus* : *populinus*, -eus) ; *aesculētum* : chenaie ; nom d'une place de Rome, cf. Varr., L. L. 5, 152 (*esculētum*).

Le rapprochement avec gr. *αἰθωψ* « sorte de chêne » et avec v. h. a. *leth*, v. isl. *eik* « chêne » ne se laisse pas préciser. Mot méditerranéen ? Cf. H. Schuchardt, *Die roman. Lehnw. i. Berber.*, p. 16 et s., et Bertoldi, *Ling. stor.*, p. 191, qui rapprochent berb. *ikšir*, basq. *eskur*, gr. *ἄσκηρα* (v. Frisk, s. u.)

aestās, -ātis f. ; **aestus**, -ūs m. Cf. *aedēs*. *Aestās* semble issu par haplogie de **aestiās*, comme *honestās* de **honestiās*, cf. *honestus*. La parenté des deux termes était sentie des anciens, « *ab aestu aestas* » dit Varr., L. L. 6, 9. La langue les a différenciés dans l'emploi, bien qu'à l'origine ils aient désigné l'un et l'autre une chaleur brûlante :

1° *aestās* : été. — *est pars anni, aestus calor [temporis]*. *Aestus a nimio calore nomen accepit, aestas nomen non amittit* (l. *amittit*?), *etiam si temperata est*, GLK VII 521, 21. De là *aestiūsus* « d'été » (de **aestiūsus*?) et au n. pl. *aestiua* : quartiers d'été (opp. à *hiberna*) ; *aestiūd*, -ās ; *aestiūdis*. — Ancien, usuel. M. L. 245, 248.

2° *aestus* : chaleur brûlante, provenant d'une substance enflammée, notamment du soleil ; comporte souvent une idée d'excès : *cui dubium est quin, si aestus malum est, et aestuare malum sit* Sén., Ep. 117, 18.

L'agitation des flots de la mer peut être comparée au bouillonnement produit par la chaleur, et l'écumé des flots à l'écumé qui se forme sur un liquide bouillant. Aussi *aestus* a-t-il désigné l'agitation des flots (cf. Serv. auct., Ac. 11, 627, *aestus proprie est maris incerta commotio*), la marée, les courants marins, et finalement la mer. Cf. Pacuv., Trag. 146, *feruit aestu pelagus* ; Varr., L. L. 7, 22, *quod in fretum saepe concurrat aestus atque effervescat*. *Aestus* a pris aussi un sens moral de « bouillonnements de l'âme, trouble, fureur ». — Ancien, usuel.

Dérivés : *aestuō*, -ās (*exaestuō*) ; *aestuātū*, -tūbūdus (tardif) ; *aestuōsus* (Pit.) ; *aestuārium*, conservé en fr. (étier, étiaque) prov., et dans les l. hispaniques, cf. M. L. 250. Composés : *aestifer* ; *aestifluus*.

Les mots *aestās* et *aestus* ne peuvent s'expliquer que comme des dérivés du thème en -es- attesté par skr. *ādhaḥ* « bois à brûler », avec av. *aesmō* et pers. (arsacide) *hēzum* « bois à brûler », v. isl. *eiša* « cendre brûlante », gr. *αἰθος*, n. On ne saurait préciser l'histoire de la formation. Pour la racine, v. *aedēs*.

aestumō (*aestimō*), -ās, -āui, -ātum, -āre : fixer le

prix ou la valeur de, estimer (à) ; *parui, magni aestimare* « estimer comme étant d'un petit, d'un grand prix » ; *liem aestimare*. Par suite, « faire cas de » ; puis, par affaiblissement de sens, « juger, penser » (comme *arbitror*, *censeo*, *puto*, *reor*, tous verbes qui avaient aussi à l'origine un sens technique, concret et fort). Un rapport avec *aes* a été senti par les anciens ; cf. P. F. 23, 1, *aestimata poena ab antiquis aere dicta est, qui eam aestimauerunt aere, ouem decussis, bouem centussis. hoc est decem vel centum assibus*. — Ancien, usuel. M. L. 246.

Les dérivés de *aestimō* n'appellent pas de remarque, sauf *aestimābilis*, création de Cicéron pour rendre le terme stoïcien grec *ἀξιῶν ἔχων*, et le mot technique *aestimum* (-mīa) « estimation ».

Le composé *existimō* (attesté depuis Plaute) et ses dérivés ont seulement le sens de « juger, estimer ». Les l. rom. attestent aussi **adaestimo*, M. L. 139.

L. Havet, MSL 6, 18, a expliqué *aestumō* comme étant un dénomiatif de **ais-temos* « celui qui coupe le bronze » et rapproché l'expression juridique *per aes et libram expendere atque aestimare*. Mais la racine **tem-* « couper » n'est pas représentée en latin. Aucune des autres explications proposées ne comporte un commencement de preuve.

aetās : v. *aevus*.

aethēr, -ēris n. : éther, puis « ciel ». Emprunt savant, déjà dans Ennius, A. 472 (acc. gr. *aethera*) au gr. *αἰθήρ*, d'où *aetherius*. Irl. *aeder*, *ethiar*. V. *aēr*.

aevus m., **aevum**, -i n. : « temps » considéré dans sa durée, par opposition à *tempus*, qui désigne, tout au moins à l'origine, un aspect ponctuel de la durée. De là des acceptions particulières, étendues ou restreintes, de *aevus* : 1° durée de la vie, âge, génération ; 2° éternité.

Le genre masculin est attesté chez les auteurs archaïques (Pit., Poe. 1187 ; Lucr. 2, 561 ; 3, 605) ; c'est aussi celui de gr. *αἰών*, de got. *aīws* ; il correspond à une conception « animée » de la durée ; le triomphe du neutre *aevum*, qui est également ancien, a pu être favorisé par l'influence de *tempus*. Terme archaïque, conservé à l'époque impériale par la langue écrite, surtout poétique, et qui, à basse époque et chez les écrivains ecclésiastiques, a été remplacé partiellement par *saeculum*, qui a servi à traduire *αἰών* (v. *saeculum*). Pas de pluriel. Non roman.

Dérivés : *aetās* (*aevitās*, Lex XII Tab., cf. osq., *aīta* : *aetātis*), *pél. aetatu* « aetate », formes peut-être empruntées au latin ; sur la dérivation, voir plus bas) : âge, vie (au sens de « temps à vivre » *agere aetatem*). Aussi « période de la vie » : *aetātis hominis* (cf. en fr. l'âge viril) ; *aetātula* : âge tendre. Puis « génération » ; et « époque, temps ». — Terme courant qui tend à remplacer *aevum*. Panroman, sauf roumain. M. L. 251. Certaines formes romanes supposent encore *ae(u)itās*, *ae(u)itā* (cf. *iuuentās* et *iuuentia*).

aeviternus, puis *aeternus* : qui dure toute la vie, éternel (opposé à *mortalis*, c. g. Cic., Ac. 2, 124). De là : *aeternitās* peut-être créé par Cicéron ; gr. *αἰωνιότης* (Gl.) ; *aeternō*, -ās (Varr.), *coeternus* (lat. eccl.). Le suffixe de *aeternus* se retrouve dans *haeternus*, *sempiternus*, et rappelle les formations analogues *diur-*

nus, nocturnus, hibernus, hodiernus, modernus, qui servent également à l'expression du temps.

D'après *mortalis*, la langue de l'Église a créé *aeternālis* (déjà signalé par St Augustin), qui a remplacé *aeternus*. Les glosses ont aussi *aetūtāneus* : *qui in aeuo durat*; *aetāneus* : *ἡλικί*; et à basse époque *coaeletāneus* traduit *ὁμηλικί, συνῆλικί*. Composés : *longaeuus* = *δυνατός*; *grandaeuus* = *μακράτιος*; *grandaeuūis*.

Le latin conserve ici, sous forme d'un dérivé en -o qui se retrouve dans got. *aiws*, le nom indo-européen de la « durée » (en général la « longue durée », la « durée sans limite »); ce nom était de la forme **āyu*, **yu*- et comporte des suffixes de dérivation variée. Le védique offre : *āyuh* (masc.) « génie de la force vitale », avec les dérivés *āyuh*, gén. *āyusah* (neutre) « force vitale » et un locatif *āyuni* (même sens), ce qui est sans doute le sens le plus ancien du mot, si, comme l'a proposé M. Benveniste, BSL 33, p. 103, il faut en rapprocher les mots du type *iūuenis* (de **yu-uen-*), avec le degré zéro de la racine devant suffixe de dérivation, comme il est normal. L'Avesta a le neutre gāth. *āyu* « durée »; les cas obliques sont, dans les gāthā, de la forme gén. *yaōs*, dat. *yavōi*, instr. *yavā*; du datif *yavōi* (av. réc. *yave*), employé adverbiallement, est dérivé l'abstrait : *yavāetāt* « perpétuité »; l'emprunt arménien à l'iranien *yavēt* « toujours » et le persan *avād* « éternel » sont des dérivés du datif **yavai*. Le grec a, d'une part, *αἰών* (*aiōn*-voc) « durée » et l'adverbe hom. *αἰέν* « toujours »; et, de l'autre, les anciens locatifs de thème en -es- : *lac. αἰεῖ*, *thér. αἰε*, hom. *αἰεῖ*, att. *αἰεῖ*; acc. v. att. *αἰά*, la forme du datif-locatif de thème non pourvu d'un élargissement est attestée en éolien et en arcadien : lesb. *αἰ* (de **αἰφι*), thess. *αἰν*, béot. *αἰ*, arc. *αἰ* (le *αἰ* de Milet doit être une survivance d'un parler antérieur à l'ionien); cf. la flexion avestique. C'est sur une forme adverbiale telle que ce **aiwi*, attesté par l'éolo-achéen, que reposent les dérivés lat. *aetās* et *aeternus*, qui ne peuvent guère s'expliquer par le substantif *aeuom*. L'adverbe got. *aiw* (dans *ni... aiw* « oûdérort »), *suns-aiw* « éubéas », etc.) peut reposer sur **aiwi*; rien n'oblige à y reconnaître l'accusatif. Le got. *aiws* « αἰών » n'a pas de correspondant exact dans les autres langues germaniques; ainsi l'on a v. h. a. *ēwa* (féminin); tout le germanique a des représentants adverbiaux du type *aiw* : v. isl. *ei*, *oe*, v. angl. *ā*, *ō*, v. h. a. *eō*; de cet adverbe est dérivé l'abstrait v. h. a. *ēwido* « éternité ». D'autre part, le gotique a in *ajukdup* « ἐλξ « ὄν αἰών », cf. v. angl. *ēce* « éternel ». L'irlandais a deux mots *āis* (*ōes*), l'un neutre et thème en -o- (gén. *āis* Sg. 63 b 5), l'autre masculin et thème en -u- (gén. *ōesso*). L'un signifie « vie, âge », et l'autre désigne les gens qui vivent; gall. *oes* f., « âge, vie », et *oed* m., « âge, moment ».

af : v. ab.

afannae, -arum f. pl. : sottises. Ne se trouve que dans Apulée, Mét. 9, 10 et 10, 10.

Cf. *apinae*. M. Graur, *Mit. ling.*, p. 18, suppose que le sens de *afannae* est « chose embrouillée » et il en dérive le verbe **afannāre* « se donner de la peine » (it. *affanarsi*, v. fr. *ahaner*) que supposent les langues romanes; cf. M. L. 252. Sans doute tiré de *ἐλξ* « Ἀγάνης », locution grecque en jeu de mots avec *ἀφανής*, employée à propos de choses obscures (avec gémée expressive?); cf. Thes. s. u.

aler, -ra, -rum : africain, d'Afrique; **africanus, -a, -um** -uentus. Cf. M. L. 272.

affatim : v. **fatis*.

africa, -ae f. : sorte de gâteau. Un ex. dans Arnobe 7, 24. V. Glotta 15, 274, et cf. M. L., 271.

afūtum, -i n. : transcription du gr. ἀφύτων « spūmeum », influencé par *dēfūtum*. Dérivé : *afūtābulum*. Mots de basse époque (Anthime, Gloss., Isid.).

agaga, -ae : entremetteur? Un seul ex. dans Pétr. 69. On trouve aussi dans les glosses *agagula* : *lenocinator, fornicator*. Proviendrait d'un gr. **ἀγαγας* d'après W. Heraeus, Kl. Schr. 106, qui rapproche gr. *προαγωγός* « lēnd ».

agāsō, -ōnis m. : écuyer, palefrenier; cf. P. F. 23, 18, *agasones equos agentes*, i. e. *minantes*. Les anciens le rattachent à *agō*, mais ce type de dérivation est sans exemple; *equisō* semble formé d'après *agāsō*. Transcription d'une forme dorienne : *Ἡγῆσαν*? Archaïque et postclassique; appartient à la langue vulgaire d'après Servius; sur ces formations en -ō, -ōnis, v. Cooper, *Wordformation in the roman sermo plebeius*, p. 54, et Fisch, *Die lat. nomina personalia auf -ō, -ōnis*. — M. L. 274.

age : v. agō.

agēs, -ae f. (et *agēm, -i*?) : — *uia in navi dicta, quod in ea maxime quaeque res agi solet*, P. F., 9, 24; — *uiaae sunt uel loca in navi per quae ad remiges hortator accedit*, Isid., Or. 19, 2, 4. De la *agētor* : *hortator* (Gloss.). Un seul ex. dans Ennius, A. 492, en dehors des glosses. De gr. *ἄγρος*; v. Ernout, *Élém. dialectaux*, p. 96.

ager, -grī m. : « champ », et par suite « domaine » (public ou privé, a. *publicus*, a. *prīuātus*), « territoire » (a. *Campānus*). S'oppose à *urbis*, e. g. Enn., Tr. 112, *inter se sortiunt urbem et agros*, et à *domus*. Spécialement « terre cultivée », cf. Serv., in G. 2, 412, *agros incultos* « *rura* » dicebant, i. e. *situs et pasua*, « *agrum* » uero qui colebatur. Les anciens rattachent *ager* à *agere*, cf. Varr., L. L. 5, 34, mais n'ont pas été sans voir la parenté avec *ἀγρός*. — Usité de tout temps. Panroman (souvent dans des sens dérivés, cf. *campus*). M. L. 276.

Dérivés : *agellus*, M. L. 275 b, *agellulus*; *agellarius* : petit fermier (tardif); *agrarius* (*agrāris*, -ilis, tardifs) au f. pl. *agrāriae* : postes militaires dans la campagne, et *agrāriensēs nāues*; *agrestis* (sans doute dissimilé de **agrestis*, cf. *terrestris*; v. ce mot), *siluestris*, *campes-tris* et sur lequel semble avoir été formé *caelestis*, M. L. 295; sur la déformation, très tardive, de *argestes* gr. *ἀργέστης* « vent d'ouest », en *agrestis*, v. Isid., Or., 13, 11, 10, et Sofer, p. 88; *agraticum* : impôt établi sur les terres (cod. Theod.). Il n'y a pas de verbe dérivé de *ager*; *agrō* est une formation unique et de basse époque (Marius Victorinus) d'après *peragrō*, verbe tiré de *per agrōs* (« ire, ambulare »). *Ager* est premier terme de composé dans *agricola*, etc., *agrifolium* : bryonée (Ps. Ap.), *agrimensor* calque du gr. γεωμέτρης, *agripeta* = *ἀγροπότης*, mot de Ciceron.

Pour *peregrē*, *peregrī*, v. ce mot.

Cf., avec la même forme et le même sens, ombr. *ager*, véd. *āgrah* « champ (non cultivé) », gr. *ἀγρός* (la place du ton ne concorde pas en sanskrit et en grec), got.

akrs, ainsi chez Homère, p. 182 *ἔξ ἀγροῖο πόλιν δέ... τέναοι* ou α 185 *ἐπ' ἀγροῖο νόσφι πόλιν*. Mais le mot est inconnu à l'iranien, au slave, au balte, au celtique. L'arménien a *art* (gén. *artoy*), avec un *t* au lieu du *c* attendu. — Le nom i.-e. **agro-* désignait la « campagne », un terrain de parcours qui s'oppose aux endroits habités. Le grec désigne par *ἀγρός* ou *ἀγρότερος* un animal qui ne vit pas à l'état de domesticité; l'adjectif latin équivalent est *agrestis*, ou apparaît sans doute (avec dissimilation) un suffixe dérivé de **-tero*, -*tro*.

agger, -ris m. — matériaux apportés ou entassés, amas de terre; d'où « terrasse, rempart, digue, route pavée, etc. », le sens variant suivant les emplois techniques. Terme surtout militaire et rural, attesté depuis Lucilius, peut-être postverbal tiré de *aggrō*, dont il serait l'ancien impératif de commandement substantivé, comme *biber*, *biberis* m. : « boisson » a été tiré à basse époque de l'expression *biber dare*, où *biber* est la forme syncopée de l'infinitif, v. Thes. II 1959, 40 sqq. Toutefois, *agger* pourrait être un composé du type *redu-*, etc. Cf. Eutyclus, GLK V 481, 18, *aggero, -is... ex quo uerbo nomen fit agger, et ab eo uerbum deriuatum aggero, -ās*. Le dénominateur *aggrō*, -ās a eu un composé *exaggerō, -ās* « entasser des terres » et, au sens moral, « exagérer, grossir »; de là *exaggeratiō*, qui, dans la langue de la rhétorique, traduit *αὔξησις* et *διδωσις*.

L'existence de *ager*, attribué aux « antiquissimi » par Priscien, est douteuse; cf. Indog. Anz. 39, 32 et ALLG, 13, 37; l'accusatif *arginem* supposé par ital. *argine*, esp. *arén*, cf. Meyer-Lübke, 277, et *Einf.*³, p. 187, est de toute façon une forme récente, du reste obscure.

agilis : v. agō.

agīna, -ae (les formes romanes attestent l'f.) f. : chässe d'une balance; — *est quo inseritur scapus rutinae*, i. e., *in quo foramine rutina se uertit, unde aginatorum dicuntur qui paruo lucro mouentur*. P. F., 9, 12; cf. Rich, s. u. Féminin d'un adj. **aginus*, dérivé de *agō* (cf. *coquō, coquina*) au sens de « peser », proprement « entraîner le fléau de la balance », cf. gr. *ἄγω*, et les sens spéciaux de *ezigō, ezāgim* « pesée, balance », *ezāmen* « curseur vertical ». Conservé dans un parler sarde, M. L. 282.

agīnō, -ās, -āro (i. cf. *agīna*) : « se démenner » (comme le curseur vertical oscille dans l'*agīna*); un ex. dans Pétr., 61, *ēgi, agīnāui*. De *agīnō* a été tiré à basse époque un subst. postverbal **agina* « effort, hâte » supposé par les langues romanes, cf. M. L. 281 et cf. aussi *agīnōr* dans la glose de Festus.

agmen : v. agō.

agna : « pennatas inpennatasque agnas in Sal(i)ari carmine spicas significat cum aristis et alias sine aristis », P. F., 231, 5. Lire *acna*?

Pour l'étymologie, v. *acus* (*aceris*).

agnus, -i m. (commun dans l'ancienne langue; pour indiquer le sexe on ajoute *mās* ou *fēmīna*; le féminin *agna* (cf. *ἀγνή, ἀγνίς*), quoique déjà dans Caton, au témoignage de Priscien, GLK II 85, 5 et 257, 17, est relativement récent (cf. Thes. I 1361, 75 sqq.) : agneau, agnelle. Usité de tout temps. M. L. 290; B. W. sous *agneau*. Souvent remplacé par des diminutifs, *agnulus, agnellus* (-a) [on attendrait **agellus*, qui aurait l'incon-

venient de se confondre avec le dérivé de *ager*], M. L. 284; *agniculus, -la, agnicellus, agnicellulus*, ces derniers attestés à basse époque. Autres dérivés et composés : *agninus*, M. L. 287; *agnellus*; *agneus* (Greg. Tur.), *agnile* (Gloss. d'après *ouile*; cf. M. L. 286).

ambiagnus : vieil adjectif du rituel (*ambiagnus, ambiagnus*); cf. Varr., L. L. 7, 31, *ambiagna nos apud augures quam circum aliae hostiae constituntur*; et P. F., 4, 26, *ambiagni bios et uerba appellabantur, cum ad eorum utraque latera agni in sacrificium ducebantur*; Fulg., *Serm. ant.* 6. Cf. *ambō, ambi*.

V. aussi *auiullus* et *aububulus*.

Des deux mots indo-européens pour « agneau », l'un, celui qui représente gr. *φάγην, φάγνός*, se retrouve en arménien et en indo-iranien (cf. *ueruc*), l'autre, celui qui représente gr. *ἀγνός*, de **dēnōs* < **agnwōs*, se retrouve dans *agnus*. A la différence des noms spécifiques, comme celui du « mouton » (v. *ouis*), les noms de jeunes animaux varient d'une langue à l'autre; l'agneau est le seul dont on ait des noms remontant à l'indo-européen. Les formes celtiques, irl. *uan* et gall. *oen*, ont un *o* initial; sl. *agneſat* *agniet* offre une voyelle longue initiale, **ō* ou **ā*; le dérivé germanique représenté par v. angl. *eanian* « agnelier » a un représentant d'un **k* ou d'un **g^h* intérieur, mais exclut un ancien **g^h*. Ailleurs il y a des mots isolés, ainsi en germanique avec got. *lamb*, etc., ou en balte avec lit. *ėras*. Mot de forme instable, comme beaucoup de noms de ce genre.

agnuscaustus : gattilier (Scrib. Plin.). Du gr. *ἀγνος* avec influence de *ἀγνός* « pur, saint »; cf. all. *Keusch-lamm*. V. André, *Lexique*, et Frisk, s. u.

agō, -ōnis : v. le suivant, p. 16.

agō, -is, -ēgi, -āctum, agere (ancien optatif en -s-, *āzim* et *ādāzim*) : pousser devant soi (par opposition à *dūcō*, qui signifie « marcher à la tête de, guider »). Ancien terme de la langue pastorale, cf. *agolum* : *pastorale baculum quo pecudes aguntur*, P. F., 237, 7 (cf. gr. *ἀγέλη* : troupeau); Gaius, Dig. 50, 16, 235, *proprie dicimus agi ea quae animalia sunt* (opposé à *ferri et portāri*); Ov., F. 1, 324, *pars quia non uenient pecudes sed agantur, ab actu* | *nomen Agonalem credere diem*. Cf. *agere praedam*; *ferre agere*, qui a un correspondant dans le gr. *ἀγνεν* *αἰ* *ἐπειν*. Se dit aussi des hommes, avec le sens de « pousser, poursuivre, mener », et des choses : *agere iūnēs, cuniculos*. *Agō* s'emploie absolument dans le sens de « se diriger, avancer, aller » : Plt., Pe. 216, *quo agis?*, à côté de Amp. 450, *quo agis te?* et de *agor* dans Vg., Ac. 7, 384; cf. *agmen* « marche » et « armée en marche », classique, usuel; *agilis* « qui avance vite, agile, rapide » (conservé en roumain, M. L. 280), d'où *agilitās*, qui semble créé par Ciceron, cf. ad Att. 1, 17, 4; *acturius* (v. plus loin). C'est à cette valeur absolue qu'il faut rattacher l'emploi de *age*, seul ou renforcé de la particule -*dum*, *agedum*, qui, comme le grec *ἄγε, ἄγε δή*, a une valeur exhortative : avance, allons. Bien que le pluriel *agite, agitedum* soit attesté, *age* a pu être joint à un verbe au pluriel : *age... non est modo uerbum imperantis, sed hortantis aduerbium adeo ut plerumque « age facite » dicamus, et singulare numerum copulemus plurali*, Serv., Ac. 2, 707. Sur cette valeur de l'impératif singulier, voir Wackernagel, *Vorles.*, I, p. 85, qui

comparer les emplois grecs de *ἀγέ, ἀγεί, ἄγω, ἀγέρω*, ou allemands de *siehe, wart einmal*. Il y a chance, d'ailleurs, étant donné que beaucoup d'exclamations latines — ainsi *apage, euge* — sont empruntées au grec, que cet emploi de *ago* soit dû à l'influence du grec *ἀγέ*.

Le sens original de *ago* « pousser en avant » le désignait pour exprimer l'activité dans son exercice continu, tandis que *facere* exprime l'activité prise sur le fait dans un certain instant. *Quid agis?* signifie : à quoi vous occupez-vous? *Quid facis?* quel acte exécutez-vous? *Agere* s'oppose à *quiescere*. Cic., N. D. II 53 : *aliud agendi tempus, aliud quiescendi*. Il n'y a point de terme auquel *facere* puisse s'opposer directement. Varron remarque que *infectus* pour dire « inactif » est « impropre » (Bréal-Bailly). — *Agō* est essentiellement « duratif » ; *faciō*, presque « déterminé ». Cette distinction est confusément sentie par les anciens. Varron note L. 6, 77, *propter similitudinem agendi et faciendi et gerendi quidam error his qui putant esse unum. Potest enim aliquid (quis) quid facere et non agere, ut poeta facit fabulam et non agit, contra actor agit et non facit*; et, 6, 78, *qui quid administrat, cuius opus non exstat quod sub sensum veniat, ab agitur... magis agere quam facere putatur*. — *Agere* se dit d'une activité qui se déploie, *facere* d'une chose qui se fait : de là *agere vitam, aevum, aetatem*; *custodiās agere, uigiliās agere, paenitentiam agere*, toutes expressions qui sont des sortes de présents intensifs, et dans lesquelles la langue familière a tendu à remplacer *agere* par son fréquentatif *agitare*.

Ce sens général du verbe rend compte des acceptions particulières qu'il a prises dans les différentes langues techniques : dans la langue religieuse, *agere* signifie « accomplir les rites du sacrifice, sacrifier », cf. *hoc age*; *agō?* de **agō-ne?* cf. Ov., F. I 317 sqq.; Sén., Contr. 2, 3 (11) 19; *agō, -ōnis* m. « le sacrificateur » (cf. Schol. Stat., Theb. 4, 463); *agōnius, a, um*; *Agōnālēs (diēs)* : *diēs agonalēs* per quos rex in regia arictem immolat, dicti ab agō, et les noms propres *mons Quirinalis Agōnus, collina porta Agōnensis*.

Dans la langue du droit, *agere* s'emploie absolument : *agere lēge* « mener une affaire, agir, procéder, agir conformément à la loi », *agere dē* « discuter de », *agere cum* « discuter avec », ou avec un complément : *agere rem, agere litem, agere causam*; *actiō* « procès, poursuite judiciaire » (cf. Thes. I 1934) : d'où dans la langue courante *acta res est, actum est* dont le grammairien Donat signale l'origine juridique, ad Ter. Ph. 419, Eu. 54, An. 465 (Thes. I 1394, 83; 1395, 5 sqq.). Dans la langue du barreau, *agere* a été employé pour « plaider », de là *actor* « avocat » ; *actiō* (attesté depuis la Rhetor. ad Herenn.) « fait de plaider, plaidoyer » et « action oratoire ».

Dans la langue théâtrale, *agere* a signifié « représenter tout au long », d'où « jouer » a. *fabulam*; a. *partēs* « tenir un rôle » (d'où *actus* « fait de jouer un rôle, action d'une pièce », et « division de cette action, acte » ; *actor*, déjà dans Plaute avec ce sens, Ba. 213) et a pris ainsi le sens de *ὑποκρίσθαι* et de ses dérivés.

Dans la langue de la grammaire, *agere* « être actif » s'est opposé à *pati* « être passif », *agēns, actiūs* à *patiēns, passiūs*, cf. Gell. 18, 12 tit., *morem istum ueteribus nostris fuisse uerba patiendi mutare ac uertere in agendi modum*.

Enfin, on a vu par *agina* que *agō* a dû désigner,

comme gr. *ἀγω*, l'action de peser, sens dont il s'est dépouillé au profit de son composé *exigō*.

Malgré la fréquence et la multiplicité de ses emplois, n'est représenté dans les langues romanes que par des emprunts de la langue écrite.

De *agō* existe un fréquentatif-intensif déjà signalé *agitō, -ās* « pousser vivement ou avec force » : *stimulō bouēs agitāre*; d'où « agiter, poursuivre » au sens physique comme au sens moral (cf. *iacitare, uexāre*) « ne pas laisser en repos, remuer sans cesse (dans son esprit) *animō, mente*; cf. *cōgitō*), débattre », conservé dans quelques formes romanes, M. L. 283. Le nom concret *agitator* désigne le cocher, le jockey : — *aselli* Vg., G. 1, 273; *agitātō* a surtout un sens moral « agitation », et « méditation, pratique constante ».

Agitō a fourni à son tour des composés : *cōgitō* de **co-agitō*, spécialement au sens de « agiter des pensées », Varr., L. L. 6, 43, *cogitare a cogendo dictum*; *mens plura in unum cogit, unde eligere possit*; P. F., 58, 6, *cogitatio dicta uelut cogitatio, i. e. longa eiusdem rei agit(at)io in eadem mora consilii explicandi*. Ancien, usuel; pan-roman, M. L. 2027 et 2028, *cōgitātus*.

Dérivés : *cōgitātio*, etc.

Bien qu'à l'origine les anciens eussent le sentiment d'un verbe composé, ils ont traité *cōgitō* comme un verbe simple, de là les composés *con-, ex-* (fréquent), *in-* (ā. λ. d'Hor., Ep. 2, 1, 22, traduisant ὑποδουλεύω, ἐνσώω), *prae-, re-cogitare* avec les dérivés usuels; et les formes avec *in-* privatif : *incōgitāns, tantia, -tātus, -tābilis* (sans doute d'après gr. ἀνόητος, etc.).

Exagitō, -ās « poursuivre sans relâche, exaspérer », M. L. 2931. Un composé a subi l'apophonie : *subigitō, -ās, -āre* souvent employé comme *submittere* avec le sens de « conduire la femelle au mâle » ; à moins — ce qui est plus vraisemblable — que le verbe n'ait été formé directement sur *subigere*. Dérivé : *subigitātio*.

A *agō* se rattachent un certain nombre de noms concrets et abstraits et d'adjectifs, déjà signalés en partie. On a vu *agō, -ōnis, agmen, -inis, agilis* et les sens spéciaux de *actus* et de *actiō*. *Actus* (attesté depuis Térence et Pacuvius) a d'autres sens techniques, plus voisins du sens premier de *agere* : il signifie « marche, mouvement, impulsion » (cf. le sens de *actuarius* dans *actuaria nāvis*, et l'adverbe *actūtum*, q. u.), et « passage ». Dans la langue rurale, il désigne une mesure d'arpentage, « *in quo boues aguntur cum aratur, cum impetu iusto* », dit Plin., 18, 59 (cf. le sens « rural » de *uersus*). On voit par là comment il est possible de rattacher *ager* à *agere*. Ce n'est qu'à l'époque impériale que *actus* est employé pour *actiō*. De *actus* provient *irl. achi*.

Actiō, -ōnis différencié dans l'usage de *actus* a surtout le sens philosophique secondaire de « façon d'agir, action (abstrait et concret, d'où *actiōnis*), activité (= *πράξις, ἐνέργεια*) ». A ces noms se rattachent des formations dérivées, l'adj. *actiūs*, terme de la langue philosophique (Sénèque) ou grammaticale (Charisius) qui traduit le gr. *πρακτικός* par opposition à *θεωρητικός*, et son substantif attesté tardivement *actiūlis* (Probus); *actiūlis* (Macrobe) = *πρακτικός*, d'où *irl. actiūil*, le fréquentatif *actiū*, qui dans la bonne langue (Cic.) ne signifie que « plaider souvent » ou « jouer souvent » et n'a pris le sens de « faire souvent » qu'à l'époque impériale (Tacite), par suite d'une confusion avec *factiū*. Le neutre

de l'adj. verbal *actum, -i* « ce qui est accompli, acte », est fréquemment au pluriel dans la langue politique : *acta senātūs, populī Rōmāni* pour désigner tout ce qui concerne l'activité du Sénat ou des assemblées et des magistrats; puis, par métonymie, il a désigné les documents écrits (journaux, livres, etc.) qui relaient cette activité : *acta diurna*, que Dion Cassius traduit par τὰ δημόσια ὑπομνήματα. De là : *actuarius* (*actārius*).

Enfin, de la racine *ag-* existe un mot-racine **ag-* qui figure comme second terme de composé, par ex. dans *remex* « celui qui pousse les rames, rameur », formation exactement semblable à *auspex, artifex*, etc. Phonétiquement, le nominatif devrait être **remāz*, l'a du mot racine **ag-* devant s'allonger, comme celui de *actus*, en héritant des vibrations du *g* devenu sourd devant *s*; cf., du reste, *aureax* sous *auriga*, où l'a s'est maintenu par suite d'une différenciation due à l'e précédent. *Remex* a été refait sur *remīgis*, pour éviter une flexion aberrante **remāz remīgis*, et le mot est entré dans la catégorie des mots en *-ex, -icis* ou *-igis*. Un phénomène d'analogie comparable se constate dans *index, iudex*, cf. s. *dicō*. *Remex* a eu à son tour un dénominatif *remīgō*, un abstrait *remīgium*; cf. aussi *nāuigō, -ās, nāuigium*; *litigō, litigium*, où, du reste, il n'y a pas de **nāuex*, **litex* attestés; *iūr(i)gō, iūr(i)gum*. De ces formes la langue a extrait un suffixe *-gō (-igō)* qui a servi à former des verbes dérivés, ainsi de **fatis, fatigō*, de *flamma, flammigō*; de *fūmus, fūmigō*, etc.

Une forme à voyelle longue apparaît dans les composés *ambāgēs* et *indāgō* : v. ces mots.

Agō précédé de préverbes a fourni de nombreux composés, la plupart en *-igō*; quelques-uns sont contractés (*cōgō, dēgō*).

abigō : (formé comme skr. *apājāmi, gr. ἀπάγω*) « éloigner en poussant, chasser » ; d'où « faire avorter » (cf. *abiga*, féminin de **abigus, -a, -um*, désignant l'ivette, sorte de germandrée : *chamaepitys latine abiga uocatur propter abortus*, Plin. 24, 29). S'emploie souvent d'animaux domestiques qu'on emmène ou qu'on enlève, e. g. Cic., Verr. 3, 5, 7, *familiam abduxi, pecus abegit*; d'où *abigues, -i* (*abigues*) « voleur de troupeaux », qu'Ulpien définit et oppose au *fūr*, Dig. 47, 14, 11, et ses dérivés : **abigō, -ōnis*, qui subsiste en portugais, cf. M. L. 27.

adigō : mener, pousser vers; spécialement « amener à prêter serment » *alqm ad iūs iurandum adigere*. A l'époque impériale, le sens premier s'étant effacé, on trouve *adigere* au sens de « contraindre » suivi de l'ablative-instrumental : *populum iure iurando adigit*, M. L. 137 a, *adactum*.

ambigō : pousser de part et d'autre; et « mettre sur les plateaux de la balance », d'où « laisser en suspens, douter ». De là *ambiguus* (pour la forme, cf. *exiguus*), *-a, -um* : *-m est quod in ambas agi partes animo potest*. *Huiusmodi apud Graecos ἀμφιβολα dicuntur*, P. F. 15, 27; *ambiguius*. Cf. *ambaxium*, sous *ambi*.

cōgō, -is, cōgī (trisyllabe), *coactum* (sur la graphie *coactum*, v. Isid., Or. 20, 2, 35, *Sefer*, p. 151; et cf. *coactare, quaxāre*), *cōgere* : mener ensemble, réunir dans un même lieu, rassembler (= *συνάγω*); *cōgere pecus* (joint à *condūcere* dans Cés., B. G. 1, 4, 2, etc.). De là, dans la langue rurale, a pris le sens de « condenser, épaissir, réduire » : *frigore mella cogit hiems*, Vg., G. 4,

36, et spécialement « cailler » (*caseus a coacto lacte*, Varr., L. L. 5, 108), d'où *coāgulum* et son dérivé *coāgulāre* et, de *coactus*, de nombreux dérivés techniques ayant trait à la fabrication du fromage et demeurés dans les langues romanes (cf. M. L. 2026 *cōgere*; 2005-2006 *coāgulāre coāgulum*, et en celt. : britt. *caul*; 2003 *coactus*; 2000 **coactiāre*). *Coāgulum* présente le même à que *ambāgēs, indāgō*.

D'autres formations se rattachant au sens de « serrer, presser » sont attestées par les verbes du type français *cacher*, de **coactiāre*, v. B. W. s. u. ou *catur*, de **coactire*, cf. M. L. 2001, *coactilis* « foulé » (*dē lānd*), noté qu(*o*)*actilis*, 2001 a *coactile*. Ces formations, qui ne figurent dans aucun texte, montrent l'importance de *cōgere, coactum* dans les langues techniques. — *Cōgere* « pousser ensemble » impliquait souvent l'idée de force employée; aussi le verbe a-t-il signifié « forcer à, contraindre », cf. le *ius cogendi coercedi*, et l'expression *inuitus et coactus d'o iunctus* dans Sén. et *exōgō* (Grom.) = *praecepit*; **coactāre*, M. L. 2015. Ce sens apparaît dans *coactor* « collecteur d'impôts », gr. κομάρτωρ, cf. *comactōrēs, argentārii* Gl.

De *coactus* Lucrèce a dérivé *coactō, -ās*, conservé en logud. *cattare* « presser », M. L. 1999.

dēgō : verbe assez rare, qui a deux sens. Dans l'un, le préverbe marque l'idée de séparation et le verbe signifie « enlever » (sens archaïque), Pl., Aul. 165, *laborem degam et deminuum tibi*; Epid. 65, *degetur corium de tergo meo* (*degetur* Linds.). Dans le second, *dē-* marque seulement l'idée de continuité, d'achèvement : *dēgere uitam, aetātem, bellum*.

ezigō : pousser, chasser (= *ἐξάγω*) : *ezacti reges*; puis « faire sortir de », *ezigere pecunias a ciuitatibus*, *ezigere poenas*, et par suite « exiger » de quelqu'un; de là *ezactiō, ezactor*. Dans un second sens, *ez-* marque l'achèvement (comme dans *efficiō*) et le verbe signifie « achever, mener à terme » : Vg., Ae. 1, 78, *omnes ut tecum... annos ezigit*; Hor., C. 3, 30, 1, *ezegi monumentum aere perennius*. Enfin, *ezigere* a le sens de peser (achever une pesée, peser exactement : Suet., Gaes. 47, *margaritarum pondus sua manu ezigere*), d'où « fixer, déterminer » : Vg., Ae. 4, 476, *decreuitque mori : tempus secum ipsa modumque | ezigit*, M. L. 3014. De là : *ezagium* glosé *pensatiō* « pesée » (bas latin), M. L. 2932, cf. *aquagium, perigagium* « rouleau » ; *ezactūs, -a, -um* : exactement pesé, précis, exact, d'où **ezactiāre*, M. L. 2928 a; et *eziguis* (v. l'article spécial).

inigō (= *ἐλάγω*) : terme qui est resté de la langue rurale, « pousser, mener [le bétail] dans ou vers ». Sur *indigō*, v. Niedermann, dans Emerita XII (1944), p. 72.

prōdigō : pousser devant soi; Varr., R. 2, 4, *prodigere pecus* (= *πρόχω*); d'où « jeter devant soi, dissiper, prodiguer » (cf. *profundere*, auquel Cic. joint *prodigus*, Off. 2, 16, 55 : *prodigi qui... pecunias profundunt in eas res...*). *Prodigus* a fourni des substantifs dérivés *prōdigiātus* (un ex. de Lucilius ap. Non. 159, 36); *prōdigiālūs* (très rare, formé d'après *liberaliūs*); *prōdigiāta*, mot de Tacite. Un adj. *prōdigiūs* est également attesté : *-ae hostiae uocantur, ut ait Veranius, quae consumuntur; unde homines quoque luzuriosi prodigi*, F. 296, 22.

Pour *prōdigiū*, voir ce mot.

redigō : ramener en arrière, réduire (sens physique et moral) (= *ἀνάγω*).

subigō : conduire sous, soumettre (= ὑπάγω) ; dans la langue rustique : mener la femelle au mâle (cf. *subigō*) ; et aussi « retourner la terre, labourer », d'où *subactio* : labour ; *subactus modo significat mollitus* ; *modo uictus* ; *modo compulsus* ; *ut cum dicimus pecus sub arborem subactum* ; *modo coactus*. P. F. 405, 1. Conservé dans les langues romanes sous la forme *subagere*, M. L. 8362.

transigō : pousser à travers ; et mener à terme, achever. M. L. 4510, 8853.

Sans apophonie :

circumagō : mener autour (= περιάγω). Ancien juxtaposé ; *circum* n'est pas préverbe.

peragō : mener à terme, achever (d'après *perficiō*?). Déjà dans Ennius, mais au perfectum. Classique ; cf. *diāγω*.

Le présent *agō* offre le même thème que *irl. -aig* « il conduit », gr. *ἄγω*, arm. *acem* « je conduis », skr. *ājati*, av. *asaīti* « il conduit », v. isl. *aka* « uehi » ; seul, le présent de cette racine est indo-européen ; le perfectum *ēgi*, avec son *ē*, n'a d'équivalent nulle part. Le verbe est italique commun : osq. *acum* « agere », *actud*, ombr. *aitu* « agitō ». Pour le sens, on remarquera que gr. *ἀγέλη* désigne une « troupe », un « troupeau » ; cf. *agolum*.

Le substantif *agmen* répond pour le sens et pour la forme à véd. *ājma* n. « marche dans la bataille, ordre de bataille ».

D'autre part, *agilis* rappelle skr. *ajirāḥ* « rapide ».

Outre certains usages religieux qu'on entrevoit seulement, le développement de sens italique est conditionné par le fait que l'italique n'a pas conservé la racine i.-e. « *werg-* » « agir », de got. *waurljan*, gr. *ῥέζω*, *ῥέζω* av. *varəziiti*, arm. *gorcem*. Le groupe indien n'a pas non plus trace de cette racine, si bien représentée en iranien ; et, en iranien même, où la racine est représentée par des formes verbales, le substantif correspondant à gr. (f) *ἄγρον* et v. h. a. *werk* n'est pas conservé. Le baltique et le slave n'ont pas trace de « *werg-* » non plus que de « *ag-* ». En celte, où **k^hel-* » n'a pas survécu, le mot représenté par gr. *ἀμφίπολος* et lat. *anculus* (v. ce mot) a été remplacé par *ambactos*, bien attesté en gallois.

L'adjonction de préverbes a servi à former des mots de sens technique, qui se sont détachés du verbe simple et ont formé des groupes indépendants.

agolum : v. *agō*.

agōnia, -*ae* f. : emprunt qui apparaît à basse époque, et surtout dans la langue de l'Église, au gr. *ἀγωνία* « trouble » avec *agōnizō*, -*zatio* (Greg Tur.). M. L. 291 et **agōniō*, -*ās* 292.

agresta, -*ae* f. (Cael. Aurel. 4, 3, 66) : raisin vert, ou, d'après André, « chiendent », latinisation de *ἀγροστός*? Mot passé dans les langues romanes (it. *agresto*) et, par là, dans les langues slaves et en lituanien, où il désigne la groseille à maquereau ; cf. Berneker, *Slav. etym. Wört.* I, 25. M. L. 295.

Sans étymologie sûre ; sans doute non i.-e. Même finale que dans *arista*, *genesta*.

agrimōnia : v. *argemōnia*.

agrippa, -*ae* m. : conservé seulement dans l'onomas-

tique. Le sens est donné par Pline, 7, 45 : *in pedes proci dēre nascentem contra naturam est, quo argumento eos appellauere agrippas, ut aegre partos...*

Dérivés : *Agrippina*, -*nus* ; *agrippianus*, -*pinianus*, -*pinensis*.

Ce nom a été employé comme *praenomen* et surtout comme *cognomen*. Il appartient à un type de noms familiers en -*a* (v. Vendryes, MSL 22, 97 et suiv.) ; rapprochant skr. *agre-gāh* « qui va en avant », *agre-pāh* « qui boit le premier », etc., M. W. Schulze y a reconnu une forme hypocoristique d'un composé dont le premier terme est apparenté à skr. *āgram* « pointe », av. *ayrō* « premier », lett. *agrs* « qui arrive de bonne heure ». Le second terme, mutilé, est le nom du « pied ». La génomination de *p* caractérise un mot expressif. Survivance isolée d'un mot attesté seulement en indo-iranien et un peu en baltique.

Alāx, -*ācis* m. : transcription du gr. Ἀλαξ, -*ντος*, rapproché par étymologie populaire des adjectifs en -*āx*, -*ācis*. Une influence de Ἀλαξός est peu probable ; de même un intermédiaire osque **Aias*, **Aiakis* (Schwering, IF. 30, 220 ; 32, 364 sqq.).

aiō (prononcé *aiōs*, cf. Quintilien, I. O. 1, 4, 11, et Marius Victorinus, GLK VI 27, 9, d'où la scansion longue de la première syllabe comme dans *mai(i)or*, etc.). Verbe déficient : les formes les plus usitées sont *ai(i)ō*, *ais* (scandé *āis*, *āis*, *ais* monosyllabe, cf. Sommer, *Hdb.* 3, p. 545), d'où *ai* interrogatif (monos. généralement ; diss. chez Plt., Am. 284) ; *āi* impératif (diss. ; cf. plus bas) ; *ait* (*dit* et *aiū*) ; *ai(i)unt* ; *aiēbam* et *aiabam*, *ai(i)bat*, *ai(i)ebant* ; *aiās*, 2 p. subj. prés., est isolé (Plt., Ru. 427), de même *aiēntibus*, Cic., Top. 49 ; les formes *aiere*, *aieret* sont des reconstructions artificielles qu'on trouve seulement à basse époque (Arnobé, St Aug.) ; comme le montre *ais*, le verbe est en -*ire*, cf. Thes. I 1452, 66 sqq. ; Neue-Wagener III³ 633 : sens premier « dire oui », cf. Naeu., Com. 125, *an nata est sponsa praegnans? uel ai uel nega*. Par suite « affirmer », et, par affaiblissement de sens, « dire », synonyme de *dicō*, *inquam*. Souvent en incise, seul ou précédé d'une conjonction comme *ut*, ou dans une interrogation destinée à appeler l'attention de l'interlocuteur : [sed] *quid ais?* Mais s'emploie aussi avec un complément (pronom, ou proposition complète). Les grammairiens essaient de distinguer dans l'emploi *aiō* de *dicō* ; cf. Thes. I 1453, 42 sqq., e. g. Donat, in Ph. 380, *aiū dicimus de eis qui uana loquuntur* ; *dicere autem dicimus de eis qui ualidiora*. La distinction n'est pas fondée ; Plt. juxtapose Mi. 60 *dixerunt* ; 61-63 *inquit*, *aiō* ; 66 *aiant* ; cf. Am. 759, Ru. 1025, etc. ; Thes. I 1457, 20 sqq. Une fois le sens confondu avec celui de *dicō*, *aiō* n'avait plus de raison de subsister, et, bien qu'attesté à toutes les époques de la littérature, il a disparu des langues romanes, comme l'autre déficient *inquam*.

A *aiō* se rattache le nom de l'ancienne divinité *Aius Loquēns*, *Aius Locūtus*, qui avait révélé aux Romains l'invasion prochaine des Gaulois : *Aius deus appellatus araque ei statua est, quae est <in> infima noua uia, quod in eo loco diuinitus uox edita erat*, Varr. ap. Gell. 16, 17, 2. Sur *Aius Locūtus*, v. Wissowa, *Religion u. Kultus d. Römer* 3, p. 55.

aiō représente un ancien **ag-yō* ; la forme *ag-* est

conservée dans *ad-agium* (*adagiō*, -*onis*, Varr., L. L. 7, 31 ; Don. in Eun. 428), synonyme de *prouerbium*, où la conservation du timbre a fait supposer que l'a aurait été long comme dans *indāgō*, *ambāgēs* vis-à-vis de *agō*.

L'ancienne langue religieuse a gardé la trace d'un désinatif en -*s*, *azāre*, glosé *nōmīnāre* P. F. 7, 27, d'où *azārenta* : *dicebantur carmina Salaria, quae a Saliis sacerdotibus componebantur, in uniuersos homines (lege deos?) composita*, P. F. 3, 12.

La glose *anzant*, *ἀνομαζοντος*, CGL II 17, 2 (cf. *anzati*, *nominati*, *uocati*, *ibid.* IV 206, 28), semble être une corruption de la glose de Festus, cf. CGL I 28, 156, 359 ; et il n'y a pas lieu d'y voir, avec M. v. Planta, *Gr. d. Osk.-Umbr. Dial.* II 456, une forme avec le préverbe *an-*.

Enfin, certains rattachent à *aiō* le substantif *prōdīgium*, dont le sens premier serait, en ce cas, « parole prophétique ». Mais il n'y a rien dans l'usage du mot à l'époque historique qui témoigne de ce sens, et, d'autre part, *prōdīgium* serait étrange en face de *adagium*, si dans ce dernier l'a était long.

Du groupe de *aiō*, on peut rapprocher deux groupes, l'un grec, l'autre arménien, tous deux peu clairs. Le grec *ἄ* « dit-il » peut reposer sur **ḡt-* ; le *χ* de *ἄχων* *αἴτιον* peut provenir des flottements qui se produisent à la fin des thèmes du type athématique ; le sens de *ἄν-ωγα* « je pousse à, j'ordonne » est aberrant. En arménien, le substantif *ar-ac* « *adagium* » peut se couper en *ar*, préposition qui pour le sens équivalait à lat. *ad* et *-ac*, nom verbal au second terme d'un composé ; le verbe *asem* « je dis » ne se laisse rapprocher qu'en supposant qu'il serait fait sur une forme **as* « dit-il », altérée de **ac*, comme *es* « moi » est altéré de **ec*, cf. lat. *ego*, etc. Ni l'un ni l'autre rapprochement n'est clair.

āla, -*ae* (cf. le cognomen *Ahala* ; et Cic., Or. 153, *quomodo uester Axilla Ala factus nisi fuga litterae uastioris?* Pour l'emploi de *Ahala* « aisselle » comme cognomen, cf. P. Cornelius Lentulus *Sūra* « mollet ») : f. proprement « point d'articulation de l'aile ou du bras (cf. *axis*) », d'où « aisselle, épaule », cf. Plt., Ps. 738 *hircum ab alis* ; T.-L. 30, 34, *ala deinde et umbrōnis pulsantes*. Puis, le sens de « aisselle » ayant été réservé au diminutif *axilla* (M. L. 842), *irl. ochsall*, *asgell*, britt. *ascall* (d'une forme vulgaire avec métathèse *ascilla*, à laquelle remonte it. *ascella*), *āla* n'a plus désigné que « l'aile », cf. *Isid.*, Or. 11, 1, 65 ; Pl., Pseud. 738 ; Pers. 307 (Thes. I 1467, 57 sqq.), aux sens propre et figuré : 1° aile d'oiseau, puis de tout animal volant ; 2° ailes d'un bâtiment (deux parties qui de chaque côté s'adjoignent au corps principal), Vitruv. 4, 7, 2, cf. gr. *πτερά* ; ailes d'une armée ; cf. Cincius ap. Gell. 16, 6, *alae dicuntur equitum ordines, quod circum legiones dextra sinistraque tanquam alae in autum corporibus locabantur*. Comparer l'emploi de *tergus* (T.-L. 25, 21, 19). Toutefois, *ālipilus* (Sén., Inscr.), *ālipilāris* (Gloss.) « épilateur (des aisselles) » (v. *pilus*, *pilāre*), ont conservé le sens ancien : cf. aussi *subāla*, Mul. Chir., M. L. 8346 ; *subālaris*, Sofer, p. 17. — Attesté de tout temps. Panroman, sauf roumain. M. L. 304.

Les dérivés et composés se rapportent tous au sens (l'époque ou dérivé) de « aile » : *āles*, -*iis* (d'abord adj.,

cf. *angues alites*, Pac., Trag. 397, puis subst.) formé comme *equus*, -*iis*, M. L. 333 b ; **ālītus* attesté seulement sous la forme *ālītum* a été formé sans doute d'après *perpes*, *perpetuus* : ne se rencontre que dans la poésie dactylique pour éviter le crétisme dans **ālītum genus* par ex. ; *ālātus*, *ālāris* (-*rius*) ; *āldōr* « rabatteur » (Serv. auct., Ae. 4, 121) ; *ālīpēs* = gr. *πτερόπους* ; **ezālāre*, M. L. 2032 a.

Lat. *āla* répond à v. isl. *ezl*, v. angl. *eazl*, v. sax. *ahsla* « articulation de l'épaule » ; cf. avec *ā* et sans le suffixe *l*, v. h. a. *uochisa* et v. angl. *ōzn* « aisselle » ; emploi particulier du mot attesté en latin par *axis* ; dans l'Avesta, le génitif dual *āsayā* désigne l'articulation de l'épaule, et, inversement, pour « essieu », le gallois *a echel*. V. *axis*.]

ala? *inula quam rustici alam uocant, radice aromatica*, *Isid.*, Or. 17, 11, 9. V. Sofer, p. 96 sqq.

alabaster, -*trī* m. : albâtre. Latinisation du gr. *ἀλάβαστρος* ; depuis Cic. M. L. 306.

alabrum : v. *alibrum*.

alacer (et *alacris*), -*eris* (et *alacer*), -*o* : vif, plein d'ardeur, ou d'enthousiasme ; joyeux. Opposé à *tristis*, Tér., Eu. 304 ; joint à *laetus*, Cic., Verr., 1, 17 ; Mur. 49 ; à *promptus*, Cés., B. G. 3, 19, 6. Uni par le sentiment populaire à *acer*, cf. Flor., Epit. 4, 2, 46 *numquam acrior neque alacrior exercitus...* *fuit* ; cf. *impetu alacri*, Plt., Amp. 245, et *impetus acer*, Lucr. 6, 128. Terme expressif ; se dit des hommes et des choses. — Ancien, usuel. Représenté dans les langues romanes, dont quelques formes supposent le doublet à a bref phonétiquement altéré : *alacier*, **alecris*, cf. M. L. 307, et *Einf.* 3, p. 137 et 189. B. W. sous *allēgre*.

Dérivés : *alacritās*, *alacriter*, *alacrimōnia* (Gloss.).

L'élément radical de cet adjectif se retrouve sans doute dans *ambulāre*. Mais le détail de la formation est obscur. L'a intérieur s'est maintenu par un phénomène d'harmonie vocale, comme dans *alapa*, *anas*, *calamitās*, etc. ; v. Devoto, Riv. di Filol. Class. 54, 518 sqq.

alapa, -*ae* f. : soufflet, gifle. — Mot de la langue populaire, non attesté avant Phédre, Martial et Juvénal ; fréquent dans la langue de l'Église. M. L. 310, 310 a, 311. B. W. aube III.

Dérivés : *alapus*, -*i* m. : qui propter mercedem *alapas patitur*, CGL, Scal. V 589, 24 ; *alapor*, -*āris* (*alapō*) : -*ri* est *alapas minari*, CGL, Plac. V 4, 11 ; M. L. 311 ; *alapātōr* (Gloss.) ; *alapizō* = *κολαρίζω* ; *ezalapō*, -*ās* (St Aug.). Le composé *subalapa* (-*pō*) que certains lisent dans Pétr. 38, 11, est des plus douteux. — Noms propres : *Alapa*, *Alapōnius*.

Sans étymologie connue. Le gr. *ἀλαπάξω* « ruiner, détruire » est loin pour le sens. L'étrusque *alapu* est obscur.

alapiēcūsus : *caluus* (Gloss.). Déformation de *alōpe-cūsus*, lui-même dérivé de *alōpecia*, qui est emprunté au grec. Les gloses ont une autre forme *apēcūsus* : *caluus*, *caluaster*, qui semble un doublet influencé peut-être par *apica*.

alaternus (*alternus*), -*i* f. : bourg-épine ou nerprun, alatern, plante (Col., Plin.). M. L. 312.

Sans étymologie. V. Battisti, St. Etr. 5, 648, 4; André, *Lexique*, s. u.

ālātor : v. āla.

alauda, -ae f. : alouette. Mot gaulois : *auis galerita quae Gallicae alauda dicitur*, Marc. Emp. 29 in.; Plin. 11, 21. — M. L. 313; B. W., s. u.

Dérivé : *alaudarium* (-lo-), Schol. Bern. cod. 165 ad Verg. G. 1, 140.

alausea, -ae f. : alose (Ausone); sans doute mot gaulois. M. L. 314; germ. : v. h. a. *alosa* « Alsen ».

albus, -a, -um : blanc (mat), même sens que gr. λευκός. Cf. Serv. G. 3, 82, *aliud est candidum esse, i. e. quodam nitenti luce perfusum, aliud album, quod pallori constat esse uicinum*. Toutefois, la confusion est fréquente; cf. Lucr. 2, 731, 771. S'applique entre autres au soleil, à la lumière, à l'étoile du matin, d'en fr. *aube*, esp. *alba*, cf. aussi *inalbō* « s'éclaircir » (ou parlant du temps), M. L. 4332; à certaines plantes, *alba spina* (Colum., Plin.), « aubépine », M. L. 323; B. W., s. u. Dans la langue de l'Eglise, *alba* désigne une robe blanche (*aube*); ailleurs, il peut désigner une perle blanche. Le n. *album* désignait primitivement un tableau peint en blanc sur lequel on inscrivait à l'encre les noms des magistrats, les formules de droit, les fêtes solennelles, etc. : *album praetoris*. Le nom s'est étendu à toute espèce de registre. — Ancien, usuel. Panroman, avec des sens divers. M. L. 331. Mais concurrence par une forme germanique; v. B. W. sous *blanc*.

Nombreux dérivés, dont quelques-uns ont dans des langues techniques des sens spéciaux : *albedō*, -ēs, *albescō*, -is, M. L. 320; *exalbesco*, *exalbidus*; *inalbesco*, M. L. 4333; *albor*, -oris m., M. L. 324; *albidus*; *albo*, -ās (de-), *exalbo*, -ās, M. L. 2933) « blanchir, crépir », d'où *albātus*, M. L. 319 a; *inalbō* « blanchir », M. L. 4332; *albicō*, -ās, M. L. 321; *albedō*, *albitās* (tous deux tardifs), *albitūdō* (Plt.), *albūgō* « leucôme » (Plin.), M. L. 327 a (d'après *ferrūgō*); *albūginōsus* (Vég.); *albūmen*, -mentum (*albāmen*, -mentum) lat. méd. « blanc d'œuf » (d'après *ferrūmen*), M. L. 328 a; *albāris* (-rius) « fait en crépi, en stuc », M. L. 317; *albitinus*, -i « stucateur » et sorte d'herbe dite en grec γναφάλλιον; *albulus* et subst. *albulus*, -i « ablette », M. L. 328, cf. néerl. *alft*, *elft* « poisson blanc »; et *albala* emprunté par le germ. m. h. a. *abel*, all. mod. *Albe*; *alburnus*, M. L. 329 (d'après *eburnus*?) *alburnum* : aubier; *exalburnātus* (Plin.); *albarius*, CGL III 264, 33 (cf. *albarus* « peuplier blanc », M. L. 318); *albicūs*, -i (et *albicūm* n.) « asphodèle », M. L. 326; *albuētis* « sorte de vigne », M. L. 327, dont la formation rappelle *carduētis* (cf., toutefois, André, *Lex.*, s. u.) et *albēna*; cf. peut-être aussi les noms propres *Albida*, nom du Tibre « ab albo aquae colore » aquae *Albulae*, près de Tibur, aujourd'hui *Aquae Albulae*; *Alba* (douteux), *Albius*, *Albinus*, *Albinouānus*; la forme dialectale *Alfius* (cf. ombr. *alf-*) et ses dérivés, peut-être le nom propre osque *Ala-faternum* « Alafaternorum ». Les langues romanes attestent **albānus*, M. L. 316, **albaster* 319, **albicellus* 322, **albijolium* 322 a, *albūca* 324 a et 325, *albisipina* 329, *albūra* 328 b, CGL III, 439, 13.

Composés en *albi-*, *albo-*, traduisant souvent des composés grecs en λευκο-; *albicolor* = λευκόχρους; *albicometus* = λευκόκομος; *albicērus* (-cēris, -cērātus); *albi-*

dius, etc.; *albagalērus*, -i m. : bonnet blanc du flāmen Diālis.

L'f de ombr. *alfu* « alba » pl. n. l. montre que le b de *albus* repose sur une sonore aspirée. Cf., en effet, gr. ἀλφός = λευκός et ἀλφός « éruption blanche »; ἀλφι, ἀλφιστον « farine d'orge ». De plus, sans doute, le nom germanique du « cygne » : v. h. a. *albiz*, etc.; les formes slaves, pol. *labędz*, tch. *labud*, mais russe *lebed*, ne sont pas claires. — Sauf pour « rouge », les noms de couleurs ne sont d'ordinaire pas indo-européens : *niger* n'a pas d'étymologie connue. Cet adjectif est donc exceptionnel et l'extension en est médiocre. Il est probable que **-bho-* y est un suffixe (ancien second terme de composés), comme dans *probus*; cf. *alica* (v. ce mot) et *olor*; car le grec a ἀλωφός à côté de ἀλφός. Cf. *alpus*.

alcana, -ae f. : nom d'une plante (l'oronce?) dite aussi *canis cerebrum* ou *digitus Veneris* (Ps. Ap. 87, 7 adn.). Égyptien?

alcō, -ēs (ou *alces*?) et *alx*, *alcis*, pl. *alcēs* m. : élan, espèce de cerf. Mot germanique (cf. all. *Elch*) cité par César, B. G. 6, 27, et Plin. A cette forme Venantius Fortunatus substitue un mot grec *helix*, cf. Keller, *Lat. Volksetym.* 48 et 353.

Dérivé : *alcinus*, comme *ceruinus*, *hircinus*, etc.

alcēdō (cas obliques non attestés) f. : alcyon; d'où *alcēdonia*, -orum « jours de calme » = gr. ἀλκυονίδες ἡμέραι (où l'alcyon était censé faire son nid sur les flots). Emprunt au gr. ἀλκυών, ou au mot méditerranéen qui a fourni ἀλκυών, cf. Varr., L. 5, 79, arrangé sous l'influence des mots en *-eddō* (du reste, le grec a un doublet ἀλκυών). Sur un rapport possible établi par l'étymologie populaire entre ἀλκυών et ἀλκυρόν, à cause de la douleur d'Alcyone après le naufrage de son mari, v. Keller, *Lat. Volksetym.* 53. Pacuvius emploie la forme grecque : *alcyonis riuu*, cf. Varr., L. 7, 88. *Alcēdonia* est fait d'après *alcyoniū* = ἀλκυόνειος; la quantité de l'o est incertaine; dans Plaute, Cas. 26, il peut être bref ou long.

ālea, -ae f. : sorte de jeu de dés (qui se joue avec des *tālī* sur une *tabula*, cf. Plt., Cu. 355), jeu de hasard, et par image « hasard » (opposé à *ratīō*, Varr., R. R. 1, 18, 8). — Ancien, usuel. Isolé en italien. M. L. 333.

Dérivés : *āleārius* Plt. (-āris Cael. Aur.); *āleātor* (Plt.), -ōrius (Cic.); *āleō*, -ōnis m. (cf. *gāneō*, *lustrō*), formation populaire en *-ō*, -ōnis.

Sans étymologie. Mot sans doute emprunté, dont la façon rappelle *gāneum*, *gānea*. Le rapprochement de *ālcuinor* n'enseigne, en tout cas, rien, et l'hypothèse d'un emprunt au féminin de l'adj. gr. ἡλεός, -ή « fou » par un intermédiaire dorien **āleā* n'a aucun appui dans les sens.

āles : v. āla.

alga, -ae f. : algue, varech. Ancien (Turpilus). — M. L. 334.

Dérivés : *algēnsis*; *algōsus*.

M. Lidén, *Stud. z. ai. u. vgl. Sprachgesch.*, p. 29 et suiv., a rapproché skr. *rjśādh* « glissant, visqueux », norv. *ulka* « moisi, mucus, glaire », etc. Les sens diffèrent beaucoup. Un mot de ce genre a toutes chances de n'être pas indo-européen.

algeō, -ēs, *alsi*, *alsum*, algère : avoir froid (opp. à *aes-tuō*, différent de *frigere* « être froid »).

Formes nominales, dérivés et composés : *algor*, -ōris m. (de Plaute à Ennodius) et *algus*, -ās p. (rare, surtout arch.) : froid (glacial); terme plus expressif que *frigus*; implique souvent une idée de souffrance, peut-être due au fait que le verbe correspondant a été rapproché de ἀλγῶ, cf. P. F. 5, 22 *algeo ex graeco ἀλγῶ ducitur*, i. e. *doleo*, ut sit *frigus dolor quidam membrorum rigore conlectus*.

algēscō, -is (rare et tardif); *algidus* (depuis Naev.); *algificus*, ā. λ. dans Aulu-Gelle 19, 4, 4, où il traduit ψυχροποιός; *alsius* (ā. λ. dans Lucr.), « frileux »; dérivé de *alsus*, cf. *noxa* et *noxius*, *angō*, *anzius*; d'où *alsiōsus* (Varr., Plin., avec des variantes tardives *alsōsus* et *algōsus*, ce dernier refait sur *algeō*), *alsitō*. — Mots assez rares, bien qu'attestés durant toute la latinité. Un seul représentant de *algere* dans les langues romanes, M. L. 335.

La ressemblance de *algus* et de gr. ἄλγος est fortuite : la forme ancienne du mot grec est **ἀλεγος*, cf. ἀλεγεινός, etc. Le rapprochement avec un mot germanique isolé (v. isl. *elgud* g. « neige gelée », que propose M. Lidén, *Stud. z. aiind. u. vgl. Sprachgesch.*, p. 66, est indémontrable. V. Walde-Pokorny I 91.

alibi : v. *alius*.

alibrum, -ī; **alabrum**, -ī n. : dévidoir, *alibrum quod in eo libratur fila*, i. e. *uoluntur*, Isid., Or. 19, 29, 2. Le latin médiéval ne connaît que *alabrum* et *alabrāre*. Sur ce mot, obscur et de basse époque, v. Sofer, p. 116.

alica, -ae f. (sans h, d'après Verrius, quoique Lucilius semble écrire *halicārius*; l'abrégié de Festus écrit *alica* : — *dicitur quod alii corpus*, P. F. 7, 10, et *alicārius*, 7, 11) : 1° épeautre, sorte de blé; 2° bouillie ou boisson préparée avec ce grain. Attesté depuis Varron. Conservé en sardé, en sicilien et en espagnol, cf. M. L. 337 *alica*, -e, -um.

Dérivés : *alicastrum* : même sens; *alicārius* : de meunier, ou de brasseur; cf. *alicāriae meretricēs* ap. Fest. 1, 1.

On est tenté de rapprocher le nom de la « bière », v. russe *olā*, v. pr. *alu*, lit. *alus*, v. isl. *ol*, surtout si, avec F. de Saussure, ce mot est rattaché au groupe indo-européen de gr. ἄλτω, ἄλτωρον. Mais le groupe de ἄλτω semble dialectal, limité à grec, arménien et indo-iranien; M. V. Bertoldi, *Studi italiani di fil. class.*, VII (1929), p. 251 sqq., a rapproché gr. ἄλτω : ἡ λήκη τῶν δένδρων et ἀλτήρον : λευκὸν τὸ ἄλτω, ainsi que divers substantifs de la région gauloise. V. aussi lat. *olor*.

Peut-être simplement emprunt au gr. ἄλτω, acc. de ἄλτω « gruaud d'épeautre » (Chrys. Tyan. ap. Athen.). Le mot, d'usage récent selon Plin., NH 22, 128, aurait été introduit à Rome, avec la chose, par les médecins grecs. V. Frisk, s. u.

alicaula, -ae f. : vêtement à manches courtes (Pétr. 40, 5).

Peut-être à rapprocher de thess. ἄλιξ : χλαμύς, Hes.; aurait été refait d'après *āla*.

alīēnus : v. *alius*.

ālīpili : v. *āla*.

aliquis, **alīdquī** : v. *alius*.

ālium, -ī n. (*ālius*; on trouve aussi, à l'époque impériale, *allium*, *allius*, auquel peuvent remonter les formes romanes, et une forme campagnarde *āleum*, *āleus*, cf. Porphyre ad Hor. Epod. 3, 3) : ail. Panroman, M. L. 366.

Dérivés : *ālīārius*; — *un compitum* : marché à l'ail; *ālīātus* (*āl-*, Plt., Mo. 48); *ālīāmentum* : mets à l'ail; *āl(l)īterium* (Gloss.) : mortier à ail (de *terō*).

Le rapprochement avec *anhēlāre*, qui supposerait un ancien **anslo-*, n'est pas probable, car en latin *anhēlāre* n'éveille pas l'idée de « odeur forte »; au surplus, il semble écarté par la forme osque *allo-* (cf. *ἄλλων* : *λάχανον* Hes., et gr. ἄλλας), si on en admet l'authenticité. Le skr *ālūh* « sorte de plante bulbeuse » n'a pas de correspondant hors du sanskrit, et l'on ne voit pas pourquoi ce nom de plante aurait subsisté seulement en italique et en indo-iranien. Un mot de ce genre a de grandes chances de n'être ni indo-européen ni dérivé de quelque mot italique hérité de l'indo-européen. Le rapport avec *halus*, *alum* est indéterminable; la quantité de l'a dans ces formes est inconnue et le sens incertain.

a) *alius*, -a, -ud (il y a quelques exemples d'un doublet *alis*, *alid* à l'époque républicaine; Lucr. emploie, notamment, le groupe *alid ex alio* pour éviter le tribrache, cf. Thes. I 1623, 41 sqq.; d'après *quis*, *quid*?). Comme autre, suit la déclinaison pronominale : gén. *alius* (c.-à-d. *alius*), dat. *alii* (*alii*). Toutefois, la langue évite ces formes et tend à remplacer le gén. *alius* par *alterius* ou par l'épithète *aliēnus*, ou encore par un génitif *alii*, et le datif *alii* par *alio* m. n.; *alīae* f. A côté de *aliud*, la langue vulgaire a créé un n. *aliūm*, d'après *alterum*. Sens : « autre » en parlant de plus de deux. Il arrive quelquefois que la distinction entre *alius* et *alter* et *ceterus* ne soit pas rigoureusement observée : *alius*, *alii* (pl.) traduisent ἄλλος, ἄλλοι et ὁ ἄλλος, οἱ ἄλλοι, Tēr., Hau. 456 ut *alia* (= *cetera*) omittant; T.-L. 7, 26 *alia multitudo* (= ὁ ἄλλος στρατός de Xén., Cyr. 6, 4, 1) *terga uertit* et l'on trouve aussi *alius* en corrélation avec *alter*, comme en grec ἕτερος μὲν... ἄλλος δὲ... *Alius* répété sert à opposer un individu ou un groupe à d'autres individus ou à d'autres groupes. *Alius aliud dicit* « l'un dit une chose, un autre en dit une autre » a son correspondant dans le gr. ἄλλος ἄλλο λέγει, Xén., An. 2, 1, 15. Enfin, comme ἄλλος, *alius* a aussi le sens de « différent ».

Alius est traité syntaxiquement comme un comparatif : il est précédé d'adverbes à l'ablatif en *-ō* : *multō*, etc.; et son complément est à l'ablatif ou accompagné de *quam* (en dehors de l'emploi ordinaire de *ac*, *atque*). A basse époque, *alius* est construit avec *ab* comme *aliē-nus*, cf. Thes. I 1636, 59 sqq.

Formes adverbiales : *aliō*, *aliā*, *aliās*, *aliēter*, *alibi* (*aliubi*, d'après *alicubi?*, *aliunde*). *Aliūter* est peut-être le type sur lequel se sont formés les adverbes en *-ter*, cf. Stolz-Leumann-Hofmann, *Lat. Gr.* 5, p. 299. De *aliō* avec adjonction de l'ablatif de l'indéfini *quis*, *quid* dérive *aliōquī* (cf. *aliqui*, *ecquī*, *ceterōquī*) : de quelque autre manière, d'ailleurs, autrement. La forme *aliōquā* est récente (époque impériale) et a dû subir l'influence de *quā*, cf. *aliquā*, *ceterōquā*. Cf. encore *aliōrsus* (-sus) de **aliō uorsum*.

Le nominatif sans désinence *ali-* sert de premier terme de composé à des formations pronominales et adverbiales auxquelles il donne ou dont il accentue la valeur indéfinie : *aliquis*, *-qua*, *-quid* « quelqu'un/autre que moi, quelqu'un » et ses adverbies dérivés : *aliquandō*, *aliquamdiū*, *aliquot*, *aliquoties* ; *aliquantum*, M. L. 344 a ; *aliquantisper* ; *alicubi*, *alicunde*, *aliunde*.

aliuta adv. archaïque qui a conservé dans son second terme la forme *uta* (v. *ut*) correspondant à *ita*.

Alius est peu représenté dans les langues romanes, où *alter* en a pris la place ; *aliquis* s'est maintenu à l'acc. *aliquem* et au n. *aliquid* ; un composé de *aliquis*, **alicūnus*, a eu une assez grande fortune ; enfin, des formes adverbiales *alicubi*, *aliōquē*, *aliōrsum*, *aliquandō*, *alibi*, *aliunde* se sont maintenues sporadiquement. Cf. M. L. 315 b, 338, 339, 342, 345, 347, 349 ; B. W. sous *ailleurs* ; et *aucun*, *aucun* sous *si*.

b) *aliēnus*, *-a*, *-um*, dérivé de *alius*, « qui appartient à un autre, d'autrui, étranger », correspondant au gr. ἄλλοτριος. S'oppose à *suus*, cf. *aes aliēnum*, ou, absolument, *aliēnum* ; à *proprius* : *aliēna uerba*. Peut être accompagné d'un complément précédé ou non de *ab*, « étranger ». Par extension, du sens de « étranger » on passe aussi au sens de « hostile » : *aliēna mēns*. De là : *aliēnō*, *-ās*, *-āre* (= ἄλλοτριῶν) « éloigner, rendre étranger » (avec tous les sens du mot français ; dans la langue médicale, *aliēnātus* « aliéné »), ses dérivés, et son composé *abaliēnō* = ἀπαλλοτριῶν. M. L. 339 a.

Aliēnigena (et *-genus*) d'après *indigena* ; *aliēniloquium*, latinisation savante de ἄλλοτριλογία.

Aliēnus est conservé en sarde et dans les langues hispaniques, M. L. 340. La formation de l'adjectif n'est pas claire ; v. Stolz-Leumann, *Lat. Gr.*⁵, p. 224 : de **ali-tinus* avec dissimilation ?

c) *alter*, *-tera*, *-um* (rac. **al-* + suffixe de comparatif **-tero-*, cf. gr. ἑ-τερος), a pris, d'après *alius*, la flexion des démonstratifs, gén. *alterius*, dat. *alteri* (osq. *alteri*). Mais le neutre est resté *alterum*. La langue populaire emploie le gén. *alteri* et le dat. *alterō*, *alterac*, cf. Thes. I 1730, 52 sqq. : « l'un des deux ; l'autre (en parlant de deux) » ; « l'un... l'autre » et « le suivant » (dans les comptes de temps, *diē alterō* « le lendemain »). T.-L. 3, 33, 1, *anno trecentesimo altero quam condita Roma erat*). Souvent en corrélation avec *ūnus*, dans le sens de « le second ».

Alter signifie souvent « un autre » par opposition à un individu déterminé, e. g. Lex XII Tab. ap. Gell. 21, 1, 12, *si iniuriam alteri faxit*. Ce sens explique l'emploi du pluriel *alteri* dans un exemple comme Acc., Trag. 345, *quod miser est, clam esse censet alteros*, où *alterōs* a le même sens que *ceterōs*. D'autre part, dès l'époque impériale, *alter* s'emploie comme *alius*, et concurrentement avec lui, cf. Thes. I 1741, 35 sqq., de même qu'*alius* remplace *alter*, e. g. Carm. Epigr. 52, 6, *horum* (scil. *gnatorum duorum*) *alterum in terra linguat, alium sub terra locat*. Aussi *alter*, qui avait plus de corps, s'est-il substitué généralement à *alius* dans les langues romanes, cf. M. L. 382 ; B. W. s. u. Sur l'ensemble de l'évolution, v. Meillet, lat. *alter*, Homenaje a M. Pidal, p. 109 sqq.

Enfin, *alter* se dit souvent par euphémisme pour indiquer qu'une chose arrive autrement qu'elle ne devrait : *alter et pro non bono ponitur, ut in auguriis altera cum*

appellatur auis, quae utique prospera non est ; sic aliter nonnumquam pro aduerso dicitur et malo, P. F. 16, 16.

De là : *alterō*, *-ās* : altérer, falsifier, M. L. 383 ; et le composé ancien *adulterō* « altérer, corrompre », puis spécialement « corrompre une femme », *adulterātio*, *adulterātus*, Suét. Aug. 67 ; et puis absolument « commettre l'adultère », *μοιχεύω* (le sujet étant le plus souvent un homme), M. L. 206.

Sur *adulterō* ont été faits *adulter*, *-a*, que l'étymologie populaire explique par *quod et ille ad alteram, et haec ad alterum se conferunt*, P. F. 20, 5, et *adulterium*, M. L. 205 et 207, irl. *adaltair* ; *adulterātio* « altération » ; *adulterinus* « faux » ; *-a signa dicuntur alienis anulis facta*, P. F. 25, 26.

Autres dérivés et composés : *alternus* : alternatif, un sur deux ; et ses dérivés, dont *alternitās*, terme de grammaire transcrivant le gr. ἐναλλάξις ; *alternamentum* (Claud. Mamert.).

altercor, *-āris* (et arch. *altercō*, *-ās*) ; la forme déponente est peut-être faite d'après *rizor*), sans doute dénominateur d'un adjectif **altercus*, doublé de *alternus* (cf. *ūnicus*, *cānus* et *cascus*), verbe de la langue juridique, indiquant les propos que les plaideurs échangent et les dispositions qu'ils font tour à tour ; d'où le sens de « se quereller, se disputer » ; cf. Quint. 6, 3, 4, *Cicero et in altercationibus et <in> interrogationis testibus plura quam quisquam dixit facite*, et P. F. 6, 25, *altercatio* : *iurgatio*. Tardifs : *altercābilis*, *-cātorius*.

alterās, adv. arch. remplacé par *aliās* ; *altrimsecus* (encore en deux mots dans Plaute), puis *altrinsecus* = ἐτέρωθεν, arch. ; *altrōuorsum* (arch.) ; *alteriūs* : formation de basse époque sur le modèle de *εἰς ἄλλοτρίως*.

alter uter « l'un des deux, l'un ou l'autre », juxtaposé (correspondant, pour le cas de deux personnes, à *aliquis*) dont les deux termes se déclinaient à l'origine et qui a tendu à devenir un composé dont le second terme seul s'est décliné.

Le composé *alterplex* glossé *duplex* ne figure que dans Festus : création de grammairien ?

Lat. *alius*, ombr. *arsir*, osq. *allo* fém. « alia » ont leurs correspondants dans v. irl. *aille*, got. *aljis*, gr. ἄλλος, tous mots signifiant « autre » par rapport à plusieurs. Le nominatif-accusatif neutre *aliud* est ancien, cf. gr. ἄλλο, got. *aljata*. On a une forme avec *i*, élargie par un suffixe, également en tokharien : tokh. A *alak* m., *ālyak* f., tokh. B *alyek* « alius quis », cf. Pedersen, *Groupement des dial. i.-e.*, p. 26. Pour arm. *ayl* (gén. *ayloy*), l'explication par **alyos* n'est pas certaine. — En grec et en germanique, l'adjectif signifiant « autre » par rapport à un seul, et pourvu du suffixe **-tero-*, a pour radical *n-*, et non *l-* ; on a ainsi got. *anþar*, gr. ἄτερος (qui a été altéré en *εἰτερος* en attique et en ionien, cf. Meillet, BSL, 68, p. 95) de **nteros* ; ces adjectifs ont des correspondants en indo-européen oriental : lit. *aištras*, v. sl. *vūtorū*. Mais la forme *alter* n'a de correspondant qu'en italique : cf. osq. *alttram* « alteram », *atrud* « alterō », qui doit être un ancien **al-tero-* ; rien, en tout cas, n'oblige à partir de **ali-tero-*. Cette formation italique tient sans doute à ce que l'italo-celtique, qui a largement tiré parti du radical *l-* pour indiquer l'objet éloigné (v. *ille*), n'a gardé aucune forme claire du radical *n-* de sl. *onā*, etc. ; le celtique n'a pas plus aucun représentant du radical de got. *anþar*, etc. Inversement, l'indo-iranien, où *l* ser-

vait à désigner l'objet éloigné, n'a, en face de lat. *alius*, que le type à radical *n-* : skr. *anyadh*, etc. Le suffixe **-tero-* a cessé de bonne heure d'être clair en latin : *uter* n'y est plus analysable, non plus que *ceteri* ; et les formes analysables telles que *ul-te-rrior*, *ci-te-rior*, etc., ont reçu le suffixe du « comparatif » latin ; c'est ce qui fait que, en latin vulgaire, *alter* a pu aisément perdre sa valeur propre et céder à la pression qui résultait des formes telles que *alterius*, *alteri* substituées à *alius* (gén.), *alii* (datif) ambiguës. — Quant à *ali-* de v. lat. *alid* et de *ali-quis*, *ali-cubi*, etc., on n'en a pas, hors du latin, de correspondant certain, sauf gall. *eil* « autre » ; cependant, il y a là quelque chose d'ancien ; cf., au premier terme de composés, *medi-* en face de *medius*, le *-i* n'ayant pas nécessairement une communauté avec *-yo-* ; cf. skr. *jīrd-*, mais *jī-* au premier terme de composés.

aliuta : v. *alius*.

allex, *allex* : v. *hallēc*.

allēlūia : transcription du gr. biblique ἀλληλουία, dont a été tiré à basse époque *allēluiaicus*, *-cum*.

allers : v. *ars*.

almus : v. *alō*.

almus, *-i* f. : aune, et, par métonymie, objet fait en aune, spécialement « barque » (poét., cf. *abies*). — Ancien : l'adjectif *alneus* est dans Accius. Panroman (souvent sous des formes dérivées ou altérées), M. L. 376 ; B. W. s. u.

Dérivés : *alneus*, *-a*, *-um* ; **alneus*, *-ī*, M. L. 375 ; *almētus* : aunaie, *almētānus* (CGL VI, 205, 51, conservé en italien et dans les dialectes italiens, M. L. 374 ; *almīnus* (tardif), M. L. 375 a.

Cf., avec même sens, v. angl. *alor* ; v. h. a. *elira* (d'où *erila* > *Erie*) ; lit. *elksnis*, *alksnis* et *aliksni* ; v. serbe *jeliza* ; pol. *olcha*. Le détail du mot diffère d'un groupe linguistique à l'autre, comme dans la plupart des noms d'arbres ; v. *acer* !

alō, *-is*, *-ul*, *altum* (*alutum*), *-ere* : nourrir (*dē nūtrice*, sens ancien, mais rare ; *dē cibō*, *dē terrā*). Souvent joint à *educāre*, *augēre* ; s'emploie au propre comme au figuré, à l'actif comme au médiopassif. — Ancien et usuel ; mais a subi la concurrence de *nūtrīd*, qui l'a remplacé dans les langues romanes. — Le pc. *alt* s'est spécialisé dans le sens de « haut » (qui a grandi) et n'a plus de rapport sémantique avec le verbe ; aussi a-t-il été remplacé par *alitus*, cf. Diom., GLK I 375, 14, *alor*, *aleris*, *alitus* sum. *Sallustius* (Iu. 63, 3) « *Arpini alitus* ». *Melius* est autem dicere uitandae ambiguitatis gratia « *alitus* ». *Nam et alimenta dicuntur*. Les auteurs anciens n'emploient que *altus*, cf. Thes. I 1706, 37 sqq.

Dérivés : *almus* : nourricier, d'où « bienfaisant » (cf. gr. τροφικός). Épithète de déesses (Vénus, Cérés, Maïa), de *parēns*, *genetrix*, *nūtrix* ; joint aussi à *ager*, *uitis*, *ābera*, cf. Thes. I 1704, 27 sqq. ; *alumnus* ; *alumnā* (ancien pc. médiopassif substantif) : nourrisson (= τροφικός, cf. Serv. A. 11, 33) ; et à basse époque « nourricier, -ère », cf. Non. 242, 32 ; et aussi « esclave né dans la maison » (= θρεπτός, et remplace *uernā*) ; de là *alumnula* f. ; *alumnor*, *-āris* (tardif) ; *alimentum* (surtout au plur.) : aliment, nourriture,

d'où *alimentārius* ; *alimētō*, *-ās* (Chir.) ; *alimō*, *-ōnis* (Gloss., Plac., Anth.) ; *alimōnia* (*-mōnia*) « nourriture » (Varr. et 11^e s. de l'Empire) ; *alitiūdō*, *-inis* (*ale-*) f., *corporis pinguedō*, P. F. 25, 10 (de Caton ?) ; Gloss. : *alitiūra* (Gell.) ; *aleber* (*-beris*), *-bris*, *-bra* (Gloss. et P. F. 23, 17 *-bria*, *bene alit*), cf. *salūber*) ; *alibilis* ; *allor*, *altrix* : rares et surtout poétiques, *uerba... accommodata... historico aut poetae*, Fortun., Rhét. 3, 4, p. 123 (ni *al(i)tiō*, ni *al(i)ti*us n'existent) ; *alitiis* : qu'on nourrit, qu'on engraisse (se dit surtout de la volaille) ; de là *alitia*, *-ium* ; *alitiūds* (Gloss. Plac.), *alitiūrius*.

De *alō* il y a un inchoatif *alēscō* « se nourrir », d'où « grandir, croître », attesté par Varr., Cens. 14, 2, *adulescentes ab ascendendo sic nominatos*, et dans le composé *coalēscō*, *-is*, *-lūi*, *-litum* « grandir ensemble, se coaliser ». C'est également de *alēscō* que dérive *alētiūdō*.

En composition, le verbe a le vocalisme *o*, *u* : *abolēscō*, *adolēscō*, *adulēscō*, etc. ; de même, un substantif *-olēs* figure dans *ind-olēs*, *sub-olēs*, *prōlēs*. Les anciens, pour expliquer ces formes, supposent l'existence d'un inchoatif *olēscō* ; ainsi Festus, 402, 19, *suboles ab olescendo*, i. e. *crecendo*, ut *adolescentes quoque*, et *adultae* et *indoles* dicitur... ; et P. F. 5, 12, *exolitus qui excessit olescenti*, i. e. *crescendi*, *modum* ; et *inoleuit*, i. e. *creuit* ; cf. aussi *olesco*, Thes. Gloss. emend. s. u. Mais *adolēscō*, *adolēscō* peuvent représenter phonétiquement **adolēscō*, comme *indolēs*, *subolēs*, *prōlēs* peuvent être composés de **ind-alēs*, **sub-alēs*, **pro-alēs* ; **alēs* étant à *alō*, comme *caedēs* à *caedō*. Il est donc inutile, et sans doute erroné, d'admettre des simples **olēs*, **olēō* (cf. *abolēō*), **olēscō* qui ne se rencontrent pas dans les textes. *abolēscō*, *-is*, *-ēui*, *-ere* : vieillir, se perdre, être aboli ; cf. *abolēō*.

adolēscō, *-is*, *adolēui*, *adultum*, *adolēscere* : grandir. Le vocalisme *u* est plutôt réservé à *adolēscēns* substantivé « jeune homme » et à ses dérivés *adolēscēntulus* et *adolēscēntia*, qui désigne une période intermédiaire entre *pueritia*, et *iuuentūs*, qui chez les hommes va de quinze à trente ans environ. Le fait que *adolēscēntula* sert de féminin à *adolēscēns* s'explique d'abord par ceci qu'un participe tel que *adolēscēns* ne comporte par lui-même aucune forme féminine, mais on a aussi remarqué que gr. *παῖδων* sert de féminin à *παῖς*, lit. *taraidū* à *taṛnas*, et même lat. *ancilla*, *puella* à **anculus*, *puer*. Le participe *adultus* signifie « qui a grandi, adulte ». M. L. 189 a.

exolēscō, *-is*, *-ēui* (T.-L., *-ui* Charis.), *-ētus*, *-ēscere* : 1^o cesser de grandir ; 2^o tomber dans l'oubli, devenir hors d'usage ; mourir (Colum., Apul.). L'époque républicaine ne connaît que *exolētus* (avec vocalisme différent de celui de *abolitus* et de *adultus*, d'après *crētus*, cf. *obolētus* ?) ; cf. P. F. 70, 17, *exolitus qui adolescere*, i. e. *crecere desuit* (cf. 5, 12, cité plus haut) ; *exolēta uirgō*, dit Plt. d'après Prisc., GLK II 490, 1. C'est seulement à l'époque impériale qu'on voit apparaître des formes personnelles du verbe (Tite-Live, Tac., Plin., Suét.). — Il semble qu'il y ait eu contamination avec *obolēscō* et que *exolētus* ait été rattaché dans le sens de « passé de mode » à *solēō*. C'est par ce sens de « passé de mode, vieilli » qu'on serait arrivé à celui de *exolētus* « mignon » (e. g. Cic. Mil. 21, 55), cf. *scortum exolētum*, Plt., Poen. 17. Ça aurait d'abord été une épithète injurieuse, appliquée à un mignon, ou une prostituée « hors d'âge », qui en-

suite aurait servi à désigner l'espèce entière. Mais d'autres influences sont possibles, notamment celle de *aboleō*; et il est difficile de retracer l'origine et l'histoire d'un terme d'injure comme *exolētus*.

inolēscō, -is, -lēui, *inolitus*, -ēscere : 1° se développer dans, s'enraciner; 2° implanter, enraciner (transitif). Ne semble pas attesté avant Vg. et Colum.

On trouve aussi, mais rarement, *perolēscō* « achever de grandir » (Lucil.) et *subolēscō* « naître à la suite, former une lignée ».

Indoles a signifié d'abord « accroissement ». Il est glossé *incrementum* dans P. F. 94, 12. Il a pris le sens de *ingenium* « nature intime ». Il se dit des hommes et des plantes (i. *frūgum*, *pecudum*, Tite-Live 38, 17, 10; i. *arborum*, Gell. 12, 1, 16). Mot classique, mais rare. Les glosses montrent que l'étymologie populaire le rapprochait de *dolor*, *indolens*; elles l'expliquent, en effet, par *aetas iuvenalis quae dolorem nescit*. D'autre part, **indolēscō* (correspondant à *adolēscō*) se serait confondu avec *indolēscō* « souffrir ». Aussi le verbe n'est-il pas attesté.

Subolēs (écrit aussi *sobolēs* avec assimilation régressive) désigne « le rejeton » (= *surculus*), puis « la descendance ». *Prōlē* est synonyme de *prōgeniēs* « descendance, progéniture ». *Subolēs* et *prōlē* sont tous deux rares, archaïques et poétiques, cf. Cic., De Or. 3, 38, 153. Mais *prōlē* a un dérivé ancien *prōlētiarius* (pour lequel il n'est pas nécessaire d'imaginer, avec Bréal et Bailly, un intermédiaire **prōlētum* hypothétique; *prōlētiarius*, comme *soliūtiarius*, est analogique des autres adjectifs en -*tiarius* dont le *t* appartenait au radical, et la formation est la même que dans fr. *cloutier*, ou lat. *diūtūrnus* d'après *nocturnus*), qui est resté vivant grâce à son emploi dans la langue politique, où il a servi à désigner les citoyens de la dernière classe, qui ne fournissent à la cité d'autre ressource que leur progéniture, cf. P. F. 253, 6; Gell. 16, 10; Cic., Rep. 2, 22, 40. — Les glosses ont aussi *imprōlē* ou *imprōlis*, -lus « qui nondum urit est », cf. P. F. 96, 7, synonyme de *impūber*.

alō a des correspondants exacts en celtique, où le vieil irlandais a, par exemple, *no-t-aíl* « qui te nourrit », et en germanique, où l'on a le verbe v. isl. *ala*, v. angl. *alan* « nourrir », got. *aland* « ἐντρέφόμενος »; l'adjectif v. angl. *eald*, v. h. a. *alt* « ancien », qui a le même vocalisme, montre que l'*a* de lat. *alō* et de v. angl. *alan* est un ancien *a*; le gotique a, de plus, un participe *alips* « αἰτῦναι ». Le sens de got. *alpeis*, v. sax. *ald* « vieux » ne concorde pas exactement avec celui de lat. *altus*; mais on voit par là que l'adjectif en **-to-* tendait, au moins dialectalement, vers une spécialisation de sens; cf., du reste, lat. *ad-ultus* et le verbe *ad-olēscō*. Il n'y avait ni ancien parfait ni ancien aoriste; car l'irlandais a le prétérit *ro alt* « il a mangé », tandis que le latin a *alui*. Le rapprochement de l'épithète hom. ἄν-αλτος « insatiable » est incertain. Mais on ne saurait séparer les formes bâties sans doute sur des thèmes verbaux à **-dhe/o-* et à **-de/o-* suffixé : hom. ἄλ-δ-αν (et att. ἄλ-δαίω), hom. ἄλ-δ-ή-σκοντος « croissant », hom. ἄλ-δ-ε-το « il a guéri » et ἄλ-αλ-θ-ή-σασθον « vous guérez », ion. ἄλ-θ-αίω et ἄλ-θ-ήσκω L'-ē- qui figure dans lat. *ad-ol-ē-scō* est du même type que celui qu'on a dans hom. ἄλ-δ-ή-σκοντος; la constance de -ē- dans les formes latines exclut l'hypothèse d'un ancien causatif du type de *monēō*, *monui*, *monitus*. — Les formes latines

alimentum, etc., indiqueraient une racine dissyllabique; mais *altus* ne concorde pas.

alogiō, -ās, -āre : a rationis tramite deuiare (Aug., Ep. 36). Emprunt tardif au gr. ἀλογεῖω.

aloxinum, -I (*aloxanus*, *alosanus*) n. : absinthe. Mot très rare et de basse époque, sans doute étranger. M. L. 377; B. W. sous *absinthe*; germ. v. h. a. *alahsan*.

alpha indécl. : transcription du gr. τὸ ἄλφα, usité dans la latinité impériale (Mart. 2, 57, 4) au sens de « primus ».

alphabētum, -I n. : transcription du gr. ἀλφάβητος, employé dans la langue de l'Eglise à côté de *abecedarius*.

alpus : *album*... *Sabini tamen alpus dixerunt. Vnde credi potest nomen Alpium a candore nium uocatum*, P. F. 4, 8. La forme *alpus* dénonce peut-être une prononciation étrusque. Le rapport entre *alpus* et *Alpēs* est sans doute imaginaire.

alsius, **alsitō** : v. *algeō*.

altāria, -ibus (sg. *altāre* rare et tardif; sur *altāria* ont été refaits *altārium* [langue de l'Eglise] et même *altar* et *altāris*) n. pl. substantivé d'un adj. **altāris*, -e ou **altārius*, de *alō*? : autel sur lequel on brûle les offrandes. *Altaria sunt in quibus igne adoletur*, P. F. 5, 14; *altāria* est joint à *adolēre*, Lucr. 4, 1237; Vg., Ae. 7, 71, *castis adoleo dum altaria taedis*, etc., cf. Thes. I 793, 80 sqq. Le rapprochement avec *altus* est dû sans doute à l'étymologie populaire et au fait que les autels élevés aux dieux d'en haut étaient surélevés : — *ab altitudine sunt dicta quod antiqui diis superis in aedificiis a terra exaltatis sacra faciebant; diis terrestribus in terra, diis infernalibus in effossa terra*, P. F. 27, 1; cf. Serv., ad Ae. 2, 215, *superorum et arae sunt et altaria, inferorum tantum arae*. De là vient que *altāre* désigne parfois la partie supérieure de l'autel et est glossé ἐπιθώμυς. Pour la différence avec *āra*, v. ce mot. — Ancien, usuel, adopté par la langue de l'Eglise et panroman, cf. M. L. 381, B. W. s. u., et celt. : irl. *altóir*, gall. *altawr*.

On rapproche la racine de *adolēō*. Le suffixe est -*āl-*, avec la dissimilation normale de *l*.

altellus : — *Romulus dicebatur, quasi altus in tellure, uel quod tellurem suam aleret; siue quod aleretur telis; uel quod a Tatío Sabinorum rege postulatús sit in conloquio pacis, et alternis uicibus audierit locutusque fuerit. Sicut enim fit diminutius a macro macellus, a uafro uafellus, ita ab alterno altellus*, P. F. 6, 29. Origine et sens également obscurs.

alter, **alterā** : v. *alius*.

altercum, -I (*altercus*?), et **alterculum** n. : jusqu'auie (Plin.); glossé aussi ἀμερόνη, CGL II 15, 20. — *Altercum, quod Graeci ἀμερόνην uocant, qui biberunt... mente abalienantur, cum quadam uerborum altercatione : inde hoc nomen herba trahit altercum*, Scrib. Larg. 181. Étymol. pop.?

altus, -a, -um : proprement participe passé de *alō*; *altus ab alendo dictus*, P. F. 7, 5. Mais de tout temps l'adjectif signifie seulement « haut » et « profond », en face de *excelsus*, qui désigne seulement la hauteur. Panroman dans ce sens, M. L. 387, B. W. sous *haut* d'après

all. *hoch*), et celt. : irl. *alt*, gall. *alt*. De là *altitūdō*, -inis f., remplacé en roman par **altitia*, M. L. 386.

Le n. *alum* désigne la haute mer; de ce sens dérive *altānus*, -i m. : autan, vent qui vient de la haute mer, M. L. 380, B. W. s. u.

En bas-latin apparaît *altō*, -ās, remplacé, du reste, en roman par *aliō*, -āre (cf. M. L. 385, et Thes. s. u.); *altēscō*, *altificō* (Ital.).

Altō est peut-être tiré de *exaltō* « exhausser, relever », qui semble un peu plus ancien (Col., Sén.), d'où *exaltitō* (langue de l'Eglise), *exaltitūe* (Cassiod.). *Altīare* est sans doute bâti sur le comparatif, cf. *leuiāre*, *ampliāre*; d'où **exaltīare*, M. L. 2395.

altiusculus : un peu plus haut (Suét.); *peraltus* (T.-L.). Composés en *alti-* dont la plupart traduisent des composés grecs en ὑψί- (comme *altithronus* = ὑψίθρονος); quelques-uns sont proprement latins, par exemple le terme de rituel *altīlanus* : de haute laine.

Pour l'étymologie, v. *alō*.

alucinor, -āris, -ārī (et *hal(l)ucinor*, graphie tardive; l'h initial semble adverbial comme dans *honera*, *honustus*, cf. Gell. 2, 3, 3; la quantité de l'a et de l'u n'est pas connue) : dormir debout, rêver, divaguer. Verbe rare; non attesté avant Cic., ne reparait plus avant Colum. — Dérivé de gr. ἄλκυειν par Cloatius Verus, cité par Gell. 16, 12, 3. Formé sans doute comme *uaticinor*, *raiocinor*, etc.

Dérivés : *alucinatiō* et *alucinātor* (dans Festus).

alucita, -ae (f.?) : moucheron, cousin (un seul exemple attribué à Pétrone par Fulgence).

alueus, -ī m. (et *alueum* n. tardif, cf. Thes. I 1789, 18 sqq.) : vase de bois, cuve, auge; cf. CGL V 439, 3, *lignum excauatum in quo lauantur infantes*; Plin. 16, 53, *alueis ualidi roboris*; 24, 67. Puis « cale d'un vaisseau, lit d'un fleuve, table à jeu (cf. *alueolus*) ». A basse époque, confondu parfois avec *aluus*. Ancien (Cat.), usuel. M. L. 392 (*alueus*, *albeus*, -uea, -bea), B. W. sous *auge*.

Dérivés : *alueolus* (*alueolum*, P. F. 7, 17), M. L. 391; *aluearia*, -ium n. pl., d'où *aluedrium*, -ī n. : ruhe, M. L. 390 a; *aluedtus* : creusé en forme de canal; *aluedolatus*, Cf. aussi M. L. 393, **alvina*.

Pour l'étymologie probable, v. *aluus*. — Pour l'emploi au sens de « ventre », on verra sous *uenter* que les noms de cette partie du corps sont sujets à beaucoup de renouvellements.

alum, -ī n. (*alus* [ha-] m.) : plante mal identifiée (*cotonea* chez les Vénètes, *συμφυτον πετραῖον* chez les Grecs), peut-être la grande consoude (cf. Philologus 91, p. 449 sqq.). Sur les différents noms de cette plante, v. Scribonius Largus, 83 : *symphitii radix : est conferua, soldaga, herba consolidida quam quidam inulam rusticam uocant, quidam autem alum Gallicum*. André, s. u.

V. it. *alo*, vén. *lucanico*.

V. *alium* et *halus*.

alūmen, -inis n. : alun. Non attesté avant Claudius Quadrig. Panroman, sauf roumain, M. L. 389, et germ. : ags. *alijne*; celt. : irl. *ailim*, gall. *elyf*. Cf. *bitūmen*, et comme celui-ci sans doute mot étranger.

Dérivés : *alūminārius*, -ī; *alūminātus* (ex-), -minō-

alus. Peut-être faut-il y rattacher *alūta*, -ae f. : cuir assoupli avec l'alun, peau souple (déjà dans Caton?), M. L. 390, d'où *alūtdicius*, -a, -um.

Le seul terme qui se laisse rapprocher est un mot grec occidental : ἀλός(ο)μιον πικρὸν παρὰ Σώφρονι Hes. Terme technique d'origine obscure.

alumnus : v. *alō*.

alūta : v. *alūmen*.

alutiae, -ārum?, mot obscur (ibérique?) qui figure dans un seul passage de Plin. 34, 157, in *aurariis metallis, quae alutias* (*alutia* codd. deter., *aluta* Hardouin), uocant. Cf. *lutulium*.

aluus, -ī f. (m. anté- et postclass.) : 1° ventre ou plutôt cavité intestinale (de l'homme et des animaux), cf. Gell. N. D. 2, 136; Isid., Diff. 1, 38, *aluus interius receptaculum cibi est quo sordes defluunt*, et CGL II 351, 41, *aluus* : κοιλία ἢ ἔσω Α ce sens se rattache *aluinus* : qui a le flux de ventre (Plin.). Se dit aussi pour *uterus*, cf. P. F. 17, 18, *aluus, uenter feminae*; 2° ruhe. Mais, dans ce sens, *aludrium* (singulier rare et refait sans doute secondairement sur le pluriel), *aludria*, -ium est plus fréquent. — Ancien, usuel, technique. Non roman. Cf. *aluus*.

Sans doute apparenté à gr. ἄλως, ἰών, lit. *aulys*, *auylis* « alius apium ». Pour la métathèse, dans un mot de caractère technique et populaire, cf. *neruus* et νεῦρον, et les articles *paruus*, *taurus*.

ama (ha-), -ae f. : vase, récipient; en particulier, seau à incendie. Emprunt ancien (Caton) au gr. ἄμψ. L'h, sporadique, est dû sans doute à l'influence mécanique de *hamus*. Diminutif : (*hamula* Colum.).

Le simple subsiste dialectalement en français sous la forme *aime*; *hamula* dans les dial. ital. et en provençal, M. L. 4014 et 4024; les deux en germ. : m. h. a. *āme* « Ohm », v. angl. *amol*.

amāracus, -ī m. : marjolaine; adj. *amāracinus*. Emprunt (depuis Lucr., Catul.) au gr. ἀμάρων. M. L. 398.

amārūs, -a, -um : amer, sens physique et moral. Traduit πικρός et δειπνός. Souvent joint à *tristis*, opposé à *suāvis*, *dulcis*. En jeu de mots fréquent avec *amor*, *amāre*, cf. Plt., Ci. 48, an *amare occipere amarum?* — Ancien, usuel. M. L. 406.

Dérivés : *amārlentus*, renforcement de *amārūs* (Gell., Macr.), d'après *lutulentus*, etc.; *amārōr*, -ōris m. (rare, arch.); *amāritūdō* (fréquent), M. L. 405; *amāritia* (Gloss.), M. L. 403; *amāritiēs* (z. l. Catul.), *amāritiās* (Vitr. et Gloss.), M. L. 402 c; B. W. sous *amertume*.

Apparaissent en bas latin : *amāriter*, *amārō*, -ās; *amārējaciō*; *amārēscō*, -is, M. L. 400; *amāricō*, -ās (Italia, trad. παραπικραίνω), id. 401, d'où *amāricōsus*, id. 402, **amāricus*, id. 402 a; *amāritōsus*; *amāricō* (hybride latin-grec de Plin.-Val. d'après πικρίζω); *amāricifō*; *amāriciō* (Diosc.); *amārifolium* (Gloss.), M. L. 402 b; *examāricō* (cf. *exacerbō*); *amārōla* f., v. André, s. u.

On rapproche skr. *amlāḥ* « aigre », suéd. et v. néerl. *amper* « aigre » (all. *Amper* « oselle »). Comme le remarque déjà Aulu-Gelle, 10, 5, 3, la formation rappelle celle de *auārus* à côté de *auēō*; elle n'est pas représentée autrement.

amāta, -ae f. : « uirgō uestālīs ». Cf. Gell. 1, 12, 19, *amata inter capendum a pontifice maximo appellatur, quoniam quae prima capta est hoc fuisse nomen traditum est*. Cf. le nom de la femme de Latinus et mère de Lavinie **Amāta**, le gentile **Amātius** auquel on peut comparer l'étrusque **amōni**.

Certains voient dans **amāta** le participe passé passif de **amō** et dans la formule prononcée par le pontife « *ita te, amata, capio* » une sorte de prise de possession de l'épouse par l'époux ; interprétation qui s'accorde mal avec le sens de **capio** et, du reste, avec l'âge où l'on choisit les vestales (entre six et dix ans, cf. Gell. ad l.). Du reste, **capio** se dit également du choix des prêtres masculins, flamines de Jupiter, pontifes, augures. L'explication d'Aulu-Gelle est la meilleure : *capi autem uirgo propterea dici uidetur, quia pontificis maximi manu prensa ab eo parente, in cuius potestate est, ueluti bello capta abducitur*.

ambactus, -i m. : — *apud Ennium* (A. 605) *lingua gallica seruus appellatur, ... seruus ambactus, i. e. circumactus dicitur*, P. F. 4, 20 ; dans César, B. G. 6, 15, 2, il est également appliqué aux Gaulois. Mot étranger — non pas mot d'emprunt.

Sont à rapprocher **ambascia**, qu'on lit dans la lex Burg. et la lex Sal., cf. M. L. 408 a, **ambactia** et **abantonio**, synonyme de **ancilla**, qu'on lit également lex Sal. cap. VI 5. V. B. W. sous **ambassade**.

Substitut gaulois de i.-e. ***amhi-k'olos** ; v. sous **anculus**.

ambāgēs, -um f. pl. (le singulier n'apparaît qu'à partir d'Ov., à l'ablatif **ambāgēs**) : « sinuosités, détours » et, au sens moral, « circonlocutions, ambages », cf. Plt., Ps. 1255, *quid opus me multas agere ambages*? Doubtard tardif **ambāg**, -inis ; adj. **ambāgiōsus**, Gell. 14, 1, 33.

De **amb** + **āg**, forme à voyelle longue de la racine de **āgō**, sans doute élargissement d'un ancien nom racine ; cf. **contāgēs**, **contāgium** en face de **tangō** avec **ā**. Même forme dans **indāgō**. V. **ambigō** sous **agō**. — Ancien, usuel, mais ignoré de la prose classique. Le sens propre n'est pas attesté avant Virgile. Sans doute ancien terme technique. Non roman.

ambar, -aris n. : ambre gris. Un exemple tardif dans Carm. Epigr. 796. Venu sans doute de l'arabe. Cf. **nectar**.

ambascia : v. **ambactus**.

ambi, **amb**, **am**, **an** : particule attestée seulement comme premier élément de composé. Une trace de son emploi comme préposition est encore dans Charisius, GLK I 231, 11, qui cite *am fines, am segetes* (cf. P. F. 19, 16, *amsegetes dicuntur quorum ager uiam tangit*). Pour le sens, cf. P. F. 4, 22, *am praepositio loquularis significat circum, unde supra seruus ambactus, i. e. circumactus dicitur*. Le sens est plutôt « de chaque côté de » que « autour » (**circum** et gr. **περί**) proprement dit.

Ambi ne figure plus que dans des mots archaïques conservés par les grammairiens et les glossateurs : **ambiazium** (l. **ambazium**?) dans P. F. 24, 11, **ambiazioque circumuents cateruati**, de **ambi** + **azium**, apparenté à **agere** ou à **axis**? ; **ambiagnus** (**ambignus** Fulg.), cf. **agnus** ; et sans doute ap. Varr., L. L. 7, 43, **ancilia ab**

ambecisu (qu'il faut vraisemblablement lire **ambicisu**) ; **ambilustrum** (Servius) ; cf. **Ambiutus**.

Ambidēns semble une création de Festus faite pour expliquer **bidēns** sur le modèle de ἀμφόδοος ; **ambidexter** est une transcription tardive de ἀμφοτεροδότης ; **ambifarius**, -riam (d'après **bifariam**) ne sont attestés qu'à partir d'Apulée ; **ambigenus** dans dans Eugène de Tolède, **ambimanus** dans les gloses. Ces formes se rattachent à **ambō**, et non à **ambi**.

Amb est la forme normale devant voyelle : **ambāctus**, **ambāgēs**, **ambaruāles**, **ambegni**, **ambedō**, **ambiguus**, **ambō**, **ambulō**, **amburbialēs**, **ambustus** ; **am**, **an** s'emploie devant consonne : **ancile** (?), **ancisus**, **anculus**, **ancilla**, **amfariam**, **anquiro**, **amicio**, **amplector**, **amptermini**, **amputō**. Pour **anceps**, v. **ambō**.

Le préverbe latin **amb**, de **amb-ūrō**, **amb-ustus**, etc., est évidemment apparenté à gr. ἀμφι. A côté de ***amhi**, ainsi attesté, le celtique et le germanique ont ***amhi** ; v. irl. **imb**, **imm**, v. h. a. **umbi** « autour ». Le skr. **abhi** est ambigu pour la forme et pour le sens (cf. lat. **ob**) ; le gotique a **bi** « près de » ; le sens de « autour » n'est net et constant que dans les formes comprenant une nasale visible comme gr. ἀμφι et v. h. a. **umbi**. — Le **b** de **ombr**, **amb-olu** « **ambulātō** » est issu de **f**, comme on le voit par osq. **amfret** « **ambiunt** », en face de **ombr**, **amprehtu** « **ambitō** », **ambrētuto** (plur.) ; v. **anfractus** ; toutefois, Vetter, *Hdb.*, p. 11 et 183, explique **amfret** par ***am-feret** et **amprehtu** par ***am-prae-ūtō**. Une forme **am** est dans osq. **amnūd** « **circuitū** ».

ambicus : poisson inconnu (Polem. Silu.). Peut-être gaulois.

ambigō ; **ambiguus**, -a, -um : v. **-agō**.

ambiō, -is, -iul, -itum, -ire : aller autour, faire le tour de ; spécialisé dans la langue politique en parlant de candidats qui briguent une magistrature et font leur cour aux électeurs, cf. Varr., L. L. 5, 28, qui *populum candidatus circum it, ambit*. Cette restriction du sens a contribué à détacher le verbe de **ēō**, dont il est un composé, pour le faire passer à la 4^e conjugaison. Cf. Prisc., GLK II 547, 2, **ambio** ab « **eo** » *compositum solum mutauit paenultimam e in i* ; itaque *in -iō quidem desinentium regulam seruauit in participio et supino, quippe producta paenultima : ambitus ; in nomine autem differenti causa in -eo terminantium regulam seruans corripuit paenultimam : ambitus*. Ov., Tac., Plin. emploient **ambibat**, Plin. a encore **ambibunt** ; mais dès Velleius se répand l'imparfait **ambibam**, et Sénèque, dans *Qd.* 505, a un futur **ambiet**. Mais **ambitus**, **ambitiō** ont gardé l'**i** de **itus**, **itum**.

Ambitus et **ambitiō** se sont différenciés dans l'usage : **ambitus** est surtout employé au sens propre « chemin qui fait le tour de ; pourtour » (cf. Varr., L. L. 5, 22) ; sens resté dans la langue des arpenteurs et géomètres, e. g. CIL V 506, 8 suppl., *locus cum ambitu datus*, cf. Pomp. Dig. 47, 12, 5 ; P. F. 5, 6 ; 15, 20 ; et M. L. 410. Le sens de « brigue » est rare, quoique attesté (ad Herenn. 2, 27, 43). — **Ambitiō**, dans toute la langue classique, n'a d'autre sens que « brigue, ambition ». Le sens propre n'apparaît qu'à basse époque, chez les archaïques, et semble recréé par affectation étymologique.

De même pour **ambitiōsus**, qui signifie presque uniquement « intriguant, ambitieux ».

On trouve en bas latin **ambitor**, -ōris m. ; **ambitiūdō**, -inis f. « évolution » ; et en roman ***ambiātre**, M. L. 409 ; esp. et port. **andar**, etc. ; ***ambiānus**, fr. **andain**, B. W. s. u. ; un composé **ezambiō** dans la langue de l'Eglise. V. les formes osco-ombriennes sous **ambi**.

ambō, -ae, -ō : collectif duel, employé à l'origine pour désigner deux individus ou deux objets envisagés comme un ensemble dont les deux éléments sont conjoints, au contraire de **uterque**, ce qu'indique, inexactement, d'ailleurs, le passage de Charisius, GLK I 65, 26, *ambo... non est dicendum nisi de his qui tempore quid faciunt, ut puta Eteocles et Polynices ambo perierunt, quasi « una »*. *Romulus autem et Africanus non ambo triumphauerunt, sed uterque, quia diuerso tempore*. Le sens est donc « tous les deux, les deux ensemble », e. g. Lex XII Tab. ap. Gell. 17, 2, 10, *cum perorant ambo praesentes*. Mais a été souvent confondu avec **uterque**, e. g. Vg., B. 7, 4, *ambo florentes aetatibus*, *Arcades ambo* (d'après Théoc. 8, 3) ; Ov., F. 6, 287, *utroque nupserunt, ambae peperisse feruntur*.

Ancienne forme de duel, que le latin a rendue commune aux trois genres (**ambō** fém. dans Plt., Cl. 525) ; le nominatif **ambae** peut, comme **duae**, être ancien ; cf. le nominatif-accusatif féminin (et neutre) skr. **ubhē**, v. sl. **obē**. Mais l'influence analogique des autres adjectifs a déterminé la création d'un accusatif masculin **ambōs**, d'un féminin **ambās**, **ambābus** (cf. **duās**, **duābus**). La scansion **ambō** qui apparaît à partir de Valérius Flaccus est due à l'influence de **duō**. A basse époque apparaît même une forme **ambt** (comme **dui**), cf. Nips. Grom., p. 288, 12, *in ambis lapidibus*, et Virg., Gramm. Ep. 6, p. 46, 11. On trouve aussi **ambō** joint à **duō** ; ainsi **ambaeduae** dans le scoliaste d'Aratus, p. 296, 8 ; forme conservée en roman, cf. M. L. 411.

Au premier terme de composés, **ambi** dans **ambidēns**, **ambifariam**, **ambiformiter** (Arn.), **ambiuuium** d'après les formes correspondantes en **bi** ; avec syncope, **anceps**.

Ambō répond à gr. ἀμφω et a aussi un correspondant en tokharien (tokh. B. *ant-āpi* « tous deux »). Le mot se laisse couper en ***ambh-bhō**. Pour le premier terme, v. lat. **amb** dans **amb-igō**, **amb-ulō**, etc. Quant au second terme, **got. bai** « tous les deux », qui est passé à la flexion du pluriel parce que le germanique a perdu les formes nominales du duel, montre que i.-e. ***bhō** désignait par lui-même « tous les deux » ; les dialectes germaniques ont élargi cette forme simple de manières diverses. Le balte et le slave mettent devant le représentant de ***bhō** les formes de la préposition qui répond pour le sens à gr. ἀμφι, lat. **ambi**, d'où lit. **abū**, v. sl. **obā**. L'indo-iranien a un autre renforcement, u-, d'origine obscure, d'où véd. **ubhā**, gāth. **ubā**. — Au premier terme des composés, **ambi** = gr. ἀμφι, comme **bi** = 8(F)u- (v. sous **duo**).

ambrieūs pl. : — *regulae quas transuersae asseribus et tegulis interponuntur*, P. F. 15, 16 ; lattes transversales introduites entre les chevrons et les tuiles d'une toiture. Technique.

Rappelle **imbrez**, **imbricēs**, dont il pourrait être, comme le suggère M. Niedermann, un doublet dialectal : **ambrieūs** en face de **imbricēs** rappelle osq. **ana-**

friss = lat. **imbribus** (v., toutefois, **imber**). Pour le **b** en face de l'/f, cf. **rōbus** en face de **rūfus**.

ambrōnēs, -um : — *fuertur gens quaedam Gallica, qui subita inundatione maris cum amississent sedes suas, rapinis et praedationibus se suosque alere coeperunt... Ex quo tractum est ut turpis uitae homines ambrones dicerentur*, P. F. 15, 29 ; cf. Thes. Gloss. emend. s. u. Sans exemple dans les textes.

ambūbāia, -ae f. : joueuse de flûte syrienne, par suite « femme de rien, prostituée » ; cf. Porphyryon ad Hor. Sat. 1, 2, 1.

Le mot est originaire de Syrie, comme les femmes qu'il désigne : syr. **abbūb** « flûte », **abbūbaj** « joueur de flûte ». Non attesté avant l'époque impériale. Pour l'm de **amb**, cf. **sambūcus** et **sābūcus sambatus** et **sab-batus**.

ambūbāia (-e)ia, -ae f. : chicorée sauvage (Cels., Plin.). Autre nom de l'**intubus** (**intuba**). Ainsi appelée sans doute par mauvais jeu de mots : **intubus intubus** rapproché de **tibia**, **tuba** et par là de **ambūbāia**. V. André, s. u.

ambulō, -ās, -āui, -ātum, -āre : composé ayant pour premier terme le préverbe **amb**, et glosé, correctement au point de vue étymologique, περιπατῶ ou *circumēō*. Le sens premier était « aller autour, faire un tour », d'où « se promener », encore fréquemment attesté depuis Plaute, cf. Thes. I 1872, 59 sqq. Dans la langue familière, à laquelle le verbe appartient spécialement (malgré l'emploi assez fréquent qu'en fait Cic., cf. Thes. I, 1870, 76 ; la poésie épique l'évite absolument peut-être en raison du crétisme qu'il forme le plus souvent), s'emploie comme synonyme de **ēō**, **gradior**, **uadō** avec le sens de « marcher (au pas) », « cheminer », « aller », et s'oppose à **stō**, **sedēō**, **currō**, cf. Gell. 16, 18, 14. Usité dans la langue juridique (cf. la formule in *ius ambula*), militaire et médicale (Thes. I 1874, 21 sqq.). Se dit quelquefois d'objets inanimés, cf. Cat., Agr. 1, 3, *mare aut amnis, qua naues ambulant*. Fréquent à basse époque, notamment dans la langue de l'Eglise (Itala, Vulg.), au sens physique et moral : a. in « marcher dans la voie de », a. in *deo*. — Bien représenté dans les langues romanes, où il a, avec **uadō**, suppléé **ire**. M. L. 412 ; B. W. sous **aller**.

Dérivés et composés : **ambulus**, conservé comme second terme de composé dans **fūn-ambulus** ; **ambulatio** : promenade (abstrait et concret) ; **ambulatiuncula** (Cic.) ; **ambulātor**, -trix, -trius (M. L. 413), -tūra f. « amble » (Vég., Chir.), -tus (Arn.), -tius (n. pl. *tiui*) ; **ambulātorum**, **ambulābilis** (Boèce, trad. sans doute βαδιστικός), -tilis (Vitr., S⁸ Aug.) ; **ab**, **ad**, **de**, **ex**, **in**, **ob**, **per**, **red-ambulō** rarement attestés, et leurs dérivés (**deambulātorum**, etc., tardifs).

amb-ulāre est un verbe duratif en -ā- précédé de préverbe, comme **ē-ducāre**, **oc-cupāre**. L'ombrien a une forme verbale sans le suffixe -ā- dans **amb-olu** « **ambulātō** » (T. E. VI b. 52, sens contesté par Vetter, *Hdb.*, p. 261) et le latin a **alacer** (v. ce mot). La forme radicale ***el-** apparaît en second terme de composé : **ex-ul**. Hors de l'italique une racine ***el-** « aller » est attestée en celtique (m. gall. *el* « qu'il aille », etc. ; cf. Pedersen, *Vergl. Gr.* II 353). On a, en outre, rapproché gr. ἐλάομαι, *letle aludi*

« errer », dont les sens sont trop différents, et, mieux, le groupe de gr. ἐλάων, ἐλάσαι, avec les formes élargies hom. ἤλαον, ion.-att. ἤλαον (thèmes *el-u-, *el-u-dhe-, *el-dhe-), peut-être arm. *eli* « je suis monté, je suis sorti ».

amburbium, -bāle : v. urbs.†

amellus, -ī (*amella*), -ae f. : amelle, μελίφυλλον. Attesté depuis Virgile. Étymologie populaire dans Serv., G. 4, 278, *Mella fluvius Galliae est, iuxta quem haec herba plurima nascitur, unde et amella dicitur*. Gaulois?

amentum : *alumen scissum* (Theod. Prisc.). Sans explication.†

ames, -ītis m. : perche ; perche à oiseleur ; manche d'outil, levier. Le pluriel *amitēs* désigne les brancards ou les bâtons d'une chaise à porteur, les traverses horizontales d'une barrière à claire-voie, etc. Cf. Rich. s. u. — Attesté depuis Horace. Technique. M. L. 419. A chance d'être emprunté, comme beaucoup de termes techniques en -es, -ītis : cf. *termes*.

amfractus : v. *anfractus*.

amicinum : *utris pediculum ex quo uinum defunditur*, P. F. 14, 8, et Gloss.

amicio, -īs, *amicui* (*amixt*), **amicetum**, **amicetre** : jeter un vêtement autour de soi (cf. la glose *amicio* : περιβάλλω ἑμαυτόν, et, pour le sens, cf. aussi ἀμικχέω et l'emprunt tardif *amphibalum*). — Ancien, usuel.

Le rapport étymologique avec *iacio* est encore senti dans Varron, L. 5, 131, *amicui dictum quod amietum, i. e. circumiectum* (cf. P. F. 26, 4, *amiculum... a circumiectu dictum*); et le même Varron écrit *primum indutui, tum amictui quae sunt tangam*, distinguant le « fait de jeter autour de soi un manteau », *amicetus*, du « fait d'enfiler un vêtement », *indutius*. *Amictus* a désigné ensuite le vêtement lui-même, comme *amiculum*, -ī n. Toutefois, par suite de la spécialisation de sens, le rapport avec *iacere* s'est généralement effacé et *amicio* est passé à la 4^e conjugaison, comme les autres verbes en -io dont le suffixe est précédé de deux brèves, cf. *parere*/*reperire* (*amicirier*, Plt., Cas. 723; *amicibor*, Pe. 307). On voit même apparaître tardivement un parfait *amicii* et un participe *amicitus*. Autres dérivés : *amicetorius*; *amicimen* (Apul.); *amicior*, -āris (tardif). Cf. aussi, sans doute, *redimiculum* et *redimio*.

De *amb-* et *iacio*, mais avec un traitement singulier.

amicus : v. *amō*.

amidula, -ae f. : amande, amandier. Emprunt populaire et latinisé au gr. ἀμυγδαλή que la langue écrite se contente de transcrire : *amygdala*, -dalum. Outre *amidula*, condamné par l'App. Probi, on trouve aussi *amandola*, -dula, d'après *amandus*, plutôt que d'après *mandere*. Le mot apparaît diversement déformé dans les langues romanes ; v. M. L. 436, et B. W. sous *amande*. Passé en germ. : v. h. a. *mandala* « Mandel ».

amilum (*amylum*), -ī n. (sur la forme v. Meyer-Lübke, *Litbl. f. germ. u. rom. Philol.*, 1917, 241 sqq.) : amidon ; M. L. 437, B. W. s. u. ; germ. v. h. a. *amal*, etc.

Emprunt au gr. ἄμυλον, d'abord attesté sous la forme *amilum*, puis *amylum*, *amulum* et aussi *amolium*, par faux rapprochement avec *mola*, cf. Thes. s. u. De là le

dénominatef (tardif) *amylō*, -ās (et *amolō*). Cf. *molucrum* et *μολακρον*.

amiō : v. *hamio*!

amita, -ae f. : sœur du père, tante paternelle. Ancien, bien que non attesté avant Cic., Clu. 39. M. L. 424 ; B. W. s. u. ; irl. *amait*? De là : *amita magna* « grand-tante », M. L. 424 a, *maior, maxima*; *abamita* (cf. *abauus*) ; *amitinus* : cousin germain.

Amita est à rapprocher de *amma*, comme *auunculus* de *auus*. La tante du côté maternel se dit *matertera*, mais la distinction n'a pas été maintenue dans les langues romanes, où ne sont gardées que les formes familières et tendres : *amita*, *au(u)nculus*.

Ces formes de noms familiaux et enfantins se présentent avec consonne intérieure simple ou géminée ; v. sous *anus*. Le type est comparable à celui de lit. *anytā* « belle-mère », en face de lat. *anus* ; mais, à la différence du lituanien, le latin a une voyelle intérieure brève. V. *amma*.

amma, -ae f. : oiseau de nuit. V. le suivant.

amma, -ae f. : maman. Mot du langage enfantin, non attesté directement (tandis que *mamma* existe dans les textes), mais dont l'existence est supposée par le témoignage des langues romanes, cf. M. L. 425, et par la glose d'Isidore, Or. 12, 7, 42, *haec aus (strix) uulgo amma* (cf. *amma*, *uis nocturna*, Lib. Gloss. et Thes. Gloss. emend. s. u.) *dicunt ab amando paruulus, unde et lac praebere fertur nascentibus*. Cf. les noms propres *Amma*, *Ammius*, *Ammia*, *Ammiānus*, osq. *Ammai* « *Māiri* », nom d'une divinité, etc. Mais *amma*, dans Palladius, Hist. monac. 1, 21, p. 3006, n'est que la transcription du gr. ἀμμάς « mère (spirituelle) ». Même géminée expressive que dans *anna* (?), *atta*, *pappa*. De *amma* dérivent *amila* (comme de *atta*, *ataus*, de *auus*, *au(u)nculus*) et peut-être *amāre*.

Cf. v. isl. *amma* « grand'mère », v. h. a. *amma* « maman (qui nourrit) ». Ces mots populaires, expressifs, constamment refaits, ont des formes variées ; cf. gr. ἄμμα et τέμμα, *τάμα*, *sous atta*, etc. Il y a lieu d'en considérer le type plus que de tenter de restituer des prototypes. Cf. *mamma* et *amita*.

amentum, (*āmentum*), -ī n. : courroie de javelot, lacet de soulier. *Amentia quibus ut mitti possint uinciuntur iacula, suis soleaurum lora*; ex Graeco, quod est ἄμματα, sic appellata, uel qui apiantes ea ad mentum trahant, P. F. 11, 3.

Les manuscrits anciens ont la graphie *amentum* (MPR de Vg., Ae. 9, 665 ; a de Cés., BG 5, 48, 5, tandis que la famille β a *amentum*) ; les formes romanes remontent à *amentum*, *amentāre* ; cf. M. L. 417.

Dérivés : *amentātus* (Cic.), d'où *amentō*, -ās (époque impériale) ; *amentātiō* (Tert.).

Sans doute de **ap-men-tum*, cf. *apiō* ; non de **ag-men-tum*.

amnis, -īs m. ; fém. à l'époque archaïque. Le masculin est dû peut-être à l'influence de *fluvius* (sur la répartition des formes d'ablatif en -ī et en -e, v. Thes. I 1942, 57 sqq.) : fleuve, cours d'eau (souvent personnifié et divinisé ; cf. Thes. s. u. 1948, 11 sqq.). Mot surtout poétique et du style noble, cf. Thes. I 1943, 5 sqq., usité

aux époques archaïque et classique et dans la latinité d'argent, mais qui disparaît ensuite à peu près totalement de la littérature. César l'ignore, alors qu'il emploie *flūmen* plus de 200 fois ; Cornélius Népos également ; de même Suétone ; Salluste n'en a qu'un exemple (contre vingt-deux de *flūmen*). Tite-Live est le seul des historiens qui en use souvent, en raison du caractère poétique de son style. Même rareté des dérivés et composés : *amnālis*, CIL XIV 364, d'après *fluuidālis* ; *amniculus* (d. l. de T.-L.) ; *amnicus* (non attesté avant Pline) ; *amnicola*, *amnicigenus*, composés poétiques de la langue impériale ; *amnis* (*urbs*) dans P. F. 16, 5. V. en dernier lieu, K. Van der Heyde, *Mnemos.* 60, 146 sqq.

Cf. les noms de ville *Interamna* (d'un adjectif **interamnus*), *Antennae*, dont Varr., L. L. 5, 28, a bien vu l'étymologie ; le cognomen *Interminia*.

Mot litualo-celtique ; cf. le substantif féminin irl. *abann*, gall. *afon* « rivière » et le nom de rivière, v. brittonique *Abona* (l'irl. *abhain* semble emprunté au latin). Le rapprochement avec le nom, du genre animé, de l'« eau » en indo-iranien, āp- (skr. *apāh*, etc.) est probable, mais non sûr. Le mot balteique correspondant, v. pruss. *ape*, lit. *ūpė*, signifie « cours d'eau » ; cf. arm. *get* « fleuve », de la famille du sl. *voda* « eau », etc. L'opposition entre le p indo-iranien et balteique et le b italo-celtique a beaucoup d'analogues et s'expliquerait aisément à la fin d'un thème de type athématique. Pour l'-i-, cf. le rôle de -i dans *canis*, *iuuenis*, etc., et *apis*, *unguis*, etc. V. *aqua*.

amō, -ās, -āui, -ātum, -āre : aimer. Terme général, qui s'emploie dans toutes les acceptions du verbe, transitif et absolu : « faire l'amour », e. g. Sall., Ca. 11, 6, *ibi primum insuevit exercitui populi Romani amare, potare* ; « être amoureux », « avoir une maîtresse » (d'où *amāns*, *amātor*), cf. Tér., An. 185, *meum gnatum rumor est amare* ; puis, d'une manière générale, « aimer », d'amour comme d'amitié, « aimer à » (avec un infinitif), comme grec *φιλέω* (cf. Quint. IX 3, 17). Se dit des dieux (cf. la formule courante *ita me di ament*), des personnes et des choses ; usité aussi dans les formules de politesse, *amō tē*, *amābō*, où le sens est très affaibli. Traduit *φιλέω* comme *épāw* ; différencié de *diligere*, cf. Non. 421, 28, *amare uim habet maiorem ; diligere est leuius amare*, et Cic. ad Brut. 1, 1, *Clodius ualde me diligit, uel ut euphoticores dicam, ualde me amat* ; Isid., Diff. 1, 17, *amate nobis naturaliter insitum, diligere uero electione*. Mot expressif, et affectif, particulièrement usité dans la langue familière et parlée, qui l'emploie, entre autres, comme synonyme de verbes de sens plus abstrait *laudō*, *probō*, *grātus sum*, cf. J. B. Hofmann, *Lat. Umgangsspr.* p. 141. Usité de tout temps, panroman, sauf roumain. M. L. 399 ; B. W. s. u.

Dérivés et composés : *amor* m. « amitié » et « amour », traduit *ἔπος* et *φίλος*. Nom de genre animé (cf. *sopor*) ; personnifié et divinisé, correspond à gr. Ἔρως ; le pluriel *amōres* a le sens abstrait et concret : *amores et deliciae tuae*, Cic., Diu. 1, 36. M. L. 427 ; B. W. sous *amour*. Dérivés et composés : *amōrābundus* (Laber. ap. Gell. 11, 15, 1) ; *amōrātus*, CIL VI 10185 ; *amōrifer*, *amōrificus*, tardifs et rares.

amicus adj. (arch. *ameicus*, cf. Thes. I 1902, 36) et *amecus* d'après P. F. 14, 13 : *ab antiquis amicus ameci et amecae per E litteram efferebantur* : ami (de) ; subst.

amicus, *amica*, ce dernier, dans la langue érotique, avec le sens de « maîtresse, amante » ; M. L. 422 ; *amicitia* : amitié (et non amour, sens réservé à *amor*), remplacé dans les langues romanes par **amicitās*, M. L. 421 ; *amicitās*, tardif, sans doute fait sur *φίλος*, *φίλικός* ; *amicitābilis*, tardif et rare ; *amiculus*, -a, diminutifs familiers attestés depuis Cicéron ; *amicārius*, -cōsus (Diom., GLK I 326, 17).

A *amicus* s'oppose *inimicus*, -a, -um « ennemi » (d'abord « ennemi privé », cf. *hostis*), M. L. 4435, qui a aussi des dérivés, *inimicitia*, etc.

A *amō* se rattachent : *amāsius* (Plt.), dont l's semble dénoncer le caractère dialectal ; *amāsio* (tardif) ; *amāsiunculus* (Pétr.) ; *amātor* (classique, attesté depuis Plaute, qui l'emploie seulement au sens de « amant, galant », tandis que Cic. l'emploie en bonne part), M. L. 407 ; *amātrix* f., M. L. 408 ; *amātiō* (Plt.) ; *amātorius* = *ἐρωτικός*, d'où *amātorium* n. = *φύλακρον*. *Amātor* suivi d'un génitif a servi à traduire des composés grecs en *φίλο-* : a. *ciuitātis* = *φιλοπολίτης* ; a. *fratrum* = *φιλάδελφος* ; a. *pecūniae*, *uerborum* = *φιλάρχυρος*, *φιλολόγος* ; *amāscō*, -is (rare, Naevius, Gramm.), *amāturio*, -ire (Gramm.) ; *adamō*, -ās : « s'prendre de », non attesté avant Cicéron, usité le plus souvent au perfectum ; a surtout la valeur inchoative, a dû se substituer à un ancien **adamāscō* ; cf. Thes. s. u. Dérivés tardifs et rares : *adamātor*, -tōrius.

deamō : uehementius amō ; cf. *dēperō*. Mot de la langue comique et familière.

redamō, -ās : création de Cic., Lael. 49 (cf. Laurand, ad loc.), pour traduire ἀντιφιλῶ.

Cf. la glose d'Hesychius : ἀμᾶνεν τὸ φιλεῖν καὶ Φρύγες τὸν φίλον ἑδᾶμεν καλοῦσιν, glose confirmée par d'autres témoignages. Or ad- est un préverbe connu du phrygien. L'étrusque *amino* « Amor » (divinité), rapproché par Kretschmer, est, de toute façon, lointain. On peut se demander aussi si *amāre*, qui a la forme d'un dénominatef, ne serait pas un mot populaire expressif à rapprocher de *amita*, *amma* ; cf. *cacāre* en face de gr. *κακάζω*.

Le marr. *amatenis* « amāuerunt », Vetter, *Hdb.*, n° 218, est obscur.

amoenus, -a, -um : aimable, agréable. Se dit surtout des choses et des lieux, comme le gr. *ἐπαφός*. Mais *amoenitās* a un sens plus large que l'adjectif et se dit également des personnes. — Ancien (Enn., Plt.), classique. Nom roman ; irl. *aimind*. Dénominatef tardif *amoenō* ; composé *amoenifer* (Ven. Fort.).

Rapproché de *amāre* par les anciens : *amoena loca... quod solum amorem praestent et ad se amanda alliciant*, Varr. ap. Isid., Or. 14, 8, 33 ; cf. P. F. 2, 19. Mais la dérivation est obscure. Zimmermann, K. Z. 44, 368 sqq., 47, 174, suppose l'adjectif dérivé d'un mot enfantin **amoi* (thème en -oi) et compare *Mamo(i)*, *Mamoena*, CIL X 5532, *Mammona*, X, 4213, gr. *Μαμάω* (?).

Le rapprochement de *moenus*, *mānus* (cf. Verrius Flaccus ap. Isid., Or. 14, 8, 33) n'est qu'un mauvais jeu de mots (cf. Plt., Tru. Prol. 2). Mais la diptongue *oe*, au lieu d'aboutir à *ū*, s'est maintenue devant *n* comme dans *poena*, *Poenus*, *moenia*. Cf. *lagōna*.

amolocia (*ama-*), -ae f. : synonyme de *chamaemelon*, sorte de camomille, campanien d'après le Ps. Ap. 23,

11 sqq. : *Itali benevolentem, ... Campani amolucia, Tusci abiana, Daci amolusta (ama-)*. — Passé avec diverses déformations dans quelques dialectes romans, cf. M. L. 395 et 396. La forme latine est elle-même mal fixée. La finale de *amolusta* fait penser aux mots en *-esta, -ista, -usta*, du type *genesta*, etc.

ampendicēs : v. *pendeō*.

amphora, *-ae* f. : amphore. Emprunt ancien (déjà dans Caton et Naevius) et latinisé au grec m. *ἀμφορεύς* avec un changement de déclinaison qui a amené un changement de genre, comme dans beaucoup d'emprunts populaires, cf. *glaucoma*. *Amphora* doit être fait sur une forme d'accusatif contracté, toutefois la seule forme attestée est *ἀμφορέα*; cf. Debrunner, IF 46, 1928, p. 91. L'origine étrangère a toujours été sentie; ainsi Cael. Aurel., Chron. 2, 2, 23, *testea uascula, quas Graeci amphoras uocant, siue uitrea*.

Dérivés tardifs : *amphorarius*, *amphorula*.

Une trace d'une prononciation ancienne *ampora* est conservée dans l'appendix Probi : *ampora*, non *ampora*. Il semble que — dans la mesure où elle avait le mot — la langue populaire ait gardé la forme sans aspirée (cf. *purpura*) qui est la seule attestée pour le diminutif :

ampulla, *-ae* (qui n'a pas suivi le sort de *amphora*, parce que le lien des deux mots n'était plus senti à l'époque classique) « petit vase de terre ou de cuir; ampoule de verre »; puis, comme gr. *ἀμφορεύς* et à son imitation, « mots sonores; style ampoulé »; d'où *ampullari* (Hor., Ep. 1, 3, 14) : *ἀμφορεύς*, cf. Recueil Edm. Pottier, p. 318; *ampullarius* : *ἀμφορεύς*; *ampullaceus* « en forme d'amphore (*ampullacium*, etc.); *ampullula*.

M. L. 431; B. W. sous *ampoule*. Tandis que *ampulla* a survécu sans la langue parlée, *amphora* n'a pas persisté, mais est demeuré en germ. : v. h. a. *ambar*, etc.

ampla, *-ae* f. : poignée (d'un bouclier), anse (d'un vase) = gr. *λαβή, λαβής*; puis, métaphoriquement (comme *ansa*), occasion (rare, peut-être dans Cic., Verr. 3, 60). En dehors de cet exemple douteux, ne se trouve que dans Ammien, Rufin et Servius. M. L. 429.

Les rapprochements proposés pour expliquer ce mot technique sont tous incertains.

amplector (-plexor) : v. *plectō*.

amplus, *-a, -um* : large, ample, vaste, puis « grand, abondant, nombreux »; souvent avec idée d'éloge ou de respect, d'où *uir amplissimus*, etc. — Ancien (Liv. Andr.). Panroman, sauf roumain. M. L. 430.

De l'adverbe *amplē* (*ampliter*), le comparatif *amplius* a été employé dans la langue juridique pour réclamer un supplément d'enquête; de là le double sens de *ampliare* « augmenter, agrandir » et, dans la langue du droit, « ajourner »; *ampliatō*; *examplico*. *Amplius*, dans la langue commune, a le sens de *ultra, praeterea*, ou simplement *plūs*. Conservé peut-être dans le v. fr. *ampliois*. Dim. : *ampliusculus* (arch.).

Ampliatō, *-inis* f. (sens physique et moral).

Amplare, qui est dans Pacuvius, a été remplacé par une forme plus pleine dérivée de l'adjectif composé *amplificus, amplificare*; de là *amplificatio* qui dans la langue de la rhétorique traduit *ἀξίωσις*; *exemplificō*.

Aucun rapprochement net.

Ampsarcti — *ma*.

amptermi : v. *ambi* et *pertermine, terminus*.

amptuō, *-ās, -āre* (antr-, andr-; sur la forme, v. Marx, Lucilius 320) : sans doute ancien terme de rituel, conservé par Festus, dont les manuscrits hésitent entre *amptuare, antruare, andruare, antroare*; ainsi, 334, 19, *redantruare dicitur in Saliorum exultationibus* : « cum praesul amptuauit », quod est motus edidit, ei referuntur idem motus, Lucilius (330), Pacuvius (104); P. F. 9, 1, *andruare i. e. recurrere a Graeco uerbo ἀνδροαμειν uenit; hinc et druā uocata est*; id. 9, 3, *antroare grauitas* (l. *gratus*?) *referre. Truant mouentur. Truam quoque uocant quo permouent coquentes* etc.

De *am(b)-truō*? La graphie *andruare* est peut-être influencée par l'étymologie grecque, à laquelle songe Festus.

ampulla : v. *amphora*.

amputō : v. *putō*.

amulētum (*amo-*), *-i* n. : = *φωλακτήριον*; amulette, talisman. Attesté depuis Varron. L'origine du mot étant inconnue, la forme ancienne n'en peut être précisée. La graphie *amuletum* (*amolium* dans le cod. Bob. de Charisius, GLK I 105, 9) est peut-être due à un rapprochement avec *mollis* (cf. Varr. ap. Charis., GLK I 105, 9) ou avec *amōliri*, cf. la glose *amolimentum*... *φωλακτήριον*, CGL II 473, 49. V. R. Wünsch, Glotta 2, 219-250.

amulus, *-i* m. : amble (ombre) chevalier (Polem. Silu.). M. L. 432. Sans doute gaulois, cf. Jud. Arch. Rom. 6, 201.

amurea (*amurga*), *-ae* f. : eau provenant de la pression de l'olive. Emprunt probable au gr. *ἀμύργη*, attesté depuis Caton. L'affirmation d'Isidore. Or. 17, 7, 69, que le mot grec vient du mot latin est invraisemblable, étant donné l'emprunt de *oleum, oliuom, olia*. D'après Servius, Georg. 1, 194, la prononciation est *amurga*; les langues romanes attestent à la fois *amurea* et *amurga*, cf. M. L. 433; l'irl. a *amar*; cf. aussi le dérivé **amurcula* 435. Le c. de *amurea* peut s'expliquer par un intermédiaire étrusque.

Dérivé : *amurcarius*, *-a, -um* : et *examurgō, -ās* : écu-mer (rare et tardif).

amussis, *-is* f. : niveau, règle ou équerre de charpentier; outil de fer pour polir les pierres; cf. Varr., Quaes. Plaut. lib. II cité par Non. 9, 3. Ancien, technique. De là : *amussium* (Vitr.); *adamussim* (formé comme *admodum*), cf. gr. *κατὰ στάθμην*, d'où l'on a tiré *amussim*; *examussim* glosé par P. F. 70, 21, *regulariter*; *amussis enim regula fabrorum est uel, ut alii uolunt, ferramentum quo in poliando utuntur*. Dans *examussim*, *ex* sert sans doute à renforcer *amussim*, considéré comme un adverbe en *-im*; cf. *fatim* tiré de *ad fatim* et *emussuata* employé par Plaute, Mil. 632, et que P. F. 67, 1, glose *ad amussim facta*. Formes archaïques, qui ont disparu du latin classique. Sans étymologie connue.

amylum : v. *amylum*.

***an** : préverbe que l'on a voulu retrouver en latin (cf. *anhēō*), mais dont l'existence est des plus douteuses; les formes où il semble figurer s'expliquent par *am(b)-, am-*, ou par *ante* (avec haplogie dans *anestāri*).

an, anne : particule interrogative, marquant un doute

assez fort ou une restriction « est-ce que peut-être, est-ce que vraiment? ou bien est-ce que »; d'où l'emploi avec des formules de politesse comme *obsecrō, amabō, quaesō*; dans des interrogations d'allure rhétorique, *existimas, an credis, an tibi uidetur, an ignoras, an non putas, an non uides*, et, à l'époque impériale, *an forte, an fortasse, an forsitan*, qui supposent une réponse négative. *Anne*, rare (Tér., Haut. 999), s'emploie surtout dans les interrogations doubles, devant voyelle, ou après un *an*, ou pour des raisons de rythme ou d'harmonie.

Le sens dubitatif de *an* en justifie l'emploi dans les interrogations doubles ou triples : *iuben an non iubes?*, Plt., Cap. 846; *est an non est?*, Tér., Eun. 546; *pulcesne an cimices an pedes?*, Liv. Andr., Com. 4, 1, dont les seconds termes sont présentés comme moins sûrs que le premier; et dans l'interrogation indirecte après les mots impliquant le doute ou l'ignorance : *dubiō, ambigitur, quaerō, quaestio est, nil refert, nesciō, haud sciō, fors an, forsitan*, cf. Thes. II 7, 65 sqq., ou dans le second membre de l'interrogation double : *nunc mi incertum est abeam an maneam, an adeam, an fugiam*, Plt., Au. 729. Une construction comme celle de Tertullien, adu. Iud. 6, *quaerendū an iam uenerit an necne*, est incorrecte.

L'emploi des particules gr. *ion-att. ἐν* et même *got. an* est autre. On s'est demandé si lat. *an* ne serait pas une forme brève de *anne*, qui peut s'analyser en **at-ne* (cf. at.). Mais cette hypothèse se heurte au fait que *an* est toujours scandé bref, cf. Lindsay, *Early latin verse*, p. 123, § 13. *Anne* est sans doute à *an* comme *nōne* à *nōn*. Ceci posé, il reste possible que, dans les trois langues, les emplois s'expliquent par des développements différents d'une même particule **an* servant à affirmer : c'est ce qu'admet M. Musić, *Rad de l'Académie de Zagreb*, 27 (1929), p. 194 sqq.

anaphus : *uas uinarium quod rustici uocant hanapum... rectius autem scribitur anaphus*. *Graeci enim dicunt illud anaphos et ymnoforos* (= *οἰνοφόρος*), CGL V 583, 8. Latinisation pédante d'un mot germanique, M. L. 4153.

anas, -atis (*-itis*; gén. pl. *-tum* et *-itum*) f. : canard. Attesté de tout temps. La langue hésite entre *anas, -itis* avec apophonie (Plaute, Cic.) et *anas, -atis* (Varr. et les écrivains postérieurs); cf. le cas de *alacer*. La différence se retrouve dans les dérivés : *anaticula* et *aniticula*. On trouve aussi *anatina*, *-ae* (Pétr. 56, 3; certains, toutefois, lisent *anetina*, v. commentaire de Perrochat, ad l.), *anaticus, -a, -um* (Greg. Tur.), *anatiarius* (Inscr.) : marchand de canards. Panroman, sauf roumain. Les formes romanes remontent à *anas, -atis, anaticula*; et à **anitra*, M. L. 439-440; B. W. sous *cane*; *anatem* a fourni peut-être le bas-all. *ante*.

Cf. v. isl. *and* et v. h. a. *anut*, lit. *antis*, v. russe *utov* et serbe *ūva* (supposant **oty*), donc **anet* « canard ». Au même sens, le grec a béot. *vāssa*, ion. *vāssa*, att. *vāssa*, donc **vāssa*. L'a de véd. *ātīh*, qui désigne un « oiseau aquatique », est ambigu; on peut y voir **nō*, c'est-à-dire **nō*, et rapprocher le mot sanskrit des précédents. Cf. *nō, nāre*?

anaxant : v. *aiō*.

anaeasa, -ōrum n. pl. : — *dicta sunt ab antiquis uasa, quae caelata appellamus, quod circumcaedendo talia fiunt*,

P. F. 18, 19. Cf. *ancile, ancisus*. Toutefois, la forme ne présente pas l'apophonie, et on peut se demander si l'on n'a pas affaire à un mot dialectal avec *an* (= *in*) + *caesa* = *incisa*, qui convient peut être mieux au sens que *circumcisa*.

acentus, -ūs : v. *accentus* sous *canō*.

anceps, -cipitis adj. (forme ancienne *ancipes*) : v. *ambō* et *caput*.

ancelle, *-is* n. (gén. *anciliorum*, Hor., Od. 3, 5, 10; *-ium*, Tac., H. 4, 89) : bouclier ovale, échancré des deux côtés dans le milieu (tombé du ciel sous le règne de Numa Pompilius; sur la légende, v. P. F. 117, 13; Ov., F. 3, 259-398). Vieux mot conservé seulement par la tradition.

L'étymologie ancienne dérive le mot de **am(b) + un* adjectif dérivé de *caedō* (en composition *-cidō*), cf. *scutum breue quod ideo sic est appellatum quod ex utroque latere arce recisum ut summum infimumque eius latus medio pateret*, P. F. 1. L'hypothèse est plausible. Le suffixe serait **-sli*. Cf. *ancisus* employé par Lucr. 3, 660; *ancisō* dans Isid., Or. 18, 12, 3; et *incilis, incile*. Toutefois, ce bouclier est représenté à Cnosso, à Mycènes, et il peut s'agir d'un mot emprunté. Cf. G. Dumézil, *Jupiter, Mars, Quirinus*, p. 234 sqq.

ancilla : v. *anculus*.

***anclābris**, *-ō* : — *mensa ministeriis aptata diuinis. Vasa quoque in ea (aenea?) quibus sacerdotēs utuntur, anclabria appellantur*, P. F. 10, 18; *anclabris (mensa) ea qua in sacrificiis dis anclatur, quod est hauritur ministeratque*, id. 67, 28. Cf. encore CGL II, 567, 5; *anclator* (anciator codd.) *minister fidelis et occulta sciens*.

Terme de rituel, non attesté dans les textes, sans doute dérivé de *anclō*, plutôt que de *anclūd* (cf. *anculus*).

anclō, -ās, -āre (*anclor* d'après Pris., GLK II, 391, 1) : puiser, vider. Archaïque (Livius Andr., frg. 36, où *anclabatur* traduit *ἡρῶσσο*) et rare. Composé : *exanclō, exanclō* (sur *exanclō*, v. Plt., St. 273, et Sergius, ad loc.), que Quintilien, 1, 6, 40, range parmi les mots « *ab ultimis et iam obliteratis repetita temporibus* ».

Comme l'ont vu les Latins, le mot est emprunté au gr. *ἀνκλῆν*, v. P. F. 10, 16, cf. *opsōnō, -ās* en face de *ὀψωνῶ*. Il faut sans doute y rapporter *anclābris* et *anclūd*, dont l'explication par *anculus* doit reposer sur une étymologie populaire; cf. la glose *anclōr, ὀνηρτής*.

ancōra, -ae f. (graphie fréquente *anchora*, Serv., Ae. 1, 689, *hoc nomen cum in Graeco unde originem ducit aspirationem non habeat, in Latino aspiratur* [cf. *lachruma*]) : ancre. Emprunt ancien au gr. *ἄγκυρα*; noter, toutefois, la correspondance *ō = ā*, qui se trouve maintenir l'accent sur l'antépénultième, mais qui, comme le laisse supposer l'aspirée, s'expliquerait par un intermédiaire étrusque, de même que pour *aplustria*. Cf. Deecke-Müller, *Die Etrusker*, 2^e éd., p. 284. Panroman, sauf roumain. M. L. 483 b, et germ. : ags. *oncor*, v. isl. *akkeri*, v. h. a. *anchar*, etc.; flnn. *ankkuri*; et celt. : irl. *ancoire, ingor*; gall. *angor*.

Dérivés : *ancorālis* : d'ancre; d'où *ancorāle*, n. « câble de l'ancre »; *ancorārius*; *ancorātus*.

ancorago, -inis f. : poisson du Rhin, saumon? (Cas-

siod.) ; autres formes : *ancora(u)s*, Polem. Silv. ; *ancora* en latin médiéval. Mot tardif, non latin, peut-être celtique. M. L. 445.

ancra (*antra*), -ae m. : *antras* : conuales, uel arborum interualla. P. F. 10, 22. Attesté épigraphiquement, cf. Fraccaro, *Iscr. de via Valeria*, Athen. 29, 94 sqq. Autres graphies : *angra*, *ancra*, *ancra*. f.

anculus, -i m., **ancilla**, -ae f. : serviteur, servante. Dénominalif : *anculō*, -ās : servir. Cf. P. F. 18, 15, *ancillae*... *ideo sic appellantur quod antiqui ancularē dīcōbant pro ministrare, ex quo dī quoque ac deae feruntur colī, quibus nomina sunt Anculi et Anculae*. Toutefois, *anculō* est peut-être un doublet de *anculō* (cf. *periculum*, *periculum*), rattaché faussement par les grammairiens à *anculus*.

Anculus (et les dérivés *ancula*, *anculō*) ne sont pas attestés dans la littérature, peut-être parce que *anculus* était spécialisé dans un sens liturgique (Duvau, BSL 39, vii), et *anculus* a été remplacé par *famulus* et *seruus*. Le diminutif d'affection *ancilla*, bâti sur *anculus*, analysé *anc-ulus*, est, au contraire, usuel et a passé dans les langues romanes (M. L. 443) ; il sort de féminin à *seruus*, comme en gr. *παῖδες* et *δοῦλοι* (Wackernagel, Gl. 2, 1909, p. 7). — On dit *serui*, *ancillae* et non *anculi*, *ancillae* (ou *anculae*) ou *serui*, *seruae*. *Serua*, dans Plaute, est le plus souvent adjectif et s'oppose à *libera* (Ru. 217-218, 1106) ou à *ingenua*, Mi. 961. Il désigne la condition juridique où vit l'*ancilla*.

De *ancilla* : *ancillula* ; *ancillāris* ; *ancillor*, -āris ; *ancillātus*, -ās ; *ancillāriolus* (qui courtise les servantes) (Sén., Mart.).

Anculus répond à gr. *ἀμφιπόλος* et signifie originairement « qui circule autour ». Mais la racine **k^wel-* a perdu en latin son sens général de « circuler », et *colō* a pris des sens spéciaux qui se manifestent dans *inquilinus*, *incola*, *agricola* ; dès lors, *anculus* a été inanalysable. — En celtique, où la racine **k^wel-* est peu représentée, un mot correspondant à gr. *ἀμφιπόλος* et lat. *anculus* a dû exister ; il a été remplacé par le mot attesté en gallo-latin sous la forme *ambactus*, qui a fait une grande fortune (fr. *ambassadeur*, all. *Am*, etc.).

***ancunlētus**, -a, -um : mot de gloss. -ae *feminae menstruō tempore appellantur ; unde trahitur inquinamentum*. P. F. 10, 20. Pas d'exemple dans les textes. De *cunio*? ou de *cunius* (cf. *lulētus*)? Le préfixe *an-* indique une origine dialectale.

ancus, -a, -um : — *appellatur qui aduncum brachium habet, et exporrigi non potest*, P. F. 18, 13 ; CGL II 17, 27, *ancus* : *mancus*. Cf. *uncus* et *aduncus*. [Même mot que le praenomen *Ancus*, qui n'a rien à voir avec *anculus*, cf. Auct. de praen. 4 : *Ancum praenomen Varro e Sabinis translātum putat. Valerius Antias (ita uocatum regem Ancum) scribit quod cubitum uitiosum habuerit, qui graece uocatur ἀγκών*. Semble conservé dans les dialectes italiens et en galicien. M. L. 446. Sur la conservation de *ἀγκών* en Espagne, v. Isid. 9, 4, 4, et Sofer, p. 164, n. 6.

Pour l'étymologie, v. *uncus* ; sur la coexistence de *a-* et *o-* à l'initiale, v. *auris*. Sans doute doublet dialectal de *uncus*. f.

andabata, -ae m. : gladiateur qui combat sans y voir.

Déjà dans Varron, qui en fait le titre d'une de ses Ménippées. Mot étranger (gaulois?) ; très rare. On pourrait interpréter le premier terme *anda-* comme le représentant celtique de skr. *andhāh* « aveugle », zd *anda-* « id. » (Vendryes, MSL 20, 279). Le second terme *-bata* est peut-être à rapprocher de *battuō*. Cf., toutefois, *angobata*.

andrāgō, -inis f. : latinisation de ἀνδράγῳ, d'après le synonyme *porcillāgō*, doublet de *portulāca* « pourpier ».

andruō : v. *ampruō*.

anellus : v. *anus*.

anēsūm (-sus, *anīsūm*), -ī n. : anis vert. Différencié de *anēthum* (= *ἀνηθον* « fenouil, aneth », M. L. 453-454 ; ir. *aineit*) dans Gelse, Pline. Mot méditerranéen ; gr. ἀνηθ(ον).

anfractus (am-), -a, -um : -m est *flexum, ab origine duplici dictum, ab ambitu et frangendo : ab eo leges iubent in directo pedum VIII octo esse uiam, in anfractu XVI, i. e. flexu*, Varr., L. L. 7, 15. Cf. *anfractum*, -ī n. : tournant ; et *anfractus*, -ūs m. : tournant, repli, sinuosité, circonvolution (sens propre et figuré ; ancien, usuel, conservé en v. ital., M. L. 457) ; d'où en bas latin *anfractuōsus*.

Les glossateurs, après Varron, rapprochent les formes de *frangere*, comme le prouvent leurs explications, par *circumfractum*, *confractum*. De *amfr-actus*, mot sans doute emprunté à des parlers osques? Pour osq. *amfr-*, v. *ambō*, *amb-*.

angarius, -ī m. : courrier. Emprunt (attesté dans Lucilius) au gr. ἀγγαρικός comme *angaria* f. (et n. *angarium*) = ἀγγαρεία ; *angariō*, -ās (*angarizō*) = ἀγγαρεύω « requérir pour une corvée de transports », d'où « contraindre ».

Le mot grec lui-même est emprunté au perse ; v. Frisk, s. u. Lat. *angarius*, usité dans la langue du droit et dans celle de l'Eglise, a passé par là dans les langues romanes ; cf. M. L. 458 (it., esp., port.), avec influence de *angō*, et en germ. : néerl. *enger* ; en celt. gall. *aner*. V. B. W. *hangar*.

angelus, -ī m. : 1° envoyé (Apul.) ; 2° ange. Emprunt de la langue de l'Eglise au gr. ἄγγελος (= hébr. *mal'ak*), comme *angelicus* transcrit *ἀγγελικός*. Hybride : *angelificō* (Tert.). Panroman ; M. L. 457 a ; et germ., got. *angilus* « Engel », etc. ; celt. : ir. *aingel*, brit. *angel*.

Angerona (-nia Macr. ; o long?), -ae f. : déesse protectrice de Rome, représentée la bouche close, un doigt sur les lèvres : *ore obligato obsignatque simulacrum habet*, Plin. 3, 64 ; cf. Macr., Sat. 3, 9, 4 ; 1. 10, 7. Dérivé : *Angeronālia*. Les étymologies anciennes ne sont que des calembours : *quod angores atque sollicitudines animum propitiata depellat*, ou encore « quod P. R. morbo, qui angina dicitur, praemisso uoto sit liberatus ».

Sans doute emprunté à l'étrusque *Ancaru* (E. Biesel, *Language* 11, 122 sqq.) ; cf. *Lādōna*. f.

angīna, -ae f. : angine « *genus morbi, eo quod angat, et Graece συνάγκη appellatur* », Non. 35, 8. Emprunt ancien (Plt., Lucil.) au gr. ἀγγώνη avec apophonie normale de *ō* intérieur en *i* (Lucil. 864 ; Scr. Samm. 278), rap-

proché de *angō* par étymologie populaire. Cf. M. Leumann, *Sprache* I, 205.

angiportus, -ūs m. (et *angiportum* n.) : = *uicus angustus*, ruelle, cul-de-sac. Le premier terme semble être le thème d'un adjectif **angus* apparenté à *angō* qui a disparu au profit de *angustus* ; le second est le mot *portus*, qui a conservé ici le sens indo-européen de « passage ». Formé ainsi de deux archaïsmes, *angiportus* a cessé rapidement d'être compris et employé ; rare à l'époque républicaine, il disparaît à l'époque impériale (sauf des glossaires qui en donnent des explications bizarres), supplanté par *uicus*.

angistrum, -ī n. : instrument de chirurgie (Isid.). Autre forme de *ancistrum* (Cael. Aurel., etc.) du grec ἄγκιστρον, rapprochée par l'étymologie populaire de *angō*.

angō, -is, -xī, **anctum**, -ere : étendre, opprimer, serrer (la gorge) ; Ov., M. 9, 78, *angebar, ceu guttura forcipe pressus*. Attesté à toutes les époques ; mais *anxi* et *anctus* ne figurent que dans les grammairiens. M. L. 458 b. — *Angō* se dit du physique et du moral ; ce même double sens se retrouve dans les substantifs dérivés : *angor*, -ōris (m.) ; ancien thème en -s, cf. *angustus* ; rare au sens de « angine », s'emploie plutôt de l'oppression morale, de l'angoisse : *angor est aegritudo premens*, Cic., Tu. 4, 18 ; le sens physique est réservé à *angina*.

angustus : étroit, serré ; *angustia*, employé surtout au pluriel *angustiae* au sens de « défilé » (cf. *faucēs*), puis au sens moral « gêne », et dans la langue de l'Eglise « angosse(s) » ; Tert., Idol. 12, *angustias et cruciatus*. De là à *angustō*, -ās et *angustiō*, -ās (bas latin), **angustiosus*, cf. M. L. 467-471 ; B. W. s. u. ; *co(a)ngustus*, -iō, -ās ; *congustia* > esp. *congoja*, etc.

angustus figure comme premier terme de composé dans *angusticiālus*, -ciālius (cf. *lāticiālus*).

Dérivé d'une forme en -s, *anzus*, citée par Priscien, GLK II 525, 1 : *anzius* (cf. *noxa*, *nozius* et *noceō*) ; *alsus*, *alsius* et *algēō* : sens actif et passif « anxieux, angosé » et « angosant », Lucr. 3, 993, *anzius angor* ; toujours au sens moral. Le féminin *anzia* substantivé est attesté peut-être dans Lucr. 6, 14 (?), en bas latin et en roman ; M. L. 509-510.

Dérivés : *anzietās* et *anzitūdō* (arch. et postel.) ; *anziosus* (b. lat.) ; *anzio*, -ās et *anzior* (l. de l'Egl.) ; *anzifer* (poét.).

La forme verbale *angō* (perf. *anzī*) n'a de correspondant qu'en grec : ἄγω (*hōgā*) ; ce présent peut être ancien, au moins dans une petite portion du domaine indo-européen. D'autre part, le slave *vežeti*, *vežati* « attacher », avec un *o-* ajouté à l'initiale, supposerait plutôt un ancien présent athématique, ce qui rendait compte de la mauvaise conservation du thème verbal. — La forme la plus répandue est celle du thème en -u- : ir. *cum-ung* « étroit », gall. *yng* et *cyf-yng* « id. », skr. *amhūh*, v. sl. *gzi-kū*, arm. *anjuk*, got. *agwus* ; c'est sur cette forme qu'est peut-être fait lat. *angustus* (avec ses dérivés) ; cf. v. h. a. *angust* « angosé », mais le thème en -es- de lat. *angor* se retrouve dans skr. *amhah* « étroitesse », av. *azō* ; *angustus* peut-être également tiré de là, cf. le type *augustus*, *robustus*. L'élargissement par -s- qu'on a dans *anzius* figure aussi dans lit. *ankstas* « étroit ».

angobatae : sorte d'automate. Se trouve dans Vitruve 10, 7, 4. Forme peu sûre : lire *aerobatae*? Cf., toutefois, *andabata*.

anguilla : v. le suivant.

anguis, -is m. (et f. à l'ép. arch. ; *anguen*, -inis n. dans Jul. Val. (douteux) ; cf. W. Heraeus, Kl. Schr. 229, n. 2) *anguena* f. gloss.) : serpent. Mot ancien, employé dans la langue religieuse ; cf. Thes. II 53, 49 sqq. A pour substitués des adjectifs : *serpens* (*bēstia*), *uipera*, sans doute aussi *coluber*, *colubra* ; ou l'emprunt au gr. *dracō*. Poétique ; rare en prose (T.-L.) ; un exemple dans Columelle ; 40 exemples contre 360 de *serpens* dans Pline ; cf. Thes. II 51, 76. Caton et Varron l'ignorent ; tout en employant *anguis*. N'a survécu que dans quelques parlers italiens, cf. M. L. 462.

Dérivés : *anguiculus* m. (Cic.) ; *anguinus* (ancien), -neus ; *angueus* (Sol.). Composés poétiques : *anguifer* (= *δρωιχος*) ; -ger ; *gena* ; -manus, -pes. S'y rattachent sans doute *anguila* (*anguilla*) f. : anguille, M. L. 461, dont la loi Salique a un adjectif dérivé *anguilarius*.

Mot de date indo-européenne, mais dont les formes ont été variées intentionnellement, comme on le voit par les substitutions telles que *serpens* ou *uipera* (cf. aussi *lupus*, *aper*). La forme *anguis* est superposable à v. pruss. *angis* « serpent (non venimeux) », lit. *angis* f. (acc. *aigis*) « serpent (venimeux) », pol. *wąż* (gén. *węża*) ; une forme visiblement déviée, *anzdris*, désigne en vieux prussien le « serpent venimeux ». Le traitement g, en face de lat. gu, dans ir. *esc-ung* « anguille », gén. *escogan* (litt. « serpent d'eau ») en face de lat. *anguis* indiquerait l'aspiration. Mais le grec offre lesb. *μυθρηος* : *εγγελας*. Μηθρηνοί Hes., à côté de *εγγε*, *εγγε*, *εγγελας* et de *εγγε* : *εγγε* Hes. L'indo-iranien a skr. *dhih*, av. *azīš* « serpent », dont l'a est ambigu. L'i de arm. *iz* (gén. *izi*) ne peut guère reposer que sur **z*. On ne peut donc restituer un original indo-européen. Le flottement porte sur l'initiale : **z*, **o*, **h*, **an*, et sur les consonnes **g*, **g^h*, **gh*, les formes de plusieurs langues étant, du reste, ambiguës. — La désignation de « l'anguille » par un dérivé, *anguilla*, de *anguis*, a son pendant dans v. pruss. *angulis*, lit. *unguris*, pol. *węgorz*, russe *igor*, etc.

Le v. fl. *gulgja* *jēgula* semble emprunté au latin.

angulus, -ī (*anglus* dans l'app. Probi) m. : coin [d'un édifice], angle (*γωνία*). Ancien, technique, usuel. M. L. 465 ; B. W. s. u. ; britt. *ongl*.

Dérivés : *angellus* : petit coin, petit angle ; *angulāris* (*lapis*) ; *angulārius* (É. L.) ; *angulātus* : muni d'angles ; d'où *angulāre*, M. L. 464 ; *angulōsus* : *πολύγωνος*.

Second terme de composés : *acuti-*, *obiūsi-*, *rect-*, *tri-*, *quadri-*, *sext-*, *oct-*, *uiginti-* *angulus*, qui traduisent des composés techniques grecs en -γωνίος, *δεξυγωνίος*, etc.

Même mot en ombrien : *angluto* « ab angulō », *anglome* « ad angulum ».

Le v. sl. *gǫlǫ* « angle, coin » est trop pareil à lat. *angulus* pour n'être pas suspect d'être emprunté. Mais il y a un ancien g dans arm. *ankian* « coin » ; en faisant alterner k/g, on rapprochera gr. *ἀγκών* « courbure du bras, coude », *ἀγκυλός* « courbé », etc. ; v. les mots lat. *ancus* et *uncus*.

angustus : v. angō.

anhēlō, -ās, -āul, -ātum, -āre : haleter, être hors d'haleine; d'où « exhaler des vapeurs, être brûlant » et transitif « exhaler ». Terme expressif, ancien, usuel.

Dérivés : **anhēlus** « qui halete » et « qui fait haleter », et par suite « qui a chaud, brûlant » (chez les poètes de l'époque impériale), adjectif postverbal de **anhēlō**; **anhēlūs**, -ūs m. (cf. **hālitus**) « souffle, soupir, haletement, essoufflement », **anhēlātō** : **anhēlābundus**, **anhēlōsus** (=: ἀσπαστικός).

Le féminin de **anhēlus** a dû être substitué, ***anhēla**, d'où avec métathèse ***alēna**, cf. CGL III 597, 38, « **anhelium** : qui de aliena (= **alēna** < (**h**)**anēla**) laborant », ***alēnare**, qui ont passé dans les langues romanes; cf. M. L. 472-474; B. W. sous **haleine**.

Si un préverbe **an-** existait en latin, on serait tenté de voir dans **hālāre** un ancien ***hansl-** et couper **an-hālāre**. Mais pareil préverbe ne se retrouve dans aucun autre exemple net. Du reste, on n'obtient pas ainsi une étymologie; car on ne rend pas compte de **h-** initial et l'on ne voit pas comment concilier un ***ansl-** avec la racine dissyllabique de **animus**, **anima**. V. **hālāre**.

anima, -ae f.; **animus**, -i m. Mots de genre « animé » (sur lesquels, v. Wackernagel, *Vorles. üb. Syntax* II, p. 13-14). Le premier, qui est l'équivalent sémantique du gr. ψυχή et en a, de plus, subi l'influence, veut dire proprement « souffle, air »; cf. Cic., N. D. 2, 138, *quae spiritus in pulmones anima ducitur, ea calescit*, puis « air en qualité de principe vital, souffle de vie, âme », et enfin « âme des morts » (en tant que souffle vital échappé du mourant et qui a passé les enfers).

Animus, qui correspond au gr. θυμός, désigne « le principe pensant » et s'oppose à **corpus**, d'une part, à **anima**, de l'autre. Les anciens s'efforcent de distinguer les deux mots, du moins à l'origine, ainsi Acc., Trag. 296, *sapimus animo, fruimur anima; sine animo anima est debilis*. On voit que **animus**, principe supérieur, est mâle; **anima**, qui lui est soumis, est féminin. **Animus** est souvent joint à **mēns** (**mēns animi**), à **cōgitiō**. Désignant l'esprit, il s'applique spécialement aux dispositions de l'esprit, au « cœur » en tant que siège des passions, du courage, du désir, des penchants (par opposition à **mēns** « intelligence, pensée »), d'où une série d'expressions comme **addere animum** « donner du cœur », **deficere animō** « perdre courage », **animō mōrem gerere** « suivre ses penchants », **animī causā** « par plaisir ». Il a ainsi une double valeur, rationnelle et affective.

Toutefois, il y a tendance à employer **anima** dans le sens de **animus** (tandis que la réciproque n'existe pas), ainsi Sall., Ca. 2, 8, *quibus profecto contra naturam corpus volutpati, anima oneri fuit*; Iu. 2, 1, *nam uti genus hominum compositum ex corpore et anima est, ita res cunctae studiue omnia nostra corporis alia, alia animi naturam secuntur* (noter ici l'emploi indifférent de **anima** et **animus**); cf. aussi 2, 3, et Lucr. 3, 421 sqq., *tu fac utrumque uno sub iungas nomine eorum/atque animam uerbi causa cum dicere credas/quatenus est unum inter se coniunctaque res est*.

D'autre part, à l'époque impériale, **spiritus**, traduction du gr. πνεύμα, tend à se substituer à **animus**, auquel il est joint e. g. dans Sén., Q. N. 2, 35, *Iouem...*

animus ac spiritus mundi. T.-L. écrit déjà, 2, 35, *Coctolani hostiles iam spiritus (= animos) gerens*. Cet usage se répand et devient général dans la langue de l'Eglise. Aussi **animus** n'a-t-il pas survécu dans les langues romanes, qui ont conservé **anima** (panroman, M. L. 475; B. W. sous **âme**), celt. bret. *enneff et spiritus*, ce dernier d'abord dans le sens religieux : le « saint » esprit, M. L. 8158; B. W. s. u.

A **anima** se rattachent plus spécialement : **animō**, -ās : **animer**, donner la vie (mais **animātus** a plutôt le sens de **animō affectus**); et **animāns** m. : sens absolu « qui vit, qui respire », « être animé » pour cette valeur du participe présent, cf. **gignētia**, e. g. Sall., Iu. 79, 6; 96, 4, etc., et **euidentis**, cf. **ἐμφυχος**; **animālis** : qui respire, animé; d'où **animal**, -ālis n. « être vivant », souvent en parlant des animaux, par opposition à l'homme (déjà dans Varr., L. L. 7, 103, *multa ab animalium uocibus translata in homines*, sens passé dans les langues romanes, M. L. 476 (v. fr. **auaille**) et en britt. **anifail**). Dans la langue de l'Eglise, **animālis** s'oppose à **spiritalis**, **animālitās** à **spiritalitās**; **animātor** « qui donne la vie à » (b. lat.); **animula**; **animula mātris**, autre nom du serpent (*serpillum*, -lus), ainsi dit « *propter quod menstrua mouet* »; cf. Isid. 17, 7, 7, et Sofer 117 et 176; **ex-animus**; **ex-animis**; **exanimō**, -ās, **exanimālis**; **inanimus** (-mis); **inanimātus**; **sēmanimus**, **sēmanimis**.

Dérivés et composés de **animus** : **animōsus** : courageux, ardent; orgueilleux, irrité. Traduit θυμικός et θυμωτικός, θυμώδης; **animōsitas** (tardif); **animulus** m. : petit cœur, terme de tendresse (Plaute); **animaduertō**, de **animus aduertō**, juxtaposé encore à l'époque archaïque et devenu composé par la suite : « tourner son esprit vers, remarquer »; souvent avec une nuance de blâme (comme **notāre**, auquel il est joint par Cic., Brut. 316; De Or. I 109), d'où (par litote) « sévir contre, punir ». Même sens dans **animaduorsor** (Cic. = **censor**); **animaduersio**.

Il y a, en outre, une série de formes où **animus** et **anima** sont indiscernables : **aequanimis** (= **ισόψυχος**) reformé d'après l'expression *aequō animō ferre*, **aequanimitās** (et, à basse époque, **animaequus**, **animaequitās**); **magnanimus** = **μεγαθύμιος**, **μεγαλόψυχος**, -θυμος; sur ce composé et sur le groupe **magnitudo animi**, v. U. Knoch, *magnitudo animi Unters. z. Entstehung u. Entwicklung eines römischen Wertgedankens*, Leipzig, Dieterich, 1935; **magnanimitās** = **μεγαλόψυχία**; **ūnanimus**; **ūnanimūtas**; **longanimis**, -mitās = **μακροθύμιος**, -μία (lat. d'Égl.).

Animus a un correspondant exact dans gr. **ἐνέμος**. La racine, qui est dissyllabique, offre des formes verbales : skr. **āni-ti** « il souffle » et got. **uz-an-an** « expirer ». Comme dans **ἐνε-μος**, **ani-mus**, la forme dissyllabique ***ana-** de la racine se voit, avec d'autres suffixes, dans skr. **āni-la-h** « souffle » et gall. **ana-dl**, m. **irl. ānā** « souffle »; sur des représentants celtiques de ***anamō**, v. Pedersen, *V. Gr. d. k. Spr.* II, p. 111. Avec vocalisme o, cf. sans doute arm. **holm** (gén. **holmay**) « vent », qui pourrait reposer sur ***ano-mo-**. Il faut citer, de plus, v. **isl. andi** « âme, esprit », **and** « souffle ». Les mots slaves **ozati** « répandre une odeur » et **onja** « odeur » sont plus aberrants pour la forme et pour le sens. — En latin, c'est le groupe de **spirāre**, **spiritus** qui, au sens de « souffler, souffle (de la respiration) », a remplacé le groupe de lat. **anima**, skr. **dniti** « il souffle », etc.

anna : v. **annus**.

annepum (-pus?) : — *cratera, uas uinarium quod et galleta, annapum, sc(Thalam, CGL V, 564, 48. Germanique. Cf. anaphus.*

annōna : v. le suivant.

annus, -i m. : an, année; et dans la langue rustique « produit de l'année, récolte », e. g. *ne crare terram aut expectare annum*, Tac., Germ. 14; cf. **annōna**. Sans rapport avec **ānus** [annus] « anneau », malgré Varr., L. L. 6, 8. — Ancien, usuel. Panroman. M. L. 487.

Dérivés et composés : **annuus** : qui dure un an; **annālis** : annuel (opposé à **mēnstruus**). Cf. le **clāuus annālis** « qui figebatur in parietibus sacrarum aedium per annos singulos, ut per eos numerus colligeretur anorum », P. F. 49, 7; d'où **annālēs** (libri), **irl. annāla**; **annuālis** : contamination en bas latin de **annuus** et de **annālis**, M. L. 486; **annārius**, -a lez *dicebatur ab antiquis ea qua finiuntur anni magistratus capiendi*, P. F. 25, 5; **annuārius** (Cael. Aur.); **annuātūm** (équival bas latin de **quatuānis**); **anniculus** : d'un an (par opposition à **bimius**), usité dans la langue des éleveurs et demeuré dans les langues romanes, M. L. 481 (sur cet adjectif, où la notation numérique « un » reste inexprimée, v. Brugmann, I. F. 21, p. 1 sqq.); ***annicellus**, M. L. 480 a; **annōsus** : **πολύετης** (poét.); **annōsiūs** (tardif, St Aug.); **annōstinus** (cf. pour le suffixe **diūtinus**) : de l'année précédente, M. L. 485, cf. ***annoticus**, 484; **annō**, -ās : passer l'année (seulement dans Macrobie, à propos de **Anna Perenna** dans la formule *annare perennareque*); **annium** dans Schol. Hor., Epod. 2, 47, *horna uina : huius anni quod plebei dicunt annium*, cf. plus bas **hoccannius**; **annifer** (Plin.) : [plante] qui produit chaque année; **anniuersārius** : qui revient chaque année, M. L. 418 a;

perennis (un doublet ***perennus** figure dans le nom de la divinité **Anna Perenna**; cf. **imberbus** et **imberbis**, etc.) : qui dure toute l'année (se dit, notamment, des rivières, des sources, etc., mais aussi d'autres objets : **auds perennēs**, Plin. 10, 73), d'où « qui dure sans discontinuité, qui dure toujours », et ses dérivés; **quātānis** : de **quāt annis**, dont les éléments se sont soudés; cf. **quāt diēbus**, **quāt mēnsibus**; **quāt calendis**, Plt., St. 60; **biennius**, **biennium**; **triennius**, **triennium**, etc. Cf. Priscien, GLK III 416, 22. Ce type d'adjectif, pour la série qui va jusqu'à quatre (**quadriennius**), est, du reste, rare et tardivement attesté; il se trouve en concurrence, au moins dans la langue de l'agriculture, avec le type **bimius** (v. **hiems**) : Horace dit encore **bimium merum**, C. I 19, 15, *quadrimum merum*, ibid. I 9, 7, mais **uinum quinquenne**, S. 2, 8, 47, ainsi que l'a noté W. Schulze.

Cf. aussi ***anteannum** « antan », esp. **antaño**.

Pour **sollemnis**, v. ce mot.

À **annus** les Latins rattachaient encore les noms de deux divinités :

1° **Anna Perenna** (**Peranna**) ou **Anna ac Peranna** (Varr., Men. 506) : déesse de l'année considérée dans son écoulement régulier et son retour perpétuel, dont la fête avait lieu au commencement de l'ancienne année, en mars; cf. Ov., F. 3, 146, 523 sqq., qui en fait une déesse lunaire : *sunt quibus haec Luna est, quia mensibus impleat annum*, 657; cf. Macr., Sat. 1, 12, 5. Vieille divi-

nité italique dont le culte semble avoir eu peu d'éclat et dont la signification s'est rapidement perdue. Il se peut, toutefois, que **anna** soit un doublet de **anus** (avec la gémination de consonne propre aux hypocoristiques) ou qu'il ait été identifié avec ce mot. M. Dumézil (*Le festin d'immortalité*, p. 133) interprète **Anna Perenna** comme « la nourrice de pérennité », la personnification d'une « nourriture d'immortalité », mais le sens de **anna** « nourrice » est douteux; le **anna nutrita** de CIL III 2012 est peu probant, et les noms propres **Annaeus**, **Annius**, osq. **Anniei** (s) n'enseignent rien.

2° **Annōna** : cf. **Bellōna**, **Pōmōna**; « déesse qui veille à la récolte de l'année » (a remplacé **Anna**) et « récolte de l'année » elle-même, cf. Plin. 18, 320, *ciuilis et aequi patris familias modus est annona cuiusque anni uis (dē uinō)*; spécialement « récolte en blé » et « approvisionnement en blé; blé ». Cf. le **cūrdōr annōnae** et les divers magistrats chargés de ce service. De là, **annōnārius** : relatif à l'annone, et **annōnō**, -ās (b. lat.) : nourrir. M. L. 483 a. Passé en got. **anno** « solde ».

Cf. got. **apnam** (dat. plur.) traduisant **ἐναυρούς** une fois, et **asa-apni** « ἐναυρός », de ***ani-i-**, le sens ancien aurait donc été « année révolue », et ceci explique bien les emplois du mot latin. Si l'on admet en osco-ombrien le passage de ***-tn-** à ***-kn-** il est naturel de rapprocher osq. **akenei** « in anno », omb. **acnu** « annōs », **peraknem** « anniculum » (pour la forme, cf. lat. **per-ennis**, **seu-akne** « sollemnem »). Le latin n'a conservé aucun des anciens noms de l'année : ***we-**, de gr. **ἔτος**, etc. (cf. toutefois **uetus**); ***en-**, de gr. **ἔν-εος** « de deux ans », etc.; ***yēr-**, de got. **jer**, etc.

anōcatum n. : par en haut et par en bas. Mot tardif de la langue médicale, dérivé de la locution grecque **ἄνω κάτω**, désignant un dérangement du corps provoquant des vomissements et des diarrhées.

anquila, -ae f. : transcription tardive (Ambr., Muscio, Gl.) du gr. **ἄγκυλη** au sens de « jarret ».

anquila, -ae f. : **funis... quod ad malum antenna constringitur**, Isid., Or. 19, 4, 7, « drosse ». Emprunt au gr. **ἄγκυρα**, depuis Lucilius. M. L. 489.

anquilrō : v. **quarō**.

ānsa, -ae (graphie phonétique **asa** app. Probi, GLK IV 198, 9) f. : anse [de vase]; et généralement tout ce qui sert à prendre, poignée, etc.; a. **gubernāculi**, Vitr. 10, 8, 5; a. **rudentium**, id. 10, 18, 2. D'où « prise, occasion » (cf. **ampla**). Ancien. — M. L. 490; B. W. sous **anse**.

Dérivés : **ānsula**, M. L. 491; **ānsātus**, adjectif « muni d'anse », substantivé dans **ānsāta** : **iaculamentum cum ansa**.

ānsa répond à lit. **asā**, lett. **uosa** « anse (de pot) », cf. aussi v. pruss. **ansis** « crochet latéral » et v. **isl. es** « trou latéral pour passer le lien (d'un soulier) », de ***ansyō**, all. mod. **Öse**. Le sens initial a dû être « prise latérale permettant de saisir un objet ». Mot du vocabulaire du Nord-Ouest, comme **barba**, etc.

ānsārius, -a, -um adj. : employé substantivement dans **ānsāria**, **ānsārium** : droit d'octroi.

Latinité impériale. Semble dérivé de **ānsa**, mais le rapport sémantique n'est pas clair.

anser, -oris (doublet *ansar, -aris*, blâmé par l'app. Probi) m. (fém. Varron) : oie. Sert aussi de cognomen. Dérivés : *anserculus*; *anserarius* χηνοβοσκός; *anserinus*.

Ancien, usuel. — A basse époque est doublé par *auca* (cf. *auis*), qui a seul survécu dans les langues romanes. M. L. 826; B. W. sous oie.

Mot rural, comme le prouve l'absence d'h initial dont aucune trace n'est attestée et dont il est arbitraire d'expliquer l'absence par l'influence de *anas*. Ancien thème *ghans-, élargi à l'aide d'un suffixe -er- ou -is-, pour éviter une flexion *(h)ans, *ansis sans analogie en latin. C'est sans doute ce même suffixe qu'on a dans les formes de gén. pl. *bouerum, Iouerum* signalées par Varron, L. 8, 74, et qui se rattachent aussi à des nominatifs anomaux et dans *passer*. Cf. *mēnsis* et *as, assis, asser*.

Le nom indo-européen de l'« oie » est conservé par av. zd, *zāda*, gr. *χην, χηνός* (dor. béot. *χᾶν, χᾶνός*; éol. gén. *χᾶνός*), avec élargissement en -i- dans v. h. a. gans, lit. *žasīs* (gén. plur. *žasū*), v. sl. *gost*. Le m. i.rl. *géis* (de celt. *gansi-) désigne l'oie sauvage, puis le cygne. L'oie domestique a pris dans les langues celtiques un nom nouveau (irl. *géd*, gall. *gwydd*). Les formes dérivées skr. *hamsāh, hamsī* désignent certains oiseaux aquatiques.

anta, -ae (usité surtout au pl. *antae, -arum*) f. : antes, piliers qui encadrent la porte; contreforts, pilastres. Correspond au gr. *ανταράδες*, cf. Rich s. u. Ancien (Lex Puteol. 105 av. J.-G.). Conservé dans les dialectes italiens, cf. M. L. 492.

Cf. skr. *āhā* (au fém. pluriel) « encadrement de la porte » (avec ā- issu de n + a, c'est-à-dire *g) et le dérivé avestique *aīhā* (même sens). L'arménien a *dr-and* et le dérivé *dr-andi* « encadrement de porte ». On rapproche aussi v. isl. *and* « vestiture ». — Le lat. *antae* n'a pas trace de la forme dissyllabique *anet- attendue d'après la forme védique.

antārius, v. ante.

ante : de *anti* (cf. *antistes, -stō, anticipō*) avec passage de i à ē en finale absolue, comme dans *mare, forte*, etc. Peut être renforcé comme *post(i)* de la particule -d(e) : *antiā* (cf. *postid*) conservé dans *antidēā*, P. L. 22, 10, 6, comme *postidēā*; *antidhāc*, Pll., Poe. 742, cf. Thes. II 150, 17 sq.; *antidēō* doublet archaïque de *antēō* pour éviter l'hiatus, cf. *prōdēō*. Dans la langue populaire, *ante* tend à se renforcer d'une particule préposée : *abante* (qui apparaît dès le second siècle de notre ère; d'où **abantiāre*, cf. M. L. 4 et 5; B. W. *avant, avancer*), *deante*, *exante*, *inante*, M. L. 4335, *subante*. Adverbe, préverbe et préposition (suivie de l'accusatif) de temps et de lieu : « en face de » et « avant, devant ». Les adverbess *antēā, antidhāc* semblent indiquer, au contraire, que *ante* s'accompagnait à l'origine de l'ablatif; cf. *post*. Au sens local, se dit surtout d'une chose qu'on a devant les yeux : *Hannibal ante muros urbis constitit*; mais *Romani pro muris pugnabant*, « ils combattaient en avant de », c'est-à-dire en les ayant derrière eux; de même *ante oculos* et non *pro oculis*. — Mais cette distinction n'est pas constante. C'est sans doute à une action de *pro sur ante* que sont dus les exemples, rares et tardifs, de *ante* avec l'ablatif (cf. Thes. II 136, 21). Les dérivés

anteā, antēāc n'ont que le sens temporel. Usité de tout temps; M. L. 494. — Le v. fr. *ains* est issu de **antius*, comme *puis* de *postius* (d'après *melius*). Comme préverbe, a servi à former un grand nombre de juxtaposés et de composés, de sens temporel ou local, dont certains sont représentés dans les langues romanes : *anteannum, antecessor, -cessus* (-sius); *antenātus, anteparāre, antevisum*, v. M. L. s. u.

Accompagné de *quam*, forme une conjonction subordonnante équivalant au gr. *πρίν ἢ* « avant que », de même sens que *prius... quam*, qui semble davantage recherché par les puristes, ce qui se comprend, « avant » introduisant une idée de comparaison (César évite rigoureusement *ante quam*). Les éléments de la conjonction restent longtemps séparables; toutefois, la langue familière tend à redoubler *ante* devant *quam*, quand le premier est trop loin, e. g. Varr., R. 2, 8, 1, *uos ante ire non patiar ante quam mihi reddideritis tertium actum*.

A basse époque apparaît un adjectif *anterior* (non attesté avant Celse, fréquent dans la langue de l'Eglise); la langue classique emploie *prior*, comme elle préfère *priusquam*. *Anterior* n'a ni positif ni superlatif, au contraire de *posterior* (*posterus, postrēmus*), auquel il s'oppose et sur lequel il est formé. Sur *anterior* a été fait *antiēā*, Gloss. Virg. epist. 7, p. 175, 25, d'après *posterior, posteritas*. Les adjectifs dérivés sont :

anticus : rare, employé surtout au sens local comme *posticus* (tandis que *anticus* et *posterus* ont le sens temporel), terme de la langue augurale, cf. P. F. 244, 6, *quae ante nos sunt antica, et quae post nos sunt postica dicuntur, et dexteram anticam, sinistram posticam dicimus. Sic etiam ea caeli pars, quae sole illustratur ad meridiem, antica nominatur, quae ad septentrionem, postica; rursumque diuiduntur in duas partes, orientem atque occidentem*, et Varr., L. 7, 7. Pour le suffixe, cf. *priscus*.

anticus : ancien, antique. Le nominatif *anticus*, qui phonétiquement devait aboutir à *anticus*, s'est maintenu sous l'influence d'autres formes où qu subsistait; du reste, de bons manuscrits ont des graphies *anticus (anticus) anticum*, cf. Thes. II 177, 23 sqq. Bret. *entic*. B. W. sous *antique*.

Anticus est une formation unique; il n'y a pas de **posticus* à côté de *posticus*; ce qui correspond à *anticus*, c'est *posterus*, à *antiquitas, posteritas*. — *Anticus* n'a que le sens temporel, de même *antiquitas, antiquus* (adv.) et *antiquarius* (lat. imp.) « antiquaire, qui aime l'antiquité », puis « scribe, copiste » (ἀρχαιογράφος, χαλκουργός). Mais une trace de la valeur locale subsiste au comparatif : *antiquior* au sens de « préférable » (cf. Thes. II 580, 9) repose sur le sens propre « qui est plus en avant », e. g. Cic., Inu. 2, 143, *legibus antiquius nil habere oportere*. Cf. peut-être aussi *antiquissima cura* dans Cic., Att. 10, 8. De *anticus* dérive le verbe *antiquō, -ās*, terme de droit « rejeter, abroger », a. *lēgem, rogationem*, puis, à basse époque, « faire tomber dans l'oubli ». L'abrégé de Festus l'explique par *in morem pristinum reducere*, P. F. 24, 19. Dérivé : *antiquitūdō* (Cod. Iust.).

antārius, -a, -um : *-m bellum, quod ante urbem geritur*, P. F. 7, 26, cf. Serv., Ae. 11, 156. Joint à *jūnis* dans Vitr. 10, 2, 3 (*machinae maioris antarii jūnes ante laxi conlocentur*) (= πρότονος, dont c'est peut-être le calque),

cf. Mau, P. W. Realencycl. I 2347. Pour la forme, cf. *primārius*.

Autres dérivés et composés de *ante* : *antēla, antilēna*, f. : avant-selle, poitrail (opp. à *postēla* « croupière, avaloie »). Formation obscure, comme *cantilēna*. M. L. 496 b.

antēs, -ium m. pl. : *extremi ordines vinearum*, P. F. 15, 18 « rangs de ceps qui bordent une vigne en avant », cf. M. L. 501; et aussi « rangs de cavaliers », cf. Cat. ap. Philarg., Verg. Georg. 2, 417, *pedites quatuor agminibus, equites duobus antibus ducas*. Terme technique de formation singulière; peut-être créé d'après *frontēs*, ou *postēs*, considéré comme un dérivé de *post*.

antiae, -arum f. pl. : boucles de cheveux tombant sur le front, accroche-cœur, cf. P. F. 16, 3, qui rapproche déjà le gr. ἀντίον; Isid., Or. 19, 31, 8.

Dérivé : *antiōsus*; cf. v. h. a. *andi, endi* « front ». *antenātus* : synonyme vulgaire et tardif de *priugnis*, interprété comme *prius genitus*, cf. Isid. 9, 6, 21, et Sofer, p. 118; M. L. 497; cf. *antecessus, -cessor*.

antifer, -i m. : ἑσπερος; *stella in occidente*. Rare et tardif, formé d'après *facifer*.

La glose *antioper* : πρὸ τούτου est trop obscure pour qu'on puisse en faire état; v. Leumann, Festschr. Wackernagel, 339.

Lat. *ante*, qui se retrouve dans osque *ant*, répond en gros à gr. ἀντί et à skr. *anti*. Mais la place du ton n'est pas la même dans gr. ἀντί et dans skr. *anti*. La construction diffère dans les trois langues : *ante* se construit avec l'accusatif, gr. ἀντί avec le génitif, et skr. *anti* ne s'emploie qu'absolument, au sens de « en face » et surtout de « de près ». En grec, ἀντί « en face de, à la place de » est un ancien locatif qui s'oppose à l'accusatif ἀντα (ἐν-αντα est parallèle à ἐν-ἄνω). En védique, l'emploi comme locatif est net, ainsi RV 1, 94, 9 : *dūrē vā yē anti vā* « ceux qui sont loin ou ceux qui sont près ». La préposition arménienne *and*, dont l'origine et les emplois sont multiples, appartient sans doute au groupe de gr. ἀντί, au moins quand le sens est « au lieu de » et que le cas suivant est le génitif : *and nora* « à la place de celui-là » (v. Finck, K. Z. 39, p. 501 sqq.). — Le grec, qui a gardé des restes de déclinaison dans ἀντα, ἀντί, a, d'autre part, un présent ἀντιόμαι « je vais au devant »; le hitt. *alḫante-zis* « le premier ». — Une forme, sans doute du type de gr. ἀντο, a fourni le groupe germanique de got. *and* « sur, le long de », avec la forme *anda-* en composition, ainsi : *andastapijs* « ἀντίδοκος », *andalanui* « ἀντιμεβία », etc., et dans lit. *anti* (*anta*) « sur, vers ». Pour le sens, lat. *antiae* rappelle v. isl. *ennt*, v. h. a. *andi* et i.rl. *etan* « front ». De plus loin, cf. skr. *antāh* « bout » et got. *andei* « fin ».

Quant à *anticus*, le -quo- n'y peut être un suffixe, car l'indo-européen n'avait pas de suffixe *-ko-; la formation rappelle la paire, du reste obscure, *longinquus/propinquus*. Il y a ici un composé dont le second terme est, sans doute, le nom signifiant « aspect, œil », mais, comme dans skr. *nīd*, v. sl. *nić*, sous forme de dérivé thématique **akw-o*; cf. *praeceps*, sous *caput*.

antefana, -ae f. : forme vulgaire de *antiphona*, du gr. ἀντίφωνος, emprunté par la langue de l'Eglise : fr. *antienne*. V. M. L. 505, et B. W. s. u.

antegeriō (anti-) : — *antiqui pro ualde dixerunt*, P.

F. 7, 23. Mot de glossaire, sans doute de *ante* et *gerō*. Cf. *praeferō*.

antenna, -ae f. (surtout au pluriel, parce que la verge est souvent formée de deux pièces de sapin liées ensemble, cf. Rich. s. u.; la graphie *antenna* doit noter une prononciation tardive, avec assimilation du groupe -mn-) : verge(s); correspond à gr. ἄντηρον. Déjà dans Plaute; technique. M. L. 498. Mot sans doute emprunté, comme la plupart des termes nautiques du latin.

antēs, antiae, antiquus : v. *ante*.

anticipō, -ās : v. *capio*.

antistes : v. *stō*.

antrum, -ī n. : caverne, antre. Emprunt d'abord poétique et littéraire (Vg., époque d'Aug.) au gr. ἀντρον, passé ensuite dans la prose (Pétr., Plin.) et chez les auteurs chrétiens.

Dérivé tardif : *antrālis*.

antura, -ae f. : sorte d'herbe, mouron (Marcel., Med. 8, 143). V. *tura*.

anus, -ūs f. : vieille femme; joint à *senex*, opposé à *puer*. Sert aussi d'épithète à des noms féminins, *anus matrāna*, etc., et même à des noms d'objets inanimés. Ancien, mais très rare dans la latinité impériale et dans le latin d'Eglise. Un seul exemple dans la Vulgate, un de St Augustin, un de St Jérôme. Il semble qu'on ait voulu, au moment où la distinction entre *ā* et *ā* s'effaçait, éviter l'homonymie de *anus*. Non roman. Autre forme plus familière : *anna*.

Dérivés : *anula* (Front.), *Anulla, anicula* (le plus fréquent), d'où *aniculāris* (St Aug.); *anicella* (Varr.) : *antlis* (cf. *puerilis, senilis*) et ses dérivés; *aneō, -ēs* (Plt. d. λ.) d'après *senēō, anēō, -is*; *antiās* (= ὑπαρ-της Gloss. Anthol.), *antiūs, -iūs* (Gloss.) d'après *senectus*. La glose de P. F. 26, 24, *anatem dicebant morbum anum, i. e. uetularum, sicut senium morbum senum* (comme *penās, penu?*), est très obscure, et peut-être faut-il lire, avec M. Pisani, *antiūtem?*

Comme *atta*, etc., mot du vocabulaire familial. Les mots de ce genre existent avec consonne intérieure simple ou geminée, ainsi v. h. a. *ana* « aïeule » à côté de *ano* « aïeul », et *hevi-anna* « sage-femme » (cf. all. *hebamme*). Le hittite *alḫannaš* « grand'mère », l'arménien *han* « aïeul » (avec un h hystérrogène; cf. *haw* en face de *lat. auus*), le grec ἄνωγ : *μητρός ἢ πατρός μήτηρ*, le vieux prussien *ane* « vieille mère », le lituanien *anỹta* « belle-mère ». Le type en -us de *anus* provient de l'influence de *socrus, nurus*. Cf. *Anna* s. *annus*.

ānus, -ī m. : anneau; encore dans ce sens dans Pll., Men. 85, *compediti anum lima praeterunt*, spécialisée ensuite dans l'acception que définit bien la glose *anus* : δακτύλιος ὁ τῆς ἑδρας. — Rare et technique dans ce sens. Dérivé : *ānātus, -a, -um* (Gloss.).

Le sens de « anneau » est passé aux diminutifs : *ānulus* (ancien; usuel); *ānellus* (familier, panmoutin, cf. M. L. 452), dont dérivent : *ānulāris* : annulaire; *ānulārius* : fabricant d'anneaux; *ānulātus* : orné d'anneaux; *ānuloculter* (Tert.), *ānellārius* = *ānulārius*. M. L. 451.

La graphie *annus, annulus* semble avoir subi l'influence de *annus* « année », par suite d'un faux rapport

étymologique. *Anus* n'a de correspondant que dans v. irl. *ánne*, *áinne* « anneau », si toutefois ce dernier n'est pas un emprunt au latin, cf. Vendryes, *De hibernicis uocabulis*, p. 111.

anxius : v. *angō*.

apage : « écarte loin de moi », « fl ». Interjection de la langue comique empruntée au gr. ἀπαγε. M. L. 511 a. Cf. *age*.

apalus, -a -um : emprunt bas latin au gr. ἀπαλος sans l'aspiration, sauf dans Gellius Aurelianus ; et toujours joint à *œum* : (œuf) mollet. Conservé dans les dialectes suditaliques, cf. M. L. 512. Dérivé : (h)apalāre, -is (aplāre) n. : cuiller pour manger les œufs (Aus.).

ape : — *apud antiquos dicebatur prohibe, compesce*, P. F. 21, 4. Les gloses ont aussi les formes *apet* (l. *api?*), *apere*. De *apiō*, *apere*?

apenārīl : v. *apinae*.

aper, **apri** m. : 1° sanglier ; 2° poisson, peut-être le « verrat » de Nice. Ancien, usuel ; mais n'est guère conservé qu'en sarde, dans des dérivés. M. L. 513.

Dérivés : *aprinus* (rare, mais dans Varr.) ; *aprugnus* (Plt.) et *apranus* (époque imp.), *aprugineus* (bas lat.) ; *aprius* (Paul., Dig. 33, 7, 22) ; *apriculus* : poisson inconnu (= gr. κάπριος) ; *aprunculus* : marassin ; dérivé de *apri*, -ōnis qui existe en ombrien : *abrūnu* « aprōnem » et dans les noms propres du type *Aprōnius* (cf. toutefois, Schulze, *Lat. Eigen.* 111, 124, v. Grienberger, IF 23, 348 ; Benveniste, BSL 32, 72) ; cf. aussi *apronia*, nom d'une plante dans Plin 23, 27 : *uitis nigra, quam proprie bryonia uocant, ... alii gynacanthem aut aproniam* ; sur **aprego* dans Ps. Apul., Herb. 98, 8 ; v. André, s. u.

Aper et ses dérivés ont fourni de nombreux noms propres : *Apra*, *Aprius*, *Apriānus*, *Aprius*, *Apri(u)lus*, *Aprieli*, *Apriidius*, *Aprinus*, *Aprilla*, *Aprōnius*, *Aprōniānus*, *Aprunculus*, *Aprulla*, *Apriō*, *Aprucius*, *Aprōnius*, *Aprufenius*, *Aprufclano* (dialectal), *Apellius*, *Aprārius*. Le nombre de ces cognomina prouve l'importance du sanglier dans la faune italique, et sans doute l'existence d'anciennes croyances.

Omb. *apruf*, *abrof* « après » et *abrunu* « aprum », *abrons* « après ». Ce mot se présente ailleurs, avec des formes divergentes, en grec avec une particule préposée *k-* dans *κάπρος* (toutefois, ce rapprochement a été contesté, notamment par Sturtevant, *Indo-hitt. Laryng.* 48, 3, qui n'admet pas cette alternance *k/zéro* à l'initiale, pas plus ici que dans *os/costa* ; *odium* : got. *hatis* ; *ōs/cōram*), en germanique avec vocalisme *e* : v. h. a. *ebur*, etc. (cf. thrace *ēpos* « bouc ») ; en slave avec vocalisme *e* et *o* préposé : v. sl. *vepri*, variations qui s'expliquent sans doute par un « tabou » de chasse. En indo-européen, le terme qui désignait le porc domestique servait aussi à désigner le « sanglier » ; v. lat. *sūs*.

a) **aperiō**, -is, -uī, **aperitum**, **aperire** : ouvrir (opposé à *operiō*, Cat., Agr. 161, 2, *semen stramentis... operito, ... deinde aperito*), par suite « découvrir » (sens physique et moral) « dévoiler ». — Ancien, usuel. Panroman. M. L. 515 ; B. W. s. u.

Peu de dérivés : *apertus*, *apertē* ; *apertiō*, -ūs (Plt. et

Arn.) ; *apertibilis* ; *apertiō* (attesté à partir de Varro), *apertiura* « ouverture », M. L. 516 ; *apertiūus* (Cael. Aur.) ; *aperilis*, création de grammairiens pour expliquer le nom du mois *Aprilis* ; *ezaperiō*, rare, tardif.

b) **operiō**, -is, -uī, **opertum**, **operire** : fermer, couvrir ; tenir caché. De là : *operimentum* et *operculum* : couvercle, M. L. 6073.

Composés : *ad-aperiō* (depuis Varr. ; ni dans Cic. ni dans Cés., surtout de l'époque impériale) ; et surtout *cooperiō* (*cōperiō*) ; *cooperimentum*, *coopericulum* (*cō-*) n. *cooperitōrium* : couvercle, M. L. 2203-2206 ; d'où *dis-cooperiō* (Itala), M. L. 2659 ; *redoperiō* (id.), *percooperiō*.

Aperiō, *operiō* sont généralement considérés comme issus de **ap-ueriō*, **op-ueriō*, composés d'un simple **ueriō*, dont le correspondant existerait dans les langues balto-slaves : lit. *už-veriu* « je ferme », *at-veriu* « j'ouvre » ; cf. le simple lituanien *veriu*, *vėrti* ; v. sl. *otrg*, *oriti* « je ferme ». Le sanskrit a un verbe avec infixe nasal *apa-ur-nāti* « il ouvre », *api-ur-nāti* « il ferme ». Un substantif apparenté serait osq. *veru* « porte » (cf. omb. *verir* [abl. pl.] « porte », etc.). Mais le maintien de la sourde finale des préverbes *ap*, *op* devant voyelle serait unique en latin ; le traitement de *aperiō* contraste avec celui de *duēho*, comme celui de *operiō* avec celui de *obueniō*. L'hypothèse a été contestée par Bréal, puis par Niedermann, IF 26, p. 50 sqq. L'explication de Niedermann par **at-ueriō*, lit. *at-veriu* ne rend pas compte de la sourde *p* plus que l'explication ordinaire. Étant donné que, comme l'enseigne M. Sommer, *Hdb.*, p. 221, **tw-* initial a donné lat. *p-* (v. *pariēs*), on peut se demander si **tw-* intérieur appuyé n'aurait pas été traité de même et si, par suite, **ap-tweriō*, **op-tweriō* n'auraient pas abouti à *aperiō*, *operiō* ; on rapprocherait donc les verbes v. sl. *za-tvoriti* « clore », *zavolati* « ouvrir », cf. lit. *už-veriu* « j'en clos ». Il est vrai que **twer-* n'est pas représenté en latin autrement que par *pariēs* et qu'il n'y a pas trace des *pp* gémées qu'on attendrait. Cas peu clair.

apex, -icis m. : pointe, sommet (sens propre et figuré) ; e. g. Varr., RR. 1, 48, 1, *grani apex* ; spécialement partie supérieure du bonnet du flamme qui se compose d'une petite baguette entourée de laine ; cf. Serv., Ae. 2, 683, *apex proprie dicitur in summo flaminis pileo uirga lanata, hoc est in cuius extremitate modica lana est... modo autem summitatem pilei intellegimus*, et par suite le « bonnet » lui-même, tiare, mitre, etc., et « aigrette » ; « langue de flamme » (poét.) ; 2° dans l'écriture, trait vertical placé au-dessus des voyelles longues. M. L. 518.

Les anciens rattachent le mot à *apiō*, *apere* (cf. *uerter* et *ueriō*) ; ce qui conviendrait assez si le sens premier est celui de « partie supérieure du bonnet » qu'on attache (*apiō*) avec un lion, cf. P. F. 17, 6 ; Fest. 222, 13. Mais il est impossible de décider si le sens général de « pointe » est primitif ou dérivé ; et, s'il est primitif, l'étymologie ancienne ne convient pas. Une étymologie étymologique est possible, cf. F. Müller, *Z. Gesch. d. röm. Satire*, Philologus 78 (1923), p. 265.

Dérivés : *apiciātus* : coiffé de l'apex ; *apiculum* : *flum quo flamines uelatum apicem gerunt*, P. F. 21, 10 ; *apicire* : ligare (Gloss.), formé d'après *amicire*?

apexabō (-*zauō*, -*zabō*), -ōnis m. : sorte de boudin ou de hachis employé dans les sacrifices (cf. Arn. 7, 24). Étymologie populaire dans Varr., L. L. 5, 111, *quod in hoc farcimine summo quiddam eminet, ab eo quod ut in capite apex, apexabo dicta*. — La finale rappelle longuō.

aphorus, -i m. : — *pisciculus qui propter exiguitatem capi non potest*, Isid. 12, 6, 40. Sans doute déformation populaire de ἀφρός, autre nom de ἀπόη (v. *apua*), sous l'influence de ἀφροσ ? V. Sofer, p. 11.

apiāgō : mēlisse, *apiastrum*. Seulement dans Isid. 17, 9, 80, mais de type ancien ; v. Ernout, Philologica, I, p. 167 ; André, *Lex.*, s. u.

apiaster (-trum) : v. *apium*.

apiastra, -ae f. : guêpier ; *uocantur apiastrea, quia apes comedunt*, Serv., G. 4, 14. Correspond au gr. μέποψ « merops apiaster », all. *Bienenfresser*, v. Keller, *Tiere des klass. Altertums*, p. 284.

apica, -ae f. : — *dicitur ouis quae uentrem glabrum habet*, P. F. 23, 31. Mot rustique, ne se trouve que dans Varr. et Plin. Gr. ἀπικός ?

apinae, -arum f. pl. : bagatelles, brimborions ; joint à *tricae* par Martial 14, 1, 17.

Dérivés : *apinārius* (*ape-*) λ . Trebell. Gall. 8, 3 ; *apinor*, -aris : ἐκκαλοῦν (Gloss.).

Mot populaire, extrêmement rare et tardif. Cf. *afan-nae*.

apiō, -is, **ēpi* (conservé dans *co-ēpi*), **aptus**, **apere** : lier, attacher. Ne figure, en dehors des glossaires (e. g. P. F. 17, 7, *comprehendere antiqui uinculo apere dicebant* ; cf. *ape?*), que dans un seul exemple d'Ennius, A. 499 (var. *rapienti*).

L'adjectif *aptus*, qui a le sens de « attaché », propre et figuré, a pris une nuance laudative, « bien attaché à », cf. ἀρμοστός et *habilis*, et par suite « apte à », *aptus ad*, ou *aptus* et le datif. M. L. 566. Mieux évolution de sens dans le skr. *yuktah*. De là le dénominatif *apiō*, -ās « appliquer, adapter » et « équiper », qui a eu en bas latin toute une série de dérivés, et un composé récent *adaptō*, cf. M. L. 563-566 ; *adaptus*, 146 ; **eadaptus*, 2929, et *ezaptare*, 2938 a, de *ezaptus* déjà dans Lucilius. Le contraire de *aptus* est *ineptus* « impropre, maladroit, sot », d'où *ineptia*, déjà dans Plaute, usité surtout au pluriel, *ineptiae* « sottises » et *ineptiō*, -is.

Apiō a un inchoatif *apiscor*, -eris, *aptus sum* (pour la dérivation, cf. *faciō*, *pro-fisciscor*) dont il existe un doublet actif *apiscō* chez les archaïques, cf. J.-B. Hofmann, *De uerbis... deponentibus*, p. 12, 32, 40 ; *apiscetur* est passif chez Plt., Tri. 367 : « s'attacher à », d'où « atteindre, obtenir ».

Apiscor, rare, quoique classique (Cic., T.-L.), a fourni les composés *adapiscor*, d'où *adeptiō* (Cic.) ; *indapiscor* (et *indeptiō*) ; aussi *indeptisci*, P. F. 94, 18) ; *redapiscor* (Plt., Tri. 1022). *Indapiscor* a conservé la forme ancienne du préverbe (*ind*) (cf. *indaudire*) de *end*(o), sans doute sous l'influence de *adapiscor*, *redapiscor*, avec lesquels il se joignait naturellement, et aussi peut-être pour éviter une confusion possible du participe de **in-ipiscor* avec l'adjectif *ineptus*. Mais le maintien de *ind-* donnait au verbe un aspect archaïque ; aussi a-t-il été éliminé de

la langue classique au profit de *adapiscor*, seule forme usuelle. De *indeptus* existe un dénominatif *indeptiō*, -ās, cité par P. F. 94, 14.

Composés : *cōpula* de **co-apula* ; *co-ēpi* (voir ces mots). Cf. aussi *apud*, *amminum*.

Le groupe verbal de véd. parf. *āpa* « il a atteint, obtenu » ; *āpa*, apparaît surtout au parfait et à l'aoriste ; ceci explique l'importance de *cōpi* en latin. Le présent skr. *āpōti* « il atteint » est déjà dans l'Atharvaveda ; il est secondaire, comme *apiō* et *apiscor* le sont en latin. Le hittite *epmi* « je prends » (3^e sg. *epzi*, etc.) indique un ancien présent athématique que donnait à supposer lat. *apiō*. Pour hitt. *e* représentant *ē*, cf. *ē-* = gr. *ἦ-*, skr. *ā-*. L'adjectif skr. *āptāh* n'est pas ancien ; il ne se suppose pas à *aptus*. Le sanskrit a généralisé le représentant de l'*ē* conservé dans lat. *co-ēpi* ou d'un ancien *ō* que suppose arm. *unim* « je tiens, j'ai », de **ōp-ne*, et le latin a tendu à généraliser le degré zéro attesté par lat. *aptus*. V. *apud*.

apis, -is (gén. pl. *apum* ou *apium*, cf. Neue-Wagener, Form², I 259, ce qui indique un ancien thème consonantique avec élargissement partiel en -i-, comme *canis*, *mēnsis*, etc., v. Ernout, Philologica, I, p. 135 sqq.) f. : abeille. — Ancien, usuel. M. L. 525 ; B. W. sous *abeille*.

Dérivés : *apicula* (rare, mais déjà dans Plaute, Cu. 10), M. L. 523 ; *apiārius* : apiculteur, M. L. 522 ; *apiārium* : rucher (cf. Gell. 2, 20, 8), M. L. 524 ; *apiānus*, usité au féminin *apiāna* (*ūna*) « raisin affectionné des abeilles » ; *apicius* : même sens. V. aussi *apium*, *apiastra*.

Les dialectes indo-européens qui vont du slave à l'italo-celtique ont eu un nom de l'« abeille » inconnu aux autres langues : v. sous lat. *fūcus* ; ce nom était de la forme **bhei-*. Il n'est pas impossible que **ap-*, **api-*, supposé par le latin, ait quelque rapport avec ce mot. Mais on ne saurait préciser.

apiscor : v. *apiō*.

apium, -i n. (*apius* à basse époque) : 1° ache des marais (céleri, plante mellifère) ; 2° persil. Attesté depuis Virgile. Panroman, sauf roumain, M. L. 526 ; germ. : v. h. a. *epfi*, tch. et pol. *opich*, v. André, *Lex.*, s. u.

Dérivés : *apiātus* : d'ache ; *apiāna* : camomille (Ps. Apul.), cf. toutefois *apis* ; *apiaster* m. et *apiastrum* n. : mēlisse ; *apiastellum* : renoncule, bryone ou couleuvre (se dit aussi *apium risus*) ; *apiātus* : bouilli avec de l'ache, tacheté, moucheté (*de mēnsis citreis, ueluti grani congerie*) ; *apiōsus* : se dit d'une maladie du cheval « cuius et mens hebetatur et uisus », Vég. 1, 25, 3, 2 ; cf. 3, 10. On l'explique *sive quod apio curabatur, sive quod ui magica apii putabatur oriri* ? Cf. aussi *petrapium* et *apiāgō*.

Apium est pour les Latins « l'herbe aux abeilles » et correspond, ainsi que *apiastrum*, au gr. μελιφύλλον, *melisophyllon*, cf. Pseud. Ap., Herb. 119 ; Varr., R. R. 3, 16, 10 ; et id., *ibid.*, 3, 16, 13, *oportet domi serere quae maxime secuntur apes... apiastrum...*, etc. *Apiaster* est formé comme *oleaster*. La graphie *appium*, tardive, est sans valeur.

aplūda (*adplūda*), -ae f. : criblure, menue paille.

Mot sans doute non romain, rare et archaïque ; cf. Ernout, *Et. dial.* 110 sqq.

aplustra (-*tria*), -**um** u. pl. (le singulier n'apparaît qu'à partir de Lucain : *aplustre*) : aplustres, ornement de la poupe du vaisseau. Du grec *ἄπλυστρον*, peut-être par un intermédiaire étrusque. Terme uniquement poétique, attesté depuis Ennius jusqu'à Sidoine, mais ne se trouve ni dans Vg. ni dans Hor. Cf. pour la finale *ballista* et *ballistra*, *genesta* et *genestra*, *lepesta*, *lepistra*. Influence des mots en *-*trum*, suffixe d'instrument, comme *trans-trum*?

apocalama : nom d'un vêtement de soie ou de coton dans Isid. 19, 22, 13. Inexpliqué ; v. Sofer, p. 31.

apoculō, -**ās**, -**āre** (variante *apocalō*) : mot d'argot que Pétrone, 62, 67, met dans la bouche d'esclaves ou d'affranchis. Se conjugue pronominalement : *ego me apoculo* « je décampe, je m'esbigne ». Origine inconnue. On l'a fait dériver de *ἀποκαλῶ* (cf. *calō*) et aussi de *ἀποκαλῶ* ; d'autres en ont fait un dénominatif de *ἀπὸ τοῦ οὐλοῦ*, hybride formé d'après *ἀπὸ ὀμμάτων* ou enfin de *ἀπὸ* et *οὐλος* (d'après le type du fr. *reculer*), mais la quantité de l'u est inconnue.

Apollō, -**inis** m. : emprunt ancien au gr. Ἀπόλλων, -ωνος, latinisé en -ō, -inis. Dérivés : *apollināris*, -e, -ria (*herba*) : morelle ; -*neus* (Ov.). Étr. *Aplu*, *Apulu*.

apologō, -**ās**, -**āui**, -**āre** : repousser ; dénominatif tiré de *ἀπολογος* (déjà dans Rh. ad Her.) avec le sens de *ἀπολογία*, Sén., Ep. 47, 9. V. Hammarström, IF 1932, 140.

apopores (-*peres*) : citrouille. Mot espagnol, seulement dans Isid. 17, 40, 16. V. Sofer, p. 118, 163 ; Alessio, Riv. di Filol., 1938, 376 sq. ; André, *Lex.*, M. L. 529.

aporia, -**ae** f. : emprunt tardif au gr. ἀπορία « embarras », dont a été tiré le dénominatif *aprior*, pop. *aporiātus* (= ἀπορίωνος, Ital.). D'où *esaprior*.

apostata, -**ae** m. : emprunt de la langue de l'Église au gr. ἀποστάτης ; de là *apostatō*, -ās ; *apostatriz* f. ; *apostatizātus*, -ās.

apostolus, -**Im** m. : emprunt de la langue de l'Église au gr. ἀπόστολος, M. L. 580 a, et celt. : irl. *apstal*, britt. *abostol*. Dérivés : *apostola* f. ; *apostolātus*, -ūs m. ; -*licus*, M. L. 530.

apostōma, -**ae** f. : abcès. Emprunt vulgaire et tardif au gr. ἀποστήμα, avec passage à la 1^{re} déclinaison, changement de genre et influence des mots en -ωμα (*carcinōma*, etc.). V. Sofer, p. 152, n.

apothēca, -**ae** f. : magasin à vivres ; cellier. Emprunt au gr. ἀποθήκη, déjà dans Varr. et Cic. De là : *apothēcarius* ; *apothēcō*, -ās. M. L. 531 ; B. W. sous *boutique*.

appellō, -**ās**, -**āui**, -**ātum**, -**āre** : s'adresser à, en appeler à (cf. Enn. : *hominem appellat*, Sc. 50), appeler, puis, par affaiblissement, « nommer, désigner ». Usité de tout temps ; panroman, sauf roumain. M. L. 542.

Dérivés et composés : *appellatiō* (class., équivalent de *prolocutiō*), *appellātor*, -*tōrius* ; *appellātus*, calque de *προσκλητικός* ; *appellitō*, -ās (rare, époq. imp.) ; cf. *nōminiō*.

compellō : adresser la parole à, interpellier (souvent dans la prose classique avec une nuance de blâme ou

d'insulte, d'où le sens de « accuser ») ; *compellatiō* « reproche, réprimande ».

interpellō : interrompre par la parole : Plt., Men. 1121, si *interpellas ego tacebo* ; interpell. S'emploie comme synonyme de *interrumpō* avec le sens de « troubler dans l'exercice de » : i. *alqm in iure suo*, Cés., B. G. 1, 44 ; se dit aussi des choses : i. *iam partam uictoriam*, id., B. C. 3, 73. Comme *interdicō*, peut être suivi d'une complétive introduite par *nē*, *quā*, *quōminus*.

Composés à préverbes d'un intensif-duratif en -ā, **pellō*, -ās, en face de *pellō*, -is, à valeur moyenne « se pousser vers, se diriger » (cf. *laudō*, -ās, en face de *laudō*, -is) ; *pellō*, -ās n'existe que dans des composés comme *occupō*, *educō*, -ās, en face de *capitō*, *dūcō*, -is. La spécialisation de sens les a vite détachés du simple *pellō*, -is.

appendix, -**icis** f. : épine-vinette : *spina* et *appendix appellata*, *quoniam bacae puniceo colore in ea appendices uocantur* (Plin. 24, 114). V. *pendō*.

appiānum (*mālum*) : variété de pomme obtenue par un certain Appius, cf. Plin. 15, 49. M. L. 546 b ; B. W., *api*.

apricus, -**a**, -**um** : exposé au soleil, ensoleillé (des Varron, qui l'oppose à *opācus*). Rapproché par étym. pop. de *aperiō* « a sole apertus », dit P. F. 2, 6. M. L. 561 ; B. W. sous *abri*.

Dérivés : *apricuātus* (Col.) ; *apricor*, -*āris* (et *apricō*, -ās à basse époque, cf. M. L. 560), « réchauffer, se réchauffer » et ses dérivés. Sans correspondant net.

aprilis, -**is** m. : avril ; second mois de l'ancienne année romaine. Sans doute adjectif substantivé. Étym. pop. dans Varr., L. L. 6, 33 (*magis dictus*) *secundus*... « Venere quod ea sit 'Apriōdēt, mensis puto dictum quod uer omnia aperit ; Macr., Sat. I 12, 14, *Aprilem*... quasi *aperilem*, et Sén., Ep. 67, 1, *uer aperire se coepit*. — Panroman. M. L. 562, et celt. : irl. *apriū*, britt. *ebrill*. De là les noms propres de petites gens : *Aprilis*, *Apriiliānus*, *Aprillina*.

A. Cuny, MSL 14, 286, rapprochant *quintilis* et *sextilis*, a supposé qu'*aprilis* serait un dérivé du mot indo-européen attesté par skr. *aparāḥ* « postérieur (par rapport à un seul autre), second », got. *afar* « après ». Étymologie contestée par M. Benveniste, qui suppose, avec Stowasser, W. Stud. 31, 146, qu'*aprilis* remonte à étr. *apru* emprunté lui-même au gr. Ἀπρῷ hypocoristique de Ἀπριόδēt, v. BSL 32, p. 68 sqq., hypothèse appuyée par Eva Fiesel, qui rapproche la dérivation du nom du mois de mai en étrusque : *Ampiles* de *ampile*, v. St. Etruschi 7, 295-297, et par l'étude de S. P. Cortsen, Glotta, 1938, 26, 270. On a supposé aussi que *aprilis* dériverait de l'étrusque *aplu* « Apollon », avec dissimilation. Mais il resterait à expliquer l'introduction de ce nom étranger dans les noms de mois romains.

apsis : v. *absida*.

aptus : v. *apiō*.

apua, -**ae** f. : menuiserie. Emprunt ancien, latinisé, au gr. ἀψή, cf. Plin. 31, 95 : *apuan nostri*, *aphyen Graeci* uocant, M. L. 520. Cf. *aphorula*.

apud (*aput* ; formes dialectales *apor* (P. F. 24, 12),

apur, ainsi en territoire marse *apur finem*, CIL 1² 5, cf. Mar. Vict., GLK VI 9, 17 ; cf. *ad*, *ar* ; les gloses ont aussi *ape* : *παρά*, CGL II 24, 40) : auprès de, chez, dans ; sens physique et moral : *apud sē esse* (contraire de fr. « être hors de soi »). Uniquement préposition ; ne s'emploie ni comme préverbe ou premier terme de composé, ni comme adverbe, ce qui prouve le caractère relativement récent du mot dans l'emploi qu'il occupe ; et, en effet, il n'a de correspondant nulle part, pas même en osco-ombrien. Il s'agit peut-être d'une forme nominale se rattachant à la racine de *apiō*, et dans laquelle l'emploi prépositionnel se serait développé comme dans *penes* et, plus tard, dans le bas latin *casus* (= chez ; v. *casa*) ; mais le détail de la forme n'est pas expliqué (participe parfait n. **apuat*, **apuat*?).

Depuis Lucilius, les grammairiens latins différencient *ad*, *in*, *apud*, *penes* ; ainsi Scapulus, GLK VII 30, 18 (d'après Varron) : *ad et apud accusatiuae sunt praepositiones*, ut « accede ad me » ; *qui domi nati sunt apud me* (cf. Servius, Ae. 1, 24) ; et VII 31, 7 : *item uitiose dicitur « senatum habere apud aedem Apollinis » quod « in aede Castoris » dici oportet* ; et Ulpien, Dig. 50, 16, 63 : « *penes te* » *amplius est quam « apud te »* ; nam « *apud te* » est quod qualiter qualiter a te teneatur ; « *penes te* » est quod quodam modo possidetur ; cf. P. F. 20, 19.

Régulièrement construit avec l'accusatif et employé — le plus souvent près de noms de personnes (cf. toutefois *apud aedem*, SC Bac. ; *apud oppidum*, Cés., B. G. 2, 7, 3 ; *apud Anienem*, Cic., Mur. 84) — quand la phrase ne comporte pas d'idée de mouvement, on le trouve en latin vulgaire avec l'ablatif, ainsi Ital., Matth. 19, 26, *apud hominibus* (= *παρά ἀνθρώπων*), ou avec des verbes de mouvement ; ainsi Sall., Hist. 1, 119, *ille Conisturgim apud legiones uenit* ; Ital., Gen. 43, 9, si *non adduxero eum apud te* (= gr. *πρός σε*), v. Anders Gagner, Eranos, vol. 26. En Gaule, *apud* s'emploie au sens de « avec » ; ainsi Querol., p. 22, *iste qui apud me est locutus*, cf. ALLG 2, 26. Attesté de tout temps ; mais appartient plutôt à la langue familière. M. L. 567 ; v. B. W. sous *avec*.

aqua, -**ae** f. (*acua* CE 930, 2, *acqua* blâmé par l'App. Probi ; cf. Lucr. 6, 552 et 1072, qui en fait un trisyllabe) : eau, considérée comme élément, cf. Cic., Ac. 1, 26, *ae...* et *ignis* et *aqua* et *terra prima sunt* ; le plus souvent jointe et opposée au feu, cf. *igni* et *aquā interdiceret*, et l'usage religieux signalé par Varron, L. L. 5, 61, suivant lequel l'époux accueillait l'épouse au seuil de sa maison avec le feu, élément mâle et créateur, et l'eau, élément femelle : *igitur causa nascendi duplex : ignis et aqua. Ideo ea nuptias in limine adhibentur, quod coniungit hic, et mas ignis, quod ibi semen, aqua femina, quod fetus ab eius (h)umore, et horum unctionis uis Venus* ; cf. les références de Goetz-Schoell ad loc. Quelquefois aussi *aqua* est joint à *terra* : *quam terraque poscere*. Pour le genre, cf. Meillet, *Ling. gén.*, p. 218. Le caractère originellement animé et divin de *aqua* apparaît aux épitaphes qu'on y joint : *ad aquae lenae caput sacrae*, Hor., C. 1, 1, 22 ; *nee castas polle...* *aquas*, Ov., F. 2, 174, etc.

Les poètes usent indifféremment de *aqua* et de *unda* ; ainsi, Ov. écrit, M. I 432, *cum...* *si ignis aquae pugnas*, en face de F. 4, 788, *sunt duo discordes, ignis et unda, dei* ; Tr. I 8, 1, *unda dabit mulierem et dabit ignis aquas*.

Toutefois, *unda* désigne plutôt l'eau considérée dans sa mobilité ; dans le dernier vers d'Ovide cité, *unda* est joint à *flamma*, l'élément jaillissant du feu. La comparaison des dérivés de *aqua* et de *unda* fait bien ressortir la différence de sens : *aquari* veut dire « faire de l'eau », s'approvisionner d'eau », *aquōsus* « aqueux », *undare* « être ondoyant, ou agité » (en parlant des flots), *ex-undare* « déborder », *undōsus* « aux flots agités ».

Le pluriel *aquae* s'emploie lorsque l'on considère les parties constitutives de l'eau, e. g. Vg., G. 4, 410, *aut in aquas tenuis dilapsus abibit*, ou les différentes sortes d'eaux (ainsi Sén., NQ. 3, 23), ou les eaux courantes, animées et divinisées, Varr., L. L. 5, 71, *a fontibus et fluminibus ac ceteris aquis dei ut Tiberinus ab Tiberi* ; cf. *aquae perennēs* (qui se renouvellent sans cesse), *decursus aquarum*, Lucr. 5, 263. Aussi *Aquae* est-il constant dans les désignations de noms de lieux (où se trouvent généralement des eaux jaillissantes et qui sont l'objet d'un culte, cf. Thes. II 353, 47 sqq., 363, 59 sqq.). *Aquae* désigne aussi l'ensemble des eaux : Eleg. in Maec. 101, (*hieme*) *conglacientur aquae* ; les pluies : T.-L. 24, 9, 6, *aquae magnae bis eo anno fuerunt, Tiberisque agros inundauit*. — *Aquae* est plus fréquent chez les poètes ; le pluriel est plus concret. — Usité de tout temps. Panroman. M. L. 570 ; B. W. s. u.

Dérivés : *aquor*, -*āris* : s'approvisionner d'eau, et *aquatiō*, M. L. 578 ; *aquātus* : mêlé d'eau ; *aquōsus* : aqueux, M. L. 588 ; *aquālis* : plein d'eau, à eau. — Subst. *aquālis* m. : pot à eau, M. L. 572 a ; *aquārius* : à eau ; *aquārius* m. : porteur d'eau, magistrat préposé au service des eaux, verseau (signe du Zodiaque) ; *aquāriolus* (-i *dicebantur mulierum impudicarum sordidi adscule*, P. F. 20, 24) ; *aquārium* : réservoir à eau, évier, M. L. 576 ; B. W. s. u. ; *aquāliculus* (-um), -i : panse, ventre ; *aquālicus*, *aquātilis* : aquatique ; *aquātilia* n. pl. : tumeurs aqueuses ou hydatides ; *aquātilis* (formé d'après *uiolentus*), M. L. 585 ; *aquola* (*acula*), -ae f. : filet d'eau (diminutif).

Composés en *aqui*- dont certains formés sur le modèle de composés grecs en ὕδρ- : *aquiducus* (-*dux*) = ὕδραγωγός, Cael. Aur. ; *aquifolium* « houx », cf. *acri-* ; *aquifuga* = φεινυδρος, id. ; *aquigenus*, -a, -um (Tert., cf. *terrigenus*) ; *aquiductus*, *aquiductum* = ὕδραγωγών *aquiuergium*, endroit où l'eau s'écoule (Gram.), composés tardifs ; la langue classique ne connaît que la juxtaposé *aquae ductus* ; cf. aussi M. L. 581, **aquiductum* ; *aquilex*, -icis, -*legus* m. : sourcier ; *aquiliūm*, -i (*aqualelium*) : sacrifice pour obtenir de la pluie ; *aquaemāndē* (*aquimināle*, *aquaemānile*, *aquiminārium*) : aigüère, (M. L. 572 ; v. *mānō*. Cf. aussi *aquagium*, terme de droit, synonyme de *aquae ductus* ; *aqu(a)e mola* (Gloss.) : ὕδρομύλη, plante.

Les langues romanes supposent aussi, M. L. 573, **aquāna* ; 579, **aquātrā* ; cf. en outre 147, *adaquāri* ; 4336, *inaquāre* ; 2939, *exaquāre*, en germ. *aquaeductus* (formes modernes) et *aquārium*, v. h. a. *ganhārī*.

aqua a son correspondant exact en germanique : got. *ahwa* « ποταμός », etc., et semble se retrouver en celtique, mais seulement dans des noms de lieu. Le germanique offre, d'autre part, un dérivé attesté par v. h. a. *ouwa* (all. mod. *Aue*) « prairie marécageuse, fleuve », et le nom propre *Scandin-aue* ; le dérivé v. isl. *ægir* « mer, dieu de la mer », avec un ancien *ē* initial, donne à penser

que l'a de lat. *aqua*, got. *ahwa* représenterait un i.-e. **ə* (**ekw/əkw-*). Si ce mot ne se retrouve pas ailleurs, ce n'est sans doute pas un hasard : tandis que le nom désignant l'« eau » en tant que chose est commun à tout le monde indo-européen (v. sous lat. *unda*), les noms de genre essentiellement animé qui désignent l'« eau » en tant qu'être actif — et divin — n'ont qu'une faible extension dialectale. Il y a ce mot, commun au latin et au germanique ; un autre mot, indo-iran. **āp-*, souvent employé au pluriel (véd. *āpah*, etc.) comme lat. *aquae*, a des correspondants en balte ; cf. *amnis*. — Il n'est pas accidentel que le nom germanique du « dieu de la mer » appartienne au groupe de got. *ahwa*, lat. *aqua* désignant originairement l'« eau » en tant qu'être actif.

aquila, -ae c. : 1° aigle (oiseau, étoile ou enseigne), cf. *fulva*... *avis* d'Ovide, F. 5, 732 ; 2° aigle de mer ou mourine (sorte de raie). Dérivés et composés : *aquilinus*, *aquilifer*. — Ancien. Panroman. M. L. 582 ; iirl. *aicil*. Cf. peut-être aussi *aquileia* : ancolie, M. L. 583, et B. W. s. u. Cf. *Aquilinā?*

Le nom de l'« aigle », le premier des oiseaux, et qui avait un caractère religieux, varie d'une langue indo-européenne à l'autre et résulte surtout d'arrangements relativement récents. V. *aquilus*.

aquilex : v. *aqua*.

aquilō, -ōnis (et *aquilus*, cf. Thes. II 376, 9 sqq. ; M. L. 586 et 587) m. : aquilon. Le nom complet est *aquilō uentus* (cf. Nep. Mi. 1, 5 ; P. F. 20, 14, *aquilo uentus* a uehementissimo uolatu ad instar aquilae appellatur). On voit par Festus que les anciens rattachent *aquilō* à *aquila* et non à *aquilus* comme le font les modernes. Ce sont les anciens qui ont probablement raison ; *aquilō* n'est pas le vent sombre ; il est qualifié de *clārus* par Vg., G. 1, 460, par opposition à *nigerrimus auster*, 3, 278 ; cf. Thes. II 376, 48 sqq. L'explication rapportée par Isid., Nat. rer. (Suét., p. 229 Reiff.), *aquilo, qui et boreas uocatur, ex alto flans gelidus atque siccus et sine pluuiā, qui non discutit nubes sed stringit*, paraît avoir été inventée dans sa dernière partie pour rattacher coûte que coûte *aquilō* à *aquilus*.

De là : *aquilōnis* ; *aquilōnālis* (*aquilōnāris* ap. Aug.) formé d'après *septentrionālis* ; *aquilōniānus* (b. lat.) ; *aquilōnigena* (Aus.).

Le rapprochement avec un mot balte, lit. *aklas* « aveugle », etc., n'explique guère la forme et pas du tout le sens (Meillet). — Cf., toutefois, *xaixlas* « vent du nord-est », lat. *caecus* ?

aquilus, -a, -um adj. : brun noir. Rare ; archaïque et postclassique. Les anciens le rapprochent de *aquila* et en font un dérivé de *aqua* (d'après *nābilus*, *nābēs*) ; ainsi Festus : *aquilus color est fuscus et subniger, a quo aquila dicta esse uidetur... aquilus autem color est ab aqua nominatus. Nam cum antiqui duos omnino naturales nossent, i. e. album et nigrum, interuenerit autem is quoque, qui ita neutri similis est, ut tamen ab utroque proprietatem trahat, potissimum ab aqua eum denominarunt, cuius incertus est color*, P. F. 20, 7. Composés *subaquilus* (en jeu de mots avec *subuolarius*, Plt., Ru. 422). L'explication par *aqua* rend mal compte du sens de l'adjectif ; on ne voit pas pourquoi l'eau aurait été prise pour désigner une couleur tirant sur le noir (Plaute applique

aquilus à une négresse). Peut-être à rattacher à *aquila*, l'aigle étant l'oiseau sombre, *αλετοῦ... μέλας*. Il. Φ 252. Les adjectifs désignant la couleur sont souvent empruntés à des noms d'animaux, et réciproquement ceux-ci peuvent être désignés par le nom de leur couleur, cf. *columba*.

ar : v. *ad*.

āra, -ae f. (ancienne forme *āsa*, cf. Macr., Sat. 3, 2, 8, qui cite Varron, et Serv. auct. Ae. 4, 219 ; osq. *aasas* « ārae », ombr. *asam-ar* « ad āram ») et peut-être hitt. *haššaš* « foyer » : autel (premier sens sans doute), « foyer de la divinité », par opposition à *focus*, cf. l'expression *pro aris et focis*. Conservé seulement dans quelques parlers judéo-romans, cf. M. L. 586 a.

Dérivés : *ārula* ; *ārālia*, -ium, CIL VIII 19929.

Les grammairiens anciens distinguent *āra* de *altāre*, ainsi Varron dans Serv. auct., B. 5, 66, *Varro dicit sup̄eris altaria, terrestribus aras, inferis focos dicari adfirmat* ; cf. Vg., ibid., *en quattuor aras : ecce duas tibi, Daphni, duas altaria Phoebo*. Le dieu reçoit les *altāria*, réservés aux grandes divinités ; Daphnis n'a que des *ārae*, terme général désignant un autel quelconque. Italique, commun, usuel. Mais a disparu devant *altāre*.

Cf. *āres* ?

arāneus, -i m. (gén. *arānei*, trisyllabe, Lucr. 3, 383) ; **arānea**, -ae f. : araignée. Ancien, usuel. *Arāneus* est la forme ancienne ; le féminin *arānea* est réservé pour la toile ou le fil de l'araignée et, par extension, une espèce de fil très fin, et ne désigne l'animal qu'à partir de Catulle, en poésie, et seulement à partir de Fronton, en prose. Toutefois, Cicéron a le diminutif *arāneola* (en face de l'*arāneolus* du Culex). L'italien a les représentants des deux formes : *ragno* et *ragna* ; le français et l'espagnol n'ont que le féminin : *araigne* (v. B. W. sous *araignée*), *araña*, les deux diminutifs sont également représentés en roman, cf. M. L. 593-596. *Arāneus* désigne aussi la « vive » (poisson) ; adjectif joint à *mūs*, la musaraigne (μυγαλῆ), M. L. 5765 ; *arānea*, une maladie de peau : *arānea uerrina* (= gr. *κεγχρία* ou *λεγχία*), v. B. W. *rogne* ; cf. *mūs araneum* (sic, cf. *araneum* dans Phédre), *cuius morsu aranea*, Isid. 12, 3, 4 ; v. Sofer, p. 16, 170.

Dérivés : *arāneōsus* : couvert de toiles d'araignée ; *arāneāns* (Apol.).

Arāneus, *arānea* n'ont de correspondant qu'en grec : *ἀράχνη* « araignée », *ἀράχνην* « toile d'araignée », *ἀράχνης* « d'araignée » et *ἀράχνης* « araignée ». La ressemblance est trop étroite pour qu'on ne voie pas dans le mot latin un emprunt au grec ou, du moins, un emprunt à une langue inconnue fait indépendamment dans chacune des deux langues. L'objection que *arāneus* s'explique en partant de **arak-s-n-* (cf. Benveniste, *Origines*, p. 101) n'est pas décisive ; les mots de ce type, essentiellement populaires, admettent des dérogations à la phonétique normale, comme le montrent les formes romanes elles-mêmes. Le rapprochement de *ἄρκος* « filet » souvent proposé n'explique pas la forme grecque. Le mot a pu s'introduire avec la légende d'Arachné.

arbitr, -tri m. : 1° témoin (qui par son arrivée assiste à une chose ; souvent joint à *testis*, e. g. Cic., Q. Rosc. 38 ; T.-L. 21, 10, 3) ; cf. Plt., Mer. 1005, *eamus intro ; non*

utibilest hic locus, factis tuis, | *dum memoramus, arbitri ut sint qui praetereant per uias* ; 2° arbitre choisi par les deux parties (sens aussi anciennement attesté que le premier), juge (*arbitrālis*, -e), et par suite, « maître de la destinée de ». Ancien (Loi des XII T. 7, 2, 2 ; 12, 3), usuel, classique. Les sens se retrouvent dans *arbitrium* : 1° fait d'être témoin (sens non attesté avant l'époque impériale, où il peut être dû à une affectation d'archaïsme) ; 2° arbitrage, sentence arbitrale et « pouvoir de décider de » ; *liberum arbitrium* attesté à partir de T.-L. ; cf. Thes. II 411, 76 sqq., ce qui explique le sens de « arbitraire » qu'a l'adjectif *arbitrārius* à partir d'Aulu-Gelle. Conservé dans les langues romanes. M. L. 605.

Autres dérivés : *arbitror*, -āris (*arbitrō* archaïque) : 1° observer, épier, être témoin de ; 2° arbitrer, estimer (*dē arbitrō*) ; et dans la langue commune, par une généralisation et un affaiblissement de sens identiques à celui de *censeō*, *dūcō*, *putō*, etc., « juger, penser ». Tér., Haut. 990, *an tu... esse illum iratum putas ? — non arbitror*. De là : *arbitrator*, -trix (tardifs, forme avec haploglogie *arbitrix*, CIL VI 10128) ; *arbitrātus*, -ūs m. : arbitrage, pouvoir de décider, volonté, jugement. M. L. 604.

Le seul rapprochement qui semble s'imposer, celui avec ombr. *afputrati* « arbitratū », n'éclaire pas le mot latin. *Ar-* peut être une forme dialectale de *ad*. Le rapprochement avec *baetō* est douteux.

arbōs (*arbor*), **arbōris** f. : arbre ; mât ; arbre de presoir. Sur *arbor* « monstre marin » v. de St Denis, *Vocab. des animaux marins*, s. u. Ancien thème en -s ; cf. *arbosem*, P. F. 14, 9 ; *arbores*, F. 280, 9. Seul féminin de ce type, cf. le type voisin *Cerēs*, *Arbor* est une forme récente créée d'après les cas obliques lorsque s'intercalait se fut sonorisé en latin. L'ō du thème est confirmé par le dérivé *arbutus* ; cf. *onus* (ancien **onos*), *onustus*, *uenus* (ancien *uenos*), *uenustus*, etc. Le genre féminin s'explique facilement : l'arbre, considéré comme un être animé, est « la productrice » des fruits. Toutefois, en bas latin, à partir de l'Italie, il apparaît masculin, sans doute sous l'influence des autres mots en -or, -āris et aussi des noms d'arbres en -us, du type *fāgus*, qui avaient abandonné pour le masculin l'ancien genre féminin ; cf. Thes. II 419, 61 sqq. C'est le masculin qui est le plus répandu en roman ; seuls le logodorien et le portugais ont le féminin. Pourtant, en français, la forme même du mot « arbre », avec sa terminaison par un *e* muet, tend à le faire passer de nouveau au féminin : « la belle arbre ». Attesté de tout temps. Panroman. M. L. 606 ; B. W. s. u., et germ. v. h. a. *albar*, etc.

Dérivés en *arbus-* et en *arbor-* (ces derniers plus récents) : 1° *arbuscula* : jeune arbre (d'où *arbusculōsus* dans les Gloses) ; 2° *arbuscellum*, M. L. 608 ; *arbuscellus* (Gl. Reich.) ; *arbutus* : planté d'arbres ; d'où le n. *arbutum* : bosquet, pépinière (le plus souvent au pluriel *arbuta* (loc.), cf. Gell. 17, 25, *arboreta*, *ignobilis uerbum* : *arbuta celebratus*) ; puis « jeunes arbres » (comme il y en a dans les pépinières) ; surtout poétique dans ce sens, Vg., B. 4, 2, *non omnis arbuta uiuant humilesque myricae* ; d'où à très basse époque *arbuta*, -ae (Greg. Tur.).

2° *arboresus*, M. L. 607 a ; *arborācia* (Gloss.) : « cor arboris » ; sans doute n. pl. d'un adjectif **arborāceus* ;

arborāns (Gloss.) : *δενδρότης* ; *arborārius*, -a, -um, et subst. = *δενδροκόρος* ; *arborator* : qui taille les arbres ; *arborēscō*, -is (Plin.) : devenir arbre ; *arborētum* : verger (cf. plus haut), M. L. 607 ; *arborōsus* : *δενδροειδής*.

Aucun rapprochement net. Le latin n'a pas trace du nom indo-européen de l'arbre, représenté par hitt. *taru*, i.-ir. *dāru*, *dru-*, got. *triu*, v. sl. *drvo*, gr. *δρῦς*, etc. V. C. D. Buck, *Dict. of sel. Synonyms*, p. 48, s. u. *Tree*.

arbutus (*arbitus*, graphie des manuscrits de Lucrèce, concordant avec certaines formes romanes, cf. M. L. 610), -i f. (pl. n. *arbuta*, -ōrum d'après Phocas, GLK V 426, 18) : arbusier. S'y rattachent : *arbutum* (-bi-), -i n. : arbose ; *arbutus* : [d']arbusier ; M. L. 609 ; B. W. s. u.

Sans étymologie ; un autre nom est *unēdō*. V. Bertoldi, *Linguistica Storica*, 2^e éd., p. 174.

arca, -ae f. : coffre, boîte, cassette, surtout à argent : *arca publica* qui s'oppose à *fiscus* ; cachot, cerceuil ; dans les langues techniques : borne, batardeau, chéneau ; dans la langue de l'Église : « arche » (= gr. *ἁβω-τός*). Ancien, usuel. Panroman, sauf roumain ; passé également en got. *arka*, en germanique, et de là en slave. M. L. 611 ; B. W. s. u. ; iirl. *arc*, britt. *arch*.

Dérivés : *arcidus* : *putabatur esse deus qui tutelam gereret arcarum*, P. F. 15, 9 ; *arcula*, *arcella*, *arcellula* : coffret, bière, M. L. 615 ; *arcēus* : actif et passif « caché, secret » et « discret, qui cache » ; dans la langue religieuse, « mystérieux, magique » ; *arcānum* : mystère ; *arcārius* : de caisse ; *arcārius* m. : caissier ; *arcularius* (Plt.) : porteur de coffret ; *arcera* (arch.) : chariot couvert (d'après *cumera*?). Cf. aussi **arcile*, M. L. 615.

Sans doute apparenté à *arceō* (cf. *Parca* et *parco*) ? *arca quod arcebantur fures ab ea clausa*, Varr., L. L. 5, 128.

arceō, -ēs, -nī, -ōre : 1° contenir, maintenir. Sens qui paraît le plus ancien, encore attesté dans les textes, cf. Enn., dub. 2 ; Cic., Rep. 6, 17, N. D. 2, 136, où le verbe est joint à *continēre*, de même que *coercēre*, N. D. 2, 58 ; P. F. 14, 2, *arceare est continēre*. Mais l'emploi dans cette acception est rare, inconnu même de la prose courante et de la langue parlée. — 2° maintenir au loin, écarter (= *continēre* ; cf. le fr. « contenir l'ennemi ») : *arceare prohibere est. Similiter abarceat, prohibet. Porcet quoque dictum ab antiquis, quasi porro arceat*, P. F. 14, 24 et 244, 7. Sens dérivé et de beaucoup le plus fréquent. De là, *arcula* : *dicebatur quis quae in auspiciis aliquid uetabatur fieri*, P. F. 15, 11. Pais de substantifs dérivés. — Composés : *abarceō*, qui, en dehors des gloses, ne figure que dans une inscription, CIL XIII 485 ; *porceō*, de **po-arceō* (même préverbe que dans *pōndō*), rare et archaïque (exemples dans Nonius 159, 38). *coerceō* : contenir, enfermer, d'où au sens moral « réprimer, réfréner » (cf. *continēre*, *cohibeō*) ; *coerctiō*.

Pour *ezereō*, cf. note.

A *arceō* se rattache *arcefinius* ; *arcefinalis*, adjectif joint à *ager* : [champ] conquis sur l'ennemi « ab *arceendis finibus* », dit Varron, au témoignage de Frontin, Grém. 6, 1, qui le définit encore « qui nulla mensura continetur. Finiur secundum antiquam observationem fluminibus, fossis, montibus, arboribus ante missis, aquarum diuer-

giis, et si qua loca a uetere possessore potuerunt optineri. » Cf. encore *arcifinium*, -i n. : borne d'un champ ; *arca finalis*.

Pour *lupercus*, v. ce mot.

Arceo est à rapprocher de gr. ἀρκέω (aor. hom. ἤρκεσα, ἀρκεσάα) « j'écarte, je protège ». Le groupe de arm. argel « empêchement », *argelum* « l'empêche » (aor. argeli) concorde aussi pour le sens ; mais le suffixe -el- ne se retrouve pas en latin.

Quant à lit. *rakinti* « fermer », *rāktas* « clef » et v. h. a. *rigil* « verrou », la forme et le sens sont éloignés, et le rapprochement ne s'impose pas.

arcera : v. *arca*.

arceraca, (-laca) f. : sorte de vigne que Pline, N. H. 14, 35, assimile à l'*argutis* de Vg., G. 2, 99?

arcessō (*arcessō*, *adcersō*), -is, -iui (-i), -itum, -ere : faire venir, aller chercher, mander, et spécialement « citer en justice » ; « rechercher ». Dans les manuscrits, la répartition de *arcessō* et de *adcersō* dépend des habitudes des copistes, cf. Thes. II 448, 67 sqq. ; Plaute semble jouer sur les deux formes, Tru. 130, *quem arcessis? Archilinem*, et Mo. 509, *uium me accersunt* *Accheruntem mortui* ; dans les inscriptions, *arcessō*, cf. CIL I² 235, *arcessita* (Fasti Praenest.). Sur l'essai d'une différenciation des deux formes, cf. Velius Longus, GLK VII 71, 17 : « *arcesso* » et « *adcerso* » putauerunt quandam differentiam esse, ut « *arcesso* » sit uocō, tractum ab acciendo, « *arcesso* » summoueo, ab arcendo tractum. Sed errauerunt : « *arcesso* » enim pro eo quod est arceo nunquam positum est. Verum quod putant r litteram obstat significationi errant : d enim non minus in r litteram transit quam in c. On trouve aussi *arcessō*, *arcessō*. A l'époque impériale, sur *arcessit* se bâtit un présent *arcessio* (*arcessio*, *arcessio*) ; *arcessiri* est déjà dans T.-L. 3, 45, 3. — Ancien, usuel, classique. Non roman.

Dérivés, tous rares, la plupart tardifs : *arcessitus*, -ūs m. (-tiō-) ; *arcessio* [*arcessio*] « appel » ; *arcessitor* : qui appelle, accusateur ; *arcessibilis* (Gloss.).

Par sa forme et par son sens, *arcessō* se dénonce comme un désidératif ; cf. par exemple, Cic., Verr. 1, 27, *arcessit... consul... Siculus ; ueniunt nonnulli*. Mais l'étymologie reste incertaine, en raison même de l'incertitude de la forme. Si *arcessō* est la forme la plus ancienne, le rapprochement de *arceo* est séduisant. Étant donné le grand nombre d'emplois où *arcessō* est accompagné d'un ablatif d'origine (cf. Thes. II 450, 72 sqq.), le sens premier aurait été « chercher à écarter d'un endroit (pour faire venir à soi) ». On a rapproché aussi *arcessō* de *incedō* (v. ce mot) ; avec une forme *ar- du* préverbe, v. ad. En tout cas, le « *aruessō* », du reste proposé avec hésitation par Thurneysen dans le Thes., est à rejeter.

archi- : préfixe grec, marquant le commandement, qui, introduit par des mots grecs d'emprunt, comme *archipirata* (Cic.), *archimagirus* (Juv.), a formé à basse époque quelques hybrides, comme *archisacerdos* (Fort.), *archisellum* : place d'honneur (Not. Tir.) ; *archigallus* (Plin.).

architectus, -i m. = ἀρχιτέκτων. Emprunt ancien, avec passage à la 2^e déclinaison (par influence de *tegō*,

tēctus, *tēctum*?) ; *architectōn*, -ōnis (déjà dans Plaute) est la transcription du grec. La forme *architectus* est la plus fréquente, et la seule classique.

Dérivés proprement latins : *architector*, -āris ; *architector*, -ōris (tardif) ; *architectiō*, -ōnis f. (Itala) formé sur le modèle des noms d'action verbaux en -tiō ; le calque du grec *architectonōr*, -āris (= ἀρχιτεκτονώ) est de basse époque (Itala) ; *architectūra*, -ae f., etc.

Sur ce groupe, voir en dernier lieu M. Niedermann, Glotta 19, 1 sqq.

arcifinius : v. *arceo*.

arcisellum : v. *arcus*.

arcisum : nom de plante, dans CGL III 535, 46. V. André, Lex., s. u.

arcubius : v. *arz*.

arcula : v. *arca* et *arceo*.

arcūmen : v. *arcus*.

arcus, -ūs m. (féminin dans Enn. et Vitr., d'après *porticus*) ; un génitif *arqui* est attesté à partir de Lucr. 6, 525, où il désigne l'arc-en-ciel ; d'autres formes de la 2^e déclinaison apparaissent de bonne heure, e. g. un nominatif pluriel *arci* dans Varr. ; cf. Thes. II 475, 80 sqq. Le datif pluriel est *arcubus*, *arcibus* étant réservé à *arz*. Nonius distingue *arcus* et *arqus*, 425, 11 : « *arcus... omnis suspensus fornix appellatur ; arqus non nisi qui in caelo apparet, quam Irim poetae dixerunt. Vnde et arquati dicuntur quibus color et oculi uirent quasi in arqui similitudinem* » : *arc* ; de là, dans les langues techniques, tout objet en forme d'arc : arc-en-ciel, arche, voûte. Attesté de tout temps. Panroman. M. L. 618 ; B. W. s. u.

Dérivés et composés : *argues*, -iis m. : archer (Festus, Gloss.), d'après *eques*, *pedes* ; *arquātus* (*arcuātus*), scil. *morbus* : jaunisse ; cf. plus haut le texte de Nonius ; M. L. 664 a, 8348 ; et tardif *arquāticus* ; *arcūmen* ; cf. Isid. 17, 9, 9 : *iris Illyrica a similitudine Iris caelestis nomen accepit. Vnde et a Latinis arcumen dicitur, quod flos eius coloris uarietate eundem arcum caelestem imitatur* ; v. Sofer, p. 8 ; *arculus* : coussinet en forme d'arc ; *arculātus* : en forme de coussinet (= ombr. *arqlatā* [*arculātās*] ; cf. P. F. 15, 6 et 10 ; *inarculum*, P. F. 101, 5 ; *arcuārius*, adj. et subst. : qui concerne les arcs ; faiseur d'arcs ; *arcuō*, -ās : courber en arc, voûter, et ses dérivés ; *arcifer* = τοξοφόρος ; *arci-potēns*, *arci-tenēs* (*arqui-*) adj. (poétique) ; *arci-sellum* (-solium) : siège circulaire, *sella arcuata* ; *arcuballista* : arbalète ; M. L. 618 a.

Cf. v. isl. *gr* (gén. *grvar*) et v. angl. *earh*, avec le dérivé got. *arhwazna*, tous mots signifiant « flèche » ; de germ. **arhwō*, **arhwaz*. Les noms d'armes n'ont généralement pas d'étymologie indo-européenne ; et l'arc n'est pas l'arme aristocratique ; il n'est donc pas surprenant que le rapprochement se soit borné à deux langues, toutes deux occidentales. En revanche, le groupe de skr. *iṣṭhā* « flèche », gr. *tōc* n'est pas représenté à l'Occident.

ardaliō (*ardeliō* Gl.), -ōnis m. (non attesté avant Phédre) : empressé, faiseur d'embaras, brouillon. Puis, dans les Gloss., « gourmand, goinfre », cf. CGL V 491, 66 ; 590, 7 ; et *ardaliolus* : *bucco*(n), CGL V 299, 62.

Sans doute formation en -iō dérivée de gr. ἀρδαλος ; cf. ἀρδαλω « tacher, salir » et « troubler ». Mot venu par le mime ou l'atellane.

ardea, -ae f. ; *ardeola*, -ae (-dio-) : héron, cf. CGL V 615, 35, *ardea* est auis, i. e. haron. Attesté depuis Virgile, M. L. 619. On compare v. isl. *arta* « sarcelle » ; gr. *ἑρδιός* est loin.

ardeō, -ēs ; *ardor*, -ōris : v. *arēō*.

arduus, -a, -um adj. (comparatif et superlatif peu usités, quoique Caton ait *arduor*, -uissimus, cf. Prisc., GLK II 87, 10) : qui se dresse en hauteur (glose *erectus*), en pente raide, escarpé, ardu (sens physique et moral). — Ancien et usuel, mais, à partir de l'Empire, surtout fréquent chez les poètes.

Dérivés rares : *arduē* (St Jér., Cassiod.) ; *arduitās* (un exemple de Varr., R. R. 2, 10, 3).

Cf. sans doute *irl. ard* « haut », gaul. *Arduenna*, nom d'une montagne. D'autres langues présentent des mots à *-dh- intérieur qui ne sauraient être rapprochés, car on aurait lat. *b* ; du reste, le sens de gr. ὀρθός « droit » (de *ὀρθός*) et même du skr. *ardhādhā* « droit » est un peu différent. Av. *arədwō* « droit » est ambigu.

ārea, -ae (*āria* à basse époque) f. : rattaché à *arēō* par Varron, L. L. 5, 6, 38, *ubi frumenta secta, ut terantur*, [et] *arescent, area*. Le mot ne désigne pas seulement « l'aire » de la grange, mais tout espace dépourvu de construction, la place devant le temple ou l'autel, la cour au milieu de l'atrium (P. F. 12, 17), etc. ; cf. Flor., Dig. 50, 16, 211, *locus... sine aedificio in urbe area, rure ager appellatur* ; et la spécialisation dans le sens de « aire » est peut-être secondaire. — Ancien, usuel. Panroman, M. L. 626 ; B. W. s. u. — Le diminutif *āreola* désigne une petite cour, une planche de jardin, un parterre ; M. L. 632. Adj. *ārealis* : relatif à l'aire. M. L. 627 ; *āreātura*, -tura (Colum.).

Pas de rapprochement sûr.

ārēna, -ae f. : v. *harēna*.

ārēō, -ēs, -uī, -ēre : être sec. — Ancien, usuel.

Dérivés et composés : *āridus* (et *ardus*, cf. Thes. II 565, 16) : sec, desséché (sens physique et moral) ; de là, dans la Bible, *ārīda* = ἔρηα « la terre » ; *āridum* : terre ferme ; *āridulus* ; *āriditās* et *āritūdō* ; *ārēscō*, -is : se dessécher (et *exārēscō*), *interārēscō* (Cic.) ; *ārēfaciō*, -is (*arfaciō* dans les manuscrits de Caton ; Lucr. sépare encore les deux éléments *facit are*, 6, 962).

Il n'y a pas de substantif **ārōr* correspondant à *ārēō* (cf. *tepor*, *tepeō*, *tepidus*, etc.). Le substantif correspondant à *āridus* est *ardor*. Mais *ardor* a perdu le sens de « sécheresse », qui est réservé à *āriditās* et ne signifie plus que « chaleur ardente, ardeur (sens physique et moral), éclat (d'un corps en flamme) ». A *ardor* se rattache *ārdeō*, -ēs, *ārī* (*ardui*, Acta Fr. Aru.), *ārsum* et **assum*, cf. *assus* « brûler, être en feu ; brûler de (avec ad, in, ou l'infinitif seul) », dont le parfait en -si et le supin en -sum attestent le caractère récent. *Ardeō* a un inchoatif *ārēscō* (*exārēscō* et *exārēō*, formé sur *exārēdū*, M. L. 2939 a) ; à *ārsum* se rattache *ārūra*.

Les langues romanes ont conservé *ardere* et *ardere*, fr. *ardre*, M. L. 620, *ardor* 624, **ardicare* 622, **ardūra* 625, **arsio* 680, *arsūra* 682, tous mots qui expriment

l'idée de brûler ; *āridus*, M. L. 644, qui est peu représenté en dehors de l'Italien et a été concurrencé par une formation plus expressive, *siccus*, panroman. Cf. aussi **arellāre*, M. L. 628.

On rapproche tokh. A *asar* « sec », skr. *śaśa* « cendre », et, avec des élargissements variés, à dentale : tch. *osditi* « sécher », gr. *ἀσχω* « je sèche », *ἀσχέος* « sec », ou à gutturale : k (ou g) v. h. a. *asca* « cendre », etc., ou gh : got. *azgo* « cendre », cf. arm. *azazem* « je sèche » (avec z pouvant être issu de *j représentant *zgh). V. *assus*. S'y rattache peut-être *āra*.

arepennis (*arpennis* ; *arpennus* ; *arpennus* d'après *arēre*), -is m. : arpent. Mot gaulois ; cf. Colum. 5, 1, 6, *Galli... semiuigerum quoque arepennum uocant*, M. L. 634. Sur les diverses formes du mot dans les Glosses et les textes tardifs, v. Sofer, p. 118 sqq., 176.

arepo : mot qui figure dans le « carré magique », CIL XII 202. Sans doute *opera* écrit à rebours.]

arferia : — *aqua, quae inferis libabatur dicta a ferendo, stue uas uini quod sacris adhibebatur*, P. F. 10, 23. Terme du rituel, féminin d'un adjectif **arferius* (cf. *ferō*) peut-être d'origine dialectale, cf. Ernout, *Élem. dial.* 111. Le terme latin est *adferial*, qu'on lit CGL II 462, 26 ; 564, 48. Cf. ombr. *aferitur* « adfertor » ; et *inferius*.

argemōnia, -ae f. : plante. Sorte de pavot sauvage. Attesté depuis Celse et Pline. Adaptation du gr. ἀργεμώνη (cf. *argemon*, *argemonion* dans Pline), souvent corrompue en *argimonia*, M. L. 295 a, *acrimonia*, *argimonia*. V. André, Lex., s. u.

argentum, -ī n. : argent ; argenterie, objet d'argent ; argent (monnaie, déjà dans Plaute) ; *argentum uinum* = ὀξυπύργος. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 640.

Dérivés : *argenteus* et subst. *argenteus* m. : monnaie d'argent, M. L. 639 ; *argentārius* : relatif à l'argent (monnaie), et *argentārius* m. : banquier, frappeur d'argent, M. L. 637 ; *argentāria* : banque, mine d'argent ; *argenteolus* : [monnaie] d'argent ; *argentātus* (et *inargentātus*, Plin., Ital.) : argenté ; d'où est tiré le verbe *argentō*, -ās ; *argentōsus* : mêlé d'argent ; *Argentinus* : dieu de l'Argent (Aug., Ciu. 4, 21) ; *argentifodina* : mine d'argent (ancien juxtaposé) ; *argentina* : plante à feuilles argentées ; v. André, Lex., s. u.

Le nom est neutre, en face de gr. ἄργυρος, comme tous les noms de métaux latins, cf. *aurum* en face de χρυσός, etc. ; pour le suffixe, cf. *unguentum* ; et v. Benveniste, *Origines*, p. 12, 151.

argentum est l'un des noms, tirés d'une même racine, par lesquels est désigné l'Argent. Le celtique a la même forme : gaul. *arganto-* dans *Argentomagus*, litt. « champ de l'argent », *irl. arglet*, *argel*, gall. *ariant*. Mais la forme osque aragetud « argentō » ne concorde pas exactement, tandis que fal. *arcentelom* « **argentulum* » est proche du latin. Arm. *arcat* « argent », tokh. A *ārkyant*, av. *arəzəntəm* et skr. *rajatām* différent plus ou moins. Quant à gr. ἄργυρος, c'est un dérivé du thème en -u- qui apparaît dans lat. *arguō* (v. ce mot). On entrevoit donc ici une même manière, déjà indo-européenne, de désigner l'« argent » comme métal « brillant », de même que l'« or » était nommé métal « jaune » (v. le mot *heluōs*), cf. gr. ἀργός « clair, brillant » ; mais on ne peut restituer

un nom indo-européen : c'est que l'argent et l'or sont nommés d'après leur aspect, tandis que le nom du « cuivre » (et du « bronze »), lat. *aes*, etc., désigne purement et simplement l'objet et ne se laisse pas analyser. V. Schrader, RL II¹ 394; Ipsen, Festschr. Streitberg 228. — La désignation indo-européenne de l'« argent » a été remplacée par un mot emprunté qui offre des formes diverses en germanique, en baltique et en slave. — V. *arguō*.

argilla (i, cf. Ettmayer Zeits. f. rom. Phil. 30, 524⁵, 527), -ae f. : argile. Emprunt au gr. ἀργίλος (ἀργύλλος), déjà dans Caton, Agr. 40, 2; le double l a sans doute pour objet de noter le caractère palatal de la liquide (cf. *mille, stella*). Panroman, sauf roumain. M. L. 641, et germ. : v. h. a. *argil*.

Dérivés : *argilleus*, M. L. 642; *argillaceus* : d'argile; *argillosus* : argileux.

Même racine que *argentum*; *argilla* c'est la « terre blanche ». Étymologie populaire dans Isid., Or. 16, 1, 6, *argilla ab Argis uocata, apud quos primum ex ea uasa confecta sunt*. Les anciens y rattachent sans doute avec raison le nom propre *Argiletum*. Cf. Varr., L. L. 5, 157; Serv., Ae. 8, 345.

argitis, -idis f. : sorte de vigne qui produit le raisin blanc. Sans doute emprunt à un dérivé du gr. ἀργός, mais le mot grec n'est pas attesté.

arguō (trisyll.), -is, -ui, -ūtum (-uitum), -ere : 1^o indiquer, démontrer; 2^o convaincre de (= ἐλέγχο), cf. Ulpiq., Dig. 50, 16, 197, *indicasse est detulisse; arguisse, accusasse et conuicisse*; le plus souvent a le sens dérivé de « vouloir démontrer, accuser », e. g. Plt., Am. 885, *quae neque facta sunt neque ego... admisi argui*, et devient synonyme de *accūsō*, ἐγκαλέωμαι, cf. Enn., Trag. 194, *tu delinquis, ego arguor*. — Ancien, classique; apparié plutôt à la langue écrite. *Arguō* est le dénominateur d'un substantif en -u- **argu(s)*, -ūs « éclat » ou « blancheur », dont l'adjectif est *argūtus* (cf. *status, statuō, statūtus*; *cornū, cornūtus*). L'u de *arguō* apparaît dans les adjectifs grecs ἀργυρός, ἀργυρεός, skr. *arju-nah*, dérivés d'un thème en -u- **argu-* (cf. sous *argentum*). Le sens premier de *arguō* était donc « faire briller, éclaircir, éclairer » (sens physique et moral); sens qui apparaît encore dans *argentum* et *argūtus* « clair, perçant, piquant » (se dit de la voix et du regard, comme *clārus*, puis du goût). L'adjectif a pris ensuite des sens dérivés : « pénétrant, pointu »; « expressif, fin, subtil, rusé »; et finalement « bavard ». En dérivent : *argūtiae* (pluriel comme *ineptiae*) : arguties, subtilités), bavardage; *argūtior*, (-ior), -ārī, M. L. 643, et ses dérivés; *argumentum* : preuve, argument, Cic., Top. 8, esse... *argumentum... rationem quae rei dubiae faciat fidem*; d'où : 1^o justification, raison; 2^o matière, sujet (à expliquer, à traiter) = grec ὑπόθεσις. *Argumentum* a un dénominateur *argūmentor*, -ārī qui a fourni de nouveaux dérivés. Irl. *argumint*.

De *arguō* : *coarguō* (aspect déterminé) : démontrer, convaincre (d'erreur), d'où « condamner »; *redarguō* : réfuter (joint à *refellere*, Cic., Tusc. 2, 2, 5). Au télosignage de Postus, 384, 28, Scipio Africanus Pauli filius employait la forme à apophonie *rederguō* (cf. *contractio* et *contractio*, etc.).

ariēna (ou *ariera*), -ae f. : banane, fruit de l'arbre indien *pala* (= *tala*). — Mot étranger, cité par Plin. 12, 24.

ariēs, arietis m. (le génitif est toujours trisyllabique dans la poésie dactylique, et la première syllabe compte pour longue, cf. *abies, paries*, etc.). 1^o béliet (animal, signe du zodiaque = Κριός, machine de guerre); 2^o sorte de poisson, épaulard? (cf. *mūlus* pour le double sens). — Ancien, usuel. M. L. 645 (*ariete* comme **par(i)ete*, v. ce mot).

Dérivés : *arietō*, -ās : frapper comme un béliet, ou du béliet, se butter; *arietinus*; *arietarius*.

Cf. ombr. *arietu* « arietem », gr. ἄριος « petit bouc », irl. *earb* avec un suffixe -bho-, et, avec sens général, arm. *aru* « mâle ». Pour cette manière de désigner un mâle particulier, v. lat. *uerres*.

arillātor, -ōris m. = *cōciō* d'après Aulu-Gelle 16, 7; P. F. 19 : courtier. Se trouve aussi dans les gloses. Cf. *arra?*

arinca, -ae f. : sorte de blé, v. André, Lex., s. u. Mot gaulois (ou ligure)? Cf. Plin. 18, 81, [ex frumentis] *arinca Galliarum propria, copiosa et Italiae est*.

aringus, -i (ha-) m. : hareng. Transcription, attestée à très basse époque, du v. h. a. *hāring*. M. L. 4046.

arista, -ae (les représentants romains remontent à *arista* ou *arēsta*) f. : barbe d'épi et épi [barbelé]; à basse époque, « arête » (de poisson), Aus. 334, 86, *capito* (le cheveu)... *fartim congestus aristis*. — Depuis Varron; technique. Panroman, sauf roumain. M. L. 648; B. W. *arēte*.

Dérivés et composés : *aristis, -idis* f. : genre de graminée (orge des murs). Plin. décline le mot comme si c'était un mot grec : **ἀριστίς*, -ιδος; cf. N. H. 27, 90 : [*arista holci*] *circa caput alligata uel circa lacertum educit e corpore aristas. Quidam ob id aristida uocant*. — **aristula*, M. L. 649; *aristātus* : barbelé; *aristōsus* (Ven. Fort.); *aristifer* (Prud.) : fécond en épis.

La finale de *arista/arēsta* rappelle celle de *agresta, genesta/genista, lepista/lepesta*. Il s'agit sans doute d'un emprunt, ou d'un ancien mot indigène.

arithmēticeus, -a, -um : emprunt savant au gr. ἀριθμητικός. Depuis Cic., passé dans les langues romanes, avec altérations diverses. M. L. 649 a.

ariuga : v. *ariuga*.

arma, -ōrum (n. pl. collectif; gén. pl. *arum* dans Acc., Trag. 319; à basse époque apparaît un féminin *arma, -ae*, Itin. Ant. Plac. 41, p. 187 Vind., cf. M. L. 650) : armes, spécialement « armes défensives » qui s'ajustent au corps (cf. *armus, artus*), par opposition à *tēla*, e. g. T.-L. 1, 43, 2 : *arma his imperata galea, clipeum, ocreae, lorica... haec ut tegmenta corporis essent, tela in hostem hastaque et gladius*. Désigne souvent seulement le bouclier, cf. Serv. auct., Ae. 4, 495, *hoc est scutum quod Graecis solum ὅπλον dicitur*. Toutefois a le plus souvent le sens d'« armes » en général : *arma capere, poscere, ferre, in armis esse, armis pugnare; arma deponere, adimere*. Le sens de « agers d'un vaisseau, outils, équipement », poétique et non attesté avant Vg., semble une imitation

du gr. ὅπλα. Par métonymie, *arma* désigne aussi la guerre, les combats ou l'armée. — Ancien, usuel. Panroman, M. L. 650, et emprunté par le celtique : irl. *arm*, britt. *arf*. Dénominateur : *armō*, -ās, M. L. 651 (refait sur *armātus*?), qui à son tour a de nombreux dérivés, dont *armātūra*, M. L. 653, et le composé *ezarmō* (époque impériale).

Autres dérivés : *armārium* (d'un adj. *armārius*; le bas-latin a un doublet fém. *armāria*) : a dû signifier d'abord « arsenal », mais, ce sens ayant été réservé à *armamentum* (= ὀπλοθήκη), *armārium*, dans la langue commune, a pris le sens général d'« armoire, coffre, bibliothèque », et même en bas latin « cercueil ». M. L. 652; B. W. *armoire*; irl. *armaire*.

Armi- est le premier terme d'un certain nombre de composés, pour la plupart imités des composés grecs en ὅπλο-. Un terme rituel est *amilustrum* : purification de l'armée; cf. Varr., L. L. 6, 22.

A *arma* se rattachent : *inermis* (-mus) : sans armes; *sēmi-ermis* (-mus) : à demi désarmé.

L'élément radical est le même que dans *armus*, etc. V. ce mot. Bréal, MSL, 4, 82, envisage *arma* comme ayant été tiré de *armāre*, dérivé lui-même de *armus*, comme *pugna* a été fait sur *pugnāre*, dérivé de *pugnus*.

armenius, -a, -um : d'Arménie (*Armenia* = gr. Ἀρμενία) : — *mūs* : hermine; *armeniacum* (*pōmum*) : abricot (= gr. ἀρμενιάκός). M. L. 654-655; B. W. *hermine*.

armementum, -i n. (usité surtout au pluriel *armenta*; de là un féminin *armēta, -ae* déjà dans Enn., A. 603, et Pac., Tr. 349) : mot collectif désignant le troupeau de gros bétail (chevaux, bœufs, non domestiqués, cf. l'opposition établie par Varron, R. R. praef. 4, entre *armementum* et *bōs domitus*). D'après les juristes de l'Empire (cf. Thes. II 611, 25), *armementum* désignerait exclusivement le troupeau de bœufs, le troupeau de chevaux se disant *grex*, et Colum. 2, 14, 4 différencie *armēta* de *iumenta* comme Ov., M. 8, 555, oppose *armēta* à *equi*; mais c'est sans doute en vertu de la doctrine étymologique qui fait dériver *armementum* de *arō*, cf. Varr., L. L. 5, 96, et Colum. 6 praef. 3. Virgile, Ae. 11, 571, applique l'adjectif *armēntalis* à *equa* : *armēntalis equae mammis et lacte ferino nutrita*, mais dans un cas tout particulier et dont on ne peut rien tirer pour le nom général de *armementum*. Le sens le plus répandu de *armementum* est celui de « troupeau de bœufs », et, dans les dialectes rhéto-romans, le mot a pris le sens de « vache ». — M. L. 658.

Dérivés : *armēntālis*; *armēntārius*, M. L. 657; *armēnticius*; *armēnticius*; *armēntōsus*.

Sans doute de **ar-mā-to-m*, de la racine qu'on a dans *armus*. Le vocalisme radical n'exclut pas le rapprochement avec germ. **ermana-* attesté par v. isl. *jormuni* « gros bétail » (bœufs, chevaux), got. *Airmana* (reiks); ce rapprochement est le seul qu'on aperçoive; à l'ar. latin aurait le caractère d'une prothèse. V. sous *armus*.

armilausa (-lausia), -ae f. : vêtement militaire, casaque sans manches. Mot de très basse époque; germanique? V. Isidore 19, 22, 8, et Sofer, p. 74.

armillae, armita : v. *armus*.

armillum, -i n. : *uas unarium in sacris dictum quod*

armo, i. e., umero deportetur, P. F. 2, 12. Rare et archaïque.

Rattaché par certains, comme *armita*, à ombr. *arsmor* « ritus » (?), où le groupe *rs* est la notation d'un *d* spirant (*ř* en alphabet indigène); v. Vendryes, Rev. celt., 1914, p. 212. Sans doute mot d'emprunt; le rapprochement avec *armus* doit être une étymologie populaire.

armita : v. *armus*. Peut-être mot étranger, comme *armillum*.

armitēs n. pl. ? : mot de glossaire, défini ὀπλῆται οἱ ἐν ἐσχάτῃ τάξει; παρτάξις ἐνόπλων. Peut-être n. pl. d'un subst. **armes* formé sur *arma* d'après *pedes, eques*.

armoracae (*armoracia, armoracium* n.), -ae f. : rai-fort. Plin. 19, 82, donne le mot comme italique : [*raphani generis*] *unum silvestre Graeci ceraiui uocant... nostri armoracium*; cf. 20, 22, [*raphanum silvestrem*]... *in Italia et armoracium uocant*. Cf. Diosc. gr. 2, 112, *it. ramolaccio*, etc. (formes souvent altérées). M. L. 660.

armus, -i m. (à très basse époque, on trouve un pluriel *armora* n.f. sur ces pluriels en -ora, comme *locora, nidora*, etc. (de *locus, nidus*), qui survivent dans des patois italiens et en roumain, voir Sittl, ALLG, 2, 570 sqq.; Frick, ibid. 7, 443 sqq.; Graur, Rev. de Phil., 3^e série, t. XI (1937), p. 265 sqq. : haut du bras (avec l'épaulle; cf. P. F. 23, 20, *armillas... quod antiqui umeros cum brachiis armis uocabant*) et spécialement « épaulle ». Selon les Latins, *armus* est réservé aux animaux, *umerus* aux hommes, ainsi Ov., M. 10, 700, *ex umeris... armi fiunt* (il s'agit d'Hippomène et d'Atalante changés en lions); mais la distinction n'est pas constante, cf. P. F. 4, 1, *armita dicebatur uirgo sacrificans cui lacinia togae in umerum erat reiecta. Legibus etiam Laurentium sanctum est ne pomum ex alieno legatur in armum, i. e., quod umeri onus sit*. Vg. n'en tient pas compte. Tac. emploie *armus* au sens de « bras ». H. 1, 36, 9. Toutefois, le représentant français *ars* ne se dit que du cheval. Attesté depuis Plaute, usuel. M. L. 661.

Dérivés : *armillae* (toujours au pluriel jusqu'à Phèdre, qui est le premier à employer le singulier; remplacé à l'époque impériale par *brachialia*, cf. Prisc., GLK II 462, 31, *armillae quae nunc brachialia uocant*, comme *collare* remplace *torques*) : bracelet, composé de plusieurs tours, ce qui explique le pluriel; et, spécialement, bracelet d'or et d'argent donné comme récompense militaire; cf. P. F. 23, 20; 41, 2. Le sens du mot s'est élargi peu à peu, et il a servi à désigner toute espèce d'anneau destiné à la parure, collier, etc. Il en est de même de *armillatus*; e. g. *a. canis*, Prop. 4, 8, 24. Cf. M. L. 659; bret. *armel* (?). Sur le genre féminin du mot, par opposition à *armus*, et sur l'emploi, pour désigner des vêtements, des parures, etc., de diminutifs de mots désignant la partie du corps correspondante, v. M. Niedermann, *Essais d'étym. et de crit. verb.*, p. 41.

Le mot *armus* pose un problème délicat. Il y a un mot signifiant « articulation de l'épaulle », d'où « bras », qui va de l'indo-iranien au germanique; mais l'élément radical y est de la forme **ar-*, **r-*; skr. *irmāh* (cf. v. pruss. *irmo* « bras »), av. *arəma-* « bras », serbe *ramo* et *rame*, *črt. rāma*, v. h. a. *aram* (got. *arms*; arm. *armukn* « coude » n'enseigne rien sur le vocalisme. — Ceci ne

se concilie pas avec gr. ἀρμός « jointure, épaule », de *ar-smo- (comme ἀρμα « attelage » est issu de *ar-smn-; cf. ἀρμωίν, ἀρμώω). C'est à gr. ἀρμός que ressemble lat. *armus*. — En arménien, l' « épaule (d'animal) » se dit *er*, à côté de *y-erwrel* « ajuster ». La racine y est donc de la forme *er-*, et l'on retrouve un procédé analogue à gr. ἀρμός et lat. *armus* (pour une trace de vocalisme e en germanique, v. sous *armenium*).

La même racine *er- (ar-) fournit *artus* (avec le dérivé *articulus*) et gr. ἄρθρον, et *ars* (v. ces mots). C'est celle de gr. ἀρᾶσθαι « arranger » et de arm. *arari* « j'ai fait » (prés. *arnem* « je fais »), avec tout ce qui s'y rattache. Avec élargissement *ei-, elle apparaît dans lat. *ritus*, irl. *rim* « compte » (admiri « il compte »), gall. *rhif* « nombre », v. h. a. *rim* « rangée, nombre » et gr. ἀριθμός « nombre ».

La forte valeur religieuse de *ritus* n'est pas chose nouvelle. On en a le pendant en indo-iranien : véd. *ṛtām*, av. *arām* sont les termes qui désignent l' « ordre », la « correction religieuse » par excellence. Et le dérivé arm. *ardar* signifie « juste ». Cf., d'autre part, gr. ἀρεῖα, ἀρετή, ἀρετων, ἀριστος. Cf. peut-être, dès lors, lat. *ōrdō*, etc.

V. aussi *artus* « étroit ».

arō, -ās, -āul, -ātum, -āre : labourer, puis plus généralement « cultiver ». — Ancien, usuel. Panroman. M. L. 598; B. W. sous *labourer*.

Dérivés et composés : *arātor* : labourer, M. L. 600; *arātum* : araire, charrue, M. L. 602; B. W. *charrue*; *arātūra* : labour; *arātūrius* : aratoire, M. L. 601; *arātūra*, M. L. 602 a; *arābilis*, qui peut être labouré (Plt.).

ezarō, -ās : 1° enlever en labourant, creuser, déchausser, d'où « tracer, écrire ». — 2° cultiver; produire en labourant; *ezarātio*.

La racine dissyllabique *ar- désigne la notion de « labourer » dans tout le domaine européen. Le présent était sans doute un présent radical athématique dont le thème était *ar-; il a été remplacé par un présent en *ye/o- dans v. sl. *orjō*, lit. *arū*, got. *arja*, v. irl. *airim*, gall. *arādu* « labourer » et, en grec, par un dérivé āpōs.

— La forme *ar- de la racine est attestée par arm. *arawr* « charrue » (de *arātor), qui répond à lat. *arātūrum*, et par tarent. *āpawr*, dont l'a est probablement long; et de là sort le présent lat. *arō, arāre*. — Le nom de la « charrue » est un nom d'instrument dont la formation varie d'une langue à l'autre : le grec a ἀρότρον (crét. ἀρότρον), le lituanien *arklas*, le slave *orālo (v. sl. *rālo*, tch. *rālo*, gall. *arad*), supposant *arō-dhlo-; le celtique, irl. *arathar*, gall. *aradar*, etc.

Pour *aruum*, v. ce mot.

arra, -ae f. : arrhes. Forme populaire syncopée de *arrabō*, -ōnis, emprunté au gr. ἀρᾶβω (lui-même emprunté au sémitique) peut-être par un intermédiaire étrusque (cf. *persu* en face de *persōna*); cf. Gell. 17, 2, 21, *nunc arrabō in sordidus uerbis haberi coeptus est, ac multo uidetur sordidius arra, quamquam arra quoque ueteres saepe dixerint et compluribus Laberius*. Au lieu de *arra*, Plaute crée plaisamment *rabo*, Tru. 688. Autrement, Plaute et Terence ne connaissent que *arrabō*. C'est parce qu'*arrabō* appartenait à l'argot des marchands, et peut-être spécialement des *tēnōnēs* (cf. Plt.,

Ru. 44, *ad lenonem deuenit, minis triginta sibi puellam destinat/datque arrabonem*), qu'il a pu être altéré et écourté en *arra*. A l'époque d'Aulu-Gelle, on voit qu'il y a eu réaction des puristes contre l'emploi de la forme, syncopée ou non. En dehors de Labérius, *arra* n'apparaît qu'à partir de Pline; puis il devient fréquent chez les juriconsultes, avec un adjectif *arrādis* (Cod. Just.), et dans la langue de l'Eglise. *Arra* est un exemple de mot populaire entré dans la langue écrite et technique. Le terme classique était *pignus*, quoique S^t Augustin ait essayé de différencier les deux mots par le sens, Serm. 378, *quando datur pignus, reddit homo quod accepit; arra autem quando datur, non recipitur, sed passim additur, ut impleatur*. Sens spécial : *arra...* sponsio coniugal, cf. Paul., Dig. 23, 2, 38. M. L. 665; B. W. *arrhes*. Cf. dans les Glos. *arrare* : *guadiare; arratam; desponsatam*.

arrugia, -ae f. : galerie de mine [d'or]; cf. Plin. 33, 70, *cuniculis per magna spatia actis cauantur montes...* *arrugias id uocant*. Les langues romanes attestent l'u, cf. M. L. 678. V. *corrugus* et *runcō*. Mais le mot peut être emprunté.

arrūrābilit : « à la paysanne » (sc. *future, paedi-cāre*), adverbial attesté sur un graffiti de Pompéi, CIL IV, 4126, dérivation plaisante et obscène de *ad* + *rūrāre*, d'après *irrūrābilit, ceuntinābilit*.

ars, artis f. (ancien thème en -i- *artis, gén. pl. *artium*) : façon d'être ou d'agir (naturelle ou acquise, bonne ou mauvaise) : *ars cōm mēson est, unde male sine epitheto ponitur*, dit Servius, Ae. 1, 657, et le Ps. Probus, GLK IV 47, note *ueteres artem pro uirtute frequentiter usurpant*. Cf. Plt., Mer. 892, *temperare istac aetate istis decebat artibus*; Vg., G. 3, 100, *animos aeuomque notabis praecipue; hinc alias artis (= uirtutes, Serv. auct.) prolemque parentum*; T.-L. 1, 53, 4, *minime arte Romana, fraude ac dolo, adgressus est. Joint à mōres par Ov., R. Am. 713, mōres quoque confer et artes*. Cf. le sens de m. h. a. *art* « manière ».

Ars désigne souvent une habileté acquise par l'étude ou par la pratique, une connaissance technique : *ars est rei cuiusque scientia uia traditione percepta tendens ad usum aliquem uitae necessarium*, Diom., GLK I 421; d'où « talent, art » (sens abstrait et concret), opposé à *nātūra*, Cic., Bru. 236; à *ingenium*, Ov., Am. 1, 15, 14; Sén., Ep. 90, 44, et d'autre part, à *scientia* (ἐπιστήμη). Dans ce sens, il peut également prendre une nuance péjorative « artifice, ruse », cf. Vg., Ae. 2, 152, *ille dolis instructus et arte Pelasga*. Du sens de « talent, art », on passe enfin à celui de « métier, profession » : *ars mēdendi, ars rhetorica, grammatica; liberāles, ingenuae artes* opposé à *sordidae artes* (d'où *artifex* « artisan, artiste » conservé en italien, M. L. 688, *artificium* et leurs dérivés *artificiosus* (Cic.), *-cialis* (Quint.), etc.), et même de « travail, œuvre », cf. Vg., Ae. 5, 359, et *clipeum effert iussit, Didymaonis artes, pluriel de sens concret, peut-être calque du grec (cf. τέχνη dans Soph. Oed. Col. 472). Ars a pu servir ainsi à traduire τέχνη, dont il a pris la valeur, notamment dans la langue de la rhétorique et de la grammaire, où il a reçu le sens de « traité », cf. ad Herenn. 1, 1, *ars est praeceptio quae dat certam uiam rationemque faciendi aliquid*; Cic., De Or. 2,*

11, 44; 2, 7, 30 : Ac. 2, 7, 20; et on en a tiré à basse époque un composé hybride *artigraphus*. — Ancien, usuel. Panroman, sauf romain. M. L. 679.

Ars se rattache aux adjectifs :

iners : cf. Lucil. 386, *ut perhibetur iners, ars in quo non erit ulla*, et Cic., Fin. 2, 115, *lustremus animo has maximas artes, quibus qui carebant inertes a maioribus nominabantur, « inhabile [à] », iners dicendi*; d'où « paresseux, inactif, inerte », cf. M. L. 4390, et *inertare*, 4391. De là : *inertia; inertiulus* (-a uitis : sorte de vigne qui donne un vin faible).

sollers : habile, adroit, ingénieux (cf. *sollus*); *sollertia*.

Enfin, les gloses signalent un adjectif :

allers, alers, -tis : *doctus, eruditus, sollers* (non attesté dans les textes; forme douteuse).

Thème en *-ti- de la racine étudiée sous *armus*. L'importance des composés est à noter : c'est sans doute de composés que *ars* a été détaché à date très ancienne. Il n'y a pas de rapport direct avec le mot sanskrit peu ancien et peu employé *ṛti*.

artemisia, -ae f. : armoise. Emprunt au gr. ἀρτεμισία (cf. Pline, H. N. 25, 73) passé dans les langues romanes, M. L. 685. V. Wagler, P. W. III, 193; André, *Lex.*, s. u.

artemō, -ōnis m. : (mât d')artimon. Vitruve, 10, 2, 9, donne le mot pour latin : *tertia troclea... eam autem Graeci ἐνάρκων, nostri artemonem appellant*. Néanmoins, il est probable que *artemō*, comme un grand nombre de termes nautiques, est emprunté au gr. ἀρτεμων, de ἀρτεμα, comme ἡγέμων de ἡγεμα.

articulus : v. *artus*.

artopta, -ae f. : tourtière; *artopticius* (Pline). Emprunt oral et populaire au gr. ἀρτοπτας comme l'indiquent le changement de genre et de déclinaison, cf. *coctea, charta, ballista*, etc.

artūs, -uum, m. pl. : dat. abl. *artubus* pour le différencier de *artibus* dat.-abl. de *ars*; Plt. a un nom. pl. n. *artua*, Men. 856, formé d'après *membra, ossua*, auxquels ils est joint. Dénominalif : *artuō, -ās « membratim concidere »* (Firm.), d'où *artuātum « membratim »* (Firm.), *deartuō* « découper, démembrer » (Plt.). Le singulier n'est pas employé; les exemples en sont extrêmement rares et de mauvaise latinité : *singulari numero artus non dicimus*, dit Charis, GLK I 45, 6. Le sens et l'étymologie sont indiqués par Festus : *artus ex Graeco appellantur quos illi ἐρῶτα uocant, siue artus dicti quod membra membris artentur*, P. F. 19, 8; *artus* est le plus souvent le synonyme poétique de *membreum*, qui est le mot de la prose. Vg. écrit, par exemple, Ae. 5, 422, *magno memborum artus*, où les deux mots se répètent, sans qu'il y ait entre eux une différence de sens, simplement par effet d'insistance; cf. Lejay, ad loc. Le sens primitif « jointure, articulation » est à peine attesté, cf. Thes. II 720, 20 sqq., et réservé au diminutif.

Articulus, -i (artu-) m. : articulation, jointure, qui, en outre, désigne les nœuds des arbres (par suite de leur ressemblance de forme avec la saillie du coude, du genou, etc.), les petits membres, et spécialement les doigts (v. B. W. *orteil*). Par extension, appliqué au temps, désigne le « moment précis » où se fait la jonction entre deux événements : *articulus diei, temporis; in articulo*

mortis. Grâce au sens de « jointure, jonction », *articulus* a pris dans certaines langues techniques (grammaire et rhétorique, droit, etc.) le sens de « division, article »; cf. ad Heren. 4, 26, *articulus dicitur cum singula uerba interuallis distinguuntur caesa oratione, hoc modo* : « *acrimonia, uoce, uoluit aduersarios perterritui* »; Gaius, Inst. 1, 2, *summa... rerum diuisio in duos articulos deducitur*. En germanique, traduit gr. ἀρῶν (sens déjà dans Varon); cf. Prisc., GLK II 54, 12, qui distingue *articulos finitos et articulos infinitos* (cf. *pronomem articulare*); désigne aussi l'articulation d'un mot, toujours sur le modèle du grec; enfin, une toute petite partie d'un tout. M. L. 687; irl. *articul*, gall. *erthygl*.

Les dérivés de *articulus* sont pour la plupart calqués sur le grec : *articulō, -ās* = ἀρῶν, ἐναρῶν; *articulātus* = ἐναρῶν; *articulāris, -rius* = ἀρῶν; l'adjectif emprunté au grec, *arthriticus*, est passé dans les langues romanes sous des formes savantes, M. L. 686, etc. On trouve à basse époque *articulamentum* (Mulom. Chir.); *coarticulō, -ās* : faire parler distinctement (Arn.); *ezarticulō, -ātus* : désarticulé (Tert.).

Pour la racine, v. sous *armus*. La formation en *-teu- est ancienne; cf. skr. *ṛtuh* « temps déterminé, saison », arm. *ard* (gén. *ardu*) et *z-ard* (gén. *z-ardu*) « ornement », gr. ἀρτός « union, amitié » et ἀρτός, ἀρτός « j'ajuste ». Même vocalisme zéro que dans *portus*; v. ce mot.

artus, -a, -um : étroit, serré. Adjectif en -to- dérivé de la racine *ar- qu'on a dans *ars, artus*; sans rapport avec *arceo* : la graphie *arctus* n'a aucune autorité; le sens premier est « bien ajusté », cf. le fr. « juste »; d'où « court », cf. le sens de gr. ἀρτ « récemment », lit. *artl* « près », skr. *ṛtāh* « bien ajusté, convenable ». Substantif *artum*, d'où *in artō* « à l'étroit ». Ancien, usuel.

Dérivés et composés : *artiō, -is* (archaïque et populaire) : faire entrer de force; doublet de *artō, -ās* (et *coartō*) : « serrer fortement; réduire, abréger ». Sur ces doublets en -ire et -āre voir Lindsay-Nohl, *Latine. Spr.*, p. 577. Conservé dans l'esp. *artar* « obliger, forcer ». M. L. 684; *coartō, -āre*.

aruiga (*haruiga, hariusga, hariga, haruga*) ou **ariuga, -ae f.** : belier de sacrifice. Archaïque (Accius) et rare; ni le sens ni la forme n'en sont sûrs. Donat, ad Phorm. 4, 4, 28, le rapproche de *haruspex*; Varron, L. 5, 98, de *ariēs*; aucune de ces étymologies n'est à retenir.

aruina, -ae (doublet *arūna* dans les gloses et dans les manuscrits de Plt. et Vg. qu'on rapproche de la forme citée par Hésychius : ἀρῶν « πέρας » Σινεῖοι) mais les inscriptions où le nom figure comme *cognōmen*, ne donnent que la graphie *Aruiua* f. : grasse, lard (Serv. Ae. 7, 627, *secundum Suetonium... aruina est durum pingue quod est inter cutem et uiscus*).

Dérivés : *aruilla* (*arvilla*) f. : *pinguedo corporis*, P. F. 19, 11; cf. M. L. 603, 691; *arutula* (Ital., Vulg.).

Étymologie inconnue; la forme sicilienne peut provenir du latin. La finale rappelle les mots étrusques en -ēna, -in(n)a.

aruncus, -i m. : barbe de chèvre (Plin., H. N. 8, 204). Du gr. ἀρύνος (ἄρυν- att.) avec substitution de suffixe.

arundō : v. *harundē*.

aruum (*aruum*), -i n., toujours dissyllabique : champ labouré, employé surtout au pluriel *arua*, -*orum*. Une forme de féminin *arua* est dans Naevius et Pacuvius, cf. Thes., s. u., 731, 36 sqq., et se retrouve en ombrien *arvam-en* « en aruum ». Conservé en logud. *arou*, M. L. 692.

Dérivé de *arudlis* adj., employé seulement dans le groupe *Fratres Arudlis* « qui sacra publica faciunt propterea ut fruges ferant arua », Varr., L. L. 5, 85 ; et *ambarudlis* : — *hostia quae rei diuinae causa circum arua ducitur*, Macr., Sat. 3, 5, 7.

Arum est sans doute le neutre d'un adjectif *aruos*, qu'on trouve chez Plaute, Tru. 149 (opposé à *pascuos* ; Cic., Rep. 5, 3 (Varr., L. L. 5, 39 ; cf. Servius ad Geo. 1, proem), appliqué à *ager*. La forme semble inséparable de *arō*, mais n'a pas trace du dissyllabisme de la racine : on partirait de **ar-wo-*. On rapproche gr. *ἀρουα*, gl. *erw* « guéret ». Avec un autre suffixe, le slave a : v. sl. *ralja* « guéret », r. *rolja*, etc. (avec un *or-* initial à l'intonation douce, excluant un ancien **aro-*).

arx, *arcis* f. : partie la plus élevée d'une ville où est établie la citadelle, comme le gr. ἀρχή; « refuge » et par suite « rempart », et aussi « sommet » ; dans ce sens, rapproché de *caput*, l'*arx* de Rome étant le *Capitulum*, e. g. Cic., ND. 2, 140 : *sensus... in capite quasi in arce collocati sunt*. — Les Latins appaient *arx* à *arceō*, cf. Varr. L. L. 5, 151, *arx* ab *arcendo*, *quod is locus munitissimus urbis, a quo facillime possit hostis prohiberi*; cette étymologie est généralement admise, v. Ernout-Meillet, 2^e éd., p. 67 ; Walde-Hofmann, *Lat. etym. Wört.*, s. u. *arceō*. *Arx* serait un mot racine comme *lūx*, *uāx*, *prez*, etc. Mais il n'y a peut-être là qu'une étymologie populaire, et *arx*, comme *urbs*, a toutes chances d'être un mot emprunté. — Ancien (Enn.), usuel ; non roman. Composé : *arcubius* : *qui cubat in arce* (Gloss.), issu de **arci-cubius*.

ās (c'est-à-dire *ass* ; *assis* à l'époque impériale ; gén. pl. *assium* ; *assum* (Varron) est fait d'après *aerum*), *āsis* m. : proprement unité d'un système duodécimal divisé en douze parts (*uncia*) et qui sert surtout d'étalon monétaire, l'*ās* primitif étant de la valeur d'un livre (*ās libralis*). Le sens premier est conservé dans l'expression juridique *heres ex asse* « héritier unique » (de la totalité), par opposition aux héritiers partiels *ex uncia*, *ex quadrante*, *ex dodrante*, etc.

L'*ās* était d'abord une plaque de bronze rectangulaire et non estampée (*aes graue, rude*). Le poids en a été diminué à plusieurs reprises, et conséquemment la valeur : *asses unciales*, *a. semiunciales* ; d'où proverbialement Caton ap. Sen., Ep. 94, 27, *quod non opus est, asse carum est* ; *ad assem* « jusqu'au dernier sou », etc. La forme de l'*ās* s'étant modifiée et étant devenue ronde, *ās*, à l'époque impériale, désigne un « rond », Plin. 26, 121, *mandragorae radix secatur in asses ut cucumis* ; cf. inversement fr. populaire « n'avoir pas le rond ».

Dérivés et composés : *assarius* : Charis., GLK I 76, 3, *assarius dicebatur ab antiquis ; nunc as dicimus non assis* ; cf. Varr., L. L. 8, 71, *debet... dici... non equum publicum mille assarium esse, sed mille assarium* ; *assipondium* : Varr., L. L. 5, 169, *unum pondus assipondium dicebatur, id ideo quod as erat libra pondus* ;

assiforānus, -a, -um, GIL II 6278 (SC. sur la diminution des frais des jeux, an. 176/7) : *itaque censo uti munera, quae assiforāni appellatur, in sua forma maneant*. Cf. *circumforānus*.

As figure comme second terme de composé dans une série de multiples ou de sous-multiples, où, du reste, il a souvent été rendu méconnaissable par des abréviations intentionnelles qui ne relèvent d'aucune règle phonétique : *sēmis* (souvent réduit à *sēs*- en composition), *sēmissis* les 6/12 de l'*ās* ; *bēs*, *bessis* (les 8/12 *binæ partes assis*) ; *tressis*, *quinquessis*, *uicessis* ; etc. ; *stēssicas*, *quadrassis* ; *dussis* ; *quattus* ; *octussis* ; *nōnussis* ; *decussis* ; *centussis* ; cf. Varr., L. L. 5, 169 ; Prisc., GLK III, 416, 17. La forme du bas-latin *tremissis* pour *triens* est faite analogiquement sur *sēmissis*, faussement analysé en *sēmissis*, d'après *sē-modius*.

Comme *libra*, *nummus*, *ās* doit être un mot emprunté. Étant donné qu'il fait partie d'un système duodécimal, on a pensé à une origine étrusque. Cf. Deecke-Müller, *Die Etrusker*, I, p. 296. Semble sans rapport avec *assis*, malgré la forme primitive de l'*ās*.

asarum, -i n. (et *asarus*) : asaret (Plin.). Du gr. ἄσarov. L'ital *asero* suppose **aserum*, avec apophonie régulière. M. L. 693.

ascalōnia [*caepa*] : écholote (Col., Plin.). Panroman. M. L. 694 ; B. W. s. u. Transcription du féminin de l'adjectif grec Ἀσκαλώνας « d'Ascalon », ville de Syrie, dont l'écholote doit être originaire.

ascariū, -*orum* m. pl. : désigne une espèce de soldats (Amm., Not. dign.). Dérivé de ἀσκάς d'après Mommsen = *uriculārii*?

ascia (*ascea*), -ae f. : 1^o outil à polir du charpentier ou du lapidaire ; dololo, herminette, marteline ; 2^o truelle ; 3^o houe, pioche. Attesté depuis les XII Tables *rogum ascia* (-*cea*) ne *polito*. Technique. M. L. 696 ; v. fr. *aisce*.

Dérivés et composés : *asciola*, M. L. 698, v. fr. *aisseau* ; *asciō*, -ās : gâcher avec la truelle, aplanir, cf. *asciāta*, M. L. 697 ; *deasciō* : 1^o aplanir, effacer ; 2^o es-croquer (cf. *abrādō*) ; *exasciō* : ébaucher, dégrossir ; *asciculus* (et *acisculus*, sous l'influence du groupe de *aciēs*?) m. : petit pic ; d'où *exasciō* : briser avec la hache.

On rapproche avec quelque vraisemblance gr. ἀξίη « hache » et got. *azizī*, qui traduit ἀξίη ; v. h. a. *acchus* « hache », etc. Mais la métathèse que supposerait ce rapprochement ne se retrouve pas dans les mots normaux *axis*, *tezō*, etc. Toutefois, le rapprochement de lat. *uis-cus* et de gr. ἰζός « gouï » semble fournir une métathèse analogue ; c'est qu'un mot technique, comme celui-ci, peut avoir une histoire autre que des mots de la langue générale tels que *axis*, *tezō*. Cf. le suivant.

ascilla (-*cella*) : v. *axilla* sous *āla*.

ascopa, -ae f. : sacoché, besace ; outre en cuir. Adaptation populaire du gr. ἀσχοπιτήν et ἀσχοπήρα, cf. Suét., Nero, 45, 2. M. L. 699.

a(ss)er, as(s)ar : v. *assyr*.

**asia*, -ae (l. *sasia*?) f. : nom du seigle chez les Taurini, cf. Plin. 18, 141 : *secale Taurini sub Alpibus Asian* (sa-

siam?) uocant. Mot ligure? S'il faut lire *sasia*, serait peut-être à rapprocher de gall. *haidd*, bret. *heiz* « orge » de (**sasia*-), cf. Pedersen, V. G. d. k. S., I 69.

***asifolium** (*assefolium*, *assi*-), -i n. : = *grāmen*. Tardif, peut-être mot étranger, rapproché par étymologie populaire de *folium* ; cf. Diosc. 4, 30, ἄσφύλλου... Ἐρωμαίος γράφει, οὐ δὲ ἀσφύλλου.

asignae : κρέα μερικύρινα, CGL II 24, 6. Sans doute ancien terme de rituel, d'origine dialectale ; cf. marr. *asignas*. Analysé souvent en **an-sec-na* (avec un pré-verbe *an-* usité en osco-ombrien, mais dont l'existence en latin est des plus douteuses, cf. *anhelō*) ; v. Bréal, MSL 6, 84, 137, et Vetter, *Hdb.*, qui traduit *asignas* non par « prosiciae », mais par « non prosectae ».

asilus, -i m. : taon ; correspond au gr. ἄστρος. Attesté depuis Virgile. M. L. 702. Mot d'emprunt ou plutôt mot indigène. Usité comme nom propre en étrusque : *Asilus*, *Asilas*, cf. Sil. 14, 149, et Serv. auct. ad Ae. 12, 127. L'animal se dit aussi *tabānus* ; v. ce mot.

asinus, -i m. : âne ; aussi terme d'injure, Ter., Hau. 677, *quae sunt dicta in stulto, caudex, stipes, asinus, plumbeus*. — Ancien, usuel. Panroman. M. L. 704 ; i. l. *asan*, *asal* ; britt. *asyn*.

Dérivés : *asina* (d. abl. pl. *asinābus*) : ânesse. Mot de la langue des éleveurs, sans doute de création artificielle (le gr. διτ ή βοας) ; *asellus*, *asella* ; *asellulus* : ânon. Diminutif familial, de caractère populaire, passé dans les langues romanes (ital.), M. L. 701, où il désigne aussi un poisson, *merlucius cyprinus*, cf. gr. ὀνίλαος ; et aussi dans les langues germaniques (got. *asilus*, all. *Esel*) et de là en slave ; *asinarius* : d'âne ; cf. la comédie de Plaute *Asinaria* ; *asinarius*, M. L. 703 ; *asellifer* ; *asellō* : ânier ; *asināricius* (Ital.) ; *asindilis* (Apul.) ; *asininus* : d'âne ; *asinastra* (*ficus*) f. : sorte de figue ; *asinusca* : sorte de raisin (couleur d'âne? cf. Plin. 14, 42, *contra damnantur etiam uisu cinerea et rabuscula et asinusca, minus tamen caudas ulpium imitata alopecis* ; même formation que *atrusca*, *ceruica*, *labrusca*). — *Asina* sert de cognomen, *Asinius* de gentile.

Tandis que le « cheval » est par excellence l'animal du chef indo-européen, l'« âne » est anatolien, méditerranéen. Le nom est nouveau dans chaque langue indo-européenne. *Asinus* est isolé ; l'absence de rhotacisme indique un mot non latin. M. Benveniste, après Schrader, R. L. I^{er} 271, a signalé que les formes, divergentes, de *asinus*, de gr. ὄνος et de arm. *ēš* (gén. *ēšoy*) doivent s'expliquer par sumérien *anšu* « âne ».

asparagus, -i (et *asparagus*, *sparagus*, *isparagus*, etc. ; v. Thes. s. u.) m. et f. (tardif) : asperge. Emprunt (sud-italique?) au gr. ἀσπάραγος, attesté dès Ennius et Caton, Agr. 6, 3, et passé dans les langues romanes. M. L. 707.

asper, *aspera*, *asperum* (les formes du type *asprī*, *asprīa* sont employées par les poètes dactyliques pour éviter le crétisme) : rocailleux, rugueux, rude, âpre (au toucher, au goût, à l'oreille ; sens physique et moral). *Aspera arteria* = τραχὴς ἀρτηρία. — Ancien, usuel. Panroman. M. L. 708.

Dérivés : *asperitās* : rudesse ; *asperō*, -ās : rendre rude ou raboteux (banni de la bonne prose, qui em-

plioie le composé *exasperō* surtout au sens moral) ; *asperitās* (Caes. Aur.) ; *asperitās*, -inis f. : râpette? Plin., HN 26, 102. Dans la langue médicale et en bas latin apparaissent de nombreux dérivés en *aspr-* : *asprātīlis* (formé comme *sacātīlis*) : qui habite les rochers (se dit des poissons, cf. G. Rudberg, Symb. Osl. XI 61), rude au toucher ; *asprātūra* ; *asprīō*, -ōnis m. : petite monnaie ; *asprēdō* (cf. *dulcedō*), Celse, langue médicale = τραχὴς τραχυσμός ; *asprītūdō* = τραχυσμός, τραχύμα ; *asprēta*, -*orum* (cf. *dūmēta*) : terrain rocailleux, M. L. 712 ; *asperōsus* (Diosc., joint à *sarmentōsus*, *lignōsus*) ; *inasperitō* : s'enrouer (tardif). Cf. aussi M. L. 709, **asperella*. Aucun rapprochement net.

aspiis, -idis f. : aspic. Emprunt, attesté depuis Varon, au gr. ἀσπίς. La langue de l'Eglise en a fait un masculin, d'après *anguis*, *dracō*. M. L. 711 ; i. l. *asp*. *Aspic* est fait sur *basilic* ; v. B. W. s. u.

assarātum : v. *assyr*.

assecula m. : cf. *assequor* sous *sequor*.

assefolium : v. *asifolium*.

assentor : v. *sentio*.

asser, -eris (b. lat. *assar*, -*aris*) m. : petite pièce de bois, perche ou poteau fixé dans un mur ou sur quelque chose, cf. Rich. s. u. ; usité surtout au pl. *asserēs* : chevrons. — Ancien ; technique. M. L. 725. Diminutif : *asserculus* (*asserculus* n. Caton). M. L. 726 ; dénomina-tif : *inasserō*, -ās. V. *assis*.

assidelae mēnsae ; **assiduus** : v. *assideō*, sous *sedeō*. *assis*, -is m. : ais ; cf. *asta* 2.

Dérivés : *assula* (et *astula* issu sans doute d'une prononciation **assla*, d'où **astla*, *astula* ; les formes romanes remontent à **astla*, *astla*, cf. Cassiod., GLK VII 205, 7 : *tres consonantes tertio loco r habent et aliae l litteram, ut astula et in elisione ascla* ; et M. L. 736, britt. *asclawd*, *asclodyn*) f. : copeau, rognure ; ais, planche, d'où *assulātum* ; *exassulāre* ; *astella* (bas lat.) f. : attelle, M. L. 740. B. W. sous *atelier*, etc., i. l. *stall* ; gall. *astell*. — Ancien (Plt.), technique.

Sans étymologie claire ; un pareil mot a chance d'être emprunté. On peut se demander si *assis*, *asser* ne sont pas trois formes d'un même mot dont la flexion aurait été **assis*, *asseris* (comme *cinis*, -*eris*). Le pluriel plus fréquent *asserēs* aurait amené la formation d'un singulier *asser* ; *assis* représenterait un « hyperurbain » pour *assis*.

***assisa**, -ae f. : flux. Attesté seulement dans Isidore ; tradition douteuse. Lire *accessa*, comme le contraire *recessa*?

assula : v. *assis*.

assus, -a, -um : grillé, cuit sans eau, rôti (= gr. ὀρτός), opposé à *elixus* ; d'où le neutre subst. *assum* « rôt » ; puis « sans eau », d'où « sans liquide » et « sans mélange », « pur » et, enfin, « seul » (cf. *mēsur*). Cette évolution du sens explique les différents emplois de l'adjectif : *assa nutrix*... *quae lac non praestat infantibus*, Schol. Iv. 14, 108 ; *quae materiae fiunt de assis*, i. e. *siccis lapidibus* ; *unde et assae tibiae dicuntur quibus canitur sine chori*

uoce, Serv., G. 2, 417; de même, *assa uoce, sola uice linguæ*, cf. Non. 76, 30; 77, 1 sqq. Ancien, usuel.

Assus est issu de **ars(s)us*, comme l'a vu Isid., Or. 20, 2, 22; c'est proprement l'adjectif verbal en *-o-* de *ār-* *deō*; la spécialisation de sens de l'adjectif, en l'éloignant du verbe, a favorisé l'évolution phonétique du groupe *-rs-* vers *-ss-*, comme dans *prōsa*. Ils s'agit, du reste, d'un mot technique et populaire.

Dérivés et composés: *assō*, *-ās*: griller, rôtir (attesté depuis Apulée, populaire), M. L. 716; *assātōr*, *-tūra*; *assulāre*, M. L. 737; *semiassus*; *subassō*.

***assyr** : cf. P. F. 15, 13, *assaratum apud antiquos dicebatur genus quoddam potionis ex uino et sanguine temperatum, quod Latini prisci sanguinem assyr uocarent*. La forme citée par l'abrégé de Festus *assyr* est évidemment fautive; les gloses ont *aser*, CGL II 23, 56, ou *ascer*, V 441, 31; 492, 5, qui ne sont pas plus corrects. Mais il serait impuissant de vouloir rétablir la forme latine, d'autant plus qu'il s'agit peut-être d'un mot dialectal introduit dans le rituel, cf. Ernout, *Élim. dial.* s. u. *aser*. À l'époque de Festus, le nom était depuis longtemps sorti de l'usage et n'était plus conservé que par une tradition corrompue.

Trace du vieux nom neutre du « sang » qui est attesté par skr. *āsrk*, gén. *asndh*, g. *āp* et *ṛap*, hitt. *ēšhar*, gén. *lešnaš*, lett. *asins*, arm. *ariwn*, tokh. *lysār*; sur ce groupe, v. Benveniste, *Origines*..., p. 8 et 26; Ernout, *Aspects*, p. 119 sqq. — Le latin a un nom de genre hésitant *sanguen* n. (ancien, Enn.) ou classique *sanguis* m., où l'on peut soupçonner une forme apparentée au groupe de skr. *āsrk*. V. aussi *cruur*.

ast : particule invariable « d'un autre côté ». S'emploie : 1° pour introduire une seconde condition dans une phrase conditionnelle, et correspond pour le sens au gr. *ēdē* *δέ*, c. g. Leg. XII Tab. 5, 7, *si furiosus escit, ast ei custos nec escit*; Lex Seru. Tull. ap. Fest. 260, 9, *si parentem puer uerberit, ast olle plorassit*...; Plt., Cap. 683, *si ego hic peribo, ast ille ut dixit non redit*, [at erit mi hoc factum mortuo memorabile, cf. Tri. 74; 2° pour introduire la phrase indiquant qu'un acte sera exécuté (apodose), si une condition préalable est remplie (protase), e. g. T. L. 10, 19, 17, *Bellona, si hodie nobis uictoriam duxit, ast ego (moi, de mon côté) tibi templum uoueo* (prière d'Appius); 3° au sens de *si* dans des conditionnelles simples; sens que lui donne Cicéron reprenant de vieilles formules juridiques, e. g. *ast quando = si quando*, Leg. 3, 9; *ast quid = si quid*, ibid. 3, 11, etc.; cf. Thes. II 942, 58 sqq. L'usage de *ast* dans ces sens est archaïque. Déjà dans Plaute, Mer. 246, et à l'époque classique *ast* (qui en prose n'est guère attesté que dans les lettres de Cicéron) n'a pas d'autre sens que *at* : *ast significat at, sed, autem*, dit P. F. 5, 24. C'est le sens que lui donnent également les poètes, *ast* fournissant seuls à l'employer à l'époque impériale, *ast* fournissant une longue comode au commencement du vers devant voyelle. La paronymie de *at* a pu influer sur l'évolution du sens. Toutefois, un emploi comme celui qu'en fait Lucain, Phars. 8, 150-151, *Pompeiumque minus... ast il-lam... ingemuit populus* est abusif et sans autre exemple.

Sur l'étymologie on n'a que des hypothèses inconsistantes; à doit se cacher sous *ast*, mais on ne sait pas comment.

***asta** : *carminari dicitur tum lana, cum ex ea carunt quod in ea haeret neque est lana, quae in Romulo Naeuius (Praet. 1 R.) appellat asta ab Osciis*, Varr., L. L. 7, 54. Forme unique et obscure, qu'on a corrigée diversement.

astacus, *-I* (*astagō*, *-inis*, Plin. Valer.) m. : homard, emprunt au gr. *ἀστᾶκος* (Plin. 9, 97). Conservé dans quelques dialectes italiens et en catalan. M. L. 738.

astella : v. *assis*.

astereum, *-I* n. : *herba urceolaris*, pariétaire (Plin.). Sans étymologie.

asthma, *-atis* n. : emprunt savant au gr. *ἀσθμα* (Plin. 25, 82, ex coni.; Celse 4, 2, en grec). Mais une forme populaire est supposée par ital. *asima*. M. L. 741; v. B. W. *asthme*.

***astracum** : v. *ostracum*.

astrum, *-I* n. : astre. Emprunt, d'abord de caractère savant et poétique (Varr., L. L. 9, 25; Cic., Arat., frg. 32 b), au gr. *ἀστρον* (*ἀστήρ* étant emprunté par les langues techniques dans des sens spéciaux, cf. Thes. s. u.). Le mot proprement latin est *sidus*, « *Vocabulum astrum potissimum elegi uidetur, cum corporum caelestium natura diuina uel laetifica tangitur* » (Thes.). Les composés de *astrum* : *astriifer*, *astriificus*, *-ficō*, *astriiger*, *astriolosus*, etc., appartiennent tous à la langue artificielle de la poésie. Toutefois, à mesure que l'on descend dans la latinité, on voit *astrum* se substituer à *sidus* (cf. Thes. II 969, 15 sqq.), qu'il a supplanté dans les langues romanes, sous des formes savantes. M. L. 749.

Dérivés : *astrālis* : astral; *astrōsus* : né sous une mauvaise étoile, M. L. 746 (contraire de **astrūcus*, M. L. 747), cf. Isid. 8, 9, 9, et Sofer, p. 72. Cf. aussi **astrātum*, 744; *astrologus*, 745 a. B. W. *désastre*.

Composés artificiels et récents du type *astriifer*, *-ger* (poét.), *-ficus*, *-ficō*, *-loquus*, *-lūcus* (Mart. Cap.).

Sur un mot latin du groupe, v. *stella*.

***astrutium**? : remède contre l'émèterment. Forme douteuse; sans doute faut-il lire *strutium* = *στροβόλον* « saponaire »; cf. Imm., Thes. s. u., André, Alma, 1954, p. 52, et Drabkin, Cael. Aurel., Chron. 1, 4, 116; Celse 5, 22, 8. Sans rapport avec *nasturtium*, comme l'a suggéré M. Niedermann.

asturēd, *-ōnis* m. : cheval d'amble (ainsi nommé d'après son origine, ab *Asturicus*, cf. Plin. 8, 166), rattaché à *astur* par étymologie populaire; *asturcōnārius*, CIL VI 6238. Attesté depuis la Rhét. à Hérénar. 4, 50, 63. M. L. 749 a.

astus, *-ūs* m. (ou *astū* n.?) : habileté, ruse. La langue archaïque ne connaît que l'ablatif *astū* (souvent accompagné de *doctē*), forme qui elle-même est bannie de la langue strictement classique : Cicéron dit *astūtē*. *Astū* reparait à l'époque impériale (sauf chez Horace et Tibulle, qui sont ennemis des anciens), d'abord chez les poètes, puis chez les prosateurs ; Sénèque semble être le premier à avoir employé une autre forme que l'ablatif ; l'accusatif se rencontre dans ses tragédies. Étant donné l'époque tardive à laquelle se rencontrent les accusatifs *astum*, *astūs*, on peut se demander si le genre de ces

formes n'a pas été influencé par celui de *dolus*; l'abrégé de Festus donne le mot sous la forme *astu*, neutre, et l'explique par un emprunt au gr. *ἀστυ* : *astu apud poetas astutiam significat cuius origo ex Graeco [oppido] ἀστυ deducitur, in quo qui conseruati assidue sint, cauti atque acuti esse uideantur*, P. F. 5, 18. *Astū* ablatif serait un calque plaçant — d'argot théâtral sans doute — formé d'après *urbānē* ; et il est possible que *oppidō* représente une formation analogue. On ne connaît pas d'étymologie plus satisfaisante.

De là : *astūtus*, *-tulus*; *astūtia*; cf. M. L. 750-751; iirl. *andsud*?, gall. *astuet*?

at (sur une prononciation emphatique *att* dans Plt., Pe. 248, Cas. 802, St. 737, voir Havet, *Manuel*, § 296) : conjonction aduersative sans doute d'abord employée dans la conversation, puis dans le récit, « d'un autre côté, d'autre part ; mais » (*at ego* « moi de mon côté »); P. F. 11, 29, *at differentiam rerum significat, ut cum dicimus : Scipio est bellator, at Marcus Cato orator*; de là « du moins », e. g. Cic., Verr. 5, 44, *sū iur, sū sacrilegus... at est bonus imperator, at felix*... Cf. Prisc., GLK III 99, 21, *at quoque pro sallem, et uel et at inuenitur*, qui cite Vg., Ae. 6, 405, *si te nulla mouet tantae pietatis imago... at ramum hunc agnosces*. Souvent, dans un récit, à la valeur de *δέ*. Étant donné son sens, *at* est souvent joint à d'autres particules qu'on renforce : *at contrā*, *at certē*, *at saltem*; *at enim* (= *ἀλλὰ γὰρ*); *at uerō*; *at enim uerō*; *at tamen* encore disjoint dans Plaute, e. g. Mi. 562, *at non malitiose tamen feci*. At entre en composition dans *atque* et *atquē*. — Ancien, usuel ; mais à dû disparaître de bonne heure de la langue parlée, à cause de sa confusion avec *ast*; non roman.

Cf. gr. *ἀτ* *ἀπ* et got. *ap-pan* « *ἀλλὰ ὅν* »; le *t* final de la particule latine indique la chute ancienne d'une voyelle finale (t) dont il n'y a trace nulle part ; cf. *aut*, etc. — Av. *a* n'a sans doute rien à faire ici.

atque (quelquefois noté *adque* dans les inscriptions, e. g. Mon. Ancyr. 4, 30), *ac*. *Atque* est le plus souvent employé devant voyelles et *h*, *ac* devant consonne, sans qu'il y ait là une règle stricte. Sens ancien « et d'autre part », Plt., Am. 282, *cedo edepol equidem dormire Solem, atque adpotum probe*; de là « et qui plus est », dans une gradation, e. g. Sall., Ca. 52, 35, *intra moenia atque in sinu urbis*; ou « et pourtant ». Le sens de *atque* explique qu'il soit joint à *quidem*, *equidem*, *potius* ; il sert souvent à marquer une insistance, dans les expressions doubles, les allitérations, les oppositions : *hūc atque illūc*; *haec atque alia*; *ūnus atque idem*; *etiam atque etiam*, etc. Du reste, le sens de *atque* s'est peu à peu affaibli ; on le trouve en corrélation avec *-que*, *neque*, et peu à peu il n'est plus que l'équivalent de *-que* ou de *et*, auxquels Cic. le joint, e. g. Phil. 3, 38, *recte atque ordine exque republica*; Diu. 1, 66, *o poema tenerum et moratum atque molle*.

C'est du sens de « et d'autre part » qu'il faut partir pour expliquer l'emploi de *atque*, *ac* dans les locutions comparatives du type *aegū ac, alius, idem atque*, etc., où il est équivalent de *quam*. Le diuortien apparaît encore e. g. dans Plt., Ep. 403, *diuortunt mores uirgini longe atque lupae*. *Atque* ainsi interprété comme équivalent de *quam* a pu s'employer avec des adjectifs au comparatif, e. g. Plt., Cas. 680, Merc. 897, etc.; quelquefois

même dans des phrases où le premier terme de la comparaison manque, Plt., Ba. 549, *quem esse amicum ratus sum atque* (autant que) *ipsus sum mihi*. Aussi *ac* si s'emploie-t-il pour *quā* dans la langue familière et en bas latin. M. L. 57.

atquē : sens propre « mais de toute façon », d'où « et pourtant », généralement avec valeur emphatique ; correspond pour le sens au gr. *ἀλλὰ μὲν*; *ἀλλὰ δὲ ποῦ*, *ἀλλὰ τοι*, *καὶ μὲν*, *καὶ τοι*. Pour la formation, cf. *aliqūi*, *ceterōqūi*, *utqūi*. Les deux éléments sont encore distincts dans Plt., Ru. 946, *at pol qui audies post*. La forme *atquin* est récente, comme *aliqūin*, et due à l'influence sémantique de *quin* dans *quin etiam*, *quin potius*. *Atquē* est souvent confondu avec *atque* dans les manuscrits.

atalla, *-ae* f. : vase de terre employé dans les sacrifices. Attesté une fois dans les Acta lud. saec. Aug. 107, 132, *ad atallam fuerunt*. Sans doute diminutif de *attēna*. *-ae*, CGL II 22, 25, *εἰδος ποτηρίου ἀττάλου* (*ἀττάλινου*?) *ἃ οἱ περὶ πάντας ἐν ταῖς θυσίαις χρῶνται*. Cf. aussi *attanus*, *-i*, dont un exemple de Nigidius est cité par Nonius, 40, 15, *itaque aere in Saliaribus attanus tintinat*, *i. e. sonat*, et dont on rapproche la glose d'Hésychius *ἄττανος* : *τήνακα καὶ πλάκοις ὁ ἐπ' αὐτῶν σκευαζόμενος*; et *athanuuium* (l. *atta*?) — *peculi fittilis genus quo in sacrificiis utebantur sacerdotes Romani*, P. F. 17, 9, dont l'*atanulus* (*-lum*) qu'on lit dans les Gloses n'est qu'une déformation.

Vieux termes de rituel tombés en désuétude. Sur un rapport souvent de *attanus* avec étrusque *abene*, voir en dernier lieu Niedermann, *Mnemosyne*, 3^e sér., 3, 1936, p. 272 sqq.; Mus. Helv. 2, 127.

atauus : v. *auus*.

atellāna, *-ae* f. : Diom., GLK I 489, 32, *tertia species est fabularum Latinarum quae a ciuitate Oscorum Atella, in qua primum coepit, appellatae sunt Atellanae, argumentis dictisque iocularibus similes satyricis fabulis graecis*; cf. T.-L. 7, 2, 12; Tac., A. 4, 12.

āter, *ātra*, *ātrum* : noir, sombre (semble s'opposer à *albus*, comme *niger* à *candidus*, cf. Cic., Phil. 2, 41, *is, qui albus aeternae fuerit ignoras*). Implique souvent (mais non nécessairement, cf. *ātramentum*) une idée morale de terreur, de malheur, de mort, et ce caractère affectif de l'adjectif explique qu'il soit particulièrement usité en poésie. Il est parfois employé, comme *μεῖλα*, au sens de « empoisonné, venimeux » *ātri uersūs, ātrō dente*. Cf. aussi *ātra bilis* = *μελαγχολία*. Toutefois, ce n'est peut-être pas le sens de l'adjectif dans l'expression *ātri diēs* qui est ainsi définie par Hemina, Hist. 2, et Gell., Ann. 15, ap. Macr., Sat. 1, 16, 24 : *pontifices... statuise postriede omnes Kalendas Nonas Idus atros dies habendos, ut hi dies neque proletriales neque puri neque comitiales essent*. Bien que l'origine en soit très contestée, l'expression provient peut-être de l'habitude de considérer comme des jours « noirs » ceux qui viennent après les ides, c'est-à-dire après la pleine lune, par opposition aux jours « clairs » de la lune croissante, cf. Lydus, de mens. 52, 1 sqq., et Wackernagel, Arch. f. Religionswiss. 22, 1923-1924, p. 215 (qui rapproche de *diēs ātri* les formes *quinquātrās*, *sextātrās*, *septimātrās*, désignation des jours qui suivent les ides). En tout cas, elle n'a rien de commun avec l'*ātra diēs* de Vg., par exemple Ae. 6, 429. —

athanunium

L'adjectif est assez employé, mais semble appartenir surtout à la langue écrite; il est pourtant représenté dans les langues romanes: M. L. 753; fr. *airelle*.

Dérivés: *ātrātus*: noirci, vêtu de noir; *ātrītās*: noircœur (Plt.); *ātrāmentum*: encre, v. fr. *airement*, M. L. 758, v. h. a. *attarmirza*; d'où *ātrāmētārium*, *ātrāmētāle* « encrier », *ātrāmētō*, *-āre* (b. lat.) « écrire », *ātrusca*: sorte de raisin (cf. *asinusca*); composé tardif et artificiel: *ātribuz* (Aus. gloss.) = *ātris buccis*. Cf. *atrōz*.

Adjectif italique: ombr. *atru*, *adro* « ātra », etc. Cf. peut-être iirl. *diūh* (gén. *dího*) f. « fourneau », gall. *odyn* f. « id. », serb. *vātra* « feu », arm. *ayrem* « je brûle » et av. *ātārš* « feu ». Le sens serait « noirci par le feu ». Cf. une remarque sous *ātrium*; et v. *atrōz*. — Le mot le plus semblable serait lette *ātris* « rapide »; mais le sens en est autre.

Les noms propres, lat. *Atrius*, osq. Aadiris, *Atella*, osq. Adlerl. sont sans doute rapportés avec *āter*.

athanunium: v. *atalla*.

**atīnia*, -*ae* f.: sorte d'orme (o. cilié), gaulois (cf. Colum. 5, 6, 2, Plin. 16, 72, etc.). Sans doute mot étranger, féminin d'un adj. dérivé d'*Atīna*, ville de Vénétie: *ulmus Atīnia*, syn. de u. *Gallica*, v. André, *Lex.*, sous *ulmus*.

atque, atqui: v. *at*.

atriplex (*atriplexum* Fest.) m.: arroche. — Sans doute emprunt au gr. *ἀτρίπλεξ* et *ἀνδράπλεξ* (d'origine inconnue) attesté depuis Columelle. — Les formes romanes remontent peut-être à une forme plus voisine de l'original grec **atriplex* (on a *adriplexis*, CGL III 616, 15; *adrafax*, III 550, 20), cf. B. W. sous *arroche*, M. L. 759 et Festchr. Louis Gauchat, p. 40, n. 3. Le mot apparaît déformé de plusieurs manières dans les Gloses et l'Oribase latin.

ātrium, -i n.: pièce principale de la maison romaine, salle commune située immédiatement après l'entrée et le vestibule et caractérisée par sa forme carrée et par son toit percé d'une ouverture au centre (*compluvium*), à laquelle correspondait un bassin (*impluvium*) dans le plancher. Le nom d'*ātrium* a été également donné à certains monuments publics: *ā. Libertātis*, *ātria Lici-nia*, etc.; dans la langue de l'Église, traduit *αὐλή* « la cour » du roi, ou désigne les abords de la basilique, et parfois la basilique elle-même; d'où fr. *ātre*, v. B. W. sous *ātre*. — Ancien, usuel. Conservé dans le port. *adro*, M. L. 760. Dérivés: *ātrium*; *ātrien-sis* (*ātrēnsis*, etc.), le plus souvent substantivé: (esclave), concierge, intendant.

Les anciens en donnent différentes étymologies: *ab āter*; cf. Serv., Ae. 1, 728, *ibi et culina erat, unde atrium dictum est*; *atrum enim erat ex fumo* (mais la cuisine ne figurait pas dans l'*atrium*); *ab Atria*, ville d'Etrurie (Varr., L. L. 5, 161, *atrium ab Atriatis Tuscis*; *illino enim exemplum sumptum*). On a rapproché aussi gr. *αἰθρίων* (avec *ā* = *ai* comme dans *crāpula*?). Il est probable que le mot est d'origine étrusque: a. *tuscānium*.

Si l'*ātrium* n'est pas étrusque, ce serait un souvenir de l'ancienne maison où la fumée du foyer s'échappait par une ouverture ménagée dans le toit (v. *nedēs*); il y

aurait ici soit un dérivé d'un ancien nom du « feu », soit un dérivé de *āter*.

atrōx, -*ōcis* adj.: à l'aspect noir, c'est-à-dire « affreux », e. g. Naeu., Carm. fr. 41, *simul atrocita proicerent extra ministratores*; d'où « terrible, cruel, atroce »; seul sens attesté pour *atrōciās* et *atrōciter*. — Ancien, usuel; mais appartenait surtout à la langue écrite. Terme plus littéraire que populaire. Non roman.

L'a de *atrōx* est bref et alterne avec l'a de *āter*; cf. *ācer/ācerbus*; vocalisme radical réduit dans l'élément radical d'un dérivé. Le second élément -*ōx*, -*ōcis* est peut-être, comme l'a supposé J. Schmidt, *Plurabild.*, 388 sqq., un mot racine voulant dire « visage, aspect », cf. *oculus* et gr. -*ωψ*, par exemple dans *ὠκυλῶψ*; même formation que *ferōz*. Le second terme du composé dont l'origine et le sens se seraient effacés serait devenu un morphème qui aurait servi à former des adjectifs de sens analogue aux adjectifs en -*āx*: cf. *uēlōz* comme *capāz*; cf., toutefois, Ernout, *Philologica*, I, p. 156, et Brugmann, *Grdr.* II 1, p. 501, § 383.

atrusea: v. *āter*.

atta, -*ae* m.: grand-père, ou plutôt « grand-papa ». *Attam pro reuerentia seni culibet dicimus, quasi eum cui nomine appellemus*, P. F. 11, 20. Mot du langage enfantin, qu'on retrouve sans doute dans *ataulus*.

L'un des noms familiers du « père » (*pater* était un nom solennel, à forte valeur juridique et religieuse). Cf. gr. *ἄττα*, got. *atta* (dérivé en *-en-), v. sl. *otci* (dérivé en *-iko-), alb. *at*. — Cf. le groupe de lat. *tata* et, pour le type, lat. *amma*, *acca*.

attae: *appellantur qui propter uitium crurum aut pedum plantis insistent et adtingunt terram magis quam ambulans, quod cognomen Quintio poetae adhesit*, P. F. 11, 17. Mot de type populaire à vocalisme et désinence en *a* (cf. *uadia*, *pansa*), et qui a une consonne géminée comme beaucoup d'adjectifs marquant une difformité. N'est attesté que comme *cognomen*; cf. *Attus*, *Attius*.

attagēna, -*ae* f.: gélinotte des bois. Forme latinisée de *ἀτταγην*, tirée de l'accusatif grec. Horace, *Epod.* 2, 54, emploie *attagen*.

attāminō: v. *contāminō*.

attanus: v. *atalla*.

attat (*attāt*, Plt., Au. 712, sans doute avec allongement « emphatique », cf. Hofmann, *Lat. Umgangspr.*, p. 11): interjection marquant l'étonnement à l'aspect d'une chose dont on s'aperçoit. Diom., GLK I 419, 1, *ex improviso aliquid deprehendentem (significat interiectio)*. Le grec a des formes *ἀττατά*, *ἀττατατά* (*ἀτταταλά*) que la comédie latine a empruntées: *attatae*, *attatatatae*.

L'existence de la forme rencontrée en grec donne à supposer que *attat* doit être, lui aussi, emprunté. Mais il ne semble pas que *attat* soit attesté. En tout cas, l'explication de L. Havet, *Manuel*, § 296, qui voit dans *attat* le redoublement de *at(t)*, ne concorde pas avec le sens de l'interjection et n'explique pas les formes *attatae*, *attatatatae*.

attēgia, -*ae* f.: hutte, cabane. Premier exemple dans

Juvénal, Sat. 14, 196, qui le joint à *Maurorum*. En dehors de Juvénal, le mot ne se retrouve que dans une inscription gauloise, CIL XIII 6054, et semble être d'origine gauloise; cf. les noms propres **Adegia*, *Adteia(e)*, *Ategieia*. Passé en gr. moderne *ἀτέγια*, *ἀτέγιον*, en basque *thegi* « hangar » et en tyrol. *thei* « chalet alpin ». Cf. M. M. 8616 a, *tegia*?

Intégrare: *est utinum in sacrificiis augere. Integrare enim et adtegrare minus factum est in statum redigere*, P. F. 11, 6. Formé d'après *integer*, *integrare*. Cf. *attaminō*. Sans exemple dans les textes.

atticiō, -*ās*: verbe plautinien (Men. 11) formé sur *ἀττικίζω*.

attillō, -*ās*: chatouiller. **A. λ. de Jul. Val.*; cf. *tiillō*.

attilus, -i m.: gros poisson du Pô (l'esturgeon?), Plin. 9, 44. Mot non latin, représenté dans quelques dialectes de l'Italie du Nord, cf. M. L. 766.

attinae, -*arum* f. pl.: sorte de mur en pierres sèches fait pour limiter un champ; cf. Sic. Flacc., *Grom.*, p. 142, 26, *aut congeries lapidum acruatim congestae, quos scorpiones appellant, aut in effigia maceriarum, quae attinae appellantur*. Sans doute à rapprocher de *attinet*.

au: interjection marquant l'émotion et l'étonnement. Les comiques la réservent aux femmes, e. g. Té., Ad. 336, *au, au, mi homo, sanusne es?* Du grec *αἰ*.

au: préverbe marquant l'éloignement, la séparation, employé comme substitut de *ab* devant les verbes qui commencent par *f*: *auferō*, *aufugiō*, pour éviter des confusions entre *ad-* et *ab-*.

V. sous *ab*.

auārus, -*a*, -*um*: *φούδρῦρος*, d'où 1° cupide, *πλεονέκτης*, ou 2° avaré, *σκιῶφός*. La langue a spécialisé *auārus* dans le sens de « qui aime l'argent »; le sens général de « avaré » a été réservé à *auāridus* et n'est attesté pour *auārus* que rarement, et seulement chez les poètes de l'époque impériale.

Dérivés: *auāritia* (-*tiēs*): Cic., Inu. 1, 42, *genus est... cupiditas... pars est... auaritia*. Toujours employé seul, sans complément d'objet; *auāriter*. — Ancien, usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 814 et 813 a; B. W. s. u.

Le lien avec *auē* semble évident; mais la formation n'est pas expliquée. Cf. *amārus*.

**aububulus*: *pastor bouum* (uel -*uium*), CGL V 346, 39. Contamination de *aubulcus*, qui voudrait dire *pastor ouium*, et de *bubulus*? Mais le texte de la glose est peut-être corrompu.

auea, *auceps*: v. *auis*.

auctor, *auctoritās*: v. *augeō*.

auēō, -*ēs*, *ausus* *aus*, *auēre* (un ancien optatif *au-sim* est attesté à l'époque archaïque; quelques traces d'un parfait *ausi*): dénominatif de *auāridus*; le sens premier « être désireux de, vouloir bien » est attesté dans quelques emplois, e. g. Plt., Tru. 425, *non audeis aliquid mihi dare munusculum*; Vg., Ae. 8, 364, *aude (= veuille) hospes continere opes*, et dans la formule de politesse *si audeis rediit sōdēs* « si tu le désires, s'il te plaît » (cf. *sīs, sultis*). De là on est passé au sens usuel et classique

de « oser, avoir l'audace de »; cf. *auēdā* « audacieux », et souvent avec un sens péjoratif « effronté, impudent », que rien n'arrête », et *inauēdā* (Hor., Od. 3, 20, 2) fait sur *ἔκρομος*; *auēdācia* (avec pour doubles poétiques *au-dēns* et *audēntia*; représentants rares et douteux en roman, M. L. 777 a); *auēdūculus*, diminutif familier (Pétr., A. G.); *ausus*, -*ūs* (latinité impériale); *ausum* n.: acte d'audace, et *inausum* « non osé » (Vg.); d'où, à basse époque, un dénominatif *auēō*, -*ās*, qui a éliminé le semi-déponent anormal et auquel remontent les formes romanes, ital. *osare*, fr. *oser*, esp. *osar*; cf. M. L. 801. D'autres formes supposent **ausiāre*, id. 804, et **audi-cāre*, 778. Le participe *ausus* a fourni l'it. *oso*, le v. fr. *os*, id. 809.

V. sous *auēō*.

audiō, -*is*, -*iui* (-*ii*), -*itum*, -*ire*: entendre; d'où « prêter l'oreille à, écouter ». De ce sens dérivent les sens de « comprendre », « obéir » (avec le datif: *dictō audiēns esse* et cf. le composé *oboediō*), et finalement, en parlant des dieux, « entendre la prière de, exaucer » (sens réservé surtout au composé d'aspect déterminé *exaudiō*). Enfin, *audiō*, comme son équivalent gr. *αἰσθάνομαι*, peut s'employer absolument avec un adverbe *bene*, *male* « s'entendre bien ou mal traiter », c'est-à-dire « avoir bonne ou mauvaise réputation » (cf. *clued*). — Ancien, usuel. Panroman. M. L. 779; vieilli en français, v. B. W. sous *ouïr* et *entendre*.

Les dérivés de *audiō*, *auditus*, M. L. 780, -*tor*, -*tiō*, 778 b, -*itorium*, -*entia* et les composés *ex-* (à valeur augmentative « exaucer »), *in-audiō* (et *ind-audiō*, Plt.); *inauditus* « inouï », n'offrent rien de remarquable, ni pour le sens, ni pour la forme, sauf *oboediō*, q. u.

Verbe nouveau qui remplace dans ses emplois les formes de l'ancien **kleu-* (v. *clued*, *inclitus*), dénué de présent en indo-européen et, par suite, sujet à s'éliminer partout. On rapproche gr. *κῆ* « j'entends » (sans doute ancien **κῆω*), *ἐπ-ἀκούω*, *ἀκούωμαι*, et skr. *āvih* « évidemment », gāth. *āvīṣya* « évident », v. sl. *avē* « manifestement ». Mais la formation du mot latin est obscure, ainsi que la forme *oboediō*. Les conditions où s'est produit *oboediō* sont inconnues. L'absence d'altération de *au* dans *exaudiō*, *inaudiō* (*inaudiō*) montre que ces combinaisons, qui n'ont pas abouti à des sens spécialisés, ne seraient pas bien anciennes; cf. le fait que les formes à préverbes au sens de « voir » n'appartiennent pas à *uideo*, mais à *aspicio*. Le fréquentatif *auscultāre* (v. ce mot) n'appartient pas non plus au groupe de *audire*; le rapport avec *auris*, souvent proposé, n'est pas plus clair.

auē, *haūē* (et, à l'époque impériale, *auē*, *haūē*, cf. Thes. II 1300, 48): formule de salutation des arrivants, correspondant au gr. *χαίρε* (cf. St Jér. in Math. 10, 11, *quod graece dicitur χαίρε et latine « aue »*), qui fait pendant à *uale*, formule de ceux qui prennent congé (cf. Pétr., Sat. 74). Employée également sur les tombeaux, pour forcer le passant qui lisait l'inscription à voix haute, à saluer le mort; cf. Thes. II 1301, 60 sqq.; 1302, 53 sqq. Quelquefois joint à *uale*, e. g. Catul. 101, 1, *aue atque uale*.

Les graphies les plus anciennes n'ont pas *a*, cf. Thes. II 1300, 40 sqq., mais, à l'époque impériale, la prononciation courante était *haūē*, et, d'après Quintilien I 6, 21,

auē était une prononciation savante et artificielle : *multum enim literatus, qui sine aspiratione et producta secunda syllaba salutarī (auēre est enim) et calefacta dixerit potius quam quod dicimus...* Les formes *auēre*, *auēdō* (déjà dans Sall., Cat. 35, 5), *auēre tē uolo*, et à basse époque *auēas*, *auērem*, *auēdō*, montrent que dans le sentiment latin *auē* était l'impératif de *auēre*, correspondant à *ualere* (l'abrégement en *auē* s'expliquant par l'effet de la loi des mots iambiques) et de sens analogue ; cf. Paneg. 11, 29, cité dans Thes. II 1301, 11 sqq.

Toutefois, il peut s'agir là d'une création analogique. On trouve, en effet, dans Plaute, Poe. 924, 998, 1001, une formule punique de salutation *auo « uieue »* (qui sert à la fois de singulier et de pluriel, et non pas seulement de pluriel, comme l'affirment Thurneysen et Walde), et il est possible que *auē*, qui n'est pas attesté avant la fin de l'époque républicaine (Cic., Cat., Sall.), soit une adaptation du mot punique d'après *ualē*, *saluē*. Dans Plaute, ce sont des formes de *saluus*, *saluēre* qui servent à saluer, e. g. Ru. 263, *iubernus te saluere, mater. — saluete, puellae*; Tri. 48, *o amice salue...* — et tu edepol salue; Tru. 123, *salua sis. — et tu*; Mo. 448, *ere, salue, saluom te aduenisse gaudeo*, etc.

« Les formules de salut sont souvent empruntées. Dans la Suisse alémanique, on dit couramment *salut*; les Croates dalmates disent *addio* (qu'ils accentuent *addio*); en Autriche, on dit *Tschau* (c'est-à-dire *ciau*, mot vénitien continuant *scilavus* rapporté jadis par des officiers autrichiens ayant fait du service en Vénétie); les étudiants allemands emploient *servus*, etc. » (n. de Niddermann).

auēna, -ae f. : avoine et « folle avoine ». Considérée généralement comme une mauvaise herbe, dont le nom est souvent uni à *lolium*; cf. Serv., B. 5, 37, *steriles... secundum solum Italiae, nam in Thracia fructuosae sunt*. Elle est bonne à faire du fourrage ; cf. Colum. 2, 10, 32, *caeditur in fenum uel pabulum dum adhuc uiret*; les Germains en font de la bouillie (Plin. 18, 149). Cf. Serv., G. 1, 154; B. 5, 37. Sens dérivés : paille d'avoine, chaumeau. Panroman, sauf roumain. M. L. 818; B. W. s. u.; germ. : v. h. a. *euina*.

Dérivés : *auēnarius*, M. L. 819; *auēndaceus* : d'avoine. Cf. lit. *auizā*, lett. *auza*, v. pruss. *uysse*, v. sl. *ovsū*; le rapprochement semble évident ; mais même les formes bathiques ne se laissent pas ramener à un original commun, et la nature du rapport est indéterminable. Sans doute non indo-européen.

auēdō, -ēs, -ēre : désirer vivement, être avide de (sans autre sens attesté dans les textes) ; d'après les glossateurs, *auēre* serait aussi synonyme de *gaudēre*; cf. P. F. 13, 17, *auere nihil aliud est quam cupere. Argumento est auidum et auiditatem, ex quibus praecipua cupiditas intellegitur, cum significet et gaudere*; cf. aussi Thes. II 1313, 46 sqq. Toutefois, ce sens de *gaudēre* a peut-être été inventé par les glossateurs pour expliquer *auē*, qu'ils assimilaient pour le sens au gr. *χαῖρε*. D'après Aulu-Gelle 19, 7, 9, le poète Laevius, contemporain de Cicéron, avait employé *auēns* avec le sens de *libēns* (frg. 9). — *Auēre* n'a pas de perfectum ; il appartient surtout à la langue poétique (cf. Thes. II 1313, 48 sqq.) ; et même Vg. ne l'emploie pas. En somme, verbe rare, non populaire. Il n'y a pas de subst. **auror*.

A *auēdō* correspondent les adjectifs *auidus* : avide [de], d'où gall. *awydd*, d'où *auiddūs*, et *auārus*, qui sont usuels. De *auidus* dérive *auēdō*, issu de **auideō*, q. u. La langue archaïque connaît un nom *auentia* f. (Claud. Quadrig.) qui n'a pas subsisté.

Nulle part, hors de l'italo-celtique, il n'y a de correspondance nette. En celtique, on signale, d'une part, un substantif bretonique : gall. *ewylllys*, corn. *awell* « volonte », v. bret. *a-iul* « ultro », etc., que Pedersen ne rapproche pas, de l'autre le groupe de v. irl. *con-oi* « il conserve », m. gall. *ry-m-awyr* « que me protège » (V. Pedersen, V. G. II, p. 586 sqq.), et J. Loth, R. Celt. 40, 354). Le groupe de skr. *avati* « il se réjouit, il aide » et de *ūtiḥ* « aide », *ōma* « favorable » est loin, pour le sens, et du groupe latin et du groupe celtique. Étymologie peu claire.

auerruncō : cf. *uerruncō*.

auerta, -ae f. : porte-manteau, valise. Mot de basse époque (Diocletien, Théodose). Emprunt, peut-être, au macédonien *ἀορτή*, *ἀερετή* (Suidas). Conservé dans quelques dialectes italiens. M. L. 822.

Dérivés : *auertarius*, -i m. : porteur de valise.

augēdō, -ēs, auxi, auctum, augēre : emploi transitif et absolu (comme *αὔξω*, *αὔξανω*) : 1° faire croître, accroître ; augmenter ; amplifier ; 2° s'accroître. — Ancien, usuel. Cf. *augmen* : accroissement, terme archaïque et poétique remplacé en prose par *augmentum*, terme de la langue commune comme des langues techniques (droit, grammaire et rhétorique, religion, cf. *αὔξησις*), d'où est issu en bas latin le dénominateur *augmentō*, -ās ; cf. M. L. 783, 783 a.

Ce sens général de « [s']accroître » apparaît dans un grand nombre de dérivés ou de composés de *augēdō*, l'infinitif *augēscō*, -ere (et *adaugēscō*), le composé *adaugēdō* glosé exactement *ἐπαύξω*, *προαύξω*, M. L. 149 (*adaugēre*) ; les substantifs *auctus*, -ūs m. (et *adauctus*) : accroissement, crue d'un fleuve ; *auctarium* (archaïque) : bon poids, bonne mesure ; les intensifs *exaugēdō* et *auctō*, -ās (Plaute) et *auctiō* (Tacite) ; l'adjectif grammatical *auctiuus* (*coniunctiō auctiua*) ou *adauctiuus* ; les composés archaïques *augifcō*, -āre, *auctifer*, *auctificus*, -ficō. D'autres, au contraire, en passant dans les langues techniques, ont pris des sens spéciaux tels que la parenté avec *augēdō* n'est souvent plus sensible. Tels sont *augur*, *auctor*, *auctōritās*, *auctōrō*, *auctiō* et *auxilium*.

augur, -uris m. : augure (prêtre) est un ancien nom du type *fulgur/fulguris* ou *fulgeris*. Une trace de la flexion alternante (*augur*, *auguris*) apparaît encore dans Prisc., GLK II 27, 17, *antiqui auger et augeratus pro augur et auguratus dicebant*. Le dérivé *augustus* atteste, à côté du thème en -r, l'existence d'un thème neutre en -s, **augos*. Le sens du mot devait être à l'origine « accroissement accordé par les dieux à une entreprise », d'où « présage favorable », ou, s'il s'agit d'un ancien masculin, « celui qui donne l'accroissement », d'où « celui qui donne les présages favorables » ; sur les deux possibilités, cf. MSL 22, 234, 238 (v. aussi Flinck, *Auguralia u. Verwandtes*, 1921). *Augēdō* est encore conservé dans le vocabulaire religieux, cf. la prière rapportée par T.-L. 29, 27, *Diui diuaeque... uos precor quaeque uti quae in meo imperio gesta sunt, geruntur, postque geren-*

tur, ea... bonis auctibus auxitis. Le rapport entre *augēdō*, *auctōritās* et *augur* apparaît dans cette phrase de Cicéron, De har. resp. 18, *rerum bene gerendarum auctoritates augurio... contineri*, dont s'est souvenu Valère Maxime, 1, 1 : *maiores statas sollemnesque caerimonias pontificum scientia, bene gerendarum rerum auctoritas augurum obseruatione, Apollinis praedictiones uatibus libris, portentorum depulsiones Etrusca disciplina explicari uoluerunt* ; le rapport entre *augur*, *augurium* et *augustus* est lumineusement marqué dans les vers d'Ovide, F. 1, 609 sqq. :

*Sancta uocant augusta patres, augusta uocantur
Templa sacerdotum rite dicata manu.
Huius et augurium dependet origine uerbi.
Et quodcumque sua Iuppiter auget ope.*

De même, Servius glose l'expression *augusta moenia* de Vg., Ae. 7, 433, par *augurium consecrata* ; et Ennius, A. 424, emploie la figura etymologica *augustum augurium*.

Ainsi donc, *augur* désigne celui qui donne les présages assurant l'accroissement d'une entreprise. L'adjectif dérivé est *augustus* : consacré par les augures, ou « entrepris sous des augures favorables ». L'adjectif ne s'applique qu'à des choses pendant toute la période républicaine ; ce n'est qu'en l'année 727 de Rome qu'on le voit appliqué à Octave, avec le sens du grec *ἐξουσιος*. *Augurium* est le « présage » [favorable] dans le sens le plus large du mot ; c'est un terme beaucoup plus compréhensif que *auspicium*, qui désigne simplement l'observation des oiseaux ; et l'époque archaïque distingue nettement les deux termes, cf. Thes. II 1371, 51, 55, 73, 80 ; 1372, 3 sqq., 70 sqq. ; 1373, 64 sqq. et passim. Mais l'identité phonétique de la syllabe initiale et aussi le fait que le présage le plus facile à prendre et le plus répandu était fourni par l'observation du vol des oiseaux ont amené des confusions de sens — du reste partielles — entre *augur*, *augurium* et *auspez*, *auspicium*. Il est à noter que jamais *auspez* n'a été employé pour désigner la qualité d'*augur*. *Augur* est un titre officiel ; l'*augur* est un prêtre-magistrat, faisant partie d'un collège, et dont l'action est soumise à des règles.

De *augur* est également tiré le dénominateur *augurō*, -ās [*auguror*] ; le déponent n'apparaît pas avant Cicéron ; prendre les augures ; augurer ; prédire ; d'où *inaugurō* (ancien, classique) et son contraire *exaugurō* « rendre profane ». A l'époque impériale apparaissent les formes dissimilées *agurium*, *agustus*, cf. Thes. II 1371, 12 sqq. ; 1379, 32 sqq. ; et M. L. 784, *a(u)gurāre* ; 785, *a(u)gurium* ; 786, *a(u)gustus*, ce dernier, passé en germanique : got. *augustus*, devenu nom d'un mois d'été (v. B. W. août), a pris beaucoup de sens nouveaux en roman ; celtique : irl. *augusta*, britt. *awst*. — Sur *augustus*, voir F. Muller, *Augustus*, dans Meded. d. Kon. Akad. v. Wet., Afd. Letterkunde, 63, A 11, Amsterdam, 1927.]

auctor c. (*auctor communis erat generis apud antiquos*, P. F. 26, 13) : sens premier « celui qui fait croître, ou qui fait pousser », e. g. Vg., G. 1, 27, *auctorem frugum tempestatumque potentem*. Dans des expressions comme *auctor gentis*, *generis*, le mot signifiait à la fois « celui qui accroit » et « celui qui fonde », « fondateur, auteur », qui a fini par prendre toutes les acceptions que le fran-

çais donne à « auteur ». En dehors de ce sens, le mot semble avoir appartenu dès la période italique commune aux langues de la religion et du droit. L'ombrien a la forme uhtur « auctor », titre d'un magistrat des *fratres Ateidi* analogue au *πομπάριος* grec ; on peut rapprocher l'emploi, dans la langue officielle latine, de *auctor* « qui in senatu primus sententiam dicit », e. g. Cic., Pis. 35, *senatus decreuit Cn. Pompeio auctore et eius sententiae princeps*. De là le sens dérivé de « instigateur, conseiller ». En droit, *auctor* désigne le « garant », cf. Cic., Caec. 72, *quod mulier sine tutore, auctore promiserit debet*. Enfin, comme la vente aux enchères se dit *auctiō*, *auctor* a pris le sens de « vendeur (aux enchères) » par opposition à *emptor*, et de là celui de « possesseur ». Sur ces développements, v. M. Leumann, *Gnomon*, 13 (1937), p. 32. Celt. : irl. *auctor*, gall. *awdur*, *awdurdod*.

auctōritās : fait d'être *auctor*, avec tous les sens du mot. Le sens premier est rare, mais non sans exemple : ainsi, Cic., Inu. 1, 28, 43, *eius facti qui sint principes et inuentores, qui denique auctoritatis eius* (abstrait correspondant à *principes*) et *inuentiones probatores* ; « investigation, autorité » (avec tous les sens que le mot a gardés en français, abstrait et concret) ; « garantie » ; « avis prononcé le premier ; avis prédominant » ; d'où *auctōritās senātūs* = *senātūs cōsultum*.

Du sens de *auctor* « vendeur » dérive celui de *auctōritās* « qualité de vendeur », d'où « possession » (le vendeur d'une chose étant généralement celui qui la possède), et par là « droit de [revendication en] propriété ». Ainsi s'explique le sens du mot dans l'axiome de la loi des XII Tables cité par Cic., Off. 1, 37, *aduersus hostem aeterna auctoritas* (« esto » vis-à-vis de l'étranger, le droit de [revendication en] propriété demeure imprescriptible »).

auctōrō, -ās (et *auctōror*) : a deux sens qui proviennent de deux valeurs différentes de *auctor* : « garant » et « vendeur ». Il y a là, en réalité, deux verbes : 1° garantir (terme technique du droit, cf. Thes. II 1234, 70 sqq.) ; 2° dans la langue des gladiateurs, qui se louaient au plus offrant : vendre ou louer moyennant salaire (*sē auctōrēre*) ; *auctōrātus* ; *auctōrātiō*, cf. Scol. Hor. Sat. 2, 59, qui se uendunt ludo, *auctorati dicuntur* : *auctoratio enim dicitur uenditio gladiatorum* ; *auctōrāmentum* : solde, salaire (généralement en mauvaise part). De *auctōrō* la langue militaire a tiré *exauctōrō*, -ās : mettre en congé (proprement « priver de solde »), qui a souvent une valeur infamante ; cf. **auctōricāre*, M. L. 775.

auctiō : vente aux enchères, seul sens attesté à bonne époque ; le sens de « accroissement » *αὔξησις* étant réservé à *auctus*, -ūs, et n'apparaissant pour *auctiō* qu'à basse époque et chez des auteurs peu corrects. C'est de *auctiō* que *auctor* a tiré le sens de « vendeur » qu'on a signalé, et c'est sur *auctor* pris dans cette acception qu'a été bâti *auctōrō*, qui s'est spécialisée, tandis que le dérivé de *auctiō*, *auctiōnōr*, -āris, gardait le sens général de « vendre aux enchères ».

auxilium : secours ; proprement « accroissement de forces, renfort », *ferre auxilium*, etc. Le rapport avec *augēdō* est déjà indiqué par Varron, L. L. 5, 90, *auxilium appellatum ab auctu, cum accrescant et qui adiumento essent alienigenae* ; toutefois, la dérivation s'explique difficilement. M. Krotschmer, *Glotta* 6, 31 sqq., a supposé qu'il fallait partir du pluriel *auxilia* (scil. *agmina*)

« troupes de renfort », nominatif pluriel d'un adjectif **auzilis* (sur l'y de **auzilium*, v. plus bas) ; de ce pluriel neutre on aurait tiré abusivement un substantif *auzilium* (cf. *iugerum* reformé sur le pluriel *iugera*). Irl. *azal*.

Dérivés : *auxilior*, -*aris* ; *auxiliāris*, etc.

augēō à la formation en -*ēō* qui se trouve souvent là où il n'y avait pas de présent indo-européen susceptible de se maintenir ; le type thématique de got. *aukan*, v. isl. *auka* « augmenter » ne prouve pas l'antiquité de ce présent : le verbe germanique occidental, v. angl. *ēacian*, v. h. a. *ouhōn*, est de type faible ; lit. *augu* a au-intoné rude qui indique une ancienne diphthongue **au*. Hors du germanique et du balte, il n'y a aucun présent de cette sorte. Pedersen rapproche l'ig. *uagim* « je couds » ; mais le sens est si éloigné qu'on ne peut faire état du rapprochement (*uagim* peut d'ailleurs sortir d'une racine **peug-* « piquer »). — L'indo-iranien a le substantif skr. *ojah* « force », av. *aojō*, et l'adjectif skr. *ugrāh* « fort », av. *gāth*. Rien ne prouve que la diphthongue qui est dans skr. *ojah*, etc., soit un ancien **au*. Mais il faut rapprocher lat. *augustus*, etc. — En face existe une forme **weg-* de la racine dans le dérivé skr. *vājāh* « force, prise de combat », got. *wokrs* « produit, intérêt ».

Racine à formes variées **aweg-*, **aug-*, **ug-* et avec élargissement -*s-* (à valeur anciennement désidérative) : gr. ἀ(φ)έξω, αἰξω, αἰξέω ; got. *wahsan* et v. h. a. *wahsan* « croître » ; lit. *aukštas* « haut » ; skr. *ūkṣati* « il croît », avec parfait *avakṣa* et causatif *avakṣayati* ; gāth. *uṣṣat* « il va croître » ; av. *uṣṣayiti* « il croît », *uṣṣayēiti* « il fait croître ». Le substantif *auziliūm* en porte trace en latin ; cf. *anxius* en face de *angō* ; *alsius* et *algeo*.

auiā, -*ae* f. : plante indéterminée, dont le nom rappelle *auiā* « grand'mère » comme « seneçon » représente *seneo*. Représentants romans douteux. M. L. 824?

***auillus**, -*i* m. : mot de glossaire : *agnus recentis partus*. Trace de l'ancienne labio-vélairie passée à *g* dans *agnus* (v. ce mot)?

auis, -*is* f. : oiseau. — Usité de tout temps.

Dérivés : *autiārius* d'oiseau ; subst. *autiārius* : oiseleur ; *autiārium* : volière ; *autium* (Aplul.) : race des oiseaux ; cf. *equitium*.

Auis est peu représenté dans les langues romanes, cf. M. L. 831. Il a tendu en latin même à être remplacé par des formes plus pleines de diminutifs : *auicula*, *aucula* (Inscr.) et *auella*, *auellus*, cf. Varr., L. 8, 79, *minima in quibusdam non sunt ut auis, auicula, auella* (et aussi par *passer*). Apicius emploie *auella*, et les gloses ont *auellus* : oiseau, moineau ; *auellātor* : oiseleur. Cf. M. L. 827-828 ; B. W. *oiseau* ; noter aussi les cognomina *auella*, *Ocellō*. — *Auis* subsiste en tant que nom générique joint au nom de l'espèce, e. g. *auis merula*, *a. sanquālis*, *a. noctua*, etc. ; certains de ces juxtaposés ont passé dans les langues romanes, *auis struthius* > autruche (forme savante), M. L. 933, et *auis tarda* (Polem. Silu.) > ou(s)tarde, M. L. 832 ; B. W. s. u.

Sur le modèle de *δρνξ*, qui dans le grec hellénistique ne désigne plus que la poule, *auis* apparaît avec le sens de « poule » dans Columelle 8, 5, 3 et 8, 5, 4 ; cf. Niedermann, *Mnemosyne*, 3^e sér., 3 (1936), p. 275.

Sur le diminutif *auella* a sans doute été construit *auca* (avec une graphie *oefca* dans GGL V 615, 40) : oie, pro-

prement « l'oiseau » (de basse-cour), substitut de (*h*)*anser*, attesté dans Avien (iv^e-v^e siècles) et dans les gloses, et qui n'est peut-être pas proprement latin. De *auca* il y a un dérivé en -*io* : *auciō* m. attesté comme nom propre sur un vase de terre gaulois, CIL XIII 10010, 218 ; cf. fr. *osson*, *oisson*, M. L. 826 ; B. W. *oie*.

Auis figure comme premier terme de composé dans *au-ceps*, *aucupis* m. : oiseleur ; d'où « homme à l'affût de », de **auī-cap-s*.

Dérivés : *aucupium* : chasse aux oiseaux (*acupio*, CGL V 5607) et « piège à oiseaux » ; *Aucupius* nom propre (et *Acupius*, Thes. II 1238, 67) ; *aucupor*, -*aris* et *aucupō* : chasser aux oiseaux, et au figuré « guetter » avec ses dérivés, M. L. 776-777.

auspex : 1^o qui examine le vol des oiseaux = gr. *ωωνοσκόπος*. Comme le soin d'examiner le vol des oiseaux (*auspiciū*) est réservé au chef d'une entreprise (*cōsul*, *praetor*, *imperator*, etc.), *auspex* prend le sens dérivé de « chef, guide », de même que *auspiciū* arrive à se confondre avec *ductus*, *imperium*, auquel il est souvent joint, e. g. CIL I 541, *ductu auspicio imperique eius Achaia capta* ; Plt., Am. 196. Dans un mariage, *auspex* désigne aussi le paranymphe. 2^o en parlant des dieux, celui qui fournit les auspices sous lesquels une chose est entreprise ; et de ce chef il acquiert une valeur adjectivale avec le sens de « favorable » (non attesté avant Vg., e. g. Ae. 3, 20 ; 4, 45, *dis equidem auspicius et Iunone secunda*).

auspiciū : 1^o fait de prendre les auspices ; 2^o auspice, signe fourni par l'observation du vol des oiseaux. À l'époque de Cicéron, l'*auspiciū* n'est plus observé ; cf. N. D. 2, 9 ; Thes. II 1543, 48 ; aussi *auspiciū* désigne-t-il toute espèce de présages : Diu. 2, 43, *iulmen, quod idem omnibus rebus optimum auspiciū habemus, si sinistrum fuit...* ; mais l'abus est peut-être plus ancien, cf. les *pedestria auspicia*, *picularia auspicia*, *pestijera auspicia* dans P. F. 237, 1 sqq. Dans la langue commune, *auspiciū* est devenu synonyme de *exordium*, *initium*, comme le verbe *auspicor*, -*aris* (*auspicō*) « je prends les augures », a signifié « commencer ». Composés : *exauspicō* et *redauspicō* (-*cor*?, Plt., Cap. 767).

Omb. avel, *auif* « auis » (acc. plur.), etc., et avie-kate « *auspicātae* » ; cf., sans voyelle initiale, les formes indo-iranienues : véd. *véh* « oiseau » (nom. plur. *vāyāh*, instr. plur. *vibhīh*, etc.), av. *vayō* (nom. plur.) et gr. *αωvός* « grand oiseau, présage, augure » (de **ofoynos*), *αιγός* « aigle » (*αἰγέτις* *αιγός* Περικλίου Hés.) ; l'« aigle » est l'oiseau par excellence (v. sl. *orlūt*, lit. *erlūtis*, « aigle »), en face de gr. *δρνξ* « oiseau ». L'arménien a aussi *haw* « oiseau », où *h* doit être sans valeur étymologique. V. *duum*.

aula, -*ae* f. : emprunt au gr. *αὐλή* « cour », *ātrium*, parc à bestiaux et en particulier « cour du palais royal ». Attesté depuis Cic., Fam. 15, 4, 5. Surtout fréquent en poésie. Dans la langue de l'Eglise, désigne le temple, comme *ātrium*.

Dérivé : *aulicus* = *αὐλικός*.

aulaeum (-*lūm*, -*lium*), -*i* n. (*aul(a)ea* f. tardif) : tapisserie, rideau de scène. Emprunt au gr. *αὐλαία*, *αὐλαία*, depuis Lucilius. Synonyme de *cortina*. Technique, usuel.

auliō, -*ōnis* m. : flûtiste (CGL II 26, 35), *αὐλητής*. De *αὐλός*.

Dérivé : *aulicus* (tardif).

aula, -*ae* (*aula*) f. : forme populaire avec réduction de la diphthongue : *ōlla* et même un exemple de *ollum*, Thes. II 1453, 22 ; P. F. 21, 30, *aulas antiqui dicebant* *nos dicimus ollas quia nullam litteram geminabant*. Itaque *aulicocia* (l. -*cocia*) *exta quae in ollis coquebantur*, *dicabant*, i. e. *eliza* : pot, marmite, et en particulier : vase à recueillir les cendres des morts de pauvre condition (*ōlla*).

Dérivés et composés : *aulula* (*ōllula*) ; *aululārius*, conservé dans le titre de la comédie de Plaute ; *aulilla* : *olla parvula*, P. F. 23, 8 ; *aulicocetus*, Act. Aru. 1, 21 (CIL VI a 87), cf. P. F. plus haut, et *ōllicoquus*, Varr., L. 5, 104.

Les langues romanes attestent *ōlla*, panroman, passé aussi en germanique : v. h. a. *āla* ; *ōllārius*, M. L. 6059 et 6060 ; B. W. sous *ōlla* -*podria*.

Cf. skr. *ukhā* « marmite » (et *ukhāh*), got. *auhns* de **uk-nos*, v. suéd. *ugn* « poêle », etc. Le suffixe latin serait *-*slā* avec s conservé dans *auzilla*. Terme populaire dont la forme primitive ne peut être exactement définie. — L'osq. *ūlam* est douteux, v. Vetter, *Hdb.*, p. 33.

aura, -*ae* f. : air en mouvement, souffle, brise ; effluve. Emprunt au gr. *αἶσα*, d'abord réservé à la langue littéraire et poétique (Ennius) ; la langue des comiques l'ignore. A pénétré ensuite dans les langues techniques (Colum., Plin.), puis dans la langue courante (Vulg.). S'emploie au propre comme au figuré (*a. popularis*), au singulier comme au pluriel. Bien représenté dans les langues romanes, sous la forme du simple (ital. *ora*), de dérivés (type fr. *orage*), M. L. 788, et **auridiāre*, 794, ou de composés : **exaurāre* « essorer », M. L. 2941 ; B. W. s. u.

Dérivés : *aurārius* « fauteur, faiseur » ; *aurōsus* (Orib.) ; *aurula*, tous rares et tardifs.

aurichaleum, -*i* (*orichaleum*) n. Emprunt au gr. *ορείχαλκος*, transformé par l'étymologie populaire sous l'influence de *aurum* (avec lequel il forme un jeu de mots, dans Plt., Cu. 202 ; Cic., Off. 3, 23, 92) et passé au neutre comme les noms de matière en latin, cf. *marmor*, *plumbum*, etc. Les dactyliques reviennent à *ōrichaleum*, cf. Vg., Ae. 12, 87. L'« *ō* » correspondant à la diphthongue *ei* du grec est dû sans doute à l'influence des composés en *auri-* (*auricolor*, etc.). On trouve aussi *aurochaleum*, *aurochalcinus* dans le latin vulgaire. Désigne en grec et dans la langue poétique un métal précieux (alliage) dont la composition n'est pas autrement connue ; à partir du III^e siècle, un alliage de cuivre et de zinc ; cf. fr. *archal*, M. L. 792, B. W. s. u. ; v. h. a. *ōrchale*.

auriga, -*ae* (*ōriga* dans le manuscrit des R. R. de Varron et dans le Schol. de Juvénal 6, 345) m. : cocher, conducteur de char ; au sens figuré : pilote, conducteur. Attesté depuis Varron, technique. Mot de formation populaire en -*a*.

Dérivés : *aurigō*, -*ās* (-*gor* Varr.) ; *aurigatō*, -*gātōr*, -*gātius* (ces trois derniers de l'époque impériale). L'abrégié de Festus, P. F. 8, 5, a une glose obscure,

aureax : *auriga*. *Aureas enim dicebatur* (l. *dicebant*) *frenum quod ad aures equorum religabatur, orias* (l. *oreas*) *quo ora cohercebantur*. La distinction établie par Festus entre *aureas* et *oreas* est artificielle et n'est établie que pour justifier la double graphie *au-* et *ō-*. La forme *auriga* peut être due à un faux rapprochement avec *aurēs*, et l'on n'en saurait tirer une preuve de l'existence en latin d'une forme en *au-* de *ōs*, *ōris* (v. ce mot).

Auriga est expliqué ordinairement comme un composé formé de **aurē* (ou **ōre-*?) + *aga* « celui qui conduit le mors » (cf. de Saussure, *Mét. Haeret*, p. 468 ; Muller, *Altlat. Wört.* s. u. *aus-*) ; mais le sens est bizarre, et l'i fait difficulté : on attendrait **auriga* (*ōriga*). Influence de *quadriga*? La forme *aureax* n'est pas plus claire. Cf. *proriga*?

auris, -*is* f. : oreille. Usité surtout au pluriel, sauf quand il s'agit d'une seule oreille nommément désignée. La prononciation *ōris* est attestée pour l'époque impériale par l'allitération de Tac., Ann. 1, 41, *aures oraque aduerti*. Ancien, usuel et classique. Mais remplacé dans la langue populaire par le diminutif *auricula* > *ōricla* que blâme l'app. Probi : *auris non auricula*. -*Auricula* (noté *oricula*, *oricla* dans une *tabella defixionis* antérieure à l'ère chrétienne, cf. Ernout, *Textes arch.*, n° 140, l. 24) est déjà dans Plaute et dans Varron ; il est très répandu dans la langue de l'Eglise ; cf. le développement de *ōrtion*, *ōrtāpion* en grec. Le suffixe de *oculus* (*oculus* sur une *tabella defix.*, Audollent 135 b, 12) a pu influencer sur le développement de *oricula*. L'adjectif se rapportant à l'oreille est, du reste, dérivé du diminutif : *auriculāris*, *auriculārius*. *Auris* est à peine attesté dans les langues romanes, qui ont toutes des représentants de *auricula* ; cf. M. L. 793, 797 ; v. aussi 798, *auris maris* ; 2942 a, *exauriculāre* « essorer », attesté seulement dans le *Querolus* : *exauriculātus*.

ōric(u)la asinina synonyme de *herba draconica* (Ps. Ap. 14, l. 12 adn.), *ōriclāria* : pariétaire (id. 82, l. 6 adn.), leçon douteuse ; cf. *urceolāria*.

auritus : aux grandes oreilles.

inaūrēs, -*ium* f. pl. : pendants d'oreille. Depuis Plaute, M. L. 4337. Sans doute calque de gr. *ἐνώπιον*, *ἐνώπιον*. *inaurītō*, -*is* (-*rior*) « auscultō », trad. de *ἐνωτίζουμαι* (Ital., Aug., Psalt), *inauricula*.

auris est d'origine indo-européenne, mais la forme résulte d'un arrangement latin. Le nom de l'« oreille », organe non actif, est le plus souvent neutre. L'« *Avesta* a un nominatif-accusatif duel *uši* (seule trace du mot en indo-iranien, où le vieux nom de l'oreille a été remplacé par un mot nouveau, de genre masculin) ; le vieux slave a *uši* « les (deux) oreilles », indiquant un ancien thème racine neutre ; c'est sans doute sur une forme telle que **aušt* (duel) que le lituanien a construit son nominatif *ausis* féminin (le génitif pluriel lit. *ausų* indique l'existence du thème **aus-*) ; le féminin est ancien en balte comme en latin ; car le vieux prussien a déjà l'accusatif pluriel *ausins* dans le Vocabulaire (*äusins*, Ench.) ; le lette connaît aussi *ausu* à côté de *aušu*. Quand le duel est sorti d'usage, l'ancien **aušt* a été remplacé en latin par une flexion plurielle du thème en -*i*, soit nom. *aurēs*, acc. *auris*, gén. *aurium*. Le singulier *auris* a pu sortir de là. — Sans doute y a-t-il trace d'un ancien **aus-* neutre dans *aus-cultāre* et dans **ausulāre* sup-

posé par quelques formes de parlers italiens, M. L. 808. — Le latin n'a trace ni de l'élargissement *-es* qui figure dans v. sl. *užo* (gén. *ušese*) « oreille », dans v. irl. *au* (d), gén. *ae*, etc., sans doute, dans att. *oūs* de « ousos, ni de de l'élargissement **-en-* qui (parti sans doute de cas autres que le nominatif-accusatif) apparaît dans got. *auso*, gén. *ausins* et dans le gén. sg. hom. *oūsōs* (att. *ōūsōs*). L'arm. *unkn* repose sur une forme en *-en-* influencée par le nom. *akn* de l' « œil ». — Le latin n'a pas non plus l'*ō* que supposent dor. *ōs*, de **ōu-* (plur. *ōfata* chez Alcmān) et alb. *veš*. — En dehors de av. *uši* et de arm. *unkn*, toutes les formes attestées commencent par une diphthongue : le grec a **ou-* à côté de **au-* dans *ἀούρα* *εἰδος ἐνώριον παρὰ Ἀλκυόνα*. Hes., l'italique et le celtique **au-*; le germanique, le balte et le slave sont ambigus et admettent **ou-* ou **au-*.

aurōra, -ae f. : aurore. Les anciens dérivent le mot de ab *aurō*, cf. Varr., L. 7, 83, *aurora dicitur ante solis ortum, ab eo quod ab igni solis tum aureo aer aurescit*. Ancien, poétique : l'Aurore est souvent personnifiée et déifiée. — Les représentants romans sont sans doute de la langue savante ; M. L. 799.

Dérivés : *aurōrō*, -ās (Varr.) ; *aurōrēscō* (Ruf., Ps. Arn.).

Nom indo-européen, thème en **-es-*, de genre animé (féminin), à valeur religieuse, conservé en indo-iranien : skr. *uṣāh* (gén. sg. *uṣāḥ*), et avec diphthongue initiale **āu-*, en grec : *εὐλ. αὔω*, hom. *ῥός*, att. *ῥός* (de **hāōs*). En latin, ce thème apparaît élargi par **ā-*, d'où *aurōra*, comme *Flōra* sur *flōs*, cf. W. Schulze, Berlin. Sitzb. 1916, 1329 (on n'a pas le moyen de décider si l'*au-* initial repose sur *āu* ou sur *au-*). Une trace de la forme non élargie apparaît peut-être dans le nom propre *Aurelia* (gens) ex *Sabinis oriunda a Sole dicta*, P. F. 22, 5, dérivé de **ausel-*, contamination de **ausōs* et de **sāuel*, v. sōl? — Le latin n'a rien conservé du dérivé en *-r-* qu'on a dans véd. *uṣar-bhūt* « qui s'éveille à l'aurore », *uṣrāh* « du matin » — lit. *aušrā* « aurore » (avec le même type en *-ā* qu'offre lat. *aurōra*) ; gr. *ἄγχι-αυρος* « qui est près du matin », *αὔριον* « demain » (lit. « le matin » : cf. *māne*) ; v. h. a. *ōstar* « au levant ». Il n'est conservé de formes verbales que dans les dialectes orientaux, ainsi skr. *ucchāti* « le jour vient, la lumière vient » et lit. *aušta* « le jour vient ».

aurum, -i n. (ancien **ausom* d'après P. F. 8, 14 : *quod illi (sc. Sabini) ausum dicebant* : sur la prononciation *ōrum*, v. *auricalcum*, et plus bas la note relative à *aurāta/ōrāta*) : or (métal) ; or, travaillé ou monnayé ; richesse. — Ancien, usuel. Panroman. M. L. 800, et celtique : irl. or, gall. *aur*, alb. *dr*.

Dérivés et composés : *aureus* ; *aureolus* : d'or, M. L. 794, d'où v. isl. *eyrir*, suéd. *öre*, fr. *loriot*, *aurarius* et subst. *aurarius* m. : orfèvre (= *aurifex*) ; *auraria* f. : mine d'or (= *aurifodina*) ; *aurigō* (tarif, d'après *ferrigō*), *aurigō*, *aurēscō*, -is ; *aurō*, -ās (technique et rare) : dorer, peut-être refait sur *aurātus* (d'or, cf. *aurāta* (ōrāta) : dorade (= gr. *χρυσόσποπος*). *Orata genus piscis a colore auri quod rustici orum dicebant*, ut *auriculus oriculus*, Fest. 196, 26 ; M. L. 789, et **ezaurātus*, 2942. *Aurō* a de nombreux dérivés, dont *aurātūra*, cf. M. L. 790, et composés de- (B. W. *dorer*), in-, sub-*aurāre*.

Composés en *auri-*, les uns proprement latins comme *auri-fex*, M. L. 795 (cf. aussi 796, *aurigabulus*), d'autres artificiels et poétiques, imités de composés grecs en *χρυσο-* : *auricomus* = *χρυσόκομος*, etc.

Le sabin *ausom* attesté par Festus montre que *-r-* de *aurum* est issu de *s*. En effet, le vieux prussien a *aūs* « or » (cf. lit. *duksas*, avec un *k* énigmatique) et tokharien *A vās* « or ». La différence de genre entre lat. *aurum* et v. pruss. *aūs* (masculin, et non neutre) est de même ordre que celle entre lat. *argentum* et gr. *ἀργήρος*, par exemple ; neutres dans la plupart des langues indo-européennes, les noms de métaux sont masculins en grec et en balte. — Il y avait en indo-européen une autre manière de désigner l' « or », par des formations diverses d'une racine signifiant « jaune », de skr. *hiranyam* à got. *gulþ*. — Gr. *χρυσός* est un mot emprunté au sémitique.

auscultō, -ās, -āui, -ātum, -āre (auscultor, Charis., GLK I 293, 24) : prêter l'oreille à, écouter. Opposé à *audiō* par Pacuvius, Trag. 85, *nam isti qui linguam auium intellegunt... magis audiendum quam auscultandum censeo* ; cf. Caec., Com. 196 ; Com. pall. inc. 74 ; Cat., Or. fr. 40, 1 (Gell. 1, 15, 8). Appartient surtout à la langue parlée ou populaire. Cicéron n'en a qu'un exemple dans un discours de jeunesse, pro. S. Rosc. 104. A basse époque, *auscultō* aboutit par dissimilation à *ascultō* (cf. *agurium* > *agurium*) attesté par Caper, GLK VII 108, 6 ; et panroman, cf. M. L. 802 ; B. W. *écouter*. Cette prononciation entraîne la graphie *abscultāre*, constante, par exemple, chez Grégoire de Tours, tandis que les « puristes », par réaction contre la prononciation populaire, préféraient écrire *obsclutāre*, ainsi CIL IV 2360, etc., d'après les autres mots qui commencent par le préfixe *obs-*.

Dérivés (rares) : *auscultatiō*, -tor, -tus.

Cf. aussi *proscultō*?

Pour le premier élément de ce verbe, qui a l'air d'un juxtaposé, comme gr. *ἀν-ακουστέω*, v. *auris* ; quant à *-cultō*, l'origine n'est inconnue ; l'hypothèse d'un dénominateur **cultō*, issu par métathèse de **clutus* (v. *clueō*), est arbitraire et peu vraisemblable.

auspex : v. *aus*.

auster, -trī m. : 1° auster, vent du Midi, le νότος des Grecs, qualifié d'*imbricus* par Plt., Mer. 876. Vent venant d'Afrique, qui amène la pluie et la tempête ; pendant de l'aquilon. Plin., 2, 127, néanmoins, distingue un *auster siccus*, *serenus* d'un *auster umidus* ; 2° la région d'où souffle ce vent, le Midi, ad *astrum* = πός νότον, s'opposant à ad *aquilōnem*, ab *boreae partes* (= ad *septentriones*, -nem) ; de là *australis* : austral ; *australis*, -nātiō (Ital) ; *austroripicus* ; *austerālis* (sc. *herba*, Ps. Ap. 106, 8, interp.) : bergamote. Les représentants du mot dans les langues romanes sont de la langue savante ; cf. M. L. 807. Les gloses ont un verbe *austrāre* expliqué par *humefacere*, cf. Thes. s. u.

Le rapprochement avec v. h. a. *ōstar* « de l'Est » (v. sous *aurōra*), séduisant pour la forme, ne va pas pour le sens. On peut imaginer que le mot, séparé de son groupe, ait désigné un vent de sens différent de celui qu'il désignait d'abord. Mais on ne voit pas comment se serait fixé le sens latin : peut-être par suite d'une fausse

orientation, cf. E. Oberhummer, Festschr. d. 57 Phil. Vers., Salzburg, 1929, 156. Étymologie obscure. — Les noms latins des vents sont en général d'origine étrangère, grecs pour la plupart ; mais le grec n'explique pas celui-ci.

austērus, -a, -um : emprunt au gr. *αὐστήρης* « rude, âpre » (se dit de toute saveur ou odeur, en opposition à *dulcis*, et aussi avec un sens moral). De là : *austēriūs*, non attesté avant Sénèque et Plin.

aut : ou, ou bien. — Usité de tout temps. Panroman. M. L. 810. Conjonction disjonctive qui sert à distinguer deux objets ou deux idées dont l'un exclut l'autre. La différence de sens avec *uel* est bien marquée par Festus, P. F. 507, 20 : « *uel uel conligatio quidem est disiunctiva, sed non [ex] earum rerum, quae natura disiuncta sunt in quibus aut coniunctione rectius utitur, ut : aut dies est aut nox, sed earum, quae non sunt contra, e quibus quae eligatur nihil interest, ut Ennius (Var. 4) : Vel tu dictator, uel equorum equitumque magister | Esto, uel consul.* » Il y a un sens fort de *aut* « ou sinon, ou sans cela » fréquent dans l'expression *aut... aut*. Du reste, *aut* se rencontre là où *uel* serait légitime ; et les deux particules sont souvent employées conjointement : mélange de *aut* et de *uel* dans Cic., De Or. 1, 53 ; Cat. mai. 57 (cf. Thes. II 1570, 59 sqq.) ; de *aut* et *ue*, Vg., G. 1, 93, etc. (Thes. ibid., 75 sqq.) ; cf. Hor., C. 1, 41 ; cf. encore Thes. II 1571, 21 sqq.). De ce sens affaibli, *aut*, seul ou redoublé, est passé, comme *uel*, à un sens voisin de *et*, v. Löfstedt, Philol. Komment. z. Pereg. Aeth., p. 197.

Aut a remplacé *an* dans la langue populaire pour introduire le second membre d'une interrogation double : le premier exemple sûr est dans Varr., L. 7, 32, *dubitatur... in hoc, utrum primum una canis aut canes sit appellata*. Fréquent dans l'Itala sous la forme *aut non* pour traduire *ἢ οὐ* ; cf. déjà dans Tér., Ad. 396, *sinerem illum? aut non sex totis mensibus | Prius officissem quam ille quicquam cooperet*. De là, à basse époque, remplace *an* dans l'interrogation simple et passe dans certaines langues romanes. *Aut* est souvent renforcé par d'autres adverbes : *a. adeō*, *a. certē*, *a. etiam*, *a. omninō*, *a. uerō*, *a. contrā*, *a. potius*, *a. fortasse*, *a. dēnique*, *a. postremō*, *a. summum*.

Renforcé de la particule *-em* (cf. *ita, item*), il a donné *autem* : d'autre part, or. Conjonction qui se place généralement après le premier mot de la phrase et qui correspond pour le sens au gr. *δέ*. Cicéron se sert de *quidem... autem* pour rendre l'opposition *μέν... δέ*. S'emploie aussi, dans la langue parlée, pour reprendre, sur le ton interrogatif, une affirmation contre laquelle on proteste, cf. Tér., Ad. 940, *Fac : promisi ego illis. — Promisti autem?* Le rapport avec *aut* est encore sensible, e. g. dans Tér., Haut. 38, *neque semper seruos currens, iratus senex, | audax parasitus, sycophanta autem impudens, | auarus lino adsiuue agendi sint mihi*. Noter les groupes *sed autem, uerum autem, at autem*, etc. V. *autemāre*.

Lat. *aut* est un mot italique dont la forme ancienne était **auti* : osq. *auti* « ou », *aut* « autem » (distingué de *auti* sur la Table de Bantia), ombr. *utē*, *otē* « ou ». La particule enclitique *ue*, trop peu expressive, a été en grande partie remplacée par des procédés nouveaux (v. aussi *uel*). Il y a ici une particule **u*, **au*, largement

représentée partout : indo-iran. *u*, gr. *αὐ*, etc. Cette particule a été souvent élargie par d'autres éléments, d'où, par exemple : gr. *αὐ-τε*, *αὐ-τις*, *αὐ-τε* « de nouveau », *αὐ-τ-ἀπ*, etc., et got. *au-k* « aussi » qui, pour la forme, répond à gr. *αὐ-τε*.

Dans *autem*, la finale *-em* doit être une particule, ajoutée à **auti*, comme dans *id-em, quidem* et *en-im* (cf. *nem-pe* et ombr. *en-em*). Le sens ancien y est demeuré, tandis que **auti* prenait une valeur spéciale.

***authepsa**, -ae f. : sorte de samovar, contenant à la fois réchaud et bouilloire ; cf. Cic., S. Rosc. 133 et schol. D'un gr. **αὐθεψή* non attesté.

Autumnus, -i m. : Automne, personnifié et divinisé (comme *Vertumnus*), cf. Ov., M. 2, 29 ; Hor., Ep. 2, 18, et les représentations figurées du dieu Automne dans les mosaïques. Ancien (Enn.). Panroman (formes en partie savantes). M. L. 812.

autumnus, -a, -um : figure aussi comme adjectif cf. Caton, Agr. 5, 8, *post imbrem autumnum*, d'où *autumnus* (sc. *tempus*) n. : automne, e. g. ap. Varr. cité par Non., 71, 15, *autumnum uentosum fuerat*.

Dérivés : *autumnūlis* (Varr., Cat.), substantif de *autumnus* comme *noūtās* de *nous*, créé peut-être d'après *aestās* ; *autumnālis* (attesté dès Varron) créé quand *autumnus* eut cessé d'être usité comme adjectif ; *autumnō*, -ās : cf. *uernō*, -ās, M. L. 811 ; *autumnōscō*.

Il est difficile de dire si l'emploi adjectif est le plus ancien. Les anciens rapprochent *autumnus* de *augere*, *autō* ; ainsi P. F. 21, 27, *autumnū quidam dictum existimant quod tunc maxime augeantur hominum opes, coactis agrorum fructibus* ; de là la graphie *autumnus* qu'on trouve parfois dans les manuscrits, cf. Thes. II 1603, 20. Étymologie populaire favorisée par l'amuissement de l'explosive devant *t* : -pt- < -t(d) : Sans doute d'origine étrusque, comme *Vertumnus*.

autumō, -ās, -āre : affirmer, prétendre. Archaïque et poétique. Quint. 8, 3, 26, le range parmi les mots *quibus dignitatem dat antiquitas*. Repris à l'époque impériale et dans la basse latinité (langue de l'Eglise) par affectation d'archaïsme, avec le sens de « croire, penser », sans doute sous l'influence de *aestumō*, v. Ernout, Latomus I, p. 75.

Étymologie incertaine ; peut-être dérivé de *autem* comme *negō* de *nec, neg-*. Sur *autumō* a été bâti *negumō* signalé par Festus, mais non attesté dans la littérature.

auoneulus, -i (aunc(u)lus, auone(u)lus) m. : oncle (frère de la mère ; le frère du père est *patrus*) et pour correspondant féminin *matertera*. Diminutif familier (cf. Serv. auct. ad Ae. 3, 343, *quidam a auoneulus*) « humiliter in herico carmine dictum accipiunt » de *auus* (quod *aut locum optineat et proximitate tueretur sororis filiam*, P. F. 13, 6 ; cf. *amita* et *amma*). De là : *auoneulus magnus*, ou *maior* « grand-oncle » ; *auoneulus maximus* (= *abauoneulus*). — Cf. *amita*, M. L. 838 ; B. W. sous *oncle*.

V. *auus*.

auus (*auos*) : forme vulgaire *aus* blâmée par l'app. Probi ; cf. *auoneulus*, -i m. : grand-père, paternel ou maternel ; pour préciser, on ajoute *paternus* ou *maternus*.

Ancien. M. L. 839; *aulus*, 837, et **aula*, 836 a?; **autulus*, 830; B. W. *aiel*.

Dérivés et composés : *auia* (et *aua*, Ven. Fortun., M. L. 823 et 813) : grand'mère (sur lequel a été fait sporadiquement *aius*, comme *aua* sur *aus*) ; *autius* (dont la dérivation est obscure ; cf. *maritus*, *patritus*) : de grand-père, M. L. 834 ; *autiaticus* adj., et subst. « oncle » : M. L. 825 ; *pro-*, *ab-*, *at-*, *trit-auus* : *aiel*, *bisaieul*, etc. ; cf. Dig. 38, 10, 10, 16 : *ataus* est *abau* uel *abauiae* pater... huius appellatio personas complexitur sedecim appellatione facta per mares..., *pater*, *auus*, *proauus*, *abauus*, *ataus* ; Isid., Or. 9, 6, 23 : *patris* mei *abauus* mihi *ataus* est, *ego* illi *trinepos*, P. F. 13, 1, qui explique *ataus* par *ata* *au* ; cf. *amita*. V. *tritaus*. — Quelques représentants de *ataus* en roman, M. L. 752. *At* de *ataus* est sans doute à rapprocher de *atta*, *tritaus* rappelle *τρίπαπος*, cf. *trinepos*. **Bisauus* est supposé par it. *bisavolo*, M. L. 9647. Pour *stritaus*, v. ce mot.

auus, comme *anus*, n'était pas d'abord l'un des noms de parenté indiquant une situation nettement définie. C'est originairement un nom familial désignant un « ancien » du groupe. L'islandais a *de* au sens de « grand-père », et l'arménien *haw* « grand-père » (avec *h*, comme *han* ; v. sous *anus*), le hittite *hūḫaš*. Des dérivés latins, *au* et *auia*, désignent la « grand'mère », de même que le dérivé gotique *awo*. Désignant un « ancien » qui n'est pas le père, ce mot, avec ses dérivés, s'est prêt à désigner l'« oncle maternel » ; c'est ce que l'on observe dans v. pruss. *awis*, lit. *avynas*, v. sl. *ujt* ; v. irl. *au* « petit-fils » semble dériver de **awa*. En italo-celtique, un dérivé en *-*en-*, élargi de façons différentes en latin et en celtique, a le sens de « oncle » : gall. *cwythr*, bret. *contr*, lat. *auunculus* ; le thème en *-*en-* se voit aussi dans le composé germanique représenté par v. h. a. *oheim*, v. angl. *éam* « oncle ». Lat. *abauus* « trisaieul » est, pour la forme, à *auus* ce que v. perse *apanyāka* « arrière-grand-père » est à *nyāka* « grand-père ». L'emplot du préfixe *pro-* dans *proauus* se retrouve dans d'autres langues : skr. *prapitamahā*, gr. *πρόπαππος*, *πρόπάτωρ*, sl. *pradēvū*.

auxilium : v. *augē*.

auxilla : v. *auila*.

axāmenta, *axāre* : v. *aiō*.

axēdō, *-ōnis* : v. *axis*.

axilla, *-ae* : v. *āla*.

axiō, *-ōnis* m. : hibou (Plin. 10, 68 ; 29, 117). — M. L. 843.

1. *axis*, *-is* m. (avec *ā* d'après les grammairiens) : essieu, axe ; et en poésie « axe du monde, pôle » (à l'imitation du gr. *ἄξων*), d'où « ciel, climat ; orbe d'une voute ». — Ancien (Caton), technique. M. L. 845.

Dérivés : *axicul* : essieu, et *axiculārius* ; *axeārius* (Inscr.) : *axēdō* f. : cheville, clavette d'essieu (Mar-

cell., Gloss.). Cf. aussi M. L. : **axālis*, 840 ; **axilis*, 841. B. W. *essieu*.

Premier terme de composé dans *ax-ungia* : graisse pour essieu ; et simplement « graisse de porc ». A basse époque, le premier terme du composé n'apparaissant plus, *ax-* a été assimilé à un préfixe, d'où *absungia*, *assungia* (Mul. Chir., Diosc.), *ezungia* (Theod. Prisc. II 19 ; Mul. Chir.), etc. M. L. 846 ; irl. *usca*.

Cf. peut-être *amb-axium*, attesté seulement dans la glose de Paul. Fest. 26 : *ambazioque circumeuntes : cateruatim*.

Lit. *asīs*, v. pruss. *assis*, v. sl. *ost*. Irl. *aiss* « voiture » qu'on lit dans un dictionnaire moderne n'a guère d'intérêt. Le thème **aksi-* « essieu » est l'élargissement par *-i-* d'un nom **aks-* de l'« essieu », dont la forme ancienne n'est pas attestée. Mais ce thème est supposé par les autres formes élargies : un élargissement par **-en-* dans v. h. a. *ahsa* et gr. *ἄξων* (tandis que le dérivé gr. *ἄμ-αξ-α* « chariot » [littéralement « voiture à un seul essieu »] est tiré de **aks-* et non de **aks-en-*) ; un élargissement par *-o-* dans la forme indo-iranienne attestée par skr. *ākṣa*, av. *aśa-*. En latin même, le dérivé *āla* (de **aks-lā*) est tiré de **aks-* ; et le brittonique a aussi un dérivé en *-l-* : gall. *echel* « essieu ». V. *āla*.

2. *axis*, *-is* m. : ais, planche. Peut-être autre graphie de *assis*, cf. *asser*. Le diminutif *axula* doit de même se lire *assula*.

3. **axis*, *-is* m. : sorte de bœuf sauvage, originaire de l'Inde d'après Plin. 8, 76.

**axitia* (*axicia*, *acicia*)? f. ou n. pl. : objet de toilette féminin : « A. λ. de Plt., Cu. 578. Forme et sens obscurs. V. E. Leumann, Glotta 11, 188, et 12, 148.

**axitiōsus*, *-a*, *-um* : adjectif attesté seulement dans deux fragments de comédies attribuées à Plaute (Astr. 2, Sitel. 1) où il est appliqué aux femmes. Sens incertain ; cf. Varr., L. L. 7, 66 : *Claudius scribit axitiosas demonstrari consuppiatrices, ab agendo axitiosas. Vt ab una faciendo, factiosae, sic ab una agendo actiosae (axitiosae A. Spengel) dictae* ; et P. F. 3, 6.

Les gloses ont un substantif *axitiō* glosé *factiō*, cf. CGL V 6, 32. Le rapport avec *agō* (*axim*) a peut-être été imaginé par les grammairiens pour expliquer un terme désuet, de sens oublié. Dérivé de *axitia* « aimant les bijoux » ?

axungia : v. *axis* 1.

azaniae, *-ārum* f. pl. : Plin. 16, 107, *quae (nuces) se in arbore ipsa diuisere, azaniae uocantur, laeduntque ceteras nisi detrahantur*. De *ἄζαννα*, *ἄζαννα*.

azymus, *-a*, *-um* : sans levain. Emprunt au gr. *ἄζυμος*, particulier à la langue médicale et à la langue de l'Eglise. Une prononciation *azimus* est attestée par les graphies des gloses. Les poètes latins scandent le mot avec la seconde syllabe brève, sans doute pour conserver l'accent grec sur l'initiale. Les formes romanes remontent soit à *azimus*, soit à *azimus*. M. L. 850.

B

Les mots qui se rapportent à la culture de la vigne et au vin (v. sous *uinum*) sont d'origine méditerranéenne. Le rapprochement avec *Bάχχος*, divinité thrace, est séduisant. D'autre part, Varron dit, L. L. VII, 87, que *uinum* en *Hispania* *bacca*. V. aussi *bacar*.

bacalusiae, *-ārum* f. pl.? : mot de Pétr., de sens incertain « folle supposition » ? Bücheler rapproche *βαυκάλημα*, *καταβαυκάλησις*.

**bacar*? : *uas uinariū simile bacroni*, P. F. 28, 3. Cf. dans les gloses *bacario* « urcolli genus », *bacarium* « uās uinariū » ; *bachia* (et *bacca*) : — *primum a Bacho, quod est uinum, nominata* ; *postea in usus aquarios transiit*, Isid., Or. 20, 5, 4 (le mot est considéré, sans raisons suffisantes, comme celtique par Sofer, p. 165, n. 1) ; *bacriō*, dans P. F. 28, 1, *bacriōnem dicebant genus uasis longioris manubrii. Hoc alii trullam appellant*. — Mots non attestés dans les textes, mais demeurés partiellement dans les langues romanes, cf. M. L. 860, 862, 863 b, 866, *bacar*, **bacca*, **baccu*, *bacca*, *baccinum*, et en germ. : bas all. *back*, v. h. a. *bekkin*. Cf. Delgado, Emerita 14, 123 sqq. V. *baca*.

baccar, *-ris* n. (et *baccaris*, *-is* f.) : plante mal déterminée, nard sauvage (Plin. 12, 45 ; 21, 29), digitale, cyclamen? , employée pour conjurer le mauvais sort. Emprunt au gr. *βάκχαρ*, *βάκχαρις*, attesté depuis Vg. Les graphies *bacchar*, *baccharis* sont tardives. M. L. 863 a ; irl. *bachar*.

bacchor, *-āris*, *-ātus* sum, *-ārī* : fêter Bacchus ; par suite « être en état d'ivresse ou d'exaltation, s'agiter furieusement ou sans frein », etc. Dénominaif proprement latin tiré de l'emprunt ancien au gr. *Bacchus*, *Baccha* f. (= *Bάχχος*, *Bάχχη*) ; *Bacchas* m. (écrit *bacas* dans le SCB), passe en irl. *bach*. Peut s'employer, comme le gr. *βακχεύεσθαι*, au passif, surtout en poésie : l'adjectif *bacchātus* est fréquent dans ce sens. Le verbe est attesté dans tout le cours de la latinité, en prose, comme en poésie. Conservé dans un parler italien? M. L. 865 a.

Dérivés : *bacchābundes*, sans doute archaïsme repris à l'époque impériale ; *bacchātō* : états bachiques ; et *Bacchānālia* n. pl. (formé sans doute d'après *Volcānālia*, *Sāturnālia* ; de *baccha* on attendrait **bacchālia*) : bacchanales ; d'où le singulier *bacchānal*, comme *lupānar*. — A pris un sens péjoratif qui est resté dans l'italien *baccano*, cf. M. L. 865. Composé : *dēbacchor* (rare). Les autres formes, *bacchicus*, *bacchius*, sont grecques.

baccivallum, *-īn* : mot d'argot employé par un des convives du banquet de Trimalcion dans Pétr. 61. Il est joint l'épithète *pulcherrimum*, et l'expression désigne

La sonore simple *b* était à peu près inusitée à l'initiale d'un mot indo-européen normal. Tous les *b* initiaux résultent donc de phénomènes postérieurs à l'époque indo-européenne.

Quelques-uns proviennent d'innovations phonétiques : **dw-* a passé à *b-* au cours de la période historique du latin (v. *bonus*) ; ailleurs, il y eut des assimilations, ainsi dans *bibō* et *barba*.

La plupart des mots à *b* initial n'ont pénétré que secondairement, dans des onomatopées ou tout au plus dans des mots populaires expressifs tels que *balbus*, *bucca*, *broccus*, ou par emprunt, ainsi *bāca*, *buzus*, ou sont d'origine dialectale, comme *bōs*, etc. D'autres enfin ne sont que des transcriptions de mots étrangers, sans existence réelle en latin.

Dans ces conditions, la lettre *b* ne contient presque pas de verbes et peu de substantifs ou d'adjectifs de la langue noble.

babae : exclamation de la langue comique ; = *βαβαί*, comme *papae* = *παπαί* ; cf. fr. *bah*, M. L. 851.

babaeacalus, *-ī* m.? Origine et sens inconnus ; terme d'injure, adressé à des esclaves par un interlocuteur du banquet de Trimalcion dans Pétrone, se retrouve dans Arnobe appliqué à des jeunes gens frivoles et débauchés. De *βαβαί* *καλός* (ou *καλός*, suivant A. H. Salonijs, Comment. in honorem I. A. Heikel, p. 132) « oh le beau » ?

babbiae? Plin. 15, 15, *quae regiae uocantur* (scil. *oliuae*) *ab aliis maiorinae ab aliis babbiae* (var. *bambiae*). Mot osque? Le nom propre *Babbius* est fréquent dans les régions de langue osque.

babit : *βαπτῖς* (Gloss.). Cf. *babiger* = « stultus », *babo* « interiectio inridentis », *babulus* (cf. ital. *babbio* « stultus », *baburrus* « stultus », *baudus* = *babōsus*? , Vitae patrum 5, 14, 4, et les articles *bab*, **baba* dans M. L. 852, 853 ; fr. *babil*, *babiller*. Formations onomatopéiques, cf. *βαβάζειν*, dans Hésychius, et **babbus*, M. L. 857, nom enfantin du père, ital. *babbo*, etc. Le type à redoublement *baba-* se trouve dans beaucoup de langues pour désigner le « papa » ou la « maman », soit le « bébé ». Cf. *bambalō*.

bāca, *-ae* f. : 1° baie (d'un arbre ; cf. CGL V 559, 31, *bacas omnis fructus agrestium arborum*). En ce sens, ancien, usuel et classique ; 2° par image, « objet en forme de baie, boule », et surtout « perle » (poétique). — Panroman, sauf roumain. M. L. 859. Celt. : irl. *bagaīd*, britt. *bagad*.

Dérivés et composés : *bācula* : petite baie, M. L. 873 ; *bācālis* ; *bācālia*, *-ae* f. : laurier à baies ; *bācālis* : perlé ; *bācifer*. Sur la forme *bacca*, v. Thes. II 1657, 14 sqq.

« un beau brin de femme ». Cf. peut-être, pour la seconde partie, ἀρσάλλος et, pour la première, *bacca*.

***baecino** (-num) : bassin. Cf. Greg. Tur., HF 9, 28, *clipeum cum duabus patris ligneis, quas uolgo bacchino uocant*. Gaulois? M. L. 866; B. W. sous *bassin*. V. *baear*.

***baecolus**, -Im. : mot qu'Auguste, au dire de Suetone, employait pour *stultus*. Cf. peut-être *bacurus* « baro factus », CGL IV 210, 10 (mais le texte est peu sûr). Gr. βήκλος avec même suffixe que dans *corneolus*?

***bach** : exclamation marquant la joie, d'après Explan. in Don. gramm. IV 562, 20.

baeriō : v. *baear*.

***bauceel** : dans Cassian. Conl. 7, 32, 2, *alios ite eorum corda quae ceperant inani quodam tumore uidemus inficisse, quos etiam baceos uulgo appellat*... Mot étranger?

baculum, -i n. (et à basse époque *ba(u)lus*, cf. Thes. II 1670, 65 sqq.) : bâton, canne. Ancien et usuel. M. L. 874; celt. : irl. *bacc*, *bachall*, britt. *bagl*. B. W. *bâcler*. Diminutif : *bacillum* (*bacillus*) : baguette. Les formes romanes remontent à *bacillum*, attesté à basse époque sous la forme *bacchillum*, CIL VI 18086; cf. M. L. 870; Thes. II 1668, 37 sqq., et dont l'élémé se retrouve peut-être dans *imbécillus*; v. ce mot.

La forme *baz*, GLK, Suppl. 71, 8 : *baz, inde fit diminutue baculus*, sans autre exemple, n'est sans doute qu'une imagerie de grammairien.

Le nom grec βάκτρον, *baektroia* du « bâton », de la « canne » livre un radical **bak-*, de type populaire en indo-européen avec son *b* et son *a*, et qui se retrouve, avec *k* geminée, dans irl. *bacc* « bâton recourbé ». Dans *baculum*, il y a un suffixe de nom d'instrument comme en grec. La geminée attestée dans lat. *bacillum* rappelle la forme irlandaise; mot populaire.

***baditis** : nymphée. Mot gaulois d'après Marcel. Empir., Med. 33, 63.

badius, -a, -um : bai, brun (*de equo*) ; cf. Varr., Men. 358. Terme technique. — Le gentile *Badius* ne se trouve qu'en territoire osque ; *Badusius* est ombrien. Le correspondant de l'adjectif n'existe qu'en celtique : irl. *buide* « jaune », gaul. *Bodiocasses*? — M. L. 877, passé aussi en grec moderne βάδιος, -δεος. Cf. *basus*!

badō, -āre : v. *bat*.

baetō (*biū*), -is, -ere (rare et archaïque ; quelques exemples de Plaute, Pacuvius, Varron, celui-ci citant sans doute la loi des XII Tables ; il y a peut-être une forme déponente *baetor* (*biōr*)? cf. *biū, proficisci*, dans CGL III 511, 57), cf. Thes. II 1679, 41) : aller.

Baetō a formé quelques composés, du reste aussi rares que le simple et dont certains sont mal attestés : *ā-*, *ad-* (*ar-*?, cf. *arbitr*?), *ē-*, *re-*, *im-*, *per-* (cf. P. F. 235, 19, *perbiō, perbiōre Plautus pro perire posuit*), *praeter-*, *inter-*, *transibere*. C'est de ces composés qu'a été tiré le simple *biū*, cf. P. F. 31, 28, *bitiensis dicuntur qui peregrinantur assidue*. Un ancien subjonctif-optatif en *-s* est peut-être conservé dans la glose *baesis* : *προσελθης* CGL II 27, 55.

Les rapprochements qui ont été tentés avec la racine

du gr. βῆνν (dor. βῆαν) supposeraient une origine osco-ombrienne (ou latin rural ; cf. *bās*) du mot ; du reste, ils sont vagues. L'ombrien a une forme *ebetrafe* (*he-*) qu'on traduit par *in exitūs* (?), l'osque un nom propre au gén. *Baiteis* « Baeti ». Lette *gāta* « fait d'aller » ne fournit pas un point d'appui suffisant.

***bafer** (-fra, -frum?) : *grossus, ferinus, agrestis* (Gloss.). Dialectal et d'origine obscure. Cf. *uafar*?

***baia**, -ae f. : feuille de palmier. Mot copte cité par St Jérôme, adu. lou. 2, 13, *cubile eis de jolitis palmarum quas baias uocant contextum erat*; cf. gr. βῆας, βῆτον.

***baia**, -ae f. ? : seulement dans Isid., Or. 14, 8, 40, [portum] *ueteres a baiulandis mercibus uocabant baias, illa declinatione a baia, baias ut a familia, familias*. Cf. M. L. 882, qui se demande — sans raison, semble-t-il — si le mot est ibérique. Il se peut que ce mot soit dû à une erreur d'Isidore, qui a pris pour un nom commun le nom du port de *Baiiae*, d'après la glose de Servius, ad Ae. 9, 707, ... *ueteres tamen portum Baias dixisse*.

baiana (*fabā*) -ae f. : fève de Baies (Apic. 5, 210). M. L. 885. De *Baiiae*.

baiulus (*baiiu-*, *bai(i)u-*), -i m. : portefaix, d'où le dénominateur *bai(i)olō* (*bai(i)u-*) et ses dérivés, attestés à l'époque archaïque et repris par les archaïsants de l'époque impériale et en bas latin ; cf. M. L. 886-888, *bajulus*, -a (*b. aquae*) ; *bajulāre*, fr. *bailler*, v. B. W. ; et celt. : britt. *baiol* ; *bai(i)onula* : Isid., Or. 20, 11, 2, — *est lectus qui in itinere baiulatur*.

Étymologie inconnue.

***bala**, -ānis : pie (cheval) = gr. φαλός. Mot germanique, une fois dans Ennodius.

balanus, -i f. et m. : 1° gland et toute espèce de fruit en forme de gland ; 2° balane, mollusque ; 3° suppositoire. Emprunt au gr. βάλανος attesté depuis Plt. De là : *balanātus* : *balano herba tinctus* (époque impériale). M. L. 894. Pour l'a intérieur, cf. *alacer, alapa*, etc.

balatrō, -ōnis m. : sens exact inconnu. Il est possible que le mot ait désigné un acteur de bas étage, cf. Hor., S. 1, 2, 2, *mendici, mimae, balatrones, hoc genus omne*, et Vopiscus, Car. 21, 1, *ne patrimonium suum... mimis ac balatronibus deputarent*. Le plus souvent employé comme terme injurieux, cf. *histrīō* et le fr. *cabotin*. Explications diverses, et du reste tardives, chez les anciens : *balatrones* a *balatu* et *uaniloquentia*, dit le scolaste d'Horrace, qui dans un autre endroit le définit : *balatrones dicuntur rustici homines inepti et triuales*, et encore : — *derisores, liberos in loquendo, procaciores, abiecti*. Ailleurs encore le mot est rapproché de *barathrum* et expliqué *qui bona sua... in barathrum mittunt*. Cf. encore le scol. d'Hor., Sat. 2, 3, 166 : *P. Seruilius Balatro... fuit... tantus deuorator ut simili uide laborantes balatrones dicti sint*. — Attesté depuis Lucrèce ; rare et populaire.

Semble correspondre à un verbe **balatrō*, -ās comme *uapulō*, -ōnis à *uapulāre* (cf. *blaterō*), forme sans doute onomatopéique (cf. *bālō* et *lātrō*), rapprochée ensuite de *barathrum* par étymologie populaire. Si le mot appartient au théâtre, une origine étrusque n'est pas impossible ; cf. *histrīō*. Cf. Schulze, *Lat. Eigenn.* 349.

balbus, -a, -um : bégue. Attesté depuis Lucilius. M. L. 898 ; B. W. sous *ebaubi* ; irl. moderne *balb*. Fréquent comme cognomen, d'où *Balbius, Balbinus, Balbillus*, etc.

Dérivés : *balbō*, -ās (Gloss.), v. fr. *bauber* ; *balbutiō*, *balbūtō*, -is (cf. pour la formation *caecutiō, frigitutiō*, etc.), d'où v. h. a. *balbzōn*.

Termes expressifs, dit d'autres langues indo-européennes ont des parallèles : skr. *barbarah* « bégue » et *balbalākaroṭi* « il bégue » ; serbe *blebetati* et r. *lbo oboli* « bavarder » ; lit. *blebenti* « bavarder ». En grec, « je bégue » se dit βαμβάξω ; le mot βάρβαρος est du même groupe, varié pour la forme comme pour le sens. Vocabulaire a de type « populaire », cf. *caluus*, etc. Forme à redoublement brisé.

balēricum (*tritium*) n. : sorte de froment, originaire des îles Baléares (Plin. 18, 67). M. L. 902.

baineum, balneum, -i n. : pl. *bal(i)nea* et *balinea* f. (fait sur le type *epulum, epulae*), les deux mots sont souvent joints, e. g. Tac., A. 15, 52, *balneas et epulas inibat*, d'où un singulier *balnea* déjà dans Varr., L. 9, 68 : bain, baign. Ancien, usuel. Panroman, sauf roumain, sous la forme **baneum*, M. L. 916 ; B. W. s. u. Emprunt ancien au gr. τὸ βαλνεῖον, τὰ βαλνεία, le terme latin était *lauātrina*, cf. Varr., L. 9, 68. La tradition se partage entre *balneum* (-neae) (qui avait l'inconvénient d'offrir une succession de trois brèves) et *balneum*. Plt. et TERENCE emploient *balineae* ; les dactyliques, *balneum*. Même hésitation dans les inscriptions. Le pluriel a désigné d'abord « les bains publics », et c'est la forme la plus anciennement employée ; le singulier n'apparaît que sous l'Empire.

Dérivés : *balneārius* (ancien, classique) et *balneāris* (tardif) ; *balneātor* (déjà dans Plt.), sur lequel semble avoir été fait tardivement *balneō*, -ās, tous deux panromans, sauf roumain, M. L. 913-914 ; *balneolum*, M. L. 915 ; *balneātus* ; *balneāticus* (tardifs) ; *balniō*, -ire et *banio*? (cf. Thes. s. u.) ; *balnitor* (Gloss.), formé comme *iānitor, olitor*, etc.

Le -in- de la forme courante *balneum* était rare en latin, d'où ce groupe avait été éliminé anciennement (v. *tolle*) ; la langue populaire a prononcé *baneum* (-nium), sur quoi reposent les formes romanes et l'emprunt slave (v. sl. *banja*, etc.).

ballaena, ballēna, -ae (et *ballō*, Gloss., d'après *leō, leaena*) f. : baleine. Non pas emprunt au gr. φάλαινα, comme le dit Festus, cf. P. F. 28, 6, *ballaena nomen a Graeco descendit. Hanc illi φάλαινας dicunt antiqua consuetudine qua puppōn burrum, πύπρον buzum dicebant* ; mais plutôt mot de même origine (illyrienne?) ; cf. Bruch, Glotta 10, 198, et Kretschmer, *ibid.* 12, 280. Déjà dans Plaute, Panroman, sauf roumain. M. L. 910 ; irl. *balain*.

L'élémé du latin correspond au λ grec ; cf. *corcodillus*. Pour le *b*, cf. *Brugēs* (Enn.) = Φρυγές.

Dérivé : *ballenāceus*.

ballāria : v. *bellāria*.

ballista, -ae f. Emprunt technique à un gr. *βαλλιστάς issu de βαλλίζω. Sur le changement de genre, cf. *catapulta, coelea*, etc. Le mot désigne dans Plaute le projectile plutôt que la machine elle-même, qui se dit

ballistarium, cf. Poe. 201-202, de même que *catapulta* désigne un trait de catapulte, Cu. 689-690. — Forme tardive *ballistra* (cf. ital. *balestra*) et *ballistrārius* (cf. *genesta* et *genestra* ; v. *aplustra*). M. L. 911 et v. h. a. *halstra*.

Dérivés et composés : *ballistrārius* ; *arcu-ballista*, M. L. 618 a. B. W. *arbaliste, carroballista, manuballista* ; *exballistō*, -ās (création plautinienne, Ps. 585).

ballō, -ās, -āre : danser, baller. Premier exemple dans St Augustin. — Panroman, sauf roumain. M. L. 909 ; B. W. sous *bal*.

Dérivés : *ballātor*, *balliō*, *ballēmatia*, *ballistia*, tous de basse époque. — *Ballō* semble être un emprunt au gr. βάλλω (doublet de πάλω) dans le sens de « danser » ; cf. βαλλίζω (usité en Sicile et en Grande-Grèce) qu'on retrouve dans *ballistia* ; *ballēmatia* suppose **βαλλημάτων*, diminutif de *βάλλημα*.

balneum : v. *balineum*.

bālō, -ās, -āre (il y a un doublet *bēlō* attesté dans les gloses, cf. Thes. II 1709, 1, auquel remontent les formes romanes, M. L. 1021 ; B. W. *bēlor*) : bēler. Usité de tout temps. Le pluriel *balantes*, qui est un substitut poétique de *ouēs* (Enn., Lucr., Vg.), est peut-être calqué sur gr. μπάδες (Théocr. 1, 87 et 5.100).

Dérivés : *bālātus*, -ās m. ; *bālābundus* (tardif).

Un *b* et un *l* se retrouvent, autrement disposés, dans gr. βάλανος (avec *h* aussi dorien), v. sl. *blējati*, etc., et dans v. h. a. *blāzan*, m. h. a. *bleken* (aussi avec *b* sans mutation), lat. *blatiō*, *blaterō* ; *l* est fréquent dans les verbes qui indiquent des bruits : cf. *cuculāre, eiulāre, gracillāre, flēre*, etc. Cf. aussi Etym. Magn. βῆ τὸ μνητικὸν τῆς τῶν προβάτων φωνῆς ; Varr., R. 2, 1, 7 : (*oues*) a sua uoce Graeci appellarunt mela. Nec multo secus nostri ab eadem uoce, sed ab alia littera (uox carum non « me » sed « be » sonare uidetur) oues « ba(e)lare » uocem efferentes dicunt, a quo post « balare » extrita littera ut in multis.

balsamum, -i n. : baume et « baumier ». Emprunt attesté depuis Virg. au gr. βάλαμον, lui-même d'origine sémitique, dont ont été formés *balsamārius, balsameus*. Passé dans les langues romanes, sans doute par la langue de l'Eglise, M. L. 918, B. W. s. u., et en got. *balsan*. Composés : *corpo-*, *opo-*, *xylo-balsamum*, cf. Nieder-mann, Mus. Helv. 1, 231 sqq.

balteus, -i m. et *balteum*, n. (les dactyliques usent des deux formes suivant les nécessités du vers) : baudrier. Mot étrusque d'après Varr. cité par Charis., GLK I 77, 5, *balteus masculinum genere semper dicitur ut clipeus... Sed Varro in Scario baltea dixit et Tuscum uocabulum esse. Cf. calceus, pluteus, puteus, clipeus, cuneus*. — Ancien. Panroman. M. L. 919 ; et germ., attesté par flnn. *pelltari* « bourrellier », v. h. a. *balz*, etc.

Dérivés : *balteolus* et b. lat. *balteō*, -ās.

balūx, -neis (*bal(i)ūāca*, -ae) f. : sable d'or. Depuis Plin. Cf. Hesychius βάλλεα φῆρον. Esp. *baluz* ; cf. M. L. 920. Mot ibérique, de catapulite, rapproché ensuite de termes relatifs à l'industrie des mines? Cf. Plin. 33, 77, *palagas, alii palacurnas, uidem quod minutum esse balucem uocant*.

bambalium (*bambi-, bambōrium*), -I n. : instrument de musique, sans doute tambour? Cf. *bombus*, emprunt au gr. βόμβος et ses dérivés. Mot tardif (Anthol., Explan. in Don.). M. L. 922.

bambalō, -ōnis m. : bégue. Bas latin. Emprunt au grec ; cf. βαμβάλος, βαμβάλειον. Le surnom *Bambaliō*, -ōnis est déjà dans Cic., Phil. 2, 90. Cf. *balbus* et *babit*.

***bambax?** : uniquement sous la forme *bambacis*, glosé *lanae similis flos arboris*, cf. Thes. s. u. ; v. *bombyz*.

***bancālis** : *stratoria sunt bancales*, CGL V 624, 14. Germanique. M. L. 925, *bancale* ; B. W. *banē*.

hancus, -I m. : poisson de mer inconnu (Cael. Aur.). Conservé en vieux sicilien, cf. M. L. 926. Peut-être déformation du gr. βανχος, autre nom du poisson *ὄνισκος* « merluche ».

***bandus**, -I m. (*bandum* n.) : mot de glossaire, germanique ; cf. got. *bandwa* « signum ». M. L. 929 ; B. W. *bande*, II.

***bannita** (Gloss.) : *syllaba i. conglutinatō litterarum uel temporum*, CGL V 562, 23 ; cf. Carm. de Alphab. 11, *littera D omnipotentis habens nomen* (« cum ») *'us' bannita iuncta*.

***bannus**, -I (Greg. Tur.) : le Thes. renvoie à Du Cange, s. u. *bannum*. Sans doute celtique. V. B. W. *ban*.

baptizō, -ās (*baptidiō*, *baptizō*) : emprunt fait par la langue de l'Eglise au gr. βαπτίζω et passé dans les langues romanes, comme les dérivés *baptismus* (-*mum*), *baptista*, *baptistērion* (en partie sous des formes savantes), M. L. 937 a, 939. Celt. : irl. *baithis*, *baupiaist* ; britt. *bedyddio*.

Dérivés latins : *baptizatiō*, -*tor*.

barba, -ae f. : barbe. D'après les grammairiens, e. g. Caper, GLK VII 99, 24, *barbam hominum, barbas pecudum dicimus* ; distinction qui est loin d'être observée. Cf., toutefois, Colum. 8, 2, 9, *paleae gallinaeorum ex rutilo albicantes quae uelut incanae barbae dependunt*. — Ancien, usuel. Panroman. M. L. 944 ; B. W. s. u. ; celt. : britt. *barf*.

Dérivés et composés : *barbus* m. (*barba*), *barbulus*, -*bellus* : barbeau, M. L. 950-951 ; *barbula* : b. hirci = *tragopogon* ; *barbiō*, -is (rare et tardif, deux exemples) ; *barbiō* m. : sorte d'oiseau? ; *barba Iouis* : joubarbe, M. L. 4593 ; *barbātus* : barbu, d'où à basse époque « homme » et « mari », cf. *barbati, legitimi*, CGL V 492, 36 ; panroman, M. L. 946f ; *barbātulus* ; *barbō*, -ās n'existe que dans le vers dépourvu de sens *barbara barbaribus barbabant barbara barbīs*, C. E. 951 (Pompeii) ; *barbitum* (Ap. ; cf. *capillitum*) : barbiche, M. L. 948 ; *barbula* : M. L. 949 ; *barbātōria* : coupe de la première barbe (Pétr. ; cf. *capillaturae*) ; *barbigēr* ; *barbiōndium* (seulement dans les scolastes de Perse et Juvenal ; et *barbi-tōnsor*, -*ion*(s)*trix*, Gloss. du moyen âge) ; *barbescō*, -is ; *imbarbescō*, *imberbis* : imberbe.

Composés littéraires : *ahēnobarbus* ; *intūtibarbus* ; *pezibarbus*. Cf. aussi *barbustinus*? *homo qui fert barbā plenam prorisinis* (= *pruriginis*), CGL V 592, 29. V. Löwe, *Prodr.*, p. 62.

Mot propre à une partie seulement de l'indo-européen ; v. sl. *brada* (r. *borodā*), lit. *barzdā*, v. h. a. *brāt*. Le parallélisme de *barbātus* avec v. sl. *bradati* et lit. *barzdōtas* « barbu » est à noter. Le germanique enseigne que le primitif était **bhardhā* ; de là devait sortir ital. **farfā*, qui n'est pas attesté dans ce qui reste de l'osco-ombrien, mais subsiste peut-être dans it. *farfecchie* « moustache ». En latin, *-*r*-f- a passé phonétiquement à -*r*b- et f- initial a passé à b par assimilation (pas d'assimilation dans *fiber*, où le b n'est pas appuyé).

barbarus, -a, -um : emprunt au gr. βάρβαρος, -i dicebantur antiquitus omnes gentes exceptis Graecis. Vnde Plautus (Mi. 211) *Naevium poetam Latinum barbarum dicit*. Fortasse et ob hoc noster apostolus (Paul., ad Rom. 1, 14) *Graecis ac barbaris se debitorem esse fatetur*, P. F. 32, 14. S'est d'abord dit des peuples autres que les Grecs, puis des peuples autres que les Romains. Chez les chrétiens équivalait à *gentilis*, *pāgānus* : cf. Lact., mort. pers. 5, 6, *in templo barbarorum deorum*. — Ancien, usuel. M. L. 945 ; B. W. sous *brave* ; *barbe* II. Celt. : irl. *barbār*. *Barbarus* étant souvent substantif, la langue a créé un adjectif dérivé *barbaricus*, substantivé tardivement dans les acceptions de *barbaricum* : 1° cri de guerre, 2° terre barbare, 3° au pluriel *barbarica* : broderies d'or, d'où *barbaricarius* : brodeur d'or. Autres dérivés : *barbaria* (-*riēs*) : barbarie ; *barbarismus* : barbarisme. V. *balbus*.

barbus, barbulus : v. *barba*.

barca, -ae f. : barque. Bas latin, dérivé sans doute de *bāris*, emprunt au gr. βάρης, lui-même emprunté ; v. Sofer, p. 111, n. 3, et 175, et Bücheler, *Kl. Schr.*, 3° vol. p. 135.

Dérivés : *barcula, barcella* (N. Tiron. 110, 14 et 17) ; *barcarius* (époque impériale). M. L. 952, 953 ; B. W. s. u. ; irl. *barc* ; germ. *barke*.

***barcala**, -ae? : terme d'injure ou de mépris employé par Trimalcion, Pétr. 67. Apparenté à *bargus*? Cf. *barginna, bargenus*. Mot de type vulgaire (étrusque?) en -a.

***bardalla** (*bardala, bardaia, bardea*) : κορυδαλλός *krōveo*, alouette huppée. Mot gaulois ; cf. *bardus* « chanteur »? Gloss.

***bardana**, -ae f. : grande bardane (Ps. Ap. 36, l. 23) ; autre nom de l'*herba persōnācia*. Lire *dardana*?

***bardia** : dans CGL III 432, 9, *ἵππας φοράς, equa bardia*. Cf. *fordus*, sous *ferō*?

bardocucullus, -I m. : manteau gaulois (Martial) ; cf. sans doute *bardeicus*... *calceus a gente Bardorum*, schol. Iuven. 16, 13.

bardus, -a, -um : lent d'esprit, sot ; — *stultus a tarditate ingenii appellatur... trahitur autem a Graeco, quod illi βαρδός dicunt*, P. F. 31, 10. Rare ; mot populaire, sans doute emprunté, comme l'indique Festus : « Les mots de ce sens sont souvent des emprunts ; cf. all. *stupid*, *idiot*, *kretin* » (Niedermann).

***bardus**, -I m. : mot gaulois, cf. P. F. 31, 13, — *gallicae appellatur qui uirorum fortium laudes canit*, auquel s'apparente *bardūus* de Tac., Germ. 3.

***bargus**, -a, -um (Gloss.) : ἀργός, *ingenio carens*. II

faut y joindre sans doute *barginna* (*barginus, bargena, bargina*) souvent glosé *barbarus*, et les noms propres *Bargius, Barginna*, étrusques?

***bargus**, -I m. : échafaud. Seulement dans la loi Salique, cf. Thes. s. u. Sans doute mot germanique.

***baria** (*barria, braria*) : *regula, norma, rubrica*, CGL V 592, 43 ; IV 602, 10. Sans doute gr. *βαρεία*.

***barinula?** : Serv., G. 1, 109, *nam et scrutatores uel receptores aquarum aquilices dicuntur, barinulas dixerunt*. Cf. Thes. s. u.

baripe : nom d'une pierre précieuse, dans Pline 37, 150, *nigra sanguine et albis nodis*. Dite aussi *baropienus* (Plin., ibid.), et *baroptis* (*bariptos* var.), Isid., Or. 16, 1, 5.

***Barnus** : divinité des portes, citée par Tertullien, Scorp. 10, à côté de *Forculus* et *Limentinus*. Étrusque?

bārō : v. le suivant.

bārō, -ōnis m. : sot, imbécile. Attesté depuis Lucilius (uārō, 1121) et Cicéron ; rare. L'ā est attesté dans Perse 5, 138, où le scolaste note *barones dicuntur serui militum qui utique stultissimi sunt, serui scilicet stultorum*. Mais il est probable que le scolaste confond avec le *bārō* classique, qui n'a d'autre sens que celui qui est indiqué plus haut et qui rappelle *barbus*, etc., un *barō* d'origine germanique, auquel se réfèrent et la glose d'Isidore, Or. 9, 4, 31, *iiidem (mercennarii) et barones graeco nomine, quod sint fortes in laboribus* ; *βαρὸς enim dicitur grauis, quod sui fortis*, et celle de CGL V 592, 13, *barones (bargines codd.) fortes in bello*. Cf. M. L. 961 et 962 ; B. W. sous *baron* ; irl. *barūn*. Au premier se rattachent *bārōsus* : σοδαρός *σοκλήδης*, et *barunculus* (Gloss.) ; et *Bar(r)ōnius* : étr. *pariu*?

barrus, -I m. : éléphant ; cf. Isid., Or. 12, 2, 14, *elephas apud Indos... a uoce barrus uocatur*. De là : *barriō*, -is ; *barritus*, -ūs m. ; *barrinus*, et CGL V 270 *barans : elephas*. Le mot est attesté à partir d'Horace et a dû pénétrer avec les éléphants indiens amenés pour les jeux. *Elephas* est un mot africain.

basalīs : autre forme de *basaniēs* m. (transcription du gr. βασανής, sans doute d'origine africaine (Plin., Isid.).

bascauda, -ae f. : cuvette. Mot étranger, bretonique d'après Martial 14, 99, *barbara de pictis ueni bascauda Briannais*, [sed me iam mauolt dicere Roma suam] ; pluriel gaulois. Non attesté en dehors de Mart., Juv. et des gloses. Cf. M. L. 969 ; B. W. *bache*.

basēlus, -I m. : autre forme de *phasēlus*, dans Isid., Or. 19, 1, 17.

basiliens, -a, -um : emprunt au gr. βασιλικός « de roi », spécialisé dans divers sens techniques : *basilicum* « le coup du roi » (au jeu de dés) ; *basilica*, terme d'architecture désignant un édifice public (βασιλική στοά, *basilica Porcia, Iulia*, etc.), et spécialement à partir du IV^e siècle après J.-C., un édifice destiné au culte chrétien. C'est avec ce sens que le mot est passé dans les langues romanes, cf. M. L. 972 ; B. W. s. u., et en irl. *baslee* ; tandis que *basilicum* (attesté aussi sous les

formes *basilica, basiliscus*) a servi à désigner la plante dite *basilic* « regia herbarum », M. L. 973, 973 a ; irl. *basilic*. Cf. aussi *basiliscus* = gr. βασιλίσκος : le serpent basilic (Plin. 8, 78).

Dérivés latinisés : *basilicē* (Plt.) ; *basilicula* (Paul. Nol.), *basilicūria* (Isid.), *subbasilicūria* (comme *subrostrānus*), formation plaisante de Plaute.

basis, -is f. : base (de statue, de colonne, etc.). Emprunt technique au gr. βάσις, le mot latin étant *fundamentum* ; demeuré dans quelques dialectes italiens, M. L. 975. Peut-être faut-il y rattacher la glose *bas(s)iat, sustinet*, CGL V 492, 40 ; cf. Thes. s. u.

bāsium, -I n. (usité surtout au pluriel) : baiser. Employé d'abord comme *sāuium*, avec un sens érotique qui n'est pas dans *osculum*, cf. Serv., Ae. 1, 256, *sciendum osculum religionis esse, sāuium uoluptatis, quamuis quidam osculum filiis dari, uxorī bāsium, scortō sāuium dicant*. Toutefois, la distinction a tendu à s'effacer, et à basse époque *bāsium* et son dérivé *bāsiare* s'emploient pour *osculum, osculāri*, cf. Fronton, p. 26, 13, *basia patrem tuum, amplectere* ; cf. Haupt, *Opuscula* II 106. Attesté depuis Catulle ; rare (Plt. ne connaît que *osculāri* et *sāuium*). Semble évité par la langue classique, qui devait trouver le mot inconvenant. *Bāsium, bāsiare* ont seuls survécu dans les langues romanes. M. L. 976 et 971 ; B. W. s. u. Dim. *bāsioleum* (Pétr., Apul.).

L'apparition tardive du mot laisse supposer un emprunt, celtique? Catulle, qui semble l'avoir introduit dans la langue écrite, était originaire de Vérone.

basus, -a, -um (Gloss.) : *crassus, non altus*. M. L. 978 ; britt. *bas*. Adjectif bas latin, peut-être d'origine osque, comme les cognomina *Basus, Bassa, Bassius, Bassia*, dont les premiers porteurs sont campaniens, cf. *Herennius Bassus Nolanus*, ap. T.-L. 23, 43, 9, et Thes. II 1781, 31 sqq. Les gloses donnent encore *basulus*, CGL II 400, 12 ; *bassilitas*, ibid. 14 ; et les langues romanes attestent un verbe **bassiare*, M. L. 977 (en face de **altiare*) ; cf. aussi *bassāre* dans le latin médiéval ; v. B. W. *bas, baisser*.

***basus**, -ūs m. : substantif peut-être imaginé par Probus, Inst. Gramm. IV 115, 31 ; 193, 15 ; 203, 8, pour établir une différence entre le nom propre *Bassus*, -i et le « nomen appellatiuum ».

basaga, -ae f. : bagage. Emprunt tardif au gr. βασαγή, M. L. 980.

basterna, -ae f. : litère, palanquin traîné par deux mulets ou par des porteurs ; cf. Isid., Or. 20, 12, 5, et Rich. s. u. — De là *basternarius* (Symm.) : porteur. Mot de basse époque, peut-être dérivé de *bastum*, comme *fasterna de fustus*, etc.? Le grec α βασιλίσκος « porter », qui est, du reste, sans explication.

bastum, -I n. : bâton (un exemple dans Lampride). Les formes romanes remontent à **bastō*, -ōnis : it. *bastone*, fr. *bâton*, prov. cat. esp. *baston*, port. *bastão* ; *bastum* est peut-être à l'origine de fr. *bât*, ital. *basto*, prov. *bastā*. Cf. M. L. 982, 983 ; B. W. s. u.

***basus** : *rufus, niger*, CGL V 170, 28. Prononciation dialectale ou tardive de *badius*? M. L., Thes. s. u., en dérive l'esp. *bazo*, mais ne le mentionne pas dans le

REW³. Faut-il y joindre *basus* : φαλλός (Martyr., GLK VII 167, 9)?

bat : onomatopée, imitant le bruit du bâillement, cf. Charis., GLK I 239, 21, *bat* : *sonus ex ore cornicinis litium eximentis, ut Caesellius Vindeus libro B litterae scribit*.

De *bat* est dérivé un dénominatif **batō*, -ās « bâiller », qui figure dans les gloses sous la forme *badāre*, CGL V 601, 8, ou *batiāre* avec gémisée expressive (*battat* : *gīnath*, CGL V 347, 50), et auquel remontent les formes romanes du type fr. « bécir », etc. M. L. 988. Sans rapport avec l'adjectif v. ir. *bāth* « idiot », qu'a rapproché Thurneysen.

De **batō* a dû exister un nom dérivé **batāc(u)lum* « bâillement », dont a été formé un second dénominatif *batāc(u)lāre*, conservé aussi par les gloses et qui a fourni les verbes du type *bâiller*, M. L. 986 ; B. W. s. u. De *batāclāre* dérive *batāclāci*, Gloss. Salom. *Batāre*, *batāculāre*, formations expressives, ont éliminé *batāclāre*, qui est très peu représenté, et sous des formes altérées, dans les langues romanes.

batia, -ae f. : nom de poisson dans Plin. (une raie?), dérivé dans doute de *batis*, -is, emprunt au gr. βατίς.

batillum : v. *utillum*. Mais les formes romanes remontent à *batillum*, **batille*, M. L. 992, peut-être **batulus* 997.

batioea, -ae f. : coupe à vin. Emprunt à une forme dialectale (Tarente, Héraclée) correspondant à ion.-att. βατιάειν. Un exemple de Plt. et un d'Arn. On trouve aussi *batiola*, de même sens (Plt., Colax, frg. 1).¹

batūō, -is, -ere (*batūō* attesté à partir de Fronton) : battre ; quelquefois avec le sens de *futuo*, Cic., Fam. 9, 22, 4. Mot rare dans les textes, mais déjà dans Plaute, populaire, technique. Panroman ; gall. *bathu* « battre monnaie », B. W. *battre*.

batuādia (*batūā*) adj. n. pl. (cf. Charis., GLK I 33, 25 : *neutra semper pluralia... batualia*) devenu féminin ; *batuātor*. Cf. aussi **batuāculum*, M. L. 994-996 ; *abbatere*, Lex Salica 41 add. 1 ; M. L. 11 ; B. W. sous *abbatere* ; *débatture* (sensu obsceno, Pitr.), *conbattuere*, M. L. 2073. Irl. *beilim* « battālia »?

↑ Rappelle des mots celtiques de sens et de forme différents. Pas d'origine connue ; comme dans *fut(t)uō*, la consonne gémisée est expressive.

↑ **batulus**, -a, -um : Gloss. et gramm., cf. Martyr., GLK VII 167, 10, *quae nusquam nisi in diuersis cottidianis glossematibus reperi...* *batulus* μογχαλος. Emprunt au gr. βατταλος, βάτταλος.

***batulus**, -i : nom de mesure, emprunté à l'hébreu.

baubor, -āris (et *baubō*, -ās), -āri : aboyer. En dehors de Lucrèce 5, 1071, ne figure que dans les grammairiens et les glossateurs. Le terme usuel est *latrō*, -āre. M. L. 1000 a et 1001, **baubulāre*.

Onomatopée ; cf. lit. *baūbti* « mugir », *baūbis* « le dieu qui mugit », gr. βαύζω, etc.

baucālis -is, f. : = gr. βαυκάλης ή. Emprunt tardif. Cf. M. L. 1002.

baudōsus : v. *babit*.

baxeia, -ae (*bazia*, *baxa*) f. : *bazias calciamenta feminarum, ut Varro, dicit*, Dub. nom., GLK V 572, 21. Déjà dans Plt., Men. 391. Cf. sans doute πάζι : ὑπόδημα εὐποδῆτον, Hés. De là *baziāris*, CIL VI 9604. Même b que dans *Burhus*, *buzus*, etc.

beber : cf. *fiber*, M. L. 1012.

***bebō**, -ās? : Suet. fr. p. 249, 3, *haedorum bebare*. Texte très incertain.

beccus, -i m. : bec. Mot gaulois, attesté depuis Suét., Vit. 18, *cui Tolosae nato cognomen in pueritia Becco fuerat* : *id ualeat gallinacei rostrum*. De là le cognomen *Beccō*. Répandu dans les langues romanes, où il a tendu à remplacer *rōstrum*, qui est moins représenté ; cf. M. L. 1013.

belinuntia (*bele*), -ae f. : *apollināris herba* ; jusquiame. Mot gaulois d'après Dioscoride IV 68 RV, et Ps. Apul. 4, 26, sans doute dérivé du nom de dieu *Bele-nos*, déformé par étym. popul. en *bellinuncius*. V. Sofer, p. 146, et André, *Lex*.

***bellāria**, -ae (*bal*) f. : lychnis ou coquelourde (Diosc.). De *bellus*?

belliō, -ōnis m. : on y voit généralement le souci (fleur), Plin. 21, 49, mais sa description ne concorde pas avec l'aspect du souci sauvage ; *bellis*, -idis f. : marguerite (Plin.). Dérivés de *bellus*? Cf. κάλωντρον, Arist.

bellua (*bēlua*), -ae f. (les manuscrits se partagent entre les deux formes ; à basse époque, les graphies *belua*, *belba* attestent une prononciation dissyllabique, cf. it. *belva*, v. port. *belfa*, M. L. 1026) : bête, animal (par opposition à l'homme). Souvent (mais non nécessairement) met en relief la grandeur et la féroce et l'initelligence ; de là le sens de « bête, imbécile » (cf. *bēstia*) en parlant de l'homme. Les adjectifs dérivés sont rares et tardifs : *beluinus*, *bēlulius*, *bēluātus*, *bēluōsus* (Hor., C. 4, 14, 47, adaptation du gr. μεγαλήτης, Hom.). L'adjectif *bēluus* glossé θηριώδης doit être refait tardivement sur *bēlua*, comme *bēstius* sur *bēstia*. On a aussi *bēlūtus* : *bestiae similis*, P. F. 31, 16. Toutes ces formes semblent supposer un thème en -u-, dont elles seraient des dérivés. — Ancien, usuel, d'emploi plus « noble » que *bēstia*. Conservé en roum., ital., v. port.

L'l gémine de *bellua* caractérise un mot expressif. Le rapprochement, plausible, avec *bēstia* n'explique rien.

bellum, -i n. (forme ancienne *duellum* dissyllabique, trissyllabique dans Ennius, A. 559, encore bien attestée dans les inscriptions, chez les poètes et les glossateurs, et dans la locution allitérante *domi duellique* ; maintenue sans variante dans le dérivé *perduellus*, cf. Thes. II 1822, 36 sqq. ; cf. aussi *duelliō*, *Duellōna*, etc. De là l'étymologie populaire de P. F. 58, 20, *duellum bellum, uidelicet quod duabus partibus de victoria contententibus dimicatur. Inde et perduellio, qui pertinaciter retinet bellum et l'emploi de duellum au sens de « combat de deux, duel », v. Thes. s. u.) : guerre (terme plus général et plus compréhensif que *proellum*, *pugna* ; toutefois les poètes l'emploient aussi dans ce sens restreint). Souvent au pluriel, la guerre étant quelque chose de complexe et de varié. Ancien, usuel ; mais n'est pas demeuré dans les langues romanes, qui l'ont remplacé par un re-*

présentant d'un mot germanique ; cf. M. L. 9554 ; B. W. *guerre*.

Dérivés : *bellō*, -ās (et *bellor*, Vg., Sil.), ancien, classique, usuel, qui a de nombreux dérivés : *bellātor*, etc., **bellātrium*, M. L. 1023 a, et composés, *dēbellō*, *rebellō*, *rebellātor*, d'où i.rl. *reabalach* ; *bellicus* (cf. *hosticus*, *ciuicus*), *belliōsus* ; *Bellōna*, ancien *Duellōna*, SC Bacc. (cf. *Annōna*, *Pōmōna*) ; *bellōnāria* (Ps. Ap. 75, 17) = *strychnon*.

Premier terme de composé dans les types littéraires, imités des composés grecs en πολεμο- : *bellicrepus* ; *belliger* ; *belligerō*, -ās, *belligerātor* (archaïque et postclassique) ; *bellipotēns*. Second terme dans :

imbellis : impropre à la guerre ; *per-duellis* : ennemi (sans doute « qui per duellum agit »), terme ancien, cf. Varr., L. L. 7, 49, *apud Ennium* (V² Sc. 336) « *quin inde inuitis sumpserint perduellibus* ». *Perduelles dicuntur hostes : ut perfecti, sic perduellum, < a per > et duellum : id postea bellum ; ab eadem causa facta Duellijona Bellona*. — *Perduellus* a été remplacé par *hostis* dans la langue classique et par *inimicus* ; mais le dérivé *perduellios* s'est maintenu dans la langue du droit public pour désigner un « acte d'hostilité envers l'État », une « haute trahison », cf. Dig. 48, 4, 11 ; *rebellis* (postverbal de *rebellō*, comme *transformis* de *transfōrmō*).

Origine inconnue.

bellus, **bellulus** : v. *bonus*.

↑ **belsa** : *uilla* (Virg., Gramm.). Mot gaulois? V. Thes. s. u.

bēlua : v. *bellua*.

bene, **benignus** : v. *bonus*.

***benna**, -ae f. (Gloss.) : chariot gaulois à quatre roues. — M. L. 1035, 1037, **benniō* ; germ. : v. ang. *binn* « crèche ». Composé : *combennō* : compagnon de voiture (cf. **compāniō*). Mot celtique ; gall. *benn*. V. B. W. *banne*, *benne*.

bēō, -ās, -āui, -ātum, -āre : combler [les vœux de] ; d'où « rendre heureux ; gratifier, enrichir », *b. alqm alqā rē*. Le verbe semble appartenir à la langue familière (archaïque et postclassique, cf. Thes. s. u.). La forme la plus fréquente est *bēatus*, que la langue a traité comme un adjectif, isolé du verbe, et pourvu d'un comparatif et d'un superlatif fréquemment employés, cf. Thes. II 1909, 12 sqq. Le sens premier de *bēatus* semble avoir été « comblé de biens, ayant tout ce qu'il lui faut, n'ayant rien à désirer » ; e. g. Plt., Tru. 808, *puer quidē beatu(s)t* : *matres duas habet et auias duas* ; Tér., Ph. 170, *beatus ni unum hoc desit* ; de là « riche » (se dit des hommes et des choses, cf. Thes. II 1917 31 sqq.), et, au sens moral, « heureux, bienheureux ». Pris surtout en cette dernière acception dans la langue de l'Eglise, où *bēatus* a servi à traduire μακάριος comme *bēatitūdō*, μακαρισμός. Irl. *biait*.

De *bēatus* adj. dérivent *bēatitās* et *bēatitūdō* (ce dernier plus fréquent chez les auteurs chrétiens, qui semblent tous deux être des créations de Ciceron, N. D. 1, 95. La langue de l'Eglise emploie encore *bēatificus*, *bēatificō* = μακαρίζω et ses dérivés ; et Ven. Fort. a *bēabilis*.

Sans étymologie claire ; v. *bonus*.

berbactum : v. *ueruactum*.

***berber** : mot du *Carmen Aruāle*, CIL I² 2, de sens incertain. Forme à redoublement, comme *Marmar*.

berbex : v. *ueruex*.

berula, -ae (*berla*, Gloss.) f. : cardamine ; berle (Gloss., Marcell.). Sans doute mot gaulois : gall. *berwe*. M. L. 1054. Cf. Cl. Brunel, *La berle dans les noms de lieu français*, Bibl. Éc. ch. CVII (1947-1948), 2^e livr.

bēryllus, **bēryllus**, -i m. : béryl. Emprunt au gr. βήρυλλος. On trouve aussi dans les gloses les formes *berulus*, *berolus*, *berillus*, *berillium*, et les poètes le scandent avec *ē*. A passé dans les langues romanes, et c'est de là que provient, indirectement, le fr. *briller*. M. L. 1055 ; B. W. sous *besicles*.

bēs, **bessis** m. : cf. *ās*. Désigne les 8/12 (ou 2/3) d'un objet, par exemple cette fraction de l'as ou de la livre. Monnaie de compte, et non pièce ayant cours. De là, *bēs(s)ālis* : *laterculi bēsālēs*, Vitr. 5,10, 2, d'où gr. βήσαλον « brique ».

Les formes des noms des multiples de l'as ne s'expliquent pas bien dans le détail ; v. *ās*.

bēstia, -ae (forme vulgaire *besta*? douteux, cf. Thes. II 1935, 32 sqq.) f. : bête. Terme ancien, usuel ; synonyme populaire de *bēll(u)a* ; cf. Cic., Off. 2, 14. Sert de cognomen (non *bēllus*). — Se dit de toute espèce d'animal, sauvage ou domestique, tout au moins dans la langue familière, quoique les grammairiens et les juristes réservent plutôt le terme aux animaux féroces terrestres ; cf. Ulp., Dig. 3, 1, 1, 6, *bestias... accipere debemus ex feritate magis quam ex animalis genere*. Mais on lit dans Caton, cité par P. F. 507, 9, *ueterinam bestiam iumentum Cato appellauit a uehendo* ; dans Pétr. 56, *mutae bestiae laboriosissimae boues et ues* ; Cic., N. D. 2, 99, *quam uaria genera bestiarum uel cicurum uel ferarum*. Cf., toutefois, ad *bestias* « aux bêtes féroces » et *bēstiarus* « bestiaire ». Souvent terme d'injure comme de nos jours en italien ; cf. Plt., Ba. 55, *mala tu es bestia* (mais, au rebours de *bēlua*, le sens de « bête, imbécile » ne semble pas attesté) ; de là, *bēstialis* dans la langue de l'Eglise et bas latin *bēstius*. Usité de tout temps. M. L. 1061-1063 ; B. W. s. u. Les emprunts celtiques indiquent *ē* : v. i.rl. *piast*, *bēist*, britt. *bwyist* ; de même bas all. *bēst* et la transcription grecque βηστίας ; fr. *biche*.

Dérivés : *bēstiola* (*bēstula*, *bistula*, Ven. Fort.) ; *bēsticula* (Gloss.), *bēstiosus* (É. l. tardif), cf. *bēluōsus* ; *bēstialis*, -litter.

V. aussi *bēll(u)a*. Pas d'étymologie claire.

bēta, -ae f. : bette, poirée. Ancien. — M. L. 1064, qui suppose un doublet **betta* ; v. h. a. *bieza* ; i.rl. *bia-tuis*, etc.

Dérivés : *bētāceus* ; *bētāculus*? ; *bētisō*, -ās : Suet., Aug. 87, 2, *ponit assidue* (scil. *imperator Augustus*)... *bettizare pro languere, quod uolgo lachanizare dicitur*. — Sur *oreibeta*, nom d'une plante (la mandragore?), dans Isid., Or. 17, 9, 84, v. Sofer, p. 6 (et André, *Lex*). Peut-être celtique : *herba britannica* (Ps. Ap.?). V. *blitum*.

***bitilolen** : *herba personacia*. Mot celtique d'après Ps. Apul. 36, 24.

bētizō, -ās, -āre : v. *bēta*.

betulla, -ae f. (les langues romanes attestent *betulla*, **betulla*, **betullea*, **betulus*, **betulnea* et aussi **betiu*, -a, cf. M. L. 1067-1070 a; B. W. s. u.) : bouleau. Le mot est gaulois, cf. gall. *bed-wen* « bouleau », etc. ; l'aire de l'arbre (que l'indo-européen connaissait sous un autre nom : all. *Birke*, etc.) ne s'étend pas à l'Italie, cf. Plin. 16, 74, *betulla* : *Gallicae haec arbor mirabili candore atque tenuitate*. Les noms propres *Betullus*, *Betulo*, *Bitulla* sont celtiques. On trouve aussi dans les gloses les formes *bēta*, cf. CGL V 347, 15, *bēta*, *berc* (= all. *Birke*) *deitur*; et *bitulus*, CGL V 402, 69, *bitulus*, *berc*. V. *bitūmen*.

bi- (de *dwi-*, cf. *bis*, *bini*) : particule marquant la duplication, servant de premier terme à des composés comme *biduum*, *biennium*, *bigae*, *bilanz*, etc., cf. Serv., Ae. 2, 330 : *bipatentibus, quia geminae sunt portae*. Et *quidam* « bipatentibus » praesumptum accipiunt, quia *bi* particula non praepositur neque uerbis neque participiis; nemo enim dicit bipateo et bipatens. Sed praepositum appellatibus, ut bipennis. De ces composés, les uns sont anciens, ainsi *bitūmus* (gr. *δυσχυμος*), *bipes* qu'on retrouve dans skr. *dvipād-*, gr. *δῖπους* (ombr. *du-pursus* « bipedibus » a une autre forme), les autres sont des copies de composés grecs en *du-* qu'on rencontre dans les langues savantes : rhétorique, poésie, etc., par exemple *bigena* = *διγενής*, *bimaris* = *διθάλασος* (Hor., Ov.), *bi-mātris* = *διμήτρος* (Ov.). Quelques-uns même sont des hybrides, e. g. *biellinium*, *bigamus*, *bisōmus*. Quelques-uns de ces composés, appartenant à des langues techniques, ont passé dans les langues romanes : M. L. 1082, **bichordium*; 1083, *bicongius*; 1084, **bicornis*, -nia; 1090, *biferus*; 1092, *bifidus*; 1093, *bifurcus*; 1103, *bilancia*; 1107, *bitmus*; 1109, **bināti*; 1114, 1115, **birotium*, *birotus*; 1121, *biaccium*, etc.

biceps : cf. *caput*; *bigae*, -ārum f. pl. : cf. *iugum*; *bitmus* : cf. *hiems*.

Cf. skr. *dwi-*, lit. *dvi-*, v. angl. *twi-*, gr. *du-*, et v. *bis* et *duo*. L'italique a une autre forme sans *i* de premier terme de composé, lat. *du-* (*du-plex*, etc.), ombr. *du-* (*dupursus*, etc.).

Dans le premier terme de composé **dwi-* et dans l'adverbe **dwis* (v. *bis*), l'indo-européen avait *w* consonne, en face du nom de nombre **dwō(u)*, **duwo*.

bibō, -is, *bibi* (*bibitum*), *bibere* : boire. S'emploie absolument ou avec complément, cf. GLK Supp. 208, 36, *proprie sunt neutra quae per se plenum sensum habent ut uiuo, spiro, sedeo, bibo*. Au sens moral : boire les paroles de : s'imprégner de. — Ancien, usuel; panroman. M. L. 1074; B. W. s. u.

Bibitum, *bibitūrus* n'apparaissent guère avant le III^e siècle après J.-C. Dans la bonne langue, c'est *pōtum*, *pōtus*, *pōtūrus* qui sont employés; mais *bibitum* et ses dérivés devaient être largement répandus dans la langue parlée, comme le montrent les représentants romans; cf. M. L. 1075, *bibita*; 1076, *bibitū*; 1077, *bibitor*; 1078, **bibitoria*; 1079, **bibitūra*; 1080, **bibitus*.

Dérivés et composés : *bibō*, -ōnis m. : ivrogne (nom d'un ver) et *bibiō*, cf. Isid., Or. 12, 8, 16, *bibiones sunt qui uino nascuntur, quos uolgo mustones a musto appellant*; et Sofer, p. 164 et 175; M. L. 1076 a; *bibāx* et *bibāculus* adj.; *bibōsus* (création de Labérius d'après

uinōsus); *bibulus*; *bibilis* (Cacl. Aurel.) = πότιμος; *biber*, -ris m. : boisson. Nom postverbal de *biber*, infinitif syncopé de *bibō* (cf. gr. πῖν), fréquemment attesté dans la langue populaire, Titin., Com. 78; Caton, Orig. 121; Fann., Hist. 2, et condamné par Caper, GLK VII 108, 10 (cf. *agger*); d'où *biberārius*. Cf. Du Gange s. u. *biberis*. Cf. M. L., **abbiberāre* « abreuver », v. B. W. s. u. *Biberius* : formation plaisante pour *Tiberius* (Suét., Tib. 42); *Bibēsia* f. : *Perediam et Bibesiam* Plautus (Cu. 444) *finxit sua consuetudine, cum intellegi uoluit cupiditatem edendi et bibendi*, F. 236, 24.

Composés plautiniens : *multibibus*, *merobibus* (Cu. 77). Verbes à préfixes : *com-*, *ē-*, *im-* (M. L. 4279, fr. *embu*), *per-bibō*.

Le *b* initial de *bibō* résulte d'une assimilation au *b* intérieur. La forme archaïque du présent de la racine i.-e. **pō-* « boire » (v. sous *pōtus*) n'est conservée qu'aux extrémités du domaine indo-européen, où subsistent des formes particulièrement anciennes : en sanskrit : *pibati* « il boit », et en celtique : v. irl. *ibid* « il boit », v. gall. *iben* « nous buvons »; elle offrait un *p* initial : l'arm. *ampem* « je bois » paraît offrir le même *b* intérieur que skr. *pibati*, etc. Le grec a des présents secondaires divers suivant les dialectes : ion.-att. πῖνω, éol. πῶνω. Le présent à redoublement **pibe/o* a été fait pour marquer l'aspect « déterminé » qui est naturel pour la notion de « boire »; avec πῖνω, πῶνω, le grec a marqué cette nuance autrement. — Le perfectum latin *bibi* est une création latine tirée de *bibō*. — Le falisque a *pipalo* et *pafō* « bibam », mais la forme en *-ā* est étrange.

biceps : v. *caput*.

***bicerris** : — διμαλλοὶ δίκροσσοι, CGL II 29, 41; et aussi *bicerra*, *uestis rufa*, IV 26, 8, u. *gufa* (*guffa*) uel *uillata*; — *bigera*. Uniquement dans les gloses; cf. Thes. s. u. Hispanique d'après Schuchardt, ZR. Ph. 40, 103.

bidēns : v. *dēns*.

biduum : v. *diēs*.

biennium : v. *annus*.

bifāriam : en deux parties, des deux côtés. Sur l'adverbe (attesté depuis Plaute, mais rare), on a reformé à basse époque *bifārius* (Tert.) et, sur cet adjectif le nouvel adverbe *bifāri*. De même, *ambifāriam* (-rius) sont des formations récentes, ainsi que les multiplicatifs tri- (T.-L.), quadri- (Varron), septem- (Santra), multi- (Caton), omni- (Gell.). Cf. *fārius*, et Ernout, *Élém. dial.* s. u. *bifāriam*.

***bifax** : δῖφραμος, διπρῶσπος, διττός (Gloss.). — Sans doute formé de *bi-* et de *fax* formé sur *faciēs*, d'après le rapport *-spex*, *speciēs*. Cf. le composé *āribux*, sous *bucca*.

bifer : v. *ferō*.

bigae : v. *iungō*.

bignae : v. *genō*.

bilanz : v. *lanx*.

bilbiō, -is, -ire : — *factum est a similitudine sonitus qui fit in uase*. Naeuius (Com. 124) : *bilbit amphora*, P. F. 31, 3. Cf. *bilbinus* : εἰδος ἀγγεῖου, CGL II 29, 57.

blis, -is f. (abl. ancien *bill*; pluriel rare et tardif) : bile; d'où « amertume, colère » : *blēm exciāre*, *continerē*; *ātra blis* = μελαγχολία. — Ancien, usuel, mais supplanté par *fel* dans les langues romanes; cf. M. L. 1105 et 3234.

Dérivés : *bilitās* (Gloss.); *bilior*, -āris (Gloss.); *bilibundus* (Itala); *biliosus* (Celse, médecins).

On ne signale un correspondant qu'en bretonique : v. corn. *bistel*, bret. *bestl*. — Pour le nom indo-européen, v. *fel*.

blmus : v. *hiems*.

blni : v. *bis*.

birrus, -i (*byrrus*) m. (et *birrum*, Gloss.) : capote à capuchon, en tissu raide et à poils longs, en usage dans toutes les classes sous les derniers empereurs. Sans doute mot d'emprunt; cf. Hesych. βέρρον βέρρον δασύ, βέρρον δασύ Μακεδόνες; ou plutôt irl. *berr*, gall. *byrr* « court », qui irait mieux avec la définition de CGL V 410, 80, *byrrus cuculla brevis*, et l'épithète gallicus qu'emploie le Schol. de Juv. 8, 145; cf. Thurneysen, Festschr. Kuhn, 82. M. L. 1117 a. Sans rapport sans doute avec *birrus* « roux », doublet de *burrus* attesté par les langues romanes; cf. M. L. 1117. Le gr. βέρρον semble emprunté au latin.

bis (ancienne forme *duis* citée par Cic., Or. 153; cf. *duidēns*, *duicēnsus*, P. F. 58, 19 et 16; d'où *düllanz*, Venant. Fort.) : deux fois. Ancien, usuel. M. L. 1119. Adverbe multiplicatif fréquent avec des noms de nombre cardinaux, ordinaux ou distributifs : *bis sex*, *bis sēni*, etc., d'où *bis sextus* (et *bisextus*) : dans le calendrier Julien, le jour intercalaire qui tous les quatre ans s'ajoute six jours avant les calendes de Mars; cf. M. L. 1131, et *bissextilis*, -e.

Dérivés : *bini*, -ae, -a (de **dwi*-noi). Distributif de *duo*, cf. Varr., L. 8, 55, *analogon si essent uocabula, a duobus duini, non bini, dicerentur*, signifiant « deux par deux » et « chacun d'eux »; « paire, couple ». S'emploie aussi pour *duo*, sans valeur distributive, avec les noms sans singulier, *bina castra*, cf. Serv., Ae. 8, 168, *bina secundum Ciceronem non dicuntur nisi de his quae sunt numeri tantum pluralis*, et chez les poètes, e. g. Vg., Ae. 1, 313, *bina manu... crispans hastilia*, où Servius note *antiquus mos est... bina pro duobus poni*. M. L. 1111. — De *bini* dérivent : *binārius* : double (b. lat.) d'où irl. *binair*; *biniō* m. : face du dé à jouer où est le nombre de deux (cf. *ūniō*); pièce d'or valant le double de l'aureus; **binō*, -ās : travailler la terre pour la seconde fois, *biner*. M. L. 1108 (cf. *iterāre*, *tertiāre*). — De *binō* sont formés *combinō* « accoupler, unir, combiner » = συνδράζω, συνδράζω (époque impériale), M. L. 2074, d'où *combina* (v. Thes. s. u.), **excombināre*, M. L. 2980; **imbināre*, 4280.

Bis a servi également, à côté de *bi-*, de premier terme de composé dans des formations soit savantes et calquées sur le grec, soit populaires et dont les langues romanes ont gardé quelques-unes : *bisaccia* (Gl.) fr. *besace*; **bisacūtus*, M. L. 1122. B. W. *besaigue*; *bisocum*, 1123; *bislūca*, 1127; *bisluscus*, 1128. Les langues romanes attestent un adjectif dérivé **bissus*, M. L. 1132 (d'où le fr. *besson*).

Cf. skr. *dvih* « deux fois », gr. *δῖς*, v. isl. *tvís*- et arm. *erkiēs* « deux fois »; v. *duo* et *bi-*.

Lat. *bini* est une formation nouvelle, faite sur *bis*, de la même manière que *terni* sur *ter*. Cette formation remplace le type attesté par v. sl. *dojci* « bini » et par skr. *dayāh* « double ». La forme à *y* intérieur geminé, gr. *δοῖς* « double », montre la tendance à rechercher pour cette notion un type expressif. — Got. *weihnai*, dont le sens est proche de celui de *bini*, a le même suffixe.

***bison**, -ontis m. : bison. Mot germanique, non attesté avant Sén. et Plin.

bitūmen, -inis (i dans Cyp. Gall., Gen. 254, 394) n. : bitume. Ancien (Cat.). L'app. Probi, GLK IV 199, 17, condamne une forme *butumen* non autrement attestée; les gloses ont des graphies *betumen* et *uitumen*; cette dernière devait correspondre à une prononciation réelle; car les grammairiens enseignent que le mot doit être écrit par un b. M. L. 1138; fr. *béton*, irl. *bitumain*.

Dérivés : *bitūmineus*; *bitūminōsus*; *bitūminō*, -ās; *bitūminālis*.

Si l'on admet que le mot est emprunté à l'osco-ombrien, on pourrait peut-être rapprocher la consonne initiale de skr. *jātu* « gomme », v. angl. *cwidu* « résine », v. h. a. *quiti* « glu, mastic ». Mais l'Y resterait inexpliqué.

Étant donné que, en Gaule, le goudron est retiré du bouleau, cf. Plin. 16, 75, *bitumen ex ea* (sc. *arbore betulla*) *Galliae excoquant*, le mot semble plutôt emprunté à la Gaule. *Bitumens*, *Bituno*, *Bitunus*, -a, *Bituollus* sont des noms celtiques. D'autre part, *buūmen* rappelle pour la forme *titumen* « armoise », mot gaulois dans Pseudo-Apulée 10, 18. — *Alūmen*, qui est joint à *buūmen* par Vitruve 2, 6, 1 et 8, 2, 8, a peut-être la même origine. V. *betulla*.

blaesus, -a, -um : bégue, ou plutôt « qui confond les lettres ». Défini : *qui alio sono corrumpit literas*, CGL IV 211, 27; et distingué de *balbus* dans Ulp., Dig. 21, 1, 10, 5. Surnom fréquent, notamment chez les Sempronii et les Iunii; se retrouve en osque *Blaesius* (Blaisiis), et peut-être en étrusque *Plaisina*, *Plesnas*. Emprunt suditalique au gr. βλαῦσος « aux jambes torses », puis « à la langue qui fourche ». ! Mot de caractère populaire, à diphtongue *ae*; cf. *aeger*, *caecus*, etc. Cf. M. L. 1146, fr. *blois* et *bleser*; britt. *bloisg*, de **blaesius*.

Cf. sous *balbus* des mots analogues, de même sens.

***blandonia** et *bla(n)don(n)a* : molène. Mot de glossaire, sans doute étranger. V. André, *Lex*.

blandus, -a, -um : flatteur, caressant (semble peu s'employer des animaux et, dans ce sens, se rencontre seulement en poésie; se dit aussi des objets inanimés, spécialement de la voix, cf. Thes. II 2038, 79 sqq.). — Ancien, usuel. M. L. 1151. Un diminutif *blandicellus* est dans Fest. 32, 3; il suppose un intermédiaire **blandicus*, peut-être issu par haplogie de *blandidius* (Pit., Poe. 138), dont dérive le verbe **blandiāre* supposé par quelques formes romanes, M. L. 1148.

Dérivés : *blanditia* (et *blanditiēs*), employé surtout au pluriel, M. L. 1150; *blandior*, -iris (et *blandiō* à basse époque, cf. Thes. II 2034, 54 sqq. M. L. 1149; irl. *blannar* « adūlātiō »?; pour la formation, cf. *saeuus* et *saeuio*), *blandior*; *blandulus*, M. L. 1150 b;

blandimentum. Composés archaïques : *blandidicus*, *blandiloquus*, *-loquens*. On peut se demander si le premier sens de *blandus* n'est pas « à la voix caressante » et s'il n'est pas emprunté. *Blandus* est un cognomen fréquent en latin, mais surtout avec des noms gaulois. Les dérivés *Blandius*, *Blandinus* sont gaulois.

On a rapproché, d'autre part, les groupes de *balbus* et de *blatiō*, *blaterō*, etc. Il s'agirait d'un mot familier et expressif désignant une parole caressante, peu articulée.

blasphémus, -a, -um adj. et *blasphémus, -i m.* ; *blasphémia* et *blasphémium* ; *blasphémō, -ās* : emprunts faits par la langue de l'Église, et latinisés, au grec de l'Antique et du Nouveau Testament : βλάσφημος, βλάσφημία, βλάσφημῶ.

De *blasphémō* ont été dérivés *blasphēmātiō, -tor, -trix, -bilis*. *Blasphēmā*, *blasphēmia*, *blasphēmium* sont représentés dans les langues romanes dont les formes supposent *blastimāre* avec dissimilation de *p(h)*, peut-être sous l'influence de *aestimāre*. M. L. 1155-1157 ; B. W. sous *blāmer*.

***blatea, blatea** : *balatrōnes* (intrusion sans doute fautive ; cf. *blatiō*) et *blateas bullas luti ex itineribus aut quod de calcamentorum soleis eradiatur, appellabant*, P. F. 31, 1. *blatea*, *blatea* dans la Mulomedicina Chironis au sens de « goutte de sang » se rattache plutôt à *blatta* « purpura » ; v. plus bas.

***blaterō** : v. *blatiō*.

blatiō, -is, -īre (et *blatiō*) : même sens que *blaterō* auquel le joint Non. 44, 8. De même *blatiō, -ōnis* (Gloss.) : bavard = *blaterō*.

blaterō, -ās (*blati-*) : — *est stulte et praecipue loqui, quod a Graeco βλάξ originem ducit. Sed et camelos, cum uoces edunt, blaterare dicimus*, P. F. 30, 27. Irl. *bladaire* « adūlātōr » ? De là : *blaterō, -ōnis*, etc., et *dēblaterō*. Cf. M. L. 895 sub u. **balat(e)rāre*. Mots familiers ; sans doute onomatopées. V. *balbus* et *blandus*. Les gloses ont aussi *blap(p)ō, -is*, cf. all. *plappern*.

Blatiō, comme tous les verbes exprimant un cri, *crōciō, glatiō, glōciō*, etc., appartient à la 4^e conjugaison ; la forme *blatiō* a une gémée expressive ; de même *blaterō* graphie de Festus, quoique Hor., Sat. 2, 7, 35, scande *blāters* (cf. *imbecillus*).

Comme l'a noté incidemment L. Havet, MSL 6, 233, *blaterāre*, *blaterāre* est une ancienne formation en -l- et repose sur **blatēlāre* ; cf. *sibilāre, cuculāre*, etc. ; v. Job, Le présent, p. 334 sqq.

blatta, -ae (graphies tardives *platta*, CGL III 320, 53, cf. ital. *piattola* ; *blata*) : f. mite, teigne ; blatte.

Dérivés : *blattārius* : bon pour les lattes ; *blattāria* : nom d'une plante « phlomis ligneuse » (Pline 25, 108) ; **blattula*. — M. L. 1158-1159.

On rapproche l'ette *blakts* et lit. *blāke* « punaise » ; mais la forme et le sens sont difficiles.

blatta, -ae f. : *purpūra* ; dérivé : *blatteus* : *purpureus*, d'où *blattea* (*blattia, blatteia, blatea*) « goutte de sang », Mulom. Chiron., Gloss., cf. Thes. II 2050, 62 ; *blateiō, -ās* (Mul. Chir.) ; *blattosemus* = βλαττοσημος, *sērico-blatta*, etc. Semble, comme le gr. βλαττή, un emprunt

tardif à une langue étrangère. Sur une confusion tardive avec *brattea*, v. Niedermann, Emerita XII (1944), p. 72.

***blausus, -a, -um** : bleu. Adjectif d'origine germanique ; premier exemple dans Isid., Or. 19, 28, 8 ; v. Sofer, p. 108. M. L. 1153 ; B. W. s. u. Cf. *flāuus*.

blendius, -i m. : nom de poisson. Plin. 32, 102, qui a aussi *blandia*, 1, 32, 32 ; cf. *blēnuos*.

blennus, -i m. (Plt., Lucil.) : emprunt au gr. βλενός « qui bave, idiot » (Sophron) ; d'où *blennō, blennōssus* (Gloss.). Le rapport entre *blendius* et βλενός rappelle les doublets *mandius* et *mannus* (M. Niedermann).

blitum, -i n. (*bletum, bleia*, etc.) : blète, herbe fade. De là : *bliteus* « insipide » et « niais » ; Plt., Laber., cf. βλιτάς « vieille sottise » (Ménandre). Emprunt au gr. βλίτον, passé dans les langues romanes et confondu avec *bette* ; v. B. W. s. u. ; M. L. 1173.

***blutthagio** : plante de marais. Mot gaulois d'après Marcellus, Med., 9, 132.

boa (*boua, boas*), **-ae** f. : *boua serpens est aquatilis, quem Graeci ὄβρον uocant, a quo icti obturgescunt. Crurum quoque tumor uiae labore collectus boua appellatur*, P. F. 27, 27 sqq. La glose semble confondre deux mots différents ; cf. Thes. s. u. Les manuscrits de Pline, 24, 53, ont la forme *boa* : *boa appellatur morbus papularum, cum rubent corpora*. M. L. 1243.

***boba** (*bobba*), **-ae** : nom africain d'une sorte de mauve (Soranus 51, 9, et 52, 12).

bōca, -ae f. : bogue, poisson de mer, *bocas genus piscis a boando, i. e. uocem amittendo uocatur*, P. F. 27, 17. Sans doute emprunt oral au gr. βόαξ βόξ, fait sur l'accusatif (cf. *harpaga*). M. L. 1182.

bōia, -ae (= *boia*), usité surtout au pluriel *boiae*, f. : sans doute emprunt au gr. βοεία (sc. βοῦα) « courroies de cuir de bœuf » ; a désigné ensuite toute espèce d'entraves ou de liens ; cf. P. F. 32, 6, *boiae i. e. genus uinculorum, tam lignae quam ferreae dicuntur*. Cf. le jeu de mots de Plt., Cap. 888, sur *Boius* et *boia* : *nunc Siculus non est, Boius est, boiam terit*. Mot populaire d'après St Jérôme, cf. Thes. II 2063, 24 sqq., passé dans les langues romanes, M. L. 1190.

Composé : *imboiō, -ās* (Gloss.).

bōlētus, -i m. (*bōli-, bōli-* m.) ; usité surtout au pluriel : champignon comestible, orange ou bolet ; cf. Plin., H. N. 22, 92 sqq.

Mot de la latinité impériale (Sén., etc.). Pline, H. N. 16, 31, le range parmi les *noissima gulae irritamenta* ; le mot gr. βωλήτης est lui-même tardivement attesté (Galen., Athen.) et peut provenir du latin. Le terme générique ancien est *fungus*. — M. L. 1193 ; v. h. a. *būliz*, all. *Pilz*.

Dérivé : *bōlētar, -aris* n. (*bō-*, Anthol. 153, 3) : vase à cuire les champignons.

bolōna, -ae m. : marchand de poisson (Arnob., Don., et Gloss.). Sans doute latinisation d'un mot grec dérivé de βόλος et de βωλεῖσθαι. Formation populaire en -a.

bolus, -i m. : jet ; coup de dé ; coup de filet. Par suite : profit, gain, etc. — Emprunt ancien, populaire et tech-

nique au gr. βόλος ; différent de *bōlus* = βῶλος « boulette » (Marc., Mul. Chir.). Cf. le précédent. M. L. 1196.

bolūtō, -ās, -āre : *stercus egerere*. Mot de la Mulom. Chiron., sans doute tiré de βόλιτον. Dérivé : *bolūtatiō*.

bombus, -i m. : bourdonnement, bruit. Emprunt ancien (déjà dans Ennius) au grec βόμβος. M. L. 1199 ; cf. *bombax*. Onomatopée fréquente.

Dérivés et composés : *bombō, -ōnis* m. : bourdon (Gloss.) ; *bombisonus* ; *bombiō, -is* ; *bombitiō* ; *bombiō, -zatiō* (P. F. 27, 12) ; *bombiscō, -is* ; *bombilō, -ās* ; *bombōsus* ; *bombicus* ; *bombicō, -ās*, etc., attestés tous à basse époque.

bombyx, -icis m. (*bombix, bumbix, bumbicis* ; *bambis*) : ver à soie. Emprunt au gr. βόμβυξ, rapproché par l'étymologie populaire de *bombus*, cf. CGL II 570, 21, *bombix* : *uermis qui a sono uocis nomen accepit* ; de là : *bombuliō* « cocon » (Eustath.). Les formes romanes remontent à *bombix, bombax*, attesté seulement dans la langue écrite comme interjection empruntée, gr. βομβάξ M. L. 1202 et 1200, *bombyceus*, et aussi à **bambāz*, gr. tardif βάμβάξ, supposé par la forme *bambacis* des gloses : *lanae similes flores arborum* ; cf. M. L. 923.

bonus, -a, -um (de *duenos, duonus*, formes encore attestées à l'époque archaïque cf. Thes. II 2079, 24 sqq.) : bon. Le comparatif et le superlatif sont empruntés à d'autres racines : *melior, optimus*. Le sens est proche de celui de « brave » comme pour gr. ἀγαθός ; il y a quelques traces de cet emploi, cf. Brut. ap. Cic., Epist. 11, 9, 1, *multae et bonae et firmae... legiones* ; Serv., Ae. 1, 195, *bonum etiam pro forti dicit Sallustius*. Souvent employé dans des formules de politesse : *uir bonus, bone uir* (= ὦ γαῖε). Synonyme familier de *magis*, dans *bona pars, senectūs bona*, etc. Subst *boni* = ὁ ἀγαθός ; *bonum* = τὸ ἀγαθόν ; *bona* = τὰ ἀγαθὰ ; d'où *bonuscula* d'après *mānuscula* à basse époque (Cod. Theod., Sid.). *Bonus* s'oppose à *malus*. Ancien, usuel, classique. Panroman. M. L. 1208. Irl. *bon*. B. W. *bon* et *bien*.

Dérivés : *bonitās*, M. L. 1206 ; et en lat. pop. *bonātus* : bonasse (Pétr. 74).

Adverbe : *bene* : bien (avec *e* final abrégé, dans un mot semi-accestral) en vertu de la loi des mots iambiques ; cf. *maître*). Dans la langue familière, s'emploie avec un adjectif ou un adverbe pour en renforcer le sens (cf. l'emploi opposé de *male*). M. L. 1028.

De *bene* est formé l'adjectif *benignus* que P. F. 30, 12, définit justement *compositum ex bono et gignendo* « d'un bon naturel » (cf. Isid., Or. 10, 24), M. L. 1034 ; d'où *benignitās*, défini par St Jérôme en Gal. 5, 22, *uirtus sponte ad beneficiendum exposita*, et que Cic., Off. 1, 20, assimile à la *beneficentia* ou à la *liberalitās*. *Benignus* s'oppose à *malignus*. Dénominateur tardif : *benignor* = εὐδοκῶ (Vulg.).

Les composés en *-bon-* sont rares et tardifs, ainsi *bonanimitis, bonememoriis* (tiré de *bonae memoriae*, cf. Thes. s. u., M. L. 1203), *bonificaciēs, bonifatus* (Gloss., de *boni fāt* ; cf. *bonifatus* altéré en *bonificatus*), *boniloquium* (Cassiod.), *bonispērius* (Gloss.), *bonuīritātē* (Sid., cf. Thes. s. u.). Par contre, *bene* fournit des composés du type *beneficus, beneficium* qui sont usités et classiques,

cf. M. L. 1032 ; en outre, *bene* a servi à former des juxtaposés, dont peu à peu les éléments se sont soudés, qui souvent traduisent des composés grecs en *-e*, e. g. *beneficentia* = εὐαγγελίζομαι, *benefolentia* = εὐωδία, *benefolaciō* = εὐδοκῶ, *benefolentiō* = εὐνοῖα, *benefolētus* = εὐφρων, *euonous, benemoriis* doublet de *bonememoriis* (époque chrétienne, avec influence de *mās* et de *morior*). La soudure est souvent récente et s'est faite dans la langue de l'Église, ainsi pour *beneficiō* = εὐλογῶ (qui sert à traduire hébr. *brk* et en a pris le sens), *beneficiō* = εὐλογία, cf. M. L. 1029, 1030, irl. *bandachaim, bendachi* ; britt. *bendigo, bendiñh* ; *benefaciō* = εὐποιῶ, *benefactor, benefactor*, cf. M. L. 1031, en face des formes anciennes à apophonie *beneficus, -ficiūm*. Cf. aussi M. L. 1205 a, **bonificāre, britt. beniffy*.

De *bonus* existe un diminutif familier, employé à toutes les époques : *bellus*, de **dwenolos*, dont la parenté avec *bonus* avait déjà été reconnue par Priscien, GLK II 80, 7. *Bellus* s'est d'abord employé des femmes et des enfants. Dans la langue classique ne se dit des hommes qu'ironiquement : « bellot, joli ». Le rapport avec *bonus* apparaît encore dans certains emplois, e. g. Varr., Mén. 541, *in quo (testamenti genere) Graeci belliores quam Romani*, où Non. 77, 23 glose *belliores* par *meliores* ; Pétr. 42, *homo bellus iam bonus Chrysanthus* ; et dans l'expression *bellē habere* (fréquent, cf. Thes. II 1859, 16 sqq.), etc. En raison de son caractère affectif, *bellus* tend, dans la langue populaire, à remplacer *pulcher*, qu'il a supplanté dans les langues romanes, concurrentement avec *formosus* ; cf. M. L. 1027. B. W. *beau*. En littérature, traduit le gr. κομψός.

Dérivés : *bellē* ; *bellāria, -ōrum* n. pl. : friandises ; *bellārius* ; *bellulus* ; *bellule* ; *bellulūdō* (attesté par P. F. 32, 5) ; *bellululus* (Plt., Cas. 254) ; cf. fr. *belette*, qui a éliminé *mustela* (B. W. sous *beau*). Pas d'exemple de **bellitās*. Cf. aussi *belliō, bellis*.

Les langues romanes ont isolé *bonus, bene* et *bellus*, qui étaient étroitement liés en latin et qui sont devenus trois mots distincts : fr. *bon, bien, beau*.

La forme **dwenos* sur laquelle repose *bonus* ne se retrouve pas ailleurs. Tout ce que l'on peut essayer d'expliquer, c'est un élément radical **du-*. Si l'on note que *melior* (cf. gr. μάζα) et *optimus* (v. *ops*) servent de comparatif et de superlatif, et si l'on tient compte du sens d'« utilité, valeur efficiente » qu'a *bonus*, on est amené à rapprocher got. *taujan* « ποιῆν, πράσσειν », *teiva* « ordre », gr. δύναιμι, et sans doute véd. *dūwāh* (gén. *dūwāsa*) « hommage », *dūwasyāti* « il rend hommage », ce dernier mot indiquant un emploi religieux ; le terme parait, en effet, avoir servi dans la langue religieuse : *dī boni* (comme *Iuppiter optimus*). Le lien avec lat. *beāre* (de **dweyō?*) qu'on a supposé, est, en tout cas, lâche.

boō, -ās, -āre (*bount* d'après sonant, Pacuv., Varr.) : i. e. *clamare a Graeco descendit*, P. F. 27, 14. Verbe archaïque et poétique, emprunté au gr. βοῶν, quoique l'étymologie populaire l'ait fait dériver a *boum guttibus*, cf. Varr., L. L. 7, 104 ; Non. 79, 5 ; et la glose *boatus* : *uox plena siue munitio*, boum, CGL IV 26, 37. Une forme *bouantēs* est aussi citée, cf. *boa* et *boua*. Le composé poétique *reboō* est attesté à partir de Lucrèce.

boreās, -ae m. : vent du nord et région d'où souffle

ce vent, nord, cf. *auster*. Emprunt au gr. βορέας (= lat. *aquilo*). En dehors de la langue poétique, où il est fréquent, le mot a dû être usité dans la langue des marins, et il a passé dans les langues romanes, M. L. 1249. Les dérivés latins sont *boréalus* (formé d'après *austrālis*), d'où *irl. boreta*, et *boricus* (Prisc.).

borriô, -is, -ire (ā. λ. Apul.) : bruire, en parlant des fourmis. Cf. *borrit* : *uoce eleuat*, CGL V 563, 33 ; et M. L. 1250.

bôs, bouis m. f. : 1° bœuf. Terme générique ; en tant que tel, anciennement de deux genres, comme *ouis*, *agnus* ; cf. Varr., L. 6, 15, *bos jorda*, *quae fert in uentre* ; R. R. 2, 117, *quod... feminis bubus* (opp. à *taurinis*) *demitur*, et l'expression *lūca bôs* ; on trouve de même *bôs mās* dans les inscriptions et dans les *Scriptores rerum rusticarum* ; — 2° poisson (sorte de raie cornue) ; — 3° *b. marinus*, cétacé, autre nom du phoque, cf. de St-Denis, R. Ph. 1944, p. 155, n. 1.

La forme *bôs* est isolée en latin ; aussi la déclinaison n'en est pas fixée d'une manière rigoureuse : le datif ablatif pluriel est *bôbus* ou *bûbus*. En outre, un nominatif *bouis* recréé sur *bouem* a tendu de bonne heure à se substituer à *bôs*, cf. Thes. II 2135, 59 sqq., pour normaliser la flexion ; le génitif pluriel *bouorum* signalé par Varron à côté de *Iouerum*, L. 8, 74, est dû peut-être à l'influence des génitifs en *-ārum, -ōrum*. Cf., toutefois, *anser*. — Ancien, usuel. Panroman. M. L. 1225.

Les dérivés sont en *bou-* ou *bû(b)-* : *bo(u)ārius* : de bœuf, *Forum boārium* ; *boārius* : bœuvier, M. L. 1180, -a *lappa* : bardane ? Plin. 26, 106 ; *bouātim* adv. : *bouille* n. : étable à bœufs, forme à laquelle Varr. préfère *bubile*, cf. Charis., GLK I 104, 28, M. L. 1246, *irl. buaile* ; *bouinus* : de bœuf, M. L. 1247 ; *bouillius* ; *Bouillae, -ārum* et *Bouius, Bouiānus, Bouiānum*, osque *Būvaianūd* « du Bouiānus », cf. encore M. L. 1244, **bovacea*, et *bovestris*, 1245 ; *būbulus*, M. L. 1356 ; d'où *būbulum* « saucisse de bœuf », *būbella*, cf. *βοῦβελ* *ῥπ* *βόεια*, Hés. ; *būbulinus* ; *būbulārius* ; *Būbōna* nom de déesse (cf. *Bellōna*), cité par St Aug., Ciu. D. 4, 24 ; *būbētū lūdī* « boum causa celebrati » (Plin.). — *būbulus* (avec un ū en face de *būbulus* et des autres dérivés en *bū-* comme dans *būcerda*, cf. *sacerda*) : bœuvier. D'où *būbuloitor, -āris* (-iō, Varr.). L'it. *bifolco* suppose un doublet dialectal **būfulcus*, M. L. 1355. — *būcētum* : pâturage pour bœufs (cf. *porculētum*) ; formation analogique d'après les dérivés de noms d'arbres en *-ētum* du type *inētum* (analysé faussement *iun-ētum*), etc. ; *būcula* (-iō, Varr.) : génisse (le masculin *būculus* est très rare et tardif), M. L. 1370, d'où *beugler* ; germ. : m. h. a. *buckel* ; *irl. bugul*. Composés : *bouiciuidum* (Sol.) et *būcaeda, būcida* ; *būsegu* m. : bœuvier (tardif ; Apul., Sid.). La langue littéraire a emprunté, en outre, beaucoup de composés grecs du type *būcerus* (= *βοῦκερως*), etc. V. aussi B. W. *bu-grane*.

**bostar*, n. ? : mot de gloss. = *bouille*. Cf. esp. *bostar*, port. *bostal*, M. L. 1228. Le nom propre *Bostar* est punique.

La comparaison avec les noms du bœuf dans les autres langues indo-européennes montre que *bôs* représente un ancien **gʷōs*, qui normalement serait devenu en latin de Rome **uōs* (cf. *ueniō*). La forme *bôs* présente

un traitement dialectal de **gʷ-* > *b-*, attesté en osco-ombrien, et qui a dû exister aussi dans certains parlers ruraux du Latium ; c'est de ces parlers que le mot a été introduit à Rome. L'importance de l'élevage des bovins explique cet emprunt, dont l'extension a pu être favorisée en partie parce que *bouis, bouem*, etc., évitaient la répétition de *w* qui aurait eu lieu dans **uouis*, etc. — Le mot indo-européen que représente *bôs* désignait l'animal d'espèce bovine sans acception de sexe. Le nominatif *bôs* est fait sur un accusatif **gʷōm* qui est conservé dans ombr. *bum* « bouem » et qui répond à véd. *gām*, dor. hom. *βῶν*, v. sax. *hō* (cf. *diēs* fait sur *diem*). Les formes du type du génitif *bouis*, ablatif *boue* (d'où l'accusatif *bouem* fait en latin) répondent à gr. *βοός* (*βοῦς*), véd. *gāvi* (loc.). L'ancien nominatif, skr. *gāuh*, gr. *βοῦς*, n'est pas conservé en latin. Comme le troupeau se compose essentiellement de vaches, le mot a souvent passé au sens de « vache » ; ainsi, outre le germanique (all. *kuh*), dans *irl. bó*, lette *gāuvs*, arm. *kov*. En latin, l'importance prise par *uacca* a déterminé une orientation différente. V. sl. *govođa* ou, au contraire, une valeur générale et désigne le « bovin ». — Le *bū-* de *būbulus* peut répondre à skr. *gu-*, par exemple dans *gata-guh* « qui a cent bœufs » ; cf. toutefois *sūbulcus*, s. u. *sūs*. Le second élément du composé est généralement considéré comme correspondant au gr. *φυλακός* doublé de *φύλαξ* « gardien ». V. *bū-*.

***botontinī, botontonēs** m. pl. : sorte de borne, faite d'un tas de terre ; cf. Grom. 308, 3, *monticellos plantauimus de terra, quos botontinos appellauimus*. Uniquement dans les Gromatici. C'est sans doute l'adjectif substantivé *Butuntinus* (*Botontinus*, Lib. col. II, p. 262, 9), dérivé de *Butuntī, Butuntum*, ville d'Apulie (Bitonto).

***botrax** : autre nom du lézard d'après Isid. 12, 4, 34 et 35. Sans doute à rapprocher de *βότραχος*, doublé de *βάτραχος*. Sur les différentes formes du mot en latin vulgaire, v. Sofer, p. 103 et 175.

botrus (*botruus*), -i m. : grappe de raisin = *ūua*. Emprunt au gr. *βότρος*, qui a pénétré dans le bas latin par l'intermédiaire de la langue de l'Eglise, où le mot est fréquent dans des expressions imagées, e. g. Ps. Orig., Tract. 6, 73, 15, *Christus botrus uuae est appellatus*. Il a existé dans la langue parlée une forme *botrō* (*butrō, botruō*), -ōnis blâmée par l'appendix Probi, GLK IV 98, 22, *botruus non butro* ; cf. aussi Cleodon., GLK IV 35, 26. De là : *botrōnātum* (Chiron.), *botrōnātus*, -ūs (Tert. Itala) ; à *botrus* remonte *botruōsus*, dont un doublet *botrāsus* est dans Isidore. A côté de l'italien *botro*, les formes sardes log. *budrone*, campid. *gurdoni*, le prov. *butrun* représentent la forme vulgaire *botrō*. M. L. s. u. 1238.

botulus, -i m. : boudin, cf. Tert., Apol. 9, *botulos... cruore distensos*. Ancien, usuel. M. L. 1241.

Dérivés : *botellus* (*botellum, butellum*), M. L. 1230 ; B. W. sous *boyau* ; *botulārius*.

Sans doute d'origine non romaine ; cf. Charis., GLK I 94, 14, ut *puta Lucanicum, intellegitur pulmentum uel intestinum, et hic Lucanicus, auditur botulus uel apparatus*. Aulu-Gelle, 16, 7, 11, reproche à Labérius d'avoir

employé *botulus* au lieu du nom proprement latin *far-cimen*.

Probablement emprunté à l'osque, ce qui, pour un terme de cuisine, n'est pas surprenant (cf. *popina*) ; un rapprochement avec got. *gipus* « ventre », v. h. a. *guiti* « volua », *quoden* « interior pars coxae », n'est dès lors pas impossible.

boua : v. *boa*.

bouātim : v. *bôs*.

boulnor, -āris (*boblnor*) : = *conuictor*. Très rare (Lucil., glosses), populaire. Forme et sens peu sûrs ; origine inconnue ; *boulnātor* (Lucil. qui le joint à *tricōsus*, et Gloss.). Cf. *mūginor, nātinor*.
bractium - *is*

brāca, -ae (usité surtout au pluriel *brācae, -ārum*, avec un doublet *brācēs, -um* sans doute plus ancien) f. : braies. De là : *brāciarius* ; *brāciātus* ; *bracile* (bas latin) : ceinture de moine ou de femme.

Emprunt au gaulois ; cf. Diod. 5, 30, 1, ἀναξυρίων ἀξ ἐκείνοι (scil. Παλάται) βράκας προσαγορεύουσιν. Déjà dans Lucilius, M. L. 1252, 1258 ; B. W. *braie* ; 4281, **imbrāciāre*. Britt. *bragou*. Mot celto-germanique, dont il existe des formes à gémée : *bracca* ; cf. Hes., βράκας αἰγύια διαθέροι παρὰ Κέλταις, v. isl. *brök* f. « genouillère », etc.

brac(e)hium (*bracio*, Lex Repet. CIL I² 583, 52 ; la gémée est attestée par la quantité longue de la première syllabe et par les emprunts celtiques, cf. Thes. s. u.), -i n. : bras, membre de devant (patte, pince, etc.) d'un animal ; se dit également des branches d'un arbre (par rapport au tronc, cf. *palmæ* et, inversement, *branca*), d'un bras de mer, etc. Dans la langue de l'Eglise, symbole de puissance, de force (cf. *manus*), d'où le surnom du Christ *brachium domini*. — Dans la langue vulgaire, sur le nom pluriel s'est formé un singulier féminin *bracia*, cf. Thes. II 2456, 53. — Ancien, usuel. Panroman. M. L. 1256 ; *irl. brac*, britt. *braich*.

Dérivés : *bracchiolum*, M. L. 1255 ; *bracchiālis* m., *bracchiāle* n. : bracelet, M. L. 1254, et « poignet » ; *bracchiātus* : branchu. Composé tardif : *subbrac(e)hia, -ōrum*, synonyme de *alae* « aisselles » d'après Isid. 11, 1, 65. M. L. 8350.

L'emprunt au grec a été vu et expliqué par Festus, cf. P. F. 28, 24, *brachium nos, Graeci dicunt βραχίον, quod deducitur a βραχῶ, i. e. breue, eo quod ab umeris ad manus breuiiores sunt quam a coxis plantae*. Noter le changement de genre (influence de *femur, crūs*?). Beaucoup de noms de parties du corps sont neutres en latin. Il n'y avait pas de terme indo-européen pour « bras ». *Cubitus*, lui aussi, est sans doute emprunté.

***bracis** (-ces), -em f. : orge germée, malt. Mot gaulois d'après Plin. 18, 62. Cf. CGL V 616, 26, *bracis sunt unde fit ceruisia*. M. L. 1253 ; et 1257, **braciāre*. B. W. sous *brasser*.

bractor, -āris, -āri : un seul exemple dans Fulg., Aet. mundi., p. 162, 17, *rex potando lassatur, calore torretur, bractor mero*. De là *bractamentum*, -i du même auteur. Cf. *imbractum*.

***brāddō, -ōnis** m. : jambon. Mot germanique : v. h. a.

brato « mollét », *brāi* « viande », venu peut-être par le gaulois ; un seul exemple dans Anthim. M. L. 1259.

branca, -ae f. : patte. Mot très rare et tardif ; Gromatici (deux exemples), Aug., Serm. (un exemple). M. L. 1271 (fr. *branche*). Passé en germ. *branka* « Pranke » et en *irl. braice*. Mot gaulois ?

brandium, -i n. (*pran-*) : voile pour couvrir les reliques (Grog. M.). Emprunt au gr. πρᾶνδιον, d'origine inconnue.

***brasās** : *carbōnēs*, CGL III 598, 7. Germanique. M. L. 1276 ; B. W. *braise*.

brassica, -ae f. : chou. Cf. Hes., βράσσην κράμψθη, Ἰταλιώται. C'est le terme ancien ; *caulis* (*colis*) n'a signifié « chou » que par métonymie. Caton n'emploie dans ce sens que *brassica*. On disait *brassicæ colliculus* (Cat., Agr. 158, 1) ou *brassicæ colis* (Colum. 6, 6, 1 ; Priap. 51, 14), d'où simplement *colis, colliculus* qui ont fini par détrôner *brassica*. Ce dernier n'est attesté qu'en italien et en sicilien, cf. M. L. 1278, mais passé en *irl. brassech*, en gall. *bresych*, en serbe *bróskva*. Sans étymologie.

brattea, -ae (*brattia, bractea*) f. : feuille de métal, surtout d'or. Isid., Or. 16, 18, 2, *bractea diciunt tenuissimam lamina auri, ἀπὸ τοῦ βρεμετοῦ, quia est δυνατοποιὸν crepitandi, ἀπὸ τοῦ βράχων lamina*. Terme technique sans doute emprunté. Attesté depuis Lucrèce. De là : *bratteilis* (Prud.) ; *bratteatus* ; et *bratteola, -olātus* ; *bratitius* : batteur d'or ; *bracteoli, ornamenta eorum quae dicuntur gagelli*, CGL V 616, 30 ; *imbratteō, -ās* (Amm.). Origine inconnue ; la forme *bractea* est due à une fausse étymologie.

***bratus, -if** : sorte de cypres d'Asie, décrit par Plin. 12, 78. Mot étranger (sémétique), non entré dans la langue.

***bregma** (*brecma, bricma*) n. : <oliuae> *semina cassa et inania, quod uocant bregma, sic Idorum lingua significat mortuum* (Plin. 12, 27). Mot étranger, comme on voit. V. Ernout, éd. de Plin., s. u.

breis, -e adj. (déjà rapproché de gr. βραχύς par les anciens, cf. P. F. 28, 18) : bref, court (dans le temps comme dans l'espace), opposé à *longus*. En grammaire et en rhétorique, *breis* subst. désigne « la brève » ; dans la langue du droit, *breis* m. (sc. *libellus*) « liste, agenda » ; aussi *breue* n., cf. fr. « un bref » (d'où *breuigerulus*) ; cf. all. *Brief*, angl. *brief*.

Breis s'emploie parfois par opposition à *lātus, profundus* ; mais ces emplois sont rares et non classiques. Cf. toutefois *breuia* « bas-fonds », sans doute d'après gr. βράχια. De même, *breis* est quelquefois synonyme de *paruis*, propre et figuré. Ancien, usuel. M. L. 1291 ; *irl. breib*.

Dérivés : *breuiter, breuitās, breuiulus* ; *breuiō, -ās* et *abreuiō* : abrégé, M. L. 14 ; *breuiārius*, d'où *breuiārium*, sur l'origine duquel cf. Sén., Ep. 39, 1, *ratio... quae nunc uolgo breuiarium dicitur, olim cum latine loqueremur, summarium uocabatur*. M. L. 1289.

Composés grammaticaux correspondant à des termes grecs : *amphi-, bi-, per-, sub-, tri-breuis* ; *breuiolus*

(-guus), -loquens, -loquium, -loquencia = βαρχυλόγος, -λογία.

L'e est conservé devant *-ghw- ancien comme dans *leuis*. — Le rapprochement avec βαρχύς ne va pas sans difficultés : βαρχύς est inséparable de av. *mərəzu-* « court » et de got. *ga-maurgjan* « raccourcir » ; le β- y repose sur *-mr- ; il faudrait donc poser que *-mr- passe à br- en latin, au moins quand une sonore intérieure conduit à une assimilation de sonorité, comme dans *barba*.

V. *brūma*.

bria, -ae f. : Charis., GLK I 83, 6, *bria... uas uinarium dicitur, unde hebrus et hebricia dicitur, hebrusque et hebriosa*. Un exemple dans Arnobe 7, 29. Le rapport imaginé entre *bria* et *ebrius* n'est qu'une étymologie populaire.

***bricunus** (-um?) : *briginus*, Gl. : armoise (Marcell.). Mot gaulois.

***brīdum** : plat à rôtir (Anthim.). Mot germanique. Cf. M. L. 1294 a, **brīdila*.

***brigantes** : Marcellus, Med. 8, 127, *siue uermiculus habebant aut brigantes, qui cilia arare et exulcerare solent*. Gaulois? M. L. 1294 b.

brīsa, -ae f. : mare de raisin (Colum., Gl.). Sans doute latinisation de *ῥά βρύσα*, βρύσα, thrace? Cf. *defrutum*. M. L. 1307. Semble sans rapport avec le mot suivant.

***brīso**, -ās : fouler aux pieds ; *Brisarius pater Liber cognominatus... uidetur ab uia quia uiam inuenit et expressit pedibus (brisare enim dicitur exprimere)*, Scol. Pers. 1, 76.

Dérivé : *brisilis* : *fragilis*, Scol. Hor. Carm. 3, 23, 16. Mot sans doute gaulois ; cf. v. irl. *brissim*. Roman : fr. *briser*, M. L. 1306 et 1310 ; B. W. s. u.

britannica, -ae f. : plante mal déterminée (Plin. 25, 20). Féminin de l'adjectif dérivé de *Britannia*. V. André, *Lex.*, s. u.

***britannium** (*britanium*) : *deambulatorium marmoratum* (Gloss.). Déformation de *prytaneum*?

***brittia** (*britia*) : — *cressa* (= all. Kresse), *λαφνίσκος* (Gloss.). V. André, s. u.

***brittola** (-ula), -ae f. : *cēpa minūta*. Mot de glossaire auquel remontent quelques formes romanes ; cf. M. L. 1315. Le sens de « *porrum sectivum* » (all. Schnittlauch) que le mot a en latin médiéval suggère un rapprochement avec v. sl. *brīti* « couper ».

***broccis** f. ? : broc, sorte de vase. Transcription du gr. βροχίς, attestée sous la forme *brocc* sur les poteries de la Graefesenque, plutôt que lat. *broccus* substantivé. Voir B. W. s. u ; M. L. 1920, **brocca*.

broceus, -a, -um (*broccus*) : Non. 25, 22, *broccii (bronci) codd. sunt productio ore et dentibus prominentibus*. Varron applique l'épithète aux dents elles-mêmes, *dentes broccii*. De là, *brocc(h)itās*. L'adjectif a fourni de nombreux surnoms : *Broccus* (cf. *Labēō*), *Brocc(h)ius*, -iānus, -ina, -illa, -ilō.

Adjectif de forme populaire, à gémination expressive, pour désigner une difformité (cf. *flaccus*, *maccus*, *lip-*

pus). Sans étymologie claire. Cf. irl. *brocc* « blaireau »? Panroman, sauf roumain. M. L. 1319 ; B. W. sous *broche*.

brōmus, -i m. : odeur fétide ; emprunt bas latin au gr. βρώμος, dont le dérivé est de forme latine : *brōmōsus* = βρωμώδης ; cf. aussi *exbrōmō* (-e) « enlever la mauvaise odeur », Apic., Anthim. ; *imbrōmidō*, -ās (Philum.).

***brucārius**, -i m. : Mulom. Chir. 532, *spongiam mollem aut penecillum super alligato et uino bono oculareum aut brucarium equestrem imposito ne alligatura cadat*. — Bûcheier fait dériver le mot de βροχός « chenille, sauterelle » (emprunté en bas latin), cf. M. L. 1332, et compare *κωνοπέτον* et *culicāre* « moustiquaire »?

brūma, -ae f. : proprement le jour le plus court de l'année, *dicta bruma quod breuissimus tunc dies est*, Varr., L. L. 6, 8, et P. F. 28, 22 ; solstice d'hiver, cf. Varr., *ibid.*, *a bruma ad brumam* ; *a bruma ad solstitium*. D'où « époque du solstice, de l'hiver » (poétique en ce sens). — Ancien, usuel. Panroman. M. L. 1335 ; B. W. *brume*, *embrun*.

Dérivés : *brūmālis* ; et dans les gloses *brūmōsus*, *brūmārius*, d'où *brūmāria* : leontopodium (Ps. Ap. Vég.) ; *brūmāria* : *rōsina* (de *rōs*) *pluuia* (Gl.).

Brūma est sans doute le féminin d'un ancien superlatif de *breuis*, **breuimus*, cf. pour le suffixe *imus*, *summus*, etc.

brūma : emprunt tardif au gr. βρώμα dont dérivent l'adjectif attesté dans les gloses *imbrumatus*, i. e. *incubatus*, et peut-être *brūmāticus* « fastidieux cibl », *imbrūmārii*, même sens ; cf. Isid. 5, 35, 6 (qui confond le mot avec *brūma* « hiver »). V. Sofer, p. 35.

***brunchus** : — *urot*, CGL V 347, 54 ; *wrot*, 403, 71, « groin ». Gr. βύρχος? Campid. *brunku* ; M. L. 1336.

***brunda** : *caput cerui* (Isid.). Mot étranger ; illyrien ou messapien, cf. βρέντιον dans Strabon VI 282. V. Sofer, p. 37.

***brunus** : *furuus* (Gl. Reichenau). Germanique ; semble avoir pénétré en latin vulgaire avant l'an 400 ; cf. Bruch, *D. Einfluss d. germ. Spr. auf das Vulgärlat.*, p. 87, et Sofer, p. 68. M. L. 1340 ; B. W. *brun*.

***bruseum**, -i n. : nœud de l'érable, érable moucheté. Attesté dans Plin. : les gloses ont aussi une forme *brustum* ; cf. *ruscus*, *ruscum* et *rustum*. Mot étranger, peut-être celtique? *Bruseus* est un nom propre celtique. M. L. 1342 ; B. W. sous *brosse*. Le frioul. *brusk* « furoncle » présente le même développement de sens que dans *furunculus*. Cf. *molluscum*.

bruseus : v. *ruscus*.

***brūtes** (i. e. *brūtis* avec e pour i ; *brūta*, comme *nepta*), -is f. : bru ; cf. CGL V 314, 32, *nurus*, *bruta*. Mot germanique, qu'on trouve dans les gloses et dans les inscriptions tardives de Norique et de Mésie. M. L. 1345 ; B. W. sous *bru*.

brūtus, -a, -um : lourd, au sens physique, encore attesté dans Lucr. 6, 105, et que connaît Festus, *brutum antiqui grauem dicebant*, P. F. 28, 23. Mais surtout employé au sens moral « lourd d'esprit, stupide », joint souvent à *animal*, d'où *brūta*, -*trum*. *Brūtus* est fréquent comme prénom plébéien ; *Brūtulus* est osque.

brūtēscō et *obbrūtēscō*, -is, cf. P. F. 201, 29, *obbrutuit : obstupuit a bruto quod antiqui pro grauī, interdum pro stupido dixerunt*. Afranius (426) : *non possum uerbum facere, obbrutui*. — Attesté depuis Naevius ; mais manque dans Plt., Tér., Catul., Cés., Vg., Ov., Mart., Tac., Suét. et dans les discours de Cicéron ; fréquent dans la langue de l'Eglise. — Formes savantes dans les langues romanes. M. L. 1348.

Mot populaire, d'origine sans doute osque, avec b issu de g-. On peut dès lors rapprocher l'ette *grūts* « lourd » et le groupe de *grauis*.

bu, *bua*, -ae : mots enfantins pour demander à boire, cf. P. F. 96, 30 ; Non. 81, 1 ; de là *uinibua* (Lucil.) = *olivopōtis*.

būbalus, -i (*būfalus* et *būfālī*, Ven. Fort. Carm. 7, 4, 21) m. : gazelle, buffle. M. L. 1351 ; irl. *buaball*, britt. *bual*. Emprunt au gr. βουβάλος, βουβαλίς.

būbille : v. *bōs*.

būbīnō, -ās, -āre : -re *menstruo mulierum sanguine inquinare*, P. F. 29, 1 ; de là Gloss. Plac. 8, 8, *būbīnārium* n. : *sanguis qui mulieribus menstruis (-is codd.) uenit* ; composé *inbūbīnō* dans Lucilius.

Si l'on admet que le b intérieur est, comme il arrive dans des mots ainsi attestés, une graphie de u, il est possible de tenir le mot pour emprunté à l'osco-ombrien et de rapprocher v. sl. *govno* « ordure », skr. *gūhah*, *gūtham*, arm. *ku* (même sens).

***bubla** ? : — *flood* (= Flut), CGL V 404, 35. Lire sans doute : *bubla*, *food*. Cf. *būbula*.

***bū(b)leum** : — *est genus quoddam uini*, P. F. 29, 21. Lire peut-être, avec Turnèbe, *būblinum*, cf. gr. βύβλυς, -ος.

būbō, -ōnis (dial. *būfō*, *būfus*, -i) m. (et f.), hibou, chat-huant. Varr., L. L. 5, 75, *pleraque [aues]... ab suis uocibus... upupa... bubo*. — M. L. 1352.

Dérivé : *būbilo*, -ās (*būbulō* ; cf. *iūbilo*, *ululō*), M. L. 1354. Cf. *gūfō* et *būfō*.

Onomatopée. On a de même gr. βόας, βοῦξα, pers. *būm*, et, sans mutation consonantique, arm. *bū*. — V. aussi *būēō*.

būbō, -ōnis m. : tumeur, chancre. Emprunt au gr. βουβών ; de là *būbōnācium* (Chiron).

bubulcus, *būbulus* : v. *bōs*.

***bucar** : *genus est uasis*, P. F. 32, 20. Emprunt au gr. βούκερος? Cf., pour la finale *calpar*.

bucca, -ae f. : bouche ; synonyme familier de *os*. Employé au pluriel, désigne surtout les joues, les mâchoires, cf. Plt., Sti. 724, *suffla... buccas* ; c'est aussi le sens du diminutif *bucculae*, et les gloses l'expliquent correctement par *γνάθος*, *genae*, *maxillae*. 2° bouchée. — Ancien, usuel. Panroman. M. L. 1357 ; B. W. s. u. ; irl. *boccoit*, britt. *boch*, *bogail*, gr. mod. *bouxia*.

Dérivés : *buccula* f. : 1° bouchée ; joues (au pluriel) ; 2° mentonnière de casque et tout objet en forme de joue : boucle, bosse de bouclier, tringle de cata-pulte ; tumeur (au cheval) ; (b. lat.) sorte de vase (= *bucculāre*, -is), M. L. 1364 ; *bucculentus* (Plt.),

buccōsus (Gloss.) : jofflu ; *buccella* (b. lat.) : 1° bouchée, miette ; 2° petit pain, M. L. 1359, 1360 (cf. 1358, **buccāta*) ; *buccellāgō* (Plin. Val.) ; *buccellārius* (-is) : synonyme tardif de *satelles* « a *buccellis uel buccellato appellatus* » (Thes.). Cf. *buccellātum* : biscuit, pain de munition, M. L. 1361 ; (*buccellatarii*, -*turii*, -*arii*), sans doute ancien mot de la comédie, conservé par les gloses, qui le traduisent par *parasituli* ; *buccō*, -ōnis m. (et *buccus*) : grande bouche, bavard, sot ; de là : *buccō*, -ās (Gloss.), bavarder, M. L. 1363. — **imbuccāre*, M. L. 4285.

Composés : *buccifer*, *dūribuccius*, *dēbuccellātus*, tous rares et tardifs ; *ātribus*, v. *āter*.

Il se peut que *bucca* soit d'origine celtique et se soit substitué dans la langue populaire à *os* et à *gena* comme étant plus expressif ; cf. *beccus*, celtique lui aussi. *Buccus*, *Buccō*, *Buccio* sont des noms celtiques ; cf. aussi *Buccicūsus* (*uicus*) = Boissy, et *Buccelenus* dux *Francorum* ; *Buccicualdus*, évêque de Verdun, cf. Greg. Tur. 9, 23 ; *Buccicualdus*... *ferebant enim hunc esse superbum, et ob hoc a nonnullis buccus ualidus uocitabatur*. Sans correspondance sur hors du latin.

būcerus, *būcerius*, -a, -um : aux cornes de bœuf. Transcription du gr. βούκερος, βουκέραος, attesté depuis Lucrèce.

būcētum : v. *bōs*.

būcina, -ae f. : trompette ; Vég., Mil. 3, 5, *tuba quae directa est appellatur, bucina quae in semet aereo circulo flectitur*. — Ancien, usuel. Les langues romanes attestent *būcina* et *būcina* (ce dernier, sans doute, d'après les adjectifs en -inus, uacinius), M. L. 1368 ; britt. *begin*, germ. v. h. a. *buchine*. — *būcinus* m. : joueur de trompette (forme vulgaire pour *bucen*?) — *būcinum* : 1° son de trompette, trompette ; 2° coquillage, pourpre. Dénominateur : *būcinō*, -ās, M. L. 1369 (et *dē*, *dū-būcinō*), *būcinātor*. Cf. aussi M. L. 1365, **bucellum*, v. h. a. *buhhila*.

Mot italique (gr. βουκάνη est d'origine latine). Sans doute composé de *bou-* et *-cana* (Cuny, Mél. F. de Sausure, p. 109 sqq.).

būcula : v. *bōs*.

buda, -ae f. : ulve, herbe des marais. Cf. Claud. Don. Ae. 2, 135, *uluum... quam uolgo budam appellant*. M. L. 1371. V. André, *Lex.*, s. u.

***budaina** ? : i. e. *lingua bubula*, CGL III 553, 59 (618, 8, *budama*). Autre nom, sans doute, de la buglosse, plante.

***būfa**, *bufus* ? : = βούφησις dans Diosc. 1, 50, *bibitis cant(h)aridis aut bufis potio additum (melinus succurrit)*, où le texte grec porte, 1, 55, *πίεται δὲ πρὸς καθάρσιος, βουφησις*.

būfō, -ōnis m. : *frana terrestris nimiae magnitudinis* (Serv., G. I 184) ; 2° *sorex siluestis*, *ἀρουραῖος μῦς* ; taupe? M. L. 1374. Irl. *buaf*.

Mot dialectal, comme le montre la préservation de f intervocalique. Ce mot a dû désigner deux animaux différents. Cf. *būbō* et le mot précédent. — Onomatopée.

***bugillō**, -ōnis m. : bouillon blanc (Marcellus). Mot gaulois d'après Bertoldi, *Coloniz.*, p. 96, n. 3.

bulbus, -I m. : oignon (de plante); emprunt ancien au gr. *βούλδος*.

Dérivés : *bulbulus* m.; *bulbōsus*, *bulbaceus*.

bulga, -ae f. : *bulgas Galli sacculos scorteos appellat*, P. F. 31, 25; puis « ventre, utérus ». Emprunt archaïque, et sans doute familier (Lucilius, Varro; repris par Tertullien); bien représenté dans les langues romanes, fr. *bouge*, M. L. 1382; et 9649; **bulgile*. Cf. irl. *bolg* « valise », *bolgain* « j'enfle ». V. *follic*.

bulgāgō : v. *uluuagō*.

būllimus, -I m. : boulimie. Emprunt fait par la langue médicale au gr. *βούλιμος*, dont ont été formés, à basse époque, les dérivés latins : *būllimōsus*, *būllimō*, -ās et *Būllimō*, -ōnis.

bulia, -ae f. : bulle d'air qui se forme à la surface de l'eau; puis tout objet en forme de bulle : boule, tête de clou, bouton; en particulier, bulle d'or ou de cuir que les jeunes Romains portaient au cou et dont l'usage était d'origine étrusque, d'après Festus 430, 7; à basse époque, « sceau, bullo ». — Ancien, usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 1385; v. angl. *bulia*, irl. *bull*.

Dérivés : *bullātus* : orné de bulles, de clous, etc.; *bullata* (tardif); *bullō*, -ās : bouillonner, M. L. 1386; *bullitiō*; les langues romanes attestent aussi **bulli-cāre*, M. L. 1388; B. W. *bouger*. Cf. peut-être aussi *bulluca*, **bullucea* « prunelle », M. L. 1390-1390 a.

A *bulia* se rattache encore *bulliō*, -is : bouillonner, bouillir. — Ancien, usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 1389. *Bullitiō* est une formation en -iō, comme la plupart des verbes qui désignent un bruit ou un cri : *glōciō*, *grandiō*, *uissiō*, etc. C'est proprement « faire bouillir, bouillir ». De là : *ēbulliō*, laisser s'échapper en bouillonnant; *bullitiō*; *bullēscō*, -is, *ēbullēscō* et même b. lat. *bullitiō* (Chr.); *subbullire*, -liāre, M. L. 8351-8350 a.

Mot expressif qui rappelle des mots indiquant une protubérance ronde : fr. *ῥῥῥῥῥῥῥῥ*, lit. *būlē* « pomme de terre », *būmbulas* « nœud dans le fil », skr. *buliḥ* « pudendum muliebres ».

būmamms, -a, -um : hybride formé par Varron sur le gr. *βούμαστος* (Vg., G. 2, 102), -ος. Cf. *būlimus*.

būra, -ae f. et **būris**, -is (acc. *būrim*) f. : — *dicitur pars aratri posterior decurata*, Non. 80, 16. *Būris* est plus fréquent que *būra*, attesté seulement dans Varron. La coexistence du type en -ā et du type en -i est caractéristique de certains mots rustiques, cf. *rūma* et *rūmis caepe* et *caepe*, ou techniques, cf. *prōra* et *prōris*, suspects d'être empruntés ou d'origine dialectale. M. L. 1409. Irl. *bure*, britt. *bor*.

būrātum : *incensum*, CGL V 272, 43. V. *bustum*.

***burbālia**? : — *intestina maiora*, CGL V 173, 4; et M. L. 1400.

burburismus, -I m. : gargouillement. Très tardif; de gr. *βουρβουρισμός* déformé d'après les autres noms de maladies en -ismus.

burdit : *φουριζ* (*φουριζ*, Bücheler), *γασουζ*, CGL II 31, 39. V. le suivant.

burdus, -I; **burdō**, -ōnis m. : barlot; produit du

croisement d'un cheval et d'une ânesse. Les deux formes sont représentées dans les langues romanes, sauf en roumain; M. L. 1403-1405. Cf. germ. : v. h. a. *burdihhin*.

Dérivés : *burdunculus* m. : 1^o petit mulet; 2^o langue de bœuf, plante (Marcell.); *burdōnārius*, *burdōnicus* : muletier; *burdātiō* : sorte d'impôt ou de prestation (tardif; Greg. M., Epist., cf. Thes. s. u.); et peut-être **burdiō*, -is, formation plaisante d'après *γασουζ* « faire le fier », parlant de chevaux; **būrdicāre*, M. L. 1402.

S'y rattache peut-être *burdubasta*, qu'on trouve dans Petr. 45, 11, à propos d'un gladiateur décrépiti : « mulet de bât »; cf. *bastum*, et gr. *φορδοσάστῃς*?

Le mot n'apparaît que sous l'Empire et doit être emprunté; *Burdō*, *Burdōnus*, *Burdōnānus* semble appartenir à l'onomastique celtique; d'autre part, la double flexion est aussi en faveur d'une origine celtique.

***burgus**, -I m. : b. lat., e. g. Vég., Mil. 4, 10, *castellum parvulum quem burgum uocant*; Oros., Hist. 7, 32, 12, *crebra per limitem habitacula constituta burgos uolgo uocant* (scil. *Burgundiones qui inde dicti putantur*). M. L. 1407; B. W. *bourg*. Irl. *borce*, britt. *borc'h*, *bourc'h*'is, etc.

Dérivé : *burgārius*.

Mot évidemment germanique; la glose *πύργος, haec turris, burgus*, CGL II 426, 46; 570, 24, *burgus, turris* est un rapprochement de lettré. V. toutefois E. Peninck, *L'origine hellénique de « burgus »*, Latomus IV, p. 5 sqq.

***būricus** (-ichus; *burricus*), -I m. : bourrique, petit cheval; synonyme de *mannus*. Mot bas latin et vulgaire, cf. Porph., Hor. C. 3, 27, 7, *manni equi dicuntur pusilli quos uolgo buric(h)os uocant*. On trouve aussi dans les gloses la graphie *brunicus*, d'après le germ. *brun*? V. Sofer, p. 68. Les formes romanes remontent à **burricus*, v. M. L. 1413, et peut-être aussi à **burrus*. Sans doute emprunté, comme *caballus*, *canthērius*, *mannus*. Les *Būri* (βούρι) sont une peuplade de Germanie, cf. Tac., Germ. 43; une *expeditio Burica* est mentionnée CIL III 5937; *Buricus* figure comme cognomen CIL X 8059, 36; XII 2525; VIII 11400 (et 123907); et le sens de *būricus* correspond bien à la description des chevaux germains que donne Tacite, Germ. 6. V. B. W. sous *bourrique*.

burra, -ae f. (b. lat.) : bourre, laine grossière. De là : chose grossière ou sans importance. M. L. 1411; 1414, **burrio*; 1415, **burula*. Peut-être féminin substantivé (*burra* sc. *lana*) de l'adjectif *burrus*? Cf. toutefois *reburrus*. Il est difficile d'y rattacher **burragō* « bourrache », cf. M. L. 1412; B. W. s. u., et *bourgeon*.

burrus, -a, -um : roux. Emprunt populaire ancien au gr. *πυρρός*; v. P. F. s. u. *ballaena*; et Cic., Or. 160, *Burum semper Ennius dixit, numquam Pyrrhum*. Cf. aussi la glos. du Pseudo-Placide : *Burrae Vatroniae : fatuae ac stupidae, a fabula quadam Vatroni auctoris quam Burra inscripsit; uel a meretrice burra* (Lindsay, Class. Quart. 23, 31). Comme adjectif, le mot n'est plus attesté que dans les gloses, mais il subsistait dans la langue rustique, cf. P. F. 28, 9, *burrum dicebant antiqui quod nunc dicimus rufum, unde rustici burram appellat buculam*

quae rostrum habet rufum. Pari modo rubens cibo ac potione ex prandio burrus appellatur. — Les gloses présentent souvent la forme *birrus*, qui est confirmée par les langues romanes; toutefois, en dehors de l'ital *birro* « gris-brun », les dérivés présentent des sens éloignés (cf. fr. *barrette*, *béret*), et il y a peut-être là un autre mot, cf. M. L. 1417 et 1416, et B. W. s. u.; v. encore **būrius*, M. L. 1410.

De *burrus* dérive un adjectif *burranicus* substantivé, attesté par P. F. 33, 4 : *burranica potio appellatur lacte mixtum sapa, a rufo colore quem burrum uocant*; et 32, 20 : *burranicum genus uasis*.

Le passage de π à b (cf. *buzus*) indique peut-être que le mot n'aurait pas été emprunté directement au grec par les Latins. V. Ernout, *Aspects*, p. 30.

bursa, -ae f. : bourse (Gloss.). Emprunt tardif et populaire au gr. *βύρα*; la graphie avec y est une graphie savante; les formes romanes attestant *bursa*, M. L. 1432; B. W. s. u.

bustum, -I n. : — *proprie dicitur locus in quo mortuus est combustus et sepultus diciturque bustum, quasi bene ustum; ubi uero combustus quis tantummodo, alibi uero et sepultus, is locus ab urendo ustrina uocatur, sed modo busta sepulcra appellamus*, P. F. 29, 7; cf. *rogus*. Fait l'effet d'appartenir à un verbe **būrō*, tiré de *amb-ūrō*, qui aurait été analysé en *am-būrō*, cf. *ūrō*, d'où *combūrō*, cf. la glose *butum : imbutum ab imbuendo*, CGL IV 592, 20, où *imbuere* a été découpé *im + buō*.

Servius distingue *pyra*, *rogus*, *bustum*, cf. Thes. II 2256, 27 et 35. Mais *bustum* (*bustus* m. à basse époque) est devenu rapidement synonyme de *tumulus* ou de *sepulcrum*, cf. M. L. 1422.

Dérivés et composés : *bustar*, -āris; *bustiō*, -ōnis; *bustō*, -ās (mots de gloss.); *bustuārius* : brûleur de morts, d'où rōdeur de cimetières (au lieu de **bustārius*, sans doute d'après *ossuārium*, cf. Stolz-Leumann, Lat. Gr. 5, p. 212); *bustuālis* (b. lat.); *bustirap*, mot de Plt. qui traduit *πυρροφύγος*; *bustictum* (Arn., Gloss.) : endroit réservé aux bûchers (d'après *inuictum, quercetum*, etc.). On trouve aussi dans les gloses *buratum* : *incensum*, CGL V 272, 43, 444, 9; de là **abburāre*, M. L. 15.

būteō (-tiō), -ōnis m. : buse, busard; butor; *būtiō*, -is : crier comme le busard ou le butor. — Ancien; figure

comme cognomen dans les Fast. cos. Capitol. de l'an 507 de Rome (247 av. J.-C.). Réuni à *būbō* dans P. F. 29, 12 : *butteo genus auis qui ex eo se alit quod accipiri eripuerit, uasitatisque esse causam his locis quae intrauerit, ut bubo, a quo etiam appellatur buteo*. M. L. 1423; B. W. s. u.

V. *būbō*.

***buteo**? : *buteonem (bosteonem var.)*, *iuenem*, CGL V 8, 13. Cf. Thes. s. u. Cf. pour le sens gr. *τρυόρχης*?

buttis, -is f. (et *butia* attesté par les langues romanes, cf. *būris/būra*, M. L. 1427 et 1425) : petit vase. Mot de la basse latinité, peut-être emprunté. Étr. *puī*? Le gr. α *πτύνη*, tarent. *βούνη*, *λάγυρος* ἢ *ἀμύς* Hes. De là : *būticula*, *būticella* « bouteille », B. W. s. u.; M. L. 1426; germ. : v. angl. *byt*; celt. : gall. *both*, irl. *putraic* de **butericus*.

buttubatta : *Naeuius* (com. 131) *pro nugatoriis posuit, hoc esse, nullius dignationis*, P. F. 32, 21. Onomatopée; cf. *buttuti*.

***butunāria** (*butu*-, *butti*-, *buta*-) : *eliodoron*, i. rosa *butunaria*, CGL III 623, 31.

***bututti** : [f]luctus quidam <uel> sonus uocis effeminatior, ut esse in sacris *Anagninorum uocum ueterum interpretes dicunt*, Charis., GLK I 242.

būtyrum, -I (*buturum*; *butirum*; b. lat. *būtyrum*) n. : beurre. Emprunt d'abord dans la langue médicale au gr. *βούτυρον*. Les formes romanes remontent à *būtyrum* et *būtūrum*, *būtirum*. M. L. 1429; B. W. s. u.; v. angl. *buture*; v. h. a. *butera*, etc.

buxus, -I (-ūs) f. et **buxum**, -I n. : buis (arbre ou bois); objet de buis, toupie, flûte. M. L. 1430. De même origine que gr. *πύθος* (cf., pour l'initiale, *burrus*). Sans doute venu, avec l'arbre, d'Asie Mineure. A Πύθος correspond *Buxentum* (= Volcastio) sur la côte de Lucanie.

Dérivés latins : *buzeus*, *buzinus*, *buzōsus*; *buzētum*; *buzifer*; *buziārius*; *buzāns*, -antis (Apul.). De *pyxis* devenu *buzis* provient le v. h. a. *buhea* (cf. *box*), de l'acc. *buzida* le fr. *botte*, etc., l'irl. *bugsa*, à côté de *piosa* (de *pyzida*).

byssus (*bus*-, *bis*-), -I f. (et m. on rencontre aussi *byssum* n.) : sorte de lin. Emprunt tardif au gr. *βύσσος*. Dérivé : *byssinus*. M. L. 1432.

C

caballus, -i m. : cheval, spécialement cheval de travail, ou cheval hongre, cf. Mart. 1, 41, 20, *posse uincere Testium Caballum... non est Testius ille sed caballus*. Comporte souvent une nuance péjorative et appartient à la langue populaire, où il est, dès Varron, le substitut de *equus*. Cf. le vers de Perse, Prol. 1, *nec fonte labra prolui caballino*, où le scolaste note : *caballino autem dicitur, non equino, quod satirae humiliora conueniant*, et l'emploi de *equus*, Ov., R. Am. 394, en face de *caballus*, Petr. 134, 2, dans une même locution proverbiale. — Attesté depuis Lucilius, mais surtout fréquent dans la langue de l'Empire. Panroman, M. L. 1440, et celt. : irl. *capall*, britt. *cafall*; également passé en sl. : v. sl. *kobyła* « jument », et germ. : all. dial. *kōb* « bidet ».

A basse époque apparaît toute une série de dérivés : *caballa* (qui n'a pas supplanté entièrement *equal* f.; *caballinus*, *caballaris* (-rius), *caballio*, -ōnis (= *equuleus*), *caballio*, -ās, *caballista* m. (hybride), etc., qui se sont substitués aux dérivés de *equus* dans les langues romanes, cf. M. L. 1437-1439; B. W. *cheval*, *chevaucher*. — Origine discutée; Hesychius a *καβάλλης* ἐργάτης *καβάλλων*, témoignage confirmé par une inscription grecque de Callatis (mer Noire) du III^e siècle avant J.-C. où on lit *καβάλλειον*, cf. Tafarli, *Revue Arch.* 1925, I, 259. Ce mot, qui n'existe ni en grec byzantin ni en grec moderne, doit provenir d'une langue non indo-européenne, balkanique?, comme *manus*, ou plutôt lydienne. Cf. H. Grégoire, dans *Études Horatiennes*, Bruxelles, 1937, p. 89 sqq., et L. Robert, R. Phil. XIII (1939), p. 175 sqq. On a supposé également une origine gauloise (comme pour *carrus* et un certain nombre de mots relatifs à la carrosserie); v. entre autres J. Loth, *Les noms du cheval chez les Celtes*, C. R. de l'Acad. des inscr., 17, 443. Toutefois, les noms gaulois et latins peuvent provenir d'une même source; il s'agirait d'un nom ethnique (cf. fr. *hongre*) qui se serait répandu dans toute l'Europe.

cabēnsēs, -ium : prêtres des Feriae Latinae sur le mont Albain. Dérivé de *Cab(i)um*.

***cabō**, -ōnis (*cabus*, *cabōnus*, -i) m. : cheval hongre? Mot de glossaire, dont la réalité a été contestée par Cocco, *Paideia* 4, 347.

cacabō (*caccabō*), -ās, -āre : crier, en parlant de la perdrix (Nemes.). Emprunté au gr. : cf. Hés., *κακαῖα* πέρδιξ et *κακαῖόν*. Cf. *cacillō*.

caccabus, -i m. : pot, chaudron (attesté dès Varron). Emprunt au gr. *κακάβος* (qui semble lui-même emprunté au sémitique).

Dérivés : *caccabaceus*, -bātus, -binus, -bāris; *caccabulus* (tous tardifs). Désigne aussi une herbe glorieuse *σπρόχνος*; *caccabellus*, -i m. : Papyrus. Marini 80, 2, 11

(a. 564), *caccabellō rupto*; cf. v. fr. *chachevel* « crâne » (comme *testa*), ital. mē. *caccavella*.

Caccabus, *caccabellus* sont surtout représentés en italien et dans les langues hispaniques; cf. M. L. 1444-1445. Un double **caccalus* est supposé par l'emprunt v. h. a. *kahhala*, all. *Kachel*.

***cacclitus** : mot de sens inconnu, appliqué à un jeune garçon, Pétr. 63, 3.

cachinnō, -ās, -āre s'esclaffer; éclater de rire. Dérivés et composés : *cachinnus*, -ātio, -ābilis, -ōsus, *cachinnō*, -ōnis, etc.; *dēcachinnō* (Tert.).

Quelquefois, en poésie, employé pour *rideō*, *risus*, à l'imitation du gr. *καχάζω*. Le sens de « bruit des vagues », Catull. 64, 273; Acc. Trag. 573, de *cachinnus* est secondaire et imité du gr. *καχάζω* (Théocr. 6, 12). Les anciens y avaient déjà vu une onomatopée, cf. Porphyry, A. P. 113 : *uerbum secundum δυνατοπονταν fictum a sono risus*. — *cachinnus* (-num) semble un postverbal de *cachinnō*.

Adaptation latine, avec -nn- expressif (cf. *tintinnus*, *hinnio*, etc.), d'un mot expressif indo-européen attesté par gr. *καχάζω*, *καχάζω*, *καχάζω*, arm. *zazank* « rire bruyant » (-an- est un suffixe courant en arménien), russe *xozot* « rire bruyant », skr. *kakhati*, *kakhati* « il rit », v. h. a. *kachassen*, etc.; le *ch* semble une graphie hellénisante au lieu du *c* attendu. Les formes romanes, sic. *shakkaniari*, corse *kakkanā*, se laissent difficilement ramener au type latin et, là aussi, il y a eu sans doute des adaptations particulières et mélange de la forme latine avec le gr. *καχάζω*, cf. M. L. 1448.

cacillō, -ās, -āre : caqueter (Anth., Gloss.); se dit de la poule, comme *glōciō*, tandis que *cucuriō* se dit du coq. Onomatopée, cf. Hés., *κακούζων* τὰς θρνς τὰς πρὸς τὸ τίκεν φθγγόμεναι Ἀττικῶν, et *cacabō*.

Pour la formation, cf. *facillō*, *frigillāre*, *pupillāre*; en germ. : holl. *kakelen*, etc.

cacō, -ās, -āni, -ātum, -āre : transitif et absolu « chier ». Mot du langage populaire et enfantin (cf. fr. « faire caca »). Ancien. Panroman. M. L. 1443, 2110.

Dérivés et composés : *cacatus*; *cacātor*; *cacātorio*, -is; *concacō*; *citocacia* (*citocacium*) : carline ou saponaire, plante purgative (Isid., Diosc., Ps. Apul.); déformé en *citocacia* sous l'influence de *coquō* « digérer »; *caciātrix*.

Cf. irl. *caccaim* « cacō », id. *cacc*, gall. *cach* « merda », gr. *κακάω* « cacō », *κακός* « merda », arm. *k'akor* « fumer » (le *k* intérieur suppose *k* gémme), fr. *kakat* « caca » (le slave élimine la gémme), all. *kakken* (peut-être emprunté au latin). Mot de type populaire indo-européen, avec vocalisme a et gémme de la consonne intérieure (que toutefois le latin ne présente pas). Cf. gr. *κακός*?

cacula, -ae m. : valet d'armée, ordonnance (joint à *militāris* par Plaute). Mot rare, sans doute de l'argot militaire, qu'on trouve dans Accius, Carm. fr. 2, *calones famulique metallique* (-tel-?) *caculaeque*, dans Plaute, Tr. 721, arguments de Ps. 1, 4 et 2, 13-14 (avec d, cf. Lindsay, *Early lat. Verse*, p. 193, sans doute sous l'influence de *cālō*), et qu'il faut peut-être restituer dans Cic., Att. 5, 21, 4. On trouve aussi dans des inscriptions tardives *cacus* avec le même sens, CIL VI 1058, 7, 15; 1057, 4, 11 (anno p. C. 210).

Dérivés : *caculor*, -āris (Gloss.); *caculātus*, -ūs « seruitum »; peut-être aussi *cacurius*, CIL XI 1039.

Mot populaire d'origine obscure. L'étrusque a des noms propres latinisés *Cac(i)us*, *Cac(e)a*, *Cacilius*, etc. La finale en -a serait en faveur d'une origine étrusque, cf. *liza*, *scurra*, *uerna*, *Cacina*, *Marumra*, etc.

cacūmen, -inis n. : cime (d'un arbre ou d'un mont), pointe; sommet (sens propre et figuré). Mot technique de la langue rustique (Caton, Colum., Plin.), emprunté par la langue poétique, non dans Cic., mais se trouve dans Cés., B. G. 7, 73.

Dérivés : *cacūminō*, -ās : rendre pointu (peut-être création d'Ovide), d'où *dēcacūminō*.

Cf. skr. *kakid-* et *kakūbh-* « sommet », où le -d- et le -bh- doivent être des élargissements (et hébr. *qadqōd* « sommet »? cf. M. Cohen, BSL 85, p. 52). Mots populaires, à en juger par le vocalisme a, par la redoublement dans un substantif, et de forme singulière. Pour le suffixe, on peut supposer une influence de *acūmen*, *cumen*.

***cada**, -ae : CGL V 14, 34 (Plac.), *cadula frusta ex adipe* : *cada enim aruina dicitur*. Non autrement attesté; peut-être imaginaire.

cadāuer, -ris n. : cadavre. Bien que le terme soit ancien et usuel, il semble pourtant évié (cf. Cic., Pis. 9, 19, 33, 82) comme trop brutal par certains auteurs, qui lui préfèrent *corpus* (= gr. *σῶμα*), cf. Hier., in Matth. 34, 28, p. 197, *corpus*, id est *πῶμα*, quod significantius latine dicitur *cadauer ab eo quod per mortem cadat*. En fait, il n'est représenté dans les langues romanes que par des formes de caractère savant, cf. M. L. 1450. En latin même, les adjectifs dérivés *cadāuerinus*, *cadāuerōsus* sont rares.

Rattaché justement par les anciens à *cadō*, cf. *πῶμα* et *πῶμα*. Mais la terminaison est obscure; v. *papauer*. De **cadā-wes*? Cf. Stolz-Leumann, *Lat. Gr.*, p. 340.

cadō, *cadis*, *cecidi*, *cāsum*, *cadere* (les langues romanes attestent aussi **cadere*, fr. *choir*, peut-être sous l'influence de *iaceō*, -ēre) : tomber (= gr. *πίπτω* qu'il a servi à traduire), sens physique et moral; d'où « être abattu, succomber », cf. Cic., Ph. 3, 14, 35, *ut cum dignitate potius cadamus quam cum ignominia seruiamus*; défallir. Opposé à *stō*, *surgō*, *orior*. A tous les sens de fr. « tomber » : « le vent tombe, la pièce tombe ». S'emploie avec un complément au datif, ou avec in et l'accusatif « tomber sur » (d'où « s'appliquer à », Cic., Tu. 5, 40, *Laconis illud dictum in hos cadere*), ou « arriver à, échoir »; avec sub : c. sub sensum. — Absolument « tomber », c'est-à-dire arriver inopinément, cf. Tér., Ad. 740, *si illud quod dixime opus est iactu non cadit*, *illud quod cecidit forte id arte ut corrigas*; et aussi « aboutir, se ter-

miner », sens sans doute calqué sur le gr. *πίπτω*, comme *cāsus* traduit *πτῶσις*, cf. Cic., Or. 57, 194, *uerba melius in syllabas longiores cadunt*; et *similiter cadentia traduisant ὁμοῖα πτῶσι*. — Usité de tout temps. Panroman, M. L. 1451, et 1452, *caduius*, 1454, *cadūcus*, mais supplanté par *tomber*, v. B. W. s. u.

Dérivés et composés : *cadūcus* : qui tombe et « enclin à tomber, caduc, épileptique ». En droit « tombé en désobéissance », d'où *cadūcarius* « relatif aux biens caducs, ou à l'épilepsie »; *cadūcia* (Gloss.), *cadūciter* (Varr.). Ancien, usuel. Pour la formation, cf. *mandō*, *mandūcus* et *fidūcia*, *cadūcia* (époque impériale) : qui tombe de soi-même; épileptique. Le simple est peu usité, mais *cadūcus* est un peu plus fréquent; v. plus loin. Sur la formation, v. entre autres Meillet, *Ét. sur l'étym. et le vocab. du v. sl.*, p. 365; *cāsus* (*cāsus*, Quint. 1, 7, 20), -ūs de **kad-u-s* (m.) : « chute, fait de tomber (et, par euphémisme, de mourir) », et sens concret « ce qui tombe, accident, chance, occasion » (souvent avec un sens défavorable). En grammairien traduit *πτῶσις* « cas », cf. P. F. 51, 5, *casus dicimus non modo ea quae fortuita hominibus accidunt, sed etiam uocabulorum formas, quia in aliam atque aliam cadunt effigiem*. Irl. *cās*. De là, *cāsūlis* = *πτῶσις* « casuel, fortuit » et « relatif aux cas ». Il n'y a pas de substantif **cāsio*, mais *occāsio* est fréquent. Tardifs : *cadāx* (cf. *catāx*), *cadēscō*. Pour -cidium, -ciduus, v. plus bas.

accidō, -is : proprement « tomber vers » et « arriver par hasard »; se dit souvent, mais non nécessairement, d'un événement fâcheux. Ce sens s'est développé du fait qu'une chose qui arrive inopinément est rarement agréable, e. g. Plt., Mo. 197, *insperata accidunt magis saepe quam quae speres*. Les grammairiens codifient la différence, e. g. Caper, GLK VII 98, 8, *accidere aliquid aduersi dicitur, contingere aliquid pulchri*; Agroe., ibid. 118, 22, *contingunt bona, accidunt mala, eueniunt utraque*. Mais *accidō* peut se dire d'événements heureux (Tér., An. 398) ou indifférents (ad Herenn. 3, 15). Dans la langue philosophique, *accidere* traduit *συμπίπτειν*, *συμβαίνει* et signifie « s'ajouter à », e. g. Cic., N. D. 2, 82, *omniū... naturam esse corpora et inane, quaeque his accidunt*. D'où *accidēs* = *συμβαδής* opposé à *substantia* = *οὐσία* (cf. Quint. 3, 6, 36) ou à *proprium*, e. g. Charis., GLK I 373, 20, *anonomasia est dictio per accidens proprium significans*. Par extension il arrive à traduire *ἐπιθετον* (Quint. 8, 3, 70) ou *σύνπτωτος*, Gae. Aur., Acut. 2, 6, 30. De là, en bas latin, *accidentia*, *accidentālis*. Les langues romanes attestent aussi **accedere*, M. L. 61. Celt. : irl. *aioid*, *accidit*; gall. *achwyddo*.

Autres composés : *concidō* (*concadō*) : tomber tout d'un coup (noter la valeur perfective [déterminée] donnée par le préfixe); *dēcidō*, ex- (**dē*, *excadere*, M. L. 2494, 2944 (britt. *digwyddo*, fr. *échoir*), *excidium* 2968?); sur les confusions qui se sont produites entre les composés de *cadō*, *caedō*, *scindō*, v. *caedō*, et *scindō*, in-, inter-*cidō* « tomber entre » et « périr, disparaître » (cf. *intered*; v. *inter*); *occidō*, -is, -idi, *occidam* : tomber, succomber (cf. *occumbere*, etc., et *occidere* « tuer ») qui s'est employé pour désigner le coucher des astres et spécialement du soleil, d'où *occidēs* m. (scil. *sōl occidēs*) « occident » (opposé à *oriēs*), *occāsus*, -ūs m. (opposé à *ortus*), et à l'époque ancienne *occāsus*, -ās, -um : tombé, couché;

occāsio : occasion, et, tardif, « cause, motif », M. L. 6029 (et celt. : v. ir. *accuiss*, brit. *achaws*), que les bons écrivains distinguent de *occāsus*, qui, en dehors du sens de « couchedu soleil, occident », n'a que le sens de « chute, ruine, mort », et ne se confond avec *occāsio* qu'à basse époque ; *prae-*, *prō-*, *re-* *cādō* (et *recidō* de * *red-cidō*) ; toutefois, *recidō* peut avoir été refait sur *recidit* par les poètes dactyliques pour éviter des suites de trois brèves telles que *reclātus*, etc.), d'où *recidūus* ; comme *cadi-* *uus*, ce mot appartenait d'abord à la langue de l'agriculture, où il se disait des semences qui, en tombant, produisaient une seconde, une troisième moisson, e. g. Pompon. Mela 3, 6, 2, *adeo agri fertiles ut cum semel sata frumenta sint, subinde recidiūs seminibus segetem novantibus, septem minimum, interdum plures etiam messes ferant.* — *Recidiūs* a pris de là le sens de « qui renaît » et est devenu synonyme de *redūus*, ainsi dans Vg., Ae. 4, 344, *recidiua*... Pergama, et Col. 3, 4. Cf. M. L. 7115, *recidere* et **recadere* ; 7116, *recidiūare* (*reca-*) « faire une reculte » (dans une maladie), puis « se renouveler, reprendre » ; 7117, *recidiūum* « regain » ; *succidō*, *super-cidō*.

Il y a aussi un certain nombre d'adjectifs composés en *-ciduus* : *ac-ciduus* (rare et tardif) ; *dēciduus* « qui tombe » ; *occidūus* « qui tombe, qui se couche » ; *succidūus* « qui s'affaisse », et des noms neutres en *-cidium* : *geli-*, *stillecidium*, M. L. 8259 ; *stiricidium*, M. L. 8266, v. *stiria*, *stilla*. V. aussi *cādauer*, *cassō*, *cassābūndus*. Pour *excidium*, v. *scindō*.

Pas plus que le celtique, le latin n'a conservé au sens de « tomber » la racine **pet-* (cf. gr. *πίπτω*) et **ped-* (v. l'art. *pesum*). Il a recours à une racine **kād-* qui n'a pas de correspondant clair. Hom. *κεκἀδοντο* « ils ont cédé » et *ἐκκἀδεν* « ils se sont effondrés ». Hes., sont loin pour le sens. Skr. *cad-* « tomber » est rare et semble populaire ; n'est pas dans le Rgveda ; figure une fois dans l'Atharvaveda, *gatsyanti* « tomberont » (en parlant des dents) ; le vocalisme ne concorde pas avec celui des formes grecques. Il est tentant d'établir un rapport entre *cādō* et *caedō*, *cēdō* (cf. *laedō*, *lassus*) ; mais on ne peut rien préciser. V. aussi *cassus*.

cādūceus, -I m. et *cādūceum* n. : caducée, baguette de héros. Emprunt ancien, direct ou indirect, au gr. dorien *καρποκείων* avec une déformation peu claire (influence de *cadūcus* ? ; ou intermédiaire étrusque ?). La déformation a été favorisée par le fait qu'en latin ancien, *d* intervocalique n'était pas loin de *r* ; cf. la dissimilation de *meridiēs* et, d'autre part, le type *v. l. aruorsum* en face de *aduersus*.

Dérivés : *cādūceator* : -es, *legati pacem petentes*, P. F. 41, 11 (déjà dans Caton) ; *cādūceātus* (Gloss.) ; *cādūceifer*, créé par Ovide pour traduire *καρποκροφόρος*. Le genre diffère suivant qu'on sous-entend à l'adjectif *sceptrum*, *bāculum* ou *scipiō*, *bāculus*.

cadureum, -I n. : matelas ; lit. Mot de l'époque impériale (Juvénal), neutre de l'adjectif *cadureus* « de Cahors », cf. *Cadurci*, -ōrum. L'objet a pris le nom de l'endroit dont il était originaire ; cf. Plin. 19, 13. La glose *cadurdum*, *membrum uirile* ; *nam proprie cadurda dicuntur summities naturae femineae sicut uirorum praepurium*, CGL V 493, 31, doit se rapporter à *cadureum* mal

compris, cf. la n. de Friedlaender dans son éd. de Juvénal 6, 537 et praef. p. 111, et Thes. Gloss. ad loc.

cadus, -I m. et *cadum* n. : vase à vin de la contenance de trois urnes ou de dix modii. Emprunt (ancien, mais déjà dans Plaute) au gr. *κάδος*, lui-même d'origine étrangère (cf. héb. *kad*) ; le mot latin est *situla*. M. L. 1456.

caecilia : v. le suivant.

caecus, -a, -um : 1° aveugle, qui ne voit pas ; 2° sens objectif « invisible, où l'on ne voit pas », *nox caeca*, *cubiculum*... *caecum* ; d'où « secret » et « bouché, sans issue » : *caecum* (*intestinum*) = τὸ ἐντέρον πυλὸν τι, Arist., P. A. 3, 14. S'emploie, par image en poésie, de sensations autres que les sensations visuelles : Vg., Ae. 10, 98, *caeca uoluit murmura*, peut-être à l'imitation du gr. *τυφλός*. — Attesté de tout temps. M. L. 1461 ; B. W. sous *aveugle*.

Dérivés et composés : *caecitās*, *caecitūdō* ; *caecō*, -ās, M. L. 1457, et *ex-caecō* (d'après *ἐκτυφλός*), classique, usuel ; *occacō*, id. ; *caecutiō*, -is : devenir aveugle, voir trouble (rare et non classique, formé comme *balbutiō*, cf. gr. *τυφλόω*) ; *caeculiō*, -ās (mot comique de Plaute formé comme *occuliō*) ; *caecigenus* ; *caecilinguis* (Gloss.). Noms propres : *Caecilius*, -liānus : -āna *lactācia* (Plin., N. H. 19, 127) et par abréviation *Caecilia* (Col.) ; *caecilia* (et *caecula* lib. Gloss., *caeciola* var.) : sorte de serpent (sans doute l'orvet, dont le nom provient d'un diminutif de *orbus*, cf. all. *Blindschleiche*, angl. *blind-worm*), *dicta eo quod parua sit et non habeat oculos*, Isid., Or. 12, 4, 33 ; cf. gr. *τυφλός* (-ūs), Arist. et *τυφλινιδιον*, Xénocr. Demeuré dans les dialectes italiens, M. L. 1459. Cf. encore **caeculus*, 1460 ; CGL II 434, 571.

Adjectif à vocalisme radical *a* et à suffixe -*ko*, cf. *casus*, *luscus*, etc., désignant une infirmité. Cf., mais seulement dans les langues les plus proches : ir. *caech*, gall. *coeg* et got. *haihs*, mais au sens de « borgne ». Le nom propre *Caecina* est étrusque (étr. *Caicna*) : *Tuscus Caecina* (Tac.). Cf. peut-être aussi gr. *καϊκίας* « vent du nord-est » ; v. *aquilō*.

caedō, -is, *cecidī*, *caesum*, *caedere* : 1° terme rural « tailler (les arbres) », « abattre en coupant » (cf. CIL I 366, *hōnce loucum ne quis uiolātō... neque ceditō*, et Lex XII Tab. ap. Plin. 17, 7), puis « entailler » ; 2° tailler en pièces (terme militaire ; se dit d'une armée) ; frapper avec un instrument tranchant (en parlant, par exemple, des victimes) et par suite « frapper à mort, tuer » (sens surtout attesté dans le composé d'aspect déterminé *occidere*). Correspond au gr. *τένω* et *κόπτω* ; de là, dans la langue grammaticale, *caedere sermōnēs* traduit *κόπτειν τὰ ῥήματα* ; *caesum* = κόμμα ; *caesura* = τομή ; *drātiō concisa* = σύνθεσις κατακεκομμένη ; *concisum dicendi genus* = συγχοτή φράσις — Attesté de tout temps.

Dérivés et composés : *caedēs*, -is f. : 1° abatis, taille des arbres (cf. Gell. 19, 12, 7) ; 2° massacre, carnage, meurtre ; *caedūus* (ancien) ; qui peut être coupé, taillé, adjectif de la langue rustique (Caton, Varr., Plin.) ; *incaedūus*, composé privatif formé par Ovide (cf. « τρομός » ; *caementum* (*caementa* f. ap. Plin.) de **kaid-* *matōm* : moellon, pierre de taille, M. L. 1467 ; d'où *cae-*

mentārius, -ī ; *caementicius* ; *caementātus* ; *caesa* : féminin de *caesus* substantivé à basse époque dans le langage militaire « coup d'une arme tranchante, coup de taille » ; *caesālis* : propre à être taillé (Grom.) ; *caesicius* : taillé (se dit d'une étoffe), cf. *empticius* et *emptus* ; *caesim* : en coupant, en taillant ; *caesio* : taille (des arbres) (un exemple de Colum.) ; 2° action de frapper (Tert.). *Caesio*, *caesor* sont très rares et de date tardive ; par contre, les composés en *-cisiō* sont fréquents : *incisiō*, etc. Il n'y a pas de substantif **caesius*, mais *caesūra* est attesté à l'époque impériale à partir de Pline. *Caesō*, -ōnis m. : cognomen fréquent et ancien, ainsi que le montre l'abréviation par un *K.*, expliqué comme *caesar*, a. *caesura* *matris utero*, Plin. 7, 47 (v. Schulze, *Lat. Eigennamen*, p. 136). D'où *Caesōnius*, *Caesōnīanus* ; *caesor* : tailleur (d'arbres, de pierres) ; *caesura* : 1° taille (Pline) ; 2° césure (= τομή) ; 3° partie du discours (= κόμμα) ; *caelum* de **kaid-lom* n. : ciseau (forme vulgaire et tardive *caeliō*, -ōnis m.). D'où *caelō*, -ās (*caelauit*, CIL XIV 4098, III^e siècle av. J.-C.) : ciseleur, *τοπέω* ; *caelator*, *caelāmen*, *caelātūra*. N'a pas survécu en roman, sans doute à cause de l'homonymie de *caelum*. Cf. *caelāta* « salade, sorte de casque », M. L. 1464.

Pour *caesar*, v. ce mot.

Le sens de « taille des arbres » s'est bien conservé dans les langues romanes, cf. M. L. *caedēs*, 1462 ; **caedia*, 1463 ; **caesa*, *cisa* « haie taillée », 1471 ; **caesāre* « tailler les arbres », 1473 ; et les noms d'instruments *caesālia* (cf.), 1472 ; *caesellum* (cf.), 1474 ; fr. *ciseau*, *ci-sailles*, v. B. W. s. u. ; cf. brit. *cis* et *ciell* ; *caesōrium* (cis-), 1475. Mais *caedō* lui-même n'a pas survécu ; v. *telea*.

Caedō a fourni de nombreux composés en *-cidō* : *abs-cidō*, -is (souvent confondu dans les manuscrits avec *abs-cindō*, e. g. Vg., 2, 23, où les manuscrits ont *abs-cindēs*, tandis que les gloses citent le vers avec *abs-cidēs*) : détacher en coupant, ou en taillant, couper, châtrer (cf. le sens spécial de notre verbe « couper ») ; puis « détacher, enlever » ; *abs-cidō*? glosé *ἀποτομή* ; *abs-cidō* t. de rhétorique, cf. ad Herenn. 4, 53, 68 = *interruptiō* ; *prae-cidō* *ἀποσύνθεσις* ; ou de grammaire = *ἀποκοπή* ; *circum-cidō* (*circumcidō* ancien juxtaposé, cf. *circum caedas*, Lucr. 3, 411) : couper tout autour, *περικύπτω*, et dans la langue de l'Eglise « circoncrire », d'où *circum-cidō* = *περικύπτω*, *circumcaesura* (Lucr. = *περικύπτω*), etc. ; *con-cidō* : couper en morceaux ; *con-cidō* = *συγκοπή* ; *con-cisus* = *συγκοπτός* ; *dē-cidō* : trancher, d'où au sens moral « décider » (souvent, dans la langue du droit, « trancher un différend », cf. *secāre lites*, *dirimere*), d'où *dē-cidō* (Cic.) ; *excidō* : enlever en taillant, raser, et *excisiō* (pour *excidium*, v. *scindō* et *cādō*) : souvent impossible à discerner au parfait et au participe passé de *excindō*, cf. Thes. s. u. ; *incidō* : inciser, et *incisiō* ; **incisāre*, **incisulāre*, *incisulāre* ; M. L. 4354-4355. Cf. aussi *incilia* ; *occidō* d'aspect « déterminé » spécialisé dans le sens de « tuer » (terme de la langue parlée, demeuré dans les langues romanes, cf. M. L. 6030, *occidēre* et **aucidēre*), d'où *occidiō* et *occisio* : meurtre, massacre (l'opposition de *caedō* : *occidō* à un parallèle exact en slave : *biti* « battre » en face de *u-biti* « abattre, tuer ») ; *occisiūare*, fréquentatif employé par C. Gracchus, cf. Fest. 218, 32 ; *prae-cidō* : couper par devant, retrancher (cf. *prae-*

ringō), d'où *prae-cisus*, terme de rhétorique « dont on a retranché le superflu, précis, exact », *prae-cisio*, *prae-cisura* ; *recidō* : retrancher, *recisio*, M. L. 7122 et **recisa* 7121 ; *succidō* : couper par dessous ; *succidia*, -ae f. : dépeçement ; quartier de porc dépecé (ancien : Caton, Varron) ; *succisio*, *succisus* sont, au contraire, récents ; *trāncidō* (Plt.). Cf. aussi les adjectifs archaïques : *circum-cidāneus* (Cat., Col.) ; *prae-cidanea agna uocabatur quae ante alias caedebatur*, P. F. 250, 11 ; *succidanea hostia dicebatur quae secundo loco caedebatur*, P. F. 393, 1 ; *anceasus* : — *a dicta sunt ab antiquis uasa quae caelata appellamus, quod circumcaedendo talia fiunt*, P. F. 18, 19 (cf. *ancile*) ; *inter-cisū* : *dies sunt per quos mane et uesperī est nefas, medio tempore inter hostiam caesam et extra porrecta fas* ; *a quo quod fas tum intercedit, aut eo[s] interscisum nefas, interscis[m]*, Varr., L. L. 6, 4, 31.

Composés en *-cida* (*-cidas*) : *-cidium* : *homicida*, *-cidium*, M. L. 4168, 4169 ; *pāricida* (*-cidas*, lex Numae dans P. F. 247, 24), *pāricida*, *-cidium*, etc.

Sans correspondance hors du latin, comme le fait prévoir la diphtongue *-ai-* de l'élément radical. L'archaïsme de la conjugaison et du subst. *caedēs* (cf. *sēdēs*) montre, cependant, que le mot est, sinon de date indo-européenne, du moins entré de bonne heure dans la langue. La racine i-e. de v. ir. *benim* « je frappe » a été éliminée en latin (v. *perfinēs*).

Sans doute forme de type populaire (v. *laedō*) ; on a d'autres formes dont le type également populaire est caractérisé par *kh* : skr. *khidāti* « il déchire », *khedā* « marteau », gr. *σχίζω* « je fends » ; v. *scindō*. — Cf. peut-être *cādō*, dont *caedō* semble être un causatif.

caelebs, -ibis c. : célibataire (se dit des hommes, des animaux, des plantes et, par métonymie, des choses). Attesté depuis Plaute ; s'oppose à *uīdua*.

Dérivés : *caelibāris* (*-bālis*) : *i-hasta caput nubentis comebatur*, P. F. 55, 3 ; *caelibātus*, -ūs m. : célibat ; mot d'époque impériale, formé d'après les substantifs verbaux en *-ātus* et rapproché de *caelum* à basse époque par étymologie populaire, cf. Iul. Val. 3, 42, 24 et Thes. Gloss., s. u. ; *caelibātus*, -a, -um (Gloss.).

Le rapprochement avec skr. *kēvalāḥ* « particulier à, seul, entier » et avec v. sl. *céglū* « seul » est en l'air. Il n'explique pas le détail du mot. Lett. *kails* « nu, sans armes », que cite M. Endzelin, n'aurait en commun que l'élément radical ; le sens est éloigné. *Caelebs* n'a pas l'aspect d'un mot indo-européen (cf. *plebs*) ; mot de type populaire, en tout cas, à diphtongue en *a*.

caelia, -ae f. : sorte de boisson fermentée, en usage chez les Espagnols. Cf. Oros., Hist. 5, 7, 13, [*Numantini*]... *usi... suco tritici per artem confecto quem suum a calefaciendo caelium uocant*... Mot étranger, qui n'a pas pénétré dans le vocabulaire latin.

caelum, -I n. : ciseau, v. *caedō*.

caelum (graphies tardives *coelum*, d'après *κοῖλον*, et *celum*, d'après *célo*), -I n. (et masculin lorsqu'il est divinisé et personifié). Le ciel est mâle, la terre est femelle, cf. Serv. aut. Ae. 3, 801. Ennius emploie les deux genres : *caelus profundus*, A. 546 ; *ueritūrum caelum*, A. 211. Le pluriel est très rare jusqu'à l'époque chrétienne (où il se répand pour traduire *οὐράνοι*), qui lui-même traduit l'hébreu), cf. Caes., Anal. ap. Gell. 19, 8,

3, *caelum* numquam multitudinis numero appellandum est. Là où il est attesté, il est masculin : *caeli*, cf. Lucr. 2, 1097, *quis pariter caelos omnis convertere*. Le pluriel convient, en effet, au genre animé ; cf. les emplois de *ignēs, aquae*. On ne peut invoquer contre cet usage la phrase de Cic. Epist. 9, 26, 4, *unum caelum esset an innumera-bilia*, où le masculin était impossible) : 1° ciel, corres-pond à gr. οὐρανός ; quelquelque synonyme de *āēr, aether* ; 2° ciel, plafond d'un édifice ; voûte. Forme arti-ficiellement syncopée dans Ennius *cael*, cf. Hes., καὶ οὐρανός Ποσειάδι. Désigne le « ciel », par opposition à la terre, cf. *caelestis* en face de *terrestris* (*caelestis* devant son -es- à *terrestris* et sa finale à *agrestis*), Varr., L. L. 5, 16, *loca naturae secundum antiquam diuisionem prima duo, terra et caelum* ; de même que *Iuppiter* s'oppose à *Tellūs*, Varr., R. R. 1, 1, 5 : *deus qui omnis fructus agri-culturae caelo et terra continet, Iouem et Tellurem*. — Attesté de tout temps. Panroman ; cf. M. L. 1466. Irl. cel.

L'adjectif dérivé de *caelum* est *caelestis*, qui est aussi substantivé et correspond à gr. οὐράνιος. M. L. 1465. La poésie emploie aussi *caeles*, -itis adjectif et sub-stantif, fréquent surtout au pluriel, *caelites* = οὐρανίω-vec. Pour la formation, cf. *āles*, -itis de *āla*. Autres dérivés : *caelitus* = οὐρανόθεν ; *caelicus* (rare et tardif formé sous l'influence des adjectifs grecs en -xός, cf. *au-licus*) ; *caelinus* « bleu » (Gl. méd.), d'après *marinus*. Composés : *caelicola*, -fer, -fluus, -gena, -loquax, -potēs, -spez, tous poétiques et sans doute faits sur le type grec οὐρανόχοος (Esch.), etc. Cf. aussi *caerulus*.

Ce nom, neutre, a la forme d'un nom d'instrument, de sorte qu'on a pensé à le rattacher à *caedō*, le ciel étant considéré comme découpé en régions qu'observe la science augurale ou que parcourent les astres, cf. *tem-plum*, auquel, du reste, *caelum* est souvent joint ; e. g. Lucr. 1, 1014, *caeli lucida templa*. Varron le rapproche, de *caelāre*, L. L. 5, 18, *caelum dictum scribit Aelius quod est caelatum*... ; Men. 420, *appellatur a caelatura cae-lum*. Le rapprochement de *caelum* et *cauus*, e. g. Lucr. 4, 171, *magnas... caeli cauernas*, Enn., Sc. 112, *caua caeli*, n'enseigne rien en faveur de la parenté des deux mots. Bref, on n'a que des hypothèses incertaines. — Aucun nom pareil du « ciel » n'est connu ; sur un mot qu'avait l'indo-européen et que le latin a conservé avec des va-leurs différentes et des formes renouvelées, v. *diēs* et *Iuppiter*.

caementum, -i n. : v. *caedō* ; B. W. sous *ciment*.

caenum, -i n. (pas de pluriel) : limon, boue ; d'où par-fois « fumier, fange » (sens physique et moral). — An-cien, usuel. M. L. 1468.

Dérivés : *caenōsus*, *caenulentus* ; *caenōsītās*, tous plus ou moins tardifs.

La graphie par *ae* est celle des bons manuscrits, et c'est *caenum* qu'attestent le groupe allitérant prover-bial *caelum et caenum*, cf. Thes. III 98, 72 sqq., le jeu de mots sur *caenum* et *cēra*, Cic., Verr. 6, 173, cf. l'esp. *cieno*. Le rapport avec *caenire* est donc invraisemblable. Et l'on ne voit pas non plus comment pourrait être rap-proché in-, con-quināre. Sans rapport, semble-t-il, avec *obscēnus* (-scae). En tout cas, mot de type populaire, par sa diphongue (cf. *jaetōd*).

caepa, **caepe** : v. *cēpa*.

caerefolium, -i n. : cerfeuil = χαϊρέφυλλον. Cf. tou-tefois Plin. 19, 170, *caerofolium quod paederota* (sorte d'acanthé) *Graeci uocant*. On trouve dans les gloses les formes *cerfolium*, *cerfolius* (cf. v. h. a. *kervola*). M. L. 1469.

Mot grec avec seconde partie adaptée. Attesté depuis Columelle.

caerimōnia, -ae f. (souvent au pluriel *caerimōniae* ; autre graphie *caere* - à basse époque, *caerimōnium* n.) : culte, pratique religieuse, caractère saint ou sacré, sain-teté ; au pluriel : observances rituelles (cf. Gell. 10, 15, et P. F. 62, 19 : *denariae caerimoniae dicebantur et tri-cenariae quibus sacra adituris decem continuis diebus, uel triginta certis quibusdam rebus caendum erat*) ; cérémo-nies du culte. — Dérivés, tous rares et de basse époque : *caerimōniālis*, -niōsus, -nior, -āris. Vieux mot, bien que non attesté avant Cic. ; cf. Thes. III 100, 78 sqq. Rap-pelle pour la forme *castimōnia*, *sanctimōnia*. Étymolo-gie inconnue. Les anciens le font dériver du nom de la ville étrusque *Caere* ; cf. P. F. 38, 19, *caerimōnium causam alii ab oppido Caere dictam existimant* ; Val. Max. 1, 1, 10, *sacra caerimoniae uocari quia Caeretani ea... coluerunt*. Peut-être dérivé d'un **caerimō* étrusque (cf. *lucimō*) ; v. Ernout, Philologica, I p. 43 ; de **cerinu* « sacrum » ; d'après M. Rues, Latomus, 1938, 10. V. en dernier lieu K. H. Roloff, *caerimonia*, Gl. 32, p. 101-138 ; Wagenvoort, Reall. f. Ant. u. Christ., s. u.

caerulus, -a, -um ; **caeruleus**, -a, -um (forme préfé-rée et sans doute créée par les poètes dactyliques pour éviter le crétèque) : -m est uiride cum nigro, ut est mare, Serv., Ae. 7, 198. Traduit de gr. κυανέος, *céprinos*, et, avec une idée accessoire de « sombre, obscur », *κέλα-ρος*. Épithète de la langue poétique. Se dit du ciel, e. g. Enn., A. 49, *caeli caerula templa* ; d'où, au pl. n., *cae-rula* « les cieux » ou « la mer », ainsi désignés par leur couleur. Le n. sg. *caerulum* désigne la couleur d'azur. Quelquefois employé de la couleur des yeux (Hor., Epod. 16, 7 ; Tac., Germ. 4), comme équivalent poé-tique de *caesius*. — Ancien, usuel, non roman. Dérivés rares et tardifs : *caerulāns*, -lōsus, -lētus.

Issu sans doute de **caelo-lo-s* avec dissimilation nor-male du premier l ; cf. *Parilia* de *Palēs*. Pour la forma-tion, cf. *nūbīlus*, *aquilus*.

caesar, -aris m. : surnom d'origine contestée, ratta-ché par les Latins soit à *caesus*, « a caeso matris utero », Plin. 7, 4, 7, et Non. 566, 25 ; soit à *caesariēs*, ainsi P. F. 50, 7 : *caesar quod est cognomen Iuliorum a caesarie dictus est, quia scilicet cum caesarie natus est*. Si le nom se rapporte à *caesus*, il présente un élargissement en -ar identique à celui de osq. pēl. *casnar*, cf. *cānus*, ou de *loucar* = *lūcus* à Lucérie ; et ce serait une forme dialectale en face du latin *caesō*, -ōnis. Mais ce sont là sans doute des étymologies populaires, et *caesar* doit être étrusque comme *aisar* « deus » ; cf. les noms latino-étrusques *Caesius*, *Caesōnius*, *Caesennius*, etc. (v. Thes. s. u.). Le rapprochement proposé par certains avec *caesius* ne vaut pas mieux. Le nom propre devenu syno-nyme de « empereur » est passé en germ. : got. *kaisar* et de là en v. slave *czesar* « tzar ».

caesariēs, -ioi f. : chevelure (longue et abondante). Terme surtout poétique. Attesté depuis Plaute. Rap-

proché de *caedō* par l'étymologie populaire : a *caedendo dicta caesaries*, ergo tantum uirorum est, dit Servius, Ae. 1, 590, ce qui est faux (cf. Vg., G. 4, 337). Dérivé : *caesariātus*.

On en peut rapprocher skr. *képaḥ* « cheveux » et *kesa-raḥ*, *késaram* « cheveux, crinière », qui supposent, d'une part, que les mots sanskrits sont des sanskritisations de formes *prākrites* où les sifflantes étaient confondues et, d'autre part, que le mot latin est passé par quelque parler italique où il n'y avait pas de rhotacisme (à moins d'admettre que l's a été maintenu par dissimilation), ni d'apophonie. En tout cas, il s'agit d'un terme populaire. V. *caesar*.

caesius, -a, -um : gris vert ; adjectif qui s'applique à la couleur des yeux et correspond au gr. γλαυκός, *glaukōs* ; cf. Gell. 2, 26, 19. Rare et technique. Sert aussi de *cognōmen*. M. L. 1474 a.

Dérivés : *Caesulla*, *cognomen* cité par Festus 340, 31, comme pendant à *Rāiulia* (-lla?) ; toutefois, il s'agit peut-être d'une étymologie populaire (cf. *Caesō*) ; *caesitās* (Boèce).

L'étroite spécialisation de sens de l'adjectif rend peu vraisemblable le rapprochement avec *caerulus*. Diph-tongue en a, comme dans *caecus* ; l's intervocalique semble indiquer une origine non latine (sud-italique?).

caespēs, -itis m. : — est terra in modum lateris caesa cum herba, siue frutex recisus et truncus, P. F. 39, 6, « motte de terre et de gazon » ; puis « gazon », « sol cou-vert de gazon, terrain ». Attesté depuis Cic. et Cés. ; usuel. M. L. 1476.

Dérivés : *caespiticius* : fait de mottes de gazon (tar-dif) ; *caespōsus* ? : *ā*. Col. ; *caespito*, -ās (rare et b. lat.) : buter, trébucher, tomber, M. L. 1477 ; cf. Fai-der, Musée belge 28, 123 ; *incaespitātor* « qui bronche » (Serv.).

Sans étymologie ; le sens de l'osque *kais pat ar* « glēbīs tundātur ? » est très incertain. Mot à diphongue en a. Pour la finale, cf. *fōmes*, *palmes*, *termes*.

caestus, -ūs et **caestus**, -i m. (usité surtout au plu-riel) : — uocatur et hi quibus pugiles dimicant, et genus quoddam ornatus mulierum, P. F. 39, 22. Attesté depuis Varr. et Cic.

Dérivé : *caesticillus*, -i m. : — appellatur circulus quem superponit capiti qui aliquid est laturus in capite, P. F. 39, 40 ; toutefois, ce mot peut être dérivé de *cestus*, emprunté au gr. κεστός « ceinture brodée », auquel se rapporte la seconde partie de la glose de Festus citée plus haut.

La parenté avec *caedō*, adoptée par les modernes, est déjà marquée par les anciens, cf. Gloss., *caestus corium quo manus suas pugiles armant et inuicem caedunt*. Mais le ceste ne sert ni à couper ni à tailler, ce qui est le seul sens ancien de *caedō* ; et, d'autre part, la formation n'irait pas sans difficulté. Mot d'emprunt ?

caetra, -ae (cētra) f. : scutum loreum quo utuntur Afri et Hispani, Serv., Ae. 7, 732, M. L. 1853.

Dérivé : *caetrātus* adjectif et substantif (opposé par Césaire à *scutātus*).

Mot sans doute espagnol ou africain, non attesté avant Césaire.

caia, -ae f. : bâton, instrument qui sert à frapper, « clāua », Isid., Or. 18, 7, 7, qui l'attribue à Horace. M. L. 1479 (esp. *cayado*, port. *cajado* « houlette »?).

Dérivés : *caio*, -āre, *caitiō*, tous deux mal attestés, et non dans les textes. De **kaydiā* ; cf. *caedō* ?

ca(i)y : *cancelli*. Mot de basse époque, peut-être gau-lois. Cf. M. L. 1480, *caio*.

cāla, -ae f. : bois ; Lucil. 966, *scinde calam ut caleas*, Emprunt populaire au gr. κάλα pl. n. de κάλον, employé, semble-t-il, d'abord dans la langue militaire, cf. Serv. auct. Ae. 6, 1, *calas enim dicebant maiores nostri iustus quos portabant serui sequentes dominos ad proelium, unde etiam calones dicebantur... uallum autem dicebant calam*. — *Cāla* est peut-être représenté en ital. par des dérivés. M. L. 1481.

Dérivé : *cālāmentum* : branche sèche (Colum.). Pour *cālo* « valet » ; *calō*, *calopus* « galoche », v. plus bas.

calabrica, -ae f. : bandage, bande (de chirurgie). Tar-dif, très rare et technique. Dérivé de *Calabria*. D'où *calabrio*, -āre « bander », mal attesté.

calabrix, -icis f. : aubépine (Plin. 17, 75). Conservé en napolitain et en sarde. M. L. 1482. V. André, *Lex.*, s. u.

calamaueus, -i m. (-cum, n.) : bonnet. On trouve aussi *calamatus*. Très tardif (Cassiod., CGL IV 283, 28, *scirpus iuncus unde calamauci fiunt* ?). — Autre forme *καμ-λάουον*, *camelauon*, Du Gange (d'après *καμλωτή*, *camelōtē*). *Calamaueus* est peut-être dû à un faux rappro-chement avec *calamus*. Mot étranger, sans doute oriental.

calamitās, -ātis f. : 1° calamité, fléau, désastre, ruine, malheur, perdition (joint à *clādēs*, Plt., Cap. 911 ; à *ui-tium*, Ter., Hec. 2, etc.) ; 2° spécialement toute espèce de fléau qui atteinte les récoltes : maladie qui frappe les tiges du blé, grêle (qui les renverse), etc. — Ce second sens, bien qu'anciennement attesté, résulte sans doute d'une spécialisation secondaire, due à un rapprochement fait par la langue rustique entre *calamus* et *calamitās* d'après le rapport *olīua, olīuitās* ; *ficus, ficitās*, etc. ; cf. Don., Eu. 79, *calamitate rustici grandinem dicunt, quod calamos comminuat*, et Serv., G. 1, 151, *robigo genus est uitii quo culmi pereunt, quod a rusticanis calamitās appel-latur* ; de même encore Don., He. 2, *uitium et calamitas : bene secundum augures. Vitium enim est, si tonet tan-tum ; uitium et calamitas, si tonet et grandinet simul, uel etiam fulminet*. — *Calamitās* doit être dérivé d'un ad-jectif, ce qui est la formation normale des abstraits en -tās, cf. *nouus, nouitās*, et, dans ce cas, il est à rappro-cher de *incolumis*, où le vocalisme *o* en syllabe inté-rieure est commandé par l'vélaire qui suit, et par là à *clādēs*, etc., si bien que le rapprochement de *clādēs* *calamitāsque* signalé plus haut dans Plaute serait une figura etymologica. V. **cellō*.

Pour le maintien de *ā* en syllabe intérieure, cf. *alacer*. — La prononciation et la graphie *kadamitās* attribuées à Pompée par Mar. Vict., GLK VI 8, 15, résultent d'un autre faux rapprochement avec *cadere*, cf. Isid., Or. 1, 27, 14. La glose d'Hésychius κάδαρος τρυλός, Σαλαγι-vois ne fournit de rapprochement ni pour le sens ni pour la forme.

Ancien, usuel et classique, mais banni de la poésie dactylique par sa forme. Non roman.

Dérivé : *calamitōsus*, ancien, classique, formé sans doute directement, sans qu'il soit nécessaire de supposer une haplogie de **kalamitā-ōsus*, sur *periculōsus*, *uentōsus*, etc. « exposé à la calamitās » (dans les deux sens du mot).

calamus, -I m. : 1° roseau ; 2° greffon (Pline). Emprunt, attesté depuis Plaute, au gr. *κάλαμος*. Le terme latin est (*h*)*arundō*. Le mot a peut-être été emprunté en même temps qu'un objet fait de roseau, roseau à écrire ou flûte de roseau, etc. (cf. l'emprunt indien *kalamā*). M. L. 1485 ; britt. *calaf* : sur *colof*, *colo*, v. J. Loth, ouvr. cité, p. 151.

Dérivés : *calamārius*, v. B. W. sous *calmar* ; *calamellus* (Arn.) : petit roseau, M. L. 1484 ; *calamistrum* (*calamister* m., *calamistra* f.) : fer à friser ; sans doute formé de *καλαμῖς* et du suffixe d'instrument -*tro*, ou tiré directement de *καλαμίστρον* non attesté (cf. *ergastulum*) ; *calamistratus* : *calamētum* (tardif) ; cf. *dūmētum* ; *unicalamus*. Les autres dérivés sont des transcriptions du grec (comme *calamizō*, Ital.). Pour l'a intérieur, cf. *alacer*.

calathus, -I m. : 1° corbeille, panier fait de joncs tressés ; 2° par extension, vase, récipient, corolle. Emprunt au gr. *κάλαθος*, correspondant à lat. *quasilus*. Depuis Virgile ; rare en prose ; formes romanes douteuses. M. L. 1488.

calautica, -ae f. : sorte de coiffure de femme attachée avec des brides ; cf. gr. *κρημνον*. Rare ; depuis Afranius. Composé et dérivé : *dēcalauticāre* (Lucil.). Sans doute emprunté.

calba, **calbeum** v. *galb*.

calcar v. *calx*.

calcatrippa, -ae f. (Gloss.) : plante inconnue (centaurée ou anchuse, cf. *lacca*?). M. L. 9650 ; fr. *chaucetrappe*.

calcesta, -ae (Gloss.) : trifolium album. Peut-être dérivé de *calx*, et nommé d'après sa couleur. La finale rappelle *arista/aresta*.

calceus : v. *calx*.
calceitripa : v. *calx*.
calceitro : v. *calx*.

calculus, -i, **calculō**, -āre : v. *calx* 2.

calendae, -ārum (*kalendae* avec maintien de l'ancienne graphie k devant a) f. pl. : les calendes, premier jour du mois de l'année romaine. Rattaché par les Romains à *calō* « appeler, proclamer », cf. Varr., L. L. 6, 27 : *kalendae quod his diebus calantur eius mensis Nonae a pontificibus quintanae an septimanae sint futurae, in Capitolio in curia Calabra sic dictae quinquies : « calo Iuno Couella »* ; Serv. auct. Aen. 8, 654 : *ideo autem Calabra [curia], quod, cum incertae essent kalendae aut idus, a Romulo constitutum est ut ibi patres uel populus calarentur, i. e. uocarentur*. Mais la forme fait difficulté : l'hypothèse que *kalendae* serait issu phonétiquement de *kalandae* (F. Muller) est peu vraisemblable ; la graphie *kalandae* n'apparaît qu'à l'époque impériale. *Kalendae* suppose un doublet *calere* (de *calō*, -is, ou *caleō*, -ēs?) de *calō*, -ās, cf. ombr. *kafe*tu « calātō », Reichelt, K.

Z. 46, 325 sqq. *Calendae* s'est conservé avec des sens divers dans les langues romanes : « jour de fête, nouvel an », etc. M. L. 1508, et en celtique : britt. *calan*, irl. *cal-laind*, *callendoir*.

Dérivés : *kalendārius*, -a *strēna*, M. L. 1508 a ; *kalendārius* « registre de comptes » et « calendrier » ; *calendāris* (-lis) : *cūrator calendārius*.

caleō, -ēs, -uī, -itūrus, -ēre : être chaud (sens physique et moral), être échauffé, être ardent, etc. Ancien, usuel. M. L. 1510. V. fr. *chaloir*. Inchoatif : *calēscō*, -is, M. L. 1511 (d'où *concalēscō* marquant l'échauffement soudain (aspect déterminé), M. L. 2110 ; *incalēscō*, M. L. 4339, avec le préfixe marquant le passage d'un état à un autre ; *excalēscō*, M. L. 2948). Composé transitif : *cal(e)faciō*, -is, -ere et ses dérivés, M. L. 1507 ; *excalēfaciō*, M. L. 2947 ; *calefactō*, -ās (Plt.).

Formes nominales et dérivés : *calor*, -ōris m. : chaleur (sens physique et moral). Le neutre qu'on lit dans Plt., Mer. 870, *nec calor nec frigus metuo*, semble amené par le voisinage de *frigus*. M. L. 1526.

calidus (*caldus* avec absorption de l'i intérieur) : chaud. Panroman. M. L. 1506, et celt. : irl. *caul* ; *callawr* (de *caldāria*). Subst. *cal(i)dā* (sc. *aqua*) : eau chaude. De là : *caldor* : chaleur (familier et rare, Varr., Gell.), et **caldūra*, attesté par les langues romanes, M. L. 1503 a et 1505 ; *cal(i)dāria* [cella] : étuve, chaudière, M. L. 1503, d'où à basse époque *caldāriola* ; *caldellus* ; *cal(i)dō*, -ās et *excaldō* « échauder », M. L. 2946. De *calor* : *calōrātus* et *calōrō* (tardifs). Aussi **calentāre*, M. L. 1509 ; **calina*, M. L. 1517 ; **calura*, M. L. 1528.

Ici *cal*- repose sur **kwl*-, comme on le voit par la lituanien, où il y a *šilū*, *šilti* « s'échauffer », à côté de lit. *šalimā* « chaleur » (lit. occ. *šilimā*). Une forme **kli-* de la racine semble se trouver dans v. isl. *hlær*, v. h. a. *lāwer* « tiède ».

caliandrum (*caliendrum*, -drium), -I n. : coiffure de femme, perruque. Attesté depuis Varron, rare ; conservé dans le parler des Abruzzes ? V. M. L. 1514. Origine douteuse ; on rapproche le gr. *κάλανδρος* ou *κάλανδρα*, nom d'une sorte d'alouette (huppée?), bien conservé dans les langues romanes : it. *calandra*, toul. *caliandro*, etc., M. L. 1486. Cf. Porphyre, ad Hor., Sat. 1, 8, 48 : *caliendrum i. e. galericum*, et le nom de l'alouette huppée *galērita* en latin, v. *galērum* sous *galea*. La forme latine ne s'explique pas exactement par le grec, mais des mots de ce genre sont souvent altérés. Les autres rapprochements, *κάλαντρον* « balai » et « coiffure de femme » (Suidas), *χαρδριος* « pluvier », sont à écarter.

calidus, -a, -um (ā?) : adjectif de la langue des éleveurs « qui a une tache blanche sur le front », *λευκομέτωπος*. Isid., Or. 12, 1, 52, [equi] *qui frontem albam habent* *calidi* [appellatur]. En dehors de ce passage ne figure que dans Chiron, Mul. 795, et peut-être dans des gloses corrompues.

Les manuscrits d'Isidore et de Chiron écrivent *calidus* avec un seul l, leçon qu'il n'y a pas lieu de corriger, avec le Thes., en *callidus* ; cf. ombr. (buf) *kalēf*, *calersu* « boues *calidōs* », et gr. *κλήδα* « αἶμας αἱ ἐν τῷ μετώπῳ σημειον ἔχουσαι τυλοειδές », Hes., lit. *kalýdas* « chien ayant une tache blanche au front » ; cf. irl. *caile* « tache ».

caliga, -ae f. : chaussure à lacets, sorte de brodequin, surtout portée par les simples soldats. Attesté depuis Cicéron.

Dérivés : *caligula* ; *caligāris* (-rius, d'où *caligārius*, -i : cordonnier, conservé dans les dialectes italiens, cf. M. L. 1515) ; *caligatus*.

L'explication par *calco* (-calz) et -*liga*, cf. *ligāre* (R. Kent, BSL 26, 110) est ingénieuse, mais ne va pas sans difficultés. Il peut s'agir d'un mot d'emprunt.

callgō, -inis f. : fumée noire ; nuage ou brouillard opaque et noir ; de là, obscurité, ténébres (sens physique et moral) ; vertige, troubles de la vue. Ancien, usuel. Tous les sens du latin sont représentés dans les langues romanes. M. L. 1516 (*caligo* et *calligo*).

Dérivés : *callgō*, -ās (presque toujours intransitif ; l'emploi transitif n'est attesté qu'à très basse époque) : être obscurci ; *calliginō*, -ās (doublet tardif de *callgō*), M. L. 1515 a ; *calliginōsus* (et bas latin *calligōsus*, *calligineus*) : couvert de nuées, ténébreux, etc.

Le rapport *callgō/rōbus* incline à penser que *callgō* dérive d'un adjectif **calus* « sombre, noir ». Mais il ne faut pas rapprocher skr. *kālah* « niger, lividus », qui n'a sans doute pas un ancien l, comme l'a montré M. Luders dans l'Αντίφωνο dédié à M. Wackernagel. Il n'y a pas non plus grand fond à faire sur gr. *κηλός* : νεφέλη *ἀνδροσ καὶ χειμερινή ἡμέρα*, dont on ne sait même pas si l'η représente ou non un ancien ā (cf. *κελευός*). Cf. *calius*?

calius : cendre. Forme de glossaire, CGL II 100, 46, cf. Glossaria latina, II, p. 126 et 210, d'origine inconnue, demeurée en provençal et en espagnol. M. L. 1518.

calix, -icis m. : coupe, vase à boire ; puis toute espèce de vase, marmite ; cf. Varr., L. L. 5, 122, *calix a caldo* (!), *quod in eo calda puls apponebatur et caldum eo bibebant*. Spécialement : tuyau d'aqueduc. Fréquent dans la langue de l'Église, au sens de « calice ». M. L. 1519. Germ. : v. h. a. *kelih* « Kelch », etc. ; celt. : irl. *cailis*, *callich*, britt. *celeguel*.

Dérivés : *caliculus*, M. L. 1513 ; *calicellus* ; *caliclāre* (-rium) (Gloss.) : *ubi conduntur calices*.

Les Latins voient dans *calix* un emprunt au gr. *κύλιξ*, ainsi Prisc., GLK II 167, 1 : *calix ἀπὸ τοῦ κύλιξ*. En réalité, le mot peut être d'origi indoeuropéenne, ancien **kwl-ik* ; outre *κύλιξ* (dont l'o s'explique par l'existence de **kwl-*) et *κύλιξ*, on rapproche skr. *kaldārah* « pot, coupe » et *kalikā* « bouton de fleur ». Il y a des formes à s- initial : gr. *ἰσχύλιον*, *σχάλις*, chez Hésychius et ombr. *scalse-to*, *skalce-ta* « ex paterā ». — Le groupe de v. h. a. *seala* « enveloppe » est à séparer. Mais il a pu se produire une confusion entre *calix* et *calyx*, emprunt savant au gr. *κάλυξ* « enveloppe de fleur, calice » et qui a pour dérivés : *calyc(u)lus* ; *calycia* f., nom de plante ; *calyc(u)laris*, -ria (herba), *calyc(u)lata* (herba) (*cani*, *cali*- « jusqu'au », dont la forme différenciée *caniculata* a été influencée par un rapprochement avec *canis*, cf. Misc. Tir., p. 66, 12, *iusquiamo i. e. caniscuta*, et prov. *canelhada*. M. L. 1512.†

calliomarcus, -I m. : tussilage. Mot gaulois, attesté dans Marcellus, Med. 16, 101 ; cf. Pedersen, *Vergl. Gr. I*

69 ; Loth, *Rev. Celt.* 37, 25. Cf., pour la finale, *ebulcalium*.

callis, -is c. (le genre est flottant, comme pour beaucoup de noms en -is) : piste de troupeau, sentier tracé par les animaux ; différent à l'origine de *semita* ; cf. Vg., Ae. 9, 383, *rara per occultos lucebat semita calles* ; Serv., Ae. 4, 405 ; Isid., Diff. 1, 539 ; Orig. 15, 16, 10. Puis toute espèce de sentier ou de route. — Ancien, technique. M. L. 1520. Faussement rapproché de *callum callus* « a callō pedum » par les anciens.

Dérivé : *callitiāsus* (Inscr.).

Il est vain de rapprocher irl. *caill* « forêt », lit. *kėlia* « chemin », serbe *kīanac* « défilé », trop éloignés, les uns par la forme, les autres par le sens.

callum (et *callus* m., le pl. est toujours *calli*), -I n. : peau épaisse et dure (des animaux ou des plantes), durillon, call(us). — Ancien. M. L. 1521. A ce sens techniques rattachent *callōsus* (d'où gr. *καλλώδους* « couenne »), *callōsitis*, *callitiā* (-tiēs), *callēscō* et ses composés. Un sens figuré apparaît dans le dérivé :

calledō, -ēs, -uī, -ēre : être endurci, *callent rure manus*, Aetna 261 ; d'où « être habile dans quelque chose, savoir par expérience ». Plaute joue sur le double sens du mot, Pe. 305, *magis calleo quam aprugnum calllet*. S'emploie absolument, ou avec l'accusatif ou l'ablatif, avec ou sans in. De là : *callidus* : Cic., N. D. 3, 25, *appello... callidos quorum, tamquam manus opere, sine animus usu concalluit* ; « habile » souvent avec une nuance péjorative, « rusé, roué » (cf. *ueterātor* et *uersutus*). Dans la Bible, traduit *ὀσκηρτής* et *πανουργος*. Non roman, mais conservé en celt. : gall. *call*. Dérivés : *calliditudo* ; *callidulus* ; *callēscō* et *con*, *in*-, *oc*-, *per*- *callēscō*. Sans étymologie. Mot populaire.

cālō, -ōnis m. : valet d'armée. Ancien (Acc.), mot de type populaire en -ōnis, -ōis (cf. *fullō*, etc.). Rattaché à *cāla* par les Latins : *calones militum serui dicti qui lignaeas clauas gerebant, quos Graeci κἄλα vocant*, P. F. 54, 19 (étymologie populaire?). — Autre sens, sans exemple, dans Isid., Or. 19, 1, 15, ... *calones, nauculicae quae ligna militibus portant* ; v. Sofer, p. 27.

calō, -ōnis m. (Gloss.) : sabot de bois, chaussure militaire gauloise (?). Cf. P. F. 40, 26, *calones calcei ex ligno facti* ; CGL V 595, 18, *calones gallicae militum*. L'a long n'est pas attesté et l'explication de Festus est faite pour rapprocher *calō* de *cāla*. Mot étranger en rapport avec *caliga*? Ou déformation par abrégement de *καλόπους*, *καλοπόδιον*, latinisés en *calopus*, *calopodia*? cf. M. L. 1525.

Il est impossible de décider s'il y faut rattacher un *calonica* qui figure sans explication dans Gloss. Scal. V 595, 29.

calō, -ās, -āre : appeler, proclamer, convoquer. Verbe archaïque qui n'est plus employé que dans certaines expressions consacrées de la langue religieuse ou juridique, comme *calāta comitia*, *Calābra cūria* et sans doute *calendae* ; v. ce mot.

De *calō* viennent : *kalātor* (ca-) : terme de rituel désignant un serviteur chargé d'appeler (Serv. auct. G. 1, 268) ; cf. *nomen(u)lātor* « esclave chargé d'appeler les

nomes »; *calābra, calātīs* : Varr., L. L. 5, 12, *nec curia Calabra sine calatione potest aperiri*. — Composé (ancien juxtaposé) : *intercalō*, -ās : proclamer un jour ou un mois supplémentaire pour remédier aux irrégularités du calendrier, usité surtout au passif impersonnel, e. g. Cat., Agr. 159, *si intercalatum erit Kalendis maiis*. Par suite, « intercaler, insérer ». De là : *intercalāris* (-rius) : *intercalātor*, -tiō. Cf. aussi les formes anciennes conservées par les gloses *incalanto* : *inuocanto*, P. F. 101, 25; *incalatiuae* : *inuocatiuae*, Id. 101, 10; *procalare* : *prouocare* ex *Græco* καλῆν i. e. *uocare*, Id. 251, 25; *procalato*, *prouocato* (avec u issu de a devant l vélaire?), Id. 293, 10. V. aussi *conciūlium*, de **con-kal-iūm*.

Tous ces sens sont techniques et le verbe a cessé d'être vivant à l'époque historique; les verbes usités sont *clāmō*, de la même famille, et *uocō*.

L'ombrien a, de même, *kařetu, kařitu, carsitu* « *calātō* »; v. *calendae*. La racine est dissyllabique. Elle se retrouve dans hitt. *kaleš-* « appeler », gr. *καλέω, κέ-κληκα, κληήσκω, ἑμ-κλή, hom. καλήτωρ* « héraut » (cette valeur technique rappelle celle de *kalātor, nomenclātor*); peut-être aussi irl. *calech*, gall. *ceiliog* « coq » (lit. « appeleur ») et skr. *uṣākalah* « coq » (« qui appelle l'aurore »). Le rapprochement avec v. h. a. *halōn, holōn* « aller chercher » est contesté. Le messapien *kalatras* (génitif) est emprunté.

Ces mots sont peut-être apparentés à une série de termes divers indiquant des « cris », des « bruits » : gr. *κτάλαδος* « bruit », v. h. a. *hellan* « reconnaître », v. sl. *klakolū* (r. *kōlōkūl*) « cloche », lit. *kalbā* « parole » — et peut-être des élargissements tels que lat. *clāmō, clangō* : en somme, l'ensemble des mots expressifs présentant *kr-, kl-* à l'initiale pour indiquer des bruits. V. aussi *clārus* et *classis*?

calō (-cha-), -ās, -āre : terme technique « laisser tomber » ou « relâcher ». Emprunt au gr. *χαλῶ*, sans doute dans la langue nautique; cf. Isid., Or. 6, 14, 4, *apud nautas « calare » ponere dicitur*; v. B. W. sous « caler » (les voiles). A dans la langue populaire un sens obscène : *laxāre* (uāginam), *future*. Attesté depuis Vitruve. Les formes romanes remontent à *calāre, callāre* et *chalāre*, M. L. 1487; bret. *caladur* « dévidoir », de *calātōrium*? Cf. peut-être *apocalō*?

calocatanos : pavot sauvage. Mot gaulois d'après Marcellus, Med. 20, 88. Cf. *catanus*.

calopeta, -ae m. : danseur de corde (Expos. mundi 32). De **καλοπέτης*? Cf. *calobātrius* : *σχονοβάτης* (Gloss.).

calpar : attesté seulement au nominatif et chez les grammairiens ou glossateurs, e. g. Non. 546, 28 sqq., *calpar nomine antiquo dolium*. Varro de *Vita Populi Romani* lib. I : *quod, antequam nomen doli prolatum, cum etiam id genus uasorum calpar diceretur, id uinum calpar appellatum*. Cf. P. F. 40, 27, 16. Emprunt. Cf. gr. *κάλπη, κάλπη*. La finale en -ar dénote peut-être un intermédiaire osque (cf. *casnar?*) ou étrusque; cf. *Calpurnius*.

caltha, -ae f.; **calthum**, -i n. (*caltha, calthum*) : τὸ βοῦ-φάσμου; fleur jaune, le souci officinal? De là : *calth(h)ula*, -ae (-um n.) f. : Non. 548, 24, *calthulam* et *crocotulum* (cf. Plt., Ep. 231) *utrumque a generibus florum translatum... calthulam Varro de uia P. R. I. I palliolium breue uoluit haberi : « calthula est palliolium praecinctui, quo nudae infra papillas praecinguntur »*.

Peut-être mot d'emprunt à une langue méditerranéenne; cf., pour la finale, *mentha*.

calua, -ae f. : crâne. Mot populaire, attesté depuis Pomponius, passé en irl. *calb*.

Dérivés et composés : **caluāris*, adjectif non employé, dont dérivent : 1° *caluāre* (surtout au pluriel *caluāria*) : sorte de poisson sans écailles; 2° *caluāria* (-rium n.), -ae f. : *tota pars capitis ab auribus incipiens*. M. L. 1529. Dans la langue de l'Eglise, *locus Caluāriae* ou *Caluārium* traduit le gr. *κρᾶνιον τόπος, κρᾶνιον*, c'est-à-dire le Golgotha. — *decaluō*, -ās : Ps. Ruf. in Psalm. 41, 4, *locus... caluaria... quia rei solebant ibi decaluari et decapitari*.

calua semble d'abord avoir signifié « cruche » (cf. *gabata, testa*); cf. Pompon., Atell. 179, *iam istam caluam colafis comminuissim testatim tibi*, où le voisinage de *calua* et de *testatim* est caractéristique, et peut-être *caluāriola*, Schol. Iuv. 5, 487; mais il a été rapproché de *caluus* par l'étymologie populaire (comme dans *calua nux, Venus Calua*), et Martial ne l'emploie qu'au sens de « crâne dénudé », e. g. 6, 57, 2, *tegitur pictis sordida calua comis*.

calumnia : v. le suivant.

caluor, -eris (et *caluō*) : chicaner, tromper. Les textes littéraires ne connaissent que le déponent, e. g. Lex XII Tab., 1, 2, citée par Fest. 408, 37, *si caluitur pedemue struit*. Verbe rare et archaïque, employé dans la langue du droit, transitif et absolu. Doublet *caluō*, dans Servius, cité sous *caluus*?

Caluor a dû avoir un participie **calumnus* d'où dérive : *calumnia*, -ae f., conservé dans la langue du droit : chicane, fausse accusation, calomnie, d'où « cabale, intrigue, supercherie », ancien et usuel. M. L. 1527. De là : *calumniōsus*; *calumniar*, -āris « *falsa crimina intendere* », et ses nombreux dérivés.

On rapproche gr. *κλήω* « je charme » et got. *holon* « calomnier »; la racine serait **kel-* élargie par -u- en latin. Simple possibilité. Rien de clair.

caluus, -a, -um : chauve. — Ancien, usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 1532; germ. : v. h. a. *chalo*, etc. Épithète d'une sorte de noix, *calua nux* (gr. *καρυνόλοπος*); de la vigne, *uitis calua*; de Vénus, dite *calua in honorem mulierum quae de capillis suis funes fecerat*; cf., toutefois, Serv. auct. in Aen. 1, 726, qui l'explique : *quod corda amantium caluati, i. e. fallat*. Cf. aussi les nomina et cognomina *Caluēna, Caluisius, Caluinus*, et l'osque *Kalūvieis* (génitif); pélign. *Calauan*.

Dérivés et composés : *caluō* et *caluēscō*; *caluitiēs, caluitium*, -tia, M. L. 1531 (pour la formation en -itium, cf. *barbitium, lānitium, capillitium et seruitium*); *caluaster*; *caluātus*; *praecaluis, recaluus*; **caluia*. M. L. 1530.

Cet adjectif désignant une infirmité rappelle skr. *kul-vah* et av. *kaurva-* « chauve » (même suffixe que dans *fuluus*, etc.), mais aussi skr. *khalatī* « chauve », avec *kh* populaire. L'a latin peut reposer sur un a « populaire » indo-européen. Cf., avec l'gémé (populaire), v. isl. *skalli* « tête chauve ». V. *calua*.

1. **calx, calcis** f. (le génitif pluriel serait en -ium d'après les grammairiens, mais il n'y en a pas d'exemples,

cf. Thes. III 195, 42) : 1° talon; 2° pied (d'un mât, d'une échelle, etc.). — Ancien, usuel, technique. M. L. 1534; irl. *calc*, gall. *calch*, gr. mod. *κάλσιος*.

Dérivés et composés : *calcō*, -ās : talonner, fouler aux pieds, M. L. 1491; d'où *con-, ex-, in-calcō* « tasser avec le pied, inculquer »; *pro-culcō*; *calcātō*, -tor, -trix (M. L. 1493 a?), etc.; *calcātōrium* : presseoir à raisin, M. L. 1493; *calcar*, -āris n. : éperon; neutre substantif d'un adjectif **calcāris*, cf. *tālus/tālāris*; *calcāneum*, -i n. (-neus m., St-Jér.) : talon, substitut tardif de *calx*, introduit par la langue de l'Eglise, M. L. 1490; *calceus* (**calcea* dans les langues romanes) (cf. M. L. 1495); *calceolus* : chaussure; d'où *calceō*, -ās « chausser » peut-être reformé sur *calceātus*, M. L. 1497; *calceamentum*, M. L. 1496; *calceātus*, -ūs, M. L. 1498; *calceāris, calceolāris*, M. L. 1499; *disculceus* (-cal-) « déchaux », M. L. 2662, B. W. *dēchausser*; *excalceō*, -ceus; **incalcāre*, M. L. 4338; **reculceāre* (-cal-), M. L. 7135 a.

calcitrō, -ās : ruer, regimber (sens propre et figuré; familier), M. L. 1501 a. Sans doute dénomiatif d'un **calcitrum* « coup de talon » non attesté, formé comme *talitrum* (Suét., Tib. 68).

Dérivés : *calcitrō*, -ōnis m.; *calcitrōsus*; **excalcitrō*, M. L. 2945; *recalcitrō* (sens propre et figuré; cf. gr. *ἀνταρτίζω*).

Le rapport avec lit. *kulnis* « talon » et avec bulg. *kālka* « hanche » serait, en tout cas, lointain. La chaussure dite *calceus*, réservée d'abord aux rois (cf. Vg., Ae. 8, 458; F. 128, 3, et Serv. ad l. *Tyrrhenea uincula... alii calceos senatorios uolunt, quia hoc genus calceamenti a Tuscis sumptum est*; Isid., Or. 19, 34, 4) et aux patriciens, c. *mulleus, c. repandus*, est d'origine étrusque; et le mot rappelle par sa finale, comme *balteus, puleus*, des termes étrusques; cf. Ernout, *Philologica*, I p. 43 sqq., et Rev. Phil., 1950, p. 7. Une origine étrusque n'est donc pas exclue pour *calx*, dont la forme est étrange, et, en tout cas, pour *calceus*. *Calx* évoque *falx*; ce sont les deux seuls mots à finale en -alx du latin; cf. aussi *arx, merr*, autres types rares, sans étymologie indo-européenne sûre.

2. **calx, calcis** f. (l'x est purement graphique; on prononçait *calx*, et les grammairiens essayaient de différencier ainsi *calx* « chaux » de *calx* « talon », auquel, d'ailleurs, tendait à se substituer un nominatif *calcis*) : 1° chaux; 2° but blanchi à la chaux, borne, terme; de là, *ad calcem*; 3° (archaïque) pion de jeu (= *calculus*). *Calx*, qui désigne seulement la « pierre à chaux », est sans doute un emprunt ancien au gr. *χάλξ* « caillou, moellon, pierre à chaux », dont l'i existe dans *calicāre* « blanchir à la chaux », *dēcalcitūs* (cf. *dēalbāre*), à moins que *χάλξ* et *calx* ne soient des emprunts indépendants à une langue méditerranéenne inconnue. Ancien, usuel; M. L. 1533; B. W. s. u. Passé en germanique : v. h. a. *calch, kalk*; en serbe *klakt*; en celt. : irl. *calc*, britt. *calch*, etc.

Dérivés : *calcārius* : de chaux; substantif *calcāria* : four à chaux, M. L. 1492; *calcārius* : chauffournier; *calcāriāris, calcāriēsis*; *calcinius* (tardif) et *calcina* = *calx*, M. L. 1501; *calcifraga* : *σκολοπένδριον*, cf. *saxifraga*; **calcestris*, M. L. 1500.

calculus, -i m. (*calculus* Gloss., *cauculus* tardif) : caillou; boule pour voter (blanche ou rouge); pierre

dans la vessie; pion, jeton (cf. *calculus reducere*). Comme c'est avec des *calculi* qu'on apprenait aux enfants à compter, le mot a pris le sens de « compte, calcul » qui se retrouve dans les dérivés *calculus*, -āris (*calculus*, etc.); *calculātor*, gr. mod. *καυκούλάτωρ*.

Au sens de « caillou » s'apparente *calculosus* : caillouteux, qui traduit aussi le gr. *λιθώδης* « qui souffre de la pierre ». — Usuel et classique. Non roman.

Les Latins voyaient dans *calculus* le diminutif de *calx*; cf. P. F. 40, 9, *calces qui per diminutionem appellatur calculi*, et CGL V 273, 63; mais les sens sont différents et le gr. *χάλις* « caillou de rivière » amené à se demander si *calculus* ne serait pas aussi un mot à redoubler. Ceci n'exclut ni le rapprochement avec *χάλις*, ni même absolument l'hypothèse d'un emprunt de tout le groupe à une langue méditerranéenne.

calyx : v. *caliz*.

cama, -ae f. : attesté seulement dans Isid., Or. 19, 22, 29, *camisia uocari quod in his dormimus in camis, i. e. in stratis nostris*; cf. 20, 11, 2. Peut-être mot ibère, conservé dans la péninsule ibérique. Cf. M. L. 1537; Sofer, 121 et 164.

camba, -ae f. : v. *gamba*.

cambiō, -ās, -āui, -āre : échanger (*rem pro re dare*, Gloss.), troquer. Premier exemple dans Apulée, Apol. 17, *mutuarias operas cum uicinis tuis cambies*. Les dérivés romans remontent à *cambiāre*, M. L. 1540, et **excambiō*, M. L. 2949; B. W. sous *changer, échanger*; cf. aussi britt. *cemma* et *escema*. Composé : *concambiō*. Semble sans rapport avec *campō*, q. u.

Mot technique du vocabulaire commercial, sans doute emprunté au celtique, v. Zimmer, KZ 32, 231. Les formes *cambiō*, -is, -psī proviennent d'un faux rapprochement avec gr. *κάμπτω, κάμψαι*.

camela, -ae : Lyd. Mens. frg. inc. 12, p. 181 W., *ἔστι δὲ καὶ ἑτέρα παρασκευὴ στυρίδος, ἀντὶ πλῖνον τῇ κεφαλῇ ἐπιτιθεμένην, καλεῖται δὲ παρ' Ἰταλῶν κάμελαι, ἐξ ὧ καὶ κάμελεκία*. Sans autre exemple. Abréviation de *καμελίκιον, καμηλάκιον*? V. *calamaucis*.

camēllis : — *uirginibus supplicare nupturae solitae erant*, P. F. 55, 19. Sans doute à lire *camēlli(i)s*, datif de *camēliae*, transcription ancienne de *γαμήλια*.

camella, -ae (ga- *κάμηλα*, éd. Diocel.) f. : vase à boire, écuelle. M. L. 1543. Esp. *gamelles* passé en fr. et en ital. Diminutif de *camera*? Mais l'x fait difficulté.

camēlus, -i c. : chameau. Attesté depuis Pomponius. Varr., L. L. 5, 10, *s suo nomine Syriaco in Latium uenit*. Le mot est venu au latin par gr. *κάμηλος*. A été altéré en *camellus* sous l'influence des mots en -ellus, cf. M. L. 1544; irl. *camal*, gall. *canval*. Dérivés latins : *camēlinus, camēlārius*. Le latin a emprunté aussi *camēlopardalis* (= *καμηλοπάρδελις*) qui a été altéré en *camēlopardalus*, -pardala, -pardus, -parda.

Camēnae, -ārum f. pl. : anciennes déesses des sources et des eaux. Les anciens poètes latins, Livius Andronicus, Naevius, se sont servis du nom de *Camēnae* pour remplacer le nom des Muses; l'équivalence était grossière et Ennius, suivi par ses successeurs, a transcrit simplement le nom grec *Mūsa*. Livius Andronicus com-

mence son poème par *uirum mihi, Camena, insece uersutum*; mais Ennius par *Musae, quae pedibus magnum pulsatis Olumpum*. — Repris ensuite par la poésie de l'époque impériale, lorsque *Musae* se fut banalisé. Uniquement poétique. D'après les grammairiens latins, la forme ancienne serait *Caménæ*; cf. Vg., Ae. 11, 543, qui donne à *Camilla* pour mère *Casmilla*; mais en ce cas l'a de *Caménæ* devient inexplicable. Sans rapport avec *carmen*. Macrobie donne le mot pour étrusque, Somn. Scip. 2, 3, 4, *Etrusci Musas... Camenas quasi canenas a canendo dixerunt*. — *Camnas* (*Camna*) est un gentilece étrusque, cf. CIE 5470 et 5473, Pallottino, *St. in. on. di G. Funaioli*. Le même radical *Cam-* se retrouve dans *Camillus* et *Camese*, *Camasene*, sœur et femme de Janus. Le temple des *Caménæ* se trouvait près de la *porta Capēna*, étrusque.

camera, -ae f. (*camara*, cf. Char., GLK I 58, 23, *camara dicturi, ut Verrius Flaccus adfirmat, non camera per e*; Funaioli, p. 515, 6) : toiture voûtée, voûte; pont de navire, barque pontée. Non. 30, 7, *camerum : obtortum, unde et camerae tecta in curvitate formata*; P. F. 38, 14, *camera et camuri boues a curuatione ex Graeco dicuntur*. Emprunt latinisé au gr. *καμάρα*. Classique, usuel. M. L. 1545; germ. : v. h. a. *c(h)amara* « Kammer », d'où flnn. *kamari*; celt. : irl. *camra*. De là *camerō*, -ās : construire en voûte; cf. M. L. 1546, et *concamerō*, -rātio (Vitr., Plin.); *camerārius*; et, dans Grégoire de Tours, substantivé *camerārius*, -i : camérrier, M. L. 1547; *camerārium* : courge en berceau (Plin. 19, 70).

camillus, -i m.; **camilla**, -ae f. : ancien terme du rituel désignant des enfants de naissance libre et noble (cf. P. F. 38, 8, *camillus proprie appellatur puer ingenuus*) qui servaient dans les sacrifices et accompagnaient spécialement les flammes (Serv. auct. Ae. 11, 543; P. F. 82, 18). Rapproché par Varron, L. L. 7, 34, du grec *καμύλλος* (*καμύλλος*), qu'on retrouve à Samothrace; cf. les références de l'éd. Goetz-Schoell ad I. D'après Servius, Ae. 11, 588, le mot s'employait en étrusque et désignait Mercure : *ministros enim et ministras impuberes camillos et camillas in sacris uocabant, unde et Mercurius Etrusca lingua Camillus dicitur, quasi minister deorum*; cf. Macr. 3, 8, 6. Peut-être à rapprocher de *Camēnae*. L'accentuation sur l'initiale (comme *Cethēsus*), cf. Quint. 1, 5, 22, et les variations de forme confirment l'origine étrusque du mot, cf. W. Schulze, *Z. Gesch. d. lat. Eigenn.*, p. 322. V. *cumera*.

caminus, -i m. : four, fourneau, poêle. Emprunt au gr. *ἡ κάμινος* (passé au masculin en latin), correspondant au lat. *forñāx*. Terme technique, ancien (Gaton), fréquent surtout dans la langue de l'Eglise et dans les langues de métiers (potier, forgeron). De là : *caminō*, -ās, dérivé sans doute de *caminātus* (Plin.). M. L. 1548-1549. Sans rapport avec **camminus* « chemin », mot celtique demeuré dans les langues romanes, mais non attesté en latin. V. B. W. *chemin* et *cheminée*. M. L. 1552. V. h. a. *chemi(n)*, irl. *chemin*.

camisia, -ae (*camisa*) f. : chemise. Rare et tardif. En dehors des gloses, premier exemple dans saint Jérôme, qui le donne comme un mot étranger (gaulois ou german?) , Ep. 64, 11, *solent militantes habere lineas, quas camistas uocant, sic aptas membris et adstrictas corpori-*

bus... Panroman. M. L. 1550. L'a attesté par les langues romanes semble d'origine secondaire; les formes germaniques remontent à **kamitya* : v. angl. *comes*; le celtique a : irl. *caimse*, gall. *camps*, britt. *hefis* (v. Loth, *Les mots latins dans les langues britanniques*, p. 178).

cammarus, -i (*gam*, *gabb-*) m. : crustacé, écrevisse ou crevette, plutôt que homard. Emprunt au gr. *καμάρος*, attesté depuis Varron. Caper, GLK VII 108, 13, blâme une forme *cambarus*, sans doute influencée par *camba*, qui a passé dans les langues romanes, it. *gambero*, esp. *gambaro*, v. fr. *jamble*. M. L. 1551. Diminutif : *gammariunculus* (Gloss.).

***camminus** : v. *caminus*.

camomilla, -ae f. : emprunt populaire au gr. *χαμό-μολον*, doublé tardif (Plin. Valer., Gloss.) de la forme classique *χαμαίμολον* « camomille ». V. Thes. s. u., et M. L. 1553.

camox (sans doute *ō*; un exemple unique de Polem. Silu., cf. Thes. s. u.) : nom d'un animal, qui est à l'origine du fr. *chamois*, de l'ital. *camoscio*, esp. *gamuza*, al. *Gemse*. Mot alpestre qui semble avoir été ignoré des Latins, dont on a rapproché aussi le caucasien *kamuš* (*gā*) « buffle ». Cf. M. L. 1555. Pour la forme, cf. *esox*.

campagus, -i m. : sorte de chaussure, brodequin militaire. Mot tardif (iv^e siècle) que Lydus, de Mag. 1, 17, fait dériver de *campus*, sans doute par étymologie populaire, appuyée sur les nombreux termes militaires dérivés ou composés de *campus* (v. ce mot). Peut-être à rapprocher de gr. *κομψάων*, cf. Thes. s. u. Sans doute emprunté à une langue inconnue.

campāna, -ōrum n. pl. : *uāsa aerea* (scil. *ex aere Campano facta*), cf. Acta fr. Aru. a. 219, 8, *moīae pompae in tetrastylum fercula cum campanis et urnalibus multis singulorum transierunt*. De là : *campāna*, -ae f. : 1^o peson, romaine; a *regione Italiae nomen accepit, ubi primum usus eius repertus est*, Isid., Or. 16, 25, 6; 2^o cloche. M. L. 1556; B. W. *campane*; *campānula*. Mots tardifs et rares.

campōsō, -ās, -āre : Prisc. GLK II 541, 13, *campio... ponit Charisius et eius praetorium campi, quod ἀπό τοῦ κάμπου ἑκαμύφα Graeco esse uidetur, unde et campso, campasas solebant uetustissimi dicere*. Ennius in X (A. 328) : *Leucatem campant*. En dehors d'Ennius, un exemple dans la Pêrcgr. Aeth. et quelques-uns dans les Gloses. Sans doute terme nautique, formé sur l'aoriste grec *κάμψαι* (cf. Hdt. IV 43, *κάμψας τὸ ἀρχωτήριον, charazō, malazō, pausō*) et conservé dans it. *cansare* « écarcter ». M. L. 1562.

campus, -i m. : plaine, terrain plat, gr. *πεδῖον*, par opposition à *mōns* (cf. les dérivés bas latins *campāneus*, -nius, dans les Gromat. 331, 20, *in montanoso loco*, ... *in campaneis*; *campōsus* dans l'Italia en couple avec *montuōsus*). D'où « terrain d'exercice ou de bataille (champ de) », *campus Martius*, sens auquel se rattachent l'emprunt germanique *kampf* et le dérivé attesté par les gloses *campiō*, -ōnis m. : « pugnaz », cf. fr. *champion*, it.-esp. *campione*; ou « carrière » (ouvrir un champ à) au sens physique et moral. — La culture se faisant le plus souvent dans la plaine, *campus* a aussi le sens de

« champ », déjà dans Caton, Agr. 1, 7, *campus frūmentarius*; Ov., Am. 1, 3, 9, *renouatur campus ararits*. *Campus* ayant tendu à se spécialiser dans ce sens, c'est *plāna* qui a pris le sens de « plaine ». *Campus* s'oppose également à *urbs*, comme la campagne à la ville, e. g. Tac., H. 2, 17, *quantum inter Padum Alpesque camporum et urbium armis Vitellii... tenebatur*. — Ancien, usuel. Panroman. M. L. 1563. irl. *cam*, britt. *camp*. Germ. : m. h. a. *kamp*, all. *Kampf*.

Dérivés : *campestris* (-ter), -e (formé d'après *terrestris*; cf. *siluestris*) « de la plaine, du champ (de Mars) », M. L. 1560; substantivé au n. *campestre* : caleçon, pagne (pour l'exercice au champ de Mars), avec un doublet populaire *campestrum*; d'où *campestrātus* « porteur du caleçon ». *Campester* est l'adjectif de la langue littéraire; à côté figurent : *campānus* (formé comme *urbānus*, *montānus*, *pāgānus*), attesté seulement dans les inscriptions. De là : *campāneus*, -nius, cf. *campānia*, M. L. 1557; *campāni(i)ēnsis* (Gr. Tur.); *campēnsis* (cf. *castrēnsis*, *pāgēnsis*), et au pluriel *campēnsēs* : sorte d'hérétiques; *campōsus* : cf. plus haut; **campaniolus* : champagne, v. B. W. s. u.

Diminutifs de basse époque : *campulus*, *campellus*, *campicellus* (-um), M. L. 1561. Certaines formes romanes remontent à *campārius*, M. L. 1558.

Composés de la langue militaire (Végèce) : *campicuriō*, -doctor, -geni.

Si la glose *κάμπος : ἱπποδρόμος, Σικελῶι* ne renvoie pas à un emprunt latin, *campus* serait une survivance d'une ancienne langue de l'Italie, comme *falz*. Hypothèse fragile. L'a radical indique un terme « populaire ». Le gr. *καμπί* « courbure » est loin pour le sens.

camum, -i n. (*camus* m.) : *πόμα τὸ ἐκ κριθῶν*; sorte de bière. Mot étranger, rare et tardif (Ulpien, Édît de Diocl.); celtique ou pannonien?

camurus et **camur**, -a, -um (et *camerus*, *camer*, d'après *camera*) : recourbé vers l'intérieur (en parlant des cornes des bœufs). Rare et technique. Attesté depuis Virgile. M. L. 1564; fr. *cambré*. Peut-être emprunté (*uocabulum peregrinum*, dit Macr., Sat. 6, 4, 23), qui rappelle les noms propres étrusco-latins *Camurius*, *Camurēnsis*, etc.

cāmus, -i m. : muselière. Emprunt au gr. *κάμυός* (ion. att. *κῆμυός*), qui figure dans l'Italia; passé en ital. *camo*, M. L. 1565. V. h. a. *kāmbrūtīl*.

Malgré la date tardive à laquelle le mot est attesté de façon certaine (la présence dans Accius, Trag. 302 R, est douteuse), il appartient à une ancienne série d'emprunts, de même que *māc(h)ina*, comme le montre l'a. Le latin a conservé ainsi des mots techniques non attestés dans la littérature.

canaba (*cannaba*, *canapa*), -ae f. : tente, baraque; cabaret. Rare et tardif.

Dérivés : *canabārius*, *canabēnsis*.

Terme de la langue militaire; peut-être emprunté à *κάρναος* « carcasse de bois » (à l'usage des sculpteurs), qui aurait ensuite désigné toute espèce de construction légère (Thes.). Conservé dans certains dialectes romans; cf. M. L. 1566, *canāba*. V. aussi *capanna*.

canābula, -ae f. : mot rare et tardif, défini par le

Thesaurus « *canalis ad agros siccandos, quem gromatici inter signa terminalia referunt* ». Mais le sens paraît peu sûr. Peut-être dérivé de *canna*? Cf. M. L. 1566 a et 1600.

canālis : cf. *canna*.

cancer, -erī (-*ceris* dans Lucr. 5, 617) m. : 1^o crabe, écrevisse; 2^o le Cancer, constellation; 3^o cancer, chancère; 4^o dans les gloses, « pince, forceps ». Ancien, usuel. A pris tous les sens du gr. *καρκίνος*. Le nom a été déformé en latin vulgaire; on trouve à basse époque *cancerus*, *craneus*, *crancrus*. Les langues romanes attestent *cancer*, *cancru*, *cancru*, *cancru*, **cranco* et le diminutif **cancriculus*, M. L. 1574-1576. Emprunté en germ. : v. h. a. *kankur*, m. h. a. *kanker*. Les dérivés se rapportent tous au sens de « cancer, chancère » : *canc(e)rōsus*, *cancerō*, -ātio, -āticus; *cancerāscō*; *cancerōma* (déformation de *carcinōma*), *cancerinōma*.

La dissimilation de **karkr-* en **kankr-* a été normale en indo-européen; **kar-* est conservé régulièrement dans skr. *karkatāh*, *karkatāh* « écrevisse » (forme *prākritique*, supposant **karktaḥ*). Le grec a une forme simplifiée dans *καρκίνος*, cf. skr. *karkah*. On rapproche, d'une manière hypothétique, gr. *κάρκαρος*; *τραγκός* Hés., et skr. *karkarah* « dur »; peut-être même arm. *k'ar* « pierre » (?). Le vocalisme a est « populaire ». Pour le redoublement, cf. *gingrō*. Sur une extension possible du mot hors du domaine indo-européen, v. M. Cohen, BSL 34, p. 1x, et 27, p. 100, n. 1.

canceri, -ōrum m. pl. : barreaux, treillis. Attesté seulement dans les gloses; e. g. P. F. 40, 8, *canceri dicebantur ab antiquis, qui nunc per diminutionem cancelli*. Remplacé, sans doute pour éviter une confusion avec *cancer*, par le diminutif :

cancelli m. pl. (attesté depuis Cicéron; le singulier ne se rencontre que très tardivement) : treillis, barreaux, balustrades; cf. Varr., R. R. 3, 5, 4, *in eis trauersis gradatim modicis interuallis perticis adnexis ad speciem cancellorum sceniorum ac theatri*. De là : limite, barrière; M. L. 1573 a. irl. *caingell*, gall. *canghell*, *canghellawr*. *cancellō*, -ās : couvrir d'un treillis; puis « barrer, biffer », M. L. 1572; *cancellārius* (lat. imp.) : huissier-grefier, M. L. 1573; B. W. *chancelier* et *chanceler*.

cancellātīm (-tē) : en forme de treillis; en zigzag, cf. Schol. Verg. Bern. Georg. 1, 98, *bene permutūp de obliquatione contra sulcum, ut rustici dicunt : cancellate arare*. Cet emploi explique le sens de « chanceler », proprement « marcher en zigzag, comme les barreaux d'un treillis ».

D'après Skutsch, B. B. 22, 127, *canceri* est une forme dissimulée de *carcer*, mot qui semble avoir désigné à l'origine un objet fait de matériaux entrelacés, un treillis. Sur tout le groupe, v. M. Cohen, *Sur le nom d'un contenant à entrelacs dans le monde méditerranéen*, BSL 27, 80 sqq., et GLECS, t. III, 16.

***cand-** : de ce radical ont été formés deux verbes : l'un marquant l'état, *candēō*; l'autre marquant l'action et transitif, *candō*; cf. *pendēō* et *pendō*.

1^o **candēō**, -ēs, -uī, -ēre : être enflammé, brûler. Cf. Cic., Off. 2, 7, 25, *Dionysius candenti carbone sibi adurebat capillum*; Verr. 2, 5, 163, *candentes liminae*. De

la « être chauffé à blanc », puis, un rapprochement populaire avec *cānus* y aidant peut-être, « briller de blanc », être d'une blancheur éclatante. Ancien, surtout poétique. M. L. 1580 et 2950, *exandēre*. Cf. *candescō*, *incandescō*, M. L. 4340; *exandescō* « s'échauffer, blanchir »; *candefaciō* (et *ex-*) et *candificō* (Aug.) « chauffer » et « blanchir, glorifier ».

candor, *-ōris* m. : blancheur éclatante; éclat, splendeur; au sens moral, « pureté, candeur »; *candidus* : d'un blanc éclatant; splendide; et « pur, candide ». Dans la langue de la rhétorique, traduit le gr. *λευκός* comme *candor*, *λευκότης* et *παύτης*. S'oppose à *niger*, comme *albus* à *āter*. M. L. 1582, britt. *cann*; *candidatus* (cf. *albatus*, *atratus*) : proprement « vêtu de blanc ». Mais ne se rencontre dans ce sens qu'à l'époque impériale; à l'époque classique, *candidatus* est spécialisé comme substantif et désigne le « candidat », c'est-à-dire celui qui brigue une fonction et, pour ce, revêt la toge blanche, *candida*. Diminutif : *candidulus*. Le verbe *candidāre* (et *incandēdāre*, Firm.) « blanchir » a été réformé dans le latin d'Eglise sur *candidatus*; de là : *candidatiō*, *-trix*.

candicō, *-ās* (Plin.; latin impérial, formé sur *albicō*) : blanchir, M. L. 1581; *candēla* : cierge, chandelle, M. L. 1578 et B. W. s. u.; Pedersen, V. G. d. k. s. I 193; germ. : v. h. a. *kenlī*, britt. *cannwl*, irl. *candel*, etc.; *candēlabrum* (*-ber*, *-brus* m., *candēbrum*? trois exemples dans l'Italia) : chandelier. M. L. 1579; *candēlula*, *candēlifer*.

2° -candō : faire brûler, enflammer; n'est attesté que dans les composés, anciens et usuels :

accendō, *-is*, *-di*, *-sum*, *-ere* : mettre le feu à. M. L. 67. Dérivés : *accensus*, *-ūs*; *accensio*, rares et tardifs.

incendō : incendier, enflammer. — Ancien, usuel, panroman. M. L. 4346. D'où *incendium* et *incensio*; *incendimentum*, M. L. 4347; *incensum*, M. L. 4347 a; celt. : irl. *ingchis*, britt. *encois*.

Sur la confusion qui s'est produite entre **incēnsor*, *incēntor*, etc., v. Ernout, *Incendō, incendō*, dans Philologica II, p. 225 sqq.

succendō : mettre le feu sous, enflammer.

Tous ces verbes, et surtout leurs participes *accensus*, *incensus*, *succensus*, ont un sens moral à côté du sens physique : *magno laudum incensus amore*, etc.

Le mot à redoublement *cicindēla* se rattache au groupe de *cand-* avec un autre vocalisme, populaire.

La diphthongue à voyelle a, de type « populaire », comme dans *caedō*, *claudō*, etc., se retrouve dans gr. *κάνν*, *καρπος* « *ἐκπαξ* », gall. *cann* « brillant », etc. Mais ailleurs on a un vocalisme normal. Le celtique a : irl. *condul*, gall. *cynnud* « bois à brûler » supposant *cond-*. Le c- (alternant avec p-) de skr. *candrāḥ* « brillant » suppose *(s)kēnd-. Alb. *hēnē* « lune », de *(s)kandānā, a été aussi rapproché. — Nulle part il n'y a de formes verbales, sauf en latin et en skr. *candati* « il éclaire ».

candētum, *-ī* n. : mesure de longueur ou de surface de cent pieds. Gaulois d'après Colum. 5, 1, 6. Transcription fautive de **cant-edom*, gall. *cant* « cent »?

candosocus, *-ī* m. : sarment de vigne. Gaulois d'après Colum. 5, 5, 16.

canēs, *canis*, *-is* c. : chien, chienne; chien de mer; la Canicule. — Emprôyé aussi comme terme d'injure et, avec *canicula* et gr. *κύν*, pour désigner le « coup du

chien » (l'*ambesas*) aux dés; cf. skr. *çvaghna* « tueur de chien », désignation du joueur professionnel. *Canēs* est la forme ancienne d'après Varr., L. L. 7, 32; c'est celle d'Ennius, A 528 V², et de Lucilius, 1221 M. Mais *canēs* et *canis* se sont substitués à un ancien nom racine terminée par *-n-* (cf. gr. *κύν*), qui a été éliminé en raison de son caractère anomal, et aussi par suite de la tendance du latin à substituer une flexion parissyllabique à une imparissyllabique (cf. *iuvēnis*, *mēnsis*, etc.; v. Ernout, Philologica I, p. 135 sqq.). *Canēs* rappelle *jēlēs*, *uolpēs*, etc.; *canis*, qui doit être aussi une forme ancienne, a prévalu parce que les substantifs en *-ēs* de la 3^e déclinaison apparaissent comme aberrants et ont été rangés soit dans les thèmes en *-i-*, soit dans les imparissyllabiques, cf. *trabēs* > *trabs*, etc. L'ablatif est *canē*, le génitif pluriel *canum*. — Attesté de tout temps. Panroman, sauf en espagnol. M. L. 1592 et 1584 a, **cania*.

Dérivés : *caninus* : de chien; canin, canine; cynique (= *κυνικός*), M. L. 1590; *Canina*, cognomen, *Caninius*, gentile; *canicula* (l, sans doute pour éviter une suite de trois brèves, cf. *craticula*, *cuticula*) : chienne, constellation du Chien; chien de mer; crochet (= *lupus*); coup de dés, M. L. 1586; fr. *chenille*. De là : *canicularis*; — *canārius* : de chien, *augurium canārium*; — *a herba* : chiendent, ou c. *lappa*, bardane ou *argemon*, M. L. 1571; *canāim*, adverbe cité par Nonius à côté de *bouāim*, *suāim*, non attesté dans les textes. Composés tardifs : *canicapitus* = *κυνοκέφαλος* (Joseph., Cassiod.), *caniformis* (Prud.).

Les langues romanes attestent aussi **canile* (cf. *bouile*) « chenil », M. L. 1588; *canius*, M. L. 1595 a; **caniculāta* (cali-) : jusqu'au, M. L. 1512.

L'absence d'n dans *catulus* exclut tout rapport avec *canis*, quoique les anciens aient lié les deux mots, comme on le voit dans les gloses comme : *catulus*, *genus quoddam uinculi*, *qui interdum canis appellatur*, P. F. 39, 21, et *catularia porta Romae dicta est, quia non longe ab ea, ad placandum caniculae sidus frugibus inimicum, rufae canes immolabantur, ut fruges flavescentes ad maturitatem perducerentur*, P. F. 39, 13.

La forme *can-* du latin est surprenante. Le celtique a la forme attendue, irl. *cū* (de **kwō*), gén. *con* (de **kuonos*), gall. *ci*, en regard de gr. *κύν*, *κύνος* et de véd. *ç(u)ṇā*, *çūnā*, lit. *šū*, *šūns* (de *šunes*). L'arm. *šun*, gén. *šan* (dont le s n'est pas clair), offre un vocalisme **on-* pareil à celui qu'on rencontre dans lat. *can-*. L'absence de trace de u/w dans *canis* provient peut-être d'un ancien nominatif **cō(n)*, issu de **quō* (cf. *colō*), nominatif représentant **kwō*, en face de *ap. spā* « chien », issu de **swā*, cf. véd. *ç(u)ṇā*. Trop anomal, le nominatif **cō* aurait été remplacé par une forme tirée des cas obliques, mais non sans avoir transmis à celle-ci l'initiale c- au lieu de qu-. De là le nominatif *canēs*, *canis*. Une raison pareille aurait entraîné en germanique l'extension d'un type dérivé : got. *hunds* « chien », cf. arm. *skund* « petit chien » (de **kwon-tā*) et lett. *suntana* « grand chien ». Le latin a pu, du reste, hériter de *cun-* à côté de **kwōn-*, et ceci aurait aidé à la généralisation de c- au lieu de qu- attendu. Toutes les hypothèses qu'on peut tenter pour rendre compte de lat. *can-* sont arbitraires. Mais le rapprochement de *canis* avec le groupe sûrement indo-européen de gr. *κύν* n'est pas rendu douteux par là.

canicae : *furfures de farre a cibo canum uocatae*, P. F. 40, 7. Ne se trouve que dans Lucilius et les glossateurs. Le rattachement à *canis* est sans doute une étymologie populaire; *canicae* doit se rattacher à un adjectif **kaneko-* « jaune clair, écru », qui se retrouve en celtique et, sous des formes différentes, dans d'autres langues indo-européennes; v. Vendryes, R. Celt. 47, 1930, p. 200.

canicum, *-ī* n. : ortie (Oribase). Inexpliqué.

canistrum, *-ī* n. (*canister*, *-trus* m., tardif) : corbeille (de jonc ou d'osier). Attesté depuis Varron.

Dérivés : *canistellum*, *canistrāra* « canéphore ». Roman, it. *canestro*, prov. *canasto*, esp. *canastro*, M. L. 1593-1594. Alsacien *känsterle*?

Sans doute emprunté au gr. *κάνιστρον* (Hes.), *κάνιστρον* (*κάνυ-*), de même sens que *κάνον* *κάνου*, dont Varr., L. L. 5, 120, faisait déjà dériver le mot latin. Mais la forme *κάνιστρον* (Athénée 360 c) semble être un emprunt secondaire au latin. Tous ces mots semblent dérivés de *κάννα*; v. le suivant.

canna, *-ae* f. : roseau. Emprunt au gr. *κάννα*, lui-même d'origine sémitique, e. g. hébr. *qāneh* (h) « roseau »; v. Littmann, *Morgendland. Wörter im Deutsch.*, 1924. Attesté depuis Varron d'Atax. M. L. 1597. Passé en celtique : irl. *cnāib*.

Nombreux dérivés purement latins et plus ou moins tardifs : *canneus*; *canicicus* (*-tius*), M. L. 1604; *cannōsus*; *cannētum*, *-ī* n., M. L. 1603; *cannula*, M. L. 1607, et *cannella*, M. L. 1602 b; *cannō*, *-ōnis* (Lex Salica); cf. aussi M. L. 1600, *cannabula*; M. L. 1602, **cannamellis*; M. L. 1606, **cannūcia*. S'y rattache : *candilis*, *-is* c. (déjà dans Plaute) : fossé, canal, conduit d'eau, gouttière, tuyau; *ab eo quod causa sit in modum cannae*, Isid., Or. 15, 8, 16. Nombreux sens techniques. Le rapport avec *canna* est visible dans Vg., G. 4, 265, *mella... harundineis inferre canalibus*, et Pallad., 4, 15, 1, *canalibus ex canna factis mel... infundere*. M. L. 1568, et germ. : v. h. a. *chanal(i)*, irl. *canal*, gall. *cananol*. Pour la forme, cf. *currus*, *curūlis*.

Dérivés : *canaliculus* : petit canal, cannelure, canon (de la catapulte), M. L. 1567; *canaliculātus* : cannelé; *canalicus* : en forme de tuyau; *canaliēnsis*; *canaliclarius* m.

canna, *-ae* f. : sorte de vase ou de pot (inscriptions) à partir du 1^{er} siècle après J.-C.; Ven. Fortun., Mot germanique (v. h. a. *channa*, all. *Kanne*). M. L. 1598; irl. *cann*.

cannabis, *-is* f. : chanvre. Emprunt, attesté depuis Varron, au gr. *κάνναβις*, lui-même sans doute emprunté à une langue de l'Europe orientale. A basse époque apparaissent *cannabus*; *cannaba* f., *cannabum*; *can(n)ape*, *canapa*. — Panroman, M. L. 1599; les formes romanes remontent à *cannabis* (dialectes suditaliques et sardes) et surtout à *canapis* (Gl.), *can(n)apus*, *-a*. Emprunté tardivement par les langues celtiques : irl. *cnāib*, etc., germ. : b. all. *kennep* « Hanf », etc.

Dérivés : *cannabius*, *-a*, M. L. 1598; *cannabinus*; *cannabētum*. Exemple de mot voyageur, comme *litnum*, *utnum*, de forme mal fixée.

candō, *-is*, *cecini*, *cantum* (mais *cantātūrus* emprunté

à *cantō* et *cantātūrus* à basse époque, cf. Thes. III 264, 17), *canere*. Servius, G. 2, 384, signale un parfait *canui*, mais on ne le trouve que dans les composés (cf. Sall., Hist. I, 135, *occinerunt*) où le redoublement de *cecini* ne se maintient pas; *-canui*, *-cuiui* est créé d'après *sonui*, comme *cantātūrus* d'après *sonitūrus* : chanter (avec la voix ou accompagné d'instruments); se dit de l'homme, des oiseaux (cf. *lusciniā*, des instruments de musique; cf. *osce*, *tibicen*, *tubicen*, etc.).

Candō s'emploie absolument ou transitivement, ainsi Sall., lu. 94, 5, *repente a tergo signa canere*; mais Ibid. 99, 1, *tubicines simul omnes signa canere*. C'est un terme de la langue augurale et magique, dont les formules sont des mélées rythmées. Se dit des poètes (cf. gr. *ἀείδω*) ou des devins (*uaticinium*, *uaticināri*). De là a pris le sens « chanter [les exploits de, etc.] », célébrer », « chanter » (sens réservé à *cantāre*), ou aussi « prédire ». Usité de tout temps. Non roman.

Formes nominales et dérivés : *-cen*, *-cenis* : second terme de composés (nom racine sans suffixe ni désinence) dans *tubi-cen*, *tibi-cen*, avec un féminin secondaire *tibi-cina*, etc., des abstraits en *-cinium*, cf. omb. *aḫ-kani* « *ac-cinim* », et des dénominatifs en *-cinor*. Sur ce type, voir Ernout, Philologica I, p. 73 sqq.; *canor*, *-ōris* m. (rare, poétique et postclassique) : chant; *canōrus* (cf. *sonōrus*); *cantus*, *-ūs* m. : chant, M. L. 1620; *cantor*, *-trix*; *cantiō* (archaïque et postclassique), M. L. 1619; *canticum* : chant, et spécialement « partie chantée d'une comédie », dans la langue de l'Eglise « cantique »; c. *canticōrum* = *ᾠδα ᾠμάτων*, M. L. 1618; irl. *cantic*; *canticula*, *-culum*, M. L. 1617; *cantilēna* : refrain (*uetus et uulgata cantio*, Don.), « chanson », sur lequel a peut-être été refait *cantilō*, *-ās* (Apul.); formation obscure, comme *anti-*, *postilēna*; *canturiō*, *-is*. Cf. aussi *carmen*.

De *candō* sont formés un certain nombre de composés qui ont servi pour la plupart à traduire des termes grecs : ainsi *accinō* = *προσάδω*, *ἐπάδω*; de là *accentus*, *-ūs*, qui a traduit *προσῳδία* (irl. *acendā*); **ancentus*, *-ūs* m., GIL X 4915, contamination de *ac-* et de **incēntus*?; *concinō* = *συνάδω*, qui a servi à Cicéron pour rendre *συμφωνέω*, *concentus*, *-tūs* = *συμφωνία*, *συνῳδή*, *concentiō* = *ᾠδονία*; *incinō*, *incentiō*, *-tor*, *-trix*, *-tius*; l'adjectif semble avoir été rapproché de *incendō*; *incēntium* a pris le sens de *incūntamentum*; cf. *incēntrix* (Ital.), v. Ernout, *Incendō, incendō*, dans Philologica II, p. 225 sqq.; *occinō* : faire entendre un chant de mauvais augure (le préfixe ob- marquant souvent une idée d'empêchement, d'hostilité); *praecinō* : préluder = *προάδω*, d'où *praecentor* « qui uocem praemittit in cantu » et « prédire par son chant », cf. omb. *procanurent* « praecinuerint »; *succinō* : accompagner [par son chant], donner la réplique, *ὀυάδω*; *intercinō* (= *παράδω*, Hor., A. P. 194).

A *candō* correspond un intensif : *cantiō*, *-ās*, *-āui*, *-ātum*, *-āre*, qui, dès les plus anciens textes, concurrençait *candō* sans que la nuance itérative ou intensive soit toujours visible, et qui s'est spécialisé dans le sens propre de « chanter ». *Cantiō* substitue seulement une flexion régulière à un verbe irrégulier. Panroman. M. L. 1611; irl. *cantain*, etc. *Cantiō* a, à son tour, un itératif *cantiōiō*, *-ās*, des dérivés *cantiōtor*, *cantiōtrix*, *cantiōtiō*, *cantiōmen*, *-mentum*, des composés *eccantiō*, *incantiō* (tous deux dans la loi des XII Tables avec un sens magique : qui *fruges ex-*

cantassit « qui aura déplacé par ses enchantements des récoltes », cf. Varr., Eum. 151, *ubi uident se cantando ex ara excantare non posse, deripere incipiunt*, et Thes. s. u. : *et qui malum carmen incantassit*, M. L. 4341, d'où *incantatio*, *incantamentum* « incantation, enchantement, sortilège »; *occenō* avec le passage attendu de a à e en syllabe intérieure qu'il est le seul à présenter parmi les composés de *canō* (*concentō* dans Pacuvius, Tr. 73, est une conjecture de Ribbeck); *praecantō* (M. L. 6709), *recantō* (= *παλινῶδω*).

Le présent **kne/o-* se retrouve dans *ombr. kanetu* « canito » et dans *irl. canim* « je chante », dont les développements de sens rappellent ceux des formes simples liées à *canō*, en composition. Le parfait *cecini* a son correspondant dans *irl. cechan*; la concordance des deux langues résulte, il est vrai, d'une règle générale : emploi du redoublement là où le parfait n'est pas caractérisé par une alternance vocale (l'i de *cecini* représente l'a qui figure dans *canō*). Hors de l'italo-celtique, on ne peut citer que des formes nominales ; en germanique, le nom du « coq » : got. *hana*, etc., en gr. *ἡ-κανός* « qui chante de bonne heure », épithète du « coq » ; aussi le dérivé *κἀνίζω*, et *κἀνιζή* « bruit », sans doute *κἀνιζος*. Gall. *canu* s'emploie pour « jouer » (d'un instrument).

V. *carmen*, où est noté un sens particulier.

canōn, -onis m. : emprunt au gr. *κἀνὼν* « règle », qui a eu une grande fortune dans diverses langues techniques, notamment dans la langue administrative de l'Empire, où le mot a désigné l'impôt, d'où l'irl. *cáin* « loi, taxe, droit » : c. *annōnārius*, etc. (sens conservé en tarentin, M. L. 1608), et dans la langue de l'Eglise, où il a désigné « la règle, le canon » etc. L'adjectif *canonicus* (= *κἀνονικός*, mais avec o) a été également emprunté et substantivé (d'où fr. *chanoine*, M. L. 1609) et a fourni les dérivés proprement latins *canonicē* adv., *canonicarius* « collecteur d'impôts ».

cantabrica (*herba*) : liseron (Plin. 25, 85). De *Can-taber*.

cantabrum, -i n. : enseigne militaire de l'époque impériale. Tiré du nom propre *Cantaber*. — *cantabrianus*, -i : porte-enseigne.

cantabrum, -i n. (*cantabra*) : son (de grain). Mot bas latin. *cantabries*, -i f. = *πυρρίσις*; *cantabracius*, *πυρρίτης* (Gloss.).

cant(h)erius, -i m. : cheval hongre (cf. Varr., R. R. II, 7, 15; P. F. 40, 15 L); cheval de bât ou de somme; bidet. Par extension désigne tout objet en forme de bât : étai pour la vigne, éتانçon, chevron ou arbalétrier dans la charpente d'un toit; machine à suspendre les chevaux (Vitr.). — Mot technique et populaire, comme *caballus*. Demeuré dans les langues romanes avec différents sens techniques : fr. *chantier*, etc. M. L. 1615; et en germ. **kantāri*.

Dérivés : *cant(h)eriatūs* « échallassé »; *cant(h)erinus* « de cheval »; *m. hordeum*; *m. lapathum* « patience »; *cant(h)eriolus* « chevalet » (Col.).

Rappelle gr. *κἀνθων* « baudet », *κἀνθῆλιος* [δωος] « âne bête »; et sans doute comme lui emprunté à une langue étrangère (cf. *caballus*); Plaute applique aux *cantherii* l'épithète *gallici*, Au. 405. Cf. *caballus*. — V. Cecco, St. Etr. 16, 387 sqq.

cantharis, -idis f. (*cantharida*, -ae, tardif) : cantharide. Emprunt au gr. *κἀνθαρίς*. M. L. 1613.

cantharus, -i m. : gobelet ou coupe à boire à deux anses; vasque; sorte de vaisseau ou de barque; nom d'un poisson « brème de mer ». Emprunt (depuis Plt.) au gr. *κἀνθαρος*, M. L. 1614, et **cantharella*, M. L. 1612.

cant(h)us, -i m. : bande de la jante. Gr. *κἀνθός*. Mot donné sans preuve comme africain ou espagnol, d'après Quint. 1, 5, 8; non attesté avant Perse. M. L. 1616; sans doute emprunté au celtique : gaul. *cantem*, etc.; cf. germ. : v. h. a. *kanzwagen*, etc.; britt. *cant*; fr. *chant*, v. B. W. s. u.

canua, -ae f. (Gloss.) : synonyme de *canistrum*, sans doute emprunté au gr. *κἀνοῦν*. Cf. *cana*, -ōrum, P. F. 40, 5, et *canifera*, P. F. 57, 8.

cānus, -a, -um : blanc, et spécialement « aux cheveux blancs, chenu ». Pluriel substantivé *cāni* « cheveux blancs ». — Ancien; surtout poétique. Rare en prose jusqu'à l'époque de Trajan; cf. Thes. III 296, 8 sqq. M. L. 1621.

Dérivés et composés : *cāneō*, -ēre (rare et poétique); *cānescō*, M. L. 1584; **cānō*, -āre, M. L. 1570; *cāntiēs*, -tia, M. L. 1595; *cāntitūdō*; *cānaster*, -tri (Gloss.) : qui *cānescit* (cf. *caluaster*); *cānōsus*, M. L. 1610; *cāntiūs* (Gloss.); Plaute? d'après *cornūsus*, etc.), M. L. 1622; *cānificō*, -āre; *incānescō*, -is, d'où *incānus*, formé sur *incānescō* d'après le rapport *cānus/cānescō*.

Tout se passe comme si l'on avait affaire à un adjectif radical, à vocalisme populaire a, de l'indo-européen occidental, qui aurait été élargi par des suffixes variés : **-no-* dans lat. *cānus* (de **kasnos*), pél. *casnar* « senex » et v. h. a. *hasan* « brillant, joli »; **-ko-* dans lat. *cas-cus* (cf. *fuscus*); **-wo-* dans v. isl. *hǫss* (plur. *hǫsvir*), v. h. a. *haso* « gris »; cf. *Hase* « lièvre ».

capanna, -ae f. : cabane; cf. Isid., Or. 15, 12, 2, *casulam faciunt sibi custodes uinearum ad tegimen sui... hanc rustici capannam uocant, quod unum tantum capit*. M. L. 1624. Irl. *cabán*. Cf. *canaba*?

capēdō, -inis : v. *capis*.

caper, -prī m. : 1° bouc et bouc châté, d'après Varron ap. Gell. 9, 9, 9, *is demum latine dicitur qui excostratus est*, 1° le bouc se disant *hircus*; 2° espèce de poisson (Plin. 11, 257 = gr. *κἀπρος*, *κἀπρισκος*). Si le sens ancien était celui que donne Varron, on pourrait songer à rapprocher *caper* de *capus*, *capō*. Mais, dans les textes où le mot figure, il désigne le bouc. Il est vrai qu'il n'apparaît pas dans la littérature avant Virgile. La différence de sens peut être d'origine dialectale. A fourni de nombreux dérivés à l'onomastique; cf. aussi *caprītūsus*. *Caprītina* Iūnō, etc. (cf. pour la formation *annōtinus*, dont, toutefois, l'i est bref), avec un doublet *caprītūsus*. A côté de *caper* s'est formé **caprō*, -ōnis attesté par it. *caprone*, esp. *cabron*, port. *cabrão*, M. L. 1624 a, 1656; et les formes celtiques irl. *cabár* « chevron », britt. *caibr*, etc.

Dérivés : *capra* : chèvre. Panroman, M. L. 1647, cf. Hes. *κἀπρᾶ* αἴξ. *Τυγρηνοί* (l'adjonction de l'épithète *fēmina* dans le *capris* *fēminis* des Acta lud. saec. Aug. 93 est due au besoin d'éviter l'ambiguïté de la forme de dat. abl. pl. *capris*); *capella* (diminutif d'af-

fection, cf. Hor., S. I 1, 110); *capreus*, d'où *caprea*, -ae qui désigne un animal semblable à la chèvre, glossé *δορκάς*, cf. Varr., L. L. 5, 101, *caprea a similitudine quadam caprae*; et *capreolus* « chevreuil, chamois »; puis « sorte de binette » (ainsi nommée à cause de sa ressemblance avec les cornes du chevreuil); « contre-fiche » (cf. Rich., s. u. *capreolus*, d'où **capreus*, M. L. 1650), et enfin « vrilles de la vigne », M. L. 1649, d'où *capreolinus* (b. lat.); *caprārius* : de chèvre; *caprārius* m. : chevrier, M. L. 1648; *caprilis*; *caprile* n. : étable à chèvres, M. L. 1653; *caprinus* (*caprīnus*, Marcell., Anthim., Orib.), cf. *ombr. cabriner* « caprin » gén. sg., M. L. 1654, 1657; *capriō*, -ās (Anthimus) « sentir le bouc »; *capritus*, -i (très bas latin, Lex Sal.), M. L. 1655; *caprāgō*, -inis f. : laitue sauvage; *caprāginus*, -gineus (*caprēginus*) : de chèvre.

Composés, dont certains à l'imitation du grec : *capri-cornus* (αἰγὼκερος), -ficus, figuier sauvage, M. L. 1651 : -fer (αἰγῶκερος, de *capra* et *ferus*), v. *ferus* : -folium « chèvre-feuille », M. L. 1652; -genus, -mulgus (= αἰγὼθῆλας, v. Boissac s. u. αἰγὼθαλος), -pes = αἰγίπους; *rupi-capra*, *sémicaper*.

Cf. *ombr. kaprum*, *kapru* « caprum », v. isl. *hjár* « bouc », gall. *caer-iwrch* « chevreuil », irl. *caera* (gén. *caerach*) « mouton ». — Le grec *ἐπερος* « béliér » a donné lieu de supposer que k est un préfixe (cf. *costa*), qui différencierait *caper* de *aper*. Toutefois, l'existence de ce préfixe est contestée : v. *aper*.

caperrō, -ās, -āui, -ātum, -āre : se froncer, se rider. N'est guère employé qu'au participe *caperrātus* « froncé, plissé ». Se dit surtout du front.

Les anciens le rattachent à *caper* « a caprae fronte », Varr., L. L. 7, 107; *caperratum* : *rugosum a cornuum caprinorum similitudine*, P. F. 41, 27. Étymologie populaire? Fait penser à un substantif **caperra* « ride » de type étrusque.

Attesté depuis Plaute; rare, archaïque ou repris par les archaisants.

capillus, -i m. (d'après Varron serait un mot collectif sans pluriel; mais les auteurs emploient indifféremment le singulier et le pluriel, cf. Thes. III 314, 68 sqq.) : cheveu, poil de barbe, chevelure des plantes, des arbres (cf. la glose *capillamenta : summitates arborum*, sens auquel il faut peut-être rattacher le mot de la langue augurale *capillor*, -ōris m. cité par Servius, Ae. 10, 423, *capillor autem dicitur, cum auspiciato arbor capitur, et consecratur Ioui Iuguri*). Au témoignage de Nonius, Plaute aurait employé un neutre *capillum* (Mo. 254?); peut-être y a-t-il une flexion *capillus/capilla*? Un accusatif pluriel *capilla* figure CIL X 8249, 6. Ancien, usuel. M. L. 1628. Les poètes préfèrent *coma* ou *crinis*, v. Thes. s. u.

Dérivés : *capillātus* (cf. *barbātus*), d'où *capillātūra* (b. lat.), M. L. 1627; *capillātūriae* « première coupe de cheveux » (Lex Salica), d'après *barbātūria* (Pétr.); **capillō* emprunté par le got. *kapillōn* « tondre », et *excapillō* (Lex Sal.); *capillatiō* (rars et tardif); *capillāscō* (Gloss.); *capillaceus* (époque impériale); *capillāgō* « chevelure » (lat. eccl.), M. L. 1626; *capillāris* et *c. herba* « herbe capillaire »; *capillitium* (tardif; cf. *barbitium*, *calutium*); *capillōsus*, calque tardif de *τρυχώδης*.

Composés (poétiques et rares) : *albi-* (= λευκοῦρις), *āuri-*, *crispi-*, *uersi-capillus*.

Capillus fait songer à *caput*, sans qu'on puisse expliquer précisément ni la forme ni le sens. L'explication ingénieuse de J. Bloch par **capo-pilus* suppose arbitrairement l'existence d'un composé et ne rend pas compte du double l [gémignée expressive dans un mot de type « populaire »?]. Il n'y a pas de mot indo-européen commun du cheveu, et ce nom diffère d'une langue à l'autre. Le gr. *θρίξ* est sans étymologie; l'autre nom latin *crinis* est obscur.

capīō, -is, *cēpī*, *capitum*, *capere* (la langue archaïque connaît aussi d'anciennes formes de subjonctif en -s-, *capō*, *capis*, etc., cf. Thes. III 318, 47 sqq.) : saisir, prendre en main (cf. *capulus*, -lum, et *manubrium gladii uocatur* (cf. skr. *kapāḍi* duel « deux poignées ») et *id quo mortui ejferuntur, utrumque a capiendō dictum*, P. F. 53, 26); avec idée accessoire de « contenir », bien conservée en latin, e. g. Cic., Off. 1, 17, 54, *qui cum una domo iam capī non possunt, in alius domos ezeunt*; cf. *capāz*, *capis*, etc. De ce sens de « contenir » sont dérivés celui de « concevoir dans l'esprit », déjà dans Cic., Marc. 2 6, *quae quidem ego, nisi ita magna esse fatear ut ea uix cuiquam mens aut cogitatio capere possit, amens sim* (peut-être sur le modèle de gr. *λαμβάνω*, cf. *concipiō* et *συλλαμβάνω*), puis celui de « être capable de » (rare, époque impériale), « être de nature à » = gr. *ἐνδέχεται* (lat. eccl.). L'italo-celtique a développé, en outre, l'idée plus restreinte de « faire prisonnier », d'où *captus*, *capitius*. Le captif est celui qui est pris à la main (*jerbakal*, comme on dit en arménien). V. B. W. sous *chétif*.

Comme *emō* a perdu le sens général de « prendre », *capīō* en a recueilli les emplois. Au contraire, les composés de *emō* ayant gardé leur sens ancien, on notera que les composés de *capīō* ont souvent des sens spécialisés, ainsi *in-cipīō*, *dē-cipīō*, *prae-cipīō*, etc. Ces composés ont une valeur plus durable que ceux de *emō*, qui, comme le verbe simple, ont un aspect nettement « déterminé ».

Capīō est employé dans de nombreuses acceptions plus ou moins voisines du sens fondamental et qui se retrouvent toutes ou presque dans le correspondant sémantique grec *λαμβάνω* : saisir, prendre par force, s'emparer de (également avec un sujet abstrait *cupidō mē cēpīt*, etc.), occuper, acquérir, obtenir, entreprendre (*capere cōnātum, impetum, fugam*; d'où *incipere* « entreprendre, commencer »), prendre pour soi, choisir (c'est *capīō* qu'emploie le pontifex maximus quand il choisit une vestale, cf. *amātā*), recevoir, supporter (un dommage : *detrimentum capere*, cf. *λαμβάνειν κέρδος*, etc.). Le passif *capī* se dit souvent aussi de quelqu'un qui est atteint d'une maladie physique ou mentale, e. g. T.-L. 22, 2, 11, *ipse Hannibal... altero oculo capītur* (cf. *λαμβάνεσθαι ὑπὸ νόσου*, Hdt. I 138), et l'expression courante *mente capitus*, d'où *menceps* formé d'après *manceps*. — Ancien, usuel. Dans les langues romanes où il est représenté (v. fr. *chavoir*, v. ital. *lingues hispaniques*), *capere* a un sens dérivé de celui de « contenir, avoir de la place », le sens de « prendre » étant réservé à *prendere*. M. L. 1625; B. W. sous *prendre*.

A *capīō* correspondent :

1° un duratif en -ā- usité seulement dans des composés sous la forme -*cipō*, -*cupō*, e. g. *anticipō* « devancer,

prévenir » = *προλαμβάνω* (classique, usuel) ; *occupō*, -āre « prendre d'avance, occuper », et ses dérivés ; conservé en britt. *achub* ; et *exoccupō* (rare, tardif). Il ne doit pas être confondu avec les dénominatifs qu'on a dans *accupāre* (de *auceps*), *participō* (de *particeps*). Cf. aussi *recuperō* (rect-), *nuncupō* (de **nōmi-ceps*). Pour *anticipō*, qui n'apparaît pas avant Varron, on peut se demander s'il n'a pas été créé sur *participō*.

2^o un désideratif : *capessō*, -is, -iui, -itum, -ere : « *dēsiderō capere* », dit Prisc., GLK II 535, 10, « chercher à prendre, à saisir », d'où « entreprendre » (sens physique et moral) ; *capessere Italiam* « chercher à gagner l'Italie » (Vg., Ae. 4, 346), d'où l'emploi de *capessere*, *sē capessere* avec le sens de « se diriger vers », comme *facessere*, e. g. Plt., Am. 262, Ru. 178. Dans le latin impérial se développe le sens de « chercher à connaître », e. g. Gell. 12, 1, 11, in *capessendis naturae sensibus*... ; *obstruit*. D'autre part, le désideratif est voisin de l'inchoatif. Aussi voit-on à basse époque s'introduire des formes *capescō*, *capiscō*, que condamne le glossaire de Placide, CGL V 11, 8, *capessitur non per se*, auxquelles se rattache sans doute le parfait *capuit*, Clem., ad Corinth. 47 ; cf. ital. *capisco*. Composé uniquement dans Plaute : *incipissō* (-*possō*) ; entreprendre, commencer (cf. *inceptō*).

3^o un itératif : *capio*, -ās « chercher à prendre », d'où « faire la chasse à », « convoiter » et « capter », cf. M. L. 1661 ; **accipiāre* « acheter », **accipitāre*, M. L. 62 et 65 ; B. W. s. u. Dans les langues romanes, le sens de « chasser » est réservé à un représentant de **captiāre*, M. L. 1662, qui n'est pas attesté dans le latin proprement dit. *Capio* a des dérivés : *captiōis* (éliminé par *capitio*, il semble qu'il y ait eu une sorte d'haplogie), *captiō*, il semble qu'il y ait eu la langue juridique) ; un composé *disceptō*, -trix, -trioris (latin juridique) ; un composé *disceptō*, -ās « chercher à prendre en écartant », presque uniquement employé avec des sens dérivés dans la langue juridique (= *diūdicāre*), « décider de », « débattre » ; cf. *disceptatō*, *disceptatōr*. *Inceptō* est un dénominatif de *inceptum*.

Composés en -*capio* (-*capio*) : *accipio*, -is (= *ἐπιλαμβάνω*) : prendre à soi, d'où « recevoir, accueillir », cf. Caper, GLK VII 99, 22, *summus ipsi, accipimus ab alio* ; avec idée accessoire de bonne volonté, de bienveillance, « accueillir volontiers », M. L. 73, d'où *accipere* « bien accueillir, agréable » [cf. gr. *δεκτός*]. Nombreux dérivés : *accipitum* « reçu, *λήμμα* » (irl. *aicecht*), *accepta* (sc. *sors agri*) « lot de terrain », *acceptatō* (terme juridique) : « déclaration de quittance faite par un créancier à son débiteur », *acceptiō* f. = *λήψις* (depuis Sall. et Cic.), s'oppose à *datiō*, terme de droit) : acceptation ; et *ceptor*, M. L. 68 ; *ante-capio* : doublet de *anticipō*, *occupō* (toutefois, on a *anteceptus* dans Cic., N. D. 1, 43) ; *concupio* (= *συλλαβάνω*) : contenir, recueillir ; spécialement *concupere semina*, Cic., Diu. 2, 10, 26, etc., d'où « concevoir » (sens physique et moral, *concupere animō*, Cic., Leg. 1, 59) ; *conceptiō* (depuis Cic., technique) = *σύνληψις*, M. L. 2115 ; *decipio* : terme de chasse (cf. *decipula* « rts, piège à oiseaux »), « prendre en faisant tomber dans un piège, prendre par la ruse », d'où « tromper, duper », M. L. 2504, B. W. *decevoir* ; *excapio* : 1^o prendre, mettre à part, excepter, d'où *exceptus*, *exceptiō*, fréquent dans la langue du droit ; *exceptis*, M. L. 2965 ; 2^o accueillir, d'où *exceptiorius* (-ium) « réservoir » ; *incipio* : entreprendre et « commencer », M. L. 4353, d'où *inceptum* et

inceptō, -ās (doublet familier de *incipio*, cf. -*coepitō*), M. L. 4348 ; *interceptio* : intercepter ; *occipio* : commencer (futur ancien *occepsō*, Plt.), surtout dans Plt. et Tér., non dans Cic. et César, repris à l'époque impériale (T. L., Tac.) ; *occepsō*, -ās (Plt.) ; *percipio* : percevoir (proprement : prendre, saisir à travers), M. L. 6399 ; *praecipio* (*praecipia* dans les Gloss.) : prendre d'avance, d'où « prescrire, recommander » ; *praeccepta*, -ōrium « mesures prises d'avance, préceptes » (formes savantes en celt. : irl. *procecht*, *precept*, *preceptoir* [proi-] ; britt. *pregeth* « sermon ») ; *praecipitō*, *πρόσταγμα* (Gloss.) ; *recipio* : recueillir, retirer, M. L. 7120 ; *receptus*, -ūs m. « retraite » ; *receptaculum* « lieu de retraite », *recepticius seruus*... qui ob uitium redhibitus est, P. F. 357, 4 ; M. L. 7112, 7113 ; *suscipio* (et *aduscipio*, époque impériale = *ἐπαναλαμβάνω*) : prendre par-dessous, se charger de, M. L. 8481.

La plupart de ces verbes sont accompagnés de noms ou adjectifs dérivés en -tus, -tiō, -tor (-trix), -ticius, -tius, formés vraisemblablement sur les modèles grecs en -λήψις, -λήπτω, -λήπτικός, qui appartiennent presque tous à des langues techniques (droit, grammaire ou rhétorique, philosophie) et n'apparaissent guère avant Cicéron. De plus, ils ont reçu de bonne heure des doublets en -ceptō, -ās, -āre, appartenant à la langue familière, qui n'en diffèrent pas par le sens, mais qui fournissent des paradigmes réguliers. Ainsi *acceptāre* (d'où *acceptiō*, ap. Non. 134) ; *exceptāre* ; *inceptāre*, M. L. 4348 ; *praecceptāre*, cf. ital. *ricettare*, de *receptāre*, M. L. 7111. Ces doublets sont, en général, bannis de la langue classique, mais ils apparaissent dans la langue de la comédie et reparaissent dans la basse latinité. Ils peuvent, à leur tour, fournir des dérivés, par exemple *acceptatō*, -tor, -tābilis, -tāculum ; *acceptiō*, etc.

Cf. aussi **excaptum* « pelote », M. L. 2954 a ; **excaptāre*, -tiāre « gratter », M. L. 2953-2954 ; mais le rapport de sens n'est pas clair.

À la racine *kap*-ou à *capio* lui-même se rattachent des noms et adjectifs dérivés et composés :

a) un nom racine d'agent, usité seulement sous la forme avec apophonie -*ceps* comme second terme de composé : *auceps*, -*cupis* m. « oiseauleur », d'où *aucupium*, *aucupāri* ; *mānceps*, -*ipis* m. « qui prend part aux charges », d'où « habitant d'un municipe », *mūncipium* ; *particeps* m. « qui prend sa part de » ; *participium*, traduction du terme grammatical *μετοχή* ; *manceps* m. (y. ce mot) ; *princeps*, -*ipis* m., v. *primus* ; *tertius*, *quartus*, *quintus*, *sextus*-*ceps*, chez Varron ; *inceps*, dans P. F. 95, 10 « — *deinceps* » ; *deinceps* (v. *deinde*) qui s'est décliné d'abord, avant de devenir adverbe invariable, cf. P. F. 65, 27 : *deinceps antiqui dicebant proxime quemque captum, ut principem primum captum*. Cette glose fait penser qu'à côté de -*ceps*, issu de **-caps* actif, il y a eu un homonyme -*ceps* de **cap(i)ō* passif, cf. *manceps* et *men-ceps* « mente captus », et, pour la formation, *locuplēs* ; *for-ceps* : pinces, tenailles.

b) -*capas*, -*capus* : *histicapas* : *hostium captor*, P. F. 91, 5, et *hosti*, -*pisci*, -*urbi-capus* ; cf. aussi *men-cipula* « ratière, souricière » ;

capio, -*ōnis* f. « prise, possession ». Terme de droit usité surtout dans le juxtaposé *ūsū-capio* ;

-*capēdō*, -*inīs* f. dans *inter-capēdō* : interruption, pause, répit » ; cf. *cuppēdō*/*cupiō*, *torpēdō*, *grauēdō*, etc. ;

capulus, *capulum*, *capula* avec le suffixe en -*lo* de noms d'instrument ; cf. *excipulus* ; -*cupius*, -*a*, -*um* (cf. *contiguus*, etc.), cf. P. F. 70, 5, *excipium quod excipiat, ut praecepium quod ante capiat*. *Praecepium* est glosé correctement *ἐξαίρετος* ; *capāx*, -*acis* adj. : « qui peut contenir, capable, spacieux » terme de droit : « habile à recueillir un héritage ». D'où *capacitās* sans doute créé par Cic., Tusc. I 61, et en latin ecclésiastique : *capābilis* ; *incapāx*, -*pācītās*, -*pābilis*.

c) *captor*, -*ōris* m. : celui qui prend. Très rare ; non attesté avant saint Augustin (dérivé **captōria*? cf. M. L. 1664) ; *captus*, -*ūs* m. : prise (rare) ; capacité, portée ; pouvoir de compréhension : *ut est captus, pro captiū* ; *captiō* : prise, action de saisir ; puis, par métonymie, « ce qui sert à prendre, piège, fraude, argument capiteux » ; « tort, dommage » ; *captiūcula* ; *captiōsus* : capiteux, trompeur ; *captūra* (postclassique) : prise, capture, gain (cf. *iacitura*), M. L. 1665 ; *captivus* : prisonnier, captif ; substantivé *captivus*, -i ; *captiua* ; M. L. 1663 et 1662 a, *captiuitās* : non attesté avant Sénèque. Auparavant, la condition du captif s'exprime par *seruitium*, *seruitūs*. *Captiuitās* s'oppose à *libertās* sur lequel il est formé ; *captiō*, -ās : latin ecclésiastique, traduit le gr. *αἰχμαλωτισμός* (-*τῶν*). En celt. : v. irl. *cacht* « servante », gall. *caeth*, corn. *caid* « captif, esclave », gall. *ceithiwed* « captivités », mot savant.

V. aussi *capis*, *capsa*.

Capio a en germanique un correspondant exact : got. *haffjan* (prêt. *hof*) « élever », en face de quoi se trouve un verbe exprimant l'état, got. *haban*, v. h. a. *haben* « tenir, posséder, avoir ». Sauf l'ō du prétérit got. *hof*, etc., l'a germanique se trouve dans toutes les formes du groupe ; seul le mot v. isl. *hāfr* « hameçon » offre un -*ēr*, comme lat. *cépi*, mais l'étymologie est contestée. On retrouve a dans got. *häfts* « pris », v. isl. *haptir* « serif », qui semblent répondre à lat. *captus* (de là got. *haffjan* « *κολλᾶσθαι, προσέχειν* »). La racine paraît être de la forme **kēp*-, à en juger par gr. *κῶπις* « poignée, manche » ; dès lors, lat. *cap*- et germ. *hap*- reposeraient sur **kap*-, comme aussi *kapr*- dans gr. *κάπτω* « je happe avidement », *κάπη* « niche, mangeoire », *καπέτις* « mesure de capacité » et lett. *kapdāns kāmpiju* « je saisis », avec nasale infixée, comme dans gr. *λαμβάνω*. On ne peut guère faire état de skr. *kapāṭi* « deux pleines mains », qui est isolé en indo-iranien. Le lituanien semble avoir *ō* dans *kūpā* « gage », et peut-être même l'irlandais dans *cāin* « tribut ». — La racine **kēp*-, **kōp*-, **kap*- qu'on est ainsi amené à poser fournissait un présent athématique, dont alb. *kam* « j'ai » est l'unique trace, mais dont lat. *capio* et got. *haffja* sont des substituts. — Cette racine était en concurrence avec une autre toute voisine à *gh*-initial, même vocalisme et labiale (mal définie) finale, à savoir celle qu'on observe dans ombr. *hahtu* « *capitō* », dans v. irl. *gaibim* « je prends » et dans lat. *habēō*, qui est à irl. *gaibim* exactement ce que got. *hafa* « j'ai » est à *haffja*. V. sous *habēō*. — L'osco-ombrien n'a pas de verbe correspondant à *capio* ; pour ombr. *kapife* « *capidi* », etc., v. le suivant.

capis, -*idis* f. : sorte de coupe ou de vase à une seule anse usité à l'époque ancienne et dont l'usage s'est maintenu dans les sacrifices. Attesté depuis Lucilius. Rare. Même mot dans ombr. *kapife*, *kapirse* « *capidi* »,

accusatif pluriel *capif* « *capidēs* », emprunté au latin. Diminutif *capidula*. Synonyme *capēdō*, -*inīs* (formé comme *duleis*/*duleōdō*) et *cap(p)ādō* (Cic.) ; *capēduncula*. — Les anciens le rattachent à *capio*, cf. Varr., L. L. 5, 121, « *a capiēdo, quod ansatae ui prendi possent, i. e. capi*. Mais la formation est étrange ; et Priscien remarque que l'accusatif est grec : *capidos* (à moins, toutefois, qu'il n'y ait eu un nominatif *capida* formé sur l'accusatif grec, comme *cassida*, *cratēra*) ; on peut penser à un emprunt ancien au grec *καπίς*, déformé par l'étymologie populaire. Les mots en -*is*, -*idis* sont rares en latin et, généralement, sans étymologie, cf. *cassis*, *cuspidis*, *lapis*. Cf. le suivant.

capistērīum, -*i* n. : instrument pour trier les grains, auge (Colum.). Emprunt oral et sans doute ancien au gr. *καπιστήριον*, avec dissimilation de *sc-st* > *c-st*, qui l'a rapproché de *capio*. M. L. 1629.

capistrum, -*i* n. : harnais de tête, muselière ; puis « licol, lien, courroie ». Attesté depuis Caton. Panroman ; cf. fr. *chevêtre*, M. L. 1630, 1631. Irl. *cabstar*, gall. *cebystr*. De là : *capistrārius*, *capistrāre*, *capistellum* ; *incapistrāre*, fr. *enchevêtrer*, M. L. 4342. Rapproché de *caput* ou de *capio*. Mais aucune des deux étymologies n'est satisfaisante.

capitum : v. *caput*.

Capitōlium, -*i* n. : le Capitole, colline de Rome sur laquelle se dressait le temple de Jupiter *Capitōlinus*. Considéré comme dérivé de *caput* « sommet », mais la dérivation est inexplicable. Le doublet *Capitōdium* de Marius Victor, GLK VI 26, 3, est sans autorité. Conservé en prov. *capdoli* « trône », M. L. 1639.

capitum, -*i* n. (*capitus*, -*ūs* m.) : fourrage. Emprunt bas latin au gr. *καπιτόν*.

capō : v. *capus*.

cappa, -*ae* f. : chape. Bas-latin, Isid., Gloss., Greg. Tur. Domin. : *cappella*, *cappellus*. M. L. 1642, 1644, 1645, 2052, **excapāre*. Isid., Or. 19, 31, 3, *capitulum est, quod uolgo capitulare dicunt, idem et cappa*. Hypocoristique se rattachant à *caput*, *capus* « tête » ? — Sur l'évolution sémantique de *cappella*, v. Aebischer, Bull. du Cange, V (1929), 30. Germ. : ags. *cæppe*, etc. ; irl. *cāpa*, britt. *cabō*? Mot répandu par l'Eglise.

capra, *capreolus* : v. *caper* !

caprōnāe, -*ārum* : *equorum iuba* in *frontem deuexae quasi a capite prona*, P. F. 42, 4. Un exemple dans Lucilius, un autre de *caprōnāe* dans Apulée. Sans doute de *caper* ; cf. *aper*, *apronius*.

Caprōtina : v. *caper*.

capsa, -*ae* f. : boîte ou caisse, cassette en bois, profonde et de forme circulaire, destinée surtout à enfermer et transporter les livres. Non attesté avant Cicéron. M. L. 1658 ; B. W. *chasse* et *caisse*. V. h. a. *chafsa* ; gr. *κάψα*, *κάψα*.

Dérivés : *capsula*, *capsella* ; *capsārius* : esclave chargé de porter la *capsa* de son maître ; ou de garder les vêtements au bain ; ouvrier qui fait les caisses ; sorte de fonctionnaire militaire. M. L. 1659.

La forme de glossaire *capsidula est capsula uel pera*, CGL V 617, 48, est peut-être une déformation, par éty-

mologie populaire, de *cassidile*, dérivé de *cassis*, cf. Thes. s. u.

Il semble difficile de voir ici une formation désidérative, en face de *capio*, comparable à *noxa* en face de *noceo*. Étymologie obscure.

capsilāgō, -inis f. : nom d'une plante; jusquiame? Cf. *tussilāgō*. V. André, *Lex.*, s. u.

capsus, -i m. et **capsum** n. : chariot couvert, cage. Depuis Vitruve. M. L. 1660. Cf. *capsa*?

capula, -ae f. : petite cruche ou petite coupe (Varron). De là, sans doute, *capulō*, -āre : transvaser (un exemple de Plin. 5, 22); *cap(u)lātor*. V. *capio*.

capulō, -ās, -āre : couper. Mot bas-latin (vi^e siècle), Lex Burg., Lex Sal. Le doublet *capellō* (Anthim.) rappelle got. *kapellōn* « tondre » (emprunté au latin?); cf. *capillus*. L'apparition tardive du mot rend très douteux le rapprochement de *capitilō* (-pulō) « réduire en miettes » dans Plt., Tru. 621, que Festus, du reste, explique autrement : *capitilauisti dictum a Naevio* (Com. 132) *pro corripuisti et inuolasti*. P. F. 54, 16, et qui peut provenir de *capulum* « lasso ».

Cf. peut-être *capō*, *capus*.

capulum, -i n. (Gloss.) : lasso. M. L. 1666, fr. *cable*. Cf. *capulō*, -ās (Colum.) : prendre au lasso; **excapulō*, M. L. 2955. Sans doute de *capio*.

capulus, -i m. et **capulum** n. : 1^o manche, poignée (d'une arme, etc.); en celt. : gall. *cabol-faen* « pierre à aiguiser »; 2^o cercueil, d'où *capulāris* (Plt.) « bon pour le cercueil ». Voir la citation de l'abrégé de Festus, s. u. *capio*, l. 4 du commencement. Les deux sens proviennent de spécialisations dans des langues techniques. Attesté depuis Plaute, Cas. 909 et As. 892.

V. *capio*. *Capulus* est à *capio* comme *bibulus* à *bibo*.

capus, -i m. (Varr., Colum.) ; et **cāpō** (**cappō*), -ōnis m. : chapon. La forme intensive en -ō, -ōnis n'est pas attestée avant Martial (cf. Charis., GLK I 103, 26, *capo dicitur nunc sed Varro de Sermonibus latino* (frg. 105 G. S.) « *iterum* » ait « *ex gallo gallinaceo castrato fit capus* »), mais peut être ancienne (cf. le type *mento*, *nāsō*, etc.). Diminutif : *capunculus* (tardif).

Martial, 3, 58, 38, scande la première syllabe longue; sans doute faut-il lire *cappō*, avec gémination expressive, comme l'indiquent les dérivés romans : seul le campidanien *kaboni* monte à *capo*; les autres formes, it. *cap-pone*, fr. *chapon*, etc., supposent **cappo* (cf. M. L. 1641), de même les emprunts germaniques v. h. a. *kappo*, m. h. a. *kapūn*.

Le *p* gémifié se retrouve peut-être dans la glose d'Hésychius : *βουσοκάππον* « coupeur de bourse », *τὸν Κλέωνα*.

Ce mot (ainsi que *capulāre* cité ci-dessus) rappelle gr. *κόπτω* « je frappe, je coupe », *κόπτε* « creuser ». Il y a un doublet à s- initial dans lit. *skapū* « je creuse » : la forme lit. *skabū*, *skabėti* « couper, ébrancher » montre qu'il faut supposer un ancien présent athématique. Le grce a *σκάπτον*. Le sens de lat. *capus* se retrouve dans le groupe slave : *skopiti* « évincer », *skopti* « évincer ». Le rapprochement est compliqué par le fait

qu'il y a des formes à *-*ph*- final : persan *šikāfād* « il fend », *kāfād* « il creuse, il fend », et gr. *ἐσκάφει*, aoriste passif de *σκάπτω* « je creuse », *σκαφεῖον* « bécho », etc. (cf. *scapulae*?); mais le latin ne permet pas de distinguer *ph* de *p*. Tout cela caractérise des formes « populaires ».

caput, -itis n. (ancienne graphie *kaput*; cf. aussi Hes. *κάπυτις*; *κεφαλή*, *Ῥωμαῖοι*, qui provient sans doute d'une contamination du nominatif et du génitif; à basse époque apparaît un doublet *capus*, -i qui a passé dans les langues romanes) : tête, des hommes et des animaux. Identique pour le sens au gr. *κεφαλή*, dont il a sans doute emprunté les acceptions, comme *capitulum* a traduit *κεφαλῆς*, *capitālis κεφάλαιος*, *recapitulatio ἀνακεφαλαιώσις*, *capitulātum ἐν κεφαλῇ*. — Souvent employé dans des sens dérivés ou images pour désigner : 1^o la personne tout entière, avec notation accessoire de vie, emploi fréquent dans les énumérations, distributions (par tête, *κατὰ κεφαλὴν*), les recensements (*capite cēnsi*); 2^o sommet, cime, tête (d'épi), d'où « pointe, cap », it. *capo*, d'où fr. *cap*; source (sens propre et figuré, = *origo*); 3^o tête, en tant que considérée comme la partie qui gouverne le reste du corps, chef (sens conservé en italien et en français, où on a eu recours à un autre mot *testa*, d'origine populaire, pour désigner la tête); 4^o en grammaire, forme principale d'un mot (nominatif, première personne du verbe). Sur la conservation de ces divers sens dans les langues romanes, v. M. L. s. u. et B. W. *chef*. — Usité de tout temps. Panroman, M. L. 1668 (mais v. *testa*); irl. *capat*, britt. *cab*.

Dérivés : *capitālis* (*caputālis* Sc. Ba.) : « de la tête », sens propre conservé dans *uēna capitālis* et dans *capital* : *a capite quod sacerdotales in capite etiam nunc solent habere*, Varr., L. L. 5, 130. Spécialisé dans la langue du droit « capital », *poena capitālis*; et *capital(e)* : *facinus quod capitū poena luitur*. Le sens de « capital, essentiel » (*κεφάλαιος*) est à peine attesté. M. L. 1632; irl. *cadal*; *capitulum*; [petite] tête. Le plus souvent au sens image de « partie supérieure », chapiteau; en-tête (d'un livre, d'une loi, etc.), chapitre; partie essentielle (sens tardif); prestation, redevance par tête; d'où *capitulānus*, -rius « collecteur d'impôts », etc.; irl. *caipitl*, gall. *cabidwl*. M. L. 1640, 1636; *capitellum*; *capitō*, -ōnis (cf. *frontō*, etc.) désigne une sorte de poisson, gr. *κέφαλος* (M. L. 1819, *cephalus*), d'où fr. *chevène*, M. L. 1638; B. W. s. u.; *capitātus* : qui a une grosse tête; *capitāneus* (b. lat.) : principal, M. L. 1633, 1634; *capitiō* : impôt par tête; *capitārium* : capital d'une dette; *capitum* : ouverture pour passer la tête, capuchon, M. L. 1637; *capitōlium*?; v. ce mot. Cf. aussi **accapitiāre*, M. L. 63; **discapitiāre* « subir une perte », M. L. 2651; **incapitiāre*, M. L. 4343; **recapitiāre*, M. L. 7107.

Composés en -*ceps*, -*cipitis* : *anceps* (*anceps*, Plt., Rud. 1158, et gramm., est refait sur le génitif de **am(b)iceps*, cf. Prisc., GLK II 29, 19, *anceps pro amceps*, et gr. *ἀμφικέφαλος*); abl. *ancepit* et *ancepitae*, n. pl. n. *ancepitia* : à deux têtes (*secūris anceps*); qui se tourne de deux côtés, « double », et aussi « douteux, incertain, hésitant, ambigu », souvent avec une nuance péjorative « trompeur » et « périlleux », cf. *dubius*. Influencé par

les autres adjectifs en -*ceps*, -*cipis*, a perdu rapidement tout rapport avec *caput*.

biceps (ancien *bicipes* d'après Prisc. II 280, 16) adj. : *δικέφαλος*; employé presque uniquement au sens propre (à l'inverse de *anceps*).

praeceps, -cipitis adj. (nom. *praeceps* dans Plt., Ru. 671, et, par contre, abl. *praecepe*, Enn., A. 399, d'après la fausse analogie de *princeps*) : qui va ou tombe la tête en avant (sens propre et figuré); d'où n. *praeceps* « précipice » et, par extension, « danger mortel »; du pluriel *praeceptia*, l'époque impériale a tiré un singulier *praeceptium*. — Ancien, usuel. M. L. 6709 a.

Dérivé : *praeceptitō*, -ās : transitif et absolu « précipiter » et « se précipiter »; dérivés (époque impériale) : *praeceptitans*, *praeceptitantis*, *praeceptitātio*, -tor.

Composés en -*ciput* : *occiput* et *occipitium*, plus fréquent et ancien (cf. *capitum*); *sinciput* et *sincipitamentum*.

Cf. encore *capitilauum*, d'où irl. *caplat*; *cānicapitus*. Le nom indo-européen de la « tête », dont il y a trace dans *cerebrum*, etc., a été remplacé en latin, comme presque partout, par un autre, qui est sans doute populaire. De même que le grec a *κεφαλή*, le gotique *haubip*, le lituanien *galvā* et le v. slave *glava* (cf. arm. *gluz*), le latin a *caput*. Ce mot n'est, du reste, pas isolé, car le germanique a v. isl. *hafud*, v. angl. *hafud* (de **habuda*) et le sanskrit a *kapuchalam* « chignon », à côté de *kapālam* « crâne » et « tesson », cf. v. angl. *hafola* « tête ». De ces rapprochements, il résulte que le -*ut* de *caput*, quoique ancien, n'est pas essentiel; et, en effet, on ne le trouve pas dans les composés au nominatif : *praeceps*, *bi-ceps*, etc., ce qui ne peut s'expliquer par l'influence du type *prin-ceps*, *au-ceps*, etc., faute de point de contact entre les deux types.

L'adjectif *praeceps* a remplacé un composé où le nom du « visage » était le second terme : skr. *nīca*, *nyān*, v. sl. *nicl*; lat. *praeceps cecidit* a une valeur pareille à celle de v. sl. *pade nicl* « il est tombé (le visage) en avant ». Le type latin de *antiquus*, qui a même origine, a perdu toute trace du sens de « visage »; v. ce mot sous *ante*.

capys, acc. pl. *capyas* : nom étrusque du faucon d'après Servius, Ae. 10, 145, qui désignerait aussi, comme le latin *falcō*, les hommes dont les doigts de pied sont recourbés en forme de faux. Même explication dans Isid., Or. 12, 7, 57, mais celui-ci attribue le nom, non plus aux Étrusques, mais à l'Italia lingua, sans doute par confusion avec *capus*.

Capys est une hellénisation de *Capus*, éponyme de *Capua* comme *Mantus* de *Mantua*.

cārabus, -i m. : 1^o langoustes; 2^o barque en osier recouverte de peau. Emprunt (Pline) au gr. *κάραβος*, lui-même sans doute emprunté. M. L. 1671-1672.

caracalla, -ae f. : sorte de vêtement sans manches et à capuchon, originaire de Gaule. Surnom de l'empereur M. Aurel. Severus Antoninus C. Bas-latin. M. L. 1672 a?

caragus (-gius), -i m. : devin. Bas-latin. Représenté en v. français, M. L. 1673. Origine inconnue.

carbās m. (Vitr.), **carbasus** (Suét.) : vent d'est. Du gr. *κάρβας*, d'origine asiatique.

carbasus, -i f. (m. Val. Max.) : pluriel collectif car-

basa n. (d'où *carbasum*, Ov.) : *genus lini est, quod abusive plerumque pro uelo ponitur*; étoffe de lin qui servait de vêtement aux divinités fluviales ou aux riches (cf. Non. 541, 11) et dont on faisait aussi les voiles des vaisseaux ou les pare-soleil des théâtres. Depuis Ennius; rare en prose. Irl. *carbā*.

L'identité de sens et de forme avec gr. *κάρπασος*, lui-même d'origine égéenne, au *b* près, est frappante, que le mot vienne directement du grec ou que tous les deux aient été empruntés indépendamment à une même langue inconnue. Cf. Ernout, *Aspects*, p. 24 sqq. *Carpa-seus* = *καρπάσιος*, *carpasinus* (-*neus*) = *καρπάσιος*; *Caecilium unum carpasina, molochina, ampelina*; Apul., Met. 8, 27, *crocotis et carpasinis et bombycinis*. Cf. sans doute *carpasia*, Isid., Or. 19, 1, 11, — *naus a Carpatho insula nominata*. *Κάρπασος* dans le sens de « plante vénéneuse » a été transcrit par *carpasum*; on a aussi *carpathum*, de **κάρπαθον*, cf. *opocarpathon* (Plin.).

carbō, -ōnis m. : charbon de bois, produit de la combustion, souvent joint à *cinis*, différent de *prūna*, cf. Serv., Ae. 11, 788, *pruna quamdiu ardet dicitur; cum autem exstincta fuerit, carbo nominatur*, et Varr., R. R. 1, 7, 8. De là : *carbōnārius*, *carbōnēscō* (b. lat.). — Ancien, usuel. Panroman. M. L. 1674-1676. Diminutif : *carbunculus* : morceau de charbon; caroncule (sorte de sable); escarboucle; charbon (maladie = *ἐνθραξ*), M. L. 1677, et celt. : irl. *carmmol*; d'où *carbunculus* = *ἐνθραξ* et ses dérivés.

On rapproche got. *hauri* « charbon », v. isl. *hyrr* « feu », lit. *kiurti* « chauffer », v. h. a. *herd* « foyer », etc., d'une racine **ker-*, cf. *cremō*. Mais le rapprochement est lointain, et le -*b* n'est pas expliqué. Terme technique.

carbunica, -ae f. : nom d'une vigne cultivée dans la Narbonnaise (Plin. 14, 43). Lire *carbōnica*? Cf. *carbunculus* dans Thes. III 433, 65 sqq.

carcer, -ris m. (*carcar* à l'époque impériale. Acta fr. Aru., Itala, cf. Thes. III 434, 23; *κάρκαρον* dans Sophron et *κάρκαροι* ... *δεσμοί*; *κάρκαρα* ... *ἐνοὶ τὰς μύδρας*, Hes., peuvent provenir du latin) : enclos, barrières qui ferment la piste des chars (pl. *carcerēs*, Enn.), d'où l'expression à *carcere ad caleem*; prison (sens déjà attesté dans la Rome royale). L'it. *carcere* remonte à *carcer*, le v. ital. *carcar*, got. *karkara*, à *carcar*, peut-être par un intermédiaire grec, de même v. irl. *carcar*, britt. *car-char*. M. L. 1679; B. W. *chartre*.

Dérivés : *carcerārius* (Plt. et b. lat.), M. L. 1680; et, à basse époque, *carcereus*; *carcerālis*; *carcerō*, -ās (lat. eccl.).

Mot à redoublement, d'origine indéterminée; la forme *carcer* subsiste normalement; mais **karkr*- se dissimile en **kankr*- (cf. *cancer* et *canceri*) ; ce procédé est ancien en indo-européen. Vocalisme « populaire ».

carchēsium, -i n. : vase à boire; hune d'un vaisseau, cf. Rich., s. u. Emprunt au gr. *καρχήσιον* déjà dans Liv. Andron. V. B. Friedmann, *Die ion. u. att. Wörter i. Aitlat*, p. 20. M. L. 1681.

Cardea, -ae f. : v. le suivant.

cardō, -inis m. (f. à la date ancienne) : 1^o gond (c. *masculus*, c. *femina*), charnière; pivot; pôle (nord et sud), puis « point cardinal » et, par suite, ligne transversale

tracée du nord au sud par les *agrimensōrēs*, et qui s'oppose au *decimānus* qui va de l'est à l'ouest ; 2° tournant, point principal (cf. pour le développement de sens, *articulus*, Serv., Ae. 1, 172, (*proverbio*) *dicitur « res in cardine est », i. e. in articulo*). Ancien, usuel. M. L. 1684.

Dérivés : *Carna*, -ae et *Cardea*?, cf. Aug., *Civ.* 4, 8 ; Tert., *Idol.* 15, forme suspecte d'être refaite, cf. Thes. Nom. propr. lat. sous *Carna*) : déesse dont le nom a été rattaché à *cardō* peut-être par étymologie populaire ; quelques-uns le dérivent de *carō*, cf. Ov., *F.* 6, 101 sqq. ; *cardinalis* : 1° de gond, de porte ; 2° principal (se dit des monstres, des vertus, etc.) emploi rare et tardif ; usité dans la langue ecclésiastique au sens de « cardinal » (irl. *cardinail*) ; *cardinātus* : muni de gonds (Vitr.) ; *cardinō*, -ās (Grec. M.) : « primō locō ordināre ». Cf. encore *cardineus*, -ārius, -ālter, tous rares et tardifs.

Sans correspondant connu. Terme technique, à vocalisme *a*.

carduus, -i m. (formes tardives *cardus*, -i et *cardō*, -ōnis ; cf. *capus* et *cappō*, etc.) : chardon, cardon, artichaut. — Ancien, usuel. M. L. 1685, 1687 ; B. W. s. u.

Dérivés : *carduelis* et *cardēlis* déjà dans Pét. : chardonneret, gr. *ἀκακωβίς* ; *cardel(l)us* (bas-lat.) : chardon, chardonneret, M. L. 1686 ; *carduētum* (Pall.) : lieu planté de chardons ; **cardinus*, M. L. 1682.

Rappelle *carō*, -is « carder », qui a été remplacé dans les langues romanes par un dénominatif de *carduus*, **cārdēre*. Cf. aussi *cārez*.

Nom de plante, à vocalisme radical *a*, sans correspondant connu. Pour *cardopanus*, v. André, s. u.

carēnsis : — *pistoribus a caria, quam Oscorum (Afrom R.) lingua panem esse dicimus*, Gloss. Plac. V 14, 26 et 26, 16. Forme unique et peu sûre dont on rapproche osq. *karanter* « uescuntur » et le nom de la déesse *Cerēs*, cf. Serv., G. 1, 7, *Sabini Cererem panem appellat*, V. *crēscō*.

carēō, -ēs, -nī, -nē : ne pas avoir, manquer de. Cic., Tu. 1, 88, *carere igitur hoc significat : egere eo quod habere uelis... dicitur aut modo etiam carere cum aliquid non habeas, et non habere te sentias, etiam id facile patiare*. Cf. Sēn., *Dial.* 7, 2, 7, *uoluptate uirtus saepe caret, nunquam indiget*. D'après Priscien, le participe serait *cassus* ou *caritus* : *a careo uel caritum uel cassum posse dici, quia futuri participium cariturus, praeteriti cassus inuenitur*. Cf. *cassus*. — Ancien, usuel. M. L. 1688 a.

Dérivés : *carēntia*, *carēsco*, très rares et tardifs. On rapproche osq. *fakiiad kasit* « faitecit deceit » ; le sens « il faut », de *kasit*, en face de *carēō*, *cassus*, rappelle gr. *δει* « il faut » en face de *δένω* « j'ai besoin » ; ital. *carefo* « carēbō ». — Cf. peut-être *castus*. — A part cela, sans étymologie, comme d'ordinaire pour le sens de « manquer » dans les langues indo-européennes (v. *egēō*).

careum, -i n. : carvi (plante). Cf. gr. *καρός*, *κάρων*.

cārex et **cārix**, -icis f. : laiche, herbe des marais, *herba... acuta et durissima, sparto similis*, Serv., B. 3, 20 ; M. L. 1689. D'où *cārectum* (cāricium), M. L. 1688 ; **caricia*, M. L. 1691. Sur la forme, v. Ernout, *Philologica*, I, p. 146.

Rappelle *cārō* (cārō), *carduus*.

cārica, -ae f. (scil. *ficus*) : sorte de figue (*ā Cāria*). M. L. 1690 ; irl. *caric*. V. André, s. u.

carīēs, -ei f. : « *putrēdō lignōrum* », puis toute espèce de vétusté, carie, pourriture. Ancien, usuel. Les formes romanes reposent sur **caria*. M. L. 1692.

Dérivés : *carius* (Gloss.), *animal qui et tinea dicitur*, M. L. 1697 ; **cariolus*, M. L. 1694 ; *caridōsus* ; *carīāns* (un exemple tardif).

Probablement élargissement par -iē- du thème sans suffixe de la racine qui apparaît dans irl. *ar-a-chrinim* « je tombe en ruines », gl. *dēfētiscor*, *ir-chre* « ruine », gr. *καταλῶ* « je dévaste, je ravage », *ἀκρίπατος* « intact », skr. *gr̥nāti* « il brise », *gr̥nadh* « brisé », av. *asarota* « intact », *sāri* « ruine ». — La racine étant dissyllabique, on hésite à rapprocher gr. *κάρ* « mort ».

carīna, -ae f. : demi-coquille de noix (qui se dit *putāmen*), et aussi, « carène de vaisseau » (sens probablement dérivé, bien qu'attesté avant le premier) et « vaisseau ». Ancien, usuel. M. L. 1693 ; britt. *cernvyn*. Le pluriel *Carinae* désigne un quartier de Rome, cf. Varr., L. L. 5, 47.

Dérivés : *carinātus* : caréné, d'où *carinō*, -āre (Plin.), *carinula* ; les mots plautiniens *carinus* « couleur brou de noix » et *carinārius* proviennent du gr. *καρίνιος*.

Rappelle gr. *καρύων* « noix » et skr. *karakah* « noix de coco ». D'autre part, le sens du mot latin évoque un mot signifiait « dur » qui a été évoqué sous *cancer*. En somme, pas d'étymologie sûre. Pour le suffixe, cf. *piscina*, *farina*, etc.

carinō (*carinor*?), -ās, -āre : *probra obiectare*, P. F. 41, 13. Vieux mot, non attesté en dehors d'Ennius et des glossateurs.

Dérivé : *carinātor*.

On rapproche irl. *caire*, gall. *caredd* « blâme », gr. *καρηνή* *ζημία* et peut-être *κέρ-τομος* « méprisant, railleur », *σκέραπος* ; *λοιδορία* Hes., *σκερβόλος* ; *λοιδορος* Hes. ; v. sl. *u-korū* « ύβρις », serb. *pō-kor* « blâme ».

Pour la dérivation, cf. *maginor*, *coquinō*.

carissa (*carisa*) f. : -m *apud Lucilium uafum* (l. *uafum*?) *significat*, P. F. 38, 18. Cf. Gl. Pl. V 15, 6, *uetus lena percallida, unde et in mimo fallaces ancillae calesiae carissiae appellabantur*. Vieux mot populaire, sans doute étranger ; étrusque ? Cf. pour la finale *fauis(s)a*, *man-tis(s)a*.

caristia, -ōrum n. pl. : nom d'un jour de fête (22 février), cf. Ov., F. 2, 617, rapproché malgré l'*ā* de *cārus* par étymologie populaire. — Sans doute de gr. *χαριστία*, v. M. Leumann, *die Spr.* I 208.

carmen, -inis n. : — *dici potest quicquid pedibus continetur*, Serv., Ae. 3, 287. Mot ancien, qui désigne une formule rythmée, notamment une formule magique. Apparaît d'abord dans la langue religieuse et juridique : *carmen Aruāle* ; *Tarquiniū... carmina*, Cic., *Rub.* perd. 13 ; *lex horrendi carminis erat*, T.-L. I, 26, 6 ; ou didactique : *magistrī carmine*, Cic., *De Or.* 1, 245. En pénétrant dans la langue littéraire a désigné toute espèce de chant, même le chant d'un instrument, comme *canō*, cf. Enn., A. 519, *carmen tuba sola peregit* [de tubicine

moriente], et Quint. 9, 4, 11, *receptū carmen* [comme *receptū canere*], ou de poème.

Carmenta (-tis) f. (si le nom de cette vieille divinité n'a pas été dérivé de *carmen* par étymologie populaire) ; *carmenātis* ; *carmenārius* ; et à basse époque *carminō*, -ās, M. L. 1699.

Les Latins ne séparaient pas *carmen* de *canō*. L'étymologie satisfaisante est celle de L. Havet, MSL 6, 34, qui, comparant *germen* de **gen-men*, explique *carmen* comme issu de **carmen* par dissimilation ; cf., dans certains parlers romans, *arma* issu de *an(i)ma* ; irl. *canim* s'applique surtout au chant des incantations. — Un rapprochement avec skr. *kārūh* « chanteur, poète » et *car.* *xāpu*, ion.-att. *κῆπος* est impossible ; il n'y a pas de racine de la forme indo-européenne **kār-*.

carmen ; **carminō**, -ās, -āre : carder. V. le suivant.

carō (*carrō*), -is, -ere : carder ; *carere* a *carendo*, *quod eam* [sc. *lanam*] *tum purgant ac deducunt, ut careat spurcitia* ; *ex quo carminari dicitur tum lana, cum ex ea carunt quod in ea h(a)erent*, Varr., L. L. 7, 54. Verbe rarement attesté par suite de son caractère technique. *Carere* est la forme du manuscrit de Varron ; *carrō*, qui est donné par le Thesaurus, n'est nulle part attesté directement : les gloses ont *carīō* ou *carriō* ; les manuscrits de Plaute, Men. 797, ont *carpere* ; mais Varron cite le vers avec *carere*, que certains éditeurs corrigent en *carrere*. Si cette forme est réelle, *carrō* peut être issu de **karsō* > **karzō* > *carō* (cf. *ferre* de **ferse*).

Dérivé : *carmen* « instrument qui sert à carder » attesté seulement dans Claudien et Venant. Fort., mais sans doute ancien, comme l'indique le dénominatif *carminō*, -ās, qui déjà au temps de Varron se substituait à *carō*. *Cār(r)ō* n'est pas attesté dans les langues romanes. Le français, qui a *charmer*, de *carmināre*, dérivé de *carmen*, a un verbe *carder* emprunté au provençal *cardar* (cf. it. (s) *cardare*, cat., esp., port. *cardar*) ; v. B. W. *carde*. Au contraire, les langues où *carmināre* « carder » est représenté ne possèdent pas de représentant direct de *carmināre* « charmer ». Les mots italiens de ce type sont empruntés au français. Cf. M. L. 1698-1699 ; 2956, **excardiāre* ; 2957-2959, *excarmināre*, -miniāre, -tāre. V. aussi *cārez* et *cardu(u)s*.]

Cf. lit. *karšiū* « je carde » et, plus loin, skr. *kaṣati* « il gratte ». Mot technique, à vocalisme *a*.

carō, **carnis** f. : morceau de chair, de viande ; cf. le pluriel *carnēs* (= *ἀσπες*) ; e. g. Enn., A. 322, *Cyclopius uenter... carnibus humanis distentus*, et l'expression ancienne *carnem petere, accipere* « demander, recevoir sa part de viande dans les sacrifices », Varr., L. L. 25 ; T.-L. 32, 1, 9 ; le diminutif *caruncula* « petit morceau de chair » ; le composé *carnifex*, *carnufex* défini par Donat, Hec. 441, « *es dicti quod carnes ex homine faciant*. Puis « chair » et « pulpe » (d'un fruit), comme le gr. *σάψ*. — Ancien, usuel. Panroman. M. L. 1706 ; B. W. *chair*. Celt. : irl. *carna*.

La langue ancienne et classique ne connaît guère en fait de dérivés et de composés que l'adjectif *carnārius*, usité surtout comme substantif, *carnārius* « garde-manger », M. L. 1702 ; v. h. a. *charnāri*, et *carnifex* « boucher ». On trouve dans Varr., Men. 484, cité par Non. 86, 19, *carnālis* avec un sens obscur ; Pline emploie

carniuor pour traduire *ασπιδόρος* (*carniuorāz*, Fug.). A basse époque dans la langue médicale et surtout dans la langue de l'Eglise apparaissent de nombreux dérivés : *carnālis*, avec le sens de « charnel » (= *σάρκινος*), M. L. 1701 a ; *carnāliter*, *carnālitās* ; *carnātō* (Caes. Aur.) et *con-*, *in-carnātō*, -tus, d'où *incarnō* ; *carnātus* et *excar-nātus* (d'où *excar-nō*, M. L. 1760, cf. aussi fr. *décharné*) ; *carneus* (opposé à *spirituālis*) et *incarneus* ; *carnifer* (= *σαρκοφόρος*), -ger (Cassiod.), -sūmus (Eusth.) ; **carninus* supposé par un adjectif *carninē* glōse *σάρκινος*, CGL II 429, 56 ; *carnōsus* (déjà dans Pline), M. L. 1704, d'où *carnōsūtās* ; *carnōtia* (Pol. Silv.) ; *carnulentus* ; cf. encore M. L. 1701, *carnācius* ; 1705, *carnūtus*, et 1707, **carnōia* « charogne ». — De *carnifex* : *carnificius* ; *carnificina* (Plt.), -ficus ; *ficcō*, -ās, -ficātor, -trix et *excar-nificō*.

Sur *Carna*, déesse d'origine obscure, peut-être étrusque, v. *carō* et Thes. s. u.

Plus encore qu'en latin, le sens de « part » de ce mot, dont la flexion indique le caractère ancien, est visible en osco-ombrien : osq. *carneis* « partis », omb. *karu* « pars », abl. *karnus* « partibus », à côté de omb. *kartu* « distributō » (osq. *karanter* « uescuntur » est douteux ; v. sous *crecō*) ; pour la forme, cf. v. isl. *hǫrunda* « peau ». Le sens s'explique par la façon dont on partageait la viande des bêtes dans des sacrifices ou dans les repas en commun faits par les guerriers : il faut penser au « morceau du héros » dans l'épopée irlandaise. Une expression pareille se trouve dans sogdien y't (v. BSL 23, p. 107). — Le mot italique est l'élargissement en -n- d'un thème racine ; la racine est celle de *καίρω* « je coupe », *καρῆνα* ; et par suite de lat. *corium*, *curtus*, *cortex*, v. ces mots. Elle a un doublet à s- initial : irl. *searaim* « je sépare », v. h. a. *searan* « couper », lit. *skirtiū* « je sépare » ; cf. lat. *scortum*.

carōtia, -ae f. : panais, carotte. Emprunt tardif et populaire (Apicius) au gr. *καρωτόν*. Roman ; cf. B. W. s. u.

carpa, -ae f. : carpe. Un seul exemple dans Cassiodore. M. L. 1708. Mot germanique, v. h. a. *karpfo*, *karpō*.

carpentum, -i n. : voiture à deux roues, couverte, à l'usage des femmes. Emprunt ancien (Liv. Andr.) au gaulois ; cf. T.-L. 41, 21, 17, *carpentis Gallicis* ; Flor., Epit. 1, 18, 27, *carpenta Gallorum*, M. L. 1710. Réemprunté en irl. *carpat* et *carptioir*.

Dérivé : *carpentārius*, -a, -um et b. lat. *carpentārius*, -i, M. L. 1709 ; d'où *carrocarpentārius*. C'est un des nombreux noms de véhicules empruntés avec l'objet lui-même au gaulois par le latin ; v. *carrus*, *cisium*, etc.

carpinus, -i f. : charme (arbre). Déjà dans Caton, Agr. 31, 2 ; d'après Pline 17, 201, serait originaire de l'Italie transpadane. Panroman. M. L. 1715.

Dérivé : *carpinus*.

Cf. *sappinus*, *frazinus*. On rapproche lit. *skirpstas*, v. pr. *skerpstus* « orme » ?

carpisculum, -i n. (-lus? *carpusculum*) : 1° sorte de chaussure (un exemple dans Vopiscus) ; 2° antéfixe qui ornait les faitages. Mot tardif, sans doute emprunté ; cf. *carpatinus* (Catalte 98, 4) = *καρπάτινος* ; v. irl. *cai-*

rem « cordonnier » ; v. pr. *kurpe* « soulier », gr. *κηρικός*, etc.

carpō, -is, -psī, -ptum, -ero: verbe de sens technique, employés dans diverses acceptions concrètes et dans des sens figurés. Dans la langue rustique, il signifie « cueillir, arracher (l'herbe), brouter » ; dans la langue du tissage, « détier, démeler brin à brin (la laine, le lin) ». De là, par extension, « mettre en charpie » et, plus largement, « déchirer » (sens physique et moral déjà dans la loi des XII Tables) et « découper ». Dans la langue commune, il signifie « choisir » et aussi « goûter, jouir de ». Dans l'expression *c. uiam*, il indique la « progression de la marche par laquelle on accomplit la route pour ainsi dire pas à pas » (Lejay). — Ancien, usuel et classique. M. L. 1711.

Dérivés et composés : *carpiēs*, *ἐκπαρὸς πόκος*, GGL II 96, 39, cf. Du Gange *carpiā*, M. L. 1712 ; v. B. W. *charpie*, écharper ; *carptum* : par morceaux ; *carptor* : découper ; *carpius*, -ūs m., *carptūra* (rares). *con-* (cf. *dēcēmina*, *dīcutur* *quae dēcupantur purgandi causa*, P. F. 63, 19, « épiluchures ») ; M. L. 2500 a, *dis-*, *ex-* (*excarpiā* « extraits »), **excarpere* ; M. L. 2966 a, *inter-*, *prae-* *carpere*. Cf. aussi M. L. 2961, 2962, **excarpus*, **excarptiāre*.

Les formes de glossaires *scarpō* « éliger », *scarpinat* ne représentent pas une ancienne alternance *sc-/c-* à l'initiale, mais sont des « hyperurbanismes » de *excarpo*, *excarpiñō* prononcés *escarpō*, -*pinō*. Cf. *coruscus*.

Le rapprochement avec gr. *καρπός* « fruit » et avec v. angl. *haerfest*, v. h. a. *herbist* « récolte d'automne, automne » s'impose. Le vocalisme a est « populaire », en face des formes à vocalisme e comme lit. *kerpū*, *kīrpti* « couper avec des ciseaux » ; cf. le cas de *caedō*, etc.

carrō : v. *carō*.

carrūca : v. le suivant.

carrus, -ī m. et **carrum**, -ī n. : chariot à quatre roues ; *petorritum genus uehiculū quod uolgo carrum dicitur*, Porph., Hor., S. 1, 6, 104. Mot gaulois, déjà dans Sinen. Panroman. M. L. 1721. V. h. a. *karro*, -a.

Dérivés : *carrāgō*, -inis f. : retranchement fait de chariots, fourgons (b. lat.) ; *carracutium* (Gloss.) : voiture à deux roues ; *carrārius* (lat. impérial) ; cf. *carrāria*, panroman, M. L. 1718 ; *car(r)icō*, -ās (b. lat.) : charger ; panroman, M. L. 1719, et *dīcarricō*, M. L. 2652 (Gloss., Lex Sal.) : de **carria* « charge » provient le britt. *carg* ; *carrūca* : voiture d'origine gauloise ; et dans la Lex Sal. « sorte de charue », M. L. 1720, v. h. a. *karrah* ; v. B. W. s. u. ; *carrūciārius* ; *carrūculus* ; *carrō*, -ās (Lex Sal. 27, 11) : *carrocarpentārius* (Gloss.).

Les Romains, peuple sédentaire de propriétaires cultivant leur terre, n'avaient pas les grands chars à quatre roues où les groupes de conquérants gaulois transportaient leurs bagages et qui, la nuit, leur servaient à entourer leur camp. Ils en ont emprunté le nom aux Gaulois, dont l'action en Italie a contribué à les délivrer de l'emprise étrusque. *Carrus*, nom de l'ancien char de guerre, a subsisté en latin dans l'usage officiel. Mais les noms latins de véhicules de transport sont, en général, empruntés au gaulois. Cf. *carpentum*.

cartamis : i. e. *agrie*, GGL III 537, 70. On lit aussi

cartamo, V, 354, 4. Nom d'une plante inconnue. Cf. *cardamum*?

Carthāgō, -inis (*Kar-* dans Plt.) f. : Carthage. La forme latine ne se laisse ramener ni à la forme grecque *Καρχηδών*, ni à la forme punique *qrt hđšt* « Nouvelle Ville » (transcrite tardivement par *Carthada* chez Solin. et Isid.). Cf. J. Friedrich, I. F. 39, 102, qui explique le nom par une dissimilation de **Karthādon*, et Benveniste, Studi etr., 7, p. 245 sqq., qui suppose que le latin a usé de -g- pour rendre h de *kart(a)ha(d)*, avec suppression de la finale -st. Étr. *Karthazie* = **Karthadius*.

L'adjectif dérivé *cartaginēnsis* (la forme *Cartaginēnsis* qu'on trouve dans les manuscrits de Plaute est sans autorité) : cf. *Athēniēnsis*, de *Athēnae*. Sans doute influence du type *Siciliēnsis*.

cartilūm, -ī (*cartilūm* Gloss.) n. : table de pierre carrée à un pied, qui était placée dans l'atrium, cf. Varr., L. L. 5, 125. — Rare et technique. V. Müller-Graupa, Ph. W., 1932, 1073.

carticula : — *δείκνον*, GGL III 441, 30. Sans exemple dans les textes et sans explication. Peut-être à rapprocher du mot précédent. Le double sens de « table » et de « mets » se retrouve dans *mēnsa*.

cartigō, -ās : noter (Aug., Psal. 38, 11). De *c(h)arta*?

cartilāgō, -inis f. : 1° cartilage ; 2° pulpe de certains fruits. Cf. Plin. 19, 61, *cucumis cartilagine et carne constat*, *cucurbita cortice et cartilagine*. — Attesté depuis Celse. Technique. M. L. 1723.

Dérivés : *cartilāginus*, -*neus*, -*nōsus*.

Dérivé de **cartila*? Cf. *cunila/cunilāgō* ; *simila/similāgō*, etc.

Sans correspondant clair. Pour la finale, v. Ernout, Philologica I, 167 sqq.

cārus, -a, -um : cher (qu'on hérit) ; et « cher, de haut prix, à qui l'on attribue une grande valeur » ; *cārum habere alqm* « tenir quelqu'un comme étant de grand prix ». Plaute joue sur le double sens, Ba. 309-310, ... *in Ephesost Ephesius carissimus*. | — *ne ille hercle mihi sit multo tanto carior*, | *si me illo auro tanto circumdaxerit*. Ancien, usuel. M. L. 1725.

Dérivés : *cāritās* : tendresse, affection, amour (*amor* *πάθος*, *caritas* *ἄθος*, cf. Quint. 6, 2, 12) et « cherté ». Dans la langue de l'Eglise a servi à traduire le gr. *ἀγάπη* désignant la « charité », troisième vertu cardinale, et a été pris quelquefois, comme *amor*, *dilectiō*, pour désigner une « personne chère », M. L. 1695 ; irl. *caróit*, gall. *cardawd*. V. H. Pétré, *cāritās*, Étude sur le vocabulaire de la charité chrétienne, Louvain, 1948. Adverbes : *cārē*, *cārō*. Pas de verbe. Malgré la différence de quantité, les anciens le rapprochent de *cārō* par étymologie populaire ; cf. Trag. inc. 194, *quam cara sint quae post carendo intellegunt*.

L'adjectif *cārus* a un correspondant dans got. *hōrs* « πόρος », *μωρός* « v. h. a. *huora* « fille publique », et dans l'adjectif lette *kārs* « friand, plein de désirs ». De celtique et, en regard, des dérivés à vocalisme zéro : irl. *carae* et gall. *car* « ami », irl. *caraim* « j'aime ». — L'élément *-ro- après a doit être suffixal ; la racine se retrouve peut-être dans v. sl. *kozati* « aimer » avec vocalisme radical zéro comme en celtique. — En revanche, le c-

de skr. *cāruh*, avec son ā reposant sur ē « aimable, bien-venu », empêcherait de rapprocher le groupe de skr. *kāyamānaḥ* « désirant », etc.

caryon, -ī n. : noix. Transcription du gr. *κάρυον* (Plin.), dont il a existé un doublet vulgaire féminin *carya* et peut-être un diminutif *cariola*, cf. Thes. s. u. Le mot a de nombreux représentants dans les langues romanes, M. L. 1726.

caryophyllon, -ī n. : girolier, girofle. Emprunt au gr. *καρυόφυλλον* (Plin.), déformé par l'étymologie populaire en *cariothalum* (cf. ital. *garofano*), *cariofolium*, etc. Cf. Thes. s. u. ; M. L. 1727 ; B. W., André s. u.

casā, -ae f. : hutte ; cabane (de pâte) ; — *est agreste habitaculum palis atque uirgultis harundinibus contextum*, Isid., Or. 15, 12, 1, puis « petite ferme », « tente », etc. Dans les gloses apparaît une forme *casus* (d'après *domus*?) — Ancien, usuel. Panroman. M. L. 1728. Sur fr. *chez*, v. B. W. ; germ. : westph. *kāse* ? ; celt. : irl. *cas*.

Dérivés : *casulla*, *casella* (b. lat.), M. L. 1736 ; *casulula* (b. lat.) ; *casalis* (b. lat.), M. L. 1729 ; *casānicus*, épithète de *Siluanus*, CIL IX 2100 ; *casārius* « colon », M. L. 1730.

De *casula* pris à basse époque dans le sens de vêtement, *uestis cucullata*, *dicta per deminutionem a casa*, Isid., Or. 19, 24, 17, dérive *casub(ula)*, -ae f. (fr. *chabuble*). M. L. 1752 ; irl. *casal*, gall. *casul*.

Mot populaire (cf. l'emploi proverbial dans Tér., Ph. 788, *ita fugias ne praeter casam*) qui a fait une grande fortune dans les langues romanes. Origine inconnue. L's intervocalique dénonce un emprunt ou un mot préindo-européen.

casamo : *in oratione Labieni — siue illa Corneli Galli est — in Pollionem casamo « assecutor » e Gallia ductum est*, Quint. I 5, 8 (passage de sens incertain). Figure comme nom propre, CIL III 10348.

casabus : *caccabus grandis*, GGL II 571, 34. Un diminutif *cascabellus* est suggéré par le catal. prov. *casacavel*, M. L. 1731. Cf. *caccabus*.

casus, -a, -um : — *significat uetus, secundo eius origo sabina quae usque radices in oscam linguam egit. Cascum uetus esse significat Ennius (A. 24 V²) quod ait : « quam prisci casci populi tenere Latini »... Idem ostendit quod oppidum uocatur Casinum (hoc etiam ab Sabinis ori Samnites tenuerunt) et [nunc] nostri etiam nunc Forum Vetus appellant. Item significat [n]t in Atellanis aliquot Pappum senem quod Osci casnar appellant*, Varr., L. 7, 29. Archaïque, poétique et rare ; représenté en italien, cf. M. L. 1734. Apparenté à *cānus* (v. ce mot), dont il diffère seulement par le suffixe, qui est le même que dans *priscus*, et qui est fréquent dans les adjectifs désignant une infirmité : cf. *caecus*. Sans dérivés. Cognomen : *Casca*?

cāseus, -ī m. et **cāseum** n. : fromage, τυρός. Ancien, usuel. M. L. 1738 (non français, v. B. W. sous *fromage*). Germ. et celt. : v. h. a. *chāsi*, britt. *caws*, irl. *cāise*.

Dérivés : *cāseolus* (un exemple dans Copa), M. L. 1737 ; *cāseārius* (tardif), cf. *cāseāria*, M. L. 1735 ; *cāseātus* (tardif).

Sur la différence de genre, v. H. Zimmermann, Glotta,

13, 234, qui voit dans *cāseum* un collectif ; interprétation contestable, le pluriel attesté étant toujours *cāseī*. La variation de genre apparaît dans tout un groupe de mots suspects d'être empruntés (cf. *balteus*, *pluteus*, *puteus*) ; l's intervocalique n'est pas conforme à la phonétique latine. Faut-il partir de **cāseus*?

Le rapport avec v. sl. *kasā* « levain », *kysnōti* « aigrir » ne peut se justifier phonétiquement et ne s'impose pas pour le sens.

cas(s)ia, -ae f. : plante aromatique mal définie (canellier, cinname, laurus cassia?) ; v. André s. u. Emprunt ancien (Plt.) au gr. *κασία*, lui-même provenant de l'hébreu *qesiot* (pl.).

Dérivés : *casium (oleum)* ; *casita (resina)*, Gloss.

casila : v. *cassis*.

casitus, -a, -um : v. *casia*!

cassēs, -ium m. pl. : 1° rets, filets (pour la chasse, rarement pour la pêche) ; 2° toile d'araignée. Diminutif : *cassiculus* (-ium), rare et tardif. — Mot technique, non attesté avant Vg., non roman. Sans doute emprunté.

cassis, -idis (et *cassida*, -ae à partir de Vg., Ae. 11, 775 ; *casila* dans P. F. 41, 21 : *-m antiqui pro casside ponebant*) f. : casque de métal ; cf. Isid., Or. 18, 14, 1 : *cassis de lamina est, galea de corio*, qui ajoute plus loin : *cassidam autem a Tuscis nominatam ; illi enim galeam cassim nominant, credo a capite*. — Le mot serait donc étrusque, comme un certain nombre de noms d'armes, cf. *balteus*. Même flexion que *cuspis*, sans étymologie sûre, et qui est peut-être de même origine (v. la remarque faite sous *capis*). Attesté depuis Plaute. La variante *casila* de l'abrégé de Festus est ancienne, comme le montre la graphie avec s simple, et sans doute dialectale (l au lieu de d).

Dérivés : *cassidārius* ; *cassidatus* ; *cassidile* n. (-lis m.)? ; cf. *capsa* ; *cassita* : alouette huppée, cf. *galērita*, gr. *κρόπεδος*.

On a souvent rapproché les mots germaniques servant à désigner ce qui concerne la tête, bonnet, chapeau, casque : v. angl. *haett* et *hod*, etc. Mais, en tout cas, même si l'on préfère ce rapprochement à l'hypothèse d'un emprunt, le rapport est lointain.

cassiterum, -ī n. : emprunt (Plin.) au gr. *κασσίτερος* « étain » (d'origine élamite), avec passage au genre neutre, qui est celui des noms de métaux en latin.

casō, -ās, -āre : = labāre. Mot plautinien (deux exemples, Mi. 851, 856). Cf. *cassābundus*, a *cadendo*. *Apud Naevium* (fr. Com. 120 R³) : *risi egomet mecum cassābundum ire ebrium*, Varr., L. 7, 53. A basse époque apparaît un fréquentatif *cassitiō* (deux exemples de Paul dans le Digeste, e. g. *ubi cassiare coepisset stillicidium*, 8, 2, 20, 3). Cf. M. L. 1739, **casciare*. Fréquentatif de *cadō*.

cassus, -a, -um : vide (de), vain. Ancien et usuel, mais rare dans la prose classique ; fréquent dans la locution adverbiale *in cassum* « en vain ». Conservé en v. ital., prov. M. L. 1741.

Dérivés : *cassē*, *cassō* adv. (tardifs) ; *cassō*, -ās (iv^e siècle ap. J.-C.) : rendre vain, priver (de), dé-

truire, d'où *cassāus* « effectū priuātus », *cassātīm*; *cassēsō* (*cassiscō*) « exinānre » (Sol., Amm.), d'où *cassila*.

La synonymie d'expressions comme *sēnsū cassus* (Lucr. 4, 128) et *sēnsū carēns* (Cic., Tu. 1, 25, etc.) incline à rapprocher *carēō*, *castus* et peut-être *neccese*. — Il ne s'agirait pas d'un participe en *-to-, mais d'un adjectif à génémation expressive ou d'une forme de type *census*. On a rapproché aussi *cadō*, *caedō*, comme *lassus* de *laedō*; le sens s'y prête moins.

castanea, -ae f. (quelques formes de *castania*, *castanum*, *castina*) : châtaigne. Ancien adjectif substantivé *nux castanea*, emprunté au grec *κάστανος* *kastánēos* ou *kastánēos*, adjectif dérivé de *κάστανος*, lui-même d'origine étrangère (asianique? cf. Plin. H. N. 15, 93, et André s. u.); Isid., Or. 17, 7, 24, *castaneaem Latini a graeco appellanti uocabulo*. *Hanc enim κάστανον uocant eo quod fructus gemini in modum testiculorum infra folliculum reconditi sunt, qui, dum eiciuntur, quasi castrantur*. Cf. *arāne*. Attesté depuis Virgile. Panroman. M. L. 1742, 1743. Passé en germanique : v. h. a. *chestinna*, etc., et en celt. : irl. *castan*, britt. *casten*. De là *castanētum*.

Le vocalisme avec *ā* intérieur maintenu semble montrer que l'emprunt ne remonte pas à la période la plus ancienne. Sur un doublet tardif *castinea*, *castenea* (attesté dans l'Oribase latin), v. Ernout, *Aspects*, p. 32 sqq. *castīgō*, -ās : cf. *castus*.

castor, -oris m. : castor. Emprunt (depuis Cic.) au gr. *κάστωρ* expliqué par l'étymologie populaire *ā castrandō*, cf. Serv., G. 1, 58; le mot latin est *fiber*. De là : *castoreum*; *castorinus*, -a, -um. M. L. 1747, 1748.

Sur *κάστωρ*, v. Boissac, Rev. de l'Instr. publ. en Belgique, t. 53 (1910), p. 101 sqq.; Plin. H. N. 8, 109, et la note d'Ernout, ad l.; B. W. s. u.

castrō, -ās, -āul, -ātum, -āre : couper, émonder, et « châtrer », d'où « amputer » (sens physique et moral); *castrātus* : eunuque.

Dérivés et composés : *castratiō*, -tor, -tōrius, -tūra, *excastrō* (Varr., Ital.). Ancien, usuel. M. L. 1749 et 1344, « *incastare* »; B. W. *encastere*.

Ce n'est que tardivement que s'établit un rapport entre *castus* et *castrō*, e. g. Isid., Or. 10, 33, *castus primum a castratione nuncupatus*; *postea placuit ueteribus etiam eos sic nominare qui perpetuam libidinis abstinentiam pollicebantur*, Thes. III 547, 41 sqq. *Castrō* est le dénominateur de **kas-iro-m* « ce qui sert à couper », disparu en latin parce que *castrum* avait pris le sens de « retranchement, emplacement fortifié », mais dont le dérivé a survécu.

Au vocalisme près, *castrum* est à rapprocher de skr. *castrām* « instrument tranchant », à côté de *caśati* « il coupe », et, sans doute, de hom. *καίων* « fendant », gr. *καίω* « je fends ».

castrum, -i n. : retranchement, lieu fortifié. Le singulier n'est guère employé que dans les noms de lieux *Castrum nouum*, *Laurēns Castrum*, *Castrum mutilum*, etc. Il semble avoir désigné d'abord une propriété gardée ou retranchée, cf. Corn. Nep., Alc. 9, 3, ... *ei dederat Grynitum in Phrygia castrum, ex quo quinquagena talenta uectigalis capiebat*, ce qui correspond, semble-t-il, au

sens de l'osq. *castrous*, ombr. *kastruvu*, *kastruvuf*, *castruo* «fundus»? Le sens ancien est peut-être « séparation, ce qui sert à séparer », et il y aurait parenté avec *castrō*, -āre. Employé surtout dans la langue militaire au pluriel :

castra, -ōrum n. [déjà *castra*, -ae dans Accius, féminin qui réparait à basse époque] : camp, campement (souvent opposé à *urbs* et, plus tard, à *pāgus*, d'où *pāgēnsis* formé sur *castrēnsis*). Il y a prise de possession quand le général établit son camp sur un terrain, cf. Varr. fgm. dans Serv. auct., Ae. 9, 52, *duces... hastam in... agrum mittebant, ut castris locum caperent*. M. L. 1750. V. angl. *cheaster* (Chester-); irl. *cathir*, gall. *caer* « ville ».

Dérivés : *castrēnsis* (cf. *forēnsis*), d'où *castrēnsiānus*, -ārius, et, tardifs, *castrīānus*, *castriciānus* (de *castricius*). Noter le juxtaposé *castra mēior* : *metari castra, quod metis deriguntur*, P. F. 110, 18 (usité depuis saint Jérôme), d'où *castrā metiō*.

Diminutif : *castellum* : 1° forteresse, camp fortifié; 2° château d'eau. M. L. 1745; germ. *kastel*; celt. : irl. *caisel*, *castel*, britt. *castell*; de *castrēnsis*, irl. *castiēnda*. De là : *castellānus*, -a, -um; et substantif *castellānus*, M. L. 1744; *castellārius* « chargé de la garde des châteaux d'eau »; *castellātīm*; *castellāmentum* : sorte de boudin ou de plat en forme de *castellum*? (un exemple dans Arnobe).

V. *castrō*.

castus, -a, -um : terme de la langue religieuse, « qui se conforme aux règles ou aux rites » (se dit des hommes et des choses); Vg., Ae. 3, 409, *hac casta maneat in religione nepotes*; 6, 61, *sacerdotes casti*; 7, 71, *castis adole...* *altaria taedis*; cf. *caste*, Cic., Dom. 134, *nihil rite, nihil caste, nihil more institutioque perfecti*.

Dans ce sens, *castus* semble bien correspondre au skr. *casth* « instruit, éduqué, bien dressé », cf. Vendryes, MSL 20, 272; et la différence de sens peut s'expliquer par une spécialisation qu'aurait reçue le mot dans la langue religieuse. Mais ce *castus* a dû rencontrer un autre adjectif *castus* (de *carēō*) avec lequel il s'est confondu et dont il a pris une partie des sens. Au sens correspondant à *carēō*, il s'est fixé une forme *cassus*. Ainsi s'explique *castus* « exempt de, pur de »; Plt., Poen. 1186, *ut decaet nos esse a culpa castas*; Cic., Phil. 13, 8, *res familiaris cum ampla, tum casta a cruce ciuili*, et absolument « exempt de faute et, spécialement, d'impureté » (sur cet emploi, v. W. Schulze, *Gesch. d. lat. Eigenn.*, p. 474, n. 2, qui cite Tite-Live 39, 9, où *castimonia* et *concubitu carēre* sont joints); vertueux; chaste, pur. M. L. 1751; irl. *caith*? Cf. le substantif *castus*, -ūs m. « rite » et « abstinence »; et *castimōnia*, -nium (cf. *sancimōnium*, *caerimōnia*); *castitās* class. (irl. *castiō*), *castitūdō* (Acc.). Le contraire de *castus* est *incestus* : impur, souillé, d'où « incestueux, coupable, criminel », et ses dérivés, dont *incestus*, -ūs m. : *incestē*, *incestō*, -ās, etc.

Du premier sens de *castus* dérive sans doute : *castīgō*, -ās (cf. *fatīgō*), dont le sens ancien, du reste non attesté, a dû être « instruire », d'où « réprimander (dictis castīgare), corriger, châtier », M. L. 1746; *castīgātus* se dit du style.

Dérivés : *castigābilis* (un exemple dans Plt.); *castigatiō* : 1° réprimande, châtement; 2° abstinence (langue de l'Église).

cata = gr. *κατά*. Emprunt dans la basse latinité chrétienne, avec un sens local, *penes, apud*, ou distributif *cata mane mane* « chaque matin », Ezech. 46, 14, 15; *cata singulos ymnos*, Pereg. Ath. 24, 1, ou avec le sens de *secundum*. Cf. it. *cad(a)uno*, M. L. 1755; fr. *chacun*, v. B. W. A servi également à former des composés : **catapalcum*, M. L. 1757; **catalectus*, M. L. 1759; *cataplicare*, *catamodice* (-cus?), *catacumba*, *catamontem*. V. aussi *catasta*.

catachanna, -ae f. : chose risible, parodie. Mot tardif (Fronton, Spart.), adaptation du gr. *καταχώνη*, influencée par *cachinnus*.

catacumbae, -ārum f. : catacombes. Bas-latin; hybride de *κατά* et *cumbō* (avec influence de *tumba*)?

catamitis, -i m. : ganyémède, mignon, cf. Serv., B. 8, 30. Emprunté par l'intermédiaire de l'étrusque *catmīte* au gr. *Γανυμήδης*, devenu nom commun.

catampo : *est genus lusus*, P. F. 38, 17. Sans doute de *κατ' ἀμφο* (Scaliger).

catanus, -i : cade, genévrier oxycède. M. L. 1760, cf. Bruch, IF 40, 196 sqq. Ne figure pas dans le Thesaurus. Sans doute mot gaulois; cf. *calocatanos*, et André s. u.

cataphractēs (*cataphr*), -phracta, -ae f. : cuirasse. Emprunt technique, comme *cataphractus*, au gr. *καταφράκτης*, -τος; dérivés latins : *cataphractarius*, -tātus. Depuis Sisenna.

cataplasma, -atis n. : emprunt savant au gr. *κατάπλασμα* (Gaton). Forme vulgaire tardive : *cataplasma*, -ae f., d'où *cataplasmo*, -ās (Chir., Vég., etc.).

cataplectatiō, -ōnis f. : hybride formé sur le modèle gr. *καταπληκτικός*, de *καταπλήσσω* (Ital. Sirach 21, 6; cod. Tolet.). La Vulgate a *obiurgatiō*.

catapsō, -ās (Chir.) : transcription de *καταψάω* « caresser ». M. L. 1760 a. Composé : *percatapsō*.

catapulta, -ae f. : = *ὁ καταπέλτης* (-πέτης). Terme technique. L'ancienneté de l'emprunt est attestée par le passage de *ca* à *u* devant *l* vélaire; le caractère populaire par le changement de genre et de déclinaison (cf. *balista*, *artopta*). Attesté dès Plaute, avec le dérivé *catapultarius*. Passé en germ. : v. h. a. *bolz*, etc.

cataracta, -ae f. : emprunt féminin au gr. *καταράκτης*, cf. Prisc., GLK II 143, 14. Usité dans les langues techniques, demeuré dans les langues romanes au sens de « chute d'eau » ou d'« oiseau aquatique (plongeon) ». M. L. 1761.

catasta, -ae f. et *catasta*, -ōrum n. pl. (b. lat.) : estrade, échafaud. De *κατάστασις* ou hybride gréco-latin de *κατά* et *-sta* de *stare*, cf. *catacumba*. M. L. 1762.

catāx (*cadax*, Gloss., d'après *cadō*) : *claudus*, P. F. 39, 10; — *... quem nunc cozonem uocant*, Non. 25, 13. Un exemple de Lucilius; les gloses ont aussi *catāx(u)lus*. Pour le suffixe, cf. *uatiāx*. Cf. irl. *seathaim* « je boite ».

catīa, -ae f. : Serv. auct., Ac. 7, 741, — *am quidam asserunt teli genus esse tale, quales aclydes sunt, ex mate-*

ria quam maxime lenta, cubitus longitudine, tota fere clauis ferreis illigata, quas in hostem iaculantes lineis, quibus eas adnezuant, reciprocas faciebant. Depuis Virgile. Arme gauloise, semble-t-il (cf. *gaesum*, *lancea*, *matris*), quoiqu'on l'attribue aussi aux Perses et aux Teutons. Cf. Thes. s. u. Britt. *catai*?

catēna, -ae (usité surtout au pluriel *catēnae*; le singulier est rare et secondaire, semble-t-il) f. : chaîne(s) (sens propre et figuré). Ancien, usuel et classique. Panroman. M. L. 1764; germ. : m. b. all. *kētena*, et celt. : britt. *cadwyn*.

Dérivés : *catēnātus* : enchaîné (d'où, à basse époque, *catēnāre*); *catēnātum* « cadenas », Isid. 10, 13, 5; B. W. s. u.; *catēnātiō*; *catēnātīm*; *catēnārius* (-canis); *catēnāceum* : *ἀλυσίδιον* (Gloss.), it. *catenaccio*; *catēnōsus* (Alc.); *catēlla* (*catēnula*) et *catēllus* : chaînette, gourmette; et tardif *concatēnō*, -ātiō. Cf. M. L. 1765, **catēnio*; B. W. sous *chignon*.

Rappelle, pour la finale, *sacēna*. Sans étymologie.

caterua, -ae f. : troupe, bande (se dit souvent de bandes armées, mais en désordre, et des troupes barbares, par opposition à la légion romaine, e. g. Vég. 2, 1, 2, *Galli atque Celtiberi pluresque barbarae nationes cateruis uelabantur in proelio... Romani legiones habebant*; de là, sans doute, la glose *caterua Gallorum lingua dicitur quod apud nos legio uocatur*, CGL V 214, 247, et Isid., Or. 9, 3, 46, *Gallorum caterua, nostra legio*).

Dérivés : *cateruātus*, -tim, -rius; *concateruātus*. Cf., pour la forme, *aceruus*. — Ancien, usuel. M. L. 1765 a. Cf. ombr. *ka tera mu*, *caterahamo* « cateruāmini, congégāmini »; peut-être v. sl. *četa* « troupe », mais l'irl. *cethern* « troupe » doit se rattacher à *caith* « combat », cf. J. Loth, R. Celt. 42, 84. Le dérivé italique reposerait sur une forme radicale à vocalisme **ktr*.

cathedra, -ae f. : = gr. *καθέδρα*, chaise. Attesté depuis Horace. Désigne souvent le siège du professeur ou du prêtre, la « chaire ». v. B. W. s. u.

Dérivés rares : *cathedrālis*, -licius, -rius, -ticus. M. L. 1768. Irl. *cadeir*, britt. *cathair*.

catinus, -i m. (-num n., cf. Cat., Agr. 84) : *uasa in mensa escaria ubi pulum aut iurulentum quid ponebant, a capiēdo catinum nominarunt, nisi quod Siculi dicunt κάτινον ubi assa ponebant*, Varr., L. L. 5, 120. — Ancien, usuel. M. L. 1769. Plus fréquent sous la forme de diminutif *catillus* (-lum; *catinulus*) « petit plat », ou objet de forme semblable, qui a fourni d'assez nombreux dérivés : *catillō*, -ās (rare) : lécher les plats; *catillāmen* (Arm.) : sorte de saucisson; *catellulus* (Diom. I 326, 7); lire *catil-?*; *catillō*, -ōnis : *-nes appellabant antiqui gulosos*; *catillālis*, *grauis opprobrium hominibus generosis obieciatur, si qui provincias amicus populi Romani exproliassent*, P. F. 39, 1 et 2.

Sans étymologie; le sicilien *catino* semble emprunté au latin. Le rapprochement avec le mot grec, également isolé, *κατὴν* « cavité, écuelle » est trop peu complet pour avoir une autorité. Le lat. *catinus*, *catillus* est l'ancêtre de l'emprunt germanique **katilus*, v. h. a. *chazil*, ags. *cytel*, etc., qui a lui-même passé en slave et en basque : lit. *kātilas*, etc., du basque *getulu* « écuelle » et

de l'irl. *cuidin*?; v. J. Brück, Festschr. Kretschmer, 6 sqq.

catōmidīō, -ās : v. le suivant.

catōmū : peut-être transcription du gr. *κατ' ὄμων*, « de homine uapulante supra uerum elato » (Thes.). Le mot ne se trouve que dans Labeus, Mim. 87, *tollet bona fide uos Orcus nudas in catomum*, et dans Cic., Ep. 7, 25, 1, *magister adest citius quam putaramus; uereor ne in catomum Catoninos* (dans les deux exemples, il est précédé de *in*, et l'expression, qu'Aulu-Gelle 16, 7, 4, condamne comme vulgaire et obsolète, semble correspondre à notre « dans le trente-sixième dessous »). La langue de l'Eglise emploie *catōmūs* = *κατ' ὄμων*, *catōmis*. Cf. aussi le verbe tardif (Pétr. 132?; Spartian. Hadr. 81, 9) *catōmidīare* (= *κατωμίζω*).

catia, -ae (Gloss.) f. : = *trulla, cochlear*. Cf. M. L., Wien. St. 25, 96, et *Etym. Wört.* 2434.

catius, -m, et **catia, -ae** f. (doublet *gattus, gatta*) : chat (sauvage, puis domestique), chatte. Attesté avec ce sens depuis Palladius (le terme ancien est *fēlēs*, cf. Cic., Nat. deor. 1, 36); bien représenté dans les langues romanes, M. L. 1770; B. W. s. u. Sur *catius... quod catat*, i. e. *uidet*, dans Isid. 12, 2, 38, v. Sofer, p. 62. — Dans Martial, 13, 69, 1, *Pannonicas nobis numquam dedit Vmbria catta*, le mot semble désigner un oiseau, peut-être le hoche-queue, *αἰλουρος*; cf. *gattula* « *ἀνταρῆς* », Orib. La substitution de *catius* à *fēlēs* doit correspondre à l'introduction à Rome du chat domestique.

Dérivés : *catin(e)us*, tardif (= *fēlinus*); *catō, -ās*. Cf. sans doute esp. *catar*.

Le chat domestique semble avoir été importé tardivement en Italie, peut-être d'Égypte, d'après Feist, *Kultur d. I. G.*, p. 161. L'origine du nom est incertaine, comme celle de l'animal. Le nom propre gaulois *Cattos* semble sans rapport avec les noms celtiques du chat : irl. *catt*, gall. *cath*, qui peuvent provenir du latin, cf. Pedersen, *V. Gr. d. kelt. Spr.*, I, 234, de même que les formes germaniques, v. h. a. *kazza* « katze », *katoro* « kater ». Les noms slaves, v. sl. *katika*, lit. *katė*, d'où finnois *katti*, etc., peuvent provenir de la même source que le mot latin.

catulus, -i m. : petit (d'un animal); puis rattaché, comme on l'a vu, à *canis*, e. g. Varr., L. L. 9, 74, *canis, catulus, catellus*; a désigné spécialement le « petit chien ». Ancien, usuel.

Dérivés : *catulio, -ire* : avoir envie de faire des petits, cf. *equire, surire*, et *catulio* « le fécondant », nom rustique du Favonius, cf. Plin., NH 16, 94; *catulinus* (*catulina caro* « viande de chien »); *catulaster* m. : terme d'amitié ou de tendresse. *Catulus, catellus* sont demeurés dans les langues romanes, en des acceptions diverses, cf. M. L. 1771 et 1763. Cf. aussi le nom propre *Catullus* et sans doute *Catilina* (Niedermann, Mnemosyne, 3^e sér., 3 (1936), p. 276), qui serait la forme phonétique de *catulinus*.

Omb. *katel* (accusatif singulier *katlu*) « *catulus* ». Seul rapprochement net. En dehors de cela, on peut penser à des mots qui évoquent l'idée de jeunes animaux : serbe *katiti* « faire des petits », à *catius*, etc.; cf. Osthoff, *Et. Parerga*, I, p. 250; tout ceci en l'air.

catus, -a, -um : aigu, pointu; se dit aussi des sons, Enn., A. 459, *iam cata signa fere sonitum dare uoce parant*; d'où, au sens moral, « fin, pénétrant, subtil ». D'origine dialectale, d'après Varr., L. L. 7, 46, *cata, acuta : hoc enim uerbo dicunt Sabini*, n'apparaît guère que chez les archaïques et les archaïsants de l'époque impériale. Cicéron ne l'emploie qu'avec *ut ita dicam*, De leg. 1, 16, 45, ou dans une formule familière, *uide quam sit catus*, Acad. 2, 97. La langue y substitue *acutus*. Dans le même rapport avec *cōs* que *dātus* avec *dōs* et *natēs* avec *nātōv*. — Cognomen : *Catō*.

V. *cōs*; cf. irl. *cath* « sage, habile ».

cauannus, -i m.; **cauanna, -ae** f. : chouette. Mot gaulois introduit tardivement (Italia, Eucher.); cf. Schol. Verg. Bern., B. 8, 55, *ululae aues... quam auem Galli cauannum uocant*, M. L. 1787, « chouan », et 1785, *caua* « chou »; B. W. *chat-huant*. Onomatopée. Cf. aussi v. h. a. *hūwo*, etc.

caueum, -i n. (et *caucus*?) : coupe, vase à boire. Bas latin et rare; mot sans doute emprunté, cf. gr. *καύκον*, *καυκάδιον*. M. L. 1773, *caucus*; 1772, *caucellus*. Passé en celtique : gall. *cawg*, irl. *cuach*, et en germanique : v. angl. *cēac*.

cauda, -ae (cōda, les deux graphies sont dans les manuscrits; cf. Diom., GLK I 383, 3, *dicimus... caudam et codam*) f. : queue; et par analogie (Cic., Ep. 9, 22, 2, *codam antiqui penem uocabant*) = *pēnis, pēniculus*. — Ancien, usuel. Panroman. Les formes remontent à *cōda*, M. L. 1774.

Dérivés : *caudeus*, cf. P. F. 40, 19, *caudeae cistellae ex iunco, e similitudine equinae caudae factae* (cf. Plt., Ru. 1109); *cōdētum*, cf. P. F. 50, 25, *cōdeta appellatur ager trans Tiberim, quod in eo uirgula nascuntur ad caudarum equinarum similitudinem* (cf. 34, 19), passages qui supposent que *cauda, cōda*, a dû désigner une plante, *cauda caballi*, cf. angl. *cat's tail* « mas-sette » (typha), all. dial. *Katzenschwanz* « préle » (equisetum), et peut-être *cōdex*; *lēcāudis, -e* : adjectif formé par les métriciens pour traduire le gr. *μελῶποτος*.

Mot populaire d'origine inconnue. Le rapport avec *cūdō* qu'on a supposé est injustifiable.

caudex : v. *cōdex*.

cauea (cauia), -ae f. : cage faite de barreaux de bois ou de fer servant à transporter les oiseaux ou les animaux féroces; ruche (faite de branches d'osier tressées); châssis de teinturier ou de foulon, fait de lattes ou de branches d'osier disposées en forme de cône; palissade circulaire qu'on mettait autour des arbres pour les protéger contre le bétail.

Tous ces sens se ramènent à celui d'« objet fait de branches entrelacées ou tressées », cf. Rich. s. u. Par extension, le mot a désigné la partie d'un théâtre ou d'un amphithéâtre où s'asseyaient les spectateurs, peut-être par rapprochement de *cauum aedium, cauedium*. Ce n'est qu'à l'époque impériale, et peut-être sous l'influence de *cauus*, que *cauea* apparaît employé pour *cauerna*, cf. Thes. III 630, 8 sqq. Le sens originel de *cauea* rend suspecte l'étymologie de Varron, à *cauō caueā*, L. L. 5, 20, qui est généralement admise, *cauea* désignant tout autre chose qu'une cavité, mais les deux

mots ont pu être unis dans le sentiment populaire. Il doit s'agir d'un emprunt (cf. *fovea*). — Ancien, usuel. Représenté dans les langues romanes, de même que le diminutif *caueola* (Gloss.) cf. fr. *geôle*, M. L. 1789 et 1790; et en germ. : b. all. *kaue*, etc., de **cauella*, irl. *cabhuil*, britt. *cawell*; de *caueola*, irl. *gola*. Autre dérivé : *caueātus*. Cf. *caulae*.

caueō, -ēs, cāul (i. e. **cau-ūi* comme *mōui*), **cautum** (et *cautum*, d'où **cautiāre*, M. L. 1793), **ēre-** : prendre garde (emploi absolu et transitif), se garantir de ou contre; d'où « veiller à, sur ». Constructions diverses : *cauēre, c. sibi, c. a malo* ou *malō, cauēre scabiem pecori*, Caton, Agr. 5, 7; *cauēre* suivi du subjonctif seul : *caue facis*, proprement « prends garde, tu pourrais faire... », ou précédé de *ut nē, nē* : *caue ne facis, facias* « prends garde, ne va pas faire », ou de *ut* quand le sens de la complétive n'est pas négatif, *cauēre ut* « veiller à ce que »; c. et l'infinitif : *c. facere*. Dans la langue juridique : « veiller à l'intérêt des parties, fournir une garantie, garantir » (*aliciu*, en faveur de quelqu'un). — Ancien, usuel. Non roman.

Dérivés et composés : *cautus* : qui est sur ses gardes; d'où « avisé, prudent »; subst. *cautum* n., M. L. 1784; et son contraire *incautus* : adv. *cautē, incautē*; *cautiāla* (arch. et b. lat.) f., M. L. 1782 a?, 1783; *cautiō* (ancien *cautiō*, P. F. 53, 14) : précaution et, avec le sens concret, « garantie, caution »; *cautor* (Plt. et Cic.); *cauentia* (?), Gloss. Composés : *discaueō* (un exemple de Plt.), *recaueō* (latin juridique, rare) et surtout *praecaueō*, qui est le seul fréquent et classique, d'où à basse époque *praecauiō* (Cael. Aur.); *cauefaciō* (Ven. Fort.).

On rapproche gr. *καὼω* « je remarque, je comprends » (chez Épicharme) et *θεοκαός* « qui observe le sacrifice », v. sax. *skawōn* et v. h. a. *scouuōn* « observer », v. sl. *čujō* « je sens » (de **kēu-yō?*), skr. *ā-kuvate* « il a l'intention de », *ā-kū-tiḥ* « intention », *kaviḥ* « sage, voyant ». On ne peut pas ne pas penser à la formule arménienne de dépréciation *k'aw lič* « que ce ne soit pas ! ». *Caueō* serait issu de **cōueō*, comme *faueō* de **foueō*; cf. Stolz-Leumann, Lat. Gr.⁵, p. 61 d. V. *cohum*.

cauerna : v. *cauus*.

cauiae, cauiārēs : *cauiae hostiae dicebantur, quod cauiae, [i. e.] pars hostiae cauda tenus dicitur, et ponebatur in sacrificio pro collegio pontificum quinto quoque anno*, P. F. 50, 16. Le rattachement à *cauda* est sans valeur. Étymologie et sens inconnus.

cauidārius (cabi), -i m. : lapidaire. Très basse latinité; sans doute emprunté à une langue étrangère. Ou peut-être fait sur *cauus*, d'après *lapidārius* « celui qui creuse les intailles ». Le grec tardif *καβιδάριος* est sans doute une transcription du mot latin.

cauilla, -ae f. (*cauillum* n., -us m.) : plaisanterie, moquerie. Archaïque et postclassique. Dénominateur : *cauillor, -āris*; *cauillatio, -tor*. Rattaché à *caluor* par Gaius, Dig. 50, 16, 233 pr., ... *caluitur... inde et calumniatores... inde et cauillatio...*; britt. **cabli*.

Si l'on adopte l'étymologie de Gaius, il faut supposer que *cauilla* serait issu par dissimilation de **caluilla*,

forme à gémée expressive, ou diminutif comme *faulla*?

caul(i)ae, -ārum f. pl. : 1^o barrières fermant un parc à moutons; d'où « barrières d'une enceinte » en général, d'un temple, etc.; barreau, barre du tribunal; 2^o pores de la peau, ouvertures (seulement dans Lucr.). De là, gall. *caul*. — Mot technique, attesté depuis la Lex. Corn. de XX quest. (81 av. J.-C.). Sans rapport avec *cauus*, malgré la glose de P. F. 40, 21, *-ae a cauō dictae*. *Antiquius enim ante usum tectorum oues in antris clauderantur* (cf. Varr., L. L. 5, 20), qui n'est qu'une étymologie populaire. Le second sens a pu se développer du fait que les barrières en usage étaient à claire-voie et que les plis de la peau forment un dessin semblable.

Cf. *cauea*.

caulis, -is m. (*cōlis* dialectal?); à basse époque, *caulus, cōlus, cōlēs*; *caula* f., cf. Thes. III 652, 20 sqq. : 1^o tige des plantes, puis, par métonymie, la plante elle-même et particulièrement le « chou »; 2^o tout objet ressemblant à la tige d'une plante, spécialement la « verge », comme gr. *καλός*.

Dérivés et composés : *cauliculus* (cōl-); *cauliculātus*; *multicaulis*.

Ancien, usuel. M. L. 1777-1778. Germ. : v. h. a. *chōl*, irl. *cāil*, britt. *cawl*.

Cf. irl. *cuaille* « pieu », gr. *καλός* « tige, hampe, tuyau de plume », lette *kauls* « tige, os », v. pruss. *kaulan* et lit. *kāulas* « os ». Un emprunt au grec (Varr., L. L. 5, 103) est peu vraisemblable.

cauma, -atis n. : forte chaleur. Emprunt fait par la langue de l'Eglise au gr. *καύμα*. M. L. 1779. Fr. *calme* et *chômer*.

Dérivés : *caumaliter, caumatizō*.

caupō, -ōnis m. (et *cōpō*; le féminin *cōpa* est toujours écrit sans diptongue) : cabaretier, aubergiste, et boutiquier, marchand; *cōpa* : servante d'auberge (App. Verg.). — Ancien, usuel. Même groupe que dans *lēnō* : *lēna*, q. u.

Dérivés : *caupōna* (cō-) f. : 1^o auberge, boutique; 2^o cabaretier; cf. Priscien, GLK II 146, 12, *caupō... caupōna facit quod est tam taberna quam mulier*; *caupōnor, -āris* (depuis Enn.); *caupōnius, -a, -um*, etc.

Mot populaire d'origine obscure, qui rappelle de loin le gr. *κατήχος* « revendeur »; comme *lēnō*, sans doute emprunté à une langue méditerranéenne. Non roman, mais passé dans les langues germaniques sous la forme à diptongue : got. *kaupōn* « faire du commerce », v. h. a. *coufo* « commerçant », all. *kaufen* et de là, en finnois, *kauppa*, etc. Type de mot voyageur, de forme mal fixée.

caupulus, -i; caupil(i)us, -i m. : petite barque. Tardif; non attesté avant Aulu-Gelle. Conservé en espagnol et en provençal. M. L. 1780.

cauriō, -is, -ire : crier (du cri de la panthère; Suét., Anth.).

Fait partie d'une série de mots imitatifs, expressifs, tels que skr. *kāuti* « il crie », gr. *καύαζ* « sorte de mouette », etc. Même diptongue que dans *baubor, glauciō*.

caurus (cō-), -i m. : vent du nord-ouest; quelquefois vent du sud-ouest. Correspond souvent au gr. *ἀνέστης*.

Attesté depuis Lucr., d'où *caurinus* (Gratt.), *cauricrepus* (Avien.).

Cf. v. sl. *sčverŭ* « βορρᾶς », lit. *šiaurys* (acc. *šiduri*) « vent du nord » (de **kšur-iyō-*) sans doute, avec *sk-*, got. *skura windis* « καὶ τὰ ἀνέμου », v. h. a. *scūr* « tempête ». Cf., avec un autre suffixe, m. irl. *cúa*, gén. *cúad* « mauvais temps ».

causa (*caussa*, *kaussa*, cf. Thes. III 659, 70 sqq.), -ae f. : 1° cause, cf. Cic., Part. 110, *causam appello rationem efficiendi, euentum id quod est effectum*; 2° cause d'une partie dans un procès, procès. L'étymologie étant inconnue, le sens originel n'est pas déterminable. Les composés *causidicus* « celui qui expose la cause, avocat », *ac-cūsō*, -āre « accuser », *ex-cūsō* « mettre hors de cause, excuser », *in-cūsō* « mettre en cause, incriminer », *re-cūsō* « récuser » (puis « décliner, refuser ») semblent attester l'antiquité du second sens. Mais, pour les Latins, le sens de « cause, motif » est le plus ancien, et l'emploi, fréquent et ancien, de *causā* « à cause de » (cf. CIL I 2 366, *rei dinai causa*, loi de Spolète où l's n'est pas encore redoublé) s'expliquerait mal en partant du sens de « procès ». C'est sans doute en pénétrant dans la langue du droit que *causa* s'est spécialisé dans le sens de « procès », *causatiuum litis*, sur le modèle du gr. *αἰτία* qu'il recouvre exactement, cf. Cic., Inu. I 27, *narratiuum genera tria sunt : unum genus in ipsa causa et omnis ratio controuersiae continentur*... C'est de la même façon que *causa* a traduit *αἰτία*, αἰτίων dans la langue médicale (cf. *causarius*) et dans la langue grammaticale ; cf. *accusatiuus*, transposition mécanique de *αἰτιατικὴ πῶσις*, *causālis* et *αἰτιολογικός*, etc. Du reste, l'emploi de *causa* dans le sens médical a pu être favorisé par le sens spécial de *causa* « cas de réforme » dans la langue militaire, d'où *causaria missio* « renvoi pour cause de réforme », *causarii* « les réformés » (cf. en français le sens spécial de « motif, avoir un motif » dans la langue militaire). Le passage du sens de « cas de réforme » au sens de « maladie, infirmité » s'explique de lui-même. *Causa* est souvent joint à *ratio*, dont il diffère cependant : *in ratione semper causa est, in causa uero non semper ratio*... *in ratione semper consilium continetur, in causa uero non semper*, Sacerdos, GLK VI 446, 13.

De même, *causa* « cause » est fréquemment accompagné de *rēs* « affaire, faits de la cause » (cf. *reus*, autre terme technique de droit), Cic., Clu. 139, *quae ex re ipsa causaque ducuntur*; 141, *oratio ex re causaque habita*; Catil. 4, 10, *quid de tota re et causa iudicari*; pro Caec. 11, Mil. 15, etc.; cf. encore Cael. 22, *res cum re, causa cum causa, ratio cum ratione pugnabit*. Le mot a pris insensiblement le sens de « affaire » en général, comme *rēs*, *negotium*, ainsi qu'en témoignent des emplois comme Corn. Nep., Paus. 4, 1, *qui super tali causa eodem missi erant*, cf. Thes. III 685, 67 sqq. et la synonymie des locutions *quam ob rem, quam ob causam*, et, par un affaiblissement continu, en est arrivé à se substituer à *rēs* « chose », sens qu'il a gardé en français et en italien, par exemple Arn. 7, 34, *quia gaudere laeta re maestosque fieri tristioribus conspiciunt causis*; cf. Thes. III 700, 62 sqq.; un emploi par litote creux est dans la glose : *haemorrhoidas : eruptio sanguinis circa anum, similiter circa mulierum causas* (cf. « le chose » en français) *eunire solet*, CGL III 600, 4. — Usité de tout temps, M.

L. 1781. Germ. : v. h. a. *chosa*, v. angl. *ceas*; v. h. a. *chōsōn* « causāri »; celt. : irl. *cōis*, de **concausa*, britt. *cynghawis*.

Dérivés et composés : *caus(s)or*, -āris (*causō*) : 1° alléguer, donner pour cause; 2° plaider, M. L. 1782; *causidicus* : avocat, et *causidior*, -āris (tardif); *causificor*, -āris (Plt.); *causālis* : terme de grammaire, *coniunctio c.* = αἰτιολογικός, cf. *causatiuus*; *causārius* (v. plus haut); *causatiō* (époque impériale, fait sur *causor* d'après *accusatiō/accūsō*); irl. *cosait*; *causatiuus* et subst. *causatiuum litis*, Fortunat rhet. 1, 2, p. 82, 6, *quid est actio (= αἰτίων) causatiuum litis, propter quod res in iudicium deuocatur*.

Les dénominatifs composés *ac-*, *ex-*, *in-*, *re-cūsō* (fr. *ruser*) ont fourni à leur tour de nombreux dérivés en -*tor*, -*tiō*, en -*bilis*, etc. : cf. *accusator*, *accusatiō*, *excūsatiō* (britt. *escusawd*), *excūsabilis* (Ov.) et *inexcūsabilis* (Hor.), Ov. et Dig.), sans doute adaptation du gr. αἰτιολογία.

Peut-être mot emprunté, comme *lis*, ou prélatin ?

cautēs (-ō), -is f. (le singulier est rare et poétique; le nom ne s'emploie guère qu'au pluriel *cautēs*, -ium) : pointe de rocher, écueil, cf. Isid., Or. 16, 3, 3, *es aspera sunt saxa in mari*. Le sens de « pointe » laisse à penser que *cautēs* serait simplement le pluriel de *cōs*, *cōtis* (sur lequel on aurait refait secondairement, une fois *cautēs* spécialisé dans son sens, un nominatif singulier *cautēs* ou *cautis*, d'après *rūpes*), et que la graphie avec diphongue *cautēs* serait peut-être un « hyperurbanisme ». Du reste, de bons manuscrits ont souvent la graphie *cotes*, cf. Cés., B. G. 3, 13, 9; Vg., B. 8, 44, et Thes. III 711, 84 sqq.; Jacobson, KZ 46, 58. Ce semble avoir été la graphie ancienne, cf. Prisc., GLK II 39, 9, *au [diphongus] transit in o productam more antiquo ut cotes pro cautes*. Attesté depuis Ennius, surtout poétique. Non roman. Sur **excautāre*, v. M. L. 2963.

cautūs : v. *caucō*.

cauus, -a, -um (**couus*, cf. *cohūm*) : creux. Usité de tout temps. M. L. 1796.

Dérivés : *cavitās* (bas-latin; britt. *caoued*, *ceudod*); *cauō*, -ās : creuser, M. L. 1788, et ses nombreux dérivés et composés : *cauatiō*, -tor, -tōrium, -tūra, *cauāmen* (= κοιῶμα), rare et tardif; *caueadum*, -i (de *cauum aedium* « cour intérieure d'une maison »); *con-*, *ex-*, M. L. 2111, 2964; *prae-*, sub- *cauāre*, M. L. 8352, 8352 a; *multicauātus*.

Cf. aussi M. L. 1792, **cauitāre*; 1794, **cauō*, -ōnis; 1795, **cauula*.

cauerna (*cauernum* tardif) : Serv., Ae. 2, 19, *quodcumque in arcum formatum est, quod flexum et in altitudine curuatum ad sedem deducitur cauernam dici*; et 8, 242, *ueteres omnia loca concaua, uel si quid incuruatum fuisset, cauernas appellabant* : cavité; *caeli cauernae* (Varr., Lucr., Cic.) : caverne, tanière, terrier, etc. Dans la langue nautique : cale d'un vaisseau dans la langue médicale : creux, orifice (du nez, des oreilles, etc.).

Dérivés : *cauernāre*, M. L. 1791; *cauernōsus*, *cauernula*, -icula; *cauernātim*.

Cf. gr. *κῶσι* : κοιῶματα, κῶσι : τὰ χάσματα τῆς γῆς. Hés.; éol. *κῶελα* : κῶλος, et, avec vocalisme zéro, *κῶαρ* « trou, chas d'une aiguille »; avec vocalisme *ō*, *κῶος*

« taverne, tanière »; irl. *cúa* « creux », bret. *kéo* « grotte », etc.; v. Vendryes, MSL 13, 406.

Cauerna semble renfermer un double suffixe **-er-no*; cf. *internus*, *infernus*, etc., Meillet, *Étym. et voc. v. sl.*, p. 167, et être issu de **cau-ero-nā*, à moins qu'il ne soit dérivé d'un thème en -*r* alternant avec -*n-*, cf. gr. *κῶαρ*, *κῶρος* (et *κῶρος*; v. Benveniste, *Origines*, p. 17; Chantraine, *Formation des noms en grec ancien*, p. 218). D'ailleurs, il ne faut pas oublier les mots empruntés tels que *cisterna*, *taberna*, *lanterna* qui ont fourni des modèles.

V. *cohūm*.

-**ce** : particule démonstrative, commune aux langues italiques, et qui s'ajoute surtout aux pronoms démonstratifs *hi-c(e)*, *illi-c(e)* et aux adverbes tirés des thèmes de démonstratifs : *hic (isteine)*, *tunc*, *nunc*, etc. Les formes munies de cette particule avaient l'accent sur la syllabe qui la précédait; cf. Serv., GLK IV 427, 8, *quattuor sunt particulae quae corruptum in pronuntiando regulas accentuum hae : ue, ne, que, ce ; nam quotiescumque istae particulae sequuntur, faciunt accentus in ultimis syllabis superiorum esse sermonem, ut... illiuece, huiusce. Cf. ceu, ecce, cedo*.

La particule **ke*, enclitique sur les démonstratifs, a le même emploi général en latin, en osque et en ombrien. Mais le détail de l'emploi varie d'une langue à l'autre. Par exemple, le latin n'a que *is*, *ea*, *id*, tandis que l'osque a *izic*, *idik*, *idik* et l'ombrien *ere k* (masculin), *ere k* (neutre). En latin même, *hic*, *hocc* (de **hod-ce*, noté *hoc*, mais la gémée est attestée par la quantité longue) sont constants, mais *istic*, *illic* ne sont pas les formes classiques; c'est *iste*, *ille* qu'on rencontre ordinairement. On trouve à la fois *tum* et *tunc*, etc. — L'emploi de -*ke* pour renforcer les démonstratifs semble une particularité de l'Italique; c'est à peine si l'on peut citer en regard irl. *coi-ch* « cuius ». Le sens n'indique un rapprochement ni avec le groupe de lat. *cis* (auquel peut appartenir *ce* de *cedo*), ni avec gr. *dor-*, éol. *xe(v)*, *xa*. Il convient, toutefois, de citer *tokh*. A et B -*k*, dont la gutturale est d'ailleurs indéterminable, puisqu'elle peut reposer sur n'importe quelle gutturale indo-européenne. Pour l'emploi, v. Schulze-Sieg-Siegling, *Tochar. Gramm.* (1931), p. 306.

cectōria, -ae f. (*cectūrium* n.) : ligne ou limite qui entoure une propriété. Terme de la langue des Gromatici, sans doute emprunté au celtique, cf. Vendryes, C. R. Acad. Inscr., 1933, p. 376-377.

cedo, *cedere* : « donne, donnez; apporte, amène; dis ». Glosé *δός*, *da*, et *εἰπὲ*, *dīc*, Diom., GLK I 346, 16, *cedo non habet nisi secundam personam praesentis temporis, et est imperatiuus modus*. Souvent renforcé de *dum*, e. g. Plt., Men. 265, *cedodum huc mihi marsuppium*. — Appartient à la langue parlée. Étymologie douteuse; certains voient dans *do* un ancien impératif de *dare*, comparable à gr. *διδῶ*, précédé de la particule -*ce* (ainsi J. Wackernagel, *Vorles.*, I, 211). D'après Niedermann, I. A. 18, 75 sqq., ce serait une ancienne particule de sens local analogue à *δεῦρο* et qui, comme *δεῦρο*, *δεῦτε* aurait reçu une flexion. Cf. J.-B. Hofmann, *Lat. Umgangsspr.*, § 41.

cēdō, -is, cessi, cessum, *cēdere* : aller, marcher, arri-

ver; e. g. Plt., Au. 526, *ibi ad postremum cedit miles, aēs petit*; sens physique et moral, *cēdere male, optimē, prosperē (succedere)*; et avec un complément au datif « arriver, échoir à », T.-L. 31, 46, 16, *captiua corpora Romanis cessere*; et, finalement, dans ce sens, *cēdere*, comme *abire*, arrive à signifier dans la langue impériale « passer à l'état de, se transformer en » : c. in *proverbum*.

Toutefois, le plus souvent, à l'idée de « marcher » s'ajoute la nuance accessoire de « se retirer » : *ego cedam atque abibo*, Cic., Mil. 34, 93; c. *uitā*, *ē uitā* (cf. *decēdere*). Il y a peut-être dans cet emploi une litote de la langue militaire qui a employé *cēdere* (comme gr. *χωρῆσθαι*) par opposition à *stāre* (*locō*) « demeurer de pied ferme ». D'où avec le datif *cēdere alicui* « se retirer pour quel qu'un, céder le pas à quelqu'un, le céder à, être inférieur à ». Par suite, « faire une concession »; Cic., Mil. 75, *utrique mortem est minitatus nisi sibi hortorum possessione cessissent*. Le verbe s'est même employé transitivement avec un complément direct à l'accusatif, dans le sens de « céder, concéder »; toutefois, le composé d'aspect « déterminé » *concedō* est plus fréquent dans ce sens.

Du sens de « se retirer, s'en aller », le passage au sens de « cesser » est facile; *cessere irae*, dit Vg. C'est de cette acception que dérive le sens du fréquentatif *cessō*, -ās. *Cēdō* est mal attesté dans les langues romanes sous des formes populaires, cf. M. L. 1798. Mais le mot a été repris par la langue savante, avec ses dérivés et composés.

Dérivés et composés : *cessiō*, terme de droit « concession, cession »; *cessiō*, en dehors de l'expression technique *in iure cessiō*, n'est employé que tardivement; il n'y a pas de nom d'agent **cessor* (mais *antecessor* existe et a passé dans les langues romanes). *Concessiō* est, au contraire, usuel; *cessicius* « cui cēditur tūtela »; *cessim* « gradatim »; *cessiōsus* (Gloss.) « qui saepe cedit »; *cessōrius* « qui cēde » (Gl.); *cessus*, -ūs m. (= *recessus*) rare et tardif.

cessō, -ās : s'arrêter, rester inactif; cesser; s'abstenir de; faire défaut; M. L. 1851; *cessatiō* : relâche, retard; *cessator* : nonchalant.

abscēdō : « ἀποχωρῶ, ἀπὸστημι : s'en aller, s'éloigner, quitter (sens physique et moral); d'où *abscessus*, -ūs « départ, sortie »; en médecine, traduit ἀποστήμα; *abscēssio* : semble formé par Cic., Tim. 44, pour traduire le grec : *cum ad corpora tum accessio fieret, tum abscēssio* = Plat., Tim. 42 a, τὸ μὲν πρῶτον, τὸ δ' ἀπὸ τοῦ σώματος αὐτῶν. Dans la langue de l'Église traduit ἀποστασία.

accēdō : marcher vers, s'approcher de; et « venir en outre, par surcroît, s'ajouter à (cf. *addere*) ; venir, s'adjoindre à, arriver à (adueniō), survenir » : *febris accedit*. Et aussi, par opposition à *discēdō*, « se ranger à l'avis de », *προσχωρῶ*, Cic. Cael. 10, *ad quem si accessit, aut si a me discessit unquam*. De là : *accessus*, -ūs : approche, arrivée; accès, entrée, adjonction, M. L. 71; *accessiō* : arrivée, accès (de fièvre); *accessus* dans ce sens est très rare; accroissement, progrès; apport, M. L. 70. Dans la langue du droit, « accessoire » (par rapport à la *principālis rēs*); b. lat. *accessibilis*. Tardif : *accessa* : marée haute.

antecēdō : marcher en avant; précéder (sens local et

temporel) ; dépasser (sens physique et moral, comme *anteo*, *antecellō*, *praece*); *antece* f. (opposé par Cicéron à *consequenti*) ; *antecessor* : 1° avant-garde (terme militaire) ; 2° prédécesseur (terme de droit), M. L. 496 ; B. W. *ancêtre* ; *antecessus* « en avant », participe passé fléxi comme adverb en bas latin (Mul. Chir.). M. L. 496 a.

concedō : se mettre en marche, se retirer, disparaître, céder la place à ; *concedō* à = *συγκχω* ; céder, concéder (transitif) ; *concessio* et *concessus* = *συγκχώρησις* : concession, consentement ; *concessius*.

decedō : s'en aller ; se retirer [de] ; et, par litote, « s'en aller de la vie, décéder », M. L. 2496 a ; *dicedō* : se séparer, s'éloigner, M. L. 2653 ; *excedō* : sortir de, dépasser ; *excessus*, -ūs : départ, sortie ; en terme de rhétorique, « digression », Quint. 3, 9, 4, *egressio uel (quod usitatus esse coepit) excessus*, siue est *extra causam* ; dans la langue de la Bible, traduit *ἐκστασις* ; *incedō* qui s'est substitué à *cedō* dans le sens de « s'avancer, marcher » ; *incessus* : marche ; *incesso*, -is : attaquer, assaillir, *immittere ac iactu uel uerbis petere*, P. F. 95, 21. Cf. *faciō/facessō*, *laciō/lacessō*, *petō/pelessō*, *intercedō* : intervenir, intercéder ; *intercessus* ; et *intercessio*, qui dans la langue politique a eu une fortune considérable ; *occēdō* (archaïque) : aller en avant ou au devant ; *praece* : marcher en tête, précéder ; *praece* : s'avancer, progresser, M. L. 6765 a ; *recedō* : marcher en arrière, battre en retraite, se retirer ; *recessus*, M. L. 7114 et *recessa* 7113 a ; *secedō* : se retirer, se séparer de ; *secessio* (cf. *sēditio*) ; *secessus* (époque impériale) ; *succēdō* : venir sous ou de dessous ; venir à la place de, succéder ; aboutir, et spécialement « réussir » ; cf. Plt., Mil. 873, *lepide hoc succedit sub manus negotium* (sans doute ancien terme technique du potier qui travaille au tour), M. L. 8411 a. Tous ces verbes ont à côté d'eux des abstraits en -us et en -iō, et souvent des noms d'agent en -or.

Moins encore que *cadō*, qui peut être apparenté, *cedō* n'a d'étymologie claire. L'ê de *cedō* en face de l'ê de *cessi*, *cessum* éveille l'idée qu'on serait en face d'un ancien présent athématique ; alors *cadō* représenterait **kād-*. Pour le sens, cf. gr. *πίπτω* et lat. *petō*.

cedrus, -f. : cèdre. Emprunt (depuis Sall.) au gr. *κέδρος* ; cf. *citrus*. La plupart des dérivés sont des transcriptions du grec, sauf *cedrō*, -ās, -āre (= *κεδρώ*) et *cedrātus*, ce dernier du reste peu sûr. V. Thes. s. u.

**celldō*, -ōnis m. : variante de *thieldō*, dans Pline 8, 166. Mot étranger, ibère ? de forme incertaine.

celeber (-bris), -bris, -bre : fréquenté, e. g. Cat., Agr. 1, 3, *uia celebris* ; Cic., Part. 10, *loca plani amantuosius, celebres ac deserti* ; souvent joint à *frequens*, dont il est synonyme, Cic., Cael. 47, *frequentissima celebritate* ; Sest. 121, *spectaculi genus quod omni frequentia atque omni genere hominum celebratur* ; T.-L. 38, 18, 11, *celebre ac frequens emporium* ; d'où secondairement *celebrī gradū* dans Accius, Tr. 23, « d'un pas fréquent », i.-e. « à pas précipités ». S'est employé notamment à propos des jours de fête religieuse, e. g. Plt., Poe. 758, *dies festo, celebri, nobilique Aphrodisiis* ; Cic., Verr. 6, 151, *cum diem ludorum de fastis ius sustulissent celeberrimum sanctissimum*.

De là : *celebrāre diem*, puis par extension *celebrāre sacra*, et finalement *celebrāre aliquid, aliquem*. L'adjectif a pris, lui aussi, le sens de « célèbre », surtout attesté en poésie et peu fréquent avant l'époque impériale. *Concelebrō*, dans Lucrèce, a encore le sens de « peupler en masse ». De *celebrō* dérive *celebratō* ; de *celeber*, *celebratūs*. — Ancien, usuel ; formes romanes douteuses, M. L. 1800 a, b.

Celeber (-bris) rappelle, pour la formation, *funebis* et peut représenter **kelēs-ri-s*, dérivé d'un thème neutre en -o/e **kelo/e-s* ; cf., toutefois, *salūber*, avec suffixe d'instrumental.

Le rapprochement avec gr. *κἐλωμαι* « je pousse, j'excite », *κἐλλω* « j'aborde » est vague.

celer, *celeris*, *celere* : vite, rapide, prompt, hâtif. La répartition des formes *celer* et *celeris* au masculin et au féminin est secondaire : d'après Priscien, GLK II 254, 13, *celeris* aurait été employé au masculin par les « uetustissimi » ; et il y a des exemples de *celer* féminin, cf. Thes. III 749, 13 sqq. L'ablatif singulier est en -i ; l'accusatif pluriel est, au dire de Priscien, plus souvent en -is qu'en -es ; mais le génitif est en -um, ce qui indique peut-être un ancien thème consonantique **celes*, -eris, ou un thème en -o- **celer(us)* (mais ce peut être une forme prosodique pour éviter une suite de trois brèves). Superlatif *celerissimus*, mais *celerissimus* dans Ennius, A. 460, 592. — Ancien, usuel ; mais plus rare en bas latin (deux exemples dans la Vulgate contre trente de *uēlōx*) ; non roman.

Dérivés : *celeritās*, *celerō*, -ās (transitif et absolu) : [se] hâter, accélérer, et son composé *accelerō* avec les dérivés ordinaires. Adverbes : *celere*, *celeratim*, *celeranter* (tous archaïques) et *celeriter*.

Gr. *κἐλγς* = cheval de course, bateau de course » a un sens voisin.

celerēs, -um : *celeres antiqui dixerunt, quod nunc equites dicimus*, a *Celere interfectore Remi, qui initio a Romulo his praepositi fuit ; qui primitus electi fuerunt et singulis curiis deni, ideoque omnino trecenti fuerunt*, P. F. 48, 2. Un emprunt au gr. *κἐλγς*, déjà indiqué par Servius, Ae. 11, 603, est peu vraisemblable, à moins d'admettre une déformation populaire. L'explication par le pluriel de l'adjectif *celer* n'est qu'une étymologie populaire. Est-ce un terme étrusque, cf. *Lūcerēs*, *flexuntis et trosuli* ? V. Ernout, Philologica I, 37.

celēs, -ētis m. : transcription du gr. *κἐλγς* : 1° cheval de course (ou cavalier ?), Plin. 34, 19 ; 2° navire rapide (cf. *celāx*) ; 3° jeux équestres : Serv. auct., Ae. 8, 635, *Romulus celetes Neptuno equestri deo... editumur proposuit ; ad quos celetes cum de uicinis ciuitatibus maxime multitudo... conuenisset*. Ce dernier sens peut-être issu d'une confusion avec *celerēs* ?

cella, -ae f. : petite chambre (avec idée accessoire de cachette, *cella* « à celandō », Varr., L. L. 5, 162) ; chapelle d'un temple ; cellier, cave : c. *oleāria*, *uināria* ; cellule. — Roman. M. L. 1802 ; passé en v. h. a. *kēlle* ; celt. : irl. *cell*, etc.

Dérivés : *cellula* ; *cellāris* ; *cellārius*, -a, -um et *cellārius* m. : sommelier, économe ; *cellārius* n. : garde-manger, cellier, office. — Panroman, M. L. 1804 ; passé en germ. : v. h. a. *kellari* « Keller » et de là en

finnois ; en irl. *celloir* ; en gr. *κελλῆρις* et de là en sl. *kelari* ; **cellāriarius*, M. L. 1803. Panroman, sauf roumain.

Composés tardifs : *circumcellō*, -ōnis m. : nom d'une catégorie de moines errants et mendiants « qui circum cellas ibant », cf. *circellō* s. u. *circus* ; *excellō*, -ās (Gloss.) : être hors de cellule.

Pour l'étymologie, v. *celō*. Mais la gémation de l fait difficulté. Forme dialectale issue de **kelya*, cf. osq. *allo* de **alyā* ? Ou gémation expressive ?

1. **cellō*, -is, -ere, *celsum*. Le simple n'existe pas. Il n'y a que l'adjectif verbal :

celsum, -a, -um : élevé, haut. Ancien ; assez fréquent, surtout en poésie, dont, à basse époque, on a dérivé *celsitās* et *celsitūdō* (d'après *altitūdō*). Cf. aussi *culmen* : faite, somme, cime (v. *columnen*), que l'étymologie populaire a rattaché à *celsum*, *ideo... quia ueteres de culmo aedificia contebant*, Serv., Ae. 2, 290.

**Cellō* figure dans les composés : *ante-cellō*, -ere : s'élever en avant des autres, dépasser ; *excellō*, -uī, *excelsum* (on trouve aussi quelques formes de *excellō* sans doute d'après *eminō*) : dépasser, exceller. D'où *excellētia* = *ἐξοχή*, sens abstrait et, à basse époque, titre de dignité « excellence », comme *ēminētia*, avec le sens de *uir excellētissimus* ; *excelsum*, *excelsitās* ; *praece* ; *procellō* (*procellunt* se, Plt., Mil. 76, 2) ; cf. les gloses *procellunt*, *procumbunt*, P. F. 251, 13 ; *recellere* : *reclināre*, et *excellere* : *in altum extollere*, F. 342, 19.

A *procellō* on rattache parfois *procella*, -ae f. : tempête (de vent), ouragan ; dans la langue militaire, « charge (de cavalerie) ». Du là *procellisus*. Mais *procella* et *procellō* peuvent dépendre de *cellō* « frapper ».

L'adjectif en -to *celsum* montre que *cellō* représente **keldō*, avec le suffixe **-de/-o* fréquent dans les formations latines. Cf. lit. *kelū*, *kēlti* « élever » et les mots cités sous *collis* (v. ce mot). V. de plus, *columnen*. — Le slave a *celo* « front » et le vieil islandais *hjalr* « bâti élevé » (pour sécher du poisson, par exemple), qu'on a souvent rapprochés.

2. **cellō*, -is, -ere : frapper. Figure seulement dans le composé : *percellō*, -is, -culi, -culsum, -cellere : frapper violemment ; renverser, bouleverser (sens physique et moral), d'où « ruiner, détruire ». Ancien, classique. Rare à l'époque impériale. Non roman. Sur *percussus* a été refait tardivement un parfait *perculsi* ; *percussus* lui-même est constamment confondu avec *percussus*. Le substantif *percussus*, -ūs « choc » ne semble pas attesté avant Tertullien. Cf. *clādes*, *calamitās* ; et peut-être *procella*.

Seule la forme avec *per-* a survécu, à cause de sa valeur « déterminée » ; *perculi* sert aussi de *perfectum* à *feriō*.

On voit par *percussus* que -ll- de *percellō* repose sur -ld- et par *perculi* que **-de* est ici un suffixe. On est donc amené à rapprocher les mots signifiant « frapper, briser », c'est-à-dire gr. *κλᾶω* « je brise » (de *κλᾶσ-* ?), dor. *κλᾶρος*, ion.-att. *κλῆρος* « morceau de bois (dont on se sert pour tirer au sort) », qui répond à irl. *clār*, gall. *clawr* « planche », *κλᾶφος* « coup sur la joue » (mais le a après o ne peut représenter ø), *κλᾶος* et *κλᾶός* « troncqué », *κλᾶτρᾶ* « fouler aux pieds » (qui fait penser à lat. *calx*), et, avec élargissement -d- : *κλᾶδᾶσι*.

σεῖσαι Hes., *κλαδᾶρος* « fragile ». — V. sl. *koljg*, *klati* « abattre » à côté de lit. *kalū*, *kālti* « frapper (avec un marteau, une hache) », *kuliū*, *kūlti* « battre » (notamment « battre le blé »).

V. *clādes*, *calamitās* et *incolumis*.

celō, -ās, -āui, -ātum, -āre : cacher (*aliquid aliquem*). Ancien, usuel. Bien représenté en roman ; M. L. 1800. *Celāre* alterne avec une forme thématique à vocalisme ē, conservée dans *occulō*, -is, -lūi, -cultum, -ere, de **ob-kelō*, rare, bien qu'ancien et classique, usité surtout au participe *occultus* et qui tend à être remplacé par une forme d'itératif-intensif *occultō*, -ās (déjà dans Plt.), d'où *occultātiō*, -tor. La racine est **kel-* ; la graphie *occultō* = *occulō* du SG Ba. GIL I², 581, 15, provient d'une époque où l'on avait le sentiment qu'à un groupe -cu- contemporain correspondait un plus ancien -quo- et où l'on faisait la transformation mécaniquement, même dans des formes où il n'y avait jamais eu de labiovélaire (cf. *colō*, *quolundam* ; *quom* (préposition), GIL I² 583, 50), pour donner au texte un aspect archaïque.

Celō, -āre est un présent duratif en ā (cf. -ducō, -ās et -ducō, -is) ; pour la longue, cf. *uēnor*, *lēgō*, etc. *Celātō* n'est attesté que par deux exemples, un de Lucain, l'autre de Cassiodore ; *celātio* que par une glose ; *celātura* ne figure que dans la loi Salique. Cicéron et César disent *occultātiō* ; *celātō*, dans des Sisenna.

Composés : *con-*, *oc-*, *sub-*, *subtercelō* ; *incelātus* ; M. L. 1345, **incelāre*.

S'y apparentent :

cella, -ae f. : v. ce mot.

clam : « en cachette [de] », adverb et préposition. S'oppose à *palam*. Comme préposition, est accompagné d'abord de l'accusatif (comme *celāre aliquem*), puis de l'ablatif, sans doute, d'après *cōram* (ainsi *clam uobis*, Cés., B. C. 2, 32, 8). De *clam* dérivent :

clanculum (*clanculē*, -lō), archaïque : sans doute diminutif familier de même formation que *plūsculum*. De *clanculum* a été tiré secondairement un adjectif *clanculus* (Gloss.). Cf. aussi *clanculārius* (Martial) ; *clandestinus* : adjectif ancien (loi des XII Tables ; Plt., etc.). Formé sur le modèle de *intestinus*, dont il est voisin par le sens (cf. Cic., Sull. 33, et ad Fam. 5, 2, 1), peut-être par un intermédiaire **clam-de*, **clande*, cf. *quande*.

Le thème de [oc-]culō se retrouve exactement en celtique : v. irl. *celim* « je cache », et en germanique occidental : v. h. a. *helan* « cacher », etc., mais non ailleurs. Les formes de *celō* et de *clam* n'ont pas de correspondants hors du latin.

D'autre part, le germanique a un présent en **-ye* : got. *huljan* « περικαλύπτειν », etc. Le vocalisme ē de lat. *celāre* se retrouve dans v. h. a. *hāli* « dissimulé », v. isl. *háll* « rusé ». Le grec a une forme élargie *καλύπτω* « je couvre, je cache », cf. *κἐλύφω* « écorce, pelure », etc. ; la forme rappelle *κρύπτω* (κρύφα) en face de v. sl. *kryti* « cacher ».

Si *cella* est isolé pour la forme, le sens rappelle celui de irl. *cúile* « cave », v. h. a. *halla* « salle », gr. *καλῆ* « hutte, nid ». On hésite plus à rapprocher skr. *gāla* « hutte, demeure », qui est isolé parmi les langues orientales ; tous les autres témoignages pour **kel-* « cacher » sont occidentaux.

Les faits ne permettent pas de décider s'il convient de rapprocher got. *us-hulon* « λατομεῖν », *hulundi* « carverne » et les divers mots germaniques se rapportant à l'idée de « creuser ».

V. aussi *ciliū* et *color*.

celōx, -ōeis f. : brigantin, navire léger. Emprunt ancien au gr. *κῆλξ* (dial. *κῆλξ*), influencé dans sa finale par *uēlōx*; cf. l'emploi adjectif dans Plt., Poe. 543, en jeu de mots avec *corbūa*.

Cf. *celer*.

celsus : v. -*cellō* 1.

celt(h)is, -is f. : nom d'arbre africain, probablement le « micocoulier », Plin. 13, 104. Mot étranger, non emprunté.

celtis, -is f. : ciseau de sculpteur (St-Jér., Vulg., Job. 19, 24 et c. Ioh. 30). Mot douteux. Dans la Mulom. Chironis 26 et 693, où *celtis* avait été rétabli par conjecture, le manuscrit portant *securi celle* (26) et *securi cella* (693), W. Heraeus, ALLG 14, 119 sqq., a montré qu'il faut sans doute lire *securicella* (diminutif au second degré de *securis*). Dans c. Ioh. 30, on a la variante *certe*, et Lindsay, *Introd. à la crit. des textes*, p. 23, a proposé de lire *certe* dans la Vulgate. — Du reste, *celtis* peut être un emprunt tardif au celtique, cf. m. irl. *celtair* « épieu »; Havet, *Man. de critique verbale*, § 898. En tout cas, même si *celtis* est un « mot fantôme », dû à une faute de lecture, il a passé de la Vulgate dans les glossaires du Moyen Age, cf. le Lexique de Du Gange, s. v., et même dans les textes : il figure dans la Chronique de Geoffroy de Monmouth, cf. Faral, *Légende d'Arthur*, t. III, p. 246, l. 49. Sur toute la question, v. M. Niedermann, *Mus. Helv.*, 2 (1945), p. 123-138. Cf. *cultus*.

celtis : — *βῆνς*, *ἐχθρός*, *εἶδος*, CGL II 99, 14. Pas d'exemple dans les textes, ni d'indication d'origine. Identique au précédent? Cf. les noms de poisson du type *βελώνη*, fr. *brochet*.

celtium, -I n. : écaille de tortue (Plin.). Le mot et la chose sont étrangers.

celundria, **celindria** (Gloss.) : *navis, quae uoluciter currit*. Lire *celandria*? Emprunt déformé au gr. *κελάνδιον* (*κελάντιον*); sans doute de très basse époque; cf. Du Gange.

cēna, -ae f. (ancien *cesna* gardé par Festus 222, 26) : *apud antiquos dicebatur quod nunc est prandium; uesperna quam nunc cenam appellamus*, P. F. 47, 8, « dîner » et « souper ». — Ancien, usuel. Panroman. M. L. 1806. Celt. : irl. *cenn*, britt. *coyn*.

Dérivés : *cēnō*, -ās, panroman, M. L. 1808; *cēnāculum* : *ubi cenabant, cenaculum uocitabant, ut etiam nunc Lanuui apud aedem Iunonis et in cetero Latio ac Faleriis et Cordubae dicuntur. Postquam in superiore parte cenitare coeperunt, superioris domus uniuersa cenacula dicta*, Varr., L. 5, 162, cf. M. L. 1807; irl. *cenacul*. *Cēnācula* ayant désigné « les étages supérieurs », le sens de « salle à manger » a été réservé à *cēnātiō* (ancien abstrait devenu concret) et à *cēnātiūm* (à côté de *triclīnium*); *cēnātiuncula*; *cēnāticus* : du repas; *cēnātiūm* : prix d'un repas (cf. *uātiūm*); *cēnitiō*, -ās. Composés : *antecēnium*, bas latin, Isid., Or. 20, 2,

15, *merenda... proxima cenae; unde et antecenia a quibusdam appellatur; incēns, incēnātus* (archaïque et tardif; = *ἀδεντικός*, cf. *impransus*); qui n'a pas dîné; *recēnō*, -ās (tardif); **recinium*, M. L. 7119; *subcēnō*, M. L. 8353.

V. lat. *cesna* repose sur **kernā*, à en juger par osq. *kernu*, *kernsna*, ombr. *šesna* à côté du verbe *dēnā* *persnātur* « cēnāti ». Comme -*rsn-* paraît avoir abouti à -*rn-*, on admet que le mot repose sur **kert-snā*, en partant d'une racine **kert-* (v. sous *cortex*) et en supposant un développement de sens pareil à celui observé dans *carō* (v. ce mot) et dans gr. *δαῖς* « festin » en face de *δαῖζω* « je partage ».

cennō : v. *cinuus*.

cēnsēō, -ēs, -uī, **cēnsūm**, -ēre (à basse époque, *cēnsiō*, *cēnsitum*, -ētum, v. Thes. III 786, 56 sqq.) : déclarer d'une façon formelle ou solennelle; exprimer un avis dans les formes prescrites. — Ce sens ancien est conservé dans la formule par laquelle on interrogeait le Sénat, e. g. T.-L. 1, 32, 11 sqq., *rex his ferme uerbis patres consulebat... Dic, inquit ei, quid censes? — Tum ille : « Puro pique duello quaerendas (scil. res) censeo »*. Cf. l'emploi de *cēnsuere*, *cēnsuerunt* dans les sénatus-consultes. Le verbe, dans cette acception, a pour correspondant un substantif appartenant à un autre groupe : *sententia*; cf. le jeu de *censeo* et de *sententia* dans le SC Bac.; il n'y a pas de substantif **censentia*, et *census* s'est spécialisé dans un sens technique. Dans la langue du droit public, le sens de *censeo* s'est restreint; il désigne l'activité des magistrats chargés de se prononcer sur la personne et les biens de chaque citoyen, d'où *censeo* « je déclare la fortune et le rang de chacun, je fais le recensement », et *censor* m., nom du magistrat chargé de cette opération, *census*, -ūs (*cēnsiō*), l'opération elle-même du « cens », *cēnsūra* « exercice de la censure », *cēnsōrius* « qui se rapporte au censeur », *cēnsuālis* « ad censum pertinens », *cēnsōrinus* (cognomen); osq. *Kenssurineis*, gén. « Cēnsōrini ». La langue a différencié dans l'emploi *census* et *cēnsiō*. *Census* « cens » a désigné le « rôle ou registre des censeurs », puis la place occupée dans cette liste, le rang, la fortune de chacun. Le mot a survécu en allemand sous la forme *Zins* (et en gr. *κῆνος*); le maintien de l'n désigne un emprunt livresque ou une prononciation savante d'un terme d'administration, la prononciation populaire étant *cēsus*. Le vieil irlandais a aussi eis. V. aussi M. L. 1808 a, 1809. — *Cēnsiō* a désigné l'« évaluation du censeur », et aussi la « punition infligée par le censeur », cf. P. F. 47, 10, *censionem facere dicebatur censor, cum multam equiti interrogabat, et censio hastaria*, 47, 21, sens que *cēnsūra* a pris également à la longue.

Dans la langue commune, *cēnsēō* a pris le sens plus large et moins technique de « estimer, juger, être d'avis », comme *arbitror*, *aestimō*, etc.; cf. Varr. ap. Non. 519, 23, *uerbum censeo et arbitror idem poterat ac ualebat; censor* a désigné le « critique », *cēnsūra* la « critique ».

A *cēnsitum* se rattachent *cēnsitor* « celui qui fixe les impôts » et *cēnsitiō*.

Composés : *accēnsēō* : compter en outre, ajouter. N'est guère usité qu'au participe *accēnsus*, qui a pris différents sens dans la langue du droit public; l'*accēnsus* désigne un lieteur ou un appariteur « surnuméraire » des

magistrats à faisceaux; à l'armée, les *accēnsi* sont des auxiliaires ou recrutés non armés, « *quod ad legionum censum essent adscripti* », P. F. 13, 24, cf. index de Bouché-Leclercq, *Manuel des Inst. rom.*

percēnsēō : passer une revue complète de (classique); *percēnsiō* (Fronton);

recēnsēō : recenser, énumérer; passer en revue; réviser; *recēnsiō* (Cic.); *recēnsitiō* (Dig.); *recēnsus* (Suét.).

succēnsēō, -ēs (et *succēnsiō*) : blâmer, soumettre à la censure, d'où « s'irriter contre ». Ce sens a pu se développer par suite d'un faux rapprochement avec *duccēnsus*, participe de *succēndō*; *succēnsiō* (Symmaque).

Comme un certain nombre de mots de caractère religieux ou juridique, se retrouve en indo-iranien. Le présent thématique skr. *ṛkṣāti* « il récite » (se dit de la récitation du Véda), gāth. *songhāti*, v. perse *ḥatyi* (terme dont se sert Darius pour dire qu'il « proclame » quelque chose) ne se retrouve pas en italique; le latin a le type dérivé *cēnsēō*, et l'osque un type également dérivé, mais autre : *ensaum* « censere » (thème en ā). Ceci s'explique sans doute par le fait qu'il y a eu un type athématique dont alb. *ḥom* « je dis » et v. sl. *seti* « dit-il » — qui ne gardent rien du sens religieux de la racine — porteraient peut-être la trace. Osq. *censtom-en* « in censum » et *kecnzstur*, *censtur* « censor », *ancenso* « non cēnsa » fém. sg., représentent les formes attendues, tandis que lat. *census*, *cēnsor* résultent d'un arrangement analogique, de même que *cursus* (v. *currō*). Le *de cēnsēō* doit s'expliquer comme l'i de *infāns*, *cōnsērō*, *inserō*, etc. (cf. M. Leumann, dans la *Lat. Gramm.* de Stolz-Schmalz, 5^e éd., p. 104), par un amuïssement de l'n devant s, f ayant provoqué une nasalisation et, par suite, un allongement de la voyelle.

cēntō, -ōnis m. : couverture ou vêtement fait de différentes pièces cousues ensemble (servant, entre autres, à combattre les incendies); d'où à basse époque « centon ». Mot technique et populaire, attesté depuis Caton et Plaute. M. L. 1814.

Dérivés : *centōnārius* : 1^o fabricant de couvertures faites de vieux morceaux d'étoffe qu'on employait imbibés d'eau et de vinaigre pour éteindre le feu; 2^o pompier, *collegia centonariorum* « corps de pompiers », v. Kubitschek, dans Pauly-Wissowa, R. E. III 1933 sqq.; *centunculus* : vêtement d'arlequin : housse de cheval; et aussi « cotonnrière », M. L. 1816 a, et André, *Lex. s. u.*; *centōniō* (Gloss.); *Homerocentiō*, *Vergiliocentiō*.

La ressemblance avec skr. class. *kanthā* « vêtement rapiécé » pourrait être fortuite. Le sens de « vêtement rapiécé » de *κέντρον* est tardif en grec et peut-être calqué sur le latin. Sur *κέντρον* ont été formés *centrō*, *centrōnārius* (Gloss.).

centrum, -I n. : centre; emprunt au gr. *κέντρον* (depuis Vitruve), dont proviennent les dérivés latins techniques *centrālis*, *centrātus*, *centrōsus*. M. L. 1815; irl. *cinteir*, gall. *cethr*.

centum (indéclinable) : cent. Ancien substantif neutre devenu invariable, comme *mille*. Par suite, le nom qui accompagne *centum* est traité comme avec les noms de nombre précédents, en apposition, non au génitif. Les composés multiplicatifs de *centum* sont, comme en grec, des adjectifs déclinaux : *ducentū*, *quingenti*, etc. (sur la

phonétique de ces formes, voir Sommer, *Hdb.*, p. 470); le pluriel neutre *ducentum* dans *centum ac ducentum... milia*, Lucil. 1051, est peut-être le correspondant du collectif skr. *dvī-śatam*, mais plus probablement une création analogique d'après *centum*. Attesté de tout temps. Panroman, sauf roumain. M. L. 1816.

Dérivés : *icēntēti*, -ae, a, distributif, d'où *icēntēnum* : « seigle », qui rend cent pour un », M. L. 1811, et André s. u.; *centēsīmus*, centième, d'où *ducentēsīmus*, etc., d'après *uicēsīmus*, etc., comme *ducenti* d'après *uicēti*; *de ducenti* dérive *ducentārius* « qui vaut 200 sesterces » et qui, sous l'Empire, a désigné des catégories spéciales de soldats et de fonctionnaires (aux appointements de 200.000 sesterces); cf. aussi *ducēna*, -nāria; *centiē(n)s* : cent fois; *centēnārius* : « qui centum (centēnās) partēs habet »; d'où à basse époque « centenaire », *ἑκατονταετής*, et synonyme de *centuriō* (cf. *centena* : *centenarij dignitas*), M. L. 1810 a; *centussis* m. : « centum assēs » (cf. *decussis*).

La forme, fléchie dans les neutres skr. *śatām*, v. sl. *šito* et dans lit. *šimtas*, est devenue invariable en latin comme dans irl. *cēt* (cf. gall. *cant*), got. *hund*, gr. *ἑκατόν*, d'après le modèle des noms de nombre de « cinq » à « dix ». A en juger par le caractère continu de l'aire du type invariable, le fait doit être ancien en Occident; l'ancien duel *uiginti* et les anciens « pluriels neutres » tels que *triginta*, etc., sont aussi fixés sous la forme de nominatif-accusatif, de même que les correspondants grecs.

centuria f. (cf. *decuria*) : Varr., L. 5, 88, *centuria*, qui sub uno centenario sunt, quorum centenarius iustus numerus. Désigne d'abord un groupe de cent cavaliers d'après T.-L. 1, 13, 8, *eodem tempore [a Romulo] et centuriae tres equitum conscriptae sunt, Ramnenses ab Romulo, ab T. Tatij Titenses appellati, Lucernum nominis et originis causa incerta est*; puis une division de citoyens qu'on attribue à Servius Tullius, cf. T.-L. 4, 4, 2, *census in ciuitate et descriptio centuriarum classiumque non erat, a Ser. Tullio facta est*. Cette division est peut-être d'origine étrusque d'après Festus 358, 21, *rituales nominantur Etruscorum libri in quibus perscriptum est... quomodo tribus, curiae, centuriae distribuuntur*. Cf. *centuria praerogatiua*, etc. La centurie comprend théoriquement cent hommes, et peut-être ce chiffre était-il fixe à l'origine; mais il a varié, tant à l'armée qu'à la ville, et *centuria* n'a plus eu avec *centum* qu'un rapport étymologique, e. g. Caes., B. C. 91, 3, *eum electi milites circiter CXX uoluntarii eiusdem centuriae prosecuti sunt*. La centurie, qui désignait d'abord, semble-t-il, une division de cavalerie, a désigné ensuite une division de fantassins, tandis que *turma* était réservé à la cavalerie (Végèce, Mil. 2, 14; v. Thes. III 831, 48); cf. l'évolution de sens de *classis*. Un autre sens de *centuria* est : surface de 200 arpents. Explication peu vraisemblable dans Varr., L. 5, 35, *centuria primum a centum iugeribus dicta est, post duplicata retinuit nomen*, la centurie valant 200 arpents au minimum. Étymologie plus plausible dans Sic. Flacc., Grom., p. 153, 26, *centuriis... uocabulum datum ex eo : cum antiqui Romanorum agrum ex hoste captum uictori populo per bina iugera partiti sunt, centenis hominibus ducentena iugera dederunt, et ex hoc facta centuria iugis appellata est*; cf. P. F. 47, 1, *centuriatus ager in ducenta iugera definitus, quia Romulus centenis ciuibus*

ducena iugera tribuit. Du reste, la surface de la centurie est variable, cf. Sic. Flacc., Grom. 159, 9.

Dérivés : *centuriō*; doublet populaire ancien (fait sur *patrōnus*?) *centuriōnis*, d'après P. F. 43, 10, qui cite aussi *clāriōnis* et *decuriōnis*, *epolōnus* (irl. *cētur*); *centuriālis*; *centuriātus* (d'où *centuriō*, -ās); *centuriōnās*, -ūs (et *centuriātus*); *centuriōnicus*; *successuriō*, -ās. La formation de *centuria* et de *decuria* (v. ce mot) est peu claire.

Une formation ancienne est indiquée par v. sl. *sūtoricej* « cent fois », lit. *šimieriošas* « centuple », v. isl. *hundart*, v. h. a. *hundert* « centaine ».

Le thème *centio* sert de premier terme à des composés, dont beaucoup ont été fabriqués sur des modèles grecs : *centarchus*, M. L. 1810; *centi-ceps* (Hor. = *ἐκατόκεφαλος*, *κέφαλος*); *centimanus* (= *ἐκατόχειρ*, Hor., Ov.); *centi-folia* (-lium); *grānium*, -*morbia*, *centunerua*, v. André s. u.; *centinodia* (Marcell.) « herbe nouée », M. L. 1811 a; *centipes*, M. L. 1813; *centipedā*, -*pedium*; *centipellio*, M. L. 1812; *centuplez*, *centuplicō*, -ās, et *centuplus*; cf. aussi les juxtaposés *centu(m) pondium*, *centum uiri*, d'où *centumviri*; *centum capita*. Pour ce thème, cf. skr. *cata-*, v. sl. *sūto*, got. *hunda-*, tandis que le grec a généralisé *ἐκατον-* au premier terme des composés.

cēpa (-cae), -ae f., *cēpe* n. (usité seulement au nominatif-accusatif et à l'ablatif singulier) : oignon. Sur la différence avec *ūniō*, v. Daremberg-Saglio I 2, 1149; Isid., Or. 17, 10, 12 : *caepa uocatur quia non aliud est nisi caput*. — Ancien, usuel. M. L. 1817; B. W. civet. Passé en germ., ags. *cipe*, et en celt. : irl. *cep*, *ciap*, et v. h. a. *zwibello*, britt. *ebellyn*.

Dérivés : *cēpārius*, M. L. 1818, d'où *cēpāria* « tumeur à l'aîne »; *cēpicus*; *cēpina* : sémence d'oignon; *cēpūti* « cēpe longum » (Marc. Emp.); *cēpitis*, -*idis*, et *cēpolatilis*, nom d'une pierre précieuse; *cēpula*, *cēpulla* (*cepolla*, *cipulla*, *cebulla*, *cibula* dans les Gloses, peut-être d'après *cibus*), M. L. 1820; d'où *cēpularius*; *caepētum*; *Caepiō*.

Sans doute emprunt, d'origine inconnue. Cf. *κάπια* *ακόροδα*, *Κερονήται*, Hes.

cēra, -ae f. : cire, objet de cire; *cērae*, -*arum* (collectif) : tablettes de cire. Ancien, usuel. Panroman, M. L. 1821. Celt. : irl. *cēir*, britt. *cuyr*; *ciric* (de *cēricum*). Déjà rapproché du grc par Prisc., GLK II 156, 6, *in multis enim uidemus commutatione terminationis genera quoque conuersa*, ut... *ο κηρός, haec cera*.

Dérivés : *cēreus*, M. L. 1829; *cēreolus* : couleur de cire (cf. *cēreola*, M. L. 1828, nom d'une prune); *cērāus*, *cērātum*; d'où *cērō*, -ās; *cērālius*, -a, -um et *cērārius*, -i; *cērōsus*; *cērāmentum*, -i (?) ; *cērātūra*.

A côté de ces dérivés latins, nombreux emprunts grecs : *cērinus*, *cērītis*, *cērōma*, *cērōtica*, *cērōtum*, *cērōtārium*, *cērūm*. Composés, la plupart tardifs et appartenant à la langue de l'Eglise, souvent hybrides gréco-latins, ou grecs : *cēreferāle*, *cēreofalum*, -i (Greg. T.); *cērīficō*, -ās (Pline); *cērīforus*, *cērōfārium*, *cērōferārius*, *cērōstatiūm*; cf. M. L. 1834-1835; *cērōtūm*, M. L. 1835 a. Cf. aussi, dans la chancellerie du Bas-Empire, *primicērius* m. « officier dont le nom se trouvait le premier sur les tablettes de cire, chancelier, chambellan »; *primicēriātus* (et *primiscerinius*).

Cf. gr. *κηρός* « cire », d'origine inconnue. Si dor. *κᾱρός* était bien établi, *cēra* serait un emprunt à l'ionien-attique; mais le passage au type en -a resterait à expliquer; du reste la forme dorienne est douteuse. On a rapproché lit. *korijs* « gâteau de miel »; mais l'indo-européen n'admet pas de formes radicales du type **kār-* ou *kōr-*. Le gr. *κήρυθος* « gâteau de miel » est de type « égéen ». Emprunt indépendant en grec et en latin?

cerasus, -i f. : corisier, M. L. 1824; *cerasium*, -i n. (= *κεράσιον*, Marc. Emp.); *ceresum* (Anthemius) : cerise; cf. *cerasea*, *cereseo*, M. L. 1823. Panroman. Passé en germ. : v. h. a. *kersa* (all. *Kirsche*) et en finnois. Celt. : gall. *ceiros*. Sur *cerasum*, v. Srennung, *Unters. zu Pall.*, 132 sqq.

Dérivés : *cerasārius* (rare et tardif); *cerasārium* Gloss. : « *cerisia* », cf. CGL III 601, 34 : *gumen : resina de cer(a)sario aut prunario*; *cerasinus* : couleur de cerise (Pétr.).

Le corisier, d'après Plin. 15, 102, aurait été introduit en Italie par Lucullus : — *ante uictoriam Mithridaticam L. Luculli non fuere in Italia, ad urbis annum DCLXXX. Is primum inuenit ex Pontu...* mais il s'agit sans doute du corisier cultivé, le cerisier sauvage (cf. *cornus*) existait déjà en Italie. Le mot est déjà dans Varr., R. R. 1, 39, 3. Gr. *κέρασος* (*κερασός*) semble lui-même emprunté à une langue asiatique (v. André s. u.), mais est peut-être apparenté à *cornus* (v. ce mot). Les formes à e médian, attestées dans Anthemius et dans les Gloses et confirmées par les langues romanes et par les emprunts du slave et du germanique, montrent que cet emprunt tardif au grec a subi la même apophonie que *castanea* > *castinea*. Cf. M. L., *Einj*, 3, 153.

cerēdula : v. *querquedula*.

cercēris : nom d'oiseau emprunté au gr. *κέρκερις*. Voir L. S. s. u., et Varr., L. L. 5, 79.

cercolōpis : nom d'un singe qui a le bout de la queue poilu, P. F. 47, 23. Sans doute de **κερκολωπίς* (cf. *λώπη*).

-*cerda*, -ae : excrément, crotte. Figure comme second élément de composé dans *muscerda*, *sucerdā*, M. L. 1825. Cf. sans doute gr. *σκῶρ*, *σκατός* « excréments » avec le dér. *σκωρία* et v. isl. *skarn* « fumier ». Influencé dans la forme par *merda*.

cerdō, -ōnis m. : ouvrier gagne-petit. Nom d'agent emprunté au gr. *κέρδων* (attesté comme nom propre dans Héronidas), cf. Schol. Pers. 4, 51, *per cerdonem plebeiam turbam significat. Ita populus dictus ἀπό τοῦ κέρδους, i. e. a lucrō*. Mot populaire (Navius; Pétr., Sat. 60, 8).

cerea (*ceria*), -ae f. : boisson espagnole d'après Plin. 22, 164, *ex iisdem (leguminibus) fiunt et potus zythum in Aegypto, calia et cerea in Hispania, ceruesia et plura genera in Gallia aliisque prouinciis*.

cerebrum, -i n. : cerveau en tant qu'organe, ou que siège de l'intelligence ou de la colère. Ancien, usuel. M. L. 1827.

Dérivés : *cerebrōsus* (familier) : -i *dicuntur ad insaniam faciles, quibus frequenter cerebrum mouetur*, Non. 22, 7; *cerebellum*, fréquent dans la langue de la cuisine, et au pluriel; cf. « une cervelle de mouton,

de veau » et non « un cerveau ». *Cerebrum* ne s'emploie pas dans ce sens. Inversement, c'est dans la langue vulgaire (Pétr. 76) que *cerebellum* s'emploie pour *cerebrum*. M. L. 1826; B. W. s. u. De là, *cerebellare* : coiffe.

Composés : *excerebrō*, -ās : décerveler (Vulg., Tert.); *caldicerebrus* (Pétr.) « à la tête chaude » : cf. *ōridūrius* (Gloss.).

La racine, dissyllabique, est attestée dans skr. *cirah* « tête », génitif-ablatif *cirāṣah*; la forme *cerebrum* est dérivée d'une forme à -r- attendue en face de la flexion en -n- du génitif-ablatif sanskrit cité plus haut; en germanique, il y a un dérivé en -n- avec le même sens et le même vocalisme que lat. *cerebrum* : v. isl. *hiarni*, v. h. a. *hirni* « cerveau » (de **keras-n-iyō*). On ne peut décider si lat. *cerebrum* repose sur **keres-ro-* ou sur **keras-ro-*. — Le grec alatt. *κᾱρά* « tête »; hom. *κάρηνα* « têtes, sommets, citadelles », de **καρανα*, comme on le voit par éol. *κᾱράνω*; *κεκρόφαλος* et par att. *καρᾶν* « achever »; et avec le dérivé en -r- : *καράρα* « chef », Hes. (de **καραρα*); il y a partout le même vocalisme que dans skr. *cirah* parce que le vocalisme a été réservé au groupe de *κᾱρά* (v. sous *cornu*); autre vocalisme dans le dérivé ion. *κῶρη* de **kor(ə)-sā* (avec amuïscement de ə normal après o).

Pour d'autres mots, v. *cernuus*, *ceruiz* et *cornū*, *ceruus*.

Cerēs, -eris f. : v. *cerus* et *creō*, *crēsō*.

cernō, -is, *crēui*, *crētum* (le parfait est rare et presque uniquement technique, avec le seul sens de « décider »; le participe *crētus*, rare aussi, n'a que le sens de « criblé »), *cernere* : 1° sens le plus concret « trier, passer au crible » (cf. *cribrum* de même racine, *excrementum* « criblure », d'où « excréments ») : Cat., Agr. 107, 1, *contundas quam minutissime, per cribrum cernas*; Plin. 18, 115, conservé encore en roman, cf. M. L. 1832, *cernere*, et 1833, *cerniculum*, et en celt. : bret. *cern* « trémie »; cf. gr. *κρίνειν* *κάρπτον* et *καὶ ἄγνος* Il. E. 101, *κρίμνον* « farine d'orge grossière » et d'où une manière générale : 1° « distinguer [par les sens ou par l'esprit] entre différents objets, discerner » et, par affaiblissement, « voir », Cic., Fam. 6, 3, *quem ego tam uideo animo quam ea quae oculis cernimus*. Fournit dans ce sens à la poésie dactylique un substitut commode de *uideō*, mais seulement aux temps de l'inflectum; 2° choisir entre différentes solutions ou différents projets, d'où « décider », e. g. Vg., Ae. 12, 709, *inter se coisse uiros et cernere ferro* (imitation d'Ennius), cf. Sén., Ep. 58, 3, *cernere ferro, quod nunc decernere dicimus : simpliciter illius uerbi usus amissus est*. Sens archaïque conservé dans la langue du droit, Varr., L. L. 7, 98, *creui ualeat constitui : itaque heres cum constituit se heredem esse, dicitur cernere, et cum id fecit, creuisse*; Cic., Leg. 3, 6, *quodcumque senatus creuerit agunto*; 3, 8, *quodcumque creuerit populus iusserit tot sunt*. Cf. *hereditatem cernere* et *crētio*, -ōnis (usité seulement dans la langue du droit. **Crētus*, -ūs et **crētōr* n'existent pas). La langue classique, dans ce cas, dira plutôt *decernō*, d'aspect « déterminé ».

Dérivés en *cern-* : *cerniculum* (Gloss.), -culātor (id.), cf. *incerniculum*; *cernentia*, -ae f. (Mart. Cap.). Composés de *cernō* : *decernō* : décider de, décréter, voter; *decrētum* : décret, M. L. 2507 a; irl. *decredach* : en philosophie,

traduit le gr. *δόγμα*, cf. Cic., Ac. 2, 27; et *decrētālis*, *decrētōrius*;

dis-cernō (= *διακρίνω*) : séparer [en triant], discerner; *discrimen* : 1° — *est proprie quod separat aliquos res, asse (= axe) in medio posita*, Schol. Gron. B., p. 327, 14 St.; désigne ainsi la « raie » dans la chevelure (cf. *discriminālis*, -le); le « diaphragme » (= *διάφραγμα*, Cael. Aur.) et toute espèce d'intervalle ou de séparation; de là, « signe distinctif, différence » et « discentiment »; 2° « fait de trancher un différend, jugement décisif »; et « moment décisif et périlleux », cf. Cic., Phil. 7, 1, *adducta est res in maximum periculum, et extremum paene discrimen*. M. L. 2661.

Dérivés : *discriminālis*, *discriminō* avec toute sa famille; *discriminōsus* (rare et tardif);

discerniculum : 1° épingle à cheveux des matrones romaines; 2° distinction; *discrētio* : séparation, distinction et, à basse époque, « discrétion, discernement » (langue de l'Eglise, cf. *discrētus* « qui sait discerner, discret » dans Grég. le Gr.), M. L. 2660, et irl. *deiscride*; *discrētōsus* = *διάφραγμα* (Cael. Aurel.); *discrētus* (gramm.) : servant à distinguer, etc.; *indiscrētus* : non séparé, non distingué; indiscernable (Apulée dit aussi *incrētus*); *indiscrētio* (St-Jér.) : manque de discernement;

excernō : 1° faire sortir en triant, cribler, vanner; 2° évacuer (terme technique de la langue médicale, cf. Celse 5, 26, 17, *inferiores partes uel semen uel urinam uel etiam sterces excernunt*; id. 4, 1, *quae excreturi sumus*); d'où *excrementum*, M. L. 2966, 2989.

incernō : passer au crible (Caton, Col., Vitruv.), M. L. 4349; *incerniculum*.

secernō : mettre de côté; d'où *secrētus* : mis à l'écart, secret, et *secrētum*. Irl. *seceit*. M. L. 718, **assceitētre*.

A un composé non attesté **recernō* se rapporte *recrémentum* : scorie, déchet, excrément.

Cernēno, qui apparaît à basse époque chez les écrivains ecclésiastiques, semble formé sur *concrētus*, rattaché fausement à *cernō*, parce qu'il semblait l'antithèse de *discrētus*. Il a dû y avoir influence du gr. *συνακρίνω*, qui s'oppose à *διακρίνω* sur lequel il a été formé.

A la racine de *cernō* se rattachent un certain nombre de formes en *cer-* ou en *cri-* : *certus*, *crētō*, *cribrum*, *crimen*; v. ce mot.

Une racine de forme **krei-* « séparer », inconnue à l'indo-européen oriental, se trouve en grec, italique, celtique et germanique.

Elle sert à indiquer l'idée de « cribler ». Toutefois, ce sens n'existe pas dans les formes verbales grecques, en grande partie influencées par le présent **συνακρίνω* (ion.-att. *κρίνω*, lesb. *κρίνω*), et n'apparaît guère dans les formes verbales latines : présent *cernō* de **crinō*; mais le celtique a gall. *go-grynno* « cribler », de **upo-kri-nō*. Le sens de « cribler » a été réservé en latin au dénominateur de *cribrum* (v. ce mot).

L'ancienne forme d'adjectif en *-to- est celle que conservent gr. *κρίτος* (avec *κρίσις*) et lat. *certus*. La forme **krē-*, qui est dans le perfectum *crēui*, a été transportée aussi dans *crētus* ; elle figure également dans *excrementum*. Elle est d'origine obscure. Le mot grec, non analysable, *κρησπεῖα* « bluteau » (avec la forme dialectale *κρησπεῖα* « δοκίμω», Hes., où l'α de *κρη-* est sans doute un α issu de η), ne l'éclaire pas.

Le sens juridique pris par la racine dans *crimen* se retrouve en grec dans *κρίμα*, surtout fréquent dans la langue biblique, et *κρίσις*. Le grec *a*, de plus, *κρίτηριον* « moyen de juger, tribunal » et *κρίτης* « juge ».

Sur le contact avec *crēscō*, v. Ernout, *Philologica* I, 83 sqq.

cernuus, -a, -um : qui penche la tête, *in caput* [capite] ruens disent les gloses. Semble s'être dit surtout du cheval, cf. Serv., Ae. 10, 892, *cernuus equus dicitur qui cadit in faciem, quasi in eam partem qua cernimus* (étymologie populaire). Substantivé : *cernuus*, -i m. : qui marche la tête en bas, équilibré = gr. *κνιστοτήρ*, qui rappelle la glose d'Hés. *κεραυνῶν κολυμβήσαι, κνιστήσαι*. Cf. Thurneysen, *Gött. Gel. Anz.*, 1907, p. 804.

Dérivés : *cernuō*, -ās ; *cernulus*, -a, -um (Aetna) ; *cernulo*, -ās (Sén.).

Rare ; archaïque, poétique et bas-latin. La langue classique dit *pronus*. Non roman.

Dérivé du mot dont *cerebrum* est tiré. Si l'on part de **cers-n*, il faut admettre qu'il y a eu un thème **her-es-*, comme on l'entrevoit à travers skr. *ciraṣ* et av. *sarō*. Cf. aussi *cernu*.

cernuus, -i m. : *calciamenti genus*, P. F. 48, 8 ; *i socii sunt sine solo*, Isid., Or. 19, 34, 13. Un exemple douteux de Lucilius 129.

cerūtus, -a, -um : *furiōsus, larvātus*. Les Latins le font dériver de *Ceres*, e. g. Schol. Hor., S. 2, 3, 278, *-i dicuntur quasi a Cerere icti, qui Cereris ira percussuntur*. On trouve, du reste, dans les gloses *cererōsus* ; cf. gr. *Δημητρόλητος*. Rare et familier, semble-t-il. Pour la formation, cf. Prisc., GLK II 139, 14, *anitus, maritus, cerūtus ab ano, mare, Cerere* ; pour le sens, *lymphātus, larvātus*. Dialectal? Cf. osq. *kerri* « Cereris ».

ceruus, -i f. : cerre, sorte de chèvre. Rare et technique. Sans doute mot étranger. IM. L. 1388.

Dérivés : *cerreus, cerrius*.

certō, -ās, -āum, -āre : itératif à valeur intensive de *cernō*, comme *capitō* de *capitō*, et non dénominateur de *certus*, comme le disent les dictionnaires. Terme de droit : « chercher à obtenir une décision, débattre » ; cf. T.-L. 1, 2, 6, *diuimiri perduellionem iudicant* ; *si a diuimiri prouocari, prouocatione certato* ; et l'expression *c. multam* « débattre une amende ». En passant dans la langue commune, a pris le sens plus général de « lutter pour obtenir une décision » et simplement « rivaliser, lutter, combattre », sens le plus fréquent, dans lequel le rapport avec *cernō* n'est plus sensible. Peu représenté dans les langues romanes. M. L. 1840. Celt. : gall. *certhu*.

Dérivés : *certāmen* « débat, lutte au sujet de quelque chose » ; *c. glōriae, uirtutis* « combat, rivalité ». Encore en figura etymologica dans Plt., Ba. 399, *nunc... specimen spectitur, nunc certamen cernitur | sisse necne ut esse oportet*. Sur ce mot, v. M. Leumann, *Gnomon* 13, 31 ; *certitō* (ancien, classique), *certātor*, *certātus*, -ūs m. (rares, latin impérial), *certātum* (ancien, usuel), *certābundus* (Apul.).

Composés : *con-, de-* *certō* et leurs dérivés ; tous deux usuels et classiques ; *super-certō* (-*certor*), Vulg. traduisant *ἐπαγωνίζομαι*.

V. *cernō*.

certus, -a, -um : décidé, fixé ; e. g. *certumst mihi et, au sens actif, « qui a décidé de, décidé à »* ; cf. Vg., Ae. 4, 563, *dirumque nefas in pectore uersat, | certa mori* ; Albionov. 1, 291, *certus eras numquam, nisi victor, Druse, reuerit* ; d'où « déterminé, certain, non douteux » (*certum habere*, et par là, appliqué aux hommes, « sûr, sur qui l'on peut compter, fidèle » ; enfin, seul ou avec *aliquis*, « certain » (dans le sens indéterminé que nous donnons à l'adjectif) : *certus numerus* « un certain nombre », c'est-à-dire un nombre fixe, mais non autrement précisé.

Dérivés et composés : *certō*, *certē* adv., ce dernier avec un sens restrictif, comme le français « sûrement » ; *certitās* (Gl.) ; *certitūdō* (tardif et rare) ; *certificō*, -ās (latin chrétien).

incertus, -a, -um « incertain » ; *incertō*, -ās (archaïque) ; *incertitūdō* (Greg. M.).

Certus s'emploie au comparatif dans *certiorem facere* « informer quelqu'un » ; de là le latin juridique a tiré *certiorō*, -ās.

Ancien, usité de tout temps ; panroman. M. L. 1841 et 1840 **certānus* ; B. W. *certan*. Celt. : irl. *cert* « droit », britt. *certh*, bret. *cerz* ; de *incertus*, irl. *ingcert* (mot savant).

Certus est proprement l'ancien adjectif en -to- de *cernō* (v. ce mot) ; mais il s'est détaché du verbe au cours de l'évolution du latin et forme un groupe à part, comme *certō*.

ceruēsia (*ceruisia, cereuisia, ceruēsa, ceruisa* dans Anthimus 15), -ae f. : cervoise. Mot gaulois, attesté depuis Pline. M. L. 1830.

ceruisca, -ae f. : nom d'une poire (Cloatius ap. Macr., Sat. 3, 19, 6). De *ceruus*? Cf. *asinusca, marisca*, etc.

ceruix, -icis f. (commun d'après Prisc., GLK II, 169, 9, *ueltissimi in multis... inueniuntur confudisse genera... ut hic et haec ceruix*). Les grammairiens enseignent que le mot doit s'employer au pluriel *ceruicēs* (cf. *c. securi subicere*) ; toutefois, le singulier est fréquent et se trouve déjà dans Enn., A. 472, *oscitat in campis caput a ceruice reuolsum*, et Pacuvius, Trag. 3, *quadrupes... ceruice anguina* : nuque, *posteriōra collī* ; cf. CGL V 177, 27, *uocata, quod per eam partem cerebrum ad medullam spinæ derigatur, quasi cerebri uia*. Puis « cou ». Par métonymie, la nuque étant la partie du corps sur laquelle on porte les fardeaux, le mot, dans la langue de l'Eglise, traduit *πράχλος* ; *duae ceruicis, σκληροπράχλος*, avec le sens de « confiance en sa force, audace, orgueil » ; de là, *ceruicōsus, -cōsiūs, ceruicātus*. — Ancien, usuel. M. L. 1848.

Autres dérivés et composés : *ceruicula*, M. L. 1846 ; *ceruicāle* (*ceruicāle*) n. : oreiller, coussin, M. L. 1845 ; irl. *cerchail* ; *incuruicercuicus* (Pac.) ; *exceruicō*, M. L. 2967 ; -*cātiō* (tardifs).

L'étymologie de Bréal **cer(s)-uic-* « qui lie la tête », cf. *uinciō*, est plus ingénieuse que vraisemblable. *Ceruix* rentre dans la catégorie des noms de parties du corps en -ia (*cozendia*, etc.). v. Ernout, *Philologica* I, p. 153, et présente un élargissement en u (*v*) du thème de *cerbrum* ; cf. *ceruus* : **keru-ik-s*. Cf. *foruus* et *forin*.

Cerus : in *Carminē Saliari Cerus manus intellegitur creator bonus*, P. F. 109, 7 ; cf. Varr., L. L. 7, 26, *C. duonus*. Apparenté vraisemblablement à *Cerēs, -ēris*, sans

doute ancien neutre, personnifié et divinisé, comme *Yenus*, qui désigne proprement « la Croissance », puis « la déesse qui fait naître les moissons ». Probus, Vg. G. 1, 7, *Cererem a creando dictam. A Cerus* compagnon mâle de *Cerēs*, comme *Tellūrus* de *Tellūs*, correspond ombr. *Cerfe, serfe* « *Cerō* » dat., de **Keres-o* ; à *Cerēs*, osq. *Kerri* « *Cereri* », de **Ker(e)s-ē* ; et *Cerus* doit être une graphie ancienne pour *Cerūs*, de **Kerso-s* ; cf. Buck, O. U. Gr., § 115, 2. L'osque et l'ombrien ont aussi un adj. dérivé **kerrios* « *ceruus*, *cerēalis* ». V. *creō, crēscō, carēnsis* ; peut-être *procerus*.

cērussa (*cērusa*), -ae f. : cēruse ; fard. Attesté depuis Plaute. M. L. 1942. Dérivé : *cērussātus*.

L'explication par un grec hypothétique **κρηρῶσα* (de *κρηρῶ* « cire ») est sans fondement. Le grec dit *ψαμθιον* dans ce sens. Sans doute mot d'emprunt.

ceruus, -i m. : cerf. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 1850. Sur *ceruus* a été fait *cerua* : biche. — Le pluriel *ceruī*, dans la langue militaire, désigne, en outre, des branches d'arbre, ressemblant à des cornes de cerf, qu'on plantait en terre pour arrêter la marche des cavaliers.

Dérivés : *ceruia* (b. lat.) synonyme de *cerua* (cf. *auus* et *auia*) ; M. L. 1844 ; v. fr. *cierge*, it. *cerbia* ; *ceruulus* ; *ceruālis, -e* ; *ceruārius* (*lupus ceruārius*, Pline), M. L. 1843 ; *ceruātus* ; *ceruīnus*, M. L. 1847 ; *ceruīnus* (Gloss.), M. L. 1849.

Le nom indo-européen du « cerf » était **elen-* (v. sl. *jelen*, arm. *eln*, gr. *ἐλαφος*, gall. *elain(t)* « biche »). Mais le nom de la bête de chasse est souvent frappé d'interdit, d'où la substitution d'une épithète telle que « cornu » ; cf., en grec, *ἐλαφον κεράν* II 24. Le vieux prussien a *raginis* « cerf », de *ragis* « corne ». Le procédé date de l'indo-européen ; car on retrouve, en celtique, gall. *carw* ; en germanique, v. isl. *hiort*, v. angl. *heort*, v. h. a. *hiruz* au sens de *ceruus* ; en baltique, v. pruss. *sirwis* « chevreuil ». La forme élargie par -u-, à côté du groupe de *ceruebrum*, se retrouve dans gr. *κορυφή* et, au sens de « corne », dans hitt. *karawar*, av. *sr(u)va*, irl. *crú* « sabot » (d'animal) ; cf. aussi *coruus*.

V. *cornū, cerebrum, ceruix*.

cessō, -ās, -āre : cf. *cēdō*.

-cessō, -is, -iui, -itum, -ere : n'existe qu'en composition dans *ar-cessō* (?), *in-cessō*. Désideratif, qu'il faut sans doute rattacher à *cēdō* « s'avancer ».

cēterus, -a, -um : qui reste, restant ; au pluriel, *cēteri, -ae, -a* « tous les autres, ceux qui restent ». Diffère peu dans l'usage de *reliquus*, e. g. Cic., Rep. 6, 17, *qui globus reliquos omnis complectitur, summus ipse deus arcens et continens ceteros* ; toutefois semble plus compréhensif, cf. Cic., Verr. 5, 87, *erant perpauci reliqui, ceteri dimissi*. — *Cēteri* désigne un ensemble, par opposition à *alii* : Sall., Ju. 14, 1, *ceteri formidine, pars ad Romanos, alii ad regem Bocchum profugerant* ; aussi est-il souvent joint à *omnēs, cuncti*. Le neutre s'emploie adverbialement : *cēterum, cētera* « du reste » et, depuis Salluste, surtout dans *Titte-Live*, « mais » (cf., pour le sens, gr. *ἀλλά, τὰ λοιπά*, (dē)cēterō, cēterōquē[n]). — Ancien, usuel et classique. Non roman.

Comprend, évidemment, le mot qui se retrouve en ombrien, avec le sens de « alter » : *etru* « alterō », *etram*

« alteram », *etra* « alterās », etc., en face de lat. *alter* et de osq. *alt'ram*, etc. ; c'est le dérivé en **-tero-, *-tro-* des thèmes du démonstratif indo-européen **e-* et **i-* ; il se retrouve dans v. sl. *jeterū* « quelqu'un » (où le sens propre du suffixe marquant opposition de deux est perdu) et av. *atāra-*.

D'autre part, il existait de ce même démonstratif à deux thèmes un dérivé **itero-*, que le latin conserve dans *iterum* (v. ce mot). Il se trouve ainsi que *cēterum* et *iterum* appartiennent à un même groupe de mots indo-européen. Le sens de « opposition de deux » est net dans *cēterum, cēteri*, qui marque opposition d'un groupe à un autre. — Sur la particule qui en latin précède **etero-*, on ne peut faire que des hypothèses inconsistantes ; cf. *ceu*.

cētūs, -i m. : 1° cétacé, thon ; 2° la Baleine (constellation). Emprunt latinisé au gr. *τὸ κῆτος* ; assimilé aux thèmes en -o-, il a pris le genre masculin ou animé (cf. *fūcus* = *τὸ φύκος*). Ancien (Plt.). Vg. transcrit la forme gr. *quet*, Ae. 5, 822, *immānia cētē*.

Dérivés latins : *cētārius, -a, -um* et *cētārius m., cētārium n.* ; cf. *cētāriae tabernae* : tavernes de pêcheurs de thons, déformé par l'étymologie populaire en *cētāriae tabernae* ; *cētūs* (Avien.).

ceu : particule marquant la comparaison, qui s'emploie seule ou en corrélation avec *ita, sic*, etc. Archaïque ; attestée en poésie depuis Ennius, n'apparaît dans la prose qu'à partir de Sénèque, et, du reste, rarement. Synonymes : *quādiu, quasi, ut, sicut*.

Ainsi que l'a vu L. Havet, *Mél. Renier* (1866), p. 370 et suiv., semble fait sur *ce-* (cf. *cēteri*?) ; comme skr. *iva* « de même » l'est sur *i-* (v. *is, ita*). Le **ue* qui est ici peut être le même que celui qui on retrouve dans *ue* « ou » (v. ce mot). Pour la forme, cf. *neu, seu* de **nei-ue, nēue, siue*.

ceua, -ae f. : mot étranger (vénète?) désignant la vache. Certains lisent *ceuanas* dans le seul passage de Columelle (6, 24, 5) où le mot figure ; cf. Thes. s. u.

cēuēdō, -ēs, cēui, cēuēre (*cēuō*, *is* attesté par Probus, GLK IV 37, 8 ; cf. *fulgeō/fulgō*, etc.) : *-re* est clunes *mouere*, ut in *canibus uidere* est, qui *clunes agitando blandiuntur*. Vulgaire, et souvent employé dans un sens obscène, à côté de *cris(s)ō* ; cf. Mussehl, *Hermes* 54 (1919) 387 sqq. — De là *cēuentinābiliter*, CIL IV 4126 et 5406, et sans doute *cēuulus* (Gloss.). — Mot ancien, quoique attesté seulement à l'époque impériale (Inscr., Sati-riques).

L'absence de *i* rend invraisemblable un rapport avec le groupe de *cēdō*. Ce qui se combine le mieux avec le causatif *cēuō*, c'est le groupe de v. sl. *po-kyvati* « *κνεῖν, σκελεῖν* » et, de plus loin, got. *skewjan* « se mettre en mouvement » (racine **skeu-*, qui comporte des élargissements divers ; v. Torp., *Wortschatz d. germ. Sprachheiteit*, p. 466 sqq.).

chalō, -ās : v. *calō*.

chama m. indél. : loup cervier ; Pline 8, 70, *Pompei Magni primum ludi ostenderunt chama, quem Galli rufum uocabant, effigie lupi, pardorum maculis*. Mot étranger, africain?

chaos, -i n. : chaos. Emprunt au gr. *τὸ χάος*, gén.

χάρους; usité seulement au nominatif accusatif et à l'ablatif. Depuis Varron; poétique et langue de l'Église.

chara n. ? : plante étrangère mentionnée par César, B. C. 3, 48, 1, est etiam genus radici inuentum, ... quod appellatur chara, quod admixtum lacte multum leuabat inopiam. Ce serait la plante dite *crambe tatarica*. V. André, *Lex.*, s. u.

characātus, -a, -um : échalassé (Colum.). Emprunt latinisé au gr. χάρας, χαράσσων; cf. *characias*, transcription de χαράσιας. M. L. 1862.

c(h)aractēr, -ēris m. : fer à marquer les bestiaux, d'où « empreinte, marque distinctive, caractère », etc. Emprunt au gr. χαρακτήρ. Attesté depuis Varron, R. R. 3, 2, 17; répandu et latinisé sous l'Empire. Cf. le suivant.

charaxō (ca-), -ās, -āre (b. lat.) : 1° couper, inciser; 2° graver, inscrire. Emprunté (tardivement, Prud., Ps.-Aug., Greg. M.) et dérivé de l'aor. gr. χάραζω, cf. *camp-sāre, malazāre*. M. L. 1863 b, *charassāre*. De là, *carazātūra; carazātiō* (Orib.); *incharazāre* (Apic.). Les verbes que le slave a empruntés au grec l'ont été, de même, pour la plupart, sous la forme de l'aoriste, thème qui, en effet, indique la notion verbale pure et simple. V. B. W. *gercer*.

charmīdātus et recharmīdō : dénomatifs plaisants tirés par Plaute, Tri. 977, du nom propre *Charmīdēs*.

c(h)arta, -ae f. : feuille de papier; et par suite feuille écrite, lettre, livre, registres publics, documents écrits, etc. Emprunt ancien et latinisé du gr. χάρτης (-της); devenu féminin, sous l'influence des autres thèmes en -a féminins; cf. *coe(h)la, etc. Le cartus* de Lucilius 709 est une tentative isolée faite pour conserver le genre du nom grec. Cf. Charisius, GLK I 104, Varro ait uocabula ex Graeco sumpta, si suum genus non retineant, ex masculino in feminino transire, et « a » littera terminari, uelut... χάρτης charta. — Panroman. M. L. 1866. Irl. *cairi*; germ. : v. h. a. *kerz* « mèche », *kerze* « bougie ».

Dérivés : *chartāceus; chartārius, -a, -um* et *chartārius, -i* m. = χαρτοπώλης « marchand de papier » et « archiviste »; *chartula* : 1° petit papier; 2° pièce officielle, acte public; *chartulārius, -a, -um*, d'où *chartulārius* m., -ium n.

chelidōnius, -a, -um : adjectif transcrit du gr. χελιδνωτός : au féminin, -a désigne une pierre précieuse ou une plante, la chélidoine (lat. *hirundinaria*); au n. -um, un collyre. Depuis Pline. M. L. 1870.

chilō, -ōnis m. : aux grosses lèvres; surnom en -ō, -ōnis emprunté au gr. χελών, cf. χελών. Les grammairiens le différencient de *ciō*, cf. P. F. 38, 4, et Vel. Long., GLK VII 74, 14, *alium esse cilonem, alium chilonem... chilonem uero improbius labris homines, a Graeco παρά τὰ χελών*. Désignait aussi un poisson d'après Char., GLK I 102, 1.

Dérivé : *chilōsus* !
chirurgia, -ae f. : emprunt au gr. χειρουργία, comme *chirurgus, chirurgicus* = χειρουργός, χειρουργικός. Cf. Cic., Att. 4, 3, 3, qui l'oppose à *diaeta*. Usité surtout sous l'Empire. M. L. 1874 et 1875.

cholera, -ae f. : bile et maladie provenant de la bile choléra. Emprunt de la langue médicale au gr. χολέρα, d'abord savant (Celse, Pline, etc.) et passé dans la langue populaire sous la forme *c(h)olera, -um*, d'où *c(h)olus*, d'après *ulcera, uolnera*? M. L. 1879.

chorda (corda), -ae f. : boyau, corde. Emprunt au gr. χορδή; usité d'abord dans le sens technique de « corde d'un instrument de musique » (Cic., Varr., Lucr.), a été employé à basse époque comme synonyme de *jūnis* et est demeuré dans les langues romanes, M. L. 1881; et en celt. : irl. *corda*. Cf. aussi M. L. 71 a, **acc(h)ordāre*; 71 b, **acc(h)ordium*; 2656-2657, **dis(h)ordium, -diāre*.

Dérivés et composés tardifs : *c(h)ordula, c(h)ordifex*. V. Ernout, *Philologica* II, p. 179-184, *cor* et *c(h)orda*.

chordus : v. *cordus*.

chorus, -i m. : chœur. Emprunt au gr. χορός, ancien (Naevius), latinisé. M. L. 1884, **choreola*; et v. fr. *cuer*; irl. *cór*.

chrīsmā, -atis n. (et *chrīsmā, -ae* f.) : onction. Emprunt fait par la langue de l'Église au gr. χρίσμα; d'où *chrismō, -ās* : *chrismālis*, etc., tous tardifs. M. L. 1887, *chrīsmā*.

chrīstīānus, -a, -um : adjectif latinisé dérivé de *Christus* (= Χριστός) « chrétien », demeure dans les langues romanes, cf. M. L. 1888; et en celt. : britt. *Christ, cristawn*. De là, *chrīstīānūs*. De *Christus* ont été formés des composés : *chrīstīcola, -colus, -fer, -ficus*, etc.

chronicus, -a, -um : chronique. Adjectif emprunté par les langues techniques au gr. χρονικός (cf. Gell. 17, 21); substantivé : *chronica, -ōrum* n. pl. et *chronica, -ae* f. « chronique(s) », d'où *chronicālis* (Greg. Tur.). Passé en irl. *crōnic*; formes romanes savantes.

cibōrium, -i n. : emprunt au gr. κιβώριον, qui désignait la gousse de la colocase ou fève d'Égypte et par extension un vase en forme de cette fleur, et plus tard, dans la langue de l'Église, une partie de l'autel semblable au tholos. Cf. Pline, HN 21, 87; Porphyre. Hor. Carm. 2, 7, 22, etc. — Sans rapport avec *cibus*.

cibus, -i m. : appellatur ex Graeco, quod illi peram, in qua cibum recondunt, *cibis* <im> (= κίδιον) appellat, P. F. 37, 10. Si l'on admettait cette étymologie, le sens premier serait « sac à provisions », « provisions » (cf. Plt., Cas. 524, cum cibo suo quique facit ut ueniant; Gu. 319, ita cibi uacuatitate uenio lassus lactibus); et par suite « nourriture »; au pluriel, *cibi, -ōrum* « vivres, aliments ». Mais la similitude entre *cibus* et κίδος (Suidas κίδος : κίδων) peut être fortuite et κίδος peut être la transcription du mot latin. Se dit de la nourriture des hommes et des bêtes. — Ancien, usuel. M. L. 1896.

Dérivés : *cibārius, -a, -um* et subst. n.; *cibārium*, usité surtout au pluriel; *cibāria*, cf. M. L. 1895; *cibō, -ās* : nourrir, et *cibor* : se nourrir (langue impériale), M. L. 1894 et B. W. sous *avoine*; *cibātus, -ās*; *cibātio*. Sur **cibāria* « civière », v. Nencioni, Arch. Glott. Ital., 1941, p. 125-127.

Il est difficile de rien fonder sur ombr. *kebu* « cibō? » T. E. IV, 23, où manque la palatalisation de *k*-initial et dont le sens est douteux.

ciādā (ciālā Gloss.), -ae f. : cigale. Attesté depuis Novius. M. L. 1897.

Mot expressif, comme grec τέττιξ, de la région méditerranéenne; cf. *τειγάρ* ὁ τέττιξ παρὰ Σιδήτας, Hés. Cf. *ciētū*.

ciarō, -ōnis m. : mot d'affection familial, pour désigner un enfant ou un mignon (Pétr.). Formation populaire en -ō, -ōnis peut-être étrusque; v. Ernout, *Philologica* I, p. 42. Cf. *Cicarus*.

ciātrix, -leis f. (gén. pl. en -um) : cicatrice (sens physique et moral). Attesté depuis Plaute.

Dérivés : *ciātīcārē, cicatricem inducere*, P. F. 57, 19 (latin impérial); *ciātīcōsus, ciātīcula*.

Étymologie inconnue.

cicēum, -i n. : dicebant membranam tenuem quae est ut in malo Punico discernim; a quo etiam Plautus dicit (inc. fab. 2) : quod uult densus, cicēum non interduo, Varr., L. 7, 91. L'abrégié de Festus explique le mot d'après Varron, *membrana tenuis malorum puniceorum*, 37, 12; le gloss. de Placide, GLK V 13, 23, par *granum mali punici aut umbilicus lupini*. S'emploie comme *hīlum, naucum*. M. L. 1899. Origine inconnue. Le gr. *κικύριος*, *κικύριος* d'Hésychius semble provenir du latin; v. Pisani, *Paideia*, 1951, p. 292.

cicēr, -eris n. (sans pluriel) : pois chiche. Attesté depuis Plaute. M. L. 1900; B. W. sous *chiche*.

Dérivés : *cicera* f. (Colum.) : gesse (plante), M. L. 1901; *cicerula (-cula, -culum)* : gesse cultivée, M. L. 1902; *cicērārius* (Gloss.) = ἐπελινθορώλης; *Cicērō, -ōnis* m., comme *Caepiō, Fabius, Lentulus* (toutefois peut-être étrusque), M. L. 1903. Passé en germ. : v. h. a. *kichurra*, all. *Kicher*.

Le mot latin rappelle, d'une part, v. pruss. *kechers* « pois », de l'autre arm. *siser* « pois chiche », dont les gutturales ne concordent pas entre elles. Il peut s'agir d'emprunts; le mot a voyagé comme le légume lui-même dont l'origine est inconnue.

cicilindrum (coci-), cicimalindrum, -i n. : noms de condiments imaginaires, dans Plt., Ps. 831 et 835. Cf. gr. *κίχι* > lat. *cici* (Pline).

ciēndēla (ciēndula, dēlum, -dile), -ae f. : 1° ver luisant; *genus muscarum quod noctu lucret, uidelicet a candela...*, P. F. 37, 17. Forme à redoublement en *i*, ancienne, bien qu'attestée seulement dans les textes depuis Pline, qui attribue le mot aux *rustici*, 18, 250; 2° cierge, chandelle (langue de l'Église), comme *candēla*. M. L. 1904.

V. *cand-*. Terme de type « populaire »; cf. *scintilla*.

ciērbīta, -ae f. : nom de plante dans Dioscoride, correspondant à σόχογος « laiteron » ou à στίγος « sorte de chicorée ». Pour le redoublement et la forme, cf. *cucurbita*, etc. Ital. *cicērbīta*, v. André s. u.

ciērrus, -i m. : coq. Cognomen ou nom commun? Mot osque; v. Hor., Sat. 1, 5, 52, et P. Lejay, ad I. Cf. *cucurru*.

ciēōnia (ciēōnea; cōnea préstinent, cf. Plt., Tru. 691), -ae f. : cigogne. Ancien. M. L. 1906 et 1907, **ciēōniola*.

Dérivés : *ciēōninus*; subst. : *ciēōnina* (Mul. Chir.).

Peut-être faut-il y rattacher *ciēōnium : ferola* (= *ferula*), nom de plante qu'on lit dans les Gloses.

Mot à redoublement de même formation que *ciādā*; le *cōnea* de Préneste est à *ciēōnia* comme *curbita*, all. *Kürbis, à cucurbita*; cf. M. Niedermann, *Festg. Kaegi*, p. 80. On a rapproché le groupe de *candō*, cf. v. h. a. *huon* « coq » pour l'o, mais la cigogne ne peut guère être « l'oiseau qui chante ». L'origine étrusque proposée par Thurneysen (Thes.) et reprise par M. Runes, *Latomus*, IV, 1940-1945, p. 23, n'est pas démontrée. Mot « méditerranéen » à redoublement comme *ciādā* (Niedermann)?

ciēuma : auis noctua, P. F. 35, 3. Non autrement attesté; à rapprocher peut-être de gr. *κύκυλις* et *κύκυλις*... *γλαυκός*, Hésychius. Même redoublement que dans *ciēōnia, ciādā, ciēndēla*. La forme *caecuma* (Gloss.) a été influencée par *caecus*. Cf. *cucubio*.

ciēur, -uris adj. : approuvé. Varr., L. 7, 91, *quod enim a fero discretum, id dicitur ciēur, et ideo dictum « ciēur ingenium optineo », mansuetum. A quo Veturi quoque nobiles cognominati Cicurini*. Substantif, désigne le porc domestique et, d'après l'abrégié de Festus, le produit du sanglier et de la truie : *ciēur ex apro et scrofa domestica*, P. F. 30, 22. L'adjectif est classique, mais rare, sans doute archaïque. Aussi n'est-il plus attesté après Cicéron.

Dérivé : *ciēurāre*, qui a survécu dans le sud de l'Italie, M. L. 1908; composé *inciēur*; cf. P. F. 95, 23, *inciōr (-cur) : immansuetus et ferus. Interdum ciēur pro sapiente ponitur, ut idem Pacuvius* (387) : *consilium ciēur*. Cf. *ciētrix*?

On rapproche skr. *čakura* « approuvé »; mais ce rapprochement, limité à deux langues, est peu probant. Le rapprochement du nom propre *Cicurinus* (Cicurius, *Κικυρίων*) proposé par Varr., L. 7, 91, cognomen de la gens *Veturia*, se heurte à la différence de quantité des voyelles.

ciēūta, -ae f. : ciguë, κύμινον. Ancien, usuel; sert aussi de cognomen. M. L. 1909 (*ci-* et *cucūta*); britt. *cegid*. Cf. *ciādā, ciēōnia, cucumis, cicer*; en gr. *κίχυρα* (-χύρα, etc.), l'égyptien *κίχι, cici*, etc.; et aussi *siser*, etc. Pour la finale, cf. *alūta*? Dérivés : *ciēūtāria, ciēūtīcen* (Sid.).

ciēō, -ēs, ciētum, ciēre; *ciō, cīs, ciul, ciētum* (dans *acētum*), *ciēre* (pour la double forme, cf. *tuor* et *teor*); les formes de *ciēō* sont évitées quand une voyelle suit l'e du thème : on ne rencontre pas *ciēō, ciēam* : mettre en mouvement; par suite : 1° faire venir à soi, appeler, invoquer; *ciēre, nominare*, P. F. 58, 11; terme de droit, T.-L. 10, 8, 10, *qui patrem ciēre possent* « citer en justice »; 2° exciter, provoquer, *erectum ciēre* « provoquer à un partage de biens »; cf. *eriscō*, expression qui, n'étant plus comprise, a donné lieu à la fausse interprétation de Servius, Ae. 8, 642, « *ercto non cito* » i. e. *patrimonio uel hereditate non diuisa; nam citus diuisus significat* « pousser » (*gemitus, uocēs, flētus*). Se dit généralement de tout ce qui entre en mouvement et en action, par rapport à ce qui est immobile et au repos. Ni *ciētus, -ūs*, ni *ciūtio*, ni *ciūtō* n'existent (mais *imbriciōr*).

Composés : *acciēō, -ēs* (*acciō, -īs*) : faire venir, appeler, cf. *arcessō; accitūs, -ūs* : appel; *acciōta, M. L. 76. conciēō* : 1° faire venir ensemble, rassembler; 2° agir

violemment (ou tout d'un coup), exciter, soulever, provoquer; *conclitus* : poussé ensemble ou avec force; *conciator* : excitateur. — Ne semble plus attesté après Tac.; doublé et suppléé par *conciō*.

exciō (-ciō) : faire sortir, appeler hors de, exciter; cf. P. F. 70, 7, *exciēt*, *exciēt* (antéclassique, et quelquefois à l'époque impériale, sans doute par affectation d'archaïsme); *exciūt* : agité.

perciō (-ciō), rare et archaïque : mettre en mouvement, ébranler, agiter fortement; *perclitus* : poussé avec force.

prōciō : cf. P. F. 251, 22, *prociāt* : *prouciāt*. *Citare enim ut uocitare, unde prociēt* (l. *prociūt*) et *prociēt*.

Ciō, *ciō* et leurs composés, rares à l'époque républicaine et presque uniquement poétiques (Cicéron évite le mot dans ses discours et n'en a que de rares exemples dans ses traités), sont usités comme des archaïsmes et disparaissent assez vite de la latinité impériale. Dès le second siècle, ils ne sont plus que rarement attestés, et dans des emplois techniques. De bonne heure, ils ont tendu à être remplacés par le fréquentatif-intensif :

ciō, -ās et ses composés (voir le tableau comparatif des emplois de *ciō/ciō*, Thes. III 1199, 65 sqq.). A l'époque républicaine, usité dans la langue juridique et politique au sens de « convoquer (le Sénat), citer (en justice) »; d'où « invoquer le témoignage de », et de là « citer, mentionner ». C'est surtout à l'époque impériale que le verbe a le sens étymologique de « mettre en mouvement, exciter, provoquer » et, dans la langue rustique, « produire, pousser » (Colum., Pall.). *Ciātus* est traité tantôt comme participe, e. g. Enn., A. 461, *rex deinde ciātus conuelli sese*; Sën., Méd. 853, *uoluit ciātus ira riget*; tantôt comme adjectif, avec comparatif et superlatif, avec le sens de « rapide, vif » : T.-L. 27, 50, 1, *citatore quam inde uenerat agmine*. Dérivé : *ciātō* (bas latin juridique et militaire) : proclamation, commandement.

conciō : mouvoir ou exciter violemment ou rapidement (aspect déterminé); *exciō* : éveiller, appeler hors de, exciter, provoquer. Dans la langue de l'architecture, « élever » (faire sortir de terre) : *turris, tumulum*. S'emploie au sens physique comme au sens moral. M. L. 2970 et 2515, **deexciō*; *inciō* : lancer en avant, M. L. 4356, 4355 a; *perciō* : exciter violemment (rare et archaïque); *reciō* : refaire l'appel des noms cités devant le tribunal, e. g. Cic., Verr. 5, 10, *da, quomo, scribae, reciet ex codice*; puis « lire à haute voix, réciter », M. L. 7123; *susciō*, de **subs-ciō* : faire lever, élever, soulever, M. L. 8482. Se dit du malade, e. g. Hor., S. I 1, 83, *medicum roget ut te | susciēt*, et, par suite, des morts, dans la langue de l'Eglise : *suscitare mortuos, susciātus* (St Aug.); d'où *resusciō* : redresser, faire revivre (déjà dans Ovide au sens moral, comme *recoē*). Tous ces verbes ont des dérivés en -tor et en -tiō. Le rapport étymologique avec *ciō* n'est plus sensible dans la plupart.

De *ciō* le participe est *ciūt* « mis en mouvement », avec son contraire *incūt* « immobile, bloqué » conservé dans l'expression technique du jeu de dames ad *incūtis* (scil. *calcēs*, cf. Plt., Poe. 908, *quin prius disperbit fazo quam unam calcem ciuerit*) *redigere* « réduire à l'immobilité » (sens propre et figuré, cf. Isid., Or. 18, 67). *Ciūt* figure comme participe dans tous les composés de *ciō* (à côté de *ciūt*, dans *incūt*, avec in- marquant le

mouvement); il est second terme de composé dans *sollicitus* (v. ce mot). Mais il est, comme *altus*, le plus souvent considéré comme adjectif au sens de « vif, rapide » et muni d'un comparatif et d'un superlatif. Cf. l'adverbe *ciō* « vite » et, généralement accompagné d'une négation, « facilement » (comme gr. *τάχης*); de là, *ciūtis*, comparatif équivalent à *potius*. M. L. 1954 (*ciō, ciūt, ciūtis*). *Ciūt* est classique, mais surtout usité en poésie. L'adverbe est, au contraire, fréquent dans la prose.

La racine i.-e. **kei-/ki-* fournissait sans doute un aoriste athématique dont le grec a une trace indirecte dans l'aoriste thématique *ἐκινω*. Les présents, faits secondairement, varient d'une langue à l'autre, ainsi grec *κινέω*; c'est ce qui fait que le latin a *ciō* et *ciō* côte à côte. Une forme à élargissement -u- joue un grand rôle : hom. *ἐκινω* « il s'est mis en mouvement » et *σεῖω*, ou, avec infixe nasal, *κινύμαι* (*κινέω* serait-il *κινέω*?) ; arm. *cu* « départ » et *εἰ gay* « je suis allé » ; skr. *cyāvate* « il se met en mouvement », vieux perse *ašiyavam* « je me suis mis en marche », etc.

cignus, -i m. : cigne, mesure valant huit scrupules. Rare et très tardif. Emprunt?

cilbantum, -i, et **cilliba**, -ae f. : table ronde ou quadrangulaire; cf. Varr., L. L. 5, 121 et 118. Du gr. *κύλλειος*, -έντος. Mot populaire, qui semble appartenir à la langue des soldats (in *castris* dit Varr.).

cilicium, -i n. : étoffe grossière en poil de chèvre; cilice. Ainsi nommée parce qu'elle est originaire de Cilicie. Depuis Sisenna; usuel. M. L. 1912.

Dérivés : *cilicinus*, *cilicium*, *ciliciarius*.

ciliō, -ōnis m. (cf. *caeliō*) et **cilium**, -i n. : touret ou burin. Doublet de *caelum*, attesté dans Isid., avec i (?), sans doute d'après *incilō*, -āre.

cilium, -i n. : paupière (inférieure); cf. la distinction de Marcell., Med. 8, 126, *sub cilio et palpebro*, i. e. *infra oculos*; le pluriel *cilia* est glosé *ὀφθαλμοί*; toutefois, on rencontre *cilia* avec le sens de « paupières »; le sens de « cil » apparaît, par exemple, dans Chiron. 64, *quodcumque iumentum in oculis trichiasim patietur*, i. e., *ut palpebra eius superiora ulterius cilia infestent*. — Attesté depuis Plin. M. L. 1913. Rapproché de *celare* par Isid., Or. 11, 1, 42, *— a sunt tegmina quibus cooperiuntur oculi, et dicta cilia quod celent oculos*.

Dérivés et composés : *ciliātus* (Gloss.) = *εὐφωρος*; *intercilium* : entre-deux des sourcils (= gr. *μεσόφρυον*); *supercilium* : sourcil (déjà dans Plt., usuel et classique, sens propre et figuré, comme *ὀφρύς*, M. L. 8459; *superciliōsus* (époque impériale); *ciliumbris* (= *ὀφρύσκιος*, Boëce).

De **kelio-* pour la forme, cf. v. h. a. *hulla* « enveloppe » et gr. *καλῆς*; pour la phonétique, cf. le type de *milium*, *sine*, *similis*. V. la racine sous *celō*; il est possible que *cilium* soit tiré secondairement de *supercilium*. — En grec, on a *κύλα* : τὰ ὑποκάτω τῶν βλέφαρων κοιλώματα, Hés. (confirmé par d'autres glossateurs), qui semble plus ancien, avec -ωλ- que justifie la parenté avec *καλύπτω*.

***cillō** (*cilleō*?), -ere : le verbe ne figure que dans les grammairiens et les glossateurs; *cillere* : *mouere*, pour expliquer *oscillum*, q. u. Comme le même verbe est invo-

qué pour expliquer les diminutifs *furcilla*, *axilla*, on peut se demander si ce n'est pas une création faite de toutes pièces. Cf. Funck, ALLG 4, 244, et Thes. s. u. L'existence de **cillicare*, M. L. 1914, est des plus douteuses.

cillō, -ōnis m. : *cui frons est eminentior ac dextra sinistraq. uelut recisa uidetur*, P. F. 38, 4. Diminutif : *ciliculus*, dans Arn. 3, 14. Surnom romain en *-ōnis*; cf. *chilō*, *capitō*, etc., peut-être d'origine étrusque; cf. Ernout, Philologica I, p. 42.

cilōter, -tri m. : bourse, sac, musette. Emprunt au gr. *χιλωτήρ*, -ής avec changement de déclinaison; d'origine populaire (Novius, Italia).

cimex, -icis m. : punaise. Déjà dans Liv. Andr. M. L. 1915.

Dérivés : *cimicia* f. : coris (plante), cf. gr. *κόρις*, *κόριον*; *cimicō*, *κοριζώ* (Gloss.). Cf. M. L. 1916, *cimicella*.

Mot populaire. Même suffixe que dans *culex*, *pulex*; v. Ernout, Philologica I, p. 141 sqq. Sans étymologie, comme la plupart des mots de ce genre.

cimussa (si-), -ae f. (Gloss.) : corde. M. L. 1917.

Dérivés : *cimussō*, *ās* (si-) : ceindre d'une corde, et ses dérivés; *cimussātor* (si-) : *σερώτης οἶνον ἢ ἔλλου τινός ὄρου*, CGL II 431, 54; *cimussātiō*. Mot non latin, d'origine inconnue. Les glosses ont, en outre, *cimussātor* : *ψυθιστής*, qui, si la leçon est correcte, est à rapprocher de *ψυθίων*, *ψυθιστής*. Mais peut-être faut-il lire *cerussator*, cf. Thes. s. u.

cincinnus, -i m. : boucle de cheveux; vrille; chignon de noisetier. Sans doute emprunt au gr. *κίκιννος* (avec anticipation de la nasale), qui lui-même doit être emprunté. Déjà dans Plaute. Rare, mais a subsisté dans la langue de l'Eglise.

Dérivés : *cincinnātus* : *ἐπὶ κόκκῳ* (surnom ancien); *cincinnallis*, -is f. : polytrix (plante capillaire) et « cheveux de Vénus ».

cingō, -is, **cingi**, **cingere** : ceindre; d'où *cingi* « se ceindre » et, sens élargi, « entourer, envelopper », etc. Sens technique « écorder ». Ancien, usuel. Panroman, M. L. 1924 et 1921, *cingere*.

Dérivés et composés : *cingulum* (et *cingulus*, *cingula*); *cingillum* (*cingellum*?, cf. *cingella* dans les glosses) : ceinture, ceinturon et « sangle », M. L. 1925, 1926, 1928; iirl. *cingall*, britt. *cegi*; d'où **cingulāre*, M. L. 1927, B. W. *sangle* et *cingler* II; *cingulus*, -ūs m. : manière de se ceindre, cf. le *cingulus* *Gabinus* (dédié par Serv., Ae. 7, 612); *classis* in *prociēt* « armée en tenue de combat »; puis « ceinture » (concret). D'après Varron, *cingulus* est réservé aux hommes, *cingillum* aux femmes : *cingulus* et *cingillum*... *alterum uiris alterum mulieribus attributum*, L. L. 5, 114; et P. F. 55, 13, *cingillo noua nupta praecingebatur, quod uir in lecto soluebat, factum ex lana ouis*...; *cingitūsus*; *cingitiō* (bas latin); *cingetium* (Gloss.) : mitre (et *semi-cingetium*); *cingetiorum* (bas latin), M. L. 1920; *cingetura* (rare, époque impériale), M. L. 1922; B. W. *cingtr*.

cingius (cf. *angō*/anxius) : *Cinxiae Iunonis nomen sanctum habebatur in nuptiis, quod initio coniugii solutio erat cinguli, quo noua nupta era cincta*, P. F. 55, 20.

accingō : attacher par une ceinture, d'où « armer, équiper »; *accingor* : se ceindre (des armes), s'armer, se préparer à combattre. M. L. 724.

circumcingō; **concingō** : ceindre tout autour; **discingō** : détacher la ceinture, relâcher, désarmer, et même, à l'époque impériale, « réduire à néant ». Confondu avec *distingū*.

incingō (surtout poétique et prose impériale) : ceindre, entourer. Tend à remplacer *cingere*; de là, *incingulum*; *incincta* « encinte », qui a remplacé *inciens*, *grauida*, etc., M. L. 4351, 4352, B. W. s. u., est dû sans doute à une étymologie populaire; cf. aussi Plin. 28, 42.

praecingō : entourer, ceinturer; et *praecinctus*, -ūs m. **prōcingō** : archaïque et non attesté en dehors du participle; de là, *prōcinctus*, -ūs m.

recingō (poétique) : se ceindre (par derrière), opposé à *praecingō*.

succingō : attacher par dessous; retrousser, relever; ceindre, armer (*succingulum* : *balteum*, P. F. 391, 3); **succinctus** : retroussé, d'où « court-vêtu » et, par image, « succinct, bref, court » (latin impérial).

Aussi omb. *sihiu* « cinctōs » et *ansihitu* « incinctōs ». On rapproche skr. *kañcata* « il lie » (mot de glossaire), *kañcukah* « cuirasse, camisole », *kañci* « ceinture », lit. *kinkyti* « atteler (une bête) », gr. *ποδο-κά(κ)η* « entrave de bois pour les pieds », le tout assez différent et supposant une alternance k/g en fin de racine. Terme technique comportant des flottements.

ciniflō : v. *cinis*.

cinis (et accessoirement, à date tardive, *ciner*), -eris m. (et quelquefois féminin chez les poètes peut-être d'après *κινός*, cf. Thes. III 1070, 8 sqq.). à basse époque apparaît un neutre *cinus*, -eris « d'après *fānus* ? » d'où proviennent sans doute les formes de glossaires *cedra*, *cindra* (cf. catal. *cedra*, cf. Thes. III 1061, 56) : cendre, en particulier « cendre des morts brûlés sur le bûcher ». Cf. *faulla*. Ancien, usuel. M. L. 1929. Pour la forme, cf. *pulus*, de sens voisin. Les formes romanes supposent aussi un dérivé **cinisia* (cf. bas-latin *cinissa*), M. L. 1930.

Dérivés et composés : *cinisculus* (un exemple de Prud.). Tous les autres dérivés sont en *ciner* : *cineraceus* : semblable à « de la cendre »; *cinerārius* : de cendre, subst. *cinerārius* m. : coiffeur (qui fait chauffer son fer dans la cendre) et *cinerāria*; *cinerārium* : caveau où l'on recueille les cendres; *incinerārium*; *cinerescō*, -is (bas latin); *cinererus* : cendré; *cinericius* : réduit en cendres, M. L. 1923; *cinerōsus*; *cinerulenus*. Composés : *cinefactus* (d'après *calefactus*, etc.) et *incinefactus*; *ciniflō*, -ōnis m., même sens que *cinerārius*. Un exemple dans Hor., S. 1, 2, 98, où le scholiaste note : *ciniflones ab eo quod in cinerem flant ad calefaciendum ferrum, quos cinerarios appellant*.

Le seul rapprochement connu est avec gr. *κινός* « poussière », et encore le vocalisme ne concorde-t-il pas mieux que le sens; on peut expliquer lat. *cinis* par **kōnis*; pour le traitement i, cf. *sine*, *cilium*, etc. Les traces de thème en -s- qu'on a cru trouver dans le groupe de gr. *κινός* ne prouvent rien.

cinnabar (var. *cinnibar*) n. : sorte de coiffure des Gots. Germanique; v. Isid. 19, 23, 7, et Sofer, p. 19 et 170, de **kinnu-bar*(d)s « barbe au menton ».

cinnabaris, -is f. (-ri n. Sol.) : cinabre. Transcription du gr. κιννάβαρι, d'origine orientale, sans rapport visible avec le précédent. M. h. a. *zinober*.

cinnamum, -i n. (et *cinnamus* m., *cinnama* f.) : cannelle. Emprunt au gr. κιννάμωμ (lui-même emprunté au sémitique), conservé dans certaines formes italiennes, M. L. 1931.

cinnus, -i m. : *apud ueteres cinnus potionis genus ex multis liquoribus compositio dici solet*, Non. 43, 17; Id. 59, 29, *cinnus est compositio plurimorum*; *undæ et concinnare dicitur*. Malgré l'attribution du mot aux ueteres par Nonius, un seul exemple, du reste conjectural, dans Arnobe V, 25, où il est donné comme synonyme de κιννάμωμ, dans l'exemple de Cic., Or. 21, allégué par Nonius, les manuscrits de Cicéron ont *uicinus* et non *uicinus*. Mot peut-être inventé pour expliquer *concinnaire*.

cinnus, -i m. (*cinna*, *cinnis*) : clin d'œil; Fulg., Serm. ant. 46, *nictare dicimus cinnum facere*. En dehors de cet exemple, ne figure que dans les gloses. *Cinna* usité comme *cognōmē*, dénommé *cinnō*, -āre, CGL V 277, 24, *cynnaui*, *innuū* promisit, et 621, 39, *nicto est quod rustice dicitur cenno*. M. L. 1932, 1933.

ciō : v. *cieō*.

cippus, -i m. : poteau, borne, et spécialement borne d'un tombeau, pierre funéraire. — Dans la langue militaire : pieu aiguisé enfoncé dans le sol destiné à arrêter la marche de l'ennemi.

Dérivé : *incippat* : *includit* (Gl.)?

Semble appartenir à la langue populaire; Aulu-Gelle 16, 7, 4 et 9, en reproche l'emploi à Labérius; et César l'attribue à ses soldats, BG 7, 73, 4, *quini erant ordinēs... quo qui intrauerant se ipsi acutissimis uallīs induebant. Hos cippus appellabant*. Par la gémation du *p*, rentretrait dans la catégorie des mots expressifs. Panroman. M. L. 1935; et germ. : v. h. a. *chipfa*; celt. : *irl. cepp*, britt. *cyff* (fr. *cépe*).

Cf. *scipiō*? Mot de type « populaire », technique, suspect d'être emprunté.

ciprus : Varr., L. L. 5, 159, *Vicus Ciprius a cipro, quod ibi Sabini ciues additi conederunt, qui a bono omine id appellauerunt: nam ciprum Sabine bonum*. Sans exemple dans les textes. Ombr. *Cubrar*, gén. sg. « Bonae »? Le rattachement à *cupiō* ne s'impose pas. Cf. Vendryes, MSL 20, 271.

circius (cer-) : *circum*, *circā*, *circō* : v. le suivant.

circus, -i m. : sens premier « cercle », mais a été remplacé dans cette acception par le diminutif *circulus* et a tendu à ne plus désigner que le « cirque »; cf. Dub. Nom. V 573, 4, *circos antiqui, nunc circulos dicendum*; le nom est resté attaché aux bâtiments du cirque, même quand ceux-ci cessaient d'avoir la forme circulaire. A ce sens se rattache le dérivé *circēnsis*. M. L. 1948; B. W. *cerce*; v. h. a. *chirch*, britt. *cyrch*.

De *circus* « cercle » la langue a tiré divers adverbes et prépositions : *circum*, *circō* (dans *ideicō*, d'après *ideō*), *circā*, *circiter*; *circumcirā*. *Circum*, accusatif de *circus* (cf. gr. κύκλω), est sans doute la forme la plus ancienne et s'emploie seulement au sens propre « en cercle, autour, autour de »; *circā* est formé sur le modèle des autres

adverbes de lieu en -ā : *extrā*, *intrā*, *infrā*, *suprā*. *Circum* est la seule forme que connaissent Ennius, Plaute, Caton, Térence; *circā* n'apparaît qu'à partir de la Lex Repetund. (122 av. J.-C.), et l'usage ne s'en répand qu'à l'époque de Cicéron (4 exemples de *circā* contre 33 de *circum* dans Cic.; 1 exemple de *circā* contre 20 de *circum* dans César; 6 exemples de *circā* contre 97 de *circum* dans Vg.). Par contre, dans T.-L., les proportions sont renversées : 411 exemples de *circā* contre 8 de *circum*; et à l'époque impériale *circā* prend l'avantage sur *circum*; cf. Thes. III 1079, 6 sqq. *Circā* a développé le sens figuré « autour de », c'est-à-dire « à propos de, relativement à », comme gr. περί, sens qui n'apparaît pas dans *circum*; cf. *quōcirā* et, en osque, *amud* « circuitū » et « causā ». *Circō* n'existe que dans *ideicō* (déjà dans Plaute); *circiter* est formé sur le modèle de *propter*, *obiter*. La forme à répétition *circumcirā* appartient surtout à la langue populaire, qui recherche les formes expressives. De là, à basse époque, *circumcirāre*. Il y a aussi un adjectif *circāneus* : « a dicitur auis quae uoluitas circum facit », P. F. 37, 22, et *circitōrius* dans l'Italia. *Circā* a survécu dans les langues ibériques. M. L. 1937.

Circum sert de premier terme à de nombreux juxtaposés verbaux : *circumagō*, -dō, -dūcō, -eō, -ferō, -scribō, etc., dans lesquels il correspond au gr. περί-. Beaucoup de ces juxtaposés ou de noms dérivés sont des calques du grec. par exemple *circumcaesūra* (Lcr.) = περισσότης, *circumdūcō* = περίκω, *circumferentia* = περιφοράς, *circumflexus* = περισσώμενος, *circum(m)itus* = περισσότης, Cic., Or. 204, *περίπρασος*, Quint. 12, 10, 16 (cf. *circumitiō*), *circumlocutiō* = περίπρασος (cf. Quint. 8, 6, 61), *circumstantia* = περισσότης, et aussi *περιτοχῆ*; *circumauis*, Hor., Epod. 16, 41 = *περιτοχῆ*, etc. Quelques-uns de ces verbes expriment une idée de ruse, d'hostilité, par exemple *circumdūcō*, où le sens général « mener autour » a amené à celui de « duper, tromper » (cf. *circum-ire*, -uenire, interuortere); cf. Plt., Asin. 97, *qua me, qua uoxrem... potes, circumduce, aufer, et avec un complément à l'ablatif*, Ba. 311, *si me illo auro tanto circumduseris*; de là, *circumductiō*. Cap. 1031. L'image vient sans doute de la langue militaire « cerner, investir », cf. gr. περίκω. Dans *circumscribō* (uni à *deiciō*) dans Cic., Acad. 2, 46), le sens premier est sans doute « enfermer dans les termes d'un contrat ou d'un raisonnement captieux », d'où *circumscriptiō*; cf. Sénèque le Père, Contr. exc. 6, 3, *circumscriptio semper crimen sub specie legis inuoluit. Quod apparet in illa legitimum est; quod latet, insidiosum. Semper circumscriptio per ius ad iniuriam peruenit*.

A *circus* se rattachent encore *circulus* (*circulus*) : cercle et objet en forme de cercle (gâteau, plat); orbe d'un astre; réunion, assemblée (cf. *corōna*), M. L. 1947; *irl. cercol*, *sioreall*, britt. *cylich*; *circellus* : cerceau, M. L. 1939; sorte de saucisse : c. *iscitāus* (Apicius 2, 60).

Dérivés : *circellō* : sorte de moine mendiant, mot de formation populaire, abréviation de *circumcellō*?; *circulor*, -āris (et *circulō*) : circuler, M. L. 1946; *circulātor*, qui *circumēundo artem exercet, uel qui homines circum se colligit*, « jongleur ambulante, charlatan »; *circulāris*, bas latin; *circēs*, -itis m. (fait comme *pedes*, -itis) : Varr., L. L. 6, 8, *magni dicebantur circites ani*; P. F. 37, 23, *circites circuli ex aere facti*. — M. L. 1940. De *circēs* dérivé sans doute *circiō*, -ās « perturbō » (Sén., Epist. ad Luc. 90, 19), glōse κυκλώω, d'où *cir-*

citātōr (Gloss.). Conservé en roumain. M. L. 1943. De *circā* : *circānea... aus, quae uolans circuitum facit*, P. F. 37, 22.

circō, -ās (bas latin), dénommatif attesté à basse époque de *circus*, *circum*, doublet de *circumē*, let demeure dans toutes les langues romanes; cf. M. L. 1938, B. W. sous *chercher*, où il a éliminé *quaerere*, et en gall. *cyrchu*.

circitor « celui qui fait des rondes, veilleur de nuit » (nom donné aux esclaves chargés de la surveillance des aqueducs et à certains gradés de l'armée impériale) semble dérivé directement de *circus* (cf. *portus/portitor*) plutôt qu'un doublet de *circu(m)itor* abrégé sous l'influence de *circus*, malgré Vég., Mil. 3, 8, p. 85, 8, *idoneos tribuni et probatissimos eligunt, qui circumeant uigilias et renuntiant, si qua emeruerit culpa, quos circumitores appellant, nunc militiā factus est gradus et circitores uocantur*. M. L. 1944.

circinus m. : compas, cercle. Attesté depuis César; *circinō*, -ās : former un cercle autour de, arrondir, M. L. 1942 et 1941; *circinātiō* (mot de Vitruv.) et peut-être *circen*, -inis (lecture douteuse; cf. Thes. s. u.), cf. « cerne » et « cerner ». It. *cerceine*, *irl. cercenn*, gall. *cyrchin*.

circius m. : 1° vent du nord-ouest, mistral. Cf. Gell. 2, 22, 20, *Galli... circium appellat a turbine, opinor, eius et uertigine*. Désigne surtout un vent qui souffle dans la Gaule méridionale. Est-ce un terme des Grecs de cette région? Un doublet *cercius* est attribué à Caton par Aulu-Gelle 2, 22, 23, 2° vertige, tournois (Gl.). Le mot est resté dans le domaine où il était employé en latin; cf. M. L. 1945.

Le grec a à la fois *κρίκος* et *κίρκος* « anneau ». Comme *circus*, ce sont des formes « populaires » à redoublement brisé et vocalisme i du groupe attesté par *curuus* et, avec élargissement, par v. sl. *krivā* (v. sous *curuus*). Il est toutefois probable que *circus*, comme *gŷrus* et *tornus*, est un terme technique, emprunté du grec, plutôt qu'apparenté à *κρίκος*, *κίρκος*.

ciris, -is f. : oiseau de mer (attesté depuis le poème de ce nom). Du gr. κίρις : ὄρνειον ἱερὰ, ὃ δὲ ἀλκυόνα, Hes. Cf. le suivant.

cirris, -idis f. : poisson de mer (dorade), de κίρις, cf. *κuppός* « jaune ».

cirrus, -i m. : touffe de cheveux ou de poils; puis tout objet analogue : huppe, franges, etc. Depuis Varron. M. L. 1949. De là *cirrātus* et *cirritus*; *cirritūdō* (Gloss.)?

Mot « populaire » sans étymologie. Le rapprochement du gr. κίρκος (v. M. Niedermann, Symbolae gr. Rozwadowski, I, p. 109) est peu vraisemblable.

cis : en deçà, en deçà de (s'oppose à *uls*, *ultis* et aussi à *trāns*). Rare (comme son opposé *uls*), tend à être remplacé par l'ablatif de l'adjectif dérivé *citer*, *citrā*, sur le modèle de *ultrā*, *intrā*; est à peu près absent de la latinité impériale et ne subsiste que chez les historiens et les juristes, e. g. Pompon., Dig. 1, 2, 2, 31, *Luiri cis Tiberim constitui sunt et ultis Tiberim*, et dans quelques composés tels que *cisalpinus* et *cistiber* (reformé sur *cis Tiberim*).

Dérivés du radical *ci* : *citer*, -a, -um : qui est en deçà de; rare et archaïque, remplacé par son comparatif *citerior*; se dit surtout des lieux, quelquefois du

temps. Superlatif *citimus* (cf. *ultimus* et v. h. a. *hitumum*, *hitamun* « premier »), rare; *citrā* : en deçà de, sans aller jusqu'à, sans atteindre, d'où, à l'époque impériale, « en outre » et « sans » (cf. Wackernagel, *Vorl. ü. Synt.*, II, 234 sqq. *Isur un développement de sens analogue dans irl. cen*). Attesté depuis Cicéron. De là *citrā quam*; *citrō* : adverbe toujours joint à *ultrō* dans *ultrō citrōque*.

Appartient au groupe de démonstratifs indiquant l'objet rapproché qui est représenté par ombr. *ciue* « *citrā* », *šimo*, *čimu* « *retrō* »; got. *hi-* (par exemple *himma daga* « aujourd'hui », gr. **ky-* dans ion. *σήμερον* = att. *τήμερον* « aujourd'hui » et ion. *σήμερον* = att. *τῆρος* « cette année-ci », lit. *šis*, v. sl. *st*, arm. *s* (radical du démonstratif de 1^{re} personne); got. *hidre* « *dēse*, *hūc* » rappelle *citrā* pour la forme (cf. sous *contrā*); hitt. *kās* « *hic* ».

V. *cēdō* et *ceu*.

cisium, -i (*cissium*) n. : chaise à deux roues, cabriolet gaulois. Depuis Cicéron. De là : *cisiarius* : voiturier; *cisiānus*. Gaulois; cf. Vendryes, MSL 19, 60.

cisōrium, -i n. : instrument tranchant. Tardif (Végèce). Doublet de **caesōrium* d'après *abs-cidō*, etc.

cista, -ae f. : panier d'osier (-a *uiminea*) profond et cylindrique avec couvercle; cassette, coffre; corbeille mystique. M. L. 1950; germ. : v. isl. *kista*, etc., et de là finn. *kistu* « caisse »; celt. : *irl. ciste* (et *cess*?), gall. *cist*, *cest*. Emprunté au gr. *κίστη*, mais a fourni des dérivés et des composés latins : *cistārius*; *cistula* (déjà dans Plt.); *cistella*, M. L. 1950 a, et *cistellārius*, cf. la pièce de Plaute *Cistellāria*; *cistellārix*; *cistellula*, m. h. a. *zisterel* « casque »; *cistifer*.

cisterna (cf., pour le suffixe, *cauerna*, *taberna*, *nassiterna*) : citerne. M. L. 1951; *cisterninus*.

Il se peut que le mot soit venu à Rome par l'Étrurie. La ciste est un objet très fréquent chez les Étrusques; le mot *cisterna*, par sa terminaison, rappelle les mots étrusques en -erna; v. Ernout, Philologica I, p. 29 sqq. L'ombr. *cisterno* semble emprunté au latin.

citeria, -ae f. : *appellabatur effigies quaedam arguta et loquax ridiculi gratia, quae in pompa uehi solita sit*, P. F. 52, 17, qui cite un exemple de Caton. Peut-être étrusque, comme *petreia*, de sens voisin, et *Dossennus*. Ce seraient des personnages figurant dans les processions et les jeux vengeurs d'Étrurie.

cithara, -ae f. : cithare. Emprunt savant au gr. κίθαρη. Une forme populaire ayant subi le traitement latin de la voyelle médiane est attestée dans l'App. Probi, 23 : *cithara non citera*. Les représentants romans remontent soit à la forme savante *cithāra* : esp. *guitarra* « guitare », soit à *citera* : ital. *cetera* « lyre »; M. L. 1953. C'est aussi *citera* que représente l'emprunt v. h. a. *zitera*, all. mod. *Zither*. Cf. le cas de *elephas* (fr. *olifant*), de *adamas*, *castanea*, etc.

Dérivé : *citharistria* (cf. *psaltria*), dans Tèr-nce « joueuse de cithare ».

citō, *citus*, etc. : v. *cieō*.

citocacia : v. *cacō*.

citrus, -i f. : thuya, cédratier. M. L. 1957.

Dérivés : *citrum* n. : bois de thuya (déjà dans Caton) ; *citrium* n. : 1^o cédrat ; 2^o sorte de citrouille ; **citriolum*, M. L. 1956. Cf. encore *citreus* ; *citrétum* ; *citrosus* ; *citrāgō*, *citrēgō* : citronnelle, mélisse. M. L. 1955.

Le même mot *citrus* a servi pour désigner deux arbres tout à fait différents : le « thuya » (qui se dit en gr. *ξέδος* aussi bien que *θύτα*) et le « cédratier » (cf. Plin. 13, 103). *Citrus* n'est pas emprunté directement au gr. *ξέδος* ; mais tous deux peuvent être des emprunts indépendants à une langue indo-européenne ; et l'on peut penser aussi à un intermédiaire étrusque. Les noms du cédrat et du cédratier en grec (ξύρον, κίτριον, κίτρεα) semblent être, au contraire, des emprunts au latin ; cf. Fohalle, Mél. Vendryes, 166 sqq.

citrus : v. *ciēō*, *ciō*.

ciuis, -is c. (ancien *ceiuis* ; abl. *ciui* et *ciue*, acc. pl. *ciuiis*, *ceiueis*, cf. Thes. III 1220, 35 sqq., 45 sqq.) : membre libre d'une cité, à laquelle il appartient par son origine ou par adoption ; citoyen [citoyenne] libre, concitoyen [-ne] ; cf. Plt., Pe. 749, *quāto commercaris ciuis homines liberos* ; s'oppose à *hostis*, e. g. Plt., Tri. 102, *hostine an ciuis comedis parui pendere, à socius, à peregrinus*. Ainsi le *ciuis Rōmānus* s'oppose au *socius Latinus*. Ancien (Loi des XII Table), usuel.

Dérivé abstrait : *ciuitās* : 1^o condition de citoyen (cf. *libertas*, *societas*) ; e. g. Cic., P. red. in sen. 2, a *parentibus nobis uita, patrimonium, libertas, ciuitas tradita est* ; droit de cité ; 2^o ensemble des citoyens, Cic., Sext. 42, *tum conuenientia hominum, quae postea ciuitates nominatae sunt ; tum domicilia coniuncta, quas urbes dicimus* ; et, par suite, « siège d'un gouvernement, cité, État », Cic., Off. 1, 25, *administrare ciuitatem* ; et de là, avec passage au sens concret, synonyme de *urbs* par opposition à *ager*, Cic., Verr. 2, 121, *non solum ex agris, uerum ex ciuitatibus suis profugisse*. Traduit ainsi πόλις et πολιτεία. *Ciuitās*, dans le latin tardif, s'est ainsi substitué à *urbs* et à *oppidum* ; v. Löfstedt, Phil. Komm., p. 174. — Ancien, usuel ; demeuré avec le sens de « ville » dans les langues romanes. M. L. 1959 ; gall. *ciwed*, *ciwdod*.

Adjectifs : *ciuius* (cf. *hosticus*) : de citoyen, civique, civil ; M. L. 1958. Tend à être remplacé par *ciuilis* (cf. *hostilis*) : même sens. Dans la langue du droit, s'oppose à *militāris* ; en philosophie, traduit le gr. πολιτικός, e. g. Cic., Fin. 4, 5, *eum locum in philosophia, quem ciuilem recte appellatur uidemus, Graeci πολιτικόν* ; « social », et aussi « sociable », Cic., Fin. 5, 66, *ut (hominis natura) habeat quiddam ingenium quasi ciuile atque popolare, quod Graeci πολιτικόν uocant*. Joint à *hūmānus*, *iustus*, etc. De là : *ciuiliter* et *ciuitilis* = *h. πολιτικός* et, à basse époque, « affabilité, civilité » (joint à *hūmānitas*, comme *ciuitas* à *hūmānus*), avec les contraires *inciuitilis*, *-litis*, *-līter* tous tardifs.

Sans correspondant sûr en osco-ombrien, car ceux de la table de Bantia peut être emprunté au latin. Mais en ancien dans le vocabulaire du Nord-Ouest : cf. got. *heiwā-frauja* « οικοδεσπότης », v. h. a. *hiwo* « mari », *hiwa* « épouse », pl. *hi(w)un*, *hiwiski* « familia » ; le germanique a, suivant son usage, un élargissement **-en-*, et le latin un élargissement **-i-*, peut-être d'après *ciuitas*, d'une racine **kei-* ; toutefois, l'anglo-saxon *hid*, *hizid* « famille »

remonte peut-être à un ancien **keiuitā-* d'après Wackernagel, Gött. Nachr. 1914 (*Akzentstudien* II), 36. En Baltique et en slave, il y a une formation à *-m-* : v. pruss. *seimins* « familia », lit. *šeimā* et *šeimyna* « familia », v. sl. *semlja* « familia ». Le rapport avec skr. *śevāḥ* « aimable » est en l'air. — En latin, où le vocabulaire familier a pris en partie un caractère officiel, *ciuis* a servi à désigner le « membre de la cité », comme *hostis* « étranger, hôte » a désigné l'ennemi, et le dérivé *ciuitās* a remplacé l'ancien nom du « peuple », du groupe formant unité politique ; osq. *touto*, omb. *totam* (acc. sg.), irl. *túath*, got. *þiuda*, lit. *tautā* ; ce mot a disparu du latin (v. cependant *tótus*). *Ciuis* faisait couple avec *hostis*.

clacendix (*clazendix*), -icis m. : *genus conchae*, P. F. 40, 26 (lire *calendix*?). Origine, formation et sens obscurs. Attesté dans un fragment de Plaute (Vidul. 11) et dans les gloses. Cf. *cozendix*.

clādēs, -is f. : destruction, désastre (généralement au sens passif, tandis que *caedēs* a le sens actif ; toutefois, quelques exceptions, surtout poétiques, cf. Thes. III 1241, 53 sqq.). Pour la formation, cf. *caedēs*, *lābēs*. Ancien ; fréquent dans la langue militaire ; dans la langue commune, synonyme énergique de *calamitās* « fléau ». Ni dérivés, ni composés. Non roman.

Sans doute apparenté à *-cellō* 2 ; le sens premier serait « fait d'être abattu ». Sur un rapport possible avec *clāuos*, v. Cuny, MSL, 18, 430.

clam, *clanculum*, *clandestinus* : cf. *cēlō*, -ās.

clāmō, -ās, -āul, -ātum, -āre : pousser des cris ; crier (transitif et absolu) ; crier après, proclamer. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 1961.

Dérivés et composés : *clāmōr* (arch. *clāmōs* d'après Quint. 1, 4, 14), -ōris m. : cri, clameur, acclamation. A souvent un sens collectif. M. L. 1961 a ; et irl. *clam-par*, *glam* ; *clāmōsus* (postclassique, cf. *fragōsus*) : plein de cris ; *clāmātor* : criard ; *clāmātōrius* ; *clāmūtō*, -ās.

Acclāmō = *ἐπι-* ou *προσθε-* : crier vers, pousser des cris en faveur de ou contre quelqu'un, acclamer ; *conclāmō* : crier ensemble, ou de toutes ses forces, se mettre à crier, en particulier *c. mortuum* « appeler une dernière fois le mort », d'où l'expression proverbiale *iam conclamatum est* « tout est fini » ; *dēclāmō* : crier bruyamment ou à déclamer, s'exercer à parler à haute voix », d'où, dans la langue de la rhétorique, le sens spécial de *dēclāmātiō* : exercice de la parole, sujet de déclamation et, par suite, « discours banal et vide, déclamation » ; *dēclāmātor* : qui s'exerce ou qui exerce à la parole (opposé à *orātor*) ; *exclāmō* : s'écrier, s'exclamer, M. L. 1971 ; *exclāmātiō*, terme de rhétorique = *ἐκφώνησις* ; *inclāmō* : crier après, crier sur, crier contre (cf. *inceptō*) ; *prōclāmō* : crier ouvertement, plaider bruyamment terme de droit, « *p. in ou ad libertatem* » ; *reclāmō* : se récrier contre, réclamer ; et aussi : répéter, renvoyer les cris ; *succlāmō* : répondre par des cris, souvent avec nuance péjorative, d'où *succlāmātus* (époque impériale) « d'acrié ». Presque tous les composés de *clāmō* ont des doublets en *-clāmūtō*. Il est à noter que *clāmātor* semble une création de Cicéron ; le mot n'est pas attesté avant lui et le Pseudo-Asconius, Diu. in Caec., p. 119, note, non *declamatores*, sed *clamatōres*... *Tullius uocat*. — *Clāmūtō*, *clāmātus*, -ās n'apparaissent qu'à très basse

époque ; il y a un exemple de *clāmūtātiō* (Plt., Most. 6). *Clāmō* a la forme d'un dérivé d'un nom, formé comme *fāma* et qui aurait disparu au profit de *clāmōr* formé sur *clāmō*, comme *amor* sur *amō*. Même racine que dans *calō*, q. u., *clārus*.

clangō, -is, -ere (parfait *clangui* non attesté en dehors de la Vulgate) : crier (de certains oiseaux, aigle, corbeau, oie, paon, etc.) ; retentir, résonner (se dit de la voix ou d'un instrument). Ancien (Accius), mais peu usité.

Dérivés et composés : *clangor* (poétique, époque impériale) ; *in-, re-clangō*.

Élargissement d'une forme expressive à **kl-* initial, gr. *κλάω*, *κλαγγή*, etc. ; cf. *plangō*. V. la remarque sous *calō*.

clarnus, -i m. : se trouve seulement dans le schol. de Perse, in prol., *satira est genus clarni uel lancis multis ac uariis frugum generibus plena*. *Clarnus potest appellari discus uel mensa quae referat sacrificiis Veneri consuevit offerri*. Étrusque ?

clārus, -a, -um : clair. Apparenté à *clāmō* et *calō*, *clārus* a dû s'appliquer à la voix et aux sons, *clāra uox*, etc. (cf. *dēclārō* ; *clārisonus*, traduction du gr. *ληρόφωνος*) ; puis il s'est étendu aux sensations de la vue, *clāra lux*, *clārum caelum* « clair, brillant », puis aux choses de l'esprit, *clāra cōsilia*, *exempla*, etc., et même aux individus et aux choses : « illustre, brillant, glorieux » (par opposition à *obscurus*), d'où la formule *uir clārissimus*. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 1963.

Ces divers sens se retrouvent dans les dérivés : *clārītās* et *clārītūdō* ; *clārō*, -āre (ni *clārātus*, -ās, ni *clārātor*, -iō, mais *dēclārātō*) ; *clārō* est rare, la forme à préverbe d'aspect « déterminé » *dēclārō* est la seule fréquente) ; *clārēō* et *clārēscō*, -ere. Un terme de la langue rituelle est *clārīgō*, -ās « réclamer à haute voix de l'ennemi ce qu'il a pris » (se dit des Fétiaux) ; *clārīgātō*, même formation que dans *litīgō*, *pūrīgō*, etc. ; d'où peut-être *clārīgītō* dans Lucr. 5, 947. A basse époque apparaissent *clārificus* (d'après *magnificus*) et *clārificō* surtout dans la langue de l'Eglise ; *clārīcāns* (Apul., d'après *albicāns*). Pas de *clārōr*.

Composés : *dēclārō*, -ās : manifester, annoncer à voix haute, déclarer ; avec les dérivés ordinaires ; *exclārō* : éclairer, illuminer (Vitrume), M. L. 1972, et 2973 **exclārīare*, v. B. W. éclairer et éclaircir ; *inclārēscō*.

V. *calō*. Pour la forme, cf. *gnārus*.

classis, -um : v. *classis*.

classis, -is f. : le sens premier est sans doute « appel », *classis iūniorum* « appel des jeunes gens », par opposition à *classis seniorum*. Désigne ensuite les diverses sortes de « classes » de citoyens susceptibles d'être appelés sous les armes : *partes populi classes uocamus quae quinque fuerunt*, Serv., Ae. 7, 716, et, d'autre part, la « troupe » convoquée sous les armes dans *classis clipeata*, *classis provincina* ; cf. P. F. 48, 22, *classes clipeatas antiqui dicebant, quos nunc exercitus uocamus* ; et 49, 10, *classis provincina : exercitus instructus* (cf. 294, 3 ; 295, 2). *Vetustius enim fuit multitudinem hominum quam nauium classem appellari*, P. F. 251, 20. Puis, *exercitus* ayant servi à désigner l'armée de terre, *classis* s'est spécialisée dans le sens de « flotte » et *classiarius* a signifié « de la flotte,

marin ». Dénominateur : *conclassāre* : *classem iungere* (Gloss.). M. L. 2115 a ? irl. *class*. Mais *classicus* a gardé le sens ancien, cf. Varr., L. L. 5, 91, *classicos a classe, qui item cornu canunt, ut tum, cum classes comitis ad comitatum uocant*. De là, *classicum* (sc. *cornū*) : trompette, clairon qui sert à appeler les classes. M. L. 1964 ; B. W. *glas*. Le pluriel *classici* (sc. *ciues*) désigne aussi les citoyens appartenant à la première des classes créées par Servius Tullius ; de là le sens de *scriptōres classici* « écrivains de premier ordre », d'où « classiques ». Cf. Gell. 6 (7), 13, 1 et 19, 8, 15.

Les anciens rattachent *classis* à *calāre*, cf. Quint. 1, 6, 33, *sūt et classis a calando* ; mais la dérivation ne s'explique pas. Les mots en *-sis* sont rares en latin, et surtout l'origine du groupe *-ss-* est reconnaissable, *cassis*, *messis*, *tussis*. L'emprunt à un imaginaire gr. *κλάσις* (= ion.-att. κλήσις), qu'indique Denys, Ant. 4, 18, *κλάσις, κατὰ τὰς Ἑλληνικὰς « κλήσις » παρονόμισαντες... καὶ τὰς κλάσεις ἀρχαίων ἐκάλουν « κλάσεις »* n'est qu'une étymologie populaire. Terme technique qui peut être emprunté à l'étrusque.

V. *calō*.

clātrī m. et *clātra*, -ōrum n. (forme populaire *crāclī*, issue de *clātrī* par métathèse réciproque (*clātrī* > **crāclī* > *crāclī*) dans l'App. Probi 209) : barreaux, treillis de bois ou de métal destiné à fermer une ouverture (porte, fenêtre) ou à déterminer un enclos. M. L. 1966 ; gall. *cledr*. De là : *clātrātus* et *clātrō*, -āre. Sans doute emprunt ancien (Caton) au dr. **κλάτρεα*, att. *κλάτρεα*. Pour l'absence d'aspirée, cf. *iūs* ; et pour l'*ā*, *crāpula*.

clāua, -ae f. : bâton (noueux ?), massue. Attesté depuis Plaute. M. L. 1975.

Dérivés et composés : *clāuula* : scion, M. L. 1983 ; *clāuulāris* (*clabu-*), -rius (*cursus* ; tardif) ; *clāuicula* (Apul., Sol.) ; *clāuiger* (poétique, épithète d'Hercule) ; *clāudōr* (rare) = *κορονήτης*.

D'après Cuny, MSL 18, 426 sqq., *clāua* serait, à l'origine, le collectif de *clāuos*, *clāuus*, qui désigne souvent « un nœud du bois ».

V. *cēlō*, *clādēs*. Ombr. *klavlat* « *clāuulās*, *clūnīs* » ?

clau ; *clāuis*, *clāuus* (*clāuos*), *claudō* : 1^o *clāuis*, -is f. : clé, loquet, barre. Ancien, usuel. Panroman, M. L. 1981. Il est difficile de décider si le mot est apparenté ou emprunté au gr. dor. *κλάεις* (ion. *κλήεις*, acc. att. *κλήιν* de **κλήιν*) issu de **κλάϊζ*. Mais la dérivation en est purement latine : *clāuicula* (doublet vulgaire *cabicola*, fr. cheville, B. W. s. u.) : petite clé ; vrille de la vigne, M. L. 1979 ; *clāuiculārius* ; *clāuiger* : porte-clé (Janus) ; *conclāuis* : d'où *conclāue* n. *Conclauia dicuntur loca quae una claua clauduntur*, P. F. 34, 8 ; *conclāuātus*, id. 50, 21.

Du reste, *clāuis* et *clāuos* désignent le même objet ; à l'origine, la serrure primitive se composait d'un clou ou d'une cheville passée dans un anneau. A mesure que les choses se sont compliquées, la langue a différencié dans l'emploi *clāuis* et *clāuos*.

2^o *clāuus* (*clāuos*), -i m. : cheville (sans doute de bois à l'origine, puis de fer), clou (*clāuus annālis*, P. F. 49, 7) = *ῥήος* ; dans la langue nautique : cheville tenant la barre du gouvernail, puis le gouvernail lui-même (cf. Enn., A. 483) ; dans la langue médicale : clou, bouton,

cor au pied ; nœud de pourpre ou d'or qui se trouve en bordure de la toge des sénateurs ou des chevaliers ; Varr., L. L. 9, 4, 7, *tunicam ita consuere ut altera plagula sit angustius clausis, altera latius*, et par extension, la bande de pourpre, large ou étroite selon le rang, qui borde la toge (de là : *angusticlausius, laticlausius, laticlausius, uiuum*). Ancien, usuel ; les formes romanes remontent la plupart à *claus*. M. L. 1984. Irl. *cló*, gall. *clau*.

Dérivés et composés : *clāulus* : petit clou ; *clāuelus*, M. L. 1977 ; *clāuiculus* ; *clāuātus* : *a dicuntur aut uestimenta clausis intertexta, aut calciamenta. clausis confixa*, P. F. 49, 5, d'où à basse époque *clāuō*, -ās et **conclāuō*, M. L. 2116 a ; **inclāuō*, M. L. 4358 ; *clāuārium* : indemnité de clous donnée aux soldats pour leurs chaussures (cf. *salārium, calceārium*) ; *clāuifixus* (Ignat.), -fīxor (Gl.) = *ῥακόςτος*.

3° *claudō*, -is, -si, -sum, -ere (et *clūdō* doublet tiré des composés en *ex-*, *in-clūdō*, etc.) : fermer, clore ; enfermer, enclore. Ancien et usuel. Panroman. M. L. 1967 ; *clausum* n., terme rustique « clos, enclos », M. L. 1973 ; et même *clausa* f. extrait du n. pl. *clausa*, -ōrum ; *clausura* (clū-), -ae f. : clôture, enclos, M. L. 1974.

Dérivés et composés : *claustra* n. pl. (le singulier *claustrum* n'est pas attesté avant l'époque impériale) : tout ce qui sert à fermer, barrières, verrous, etc., en particulier « gâche ou anneau fixé sur le montant d'une porte, dans lequel entre le pêne d'une serrure », M. L. 1972 ; germ. *Kloster* ; cf. aussi v. angl. *clāstōr*, etc., iirl. *clabhstūr* ; et de *clausula* : *clausul*, *clusenāir*. De là *claustellum* (écrit *clōstellum*), M. L. 1971 ; *claustrarius* (clōs-) ; *claustritimus* (Laevius d'après *aceditimus*) ; *clausura* f. (bas-latin), M. L. 1974 ; *clausula*, attesté depuis Varron et Cicéron dans le sens technique de « fin, conclusion » d'un ouvrage, ou d'une partie d'ouvrage, lettre, narration, etc., et spécialement « fin de phrase, chute rythmique d'une période ». Dans la langue du droit, « article ajouté en fin de loi, clause ». Ce n'est qu'à très basse époque que le mot a désigné un « lieu clos » (fr. *cloître*). — Technique : poignée d'une strigile ou de tout autre instrument, qui, lorsqu'on y introduisait la main, formait autour un anneau ou une garde ; cf. Rich., s. u.

Cf. encore M. L. 1970, **clausiō*, demeuré en gallo-roman, fr. *cloison*, et M. L. 1997 a, **clādicāre*.

com- (M. L. 2116, **conclausum*), *dis-*, *ex-* (M. L. 2974, **exclaudere*, fr. *éclore* ; M. L. 2975, *exclūsa* ; M. L. 2976, *exclūsōrium*, cf. Thes. s. u. ; all. *Schleuse*), *in-* (**inclaustrum*, M. L. 4357, *inter-*, *oc-clūdō*, dans lesquels le préfixe ajoute à l'idée de « fermer » les nuances attendues. A noter seulement *reclūdō* « ouvrir » (comme *reserō*, -ās) opposé à *occlūdō*, dans lequel le préfixe marque que l'on accomplit l'action en sens inverse du sens exprimé par le verbe simple (cf. *reprobō*, *retractō*, *reuēlō*). Les langues romanes ont conservé, au contraire, le sens de « renfermer » ; cf. M. L. 7124, *reclūdēre*, **reclaudere*, *reclausum*, qui était usité dans la langue populaire, cf. Vulg. Num. 15, 34, *reclūdēre alqm in carcerem* (le préfixe marquant en ce cas l'action de tirer la porte en arrière pour la fermer) ; de même iirl. *reclēs*. La langue classique ne connaît ni *clausus*, -ūs, ni *clausiō*, ni *clausor*, mais *conclūsio* est usuel. *Clūsio* figure dans les gloses, CGL V 487, 25, ainsi que *pras-*, *proclūsio* ; *clūsor* apparaît dans la Vulgate.

Les adjectifs *clūsāris*, *clūsilis* n'apparaissent pas avant Pline et Hygin.

On est tenté de rapprocher *clāuus* de *-cellō* (*per-cellō*), *clādēs*, etc., et, sans écarter le rapprochement avec gr. **κλῆψ*, de supposer qu'il y a eu entre *clāuus* et ce mot grec emprunté une contamination d'où serait sorti *clāuis*. D'autre part, il y a *claudō*, qui semble indiquer une idée de fermeture et qui est un présent fait sur *clāu-* ; le perfectum est secondaire : *clausi*. Le groupe de lit. *klīuō*, *klīūti* « rester accroché quelque part » et de serbelkijluka « crochet, clé », v. sl. *kljūti* « clé » rappelle *claudō*, *clāuus*, et gr. **κλῆψ* est malaisé à relier. En somme, ensemble obscur, ce qui ne surprend pas pour des mots techniques.

claudus (clōdus et clūdus), -a, -um : boiteux. Ancien, usuel.

Dérivés : *claudēō*, -ēs, -sūrus, -ēre : boiter. Rare ; n'est plus employé après Cicéron que par les archaïsés. Remplacé par *claudicō* (clō-), -āre. Pour la formation, cf. *medeor*, *medicus*, *medicō*. Toutefois, *claudus* n'apparaît que dans la Mulom. Chironis et peut être tiré secondairement de *claudicō*, qui serait à ranger parmi les verbes de type populaire en *-icō* ; cf. *fodicō*, *fricō* (en face de *fodiō*, *fridō*), *mosicō*, etc. L'abstrait courant est *claudiciō* ; *clauditiō* n'est que dans Pline et Apulée ; *claudigō*, *clōdīgō*, *clōdimen*, dans Mulom. Chironis. On trouve aussi dans les gloses *claudaster* ; cf. *caluaster*. Cf. sans doute *Claudius*, *Clōdius*.

Aucun rapprochement exact, comme pour la plupart des noms d'infirmités. On remarquera le vocalisme radical *a* et le même suffixe que dans *surdus*, *tardus*, etc. Le rapport imaginé par Donat, Eu. 164 et Ad. 607, entre *claudus* et *claudō* repose sur un contresens. Cf. Thes. s. u. *claudō*, III 1311, 10 sqq. Pour le groupe initial, cf. *cloppus* et v. iirl. *clōen* sous *clīnō*.

clāuis, *clāvus* : v. *clau-*.

clēmēns, -mentis adj. : deux sens, physique et moral ; 1° en pente douce, qui s'infléchit doucement ; rare et seulement dans la latinité impériale, sans doute par image, Apul., Met. 4, 5, 1, *clementi... transmissio cliuulo* ; Claud. 15, 511, *[pars insulae] ratibus clemens* ; par suite « qui coule doucement » (*dē uento, fluuiis*, poétique et rare, cf. Thes. III 1333, 26 sqq.) ; 2° facile, qui se laisse fléchir, clément ; sens usuel et attesté depuis Plaute ; de là : *clēmēnter*, *clēmēntia*, avec les contraires *inclēmēns*, *inclēmēntia* ; et les noms propres *Clēmēntius*, -tinus, -tiānus, -tilla. M. L. 1984 a.

Les anciens établissaient un rapport entre *clēmēns* et *clīnō*, cf. Sén., Clem. 2, 3, 1, *clementia... inclinatio animi ad lenitatem in poena exigenda* ; Differ. 46, 28, *clemens est inclinatus ad bonitatem et pietatem mentis*, et la construction *clemens ad ignoscendum*, Carm. Epigr. 795, 7.

La formation du mot est obscure. La rareté et l'apparition relativement tardive du sens physique laissent supposer que c'est un développement secondaire, d'origine savante, dû au rapprochement avec *clīnō*. Il semble que pour les Latins le mot contenait *mēns*, comme on le voit par la définition des Differ. La flexion de *clēmēns* est identique à celle de *uehēmēns*, *uēmēns*, qui forme avec lui un couple antithétique ; elle semble supposer au moins une influence de *mēns*, sinon la présence réelle de ce mot comme second terme.

cleps : *fur*, CGL V 349, 51. N'est conservé que dans ce texte ; a été éliminé par *fūr*, mot emprunté à *cleptia* dans Plaute, Tru. 102, est un emprunt au gr. *κλέπτω*. Le verbe *clepō*, -is, -psi, -ptum est glosé *fūrārī*, Non. 20, 7 : voler, dérober ; Cic. l'oppose à *rapidō*, Leg. 2, 22, *sacrum... qui clepsit rapsitue*. Rare et archaïque : a été remplacé par le dénominal *fūrārī* et, dans la langue populaire, par *inuolāre*, **uolāre*. Fréquentatif : *cleptō*, -ās (S^t Cypri.).

Cf. got. *klifjan* « voler (par ruse) » et, avec une autre formation, gr. *κλέπτω* « je vole ». Le nom d'agent *cleps* a des correspondants dans gr. *κλώψ* (et *βοῦ-κλώψ*) et, avec élargissement -i- suivi d'arrangement, dans gr. *κλέπτω* et got. *hliftus* « voleur ». L'irlandais a *cluin* « tromperie », qui peut reposer sur **klop-ni-*. Terme propre à l'indo-européen occidental. — Le vol par ruse s'exprime par l'idée de « cacher » dans iirl. *táid* « voleur », gr. *τηζέω* « je vole », v. sl. *tait* « voleur », hitt. *tāy-* « voler », en face de skr. *tāyāti* « voleur », et sl. *tajiti* « cacher », dor. *τάζω*, hom. *τηζέω* « tromper, vain ». Ceci permettrait peut-être de rapprocher v. sl. *za-klepe* « *κατάκλεπσις* » (cf. toutefois Berneker, *Slav. etym. Wört.*, p. 513), v. pruss. *au-klips* « caché » ; mais ce rapprochement a peu de portée.

cléricus, -a, -um ; *cléricus*, -i m. : clerc, v. B. W. s. u. Comme *clērus*, emprunté par la langue de l'Église au gr. *κλήρος*, *κληρικός*, M. L. 1987, a fourni des dérivés latins : *cléricālis* ; *cléricātus*, -ūs m., M. L. 1986. Cf. aussi M. L. 1985, *clērica* « tonsure ». Irl. *cléir*, *clerech*.

clibanus, -i m. : four de campagne, tourtière. Emprunt au gr. *κλίβανος* (Celse).

Dérivé : *clibanārius*.

L'i devait être long en latin comme en grec. Mais Claudius Marius Victor. (v^e siècle après J.-C.) scande *clibanus*, que confirme l'emprunt ags. *cleofa* « chambre (chauffable) ».

cliendiō, -ōnis m. : nom d'un ver, dans la Mulom. Chironis.

cliēns, -entis m. (et f. d'après Charisius, GLK I 28, 19 ; toutefois, *clienta* est attesté depuis Plaute, cf. Thes. s. u.) : « client » dans la loi romaine, par opposition au *patronus*, e. g. Lex XII Tab. 8, 21, *patronus si clienti fraudem fecerit, sacer esto* ; Paul Dig. 47, 2, 90, *si liberatus patrono uel cliens... furtum fecerit, furti actio non nascitur*. Ancien, usuel, technique.

Dérivés : *clientēla* (cf. *tūella*) ; *clientulus*.

Une graphie *cluentibus* se trouve dans l'Ambrosianus de Plaute, Tri. 471 (*clientibus* dans P). Les anciens établissaient un rapport entre *cliēns*, *cluentis* et *clueō*, cf. Plt., Men. 575, *res | magis quaeritur quam clientum fides | quouismodi clueat* (Plaute a-t-il écrit *cluentum* ?). Comme on ne voit pas le moyen de passer de *cluentis* à *cliēns*, on a supposé que *cliēns* serait le participe d'un thème racine du groupe de *clīnō* (Wackernagel, Sitzber. Berl. Akad., 1918, II, p. 1216) et que *cluentis* résulterait d'une étymologie populaire. — Un emprunt à l'étrusque ? Cf. *Veiens*, -entis) est d'ailleurs possible pour ce terme technique, désignant une institution particulière à Rome. La variation *cluentis*/*cliēns*, différente du cas de *clupeus*, *clipeus*, peut n'avoir pas d'origine phonétique.

clingō, -ere : — *cingere* a *Graeco* *κινδύν* *dici manifestum est*, P. F. 49, 11 ; *clingō* : *clūdō* (Gl.). Mot de glossaire, non autrement attesté. V. isl. *klekk* « anneau » ?

cll- : forme prise en latin par la racine **klei-* « incliner, pencher » et élargie à l'aide de suffixes en *-no-*, *-nā-*, *-ni-* ou en *-uo-*, *-ui-* ; de là : **clinnus*, *clīnō*, *ac-clinnis* ; *cluius*, *cluius* (*cluius*).

1° **clinnus* : « pente », non attesté (le *clinnus* auquel remontent certaines formes des langues romanes peut avoir été tardivement refait sur *clinnāre*, cf. M. L. 1992), a dû exister à côté de *cluius* ; *acclinnis* est à **clinnus* comme *accluius* à *cluius*. Seulement, tandis que la langue pouvait différencier *acclinnis* et *accluius*, le premier ayant pris le sens de « qui se penche sur, appuyé à, adossé à, enclin à », *accluius*, au contraire, celui de « qui va en montant », une distinction analogue était impossible entre **clinnus* et *cluius*. Le premier a donc succombé, tandis que *cluius* subsistait.

2° *clīnō*, -ās : qui a passé dans les langues romanes, cf. M. L. 1990, n'est pour ainsi dire pas attesté à l'état de simple dans les textes, cf. Thes. III 1349, 59 sqq., et a peut-être été tiré à basse époque des verbes composés ; mais Cicéron a *clinnātus* adj. (dans sa traduction d'Ara-tus) et Lucrèce, *clinnāmen* (= gr. *παράγκλισμα*), c'est-à-dire dans des imitations du grec ; *clinnātō* n'existe pas ; dans les *tituli* du De Rer. Nat. de Lucr. 2, 222, il faut lire sans doute de (*de*) *clinnatione motus* ; un seul exemple de *clinnātus*, -ūs dans un grammairien de très basse époque. Les composés sont, au contraire, usuels : *occlīnō* (poétique et prose impériale), M. L. 77 ; *declīnō*, transitif et absolu : (se) détourner, (s')éloigner, (s')écarter (avec idée accessoire de chute, d'où « décliner »), dévier ; et aussi « éviter, parer ». M. L. 2505. Dans la langue grammaticale, « dériver » et « conjuguer », puis spécialement « décliner » = *κλίνω*, *ἐκκλίνω*, *παράκλίνω*, comme *declīnātiō* sert à rendre *κλίμα* « inclinaison du ciel » (à côté de la transcription du mot grec *clima*) et *κλίσις* « déclinaison, dérivation, flexion, conjugaison », à côté de son sens latin « écart, déviation ».

diuersiclinia n. pl. (Prisc., GLK III 145, 3), adaptation latine de *ἐτερόκλιτα*.

inclīnō : incliner, infléchir, fléchir (transitif et absolu) ; sens physique et moral ; sens grammatical = *ἐγκλίνω* ; dévier, changer, décliner. M. L. 4359, et *inclīnis*, 4359 a. Même variété d'emplois dans *inclīnātiō* : inclinaison, inflexion (sens physique et moral) ; climat, latitude (= *κλίμα*) ; dérivation, formation des mots (Varron) ; altération.

reclīnō : pencher en arrière, appuyer. Quelquefois synonyme de *remoueō*. M. L. 7123 a. De là *reclīnātorium* : dossier, reposoir (Vulg.).

sueclīnō (Venant. Fortun.).

A ces verbes correspondent des adjectifs en *-clinnis* : *acclinnis* (poétique et prose impériale), M. L. 78 ; *declinnis* (rare) ; *inclinnis* (très rare, époque impériale) ; *reclinnis* (poétique et prose impériale). Le composé *triclīnium* « lit de table à deux, à trois places » est sans doute emprunté au grec *τρίκλινον*, *τρίκλινος* (-von) ; de là *biclīnium*, comme *bisclīnium*.

3° *cluius* (-uos), -i m. (p. collectif n. *cluius* dans Caton et dans Memmius ap. Non. 194, 29, cf. Thes. III 1356, 60) : « pente », souvent avec le sens de « montée », d'où

l'épithète *arduus*, le proverbe *cliuo sudamus in imo*; et le sens de « *collis* » que le mot a pris en bas latin, Thes. 1357, 63 sqq., et qui est conservé dans certains parlers italiens, cf. M. L. 1993.

Dérivé : *cliuōsus* : montagneux, accidenté.

cliuus, -e = *procliuus*. Rare et technique (Frontin, Gromat.); dans la langue augurale, *cliuia auspicia dicebant quae aliquid fieri prohibebant; omnia enim difficilia cliuia vocabant, unde et cliui (-uia?) loca ardua*, P. F. 56, 10; *cliuia* f., nom d'oiseau (de mauvais augure).

Composés : *accliuis* (-uus dans Festus, s. u. *clitellae*) « oblique érectus »; *decliuus*; *procliuus* (-uus) « penchant en avant; d'où « enclin à » et « facile »; *procliuum* « pente ». Abstrait en -iās correspondants : *ac-, dé-, procliuās*.

4° *clitellae*, -ārum (*critellae* dans Mulum. Chironis; sur la dissimilation, v. Meillet, BSL 30, 126) : bāt. Ancien, usuel. Le pluriel se justifie parce que l'objet est double. A été rapproché de *cliuus*, *clinis*, cf. P. F. 152, 9, *dicuntur non tantum eae quibus sarcinae conligatae mulis portantur, sed etiam loca Romae propter similitudinem, et in uia Flaminia loca quaedam deueza subinde et adcliuia. Est etiam tormenti genus eodem nomine appellatum*.

Dérivé : *clitellārius*, -a, -um.

L'ombrie a un accusatif *kletram* « lecticam » de **klei-tri-m*, auquel correspondrait en latin un substantif **clitra* (ou **clitrum*) dont *clitellae* est le diminutif.

La dissimilation de *l-l* en *-l*, normale en italique commun et encore à date ancienne en latin, fait attendre **critellae*; en fait, il y a trace d'une forme dialectale non romaine *erellae* dans des gloses (v. les faits dans 1° Thesaurus); la conservation de *clitellae* suppose que **cleitrae* a existé encore en latin ancien. Le correspondant le plus proche de v. lat. **cleitrae*, ombre. *kletram*, est pour la forme got. *kleipra* « *οκνή, σκίνος* », apparenté à gr. *κλίσια, κλίσιον* « cabane, tente », et, avec un autre vocalisme radical et un autre sens, à v. angl. *hlæder*, v. h. a. *leitara* « échelle ». Le sens initial est indiqué par irl. *cliath* « crâtes », gall. *clwyd* « claie » (v. Pedersen, V. Gr. d. k. Spr., I, p. 121). Il s'agit d'objets en bois appuyés obliquement les uns aux autres, de manière quelconque.

La racine **klei-* est attestée dans tout l'ensemble de l'indo-européen. Mais il n'y a aucun présent qui ait subsisté dans deux langues. La forme du présent diffère d'une langue à l'autre : skr. *grāyati* « il appuie », lit. *stieži* « j'appuie », v. sax. *hlinōti* et v. h. a. *hlinēn* « appuyer », all. *lehnen*, gr. *κλίνω* (de [**κλίνω*]), à côté du parfait *κλίνεαι*. En latin, tout se passe comme si un présent à suffixe nasal **clīnō*, non attesté, avait fourni un fréquentatif de type ancien à voyelle longue comme *celāre*, d'où *in-clīnāre*, *dē-clīnāre*; le simple *clīnāre* semble secondaire, on l'a vu (cf. le cas de *oc-cupō* en face de *capio*, etc.). Un ancien **kleinā-* ou **klīnā-* est invraisemblable. — L'i de *acclinis*, *reclinis* et de *tridinium* engage à grouper ces mots particulièrement avec *clīnō*.

Le suffixe **-wo-* observé dans *cliuus* se retrouve dans le groupe des mots germaniques qui indiquent un « tumulus funéraire », une « tombe »; got. *hlaiw*, v. norv. *hlaiwa*, etc. Lit. *šleivas* « aux jambes torse » est loin pour le sens; cf. irl. *clēn* « qui est de travers » (cf. *claudius*?). Le sens de « endroit en pente, colline, mon-

tagne » se retrouve dans got. *hlain*, gr. *κλῑτος* et *κλῑτός*, lit. *slaitas*, peut-être arm. *learn* « montagne ».

Quant à ombre. *kletram* et lat. *clitellae*, cf. irl. *clīthar* « haie », gall. *clreden* « clôture », got. *kleipra* « *σκήνη, σκῆνος* », v. h. a. (*h*)*leitara* « échelle » et, pour le sens, gr. *κλίσια, κλίσιον*, lit. *slita* « clôture en bois » (v. Meringer, IF., 16, 117), irl. *cliath* « crâtes »; d'après M. Vendryes, Rev. Celt., 46, cf. gall. *clud* « charge », de **klōtiā*.

Le sens de « néfaste » attaché à *cliuus* rappelle irl. *clé*, v. gall. *cledd* et got. *heiduma* « gauche »; cf. lat. *scacua, sinistra auis*.

clipeus (*clupeus*), -ī m. et **clipeum** (d'après *scūtum*?) n. : bouclier rond et creux, allant du cou jusqu'au mollet, d'où l'étymologie populaire *quod clepet i. e. celet*, Isid., Or. 18, 12, 1. Ancien (Plt.); technique. Passé en irl. : *clipo*.

Dérivés : *clipeātus*, d'où *clipeō*, -āre; *Clipeārius* nom propre; *clipeolum* (Hyg.); *clipeollārius*, -rium (Not. Tir.); *clipeocentrus*, hybride de *clipeus*, et *κέντρον*, tardif.

Les manuscrits ont indifféremment *clipeus* ou *clupeus*; dans les inscriptions, *clupeus* est plus fréquent. Il est impossible de déterminer quelle est la forme la plus ancienne et les grammairiens donnent une étymologie de l'une et de l'autre, expliquant *clipeus* « *ἀπό τοῦ κλέπειν* », *clupeus* « *a cluendo* » (I). L'incertitude du vocalisme et du genre indique un emprunt, vraisemblable pour ce terme technique (cf. *cassidus, cuspidus, galea, parma, gladius, lorica, lancea*, etc.). Cf. *subina et sibina; lumpa et lampa*.

La finale rappelle d'autres mots en -eus : *balteus, culleus, puteus*, etc., sans doute de provenance étrusque.

clitellae, *cliuus*, *cliuus* : v. *clī-*.

clōāca, -ae f. (*clouāca*, Varr. et inscriptions; *clūāca*, Varr., Sall., blâmé par l'app. Probi, GLK IV 198, 12, *clōāca non cluāca*; formes tardives *clōca, clāca, co(u)ā-cla*) : égout, cloaque. Ancien, usuel. M. L. 1994.

Dérivés : *clōcālīs*; *clōcō*, -āre « inquināre », P. F. 58, 1 (*clōcare* L); *clōcārius*; *clōcācinus* conservé dans l'épithète *Venus Clōcācina, Clūcācina*.

Rattaché par les Latins à un verbe **cluere* « *cloāre* » « purgare »; cf. Plin. 15, 119, *myrtela uerbena Romano Sabinosque... purgatis in eo loco, qui nunc signa Veneris Cluacinae habet. Cluere enim antiqui purgare dicebant*; cf. Serv. auct., Ae. 1, 720, *Cluacina, quia ueteres cloare purgare dixerunt*. Mais ce verbe **clōare*, **cluere*, sans exemple, est peut-être une invention de grammairien pour expliquer *clōāca, Clōcācina* (*Clu-*), dont la formation est obscure.

Tout ceci est douteux. Mais il y a une racine **kleu-*, à laquelle *clōāca* peut appartenir.

Le présent gr. *κλῑζω* « je lave, je nettoie » est de type dérivé. Le germanique a le groupe de got. *hlūtra*, v. h. a. (*h*)*lūtara* « pur, propre », le celtique, gall. *clir* « propre », et le lituanien *slūtiū* (prét. *slaviū*) « je nettoie », et, dialectalement, *slāvō* (même sens), qui sont plus éloignés.

clōc(e)a, -ae f. : synonyme de *campāna* « cloche », attesté seulement à très basse époque (VII^e siècle). Origine incertaine. Passé dans les langues romanes, M. L. 1945, B. W. s. u.; le celtique a : irl. *clōc*, gall. *clōch*;

de là, sans doute, le germanique : ags. *clugge*, v. h. a. *glocka*.

clōppus, -a, -um (Gloss.) : boîtes; *κλωδες, lordus* (*lurdus*), *pandus*. M. L. 1997, et 1996 **clōppiciare*, fr. *clocher* et *clōpin-clōpant*. La gémination expressive de la consonne intérieure caractériste des adjectifs marquant une difformité, cf. *lūppus* (pour le -pp-, cf. *slōppus*); pour *cl-*, cf. *claudus* et gr. *κλωός*. Demeuré en gallois : *clloff*.

clūcīdātus : v. *glu-*.

***clūdō** ou **cluden**, -inīs? : épée de théâtre. Ne se trouve qu'à l'ablatif *cludine* dans Apul., Apol. 78; et le texte est contesté.

clueō, -ēs, -ēre; **clūdō**, -is, -ēre (*clueō* est la forme uniquement employée par les anciens auteurs; *clūdō* n'est attesté sûrement qu'à partir de Sénèque, Thes. III 1360, 81 sqq., et semble fait sur *κλῑδω* : s'entendre dire ou nommer, avoir la réputation de; souvent en bonne part, e. g. Plt., Ps. 591, *quae facinorae post mihi clara et diu clueant*, par suite « avoir de la réputation, être célèbre », cf. *includus, inclutus* (O. Prinz, Glotta 29, 138); « glorieux, illustre » (sur lequel les grammairiens ont peut-être refait *clutus*, cf. *clutum* dans le Thes.). Les gloses ont conservé la trace d'un substantif *cluo* : *δέξα* (cf. *decor, honor*); et d'un adjectif *cluior, nobilior*, CGL III 510, 5 et V 627, 10; cf. aussi *praeclusus* (Mart. Cap.), *praeclusus* « *valde clarus et inclutus* ». Par extension, *clūere* a pris le sens de « avoir un nom », par suite « exister », et, ce sens s'étant affaibli, est devenu synonyme de *esse* dans Lucr., e. g. 2, 525, *primordia rerum infinita cluere*. Comme *clueō* avait un sens voisin du passif, il en a parfois reçu les désinences, peut-être par analogie avec *uideor*, e. g. Plt., Ps. 918, *stratitotius homo qui clueat*; Pacuvius, Trag. 194; Varr., Men. 356. Mot archaïque, qui appartient surtout à la langue héroïque ou épique, repris à basse époque. Pas de perfectum attesté. Cf. peut-être les noms propres : osq. *Kluvatiis* « Clouātius », lat. *Cluentius, Clouentius*, volsq. *Cloil* « Cloelius », ombre. *Kluuiier*, gén. « Cluuii », etc.

La racine **kleu-* était celle qui, en indo-européen, signifiait « entendre », cf. tokh. *klauiso* « oreille ». La forme verbale principale qu'elle fournissait était un aoriste radical athématique qui a subsisté, notamment, dans véd. *crudhi*, gr. *κλῑθῶ* « écoute » et arm. *luay* « j'ai entendu ». Les langues qui ont conservé la racine ont recouru à des présents nouveaux : skr. *crṇōti* « il entend », de **kṛneu-*; irl. *cluineath* « il entend », Meillet, MSL 15, 337. Lat. *clueō* et *clūdō* résultent d'adaptations proprement latines, de même que le gr. *κλέ(φ)μαι* « je suis connu ». Dans plusieurs langues, ce verbe a été remplacé par d'autres, en latin par *audio* (v. ce mot).

— Le *-clutus* qui est dans *in-clutus* répond à skr. *crutāh*, gr. *κλυτός*, qui ont le même sens; cf. aussi irl. *-cloth*, qui sert de prétérit à *cluineath*. Si le latin n'a que *includus*, c'est que, originellement, l'adjectif en -to- figurait d'ordinaire au deuxième terme de composés. Il n'y a pas de raison de croire que *cluo* réponde à skr. *crāvah*, gr. *κλέ(φ)ος* « gloire »; ce peut être une formation proprement latine ou une imitation du grec. — Les formes slaves et baltes, v. sl. *slōvō* « je m'appelle », etc., n'enseignent rien pour le latin.

clūmae : *folliculi hordei*, P. F. 48, 15. V. *glūma*.

clūnis, -is et **clūnēs**, -ium (usité surtout au pluriel, comme *natis*; cf., toutefois, Hor., S. 2, 8, 91) m. et f., cf. Charisius, GLK I 101, 4, *clunes feminino genere dixit Melissus... sed Verrius Flaccus masculino genere dixit probat, quoniam -nis syllaba terminata anima carentia nominatio singulari masculina sunt, ut panis cinis crinis et similia*; fesses, croupe. Ancien, populaire ou technique. Le plus souvent synonyme de *natis*, quoique Martial 3, 53, 2 emploie les deux mots en les différenciant; se dit des animaux comme de l'homme. Le singulier est sans doute secondaire.

Dérivés : *clūnābulum* (et *clūnābulum*) : *cultrum sanguinarium dictum, uel quia ad clunes dependet, uel quia clunes hostiarum diuidit*, P. F. 43, 2; *clūnālis* (rare et tardif); *clūniculus* (-la?).

Cf., avec le même sens, irl. *cluin*, gall. *clun* f., skr. *grōnīh* c., av. *sraonīs* f., lit. *šlaunis* f. et v. pruss. *slauinis*, v. isl. *hlaun* « fesse » n. Le rapport avec gr. *κλόνος* « os sacrum », *κλόνον* « ισχίον, ῥάχης, ὀσφύς » n'est pas déterminable.

clūdō : v. *clōāca*.

clupea (*clipea*), -ae f. (Gloss.) : lamprillon. M. L. 1998. Mot tardif. Origine inconnue.

clūra (*clūna*), -ae f. : nom d'un singe (Gloss.); *clūri-nus* (Plt.). Peut-être de *κλόρυρος*, avec une finale refaite sur *simia*; *clūna* « ā clūnibus tritis », P. F. 48, 11, est une déformation populaire.

clustrigō : *quod super lacte nat quasi oleum*, CGL III 599, 20; 604, 40. En rapport avec *colostrā*?

cnasonas : *actus quibus mulieres caput scalpunt*, P. F. 46, 1. Sans doute accusatif pluriel d'un gr. **κνῶσων*, de *κνῶ*.

co- : v. *cu-*.

coāctus, **coāctilis**, **coāgmentum**, **coāgulum** : v. *cōgō* sous *ago*.

coacula, -ae f. : caille. Onomatopée. Mot mal attesté en latin; ne figure que dans une glose : *larix, coacula*, CGL III 567, 60, où *larix* doit être une graphie faussetement savante de gr. *λαρίς* « mouette » (cf. *miles* pour *miles*, etc.). On trouve, toutefois, dans les gloses de Reichenau, éd. Labhardt, n° 2975 : *cutorniz : quaccola*. Le mot est sans doute d'origine germanique; cf. v. h. a. *quahlaht, wahlata*, holl. *kwakkel* « caille »; v. Kurt Hertz, *Die Reichenauer Glossen* (Halle, 1906), p. 46 sqq. C'est avec le sens de « caille » qu'il a passé dans les langues romanes, où il a concurrencé *cutorniz*. M. L. 2004; B. W. s. u. Cf. aussi *quarguara*.

coax : onomatopée du cri de la grenouille (gr. *κοῤῥῖ*); *coaxō*, -ās. M. L. 2007.

co(e)olobis, -is f. : sorte de vigne espagnole (Colum., Plin.). Mot donné comme espagnol et non latin.

cocceum, -ī n. (*coccus* m. tardif) : kermès, graine servant à teindre en écarlate; par suite, « écarlate » et « vêtement d'écarlate ». Emprunt au gr. *κόκκος*, attesté depuis Horace. M. L. 2009; B. W. sous *coque*. Irl. *coig*, gall. *coch* « rouge ».

Dérivés : *cocceus, coccinus* (= *κόκκινος*), M. L. 2008; *coccineus*.

coccus, -i m. : coq. Attesté seulement dans la Loi Salique. Onomatopée; cf. *coco*, *cucurru*; gr. κοκκύς, v. isl. *kokkr*, et *cuculus*. M. L. 4732; B. W. s. u.

coecētum, -i (coecētum) n. : *genus edulii ex melle et papaveris factum*, P. F. 35, 6. Sans doute emprunt au gr. *κοκκῆτον influencé par *coquō*, ou à *κοκκῆτον* avec changement de suffixe, d'après *morētum*, *ficētum*.

coe(h)lea, -ae f. (*coclia* blâmé par l'App. Probi, GLK IV 198, 6; *coculea* (d'après *coculum*?), *cuchlia*) : colimaçon, escargot. Puis tout objet ayant cette forme. Emprunt au gr. κοχλίας masculin; pour le changement de genre, cf. *catapulta*, *charta*. Attesté depuis Caton. Roman, avec toutes sortes de déformations, cf. *cloclea* (mss. TL de Palladius), *clocea*, *clacula*, CGL V 278, 11; M. L. 2041.

Dérivés : *coc(h)leāre* et *coc(h)leārium* n. : cuiller, cuillérée; cf. Mart. 14, 121, *sunt cocleis habilis sed nec minus utilis uis*. | *Namquid scis potius cur cocleare uocer?* M. L. 2012; v. angl. *cuchlere*, gall. *cogloa*.

cociō, -ōnis (coccio, P. F. 19, 1) et cociō, -ōnis m. : courtier; synonyme de *arillātor*. Rare et sans doute vulgaire; cf. Gell. 16, 7, 12, et *agasō*. La forme *cociō* a donné ital. *cozzone*, v. fr. *cosson*, cf. M. L. 2017.

Dérivés : *cociōnor*, -āris; *cociōtriō* (?) : *tabernarius* (Gloss.), cf. fr. *cuisire*, M. L. 2215, mais se rattache peut-être à *coquō*. Étymologie populaire dans P. F. 44, 15, *cociōnes dicti uidentur a cunctatione, quod in emendis uendendis mercedibus tarde perueniunt ad iusti pretii finem*. Peut-être étrusque; cf. Ernout, *Philologica* I, p. 42.

coelāca, -ae f. : *ae dicuntur lapides ex flumine, rotundi ad coeleum similitudinem*, P. F. 35, 4. Rare et tardif; emprunt sans doute à l'accusatif du gr. κοχλάξ, venu par la langue médicale.

cocles, -itis (gr. Κόκλις) : *luscos coclites dixerunt antiqui, unde et Cyclopas coclites legitimus dictos, quod unum oculum habuisse perhibentur*, Serv., Ae. 8, 649. Usité comme nom propre, soit pour traduire le gr. κόκλωψ, soit comme surnom. Peut-être emprunté par la voie de l'étrusque, v. E. Fiesel, *Namen d. griech. Mythos im Etr.*, p. 35. Pour la finale, cf. *termes*.

coco, coco : onomatopée imitant le cri du coq (Pétr., Sat. 59, 2). Cf. *coccus*, *cucurru*.

coeturnix, -icis (et *coturnix*) f. : caille. — *appellatur a sono uocis*, P. F. 33, 8. Pour le suffixe, cf. *cornix*, *spinturnix* « sorte de hibou ». On n'est pas au clair sur le rapport de *coturnix* et de *coturnix*; l'abrégement, non attesté avant Ovide, de l'o dans *coturnix* est sans doute dû à l'influence de *coturnus*. — Attesté depuis Plaute. M. L. 2289.

Les mots germaniques comme *Kwakkel* ou *Wachtel* sont d'un autre type; cf. *coacula*.

cōdex (caudex), -icis m. La confusion est constante entre *cō* et *cau*- pour ce mot. Les inscriptions ont *cōdex*; les manuscrits semblent avoir réparti les formes : *caudex* est plutôt réservé au sens d'« arbre », *cōdex* au sens de « livre ». D'après le scholiaste de Tércence (Eugraph. Hau. 877 rec. a), *caudex* serait une fausse graphie urba-

nisante comme *cautēs* : *caudex est truncus arboris; conuersa o in au, fit pro codex caudex, sicut pro cote cautis*. Sens premier « tronc d'arbre », cf. *caudica* : « barque creusée dans un tronc d'arbre », Isid., Or. 19, 1, 27 (it. *cocca*, fr. *coche*, M. L. 1775; B. W. sous *coche* III); puis « tablettes à écrire », cf. Varr. ap. Non. 535, 11, *antiqui plures tabulas coniunctas codices dicebant*; et, par extension, « livre ». À l'époque impériale, le rapport avec le sens initial est si bien effacé qu'Ulpien parle de *codices membrani uel chartacei*, Dig. 32, 52 pr. (comme nous parlons de « plumes d'acier »). Spécialisé dans le sens de « livre de comptes » et, dans la langue du droit, dans celui de « recueil de lois, code », M. L. 2022. De ce sens dérive *cōdicillus* : 1^o tablette à écrire, d'où « lettre, mémoire, petit livre », et spécialement « rescrit du prince »; 2^o écrit qui complète un testament, *cōdicille*.

Au premier sens de *cōdex*, *caudex* se rattachent *cōdicārius* (cau-) : *a nāuis* : sorte de bateau de bois usité sur le Tibre; *cōdicāri* : bateliers du Tibre, cf. de Saint-Denis, Ét. class., XIV, 1946, p. 59; v. *ratis*; *excōdicāre* (-cau-), synonyme de *extirpare* ou de *ablaquare*, cf. Pall., fan. 1, *ablaqueandae sunt uites, quod Itali excōdicare appellant*.

Sans étymologie connue. Peut-être faut-il songer à un rapport avec *cōda*, *cauda*. Le suffixe de *cōdex*, *caudex* est le même que celui de *uertex* « cime d'un arbre », *apex* « sommet, pointe ».

coemētērium, -i n. : cimetière. Emprunté par la langue de l'Eglise au gr. κοιμητήριον. À côté de cette transcription livresque existent des formes de la langue parlée, comme le montrent les graphies avec iotacisme *cimēterium*, *cimēterium*, *cymī-*, *coemī-* (sans compter *coemēterium*, *cae-* d'après *caementa*, dont le rapprochait l'étymologie populaire); ces formes ont passé dans les langues romanes; cf. M. L. 2023; B. W. s. u. et Thes. s. u.

coemō : v. *emō*.

coeō : v. *eō*.

coeipi (et *coeipi*), -istī, *coeptus* : j'ai commencé. *Coēpi* est le parfait à sens absolu d'un composé **co-apiscō(r)* ou **coapiō*, cf. *apiō*, et signifie proprement « je me suis mis à ». Encore trisyllabe chez les archaïques comme *coeipi*; mais le rapport avec *apiō* n'apparaissant plus, le groupe *oe* a été traité comme une diphtongue (e. g. Tēr., Ad. 190), qui s'est ensuite réduite à *e*; d'où des confusions fréquentes entre *coeipi* et *cēpi*, cf. Thes. III 1422, 13 sqq., et la glose de Festus, P. F. 62, 7, *deinceps qui deinde coepit, ut princeps qui primum coepit*. Étant donné la confusion qui s'est établie en latin entre le parfait proprement dit et le passé historique, *coeipi* a pris le sens de « je commençai », à côté de celui de « j'ai commencé ». Aussi, pour remédier à cette ambiguïté, dès les plus anciens textes, la langue a créé un présent *coeipiō* (Plaute, Caton, Cécilius) et un dénominatif tiré de *coeptum*, *coeipiō*, -ās, -āre (Tēr., Lucr., Cf. Arat. 131, Fin. 5, 9, 24, où Cicéron emploie *coeptat*, présent (et aussi *incipit*), par opposition à *coeipi*, passé) dont l'emploi se développe dans la prose impériale, notamment dans Tacite (cf. *incepit*, à côté de *incipiō*; il est possible que *incepit* ait contribué à la création de *coeipiō*), ou d'autres verbes : *ocepiō* (archaïque), *incipiō*. Sur *coeptus* a été bâti le

participe futur *coeptūrus*. *Coēpi* n'a pas passé dans les langues romanes.

Sur l'emploi du passif *coeptus sum* avec un infinitif passif, comme *potestur, quitur*, v. Ernout-Thomas, *Syntaxe lat.*, 2^e éd., p. 208.

V. *apiō*. Sur le sens « il commence » de hitt. *epzi*, de **ep* + la particule réflexive -za, v., en dernier lieu, Friedrich, *Staatsverträge*, II, p. 154.

coerceō, -ēs : v. *arceō*.

coffa (cufia), -ae f. : coiffe. Bas latin; un exemple dans Ven. Fort. Cf. Gloses de Reichenau, n° 321, éd. A. Labhardt : *teristrum genus ornamentum (sic) mulieris, quidam dicunt quod sit cufia uel uitta*. Mot étranger? M. L. 2024; B. W. sous *coiffe*.

cōgitō, cōgō : v. *agō, agitō*.

cognātus : v. *nāscor*.

cognōmen : v. *nōmen*.

cognōscō : v. *nōscō*.

cohors (chōrs, cōrs; curs, curtis tardif), -tis f. Dissyllabe souvent chez les poètes et dans les transcriptions grecques anciennes (κόρσις, Polyb.), cf. Diom., GLK I 431, 22, *omnis uox dissyllaba priorem syllabam... acuit... cum alterutra positione longa est... ut cohors*. Mais dans les inscriptions de l'époque impériale, très souvent monosyllabe et transcrit en grec par κόρη ou κόρη, κόρη; la scanon cōrs est fréquente, cf. Thes. III 1549, 81 sqq. Abl. sg. *co(h)orti*, g. pl. *co(h)ortium*. Terme de la langue rurale « enclos, parc à bétail ou à instruments agricoles, basse-cour »; *cohortes sunt uillarum intra maceriam spatia*, Non. 83, 11; sens conservé dans les langues romanes, cf. M. L. 2032, *cohors*, -ōrie; 2033, *cohōrtile*. Dans la langue militaire, s'est spécialisée dans le sens de « division du camp » et « troupes cantonnées dans cette division » et est ainsi arrivée à désigner une subdivision de la légion, cf. Cincius ap. Gell. 16, 4, 16, *in legione sunt centuriae LX, manipuli XXX, cohortes X*, et la « suite » d'un chef. — Ancien, usuel. Panroman (v. B. W. cour) et celtique : irl. *cuaire*, *cuir*.

Dérivés : *cohōrtālis* (chor-, cor) ; *cohōrtālinus*; *cohōrticula* (cur-). De **co-għtis*. V. *hortus*.

cōhum (cōum), -i n. : *sub iugo medio cauum, quod bura extrema addita oppulatur, uocatur cōum a cauo*, Varr., L. L. 5, 235. Désignerait donc une cavité du joug dans laquelle viendrait s'encasturer l'extrémité du timon de la charrette. Toutefois, pour Festus, *cōhum* désigne la courroie qui sert à attacher le timon au joug : *cōhum lorum, quo temo buris cum iugo conligatur, a cohēbendo dicitur*, P. F. 34, 26. Si le sens premier est bien celui de « cavité », il faut sans doute y rattacher la glose : *cōhum, poetae caelum dixerunt, a chao ex quo putabatur caelum esse formatum*, P. F. 34, 28; cf. Diom., GLK I 365, 18, *Verrius et Flaccus in postrema syllaba adspirandum probauerunt : cōhum enim apud ueteres mundum significat, unde subtratum incohare*.

L'histoire du mot est obscure, parce qu'il n'est pas attesté en dehors des grammairiens et que ceux-ci ont été préoccupés d'identifier *cōhum* dans le sens de « ciel » au gr. χῆος. Mais il est possible que l'explication de Varro soit la bonne et que *cōum*, dans les deux sens, soit

un doublet, sans doute dialectal, de *cauum*. On sait, en effet, que *cauus* représente un ancien *couos*, qui s'est, du reste, maintenu dans certaines formes romanes (cf. *cous*, dans M. L. 1796 et *Einf.*, § 143, p. 160; Juret, *Phonétique*, p. 342). L'h de *cōhum* serait purement graphique et destinée, comme dans *ahēnus*, à marquer une prononciation dissyllabique, en évitant le groupe -*uu-* (= -*ou-*); la graphie *cauum* serait influencée par χῆος. L'explication par une racine **qagh-* n'est pas plus sûre. V. *incohāre*.

coinquō (coinquō), -is, -ere : verbe conservé par le rituel des frères Arvales, dans l'expression *luci coinquendi*, et que l'abrégé de Festus glose par *dēputare*, P. F. 56, 10, et aussi par *coercere*, P. F. 57, 23 (sens non attesté). De là, le nom de la déesse *Coinquenda*; pour la formation, cf. *Commolenda*. Étymologie incertaine.

cōlaepium, -i n. : boulette de viande. Doublet populaire (Pétr. 70, 2) de *cōliphium* (Plt.), emprunt au gr. κολόφιον, diminutif de κολῆν « cuisse ».

colaphus, -i m. : taloche, coup de poing. Transcription « savante » du gr. κόλαφος déjà dans Plaute, comme *colaphizō* (Ital.; *colapizat*, CGL IV 220, 19) de *κολαφίζω*. À côté de ces formes de la langue écrite ont existé des doublets populaires *colpus* (Lex Sal.) avec syncope de l'ā intérieur (cf. *caldus*, etc.), auquel remontent les formes romanes du type français *coup*, cf. M. L. 2034, B. W. s. u., et gallois *clwff*, *clwff*; et **colopus* (cf. *colophus* dans les manuscrits de Quintilien 6, 3, 83), dont dériverait le *percolopāre* de Pétrone, 44, 5, et le *colopidiāri* (= *colopidiāri* avec -di- issu de z) du Pseudo-Soranus, Epit. 69. *Colopus*, issu de *colpus*, est une forme dialectale qui présente un phénomène d'« anaptyxe » osque; cf. Buck, *Osc. Umbr. Gramm.*, § 79 et 1; Ernout, *Philologica* II, p. 151.

cōleus, -i m. (usité surtout au pluriel) : *δρχις, testis, testiculus*; semble, toutefois, désigner un autre objet dans Cic., Fam. 9, 22, 4, « *Testes* » *uerbum honestissimum in iudicio, alio loco non nimis; et honesti « colei Lanuini »*, « *Cliternini* » non *honesti*.

Dérivés et composés : *coleātus* et *excoliātus* : *excātrātus* (Gloss.); *cultio* (lat. *cōleo*), -ōnis m. (Gloss.) : *famez, spado contusus culionibus*. Mot populaire (Labrius, Priap., Mart., Pétr.), sans étymologie claire, passé dans les langues romanes, cf. M. L. 2038, *cōleus*; 2036, *cōleo*. Cf. *culleus*?

colisatium, -i n. : mot gaulois cité par Pline 34, 163 et désignant une sorte de chariot.

collēga, collēgium : v. *lex*.

colliciae (colliquiae), -ārum f. pl. : *tegulae, per quas aqua in uas defluere potest*, P. F. 101, 13, gouttières faites de tuiles concaves; et rigoles chargées de séparer des terres les eaux pluviales et de les mener dans les fossés. Cf. P. F. 64, 8, *delicia (deliquia, Vitr.) : est tignum quod a culmine ad tegulas angulares infimas uersus fastigium collocatur : unde tectum deliciatum et tegulae deliciae*.

Dérivé : *collicciāris* (tēgula); cf. aussi *colliquiāria* (Vitr.).

Peut-être à rapprocher de *ēlicēs*, cf. ap. Colum. 2, 8,

3, ut patentes liras crebrosque sulcos aquarios, quos nunnulli elices uocant, faciamus, et omnem umorem in collis quas aequae inde extra segetes deriuemus; et dans P. F. 101, 11, inlicium dicitur, cum populus ad contionem dicitur, i. e. euocatur. Vnde et colliciae tegulae e. q. s. Sans doute apparenté à liquor, liza; les graphies colliciae, deliciae seraient dues à un rapprochement avec les adjectifs du type elicius, dérivé de laciō; elles peuvent aussi être dérivées du pluriel elices. V. laz et lique.

collis, -is m. (et f. d'après Priscien, GLK II 169, 10, conformément à la tendance générale des thèmes en -i, mais sans exemples sûrs) : colline, cf. Ov., Ars 2, 71, monte minor collis, campis erat altior aequis, et « col », B. Afric. 37, 5, in hoc iugo colles sunt pauci. — Ancien, usuel. M. L. 2051.

Dérivés : collinus, substantivé à basse époque, collina f. (Grom., p. 314, 12 et 13) : colline, M. L. 2049; colliculius, collicellus; collicossus; collidans (fundus), forme douteuse; collifana f., tous rares et tardifs; composé collamentum? dans une Tab. Deuot., cf. Thes. s. u. Rappelé lit. kálnas « colline », got. hallus (sans doute de *hálnuz) « rocher » et, avec vocalisme radical zéro, v. angl. hyl « colline », gr. κολωνός, κολώνη « colline ». Lit. kálnas, qui s'accorde pour l'intonation avec kelti « élever », fait supposer *kolán-, à quoi lat. collis ne contredit pas si, comme en grec, i. e. « s'est amui après syllabe comprenant o »; alors le rapport avec columen (v. ce mot), de *kelmen-, deviendrait clair. V. sax. holm « colline » (et, avec un sens dérivé, v. isl. holmr « ile ») est aussi parent. Cf. cellō, celsus.

collitō : v. lūcus.

collum, -i n. (collus m. chez les archaïques, cf. Thes. III 1658, 73 sqq.; le succès de collum a pu être déterminé en partie par le collectif pluriel colla, qui est fréquent, et en partie par le fait que beaucoup de noms de parties du corps sont neutres en latin) : cou (sens propre et sens figuré, et dérivés). — Ancien, usuel. M. L. 2053; irl. coll?

Dérivés et composés : collāris adj., et subst. n. collāre (scil. ferrum ou uinculum) et collārium (v^e siècle) : collier, M. L. 2042, B. W. s. u., v. h. a. chollāre; decollō, -ās, M. L. 2506.

Collus est issu de *kol-so- (comme uelle de *uel-se). Cf. got. hals « cou » m. On s'est demandé si ce mot est à rattacher au groupe de *kel- « en haut », v. celsus, ou à celui de *kel- « tourner », v. colō. En faveur de la seconde hypothèse, on peut mentionner gr. πράχλος en face de πράγος, qui est contesté, et lit. kākals « cou », dont la ressemblance avec gr. κύκλος « cercle », etc., est frappante; enfin, v. sl. vratū « cou » en face de vratii « tourner » : cf. uerō.

collŷra (collira), -ae f. : sorte de pain ou de galette. Emprunt populaire (Plaute, puis langue de l'Église) au gr. κολλύρα; conservé dans quelques parlers romans, notamment de l'Italie du Sud. M. L. 2055.

colō, -ās : v. cōlum.

colō, -is, coluf, cultum, colere : colō est issu de *k^{el}elō; la labio-vélaire existe encore dans inquilinus, Esquiliae. *k^{el}elō est devenu phonétiquement *k^{el}olō, puis la labio-vélaire a perdu son appendice vélaire de-

vant o : quolundam qu'on lit CIL I^o 364 est une fausse graphie archaisante, cf. cēlo. Alors que dans les langues congénères la racine a le sens de « se mouvoir », « se trouver habituellement dans », en latin colō s'est spécialisé dans le sens de « habiter » et « cultiver »; les deux sens apparaissent également attestés dès l'époque la plus ancienne, les deux idées étant connexes pour une population rurale, cf. agricola. Dans le sens de « habiter », colō a été concurrencé par le composé incolō (cf. Diff. éd. Beck, p. 47, 2, colinus deum uel agrum, incolinus solummodo agrum) et surtout par le fréquentatif de habeo, habito. Des expressions comme colere uitam, c. seruitutem (cf. Thes. III 1678, 39 sqq.) gardent peut-être le sens ancien de la racine « se mouvoir habituellement dans ».

Comme le dieu qui habitait un lieu en devait être le protecteur naturel, colere, en parlant des dieux, a pris le sens de « se plaire à, habiter dans, avec », puis « protéger, chérir »; cf. Vg., Ae. I, 16, quam (= Karthaginem) luno fertur terris magis omnibus unam | posthabita coluisse Samo, où Servius note : ueteres colere dicebant, etiam cum maior minorem diligeret. Puis le sens s'est étendu, et colō désignant vice versa le culte et les honneurs que les hommes rendent aux dieux a signifié « honorer, rendre un culte à » : superior colitur, non colit inferiorum, a pu écrire le même Servius, B. 3, 61.

Colō « cultiver » a pris également le sens moral que le verbe a en français : colere uirtutem, artes, etc.; et l'adjectif verbal cultus signifie le plus souvent « cultivé moralement, élégant, orné », cf. excultus et le privatif incultus (avec l'abstrait incultus, -ās). Usité de tout temps. M. L. 2037.

A colō se rattache un substantif en -a, -cola seulement dans les composés (cf. -uena dans aduena) : accola; incola : agricola, siluicola, caelicola (= οὐρανός, Esch.); cf. peut-être domicilium, dérivé de *domicola? En dérive également :

colōnus m. : celui qui tient lieu du propriétaire, qui cultive en son lieu et place, « fermier » au sens technique et légal du mot (pour la valeur du suffixe, cf. patrōnus « celui qui fait fonction de père », en face de pater); puis par extension « cultivateur » (par opposition à pās-tor) : habitant d'une colonie (= gr. ἀποικος), qui lui aussi vient s'établir à la place des incolae. Colōnus a un féminin colōna et des dérivés : colōnia « ferme » et « colonie » (sens abstrait et concret), d'où germ. Kōln, gall. Colun; colōnicus; colōniarius, colōnātus, -ās m. (bas latin juridique).

Dérivés en cult- : cultiō : culture (sens physique et moral). Classique, mais rare (Cicéron et, après lui, S^t Ambr., Arn.); cultūra : culture (sens physique et moral), M. L. 2383; cultus, -ūs m. : culture (sens propre dans Cic. et T.-L.); mais beaucoup plus employé au sens moral « éducation, culture, civilisation »; d'où « manière d'être ou de se vêtir, mode »; dans la langue religieuse, « culte »; cultor, cultrix : habitant, cultivateur, et, au sens moral, « qui cultive, qui honore »; culō, -ās, CGL II 263, 5, et cultiōr, Ibid., IV 203, 8. M. L. 2380.

Composés : accolō : habiter auprès de; aecola m. (opposé à incola), M. L. 81; excolō : cultiver avec soin, parer; incolō : habiter dans; incola m. : habitant; dans la langue du droit, traduit le gr. περίοικος ou μέτοικος,

par opposition à ciuis, cf. Dig. 50, 16, 239, incola est qui in aliquam regionem domicilium suum contulit, quem Graeci πάροικον appellant; Ibid. 50, 1, 29, incola et his magistratibus parere debet apud quos incola est, et illis, apud quos ciuis est; de là, incolātus, -ās (tardif); percolō : honorer grandement (archaïque et postclassique) et en bas latin « habiter, cultiver »; recołō : cultiver à nouveau (sens propre et figuré). Ancien, usuel et classique.

A la racine de colō se rattachent aussi : Esquiliae (Es-) f. pl. : nom d'un quartier situé primitivement hors de Rome et incorporé à la ville par Servius Tullius. Esquiliae est à colō comme reliquiae à linquē. De là : Esquilinus; inquilinus : habitant et spécialement « locataire »; inquilina.

La racine *k^{el}- indiquait l'idée de « circuler autour » (v. collum). La forme du présent qui est conservée dans colō se retrouve dans skr. cārati (à côté de quoi existe une forme dialectale cālati) « il circule, il se meut »; av. cārati (même sens); hom. πέλομαι (forme éolienne) « je me meus, je deviens » (avec aor. πέλοιμι) et crēt. τελομαι « je serai », cypr. τεναί « il sera ». A la différence de l'indo-iranien et du grec, le latin a développé un emploi avec valeur transitive. Le grec et l'indo-iranien indiquent que la racine ne fournissait pas de parfait; c'est pour cela que le perfectum latin est colui, forme nouvelle dans une racine monosyllabique (cf. cultus). Pour le sens général de la racine, il faut tenir compte du gr. πωλόμαι « je vais et viens, je fréquente », sens qui se retrouve aussi dans πολεύς. — Les autres langues ont des formes nominales de la racine, notamment des formes signifiant « cercle, roue », sans redoublement dans la forme de type archaïque (nom thématique du genre neutre à vocalisme radical e), v. pruss. kelan, v. isl. hvel (et avec vocalisme altéré dans v. sl. kolo), avec redoublement (naturel dans un terme technique), v. collum, dans skr. cakrāh, cakrām, avec. čaxrēm, tokh. A kukāl, B kōkale; v. angl. hweohl et hweol (indiquant deux places du ton différentes), gr. κύκλος, κύκλα. — Le sens de la racine ressort bien du second terme de composés tels que gr. βου-κύλος, τι-πόλος, ἀμφίπολος, indiquant le personnage qui circule autour du bœuf, de la chèvre, (du maître) et s'occupe d'eux; le sanskrit a, de même, paricarāh (c- d'après cārati); l'italique a connu le mot, comme on le voit par lat. anculus (v. ce mot). Cf. skr. divā-karāh « soleil » (qui circule le jour). Le sens de « s'occuper de », qui apparaît clairement ici, explique une partie des sens latins de colō. — Lat. colus « quenouille » rappelle gr. πόλος « pivot, pôle » et aussi « terre retournée »; cf. πολέιν et πολέιν « retourner la terre ». Ce dernier sens est à rapprocher du sens agricole pris par colō en latin; ce sens s'explique par le caractère rural de la classe qui dominait à Rome durant la période ancienne.

color (ancien colos, cf. Thes. III 1713, 9 sqq.), -ōris m. : couleur, teint. La couleur servant souvent de caractère distinctif, ou étant ajoutée à un objet pour en dissimuler l'aspect réel (cf. l'opposition de color et de corpus, Cic., Ac. 2, 34), color a pris des acceptions spéciales, notamment dans la langue de la rhétorique : 1^o aspect, caractère particulier du style (color tragicus, poeticus, peut-être à l'imitation du gr. χρώμα); 2^o aspect feint

(« sous couleur de; conter des couleurs »); par suite, « droit de colorer la vérité, prétexte, raison spécieuse »; Don., Ph. 282, haec apud iudices μετάθεσς αἰτίας dicitur, h. e. translatio causae facit ut uolgo colorem nominant. Ancien, usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 2056.

Dérivés et composés : colōrō, -ās, usuel et ancien, M. L. 2057; d'où colōrābilis (rare), colōrātiō, -tōr, -tus, -ūs : xolais, -ūra : xolais, tous rares et techniques; concolorāns; decolorō; colōrārius (Gloss., Schol. de Perse = chrōmatārius); colōrinus (Gloss.), colōrius (tardif), peut-être reformé sur discoloriūs (Pétr. 97; pour la formation, cf. in-iurius, nefārius); colōrizō (hybride à suffixe grec qu'on trouve dans Diosc. 2, 63, formé d'après xpolōzō); colōrificus. Nombreux adjectifs composés dont le second terme est color : con-, dis-, bis-, multi-, albi-, auri-, uersi-color, etc., la plupart rares et poétiques, faits sans doute sur le type grec δίχρος, δίχρμος, λευκόχρος, etc.

La comparaison avec le développement du sens de skr. vārṇa « ce qui recouvre », d'où « couleur », montre que le mot est à grouper avec cēlo. Cf. aussi gr. χρώς et χρώμα. Le germanique a, avec un vocalisme radical zéro, qui s'applique dans des dérivés, des thèmes secondaires tirés du thème en *es- attesté par lat. colūs : v. h. a. huls « gousse », hult « couverture », got. hulistr « couverture ». — Le vocalisme radical o de color rappelle celui de hōnō.

colostra (colustra), -ae f.; colostrum, -i n. (on trouve plus souvent, semble-t-il, dans les auteurs, le féminin colostrā, mais les grammairiens enseignent que le nom est neutre. Le féminin est peut-être tiré du pluriel neutre colostrā, -ōrum, le nom étant assez souvent attesté au pluriel) : premier lait. Appartient surtout à la langue pastorale; terme de tendresse dans Plaute. M. L. 2058.

Dérivés : colōstrātus; colōstratiō; colostreus « délicieux » (Cassiod.).

Terme rural, d'origine obscure. Le rapprochement avec color et skr. carāh « peau du lait », got. hulistr « xolumma » se heurte au sens, colostrā désignant seulement le premier lait : aut statim mulectum aut post fetum, cf. Serv., Ae. 5, 78, à moins d'admettre une spécialisation secondaire de sens, invérifiable. V. clustrigō?

1. colpus : v. colaphus.

2. colpus, -i m. : 1^o golfe; 2^o vulve; 3^o ulcère. Emprunt au gr. κόλπος attesté depuis S^t Jérôme et passé avec des déformations diverses (colpus, golfus, v. Thes. s. u.) dans les langues romanes. M. L. 2059; B. W. gouffre.

colubra, -ae f. et coluber, -brī et -bris m. (colubra est la forme la plus ancienne (Plaute) ; coluber n'apparaît qu'à partir de Virgile : Serv., Ae. 2, 471, colubram nonnulli promiscuum nomen tradunt, quod ut sonantius feret finit masculinum, ut diceretur coluber (Ovide a six fois colubra contre un exemple de coluber) et est rare avant Apulée et Tertullien la flexion coluber, -bris est tardive et rare; l'App. Probi blâme coluber, GLK IV, 199, 2; les formes romanes remontent à colobra, M. L. 2060, B. W. s. u. : serpent (venimeux), uenenatis... colubris, déjà Lucr. 5, 27 et passim; cf. à basse époque uipereus coluber, Victorin. leg. dom. 20.

Dérivés et composés : *colubrinus*; d'où *colubrina* f. = δρακοντὶς μεγάλη, couleuvre; *colubrarius* (épithète de noms de lieux); *colubrifer* (Ovide, Lucain d'après ὀφιοῦχος, cf. *anguifer*); *colubrimodus* (Coripp.). Sans étymologie claire. Peut-être emprunt au gr. χεῦδος (Havet, ALLG 4, 142).]

colum, -i n. (*colus*, CGL III 324, 54, 5) : passoire, filtre à vin (*iuncum vel sparteum*, Col. 12, 16, u.); tamis, nasse. Attesté depuis Caton; roman. M. L. 2062. Dénominateur : *colō*, -ās : filtrer [couler]; d'où en bas latin *colātura*, *colātōrium*. *Colō* s'est substituée à *fluō* dans les langues romanes, où il est partout attesté; cf. M. L. 2035 et 2035 a. Composés : *dē*-, *ex*- (M. L. 2978), *in*-, *per*-, *re*-, *trans*-*colāre*.

Terme technique de la langue rustique, sans doute non romain. Joint à *quallus* (*quālus*), qui désigne un objet de même nature et de même forme, dans Vg. G. 2, 241-242, *tu spisso uimine quallus* | *colaque prelorum fumosis deripe tectis*. Toutefois *quallus* est de sens plus général et désigne toute espèce de panier d'osier, cf. *quāsillus*, -lārus.

Sans étymologie claire.

columba, -ae f. et **columbus**, -i m. : colombe, pigeon. Correspondant à l'oiseau sauvage *palumbus*, cf. Serv., Ae. 5, 213, *de his domesticis columba V. dicitur nam agrestes palumbus uocantur*. Sur le genre, cf. Varr., L. L. 9, 56, *tum omnes mares et feminas dicebantur columbae, quod non erant in eo usu domestico quo nunc*; <nunc> contra, *propter domesticos usus quod interuimus, appellatur mas columbus, femina columba*. Toutefois *columbus* se lit déjà dans Plaute, Ru. 387, à côté de *columba*, Mi. 162. Les deux formes sont représentées en roman, M. L. 2066. Passé en germanique : ags. *cul(u)fre*, et en celtique : *irl. colum*, gall. *columen*.

Dérivés : *columbare* (*columbar*) n. (d'un adjectif *columbāris*); *columbārium* : 1° colombier, pigeonnier; 2° niche pour les urnes funéraires, M. L. 2063 a; *columbinus*, M. L. 2064; *columbina* « verveine »; *columbula*, M. L. 2065; *columbor*, -āris « se becqueter »; etc.

La comparaison de lat. *palumbus* (v. ce mot) et de v. sl. *golub* « pigeon » (cf. r. *golubj* « bleu ») engage à voir dans *col*-la désignation d'une couleur; le grec a, en effet, *κόλυμβος* « petit grèbe », à côté de *κεκάνος* « noir, sombre ».

columbārēs (*oliuae*) : olives confites. Déformation populaire (Pallad.) de *colymbades* (*oliuae*) = *κολυμβάδες* ἔλαια qu'on lit dans Colum.; v. Niedermann, B. Ph. Woch., 1911, 1433.

columen, -inis n. : faite, partie supérieure, en architecture « poutre faîtière »; « sommet ». Semble identique à *culmen* (plus récemment attesté, seulement depuis Varron, semble-t-il; sur Plaute, Tri. 85, v. Leo, ALLG 10, 278), avec lequel il est souvent confondu dans les manuscrits et dont il serait un doublet, comme *tegmen* cf. Donat, Ph. 287, *columen*, *culmen*. An *columen*, *columna*, unde *columellae apud ueteres dicti serui maiores domus*? Les Acta fratrum Atrualium emploient indifféremment *sub diuo culmine* et *sub diuo columine*. Les dérivés sont du type *culm*- : *culmineus*, -ālis, -āris, *culmināre* (Mart. Cap.). La différence de

forme provient peut-être d'une flexion *columen*, *culminis* de **col(u)men-es* sur laquelle on aurait reconstruit deux séries : *columen*, *columinis* et *culmen*, *culminis*. Mais *columen* s'emploie aussi avec le sens de « soutien, appui », comme *columna*, ainsi Plt., Cas. 536, *senati columen*, *praesidium populi*; Tér., Ph. 287, *columen uero familiaris*, où Donat note : *sustentatio uel decus*, unde *columnae dictae*. L'homonymie de *columna* a dû jouer un rôle dans ce changement de sens; à l'époque impériale, *columen* n'est plus guère employé que dans un sens métaphorique, voisin de *columna*, tandis qu'à *culmen* est réservé le sens de « sommet », etc. V. B. W. comble.

V. *collis*, mais aussi *cellō*, *celsius*.

***columis** : *saluus*? L'authenticité de la forme est douteuse. Un accusatif *columen* est donné une fois dans Plaute, Tri. 743, par les manuscrits palatins, tandis que l'Ambrosianus a correctement *incolumem*; *columis* au sens de « *saluus*, sain et sauf » est dû au fait que l'on croyait, à basse époque, reconnaître dans *incolumis* un *in-* augmentatif : cf. *impinguis* « ualdē pinguis », *inopimus* « ualdē opimus », *permane inquietus*, Didasc., Apost. 21, 27, éd. Hauler, où l'original grec porte μένε *θησος*. *Columis* « *saluus* » est exactement comparable à *becilli* : *aegroti*, *infirmi*, *insani*, CGL V 563, où *becillus* apparaît avec le même sens que *imbēcillus*. V., à ce sujet, M. Niedermann, IF 26, 52 sqq. La création de *columis* a pu être favorisée par un rapprochement avec *columna*, dû à l'étymologie populaire; cf. Isid., Or. 10, 55.

columna, -ae f. (une forme *columa* est attestée par Quint. 1, 7, 29 et signalée comme barbarisme par Pompeius, GLK V 283, 11; elle est sans doute faite sur *columella*) : colonne; et au sens image « pilier, soutien », déjà dans Enn., A. 348, *regni columann*; emploi rare et surtout attesté dans la langue de l'Eglise, où *columna* traduit στύλος; le latin classique dit plutôt *columen* dans ce sens. Les Latins établissent un rapport entre *columna* et *culmen*, *columen*, cf. P. F. 48, 7, *columnae dictae quod culmina sustineant*; Serv., Ae. 8, 664, *columnae mortuis nobilibus superponuntur ad ostendendum eorum columen*. M. L. 2069. Celt. : *irl. coloma*, gall. *colof*.

Dérivés et composés : *columnātus* : qui s'appuie sur des colonnes; de là *columnātum*, -nāta n. : colonnade(s); *columnātio* = περίστυλον; *columnāris* et *columnar* n. « carrière de marbre »; -rius; *columella* : colonnette; colonne (d'un livre); soutien, pied de table. Surnom. M. L. 2067; *columellāris* m.; *columel*- (bas latin) : dent angulaire ou canine de la mâchoire supérieure; dent de l'œil. M. L. 2068; *intercolumnium* (Rhet. ad Herenn.).

Un rapport avec *columen* et *cellō* est probable. Le rapprochement avec sl. *kolo* « roue » (v. sous *colō*) ne trouve en latin aucun appui.

colūrium, -i n. : sorte de colonne brute. Mot de très basse époque (Sidone), à rapprocher sans doute de la glose d'Hésychius *κολούριον* « ἀποτομή »; cf. *colūrus* = *κόλινθος*, mutilatus (terme métrique) et *colāri*, -ōrum m. pl. : cercles qui divisent la sphère.

columnus : v. *corulus*.

colus, -i et **colus**, -ūs m. et f. (confusion constante entre les deux formes et les genres; toutefois, le féminin

semble plus fréquent avec les formes de la 4^e déclinaison, qui sont sans doute les plus anciennes, comme le prouve le diminutif *coluc(u)la*; cf. *acus/acuc(u)la*. Il se peut, d'ailleurs, que, comme pour *domus*, un thème en -o- ait existé à côté du thème en -u- : qu'enouille. Sur la forme et l'emploi de l'instrument, voir Rich. s. u. *colus*, *fusus*, *neō*. Attesté depuis Plaute. Les gloses ont conservé les diminutifs *coluc(u)la*, *colucella* et, avec dissimilation du premier l, *conuc(u)la*, auquel remontent le fr. *quenouille* et le v. h. a. *cunch(a)la* « Kunkel », *chonachla*; *conucella*; cf. dans Diosc. 3, 93 W *ἀρακτοῦλης* (sorte de chardon dont la tige servait à fabriquer des fuseaux)... *Ῥωμαῖοι προσηγορεύουσιν αὐτὴν ἀράκτου, οἱ δὲ κοινούσιν αὐτὴν ὀύστια*. M. L. 2061, *colucula* et *conucula*; *incolicare*. M. L. 4360. Irl. *cuigel*.

V. *colō*.

com : v. *cum*.

coma, -ae f. : emprunt au gr. κόμη « chevelure », de caractère surtout poétique. Le mot a été latinisé assez vite pour fournir des dérivés proprement latins : *comāns* (attesté à partir de Virgile, tandis que le verbe *comō*, -ās et *comor* est beaucoup plus tardif [Tert., S^t Aug.] et relait sur *comāns*, *comātus* : *non est enim uerbum como*, dit Servius, Ae. 3, 468); *comātus* (cf. Gallia *comāta*); *comula*; les noms *Comātius*, -tullus, -tilla; les composés *bi-*, *horri-* *comis* et les hybrides *acersocomis*, *erythrocomis*, *leucocomis*. Ancien, usuel, panroman (sauf français). M. L. 2071.

combennōnēs : v. *benna*.

combrētum, -i n. : plante ressemblant au *baccar*?, cf. Plin. 21, 30 et 133, et André, *Lex.*, s. u. Il s'agit sans doute d'un ancien collectif en -etum, cf. *dāmetum*, etc., qui a servi ensuite à désigner la plante elle-même (cf. *bolētum*). Mot gaulois selon Bertoldi?

Le rapprochement souvent indiqué avec le mot isolé lit. *svēndrai*, qui désigne une sorte de roseau, est en l'air. L'indo-européen n'admet pas, en général, *k... dh...*

combūrō : v. *bustum* et *ūrō*.

comes, -itis c. : qui va avec, compagnon [de marche]. On l'explique généralement par **com-it-s* (v. *eō*), cf. *pedes*. L'e du nominatif au lieu de i attendu (**comis*) s'expliquerait par l'influence de *egues*, *miles*. Pour la forme et le sens, cf. σύνδοξ. Mais comes peut avoir été fait sur le modèle de *egues*, qui a entraîné *pedes*. Ancien, usuel. — La notion de marche est bien sentie des anciens; mais, dans l'usage, *comes* a le sens large de « compagnon », ἑταῖρος. Le comes accompagne souvent un supérieur; cf. Ulp., Dig. 47, 10, 15, 16, *comitem accipere debemus eum qui comitetur et sequatur et, ut ait Labeo, siue liberum, siue seruum, siue masculum, siue feminam; et ita comitem Labeo definit « qui frequentandi cuiusque causa, ut sequeretur destinatus in publico priuatae abduc-tus fuerit »*. Il accompagne notamment les magistrats en fonction, les proconsuls, par exemple, et, à l'époque impériale, des *comites* sont attachés officiellement aux empereurs (*comites ordinis primi, secundi, tertii*) et chargés de différentes fonctions (*comitua*, cf. *comitiānus*), d'où fr. *comte* (v. fr. *cuens*), it. *conte*, esp. *conde*, cf. M. L. 2078, 2081, **comitissa*, *comes stabuli*, M. L. 2078 a; B. W. *connétable*. Irl. *coem*.

Dénominateur : *comitō*, -ās (et *comitor*) avec ses composés; d'où *concomitō*.

cōmis, -e adj. (la forme ancienne est peut-être *cosmis*, qu'on lit dans l'inscription de *Duenos*, CIL I³ 3; toutefois, le sens du mot y est incertain) : bienveillant, affable, indulgent, aimable, opposé par Cic. à *asper*, Rep. 1, 50, comme *cōmitās* à *seueritās*, Or. 34, Bru. 148; cf. Thes. III 1791, 6 sqq.

Emploi assez rare; à partir de l'époque impériale ne se rencontre plus que dans Horace, Ovide, Tite-Live, Tacite, Fronton, Apulée et Ausone. La langue de l'Eglise et les écrivains vulgaires l'ignorent. Ni comparatif, ni superlatif. Non roman.

Dérivés : *cōmiler*, *cōmitās*.

Si *cosmis* est la forme ancienne, on pourrait songer à voir dans *cōmis* un composé de la racine **smei-* « rire, sourire », l'et le sens premier serait « qui sourit avec », cf. *cōmis frōns*, *cōmēs oculi*, T.-L. 1, 22, 5; Ov., Ars 5, 510, et le gr. *κοιμωμετός*.

cōmissor, -āris, -ārī (*cōmessor*, graphie récente qui a subi l'influence de *comēsse*, *comēsus*, cf. *cōmēssatiō*, Thes. III 1789 sqq.; et CGL IV 41 et 408) : faire bombance. Emprunt ancien (Plaute) et populaire au gr. κομᾶζω (pour l'i, cf. *moecissō*), qui a fourni des dérivés proprement latins : *cōmissibundus*, *cōmissōr*, *cōmissatiō*. La forme est influencée par le type en -īzō, qui a fourni le gros des verbes empruntés par le latin au grec. Passé au déponent comme *opsōnor*, peut-être d'après *epulor* et parce que le verbe désigne une activité à laquelle le sujet est particulièrement intéressé.

comitium, -i n. : désigne non pas le fait d'accompagner, mais le lieu de réunion, *comitium qui locus a coeundo*, i. e. *insimul uniendo est dictus*, P. F. 34, 13, puis « l'assemblée ». Souvent joint et opposé à *forum*. Il doit s'agir d'une formation indépendante, du même type que [sōl]stitium; **com-*, servant de premier terme de composé nominal, a été traité autrement que dans *co-eō*, où il est préverbe, cf. skr. *sām-itih* f. Le pluriel *comitia* désigne les assemblées légales et convoquées par le magistrat (par opposition à *contio* « réunion publique ») : *comitia calata*, *cūriata*, *centuriata*.

Dérivés : *comitiālis* : *diēs c.*, *morbus c.* « le haut mal, l'épilepsie » : *prohibere comitia dicitur uitare diem morbo qui uolgo quidem maior, ceterum ob id ipsum comitiālis appellatur*, F. 268, 13; *comitiō*, -ās « aller aux comices, désigner dans les comices »; *incōmitiō* « insulter en public » (mot plautin). Pour la forme et l'emploi, cf. *concilium*. V. *eō*, *ire*.

commēātus, -ūs m. : v. *meō*.

commendō, -ās : v. *mandō*.

commentum, -i n.; **commentor** : v. *mēns*, *miniscor*.

commercium : v. *merz*.

commētō, -ās, -āre : fréquenter, aller sans cesse vers, e. g. Plt., Cap. 185, *meus scrupulos uictus commetat uiam*; Tér., Haut. 444, *paterere filium | commetare* (ex schol.; *commetare* codd.) *ad mulierculam*.

Semble un fréquentatif de *com-me*, cf. Sisenna, frg. inc. 2, *in eam paludem multi piscium commeant*, et Varr.,

R. R. 3, 5, 16, *pisciculi ultro ac citro commetant*. Rare, archaïque et familier.

comminus : v. *manus*.

commoetaculum : v. *mūtō*.

commūnis, commūniō : v. *mūnis*.

cōmō : v. *emō*.

cōmoedia, -ae f. : comédie ; *cōmoedus, -i m.* : comédien ; *cōmicus* : comique. Emprunts au gr. *κωμῳδία, -δος, -ικός* ; anciens (Plt.), usuels, mais toujours sentis comme étrangers ; les dérivés et composés sont de type grec, comme ceux de *tragoedia*. Formes savantes en roman.

compāgēs, compāctus : v. *pangō*.

compedēs : v. *pēs*.

compendium : v. *pendō*.

compēnsō : v. *pendō*.

comperēd, compesco : v. *parcō*.

comperiō : v. *pariō*.

compilō : v. *pila*.

compitum : v. *petō*.

compos : v. *potis*.

concha (conca), -ae f. : coquille, coquillage ; conqure ; par suite tout objet fait de coquillage ou ressemblant à un coquillage : vase fait avec un coquillage ; sorte de mesure ; concavité, voûte du palais. Emprunt au gr. *κόγχη* déjà dans Plaute (avec *conchita, κογχιτης*) et Caton, demeuré avec des sens divers dans les langues romanes. M. L. 2112 ; en germanique : ags. *cocc*, et en celtique : irl. *coca*.

Dérivés : *conchātus, concheus* ; *conchula (conc(u)la)*, M. L. 2113. A la même famille appartient *conchulium (conchi-, concī-, conquiliū, Gloss.)* : coquillage, pourpre = *κογχύλιον*. M. L. 2114. V. André < u.

conchis, -is f. (*cunchis* forme ancienne, cf. Prisc., GLK II 26, 26) : fève avec sa robe. Cf. gr. *κόγχος*. De là, *conche(h)ic(u)la* et *conciclātus* (Apic.).

conciēns : v. *inciēns*.

concilium, -i n. : convocation, *a concalando, i. e. uocando*, P. F. 33, 27 ; d'où « assemblée, réunion » (dans les villes d'Italie), en particulier « assemblée de la plèbe » (par opposition aux *comitia*), puis « réunion, ensemble » en général. Correspond à gr. *σύνκλητος* (sc. *ἐκκλησία*) ; trad. *σύνκρισις* chez Lucrèce. Ancien, usuel. M. L. 2114 a. Le lieu où se tenaient des assemblées s'appelaient *conciabulum*, mot qui a fini par désigner l'assemblée elle-même (cf. *cōnsiliū*). Comme c'était dans ces assemblées qu'on se réunissait pour conclure des affaires, traiter des marchés, terminer des différends, former des alliances, etc., le verbe *conciō, -ās*, qui signifiait tout d'abord « assembler, réunir », a pris des sens divers correspondant à cette activité des *conciilia, conciabula* : concilier, se concilier (par opposition à *abaliēnāre*) ; procurer, acheter, acquérir, cf. Plt., Tri. 856, *eo conductor melius de me nugas conciliauerit* ; et aussi P. F. 54, 26, *conciatitrix dicitur quae uiris conciliat uzores, et uzoribus*

uiros. C'est du sens de « acheter » que dérive celui de *inconciliāre*, verbe plautin (Ba. 550-551 ; Mo. 613 ; Pe. 883-884, cf. *incomitiāre*, Cu. 400) qui veut dire « tromper (dans une vente), mettre dedans », cf. P. F. 95, 7, *inconciliasti : comparasti, commendasti, uel, ut antiqui, per dolum decepisti*, et dans lequel *in* a un sens péjoratif comme dans *iniciō* (cf., au contraire, *alliciō*), *illaqueō, inescō, inducō*.

Autre composé : *reconciliō* : rassembler, réconcilier ; ramener ; restaurer, recouvrer, avec les dérivés ordinaires.

V. *calō, -ās*.

conciinnō, -ās, -āuf, -ātum, -āre (et *concinno?*) : arranger ; nettoyer, préparer. Terme technique, ancien, de sens concret, dont le sens varie avec les objets auxquels il est joint : *c. āream, trāpetum, lucernam*, etc. Emploi obscur dans Naev., B. P. 38, *insulam... | urit, populatur, uastat, rem hostium concinnat*, où le verbe semble synonyme de *corripio, confundo*. Au sens figuré : composer soigneusement (son style, etc.), *concinnae est apie componere*, P. F. 33, 25, « soigner, inventer ». Dans la langue familière, construit avec deux accusatifs, s'emploie comme substitut expressif de *facere, reddere* ; de là Non. 43, 17 : *concinnae est facere, ut Plautus Amphitryone* (529) : *lacrimantem concinnas tu tuam uzorem... Sed proprietates uerbi haec, quod apud ueteres cinnus portionis genus ex multis liquoribus confectum dici solet. Sans doute étymologie populaire ; peut-être faut-il songer à une parenté avec *cincinnati*, cf. *concinnae* dans Colum., 1, préf. 5, *capitum et capillorum concinnatores* et la traduction par *συμπλέκω* des gloses. Le développement de sens serait le même que dans *cōmere, comptus*.*

Formes nominales et dérivées : *concininus* : bien arrangé, harmonieux, bien fait. Se dit de toute espèce d'objet, du corps, du visage, du discours (= *κομψός*). Synonyme familier de *commodus*. — De là *concinnitudo* formé par Cic., Inu. I 25, qui l'abandonne ensuite pour *concinnitās* (= *κομψότης, κομψεία*) ; *inconcinnus* (Gell. 7, 12, 4), *-itās* (id. 2, 26, 4), *disconcinus* ; *concinis, -e* ; *conciniter* ; *concinnaō, -tiō* (Caton), *-tiura* (Gloss.), *-mentum, -ticius* (rares et tardifs) ; *ex-, re-concinno*.

conciplō : P. F. 54, 16, *conciplauisti, dictum a Naeuio* (com. 132) *pro corripuisti et inuolasti*. Repris dans ce sens par Apul., Apol. 96 : *c. bona*. — Semble supposer un substantif **concupulum* « fourre-tout » ? Cf. *capulum, -lus* ; *dēcupula* « piège à oiseau », *muscipula (-lum)*. Mais comme tous les autres exemples de *conciplō* se rapportent à un composé de *capulō* « couper », il se peut que la glose de Festus soit due à un faux rapport avec *capulum*, de *capio*.

conclāue : v. *clau-*.

concoers, -dis adj. (*concordis*, Caec. ; *-dius*, CIL VIII 8530) : de même, cœur, uni de cœur ; *ὁμόνους*. Ancien, classique, usuel.

Dérivés : *concordia f.* : concorde (divinisée), accord (avec influence de *chorda*, cf. Quint., I. O. 5, 10, 124, etc.) ; *concordiās* (Pac.) ; *concorditer, -dē* ; *concordō, -ās* et ses dérivés. Contraire : *discord* (*discordis*, Pompon.) ; *discordia, -ae* (*Discordia*, Enn. ; *-dium*, Calp.) ; *discordō, etc.* V. *cor* ; *chorda*.

condalium : v. *condulus*.

condemnō : v. *damnō*.

condiō, -is, -iul, -itum, -ire : assaisonner, relever, épicer (sens propre et figuré) ; spécialement « embauer ». Ancien, technique, usuel. M. L. 2123.

Dérivés : *condimentum* (**condimen*, M. L. 2122) ; *conditiō* (Varr., Colum.) ; *conditor* (tardif), *conditus, -ūs* (Col.), *conditiāneus, conditiātor, conditiūra* (Col.).

Terme technique. Sans étymologie sûre. Le rapprochement de *condō* offre des difficultés de forme et de sens (cf., toutefois, la spécialisation de *conficidō*).

condō : v. *dō*.

condoma (conduma, Grég. Tur.), -ae f. : ensemble de la maison. Bas latin, peut-être adaptation de *συνουσία* = *condominium*. Les notes tironiennes ont aussi *condomina*, cf. Du Gange, s. u. *condamina*. M. L. 2124.

condulus : *anulus*, P. F. 34, 16. Cf. *condalium* : *similiter anuli genus*, P. F. 34, 17. *Condaliū* est dans Plaute ; *condulus* n'est connu que par la glose de Festus.

Emprunt à une langue orientale, cf. skr. *kundalam* « boucle d'oreille, bague », comme le suppose Thurneysen, ou au gr. *κόνδυλος, κονδύλιον* « articulation (particulièrement des doigts) ». Pour la façon dont se portait cet anneau, cf. Rich, s. u.

condurdum, -i n. : nom d'une plante inconnue dans Pline 26, 26.

condus : v. *condō*, sous *dō*.

cōnea : v. *cicōnia*.

confarreātio : v. *far*.

conferua, conferueō : v. *ferrūmen*.

confestim : v. *festinus, -nō*.

conflāgēs : *loca dicuntur in quae undique confluunt uenti*, P. F. 35, 21. douteux. Si la glose est exacte, peut-être apparenté à *confāre* (cf. *flāre*) et influencé dans sa finale par *conflugēs*, que cite Nonius 62, 15 : *loca in quae riuī diuersi confluant, et par confragēs*, glosé par Isid., Or. 14, 8, 27, *loca in quae undique uenti currunt ac sese frangunt*.

Un exemple de *conflugēs* dans Livius Andronicus ; pas d'exemples des deux autres. Traduisent peut-être des adjectifs grecs comme *σύνπνοος, σφραός, σφραγκτος*.

***confriua (com-?)** : mot de forme et de sens obscurs qu'on lit dans une scolie de Térence, An. 88 : *symbola... est conferentia quam rustice uocatus confriuiam* (= pique-nique?). Sans autre exemple, et sans doute corrompu. La conjecture *confriua* de F. Muller, *cena ex uariis frustis siue sportulis composita*, est sans valeur ; il n'y a pas en latin de verbe correspondant à *frustum*.

***confuit, confutūrum, confore** : formes d'un composé de *sum*, **cōsum*, employé en sens de *euēnire, fieri, simul esse*. Verbe très rare, qu'on rencontre chez Plaute, Mil. 941 ; Térence, And. 167, et chez quelques auteurs de basse époque. V. Thes., sous *confuit*.

confūtō, -ās, -āuf, -ātum, -āre : 1° abattre, faire tomber (sens physique) ; 2° réfuter, convaincre d'erreur, confondre (sens figuré, souvent joint à *confundere*, opposé à *confirmāre*). Ancien (Plt., Cat.), classique, mais

assez rare ; désuet dans la langue impériale. Non roman. Les deux sens sont également attestés à date ancienne ; le sens de *commiscere* indiqué par Non. 87 à propos de Tintin., Com. 128, *cocus magnum ahenum, quanda feruit, paula confutat trua*, semble issu d'une confusion avec *confundō*.

Dérivés : *confutatio* (Rh. Her.), -tor (tardif). *refūtō, -ās* : 1° refouler, repousser (sens physique) ; 2° réfuter (sens moral, Cic., etc.).

Dérivés : *refutatio* (Cic.), -tor, -dōrius, -tābilis (et *irrefutatus, -tābilis*), tardifs.

Comme *confūtō* est devenu synonyme de *coarguō, confundō, refūtō* l'est de *redarguō, refellō*. Classique, fréquent dans Cicéron, rare à l'époque impériale. M. L. 2165. Pour *refutatio*, v. M. L. 7164.

Composés d'un verbe **fūtō* qui n'est pas usité comme verbe simple, dont l'étymologie est incertaine. Le sens matériel, sans doute le plus ancien, inclinerait à rapprocher les mots signifiant « battre ». V. *fūtō* et *fut(u)ō*.

conger, -grī m. (*gonger*, mss. ; *congrus*, Gloss. ; *gungrus*, Prisc., GLK II 26, 26 ; *gongrus*, Charis., GLK I 84, 23) : congre. Ancien, usuel ; M. L. 2144 (les formes remontent en partie à *grongus*). Emprunt au gr. *γόγγρος* ou mot « méditerranéen » de même origine. Sur la correspondance γ = c, voir Fohalle, dans Mém. Vendryes, 165 sqq., et Ernout, *Aspects*, p. 24 sqq. Le développement de *conger* a dû être favorisé par l'existence des autres mots en *con-*.

congeriās : v. *gerō*.

congerro : v. *gerae*.

congus, -i m. : conge, mesure romaine, valant le huitième d'une amphore, ou six setiers. Attesté depuis Caton ; technique. M. L. 2146.

Dérivés : *congialis* ; *congariūs* : qui contient un conge ; et *congariūm* : vase d'un conge ; distribution faite au peuple d'une de ces mesures de vivres ; par extension, « gratification, pot-de-vin ».

Emprunt au gr. *κογγιον* (Antiph.) diminutif de *κόγχη, κόγχος*, qui, outre le coquillage, désigne aussi une mesure pour les liquides (Hippocr., etc.). Cet emprunt, direct ou indirect, a pu subir l'influence de *modius*.

congruō : v. **gruō*.

cōnueō, -ēs, -iul, -ēre et conuō, -is, -xl, -ere (cf. Prisc., GLK II 478, 11 ; 479, 5 ; Thes. IV 320, 44 sqq.). Les inscriptions et les bons manuscrits s'accordent à écrire *conueo* ; la graphie *conn-* ne se trouve que dans les manuscrits inférieurs, cf. Thes. IV 320, 41 sqq.) ; fermer (transitif et absolu, cf. Plt., Mo. 830), se fermer ; et plus spécialement « fermer les paupières, fermer les yeux ». Sens dérivé : 1° fermer les yeux sur, être indulgent pour ; 2° être d'accord (surtout à l'époque impériale).

Dérivés : *cōniūm* « *χάλυξ ῥόδου μεμυκός* » (Gloss.) et *incōniūm* (Apul., Amm.), *incōniūens* (Apul.) « qui ne ferme pas les yeux » ; *cōnientia* : 1° sens propre dans Chalc. Transl., p. 45^r, [*palpebris*] *obductis uis illa ignis intimi cōnientia tegminis* (ὅταν ταῦτα ζυμώσῃ) *coceretur* ; 2° indulgence, connivence ; *cōniolus* : *cy-*

niuli oculi sunt in angustum coacti conuentibus palpebris, P. F. 36, 20; *coniuola, occulta*, id. 53, 21.

Cf. *nictus, nictare*. *Cōnixi* est sans doute la forme ancienne (Turpilus; *coniut*, Ninnius, de date incertaine, mais sans doute de l'époque impériale); la racine comporte, en effet, une gutturale et se présente sous la forme **kneig**-h- à en juger par got. *hneigan*, v. h. a. *hniġan* « sich neigen », etc. Le sens premier est sans doute « s'appuyer », qu'on trouve du reste attesté pour *nictare*. Il y a parenté possible, mais plus lointaine, avec *nitor*, *nizus*, cf. *nizāri*. Mais cette racine **kneig**-h- serait contraire au principe suivant lequel une racine finissant par sonore aspirée ne peut commencer par une sourde. Les formes germaniques concordent mal entre elles. Ombr. *conegos*, *kunikaz* « genū nixus » est énigmatique.

coniu : v. *iungō*.

cōnōpium (-pēum), -I n. : emprunt au gr. *κωνοπέιον* « moustiquaire », à ensuite désigné le lit de repos recouvert par la moustiquaire; cf. Juv. 6, 80; Vulg., Judith 10, 19, *Holofernem sedentem in conopio*. M. L. 2153; B. W. *canapé*.

cōnor, -āris, -ātus sum, -ārī (quelques traces de *cōnō* actif dans la langue vulgaire, cf. Thes. IV 346, 44 sqq.) : le sens premier semble avoir été « se mettre en marche », cf. T.-L. 45, 23, 15, *Atheniensium populum fama est celebrare et supra vires audacem esse ad conandum, Lacedaemoniorum cunctatorem et uix in ea, quibus fudit, ingredientem*; P. F. 131, 17, *muginari est nugari et quasi tarde conari*; Enn., Scen. 336, *itiner... conatum* (cf. Pac., Trag. 45; Vg., Ae. 10, 684); Tér., Ph. 52, *at ego obuiam conabar tibi*; Pac., Trag. 227, *si ire conor*; Afran., Com. 47, *qui conere noctu clanculum rus ire*. De là « entreprendre, essayer », souvent, mais non nécessairement, avec une idée d'effort, due peut-être à l'influence de *cōnitor*, avec lequel il est parfois confondu, cf. Thes. IV 349, 58 sqq. — Ancien et usité à toutes les époques, mais non conservé dans les langues romanes, sauf peut-être dans un dérivé logoud. M. L. 2109 a.

Dérivés : *cōnāmen* (poétique); *cōnāmentum*; *cōnātus*, -ūs m.; *cōnātio* (Sén.).

L'explication par **co-uēnor*, avec la racine qui est dans *Venus, uēnor*, est peu vraisemblable. Peut-être itératif-intensif, apparenté au gr. *κοινεῖν* *ἐπιεικεῖσθαι*, *ἐπεπειν*, uniquement dans Hes. et sans étymologie : ce rapprochement limité à deux langues est peu probant.

conquiniscō, -is, -quēxi, -iscere : -o *caput inclino*, Prisc., GLK II 508, 28; -ere *inclinari*, Non. 84, 14. Rare et archaïque, deux exemples de Plaute, un de Pomponius. Avec un autre préverbe *conquiniscō* : -ere est *proprie inclinari*, dit Non. 146, 22, citant deux exemples de Pomponius. Mots sans doute populaires. Pas de dérivés.

Le présent *conquiniscō* comporte une double caractéristique, un suffixe nasal qui se retrouve dans le v. sl. *izestniti* « disparaître » (de **is-čezniti*) en face de *kaziti* « détruire » et le suffixe complexe -iscō, courant en latin. Le perfectum *conquexi* et l'adverbe *cozīm* (v. ce mot) montrent la forme simple **kweg*-. L'e de *conquexi* doit être long, sinon l'on attendrait **cozi*. La racine se retrouve dans v. isl. *hvika* « branler, fléchir » (prét. *hvak*),

hvikkull « branlant, peu solide ». — Dans *cozus, cozim*, *incozāre*, il y a l's du désidératif (avec influence de *coza*?); cf. le type *noza*.

conscius, -a, -um adj. : qui partage avec quelqu'un la connaissance de quelque chose, confident, complice, conscient. Ancien, usuel.

Dérivé : *conscientia*, calque du gr. *συνείδησις* (Rhet. Her., Cic., langue de l'Église). V. *sciō*.

cōnsēns, cōnsētēs : uniquement attestés dans l'expression *Di Cōnsētēs*, qui désigne le conseil des douze grands dieux, dont l'origine est étrusque; cf. Varr., R. 1, 1, 4. Ordinairement expliqué comme le participe d'un composé de *sum, cōsum*, très peu usité. Mais rattaché par les Latins à *cōnsentiō* (Arn., Nat. 3, 40, en fait le synonyme de *complicēs*); cf. P. F. 57, 14, *consentia sacra, quae ex multorum consensu sunt statuta*; et CIL III, 1935, *consentio deorum Marcana Sosomene imperio fecit*, comme si l'adjectif était issu par haplogie de **cōnsent(i)entēs* (cf. *sententia*). Cf. le suivant.

cōnsentāneus, -a, -um : v. *sentio*. Une dérivation de *cōnsēns* est moins vraisemblable, étant donné *dissentāneus* (Cic., Part. 7) et *assentāneus* (Gloss.); toutefois, cf. *praesentāneus*. Croisement?

cōnsiderō, -ās : v. *sidus*.

cōnsilgō, -inis f. : espèce d'hellébore (vert?), plante médicinale et magique. Même suffixe -igō que dans *silgō*, autre nom de plante, d'origine également inconnue. V. Ernout, Philologica I, p. 177; André s. u.

cōnsilium : v. *cōnsulō*.

Cōnslua; Cōnsluius : v. *Cōnsus* et *serō* « semer ».

cōnsobrīnus : v. *soror*.

cōnsol(i)da, -ae f. : consoude, plante. Semble fait sur gr. *σώφρον*. M. L. 2168; m. h. a. *cunsele* « Günsel ». De *cōnsolidāre*; cf. *solidus*. Cf. *peruina*.

cōnsōlor : v. *sōlor*.

cōnsors : v. *sors, serō*.

cōnsternō, -ās, -āui, -ātum, -āre : abattre. Ne doit pas être séparé de *sternō*, -is; cf. *prōfligare* à côté de *fligere*. V. *sternō*.

cōnsul, -is m. (ancienne forme *consol*, *cosol*, CIL I² 7, 8; cf. Thes. III 562, 27 sqq.) : consul, nom donné aux deux premiers magistrats de la république romaine. Origine obscure. Pour les anciens, c'est, semble-t-il, un post-verbal de *cōnsulō*, cf. Acc., Praet. 39, *qui recte consulat, consul cluat*; Varr., L. L. 5, 80, *consul nominatus qui consuleret populum et senatum*; Cic., Leg. 3, 8, *regio imperio duo sunt, iūque a praeuendo iudicando consulendo praetores iudices consules appellamini*; Den. Hal., Ant. 4, 76, 2, traduit *consulēs* par *συμβούλους* ἢ *προβούλους*, etc.; cf. les témoignages dans le Thes. IV 352, 8 sqq. Mais *cōnsulō* lui-même se laisse difficilement expliquer. Si le sens de « consulter, mettre en délibération dans une assemblée » incline à voir dans le mot le préverbe *con-* (*com-*), le second élément ne se laisse pas déterminer, faute de pouvoir retracer avec exactitude l'origine et les fonctions des magistrats dits *consulēs* et le sens premier de *cōnsulō*. La ressemblance entre *cōnsul*

sein », et, avec mise en relief, « dessein mûri et réfléchi », d'où « bon conseil, sagesse, prévoyance ». M. L. 2164. Irl. *coisil*, britt. *cusyl*.

Dérivés : *cōnsiliōr*, -āris (et *cōnsiliō*, M. L. 2163) : délibérer = *βουλευομαι*; *cōnsiliārius* : *βουλευτικός* et *συμβούλος*; *cōnsiliōr*, -itiz; *cōnsiliōsus* (rare et archaïque) « *cōnsiliū plenus* ».

Cōnsūs, -i m. (le dérivé *Cōnsulāda* suppose une ancienne flexion *cōnsūs*, -ūs d'un thème en -u-, sans doute ancien nom abstrait personifié et divinisé? Cf. *Iānus, Iānuāda* et *Sancus, Sanquālis* : ancien dieu chthonien dont le temple ou l'autel était situé sous terre; cf. Serv., Ae. 8, 636, *Consus autem deus est consiliorum* (étymologie populaire, cf. P. F. 36, 19), *qui ideo templum sub circo habet* (cf. Tert., Spect. 5, et nunc ara Conso illi in circo demersa est ad primas metas sub terra) ut ostendatur esse consilium. Il est identifié avec le *Nep-tūnus equestris*; cf. Serv. auct. Ae. 8, 635, *Romulus celetes se Neptune, equestri deo, qui et Consus dicitur, editurum proposuit... Iste Consus et eques Neptunus dicitur, unde etiam in honorem eius circenses celebrantur*. Aux *Cōnsulāda*, chevaux et mulets étaient couronnés de fleurs et exempts de travail. Semble sans rapport avec *condō* ni avec *Cōnsīnus*; *absōnsus* est une forme récente. Peut-être d'origine étrusque. Cf. Ernout, Philologica II, p. 173 sqq.

contāminō, -ās, -āre : proprement « entrer en contact avec » : *contaminare contingere* est (Donat, Gloss.), sens rare, le verbe ayant pris un sens péjoratif « souiller par contact », cf. Don., An. 16, -re *proprie est manibus luto plenis aliquid attingere et pollueri*, puis plus généralement « souiller, contaminer, salir » (sens physique et moral). Dans la langue littéraire (Térence), à le sens spécial de « rendre méconnaissable en mélangeant ».

Formes nominales : *contāmen* (attesté seulement à très basse époque : Carm. adu. Marc., Mart. Cap., Cod. Iust.); *contāminātiō*, -tōr, -bilis, tous trois tardifs et appartenant nettement exclusivement à la langue de l'Église; *incontāminābilis* (déjà dans Varr., R. R. 3, 9, 16); *incontāminābilis* (latin d'Église).

A *contāminō* s'apparentent : *attāminō*, synonyme de *attingō*, attesté à basse époque, surtout dans la langue de l'Église, e. g. Ambros., in Psalm. 118, 14, *noli... attāminare luxuriam et illa te contaminare non poterit*; *intāminātus* : non souillé (trad. de *ἀμύνω*, Hor., C. 3, 2, 18; Tert., fait d'après *intactus*); *intāminābilis* (latin d'Église) ; un verbe *intāmināre* est également supposé par une série de dérivés romans, M. L. 4478.

Crētāminātus s'oppose à *integer* (cf. Cic., Top. 69, ut antepanantur... *integra contaminatis*) et l'adjectif a été rapproché de *contāgiō, contingere*, e. g. Cic., Dom. 108, *qui aliqua se contagione praedae... contaminauerunt*.

Un rapport avec *tangō* a été établi par les Latins. *Intāminātus* supposerait donc un verbe **tāminō* (rétabli conjecturalement et à tort par quelques critiques dans Fest. 500, 7 et P. F. 501, 4, où les manuscrits portent : *temerare, uiolare sacra et contaminare*), lequel à son tour supposerait **tāmen*, de **tag-s-men* (cf. *exāmen*, de **ex-ag-s-men*, en face de *agmen*) « fait de toucher, contact (impur) ». Ce **tāmen* pourrait être un ancien terme du vocabulaire religieux; cf. l'emploi de *tangō* dans la loi de Numa, P. F. 248, 5, *pelex (pae-)*

et *praesul* est troublante, mais peut être fortuite; et, du reste, *cōnsulō*, -is ne peut guère être un dénominateur de *cōnsul* : on attendrait plutôt **cōnsulō*, -ās. MM. Peder-sen et Muller Izn. ont supposé une parenté avec *cēseō*, le vocalisme *o* provenant d'un causatif, le *cōnsul* étant celui qui fait énoncer un avis (*cēseō*), mais ni le sens, ni la forme ne s'expliquent bien. M. Thurneysen, comparant osq. *kūparakineis* « *cōnsiliū* », *comparascuter* « *cōnsulta* erit », qu'on rapproche de lat. *compescō* (qui est loin par le sens), à imaginé de rapprocher gr. *ἐκείν* « prendre » de la racine **sel-* (v. Boisacq s. u.); mais cette racine n'est pas représentée en latin (sur *solinō*, v. ce mot). Les autres tentatives d'explication sont moins plausibles encore (par exemple, *cōnsiliū*, de **con-sidium*; cf. *sedēō*, avec l' « sabin »). Reste l'hypothèse d'un emprunt, qui n'est pas impossible, mais qui reste indémontrable; v. Leifer, St. z. antiken Aemterwesen I 296, n. 2. Demeuré dans quelques dialectes romans. M. L. 2177; et en irl. *consal*.

Dérivés et composés : *cōnsulāris*; *cōnsulātus*, -ūs m.; *prōcōnsul* : nominatif tiré de l'expression [*legatus*] *pro consule* « délégué tenant lieu du consul », comme *duumvir* a été tiré du génitif pluriel *duumviri*, etc. De là *prōcōnsulāris*, etc.

cōnsulō, -is, -ui, -tum, -ere (graphies anciennes *con(s)ulo*, cf. Thes. IV 576, 40 sqq.; l'existence d'un simple *solinō* qui, d'après Messalla cité par Festus 476, 24, aurait le sens de *cōnsulō* est problématique, car le même Festus, p. 160, 3, glose *solinunt* par *solent* : la forme tardive *cōnsulō* est refaite sur *cōnsulūi* : 1^o réunir pour une délibération; consulter (une assemblée, en particulier le Sénat; se dit des consuls e. g. Q. *Marcus L. f. S. Postumius L. f. cos. senatum consulerunt apud aedem Delonai*, SC Ba.; T.-L. 2, 29, 5, *senatus tumultuose uocatus tumultuosius consuliuit*; 24, 22, 6, *nulla de re neque conuocati neque consulti fuerant*; cf. Thes. IV 581, 22 sqq.; d'où Plt., Men. 700, *consulam hanc rem amicos*); 2^o délibérer (emploi absolu) et « mettre en délibération » (emploi transitif); cf. au passif SC Ba., *quom ea res cosoleteret*. D'où *senātūs cōnsulium* : délibération du Sénat, *senātus-consulte*; *iūriscōnsultus* : qui est consulté sur le droit, jurisconsulte.

Dans la langue commune, *cōnsulere* construit avec le datif a aussi le sens de « veiller aux intérêts de, pourvoir à »; il est synonyme de *aestimāre, facere* dans l'expression *boni cōnsulere*.

Adj. *cōnsultus*, sens actif et passif : qui a délibéré, sage, réfléchi; qui a été délibéré : *cōnsultum cōnsilium*, Plt., Mi. 602, Gell. 2, 19, 4; subst. *cōnsultus*; *cōnsultum*; adv. *cōnsultē, cōnsultō*. Dénominateur *cōnsultō*, -ās de même sens que *cōnsulō*. Contraire : *incōnsultus*. De *cōnsulēs* : *consulentia* (très tardif).

A *cōnsulō* se rattache : *cōnsilium* (cf. *exulō/exiliū*; **conalō*, **conulō/concilium*) : 1^o endroit où l'on délibère; conseil, assemblée délibérante, cf. Plt., Mi. 197, *dum ego mihi consilia in animum conuoco et dum consulo* | *quid agam*; Cic., Phi. 4, 6, 14, *senatum, i. e. orbis terrae consilium, delere gestis* et l'expression fréquente *consulti sententia*, cf. Thes. IV 459, 49 sqq.; 2^o consultation, délibération, résolution prise (*capere, inire cōnsilium*) : est *aliquid faciendi aut non faciendi excogitata ratio*, Cic. De la, dans la langue commune, « projet, des-

aram Iunonis ne tangito : si tanget (lire tagit?), Iunoni crinibus demissis agnum feminam caedito ; et le fameux : mulier, noli me tangere. — Mais on ne trouve à date ancienne que *contaminō* et *contagiō* (*contagium*, *contāgēs*) ; quant à *contāmen*, étant donné la date tardive à laquelle il apparaît, il semble bien, non pas le primitif de *contaminō*, mais un dérivé post-verbal de ce verbe, bâti sur le type *exāmen*, *exāminō*, et *ināminātus* est une création analogique récente. — *Atūminō* semble, de même, refait sur *contaminō*, d'après le rapport *contingere/atingere*. Voir J. B. Hofmann, IF 53, p. 187 sqq. ; Pisani, *Ibid.*, p. 27. Groupe obscur.

contemplō, -plor : v. *templum*.

contentus, -a, -um : v. *teneō*, *contineō*.

continor (-nuor), -āris, -ātus sum, -ārī : rencontrer. Verbe rare, archaïque (Sisenna) et repris par les archaisants de l'époque impériale (Apul., Paneg., etc.). Souvent écrit *continor* par rapprochement avec *continuis* ; mais ce n'est peut-être qu'une étymologie populaire ; le rapprochement avec *contio* n'est pas plus assuré. Non roman.

continuis : v. *teneō*, *contineō*.

contio, -ōnis f. : — *significat conuentum, non tamen alium quam eum qui (a) magistratu uel a sacerdote publico per praeconeum conuocatur*, P. F. 34, 1. Du sens de « assemblée, réunion publique », on passe à celui de « discours prononcé devant le peuple assemblé » ; de là *contionor*, -āris et ses dérivés ; pour le sens, cf. gr. ἀγορεύω et ἀγορεύω, de ἀγορά. — Ancien, usuel, classique. Rare après Hadrien.

L'ablatif *couentionid* du SC Ba. indique le sentiment qu'on avait de l'étymologie **co-uentio* (les graphies de l'inscription sont étymologiques plus que phonétiques).

contrā [et *contrā*? Les exemples de la brève sont rares, Enn., A. 563 ; Inc. 30 ; cf. Thes. IV 738, 13 sqq. ; Lindsay, *Early Lat. verse*, p. 116. Un doublet *contrō*-figure dans *contrōuersia*, *contrōuersus*, cf. *ultrō/ultrā* ; *citrō/citrā*). Préverbe, adverbe et préposition (suiuite de l'accusatif) : contre, en face de, au contraire ; correspond à gr. ἀντί, ἀντι, ἐξ ἐναντίας. Ancien (surtout dans l'emploi adverbial, dominant chez Plt. et Enn., seul attesté chez TERENCE), usuel. Panroman. M. L. 2187, et **contrā*, 2191. B. W. contre.

Dérivé : *contrārius* = ἐναντίας, M. L. 2190, *irl. contrarda*, *colarsna* ; dérivé tardif *contrārietās* = ἐναντιότης, et même quelquefois « contrariété ». *Contrā* sert de premier terme à des composés verbaux qui sont d'anciens juxtaposés, type *contrādicō* (ce dernier conservé dans les langues romanes, M. L. 2189). — Formes renforcées de basse époque : *ē contrā* (Ital.) ; *incontrā*, M. L. 4361 ; *trānscontrā* (Vitr.).

V. cum.

L'osque a *contrud*, qui répond à lat. *contrō*. Le type *contrā* est parallèle à celui de osq. *ehtrad*, etc. — Le gotique a un type parallèle en -fro à la question unde : *aljaþro* « ἀλλὰ πόθεν », *hwaþro* « πόθεν », etc. ; de même, *aftra* « δεξιθεν », à côté de *aftra* « εἰς τὸ δεξιόν, πάλιν ». Le gotique a *hwadre* « πάλιν », à côté de *hwaþro* « πόθεν », *hidre* « ὠδε », etc. ; le sens y concorde, mieux qu'en latin, avec l'origine de l'adverbe qui repose sur d'anciens abla-

tifs. — Il est probable que ces formations adverbiales présentent le suffixe marquant opposition de deux notions ; lat. *extrā* rappelle *exter(us)*, etc. Mais l'emploi de formes de ce genre pour des adverbes indiquant le lieu n'est pas particulier à l'Italique et au germanique : *-tra* joue un grand rôle en indo-iranien, ainsi skr. *ātra* « ici », *īātra* « là », etc.

contropō, -ās : v. *tropus*.

contubernālis : v. *taberna*.

contumāx, -ācis adj. : sans doute ancien terme de la langue rurale, où il s'applique à un animal rétif, cf. Thes. IV 798, 39 sqq. ; 797, 30 sqq., « désobéissant, récalcitrant », d'où « arrogant, entêté », dans la langue de l'Eglise sert à traduire *πειθῶς*. Spécialisé dans la langue du droit avec le sens de « réfractaire, contumace », cf. Hermog., Dig. 42, 1, 53, 1, *contumax est qui, tribus edictis propositis uel uno pro tribus, quod uolgo peremptorium appellatur, litteris euocatus praesentiam sui facere contemnit*. — *Contumācia* est souvent joint à *superbia* (Cic., Verr. 2, 4, 41, 89 ; 2, 3, 2, 5, etc.), opposé à *obsequium* (Tac., A. 4, 20).

Composé : *percontumāx* (Tér.), -ācia.

Les anciens le rattachent soit à *contemnō*, soit à *tumēō* ; cf. Vel., GLK VII 76, 7, *in contumācia melius puto* : « seruari : uenit enim a contemnendo, tametsi Nisus et contumacem per u » putat posse dici a tumore. Mais le rattachement à *contemnō* est plus fréquemment suggéré, sans qu'on puisse dire qu'il soit plus vraisemblable, la dérivation, le sens premier de l'adjectif restant obscurs ; un rapport avec *contumēlia* n'est pas plus démontrable. V. le suivant.

contumēlia, -ae f. : affront, marque de mépris, outrage, injure. Différent de *iniūria*, cf. Pac., Trag. 279, *paior facile iniuriarum, si est uacua a contumelia* ; Caec., Com. 4, *facile aerumnarum ferre possum, si inde abest iniuria* : *etiam iniuriarum, nisi contra constat contumelia*. Ancien et usuel ; fréquent dans *contumēlia facere*, cf. Thes. IV 802, 73 sqq.

Les Latins le rattachent à *contemnō*, cf. Sén., Const. 11, 2, *contumelia a contemptu... quia nemo nisi quem contempsit tali iniuria notat*. Formation étrange : cf. *fidēlis*, *crūdēlis* ? M. Benveniste, *Formation des noms en i.-e.*, p. 42, la rattache à un substantif **con-tum-ēl* « gonflement, insolence, provocation » (cf. *tumēō*?). A basse époque est attesté *contumia* (*contimia*).

Dérivés : *contumēliōsus*, -sē ; *contumēliō*, -ās (rare et tardif).

contus, -ī m. : emprunt (attesté depuis Varron) au gr. κοντός « perche, gaffe ». Conservé en espagnol, M. L. 2191 a.

Dérivés : *contārius* ; *contātus*, -ī (= κοντοφόρος).

Dénominaif composé : *percontor*, -āris (*percontō*, archaïque) : sonder (au sens moral), cf. Cic., Fin. 2, 1, 2, *percontando atque interrogando elicere aliis opinionem*. La graphie *percontor* (*percontor*?) est la seule correcte ; *percunctor* est dû à un faux rapprochement avec *cuncta* ou *cunctor*, comme l'indique Festus, 236, 4, qui, tout en signalant la bonne étymologie, se prononce pour la mauvaise : *percunctatio* (*percontatio* dans l'abrégé) *pro interrogazione dicta uidetur ex nautico usu, quia conto*

percontant, cognoscuntque nauigantes aquae altitudinem. Ob quam causam etiam ait Verrius secundam syllabam per o solere scribi. Mihi id falsum uidetur ; nam est illa percunctatio, quod is, qui curiose quid interrogat, percunctariis (lire per cunctas res it, ou percunctari solet) ut recte per u litteram scribatur. — Ancien (Naevius, Plt.), usuel et classique, mais presque uniquement de la prose. Conservé en logoud, espagnol et portugais ; cf. M. L. 6400, *percōntāre*.

Dérivés : *percōntātiō*, -tor, -tātius (tardif).

cōnūbium : v. *nūbō*.

conuexus, -a, -um : *conuexum est ex omni parte declinatum, qualis est natura caeli, quod ex omni parte ad terram uersus declinatum est*, P. F. 51, 17. Non attesté avant Cicéron, souvent appliqué au ciel : *conueza caeli*. Cf. *concauus*.

Dérivés tardifs : *conuexitās* et *conuexiō*.

Autres composés : *dēuexus* : incliné, qui descend (cf. *declinūs*) ; *ēuexus* (rare et tardif) : convexe ; *subuexus* : qui va en montant (opposé à *dēuexus*, T.-L. 25-36).

D'un adjectif **uexus* qui est formé comme *cocus*, *noxus* ; cf. peut-être *uexāre* et le groupe de mots auquel appartient *uexāre*. Mais les sens sont très différents.

conuileium, -ī n. : ensemble de cris, charivari, clameur (souvent de réprobation, *alicui conuileium facere*).

Dérivés : *conuicior*, -āris : reprocher à grands cris ; *conuiciātor* (Cic.) ; et, rares et tardifs : *conuiciōsus* ; *conuiciolium* ; *conuiciāria*.

Conuileium est un collectif qui désigne le « fait de pousser des cris ensemble », à la poursuite ou devant la maison de quelqu'un pour lui reprocher une faute ; cf. Ov., Rem. 507, *nec dic blanditias nec fac conuicia posti*. Cf. *flagitium*, *pipulum* et *occēntiō*, *uaguliō*. Double étymologique dans Festus, -a uicis, in quibus prius habitatum est, uidetur dictum, uel immutata littera quasi conuicium, P. F. 36, 28, dont la première, reprise par Usener, R. M. 56, 19, Wackernagel, Festschr. Kretschmer 293, semble n'être qu'une étymologie populaire ; pour la formation, cf. *conuileium*.

On peut d'autant moins séparer le groupe de *uōx*, *uōdare* que le sens de « cri » s'y rencontre : v. pruss. *wachis* « cris », arm. *gočēm* « je crie ». Mais l'i n'est pas expliqué, pas plus, du reste, que celui de *suspiō* en face de *suspiciō*. Croisement avec *uicis*?

conulua : v. *uulū*.

conuolululus, -ī m. : 1° ver-coquin, chenille de vigne, 2° liseron. De *conuoluō* ; cf. *inuolululus*.

cōpa, cōpō : v. *caupo*.

cophinus, -ī m. : *uas ex uirgulis aptum mundare stercore et terram portare*, Isid., Or. 20, 9, 9. Emprunt au gr. κόφινος ; passé dans les langues romanes, M. L. 2207 ; et en germanique : angl. *coffin*, v. h. a. *koffer*, *kuffer*. Depuis Labérius et Colum. ; fréquent à basse époque.

coprea (-ia), -ae f. : synonyme de *scurra*, emprunté au gr. κοπρία. Depuis Suétone.

Dérivé : *incopriō*, -ās (Commod.).

cōps, cōpia : v. *ops*.

cōpula (*cōpla*, Sofer, p. 166), -ae f. : lien (cf. M. L.

2209 et 2211, *cōpulum*, **clōppā*, **clōpum*) ; et, au sens figuré, « liaison, enchaînement de mots ». De **co-apula*, dérivé de *apiō*. Ancien, usuel. Dénominaif : *cōpuliō*, -ās (et *cōpulari*) : lier, réunir, assembler, associer = συμ-πλέκω, M. L. 2210 ; d'où *cōpūlatum* « mot composé », trad. du gr. συμπλεκόμενον, *cōpūlatiō* = συμπλεκτικός ; *cōpūlatiō*, terme de grammaire, etc.

coquō, -is, *coxi*, *coctum*, *coquere* : cuire (sens physique et moral, e. g. Plt., Tri. 225, *egomet me coquo et macero et defetigo*, de même *concoquō*). A aussi le sens de « mûrir » (transitif, en parlant du soleil), d'où *prae-coz*, -cis et les formes plus récentes *prae-coquus*, *prae-coquus* « πρόωρος », et de « digérer ». S'emploie dans ces acceptions également au sens moral « mûrir (un projet), mijoter ». Usité de tout temps. Panroman, M. L. 2212 (**cocere*) et germanique : *kochen*, etc. Sur les graphies *quoquo* et *coco*, v. Thes. IV 925, 28 sqq.

Nombreux dérivés en *coqu-*, *coc-* formés sur le thème du présent et en *coct-* sur le thème du supin : *coquus* (*coquus*, *cocus* ; n. pl. *quoci*, CIL I² 364), -ī m. : cuisinier (élargissement d'un nom racine avec vocalisme o ancien) ; cf. gr. ἀρτο-κόπος, avec dissimilation pour **πό-πος* ; *coquūnis* (*coci-*) ; d'où *coquina* (*coci-*) : cuisine ; *coquūno*, -āre : faire la cuisine ; *cocibilis* (-qui-) ; *coquaster* (Gloss.), qui ont tous survécu dans les langues romanes ; cf. M. L. 2213, *coquina*, **cocina* ; 2214, *coquūnāre*, **cocūnāre* ; 2215, *coquistro* ; 2216, *coquus* ; 2014, *cocibilis*. Sur le groupe, v. M. Niedermann, Mus. Helv. 2, 2, p. 125 (1945). Le germanique a v. h. a. *chokhōn*, *chuhhina*, *choh* ; le celtique : gall. *cegin* « cuisine », *coaza*, *coah* de *cōctō*, *cōctus* ; irl. *coca*, *coic*, *cucann* « coquus, coquina », *cui-lenn* « culina ».

cocula : *uasa aenea coctionibus apta. Alii cocula dicunt ligna minuta quibus facile decoquantur obsonia*, P. F. 34, 24. Fréquents : *coquitiō* (attribué à Plaute par P. F. 54, 6) et *cōctiō* (P. F., *Ibid.*).

cōctiō, M. L. 2018 ; *cōctor* ; *cōctūra*, M. L. 2020, tous trois de l'époque impériale, tandis que *dēcoctor* est dans Cicéron ; *cōctilis* ; *cōctius* « qui mûrit vite » (Pline) ; *cōctōrium* (Dioscor., cf. M. L. 2019) ; *cōctārius*, *cōctiliārius* (Gloss.) ; cf. encore M. L. 2016, **cōctiāre*.

Composés : *concoquō* : cuire ensemble ou entièrement et « digérer » (= συμπτέσω) ; *concoctiō*, M. L. 2116 b, c ; *dēcoquō* : réduire par la cuisson (transitif et absolu) ; faire banqueroute (manger tout son bien) ; *dēcoctiō*, -tor ; *excoquō* : achever de cuire ou chasser (extraire) par la cuisson, M. L. 2985. ; *excoctiō*, *excocta*, M. L. 2977 ; germanique : v. h. a. *scotto* ; *percoquō* ; *recoquō* : recuire, retremper (des épées), M. L. 7128 a ; 7125, *recoctus*. — Second élément de composés dans *aulicoctus* et *ollicoquus* (ou **ollico* comme *prae-coz*?) ; *prae-coz* conservé partiellement dans les langues romanes, avec des altérations, cf. M. L. 6712, *prae-coquus* ; B. W. s. u. *abricot*. Le rapport de *culina* avec *coquō* est douteux. V. aussi *pōpa*, *pōpina*.

L'indo-européen commun **pek***ō* a passé à **k^hek***ō* en italo-celtique : cf. gall. *pōbi* « cuire », v. *quinque* et *quercus*. Ce présent se retrouve dans v. sl. *pekō* « je cuis » (forme altérée *kepi* en lituanien), alb. *piek*, skr. *pācāmi* (même sens), tandis que le grec a un présent dérivé *πέσσω*, att. πέτω. — Tokh. B *papakū* « cuit ». Lat. *pōpina* est emprunté à l'osque. — La notion de « maturité » est liée à la racine depuis l'indo-européen, cf. gr. πέπων,

πέπεια et skr. *pakvā* « mûr » ; mais le latin ne l'a que dans *coctius* et dans le composé *praeceox* ; cf. *mātūrus* ; pour le contraire, *crūdus*.

cor, **cordis** n. (encore scandé *cōr*, c'est-à-dire **corr*, de **cord* dans Plt., Pe. 802, Poe. 390 a, Mi. 10587 : déjà abrégé dans Lucilius) : 1° cœur ; 2° cœur en tant que siège de l'âme, Cic., Tusc. 1, 18, *alīs cor ipsius animus uidetur, ex quo exordēs, uēcordēs, concordēsque dicuntur* ; 1, 41, *ne tam uegeta mens aut in corde cerebroue aut in Empedocleo sanguine iaceat* ; siège de l'intelligence et de la sensibilité : Isid., Or. 11, 1, 118, *in corde omnis sollicitudo et scientiae causa manet* ; Varr., L. L. 6, 46, *cura quod cor urat* ; Lact., Opif. 10, 11, *cor quod sapientiae domicilium uidetur* ; Schol. Pers. 1, 12, [*physici dicunt*] *homines corde sapere*. Usité de tout temps. M. L. 2217 ; B. W. *cœur*.

Dérivés et composés : *cordātus* : avisé, sage ; mot d'Ennius repris par les archaïsants, M. L. 2228 : *recor-dor*, -*āris* : se remettre dans l'esprit, M. L. 7129 ; *excoris* (ancien, classique) et *excordor* (Comm.) : *uēcoris*, *uēcordia* ; *socors*, *socordia*, qui se rattachent plutôt à la notion d'intelligence : *concoris* (v. ce mot), *discors* et leurs dérivés, à la notion de sensibilité (cf. toutefois *δυοκοίς*) ; **concordium*, M. L. 2117. Sur le croisement de sens entre ces composés et *c(h)orda*, v. ce dernier. *misericors*, *misericordia*, termes de l'époque républicaine, spécialement affectonnés par Cicéron, qui disparaissent de la latinité d'argent pour reparaître à basse époque (v. *miser*) ; *mundicors* ; *praecordia*, -*ium* n. pl. ; enveloppe du cœur, cœur (dérivé en -i), M. L. 6713 ; *prāui*, *torticornis* (Aug. in Psalm. 146, 7, cf. *crassius-nus*, etc.) ; *Verticordia*, surnom de Vénus ; *corculum* : petit cœur (terme de tendresse ; surnom de Scipio Nasica : attesté chez Plaute et repris par les archaïsants), M. L. 2227 ; *corculum* (Pétr.) ; *cordolium* : peine de cœur, mot plautinien ; cf. *καρδιολία* (Gal.), M. L. 2229 ; *cordiculus* adv. (Sid.) d'après *radiculus*. En outre, la langue populaire a tendu à remplacer la forme monosyllabique par une forme plus pleine, *corātum*, attestée par une *tabella deuotionis*, peut-être analogique de *fiatūm* « foie » ; v. M. Niedermann, Glotta 2, 52, et Neue Jahrb. f. klass. Altertum 29, 315 et M. L. 2220. De là **corātium*, auquel remontent fr. *courage*, prov. *coratge*, etc. Pour *corumio*, v. ce mot.

Le nom du « cœur », qui est presque partout neutre, est au fond le même dans toutes les langues indo-européennes. Il est probable que le nominatif-accusatif était de la forme **k'erd*, conservée dans hitt. *ker* /*kardi*-, gr. *κῆρ*, v. pruss. *seyr* (Voc.) ; de là *stran*, Ench.), et que les autres cas reposaient sur *k'erd*, conservé dans lat. *cordis*, *cordi*, *corde* sur quoi a été refait un nominatif accusatif **kord* italique ou latin. Le nominatif-accusatif pouvait être élargi par -i, d'où arm. *sirt*, de **k'erdī*, instr. *srtiv*. Le lituanien a, lituanien oriental *širdis* (acc. *širdi*), donc supposant **k'erd-* au sens de « moelle d'arbre », et, dans l'ensemble du domaine, *širdis* (acc. *širdi*, d'après le type *šerdī*) « cœur ». L'i de *širdis*, *širdis* est sans doute ancien ; mais le lituanien garde des formes de **k'erd-* et **k'rd-* dans lit. or. *šerdū* (gén. pl.) et dans v. lit. *širdes* (gén. sg.). *širdū* (gén. pl.). Sur **k'erd-*, le germanique a bâti un thème en -n-, neutre : got. *hairto* (gén. *hairtins*). Le nom du « cœur » est obtenu souvent au moyen de

suffixes de dérivation comprenant -i- : v. iri. *crīde*, gall. *craidd* ; hom. *καρδίη*, att. *καρδίη* ; v. sl. *srūdite* (à côté du dérivé *srēda*, de **k'erdā* « milieu »). Le hittite a *kar-diš* « cœur ». — L'indo-iranien a un mot parallèle, mais commençant par une sonore aspirée : véd. *hṛdāh* (gén. abl.), gāth. *zardā* (instr.), pers. *dīl* (de **d'rd-*) ; véd. *hṛdayam*, av. *zardāem*. — Pour le rapport qu'on a envisagé, sans raison, avec *crēdō*, v. ce mot.

corallium (*cūralium* ; *cōralium* ; *corallum*), -i n. : corail. Emprunt au gr. *κοράλλιον*, *κοράλλιον*, *κοράλλιον*. Depuis Lucrèce. Les formes romanes remontent à *corallum* et, isolément, à *corallium*, M. L. 2219 ; l'irl. *curel* à *cūralium*.

cōram : adverbe (uniquement dans cet emploi chez Plaute) et préposition avec ablatif « face à face, en face [de] », κατὰ πρόσωπον, ἐνώπιον. Le rapport avec *de* est peut-être encore senti dans Tér., Ad. 269, *uereor coram in os te laudare amplius*. Souvent joint à *praesens*, adsum ; de là le sens de « en personne ». Attesté dans toute la latinité. Non roman.

Composé : *incōram*. Rappeler par sa finale *clam*, *palam*, mais la façon dont *cōram* est formé n'est pas claire. Aucune préposition latine n'en rend compte.

corbis, -is m. et f. (le féminin semble plus ancien et plus classique, cf. Thes. IV 948, 3 ; on a un doublet *corbēs* dans Char., GLK I 40, 2, *corbēs* dans Fgm. Bob., GLK V 561, 35 ; abl. *corbī* dans Caton, Agr. 136, mais *corbe*, Cic., Sest. 82 ; Ov., M. 14, 644 ; Pétr. 33) : panier en osier, en forme de pyramide ou de cône, usité surtout dans l'agriculture : c. *messōria*, c. *pabulātōria* ; corbeille, M. L. 2224. Irl. *corb* « chariot » ; v. h. a. *churb*, *chorp* (passé en slave).

Dérivés : *corbula*, M. L. 2226 ; et tardif *corbicula*, M. L. 2222 ; cf. **corbicus*, M. L. 2223, et les noms propres *Corbiō* (attesté aussi dans les gloses comme nom commun, cf. *piscis* /*piscio*), *Corbulō* ; *corbitor*, Fest. 452, 28 (?) ; *corbita* (sans doute féminin d'un adjectif *corbitus*) : -ae dicuntur naues onerariae, quod in malo earum summo pro signo corbes solent suspendi, P. F. 33, 13, cf. Rich. s. u. ; M. 2225 (?).

Fait partie d'une série de mots (sans doute venus d'une langue méditerranéenne) qui désignent des objets tressés ; v. M. Cohen, BSL 27, p. 81 sqq., notamment p. 99.

corbīta : v. *corbis*.

coreus, -i m. : mal de ventre ou de poitrine. Mot rare et tardif de la langue médicale ; cf. gr. *κορκοπυρί*. En dérive peut-être *corcinor*, -*āris* (oro-) (un exemple tardif). Ital. *cōrcoro* « grouillement dans le ventre », *corculus* ?

corda : v. *chorda*.

cordus (*chor-*), -a, -um : né ou récolté à l'arrière-saison ; Varr., R. R. 2, 1, 19, *dicuntur agni cordi qui post tempus nascuntur, ac remanserunt in uoluis intimis* ***uo-cant chorion (= χορίον) a quo cordi appellati ; P. F. 57, 13, *corda frumenta quae sero maturescunt, ut fenum cordum*. Terme de la langue rurale, attesté depuis Caton ; cognomen *Cordus*. *Chordus* est représenté par des dérivés en provençal, catalan, espagnol, portugais, sicilien,

M. L. 1883, et en britt. *cordd-lan* « parc à moutons » ; *c(h)ordum* (sc. *fenum*) « regain » dans certains dialectes italiens (et **recordum*, M. L. 7130) ; cf. aussi **c(h)ordis-cus*, M. L. 1882 ; alb. *kerdi* « petit enfant », de **cor-dinus*.

La graphie *chordus* a été influencée par *chorion*. Sans étymologie.

corgō : apud antiquos pro aduerbio quod est profecto ponebatur, P. F. 33, 11. Pas d'exemple dans les textes. Est peut-être un composé de *ergō*, **co-ergō*.

coriandrum, -i n. (*coriandrum* m., Caton ; forme dissimulée *coliandrum*) : coriandre, plante. Emprunt au gr. *κορίανδρον*, M. L. 2232. V. h. a. *cullintar*, ags. *cel-lendre*, Varr., Lex., s. u.

corium, -i n. (*corius* m., Plt., Varr.) : cuir, peau travaillée d'un animal, cf. Serv., Ae. 1, 211, *quidam mox de tracta coria pelles dici, subacta autem et iam medicata coria appellanda tradunt* ; et, d'une manière générale : peau, écorce, peau d'un fruit (cf. *mālicorium* dans Pline), peau qui recouvre un liquide (= *crusta*, revêtement de maçonnerie. Le sens de « arrière-faix » qu'on trouve dans Soranus, cf. Thes. IV 953, 75, n'est sans doute qu'une latinisation de gr. *χορίον*. Varr., R. R. 2, 1, 19 (v. *cor-dus*), transcrit le mot grec *chorion* dans ce sens, et le Pseudo-Soranus a *corion*. — Ancien, usuel, M. L. 2233.

Dérivés et composés : *coriarius*, -a, -um et *coriarius* m. ; *coriaceus* (d'où l'italien *corazza* qui a fourni le français cuirasse) ; *coriāgō* : coriège, affection cutanée des animaux ; *coriāginosus*, cf. aussi **coriāmen*, M. L. 2231 ; *coriolium* ap. Fest. 222, 15, d'où sans doute *Coriolānus* ; *excoriō*, -is (rare et tardif) ; *dūricorius* (Cloat ap. Macr.) ; *mālicorium* : écorce de la grenade.

La racine **sker-* de lrl. *scaraim*, etc., qui a été signalée sous *carō*, apparaît souvent sans s- initial, ainsi gr. *κέρω* « je coupe, je tonds ». Elle se prête alors à indiquer un objet qu'on détache, et notamment la « peau, l'écorce » ; on a ainsi, en indo-iranien, skr. *cārma* « peau » (et av. *čarəman-*), en slave *kora* « écorce » (en face de *skora* « peau »), v. isl. *hórundr* « peau ». Lat. *corium* est une forme dérivée peut-être d'un thème racine **ker-* qui figure avec élargissement **en-* dans *carō*, et ici avec **iyō-* ; skr. *cārma* et v. sl. (s) *kora* sont d'autres dérivés du même thème non attesté. En lituanien, *karnā* signifie « tôle » (écorce fine de tilleul). — Cf., d'autre part, lat. *cortex* et *scortum*. — Pour le sens, cf. gr. *δέφω* en face de *δέφω*.

cornix, -icis f. : corneille, oiseau prophétique, cf. Plt., As. 260 ; Isid., Or. 12, 7, 44. Ancien, usuel.

Dérivés : *cornicula* (et **cornicula*) : même sens, M. L. 2238 ; britt. *cornig* ; *cornicor*, -*āris* : verbe créé par Perse, au témoignage du scolaste 5, 12, « crier comme la corneille » ; *Corniscae* [deae] : cf. P. F. 56, 14, *Corniscarum diuinarum locus erat trans Tiberim cornicibus dicatus quod (in) Iunonis tutela esse putabantur*. Étymologie populaire ?

L'ombrien a une forme en a, *curnaco* acc. sg., *curnase* abl. sg., cf. *lornix* et *forñax* ; c'est peut-être à **cornacula* que remontent it. *cornacchia* et les formes romanes que M. L. suppose dues à un croisement. Pour la finale, cf. *cūrnix*.

Le mot appartient, avec *coruus*, à un groupe de mots

expressifs, variables d'une langue à l'autre : cf. gr. *κόραξ* « corbeau » et *κορώνη* « corneille » ; v. h. a. *hraban* « corbeau » et *hruh* « corneille » (et autres mots germaniques) ; lrl. *crú* « corbeau », Dans les langues orientales, il y a des formes à k- : skr. *kāraṇa* « corneille », proprement « qui fait le cri de (raṇa) 'kā' », cf. *kaka* (mot de grossières), pol. *krak* « corbeau » à côté de lit. *kraukia*, « il croasse » (cf. v. isl. *hrakur* « cormoran », skr. *kṛpāti* « il crie », gr. *κρυά* « cri », etc.), et des formes à k' : lit. *šarka* et russe *soroka*, serb. *sračka* (à côté de *suraka*, etc.), alb. *sëre* « corneille ». — Tandis que le latin a *clangō*, etc., les mots expressifs à kr- initial, fréquents ailleurs, y sont rares : v. *crepō* et surtout *crōciō*.

cornū (sur la quantité de l'u, long chez les poètes, cf. Thes. IV 962, 41 sqq. ; même quantité pour *gelū*, *genū* ; l'allongement semble secondaire), -ūs n. (*cornus*, Varr., Men. 131 ; *cornum* assez fréquent, Thes. IV 962, 77) : 1° corne et « substance dont est faite la corne, matière cornée » ; puis tout objet fait en corne ou en forme de corne, cor : *cornua quod ea quae nunc sunt ex aere tunc fiebant bubulo e cornu*, Varr., L. L. 5, 117 ; d'où *cornicen*, -inis, M. L. 2236, *cornuārius* ; arc, entonnoir, lanterne ; 2° extrémité, pointe, aile d'une armée, bras d'un fleuve, bec, défense (d'éléphant), corne de la lune, aigrette de casque, extrémité des vergues, etc. Mêmes sens dans le gr. *κέραξ*, qui a dû souvent servir de modèle aux emplois de *cornū*. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 2240 ; B. W. *cor* et *corne*. Irl. *corn*, gall. *corn*, etc.

Dérivés : *corneus* : de corne, corné ; *cornēsco*, -is ; *corniculum* (*cornuculūm*), cf. M. L. 2239) : petite corne, croissant, et « aigrette de métal », récompense militaire, d'où *corniculārius*, nom donné sous l'Empire à un officier subalterne ou à un secrétaire civil ; *cornūtus*, M. L. 2242 ; *cornūlum* (rare et tardif) ; **corneola* ? M. L. 2235 a.

Composés : *cornicen*, v. plus haut ; *corniger* (*καρτοφόρος*), -fer, -pes, *cornupeta* (tardif) ; *excornis* (Tert.) ; *unicornis* = *μονοκέρω*s (Pline), M. L. 9072 ; *capricornus* = *ζυγοκέρω*s.

Cf. *κάρνον* - *τὴν σάλπιγγα* Γάλαται Hes., et l'hybride gaulois-latin *carnuātus* « cornūtus », gall. *car* n. « sabot de cheval », got. *haur* n. « corne », etc. D'un peu plus loin, le mot est apperté à gr. *κέραξ* (dont l'est ambigu, pouvant représenter η ou α) et à skr. *cr̥ṇam* « corne », où il n'y a pas trace du dissyllabisme de la racine, manifeste dans le groupe de *cerebrum* (v. ce mot), quand le sens est « corne ». La forme *cornū* résulte peut-être d'une ancienne métathèse de **kṛw-n-* ou d'une contamination de **kr-n-* et de **kr-u-*. Mais l'élargissement -u- se retrouve dans le dérivé *ceruus* et les formes correspondantes (v. ce mot), *κόρυς* (*κόρυθος*) « casque », *κορυφή* « sommet ».

cornus, -i f. (*cornus*, -ūs, Stace) : cornouiller et cerisier sauvage. Ancien (arbre du Palatin dédié à Mars). M. L. 2241. Germanique : v. h. a. *kornulbom*, ags. *corntrōe*.

Dérivés : *cornum* : cornouille ; *cornēum* ; *corneus*, cf. *cornea*, M. L. 2235 ; *corniolus*, douteux, peut se rattacher à *cornū*, *corneus* de *cornū* ; *cornūlia* (Orib.). Pour *cornina*, *hastilia ex cornu arbore facta*, P. F. 33, 15, cf. *corulus*. Hybride : *cornocerasium*.

Cornus ne peut être séparé du gr. *κράνος* « cornouiller » et du lit. *Kirnis* « dieu protecteur des cerisiers » ; l'arbre était connu à date ancienne en Italie et on en a trouvé trace dans les palafittes de Suisse. Cf. *cerasus*. Sans doute de la racine **ker/kor-*, qui désigne un objet dur : *cornū*, etc. V. André, *Lex.*, sous *cornum* et *cornus*.

corocottas [*cro-*, *corocattas*], -ae m. : nom d'un animal d'Éthiopie, la hyène? Attesté depuis Plin.; emprunté au gr. *κοροκός*(τ)α, lui-même provenant d'une langue africaine.

corōna, -ae f. (*chorōna* d'après *χορός*? V. Thes. s. u.) : couronne. De là tout objet en forme de couronne : cercle, et cercle d'auditeurs, corniche, etc. Mot sans doute emprunté au gr. *κορώνη*, comme *corōnis* à *κορώνης*, M. L. 2247, mais ancien et complètement latinisé. Sert aussi de cognomen (étrusque?). Panroman, M. L. 2245; passé en germanique : m. h. a. *Kron(e)* et en alb. *kunore*; en celtique : irl. *corann*, *coroin*, gall. *coryn*. Dans le latin médiéval, *corōna* signifie souvent « candélabrum pénille » (par exemple, Poet. Lat. med. aeui II 552, 567), ce qui explique le terme allemand *Kronleuchter* (M. Niedermann). Dénominaif : *corōnā*, -ās, M. L. 2246; diminutif *corōlla*, M. L. 2243 et 2244, d'où a dû être tiré un adjectif **corōllārius*, substantivé dans *corōllārium* : petite couronne (qu'on donnait à titre de gratification supplémentaire aux acteurs), par suite, dans la langue des mathématiciens, « corollaire », conséquence supplémentaire d'une démonstration (Boèce, pour traduire le gr. *πόρισμα*).

corpus, -oris n. : corps (par opposition à l'âme, cf. Thes. IV 1001, 57 sqq.) ; d'où « corps inanimé, cadavre » (peut être à l'imitation du grec, qui oppose *σῶμα* « corps du mort » à *δῆμα* « corps vivant »), cf. Thes. IV 1018, 3 sqq. Cette opposition entre *corpus* et *anima* a eu pour conséquence que *corpus* a désigné, en outre, tout objet matériel (par opposition à ce qui est insaisissable, cf. Serv. A. 6, 303; *omne quod potest uideri corpus dicitur*), « substance, matière » (tronc d'un arbre, etc., cf. Thes. IV 1019 sqq.). Comme le corps se compose d'un ensemble de parties (tête, membres, tronc), *corpus* s'emploie pour désigner des choses formées d'une réunion « corps, ensemble, corporation » (Thes. IV 1020, 62 sqq.). Tous ces sens correspondent à ceux du gr. *σῶμα*, qui a dû influencer sur le développement sémantique de *corpus*. — Attesté de tout temps. Panroman, M. L. 2248, et celtique : irl. *corp*, gall. *corff*.

Dérivés : *corpusculum* : petit corps, corpuscule ; *corpulentus* : -is Ennius (inc. 34) *pro magnis dicit; nos corpulentum dicimus corporis obesi hominem*, P. F. 54, 24; *corpulentia* : corpulence et « corporalité » (latin ecclésiastique) ; *corporeus* : corporel, charnel ; *corporalis* (latin impérial), attesté pour la première fois dans Sénèque pour traduire *σωματικός*, comme *incorporālis* pour traduire *ἀσώματος*; toutefois, *corporālit* est dans Pétrone, Sat. 91, cf. *animālis* ; *corporālitas* (langue de l'Église) ; *corporō*, -ās : tuer, faire un cadavre (sens ancien), « fournir un corps » et au passif « prendre corps » (latin impérial) ; *corporātus* (cf. *animātus*) ; *corporāscō*, -is : s'incarner ; *corporātiō* : incarnation (latin ecclésiastique), réfection des parties du corps (cf. *recorporō*, -ātio) ; *corporation* (= *collegium*),

Novell. Sev. 2, 1; *corporātūius* (langue médicale) et *recorporātūius* ; *corporātūra* = *σώματις* (langue impériale) : corpulence, corps ; *incorporeus* (latin impérial, cf. Gell. 5, 15, 1, *corpuse sit uox an incorporeum; hoc enim uocabulum quidam finxerunt, proinde quod Graece dicitur ἀσώματος*) ; *concorporō* ; *incorporō* : incorporer, incarner (tous deux du latin impérial, surtout ecclésiastique), et *excorporō* (X. L. tardif).

Le mot latin pourrait être un élargissement en -es d'un thème **krp-* attesté en indo-iranien : véd. *krpā* (instr.) « forme, beauté », av. *kerpāš*, *kəhrpām* « forme, corps ». Le vieux prussien a peut-être un autre élargissement dans *kėrmens* « corps » ; on peut aussi rapprocher v. sl. *črěvo*, r. *čěrevo* « corps, ventre », où l'absence de -p- s'expliquerait phonétiquement. Le grec *παρίς* « diaphragme, esprit, intelligence » peut aussi être rapproché. L'i de v. angl. *hrif* « ventre » ne va pas sans difficulté, de sorte que le rapprochement du mot germanique n'est pas sûr ; il exclurait, du reste, celui de v. sl. *črěvo* et v. pruss. *kėrmens*. En somme, groupe obscur. Cf. Vendryes, Rev. celt., 44, 315.

corrāgō (*corā-*), -inis f. ? : langue de bœuf, plante (Pseud. Apul., Gloss.). — Attribué aux *Lucani* par le Ps. Ap., 41.

corrīgīa, -ae (-gium n.) f. : lacet de soulier (Varr.) ; puis courroie, lanière, fouet. Ancien (Varr., Cic.), technique. M. L. 2253; gall. *carrai* ; **excorrīgīda*, M. L. 2287. Étymologie populaire dans Isid., Or. 19, 34, 13, -ae e *coriis*... uel a colligatione.

Sans doute mot du vocabulaire italo-celtique ; cf. v. irl. *conriug* « j'attache ensemble », *cuimrech* de **kom-rig-om* « lien ». Cf. peut-être aussi m. h. a. *ric*, gén. *rickes* « lien ». Étant donné le sens technique, un emprunt au gaulois n'est pas invraisemblable ; cf. Henry, *Lex. breton*, p. 236.

corroco ? : nom d'un poisson de mer dans Ausone. Forme et sens incertains. Cf. *corrococo* « petite dorade blanche » à Hossegor (Landes)?

corrūda, -ae f. : asperge sauvage. Attesté depuis Caton. Mot rustique selon Columelle. Inexpliqué.

corrugus, -i m. : galerie de mine (Plin.) M. L. 2260 b. Cf. peut-être *arrugia*. V. *runcō* 1.

cortex, -icis m. et f. (mais le féminin est surtout poétique) : écorce (spécialement de liège) ; différent de *liber*, cf. Cic., N. D. 2, 47, 120, *obducuntur libro aut cortice trunci*. — Ancien, usuel. M. L. 2263. Irl. *coirt*. V. André, *Lex.*, s. u.

Dérivés : *corticulus* (Colum.), M. L. 2265 a ; *corticeus*, d'où **corticea* f. représenté en ital. et dans les langues hispaniques, M. L. 2265 ; *corticātus*, M. L. 2264 ; *corticōsus*.

Composés : *dē-*, *ex-corticō*, -ās, M. L. 2288 (pour **ex-corticem*, v. B. V. *écorce*) ; *scorticātūra* (Orib.) contrépel « savant » de *excor-*.

Appartient au groupe de lit. *kratū* « je coupe, j'abats », v. sl. *črěti*, *črěsti* « couper », *krtākū* « court » (tandis que lit. *kartūs* a pris le sens de « amer »), skr. *kṛtātī*, av. *kəntātī* « il coupe », skr. *kṛtū* « couteau » et *kṛtūh* « peau ». Le sens de « écorce » s'explique par celui de « chose séparée » ; c'est ainsi que, de la racine *(s)ker-

non élargie par -t-, le slave a *kora* « écorce » en face de *skora* « peau » ; v. sous *corium*. Le germanique a de même v. h. a. *herdo* « uellus » (v. pour le sens l'étymologie de *uellus* en face de *uellō*). Pour le suffixe, v. Ernout, Philologica I, p. 146.

Pour une autre trace, hypothétique, de **kert-* en latin, v. *cēna*.

1. **cortina**, -ae f. (la variante tardive *curtina* que condamne l'auteur du *de dub. nom.*, GLK V 575, 7, ne suppose pas nécessairement un *ō* ancien, cf. *furnus*/fornāz) : 1° chaudron (qui servait soit à cuire, soit aux foulons) ; 2° cuve que portait le trépied d'Apollon et couvercle de cette cuve sur lequel s'asseyait la Pythie pour rendre des oracles (poétique dans ce sens ; cf. *corthinipolēns*, Lucil.) ; par analogie, plafond en forme de voûte ou autel en forme de trépied ; cf. Rich. s. u. Ancien et usuel.

Dérivés : *corintula* (Amm. Marc.) ; *corintāle* : cave où l'on faisait bouillir le vin.

Le groupe de irl. *coire*, gall. *pair* « chaudron », v. isl. *huerr* « écuelle », skr. *carūh* « chaudron » est assez éloigné ; plus encore r. *čara* « coupe » avec *č* radical. Terme technique. Sans étymologie.

2. **cortina**, -ae f. : rideau. Mot tardif (Ambr., Vulg., Schol. Hor., Isid.), dérivé de *co(h)ors* > *cors*, calqué sur le gr. *αὐλαία*, qu'on dérivait de *αὐλή* et que la langue classique s'était contentée de transcrire par *aulaeum*, *aulaea*, e. g. Hor., A. P. 155. Sans rapport avec le précédent. Passé dans les langues romanes : it. *cortina*, fr. *courtine*, etc., M. L. 2266, et en germanique : all. *Gardine*.

cortumīō, -ōnis f. : contemplation intérieure. Mot de la langue augurale cité par Varron, qui le rattache à *cor* : *quod, cum dicunt conspicionem, addunt cortumionem, dicitur a cordis uisu; cor enim cortumionis origo* (L. L. 7, 9). Étymologie populaire?

cornulus, -i f. : noisetier, coudrier. Déjà dans Caton. Dérivé : *cornulus*, issu par métathèse de **cornulus* (cf. *ficul-nus*, *popul-nus*), peut-être sous l'influence de *quernus*, *acernus*, *eburnus*, ou du gaulois **collo-*, de **coslo-* ; Festus semble avoir confondu *cornus* et *cornulus* dans la glose *cornula: hastilia ex corno arbore facta*, P. F. 33, 15 ; *cornulētum* : coudraie. Les formes romanes remontent à *colurus*, cf. M. L. 2271, 2270 ; B. W. *coudrier*.

Issu de **koselos* ; cf. irl. *coll*, gall. *coll*, v. h. a. *hasal*, v. isl. *hasl*, qui ont le sens du mot latin, et sans doute lit. *kasulas* « pique de chasseur ». Mot du vocabulaire du Nord-Ouest.

corus, -i m. : cor, mesure de capacité. Mot hébreu venu par la Bible.

coruseus, -a, -um (on trouve dans les gloses une forme *corisc-*, représentée dans le port. *corisco* ; un doublet *scoruscus* est dans l'Italia! Let. App. Probi enseigne *coruscus*, non *scoruscus*. On y voit la même alternance *sc-*, *c-* à l'initiale que dans *corium*, *scortum*, etc. La forme avec *c* aurait dû son triomphe à une dissimilation, cf. *siscidi* et *sistō*. Toutefois, *scoruscus* est bien tardif et peut s'expliquer comme *scrapula* (= *crapula*), *scerepas*, *scussoreas*, *studit*, *scarpinet* qu'on trouve dans les Gloses, cf. Theander, *Ex Aa Gloss. interpretamentis collectanea*, Eranos 23,

1, 53, n. 2) : qui s'entrechoque (se dit de la cime des arbres), qui grelotte. Plt., Ru. 526, *nam omnia corusca prae tremore fabulor*. Appliqué aux astres, à l'éclair, « scintillant, étincelant », d'où substantivé à basse époque *coruscus* m. « éclair », cf. M. L. 2268 et 2267.

A *coruscus* correspond la forme verbale *coruscō*, -ās : 1° cosser (se dit des animaux qui se heurtent de la tête, comme gr. *κερατίζω*), s'entrechoquer ; 2° étinceler, briller (développement de sens comparable dans *micō*, -ās) ; 3° brandir (transitif).

Tardifs : *coruscātiō*, -cāmen, -cālis, -cābilis ; *coruscifer*. Le type de *coruscō* rappelle celui de *aeruscō* (v. ce mot). Pour la racine, cf. gr. *καίω* « je bondis ». Dès lors, on partirait de la forme verbale pour expliquer *coruscus*, cf. BSL 26 (79), p. 22. Le gr. a *κορύπτω* et *κορύσσω*, que Thurneysen a rapprochés de *coruscō* (GGA 1907, p. 206).

coruus, -i m. : 1° corbeau (prophétique comme la corneille) ; 2° poisson de mer, coracin vulgaire, ou petit castagneau, ainsi appelé à cause de sa couleur noire (= *κορακίνος*) ; 3° machine de guerre (sorte de grappin?), cf. Vitr. 10, 13, 3, *coruum demolitorem, quem nonnulli gruem appellant* ; joint à *ferreae manus* par Q. Curce 4, 2, 12 et 4, 3, 26 ; 4° scalpel ; 5° nom d'une constellation. Ancien ; panroman, M. L. 2269, et pour les formes grecques *corax*, *coracinus*, M. L. 2221, 2218.

Dérivé : *coruinus* (cognomen, cf. Gell. 9, 11), M. L. 2268 a.

V. *cornix*. Pour le suffixe, cf. m. irl. *crū* « corbeau », de **krowos*, et, dans un autre groupe, *ceruus*.

corydalis, -i m. : alouette huppée. Emprunt au gr. *κορύδαλος*, déformé en *coredallus* (Greg. Tur.), *coredulus*, *cordulus* par l'étymologie populaire.

cōs, cōtis f. : pierre à aiguiser, queux. Ancien, bien que, par hasard, non attesté avant Cicéron. M. L. 2275. Cf. *cautēs*.

Dérivés : *cōticula* : pierre de touche ; petit mortier. Conservé en sicilien et en calabrais, M. L. 2284 ; *cōtiārius* : remouleur (Gloss.), cf. *cōtiārium*, M. L. 2283 ; *cōtula* ou *cōtulus* (l'ablatif pluriel est seul attesté), M. L. 2288 ; *cōtōria* (*cōtiāria*?) : carrière de pierres à aiguiser. Cf. encore M. L. 2286, **cōtiūs* ; peut-être aussi la glose de P. F. 63, 10, *decotes, togae detritae; decōtō*, -ās : dépouiller (= *excoriō*), dans la LoI Salique.

Nom d'action, avec suffixe secondaire -t-, d'une racine attestée par skr. *çāti* : il aiguisé », skr. *çānah* « pierre à aiguiser » (forme *prākritique*), pers. *san* (même sens), gr. *κῶνος* « pomme de pin, cône » ; peut-être arm. sur « tranchant ». La forme à degré zéro est attestée par skr. *çātih* « aiguisé », irl. *cath* « sage » et lat. *catus* (v. de mot), peut-être arm. *sayr* « tranchant » (substantif). A côté, il y a un type à -i- : skr. *çyāti* « il aiguisé », av. *saēniš* « pointe » et v. isl. *hein*, v. angl. *hān* « pierre à raser » ; mais la situation n'est pas comparable à celle de la racine de *pātus*, *pōculus*. V. aussi *cautēs*.

cossum : v. *cozim*.

cossum, -i m. : -i *ab antiquis dicebantur natura rugosi corporis homines, a similitudine uermium ligno editorum, qui cossi appellantur*, P. F. 36, 11. La glose de Festus réunit un substantif *cossum*, f. (*cosiss*, Plin., d'après *uermis* ; *cusos*, Gloss. ; *coscus*, Mul. Chir.) m. : ver du bois,

espèce d'artisan, et ver intestinal (= *terēdō*), M. L. 2278 et 2277, **coissicus*; et un adjectif *coissus*, -a, -um : à la peau rugueuse, d'où proviendrait le surnom *Cossus* et les gentiles *Cos(s)idius*, *Cossinius*, *Cossutius*. Mais le surnom *Cossus* semble étrusque, et le nom du ver est sans étymologie.

costa, -ae f. : 1° côte, *στάθῃ*; 2° côté, flanc. Attesté depuis Plaute. Panroman, M. L. 2279.

De même que *latus*, le mot a dû s'employer à basse époque comme adverbe ou préposition avec le sens de « à côté de, auprès », cf. M. L. s. u.; le v. fr. *encoste* remonte à *in costa*. — *In costa* a sans doute été abrégé en *costa*, comme *ad-*, *dé-latus* en *latus*.

Dérivés : *costalis* (Vég.); *costatus* (Varr., R. R. 5, 5, 8, [bœves] *corpore bene costato*, d'où *costatum*, M. L. 2280; *costula*, M. L. 2280 a.

Il n'y a aucun mot identique ailleurs. Mais la forme rappelle celle de v. sl. *kost* « os », et ce mot lui-même semble inséparable du groupe de lat. os (v. ce mot), skr. *dāhi*, etc. Il y aurait donc ici une sorte de préfixe **k-* semblable à celui qui figure dans *caper capra* (cf. A. Meillet, Roczn. Slav. 9, 74), mais l'existence de ce préfixe a été contestée : v. *aper*.

costum, -i n. (*costus*, *costos* f.) : *costus*, plante. Emprunt au gr. *κόστος*, qui lui-même doit être emprunté à skr. *kūṣṭhāḥ*. Passé en ags. *cost*.

cōthō(n), -ōnis m. (f.); **cōthōnum**, -i n. : port. Mot sémitique; cf. Serv., Ae. 1, 427, *portus effodiunt*, i. e. *colona faciunt*. Carthaginiens *cothone fossa utuntur*, non *naturali portu*.

cothurnus, -i (*cothurnus*) m. : 1° brodequin de chasse; 2° cothurne tragique, (d'où « enlure » du style, etc.). Emprunt au gr. *κόθουρος*; demeuré dans quelques dialectes italiens, dont les formes supposent **rotturnus*, M. L. 2282. Dérivés tardifs : *cothurnatus*, -nātū, -nōsus.

cotonea, -ae f. : Pline 1, 26, 26; 26, 42 : *alus autem, quam Galli sic uocant, Veneti cotoneam*...; nom de la grande consoude chez les Vénètes.

cotōneus, -a, -um (-nius; *quidenaues*, Ed. Diocl.; *quidonus*, Diosc.; *cetonius*, Ps. Hier.) : de cognassier; *cotōneum* (sc. *mālum*) : coing. Ancien (Caton). Ordinairement interprété comme une déformation due à un intermédiaire étrusque de *κοδόνας*, adjectif dérivé de *Cydon*, -ōnis « crétois »; cf. *Cydonia* (-nia) : Cydon, ville de Crète (La Canée) et Pline, 15, 37, *mala, quae uocamus cotonea et graece Cydonia, e Creta insula aduecta*; mais peut provenir d'une langue d'Asie Mineure, cf. Nehring, Glotta 13, 11 sqq. Aleman a une forme *κοδόμλον*, et Hésychius une glose *κοδόνα* : *σῖκα χειμερινά*. V. aussi Solmsen, Z. Gesch. des Namens der Quitte, Glotta 3, 241 sqq. M. L. 2436; Vendryes, BSL 25 (1924), 41. Germanique : v. h. a. *chutina*, v. angl. *cod-oeppel*, all. *Quitte*, de *quida*.

cottabus, -i m. : transcription du gr. *κότταβος* « jeu du cottabe », employé plaisamment par Plt., Tri. 1011, au sens de « coups »; -i *bubuli*, demeuré en napol. dans le sens de « tête », M. L. 2286 a.

cottāna, -ōrum n. pl. : figure de Syrie, de petite taille. Emprunt, attesté depuis Pline, au gr. *κόττανα*, lui-même

emprunté à l'hébreu *q'atanna* « petit ». La forme *cottāna* a subi l'influence de *coccus*.

cotidiē (c'est la graphie la plus anciennement attestée; on trouve aussi *cotidiē* et, plus tardivement, *quotidiē*); les indications des grammairiens reposent sur des constructions étymologiques arbitraires) adv. : chaque jour, *ἐσήμεραι, καθ' ἡμέραν*. Ancien, usuel. M. L. 6974.

Dérivé : *cotidianus* (*quot(i)dī-*) : quotidien. M. L. 6973.

Vraisemblablement issu du locatif **quot(i)* (de **quot(i)* *die*, cf. *pridiē*, *postridiē*, etc. Le premier élément semble être l'adjectif dérivé de *quo*.

Le -*ti*- de *cotidiē* est sans doute expressif, comme dans la forme romane **tottus* (avec *o* fermé) en face de *tatus*, de it. *tutto*, fr. *tout* (toute). Étant isolée de *quot*, la forme n'a pas subi d'abord l'action analogique par laquelle le *qu-* de *quis*, etc., a été restauré dans les formes de l'interrogatif indéfini (v. sous *quis*, *qui*, etc.).

cōturnix : v. *cocturnix*.

Couella, -ae f. : surnom de Junon, qu'en tant que déesse lunaire, on invoquait le jour des Calendes; Varr., L. L. 6, 27. Origine inconnue.

couinnus, -i m. : chariot, char de guerre. Mot celtique, qui apparaît seulement sous l'Empire (Mela, Luc., Mart., Sid.). et a toujours été senti comme étranger.

Dérivé : *couinnarius*.

cozum : v. *colum* et *caus*.

coxa, -ae f. : 1° hanche, os de la hanche, et par extension « cuisse »; cf. Cels. 4, 27, *cozas et poplites*; 4, 30, *cozis proxima genua sunt*; 2° par analogie, « angle rentrant » (Grom., Hyg.). — Attesté à partir de Nigidius, mais *cozendicēs* est dans Plaute, Ba. 1159, et Caton, Agr. 160. A remplacé dans les langues romanes *femur*, qui n'est demeuré que dans un parler rhéto-roman, cf. M. L. 2292, 3240. Panroman; britt. *coes* « jambe ».

Dérivés : *cozāle* : vêtement couvrant les hanches (rare, tardif); *cozārius* (Pelag.); *cozendix* f. (i. Plt., Lucil.; t. Ser. Samm. 695, 991) : articulation de la hanche : *ossa ex acetabulis pernarum, circa quae cozendices uertuntur*, Pline 28, 179; *uertebrae in coxa* (cf. *clacendix* « genus conchae ») et *cozendicus* (Pelag.).

Le mot doit désigner une articulation en général, car les mots correspondants s'appliquent à des articulations diverses : irl. *coss* « pied », v. h. a. *hahsa* « partie de derrière de l'articulation du genou », skr. *kakṣāḥ* et *kakṣā* « aisselle ». Cf. aussi *coxim* et *cozus*, mais le rapprochement de *axis* est douteux; cf. *aper* et *costa*.

coxendix : v. le précédent.

coxim, **cozzim** adv. : à croppetons (rare et populaire; trois exemples en tout : Pomp., Varr., Apul.). Cf. *incozzō*, -ās : Non. 39, 8, *incozzare in cozzam sidere*. Pomponius Pannuceus (97) : *neque interim cacandi causa unquam incozzauit nate*. Non attesté en dehors de ce passage. Le rapprochement avec *coza* semble dû à l'étymologie populaire; la racine est la même que dans *conquinsco*. — *Cossim* représente une prononciation vulgaire, peut-être dialectale.

coxus, -a, -um : boiteux, synonyme de *claudus* (rare et populaire; C. Cilnius Maecenas, Gloss.); rom. esp. *cojo*.

Dérivés : *cozō*, -ōnis (Non. 25, 13); *cozōsus* (Gloss.); *cozigō*, -ās (id.) : boiter.

V. *conquinsco*. Rapproché par l'étymologie populaire de *coza*. Même formation avec -s- désidératif que *laxus* et *anxius*, *nozius*.

crābrō, -ōnis (et formes dissimilées de basse époque *crābō*, *cābrō*; c'est à *cābrō* que songe Isid. quand il écrit : *crabronis uocati a cabo, i. e. caballo, quod ex his creentur*, Or. 12, 8, 4) m. : frelon. Ancien. M. L. 2293. Les formes *scabro*, *scabro*, *scabro* ont été influencées par *scabrabaeus*; cf. Isid., Or. 12, 8, 4, *ex his [crabronibus] iterum saepe nascuntur scabrabaei, unde et cognominati sunt* : avec épenethèse *crabro* (Gloss.), croisement de *crābrō* et de *καράβος*, v. Thes. s. u.

De **crāsrō* (v. Benveniste, *Origines*, p. 175), comme on le voit par les mots du même sens : v. h. a. *hornuz* et néerl. *horzel*, lit. *širšū*, et des dérivés variés tels que *širšys*, *širšlys* (acc. pl. *širšlius*), etc.), v. sl. *srāsent* et slovinc *sēršel*.

Des formes de certains parlers des anciennes régions ombriennes et osques offrent f, ainsi *skārāfōni*, *skārāfōn*; voir l'atlas de M. M. Jaberg et Jud, carte 462, à l'article *calabrone*. La forme à -*ara*, qui a été dissimilée en -*ala*-, doit donc provenir de parlers osco-ombriens. C'est l'extension de cette forme qui a déterminé le bizarre rapprochement avec *scabrabaeus*, rapprochement que la langue fait réellement, à en juger par la syllante initiale du mot dans la plupart des parlers italiens où il se rencontre. Et c'est ce rapprochement qui explique comment *scabrabaeus* a reçu f sur le domaine osco-ombrien, comme on le voit par la carte *scarafaggio* de l'atlas Jaberg-Jud.

cracatius, -i m. ? : nom de poisson dans Anthimus 46, sans doute l'esturgeon. Cf. Thes. s. u.; gaulois d'après Niedermann, Mél. Jud. 145.

cracea, -ae f. : vesce sauvage (Pline, NH 18, 142).

cracentēs : v. *gracilis*.

cracerō, -ās (*caerērō*, etc.) ; **crācō**, -ās : croasser (Gloss.) Onomopée.

crāmātum, -i n. : mélange de vin et d'eau (Orib.). De *κράμα*.

crāmum, -i n. (*crāma* f.) : crème de lait. Attesté seulement dans Venant. Fort. et dans les gloses. Sans doute gaulois. M. L. 2294; B. W. sous *crème*.

crāpula, -ae f. : 1° état d'ivresse, fumées du vin; 2° résine qu'on mêlait au vin (pour produire l'ivresse?, cf. Pline 23, 46). A basse époque, *crāpula* désigne aussi bien l'excès de nourriture que l'excès de boisson et arrive même à s'opposer à *ēbrietas*; cf. Isid., Sent. 2, 43, 1, *esca crapulam, potus ebrietatem generat*.

Emprunt ancien, latinisé, au grec populaire *κραπάλη* (peut-être par un intermédiaire étrusque, cf. *Sāturnus*, *Saeturnus*, et *saena*, *paella*), avec dérivés proprement latins : *crāpulator*, -āris; *crāpulanus*, -rius, -ātio (tardif); *crāpulentus* (formé sur *utulentus*, *solentulus*, *temulentus*, non attesté avant Amm. Marc.), -ōsus (tardif et

rare). Sur le mot, v. A. Vaillant, Rev. des ét. slaves, 15, 1935, p. 229.

crās (falisque *crā?*) adv. : demain. Ancien, usuel. M. L. 2296. Conservé seulement dans certains dialectes italiens et en vieux espagnol et vieux portugais. Remplacé ailleurs par un descendant de *dē māne*; cf. M. L. 2548; B. W. s. u.

Dérivés : *crāstinus* (cf. *pris-tinus*, *sērōtinus*, etc.); d'où *procrāstinō*, -ās : remettre au lendemain (cf. *com-perendinō*), *procrāstināio*.

Tandis qu'un mot indo-européen pour « hier » est conservé dans plusieurs langues (cf. *heri*), il n'en subsiste pour « demain » aucun qui se trouve dans deux langues. Skr. *vadā* « demain » est isolé tout comme lat. *crās*, qui doit néanmoins être ancien. L'av. *sūrōm*, accusatif « de bon matin », convient pour le sens, mais non pour la forme.

crassus, -a, -um : gros, épais (sens physique et moral), gras; s'oppose à *tenuis*, à *liquidus*, à *macer*. Ancien, usuel et classique. Panroman. M. L. 2999. *Crassus*, appuyé sur *grossus*, d'après lequel il a tendu à devenir *grassus* (cf. Thes. IV 1103, 52; Martyrius, dans GLK VII 176, 14, et M. L. s. u. et 4427, **ingrassāio*), a eu une vie plus active que *pinguis*, qui n'est guère représentée en dehors du domaine italien. *Crassus* est employé comme surnom, mais non *pinguis*. Les langues romanes attestent aussi **crassia*, M. L. 2298.

Dérivés : *crassitudo* (*grassi-*), ancien et fréquent; *crassitās*, *crassitēs*, *crassēdō*, formes comme *pinguēdō*, sont de l'époque impériale; *crassō*, -ās, *incrassō* (époque impériale) et *crassescō*, -is, *crassāmen* (*grassā-*) et *crassamentum* : dépôt, lie; *crassātiō* (Pelag.), *crassundia*, -ōrum : gros intestin (cf. *crepundia*); *crassius*, *παχύνους* (Gloss.).

Composés : *crassificō* (bas latin); *Crassipes*, *Crassupes*, surnom; *crassiuēnius*, Pline 16, 66 (pour la formation, cf. *caldicerebrus*, etc.).

Adjectif expressif à vocalisme a et à s geminé; cf. *bassus*; sans étymologie. Le rapprochement avec *crātis*, qui est souvent enseigné, n'est justifié ni par le sens, ni par la forme. Cf. *grossus*.

crātera (*crēterra*), -ae f. : cratère. Emprunt oral et populaire fait sur l'accusatif de gr. *κράτηρ*, ion. *κρήνηρ*, -ος, devenu *cratera* et passé par là au genre féminin. La langue littéraire transcrit le mot grec et écrit *crāter* (d'où irl. *crethir*). *Crēterra* dénonce sans doute un intermédiaire étrusque; cf. *acerra*.

crātis, -is f. (employé surtout au pluriel *crātēs*, -ium; toutefois, Plaute a un accusatif singulier *crātim*, Poe. 1025) : désigne tout objet tressé ou à claire-voie : claie(s), treillis, herse (*occa*, (*h*)*irpezi*), fascines, bouchier, etc. Ancien; technique. M. L. 2304.

Dérivés : *crāticulus* : fait de claies; - *pariēs*, conservé en italien, M. L. 2302; *crāticula* (-um n.) : grill, grille, M. L. 2303, irl. *greidell*, gall. *gradell*; *crāticulātum*; *crātiō*, -is : herser.

On serait tenté de rapprocher le groupe de v. h. a. *hurt* « clayonnage d'osier » en posant **kṛt-*, c'est-à-dire **kṛat-*, si le grec n'avait *κράταλος* « corbeille », *κρηία* « clayonnage », et le sanskrit *crātī* « il attache ». Pro-

blème non résolu. Le rapprochement germanique reste possible à condition de séparer les autres mots ; on peut y joindre v. pruss. *korto* « haie », *pocoorta* « schwelle ». Terme technique, dont il n'est pas surprenant que l'étymologie fasse difficulté.

craxantus (*crassantus*), -I m. : sorte de crapaud. Un exemple, sans doute du ^ve siècle, dans un petit poème de l'Anthol. 390, 17.

Sans doute gaulois ; cf. les noms propres celtiques *Craza*, *Crazanius*, *Craxantus* et, pour le suffixe, *trucantus*. V. A. Thomas, Bull. du Gange 3, 1927, p. 49 sqq. ; M. L. 2304 b.

crēber, -bra, -brum : qui pousse dru ; s'est dit d'abord des plantes : *crēbra silua*, -um *salicium*, -i *rāmi*, d'où, dans la langue commune, « nombreux (avec idée accessoire de « serré, pressé »), fréquent, qui arrive ou se succède coup sur coup ». Avec un complément : « abondant en ».

Dérivés : *crēbritās*, *crēbritūdō* (archaïque) : fréquence ; *crēbr(r)escō*, in-, *per-crēbr(r)escō*, -is « devenir fréquent, se répandre, s'accroître », souvent avec perte par dissimilation du second *r* ; *crēbrātus* (Pline). — Ancien, usuel. Non roman.

V. *creō*, *crēscō*. *Crēber* peut être issu de **krēs-ro-s*, d'un mot racine **krēs-*, cf. *cerēs*, ou de **krē-dh-ro-s*.

crēdō, -is, -didī, -ditum, -ere : transif et absolu : 1° mettre sa confiance en, croire (c. *alicui*, *alicui rei* et, dans la langue de l'Église, c. *in alqm*) ; 2° confier quelque chose à quelqu'un, prêter (c. *aliquid*), d'où *crēditum* : crédit, prêt ; *crēditor* : créateur, prêteur (par opposition à *dēbitum*, *dēbitor*) ; *crēditārius* : dépositaire (bas latin) ; 3° croire quelque chose ou quelque chose (avec l'accusatif ou la proposition infinitive) ; 4° en incise, *crēdō* s'emploie comme *opinor*, gr. *οἶζα*. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 2307 ; *crēditus*, M. L. 2308 ; 2308 a.

Le substantif correspondant à *crēdō* est *fīdēs*, cf. *fīdem habēre*, et les exemples cités par Meill. I, MSL 22, 215, auxquels on peut joindre Cés. B. C. 3, 1, 2, *cum fides tota Italia esset angustior, neque creditae pecuniae soluerentur*. Ni *crēditio* ni *crēditus*, -ūs n'existent, et *crēditor* n'est employé que dans le sens technique de « créancier ». Il n'y a pas d'adjectif pour dire « qui croit à » ; *fīdēlis* et *crēdulus* ont des sens particuliers.

Dérivés (proprement latins) : *crēdibilis* et *incrēdibilis*, -itās ; *crēditor*, cf. plus haut ; *crēdulus* : crédule (même sens péjoratif qu'en français, sauf à basse époque ; i. r. *credal*) ; *crēdulitās* et *incrēdulus* (premier exemple ap. Hor. = *ἀπιστος*), M. L. 4362, -itās (post-classique). Cf. aussi **crēdentia*, M. L. 2306.

Composés : *accrēdō* : ajouter foi à (archaïque, M. L. 86) ; *concrēdō* : confier et « se confier », M. L. 2117 a ; *discrēdō* (bas latin), *crēdō* d'après *diffidō*, pour traduire le gr. *ἀπιστος*. Dérivé tardif : *crēditio*, -ās (Fulg.).

« Termes religieux à l'origine, le verbe latin *crēdō* et le substantif *fīdēs* avaient pris, dès le latin ancien, des emplois le plus souvent profanes, par suite de l'effacement de la vieille culture indo-européenne et de la domination de plus en plus grande prise par la culture matérielle du monde méditerranéen. Le verbe *fīdō* n'a jamais que cette valeur profane à toute époque. Mais l'introduction du christianisme est venue rendre à *crēdō*

et à *fīdēs* un rôle religieux, quand *crēdō* a été affecté à traduire *πιστεύω*, et *fīdēs* à traduire gr. *πίστις*. Et ainsi *fīdēs* s'est remis, en pleine période romane, à servir de substantif verbal à *crēdō*. Mais il y avait là une situation fautive ; et, suivant un procédé courant du latin (type *benevolentia* en face de *beneuolēns*), on a fait **crēdentia*, qui est représenté d'une extrémité à l'autre du domaine roman, du roumain à l'hispanique et au français. Le français a trois représentants de ce mot : le représentant normal de **crēdentia*, à savoir *crēance*, qui servait encore au sens de « croyance » au ^{xviii}e siècle et qui s'est spécialisé dans un emploi technique et juridique ; une adaptation de ce mot sous l'influence de *croire*, *je crois*, *croquant*, à savoir *croyance* ; enfin, l'emprunt à l'italien *crédence*. Mais le mot foi n'a pas disparu pour cela. Et, actuellement encore, du moins dans la langue écrite, celui qui croit confesse sa foi. Grâce surtout au christianisme, les résultats de la vieille contamination des deux groupes de mots subsistent jusqu'à présent » (Meillet, MSL 22, 218). V. M. L. 2306.

Terme religieux conservé seulement en indo-iranien et en italo-celtique. Les formes celtiques, v. i. r. *cretin* et gall. *credaf* « je crois », attestent que le -d- de *crēdō* n'est pas un ancien -d- simple ; la façon dont **krēd-dh-a* a passé à lat. *crēdō* n'est pas exactement déterminable. Et, en effet, véd. *crāddadhāti* est un juxtaposé de *crāt*, qui se trouve isolé des formes de -dhā-, et du verbe *dādhāti* « il pose ». Les formes avestiques du type de *crāddā-* ont subi une assimilation. Les deux termes **kret-* et **dhē-* étaient indépendants en indo-européen, comme on le voit par le védique ; du reste, la sœur *k* et la sonore *dh* ne coexisteraient pas dans un mot en indo-européen. — En latin et en celtique, le second élément est de la même forme qui apparaît dans le type *con-dō*, etc. (v. sous *faciō*). On a souvent supposé un rapport entre le premier terme du juxtaposé, qui est en védique *crāt*, et le nom du « cœur » (v. lat. *cor*). Mais les formes divergent, et rien ne prouve qu'il y ait dans le rapprochement, dans la mesure où il s'est peut-être établi, autre chose qu'une « étymologie populaire » (v. Ernout, Mél. S. Lévi, p. 85, et Vendryes, Rev. celt., 44, 90). — V. aussi *fīdēs*.

crefrat : v. *cernō*.

cremaculus (*cra-*) : attesté dans CGL II 145, 32 : *xpēμαculu* : pendet, unde *cremaculus*. Hybride, représenté dans les langues romanes (cf. fr. *cremaillère*), à côté de **cremasculum* et de la forme purement grecque *cremaster*. M. L. 2310 ; B. W. s. u.

cremō, -ās, -āul, -ātum, -āre : brûler (noter le « pléonisme » *igni cremāre*, dans César, BG I 4, 1). Transif, se dit surtout des cadavres. Ancien et usuel. M. L. 2309.

Dérivés et composés : *cremium* (surtout au pluriel) : fagots pour allumer le feu, brouilles. Mot rustique, Colum. 12, 19, 3, *tenuibus admodum lignis, quae cremia rustici appellant, fornacem incendimus*. Peut-être influencé par *gremia*, de *gremium* « brassée de bois » ; *cremābilis* ; *cremātio* ; *cremātor* ; *con-*, *dē-*, *ex-*, *re-cremāre* ; *tūricremus* (poétique).

Peut-être d'un élargissement en -em- de la racine attestée par v. isl. *hyrr* « feu », got. *hauri* « charbon » (v. *carbō*), lit. *kuriū*, *kūrti* « faire du feu » (v. sl. *kuriti*

« chauffer » est un causatif secondaire). L'ombrien a le nom d'instrument *krema*tra, qui semble indiquer ce qui sert à faire cuire, ce qui a cuit. Le rite de l'incinération des cadavres, d'abord inconnu en Italie, semble avoir été introduit par les envahisseurs qui y ont apporté le latin et l'osco-ombrien.

cremor, -ōris m. : bouillie, décoction. Attesté depuis Plaute jusqu'à Mulom. Chironis. Le gaulois *curmi* (Marcel.), *curmen* (Gloss.) « bière » qu'on rapproche est bien loin comme sens et attesté à date trop tardive pour que l'hypothèse de l'emprunt soit convaincante. Peut-être apparenté à *cremō* (cf. *clāmōr*, *clāmō*).

***crēna**, -ae f. : entaille, cran. Peut-être dans Pline 11, 180. M. L. 2311.

creō, -ās, -āul, -ātum, -āre : produire, faire pousser, faire grandir ; d'abord terme de la langue rustique, où le rapport avec *crē-scō* est encore sensible, e. g. Cat., Agr. 62, *aliud stercus herbas creat* ; Colum. 3, 18, 4, *oculi uitis... non materias sed radices creant* ; par suite, dans la langue courante, se dit de toute espèce d'êtres ou d'objets ; « faire naître », Cic., Fin. 5, 38, *quas [res] et creat natura et tuetur* ; Lucr. 2, 1151, *tellus uix animalia parua creat, quae cuncta creauit* ; Pline 11, 117, *pulvis in lana et ueste inaeas creat* ; Cic., Rep. 1, 1, 2, *patria... est antiquior parens quam is qui creauit, d'où au passif creāri, creātus* (avec, pour synonyme, dans la langue poétique, *crētus*) = *gigni, nātus*, e. g. Cic., Off. 1, 22, *quae in terris gignantur, ad usum hominum omnia creari*. Cf. encore Enn., frg. uar. 99, *in eo monte aram creat* (= il élève) *Caelo* ; 130, *dicitur Vesta hanc urbem creauisse* ; Cic., Balb. 31, *principes ille creator huius urbis Romulus*. Dans la langue du droit, *creare* a pris le sens spécial de « élever à une magistrature, nommer, élire », T.-L. 4, 4, 2, *pontifices, augures... ab Numa Pompilio creati sunt* ; Cic., Leg. 3, 9, *qui comitiu creati consules rite possint*. La langue de l'Église s'est beaucoup servie du verbe avec le sens de « créer », c'est-à-dire « faire naître du néant », pour traduire *κτίω*, cf. Aug., Ciu. 22, 14, *qui creauit cuncta de nihilo* ; et elle a développé dans cette acception l'usage de *creātor* et fait *creātūra* « création » et « créature » (double sens qu'elle donne également à *creātio* traduisant *κτίσις*, *κτίσις*, cf. Aug. *id.* et symb. 4, 5), qui n'est attesté qu'à partir de Tertullien et de l'Itala. *Creātor*, *creātio*, *creātrix*, bien que classiques, sont, du reste, rares avant que la langue de l'Église ne s'en empare. *Creātio* n'est attesté avant l'Itala et Papien que par un seul exemple de Cicéron, Leg. 3, 10 ; pour *creātor* et *creātrix*, les exemples sont un peu moins rares, mais encore très peu nombreux ; cf. Thes. s. u. *Crēare* est bien représenté dans les langues romanes, M. L. 2305 et 2305 a ; et en celtique : gall. *creu* ; i. r. *creawd*, *creadur*, etc. (savants).

Composés de *creō* : *procreō* : procréer, engendrer, et ses dérivés *procreātor*, -trix, -tio (cf. *prōgignō*) ; *recreō* : faire pousser de nouveau, donner une nouvelle vie ou une nouvelle vigueur à, ranimer, reconforter (joint à *reficere*, *restituere*, *reparare*) ; *recreātor*, -tio (époque impériale). De *creātus* la langue de l'Église a formé *incrēatus* (= *ἀκτιστος*), *incrēdibilis*.

La formation, peu claire, rappelle celle de *beāre* en face de *bonus*. Pour la racine, cf. sans doute *crēscō*, *crēber*.

creper, -a, -um : obscur, puis « douteux ». Archaïque et rare ; d'origine sabine d'après Varron, L. L. 6, 25, *crepusculum a crepero : id uocabulum sumpserunt a Sabinis, unde ueniunt Crepusci nominati in Amierino qui eo tempore erant nati, ut Lucii (i) prima luce in Reatino ; crepusculum significat dubium ; ad eo res dictae creperae dubiae, quod crepusculum dies etiam nunc sit an iam nox multis dubium* ; cf. ibid. 7, 7. Irl. *crepsul* (mot savant). — Tardif : *crepusculāscō* (Sidon., epist. 8, 3, 2).

Crepusculum semble dérivé d'un substantif **crepus*, de **crepos* n., qui rappelle gr. *κρησας*, le latin ignorant le groupe *en-* à l'initiale ; mais il y a difficulté à supposer soit une parenté originaire, soit un emprunt (par l'étrusque ? Cf. Devoto, St. Estr. 2, 232). *Crepusculum* semble formé sur *dilūculum* « le petit jour », tiré régulièrement de *dilūcēsco*.

crepida, -ae f. : sandale. Emprunté de l'accusatif du gr. *κρηπίς*, *κρηπίδα*, devenu *crepida* par suite du déplacement de l'accent sur l'initiale (toutefois *crepidō* a conservé la longue) et *crepida* par un rapprochement dû à l'étymologie populaire avec *crepō*, cf. Isid., Or. 19, 34, 3, *crepidas... est autem genus [calceamenti] singulari forma et idem utriusque aptum pedi, uel dextro uel sinistro. Crepidas autem dictas quod cum stringantur, siue a pedum crepitu in ambulando. La crepida est une chaussure spécialement grecque ; le terme latin est solea. Crepida n'est pas attesté avant Catulle et Cicéron, mais crepidula est dans Plaute, Pe. 464.*

Dérivés : *crepidula* ; *crepidārius* ; *crepidātus* ; *crepidō*, -inis f. : base (d'un temple, d'un autel, etc.) par analogie avec la semelle qui constitue la *crepida* ; mur d'un quai ; trottoir ; avancée, saillie d'une corniche. Chez Pline et Dioscoride, *crepis* et *crepidula* désignent une plante épineuse. Cf. *carpiculum*.

crepō, -ās, -uī, -itum, -āre : craquer, claquer, pétiller, pêter (= *pedō*, cf. *crepitus*) ; se dit de tout ce qui se fend ou éclate avec bruit, notamment du bois, des portes, des étoffes, etc., par suite « se fendre, se rompre, crever » ; s'est même dit à basse époque (et sans doute dans la langue populaire) des êtres vivants, e. g. Vulg. II par. 25, 12, *praecipitauerunt eos... qui uniuersi creperunt* (= *ἀπερρήνυσαν*). S'applique par extension à toute espèce de bruit et, transiitivement, à la parole (dans la langue familière) : « faire sonner haut, crier après, se plaindre bruyamment » ; cf. *increpō*. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 2313.

Dérivés : *crepāx* (adj. *ἀ. λ.* de Mécène, cité par Sén., Ep. 114, 5, sans doute populaire) ; *crepitus*, -ūs m. : craquement, claquement, bruit ; *crepor* (rare, bas latin) ; *crepulus* (rare, bas latin) ; *crepus* dans l'adjectif archaïque *perterricepus* ; *crepulum* « ornementum capitis ; id enim in capitis motu crepitum facit », P. F. 46, 4. Cf. aussi M. L. 2312, **crepantāre* ; M. L. 2314, *crepātūra*. Composés hybrides plautiniens, à suffixe grec en -ida : *crāri*, *oculi-crepida*.

Fréquentatif : *crepiō*, -ās : craquer bruyamment ou souvent, M. L. 2316 ; d'où *crepitāculum* et *crepitācillum* : hochet.

Composés : *concrepō* : se mettre à craquer ou « craquer avec force » ; transif « faire retentir ensemble ou avec force » (poétique et postclassique, d'après *conclāmō*) ; *discrepō* : faire entendre un bruit discordant,

d'où « être en désaccord avec » (s'emploie comme *dissonō, discordō*); *discrepantia* : désaccord; *inerepō* : élever la voix contre, gronder (it., esp., port. *inrepar*); *percrepō* (*percrepis* dans Varr., Men. 124, comme *tonitus*, id., ibid. 132, d'après *sonāre, sonere*) : résonner fortement et « retentir ».

derepītus : v. ce mot.

Crepō appartient (avec *cornix* et *crōciō*, v. ces mots) au groupe des mots expressifs à *kr-*, dont il y a, dans plusieurs langues, des formations de types variés : gr. *κράζω, κρώω, κραυγή, κρήνη, κρέμαλον*, skr. *krōṣati* « il crie », v. sl. *kričati* « crier », etc. Il n'y a pas lieu de rapprocher plus particulièrement une forme à *-p-*, de sens très différent, comme skr. *krpate* « il gémît » (aor. *akrapīṣta*). Il y a une formation parallèle avec *kl-* dans sl. *klopōtū* « bruit intense ». — Pour la finale, cf. *strepō*.

crepundia, -ōrum n. pl. : 1° jouets (hochets, poupées, petites haches, petites épées d'or ou d'argent, petits animaux, etc.) que les enfants portaient suspendus au cou et qui servaient de marques de reconnaissance (*ἀνερπωλομαχία*) (cf. Plaute, Cist. et Rud., *passim*), en particulier la *bullā aurea* que portaient les enfants nobles, petite sphère creuse contenant une amulette; 2° par extension, dans la langue impériale, « maillois, langes »; cf. Pline, H. N. 11, 270.

Le sens de « hochet, claquoir », qui est bien attesté, par exemple, dans Justin 30, 1, 9, *instrumenta luxuriae, tympana* et *crepundia*, incline à faire de *crepundia* un dérivé de *crepō*, par l'intermédiaire d'un adjectif non attesté **crepundus*; cf. *iracundus*, *iracundia*; toutefois, M. Leumann, Gnomon 9, 240 sqq., croit que le mot est d'origine étrusque, comme l'est l'usage de la *bullā aurea* que *crepundia* aurait d'abord désigné.

crepus, -i m. = *caper* (?). Autre nom des Luperici d'après la glose de l'abrége de Festus, 49, 18, *crep(p)os, i. e. luperco dicebant a crepitu pellicularum quem faciunt uerberantes. Mos enim erat Romanis in Lupercalibus nudos discurrere et pellicibus obuias quasque feminas ferire*. Un féminin *crepa* « capra » est cité par le même, 42, 7, *caprae dictae quod omne uirgultum carpant, siue a crepitu crurum. Vnde et crepas eas prisci dixerunt*. Forme et sens obscurs.

crepuseulum : v. *creper*.

crēsōd, -is, *crēui*, *crētum* (non attesté, on a seulement *crētus*), *crēsere* : pousser, croître, et par suite « arriver à l'existence, naître »; cf. *crētus*, employé uniquement en poésie, comme *sātus*, au sens de *nātus*, e. g. Vg., Ae. 2, 74, *quo sanguine cretus*; 8, 135, *Dardanus... Electra Atlantide cretus*, calque du gr. *πεπρωτός*. Le rapport avec *crēō* est marqué dans Lucr. 6, 527, *cetera quae sursum crescent sursumque creantur* | et *quae concrescunt in nubibus*. Sens dérivé : grandir et « augmenter, se multiplier », synonyme de *augēsō*, auquel il est joint par Caton, Orig. 95 a. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 2317.

L'adjectif correspondant à *crēsō* est *crēber* (v. ce mot), le verbe transitif est *crēō*. Cf. aussi *Cerēs, cerus*.

Dérivés : *crēmētum* : croissance, et aussi « ce qui fait croître, ou naître », cf. Isid. 9, 5, 5, *-m enim est semen masculi* (attesté d'abord chez Varron et Valère Maxime; reparait ensuite dans l'Italia et chez Tertul-

lien); *crecentia*, -ae (Vitr.). Il n'y a trace ni de *crētō* (pour éviter une confusion avec *crētōd*, de *cernō*?), ni de *crētus*, -ūs.

Composés : *accrēsō* : s'accroître et « venir s'ajouter », M. L. 87; *accretiō*; *concrēsō* : se former ou s'accroître par aggrégation ou par condensation, d'où « se condenser » et, d'un liquide, « se congeler, prendre (la glace prend) ». D'où *concrētus* : formé par aggrégation ou condensation des parties, et par suite « condensé, épais », et par extension « matériel »; e. g. Cic., N. D. 1, 75, *quae [species deorum] nihil conereti habet, nihil solidi*, et finalement opposé à *discretus*, comme s'il venait de **concernō*, par les écrivains de la basse latinité; v. *cernō*; *concretiō* et *concrētus*, -ūs (rare) : condensation, concrétion et « matérialité », servant à traduire *σύνκριτος, σύνκρισις*; *dēcrēsō*, *dēcrēmētum* : décroître; et *excrēsō* : s'élever en croissant, former des excroissances (terme médical), d'où *excrēscentia*, -ium n. pl. : excroissances; *excrēmētum* (tardif) : élévation, préminence, accroissement; *incrēsō* : grandir [dans], M. L. 4363; *incrēmētum* : croissance, augmentation, et « ce qui sert à accroître, progéniture »; dans la langue de la rhétorique, traduit *αὔξησις* « gradation »; *prōcrēsō* : croître en avant, pousser, cf. *prō-creō*, *pro-gignō*; *recrēsō*, M. L. 7131; *succrēsō* : croître par-dessous, repousser; se reproduire, succéder.

Pour des interférences avec *cernō*, v. Ernout, Philologica I, 83 sqq.

Le rapprochement avec arm. *serem* « j'engendre », *serm* « semence » semble évident. Le caractère dissyllabique de la racine, indiqué par *crēsō*, *crēber*, engagé à rapprocher, de plus, lit. *šerūti, šerti* « nourrir » et gr. *ἐκπέσσω* « j'ai rassasié », peut-être osq. *karantar* « uescuntur », et par suite lat. *Cerēs, Cereris*, osq. Kerri « Cereris ». Cf. aussi *prōcrētus* et *carēnsis*.

crēta, -ae f. : craie. Souvent précisée par une épithète, c. *argentaria, figlina, fullonia*; *Carica, Cimolia*, etc.; cf. Thes. IV 1185, 11 sqq. Ancien, usuel. M. L. 2319. Passé aussi en germanique : v. h. a. *crīda*, all. *Kreide*.

Dérivés et composés : *crētula* : argile blanche dont on cachetait les lettres; *crētulus, crēteus, crētāceus, crētōsus, crētārius, crētulentum*, CIL VI 10298, *ius uestimenta cretea purgandi*; *crētijodinus* (Ulp., Gaius); *in-crētō*, -ās (époque impériale). Étymologie inconnue.

crētterra : v. *crāter*.

crētiō, -ōnis : v. *cernō*.

cribrum, -i n. : crible. Ancien, usuel et classique. Panroman, souvent sous des formes altérées par des dissimilations tardives, attestées dans les gloses *cribrum, cribrum, *cribrum, *cribrum*, cf. Thes. s. u. et M. L. 2324.

Dérivés : *cribrō*, -ās (*cribrō*, Marcel. Emp., Chir.; *cribrō*, Diosc.; *scribō*, Ital., de *excribrō*), M. L. 2322; *cribrārius* (Pline); *cribellum, cribellō*, -ās, doubles tardifs de *cribrum* (Pallad., Chir., Marcel.), M. L. 2320-2323; *in-*, *per-cribrō* (rares et tardifs).

On trouve aussi dans les gloses une forme *crefrat* : *siftid* (ags.), CGL V 351, 11, dont l'e et l'f dénoncent le caractère dialectal.

Cribrum, de **krei-dhro-m*, avec suffixe d'instrument, a ses correspondants dans le celtique : irl. *criathar*, v. gall. *cruiir*, et le germanique : v. angl. *hrīder*, v. h. a.

riter. A la notion de « cribler » se rattache l'adjectif got. *hrains* « pur » (all. *rein*). Le sens de « séparer » demeure dans gall. *crip, crib* « peigne »; cf. Pedersen, *Vergl. Gramm.* II 33.

V. *cernō*.

orientas : *quisquilius paleas* (Gloss.). Sans doute mot gaulois, v. M. L. 2324 a et b.

crimen, -inis n. : apparenté à *cernō* (cf. *discrimen*, de *discernō*) à d'abord signifier « ce qui sert à trier, à décider », puis « décision »; mais, en passant dans la langue du droit, *crimen* s'est spécialisé dans le sens de « décision judiciaire », *in crimen uocare, adducere*, et « objet sur quoi doit porter la décision, grief, inculpation », souvent, du reste, avec nuance péjorative : « fausse accusation, calomnie ». Puis l'accusation se confondant avec le crime (*scelus*) lui-même, *crimen* a fini par désigner « le crime ». A perdu tout contact avec *cernō*. Ancien (Plt.), classique, usuel. Formes romanes savantes.

Dérivés et composés : *criminator*, -āris (et *crimīno*) : incriminer, et ses dérivés *criminator*, -tiō; *crimīnalis*, -nōsus; composé négatif dans la langue de l'Église *inocrimīnātio* « irréprochabilité ».

Est le correspondant exact de gr. *κρίμα*, attesté depuis Eschyle et surtout usité dans la langue des Évangiles; y a-t-il eu influence de l'un sur l'autre? V. *cernō*.

crinis, -is m. (et archaïque *crī*); cf. Thes. IV 1201, 75 sqq.), usité surtout au pluriel *crīnes*, -ium : cheveux; chevelure de femme. Semble avoir désigné, à l'origine, une coiffure spéciale en forme de tresses (d'où *crinīculus, crīnicula* = *fūniculus*), cf. l'expression *crīnes capere* « prendre les tresses », qui se dit de la fille qui se marie, et les gloses de Festus, où une parenté — sans doute fictive — avec *cernō* (de **crīnō*) est indiquée, *crīnes a discretionē dicti quam Graeci κρίνιν appellant. Nam idem eos κρίνιδας uocant*, P. F. 46, 19, et *senis crīnibus nubentes ornantur, quod is ornatus uetustissimus iuit...*, Fest. 454, 23. Cette séparation en six tresses se faisait à l'aide de la *hasta caelibaris* (P. F. 55, 3), puis les tresses ainsi obtenues étaient maintenues à l'aide de *uittae* (cf. Plt., Mi. 792; Tib. 1, 6, 67 sqq., etc.) et la coiffure tout entière portait le nom de *uittuli* (Varr., L. L. 7, 44; Fest. 484, 32). *Crinis* a désigné ensuite toute espèce de longue chevelure, puis tout objet y ressemblant (queue d'une comète, etc.; cf. *crīnīta stella* = *κομήτης*; v. André, sous *crinis*). Ancien, usuel. M. L. 2326; B. W. *crin*.

Dérivés : *crīnītus* déjà dans Ennius, c. *Apollō*, M. L. 2327, d'où à l'époque impériale *crīnītus*, -is et *crīnīta* f. : capillaire (Ps.-Ap.); *crīnītis* (époque impériale) et *crīnāle* « peigne »; *crīnīculus* (époque impériale) formé comme *fūniculus*, dont il a le sens « tresse, corde »; *crīnicula*.

Composés : *crīniger, crīnisatus* (Sid.).

V. *crista*. Sans doute de **cris-nis*.

criobolium, -i n. : sacrifice d'un bœlier; dérivé à terminaison latine du gr. *κροκόβολος*, cf. *taurobolium*, d'où a été extrait *criō*, -ōnis, mot attesté dans une inscription du III^e siècle après J.-C., CIL II suppl. 5521.

crīsō (*crissō*), -ās, -āul, -ātum, -āre : se déhancher (sensu obsceno). Se dit de la femme ou de la femelle,

comme *cēueō* se dit du mâle ou du *pathicus*. Mot vulgaire (satiriques, priapées), avec gémée expressive : cf. *felō* et *felō*. Le gr. *κρίζω* « grincer, crisser », irl. *criss* « tremblement », sont loin pour le sens.

crispiō, -is, -ire : caqueter (de la poule). Suétone. Terme expressif en -iō, cf. *drindriō, mintriō*, etc.

crispus, -a, -um : frisé. Se dit de la chevelure, puis de tout objet dont le dessin rappelle une chevelure frisée : *abies crispā, brassica crispā*. Du sens de « ondulé, crépu » on passe à celui de « qui ondule » avec idée de mouvement, ainsi dans Pacuvius 226, *linguae bisulcis actu crispo fulgere*, nuance qui s'est développée dans le dénominateur *crispāre*, e. g. Vg., Ae. 1, 313, *bina manu lato crispans hastilia ferro* = gr. *δίῳ δοίπῃ τινάσσων*. A l'époque impériale, *crispus* se dit métaphoriquement d'un discours « bien peigné, soigné ». Attesté de tout temps. M. L. 2329. Germanique : v. h. a. *chrisp*, etc.

Dérivés et composés : *crispō*, -ās : friser (transitif et absolu), faire ondule, brandir, M. L. 2327 a; *crispicō* (Gell.); *crispitūdō* (Arn.); *crispulus*, M. L. 2328 a; *crispicapillus* : οὐδὲν ἐξ (Gloss.); *crispiscāns*; *incrispitāō*.

Ancien **kripsos* (pour la métathèse, cf. *uespa*), qui se retrouve seulement en celtique : gall. *cruch* « frisé, crépu » et le nom propre gaulois *Crizos*; lat. *Crispus* sert aussi de nom propre.

crission, *crisson* et *crissonus* : cresson (Diosc., Gloss.). Non latin, sans doute germanique; cf. all. *Kresse*.

crista, -ae f. : crête (des gallinacés), puis « huppe, aigrette »; et tout objet qui rappelle une crête par sa forme ou sa position; aigrette de casque, dentelures de feuille, sauge-verveine (plante), crête d'un mont; clitoris (dans Juvénal 6, 422). Mêmes sens dans gr. *λόφος*. Attesté depuis Varr. et Lucr.; usuel. Panroman. M. L. 2330, *crista*.

Dérivés et composés : *cristātus*, M. L. 2331; *cristula* f. (Col.); *cristiger*.

Cf. *crinis*. Les rapprochements d'autres mots sont aventurés.

croc (c) : *croc*. Mot d'origine germanique attesté dans la glose : *uncinus crocus uel aspidiscus*, CGL V 624, 42. Dénominateur *incrocō* « accrocher », v. fr. *encrouer*. M. L. 4780 et 4363 a (lire *incrocāre*); B. W. *sous croc*.

crōciō (*crocciō*), -is, -ire : croasser. Ancien (Plaute); *crōciūs*, -ūs m. : croassement, à côté duquel l'abrége de Festus signale une forme *crōciātio* « *coruorum uocis appellatio* », P. F. 46, 11, qui suppose un verbe *crōcāre* (cf. *crāō*). Fréquentatif : *crōciūt*, -ās, M. L. 2336.

V. *cornix*. — Les mots baltes de même forme ne se rapportent pas spécialement au corbeau : lit. *krokūti, krōkti* se dit du grognement du cochon et du fait de ronfler; mais sl. *krakati* signifie « croasser », ainsi que gr. *κρόω*. Lit. *krauktiū* signifie « je croasse, je ronfle »; got. *krāhjan* se dit du coq.

crocodilus, -i m. : crocodile. Emprunt au gr. *κροκόδειλος*. L'emprunt, oral et populaire, a dû d'abord se faire sous la forme *corcodilius* avec métathèse de *cro* en *cor* (cf. *corcolārius, phyrgilius* dans Plaute) et gémination de l pour rendre le λ grec; cf. Havet, ALLG 9, 135,

et *Man. de crit. verb.*, §§ 1076 c et 925 a. Le mot sous cette forme n'entrant pas dans l'hexamètre dactylique, les poètes ont recouru à la transcription du mot grec : *crocotillan adorat*, Juv. 15, 2. Attesté depuis Varron et Cicéron ; diversement altéré dans les manuscrits (*cocodrillus, corcodrillus, crocodrillus*, etc.). Irl. *corcaudull*.

crocotillum, *ualde exile*. Plautus (Ci. 408) : « *extortis talis, cum crocotillis cruculis* », P. F. 46, 6. Leçon peu sûre ; les manuscrits divergent ; Festus cite ailleurs le vers avec *cum tollis cruculis*, 480, 24.

croceus, -i f. et **crocum**, -i n. : safran. Emprunt au gr. *κρόκος*, mais latinisé ; a fourni une série de dérivés latins *croceus, crocūlus* (-um n.) à côté de *crocinus* = *κρόκινος, crocōtinum* = *κρόκωτινος, crocōtia*, -ae f. (Plt.), d'où *crocōtarius* (*crocōtia, -tarius*), *crocōtula*. M. L. 2337 et 2335, *crocea*.

crotalum, -i n. : sorte de castagnettes ou de claquoir. Emprunt au gr. *κρόταλον* (le mot latin est *crepidiculum, crepidacillum*). Conservé en italien. M. L. 2339 ; gall. *cle-teiour* ; iirl. *crotalia* (de *crotalia*).

Dérivés : *crotalissō, -ās* ; *crotalistria*, grecs.

crotolō, -ās : crier (de la cigogne, Suét.). Var. *grotolō*, cf. *glottorō*.

crotta, -ae f. : instrument de musique (Ven. Fortun.). Mot celtique : *c. Britanna*.

crūdēlis ; **crūdus** ; **cruentus** : v. *cruror*.

crumel(l)um, -i n. (*cromella* Gl.?) : sorte de légume (Grég. de Tours, Glor. Conf. 96). Diminutif de *grumula*? V. André s. u.

crumilum, -i n. : besace? *Hordeum et uiciam miscuisset in crumilum*, Paul. Nol., Ep. 23, 7. Cf. le suivant.

crumēna (*crumēna*), -ae f. : bourse, ou plutôt « sac-coche » portée en bandoulière, *sacculi genus*, P. F. 53, 7. Ancien (Plt.), populaire.

Dérivés : *crumilla* ; *cruminō* (Ven. Fort.). Peut-être étrusque. Le grec a *γρομέα*. V. R. Pfister, IF 1938, 200.

cruror, -ōris m. : la comparaison atteste que ce nom a dû désigner d'abord la « chair crue, saignante » ; mais, en latin, la « chair » s'exprimant par *carō*, le mot *cruror* s'est spécialisé dans le sens de « sang répandu ou coagulé, flaque de sang », par opposition à *sanguis* « sang qui se trouve dans la circulation », distinction observée par les bons auteurs ; cf. Lucr. 2, 194-195, *quod genus e nostro cum missus corpore sanguis/emicat exultans alte spargitque uicorem*, etc. Attesté à partir de Varron dans toute la latinité.

Dérivé : *cruentus* : sanglant, d'où *cruentō*, -ās, et *inercuentus* : non sanglant (-a *uictōria*). M. L. 2343. A un mot racine **crū-* se rattachent :

1° *crūdus*, -a, -um (cf. *herbi-dus, lūci-dus*), adjectif qui marque à la fois l'état « saignant, sanglant », e. g. Ov., Pont. 1, 3, 16, *horrent admotas uolnera cruda manus*, et l'action « qui fait saigner, couler le sang », d'où « cruel, violent », Plt., Tru. 643-644, *ego jazo dicat me in diebus paucis/crudum uirum esse*. Sur le sens de « saignant » s'est greffé celui de « cru, non cuit » (cf. *crūdaster* Anthim.) et *crūdus* s'est opposé à *cocctus*, dont il est devenu le contre-pied exact, comme

le synonyme grec de *crūdus, ὠμός*, s'oppose à *πέπων* ; de là le sens de « non digéré », *cibus crūdus* (par opposition à *cibus cocctus, concoctus*) ; et « qui ne digère pas » (d'où *crūdītās* « indigestion » et « crudité, chose indigeste », cf. gr. *ὠμότης*, et à basse époque *crūdātio, crūdūō, -ās* ; *-tātio, -tūō, crūdītus* opposé à *cocctūus*) ; « vert, non mûr » et « vigoureux », *cruda deo uiridique senectus*, Vg., Ae. 6, 304, etc. Panroman. M. L. 2342 ; britt. *criz*.

De *crūdus* « saignant » dérivent : *crūdēscō* : saigner, *quam magis effuso crudescunt sanguine pugnae*, Vg., Ae. 7, 788 ; d'où *incrūdēscō* (Not. Tir.) et *reerūdēscō* : je saigne de nouveau, je me rouvre, qui s'est d'abord dit blessures, avant de s'employer au sens figuré.

2° *crūdēlis* (cf. *crūdēscō*) : qui se plait dans le sang, qui fait couler le sang, cruel, qui a dans ce sens remplacé *crūdus*. De là *crūdēlītās*, M. L. 2341, 2341 a (formes savantes) ; *crūdēlēsco* (Ps.-Aug.). Sur la forme, v. Benveniste, *Orig. de la formation des noms en i.-e.*, p. 42.

3° *crūdārius* : *argenti uena in summo reperta crudaria appellatur*, Pline 33, 97 ; *crūdārius* : *ὠμόλων*, GGL II 482, 6.

La forme initiale est un nom radical qui est conservé dans att. *κρέα* « viande » (valeur collective), de **κρεφα*, av. *krū-* « chair saignante », v. polonais *kry* « sang » (v. sl. *krūt* en est l'ancien accusatif, devenu nominatif-accusatif) ; cf. m. iirl. *crú* (gén. *cró*) et m. gall. *creu* « sang répandu ». De là sont dérivés des substantifs de formes diverses, avec **-yo-* : skr. *kravyam* « chair crue », lit. *kraūjas* « sang », v. pruss. *kravian* (neutre) et *crayyo* (nominatif-accusatif pluriel neutre) ; avec *-s-* : skr. *kravih* avec le dérivé av. *kr(u)višyant*, gr. *κρέας* ; mais osq. *krustatar* « cruentātūr » (?) est incertain. Les adjectifs sont de formes aussi diverses : avec vocalisme long de dérivation, **krēwo-* dans v. isl. *krār*, v. h. a. (*hrāda* « non cuit » — suffixe **-do-* dans lat. *crūdus* ; cf. *forda, sūdus* ; forme en **-ro-* dans skr. *krūrāh*, av. *krūrō* « sanglant ». L'explication de *crūdus* par une dissimilation de **krū-ro-* est hasardeuse. Lat. *cruror* est ambigu : on y peut voir un ancien thème en *-r/-n-* (alors la forme en *r* du nominatif-accusatif neutre aurait été étendue à tout le substantif, qui aurait changé de genre), et seul le dérivé *cruentus* aurait trace de la forme en *-n-* (le skr. *krūrāh* dérivant de la forme en *-r-*) ; on peut y voir aussi la forme masculine du suffixe **-es-*, et alors le type serait celui de *honōs* ; *cruentus* serait un dérivé de **krū-* ; cela fait évidemment des difficultés.

cruppa : grosse corde, *κλωρίς παχύς*, GGL II 118, 16 ; M. L. 2344. Mot tardif, d'origine inconnue.

crup(p)ellārius, -i m. : gladiateur bardé de fer. Mot celtique cité par Tacite, A. 3, 43, *adducuntur a Sacroviro e seruitiis gladiaturae destinati quibus more gentico continuum ferri tegimen : crupellarios uocant, inferendis ictibus inhabiles, accipiendis impenetrabiles*.

crupta (*crypta, cripta*), -ae f. : portique couvert. Emprunt de la langue de l'architecture au gr. *κρυπτή* ; a désigné dans la langue commune toute espèce d'endroit couvert et souterrain, et spécialement une « grotte », sens dans lequel il est demeuré dans les langues romanes, M. L. 2349 ; B. W. s. u. Passé en germanique : v. h. a. *gruft*, et en celtique : iirl. *cripta*, gall. *grott* (de **grutta*). V. Ernout, *Aspects*, p. 25.

crūs, -ūris n. (usité surtout au pluriel *crūra*, d'où le féminin singulier *crūra* dans Mulom. Chironis, Itala) : jambe (de l'homme et des animaux) ; patte. Par extension : souche. Quelquefois « pied ».

Dérivés : *crāsculum* (Plt., Ci. 408 et Gramm.) ; *crū-rālis*.

Composés plautiniens : *crūricrepida* (hybride à suffixe grec) ; *crūrifragius* ; tardif *aeuicrūrarius*, Mart. Cap., trad. de *ἰσοκρήτης*. Ancien, usuel. — N'a pas passé dans les langues romanes, où il a été remplacé par *camba* (gam-). V. ce mot.

Le rapprochement arm. *srunk* « jambe » qui a été proposé est phonétiquement impossible. Il n'y a, du reste, pas de nom indo-européen de la jambe.

crūsta, -ae (ū attesté par les langues romanes) f. : croûte, revêtement rugueux et durci, *c. luti, pānis, locustarum, flāminis, ulcerum* ; terme technique : revêtement appliqué sur une surface plane, plaque de marbre, d'ivoire (= gr. *πλάξ*) ; en particulier, plaque de métal rapportée sur un objet et formant un bas-relief, ciselure (par opposition à *emblēma* « haut-relief »). Attesté depuis l'époque classique. Panroman, sauf roumain. M. L. 2345.

Dérivés et composés : *crustārius, -a, -um* ; *crustārius, -i* : ciseleur ; *crustāre* : incruster ; *crustōsus* (Pline), M. L. 2346 ; *crustula* : *crusticulātus* (Plin. Val.) ; *crustum* : sorte de pain ou de gâteau ; *crustulum*, M. L. 2347, d'où *clustrum* ; *crustulārius, -ātus, -inus* ; *incrūstō, -ās*.

On rapproche gr. *κρύος* « froid glacial », *κρύσταλλος* « glace, cristal » (emprunté par le latin et demeuré dans v. fr. *crestail*, M. L. 2350) ; v. h. a. *roso* et *rosa* « croûte, glace », v. isl. *hrísloa* « frissonner », et, sans l'élargissement *-s-* : lett. *krėvė* « croûte » (notamment d'un glacier), *krėvėši* « boue glacée à la surface d'un chemin », v. isl. *hrúpr* « croûte » et iirl. *cruid* « dur ». Cf. *cruror*?

crux, -eis f. (et m. chez les archaïques, Ennius, T. Gracchus : cf. Thes. IV 1255, 15 sqq.) : désigne différentes sortes d'instruments de supplice : pal (in *crucem suffigere*), potence (pendre in *cruce*), croix (*cruci affigere*). S'est dit aussi d'une torture morale et, par métonymie, pour désigner celui ou celle qui tourmente. La formule de malédiction, *in malam crucem ire*, correspond à notre « aller se faire pendre ». L'usage du supplice de la *crux* n'apparaît pas à Rome avant les guerres puniques, et Tertullien (ad nat. I 18) le fait remonter à l'histoire de Régulus ; il était fréquent chez les Carthaginois. Dès Plaute, le mot est entré dans l'usage courant, comme on le voit par les locutions proverbiales où il figure, et il n'a cessé d'être usuel. Particulièrement fréquent dans la langue de l'Eglise. Panroman. M. L. 2348. Passé en germanique : v. h. a. *kruzi* « Kreuz », et en celtique : iirl. *croch*, etc.

Dérivés : *crucius* : *quod cruciat. Vnde Lucilius* (1146) *uinum insuauē crucium dixit*, P. F. 46, 12 ; *cruciō, -ās* : torturer (sens physique et moral), avec tous ses dérivés : *cruciātus, -ūs, -bilis, -amentum, -bilitās* (Plt.), *-ārius*, etc., et ses composés intensifs *con-, dis-, exercuciāre*. Certains voient dans *crucius* un postverbal de *cruciō* ; mais la formation du verbe s'expliquerait difficilement. Le sens de « crucifier », de même que les

composés *crucicola, crucifer* (gr. *σταυροφόρος*), *crucifigō, crucifixor*, appartiennent à la langue de l'Eglise. Sans doute emprunté à une langue méditerranéenne, peut-être le punique. Terme de civilisation.

cubitus, -i m., **cubitum, -i** n. (le neutre est réservé surtout au sens de « coude ») : coude, articulation du bras et de l'avant-bras ; coude ; courbure, inflexion (Pline), peut-être sous l'influence du gr. *ἀγκών*. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 2354 ; got. *kubitus*, iirl. *cubai*, gall. *cufydd*.

Dérivé : *cubiātis* : relatif au coude ou à la coude ; long d'une coude. M. L. 2353 a. De là *cubital, -ālis* n. : coussin de coude, *ὑπαγκώνιον* ; **accubiō*, fr. *accoter*.

Mis par les anciens en rapport avec *cubāre*, cf. Aug. Quaest. hept. 2, 105, (*cubiti*)... *quibus ineumbunt recumbentes*, ce qui n'est sans doute qu'un jeu de mots (cf. Plt., Cas. 853). Les formes grecques *κῦβιτον* (Hippocr. 410, 34), *κῦβιτήζω* « je heurte du coude » (Épicharme) sont siciliennes et peuvent provenir du latin ou avoir la même origine (suditalique?). Cf., toutefois, l'emprunt de *brachium*.

cubō, -ās, -ui et **-āui, -itum** (mais *cubātūrus*), **-āre** : verbe duratif, marquant l'état (par opposition à *-cumbere*, cf. plus bas) « être couché, être allité ; coucher ». Se dit, au sens obscène, *c. cum aliquo, aliquā*, d'où *concubinus, concubina* : homme ou femme vivant en concubinage ; *concubinātus, -ūs* m. : concubinage (reconnu par la loi) ; *concubitus, -ūs* ; d'un malade : *c. puerperio*, Plt., Tru. 475, et à basse époque *concubō, -ās, concuba, -ae* f., M. L. 2128. Ancien, usuel. M. L. 2351 ; britt. (corn.) *cova*. En français, *cubāre* s'est spécialisé dans le sens de « couvrir », où il a remplacé *incubāre*, tandis que *collocāre* prenait le sens de « coucher » ; cf. *pōnere* donnant fr. *pondre*, etc. V. B. W. couver.

Dérivés : *cubiculum* : chambre à coucher, M. L. 2352, et celtique : iirl. *cubachail*, gall. *cuiddig* ; *cubiulārius, -a, -um* ; *-us* m. : valet de chambre ; *cubile* (n. substantif d'un adj. *cubilis*) : tout endroit pour se coucher, lit, tanière, nid, M. L. 2353, et **cubulum*, 2355 a ; *cubitus, -ūs* m. : fait d'être couché (rare), d'où iirl. *cubat* « lectus » et got. *kubitus* « conuiuium » ; *cubi-tiō* (St Aug.) ; *cubitio* (Colum.) ; *cubitōrius* (Pétr.) ; *cubiō, -ās* : coucher habituellement ; *cubātio, -tor, cubitiō*, tardifs.

Composés : *accubō, -ās* : être couché auprès (surtout dans un repas, d'où *accubium*) ; *concubō* (v. plus haut) ; *concubius*, adjectif joint à *nox* : moment de la nuit où tous sont couchés ; *concubium* : heure du coucher ; cf. **cubium* « camp », M. L. 2355 ; *decubō* ; *excubō* : être couché dehors ; *excubiae* : garde de nuit, et ses dérivés ; **excubulāre* (?) ; M. L. 2990 ; *incubō* : être couché dans ou sur ; couvrir (sens physique et moral) ; *incubus, incubō, -ōnis* m. : incube, M. L. 4364-4365 ; *occubō* : être couché, reposer auprès (avec l'idée de mort, cf. *occidō, occidō*) ; *prēcubō* : être couché en avant, le long de ; *prēcubitiōrēs* : sentinelles avancées ; *recubō* : être couché en arrière, sur le dos, M. L. 7135 ; *succubō* : être couché dessous ; *succubō, -ōnis, -ba* : débauché(e).

**cumbō, -is* (le perfectum est le même que dans *cubō* ; cf. le cas de *sedō, sidō* ; *sedī* et de *stō, sistō* ; *steti*) : type à infixe nasal et à voyelle thématique, marquant le fait

que l'action s'accomplit, attesté seulement dans les composés qui correspondent aux composés en *-cubō*, pour marquer l'aspect « déterminé » (procès arrivant à son terme); *accumbō* = se coucher auprès, se mettre à table, M. L. 88; et germanique: got. *anakumbjan*, et **accubidāre*, M. L. 87 a; *dēcumbō* = se mettre au lit ou à table; et aussi: tomber mourant; *discumbō*: s'attabler; *incumbō*: se coucher, reposer sur (sens physique et moral, cf. « in-comber »); et par extension « se donner tout entier à une tâche » ou « peser de tout son poids sur »; *occumbō* (le plus souvent joint à *mortem*, *morte* ou *morti*): se coucher pour mourir, tomber (cf. *occidō*, *oppedō*, *obedō*); *prōcumbō*; *recumbō*; *succumbō*: succomber (à); *super-cumbō* (Col.).

Le mot se retrouve dans fal. *cupa* « cubat » (?), pél. *incubat* « incubat » (emprunté au latin?), sab. *cumba* « lectica » [v. ce mot]. On rapproche got. *hups* « ἵστρος » et gr. *κῶτος* « cavité iliaque », et surtout v. isl. *hopa* « se mouvoir en arrière », tous mots qui n'éclairent guère le groupe latin.

Les formes verbales ont remplacé, on ne sait pour-quoi, celles de **leg-*, qui a, en revanche, subsisté dans les formes nominales; v. *lectus*. La racine de gr. *κῶται* n'est pas représentée dans les dialectes occidentaux.

cubus, -i m. : dé à jouer, cube. Emprunt au gr. *κῶτος*. Depuis Varron. Formes savantes en français.

Dérivé : *cubula* f. : sorte de gâteau? (Arn., Nat. 7, 24).

cnei : nom d'une espèce de palmier, Plin. 1, 13, 18; 13, 62.

cucubiō, -is, -ire (*cucubiō*) : huer, crier (du hibou). Cf. *cicuma*, *cucūlus*.

cucullus, -i m. : capuchon; cornet de papier (Mart. 3, 2, 5). Sans doute mot d'emprunt, illyrien ou gaulois. Cf. le nom du dieu gaulois *Cucullātus* et les groupes *c. bardaicus* ou *bardocucullus*; *c. liburnicus*; *c. santonicus* (de Saintes), M. L. 2359; *cuculla* : même sens, mais se dit du capuchon des moines, M. L. 2356. Passé en germanique : m. h. a. *gugere* « sorte de casque », de **cucul-* (*lilla*, v. h. a. *cuculā*, m. h. a. *gugel*, de *cuculla*; et en celtique : irl. *cochull*, brt. *cougoul*, gr. mod. *κοκκούλ*, alb. *kukil*).

Dérivés et composés : *cucu(l)liō*, -ōnis m. : petit capuchon (attesté depuis Caton), M. L. 2358, et *cucul(l)inuclulus* (Festus); *cucutium* : coiffe; prépuce (pour **cucullium* influencé par *praeputium*, M. L. 2370); **cuculliatā*, -ae : alouette huppée, M. L. 2357; *bardocucullus*.

cucūlus (*cucūlus*, Plt., Hor.; *cucūlus*, Carm. Philom.; souvent écrit *cucullus* ou *cucullus* dans les manuscrits), -i m. : coucou. Nom de l'oiseau, et aussi terme d'injure, « amant adultère », Plt., As. 923, 934 (d'après l'habitude qu'aurait le coucou d'aller pondre dans le nid d'un autre oiseau); et « amoureux transi » (Plt., Ps. 95, Tri. 246), sans doute à l'imitation du gr. *κῶκος*; de là le sens de fr. couc. Désigne aussi une plante : *cuculus siue strumus*, *siue strychnos*, Plin. Panroman. M. L. 2360.

Dérivé : *cuculō*, -ās : crier coucou. Cf. *cucubiō*. Mot expressif, du même type que irl. *cuach*, gall. *cog*, gr. *κῶκος*, v. sl. *kukavica*, skr. *kōka*-, *kōkilāh*. Isidore

cite encore une forme *ciculus* qu'il attribue aux Hispani et un autre nom, également expressif, du coucou : *tucus*. V. Sofer, p. 12.

cucuma (*cuccuma*, co-), -ae f. : coquemar; petite baignoire. M. L. 2361 (et 2362, fr. *coquemar(i)*). V. h. a. *chuhmo*, -ma et gr. *κοκκουμα*.

Diminutifs : *cucumula*, -mella, -mellum (co-). *Cucuma*, *cucumula* sont attestés depuis Pétrole. Les formes avec co- initial sont influencées par *coquō*. Étymologie inconnue.

cucumis, -eris (*cucumer*, -eris; et *cucumis*, -is, -im, -i, *cucumis*, etc.), sur la variété de forme et de genre, cf. Thes. IV 1282, 40 sqq.) m. : concombre. Attesté dès Plaute. M. L. 2364.

Dérivés : *cucumerārium* (tardif) : plan de concombres, M. L. 2363; *cucumericius*.

Sans doute mot méditerranéen comme *cicūta*, etc. Cf. gr. *κῶκυνον* « τὸν σικόν », Hes., et *κοκκίζα* « γλυκεῖα κοκκόντα », id.; pun. *cumsisēzar* « concombre sauvage ».

cucurbita, -ae (co-) f. : courge, gourde; et « ventouse » (faite d'abord avec ce fruit). Attesté depuis Varron. M. L. 2365. Passé en germanique : ags. *cyrjet*, v. h. a. *kurbiz*.

Dérivés : *cucurbitula*, -lāris : ive; *cucurbitella* : coloquinte, M. L. 2367, 2368; **cucurbitea*, M. L. 2366; *cucurbitius*, -inus, -itius, -lārius, -lātio.

On rapproche parfois un mot sanskrit isolé, *carbhatah*. Coïncidence accidentelle, sans doute; et cf. le précédent et *cucutia*, *cicirbita*.

cūcurre : cri du coq (Afran.). *cūcurreiō*, -is : coquelin (Suét.). Cf. *cicirris*; *coco*, *coco*; *ciculus*.

cucutia, -ae f. : sorte de courge. Plin. Val. 5, 42, *omne legumen quod restrictionem facit...*, *cucumeres*, *cucutias*, *sorba*. M. L. 2369.

cucutium : cf. *cucullus*.

cūdō, -is, -dī (*cūsi*, sans doute refait sur *cūsum*; *cūdi* doit remplacer une ancienne forme à redoublement), -(s)sum, -ere : battre (les grains, les fèves; d'où le proverbe *istaec in me cudetur faba*, Tèr., Eu. 381); battre le métal, forger. Ancien, mais rare et technique; s'emploie à basse époque au sens figuré. Cf. *cudis* (attesté seulement dans les grammaires et les glossaires) et *incūs*, -ūdis f. : enclume, avec des formes obliques du type *incūdinis* en bas latin (cf. *glandinis*, *lendinis*), d'où un nom *incūdis*, GGL VI 562, et *incūdō* (Ven. Fortun.). Sur ces formes et une altération secondaire *incugine*, v. B. W. S. u.; M. L. 4367; *Einf.* 3, 177, et Thes. s. u.

Dérivés tardifs et rares : *cūsiō*, *cūsor*, *cūso*, -ās (**cūsiāre*, M. L. 2424 a). — Composés : *accūdō* : ajouter en forgeant (ἄ. λ. Plt.); *excūdō* : faire sortir en battant ou en forgeant, et, comme *excūdō* dans la langue des éleveurs de volaille, « faire éclore », puis par image « produire »; *incūs(s)us* : forgé, travaillé au marteau; *prōcūdō* : produire en forgeant, forger (sens propre et figuré); *subcūs*, -ūdis et *subcūdō*, -inis f. : tenon, queue d'aronde, cf. Rich. s. u.

Le présent *cūdō* résulte de l'élargissement par **-de/o-* de l'ancien présent radical athématique attesté par v. h. a. *houwu* « je bats », lit. *kāwu* « je bats, je forge », v. sl. *kovō* et serbe *kūjem* « je forge ».

cūdō, -ōnis m. : casque en peau de bête. Seulement dans Sil. Ital. 8, 493; 16, 59.

La rareté et l'apparition tardive du mot semblent indiquer un emprunt : on trouve en avestique *xaoō* « casque » avec un *x* issu de *kh*, indice d'un terme technique.

cūiās, -atis; **cūius**, -a, -um : v. *quis*. M. L. 2371.

culeīta (-tra, Pétr. 38, Gloss., conservé dans it. *coltrice*, esp. *colcedra*), -ae f. : matelas. Ancien; roman. M. L. 2372; B. W. *couette*. Celtique : irl. *colcaid*, etc.

Dérivés : *culeīcula*, -tella, *culeītārius*, -i m.; *culeītōsus*.

Cf. skr. *kūrcah*, m. « balle, ballon, etc. »?

culex (*culiz*), -icis m. : 1° cousin, moucheron; 2° plante indéterminée : inulte? Ancien. M. L. 2373.

Dérivés : *culiculus*, -cellus; *culicāre* : moustiquaire (*culicāre*); *culiculēgium* (Diosc.) : herbe aux puces, *κόνυζα* (Diosc.) (cf. *pūlēgium*).

Cf. irl. *cūil* « moucheron », de **kuli*, mot celtique commun. Mème suffixe que dans *pūlex*, *cimez*; v. Ernout, Philologica I, 141 sqq.

culigna, -ae f. : petite coupe; emprunt au gr. *κὺλιχνη*, rare et archaïque (Caton, Varr.).

Dérivé : *culilla* (-lus, *cululla*), peut-être venu par l'étrusque.

culīna, -ae f. : cuisine. Même sens que *coquina*. Ancien usuel. A basse époque, a pris quelquefois le sens de *lārina*, et aussi de « sépulture pour pauvres gens ». Passé en germanique : ags. *cylm*.

Dérivé : *culinārius*, adj. et subst.

Sans doute apparenté à *coquō*, mais déformé sous l'influence de *cūlus*, les latrines étant le plus souvent attenant à la cuisine. La variante *colina*, *cololina* de certains manuscrits est une fausse graphie étymologisante.

culīō, -ire : Gloss., -it (*perculi*?) *uehementer percussit*; Schol. Hor., Sat. 1, 5, 38, *culina* i. e. *coquina ab eo quod culiat* (?) *carbones*. Sans exemple dans les textes. Peut-être invention de grammairien pour expliquer *per-culit* et *culina*.

culleus, -i m. (*culleum*, Caton, bas latin) : sac de cuir, outre servant au transport des liquides, de la contenance de 20 amphores ou 91 litres; on y enfermait aussi les parricides. Il faut sans doute lire *culleus* dans la glose de Festus : *cullus quoque masculinē dixerunt. Est enim tormenti genus e corio*, P. F. 53, 5. Usité de tout temps; technique. Germanique : ags. *cylle*, etc.

Dérivés : *culliolum* : -a *cortices nucum uiridium, dicta a similitudine culleorum*, P. F. 44, 4; conservé en corse, M. L. 2375; *culleāris*, -rius; *culliculum*.

Rappelle gr. *κόλέος* « fourreau, gaine », *κόλυρος* « fourreau, sac ». Sans doute mot de civilisation méditerranéenne, avec *ll* de type « populaire »; le supplée des parricides, *poena cullei*, est d'origine étrusque; cf. Latte, R. E. Suppl. 7 (1940), s. u. *Todestrafte*, p. 1640; et *culleus* se range dans les mots en *-eus* d'origine étrusque, cf. *clipeus*.

cullio : *κόκκυξ*, sorte de poisson (Gloss.).

culmen, -inis : v. *columen*, M. L. 2376; **culmineum*, M. L. 2377.

culmus, -i m. : chaume, tige des céréales. Attesté depuis Varron. Conservé dans le port. *colmo*, M. L. 2378, all. *Kulm*, irl. *colmh*; en grande partie remplacé en roman par **calmus* sous l'influence de *calamus* (gr. *κάλαμος*).

Dérivés tardifs : *culmeus*, *culmōsus*.

Cf. v. h. a. *halam*, *halm*, let. *sałms* (même sens que *culmus*); dérivés féminins, avec même sens : r. *solōma*, serbe *slāma* et tch. *slāma* (avec intonation rude de l'élément radical), peut-être v. pr. *salme*. Le caractère dissyllabique ressort de formes grecques à vocalisme zéro : *καλάμη* « chaume » (où le vocalisme zéro s'explique) et *κάλαμος* « roseau » (d'après *καλάμη*?), que le latin a emprunté (v. *calamus*); le même vocalisme se retrouverait dans gall. *cala* « roseau » si le mot n'est pas emprunté.

culpa, -ae (ancien *colpa*, d'après Prisc., GLK II 27, 12) f. : faute (désigne plutôt d'abord un état de faute que l'acte commis, *delictum*, *scelus*, *peccatum*; cf. *in culpā esse*, et Cic., Rab. perd. 1, 2, non C. *Rabirium culpa delicti*, non *invidia uitae... in discrimen capitis uocauerunt*); aussi *culpa* ne s'emploie pas au pluriel. Terme général, susceptible d'acceptions particulières; dans la langue du droit, *culpa* désigne la « négligence »; cf. Thes. IV 1301, 54 sqq.; Hor., S. 2, 6, 6, et s'oppose à *dolus malus*, cf. Proc., Dig. 18, 1, 68; Vg. emploie *culpa* pour désigner le mal coupable de la contagion, G. 3, 468, comme *uitium*, 3, 454; cf. Pallad. 14, 5, 6, etc. Ancien, usuel. M. L. 2379.

Dérivés : *culpō*, -ās (fréquent, mais non employé par Cic. et Cés.) : reprocher une faute à, blâmer (opposé à *laudāre*) quelqu'un ou quelque chose; par suite « accuser, inculper »; *culpātiō*; *culpātor* (tardif); *culpābilis* (à partir d'Apulée); *culpūtiō* (Plt., Ci. 495). Composés : *exculpō* (un exemple tardif); *inculpātiō* (Ov.) : qu'on ne peut blâmer = *ἀνεγκλητος* (Soph.), *ἀνεκλήτος*; *inculpābilis* (Prud.); *inculpātim* (Cod. Theod.); *inculpō* est à peine attesté.

Le rapprochement de irl. *col* « feinte » [masculin] (Stokes, IF 12, 191) est sans valeur.

Le sens de osq. *kulupu* est incertain, et le mot peut provenir du latin.

Sans étymologie, comme *multa*, *causa*.

culter, -tri m. (et *cultrum*, cf. plus bas : *cultrus*, *cultra*, *colter*, Gloss.) : toute espèce de couteau, rasoir; en particulier, « coudre » de la charrue. Spécialisé dans le sens de « tranchant, taillant », dans l'expression *in cultrum collocatus* « placé sur le tranchant », qui se dit de pierres ou de briques placées de manière à montrer leur partie étroite. Le genre animé du nom est remarquable; toutefois, le neutre est aussi attesté, notamment dans l'abrégé de Festus et dans les gloses; cf. *rastrum*, *rutrum*, etc. Ancien, usuel. M. L. 2382. Ags. *culter*, gall. *cultr*, irl. *coltar*.

Dérivés : *cutellus* (*cun-* et *cutellum*, App. Probi 16) : petit couteau, M. L. 2381 (gall. *cytell*, *conell*), spécialisé en roman au sens de « couteau », tandis que *culter* était réservé au « coudre » de charrue; *cutellō*, -ās et *excutellātus* (Grom.), *cutellulus*, *cutellārius*, *cultrārius* m. : officiant qui ouvrait la gorge de la victime avec un couteau; *cultratus* : en forme de couteau. *Culter* semble dérivé d'une racine **kel-*, alternant avec

**skel* qu'on a dans gr. *σκῆλις* « houe », v. isl. *skalm* f. « couteau »; cf. peut-être *celtis*, mais ce mot n'est pas sûr. On peut supposer aussi que *culter* reposerait sur un ancien **kertrō* qui aurait subi une dissimilation (à une date autre que celle où s'est produit le type *cancer*). La racine serait celle de *carō*, etc. Hypothèse en l'air.

culullus, -I m., **cululla**, -ae f. (*culillus*?) : mot d'Histoire (C. 4, 31, 11; A. P. 434) qui, d'après le scolaste, désigne une sorte de vase rituel, dont se servaient les pontifes et les vestales. V. *culigna*.

cūlus, -I m. : cul. Mot populaire (satiriques, graffiti, priapées), mais non plautinien. Conservé dans toutes les langues romanes, M. L. 2384, où il a fourni des verbes comme *acculer*, *reculer* (qui a dû se dire d'abord de la marche en arrière des bêtes de somme).

Dérivé et composé : *cūlosus*, *hircūlus*, adaptations de *εὐρύς*, *δαρύπρωκτος*. V. *apocūlo*. Peut-être *cūlo*, -ās (Pétr. 37, 2) ; *cūliola* : *τρίβλη* (Gl. II 164, 9).

Cf. irl. *cūl*, gall. *cūl* « dos », *prāk*, *kūla* « en arrière-garde » ? — Sl. *kyla* et v. h. a. *hōla* « hernie » ont aussi été rapprochés ; mais le sens est éloigné. Cf. *cunnus*.

cum (ancienne forme **com** ; **con-** **eo-**) : « avec », préverbe et préposition accompagnée de l'ablatif-instrumental (et, à basse époque, avec l'accusatif, ou plutôt le cas régime unique). Un emploi adverbial n'est pas attesté. Souvent joint à des adverbes marquant l'égalité ou la simultanéité : *simul cum*, *pariter cum* ; marque la simultanéité : *cum primā luce*, ou le moyen avec lequel on fait quelque chose, ou les circonstances qui accompagnent l'action. Avec certaines expressions telles que *agere cum*, *bellum gerere cum*, le sens est voisin de celui de *contrā*, le partenaire étant aussi l'adversaire. L'indépendance originelle de la place de la préposition apparaît encore dans certains emplois comme *quicum*, *mēcum*, etc., où la particule est postposée. Usité de tout temps ; conservé dans les langues romanes (sauf en français ; v. avec dans B. W.). M. L. 2385.

Cum sous les formes **com-**, **con-** et **co-** (cf. *Heraeus*, ALLG 13, 51 sqq.), suivant la nature du phonème qui suit, est un préverbe fréquent. Au sens concret, il marque la réunion : *eo/coeo*, *loquor/colloquor* ; souvent, il sert seulement à modifier l'aspect et il indique le procès arrivant à son terme : *faciō/conficiō* « j'achève », *speciō/conspiciō* « j'aperçois » ; *cadō/concidiō* « je tombe tout d'un coup » ; cette nuance de sens tend, du reste, à s'affaiblir et la forme à préverbe à se substituer à la forme simple. Sans valeur spéciale : e. g. *cōnsuō* à *suō*, etc.

Dérivé : *contrā*, *contrō*.

V. aussi *comes*, *communis*, etc.

Cette préposition est commune aux parlers italiques : osq. *com*, omb. *com*, avec l'ablatif (représentant l'instrumental), *cum* en latin, et aux dialectes celtiques : gaul., v. irl. *com-*, *co-*, gall. *cyl-*, *cyn-*, *cyr-*, etc. La préposition est postposée dans lat. *mēcum*, *quibuscum*, etc. ; pareil usage est fréquent en ombrien : *erucum* « avec lui », et plusieurs fois avec un sens moins fort : *asa-ku* « à Pautel », *testru-ku pefi* « au pied droit », etc. Comme préverbe, *cum-* a des correspondants en osque, ainsi *kūmbenē* « conuenit », *comparascuter* « consulta erit », en ombrien, ainsi *kumultu*, *comultu*

« commolito », *kuvertu*, *couertu* « reuertito », en latine *cuncaptum* « conceptum », etc., et fréquemment en celtique : gaul. *com-*, *con-*, irl. *com-*, *co-*. La nasale n'est pas essentielle. Lat. *co-hors*, *coeo*, *contio* n'ont pas de nasale et le celtique atteste largement *co-*. La nasale est donc ici cette nasale mobile qui figure souvent à la fin des mots indo-européens sans valeur sémantique propre.

— L'osco-ombrien a un dérivé inconnu au latin : osq. *comono* « comitia », omb. *kumne* « (in) comitio ». — Hors de l'italo-celtique, ce préverbe n'a pas de correspondants nets ; la ressemblance de got. *ga-mains* « commun » et de lat. *com-munis* suggère un rapprochement ; le *g-* au lieu de *h-* attendu devrait alors s'expliquer comme sonorisation spéciale à un mot accessoire ; mais il n'y a pas trace de la forme à nasale. — Véd. *kām*, v. sl. *kū* se construisent seulement avec le datif, pour indiquer la destination. — Il est d'autant moins évident que gr. *κοινός* « commun » repose sur **komyos* que le traitement -*ov-* de **omy-* en grec n'est pas établi autrement. V. M. Lejeune, *Traité de phonétique grecque*, § 142.

cum : lorsque. V. *quom*.

cūmatilis, -e : couleur de flot. Adjectif hybride tiré à l'aide du suffixe -*tilis* du gr. *χῆμα*. Création plaisante de Plaute, qui le joint à *plūmatilis*, Ep. 233, reprise par Titinius et Commodien.

cumba, -ae f. : « *m Sabini uocant eam quam militares lecticam, unde uidetur deriuatum esse cubiculum*, P. F. 56, 36. Cf. *cubō*, -*cumbō* ; à ne pas confondre avec *cumba* « barque » et avec *cumba* « combe, vallée », mot gaulois ; gall. *cumm*. M. L. 2386.

cumba, -ae f. : barque. Emprunt ancien au gr. *κῆμα* ; usuel ; demeuré en catal. *com* « auge ». M. L. 2440 ; germanique : ags. *cumb*, v. h. a. *gikim-bod* ? Diminutif *cumbula*. La graphie *cymba* est rare et « savante » ; de même, la forme *cymbium* (= *κῆμβιον*).

cumera, -ae f. (*cumerum* n.) : sorte de panier avec couvercle dans lequel on portait les objets rituels lors de la célébration d'un mariage ; servait aussi de coffre à grains (Varr., *Hor.* S. 1, 1, 53 ; Ep. 1, 7, 30). Sans étymologie : étrusque ? La *cumera* était portée par la *camil-lus* (v. ce mot).

cuminum, -i n. : cumin. Emprunt ancien (Caton) au gr. *κῆμνον*, lui-même sans doute d'origine orientale ; cf. *Thes.* IV 1379, 16 sqq. A basse époque apparaissent des formes *cominum* (*cominus*) et *ciminus*, représentées dans les langues romanes, M. L. 2442. Passé en germanique : v. suéd. *kumin*, etc. (de là fin. *kumina*), et en celtique : irl. *cūmin*.

Dérivé : *cuminātus* (Pall., Apic.).

cumipha, -ae f. : sorte de gâteau, mentionné par St Aug., *mor.* Manich, 2, 26, 51. Mot étranger.

cummi indécl., **cummis**, -is (*gum-*) f. : gomme. Emprunt direct, ou par un intermédiaire (étrusque ?), au gr. *κῆμμι*, lui-même emprunté à l'égyptien, où le mot désigne le produit de l'ἰξκῶνδξ. Les manuscrits hésitent entre *cummi* et *gummi* ; et de bonne heure il y a tendance, comme pour *piper*, à fléchir le nom, qui devient *cummis* (*gum-*) ; acc. *cummim* dans Cat., Agr. 68, 2), *gūmen*, -*inis* (Pallad., d'après *glūten* ?), *gummus*, -i (Gar-

gil. Mart.) ou **gūmma* qu'attestent les langues romanes ; cf. M. L. 2388 et 3916.

Dérivés : *cuminō* (*gum-*, Pall.), -ās : produire de la gomme ; *cuminōsus* ; *cumitiō* (*gum-*, Col.) ; *gum-mātus*, *gummeus*, *gummōsus*.

-**cumque**, -**cunque** : v. *quom*.

cumulus, -I m. : comble, tas qui dépasse la mesure ; cf. P. F. 14, 1, *auctarius dicebant antiqui quod super mensuram uel pondus iustum adiciebatur, ut cumulus uocatur in modio*. S'emploie au propre et au figuré. Par extension « surplus » et aussi « monceau, amas, tas » (synonyme tardif de *aceruus*) ; « levée de terre entre deux sillons » (Col. 2, 4, 8). Ancien, usuel. M. L. 2390 ; irl. *comul*.

Dénominateur : *cumulō*, -ās : mettre le comble à, combler (sens propre et figuré) et « entasser, accumuler », M. L. 2389 ; composé d'aspect perfectif : *accumulō* « combler » et « accumuler » ; en particulier, « rehausser les arbres », et leurs dérivés.

La racine pourrait être celle qui est dans *in-ciēns*. Mais ce n'est qu'une hypothèse vague. W. Schulze a rapproché *χῆμα* « vague » (= gonflement) et son groupe, KZ 57, 275, ce qui ne vaut pas mieux. Cf. *tumulus*.

cūnae, -ārum f. pl. (Plaute ne connaît que le pluriel et Charisius, GLK I 33, 8, enseigne que le mot n'a pas de singulier ; mais le singulier est déjà dans Varr., Men. 222, et a passé dans les langues romanes ; cf. M. L. 2391) : berceau. Il a dû exister un dénominateur **cū-nāre* « bercer », d'où dérivent *cūnābula* (depuis Cicéron) et *incūnābula*, -ārum (depuis Plaute) : même sens que *cūnae* ; et, par extension, « nid d'oiseau, ruche » ; au sens figuré : patrie, débuts, etc.

Autres dérivés : *cūnālae* (Prudence), M. L. 2400 ; *cūnā-ria* : berceuse, nourrice (ξ. λ., CIL VI 27134).

On a proposé de partir de **koī-nā* (cf. *εὐ-νή*, *κλίνη* ?) en rapprochant gr. *κοίτη* « couche » à côté de *κλῆμα*. Mais les langues occidentales n'ont pas trace de la racine de gr. *κλῆμα* et de véd. *clāye* « je suis couché ». Il ne semble pas y avoir de nom indo-européen du berceau ; cf. Schrader-Nehring II² 654.

cunctōr, -āris, -ātus **sum**, -ārī (et archaïque *cunctō*, cf. *Thes.* IV 1393, 1) : temporiser, s'attarder, hésiter ; cf. Enn., A. 370, *unus homo nobis cunctando restituit rem*.

Dérivés : *cunctātiō*, -tor, -bundus ; *cunctāmen* (tardif), -mentum (un exemple de Mart. Cap.). Ancien, comme le prouve le surnom *Cunctātor*, usuel et classique ; mais devient de plus en plus rare sous l'Empire. Non roman, sauf roumain ; **cunctināre* ? M. L. 2391 a. Pour *percunctōr*, v. *contus*.

Fréquentatif, d'une racine qui semble se retrouver dans *pānkte* « il hésite » et, sans doute, dans got. *hāhan* « suspendre », v. h. a. *hangēn* « être suspendu ».

cunctus (*conctos* acc. pl. m., *Carm.* Aru. 4), -a, -um : tout entier ; au pluriel, *cuncti* « tous (sans exception) ». Ancien et classique ; mais assez rare sous l'Empire, surtout dans la langue populaire ; l'emploi de *cunctus* au sens de *quisque* attesté depuis Stace est artificiel. Non roman.

Dérivés et composés tardifs : *cunctim* (Apul.) ; *cunc-*

tātīm ; *cunctālis* ; *cuncti-cinus*, -*parēns*, -*potēns* créés pour renouveler des composés en *omni*.

Les Latins expliquent *cuncti* par *co-iuncti* ; cf. Ps. Asc., Diu. in Caec., p. 100, i, *simul omnes quasi coniuncti* ; P. F. 44, 9, *-i significat quidem omnes, sed coniuncti et congregati, ad uero omnes, etiamsi diuersis locis sint*. Le sens ancien était, en effet, peut-être « rassemblé », par exemple *cunctus senatus populusque*, T. L. 9, 6, 7 ; et l'adjectif est fréquent avec des collectifs. De là, *cunctus* aurait signifié « dans son ensemble » et, au pluriel, « tous ensemble, tous sans exception », pour devenir ensuite le synonyme fort de *omnis* et de *iōtus*. Phonétiquement, cette étymologie se défend mal. L'explication par **con-citus* (de *cicō*) n'est pas meilleure. Rien de sûr.

cuneus, -I m. : coin (à fendre le bois ou à serrer des assemblages) et : tout objet ayant cette forme : section d'un amphithéâtre, formation de bataille en coin (cf. *serra*, *aciēs*, etc.), casier à vin, etc. Ancien, usuel. Pan-ronnar. M. L. 2396 et B. W. *coin*, *quignon*. Passé en celtique : gall. *cyn*.

Dérivés : *cuneō*, -ās : former un coin, fendre ou serrer avec un coin (peut-être reformé sur *cuneātus*, qui est beaucoup plus fréquent), M. L. 2392, 2393 ; *cuneolus* : petit coin, M. L. 2395 ; *cuneātus*, *excuneātus* (Apul.).

On rapproche skr. *cūkaḥ* « barbe d'épi, aiguillon d'inssecte », av. *sūkā* « aiguille » et skr. *cūkaḥ* « broche » ; de plus, lat. *culex*, le tout hypothétique. Un terme technique de ce genre a des chances d'être emprunté. On penserait alors au gr. *γώνιος*, venu en latin par l'étrusque cf. les autres mots en -*eus* : *baleus*, *clipeus*, etc.

cunica, -ae f. : *as solidus latus digitum pollicem facito (in trapeto)*, Cat., Agr. 20. Hapax de forme et sens incertains ; v. *Thes.* s. u.†

cuniculus, -I m. : 1° lapin. Attesté depuis Catulle 25, 1. D'origine espagnole d'après Pline 8, 217, *leporum generis sunt et quos Hispania cuniculos appellat, fecunditatis innumerae famemque Balarum insulis populatis messibus afferentes* (cf. Elien, H. An. XIII 15, qui donne *κύνελος* (transcription de *cuniculus*) pour un mot ibère ; 2° terrier, galerie, mine (on trouve aussi le n. *cuniculum* dans ce sens, P. F. 43, 19, et Vég. Mil. 4, 24). Attesté depuis Cicéron, fréquent dans la langue militaire. Conservé avec les deux sens en roman, M. L. 2397. Passé en germanique : v. h. a. *küniclin*, *künin* ; et en celtique : irl. *coinn*, gall. *conicil*.

Dérivés : *cuniculārius* : sapeur, mineur (Vég.), *cuniculāris (herba)* : nom d'une plante (Marcellus, Med. 14, 57) ; *cuniculōsus* (Catul.) ; *cuniculātor* (= fossor, Schol. Stat.) ; *cuniculātim*.

Cuniculus a la forme d'un diminutif (cf. *lauricēs*). Il n'y a pas de nom indo-européen du « lapin », ni du « lièvre ». On a rapproché, pour justifier l'origine ibérique, basque *unchi* « lapin ».

cunilla (*cuntla*, Plt., Tri. 9357 ; sur *colena*, v. A. Thomas, Bull. du Cange, V 113) -*ae* f. : « *κονίλη* » sarriette ; origan, marjolaine », M. L. 2397 a ; d'où *cunilāgō* : co-nyze mâle. Passé en germanique : v. h. a. *quēnala* « Quendel ». V. André, *Lexique* s. u.

*cuniō, -is, -īre : -re est *stercus facere, unde et inquinare*, P. F. 44, 11. Sans autre exemple. Conservé peut-être dans certains dialectes italiens. M. L. 2398. V. *acnulentus*.

cunus (ū, *connus*), -I m. : *sinus muliebri quem uolgo cunnum appellant*, Soran., p. 9, 4; glossé *κύνθος*. Ne se rencontre guère que dans les satiriques, les priapées, les graffiti. On l'évite en parlant, au dire de Cicéron, Or. 45, 154; Fam. 9, 22, 3. M. L. 2399. De là : *cunniō* (cf. *coleō*), *cunnilingus*.

Mot vulgaire avec gémée expressive. Cf. gr. *κύνθος* ἡ πυγὴ ἢ γυναικείον αἰδοτόν, Hés.; *κύνθος* (même sens); gall. *cwthr* « rectum »; persan *kun* « derrière »; et *cūlus*?

cūpa, -ae f. : manivelle de moulin à huile, poignée (Caton). Emprunt au gr. *κώπη*; le passage de ω à ā attesté sans doute l'intermédiaire d'un dialecte suditalique, comme l'osque, ou de l'étrusque. Diminutif : *cūpula*.

cūpa, -ae f. : tonne, barrique, cuve en bois, généralement en sapin, cf. Plin. 16, 42, et munie de cerceaux, comme nos tonneaux actuels, cf. Pét., Sat. 60. Sert surtout à contenir des liquides (*uinum*..., de *cupa*, Cic., Pis. 67), mais aussi des grains. Par ressemblance de forme : niche dans un colombarium. M. L. 2401. De là : v. h. a. *kuofa*; all. *Kufe*; irl. *-cube*, *cupa*; gall. *cib*, *cibell*.

Dérivés : *cūpārius* : tonnelier; *cūpula* : tonnelet, tombe, M. L. 2410; *cūpella*, M. L. 2402; germanique : all. *Kübel*.

V. *cuppa*.

Cf. skr. *kūpah* « trou, puits », gr. *κώπη* *πρώλη* (Hés.) et *κώπελλον* « verre à boire », v. isl. *húfr* « coque de vaisseau ». Les rapprochements sont vagues comme presque toujours quand il s'agit de noms d'objets usuels. L'étrusque *kupe* est obscur.

cupeneus, -I m. : prêtre d'Hercule; mot sabin d'après Serv., Ae. 12, 539; le rapprochement, proposé par Cortsen, *Etr. Stands* u. *Beamtentiel*, p. 128, avec l'étrusque *cepen*, titre de certains prêtres, soulève des difficultés. Attesté seulement dans Vg. et Stace.

cupiō, -is, -iū, -itum, -ere (et *cupire*, Lucr. 1, 71, etc.; cf. Thes. IV 1529, 32 sqq.) : 1° désirer, avoir envie de (s'oppose à *metuere*, *odisse*), anciennement construit avec le génitif : *cupiunt tui*, Plt., Mi. 964, cf. gr. *ἐπιθυμῶ*, etc.; Wackernagel, *Vorles*, 1, 67 sqq.; 2° employer absolument avec le datif et souvent joint à *favere* : être partisan de (classique, mais rare), favoriser. Usité de tout temps. Se dit souvent d'un désir violent et instinctif, sensuel; d'où *cupidus*, *cupido*, -inis f., qui, personnifié, change de genre et traduit le gr. *ἔρως*. *Cupido*, formé comme *libido*, *formido*, est évité par les prosateurs classiques, qui lui préfèrent *cupidiās* (v. le tableau comparatif des emplois de *cupidiās* et *cupido* dans Thes. IV 1411, 75 sqq.), tandis que les poètes dactyliques ne connaissent que *cupido*. *Cupior* n'est pas attesté avant Tacite; *cupitiō* n'existe pas, ni *cupitus*, -ūs. Inchoatif : *cupiscō*, -is : très rare et tardif; cf. M. L. 2408; sans doute tiré du composé :

concupiscō, -is, -iū, -itum (*concupiō* n'est attesté qu'à

très basse époque) : être pris de l'envie de. *Concupiscō* est remarquable par le préfixe et par le suffixe qui concourent à en marquer l'aspect « déterminé », comme dans *contibescō*. Cf. l'opposition dans Cic., Tusc. 3, 19, *si sapiens irascitur, etiam concupiscit; proprium est enim irati cupere*.

Dérivés : *concupiscentia* = *ἐπιθυμία* dans la langue de l'Eglise; *concupiscibilis* = *ἐπιθυμητός*, etc.

Les langues romanes ont conservé *cupere*, *cupire*, M. L. 2403; *cupidus*, M. L. 2407, et attestent **cupidiētās*, M. L. 2405, fr. *couvoier*, etc.; **cupidiētis*, M. L. 2406 B. W. s. u.; le brittonique a *cupio*, *cybydd*.

Composés : *discupio* : je crève de désir (langue familière); *percupio*.

A *cupiō* s'apparentent :

cuppēs (Plt., Tri. 240) : gourmand, goinfre ou « débauché », avec gémée expressive, cf. *flaccus*, *gibber*, *uor*, etc. *Cuppēs* a servi de cognomen, cf. Donat, Eu. 256; *cuppēdo*, -inis (cf. *Forum Cuppēdinis*) f. : gourmandise (d'où « désir » dans Lucr. 1, 1082; 3, 994, etc.) et « friandise »; *cuppēdium* (Plaute); *cuppēdia* (Cic., Gell., Amm.); *cuppēdiarius*, où, par suite de la spécialisation de sens, les Latins croyaient reconnaître *cupiō* et *esse* « manger », par opposition à *in-edia*. *Cuppēdium*, *cuppēdo*, comme le fr. *gourmandise*, *friandise*, avaient à la fois le sens abstrait et le sens concret; cf. Plt., Sti. 714; Cic., Tusc. 4, 26.

Le présent *cupiō* est dérivé, comme on le voit par le perfectum *cupiui*. Le latin a remplacé les mots anciens signifiant « désirer » (v. *Venus, uenior et aerscō*) par un mot nouveau expressif. On rapproche ordinairement de *cupiō* des mots de dialectes orientaux dont le sens est éloigné : skr. *kūpyati* « il bouillonne, il se met en colère » et v. sl. *kypiti* « il bout » (où il y a un ancien ū; cf. lit. *kūpu*, qui se dit de l'eau qui s'échappe d'un vase par suite de l'ébullition; lett. *kūpu* « je fume »). L'image serait semblable à celle que présente l'emploi figuré de *ardēō* et en grec de *ἐπιθυμῶ* en face de *θυμῶς*. — Peut-être ces présents sont-ils dérivés d'un thème radical athématique dont lit. *kvēpia* « il répand une odeur » serait aussi dérivé; lit. *pa-kvimpū*, *pa-kvėpti* signifie « se mettre à répandre une odeur ». Le rapprochement de gr. *καπνός* « fumée » et de *κάπτος* : *ψυχῇ, πνεύματι* (Hés.) est rendu douteux par l'α (le x s'expliquerait à la rigueur par dissimilation); on pense également à lat. *uapor*, où il y aurait eu aussi dissimilation (**kwap* devant aboutir à *pap*). Tout cela incertain, fuyant, parce qu'il s'agit d'un verbe de caractère affectif.

cuppa, -ae f. (ū) : coupe. Panroman. M. L. 2409. Le témoignage des langues romanes (cf. fr. *coupe* et *cuve*) indique qu'il y avait un mot à consonne gémée différent de *cupa*; cf. aussi, sans doute, la glose de GGL V 584, 1, *copa uas uinarium, quod uolgo per u et duo pp proferunt, sed melius o et per unum p dicunt copam, copon siquidem Graeci dicunt profundum, a quo copam dicimus; uas uero balnearium non copa per o, sed cupa per u, eo quod nos intra se capiat*. Toutefois, en latin, il n'y a d'attesté que *cūpa* « cuve », quelquefois écrit *cuppa* (sur cette graphie, v. Thes. IV 1140, 55). Mais peut-être y a-t-il eu croisement de *cupa* et de *cappa* (Pellegrini, *St. it. fil. cl.* 17, 379). V. aussi A. Graur, *Les consonnes gémées en latin*, p. 171. Cf. M. L. s. u. *cūpa*; et

Wien. St. 25, 97. Passé en germanique : v. h. a. *kopf*, ags. *cuppe*; et en irl. *copp*.

cupressus, -I et -ūs f. (et m. dans Enn.) : cyprès. *Cupressi mortuorum domibus ponebantur ideo quia huius generis arbor exeis non renascitur, sicut ex mortuo nihil iam est sperandum, quam et ob causam in tutela Diis patris esse putabatur*, P. F. 56, 3. Cf. Serv., Ae. 3, 64; 6, 216, etc. irl. *cuipris*.

Dérivés : *cupressus*, -inus; *cupressētum*; composé : *cupressifer*.

Le latin littéraire a emprunté directement au grec *cuparissus*, cf. Thes. IV 1438, 33 sqq., et *cuparissias*. Quant à *cupressus*, la phonétique semble exclure un emprunt direct au gr. *κυνάρισσος*; les deux mots, grec et latin, doivent avoir été empruntés indépendamment à une langue méditerranéenne. Plin. 16, 41, d'après Caton, Agr. 151, 2, fait venir le cyprès de Tarente : *cupressum Tarentinum commemorat, credo quod primum eo uenerit, ut il aurat ét importé d'Asie*; cf. Id. 16, 216, 236. M. L. 2443, *cuparissus* (formes savantes).

cuprum, -I n. : cuivre. Adjectifs dérivés : *cupreus*; *cuprinus* (= *κύνεινος*).

Cuprum, qui a remplacé *aes* dans le sens de « cuivre » et qui apparaît pour la première fois dans Plin. 36, 193, s'explique par *cuprium* [aes] « le bronze de Cypr »; l'emprunt est sans doute ancien et la forme est due peut-être à l'influence des autres noms de métal en -um : *aurum, ferrum, argentum*; *cupreus* ne provient pas directement de *cuprius*, mais a été refait d'après *auereus, ferreus*, etc. M. L. 2445, *cuprum*; M. L. 2444, *cupreus* (cu-). Passé en germanique : v. h. a. *kupfar*, et de là en finnois; ags. *cipreself* et en gall. *cobyr*; aussi en alb. *k'ipre*.

cūr (ancien *qūr, qūr*; cf. Thes. IV 1438, 79 sqq.) : pourquoi. Adverbe en -r du thème **quo-*. Usité pendant toute la latinité, tant en prose qu'en poésie. Dans la latinité impériale, *cūr*, comme *quārē*, est employé sans valeur interrogative, comme conjonction causale équivalant à *quia* (lui-même ancien interrogatif, cf. *quianam*), e. g. Verus Fronto, p. 116, 12 N., *multum fratrem meum obiurgavi, cur me non reuocauit*; Vég., Mil. 3, 3, 4, *exercitus... irasci se simulat cur non ducatur ad bellum*. N'a pas survécu dans les langues romanes, qui ont recouru à une forme plus pleine, du type fr. *pourquoi*, it. *perche*, etc.

Dérive évidemment du thème **kʷo-/kwi-* du relatif interrogatif. Mais sans correspondant exact ailleurs; peut-être skr. *kar-hi* « quand », v. h. a. *hwār* « où », mais le sens est lointain.

cūra, -ae (forme ancienne **kōisā*, cf. péligien *coisatens* = *cūrauerunt*, et les formes épigraphiques *coirauit, coerauit*, cf. Thes. IV 1495, 82 sqq.). La graphie *courare*, CIL IX 3574, peut avoir une diptongue faussement archaïsante; *coaraueront*, à Préneste, CIL XIV 2847, représente sans doute un traitement dialectal de -oi-. L'ombrien *kuraia*, *kuratu* « cūret, cūrātō » est certainement emprunté : soin, souci (opposé à *neglegentia, incuria*) dans toutes les acceptions françaises du mot et correspond à *ἐπιμέλεια*, *ἐσπερεια*, *ἐφρονία*, comme le traduisent les gloses; d'où, dans la langue administrative, « direction, charge »; dans la langue du droit, « cura-

telle » (cf. *cūrātor, cūrātio*); dans la langue médicale, « soin, traitement » (opposé à *causa*); dans la langue érotique, « objet ou cause de soin(s), de souci(s), amour, objet aimé » (= *μέλημα*). Ancien, usuel. M. L. 2411; gall. *cur*; irl. *cuir*.

Dénominafif : *cūrō*, -ās « prendre soin ou souci de », généralement suivi de l'accusatif; mais on trouve aussi le datif dans Plt., Tri. 1057, *qui rebus curem publicis*; Tru. 137, St. 679, Ru. 146, Men. 51, 53, construction sans doute ancienne. Le sens de « curer, nettoyer » que le verbe a pris dans certaines langues ou parlers romans provient sans doute de l'expression *cūrāre corpus*; cf. Serv., G. 4, 187, « *curare corpus* » si de *hominibus dicamus, et cibo et lauacro intellegimus, uel alterutro*; cf. *cutem, pelliculam cūrāre* (Hor.). Panroman. M. L. 2412 et 2413, *cūrātus* « curé »; *cūrādus* (Plt.) « bien soigné », d'où *cūrādare* (rare et tardif, M. L. 2991).

Dérivés : *cūrābilis* (Juv.); *cūrātio* : occupation; cure médicale. traitement; charge (d'une magistrature, e. *mūnerum, iudōrum*, etc.), curatelle, tutelle; *cūrātor* : *ιατρί*; -es *dicuntur qui pupillis loco tutorum dantur*; *sive illi qui rei frumentariae agrisque diuidentis praepositi sunt*, P. F. 42, 14; cf. M. L. 2412 a; *cūrātūra*, -ae (archaïque); *cūrāmen* : traitement, etc.

cūrōsus (sans doute formé par l'intermédiaire d'un adjectif **cūrius*, cf. P. F. 52, 22, *curiōnem agnum* Plautus (Au. 562, 3) *pro macro dicit, quasi cura macrisset, comme noxa, noxiū, noxiōsus; anxius, anziōsus; cūra* ne pouvait former que **cūrōsus*, comme *fāma, fāmōsus*) : qui prend soin, qui s'inquiète de; et, avec nuance péjorative, « curieux (de), indiscret »; à l'époque impériale, *cūrōsus* désigne un « espion » (cf. en argot français le « curieux » (= juge d'instruction); *cūrōsiōtis*! — Un adjectif -*cūrius* figure comme second élément de composé dans *domicūrius* (tardif, CIL VIII 2797), un adjectif -*cūrus* dans *uio-cūrus*, cf. Varr., L. 5, 158; CIL VI 29697, X 5714.

Composés : *incūria* : incurie, négligence (cf. *iniūria*); et *incūriōsus*; *incūrātus, incūrābilis* (Chir., Vég.); *secūrus* : libre de soins ou de soucis (*ab aliquā re vis-à-vis de quelque chose*), d'où « confiant, assuré »; et, en parlant de choses, « qui ne cause pas de soins(s) ou de soucis, sûr ». Pour la formation, cf. *sedulus*. M. L. 7776. Conservé en celtique : gall. *segur*, et en germanique : v. angl. *sicor*, etc.; *secūritās*; *assécūrāre*, M. L. 720.

Composés de *cūrō* : *accūrō* : donner des soins à, s'acquitter de; *percūrō* : soigner jusqu'au bout, guérir; *prōcūrō* : s'occuper de, pourvoir à, avec leurs dérivés. Cf. aussi le juxtaposé devenu composé dans la langue épigraphique : *cūrāgō*, -is « *cūram agere* »; d'où *cūrāgulus, cūrāgendarius*, synonyme de *cūrōsus* (Cod. Theod.).

Le rapprochement de gr. *τετήναι* « je suis abattu, triste, inquiet » se heurte au fait que le -r grec suppose une labio-vélaire *kʷ* qui en péligien aboutirait à *p*, non à *c* : or, le péligien a *coisatens*. Pas d'autre rapprochement. V. M. Hauser, *Der röm. Begriff cura*, Bâle, 1954.

cūralium, -I n. : v. *coralium*.

cureuliō, -ōnis (et *gurguliō*) m. : charançon. Ancien (Plt.). M. L. 2414.

Diminutif : *cureuliunculus*.

Sans doute mot populaire à redoublement intensif, comme *gurguliō*.

eureuma, -ae f. (*curcuba*, Mulom. Chironis; *cucurba*, Isid., Or. 19, 4, 2) : muselière; et par extension objet de cette forme, cf. Isid., l. cit., *spirae* : *junes*, *quibus in tempestatibus utuntur*, *quas nautici suo more cucurbas uocant*. Le gr. *χορδοποιον* (cf. Hes., ἐν χορδοῖς χορδοποιον) peut provenir du latin. Rare et tardif.

cûria, -ae f. : curie, division du peuple romain d'ordre à la fois politique et religieux (comme *tribus*, *centuria*), dont les historiens anciens attribuent l'institution à Romulus (cf. Cic., Rep. 2, 14) et qui est peut-être d'origine étrusque (Fest. 358, 21 s. u. *rituales*). De là : *cûriatilis* (comme *tribulilis*); *cûriatus* (*comitia cûriata*); *cûrio* : prêtre de la curie (et *cûriônus* d'après P. F. 43, 103; cf. *epulônus*, s. u. *epulum*); *excûrio*, -as (Varr.). *Cûria* a désigné aussi l'endroit où se réunissait la curie pour célébrer son culte (cf. Festus 180, 32) et, par extension, le lieu où se réunissait le Sénat (généralement un temple), puis l'assemblée du Sénat.

Étymologie incertaine : le volsque *couchriu* abl., qu'on interprète par **co* + un dérivé de *uir*, est obscur; l'étymologie ancienne qui rattache *cûria* à *cûra* n'est qu'un calambour.

Il n'est pas impossible que *cûria* repose sur **ko-wiriya*, v. *uir* : le mot *tribus* est un vieux mot italique. Mais il n'est pas exclu non plus qu'un mot de ce genre soit emprunté (à l'étrusque?).

curis, -is (*quiris*, Isid., Or. 9, 1, 84; acc. -im, abl. -i) f. : lance. Les Latins s'accordent à y voir un mot sabine, et ils en font dériver *quiris*, -itis. Cf., entre autres, P. F. 43, 1, c. est Sabine hasta. Vnde Romulus Quirinus, quia eam ferebat, est dictus, et Romani a Quirino Quirites dicuntur. Quidam eum dictum putant a Curibus, quae fuit urbs opulentissima Sabinorum; Ov., F. 2, 477. *Curitis* : épithète de Junon porte-lance, cf. P. F. 43, 5. Pas d'étymologie. Sur l'hésitation entre *cur* et *qui*, v. *Quiritis*.

currô, -is, **cucurrî** et **occurrî** (plus ancien d'après Aulu-Gelle 6, 9), **cursum** (non phonétique, analogique, sans doute, de *pepuli*, *pulsus*), -ere : courir. Se dit des hommes, des animaux et, par extension, des objets inanimés (voix, plume, astres, temps, etc.). Ancien, usuel et classique. Panroman. M. L. 2415.

Dérivés : *currus*, -us m. : char, désignant d'ordinaire un objet d'apparat, survivance officielle du char de guerre, dont l'usage militaire avait cessé (sur les différentes espèces, v. Rich., s. v.); pour la formation, cf. *gradus*, en face de *gradior*, et *impetus*, en face de *petô*; *curriculum* : course, carrière, M. L. 2415 a; *currilis*, *currilis* (c. *equus*), adjectif de l'époque impériale, qui s'est substituée sans doute à *curialis*, spécialisée dans un sens particulier, et dont le rapport avec *currus* n'était plus senti; *currās* (rare et tardif); *curialis* adj. (sur la graphie *curr-*, très rare, v. Thes. IV 1542, 49 sqq.; la quantité *cûr-* est bien attestée) : de char. Épithète appliquée d'abord à un siège, *sella* (cf. Rich., s. u.), dont l'usage paraît d'origine étrusque. Ce siège, posé sur un char, était réservé aux rois, plus tard aux plus hauts magistrats, consuls, préteurs, édiles « *curules* » pour les distinguer des *aedilēs plebei*, qui n'avaient droit qu'à un tabouret, *subsellum*. De là : *magistratus aedilis*, *aedilitas curulis*; et l'emploi poétique de *curalis* substantivé, cf. Thes. IV 1545,

1 sqq. — Cf. aussi *triumphus curulis*, Mon. Anc. I 21. — Même dérivation que dans *tribus*, *tribulis*; pour la simplification de la gémée, cf. *canna*, *canalis*. *cursus*, -us m. : course, cours. Panroman, M. L. 2417; *curisura*; *cursum*; *cursor* (irl. *cursor*); *cursorius*; *curatorium* : poste, courrier; *curtilas* (Fulg.). Conservé dans quelques parlers romans; M. L. 2416; **curullus*, 2415 b. **Cursio* n'existe que dans les composés.

Pour *equirria*, v. *equus*.

Fréquentatifs : *curso*, -as : courir sans cesse ou vivement; *cursiō*, -as : faire des courses fréquentes; *incursio* : faire des incursions.

Curro et *curso* ont fourni de nombreux composés dont les valeurs sont généralement voisines. Toutefois, les composés de *curro* s'emploient plus souvent au sens moral ou figuré, et l'idée de « courir » y est souvent effacée ou affaiblie; les composés de *curso* ont gardé davantage leur sens concret.

ac-currô, *ac-currî* (*ac-curri*) : accourir. Panroman, sauf roumain. M. L. 89, et *accursus*, esp. *acoso*; *concurrô* : 1° courir ensemble ou en masse; marcher l'un contre l'autre (de deux armées, etc.); de là, « être concurrent » (latin juridique); 2° s'accorder, se rencontrer (en vue de, in, ad) et par suite « concourir à » (où c'est l'idée de simultanéité et d'accord qui domine); *concursum*, *concurtiō* : choc, rencontre, concours; *décurrô*, M. L. 2509; *décursum*, *décurtiō* : action de descendre en courant; marche militaire, défilé; *discurrô* : courir de tous côtés; à basse époque, trad. *διελλεῖν* au sens de « discourir », M. L. 2663; *excurrô*, M. L. 2292; *incurrô*, v. B. W. *encurrir*; *intercurrô*; *occurrô*; *percurrô* (sens physique et moral); *praecurrô*; *prôcurrô*; *recurro* : revenir en courant, avoir recours à; M. L. 7138; *succurrô* : courir au secours de, secourir (= *subvenire*); se présenter à l'esprit (*alicui*), M. L. 8412; *supercurrô*; *transcurrô*.

Presque tous ont des dérivés en -sus, -siō, -sor.

Composés de *curso* : *concurso* : courir ensemble, se heurter; *discursô* : courir en tous sens; ex., M. L. 2293, in-, inter-, oc-, per-, prô-, *recursô*, avec les noms dérivés en -atiō et -atôr.

Cf. le mot celtique connu par irl. *curr* « char », gaul. *carros* latinisé en *carrus* (v. ce mot) et qui, grâce au latin, a fait une grande fortune pour désigner une voiture de charge — et un nom germanique du « cheval » : v. isl. *hross*, v. angl. *hors*, v. h. a. (*h*)*ros*, de **hrussa*. Le vocalisme **ur* (*currô*, sans doute de **krō*) ne se retrouve pas en celtique; le vocalisme **ru* du germanique est à noter. Le latin a un perfectum radical sans alternance vocalique. Groupe germanique et italo-celtique se rapportant aux chars et aux chevaux, dont l'importance était capitale dans le monde indo-européen; cf. *rola*.

curtiō (Gloss.) : *ἐξόρυα, uipera*. Conservé dans quelques dialectes italiens. M. L. 2420. Semble sans rapport avec *curtus* ou avec *curus*.

curtus, -a, -um : tronqué, écourté, d'où « châtré » ou « circoncis ». Depuis Lucilius. Panroman, M. L. 2421; et germanique : v. h. a. *churz*, etc., et celtique : irl. *cuirtir* « eunuchus », alb. *skurte*. Dénominaif : *curtiō*, -as : couper, retrancher, M. L. 2418 (et **curtiō*, M. L. 2419; **excurtiō*, 2294); *décurtiō*.

Adjectif en -to-, avec un élément radical **k^w-*, du

même type que v. russe *kurnūj* (de **k^wrnū*) « écourté » (r. *kornošy* « au nez court », *kornoūzj* « aux oreilles coupées »). Le type en -*ur*- près de la racine **sker-* se retrouve dans lit. *skurūti* « être misérable » (prét. *skurdaū*), par exemple *su-skurdas* « arrêté dans sa croissance », cf. v. h. a. *scurs* « court ». Le type en -*r*- s'explique dans une racine qui admet un élargissement -*u*-; or, on a lit. *kirvis* « hache » et russe dial. *čero* « faucille ». — La racine est celle qui se retrouve dans *carô*, *corium*, *cortex* et *scorium*.

eurûcus, -i m. : sorte de barque faite de joncs recouverts de peaux. Mot celtique, très tardif (Gild. Brit. chron.). Irl. *curach* suppose *curûca*.

curtilis : v. *currô*.

curuus, -a, -um : courbe, courbé (opposé à *rectus*). Attesté à toute époque. M. L. 2423.

Dérivés et composés : *curuô*, -as : courber, M. L. 2422; *curuabilis*; *curuamen*; *curuatiō*; *curuatiura*; *curuilas*; *curuēdō* (tardif); *curuēscō*, -is; *concuruô*, M. L. 2119; *incuruô*, M. L. 4366; *prô-*, *re-curuô*; *incuruus*, tiré de *incuruô*; *prôcuruus*; *recuruus*; *incuruēscō*, -is (archaïque); *incuruatiō*, -bilis; *incuruiculus* (Pacu.) d'après le gr. *κορφαχῆν*?; **curuia*, M. L. 2422 a.

Même vocalisme que dans gr. *κορτός* « courbé » et dans irl. *cor* « circuit », gall. *cor-wynt* « tourbillon (de vent) ». L'élargissement -*u*- qui explique ce vocalisme radical apparaît dans lat. *curuus*, mais aussi dans irl. *crunn*, gall. *crwnn* « rond ». La racine, sans -*u*-, apparaît dans gr. *κορπώνος* « recourbé » et dans des élargissements en **et-* avec **wo-* : lit. *kreivias*, v. sl. *kriwū* « courbe ». De plus, cf. *circus*. Pour le suffixe, cf. *prāus*.

cuscolium, -i n. (*cusculium*) : graine de kermès (Pline). M. L. 2224.

cuspis, -idis f. : pointe de lance (lisse, par opposition à *spicula* « pointe barbelée »); puis l'arme tout entière : javelot, lance, et tout objet pointu : trident, etc. Attesté depuis Pomponius. Conservé dans quelques dialectes italiens, cf. M. L. 2425; germanique : ags. *cosp*, etc.; irl. *cuisp*.

Dérivés : *cuspidô*, -as : rendre pointu; *cuspidatim*. Même flexion que *capis*, *cassis*.

Origine inconnue. Sans doute emprunté, comme beaucoup de noms d'armes.

cuspus, -i (Gloss.) m. : sandale de bois. Cf. *cuspatôr* dans Lyd. Mag. 1, 46, p. 48, 1 W. *Cuspus* est conservé dans l'italien septentrional, cf. M. L. 2426. Sans doute emprunt tardif à une langue inconnue.

cussilirem : *pro ignauo dicebant antiqui*, P. F. 44, 6. Sans autre exemple, et sans explication.

custôs, -ôdis c. : garde, gardien, gardienne (sens propre et figuré). Ancien et usuel. Déformé à basse époque en *custor* (*qustor*, GIL III 3, 399), d'après les noms d'agents en -*tor*, et demeuré dans quelques dialectes romans, M. L. 2427, et en v. h. a. *kustor* « bedeau, sacristain », all. *Küster*; gall. *costad* (mot savant).

Dérivés : *custôdia* : 1° garde. Souvent joint à *uigilia*. Dans la langue militaire, le pluriel *custôdiae* (qui se justifie parce que la nuit se divise en plusieurs

gardes), comme *uigiliae*, a le sens concret de « la garde, les gardes »; 2° endroit où l'on garde, prison, et même, à basse époque, « prisonnier » (cf. le développement concret de *creatiō*, *creâtura*); de là : *custodiola*; *custodiarius*, -rium; *custodiō*, -as (Itala, Luc. 8, 29); *custodiâtôrium* : amulette (Gloss.), tous rares et tardifs; *custôdela* : garde, protection (rare, archaïque), d'après *tûela*?; *custodiō*, -is, -iui (-i), -itum, -ire : garder (ancien et usité), avec les composés rares : *con-*, *prae-*, *super-custodiō*.

Formation sans autre exemple en latin et sans étymologie.

cutiō, -ônis m. : cloporte; cf. Marc., Med. 9, 33, *cutiones bestiolae sunt multipedes cutē dura et solida quae tactae complicant se in orbem pilulae rotundissimae, poly-podas Graeci appellant*.

Sans doute dérivé en -*ō(n)*, de *cutis*, comme *nāsō*/*nāsus*, *buccō*/*bucca*, etc. Ce serait « la bête à grosse peau ».

cutis, -is f. : peau. Le sens premier est sans doute « enveloppe, couverture extérieure », tandis que *corium* désigne le cuir qu'on découpe. C'est ainsi que Pline emploie *cutis* pour désigner la peau des fruits, l'enveloppe terrestre, etc. Le rapport évident avec gr. *χότος* était senti par les Latins, comme le montre la glose de Festus, P. F. 44, 21, *cutis Graecam habet originem. Hanc enim illi dicunt χότιν*. Mot du langage populaire (cf. Thes. s. u.) attesté à date ancienne, mais assez rare, sauf chez les écrivains techniques (Celse et Pline), représenté dans certains dialectes de l'italien, cf. M. L. 2432; cf. aussi *cutica*, M. L. 2429; **cuticea*, M. L. 2430; **cutina*, M. L. 2431; **escuticaria*, M. L. 2999.

Dérivés et composés : *cutiō* (v. ce mot); *cuticula* : petite peau, pellicule; *inter-cus*, -tis adj. : qui est sous la peau (et par image « dissimulé, secret », substantivé *intercus* f. (sc. *agua*) « hydropisie », tiré sans doute de *inter cutem* (comme *sédulus* de **sēdolō*), cf. Planc. ap. Cic., Fam. 10, 18, 3, *intra cutem subest aliquid ulceris*; d'où *intercutāneus*; *dēcutire* (un exemple de Tert.) ; *re-cutitus* « écorché » et « circoncis ».

La glose de P. F. 100, 24, *intercutitus : uehementer cutitus, hoc est ualde stupratus*, et 98, 22, *inter cutem flagitatos dicebant antiqui mares qui stuprum passi essent (de pathicis)*, provient peut-être d'une mélecture de l'ablatif *intercutibus* qu'on lit dans Caton, Or. frg. 8, 2, et Pacuv. ap. Gell. 13, 8, 5.

Cutis est un élargissement en *i* d'un mot radical **kut-*; l'ablatif est *cutē* et l'i de *cuticula* (Juv. 11, 203) peut avoir été créé pour éviter le tribraque; l'accusatif *cutim*, rare, est sans doute d'origine dialectale. Le thème ancien était de la forme **(s)keut-*, **(s)kū-*, comme on le voit par les dérivés des diverses langues : gr. *ἐκ-χρί* « jusqu'à la peau » conserve la trace de **kut-*; dérivé en **es-* dans *χότος* « enveloppe », et aussi dans *σκότος* « peau travaillée, cuir »; v. h. a. *hūt*, v. angl. *hyd* « peau », v. pruss. *keuto* « peau » et lit. *kiūtas*, plur. *kiūtūs* « enveloppe (de graisse, etc.) »; et le *-ēu-* attesté par le lituanien provient soit de *vrddhi*, soit d'une ancienne forme **kēut-* au nominatif du thème consonantique attesté par gr. *ἐκ-χρί*. V. *obscurus*.

cuturnium, -i n. : *uas quo in sacrificiis uinum fundebatur*, P. F. 44, 12. Cf. plus loin *gutius* et *guturnium*

déformés par l'étymologie populaire, d'après *gutta* et *guttur*. Mot de rituel, non attesté dans les textes. Sans doute du gr. κύθων en passant par un intermédiaire étrusque, *qutun* : le rapprochement avec *guttur* peut avoir été favorisé par la fréquence de la finale *-rn* en étrusque.

cyathus, -i m. : coupe, vase à boire. Emprunt ancien (Plt.) au grec κύαθος, de caractère populaire. On trouve à basse époque les graphies *quiatius*, *cuatus*, *quatus*, dont dérive sans doute *catia*, attesté dans les gloses, CGL I 521, 54, et demeuré dans les langues romanes ; cf. M. L. 2434, et *cyathina*, 2433. — Dénomina tif : *cyathissō*, -ās (= κυαθίζω), Plt.

cyclamen, -inis n. : cyclamen, plante. Emprunt au gr. κυκλάμινον (-νος), déformé sous l'influence des autres noms de plantes en *-men*, type *grāmen*, *legūmen*, etc. Non attesté avant Pline, qui emploie la forme grecque *cyclaminos*. Calque latin : *orbiculāris*.

cycnus, -i m. : cygne. Emprunt d'abord savant et poétique au gr. κύκνος, qui a détrôné *olor* et qui est passé dans les langues romanes sous la forme *cicnus*, v. fr. *cisne* ; cf. M. L. 2435, *cycnos* et *cycinos*. Attesté depuis Lucrèce et Cicéron, qui en a deux exemples, mais sans doute plus ancien, comme le prouve l'emploi proverbial : *quid enim contendat hirundo cycnis*, Lucr. 3, 7.

Dérivé : *cycneus* (guineus, Gloss.) = κύκνεα.

cydōneum : v. *cotōneum*.

cylindrus, -i m. : cylindre. Emprunt au gr. κύλινδρος, effectué par la langue scientifique et par la langue rustique (Caton), où le mot désigne un « rouleau ». Nombre

de formes romanes remontent à **colondra*, c'est-à-dire à une forme influencée par *columna*, cf. Serv., G. 1, 178, *cylindro* : i. e. lapide tereti in modum columnae, et les gloses, où *cylindrus* est expliqué par *semicolumnium*. M. L. 2437.

Dérivé latin : *cylindrāus*.

cŷma, **cūma**, -ae f. : emprunt latinisé (Lucil.), avec changement de genre et passage à la 1^{re} déclinaison, au gr. κύμα « *summitas ulerum uel arborum* », Isid., Or. 17, 10, 4. Une prononciation *cima* est fréquemment attestée par la graphie ; c'est à *cima* que remontent la plupart des formes romanes, M. L. 2438.

cŷmatium, **cūmatium**, -i n. : emprunt fait par la langue de l'architecture au gr. κυματίον « cimaise ». M. L. 2439.

cymba : v. *cumba*.

cymbalum, -i n. : cymbale. Emprunt au gr. κύμβαλον (Catul., Cic.). M. L. 2441 ; irl. *cimbal*.

Dérivés : *cymbalissō* (Hemina), -lāris, -lārius.

cymīnum : v. *cuminum*.

cyparissus : v. *cupressus*.

cyprum : v. *cuprum*.

cytisus, **eutisus**, -i f. (*cytisum* n. ; *quītisus*, Diosc., Schol. Vg. Medic. 10, 7) : cytise. Emprunt au gr. κύτις (attesté depuis Varr.), passé dans les langues hispaniques : esp. *codeso*, et en toscan *citiso*. M. L. 2447.

Le mot grec ne désigne pas notre cytise commun, mais une plante fourragère, sans doute une grande luzerne ; cf. Pline, NH 13, 130.

dacruma : v. *lacruma*.

dactylus, -i m. : emprunt au gr. δάκτυλος (d'origine sémitique) demeuré dans les langues romanes avec le sens de « datte » (*dactilus*, Apicius) et de « pholade, dail », ainsi appelé « *ab humanorum unguium similitudine* », Pline, 9, 184. M. L. 2457 ; B. W. s. u.

daculum, -a : CGL I 84, 91 ; M. L. 2458. Voir *falx*.

daedalus, -a, -um : -am a uarietate rerum artificiorumque dictam esse apud Lucretium (1, 7) terram, apud Ennium (Inc. 46) Mineruam, apud Vergilius (Aen. 7, 282) Circe, facile est intellegere, cum Graeci δαιδάλειν significant uariare..., P. F. 59, 26.

Emprunt poétique (Enn., Lucr., Vg.) au gr. δαίδαλος de sens à la fois actif : *natura daedala rerum*, Lucr. 5, 534, et passif : *daedala signa*, id. 5, 145 (= δαίδαλεος).

daemōn, -ōnis m. : emprunt au gr. δαίμων. Varron n'emploie encore que le mot grec : κακός δαίμων, Men. 539. Latinisé seulement dans Apulée ; surtout fréquent dans la langue de l'Eglise (où il a pris un sens spécial d'« esprit infernal, démon ») ; c'est ainsi que S^t Aug. crée *daemonicola*, Ciu. d. 9, 19, et S^t Jér. *daemoniarius*. Celtique : irl. *demun*, gall. *gevan*. — *Daemoniōsus* semble avoir été créé sur le participe grec féminin δαίμονισσα, dont la finale aurait été assimilée aux formations suffixales latines en -ōsus ; cf. *daemoniacus* à côté de *daemonicus* = gr. δαίμονικός.

dagnades : *sunt auium genus quas Aegyptii inter potandum cum coronis deuincire soliti sunt, quae uellicando morsicandoque et canturiendo adsidue non patiuntur dormire potantes*, P. F. 60, 11. Mot étranger ? Cf. δαχνίς-όρνέους ελδός, Hes.

daliūm : *supinum ait esse Aurelius, Aelius stultum. Oscorum quoque lingua significat insanum. Santra uero dici putat ipsū, quem Graeci δαίλιον. i. e., propter cuius fatuitatem quis misereri debeat*, P. F. 59, 17. Mot d'origine et de sens incertains, non attesté dans les textes.

dalmatica (scil. uestis) f. : dalmatique, tunique large à manches longues originaire de Dalmatie. Mot de basse époque (éd. de Diocl.). M. L. 2463 et 2462, *dalmata* « sabot » (comme *gallica*).

-dam : particule généralisante ou indéfinie, qu'on a dans *quid-dam* ; v. *dum*.

dāma : v. *damma*.

damaliō, -ōnis f. : génisse ; emprunt latinisé, avec suffixe -ōn, au gr. δάμαλις (Lampr.). Cf. *dam(m)*.

damascēna, -ōrum n. pl. : prunes de Damas. Dérivé de *damascus*, transcription du gr. δαμασκός. Attesté à

D

partir de Pline. M. L. 2464. Le nom de la ville, qui était célébré par la qualité de ses aciers et de ses laines (cf. Thes. Onomasticon III 24, 28-32), est aussi demeuré dans les langues romanes. M. L. 2465, *Damascus*.

Damia, **damium** : *sacrificium quod fiebat in aperto in honorem Deae Bonae, dictum a contrarietate, quod minime esset δαμίσσον, i. e. publicum. Dea quoque ipsa Damia et sacerdos eius damiatriz appellabatur*, P. F. 60, 1. Sans doute emprunt au gr. Δαμία, déesse adorée à Épidaure, où elle était associée à Ἀνθήσια, et à Égine, cf. Ildt. 5, 81 et 85 ; Paus. 2, 30, 4 ; l'onymie de *damium* et de gr. dorien δάμιον (= att. δήμιον) doit être fortuite. *Damiatriz* suppose un verbe dénomina tif **damia* « célébrer le culte de Damia » ou peut avoir été bâti directement sur *damia*, cf. *uindēmia/uindēmiatriz*. Sans exemple dans les textes.

damma (*dāma*), -ae c., mais surtout masculin ; féminin dans Hor., C. I 2, 13 ; le genre masculin a entraîné la création d'une forme *dammus* (*damus*, Not. Tir. 108, 73 ; cf. M. L. 2466) : *daim*. Attesté depuis Virgile. Roman. Passé en germanique : v. h. a. *tām*, ags. *dā* ; le breton *dem* provient du fr. *daim*. Diminutifs : *dammula* (Apulée, langue de l'Eglise), *dam(m)ulus*.

Un rapport avec *damāre* n'est pas plausible, à cause du sens. Mot étranger, peut-être celtique ; cf. irl. *dam allaid* « cerf » (*dam* signifiant « bœuf », comme gr. δαμάλης, -λη). Cf. *damaliō*.

damnum, -i n. : dommage, perte, dépense. S'oppose à *lucrum*, cf. Plt., Cap. 327, ubi... *damnum praestet facere quam lucrum*, à *incrémentum* ; s'allie à *sumptus* (Ps. Asc., Verr., p. 175), *iactūra*, *détrimentum*. En droit, désigne quelquefois les « dommages et intérêts » payés pour une perte matérielle (Loi des XII tables), et par extension l'« amende » (le mot propre est *multa*) ou la peine (*poena*). Quoi qu'on en dise parfois, aucun rapport n'est senti en latin entre *damnum* et *dare*. L'expression *damnum dare* n'est pas une figura etymologica ; le sens est « causer un dommage » (s'opposant à *damnum facere* « faire une dépense, une perte », e. g. Plt., Ci. 106, Tru. 228 (*damnum dare*) ; Ba. 1032, 784, etc. ; cf. Thes. V 30, 29 sqq.). Dans Plt., As. 182, *neque ille scit quid det, quid damni faciat* ; Tru. 81-82, *eadem postquam alium repperit qui plus daret, damnosior meo exinde immouit loco*, l'allitération n'implique pas un rapport étymologique. Il est donc impossible d'appuyer sur les sens et emplois attestés à date historique un rapport entre *dō* et *damnum*. Attesté à toutes les époques ; surtout au pluriel chez les poètes. Bien représenté dans les langues romanes, ainsi que *damāre*, M. L. 2467-2468 ; B. W. *dam*. (et *dommage*) Alb. *dam*, *dem*.

Dérivés et composés : *damnōsus* : 1° qui cause des pertes, coûteux ; 2° qui fait des pertes ou des dé-

penses, prodigue; *indemnitas* : sans dommage, indemne (à partir de Sén.); *indemnitas* (Juris.); *dammō*, -ās : « *dammō adflicere* » (Nonius), cf. Plt., Tri. 829, *nobilis apud homines pauperibus* (= *Neptunum*) *parcere solitum*, *diuites dannare atque domare*; cf. aussi l'expression *dammāre aliquem uolū* (uolū), les formules d'héritage *heres meus dannas esto*; *legatum per damnationem*, et la glose de Non. 276, 18, -are est exheredare. Lucilius Sat. lib. XI (22) : ... *hunc Tullium, inquam, | index heredem facit, et damnati alii omnes*. Dans la langue du droit, *dammāre*, usité d'abord dans le sens de « frapper d'une amende », e. g. Cic., Verr. 1, 38, *minoris HS triens praetorium hominem non posse dannari*, s'est dit ensuite de toute espèce de châtiement : « condamner » (opposé à *absoluō*), d'où *indemnitas* « non condamné » (depuis Plt.), de même que le composé *condemnō* (cf. *condōnō*) créé pour marquer le fait de la condamnation (aspect déterminé). *Dammāre* s'est employé au sens propre comme au sens figuré; dans la langue de l'Eglise, il a servi à traduire ἀναθεματίζω; à basse époque, on le trouve au sens de « fermer », e. g. Arat. Act. 2, 111, -āre uiam, comme fr. « condamner une porte ». *Condemnō*, dans la langue grammaticale, a traduit aussi ἐξελίξω.

Dammō et *condemnō* ont de nombreux dérivés : *dammābilitas*, *dammātiō*, *condemnātiō*, etc.

De *dammō* : i.rl. *dammāim*, gall. *daoni* (au sens religieux « damner »).

dammificus (Plt., Pall.) : qui cause des pertes, d'où *dammificus*, *dammigerulus* (Plt.).

dammās : de la langue du droit, usité seulement dans la formule *dammās estō* « qu'il soit condamné à ». Sans doute forme dialectale de *dammātus* avec syncope de la voyelle brève finale; cf. osq. *Bantins* « Bantinus », omb. *pihaz* « piatus », etc. Hypothèse invraisemblable de Brugmann, I. F. 34, 397 sqq., qui fait de *dammās* un substantif abstrait **dammāti* (la condamnation).

On a rapproché gr. δάπτω « je partage », δάπτω « dépense », δαφνός « généreux »; le sens est éloigné : les correspondants grecs de *dammus* sont ζημία, βλάστη, ou φθορά. Le rapprochement avec *daps*, souvent proposé, est indémentable; toutefois, l'identité de *dammus* et des mots arm. *tawn*, v. isl. *tafn* est séduisante. Peut-être ancien terme religieux (cf. *dammāre uolū*)? V. *daps*.

dannus, -I m. : « cūrator uici ». Mot gaulois, qu'on trouve dans une inscription des Tréueri, CIL XIII 4228 + v. Loth, ap. Rev. cel., 38, 380. Composés : *platio-dannus* « cūrator locorum », CIL XIII 6776; *arcanto-dan(os)* « cūrator argenti ».

dannus : *generator uel generatio* (Gloss.). Emprunt au gr. δάναος? Cf. *danista*, de δανειστής, d'où dérive *danistarius*.

dapinō, -ās, -āre : ζ. λ. de Plt., Cap. 897, *aeternum tibi dapinabo uictum, si uera autumnus*. Emprunt comique au gr. δαπανέω, avec influence de *daps* : « offrir (en sacrifice) ».

daps, -is f. (souvent au pl. *dapēs*; sg. *dapis* Juven.) : *apud antiquos dicebatur res diuina quae fiebat aut hiberna sementi aut uerna... Itaque et dapitice se acceptos dicebant antiqui, significantes magnifice, et dapitium negotium amplum ac magnificum*, P. F. 59, 21. Sens premier : sacrifice, cf. Gaius, Inst. 4, 28, *pecuniam acceptam in dapem, i. e. in*

sacrificium impendere. De là, « repas rituel qui suit le sacrifice » : Cat., Agr. 50, 2, *ubi daps profanata comestaque erit*. Le pluriel s'explique par la valeur collective du mot. En passant dans la langue profane, a désigné toute espèce de mets, nourriture, repas; cf. Liv. Andr., Carm. fr. 7, *quae haec daps est?* = Od. α 225, τίς δαψ.

Dérivés : *dapalis* : épithète de Jupiter « à qui l'on offre un sacrifice », cf. Caton, Agr. 132; *dapaticus* (Cf. *cēnaticus*); *dapitice*, cf. plus haut.

Archaïque, conservé seulement dans la langue de la poésie à l'époque impériale.

Mot racine, comme ops, mais à vocalisme a, populaire. Cf. Benveniste, *Don et échange dans le vocabulaire i.-e.*, Ann. sociol., 1951, p. 16 sqq.

Terme de la langue religieuse conservé aussi par les dérivés arm. *tawn* « fête » et v. isl. *tafn* « animal pour le sacrifice ». Un mot parallèle, mais différent, est conservé dans v. angl. *tiber* « sacrifice », gr. δειπνον et, peut-être, v. h. a. *sebar* « animal de sacrifice ». Cf. *dammum* et gr. δαπνών, δάπτω.

dapsilis, -e : abondant, riche. Archaïque et post-classique. Emprunt au gr. δαφνίλης avec influence de *daps* et substitution de suffixe.

Dérivés : *dapsilitās* (Paul. Nol.), -ter.

dardana, -ae f. (?) : nom de plante. Sans doute corruption de *bardana*.

dardanarius, -I m. : spéculateur sur les blés. Mot tardif (Ulpian), dérivé sans doute du nom de la région, *Dardania*, d'où provenaient les blés. Un rapport avec *danus* est peu vraisemblable.

darpus, -I m. : nom d'un petit quadrupède dans Poem. Silv. Non latin. V. Bertoldi, BSL 32, 149.

dautia : v. *lautia*.

-dē : particule postposée qui figure dans l'archaïque *quam-de*, omb. *pane*, *ponne*, osq. *pan*, *pūn*. Sans doute identique à gr. -δε dans *οδε*, *δε*, etc. Le -de de *inde*, *unde* peut s'y rattacher, mais admet une autre origine. V. *dē* et *quam* et *dōnec*.

dē : particule invariable, usitée surtout comme préposition et préverbe. Ne se trouve plus isolément que dans la locution proverbiale *susque dēque* glosé *plus minusue*, P. F. 371, 4. En tant que préposition, *dē* accompagne un ablatif et, comme *ab* et *ex*, marque l'origine, l'éloignement, avec une idée accessoire de mouvement de haut en bas (comme dans gr. κατά), nuance bien conservée dans certains composés : *deorsum*, *dēicere*, *dēscendere*, mais qui ne lui est pas nécessairement attachée; cf. Lucr. 1, 788, *a caelo ad terram, de terra ad sidera mundi*; Cic., Fin. 1, 62, *migrare de uita*. Sert aussi à désigner l'extraction : *oleum quod de matura olea fit*, Cat., Agr. 65, 2; une partie prise dans un tout : *unus de multis* « un d'entre la foule » = *ex*, gr. παρά (v. *dēbeō*); et dans cette valeur partitive se rencontre là avec le génitif (*unus multorum*), auquel il a de bonne heure tendu à se substituer; cf. quō *dē genere* à côté de *cuius generis*; Sall., Cat. 35, 2, *ex nulla conscientia de culpa*; Cic., Att. 2, 24, 3, *iis de rebus consciunt esse Pisonem*.

Du sens de « en partant de », on est passé à celui de « à la suite de », Plt., Mo. 697, *non bonust somnus de*

prandio, et au sens moral de « d'après, conformément à », *dē sententiā, dē industriā*, qu'on trouve en osque, *dat senateis tanginud* « *dē senātūs sententiā* » (= gr. κατὰ acc.), ou « au sujet de », Plt., Au. 700, *ibo intro ubi de capite meo sunt comitia* (= *repti et génitif*); concurrencé par *super* dans ces sens. — Comme on l'a vu à propos de *ab*, la préposition *dē*, forme plus pleine et qui avait l'avantage de commencer par une consonne, a tendu à se substituer à *ab* et à *ex*, tout au moins dans la langue parlée, cf. Thes. V 46, 40 sqq., et a fini par les éliminer dans les langues romanes.

Comme *ab* et *ex*, *dē* a servi à renforcer un certain nombre de particules, adverbies, prépositions, dont certaines apparaissent de très bonne heure : *dēhine*, *dēinde*, *dēsUPER*. Cet usage s'est beaucoup développé dans le latin populaire, cf. *deante*, *dēcontrā* (= ἀπέναντι), **dēcrās* (d'où *dēcrāstinātiō*) et *dēmāne* (déma), *dēforās*, *dēforis* (blâmé par Cleonius, GLK V 21, 22), M. L. 2520; *dēinter*, *dēintrā*, *dēintus* (dans), *dēlongē* (= μακρόθεν), *dēmāgis* « ualdē magis », Non. 98, déjà attribué aux *antiqui* par P. F. 62, 18 : *pro minus (i. nimis) dicebant antiqui*; *dēterō*, M. L. 2582; *dēsUB*, *dēsUBter*, *dēsUBtus*, *dēsUBitō*, M. L. 2607, *dēsUPERne*, *dēsUPRā*, *dēsURsum* (blâmé par Quint. 1, 5, 38), *dētrāns*. Cf. aussi *de* attesté dans l'Itala, Matth. 18, 28, et demeuré en roman, M. L. 2514.

Sur it. *da*, rhéto-rom. *dad*, *da*, v. Recueil Niedermann, p. 207.

Dē sert de préverbe dans un grand nombre de composés verbaux, où il marque souvent, comme on l'a vu, un mouvement de haut en bas. Il peut indiquer aussi une action faite d'après un objet : *dēscribō*, *dēpingō*, un déplacement : *dēplantiō*, et par suite un changement d'état; il peut aussi, marquant l'éloignement, avoir une valeur privative ou diminutive : *dēargentiō* (Lucil.), *dēaruiō*, *dēcapitiō*, *dēcollō*, *dēficiō*, *dēsUM*, *dēmēns* (cf. *āmēns*), *dēbilis*, *dēdecus*. Il a pu servir à indiquer l'achèvement : *dēbellō* « livrer un combat qui met fin à la guerre », *dēuincō* « vaincre définitivement » (et *dēcrepitiō*?). C'est par là que s'explique le sens de superlatif qu'il exprime, par exemple, dans *dēperēo*, « j'aime à mort » *dēamō*, etc. Du reste, dans les verbes comme dans les adverbies, il arrive souvent que le sens de *dē* (comme celui de *ex*) soit affaibli et que le préverbe serve simplement (comme dans les adverbies et les prépositions) à renouveler une forme simple vieillie et usée : *dealbō* (M. L. 2488 a), *deambulō*, *dēargentiō* (Vulg.), *deaurō* (M. L. 2489), *dērelinquiō* d'après *dēsērō*. Usité de tout temps. Panroman; cf. M. L. 2488.

La longue de *dē* est constante. Dans *dēhine*, *dēin* > *dein* (monosyllabe), l'abrégement peut être dû à la présence devant voyelle. Mais on ne se demande si le -dē qui apparaît dans *in-de*, *un-de*, en face de *hin-c*, *illim* et *illin-c*, *istim* et *istin-c*, n'est pas une forme brève de *dē*, postposée? Toutefois, cette particule peut être rapprochée du -de de *quande* (v. *quam*), qu'on retrouve en osco-ombrien et dont le rapport avec *dē* n'apparaît pas.

Pour les dérivés, v. *dēterior* et *dēmum*. V. aussi *dē-nique*.

V. Sommerfelt, *Dē en italo-celtique* (Oslo, 1920); *dē* se retrouve exactement en celtique : i.rl. *dī*, gall. *dī-*, et ne se retrouve que là. L'osco-ombrien a des formes à vocalisme a : osq. *dat* (et comme préverbe : *da-dika-t-*

ted « *dēdicāuit* »), omb. *da-*, préverbe dans *da-etom* « *dēlictum* » (équivaldrait à lat. **dē-ium*). Sans doute apparenté à *dō* de *dōnec* et *quandō*. — Au contraire, *ab*, *ex* et *au-* ont des correspondants hors de l'italo-celtique.

dēbeō, -ēs, -uī, -itum, -ēre (forme refaite *dehibuisti* dans Plaute, Tri. 426, comme *praehebes* assez fréquent) : proprement « avoir en le tenant de quelqu'un », de **dēhabeō*, comme *dēgō* de **deagō* « devoir » (*alqd alicui*) (s'oppose à *praebeō*); se dit de l'argent (*pecūniam*) ou de tout autre objet. De là : *dēbitum* : « le dû, la dette » et *indēbitus*; *dēbitor* « débiteur », qui s'oppose à *crēditor*, ainsi Cic., Sest. 94, *bona creditorum ciuium Romanorum cum debitoribus Graecis diuisisse*. — *Dēbere* s'emploie également avec un infinitif complètement pour marquer l'obligation de faire une chose (cf. *habeō*), e. g. Cat., Agr. 119, *quid facere debeas*, et, dans ce sens, peut être impersonnel, comme *oportet*; ainsi Varr., L. L. 8, 61, *debeuisse aiunt... ut aucupem pisci(cu)pem dici*. Cf., pour le sens, gr. ὀφείλω. La valeur d'obligation a tendu à s'affaiblir et parfois *dēbeō*, à basse époque, ne sert qu'à former une sorte de futur périphrastique, comme gr. μέλλω, cf. Eugippi., Seu. 31, 4, *oppida in quibus debent ordinari*, ou à introduire une hypothèse, St Avit, p. 74, 1, *quae professio sua... etiamsi censeatis quod grauare me debeat*; tous sens qui se retrouvent dans le fr. *devoir*. Ancien, usuel. Panroman; cf. M. L. 2490, 2492, 2493, *dēbere*; *dēbita*, -itum, B. W. dette; *dēbitor*.

dēbilis, -e (*dēbil*, Enn. A. 324, comme *famul*) : infirme, estropié, débile. Se dit du corps en général (dans la Vulgate trad. καλλός; et correspond à ἀνέπρεος) ou d'une partie, jambe, pied, main; cf. Celse 4, 9, *coarctum dolor hominem saepe debilitat* (= fait boiter); Tite-Live le joint à *claudius*, 21, 40, 9; à *maneus*, 7, 13, 6; etc. Ancien, usuel. Conservé comme adjectif dans quelques formes romanes ou dans le verbe composé *endeble* « harasser » (prov., cat., esp.). M. L. 2491; et *indēbilis*, 4369.

Dérivés : *dēbilitās*, -tō, -āre et ses dérivés.

Composé dont le second terme doit renfermer un correspondant du mot conservé dans skr. *bālam* « force », *bālīyān* « plus fort » et v. sl. *boliti* « plus grand »; gr. βέλτιον, βέλτιστος. Le b initial indique un terme populaire; et, en effet, le mot n'est pas védique; il est de ceux que le sanskrit a pris, avec l, à des parlers autres que ceux sur lesquels repose le védique le plus ancien.

decānus : v. le suivant.

decem (forme vulgaire *decim*, fréquente dans les inscriptions) indécl. : dix. Nombre parfait, cf. Vitr. 3, 1, 5, *quem perfectum numerum Graeci δέκον διδόν, perfectum autem antiqui instituunt numerum qui decem dicitur*; c'est-à-dire fin de série dans la numération décimale. De là, exprime une idée de grande pluralité, e. g. Plt., Ra. 128, *si decem habeas linguas*, comme *decem milia* (= μυρία) exprime un grand nombre indéfini. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 2497.

Dérivés : *decumus*, puis *decimus* (pour le vocalisme, cf. *optimus*, *optimus*) : dixième; *decuma*, *decima* f. : dime, M. L. 2503, gall. *degwm*; *decimō*, -ās : décimer (δεκατέω, δεκατός) et ses dérivés, *decimō* « choisir, trier » (Macr.); *decimarius*.

De *decuma*, -mō proviennent : v. sax. *dægmo*, v. h. a. *tēhmanōn*, *tēhmon*.

decimānus (decu-) : 1° *decimanus appellatur limas qui fit ab ortu solis ad occasum, alter ex transverso currens appellatur cardo*, P. F. 62, 25. L'origine de ce sens est expliquée dans Grom., p. 367, *limas qui pro eo quod formam X faciat decumanus est appellatus*; 2° *decumana omnia dicuntur et decumant fluctus, quia sunt magna. Nam et ovum decimum maius nascitur, et fluctus decimus fieri maximus dicitur*, P. F. 62, 27. Le sens de « très grand » vient sans doute de ce que l'on choisissait, pour offrir aux dieux, le plus gros des dix œufs, etc., ou de ce que l'objet arrivant à la fin d'une série de dix héritait de l'idée de grandeur contenue dans le nombre; 3° de la 10^e cohorte, d'où *porta decumana*, substantivé; *decumānus* : percepteur de la dime (pour la forme, cf. osq. *dekmanāniūs*, de la dédicace d'Agnone; sens mal déterminé).

decius : attesté comme nom propre *Decius*, osq. *Decis*, *decēs*, (-ēns) : dix fois.

decūnus (bas latin) : chef d'un groupe de dix hommes (fait d'après *primānus*, etc., avec influence du gr. *δέκα*); désigne, par suite, toute espèce de dignitaires civils, militaires ou religieux, en particulier le « doyen », cf. M. L. 2496 et *decānia*, M. L. 2495; *decānicum* : demeure des dizeniers. V. h. a. *tēhhan*, b. all. *deken*, i. l. *decan*.

dēni, -ae, -a, distributif : dix par dix (sans doute d'après *nōni*); *dēnārius*, -i (scil. *nummus*) m. : denier; monnaie valant à l'origine dix as et qui conserva son nom quand sa valeur fut passée à seize as. M. L. 2553; v. angl. *dinor*, *dinere*, gall. *dinair*.

december, -bris (scil. *nēnsis* exprimé ou non) m. : décembre. Cf. *september*, *october*, *november*; Varr., L. 6, 34, *dehinc Quintus, Quintilis et sic deinceps ad december a numero*, M. L. 2498; i. l. *decimber*. Dérivé : *decembrius*. *decimātrius* : dixième jour après les idées, chez les Falisques; cf. *quingūtrius*.

decurēs : *decuriones*, P. F. 63, 8; *decuria* : division du peuple romain, sans doute à l'origine groupe de dix *equitēs* commandés par un *decurio*, cf. *centuria*, *centuriō*; puis tout groupe de dix : d. *iudicum*, *apparitorum*, *servitorum*, etc. M. L. 2508; germanique : v. isl. *dekor*, m. b. all. *deker*, etc. De là : *decurio*, -ōnis m.; *decuriōnātus*, -ūs; *decuriō*, -ās : répartition dans les *decuries*.

Composés en *decem*, *decu*, *dec* : *decemplex* et *decuplex* (d'après *du*, *quadru*-*plex*); *decemprimus* (singulier tiré du pluriel *decem primi* « les dix premiers citoyens d'une ville »); *decemuir* (tiré de *decemuiri*); *decennis*, *decennium*, *decennālis*; *decunz* : mesure de dix onces; *decuplus* et *decuplō*, -āre; *decussis*, -is m. « ab decem assibus », Varr., L. 5, 170, cf. *centussis*. S'abrége en *decus* et se note par le signe X : de là *decussō*, -āre, *decussatiō*, -tis, cf. Colum. 3, 13, 2, in *speciem Graecae X litterae decussimus*, M. L. 2510.

Anciens juxtaposés où *decem* est le second terme : *undecim*, *duodecim*, etc., avec leurs dérivés *undecimus*, etc.

Cf. aussi *uiginti*, *trigintā*, *centum*.

La nasale finale de *decem*, cf. omb. *desen-duf* « duodecim », fait en général partie intégrante du nom de nombre « dix »; cf. skr. *dāpa*, gr. *δέκα*, got. *taihun*, i. l. *deich* n. arm. *tasn* (avec un vocalisme réduit), etc. Toutefois, les composés tels que *decuplus* et le dérivé *decuria*

n'ont pas de nasale : on peut penser à une analogie de *centuplus*, *centuria*. Mais par omb. *tekuriēs*, *dequar* « decuriis », le fait semble italique commun, si le mot ombrien n'est pas emprunté au latin; l'osque a un nom propre *Dekkviarim*, « *Decuviārem »; l'omb. *tek-vias* est douteux; Vetter le traduit par « munitio » (T. E. II b 1). Or, on retrouve un thème en -u- en germanique : got. *-tigjus*. La forme sans nasale apparaît aussi dans *decies*, qui peut être d'après *quinquies*, *series*, ...centies. V. *centuria*.

L'ordinal *decimus* est ancien; cf. skr. *daṣamāh*, av. *dasamō*, et, avec élargissement, i. l. *dechmad*, gaul. *decumetos*. Cette forme est du type *septimus* et de *nōnus*; on voit qu'il y avait m dans *septem* et *decem*, n dans *nouem*. Ceci ressort aussi des dérivés baltiques : v. pruss. *dessims*, lit. *dešimtas*, cf. gr. *δέκατος*, got. *taihunda* « dixième », en face de v. pruss. *newints*, lit. *devintās* « neuvième », avec formation en -to-, secondaire par rapport au type *decimus*.

-ginti dans *uiginti*, -gintā dans *trigintā*, etc., sont des formes d'un dérivé en -t- de *decem*, à vocalisme radical zéro; cf. skr. *daṣat*, v. sl. *deset*, lit. *dešimt*- et gr. *δέκαδ*-. V. *uiginti* et *trigintā*.

La formation de *december* et des autres noms de mois en -ber est obscure. M. Benveniste, BSL 32, 73, lui suppose une origine étrusque; et l'on peut se demander si une pareille influence n'a pas agi sur *decurēs* (cf. *lūcerēs*) et, par suite, sur *decuria*, *centuria*.

dēcermina : v. *carpo*.

decet, -uit, -ēre : il convient. Correspond pour le sens à *πρέπει*, *decēs* à *πρέπω*, *εὐπρεπής*; *decentia* a sans doute été créé par Cicéron pour traduire *εὐπρεπεία*, cf. N. D. 2, 145, *colorum... et figurarum... ordinem*, et, ut ita dicam, *decencia oculi iudicant*; d'où, à l'époque impériale, *indecēs* (= *ἀπρεπής*), -center, -centia et même *indecō* (Plinie); Cicéron emploie *dēdecet* au sens de *ἀπρεπεία*. De même, le composé archaïque *condecet* traduit *συμπρεπεία* (peut-être avec influence de *conueni*); mais le *condecencia* que le Thes. prête à Cicéron, De Or. 3, 200, est suspect. Impersonnel à l'origine, comme le prouve la construction avec l'infinitif « passif », Plt., Mi. 737, *desisti decet*; Am. Pro. 35, *inuista ab iustis impetrari non decet*. Souvent joint à *oportet* : Mer. 750, *sic decet, sic fieri oportet*. Peut s'employer absolument : *sic decet*; et quand la personne est exprimée, elle est à l'accusatif : *ut pudicam decet*. Ce n'est que secondairement, sans doute quand *decet* a tendu vers la construction personnelle, que cet accusatif a pu être remplacé par le datif (d'après *conueni*); Plaute dit, Tri. 490, *deos decet opulentiae et factiones*, et Am. 820, *istuc facinus... nostro generi non decet*. La construction personnelle est, du reste, assez rare et surtout poétique. Ancien et usuel. M. L. 2500. Adjectif en -bilis tardif : *decibilis*, M. L. 2501 : d. *deō* = *θεοπρεπής*.

A *decet* se rattachent deux substantifs : *decus*, *decor*, et un adjectif : *dignus* :

decus, -oris n. : bienséance, décence, dignité; d'où « honneur » (cf. *dēdecus*) et « beauté », la beauté physique s'accompagnant de la dignité morale. Mais ce dernier sens est plutôt réservé à *decor*. Traduit à la fois *εὐπρέπεια* et *δέξα*. Ancien (Plt., Cat.), usuel.

decor, -oris m. (surtout poétique, à cause du genre

« animé »; attesté depuis Laevius) : différencié par les glossateurs de *decus* : Isid., Diff. 1, 163, *decus ad animum refertur, decor ad corporis speciem* (cf. *honōs*), distinction qui correspond, du reste, souvent à la réalité. Le sens de « *δέξα*, *honōs* » est tardif. Les dérivés proviennent de *decus* et *decor*, indifféremment :

decor, -oris adj. (archaïque et postclassique) et *dēcor*, *indecor*(is); *decūrus* (*decōriter*; *dē*-, *indecor*(is) : *decor*(is), *dēde*-, *inde*-, tardifs, d'après *formōsus*, *gloriōsus*); *decōrum* traduit *πρέπον*, Cic., Or. 70; *decorō*, -ās (*decorō* à basse époque) : orner, embellir, d'où *decorātus*, M. L. 2507; *decoratiō*, -men, -mentum, tardifs et rares; *indecorō* (Acc.); *indecorābiliter* (id.); *indecorōsus* (Hilar.); *con*-, *dē*-*decorō*.

dignus, -a, -um (d'après les grammairiens, l'i de *dignus* serait long, et on le trouve avec *apex*) : digne; sur l'i de *dignus* dans les langues romanes, v. Meyer-Lubke, *Einl.*, § 122. Comme dans *quinque*, l'indication de la quantité marque sans doute une notation de la prononciation fermée de la voyelle, normalement liée à la quantité longue en latin. Le rapport avec *decet* apparaît bien dans Plt., Mo. 52, *dignissimūst* : *decet me amare et te bubulicari*; *dignum* est synonyme de *decet*. Pour la formation, cf. *lignum* et *legō*, *tignum* et *tegō*, *plēnus* et *pleō*. Sens : « qui convient à, digne de » et « qui mérite ». Correspond pour le sens à gr. *ἄξιος*. Construit avec l'ablatif : d. *aliquā rē*; la construction avec le génitif est rare et mal attestée, sauf à basse époque. S'emploie dans le sens laudatif ou péjoratif, indifféremment : d. *laude* comme d. *supplicii*. Ancien, usuel. M. L. 2641 (la plupart des formes romanes sont savantes); B. W. *digne*.

Dérivés : *dignitās* : mérite, dignité, haut rang (sens abstrait et concret; se dit spécialement des charges honorifiques dans l'État, cf. *potestās*), M. L. 2640; *dignō*, -ās (*dignor*) : juger digne, daigner = *ἀξιόμα*, M. L. 2639, B. W. s. u.; *dignātiō* (Cic.).

Composés : *indignus* et ses dérivés *indignor* (*indignāre*, M. L. 4378), -gnātiō, etc.; *condignus* : également digne, *ἰσχύος*; *dēdignor* (= *ἀπαξιόω*, latin impérial) : repousser comme indigne; *dēdignātiō*; et **dūsdignāre*, M. L. 2366; B. W. sous *daigner*.

On ne voit guère d'autre moyen de donner une étymologie au verbe *decet*, avec son adjectif *dignus*, que d'en rapprocher le groupe athématique de hom. *δέκτο* « il recevait » et de véd. *dāsti* « il rend hommage à ». L'ombrien *tiḡt*, TE II a 18, *facia tiḡt* est contesté : *decet* ou *licet*? v. Vetter, *Hdb.*, p. 195; l'i de *tiḡt* est singulier en face de *decet*. Le thème en -es-, représenté par lat. *decus* et *decor*, est à rapprocher de skr. *daśasyati* « il cherche à plaire à, il sert », dont le primitif **daśaḥ* n'est pas attesté. — Le gr. *δέξα* « opinion, réputation, gloire » doit être fait sur un désidératif de la racine de *δέκω*, etc., comme lat. *noce* en face de *noceō*. — V. aussi *disco* et *doceo* (cf. *dexter*) ?

dēcōtēs : v. *cōs*.

dēcrepitus, -a, -um : décrépit. Mot du langage familier, uniquement appliqué aux vieillards ou à la vieillesse (Cic., *Tusc.* 1, 94).

Se décompose, évidemment, en *dē* + *crepitus* (de *crepare*), mais la modification de sens n'est pas claire. Bréal suppose que la vieillesse décrépite est comparée à un

mur qui se lézarde ou à un arbre qui se fend. Mais le sens du préfixe serait étrange : *dē*-marquant d'ordinaire la cessation, le manque (à moins de supposer qu'il marque ici l'achèvement : *dēcrepitis* « qui achève de se fendre »?). Les anciens l'expliquent de différentes manières, par *dēspērātus*, *iam crepera uia*; ou encore par *quia propter senectutem nec mouere se, nec ullum facere potest crepitum*, P. F. 62, 12; ou par *quod iam crepare desierit*, i. e. *loqui cessauerit*, Isid., Or. 10, 74, etc. Cf. Thes. s. u. — Walde, I. F. 39, 92, voit dans l'emploi de *dēcrepitis* une image analogue à celle qu'on a dans *homo est bulla, animam ebullire*.

Expression imagée de la langue familière, dont le sens apparaît fixé dès les premiers exemples et dont, faute de pouvoir en suivre l'évolution, on ne peut fixer l'origine avec certitude.

decuria, *decussis* : v. *decem*.

dēfendō, -is : v. *fendō*.

dēfrutūm, -i (ā dans Plt., Ps. 741; ā dans Vg., G. 4, 269; inscriptions et manuscrits *defrutum*, Mül. Chir. *defrutum*) n. : vin cuit, raisiné. — a *deferuendo*, Palladius 11, 18, 1; cf. Varr. ap. Non. 551, 18, *sapam appellabant quod de musto ad mediam partem decozerant*; *defretum* [sic codd.], *si ex duabus partibus ad tertiam redegerant deferuaciando*. Terme de la langue rustique, attesté depuis Plaute et Caton.

Dérivés : *dēfrutō*, -ās; *dēfrutāriūs*, -ium.

On rapproche v. h. a. *briuan* « brasser », thrace *βρύτος*, qui désigne une boisson fermentée (cf. *brisa*), i. l. *ἀνέφροσεν* « ἀνέφροσεν », Hes. V. *feruēō*; *fermentum*.

dēgener : v. *genus*.

dēgūnō : v. *gustus*.

dēiērō : v. *iūrō* s. *iūs*.

deinceps : v. le suivant.

deinde (*dē*-*inde*, puis *deinde* dissyll.), *dein* adv. : à la suite, ensuite. Usité de tout temps. Conservé dans quelques langues romanes, M. L. 2525. *Deinde* est la forme la plus ancienne; *dein* en est une forme abrégée; Cic., Or. 154, *ain pro aine*; *dein etiam saepe et exin pro deinde et pro exinde dicimus*. *Deinde* seul est attesté épigraphiquement; *dein* (comme *proin*, etc.) se rencontre seulement devant consonne. La comparaison de *dehinc* suffit à prouver que *deinde* est antérieur à *dein*. De ce dernier a été tiré *deinceps* : successivement, à la suite. Correspond à gr. *ἐξῆς*, *ἐπεξῆς* : souvent joint à *inde*, *postea*, *deinde*, cf. gr. *ἐπετα ἐξῆς*. Attesté seulement depuis la Lex Repet. (adjectif) et Varron (adverbe). Usuel, mais non roman. *Deinceps* est un ancien adjectif, comme on l'a vu, s. u. *capio*; cf. *princeps*, et on le trouve dans ce sens, Lex Repet. CIL I² 583, *iudex deinceps faciat pr(inceps cessante, item questor)*. Mais, en dehors de cet exemple, il n'est employé que comme adverbe; et le *deinceps* die d'Apulée n'est qu'un barbarisme, amené par le rapprochement avec *incipio* et influencé dans sa flexion par *anceps*; cf. P. F. 62, 7, *deinceps qui deinde coepit ut princeps qui primum coepit*.

dēlectō (-tor) : v. *lax*, *lacio*.

dēleō, -ēs, -ēui, (*dēlui* tardif; cf. Thes. V 433, 61), -ētum, -ēre : Prisc., GLK II 490, 8, a « *deleo* » *cuius*

*simplex in usu non est, « deletum »; a « delino » « delitum » nascitur; ibid. 19, « deletum » a « deleo » unde et « letum » ipsa res quae delet, quasi a « leo » simplici nascitur quod in usu non est, ex quo « deleo deleui ». Confusion de *délino* (v. *linô*) et de *dé-oleo*, cf. *ab-oleo*? Deux sens : 1° effacer, biffer (déjà dans Caton, Or., frg. 2), cf. *aboleo*; 2° détruire, raser. Traduit gr. ἀπ- ou ἐξαλείφω. Cf. *délēticus* = χάριτος ἀπαλειπτος, παλιμψηφιστον. Ancien, classique, usuel. Conservé dans le prov. *delir*, M. L. 2533.*

Autres dérivés : *délēto* (rare, un exemple de Lucilius; repris par la langue de l'Eglise); *délētor* (rare et tardif; mais Cicéron a hasardé une fois *délētrix* en l'introduisant par *paene*, Harusp. resp. 49); *délētilis* (Varr., -is *spongia* « éponge à effacer »); *délēbilis* et *indélēbilis* (Ov. = ἀνεξάλειπτος, Isocr.); *délēticus* (Ulp.); v. plus haut, « palimpseste ».

V. *ab-oleo*, *ab-oleui*.

délērus : v. *lira*.

délēro, -ās, -āui, -ātum, -āre : délibérer, mettre en délibération (absolument, ou avec complément précédé de *dē*, ou à l'accusatif : *res deliberata*), par extension, « résoudre, décider de ». Attesté depuis Plaute; appartient plutôt à la langue écrite.

Dérivés : *délēbratiō*; *délēbrātium* : -m *genus* = γένος συμβουλευτικόν; les deux mots sont surtout employés par Cicéron et Quintilien; *délēbrāmentum* (Labér.), *délēbrābundus* (T.-L.); *délēberium* (Gloss., d'après *arbitrium*). Les anciens font dériver *délēbrare* de *libra*, *libella*, ainsi P. F. 65, 3, a *libella quae quid perpenditur dictum*. Mais on attendrait **délēbrāre*. Cf. Rhet. Her. 3, 2, 2.

Semble plutôt être un composé de *liberō* spécialisé dans un sens imagé, comme *resoluer*?

délēbātus, -as, -um : oint, arrosé, trempé de. Seul, l'adjectif est ancien (Plaute) et attesté dans la bonne langue; des formes verbales telles que *délēbitur*, *délēbuitur* ne figurent que dans Tertullien, Solin (III^e siècle de l'ère chrétienne) et sont manifestement refaites sur *délēbātus*. L'adjectif présente sans doute le degré zéro **lib-* de la racine **leib-*, cf. *libō*, -ās. Peut-être influencé par *imbūtus*, inexpliqué.

délēcātus, -a, -um : voluptueux, délicat (dans tous les sens du mot français), tendre, efféminé, raffiné, mignon. Se dit des personnes comme des choses : *delicatissimo litore*, Cic., Verr. 2, 5, 40, 104; *delicata naugia*, Suét., Vit. 10. Ancien, usuel. M. L. 2538, 2537, **délēcātīre*.

Dérivés et composés : *délēcāt(i)tādō* (bas latin et rare); *indélēcātus*.

Étymologie douteuse. Celle de Festus, P. F. 61, 11, *delicata dicebant deis consecrata, quae nunc dedicata. Vnde adhuc manet delicatus quasi luxuri dicitur*, ne s'appuie sur aucun exemple et semble de pure fantaisie. *Délēcātus*, quelle qu'en soit l'origine, a subi l'influence de *délēcia* : Isid., Or. 10, 70, *delicatus quod sit delicis pastus, uiuens in epulis et nitore corporis*; cf. Sên., De breu. vit. 12, 7, *audio quendam ex delicatis (si modo deliciae uocandae sunt uitam et consuetudinem humanam dedicere)...*

délēcia, *délēciae* : v. *colliciae*.

délēciae : v. *lax*, *laciō*.

**délēcius*, -a, -um : sevré. Adjectif restitué dans Varr., R. R. 2, 4, 16, *cum porci depulsi sunt a mamma, a quibusdam delici (deliti codd.) appellantur*. Peut-être faut-il y joindre *délēculus*, qu'on lit dans Cat., Agr. 2, 7, *armenta delicula, oues deliculas*, dont le sens est incertain. On l'explique par **dē-lic-us*, composé de **lac*, forme sans suffixe de **lact-*; d'autres y voient un doublet de *délēcius*, de *délēquere*, dont il y a un exemple dans Plt., Cas. 205, ce qui ne convient ni pour le sens ni pour la forme. Groupe obscur.

délēniō : v. *lénis*.

délēnō : v. *linō*.

délēquium : v. *linquō*.

délēro : v. *lira*.

delphinus, -i m. : dauphin. Emprunt ancien (Accius) et latinisé au gr. δελφίς, -ίνος et passé dans les langues romanes, M. L. 2544, et en irl. *deilf*. La poésie et la prose impériale ont préféré la transcription du mot grec : *delphin*, *delphis*, -inis. Cf. *abacus*.

délūbrum, -i n. (souvent au pluriel) : temple, sanctuaire, sans qu'il soit possible de préciser le sens dans la littérature, quoique l'App. Probi note, GLK IV 202, *inter templa et delubra hoc interest quod templa ubi simulacra sint designat, delubra uero aream cum porticuibus designat*, ni d'en déterminer la signification primitive, que les commentateurs font varier au gré de leurs fantaisies étymologiques. Cf. Macr., Sat. 3, 4, 2, *Varro libro octauo rerum diuinarum delubrum ait alios aestimare in quo praeter aedem sit area assumpta deum causa... alios in quo loco dei simulacrum dedicatum sit, et adiecti, sicut locum in quo figerent candelam candelabrum appellatum, ita in quo deum ponerent nominatum delubrum*; P. F. 64, 6, *delubrum dicebant iustum delibratum, h. e. decortica-tum quem uenerabantur pro deo*; cf. Serv. auct., Ae. 2, 225, *Masurius Sabinus delubrum effigies, a delibratione corticis*. Cincius, frg. Serv., Ae. 2, 225, *delubrum esse locum ante templum, ubi aqua currit, a deluendo* (cette étymologie est celle qui est adoptée généralement); cf. Isid., Diff. 1, 407, *a sunt templa fontes habentia ad purificandos et abluendos fideles...* Le mot est attesté à toutes les époques, mais est d'un emploi plus rare que *templum* et semble d'un niveau plus relevé. Cf. *po(d)lūbrum*?

-*dem* : particule postposée qui s'ajoute à un certain nombre de formations pronominales ou adverbales : *idem*, *quidem*, *itidem*, *pridem*, etc., pour en préciser la valeur. Sans doute apparentée à -*dam*, -*dum*. Pour -*em*, cf. *enim*.

dēmō : v. *emō*.

dēmum adv. (*demus* dans P. F. 61, 21, *demum quod significat post, apud Liuium* (dub. 44) *demus legitur*. *Alii demum pro dumtaxat posuerunt*). — Si *dēmum* est réel, il est à *dēmum* comme *aduersus* à *aduersum*. Le Servius auctus, Ae. 6, 154, définit sic *dēmum* : *ad posterum*, h. e. nouissime. *Dēmum* est peut-être un superlatif formé sur *dē*, comme *summus* est formé de *sup-* *mo*-s et comme *extremum*, *postremum* le sont de *ex*, *post*. Souvent joint à *igitur*, *tum*, *nunc*, *ibi*, etc., qu'il précise.

Dēmum, qui signifiait « de là et pas plus loin », a pris la nuance de « précisément, exactement », *tum dēmum*, et par suite de « seulement ». Cf. *dēterior*. A peut-être servi de modèle à *extrē*, *postēr*, *suprē*-mus. Usité de tout temps; non roman.

dēnārius : v. *decem*, *dēnī*. De là gr. δηνάριον, d'où skr. *dinārah* « dinar ». Passé aussi en v. isl. *dínere*, v. angl. *dinor*.

dēnī : v. *decem*.

dēnicālēs : v. *nez*.

dēnique adv. : enfin, à la fin. Conclut une énumération, une argumentation, une gradation; de là son sens de « pour tout dire, en un mot, même ». Confondu avec *tandem*, dont il a le sens temporel. Il est à noter que *dēnique* introduisant une dernière proposition se place presque toujours avant le premier mot; accompagnant, au contraire, le dernier terme d'une énumération, il se place le plus souvent après celui-ci, comme un enclitique. Usité de tout temps; non roman.

Pour la forme, cf., en partie, *dōnec*. Le premier terme est *dē-* (cf. *dē-mum*), employé avec valeur adverbale et suivi des deux particules -*ne*- (v. cette particule; cf. *hoccī-ne*, etc.) et -*que* (avec valeur indéfinie; cf. *quisque*). V. -*que*.

dēns, *dentis* m. (ancien thème consonantique : abl. *dente*, gén. pl. *dentum*; cf. Varr., L. 8, 68; *dentium* est analogique de *gentium*, etc.) : dent de l'homme ou des animaux; s'applique par extension à tout objet de forme ou d'usage comparable; cf. Non. 462, 3, *denties non solum quibus cibus aditur, sed omnia quibus aliquid exsecari (exsi-) uel teneri potest Vergilius dici uoluit* (G. 2, 406; Ae. 6, 3) : dent de la charrue, du peigne, du râteau, de la fourche, de l'ancre, etc. S'emploie aussi au sens figuré, comme notre « avoir la dent dure ». Usité de tout temps. Panroman, avec passage partiel au genre féminin attesté dans Cass. Fel., Greg. Tur., v. B. W. s. u. M. L. 2556 (*dēnte*).

Dérivés et composés : *dentātus* : garni de dents, denté, dentelé (= lit. *dantiotus*), M. L. 2560; *dentōsus* (Gloss.); *dentālis*, d'où *dentālia*, n. pl. (et tardif *dentāle*) : partie de la charrue où s'enclave le soc; dents de râteau, M. L. 2559; *dentāneus* : dentelé (de l'éclair); *dentārius* : dentaire; *dentāria* : jusquiame; *denticulus* : petite dent, faucille, dentelure, M. L. 2564; d'où *denticulātus*; *dentio*, -is : faire des dents, d'où *dentitiō* et par haplogogie *dentio*, M. L. 2565; *dentex* (*dentix*) m. : poisson de mer, denté vulgaire, M. L. 2561; *denticare* (Gloss. Pap.; M. L. 2563). *Dentātus*, *Denticulus* sont aussi des surnoms romains.

Composés avec *dent(i)-* pour premier terme : *dentar-paga* : hybride de Varron (cf. gr. δοντάγρα); *dentiducum* : transcription du gr. δονταγωγόν; *dentifrangibulus*, *dentilegus*, créations plaisantes de Plaute; *dentifricium* = δοντότριμμα (Pléine); *dentiscapulum* = δοντόγλυπον (Martial).

Composés avec *-dens* pour second terme : *bi-dēns* (ancien **dui-dēns*) adj. : 1° qui a deux dents, d'où subst. masc. *bidēns* « hoyau », M. L. 1087, et *bidētiō* : *jodiō* (Gloss.); 2° victime (généralement brebis) de deux ans, qui en est à sa seconde dentition ou qui a ses dents

supérieures et inférieures; cf. Gell. 16, 6, 12, P. Nigridius... *bidentes appellari aut non oues solas, sed omnes bimas hostias*; ibid. Hyginus... *quae bidens est, inquit, hostia, oportet habere dentes octo, sed ex his duo ceteris altiores per quos apparet ex minore aetate in maiorem transcendisse*. Cf. P. F. 30, 17 et CGL V 172, 38. Par contre, *ambidēns*, *quae superioribus et inferioribus est dentibus*, qu'on lit dans P. F. 4, 28, semble un mot créé par le glossateur sur le modèle de ἀμφόδους (ἀμφόδους) pour expliquer *bidēns*. A l'époque impériale, *bidēns* est devenu simplement un synonyme poétique de *ouis*, sans autre précision; *bidental* (nominatif substantivé de l'adjectif *bidentalis*; cf. *fāgūtal*) : *locus fulmine tactus et expiatus* oui, Diff. GLK VII 523, 24; *bidentalis* m. : prêtre chargé du sacrifice du bidental; sur le sens, v. Usener, Rh. Mus. 60, 22, et Wissowa, PW III, 429.

tridēns : qui a trois dents; substantif masculin « trident », d'où les épithètes poétiques de Neptune *tridentifer*, -ger, -potēns;

ēdentō, -ās : édenté, casser les dents (très rare, Plt. et Macr.), M. L. 2828; *ēdentulus* : adjectif joint par Plaute à *uetus* et repris en bas latin.

Mot pan-indo-européen. Le latin garde ici un thème qui est attesté par skr. *dān*, acc. sg. *dāntam*, gén. sg. *datāh*, avec une alternance vocale du fait de la différence entre v. isl. *tan* (plur. *teyr* de **tandiz*), v. h. a. *zand* et got. *tanþus* fournit aussi la trace. Le baltique a généralisé la forme à vocalisme o : lit. acc. sg. *dañtj* (sur quoi a été fait le nom. sing. *dantis*), gén. plur. *dantių* et v. pruss. *dantis*; le celtique, la forme à vocalisme zéro : gall. *dant* (et irl. *dētt*). Lat. *dēns* peut reposer sur **dnti-* ou sur **dent-*. Les formes grecques δδών, δδόντος (en éolien δδωντες) indiqueraient un rapport avec le groupe de *edō*, etc., dont ce serait le participe; sur le vocalisme radical zéro au participe, v. sous *sum*, *ab-sēns* et *sōns*; mais on peut aussi penser à une ancienne étymologie populaire; v. Benveniste, BSL 32, 78, qui rattache ces mots à la racine **denk-* « mordre ».

dēnsus, -a, -um : serré, épais, dense, touffu (opposé à *rārus*); d'où dans la langue poétique, avec un ablatif, « couvert de » (à l'imitation, sans doute, du gr. δασύς; cf. Ov., M. 3, 155, *uallis erat piceis et acuta densa cupressu* et γῆ δασεῖ ὅλη παντότῃ, Hdt. 4, 21). Ancien, usuel; traduit πικνός dans la langue de la rhétorique.

Dérivés et composés : *dēnsitās* (époque impériale); *dēnsēō*, -ēs (*dēnsi* non attesté en dehors de GLK I 262, 14; poétique), d'où *dēnsētus* (Macr.), *dēnsēscō* (Greg. Tur.); et *dēnsō*, -ās, *dēnsābilis*, *dēnsātiō*, -itiūs, *dēnsitātus* (rarses et tardifs); *addēnsō* (Pléine); *addēnsēō* (Vg.); *condēnsō* (synonyme de *conspissō*), M. L. 2120, d'où *condēnsātiō* et *condēnsus* (poétique et postclassique) : serré, épais; *condēnsus* n., qui, dans la langue de l'Eglise, traduit δασος, δρυμός; *condēnsātiō*; *condēnsēō*, ā. λ., Lucr. I 392.

Dēnsus, *dēnsare* sont peu représentés dans les langues romanes; cf. M. L. 2557 et 2558 et 151, *addēnsare*, où ils ont été concurrencés par *spissus*. Mais *dēnsus* a donné le gall. *dwys*; *condēnsō* : *cynnawys*.

Cf. hitt. *daššus* « fort, dru », gr. δασύς et le dérivé δαυλός « épais, touffu ». L'amuissement de -s- dans δαυλός est normal; δασύς devrait reposer sur une forme expressive **δασσός*, non attestée. Mais W. Schulze,

Berliner Sitzungsber., 1910, p. 793, explique δαός par **dāus* avec *σ* maintenu après *η*. Une forme radicale δασ- est aussi conservée dans δασκόν· δασού et δασπέταλον· πολυφύλλον (Hes.), peut-être dans δάσκιος « qui donne une ombre épaisse ». Mais l'alb. *dent* « j'épaissis » fait penser à un type **dātu-*. Le latin a un thème en *o* **dens-os* ou **dyso-s* en face des thèmes en *-u* du grec et du hittite, ce qui est exceptionnel. V. H. Frisk, *Griech. etym. Wört.*, sous δαός, δαυός.

dénou : v. nous.

deorsum (deorsus est rare; dorsum, Sent. Minuc.; dissyllabe chez les poètes) adv. : en bas, de haut en bas. S'oppose à sursum, auquel il est joint dans l'expression sursum deorsum. Sur deorsum a été formé dans la langue vulgaire desūm. Les manuscrits ont aussi les formes accessoires deosum (cf. susum, russum, etc.), diosum, iusum, iōsum(m), iosso. Ancien, usuel. Panroman, M. L. 2567, 2566; B. W. jusan.

V. uerō.

depsō, -is, -ui, -tum, -ere : pétrir; d'où « assouplir » (quelquefois au sens obscène; cf. molō, dolō). Rare et technique (Caton, Varro), M. L. 2576.

Dérivés et composés : depsticius (Caton); condepsō (Caton, Pomponius).

Emprunt au verbe technique grec δέψω « je pétris, je tanne » (δέψα « peau tannée »); v. H. Frisk, sous δέρω.

dēpūgis : v. pūga.

dēpūiō : v. pauiō.

dēraubāre : Not. Tiron. 128, 53. Emprunt bas latin au verbe germanique roubon « rauben », renforcé par le suffixe *dē-*.

derbiōsus, -a-, -um (Theod. Prisc., Eup. faen. 37) : v. serniōsus.

derbitae, -ārum f. pl. (Gloss.) : darters. Représenté dans les dialectes du nord de l'Italie, en rhéto-roman, français, provençal et catalan; M. L. 2580. La langue classique emploie impetigō. Derbitae, qui n'apparaît que dans les gloses, doit être emprunté, peut-être, au celtique avec *b* pour *v* (cf. gall. *farwyden* « darte », etc.).

Le mot remonte, en tout cas, à l'indo-européen; cf. les formes à redoublement lit. *dedervēti* « darte », v. angl. *terer* (même sens), skr. *dadrūh* « éruption » (sur la peau); d'un thème **derw-* (*drw-*, élargissement de **der-*? Cf. gr. δέρω « je gratte », etc.).

dēs : v. bēs.

dēselsēō : v. sciō.

dēsēs : v. sedēō.

dēsiderō : v. sidus.

dēsiniāre : desinere, P. F. 63, 28. Hapax peu sûr. V. sinō?

dēspicō (di-), -ās, -āui, -ātum, -āre : vider un animal, ouvrir le ventre (bas latin). Est-ce un ancien terme de la langue augurale « examiner les entrailles » (cf. *speciō, conspicio*) passé dans la langue commune? Cf. Rufin, Hist. 11, 26, *necatis parvulis despicatisque* cb *fibrarum inspectionem uirginibus*. Ou bien un dérivé de *spica* « enlever le grain de l'épi » et, par suite, « vider »? Conservé dans le roumain *despică*. M. L. 2600.

desticō, -ās, -āre : crier (en parlant de la souris), chicaner; cf. Suét., frg. p. 250, 3.

dēstinō : v. stanō, s. u. stō.

**dēter*, *dēterior*, *dēterrīmus* : Prisc., GLK III 508, 19, a « de » antique « *deter* » (*deriatur*), unde et *dēterior*, *dēterrīmus* » quae tamen alii a « *detero* » uerbo facta esse putauerunt. — *Dēter* n'est pas attesté dans les textes. Cf. aussi P. F. 64, 12, *deteriae porcae*, i. e. *macilentae*. Pour le sens : *dēterior* dicitur qui ex bono in contrarium mutatur et fit malus, Claud. Don., in Ae. 8, 326. Ancien, usuel; d'où à basse époque et dans la langue de l'Église : *dēteriōrō*, -ās; *dēterescō*. Non roman.

**Dēter* est fait comme **ex-ter*, *dēterior* comme *inferior*, *dēterrīmus* comme *pauperrīmus*.

dētrāmen, -inis n. : charpie (Pélag.). Contamination de *trāma* (-men) et *dētrahō*.

dētrectō : v. tractō.

dētrimentum : v. terō.

dētūdēs : esse detunso, deminutos, P. F. 64, 20. V. tūdō.

deunx : v. āunx, uncia.

deurode? : mot qui se trouve dans Pētr., Sat. 58, 7, de sens obscur. Bucheler et à sa suite E. Thomas, *Stud. s. lat. u. griech. Sprachgesch.*, Berlin, 1912, p. 111 sqq., l'ont expliqué par le grec δεῦρο δῆ « ici donc », « viens ici », dont on se sert pour appeler un chien. Ce serait l'équivalent du *accede istoc* du même chapitre, § 11. Mais cette explication ne va pas sans difficulté et la syntaxe de la phrase qui te *deurode* facit reste douteuse. Texte corrompu?

deus, -ī (ancien *deiuos* attesté épigraphiquement) m., *dea* (*deuia, dēua*), -aef. : dieu, déesse. Utilisé de tout temps. Panroman. M. L. 2610. Ancien dérivé signifiant « lumineux »; conservé avec sa valeur adjectivale dans certaines expressions consacrées : *sub diuō columine, culmine* dans les Acta fratrum Arualium, cf. Thes. V 1658, 51 sqq.; *sub diuō caelo* attesté par Caper, GLK VII 105, 19, d'où *sub diuō, sub diuom, diuom fulgur*; cf. *dius*. Suivant que l'on considérait le ciel lumineux comme animé et divinisé ou comme inanimé, on disait *Deiuos, Deus, Deuia, Diua* ou *deiuom, Deus* est issu phonétiquement de *deiuos* > **dei(u)os* > *deus*. La déclinaison régulière devrait être : sg. *deus, diue, diui, diuū, deum, diuōdi*; pl. *di, deum* (**diuom*?) *dis, diuos*; mais sur le nominatif *deus* s'est constituée une déclinaison normalisée *deus, dei, deō*, de même que d'après le féminin *diua* et les cas obliques *diui, diuō, diue*, le nominatif *dius* s'est maintenu ou a été restitué. A date ancienne, *deiuos, deuia* (*diu-*) sont employés pour désigner la divinité : des inscriptions archaïques portent : *deiu. nouesde* « di nouesidēs »; *sei deo sei deiuac sacrum*; Varro, L. L. 5, 58, cite une vieille formule *diui qui potes* = θεοι δυνάτοι. Mais, en cet emploi, *deus, dea* tendent à remplacer *diuus, diua*, qui, à l'époque impériale, ne sont plus guère utilisés que dans la langue poétique. La langue réserve *diuus* pour désigner les personnalités divinisées, notamment les empereurs : *diuus Augustus*. Cet usage a fini par être érigé en règle; ainsi Servius, Ae. 5, 45 : *diuom et deorum indifferenter plerumque ponit poeta, quamquam sit dis-*

cretio ut deos perpetuos dicamus, diuos ex hominibus factos... sed Varro et Aleius contra sentiunt, dicentes diuos perpetuos, deos qui propter sui consecrationem timentur, ut sunt di manes. Sur les emplois de *deus* et *diuus*, v. W. Schwering, IF, 34, 1-44. — *Deus* n'a pas de vocatif attesté avant Tertullien, qui écrit *dee* (d'après att. θεῶ?), adu. Marc. 129; cette forme est, du reste, très rare; la langue de l'Église dit *ō deus*. Horace emploie *diue*. Les formes de nominatif-vocatif et de datif-ablatif pluriel sont normalement *di, dis*; ce sont les plus fréquemment attestées par la scansion des comiques et des classiques; *dei, deis* sont récents et analogues de *deus*; *dū, diis* sont aussi récents (cf. de is, ī, ei, il), cf. Caper, GLK VII 109, *dei non dii*; nam et *deabus Cicero dixit*; igitur *deis ratio diis consuetudo*. — *Deis* est attesté pour la première fois dans Catulle, 4, 22. Le génitif pluriel est *diuom*; mais l'ancien *deum* est maintenu dans les formules (*prō deum fidem*, etc.); *deorum* est une innovation. Sur *deus* a été aussi bâti un féminin *dea* (la forme ancienne est *diua*, que, du reste, la poésie a gardée longtemps comme substantif ou comme épithète), auquel on a fait, pour éviter les ambiguïtés, un datif-ablatif pluriel *deabus*. L'adjectif de *deus* était anciennement *dius* (v. ce mot); dans l'usage latin courant, c'est :

diuīnus, -a, -um (*deiuīnus*, CIL I 603, 16, osq. *deiuīnis* « diuīns », *deina, dina* « diuīna », CIL I² 366, à Spolète) : 1° concernant la divinité, divin; 2° inspiré par la divinité; d'où *diuīnus, diuīna* « devin, devineresse ». Les deux sens se retrouvent dans les dérivés. Au premier se rattache *diuīnātis*, non attesté avant Cicéron (opposé à *hūmānitās* et peut-être fait sur le gr. θεωότης, *theōtēs*), *diuīnūs* = *θεσβεν*; au second, *diuīnō, -ās* « deviner », *diuīnālis, diuīnātō* = *μαντική*, d'où *praediūnō* (rare) et *praediūnus* (Pline), -*diō*. Cf. M. L. 2703, *diuīnaculum* (Ital., Ruf. = *μαντεῖον*); 2704, *diuīnāre*; 2705, *diuīnus*; britt. *devin*.

A la langue de l'Église appartient l'abstrait *deiūtās* (calque plus exact du grec que *diuīnūtās*) et les composés tels que *deificus* (= θεικός), *deificō* et ses dérivés.

L'osque a *Deiui* « *Diuae* » et *deiuīnais* « *diuīnis* »; l'ombrien, *deuēia* « *diuīnam* ». De plus, pour « jurer », l'osque a le verbe dérivé *deiuatū* « *iūrātō* », etc. La forme thématique **deiuo-*, en face de **deyeu-* (v. *Iuppiter* et *diēs*), désignait dès l'indo-européen les êtres « célestes » en général, par opposition aux hommes, terrestres par nature (v. *homō*); le vocalisme radical *e*, en face de **di* (*deiu-*), est constant; on a skr. *devāh* « dieu », av. *daēdō* (au sens de « démon »), v. pruss. *deywis* (Vocab.), *deiuas* (Ench.), lit. *diēvas*, irl. *dia* (gaul. *dēuo-*), v. isl. *tívar* (au pluriel), v. h. a. *Zio*, etc. Panindo-européen, sauf grec.

Les dérivés désignant une déesse varient d'une langue à l'autre : skr. *devī*, lett. *dieve* « déesse », lit. *dievė* (au sens de « fantôme »). La forme latine *dea* est dérivée de la forme *deus*, qui elle-même résulte d'innovations phonétiques latines peu anciennes.

V. diu.

dextāns, -ntis m. : les 10/12 de l'unité; cf. P. F. 64, 24, *dextans dicitur quia assi deest sextans, quamadmodum duodeviginti et deunx*. Forme de **dē sextāns*, abrégée comme les noms des autres divisions de l'unité.

dexter, -tera, -terum (tra, -trum) : l'osco-ombrien

ne connaît que les formes sans *e*, ombre. testru-ku destruo, destruo-*e* « ad dexterum, in dexteram », osq. destr-st « dextra est ». En latin, les formes pleines et les formes sans *e* se rencontrent indifféremment à toutes les époques : les secondes semblent plus fréquentes, surtout à l'époque impériale; d'ailleurs, chez les dactyliques, toutes les formes pleines formant critique, du type *dēteri*, étaient exclus. Néanmoins, le comparatif, attesté à partir de Varro, est toujours *dēterior*; cf. Thes. V 920, 49 sqq. Superlatif archaïque *dētimus* très rare et non attesté après Salluste (correspond à *sinistimus*); *dēterrīmus* dans Palladius. Sens : 1° droit, par opposition à *sinister* « gauche », ce qui explique la forme, cf. gr. δεξιτερός à côté de δεξιός; d'où *dext(e)rā* « à droite », adverb employé quelquefois comme préposition (de même que *sinistrā*), sur le modèle de *extrā*, etc.; cf. Wackernagel, *Vorles.* II 215; ce qui vient du côté droit, en parlant des présages, d'où « favorable » : P. F. 65, 6, *dextera auspica, prospera* (cf., toutefois, une trace de la croyance contraire dans Varro cité par Festus 454, 2 sqq.; Cic. Diu. 2, 82; Plin. 28, 35 : [despuendo] repercutimus dextrae claudicitatis occursum); 3° qui sait se servir de sa main droite, habile (sens non attesté avant l'époque impériale), d'où *dext(e)rē, dexterioris* d'après δεξιότης? (T.-L.). Usité de tout temps. Sert aussi de cognomen, *Dexter, Dester*, etc. Panroman, sauf roumain, M. L. 2618, mais concurrencé par *droit*, de *directus*.

Dérivés et composés : *dext(e)ra* : la [main] droite; *dextella*, Cic. Att. 14, 20, 5; *dextrālis* f. (sc. *secūris*) : outil de charpentier, hache, doloir; n. pl. *dextrālia* (-*liolum*) : bracelet = περιδέρια (bas latin), M. L. 2619, 2620; *dextrātus* : tourné vers la droite; *dextrātiō* (tous deux bas latin), -*tor*; *dextroius* (Tab. deut.), cf. δεξιόσωρος; *dextrōrum* (-*sus*); *dextrochērium* : hybride, synonyme de *dextrālia* (bas latin); *ambidexter* (Italia) : traduction du gr. ἀμφοτεροδέχιος; *Dext(e)rius*, -*(e)riānus*; **dētrāns*, M. L. 2621.

Le radical est indo-européen; l'opposition de deux notions indiquées dans gr. δεξιτερός (en face de ἀριστερός « gauche ») et dans lat. *dexter* (en face de *sinister*) n'est pas marquée d'ordinaire : gr. δεξιός, skr. *dakṣi-nah*, av. *dasina-*, lit. *dēšinas* (et cf. v. sl. *desnica* « main droite »), got. *taihswa*, irl. *dess*. On rapproche souvent *dexter* de *deceit* : simple possibilité. Il n'y a pas de raison de croire qu'un *-i-* se soit amui entre -*ks-* et -*tero-*, -*tro-* en italique : *dexter* est à gr. δεξιτερός ce que got. *taihswa* est à gr. δεξι(φ)ός, gaul. *Dextiva*. L'*i* qui présente le grec, l'indo iranien et le baltique n'est ici, comme en bien d'autres cas, qu'un élargissement sans valeur organique.

diabolus (*diabulus*, -a-, *ziabolus*), -ī m. : emprunt fait par la langue de l'Église (Ital., Tert.) au gr. διάβολος; M. L. 2622; B. W. s. u. V. h. a. *tiuual* « Teufel », irl. *diabul*, etc. Formes savantes.

diāconus, -ī m. : autre emprunt fait par la langue de l'Église (Ital., Tert.) au gr. διάκονος « diacre », M. L. 2623; irl. *decan*, *diacon*, etc. Nombreux dérivés et composés tardifs.

Diālīs : v. diis.

Diāna, -ae (Diāna, Ov., M. 8, 353; *Diūāna*, Varro,

si ce n'est pas une reconstruction étymologique sans réalité : *Iāna Lāna*, forme attribuée aux *rustici* par Varr., R. R. 1, 37, 3) f. : Diane, déesse nocturne, c'est-à-dire, Lune : *Dianam autem et Lunam eandem esse putant*, Cic., N. D. 2, 68 ; proprement : la lumineuse ; *dicta quia noctu quasi diem efficeret*, Cic., *ibid.* 2, 69 ; cf. *Iupiter Dīanus* ; identifiée secondairement avec Artémis. Diane est la déesse qui préside aux opérations magiques et son nom est demeuré dans les langues romanes avec le sens de « fée, sorcière », etc., M. L. 2624. Sans doute dérivé de *dīus* par un intermédiaire **dīuvis* ? (cf. étr. *ti*) ; la scansion d'Ovide a gardé la quantité ancienne.

dica, -ae f. : procès. Transcription du gr. *δίκη* ; rare, uniquement employé pour des choses grecques.

dix, *dixis* f. ; -*dex*, -*dixis* m. ; *dixō*, -*is*, *dixi*, *dictum*, *dicere* ; *dixō*, -*ās*, -*āui*, *dicātum*, *dicāre* : formes alternantes de la racine **deik-*/*dik-* « montrer » ; cf. gr. *δείκνυμι* et *δίκη*. L'osque et l'ombrien ont également l'alternance : osq. *deikum*, *deicum* « dicere », omb. *teitu*, *deito* « dicitō » et osq. *diuist* (avec *ū*), omb. *desicust* « dicāuerit » ; cf. encore osq. *dadi katted* « dēdicāuit » ; pour omb. *tikamne*, v. plus bas, sous *dicō*. La parenté avec le grec a été vue par les Latins ; cf. Varr., L. 6, 61, *dico originem habet Graecam, quod Graeci δεικνύω*. Le latin a conservé deux mots-racines à voyelle brève :

1° **dix*, f., nom d'action. Inusité en dehors de l'ancienne formule juridique et religieuse passée dans la langue commune *deis causā* ou *gratiā*, glose *νομου* ou *νόμου χάριν* « à cause de la formule », d'où « par manière de dire, pour la forme » ;

2° -*dex*, -*dixis* m., nom d'agent. Usité seulement comme second terme de composé (cf. -*sper*, -*ceps*, -*lex*) dans *index*, -*icis* ; *iūdex*, -*icis* ; *uindex*, -*icis* (?), cf. osq. *med-diss*, pour lesquels on attendrait **indix*, **iūdex*, **uindix*. Les nominatifs en -*dex* ont été refaits sans doute sur les formes en -*ex*, -*icis* où l'e était phonétique, comme *artifex*, *opifex*, etc., les Latins ayant le sentiment qu'à un t intérieur en syllabe ouverte correspondait un ē en syllabe finale fermée. *Index* « celui qui montre, qui indique » (qui a servi, en particulier, à désigner un doigt de la main, « celui qui sert à montrer »), d'où *indiciūm*, *indicāre*, M. L. 4372, 4375-4376 ; *indiciū* : « praeium indicis » ; *iūdex* « celui qui montre le droit, juge », d'où *iūdicium*, *iūdicāre*, M. L. 4599-4601 ; *uindex* (le premier terme du composé et, par là, le sens ancien du mot sont obscurs) « garant, qui revendique, vengeur » ; *uindiciā*, *uindicāre*, M. L. 9347-9349.

dico, -*is*, *dixi*, *dictum*, *dicere* (*dixō* *deixi* est encore attesté dans les inscriptions de l'époque républicaine ; les formes en *i* n'y apparaissent pas avant la Sententia Minuciorum [117 av. J.-C.], qui a *dixerunt* ; certains manuscrits ont aussi des graphies avec *ei*, cf. Thes. V 967, 27 sqq. Le parfait a un *i*, c'est-à-dire le degré *e* de la racine, le participe *dictus* un *i*, c'est-à-dire le degré *o* de la racine, comme l'atteste Aulu-Gelle, 9, 6, confirmé par l'ital. *detto*) : dire. Usité de tout temps. Panroman, M. L. 2628. Le verbe qui signifie « montrer », dans les autres langues, s'est spécialisée en latin, comme en osco-ombrien, dans le sens de « montrer, faire connaître par la parole, dire ». Le sens de « désigner » est encore sensible dans une phrase comme : *sequar, ut institui, diuinum illum uirum quem saepius fortasse laudo*

quam necesse est. — Platonem uidelicet dicis, Cic., Leg. 3, 1. Comme *orāre*, *dico* a un caractère solennel et technique : c'est un terme de la langue de la religion et du droit : *iūs dicere* (cf. *iūdex* et osq. *meddiss*) « exposer le droit », *causam dicere* « exposer une cause », *sententiam dicere* « faire connaître son avis », *mutam dicere* « prononcer une amende », *diem dicere* « fixer un jour devant le tribunal », etc. C'est aussi le terme qu'on emploie pour désigner les magistrats : *dicere dictatorem*, *d. magistrum equitum*, *cōsulē*, *aedilem*, *tribūnum militum*, *collēgam*. Si *dico*, par affaiblissement du sens ancien, peut s'employer pour *loquor*, l'inverse est impossible ; cf. Cic., Or. 32, *aliud uidetur esse oratio, nec diem loqui quod dicere : disputandi ratio et loquendi dialecticorum sit, oratorum autem dicendi et orandi*. En passant dans la langue commune, *dicere* a perdu ce caractère solennel (cf. *cōnscribere*, etc.), mais on en retrouve la valeur technique dans la plupart des composés : *abdicō* : refuser d'adjoindre, ne pas accorder, dont le contraire est *addicō* : adjoindre, accorder. *Dico* et *addicō* font partie des *tria uerba* du préteur : *dō, dico, addicō*, M. L. 153.

condicō : conclure un arrangement ; *condicere est dicendo denuntiare*, P. F. 56, 28 ; cf. Caius, Inst. 4, 18, *condicere... denuntiare est prisca lingua* ; convenir d'un jour : *condictum est quod in communi est dictum*, P. F. 34, 21 ; M. L. 2121 a. De là *condictio* : accord des parties prenant jour en présence du magistrat pour comparaître devant le juge, cf. Caius, Inst. 4, 18 ; *condicticius*, cf. *condicio* sous *dicō* ; v. aussi **excondicō*, M. L. 2983. B. V. *ēcondūre* ; *ēdicō* : proclamer un édit, publier, ordonner (*ēdictum* [d'où *irl. edocht*], *ēdicere*) ; *indico* : proclamer, déclarer, imposer ; *i. bellum*, *i. tributum*, *i. exercitum* : fixer une destination à l'armée. L'abstrait *indictio* rappelle v. h. a. *in-zih*. V. M. L. 4373 a, 4374 ; *irl. a indacht* « indictae », etc.

interdicō : interdire (v. ce mot) ; *praedicō* : prédire, fixer d'avance, recommander ou ordonner (= *praecipio*) ; avertir ; *prōdicō* : fixer d'avance, différer, ajourner (= *proferre*) p. *diem*.

Tous ces verbes appartiennent à la langue du droit et de la religion. A cette dernière aussi appartiennent, au moins à l'origine, les juxtaposés dont les éléments se sont soudés à date récente : *benedicō* : prononcer des paroles de bon augure ; *maledicō* : prononcer des paroles de mauvais augure, verbes qui, en passant dans la langue commune, ont pris le sens de « dire du bien de, dire du mal de » (cf. *maledicēns*, *maledictum*), mais qui, repris par la langue de l'Eglise, se sont chargés à nouveau des sens religieux : « bénir, maudire », de *εὐλογεῖν*, *κακολογεῖν*, le premier ayant emprunté lui-même le sens de hébr. *brk*. M. L. 1029-1030, 5258 ; *irl. maldacht*, *britt. melldith*.

Aux participes de *dico* se rattachent les formes négatives : *indicēns* (depuis Terence) : qui ne dit pas oui, qui ne consent pas ; *me indicēte*, ou *nōn indicēte* « sans ou non sans mon aveu » ; *indictus* : non dit, dont on ne parle pas, non plaidé, *indicta causa* ; *indicibile* (latin impérial).

dico, -*ās* (formes anciennes en -*ss*- du type *dicassū*) : présent en -*ā*-, duratif, correspondant au déterminé *dico*, -*is*, avec la même alternance que dans *dūcō*, -*is* et *i-dūcō*, -*ās*, *lābor*, -*eris* et *labō*, -*ās*, cf. Vendryes, MSL 16, 303 : 1° dire solennellement, proclamer ; 2° dans la

langue religieuse : donner par un engagement solennel, dédier, consacrer ; *dicatō* : déclaration formelle par laquelle on s'engage à devenir citoyen d'une ville ; *dictātor*, Lex Spolet., CIL XI 4766. L'ombrien, T. E. II a 8, a une forme *tikamne* « dēdicatōne » qui correspondrait à un latin **dicāmen*, mais le sens en est contesté (= *Dicamno*, selon Vetter, *Hdb.*).

abdicō : -*re nōn solum de patris facto potest dici, quod est familia abicere, sed rem quamlibet negare*, Non. 450, 25 ; « se refuser à reconnaître », Pac., R³, 343, *te repudiū nec accipio, natum ab dico*, par suite « exclure de la famille, déshériter » ; avec le réfléchi : *sē abdicāre* « abdiquer, renoncer à » ; et, plus tard, « se retrancher de, se priver de ». Dans la langue impériale, *abdicāre* prend le sens de « exclure, repousser » ; *abdicatō* « abandon d'une charge, exhérédation, renoncement » ; *abdicatūus* : terme de dialectique traduisant le gr. *ἀποφατικός* « négatif », par opposition à *dēdicatūus*, *καταφατικός*.

**addicō*, -*ās* ? M. L. 152.

dēdicō : composé exprimant l'aspect « déterminé » ; *proprie dicendo deferre*, P. F. 61, 12 ; 1° consacrer aux dieux en termes solennels, cf. Val. Max. 1, 8, 4, *rite me... dedistis riteque dedicastis*. L'osque a de même *dadi katted* « dēdicāuit » ; 2° déclarer solennellement, cf. Caelius, Hist. 9, *legati quo missi sunt ueniunt, dedicant mandata* ; Cic., Flacc. 79, *haec praedia etiam in censum dedicasti* ; de là, dans la langue commune, « déclarer, indiquer » ; *dēdicatō*, M. L. 2512 ; *dēdicatūus*, cf. plus haut.

praedicō : proclamer, publier (cf. *praeco*) ; par suite « vanter ». Dans la langue commune, « annoncer » et, par affaiblissement, « dire ». Dans la langue de l'Eglise, « prêcher », M. L. 6718 ; d'où *irl. pridichim*, *britt. prece* ; *praedicatō*, *praedicatōr*, M. L. 6719 ; *praedicatūus* « affirmatif, dénonciatif ».

Indico, *iūdicō*, *uindicō* servent de dénominatifs à *index*, *uindex*, *uindex*. Pour *iūdicarius*, v. M. L. 9675.

dico, -*ōnis* f. : terme de droit « parole, formule de commandement », d'où « commandement, autorité » ; cf. T.-L. 26, 24, 6, *Acarnanas... restitutorum sc in antiquam formulam iuris ac dicionis eorum* ; 1, 38, 2, *dedistisne uos... in meam populiue Romani dicionem*.

condicō : 1° formule d'entente entre deux personnes, condition fixée de part et d'autre, cf. Donat, Andr. 79, *est pactio certam legem in se continens* ; cf. Plt., Ru. 950, *fero ei condicionem hoc pacto* « arrangement, pacte » (= *συνθήκη*) ; Cic., Att. 8, 11^a, 8, *ego condicionibus... illi artem discipulari maluerunt* ; condition, convention, spécialement de mariage : *conuenient condicio dicebatur cum primus sermo de nuptiis et eorum condicione dicebatur*, P. F. 52, 28, par suite « parti » ; 2° situation résultant d'un pacte et, en général, « situation, condition » (souvent joint à *fortūna*) : *hūmāna condicio* ; souvent avec un sens péjoratif : de là le sens de « esclavage » (cf. notre « être en condition ») dans la langue de l'Eglise ; *condicionālis* : terme technique de la grammaire et du droit : 1° conditionnel (= *συνθετικός*) ; 2° d'esclave ; substantivé : esclave (langue de l'Eglise). Sur *condicio* et la graphie *conditiū*, v. Ernout, *Philologica* II, p. 157 sqq.

-*dicus*, -*a*, -*um* ; et -*dicus*-, -*i* m. : second terme de composés, d'un type moins archaïque que celui de *iūdex*, *index*, *uindex* : *causidicus* : avocat ; *iūrdicus*, forme

d'après *iūrisdictio*, *iūris peritus*, etc. « relatif à la justice, juridique » ; *fātidicus* : fatidique ; *uēridicus* : véridique ; *maledicus* : médisant.

dicō : moqueur, railleur. Don., Eun. prol. 6, -*es dicuntur qui iocosis salibus maledicunt*. Noter la différence avec *loquax*. *Dicaditās*, *dicaculus*.

dictio f. : fait de dire. Terme de droit : *testimonii dictio*, Tér., Phorm. 293 ; cf. Thes. V 1005, 66. Dans la langue littéraire et dans la langue de la rhétorique et de la grammaire, traduit surtout le gr. *λέξις* (*ῥῆσις*, *φράσις*). *Dictor* n'est attesté qu'à basse époque (St Jérôme, St Augustin et dans les grammairiens) ; *dictus*, -*ūs* m. : synonyme de *dictio*, rare et tardif ; *dictūra* (Virg. gramm.).

dictēria, -*ōrum* n. pl. : plaisanteries. Rare (Nov., Varr., Mart.). De *δεικνύω* ? Mais les sens diffèrent. *dictēbolāria* ? : mot de Labérius cité par Fronton, p. 156, 5.

dictō, -*ās*, fréquentatif et intensif de *dico* : dire à haute voix, répéter, dicter. M. L. 2630 ; all. *dichten*, cf. Ernout, *Philologica*, II, p. 185 et s. *irl. deachdaim*. D'où *dictāta* n. pl. ; cf. *dictātoris* dans les langues romanes, M. L. 2631 ; *dictāmen*, CIL VIII 5530 ; *dictatiō* ; *dictiō*, -*ās* : dire souvent, répéter.

A *dictāre* se rattache sans doute étymologiquement :

dictatōr m. : dictateur « *a dictando* », Prisc., GLK II 432, 25 ; cf. T.-L. 8, 34, 2, *dictatoris edictum pro nomine semper obseruatum*. Cf., d'autre part, Varr., L. L. 5, 82, *quod a consule dicebatur cui dicto omnes audientes essent*, explication qu'on retrouve dans Cic., De rep. 1, 40, 63, *dictator ab eo appellatur quia dicitur*. Mais, dans l'emploi, *dictatōr* et ses dérivés *dictatūra*, *dictatōrius*, etc., sont sans rapport avec *dictāre*. Ils forment un groupe de sens indépendant. Cf. Mommsen, *Hdb. d. römisch. Altert.*, t. II, 1, 136. *irl. dictatōr*.

A en juger par le grec, où le présent *δεικνύμι* est une formation relativement récente, et par l'indo-iranien, où l'on a skr. *diṣati* « il montre » (et l'intensif véd. *deṣiṣṭe*), av. *daēsayeti* (itératif-causatif) « il montre », il n'y avait pas, pour cette racine, d'ancien présent thématique à vocalisme radical en e. La forme italique attestée par lat. *dico*, avec un correspondant osq. *deikum*, *deicum* « dicere », *deicans* « dicant », omb. *teitu*, *deitu* « dicitō », n'a de correspondant qu'en germanique : got. *ga-teihan* « ἀπαγγέλλω », v. angl. *teon* « accuser », v. h. a. *zihan* (même sens) ; mais un présent germanique de ce type peut toujours être secondaire. Le v. h. a. *zeigōn* « montrer » a un autre vocalisme radical que lat. *dicāre*. — Le perfectum *dixi* est un ancien aoriste en -*s*-, comparable à gr. *ἔδειξα*, qui doit être ancien, et au moyen skr. *adikṣi* « j'ai montré » ; cf. gāth. *dāis* « tu as montré ».

La forme nominale athématique conservée dans lat. *deis causā*, et dont *dictio* doit être dérivé, se retrouve, avec un autre sens, dans skr. *dik* « région » (thème *diṣ-*). Il n'y a aucune raison d'admettre que *deis* est une transcription de *δίκης* (*ēveka*). — Le gr. *δίκη* « justice » en est aussi un dérivé, comme skr. *diṣā* « région » et peut-être v. h. a. *zeiga* « indication » (qui est proche de *zeigōn* « montrer »). — Au second terme de composés, *-*dik-* a normalement valeur de nom d'agent ; l'emploi de *iūdex*, osq. *meddiss* (gén. *medikeis*), nom de

magistrat, est celui qu'on attend. — Pour le sens particulier de *in-dez*, cf. peut-être v. h. a. *zēha* « orteil » (c'est-à-dire « doigt »). — L'existence d'un athématique **deik-* fait comprendre une forme alternante **deig-* qui apparaît dans le dérivé got. *taikns* « signe » et qui explique peut-être lat. *digitus* (de formation obscure).

Le sens général de la racine était « montrer ». Mais on voit par gr. *δῖκν* et par la forme germanique qu'elle a servi à désigner des actes sociaux de caractère juridique. Et c'est ainsi qu'elle est parvenue au sens de « dire ». L'usage de la racine pour désigner une déclaration en forme s'est prolongé en latin, où un dérivé aussi évidemment récent que *dictātor* a fourni le nom d'un magistrat.

dida, -ae f. (Gloss. et bas latin) : sein, mamelle et « nourrice », comme *mamma*. Mot du langage enfantin; cf. *τί-θημι*, *τί-θος* et catal. *dida* « nourrice », sarde *dida* « tétine » et en germanique : v. angl. *tūt* « tétine », etc. V. *titillo*.

didātīm : *diuisim* (Gloss.). Sans doute d'un verbe *didāre*, cf. *dedāre*, M. L. 2511.

didūtrīō, -is, -ire : crier (en parlant de la bête). Anthol. 762, 61. Cf. *drindriō*.

diērectus [-a, -um] : employé surtout par Plaute avec les impératifs *i, abi*, au sens de *i in malam crucem*. Emploi différent dans Cu. 244, *lien dierectus est*; Men. 442, *duci lembum dierectum nauis praedatoria*. Adverbe : *diērectē* (et *djērectē* trisyllabe) ; substantif : *diērectum*.

Étymologie et sens peu sûrs ; cf. Ramon, Rev. Phil. 22, 297 sqq.; Nonius, 49, 24.

diēs, -is [-ei, -e] m. et f. : jour ; espace d'une journée. Le genre est commun au singulier, e. g. Lex Repet., CIL I² 583, 63, *ubi ea dies uenerit quo die iusei erunt adesse*, et Cic., Dom. 45 ; au pluriel, presque exclusivement masculin : *diēs festi, nefasti* (exceptions rarissimes, cf. Thes. s. u. V 1023, 70 sqq.). Même au singulier, le masculin est plus fréquent et semble aussi plus ancien, comme on le voit dans *Diēs-piter* et dans l'ancien locatif fixé dans les expressions *postridiē*, *meridiē*, *diē quinti*, *cotidiē*, etc. Le féminin est du sans doute, d'une part, à l'influence de *nox*, ancien féminin, avec qui *diēs* formait un couple antithétique (cf. *diēs noctesque, nocte dieque*, *diē (diū) noctūque*), et de *lūx*, et, d'autre part, à l'influence des autres noms de la 5^e déclinaison, tous féminins, parmi lesquels *diēs* s'est trouvé rangé par suite d'accidents phonétiques ; cf. plus bas. Le latin vulgaire semble avoir conservé le genre féminin, comme le prouve le juxtaposé *diēs dominica* > fr. *dimanche*; cf. M. L. 2738 ; toutefois, le masculin est également attesté dans les langues romanes (esp. *domingo* et les noms des jours du type *lundi*). Sur le genre, voir Ed. Fraenkel, Glotta 8, 24 sqq., 1917 ; Wolterstorff, ibid. 12, 112 sqq. ; H. Zimmermann, ibid. 13, 79 sqq. ; P. Krestschmer, ibid. 12, 151 sqq. ; 13, 101 sqq. ; Wackernagel, ibid. 14, 67. Statistique des formes dans Thes. s. u. V 1, 1024, 5 sqq.

Le nominatif *diēs* est refait d'après *diem* ; le nominatif phonétique devrait être **diūs*, conservé dans l'expression *nudiūs tertius, quartus* [c'est] maintenant le troisième, quatrième jour [que] », dans le dérivé *diurnus* et peut-être dans *Dius Fidius* ; cf., toutefois, *dius*.

C'est par là que *diēs* a été rattaché à la 5^e déclinaison ; d'autres formes du même thème apparaissent dans le nom de l'ancien dieu du jour *Iuppiter* (vocatif à gémée expressive de *Diēspiter* ; cf., entre autres, Macr., Sat. 1, 15, 14, qui en fait le dieu du jour et de la nuit lumineuse), *Iou-is*, et dans des formes d'adverbes telles que *diūs*, *diū* (v. ce mot), *inter-diū*, ou des expressions comme *sub diū* (v. *dius*), etc. Cf. aussi *deus, deius*.

Diēs désigne le jour lumineux (divinisé dans *Diēspiter* ; cf. *Diālis* dans *flāmen Diālis*), par opposition à la nuit ; cf. Suét., fgm. p. 149, *diēs est solis praesentia* ; Ilyg., Astr. 4, 19, p. 120, 13, *diem nobis definierunt quamdiu sol ab exortu ad occasum perueniat*. C'est de ce sens que dérive sans doute le sens de « ciel » attesté chez quelques poètes de la latinité impériale ; v. Wackernagel, *Vorles*. II 34. — *Diēs* désigne aussi le jour de vingt-quatre heures, de minuit à minuit : Paul, Dig. 2, 12, 8, *more Romano diēs a media nocte incipit et sequentis noctis media parte finitur* ; Serv., Ae. 5, 738, *diēs est plenus qui habet horas XXIV... dicimus autem diem a parte meliore ; unde et usus est ut sine commemoratione noctis numerum dicamus dierum...* Ce sens est conservé dans le nom des « jours » de la semaine dans les langues romanes : *Lūnae, Martis diēs*, etc. ; cf. M. L. 5164, 5382, 5519, etc. De ce sens dérive le sens de « unité de temps », puis de « suite de jours, temps, durée » ; cf. Tér., Hau. 422, [*audia*] *diem adimere aegritudinem hominibus* ; Cic., Att. 7, 28, 3, *me non ratio solum consolatur... sed etiam diēs*. De là *diū* « longtemps » (v. ce mot). Usité de tout temps. Panroman. M. L. 2632. Irl. *die*.

Dérivés : *diālis* : glosé *cotidianus* ; un exemple dans Cic., Facet. dict. 25, *consules diales habemus* ; Cicéron joue sur le mot en faisant allusion au *flāmen Diālis* ; cf. *aequidiālis* (Festus), *noem-diālis, meridiālis* : *diārium* (surtout au pluriel *diāria*) : ration d'un jour, éphéméride, M. L. 2625 ; *diēcula* f. : court répit (d'un jour). Rare et archaïque ; *diēscō*, -is (Gloss.), formé d'après *lūcēscō* ; *diurnus*, fait sans doute sur *nocturnus*, v. *nox* : de jour. Le neutre *diurnum* a remplacé les formes trop courtes issues de *diēs* (déjà dans Mul. Chr. 658 ; Cael. Aur., Acut. 2, 39, 228) : ital. *giorno*, fr. *jour* et catal. prov. *jorn*, et confondu avec *diurnus*, M. L. 2700 (cf. *hibernum*) ; *diū* : v. ce mot. Cf. aussi *diurnarius* « qui diurnum scribit », de *diurnum* « journal » (acta *diurna*, etc.) ; de *diurnata* : britt. *diurnod* « journée » ; **subdiurnare*, M. L. 8354.

Diēs figure comme second terme dans des adverbes qui sont le plus souvent formés d'un adjectif au locatif auquel s'ajoute *diē* : *hodiē* (v. ce mot), *cotidiē*, *meridiē* (v. ce mot), *perendiē* (dont le premier élément serait le locatif d'un thème **pero-* [comp. le locatif *αἰῆς*] ; v. Wackernagel, *Altind. Gr.* II 147), *postridiē* (*postridū*, Plt.), *pridiē* (et, à basse époque, *interdiē*, doublet de *interdiū*), sur lesquels ont été bâtis des adjectifs : *cotidianus, meridiānus, pridianus, hodiernus* (cf. *hesternus, diurnus*), *perendinus*. *Perendinus* présente le même second élément que *nūndinae, -ārum* (scil. *feriae*). La forme se dénonce comme ancienne (cf. plus bas) : le type *cotidianus* est plus récent. De *meridiē* a été tiré un nominatif *meridiēs* « midi », qui a fourni un dénominatif *meridiō*, -ās « faire la méridienne ou la sieste » ; de *perendinus* est dérivé le terme juridique *compendiō*, -āre « aujourd'hui ». Cf. aussi *aequidiēs* (Gloss.).

Composés en -*duum* : *biduum* : « espace de deux jours » ; *triduum*, d'où *triduānus*, Irl. *iredan* ; *quadruduum* (*quatri*).

L'f de *biduum, triduum, quadruduum* étonne en face de l'f des autres composés : *biceps, triceps*, etc., et au une explication pleinement satisfaisante n'en a été donnée. Wackernagel a supposé que l'f a dû d'abord apparaître dans *triduum*, dont l'ablatif *triduō* aurait subi l'influence de *postridiē* (comme, inversement, *postridū*, Plt., Mi. 1081, celle de *triduō*) ; l'i se serait étendu ensuite aux autres formes.

D'une racine **dei-* « briller » (dans skr. *adīdet* « il brillait »), l'f est médiocrement attestée, l'indo-européen avait deux formations comportant des élargissements, l'une en **eu-*, désignant le « ciel lumineux », le « jour » (considérés comme des forces actives, divines), l'autre en **en-*, qui a subsisté seulement au sens de « jour ». Les deux sens ont subsisté en latin.

L'élargissement en **eu-* apparaît sous deux formes, l'une athématique, avec vocalisme radical au degré zéro, l'autre thématique, avec vocalisme radical au degré -e- (v. *deus*). La flexion du thème du type **dyeu-*, **dyeyu-* comportait au nominatif et à l'accusatif singuliers une diphtongue à premier élément long qui a subsisté au nominatif, d'où le type véd. *dyāuh, d(i)yaūh*, auquel répond gr. *Ζεύς*, cf. lat. *-dius* (v. ci-dessus), et qui s'est réduite à -e- à l'accusatif, d'où véd. *dyām, d(i)yām*, hom. *Ζῆν* [qui passe à *Ζῆνα*] et lat. *diem*. C'est sur cet accusatif *diem* qu'a été fait le paradigme de *diēs*, et ce mot a été réservé au sens de « jour », tandis que le type de *Iouis* a été réservé au nom du dieu principal (pour le « ciel », on a recouru à un nom neutre désignant la chose, *caelum*). Au locatif, le védique a *dyāvi*, et il y a dû exister aussi une forme à diphtongue longue indo-européenne **dyēu*, **dyeyu* (conservée probablement dans *diū* « de jour »), avec un doublet **dyē*, **diyē*, sur laquelle repose sans doute lat. *diē* dans *postridiē*, etc. Pour d'anciens juxtaposés de ce genre, avec locatif, cf., par exemple, skr. *anye-dyūh* « un autre jour », *pūrve-dyūh* « le jour d'avant ». Au génitif-ablatif, la forme était **diw-e-os*, conservée dans véd. *diwōh* et gr. *Δι(ω)ός*, cf. arm. *tiw* « jour », mais que l'italique a éliminée ; il a généralisé le type *Iouis* d'après l'ancien locatif (v. sous *Iuppiter*). L'irlandais a *dia* « jour », *in-diū* « aujourd'hui » et le gallois *dyw* « jour ».

Ce qui introduit un doute sur l'explication donnée du type *postridiē* par un ancien locatif *diyē(u)*, c'est que le sanskrit a un composé *a-dyā* « aujourd'hui », à qui répond exactement le type lat. *h-o-diē*. Le véd. *-dyā* est mystérieux ; mais le *diē* de *hodiē* y répond évidemment. Resterait alors à expliquer la forme du locatif des adjectifs dans les juxtaposés tels que *postridiē*, etc.

Le type *bi-duum* doit reposer sur un dérivé de la forme **diwo-m*, parallèle au type *-dina-* du sanskrit, dérivé de la forme en -*n-*.

L'élargissement **en-* n'est conservé en latin que dans les composés *nūndinae, perendinus* qui en sont dérivés, de même que skr. *-dina-* dans *puru-dina-* « qui a beaucoup de jours », *madhyam-dina-* « du milieu du jour », etc. L'irlandais a un dérivé *tré-denus* « espace de trois jours ». Le même radical zéro figure dans le thème slave *din-* (nom.-acc. *dīni*, gén. *dīne*) « jour », tandis que le

vocalisme *e* figure dans le dérivé baltique : v. pruss. *deinan*, lit. *dēnā* (acc. sg. *dēnā*) « jour » ; le même se retrouve dans le composé got. *sinteno* « âni, pâvrto ».

Le groupe d'où est issu lat. *diēs* indiquait le « jour » en tant qu'il est lumineux. Pour indiquer l'espace d'une journée, l'indo-européen avait d'autres mots tels que skr. *dhār*, hom. *ἡμαρ*, arm. *avr*. Le latin n'en a rien gardé et il a donné à *diēs* les deux valeurs. Le grec a, au contraire, généralisé *ἡμέρα*. Il ne serait pas sans intérêt de comparer la répartition des formes en **dy-* (type lat. *Iouis*) et en **diy-* (type lat. *diem*), en védique et en latin. Il est à noter que, de même que véd. *d(i)yām* est courant, cf. lat. *diem*, on a d'ordinaire véd. *dyāvi*, cf. lat. *Ioue*.

digitus, -i m. (gén. pl. *digitum*, Varr. ap. Charis. I 126, 25 ; on trouve à basse époque *dictia* f. et *dictia* n. pl., cf. Thes. V 1122, 70 sqq. ; ce dernier a subsisté dans les langues romanes, à côté de *digitus*, cf. M. L. 2638 ; une forme *dictius*, blâmée par l'App. Probi, GLK IV 198, 10, se trouve dans des inscriptions vulgaires, à côté, d'ailleurs, de pures fautes d'orthographe comme *ticidos* ; la forme contracte *dictus*, Varr., Men. 408 ap. Non. 117, 20 et Catull. 66, 73, est peu sûre) : doigt (de la main et du pied de l'homme et des animaux) ; mesure de longueur égale à la largeur d'un doigt. *Digitus* est le terme général ; chaque doigt a un nom particulier : *pollex, index* (ou *salutāris, démonstrātivus* ; *digitus index* dans Hor., Serm. 2, 8, 16, où il y a peut-être trace d'une parenté possible entre *digitus* et *dicō*), *fāmōsus* (dit aussi *medius, summus, impudicus, infāmis*, etc.), *quartus* (*ānularis, honestus, medicus*), *minimus* (*auricularis, ultimus*) ; cf. Thes. V 1127, 16 sqq. Figure dans de nombreuses expressions figurées et proverbiales, cf. Thes. V 1126, 62 sqq. ; 1131, 10 sqq., en particulier dans l'expression biblique *digitus dei*. Se dit également des branches secondaires des arbres (cf. *palma, palmes*). Dans le pseudo-Apulée, Herb. 87, et dans les gloses, *digitus* (*-tum*) *Veneris* désigne une plante aussi nommée *caput (cerebrum) canis*. Ancien, usuel ; panroman. M. L. 2638 ; B. W. *doigt*. Irl. *doit* ?

Dérivés et composés : *digitō*, -āre : *δακτυλοεικῆτω* (Gloss.) ; *digitālis* : de la largeur du doigt ; *digitāle, digitābulum* : doigtier, gant (dē), cf. gr. *δακτυλῆρα* « gant » ; panroman, M. L. 2637, B. W. *dē* ; *digitātus* : muni de doigts, fissipède (Plin.) ; *digitulus* : petit doigt ; *digitellum* (*-tillum*) ; *digitellus* m.) : grande joubarbe ; *sēsquidigitus* : un doigt et demi (cf. *sēsquipes*) ; *Sēdigiūus*, surnom romain : « qui a six doigts » ; *inter-digitia, -ōrum* : espace entre deux doigts.

Aucun rapprochement net. Comme il n'y a pas de nom indo-européen commun du « doigt », *digitus* doit être une forme populaire sur laquelle il n'est possible de faire que des hypothèses. Le groupe germanique de v. h. a. *zēha* « doigt de pied » est différent de toute manière. Sans doute dérivé d'une forme **deig-* alternant avec **deik-* ; v. *dicō*, in fine.

dignus : v. *decect*.

diligō : v. *legō*.

dilūō, dilūnium : v. *lauō*.

dfmidius : v. *medius*.

diocēsis, -is f. : emprunt au gr. διοικήσις « administration d'une province, diocèse ». Doublets populaires : *diocēsis* (-cisis), d'où *diocēsanus*. Attesté depuis Cicéron ; fréquent et spécialisé dans la langue de l'Eglise. Formes savantes dans les langues romanes.

diplōma, -atis n. : emprunt au gr. δίπλωμα ; forme savante avec des doublets populaires *diplōma*, -ae et *duplōma*, -um (sous l'influence de *duplus*) : 1^o diplôme, brevet ; 2^o sauf-conduit, passeport (sens spécial au latin). Depuis Cicéron.

dirēctus : v. *regō*.

diribēō, -ēs, -uī, -itum, -ēre : distribuer (terme technique), dénombrer les suffrages. De *dis-habēō* avec amuïssement de *h* et sonorisation de *s* intervocalique.

Dérivés : *diribitūō*, -tor, -tōrium. Termes rares.

dirimō : v. *emō*.

dirūs, -a, -um : de mauvais augure, sinistre. Terme de la langue religieuse ; cf. Cic., *Diu.* 2, 15, *tristissima exiit sine capite, quibus nil uideretur esse dirius*, et *Leg.* 2, 8 fin ; substantivé dans *dirae*, -arum f. pl. : « mauvais présages, malédictions, imprecations » ; et déifié dans *Dtra* et *Dtrae* « les Furies ». En passant dans la langue commune (où, d'ailleurs, il est assez rare et garde une couleur noble et poétique, comme le dérivé rare, mais classique, *dirūtās*), l'adjectif a pris le sens plus général de « funeste, redoutable, etc. ». Mot sabin d'après Serv. auct., *Ae.* 3, 235, *S(a)bbini et Vmbri, quae nos mala, dira appellat*.

Le rapprochement avec la racine **dwei-* de hom. δέ-δ(ι)ωμαι, δέδ(ι)μεν, arm. *erkñim* « je crains », et, avec élargissement *s-*, de skr. *dvēṣti* « il hait » est possible si *dirūs* est vraiment un mot dialectal (cf. *di-ennium* à côté de *bi-ennium* ; v. Ernout, *Et. dial.*, p. 153 sqq.). Même formation que *clārus*, *rārus* ?

dis- : particule usitée seulement comme premier terme de composés. L's peut s'amuir devant sonore, ainsi *didō*, *digerō*, *diligō*, *dimouēō*, *dinumerō*, *dirigō*, *diuēllō*, se sonoriser en *r* à l'intervocalique : *dirimō*, ou s'assimiler : *dijferō* ; *dis-* ne subsiste clairement que devant *p*, *t*, *c* et devant *s*. Marque la séparation, l'écartement, la direction en sens opposés (*discurreō*, *diuersus*), et par suite le contraire, la négation, et s'oppose à *con-* : *placeō*/*displaceō*, *similis*/*dissimilis*, *facilis*/*difficilis*, *concor*/*discord*, cf. *discondūcit*, *disconuenit*, *discooperiō*, formations populaires ; sens que les langues romanes ont bien conservé, cf., entre autres, M. L. 2666, **disdignare* ; 2670, **disjūnare* ; 2680, *displicere*. Quelquefois sert à renforcer le sens du verbe simple : *discupiō* « je crève de désir », *distadet* « je crève de dépit », *disperere*, *dispuet*, *dirumpor*, etc. Correspond souvent pour le sens à gr. *di-* : *distendō* = διατείνω, *distō* = δίστην, *diuerbium* = διάλογος.

Di- et *dē-* sont souvent confondus en bas latin.

Lat. *dis-* se retrouve en ombre *dis-lera*-linsult « irri-tum fecerit » (?), v. *lira*, et peut-être dans v. h. a. *zir* (all. mod. *zer*, élargissement de *zi-*, *ze-*) et alb. *tš-*. Le gr. *di-* a semble aussi apparenté, soit qu'on tienne -s, d'une part, et gr. -x, de l'autre, pour des additions à *di-* (pour -s, cf. *abs*, etc.) ; pour gr. -x, cf. *para* à côté de *par-*, etc.), soit que gr. *di-* repose sur **dis*α.

Dis : v. *diues*.

disceptō : v. *captō*, sous *captō*.

discernō, **discerim** : v. *cernō*.

discidium : v. *scindō* et *excidiō*.

discipulus : v. *discō*.

discō, -is, **didici**, **discere** (pas de supin, ni de participe passé) : apprendre (par opposition à *docēō* « faire apprendre, enseigner » ; cf. Cic., *Dom.* 141, *docere antequam ipse didicisset*). Le participe de *discō* est *doctus* : *Plt.*, *Mer.* 522, *pol docta didici*. Ancien, usuel. M. L. 2654, *discens* (conservé dans les dialectes italiens), et 4380, **indiscere*. Britt. *dyseu*.

Dérivés : *discipulus* : élève, disciple (par opposition à *magister*) ; *discipula* (plus rare). Correspond à gr. μαθητής, *condiscipulus* à gr. συμμαθητής. Ancien, usuel ; les formes romanes et celtiques sont savantes, M. L. 2658 ; irl. *discipul*, etc. ; *disciplina* f. : 1^o enseignement, éducation, discipline, et spécialement « discipline militaire » (*d. militiae*, *d. rei militaris*) ; 2^o sens concret : enseignement, matière enseignée (= μάθημα). Déformé par jeu de mots en *displacina*. Dérivés tardifs et spéciaux à la langue de l'Eglise : *disciplinō*, -ās, -ābilis, etc. V. O. Mauch, *Der lat. Begriff disciplina*, Fribourg, 1941.

Quelle que soit l'étymologie de *discipulus*, les anciens ne le séparaient pas de *discipulo*, auquel le sens le rattache étroitement ; cf. T.-L. I 28, 9. L'étymologie par *discipiō* (du reste à peine attesté, v. *Thes.* s. u.) est sémantiquement difficile à maintenir, malgré *praecipio*.

Composés de *discō* : *addiscō* : προσμαρτάνω ; *condiscō* : apprendre tout à fait (= καταμαρτάνω) ; *dēdiscō* : désapprendre ; *ēdiscō* : apprendre à fond ou par cœur ; *perdiscō* : apprendre de bout en bout ; *praediscō* : apprendre d'avance.

Discō est à peine représenté dans les langues romanes, qui ont recouru à *apprehendere* ; cf. M. L. 154 et 354 ; B. W. s. u. et *comprehendere* ; M. L. 4380, **indiscere*.

La forme *didici* du perfectum et l'emploi de *doctus* relient *discō* à *docēō* ; donc, *discō* repose sur **di-di-scō*, comme *poscō* sur **por-scō*. L'α du gr. δίδασκα « j'enseigne » s'explique malaisément dans une racine **dek-* ; néanmoins, on ne saurait guère séparer *discō* de δίδασκα et de διδάσκει malgré W. Schulze, *Kl. Schr.*, p. 305, qui considère δίδασκα comme une innovation hellénique formée sur l'aor. hom. δέδαν et explique *discō* par **di-scō* (v. en dernier lieu Debrunner, *Mél. Boisacq*, p. 251 sqq.). Dans le mot grec, le redoublement en est venu à faire partie intégrante du radical : δίδασκαλος, δίδασχι. Et ceci rappelle lat. *discipulus*, dont la formation est, du reste, énigmatique. Groupe obscur. V. *doceō*.

discus, -i m. : disque, palet ; plateau, cymbale. Emprunt du gr. δίσκος. Attesté depuis Plaute. M. L. 2664. B. W. *discus*. Germanique : v. h. a. *disc*, all. *Tisch*, etc. ; et celtique : irl. *diosg*, tesc, britt. *dyse*, *dyssgyl*.

discutiō : v. *quatiō*.

disertiō, -ōnis f. : attesté seulement dans la glose de P. F. 63, 20, *disertiones : diuisiones patrimoniorum inter consortes*. Sans doute de *diserō*, contraire de *conserō*.

disertus, -a, -um : qui s'exprime bien, disert. In-séparable de *disertim*, *disertē* « clairement, explicitement,

en termes exprès », qui dans Liv. Andr. traduit le gr. ἀπρόκως. Du sens de « clair » on est passé à celui de « qui parle bien » ; cf. Cic., *De Or.* 1, 94, *eum statuebam disertum qui posset satius acute atque dilucide... dicere*. — Terme de la langue écrite.

Dérivés : *disertim* (Liv. Andr.), -tē (Plt.) ; *diserti-udō*, *disertiūus* (?), -tulus, ces derniers tardifs.

Disertus est rattaché par les Latins comme par les modernes à *disserō* : Varr., *L. L.* 6, 64, *ut olitor disserit in areas sui cuiusque generis res, sic in oratione qui facit, disertus* ; de même Cic., *De Or.* 1, 240 ; *Diu.* 1, 105 ; P. F. 64, 1 ; *Isid.*, *Or.* 10, 65. Mais la brève de *disertus* fait difficulté, comme l'a vu Priscien, *GLK III* 56, 24, *ubique productur « di », excepto « dirimo » et « disertus »*. On ne peut guère expliquer l't et la simplification de la gémée par l'action de la loi *mamma*/*mamilla*. Peut-être de *dis* + *artus* « dispose ou qui dispose avec art », ou « qui divise bien » (cf. *disertiō*), l'r de *artus* ayant empêché la sonorisation de l's du préverbe ? On n'a pas de certitude.

disperscō : v. *parcō*.

disserō, **dissertō** : v. *serō* « entrelacer, tresser ».

dissipō : v. *supo*, *sipō*.

1. **diū**, **dīus** (ū?) : pendant le jour. Ancien cas de *diēs* (v. ce mot) conservé dans la locution *noctū diūque* (usité seulement chez les archaïques et les archaïsants) et dans *interdiū*, plus tard *interdiē* d'après *hodiē*, etc.

Il est probable que *noctū* a été fait d'après *diū* « de jour ». Mais le dérivé *diurnus*, fait sur *diū*, doit l'avoir été d'après *nocturnus*, cf. gr. νύκτωρ « de nuit », νύκτερος, νυκτερινός « nocturne ».

dīus : même sens que le précédent. Deux exemples dans la locution *noctū diūque* : *Plt.*, *Mer.* 882 ; *Titin.*, *Com.* 13. On a aussi *interdiū*, *perdiū* (*Gell.*, fait secondairement sur *pernox*). *Dīus* peut être un génitif (cf. l'emploi de *noctis*, νύκτος et les génitifs skr. *divāh*, gr. δι(ν)ήριος) ou une formation analogique, comme le génitif skr. *dyōh*.

V. *diēs*.

2. **diū** : longtemps, depuis longtemps. Sans doute contamination avec *diū* « pendant le jour » d'un ancien **dā* ; v. *dūdum*. De même que *diū* « de jour » avait un doublet *dīus*, son homonyme a eu un doublet *dīās* (cf. *quandius*, *CIL VI* 6308, 13101) qui témoigne de la confusion entre les deux formes.

Le sens de « longtemps » a dû se développer par contact avec le sens de « tout un jour », *diū multumque* ; de même que *diēs* a pu désigner, comme on l'a vu, « la suite des jours ». Dans ce sens, l'adverbe a un comparatif et un superlatif : *diūtius*, *diūtissimē*, et aussi, d'après *diū*, dont la dernière syllabe pouvait s'abréger par l'action de la loi des mots iambiques ; cf. *Thes.* V 1557, 53 sqq., *diūtius*, *diūtissimē*. Le t de *diūtius* a été sans doute emprunté à l'adjectif *diūtius*, pour éviter un groupe impossible **diu-ius*. *Diūtius*, ancien, classique, a un suffixe -*tinō* comme *crāstinus*, *pristinus*, *annōtinus*, cf. skr. *divātanah*. *Diūturus* (la brève est attestée dans Ovide, à moins qu'il ne faille scander *Djūturus*), qui n'apparaît pas avant Cicéron et Varron, est une contamination de *diurnus* et de *diūtius*. *Diurnāre* « diū uiuere » est un & λ. de Claud. Quadrig., cf. *Gell.* 17, 2, 16.

Diūsculē (St Aug.) est fait d'après *longiusculē*. Composés : *iamdū*, *iamdū*, *quamdū*, *aliquamdū*. Attesté de tout temps. Conservé dans quelques dialectes romans. M. L. 2699.

diuersus : v. *uertō*.

dīues (*diuēs*, *Plt.*, *As.* 330?), -itis et **dīs**, **dītis** (abl. *dītī*, cf. *Thes.* V 1587, 55 sqq. ; gén. *dītum*, *Sén.*, *Herc.* O. 648 ; *dītium*, *Tert.*, *Uxor.* 2, 8), adj. et subst. : riche. — Les formes contractes apparaissent surtout en poésie et dans la prose impériale. La flexion ancienne devait être *diues*(s), *dītis* ; sur *dīues* on a refait un paradigme *dītūis*, etc., de même que sur *dītis* un nominatif *dīs*, déjà dans Plaute et Térence ; cf. *Thes.* V 1588, 15 sqq. Mêmes doublets pour le comparatif et le superlatif *diūtior*, *diūtissimus* et *dītior* (*Plt.*, *Au.* 809), *dītissimus*, pour le substantif *diuitiae* et *dītiae* (déjà dans *Plt.*, *Cap.* 170), dans *dītūō* (Accius, *Turpilius*) et *dītō* (beaucoup plus fréquent ; premier exemple dans la Rhét. à Hér.). Par contre, on a seulement *dītēscō*. *Dīs* a servi à traduire le nom du dieu grec Διούτων qu'on rapprochait de *διούτος*. L'adjectif s'emploie absolument et avec un complément au génitif ou à l'ablatif : *dīues pecoris*, *Vg.*, B. 2, 20 ; *dīues aruis*, *Vg.*, *Ae.* 7, 537. Se dit des personnes et des choses. Ancien, usuel. Non roman ; v. B. W. sous *riche*.

Dérivés : *diuitiae*, *dītiae* f. pl. : richesses. Pluriel collectif. Ancien, usuel ; *dītūō*, *dītō*, -ās : enrichir ; *dītēscō* : s'enrichir ; *praedīues* adj. : très riche.

Dīues est dérivé de *diuus* par Varr., *L. L.* 5, 92, *dīues a diuo qui, ut deus, nihil indigere uidetur*.

Les dieux indo-européens étaient distributeurs de richesses (hom. δωτήρες ἐξων), donnant en partage (skr. *bhāgah*, v. perse *baga*, v. sl. *boǵŭ* « dieu »). Dès lors, on peut se demander si *dīues* ne serait pas fait comme *caele*s (*caeli*tes), ce qui concorderait avec l'étymologie de Varron. Simple hypothèse pour expliquer un adjectif qui n'a aucun correspondant hors du latin ; le pléigien des « *dīues* » est obscur ; cf. *Vetter*, *Hdb.* n. 214.

di-uidō, -is, **uīsi**, -uīsum, -uidere (composé de *dis* + *uidō*, qui n'est pas attesté comme verbe simple) : séparer, diviser, répartir, disjoindre (une question ; terme de la langue politique). Ancien, usuel ; M. L. 2701 a. De *diuisus* la langue populaire a tiré **diuisāre* attesté par les langues romanes ; M. L. 2706.

Dérivés : *diuidus*, -a, -um (archaïque et rare) : divisé ; *diuidia* (archaïque et usité presque exclusivement dans la locution [*hoc mihi diuidiae est* « ceci m'est une cause de déchirement »] ; toutefois, Accius emploie *diuidia*, -*diae* comme synonyme de *discordia*, M. L. 2702 ; *diuiduus* : divisé et « divisible » (classique), d'où *indiuuidus* : « indivis » et « indivisible ». Adjectif attesté à partir de Cicéron, chez lequel il sert, entre autres, à traduire le gr. & τρωπος, cf. *Fin.* 1, 6, 17 ; *indiuuidiās* (*Tert.*) ; *diuidiūtās* (*Dig.*) ; *diuidicula* n. pl. : antiqui dicebant quae nunc sunt castella, ex quibus a riuo communi aquam quisque in suum fundum ducit P. F. 62, 1 ; *diuisor* ; *diuisiō* (et *diuisiūra*, *diuisus*, -ās) ; *diuisibilis* (langue de l'Eglise) et *indiuisibilis*, calqués sur μέριστος et ἀμέριστος.

Si l'ombrien vetu signifie « *diuidiō* » et *uef* (accusatif pluriel) « *partis* », on peut y voir un *uef*, issu de **ueidh*,

mais la forme et le sens sont contestés; cf. Vetter, *Hdb.*, p. 218 et 228. Le sens a amené en latin la fixation du préverbe *dis-*. A en juger par le sanskrit, la racine ne fournissait pas de présent thématique, et la forme lat. *-uidō* repose sur un ancien présent athématique. Le sanskrit a : *vidhyati* « il perce » (avec un causatif, non védique, *redhayati*), *vindhate* « il manque de ». — L'adjectif en *-to-*, *diuisus*, est fait sur le perfectum en *-s-*, *diuisi*, qui indique l'absence d'un ancien aoriste radical et d'un ancien parfait. Un rapport avec *uidua* est possible. L'explication de *-uidō* par **ui-dhō*, opposé à *condō* (cf. Wackernagel, *Forles.* 2, 168), se heurte au fait que le préfixe **ui-* n'existe pas en latin.

diuīus : v. *deus*.

diurnō : v. *diū* 2.

dīus : v. *diū* 1.

dūs, *-a*, *-um* : du ciel, divin; et « lumineux », cf. P. F. 65, 20, *dium quod sub caelo est extra tectum ab Ioue dicebatur*, et *Dialis flamen*, et *dūs heroum aliquis a Ioue genus duces*. Ce dernier emploi appartient à la littérature et est imité du gr. *δῖος*; cf. le *dīa deārum* d'Enn., A. 22, traduisant le gr. *δῖα θεῶν*. Mais, dans la langue religieuse, *dūs* signifie plutôt « du ciel » : *dium iulgor* alternant dans les inscriptions avec *dium fulgor*, cf. Thes. V 1642, 31 sqq.; *dea diā* désigne « la déesse du ciel » (= Junon); *dium* « le ciel », cf. F. 198, 86, [*flamen*] *dialis, quia universi mundi sacerdos qui appellatur dium*, d'où *sub diō* « i. e. sub caelo », Ps. Asc., Verr. 2, 51, p. 236, 10 St., alternant avec *sub diū*, forme fléchie (localité?) de *dūs*, ancien nominatif de *dīs* « jour lumineux », et avec *sub diūo*, cf. Thes. V 1658, 32 sqq. Le jour lumineux et le ciel se confondent avec le dieu, comme les Latins l'ont encore senti; cf. Varr., L. 1, 5, 66, *hoc idem magis ostendit antiquius Iouis nomen : nam olim Iovius et Di(e)spter dictus, i. e. dīs pater; a quo dei dicti qui inde, et dius et diuum, unde sub diuo, Dius Fidius. Itaque inde eius perforatum tectum, ut ea videatur diuum, i. e. caelum. — Dius, dans Dius Fidius* (cf. gr. *Ζεύς Πίστιος*), est équivoque; ce peut être l'ancien nom du jour, cf. *diēs*, ou l'adjectif substantivé et divinisé. — Formes rares et archaïques, peu vivantes et surtout maintenues par la langue religieuse. De *sub diū* a été tiré *subdiālis*, attesté chez Plin. et dont le pluriel neutre *subdiālīa* traduit le gr. *ὑπαδιῶνα*; Ammien dit *subdiālīs*.

L'osque a *Diivīai* « *Dīae* », Vetter, *Hdb.*, n. 140. L'adjectif est ancien; il répond à skr. *divyā* « céleste », gr. *δῖος* (de **dh₂yos*) « divin ». Le vocalisme radical à degré zéro est normal au point de vue indo-européen dans ce dérivé. V. *deus*.

diūs, *dīua* : v. *deus*.

dō, *dās*, *dedī*, *dātum*, *dāre*. Verbe primaire qui diffère des verbes de la première conjugaison par la brièveté de l'a : *dāre*, *dāmus*, etc. L'a de *dās*, *dā* est dû à la tendance à allonger les formes monosyllabiques de sens plein; en composition l'a reparait : *reddite*, d'où *reddis*, *redde*, analogiques. L'a de *dāre* a fait passer les composés dans la 3^e conjugaison : *dedere*, *reddere*; les composés ainsi formés se sont confondus avec ceux de la racine **dhē-* « poser » tels que *con-dō*, *crēdō*, etc. V. ci-

dessous. Le futur est *dābō*; d'où l'ancien futur du composé *redditō* (Plaute), qui a été éliminé par *reddam* fait sur *legam*; l'imparfait est *dābam*; *reddēbam* au lieu de **redditbam* est fait sur *legēbam*. L'époque archaïque a conservé quelques formes aberrantes : une 3^e personne pluriel d'indicatif présent élargie avec un suffixe *-ne/no-* : *danunt*, v. Thes. V 1659, 65 sqq. (cf. *prodinunt*, *solinunt*, de *prodeō*, *soleō*), et un subjonctif et un optatif de la forme *duam*, *duim*, v. Thes., ibid. 78 sqq.; cf. P. F. 25, 12, *addues* (lat. *adduis*?), *addideris*; *produit porro dederit*, Fest. 254, 16; *interduim* (Plaute). Le latin ne connaît le verbe que sous la forme simple; *reddō* doit sans doute s'analyser *red-dō*, comme *red-dux*, plutôt que **re-didō*; l'osco-ombrien a, au contraire, une forme à redoublement, comme le gr. *δίδωμι* : ombr. *teftu*, *dirstu* « *dātō* », *tefta*, *dersa*, *dirsta* « *det* »; osq. *didesit* « *dabit* » (futur fait sur le présent). Le perfectum lat. *dedi* est un ancien parfait à redoublement comme gr. *δεδόται* et skr. *dadā*; l'ombrien a aussi *dede* « *dedi* », l'osque *deded*. Le roumain suppose une forme **dedāre*, M. L. 2511.

Sens : donner; s'oppose à *capere* « prendre, recevoir », comme gr. *δίδωμι* à *λαμβάνω*. *Dare* *aliquid alicui* « donner quelque chose à quelqu'un »; ou avec l'accusatif marquant le but : *dare nuptum* « donner en mariage », *uēnum dare* « donner en vente », *d. in conspectum* « donner en spectacle », *d. ignem in aram*, Plt., Tru. 476, *in splendorem dari*; As. 426, *dare ad mortem*; *dare sē* « se donner » (*aliquid, alicui rei*; in : *dare sē in fugam*, *dare manus* « donner les mains » (en parlant d'un ennemi vaincu). S'emploie absolument ou, le plus souvent, avec un complément concret ou abstrait; peut être suivi d'un infinitif : *dare pateram, obsides*; *dare poenam* (-*nās*) : donner une amende, c'est-à-dire « être puni »; *dare ueniam, tempus, operam, multum*; *d. bibere*. A pris aussi le sens de « livrer, remettre, procurer ».

Dans la langue familière, *sē dare* s'emploie avec un adverbe, *sē bene*, *male dare*, dans un sens analogue à celui de *sē bene*, *male habere*, *praebere*; cf. Cael. ap. Cic., ad Fam. 2, 15, 2. Usité aussi avec un adjectif en *-to-* (participe passé passif), à la place d'un parfait, pour insister sur l'achèvement de l'action, e. g. Vg., Ae. 12, 437, *Nunc te mea dextera bello defensus dabit* (= *faciēt ut defensus sis*), Liv. 8, 6, 6, cf. Thes. s. u. *dō*, 1697, 27 sqq., construction qui correspond à l'emploi de *habēō* avec le même adjectif en *-tus*.

A partir du 1^{er} siècle, on trouve l'impersonnel *dāt*, *datur* suivi d'un infinitif passé (*aliquis*), *datur intellegi* avec le sens de *exōsō ēti* « il est donné à comprendre que, il est aisé de comprendre que »; cf. Thes. s. u. V 1690, 38 sqq.

Souvent employé pour le composé *ēdere* : *mōtūs dare* comme *ēdere mōtūs*; *dare forās scripta* comme *ēdere librum* (Cic., Att. 13, 22, 3); *haec ubi dicta dedit* = *ēdidi*; de là *dare* dans le sens de « publier, faire connaître », *datur* dans le sens de « *dicitur* ». On trouve *dabo in uos jamem* (*δώσω ἐπ' ὑμᾶς*), Itala Ezech. 26, 29, là où la Vulgate traduit par *imponam uobis*. Ce développement sémantique a été favorisé par le fait que, avec les composés de *dō*, sont venus se confondre les composés de la racine **dhē-* « placer » (v. *faciō*), si bien que souvent il est impossible de dire à quels composés on a affaire : *ēdō* correspond aussi bien à *ἐξδίδωμι* qu'à *ἐκτίθημι*,

entre lesquels, du reste, la différence de sens est petite; *addō* est glosé à la fois *προσδίδωμι* et *προστίθημι*. On peut dire *dare nōmen* et *facere, indere, addere nōmen alicui*. Dans *sacerdōs*, le second terme appartient à la racine **dhē-*, cf. *sacra facere, sacrificium*; Pedersen, MSL 22, 5 sqq.

Il se peut, d'ailleurs, qu'il y ait eu dans les formes attestées fusion de verbes originellement distincts : dans *uēnum dare*, *pessum dare*, on a sans doute affaire à *dare* « donner », comme dans *nuptum dare*; mais *perdō*, *uenōdō*, avec leurs passifs *perēō*, *uenēō*, s'expliqueraient mieux en partant de **dhē-* « placer » : *perdō*, *perēō* rappellent le couple *interficiō, intereō*. L'état de choses était tellement trouble que *dare* a pu être employé avec le sens non équivoque de « placer » dans le juxtaposé *circum dare*, dont les éléments n'ont été soudés qu'à date relativement récente. De même, *satisdō* s'emploie conjointement avec *satisfaciō*. Dans la forme également, les deux verbes se sont confondus et *crēdō*, qui n'est pas un composé de *dō*, a des formes *crēduam*, *crēduim*, comme *duam*, *duim*.

Dō est ancien et usuel, mais a subi de bonne heure la concurrence du dénominatif, plus plein et plus régulier, d'aspect indéterminé, *dōnāre*. — Représenté néanmoins dans toutes les langues romanes, sauf en français. M. L. 2476; B. W. *donner*.

A la forme *dō* de la racine *dh₂-* se rattachent : *dās*, *dōis* f. *dot* (sens propre et figuré, d'où le pl. *dōtēs* « dons »). Ancien thème consonantique : l'ablatif est *dōte*; le génitif *dātium* (attesté à côté de *dōtum*) est récent et analogique des thèmes en *-i* imparisyllabiques.

Dérivés : *dōtātus*, dont on a tiré ensuite *dōtō*, *-ās* (époque impériale), M. L. 2756; *dōtālis*, cf. M. L. 2756 a; **dōtārium*, M. L. 2757; *indōtātus*.

dōnum n. : don (concret), cf. *fē-nūm*, etc. Ancien, usuel. Panitalique, v. Vetter, *Hdb.*, sous *dūnūm*. Panroman, sauf roumain. M. L. 2749. Dénominateur : *dōnō*, *-ās*, qu'on retrouve en osque, d'un u n a t e d « *dōnāuit* » : faire don de (*aliquid alicui*, ou *aliquem aliquā rē*, d'où *dōnātus* « qui a reçu en don »). Au sens de « faire don de » s'est ajouté celui de « faire remise de, pardonner »; *culpa grauis precibus donatur saepe suorum*, Ov., Pont. 2, 7, 51. Ancien, usuel. M. L. 2746.

Dérivés et composés : *dōnāmen* (tardif); *dōnāria*, *-ōrum* n. pl. : endroit du temple où l'on déposait les offrandes (cf. *aerārium*), puis « offrande » et « récompense militaire », M. L. 2747; *dōnāticius* (Caton); *dōnātius* « donné par l'empereur », d'où *dōnātium*; *dōnābilis* (archaïque); *dōnātiō* (classique), *dōnātor*, *dōnātrix* (latin des juristes de l'époque impériale); *con-dōnō*, *-ās* (composé d'aspect déterminé) « faire abandon ou remise de, pardonner », M. L. 2125; *redōnō* (Hor., C. 2, 7, 3; 3, 3, 3 = gr. *μεταδίδωμι*; différent de *reddō*); *dōnificō* (Hyg.). Cf. aussi **addōnāre*, M. L. 156; *perdōnāre*, attesté dans l'Ésope latin de Romulus, M. L. 6405.

Au degré *dā-* de la racine appartiennent :

dātō : fait de donner; classique, mais rare, surtout terme de droit = *δωσας*, M. L. 2484; *dātus*, *-ūs* m. : ibid.; *dātor* : *δότης* et *δωτωρ*, rare; attesté six fois dans Plaute, puis un exemple dans Virgile et dans Silius; repris ensuite à partir de Tertullien; *dātius* : terme de

droit, *dātui tutores* « qui nominatim testamento dātus » (Gaius); terme de grammaire traduisant *δωτικός* : *dātius casus* ou *casus dandi*, M. L. 2485; *dātō*, *-ās* : donner.

Tous ces mots sont rares et d'un emploi plutôt technique. *Dātō* n'a pas tenu devant *dōnō*.

Composés verbaux en *-dō*. Étant donné que, pour les Latins, il n'y avait qu'une seule sorte de composés en *-dō*, il a semblé conforme au sentiment qu'ils avaient de leur langue de donner ces composés dans l'ordre alphabétique, en indiquant pour chacun d'eux à quelle racine, celle de *dare* ou la racine indo-européenne **dhē-*, il est vraisemblable qu'ils se rattachent :

abdō, *-is*, *-idī*, *-ditum* (**dhē-*), cf. skr. *apadadhāti* « il retire », gr. *ἀποτίθημι* : mettre à l'écart, éloigner, et par suite « recouvrir, cacher ». A l'époque chrétienne, *abdūtum* est encore usité; mais *abdō* a été remplacé par *abscondō*, *occultō*, etc. Non roman.

addō (*addūō*, Gloss., est refait sans doute sur *adduim*) : 1^o « placer auprès, appliquer », correspond à *προστίθημι*, cf. Plt., Cap. 808, *qui me custodem addiderat*; T.-L. 26, 16, 3, *licitor uiro forti adde uirgas*; 2^o « ajouter ». Mais le grec a aussi *προσδίδωμι*. *Additiō*, *additiūmentum* correspondent à *πρόσθεσις*, *προσθήκη*; *additiuus* traduit *ἐπιταγματικός*. Composés : *inaddō*, M. L. 4329.

condō (rac. **dhē-*) = *συντίθημι* et *κατατίθημι* : 1^o « mettre ensemble, réunir (des choses éparées) » : Varr., L. 7, 1, *uerbum quod conditum est e quibus litteris, oportet, cf. inconditius* « confus, non rangé »; de là *condere urbem, moenia, carmen* « réunir les éléments d'une ville, d'un rempart, d'un poème », et par suite « bâtir, fonder, créer, composer (= *compōnere*) ». A ce sens se rattachent *conditor* : fondateur, créateur = *κτίστης* (irl. *conditor*); *condiūō* : action de fonder, création = *κτίσις*. Le sens ancien apparaît encore dans le nom du *dieu Conditor* « qui procède à la mise en grange des grains ».

2^o D'expressions comme *condere mustum*, *condere messem in horreum* (*horreō*), *pecūniam in crumēnam* s'est développé le sens de « enfermer, mettre à l'abri, déposer » (par opposition à *prōmere*, comme le *condus* « esclave chargé de serrer les provisions » s'oppose au *prōmus*, qui est chargé de les mettre à table); cf. *conditūus* « de conserve », adjectif de la langue rurale (*-a olea*, etc.); peut-être y a-t-il eu ici jonction avec *condō* « confire », *conditōrium* « magasin »; d'où « cacher », « enfoncer » : *condere aliquem sepulcrō*; d'où à l'époque impériale le sens de « tombeau » qu'a pris *conditōrium*. Dans ce sens de « cacher », *condō* a été doublé par une forme renforcée : *abscondō*, *-ditum* (et tardifs *abscondi*, *abscondum*) = *ἀποκρύπτω*, qui a supplanté *abdō*. *Abscondō*, outre le sens physique et moral de « cacher », a aussi dans la langue nautique le sens technique de « perdre de vue »; cf. Vg., Ae. 3, 291, *protinus aeras Phaeacum abscondimus arees*, où Servius note *abscondimus nauis sermo est*; cf. Plat., Prot. 388, *ἀποκρύπτειν γῆν*. *Abscondere* est demeuré dans les langues romanes : roum. *ascunde*, ital. *ascondere*, v. fr. *escondre*, esp. *escondor*. M. L. 41 et 42; B. W. sous *cacher*. Cf. aussi *recondō* : cacher de nouveau et « mettre à l'écart, enfouir », etc. M. L. 7128.

dēdō : donner une fois pour toutes, donner sans condition; terme de la langue militaire : *dēdere sē* « se rendre », d'où *dēditō*, *dēditicius*. Le sens technique est

marqué par Donat, Ter. Andr. 199, *dare est quod repetas, dedere ad perpetuum; et damus etiam amicis, dedimus tantum hostibus*. Racine *dō-; = ἐξδίδωμι; a un correspondant en osq. dadi d « dédiderit », da[da] « dédat ».

dido : distribuer, répartir. Correspond à διαδίδωμι mieux qu'à διατίθημι.

ēdō : mettre au jour, publier = ἐκδίδωμι. D'où *ēditus* « qui est en vue », et par suite « élevé » (= *excellus*) et aussi issu (de) : *Maecenas atavis edit regibus*, Hor., Od. I, 11; *ēditōr*, *ēditor*. Un mélange de *dō et de *dhē- n'est pas exclu.

indō : mettre sur ou dans; ἐντίθημι et ἐιστίθημι. *ōbdō* : -ere *obponere uel operire*. Correspond pour le sens à προτίθημι.

perdō : perdre, dans le sens de « donner ou dépenser inutilement » et « ruiner, détruire, mener à sa perte ». À pour passif *perēdō*, mais le participe est *perditus*. Différent de *āmītō*, cf. Rhet. Her. 4, 44, 57 *Decius amisit uitam at non perdidit*. Mais la langue populaire l'emploie dans ce sens. Peut correspondre à παρατίθημι dans le sens où la langue homérique emploie π. κεφαλῆν, ψυχῆν « exposer sa tête ou sa vie ». Mais le développement de sens est propre au latin; v. *per*. Panroman; M. L. 6403. Composés : *dēperdō* (depuis Cicéron et Lucrèce); *disperdō* (depuis Plaute et Caton, fréquent dans la Vulgate), confondu souvent avec *dispērgō*. M. L. 2570 a.

prōdō : livrer, trahir = προδίδωμι.

praeditus : [particulièrement] doué de ». Se rattache évidemment à *dātus*.

reddō : rendre = ἀποδίδωμι. Panroman, sauf roumain; la plupart des formes romanes remontent à *ren-dere, forme faite analogiquement sur *prendere*. M. L. 7141.

subdō : mettre sous (= ὑποτίθημι), d'où « soumettre » (= ὑποτάσσω), « substituer » (cf. *succedere*), « suborner ». *tradō* : livrer, transmettre, trahir. Correspond à la fois à διαδίδωμι et à προδίδωμι. M. L. 8823-8830.

Tous ces verbes peuvent avoir des noms d'agents en -tor, des abstraits en -tiō et des adjectifs dérivés en -iūs, -icius, etc.

La racine indo-européenne *dō-, *da- « donner » fournissait un aoriste radical athématique : véd. *dāt* « il a donné », moyen *adita*; gr. *ἔδωκα*, *ἔδομεν*, *ἔδοτο*; ill. *doto*; arm. « il a donné », *tur* « donne » (de *dō), à côté de *tam* « je donne », où *ta-* repose sur *da-. Une forme à redoublement, skr. *dādāmi* « je donne », gr. *δίδωμι*, fournissait un présent qu'a conservé l'osco-grieco-italien, v. les formes citées plus haut, et vest. *didet* « dat », pél. *dida* « det » (cf. aussi v. lit. *dāsti* « il donne », v. sl. *dastŭ* « il donnera », 3^e plur. *dadetŭ* « ils donneront »). En indo-européen occidental, le thème radical simple fournissait un présent d'aspect déterminé que le latin a conservé dans *dō*, *damus*. — Cette racine a disparu en celtique (où se trouve, en revanche, le correspondant de skr. *rā-* « donner ») et en germanique. Le perfectum *dedi* est à rapprocher du parfait skr. *dadē*, gr. *ἔδωκα*; il se retrouve dans osq. *deded*, ombr. *dede* « dedit ». Sur hitt. *dā-* « prendre », v. Benveniste, *Don et échange dans le vocabulaire indo-européen*, Ann. Sociol. 1951, 8 sqq.

La racine *dhē-, *dha- « poser » fournissait de même aux langues orientales un aoriste : véd. *dadhāt*, moyen

dadhā; gr. *ἔθηκα*, *ἔθεμεν*, *ἔθετο*; arm. *ed* « il a posé », *dir* « pose » (de *dhē-). Une forme à redoublement, skr. *dādhami* « je pose », gr. *τίθημι*, lit. *dest(i)* « il pose » (d'où *dedū* « je pose »), fournissait un présent. En Occident, le thème radical simple fournissait un présent d'aspect déterminé que conserve le germanique occidental : v. h. a. *tuon*, v. angl. *dōn* « faire », en face de got. *ga-deps* « action », v. h. a. *tāt* et de v. sl. *dělo* « œuvre ». Le latin a conservé ce présent déterminé dans les formes à préverbe ou dans les juxtaposés, en les confondant phonétiquement avec la racine précédente; et c'est ainsi qu'on a lat. *crēdō* en face de véd. *crād-dadhāt* « il croit » (v. *crēdō*). Le présent simple, avec le sens de « faire », a été tiré d'une forme dérivée : v. *faciō*, tout comme l'arménien *a dnem* « je pose » et le slave le duratif *děpō* « je pose ». — Il est résulté de là que les formes telles que *condō*, *trādō*, etc., peuvent passer pour appartenant à la fois à *dō- « donner » et à *dhē- « poser ». Le perfectum est à redoublement : *crēdidi*, *condidi*, etc. (cf. osq. -ffed, de *fēfed, dans *pruffed* « posuit », a. amanaffed « faciendum cūravit ») qui concorde avec *dedi*, mais répond aussi à gr. *τίθηται*, véd. *dadhē*. Le présent est remplacé par *faciō* (v. ce mot).

Le nom-racine n'existe qu'avec élargissement -t- dans *dōs*, *dōtis*; cf. hom. *δῶς* « don » chez Hésiode, avec le dérivé *δωτήρ*. V. Benveniste, art. cité.

Le substantif indiquant le « don » a deux formes, suivant les langues : gr. *δῶρον*, v. sl. *darŭ*, arm. *turk* et lat. *dōnum*, osq. *dūnum*, ombr. *dunu*, skr. *dānam*, alb. *beve*, irl. *dán* (thème en -u-).

Conduc (et *prōmus*) sont formés sur *coquus*.

Le nom d'agent *dator* a subi l'influence de *datus*, cf. gr. *δοτός* (de la racine *dhē-, le nom d'agent est *factor* d'après *faciō*); il n'y a pas lieu de le rapprocher de gr. *δοτήρ* plutôt que de *δωρόν*. — Pour expliquer les formes archaïques du subjonctif *duam*, *duim* (et aussi *crēduam*, *crēduim*, par exemple), il faut supposer que la racine *dō- a admis, au moins dialectalement, un élargissement -w-. L'ombrien a *pur-douitu* « porricito » à côté de *purdiom* « porrectum », le falisque *douiad* « duat ». On rapproche cypr. *δωφανο* (optatif) « il peut donner ». Les formes baltiques, lett. *dāvāt* « donāre », lit. *dovanā* et *davanā* « don », ont peut-être le même -w-.

Sur un nom d'agent au second terme d'un composé, v. *sacer-dōs* (*dō- de *dhō-), en face de *sacrificium*.

doceō, -ēs, -nī, *doctum*, -ēre : causatif à vocalisme o (cf. *monēō* et *memini*), « faire apprendre, enseigner »; en particulier « faire répéter » une pièce, *doctore fabulam* = gr. *διδάσκω*. Se construit avec deux accusatifs, de la personne et de l'objet : *doceo pueros grammaticam*, d'où *doctus litteras*. Ancien, usuel. M. L. 2700 (v. fr. *duire*, prov. *dozer*) et *doctrina*, 2711 (formes rares, savantes).

Dérivés et composés : *docilis* (-bilis) : docile; *docilitas*; *indocilis*; *documen* (archaïque) et *documentum* : enseignement, leçon; *doctus* : instruit, savant (britt. *doeth*); *indoctus* : ignorant; *conductus* (Plt.) : qui connaît à fond; *doctor* : qui enseigne; *doctrin* (tardif); *doctrina* : enseignement, science, culture scientifique ou philosophique (cf. *tōnsor*, *tōnstrina*); M. L. 2711; irl. *doctúir*, britt. *doctur*; *doctrinālis* (tardif); *doctiloguus* : qui parle avec science, éloquent (Enn.); *docticanus*, -ficus, -loquax, -sonus (tous rares et poé-

tiques); *ēdoceō* : enseigner à fond; *perdoceō* : même sens; *dēdoceō* : faire désapprendre à quelqu'un (cf. *dēdiscō*); *condocefaciō* (Cic., Auct. b. Afr.); *prodoceō* (Hor., Ep. I 1, 55 = *προδιδάσκω*); *doctiō*, -ās (St Aug.).

Pour la forme, *doceō* rappelle gr. *δοκέω* (aor. *ἔδοξα*) « je crois », *δοκεῖ* « il semble ». Il s'agit de formes dérivées, en face du présent athématique qu'attestent hom. *δέκτο* « il recevait », *δεχόμενος* « recevant », ce qui explique ion. dor. *ἰεθ. δέκονται*, att. *δέχονται*. Le védique a ce même thème dans *dāpti* (d'où *dāpati*, *dāpnōti*) « il honore, il sacrifie à ». En slave, il y a un dérivé *desiti* « trouver » dont le vocalisme radical e indique le caractère secondaire. — Le sens de lat. *doceō* (et de *discō*) est dérivé; le grec a, de même, *διδάσκω*, avec une valeur factitive, qui s'explique, comme dans *discō*, par le redoublement. Il est probable que lat. *doceat* est aussi apparenté. Mais on ne peut faire que des hypothèses sur la façon dont le sens a évolué dans *doceō*, d'une part, et *doceat* (v. ce mot), de l'autre. — L'adjectif en -to- *doctus*, par sa différence avec le type *monitus*, ancien dans les causatifs, atteste que *doceō* s'est trouvé auprès d'un présent athématique et confirme le rapprochement avec hom. *δέκτο*.

dōdrāns, -antis m. : les 9/12 de l'as. D'où *dōdra*, -ae f. dans Ausone : boisson composée de neuf ingrédients (cf. le « punch »); d'où *dōdrālis*, *dōdrantilis*, -tārius.

Forme abrégée de *dēquadrāns*; pour l'abrégement, cf. *dētāns*. Les noms des fractions de l'as sont hors des règles générales de la formation des mots latins.

doga, -ae f. : sorte de vase. Emprunt tardif (Vopisc.) au gr. *δογή* ou *δοχή*, d'où *dogērius* : *δογερτοῦς* (Gloss.). V. B. W. sous *doue*. M. L. 2714-2715. Germ. **dōga*, m. h. a. *dūge*, etc.

dolābra : v. *dolō*, -ās.

doleō, -ēs, -uī (*dolūtus* sm attesté épigraphiquement), -itum, -ēre (formes tardives *doleunt*, *doliēns*) : éprouver de la douleur, avoir mal, souffrir (physiquement et moralement). S'emploie impersonnellement : Plt., Men. 439, *mihī dolebit*, non *tibi*, si *quid ego stulte fecero*; mais le plus souvent avec un sujet animé ou inanimé : Tér., Hap. 934, *ah! nescis quam doleam*; Plt., Mer. 388, *animus mihī dolet*; absolument ou avec un complément à l'accusatif (subjectif ou objectif) : *oculos dolere*, Front., Amic. 16; *meum casum luctumque doluerunt*, Cic., Sest. 69, 145, où à l'ablatif, seul ou précédé de *ab*, *dē*, *ex*. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 2721.

Formes nominales, dérivés et composés : *dolor* m. : douleur. Ancien, usuel, panroman. M. L. 2724; *dolōrōsus* (tardif), M. L. 2725; et *indolōris*, -rius, traduction tardive de *ἀνδρόδουλος*; *indolōria* f.; **indolōrare*, M. L. 4381; *dolūtus* (cf. *pavor*, *pavidus*, etc.), non attesté avant Cael. Aurel. : *dolentia* f. (archaïque, Laevius), dérivé de *dolēns*, dont Cicéron a formé *indolentia* pour traduire *ἀνδρόεικα*, comme *indolēns* traduit *ἀνδρής*; -*dolium*, dans le substantif plautinien *cordolium*, d'où *dolium*, CIL V 1729, rimant avec *gaudium*, cf. *lugium*; *doliō*, -ās : être douloureux (Caton)†.

En bas latin, à côté de *dolor* apparaît une forme *dolus* (refaite sur le génitif pluriel *dolorum* commun à *dolor* et à *dolus*?), qui est demeurée dans les langues romanes,

à côté de *dolor* : fr. *deuil*, it. *duolo*, esp. *duelo*, etc.; cf. B. W. s. u.; M. L. 2727 et Thes. s. u. *dolor*, 1827, 25 sqq. De *dolus* est dérivé un adjectif **dolōsus* attesté par l'adverbe *dolōse* « douloureusement », CIL XII 1939. Ce *dolus* « deuil » a éliminé *dolus* « ruse », pour éviter la confusion due à l'homonymie.

Rapproché ordinairement de *dolō*; le sens premier serait « recevoir des coups, être battu » : *caput mihī dolet* « la tête me bat », d'où « la tête me fait mal, j'ai mal à la tête »; cf. *lugeo*. Étymologie incertaine.

dolium, -ī n. : vaisseau en poterie; jarre à huile, à vin, à grains, etc. Correspond à gr. *πίθος*. Ancien (Caton, Plaute). M. L. 2723.

Dérivés : *doliāris*, *doliārius*; *doliolum*.

La matière dont est constitué le *dolium* exclut, au point de vue latin, un rapprochement avec *dolāre*; et l'o, du reste, fait difficulté.

Toutefois, si l'on tient compte de irl. *delb* « forme », gall. *delew*, de m. h. a. *zel* « pièce de bois cylindrique, bilot », un rapprochement lointain avec le groupe auquel appartient *dolāre* n'est pas inadmissible. Il y a, du reste, un mot slave voisin du mot latin pour le sens : m. bulg. *dili*, bulg. *dēlva* « pot de terre », le slave commun **dily* rappelant le -w- de irl. *delb*. Le sens étant technique, on ne peut s'attendre à des rapprochements exacts permettant de poser un original indo-européen.

dolō, -ās, -āuī, -ātum (*dolūtus* dans Varr., d'après Non. 99, 15, d'après *politus*?), -āre : tailler, équarrir, façonner le bois, cf. Cic., Acad. 2, 101, *non enim est e saxo sculptum aut e robore dolatus*, puis la pierre avec la dolabre. Terme technique et concret. « Comme la manière de se servir de cet instrument consistait à donner des coups répétés, on emploie aussi le même mot dans le sens de battre vigoureusement, Hor., S. 2, 5, 22 » (Rich). Sens obscène dans Pompon. 82, *dolasti uzorem* (cf. *moio*, *depsō*, *battuō*), repris par Apulée dans le composé *dēdolō*. Ancien, usuel. Panroman (sauf portugais). M. L. 2718.

Dérivés et composés : *dolābra* (-brum Ital.) : hache, pic, pioche (cf. Rich, s. u. et *dolātus*), M. L. 2717; *dolābrātus*; *dolābella* : hachette, serpente (sert aussi de cognomen, cf. *Fenestella*); *dolāmen* (Apul.); *dolātilis* (tardif); *dolātōrium*, trad. gr. *λαξευτήριον*, d'où *dolātōria*, -ae f., M. L. 2719; *dēdolō*; *dēdolō* : dégrossir. M. L. 2828 a.

La racine a un sens technique, qui est visible dans les formations intensives du grec *δαίδαλος* « travaillé avec art », *δαίδαλλω* « je travaille avec art » et dans *δέλτος* f. « tablette à écrire ». On a lit. *dālis* « part » (d'où *dālyti* « partager » et v. r. *doli* (même sens), v. pruss. *dellēis* « partage » et *dellyks* « morceau »). En celtique, il y a une forme a -o- : irl. *dolāim* « je sèpare », à côté de *delb* « forme, figure ». Skr. *dālāti* « il crève, il éclate », *dalam* « morceau, part ». Le sens technique apparaît dans les formes à élargissement -gh- de irl. *dliuigm* « je fends », v. isl. *telgia* « couper, tailler », lit. *dalgis* « faux ».

V. *dolium*?

dolō, -ōnis m. : 1^o épieu, canne à épée; 2^o petit hennier, voile de misaine. Emprunt au gr. *δόλων*. Depuis Varron.

dolor : v. *doleō*.

dolsa, -ae f. : gousse : *alii* (de *ālium* « ail ») *dolsas nouem*, *Ioue barba dolsas similes*, Misc. Tir., p. 65, 17. Mot de très basse époque ; non latin. M. L. 2726.

dolua, -ae f. : chenille = *eruca* (Eucher.). M. L. 2729. Gaulois ? Cf. fr. *douue*.

dolus, -i m. (*dolum* n. depuis l'Italia) : ruse, tromperie. — On a soutenu que le mot n'avait pas, au moins à l'origine, un sens péjoratif net. Aquilius, ami et collègue de Cicéron, définissait le *dol* « cum esset aliud simulatum, aliud actum » et l'abrégié de Festus, P. F. 60, 29, note : *doli uocabulum nunc tantum in malis utitur, apud antiquos autem in bonis rebus utebantur. Vnde adhuc dicimus sine dolo malo, nimirum quia solebat dici et bonus*. Toutefois, il n'y a pas d'exemple de *bonus dolus* et l'adjonction de *malya* à *dolus* peut provenir du même souci de précision qui fait écrire *quod sine malo pegulatus fiat* dans la Lex de XX Quaest. CIL I 587, 5, ou *mala fraus*, Plt., Tru. 298. Labéon (Dig. 4, 3, 1, 2) a défini le *dol* « omnem calliditatem, fallaciam, machinationem, ad circumueniendum, fallendum, decipiendum alterum », et la langue commune n'emploie *dolus* qu'avec une nuance de blâme. Ancien, usuel. Non roman : fr. *dol* est un mot savant ; v. *doleō*. Comme, en latin vulgaire, on disait *dolus* au lieu de *dolor* (v. plus haut), d'aucuns, par réaction, s'imaginaient que, pour parler correctement, il fallait dire *dolor* dans le sens de *dolus*. De là vient, dans la version latine du Psame 23, verset L, le texte grec des Septante *καὶ οὐκ ὤμοσαν ἐπὶ δόλῳ* est rendu par *ne iurauit in dolore* (Psalt. Veron.).

Dérivés et composés : *dolōsus* (rare et poétique = *dolōscus*) : *subdolus, sēdulo*, ancien juxtaposé formé de *sē dōlō* CIL I 200, 40) « sans tromperie », d'où « avec zèle », dont a été tiré ensuite l'adjectif *sēdulus*, v. Plt., Ba. 477, « pressé, zélé » (= *zēdōscus*), d'où *sēdulus*. Il n'y a pas de verbe dérivé « être rusé, trompeur », qui se serait confondu soit avec *dolāre*, soit avec *dolere*.

Osq. *dolum* « dolum », *dolud* « dolō », comme en latin, avec l'adjectif *mallo* « malus » (cf. le gr. *δολῶς* *ponēpō*, si ce n'est pas un calque du latin). — On rapproche souvent v. isl. *tal* « compte, discours » et *tāl* « ruse, tromperie », qui sont des mots germaniques communs. Mais on peut se demander si le mot *dolus* n'est pas emprunté au gr. *δολος* « piège, ruse », et s'il n'a pas pénétré à Rome par un intermédiaire suditalique ; *dolōsus* serait fait sur *δολός*. Le gr. n'a pas non plus de verbe dérivé. *Māchīna*, *poena* sont aussi empruntés.

domesticus, domicilium, dominus : v. *domus*.

domō, -ās, -uī, -itum, -āre (et *domāui*, *domātum*, formes analogiques) : apprivoiser, dompter (sens propre et figuré). Ancien et usuel.

Dérivés et composés : *domitō*, -ās : même sens (premier exemple dans Vg.) ; *domitor* (*domātor*), *domitrix* ; *domitus*, -ūs m. (Cic.) ; *domitūra* (Colum., Plin.) ; *indomitus* (cf. *ἀδμητος* en face de *ἀμής*) ; *domābilis*, *domefactus*, tous deux de l'époque impériale et de la langue poétique ; *edomō*, -ās (surtout poétique et prose impériale) ; *edomitō* (Ven. Fort.), cf. *edominō* (Arn.). Les langues romanes se partagent entre *domāre* et

domitāre ; l'ital. *domare*, l'esp. et le port. *domar* remontent au premier, le fr. *dompter* et le prov. *dondar* au second. M. L. 2731, 2742 ; cf. aussi 2744, *domitus*.

La racine est dissyllabique, de la forme **demo-*, **domo-*, **dmā-*. L'*ā* de *domo* est l'*ā* de la racine alternant avec *o* conservé dans *domitus*, *domui* et dans *domitor*. Il y a trace d'un présent radical dans les formes homériques *δαμῶ, δαμῶσαν*, ce qui a entraîné un aoriste hom. (*ἐ-*)*δαμῶσα, δαμῶσαι* et par suite un présent *δαμῶω*, et dans des formes irlandaises dérivées, à sens transformé, *nī daim* « il ne souffre pas », *ad daim* « il admet, il avoue », etc. Le hittite *al-damašzi* « il fait violence à », *tameššuwen* « nous avons vaincu ». Et il y a, d'autre part, un présent à nasale, dor. *δαμῶμ*, ion.-att. *δαμῶμι*, irl. *damnaim* « je dompte ». L'*o* de lat. *domāre* est sans doute celui d'une forme à vocalisme plein de présent, **domo-*, soutenu par celui d'un causatif, cf. got. *ga-tamjan*, v. h. a. *zamian* « apprivoiser ». A en juger par les formes telles que *gḗbhāyati, mathayāti*, l'*a* de véd. *damāyati* est issu de **dmā-*. Le v. h. a. *zamon* « apprivoiser », à côté de l'adjectif *zam*, v. isl. *tamr* « apprivoisé », est pareil au présent *domāre*, mais n'a pas pour cela de rapport direct avec le verbe latin qui, comme on le voit par *domui*, *domitus*, est issu d'un présent radical avec extension de *ā* de **dmā-*, **dmā*, et qui ne saurait passer pour un verbe dérivé. Le latin n'a pas conservé trace du type **dmā-*, du gr. *δέδμηται, δμῶτός*, ion.-att. *δέδμηται, δμητός* ; il n'a plus que **dmō-*, conservé aussi dans skr. *dāntāḥ* « dompté », etc. Il a généralisé le vocalisme *o* dans toute la conjugaison, d'où *domitus* et *domitor*, en face de skr. *dāmīā* « celui qui dompte ». Comme le grec a affecté le vocalisme *e* à *δέω* « je construis », il n'a pas trace du vocalisme *e*, dont la racine signifiait « dompter » n'a, d'ailleurs, aucun sens net ; car le sens rend douteux le rapprochement de got. *ga-timan* « convenir », *ga-temiba* « de manière qui convient ».

Sur *domō* et *domus*, voir l'important article de M. Benveniste, *Homonymies radicales en indo-européen*, BSL LI, 1955, p. 14 sqq. Il démontre péremptoirement que les deux mots n'ont, à l'origine, rien de commun et que *domus*, de son côté, doit être séparé de la racine **dem*(*ə*)- « bâtir ».

domus, -ī et **domus**, -ūs f. : maison ; de là *domī*, locatif, « chez soi, à la maison », par opposition à *peregrī, foris* et à *militiae*. Comme le grec *οἶκος*, *domus* désigne la maison en tant que symbole de la famille : *domus te nostra vota salutat*, Cic., Att. 4, 12, et aussi « l'école, la secte ». Le genre est féminin et remarquable en face du gr. *ὁ οἶκος*, skr. *dāmaḥ* m. Pour le sens, voir l'observation faite sous *forēs*.

Les deux flexions de *domus* semblent correspondre à d'anciennes différences de thèmes, l'un en -u- : v. sl. *domū* (gén. *domu*) ; du reste en partie ambigu entre thème en -o- et en -u- comme le mot latin), skr. dérivé *dāmānaḥ*, l'autre en -o- : gr. *δῶμος*, skr. *dāma-h*, tous deux masculins (cf. v. irl. *doim* « dans la maison »). Mais le thème en -o- semble le plus ancien et le seul attesté tout d'abord ; cf. J. B. Hofmann, IF 49, 109 sqq., et Ernout, *Philologia* I, p. 105 sqq. La déclinaison en -u- a tendu à prévaloir sur celle en -o-, parce que les féminins sont plus nombreux dans la 4^e déclinaison : c'est

ainsi que le génitif en -ī, fréquent à l'époque archaïque, est remplacé à l'époque classique par -ūs ; le datif singulier est le plus souvent en -uī (sur lequel à un moment donné s'est refait un génitif en -uīs) ; le datif-ablatif pluriel est toujours en -ibus, le nominatif pluriel en -ūs. Par contre, l'ablatif singulier est le plus souvent en -ō, l'accusatif pluriel, en -ōs. Les cas marquant le lieu se rattachent au thème en -o- : *domi*, *domō*. Ancien, usuel. — Supplanté dans les langues romanes par *casa* et *mānsiō* (et partiellement *hospitāle, familia*), n'a survécu en italien que dans une acception spéciale : *d. ecclesiæ, duomo* « cathédrale » (la forme française remontant sans doute à gr. *δῶμα*, cf. M. L. 2730 ; B. W. s. u.), M. L. 2745. Emprunté en m. irl. *dom*, *dam*.

Dérivés et composés : *domesticus* : domestique, familial ; d'où « privé, national ». Non attesté avant la Rhét. à Hér. et Cic. M. L. 2732. Même suffixe que dans *rāsticus, uīdicus, silūdicus*, etc. Le -e- ne peut s'expliquer directement, car le groupe de *domus* n'offre pas de thème en *-es- (sur gr. *δέμας*, v. ci-dessous ; le sens est très loin). Ceci a amené à supposer que *dom-es-ticus* aurait été fait par opposition à **row-es-tikos* (v. sous *rūs*) ; mais cette forme elle-même est hypothétique. Pour le *e* de *domesticus*, cf. *sequester* en face de *secus, intestinus* en face de *intus* et, en général, *caelestis, agrestis* et *caelestinus, agrestinus, clandestinus*. Autre explication dans Benveniste, *Origines de la formation des noms en indo-européen*, p. 67. De là *domesticātus, -ūs* (tardif) (d'après *magistrātus*) ; *domesticitās* (Irrén.) = *οἰκότης* ; *domuscula* et *domuncula* f. (époque impériale) ; *domicilium* : domicile (déjà dans Plaute). Plus abstrait que *domus* ; aussi, souvent employé figurément. Appartient à la langue du droit : Cic., Arch. 4, 9, *an domicilium Romae non habuit* ? Étymologie du second terme incertaine ; peut-être faut-il partir de **domicola*, dont serait dérivé *domicilium*, ce qui trancherait la difficulté relative à la gutturale : *domicēniū* (Mart.) ; *domiporta* (ap. Cic., Diu. 2, 133) ; *domi-seda* ; *Domidūcus, -a* ; *domicūrtus*, etc. ; *domitius* (*deus*) ap. Aug. Ciu. D. 6, 9, « *Domitiani* ; *domin(i)utō* (Pac.) ; *domūsiō* (Narr. Pōtr.), de **dom(i)ūsiō*.

dominus m., *domina* f. (*domnus*, Lex Agr. : *domna*, 1^{er} siècle après J.-C.) : maître, maîtresse de maison. Le rapport avec *domus* était senti des Latins ; cf. les vers cités par Cic., Off. 1, 39, 139, *o domus antiqua, heu quam dispari dominare domino*. S'oppose à *seruus* (comme *crūs*, *uīlicus*, *ancilla, familia*). Désigne par extension toute espèce de maître : maître de maison en tant qu'hôte recevant des amis, d'où *dominiūm* au sens de « repas, festin » ; maître des jeux ; maître du peuple, tyran, despote (cf. le sens de gr. *δεσπότης* qui a pu influer sur l'évolution du sens de *dominus*) : Cic., Rep. 2, 26, *uidesne ut de rege* (scil. Tarquinio) *dominus extiterit* ? *Hic enim dominus populi quem Graeci tyrannum uocant* ; de là *dominor, -āris* (*dominō*, *addomino*, M. L. 155) ; *dominātiō* ; *-tor, -trix, -tus*. Dans la langue de l'Eglise, *dominus* traduit le gr. *κύριος* « le Seigneur ». Usité de tout temps. Panroman ; les formes romanes remontent à *domnus*, *domna*, cf. les composés tardifs *domnaedius, domnifunda, -praedia* (inscriptions). M. L. 2741, 2733 : *dominiūm* : 1^o droit de propriété (terme juridique) ;

2^o repas, festin (cf. plus haut). M. L. 2740 : *dominicus* : du maître, du seigneur, d'où *dies Dominica* (ou *dominicus* ; B. W. sous *dimanche*) « le jour du Seigneur » = *κυριακή ἡμέρα*. M. L. 2738 ; irl. *domnach* ; *dominicida* = *κυριοκτόνος* « meurtrier du Seigneur » ; dérivés *dominicarius, -cālis*. — *dominiculus* (Dig.). Cf. encore M. L. 2734, *domineus* ; 2735, **dominiāre* ; 2736, **dominiārium* ; 2737, **dominicellus*, -a. V. B. W. sous *demoiselle*.

Voix aussi *condoma, conduma*, peut-être composé tardif d'après *συνοικία*. M. L. 2124 ; **condominium*, 2124 a. Les thèmes **domo-* et **domo-* sont dérivés d'un mot-racine **dem-* qui subsiste dans des formes isolées, notamment le génitif **dem-s* : véd. *dām-patiḥ* et *pātir dān* « maître de la maison », gāth. *dōng patiḥ* (même sens) et, en grec, *δεσπότης, δεσποινία, δεσπῶω*, qui supposent un ancien **dem-s-pot-* (*dem-s-pōd-*). L'Avesta a aussi un locatif *dām*, le grec un nominatif-accusatif neutre *δῶ (δῶμα)* doit être une adaptation du doublet **δῶμα* ; cf. arm. *tun* et, au premier terme d'un composé, *δῶ-πῶθ*, littéralement « sol de la maison ». En arménien, le même thème apparaît dans *tun* (de **dōm*) « maison », gén. *tan* ; et il y a une trace indirecte de **domu-* combiné avec *tun*, *tan* dans *tanu-tēr* « maître de maison ». M. Benveniste a signalé, dans l'article cité sous *domō*, p. 20, que *domus* est « un terme institutionnel » et que « c'est même peut-être ce caractère qui a influencé la suffixation de lat. *domus* : à côté de *domo-* (lat. *domō, domi, dominus*), le thème **domu-* de lat. *domus*, v. sl. *domū, véd. dāmūnas-* est conforme à un type en *-u- de dénominations de parenté et de société : lat. *tribus*, av. *zantiu, dahyu-*, skr. *bandhu-*. — On ne sait par quelle action le lituanien a remplacé **domo-* par *nāmas* (généralement au pluriel : *namai* « maison ») ; l'ancien locatif *namē* « à la maison » joue le même rôle que lat. *domi*.

Tandis que, en indo-européen oriental, le « maître de maison » est indiqué par un juxtaposé dont le second terme est *pot-* (comme dans lit. *oś-pat-* « maître de tribu » et dans véd. *vicpātīh* « chef de vic- » [cf. *uīcus*], *jāspātīh* « chef de gēns », le latin se sert d'un dérivé du thème *domo-* ; ce dérivé est formé comme *tribūnus* de *tribus* (qui montre qu'il ne faut pas partir de *domu-*) et comme, en gotique, *þiudans* « roi », littéralement « chef de *þiuda* », *kindins* « *ἡγεμὼν* », littéralement « chef de *kind* », c'est-à-dire de *gēns*.

On est tenté de rapprocher *domus*, etc., de la racine de gr. *δέω* « je construis », *οἶκο-δῶμος* « architecte » ; mais le parfait *δέδμηται* et le substantif *δέμας* « corps » montrent que cette racine est dissyllabique et, par suite, ne concorde pas avec le thème **dem-* « maison ». Le groupe de got. *timrjan* « οικοδομεῖν », *timrja* « τέκτων », v. isl. *timbr* « bois de charpente », n'enseigne rien. A cette racine **demo-*, **dmā-*, se rattache le nom iranien de la « maison » ; gāth. *domāna*, d'où av. réc. *nmāna-*, pers. *mān*. Mais le nom indo-européen **dem-* de la « maison » semble isolé, comme le nom **weik-* du « clan ».

dōnec [*dōnicum*, archaïque ; *dōnique*, Lucr. 2, 1116 ; *dōneque*, Itala] : « jusqu'à un moment où », puis « tant que, aussi longtemps que » (sens secondaire attesté depuis Lucrèce en poésie et depuis Tite-Live dans la prose), et tout le temps que, jusqu'à ce que ». Synonyme de *dum* et, comme lui, a dû s'employer à l'origine sans valeur

subordonnante; cf. Lex XII Tab. 6, 8, ap. Fest. 474, 16, *quandoque sarpta, donec dempta erunt*. Ancien, mais évité par la langue classique (ignoré de Cés., Sall., Rhét. à Hér.; Cicéron n'en a que cinq exemples dans ses premiers discours, et un, de Fin. 4, 6); et rare après le 1^{er} siècle de l'Empire.

Renferme, comme *dénique*, une particule locative, *dō-*, suivie de la particule *-ne-* et, ici, de *cum* ou de *que* (*-c*, cf. *neque* : *neq*), suivant les cas. L'analyse ressort de la forme parallèle ombr. *ar-ni-po* « dōneq », dont le premier élément est *ar-* « ad » (cf. *quoad*, osq. ad-pūd), le second ni parallèle à lat. *ne*, le troisième *-po*, répondant à lat. *cum* (*quom*).

La particule *dō* est ancienne; une forme *dō̃*, au sens de « vers, jusqu'à », est attestée par v. h. a. *za et zuo*, v. angl. *io*, v. sl. *do* (préposition avec le génitif, ancien ablatif) et *da* « jusqu'à », particule de coordination et de subordination, lit. *da* (particule indiquant l'achèvement), lett. *da* « jusqu'à » (avec génitif ou datif); irl. *do* est la forme de *io* avant l'accent; cf. peut-être *idō-neus*. Cette particule a aussi une forme **de* : gr. *ὀκνῶδε* (att. *ὀκᾶδε*), *ὀκνῶ δέ, φῶγᾶδε*, etc. Le *-da* avestique est ambigu. V. *dé*. Pour *-ni-*, v. *dénique* et *-ne*.

On rapproche parfois le second terme de *quandō*, dont l'analyse n'est pas faite de manière évidente.

dōnum : v. *dō*.

dormiō, -is, -iul, -lūm, -ire : dormir (sens propre et figuré; *d. cum* = *cubare cum*). Ancien, usuel. Panroman. M. L. 2751. Pas de substantif; le nom correspondant à *dormiō* est *somnus*.

Dérivés et composés : *dormitor, -tiō* (rare), *-tōrius* (Plin.), d'où *dormitōrium*, M. L. 2753; *dormitō, -ās*, M. L. 2752; *dormitiator* : mot plautinien, Tri. 862, 984, sans doute : rōdeur de nuit (i.e. « dormeur de jour ») correspondant à *ἡμεροκόιτος* *ἐννῆρ* d'Hésiode, Op. 603; **dormiculāre*, M. L. 2750; *dormiscō* (tardif, peut-être tiré des composés *ad- ob-*); *addormiō* (tardif), M. L. 157; *addormiscō*, M. L. 158; *indormiō*; *obdormiō, obdormiscō; edormiō, edormiscō* : dormir à discrétion; évacuer en dormant; *dormificō* (tardif). Cf. aussi M. L. 4382, **indormentiāre*; 4382 a, **indormētiāre*.

Dormiō est un présent dérivé de la forme élargie, athématique **drēm-*, qui survit, d'autre part, dans v. sl. *drēmŭj* « je sommeille ». La racine se trouve ailleurs, mais toujours sous des formes élargies : gr. *ἐδραβον, ἔδραβον*, d'où *δραβῶνα*, et, d'autre part, véd. *drāu* « il dort » et skr. class. *drāyate* (même sens), véd. *nīdrā* « sommeil » et de **drē-*. Voir les observations faites sous *premo* et sous *somnus*. Pour exprimer la notion de « dormir », à l'aspect indéterminé, on a recouru à la racine **der-* avec le suffixe de présent **-em-*, qui indique l'aspect « indéterminé ». Ce procédé se retrouve aussi, avec le suffixe **-ye-* du présent, dans v. sl. *drēmŭj* « je dors ». Au contraire, le grec a recouru à la même racine pour indiquer l'idée de « s'endormir », en utilisant un autre suffixe, qui fournit l'aspect indéterminé : *ἐδραβον*. Tandis que les préverbes ne jouent guère de rôle avec *dormiō*, le grec a ordinairement un présent *καταδραβῶνα*. — La racine indo-européenne **sweep-* survit dans *somnus* et *sōpiō* (v. ces mots).

dorsum, -i n. (*dorsus* m. Plt., *dossus, Dos(s)uō*, cf. *dossennus* « le bossu, le gros dos », polichinelle, personnage des Atellanes (la finale *-ennus* semble étrusque; cf. *leuenna, sociennus*); *dossuārius* « bête de somme, de bât ») : dos (horizontal), échine; *dorsum dictum quid pars ea corporis deueza sit deorsum*, P. F. 60, 18; étymologie sans doute populaire, mais on n'en connaît pas de meilleure. Mot populaire, employé par les esclaves dans Plaute (en face de *tergus*, qui s'oppose à *pectus*). S'applique, comme le gr. *ὠστρος* (*ōstros*), à tout objet affectant la forme d'un dos horizontal et présentant une surface légèrement convexe : *dorsum uiae, dorsum nemoris* (Vg.). Ancien (Plt., cinq exemples, contre quarante de *tergum*), usuel. Panroman. M. L. 2755; B. W. *dos*.

Dérivés et composés : *dorsuālis* (*dorsālis, dorsānus* tardifs) : dorsal (tardif). Comme *dossuārius*, sans doute fait d'après les dérivés tirés de thèmes en *-u-*, type *ossuārium*; *Dos(s)uō*, CIL I² 270; *dossuōsus* (Sol.), *ecdorsuō*, *-ās* : fendre le dos d'un poisson; éreinter, échiner (Plt.). Cf. aussi M. L. 7146-7147, **rēdōssiāre, rēdōssius*; 2126, **condorsum*.

dōs, dōtis : v. *dō*.

dosinus, -a, -um : gris cendré. Épithète de la robe des chevaux, attestée en bas latin (Isid., Gloss.), d'origine germanique. M. L. 2755 a.

dracō, -ōnis m. : 1^o dragon; 2^o serpent (poétique); 3^o étendard (époque impériale). Emprunt latinisé au gr. *δράκων, -οντος* qui existe également en transcription; gén. *draconitis*, acc. *dracontem*, M. L. 2759; passé en germanique : v. h. a. *trahho* « Drache », de *dracō* (App. Probi), etc., et celtique : irl. *drac*, britt. *draig*.

Dérivés : *dracunculius* : 1^o petit dragon, 2^o poisson venimeux, 3^o couleuvre (?) ; *dracōnārius* : porte-étendard (Vég.); *dracontārius* : collier en forme de serpent; *dracōnigēna* (poétique), etc. Cf. M. L. 2760. V. fr. *draoncle* « abcès, tumeur ».

dracōma = *τράχωμα* (Orib.).

dracuma, -ae f. : drachme. Emprunt oral, ancien au gr. *δραχμή*, usité dans la langue des comiques; pour l'épenthèse de *u*, cf. *Alcumēna*.

Dérivé : *drac(h)umissō, -ās* (Plt.). — Dérivé tardif et savant : *drachmālis* (Cass. Fel.) et *drachmeus*. Passé en gotique : *drakma* (savant).

drappus, -i m. : chiffon. Mot bas latin (Orib., Vie de St Césaire, Not. Tir.), peut-être gaulois; cf. les noms propres *Drappo, Drappus, Drappes, Draponus*, M. L. 2765; B. W. *drap*.

draucus, -i m. : pédéraste (Martial). Glossé *καταπύργς*. Il y a un nom propre *Draucus, -a*; celtique?

dranoeca : « personcina, lappa » (Gloss.). Sans doute gaulois. Mais bret. *dracch*, gall. *drewg* semblent provenir du latin.

drēnsō, -ās, -āre : crier (en parlant du cygne); *drēnsitō, -ās* (Gloss.). Mot imitatif, attesté seulement depuis Suetone. Peut-être emprunté au gaulois?

drindriō, -ire (et *dri(r)indrō, -ās*) : belotter (cri de la belette). Mot imitatif (Suet.). Cf. *diāndriō, mīndriō*.

dromeda, -ae et dromedārius, -i m. : dromadaire (tardif; Vop., Vulg.). Adjectif dérivé du gr. *δρομάς* que la langue littéraire transcrit par *dromas, -adis* (T.-L., Q. Curt.), qui s'applique à l'animal (*d. camēlus*) et aux soldats chameliers (*καμηλίτης, καμηλοβάτης*). L'all. *Dromedar* vient du français.

dromō (drumō), -ōnis m. : vaisseau ou barque très rapide (cf. *lembus*). Emprunt tardif au gr. *δρόμων* « coureur ». Demeuré en v. it. *dromone* > fr. *dromon*. M. L. 2776.

Dérivé : *dromōnārius*.

drosea, -ae f. : oiseau chanteur (Anthol. 762, 11). Sans doute germanique.†

druidēs, -um (Cés.) et **druidae, -ārum** (Cic.) m. : druides; **druias (dry-), -adis et druis, -idis f.** : druidesse (Lampr., Vop.). Mot gaulois.

drungus, -i m. : dronge, bataillon (Végèce). Mot étranger, sans doute celtique (irl. *drong*).

drūpa (druppa), -ae f. : olive qui commence à brunir. Sans doute de gr. *δρύπερα*, accusatif de *δρύπεψ*, doublet de *δρυπετής* « qui mûrit sur l'arbre ».

***dubenus** : *apud antiquos dicebatur, qui nunc dominus*, P. F. 59, 2. Sans autre exemple et sans doute corrompu.

dub-; dubō, -āre; dubitō, ās; dubius, -a, -um. Un verbe simple *dubō* est attesté dans la glose *dubat* : *dubitāt*, P. F. 59, 1. *Dubō* semble être le dénominateur d'un adjectif **du-bho-* formé de la racine **du-* de *duo*, cf. *du-(plex)*, comme *probus* est tiré de **pro-bho-*. A *dubō* se rattache l'adjectif *dubius* formé comme *lūdius* de *lūdō, sciens de sciō*, etc., proprement « partagé entre deux alternatives » : Vg., Ae. 1, 218, *spemque metumque inter dubii, seu uiuere credant* | *sive extrema pati*, puis « douteux, incertain, hésitant », d'issue incertaine » et par euphémisme « critique ». Cf. le sens de « craindre » pris par *dubiō* dans les langues romanes (fr. *re-douter*, prov. *dobtar*, etc.; v. Löfstedt, *Eranos* XLIV 350, et B. W. sous *douter*; Benveniste, *Word*, 10 (1954), p. 254, qui compare gr. *δέος*, etc.). Ancien, usuel. Subst. n. *dubium* : doute, d'où *dubiōsus* (Gell.). Cf. aussi *addubānum* : *dubium*, dans P. F. 20, 4; *dubietās* (rare et tardif, trad. de *ἀμφιβολία, ἀμφισβήτησις*); *indubius* (époque impériale); *dubiō, -ās* : être partagé entre deux possibilités (*dubiātē utrum... an, ne... an*, etc.), douter, *d. an*; se demander si; dans les phrases négatives ou interrogatives, *nōn dubiō quin*; cf. M. Leumann, *Gnomon*, 9, 239. Fréquentatif qui a remplacé le simple à l'époque historique et a fourni de nombreux dérivés : *dubiatiō f.* (usuel, classique), *-tor* (rare, tardif), *dubiābilis* (Ov.) et *indubiābilis* = *ἀναμφισβήτητος*; *dubiātūsus*; *dubiātūm, dubitanter et indubitanter*, etc.; *indubiātus* (époque impériale). Ancien, usuel. M. L. 2781. Composés : *ad-, indubiō* (Vg.). Pour la formation et le développement de sens, cf. got. *twēifls*, all. *zweifeln*.

ducēnī, -na, -nārius : v. *ducenti* sous *centum*.

dux, dūcis m. et f. : **dūcō, -is, dūxī, ductum** (ces deux dernières formes avec *ū* d'après Priscien, GLK II 466, 20; toutefois, l'*ā* dans *dūxi* ne peut être que secondaire et analogique de *ductus*, où le degré zéro est normal; on lit, du reste, *adouzet*, CIL I² 2438, et l'it. *con-*

dussi suppose un *ū*), **dūcere**; **-dūcō, -ās, -āul, -ātum, -āre** : formes alternantes de la racine **deuk-/dūk-*. *Dux* de **duk-*, mot racine comme *-sper* de **sper-* dans *ausper*, *-cen* dans *tubi-cen* « conducteur, meneur, guide, chef (d'armée) », etc. Ancien, usuel, classique. M. L. 2810. *Dūcō* (dont l'ancienne diptongue est attestée par des graphies comme *abdouci* (CIL I² 6, épithaphe de L. Cornelius Scipion) veut dire « tirer à soi, conduire, mener »; il est en parallèle avec *sequor*, e.g. Plt., Ba. 406, *quo sequar? quo nunc ducis me?* Comme *agō* « pousser », auquel il s'oppose, c'est un ancien terme de la langue pastorale; le *dux* marche en tête du troupeau; *dūcō, -ās* (usité seulement en composition) est le duratif de *dūcō, -is*; cf. *ēdūcō, -ās* « élever » (un enfant) et *ēdūcō, -is* « faire sortir ». *Dūcō* s'est employé au figuré dans de nombreuses acceptions pour désigner tout ce qui se rapporte à l'idée de « conduire, tirer sans discontinuité » : *dūcere aquam* « amener de l'eau », d'où *aquae ductus*, etc., *dūciculus* « robinet », mot de très basse époque, demeuré dans les langues romanes : fr. *doizil, douzil*, M. L. 2786; *d. lineam filum, tēlum*; *d. mūrum* « allonger (d'où construire) un mur »; d'où métaphoriquement *d. carmen* (à côté de *dēducere*), *d. bellum* « faire traîner la guerre »; *d. spiritum*; *d. samnōs*; *d. pōcula*; *d. aetātem* (cf. *agere*), *diēs, noctem*; *d. ratiōnēs* « allonger ses comptes »; d'où absolument *dūcere* « compter, estimer », construit comme *aestimāre* : *magnī, parui dūcere* et devenu, comme lui, synonyme de *puāre* « penser, tenir pour », *aliquem uirum dūcere*. Enfin, de *dūcere uxorē domum* « emmener l'épouse chez soi, se marier (en parlant d'un homme) », on tire par abréviation *dūcere* dans le même sens. En ce sens, *dūcō* a remplacé l'ancien **wedh-* « conduire » et, en particulier, « emmener la fiancée », qui a survécu en italo-celtique et qui est encore attesté en celtique : gall. *du-weddiō* « épouser ». Dans la langue familière, *dūcere* prend le sens de « tromper », comme les composés *indūcere, sedūcere, circum-dūcere* (cf. le fr. *familier* « mener », « faire marcher »). Synonyme aussi de *condūcere* « engager, louer ». Usité de tout temps. Panroman (sauf portugais). M. L. 2785.

Dux figure comme second terme de composé dans *redux* (et *reddux*, cf. *reddūcō*) « qui revient, de retour »; *trādūx, -ucis m.* : sarment de vigne qu'on fait passer d'un arbre à l'autre. M. L. 8833 et 8832, **tradūcūlus*.

À l'époque impériale, *dux* s'est spécialisé pour désigner à la fois une magistrature militaire et un titre de noblesse. C'est à ce sens que se rattachent les dérivés tardifs *ducālis, ducātor, -trix et ducō, -ās* (sans rapport avec *-ducō* de *ēducō*; v. ce mot); *ducātus, -ūs* = *ἡγεμονία* (Suet.). Panroman, sauf roumain. M. L. 2783; *ducianus*.

Dérivés en *duct-* : *ductus, -ūs* (ū m.), *ductiō* : fait de mener, de conduire, d'amener (*aquae ductus*), M. L. 571. Il est à noter que Cicéron dit *ductus aquarum* là où Vitruve dira *ductio aquarum* (cf. l'opposition entre ital. *doccione*, M. L. 2788 a, B. W. *douche*, et v. fr. *doi* de *ductus*, M. L. 2789). *Ductiō* est rare et apparaît seulement à l'époque impériale dans des écrivains techniques (Vitruve, Celse, Digeste). *Ductus* est, au contraire, ancien et usuel; cf. *ductū auspiciūque*; de même les composés *conductiō, circumductiō, dēductiō*, etc. (Cicéron, Plaute). Sur cette opposition, cf. Meillet, BSL 25, 138; *ductum*, M. L. 2789.

ductor : guide, chef. Mot de style noble, traduit dans la poésie épique le gr. ἡγεμών ; *ductilis* (langue impériale) : qu'on peut conduire ou tirer ; malléable. M. L. 2788 ; *ductim*, adverbe ; *ductarius* : qui sert à tirer (Vitruve) ; *subductarius* (Caton).

Fréquentatif : *ductō*, -ās (archaïque et postclassique), même sens que *ducō*, et aussi « séduire, tromper ». M. L. 2787. De là *ductiō*, -ās (Plaute).

Composés de *ducō*, -is : *abducō* = got. *af-tiuhan* et, pour le sens, gr. ἀπάγω « emmener, éloigner, faire sortir » et « dériver, détourner » ; quelquefois avec idée de violence en de séduction. Don., Ad. 259, *ducimus uolentes*, *abducimus inuitos* ; Sén., Ben. I 9, 4, *nemo uzorem duxit nisi qui abduxit* ; *abductiō* (langue de l'Eglise, IV^e siècle) ; *adducō* = got. *at-tiuhan* : tirer à soi, amener, M. L. 160 ; *conducō*, transitif et absolu : α) transitif 1^o conduire, mener ensemble, réunir, contracter (συγγῆναι) ; 2^o engager, louer (μισθῶν ; cf. *locare* sous *locus*). Se dit d'abord des hommes : c. *operāris*, *coquos* ; joint à *cōgere* par Cic., Tull. 27, *si quae familiā... et homines aut seruos aut liberos coegisset aut conduxisset*. Appliqué ensuite aux choses : c. *domum*, *aedēs*, etc. De là *conductus*, -i, *conductum*, -i n. ; β) absolu, 3^e personne singulier et pluriel « se rencontrer avec, convenir à » (= *congruit*, *conuenit*). Plt., Ba. 56, *huic aetati non conducit... latebrosus locus*. Cf. le sens de *duire* en vieux français. Panroman, sauf roumain ; mais le sens montre que, comme dans le cas de **com-mandāre* remplaçant *commendāre*, le mot roman ne continue pas le mot latin ancien et résulte d'une combinaison de *cum*- et de *ducō* à basse époque. Cf. M. L. 2127 et 2128, *conductum*. Dérivé : *conductibilis* (Plt., Tri. 55) = *utilis*, *utiles*. Le dérivé *conductiō* reflète les sens multiples du verbe. Il signifie : 1^o location, louage ; 2^o traduit dans la langue de la rhétorique, συναρθεσιμότης ; 3^o dans la langue médicale, σπασμός « contraction ». Autres dérivés : *conductor* « locataire », *conducticius*, *conductiela*.

deducō : emmener ; tirer de haut en bas (les fils), d'où « filer » et, par suite, « composer » (un poème) ; « retirer, réduire ; faire descendre, baisser » ; d. *uōcem*, d'où *deducta uox*. Dérivé : *deductiō* : action d'emmener ; diminution, déduction.

diducō : emmener de côté et d'autre ; séparer, diviser, disperser.

educō : mener au dehors, faire sortir, élever (cf. *educatus* et *edutus*) ; quelquefois pris dans le sens de *educāre*.

inducō : 1^o mener, conduire dans. De là *animum* ou *in animum inducere* « se mettre dans l'esprit » (avec l'accusatif ou une proposition infinitive), *animum inducere* ad « amener son esprit à » ; 2^o en langue de théâtre : introduire un personnage sur la scène ; par suite, « représenter » ; 3^o mettre sur, couvrir, enduire : i. *postēs pice*, i. *coria super laterēs*, i. *uariās plūmās* (Hor., A. P. 2) ; souvent confondu dans cet emploi avec *induere* ; 4^o tirer une ligne et « biffer » ; 5^o tromper, mettre dedans (cf. *circumdūcō* et *inconcilio*). M. L. 4383. Outre les sens du verbe, le dérivé *inductiō* a servi à traduire des expressions techniques du grec : ἐπαγωγή, induction logique ; *personarum ficta inductiō* = προσωποποιήσις ; *erroris inductiō* = ἀποπλάνησις. Pour *inductilis*, v. M. L. 4384.

intrōducō, *obducō* (sens spécial : couvrir ; cf. *operiō*, *officiō*) ; *perducō*, M. L. 6405 a ; *prōducō* : produire, prolonger ; *prōductiō* ; *reducō* (*redd.* - e. g. Lucr. I 228) :

ramener, réduire, M. L. 7149 ; *sēducō* ; *subducō*, M. L. 8355 ; *trādūcō* : mener au delà ; faire passer ; donner en spectacle ; traduire. M. L. 8831.

ducō a un correspondant exact dans le verbe germanique signifiant « tirer », représenté par got. *tiuhan* « tirer » ; il y en a une forme expressive dans v. h. a. *zuckan* « tirer vite » et peut-être dans l'intensif grec δαιδύσσεσθαι / δάσσεσθαι, Hes. ; gall. *dygaf* « je traîne » repose sur **dukō* ; v. J. Loth, Rev. celt., 20, 79. Le verbe a eu sans doute quelque chose de populaire (mais non en latin, cf. *dux*) ; l'albanais a *nduk* « j'arrache (les cheveux) ». Des deux racines **wedh-* et **deuk-* signifiant « conduire », le celtique a gardé surtout la première et le latin la seconde. — M. H. Pedersen, Vergl. Gr. d. kelt. Spr., II, p. 475, envisage la possibilité que **deuk-* soit un juxtaposé d'un préverbe **d-* et de **euk-* ; cf. *ad* in fine.

L'emploi du nom racine *dux* simple avec valeur de nom d'agent est exceptionnel (cf. *cleps* et *rēx*). Le germanique n'a, comme on l'attend, qu'un type composé : v. angl. *heri-togo*, v. h. a. *heri-zogo* « chef d'armée ».

dūdum adv. : autrefois, depuis un certain temps ; spécialisé ensuite dans le sens de « il y a longtemps, depuis longtemps ». Désigne encore dans Plaute un moment peu éloigné aussi bien qu'un passé lointain ; ainsi *ut dūdum* « aussitôt après que », Au. 705 ; le sens est équivoque dans une phrase comme Am. 683, *si salutas atque appellas quasi non dūdum uideris* « comme si tu ne m'avais pas vu tout à l'heure » ou « comme si tu ne m'avais pas vu de longtemps ». Surtout employé dans les locutions *haud dūdum* (archaïque, *perdūdum*, Plt., Sti. 575), *iamdūdum*, *quamdūdum*. Le mot a une couleur ancienne. Cicéron et Virgile l'emploient, mais non César ni Salluste. Disparaît à l'époque impériale, tandis que *iamdūdum* continue à vivre à côté de *iampidē*. Non roman. — Sur *dū* considéré comme résultant d'une contamination, v. ce mot.

Il semble impossible de ne pas reconnaître dans *dum* une forme enclitique de la particule *dum* et, quant à *dū*-, de ne pas rapprocher *dūrāre* au sens de « durer ». Il y a, en effet, un groupe de mots indo-européens indiquant la longue durée : arm. *teu* « durée », hom. ὀρόν (ancien δῆρόν) « depuis longtemps » correspondant à arm. *erkar* « long » (en parlant du temps), de **dwāro-*, gr. ὄρν (ancien δῆρν) « depuis longtemps », v. sl. *davē* « depuis longtemps », *davnu* « ancien » ; i.-ir. *dū-ra* « loin, lointain » ; hitt. *tuwa* « loin », *tuwala-*, de **dwā-lo-* « lointain » ; cf. Benveniste, BSL 33, 142.

duellum : v. *bellum*.

dui- : v. *duo* et *bi-*.

duim : v. *dō*.

dulseis, -e : doux au goût (par opposition à *amārus* : Publ. Syr. 144, *dulce citam fugias fieri quod amarum potest*). Par extension, « doux » dans tous les sens de l'adjectif, au physique et au moral, comme gr. γλυκός, γλυκερός, dont il est synonyme. Ancien et usuel. Panroman. M. L. 2792 ; B. W. s. u.

Dérivés : *dulcia* n. pl. (tardif) : douceurs, sucreries ; d'où *dulciarius* ; *dulciola*, -orum (Apul.) ; *dulciculus* ; *dulcēdō* ; *dulciās* (très rare ; anté- et postclassique) ;

dulciūdō (rare) ; *dulcor* m. (tardif), M. L. 2793. Ces deux derniers créés d'après *amāritūdō*, *amāror* ; *dulciāmen* (Diosc.) ; *dulciātus* (Gloss.). De *dulcor* a été tiré *dulcorō*, -ās (langue de l'Eglise) ; *dulcō*, -ās (bas latin), M. L. 2791 ; *ēdulcō* (rare) : adoucir ; *indulcō*, M. L. 4384 a ; *dulcēscō*, -is : s'adoucir.

Quelques composés poétiques en *dulci-* sur le modèle des types grecs en γλυκ- : *dulcifer* (Enn.), *dulceaci-* = γλυκύπικρος, *dulcilequus*, *dulcioreloquus* (Lae-vius), *dulcitrādx* (Diosc.) = γλυκύρριζα, *dulciuor* = μέλωδός.

On est tenté d'établir un rapport avec gr. γλυκός « doux », γλεῦκος « vin doux », en admettant que γλυκός reposerait sur **dluku-* et qu'il y aurait eu assimilation. Hypothèse non vérifiable. Pas d'autre rapprochement.

dulgo, -ere : livrer en repréailles, mot de la loi Salique, sans doute d'origine germanique ; v. Thes. s. v.

dum (*dunc*, époque impériale, d'après *tum*, *tunc*) : particule temporelle marquant la simultanéité de deux actions qui se déroulent. S'emploie :

1^o Sans valeur subordonnante (cf. Ernout-Thomas, *Synt. lat.*², p. 370). Se trouve avec ce sens dans des phrases corrélatives, cf. Quint. 9, 3, 16, *Catullus in Epithalamio* (62, 45) : *dum inuptia intacta*, codd. Cat.) *manet, dum cara suis est, cum prius dum significet « quoad », sequens « usque »*, où il n'y a peut-être qu'une imitation du gr. ἕως... ἕως. L'exemple d'emploi isolé de *dum* qu'on cite dans Plt., Ru. 779, ne peut être retenu, le texte, conservé seulement par l'Ambrosien, étant lacunaire et incertain. *Dum* subsiste encore comme second terme des composés : *dū-dum* « pendant ce temps » et « de temps en temps », *nōn-dum* « pas encore » (et *nē-dum*) *uix-dum*. Se joint souvent comme enclitique soit à des adverbes ou à des mots exclamatifs, soit à des impératifs : *agedum*, *abidum*, *circumspicedum* (cf. le ἄγε δὴ grec), *ehodum*, *primum dum* (= πρώτον μὲν ou δὴ), *quidum*, etc., comme particule de renforcement définie par le glossaire de Placide, *dum aduerbium hortantis est*, analogue au gr. ἄγ, au fr. *donc* dans « donne donc », etc. (cf. *dunc* dans les langues romanes, M. L. 2795 : la forme *dunc* est attestée épigraphiquement à basse époque, CIL III 1903, 8 ; 14406 a, CE 619, 2 ; 1305, 2 ; 1549, 10, avec le sens de « pendant que » ; elle est évidemment construite d'après *tum*, *tunc*) ; le type fr. *donc* doit résulter d'une contamination avec *tunc* ou être issu de *dum-que* ?

2^o Avec valeur subordonnante « dans le temps, tout le temps que » et, de là, « jusqu'à ce que ». Dans le premier sens, *dum* est suivi régulièrement de l'indicatif présent, quel que soit le temps de la proposition corrélatrice, pour marquer le déroulement simultané de l'action : *dum haec geruntur, Caesari nuntiatum est*, Caes., BG 1, 46, 1. Toutefois, cette syntaxe tend à s'oublier et *dum* peu à peu arrive à se construire comme *cum*, dont il est voisin par le sens : *dum haec in Apulia gerebantur, Samnites... urbem non tenuerunt*, T.-L. 10, 36, 16 (le premier exemple de cette construction est sans doute dans Cic., p. S. Rosc. Am. 91 ; v. Landgraf ad l.) ; à basse époque, on trouve même *dum* pour *cum*, cf. Thes. V 1, 2218, 40 ; 2229, 20. — Dans le sens de « jusqu'à ce que », *dum* est suivi de l'indicatif ou du subjonctif de

volition ou de possibilité, suivant la nuance que veut exprimer l'écrivain (cf. *pruquam*). — Enfin, *dum* s'emploie dans le sens dérivé « pourvu que » ; dans ce cas, il est souvent accompagné de *modo* : *dum modo*. Ancien, usuel ; v. E. Löfstedt, Z. Ursprung u. Gebrauch d. Partikel *dum*, Strena Philol. Vpsal., 1922, 408 sqq. ; Brunner, *Entwicklung der Funktionen der lat. Konjunktion dum*, Tübingen, 1936. — Demeuré dans les langues romanes, soit sous la forme d'une *de*, de **dumque*, v. B. W. *done* (panroman, sauf roumain), soit uni à *interim*, cf. ital. (*d*)*omentre*, v. fr. (*en*)*dementres*, *cum interim*, M. L. 2794. — Sur *bas lat. dunc*, v. W. von Wartburg, *Franz. etym. Wört.*, sous *dunc*.

On peut se demander si *dum* ne serait pas formé comme *tum* et *cum* ; alors on rapprocherait *-dam* dans *quidam*, *-dem* dans *idem*. Mais *-dam* et *-dem* n'ont pas d'étymologie. D'autre part, on n'explique pas ainsi la notion de durée qui est essentielle à *dum*. Ceci conduit à envisager la possibilité d'un lien avec la racine qui indique la durée dans *dūdum* (où *dum* figure, du reste, comme second terme) et *dūrāre* : v. *dūdum*.

dum-taxat (avec assimilation *dumtaxat*) : particule limitative formée de la réunion de *dum* et d'un subjonctif d'un verbe **tazō* désidératif de *tangō* (cf. *uisō*, *uideō*). Proprement « jusqu'à ce qu'il puisse toucher » (peut-être d'abord en parlant de la balance, v. Thes. s. u.), c'est-à-dire « jusque-là », « seulement », « en n'allant pas plus loin » (avec valeur restrictive, comme *tenuis*). Avec subordination : « dans la mesure où » (Lucr. 2, 123). Les deux éléments sont encore séparés dans la loi de Bantia, CIL I 2 582, [*qui uolet dum minoris partus familias taxat, licet*], cf. Festus 288, 34, *cum quis uolet magistratus multare, dum minore parti familias taxat*. Ancien et classique, mais rare ; sous l'Empire, surtout employé dans la langue du droit ou dans des expressions artificielles et archaïsmes, comme *si dumtaxat = si modo*, Gell. I, 13, 6, etc. Non roman.

dūmus, -i m. : ronces, broussailles. Ancienne forme *dusmus* d'après P. F. 59, 3 : *dusmo* (l. *dusmosus*), le *dusmum*, *incultum* des Gloss. peut provenir de Festus), *dusmo in loco apud Liuium* (frag. 39), *significat dumosum locum*. Ancien, usuel. Non roman.

Dérivés et composés : *dūmētum* (*dumectum quasi dumicetum* d'après P. F. 59, 6 ; la forme *dūmectum* est analogique des autres dérivés où le suffixe s'ajoutait à la gutturale du thème, comme *salicum*, *cārecum*, *fructum* ; cf. *lumecta*, (*h*)*umecta*, *rūdecta*, *uir-recta*) : ronceraie ; *dūmōsus* ; *dūmicola* f. (Avien, d'après *siluicola*) ; *dūmālis* (Mart. Cap.) ; *dūmescō*.

On compare irl. *doss* « buisson » (douteux d'après H. Pedersen, V. Gr. d. kelt. Spr., I, 56) et m. h. a. *zūsach* « broussailles », v. h. a. zir-zūsōn « débroussailler ».

dunc : v. *dum*.

duo, *duae*, *duo* : deux. Ancienne forme de *duel*, qui a tendu à prendre la flexion du pluriel. *Duo* sert pour le masculin et le neutre ; la forme *duae* est sentie comme pareille au type *illae*, *bonae*, etc. ; la langue vulgaire a créé un masculin *dui* et un neutre *duo*, cf. Quintilien I, 5, 15. Le génitif *dūorum* a tendu à remplacer un plus ancien *duom*, *dium*, l'accusatif *duos*, un ancien *duo* identique au nominatif. A basse époque, enfin, *duo* tend à

devenir indéclinable (comme il l'est déjà en grec chez Homère). Attesté de tout temps. Panroman. M. L. 2798. *Duo* figure dans *duodecim* et, sous une forme réduite, dans *ducenti*, -ae, -a (cf. *trēcenti*), M. L. 2799 et 2784. Cf. aussi *duō*, *dubius*.

Dérivés et composés : *duālis* : duel. Adjectif sans doute créé par Quintilien (cf. Inst. Or. 1, 5, 42) dans l'expression *duālis numerus*, qui traduit *δυσὸς ἀριθμός*. De là, à basse époque, *duālitās* « le nombre deux » (= gr. *δύας*). Cf. *plūralis*, *plūralitās*. *dubius* : v. ce mot.

duplex : plié en deux (se dit d'une étoffe, d'un vêtement) ; divisé en deux ; double ; cf. *simplex*, *triplex*, etc. ; pour le second élément du composé, v. *plicō* sous *plectō*. S'emploie aussi en poésie, comme gr. *διπλός*, avec des objets qui vont par paires : *duplicēs oculi*, *duplicēs palmae*, emploi où il finit par être un substitut de *duo*. Au sens moral, « ambigu » et « fourbe ». Ancien, usuel et classique.

Dérivés : *dupliciter* ; *duplicārius* m. « soldat qui reçoit double solde » ; *duplicō*, -ās, M. L. 2801 (surtout roumain ; les autres langues romanes ont des représentants de *duplāre*) ; *duplicātiō* (latin impérial), mot savant qui a pris différentes acceptions techniques et a servi, entre autres, à traduire le gr. *διπλολογία* ; *duplicātor* (Isid.) ; *conduplicō* (cf. *congemino*) ; *duplicitās* (Ter.) ; *duplicārius*, *διμορφίτης* (Gloss.) ; *duplicāmen* (Diosc.).

duplus, -a, -um : double, M. L. 2802 ; v. irl. *diabul*. Cf. *triplus*, etc. Substantivé : *duplum* et *dupla* « le double » ; *dupliō* : le double (cf. *tāliō*). Attribué aux *antiqui* par P. F. 58, 14. Se trouve dans la loi des XII Tables. Sert aussi à traduire *διπλοσίτων*, le double du nombre parfait (six), c'est-à-dire « douze » ; *duplītās* (Gloss.) ; *duplō*, -ās : doubler ; *duplātō* (Dig.). Appartient au latin juridique ; la langue classique dit *duplicō*. Panroman, sauf roumain. M. L. 2800 ; *duplāris*, -rius.

dupondium, -i n., *dupondius* m. (et *dī* ; pour le second terme du composé, cf. *pendō*, *pondus*, *pondō*) : 1° dupondius, monnaie valant deux as ; 2° mesure de deux pieds. Dérivé : *dupondiārius* (di-).]

On ne peut déterminer si lat. *duo* représente un ancien **duwō* répondant à gr. *δύο* et à arm. *erko*, de *erko-tasan* « douze », ou si l'o est abrégé de *ō*, d'après la tendance des mots lambiques, comme dans *ego*, *bene* (de **egō*, **dwenē*), cf. véd. *d(u)ṓā*, hom. *δύω*, v. sl. *dŭva*, lit. *dū*, arm. *erku*. Ce qui ferait préférer la première hypothèse, c'est que, comme gr. *δύο*, lat. *duo* n'a pas de formes distinctes pour le masculin et le neutre (à la différence de l'indo-iranien, du slave, du baltique, etc.). — [Le nominatif féminin *duae* est superposable au nominatif-accusatif duel, véd. *d(u)ṓē*, v. sl. *dŭvē*, lit. *dvi*, sans doute irl. *dí* (v. H. Pedersen, *V. Gr. d. kelt. Spr.*, II, § 470, p. 120 sqq.). Compris comme un nominatif, il a entraîné un accusatif *duās*. — L'extension des formes de pluriel qui se développe en latin à l'époque historique et qui a pleinement abouti en roman est complète déjà en ombrien : nom. masc. fém. *dur*, acc. fém. *tuf*, nom.-acc. neutre *tuva*, dat.-abl. *tuves*, *tuver*-, *duir*. — Là où, comme en latin, la catégorie du duel a disparu, apparaît la tendance à donner à « deux » une flexion de pluriel.

Pas plus en latin qu'ailleurs, l'ordinal de « deux » n'est tiré de la racine du nom de nombre ; on se sert de *alter*, qui a remplacé d'autres mots (v. *iterum* et *ceteri*). — Un autre substitut des anciens adjectifs indiquant opposition de « deux » est *secundus*, adjectif en -*undus*, en face de *sequor*.

L'adverbe signifiant « deux fois » repose sur une forme à **dw-* initial, tandis que *duo* repose sur un ancien **duwō* ; *bis* répond à skr. *dvīh*, av. *biš*, gr. *δῖς* ; v. *bis* et *bini*.

Au premier terme de composés, l'ancien **dwi-* est représenté par lat. *bi-* ; v. ce mot. — Le type *du-* de *duplex*, et sans doute de *dubius*, se retrouve en ombrien dans : tu pler « binis », *dupla* « binās », en face de lat. *duplus*, tu plak (acc. sing. n.) en face de *duplex*, *du-surus* « bipedibus » et dans le dérivé *dui* « iterum ». Hors de l'Italique, on cite seulement lette *du-celes* « voitures à deux roues » ; mais on ne voit pas comment s'expliquerait *du-* s'il n'est pas ancien ; du reste, l'i- de **dwi-* n'est pas radical, non plus que celui de *tri-* (lat. *trēs*). Jules Bloch a fait remarquer que, dans l'Inde, on lit *dupada-* « bipède » chez Asoka et *dujivha-* « qui a deux langues », etc., en pali.

duoir (*duum-*), -i m. Le singulier est tiré du pluriel *duo uiri* ; le doublet *duumuir*, de la forme de génitif *duum uirum*. On a dit d'abord *duum uirum arbutātū* ou *iūdiō*, puis *duumuir* et *duumuir*. Le procédé de formation s'est étendu aux désignations d'autres magistrats : *triumuir*, alors que Caton disait encore *si trium uirum sin* « si j'étais des très niri » ; *quinqueuir*, *decemuir*, etc. Cf., de même, *sexprimus*, *nōngentus* et gr. *ἑξαπρωτος*, et Wackernagel, *Vorles*. I 90.

Dérivés : *duumuirātus*, -ūs m. ; *duumuirālis*, -iūs (Cod. Théod.). -*uirālicius* (Inscr.).

duplex, *duplus* : v. *duo* et *plectō*.

dūracinus : v. *dūrus*.

dureō (*durgō*), -ōnis m. : 1° sorte de navire ; 2° poisson de mer = *δούριον*, Isid., Orig. 19, 1, 10.

dureta, -ae f. : sorte de baignoire en bois. Mot espagnol d'après Suét., Aug. 82, 2 ; peut-être celtique. Le gr. *δουίτη* est loin.

dūreus, -a, -um : *ligneus*. Transcription de *δοῦρειος*, cf. *dūratius*, dans Lucr. 1, 476.

durgō, -ōnis m. : = *dorcas* (Itin. Anton.). Peut-être même mot que *dureō*.

dūriō, -ōnis m. : sorte de mime ; joint à *turpiō* et à *sanniō* par Mar. Merc., Subn. 4, 3. De *dūrus* « à la tête dure », cf. *dūricorius*, ou de *Δουρίων*?

dūrō : v. *dūdum* et *dūrus*.

dūrus, -a, -um : dur. Sens physique et moral « dur au toucher » et « dur de cœur, à la tête dure ». Subst. n. *dūrum* (sc. *lignum*) « bois dur » ; *dūra* pl. « duretés, épreuves ». Ancien, usuel. M. L. 2808 ; et celtique : irl. *dūr*, britt. *dur*.

Dérivés : *dūriter* (sans doute d'après *crūdēlīter*), ancien, usuel et classique ; *dūrē*, rare et plus récent, cf. Thes. VI 2313, 11 sqq. ; *dūritia* (-tiēs), usuel, M. L. 2806 ; *dūritās* (rare, Cic.) ; *dūritūdō* (archaïque) ; *dū-*

riusculus (très rare) ; *dūriōsus* : *perdūrāns* (Gloss.) ; *dūrēō*, -rēscō (tardifs) ; *dūrō*, -ās : durcir, endurcir. Sens transitif et absolu ; cf. Lucr. 5, 1360, *atque opere duro durarent solum manusque*, en face de Vg., B. 6, 35, *tum durare membra et discludere Nerea ponto/coeperit*.

Ce dénominatif de *dūrus* doit être, à l'origine, diffèrent de *dūrō* « je dure », qui semble appartenir à la même racine que *dū-* que l'on a dans *dū-dum*. Mais la parenté des concepts « dur » et « qui dure » a dû favoriser la confusion ; souvent *dūrāre* « durer » s'oppose à des mots indiquant la liquéfaction, la putréfaction : cf. Lucr. 3, 337, *[corpus] neque post mortem durare uidetur*, en face de 342, *[arius] pereunt... conqueputrescunt*, etc. C'est au sens de « durer » que se rattachent des emplois comme Plt., Mi. 1249, *durare nequeo/quin eam intro*, et le sens de « endurer », e. g. Vg., Ae. 8, 577, *patior quemuis durare laborem*. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 2805. Germanique : v. sax. **dūrōn* « durer ».

A *dūrō* se rattachent : *dūrābilis*, -bilitās (époque impériale) ; *dūrāmen* (Lucr.) ; *dūrāmentum* « vieux bois de la vigne » et « callosité » (Mul. Chir.) ; *dūrētum* (Gloss., cf. *asprētum*) ; **dūranio* « durillon » M. L. 2804 et *dūranio-lus* ? ; *ēdūrus* : très dur (Vg.) ; *ēdūrō*, -rēscō ; *indūrō*, *indūrēscō* (époque impériale), cf. M. L. 4386 et 4387 ; *obdūrō*, M. L. 6011 (et **abdūrō*), *obdūrēscō*, *obdūrēfaciō* ; *per-*

dūrō ; *dūractnus* ? : qui a la chair adhérente au noyau, dur. Epithète appliquée à certains fruits (*cerasea*, *persica*, *ūua*). Les Latins y voyaient un composé de *dūrus* + *acinus* et ce serait une traduction de *σκληρόσακος*, -κοκκος, cf. *dūricōrius* (Cloat.) ; l'explication par nom de la ville *Dyrrachium* (ancien **Duracium*), cf. Keller, *Lat. Volksetym.*, 232 sqq., est peu vraisemblable. Ancien (Caton) ; M. L. 2803. Autres composés : *dūribarbus*, -bis (Vindic.), *dūribucciis* (Gloss. Ansil.), *dūricors*, -cordius, -cordia (tous tardifs, langue de l'Eglise, cf. *σκληροκάρδιος*), *dūricorius*, *dūripēs* (= *σκληρόπους*) (Gloss.). — Sur *obdūrāre* « boucher », *dū* peut-être à une confusion tardive avec *obtūrāre*, v. Niedermann, *Emendata* XII (1944), p. 74.

Pour *ōridūrius*, v. *ōs*.

Aucune étymologie sûre. Osthoff, *Et. Parergu*, 111 sqq., a supposé une forme dissimulée de **dūrōs* et rapproché skr. *dārundh* « rude, fort », irl. *dron* « solide », lit. *drūtas* « fort, solide », gr. *δρῶν* *λογερών*, 'Αργεῖον, Hes., et *δρῶς* « arbre, chêne » (v. Benveniste, *Word*, 10 (1954), p. 258). Pas d'autre exemple de cette dissimilation peu vraisemblable.

dusius : *daemon immundus*, *incubus*. Gaulois, d'après S^t Aug., Ciu. D. 15, 23 ; Isid. 8, 11, 103.

dux : v. *dūcō*.

E

eā : v. is.

(h)ebenus, -if. : ébène; (h)ebenum, -i n. : bois d'ébène; (h)ebenus (-neus), -a, -um. Emprunt au gr. ἔβενος, ἔβενος, qui lui-même provient d'une langue africaine. Non attesté avant Vg. M. L. 2816. Irl. *eabon*. Germanique : v. h. a. *ebēnus*.

ēbrius, -a, -um : ivre. Sens propre et figuré; souvent joint à *satur*, opposé à *sōbrius*. Ancien, usuel. M. L. 2820. Germanique : v. h. a. *ivari*, d'où m. h. a. *iver*, et *sōbrius* > v. h. a. *sūvar*.

Dérivés : *ēbrietas*; *ēbriacus* (sans doute dans Laberius et sûrement dans la Vulgate) formé comme *meracius* de *merus*, M. L. 2818, it. *imbriaco*, fr. *ivraie*, etc.; *ēbriolus* (Plt.); *ēbriolatus* (Labér.); *ēbrius* (Cic.) formé d'après *uīnōsus*; *ēbriōsus*; l'existence des doublets *ēbriacus*, *ēbriōsus* a un pendant dans *herniacus*, CIL XII 5695, *herniōsus*; *ēbriō*, -ās (Macr.) et *ēbriāmen* « boisson enivrante » (Tert.); *inēbriō* (Plin., Sén.), M. L. 4389; *dēbriō* (Fulg.); cf. aussi 2819, **ēbriōnia*.

Rapproché de *bria* « uās uīnarium » par les Latins; cf. Charisius, GLK I 86, 16. Le sens de *ēbrius* serait « qui a vidé la coupe » (cf. *ēpōtus*); mais *bria* est à peine attesté et à basse époque et semble tiré de *ēbrius*. D'autre part, le rapport avec *sōbrius* est évident, *sōbrius* voulant dire d'abord non pas « sobre », mais « qui n'a pas bu, qui est de sang froid ». Le premier terme du composé est *sē*- ou **swe-* (cf. *so-cors*); en face de *ēbrius*, il y figure, semble-t-il, une forme de timbre o, comme dans *extorris* en face de *terra*, *medi-tullium* en face de *tellus*. Il résulterait de là que *ēbrius* serait ancien; mais on ne trouve ailleurs rien qui y réponde, et l'on ne peut faire sur l'origine de *ēbrius* que des hypothèses non contrôlables.

ebulcalium (epocalium), -ī n. : *ungula caballina* (Gloss.). Mot gaulois.†

ebulus, -ī f. et m. (ebulum, -ī n.) : hièble, sorte de sureau. Le masculin remplace un ancien féminin; le neutre a sans doute désigné la baie avant de désigner l'arbre lui-même. Ancien (Caton). Il y a eu contamination de *ebulus* avec le mot gaulois correspondant *odocus* (M. L. 6039) dans les gloses *educu*, *ebucone*, etc. M. L. 2821. En dérivent : bret. *évl*, ags. *cofolc*.

Dérivé : *ebulinus*.

M. Niedermann, Mēl. Meillet, 100, rapproche le nom baltique et slave du « sapin »; v. pruss. *addle*, lit. *ęglė* (de **edlē*), v. sl. *jela*, *čedj. jedia*. La forme de l'irl. *aíden* « sapin » fait difficulté (v. Mikkola, IF 23, 126). Et le sens ne concorde pas, même pour le mot baltique et slave.

ebur, -oris n. : ivoire, objet d'ivoire. Ancien, usuel. Irl. *eabur*.

Adjectifs dérivés : *eburnus*; *eburneus*; *eburneolus* (cf. *corneolus*); *eboreus* : d'ivoire. Le dernier adjectif a passé dans les langues romanes, où il a pris la place de *ebur* : fr. *ivoire*, M. L. 2817, d'où angl. *ivory*, etc.; *eburātus* (déjà dans Plt.; cf. *aurātus*); *eborārius* : ouvrier en ivoire.

Ebur est neutre comme les noms de matière : *aurum*, *argentum*, *marmor*, *lignum*, etc. Sa déclinaison est sans doute calquée sur celle de *robur* et de *marmor*. Il est évident que les Latins ont connu l'ivoire avant l'éléphant; aussi ont-ils deux mots pour désigner les deux choses, mais *elephantus*, *elephas* se dénonce comme un emprunt récent, qu'on peut dater; v. plus bas, s. u. Le grec dit ἑλέφας pour désigner à la fois l'éléphant et l'ivoire. L'emploi de *elephas*, *elephantus*, au sens de « ivoire » en latin n'est qu'une imitation littéraire de l'usage grec (Vg., G. 3, 26; Ae. 3, 464; 6, 895).†

Évidemment emprunté, comme ἑλ-ἑφας (dont le premier élément est obscur); la forme la plus proche qu'on connaisse est égyptien *āb*, *ābu*, copte *ēbou*, *ēbu*. On ne connaît ni l'origine du mot ni la voie par où il a passé en latin.

ec- : v. ecce.

ēcastor, ēdepol : par Castor, par Pollux. Formules de serment, devenues des jurons familiers servant à appuyer une affirmation ou une négation (cf. gr. *καὶ τοῦ Κάστορα*). *Ecastor* est réservé aux femmes, *edepol* enclitique est souvent réduit à *pol*. On trouve aussi *mēcastor* (cf. *mehercules*); et les glossaires citent encore *eīanō*, *equīrīne* « iusiurandum per Iunonem per Quirinum », non autrement attestés; cf. aussi *edi medi* « par Dios Fidius » (Titin., frg. 8). Usités surtout dans la langue des comiques. — Le *ē* initial de *ēcastor*, *ēdepol* rappelle celui de *equidem* en face de *quidem* ou de *osq. etanto*, *ombretant* en face de *lat. tantus*; le *-dē-* de *edepol* est embarrassant; il s'y cache peut-être une forme très réduite du vocatif de *deiuos*, *deiuw* : *-pol* est un hypocoristique de *Pollux*.

ēcaudis, -e : v. cauda.

ecce : voici, voici que. Implique souvent une idée de soudaineté ou d'imprévu. Ancien, usuel. M. L. 2822 (ēce).

Ecce est fréquemment joint aux démonstratifs dans la conversation : *ecceillum*, *ecceillam*, *ecceistam*, e. g. Plt., Am. 778, *em tibi pateram, ecceam*; Mer. 434, *ecceillum uideo*; Au. 881, *filiam ex te tu habes. — immo ecceillum domi*; Cu. 615, *certe ecceistam domi*. Ces formes renforcées du démonstratif ont fini par remplacer les formes simples, cf. *ecce ista* = *ista*, Peregri. Aeth. 14, 2 et 3, *ecce hic*, *ibid.* 15, 1, et ont eu une grande fortune dans les langues romanes; cf. fr. *celui*, *cet*, *ici*, *-ci*, etc. Dans

les composés *ecce*, *eccum*, *eccum*, *eccos*, il n'y a pas trace du *h-* de *hun-c*, *hōs*, *han-c*, qui est une addition secondaire (v. *hic*); il n'est pas évident que *eccum* ne repose pas sur **ekk-om*; mais **ekk-hom* aurait abouti au même résultat (sans particule épideictique, qui aurait fait double emploi).

Ecum a été de bonne heure considéré comme une sorte de particule démonstrative de même sens que *ecce*; d'où des emplois comme Plt., Am. 120, *nam meupater intus nunc est ecum Iuppiter*. Cf. ital. *ecco*, M. L. 2824. A *ecce* se rattachent : *ec-quandō* (-ne); *ecquis*, *ecquī*; *ecquisnam*, *ecquālis*, interrogatifs d'impatience ou d'insistance appartenant à la langue parlée, composés de la particule qu'on a dans *ecce*. *Ecquis* veut dire : « voyons, y a-t-il quelqu'un? »; *ecquandō* : « quand donc? ». Cf. *enūquam*. Plt., Mo. 906, *ecquid placeant?* | — *ecquid placeant* *ma rogat?* immo *hercle uero perplaceant*. La scansion *ecquis* s'explique par la proclise, cf. Thes., L. V 2, col. 52, 80. Tend à disparaître dans la latinité impériale.

ecere : particule de la langue familière « bon, voici ! ». Sans doute de *ecce* + *re(m)*. Étymologie populaire dans P. F. 68, 1 : *ecere iurisiurandi est, ac si dicatur per Cere rem, ut ecaster edepol*. Atii *ecere pro ecce positum accipiunt*. Cf. J. B. Hofmann, Lat. *Umgangsspr.*, p. 34.

Le *ec-* se trouve toujours devant gutturale, dans *ecquis* comme dans *ec-ce*, de sorte qu'on ne voit pas si la forme ancienne était **ek-ke* ou **et-ke*. Dans le premier cas, on rapprochera le démonstratif *osq. ek-a-k* « hanc », *ek-i-k* « hoc », où *ek-* a le même rôle que *h-* dans *lat. hic* (v. ce mot); la formation de *osq. ekkm* « item » n'est pas claire.

Une particule *et-* ne se retrouve pas en italique; et « aussi » n'entre pas en considération (cf. J. B. Hofmann, dans Thes. L. V 2, col. 52, 53 sqq.); le *ed* de *ombr. e-ek*, *ers-c*, en face de *osq. id-i-k* « id », est évidemment id., plus ou moins altéré, comme on le voit par *osq. iz-ic*, *ombr. e-ek* « is », et n'entre pas davantage en considération ici. — Le second élément *-ce* est la particule enclitique *-ce*, connue par les démonstratifs et par divers adverbés.

ecclēsia, -ae f. : assemblée. Emprunt à gr. ἐκκλησία; attesté depuis Pline le Jeune, généralisé par la langue de l'Eglise dans le sens de « assemblée des fidèles, église (sens abstrait et concret, a concurrence basilica) » et passé dans les langues romanes (*ecclēsia*, v. B. W. s. u.). M. L. 2823. En celtique : v. irl. *ecclis*, britt. *eglwys*.

Dérivé : *ecclēsiola*.

echinus, -ī m. : v. *ēr*. M. L. 2825. Dérivés latins : *echineus*, -ātus, -a, -um. — Cf. aussi *echinastrium* « geranium » (Diosc.), de *echinus* « nom d'une herbe piquante »?

ec-quis : v. ecce.

edepol : v. *ēcastor*.

edō, ēs, ēdī (*edidī*, récent et vulgaire), ēsum, ēsse : manger (sens propre et figuré). Ancien présent athématique qui a gardé toutes les vieilles formes susceptibles de subsister en latin : ind. prés. *ēs*, *ēst*, *ēstur*, *ēstis*; impér. *ēs*, *ēstō*, *inf. ēsse*; ancien optatif *edim* (auquel se substitue *edam* à l'époque impériale).

Les formes athématiques ont un *ē*, par opposition aux

formes thématiques; cf. Meillet, BSL 22, 163 et 23, 70. Cet *ē* s'est étendu à l'adjectif en *-io*, *ēsus*, qui a été formé secondairement. La langue a tendu à normaliser la flexion du verbe et à remplacer par des formes thématiques *edis*, *edit*, *edere*, etc., attestées dès le 1^{er} siècle de notre ère, les anciennes formes. L'irrégularité de la flexion et le manque de corps des formes, en partie monosyllabiques, condamnaient *edō* à disparaître, et il a été concurrencé par des formes plus expressives et plus régulières, *mandere* (proprement « mâcher ») et surtout *manducāre* (déjà dans Pomponius). Toutefois, la forme à préverbe plus longue et expressive, *comedō*, que Pétrone met dans la bouche des convives du festin de Trimalcion, et qui est fréquente dans la langue de l'Eglise (Ital., Vulg.), où elle traduit *καταβόλο*, et jusqu'en bas latin, a survécu en espagnol et en portugais : *comer*, M. L. 2077; on sait, d'ailleurs, par *con-dūcō*, *com-mandō*, etc., que le préverbe *com-* a joué un grand rôle dans le développement du roman. V. Thes. V 2, 100, 16 sqq. Ernout, *Aspects*, p. 155; B. W. sous *manger*.

Dérivés et composés : *edāx* : vorace, *edaciūs*; *inedāx* (Gloss.); *edō*, -ōnis m., Varr. ap. Non. 48, 19; *edulus* glossé *comestor*, *consumptor*, formé comme *bibulus* (cf. *ficēdula*, s. u. *ficus*) et peut-être *elum* (de *edulum*?) : *coeclearium* (Gloss.); *edūlis*, d'où *edūlia* n. pl. « comestible(s) », sur lequel a été refait à basse époque *edilium* (cf. *cuppēdia*, *cuppēdium*); *ēsor*, -ōris m. (Front.); *ēsus*, -ūs m. (de **ēssus*) « le manger », employé surtout au datif *ēsui esse*, *ēsui condī* (**ēsio* n'est pas attesté; *ēsor* ne semble exister que dans Fronton); *ēsio*, -ās (ēss-), fréquentatif archaïque (Plt., Caton); *ēsuriō*, -īs : avoir faim, M. L. 2918 a; *ēsuriēs*, -ei f. (tardif); *ēsuriālis* (Plt.); *ēsuriō*, -tor (Martial).

ēscā, -ae f. : nourriture; dans la langue des pêcheurs « amorce, appât, éche »; sens qu'il a gardé dans les langues romanes. M. L. 2913. Adjectif composé : *uēs-cus* (v. ce mot). *Edūsa*? : v. ce mot; *ēscālis* (époque impériale), *ēscārius* (Plt., Varr., Plin.), cf. P. F. 67, 27, *escariae mensae uocantur in quibus homines epulantur*. *Escārium* est demeuré en logoudorien au sens de « jabot, gésier », M. L. 2915; le dérivé **escāriola* a donné le toscan *scariola*, d'où provient le fr. *escarole*, M. L. 2914; *ēsulentus* (cf. *sūculentus*, *faculentus*, etc.) « bon à manger, nourrissant »; *ēsulentia* : *pinguēdō* (Gloss.); *escifer* (Paul. Nol.); *ēscō*, -ās (et *ēscor*, -āris) (Solin); *ēscūlis* (Tert.); *adēscō*, -ās (tardif), M. L. 163; *inescō*, M. L. 4392.†

in-edia f. : privation de manger (ancien, classique). Les formes verbales à préverbe, peu usuelles pour la plupart, n'offrent pas le passage de *e* à *i* :

adedō : se mettre à manger, par suite « ronger, dévorer ». Surtout employé au participe *adēsus*; *ambēdō* : manger tout autour, dévorer; *ambēsus*; *ambēstrix* (Plt., Cas. 778?; Amm. 29, 3, 9); *comedō* : manger entièrement, dévorer; *comedō*, -ōnis « qui sua bona consumit » (et *comedus*, -ī?, cité par P. F. 50, 29 à côté de *comedō*); *comēsor*, -ōris m. (*comestor* d'après le féminin *comestrix*, *comessor* d'après *comissāri*); *comestor* a entraîné à son tour *comestus*, *comestio*, -ōnis, *comestāra*, *comestibilis*, -e (tous tardifs, sauf *comestus* : Itala, Gaius, Isid., etc.), M. L. 2078 b; *exedō* : dévorer; *exēsor* (Lucr.), **exedō*, -ōnis, M. L. 3000 a;

excomedō, *comestio* : rare, tardif : Chir., Hier., Orib.) ; *peredō* : consumer, dévorer. *Peresia*, cf. P. 236, 24, *Peresian* et *Bibesiam* Plautus (Curc. 444, *Perbibe-siam* codd. Plt.) *finiū sua consuetudine, cum intellegi uoluit cupiditatem edendi et bibendi* ; *obedō* : usité seulement au participe *obēsus* (v. ce mot) ; *subedō* : ronger, miner.

La racine **ed-* « manger » fournissait en indo-européen un présent athématique, mais n'avait sans doute ni aoriste ni parfait (l'aoriste est emprunté à d'autres racines en sanskrit, en arménien et en grec). Le présent offrait des formes radicales : **ed-*, conservé dans hitt. *ed-*, gr. ἔδωκα, ἔδουα (de ἔδ-οντι), ἔδων (formes sur lesquelles ont été faites quelques formes thématiques, telles que ἔδωα), dans le futur grec ἔδ-ομαι (ancien subjonctif), dans l'impératif hom. ἔδοι « mange », sur lequel a été fait ἔδωα et, avec passage au type thématique, got. *itan* « manger », **ed-* dans lit. *ē-mi*, *ēs-(ti)*, v. sl. *ěmi* (d'où *jamti*), *ěstū* (d'où *jaštū*) ; **ed-* dans arm. *ulem* « je mange » (passé au type thématique). L'a de skr. *ad-mi* « je mange » peut reposer sur *e* ou sur *o*. Le vocalisme *o* ne figure que dans le nom grec de la « dent », ὀδών, ὀδόντα (ancien participe) ; la forme à vocalisme radical *é* n'a subsisté en latin que peut-être dans le nom de même sens — si ces mots appartiennent bien à la racine ; v. *dēns*. A en juger par lat. *edunt* (sur lequel ont été faites les formes thématiques *edō*, *edimus*) et par *edim* (ancien optatif), par hom. ἔδοσι, par skr. *ādanti* « ils mangent », optatif *ādātī* « il peut manger », le vocalisme à *e* a été souvent étendu aux formes du présent où l'on attendrait le vocalisme *é*. — Le verbe **ed-* n'est conservé en celtique que dans peu de traces.

Comme il n'y avait pas d'ancien parfait, le perfectum a dû être fait secondairement : *ēdi* ne saurait remonter à l'indo-européen. Les langues germaniques ne concordent pas entre elles pour la formation des préterits : got. *at*, *etum* ; v. h. a. *āz*.

En celtique, il y a des formes supplétives. M. H. Pedersen, *V. G. d. K. Spr.*, II, p. 559, attribue à la racine **ed-* certaines formes irlandaises peu claires de verbes « manger ».

Lat. *ēscā* rappelle lit. *ēdesis* « nourriture des animaux ». Mais lit. *ēškā* « appétit », *ēskūs* « glouton » sont des formations désidératives tout autres que *ēscā*. Formation parallèle, peut-être d'après *ēscā* : *pōscā*. Cf. peut-être v. h. a. *ās* « charogne ».

edō : v. *dō*.

ēducō, **-ās**, **-ūti**, **-ātum** : élever (un enfant), instruire, former. Ancien, usuel.

Dérivés : *educātor*, *-tiō*, *-trix* (classiques) ; *educātus*, *-ūs* (Tert.).

Forme à degré réduit de la racine de *dūcō*, *-is* de sens duratif, attestée seulement en composition (comme *cupō* dans *occupō*, *-pellō*, *-ās* dans *ap-pellō*). La spécialisation de sens l'a détaché de *dūcō*.

Edusa(?) : nom de déesse qui préside à l'alimentation des enfants, jointe à *Pōtina*, que Varron ap. Non. 108, 15, dérive de *edō*, *edilis* comme *Pōtina* de *pōtiō*. Variantes tardives : *Edūā*, *Edūca* (Tert., Aug.). — La forme est bizarre, et c'est peut-être un arrangement

(par étymologie populaire) d'un nom étrusque. V. Altheim, *Röm. Rel. Gesch.*, I, 78.

effātil(l)ātum : *exertum, quod scilicet omnes exerto brachio sint exilati*, i. e. extra uestimentum filo contextum, P. F. 73, 17. Les gloses ont des formes avec *b* : *exfabillauero*, *exfabillabit* à côté de *effaillatus*, et aussi avec *p* : *expupillato*, sous l'influence de *papilla*. Se trouve dans Plt., Mi. 1180 (*exafillato* est la leçon des manuscrits palatins ; l'Ambrosianus semble avoir *expupillato*), mais la lecture est très incertaine. V. Ernout, *Étém. dial.*, s. u. Forme et sens obscurs.

effū(t)tiō : v. *fūtis* sous *fundō*.

egeō, **-ēs**, **-ui** (rare), **-ēre** (pas de supin, mais Tert., adu. Marc. 4, 24, a un participe futur *egitūra*) : être dans le besoin (pris absolument, sens usuel dans Plt. et Tēr.) ; être privé de, avoir besoin de, manquer de (suivi du génitif et de l'ablatif ; un exemple avec *quicquam* dans Plt., Men. 121). Pour le sens, cf. Sén., ad Luc. 9, med., *sapiens eget nulla re* ; *egere enim necessitatis est*, et Cic., Parad. 46. Usuel à l'époque républicaine, mais d'un emploi plus rare dans la langue impériale (voir le tableau comparatif des emplois de *egeō*, *careō*, *egēs*, *indigere* dans Thes. V 2, 253, 50 sqq.). Non roman.

egēnus « qui manque de » de **eges-nos*, *egestās* « manque, besoin » (cf. *terrēnus*, *terres-tris* et *tempus-terpestās*) semblent supposer un ancien neutre en *-es* : **egos* ; *egestās* ne peut avoir été formé sur *egēs*, dont le dérivé devait être *egentia*, qui n'est attesté qu'au v^e siècle après J. C. (d'après *indigentia*?). De *egestās* dérive **egest(u)ōsus* (bas latin), cf. *quaestūsus*.

Composés : *indigūs*, adjectif poétique (Lucr., Vg., Luc., Tac.), de **end-ego-s*, avec le même maintien du préfixe **end-*, *ind-* que dans *indipiscor*, *indaudiō* (peut-être d'après *prodigus*?) ; un doublet *indigis* est conservé dans un exemple de Pacuvius ap. Cic., De or. 2, 46, 193, *cum aetate exacta indigem | liberum lacerasti (indigem d'après inopem?)* ; *indigeō*, qui a parfois le sens dérivé de « sentir le besoin de, désirer » ; le participe *indigēs* s'emploie substantivement : *indigeniēs* « les indigents » (Cic.) ; *indigentia*, mot cicéronien ; *indiguus* (Apu., Paul. Nol.), sans doute d'après *exiguus*, rattaché faussement à *egeō*.

Présent en *-eō* indiquant l'état (type *manēō*, *careō*), ce qui a entraîné le perfectum en *-ui*. — On rapproche quelques mots germaniques : v. isl. *ekla* « manque », v. h. a. *eko-rōdo* « seulement ». Osq. *egmo* de **egmā* « rés » est très incertain : sens premier « rés necessaria » d'après *χρῆμα*?

Ēgeria, **-ae** f. : nom d'une nymphe qui par calembour étymologique a été rapproché de *ēgerō* (d'où l'*ē* initial peut-être secondaire et qui permettait au nom d'entrer dans l'hexamètre) ; cf. P. F. 67, 25, *Egeriae nymphae sacrificabant praegnantibus, quod eam putabant facile conceptum aluo egerere*. Sans doute étrusque, comme *Camēnae*, ou « sabin ».

egō (fal. *eko*, *ego*). Nominatif du pronom personnel de la 1^{re} personne du singulier. Les autres cas sont formés sur un autre thème : gén. *mei* (génitif de l'adjectif possessif *meus*, *-a*, *-um*), dat. *mihi*, *mi*, acc. *me(d)*, abl.

me(d) ; v. l'article *mē*. Sur cette opposition de thèmes entre *ego* et *mē*, v. Meillet, MSL 22, 52. *Ego*, dans la langue littéraire, s'emploie pour mettre en valeur la personne et pour l'opposer à d'autres : *scio ego* « je sais bien, moi » ; *ego scio* « moi, je sais ». Aussi est-il souvent renforcé par des particules *-met*, *-pte* auxquelles peut s'ajouter *ipse* : *egomet ipse*, *metmet ipsam*, *mihipse*, ou suivi de *quidem*, *uērō*, etc. Toutefois, dans la langue parlée, *ego* a perdu de bonne heure une part de sa valeur intensive et n'a plus été que l'exposant de la 1^{re} personne à côté de *tū*, *ille*, etc. C'est le sens qu'il a souvent chez Plaute, e. g., Am. 41, *nam quid ego memorem...*? Les formes romanes remontent à une forme réduite **eo* provenant du passage de *ego* au rôle de mot accessoire ; cf. M. L. 2830, *ego*, **eo*. Panroman.

Le lat. *ego* a généralement un *o* bref en face de l'*o* de gr. *égō* (cf., toutefois, *egō* dans Plt., Au. 457 ; Cis. 745, etc.) ; v. C. F. W. Müller, *Plaut. Prosod.*, 30 sqq. ; Lind-say, *Early lat. verse*, p. 158). Mais, si les formes anciennes en *-ō* correspondent au gr. *égō*, il ne s'ensuit pas nécessairement que les formes en *-ē* résultent toutes d'un abrégement iambique, car, en dehors des formes en *-ō* du gr. *égō* et du latin ancien, on ne trouve ailleurs que des formes en *-ō*. L'indo-iranien (où le *h* sanskrit est isolé) a skr. *ahām*, av. *azm*, v. perse *adam*, et c'est sans doute à la même finale que répond le *-a* de v. isl. *-ka* (*-ga*) en face de got. *ik*, v. isl. *ek*, v. angl. *ic*, qui suppose **egō* (le vénète *ego*, le falisque *ego*, *eko* sont ambigus). Ce doit être aussi une voyelle brève qui a figuré dans l'original de v. pruss. *es*, lette *es*, à côté de v. pruss. *as* (forme usuelle), lit. *as* (qui suppose une initiale *o*). Du reste, dans hitt. *uk*, *ug*, il n'y a pas de voyelle finale ; et rien ne prouve qu'il y en ait eu une dans les formes baltiques. Le v. sl. *azū* (et sl. commun **jazū*) suppose un ancien *ō* initial ; le *-ū* de la finale slave repose sur un *o* bref, sans doute suivi de nasale. Arm. *es* n'enseigne rien, sauf le timbre *e* de l'initiale. En somme, la forme indo-européenne est à poser comme **egō* alternant avec **ēgo* et la nasale finale mobile qui figure dans beaucoup de formes indo-européennes. Ombr. *ef*, osq. *ti* sont douteux.

ēgregius : v. *grex*.

egula, **-ae** f. : sorte de soufre pour blanchir les laines (Pline).

eh : eh, hé ! Interjection, attestée CIL IV 1112, *aidili, eh, habes te bene*. Cf. *ēcastor*, *edepol*.

ehem, **hem** : interjection « tiens ! ». Marque la surprise et souvent l'étonnement joyeux.

ehēu (*ēheu*), **heu** : hélas ! Marque la tristesse et l'abattement. Cf. *heu*, dont *ehēu* semble un renforcement expressif. La variation de quantité de la voyelle initiale correspond à une différence d'intonation.

eho : interjection dissyllabique : holà ! Sert à appeler, comme *heus*. Marque aussi l'étonnement ou sert à renforcer une question : hein, quoi ?

ei (*hei*) : interjection marquant la douleur ou la peine, correspondant à « aie » ou à « hélas, malheur à ». S'emploie seul ou avec un pronom au datif : *ei mihi*. Renforcé de *oi*, dans *oiei* ; cf. Plt., Mi. 1406 ; Tēr., Eu. 716.

Cf. *oi* ; et *cheu*, *heu*. Ces interjections se retrouvent un peu partout, dans les langues anciennes comme dans les langues modernes, sous des formes plus ou moins semblables. Cf. aussi *a(h)*, *ō*, *hui*, etc.

eia (*heia*) : ah ! oh ! hein ! allons ! Interjection marquant l'étonnement, l'exhortation, l'admiration. Du gr. *eia*.

ēierō : v. *iūs*, *iūrō*.

ēiulō (*ēiulō*), **-ās**, **-āre** : se lamenter (absolu), déplorer (transitif). Terme expressif, évité par la langue classique ; déjà dans Plaute. Sans doute dérivé de *ei*, cf. *ululō* ; et le gr. *αἰα*, *αἰζέω*.

Dérivés : *ēiulatiō*, *-tus*, *-ūs* ; *ēiulābundus*, etc. ; *ēiulitō*, *-ās* (Lucil.).

Conservé en italien et dans les langues hispaniques. M. L. 2836.

ēlect(u)ārium, **-i** n. : électuaire. D'après Keller, *Lat. Volksetym.* 74, serait un emprunt au gr. *ἐλεγκτήριον* (Hipp., Diosc.) (cf. *eligma*, *eligmaticus* de *ἐλεγκμα*), rapproché et dérivé de *electus* sur le type *sancius*, *sancuārium*. M. L. 2838 ; B. W. s. u.

Pour M. Niedermann, ce serait plutôt une adaptation du gr. *ἐλατήριον* « laxatif » (transcrit *elatērium* chez Marcellus Empiricus, 31, 3, qui l'explique par « succus cucumeris silaticus »). Un doublet *ēlactuārium* est à la base de l'ital. *latuvaro* et de l'emprunt allemand *Lat-urverge*, m. h. a. *latwārie*. *Elactuārium* serait un contre-pel pour **elatūārium*, dû au fait que le latin vulgaire *-ct-* s'était assimilé en *-tt-* et que l'étymologie populaire rapprochait le mot de *lac*, *lactis*. Toutefois, dans les traductions latines de Dioscoride, le mot traduit le gr. *ἐλεγκτήριον*.

ēlegāns : v. *legō*.

elementum, **-i** n. (surtout au pluriel *elementa*, *-ōrium*) : 1^o principes, éléments ; 2^o connaissances élémentaires, rudiment ; 3^o lettres de l'alphabet, alphabet. Usuel et classique ; non attesté avant Lucrèce et Cicéron. De là gall. *elfen* « élément », bret. *elcenn* « étincelle ».

Dérivés : *elementārius*, *elementicius* (tous deux d'époque impériale) ; *coelementiūs* (Tert.).

Elementum recouvre dans tous ses emplois le gr. στοιχεῖον, qu'il traduit ; cf. Cic., Acad. 1, 7, 26, *illa initia, et ut e Graeco uertam, elementa* (= στοιχεῖα dicuntur). Or, στοιχεῖον signifie d'abord « rang, rangée, série » (cf. στοιχία, στοιχος), puis rangée de lettres, τὰ στοιχεῖα ; par extension, le mot désigne les lettres en tant qu'éléments de la syllabe et du mot (cf. Lucr. 1, 197, *ut uerbis elementa uidemus*), puis, d'une manière plus générale, les éléments ou principes des choses, des sciences, etc., comme l'a montré en détail Diels, *Elementum*. Cette similitude absolue de sens entre στοιχεῖα et elementa a amené à supposer que *elementum* serait dérivé de LMN, seconde série de l'alphabet latin. Mais on voit mal pourquoi le nom de ces lettres aurait été adopté. L'explication par **elephantum* « lettre d'ivoire » (de ἐλέφας) proposée par Diels (avec une dissimilation d'origine étrusque comme dans *Melephant*, de Μελεποφόντης?) et reprise par Vollgraff, *Mnem.* 1949, p. 89 sqq., est indémontrable ; mais la conservation de *e* devant *l* (où *l* était vélai) n'est pas favorable à une origine pro-

prement latine et dénonce plutôt un emprunt. Adaptation d'un mot étrusque?

elēmosina (*eleo-*), -ae f. : aumône. Emprunt fait par la langue de l'Église (Tert., Ital.) au gr. ἐλεημοσύνη; latinisé. D'où *elēmosinarius*, qui fait l'aumône, charitable (tardif). Roman. M. L. 2839, **alēmosyna*, **alēmosina* (d'après *alō?*); v. h. a. *alamusan*; irl. *almsan*; britt. *alūsen*.

elephantus, -i (puis *elephās* et *elephāns*, -antis) m. : 1° éléphant; 2° « ivoire », et aussi « éléphantiasis »; 3° nom d'un poisson de mer ou d'un cétacé et d'un crustacé (homard?). Attesté depuis Plaute et Ennius. *Elephantus* est sans doute une forme populaire bâtie sur le génitif ἑλεφαντος de gr. ἑλεphas (cf. *abacus*), mais avec notation « savante » de l'aspirée. L'emprunt a dû se faire pendant la guerre contre Pyrrhus; les Latins, faute d'en connaître le nom, avaient d'abord recouru pour désigner l'éléphant à la périphrase *Liberā bōs*; cf. Varr., I, L. 7, 39. Le mot, qui d'abord servait uniquement à désigner l'animal, a emprunté dans la suite tous les sens du mot grec. C'est ainsi qu'il a été employé couramment avec *ebur* (v. ce mot) et que Lucrèce et Serenus Sammonicus s'en sont servis pour désigner une maladie inconnue sur le sol italique et spéciale à l'Orient, l'éléphantiasis; cf. Lucr. 6, 1114, *est elephas morbus qui propter flumina Nilī | gignitur Aegypto in media neque praeterea usquam*. — *Elephantus* est la forme la plus anciennement attestée; puis la langue savante a réagi contre ce qui lui paraissait comme une forme barbare et a adapté la transcription du mot grec : *elephās* ou *elephāns* (comme *adamāns* à côté de *adamās*). Les dérivés *elephantinus*, *elephantiasis* (d'où irl. *elefant*) sont aussi purement grecs; mais on trouve à basse époque des dérivés de sens médical d'aspect latin : *elephantia*, -tiarius, -tiacus, -tiōsus.

Les représentants du mot dans les langues romanes sont plutôt de caractère savant : v. fr. *olifant*, v. ital. *lionifante*, prov. *olifan*, *aufif*(l)an, M. L. 2841; de même irl. *elefant*. En pénétrant dans les langues germaniques, *elephantus* a changé de sens et a servi à désigner le chameau : got. *ulbandus*; v. h. a. *olbanta*, v. angl. *olfind*, etc. — Il est curieux, cependant, que toutes ces formes présentent un o qui est conforme aux exigences de la phonétique latine (cf. *oleum* de ἔλαιον), mais qui n'est pas attesté dans la langue écrite; des faits de ce genre se retrouvent; ainsi *uruläre*, sur quoi repose fr. *hurler*, est conforme à la phonétique latine, tandis que l'absence de dissimilation dans *uruläre* surprend. Cf. aussi *adimās* en face de *adamās* (terme technique, comme fr. *olifant*), rom. *comperäre* et **seperäre* (sous *paräre*), etc.

elix, -icis f. (surtout au pluriel; un exemple de singulier dans Ov., M. 8, 237) : canal de drainage. Technique. M. L. 2847. Tardif : *elixatōres* : ὑδροσκόποι (Gloss.). V. *colliciae* et *liquor*; et *lax*.

elleborus, -i (hell-) m., et **elleborum**, -i n. : emprunt au gr. ἑλλεβορος (ἐλ-). Le terme appartient à la langue médicale; le mot latin correspondant est *uērātrum*. M. L. 2850. Passé en breton : *elvor*.

Dérivés latins : *elleborō*, -ās; *elleborōsus*; fr. *ali-boron*.

ellum, **ellam** : tiens, le voici; s'emploie comme *ecum*, dont il est synonyme; cf. Plt., Cu. 277-278, *parasitum tuum | uideo currentem — ellum — usque in platea ultima*. — Mot de la langue parlée, attesté seulement chez les comiques.

Peut-être de **en-lo-m*; les formes romanes attestent un e ouvert, donc bref. M. L. 2851. Ceci supposerait que l'ē de *en* est dû au monosyllabisme; l'ē aurait subsisté dans **en-lo*. Mais *ellum* peut avoir une autre origine (de **em-illum* > **em-(i)lum* > *ellum*) et l'ē de *en*, être ancien.

ellychnium, -i n. : mèche, lumignon. Emprunt (Vitr.) au gr. ἑλλύχχιον, correspondant à lat. *lināmentum*, passé dans les langues romanes sous des formes contaminées par le rapprochement avec *lūcēō* (*inlunium* dans Apicius); cf. M. L. 2852, **lūcinium*.

elogium, -i n. : 1° semble être le gr. ἑλεγιον transformé par l'étymologie populaire, qui a assimilé l'ē initial au préfixe *ē-* et a modifié le vocalisme intérieur par un rapprochement avec *λόγος* et *eloqui* (cf. *antelogium* = πρό-λογος, Plt.), *elogia Solonis* = les distiques de Solon, d'où « épitaphe » (en vers; déjà dans Caton); 2° courte formule (d'où *elogiō*, -ās, Cael. Aurel.), et spécialement en droit : clause, disposition particulière, chef d'accusation. Confondu avec *eulogia*; v. B. W. sous *éloge*. Les mots relatifs à l'éloge, *elogia*, -gion, etc., ont été directement transcrits du grec.

elucus, -a, -um (quantité inconnue) : -m significat languidum ac semisomnum, uel, ut alii uolunt, alucinatorem et nugarum amatores, siue halonem (?) i. e. hesterno uino languentem, quod ἑλῶν uocitant Graeci, P. F. 66, 18, qui, 89, 12, a une forme *helucum*. Ne figure guère que dans les glossateurs; cf. Gell. 4, 19, 1; 16, 12, 3, qui cite l'étymologie de Gloatius Verus rapprochant *elucus* de *aluciner* : *alucinari factum scriptis ex eo quod dicitur Graece ἑλῶν, unde elucum quoque esse dictum putat a littera in e uersa, tarditatem quandam animi et stuporem, qui alucinantibus plerumque usu uenit*. Cf. *helluor*?

Elutriō : v. *elūo*, sous *lauō*.

em : v. *is*.

em : particule « tiens »; sans doute impératif syncopé et devenu invariable du présent d'aspect « déterminé » de *emō* (au sens ancien de ce verbe); cf. Plt., Capt. 859, *cedo manum*. — *em manum* « donne ta main. — prends-la », où *em* correspond à *tene* qu'on lit v. 838; « *em* », *hoc cum gestu offerentis dicitur*, Schol. Bomb. ad Ter. Phorm. 52. Souvent joint à *tibi* : « tiens, voilà pour toi ! ». Joint à *ille*, *illic*, s'accompagne d'un geste démonstratif : Plt., Merc. 313, *si umquam uidistis pictum amatores, em illic est*. Quelquefois employé seul, avec le même sens, e. g. Trin. 541. Diffèrent de *hem* et de *ēn*. Forme de la langue parlée qui n'est guère attestée en dehors des comiques; supplantée par *ēn* (avec laquelle on l'a confondue) et *ecce* !

embraetum : v. *imbraetum*.

embrimum, -i n. : sorte de coussin ou de matelas (Cassian; Gloss.). Bas latin.

embroca (in-, im-), -ae (embrocē) f. : pansement hu-

mide. Emprunt tardif de la langue médicale au gr. ἐμβροχή; de là *embrocō*, -ās.

emem : v. *is*.

ēmīnō : v. *minae*.

ēmīnus : v. *manus*.

emō, -is, **ēmī**, **ēmtum**, **emere** : sens premier « prendre », encore attesté dans les glossaires, P. F. 66, 21 : *emere, quod nunc est mercari, antiqui compitius pro sumere*; cf. 4, 30, *abemito significat demito uel aufero* : *emere enim antiqui dicebant pro accipere*; 332, 30, *redemptores proprie atque antiqua consuetudine dicebantur qui, cum quid publice faciendum <a>ut praebendum condicantur effecerantque, tum demum pecunias accipiebant*. Nam antiquitus *emere* pro accipere ponebatur : at hi nunc dicuntur redemptores, qui quid conduxerunt praebendum utendumque. Ce sens est conservé dans *em* et dans les composés : *adimō*, *cōmō*, *dēmō*, *dirimō*, *eximō*, *interimō*, *perimō*, *prōmō*, *sūmō*. Cf. aussi *praemium*. A l'époque historique, *emō* apparaît spécialisé dans le sens de « prendre contre argent, acheter », seul attesté dans les textes (depuis Plaute), en opposition à *uendō*, par une restriction dont on retrouve l'analogue dans le fr. *acheter*, de *accipere*, et aussi dans le gr. λαμβάνω (cf. Aristoph., *Paz*, 1263, etc.). Une fois que *emō* eut pris ce sens, ceux des composés dans lesquels le simple n'apparaissait plus clairement par suite de contractions s'en sont détachés et la langue leur a créé un parfait en -i : *cōmpsi*, *dēmpsi*, *prōmpsi*, *sūmpsi* (au lieu de l'ancien *surēmī*) en face de *adēmī*, etc. C'est *capio* qui a exprimé le sens de « prendre » dans le verbe simple, mais non dans les composés (v. *praehendō*; cf. *uideō* : -spiciō).

A *emere* « acheter » se rattachent les dérivés : *emāx* (opposé à *uendāx*) adj. : qui aime à acheter; *emāciūs* f., *ēmpior*, -tiō, -tiōnalis, -tōrius; *ēmpius*, -ūs, -itiūs, -itiuus; *ēmpiūō*, -ās (rare, époque impériale, sans doute d'après *uendiūō*, classique et usuel), *ēmpuriō*, -is et les composés : *coemō*, -is, -ēmī, *ēmtum* (*coemō* avec apex sur l'e dans le Mon. Ancyr. III 11) : acheter (où le préverbe marque l'aspect « déterminé »), noter *cōmptiōnalis* dans Plt., Ba. 976; *cōmptiō* : achat, spécialement employé pour désigner une forme de mariage dans laquelle il y avait une sorte d'achat de la femme par le mari; *redimō* : racheter, prendre à ferme, affermer; acheter ou prendre en échange de, M. L. 7144; *redēmpior* (= conductor), *redēmpsiō* (= ἀπολύτρωσις), qui dans la langue de l'Église ont pris le sens spécial que transcrit le mot « redempteur », M. L. 7142; *redēmpsiūra* (époque impériale); *redēmpsiō*, -tiō, -ās.

A *emere* « prendre » se rattachent, au contraire : *abemere* : enlever. N'est attesté que dans les glossaires et a été remplacé par *dēmō*, cf. plus bas, et *adimō* : « prendre à soi », puis « enlever »; dérivés tardifs : *adēmpiūō*, *adēmpior*; *cōmō*, -is, *cōmpsi*, *cōmpium*, -ere : sens premier « prendre ensemble, réunir, combiner », sens dans lequel Lucrèce emploie encore l'adjectif *cōmpius*, e. g. 1, 950, 3, 259, 4, 31, et le substantif *cōmpius*, -ūs, 3, 845; cf. aussi P. F. 18, *comptum genus libaminis quod ex farina conspersa faciebant*. S'est spécialisé dans le sens de « attacher les cheveux, peigner, coiffer »; c. *capillās*, *comam* (peut-être *coma* et *comāns* ont-ils joué un rôle dans cette évolution de sens); de là « bien peigner » et,

par extension de sens, « orner, embellir »; *cōmpius* « bien peigné, soigné » et son contraire *incōmpius*, traduisant κομψός et ἄκομψος, auxquels les a rattachés l'étymologie populaire. Lucrèce emploie le pluriel *cōmpius* au sens de « tresses, chignon », 1, 87, *cui simul infula uirgineos circumdata compius*; cf. **comptiäre*, M. L. 2107; *excomptiäre*, 2982; *dēmō*, -psi : enlever (proprement d'un endroit élevé : Varr., R. R. 1, 39, 3, *quae ex arboribus dempta*), puis simplement « enlever, retrancher, ôter »; *dēmpiō* (rare, Varr., L. 5, 6 et 176, repris dans la langue de l'Église); *dēmia* dans *uindēmia* et dans le composé plautinien *uirdēmia*; — *dirimō*, -ēmī : séparer, disjoindre, dissoudre; et, par suite « interrompre, remettre » (= *differō*) ou « détruire »; *dirēmpius*, -ūs m. : séparation (un exemple de Cic., Tusc. 1, 71); *dirēmpiō*, -tor (bas latin); *eximō*, -ēmī, *ēmtum* (d'où **exēmpiäre*, M. L. 3004) : mettre à part, mettre hors de, par suite « chasser, enlever »; délivrer. En parlant du temps : *eximere diem*, proprement « chasser le jour », par suite « passer, perdre ». Dérivés : *eximius* (= ἑξοχος, ἑξαιρετος) : mis à part, qui se détache des autres, et par suite « excellent, hors de pair ». Peut-être à l'origine terme rituel : P. F. 72, 3, *inde dici coeptum, quod in sacrificiis optimum pecus e grege eximebatur, uel quod primum erat natum*. Conservé en gascou; cf. M. L. 3017; *eximietās*. Autres dérivés : *exēmpiō*, -tor, -tilis, -tus, -ūs (Vitr.); *exēmpium* : v. ce mot; *interimō*, *interēmō*, -ēmī : détruire, faire périr (cf. *interficiō*). Ancien (Plt.), classique, mais rare, ne semble pas attesté après Quintilien. Dérivés tardifs : *interēmpior*, -trix, -tiō, -tibilis; *perimō*, *perēmō* : détruire (cf. *perdere*), Fest. 236, 7, *peremere Cincius in libro de uerbis praeis ait significare idem quod prohibere*; at Cato in libro qui est de militari pro uitare usus est. Dérivés : *perēmpiālis*, adj. de la langue augurale : -a *fulgura*, cf. Fest. 236, 19, 284, 12; *perēmpiō* (S^t Aug.), -tor (latin impérial); *perēmpiōrius* : 1° qui détruit; 2° dans la langue du droit « péremptoire », *peremptorius edictum inde hoc nomen sumpsit, quod perimet disceptionem*, h. e. ultra non pateretur aduersarium tergiversari, Dig. 5, 1, 70; — *prēmium* : v. ce mot;

prōmō, **prōmpsi**, **prōmptum** : mettre en avant, mettre au jour, tirer de, publier, exprimer. D'où : *prōmus*, -i m. : dépensier, économe (qui va chercher les provisions, cf. *condus*). Les formes *prōmum*, -i, *prōma cella* (Tert.) « garde-manger » sont secondaires; *supprōmus* (Plt.). *prōmptus* : tiré hors de, mis à découvert, par suite « mis à portée de, facile, aisé » et aussi « disposé à (souvent joint à *parātus*), dispos » et « agile, rapide, prompt ». M. L. 6776.

Dérivés et composés : *prōmpiō*, -ās (Plt.), fréquentatif de *prōmō* « distribuer »; *prōmpi(u)arius* : relatif au garde-manger, d'où *prōmpi(u)arium* n.; *prōmpitulus* (S^t Jér.); *prōmpiūtūdō* (tardif). De *prōmptus* : *imprōmptus* (époque impériale, rare);

prōmptus, -ūs m. : usité seulement dans l'expression *in prōmptu* (*esse, habere, gerere*, etc.) « à découvert, à portée de la main »;

exprōmō : produire, faire connaître, faire éclater; *sūmō* : v. ce mot.

L'ombrien a *emantur* « accipiantur » et, sur une borne, *emps* « emptus » (emprunté?); l'osque à *pert-emest* « perimet », *pert-emust* « peremerit », au sens de

inhibere; et *peremust* « percéperit »?, sens douteux, cf. Vetter, *Hdb.*, p. 22. L'irlandais a un correspondant exact de *emō* : *air-fo-emim* « je saisis », etc. — Les formes slaves et baltes indiquent un ancien présent athématique; car le présent a le vocalisme radical zéro, avec aspect « déterminé » (qui se retrouve en latin et qui explique le sens de « acheter » : acte de prendre parvenu à son terme) : v. sl. *imō* « je prends »; et *vāz-lmō* « j'enlèverai », lit. *imū* (inf. *imūi*, cf. v. pruss. *imū*) « je prends »; le vocalisme *e* se retrouve dans le présent « indéterminé » : v. sl. *jemljō* « je prends » (cf. v. pruss. *imminai* « nous prenons »). — Il y a chance pour que la forme *ēmi* du perfectum soit une création relative récente, comme *ēdi*, et dès lors le type *sūmpsī* n'aurait rien de surprenant; toutefois, le lituanien a *ēmē* « il a pris ». — Si l'on veut rapprocher le groupe synonyme de got. *niman* « prendre » (qui n'a rien de commun avec gr. *νέμω* « je partage » pour le sens), on peut admettre que *n-* y serait le reste d'un ancien préverbe **ni* (qui se retrouve dans v. h. a. *nidar* « en bas ») soudé au verbe et aux formes nominales qui s'y rattachent; le lette a, de même *ņemu* « je prends », avec *ņ* caractéristique. — Cette racine ne se retrouve pas en grec, arménien et indo-iranien, où l'idée de « prendre » est rendue par une racine différente pour chaque langue.

émolumentum : v. *molō*. En dernier lieu, Benveniste, *Latomus*, 1949, p. 3-7.

empaestātus, -a, -um : gravé en relief (Varr.). Latinisation de *ἐμπαεστώτος*; d'où *impaestātor* (Inscr.).

emplastrum, -i n. : terme médical emprunté au gr. *ἐμπλαστρον*. Un doublet *emplastrā* f. est attesté, ainsi que les dérivés *emplastrō* (im-), -ās, *emplastrātiō*, -tor, *emplastellum* (Mul. Chir.). Passé dans les langues romanes, M. L. 2863; et v. h. a. *pflāstur*.

ēmungō : v. *mungō*.

ēmussitātā : v. *amussis*.

en : v. *in*.

ēn : même sens que *ecce*, *et*, comme celui-ci, peut-être accompagné d'un nominatif ou d'un accusatif; Vg., B. 5, 65, *en quattuor aras* | *ecce duas tibi*, *Daphni, duas altaria Phoebo*. On trouve à l'époque impériale en *ecce* réunis. *En* s'emploie souvent dans les mouvements emphatiques ou pathétiques : Vg., Ae. 1, 461, *en Priamus*; 612, *en ego uester* | *Ascanius*; on le trouve dans des interrogations pressantes : Vg., Ae. 6, 346, *en haec promissa fides est?*; aussi est-il souvent joint à *unquam* usquam, cf. P. F. 66, 27, *enunquam* glossé *ecquando*, cf. gr. *et tōte*. L'interjection est destinée à attirer l'attention de l'interrogé, de sorte que la question prend par là plus de force. Avec l'impératif, *en* rend l'ordre plus vif : *ēn age, ēn aegēdum, ēn aspice* (Ov., Am. 1, 8, 31; cf. gr. *ἔν ἔστω, ἔν ἔστω*); avec le futur, *ēn* joint à l'interrogation une idée de souhait, comme le gr. *et tōte*; cf. Vg., B. 1, 68; 8, 6. M. L. 2866.

A en juger par *ellum* (v. ce mot), l'*ē* de *ēn* résulterait d'un allongement latin, normal dans une monosyllabe. Mais l'étymologie de *ellum* est douteuse et la longue de *ēn* peut être ancienne (gr. *ἔν*).

encaustus, -a, -um : peint à l'encaustique. Terme technique de la langue des peintres, emprunté au gr.

ἐγκαυστός. Le neutre *encaustum* (*encautum*) a désigné l'encre de pourpre dont les empereurs se servaient pour leur signature (cf. *encautūrit libri* « archives publiques », Cod. Theod.); de là le sens général de « encre » (v. fr. *enque*) pris par le mot dans les langues romanes (à côté de *atrāmentum* et de *tincta*). M. L. 2869 et B. W. sous *encre*; germanique : m. b. all. *inket*, etc. Cf. A. W. M. L. 2868, *encausticus*, et 2870, **encautire*.

endo : v. *in*.

enim : en vérité, en fait, assurément, réellement. Particule affirmative, en général placée après le premier mot principal de la phrase (cf. *etenim*, comme *attamen*), mais qui peut être en tête, tout au moins dans la langue parlée, quand on veut lui donner une valeur particulière, e. g. Plt., Tri. 1134, *enim me nominat* « c'est bien moi... », ou même après tout mot de la phrase dont on veut souligner l'importance, cf. Vg., Ae. 8, 84, *in litore conspicitur sus*, | *quam pius Aeneas tibi enim tibi, maxima luno*, | *maclat*, qui reproduit sans doute une ancienne forme rituelle. Se trouve exceptionnellement aussi en troisième place, cf. Varr., R. R. I 18, 7, *biuium nobis enim ad cultum dedū natura*; 2, praef. 1, *ut ruri enim*, sans raison apparente. Souvent joint à des adverbies de sens voisin, *certē*, *nempe*, surtout *uērō*, d'où les formes renforcées *enimūērō*, *uērūenimūērō*. Du sens premier on est passé au sens de « en effet », et la particule a servi à confirmer la réalité d'une affirmation précédente et à en introduire la preuve : Plt., Asin. 808, *hae non sunt nugae, non enim mortalia. Enim* est usité de tout temps, mais pas plus que *nam* n'a subsisté dans les langues romanes.

Lorsque a une forme correspondante, mais avec une voyelle initiale différente *ē* ou *i*, *enim*, *inim*, *enimē* au sens de « et », qui s'exprime par *et* en latin et en ombrien; de même, pél. *inom*; l'ombrien a *eine*, *enem* et *enu*, *enom*, *ennom* (aussi *enumek*, etc.) au sens de lat. *tum*. Il ressort de là, d'une part, que le sens de *enim* est dû à un développement latin (du reste, *enim* se place autrement que les mots osques et ombriens, qui figurent en tête de la phrase ou des groupes); de l'autre, que *enim* est apparenté à *nun-c*. C'est une particule du groupe de *nunc*, *nam*, *nem-pe*, etc. (V. ces mots), apparenté à v. h. a. *ener* « celui-là », arm. *na* « celui-là », v. sl. *onū* « celui-là », etc. — Le passage de **enem* à *enim* s'explique par le caractère accessoire du mot; cf. *ūn-decim* en face de *decem*. Le vocalisme *e* est conservé dans *nempe*. Pour l'*e* initial, cf. osq. *e-tanto*, gr. *ἐ-τείνος*, etc.

ennam : *etiamne*, P. F. 66, 23. Sans autre exemple; sans doute corrompu; l. *en iam?*

enocillis (Gloss.). Déformation de *ἐγγελος* : anguille.

enōs : v. *nōs*.

***ēns, entis** : participe présent supposé de *sum*, dont P'rsien, GLK III 239, 5, attribue l'invention à César, mais comme d'une forme théorique, créée en vertu de l'analogie : *Graeci autem participio utuntur substantivo* (scil. *ōv*)... *quo nos quoque secundum analogiam possemus uti, nisi usus defecisset participii frequens. Quamvis Caesar non incongrue protulit « ens » a uerbo « sum », es, quomodo a uerbo « possum, potes », « potens »*. En dehors de ce témoignage, ne semble pas attesté, pas plus que le substantif *entia*; dans les deux passages de Quint.,

I. O. 2, 14, 2 et 8, 3, 33, il faut sans doute lire et *quentia*, ut *queens*, et non, comme les anciens éditeurs, *atque entia*, ut *ens*, v. l'édition de Rademacher, et l'apparat ad loc. Il n'y a pas de forme attestée en latin pour traduire *ōv*, τὰ *ὄντα*, et le substantif correspondant à *ōvōta* est *essentia*; cf. Sén., ad Luc. 58, 6 et 7. Le participe présent de *sum* est *-sēns*, usité seulement dans les composés tels que *ab-, prae-sēns*; *Consēns* est douteux; et si *sōns* « coupable » est à l'origine un participe de *sum*, il n'a plus, pour les Latins, aucun rapport avec le verbe. V. *essentia*.

ēnsis, -is m. : épée. Même sens que *gladius*, d'après Quint. 10, 1, 11, mais surtout réservé à la langue de la poésie, comme *ēnsifer*, *ēnsiger* (imitation du gr. *ἐνσιφής*, désignant Orion), *ēnsipotēs*. Diminutif : *ēnsiculus* = *ἐνσιφιδιον* (Plt.). Le caractère poétique et littéraire du mot explique qu'il n'ait pas passé dans les langues romanes. Du reste, les noms d'armes se renouvellent et s'empruntent avec les objets qu'ils désignent; *ēnsis* a été supplanté par *gladius*, qui doit être celtique, et celui-ci a subi dans les langues romanes la concurrence de *spatha*, qui est grec; cf. M. L. 8128; Couissin, *Les armes romaines*, p. 489.

Le mot a un correspondant exact dans skr. *asīh* « épée » et n'en a pas d'autre. Il est possible, mais incertain, que gr. *ἔπος* soit apparenté. L'*i* de *ēnsis* n'est pas plus essentiel que celui de *axis*.

enthēca, -ae f. : épargne; matériel d'une exploitation; greniers publics. Emprunt tardif fait par les juristes au gr. *ἐνθήκη*; de là *enthēcāus*, *-cārius*. M. L. 2876.

enubrō : *inhibenti*, P. F. 67, 10. A rapprocher du même, 97, 12, *inebrae aues quae in auguriis aliquid fieri prohibent*, et *proprus omnia inebra appellatur quae tardant uel morantur agentem*, et 97, 11, *inhibere* : *iniungere sed melius cohibere*.

Enubrō semble le datif d'un adjectif **enuber*, de **enhabros*, forme ancienne, sans doute tirée du rituel, remarquable par la forme ancienne du préfixe *en*, l'amuissement de *h*, le son *u* pris par *ā* en syllabe interne devant la labiale *b* et l'haplogie du suffixe **enubhro-* > **enuber*, cf. *crē-ber* (si toutefois la forme ne remonte pas directement à **en(h)abros*, cf. *taeter/taedet*, *piger/piget*). *Ineber* est une forme que son vocalisme dénonce comme plus récente. Les gloses ont une forme avec *i* : *enibrium*.

ēō, **is**, **ī** (ancien *ī* : *iui* est rare et semble avoir été créé, d'après *audīui*, *audīi*, pour éviter une scansion *ī*, sans abrégement de l'*i* initial, ou pour éviter une suite de trois brèves, e. g. *iuera*, Catul. 66, 12; *iuisse* est, toutefois, attesté depuis Plt., Mo. 842; cf. Lodge, *Lex. Plaut.* s. u. *ēō*, et Thes. V 2, 626, l. 77 sqq.; nombreuses formes contractées *īsti*, *īsse*, *īssis*, surtout dans les composés), **ītum**, **īre** : aller (aspect indéterminé, cf. *uādō*). S'emploie par extension d'objets inanimés : *aluus non īt*, Caton, Agr. 157, 7; *incipit res melius īre quam putamur*, Cic., Att. 14, 15. A aussi le sens fort, ordinairement réservé à ses composés *abire*, *exire* : *saepe hominem paulatim cernimus īre* (= *exire*, *oxyēōai*), Lucr. 3, 526; *it dies*, Plt., Ps. 240 a. D'usage fréquent avec un supin, pour indiquer une action que l'on se dispose à accomplir, une intention de l'esprit portée vers un objet (comme

le fr. *je vais* dans « je vais faire », « il va pleuvoir »), e. g. Caton ap. Fest. 280, 22, *quae uti prohibitum īrem, quod in me esset, meo labori non parsi*; a ainsi été employé pour former l'infinitif futur passif du type *ductum īri*, cf. Plt., Ru. 1242, *mihī istaec uidetur praeda praedatum īri*. Usité de tout temps. A fourni quelques formes de la conjugaison du verbe *aller* dans les langues romanes, cf. M. L. 4545; B. W. sous *aller*, mais a subi la concurrence de formes plus pleines, *uādō* et *ambulō*; il semble que la langue ait évité les formes monosyllabiques et les formes du parfait simples pour recourir aux composés; cf. Thes. V 2, 627, 50 sqq.

Ēō sort de **eyō*; les anciennes formes athématiques de la racine **ei-/i-* subsistent dans *is*, *it*, *ītis*, *i*, *īte*, d'où *īre*; les formes à *-o-* sont passées au type thématique; *ēō*, d'après la 3^e personne du pluriel *eunt* de **ey-ont* (ancien athématique), comme toujours en latin : *imus* est dû à l'influence du type *audīmus*. La 3^e personne du pluriel *int* conservée dans le Glossaire de Philoxène est trop mal attestée pour qu'on puisse en tenir compte. Le latin a généralisé le *ei-* (d'où *i-*) dans la conjugaison *is*, *imus* (en face de gr. *ἴεν*), *ibam*, *ibō*. Le vocalisme radical zéro n'apparaît qu'au participe *ītus* (dans *tum* est et *subitus*) et au supin *tum*, remplaçant un ancien *ītum*) (cf. *ītus*, *redītus*, *redītūrus*) avec les formations du même groupe et dans le substantif isolé, de forme très archaïque, *īter*. Le participe présente une alternance ancienne : *īēns*, *euntis* de **eyontes*. Quelques composés ont des formes de 3^e personne du pluriel d'indicatif présent archaïques avec un suffixe apparent *-n* : *obīnunt*, *prōdīnunt*, *redīnunt* (Enn.), cf. *dō*, *danunt*. Il est possible que ce soit fait sur une ancienne forme à désinence *-nt* de formes à préverbes, telles que **red-i-nt*. Le parfait *it* est une forme récente, d'origine obscure, **ey-ei* ou **i(y)ei*, cf. ombr. *iust* « ieris »?

ītor, -ōris m. (n'est que dans les grammairiens); *īdōria*, -ae f. : argent du voyage (Ps.-Aug.).

ītus, **ās** m. : *ītō* : fait d'aller, marche. Tous deux classiques, mais rares. *ītus* est souvent joint à *redītus*. Les composés, au contraire, sont fréquents : *adītus* (M. L. 167); *ambītus*, *ambītō*, *exītus*, *introtūs* (mot d'Eglise, d'où *l'it.* *intrōit*), *redītus*, *sedītō*. Un abstrait *-itium* figure aussi dans *exītium*, *inītium*, etc.

A la racine de *ēō* se rattachent : *īdō*, *-ās* : doublet de *ēō*, rare et familier (Cic., Fam. 9, 24, 2; Gell. 3, 18, 4; Plin. 9, 24; peut-être Plt., Mo. 129). La quantité de l'*i* ne se laisse pas préciser en latin; l'ombrien semble remonter à **eiō*. Interprété généralement comme un fréquentatif de *ēō* (cf. *īitō*); cf. cependant ombr. *etiaians* « itent », *etato* « itātō », *ambr-etato* « ambiuntō » (avec vocalisme radical *ei*), *īrl*, *ethaid* « itat », gr. *ἰτρίτων* « itandum », cf. Vendryes, BSL 25 (76), 1, 45 sqq., qui supposent l'existence d'un type ancien non spécial au latin **īdā-*, **eiā-*. Composé : *adītō*, Enn., Sc. 425. Dérivé : *īitō* (cf. *cantō* et *cantiō*, etc.).

īter, **īteris** n. : hybride formé sur une flexion *īter*, **ītinis* (non attestée, mais ancienne et qui représente un type indo-européen **ter-/ten-*, non attesté hors du hittite nom.-acc. *ītar* « route » (?) et du tokh. A *yār* « chemin », qui, étant féminin, doit être un dérivé de l'ancien mot attesté par lat. *īter*; v. Benveniste, *Origines*, p. 104; cf. le type lat. *īcur*), à laquelle s'est juxtaposée une flexion normalisée, *īter*, *īteris*. Sur *īteris*

a été refait, en outre, un nom.-acc. *itiner* : 1° parcours, chemin parcouru, marche, voyage : *iter ire, facere, habere*; in *itinere*; *iter omne uiaum*, dit Lucr. 2, 266; 2° par extension, confondu avec *uia* : route, chemin, passage : *qua ibant, ab iu iter appellabant*, Varr., L. L. 5, 35, cf. *uerum iter gloriae et uiam gloriae*, Cic., Phil. 1, 14, 33. Usité de tout temps; demeuré partiellement en roman; cf. ancien fr. *erre, errer* dans « chevalier errant », M. L. 4555; B. W. s. u.; un verbe *iterare* au sens de *iter facere* est attesté à basse époque. *Iter* a des dérivés attestés à basse époque : *itineror* = ὁδοπορεῖν; *itinerarius*, a, -um; subst. *itinerarium*.

Pour *obiter*, v. ce mot.

Sur *eō, iter*, v. Ernout, *Aspects*, p. 145 et 156.

-es(s), -itis m., second terme de composé : celui qui va; v. *comes*, -itis.

Eō a fourni de nombreux composés, dont certains ont des sens spécialisés, ainsi *ineō* « commencer », *intereo* « mourir », *pereo* « périr, être perdu », *ueneō* « être mis en vente » (en face de *perdō, uendō*). Alors, comme dans le cas de *uideō/aspiciō*, la langue a recouru à d'autres verbes pour exprimer l'idée d'« aller » dans les composés : cf. *ingredior, interuenio*, etc.

abeō : s'en aller de; skr. *apa-eti*, gr. ἄπειμι, got. *afidja*; pél. *afidē* « abiiit »? Souvent confondu avec *habeo* dans les manuscrits, malgré les recommandations des grammairiens. Composé double, poétique : *transab-eō* (cf. *transabigō*).

Dérivés : *abitus*, -ūs m., *abitiō* (archaïque et rare), *Abeōna*, nom ou épithète de déesse protectrice de la marche de l'enfant, cité par Tertullien et saint Augustin, à côté de *Adēona*, cf. *Pāmōna*; *abitiōrium* « lātrina publica » (Inscr.).

adeō : aller vers, s'approcher, aborder; *adiūs*, -ūs m.; *adiūtio*, -ōnis (rare).

ambio : v. ce mot.

ante(e)ō : aller devant, dépasser (sens propre et figuré). Scandé toujours *anteō, antre*, l'e de *ante* est purement graphique, comme celui de *de* dans *deesse*. Un doublet ancien, *antideō*, est dans Plaute.

circumēō : aller autour, entourer, encercler, cerner; circonvenir. Synonyme également de *ambire*; dans la langue de la rhétorique, « user de périphrases ou de circonlocutions »; *circum(i)us*, -ūs m. : 1° circuit, révolution; 2° terme de rhétorique = gr. περίοδος (Cic., Or. 61, 204) ou περίπατος (Quint); *circum(i)ūtio*, -ōnis f. : ronde, circuit; circonlocution (déjà dans Tér.; cf. *ambigēs*). — Pour *circiūt* et *circiūtior*, -ōris, v. *circus, circum*.

coeō = σύνεμι : 1° aller ensemble, se réunir, se rencontrer, en particulier « se réunir pour délibérer », d'où *coetus*, -ūs « assemblée » (= σύνοδος); cf. aussi le composé purement nominal *comitium* s. u.; 2° s'accoupler, s'unir charnellement, d'où *coitus*, -ūs m.; *coitiō* : 1° rencontre; 2° coalition, conspiration; 3° = *coitus* (tardif). *de-eō* (Sall., Stace?) : artificiel d'après *abire*.

ezeō : sortir [de] (panroman dans ce sens, M. L. 3018); franchir, éviter (avec l'accusatif); se terminer; *exitus*, -ūs m. : sortie, issue; d'où « fin, résultat » et « mort », irl. *éisth*; *exitiō* : sortie (rare); *exitium*, -i doublet de *exitus*, spécialisé par litote (cf. *exitus exitiālis* Cic., Verr. II 5, 12) dans le sens de « mort (violente), destruct-

tion » (donné à basse époque aussi à *exitus*, cf. Thes. V 2, 1538, 59 sqq.), etc., d'où *exitiālis*, -ābilis, -iōsus.

ineō, cf. ombr. *enetu* « initio » : 1° aller dans, entrer dans; 2° commencer (absolu : *ex ineunte aetate*, et transitif : *inire magistratū*), entreprendre; 3° saillir (en parlant d'un mâle), d'où connaître une femme, i. *fēminam*; *initus*, -ūs m. (rare et poétique) : approche (= *aduentus*); commencement (rare); ce sens est plutôt réservé à *initium* : commencement, début, origine; au pluriel, « éléments ». Dans la langue religieuse : 1° auspices pris au début d'une entreprise; 2° cérémonies d'initiation, mystères; M. L. 4440 a, et celtique : irl. *inuit*, britt. *ynydd, enes*. Dérivés : *initiō*, attesté seulement dans la langue classique au sens « initier » et le plus souvent au passif *initiāri* « être initié »; l'emploi dans le sens de « commencer » est très tardif et semble créé par besoin de renouveler l'expression. M. L. 4440 et **comitiāre*, M. L. 2079; B. W. sous *commencer*; *initiālis* (Apul.); *initiāmenta* (Sén.); *initiātio* (Suét.); *initiātor*, -trix (Tert.).

intereo : se perdre; par suite « être perdu, mourir »; *interitus*, -itiō; cf. skr. *antar-itah*; pour le sens donné par le préverbe, cf. *interdico, interimo, interficiō*, M. L. 9676.

intr(o)ēō : entrer dans; *introitus* : entrée (abstrait et concret), M. L. 4515.

obeō : 1° aller au-devant ou contre, rencontrer, surveiller (= *occurrō*); parcourir; couvrir (*obducō*); affronter (o. *mortem*, d'où *obire*, absolument « mourir », cf. *ocumbere, oppetere, occidere*); se coucher (se dit des astres = *occidō*); 2° entreprendre, et par suite « exécuter »; *obitus*, -ūs m. : 1° approche; 2° disparition, mort; coucher des astres (= *occāsus*). irl. *obaid*, M. L. 6011 c.

perēō : disparaître, cf. Plt., Cap. 537, *utinam te di prius perderent quam peristi e patria tua*; périr, être perdu; cf. ombr. *per-etum* « peritum ». Sert de passif à *perdō*. Pas de substantif dérivé; *perditio* lui-même est très tardif (Lactance, Vulg.). Renforcé par *dis* : *disperēō* (cf. *diseruciō*). Le rapport avec *eō* a fini par n'être plus senti; la Vulgate a un futur *periet*. Panroman. M. L. 6415. Voir *per*. Pas de substantif.

praeēō (*praeō*) : aller devant, précéder. Dans le rituel, s'emploie en parlant du prêtre qui précède le magistrat en prononçant la formule consacrée : *praeire uerbis*, et simplement *praeire* « réciter le premier, dicter », et par suite « enseigner ». — Pour *praetor*, v. ce mot.

praetereō : passer auprès ou le long de; passer, dépasser; échapper à (*non me praeteriit*); omettre, négliger; *praeteritus* : passé; d'où *praeteritia*, -ōrum « le passé »; dans S^t Hilaire, traduit le gr. τὰ παρελθόντα; *praeteritiō* (tardif) : omission = παραλείψις.

prōdeō : s'avancer, paraître au jour, [se] lever, pousser. M. L. 6768. Les dérivés *prōdiūtio*, *prōdiūtus* sont à peine attestés et à très basse époque. La langue a évité les homonymies possibles avec *prōdiūtio* de *prōdō*.

redeō : revenir, M. L. 7145; *reditus*, *reditio* (rare).

Rediculus : -i *janum extra portam Capenam fuit, quia accedens ad Urbem Hannibal ex loco redierit, quibusdam perterritus uisis*, P. F. 355, 7.

**sēd-eō* n'existe pas; le latin dit *sēcēdō*. Mais *sēdiūtio* existe à côté de *sēcēssiō*; d'où *sēdiūtus*. Ancien (Plt.), usuel, classique.

subēō : s'approcher de; venir sous; venir à la place

de (cf. *succēdō*); subir, M. L. 8364; *subitus* : proprement « qui vient sans être vu » (nuance marquée par *sub*, cf. *subripio, sustrahō*, etc.) : d'où « soudain, subit », *subitō* « tout à coup », *subitiāre* « arriver subitement » ou « surprendre », mot de basse latinité qu'on peut considérer comme un dénomminatif de *subitus* ou un fréquentatif de *subire*, cf. Niedermann, Emerita, XII, 1944, p. 82; M. L. 8366 et 8365, *dē subitō*, M. L. 2607; britt. *dislyfyd*; *subitiātio* (Vulg.), -tor (Gloss.); *subitiārius* (déjà dans Plt.); *subitiāneus* (époque impériale); *subitiānus* (Gloss.); *subitanter* (Fulg.), d'après *festinanter*; **subicula* « vêtement », M. L. 8361.

trānsēō : aller au delà, passer; *trānsire in* « se changer en »; *trānsire ad* « passer à ». Synonyme aussi de *praeireō*; *trānsitus*, -ūs; *trānsitiō*; *trānsitor* (Itala); *trānsitiōrius*; *trānsitiūsus* (terme de grammaire), M. L. 8855 a, b.

Enfin, il est possible qu'il faille rattacher à *eō* nequeō et *quēō* : v. ces mots.

La racine **ei-*, **i-* fournissait un présent radical athématique qui n'était accompagné ni d'aoriste ni de parfait; pour ces aspects, on recourait à d'autres racines. Ce présent subsistait dans skr. *eti* « il va », *imāh* « nous allons », *yānti* « ils vont », v. pers. *aitiy* « il va », gr. *εἶσι*, pl. *τινεν* *ἴασι*, v. lit. *eiti* « il va ». Pour avoir l'aspect « déterminé », le slave a recouru à un présent dérivé, v. sl. *īdō* (de **īdō*) « je vais », à côté d'un infinitif *iti*. L'ombrien a eu *itō* et un passif *ier* « itum sit ». L'adjectif verbal en -to- a la forme brève : skr. *itdh*; le « supin » la forme **eitu-*, skr. *itum*. Le latin a généralisé la brève, sauf peut-être dans *simiūt*? L'osque *ampret* est sans doute à écarter, v. Vetter, *Hdb.*, p. 11. L'irlandais a un type suppletif, *tiagu* « je vais », etc., où le groupe de *eō* semble n'avoir pas de place. Sur l'aspect indéterminé de la racine, v. MSL 23, 242 sqq. Pour *comes*, v. ce mot.

eō : ablatif neutre singulier de *is* employé avec le sens causal « pour ceci, pour cette raison » et annonçant généralement un relatif qui suit : *eō... quod, quia, quoniam*; *eō... quōd, ut, quā*. Joint à *id* dans le composé *ideō* « ceci parce ».

eō : particule locative « à ce point, jusque-là », *eō loci*, généralement avec idée de mouvement, de marche vers un but dans l'espace ou le temps; cf. *adeō, usque eō* (*eō usque*, M. L. 2877) (avec leurs correspondants relatifs *quoad, quousque*). S'oppose à *ibi*, qui indique le lieu sans mouvement, et à *inde*, qui indique le point de départ. *Adeō* : proprement « jusque-là » et « précisément », « à ce point, tellement » : *adeō... ut* « au point... que ». Ancien, usuel. Non roman.

V. *is*.

epiphania, -ōrum n. pl. et *epiphania*, -ae f. sg., *epiphaniae* : emprunt au gr. τὰ ἐπιφάνεια [lepā] fait par la langue de l'Église. M. L. 2879; passé aussi sous une forme savante en irl. *epiphain*.

epiraedium : v. *raeda*.

episcopos, -i m. : surveillant, gardien, protecteur. Emprunt au gr. ἐπίσκοπος, spécialisé dans la langue de l'Église au sens de « évêque ». De là : *episcopālis*, *episcopatus*, *episcopium*, -pia, *episcopō*, -ās, CIL V 7136, 1. M. L. 2880; germ. *thiscop* « Bischof »; irl. *epscop*, etc.

epistula, -ae f. : preprement « envoi », Cic., Quint.

fr. 3, 1, 3, § 8, *uenio nunc ad tuas litteras quas pluribus epistulis accepi*, spécialisé dans le sens de « envoi de lettre », puis « lettre » elle-même (= *litterae, cōdiciilli*).

Emprunt au gr. ἐπιστολή, mais latinisé, comme le montre le traitement u de o intérieur. Déjà dans Plaute, usuel, classique. Fréquent dans la liturgie romaine (fr. *épître*) et passé par là en got. *†epistulans* acc. pl., irl. *episti*.

Dérivés : *epistolāris*, -rius. *Epistolum*, -licus sont des transcriptions du grec.

epithema, -atis n. : topique. Emprunté par la langue médicale au gr. ἐπίθεμα, passé dans quelques langues romanes; it. *pūtima*, esp. *bizma*, etc. M. L. 2881.

epitomē, -ēs f. : abrégé. Emprunt au gr. ἐπιτομή, latinisé en *epitoma* (Flor.), d'où *epitomō*, -ās (rare, tardif).

eporaediae : v. *raeda* et *equus*.

epulum, -i n. sg. et *epulae* f. pl. (un singulier *epula* est attribué aux antiqui par P. F. 72, 18; la forme la plus fréquente est *epulae*; le neutre singulier désigne plutôt le repas dans son ensemble; le pluriel, le repas envisagé comme composé de plusieurs mets). Terme de rituel désignant un repas de sacrifice, un festin d'ordre religieux; cf. *epulum Iouis* et les VII uiri *epulones* chargés de préparer aux dieux les lecliternes, et P. F. 68, 26, *epulones* (cf. Plt., P. 100, *coepulones*, nominatif en -us retait sans doute sur le génitif pluriel *epulōnum*, d'après *colōnus*; cf. *cārionus, decurionus*) *dicebant antiqui quos nunc epulones dicimus*. *Datum est autem his nomen quod epulas indicendi Ioui ceterisque dis potestatem haberent* (cf. 76, 16, s. u. *ferias* : *aliae* [sc. *feriae*] *cum festo, ut Saturnalia, quibus adiungebantur epulationes ex prouentu fetus pecorum frugumque*; Cic., Leg. 2, 25, 63; Off. 2, 16; Hor., C. 3, 8, 6, etc.; souvent un repas de funérailles (Cic., Vat. 3). En passant dans la langue commune, *epulum, epulae*, comme *daps*, ont pris le sens général de « repas, festin » et même « plat ». De là *epulāris* adj., *epulor*, -āris et ses dérivés, *coepulor* (Ambr.); *epulō* m., sert aussi de *cognōmen*. Ancien, usuel. Non roman.

Cf. sans doute *Ops, opēs, opus*, groupe qui se rattache à des mots indo-européens ayant une valeur religieuse; cf., pour la forme, v. isl. *afl*, v. angl. *afl* « force » et, pour le sens, skr. *āpāh* « cérémonie religieuse », avec *ā*, a « côté de, à côté » *opus*, v. h. a. *uoba* « fête ». Le vocalisme e, à côté de o, est normal; cf. *nebula*.

equidem : v. *quidem*.

equiter : v. *equus* et *ferus*.

equirine : *iusiurandum per Quirinum*, P. F. 71, 17. V. *ēcastor, edepol*.

equirria : v. *equus*.

equisaetum : v. *equus* et *saeta*.

equus, -i m. (*equos, eus*; la graphie du nominatif et de l'accusatif *equus, equum*, qui est incorrecte, est à l'imitation des autres cas *equi, equō, etc.*) : 1° cheval; 2° machine de guerre analogue à l'arie, cf. plus bas, *eculeus*. — Nom ancien et générique de l'animal, auquel on a donné un féminin *equa* avec un datif-ablatif pluriel *equābus* dans la langue des éleveurs. Les noms particu-

liers sont *asturcō*, *caballus*, *canthērius*, *mannus* et, à basse époque, *burricus*, *burricus*. *Equus* n'a pas subsisté dans les langues romanes, cf. *caballus*; mais *equa*, terme spécifique, a survécu en partie, cf. M. L. 2883; B. W. sous *jument* (dans la lex Met. Vipasc., CIL II 5181, 1, 17, *equa* s'oppose à *caballus*, comme, dans la lex Salica, *iumentum*).

Dérivés : *equō*, -ās (*equor*?) : aller à la corvée de chevaux (terme militaire, cf. *agor*, *annōnā*, etc.); *equārius*, -a, -um (rare; cf. M. L. 2884, *equārius* > esp. *yegüero*); *equinus*, M. L. 2884 a; *equinālis* (tardif); *e* (*herba*) *prēle*; *equille* (*equale*, Mul. Chir.) n. : écurie; *equiō*, -ire : être en chaleur; *equimentum* : prix de la saillie (cf. *catulid*); *equisō* (*equisō*, Gloss., d'après *mulio*, et *equisius*, Iul. Val.) : palefrenier (cf. *agāsō*); *equolus*, *eculus*, -a; *eculeus* : 1° poulain; 2° chevalet; instrument de supplice, sans doute sorte de pal, sur lequel on plaçait les esclaves pour en obtenir des aveux, cf. *hinnus* [*hin*][*n*] *uleus*;

eques, -itis m. : cavalier (le sens de « cheval » que signalent certains grammairiens, à la suite d'Aulu-Gelle 18, 5, dans un exemple d'Ennius, *quadripes eques* (A. 237), est douteux; sans doute faut-il entendre l'expression d'Ennius comme formée d'un groupe asyndétique désignant le cavalier et sa monture; toutefois, cette interprétation erronée a entraîné quelques emplois, sporadiques et tardifs, de *eques* avec le sens de *equus*, notamment dans Grégoire de Tours, cf. Bonnet, *Le latin de Grégoire de Tours*, p. 284; voir les exemples dans le Thes. V 2, 717, 20 sqq., et les justes doutes de F. Haverfield, *Class. Rev.* 13 (1899), p. 305). Au pluriel, *equitēs* : chevaliers, membres de l'ordre romain de ce nom, qui comprenait à l'origine les hommes appelés à servir dans la cavalerie (*equitatus*) et qui, par la suite, a désigné une catégorie de citoyens possédant un certain cens et certains droits, mais qui, dès la fin de la république, avaient cessé de faire un service militaire particulier. De *equo*-is? Pour la formation, cf. *ἵπποτης*. — De là : *equester*, -itis, -tre (ou aussi un masculin *equestris*) : de cavalier ou de chevalier; *equiō*, -ās : monter à cheval, servir dans la cavalerie, manœuvrer (= *ἵππεύω*), d'où *ad-*, *circum-*, *in-*, *inter-*, *ob-*, *per-*, *praeter-*, *super-* *equiō* (époque impériale); *equitābilis* (= *ἵππαστος*) et *inequitābilis* (= *ἀνπίστος*), Curt.; *equitātus*, -ās m. : *equitum* n. : haras; *equitārius*, M. L. 2885.

Composés : *equiria*, -ōrum n. pl. (*equiria*, *ecurria*) : courses de chevaux, cf. Varr., L. L. 6, 13, et Getz-Schöhl, *ad loc.*, de **equi-curria* avec haplogie; *equisactum* (*equisactis*, *equisēta*) : *cauda caballī*, *prēle* des bois (= *ἵππουρις*), M. L. 2884 b, B. W. s. u.; *equiferus* (Plin.), *equifer* (Gloss.) : cheval sauvage, cf. *ouifer*, *caprifer*, fait d'après le type grec *ἵππαιγρος*; *equimulgo* m. (Sid.), trad. du gr. *ἵππομυλγός* (Hom.), cf. *caprimulgo*.

Equos répond à **epos* du gaulois (dans *Epo-* des noms propres et *eporēdiae* dans Plinie), irl. *ech*, v. angl. *ech* (cf. got. *aikwa* dans le composé *aikwatundī*), skr. *āpāh*, av. *aspō*, v. perse *asa-*. Le *qu-* répond ici à *-k* + *w*, comme on le voit par l'indo-iranien, par lit. *asvā* (v. lit. *eschwa*) « jument », et par le -*pi-* ou -*xx-* de gr. *ἵππος*, *ἑκκος* (dont l'i est inexplicable, v. Boisacq, s. u.). Le féminin *equa* est une formation nouvelle, comme lit. *asvā* et skr. *āpāh*; le gr. *ἵππος*, masculin-féminin, con-

serve l'état de choses indo-européen. Le cheval avait pour les chefs indo-européens une grande importance, à cause de l'usage du char de guerre; cf. *currō*.

Lat. *equus* doit être ancien, à en juger par gr. *ἵπποτης*. Par opposition à *eques* a été fait *pedes* (v. ce mot sous *pēs*). *Equisō* semble fait sur *agāsō*, lui-même obscur.

(h)ër, ëris m. : 1° hërisson; 2° machine de guerre composée d'une poutre hërisée de pointes de fer qu'on plaçait devant les portes pour en défendre l'entrée. La forme monosyllabique est rare et on y substitue ordinairement un dérivé : *ëricius*, -i m. C'est *ëricius* (sur l'i, v. Thes. V 2, 776, 46), qui a survécu dans les langues romanes, dont certaines formes supposent **ëriciō*, -ōnis, M. L. 2897. Panroman. V. B. W. s. u. On trouve aussi, à partir de Plinie, *ërinaceus* (vulg. *irë-*) (d'après *gallināceus*), qui désigne aussi un autre animal, *hyrax syriacus*, ou le lapin? V. Thes. s. u.

Adjectif : *ëricinus* (Aug., joint à *leporinus*). Les gloses ont aussi un adjectif *ëriciatus* (noté *iri-*), CGL V 542. 30 : *hirsutus*, *iriciatus*, cf. fr. « hërisssé ».

La perte de l'h initial dénonce un mot de la campagne. Plaute, Capt. 184, a un accusatif *irim* qui, si la forme est exactement transcrite, a un i issu de e également dialectal. A côté de ce mot, les Latins ont emprunté au gr. *ëchinos* la forme *echinus* pour désigner l'« oursin » (cf. Plt., Rud. 297) et le hërisson en tant que comestible. *Echinus* a été aussi emprunté dans le sens de « échine d'un chapiteau » (Vitr.), de « pot en métal », d'« écorce de châtaigne », tous sens qui appartiennent à des langues techniques. Il en a été tiré un adjectif *echinatus* (Plinie). Le mot est demeuré dans quelques dialectes italiens avec le sens de « oursin », M. L. 2825.

Le seul correspondant exact est *χῆρ* *ëchinos*, Hes. Mais le nom semble appartenir à une série de mots désignant des « piquants durs » tels que v. h. gr. *arō* « pointe de rocher, arête de poisson, barbe d'épi », v. angl. *granu* « moustache », irl. *garb* « rude », etc.; tout ceci probable, mais lointain. Cf. peut-être aussi *χοῖρος* « porc », de **χοῖρος*? — et, plus loin, *hirpus*, *hirtus* et *horro*?

erëisō (her-) , -is, (h)erectum, -cere : partager une succession entre les héritiers. Terme de droit usité dans les expressions *actio familiae* (*patrimonii*, *rei familiaris*, *hereditatis*) *erëiscundae*; et (h)erectum « partage »; (h)erectum *ciere* « appeler les héritiers à partager l'héritage » (*erectum* est ici un supin et l'expression équivalait à *diuisum prouocāre*), et (h)erectum *citum*, *non citum*, cf. P. F. 72, 20, *herctum citum* (*diuisio patrimonii*) (suppl. Heraeus) *quae fit inter consortes*; Gell. 1, 9, 12; Serv., Ae. 8, 642 (à propos de *ercto non cito*); et le composé *inercita* : *indiuia*, P. F. 97, 27.

Mot technique et rare, dont le sens exact était perdu à l'époque classique, cf. Cic., de Or. 1, 327; la graphie sans h est mieux attestée; l'h semble dû à l'influence de *hëres*. Non roman.

Pas d'étymologie claire.

erëmus, -a, -um, adj. : désert; *erëmus*, -i f., subst. Emprunt tardif venu par l'Eglise au gr. *ërmios*, en un temps où les oppositions de quantité ne subsistaient plus. Prudence le scande *ërmus* (en conservant la place de l'accent; cf. *butyrum* et les formes romanes remontant à ce type, cf. M. L. 2891, *eremus*). Le dérivé *erëmita*-est emprunté à *ëρημίτης*, M. L. 2890. On a aussi

erëmia (Ital.); *erëmosus*; *erëmiō*, -mīlās; *erëmiticus*; *erëmiō* (Cass. Fel.); *erëmodicium* « défaut, contumace » = *ëρημοδίκιον* (Ulpian).

ergā : v. *ergō*.

ergastulum, -i n. : prison d'esclaves. Sans doute adaptation de *ἐργαστήριον*, avec désinence latine (d'après *stābulum*, *uinculum*). De là *ergastilus* (lire -*stulus*?) « esclave en prison » ou, d'après Non. 147, 5, « gardien de prison » (Lucil.); *ergastulāris*, *ergastulārius* (époque impériale). Le mot proprement grec *ἐργαστήριον* a été emprunté tel quel au sens de « atelier ». A la même famille appartient *ergata* m. « cabestan », de gr. *ἐργάτης* (Vitr.), demeuré en roman, M. L. 2894.

ergō : particule invariable, qui peut s'employer absolument comme conjonction ou comme postposition avec un complément au génitif : *corruptum significat idem quod apud Graecos οὐκόν* (la scansion *ergō* indiquée par Festus n'apparaît qu'à partir d'Ovide, cf. Quicherat, *Thes. poet.* s. u., et Thes. V² 759, 10 sqq.; c'est un effet de la tendance à abrégier les voyelles finales, d'abord dans les groupes iambiques, puis dans tous les autres groupes); *producte idem quod χάριν*, *hoc est gratia*, *cum scilicet gratia intellegitur pro causa*. *Sed illud superius etiam sine exemplis notum est*; *hoc inferius sic formatum cum dicimus de aliquo*; *statua donatus est honoris uirtutisque ergo*, i. e. *honoris uirtutisque causa*, P. F. 73, 1. Les deux emplois se ramènent au sens unique de « en conséquence de ». *Ergō* employé absolument est souvent joint à une interrogation ou à un ordre pour les renforcer, comme donc, ainsi donc du français : « va donc, c'est donc toi ». On le trouve aussi dans un récit pour reprendre un exposé interrompu par une digression : « je disais donc ». Souvent renforcé par *igitur*, *itaque*. Dans ce sens, *ergō* est fréquent, mais n'a toutefois pas survécu dans les langues romanes en dehors de la langue scolastique; v. B. W. sous *ergo* et M. L. 2895. *Ergō* avec le génitif est archaïque; il est surtout conservé dans des formules de la langue officielle ou juridique et semble disparu de la langue parlée; cf. Thes. V² 759, 27-79. Ni Plaute ni Térence, qui emploient *ergā*, ne le connaissent. A l'époque classique, seule la langue de la poésie épique en a conservé quelques traces; cf. Lucr. 3, 78 et Commentaire de Ernout-Robin, *ad loc.* *Ergō* est toujours postposé au substantif qu'il détermine : *uirtutis ergō*, *cuius rei ergō*. Cet usage (comme l'emploi du génitif avec le mot) est en faveur de l'origine nominale de *ergō*; cf. la construction de *causā*, *gratiā*, *fini*, *tenus*; et *ergō* est sans doute formé de la préposition *ē* plus l'ablatif d'un substantif verbal de *regō* : **ē rogō* « en partant de la direction de », locution dans laquelle la voyelle brève interne aurait été absorbée phonétiquement après r, V. aussi *ergō*. Sur la fréquence d'emploi de *ergō*, *igitur*, *itaque* chez les auteurs, v. Thes. V 2, 760, 26 sqq.

A *ergō* se rattache *ergā*, sans doute formé analogiquement sur les couples *ultrō/ultrā*, *citrō/citrā*, etc. *Ergā* est seulement préposition, jamais conjonction. Il s'accompagne de l'accusatif et signifie « dans la direction de », au sens local (rare, attesté à basse époque, mais sans doute par reprise de l'usage ancien), et plus fréquemment « à l'égard de, envers » (sens classique et fréquent, qui s'est conservé dans toute la latinité). Dans

la langue de Plaute, *ergā* est le plus souvent postposé au mot qu'il qualifie, comme *ergō*, e. g. Trin. 1128, *si quid amicū erga bene feci*. Mais, à mesure que l'origine nominale de la préposition s'est effacée, cet usage s'est perdu et, chez Cicéron, *ergā* précède toujours le mot qu'il détermine. Les grammairiens latins enseignent qu'*ergā* s'emploie seulement avec idée de bienveillance, au rebours de *in*, qui marque une idée d'hostilité; mais la distinction est loin d'être observée, surtout dans la langue familière. *Ergā* est peut-être conservé en vieux portugais, cf. M. L. 2892.

erica, -ae f. : ériche, bruyère en arbre. Emprunt au gr. *ἐρ(ε)ικη*, latinisé à côté de la transcription *ericē*; de là *ericaceus*, **ercola*, -ae. M. L. 2896, 2898.

ërigō : v. *regō*.

(h)erneum, -i n. : sorte de gâteau, cuit dans un pot, (h)irnea, dont fait mention Caton, Agr. 81. Peut-être mot dialectal, cf. Ernout, *Élém. dial.*, s. u. *irnea*.

ërō : v. *aerō*.

errō, -ās, -āul, -ātum, -āre : 1° errer, aller à l'aventure (d'où *errantes*, Cic., N. D. 3, 51 = *πλάνητες*; *inerrantes* = *ἀπλανείς*); 2° sens moral « s'écarter de la vérité, se tromper »; *auisus errat saepe animus*, Lucr. 3, 463, etc. Ancien (Plt.), usuel et classique. Panroman, sauf roumain. M. L. 2904.

Dérivés : *errō*, -ōnis m. : vagabond (Hor.); *errōneus* (époque impériale = *ἀληθής* « pécheur, hérétique »); *error*, -ōris (ancien, usuel, classique; cf. *amor/amō*); *erratiō*, -tōr, -tus, -ūs (rares et tardifs); *errātum* (cf. *peccātum*); *errābundus* (Catul., Lucr.); cf. plus tard *vagābundus*); *errāticus*, cf. Gell. 3, 102; M. L. 2905; *errātīlis* (-*cius*) (surtout terme de la langue rurale, où il se dit des plantes); *errulus*, *errulus* (Evagr.); *errātius* (attesté par le témoignage des langues romanes), M. L. 2906; *errantiā*, -ae (Accius).

Composés : *aberrō*, M. L. 19; *dē(ē)rrō*; *exerrō* (latin impérial), M. L. 3005; *inerrō*; *oberro*; *pererrō*, qui à l'époque impériale remplace *peragrō*, *percurrō*, par besoin de substituer une expression neuve à une locution usée.

Formation en -ā d'un radical (peut-être désideratif) **ers-* qui se retrouve nettement dans got. *airseis* « *πλανάμενος* », *airsejan* « *πλανάω* » (causatif). Le rapprochement avec le groupe de skr. *irasyati* « il se met en colère » est fuyant de toute manière.

ërūca, -ae f. (*ërūcum* n. tardif) : 1° chenille; 2° roquette, plante dont la tige velue rappelle la chenille. Attesté depuis Horace, mais sans doute ancien. Cf. peut-être le nom propre *ërūcius* (mais la quantité de l'u est contestée). M. L. 2907. Les formes *ërūca* (Plin.), *ërūca* sont influencées par *ërō* en raison de la vertu aphrodisiaque de la plante. Cf. *festūca*, *lactūca*, etc., et *ër?*

ërudiō : v. *rudis*.

ërūgō : v. *ruclō*.

erūs, -i m.; *era*, -ae f. (forme ancienne *esa*, *domina* dans les Gloses?; la graphie avec h, *herus*, influencée par *hëres*, est incorrecte); maître, maîtresse, par opposition à *seruus*, *janulus*. Le mot est souvent mis dans la bouche des esclaves, e. g. Plt., Am. 452 (c'est Sosie qui

parle), *nonne erae meae nuntiure quod erus meus iussit licet?*

Dérivé : *erilis*, archaïque (Plt., Enn., Tér.) et repris par les poètes de l'époque d'Auguste (pas d'exemple dans la prose). Fait sans doute d'après *seruilis*. Composé : *erifuga*, Catulle 63, 51, fait sur *trānsfuga*. D'après Festus, P. F. 73, 7, il aurait existé un substantif *eritūdō*, synonyme de *seruitūdō* et formé comme lui. Mais il n'y en a pas trace dans les textes, pas plus que de *eritium* (Gl.) fait sur *seruitium*.

Erus, concurrencé par *dominus*, est rare ; la prose classique ne l'emploie guère (Cic., Off. 2, 7, 24 ; Rep. 1, 41) ; il ne semble plus attesté après Horace et n'est pas représenté dans les langues romanes.

Le gaulois a, dans les noms propres du type *Esus*, un thème *esu-* qui semble être un nom de divinité, mais avec *ē*, d'après Lucain 1,445, qui ne s'accorde pas avec l'*ē* de *erus*. On a vu dans *erus* un ancien mot, employé notamment avec valeur religieuse, qui se retrouve soit dans hitt. *ēša-* « maître », cf. J. Friedrich, *Hahit. Wörterb.*, dans le thème iranien *ahū-* « maître, génie présidant à quelque chose », et dans le nom religieux skr. *āsurah* = av. *ahura-*, désignant un type de divinités de caractère moral. On aurait donc ici un terme de l'ancien vocabulaire religieux conservé en indo-iranien et en italo-celtique, mais devenu profane en latin. Mais le rapprochement de skr. *ahū-* est contestable, et, sauf *densus*, et *domus*, il n'y a guère d'exemple d'un thème en *-o/e-* latin correspondant à un thème en *-u-* indo-iranien.

eruseum -I n. : nom tardif de la ronce, *rumez* (Misc. Tir. 55, 4 et 7), *ruscus*, *rubus* ; cf. André, Rev. Phil. 1954, p. 56.

eruum, -I n. (*eruus*, -oris n., Venant. Fort. 327, 10) : ers, lentille. Attesté depuis Plaute ; *erulia*, -ae f. : petite lentille, genre de gesse ou de vesce ; *a Graeco sunt dicta*, quia illi *eruum* ῥοῦος, *eruliam* ῥηδίνθος appellant, P. F. 72, 20 ; M. L. 2909 : *erudæus* (Theod. Prisc.). Les formes romanes remontent à *eruius*, -oris (v. fr., prov. ers) et à *erum* (e. g. catal. *er*), attesté, du reste, dans les gloses, CGL III 390 ; M. L. 2910, et *Einf.* 3, p. 184 ; J. B. Hofmann, Gnomon, 14, p. 42. Passé en v. angl. *earfe*.

Le rapport avec gr. ῥοῦος « vesce » et ῥηδίνθος « pois chiche » est d'autant plus difficile à établir que le suffixe *-vdo-* indique, pour le grec, un emprunt à une langue égéenne. D'autre part, un mot semblable se retrouve en germanique, mais avec un *w* qui exclut le rapport avec β du grec : v. h. a. *arawēiz* « pois », etc. Il s'agit sans doute d'emprunts indépendants dans chacune des trois langues à une langue inconnue d'un pays dont l'ers est originaire, sans doute l'Asie Mineure, ou de la Méditerranée orientale. Cf. *cicer*.

erysipelas, -ātis n : emprunt fait par la langue médicale au gr. ἔρυσιπelas, passé dans la langue populaire et de là dans quelques langues romanes (it. *risipola*). M. L. 2911.

ēscā, **ēscāriola** : v. *edō*.

eschara, -ae f. : escarre. Emprunt livresque au gr. ἑσχάρα, passé dans la langue commune sous des formes altérées, *escara*, *scara*, *asc(a)ra*, d'où *ascaridicum*,

qui ont survécu dans les langues romanes. M. L. 2915 a.

escō, -is : v. *sum*.

esox (δ?) , -ocis m. (et *isox*, *isez*, *issicius* tardifs) : poisson du Rhin, sans doute le saumon (Pline). De la *escocina* f. « vivier pour l'esox ». Mot étranger, dont le celtique a l'équivalent : *irl. eog* (gén. *iach*), *gall. eog* « saumon » ; la finale rappelle *camōz*.

Esquiliae : v. *colō*.

essedum, -I n. (*essedā*, -ōrum n. pl., d'où *essedā*, -ae f.) : chariot à deux roues. Le mot et l'objet qu'il désigne ont été empruntés aux Gaulois par les Romains. Attesté à partir de César et Cicéron. Virgile le qualifie de *Belgica*, G. 3, 204. Cf. *carrus*, *petorritum*, *carpentum*, etc.

Dérivé : *essedarius* (déformé en *assidarius*, GIL XIII 1997).

essentia, -ae f. : essence. Terme philosophique qui semble avoir été créé par Cicéron (cf. Sên., ad Luc. 58, 6, et Sidoine, Epist. [carmen 14] 4), quoique Quintilien en attribue l'invention soit à un certain Plautus, soit à Sergius Flavius (Verginius F. *Spalding*, Sergius Plautus *Teuffel*) ; v. Thes. V 2, 862, 53 sqq.). Traduit ἡ οὐσία. A été bâti sur *esse* d'après le type *pati*, *patiēns*, *patiētia* ; *sapere*, *sapiēns*, *sapientia*. Il n'y a pas de participe **essēns* ; cf. Aug. loc. hept. 3, 32, p. 577, 3, dans Thes. V², 1875, 35. *Essentia* a pu servir de modèle à *substantia*, attesté à partir de Sénèque. *Essentia* a remplacé *nātūra*, trop général et imprécis ; cf. Aug., mor. Manich. 2, 2. Ne figure dans les textes qu'à partir d'Apulée ; a été répandu par les théologiens : de là les dérivés tardifs *essēntialis*, *-luer*, *-litas*, et même *essēntiās*. V. Piganol, *L'Empire chrétien*, p. 370-371 et la n. 30 ; Blaise, *Dict. s. u.*

et : et ; particule servant à unir deux mots et deux phrases. S'emploie pour ajouter quelque chose à une idée déjà exprimée : « et aussi, et de plus, et même », Plt., Amp. 266 sqq., *etenim uero quoniam formam cepi huius in med et statum ; decet et facta moresque huius me habere similis item* ; ou, avec valeur temporelle, pour indiquer qu'une action succède à une autre : « et alors, et après », cet emploi indiquant le sens ancien. *Et... et*, répété deux ou plusieurs fois, sert à marquer, comme le gr. *xai*... *xai*, une connexion spéciale entre deux ou plusieurs termes : « à la fois... et », Plt., Bacch. 427, et *discipulus et magister perhibebantur improbi*. Et peut accompagner les adjectifs et les adverbes marquant la parité ou la ressemblance, mais cet usage semble secondaire et résulte de la confusion qui s'est établie entre *et* et *atque*, *ac*. Du reste, dans ce rôle, la langue a toujours préféré cette dernière particule. *Et* tend à remplacer l'enclitique *-que*, dont il est synonyme et avec lequel il peut être en corrélation ; cf. Cic., Brut. 302, *memor et quae essent dicta contra, quaeque ipse dixisset* : de même que, lorsqu'un des deux termes est négatif, la corrélation est *et... neque* ou *neque... et* (et non pas *et nōn*, qui a un sens spécial « et non pas ») ; cf. Cic., Fam. 10, 1, 4, *nec miror et gaudeo*. Usité de tout temps et, dans la langue populaire de l'époque impériale, élimine peu à peu ses synonymes. Panroman. M. L. 2919 (sur des emplois de *sic* au sens de et dans les langues romanes, notamment en roumain, v. M. L. 7892 et Stolz-Leu-

mann-Hofmann, *Lat. Gr.* 5, p. 659). Est souvent joint à *nam* : *nam et*, cf. *xai yap* ; forme avec *enim* le composé *etenim* « et aussi ». Cf. aussi :

etiam : particule de liaison, temporelle ou de renforcement, obtenue par la juxtaposition de *et* et de *tam* dont l'*i* a été vocalisé : *etiam*, cf. *nunciam*, *quoniam*. Le sens premier était temporel : « et maintenant, maintenant encore », e. g. Varr., L. L. 6, 54, *ibi olim fano consumebatur omne quod profanum erat, ut etiam fit quod praetor urbanus quotannis facit*. Cf. *nōn...etiam* « pas encore ». Sur cet emploi s'est greffé le sens de « encore, aussi, de plus, et en outre, même ». *Etiam* est souvent joint à *quoque* ; il peut être répété dans le groupe d'insistance *etiam atque etiam* « encore et encore ». Joint à *sed*, il s'oppose à un *nōn modo* (n. *solum, tantum*) précédant : *nōn modo... sed etiam*.

Etiam sert encore de particule affirmative « et (cela) encore », voisine de notre « oui » ; cf. Cic., Mur. 31, 65, *miseri cordia commotus ne sis*. — *Etiam...* — *In sententia permansio*. — *Vero...* ; et il arrive à s'opposer à *nōn* : *aut etiam, aut non* = « soit oui, soit non » ; cf. Hor., Sat. 2, 5, 91. *Etiam* est le premier terme de juxtaposés qui tendent à se souder : *etiandum*, *etiannunc* (-num), *etiantium*, *etiamsi* (cf. *etsi*, dont il est le renforcement).

L'ancienne particule **eti* se retrouve dans gr. *ἐτι* « de plus, encore ». En péligien et en ombrien comme en latin, elle a servi à signifier « et » à côté d'un plus ancien *enon*, *enu* (et *enem*, *ene*) « tum », osq. *inim*, v. *enim*. Le gaulois a *etic* « et ». Le gothique a différencié *ip* « alors, mais, et » du premier terme de composés *id* dans *id-wei* « *ὅθεν* ». Au sens de « au delà », qui paraît être le sens initial, l'indo-iranien a skr. *āti*, av. *aiti*, v. perse *atig*. — Un développement de sens analogue s'observe pour **ēpi* : cf. skr. *āpi* « en outre, aussi », gr. *ἐπι* « sur », à quoi répond arm. *ew* « aussi, et » (synonyme exact de lat. *et* et *etiam*) ; et de même pour gr. *xai* dont l'étymologie n'est pas exactement connue.

Sur une parenté lointaine avec *ad*, v. ce mot, in fine.

etsi : conjonction, semblable au gr. *xai* *et*, introduisant une restriction à une affirmation précédemment énoncée. Peut avoir une valeur : 1° coordonnante, comme gr. *xai* *et*, *καί*, et, e. g. Cic., Att. 9, 10, 2, *do, do poenas temeritatis meae. Etsi quae fuit illa temeritas* ; « Et pourtant... » ; 2° subordonnante, comme gr. *xai* *et* « même si », c'est-à-dire « quoique », avec souvent *tamen* pour corrélatif. Peut être renforcée de *tam*, d'où *tametsi*, ou de *tamen*. Ancien, usuel et classique ; semble évié par la poésie de ton élevé (un exemple dans Vg., Ae. 9, 44). *Etiamsi*, *tam(en)etsi* appartient plutôt à la langue parlée. Voir le tableau des emplois de *etsi*, *etiamsi*, *tametsi*, *tamenetsi* dans le Thes. V 2, 964, 75 sqq. ; les deux derniers beaucoup plus rares. Cf. *quamquam*.

eu, **euge**, **eugepae** : bien, bravo. Exclamations de la langue comique, empruntées au gr. *εὖ*, *εὖς*, *εὖς* (πα-) *πα*.

ēuallō : v. *uannus*.

eu(h)āns : criant « évohé ! ». Participe-adjectif créé par les poètes (Catul., Vg.) à l'imitation du gr. *εὐάων* ; cf. *eu(h)e* = *εὐοῖ*. La forme livresque *euāns* a gardé le vocalisme du modèle grec, tandis que dans *euō*, -ās, l'*o* est conforme à la phonétique latine ; et la différence de sens s'est accompagnée d'une différence de forme.

euax : hurrah ! Exclamation marquant la joie (Plt., Enn.) sans doute empruntée à un gr. non attesté **eὐάξ* ; cf. Hofmann, *Lat. Umgangspr.*, p. 27. Cf. *euhān* ; *euohe*, *eu(h)āns* de *εὐών*, *εὐοῖ*, etc.

eugeneus, -a, -um : noble, généreux. Épithète du vin, de la vigne. Mot de la langue rustique (Caton, Colum., etc.), emprunté à un gr. **εὐγενέος*, ou latinisation de *εὐγενής*.

eugium, -I n. : -um *media pars inter naturalia muliebria*, Non. 107, 26. Du gr. *εὐγενιον*, cf. *εὐγενος* « fertile ». Seulement dans Lucilius et Labérius.

ēuidēs, -dētis : qui se voit de loin, évident ; *ēuidēter* adv. Adj. employé par la langue philosophique à partir de Cic., Acad. 2, 17 et 18, pour traduire *ἐναργής*, comme *ēuidētia* traduit *ἐνάργεια*. Sur *ēuidēs* a dû être bâti *ēuideor* qu'on lit dans Arnobe. Le sens médio-passif de l'adjectif se retrouve dans *uehēns* « qui est véhiculé » en face de *uehō* « je véhicule », *gignētia* « les créatures » en face de *gignō* « j'engendre », *animāns*, etc.

eunūchus, -I m. : eunuque. Emprunt au gr. *εὐνούχος*, attesté depuis Ténace.

Dérivés : *eunūchō*, -ās (Varr.) ; *eunūchiō*, -ās (Ital., à côté de *eunūchizō*) ; *eunūcha* (Soran.). Irl. *eunach*, britt. *evnych*.

ex, *ē*, *ec-* : préverbe et préposition. La forme de la particule dépend de l'initiale ou du groupe initial du mot suivant. *Ex* est constant devant voyelle ; *ec* ne se rencontre qu'en composition devant *q* : *ecferō*, *ecfari*, *ecferius*, et, du reste, le *c* du préverbe tend à s'assimiler : *effero*, etc. *Ex* préverbe se réduit à *ē* devant les sonores *b*, *d*, *g* et les sonantes *l*, *m*, *n*, *r*, *i* et *u* : *ēbibō*, *ēdico*, *ēgredior*, *ēligō*, *ēmulo*, *ēualō*, *ērigō*, *ēuicior*, *ēuado* (cf. *seuiri*) ; il subsiste aussi devant *c*, *qu* : *executio*, *exquirō* (peut-être réduit dans la prononciation à *es*-, comme le montre la graphie *esquilae*), devant *s* : *essequor*, *exstō* (prononcés *exsequor*, *extō*, qui sont, du reste, graphiquement attestés) ; devant *t* : *extrahō*. Devant *p* on a indifféremment *ē* (d'après le type *ēbibō*) ou *ex* : *ēpōtus*, mais *expellō*. V. Ernout, *Philologica* II, p. 198 sqq.

Pour *ex* préposition, les règles, tout en étant généralement les mêmes que pour *ex* préverbe, sont moins strictement suivies. Ainsi on trouve constamment *ex* *lēge*, *ex* *parte*, *ex* *locō*, et inversement *ē somnō*. On lit dans Cic., Rep. 6, 14, *qui ex corporum uinculis tamquam e carcere euolauerunt*. D'une façon générale, la langue familière ou parlée préfère *ex* ; *ē* est une forme de la langue écrite. Le sens premier est : hors, hors de (avec la nuance « de l'intérieur de »), et *ex* s'oppose à *in*, comme *ab* s'oppose à *ad*. Ce sens explique que *ex* s'accompagne de l'ablatif. *Ex* préposition s'emploie avec les verbes l'ayant déjà pour préverbe : *exire ex urbe* (comme *exire urbe*), et aussi, par extension, avec des composés de *ē-* ou de *ab-* : Cés., B. G. 4, 2, 3, *ex equis desiliunt*. Sur le sens de « hors de » se sont greffés différents sens dérivés : 1° en quittant, à la suite de (sens temporel), à partir de ; 2° à la suite de (sens causal), conformément à (*ex animi sententiā*, etc.), du fait de, d'après, selon ; 3° « de », marquant de quelle matière un objet est fait ou tiré : *statua ex aurō*. A ces sens dérivés se rattachent diverses locutions qui se sont fixées

dans un sens donné : *ē regiōne* « en partant de la direction, en ligne droite », *ex rē* « en partant de l'intérêt de, conformément à l'intérêt », etc.

En composition, *ex* marque l'idée de sortir : *eo/exeo, gradior/egredior, rudis/erudio*; quelquefois avec une idée accessoire de mouvement vers le haut : *effero* (*ec-*), *extollo, ēvehō*. A cette idée s'apparente l'idée d'absence ou de privation; d'où les composés du type *expers, exsanguis, ēdentulus, exanimis*, etc., avec les dénominatifs *exossare* (Plt.), *exanimare*, etc. Dans les inchoatifs, *ex-* marque le changement d'état, le passage d'un état à un autre : *exandescō, effervescō*; de même dans les dénominatifs du type *effero* (*de ferus*), *externo, exacerbo*, etc. A l'idée de sortir s'est jointe l'idée d'achèvement : *bibō/ēbibō, doceō/ēdoceō, faciō/efficiō, hauriō/exhauriō*; cf. *puiser/épuiser*. Dans cet emploi, la force du préverbe est souvent affaiblie et le composé n'a d'autre sens que le simple, cf. *vinciō/ēvinciō, uitiō/ēutiō*, d'où, à basse époque, des formes comme *elanguēō, elanguescō*. Certains de ces composés sont des calques du grec, comme *expurgō* = *ἐκκαθαίρω, ἐμύγō* = *ἐμύγος*. *Ex* a servi aussi, comme *ab* et surtout *dē*, à renforcer des formes adverbiales : *exaduversus* (-sum) = *aduversus* « en face », tiré de *ex aduersō*; *ē contrā* (Itala); *exinde, ezin*; *ezim* (qui n'est pas identique à *ezin*; cf. *illim, istim*) « ensuite, depuis ». Usité de tout temps. Comme *ab*, *ex* a été supplanté dans les langues romanes par *dē*, mais a fourni de nombreux composés verbaux, à valeur intensive ou privative, dans les langues romanes; cf. M. L. 2928 sqq.

Dérivés : *exter* (*exterus*) : du dehors, étranger. Classique (Cic., Cés.), cf. M. L. 3086, et *extera*, 3087, les « êtres » d'une maison; employé surtout au pluriel : *-ae gentēs, natiōnēs*. Bien que comportant déjà un suffixe de comparatif, *exterus* a été doté d'un comparatif *exterior*, -ius (opposé à *interior*), cf. *exteriorus*, M. L. 3089, et d'un superlatif *extrēmus* « le plus éloigné, extrême », de sens local et temporel, physique et moral, formé sans doute à l'aide du suffixe *-morus* un instrumental en *-ē*, cf. *postri-*, *suprē-mus*; ou formation analogique d'après *dē-mum*? Subst. n. *extrēmum* « extrémité ». Ce superlatif est la forme la plus employée; à basse époque, on lui crée un comp. *extrēmior* (Apol.) et un superl. *extrēmissimus* (Tert.); cf. *postriemissimus*, etc. M. L. 3103 et 3101, **extrēmāre*. Un autre superlatif est *extimius*, issu de **ex-timos*; cf. *intimus*. Rare, non attesté après Pline. A *exter* se rattachent *extrā* (*extrad*, S. C. Bac.) : adverbe et préposition (suivie de l'accusatif) « au dehors » (s'oppose à *intus*); « hors de » (s'oppose à *intrā*), puis « sans » (cf. *extrā*), « sauf, excepté », M. L. 3095. L'osque a de même *ehtrad* « *extrā* »; l'ombrien *apehtrē* « *ab extrā* ». Composés : *extraordinārius* (classique); **extrō* (cf. *intrō*), conservé dans *extrōrsus* (-sus), M. L. 3104, d'où Afranius, sur le modèle de *intrō*, a tiré un verbe *extrō*, -ās; cf. Non. 104, 20, Afranius Auctione (5) : *simul limen intrabo, illi extrabunt ilico*; *externus* (cf. *internus*), qui tend à remplacer *exterus* (il est difficile de décider si le verbe *ex(s)ternō* et l'adjectif *externātus* (Catul. 64, 71 et 165) se rattachent à *externus* ou à *sternō*; les sens qui le rapproche de *aliēnō* indique, en tout cas, une influence de *externus*); *extrāneus* (cf. *intrāneus*), formation sans doute populaire, surtout attestée à l'époque impériale, M.

L. 3098, irl. *echtran*, britt. *estron*; d'où *extrāneō* (Apol.); *extrārius* (rare, mais classique; cf. *contrārius*); *extrinsecus* : du dehors, de l'intérieur. Adverbe formé de **extrim* (cf. *ezim, illim, istim*) et de *secus*, comme *intrinsecus*, usité comme adjectif dans Tert. et Grég. Tur.; *extrōrsus* (gramm.), M. L. 3104.

Lat. *ex* répond à gr. *ἐξ* pour le sens, pour l'emploi et pour la forme. La forme *ē* est issue de **egz*, c'est-à-dire de la forme de **eks* devant toute consonne sonore, occlusive ou sonante; il en est de même de *ombr. ē* (noté *e, ehe*). L'osco-ombrien semble avoir généralisé la forme *e* dans toutes les positions : osq. *eestint* « *extant* », *ehpeilat-as-set* « *exilatae sunt* », *ombr. eheturstahamu* « *externinātō* », *ehueltu* « *iubētō* ». L'irl. *landais* a *ess-*, qui sert de préverbe; *eks-* est attesté en gaulois. La forme *ass*, qui, en irlandais, sert de préposition, doit reposer sur **eks*, forme à degré zéro. On s'explique de même le slave commun **iz* (devant consonne sourde), **iz* devant tout phonème sonore, y compris les voyelles : v. sl. *iz*, *iz* (sans *gr* final), pol. *s*, *s*. Devant voyelle le traitement **egz* attendu a été éliminé en latin; il y a eu généralisation de *ex*. Le lituanien a généralisé *iš* (le vieux lituanien connaît encore *iž*) et le lette *iz*; v. pruss. *is* est ambigu. Arm. *i-* avec l'ablatif pour indiquer le point de départ doit aussi être rapproché.

En dehors des adverbes osco-ombriens cités plus haut, lat. *exter*, *extimus* n'a de correspondant qu'en celtique : gall. *ēithyr* « excepté », *ēithaf* « extrême, dernier », irl. *im-echtar* « extrémité, bout ».

Les langues ouï, comme en indo-iranien et en germanique, **ud* s'est largement développé (got. *ut* « au dehors, hors de », etc.) n'ont pas gardé **eks*. D'autre part, il est remarquable que le grec n'a aucune forme du type de *exter*, *extrā*, malgré l'importance de *ἐξ*; en revanche, *ὑστερος* y répond à skr. *ūttarah* « extérieur », *ὑστατος* à *atimāh* « extérieur », av. *ustmō*; le grec, le slave, le balte ont ainsi une place intermédiaire entre l'italo-celtique, d'une part, et l'indo-iranien et le germanique, de l'autre. Les formes italiques telles que lat. *exter*, *extimus* ont l'air d'être nouvelles.

exacum (-con), -I n. : sorte de centaurée purgative (Plin. 25, 68). Mot gaulois.

exagium, -I n. : balance, pesée (bas latin). Cf. *agīna, egzīgō, ezāmen*. Non emprunté au gr. *ἐξάγιον*, comme l'a supposé Cuny, MSL 18, 424; mais c'est le mot grec qui provient du latin. M. L. 2932; fr. *essai*.

1. **exāmen**, -inis n. : aiguille, languette sur le fléau de la balance; par suite « pesée, examen, contrôle ». De là *exāminō*, -ās « mettre en équilibre, peser; examiner », M. L. 2937, avec ses dérivés, pour la plupart tardifs : *exāminātiō*, -tor, -trix, -tōrius.

2. **exāmen**, -inis n. (*exāmina*, -ae f. dans Vict. Vit.) : essai d'abeilles; puis « troupe, bande, nuée (d'oiseaux, de sauterelles, etc.) »; *exāminō*, -ās « essaimer », M. L. 2936-2937. Irl. *esamin*!

Les deux *exāmen* sont étymologiquement un seul et même mot, qui se rattache à *ezigō* et provient de **ex-ag-smen*, cf. *iumentum* de *ioumentum*; la forme à préverbe est indépendante de la forme simple *agmen*, qui ne comporte pas d's. La diversité de sens, qui s'explique par la diversité de sens de *ezigō*, a eu pour effet de les

séparer l'un de l'autre dans le sentiment linguistique des Latins. Pour *ezāmen* « essai », cf. gr. *ἀπειράς* et *ἀπρητά*, et peut-être *ἐπιμός*, que certains rattachent à *ἐπιμ*, d'autres à *ἐξομα*.

examussim : v. *amussis*.

exalēō : v. *anclō*.

exbolus? : *Nauius in Tunicularia* (103 R.) « *exbolus aulas quassant* », *quae eiciuntur, a graeco-uerbo ἐκβολή dictum*, Varr., L. L. 7, 108. Lire *ecbolus*?

exbrōmō : v. *brōmus*.

exburae, exbures : « *exinertatas, siue exburae, quae exhiberunt, quasi epotae*, P. F. 69, 26. Inexpliqué. Pas d'autre exemple.

excatariō, -ās, (attesté dans Pétr., Sat. 67, 10, sous la forme de parfait *excatariissasti*) : sans doute de *ex* + *καθαρίζω* au sens de l'argot « nettoyer » (quelqu'un de son argent).

excētra, -ae f. : 1° serpent (hydre de Lerne); 2° terme d'injure « vipère ». Rare et archaïque. La forme rappelle *mulcetra* (cf. *mulceō*), *porcetra* (cf. *porcus*), *fulgetra* (à côté de *fulgetrum*) et *ueretrum*, tous mots de caractère populaire. Sur l'hypothèse d'un emprunt au gr. *ἐχιδνα* par un intermédiaire étrusque **echitra*, v. De voto, St. Etruschi, 2, 338 sqq.; 3, 283.

excēldiō, -ōnis f. (l'est bien attesté, cf. Plt., Cu. 534, sept. troch. : *sēd eapse illa qua excēldionēm fācere condidit oppidās*, ce qui rend impossible l'étymologie de Festus, P. F. 70, 14, *excēldionem urbis a caedēdo dictam manifestum est*. Inseparable de la forme *excēldium*, *excēldium* et de *excēldō* (cf. e. g. Tac., A. 13, 39, 2, *excēldere parat castella*; pour le doublet, cf. *obliuium, obliuiō*); sans rapport avec *excēldō*, ni avec *excēldō*. Cf. *discidium*. L'hypothèse de l'existence de deux mots *excēldiō* et *excēldiō* est peu vraisemblable. V. Thes. s. u.

Excēldiō ne semble pas attesté en dehors de l'exemple de Plaute; *excēldium*, plus fréquent, n'est ni dans Cicéron, ni dans César. V. *scindō*.

excēitō : v. *ciō*, sous *ciō*.

excēlūdō : v. *claudō*.

exerēmētum : v. *cernō*.

exerēmētum : v. *crēsō*.

exculcātor : v. *scultātorēs*.

exedum, -I n. : plante inconnue, qui guérit de la léthargie. Plin. 24, 175.

exemplum, -I n. : échantillon; exemple, modèle; copie, exemplaire. Ancien, usuel. M. L. 3003; irl. *esimul*, *sompla*. *Exemplum* est proprement l'objet distingué des autres et mis à part pour servir de modèle; cf. *emō, ezimō, ezimius*. Sur le développement du p, v. Stolz-Leumann, Lat. Gramm.⁵, p. 165.

De *exemplum* dérive l'adjectif *exemplāris*, usité surtout sous la forme neutre substantivée *exemplar*, -āris « modèle » et « copie, exemplaire », qui est distingué de *exemplum* par Festus, P. F. 72, 5 : *exemplum est quod sequamur aut uitemus. Exemplar ex quo simile faciamus. Illud animo aestimatur, istud oculis conspiciuntur*. Sur le

pl. n. *exemplāria* a été formé à basse époque *exemplārium*. Dérivés tardifs : *exemplō*, -ās; *exemplātus*. V. H. Kornhardt, *Exemplum*, Göttingen, 1936.]

exenterō, -ās, -āui, -ātum, -āre : arracher du ventre, éventrer, vider. Verbe plautinien (Epid. 183, 320, etc.), créé d'après gr. *ἐξεντερίζω*, repris par la langue impériale. Cf. *zuisserō*.

exerceō, -cēs, -cul, -citum, -cēre : 1° poursuivre, chasser, e. *ferās*, Dig. 7, 1, 62; 2° agiter, ne pas laisser en repos : *corpora... adsiduo varioque exercita motu*, Lucr. 2, 97; *ambitio... animos hominum exercebat*, Sall., Cat. 11, 1 (le participe *exercitus* est joint à *sollicitus*, Cic., Mil. 2, 5; à *inquiētus*, Plin., Ep. 7, 2, 2); par affaiblissements successifs : « travailler », e. *humum*; puis « pratiquer, exercer » (avec un complément de chose, e. *artem*, ou de personne, e. *aliquem*, e. *sē*).

Dérivés :

exercitus, -ūs m. : sens premier « exercice », cf. Plt., Ru. 296, *pro exercitu gymnastico et palaestrico hoc habemus*; spécialement « exercice militaire, revue militaire » (*imperāre, dimittere exercitum*). De ce sens abstrait on est passé au sens concret de « soldats rassemblés pour l'exercice ou pour la revue; armée », par un développement comparable à celui qu'on observe dans *classis*, *legiō*. Le sens de « armée » donné à *exercitus* apparaît dès les premiers textes; les historiens opposent *exercitus* à *classis* ou à *equitatus*. *Exercitus* étant ainsi spécialisé, le sens de « exercice » est passé à *exercitiō*, -tium et surtout à *exercitiātio*, -tator.

Exercitor « entraîneur, maître de navire »; *exercitiō*, -ās : 1° exercer fréquemment, exercer; 2° agiter, troubler; surtout employé au participe *exercitiātus*, à côté de *exercitus* « éprouvé, tourmenté » (sens moral).

Tardifs : *exercibilis*, *exercipes*.

Exerceō est un composé de *arceō*, mais la spécialisation de sens a effacé tout rapport sémantique avec le simple.

exfir : *purgamentum, unde adhuc manet suffitio*, P. F. 69, 29. Sans autre exemple. Peut-être forme corrompue d'un verbe **exfīō*, apparenté à *suffiō*.

exfuti : *effusi, ut merita pro mersat*, P. F. 71, 13. V. *fundō*.

exiguus, -a, -um : proprement « exactement pesé » (*exiguus numerus*), puis de là « trop strictement pesé », et par suite « exigü, étroit », etc.; substantivé *exiguum* n. : « *m spatii* » un peu d'espace ». Adv. : *ezigüō*, -guē; subst. *eziguitās* « petit nombre » (Cés., B. G. 3, 23, 7), « petite quantité » (Colum. 7, 5, 5), où apparaît encore le sens ancien, et plus généralement « exigüité, petitesse ». Composé : *perezigius*.

Non attesté avant Ténence, classique, usuel. Non roman.

Exiguus est l'adjectif dérivé de *ezigō* dans le sens technique de « peser », comme *ambiguus* de *ambigō* (cf. *contiguus, assiduus, relicuus*, etc.). La restriction de sens est comparable à celle qu'on observe dans *mediocris*, *modicus* et fr. *congru*. Sans rapport, comme le croyaient les Latins (cf. Caesellius ap. Cassiod. 204, 17, et Isid., Or. 10, 88), avec *indigēō* (dont l'adjectif est *indigū*), ni avec *ezilis*.

exilis, -e : fin, mince, maigre, sec ; au sens moral, « faible, pauvre ». Joint à *exiguus*, à *macer*, à *inānis*, à *ieiūnus*. Opposé à *tumēns*, *plēnus*, *grauis*. Attesté depuis Plaute (Sti. 526), classique, usuel. Non romain, sauf dans une forme isolée, tirée de *exilia*, M. L. 3014 a.

Dérivés : *exiliter*, *exilitās*.

Étymologie inconnue. Corssen, d'après Festus, P. F. 71, 4, tirait *exilis* de *ex* et *ilia* ; le sens initial aurait été « efflanqué » ; mais la dérivation fait difficulté, comme le sens. Ni le rattachement à *egeō* ni l'explication par **ex-ag-stis* ne satisfont non plus. Sans rapport avec *exiguus*.

exim ; **exinde**, **exin** : v. *ex*.

eximius : v. *emō*.

exolēscō, **exolētus** : v. *alō*, *adulēscō*.

exorcismus, -i m. : exorcisme. Emprunt fait par la langue de l'Église au gr. ἑξορκισμός ; d'où *exorcizō* (-cidiō) et ses dérivés (cf. *baptizō*).

ex(s)pectō : v. *speciō*.

expediō : v. *!pes*.

expērgiscor : v. le suivant.

expērgō, -is, -pergi (?), -pergere (Lucr. 3, 929, d'où *expērgitē* adv., Apul.), -pergere : éveiller, réveiller. Verbe archaïque, remplacé à l'époque classique par le composé, déjà dans Plaute, et du reste rare : *expērgē-faciō*, d'où *expērgēfactiō* (tardif) ; et chez Apulée et Aulu-Gelle, *expērgēficius*, -ficiō, -ās. De *expērgō* il existe un inchoatif déponent de sens moyen, *expērgiscor* (-scō, Pompon.), -eris : « s'éveiller », qui, rapproché de *pergiō* par l'étymologie populaire lorsque *expērgō* fut sorti de l'usage, lui a emprunté l'adjectif verbal qui forme son parfait *expērrēctus sum* ; cf. P. F. 69, 17, *expērrēctus u porrigēdo se uocatus, quod fere facimus recentes a somno*, et Non. 47, 4, *expērrēctum* : *extentum*, avec une citation de Varron où *expērrēctus* (confondu avec *expērrēctus* ; v. *porgiō*) est employé au sens de « réveillé ». Les grammairiens ont ensuite établi une distinction entre *expērgit* et *expērrēctus* ; ainsi P. F. 70, 12, *expērrēctus est, qui per se uigilare coepit* ; *expērgit* ab alio excitatus quem solemus dicere *expērgēfactum*. La forme *expērgiscere* est représentée dans les langues romanes, M. L. 3043, et v. Jud. Revue de ling. romane, II, p. 204.

En admettant une dissimilation, on a supposé que *expērgiscor* était à rapprocher du présent av. fra-*γrisamō* « s'éveillant », c'est-à-dire de la famille de véd. *jāgāri* « il veille » et gr. ἔγρεω « j'éveille », ἐγρήγορα « je suis éveillé ». Isolé en latin, *expērgiscor* aurait passé dans le groupe de *regō* auquel appartient *pergiō* ; mais la dissimilation supposée est sans autre exemple en latin, et l'adj. *expērgit* semble de formation récente. — La notion de « veiller » est exprimée, du reste, par *uigil*, qui appartient à un groupe occidental.

expērior, -iris, -irī : v. *periculum* et *peritus*.

explō, -ās, -āre : v. *plō*.

explēit : forme tardive d'indicatif de *expliō*, créée sur *expliūt*, *explēitum*, création favorisée par l'existence de *incipit*, avec lequel *explēit* faisait un couple antithétique ; cf. Bonnet, *Le lat. de Grég. de Tours*.

432 sqq. ; Thes. V 2, 1738 s. u. Uniquement usitée dans les souscriptions de manuscrits avec le sens de « finit, s'achève ». V. *plectō*.

explōdō : v. *plaudō*.

explōrō, -ās, -āui, -ātum, -āre : battre le terrain, reconnaître, explorer (sens propre et figuré) ; et par suite « faire l'essai ou l'épreuve de » (par rapprochement avec *expērior*). Ancien, usuel et classique.

Dérivés et composés : *explōrātōr*, qui dans la langue militaire a pris le sens d' « éclaireur » et aussi d' « espion » ; *explōrātrix* (Cassien) ; *explōrātiō* ; *explōrātōrius* ; *inexplōrātus* (T.-L.). Les étymologies anciennes ne séparent pas *explōrō* de *plōrō*, *implōrō*, mais il doit y avoir beaucoup de fantaisie dans une étymologie comme celle de Festus, P. F. 69, 21 : *explorare antiquos pro exclamare usos, sed postea prospicere et certum cognoscere coepit significare. Itaque speculator ab exploratore hoc distat quod speculator hostilia silentio perspicit, explorator pacata clamore cognoscit*. Peut-être *explōrāre* est-il un ancien terme de chasse et se disait-il des battues où l'on chassait le gibier à force de cris. Ainsi, du sens de « faire une battue », on serait passé à celui de « battre le terrain ».

Un autre essai d'explication a été proposé par Cuny, Mél. Havet, p. 85 sqq., qui fait de *explōrō* un composé de **plōrō* dénomiatif d'un substantif hypothétique **plōro-* « sol, terrain », apparenté à v. iri. *lār*, all. *Flur*. V. *plānus*.

expōrgō : v. *porrigō*, sous *regō*.

expērtus : adj. qui figure dans un vers contesté de Plt., Ra. 446, *it magister quasi lucerna uncto expērtus linco*. Le sens semble être « enveloppé, entortillé » ; mais aucune des explications proposées n'est satisfaisante. Il n'y a rien à tirer de Festus, P. F. 69, 18.

Exquiliāe : v. *colō*.

ex(s)ternō : v. *externus*, sous *ex*, et *sternō*.

exta, -ōrum (un gén. pl. *extum* dans Pac. ap. Cic., Or. 46, 155 ; on trouve aussi *extae* f. pl.) n. pl. : viscères. Le terme appartient à la langue augurale et désigne généralement le foie, la vésicule biliaire, le cœur et les poumons. Toutefois, d'après Pline 11, 197, *exta homini ab inferiore uiscerum parte separantur membrana*. Étymologie populaire dans P. F. 69, 9, *exta dicta quod ea dis prosectentur, quae maxime extant eminentque*. — De **ex-secta*? Cf. *prosecta*, *prōsiciāe*.

Dérivés et composés : *extāris* (*aulam extarem* « pot à faire cuire les tripes », Plt., Ru. 135, forme dissimulée, par suite du voisinage de *aula*, de *extālis*, v. Wackernagel. IF 31, 256) ; *extālis* (Chir., Vulg.) : gros intestin, rectum ; *extispex* m. (Acc.) ; *extispicium*, -spicus ; **extilia*. M. L. 3090 b.

extēplō : v. *templum*.

exterus, **externus** : v. *ex*.

extō, **existō** : v. *stō*.

extorris, -e : exilé. Synonyme de *exul*, auquel il est joint dans une formule citée par Aulu-Gelle 2, 11, 1, *is exul extorrisque esto*. Cf. encore le rapprochement de

extorris et de *solum* ap. T.-L. 5, 30, 6, *agere alqm extorrem ab solo patrio ac dis Penatibus in hostium urbem*. Adjectif composé de *ex* + *torris* apparenté à *terra*. Vieux mot demeure usuel et classique.

Vocalisme -o- à noter au second terme d'un composé ; cf. *mediūllum* et peut-être *sōbrius*. C'est le type illustré par *παρερες*, ἀνάτορες, ζεά, quελ'οος.

extrā, **extrēmus** **extrinsecus** : v. *ex*.

exul, **exsul**, -lis c. : exilé. Ancien, usuel ; iri. *esul*.

Dérivés : *exulō* (-lor, Lact., Hyg.), -ās : être exilé' et ses dérivés tardifs *exulātio*, -lor, -tus ; *ex(s)ilium* : exil, M. L. 3016 ; v. h. a. *ihsilī*, d'où *exiliō*, -ās (depuis Irén.), M. L. 3015 ; *exilica causa*, *quae aduersus exulem agitur*, P. F. 71, 6 ; *ex(s)ulāris*, Apul. ; *exulāticius* ; *exiliāticius*.

Ex(s)ul est mis en rapport par les Latins avec *solum* : *omnes seclerati atque impii quos leges exsilio affici uolunt, exsules sunt, etiamsi solum non mutarint*, Cic., Parad. 4, 2, 31 ; cf. aussi l'expression consacrée *exilii causa solum uertere*. De là la graphie *exolatum* dans l'Ambrosianus de Plt., Tri. 535. Mais, si on lit *exsul* dans les manuscrits, les inscriptions ne connaissent que la graphie *exul*, *exilium*. Cf. *extorris*, *extorrāneus*, *exterminō*. Doit plutôt se rattacher à la racine verbale qu'on a dans *amb-ulō* ; v. ce mot.

exuō, -uis, -ui, -ūtum, -uere : dévêtir, dépouiller ; *exūtus* « dépouillé ». M. L. 3110 a. Sens propre et figuré. Ancien et usuel.

exuuiāe f. pl. (surtout poétique) : dépouille d'un animal, vieille peau du serpent ; vêtements enlevés par quelqu'un. cf. Plt., Men. 191, *induiuiae tuae atque uestis*.

ris exuuiāe, par suite « dépouilles d'un ennemi » : Vg., Ae. 2, 275, [Hector.] *exuuias indutus Achilli*. *Exuuiāe* est formé comme *rel(liqui)ae* ; le second u doit noter un phonème de transition entre u et i voyelle : cf. *fluuius* en face de *-fluus*.

A *exuō* s'oppose : *induō* « revêtir », proprement « mettre sur soi » ; avec le préfixe *ind-*, cf. *endo*, *indu*, d'où, par analogie de *indutus*, coupé *in-dutus* ; *exduiae* (lire -tia?) : *exuuiāe*, P. F. 70, 4. S'emploie également au médio-passif *induor*, *indūtus* ; forme pronominale *sē induere* « se mettre dedans » ; *se induere in laqueum*, Plt., Cas. 113, et par suite « se transformer en » : *cum se nux plurima siluis induet in florem*, Vg., G. 1, 188. Sans rapport étymologique avec ἔνδω, ἐνδύω, malgré l'homonymie et la synonymie. Mais le verbe grec a pu influer sur les emplois qui ont été faits de *induō*.

Dérivés : *induiuāe* f. pl. (archaïque et rare) : vêtement qu'on met sur soi ; *indūtus*, -ūs m. : fait de mettre sur soi (opposé par Varron à *amictus*, v. *amicciō*) ; *indūtus* « qu'on peut mettre ou entrer dans » ; *indūtus uomeris*, Cat., Agr. 135, 2 ; *indūcula* f. « chemise de femme » (Plt. ; mot sur lequel on a sans doute formé *subūcula* « vêtement de dessous ») ; *indūmentum* n. et *super-induō*, -mentum (Suét., Tert.). Cf. peut-être aussi *reduuiāe* « envie aux doigts ». Pour *indusium*, v. ce mot.

Exuō, *induō* sont composés d'un verbe *-*ewō*, *-*owō* qu'on retrouve dans le composé ombrien *an-oui-himu* « induiminō » ; cf. arm. *aganim* (avec vocalisme initial a-), v. sl. -*uti* « mettre sur soi » et, avec restriction de sens, av. *aōθrom* « soulier », lit. *auūi* « mettre des souliers », *auūi* « porter des souliers », *auklē*, lette *dukla* (même suffixe que dans *sub ūcula*). V. *uestis* et *ōmentum*.

Anth. Forme peu sûre (cf. *cac(a)illō?*). On dit aussi *tru-cilō, socciō*.

facellatō, -ōnis f. : dessèchement des plantes. Latinisation déformée de *σφακελιμός* (Ital.).

facessō : v. *faciō*.

factus, -a, -um : 1° élégant, bien fait, etc. Cf. Quint. 6, 3, 20, *factum... non tantum circa ridicula opinor consistere; neque enim diceret Horatius faciem carminis genus* (S. 1, 10, 44) *natura concessum esse Vergilio. Decoris hanc magis et excoluit cuiusdam elegantiae appellationem puto*; 2° spirituel, plaisant, cf. *faciē* surtout fréquent dans *faciē dictum*.

Factus se dit des personnes comme des choses et des objets concrets comme des opérations de l'esprit : cf., par exemple, Plt., Mi. 147, *faciēs fabricis et doctis dolis*; Mo. 43, *faciēs... uicibus* (toutefois, cet emploi est rare). Pour les Latins, en effet, l'adjectif dérive de *faciō*, cf. Don., Eu. 427, *factus est qui facit uerbis quod uult*; et la langue étymologique de Plt., As. 350, *exemplo facio me factum et magnificum uirum*; St. 656, *fecisti faciēs*, et Ep. 412, *faciē fecit*. Mais la dérivation *factus* de *faciō* est sans exemple, et la glose : *facēs dicebant antiqui ut fides*, P. F. 77, 19, semble une création de grammairien pour expliquer *factus*. Le cas de *parēs* en face de *pariō* et de *sententia* en face de *sentio*, qu'a invoqué Muller Jzn, Museum, 1933, col. 288, est autre. *Factus* rappelle le type *actus, uetus* (de *acō, uegō*), etc. Sur l'explication par un dérivé de *faz*, v. ce mot. Ancien, usuel; non roman. Pas d'étymologie.

Dérivés et composés : *factia* (usité surtout au pl. *factiēs*; cf. Thes. VI 40, 33 sqq.; un exemple des Plt., St. 729) : élégance(s); trait(s) d'esprit; *faciō, -ās* et *faciōr* (rares et tardifs, Sid., Ven. Fort.); *infaciēs*, presque uniquement employé dans la litote *haud (nōn) infaciēs* « non sans esprit »; *perfaciēs*.

faciēs : v. le suivant.

faciō, -is, faciō, factum, facere : verbe italique; osq. *fakiiad*, omb. *façā*, volsque *façia* « faciat », osq. *fefacust*, omb. *fakust* « fēcit », préstin *fhefhaked* « fēcit ». Le préstin et l'osque ont un parfait à redoublement, en face de la forme à alternance du latin *feci* (cf. gr. *ἔθηκεν*), qui, sous la forme *feced*, figure déjà sur le vase de Duenos; l'omb. *facust* a sans doute perdu un redoublement. Impératif présent *fac*, de **faci*, comme *dic*, de **dice* (à côté de *face*, Catulle, etc.); anciennes formes en -s, *fazō, faxim* (dont une forme de passif *fazi-tur*, ap. T.-L. 22, 10, 6). Les temps de l'infinitif du passif sont empruntés à un verbe actif d'aspect duratif signifiant proprement « devenir » : *fiō, fieri* (archaïque *fiere* (?), *fieri*), *fiēbam, fam* (pas de participle présent), qu'on retrouve dans osque (fi et « flunt » et dont quelques formes sont conservées en roumain et dans certains dialectes italiens, M. L. 3288. La signification passive donnée à ce verbe a amené la création de quelques formes passives, comme *fieri* (d'emploi normal) et *fi-tur*, *fiēbantur* (rares et archaïques, cf. Thes. VI 84, 80 sqq.; un exemple de *fi-tum* est resté dans Liv. Andr., Od. 30). Du reste, l'analogie a amené la création de quelques formes passives du type *faciātur* (Titinius, Com. 97), cf. Thes. VI 83, 1 sqq.; et les composés de *faciō* ont à l'époque classique leur passif en -*ficiōr* : *adficiōr, confi-*

cior, tandis que l'époque archaïque connaît encore des formes en -*fiō* : *confi, défi* (repris par Vg. et sur lequel Plt. a fait *superfi*), *interfi*, formes qui sont demeurées dans les composés du type *calefiō*. Composés en -*ficiō* : *ad-, con-ficiō*, etc.

Le verbe appartient à une racine qui signifiait « mettre, placer, poser » (πθέναι), ou, dans l'emploi absolu, « se mettre, se placer ». Le sens ancien est « poser, placer »; le passage au sens de « faire » a dû se faire par des emplois techniques : cf. en gr. *ἐν δ'ἵσθαι νεῖον*, Il. 18, 541 : là-dessus (sur le bouclier d'Achille) il posa (c'est-à-dire) il représenta, il exécuta (v.) un champ nouvellement défriché; *δρόπου... οἶον... ἐμελλε θηπέμεναι*, Od. 20, 394 : le repas qu'il devait placer (c'est-à-dire « dresser » et « préparer »); *sacrum facere* (v. *sacerdōs*) « placer (sur l'autel) un sacrifice », d'où « faire un sacrifice »; v. Benveniste, Word, 10 (1954), p. 252. Le sens de « poser, placer » apparaît encore nettement en latin dans le simple et surtout dans ses composés et dérivés. Dans le simple, dans des expressions comme *facere magni, nihili* « poser comme étant de grande, de nulle valeur » (cf. *μουσικῆς τῆς τοῦ λόγου*, Plat., Resp. 376 e, et *πολλοῦ ποιέσθαι*); *facere nōmen alicui* (comme *indere nōmen alicui*, *ὄνομα θεῖναι* τι, Od. 19, 403); *f. modum trac*; *dicendi finem f.*; *f. multam*; *f. aliquem regem* « poser quelqu'un comme roi » (cf. *θεῖναι τινα ἀρχηγῆν*, Il. 1, 290); *fac, quæso*, *qui ego sum, esse te* « pose que c'est toi qui es moi », Cic., Fam. 7, 23, 1 (cf. *ἴδμεν δὴ τὰς πλείους ἐν τῷ τότε χρόνῳ διαφθερεσθαι*, Plat., Leg. 677 c). Dans l'emploi absolu, *facere cum aliquo, aduersus aliquem* « se mettre avec, contre quelqu'un » (d'où *faciō*, proprement « position », e. g. Plt., Trin. 452, *cum uostra nostra non est æqua factio*, sens constant dans Plaute, cf. plus bas) ; ce sens a été important dans le vocabulaire politique, cf. *deficere*. Le sens de « [se] placer » peut seul expliquer l'emploi pronominal ou absolu de *se facere*, ou *facere* (ce dernier, dans ce sens, attesté seulement à l'époque impériale; mais c'est une survivance d'un usage ancien) au sens de « se mettre en marche, se déplacer »; cf. le sens absolu du desideratif *facessō* « s'en aller » (à côté du sens transitif de « accomplir »). Dans les composés, le sens de « [se] placer » apparaît net dans *præficiō* « mettre en avant », *præficiō* « avancer » (et *præ-fici-scor* « se mettre en route »), *deficiō* « quitter (son poste), faire défaut », *officiō*, etc. Cf. aussi *facies, superficies*. Toutefois, c'est le sens de « faire » qui est vivant, et c'est sur celui-là que se développent les emplois nouveaux du verbe; aussi la langue a-t-elle recouru à un autre verbe, *pōnō* (composé de **po-sinō*), pour exprimer l'idée de « poser, placer ». *Faciō* dans le sens de « faire » peut s'employer absolument ou avec un complément. Absolument, il a entre autres le sens de « être efficace » (et aussi « convenir à », cf. Thes. VI 122, 42 sqq.), e. g. *chamaeleon facit ad difficultatem urinæ*, Plin. 22, 46 (cf. gr. *ποιῶ*); *bene, bellè facere* « faire bien, aller bien ». Un autre sens, ancien, est le sens religieux de « faire un sacrifice », e. g. *facere uitulā*, Vg., B. 3, 77, et au passif *cum pro populo fieret*, Cic., Att. 1, 13, 3. L'ombrien emploie le même verbe, avec l'accusatif, cf. T. E. 1, 3 tr 3 *buf fetu* « tris boués faciō » (= *sacrificiō*), d'où l'adjectif *facefele*, T. E. II b 9. Cf. l'emploi de *ἔχω* et de skr. *kāromi* et le composé *sacrufex* (*sacerdōs*). Le sacrifice est « l'acte »

F

nord-ouest de l'Europe, comme *sē* « semer » (v. *serō*), etc.

faber, -brī m. (gén. pl. *fabrum*) : 1° ouvrier qui travaille les corps durs (métaux, pierre, bois, ivoire, etc.), façonnier. Le sens est généralement précisé par une épithète : *f. aerārius, ferrārius, tignārius*, etc., ou simplement par le contexte : Plt., Cap. 1027, *eamus intro, ut arcessatur faber, ut istas compedis tibi adinam*. Désigne le plus souvent un ouvrier en bois (charpentier, menuisier) ou en fer (forgeron). C'est avec ce sens de « forgeron » et de « forge » que *faber* et *fabrica* ont survécu dans la plupart des langues romanes. M. L. 3120-3121. Il y a aussi un emploi adjectif bien moins fréquent : *faber, -bra, -brum* : travaillé; puis *fabrē* « de main d'ouvrier » (et *affabrē*, puis *affaber* (Gloss.), *infabrē*). L'emploi adjectif n'est pas attesté avant Ovide, mais, *fabrē* est dans Plaute.

Dérivés : *fabrica* f. (ancien adjectif substantivé; Plin. 16, 225, emploie encore *fabricæ artis*, cf. Dig. 33, 7, 19) : 1° métier, travail d'une matière (abstrait et concret), objet fabriqué; 2° atelier, particulièrement « forge », bâtiment; dénominatif *fabricō* (et *fabricor*, d'après *operor*?); *perfabriō* : travailler, forger (sens propre et figuré), et ses dérivés, *fabricatō, -tor*, etc., M. L. 3122; *fabrilis* : « d'ouvrier » et de « forge », -is *jūmus*, M. L. 3123; *fabricus, -cēns* (tardifs); *fabriō, -is* (Ven. Fort.). Cf. encore les composés *fabrefaciō, fabrificiō* (Tert.) et les noms propres *Fabricius, -ciānus, Fabrateria, Faberius, -iānus*.

A moins qu'on n'explique arm. *darbin* « forgeron » par un ancien **dhābhr*, ce qui est possible, lat. *faber* n'a pas de correspondant exact avec son sens (le pél. *faber* est emprunté au latin). On a aussi rapproché le groupe de got. *ga-daban* « ῥέπειν », v. isl. *dafna* « se renforcer », lit. *dabā* « nature, caractère », pol. *doba* « moment favorable », v. sl. *po-dobiti* « adapter, rendre convenable », v. sl. *dobri* « ἡγαθός, καλός » et *dobljti* « ἄριστος, δόκιμος ». — Le p germanique, ancien b, de v. h. a. *taphar* « brave » ne concorde pas avec le b de *-daban*. — En somme, étymologie trouble. Du reste, les mots relatifs à la métallurgie ne sont pas clairs pour la plupart et l'extension en est médiocre. V. *ferrum*.

faber, -brī m. : dorée (poisson). Cf. Colum. 8, 16, 9, *faber qui et in nostro Gadum municipio generosissimis piscibus adnumeratur, eumque prisca consuetudine zaeum* (= *χαῖον*) *appellamus*; et Plin. 9, 68. Même mot que *faber*; la dorée s'appelle aussi « le forgeron », probablement par suite de l'aspect enfumé que ce poisson présente par places.

fabeus, fabea : v. *faueus*, sous *faueō*.

fābula, fābella : v. *for, fāri*.

faciōlō (*facil*)(l)ō, -ās, -āre : crier (de la grive). Suét.,

L'étymologie des mots commençant par *f* est obscurcie par le fait que lat. *f* admet des origines multiples, à savoir, pour n'envisager que des exemples sûrs :

bh : *ferō*.

dh : v. *fēcundus*.

g^h : v. *formus*.

ghw : v. *ferus*.

dhw : v. *forēs*.

s dans *sr* : *frigus*.

m par dissimilation : v. *formica*, et peut-être dans

**mr* : v. *fremō* (et cf. *hibernus*) ; **ml* : v. *flaccus*.

gh devant *u* : v. *fundō*.

Un phonème d'une langue inconnue dans des mots d'emprunt : v. *ficus*.

En revanche, *f* ne représente *φ* dans aucun emprunt ancien au grec; *fūr* ne peut sortir du gr. *φῶρ* que par un intermédiaire, peut-être étrusque; mais v. *persōna*.

Dans ces conditions, les rapprochements ne peuvent passer pour établis que là où les éléments communs autres que l'initiale sont nets. L'initiale n'enseigne presque rien.

faba, -ae (doublet dialectal falisque *haba*) f. : fève. Ancien, usuel. Panroman; M. L. 3117. Emprunté par le gr. *φάβα*, et l'irl. *seib*; passé en basque *baba* et en berbère *bau*.

Dérivés : *fabātus* (-a *puls*, F. 344, 10; *Fabātus* sert aussi de cognomen); *fabārius* (*fabāriæ Kalendæ*, cf. Macr., Sat. 1, 2); *fabālia* et *fabālia*, -ium n. pl. : tiges de fèves; *fabāceus* (-cius), M. L. 3118, et *fabācia* f. : purée de fèves (cf. *focācia* « fouace »); *fabāginus* (Caton), cf. *oleāginus*; *fabātārium* n. (tardif) : pot à fèves. Peut-être faut-il y rattacher le gentilice *Fabius* (Plin. 18, 10) et *Fabūcius*, -bācius, -bidius. Dérivés en -ulus : *fabulus*, -i « fève » et « peau de la fève »; *fabūlis* = *fabālis*, M. L. 3126; *fabulōnia*, -ae = *δοσκιας*. Cf. aussi *fabiolum* = *καπατίτις*, Diosc. 4, 65 W; *fabiola* (bas latin); **exfabiciāre* « écossier, vanier », M. L. 3006; v. aussi B. W. sous *flageolet*. La fève semble avoir joué un grand rôle dans l'alimentation des Romains, comme on le voit par les *fabāriæ Kalendæ*, calendes de juin, ainsi nommées parce qu'on y offrait aux dieux les premières fèves, et par le rôle de la fève dans les proverbes comme dans les rites et les superstitions populaires.

Cf. v. pruss. *babo* (fém.) et sl. *bobū* (s. *bob*, **boba*; r. *bob*, *bōba*; etc.) masc.; même sens; on est tenté de poser un original **bhabo*- féminin, terme de la langue populaire à vocalisme a et b intérieur (on ne peut admettre *bh* intérieur : le traitement de *barba* y contredit). Le rapport avec v. isl. *baun*, v. h. a. *bōna*, etc., qui désigne la même plante, n'est pas clair; le b intérieur, peu courant en indo-européen, ne se retrouve pas dans ce mot germanique. Mot de la langue de civilisation du

par excellence. Sur le sens de « faire » se greffent de nombreux sens voisins : « causer, exciter », *facere metum, moram*; « exercer », *argentariam facere*; « travailler », cf. *aurifex, artis, carni-fex, dratio facie* (cf. gr. *δρῶντα πεποινημένα*). Du sens de « travailler » on passe au sens de « faire artificiellement », cf. *facticius*. C'est du sens de « travailler » que dérivent des expressions comme *facere barbam, capillos, unguis* « faire la barbe, les cheveux, les ongles »; cf. *f. aquam* = *aquari*, *Thes.* VI 89, 36 sqq.

Facio peut avoir pour complément une proposition infinitive : Varr., R. R. 3, 5, 3, *desiderium marcescere facit uolucres* (cf. *χάμνειν με τήνδ' ἔθρηκε τήν νόσον*, Eur., *Her.* 990). Ainsi s'expliquent *cal(c)facio, arefacio*, etc., dont les éléments sont encore quelquefois séparés : *facit are*, Lucr. 6, 962; cf. Cat., Agr. 47, 157, *ferue bene facio*; Varr., R. R. 2, 9, *consue quoque faciunt*; 3, 4, *excauare me fecerunt cupiditate*, et dans lesquels *are-, feruē-*, etc., doivent représenter d'anciens infinitifs en *-ē*, qui peuvent être abrégés par l'effet de la loi des mots iambiques.

En raison du sens vague de la racine, *faciō*, comme notre verbe « faire », comme le gr. *ποιεῖν, δρᾶν*, peut servir d'équivalent à un verbe de sens plus précis, précédemment exprimé ou non : Hor., S. 1, 1, 64, *ne facias quod Umidius quidam* « ne va pas faire comme un certain Umidius » (proprement « ne te place pas dans la situation... »). Il peut s'employer en litote, comme substitut pudique de certaines expressions qu'on évite : ainsi *facere* = *coire*, Pét. 87, 9, *quare non facimus?*, ou encore *facere* = *caçare*; cf. le fr. « faire ». Un sens plus vague encore apparaît à l'époque impériale dans des emplois impersonnels tels que S^t Aug., *Serm.* 25, 3, 3, *numquam fecit tale frigus, numquam fecit tales aestus*, et dans celui que nous révèle la glose *uesperescit : sero facit*, *CGL V* 335, 25 (à côté de *sero fit*, *ibid.* 253, 15), qui ont passé en français : « il n'a jamais fait un tel froid »; « il fait sec »; « il se fait tard ».

Facere est représenté avec le sens de « faire » dans toutes les langues romanes, M. L. 3128; cf. aussi *facienda*, *facienda*, 3129.

Fréquentatifs de *faciō* : **factō, -ās?* — non attesté, sauf dans les composés (*af-fectō, cal(e)-, frigē-, ol(e)-factō*), en dehors d'un exemple unique dans un texte du v^e siècle ap. J.-C. Cf. *Explan.* in Donat. Gramm., IV 548, 21, *inuenerunt quae de absolutis in frequentatiua non transeunt, ut « facio »*. Neque enim « facio » dici potest, nisi composito uerbo, ut est « calefacto ». Le fréquentatif de *faciō* est : *facitiō, -ās*; cf. Gell. 9, 6, 3, *facio, factus [facit] factiō*, et *Thes.* VI 139, 5 sqq. *Facitiō* est attesté depuis Plaute, et il est demeuré classique. Et seul *facitiō* a des dérivés attestés : *facitiōr, -tatiō, -tamentum*.

facessō, -is, -iui, -itum : désideratif de *faciō*, dont il a le sens transitif et le sens absolu : 1° chercher à faire (*negotium facessere*, Cf., Verr. II 4, 142); s'empresser d'exécuter, Vg., Ae. 4, 295, *imperio lacti parent ac iussa facessunt* (imité d'Ennius, A. 59?); ou « faire venir, attirer », cf. Cf., *Diu.* in Caec. 45, *ne innocent periculum facessieris* (-seris var.); 2° se mettre en route, s'en aller; e. g. *Pacuvius*, *Trag.* 326, *facessite omnes hinc*; *Tac.* A. 16, 34. Rare, bien qu'attesté depuis Ennius et Plaute jusqu'à Venant. Fort. et Ennodius. Pas de dérivés.

Nom racine et adjectifs : *-fex, -ficus* m. : nom racine

attesté seulement (cf. *-dex, -spex*) comme second terme dans les composés désignant des noms d'agent : *arti-, aur-, carni-, opi-, ponti-fex*, etc., auxquels peuvent correspondre des noms neutres en *-ficus* : *aedificium* (sans **aedifex*), *artificium*. La forme *ofex* : qui officit (Gloss.) semble relaire sur *officium*, tiré lui-même de *officiō*.

-ficus, second terme de composé; il a un comparatif en *-ficientior*, un superlatif en *-ficientissimus* (cf. *-uolus, -dicus*) : *beneficus, maleficus, magnificus, mūnificus, praeficus* (cf. *praeficiō*), *ueneficus*, auxquels peuvent correspondre des noms féminins, marquant l'activité, en *-ficientia* : *beneficientia, maleficientia* (à côté du nom neutre de l'acte *beneficium, maleficium*), *magnificientia*; et des verbes dénominaux en *-ficio, -ficor* : *aedificō, amplificō, sacrificō, grātificor*, etc. Ce type de composés en *-ficio, -ās* a eu un grand développement, notamment dans la langue des chrétiens, qui ont multiplié ces formes lourdes et qu'ils jugeaient expressives : le français les a conservées dans le type *amplifier*, etc.

**-ficiāx, -aciis* : *officiāx*, comme *peruiciāx* (sans **uin-ciāx*). Cf. P. S. Baekklund, *Die lat. Bildungen auf -fex u. -ficus*, Uppsala, 1914.

-factus, -a, -um, souvent substantivé au n. *factum*, pl. *facta* : fait, acte; *dicta et facta, benefacta, bonum factum*, etc.; de là l'adverbe *profecto* « assurément ». Conservé en britt. *jaeth* « cultivé ». L'adjectif *factus* « fait » a un contraire *infectus* « non fait », dont le neutre *infectum* s'emploie dans la langue grammaticale (Varron) pour désigner les temps du présent (qui marque l'action non achevée) par opposition aux temps du parfait, *perfectum*. *Infectus* est ancien et classique; mais, sauf quelques survivances dans la langue du droit (par exemple, *infecti damni* comme *indicta causa*), il ne semble pas avoir survécu dans la langue impériale, qui voit se développer *imperfectus*. L'homonymie avec *infectus*, de *inficō*, avait des inconvénients.

De *factus* dérive *facticius* (cf. *emptus, empticius*, etc.) « qui non sponte fit », artificiel (s'oppose à *nātiuus, sponte nascēns*), cultivé, travaillé; par suite « créé de toutes pièces, inventé », ... *genus... facticiorum deorum*, Aug., loc. hept. 2, 138. S'emploie en grammaire pour traduire le gr. *πεποιημένος*, M. L. 3132; B. W. *féiche*.

facilis (ancien neutre *facul*, comme *simul, procul*, l'*s* final tombant après l ou r, cf. *animal, calcar*) : adjectif en *-ilis* comme *ag-, doc-, hab-ilis*, etc., qui a le sens passif et le sens actif : 1° faisable, d'où « qui se laisse faire, facile à faire »; 2° qui se laisse faire, indulgent, e. g. *Tér.*, *Hau.* 217, *facili me utetur* *pater*. De là le double sens de *facilitās*. De *facilis* le substantif dérivé a deux formes, une phonétique, *facilitās* (cf. *simulās*), et une analogique, *faciliās*, que la langue a différenciées dans l'usage; cf. P. F. 77, 6, *facul antiqui dicebant, et faculter pro facile*; unde *facultas et difficulter uidentur dicta. Sed postea facilitas merum facta est, facultas rerum. Facultas* « faculté, possibilité » peut s'employer au pluriel avec le sens concret de « ressources, facultés », comme le diminutif *facultātula* (-tātūcula). De *facilis* : *difficilis* (difficile dans Varr.) et *difficulus* (pour la valeur privative du préfixe, cf. *diffidens, dissimilis*); *perfacilis*.

Il n'y a pas d'adjectif **facibilis*, correspondant à l'ombrien *faciele*.

faciēs, -ei f. : façon, forme, aspect, Varr., L. L. 6, 78, *proprio nomine dicitur facere a facie, qui rei quam facit*

imponit faciem. Vi fctor cum dicit « fingo » figuram imponit, ... sic cum dicit « facio » faciem imponit, et le chapitre d'Aulu-Gelle 13, 30, *non hactenus esse faciem quae uolgo dicitur*. Le mot est employé dans ce sens jusqu'à l'époque impériale, où, par une restriction comparable à celle de *figūra*, il se spécialise dans le sens de « façade », e. g. *CIL XII 8170, praetorium ad nouam faciem est restitutum*, et de « figure, face ». De là, dans la langue des traducteurs de la Bible, *in faciē, in faciem* = *ἐπὶ προσώπον*, et de nombreuses locutions analogues avec *ab, ad, ante, contra*, du reste dérivées du grec (*ad faciem* = *πρὸς πρόσωπον*).

Faciēs est à *faciō* comme *speciēs* à *speciō*, etc. Un doublet **facia* est attesté par les langues romanes, M. L. 3130; cf. *glaciēs et glacia*. La glose *facēs* est sans réalité; v. *factus*.

Dérivés et composés : *super-ficiēs* (-*ficium*, *Lex Agr.*) : surface (proprement « fait d'être placé au-dessus »); aspect extérieur; *superficiarius* (Sén.), *-cialis* (Tert.).

faciāle n. (substantivé d'un adj. *faciālis*) : mouchoir, *προσώφιον* (tardif). Cf. *faciergium* n. : essuie-face. Mot de l'Eglise; très tardif, comme *manu-tergium*.

Cf. aussi, sans doute, *bifaz, difaz* « δίπλωτος, διπρόσωπος » (GL).

facinus, -oris n. : acte (bon ou mauvais), action, cf. *Serv.*, Ae. 1, 51, *bonum facinus et malum facinus dicitur*. Dans la langue familière, « chose », comme *negotium* : *mirum facinus* (Plt.), *Figura etymologica* dans *Plt.*, Au. 587, *hoc est serui facinus frugi, facere quod ego persequer*. A l'époque classique, se prend souvent en mauvaise part; cf. *Cic.*, *Verr.* 2, 5, 66, qui emploie en gradation *facinus, scelus, parricidium*; d'où *facinorōsus* = *scelerōsus*. Cf. *Reichenbecher, De uocum scelus facinus usu*, *Iena*, 1913. Même suffixe que dans *fē-nus* (v. ce mot).

La formation, étant tirée de l'élément radical complexe *fac-* de *faciō*, ne peut passer pour indo-européenne; mais elle est parallèle à celle de *av. varšna-* « acte », en face de *varšyati* « il agit », et sans doute à celle de *skr. énah, av. aēnō* « acte violent ».

factiō : reflète les deux sens de *facere* « faire » et « placer » : 1° manière de faire, façon (rare; deux exemples dans *Plt.*, Ba. 843 et *Ru.* 1371, *quae haec factio est?*; les autres exemples sont très tardifs), usité comme terme de droit, *testament factiō*. Conservé dans le sens de « façon » par les langues romanes, M. L. 3133; 2° « position », e. g. *Plt.*, Ci. 493, *neque nos factione tanta quantia tum sumus* « groupe de gens appartenant au même métier ou au même parti », parti, faction, cabale ». Cf. P. F. 76, 23, *factio et factiosus initio honesta uocabula erant; unde adhuc factiones histrionum et quadrigiariorum... Modo autem nomine factionis seditio et arma uocantur*. — *Factiō* désigne spécialement le parti des nobles (par opposition à *partēs*), e. g. *Sall.*, *Iu.* 41, 6, *nobilitas magis factione pollebat*; aussi est-il souvent joint à *opēs*, comme *factiosus* à *diues*, et désigne « le beau parti, le haut rang » (également dans le sens de « parti matrimonial », comme dans fr. « c'est un beau parti », cf. *Plt.*, Au. 167, 226-227). Du sens de « cabale » est parti le sens de « machination, tromperie, fourberie » que *factiō* a pris dans la langue impériale; cf. *Thes.* VI 134, 66. Diminutif : *factiuncula* (Tert.).

En dehors de *factiō*, les substantifs dérivés de *faciō*, abstraits ou concrets, ne sont attestés que rarement et dans des sens techniques :

factor : au jeu de balle, le *factor* s'oppose au *dator* (*Plt.*, Cu. 297); dans la fabrication de l'huile, Caton appelle *factorēs* « qui oleum fecerint », *Agr.* 145, 2; cf. 67, 1, *factoribus dei in factus olei sextarius* (de là *factorium* n. « endroit où l'on fait l'huile », « pressoir à huile », sens conservé dans l'ital. *fatolio* et dans certains dialectes romans, cf. M. L. 3134; cf. le sens spécial de *conficō, confector*). Ce n'est que dans la langue de l'Eglise qu'on trouve *factor* employé pour traduire *ποιητής*; et c'est là un calque du grec, comme *factūra* de *ποίησις*.

factus, -ūs m. : mesure d'huile faite; *Pline* 15, 23 : *premi plus quam centenos modios non probant. Factus uocatur... Factus tres gemino foro a quaternis hominibus nocte et die premi iustum est; factūra, -ae f.* : un sel exemple dans *Pline*, 34, 145, *aliubi uena bonitatem praestat [ferro]... aliubi factura*. Le mot est bien représenté dans les langues romanes; M. L. 3136. On emploie surtout le n. substantivé *factum, -i* et *facta, -ōrum*, que les langues romanes ont toutes gardé. M. L. 3135.

Verbes composés : *adficiō* (aff-) : mettre dans une certaine disposition (physique ou morale), affecter, toucher. Se dit d'abord indifféremment en bien ou en mal; P. F. 2, 21, *adfecta femina uel in bonam partem dicitur, uelut honorata, uel in malam, quasi ad extremum periculum adducta*, puis plus spécialement en mal, cf. *Non.* 519, 32, *affici malis tantum consuetudo praesumpsit, cum sit positum et bonis. M. Tullius De Officiis lib. I* (149) : « sicuti aliquo honore aut imperio affectos obseruare et colere debemus ». — *Varro Eumenidibus* (121) : *coronam ex auro et gemmis fulgentem gerit, | luce locum afficiens*. — De là *adfectus, -a, -um* = *aeger, languidus*, etc., M. L. 255; *affectus, -ūs* m., d'où *l'ill. affecti*, *gall. affygio, affecti*; *affectiō* f., qui ne semblent pas différer de sens à l'origine et servent à traduire le gr. *δύσθεας*. Cicéron préfère *affectiō* à *affectus*, qu'il n'emploie qu'une fois, et le définit, de *Inu.* I 25, 36, *affectio est animi aut corporis ex tempore aliqua de causa commutatio* (commotio A). Puis peu à peu les deux mots se spécialisent : *affectus* tend à prendre le sens de *πάθος* et *affectiō* celui de *σπουδή*. V. *Blaise, Dict.*, s. u. M. L. 254.

affectiō, -ās : sens premier « se mettre à », *affectare uiam, iter*, par suite « entreprendre, essayer d'obtenir, rechercher »; et dans ce sens il sert à traduire le gr. *ζηρῶν* dans la langue de la rhétorique, « affecter »; e. g. *Quint.* 3, 11, 21, *affectata subtilitas*. M. L. 253, **affactare*; 253 a, *affectare*; B. W. sous *afféterie*.

conficō (avec préfixe marquant l'aspect déterminé) : achever, cf. *Don. An.* 167, *confectum negotium dicitur uel confecta res quae ad plenum perficitur*. Ancien, usuel, classique. Du sens général sont dérivés des sens spéciaux, notamment dans les langues techniques : achever (c'est-à-dire « achever la destruction de », cf. *confector ferarum*, *Suét.*, *Aug.* 43, et *confectorarius, confectarius* « qui porcs confit et condit », *confectorium, confectarius* « qui porc confit », *ἐξαρσασθαι*, M. L. 2984; cf. en gr. *ἐκπάρτω* et *διεργάζομαι, διεργάζομαι* « consumer, détruire, dissoudre, digérer » ou « confire », qui est demeuré dans les langues romanes. M. L. 2133 apparaît déjà dans *pernas...* et *lardum conficimus*, *Pallad.* 13, 6; cf. aussi *Thes.* IV 199, 3 sqq. En espagnol, le verbe

issu de **confectiāre* (M. L. 2130, cf. *confectiūre*, Not. Tir. 22, 56) à le sens de « préparer un champ à recevoir la semence », que *conferre* a déjà dans Varr. R. R. 1, 18, 6 : *singula iugera quaternis operis uno operario ad conficiendum satis esse*, etc.

Dérivés : *confectiō* (classique ; britt. *cyffaiñh*), -*tor*, -*tūra* (époque impériale), -*us* (tardif).
deficiō : transitif et absolu : « abandonner » (transitif) et « manquer, faire défection » ; Prisc. GLK II 399, 7, *deficio quando pro relinquo accipitur, habet passivum, quando uero pro defetiscor, neutrum est* ; et Paul, Dig. 4, 5, 1, 1, « *ere autem dicuntur qui ab his quorum sub imperio sunt desistunt et in hostium numerum se conferunt* ». L'emploi transitif de *deficiō* explique *defiō* ou *deficior* et le double sens de *defectus* « manquant de » et « qui manque, qui fait défaut ». Le substantif *defectus*, -*ūs* m. « abandon de position, défection, manque », dans la langue de la grammaire, traduit à la fois *ἐκλειψις* et *ἐλαψις*. Nombreux dérivés, tardifs et savants. Britt. *diffygio*, *diffeith*.

efficiō (ecf. : passif *ecferi*, Plt., Pe. 761 ; futur *ecfexis*, Poe. 428) : achever de faire, faire entièrement. Souvent employé dans le sens de *facere* pour insister sur l'idée d'achèvement, e. g. Plt., Tri. 669, *is (= amor) mores hominum moros et morosos efficit (= ἀποτελεῖ)* ; cf. *efficere ut* (ἐκπράττειν ὥς). Employé dans des sens techniques : produire (en parlant du sol), rapporter (en parlant d'argent) et absolument « faire un bénéfice » ; se monter à, totaliser (en parlant d'une somme) ; établir (définitivement), prouver, conclure, démontrer (en parlant d'un raisonnement, d'une proposition) ; d'où *efficitur ut* « on en conclut que ; il en résulte que ». La langue philosophique emploie aussi *efficiens* [causa], par opposition à *res effecta*, e. g. Cic., Top. 14, d'où *efficienter*, *efficientia* (peut-être créé par Cicéron). Autres dérivés : *effectus*, -*ūs* (classique, usuel ; irl. *eifeachd*, britt. *effaiñh*), *effectiō* (terme philosophique), -*tor*, -*trix* (tous trois de Cicéron), *effectivus*, *effectivus* (tardifs) ; *efficax*, -*ācis*, -*citer* ; *efficacia* ; *efficaciūs*, tous rares et de la langue écrite.

inficiō : dont le sens premier a dû être « mettre dans » et qui, spécialisée dans la langue des teinturiers, a pris le sens restreint de « tremper, mettre dans un bain, dans une teinture » et, par suite, « teindre, imprégner, colorer » ; cf. P. F. 99, 27, *infectores qui alienum colorem in lanam coiciunt. Infectores qui proprio colori nouum officiunt* ; par suite « corrompre, infecter ».

infici : v. ce mot.
interficiō : priver de ; cf. Plt., Tru. 518, *salue qui me interficisti paene uita et lumine* ; d'où *interficere* (scil. *uitā*) « priver (de la vie), tuer, mettre à mort » (v. *inter* et cf. *interdō*, *interimō*, et aussi *interdiciō*, pour la valeur de *inter*). Terme de la langue écrite ; la langue parlée dit *occidere* : on a *occisus sum*, *occidīs me* dans la langue des comiques, non *interfectus sum*. Sans doute d'abord employé par litote, *occidere* étant trop brutal. *Interficiō* a pour passif *interdō* (*interferi*), toutefois, dans Plt., Tri. 532), comme *perdō*, *pererō*. Il n'y a pas de verbe *interdō* avec le sens de « détruire » ; inversement, *perficiō* n'a pas le sens de « perdre », parce que *perdere* existe avec ce sens.

Dérivés : *interfectiō*, -*tor* (classiques, mais rares), -*trix*, -*trius*, -*tiuus*, -*tibilis*.

officiō : 1° mettre ou se mettre devant, faire obstacle, souvent joint à *obstare* ; 2° teindre ; d'où *offector*, *offectura*.

perficiō : achever, parfaire, accomplir (= *τελεῖω*, *ἀποτελεῖω*) ; d'où des sens techniques : parfaire (une somme), se procurer ; achever la préparation de ; perfectionner. Ancien, usuel, classique. De là *perfectus*, M. L. 6408, britt. *perfañh* ; et *imperfectus* ; *perfectiō* (classique, mais rare), -*tor*, -*trix* ; *perfectus*, -*ūs* rare) ; *perfectissimatus*, -*ūs* (Cod. Theod.).

praeficiō : mettre à la tête de ; de là *praeficius*, -*a*, -*um* ; *praefica*, -*ae* f. : pleureuse qui dirigeait les lamentations funèbres, cf. Claud. ap. Varr., L. L. 7, 70, *quae praeficeretur* (l. *praeficeret*) *ancillis quemadmodum lamentarentur, praefica est dicta* ; P. F. 250, 5 ; Gell. 18, 7, 3, et les références de Goetz-Schoell ad loc. Varr. ; *praefectus*, -*i* ; *praefectura*, etc., qui ont eu une grande fortune dans la langue du droit public.

proficiō : faire des progrès, avancer ; et « faire faire des progrès, être utile à » (transitif et absolu) ; *profectus*, -*ūs*, M. L. 6769 et 6770 ;

proficiscor, -*eris*, *profectus sum*, *proficisci* : se mettre en route, partir ; isolé, de toute manière, par la forme *prō*-du préverbe et par la formation du présent ; *profectiō* « départ », *profectum*, -*i* « voyage » (Itala), *profector* : παραδότης (Gloss.), *profectoria* « repas de départ » ; *profectorius* (Ulp., Dig.) : qui provient du père ou du grand-père.
reficiō : remettre en place, restaurer (au moral) ; *reficere animos* s'oppose à *animō deficere*.

sufficiō : transitif et absolu « mettre au-dessous ou à la place de, suppléer », puis « fournir ». Synonyme à la fois de *supplēdō*, *ὑπέρχω*, et de *substituō*. Absolu, « se placer dessous », c'est-à-dire « être capable de supporter », d'où « suffire à ».

On voit que les composés reslètent le double sens de *faciō* (« se ») placer » et « faire ». A ce dernier se rattachent les composés d'aspect déterminé *con-*, *ef-*, *per-* ; *faciō* ; les autres s'expliquent mieux en partant du sens de « placer ».

officium : v. ce mot.
 La racine **dhe-* n'a fourni des formes de présent (déterminé) telles que *condō*, *crēdō*, etc., que dans les parlers occidentaux de l'indo-européen, v. sous *dō*. Pour obtenir un présent d'aspect « indéterminé », on a recouru à divers procédés. Le type à redoublement de *θημι*, skr. *dādhāmi*, n'est pas conservé en latin. L'arménien s'est servi du suffixe **ne/-or*, d'où *dnem* « je pose ». Pour avoir un présent indéterminé, le latin a recouru à la forme élargie par le suffixe **-yo/-i-* d'un élargissement en *-k-* qui donnait en latin le *perfectum*. De même que *fēci* est comparable à gr. *ἔθρυα* (1^{re} personne du pluriel ἔθρυεν), comme *īeci* à gr. *ἴκα*, il a été fait un présent *faciō*, qui est italique commun ; cf. *iaciō* en face de *īeci* ; le phrygien *ad-daxet* « afficit » offre le même élargissement et le même vocalisme radical, i.-e. **yo*. L'élargissement en **-k-* qui figure ici rappelle le type arm. *lsem* « j'entends » en face de *luay* « j'ai entendu » et gr. *ὠλέω* en face de *ὠλέσα*.

La forme *fēc-* n'a rien donné en latin que le *perfectum*. Et encore a-t-on prén. *shefhaked* « fécit », cf. osq. *fehacid* « fécierit », etc., qui exclut l'explication de *fifikus* par **dhe-dēk* (Lejeune, Mé. Sommer, p. 150). V. *finēgō*.
 Le radical *fac-* du présent, qui s'est fixé très ancienne-

ment, a donné en latin des formations nombreuses et variées. En ombrien, *fēc-* a fait une plus grande fortune : l'impératif est *fetu*, *fetu*, *fetu*, *fetu* (l'osque a *factud*, qui répond à lat. *faciō*), et le participe en *-to*-*fetu*, -*ta* « factum, -ta ».

Sur un rapport possible avec *fēstus*, *fēriue* et *fās*, v. sous *fēriue*. V. aussi *fētiālis*, et aussi *sacerdōs*, *crēdō*, *dō*.
 Sur *fuiat* « faciat », v. sous ce mot.

Quant à *fiō*, ce présent appartient à une autre racine, celle de *fui*, à en juger par l'ombrien, qui a *fuiā* « fiat », *fuiest* « fiet ». On aurait ici un présent en *-iyō*, *-iyō-* de la racine de *fui* ; cf. v. irl. *biu* « je suis » et parfois « je deviens », v. angl. *beo* « je suis », *bis* « tu es » ; pour l'absence de *-u-*, v. sous *fui*. Toutefois, la phonétique permettrait d'envisager un rapprochement avec la forme passive de skr. *dhiyāte* « il est posé » ; et, si l'on n'avait pas les formes ombriennes, cette hypothèse serait séduisante ; on ne peut l'écartier absolument.

fācundus : v. *for*.

faecinia (-*en*), *utilis* : sorte de vigne (Plin., Col.). Rappelle les noms propres étrusques *Faecenius*, *Fecinius*, quoique Columelle, 3, 2, 14, le dérive de *faez*.

faenum, *faenus* : v. *fēnum*, -*nus*.

faex, -*cis* (et *fex*, notamment dans les manuscrits de Columelle ; cf. Thes. VI 169, 26 sqq. ; le pluriel *faecēs* se lit depuis Horace et est bien attesté, malgré Capr., GLK VII 109, 14 ; *fæcia*, Orib.) : 1° lie du vin (= τρῆς), de l'huile ; par suite, dépôt, résidu, tartre ; 2° au figuré : lie, rebut. Ancien, usuel. M. L. 3140.

Dérivés et composés : *faecor* m. : 1° odeur du marc (Gl.) ; *faecula* f. : raisiné ; *uina pinguis decocta usque ad crassitudinem mellis et refrigerata, utilis stomacho... aliter : genus uuae decoctae aut graece siser, genus herbae, quate ad orexin datur*, Schol. Hor., S. 2, 8, 9 ; 2° tartre ; *faecātus*, *faecārius* « de marc » ; *faeceus* (M. L. 3139, **faecaa*) ; *faecāceus* ; *faeculentus*, d'où *faeculentia*, -*ae* ; *dēfaecō*, -*ās* (*dēficio*, Plt., Mo. 158 ; mais il peut s'agir d'une confusion de *e* notant *ae* et de *i*) : clarifier, enlever la lie ; surtout employé au participe *dēfaecātus*, sur lequel le verbe a sans doute été refait ; *infaccō*, -*ās* (Tert.).

Le rapprochement avec *flocōs* (M. Niedermann, IF 26, 49) n'est pas à retenir. Sans doute emprunt à une langue méditerranéenne, comme beaucoup de mots relatifs à la vigne et au vin. Cf. *fraces* et *faecinia*.

fāgus, -*i* f. (et *fāgus*, -*ūs* f. ; *fāgus*, -*i* m.) : hêtre. Ancien, usuel. M. L. 3145 ; v. fr. *fo*, *faou* et *fouet* ; remplacé par *hêtre*, d'origine germanique. irl. *fagh*, britt. *jaw*, bret. *jaouet* (de **fāgūtum*).

Dérivés : *fāgum* n. : faine (Pline) ; pour le genre, cf. *pirum* : *pirus* ; *fāgeus*, M. L. 3142 (il. *faggio*) ; *fāginus* = *φάγιος* d'où *fāgina* (scil. *glāns*) f. « faine » (sur *fāginā*, v. M. L. 3143 et Thes. VI 172, 65) ; *fāginus*. *Fāgūal* n. : sanctuaire de Jupiter situé sur le mont Esquilin : *sacellum Iouis in quo fuit fagus arbor quae Iouis sacra habebatur*, P. F. 77, 13, neutre d'un adjectif *fāgūālis* (f. *lūcus* ; cf. *bidental*) dérivé de **fāgūtus* qui atteste l'ancienneté du doublet *fāgus*, -*ūs* ; pour la forme, cf. *queruus*, qui a sans doute servi de modèle. Les langues romanes attestent aussi **fāgālia*. M. L. 3140 a ; **fāgānellus* : linotte, chardon-

ret, M. L. 3141. **Fāgina*, dans les langues romanes (sauf roumain), a donné le nom de la « fouine », cf. M. L. 3144, B. W. s. u. ; **fāgustellum*, M. L. 3146.

Cet ancien nom d'arbre indo-européen repose sur un thème en *-o-* féminin qui subsiste dans dor. *φᾱγός*, ion.-att. *φᾱγός* (fém.), « sorte de chêne », avec changement de sens, parce que le hêtre n'existe pas en Grèce, et qui se retrouve en germanique, avec passage au type en *-ā-*, à cause du genre féminin, dans v. isl. *bök*, v. h. a. *buoħha*, etc., les thèmes en *-o-* féminins n'étant pas maintenus en germanique ; v. Meillet, MSL 13, 211.

Le nom ancien s'est conservé, bien que le hêtre prospère en Italie seulement en montagne, à une assez grande altitude, l'arbre étant plutôt nordique. Le caractère religieux de l'arbre a pu aider à la conservation. Car ce n'est pas un accident que le mot subsiste aussi en Grèce, où l'arbre n'existe pas, et où *φᾱγός* a dû être appliqué à un autre arbre, ainsi E 693 :

... ὅπ' αἰγιόχοιο Διὸς περικαλλὲς φᾱγῶ.

Fāgus et *φᾱγός* sont unis par l'idée commune d'arbre à fruits comestibles (faine et gland).

fala, -*ae* f. : tour de bois, machine de siège ; cf. P. F. 78, 3, *falae dictae a falado quod apud Etruscos significat caelum*. Mot rare et archaïque. S'y rattachent :

falārica f. : *genus teli missile quo utuntur ex falis i. e. ex locis extructis dimicantes*, P. F. 78, 20 ; *falēre* n. : sorte de socle ou de perchoir pour oiseaux (Varr., R. R. 3, 5, 14 et 16). Cf. aussi : *Faleri*(*c*) : *oppidum a fale dictum*, P. F. 81, 3 ; *faliscus*, d'où *falsicae*, -*ārum* : mangeoires, râteliers (Gaton).

Mot étrusque, comme le dit Festus (v. Bottigliioni, St. Etr. 3, p. 330).

falcō, -*ōnis* m. : faucon. V. *falx*. Peut-être calque sémantique de *capys* ? Cf. le double sens de gr. *ἄρπη* « faucille » et « faucon ».

falernus, -*a*, -*um* : de Falerne (en Campanie). Épithète appliquée surtout au vin originaire de cette région, -*um uinum*, puis simplement *Falernum* ; devenue à basse époque synonyme de *uinum*, sans spécification.

faliseum, -*i* (*fall-*) n. : v. *forco*. Sorte de couteau, sans doute ainsi nommé du pays où il était fabriqué ?

fallō, -*is*, *fefelli*, *falsum*, *fallere* : seul verbe à *perfectum* à redoublement en *f* (cf., cependant, *faciō*) ; du reste, *fefelli* est refait sur le présent : si la forme était ancienne, on attendrait **febuli* (de **fefuli*), comme *pepuli* de *pellō*. Formes accessoires attestées en bas latin : *fallō*, -*ās* (dénominateur de *falla*, -*ae*?), cf. Non. 109, 16 : *fallam pro fallaciam*. *Novius Decuma* (12) : *us me non uocabit : ob eam rem hanc feci fallam* ; et CGL V 641, 35 ; *fallator* m. (gl.) : *fallō*, -*ēs* et *falliō*, -*is*, d'où **fallia*, M. L. 3168 ; fr. *fallir*, *faillir*, v. B. W. s. u., et en britt. : corn. *fall*, *fylltel* ; un participe *fefellitus* dans Pét. 61 (cf. sans doute **fallius*, sur lequel a été bâti **fallitia*, cf. fr. *faute*, etc., M. L. 3169) : 1° tromper ; 2° échapper à (= gr. *ῥαδιόνο*), souvent impersonnel : *non me fallit*, suivi ou non d'une proposition complétive. De ce sens dérive l'emploi pronominal ou médio-passif : *mē fallō*, *nisi fallor*, *haud false sum* (Plt., Tēr.). *Fallō* peut être accompagné d'un complément de personne : *fallere atiquem*, ou de chose : *fallere spem*, ancien accu-

satif « de l'objet interne »; cf. Plt., Am. 933, *id ego si fallo*. Les deux sens de « tromper » et de « échapper à » remontent probablement à un sens unique de « cacher, être caché » (*feffellū, latuit*, Gloss.), sens, du reste, attesté à l'époque impériale, cf. Ov., F. 3, 22, *sua diuina furta feffellū ope*; Hor., Ep. 1, 16, 54, *sit spes fallendi* (= *latendi*): *miscere sacra profanis*; ibid. 1, 17, 10, *qui natus moriensque feffellū* (= *ἔκαστε*, Vg., Ac. 12, 634: *nequiquam fallis dea* « en vain te caches-tu comme déesse » (hellénisme). Ancien, usuel. Panroman (sauf roumain). M. L. 3167.

Formes nominales: *falsus*: 1° faux, trompeur; 2° qui se trompe. M. L. 3171; irl. *falsu*, britt. *ffals*; germanique: m. h. a. *valsch*. Substantif n. *falsum*: le faux, opposé à *uerum*, et dont dérivent *falsarius*; *falsitās*, mot de la langue de l'Eglise créé d'après *ueritās*; *falsimōnium* (Plt., d'après *testimōnium*): *falsō*, -ās (bas latin), M. L. 3170, avec les dérivés ordinaires. *Falsus* sert, en outre, de premier terme à des adjectifs composés: *falsidicus*, -*ectus*, -*loquus* (= *ψευδολόγος*), etc.; *fallax* (gén. pl. *fallacum*, Catul. 30, 4): trompeur. De là: *fallacia* f.: usité surtout au pl. *fallaciae*; *fallaciōsus* (Gell., Apul.); *fallacitās* (cf. *mendacitās*, Tert.); *fallaciloquētia*; *fallaciloquentia* (= *ψευδολογία*), dans Accius, cité par Cic., Pin. 4, 68.

Composé: *refellō*: repousser le mensonge, réfuter. Cf. *arguō* et *redarguō*. — **Falsicō* est supposé par v. h. a. *falscōn* « falschen ».

On voit par *falsus* que *fallō* doit reposer sur **faldō* (toutefois, on peut songer aussi à **falnō*). Le rapport qu'on croit apercevoir au premier abord avec v. h. a. *fallan* « tomber » et par suite avec lit *pūlu* « je tombe », arn. *p' lanim* « je m'éroule », et sans doute gr. *σπάλλω* « je fais tomber », se heurte d'abord à la différence de sens et au fait que c'est un *p* latin qui, dans *spūma* et *pūmer*, répond à un *ph* sanskrit. Mais on n'ose rien affirmer, parce que les sources aspirées alternent souvent avec des sordes simples; le rapprochement indiqué est trop séduisant pour qu'on n'essaie pas de s'y tenir. — La diphtongue en *a* aussi un caractère « populaire ». Le *f* initial de *fallō* peut avoir plusieurs origines, et les rapprochements avec gr. *φάλλος*, *φάλλος* « trompeur », ou avec got. *dwals* « *μωρός* », ou avec skr. *hadrāte* « il va de travers », v. sl. *zālū* « méchant », sont vagues. En somme, étymologie embarrassante.

Faluppa? *quisquilias paleas minutissimas uel surculi minuti quasi faluppas uocant* (Gloss.). Mot sans doute non latin. M. L. 3173; B. W. *friper* et *envelopper*.

**Falunus*: adjectif d'origine germanique, attesté seulement dans les gloses, CGL IV 245, 23, qui a supplanté *falius* dans les langues romanes; v. M. L. 3174 et B. W. sous *fauve*.

Falx, -*cis* f.: « faux » et « serpe ». Souvent précisée par une épithète: *f. mūrālis*, *f. nāuālis*, etc. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 3175. Celtique: bret. *falc'h* « faux ».

Dérivés: *falcula* (*facula*, **facin*), M. L. 3159, et *falcicula*, M. L. 3156: faucille, et « ongle, griffe »; *falcitō*, -*ās* (tardif) « faucher », fréquentatif de **falcō*, -*ās*, attesté dans les langues romanes. M. L. 3153, B. W. *faucher*, cf. **defalcō*, M. L. 2516; *falcō*, -*ōnis* m.: « *nes dicuntur quorum digiti pollices in pedibus intro sunt curuati*, a

similitudine falcis, P. F. 78, 17, peut-être à rapprocher de *falcō*, -*ōnis* « faucon », que les glosses expliquent par *quod incuruis digitis sit*, cf. Isid., Or. 12, 7, 57; CGL IV 341, 3; Serv., Ae. 10, 145; toutefois, le nom du faucon, *falcō*, n'apparaît que tardivement (Ital., Polém. Silu.) et il est possible que le rapprochement avec *falcō* soit une étymologie populaire; mais le mot ne semble pas provenir du germanique; ce sont les mots germaniques qui proviennent du latin. M. L. 3158, B. W. s. u., et v. h. a. *falcho* « Falke » et britt. *falcum*; *falcarius*, -*i*: porteur de faux ou « fabricant de faux » et, dans les langues romanes, **falcarius*, M. L. 3154; *falcatus*: en forme de faux, armé de faux; *falcistrum*: a *similitudine falcis dictum. Est autem ferramentum curuum cum manubrio longo ad densitatem ueprium succidendam. Hi et runcones dicti*, Isid., Or. 20, 14, 5; M. L. 3155. Nom propre: *Falcidius*.

Composés poétiques: *falcifer* (d'après *δρεπανιφόρος*), *falciger*, *falcitenēns*.

M. Niedermann, *Essais d'étym. et de crit. verb. lat.*, p. 17 sqq., a supposé que *falcō* proviendrait d'une ancienne langue italique, peut-être le ligure, et, rapprochant le sicilien *ζάγκλη δρέπανον* de **dhalhā* > ital. **falcula*, il en a déduit que *falcō* aurait été dérivé secondairement de ce **falcula* italique interprété comme un diminutif. Mais *falcō* fait partie d'une série de noms d'origine obscure tels que *arx*, *calx*, *merx*, et semble bien n'être pas un dérivé: en tout cas, mot d'aspect non indo-européen. ce qui n'étonne pas pour un nom d'outil. Cf., d'autre part, le groupe de mots français: *dail*, *daille*, etc., de *daculum*, a. CGL I 84, 91 (ligure?). M. L. 2458.

Fāma, -*ae* f.: a *fando dicta, sicut apud Graecos φήμη ἀπὸ τῆς φάσεως*, P. F. 76, 26, étymologie sans doute empruntée à Varr., L. 6, 65, *hinc* [sc. a *uero fari*] *fama* et *famosi*; « ce qu'on dit de quelqu'un, renommée, réputation bonne ou mauvaise »; au pluriel (rare, Plt., Sall.), « bruits qui courent », cf. *glōriæ*; cf. *ut fama est* « comme le bruit court ». Diminutif: *fānella* (Festus), comme *fābella*. *Fāma*, dont le sens était d'abord indifférent, a tendu à prendre une valeur laudative, comme *existimatio*; ainsi s'explique le double sens de *fāmosus* « qui fait parler de lui », d'abord employé avec la valeur de « qui a mauvaise renommée » et « infamant », et qui, à l'époque impériale, prend le sens laudatif de « célèbre, fameux », cf. Tac., H. 5, 2, *sed quoniam famosae urbis* (= Jérusalem) *supremum diem tradituri sumus* (cf. Thes. s. u. *passim*), peut-être par opposition avec celui de *infāmis*, -*e* « perdu de réputation »; *infāmia* f.: « infamie »; *infāmō*, -*ās*, cf. *ἀδοξος*, *ἀδόξα*; de *defāmatus*; *diffāmō*, M. L. 2634; **diffāmia*. De *infāmatus* a été tiré à basse époque *fāmātus*; à côté de *infāmis*, de *infāmō*, ont été bâtis *defāmis* (Apul.), *defāmō* (Gell.).

Composés: *fāmiger*, d'où *fāmigerō*, -*ās*; *fāmigerator* (cf. *rūmiger*, etc.), -*tiō*, -*gerabilis*, -*gerulus*, tous rures et artificiels. Ancien, usuel. Mais, en dehors du roumain, où *fāma* est peut-être représenté, M. L. 3176, n'a pas passé dans les langues romanes. Le brittonique a *gall. faw*.

Le grec dor. *φάμα*, ion.-att. *φήμη* « réputation, bruit public » et « avertissement divin » (cf. *fātum*); *φήμη* « entretien, renommée ». Les formes osques *faama* et « nomina citat » (?), *faa* et *ted* « fieri iussit » (?) sont

incertaines; cf. Vetter, *Hdb.*, p. 55. La racine étant **bhā*- (v. *for*), il ne peut y avoir de vocalisme à timbre o.

fāmen: v. *for*.

fāmēs, -*is* f. (et *famēs*, -*ei*, -*i*. La déclinaison *famēs*, gén. *famī*, paraît la plus ancienne, cf. Thes. VI 228, 61 sqq.; l'ablatif *famē* est confirmé par la métrique. L'App. Probi blâme un nominatif *famis*): faim (propre et figuré). Ancien, usuel. Panroman. M. L. 3178.

Dérivé: **famēlicus*: qui a faim, famélique (archaïque et postclassique). Formation qui semble sans autre exemple; dérivé d'un type tel que **famelī*-, cf. *fidēlis* et *crudēlis*; et le type *aquāticus* dérivé de *aquātus*, etc. M. L. 3177; *famēlicō*: *ēsuriō* (Gl.).

Il n'y a pas de verbe dérivé « avoir faim », comme il y a un verbe « avoir soif », *sitiō*. Les Latins disent en ce cas *ēsuriō* « avoir envie de manger » (v. *edō*) et, à basse époque, *famem habēō* (Gl. Reich. 2645). Certaines formes romanes remontent aussi à un élargissement de *famēs*, **famine*, et à un adjectif **famulentus*, M. L. 3181.

Les noms de la « faim » et de la « soif » diffèrent d'une langue indo-européenne à l'autre. Les noms de la forme de *famēs*, *famis* sont, ainsi que l'indique la flexion pareille de *plēbēs* (à côté de *plēbs*), d'anciens noms radicaux. Le radical *fam-* n'a aucun correspondant hors du latin. Le rapport souvent supposé avec *fatim* est invraisemblable.

famex, -*icis* (*famix*) c.: tumeur, abcès. Mot de la langue vétérinaire (Cicium), conservé dans les dialectes italiens et en logoudorien, M. L. 3179. Autre sens dans les gloses: *famex*: *spado*, *contusus culionibus* (cf. *cōleus*)? En dérivent *famicās* (Pelag., Chir.) et sans doute *famicōsus*: *am terram palustrem uocabant*, P. F. 77, 10. Pour le suffixe, v. Ernout, *Philologica* I, p. 144 sqq.

famfalucea, -*ae* f.: bulle d'air, pustule; puis bagatelles. Mot attesté dans les gloses du viii^e siècle. Déformation de l'accusatif du gr. *πομφόλυξ*, que Plinius transcrit par *pompholyx*, H. N. 34, 128. Cf. M. L. 6643; it. *fanfalucea*, v. fr. *fanfelue*, fr. *fanfeluche* (v. B. W. s. u.).

famulus, -*i* m.: serviteur, domestique; *famula*, -*ae* f.: servante (semble un substitut récent de *ancilla*). L'adjectif *famulus*, -*a*, -*um* paraît avoir été formé secondairement sur le nom; l'emploi en est assez rare (un exemple de Pomponius à l'époque républicaine; les exemples de l'époque impériale sont poétiques). Il faut arriver à la langue de l'Eglise pour trouver plus fréquemment l'adjectif *famulus*: il y sert à rendre *δοῦλος*. Cf. *serua*, créée sur *seruus*.

Dérivé: *familia* f. Cf., pour la phonétique, *Siculus/Sicilia*.

Famulus, *familia* sont des mots italiques et, en latin, peut-être des emprunts à l'osque: *famuli origo ab Osciis dependet, apud quos seruus famel nominabatur, unde et familia uocata*, P. F. 77, 11. Le témoignage de Festus est confirmé par les inscriptions, osq. *famel*, pél. *famel* = *famulus*; osq. *famelo* = *familia*; omb. *fame-fias* = *familiae*. Les grammairiens différencient *seruus* de *famulus*, e. g. Isid., Diff. I, 525, *serui sunt in bello capti... famuli autem ex propriis famulis orti*. Mais la distinction ne répond pas aux faits; Andromaque, captive de guerre, se désigne par *famula* dans Vg., Ae. 3,

329, *me famulam famuloque Heleno transmisit habendam*. *Famulus*, qui semble contenir un suffixe de nom d'agent (cf. *bailulus*, *gerulus*), a désigné peut-être un esclave chargé d'une fonction spéciale, valet, etc., mais ce sens est impossible à préciser par les témoignages qui nous restent, tandis que *seruus* désigne la condition juridique de l'esclave.

Familia (ancien génitif, peut-être dialectal, *familiās* dans *pater*, *māter*, *filius familiās*) a dû désigner l'ensemble des esclaves et des serviteurs vivant sous un même toit, par opposition à la *gēs*; cf. les expressions conservées dans des langues techniques *familia gladiatōria*, *familia monetālis*, etc.; puis la maison tout entière, maître, d'une part, et femme, enfants et serviteurs vivant sous sa domination; cf. Plt., Au. 2, *ego sum Lar familiaris ex hac familia*. Après la mort du *pater familiās*, le mot *familia* désigne le groupe de ceux qui étaient autrefois sous sa puissance et qui en sont sortis par son décès (*agnātī*, *agnatīō*). L'expression *familia pecuniaria* désigne la fortune du maître, *rēs familiāris*, *patrimōnium*; *familia* englobe les *rēs mancipi*, l'ensemble des choses indispensables à la famille, la terre, les animaux de labour, les esclaves, e. g. Caton, Agr. 138, *asinis seruae nullae in familia sunt*. Par extension de sens, *familia* est arrivé à désigner les *agnātī* et les *cognātī* et à devenir le synonyme de *gēs*, tout au moins dans la langue courante, mais non dans la langue du droit. Sur ces diverses acceptions, v. Köhm, *Altlatein. Forschungen*, I sqq.

Dérivés: *familiāris* « ex eadem familiā », fréquent dans l'expression *rēs familiāris*; puis par extension « familial »; subst. *familiāris* m.: ami, familier, intime, et *familiāritās*, *familiāritas*, *familiāritus*; *familiārescō*, -*is* (Sid.); *familiola* (tardif); *familiōsus* (id.).

De *famulus* sont formés: *famulāris*; *famulitās* (archaïque, rare); *famulor*, -*āris* (*famulō*, tardif) avec ses dérivés, *famulātus*, -*ūs* m. (Cic.) et *famulitum*, créé d'après *seruitium* et non attesté avant Apulée, mais peut-être ancien; cf. P. F. 77, 9, *famulitum* (sic) *dicebatur quod nunc seruitium*; *confamulus*, -*lor* (cf. *conseruus*).

Mots anciens, usuels. — Les représentants de *familia* dans les langues romanes sont assez nombreux, en partie de formation savante; il est à noter que l'ital. *famiglio* désigne le serviteur et, plus spécialement, dans certains dialectes, le valet de ferme. M. L. 3180.

Mots uniquement attestés dans les dialectes italiques et sans étymologie, quoique la dérivation par un suffixe -*elo* soit de type indo-européen. L'hypothèse d'un emprunt à l'étrusque (cf. *seruus*) est sans appui, comme l'explication par un ancien mot indigène.

**fancua* (-*gua*): mot de sens obscur qu'on trouve dans deux *tabellae deuotionis*, l'une osco-latine, CIL I² 1614, l'autre purement osque; cf., en dernier lieu, Vetter, *Hdb.*, n°s 3 et 7, qui le traduit par « lingua » (?), et Vendryes, R. Ph., 1946, p. 93. En tout cas, mot non latin.

fānum, -*i* n.: semble signifier tout d'abord simplement « lieu consacré »; cf. T. L. 10, 37, 15, *Fabius scribit in... ea pugna Iouis Statoris aedem uotam... sed fanum tantum, i. e. locus templo effatus, [sacratu] fuerat*. L'explication de Tite-Live montre que *fānum* était, pour

le sentiment latin et par étymologie populaire, rattaché à *fārī*; cf. Varr., L. L. 6, 54, *hinc* [sc. a *fando*] *fana nominata, quod pontifices in sacramento fati sunt finem*, et Thes. VI 271, 59 sqq. Dans l'usage courant, le mot désigne un « temple » et s'est confondu avec *templum*, *delubrum*, *aedes*; ainsi on lit dans la *Lex uiciana Furfensis*, CIL I² 2, 756, *sei quei ad hoc templum rem deuinom fecerit... pelliis eria fari sunt*. Cf. le nom de lieu *Fanum Fortūnae* et *Fānestris* (d'après *campestris*). Chez les écrivains chrétiens, *fānum* (probablement à cause de *fānāticus*) est opposé à *templum*, *ecclēsia*; cf. Hier., ad Iou. 1, 10, *non templū dī uiuentis, sed fana et idola mortuorum*. Ancien, usuel. Non roman.

Dérivés et composés : *fānāticus* : 1° qui appartient au temple, *a-pēcūnia*; 2° serviteur du temple (spécialement de Bellone, la Grande Mère, Cybèle, Isis, Sérapis). Par là le mot a pris une valeur péjorative et, chez les auteurs chrétiens, le sens de « païen »; des glossaires le rapprochent de *lymphāticus* et Mécène en a tiré un verbe *fānor*, *-āris* « se démenner comme un possédé », cf. Sén., Ep. 114, 5.

**fānō*, *-ās* : dénominateur de *fānum* sans doute extrait par Varron, L. L. 6, 54, du composé *profānō* dans la distinction qu'il établit entre *profānus* et *profānātus* : *profanum quod est ante fanum coniunctum fano... profanatum quod sacrificio quodam fanatur*, i. e. *ut lege fani sit*, cf. les références de Goetz-Schoell, ad loc.; *profānāre*, lui, est attesté à date archaïque et diffèrent de *profānāre* issu de *profānus* : cf. Caton, Agr. 50, *ubi daps profanata comestaque erit*; 132, *Ioui caste profanato*; Fest, 270, 5, *Hercules cum ad aram, quae hodieque maxima appellatur, decimam bouum... profanascent*; *fanister* (Not. Tir.) : de *fānum*, d'après *magister*?

profānus : « profane », par opposition à *sacer*; cf. P. F. 257, 3, *profanum quod non est sacrum*. Plautus (fr. inc. 38) : *sacrum an profanum habes parui penditur*; et 298, 35. Par suite, « impie » et « non initié, ignorant ». Substantif : *profānātus* (Tert.). Dénominateur qui ne semble pas attesté avant l'époque impériale : *profānō*, *-ās* « profaner » avec ses dérivés. V. H. Wagenvoort, *Mnemos.*, 1949, 319-332.

confānēsēs, *-ium* : qui ont le même temple (Inscr.). Un diminutif dialectal de *fānum* est attesté par la glose de P. F. 91, 29, *hanula : parua delubra, quasi fanula*. V. *fériae*, pour les formes osco-ombriennes, et *fās*.

far, **farris** n. (pluriel rare) : *frumenti certa species sicut adorem*, Serv., Ae. 5, 745; lépeautre, sorte de blé, dont les anciens désignaient plusieurs variétés, cf. Colum. 2, 6, 3; Varr., R. R. 1, 9, 4, etc.; et aussi « farine », comme son dérivé *farina*. Joue un grand rôle dans le culte, aussi y joint-on souvent l'adjectif *pūs* : *far pium... quo peragi mos fuit sacrificiorum munia*, Arn. 7, 26; cf. Cat., Agr. 83; Vg., Ae. 5, 745, etc. Ancien, usuel. M. L. 3186.

Dérivés : *farreus* : de blé, de farine; *farreum* (sc. *libum*) : gâteau de farine usité dans les sacrifices; *farreātus*, *farreātio*, usité surtout dans les composés *confarreātio* et *diffarreātio* (sur l'origine de ce dernier, v. Stolz-Leumann, *Lat. Gr.*, p. 194, qui compare les oppositions *contrahere* / *distrahere*, etc.); cf. Gaius, Inst. 1, 112, *farreo in manum conueniunt uozores per quoddam genus sacrificii quod Ioui Farreo fit; in quo farreus panis adhibetur, unde etiam confarreatio dici-*

tur; Serv., G. 1, 31, *farre [nuptiae fiebant] cum per pontificem maximum et Dialem flaminem per fruges et molam salsam coniungebantur, unde confarreatio appellabatur*; et P. F. 65, 17, *diffarreatio genus erat sacrificii quo inter uirum et mulierem fiebat dissolutio*. Dicta *diffarreatio quia fiebat farreo libo adhibito*. V. G. W. Westrup, *Recherches sur les formes antiques de mariage dans l'ancien droit romain*, Copenhague, 1943.

Autres dérivés plus rares : *farrārius* (*-ērius*), *farrātus* (rare), d'où peut-être *farrātia* (Gloss.), *farrātiarius* (Apic.); *farrāceus* (*-cius*); *farricis* (Apic.). *farrāgō*, *-inis* f. (cf. *similāgō*) : *appellatur id quod ex pluribus satis pabuli causa datur iumentis*, P. F. 81, 12. Varron, R. R. 31, 5, en donne deux étymologies, *aut quod ferro caesa ferrago dicta, aut quod primum in farra-cia segete fieri coepta*. L'étymologie populaire qu'il donne en premier lieu, favorisée par la dissimilation, a influé sur la prononciation du mot, et c'est à *ferrāgō* que remontent les formes romanes, ital. *ferrana*, esp. *herren*, etc., M. L. 3201 (mais l'italien a aussi *farragine* « métal »). Sur le type en *-āgō*, etc., v. Ernout, *Philologica* I, p. 165 sqq.

farina (avec simplification phonétique de *-rri-* f. : *farine*. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 3197. Nombreux adjectifs dérivés : *farināceus*; *farinārius* : *-m cribrum*, Caton, cf. M. L. 3198; *farinārius*, *-i* (= *molinus*, *mola*, *Lex Salica*); *farinātus*; *farinōsus*; *farinulentus* (cf. *faeculentus*); **farineus*, M. L. 3198 a. Diminutif rare et tardif : *farinula*.

farēdō, *-inis* f. : sorte d'ulcère ou de dartre, sans doute d'aspect farineux (cf. *furfurēs*). Même formation que *albēdō*.

Le mot se retrouve dans osq. et fal. *far*, ombr. *far* (même sens), et lat. *farrea* a son pendant exact dans ombr. *fasiu*, *farsio*. On n'en a de correspondants qu'en germanique dans v. isl. *barr* « céréales », v. angl. *bere* « orge », got. *barizeins* « *κριθινος* » et en slave dans v. sl. *brašino* « *творог* », russe *brāšno* « farine de seigle ». Comme *faba*, c'est un mot particulier au groupe de civilisation du Nord-Ouest.

***fara**(bu)**ris** : mot dont l'accusatif se trouve dans une inscription des environs de Trèves, CIL XIII 4131, et qui désigne un édifice non précisé. V. Thes. s. u.

farcīō, *-is*, *-tūm* (*-sum*, *-cūtum*) : le participe *fartus* est le plus ancien; *farsus* apparaît à partir de Pétrone; *farcitus* est de basse époque, *-ire* : terme d'élevage et de cuisine : 1° engraisser (des animaux vivants) : 2° farcir et, de là « garnir, emplir, fourrer, bourrer ». Ancien; technique ou familier. M. L. 3192; 3206, *fartus*; 3205, *farsus*.

Dérivés et composés : *farcimen* n. : 1° hachis, farce; 2° par image, tumeur, farcin. M. L. 3191; B. W. s. u.; *farciminosus*, *-mindis*.

Dérivés en *fart-* (*fars-*) : **fars*, forme rare attestée à l'acc. *fartem*, *fartim*, abl. *farte* (Plt., Fest.), refaite peut-être sur *fartim* adv. (Lucil., Apul., d'après *partim/pars*; *fartus*, *-ūs* m.; *fartior* (*farsior*) : cf. P. F. 78, 27, *fartiores nomenclatores qui clam uelut inferebant nomina salutorum in aurem candidati*; *fartūra* (*farsūra*) et **farsūrāceus*, M. L. 3204; *fartilis* (*farsilis*); *fartātus*; *fartālia*; *farticulum*; *fartosus*.

conferciō, *-is* : composé d'aspect déterminé, très rare

farreus : v. *fārī*.

fās n. : indéclinable. Les anciens rapprochent *fās* et *fāstus* du verbe *fārī* « parler ». Virgile donne pour génitif à *fās* le gérondif *quandī*, Ae. 1, 543, *deos memores [andī] atque nefandī* (que *servat* qui *pari iusti atque iniusti*); cf. aussi Ae. 2, 779, *nece glo... portare Creusam fas...* aut [*suppiter*]... *sinit*, où le Servius auctus note : *fas pro iuro*. Le rapport établi par les Latins entre *fās* et *fārī*, *fātum* apparaît dans des emplois comme Vg., Ae. 1, 205, *tendimus in Latium sedes ubi fata quietas | ostendunt*; *illic fas regna resurgere Troiae*; cf. aussi plus bas, s. u. *fastus*, Varr., L. L. 6, 29. — *Fās* est un mot du type *iūs*, *mūs* et s'emploie comme ceux-ci dans des locutions impersonnelles : *fās* est comme *mūs*, *iūs* est. On a une phrase de type nominal dans *ne fās*, dans les deux éléments se sont soudés pour aboutir à *nefās*, comme dans *neccisus*, *neccesse*; de là des emplois comme *per fās* et *nefās* (T.-L. 6, 14, 10, etc.; cf. Thes. 6, 295, 44 sqq.). La forme *infās* : *dehinc pro nefas*, qu'on trouve dans les Gloses, n'est pas attestée dans les textes et n'a pu être construite qu'au moment où *fās* était considéré non plus comme un substantif, mais comme un adjectif indéclinable, et sur le type *infandus*, à côté de *nefandus*.

Le sens de *fās* est « permission ou ordre des dieux », « droit divin », par opposition à *iūs* « droit humain », auquel il est souvent joint dans la formule *ius fasque* est; cf. Serv., G. 1, 269, *fas et iura sinunt*; i. e. *diuina humanaque iura permittunt*; *nam ad religionem fas, ad homines iura pertinent*. Personnifié et divinisé, cf. T.-L. 1 32, 6. Ancien, usuel, classique.

De *fās* dérive *fāstus*, comme *iustus* de *iūs*; de *nefās*, *nefastus*, et aussi *nefārius* (depuis Cicéron) comme *iniūrius* de *iūs*, sans doute sous l'influence de *fārī*; *fāstus* : autorisé par la loi divine ou par le droit religieux, *nefās* : non autorisé. L'épithète s'applique surtout aux jours : *dies fasti per quos praetoribus omnia uerba sine piculo licet fari...* *dies nefasti, per quos dies ne fas fari praetorem : do, dico, addico*, Varr., L. L. 6, 29, 30. De là vient que *fāstī* (sc. *diēs*) a servi à désigner les calendriers où ces distinctions sont faites : *fastorum libri appellantur in quibus totius anni fit descriptio*, P. F. 78, 4. — Rapproché de *festus*, cf. P. F. 78, 5, *fasti enim dies festi sunt*, et Cic., Verr. 2, 4, 151; P. F. 257, 13, *profecti dies : procul a religione numinis diuini*. Tous ces mots ont disparu du vocabulaire en même temps que les croyances et les usages qu'ils représentaient.

Fās est ordinairement rattaché, avec les Latins eux-mêmes, à *fārī*; ce serait un mot racine. Mais, à part *fātum*, le groupe de *fārī*, *fāma*, *fābula* n'a pas de valeur nettement religieuse en latin, ni même dans la plupart des autres langues; et, là où il a une valeur religieuse, ce n'est pas celle de *fās*. Dès lors, on est tenté de se demander si *fās* ne présenterait pas l'allongement normal des monosyllabes (cf. *dās* en face de *dāūs*) et si l'on ne pourrait pas rapprocher *fēriae*, *fānum* (v. ces mots); *fās* reposerait sur un ancien **dhās*. Le sens de *fās* rappelle, en effet, celui de gr. *θεμς* : gr. *θεμς* *τοῦ* répond à lat. *fās* est pour le sens. Hypothèse non démontrable, qui supposerait que l'a de *nefārius* est secondaire. Sur le groupe, v. *faciō*. Cf. J. Paoli, *Les définitions varroniennes des jours fastes et nefastes*, Rev. hist. de droit fr. et étr., 1952, p. 293-327.

aux formes personnelles; ne se rencontre guère que dans l'adjectif *conferus* « bourré (de) », usité surtout dans la langue militaire, au sens de « serré, épais »; *effercio*; *infercio*, *infarcio* : bourrer, fourrer dans, M. L. 4395; *inferticis* (Orib.); *refercio*, surtout usité dans l'adjectif *refertus* : bourrer, remplir, M. L. 7452; *suffertus* (rare et populaire; Lucil., Suét.) : bourré.

farcinō, *-ās* et *suffarcinō* : doublés vulgaires de *farcio*, *suffercio*, sans doute d'après le type *sarcina*, *sartus*, avec influence secondaire de *sagināre*. *Farcina*, qu'on lit dans un scolaste de Térence (Eugr. in Andr. 769), semble une création de grammairiens.

Le rapprochement avec *frēquens*, qu'on fait souvent, ne rend pas compte du vocalisme. — Le rapprochement avec gr. *φάρσσω* « je serre l'un contre l'autre, je bouche » va bien pour le sens, mais se heurte au principe suivant lequel une racine commençant par une sonore aspirée ne se termine pas par une sourde. Le grec *α φάρσσω* (*φάρσσω*), *ἐπάρσσω*, dont le *γ* en face de *α* laisse supposer un ancien présent athématique. Le vocalisme lat. *-ar-* est « populaire ». Si l'on admet que lat. *f* peut représenter un ancien **ph* (v. *fallō*), le rapprochement avec *φάρσσω* serait possible, le **ph* étant aussi « populaire ».

1° **farfara**, *-ae* f. (Gl.) : sabot ou queue de cheval (plante); 2° **farfarum** (*farferum*, qu'il faut sans doute lire dans P. F. 78, 25, au lieu de *farfenum*; *farfaria*, Diosc.; *farjugum*, Plin.), *-i* n. : tussilage. Attesté depuis Plt., Poe. 478. Mot populaire, de forme instable et de sens variable, du reste non romain, comme l'indique le maintien de *f* intérieur, sans doute préitalique. L'origine étrusque n'est pas démontrable (Bertoldi, Mél. van Ginneken, p. 161; *Quest. di metodo*, p. 271). Cf. le nom d'un affluent du Tibre, *Farfarus* (tiré de **Farfar*), latinisé en *Fabaris*; cf. Ov., Met. 14, 330, et Vg., Ae. 7, 745; v. Ernout, *Philologica* II, p. 209 sqq. Conservé sous des formes altérées dans les parlers de l'Émilie et de la Toscane. M. L. 3195.

fariō : sans doute graphie fautive de *sariō*, dans Ausone, Mos. 130; cf. Niedermann, Mus. Helv. 2, 2 (1945), p. 128.

farior : forme corrompue qu'on lit dans une citation de la Loi des XII Tables (8, 22) faite par Aulu-Gelle, 15, 13, 11, qui se serait *testurior libripensue fuerit, nisi testimonium fariatur, improbus intestabilisq. esto*. Schoell a conjecturé *fatiatur* en rapprochant *infitiāri*. Mieux vaudrait lire *fateatur*. Il est évident, en effet, que *farior* ne pourrait être qu'un dénominateur de **fārius* non attesté en dehors des grammairiens, qui semblent l'avoir extrait de *nefārius*, et qu'on attendrait un subjonctif *farietur* et non l'indicatif *fariatur*.

-fārius, *-a*, *-um* : adjectif reformé sur *bifārium* et qui a servi à former toute une série d'adjectifs ou d'adverbes multiplicatifs : *bi-*, *tri-*, *quadri-*, *multi-fārius*, etc., et *-fārium*. Le mot latin *bifārium* rappelle le type skr. *doi-dhā* « double ». Différent de *fārius* : adjectif forgé par les grammairiens pour expliquer *nefārius*, qu'ils rapprochaient de *fārī*.

farnus, *-i* f. : frêne (Vitr.). Sans doute parent de *fraxinus* (cf. Olck, P.W. VI 621).

Dérivé : *farneus*, conservé sous la forme féminine dans certains dialectes italiens, M. L. 3200.

fascia : v. *fascis*.

fascinus, -i m. (*fascinum* n.) : 1° maléfice, sort que l'on jette à quelqu'un ; cf. Gell. 16, 12, 4, *Cloacina Verus fascinum appellat quasi bascanum* (= gr. βάσκανος). Dérivés : *fascinō*, -ās ; *fascinādo*, -ior, -iōr, Vg., B. 3, 103, *necio quis teneros oculos mihi fascinat agnos* ; *fascinābulum* (bas latin) ; 2° amulette en forme de phallus que l'on portait pour écarter le mauvais éeil (*fascinum depellere*, *submouēre*), cf. Porph., Hor. Epod. 8, 18, *fascinum pro uirili parte posuit quoniam prae fascinandis rebus haec membris deformitas apponi solet* (sur le fait lui-même, cf. Varr., L. L. 7, 97) ; et par suite « phallus », cf. Aug., Ciu. 6, 9, p. 265 ; Arn., Nat. 4, 7, [Tutun] *immanibus pudendis horrentique fascino... inquirare matronas*. M. L. 3211 ; B. W. *fasciner*.

Composés tardifs : *effascinō*, -ās (Plin., Gell.) ; *prae-fascinō* (Porph., Not. Tir.).

prae-fascinī (-nē) : en éloignant le mauvais éeil ou le mauvais sort ; d'où « pour bien dire, sauf respect, sans offenser personne ». M. Niedermann signale, Phrynichos, p. 159, éd. Rutherford : *βάσκανον λέγουσιν οὐ ἀρχαίον, οὐ προβάκων*.

Fascinus ressemble trop au gr. βάσκανος « qui ensorcelle » pour qu'on ne le suppose pas une origine commune : la correspondance anormale β = f peut s'expliquer par une origine thraco-illyrienne. *Bάσκανος* est sans doute un dérivé du verbe βάσκειν, λέγειν, κακολογεῖν Hes., correspondant à l'att. φάσκειν ; *fascinus* désignerait à l'origine « un charme » ; cf. Catul. 7, 12, *mala fascinare lingua*, et Virg., B. 7, 28. Par là s'établirait un rapport lointain avec le groupe de *for*.

On a rapproché aussi *fascinus* de *fascis*, *fascia* ; ce serait une opération magique par laquelle on ligoterait la victime. Il est possible, en tout cas, que *fascinus* ait subi l'influence de *fascis*. V. Walde-Hofmann, *Lat. etym. Wört.* s. u., et H. Frisk, *Griech. etym. Wört.*, sous βάσκανος.†

fascis, -is m. : paquet lié par une corde, et le plus souvent « fagot, botte », mais aussi « faix, fardeau », Vg., B. 9, 65, *ego hoc te fasce* (sc. *haedorum*) *leuabo*, où Servius note *fascem aut onus*. Au pluriel, *fascēs*, -ium « faisceaux » composés de baguettes de bouleau ou d'orme liés par une courroie et quelquefois munis, au centre, d'une hache, que les licteurs portaient devant les hauts magistrats de Rome comme symbole de leur pouvoir de frapper et de mettre à mort. Aussi *fascēs* s'emploie-t-il souvent pour désigner le pouvoir consulaire, et même le pouvoir tout court : *fascēs rapere*, *praefere*, *submittere* ; f. *laureā*, *uersi*, *fracti*. Ancien, usuel. M. L. 3214 ; B. W. *faiz*. Irl. *faisg*, britt. *fascg*, *fascgl*, *fascenn*.

Dérivés : *fasciculis* m. : 1° faisceau, botte, gerbe ; et « poignée » (c. *manipulus*) ; 2° rouleau de livres ou de lettres ; *fasciculāria*, -ōrum (Vég.) ; *fascina* (Caton) f. : fagot, fascine, M. L. 3210 ; *fascālis*, -e, sc. lictor (bas latin et *quinque*, -sez-) ; *fasciātum* (Quint.) ; *fasciger* (Paul. Nol.).

A *fascis* se rattache : *fascia* (fā-?, cf. Thes.), -ae f. : bande, bandelette (d'étoffe) qui servait à de nombreux usages, à emmailloter l'enfant, à tenir la poitrine, à serrer la jambe, etc. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 3208. Passé en got. *fāshja*, v. h. a. *fāsci*.

Dérivés : *fasciō*, -ās : bander, M. L. 3209 ; *fasciola*

l., -lum n. (Chir.) : bandelette, cf. M. L. 3212, 3213, *fasciolō*, -ās (tardif).

Cf. iirl. *basc* « collier » ? (V. H. Pedersen, *V. Gr. d. Kelt. Spr.*, I, p. 77 ; mais le rapprochement avec des mots grecs est bien incertain).

faseolus : v. *phasēlus*.

fastidium : v. *fastus* 2.

1. **fastigō**, -ās, -āui, -ātum, -āre : incliner, effiler, construire en pente ou en pointe. Sans doute reconstruit postérieurement sur *fastigātus* « qui se termine en pointe », Plin. 18, 172, *quarto generi [uomerum] cuspis auctior in mucronem fastigata*, ou « qui va en pente » (en considérant le sommet où les deux côtés de l'angle viennent se rencontrer), cf. Cés., B. G. 2, 8, 3, *collis in fronte leniter fastigatus* ; 4, 17, 4, *prone ac fastigata* ; B. C. 2, 10, 5, *fastigata atque ordinatim structo lecto* ; T.-L. 44, 9, 6, *fastigatam, sicut lecta aedificiorum sunt, testudinem faciebant [milites]*. Le sens apparaît dans la définition d'Hygin, Mun. castr. 49, *fossae species est fastigata uel Punicae. Fastigata dicitur, quae a summa latitudine lateribus deuexis in angustiam ad solum coniuncta peruenit*.

En s'appliquant aux plantes, *fastigārī* « devenir pointu, s'effiler » est devenu synonyme de « croître en hauteur, pousser, grandir » : Plin. 18, 52, *frumenta uerno tempore fastigantur in stipulam*. De là, à basse époque, l'emploi de *fastigātus* pour *sublimis*, de *fastigare* pour *in altum ducere*.

II. **fastigium** n. : pente, inclinaison, cf. Cés., B. G. 7, 73, 5, *scrobes trium in altitudinem pedum fodiebantur, paulatim angustiore ad infimum fastigio*, en architecture « toit » en pente et formant pointe au sommet, par opposition aux toits plats ; cf., entre autres, Cic., ad Quint. fr. 3, 1, 14 ; haut d'un fronton, formé des deux côtés convergents du toit, par suite fronton tout entier, falte d'un édifice, *aedificii summum*, P. F. 78, 8, puis « cime » (d'un arbre), « sommet » d'une montagne (= *cacūmen*), et même, à l'époque impériale, « niveau supérieur », sans que l'idée de pente soit encore sensible, e. g. Curt. 4, 2, 19, *iamque a fundo maris in altitudinem modicum opus creuerat, nondum tamen aquae fastigium aequabat*. S'emploie également au sens moral : falte des grandeurs, point culminant ; de là « point principal » : *sed summa sequar fastigia rerum*, Vg., Ae. 1, 342. En grammaire, « accent » (= *cacūmen*).

Dérivé : *fastigiō*, -ās, qui tend à se substituer à *fastigare* ; cf. Thes. VI 324, 60 sq. — M. L. 3217 a ; le fr. *faite* provient du germ. *fiirst*, v. B. W. s. u.

Semble apparenté à *fastus* ; pour la formation, cf. *castus*, *castigō* ; et *uestigō*, *uestigium* ; *fatigō*.

On rapproche souvent skr. *bhṛgīh* « pointe », iirl. *barr* « pointe, partie supérieure d'un objet » et *barr* « fier », v. isl. *broddr*, v. h. a. *borst* « pointe ». Le tout peu net. Le vocalisme *a* du latin a l'air « populaire ».

1. **fastus** : v. *fās*.

2. **fastus**, -ūs m. : air orgueilleux ; orgueil, faste, dédain ; cf. Vg., Ae. 3, 326, *stirpis Achillae fastis iuuenemque superbum*. Terme surtout poétique et de la langue écrite, qui s'emploie au singulier comme au pluriel (cf. Thes. VI 329, 16 sqq.) ; n'apparaît en prose

qu'à partir de Sénèque, en poésie à partir de Catulle. — Sens premier « hauteur », cf. *fastigium*, comme *superbia* ?

Dérivés : *fast(u)ōsus* : qui fait le dégoûté, orgueilleux (époque impériale) ; *fastidium* n. : dégoût, dédain, mépris ; cf. Cic., Off. 1, 190, *in rebus prosperis... superbiam... fastidium arrogantiamque fugiamus*. Ancien et usité dans toute la latinité. Semble une contamination de *fastus* (avec lequel il se confond souvent, cf. Vg., B. 2, 15, *superba pati fastidia*, et Tib. 1, 8, 69 et 75) et de *taedium*, qui est de sens voisin, cf. Festus, 496, 6, *taedium antiqui interdum pro fastidioso, interdum quod omnibus taedio esset, ponere soliti sunt*. Ce *taedulus* a disparu au profit de *fastidiosus* « dégoûté, dédaigneux » et « qui provoque le dégoût ». Dénomatif : *fastidiō*, -is : faire le dédaigneux ou le dégoûté, repousser avec dédain ; ancien, usuel et classique ; et à basse époque *fastidiō*, -ās (cf. *taediare*), cf. Thes. VI 308, 65 sqq. ; demeuré sous cette forme dans les langues romanes, ainsi que *fastidium*, *fastidiosus* (par exemple, esp. *hastiar*, -tio, -tioso) ; cf. M. L. 3215-3217 et B. W. sous *fācher*. Autres dérivés, très rares : *fastidilis*, -ibilis.

Aucun rapprochement net.

fateor, -ēris, **fassum sum**, **fatēri** : 1° avouer, généralement dans un sens péjoratif « reconnaître sa faute, son erreur, etc. », Plt., Au. 738, *fateor peccauisse* ; 2° proclamer. Cf. osq. *fatium* « fāri ». Dérivé avec raison de *fāri* par les anciens ; cf. Varr., L. L. 6, 55, *ab eodem uerbo fari... fassi ac confessi, quia fati id quod ab [h]is quaesitum*. **Fatēri** est un verbe d'état normalement dérivé d'un nom d'agent **fat-* à voyelle brève, cf. gr. *φάτω* et *φάτις* « parole, discours » ; l'emploi du médio-passif — du reste concordant avec celui de *fātur* — s'explique par le sens du même verbe, le sujet parlant étant particulièrement intéressé à l'avoir qu'il fait. L'importance des formes à préverbes donne lieu de croire que l'original de *con-fiteor*, *pro-fiteor* a précédé *fateor* ; car le nom d'agent *fat-* n'est normal qu'en second terme de composé. On remarque, à ce point de vue, l'existence de *in-fitiare*, dérivé de **in-fat-*.

L'adjectif en -to-, *fassus* (ou plutôt *con-fessus*, *professus*), n'appartient pas originellement au verbe *fateor* ; c'est un dérivé de *fat-*, issu de **fat-los*, comme *ulsus* de **weid-los* > **weit-to-s* > **uissos* > *uls(s)us*, obtenu indépendamment et rattaché ensuite à *fateor* (cf. *docēō* et *doctus*). Pas de substantif dérivé ; le simple *fassiō* est attesté une fois dans les gloses ; seuls existent les composés *confessiō* et *professiō*, ce qui est conforme à l'usage ancien : *uentiō* est une rareté, tandis que *conuentiō*, *inuentiō* sont courants. On a un composé archaïque avec préfixe négatif dans *infitiare*, -ārum, usité seulement dans l'expression *infitiās ire* « nier » et d'où provient le dénomatif *infitiārī*. *Fassus* lui-même est rare ; on trouve à la place *confessus*, où le préverbe marque le caractère acquis de l'avoué ; cf. Cic., Caec. 9, *ita libenter confitetur, ut non solum fateri, sed etiam profiteri uideatur*. La langue de l'Eglise a aussi choisi *confiteor* dans le sens de « avouer, reconnaître, confesser ses fautes ou sa foi » pour traduire le gr. *ὁμολογῶ*, *ἐξομολογῶ*. *συμολογῶ* (cf. H. Rheinfelder, dans *Die Sprache* I 1949) ; les exemples de *fateor* sont très rares, cf. Thes. VI 338, 70 sqq., en face de *confiteor*, IV 227, 35 sqq. ; 228, 15 sqq. ; 236, 26 sqq., etc. *Confessus* se rencontre avec

le sens passif « avoué, reconnu » dès la loi des XII Tables ; sur les autres formes de passif de *confiteor*, v. Thes. IV 226, 37 sqq.

confessiō « aveu » apparaît à partir de Cicéron ; le mot a eu une grande fortune dans la langue de l'Eglise, où il traduit *ἐξομολόγησις*, ainsi que *confessor*, dont le sens profane est à peine attesté (deux exemples tardifs, cf. Thes. IV 192, 43 sqq.). Par contre, *confessōrius* appartient à la langue du droit (Ulpian : *confessōria actiō*). De là : iirl. *cubidill*, coibse, *confessor* ; britt. *cyffes*.

profiteor, -fessus sum : avouer hautement ou publiquement, proclamer, promettre ; *sē profiteri* « se proposer, s'offrir ; déclarer, faire une déclaration [de candidature, de fortune, etc.] » ; *professae* [fēminae] « prostituées professionnelles qui ont donné leur nom sur les registres de l'édile », Ov., F. 4, 866. D'après *profiteri sē medicum*, *grammaticum* (Cic., Tusc. 2, 4, 12), on a dit *profiteri medicum*, *grammaticum* : professer, enseigner la médecine, la grammaire ; et même absolument *profiteri* « enseigner » (e. g. Plin., Ep. 2, 18, 3, d'où, à l'époque impériale, *professor*, *professorius*, *professorianus* (Inscr.), *profestius* (Serv.). *Professiō* a des sens correspondants aux sens de *profiteor* : déclaration, promesse, profession. Le britt. *proffes* est un mot savant.

Autre composé : *diffiteor* : désavouer, nier. Assez rare, mais classique (Plancus ap. Cic., Fam. 10, 8, 4 ; Ov., Am. 3, 14, 28), fait sur *confiteor* d'après le modèle *confidō* / *diffidō*.

De *infitor* : *infitiālis* (*quaestio*), terme de rhétorique ; *infitiādo*, -tor, -trix.

On trouve aussi un exemple de très basse époque de *dēfiteor* (hybride de *diffiteor* et de *dēnegō*) et l'abrégé de Festus a un infinitif *infiteri* : non *fateri*, 100, 5, dont le participe se retrouve dans la glose : *infidentes* : *ἀπνούμενοι*. Sans exemple dans les textes ; sans doute formé secondairement sur **infitus*, *infitiare*.

fatica, -ae (ua-) f. : autre nom de l'herba *sōlāta*, *sōlānum* « morelle » (Ps.-Ap. 75, 1, 17 n.) ; V. André, *Lex.*, s. u.

fatigō, -ās, -āui, -ātum, -āre : sens premier « faire crever » ; s'est sans doute employé en parlant des animaux, particulièrement des chevaux, cf. Vg., Ae. 1, 316, *uel qualis equos Threissa fatigat* [Harpalyce] ; Curt. 4, 15, 31, [Alexander] *plures equos fatigauerat* [equitando]. Par affaiblissements successifs : « harasser », « accabler », « fatiguer » ; et même, à l'époque impériale, « importuner, vexer, railler », d'où, dans Sidoine, *fatigātōrius* employé pour *factus*. Cf. le fr. « crever, se crever, être crevé ». Dans le sens de « fatiguer », les auteurs emploient indistinctement *fatigō* et *dēfatigō* [dēfatigō], tous deux déjà dans Plaute. Le mot, par son sens, se prête volontiers à recevoir un préverbe indiquant que le procès arrive à son terme ; cf. *dēperō* à côté de *perō*. Il est à noter que *fatigādo* n'est attesté qu'à partir de Tito-Live ; *dēfatigādo*, par contre, est dans Cicéron et César. Mais le terme le plus ancien et le plus fréquent est *lassitudo*. Par contre, si *fessus* est de bonne prose, *lassus* ne l'est pas. De *fatigō* a été tiré un nom postverbal **fatiga* attesté par les langues romanes, cf. M. L. 3220. Dans Tertullien, *fatigābilis* ; dans Plin. et Sénèque, *infatigābilis*, *indefatigābilis*, *indefatigātus*, formes emphatiques à côté de *indefessus*. Dérivé sans doute de *fatis* ; cf. *castus*, *castigō*, etc. M. L. 3220 a.

*fatīs, -is : usité seulement dans l'expression *ad fatīm*, dont les deux éléments sont soudés pour former l'adverbe *affatim*, d'où on a même extrait à basse époque un simple *fatim* « abondamment » (cf. *examūsium*). Le sens premier est « lente, crevasse » ; *ad fatīm* veut dire « jusqu'à crever, jusqu'à éclater », et c'est d'abord joint aux verbes signifiant manger, boire, cf. Plt., Poe. 534, *edās de alieno quantum uelis usque ad fatīm* ; ibid. 867, Men. 91, puis, par affaiblissement, « à satiété, tout son saoul ». Est resté familier ; Cicéron ne l'emploie que dans les lettres, par exemple pour surenchérir sur *satis*, Att. 16, 15. Rare.

Dérivé : *fatiscor, -eris* (époque républicaine), *fatiscō* (époque impériale), pas de parfait, adj. *fessus* : se lézarder, se tendre ; cf. Lucr. 5, 308, *delubra deum simulacraque fessa fatisci*, Vg., Ae. 1, 123, [naues] accipiunt inimicum imbrem rimisque fatiscunt. Par suite « tomber en ruines » et « s'épuiser », puis « se lasser, se fatiguer », et ce dès les plus anciens textes, ainsi Pacuvius, Trag. 154, *numquam fatiscare facere quod quibo boni*.

La forme *fessus*, tirée de *defessus*, comme *gressus* de *ingressus*, a été généralisée au lieu de **fassus*, sans doute pour éviter l'homonymie de *fassus*, adjectif de *fator* ; le sens propre « lézardé, fendu » apparaît dans l'exemple de Lucrèce cité plus haut, *defatiscor, -eris, defatiscō* (langue de l'Église) : forme « déterminée » indiquant le procès arrivé à son terme (cf. *fatigō* et *defetigō*), usitée surtout au participe *defessus*. De *defessus* est attesté à partir de Virgile le composé *indefessus*, traduction du gr. ἀνάπατος ; **infessus* n'existe pas, et ceci contribue à indiquer le caractère secondaire de *fessus*, décelé par la voyelle *e*. L'importance de la forme « déterminée » *defessus* ressort de la généralisation de *fessus*. Les formes *defetiscentia, defessio* sont tardives. A *fessus* ne correspond aucun substantif : cf. *fatigō*. — *Fessus* a été supplanté par *lassus* dans les langues romanes.

Sur ce groupe, v. W. H. Kirk, A. J. of Philol., LII (1932), p. 364, et B. Axelsson, *Unpoet. Wörter*, p. 29.

fātum, -i n. : destin ; correspond pour le sens au gr. εἰμαστέριον (-μέτρον) ; souvent personnifié et déifié *Fātum* ou *Fāta, -ūrum* ; de là, dans la langue populaire, le masculin *fātus* (cf. *caelus* et *caelum*), Pétr. 42, 71, 77, et féminin *fāta*, qui a survécu dans les langues romanes, M. L. 3219, B. W. sous *fée*, sur un domaine beaucoup plus étendu que *fātum*, M. L. 3222, concurrencé par *sors*, et en celtique, dans britt. *fawd*. Ancien, usuel.

Le destin en tant qu'inévitable et imposé aux hommes comporte souvent une nuance péjorative et *fātum* a pris les sens de « destinée malheureuse, malheur » et « terme fixé par le destin, mort » (et, par extension, en poésie, « ombre, cadavre »). Ce double sens se retrouve dans l'adjectif *fātālis* : fatal, et par là « meurtrier » ; *f. diēs* « jour de la mort » ; cf. aussi fr. *feu*, B. W. s. u., de **fātātus*? Dérivé tardif et rare : *fātālītās* (cf. *neccitās*). Cf. aussi *Fātulus* Serv., Ae. 7, 47, et *fātulus* « devin », attesté par l'Italien, M. L. 3221.

Composés : *fātī-canus* (-*cinus*) (Ov.), -*dicus, -fer, -le-gus, -loquus, -loquium*, de couleur poétique ; *bonifātus* et *bonifācius* (avec influence de *faciō*?), *malifātus* (bas latin).

Fātus est, comme l'a vu Varron, L. L. 6, 52, du

groupe de *for* ; *fātum* est à *for* ce que *tētum* est à *tegō* : *ab hoc* [sc. *fari*] *tempora quod tum pueris constituunt Parcae fando, dictum fatum et res fatales*. Cf. Enn., A. 19, et Vg., Ae. 1, 261 cité s. u. *for* ; Manu Leumann, IF 45, 105 sqq.

I. **Fatūs, Fātua** : nom d'anciennes divinités italiennes identiques à *Faunus, Fauna* (cf. Varr., L. L. 6, 52 et 55, et les références de Goetz-Schoell, ad loc.), dont dérive, selon Justin, 43, 1, 8, le verbe *fatuor, -āris* « être inspiré » : *Fātua... Fauno uxor... quae uelut per furorē futura praemonebat. Vnde qui adhuc inspirari solent fatuari dicuntur*. — Se retrouve en osq. *Fatuveis*, gén. sg. « *Fat-ul* », cf. Vetter, *Hdb.*, n° 165. La quantité de l'a de *Fātus* est incertaine ; c'est arbitrairement que les dictionnaires le donnent comme long, d'après *fātus*,

II. **fātūs, -a, -um** : 1° sot, imbécille, insensé, fou ; traduit *μῶκος*, joint à *stolidus, stultus, insipiens*, etc.) ; fat (cf. Pétr., Sat. 46, 2) ; 2° fade, insipide (= *insulsus*) ; cf. Mart. 13, 13. — Le sens le plus ancien est le sens moral (Plt., Tër., etc.) ; le sens de « sans goût » appliqué aux choses n'apparaît pas avant l'époque impériale ; v. Thes. s. u.

Dérivés : *fatuūās* « sottise » (classique, mais rare) ; *fatuor, -āris* « faire le fou », Sén., Apocol. 7 ; *infatuor, -ās* « rendre sot, infatuer » (classique) ; *infatuūō* (St Jér.) ; *fatuūō, -ās* (Arn.) ; *fatuōsus* (Ital.). Du nom propre *Fatūinus* dérive sans doute le nom de la « pivoine » *fatuina* (rosa, Ps.-Ap. 64).

Les formes romanes (fr. *fade, fai*) supposent un type **fātūdis* (d'après *sapidus*), v. M. L. 3223 et B. W. sous *fade*.

Étymologie inconnue. On ne peut décider si *Fātus* et *Fātua* sont le même mot que l'adjectif *fātus* ; mais il est possible que le nom de ces vieilles divinités italiennes, de caractère prophétique, ait servi par dérision à désigner des personnages qui déraisonnaient ; cf. le sens péjoratif de *hāriolus*. Le rattachement à *fātor*, fréquentatif de *for*, cf. P. F. 78, 22, *fātatur*, *multa fatur*, n'est sans doute qu'une étymologie populaire.

fauēd, -ēs, fāui (de **fau-ūi*), *fautum, fauēre* (noter un impératif *foue* qu'on lit sur la base d'une bilette-amulette d'or du temps de la seconde guerre punique : *foue* L. Corneliai L. f., et sur lequel on s'est appuyé pour fonder l'hypothèse d'une flexion *fauēd/fauēre* avec une alternance de vocalisme fondée sur la différence d'accent, comme dans **cōuēd, cōuēre* ; mais, outre que cette alternance n'est établie par rien de sûr, le sens et la construction différencient *fauēd* et *fauēd* : le premier signifie « favoriser » et est suivi du datif : *f. Rōmānis, laudī alicuius* ; le second seulement « chauffer, réchauffer » et se construit avec l'accusatif : le fou de l'inscription citée plus haut peut être une simple méprise du graveur et l'on ne saurait faire état de la glose de P. F. 77, 15, *Foui, qui nunc Fauī appellāntur*, pour justifier un passage de *fou- à fau-* : être bien disposé, être favorable. S'emploie absolument, cf. Ov., Epist. 3, 88, *Marte fauente*, ou avec un complément au datif. *Fauēd* a d'abord appartenu à la langue religieuse ; il désigne souvent la bienveillance des dieux ; un emploi rituel subsiste encore dans l'expression *fauēre linguis* (Ore, uerbis, uocibus), réduite quelquefois à *fauēre* à l'époque

impériale, où, du reste, elle n'est plus qu'un archaïsme ; Serv. auct., Ae. 5, 71, *praeco magistratu sacrificante dicebat « fauete linguis, fauete uocibus », h. e. bona omnia habete aut lacete*, et Sén., Dial. 7, 26, 7, *hoc uerbum non, ut plerique existimant, a fauore trahitur, sed imperat silentium, ut rite peragi possit sacrum nulla uoce mala obestrepente*. Le vieux mot *fauentia* a la même valeur, cf. P. F. 78, 14, *fauentia bonam ominationem significat. Nam praecones clamantes populum sacrificiis fauere iubebant. Fauere enim est bona dari* (étymologie tirée du rapprochement avec le gr. εὐφρησθαι, cf. *ueteres poetae pro silere uisunt fauere*. Un texte d'Accius montre bien la valeur religieuse de *fauēd, faustus*, Trag. 511, *ciues om(i)nibus faustis augustinus adhibeant | fauentiam, ore obscaena dicta segreget, où le poète a multiplié à dessein les termes techniques : ōmen, faustus, augustinus, fauentia, obscraenus. Fauēd est un de ces nombreux termes passés de la langue religieuse dans la langue laïque. Il a pu se dépouiller à ce point de son sens primitif qu'Ennius l'emploie comme synonyme de *uelle*, A. 419 : *matronae moeros complent spectare fauentes (= gaudentes, puis uolentes)*, et Vg., G. 1, 18, *adiss, o Tegae, fauens*, où l'on pourrait avoir *uolens* (synonyme de *libens*) et où le Servius auctus note « *fauere... ueteres etiam uelle dixerunt* ». Ancien, usuel. *Fautum* a sans doute survécu en espagnol et en portugais ; cf. M. L. 3224.*

faustus (par l'intermédiaire d'un substantif neutre **fauos*, thème en -os/-es non attesté, mais qui doublait *fauor*, comme *duc* double *decor*, et dont *faustus* dérive, comme *onustus* de *onus*, *iustus* de *iūs*, etc.) : « qui grandit heureusement » (d'où les noms propres *Faustus, -a, -ulus*, etc.) ou « qui fait grandir heureusement » : Non. 426, 15, *faustum quasi a fauendo dictum ac per hoc prosperum ac propitium, précédant felix* « fécond » dans la formule *quod bonum faustum felix fortunatumque sit*, cf. Cic., Diu. 1, 45, 102 ; Tër., Andr. 956, *o faustum et felicem diem* ; cf. les formules *geni publici faustae Felicitatis*, CIL I², p. 214 ; Val. Max. 1, 8, 8, *diuus Iulius, fausta proles eius* [urbis]. De *faustus* sont dérivés : *faustus* : P. F. 83, 3, *faustulum porcilum, feturam pecorum* ; *Fautiūs* : nom de déesse adjointe à Cérès : *nutrit rura Ceres almaque Faustias*, Hor., Od. 4, 5, 18 ; *infaustus*, M. L. 4394.

fauor : faveur ; et, sens concret, « marque de faveur, applaudissement », etc., cf. *clāmor*. Non attesté avant Cicéron, qui l'introduit avec des réserves, Sest. 115 : *qui rumore et, ut ipsi loquuntur, fauore populi tenetur et ducitur*, et Epist. gr. 8, 8 : *eum amorem et eum, ut hoc uerbo utar, fauorem in conciliū aduocabo*. *Fauor* est formé sur *fauēd*, comme *amor* sur *amō* ; a dû remplacer un ancien neutre **fauos* ; cf. plus haut, *faustus*.

Dérivé : *fauorābilis*, attesté à partir de Velleius Paterculus ; *infauorābilis* (Dig.). Irl. *fabhar*.

fator (*fauitor* dans Plaute, Am. Pro. 67, 78, 79, et dans Lucil. 902 ; fém. *fautrix* à partir de Tërence) : qui favorise, protecteur. Suivi du génitif ou du datif.

Cf. aussi les formes peu ou mal attestées *fauca* (*fabea*), -*ae, faueus, -i* (Gloss.) : esclave favorite ou favori, peut-être dans Plt., M. 797 ; *fauisor, -ōris*, synonyme tardif de *fator* ; attesté à partir d'Aulu-Gelle et peut-être création artificielle d'écrivains archaïsants ; d'où *fauisiō* (Gloss.).

Le rapprochement de v. sl. *gouēti* « religieusement »

avec *fauēre* est plausible au point de vue phonétique comme au point de vue sémantique. Mais l'ambiguïté de *g* (*g* ou *gh*) en slave et de *f* en latin rend la concordance d'autant moins probable que lat. *a* devant *w* et sl. *o* sont aussi ambigus et que lat. *u* intervocalique admet plusieurs origines. Arn. *g* de *govem* « je loue » est issu de **gh* ou de **w* ; le rapprochement avec les mots latin et slave est aussi plausible. — Rien de sûr.

faulla, -ae (avec *i longa*, CIL V 3143 ; les langues romanes dans lesquelles le mot est représenté attestent aussi *jailla*, blâmé par l'App. Probi, GLK IV 198, 8, **falliua*, M. L. 3226 ; c'est à **falliua* et **falvisca* que remontent les formes germaniques : v. h. a. *fal(a)wisca*) f. : cendre, braise, suie : *a est deserta igni scintilla*, Serv., Ae. 3, 573 (cf. Ae. 6, 227), en particulier « cendres volantes » (cf. Pelagon. 110, *cinerem leuem, i. e. faullam quam appellant*. Terme moins général que *cinis*, comme le montre l'emploi qu'en fait Suét., Tib. 74, *cinis e faulla et carbonibus* ; mais, dans l'usage courant, ne diffère guère de *cinis* ; on trouve même parfois les deux mots dans un emploi exactement opposé à celui qu'on attendrait, cf. Plin. 19, 19, *regum inde funebres tunicae corporis faullam ab reliquo separant cinere*. Ancien, mais d'emploi plus restreint que *cinis*. N'est représenté que dans les dialectes italiens et ibériques.

Dérivés (tardifs) : *faullāceus, faullāticus, faullēscō*. Forme à vocalisme réduit qu'on tire de **foulla* > *faulla* (cf. *cauēd, fauēd*), mais l'a peut s'expliquer autrement. V. *joueō*. Cf. *scintilla*.

fauis(s)ae, -ārum f. pl. : vieux terme du vocabulaire religieux : *-ae locum sic appellabant, in quo erat aqua inclusa circa templa. Sunt autem qui putant fausias esse in Capitolio cellis cisternisque similes, ubi reponi erant solita quae in templo uetustate erant facta inutilia*, P. F. 78, 10, dont la définition provient de Varron, cf. Gell. 2, 10, 3. Mot sans doute étranger ; étrusque? Même finale que dans *caris(s)a, mantiſsa*. Pas d'exemple dans les textes. Cf. *joueā*?

Faunus, -i m. (usité aussi au pluriel *Fauni* (poétique), sans doute d'après gr. Πῶνες, Εἰκρόποι?) : ancienne divinité italique, de caractère agreste et silvestre, qui a pour sœur et femme *Fauna* ou *Fautia*. La forme *Fones, di siluestres* (Gloss.) est corrompue. On rapproche généralement omb. *fons* « fauēns », nom. pl. *foner*, et on l'explique par *a fauendis frugibus* ; mais ce n'est là, sans doute, qu'une étymologie populaire, sans rapport avec le caractère primitif du dieu. Comme sa fête se célèbre aux *Lupercalia* et que son culte se confond partiellement avec celui de *Lupercus*, on a songé à le rapprocher de gr. θᾶων : θᾶπτον Hes., et à y voir un ancien « dieu-loup » ; on l'a comparé aussi au *Daunos* apulien (dieu de **dhaunos*?). En tout cas, traité comme une divinité indigène, fils de Picus, petit-fils de Saturne et père de Latinus (v. Ov., F. 3, 294 sqq.). — Le rapprochement de m. irl. *buan* « bon, favorable » est à rejeter.

Faunōnius, -i m. : le *Faonius*, vent tiède d'ouest qui souffle au printemps, souvent qualifié de *tepīdus*, ce qui l'a fait rattacher par les Latins à *joueō* ; cf. Plin., H. N. 16, 93 ; Isid., Or. 13, 11, 8. Mais c'est aussi le vent fécondant, sens dans lequel Virgile l'assimile au Zéphyre qui féconde les caavales (cf. Vg., Ae. 3, 120 ; Sén., N. Q. 5,

16, 4), et d'après Pline, l. I, les *rustici* l'appellent *cutitid* (de *catulid*) parce qu'il est : *genitalis spiritus mundi a fouendo cutitid... gestiente natura semina accipere eaque animam inferre omnibus satis*. — Le passage de *o* pro-tonique **foúonius* à *faúonius* n'est pas sûr (cf. *faueo* et *faulla*) et la dérivation fait difficulté (le cas de *Alcédō-nius*, *Aquilōnius* est tout autre). L'explication par *faueo* n'est pas moins hasardeuse. — Le mot est représenté dans les dialectes italiens et en espagnol, M. L. 3227, et passé en germanique : v. h. a. *fōnno*, -na « Föhn ».

faustus : v. *faueo*.

faus, -i m. : rayon de miel. *Faus* est employé verbalement comme symbole de la croissance heureuse ; cf. Pétr. 43, *uicque creuit, quicquid creuit, tamquam faus* ; 76, *quicquid tangebam crescebat tamquam faus*, cf. aussi id., ibid. 35, 5 et 39, 15, sans doute par un rapprochement dû à l'étymologie populaire avec *faueo*. Le rayon de miel figure dans les sacrifices offerts à Cérès (Vg., G. 4, 344) et à la Terre (Plin. 25, 107). Ancien, usuel. V. M. L. 3228 et 3227 a, **favūlus* (roumain, italien, espagnol, portugais, non français).

Sans étymologie.

faux, -eis f. ; **faucēs**, -ium : 1° gorge, en tant qu'entrée du tube digestif et de la trachée artère ; gossier et aussi la gorge en tant que partie extérieure du cou ; 2° gorge (dans une montagne, cf. Serv., Ae. 11, 516, -es dicuntur iūtera inter duos montes locata augusta et peruia, dicta a faucium similitudine) ; entrée étroite d'une ruche, d'une caverne, d'un vase (cf. *labra*), goulet, goulet. Ancien, usuel. M. L. 3225. Le pluriel est seul usité à bonne époque, cf. Varr., L. 10, 78, *quædam non [consuetudo patietur] ut si dicas pro fauces, faux*. Le génitif pluriel est toujours *faucium*, mais il n'est pas attesté avant Cic., Tus. I 37 ; l'accusatif est *faucēs*, non *faucēs*. Le singulier ne se rencontre qu'à l'époque impériale en poésie (Hor., Ov., etc.) et à basse époque en prose. Les formes romanes remontent à *fōcem*, *fōcēs* ; du reste, la graphie *fōcēs* est assez fréquente pour qu'on en soit venu à différencier par le sens les deux formes ; cf. Isid., Diff. 2, 60, *fauces sunt angustæ fistulae, quasi fōcēs, per quas uocalis spiritus... exiliens sonum emittit*.

Autres formes avec *ō* : *fōcāle* n. « foulard de cou », neutre d'un adjectif **fōcālis*, conservé en logoudorien avec le sens de « mal de gorge », angine, M. L. 3397 ; *fōcāneus* « qui croît entre deux rejets » (comme dans une gorge) ; *fōcānum* « faucēs » (Marcell.) ; *offōcō* (Sén., Flor.) ; *suffōcō* : suffoquer, étouffer, M. L. 8431, et *præfōcō* : obstruer, étrangler (époque impériale) et leurs dérivés. Toutefois, *offōcāre* : *aquam in fauces absorbendam dare*, P. F. 211, 10, semble bien prouver l'ancienneté de la diphthongue ; cf. *causa/accūsō* (il est vrai que les formes romanes remontent à *offōcāre*, **affōcāre*, M. L. 6046).

Cf. aussi la glose *fa(u)ccillare* : *σφαγγαλλοι*.
Aucun rapprochement sûr.

fax, **facis** f. (abl. *facie*, Cic., Verr. 5, 75 ; le gén. pl. *facium* n'est enseigné que par un grammairien récent, frg. Bob. GLK V 562, 26 ; acc. pl. *facēs*) : torche, flambeau. Sens propre et figuré. Ancien, usuel. Diminutif : *facula* (d'où *facularius*, Gl.), cf. M. L. 3137 (germanique : v. h. a. *facchala* « Fackel », etc. ; britt. *faſſl*) et 3127, **facilla* ; 3131, **facile*.

Il n'y a rien à tirer de la glose de P. F., 77, 19, citée s. u. *factus*, dont le *factō* est sans doute imaginaire. Les Latins ne connaissent d'autre nominatif que *fax* (Enn., Sc. 33 ; Varr., Men. 486, etc.) ; l'ablatif est *facō* (Vg., Ae. 3, 719). Dès lors, l'explication de *factus* comme étant un dérivé d'un thème en -**, facēs* (H. Pedersen, La 5^e décl. lat., p. 60) ne tient pas.

Le rapprochement de lit. *žvakē* « lumière » et de gr. *διαφάσκειν* « διαφαίνειν » est en l'air. Mot technique, d'origine inconnue.

feber, -bri? Ne figure que dans Varr., L. L. 5, 79 : *fiber ab extrema ora fluminis dextra et sinistra maxime quod solet uideri* (cf. *fiber* « castor »), et antiqui *februm dicebant extremum, a quo in sagis fimbriæ et in iecore extremum fibra, fiber dictus*. Peut-être créé par Varron pour expliquer *fiber* et *fibra*? V. Pisani, *Homm. Niedermann*, p. 270.

febris, -is f. (acc. en -im, abl. en -i ; un doublet dialectal *hebris* est attesté par Servius, Ae. 7, 695) : fièvre (= πυρετός ; aussi les anciens le dérivent-ils à *feruere*, Varr., Men. 33). Ancien, usuel. Panroman. M. L. 3230, *febris*. Passé en germanique : v. h. a. *febar* « Fieber » ; et en irl. *febra*, *fiabhras*.

Dérivés et composés : *febricula* : πυρετιον ; *febriculōsus* : qui a ou qui donne la fièvre (i dans Catulle 6, 4) ; *febriculentus* (Marcellus) ; *febrīd*, -is (à partir de Colum.) : avoir la fièvre ; d'où *febrilis* (Cael. Aurel.) ; *febrēscō*, -is (Solin.) : être pris de fièvre, M. L. 3229 ; *febricitō*, -ās (depuis Celse et Colum. ; i dans Mart. 9, 98, 20) : synonyme de *febrīd*, que Thurneysen suppose tiré d'un adjectif **febricitus*, formé comme *solliticius*. Mais *febricitō* peut être tiré directement de *febris* d'après *fēlīx* : *fēlīciō* ; cf. le suivant : *febricōsus* (Vég.) ; *febrifuga* f. : nom de la petite centaurée (Vég., Marc.). *Febricitus*, *febricō* sont mal attestés ; cf. Thes. s. u.

Il n'y a pas de nom indo-européen de la « fièvre ». Comme le lituanien a *drugys* « fièvre » en face du verbe slave signifiant « trembler », ainsi slovéne *drgati*, on peut supposer que *febris* appartient à la racine signifiant « trembler », qui figure notamment dans gr. *τρεφόμενος*. La forme originelle serait de type à redoublement : **dhe-dhri* - V. *querquerus*. Étymologie peu sûre, mais les autres sont plus incertaines encore, notamment le rattachement à *foueō* par une forme **dhegwh-ri-s*, imaginaire.

februus, -a, -um : qui purifie, purificateur. Ancien adjectif de la langue religieuse, d'origine sabine d'après Varr., L. L. 6, 13. Personnifié, *Februus* devient le nom d'un dieu infernal d'après Servius, G. 1, 43 : *duo menses a Iano et Februo nominati sunt. Februus autem est Dis pater cui eo mense sacrificabatur*, cf. Macr., Sat. 1, 13, 3, *lustrari... eo mense ciuitatem necesse erat, quo statuit [Numa] ut iusta dies Manibus solueretur*. — *Februa* (*Febrūlis*, *Febrūlis*, *Febrūdia*) est une épithète de Junon, peut-être femme de *Februus* et divinité infernale. — Le neutre *februum* se dit avec le sens de « purgamentum » de toute offrande purificatoire, et en particulier du sel chaud ; cf. Censor. 22, 13, 14, *Lupercalibus salem calidum ferunt, quod februm appellant* ; mais cf. aussi Ov., F. 2, 19 ; 4, 726 ; Serv. auct., Ae. 8, 343.

Dérivés : *februō*, -ās ; *februamentum* (Censor.) ; *februarius* [mensis] « mois des purifications », dernier mois de l'ancienne année romaine ; cf. Varr., L. L. 6, 34, ... *februarium a die februato, quod tum februat populus, i. e. lupercis nudis lustratur antiquum oppidum Palatinum gregibus humanis cinctum* ; et P. F. 75, 23, *februarius mensis dictus quod tum, i. e. extremo mense anni, populus februaretur, i. e. lustraretur ac purgaretur, uel a Iunone februata quam alii Februalem, Romani Februlim uocant, quod ipsi eo mense sacra fiebant, eiusque feriae erant Lupercalia, quo die mulieres februantur a lupercis amiculo Iunonis, i. e. pelle caprina ; quam ob causam is quoque dies Februatus appellabatur. Quaecumque denique purgamenti causa in quibusque sacrificiis adhibentur, februa appellantur. Id uero quod purgatur, dicitur februatum*. Il semble, d'ailleurs, que plusieurs cérémonies d'origines différentes se soient confondues : une cérémonie de *lustratio* ; des sacrifices expiatoires aux dieux infernaux ; un rite de fécondation (les Lupercalia).

On trouve dans Lydus, de Mens. 4, 25, un témoignage relatif à un mot **feber* (= πένθος) qui serait à l'origine de *februus* : *Λαβεῖν ἀπὸ τοῦ πένθος λέγει κληθῆναι τὸν φεβρονάριον. Φεβρὺ γὰρ παρὰ Ῥωμαίους τὸ πένθος προσηγορεύεται*. Peut-être y a-t-il ici une allusion à une étymologie qui rapprochait *februus* de *febris*, ou simplement un mot forgé par un grammairien pour expliquer *februum*.

Le nom du mois *febr(u)arius* est demeuré dans les langues romanes, M. L. 3231 ; et en irl. *febrai*, britt. *chwebror*.

Sans étymologie indo-européenne : le rapprochement de skr. *gandharva*, gr. *Κένταυρος*, proposé par Dumézil, est à écarter. Sans doute mot indigène (sabin?), comme beaucoup de termes religieux ; cf. *cupencus*, *camēna*, *Ferōnia*, *Mārs*, etc.

fēcundus, -a, -um : fécond. Se dit de la terre, des semences, des femelles, etc. Ancien, usuel. M. L. 3232.

Dérivés : *fēcundūs* (classique) ; *fēcundō*, -dātor (tar-dif). Composés : *infēcundus*, *infēcundūs* ; *per-*, *prae-fēcundus*, tous deux de l'époque impériale.

Ancien particpe, cf. *fācundus/for* ; *irā*, -iū, *rubi-*, *uerē-cundus* ; soit six adjectifs de cette sorte ; v. Stolz-Leuman, *Lat. Gramm.*, p. 227 ; les expliquer par l'imitation de *secundus* est chimérique ; d'ordinaire, pour obtenir des adjectifs en -undus de thèmes terminés par voyelle, on recourt à -bundus (v. ibid., p. 226 sqq.). M. Benveniste, BSL 34, p. 186, et *Origines*, p. 141, a expliqué les formations en -cundus par un particpe de la racine **kū* « se gonfler ». Cf. *fēmīna*, *fē-tus* (adjectif et substantif), *fē-num*, *fē-liz*, *fēlo*, etc., et, d'autre part, *filius*.

Une racine **dhe-* « têter, sucer, traire » est représentée d'un bout à l'autre de l'indo-européen : irl. *denim* « je tette » ; v. h. a. *īdan* « sucer » ; hom. *θησθαι* « sucer, traire » (et *θησάτο*) et *τιθήνη* « nourrice » ; *γαλαθῆνός* « qui tette le lait » ; véd. *dhatave* « pour têter » ; skr. *dhat-ri* « nourrice » ; sans doute arm. *diem* « je tette » ; *fēmīna* est le reste d'un particpe présent moyen d'un présent radical **dhe-* et signifie littéralement « qui allaite » (pour la forme, cf. *alumnus*). Un suffixe commençant par -i- est fréquent : lat. *fēlo*, *fēliz* ; omb. *feliuf*, *filiu* « lactan-

tēs » ; gr. *θηλή* « tétin, mamelle », *θηλός* « nourricier, femelle » ; lit. *pirm-dėlė* « primipare » ; lett. *dējs*, *dēis* « sucer » ; lit. *dėlė* « sangsue » ; alb. *del'e* « mouton » ; skr. *dharūh* « suçant ». V. aussi *fēnum* et *fēnus*.

Cette racine **dhe-* « têter » se distingue de la racine **dhe-* « poser » en ce qu'elle est accompagnée de formes à -i- : skr. *dhatyati* « il tette » et *dhenā*, *dhenih* « vache » ; v. sl. *doje*, *dojiti* « têter, traire » ; got. *daddjan* et v. suéd. *daeggia* « allaiter » ; arm. *dayl* « premier lait ». A ce groupe se rattache lat. *filius* ; cf., pour le sens, lette *dēls* « fils ». Le slave *děty* « enfant » et *děva* « jeune fille » ont un *đ* ambigu (de *š* ou de **ji*). Les formes à i bref de v. h. a. *īla* « sein de femme » et d'irl. *del* « tétin » ne sont pas claires.

fēl, **fēlēs** n. : bile, fiel et « vésicule biliaire » ; *fēl appellatum quod sit folliculus gestans umorem qui uocatur bilis*, Isid., Or. 11, 4, 128. Désigne par image, comme le gr. *χολός*, la colère, l'envie, en raison de son amertume : Vg., Ae. 8, 219-220, *hic uero Alcidae furis exarsat atro | felle dolor*. Ancien. Panroman. M. L. 3234 ; B. W. *fēl*. V. *bilis*.

Dérivés et composés : *felleus* : de fiel ; *fellitus* : rempli de fiel (d'après *pellitus*) ; *fellineus* : couleuvre de fiel (d'après *sanguineus*) ; *fellōsus* et *fellinōsus* (cf. *sanguinōsus*) ; *fellidūcus* = *χολαγωγός* ; *fellifluus*, tous termes de la langue médicale. Juxtaposé : *fēl terrae* : centaurée (ainsi nommée à cause de son amertume). M. L. 3237 a.

Fēl forme un couple avec *mel*, auquel il est souvent opposé ; cf. Plt., Cas. 223, *fēl quod amarum, id mel faciet* ; Ci. 69, *Amor et melle et felle est fecundissimus*, et Thes. Vi 424, 19 ; les deux flexions ont dû réagir l'une sur l'autre.

Rappelle le groupe de mots indiquant une couleur jaune qui est aussi représenté en latin par *flōrus* et *flāuus* (v. ces mots). On a de même en slave un ancien *žlutā* « jaune » (s. *žut*, r. *žolt*) à côté de s. *žūt* (gén. *žutī*), r. *žolt* « fiel ». Sl. *žlut* est à rapprocher de lit. *gelas* « jaune ». A en juger par le latin, ces mots auraient un *gwh*-initial. — Il y a un autre groupe, représenté en latin par (*h*)*olus* et par une forme qui semble dialectale *helius* (v. ces mots) qui commençait par *g'h* : v. sl. *zelenī* « vert », v. sl. *žlūt* « fiel ». C'est à celui-ci qu'appartiennent gr. *χολός*, *χολή* « bile, fiel », av. *zārus-ča* « le fiel » et sans doute v. h. a. *galla* « bile, fiel ». Il faut se demander si le groupement du nom du « fiel » soit avec le groupe de v. sl. *žlut* « jaune », soit avec celui de lat. *helius*, (*h*)*olus*, v. sl. *zelenī* « vert », ne serait pas secondaire ; le type de gr. *χολός*, v. sl. *žlūt* paraît ancien ; ce serait *f* de *fēl* qui résulterait d'un changement de groupe du mot (étymologie populaire ou mot d'origine dialectale). Le -*ūl-* de lat. *fēl*, *fēlis* admet plusieurs explications, peut-être issu de -*ln-* comme germ. *galla* de **gal-lōn*, i.-e. **ghol-n*, ou simplement gémination « populaire » expressive (pour la forme, cf. mel).

fēlēs, -is (*fēlis* ; *faelēs*, *faelis*) f. : nom générique de petits carnassiers, entre autres « chat, chatte (sauvage) ». Glosé *αἰλουρός* et aussi v. angl. *merth* = *mustela*. Joint à *mēlēs* « blaireau, martre » par Varron, à *mustela* « belette, fouine » et à *uiueria* « furet » par Columelle.

Dérivés : *fēlineus* et *fēlinus*. Cf. M. L. 3235.

Aucun rapprochement clair; la ressemblance avec *mēlēs*, également isolé, suggère l'idée d'un emprunt à une langue inconnue (alpine?).

fēlō, -lō, -lre : se dit du cri de la panthère : *pardorum est felire*, Suét., lrg. p. 247. Quantité de l'e incertaine. De *fēlēs*?

fēllx, -leis : qui produit des fruits, fécond (= *fērār*), fertile : *felices arbores Cato dixit, quae fructum ferunt, infelices quae non ferunt*, P. F. 81, 26; sens encore conservé à l'époque impériale dans la langue populaire, cf. Plin. 24, 68, *uolgens infelicem arborem eam appellat quoniam nihil ferat, nec seratur umquam*; quelquefois aussi « fécondant » (f. *Vertumnus*). Double en ce sens *fēcundus*; aussi *fēlitz* s'est-il spécialisé au sens de « favorisé des dieux, heureux » (dans ce sens employé par la poésie impériale pour rendre μακάριος « les bienheureux »), et aussi « favorable, propice » : Vg., Ae. 1, 330, *sic felix nostrumque laeues quocumque laborem*, où Servius note : *propitia. Felix enim dicitur et qui habet felicitatem et qui facit esse felicem*; cf. aussi f. *hostia*, G. 1, 365, et *Felicio*, Pét., Sat. 60, 8. Ancien, usuel. Toutefois, l'adjectif n'est représenté qu'en roumain, où il y a aussi un dérivé d'un verbe **felicicare* non attesté, M. L. 3234 b et 3236. Cf. aussi *Feliciānus*, M. L. 3234 a.

Dérivés et composés : *fēlitiās* : fécondité, fertilité; et surtout « bonheur »; au pluriel avec le sens concret « bonheurs »; *fēliciū*? (un seul exemple très tardif); *fēliciōsus* (Greg. Tur.)?; *infēlitz*, usuel et classique; *infēlitiās*; *infēlicō*, -ās, archaïque, usité seulement dans la formule *dī infelicitent*.

On dérive *fēlitz* d'un substantif **fēlā* « mamelle », qu'on rapproche de *fēlō* et de gr. *θήλη*. En principe, -ic-, élargissement de -i-, est en latin un suffixe féminin. Le sens originel aurait donc été « qui donne du lait »; mais il n'y en a aucune trace dans les emplois attestés de *fēlitz* en latin.

V. *fēcundus*.

fēlō (*fēllō*), -ās, -āul, -ātum, -āre (des inscriptions, presque toutes vulgaires, ont plutôt la graphie *fēlō*, *fēlātōr*; les manuscrits ont plutôt la graphie avec gémination expressive de la liquide *fēllō*, que semble confirmer la forme du dialecte abruzzese *fellate*, M. L. 3237) : têter; de là, sens obsceno, « sucer » (*pēnem lambere*), *fēllōtōr*, *fēllōtātrix*. Attesté depuis Plt., Ps. 422 : *iam ille felat filius*.

Dérivés, très tardifs et rares : *fēllitō*, -ās : *fellebris* (-libris) « qui tette »; *fēllātus*, -ās « tétée ».

V. *fēcundus*.

fēmīna, -ae f. : femelle, femme, par opposition au mâle. Ancien participe en -*mēno*, substantivé, mais dont l'emploi comme adjectif est bien attesté. Plt., Mi. 489, *non... me marem... sed feminam esse*; T.-L. 31, 12, 9, *incertus infans... masculus un femina esset*. Peut se joindre à un substantif masculin ou féminin désignant un animal, dont il précise le sexe : *agnus femina* (Loi de Numa), *agnus mās idemque femina*, T.-L. 28, 11, 3; *fēmīna bōs, musca femina*, Plt., Tru. 284, etc., par opposition au type *equus mās*. Aussi tend-on à différencier *fēmīna* de *mulier* : Isid., Diff. I 588, *fēmīna... naturale nomen est, generale mulier*; Tert., Or. 22, *Euam nondum uirum expertam deus mulierem ac feminaem cognominauit, femina quia sexus generaliter, mulierem*

qua gradus specialiter. Souvent joint à *uor*, *coniuz*, *mātrōna*; e. g. Cic., Verr. 4, 97, *eius uor, femina primaria*. De là est arrivé à s'employer au sens de « femme », compagne du « mari » : Ov., M. 704, *senex (Philemon) et femina coniuge digna*, par un développement de sens qu'on retrouve dans *homō*, V. *mulier*.

Fēmīna peut s'employer aussi du genre des substantifs, comme *fēmīninus*; cf. Varr., L. L. 5, 61, *mas ignis, quod ibi semen*; *aqua femina quod fetus ab eius umore*. A aussi, comme dans le fr. *māle*, *femelle*, diverses acceptions techniques, e. g. Vitr. 6, 8, 11, *cardinibus se torno musculo et femina inter se coarctatis*; se dit des plantes, des pierres précieuses, etc. A subsisté dans la plupart des langues romanes, M. L. 3239, B. W. s. u., et en celtique : irl., gall. *femen* (savant). De **femella* (scil. *cannabis*) provient le germ. *Fimelhant* (b. all. *fimel*).

Dérivés : *fēmīneus*, substitut surtout poétique de *fēmīninus* impossible dans l'hexamètre; *fēmīnatus* (formé comme *masculinus*, auquel il s'oppose) : *fēmīnin*, M. L. 3239 a. En grammaire *fēmīninus* (*genus*) traduit το θηλυκόν, comme *masculinum* το αρσενικόν; *fēmīnātus* (rare); *fēmella* (très rare; trois exemples, dont un de Catulle, mais conservé en français et en provençal, M. L. 3238) : 1^o petite femme; 2^o gond femelle; *fēmīnal*, -lis n. = *cunnius* (Apulée); cf. *animal/anima*; formation peut-être favorisée par le rapprochement de *femur*, *feminis* : *fēmīnāle* n. : nom d'une plante, molène, bouillon blanc (Diosc. 4, 3), v. André, *Lex.*, s. u. Composé : *effēmīnō*, -ās.

V. *fēcundus*.

femur, -inis (-oris) n. : cuisse; évoque souvent l'idée de « parties sexuelles », comme *inguina*, d'où le sens de *fēmīnāliū* « quibus pudenda teguntur ». La flexion ancienne est *femur, -inis*, qui a dominé jusqu'à l'époque de Suétone (*feminis* étant appuyé sur *ingen*, -inis), où le génitif *femoris* prend le dessus. Le nominatif *femen* semble avoir été imaginé par les grammairiens (Roman. ap. Charis., GLK I 131, 2; Serv., Ae. 10, 344, 788) d'après *feminis*. En bas latin apparaît *femus* d'après *tempus, pectus*. Étymologie populaire dans Isid., Or. 11, 1, 106, *femora dicta quod ab ea parte a femina sexus uiris discrepat* (cf. *fēmīnal*). Ancien, usuel. Non roman; v. coza. Ernout, *Aspects*, p. 139 sqq.

Dérivés et composés : *fēmīnālis*, usité surtout au pl. n. *fēmīnālia* : *περισκεῖς*, caleçons, braies; et *fēmōrālia* (depuis l'Italia); *interfeminium* (Apul.) : *pudendum muliebne*.

Le nom est d'un type indo-européen archaïque. Mais en dehors du groupe de gr. *ῥαχὶς* et de skr. *sākhī*, *sākhīnāh*, peu clair lui-même, la « cuisse » ou l'articulation de la cuisse n'ont pas de nom indo-européen connu. Il n'y a aucun moyen de rapprocher v. sl. *bedro* « cuisse », qui lui-même est isolé. Les noms des parties du corps ont souvent un caractère « populaire » et des formes aberrantes, bien qu'anciennes : cf. *crās*.

fendicacae, -ārum n. pl. f. : sorte de tripes (cf. *hirae, hillaie*). Ne se trouve que dans Arnob., Nat. 7, 24.

-fendō, -is, -dī, -fēnsum, -fendere (simple non usité; cf. Prisc., GLK II 435, 4, *nunc in usu quibus non est, quomodo nec «fendo» nec «spicio»... ex quibus composita sunt multa ut offendo, defendo*). Les gloses ont

une forme *fensus* : *iratus*, qui sans doute est tirée artificiellement de *infensus*) : le sens devrait être « frapper, heurter », comme le montrent les composés :

defendō, -is, -dī, -sum, -ere : repousser, écarter (l'ennemi, etc.), cf. Enn., Sc. 6, *serua ciuis, defende hostis, cum potes defendere* : *defendere uim ab aliquo*, puis, par « enallage », *defendere aliquem a ui, defendere prāta ā pecore*, d'où le sens de « défendre, protéger »; *indēfēnsus*. Dans la langue de la Bible, sert à traduire ἐκδοεῖν « venger, punir ». Dérivés : *dēfēnsor, dēfēnsiō* et *dēfēnsō, -ās* (et *fēnsō*, Diosc.), *dēfēnsiō, -dī, -as*. Cf. M. L. 2517, *defendere*; 2518, *dēfēnsum*. Britt. *difēn*.

infensus : acharné contre, hostile (à). Ancien (Plt.), usuel, souvent confondu avec *infestus*. Dérivé : *infēnsō, -ās* : s'acharner contre, ravager (Tac.).

offendō, -is : heurter, choquer, blesser (sens physique et moral); *offendiculum* (Varr.), *offēnsum, offēnsa, offēnsiō*, etc., et *offēnsō, -ās* : « heurter », et ses dérivés.

Le présent *-fendō*, sur lequel est bâti tout le groupe des formes latines, est le substitut d'un ancien présent radical athématique, comme v. sl. *idō* « je vais » en face de lat. *it, gr. eir*; pour le suffixe, cf. *cadō, tendō, pellō*, etc.; ce suffixe fournit des présents « déterminés ». Ce présent radical athématique est clairement conservé en indo-iranien : véd. *hanti* (3^e pl. *ghnānti*) « il frappe », av. *jainti*, et en hittite : *kuenzi* « il frappe », 3^e pl. *kunanzi*, et gr. *ἀνέπαρο ἀνέπαρον*, Hes., est donc un ancien imparfait de **gh^hen-*. Le grec a créé aussi un présent dérivé : *θεῖται*, en face d'un aoriste *θῆκεν* (fait sur des formes de présent athématique); cf. aor. *ἐπεσπον* et parfait *πέπαται*; *φόνος* « meurtre ». Le slave a fait passer le présent au type thématique, d'où *teno* « je chasses, je poursuis », avec infinitif *g^hanati* (cf. v. prussien *gunnaiti* « nous poussons »); le lituanien a de même *genū, giūti* « chasser ». L'irlandais a recouru à l'ancien itératif : *gonim* « je blesse, je frappe », cf. v. sl. *gonjo* « je poursuis ». Le germanique et l'arménien n'ont gardé que des formes nominales, telles que v. isl. *gunnr* « combat », arm. *gan* « rossée ». Il faut sans doute y rattacher *perfinēs* (v. ce mot).

fenestra, -ae f. : = *θυρίς*, trou pratiqué dans une paroi, meurtrière, trou percé dans le lobe de l'oreille; et par extension « fenêtre », comprenant le trou (*lūmen*) et la croisée. Ancien, usuel. M. L. 3242, *fēnēstra*. V. h. a. *fenster*; irl. *feinster*; britt. *fenester*.

Dérivés : *fenestrātus* : muni de fenêtres, d'où a été tiré un verbe *fenestrō*; *Fenestella*, nom propre (cf. *Do-labella*), nom d'une porte de Rome et d'un historien; *fenestrula* (Apul.); *fenestellula* (Greg. Tur.).

Origine inconnue. On pense à un suffixe d'instrument; mais **arā* est à peine représenté en latin (cf. *aplustra* gréco-étrusque). L'étymologie ancienne « *πύλο* τὸ πᾶνεν », Non. 36, 11, n'est qu'un jeu de mots. Il y a eu aussi une forme *festra, ostium minusculum in sacratio*, Macr. 3, 12, 8; P. F. 80, 27, dont *fenestra* est peut-être une déformation due à un rapprochement avec *φαῖβα*. Une origine étrusque n'est pas impossible : ce sont les Étrusques qui semblent avoir organisé la vie urbaine en Italie; mais aucun fait linguistique précis ne l'indique (les noms propres étr. *Fnes-ci*, lat. étr. *Fnestius* sont peu probants); v. G. Alessio, *Aevum*, 1941, 545 sqq., qui suppose un original étr. **fnestra* (?).

fēnum, -i n. (*faenum*; *faeniscei* dans la *Sententia Minuciorum*, CIL I³ 584; Varron, L. L. 7, 96, signale déjà l'hésitation entre les deux formes : *in pluribus uerbis A ante E alii ponunt, alii non... sic faenisicia ac fenisicia*). Les formes romanes remontent à *fēnum*; *faenum* semble une forme refaite par « hyperurbanisme ». Un masculin *fēnus* apparaît à basse époque. Pluriel rare, mais non sans exemple (Ov., Apul., Vulg.) : foin. Ancien, usuel.

Dérivés : *fēnārius*; *fēneus*; *fēnile* (*fēnilla*); *faenōsus*; *fēniculum* « fenouil » (*fēni-*, passé en irl. *fenel* et en germanique : v. h. a. *fēnīhhal* « Fenchel »), dérivé : *fājeniculinus* (Plin. med. 2, 20). Composés anciens et techniques : *fēnisez* (-seca, -sector), *fēniscium*; juxtaposé : *fēnum graecum* « fenugrec ».

Comme la plupart des termes rustiques, le groupe de *fēnum* est abondamment représenté dans les langues romanes : cf. M. L. 3247, *fēnum* (panroman et celtique); britt. *ffwyn, foen*; 3246, *fēnuculum*; 3245, *fēnisicia*; 3244, *fēnile*; 3243, **fēnia*; 3241, **fēnāre*; 3241 a, *fēnārius, -ria*.

Fēnum se rattache peut-être, comme *fētus, fēcundus*, etc., à *fē-* (cf. *plēnus, dōnum*) et signifierait proprement le « produit [du pré] ». Bréal rapproche la restriction de sens qui s'est produite dans *frumentum* « fruit, jouissance », puis « blé, froment »; cf. de même le fr. *regain*. *Fēnum, frumentum* seraient des preuves de l'ancienne importance de l'agriculture dans la vie sociale des Romains. Le rapport entre *fēnum* et *fēnus* « produit de l'argent, intérêt » a été senti par les Romains; cf. P. F. 76, 9; 83, 8, etc. : la langue a utilisé dans des sens différents les deux formations. Les sens sont éloignés de celui de la racine indo-européenne **dhe-* « téter ». Mais on voit par *fēcundus, fēlitz* que le sens de certains mots du groupe s'est élargi en latin.

fēnus (*fae-*), -*oris* (et **fēneris* attesté par les dérivés *fēnerō* et *fēnebris*) n. : intérêt de l'argent prêt, prêt à intérêt; différent en cela de *mātium* « prêt à charge de réciprocité », cf. Plt., As. 248, *si (uiginti minas) mutuas non potero, ceruist, sumam fenore*; s'oppose à *sors* « le capital », cf. Plt., Most. 561, *mihi neque fenus neque sortem argenti danunt*. Sur l'étymologie, cf. Varr., De Serm. Lat. III ap. Gell. 16, 12, 7, *fenus... a fetu et quasi a fetura quadam pecuniae parentis atque inerescentis*. Idcirco et M. Catonem et ceteros aetatis eius feneratorum sine A littera pronuntiassent tradit (Varr.) sicuti fetus ipse et fecunditas appellata. Même enseignement dans Festus, P. F. 76, 9, qui rapproche le gr. *τόκος*; cf. *pecū, pecūnia*. Ancien, usuel. Les inscriptions et les manuscrits hésitent entre *fēnus* et *faenus*.

Dérivés : *fēnerō* (*fēneror*), -ās, avec tout son groupe *fēnerātor*, etc.; *fēnebris* : relatif à l'intérêt (cf., pour la forme, *fūnebris*); *fēnuculum* (Plt.).

Le mot *fēnus* se comporte pour la forme vis-à-vis de *fēnum* comme le thème en -*es* de skr. *rekṣah* « chose qu'on possède » vis-à-vis du thème en -*no*, v. h. a. *lēhan* « prêt », etc. Le groupe suffixal -*nes* sert à former des substantifs relatifs à la propriété, au prêt, etc. Cf. lat. *mūnus, pignus*; gr. *δάνος, δέρεος, κτήνη*; skr. *apnāh* « possession » (v. lat. *ops*), *drāvināh* (... av. *draonō*) « bien », etc.

-fer : second élément de composé ; cf. *ferus*.

feralis, -e : concernant les morts ou les enfers. Terme religieux. *Ferâles diés* : jours du mois de février où se célébraient les *Ferâlia*, *diis manibus sacra festa*, a *ferendis epulis vel a feriendis pecudibus appellata*, a *ferâ* (étymologie populaire). Dérivés tardifs : *ferâtlier* ; *ferâtius*. Le rapprochement avec *ferô* est enseigné depuis Varron et même amène Ovide à scander une fois *Ferâlia*, F. 2, 569 : *hanc, quia iusta ferunt, dicere Ferâlia lucem*. Cf. peut-être *feriae*, *festus*. On a rapproché aussi lit. *dosé* « esprit », m. h. a. *getwâs* « fantôme » ?

ferâx : v. *ferô*.

fer(e)um : v. *ferium*.

fericulum (et *fericulum*, *fericulus* dans Pêtr. ; cf. P. F. 293, 11 : *praefericulum, uas aeneum sine ansa patens summum, uelut peluis, quo ad sacrificia utebantur*). -n. : proprement ce qui sert à porter, d'où : 1° « plat », Schol. Hor., Sat. 2, 6, 104, « a sunt... et uasa quae plena pulmentariorum ponuntur in canistris, et » contenu du plat, mets ; 2° brancard, civière servant à porter toute espèce d'objet dans les cérémonies, les images des dieux, etc. Mot technique. *Fericulum* est analogue pour la forme à gr. *φάρμακον*, hom. *φάρμακον* « brancard » (avec un dérivé *φάρμακον* « carquois ») et skr. *bharîtram* « bras (ce avec quoi l'on porte) », et représente **bher-ilo-m*, **bhera-ilo-m*. Du reste, *φάρμακον* a été emprunté par les Latins, qui l'utilisent dans le sens de *capulus* : cf. Varr., L. L. 5, 166, *lectus mortui* « quod » *fertur, dicebant ferum nostri, Graeci φάρμακον* ; cf. M. L. 3249.

V. *ferô*.

ferô (l' est attesté par Servius, Ae. 3, 135, et par la métrique ; *ferô* est dû à l'abrègement iambique, cf. Thes. VI 492, 1 sqq.), **fermô** (sans doute forme de *superlatif* pour **ferimô*) adv. : 1° environ, à peu près, presque. Souvent employé dans ce sens avec une négation : *nôn ferô, nêmo, nil ferô*, etc. ; 2° « le plus souvent ». Pour l'identité de sens de *ferô* et de *fermô*, cf. Varr., L. L. 7, 92, *ferme dicitur quod nunc fere*. — *Fermô* est un archaïsme beaucoup plus rare que *ferô*, employé par certains auteurs archaïques ou soucieux de la forme rare (Tac., Gell., qui emploie *ferme modum* au lieu du banal *propemodum*, cf. Thes. VI 522, 2 ; 524, 49) ou provincialisants (T.-L.) ; il est évité par les poètes. *Ferô* est ancien, classique, usuel (Cicéron a 302 exemples de *ferô* contre onze de *fermô*, dont trois sont poétiques, sept dans les traités philosophiques, un dans les traités de rhétorique ; pas un seul dans les discours ; v. les statistiques du Thes. VI 492, 13 sqq.). et B. Axelsson, *Unpoetische Wörter*, p. 136 sqq. Non roman.

Faute de pouvoir suivre le développement de sens, achevé dès les plus anciens textes, on ne saurait rien dire de l'étymologie. Le rapprochement avec *firmus*, *frētus* n'est pas impossible, mais il est indémontrable. Ce qui suggère ce rapprochement, c'est alt. *fast* « presque » à côté de *fest* « solide ».

ferentârius, -i m. (surtout au pl. *ferentârii*) : « auxiliaire » et « troupes auxiliaires », Varr., L. L. 7, 57, a *ferendo... aut quod ii equites dicti, qui ea modo habebant arma quae feruntur, ut iaculum...*, cf. Vég., M. L. 3, 14 ; définition différente dans Caton, cité par Festus 506,

25, *Cato eos ferentarios dixit, qui tela ac potiones militibus proeliantibus ministrabant* ; cf. encore P. F. 75, 14, *auxiliares in bello a ferendo auxilio dicti, uel quia iundis et lepidibus pugnabant, quae tela feruntur, non tenentur, appellati*, définition empruntée à Varron, cf. Non. 520, 10 ; 554, 24.

Les Latins le dérivent de *ferens* à l'aide du suffixe -ârius, qui peut s'ajouter à des participes : *praesentârius*, *sedentârius*, *manifestârius*. Le suffixe -ârius est fréquent dans la langue militaire ; cf. *primârius*, *rôrius*, *ueterârius* (à côté de *primârius*, *ueterârius*), *ballistârius*, *sagittârius*. L'hypothèse qui dérive *ferentârius* d'un participe aoriste **ferens*, de *feriô* (comme *parens*), se heurte au fait que *feriô* est déféctif et n'a que des formes de présent ; ensuite on voit mal pourquoi ces soldats seraient seuls appelés « ceux qui frappent ». Mot rare et de caractère technique, qui a pu être déformé par l'étymologie populaire.

feroola (*uitis*) : sorte de vigne inconnue (Colum.). Peut-être faut-il lire *feroola*, de *ferum* ?

Feretrius : épithète de Jupiter à qui l'on offrait les dépouilles opimes ; de là les étymologies proposées par les Latins : *ab hoste* ou *a foedere feriendū* ou *ob exuuiis feriendis* ; cf. Prop. IV 10, 45 sqq. ; Festus 204, 13, et P. F. 81, 16. Sans doute étymologies populaires. Mais le sens précis de l'épithète nous échappe.

feretrum : v. *fericulum*.

feriae, -ârum f. pl. (ancienne forme *feriae* attestée par Festus 76, 17 et 323, 6 ; cf. *festus*) : fête(s). Singulier très rare et tardif ; les textes classiques ne connaissent que le pluriel ; un exemple de *feria* dans P. F. 75, 22, *feria a feriendis uictimis uocata* ; cf. aussi GLK suppl. 241, 15, *pluraliter dicuntur feriae, licet abusiue dicatur prima feria, secunda feria*. Le singulier est surtout fréquent dans la langue de l'Eglise, cf. Thes. VI 505, 20 sqq. ; il s'applique aux différents jours de la semaine : *prima, secunda, tertia feria*, pour éliminer les anciens noms païens. Les formes romanes remontent au singulier : it. *fiara*, fr. *foire*, port. *feira*. M. L. 3250. Les anciens distinguent *feriae* « repos, chômage en l'honneur des dieux » de *diés festus* « jour de fête », cf. P. F. 76, 17, ... *aliae* [sc. *feriae*] *erant sine die festo, ut nundinae, aliae cum festo, ut Saturnalia, quibus adiungebantur epulationes ex prouentu festus pecorum frumque*. Les *feriae* étaient fixes (statutaires) ou mobiles (conceptuelles) ; cf. Thes. VI 503, 34 sqq.

Dérivés : *feriâtis* (rare et tardif), irl. *feriôil* ; *feriâtus*, M. L. 3251, sur lequel on a refait à basse époque un verbe *feri(r)* ; *feriâticius* (rare et tardif).

festus : 1° de fête ; ordinairement joint à *diés* : *d. festus* (cf. *fastus*, s. u. *fâs*) ; 2° qui célèbre la fête, oisif, joyeux. Le neutre a été substantivé : *festum* = *τὸ ἑορτή*, d'où le pl. *festa* (avec *ê*, difficile à expliquer en face de *feriae*, *janum*) auquel remontent les formes romanes : it. *fiesta*, fr. *fête*, esp. *fiesta*, M. L. 3267 ; irl. *fes*, *fiesta*. Dénominaif : *festô* (Gloss.). — *festiuus* (archaïque) et postclassique, Plt., Apul., langue de l'Eglise ; Cicéron ne l'emploie guère que dans des passages familiers, cf. Laurand, *Étude sur le style des discours de Cicéron*, 2^e éd., p. 339 : de fête, d'où « joyeux, charmant » ; *festiuus* (ancien et classique) ; *festiuit* ; *festiuô* (tardif). — pro-

festus : -m *diem dicebant qui festus non erat*, P. F. 209, 10 ; cf. F. 298, 30, *profestum facere est tamquam profanum facere*.

Le mot *janum* peut reposer sur **fasnom* ; le vocalisme /*fas-* de la racine **fes-* est attendu dans un dérivé. Ce qui montre que cette étymologie est correcte, c'est que le correspondant de *janum* a en osco-ombrien la forme *fes* de la racine : pél. *fân*, osq. *fîsân* (acc. *fîsân*), omb. *fesnaf-* « in *fân* », ce vocalisme s'expliquant par le fait qu'il s'agit d'un dérivé en -â- (cf. le type lit. *denâ* « jour », *zimâ* « hiver »).

La racine **fes-*, **fas-* n'a pas de correspondant hors de l'italique. Comme **dhes-*, **dha-* « poser » a toujours une valeur religieuse (cf. skr. *dharma* « institution », gr. *θεμει* et le sens de lat. *faciô*, *sacer-dôs*, *crêdo*, etc. ; v. aussi l'article *fetidiâs*), on est tenté de poser un ancien élargissement **dhes-* qui serait représenté par italique **fes-*. Cf. peut-être aussi lat. *fâs*, *janum*.

feriô, -is, -ire (verbe déféctif ; une 3^e personne de pluriel avec élargissement en *n*, *feriunt*, est attestée par Festus 160, 3 ; 362, 5. Au témoignage des grammairiens, *feriô* emprunte son parfait à *percutiô*, *icô* : *percutsi*, *icô* (*feriô* est rare et tardif ; huit exemples dans le Thes.), et son participe à *icô* : *ictus*, cf. Phocas, GLK V 438, 13 ; toutefois, *feriûtus* apparaît à la fin de l'Empire) : « frapper », dans tous les sens du mot : frapper l'ennemi, un mur, la monnaie, une victime, à la porte ; frapper un traité, à cause de la victime qu'on frappait pour la circonstance, cf. Varr., R. 2, 4, 9, *iniitiis pacis*, *foedus cum feritur*, *porcus occiditur*. Enfin, *feriô* appartient à la série des mots imagés qui expriment dans la langue familière l'idée de « dépouiller, voler », comme le fr. « taper, estamper, rouler » ; Tér., Ph. 46/7 (dans la bouche d'un esclave), *porro autem Geta* [*feriuit alio munere, ubi era peperit*] ; Prop. 3, 3, 49-50 ; 4, 5, 44 ; cf. l'édition du Pseudo-Lorenz, p. 49 et n. à 455, et l'emploi de *uerberâre*, *deuerberâre*, *percutere*, *uorsâre*, *tangere*. Ancien, usuel. M. L. 3253 et 3252 : **feri-nâre*, et B. W. *ferir* (vieilli). Pas de dérivés. Composé : *referiô* (Plt.).

Présent dérivé, substitué à un ancien présent athématique de la forme **bher-*, **bhor-* ; tandis que le latin a généralisé le vocalisme *e*, on a le vocalisme *o* dans la forme passée au type thématique *barô* « j'insulte » en lituanien et dans les présents cités *barjô* « je combats » en vieux slave, et, en germanique : v. h. a. *berjan*, v. isl. *beria* « frapper ». On comprend ainsi comment le présent lat. *feriô*, tiré d'une racine qui ne fournissait ni aoriste ni parfait, n'est accompagné d'aucun parfait. En conséquence, il n'y a pas de noms verbaux, ces noms étant liés en latin au groupe du perfectum ; cf. le cas de *ferô*, *lâtus*. Cf. *forô*, *ferula* ?

fermô : v. *ferô*.

fermentum, -i n. : ferment, levain = *ζύμη*. Ancien, classique. M. L. 3254. De là : *fermentô*, -as et ses dérivés ; *fermentescô*, -is (Plin.) ; *fermentâcius* (comme *foâcius*) ; *fermentôus* (tardif).

Les correspondants les plus proches sont v. angl. *beorma* « levain » et gaul. *Bormo*, qui désigne une source bouillonnante. *Fermentum* doit s'analyser **bher-mentom*, le thème étant fourni par une forme non élargie de la racine de *feruô* (v. ce mot). L'usage du levain et

des boissons fermentées semble remonter à la période indo-européenne commune ; cf. *defrutum* et *brisa*.

ferô, *fers*, *tetult* puis *tult*, *lâtum*, *ferre* : la conjugaison de *ferô* est suppletive. *Ferô* a fourni les formes du présent où sont conservés des restes de la conjugaison athématique : ind. prés. *fers*, *fert*, *feris* ; impér. *fer*, *ferô*, *ferite* ; inf. *ferre*. La racine de *ferô* étant essentiellement durative n'a pu fournir de parfait. Le parfait *tetult*, le supin et le participe *lâtum*, *lâtus* (de **lâtum*, -us, cf. gr. *εργός*) sont empruntés à une autre racine, celle de *tolô*. La complexité de cette conjugaison a eu pour résultat la disparition du verbe dans la langue populaire, où il a été remplacé par un verbe de sens plus concret et de flexion plus régulière, *portâre*, qui a seul survécu dans les langues romanes ; cf. M. L. 3258, qui signale seulement *ferit* en vieux campidien et *feri* en vieux portugais. Verbe italique commun : cf. omb. *feru* « *feriô* », *ferest* « *feret* », volsques *ferom* « *ferre* », marrucin *ferenter* « *feruntur* », etc.

Le sens est « porter » (réflexif) « se porter » : l'emploi absolu est mal attesté et à date tardive (Celse ?), cf. Thes. s. u. 561, 53 ; l'emploi de *ferens* au sens de « se portant », e. g. Corn. Nep., Dat. 4, 5, n'est pas probant ; le sens de « se porter » (avec idée adjointe de mouvement) se rend surtout par le pronominal *sê ferre* ou le médio-passif *ferri* ; mais le composé *differre*, comme le gr. *διαφέρω*, s'emploie absolument avec le sens de : « se porter de divers côtés ; différer ». Cf. aussi *fors*.

Un ancien sens de *ferô* est « porter dans son ventre, être fécondée » (d'où *forda* [« femelle »] pleine), emploi où il a été concurrencé par *gestâre*. En parlant des plantes, *ferô* a signifié « produire », d'où *ferâre*, *fertilis*.

Du sens de « porter », avec aspect « indéterminé », on passe naturellement au sens de « supporter » : *ferre iniuriâs*, *aerumnâs*, etc. D'autre part, à *ferô* s'adjoit souvent une idée accessoire de mouvement : *ferre legem* « apporter (proposer) une loi devant le Sénat » ; « rapporter (un bruit, une nouvelle) » : *fama fert*, *ferunt*, *ut ferunt* ; et au passif *ferri* « être rapporté » : *per ora ferri*, e. g. Acc., Trag. 669, *quorum genitor fertur esse ops genibus*, transformation de l'ancienne tournure impersonnelle du type *fertur...* *Aurelianus dixisse*, conservée, par exemple, dans Vopisc., Aur. 24, 3. Enfin, de l'expression *agere ferreque* « pousser devant soi (le bétail razzie) et porter (sur son dos) (les objets pillés) » est issu le sens de « emporter » (= *aufferre*, *tollere* ; Plt., As. 487, *numquam hinc feres argenti nummum*) « ravir » (Vg., B. 5, 34, *postquam te fata tulerunt*) ; d'où « voler » ; cf. peut-être *fûr*, *furtum*.

À la racine de *ferô* se rattachent de nombreuses formations nominales où le latin a généralisé le vocalisme *e* et qui expriment l'idée de porter, d'apporter, ou l'idée de fertilité.

1° D'abord un adjectif -*fer*, -*fera*, -*ferum* (où l'e doit être analogue de *ferô*, *ferre* ; cf. toutefois les noms de fleuves ligures *Porcobera*, *Gandobera*, si ces mots signifient bien « qui porte des saumons », « qui porte des cailloux » qui fournit des composés correspondant au type grec en -*φόρος* et au type arménien en -*ւոր* (de **bhorâ-*) : bi-*fer* (= *διφόρος*), *frâgi-fer*, *igni-fer*, *signi-fer*, *liti-fer*, etc. Le latin a *lucifer* là où le grec a *λεωκοφόρος* et l'arménien une forme ancienne *lusakor* « lumineux » à côté de la forme nouvelle *lusakar* « qui apporte

la lumière » (cette dernière constituée de manière pareille à lat. *lucifer*). Le sens de *-fer-*, dans la plupart de ces composés, est « produisant » (cf. *ferāx, fertilitis et jorda*) : (*frugifer, ignifer, etc.*) ; le sens de « portant » étant exprimé par les composés en *-ger* : *armiger, laniger, etc.* Étant donnée cette répartition, on attendrait * *signifer*. Comme l'a suggéré Niedermann, la langue a peut-être évité, par euphonie, d'employer *-ger* lorsque le premier terme du composé renfermait un *g*. Ce type s'est étendu à l'infini dans la langue poétique et dans les langues techniques. Toutefois, on ne compte guère qu'un dénominateur : *uocifero(r)*, d'un **uocifer* du reste non attesté.

2° Puis des adjectifs tirés du présent *ferō* avec suffixes :

ferāx (cf. *bibāx, emāx, dicāx, etc.*) : fertile, d'où *ferācidās* (Col.).

fertilis (formation sans doute analogique d'après le type *fringilicilis, dūmō dūctilis*, dont on a extrait un suffixe *-tilis*) ; la forme normale serait **fertilis*, comme *facilis*) : fertile, d'où *fertiliūs*. Pélignien *fertid* = *fertili* (?) peut-être emprunté au latin. Sur *fertilis* a été bâti *fertus* (Avien), d'après *textus* / *textilis*.

ferum ? : v. ce mot et *fioriferum*.

-ferius conservé dans des adjectifs employés par la langue religieuse : *arferia aqua, quae inferis libabatur, dicta a ferendo*; *sive uas uini quod sacris adhibebatur*, P. F. 10, 23. Adjectif sans doute d'origine dialectale; cf. l'ombrien *affertur*, et Ernout, *Élém. dial.* s. u.; *inferius* : *inferium uinum*, Caton, Agr. 132, 2; 134, 3; *inferia* : *sacrificia quae Dis Manibus inferabant*, P. F. 99, 26, qui, rapproché de *inferi*, a pris le sens de « sacrifices en l'honneur des morts » (*χοῖα αἰ ἐν τῶν νεκρῶν σπονδαί, sacrificia inferorum* disent les glosses), comme l'adjectif *inferiālis* (Apol.).

3° Un substantif *ferculum*, q. u.

Un adjectif de sens technique, appartenant à la langue rustique et sans doute non romain, présente le vocalisme o, c'est :

**fordus*, usité seulement au féminin, *forda bos* « quae fert in uentre », dont il existe un doublet dialectal *horda*; de là le dérivé dialectal *hordicidia*, -ium cité par Varr., R. R. 2, 5, 6, et le composé *fordicidia* (dial. *hordicidia*) -*drum* n. pl. désignant les fêtes en l'honneur de Tellūs, données le 15 avril, où l'on sacrifiait des femmes pleines; cf. Varr., L. L. 6, 15; Ov., F. 4, 630 sqq. On ne peut déterminer ici si le *or* de *fordu* repose sur i.e. *or* ou sur *r*. Même suffixe que dans *groudius, crūdus*.

Pour fors, fortuna, v. ces mots.

Le participe en *-tus* étant *lātus*, les substantifs verbaux en *-tor*, en *-tiō* et en *-tus*, qui se lient normalement au participe en *-tus*, ne se forment pas de la racine de *ferō*. Il n'y a pas de substantif *fertor*, cf. Varr., L. L. 8, 57 : *non fit ut messor, fertor*; bien qu'on lise dans les glosses *inferior* : *παρῳκός*, qui rappelle ombrien *affertur, arsertur* = **adfertur* et que la langue de l'Eglise ait créé *offeror, -tōrum*. Toutefois, en bas latin apparaît un dérivé *fertūrius* (-*a sella*) dans Caelius Aurelianus; *fertūra* est dans Orientius. D'autre part, *lātor, lātio* n'existent que dans l'expression technique *lēgis, lēgum lātor, lātio*. Mais les formes composées sont assez nombreuses : *ab-lātio, con-lātio, etc.* Elles appartiennent, du reste, surtout à la langue écrite et sont en partie des

calques du grec. *Lātūra* « portage » (d'après *uectūra*) n'apparaît qu'à partir de Sénèque, *lātūrārius* « porteur » qu'à partir de saint Augustin.

Composés de *ferō* :

afferō (ad-), *attuli, allātum* (ad-) : apporter = *ἐπιφέρω*; cf. got. *atbairan*, phryg. *ἀδβερεν*; *auferō, abstuli, ablātum* : emporter = *ἀφαιρέω, ἀνοφέρω*. De là *ablātio, -ōnis* : enlèvement, qui, dans la langue de la grammaire et dans la langue de l'Eglise, traduit *ἀφαίρεσις, ἀφαίρεμα*; *ablātius* = *ἀφαιρετικός*, M. L. 9642.

anteferō : 1° porter devant; 2° préférer.

circumferō : porter autour, répandre, etc. = *περιφέρω*, avec le postclassique *circumferentia* = *περιφορά*. S'emploie aussi dans la langue religieuse pour désigner une procession de caractère lustral; cf. omb. *a m frei, aferum, anferener* « circum-ferunt, -ferre, -ferendi ».

conferō = *συνφέρω* : porter ensemble ou au même endroit; avec de nombreux sens dérivés : « contribuer à; comparer; mettre aux prises; réunir, conférer »; « transporter » (sens physique et moral : *c. culpam in aliquem*); et *sē conferre* « se transporter » dans lequel le préfixe donne au verbe l'aspect « déterminé ». De là : *collātio, -tor, -tius, -ticius, collātus, -ūs* (rare). De *collata* provient le britt. *collot*.

dēferō, -tuli (*detolerit*, Lex Repet.) = *καταφέρω* : emporter ou apporter (souvent avec idée accessoire de haut en bas); remettre entre les mains de : *dēferre negotium, bellum ad aliquem* ou *alicui*; en particulier, dans la langue du droit, *dēferre nomen ad iudicē*, d'où *dēferre reum*, dénoncer; *dēlātōr* (mot de l'époque impériale, lorsque la *dēlātio* fut devenue une profession); *dēlātio* (Cic.); *dēlātōrius, dēlātūra* (tardifs).

differō, distuli, dilātum = *διαφέρω* : 1° porter de côté et d'autre, disperser; répandre un bruit, un nom, d'où « diffamer »; 2° remettre à plus tard, différer; d'où *dilātio* « remise, délai », et en droit *dilātōrius*; 3° [se] porter de côté et d'autre, être différent; d'où *differentia* créé par Cicéron sur le modèle de *διαφορά* (irl. *difir*), *differiūs* dans Lucrèce (*differentia* était banni de l'hexamètre) et *indifferēns* également créé par Cicéron pour traduire *ἀδιάφορος*; cf. Fin. 3, 16, 53, *quod enim illi ἀδιάφορον dicunt, id mihi ita occurrit ut « indifferens » dicerem*.

ec-ferō (*efferrō*), *-fers, extuli, elātum, ec-ferre* = *ἐκφέρω* : porter dehors, emporter (sens physique et moral). De là différents sens : 1° porter en terre; 2° produire, faire sortir de terre; par suite « exprimer » (*e. uerba, sententiam*) et « élever, exalter » (cf. *extollō*), d'où *sē efferre* « s'enorgueillir »; *elātus*; *elātio*.

inferō = *εἰσφέρω* et *ἐπιφέρω* : porter dans ou contre (souvent avec idée d'hostilité, *signa, arma inferre in*); emporter dans la tombe, enterrer : *illātio mortui*; introduire; apporter : *i. tributum* (époque impériale). M. L. 4398. Dérivés techniques : *illātio* « inférence, conclusion » = *εἰσφορά*; *illātius*.

offerō, obtuli, oblātum : porter devant, présenter; spécialement « offrir »; et dans la langue religieuse : offrir à Dieu, consacrer, sacrifier (v. *oblāta*), M. L. 6043, et germanique : v. sax. *offrōn*, etc.; celtique : irl. *oisfider* « offertur », *offrait, oisfend*, britt. *offeren* « offerendum ».

Dérivés tardifs : *oblātio, -tor, -tius, -ticius*.

Dérivés en *-fer-* : dans la langue de l'Eglise, *offerō-*

rius, cf. Isid., Or. 6, 19; *offeror, -ōris* (Comm., Instr. 30). Le *offermentum* dicebant quae offerrebat, P. F. 207, 6, provient sans doute d'un contresens de Festus; v. *offermentum*.

perferō : porter à travers ou jusqu'au bout; par suite : endurer (souvent joint à *patior, perpetior*), et : accomplir, exécuter. Dérivés tardifs : *perlātōr, -trix, -tiō*.

praeferrō : porter devant, présenter; mettre avant, préférer. Dérivés tardifs : *praelātōr, -tiō*. Du latin ecclésiastique *praelātus* dérive irl. *prelat*.

prōfferō = *προφέρω* : produire au dehors, avancer, étendre, publier, etc. Dérivés : *prōlātio* (classique, Cic., Cés.) : prolongation, remise, extension; production, prononciation. Il semble que certaines acceptions de *prōlātio* doivent s'expliquer par une influence de *lātus* et de *dilātio*; de même qu'il s'est créé un verbe *dilātō*, rattaché à *differre, dilātum*, cf. Thes. s. u.

referō, -fers, rettuli, relātum : rapporter, rendre (*pār pari referre, grātiam referre*) ; reproduire, représenter, répéter, répondre; terme de droit *referre ad senātum* : mettre en délibération devant le Sénat, en référer à; *in tabulās publicās referre*. De là : *relātio*, terme de droit « motion, proposition »; et « rapport, récit », etc.; *relātus, -ūs* m. (Tac., Sén.); *relātōr* « rapporteur »; *relātius* (tardif).

sufferō (sub-), *sustuli, sublātum* = *ὑποφέρω* : supporter, souffrir, ancuster, usuel. Panroman (type fr. *souffrir*). M. L. 8428; B. W. s. u. Il est à noter que *sublātio* se rapporte à *tollō* et signifie « élévation, exaltation », etc. C'est en partie un calque du gr. *ἔρως*.

superferō (époque impériale) : placer par-dessus; élever; *superlātio* (terme de rhétorique, cf. *ὑπερβολή*); *superlātius* (terme de rhétorique et de grammaire) : *ὑπερβολικός, -θετικός*.

trānsferō, trānstuli, trānslātum (*trālātum*) = *μεταφέρω* : porter au delà, transporter; d'où « transplanter, transcrire, traduire »; en particulier, dans la langue de la rhétorique, trad. *μεταφέρω* « employer métaphorique »; Dérivés : *trā(ns)lātio* : transfert, traduction, métaphore = *μεταφορά, μετάληψις, μεταφορά, μετά* ou *παράφορα* (irl. *translat*); *trā(ns)lāticius*, terme de droit : 1° transmis par tradition, coutumier, héréditaire : *-m edictum*; de là, à l'époque impériale, « consacré, usuel, commun »; 2° métaphorique; *trā(ns)lātius*, terme de rhétorique : *-a cōnstitūtio*; *trā(ns)lātius, -ae* = *μετάληψις*; *trānslātōr*; *trānslātus, -ūs*. M. L. 8855 c.

refer : v. ce mot.

La racine i.e. **bher-* « porter » fournissait, par exception, à la fois un présent thématique, largement attesté : skr. *bhārāmi*, v. sl. *berō*, got. *baira*, v. irl. *berim* (-*biur*), gr. *φέρω*, arm. *berem* et aussi un présent athématique attesté par véd. *bhārti* « il porte », hom. *φέρε* et par le latin *fers, fert, etc.* (omb. *fertu* « fertō » est ambigu). Les formes personnelles à timbre -o- de la désinence sont du type thématique : *ferō, ferunt*, etc., comme dans tous les présents athématiques maintenus en latin. On notera qu'il n'y a pas ici d'ancien optatif comparable à *sim, edim*, mais seulement *feram, ferās*. — Cette racine ne fournissait ni aoriste ni parfait, de sorte que le grec a recouru à *ἔνεγκον, ἐνήνεγκαν*, l'irlandais à *rouie* (3^e personne du singulier), le latin au groupe de *etuli, lātus*, qui sert en même temps en face de *tollō*; pas plus que le latin, le grec n'avait d'adjectif en *-to-* de la racine *bher-*

(il recourt en partie à *olorō*). Le slave a une forme secondaire : *bitranū, bitrazū, bitrati*. En arménien, c'est l'ancien imparfait *eber* « il a porté » = skr. *ābharat*, gr. *ἔπεε*, qui sert d'aoriste en face du présent *berē* « il porte ». — Une autre singularité consiste dans la coexistence d'un type monosyllabique, celui de *fert, etc.*, et d'un type dissyllabique. Sous *ferculum*, on a vu *fericulum* et ses correspondants sanskrits et grecs; cf. véd. *bhāri-mān* « action de porter » et serbe *brème*, russe populaire *beremja* « fardeau » en face de véd. *bhāri-mān*, gr. *φέρμα*.

Pour le sens de *forda*, cf. serbe *brēda*, russe *berēnja* « pleine » (et la traduction lituanienne qui a été substituée : lit. *neščia* « enceinte »); ceci suppose un nom radical **bher-i, *bher-d-* et **bherst-, *bhera-d-*. Le germanique a got. *gabaurps* « naissance », etc. L'irlandais a *breth* et *brōth* « grossesse » (fait de porter), *biriu* « féconde » (d'où « truite »), *combrui* « enceinte ».

Un emploi religieux apparaît dans omb. *affertur, arsertur*, qui désigne un prêtre, et répond à skr. *prabhartar*, av. *fra-brōstar*; il y a ici un curieux archaïsme. Le latin lui-même a *arferia* (dialectal), *inferia* (forme comme *exsequiae*) et peut-être *fertum* (v. ce mot).

Ferōnia, -ae f. : nom d'une vieille divinité italique, sabine d'après Varr., L. L. 5, 74, en rapport avec *Tellūs* et qui plus tard fut identifiée à Junon. Origine incertaine, étrusque d'après W. Schulze, *Latina. Eigenn.*, p. 165 (comme *Populonia, Mellonia*). — L'e est toujours scandé long; la forme avec *ē* des transcriptions grecques provient d'un faux rapprochement avec *ferō* comme pour *feralia*. — V. Deecke, *Die Falisker*, § 36, et R. Bloch-G. Foti, *Rev. Phil.*, 1953, p. 65 sqq.

ferōx : v. *ferus*.

ferum, -i n. (sans pluriel) : fer; objet de fer, fer de hache, de lance, d'épée, etc. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 3262.

Dérivés : *ferreus* : de fer (sens physique et moral : *ferus* et *ferreus*, cf. gr. *σιδερός*); *ferrea* f. : sorte de râtelier, cf. *ferreae*, M. L. 3259; *ferreola* (uītis), v. *fercula*; **ferriolum*, M. L. 3260; *ferriūsus* : muni d'un fer, d'où **ferrière*, M. L. 3256; cf. aussi 256, **afferrāre*; 4399, **inferriāre*; *praeferriūsus*; *ferriamentum* : instrument de fer, out. (cf. fr. dialectal *fer(re)ment* « hache à couper le bois »), M. L. 3255; *ferriamentārius*; *ferriūtis* (Plt.); *ferriārius* : qui concerne le fer; *ferriārius* m. : forgeron, M. L. 3257; *ferriāria* f. : 1° forge; 2° mine de fer; *ferriūgō* : rouille, M. L. 3261f; *ferriūgēnus* (cf. *aerūgō, rūbīgō*, etc.); *ferriūgināns* (Tert.). Composés plautiniens (sans doute sur le modèle des composés grecs en *σίδεο-*) : *ferri-terus, -terium, -trihiz* (hybride, cf. *τρίβω*); la finale rappelle celle de *audax*), *-crepinus*; *ferrirodina* (Varr.).

L'origine de *ferum* est obscure; on sait que le « fer » n'était pas connu dans le monde indo-européen et, par suite, les noms de ce métal diffèrent d'une langue à l'autre. L'usage du « fer », qui est si important chez les Celtes, avec un nom tout autre, a dû se développer après la séparation des Celtes et des Italiotes. On rapproche v. angl. *bras, broes* « bronze » et l'on suppose un emprunt pour le mot latin (peut-être par un intermédiaire étrusque) et le mot germanique (cf. accadien *parzillu* « fer »), phén. *barzel*, ce qui ne fournit rien de net.†

fer(r)ūmen, -inis n. : soudure (Plin.). Dénominateur : *fer(r)ūminō*, -ās, *con-fer(r)ūminō* (Plin.). « souder », d'où *fer(r)ūminātiō*. La graphie *ferūmen* est rare et ne se rencontre que dans les manuscrits de Pline, où, du reste, se trouve aussi *ferūmen*. Cette dernière graphie est de beaucoup la plus fréquente ; elle est sans doute due à un rapprochement que les sujets parlants auraient fait avec *ferum*, si *ferūmen* est apparenté, comme on l'a supposé, avec skr. *dhruvāh* « firmus », *dhārānah* « sustinens » et avec les composés *conferuere*, employé par Celse au sens de *coalescere*, en parlant des os qui se ressoudent, et *conferua* « conferve » (**conferuia*, M. L. 2131), plante aquatique, qui passait pour avoir la propriété de recoller les plaies, ainsi nommée *a conferumando*, dit Plin. 27, 69 ; cf. *consolida* « consoude ».

V. aussi *offertūmen*.

La racine serait celle de skr. *dhārdyati*, av. *dārayeiti* « il tient », skr. *dhārd* « celui qui tient », etc., de arm. *dadarem* « je cesse » et de v. sl. *sū-dra-vō* « fort, bien portant », qui semble se retrouver dans lat. *frētus*, *firmus* (et *feret*). Chacun des représentants latins supposés de la racine fait quelque difficulté soit pour la forme soit pour le sens. Le rapprochement de *ferueō* n'est pas plus satisfaisant. Mot technique.

fertilis : v. *ferō*.

fertum (*ferctum*, *firtum*), -ī n. : sorte de gâteau de sacrifice, qu'on offrait joint à *struēs* (v. ce mot) ; *ferctum* (*firtum* codd.) *genus libi dictum quod crebrius ad sacra ferebatur, nec sine strue, altero genere libi, quae qui adferrebat struere appellabatur*, P. F. 75, 17 ; et *struere* *ferariis dicebant qui quaedam sacrificia ad arbores fulguris faciebant, a ferto scilicet quodam sacrificii genere*, id. 377, 2.

Mot du vieux rituel agraire (Caton, Frères Arvales) que les Latins rattachaient à *ferō* (Festus, CGL V 628, 62 ; Isid., Or. 6, 19, 24). Cf. ombr. *affertur* « adfertor » (v. plus haut, p. 229) et peut-être *flōri-fertum* (v. *flōs*) ; osq. *fertalis*, nominatif pluriel d'un adjectif que Buck traduit par : (*ceremonies*) *celebrated with sacrificial cakes*, v. Vetter, *Hdb.*, p. 75. Mais cette étymologie ne rend pas compte de la graphie *ferctum*, qui est aussi fréquente que *ferctum* (v. Thes. s. u.) : faut-il admettre que le c de *ferctum* est artificiel, comme dans *arctus* ; mais d'où proviendrait-il (de *ferculum* ?). L'explication par *ferō* n'est peut-être qu'une étymologie populaire ; la racine **ber-* ne fournissant pas d'adjectif en -*uo*.

ferueō, -ās, *feruō* (*feruū*), -ēre et *feruō*, -is, *ferui*, *feruere* (archaïque). Cf. Quint. 1, 6, 7) : bouillir, être bouillant ou bouillonnant. De la « être brûlant, brûler » (sens physique et moral), « écumer, fermenter », « s'agiter févreusement ». Mais *ferueō* ne s'emploie guère qu'au sens de « bouillir, brûlant ». La forme *feruō* semble la plus ancienne ; cf. *fulgō* et *fulgeō*, etc. Ancien, usuel. M. L. 3265 (*ferere*).

Dérivés et composés : *feruor*, -ōris m. : bouillonnement, chaleur, ardeur (sens physique et moral) ; *feruidus*, M. L. 3265 *ad*, et *praeferuidus* (archaïque et post-classique) ; *conferueō* (Celse), *dē-* (Vitr.), *ef-* (Lucr.), *in-* (Caton), *per-* (Mela), *re-* (Cic.), *suf-* (Ps.-Ap.) ; *feruescō*, -is et *con-*, *dē-*, *ef-*, *in-*, *re-feruescō* ; *feruefaciō*, *con-*, *dē-*, *ex-*, *in-*, *per-*, *suf-feruefaciō* ; *feruāra* =

φλεγμονή ; *effersura* « inflammation » (Orib.). V. *dē-frutum* et *fermentum*, *ferum*.

Le celtique a le même élément radical, au même sens, dans *irl. berbaim* « je bous », gall. *berwi* « bouillir » ; le gaulois *a Boro* à côté de *Bormo* pour désigner une source bouillonnante. La racine se trouve hors de l'Italo-celtique, avec et sans élargissement -u- et avec des sens plus ou moins proches de celui de « bouillonner ». Dans l'Avesta récent, *ava-barante* se dit des eaux qui dévalent, *uz-barante* des eaux qui jaillissent en bouillonnant ; véd. *bhuvānīh* « agité » se dit notamment de l'eau. Le thrace *a βροτος* « ô xplōnos olvos » (v. *dēfrutum*) ; cf. alb. *brum* « levain » (cf. all. *Brot*, de **braupa* « pain au levain ») ; lit. *bridūjus* signifie « je me pousse avec violence » ; germanique : v. h. a. *bruiwan* « brauen ». Cf. aussi att. *φράξω*, *φράξας* (de **φράξω*) et arm. *albeur* « source » ; *πορρω* « je me soulève en bouillonnant », en face du présent intensif véd. *jārbhuriti*, qui indique un mouvement rapide (v. Streiberg-Festgabe, p. 258 sqq.) ; et *irl. brenn* « jaillir », avec le causatif *bruinnim* « je fais jaillir », v. *irl. topur* « source », *irl. tipra* (même sens). Le groupe germanique de got. *brinnan* « brûler » est plus loin pour le sens.

ferula, -ae f. : férule, plante à longue tige qui servait à donner des verges légères, d'où le sens de « fouet » ; cf. le gr. *νέπληξ*. Depuis Varron. M. L. 3263. V. h. a. *ferla*.

Dérivés : *feruleus*, -aceus, -āris (bas latin) ; *ferulāgō* = *θαψλα*.

Cf. *feriō*? Isid., Or. 17, 9, 95, -a *uocata a medulla*. Nam *illam Varro tradidit esse ferulae medullam, quam ἀποδε-λον Graeci uocant. Nonnulli a feriendo ferulam dicunt*. Peut-être étymologie populaire. Cf. *festiācā*?

ferus, -a, -um : sauvage (par opposition à *mānsuetus*), farouche ; *fera* f. (scil. *bestia*) : bête sauvage. *Ferus* emprunte son comparatif et son superlatif au composé *ferōz*. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 3264 ; B. W. *fer*.

Dérivés et composés : *ferinus* : de bête sauvage (-a *carō*) ; *feriūs* ; *effero*, -ās, sur lequel a été refait *efferus*, d'où *effertūs* ; *perferus* (Varr.) ; **ferdmen*, M. L. 3248 a. *ferōz* : est à *ferus* comme *atōz* à *āter* (v. ce mot) ; *f. est saeuus et indomabilis, translatus a feritate*, Non. 304, 26. S'emploie aussi au sens de « intraitable, orgueilleux » et « orgueilleux de, fier de » (avec ablatif).

Dérivés : *ferdicia*, -ciās, -cier ; *ferdiciō*, -is (archaïque et postclassique, cf. *ἀρπαλίο*) ; *ferdulus* (familier) ; *praeferōz* (latin impérial). Une forme réduite *zēmifer* est dans Vg., Ae. 8, 267 ; cf. *caprifer*, *equifer*, *ouifer*, calques du gr. *ἀλγ-*, *ἵππαρος* ; v. Sommer, Rh. M. 56, 636 sqq. ; sur *feriferus* « furēns », v. N. Niedermann, Glotta 1, 265.

Il y a des correspondants, mais seulement avec la forme longue, provenant sans doute du nominatif de la forme athématique attestée par gr. *θηρ* (éol. *θηρ*), lit. *žveris* « bête sauvage » (fait sur acc. sg. *žverj* = *θηρ*), ou a v. lit. *žverj* [gén. plur.], v. pruss. *suwris* (acc. plur.) « bêtes sauvages » ; v. sl. *zvěř*. Ici lat. *f-* repose sur *gh* suivi de *w*. La forme latine est dérivée, sans correspondant exact, mais dont le caractère secondaire semble indiqué par l'absence de comparatif et de superlatif propre ; v. Pisani, Stud. ital. di filol. class., 1935, 306.

**fescennio* : uocabantur qui depellere fascinum credebantur, P. F. 76, 16. Glose obscure à corriger en *fescennio* (nominatif pluriel archaïque en -*oe* issu de -*oi*) et à rapprocher sans doute de celle-ci : *Fescennini uersus, qui caneabant in nuptiis, ex urbe Fescennina dicuntur allati, siue ideo dicti, quia fascinum putabantur arceri*, P. F. 76, 6. Cf. étr. *Fescenna* et le nom de la ville falisque *Fescennia*.

fessus : v. *fais*.

festinō, -ās, -āul, -ātum, -āre : « se hâter » et « hâter » (absolu et transitif) avec une idée de précipitation, d'après Caton, Or. Ig. 11, 4 ap. Fest. 268, 2, *aliud est properare, aliud festinare* : qui unum quicquid mature transiit, is properat ; qui multa incipit neque perficit, is festinat. Mais la distinction est loin d'être toujours observée. Ancien, usuel de tout temps. Non roman.

festinus : hâtif. Premier exemple dans Salluste ; appartient surtout à l'époque impériale.

festinās, -e? : un exemple de Titinius, Com. 103, cité par Non. 482, 31, *haec res me facit festinam*. La forme pourrait être, toutefois, le subjonctif de *festinō*, cf. Thes. s. u.

festim adv. : en hâte (d'où le grammairien Virgile a tiré un simple *festim*). Ancien, usuel. M. L. 2132 a? — *Confestim* semble supposer un substantif **festis* « hâte », cf. *raptim*, d'où pourrait provenir *festinus*, comme *caninus*, *marinus* dérivent de *canis*, *mare*, et *festinō*. Toutefois, étant donné l'antériorité de *festinō* sur *festinus*, il est possible, comme l'enseigne le Servius auctus, Ae. 9, 486, que *festinus* soit un postverbal de *festinō* (comme *anhelus* de *anhelō*, etc.), et le verbe pourrait provenir d'un substantif dérivé **festiō*, **festinis* (avec alternance -*io*(n)/-*in-* dans la flexion, comme en celtique et en osco-ombrien, cf. Buck, *Osc. Umbr. Gr.*, § 181). — De *festinō* : *festinābundus*, -biliter ; *festinātiō* (classique) ; *festinanter* (id.) ; *festinātum* (archaïque) ; *festinātor* (tardif) ; *festinastia* (id.) ; *festinātus*, -ūs (id.) ; *festinātus* (Gloss.) et *af-*, *prae*, *refestināre* (rarses, archaïques ou tardifs).

On n'a pas d'autre rapprochement que celui qu'a proposé Osthoff, IF 5, 291 sqq., avec *irl. brass* « rapide, vif » et gall. *brys* « hâte ».

festō? : verbe employé dans une formule augurale citée par Varr., L. 7, 8, *templum itescumque festo in sinistrum... templum itescumque festo dextrum*. Texte très incertain ; cf. Götze-Schoell et Kent, ad l., Fay. Am. Journ. Phil. 35, 253.

festūca, -ae f. (*festūcum* n., Itala ; cf. fr. *fétu* en face d'it. *festuca*) : 1° brin de paille, fétu ; folle avoine ou coquille ; 2° baguette (dite aussi *uindicta*) dont le licteur touchait la tête de l'esclave affranchi ; 3° mouton, masse pour enfoncer les pieux, hie pour aplanir le sol (cf. fr. « demoiselle »), ainsi nommée par antiphrase. A ce sens se rattache *festūcō*, -ās (*solum*, *terram*, etc.). Ancien, usuel. M. L. 3268.

Dérivés : *festūcarius*, *festūcula*.

Sans étymologie. Cf. *ferula*?

fēstus : v. *fēria*.

fētō (*fae-*) : v. *foetō*.

fētialis, -is m. : fétial, prêtre d'un collège de vingt

membres fondé par Tullus, suivant un rite emprunté aux Éques, d'après T.-L. 1, 32, 5. Le chef du collège s'appelait *pater patrātus*. Les prêtres étaient vêtus de blanc et couronnés de verveine et chargés des rites qui précédaient la déclaration de guerre ou la conclusion des traités de paix, etc. ; cf. Varr., L. 5, 86, *fetiales, quod fides publicae inter populos praerant ; nam per hos fiebat ut iustum conciperetur bellum et inde desitum (?) ut foedere fides pacis constitueretur ; ex his mittebantur antiquam conciperetur, qui res repeterent, et per hos etiam nunc fit foedus*. Ancien terme du rituel, bien qu'attesté seulement depuis Cicéron et Varron.

La racine **dhe-* (étudiée sous *faciō*) indique en indo-iranien une règle, une loi ; av. *dātam* « loi religieuse, loi », skr. *dhāma* « loi, institution », et le grec *aθεμος* « statut, institution, loi », avec le pluriel *θεμωτες*. Il est donc possible qu'il y ait eu en italique un mot **fetialis* serait le dérivé (cf. aussi *festus*, *fēriae*?).

**fē*, *fētus*, -a, -um : lécondé ; d'où au féminin « [femelle] pleine, grosse de » ; et par extension, comme *effetus*, « qui a mis bas » et « qui a cessé d'enfanter ». Columelle, 7, 3, 26, oppose *agiles et fetae ad tardiores et grauidae*. Puis « fertile ». Synonyme poétique de *plēnus*. — Le féminin *fēta* de la langue rustique désigne spécialement la « brebis » (cf. Vg., B. 1, 49), comme *irl. biru* désigne la « truie » (v. sous *fēro*) ; de là *fētinus* = *ouillis* en bas latin.

fētus, -ūs m. : grossesse, portée, action de mettre bas ; et par métonymie « petit (d'un animal) », par opposition à *partus*, cf. Paul., Sent. 2, 17, 7, *ex die emptionis et fetus pecorum et ancillarum partus ad emptorem pertinent* ; puis « fruits, productions de la terre » ; *fētura* : temps de la gestation (*nunc appello feturam a conceptu ad partum*, Varr., R. 2, 1, 18), reproduction, etc. De là *fētūrō*, -ās, -ātus (tardif).

fēto, -ās (latin impérial) : transitif et absolu : 1° faire des petits, pondre ; 2° féconder. *Fēto* est le dénominateur de *fētus* ou l'intensif d'un verbe **fēō* non attesté, qui a dû disparaître par suite de la concurrence que lui faisait *ferō*, et aussi de son caractère monosyllabique. Composés : *superfēto*, trad. *ἐπιφύτω* (Plin.).

Autres dérivés et composés : *fētifer*, -ficus, -fēcō ; *fētus* et *fētusdus* ; *effētus* ; d'où *effēto*, -ās (bas latin) ; *confēta sūs* : *dicebatur quae cum omni fetu adhibebatur ad sacrificium*, P. F. 50, 19. — Les langues romanes ont conservé *fēta*, M. L. 3269 ; *fētāre*, 3270 ; **fētō*, 3272 (fr. *jaon*, v. B. W. s. u.) ; *fētus*, 3273.

V. *fēcundus*.

fēber (*feber* ; cf. Varr., L. 5, 79, s. u. *feber*, et Schol. Verg. Bern. G. 1, 59, *castor...* *Latini febris dicunt* ; une autre forme, sans doute celtique, *beber* (*biber*), est dans Prisc., GLK II 150, 13 ; dans Phédre, App. I 28, 1 (133 Havet) Cod. Vaticanus ; Schol. Iuv. 12, 34 et les gloses, cf. fr. *bièvre*, ital. *bevero*, M. L. 1012 et B. W. sous *castor*), -brī m. : castor.

Dérivé : *fibrinus* (*bebrinus*) ; cf. *Fibrēnus*, nom d'une rivière du Latium qui passe près d'Arpinum.

Mot à redoublement, signifiant littéralement « brun » (cf. lit. *bēras* « brun » et v. h. a. *bero* « ours »), qui a servi en indo-européen à désigner le « castor ». Le sens de « brun » est conservé dans skr. *babhrāk*, dont on s'est servi pour désigner l'« ichneumon » (la mangouste). Le

redoublement est de la forme *bhe- dans v. pruss. *bebrus*, lit. *bēbras* et *bebrus*, gaul. *bebrinus*, *Bebronna*, corn. *befer*; de la forme *bho- dans russe, tchèque, polonais *bohr*; de la forme *bhe- ou *bho- dans av. *bawra* (cf. skr. *babhrūh*); de la forme *bhi- dans gaul. *Bibraz* (cf., toutefois, Vendryes, MSL 13, 395), sl. *bībrū* (d'où serbe *dābar*). L'e/i de v. angl. *beofor*, v. h. a. *bībar*, v. isl. *biorr* est ambigu. Les deux formes lat. *fiber* et *feber* peuvent donc être anciennes l'une et l'autre; mais les formes en i et en o du slave peuvent être récentes, et le polonais *Bierbza*, nom de rivière, atteste un ancien *bebrū en slave. L'u du type skr. *babhrūh* est ancien, car on a des dérivés d'un élargissement -u-, v. h. a. *brūn* « brun », gr. *φύρον φώνη* « crapaud ». Mais, le plus souvent, le mot désignant le « castor » est un dérivé en -o-; tel est le cas en latin.

fibra, -ae f. : filament des racines, fibre, veine; dans la langue augurale : « division du foie, lobe », puis le « foie » lui-même et, par extension, « entrailles ». Ancien, usuel. M. L. 3277.

Étymologies diverses et douteuses chez les anciens; Festus rapproche *fibra* de *fimbria*, P. F. 80, 4 : et *fibras* iocinerum et *fimbrias* uestimentorum dicimus; Varron, de *fiber*, *feber* (v. ce mot), et Servius après lui explique *fibra* par *extrēmities*, G. 1, 120. Le sens premier a pu être « fente », cf. *fibras radicum*, Cic., Tusc. 3, 13, qui doit désigner l'endroit où la racine se divise pour donner naissance à d'autres racines; ce sens de « fente » est encore dans Plin. 30, 33 praef. 1, *persequimur omnes eius [sc. telluris] fibras*. Ce sens suggérerait une parenté avec *findō*, cf. Cic., Div. 1, 16, *quid fissum in extis, quid fibra ualeat*; mais on ne voit pas le moyen de joindre les deux mots phonétiquement.

Sans étymologie claire. Cf. peut-être *filum*?

fibula, -ae f. : agrafe, broche; boucle, fermoir. Se dit proprement de toute pointe qu'on enfonce (cf. *figere*) dans un objet pour le maintenir. Ancien (Cat.), usuel. M. L. 3278 et 3276, *fibula*. Germanique : v. angl. *fibulae*, litellé; celtique : ir. *siubul*.

Dérivés et composés : *fibulō*, -ās : agrafer; *fibulātio* : cheville, crampon; *fibulātorius*, gr. *φ(ε)β(ου)λατορίς* (ο)ν « partie du vêtement attachée sur l'épaule avec une agrafe »; *affibulo*, M. L. 257; *dif-*, M. L. 2668 (*dis-), ex-, *refibulo*; et surtout *infibulo*, -ās : attacher avec une agrafe, infibuler; *suffibulum* : uestimentum album, praetextum, quadrangulum, quod in capite Vestales sacrificantes habebant, idque fibula comprehendebatur, P. F. 475, 4. Cf. Rich. s. u. *figō*.

ficēdula : v. *ficus*.

ficus, -i et **ficus**, -ūs f. (la déclinaison *ficus*, -i semble la plus ancienne; *fica*, Orib.) : 1° « figuier » et « figue » (il n'y a pas de neutre pour désigner le fruit, alors que le grec a *συκία συκῆ* et *συκόν*); 2° fic (sorte d'ulcère, généralement à l'anus, ou in locis uerecundioribus, Marc., Med. 7, 82), cf. gr. *συκώ* « sexe de la femme », et le sens obscène de l'ital. *fica*. Ancien (cf. le *Ficus Rāmānālis* de Plin. 15, 77), usuel. Panroman. M. L. 3281, et germanique : v. angl. *fic*, v. h. a. *fic*, etc.; celtique : ir. *fic*, *ficulda*, etc. V. aussi *carica* et *cottāna*.

Dérivés : *ficula* f. (Plt., S.i. 690); *ficārius* « vendeur

de figues »; *ficidria* : plant de figuiers, cf. M. L. 3278 a; *ficulnus*, -neus (formé sur *ficus* d'après *populus/populus*, etc.; et même, sans doute d'après *colurnus*, issu lui-même de *corulnus*, *ficurnus*, dans la Mulo-med. Chiron. et chez Pelagonius; v. Glotta II, 54); *ficatum* n. (sc. *iecur*) : d'abord terme de cuisine « foie garni de figues », cf. Hor., S. 2, 8, 88, *figas pastum iecur anseris albae*, calque du gr. *συκωτόν* de même sens, puis, dans la langue populaire, simplement « foie » (cf. la substitution de *cerebellum*, autre terme de cuisine, à *cerebrum*), e. g. Caes. Aur., Sign. Diaet. Pass. 93, ex *iecore*, h. e. *ficato*, *sanguis proicitur*, et passé avec ce sens dans les langues romanes, où *ficatum* a remplacé *iecur*, M. L. 8494, *sykoton*, *ficatum*, *ficatum* (v. Ernout, *Aspects*, p. 128, et B. W. s. u. *foie*, *figer*); *ficetum* n. : lieu planté de figuiers; *ficitor*, *ficitās*, mots de Novius, cités par Nonius 109, 21 (cf. *olus/olitor*, *oluitiās*, etc.); *ficidriō* (cf. *oluitiō*, *agricolatiō*, etc.); *ficōsus* : couvert de fics (Mart., Priap.); *ficēdula* f. « bec-figue », gr. *συκα(λ)λῆς*, M. L. 3279, formé comme *acr-*, *mon-*, *nit-*, *querqu-ēdula*. Les anciens l'expliquaient comme formé de *fic* + *ēdulus*, adjectif de la racine de *edō* « manger », mais le degré long de la racine est sans autre exemple dans les adjectifs seconds termes de composés, et il n'y a là sans doute qu'une étymologie populaire; mais la formation est inexpliquée. Cf. aussi P. F. 82, 26, *Pi-colea* : *palus ficulneus*, sans doute non propre; cf. *Ficulca*, nom d'une ville de Sabine sur la via Nomentana près de Fidènes, d'où *Ficulensis* (*Ficolensis*), *Ficulcaētes*; *Ficelliae*, -arum, nom d'une place sur le Quirinal; *Ficidna*, petite ville du Latium sur la route d'Ostie, cf. Fest. 298, 8, et *Mars Ficidnus*; *ficium mālum*, M. L. 3279 a.

Le mot ne peut être emprunté au grec : la forme grecque *συκον* (et béot. *συκων*) n'expliquerait ni f, ni i. Mais la parenté manifeste avec le mot grec oblige à supposer un emprunt de l'une et l'autre langue à un groupe de langues parlées dans le bassin méditerranéen (cf. *cupressus*, *rosa*, *ulnum*). L'arm. *i'us* « figue » doit être emprunté à un mot de même famille. Il s'agit du nom d'un fruit obtenu par culture dans la région méditerranéenne dès avant l'extension du grec et des langues « italiques ».

fidēlia, -ae f. : *samium uas ad usus plurimos*, Non. 543, 25; pot (en terre ou en verre), jarre, etc. Attesté depuis Plaute.

Le mot est donné pour étranger, on le voit. L'élément radical rappelle celui de gr. *πίθος* « jarre », ion. *πίθηκῃ* (lac. *πιθήκῃ*, chez Hésychius), sorte de réceptacle pour le vin, et de v. isl. *biða* « pot à lait ». Le forme att. *φιδάκῃ* dont le rapport avec ion. *πίθηκῃ* ne s'explique pas en grec, pose un problème. D'une langue à l'autre, les formes ne concordent pas; sans doute emprunt à une langue non indo-européenne. — Le sens de lat. *ficus* est tout autre.

fidēs, -ium f. pl. : ancien pluriel de même origine que gr. *πίδες* « χορδαί μαγευτικά » (Hes.) et *αφιδῆ* d'où on a tiré, à l'époque classique, un singulier *fidēs*, *fidis* : cordes de la lyre; puis « lyre, cithare » (au lieu des termes propres *lyra*, *chelys*, *cithara*). De là : *fidicula* (*fidiculae*); *fidicen*, -cina, -cinus (*f. lūdis*); *fidicinō*, -cinus, -cinarius.

Sans doute emprunt à une langue non indo-européenne.

fidēs, -ē f. (et -ei, -ē; datif toujours dissyllabique à l'époque classique ou archaïque; le premier exemple de la scansion *fidēi* est dans Manilius); forme à degré zéro de la racine *bheidh-/bhidh-, cf. *fidō* et gr. *πίθω*, *πίτις*. Ce nom en -ē est surprenant : on attendrait *fidēs*, *fidis*, comme *sēdēs*, *sēdis* (cf., toutefois, *jamēs*). Étant donné que *fidēs* sert de substantif à *crēdō*, le nom est peut-être une contamination de *bhidh- nom racine et de *kred-dhē- (v. *crēdō*), cf. Meillet, MSL 22, 215 sqq.) : 1° « foi, croyance », au sens religieux; cf. *prō diuom fidem*, sens qui n'est conservé que dans quelques locutions toutes faites et qui reparait seulement à l'époque du christianisme, où la langue de l'Église se sert de *fidēs* pour traduire *πίστις* comme de *crēdō* pour traduire *πιστεύω*, cf. Isid., Diff. 1, 486, *fidēs est credulitas qua deum confitemur*; id., Or. 8, 2, 4, *fidēs est qua ueraciter credimus id quod nequaquam uidere ualemus*; 2° dans la langue du droit, où le mot a pris toute son extension, « engagement solennel, garantie donnée, serment »; d'où « bonne foi, loyauté, fidélité à la parole donnée », etc. : cf. *bonā fidē* « sous bonne garantie »; *fidem dare*, *accipere*; Enn., A. 32, *accipe daque fidem foedusque feri bene firmum*; *fidē(i) crēdere*, *committere*, *iubere* (d'où sont sortis les composés tardifs *fidēcommittō*, *commissum*, *commisarius*, *fidē(i)promittō*, *promissor*, *fidēiubē* et *fidēiusor*, M. L. 3282 a; cf. encore *fidēdictor*), in *fidē esse*, in *fidem alieuius se tradere*, in *fidem suam tutelamque recipere*, etc. La notion a été divisée, d'où *Fidēs* « la Bonne Foi » (traduisant le gr. *Θέμις*), cf. Enn., Sc. V^a 403, o *Fides alma apta pinnis iusturandum Iouis*; et le commentaire de Cic., Off. 3, 29, 104. Dans la langue de la rhétorique a servi à traduire *πίσυνός*. Le rapport entre *fidēs* et *foedus* était senti par les anciens, comme on le voit par le vers d'Ennius cité plus haut et par la glose de Festus, P. F. 74, 3, *foedus appellatum ab eo... quia in foedere interponatur fides*.

Dérivés : *fidēlis* = *πίθελος*, équivalent de *fidus*, cf. Serv., Ae. 1, 113, *fidum, fidelem. Vitrumque nomen idem significat*, quoique le Servius auctus ajoute : *quamuis quidam uelint fidum amicum, fidelem seruum dici*. N'a de sens religieux que dans la langue de l'Église, e. g. Lact., Inst. 4, 13, 26, *qui credunt in eum [sc. deum] ac uocantur fideles*. De *fidēlis* dérivent *fideliūs* et *fideliū*; et les contraires *infidēlis* (ancien, classique), -iūs, -iēr. *Fidēs* et ses dérivés sont bien conservés dans les langues romanes, grâce sans doute à l'Église; cf. M. L. 3285, *fidēs*; 3283, *fidēlis*; 3284, *fideliūs*; et en celtique : brit. *fydd*, ir. *fidil*.

Composés : *perfidus* (cf. *peritūrus*) « perfide », que l'on explique par *qui per fidem decipit* (Plt., Mo. 500, *per fidem deceptus sum*), mais où *per-* peut marquer la déviation (v. *per*). Ancien, usuel et classique. De là *perfidus* f. (pluriel concret dans Plt.), avec son dérivé *perfidius* (déjà dans Plt.), dont la création a été favorisée par l'existence de *malitiosus*, *insidiōsus*, M. L. 6409.

V. *fidō* et *crēdō*. Cf. Fraenkel, Rh. Mus. 71, 1916, 187-199; R. Heinze, Hermes 64, 140-166.

Fidius : v. *Dius* et *fidēs*.

fidō (les graphies avec *ei*, *feido*, *difeidens* qu'on lit sur les inscriptions datent d'une époque où *ei* et *i*

étaient confondus), -is, *fidus sum* (? Priscien, GLK II 420, 11 enseigne qu'il y a un parfait en -ei, **fīst*, sans exemple; dans la langue de l'Église, on trouve souvent *fidēō*, *fidēre*, verbe d'état reconstruit sur *fidus*, et les langues romanes attestent, en outre, **fidāre* « confier », cf. M. L. 3282, B. W. sous *fer* (et *confidāre*, M. L. 2134), dénominateur-transitif, bâti également sur *fidus* et qui devait être usité dès l'époque chrétienne, comme le montre le dérivé *fidāmen* qu'on lit dans le Carm. ad Sen. 83 attribué parfois à Tertullien), *fidēre* : avoir confiance à ou en (complément au datif ou à l'ablatif, surtout au datif de la personne : *fidere sibi*, comme *μαρτυρεῖν τῷ*; dans la langue de l'Église, *fidere in* comme *crēdere in*). Ancien, usuel. Non roman.

Dérivés : *fidus* : digne de foi, adèle, M. L. 3287 (avec son contraire *infidus*); à basse époque, synonyme de *fidens*, cf. Thes. VI 706, 21; **fidāre*, *fidēre*, *fidāmen*, v. plus haut; *fiduciā* f. : confiance; dérivé d'un adjectif formé comme *cadūcus*? *Fiducia* est voisin de *audacia* par le sens, cf. Cic., Inu. 2, 163 et 165; et Non. 310, 19, *fiducia est audacia*; Serv. auct., Ae. 2, 61, De la *fiduciō*, -ās et in-, *of-fiduciō* (bas latin); *fiduciārius*, *fiduciūli*, termes de la langue du droit. *Fiducia* est conservé en espagnol et portugais, cf. M. L. 3286; *fidēntia* f. : mot de la langue philosophique de Cic., Inu. 2, 163, *fidēntia est per quam magnis et honestis in rebus multum ipse animus in se fiduciae certa cum spe collocauit*; 165, *fidēntia contrarium est diffidentia... audacia non contrarium, sed appositum est ac propinquum*.

fidusius : v. *foedus*.

Les gloses ont aussi *fidunculus* : *πίθος*. L'i bref de *fidius* dans *Dius fidius*, nom du dieu de la Bonne foi, rappelle la forme de *fidēs*, *fidēlis* (v. ces mots).

Composés de *fidō* : *confidō*, -*fisus sum* : avoir confiance. Souvent avec une nuance péjorative (cf. *audāx*) sensible surtout dans *confidens*, *confidenter*, *confidentia*. *Confidens* « qui a trop grande confiance en soi » a pris le sens de « audacieux, insolent, impudent », *θαλαλέος*, cf. Cic., Tu. 3, 14, *qui fortis est, idem est fidens, quoniam confidens... in uitio ponitur*.

diffidō : manquer de confiance en. *diffidentia* = *ἀπιστία*; attesté à partir de Cic., Inu. 2, 165, cf. plus haut, s. u. *fidēntia*.

praefidēs, -iēr (rare, mais dans Cicéron).

foedus, -eris : v. ce mot.

La racine est la même que celle de gr. *πίθωμαι* « j'ai confiance, je me fie » (avec le factitif actif *πίθω* « je persuade »), aor. *πίθων* (chez Homère), parf. *πίπρωθα*. L'emploi de *fisus sum* pour le perfectum concorde avec la flexion moyenne de *πίθωμαι*. A part la concordance de *πίθωμαι* et de *fidō*, les thèmes appartenant aux deux racines ne concordent pas en grec et en latin. En italique même, il n'y a pas de concordance sûre : ombr. *combifatu* « nuntiātō, mandātō » est loin pour le sens et pour la forme (ce serait une forme à redoublement, du type de hom. *πειθῆν* « persuader »). La racine a reçu en latin et en grec un large développement, alors qu'elle s'éliminait ailleurs. On rapproche le groupe de alb. *bē* « serment ». Pour expliquer le b- initial de got. *bidjan* « prier », en face de la racine i.-e. *gʷhedh-* « prier » de gr. *θεσσαθα*, *πίθος*, etc., on est tenté d'admettre l'influence d'un représentant germanique non attesté

de la racine *bheidh- « se fier, persuader » ; mais c'est une pure hypothèse.

filicaria : mot qui se trouve seulement dans la *lex uicana Furfensis*, CIL IX 3513, où il semble désigner des magistrats municipaux. Mot dialectal, non latin, d'origine et de sens obscurs, et dont la forme même est suspecte.

figō (et un ancien *fiuō*, P. F. 81, 23, *offuebant* « claudébant sēris », Gloss. Latin III, p. 153), -is, **fixi**, **fixum** (Varr., R. R. 3, 7, 4 ; Lucr. 3, 4), puis **fixum**, -ere : s'écarter, enfoncer ; d'où « fixer » et « transpercer » (sens physique et moral). Ancien, technique, usuel. M. L. 3289. Sur l'inscription relative aux Bacchantes se trouve l'infinitif *figier*, remarquable pour l'orthographe — i indiquant un ancien i, et non la diphtongue ei — et pour le sens : les consuls ordonnent, en parlant de la *tabula* contenant le texte, *ut ei eam figier* (être fixée avec des pointes) ; il s'agit d'une table de bronze *ioubeatis ubi facilius gnoscer potius*. L'adjectif *fixus* s'est spécialisé dans le sens de « fixé, qui tient bien », cf. M. L. 3337, et a fourni le dénominatif **fixāre*, M. L. 3335 (cf. *adfixāre*, -ās, CGL III 400, 6), d'où sans doute **fixicāre* à côté de **figicāre*, v. B. W. sous *ficher*, M. L. 3336 et 3290. *Fixiō*, *fixor*, *fixorius* sont rares et tardifs ; de même *fixus*, -ās ; *fixūra* (Tert., Vulg.) : atteinte, blessure ; marque de clous ; *fixura*? V. aussi *fibula* (de **fiuibula*?).

Composés : *affigō* : enfoncer dans ; et « accrocher à, attacher à », M. L. 259 (*adfixō*, v. plus haut) ; *configō* : attacher au moyen de clous, transpercer, M. L. 2134 a, 9651 ; *confixiō*, -ōnis (bas latin) ; *confixilis* ; *dēfigō* : enfoncer, fixer de haut en bas, fixer ; dans la langue religieuse « déclarer d'une manière inébranlable » : *quae augur uitiosa, dira defixerit, irrita sunt*, Cic., Leg. 2, 8 ; dans la langue de la magie *dēfigere nōmen*, cf. Ov., Am. 3, 27, 9, *defixit nomina cera* « fixer un nom sur la cire ou sur une tablette de plomb pour l'envoûter, l'immobiliser [et l'empêcher de nuire] », d'où *dēfixiō*, souvent synonyme de *dēuōtiō* ; *infigō* : fixer, s'écarter dans, M. L. 3402 ; et 4401, **infixicāre*, *offigō*, peut-être *officium* ; *praefigō* : fixer en avant (classique) ; *refigō* : décloquer, desceller, d'où : abolir, abroger (des lois) ; *suffigō* : fixer en dessous ou par derrière ; *suffictus*, M. L. 8429.

L'i de ombr. *fihtu* « figitō », a *fihtu* « affigitō » s'accorde avec la forme de l'inscription des Bacchantes pour indiquer un ancien i, qui se retrouve dans lit. *dijgstu*, *dijgti* « pointer », *dijgys* « pointu », en face de lit. *dēgiu*, *dēgti* « s'écarter, planter ». On n'a aucun autre rapprochement qui semble sûr. Le u de l'ancienne forme *fiuō* indiquerait une labiovélaire ; *figō* serait une forme récente refaite sur *fixi*. — Sur lat. *finis*, v. ce mot.

figulus, **figūra** : v. **figō**.

filix, -i m. (voc. *filii*) : fils ; **filia**, -ae f. (dat. abl. pl. *filiaibus* pour éviter l'ambiguïté, cf. Charisius, GLK I 129, 13, *filiaibus in testamentis ob discernen sexus aut Plinius dicit consuevit* ; 54, 10, *libertabus filiaibusque, quod iurisperiti instituerunt, ambiguitatis scernenda gratia*) : fille. Attestés à toutes les époques. Ont pris dans la langue de l'Eglise, et comme *frāter*, *soror*, un sens affectif ; **filii**, à basse époque, dans la langue du droit et dans la langue commune, désigne, d'une manière gēné-

rale, « les descendants », cf. Thes. VI 757, 62 sqq ; 758, 75 ; Blaise, *Dict. s. u.* Panromans. M. L. 3295, 3303. **Filius**, **filia** sont apparentés à *fēlāre*, cf. Plt., Ps. 442 s. u. *fēlō* ; sur l'alternance, v. Meillet, *Introd.*, p. 169. Toutefois, le nom est indépendant du verbe et rien n'y rappelle plus dans l'usage le sens de « nourrisson qui tette ». C'est le nom du père, et non celui de la mère, au génitif, qui accompagne le patronymique pour le préciser. Le nom de la mère n'est ajouté que dans les tituli étrusques, e. g. CIL I² 2023, C. *Proen(ia) Tutia nat(us)*, dans les désignations d'esclaves qui n'ont pas de père légal, et dans les tituli gaulois. La descendance par la mère n'existe pas légalement ; l'indication des deux parents dans les noms propres est également fort rare, et *filius*, quel qu'en soit le sens premier, est en rapport avec *pater* beaucoup plus qu'avec *māter*. La société romaine est fondée sur le régime indo-européen du patriarcat, non du matriarcat. V. Funck, ALLG VII 73 sqq.

Dérivés : *filioles*, -la, diminutifs tendres et familiers, M. L. 3302 ; v. h. a. *filōl* ; *filiastr*, -tri, synonyme de *priugnus* « beau-fils », M. L. 3297 ; *filiastra* ; et, dans la langue des Pères de l'Eglise, *filialis*, *filialius*, *filialit* ; *filietas* : *filietas* = *δύωρις* ; *filificium* = *τεκνοτομία* (Cael. Aur.) ; cf. aussi M. L. 3296, **filianus*.

L'italo-celtique a perdu les noms indo-européens du « fils » (got. *sunus*, etc.) et de la « fille » (got. *dahtar*, etc.). Ces noms ont été remplacés par des noms nouveaux, familiers, ou fabriqués. C'est ainsi que le nom celtique de la « fille » est **enigēnā* « née dans [la famille] », irl. *ingen*, et le nom irlandais du « fils » est de la forme familière **maggos* (irl. *mac*, gén. *magi* dans les inscriptions ogamiques) ; l'osco-ombrien a *puklo* « fils », v. *puer*. Le lat. *filius* est de la famille de *fēcundus*, etc. (v. ce mot) ; il a passé du sens de « enfant qu'on élève » au sens de « fils » parce que le vieux nom avait disparu par suite de quelque interdiction et qu'il fallait le remplacer (cf. le groupe slave de *dēva* « jeune fille », *dēte* « enfant »). Le nom ne comporte pas de dérivés anciens. La formation féminine de *filia* est toute secondaire. Sur l'emploi de *gēndātus*, *gēndā* comme substituts de *filius*, *filia*, v. *nāscor*.

filix, -icis f. (forme ancienne ; le doublet *felix* est sans doute dû à une dissimilation des deux i, favorisée par l'étymologie populaire, qui rapprochait *filix* de *felix*, *infelix*, cf. Caper, GLK VII 106, 2 ; on lit aussi dans les manuscrits *filix*, cf. *carex* ; et à basse époque apparaît une forme *filica* (refaite sur *filicula*?), cf. Thes. VI 759, 35 sqq.) : fougère. Attesté depuis Virgile. Cf. M. L. 3294, *filix* ; 3298, **filicaria* ; B. W. s. u.

Dérivés : *filicula* (*filicula*), cf. Plin. 26, 58, *poly-podi, quam nostri filiculam uocant* ; Marcell., Med. 25, 37, *herbae pteridis, i. e. filiculae, quae ratis gallice dicitur*, etc. ; *filicium* (sel. : *flectum*), M. L. 3300 ; *felicitas* *patera dicta, quod ad felices herbae speciem sui caelata*, P. F. 76, 14 ; *felicones mali et nullius usus*, a *felice dicti*, id. 76, 21 ; *filicina* = *radiolus* (-um) ; *filiceton* (sel.), Diosc., déformation de *θηλωπερις* d'après *filix*, *felix*.

On n'a proposé de rapprochement qu'avec gaul. *Bel-vortia*, v. h. a. *bilisa*, russe *belendā*, dont le sens « justiquame » est tout autre.

filtrum, -i n. : « lana coactilis » (Gl.), *filtra*, *centones* ; *fil(is)trus* : *fimbria*. Latinisation tardive d'un mot germanique, M. L. 3305 ; B. W. sous *feutre*.

filum, -i n. : fil. De là : fil de l'épée (Ennius), fil du discours ; ligne, trait et particulièrement « trait du visage », *oris lineamentum* dict. Non. 313, 16. De ce sens dérive celui de « forme », qui a dû s'employer d'abord dans la langue des artistes : *scitis scitum filum mulieris* « un beau brin de femme », Plt., Mer. 755 ; *filum non malum*, Lucil. 816 ; cf. le sens de « ligne » en français. Toutefois, il est possible que *filum*, au sens de « forme », appartienne comme *figūra* à la racine de *figō* et qu'il y ait eu à l'origine deux mots différents. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 3306.

Dérivés : *filōs*, -ās, substitut populaire et tardif de *nēre*, cf. *neuerant* : *filauerunt* (Gloss.), qu'il a remplacé dans les langues romanes, M. L. 3298, d'où **filandāria*, M. L. 3292 a ; *filamentum* ; *filāura*, M. L. 3293 a ; *filātim* ; cf. aussi **filacia*, M. L. 3292, et *affilō*, M. L. 260 ; *exfilō* (rare).

Le rapprochement avec lit. *gijola* (zémaite *ginsla*), v. pruss. *-gislo*, v. sl. *žila* « veine, tendon » et avec arm. *jil* « tendon » est séduisant ; le j arménien suppose une aspirée initiale **gwh-* comme lat. *j*. — Peut-être lat. *fūnis* a-t-il le même élément radical ; v. ce mot. Cf. aussi *fibra*.

fimbriae, -arum f. pl. (le singulier n'apparaît qu'à très basse époque) : franges d'un vêtement. Désigne aussi les tresses d'une chevelure, les racicules du poireau. Attesté depuis Varron, Cicéron, usuel. M. L. 3308 ; B. W. sous *frange*.

Dérivé *fimbriātus*.

Il a été proposé des hypothèses diverses ; aucune ne s'impose. Un mot de ce genre a chance d'être emprunté. Cf. *fibra*.

finis, -i m. et **finum**, -i n. (les grammairiens le donnent comme masculin et sans pluriel, cf. v. fr. *fiens* ; mais le neutre est aussi employé, sans doute sous l'influence de *stercus* ; dans bien des cas, le genre ne peut être discerné) : fumier (*stercus quod a uentre purgatur ; stercus animalium* ; etc.). Ancien, usuel. Souvent joint à *stercus*, dont il est synonyme et qui a influé sur le genre et sur la flexion ; cf. M. L. 3311, *finus* et *femus*, -oris, d'où M. L. 3310, **finorāre* (à côté de **fināre*, M. L. 3307) ; M. L. 3310 a, **finorārium*.

Dérivé : *finētum*, -i, et **finita*, **femita*, M. L. 3309. Le fr. *fumier* suppose aussi **finārium*, M. L. 3307 a. Influencé, comme fr. *fumer* (une terre), par *fūmus*, en raison de la fumée qui s'échappe du fumier en fermentation. V. B. W. sous *fumer*, *fumier* et *fente*.

Aucun rapprochement sûr. Cf. peut-être *suffio* et *foetio*, *foetio* (avec alternance *ae/i* comme dans *aemulus*, *imitor*?).

findō, -is, **findi**, **findere** (parfait très rare : trois exemples, en dehors des grammairiens, Cels. 8, 4, 6 ; Amm. 18, 8, 12 ; Not. Tir. 74, 85) ; la forme est, du reste, anormale ; car un perfectum radical est en principe caractérisé soit par une alternance vocalique, soit par le redoublement ; peut-être ancienne forme à redoublement, **ffindō*, remplacée par une forme simple tirée des composés) : fendre. Ancien, usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 3312.

-*fidus*, -a, -um : second terme de composé, dans *bi-fidus* = *διφύδης*, *tri-fidus*, etc. Le neutre de *fissus*, *fissum* est substantivé dès Plaute avec les sens de « fente » ; Cicéron dit *fissum icoris*, N. D. 3, 14, et Celse *ani fissa* « fissures à l'anus », 5, 20, 5 ; *fissa* est à l'origine de fr. *jesse*, cf. M. L. 3329 ; B. W. *jesse* et *jesser*.

Dérivés en *fiss-* : *fissio* f. (rare) ; *fissilis*, M. L. 3327 ; *fissura*, M. L. 3330 ; *fissorius*, -a, M. L. 3328 ; *fissicula*, -ās, terme de la langue augurale « découper les entrailles » (cf. *fissum icoris*, plus haut) ; *fissipes* (Auson.) traduisant *σχιζόπους*.

Le fr. *fente* suppose un participle **finditus*. Composés : *confindō* (un exemple dans Paneg. Mess. 173) ; *diffindō* « faire éclater en fendait » ; spécialement, dans la langue religieuse ou juridique, *diffindere diem* (de *ōmine*) « séparer en deux », d'où « faire remettre » une affaire (*differre*), cf. fr. *dissoudre* ; *effindō* (ec.), très rare, un exemple de Manlius, et **exfindicāre*, M. L. 3307 ; *infindō* : fendre en enfonçant (Vg., Val. Flacc., Dig.) ; *perfindō* (Prisc.) ; **refindicula*, M. L. 7154.

Racine bien attestée en sanskrit et en germanique. En sanskrit comme en latin, le présent est à nasale infixée : *bhīnāmi* « je fends » ; le passage à la forme thématique s'explique bien en partant du pluriel *fin-dunt*, cf. skr. *bhīnānti* « ils fendent », du participle présent, etc. La forme en -*io*, *fissus*, est du même type que skr. *bhīnā* (et *bhītam* « morceau »). En germanique, la formation du présent thématique got. *beita* est normale ; le verbe y a son sens limité : « je mords », all. *beissen*. Gr. *φύγω* « souche, pièce de bois » peut reposer sur **bhid-tro-*, comme l'a vu F. de Saussure ; d'autre part, le sens de gr. *φείδομαι* « j'épargne » peut s'expliquer par l'idée de « se séparer » ; mais ce sont de simples possibilités.

figō, -is, **finxi**, **fectum** (*finctus* à basse époque, cf. Thes. VI 770, 47 sqq., et fr. *feint*, etc.), -gere : proprement « modeler dans l'argile », cf. *figulus* « potier », *fictilis* « modelé dans l'argile », -ia *uāsa*, etc., et substantivé *ficilia* n. pl. « vaisselle d'argile » ; puis « façonner dans toute matière plastique, façonner la pâte », cf. *ficior* « pâtissier » et « sculpteur » ; *fictores dicti a fingendis libis*, Varr., L. 7, 44, cf. Enn., A. 121 ; et *fictores dicuntur qui imagines uel signa ex aere uel cera faciunt*, Serv., Ae. 8, 634 ; *figūra* f. : Varr., L. 6, 78, *ficior cum dicit figo, figuram imponit* ; Isid., Diff. 1, 528, *figura est cum impressione formae adiciuntur imago exprimitur, ueluti si in cera ex uoluo effigiem sumat, aut si figulus in argillam manum uoluntque aliquid exprimat, et fingendo figuram facit*. Puis par extension : « façonner » (d'une manière générale, sens physique et moral), d'où « presser, toucher », Ov., F. 5, 409, *saepe manus aegras manibus fingeat amicis*, et Her. 20, 137 ; « reproduire les traits de, représenter » ; et « imaginer, feindre, inventer » ; sens particulièrement fréquent dans les langues romanes, cf. fr. *feindre*, M. L. 3313 ; B. W. s. u. Usité de tout temps.

Nombreux dérivés en *fig-* et en *fec-* : *figulus* m. (et tardifs *figlus* ; *figel*, dialectal comme *famel* = *famulus*, « potier ») ; *fig(u)linus* (*figili)linus* adj.), d'où *fig(u)lina* (ars) f. ; *fig(u)linum* (opus) n. ; *figularis* (archaïque) ; *figulō*, -ās (tardif) et ses dérivés, M. L. 3290 a. *Figulus* est un cognomen fréquent dans les gentes *Marcia* et *Nigidia*.

figmen (rare et tardif), *figmentum* (tardif, appartient surtout à la langue de l'Église, où il traduit *πλάσμα*, στήλη, ποίημα, τὰ γλυπτά, ποίησις, etc.) : représentation figurée, statue, etc.; imagination (sens concret), fable, invention.

figūra (formé avec le suffixe *-ūra* directement sur la racine, et non dérivé du supin comme les autres noms du même type) : proprement « plastique »; d'où figure donnée à une chose, configuration, figure; souvent joint à *species*, à *forma*, *habitus*, etc. Lucrèce et Cicéron emploient *formae* (*-māi*) *figura* la configuration du moule; au sens concret *figura* traduit le gr. σχῆμα en mathématique ou en rhétorique; sert à rendre aussi εἰδωλον. Emprunt savant : iirl. *figor*. Dénominaif : *figūrō*, *-ās* « façonner, donner figure » qui traduit σχηματίζω, cf. Quint. 9, 1, 13, *oratio σχηματισμένη i. e. figurata* par opposition à *δογματιστος figuris carens*, et qui a donné de nombreux dérivés : *figūrātiō*, *figūrātīus*, etc., tous de l'époque impériale, et des composés : *affigūrō*, *configūrō*, *configūrātiō*, *defigūrō*, rare et tardif, M. L. 2518 a; *exfigūrō*, *praefigūrō*, *-ratiō*, *refigūrō*; *transfigūrō* (= μεταλλάσσω, μεταμορφώω), *transfigūrātiō*, également tardifs.

Autres dérivés : *figūrālis*, *-litas*, *-līter* (tardifs).

-figēs : conservé dans *effigēs*, v. plus bas.

filum : forme (?). V. ce mot.

fictilis; *fictor* : v. plus haut (*fictor*, CGL III 201, 11); *fictrix* (Cic.); *fictiō* : formation, création; *fictiō nōmīnis* = *δογματισμός*; *f. personarum* = *προσωποποιία*; en particulier dans la langue de la rhétorique « supposition, fiction »; à *fictiōne* = *καθ' ὑπόθεσιν*; terme de droit *fictiō legis*. Le nom n'apparaît pas avant l'époque impériale; surtout fréquent chez Quintilien, qui l'a peut-être inventé, cf. Inst. Or. 6, 3, 61; *ficticius* : inventé, feint (cf. *facticus*), *fictelāt* : *oleum*, *utrum ficticium* (époque impériale); *ficticiōsus*; *fictōria* (ars) (tardif).

Composés : *affigō* : imaginer en outre, ajouter en inventant, attribuer (faussement); sur lequel Aulu-Gelle a fait *affigūrō*; *configō* : imaginer ensemble, ou concerter; inventer de toutes pièces; *defingō* : façonner (rare), M. L. 2519; *diffingō* : transformer, refaire; *effingō* : 1° faire disparaître, d'où « essuyer », Cat., Agr. 67, 2, *fiscinas spongia effingant*; Cic., Sest. 35, *et foro spongiis effingi sanguinem*; 2° *figendo exprimere*, *ἐκμάσσειν*, reproduire, représenter en relief; d'où *effigēs* (*-gia*, archaïque) : portrait, image (généralement en relief), effigie, et *effigō*, *-ās* (depuis Apul.); *in-* (M. L. 4402 a), *per-*, *re-*, *transfigō*, rares et tardifs (en partie d'après le gr. ἐκ-, μεταλλάσσω), qui sont doublés par les composés de *figūrō*.

La racine i.-e. **dheig'h-* fournissait un présent radical athématique dont le véd. *dehmi* « je lute, je fixe par du mortier » conserve la forme ancienne, et dont got. *di-gands* « *πλάσας* » est une trace. La racine avait deux aspirées, comme on le voit, outre la forme germanique, par osq. *feihüss* « murs » et par la comparaison de gr. *τείχος*, *τοιχος* « mur, rempart, paroi ». Le g. latin s'explique dans *figō* par l'n qui précède, dans *figūra* par l'u qui suit (cf. *liguriō*); osq. *feihüss* résulte de la contamination de **dheig'h-* et de **dheig'h-* (cf. les formes grecques *τείχος*, *-ου* et *τοιχος*, *-ου*). Le présent *figō* est du type à nasale infixée, comme *pingō*, *findō*; le

latin n'ayant hérité d'aucun perfectum, il a été fait une forme *finxi* toute nouvelle; l'osque a une forme à redoublement *finfikus* « *finxerit* », le falisque a *finiked* « *finxit* », cf. *fefacit* en face de *feci*, v. Vetter, Hdb., p. 43; Lejeune, Fest. Sommer, p. 145 sqq. La gutturale finale était une prépalatale : l'Avesta a *-daḥayeyiti* « il entasse », *pairi-daḥa* « enclos » (mot que les Grecs ont hellénisé en *παράδεισος*), et le vieux perse *didā* « mur, enceinte ». Le thème latin de type **dningh-*o- semble se retrouver dans une partie au moins des formes de l'irlandais : *com-od-ding* « bâtir » (*cunatigim* « je bâtis »), v. Pedersen, Vergl. Gr. d. kelt. Spr. II, p. 505 sqq. Le sens propre de la racine est « façonner (de la terre) ». Ce travail de la terre aboutit à faire un tas, un mur de terre : arm. *dizanim* « *ἐπαρθοκομαι* » (verbe radical, sûrement indigène, et non emprunté à l'iranien), *dēs* « tas », ou de la poterie, ainsi got. *daigs* signifie « argile ». Le latin a développé surtout ce second sens, et l'osque offre le premier.

finis, *-is* (abl. finit, Lucr. 2, 978; Plt., Men. 859; Caton, Agr. 28, 2, 113, 2, mais Varron enregistre *fine*, Roman. ap. Charis., GLK I 422, 28; acc. pl. en *-eis*, CIL I^a 584, 3, 28, etc.) m. et f.; le masculin est sans doute plus ancien; le féminin est dû à l'analogie des autres thèmes en *-i* où les féminins dominent, cf. *fūnis* : 1° borne (= *ἄος*), limite d'un champ, d'un territoire, cf. *finitor* « arpenteur », *finitimus* (*-timus*) « limitrophe »; *confinia*, *-idrum* n. pl. « confins »; Plt., Poe. 49, *regiones, confinia determinabo* : *ei rei ego finitior factus sum*. Il est difficile de dire ce que *finis* désignait primitivement (cf. Bücheler, R. M. 60, 219), mais le caractère matériel de *finis* n'est pas douteux; c'est souvent un arbre qui sert de *finis*, ainsi Varr., L. L. 7, 9, *in hoc templo faciundo arbores constitui fines*; Agenn., Grom. p. 31, 24 Th., *(arbores) finium causa agricolae relinquunt*; CIL III, p. 944, *domus partem dimidiam... cum suis saepibus, saepimentis, finibus, aditibus... (habere) l(iceat)*; cf. aussi *facere finem* « mettre un terme »; proprement « placer une borne », cf. gr. *τέλος δ'ἔθηκε Ζεὺς καλῶς*, Soph., Trach. 26; 2° au pl. *finēs*, *-ium* « frontières d'un pays » et le pays limité par elles, cf. Cés., B. G. 1, 10, 5, *in fines Vocontiorum... pervenit*. Par extension « fin » (*τέλευτη*) et « but » (*τέλος*). C'est dans ce sens que l'emploie la langue philosophique pour traduire les termes grecs correspondants : *de finibus bonorum et malorum*. Par contre, dans la langue de la grammaire et de la rhétorique, *finitimus* traduit *δριστικός*, *infinitivus*, *ἀόριστος* et *ἀπαρμάρτος*. *Finis* à l'ablatif s'emploie avec la valeur de *tenuis* « jusqu'à », et comme *tenuis* peut être accompagné de l'ablatif (archaïque; cf. Plt., Men. 859, *senem osse fini delabolo... uiscera*; Caton, Agr. 28, 2, *(arbores) operito terra radicibus fini*), ou, plus fréquemment, du génitif : *fine inguinum ingreditur mare*, Sall., Hist. frg. 3, 38. La construction avec l'ablatif est évidemment la plus ancienne, qu'on y voie un ablatif véritable comme celui que suit *tenuis* et gr. *μέχρι* ou un instrumental : *osse fini* « avec l'os pour limite ». Cf. it. *fino* a.

Ancien, usuel; bien représenté dans les langues romanes, ainsi que *finiō*, M. L. 3314, 3315; et en celtique : iirl. *finid*, britt. *fin*.

Dérivés : *finalis* (tardif); surtout terme de gram-

maire traduisant *τέλειος* et de philosophie traduisant *τελικός*, que Cicéron transcrit en grec sans oser le traduire, Fin. 3, 55, *[bona] ad illud ultimum pertinentia*; *sic enim appello quae τελικός dicuntur*; *nam hoc ipsum instituiamus, ut placuit, pluribus uerbis dicere, quod uno non poterimus, ut res intellegatur*; *finalitās*.

finiumus, *-timus* (cf. *maritimus*) : limitrophe, voisin; *finitimi*, *-orum* : les voisins; *finitima*, *-orum* n. pl. : les pays limitrophes.

finiō, *-is* : limiter, délimiter (= *ὀρίζω*, cf. Cic., Diu. 2, 92), borner (sens physique et moral); par suite « finir » (absolu et transitif) et « déterminer, définir ». — De là : *finitor*, *finitiō*, *finitiuus*, *infinitus* et *infinitio* (Cic., Fin. 7, 21 = *ἀπειρα*), *infinitivus* (sc. *modus*), *infinitās*, *infinitibilis*, tous termes savants (irl. *infinit*). Composés : *circumfiniō* : limiter tout autour; *confiniō* (un exemple d'Irénée glossé *ὁμοῶς*) : *definiō* = *διορίζω* « délimiter, définir, déterminer » (sens physique et moral); *definitio* : *διορισμός*, *-itius* = *διοριστικός*; *praefiniō* : délimiter par avance, fixer, régler.

Composés de *finis* : *adfinis* (af-, ar- d'après Prisc., GLK II 35, 4) : 1° *es in agris uicini, siue consanguinitate coniuncti*, P. F. 10, 15; cf. Modestin, Dig. 38, 10, 4, 3, *adfinis sunt uiri et uxoris cognati, dicti ab eo quod duae cognationes, quae diuersae inter se sunt, per nuptias copulantur et alteri ad alterius cognationis finem accedunt...*; 2° qui participe à, complice (généralement péjoratif a. *culpa*, *uitio*); *adfiniās*; *confinis* (cf. *conterminus*); qui possède les mêmes frontières, limitrophe, *συν-*, *ὁμο-* *ορος*; *confine* n., sur le pluriel duquel ont été formés *confinius*, *-a*, *-um*, et *confinium* n., passé en gallois *cyffin*; *confiniālis*, *-e*.

Aucun rapprochement sûr. Le rapprochement avec *figō* est possible si l'on admet que *finis* aurait indiqué une marque, sur un arbre par exemple, v. Tesnière, BSL 30, p. 176 sqq., sur les dénominations slaves; on partirait de **fig-sn* is. Simple hypothèse. M. V. Bertoldi, Mus. Helv. 1948, p. 69 sqq., rapproche *finis* et *fūnis* et y voit deux aspects d'un mot « méditerranéen »; la limite d'un terrain ayant d'abord été marquée par une corde. Ce rapprochement, déjà indiqué par Isid., Or. 15, 14, 1, et repris par Bréal, MSL 15, 137, et Niedermann, Gl. 19, 7, ne va pas non plus sans difficultés.

fiō : v. *faciō*.

firmus, *-a*, *-um* (*firmis*, Ital., d'après *fortis* ou d'après *infirmis*) : ferme (sens physique et moral comme gr. *βέβαιος*), d'où « solide, fort (souvent opposé à *imbecillus*), durable ». Ancien, usuel. M. L. 3320. L'i longa qu'on trouve dans les inscriptions, CIL IV 175; VI 1248 et 5230, est contredit par les langues romanes, qui attestent *firmus* (it. *fermo*, fr. *ferme*; cf. toutefois esp. *firme*). Le sens de « fermé » qui s'est développé dans le v. fr. *ferm* et surtout dans *fermer* rappelle des emplois comme Ov., Rem. 623, *uolnus in antiquum reddit male firma cicatrix*; Tib. 1, 2, 6, *firma ianua* (cf. Thes. VI 815, 24 sqq.); Ov., Pont. 1, 2, 24, *firma sera*. V. J. Fahrrenschon, *Firmus. Gesch. d. Bedeutungen dieses Wortes*, Munich, 1938; B. W. sous *fermer*.

Dérivés : *firmier*; *firmiūs* f. : fermeté, solidité, autorité (trad. *ἀσφάλεια*), M. L. 3319, v. fr. *ferité*; *firmi-tūdō* f. (même sens que *firmiūs*, mais plus rare, tombe en désuétude après Tacite); *firmō*, *-ās* : affermir, for-

tifier; affirmer, confirmer, M. L. 3318 (a suppléé en français le verbe *clare*) a fourni le v. angl. *feormian*; *firmātor*, *-tiō* (rares et tous deux d'époque impériale); *firmāmen* (très rare et poétique, Ov., Sén. trag.) et *firmāmentum* : appui, renfort; terme de rhétorique « démonstration, argumentation » (cf. *confirmātiō*); dans la l. de l'Église traduit *στερεώματα* « firmament » (d'où iirl. *firmamint*, britt. *ffurfafen*). Cf. peut-être aussi les noms propres *Fermus* et *Hirmio* (falisque); *affirmō*, *-ās* = *διαβεβαιώω*, affirmer. Seul le sens abstrait est attesté; le Thesaurus n'a que deux exemples de *affirmare* au sens concret « affermir », et tous deux d'Apulée; M. L. 260 a. De là, dans la langue de la rhétorique, *affirmātiō* (= *διαβεβαίωσις*); *affirmātius* (contraires de *negātiō*, *negātius*), et, dans la langue du droit, *affirmātor*; *circumfirmō* (Col., c. *uitem*); *confirmō* : consolider, fortifier, affermir (sens abstrait et concret); confirmer (uni à *comprobo*) et « affirmer »; *confirmātiō*, attesté à partir de la Rhétor. à Hérénien, terme surtout de grammaire et de rhétorique (= *ἐπιβεβαίωσις*, *ἐπιδωροσις*), *-tor*, *-itius*; *infirmō* : fixer dans (Cacl. Aur.); *offirmō*, transitif et absolu : persister, durer (Plt., Tér.); endurcir, affermir; *offirmātus* : résolu, obstiné; *refirmātus* (tardif) : rétabli; *infirmus* : faible (sens physique et moral) et, tardif, *infirmis*, cf. *imbecillus*, *-lis*, etc.; *infirmi-tās*, M. L. 4403, 4404; *infirmō*, *-ās* : affaiblir; terme technique « infirmer, annuler » (i. *legem, fidem testis*, etc. = *ἀκυρώς*, *ἀκυρώω*); *infirmātiō* (terme de Ciceron).

Le rapprochement de *firmus* avec le groupe de skr. *dhārdyati* « il tient » (v. sous *fer(r)ūmen* et *fretus*) est d'autant plus séduisant que le sanskrit a des mots importants à suffixe en *-m* : *dhārma* et *dhārmaḥ* « chose posée, loi ». On peut aussi penser au groupe de *diṛti* « se durcir ». Dans les deux hypothèses, l'i n'est pas expliqué; s'il n'est pas dialectal (cf. *stircus* à Lucrèce, en face de *stercus*, et, à Préneste, *Mirquios*), il s'agit d'un vocalisme « populaire ».

fiscus, *-I-m* : panier ou corbeille d'osier, employé surtout dans le pressage du raisin ou des olives (cf. *fiscina*, *fiscella* « moule à fromage blanc », *fiscellus*, P. F. 80, 2, *fiscellus casei mollis appetitur, ut catillones catillorum liguriotres*); puis « corbeille à serrer l'argent »; de là, sous l'Empire, « partie du revenu de l'État destinée à l'entretien du prince », par opposition à sa fortune personnelle (*res priuata principis, ratio Caesaris*) et au trésor de l'État (*aerarium*). Cf. Pseud. Ascon., Verr. 212, 9 Stangl, *fisci, fiscinae, fiscellae sparteae sunt utensilia ad maioris summae pecunias capiendas*. Vnde, quia maior summa est pecuniae publicae quam priuatae, ut pro censu priuato, « aerarium » dicitur pro loculis et arca thesauri, pro sacello « *fiscus* ». Inde « *fiscus* » pecunia publica, et « *confiscare* » dicitur solet. Ancien : Plt. (*fiscina*) et Caton (*fiscella*), Lucil. (*fiscus*). Le sens de « corbeille » (à olives, à fromages) s'est conservé dans les langues romanes, surtout dans les dialectes italiens; cf. M. L. 3326, *fiscus*; 3324, *fiscina*; 3323, *fiscella*; 3325, **fiscula* (cf. *fisculum* dans Isid., Or. 20, 14, 13). Sur une confusion entre *fiscina* et *piscina*, v. Keller, Lat. Volksetym., 44. Composé : *suffiscus*; — *joliculus testium arietinorum, quo utebantur pro marsuppio, a fisci similitudine dictus*, P. F. 403, 11.

Au sens de *fiscus* « trésor impérial » se rattachent *fiscalis* (lia n. pl. « tributa »), *fiscarius* et *confiscatio*, *ds*, dont a été tiré *fisc* (Lex Sal.).

On a rapproché *fidelis*, qui se laisse expliquer par **fides*-l : on poserait **fid-s*-co. Mais les sens divergent trop. Terme technique, sans doute emprunté.

fissa : v. *fandō*.

fistula, -ae f. : conduit, tuyau, canal ; puis « chalumeau, flûte » (= σφύρις) ; dans la langue médicale, « fistule », peut-être à l'imitation du grec ; cf. Cass., Fel. 20, *fistulas Graeci syringas appellant et sunt ulcera pendiginosa et uirginis callosa neque in cicatricem uenientia*. Ancien, technique. M. L. 3332. Diminutif : *fistella* (Pélagon.), M. L. 3331.

Dérivés : *fistulatus*, M. L. 3334 ; *fistularis* ; *fistulosus* ; *fistulō*, -ās (fistulor) = σφύρις, ital. *fischiare*, M. L. 3333 ; *fistulador* ; *fistulescō* (Fulg.). Cf. peut-être les noms propres osques : *Fistellū* « Fustelia », *Fistilus* « Fistell ».

Ancien rapprochement net. Terme technique.

fitilla, -ae f. : sorte de gâteau usité dans les sacrifices. Sans doute terme rituel d'origine dialectale, pour **fitilla* : cf. Ernout, *Élém. Dial.* s. u. L'ombrien a *fikla* « fitillam ».

fluō : v. *figō*.

flaccus, -a, -um : pendant, mou, flasque. Surnom fréquent ; par exemple du poète Horace ; osq. *Flakis*. Se dit, entre autres, des oreilles, cf. *auriflaccus*, CGL III 330, 46. Attesté depuis Varron. Rare, populaire ; M. L. 3343, dit *flacco*. V. B. W. sous *flaque*.

Dérivés : *flaccēdō*, -ēs ; *flaccēscō*, -is ; *con-flaccēscō* ; *flaccidus*, M. L. 3342 (v. fr. *flaistre*, d'où *fétrir*) ; *flaccor* m. (tardif) ; peut-être *flacculium* (-lus?) , mot de sens obscur, cf. Thes. s. u. ; *Flaccilla* (Martial, etc.).

Flaccus a la gémée caractéristique des adjectifs marquant une difformité physique : cf. *broccus*, *lippus*, etc., et le vocalisme populaire a. Si *ml-* peut aboutir à *lat-*, on rapprocherait gr. dor. *βλάξ* (*βλαξός*) « mou, paresseux, sot » et le groupe de *irl. mláith* (d'où *blait*) « tendre, mou », skr. *mlādh*, av. *mrādh* « amolli par le tannage », et de plus, gr. *βλαχρός* « faible », plus loin, gr. *μυλαχός*, etc. Étymologie séduisante, mais douteuse.

fladō, -ōnis m. : flan, sorte de gâteau. Mot germanique qu'on lit dans Venantius Fortunatus, *Vita Radeg.* 15, 35. M. L. 3444.

flāgitō, -ās, -āui, -ātum, -āre : acriter interpellare, Isid., Diff. 1, 230 ; *cum clamore et pertinacia petere*, Diller, ed. Beck 58, 25.

Dérivés et composés : *flāgitator*, cf. Plt., Mo. 768, sol... *quasi flagitator astat usque ad ostium* ; *flāgitatio* ; *dij. cf. reflāgitō* (Catul. D'après *repetō*).

flāgitium, -i n. : charivari fait à la porte de quelqu'un pour protester contre sa conduite, réclamation bruyante et scandaleuse, scandale ; cf. Plt., Mer. 417, *neque... quicquam eueniet nostris foribus flāgitii* ; Ps. 556, *si non dabis, clamore magno et multo flāgitabere* (cf. *conicium*) ; et, par extension, l'action elle-même qui provoque le scandale, « chose scandaleuse, honte » (sens concret ; cf. *flāgiatus*, qui se dit des *pahici* ; v. Thes. VI 841, 49 ;

843, 67), « faute » (sens fréquent dans la langue militaire, v. Donat ad Ter. Eu. 382). Cf. Usener, *Rh. Mus.* 56 (1901), 5 sqq. ; M. Reichenbecher, *De uocum quae sunt « scelus, flāgitium, facinus » apud priscos scriptores usu*, Léna, 1913. — Ancien, usuel ; *flāgiōsus* : scandaleux, honteux, déshonorant et « déshonoré » (non attesté avant Cicéron). *Flāgitium* semble formé comme *seruium* (à moins qu'il ne soit dérivé directement de *flāgiō* comme *gaudium* de *gaudeō*, *iurgium* de *iurgō*) ; *flāgiō* est un fréquentatif-intensif ; tous deux ramènent à une forme **flāg-* « faire du bruit » de **bhlāg-*, qui est peut-être en alternance avec **bhlāg-* qu'on a dans *flagram*, *flagellum*.

Comme gr. *φλοῖστος* « bruit sourd », appartient à un groupe mal déterminable de mots expressifs (cf. *flēs* et, plus loin, *plangō*).

flagrō, -ās, -āui (*flagrātus sum*, cf. CGL II 72, 29), -ātum, -āre : flamber, être en flammes (*flagrat ignis*) ; être enflammé (sens propre et figuré) : *flagrant oculi* ; *flagrare ira* ; brûler (de ou pour). On trouve dans le cod. Justinien 1, 2, 53 (54), 1 et 9, 13, 1, 1 (en 533) l'expression *flagrante crimine*. Ancien, usuel, classique. Conservé partiellement en roman, cf. M. L. 3348 et 3348 a, **flagror*. Souvent confondu avec *fragrāre* dans les manuscrits ou dissimilé en *fraglāre*, cf. Thes. VI 846, 1, 30 sqq.

Dérivés et composés : *flagrantier*, *flagrantia* f. ; *con-flagrō* : être embrasé ; s'enflammer, brûler, se consumer (*incendio conflagrāre*) ; *conflagrātus* « consumé », d'où on a tiré à basse époque *conflagrāre* transitif ; *conflagratiō* ; *deflagrō* : 1° être détruit par l'incendie ; 2° s'éteindre (= *deferuiscō*), cesser de brûler (T. L., Tac.) ; *deflagratiō*. Tardifs : *circum-*, *in-flagrō*.

V. sous *fulgō*. Le sens de *flagius* épithète de Jupiter dans osq. Iu v ei *Flagiū* est contesté ; v. Vetter, *Hdb.*, p. 85.

flagram, -i n. : sorte de fouet, ou plutôt de martinet, composé de plusieurs lanières garnies de boutons de métal ou d'os et qui donnait des coups pesants plutôt qu'il ne cinglait ; de là *pinsetur flagro*, Plt., Mer. 416. *Flagram* a tendu à être remplacé de bonne heure par son diminutif *flagellum* (*fragellum* dans l'Appendix Probi, cf. W. A. Baehrens, p. 68), qui désigne un fouet plus léger, cinglant et coupant : *sectus flagellis*, dit Hor., Epod. 4, 11. *Flagellum* désigne toute espèce d'objet semblable au fouet ; le sens de « fléau » est attesté par St Jérôme, Is. 28, 33, p. 385, *gith et cyminum uirga excutiantur et baculo quae uulgo flagella dicuntur*. Ancien, usuel. M. L. 3346-3347. V. h. a. *flegil*, etc. ; *Flegel* ; celtique : *irl. srogell*, britt. *flangell*, *frewyll*, gr. mod. *φραγγέλλον*.

Dérivés : *flagriō*, -ōnis (l. *flagrō*?), nom donné aux esclaves ; formation de type populaire comme *uerberō* ; *flagrator* : *-es dicebantur genus hominum, quod mercede flagris caedebantur*, P. F. 79, 9. Composés : *flagrifer* (Auson.) ; *flagritrība*, hybride formé par Plt., Ps. 137, de *flagram* et *tribō* ; cf. *ulmi-triba*, *ferri-tribāz*. Il n'y a pas de verbe *flagrō* « donner du fouet » (malgré *flagrator*), sans doute à cause de l'homonymie de *flagrō* « flamber », à laquelle semble penser Plt., Am. 1030, *quem... faciam feruentem* (synonyme de *flagrantem*) *flagris* ; *flagellō*, -ās (depuis Ov.) ; *flagellō-ōnis* (Gloss.) ; *flagellatiō* (tardif), etc. V. B. W. sous *feler*.

On ne rapproche que v. isl. *blaka* et *blakra* « frapper de côté et d'autre ». Terme technique, de formation expressive, comme *flāgiō*, *plangō*, etc. Sans rapport avec *flagrō* ; l'homonymie est secondaire.

flāmen, -inis m. : flamme, titre donné au prêtre attaché au culte d'une divinité particulière, cf. *Diālis*, *Furiālis*, *Martiālis*, *Volcānālis*, etc., cf. Varr., L. L. 5, 84 ; 7, 45. Le *flāmen* est distinct du *pontifex* et de l'*antistes*. Il est caractérisé par l'apex de laine qui surmonte son bonnet ; aussi les Latins, faute de mieux, dérivait-ils son nom de *flāmen*, cf. Varr., L. L. 5, 84, et Thes. VI 849, 21 sqq. Usité de tout temps. La forme du mot contraste avec le genre, comme dans *augur* ; cf., toutefois, *pontifex*. Certains ont supposé l'existence de **flāmō*, qu'ils tirent de *flāmōnium*, -i « dignité de flamme », cf. *stāmen* et *stēmōn*, mais *flāmōnium* peut être issu par haplogie de **flāminōnium* (cf. pour le suffixe *caerimonia*, -nium) ; du reste, les dérivés de *flāmen* sont en *flāmin-* : *flāminica* : femme du *flāmen* *Diālis* et prêtresse de Junon ; *flāminius* « du flamme », *flāminālis*, *flāminātus*, *flāminicus*, etc. Cf. les noms propres *Flāminius*, *Flāminius*.

On ne peut donner une étymologie sûre. On rapproche souvent le v. isl. *blōta* « sacrifier », *blōt* « sacrifice », got. *blotan* « honorer ». D'autre part, on ne saurait tenir pour exclu le rapprochement souvent fait avec le terme religieux skr. *brāhma* indiquant la « prière », *brahmā* « prêtre », quoique l'a latin fasse quelque difficulté et que l'r de *brahmā* puisse être ancien ; mais le rapprochement de ces mots sanskrits avec v. isl. *bragr* « poésie » qu'a proposé Osthoff est loin de s'imposer. Ce qui engage à ne pas abandonner le rapprochement séduisant de *flāmen* avec skr. *brahman-* m., *brahman-* n., c'est la concordance fréquente des termes religieux entre l'italo-celtique et l'indo-iranien. V. Dumézil, *Flamenbrahman*, 1935.

flamma, -ae f. : flamme (sens propre et figuré). Usité de tout temps. Panroman. M. L. 3350. V. h. all. *Flamma*, britt. *flamm*.

Dérivés : *flammula* : 1° petite flamme ; 2° flamme, bannière, ainsi nommée de sa couleur jaune (I. yd. mag. 1, 8) ou de sa forme, M. L. 3353 ; *flammeus* : de flamme, enflammé ; couleur de flamme (épithète de diverses fleurs, *phlox*, pensée, cf. *φλόγιος*) ; *flammeum* n. : voile jaune de flamme que portaient l'*uxor flāminis* *Diālis* et toute mariée le jour de ses noces : *flammeo amictur* nu *vens omnis boni causa, quod eo assidue utebatur flāminica*, i. e. *flāminis uxor*, cui non licebat *facere diuortium*, P. F. 79, 23 ; de là *flammeolus*, *flammeolum* ; *flammearius*, -i : *i infectores flāminis coloris*, P. F. 79, 19 ; *flammā*, -ās : transitif et absolu, sens propre et figuré, « enflammer » et « flamber », M. L. 3352 ; *flāmnātus* sans doute antérieur à *flāmmō* ; *flāmmābundus*, M. L. 3351 ; *flāmmēscō*, -is : s'enflammer ; *flāmidus* (Apul., d'après *fulgidus*) ; *flāmmigō*, -ās (Gell.), formé comme *fāmigō* ; *flāmmōsus* (rare et tardif).

Composés : *inflāmmō*, ancien, usuel et classique, M. L. 4405, d'où *inflāmmatiō* ; *con-*, *de-*, *suf-flāmmō*, tous trois tardifs.

Composés en *flāmmi-*, tous poétiques et pour la plupart récents, sauf *flāmmifer*, et sans doute faits sur le

type grec *φλογεοδής* : *flāmmi-comāns*, -*cremus*, -*fer* (= *πυρροπος*), -*fluus*, -*gena*, -*ger* (d'où *flāmmigerō*, -*ās*), -*pes*, -*potēs*, -*uomus*.

V. sous *fulgō*. Le *mm-* indique une formation « populaire » expressive.

flasca, -ae f. et **flascō**, -ōnis m. : flacon. Mot de très basse latinité, emprunté sans doute au germanique (la glose d'Hésychius, φ(λ)άσκων « εἶδος ποτηρίου », n'indique rien sur l'origine) ; sur *flasca*, v. Isid. 20, 6, 2, et Sofer, p. 132 ; cf. M. L. 3355, *flaska*, -*kun*.

flāuus, -a, -um : color uidetur e uiridi et rufo et albo concretus, Gell. 2, 26, 12 ; traduit gr. *ξανθός* « jaune doré », blond ». Épithète des cheveux ; de là le gentile *Flāuius*, osq. *Flauīes* ; *Flāuiū*. Attesté depuis Ennius. Surtout poétique. Fr. *flou*, v. B. W. s. u. Pour le suffixe, cf. *furuus*, *fuluus*, *giluus*, *heluus*. Sur un croisement avec *blāuus*, v. Sofer, p. 108.

Dérivés : *flāueō*, -ēs ; *flāuidus*, M. L. 3361 (conservé dans un dialecte italien du territoire des Hirpini) ; *flāuescō*, -is. Composés tardifs : *flāuicomāns*, -*comus*, poétiques (= *ξανθοκμήτης*).

Adjectif sûrement ancien, mais aucun rapprochement net : l'adjectif poétique *flōrus* ne se laisse rapprocher que si l'on admet le passage de **flōrus* à *flāuus*, comme dans *octāuus* — si l'a de *octāuus* ne provient pas d'une dissimilation. Le rapprochement de *fel* « fiel » et de *lit*. *gelias* « jaune », etc., se heurte au fait que la racine, ici monosyllabique, ne rend pas compte du vocalisme de *flāuus*. La racine de *lit*, *zēti* « verdier » et de gr. *χλωρός* (v. *holus*) semble dissyllabique, ce qui irait avec *flāuus* (de **bhl-wo-s*), mais ne concorde pas avec le f initial. On pourrait rapprocher aussi v. isl. *blār* « bleu sombre », v. h. a. *blāo*, qui ont aussi le suffixe *-wo-* usuel pour les adjectifs désignant les couleurs : la racine occidentale serait **bhlē-*, **bhlō-* (dans lat. *flōrus* ; *flāuus* est ambigu). Enfin, M. Niedermann, I. F. 15, 121, a mentionné *lit. dūlsvas* « grisâtre », qui expliquerait f, mais va médiocrement pour le sens (v. *fuluus*). On ne peut rien décider, quoique la parenté de ces mots soit vraisemblable.

flazzus (*flazius*) : épithète de Jupiter, CIL X 1, 4571 (inscription de Pouzzoles), sans doute identique à *flāgius*, avec palatalisation. V. *flagrō*, in fine.

flebotomus : v. *phle-*.

flectō, -is, flexi, flexum, flectere : courber, fléchir, infléchir (sens propre et figuré comme le gr. *κάμπτω*). Par extension « faire tourner, diriger la marche de, diriger » ; et aussi « détourner, changer » ; cf. Enn., A. 203, *quo uobis mentes, rectae quae stare solebant | antehac dementes sese flexere uia* (i)? Dans la langue de la grammaire : « fléchir » (*κάμπτω*) et « dériver » ; *flexus* a le sens de *περιστρέφω*. Ancien, usuel ; mais peu représenté en roman. M. L. 3365, B. W. sous *flancher* et M. L. 3369 a *flexus*. Irl. *slechtaim*.

Dérivés : *flexus*, -ūs m. : inflexion, détour, etc., d'où *flexuōsus*, *flexuōsūs* ; *flexiō* ; *flexiāra* : courbure ; *flexō*, -ās (Caton), M. L. 3368 ; *flexilis*, *flexibilis* et *inflexibilis* = *ἄκαμπτος*. Composés poétiques en *flex(i)-* : *flexanimus*, *flexiloquus*, *flexipedēs* (*hederæ*), cf. *καμπύπους*, dont le sens est d'ailleurs différent. Certaines formes romanes supposent aussi **flecti-*

cāre (?) , cf. M. L. 3366 ; mais *conflexire, ibid. 2136, est des plus douteux.

Composés : *adfectō* (rare), M. L. 262 ; *circumflectō* ; *deflectō* : détourner et « se détourner » ; *deflexus*, -ūs m. (Macr., Apul.), calques du grec.

La formation est la même que celle de *plectō*, *nectō* ; la racine se retrouve pas ailleurs. Si *f* peut représenter *ph*, comme on l'a supposé sous *fallō*, on pourrait envisager que la forme *flec-* supposerait une forme populaire à côté de *plectō* ; un **phlek-* aurait existé à côté de **plek-*. Mais il n'y a aucun témoignage à ce sujet.

1° *fēmina*, -um n. pl. (le singulier est mal attesté) : -a dicuntur cum ex labore uiae sanguis defluit circa talos, P. F. 79, 14 ; 2° *fēmon* : — est feruor stomachi, Isid. 4, 7, 7. Déformations du gr. *φλεμῶν* sous l'influence du type en -men, -minis (cf. *termina*, *uermīna*) (devenu *flegmōn*, -ōnem dans Végèce) ; avec -γμ- > -um-, cf. *fleuma* = *φλέγμα* (Cael. Aur.) ; *pegma* non *peuma*, App. Pr. 85 ; *sauma* < *sagma*. — *Fēmina* est attesté depuis Plaute et usuel dans la langue médicale au sens de « inflammation des jambes » ; le *fēmon* d'Isidore est un autre emploi du grec.

Dérivé : *fēminōsus* (Chir.).

fleō, *fēs*, *fleū*, *fētum*, *fēro* : -re est cum uoce lacrimare, Serv., Ae. 11, 59 ; = *δδρῶμαι* « pleurer, verser des larmes ; pleurer sur » (transitif et absolu ; sens propre et figuré). Ancien et usuel, comme *fletus* « fait de pleurer » ; mais appartient surtout à la langue écrite (dans la Vulgate, *δαῖδα* est le plus souvent traduit par *plōrō* ; cf. W. Baehrens, *Skizze d. lat. Volksspr.*, p. 52). Les grammairiens le différencient de *lacrimare*, *plōrāre*, cf. Differ. éd. Beck, p. 66 : *lacrimare leuis strictura cordis est, flere grauioris affectus est, plorare uiolentioris* ; mais la différence n'est pas observée pratiquement, cf. Serv., Ae. 6, 427, *sane ploratus tantum lacrimarum est, plancus, tantum uocum, fletus ad utrumque pertinet, quae plerumque confundunt poetae*. Il est joint à *lacrimare* par Ennius, A. 103, sans que le sens diffère beaucoup : *maerentes, fletentes, lacrimantes* ; cf. Ov., M. 7, 683, *fletibus haec lacrimans heros memorabat*, à côté de 14, 305, *fletent fletentes amplexum*. On comprend que le verbe n'ait pas survécu dans les langues romanes, où il faisait double emploi avec *lacrimare*, qui avait l'avantage d'être plus plein, plus régulier et d'être associé à un nom, *lacrima* ; et avec *plangere*, *plōrāre*, de sens plus expressif ; v. Löfstedt, *Philol. Comment. z. Peregr.*, p. 320 sqq.

Dérivés et composés : *fletus*, -ūs m. ; *fēbilis*, qui, appliqué à une voix plaintive, douloureuse, brisée par les larmes, a pris le sens dérivé de « faible » qu'il a conservé dans les langues romanes, cf. M. L. 3362, B. W. s. u. : *exclusus fēbile cantat amans*, Ov., Rem. Am. 36 ; *daemones fēbilis ululant*, Paul. Nol., Carm. 20, 57. Dans certains parlars de France, un *affligé* est un infirme ; *fletīer* (Aus.) ; *af-fleō* (Plt., d'après *arēdō*) ; *defleō* et, tardifs et rares, *circum-*, *ef-fleō*.

Appartient à un groupe de mots expressifs dont les formes varient d'une langue à l'autre ; cf., en latin même, *flāgiū*, *fligō*, et, en dehors, v. isl. *belia* « mugir »

et *bylia* « résonner fortement », v. h. a. *bellan* « aboyer », lit. *bilōti* « parler » et letto *bilūti* « pleurer », lit. *balsas* « voix », skr. *bhagati* « il aboie » et *bhāgate* « il parle », gr. *φλῆναρος* « bavardage ». Le sens original du verbe s'étant affaibli, *flēre* a perdu sa raison d'être et n'a été maintenu que par la tradition littéraire.

fēmon : v. *fēmina*.

flectuntēs (*flectuntae*, Varr. ap. Serv., Ae. 9, 603) : *equitum nomen saepe uariatum est... Celestes sub Romulo regibusque appellati sunt, deinde flectuntēs, postea trossuli*, Plin. 32, 35. Sur les diverses formes du mot dans les manuscrits, v. Thes. s. u. ; dans Hesychius 248, 599, on lit *φλεκνντῆς*.

M. Vendryes, *Rev. Celt.*, 40 (1923), p. 430, en fait le participe d'un verbe **flextō* de **dhlegh-s-e/o-*, considérant de la racine occidentale **dhleg-* qui marque l'obligation. Le mot aurait désigné ceux qui « étaient obligés » au service par le fait qu'un cheval leur était donné par l'État (*equitēs equō publico*), soit ceux qui, après la *recognitiō equitum*, étaient reconnus comme ayant droit à un cheval. Mais le mot peut être étrusque, comme *trossuli*, et la formation est en faveur de cette dernière hypothèse (cf. *Accheruns*, *Arruns*, etc.).

fligō, -is, -xī, -etum, -ere : battre. Très rare et archaïque (Liv. Andr., Acc.) ; *fictus*, -ūs m. « choc, coup », également rare, a été repris aux archaïques par Virgile, *Silius*, *Ausone* ; cf. Serv., Ae. 9, 664. Par contre, les composés à préverbe sont usuels :

af-fligō : abattre (sens physique et moral), M. L. 263 ; *afflictus*, -ūs, *afflictio* (tous deux rares et tardifs) ; *afflictor* ; *afflictō*, -ās intensif de *affligō* ; *confligō* (transitif et absolu) : « heurter » et « se heurter » fréquent dans la langue militaire : « se rencontrer avec » ; d'où *conflictus*, -ūs (irl. *conblicht*), -tiō, rares tous deux ; *confligium* (transf.) ; *conflictō*, -ās et *conflictor*, -āris (transitif et absolu) ; *conflictatiō* ; *effligō* : abattre ; *efflictum* adv. archaïque, toujours avec *amāre*, *deperire*, etc. ; *efflictō*, -ās (Plt.) ; *inffligō* : synonyme fort de *iniciō* : heurter contre, lancer contre, infliger à ; *inflictus*, -ūs, -tiō, tous deux rares et tardifs ; *prōffligō* (*prōflictus* dans Aulu-Gelle 15, 2).

Un intensif-duratif en -ā- est attesté par le composé *prōffligō*, -ās : abattre, achever, ruiner (ancien, classique), d'où *prōffligātor*, -tiō. Cf. aussi *confligatiō*. N'est pas représenté dans les langues romanes.

Appartient à un groupe de mots expressifs qui divergent entre eux ; cf. lette *bliezē* « battre » (et *blazizē*), v. sl. *bliznā* « cicatrice », gr. *θλῖω* et *φλῖω* « je serre, j'écrase ». Le germanique a, avec -u-, got. *bliggwan*, v. h. a. *bluwan* « frapper », et le grec a une autre forme dans *φλάω* « je meurtris, je broie » et *φλαδεν* « déchirer avec bruit ». Cf. les autres mots expressifs à *fl-* initial : *flō*, *fleō*, *fluō*, *flāgiūm*, *flagrum*.

flō, -ās, -āul, -ātum, -āre : souffler (transitif et absolu) ; technique « fondre » (le métal pour la monnaie, *aes flātum*, etc.). Ancien, usuel.

Dérivés : **flō*, -ōnis dans *ciniflō* ; *flātor*, -ōris m. « souffleur, fondeur » et « joueur de flûte » ; *flātilis* ; *flātus*, -ūs m. : souffle, vent ; *flātūra* (tardif, ainsi que ses dérivés *flātūralis*, *flātūrius*) ; *flāmen*, -inis n., équivalent poétique de *πνεῦμα*, usité surtout au plu-

riel ; *inflāmen* (Fulg.) ; *flābrum* (surtout au pluriel) : *flābra* (poétique) « souffles du vent », M. L. 3340 u ; *flābilis* « de souffle, d'air » = *πνευματώδης*, *πνευματικός* et *inflābilis* (rare et tardif) ; *flābellum* « éventail, soufflet », M. L. 3338 et **flābolum*, 3339, B. W. sous *flagolet* ; *flābulāre*, M. L. 3341 ; *flābellifera* (Plt.) ; *flābellō*, -ās ; *inflābellāius* (Tert.).

A *flō*, à l'époque impériale, tend à se substituer une forme plus pleine *flātō* (cf. *nātō* et *nō*), -ās attestée depuis Arnobe avec un composé *reflātō* dans Oribase), qui seule a passé en roman : it. *fiutare*, prov. *fiazar*, M. L. 3357. Le roman a conservé aussi *flātus* et **flātor* (abstrait, contamination de *flātus* et de *foetor*) ; cf. M. L. 3358 et 3359 ; B. W. sous *fleurier*.

Composés : *af-flō* : souffler vers ou contre, insuffler, inspirer (= *ἐπιπνεῖν*, *καταπνεῖν*) ; *afflātus*, -ūs m., M. L. 261, et **inafflō*, 4331 ; *circumflō* ; *conflō* : réunir ou former en soufflant, fondre (une statue, etc.), d'où, sens figuré, « former, forger, réunir », etc., employé souvent par image sans que le sens étymologique apparaisse. Apparat à basse époque comme synonyme de *inflāre* « gonfler », sens technique, peut-être ancien dans les langues romanes : ital. *gonfiare*, etc., cf. M. L. 2135 ; *defflō* (rare) : souffler sur et « faire fi de » ; *difflo* : souffler en tous sens ; *efflō* : exhaler ; *inflō* : souffler dans ou sur, enfler, gonfler (sens physique et moral, cf. *tumēō*), enfler le ton ; M. L. 4406, *inflātus*, -ūs m. ; *inflātiō* « enflure, gonflement ; flutulence » et « inflammation » ; M. L. 4407, *perflō* : souffler à travers ; *perflātus*, -ūs ; *perflābilis* : perméable à l'air, et aussi « capable de vibrer aux souffles » ; *prōflō* ; *reflō* : souffler en arrière, M. L. 7155 ; *sufflō* : souffler, gonfler, M. L. 8430. A remplacé *flō* dans tout le domaine roman : *sufflātor* ; *exsufflō* et ses dérivés, qui dans la langue de l'Eglise ont aussi pris le sens de « exorciser, exorcisme », d'après gr. *ἐκπνεῖν* (britt. *eissufflat* « destructeur »?).

Il n'y a aucun correspondant exact. Mais il y a des mots expressifs présentant la même initiale : v. h. a. *blāen*, v. angl. *blāwan* « souffler », et aussi v. h. a. *blāsan* (même sens), avec -s- en face de la forme latine en -ā-. Les autres mots à *fl-* initial sont aussi à rapprocher ; v. *flēō*, *fluō*, et surtout le groupe de *folis*.

floccēs (*floccēs*) : — *prisca uoce significare uini faciem e uinaceis expressam, sicut uoces oleis*, Gell. 11, 7, 6. Attesté depuis Caecilius ; rare, technique. *Floccēs* semble confirmé par le lucois *flogia*, M. L. 3376. Comme *fractēs* et *faecēs*, mot technique de la viticulture, non indo-européen.

flocces, -I m. : flocon de laine ; duvet. Le génitif s'emploie dans la langue familière avec les verbes d'es-time : *flocci facio*, *pendō* dans le sens de « faire peu de cas de », comme notre « pas un fétu ». Cf. *naucus*. Ancien, usuel. Panroman, M. L. 3375 ; B. W. *floche* et *flocon*, et passé en germanique : v. h. a. *floccho*.

Dérivés : *flocculosus*, M. L. 3374 ; *flocculosus*, M. L. 3373 ; peut-être *flocclō*, -ās, cf. Thes. s. u. ; *flocchim* : fortuitu, i. e. subitaneo casu (Gloss., où il y a peut-être confusion de deux gloses).

Composé : *deflocclō*, -ās « dégarnir de sa laine » (mot de Plt., Cas. 967) ; *deflocclātus* : dégarni de sa laine, c'est-à-dire de ses cheveux, Plt., Ep. 616.

Mot expressif qui n'a pas de correspondant exact.

flōrus, -a, -um : blond (se dit des cheveux ; de là son emploi comme cognomen). Adjectif de la poésie archaïque, synonyme de *flāuus* d'après Servius, Ae. 12, 605, qui l'attribue au *sermo Ennianus*. Rare, souvent confondu avec *flōreus*, dont il n'est pas parent, au moins immédiatement.

V. *flāuus*. Même suffixe que dans *χλωρός*, *ἐρυθρός*.

flōs, -ōris m. (trace isolée de neutre dans Ter., Eu. 319, où A1 a *flos ipsum*?) Le témoignage est plus que suspect ; sur d'autres traces de neutre à basse époque, v. Thes. VI 927, 61 sqq. ; sur des traces de féminin, ibid. 701 : *fleur* ; puis, par image, 1° la fleur apparaissant comme la partie la plus belle de la plante, dont elle se détache par sa place comme par son aspect : *flos salis* (= *ἀλός ἄνθος*), *f. nūri*, *aeris*, *darēminis*, *plumbi* ; *f. farinae* ; puis *f. potārium*, *f. iuuentūtis* (= *ῥῆγος ἄνθος*) *f. italicae*, etc. ; 2° la floraison étant considérée comme la plus belle époque de la plante, *f. aetatis* « la fleur de l'âge » ; 3° en considérant l'odeur, *f. uini* « le bouquet du vin ». La première barbe étant comme la fleur des joues, Virgile dira, Ae. 8, 160, *prima genas uestibat flore iuuentas* en songeant sans doute au gr. *ἀνθεῶ* (v. λ. 320). Usité de tout temps. Panroman. M. L. 3382.

Dérivés et composés : *flōreus* ; *flōra* « Flore » ; *flōrālis*, cf. vest. mense *Flusare* « mense Flōrālī » et rom. *florar* « avril », M. L. 3378 ; *flōrēō*, -ēs (**flōrire* dans les langues romanes, cf. M. L. 3380) : celtique : britt. *flur*, *Fflur* ; *defflōrēō* (Col.) ; *praefflōrēō* (Plin.) ; *flōridus*, M. L. 3379 ; *flōretum* (Gloss. d'après *dumētum*, etc.) ; *flōriārium* (cf. *uiridiārium* : tardif et rare) ; *flōrēscō*, -is ; *de*, *ef*, *in-flōrēscō*, M. L. 4408 : *re-flōrēscō* ; *flōrulentus* (tardif, d'après *rolulentus*) ; *flōrōsus* (Ven. Fort.) ; *flōsculus* ; *flōscellus* (Apul.) ; *flōscellārius* et **flōriscellus*, M. L. 3381 ; *defflōrō*, -ās ; *defflōrātiō*, -tor (tardif, langue ecclésiastique, cf. gr. *ἀποθνήσκειν*) ; *praefflōrō* ; *praefflōrātus* (époque impériale = *πρᾶσθῆναι*) ; *flōrifertum* : *dictum quod eo die spicae feruntur ad sacrarium*, P. F. 81, 5 = *ἀνθοφορία* sans doute forme récente bâtie sur *flōrifēr* ; *flōri-color*, -romus ; *flōrifēr* (= *ἀνθοφόρος*), -ger, -genus, -legus (= *ἀνθολόγος*), -parus, tous poétiques.

Le mot est italique commun ; on le voit par les dérivés osq. *flouros* « Flōrō », *Fluusa* « Flōrae », *Fiuusasia* « Flōrālīus », sabin *Flusare* « Flōrālī ». Élargissement par -s- (suffixe nominal -es- ou suffixe de desideratif ?), qui a un pendant en g. manique : m. néerl. *blōsen* « fleurir », v. angl. *blōstma* « fleur ». L'élément radical n'est connu que sous la forme **blō-*, dont le celtique et le germanique ont des dérivés divers : irl. *bláth*, gall. *blawd* « floraison » et got. *bloma* (masculin) « fleur », v. isl. *blóm* « fleur » (neutre) ; v. h. a. *bluot* et v. angl. *blæd* « floraison » ; v. sax. *blōian* « fleurir », V. *folium* et peut-être *flāuus*.

fluō (graphie *flou-* dans *conflouant*, Sent. Minuc., 117 av. J.-C. ; sur la valeur de cette graphie, v. Niedermann, *Mélanges F. de Saussure*, p. 58 sqq., et H. Havet, *Man. de crit. verb.*, § 914), -is, -xī, -etum, puis -xum, -ere : couler (= *ῥέω*) ; par extension « s'écouler, couler uniformément, tomber mollement ; se laisser aller sans retenue » ; cf. *fluēs*, *fluxus*. Ancien, usuel. Non roman (v. *colāre*).

Dérivés et composés : *fluor*, -ōris m. : écoulement,

flux, diarrhée (cf. *ῥεύμα, ῥεύσις*) ; en particulier au pluriel « flux menstruel », sens conservé en roman, cf. fr. *flux*, M. L. 3390 ; B. W. sous *flux* ; *Fluōnia*, surnom de Junon : « *Iunonem mulieres colebant quod eam sanguinis fluxorem in conceptu retinere putabant*, P. F. 82, 4 ; *fluīdus* (*fluīdus*, Lucr. 2, 464, 466, d'après *fluīdus*) : fluide, mou ; *fluīdō*, -ās (Cael. Aurel.) ; *fluentum* (neutre d'un adjectif *fluentis*, cf. *cruror-uentus* ; ou plutôt tiré d'un ancien nominatif pluriel de *fluens*, *fluētia* ? Cf. Leumann, dans Stolz-Schmalz, *Lat. Gramm.*, 5^e éd., p. 196 a, α), attesté surtout au pluriel *fluētia*, -ōrum « flot, courant » ; *fluentisonus* (Catulle ; cf. *clāri*, *raucisonus*, trad. de *πολύφθοις* sans doute d'après Ennius) ; *fluētiō*, -ās (Ven. Fort.) ; *fluētia*, -ae (Amm. Marc.) ; *fluidundus* (Mart. Cap.) ; *fluēcō*, -is : devenir liquide ou fluide (Aug.) ; *fluīdō* (*fluīdō*, Lucr.), -ās : flotter ; -*fluus* « qui coule ». Sert de second terme à de nombreux adjectifs composés, comme gr. -*poos* ; d'abord aux adjectifs correspondant aux composés de *fluō* : *prōfluus*, *perfluus*, *superfluus*, *confluus*, etc. (auxquels correspondent souvent des noms en -*fluuium*, *prōfluuium*, *confluuium*, etc.), ensuite à des composés artificiels et poétiques : *lābifluus*, *dulcifluus*, *blandi*, *splēndi-fluus*, etc. ; cf. le type grec *χαλδῖπρος*.

flūmen, -inis n. (cf. *ῥεύμα*) : courant, eau qui coule (sens conservé en poésie, *fluuius* désignant plutôt le fleuve) ; cf. Varr., L. L. 5, 27, *fluuius, quod fluit, item flūmen* : « *quo lege praediorum urbanorum scribitur* : « *sillicidia fluminaque ut ita cadant fluantque* » ; puis « *fleuve, rivière* » (sens propre et figuré), M. L. 3388. Dérivés : *flūmineus* (poétique) ; *flūminālis* (bas latin) et *trānsflūminālis* (Gloss.) : *Flumentana porta Romae appellata quod Tiberis partem ea fluisse adfirmat*, P. F. 79, 21. *Flūmentāna* est sans doute fait d'après *Nōmentāna porta* « la porte de Nomentum » ; cf. Keller, *Lat. Volksetym.* 23.

fluuius, -i (*flouius*, Sent. Minuc.) m. (*fluua* f. dans Accius et dans Sisenna d'après Non. 207, 6) : fleuve. Ancien adjectif ; cf. *pluō/pluua* ; classique, mais moins fréquent que *flūmen* et évité par César. M. L. 3391 (formes savantes). Noter le genre animé en face de *flūmen*. *Fluuius* a désigné d'abord le fleuve, personnifié et divinisé ; cf. gr. *Ποταμός* « le dieu Fleuve ».

Dérivés : *fluūdiis* (et *trānsfluūdiis*, langue de l'Eglise, hébraïsme) ; *trānsfluūdiō*, -ās ; *fluūdiātus* ; *fluūdiātus* « trempé dans l'eau courante » (Plin.) ; *fluuiolus*.

Composés : *diffluūdiō*, -ās : diviser en deux courants ; terme technique, cf. Colum., d. *ultem* ; *quadrifluuium* : qui coule (ou se sépare) en quatre directions (terme technique, Vitr.), cf. *quadrifluus* (Prud.).

Dérivés en *fluct*, -*flu* : *fluctiō* : mot de Pline et de Caelius Aurelianus traduisant *ῥεύσις* et *ῥευματισμός* et synonyme de *fluxus*, -*us*, *prōfluuium*.

fluctus, -ūs (et aussi *flucti*, *fluctus*, cf. Thes. VI 945, 15 sqq.) m. : courant, flot ; spécialement « flot de la mer » (surtout au pluriel dans ce sens) ; et par suite « agitation, tempête ». Cf. gr. *ῥύμα*. M. L. 3385.

Dérivés : *fluctuō*, -ās et *fluctuor* (T.-L., Sên., Plin.) : être agité par les flots, s'enlever, se soulever (= *κυμαίνω*), flotter ; **fluctulāre*, M. L. 3384 ; *fluctuātio* (langue impériale, rare) ; *fluctuātum* (archaïque), *fluctuōsus* = *κυ-*

ματίας, *κυματώεις*. Nombreux composés poétiques : *flucti-cola*, -color, -fragus (= *κυματογράφος*, *κυματοπλῆξ*), -gena, -ger, -sonus, -uagus, etc.

fluzus, -a, -um : qui coule, d'où « flottant, fluide, lâche, mou » (sens physique et moral), d'où *fluō*, -ās (inscription chrétienne) ; *fluzus*, -ās m. : écoulement, flux. Non attesté avant Pline, M. L. 3394 ; *fluiziō* f. (bas latin) ; *fluizura* (Colum.) : liquor musti, jus de raisin, mout ; *fluxilis*, -ibilis (bas latin) ; *fluiziō* (Ital.), *fluiziōsus* (Gloss.) ; **fluzina* ; **fluzināre*, M. L. 3392-3393. Pour la formation, cf. le type, sans doute anciennement désidératif, de *luzus*, *noza*, etc.

Composé de *fluō* : *affluō* : couler vers, affluer (sens propre et figuré, cf. Cic., *Diu.* 1, 61, *sine deest natura quippiam, siue abundat atque affluit*), d'où « être abondamment pourvu de », *affluentia*.

āfluō ? : verbe qui semble avoir été inventé pour traduire le gr. *ἄπορρο*, sur le modèle de *abundō*. Le plus souvent confondu avec *affluō* ; cf. Thes. s. u. ; Havet, *Man. de crit. verb.*, §§ 155 et 938.

confluō : se réunir en coulant, confluer (sens propre et figuré), dont le participe *Confluentis* et son dérivé *Confluentia* ont joué un grand rôle dans la toponymie ; cf. P. W., IV 871 sqq., et R. *Conflens*, *Conflans*, *Confolens*, *Confoulens*, all. *Coblentz*, M. L. 2136 a ; *confluus* ; *confluuium* (Varr.), cf. *conpluuium* ; *confluziō*, -us (bas latin) ; *conflugēs*, -um (scil. *aquae*), archaïque : confluent de plusieurs cours d'eau ; *dēfluō* : couler de haut en bas ; dériver de (sens propre et figuré) ; et aussi « se perdre en coulant, s'écouler entièrement, s'évanouir ». Tardifs : *dēfluus*, *dēfluuium* (Plin.) ; *dēfluxus*, -ziō ; *dēfluō* : s'écouler de toutes parts (sens propre et figuré) ; *ēfluō* ; *influō* : couler dans ou sur ; se glisser, s'insinuer dans ; *influxus*, -zus, -ziō, tardifs ; *interfluō* ; *praefluō* (époque impériale) = *προρρο* ; *prae-terfluō* (Caton) ; *prōfluō* : couler en avant, prendre sa source dans ; *prōfluuium*, etc. ; *refluō* ; *subier*, -*superfluō* ; *trānsfluō*.

Ce groupe de mots remplace le groupe indo-européen de skr. *srávati* « il coule », gr. *ῥέω*, etc., qui n'est pas représenté en latin, alors que le celtique en a plusieurs formes nominales ; ainsi irl. *srúaim* « cours d'eau » en face de lat. *flūmen*. L'élimination de **sreu-* a pu être favorisée en latin par l'homonymie qui se serait produite avec le groupe de *fruo*. — Avec *fruo*, le groupe de *fluō* a en commun d'avoir des formes avec et sans gutturale : *fluō*, *fluuius*, *-fluus* et *fluzi*, *conflugēs*, *fluctus*. Le cas est d'autant plus embarrassant que, après *u*, le *g* semble s'être réduit à *g* dès l'indo-européen. — Peut-être y a-t-il eu contamination du groupe indo-européen de **sreu-* « couler », qui aboutissait en latin à **frou-*, et d'un groupe **bhleu-* qui indique l'émission d'un liquide (influence de *pluō* ?). Le groupe slave de v. sl. *bljujō* « je crache » (serb. *bljujēm* « je vomis ») semble indiquer un ancien **bhleu-*. Le grec a *φύω* « je sours, je coule en abondance », *ἀπορρέω* « je sours », Hés., à quoi se rattachent des noms d'êtres divins indiquant ce qui sort en abondance : *Φλοῖος*, *Φλοῖα*, surnoms de Dionysos et de Koré, en tant que dieux de la végétation, et *Φλεῖος* (éphés. *Φλεω*), autre épithète de Dionysos. Ce serait le substantif actif *fluens/fluuius* qui aurait entraîné le groupe. — A côté de *φύω*, le grec a aussi des formes élargies par *-g-* : *φύζω* « je sours »,

οἰνόφυλξ (-*φλυγος*) « ivre de vin » qui rappellent lat. *flug-*. Originairement, ce groupe diffère essentiellement de celui de **sreu-*. Le groupe de **sreu-* se rattache à une racine simple signifiant « aller, glisser ». Le groupe de **bhleu-* se rattache à une racine simple signifiant « se gonfler ». Le présent *φύω* signifie « je déborde », *φύω-ταινα* « ampoule », *πομφύλις* « bulle d'eau » et *φλοῖα* « je suis gonflé, je suis en fleur ». Ce serait de la notion de « se gonfler, sortir en coulant » que serait venu le sens de *fluō*, sous l'influence de **sreu-* que remplaçait ce groupe en latin. On ne peut qu'entrevoir ici une histoire compliquée.

flustra, -ōrum n. pl. (singulier mal attesté) : — *dicuntur cum in mari fluctus non moventur, quam Graeci μάλαχαν υωαντ*, P. F. 79, 11 ; Suét. ap. Isid., Nat. 44, *flustrum (flustra sunt Gloss.) motus maris sine tempestate fluctuantis, unde Naevius Bello Punico (Irg. 51) sic ait : onerariae onustae stabant in flustris, ut si diceret, in malo*. Mot sans doute archaïque (repris par Tert., pall. 2) de sens mal fixé. Apparenté à *fluō* ?

flūta, -ae f. : sorte de murène, originaire de Sicile ; cf. Varr., R. R. 2, 6, 2 ; Macr., Sat. 3, 15, 7. Peut-être emprunt au gr. *πλωτή* (cf. *plotta*), par un intermédiaire osque, d'où l'ũ rendant un *ō*, et influencé par un faux rapprochement avec *fluō*.

foēale : v. *fauz*.

foēilō : v. *foeūs*.

foeus, -i m. : foyer (domestique, demeure des dieux Lares, Pénates), par opposition à *āra* ; de là *pro āris* et *foctis*. Ancien, usuel. Sens propre et figuré. Signifie aussi « feu, habitation ». Le sens de « foyer » est voisin de celui de « feu » et, dans la langue populaire, *focus* s'est substitué à *ignis*, cf. *foctum facere*. Dans la langue des traducteurs de la Bible et dans celle des médecins, *focus* traduit déjà le gr. *πῦρ*. Aussi est-ce *focus* et non *ignis* qui est représenté dans les langues romanes. Panroman. M. L. 3400 ; et celtique : britt. *foe*.

Dérivés : *foeculus*, -i m. : petit foyer (de l'autel) (cf. *foeculum*, sous *joue*) ; *foeculāre* n. ; *foecārius*, -a : esclave, garçon ou fille de cuisine ; *foecāria* « concubine », Cod. Just. 5, 16, 2 ; *foecācius*, depuis l'Italia (f. *pānis*, *foecācia* « fougace », M. L. 3396 ; et germanique : v. h. a. *fohazant* ; *foecāris* (petra) « pierre à feu », Isid. 16, 4, 5 ; cf. M. L. 3398 et 3399, **foecilis*. Pour **affocō*, v. B. W. sous *affouage*.

Une racine de forme **bhok-* n'est pas normale en indo-européen. Il n'y a donc pas lieu de rapprocher le mot arménien, également isolé, *boç* « flamme », dont la forme ne répond du reste pas exactement à celle de *focus*. Mais les Latins ont rapproché *focus* de *foeūd*, comme il est naturel.

fodiō, -is, *fōdi*, *fossum*, -ere (un doublet *fodire* est attesté également dans Caton, Plaute (*efodiri*, Mi. 315, 374) et, dans la latinité impériale, chez Columelle, Ulpien, Ammien, Gromatici, Dioscoride ; Ennius emploie d'après *fodere* un participe *fodētēs*, A. 504 ; l'abrégé de Festus, 74, 13, signale un infinitif d'un intensif-duratif en -ā, *fodāre*) : fouir, fouiller, creuser, percer ; = *σκάπτειν*, *ὀρύσσω*. Ancien, usuel. M. L. 3401, *fodere* (et *fodire*, cf. fr. *fouir*).

Dérivés en *fod-* et en *fosa-* : *fodicō*, -ās, formation populaire ; cf. *fricō*, *uellcō* (à côté de *fridō*, *uellō*) : fouir, percer, M. L. 3403 ; **fodiculō*, -ās, M. L. 3404 ; fr. *fouger* et *fouiller*.

fodinā f. : mine, M. L. 3404 a (*argenti*, *auri-fodinā*) ; *fossa* f. : fosse, M. L. 3460, britt. *fos* ; *fossō*, -ās (et *confossō*) ; *fossādm* n. (langue des arpenteurs et des militaires comme *uallūtm*) : fossé, M. L. 3461 ; *fossula*, M. L. 3462 a ; *fossiō* (terme technique de la langue rurale) ; *fossor* (item) ; *fossilis* « qui effodi potest » ; *fossdrius* ; *fossdrium* n. « bêche », M. L. 3462 ; *fossūra* (Vitr., Colum.) ; *fossitici* (Varr., Vitr.) ; *fossārius* m. (bas latin) : fossoyeur ; *fossibilis* (Arn.).

Composés de *fodiō* : *confodiō* : creuser, et spécialement « percer d'un trait, transpercer » (aspect déterminé ; sens physique et moral) ; *circum-* (v. B. W. *serfouir*) ; *dē-*, *ef-* (ec) et *perē-*, *in-*, M. L. 3409 ; *inter-*, M. L. 4489 a ; *per-*, *prae-*, *re-*, *suf-*, *trāns-fodiō* ; *refossus*, M. L. 7157.

Le présent *fodiō* suppose un présent radical athématique à vocalisme *e/o* qui, comme la plupart des formes de ce type, a disparu presque partout, mais dont le balte et le slave ont aussi des restes importants sous des formes diverses : v. sl. *bōp* « je pique » (aor. *basū*), lit. *bedū* « je pique, je creuse » et *badau*, *badūti* « piquer, heurter », lette *bedu* et *beū* « je creuse », v. pruss. *embaddusisi* « plongés » (au figuré, dans le malheur). Pour le sens, cf. lette *bedre* « fosse », v. pruss. *boadis* traduisant all. *stich*, et en celtique, gall. *bedd* « tombeau » ; got. *badī* n., all. *Beit*.

foedus, -eris n. (ancien **bhoid-o/e-s* ; cf. *foideratei*, SCB ; *foidere*, abl. Lex Iul. mun. ; v. Thes. s. u. 1001, 81 sqq.) : traité (public ou privé). Usité de tout temps. Non roman.

Dérivé : *foederātus*, qui a sans doute remplacé un ancien *foedustus* (cf. *onustus* et *onerātus*, *sceleratus* et *scelerātus*) ou plutôt **feidustus* dérivé de **feidos*, forme de neutre ancienne à diphtongue *-ei-* ; cf. Varr., L. 5, 86 : *foedus quod fidus Ennius scribit dictum* ; et *fidustus* dans P. F. 79, 26 : *fidusta a fide denominata quae maxime fidei erant*. — De *foedustus* les glosses ont conservé le composé *confoedustus* (à côté de *confoedius*), non attesté dans les textes. — De *foederātus* a été tiré à basse époque le verbe *foederō*, -ās (depuis Min. Fel.), sur lequel a été créé *confoederō*, *confoederātio*.

Dans le composé archaïque et poétique *foedi-fragus*, le thème **bhoido-* survit peut-être ; mais, en composition, le latin a souvent des formes de ce genre en face du thème en *-es* : ainsi *uulni-ficus* en face de *uulnus* ; cf. *homicida* de **homō(n)*.

Foedus résulte de la contamination d'un thème en *-o-masculin* **bhoido-* et d'un thème neutre **bheido-/es* (cf. *pondus* et *modus*). Même racine **bheidh-* que dans *fido*. Le genre neutre s'explique parce que *foedus* a dû désigner à l'origine un acte engageant la foi (cf. *ferire foedus*) : cf. le sacrifice d'un porc par les Fétiaux lors de la conclusion du traité ; v. les citations de Festus, sous *Feretrius*, et de Varron, sous *fétialis*. La conservation de la diphtongue *oe* fait difficulté : maintien d'une graphie archaïsante dans un mot de la langue juridique (cf. *poena*, *moenia*?). Mais ceci ne vaut pas pour l'adjectif

foedus. Essai d'explication dans Lejeune, RÈL. XXIX, 1951, 97 sqq.

foedus, -a, -um : 1° affreux, repoussant ; 2° qui enlaidit, outrageant. Souvent joint à *ueter*. Se dit de la forme, *foeda species*, de la saveur, *foedus sapor*, de l'odeur, *herba odoris foedi*. Assez fréquent dans ce sens : *cimices foedissimum animal*, Plin. 24, 17 ; *multae bestiae insectantes odoris intolerabili foeditate depellunt*, Cic., N. D. 2, 127. Conservé en corse, en logoudorien et dans les langues hispaniques ; cf. M. L. 3406.

Dérivés : *foedō*, -ās (poétique) ; *foeditās*.
Aucun rapprochement net comme pour *taeter*, *turpis*, etc., le sens précis étant indéterminable. Pour la diph-tongue, cf. le suivant.

foetō, -ēs (faetō, fētō) : puer. Attesté seulement au présent. Usité de tout temps. Conservé en espagnol et en portugais, comme *foetor*, *foetibundus*, et dans quelques dialectes italiens, M. L. 3407-3410 (avec *ē* ou-vert?).

Dérivés : *foetor*, -ōris m. : puanteur ; *foetōrdsus* (tar-dif) ; *foetidus* ; *foetidō*, -ās (tardif) ; *foetēscō*, -is ; et à basse époque *foetōsus*, *foetulentus* ; peut-être aussi *foe-tiūinae* « rēs foedae » (rare, depuis Apul.), que M. Leu-mann dérive toutefois de *fēus*.

Le groupement qui a été proposé de *foetō* avec *fimus* et avec *foedus* est incertain, la forme du mot n'étant elle-même pas sûre (v. Thes. VI 1008, 9 sqq. ; le palimp-seste de Plaute a *foetet*, Cas. 727 ; la leçon *foetet*, Ps. 422, est une restitution conjecturale ; les manuscrits palatins ont généralement *fetet* ou *feter*). Et l'on n'a aucun autre rapprochement précis. Le sens du mot indiquerait à le ranger parmi les mots à diph-tongue *ae*, indiquant une infirmité, *aeger*, *caecus*, *taeter*, *paedor*, etc., donc à préférer la graphie *faetō* ; cf. toutefois *foedus*.

folium, -ī n. (*folia* f. en bas latin, Oribase, Diosc., cf. Thes. VI 1011, 48 sqq.) : feuille ; puis, comme la Sibylle inscrivait ses prédictions sur des feuilles de palmier : feuille d'écriture, feuille de papier (= *charta*). Ancien, usuel. Panroman. M. L. 3415 ; B. W. s. u.

Dérivés : *foliolum* (époque impériale, cf. M. L. 3413, **foliola*) ; *foliosus*, M. L. 3414 ; *foliaceus* « en forme de feuille » ; *foliatus*, M. L. 3413 a ; *exfoliō*, -ās (Apic.), M. L. 3007 a ; *foliātūra* (Vitr.) ; *foliātilis* (Ven. Fort.), M. L. 3412.

Composés : *aquifolium* ; *quinquefolium* (= πεντάφυλ-λος) ; n. *quinquefolium* ; *centifolia* (*rosa*) ; cf. *trifolium* (et **trifolium* d'après τριφύλλον) : trèfle, M. L. 8899 ; *caerrefolium*, 1469.

Il y a deux rapprochements possibles, mais qui s'ex-cluent. On peut rapprocher gr. φύλλον « feuille » de **bh⁴lyo*- et gael. *bile* « petite feuille, fleur », gaul. *Blae-uovvnti* (nom de plante chez Dioscoride), et, de plus loin, v. isl. *blað*, v. h. a. *blat*, etc. « feuille » ; on poserait un thème **bhel-*, qui serait représenté par des dérivés divers ; lat. *folium* reposerait sur une forme **bhol-*. Mais, d'autre part, le celtique a un mot **dal-*, **dul-* (avec *d*-ambigu : ancien *d* ou *dh?* et des vocalismes -*al-*, -*ul-* reposant sur -*ol-*, -*ul-*) dans gaul. πεπιδούλα « quinque-folium », irl. *duille*, *duillen* « feuille », gall. *dail* « feuilles » ; cette seconde possibilité ôte le droit d'affirmer le rap-prochement d'abord séduisant avec gr. φύλλον, etc. (le

fait que φύλλον a été rendu par *folium* dans *caerifolium* n'enseigne rien). V. *flōs*.

foliis, -is m. : sac ou ballon de cuir gonflé d'air ; bal-lon à jouer ; soufflet de forge (φύλα) ; bourse de cuir. Ancien, usuel. Panroman, dans des sens divers, M. L. 3422 ; en celtique : britt. *ffall* « gros, corpulent » ?

Dérivés : *folleō*, -ēs (S¹ Jérôme) ; *follescō*, -is (Gloss., bas latin) ; *folliculus* m. : petit sac ; balle ; gousse, cosse ; coque, cocon ; poche, vessie, vésicule, scrotum, M. L. 3419 et 3418 ; **follicellus* ; *folliculāris*, -lāsus, -lātus (Gloss.) ; *follicō*, -ās : respirer comme un souf-flet, M. L. 3417 (cf. *foleō*, etc.) ; *foliāris* adj. (bas latin) : Marcell., Chron. II, p. 95, 498, 3, *nummis quos Romani Terentianos uocant, Graeci follares...* ; *follinus*, Prisc., cf. M. L. 3420 ; *follitus*, Plt., Epid. 351. Cf. aussi M. L. 3421, **folliolus* ; 4408 a, *infoliāre* ; 8432, **suffollicdre*.

follis : fou (cf. CGL V 568, 58 ; 621, 24) est sans doute le même mot que *foliis* « soufflet ». Ce sens a pu se développer dans des emplois comme Aug., Serm. 127, 1, *adhuc tumes, follis inflatus?* et *uacuis follis* (Gloss.). Toutefois, il semble y avoir eu une forme *follius* ; cf. Vita Caes. Arel. 2, 42, *folle homo, quid men-tiris?* V. B. W. sous *foi*.

Avec d'autres formations, le germanique a des mots voisins pour le sens et pour la forme ; aussi avec -*il*-expressif, notamment v. isl. *boltr* et v. h. a. *ballo* « balle », *bolla* « bulle d'eau ». Ces mots font partie d'un groupe étendu dont le sens est « se gonfler, être gonflé par le souffle », etc., et auquel appartiennent *flāre*, d'une part, peut-être *fluō*, de l'autre. Avec un élargissement -*gh-*, on a got. *balgs* « soufflet » et gaul. *bulga* « sac de cuir » emprunté par le latin, irl. *bolg* « sac, ventre », avec un verbe v. isl. *belgja* « gonfler », un participe-v. isl. *bolgenn* « gonflé ». Il y a des formes multiples et quasi insaisis-sables de ce groupe de mots. On notera, entre autres, gr. παφάζω « je bouillonne, je suis en ébullition ».

fōmentum : v. *foeō*.

fōmes, -itis m. : — *sunt assulae ex arboribus, dum cae-duntur, excussae...* *Fomites alii uocari putant scintillas, quae ex ferro candenti malleis excutuntur ; dictae autem ita, quia igni sunt confosae. Pari modo assulae, quae sunt securibus excussae*, P. F. 75, 1 ; « bois sec, copeaux pour allumer ou pour nourrir le feu » ; au sens moral : ce qui exflamme ou excite, foyer, etc. N'est guère employé dans ce sens que par les auteurs chrétiens.

De ce sens de « matière, aliment » s'est développé le sens de *māteris*, *surculus*, *truncus*, dans lequel le mot est employé à basse époque. Attesté depuis Salluste ; non roman. Rattaché par les anciens à *foeō*, sans doute avec raison. Pour la forme, cf. *tarmes*, *caespes*, *limes*, *stipes*, tous mots du vocabulaire rustique. Les gloses ont aussi : *fōmēō* : πελεκῶ, *dōlō* ; *fōmīō*, -ās (Carm. Priap.) ; *fōmitat* : *fōmitibus exasulāt* ; *defomitātum* : *a fōmitibus succisum, quibus confoueri erat solitum*, P. F. 66, 9.

Fōnēs : v. *Faunus*.

fōns, fontis m. (féminin en bas latin, cf. Thes. VI 1022, 38 sqq., fr. la font ; thème en -i- : le génitif pluriel est *fontium* ; ablatif singulier en -i- ou en -e (*fontei* et *fonte* dans la Sent. Minuciorum), accusatif pluriel en -is

ou en -ēs, cf. Varr., L. L. 8, 66 ; 9, 112 : source, fontaine ; = gr. πηγή, κρήνη. Sens propre et figuré ; dans la langue de l'Eglise s'emploie pour désigner l'eau du baptême : *fōns baptismi*, *panormaitis*, et l'endroit où l'on baptise, cf. fr. *fontis*. Panroman, sauf roumain. Usité de tout temps. M. L. 3425.

Dérivés : *fontānus*, d'où *fontāna* f. (sc. aqua), v. B. W. fontaine ; M. L. 3426 ; et en celtique : gall. *fynnon*, etc. ; *fontāneus* ; *Fontānālia*, -ium ; *fontālis* ; *fonticu-lus* m. ; *fontinālis* ; *Fontinālia* (cf. *Quirinālis*, -lia) ; *Fontēius* ; *fontius* (Gramm.) ; *fontius* (Orib.), d'après *nātius*?

Composés savants : *fonti-cola*, -gena.
Rattaché par les anciens à *fundō*, cf. P. F. 74, 28, sans doute à cause de la prononciation avec *o* fermé, notée *funtes*, signalée par Prisc., GLK II 27, 1, *utetissimim... proferentes « funtes » pro « fontes »... quae tamen iunioribus repudiata sunt quasi rustico more dicta*, et qu'on retrouve sur un cachet d'oculiste, cf. Thes. VI 1028, 31. Sur cette prononciation, v. Baehrens, *Sprach. Komm.* z. App. Probi, p. 54, et cf. frons, fruns.

Ombre. *Funtlere*, *Fondlire* « en Fontulis (?) » est un nom propre sur lequel on ne peut rien appuyer. On rap-proche skr. *dhanvati*, *dhandyati* « il court, il coule ». Le vocalisme -*o*- indique un ancien nom-racine ; la forme en -*it*- ne peut être que secondaire ; cf. *mōns*. Sans doute vieux mot religieux (cf. les noms de vieilles divinités *Fōns*, *Fontus*), qui ne se retrouve nulle part ailleurs.

for, fāris, fātus sum, fārī (for n'est pas employé, cf. Macr., exc. gramm. V 654, 25, *neq. d. nec for admittit auctoritas*) ; *fāris*, *fāmūr*, *fāmin* n'existent que chez les grammairiens ; ne sont employés que *fātūr*, *fantur*, l'im-pératif *fāre* [un exemple de *fāminō* dans P. F. 77, 20], l'infinitif *fārī*, *fārier* (Vg., Ae. 11, 242), le participe *fāns*, le gérondif et le participe en -*ndus*, le supin *fātū*, le futur *fābitur*, *fābitur* et les temps composés du passé) : parler. *Fatur is qui primum homo significabilem ore mit-tit uocem*. *Ab eo ante quam ita faciant, pueri dicuntur infantes ; quom id faciunt « iam fari »*, Varr., L. L. 6, 52. En dehors de ce sens, le mot a une couleur poétique et archaïque ; cf. Enn., A 19, *quem Venus... fata docet fari* (v. fari donauit), *diuinum pectus habere* ; Vg., Ae. 1, 261, *fabor...* et *fatorum arcana mouebo*. Il apparaît déjà désuet à Cic., de Or. 3, 153 ; à partir du 1^{er} siècle après J.-C., il ne se trouve plus que dans la langue littéraire et dans certaines formules.

Ses participes s'emploient avec le sens passif : *fātus*, d'où *fātum*, -i (v. ce mot), *fātāri* attesté par Prisc. III, 486, 12 et P. F. 78, 22, *fātantur*, *multa fantur* ; *fandus* avec ses contraires *infandus* (= δεικτος, ἀπειρος, puis δέικτος) et *nefandus* (peut-être plus récent que *infan-dus* et influencé par *nefās*). Cf. Catulle 64, 406, *omnia fanda, nefanda malo permixta furore* ; d'où *nefandārius* (Not. Tir.). Cf. aussi *nefās*, employé au pluriel neutre *nefantia* avec le sens de *nefanda* par Lucilius et Varron ap. Non. 489, 14 ; de même *infāns facinus* dans Accius.

Dérivés et composés : *facundus* (v. pour la forma-tion *facundus*) : disert ; Varr., L. L. 6, 32, *qui facile fantur facundi dicti* ; d'où *facundia* f. : facilité de pa-role, puis « éloquence ». Mots anciens, évités par la prose classique (ne se trouvent ni dans Cicéron, ni dans César, ni dans la Rhétorique à Hérénnius, etc. ;

cf. Thes. s. u.) et même par la poésie soignée. Repris à l'époque impériale par affectation d'archaïsme. Il en est de même pour les composés *infācundus*, *per-facundus*.

fāmen, -inis n. : parole. Tardif, sans doute d'après φῆμα, ῥῆμα ; *affāmen* est déjà dans Apul., Met. 11, 7. *fābula* : conversation, d'où « sujet (ou objet) de conversation, récit » ; en particulier : 1° récit dialogué et mis sur la scène, f. *scenica*, f. *ad actum scaenarum composita*, pièce de théâtre ou fable ; 2° *fābula* comme *uerbum* s'opposant à *rēs*, *facta* désigne un récit mensonger ou fictif, cf. a *fabulis ad facta uenire*, Cic., Rep. 2, 3 fin ; Plt., Cap. I Pro. 52, *haec res ageitur nobis, uobis fabula* ; d'où *fābulae* ! « Chansons ! » ou « Histoires ! » ; *fābulōsus*, *fābulōsē*, *fābulōsitas* (Plin.) = *μυθοειής* ; *fābulāris* (f. *historia*), synonyme récent de *fābulōsus*. M. L. 3124 ; irl. *faball* et *bablōir* ? Dénom-inatif : *fābulor*, -āris (avec un doublet *fābulō*) : con-verser, causer avec ; et simplement « parler », sens déjà attesté dans Plt., Tri. 480 : *rem fabulare* (à côté de *rem hercle loquere*, Ep. 285) ; « raconter, inventer », cf. l'emploi de gr. μῦθος, μυθεῖσθαι. A supplanté *loquī* dans certaines langues romanes, notamment dans les langues hispaniques. M. L. 3125. Composé : *confābu-lor* (= *colloquor*, familier), *confābulatō* (Ital.). Dérivé : *fābella* : fable, petite pièce. D'où *fābellāre* (-rī), attesté dans les Gloses et confirmé par les langues romanes, M. L. 3119 ; *fābellatō*, -tor = *μυθοδότης* (Ital.). *Fā-bulinus*, -i m. : Varron ap. Non. 532, 20, ... *cum primo fari incipiente, sacrificabant diuo Fabulino*. *adfor*, -af : rare, archaïque et poétique ; usité à l'indi-catif présent (mais non à la 1^{re} personne du singulier), au participe passé, à l'impératif singulier, à l'infinitif : parler à = *adloquī*. Sur l'emploi dans la langue augurale, v. *ecfor*. *confor* : synonyme tardif et artificiel de *colloquor* (Cas-siod.).

ecfor (ef-) : synonyme de *eloquor*, qui appartient au vocabulaire religieux ; cf. dans la langue augurale (avec sens passif) : *effārī* temple dicuntur : *ab auguribus effantur qui in his fines sunt*, Varr., L. L. 6, 53, et les références de Goetz-Schoell, ad loc. En dehors de cet emploi, le verbe a un caractère solennel et appartient surtout à la langue poétique. Dans la langue de la dia-lectique, *effārī* signifie « établir une proposition, un axiome » ; d'où *effātum* (et aussi *prōfātum*) dans le sens de *ἀξιωμα*.

praefor : appeler ou invoquer d'abord. Terme reli-gieux, synonyme de *praere* ; cf. Caton, Agr. 141, 2, *lanum Iouemque uino praefamino* ; T.-L. 22, 1, 16, *cetera, cum decemuirum libros [scil. Sibyllinos] inspicissent, ut ita fierent quemadmodum cordi esse diuis [e]carminibus praefarentur* ; *praefandus* « qu'on doit nommer en s'excusant, déshonnéte ». Dans la langue commune a le sens de « dire tout d'abord ; commencer par dire » ; *praefātō* ; *prae-fātūculum* ; *prae-fātus*, -ās, -men (tardifs).

profor : synonyme archaïque et poétique de *prōloquī* ; a aussi le sens de *praedicere*. A l'époque impériale appar-rat *prōfātus*, -ās « parole, prononciation ».

Le grec a un présent correspondant à *fātūr*, à savoir dor. φάμ, ion.-att. φημι. Le prétérit hom. φάτο a des désinences moyennes comme lat. *fātūr*. La racine se re-trouve, en outre, dans v. angl. *bōian* « se vanter », v.

r. *baju* « je raconte », *busnt* « récit », arm. *bay* « dit-il », *ban* « discours » et *bay* « parole » (cf. gr. *φῶνις*, *φῶσις*). Une valeur religieuse apparaît notamment dans v. sl. *balji* « sorcier » (d'où « médecin »). Le sens de « raconter » et « énoncer, déclarer » domine dans la racine.

Le lat. *fātum* appartient à ce groupe ; le *fātum* serait une « énonciation » divine. Quant à *fās*, qui est plus éloigné, v. ce mot.

V. aussi *fāma* et *fateor*.

forâgô : v. *forô*.

forās : v. *forēs*.

forbea, -ae f. : -m antiqui omne genus cibi appellabant quam Graeci φοβήν uocant, P. F. 74, 7 ; cf. CGL V 457, 44, *fordea* (sic codd.) : omnis herba. Sans autre exemple. Peut-être création de grammairien pour rapprocher herba de φοβή.

forceps, -ipis m. (f. dans Ov., M. 12, 277) : pince, tenailles de forgeron ; pince de dentiste. Dans la langue militaire : troupe disposée en forme de tenaille ou de V pour recevoir l'ennemi qui avance en forme de coin (*cu-neus*) ; se confond dans ce sens avec *forfex*, q. u. Ancien, usuel. Une forme étymologique *formuacpēs* est dans l'abrégé de Festus, 81, 10, *formuacpes forcipes dictae quod forma capiant i. e. feruentia* ; v. Thes. VI 1049, 79 sqq., qui est peut-être une reconstruction faite d'après le grec *πομάχα*. On trouve aussi *forpex* (sans doute d'après *irpex*) ; par contre, *forfex* semble être un autre mot, malgré Charisius.

V. *formus* et *forfex*.

foreo : *quam nunc falliscum appellamus, nunc culter, alias securis qui pontificis in sacris utuntur*, CGL V 22, 2 ; cf. 501, 35 : *foreo* : falliscum uel cultrum uel securem. Sans autre exemple, et sans explication.

fortis (-tus) : v. *fortis*.

forda : v. *forô*.

forem : v. *sum* et *fui*.

forēs, -ium et **foris**, -is f. : porte (de maison, particulièrement celle qui s'ouvrait au dehors, Serv., Ae. 1, 449). Un nominatif singulier *forēs* est attesté par Donat, Ad. 264 ; les manuscrits de Plaute ont parfois la leçon *fores*, cf. Thes. IV 1057, 70 ; mais *foris* est la graphie courante et correcte ; l'ablatif est toujours *fore*, non *forti*, mais il est attesté dans des groupes métriques tels que *in fore*, là où *in forti* serait amétrique et à une époque où l'ablatif en -i tendait à disparaître (Hor., Ov.). Il est donc impossible d'en rien conclure en faveur de l'existence en latin d'un thème consonantique semblable à celui qu'atteste le pluriel skr. *dūrāh*. Le génitif pluriel est à peine attesté ; on lit une fois dans Plt., Cu. 158 (troch. sept.), *placide egredere et sonitum prohibe for(i)um et crepitum cardinum* (B a *forum* et *cardium*) ; la correction *forum* est exigée par le mètre et semble sûre ; dans Vitr. 6, 3, 6, *forum* est une correction de Rose, aujourd'hui abandonnée pour *ostium* de Iocundus ; les manuscrits ont *eorum* ou *earum*. Le singulier est employé (Plt., Mi. 154), mais beaucoup plus rare que le pluriel, au point que les grammairiens rangent *forēs* parmi les noms sans singulier ; cf. Thes. VI 1058, 23. Ancien, usuel, classique. Diminutif : *foricula* f. (rare), *foricula-*

rius (Inscr.). Pas d'autres dérivés : pour désigner le « portier », Plaute dit *idātor*, Varro *tsidiarius*, et on lit dans la Vulgate *portarius*. Pour *forēnsis*, v. *forum*.

Composé : *biforis* (-rus, Vitr.), sans doute calque de *διφωρος*.

A un doublet **fora* se rattachent les adverbes *foris* (ablatif locatif pluriel), *forās* (accusatif pluriel) « dehors, au dehors » (sans mouvement et avec mouvement), attestés dès les plus anciens textes et renforcés à basse époque, d'où *ā forās*, *ā foris* ; *dē forās*, *dē foris* ; employés aussi dans la langue vulgaire comme prépositions, e. g. Apul., Apol. 50, *foras corporis* (avec le génitif d'après gr. *ἐξω*) ; Met. 1, 21, *foris urbem*, où ils ont concurrencé *extrā* ; cf. *forās mūrāneus* (d'après *intrā*, Greg. Tur.). *Foris* s'oppose à *intus*, de là *forinsecus* formé sur *intrin-*, *extrinsecus*. Cf. aussi *forum*, *forus*, *afforēs* (oculi), Orib.

Foris, *forēs* « porte » n'est pas représenté dans les langues romanes, où ont survécu *ostium* et *porta* ; mais les adverbes *forās*, *foris* y sont bien attestés, M. L. 3431, v. B. W. sous *hors*, de même que *a* et *de foras*, *foris* (*afuera*, ital. *affuori*, fr. *dehors*, etc., M. L. 265), les dérivés de la basse époque : *fordānus* (-neus) « étranger », M. L. 3428-3429 ; *forasticus* « farouche », M. L. 3432 ; *forestis* (Diplom. de Childebert, Mon. Germ. Dipl. imp. I n. 5, p. 7, 42). Cf. F. Brall, Lat. *foris*, *foras* im Gallo-romanischen, bes. im Französischen, Breslau, 1918, et B. W. sous *forēt*.

Le thème **dhuw-* « porte » s'employait essentiellement au pluriel, ainsi qu'on le voit par v. sl. *dūrī*, lit. *dūrys* (gén. pl. *dūrj*), v. h. a. *turi* (et v. angl. *dura*, de *dhuw-*s, acc. pl.) et skr. *dūrāh* (avec *d*, par suite d'une altération secondaire), acc. *dūrāh*. Le latin *foris* peut être issu de **dhuw-*, comme *bonus* de *duenos*, etc., ou représenter une forme **dhuw-*, avec le vocalisme du pluriel. Le singulier n'apparaît que secondairement, ainsi dans v. sl. *dōtrī*, lat. *foris* ou arm. *dūrī* (passé aux thèmes en -n).

Le dérivé en -a- a le vocalisme radical zéro : hom. *θῶραι* (et postérieurement un singulier *θῶρα*), gall. *dor*, arm. *durk* (pluriel, avec valeur de singulier ; gén. dat. *draç*). Lat. *forās* doit son vocalisme à *forēs*. — Le germanique a un dérivé en -o- : got. *daur* « porte » (neutre) ; le celtique un dérivé de forme complexe : iri. *dorus* (neutre) « porte » ; le grec a *θύρετρον*, l'albanais a *derë* « porte ».

La notion de « dehors » est souvent exprimée par des formes signifiant « à la porte » : outre lat. *forās*, *foris*, on a arm. *durs* (locatif et accusatif) « dehors », gr. *θύρα* (c'est-à-dire « θύρας-δε ») « dehors » et *θύρα* : *ἐξω*, Hés. En gotique, *faura-dauri* traduit *πλατεία*. La « porte » clôt non la maison, mais l' « enclos », au point de vue indo-européen ; de là le dérivé **dhuworo-* désignant l'enclos qui, aujourd'hui encore, dans l'Europe orientale, entoure la maison : v. sl. *dōvōr* ; mais v. perse *duwarayā* signifie « à la porte » ; ainsi s'explique lat. *forum*, *forus* (le vocalisme de ombr. *furu*, *furo*, même sens, est incertain) ; v. ce mot. Qui est hors de l'enclos est dans la campagne : v. *peregrī* sous *ager*. Mais l'opposé propre de *foris*, *forās*, c'est *domi*, *domum* ; de même que *domus* indique moins la bâtisse (ordinairement nommée *aedēs*) que le siège de la famille à laquelle préside le *dominus*, le mot *forēs* désigne l'accès de la « domus » plutôt qu'un objet matériel ; c'est sans doute la raison pour laquelle

le mot a été éliminé, dans le sens de « porte », au profit de formes de sens plus concret, tandis qu'il est demeuré comme adverbe.

forfex, -icis, f. (usité surtout au pluriel *forficēs*, -um) : ciseaux, cisailles ; forces pour tondre. Souvent confondu avec *forceps*, mais désigne un instrument différent ; cf. App. Prob. GLK IV 202, 14, *inter forfices et forceps hoc interest, quod forfices incisorias esse designat, forceps uero tenaces esse demonstrat*. Les glosses distinguent *forfex* : *πομάχα* et *forfex* : *φαλκ*. Diminutif : *forficula* ; dénominateur : *forficō*, -ās (Chir. 66). Rare et technique. M. L. 3435-3437.

Le f intérieur de *forfex* n'est pas conforme à la phonétique romaine. Si une forme dialectale a prévalu, c'est sans doute sous l'influence de composés tels que *artifex*, *opifex*, etc. — La racine pourrait être celle de skr. *barḍhakah* « coupant » et « charpentier », v. h. a. *barta* « hache » et gr. *τέρβω* « je détruis ». Mais il est imprudent de rien affirmer sur l'origine de mots techniques comme *forceps*, *forfex*, qui peuvent être empruntés et déformés par l'étymologie populaire.

foria, -ae f. (et *foria*, -ōrum?) : foire, diarrhée. Mot vulgaire, rapproché de *foris* par étymologie populaire. M. L. 3438, qui note *fōria* avec *ō*.

Dérivés : *foriō*, -is (conforiō, roumain *cufuri*, M. L. 2137) ; *foriolus*, -i m., M. L. 3440 ; *foricae* f. pl. « cabinets publics » ; *foricarius*.

Il a été proposé des rapprochements divers dont aucun ne s'impose. Isl. *gor* « pus » et v. angl. *gor* « fumier » ont des sens assez différents.

fōrma, -ae f. (δ attesté par l'apex dans les inscriptions et par les langues romanes) : forme (sens concret), moule, cf. *Lex Rubria*, CIL I² 592, 2, 2, *pecunia... signata forma publica* [Populi] *R[omani]* ; Colum. 7, 8, 7, *caseus uel manu figuratur, uel buxeis formis exprimitur* ; de là « objet fait à la forme » ; Cic., Mil. 86, *clarissimorum uirorum formas (= imagines cereas Claudiorum)*, en particulier *forma appellatur puls miliacia ex melle*, P. F. 73, 26, cf. le fr. *fromage*, anciennement *formage*, de **formaticum* ; puis « forme donnée à un objet matériel ou abstrait » (= *μορφή*, *τύπος*) ; dans ce sens, souvent joint à *faciēs*, *figūra*, *speciēs*, dont il ne se différencie guère ; en particulier, « belle forme, beauté (physique) » (cf. gr. *Μορφό*, nom d'Aphrodite à Sparte), d'où *formōsus*, proprement « fait au moule », par suite « bien fait, beau » au sens concret (cf. gr. *εὐμορφος*, *μορφεύς*, de même sens) ; v. Ernout, *Philologia* II, 78 sqq. Dans la langue philosophique, *fōrma* correspond à *speciēs*, *εἶδος*, cf. Quint. 5, 10, 62 ; dans la langue de la rhétorique, traduit le gr. *ῥητορικὴ*. Ancien, usuel. M. L. 3441. Celtique : iri. *foirm*, britt. *furf* et bret. *fourondec* « fromage ».

Dérivés : *fōrmō*, -ās : proprement « mettre en forme » (*materia fōrmāta* s'opposant à *materia rudis*), puis « former, façonner », M. L. 3443 ; *fōrmātor*, -trix, -tura ; *fōrmāmentum* (Lucr.). Composés : *confōrmō* : façonner, conformer ; *dēfōrmō* : 1° ébaucher, décrire (cf. *describō*, *dēpingō*) ; 2° défigurer, déformer ; *effōrmō* (tardif, d'après *effingō*) ; *infōrmō*, *praeformō* (époque impériale) ; *refōrmō* ; *transfōrmō* (d'où britt. *trawsfurfo*), qui presque tous ont des dérivés en -tor ou en -itiō.

fōrmālis : qui sert de type, de moule (terme technique, usité en grammaire, en droit, en arpentage, etc.) ; *fōrmābilis* (tardif) ; *confōrmālis*.

fōrmāceus (Plin.) : moulé, fait à la forme. Plin. 35, 169, *in Africa Hispanique e terra parietes, quos formaceos appellant*, emploi conservé en espagnol, cf. M. L. 3442, emprunté en germanique : v. h. a. *formiszi*.

**formaticus* : v. plus haut.

fōrmārius, -i, *fōrmāria*, -ae (très basse époque) : qui sert d'exemple (terme de la langue monastique) ; *fōrmāster* (joint à *luculentāster*, Titin.) ; *fōrmāstrum* n. : *opus pistiorum* (Gloss.).

fōrmōsus : v. plus haut. A subsisté en roumain, en vieux vénitien, en espagnol et en portugais, M. L. 3450 ; tandis que les autres langues romanes ont conservé le diminutif affectif *bellus*, la forme espagnole suppose une forme dissimilée **fōrmōsus*, cf. Meyer-Lübke, *Einfl.*, p. 159. Dérivés : *fōrmō(n)sulus* ; -sitās ; -sō, -ās.

fōrma f. : 1° forme délicate ; 2° forme, règle, système ; spécialement dans la langue du droit « modèle juridique » (primitivement « loi rédigée et publiée in fōrmā »), « formule », de là : *fōrmulā cadere* « être mis hors de cause » ; *fōrmulārius*.

fōrmella (tardif) : petit moule ; conservé dans l'ital. *formella*, M. L. 3444 ; *fōrmellus* : sorte de fromage.

Composés en -fōrmis, correspondant souvent à des types grecs en -μορφος :

infōrmis (= ἀμορφος) : informe (sur lequel ont été faits *conformis* (= σύμμορφος) ; *dēfōrmis* (-mus) « laid, hideux », contraire de *fōrmōsus* ; *transfōrmis*, d'après *con-*, *dē-*, *trans-fōrmō*) ; *bi-*, *tri-*, multi-fōrmis ; *tauri-fōrmis* (Hor. = ταυρόμορφος).

Les anciens (cf. Don. ad Ter., Ph. 107-108) rattachent *fōrma* à *formus* « chaud », *formus*, *formāx* ; ce n'est qu'une étymologie populaire, malgré Müller-Graup, Gl. 31, 129.

Aucun rapprochement satisfaisant : l'ō fait une difficulté particulière. Sans doute emprunté. La fermeture de l'ō devant r + consonne rappelle le passage de e à i dans lrs formes dialectales *stircus*, *Mirgurius*, osq. *amirikatud*. Un emprunt à gr. *μορφή* est possible, par un intermédiaire étrusque. Il s'agit d'un terme technique, concernant une industrie florissante chez les Étrusques. M. Benveniste envisage la possibilité d'un **mōrma* avec une dissimilation comme dans *formica*. V. Ernout, *Aspects*, p. 66.

formica (*furnica*, App. Prob., GLK IV 197, 27), -ae f. : fourmi. Ancien. Panroman. M. L. 3445 ; B. W. s. u.

Dérivés : *formicula*, M. L. 3448 (*formiculōsus*) ; *formictus* ; *formicōsus*, M. L. 3447 ; *formicō*, -ās : chaotiller, démanier ; avoir des fourmis, cf. *μυρμηκίζω* ; M. L. 3446, d'où *formicā(b)ilis* ; *formicolōn*, *Isid.*, Or. 12, 3, 10, déformation de *myrmecolōn* ; *formicāria* (Gloss.) = *μυρμηκοτρόγιον*.

Les noms, divergents d'une langue à l'autre, de la « fourmi » commencent par -m ou par une forme dissimilée de m-. On a ainsi iri. *moirb*, v. isl. *maur*, v. sl. *mractij*, arm. *mrjawn* (gén. *mrjman*), av. *maoiris*. Le lat. *formica* doit résulter d'une dissimilation de **mornī* (cf. *formidō*), forme à redoublement qui rappelle gr. *μύρμηξ* et, avec dissimilation, *βέρμαξ*, *βέρμαξ*, *δρυμαξ* ; le

skr. *vamrdh*, *vamri* a aussi une dissimilation et, en outre, des altérations ultérieures. Le -ur- de *furnica* peut donc être ancien. — Les noms d'insectes, n'appartenant pas au fonds noble du vocabulaire, sont sujets à toutes sortes d'altérations populaires ; cf. *pūlex* et *uermis*. *Formica* en face de *μύρμηξ* rappelle *lōrica* en face de *θώραξ*, *seneca* en face de *senex*. M. Niedermann fait remarquer qu'une formation parallèle à lat. *formica*, à savoir skr. *valmīkha*, signifie « fourmière » et non « fourmi ».

formidō, -inis f. : 1° sens concret « épouvantail », terme de la langue des chasseurs ; Sén., Dial. 4, 11, 5, *cum maximis ferarum greges linea pinnis distincta contineat et in insidiis agat, ab ipso effectu dicta formido* ; objet d'épouvante ; 2° sens abstrait : effroi, épouvante ; l'Épouvante personnifiée et divinisée. Ancien, usuel et classique. Conservé seulement dans un dérivé du vieil espagnol, M. L. 3449.

formidō, -ās (*formidor*, Itala, d'après *ueoreo*) : 1° absolu « avoir peur, s'épouvanter » ; 2° transitif « redouter ; s'éloigner avec effroi de » (= *ἀποφύξω* dans Sén., cf. Thes. VI 1094, 76 sqq.) ; composés : *reformidō* ; *praeformidō*. Dérivés : *formidāmen* (Apol.) ; *formidābilis* (non attesté avant Ovide et Sénèque) ; *formidatū*, -ior (bas latin, rares) ; *formidulosus* (cf. *meticulosus*, fait, du reste, d'après *periculosus*) : 1° sens actif « qui remplit d'effroi » ; 2° sens passif « qui est plein d'effroi » (ancien, classique) ; *formidōsus* (Itala).

Le sens de *formidō* incline à le rapprocher de gr. *φοβός* « épouvantail ». C'est une forme à redoublement, avec même dissimilation que dans *formica*, et dont la dérivation est la même que dans *cupido*, *libido*, qui désignent aussi des états d'âmes violents ou des forces déterminant ces états d'âme. Le rapprochement avec *fōma* au sens de all. « Gespenst », d'où serait issu *formidō* « Gespenstfurcht », suggéré par Norden, *ad Aen.* 6, 290, p. 215, est à rejeter, le sens de « fantôme » étant évidemment secondaire dans *fōma*. Mais l'étymologie populaire a pu associer les deux mots.

formidō, -a, -um : chaud. L'adjectif n'est plus conservé que chez les grammairiens pour expliquer *foriceps* et *formāz*. Il a été remplacé par *calidus* ; cf. P. F. 74, 6, *foriceps dicuntur quod his forma, i. e. calida, capiuntur*.

Dérivé : *formidus* (adjectif créé par Caton, Inc. 23, d'après *frigidus* ; cf. P. F. 73, 24, ... *Cato ait de quodam aedificio : « aestate frigidio, hieme formido »*. Cf. aussi *deformus* dans P. F. 73, 24, ... *exta quae dantur deforma appellantur*).

La forme ancienne de l'adjectif avait le vocalisme *e* conservé dans gr. *θερμός*, arm. *jerm*. Le vocalisme *o* est celui du substantif : skr. *gharmāh* « chaleur », v. pruss. *gorme* « chaleur », lett. *garms* ; il a été transporté dans l'adjectif, d'où av. *garēmō* « chaud » qui concorde avec lat. *formus*. La racine fournissait un présent radical athématique dont le slave conserve le participe nom. plur. *gorēste* « brûlant » ; les formes verbales sont dérivées de manières diverses : v. sl. *goriti* « il brûle », *gorēti* « brûler », lit. *gariū*, *garēti* « brûler », iri. *guird* et *fo-geir* « il chauffe », gr. *θερμαινω* « je me chauffe » ; le présent en *-au- est secondaire dans skr. *ghṛāṇti* « il brille » (chez les grammairiens) et arm. *jernum* « je me chauffe ». Le latin n'a pas conservé le thème en -es- attesté par skr. *hārah* « ardeur » et gr. *θερός* « été ». — A la même

racine appartiennent sans doute lat. *furnus*, *formāz* (v. ces mots), avec les correspondants slaves **gurnā* dans v. sl. *grūnčarjŭ* « *καρμαῖος* », r. *gorn* « foyer », tch. *hrnec* « pot » et skr. *ghṛnāh* « chaleur ». L'-ur- de *furnus* peut reposer sur **gʷhornos* ou **gʷhṛnos* ; cf. v. isl. *gorn* « feu » et skr. *ghṛnāh*, v. sl. *grūnā*.

formāz (*furnāz*) ; inscription du 1^{er} siècle ap. J.-C.), -āis f. et m. : fourneau, four. Ancien, usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 3451 ; v. h. a. *furnāche* ; iri. *uirnēs* ? Souvent usité au pluriel.

Dérivés : *formācula* : petit four ; *formācālis* ; *Formācālia*, -ium n. pl. : *sacra erant cum far in fornaculis torrebant*, P. F. 73, 19 ; cf. 82, 30. Tardifs : *formācārius*, M. L. 3450 a ; *formācōtor*.

furnus, -i m. (*furnus* ; *furnum* n. dans Varr. cité par Non. 531, 28, *furnum et fornaces dicuntur a formo...*) : four. Panroman, M. L. 3602 ; et celtique : iri. *sorn*, britt. *furn*.

Dérivés et composés : *furnāceus* ; *furnārius*, M. L. 3601 ; *Furnius* ; *prae-furnium* (Cat., Vitr. = *πρωτο-γυτον*).

Les deux mots ont été différenciés dans l'usage : *furnus* désigne le four à pain (*furnārius*, le boulanger) ; *formāz*, le four industriel (four à poterie, à métaux, à chaux, four de bain). *Furnus* correspond à *τῦνός*, *formāz* à *καίματος* (que, du reste, le latin a emprunté au grec).

Formāz, *furnus* ont été expliqués ci-dessus sous *formus*. Mais on peut aussi rapprocher *formāz* « voûte, arc » ; cf. le grec *καίματος* de *καίω*, le four étant en forme de voûte, cf. Rich. s. u. *Formāz* serait à *formāz* comme **cornāz* que suppose **cornacūla*, ital. *cornacchia*, est à *corniz*. On ne peut rien affirmer sur l'origine d'un mot technique comme *formāz*.

fornix, -icis (*fur-*) m. : arc, arche, voûte. Attesté depuis Ennius. A l'époque impériale, *fornix* dans le sens d'« arc triomphal » a tendu à être remplacé par *arcus* (F. *Fabianus*, dit Cic., Verr. 1, 7, 9, mais *Arcus F.*, Sén., Const. Sap. 1, cf. Rich. s. u.) ; et *fornix* s'est spécialisé dans le sens de « voûte (souterraine), poterne voûtée » et spécialement « chambre voûtée » comme en habitaient le bas peuple, et notamment les prostituées (Hor., S. 1, 2, 30 ; Juv. 11, 173, etc.). De là le sens pris dans la langue populaire et spécialement chez les chrétiens par *fornicor*, -āris (*fornicō* ; *ex-fornicor* [Ital.]) et ses dérivés *fornicārius*, -ior, -itrix, -itiō, sens qui a seul survécu dans quelques dialectes romans ; cf. M. L. 3452, *fornicāre* ; 3453, **fornicium* (tous deux avec i?) — Pline, Vitrave n'emploient *forniciatō*, *forniciātus*, etc., que dans le sens architectural.

V. *furnus*.

forō, -ās, -āre : percer, trouver, forer. Ancien, technique. M. L. 3430 ; B. W. sous *forer*.

Dérivés et composés : *forāmen* : trou, M. L. 3427 (d'où *forāminō*, *forāminārius* : *πρωκλις*), *forāmen-tum* (Gloss.) ; *forābilis* ; *forātus*, -ūs m., -itū f., tous deux tardifs ; *forātum* et sans doute *forāgō* « flum quo tetrices diurnum opus distinguunt, a forando dictum », P. F. 80, 16 ; *efforō*, *inforō* (Pline, Plt., Curc. 401, cf. *forum*), *perforō*, -ās et ses dérivés, *transforō*.

La racine se retrouve dans : v. h. a. *borōn* « percer », gr. époque *παράωσι* « ils labourent » (Callimaque), *πάρος* « terre labourée », arm. *brem* « je déterre, je creuse » (*erka-bir* « qui creuse la terre »), alb. *bire* « trou ».

Sans doute de **bhorō*, formation en -ā, à valeur durative, comme *ducō*, -ās, etc. V. *feriō*.

fors, -tis f. (en tant que nom commun, n'est usité qu'au nominatif singulier *fors* et à l'ablatif *forte* [on n'a jamais **forti*, peut-être pour éviter des confusions avec *fortis*] ; les autres cas sont fournis par *fortūna* ; en tant que nom propre, joint à *Fortūna*, *Fors Fortūna* s'emploie à tous les cas du singulier ; cf. Thes. VI 1129, 73 sqq. ; sur *pélignien forte* « fortunae » ? gén., v. Vetter, *Hdb.*, n° 214) : hasard, chance. Souvent divinisé et associé à *Fortūna* ; opposé à *consilium*, *fatum*, etc. *Fors* est issu d'un ancien **fortis*, cf. *sors*, etc. Un rapport — réel ou imaginaire — avec *ferō* était établi et a donné lieu à de nombreuses figures étymologiques ; cf. Enn., A. 197, *Quid... ferat fors virtute experiamur* ; Cic. Att. 7, 14, 3, *ut fors tulerit*, etc. A côté de *fors* a existé un thème en -u- **fortu-*, attesté par les dérivés *Fortūna* (cf. *portus/Portūna*), *fortuitus*. *Fors* a dû son triomphe à l'appui de *sors*, avec lequel il faisait couple.

Fors s'emploie adverbiallement, au nominatif absolu formant une sorte de phrase nominale : Vg., Ae. 5, 232, et *fors aequatis cepissent praemia rostris* !/... ou avec *sit* : *forsit* (= *fors sii*), Hor., S. 1, 6, 49. *Fors*, *forsit* peuvent être renforcés de *an* : *forsan*, *forsitan* « peut-être », accompagnés généralement du subjonctif à l'époque républicaine ; à l'époque impériale on trouve aussi l'indicatif. A côté du nominatif s'emploie aussi l'ablatif *forte* (fréquent dans *si, nisi forte*), qui a fourni des dérivés de formation obscure *fortasse*, *fortassis* (plus récent, semble-t-il, et plus rare que *fortasse*), qui peuvent être aussi accompagnés de la proposition infinitive (e. g. Plt., Most. 782) ou de *an* et du subjonctif (e. g. Acc. Trag. 121 ; v. Thes., s. u.). *Forsit* a survécu en italien *forse*, *forsi*, M. L. 3454.

Dérivés de **fortu-* : *fortuitus* (i dans Hor., Od. 2, 15, 17 ; dans Juv. 13, 225, etc.), il faut scander non pas *fortūtus*, mais *fortuitus*, avec u consonne (comme i dans *abjes*, *omnia*, etc. ; cf. *gratuitus*), ce qui permettait au mot d'entrer dans l'hexamètre) : *fortuit*. Un adverbe *fortuitū* est attesté à côté de *fortuitū* ; cf. *similitū*.

forsan, **fortasse** : v. *fors*.

fortax, -acis m. ? : mot de sens incertain « base, fondation » qu'on lit dans Caton, Agr. 31, 1. Du gr. *φώραξ* ? V. Thes., s. u.

Fortūna, -ae f. (féminin substantivé d'un adjectif *fortūnus* ; *Fortūna dea*) : 1° la Fortune, divinité = *Τύχη* ; 2° la fortune, bonne ou mauvaise (f. *secunda*, *prospera*, *adversa*), opposée à *ratio*, jointe à *cāsus*. S'emploie au singulier comme au pluriel, cf. Plt., Ru. 674, *sese ut ferant res fortunaque nostrae*. Comme c'est plutôt la bonne Fortune que l'on invoque, ou à laquelle on pense, *fortūna* sans épithète a tendu à signifier seulement la « bonne fortune » et *fortūnātus* « favorisé de la fortune » (cf. les contraires *infortūnium*, *infortūnātus*). De là le sens pris par le pluriel concret *fortūnae*, -arum « dons de la fortune » et en particulier « richesses ». Le singulier s'est même employé dans ce sens à partir d'Horace,

Ep. 1, 5, 12, *quo mihi fortunam, si non conceditur uti?* Usité de tout temps ; emprunté en iri. *fortán*. — Dans certaines langues romanes, italien, roumain, vieux provençal, a le sens particulier de « tempête » non attesté dans les textes latins, mais qui devait être usité comme euphémisme dans la langue des marins. M. L. 3458 ; B. W. s. u.

De *fortūnātus* ont été tirés *fortūnō*, -ās, du reste peu usité et qui ne semble pas avoir vécu longtemps dans la langue impériale ; *fortūnātum* (Ennius) ; *infortūnium* n. : substantif dérivé d'un adjectif **infortūnus* non attesté (cf. *ieiūnus/ieiūnum*) et remplacé par *infortūnātus*. Mot archaïque, de la langue comique, souvent en litote pour désigner le châtiment qui menace l'esclave ; repris par les archaïsants de l'époque impériale, Apulée, Macrobe, et sur lequel a été refait *fortūnum*. *Infortūnātus* « infortuné » a eu le même sort. Autres dérivés tardifs : *infortūniās*, -niāsus.

On rapproche d'ordinaire le groupe de *ferō*, cf. *fors* ; mais skr. *bhr̥ti* « acte de porter », arm. *bard* « fardeau », got. *ga-baurps* « naissance » sont loin pour le sens. Le sens de gr. *συμφορὰ* « rencontre » tient avant tout au préverbe, et le préverbe est aussi pour beaucoup dans le sens des verbes germaniques tels que v. sax. *giburian* « arriver, se rencontrer » (all. *gebühren*). On n'ose affirmer aucune étymologie.

fortis, -e : *frugi* et *bonus*, *sive ualidus*, P. F. 74, 14 ; fort (physiquement et moralement), f. *equus* (Ennius, repris par Lucr. et Vg.), *fortissima ligna* (César), *fortis familia*, Plt., Tri. 1123 (où le sens est voisin de *diues*, *locuples*, cf. Pe. 845), *fortissimus uir* ; bien fait » (et par suite « beau », en parlant d'une femme, cf. Plt., Mi. 1106, *ecquid fortis uisat?*) ; de là « courageux, brave », cf. gr. *δύσπετος*. Mais ce dernier sens est secondaire, de même que le sens de « courage » pour *fortitūdō* ; et c'est le sens de « fort » qu'ont conservé les langues romanes ; de même que l'adverbe *fortiter* est dans la langue parlée l'équivalent de *ualde* (= *multum*), cf. Thes. VI 1165, 80 sqq. ; J.-B. Hofmann, *Lat. Umgangspr.*, p. 76. Usité de tout temps. Panroman, M. L. 3457. Le pluriel neutre *fortia* s'emploie poétiquement au sens de « actes de force ou de courage », cf. Vg., Ae. 8, 509, *seraque ad fortia uires* ; de là l'emploi, dans la langue de l'Eglise, de *fortia* au sens de « force », cf. Prud., Apoth. 1061, *ne maiestas sua fortia perdat* ; Comm., Apol. 40, [*deus*] *demonstravit fortia Pharaone decepto*, qui a passé comme féminin dans les langues romanes, M. L. 3455, avec un dénominateur **fortiāre*, M. L. 3456, tous deux panromans (sauf roumain).

Dérivés et composés : *fortiter* ; *fortitūdō* (*fortitia* n'existe pas ; *fortiās* n'est que dans les gloses) ; *forticulus* et *fortiusculus* (tardif et rare) ; *fortescō*, -is (un exemple de Laevius) ; *fortifecō*, -ās (tardif) ; *fortitōsus* (Virg. gramm.) ; composé : *confortō*, -ās (-*fortiō*, d'après *confirmō*, etc.), utilisé comme synonyme de *rābor* dans l'Itala et conservé dans les langues romanes, M. L. 2138 ; *prae-fortis* (Ter.) ; L'explication de *fortasse*, -sis par un optatif en -ss- de **fortō* (non attesté) est de pure fantaisie.

L'abrégi de Festus a les gloses : *horcetur* et *fortetur pro bono dicebant*, 91, 14 ; *fortes* (l. -tis?) *frugi et bonus sive ualidus*, 74, 14 ; et dans le texte de Festus on lit,

474, 26, *itaque in XII* (1, 5) *cautum est ut idem iuris esset Sanatibus quam Fortibus, i. e. bonis* (cf. 426, 28). On interprétait généralement *fortius* (et le dialectal *hortus*) comme un doublet de *fortis*, ancienne forme de *fortis*; mais *fortis, fortus* sont peut-être des noms d'une peuplade latine, cf. Thes. s. u.

Si la glose de Festus est exacte, ce qui est contestable, il faudrait partir d'un ancien *fortis*, donc d'une racine terminée par gutturale; cf. toutefois osq. *fortis* « fortius » de la Tab. Bant., l. 12. La racine **dher-*, qui figure dans *firmus*, etc., a, d'ailleurs, une autre nuance de sens. D'autre part, le rapprochement avec skr. *dīrhati* « Il affermit », *dīrhatī* « ferme », av. *darəzayeti* « il attache fortement », *darəzō* « ferme, solide », lit. *dīr̃tas* « courtoisie » n'est possible que si l'on sépare gr. *δρᾶσσαι* « je saisis », v. h. a. *zarga* « clôture » et si l'on pose **dhergh-*. Le rapprochement le plus plausible serait dès lors avec av. *draizite* « il tient », v. sl. *držati* « tenir », gr. *τρέφωμαι* « je me coagule » (fut. *τρέφωμαι*); pour le sens, cf. gr. *τρέφω* « épaiss », *τρέφω* « gros, bien nourri »; mais il n'y a pas évidence, tant s'en faut. Le rapprochement avec skr. *barhayati* causatif « il augmente », d'une racine **bhergh-* n'est pas meilleur.

forum, -I n. (*forus* m. vulg.) : a dû désigner à l'origine l'enclos qui entoure la maison (cf. *forēs, forus*), l'enclos devant la tombe (*forum antiqui appellabant quod nunc vestibulum sepulchri dicari solet*, P. F. 74, 21; cf. Cic. Leg. 2, 24, 61). Dans la langue rustique, il a le sens technique de « partie du pressoir où l'on disposait les grappes ou les olives à écraser ». Le mot a une fortune particulière dans le sens de « place de marché » : f. *bodrium, olitorium*, etc.; cf. Varr., L. 5, 145, sqq., qui le distingue de *macellum* « marché couvert »; et il a servi à désigner nombre de villes : *Forum Ailienti, F. Aperti, F. Aurelium, F. Corneliun*, etc. En raison de l'affluence de citoyens, urbains et campagnards, qui s'y rencontraient, le Forum devint le centre des affaires publiques et privées, le lieu où se réglaient les contestations, les procès, et c'est autour de cette place que s'élevaient les monuments publics les plus importants : tribunaux, curies, temples, etc. De là, *attingere forum* « toucher aux affaires publiques », *forum agere* : *cum is qui provinciae praest...* *ciuitates uocat et de controuersis eorum cognoscit*, P. F. 74, 20. Cicéron oppose *forum et iurisdictionem à ferro et armis*, Verr. 2, 4, 54. Forum en est venu ainsi à désigner « le barreau, la tribune » : *forēnsis*, « à signifier » qui concerne l'éloquence politique ou judiciaire. Mais, d'assez bonne heure, peut-être déjà dans Varron et Cicéron, *forēnsis*, faussement rapproché de *forās, foris*, et opposé à *domesticus*, a pris le sens de « étranger, extérieur », e. g. *forēnsēs uitiēs*, Plin. 14, 42; cf. M. L. 3434.

Conservé partiellement dans les langues romanes avec des sens divers et dérivés. M. L. 3459; B. W. fur. Cf. les adjectifs *assi-, circum-, con-, infrā-forāneus* (*forānus*), tous rares.

Inforō, -ās : mot de Plaute, Cu. 401, qui équivoque avec *inforō* « mettre en perce », fait d'après *incomitiō*. V. *forēs*. Ombr. *furo, furo* « forum » est sans doute emprunté au latin.

forus, -I m (usité surtout au pluriel *fori*, et peut-être *fora*?; cf. Charis., GLK I 71, 29, *masculina autem tabu-*

lata nauium... quamuis Gellius (hist. frg. 32) *fora nauium neutraliter dixerit*) : sens général « espace libre ménagé ou réservé », qui prend des acceptions spéciales dans les langues techniques : 1° passage dans un vaisseau, tablier du pont, espace entre les bancs des rameurs, etc.; 2° places réservées à certaines personnes dans un spectacle (T.-L. 1, 35, 8); 3° planchers superposés dans une ruche (Vg., G. 4, 250), d'où *forulus* : i. e. *armarium uel locus librorum*, CGL V 653, 15, cf. Juv. 3, 219; 4° sillons ou allées tracées dans un champ ou dans un jardin, planche (Colum. 10, 92).

Peut-être même mot que *forum*; la différence de genre s'est accompagnée d'une différenciation de sens. V. *forēs*.

fossa : v. *fodis*.

fouea, -ae f. : fosse; spécialement « fosse où l'on prend les animaux » (sens le plus fréquent); « trou du serpent, tanière, terrier »; « trou, lacune ». Ancien, usuel. Conservé dans quelques dialectes italiens du Nord, M. L. 3463; celtique : britt. *fau*. Cf. *fauissa*, et P. F. 77, 15, *Foui*, qui nunc *Fau* appellatur, dicti quod princeps eius ex ea natus sit, cum qua Hercules in fouea concebuit. Alii putant eum primum ostendisse quemadmodum ursi et lupi foueis caperentur. Dérivé : *foueālis* (Cassiod.). Formation comme *cavea*.

Le rapprochement avec hom. *χεῖρ* « trou du serpent », médiocre pour le sens, n'explique pas f initiale du latin. *Fouea* est peut-être à rapprocher de *fauissa*; étrusque? V. Ernout, Philologica, I, p. 35.

foueo, -ēs, *foui, fōtum*, -ēre : 1° chauffer, réchauffer (sens physique et moral); par suite « soutenir, favoriser », etc., voisin, dans ce sens, de *fauo*, avec lequel il est souvent confondu ou il allitère : C. E., p. 492, 22, *fauoas... ac... foueas*; 2° dans la langue médicale « faire des lotions », chaudes d'abord, puis indifféremment chaudes ou froides; cf. Celse 4, 2, 4, *multa aqua prius calida, post egelida fouendum os caputque*; 1, 5, *os quoque multa frigida aqua fouendum est*; et *praefōtus*, Cael. Aur., Tard. 4, 2. Usité de tout temps. Non roman.

Dérivés et composés : *fōtus*, -ūs m. (époque impériale); *fōtor* (S^a Aug.); *fōtrix*? cf. Thes. s. u.; *fouitiō* (Chir.); *foculum* (attesté seulement au pluriel); l'est assuré par Plt., Pe. 104; le mot est donc distinct de *foculus* qu'on lit dans Juv. 3, 262, et *bucca foculum excitat* (où *foculum* est l'accusatif du diminutif de *foculus* au sens de « brasier ») : réchaud; *foculo*, -ās (*focil(l)ō*, -or) « réchauffer » et *refocilō*; *fociliō*, P. F. 75, 10; *fōmentum* (*fōmen*, tardif) : ce qui sert à réchauffer ou à rallumer; dans la langue de la médecine « cataplasme chaud, fomentation », puis toute espèce de remède calmant ou lénitif; d'où *fōmentō*, -ās; *fōmentatiō*; *con-, refoueo*. V. aussi *fōmes*; pour *fauōnius*, v. ce mot.

Causatif (du type *monēō*) de la racine qui fournit skr. *dāhati* (causatif *dāhāyati*), av. *daizati* « il brûle » (*dh* initial dans véd. *dāhāk* « il a brûlé »), lit. *degū*, alb. *djek* « je brûle ». V. tch. *dahněti* « brûler » a un ancien *ō*. Le sens de « cendre », qui apparaît dans gr. *τέρεπ* « cendre brûlante », se retrouve dans lat. *fauilla*; le vocalisme **dhogwā-*, attesté par ce mot latin, est celui de irl. *daig* « feu ». Le grec a aussi *θεππανάς* *ἀπτερόμενος*,

Hes. On rapproche v. pruss. *dagis* « été » (pour le sens, cf. lat. *aestās*) et got. *dags* « jour » (simplement possible).

fracēs, -um f. pl. (un singulier *frax* est dans le glossaire de Philoxène) : marc d'olives = gr. *στέμφωλα*. Attesté depuis Caton. Rare, technique.

Dérivés : *fraceō*, -ēs (attesté par l'abrégé de Festus et Placide); *fraccēō*, -is (*fraccēō*, avec *g* geminé dans Non. 62, 2; comme *fraceō*, *fraccēō*, formes populaires à gemination de consonnes) « se décomposer, rancir »; *fracidus*, conservé dans les dialectes italiens, cf. M. L. 3465.

On a rapproché des mots comme v. isl. *dregg* « levain », lie, v. pr. *dragios*, v. lit. *dragės*, qui reposent sur **dhreggh-* « lie, dépôt »; et, d'autre part, v. irl. *mraich*, d'où *braich*, gall. *brag* « malt » (que Pedersen rapproche de lat. *marcere* v. ce mot) dans V. Gr. d. kelt. Spr., I, p. 162). Mais peut-être mot d'emprunt, comme *fazē*.

fragilis, **fragor** : v. *frangō*.

fragrō, -ās, -āui, -āre (ā dans Catulle 6, 8, où le manuscrit présente la forme dissimulée *flagrans*, qu'on retrouve en bas latin *flagrō*, *eflagrō* et *fraglō*) : exhaler une odeur forte ou agréable.

Dérivés : *fragrantia*, -ae f.; *fragratiō* (bas latin).

Mot poétique et de la langue impériale, qui semble inconnu à la langue archaïque; non attesté avant Catulle; en tant que terme expressif a pénétré dans la langue populaire et de là dans les langues romanes, M. L. 3476 (*fra-* et *flagrāre*; v. B. W. sous *flairer*); et en celtique : britt. *flair* « pet », *fleirio* « puer », etc.; et M. L. 3477, **fragrātāre*.

Le rapprochement avec skr. *ghrdī* et *jighrati* « il sent » est séduisant pour le sens; mais il ne rend pas compte de la forme du redoublement, ni de f initial. On rapproche, d'autre part, v. h. a. *bracko* « chien de chasse »; simple possibilité.

frāgum, -I n. (n'est guère employé qu'au pluriel *frāga*, -ōrum, d'où le singulier féminin *frāga*, -ae dans Pseud.-Apul. Herb. 37) : fraise(s). Attesté depuis Virgile. M. L. 3480, *fragum*; 3478, **fragula*.

Sans doute emprunt au même mot, d'origine inconnue, **srāg-* qui a fourni le nom *šāz*, *šāzys* du « raisin » en grec. Mais un rapprochement (secondaire) avec *fragrāre* n'est pas exclu.

***frāgus** : *recuruatio populiis quae et suffraginatio* (Gloss.). Sans doute création de grammairien pour expliquer *suffragō*.

framea, -ae f. : framée, mot germanique; cf. Tac., Germ. 6.1

frangō, -is, *frēgi, frāctum, frangere* : briser, abattre (sens physique et moral). Voisin de *rumpō*, qui semble, toutefois, signifier plutôt « rompre par éclatement, déchirer ». Aussi dit-on *frangere tram*, mais non *rumpere tram*; la différence est la même qu'entre « briser » et « rompre » en français, où l'on dit « mes espérances sont brisées », et non « sont rompues », mais indifféremment « j'ai la tête brisée » ou « cassée » ou « rompue », comme en latin on trouve *si membrum rupit* (l. *rupsi*?) dans la loi des XII Tables et *frangere brachium*, Cic., De Or. 2,

62, 253. Usité de tout temps. — Au rebours de *rumpō*, *frangō* a une nombreuse famille.

Formes nominales et dérivées : *frāgus*, -a, -um, adjectif second terme de composés : *con-frāgus*, cf. *confraga* « fourrés »; *nau-fragus* « qui brise son navire, qui fait naufrage », d'où *naufragō* et ses dérivés, *naufragium* n. (d'après gr. *ναυαγός*, -γός, -γος, -γτος); *foedi-* (archaïque et poétique), *ossi-, sazi-, siluifragus* (Lucr.); *lumbifragium* (mot plautinien, comme *crūrifragus*, Lucr. 886; *crūrifragium*, dont Apulée, Met. 9, 23, a tiré un simple *fragium* : *crūrum fragium*).

fragor : 1° fait de briser, brisure, fracture; 2° bruit produit par l'objet qui se brise, fracas; sens dans lequel *fragor* s'est spécialisé, tandis que le sens de « brisure » passait à *fractūra* et, dans la langue impériale, à *fractiō*, sans doute de création récente. *Frāgōsus* : cassé, brisé; âpre, raboteux, et « bruyant »; et *con-frāgōsus* : pierreux, rocailleux, rude, âpre, raboteux; *fragilis* : fragile, frêle, d'où *fragilitās* et *infragilis*; *frāgescō*, -is (Acc. Gloss.); *frāgen* n. (usité surtout au pluriel *frāgina*) : fragment, débris. Archaïque et poétique, suppléé par le dérivé *fragmentum*.

Dérivés en *fract-* : *fractiō*, -tor et *confractiō* (tardif), -torium (langue de l'Eglise); *fractamentum* (id., Gloss.); *fractārius* (Pline); *fractillum* (Gloss.); *fractūra* (depuis Caton); *fractūrius* (Itala); *fractus*, -ūs m. (Gramm.), et *confractus*, *infractus*, *refractus* (Prob. App., GLK IV 193, 9). Sur *fractum* > fr. *frais*, v. B. W. s. u.

Composés : *con-*, M. L. 2139; *dis-*, *ef-* (ec-), *in-*, M. L. 4412 (et *infractiō*); *of-* (*offringi* terra dicitur cum iterum transuerso sulco aratur, P. F. 217, 7), *per-*, *prae-*, *re-*, *suf-* *fringō* avec des doublets en *-frangō* relatis sur le simple *of-*, *con-*, *dis-*, *ef-*, *in-*, *re-*, *suf-* *frangō*, M. L. 266 et 266 a, 4412, 8634. Cf. aussi *refractārius* (Sén., Ep. 73, 1), *refractāriolus* (Cic., Att. 2, 1, 3), qui, par le sens, sont plus proches de *refragō* que de *refringō*.

Il semble qu'il faille rattacher à la racine de *frangō* les formes avec *ā* du type *suf-frāgōr*, -gium et *refrāgōr*. Peut-être y a-t-il là une image semblable à celle qu'on a dans *supplodō*.

Nombreux représentants dans les langues romanes : M. L. 3482, *frangere* (cf. fr. *freindre* et *enfreindre*), pan-roman; 3466, *fracta* « rupture », ital. *fratta* « clôture » (faite de branches brisées?), etc.; 3468, *fractum*, fr. *frais*, *frait*, *fret*; 3468 a, *fractūra*; 3469, **fragellāre*, ital. *sfragellare*; 3470, **fragicāre* (dial. nord-ital.); 3471, *fragilis*; 3472, *fragium* (napol., sarde); 3473, **fragmentāre* (roumain); 3474, *fragor*, v. fr. *freour*, *frayeur*; 3475, *frāgōsus*, esp. port. *fragoso*; 3479, *fragulāre* (sarde); v. fr. *fraillier*; 3481, **fragum* (prov. galic., port); 6113, *ossi-frāga*, fr. *orfaite*; 7160, *refringere*, *refrangere*; 7158, *refragium*, v. fr. *refrai*; 8434, *suffringere*, **suffrangere*, v. fr. *souffraindre*; d'où 8433, *suffracta* (*souffraite* et par dérivation *souffreteux*, B. W. s. u.). Cf. aussi en celtique : br. *freuza*, do **fractō*.

La racine se retrouve dans got. *brikan* « briser », etc.; c'est une racine en *-e-* dont *frēgi* conserve la forme longue qui a son correspondant en germanique dans les formes en *brēk-* du prétérit; *frangō* est donc le présent à nasale infixée avec une forme **bhrw-g-* de la racine, cf. got. *ga-bruka* « fragment ». — Il y a une racine

**bheg-*, de même sens aussi avec présent à nasale infixée : skr. *bhandkti* « il brise », v. irl. *com-boing* « il brise » ; cf. arm. *bekanem* « je brise » (aor. *beki*) et skr. *bhājati*, av. *bāzaiti* « il partage ». Cf. *suffrāgrō*.

frâter, -*tris* m. : 1^o frère par le sang, la parenté étant précisée par une épithète ; f. *germānus*, *geminus*, *uterinus* ; 2^o frère par alliance ; cf. *patrūelis* ou *frāter* seul « cousin germain » du côté paternel ; beau-frère = *leuir* ; 3^o membre d'une confrérie (sens qu'on retrouve en ombrien) : *ifrātrēs Aruāles*, cf. gr. *φάτρα*, *φάτρα*. Comme gr. *ἀδελφοί*, le pluriel *frātrēs* peut désigner le frère et la sœur. *Frāter* s'emploie souvent comme terme d'amitié, e. g. : *quam copiose laudatur Apronius a Timarchide... Volo, mi frater, fraterculo tuo credus : consorti quidem in lucris atque in furtis, gemino et simillimo nequitia, improbitate, audacia*, Cic., Verr. 2, 3, 66, 155. De là le sens spécial qu'il a pris dans la langue érotique : « amant, mignon ». Enfin, comme *ἀδελφός*, *frāter* se dit aussi d'objets de même nature et rapprochés ; de là *frātrē* : *puerorum mammae dicuntur, cum primum tumescunt, quod uelut fratres pares oriuntur, quod etiam in frumento spica facere dicuntur*, P. F. 80, 21 ; cf. l'emploi de *soror*, *sorōriāre*. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 3485.

Dérivés et composés : *frātrīa* (et *frātrissa*, Isid.) f. : *uxor fratris* ; *frāterculus* et *frātelus* (Scaurus, GLK VII 13, 13 ; cf. M. L. 3484, it. *fratello*) ; *frāternus* ; d'où dans la langue impériale *frāterniūs*, généralisé par la langue de l'Église ; *frātruelis* (formé d'après *patruius/patrūelis*) « fils du frère, cousin germain », M. L. 3486 (logoud. *fradile*) ; *frātrō*, -*ās* (d'où *frātrābilitēr*, Inser. de Pompéi) et *frāterculō*, v. plus haut ; *frātrimōnia* (Not. Tir.) ; *frātrī-cida*, -*cidium*, faits sur *pāricida*.

L'un des grands noms de parenté indo-européens, désignant les membres de la famille qui sont au même niveau par rapport au chef, le « *pater* », ce qui n'implique sans doute pas qu'ils étaient tous ses enfants (de même *soror*) ; en grec, *φάτρα*, *φάτρα* ne s'est conservé qu'au sens de « membre de la même *φάτρα* ». Le mot se retrouve dans osq. *fratrūm* (génitif pluriel), ombr. *frater*, *frater* « frères », irl. *brāthir*, got. *broþar*, arm. *ēbayr*, skr. *bhrātā* (thème *bhrātā*). Le slave et le balte ont des dérivés : v. sl. *bratrū* (*bratū*), lit. *broter-ēlis*, etc.

Pour l'u de *frātruelis*, cf. skr. *bhrātṛyaḥ*, av. *brātūryō* « fils de frère ». Pour la forme, cf. *patruius* sous *pater*. Le génitif tardif *fratrūm* (Ital., CIL VIII, 4202) est, comme *patruius*, analogique de *nuruius*, *socrum*.

***fratillī** : *uilli sordidi in iapetis*, P. F. 80, 14. Cf. *fratellī* : *sordium glomusculis*, CGL V 70, 17.

fraus, -*dis* f. (ancien thème consonantique, comme *laus* ; l'ablatif est en -e ; le génitif pluriel est tantôt en -um, tantôt en -ium dans les bons manuscrits, mais la poésie dactylique n'emploie que *fraudum* ; quelques traces d'une graphie *frus* refaite peut-être dans des expressions comme *sē frāde* (cf. *sēdulo*) ; cf. toutefois *frustrā* : tort fait à quelqu'un ; dommage, perte résultant d'une erreur ou d'une ignorance personnelle ou d'une tromperie ; et par suite « fraude, tromperie » : *mala fraus* comme *dolus malus*. Dans l'ancienne langue, *sē fraude*, *sine fraude* = *sine damno*, *sine nozā* ; cf. aussi *facere [dare] fraudem* « faire tort à, causer un dommage à »,

fraudare alqm alqā rē « faire tort à, frustrer quelqu'un de quelque chose » ; *esse fraudi* « être une cause de dommage », e. g. Lex Rubr. 2, 20, CIL I² 592, id. *fraudi poenae ne esto* (sur la différence entre *fraus* et *poena*, v. Dig. 50, 16, 131), etc. ; ce sens de « dommage » est encore conservé par la langue du droit, cf. Ulp., Dig. 38, 5, 1, 15, *fraus... in damno accipitur pecuniario*. Comme le dommage s'accompagne généralement de manœuvres dolosives, *fraus* est arrivé à signifier « ruse, tromperie, fourberie » et même « piège » dans la langue familière, cf. Plt., Mi. 1435 ; Tri. 658 ; Cic., Att. 11, 16, 1 ; Verr. II 4, 101 ; il s'oppose à *uis* et est uni à *dolus*, *fallacia*, etc. ; cf. Dig. 1, 3, 29 et 50, *contra legem facit qui id facit quod lex prohibet : in fraudem uero legis qui saluis uerbis legis sententiam eius circumuenit*. *Fraus* enim legi fit ubi quod fieri noluit, fieri autem non uetuit, id fit... Finalement, on arrive à employer *fraus* au sens indéterminé de « crime, forfait ». Peut-être représenté dans un dialecte italien. M. L. 3487 a ; en celtique : gall. *frawd*.

Dérivés : *fraudō*, -*ās* (à côté est signalé un parfait déponent *frausum* sum attesté chez Plaute, As. 286, et par l'abrégé de Festus, 81, 2 ; cf. sans doute ombr. *frosetom* de **frausō*) : faire tort à, frustrer. Ancien, usuel. M. L. 3487 ; B. W. *flower*.

De *fraudō* dérivent *fraudator*, -*itiō* et le composé *dē-frūdō* ; *fraudentur* : qui fait tort à, trompeur, fraudeux ; *fraudenter*, -*itia* ; *fraudentosus* (Paul. Dig. 47, 2, 1, 3).

Cf. aussi *fraudiger*, *sociofraudus* (= *προδοτικός*, Plt.).

Étymologie inconnue, comme celle de *laus*, dont la formation est la même. Le vocalisme *a* de *fraus* indique une forme « populaire », tandis que *frustrā* a un vocalisme de type normal.]

***fraxāre** : *uigiliam circuire*, P. F. 81, 4 ; cf. CGL V 569, 9, *azare uigiliis circuire*. Pas d'autre exemple.

fraxinus, -*i* (*frā-* ? ; *fraxus* tardif) f. : frêne. Ancien. Panroman. M. L. 3489.

Dérivés : *frazineus* ; *frazinus*, -*a*, -*um*, Ov., Ep. 14, 76 (metri causa) ; *frazinēum*, M. L. 3488. Pour la forme, cf. *taxus* et *carpinus*.

Cf. *farnus*. — On rapproche souvent le nom du « bou-leau », skr. *bhūrjāḥ*, russe *berēza*, lit. *bērzas*, v. h. a. *birihha*. Mais ceci ne va pas sans difficulté soit de sens soit de forme.

frediānus : mot du Cod. Theod. 16, 20, 20, 2 (425 ap. J.-C.) ; dérivé du germ. *fredum* « aes collatum ».

***frementum**, -*i* n. : mot de l'Italia (Lev. 14, 54 cod. Lugd.) correspondant à gr. *θραύμα*, à Vulg. *percussura*. Forme vulgaire pour **fragmentum*? Cf. M. Leumann, Gnomon 13 (1937), p. 32.

freñō, -*is*, -*ui*, -*itum*, -*ere* : gronder (se dit de tout bruit grave et violent ; du rugissement des fauves, du hennissement des chevaux, d'une foule émue ou irritée, du vent, de la mer, etc.). Ancien, usuel. M. L. 3492.

Formes nominales et dérivés : *fremer*, -*oris* m. (poétique), M. L. 3494 ; *fremitus*, -*ūs* m., M. L. 3493 ; *fre-mundus* (archaïque) ; *fremitus* (Ov. ?) ; *fremitio*, -*is* (Claud. Don.). Composés : *confreñō* : retentir de toutes

parts ; *infreñō* : gronder dans, frémir ; et aussi, rarement, *af-*, *dē-*, *per-freñō*, tous poétiques.

Mot expressif déjà expliqué comme une onomatopée par Varr., L. L. 6, 67 ; 7, 104. On ne saurait dire à coup sûr s'il faut le rattacher au groupe de v. h. a. *bremān* « gronder », *bremo* « frelon » et de skr. *bhrāmardh* « abeille », pol. *brzmieć* « résonner, bourdonner », ce qui semble probable ; le rapprochement avec lat. *murmurāre*, en partant de **mem-*, est vague. Le grec α *βρέμω*, de même sens, avec un autre groupe initial. Cf. *preñō*, *tremō*.

freñdō, -*is*, *frē(n)sum*, -*ere* (et *freñdō*, *freñdū*? dans Pac. cité par Non. 447, 19, *freñdere noctes misera quas perpessa sum* ; cf. *fulgō/fulgeō*, etc.) : *freñdere* est *frangere* ; *unde et faba fresa* (conservé dans les langues romanes ; cf. M. L. 3498, *frēsium*, *faba frēsa*, et 3497, *frēsa* ; fr. *fraise*, *fraiser*, B. W. s. u.) ; *unde et dentibus dicimus freñdere*, P. F. 81, 8 ; et Varr., R. R. 2, 4, 17, *porci dicuntur nefrendes ab eo quod nondum fabam freñdere possunt*, i. e. *frangere* : broyer (avec la meule, avec les dents) ; d'où, absolument, « grincer des dents ». Ancien, usuel. M. L. 3495 ; it. *freñdire*.

Dérivés : *freñdor*, -*oris* (rare et tardif) ; *freñdēscō* (id.) ; *frēnum* (v. ce mot). Le participe *fresa* désigne aussi la farine, *similāgō* (Ital.).

Composés : **dēfreñdō*, cf. P. F. 65, 22 ; *defrensam*, *de-ritam* atque *detunsam* ; *infreñdō* : grincer des dents ; *Infreñs* ou *Infreñdis*, -*e* : *infantes sine dentibus infreñdis dicuntur*, Lact. ad Stat. Theb. 5, 663 ; *nefrēns* ou *nefrēdis*, -*e*, cf. plus haut.

Cf. v. angl. *grindan* « froter, broyer », lit. *grėndu* « je frotte violemment ». L'intonation du verbe lituanien donne lieu de croire que le primitif comportait une forme **g^hreñdh-* athématique.

frēnum, -*i* n. (pluriel *frēna* et *frēnī* plus fréquent, v. Thes. s. u. ; le pluriel semble plus ancien, ce qui est normal, le mot étant un collectif ; le singulier n'est attesté qu'à partir de Cicéron) : bride de cheval, comprenant le mors, la tête et les rênes ; au singulier « mors, frein » (f. *mordere*), cf. *χαλινός* et *χαλινός*, -*vā*. S'emploie souvent au figuré et s'oppose à *calcāria*. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 3296 ; et celtique : m. irl. *srian*, gall. *ffrwy*.

Dérivés et composés : *frēnārius* (Gl.) « fabricant de freins » ; *frēnō*, -*ās* (usuel), *frēnātor*, -*itiō* (rars, tardifs) et ses composés : *infreñō* « brider » (panroman, M. L. 4415) ; *infreñātus* « tenu en bride » ; *infreñātiō* (Tert.) ; *refreñō* « ramener en arrière avec la bride, rétréner » ; *refreñātiō*.

Infreñus, -*nis* (poétique) « sans frein » ; *infreñātus* « qui monte sans bride » ; *effreñus*, -*nis* « effréné », -*nātus*, d'où Sil. Ital. a *trier effreñō*, -*ās*, 9, 496 ; *frēnōsus* (Ps.-Aug.) ; *frēniger* (Stace) ; *frēnusculi* (var. *frēniculus*) « *ulcera circa rictum oris, similia iis quae sunt iumentis asperitate frenorum* (Isid.).

Le rattachement de *frēnum* à *freñdō* est enseigné depuis Varron ; cf. Serv., Aen. 8, 230, *freñdere... Varro frenos hinc putat ductos* ; cf. Ov., A. am. 1, 20 ; et c'est l'étymologie la meilleure pour le sens et pour la forme : *frēnum* cf. *freds-no-m*, cf. *frēsa*. L'explication par *frētus*

« soutenu, garni » proposé par Curtius, cf. W.-H., est peu vraisemblable.

frequēns, -*entis* adj. : terme d'agriculture, s'oppose à *rārus* et s'emploie, avec valeur active ou passive, comme synonyme de *dēnsus*, cf. Cat., Agr. 3, 5, *oletum bonum beneque frequens* (scil. *arboribus*) ; Varr., R. R. 3, 16, 2, *pabulumque sū frequens* (scil. *herbis*) ; Ov., M. 8, 329, *silua frequens trabibus*. Le sens premier a dû être « bien garni, abondant en », « serré », cf. Varr., R. R. 2, 5, 8, *inferiorem partem [codae] frequentibus pilis sub-crispam*. De la langue rustique, le mot est passé dans la langue commune, où il a pris le sens de « qui fréquente un endroit, assidu, fréquent » (cf. le développement de sens de *saepe* et de *it. spesso*) : *erat ille Romae frequens*, Cic., Rosc. Am. 6, 16 ; *cum illis una aderat frequens*, Tér., Andr. 107 ; et « fréquenté, peuplé, nombreux », *frequentissimum theatrum*, Cic., Diu. 1, 28 fin., et par suite « nombreux » : *uidet multos equites Romanos, frequentes praeterea ciues atque socios*, Cic., Verr. 1, 3, 7 ; *frequēns senātus* « le Sénat en nombre », expression technique, cf. Thes. VI 1297, 70 sqq.

Dérivés et composés : *frequenter* ; *frequentia* ; *frequentiō*, -*ās*, M. L. 3496 a, avec ses dérivés, dont le terme de grammaire *frequentatiūs*, synonyme de *ueratiūs*, gr. *συνεχτός* ; *Infrequēns* « peu assidu » et « peu nombreux » ; *Infrequentia* ; *Infrequentatūs* (Sid.).

Le rapprochement souvent fait avec *faciō* (cf. *theatrum factum* comme t. *frequēns*) présente plusieurs difficultés de forme.

***frētāle**, -*is* n. : sorte de poêle à frire (Apicius).

frētum, -*i* n. (*frētus*, -*i* m., Varr., frg. Non. 205, 34 ; Lucr. 6, 364 ; T.-L. 41, 23, 167 ; Iord. Got. 157 ; Enn., Sc. 382 ? ; Naev., Trag. 53 ; *frētus*, -*ās*, Lucil. 939 ; Messalla ap. Char., GLK I 129, 7 ; Gell. 10, 26, 6 ; cf. Prisc., GLK II 27, 4, « o aliquot Italiae ciuitates... non habebant, sed loco eius ponebant a u... Lucretius (I 720)... *frētum... pro fretum*. Quae tamen a iunioribus repudiata sunt, quasi rustico more dicta) : détroit, bras de mer, caractérisé par l'agitation de ses vagues, d'où le rapprochement avec *feruere* établi par les Latins ; cf. Varr., L. L. 7, 22, *dictum ab similitudine feruentis aquae, quod in fretum saepe concurrat* (« *aestus atque effervescat* ; Serv. Dan., Ae. 1, 557, *sane quidam a feruore dici putant, et la figura etymologica de Lucr. 6, 427, *freta circum/feruescunt*, imitée par Vg., G. 1, 327. De là les deux sens du mot : 1^o agitation, effervescence (cf. Lucr. 4, 1030) ; 2^o limite, fossé. Enfin, la langue poétique emploie par métonymie *fretum* pour désigner la mer. Ancien ; conservé en catal. *freu*, M. L. 3499 (qui note *fretum* avec ?)).*

Dérivés : *frētēnsis* : usité dans *Fretēnsē mare* « le détroit de Sicile » ; *frētālis* : *Fretālis Oceanus* (Amm.).

Composés (d'époque impériale) : *trānsfrētō*, -*ās*, d'où a été tiré, semble-t-il, *frētō* (Ital.), mal attesté ; *trāns-frētālis* (usuel) (Tert.), d'après *trānsmarinus*.

Aucune étymologie claire.

frētum, -*i* n. : paix. Mot germanique (Greg. Tur., Mart. 4, 26).

frētus, -*a*, -*um* : qui s'appuie sur, fort de. *Frētus* est régulièrement suivi d'un ablatif : *frētus conscientia*, Cic.,

Fam. 3, 7, 6; l'emploi absolu est très rare (trois exemples dont un de Propertius, les deux autres tardifs); la construction avec le datif (qu'on trouve, par exemple, dans T.-L. 6, 13, 1, *multitudo hostium nulli rei praeterquam numero freta*) est analogique de *fidēns*. Ancien, usuel, non roman.

frētus, -ūs m. (Gloss. : f., θάπος; et Symmacus). Cf. peut-être ombor. *frīe* qu'on interprète ordinairement par *frētū*, *fiduciā*.

Le sens rappelle skr. *dhārayati* « il tient », etc.; v. sous *fer(r)ūmen* et sous *firmus*. — La racine étant monosyllabique, l'-ē- serait un élément de formation indiquant l'état (type *sedere*), ce qui convient pour le sens.

friō, -ās, -ul, -etum, (et *friāui*, *friātum*), -āre : frotter. Ne s'emploie qu'au sens concret, contrairement à *terere*, qui admet aussi le sens moral (*tempus terere*), et appartient sans doute à la langue populaire. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 3501; B. W. *frayer*.

Dérivés, presque tous techniques : *frictiō* (Celse), -ior, -trix (rares, tardifs); *frictus*, -ūs m. (Mart. Cap.); *frictūra* (Ps.-Apul.); *friatiō* (Celse), -tor; *friātus* (Plin.); *friamentum*, M. L. 3500; *friātūra*, M. L. 3502; *perfrictiō* « écorchure » (Plin.), tous de la langue impériale. Les langues romanes attestent aussi **fri-cicāre*, M. L. 3503; **fri-cicāre* et **fri-cicāre*, M. L. 3505, 3506; -*fri-cium*, usité surtout dans *dentifricium*.

Composés : *af-, circum-, con-* (c. *genus sensu obsceno*), *de-, M. L. 2520 a*; *ef-, M. L. 2829?*; *in-* (et *infricūlo*, Pelag. Veter. 31), *per-, prae-, re-, M. L. 7159*; *suf-friō*. V. *friō*; cf. *jodiō/jodiō*, etc.

***friō, -is?** : *friū corpecta prima syllaba significat erigū. Accius Meleagro* (461) :

friū fricantem corpus atrum occulte abstruso in flumine. idem in eadem (443) :

friū
Sactas, rubere ex oculis fulgens flammeo.
Frigeret est et frigitur cum sono sussillire... Afranius Priuigno (245) :

... *nepis porro de lecto frigū* (Non. 308, 6 sqq.). La première partie de cette glose repose sans doute sur une mauvaise lecture de Nonius, qui a dû confondre *erigō* avec *friō*. Le verbe attesté dans la seconde partie est à rapprocher de *fringilla*, *frigitū*.

friō, -is, -xl, -etum (et -zum), -ere : rôtir, griller, frire. Le sens spécial de « frire » est secondaire. Le sens premier est « faire sécher par la cuisson, cuire à sec »; cf. Caton, Agr. 106, 1, *sesquialibram salis frigit*; Plt., Ba. 767, *friatum cicer*, et CGL V 456, 27, *frixi ciceris* : *fabae siccatae in sole*, etc.; mais c'est au sens de « frire » que songe Isidore quand il écrit, Or. 20, 2, 23, *friatum a sono dictum, quando in oleo ardet*. Rapproché de *epō-yev* par Festus : *frigeret et frictum a Graeco uenit epō-yev*, P. F. 80, 24. Ancien, technique. Panroman. M. L. 3510 et 3522, *frixa*; 3504, **friata*.

Dérivés : *frizor* (Gloss.); *frizōrius*; *frizōrium* (et *frixiāria*, **frixiāria*, M. L. 3524); *frixiāra* f., M. L. 3526, B. W. *fressure*; *frixiō*, -ās (Cael. Aurel.); cf. aussi *fri-ciculae* (St Jér.); *fri-ciculus* (Orib.); et M. L. 3508, **fri-citūra*; 3523, **frixiolum*. Composés : *con-, ef-, re-friō*.

Cf. ombor. *frehtu*, *frehtef*, T. E. II a 26; IV 31, « frictum, frictas »?

Sans doute mot expressif; on trouve ailleurs, au même sens, des mots semblables, mais différents : gr. *φρύγω* « je fais griller », skr. *bhrjyati* « il fait griller », etc. Cf. le groupe de *frigitū*.

frigus, -oris n. (et à partir de saint Augustin *frigor* masculin d'après calbor, *sūdor*, M. L. 3513, et à très basse époque *frigora*, *frigura* féminin construit sur le neutre pluriel, cf. M. L. 3515) : froid, froidure et aussi « fraîcheur » : *frigus captabis opacum, frigida Tempe* (Vg.); au sens moral « froideur ». Le double sens, physique et moral, se retrouve dans *frigeō*, *frigidus*, qui souvent s'opposent à *caleō*, *calidus*; cf. ad Herenn. 4, 15, 21, *in re frigidissima cales, in feruentissima friges*. Cf. pour le sens *ψυχός*, *ψυχρός*. Ancien, usuel.

Dérivés et composés : *frigeō*, -ēs, -xi (-ui) (les grammairiens enseignent que le parfait est *frizē*, qu'on lit dans Liv. Andr., Od. 17, ... *Vlxi frizit prae pauore/cor*; *frigit* est récent. Dans la plupart des cas, il est impossible de décider si l'on a affaire au parfait de *frigeō* ou de *frigescō*) : être froid, M. L. 3509; *friatiō* (Greg. Tur.) : frisson; *frigescō*, -is et ses composés *de-, in-, inter-, per-, refrigescō*, M. L. 7159 a, dont le parfait est *perfrizit* (d'où *perfrictiō* « refroidissement » (Plin.), *perfrictiuncula* (M. Aur.)); *refrizit*; *frigerō*, -ās : rare (Catul., Cael. Aur.), mais le composé *refrigerō* est fréquent et classique; dans la langue de l'Eglise, il traduit *ἀναπαύω*, *ἀναψύχω* « rafraîchir, soulager »; le substantif *refrigerium* a pris le sens de « apaisement, consolation »; cf. aussi *de-, per-frigerō*; *frige-faciō*, -is et -*faciō*, -ās; *frigidus* (frigidus d'après *calidus*, cf. App. Probi, *frigida non frida*) « froid », M. L. 3512 (*frigidus* d'après *rigidus*); et *perfrigidus*, *frigidulus*; *frigiditas* et *frigidior* (tardif); *frigidus* (Cael. Aur.); *frig(i)darius* (cf. *caldarius*, *tepidarius*) tiré du féminin substantif *frig(i)da* « eaux froides », d'où *frig(i)darium*, -i (savoyard *frédier*, non cité par M. L.); *frig(i)daria*, -ae; *frig(i)dō*, -ās et *infrigidō*, *frig(i)descō* (tardifs); *frigēdō* (Varr.); *frigorosus* (très tardif; M. L. 3514); cf. aussi *frigoriticus* (Greg. Tur., sans doute d'après *paralyticus* et les adjectifs de la langue médicale en -icus tirés du grec); *frigorificus* (Gell.).

Frigus semble avoir dans gr. *ἄρυος* (de **srigos*) un correspondant exact. De même que le latin a *frigeō*, le grec a des formes verbales telles que le parfait *ἔφρυε* et un présent *φρύτω*. On propose, de plus, des rapprochements incertains avec le balteque.

frigitū, -is, -ire : *fringilla avis dicta, quod frigore canit et uiget, unde et frigitur*, P. F. 80, 19; « chanter (en parlant du pinson); chantonner, bavarder » (Ancien (Enn., Plt.) et repris par les archaïsants. Mot familier.

De *frigitū* existent des variantes : *fringult(i)ō*, *fringult(i)ō*; cf. aussi *frigō*, *frind(i)ō*, *frinn(i)ō*; *fringilla*; *fri-siō*. Mot expressif de forme mal fixée, qui fait penser notamment à gr. *φρυγίζω* (nom d'oiseau) et lit. *bruzgū*, *bruzgēti* « faire un bruit léger, crépiter ». Cf. *frigō*.

frind(i)ō ou **frindō?** : *merulorum frendere* (?) uel *sinnere*, Suet. 252, 2 Reiff.; *frindit merulus*, Thes. Gloss.

Cf. *frūtamentum* : *uox merulae*, CGL II 580, 42; *frūtinn(i)ō*, -is : *pullos peperit frūtinnitius*, Varr., Men. 565; *cicadarum frūtinnire*, Suet. 254 Reiff.

fringilla, -ae f. (*fringilla*, -us, ce dernier dans Martial IX 54, 7. Polem. Silvius et les Gloses) : pinson, fringille; M. L. 3516, *fringilla*.

friō, -ās, -āre : réduire en morceaux; concasser, broyer. Rare et technique (Varr., Lucr., Plin.). N'est guère employé qu'au passif.

Dérivés : *friābilis* (Plin.); *infrīō*, -ās (Caton, Varr., Cels., Plin.).

Au même groupe appartient *fri-cāre*, qui présente un élargissement « populaire » en -k- (v. Meillet, MSL 23, 50). Ni l'une ni l'autre des deux formes ne se laisse rapprocher d'un mot identique d'une autre langue. Un rapprochement avec le groupe de irl. *meirb* « mou » v. h. a. *maro* « mûr, tendre », gr. *μαρβουμαι* « je m'épuise » est vague; le skr. *mrityati* « il se désagrège » est moins loin, avec son -i- (élargi par -i-); de même hitt. *marriya-* « émietter, broyer (du sel) », de **mra-*, v. Benveniste, BSL 33, 140. Mais l'hypothèse reste fragile et le traitement *mr* > *fr* latin est peu sûr. — Peut-être mot expressif; v. *frigō*, *frigitū*.

On rapproche aussi le groupe de *friuolus*, sans plus de précision. Le sens de *refriua* (*fabā*) est trop incertain pour justifier un rapprochement.

fri-siō, -ōnis m. : loxie; oiseau dit aussi « bec croisé ». M. L. 3520. Sans doute onomatopée, comme *fritinn(i)ō*, etc.

frit : *illud... summa in spica iam matura, quod est minus quam granum uocatur frit*, Varr., R. R. 1, 48, 3. En dehors de Varron, semble se retrouver dans Plt., Mo. 595, *ne frit (nec erit codd.) quidem*. Cf. *ne... hilum*.

fritillus, -i m. : cornet à dés. Attesté depuis Sénèque. Onomatopée?

fritinn(i)ō, -is : gazouiller, chanter, babiller (se dit des oiseaux, des cigales). Cf. *fringilla*, *fringitiō*; *frūtamentum uox merulae* (Gl.); *fritilla* (*friu-*) : *φρυξ* (Gloss.). et *tinn(i)ō*, *utinn(i)ō*. Verbe expressif. M. L. 3521 a; B. W. *fredonner*.

friuolus, -a, -um : *a sunt proprie uasa fictilia quassa. Vnde dicta uerba friuola, quae minus sunt fide subniza*, P. F. 80, 9. Rare à l'époque républicaine; un seul exemple dans Rh. ad Herenn., 4, 11, 6; toutefois, une comédie perdue de Plaute avait pour titre *Friuolāria*; surtout employé à l'époque impériale et chez les auteurs chrétiens au sens de « vain, futile, frivole; sans valeur ». Cf. le suivant?

friuusculum, -i n. : terme de droit tardif, semble le diminutif d'un nom **friuus*, -oris non attesté; désigne une brouille passagère entre époux; cf. Ulp., Dig. 24, 1, 32, 12, *si diuortium non intercesserit, sed friuusculum, profecto ualebit donatio, si friuusculum quieuit*; cf. Isid., Or. 9, 26, *friuolum est, cum eo animo separantur, ut rursus ad se inuicem reuertantur. Nam friuolum est uelut quassae mentis et effluuae nec stabilis. Proprie autem friuola uocantur fictilia uasa inutilia*. Cf. *friō*?

frons, frontis f. (*frons* dans Ennius d'après Charis.,

GLK I 130, 29; cf. Juret, *Phonēt.*, p. 340, et Thes. VI 1348, 10; sur la prononciation *frōs*, cf. ibid. 16; sur la longueur de l'o, ibid. 1347, 75. Il est difficile de dire si *frōns* est un ancien thème en -i- ou non; le nominatif *frōndis* est tardif et rare; le génitif *frōndium* est dans Sénèque et Columelle, mais *frōndum* est aussi attesté; on a quelques graphies d'accusatif pluriel en -is, mais les manuscrits de Virgile ont *frōndes*; cf. Thes. VI 1348, 35, 55 sqq.) : feuillage, feuillée. Singulier collectif; s'emploie néanmoins au pluriel, dès Ennius, A. 261, *russescunt frūdes*. Ancien, usuel. M. L. 3532.

Dérivés : *frondeus* : de feuillage; cf. M. L. 3530, *frōndia*, Thes. VI 1348, 59 sqq.; *frōndosus* feuillu, M. L. 3531; *frōndosius* = *ἐπιφύλλος* dans St Jérôme; *frōndarius* : où l'on met des feuilles (Plin.); *frōndator* m. : émondeur qui coupe les feuilles; d'où *frōndatiō* f. (cf. *hollior*, etc.) et *defrōndō*; *frōndē*, -ēs : être en feuilles; *frōndescō*, -is et -*ef-* : se couvrir de feuilles; *frōndicō*, -ās (tardif) : avoir des feuilles, cf. *fructicāre*, *radicāre*; *frōnducula* : *quae ex frōndibus amputantur* (Gloss.).

Composés poétiques : *in-frōns* (adjectif = *ἄφυλλος*) : sans feuillage, sans arbres; *frōndi-comus* = *φυλλόκομος*; -*fer* = *φυλλοφόρος*; -*fluus* = *φυλλόερος*; -*sonus* (Eug. Tolet.).

Il a été proposé divers rapprochements dont aucun ne s'impose.

frōns, frontis f. (et masculin chez les archaïques; cf. Non. 204, 25 sqq.; P. F. 80, 12, 136, 15, etc.; Thes. VI 1353, 9 sqq.; cf. les hésitations pour *finis* et *fūnis*; quelques graphies *fru(n)s*, *frōs*; ablatif *frontē*, génitif pluriel en -ium e. g. Hor., C. 1, 1, 29; accusatif pluriel en -is, Ov., F. 1, 135 R.) : front, partie du visage correspondant à gr. *μέτωπον* (dont *frōns* a tous les sens), souvent considéré comme le miroir des sentiments, d'où *frontem contrahere*, *remittere*, *ferire*; *frōns seuerā*, *hilarā*. Dans cette acception est souvent synonyme de *uultus*, *ās*, et comme ce dernier a pu prendre un sens péjoratif : « avoir le front de », « être effronté »; *frōns dura* se dit comme *ās durum* et est peut-être plus ancien. Nombreux sens dérivés : front, devant d'une chose, par opposition à *tergum*, *latus*; cf. *ā fronte*, *ā tergō*, *ā lateribus*; cf. aussi le sens de « faire front », c'est-à-dire « tenir tête »; aspect extérieur (par opposition à *mēns*). Terme technique de la langue militaire « front d'une armée ». Attesté de tout temps. Panroman. M. L. 3533.

Dérivés et composés : *frōntē*, -ōnis m. : qui a un grand front (cf. *buccō*, *capitō*, *nāsō*, etc.); *frōntālis*, usité presque uniquement au pluriel neutre *frōntālīa* : frontale, têtière des chevaux, M. L. 3534; *frōntātus* dans *frōntātī* (scil. *lapidēs*) m. pl., Vitr. 2, 8, 7 « pierres de front »; *frōndosus* (bas latin) : effronté. Cf. aussi *effrōns* (bas latin); *frōntispictum* (tardif; cf. Thes. s. u.); *affrōntō*, M. L. 267; *refrōntat* : *repelliū a fronte* (Gloss.).

Aucun rapprochement plausible. Il n'y a pas de nom indo-européen du front.

***frontesia** : *ostenta*, Gloss. Plac. V 22, 22. Rapproché de *φροντήρ*, *φροντιστήριον* (Ar., Nub. 265) par Bücheler, Rh. Mus. 39, 409; mais peut-être étrusque; cf. *frōntac* = *fulguritior* (inscription bilingue de Todj).

fructus : v. fruor.

frūgi : v. fruz.

*frūmen, -inis n. : gosier? Mot de glossaire; cf. Donat ad Ter. Ad. 950, « agellus hic sub urbe paulum quod locas foras : /huic demus qui fruatur »; fruatur... est alatur, quia « frumen » dicitur summa gula, per quam cibum lingua demittit in ventrem; Ph. 322, « fructus » cubus quia « frumen » dicitur tractus gulae quia cibum in alium demittitur; Eu. 816, frui... est uesci, a « frumine » quod est summa pars gulae, etc. Si l'explication de Donat était exacte, il en résulterait que le sens ancien de frui serait « se nourrir de » et que le sens de « jouir de » résulterait d'un développement secondaire (comme dans uesci, auquel Donat pensait peut-être), tandis que frūges, frumentum, fructus auraient conservé le sens ancien et, par conséquent, ne présenteraient pas une restriction analogue à celle qu'on observe dans fenum, etc. Mais il se peut que frūmen — si le mot a vraiment existé, ce dont on est en droit de douter — ait une autre origine que frui (on en a rapproché φῶρυγς); et le correspondant en gotique de frui, brukjan, a aussi le sens général de « jouir de, se servir de ».

frūmen, -inis n. : bouillie pour les sacrifices. Ancien terme du rituel, conservé par Arnobe, Nat. 7, 24. V. fruor. M. L. 4412 a, « infrūmināre »?

frumentum, -i n. (les grammairiens enseignent que le nom n'a pas de pluriel, tout en reconnaissant que frumenta s'emploie, cf. Char. I 34, 23; Diom. I 328, 19, etc. En fait, il y a de nombreux exemples du pluriel, cf. Thes. VI 1417, 55 sqq., notamment chez César : comme en français « le blé » et « les blés »; cf. Plin. 18, 152 : imber in herba utilis tantum, florentibus autem frumento et hordeo nocet... maturescentia frumenta imbre laeduntur, et hordeum magis) : se dit de toutes les céréales à épi (cf. Paul. Dig. 50, 16, 77), et spécialement du blé, froment (tritium, ador), et est compris dans le terme plus général frūges qui désigne les produits issus du sol, par opposition à fructūs les produits des arbres : cf. Cic., N. D. 3, 36, 86, ubertas frugum et fructuum, et à legūmina. Il ne semble pas qu'il y ait un ancien nom spécifique du blé : ador est sans étymologie sûre et peut être emprunté; frumentum est un terme général. L' « orge », au contraire, a un nom indo-européen. Frumentum est demeuré dans les langues romanes, it. formento, fr. froment, etc., cf. M. L. 3540; mais ces langues ont aussi, pour désigner le « blé », un autre substantif plus répandu remontant à un type *blatum, d'origine germanique; cf. M. L. 1160 et B. W. sous blē.

Dérivés : frūmentor, -aris : vient de la langue militaire « aller chercher du blé », cf. aquor, pābulo; frūmentātiō; frūmentātor; frūmentātiōis : relatif aux céréales ou au blé; f. ager, f. lēx, etc.; frūmentārius, -i m. : négociant en blé, etc.; frūmentāceus (tardif, fait sur triticeus); frūmentālis (Cassiod.); frūmenticius (St Jér.); frūmentifer (bas latin à. x. synonyme de frūgifer).

V. fruor.

frūnīscor : v. le suivant.

fruor, -eris. fructus sum (sans doute avec ū et à l'époque impériale frui sum, sur le modèle tuor, tuitus

sum; cf. Thes. VI 1423, 27 sqq., d'où fruitiō, -ōnis en bas latin), frui : avoir la jouissance de, et spécialement « jouir des produits, des fruits de » (suivi généralement d'un ablatif instrumental; quelques exemples archaïques ou postclassiques d'accusatif, e. g. Cat., Agr. 149, 1, pabulum frui occipito ex Kal. Sept., cf. Thes. VI 1423, 66 sqq.). Souvent joint à ūti « se servir de » (en général), à possidere « posséder » pour en être différencié; Lex Anton. de Term. GIL I² 589, 1, 31, quod... habuerunt possederunt usei fructeque sunt; Cic., N. D. 2, 152, plurimis... maritimis rebus fruimur atque utimur, etc.; cf. le groupe ūsusfructus « droit d'user d'une chose et de jouir des fruits produits par elle ». Ancien, usuel, classique.

Dérivés : fructus, -ūs (génitif archaïque fructuis et fructi) m. : 1° droit de percevoir et de garder en propriété les fruits produits par la chose, jouissance de ces fruits, fruit, profit; 2° sens concret : récolte, fruit (surtout au pluriel), produits (de la terre, des arbres, d'un animal; bénéfice retiré de, revenu. — Bien que le fruit de l'arbre se dise spécialement pōmum, le terme générique fructus peut s'employer dans ce sens spécial, cf. Cat., Agr. 102, olea si fructum non fert; pour la confusion, cf. Nux 163, raperent mea poma procellae] uel possem fructus excutere ipsa meos. On sait que le français a différencié fructus « fruit », terme général, de pōmum spécialisé dans le sens de « fruit du pommier, pomme », et a éliminé mālum. Panroman. M. L. 3537; germanique : v. h. a. frucht, etc.; celtique : gall. fruyth. De là : fructuārius : qui concerne les fruits, qui rapporte; fructuārium : rejeton de la vigne qui donne des fruits (cf. pampinārium); fructuārius, -i m. : usufructier; fructuōsus : fructueux, fécond, et infructuōsus. — Fructesca (St Aug.) : déesse des moissons.

Composés : fructifer = καρποφόρος; fructiferō, -ās; fructificō, -ās (attesté à partir de Columelle) et fructicō, M. L. 3536; defruor, -eris, à peine attesté; defrumentum; perfruor (classique); perfructiō (tardif).

frūnīscor, -eris, -itus sum : doublet archaïque de fruor, cf. Aulu-Gelle 17, 2, 5, qui rapproche pour la forme faleur et fatiscor. Inconnu de la langue classique; repris à basse époque, notamment dans la langue des inscriptions. Un composé infrūnītus est dans Sén. uit. bea. 23, 3 et signalé par l'abrégé de Festus, P. F. 80, 24, frūnīscor et frūnītum dicit Cato; nosque cum adhuc dicimus infrūnītum, certum est antiquos dixisse frūnītum. Pour la forme, cf. conquinīscō, qui présente la même accumulation de suffixes.

Dans une société rurale comme l'ancienne société romaine, les substantifs fructūs, frūges, frumentum, par une restriction de sens naturelle, ont servi à désigner les produits de la terre. Cette spécialisation est sans doute italique commune; cf. omb. frif, fri, accusatif pluriel « frūges », osq. fruktatiuf « fructuatiō, fructus ».

Le rapprochement de got. bruks, v. angl. bryce « utilisable » et de got. brukjan, v. angl. brūcan « utiliser » avec frūg- (cf. frāges, fructus) est évident. La spécialisation pour les choses agricoles, qui tient à l'importance qu'avait la campagne pour les anciens Romains et qui apparaît dans frāz, fructus, ne se retrouve pas en ger-

manique. — Mais il est difficile d'expliquer le présent fruor, sans g. Il n'y a pas en germanique trace d'une labiovelaire répondant à g^h, qui, du reste, ne serait pas normale après u. Il faudrait poser un ancien *bhrūg-we-, avec un élément de formation -w- comme dans uīuō; mais rien hors du latin n'autorise cette hypothèse. Cf. jungor. V. frāz et frumentum.

frūstrā (sur la quantité de ū final, v. Thes. VI 1429, 37 sqq.; Lindsay, Early latin verse, p. 116. Il est probable que frūstrā est la forme la plus ancienne [il s'agit sans doute d'un accusatif pluriel neutre adverbial]; mais le mot a dû être rangé dans les adverbes en -rā du type estrā, suprā, etc.) adv. : en pure perte, en vain. Fréquent dans l'expression de caractère familier frūstra esse « être dupe » : ne frustra sis « ne t'y trompe pas » (Plt.); frūstra habere « duper, tromper ».

Dénomina-tif : frūstror, -aris (et frūstrā) : 1° absolument « traîner les choses en longueur, tergiverser »; 2° transitivement « rendre vain » et « tromper, abuser, frustrer »; frūstrātor, frūstrātiō, etc.; defrūstror (Plt.).

Les anciens rattachaient frūstrā à fraus; il s'agirait d'un de ces mots obscurs où l'on trouve alternants au, ō et ū; cf., par exemple, naugae, nūgae, etc. Plus usité que nēquiquam (v. Thes. s. u.); non roman.

frustum, -i n. (ū attesté par les langues romanes) : morceau (f. pānis, lardī, carnis; se dit surtout des aliments). Ancien, usuel. M. L. 3544.

Dérivés : frustulum n., M. L. 3543; frustillum; frustūlūm; frustillatūm « en morceaux »; frustulentus (Plt., d'après esculentus?); defrūstō (tardif). Cf. M. L. 3542, *frustiāre « froisser ».

La phonétique permet de rapprocher soit irl. bruid « il brise » (v. Pedersen, V. Gr. d. k. Spr., II, p. 478), v. russe brūsni « gratter, raser » et tout le groupe slave de ce mot (v. Berneker, Et. sl. Wört., I, p. 90), v. angl. brýsan « briser », soit gall. dryll « fragment », got. drauhnsnos « διάσπατα, σπύρα », lit. drūsgas « petit morceau », lette druska « miette ». Une décision est impossible.

frutex, -icis m. (et quelquefois féminin) : 1° arbrisseau; 2° jeune pousse, rejeton d'un arbre; d'où « branchage, ramée, taillis » (le plus souvent au pluriel). Ancien, usuel. Pour la formation, cf. cortex, caudex, latex.

Dérivés : fructiō, -ās (fruticor) et effructiō : pousser des rejetons (souvent confondu avec fructificō, cf. Ernout, frutex, fructiō, dans Rev. belge de Philol. et d'Hist., t. XXVI, 1948, p. 85 sqq.); fructicōsō, -is (Plin.); fruticōsō (tardif); fruticōsus : qui pousse des rejetons; fructectum et fructicetum n. : taillis, fourré; fructectōsus.

Aucun rapprochement sûr.

*frutis : surnom de Vénus; cf. P. F. 80, 18, frutinal : templum Veneris Fruti, et Solin II 14. Emprunt par l'intermédiaire de l'étrusque au gr. Ἀρροδῖτην?

frūx, -gis f. (mot racine; toutefois, le singulier est rare; la forme la plus employée est frūgēs, -um; le nominatif singulier frūgis indiquée par Varr., L. I, 9, 76, est sans exemple, cf. Thes. VI 1448, 17 sqq.) : le singulier, féminin comme lux, etc., donc de genre « animé », a dû désigner la force fécondante du sol, la récolte; le

pluriel, de sens concret, désigne les produits du sol; cf. Varr., L. I, 5, 37, quod segetes ferunt, fruges, a fruendo fructus; et, plus spécialement, les céréales. Terme plus général que frumentum; cf. Plin. 18, 48, sunt prima earum (scil. frugum) genera : frumenta, ut triticum, hordeum; et legumina, ut faba, cicer. M. L. 3546.

frūgi indél. : ancien datif de frūz employé d'abord dans des locutions telles que esse frūgi bonae « être capable de donner une bonne récolte, ou un bon revenu »; de la terre, s'est ensuite étendu à l'homme, Plt., Ps. 468, tamen ero frugi bonae; cf. les locutions analogues, Poe. 892, erus si tuus uolui facere frugem; Tri. 278, certa est res ad frugem applicare animum. — Bonae frūgi s'est réduit à frūgi, qui a été considéré comme une sorte d'adjectif invariable, cf. Don., Ter. Ad. 958, « frugi homo » utilis ut fruges, et muni d'un comparatif et d'un superlatif frūgālior, -issimus, d'un adverbe frūgāliter (sur lesquels à l'époque impériale on a refait frūgālis, du reste très rare, et à basse époque un nominatif frūgus, frūgius, cf. Thes. Gloss. emend. s. u.), d'un nom abstrait frūgālitas, cf. Cic., Tu. 3, 18, frugalitas... a fruge, qua nil melius a terra. Ennius a même employé frāz pour frūgi homō, cf. A. 314, et Thes. VI 1455, 21 sqq.

Le contraire de frūgi est nēquid (cf. Cic., De Or. 2, 248; Plt., Pe. 454; Colum. 1, 9, 5), qui a évolué de la même façon.

De frāz : frūgēsō, -is (Tert., Prud.); frūgāmentum : -a a frugibus appellata, P. F. 81, 7 (sans autre exemple). Composés : frūgifer : καρποφόρος; -ferēs (Lucr.), -legus (Ov.), -parēs (Ven. Fort.), -parus (Lucr.), -perdius (-perdius?), mot créé par Pline, 16, 10, pour traduire l'homérique δακτυλοκαρπος.

L'ombrien a aussi frif, fri « frūgēs » accusatif pluriel. Le latin et l'ombrien sont les seuls à avoir conservé ce mot racine, qui n'apparaît ailleurs que dans des dérivés. V. fruor.

fu : fi. Interjection marquant le dédain ou l'aversion. Cf. gr. φῦ, φῆ, et /fufae. Onomatopée labiale; cf. fr. peuhl, pfu, etc., de la langue familière.

fuam, fui : v. sum, pour l'emploi; fūtāuit : fuit (cf. P. F. 79, 5, cité sous fūid); fūtāuero : fuere, CGL V Plac. V 22, 14 et 30.

Le groupe de fui, fuam appartient à une racine dissyllabique dont le sens concret de « croître, pousser » est conservé seulement par le grec φῶα et l'arm. busanin (aor. busay) « je pousse », boys « plante », cf. aussi skr. bhūmhi « terre », mais qui, dans la plus grande partie du domaine indo-européen, a pris le sens de « devenir » et a servi à compléter le système de la racine *es- « exister », laquelle fournissait seulement un présent et un parfait. Le perfectum fui doit donc reposer sur l'aoriste, qui est représenté par gr. ἐφῶ, « il a poussé » et par skr. ābhū « il a été », v. sl. byi (bysti), lit. bū-k « sois »; l'irlandais a de même boi « a été ». Le degré zéro de la racine devant consonne est nécessairement de la forme ū : skr. ābhū, gr. ἐφῶ, v. sl. byti, lit. būti; un u bref ne peut apparaître que devant voyelle, ainsi dans gr. φῶα, dans lit. būo « il a été » (qui sert de prétérit à esmi, esū « je suis »), et de même dans lat. fui et fuam, ou dans le subjonctif du perfectum, osq. fuid « fuerit ». C'est donc sur les deux formes fondamentales qui servaient l'une de perfectum, l'autre de subjonctif — subjonctif

autonome, indépendant du présent, suivant l'ancien usage italo-celtique — qu'ont été faites les formes nouvelles *fore*, *forem* et *fuīrum*; même chose a eu lieu en osque, où *fusid* répond à lat. *foret* et où, de plus, le prétérit et le futur de l'infinitum sont tirés de *fu* : imparf. osq. *fufans* « erant », futur osq. *ombr. fust* « erit », *ombr. furent* « erunt », et même en ombrien un impératif *futu* « esto ». De même que l'u bref de gr. *φύσις*, *φύσις* provient de *φύσκειν*, en face des formes anciennes à *u* telles que *φύσις*, *φύσις*, « tribu », l'u bref de *fore* (ancien **fusi*), *forem* et de *fuīrum* provient de formes telles que *fui* et *fuam*; ceci en atteste le caractère secondaire. Le procédé remonte haut; en irlandais, on trouve parallèlement des formes telles que *buith* « être », *ro-buith* « on a été ». La racine de *fui* est entrée ainsi dans la conjugaison du verbe « être ». Le mélange est allé loin en celtique (v. H. Pedersen, *V. G. d. k. Spr.*, II, p. 449-441) et en germanique occidental : v. h. a. *bis* « tu es », etc. Le grec et l'arménien n'en ont pas trace.

Entrée dans la conjugaison du verbe « être », dont elle fournit, outre le perfectum, la survivance isolée *forem* et les infinitifs futurs *fore*, *fuīrum*, la racine de *fui* a perdu en latin son existence propre. Elle ne fournit aucune forme nominale. La traduction du datif osque fututrel de la table d'Agnone par « Genetrici » est aujourd'hui abandonnée, pour revenir à la traduction *filiae*, proposée par Thurneysen; v. Vetter, *Hdb.*, n° 147 et 123 b et e.

La racine avait si bien pris le caractère d'un auxiliaire qu'elle a servi à former des formes grammaticales. L'imparfait italo-celtique du type de osq. *fufans* « erant » et de lat. *legebam*, *amābam* présente un morphème *-fā-* qui est manifestement la racine de *fui* avec la caractéristique de prétérit *-ā-* qui figure dans lat. *eram* et dans le type lit. *būvo* « il était », arm. *enay* « je suis né », etc.; dans le futur lat. *monē-bō* (lat. *pīpāo* « je boirai », *carefo* « carēbō ? »), il y a une formation parallèle dont le second terme est sans doute le même subjonctif dont on a en vieux slave la 3^e plur. *bō* « qu'ils soient ».

D'autre part, il faut citer *fīo*, qui, à l'infinitum, sert de passif à *faciō*. V. aussi peut-être *fui(t)uō*.

**fuās* : *faciās*, CGL V 361, 35; *fuat* : *faciat*, IV 412, 1; *fuet* : *faciet*, V 629, 10.

Formes sans autre exemple. Si elles sont correctes et ne résultent pas d'une confusion avec *fuam* ancien subjonctif de *sum*, elles s'expliqueraient comme les formes *duim* et *credūds* anciens subjonctifs de *dō* et appartenant à la racine **dhē-* de *faciō*, sans l'élément *-k-*. Mais leur isolement les rend suspects; peut-être faut-il lire : *fuās* : *fās*, etc.; cf. *ombr. fuia* « fiat ». V. *faciō* in fine.

I. *fūcus*, -I m. : *fucus*, algue marine, lichen roccella; teinture que l'on en tire, rouge, fard (sens propre et figuré), déguisement. Ancien (Pit.), usuel, non roman; passé en celtique : gall. *fu* « tromperie ».

Dérivés et composés : *fūcō*, -ās : teindre, farder, gr. *φύσις*; *fūcō*, -ās : gr. *ἐπὶ φύσιν* « flatter » (cf. *fūllō*, etc.); *fūcātus*, -tiō : *fūcillus*, P. F. 82, 1; *fūcūsus*; *fūci-nus*; *in-*, *of-*, *per-fūcō*, -ās : jeter de la poudre aux yeux; *officiāe* : fards, tromperies.

Correspond au gr. *τὸ φύκος* avec changement populaire de genre et de déclinaison (cf. *cēsus*); la correspon-

dance *f* : *φ*, au lieu du *p* attendu, indique que le mot grec est d'origine étrangère (sémitique) ou que les deux mots sont des emprunts indépendants à la même langue; v. Ernout, *Aspects*, p. 50 sqq., 63.

II. *fūcus*, -I m. : bourdon, faux-bourdon. Ancien (Pit.). Non roman.

Du nom racine **bhei-* de l'abeille, dont des dérivés figurent dans : v. sl. *bicēla*, lit. *būis*, v. pruss. *būite*, v. h. a. *bini*, irl. *bech*. On suppose **bhoi-ko-*; *kluge*, comparant v. angl. *bēaw* m. « taon », part de **bhokw-os*, mais le sens est différent.

fufae : « pouah »; *interiectio mali odoris*, CGL IV 240, 2. Familier; cf. *fu*.

fugiō, -is, *fūgi*, -itum, -ere (doublet *fugire*, *fugitū*, *fugitū* dans la langue vulgaire, v. Thes. VI 1475, 35 sqq., qui a passé dans les langues romanes, v. M. L. 3550; cf. *fodere* et *fodire*) : fuir (transitif et absolu), s'enfuir; éviter de (avec l'infinitif); échapper à; être exilé, banni (les sens sont à peu près les mêmes pour ceux de gr. *φεύγω*, qui a pu, du reste, exercer une action sur le verbe latin). Usité de tout temps. Panroman.

Formes nominales et dérivés : *fuga*, -ae f. : fuite, M. L. 3548, B. W. sous *fuir*; *britt. fo*; causatif *fugō*, -ās : mettre en fuite, M. L. 3549, et ses composés *au-*, *de-*, *dif-*, *ef-*, *re-fugō*, tous rares et tardifs; *fugalia*, -ium n. pl. : fêtes pour célébrer l'expulsion des rois; *fugax* adj. : fuyard; *fugitivus* : fugitif, M. L. 3553; *fugitivus*, -a : esclave fugitif, -ve; *fugitivarius*, -i « qui poursuit [ou qui accueille] les esclaves fugitifs »; *fugitivus*, *φύγις* (Gloss.); *fugitor*, -ōris m. : *δ. λ.*, création plaisante de Pit., Tri. 723, d'après *bellator*; *fugiō*, -ās : chercher à fuir, éviter (archaïque et familier). Sur *fugitō* d'après l'analogie de *fugio/fuga* a été créé **fugia*, qui est à l'origine du fr. *fuite*, M. L. 3552; *fugela*, -ae f. (archaïque) et *confugela*; *fugibilis* (Boëce = *φευκτός*).

Composés en *-fuga*, *-fugus*, *-fugium* : *per-*, *re-*, *trans-fuga* m. : Fest. 236, 10, *perfulgam* Gallus Aelius ait qui *liber aut servus sua voluntate ad hostes transierit*; qui *idem dicitur transfuga*; *pro-fugus*; *re-fugus*; *ef-*, *per-re-fugium*, M. L. 7161; *régifugium*; *suffugium*.

Composés de *fugiō* : *au-* (M. L. 781 a), *con-*, *dē-*, *dif-*, *ef-* (ec-), *per-*, *pro-*, *re-*, *suf-*, *trans-fugiō*, dans lesquels le sens du verbe demeure inchangé et précisé seulement par le préverbe.

Dérivé d'un présent athématique **bheug-* que le grec a fait passer au type thématique : *φεύγω*, *ἐπύγων*. Le même thème existait comme nom racine d'action conservé dans l'accusatif gr. *φύγα-δε*; on en a au nominatif le dérivé hom. *φύγ* et ordinairement le dérivé *φύγι*, qui a son pendant exact dans lat. *fuga*. Le lituanien a aussi un présent dérivé *būgstu* « je prends peur » (avec une forme allongée de l'u radical), un causatif *bauginti* « effrayer » et un adjectif *baugūs* « craintif ». — En revanche, le *-gh-* intérieur oblige à séparer *god*, *biogan* « plier », apparenté à gr. *πύγ* (πύσσα) et sans doute à la racine sanskrite *bhuj-* « plier », où le *bh-* initial représenterait un ancien groupe de consonnes et où *-j-* est sans doute le résultat d'une dissimilation.

fulciō, -Is, *fulsi*, *fulsum* (à basse époque *fulciūt*, *fulcium*), *fulcre* : étayer, soutenir, supporter; et par suite

« affermir, fortifier ». Ancien, usuel. M. L. 3554, 3564 (*fulsus*).

Formes nominales, dérivés et composés : *fulcrum* n. (noté aussi *fulcrum*, Gloss.) : support, étai; pied (de lit, etc.); *fulcrādis* : *lecti ornamenta*, CGL, Scal. V 600, 9).

fulmen, -inis n. : très rare; mais semble bien attesté, Cic., Balb. 34; Ov., Am. 1, 6, 16; 2, 1, 15-20 (v. Thes. VI, 1525, l. 29 sqq.). L'homonymie de *fulmen* (issu de *fulgere*), sur laquelle, du reste, joue Ovide, a fait triompher le dérivé *fulmentum* (*fulmentia* f. dans Caton); *fulcimen* (rare et poétique); *fulcimentum* (époque impériale) et *fulcimentis*; *fulcitra* f. (époque impériale, Vitruv., Colum., Plin., Hor.), d'où *fulcor* -itris à basse époque; *fulcipedia* f. : terme d'injure dans Pét. 75, 6 « *ban-croche* »; *affulciō*, M. L. 267 a; *circumfulciō*; *confulciō*; *effulsiō* (Vg.); *infulciō* : enfoncer (époque impériale, Sén., Suét.), M. L. 4413, 4414; *perfulciō* (tardif); *prae-fulciō*; *suffulciō* : soutenir en dessous, M. L. 8435. Cf. aussi M. L. 3563, **fultūrium* et **refulta*, 7162.

Étymologie incertaine. L'indo-européen n'admet pas de racine commençant par la sonore aspirée nécessaire pour rendre compte de lat. *f* et finissant par une sourde. Sans doute forme à finale assourdie d'une racine **bheig-*; la forme à *c* différenciale cette racine de *fulgō*. On rapprocherait v. isl. *falgi*, v. angl. *bealca* « poutre », lit. *balžėnas*, *balžėnas* « pièce de bois servant à soutenir quelque chose »; on explique ainsi exactement lat. *fulcrum*. Peut-être gr. *φάλαγξ*.

fulgō, -is (forme archaïque, attestée par la poésie, cf. Thes. VI 157, 63 sqq.) et *fulgeō*, -ēs (forme usuelle et classique, Cic., Catull., Varr., etc.), -si, -ēre, -ēre : « briller » en parlant des astres, des phénomènes lumineux du ciel, et spécialement de l'éclair; de là le sens de « lancer des éclairs » (auquel il faut sans doute rattacher la glose de P. F. 82, 13, *fulgere prisci pro ferire dicebant, unde fulgus dictum est*), e. g. *Ioue fulgente, tonante*, Cic., N. D. 2, 25, 65 et Vat. 20; l'emploi impersonnel de *fulgit*, *fulget* « il éclaire »; cf. Cic., Div. 2, 72, 149, *si fulserit, si tonuerit, si tactum aliquid erit de caelo*. Usité de tout temps. Conservé seulement dans une forme roumaine, M. L. 3554 a, et en irlandais, dans le dérivé *fulgen* « ignis ».

Formes nominales, dérivés et composés : *fulgor*, -ōris m. : « éclat », sens physique et moral, cf. *splendor, ardor*, etc.; *fulgur*, -uris n., normalisation d'une ancienne flexion *fulgus*, *fulgeris* encore attestée sporadiquement, cf. Thes. VI 1517, 74 et 1518, 9 sqq. et conservée dans certaines langues romanes, cf. Meyer-Lübke, *Einf.* 3, § 179; B. W. sous *foudre* : éclair (= *σέλας*), M. L. 3555. De là : *fulgurō*, -ās, impersonnel et personnel qui a tendu à remplacer *fulgeō* dans le sens de « lancer des éclairs », avec ses nombreux dérivés et composés, M. L. 3556; *fulguriō*, -is « frapper de la foudre », surtout employé au participe *fulguritus*, cf. Varr., L. 5, 70; P. F. 82, 8; *fulgurālis*; *fulgureus* (tardif).

fulmen, -inis n. : foudre, coup de foudre, différencié de *fulgur*, e. g. Sén., N. Q. 2, 57, 3, *fulgur quod tantum splendet, et fulmen quod incendit... fulmen est fulgur intentum* (= *σέλας*). Plus fréquent que *fulgur*, cf. Thes. VI 1518, sauf dans la Vulgate, mais non roman.

Dérivés : *fulminō*, -ās : fulminer, lancer la foudre (impersonnel et personnel), foudroyer (transitif), avec

ses dérivés et son composé *diffulminō*; *fulmineus*; *fulmināsus*.

Autres dérivés : *fulgetrum* (et *fulgetra* f.) : sorte d'éclair, différencié de *fulgur, fulmen*, sans que la distinction se laisse préciser clairement, cf. Thes. s. u. Pour la forme, cf. *ueretrum*; *fulgidus* : brillant, qui éclaire; *fulgesco*, -is : commencer à briller; composés de *fulgeō* : *ef-* (ec-), *of-*, tous deux d'époque impériale, *prae-*, *re-*, *suf-* *fulgeō*, presque uniquement poétiques.

La racine indo-européenne **bheig-* devait fournir un présent radical athématique qui n'est attesté nulle part, mais que supposent la longue radicale de véd. *bhrājatē*, av. *brāzaiti* « il brille » et le manque de concordance entre gr. *φλέγω* « j'enflamme » et lat. *fulgō* et *fulgeō*. Le grec a le nom d'action *φλόξ* (φλογός) « flamme ». Le vocalisme de lat. *fulmen* et *fulgur* a été déterminé par celui de *fulgō*, *fulgeō* (*fulsi* est aussi fait sur *fulgō*); le grec a *φλέγμα* « embrasement », *φλεγμονή* « inflammation » et *φλογικός* « flamme ». Le vieux haut allemand a *blecchen* « devenir visible », de **bheig-*. — Un vocalisme à degré zéro **bheig-* apparaît peut-être dans les formes baltiques et slaves, qui ont le suffixe **ske/o* : v. sl. *blīstō* (*blīstīti*), *blīstati* « briller » (avec type *-i/-ē-* des verbes indiquant l'état), lit. *blizgū*, *blizgēti* « briller » (avec *-zg-* de *-gsk-*; cf. le type gr. *μίσγω*), et ce vocalisme concorderait avec celui de lat. *flagrō* et *flamma*. Les formes latines n'admettent pas d'autre explication; mais les formes slaves *bliskū* et *bleskū* « éclat » supposent des diptongues *-ei-* et *-oi-*; ces formes pourraient être faites secondairement sur le verbe; mais le germanique a des formes reposant sur **bheig-* : v. isl. *blīkia* « briller », v. angl. *blīka* « briller », etc. On ne peut donc rien affirmer. Du reste, **bheig-* et **bheigh-* sont des formes élargies de la racine **bhel-* « briller » de skr. *bhālam* « éclat », v. sl. *blīti* « blanc », v. isl. *bāl* « feu », gr. *φαῖνέω* « λυμπεύω », Hes., etc.

Flagrāre est un dérivé d'un mot **flagro-* ou **flagrā-* non attesté, qui a pu disparaître par suite de son homonymie avec *flagrum*; cf., avec un autre vocalisme, norv. *blakra* « briller, faire des éclairs ». Quant à *flamma*, le *-mm-* ne peut s'expliquer ni en partant de *-gm-*, cf. *agmen*, etc., ni en partant de *-gsm-*, cf. *exāmen*. Il y a eu gémination expressive de la consonne médiane.

fulgō, -inis (*fulgilo*, CGL II 74, 11 f. : suite. Ancien. M. L. 3558, *fulgilo* et **fulgilo*. Cf. *caligō*, *rubigō*, *origō*, etc., Ernout, *Philologica*, I, p. 175 sqq.)

Dérivés (tardifs) : *fuligināsus*; *fuliginus*; *fuliginosus*. Il faut sans doute y rattacher *fulina* : coquaine; *fulindarius* : coquus, coquaster; *fulināre* : coquiner, qu'on trouve dans les Gloses et qui doivent être des transformations plaisantes de *culina*, influencées par *fulgō*.

Dérivé d'un thème **dhāl-*; cf. lit. *dūlis* « nuage, vapeur, fumée (servant à enfumer les abeilles) », skr. *dhālī*, *dhālī* « poussière »; le lituanien a, d'autre part, *dujā* « poussière fine ». Le sens de « objet mis en mouvement vif » était celui de la racine, et l'on s'explique ainsi irl. *dūil* « désir ».

fulix, -icis (*fulica*, -ae) f. : foulque, poule d'eau. De *pauis* Afranius. Des traces de la double flexion subsistent dans les langues romanes; cf. M. L. 3557 et *Einf.* 3, p. 187. Diminutif : *fuliculus* m. (Gloss.).

Cf. v. h. a. *belihha* « poule d'eau », et peut-être gr. *φαλίς*, skr. *balakā* « cigogne »; et, pour la formation, *corniz*, etc.

fallo, -ōnis m. : 1° foulon; 2° sorte de scarabée (qui saute comme le foulon). Ancien, usuel. M. L. 3562.

Dérivés : *fullōnis*; *fullōnicus*, subst. *fullōnica* f. (scil. *ars* ou *taberna*); *fullōnicō*, -ās (bas latin), -cātio (= γαυχή); *infullōnicātus* = ἀναρχος (Gl.). Un verbe **fullō*, dont le participe *fullātum* figure dans les Glosses, CGL III 322, 36, est supposé par les formes romanes : fr. *fouler*, it. *foliare*, etc.; cf. M. L. 3560. Cf. aussi 3561, **fullicāre*. Le germanique a : v. angl. *fullere* et *fullian* « fouler ».

Terme technique de type populaire, sans étymologie certaine.

fulvus, -a, -um : 1° brillant (se dit des astres, de l'Olympe, etc.); 2° couleur de feu, fauve. Cf. Gell. 2, 26, 11, *fulvus... uidetur de rufo atque uiridi mirtis in aliis plus uiridis, in aliis plus rufi habere*. Ancien, poétique ou technique. M. L. 3565 (*fulvus*).

Dérivés : *fuluaster*, -tra, -trum (Ps.-Apul.) : *fuluidus* (Italia); *fuluor*, -ōris? (douteux; cf. Thes. s. u.); *Fulvius*, -uisa, -uidanus (-a herba, Plin. 26, 88), *uiaaster*. Certaines formes romanes du type fr. « fauve » remontent à *fulvus*, CGL IV 24, 5, 23, qui est sans doute germanique. M. L. 3174.

Le groupe le plus ordinairement rapproché est celui de lit. *gelas*, v. sl. *žlūtā* (serbe *žut*) « jaune »; cf. sous *fel*. Des termes à *gh*-prépalatal sont signalés sous *holus*. Sur *flauus* et *flōrus*, de racine dissyllabique, v. ces mots. Le suffixe *-wo- est courant dans les adjectifs désignant des couleurs; cf. *flauus*, *helius*, *rāuus*, etc. On le retrouve notamment dans v. h. a. *gelo* « jaune » et dans lit. *gelisvas* « jaune ».

Le même suffixe se retrouve dans lit. *dūlsvas* « grisâtre » que M. Niedermann a rapproché I. F. 15, 120 sqq. Enfin, M. Burger, Rev. Ét. lat., 8 [1930], p. 227 sqq., repousse les deux étymologies à cause du sens et, comparant gr. *αἶθων* à côté de *αἶθω*, rapproche de manière séduisante le verbe latin *fulgō*, *fulgēō*.

fūmus, -ī m. : fumée. Attesté de tout temps. Panroman. M. L. 3572.

Dérivés et composés : *fūmō*, -ās : fumer (employé surtout absolument; l'emploi transitif est rare et tardif), panroman. M. L. 3566 (et celtique : bret. *fui*, *fu*); *fūmābundus* (Ital.) et *ef*, *suf*, M. L. 8436; *transfūmō*, composés d'époque impériale; **fūmāō*, M. L. 268; *fūmēsco*, -is (Isid.); *fūmēus*; *fūmidus*; *fūmōsus*, M. L. 3569, 3571; *fūmārium* n.; *fūmāriolus* n. : cheminée, M. L. 3567, 3568; *fūmāria* f. : nom d'une plante, *καρνός ἢ χορδαλλίου*; *fūmīgō*, -ās : fumer (emploi absolu); enfumer; en médecine « faire des fumigations », de là *fūmīgābundus* (Ital.) : *fūmīgus*; *fūmīgātio*; *ef* et *suf*-*fūmīgō*, M. L. 3570; *fūmi-fer*, -ficus (= χαρνοποιός); *fūmus terrae* m. : fumeterre, M. L. 3573.

Cf., avec le même sens, skr. *dhūmāh*, v. sl. *dymŭ* (s. *dim*, *dima*; r. *dym*, *dymal*), lit. *dūmai* (au pluriel), v. pruss. *damis* (gr. *θύμός* « force vitale, courage » est trop aberrant pour être rapproché; c'est une formation

propre au grec, à rapprocher de *θῶα* « je m'élance »; cf. toutefois hitt. *uḫḫima-* « halètement » de **dhūmō-*, B. S. L. LII, p. 75 et s. Le germanique a, avec un sens différent et un autre vocalisme, v. h. a. *toum* « vapeur » et, de plus, avec un autre suffixe, got. *dauns* (lémnin) « vapeur ». V. lat. *suffō* et *fūtigō*.

funda, -ae f. : fronde. Puis par extension toute espèce d'objets comparables à la fronde : chaton de bague, tramail, bourse; et aussi la balle de plomb qu'on loge dans la fronde; enfin « bandage », sens tardif sous l'influence du grec. Ancien. M. L. 3577 (*fūnda*); B. W. sous *fronde* et *fonte*. Celtique : irl. *bann*, *sonn*?

Dérivés : *funditor* : frondeur; formé comme *iānitor* (de *iānus*) et sur lequel sans doute a été fait *libitor*, e. g. Tac., A. 2, 28; *fundibalum* n.; *fundibulus* m. (hybride latino-grec, cf. *fustibulus*) : *σφενδόν*, « fronde » et « frondeur », M. L. 3582 a; *fundibalis* : *λαθόβολοι* (Gloss.); *fundibālō*, -ās; *balārius*, *balātor* (Italia); *fundālis* (Prud., ou *fūnālis*?)

Funda a subi l'influence de *fundō*, auquel le rattachait l'étymologie populaire; cf. Isid., Or. 18, 10, 1, *funda dicta eo quod ex ea fundantur lapides, i. e. emittuntur* (cf. hom. *βέλεα χέσσειν*). C'est un mélange de *funda* et de *fundō* que provient *fundiō*, -āre « lancer avec la fronde » employé au figuré par Plaute; f. *uerba*, comme *fundere uerba*. De même, c'est par suite d'un rapprochement avec *fundō* que *fundibulum*, qui proprement désigne l'entonnoir, cf. M. L. 3583, a pu être confondu avec *fundibulus* et désigner la fronde.

A *funda* plutôt qu'à *fundus*, malgré Varron, semblent se rattacher *fundula* « impasse, cul-de-sac », *fundulus* « saucisson, andouille ».

Mot technique, sans doute emprunté au même mot qui a, d'autre part, fourni le synonyme grec *σφενδόν*, dont l'origine indo-européenne est très douteuse (on compare *σφενδόνος* « impétueux »). Dans l'armée romaine, les frondeurs semblent avoir été des *auxiliāres*, originaires des Baléares (cf. Cés., B. G. II 7, 1); de même dans l'armée d'Hannibal. Il n'y a pas lieu d'accepter le rattachement, proposé par Cuny, BSL 37 (1936) 1-12, de *funda* et *σφενδόν* à la racine **bendh-* « lier », par une évolution sémantique « bandage, ceinture », puis « bourse » et « fronde », tout ceci arbitraire.

fundō, -is, *fūdī*, *fūsum*, *fundere* : 1° verser, répandre. Correspond à gr. *χέω*, se dit des liquides, et spécialement d'un métal en fusion; de là le sens technique de « fondre » conservé dans les langues romanes. Par analogie s'est appliqué à toute espèce d'objets, matériels ou non, qui se répandent d'une manière régulière et ininterrompue (grains, sons, larmes, odeurs, paroles, rayons, lumière, vents, etc. : cf. *fūtis*); d'où le sens de « produire en abondance » (se dit de la terre); 2° terme technique de la langue militaire « disperser, mettre en fuite » (souvent joint à *fugāre*, avec lequel il allitère). Pronominal : *se fundere* « se répandre, s'étendre au loin ». Participe : *fūsus* « qui se répand, diffus, prolixe ». Usité de tout temps. M. L. 3581; B. W. *fondre*; celtique : gall. *fynnu*, etc.; cf. peut-être aussi M. L. 3582, 3584, **fundiāre*, **fundicāre*.

Dérivés en *fund-* et en *fūs-* : *fundibulum* : entonnoir. M. L. 3583, sans doute refait sur le composé

plus ancien *infundibulum*; *fūsiō* (rare), non attesté avant Cic., N. D. 1, 15, 39, dans un passage sans doute traduit du grec : *Chrysippus ipsum mundum deum dicit esse et eius animi fusionem* (= χύσω) *uniuersam*; conservé dans le fr. *foison*, M. L. 3612; les composés *con-*, *dis-*, *ef-*, *prō-*, *trāns-fūsiō* sont, au contraire, usités. Cf. aussi *fūsiōnātium* : *δυσκρινόν* (Gloss.); *fūsor*, terme technique : fondeur en métaux (dans l'Italia, traduit *ὀβύροος* « échanson », *pincerna*, et à un féminin *infusitria*; v. Thes.); *fūsilis* : fusible; *fūsura* : fonte, fusion (Plin.); *fūsus*, -ās m. : rare, ne semble pas attesté en dehors de Varr., L. 5, 123, *fons unde funditur et terra aqua uiua, ut fistula a qua jusus aquae*; *fūsorius* : χωνευτικός, qui se met en fusion (Gloss.); *fūsorium* : évier.

Composés de *fundō* : *af-fundō* (*affūsō*, -ās, M. L. 269 a); *circumfundō* (= περιχέω); *confundō* : verser ensemble et « confondre » (cf. *συνχέω*), M. L. 2141; *confūsiō* = σύγχυσις; *defundō* « tirer » du vin (= *καταχέω*), M. L. 2521; *dis-fundō* (= διαχέω); *effundō* (= ἐκχέω); *infundō* (= ἐγχέω), M. L. 4415; *interfundō*; *offundō* « répandre devant soi, envelopper »; *perfundō* « verser à travers, inonder », M. L. 6410; *prae-fundō* (rare, post-classique); *prō-fundō* « répandre en abondance » (= *προχέω*); *refundō* « reverser, refouler, rejeter, rendre liquide » M. L. 7163; *suffundō* (= *εὐποχέω*); *transfundō*, M. L. 8854 a.

fundūtio, -ās : v. *funda*.

Dans les formes précédentes, le latin a généralisé le -d- de *fundō*; mais certaines formes ne présentent pas cet élargissement. Ainsi :

1° *exfūt* : glosé *effusi* par P. F. 71, 12 (sans doute lire *exfūt*; la quantité de la voyelle intérieure n'est pas attestée directement). Le composé suppose un simple **futus*, auquel se rattache peut-être **fūtāre*; v. plus bas. 2° *fūtis*, -is f. : *uas aquarium uocant futim, quod (l. quo?) in triclinio allatam aquam infundebant*, Varr., L. L. 5, 119. De *fūtis* a été tiré un dénominatif **fūtio*, -is (*futitio*, Priscien, GLK II 131, 25) conservé dans le composé *effūt(i)ō*, -is « répandre des paroles, bavarder » (doublet *effūtāre* dans les glosses, cf. Thes. Gloss. s. u.). Classique, mais avec une nuance familière. De là : *effūticius*, -a, -um (Varr.).

3° *fūtilis* (et *futillius*) : qui s'écoule ou qui laisse s'écouler facilement; substantif neutre *fūt(i)le* : vase à eau usité dans les cérémonies religieuses. S'emploie surtout au sens moral : « indiscret, frivole; futile »; cf. P. F. 79, 7, *futiles dicuntur qui silere tacenda nequeunt, sed ea effundunt*. Sic et uasa futilla a fundendo uocata; Isid., Or. 10, 109; CGL Plac. V 19, 16. En dérivent : *fūt(i)ilitas*; *fūt(i)ilitier*; *effūtillus* « qui nihil retinet », CGL V 619, 8.

La racine **gheu-* « verser » fournissait un aoriste athématique qui est conservé dans hom. *χύω*, etc.; le présent gr. *χέω* est isolé; le sanskrit a le présent à redoublement *jūhōti* « il verse (en libations), il sacrifie ». Il y a un ā dans gr. *χῡος* « suc, jus » et *χῡμός* « suc », comme dans lat. *fūtis*, peut-être aussi dans alb. *dulc*, *dile* « cire ». — Pour obtenir un présent, les langues occidentales ont recouru au suffixe *-de/o-, d'où got. *giutan* « verser ». Le latin combine le même suffixe avec la nasale infixée, d'où *fundō*, en face de *fūdī*; le participe *fūsus* a été fait secondairement sur *fūdī*; une forme an-

cienne bâtie directement sur la racine est attestée par *exfūtī* (pour **fūtō*, v. *confūtō*). Le grec a une formation intensive : *κόχω* « πολύ, πλήρες, Hés., avec un verbe *κοχῶδεσσε* (chez Théocrite), *κοχῶδεν* « s'écouler en abondance ». On peut rapprocher aussi arm. *joyl* « fondu (se dit d'un métal) » et peut-être jew « forme ».

fundus, -ī m. (*fundus*, -ūs dans Paul. Dig. 5; traces d'une flexion *fundus*, -eris dans Greg. Tur. cf. Thes. VI 1574, 2 sqq.; sur la forme de latin vulgaire *fundora* (pluriel), v. Meyer-Lübke, *Einf.*³, p. 184; B. W. sous *fond*) : 1° fond (de toute espèce d'objets : sol, mer, fleuve, vase, armoire); 2° fonds de terre : *fundi appellatione omne aedificium et omnis ager continetur; sed in usu urbana aedificia aedes, rustica uillae dicuntur; locus uero sine aedificio in urbe area, rure autem ager appellatur; idemque ager cum aedificio fundus dicitur*, Dig. 50, 16, 211. Toutefois, de très bonne heure, *fundus* a désigné la « terre », par opposition à *aedes*; e. g. Plt., Tru. 174, *sunt mi etiam fundi et aedes*; 3° terme de droit, synonyme de *auctor*, « celui qui donne une base à, qui confirme ou ratifie » (v. Gell. 19, 8, 12); se dit surtout du peuple, cf. P. F. 79, 2, *fundus dicitur ager ad similitudinem fundi uasorum*. *Fundus quoque dicitur populus esse rei quam alienat, hoc est auctor*, et Thes. VI 1580, 53 sqq. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 3585.

Dérivés et composés : *fundō*, -ās : donner un fond à, maintenir sur un fond, fonder. M. L. 3580, et ses dérivés : *fundāmen* (poétique), *fundamentum* « fondement, base (sens propre et figuré) », M. L. 3579; irl. *fundaimeit*; *fundātor* (non attesté avant Vg.); *fundātio* (Vitr., Italia); *funditus* : depuis le fond, de fond en comble (cf. *radicitus*); *suffundō*, -ās, M. L. 8437; **affundāre*, M. L. 269; **confundāre*, M. L. 2140; **ex-fundāre*, M. L. 3009; *exfundō* : *euertō* (un exemple tardif); **infundāre*, M. L. 4415 a. On y rattache la forme osco-latine de Lucrèce, CIL I² 401, *fundatid* « deposuerit? », v. Vetter, *Hdb.*, p. 164., mais cette forme est peu sûre, cf. Ernout, *Textes archaïques*, n° 91.

fundānus : épithète de *mūniceps*, *mūnicipium*, cf. Gloss., *fundanus rusticus qui fundos colit*, et *pāgus/pāgānus*, etc.; de là *Fundānius*, -a, nom propre.

profundus : *<profundum dicitur is quod altum est ac fundum >longe habet*, F. 256, 19. Ancien, usuel, classique. M. L. 6772 et 6771, **profundūcare*.

lātifundium (époque impériale, Plin., Sén., Pét.). : vaste domaine.

Pour *fundulus*, *fundula*, v. *funda*.

Fundus appartient à un groupe de mots évidemment apparentés les uns aux autres, mais dont les formes diffèrent trop pour qu'on puisse poser des originaux indo-européens. L'explication de ce fait — qui est de caractère religieux — a été fournie par M. Vendryes, dans un mémoire cité sous *mundus*, l'une des formes du groupe. Le mot le plus proche de *fundus* est irl. *bond* « plante du pied », gall. *bon* « base ». Il y a une forme **budhū* dans gr. *πυθῖν* « fond, pied d'une montagne », etc. (cf. Porzig, *Wörter* u. Sachen 15, 1933, 112-139), skr. *budhnāh* « sol, base », v. h. a. *bodam* « sol ». Il y a -d- dans v. isl. *botn*, v. angl. *botm* « fond » et gr. *πυθῶς*. Le -d- latin et celtique est donc ambigu. — Mais on ne peut même affirmer que f- du latin repose sur bh-; car

on a des formes à *dh-* initial : v. sl. *dūno* « fond », lit. *dūgnas* « fond » et arm. *an-dundk'* « abîme » ; ce *dh-* ne peut être séparé de celui qui apparaît dans les mots signifiant « profond » (cf. *profundus*) : got. *diups*, lit. *dubūs*, iri. *domain*, *fudomain*, gall. *dafn*.

fungor, -eris, fūctus sum, fungī (à basse époque, *fungō, -is*, cf. Thes. VI 1586, 43 sqq.) : 1^o s'acquitter (généralement suivi de l'ablatif : *f. mūnere*, et quelquefois de l'accusatif, à l'époque ancienne, cf. Thes., *ibid.*, 57 sqq.) ; dualité de construction qui se retrouve dans le verbe sanskrit apparenté *bhūktī* « fungitur », cf. Wackernagel, *Vorles.* I 68. L'ablatif a triomphé à l'époque classique parce qu'il concordait mieux avec le sens du verbe. On peut, en effet, l'interpréter aussi bien comme un ablatif de séparation proprement dit que comme un instrumental) ; 2^o accomplir. Employé quelquefois absolument, en opposition avec *facere*, au sens de *pati*, *sufferre*. A l'époque impériale, *fūctus* a parfois le sens de *dēfūctus*. Usité de tout temps. Non roman.

Dérivé : *functiō* : fait de s'acquitter de ; accomplissement (Cic.) ; paiement d'une taxe ; achèvement, fin (= τέλος). M. L. 3575 (formes savantes dans les langues hispaniques).

Composés indiquant l'achèvement du procès : *dēfūctor* : s'acquitter entièrement ; *dēfūctus*, déjà dans Cicéron au sens de « qui s'est acquitté de la vie, mort » (puis *functus*, Sén. ; *effunctus*, Arn., dans le même sens) ; Ovide emploie *dēfūcta* substantivement, Am. 1, 8, 108. A partir de l'Italia, on rencontre dans le sens de « mourir, être mort » non seulement *dēfūctus*, mais les temps de l'inflectum ; *dēfūctūrius* ; *dēfūctiō, -tus, -tūs* (tardifs). *perfungor* : s'acquitter jusqu'au bout de ; *trāsfūctor* (Inscr. d'après *trānsigō*) ; *trānsfūctorius* (Terl.).

Cf. véd. *bhūktī* « il jouit de » (3^e plur. *bhūjīdīte*), *bhujāce* sing. *bhujām* « jouissance » ; l'adjectif en *-to, bhuktah*, n'est pas védique, ce qui concorde avec le fait que *functus* a été fait sur le présent *fungor*. En iranien, la racine signifie « délier, délivrer, sauver ». Arm. *eboyc* (aoriste) signifie « il a nourri » (présent *bucanem*). Les sens sont divergents, bien qu'on y aperçoive une parenté. — Il y a une racine parallèle **bheug-*, conservée en latin dans le groupe de *fruo* ; le rapport est le même que celui de skr. *bhandktī* « il brise », arm. *ebek* « il a brisé » au groupe de lat. *frangō*.

fungus, -i m. : 1^o champignon, et toute espèce d'excroissance rappelant le champignon par sa forme ou sa croissance, fongosité, etc. (v. André, *Lex.*, s. u.) ; 2^o terme d'injure, comme notre mot « truifle ». Ancien, usuel. M. L. 3588. Supplanté en gallo-roman par **campāniolus* ; v. B. W. s. u.

Dérivés : *fungulus* ; *funginus* ; *fungōsus* (Orib., Gloss.) ; *fungidus*, M. L. 3586 ; *fungālis*, nom d'un animal inconnu qu'on trouve dans Ptolemius Silvius, Latroc. 543, 12, *cuniculus*, *lepus*, *furo*, *fungalis*, *noctua*, *nerdis*.

Sans doute emprunt au même mot, d'une langue méditerranéenne, qui a fourni au gr. hom. σφγγη, att. σφγγος « éponge » et à l'arménien *sunk* « éponge, chêneliège ». Pour l'alternance sourde/aspirée, cf. *sulphur*.

fūnis, -is m. (mais tend à passer au féminin comme

les autres substantifs en *-is* : *finis*, etc.), sans doute d'après *restis* ; Lucrèce écrit *areca... funis*, 2, 1154, dans un passage où il songe à l'homérique σείων χροσείων. Il. 8, 19, etc. ; accusatif *fānem*, ablatif *fāne* attesté par le mètre, un seul exemple de *fāni* dans Caton, Agr. 22, 1 ; le génitif pluriel est en *ium* ; quelques exemples d'accusatif en *-is* dans Caton, Agr. 26 ; Sisenna hist. 26 ; Vg., Ae. 4, 575 ; 8, 708) ; corde, câble. Souvent joint à *restis*, dont il est différencié : semble désigner une corde plus grosse ; cf. P. F. 481, 1, *thomices Graeco nomine... leuiter tortae restes ex quibus funt funes*. Ancien, usuel, figure dans des locutions proverbiales. M. L. 3589 ; celtique : iri. *suahem*, britt. *fun*.

Dérivés : *fūniculus* (*fūniculum* tardif, sans doute à l'imitation du gr. σχοινίον) ; *fānicula* comme *resticula*, id.) : petite corde ; *fūnalis* : de corde, de volée (cheval), en dehors du timon (on trouve aussi *fūnārius* dans ce sens) ; *fūnale n.* : torche faite d'une corde enduite de cire ; *fūnetum* (Plin. 17, 174) ; **fūnāmen*, M. L. 3574.

Composés : *fūnambulus* = σχοινοβάτης ; *fūnirepus* (Apul.) ; *fūnitortor* (Gloss.) = σχοινοτόχος ; *sēmifūnium* = ημισχοινίον.

Aucun rapprochement sûr (v. *finis*). Si *ū* repose sur un ancien *oi*, on pourrait rapprocher lat. *filum*.

fūnus, -eris n. (anc. *foinos*?, cf. Mar. Victor., GLK VI 12, 2, ex *libris antiquis... pro « funus » <fo>(anus)*) : funérailles, au sens général (le convoi se dit proprement *exsequiae*), souvent au pluriel collectif, *fūnera*, le deuil comportant plusieurs cérémonies. Mais la loi des XII Tables emploie le singulier, 10, 4 et 10, 5. Servius enseigne, Ae. 2, 539, *funus* est iam ardens cadaver ; *quod dum portatur exsequias dicimus ; crematum, reliquias ; conditum iam, sepulcrum* ; mais cette explication repose sur l'étymologie populaire qui rapproche *fūnus* de *fānis* au sens de « torche », cf. Varr. ap. Serv., Ae. 6, 224, et Serv., Ae. 11, 143. Ailleurs, Servius, Ae. 3, 22, note justement : *apparatus mortuorum funus dici solet*. Du sens de « cérémonie funèbre » on est passé en poésie au sens de « mort », cf. Thes. VI 1604, 52 sqq., et de « cadavre », puis de « cause de mort, destruction, ruine ». Ancien, usuel. Non roman.

Dérivés : *fūnebris* : relatif aux funérailles, funèbre, de **fūnes-ri-s* ; *fūnerus* (poétique, époque impériale) ; *fūnerārius* ; *fūnerālis, -rōsus*, tardifs ; *fūnestus* : mortel, funeste ; *fūnestiō, -ās* : exposer à la mort, souiller par un crime, déshonorer ; *fūnerō, -ās* (époque impériale) : célébrer les funérailles ; *fūnerārius* ; *fūnerāticus*. Le suffixe complexe *-nes-* indique des faits de caractère social ; on a vu ci-dessus *fēnus*, et cf. *mūnus*. Sur l'élément radical, on ne peut faire que des hypothèses inconsistantes.

fūr, -ris m. : voleur ; dans la langue de l'Église « le diable ». Ancien, classique. M. L. 3590 ; v. iri. *fūr*, etc.

Dérivés et composés : *furtum* : vol (sens abstrait et concret : *furta* « produit du vol »). Panroman. M. L. 3606 (*fū*). Composé : *furtificus* (Plt.). Le vol s'accomplissant secrètement, *furtum* s'est employé par dérivation avec le sens de « stratagème, ruse secrète », cf. Vg., Ae. 10, 735, *haud furtio melior, sed fortibus armis*. C'est ce sens de « secret, clandestin » qui s'est développé dans *furtim*, *furtivus* « volé » (Plt.) et « furtif »

secret » (à partir de Cic.). Le sens s'oppose donc à celui de *latrō*.

fūrōr, -āris (et *fūrō*) : voler ; et surtout « soustraire, dérober », M. L. 3591, et **fūricāre*, M. L. 3597, B. W. *jourgon* ; *fūrātor* ; *suffūrōr* (joint à *suppilō* par Plt., Tru. 566).

fūrāx : enclin au vol, voleur ; *fūrācitās* ; *fūrāciter* ; **fūrius*, M. L. 3600 ; *fūrinus*.

fūrātrina (Apul.) : vol. Sans doute mot archaïque repris par Apulée, dérivé de *fūrōr*, comme *lāuātrina* de *lauō*. *Fūrātrinus* : surnom de Mercure ?

fūrō, -ōnis m. : furet, M. L. 3603 (f. et **furiō*) ; B. W. sous *furet* ; *fūr mellāris*, nom d'un animal inconnu (le blaireau ? *mēlō-mēlēs*, Isid., Or. 12, 2, 40) dans Ptolem. Silv. ; *fūrōnia* : λάρπνια (Gl.).

fūrunculus (sans doute diminutif de *fūrō*, attesté dans les langues romanes avec le sens de « voleur », cf. *homō/homunculus*) : tige secondaire de la vigne (qui dérobe la sève aux tiges principales), bosse de la vigne à l'endroit du bouton et, par comparaison, « furoncle ». M. L. 3607 ; B. W. s. u.

Semble inséparable de gr. φῶρ, comme déjà l'indique Serv., G. 3, 407, ... certe a graeco uenit ; *nam fur φῶρ uocatur*. Mais l'*ū* (et sans doute le *f* initial) suppose un emprunt ayant passé par l'étrusque ; à moins que φῶρ et *fūr* ne remontent tous deux à un même original non indo-européen (cf. *ficus*) et n'aient été rattachés à φῶρ, *ferō* par étymologie populaire appuyée sur le sens de *ferre* dans une expression comme *agere ferreque*. — A remplacé *cleps* ; v. *clepō*.

furea (ū), -ae f. : fourche à deux dents ; toute espèce d'instrument en forme de fourche, en particulier instrument de supplice. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 3593. Germanique : v. angl. *force*, etc. ; celtique : iri. *forc*, etc.

Dérivés et composés : *furectus* ; *furecula* ; *fureilla*, M. L. 3594 ; *furellō, -ās, -ātus* ; *fureijer* « pendard » ; *furec(ul)ōsus* (bas latin) ; *bifureus* : qui bifurque ; *bifurcum n.* : bifurcation ; **quadrifurcum*, M. L. 6917 ; *trifurcus, -cium*. Le sens de ces composés est curieux. Ils ne signifient pas « qui a deux, trois, quatre fourches », mais « qui a la forme d'une fourche à deux, trois, quatre dents » ; cf. *bifidus* ; **confurcium*, M. L. 2142 ; **infurcāre*, 4415 b ; *interfurcium*, 4490. — M. Niedermann, et après lui F. Brender, *Rücklauf. Ableit. im Lat.*, Bäle, 1920, ont soutenu que *furea* devait être tiré de *furecula*, dont le suffixe d'instrumental aurait été interprété comme un suffixe de diminutif (cf. *falecula* et *fale*). Le sens de *furecula* ne comportant pas de nuance diminutive ; cf. le nom propre *Furculae Caudinae*, dans lequel *furecula* est conservé (dans T.-L. 38, 7, 9, on lit *fulturis* et non *furculis*) ; le diminutif usité étant *fureilla*.

Aucun rapprochement sûr ; v. Niedermann, IF. 15, 104, et Glotta 19, 4 sqq.

furfur, -ris m. (le plus souvent au pluriel *furfures*, féminin depuis Celse, d'après *palea*, etc.) : tégument des grains, son ; petites écailles (pellicules de la tête) ; cf. gr. πυρρον (surtout au pluriel πυρρῶν), πυρρῶσις, — Ancien ; surtout technique. M. L. 3595.

Dérivés : *furfuriculae* (tardif) ; *furfureus* (f. *pānis* = πυρρῶς, πυρρῶρη), M. L. 3595 b ; *furfurārius* (tardif), M. L. 3595 a ; *furfurāceus* (tardif) ; *furfurōsus* :

couleur de son (Plin.) ; *furfurāculum* : vrille, tarière (d'après *perforāculum*?, v. Thes. s. u.) ; *furfuriō, -ōnis m.* : oiseau inconnu ?

Mot expressif à redoublement. Cf. le groupe de arm. *borot* « lépreux » ?

furnus : v. fornāx.

fūrō (et plus tard *furiō* d'après *insāniō*), *-is, -ere* (parfait *furiū* à peu près sans exemple ; on emploie *insāniū*) : être fou (avec idée accessoire d'agitation violente), être hors de soi, égaré ; être furieux. Se dit des hommes et, par extension, des choses (vent, mer, tempête, etc.) ; *furibundus*. Ancien (Enn.), usuel.

Formes nominales et dérivés : *furor, -ōris m.* : fureur. Cicéron distingue *insānia* (*μαῖα*) de *furor* (= μαχαροῖα), Tu. 3, 5, 11. Le *furor* est un accès qui peut frapper même le sage, tandis que l'*insānia* ne peut l'atteindre. Néanmoins, *fūrō* traduit μαχέσθαι dans Hor., C. 2, 7, 28, etc. — Formes savantes en roman. M. L. 3604.

fūrāx adj. (classique) ; *fūrāciter, -citās* (rare) ; *furia f.* employé surtout au pluriel *furiae* : furie(s), fureur(s) (sens concret) ; personnalité et divinisé *Furiae* : les Furies, qui comme *Dirae* sert à traduire Εἰσέτιδες. M. L. 3596. De *furia* : *furiōsus* (ancien, Lex XII Tab.), usuel, classique, roman, cf. M. L. 3599 ; cf. *rabies, -biōsus* ; *furiālis* (poétique) ; *furiātus* (poétique), dont on a tiré *furiō, -ās* (poétique, époque impériale) : rendre furieux ; *furiāx* ; *furiātīlis* ? (v. Thes.). Composés (rares et tardifs) : *dē-, inter-, per-, prae-furō*.

Dans v. sl. *burja* « λαῖψα », *-r-* ne peut être que suffixal : une racine n'admet pas la forme **bheur-*. On ne peut non plus rapprocher skr. *bhurdi*, qui est parent de *feruē* (v. ce mot). En revanche, on peut rapprocher gr. βοεῖν « s'élancer », ὄβορ-βορ « bruit, tumulte », v. angl. *dream* « cris, chants joyeux » et av. *doaraiti* « il se précipite » (en parlant d'êtres mauvais).

Fur(r)īna, -ae f. : nom d'une ancienne divinité, de caractère inconnu : *nunc uiz nomen notum paucis*, dit Varr., L. L. 6, 19. De là : *fur(r)īnalis, Fur(r)īnālia*. Martianus Capella y associe *Fura*. En rapport avec *fūr* ? Ou étrusque ? Cf. *Laurenā*.

furnus, -a, -um : sombre, noir. *Veteres Romani furnum atrum appellauerunt*, Cell. 1, 18, 4 ; cf. pour l'emploi Sén., Contr. 1, 1, 23, *furnus dīes* = d. āter. Adjectif archaïque, conservé presque uniquement en poésie. Même formation en *-uo-* que dans *flāuus, fuluus, giluus, helius, rāuus*.

Dérivé : *furuēscō* (Mart. Cap.).

V. *fuscus*.

fuscina, -ae f. : fourche [à trois dents], trident ; foëne. Ancien, technique. M. L. 3610.

Dérivé : *fuscūla* (tardif). Sans étymologie.

fusus, -a, -um : noir, sombre. Comme *candidus*, peut s'appliquer à la voix : sombre, indistinct. Classique, usuel. M. L. 3611. Ainsi que beaucoup d'adjectifs en *-us* (*cascus, mancus*, etc.), a dû d'abord s'appliquer à l'homme ; désignerait une couleur foncée, soit du corps, soit des cheveux, d'où l'emploi comme surnom de *Fuscus, Fuscinus*.

Dérivés et composés : *fusciās* (Apol.) ; *fuscēdō* (rare et tardif) ; *fuscō*, -ās (poétique) : noircir, obscurcir ; *fuscātor* (Luc.) ; *infuscō*, *infuscus*, -a, -um ; *offuscō* : obscurcir ; d'où « ternir l'éclat, avilir, dégrader » (latin ecclésiastique) ; *offuscus* ; *offuscātō* ; *suffuscus*, -culus. Le rapport de *furuus* et de *fuscus* est comparable à celui du v. angl. *basu* et de *irl. base* « rouge ». L'élément radical est le même que celui de v. angl. *dox*, *dosh* « sombre » (angl. *dusk*), identique à *fuscus*, et, avec un autre suffixe, de v. angl. *dosen* « brun sombre ». Pour la variation de suffixe, cf. *cascus* et *cānus*.

fūstis, -is (ū d'après le témoignage des langues romanes et du celtique ; abl. *fūsti*) m. : bâton. Ancien (Loi des XII Tables), usuel. Panroman. M. L. 3618 ; B. W. sous *fūt*. Passé en celtique : irl. *sūist* « fléau », gall. *ffust*.

Dérivés et composés : *fūsticulus* (tardif), M. L. 3616 ; *fūsticellus* (Glos.), M. L. 3615 ; *fūstellus* (Gloss.) ; *fūsterna* f. : tête du sapin, partie exempte de feuilles ; *fūstuarium* : bastonnade (déjà dans Cic. ; neutre d'un adjectif *fūstuarīus* qu'on trouve en bas latin) ; *fūst(i)ārius* (tardif) ; *fūstīgō*, -ās (Cod. Theod., Gloss. Philox.) : fustiger, bâtonner, M. L. 3617 ; cf. *μαστιγῶν* ? ; quantité de l'i incertaine ; i comme dans *cas-tīgō*, *fatigō* ? I dans M. L. ; *fūstiudinus* (de *fūstis* et *tundō*), adjectif forgé par Plt., As. 34 ; *fūstibalis* : fronde attachée à un bâton ; hybride formé comme *fundibalis* ; *fūstō*, -ās et *dēfūstō* « bâtonner » (bas latin). Cf. aussi M. L. 3614, **fūstīgō* « rondin » ; 3619, **fūstulāre* « rosser » ; B. W. *futaine*. Pour *fūsticellus* « petit fuseau », M. L. 3615, v. le suivant.

Étymologie incertaine (celtique d'après Kuryłowicz, Mēl. Vendryes, 204). *Fūsterna* semble avoir une finale étrusque ; cf. *nassiterna*, etc. Sur *fūstis* et les mots désignant le bâton, v. Manu Leumann, *Z. Bedeutungsgesch.* v. *fustis*, Hermes 55 (1920), 107.

fūsus, -i m. (et plus tard *fūsum* n.) : fuseau ; employé

surtout au pluriel. Attesté depuis Catulle, mais sans doute ancien. Panroman, M. L. 3620. De là : **fūsāgō* « fusain », M. L. 3608 ; **fūsellus* ; **fūscellus*, par contamination avec **fūsticellus* ? M. L. 3615.

Étymologie inconnue.

futis, **futiō**, **futillis** : v. *fundō*.

***futiō**, -ās, -āre : attesté dans P. F. 79, 5, *futare urguere est, unde et confutare. Sed Cato hoc pro saepius fuisse posuit*. La glose de Festus confond deux verbes : 1° un fréquentatif du groupe de *fu-am*, *fu-i*, qui aurait été employé par Caton (?) ; 2° un verbe *fūtāre* dont proviendraient *con-fūtō*, *re-fūtō*, non autrement attesté et qui est sans doute une reconstruction arbitraire faite sur les composés. V. *confūtō*.

On a rapproché le groupe de *fundō*, mais les sens ne coïncident pas. Les autres rapprochements sont aussi incertains ; le plus vraisemblable est celui du germanique : v. isl. *bauta* « frapper, donner des coups », v. angl. *bētan*, v. h. a. *boz(z)an*, etc., d'une racine **bhau-/bhū*.

futuō, -is, -uī, **futūtum**, -uere : foutre, avoir des relations avec une femme.

Dérivés : *futūtōr*, -trix (et *foirix*, Tabell. defix.), -tiō ; *cōnfutuō* ; *dē-*, *ecfutūtus* : épuisé par la débauche (cf. pour le sens du préfixe *effūtus*). Mot vulgaire (satiriques, graffiti, priapées). Panroman (en partie avec gémée expressive **fut(u)ere* ?), cf. M. L. 3622 ; celtique : bret. *fouzaff*. Même formation que *battuō*. Cf. irl. *bot* « penis » et v. isl. *bøytill* « membre génital du cheval » ?

L'explication par la racine **bhū*- (v. *fuam*) ne rend pas compte du caractère expressif du mot ; sans doute à rapprocher de **fūtō* « battre » ; l'idée de *futuere* est souvent exprimée par un mot signifiant « frapper, heurter » ; cf. gr. *βένω* (*βίω* ?), *κρούω*, *πάλω*, lat. *molō*, fr. vulg. « tirer un coup ».

G

gagālēś, -is m. : jais (Plin.). Emprunt au gr. γαγᾶλης (sc. λίθος), M. L. 3635.

***gaitanus**, -a, -um (*gaitanum*) : qui sert à panser, pansement (Marc.). Sans doute gaulois ; v. Thes.

gāius, -i m. : geai ; **gāia**, -ae f. : pie. Dénominations nouvelles et très tardives (Polemius Silvius, Orib. lat.) qui ont remplacé les noms anciens du geai, *grāculus*, et de la pie, *piea* (v. ces mots). Identiques au cognomen *Gāius* (trisyllabique dans Lucil. 422, Catulle 10, 30, Martial et Stace ; la scansion dissyllabique n'apparaît que dans Sidoine et Ausone), *Gaia*, dont l'usage est ancien et panitalique : fal. *kaioś*, etc., v. Vetter, *Hdb.*, *Wörterverzeichnis*, à côté de *Gāivius* : fal. *Cauio*, *Cauia*, osq. [ga]a vieis, etc. On s'est demandé si c'était le nom du geai qui avait été employé comme surnom, ou si c'était le contraire (la même question s'est posée pour le nom du brochet, *lūcius*, et pour *Grac(h)us*) ; ou enfin si les deux mots, le nom commun et le nom propre, étaient indépendants (v. Niedermann, IF 26, 55 et 56* ; Anthropon XXXVII-XL, 1942-1945, p. 823 sqq., et Leumann, Thes. s. u., qui voit dans *gāius* une onomatopée). *Gaius*, *gaja* sont demeurés dans les langues romanes, cf. M. L. 3640 ; B. W. *geai*.

Dérivé ? : **gāiolus**, -i m. : mot de sens obscur qui chez Stace, Silu. 1, 6, 17, semble désigner un gâteux (en forme de geai ?).

galaticor, -āris : vivre comme les Galates (Tert., Ieiu. 14).

galba, -ae m. : nom d'un chef des *Suessiōnēs*, cf. Cés., B. G. 2, 4, 7 ; 13, 1 ; en latin, attesté comme surnom de la gens Sulpicia, dont le sens est déterminé par Suétone, Galb. 3 : *qui primus Sulpiciorum cognomen Galbae tulit cur aut unde traxerit ambigitur... [putant] nonnulli quod praepinguis fuerit uisus, quem galbam Galli uocent ; uel contra quod tam exilis quam animalia quae in aesculis nascuntur, appellanturque galbae. — Galba signifie « le Gras », et l'épithète aurait servi à désigner une sorte de ver ou de larve, le « bombyx aesculi », sans doute en raison de sa forme rebondie (à moins qu'il n'y ait là deux mots distincts à l'origine et rapprochés par l'étymologie populaire). Peut-être *galbulus* « pomme de cyprès » (Varr.), d'après André, *Lex.*, s. u. Cf. v. isl. *kalfi* « mollet » (angl. *calff*) ? Mot populaire.*

galbanum, -i (*galbanus*, tardif) n. : résine produite par une plante ombellifère de Syrie. Emprunt dont la forme a pu être influencée par *galbus* ; le grec a *γαλβάνη* et l'hébreu *helb'nāh*.

Dérivé : **galbaneus**. Attesté depuis Virgile. Le mot, dont l'a intérieur n'a pas subi l'apophonie, a dû être emprunté assez tard ; il appartient à la langue médicale.

Dans les mots dérivés de l'indo-européen, lat. *g* repose sur un ancien **g*, sans flottement. Mais le γ grec a servi en latin à noter la sourde *k* avec prononciation prépalatale : *ce*, *ci*, et devant consonne. Le fait est d'origine étrusque ; mais il est curieux que, pour δ et β, il n'y ait rien de pareil. Or, d'autre part, on note que, dans les emprunts à des langues étrangères, comme *gladius*, *gubernare*, *gummi*, un *g* latin représente une sourde de la langue qui a fourni l'emprunt. Les remarques de M. Fohalle, Mēl. Vendryes, p. 157 sqq., ne résolvent pas entièrement la question ; v. Ernout, *Aspects*, p. 24 sqq. L'usage s'est maintenu, car, en roman, on trouve un flottement entre *cattus* (cf. *chat*) et **gattus* (it. *gatto*) ; le gr. *κόλπος* a donné *golfus*, etc. ; M. Scheuermeier, *Einige Bezeichnungen f. d. Begriff « Hülle » in den rom. Apudialekten* (thèse de Zurich), Halle, 1920, a étudié la question de ces mots romans, p. 31 sqq.

gabalium, -i n. : plante aromatique d'Arabie (Plin. 12, 99).

gabalus, -i m. (et *gabulum*, Gloss.) : gibel, potence. Synonyme de *furca*, sans doute d'origine celtique ; cf. irl. *gabul*, gall. *gafl*, bret. *gavl* « fourche » ; en germanique : v. norr. *gafl* « Gabel ». Déjà dans Varron ; populaire. V. B. W. *gable*. M. L. 3624, **gabalaccos*, qui est à l'origine du fr. *javelot*.

gabata, -ae (*gau* ?) f. : écuelle, jatte. Attesté depuis Martial, populaire, sans doute d'origine étrangère (cf. *ζάβατος*, Hés., let gr. mod. *γαβάθα* ; Isid., Or. 20, 4, 11, *gauata... quasi cauati... sic et Graeci haec nuncupant* ; hébr. *kab*), représenté en roman par *gabata* « jatte », d'où irl. *gabai*, M. L. 3625, et en germanique : v. h. a. *gebata* ; mais *gaua* « joue » semble être un autre mot, cf. M. L. 3706 a ; B. W. sous *joue*. On a aussi à basse époque *gauessa*, v. Thes. s. u.

gaberina (*gabarna* ; *zaberna*, édit de Diocl. : *zabarrā*) : arca, ubi uestes ponuntur aut quodlibet aliud (Gloss.). Cf. ital. *giberna* ; M. L. 9586, *zaberna*.

gabinātus, -a, -um : portant l'ancien vêtement de Gabii (Nepotian. 1, 13), *Gabino ritu cinctus*.

gaesum (*gē*), -i n. : *grauē iaculum*, P. F. 88, 5 ; *telum Galliarum tenerum. Vergilius lib. VIII (661) : Alpina coruscat | gaesa manu*, Non. 555, 9. Mot emprunté au gaulois [cf. irl. *gae*, apparenté à v. h. a. *gēr*, gr. *γαίος*, skr. *hépah*], déjà dans Varron et César ; de là *gaesātī* : mercenaires gaulois armés du *gaesum*. Cf. *cateia*, etc.

gaeum (*ge*), -i n. : nom de plante (la giroflée ou la benoîte ?) dans Plin. 26, 37. Origine inconnue.

gagānus, -i m. (ou mieux *cagānus*) : nom donné au roi des Huns (Greg. Tur., Franc. 4, 29). Le grec byzantin a *χαγᾶνος*. Mot turc ? Cf. *khan*.

galbel, -**ōrum** et **galbeae**, -**ārum** m. et f. (*calbi* et *calba*, Gloss.), **galbeum** n. sg. : *ornamenti genus*, P. F. 85, 12 ; on trouve **galbeos** dans un texte de Caton cité par Fest. 320, 23, *mulieres operae auro purpureae ; rete, diadema, coronas aureas, rusceae facile* (?) (*fascias*?), *arsinea, galbeos, lineas, pelles, redimicula*, dont il faut rapprocher la forme **calbeos** de l'abrégié de Festus 41, 2, *calbeos armillas dicebant quibus triumphantes utebantur, et quibus ob virtutem milites donabantur*. Cf. encore Suét., Galb. 3, *alii [Galbam cognominatum esse credunt] quod in diuturna utilitudine galbeo, i. e. remediis lana involutis uteretur*, où le mot désigne un cataplasme, un emplâtre, ainsi nommé à cause de sa couleur jaune : **galbus**? — Plutôt terme emprunté (cf. *pluvius, balteus*, etc.).

galbus, -**a**, -**um** : vert pâle, jaune. Attesté seulement dans les gloses, où il est traduit par *χλωρός*.

Dérivés : **galbeus**? (cf. le précédent ; **galbinus**, Pétr., Mart., Juv.) : « vert pâle » (ou « jaune », sens pris par l'adjectif dans les langues romanes, M. L. 3646) et « qui s'habille en vert ou en jaune », d'où efféminé, « coquet », et **galbineus** (Vég.), demeuré dans un dialecte roman, M. L. 3645 ; **galbinātus** ; ***galbulus**, d'où **galbula**, -**ae** f. et **galbeolus** « lorient » (Martial, à côté de **galbina auis**, id., et de **galbus** : *χλωροσποροβίον*, dans les gloses ; variante **galgulus** dans Plin., 30, 94, confirmée par les langues romanes, cf. M. L. 3647, **galbulus** et **galgulus**) ; **galbulus** m. (?) ; v. **galba**).

A part **galbeus** (dont la parenté avec **galbus** n'est pas sûre) et **galbulus**, tous ces mots appartiennent à la latinité impériale ; et la date tardive de leur apparition fait penser à une origine étrangère. Sans doute même formation que **albus** (suffixe -*bho*).

On pense à la famille de *helvus, holus*, etc. ; mais, dans le groupe italique, ni le *g* ni le *al* ni le *b* ne s'expliqueraient. L'hypothèse d'un emprunt au gaulois ne repose sur rien de précis, sauf qu'elle expliquerait peut-être les difficultés phonétiques. En somme, étymologie inconnue, à ceci près que le radical *gal-* évoque un groupe de mots indo-européens.

galea, -**ae** f. : casque de cuir (*cassis de lamina est, galea de corio*, Isid., Or. 18, 14) ; puis « casque en général » (*g. aenea, aerea* ; cf. S. Reinach ap. Daremberg et Saglio, II 1429 sqq.) ; huppe. Attesté depuis Plaute. M. L. 3648.

Dérivés : **galeārius** et **galeāris** adj. « de casque » ; **galear** n. : perruque ; **galearii** m. pl. : valets d'armée (chargés de l'entretien des casques?) ; **galeātus** « casqué » ; d'où **galeō**, -**ās** ; **galeola** f. (diminutif).

galerum n. (et **galerus**, Vg., Ae. 7, 688 ; **galēra**, G. Gracch.) : *pilleum ex pelle hostiae caesae*, Serv., Ae. 2, 683, « bonnet de fourrure » ; par suite « perruque » ; **galēritus** et **galērita auis** « alouette huppée », M. L. 3650 ; **galericulum** ; **Galērius** n. propre. Sur **galleta** « sorte de seau », CGL V 564, 48, v. M. L. 3656.

Galea représente évidemment le gr. *γαλέη*, qui désignait, à l'origine, un casque fait ou plutôt recouvert d'une peau d'un petit animal carnassier, bolette ou autre, qui passait pour transmettre au guerrier ainsi casqué ses vertus combattives et son amour du sang. Même développement que dans *κυνή* (sc. *δορά*) « peau

de chien », puis « casque » en général ; cf. L. S. s. u. La dérivation de **galērum** n'est pas expliquée.

galena, -**ae** f. : galène, sorte de minerai de plomb (Plin.) = *molybdaena*. Sans doute mot étranger.

galērum : v. **galea**.

galium, -**i** n. : transcription de γάλιον, autre nom de γαλέοψις « chanvre bâtard ». M. L. 3653.

galla, -**ae** f. « noix de galle. Attesté depuis Vg. D'où en germanique : v. angl. **galluc** « Gallappel ».

Dérivés : **gallula** dimin. ; **galllicula** : brou de noix. M. L. 3655, **galla** ; 3657, ***galleus** ; 3659, ***gallicus** ; **galliciola** : v. **gallicocae**. Origine inconnue.

***galla**, -**ae** : sorte de vin grossier? Sens peu sûr ; un seul exemple de Lucilius, 501 M., cité par Non. 445, 17 et P. F. 85, 8, *quae gallam bibere ac rugas conducere unentris | farre acerco, oleis, decumano pane coegit*. Peut-être en rapport avec le précédent et ainsi nommé à cause de sa couleur ou de son amertume?

gallica, -**ae** f. : galoche, chaussure gauloise (Cic.).

Dérivés : **gallicula** ; **gallicārius**, -**cātus**. **Gallica** (scil. *solea*) est le féminin de l'adjectif **Gallicus**, cf. M. L. 3660, dérivé de **Gallia**.

gallica (sc. *nux*) : noix gauge. Cf. M. L. 3659 ; B. W. **gailletin**. De **gallicus**.

gallidraga, -**ae** f. : nom d'une plante de la famille des chardons : *am uocat Xenocrates leucaantho similem, palustrem et spinosam*, Plin. 27, 89. Origine inconnue.

gallus, -**i** m. : coq. Ancien (Plt.). M. L. 3664. Irl. **gall**, alb. **gél**.

Dérivés : **gallō** « βεδάω » (Gll.) ; **gallina** : poule, géline. Cf. *rēx, rēgina*. Sans doute féminin substantivé d'un adjectif en -*tnus*, cf. *diuus/diutinus*. M. L. 3661. Précisé, comme *auis*, par une épithète : *g. Africāna* « pintade ». **Gallus, gallina** ont été concurrencés dans les langues romanes par *pŭllus, pŭlla*, cf. Thes. s. u. et M. L. 6828. Le fr. *coq*, qui est une onomatopée, est isolé, M. L. 4732 ; **gallinula** : poullette ; **gallināceus** : de poule, M. L. 3662 ; *g. gallus* « coq », d'où **gallināceus** « coq » ; *cunila gallinācea* : sarriette ; *pedes gallinācei* : fumeterre ; **gallinārius** : relatif aux poules ou au poulailler ; **gallinārium** « poulailler », M. L. 3662 a ; **gallulāscō**, -**is** : *pŭbescō* (Novius, cité par Non. 116, 28), de **gallulus**.

Composé : **gallicinium** « chant du coq, heure de la nuit où les coqs chantent », dont un dérivé subsiste en provençal, M. L. 3658 ; juxtaposé : **gallicrius**, -**āris** n. : pied de poule, plante. Cf. encore M. L. 3663, ***gallius** « tacheté, bariolé ».

Si ce nom ne désigne pas simplement le « gaulois », de même que les Grecs appellent le coq *μῆδος, περικῶς* (v. von Wilamowitz-Moellendorf, *Phil. Unt.*, I, 78 ; Niedermann, I. F. 18, 78), ce serait un nom expressif appartenant au groupe de *gal. galw* « appeler », v. isl. *kalla* « appeler », v. sl. *glasŭ* « voix » et *glagolati* « parler ». Le gr. *κάλαιον* « crête de coq », *καλαῖς* « poule » est loin pour la forme.

gallus, -**i** m. : prêtre castrat de Cybèle ; emprunt au gr. γάλλος usité surtout au pluriel. Les Latins le dérivent de Γάλλος, rivière de Phrygie, tributaire du Sagaris, *quia qui ex eo biberint in hoc iurare incipiunt ut se priuient uirilitalis parte*, P. F. 84, 25. De là **archigallus**, **galliambus**, de ἀρχιγάλλος. ***γαλλιάμβος** ; et un dénomminatif **gallō**, -**ās** (*gallor*) « bacchare », dans Varr., Eum. 150, cité par Non. 119, 4.

gamba, -**ae** f. : patte, jarret du cheval et, plus généralement, des quadrupèdes (Chir., Vg.).

Dérivés : **gambōsus** : qui a la patte ou le jarret enflé ; **supragamba** (Vég.).

Emprunté sans doute par la langue des vétérinaires et des éleveurs au grec, où *καμπή* « courbure » désigne, en particulier, l'articulation d'un membre, cf. Arist., H. A. 2, 1 (l'hypothèse d'une origine gauloise manque de preuve). D'abord réservé aux quadrupèdes et spécialement au cheval, il a été ensuite appliqué dans la langue populaire aux hommes et a supplanté le nom propre de la jambe, *crŭs*, qui n'est pas représenté dans les langues romanes. Le fr. *jambon* est encore voisin du sens originel. Les formes romanes, très nombreuses, remontent à *gamba* et *camba*, cf. M. L. 1539 ; B. W. s. u. Pour l'alternance *e/g, p/b*, cf. *gubernāre*.

gambarra : v. **cammarus**.

gammus, -**ae** f. : nom de la lettre grecque Γ ; employé pour désigner des objets de forme semblable, en particulier chez les *gromatici*.

Dérivés : **gammātus** (cf. *thēlātus* « marqué du θ », initiale de θάνατος) ; **gammula**.

***gammus** (Gloss.) : sorte de cerf. Uniquement dans les gloses ; représenté dans les langues hispaniques. M. L. 3668. Ibère? Rappelle à la fois *camōz* et *dammus*.

***gandeia**, -**ae** f. : nom d'une sorte de navire africain (Scol. de Juvénal, 5, 89). Mot sans doute étranger.

gāneum, -**i** n. (Plt., Tér., Varr.), **gānea**, -**ae** f. (Cic., Sall., T.-L., Tac.) : *taverne, bouge ; antiqui locum additionis ac uelut sub terra dixerunt. Terentius* (Ad. 359) : « *Vbi illum quaeramus? credo, abductum in ganeum?* », P. F. 85, 17. Conservé en vieil italien, cf. M. L. 3672.

Dérivés : **gāneō**, -**ōnis** m. et **gāneus**, -**a** (Gloss.) ; **gānedrius** ; **gāneō**, -**ās** (*gāneor*, Gloss.) ; **gāneōsus** (Gloss.).

Mot de caractère populaire ; origine inconnue. L'origine grecque donnée par les grammairiens latins est sans preuve. Cf. *ālea*.

gangadia (*gandadia*), -**ae** f. : sorte d'argile. Mot étranger, cité par Plin. 33, 72. Cf. basque *andeylo* « terre argileuse »?

gangraena (*gangrena, can-*), -**ae** f. : gangrène. Emprunt au gr. γάγγραινα, attesté depuis Lucilius. Formes populaires en *can-*, d'après *cancer*. M. L. 3673.

ganniō, -**is**, -**ire** : japper, glapir (se dit des chiens et des renards, des femmes en rut dans Juvénal, 6, 64, d'où les gloses *ganniū cūxŭz, ganit lachryuēis*) ; au figuré « gronder » ; Plt., Incert. 3, *ganniū odiosus omni totae familiae* ; par affaiblissement « bavarder ». Technique et populaire. M. L. 3576.

Dérivés : **gannitus**, -**ūs** ; **gannitiō**. A basse époque

apparaissent aussi les formes : **gannat** : *χλευάζει* ; **gannātor** : *χλευαστής* (Gloss.) ; **gannātūra**. Pour le changement de conjugaison, cf. *grunnire* et **gruniāre*, etc. Composés : **ogganniō** (Tér.) ; **ingannātūra** (Gll.) ; ***inganniō**. M. L. 4416.

Verbe expressif, comme *garriō*, -*ire*. Le slave a de même *gognati* « murmurer ».

ganta, -**ae** f. : oie blanche et de petite taille. Mot germanique cité par Plin., 10, 54. Conservé en vieux français et en provençal ; cf. M. L. 3678. V. *anser*.

***gantula**, (*can-*), -**ae** f. : nom d'un oiseau nommé en gr. ἀνταγῆ « francolin »? (Orib.). — Semble différent de *ganta* et de *cattula* (v. *catta*), mais des confusions ont pu se produire.

***garbula**, -**ōrum** n. pl. ? : nom d'une chaussure, donné par Lyd., De mag. 1, 2, sous la forme γάρβουλα.

***gargala**, -**ae** (*gargaria*?) f. : nom de la trachée artère, Orib., Eup. 2, 166. Rappelle *gurgulin* et γαργάρικω. Cf. peut-être v. h. a. *gurgula* « Gurgel ». Cf. M. L. 3685 *garg*.

gargarizō (-*issō*), -**ās** : emprunt au gr. γαργάρικω, déjà dans Varron, latinisé ; *gargarizatiō*, etc.

garriō, -**is**, -**iul** (-*iū*), -**itum**, -**ire** : babiller, bavarder. Mot de la langue familière. Conservé dans quelques parlers romans. M. L. 3691.

Dérivés : **garrulus** (ancien, usuel) ; **garrulō**, -**ās** (tardif, M. L. 3692, conservé dans les langues hispaniques) ; **garruliūs** ; **garrō** « garrulus » (Gloss.)? ; **garrŭsus**, -**ūs** ; **garruliātio** (tardifs).

Composés (rares et tardifs) : *ad-, circum-, con-, inter-garriō*.

Il ne semble pas que le verbe s'applique au cri d'un animal déterminé. Ce n'est qu'à une époque relativement tardive qu'il s'emploie en parlant d'animaux, du reste divers : chien, grenouille, oiseaux, cf. Thes. VI 1695, 45 sqq. Dans la langue archaïque, *garriō* n'a que le sens de « bavarder » ; *garrulus* se dit de toute espèce d'êtres ou de choses.

Verbe expressif (comme *ganniō*) et comme *gingriō*, *grundiō*. Il y a une série de mots comprenant *g* et *r* qui désignent des bruits, ainsi en latin des noms d'animaux comme *grŭs* (v. ce mot) et *grŭculus*, le verbe *grundiō*, etc. Cf. gr. γαρρῶνμεθα, λαιδορῶμεθα, Hes., et γαργάρικ· θόρυβος, Hes., à côté de γῆρυς (dor. γᾱρυς) « voix », v. sax. *karm* « plainte », norv. dial. *karra* « caqueter », v. h. a. *kerran* « crier », v. irl. *gairm* « appel », -*gairiu* « j'appelle » et gall. *garm* « cri », etc.

garum, -**i** n. : sorte de sauce de poisson. Emprunt au gr. γάρων, -ος, attesté depuis Varron. V. Thes. s. u.

Dérivés : *garātus* (Apic.) ; *garismatium* (Cassiod.). Sur *garus* (*garos*) « poisson » (Plin. 31, 93), v. M. L. 3694.

***gasaciō**, -**ōnis** et **gasaciŭs**, -**i** m. : adversaire en justice. Latinisation du germ. **ga-sakja* (Lex Sal.). V. Thes. s. u.

***gastra**, -**ae** f. (nominatif non attesté) et **gastrum** n. (Gloss.) : sorte de vase à panse arrondie, dont le nom est tiré du gr. γάστρα, γάστρη, cf. Hom., Σ 348 (Pétr. 70,

79). L'emprunt semble être suditalique; cf. M. L. 3700, *gastra*.

gaudeō, -ēs, gāulus sum (*gāuisi*, Liv. Andr. et Cass. Hem., d'après Prisc., GLK II 420, 12), **gaudēre** : se réjouir, être joyeux. Ancien, usuel. M. L. 3702, 3709; B. W. *jourir*.

Dérivés et composés : **gaudium** n. : « joie », concret et abstrait; s'emploie au singulier et au pluriel. Le pluriel est particulièrement fréquent dans la langue parlée, comme on le voit par l'usage de Plaute; il est imposé à la poésie dactylique (d'où **gaudium** devant consonne est exclu) et a fini par éliminer **gaudium** à basse époque : cf. les formes romanes du type fr. *joie*, v. B. W. s. u.

Le *gau* d'Ennius, dont l'authenticité est, du reste, contestée, n'est qu'un barbarisme artificiel, comme *do* (v. *domus*), *cael*. Cic., Tu. 4, 6, 13, essaye de différencier *laetitia* et *gaudium* : *cum ratione animus mouetur placide atque constanter, tum illud gaudium dicitur; cum autem inaniter et effuse animus exultat, tum illa laetitia gestiens uel nimia dici potest*; distinction que l'usage ne confirme pas. Panroman (sauf roumain). M. L. 3705.

Dérivés et composés : **gaudīo, -ās** (tardif); **gaudiālis, gaudibundus** : tous deux dans Apulée; le dernier est conservé en provençal, M. L. 3703; **gaudimōnium** n. (populaire; Pét., Vulg.) : joie; cf. *tristimōnium*; *ud-*, *con-* (cf. *col-lactor*), *per-*, *prae-*, *super-gaudeō*, dont certains traduits *πρὸς, συν-, ἐπιχαίρω* dans la langue de l'Eglise; **gāuēscō* (*gāuiscō*), *-is, gaudiiscō* (Gloss.); **gaudiūgēns** (Inscr.). Il n'y a pas d'adjectif **gauidius*.

Le rapprochement de dor. γάδω, ion.-att. γάδω est naturel. Mais la racine est γάδ- : par. dor. γάδω, att. γάδω. On ne retrouve donc ici que l'élément radical **gā-* avec un élargissement -θ- (ancien **-dh-*). Le même élément radical se trouve, avec élargissement -w-, dans hom. γάω « se réjouissant » (de **γaf-ye-*?) et dans le verbe à nasale γάνωμαι « je me réjouis ». La formation latine aurait le même élargissement -w-; mais la façon dont le latin est arrivé à *gaudeō* (avec d'ancien), *gāulus* ne devient pas claire pour cela. On ne se tire de la difficulté qu'avec des explications compliquées et arbitraires : *gaudeō* serait formé comme *audeō*, d'un adjectif **gauidus*, lui lui-même d'un ancien verbe **gāu-eyō* (cf. *auēō, auidus, audeō*); *gāulus* serait dû à l'influence de *audeō, uisus*. Tout ceci est en l'air.

gāulia, -ae f. : mouette (Plin., Apul.). M. L. 3708. Mot expressif. Nom propre : osq. Gaaviis « Gāvius ». Cf. *Gāius*?

gaulus, -i m. : 1° plat rond (Plt.); 2° *genus nauigii pucne rotundum*, P. F. 85, 41; cf. Cell. 10, 25, 5. Emprunt au gr. γαυλός et γαυλός.

***gaulus, -i m.** (Gloss., Isid.) : méseange. Forme contestée, mais semble conservée en italien. M. L. 3706.

gaunacum, -i (*gaunac* f.; *gaunapes*, Caes. Arel.) n. : sorte de pelisse persane ou babylonienne. Emprunt au gr. γαυνάκιος (lui-même venu de l'assyrien *gaunakka*) déjà signalé par Varr., L. 1, 5, 167; cf. Goetz-Schoell, ad loc. D'où *gaunacarius*. V. E. Schwyzer, Ztschr. f. Indologie, VI, 1928, p. 234-243.

gausapa, -ae f. (*gausape*; *gausapum* n.) : 1° étoffe épaisse et à longs poils, introduite à Rome vers l'époque d'Auguste; vêtements, lingerie faits avec cette étoffe; 2° perruque. Emprunt au gr. γαυσάπης (γαυσάπης dans Strabon), qui est sans doute lui-même emprunté.

Dérivés : *gausapātus*; *gausapinus*.

gāza, -ae f. : trésor du roi de Perse; puis, d'une manière générale, « trésor royal, trésor, richesses ». Emprunt au gr. γάζα, lui-même iranien; cf. Mela 1, 64, *gaza* (sic *Persae acerarium uocant*); et Q.-Curce 3, 13, 5, *pecunia regia, quam gazam Persae uocant*. Attesté à partir de Cornélius Népos et Cicéron; le pluriel, déjà dans Lucrèce, est poétique. Les poètes scandent *gāza*, cf. Lcr. 2, 37; Vg., Ae. 1, 119, etc. V. Thes. s. u.

ge(h)enna, -ae f. : emprunt fait par la langue de l'Eglise au gr. γέννα, lui-même transcrit de l'hébreu. Adj. gehennālis. V. B. W. *gène*.

gelū n. ([ū Nux, 406; Dracont., Mens. 24; cf. *genū*) *gelum* n.; *gelus, -ūs m.* : gel, gelée; et, par affaiblissement, « froid » (et poétiquement « froid de la vieillesse »). Ancien, usuel. Panroman (sauf portugais). M. L. 3718. Irl. *geal*.

Dérivés et composés : **gelidus** : gelé, puis « glacé » (sens physique et moral); le *gelidus* est φυχρός; et même « frais », e. g. Vg., G. 2, 488 (cf. *frigus*); **gelidus** est arrivé à s'opposer à *calidus*, sur lequel il est peut-être formé : *gelida aqua, calida aqua*; et le sens de « gelé » a été réservé à *glaciālis*; **eglidus** : 1° qui ne gèle plus, tiède; 2° très glacé (- augmentatif); *prae-gelidus*, M. L. 3717.

gelō, -ās : geler (transitif et absolu). M. L. 3714; *gelatiō* (latin impérial); *gelātus, -ūs* (bas latin); *gelāmen* = *albūmen* (Soran.); *congelō*, M. L. 2143; *od-circum-*, *ē-*, *prae-*, *re-*, M. L. 7167, *sub-gelō*; *gelēscō* (*gelāscō*) et *congelāscō, -is*; *congelatiō*; *gelefactus* (Ven. Fort.). Il est probable que les formes à préverbe consonne antérieures aux formes simples; cf. *conglaciō* et *glaciō* sous *glaci-*.

gelicidium n., *-dia f.*; M. L. 3716. V. aussi *glaciēs*.

Le latin n'a, en somme, qu'un nom de la « gelée », *gelū*, avec ses dérivés; on ne peut guère invoquer la forme tardive γέλα « πάχην » qu'Étienne de Byzance (v^e siècle ap. J.-C.) attribue aux Osques, v. Vetter, *Hdb.*, p. 367, ni la glose γελανδρόν « ψυχρόν » (Hes.), dont l'origine est inconnue et la forme contestée. La racine fournissait sans doute un présent athématique, à en juger par la forme en -o du présent v. isl. *kala, v. angl. calan* « geler », qui a entraîné l'adjectif got. *kalds* « froid »; le degré 0 apparaît dans v. isl. *col, v. h. a. kuoli* « frais » et le degré zéro dans v. angl. *kul* « froid » (substantif dérivé) et *kul* « vent froid ». Le vocalisme -e- du latin ne se retrouve pas en germanique. *Glaciēs*, dont la formation n'est pas claire, laisse entrevoir une forme de racine dissyllabique. Dès lors on est tenté de penser à lit. *gelmenis* « froid vif », *gelumā* « froid piquant »; mais ces mots ont été, en tout cas, introduits dans le groupe de *gelti* « piquer » et l'on n'en peut guère faire état. Le slave a *goloti* « glace », dont la formation est obscure.

geminus, -a, -um (usité surtout au pluriel) : jumeau,

jumelle; au masculin pluriel *geminī*; jumeaux; en astro-nomie les « Gémeaux »; Par extension, *geminus* s'applique au sens de « double » ou de « deux » (poétique; imité de l'emploi du gr. διδωμι; cf. Vg., As. 6, 788; *huc geminus nūm flecte acies*); « aussi de « ressemblant » (comme un jumeau à un autre), cf. Cic., Rosc. Am. 40, 148; *par est avaritia, similis improbitas, eadem impi-dentia*; *geminā audacia*. Le sens de « testicules » (Ital.) est un calque de διδωμι. Ancien; usuel. M. L. 3723. Celtique; Irl. *gēman, gēmein*; brit. *gelfell* (de *gemellus*).

Dérivés : **geminō, -ās** : doubler (transitif et absolu); apparier, accoupler. M. L. 3722; *geminātiō*, terme de grammaire « redoublement »; *geminārūra*; *geminālie* (Diosc.); *Geminus*, prénom. *Gemenio*, noms propres; *congemino*, M. L. 2143; *congeminiūs*; *con-geminātiō* (= ἀνδρισμός); *ingeminō* (Vg.); *gemi-niūdo* (d'après *similitudo*, Pacuv.).

gemellus : adjectif de même sens que *geminus*, mais surtout poétique. Le diminutif est plus tendre et plus expressif. M. L. 3721; B. W. s. u.; *gemellipara* (Ov. = διδωροδόκος), *gemellar* neutre substantivé d'un adjectif **gemellāris*, usité surtout au pluriel *gemellāria*, qui s'est féminisé en bas latin *gemellaria*, « huilier (composé de deux burettes accouplées) ».

Composés multiplicatifs : *trigeminus* (cf. τριδωμι); *bi-, quadri-, septem-, centum-geminus*.

Cf. en outre, ap. M. L. 3720, **gemellus*, formé d'après *germanicus*, en vertu de la tendance de la langue à rapprocher, et souvent à confondre, *geminus* et *germanus*.

Un mot indo-européen désignant un produit double commençait par *y-*, skr. *yamā*, apparier, jumeau *y-*, av. *yamō* « jumeau », lette *junis* « fruit double, épi double », et *junius* « mettre un toit », Irl. *emun* « jumeaux », *do-emai* « ils protègent » (v. à ce sujet Peder-sen, *V. Gr. d. kelt. Spr.*, II, p. 512; cf. Endzelin; dans *Leitisch-deutsches Wort* de Mühlenbach, p. 117). Le sens engagé à rapprocher *geminus*; mais on voit mal comment concilier les formes. Ombr. *gomia, kumia* « graudi-s » semble appartenir au groupe de gr. γέω « je suis plein », V. sl. *zimo* « je presse », Irl. *gemel* « lien ». Le rapport entre *geminus* et une racine **geri-* « serrer, presser » (cf. *gemma, genio*) serait pareil à celui qui existe entre skr. *yamā* et la racine *yam-* « tendre, tenir ». Le latin serait dû à une étymologie populaire.

***gemlō, -ōnis m.** : mot qu'on lit sur une inscription d'Afrique du v^e siècle, cf. Journ. des Savants, 1930, 25; et qui semble désigner un mur de clôture; cf. *gemiones, maceriae* (G); Sans doute étranger; cf. *gemlō* (ap. *gemlō*).

gemma, -ae f. : 1° bourgeon, oeil de la vigne; 2° pierre précieuse, puis « bijou, objet précieux ou brillant », etc.

Le sens premier est bien celui de « bourgeon », quoi qu'en penso Cicéron, Or. 24, 81; De or. 3, 155; celui de « pierre précieuse » est dérivé par analogie de la forme de la goutte. Toutefois, ce dernier est plus fréquent, dans le mot simple, comme dans les dérivés, le premier s'apparaissant que dans la langue technique des architectes. Ancien, usuel. M. L. 3725. Emprunt germanique; A. a. *gizma*, celtique; Irl. *gall-gem*. Dérivés : *gemmae*, M. L. 3726; *gemmae*, orné de pierres précieuses (cf. *aurum, aureus*); *gemmae*

« muni de bourgeons » ou « orné de gemmes »; *gemmō-nia* (Apul.); *gemmārius* (tardif); *gemmās*, d'où *geminō, -ās*, cf. *colmās, lactās*; *gemmāscō, gemmēscō, -is* et *ingemmēscō* (Isid.); *gemmifer* (Prop.); *bi-, tri-gemmis* (Col.); *higurgemmis*; *progemma*.

On explique généralement ce mot par **gemh-mā*, en rapprochant lit. *šėmba*, le « germe », v. sl. *pro-zebniti* « germer » (s. *zėbiti*, même sens). La racine de v. sl. *zėbti* « je déchire » et de gr. γέω « cheville, clou », skr. *jām-bhāt*, v. sl. *zobā* « dent », etc., est la même; mais elle n'est pas représentée en italo-celtique. Ceci conduit à se demander si *gemma* ne serait pas une forme à consonne intérieure dérivée de la racine *gem-*, « presser » signalée sous *geminus*, simple possibilité indiquée ici pour faire sentir que le rapprochement admis n'est pas certain.

gemō, -is, -ur, -ere : gemir (transitif et absolu). Ancien, usuel. Panroman. M. L. 3722; B. W. *sous geindre*. Dérivés et composés : *gemebundus* (Ov. cf. *fre-mundus* Acc.); *gemulus, -ūs m.*, M. L. 3724; *gemibilis* (= *grevatōs*, Hef.); *gemitūrus* (Plin.); *gemōnide* (scdāe) (toutefois, le rapprochement peut être dû à l'étymologie populaire, v. W. Schulz, *Zu Gesch. d. Latein. Eigennamen* 108, 279); *gemulus* (Apul. cf. *querulus*; *congemō*; *congemini* (langue de l'Eglise); *gemōscō, ingemō*; *ingemiscō* (mēscō), M. L. 3717; et *gemiscō* (Claud.); *ingemitus*; *gemiscō* (Stace).

Pas d'étymologie sûre. On a souvent rapproché gr. γέω, etc. (v. le groupe sous *geminus*); le sens ancien serait alors « je suis pressé, oppressé » (cf. une image analogue dans *lūgō*). Hypothèse pure. Pour la forme, cf. *gemō, premō, tremō*.

gemura, -ae f. : « durillon »; *sub minimō digito pedis tuberculum quod gemere facit* (enim quid *gāra*, P. F. 84, 10) (étymologie populaire). Le mot est attribué aux *prisci* par Plin. 26, 8, et ne semble pas se retrouver ailleurs.

Origine inconnue.

genae, -arum pl. (le singulier est très rare) : joues; *Genas palpebras*; *putat*; *Genius cuncti dicit hoc uersu* (A. 532); « *Pandite, cultis, genas ex corde relinquit som-num* ». Alii eas partes putant *genas* dicit quod sunt sub oculis (cf. Plin. 14, 157, *infra oculos malas homini tantum, quas prisci genas uocabant*). *Pacuius genas putat esse*; *qua barba primum truxit*; *Gen dicitur* (362); *Gen primum opacat flore laetitia genas*; P. F. 88, 19; Ancien (XII^e Tables); usuel; mais peut représenter dans les langues romanes, où *gena* s'est trouvée en concurrence avec un mot nouveau; *gautari* (cf. *caput* et *testa*); M. L. 3727; 3706; a. B. *Wojanowa*; *gautari* (cf. *testa*).

L'existence d'un doublet ancien **gemus* (dont l'existence est supposée par l'adjectif dérivé conservé dans la glose *genuit dentis*; *quod a gemis dependit*, B. F. 88, 28). La forme *genu-* comprise dans *genuit dentis* répond à celle de *genu* (*genu*) « bouche »; *gall*, *gaul*, *genu*, *men-ton*; got. *kanas*; m. *māchoira*; iouen. *skr. hānā*; m. *mā choira*; (le h doit provenir d'une étymologie populaire); gr. γένω « mâchoire inférieure »; *plupat* déminis. Une forme **gonadit* est attestée par lit. *kanas*; m. *mā choira*; *lette*; *indā*; *māntōn*; et l'on se rapproche naturellement gr. γένω « mâchoire »; *genu* « une autre

vocalisme. Sans doute de la même famille que γέννα « angle », comme *genū*. La forme *gena* du latin s'explique par le genre féminin ; cf. *nurus, nora* ; elle a permis de différencier le nom de la « joue » de celui du « genou », v. *genū*. Elle a pu être favorisée par l'existence de *māla(e)*.

gener, -erī m. (dat. abl. pl. *generibus* dans Acc., R³, 64, d'après *patribus*, etc.) : gendre, par opposition à *socer* ; quelquelos « beau-frère ». Ancien ; panroman. M. L. 3730.

Composé : *progener* : -um appellat auus neptis suae uirum, P. F. 257, 2.

Comme tous les noms relatifs à la famille de la femme, le nom du « gendre » n'a pas de forme fixe en indo-européen. Mais il y a des formes qui semblent apparentées les unes aux autres, tout en différant dans le détail ; dans ce nom, qui n'appartenait pas au vocabulaire fondamental de l'aristocratie, il s'est produit toutes sortes d'étymologies populaires et d'adaptations. Le gr. γένος a subi l'action de γένεσθαι. Le « gendre » est présenté comme un « parent » vague ; lette *gnūds* répond à gr. γένος « parent », cf. skr. *jñāth* (même sens) ; ceci indique que lit. *lėnas* et v. sl. *zēl* (serbe *zēl*) sont de la même racine **gēn-*, **g'ne-* « engendrer », qui n'est pas autrement représentée en slave et en balkique. La forme *genia*, CGL II 32, 45, qu'en a rapprochée M. Niedermann, Mēl. linguist. A. Meillet, p. 109, n'est qu'une faute de copie pour *gener*, due au voisinage de *genēs*. L'albanais a *tosk. bender*, et l'indo-iranien *skr. jāmātā*, av. *dāmātā*, pers. *dāmād*, à côté de *skr. jāmiḥ* « apparenté », *jārdh* « prétendant » ; le -tar- indo-iranien est secondaire, comme on le voit par av. *zamaoya* « frère du gendre ». Il résulte de là que *gener* appartenait d'abord au fond à la famille de *gignō*. Hitt. *gaena* « parent par alliance » est peu clair. Il semble bien qu'il y ait là un terme de politesse, n'impliquant aucune parenté réelle.

genista (*genesta, -tra* ; *ginestra*), -ae f. : genêt (Vg., Plin.).

Origine inconnue ; panroman, sauf roumain. Les formes romanes remontent à *genēsta* (logoud., fr.), *ginestra*, ital. *ginestra* ; cf. v. h. a. **ginist*, all. *Ginster*. M. L. 3733 et B. W. s. u. Pour la variation de la finale, cf. *ballista* et *ballistra* ; de la voyelle, *arista* et *aresta* ; *lepesta* et *lepista*. V. André, *Lex.*, s. u.

genitor, genius : v. le suivant.

genō, -is et **gignō, -is**, **genūl, genitum, gignero** : engendrer, puis, par extension, « produire, causer » (sens physique et moral). La forme sans redoublement et à vocalisme de la racine est attestée — du reste rarement — jusqu'à Varron, à l'actif et au passif : *genit, genunt, genat, genitur, genuntur, genī*. Mais la forme usuelle au présent est la forme à redoublement et à degré zéro, *gi-gn-ō*, d'aspect déterminé, qui est usité de tout temps, et il se peut que *genō* ait été refait secondairement sur *genūl*.

Le perfectum est *genūl* et le supin *genitum*. Le présent (*gignō*) est une autre forme de la même racine : et c'est avec ce présent qu'est lié l'ancien adjectif en -to- de la racine, (*gignāus*). Le participe présent neutre pluriel *gignētia* s'emploie parfois pour désigner « tout ce qui pousse » et en particulier « les plantes ». Formes romanes très rares et douteuses. M. L. 3760 a, 3761.

Composés de *gignō* : *in-gignō* : usité seulement au parfait *ingenūl* et au participe *ingenitus* : inculquer dès la naissance (v. fr. *engenouir*, prov. *engenoir*, M. L. 4421) ; *prō-gignō* : prolonger sa race en engendrant ; et simplement « engendrer, produire » (cf. *prōdicere*). Il y a tendance en latin à renforcer les formes de la racine **gēn-* avec le préverbe *prō-* : ainsi *prōgignō, prōgignāus, prōgenerō, prōgenitor*. Cf. de même *prōcedere, prōsapia*.

Composés plus rares : *ēgignō* (Lucr.) ; *con-gignō* (Plin.), d'après *congenitus* ? ; *regignō*, cf. les composés do (*gignāscor*).

Formes nominales et dérivés : 1° *genitor* m. : *genitrix* f. : celui, celle qui engendre ou a engendré. Correspond au gr. γένετωρ (-τήρ), γένετρα ; l'osque *Genitai* « Genitae » (cf. *Genita Mana* dans Mart. Cap. 2, 164 ; Plin. 29, 58) est plutôt à comparer avec γένετης. *Genitor, -trix* appartiennent surtout, comme leurs correspondants grecs, à la langue poétique ; Cicéron n'en a que de rares exemples, dans des passages de style soutenu. La distinction originelle entre *pater* et *genitor* est, du reste, le plus souvent abolie ; Ennius, A. 113, dit bien *o pater, o genitor*, où les deux mots semblent distincts ; mais, A. 456, *o genitor noster Saturne* traduit l'homérique ὦ πάτερ ἡμέτερο Κρονίδῃ. Toutefois, un fils impubère, ou un célibataire, peut être revêtu de la *patria potestas* ; il sera *pater familiās* sans être *genitor*. Composés : *prōgenitor, -trix*. Irl. *genidīr*.

genitura f. (époque impériale) : 1° génération, natalité ; 2° créature (langue ecclésiastique ; cf. *creditura*) ; *genitālis, genitābilis* = γέννητος Appartient à la langue de la poésie et à la prose impériale ; *genimen* (rare et tardif, Vulg., Tert.) : produit, progéniture. Calque du gr. γέννημα ; cf. N. T. Matth. 3, 7 ; *genitō* : γένω (Gloss.).

ingenitus = ἀγεννητός et *ingenitogenitus* = ἀγεννητογενής (langue de l'Eglise).

2° *genus, -eris* n. : = gr. γένος ; naissance, race (souvent en bonne part « noble naissance », cf. *generōsus*, et Enn., Sc. 334 V⁴, *pol mihī fortuna magis nunc defit quam genus*) ; par suite « toute réunion d'êtres ayant une origine commune et des ressemblances naturelles » : *g. hominum, g. hūmānum, piscium g.*, à la différence de *gēns*, qui ne s'applique qu'aux hommes. Le sens s'en est étendu aux choses abstraites et inanimées, et le nom a pris le sens de « classe, genre », *dicendi genus*. Dans la langue philosophique, sur le modèle du grec, qui oppose γένος à εἶδος, *genus* s'est opposé à *pars, species*, e. g. Cic., Or. 4, 16, *nec uero sine philosophorum disciplina genus et speciem cuiusque rei cernere... nec tribuere in partes possumus*. De même *generālis* « générale », qui se rapporte à un genre ou à une espèce, s'est opposé à *speciālis, singuli*, comme en grec γενικός s'oppose à εἰδικός, et a pris le sens de « général », cf. Cic., Off. 1, 27, 96 ; Quint. 12, 2, 18 ; de là *generālitās* (IV^e siècle), M. L. 3738 ; irl. *generdille*. Adv. *generāliter* = γενικῶς.

Autres dérivés de *genus* :

generō et *ingenērō, -ds* (ce dernier fréquent dans Cic.) : engendrer, M. L. 3731 et 4418. De là : *generātō* (époque impériale), M. L. 3732 ; *generātor* (Cic., Vg.), -trix (tardif), -tōrius (latin de l'Eglise) ; *generābilis* (Plin.) ; *generātūus* (= γεννητικός Boèce) ; *generāscō* (Lucr.) ; *con-generō* : engendrer ensemble ; tardif, tiré sans doute de *congenerātus* qui est dans Varr. et Colum. ; *congener* =

συγγενής (Plin.) ; *prōgenerō* (cf. *prōgnātus* à côté de *nātus*).

generātū : par espèces ; en général (opposé à *singulātū*).

generōsus : de [bonne ou noble] race ; se dit des hommes, des animaux, etc. ; par suite « de sentiments nobles ou généreux » ; *generōsitās* (époque impériale). Cf. γενναίος, γενναϊότης.

dēgener, -eris (époque impériale : cf. *dēdecor, de clus*) ; d'après ἀγενής, δυσγενής ; *dēgenerō* : dégénérer (classique, depuis Cic.) et *exgener* (Nov. Justin.).

bigenor, -a, -um : de deux races, bâlard ; attesté depuis Varron, calqué sans doute sur διγενής.

Pour *genūlūus, v. genū*.

genetiūus : 1° relatif à la génération (Apollō *Genetiūus* de Caton est identique à *Phoebus Genitor* de Valerius Flaccus), original, générique ; 2° terme technique de grammaire : *g. cāsus* (Quint., Suét.), où il remplace le *patricius cāsus* de Varron) traduit le gr. γενική πῶσις.

3° *genius, -ī* m. (*genium* tardif, d'après *ingenium*) : *Aufustius* : *genius, inquit, est deorum filius, et parens hominum ex quo homines gignuntur. Et propterea Genius meus nominatur, quia me genuit*, P. F. 84, 3. Le *Genius* est d'abord une divinité génératrice qui préside à la naissance de quelqu'un : *genium dicebant antiqui naturalem deum uniuscuiusque loci uel rei uel hominis*, Serv., Ae. 1, 302 ; puis la divinité tutélaire de chaque individu, avec laquelle celui-ci se confond ; de là des expressions comme *indulgere genio* et les sens de « inclinations naturelles, appétits » et « génie » (sens dans lequel *genius* double *ingenium*). Le sens ancien apparaît dans le dérivé *geniālis*, en particulier dans *geniālis lectus* : *geniales sunt proprie lecti qui sternuntur puellis nubentibus* ; dicti a *generandis liberis*, Serv., Ae. 6, 603 ; et dans *geniālia* « rites du mariage ». D'après *indulgere genio*, l'adjectif *geniālis* a pris le sens de « qui sacrifie à son génie, qui se donne du bon temps, joyeux » : *geniālis diēs, geniāles diui* (Cérès et Bacchus) ; même sens dans les dérivés tardifs *geniātus* (*congeniātus*, Cassiod.), *geniālitās*. Cf. aussi *dēgeniare*.

4° *gēns, gentis* f. (ancien thème en -i- ; génitif pluriel toujours en -ium, accusatif pluriel souvent en -is, -eis ; depuis l'Italie, le pluriel *gentēs* est aussi masculin, cf. Thes. VI 2, 1843, 7 sqq.) : proprement la *gēns* est le groupe de tous ceux qui se rattachent par les mâles à un ancêtre mâle (et libre) commun. La communauté d'origine de tous les membres d'une *gēns, gentiles*, se révèle par la communauté du nom, *gentilicium nōmen*, qui est le nom de l'ancêtre éponyme (May et Becker, *Précis*, p. 80). Cf. P. F. 83, 20, *gentilis dicitur et ex eodem genere ortus, et is qui simili nomine appellatur, ut ait Cincius* : « *Gentiles mihi sunt qui meo nomine appelluntur* ». *Gēns*, à l'origine, désigne donc le « clan ». Mais le sens du mot s'est soit étendu, soit rétréci à mesure que la notion du « clan » s'effaçait, et *gēns* a servi à désigner la famille, la descendance, la race, et aussi la nation, le peuple (cf. gr. γένος) ; de là, à basse époque, *congenitilis* = ὁμόγενος. A l'époque impériale, *gēntēs* désigne les nations étrangères, par opposition au *populus Rōmānus* ; de là, dans la langue de l'Eglise, l'emploi de *gēntēs* pour traduire le gr. τὰ ἔθνη les « païens » (le mot grec lui-même étant une traduction de l'hébreu *gōi* dans

ce sens), par opposition aux Juifs et aux chrétiens ; v. E. Lofstedt, *Syntactica*, II, p. 464 sqq. *Chentilis, gentilitās* offrent un développement de sens parallèle. Sur la différence entre *gēns, genus* et *nātio*, v. Thes. s. u., 1843, 25 sqq. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 3735 ; et celtique : irl. *geni*, britt. *gwys*.

Autres dérivés : *geniticius* (rare ; Tac., Tert., Gloss.), adjectif formé sans doute d'après *ciuius*. *Geniticius* (-licus) est à *gentilis* comme *nātāliticius* à *nātālis*. Cf. aussi *genitilius* adv. (Tert. d'après *diuinitus*).

5° Mots en *gen-, gn-*, qui servent de second terme de composés :

-*gena, -ae* m. : second terme de composés du type *indī-gena*, dont la plupart appartiennent à la langue poétique et sont formés sur le type gr. en -γενής : *uerbi-, urbi-, nūbi-, hirci-, palūdi-, nymphī-, folli-, sōli-, flammī-, spāmī-, aliēni-, ignī-, amni-, omni-gena*, etc. Sur l'existence présumée d'un ancien masculin en -*genas*, du type *indigenas* (cf. *hosticapas, pāricidas*), v. de Saussure, Mēl. Havet, 469 sqq.

-*genus, -a, -um* : *caeci-, nūbi-, primi-, multigenis*, etc. Ce type semble avoir été ajouté après coup aux substantifs en -*gena*.

-*genius, -a, -um* : *primigenius* (*primogenius*) ; cf. gr. πρῶτογενής.

-*gnus, -a, -um* : *bignae* « *geminac dicuntur quia bis una die natae* », P. F. 30, 22 ; *beni-, malignus*, M. L. 1034 et 5266 ; *pruignus*, -ī, et *apruignus* ? -*gnus* est devenu un simple suffixe, dont la parenté avec *genus* a vite cessé d'être sentie. Cette évolution a été favorisée par le fait que, par suite de l'homonymie, avec les composés en -*gnus* se sont confondus des adjectifs en *-*no* du type *salignus*, *ilignus* (de *saliz, illez*), qui ont été coupés *salī-gnus, ilī-gnus*, d'où *abignus*.

6° Autres composés : *in-genium* : caractère inné, naturel (cf. *ind-olēs*), so dit des hommes et des choses, cf. Vg., G. 2, 177, *nunc locus aruorum ingeniis* ; nature ; en particulier « dispositions naturelles de l'esprit, génie » (dans les deux sens du mot français), cf. Plt., Cap. 165, *ut saepe summa ingenia in occulto latent* ! et « invention ». Ancien, usuel. M. L. 4419 ; B. W. sous *engin*. Au sens de « génie » se rattachent *ingeniōsus* ; *ingeniātus* (archaïque et postclassique) ; *ingeniolum* (Arn., St Jér.).

prō-gēnēs f. : descendance (sens abstrait et concret) ; par suite « enfant, rejeton ». Se dit des êtres vivants et aussi des plantes : *uitis progenies* (Colum.). Cf. *prōlēs*.

7° *ingenus* : 1° qui prend naissance dans, indigène (sens de l'adjectif dans Lucr. 1, 230, *unde mare ingenui fontes externa longe flumina suppeditant* ?), où l'opposition de *ingenui*, *externa* est caractéristique ; inné, natif, naturel, *ingenua indoles*, Plt., Mi. 632. 2° né de parents libres (par opposition à *libertinus*) et par suite « digne d'un homme libre, franc, ingénu » (cf. le développement de sens de *liberalis*) et même, en poésie, « délicat ».

Dérivés : *ingenitūis* et, dans des inscriptions de basse époque, *ingenulūus, ingenuūus*. *Ingenus* est conservé dans les langues hispaniques, cf. M. L. 4422 *Ingenus* est généralement rattaché à la racine **gēn-* et s'explique correctement par **en-gen-uo-s*, avec le suffixe -*uo-* qu'on a dans *asidius, uacius*, étymologie qui s'accorde avec le premier sens de l'adjectif. Mais le second

sens inclinerait plutôt à rapprocher *ingenūsus* de *genūsus* et par là, à le rapprocher de *genā*. Peut-être le premier sens est-il un sens faussé d'origine étymologique, donné à l'adjectif à partir du moment où la signification en a été oubliée. Peut-être y a-t-il eu contamination de deux formations primitivement distinctes. V. M. Leumann, *Glotta*, 18, 270.

80. *germen*, -inis n., germe, bourgeon, rejeton, par extension, « descendance », est quod ex arborum arculis nascitur, unde et *germani* quasi eadem stirpe genti, P. 1^{er}, 84, 8. Attesté seulement depuis Lucrèce; mais *germanus* est dans Ennius et Plaute, et la forme est sûrement ancienne. M. L. 3744. De là: *germinā*, -as 'germer' et « laisser pousser », M. L. 3745, et **germināre*, 3745 a; *germinātus*, *germinātus*, -us (Colum., Plin.); *germināscō*, -is (bas latin); *con*, -e, *prae*, *pro*, *re*-*germinā*, termes techniques d'agriculture.

90. *germānus*, qui est de la même race, authentique, naturel, e. g. Cic. Agr. 2, 35, 97, *illi uetere germanique Campani*. Souvent joint à *frāter*, *soror*, d'où *germānus* et *germāna*, 'frère' et 'sœur'; cf. Rlt. Men. 1102, *pes mihi est uos inuentum fratres germanos, duos, geminos, una matre natos et patre uno uno die*; sens conservé dans les langues romanes, M. L. 3742, notamment en espagnol et en portugais, à cause du sens spécial pris dans ces langues par *frāter*, qui désigne le « membre d'une confrérie religieuse » (cf. gr. *ἀδελφός* en face de *πρόσσωπος* « membre d'une confrérie »).

Dérivés: *germānitas*, *germānitas* (d'après *hūmānitas*); *congermānēscō*, etc. Sans doute, de *germānus*. Pour la forme, cf. *hūmānus*, *hūmānitas*.

La racine **gēna*-, *gēn*- « naître, engendrer » est largement représentée dans les langues indo-européennes; elle ne manque guère qu'en balte, qu'en slave (v. cependant l'article *genet*). Elle fournit à la fois des formes verbales et des formes nominales.

Il y a un nom racine à valeur passive qui en sanskrit est *jāh*, et surtout, avec préverbe, *prajāh*, « postérité, descendance »; le latin a la même forme, avec l'élargissement usuel **ye*-, d'où *pro-gēn*-, *ie*. Cf. *ay*, *ira-jānītis* « postérité », élargissement par *ti*, du même thème, et non mot en *ti*, comme le montre le vocalisme. Gof. *kuni* « race, tribu », v. angl. *cynn* « descendance » représentent un dérivé de ce nom racine. Lat. *ind*-*gena* est, sans doute une formation relativement récente, comme aussi *irl*, *ogamique enigena* « fille ».

Un thème en **es* est attesté par lat. *genius*, gr. *γένος*, skr. *jānah* (génitif *jānasya*) 'la race, la famille'; cf. aussi arm. *cin* « naissance », nom verbal près de *enānim* 'je nais'.

Le nom d'agent est *genitor*, avec le féminin *genitrix*; cf. gr. *γενέτωρ* et *γενήτωρ*, avec le féminin *γενήτωρ*; skr. *jānāt* « celui qui engendre », féminin *jānitrī*. Arm. *enāt* « parents » a une forme à part.

Des formes de type **gnē*-, *gnō*- de gr. *γνώρος* « parent », *γνώρος* « de naissance légitime », le latin n'a rien gardé. Il a réservé **gnā* à la racine de *gnāscō*.

La racine est dissyllabique. Mais, par suite d'actions analogiques, il y a un nombre de cas où elle est de forme monosyllabique. Par exemple, alors que lat. *genitūm* est la forme attendue, le skr. *jānīt* « créature » est analogique. Le védique n'a la fois *jānīmā* et *jānīmā*.

celui-ci favorise par le fait que la forme évite l'accumulation de brèves; le lat. *germen* (avec le dérivé *germānus*, dont le détail est obscur) repose sur **gen-men* (cf. *carmen*).

L'adjectif en **gō* de la racine dissyllabique est skr. *jāhā* « né », av. *zaid*, lat. *(g)ñatus* [pell. *chatois* « néls »], got. *kānds* (*himina-Rūnds* « *ἐχθροπώβης* » etc.). Ce mot a servi pour former des noms désignant la parenté: *co-gñātus*, *agnātus*. C'est ce qui a permis à la forme germanique de devenir l'équivalent d'un simple suffixe (v. M. Cahen, *Mél. Vendryes*, p. 70 sqq.).

Avec le nom de l'année de l'accusatif, *decem annos natus*, il a pris le sens de « âgé de dix ans » comme gr. *τετράκοστος*.

L'abstrait en *-ti* correspondant est *nātus*, cf. omb. *nāti-ne* « nation, genté ». On trouve à Préneste le sens de « naissance »: *natiōnis crēditi* « pour une naissance ». La formation de *gens* est comparable à celle de *v. isl. kind* (féminin) « race » (le gotique a un dérivé *kīndins* « *ἄνθρωπος* » qui suppose le même mot); cf. v. h. a. *kind* (neutre) « enfant ». Il résulte de là que *gens* n'est guère ancien, malgré son air archaïque; c'est un abstrait nouveau, fait sur *genā*, etc.; les abstraits en *-ti*, en dehors des composés, sont de formation nouvelle.

Au second terme des composés, le latin offre *-gnus*, notamment dans *prūgnus* et le groupe *a* au sens de *vi*: *benignus*, *malignus*, assez nouveau; puisque *bene* et *male* y ont une brève qui résulte d'une innovation latine; cf. le type gr. *τέλειος* « nouvellement né ». V. Jacobsohn, *Ägypten* (449), peut être germ. **erknan* « authentique » (got. *airkhs*, v. h. a. *erkan*), si c'est un premier terme du composé.

Le mot *genius* est un dérivé latin. On trouve la formation en **gō* en indo-iranien et en germanique. Même formation dans le neutre *ingenium*.

Les formes verbales indo-européennes sont mal conservées; celles qui se trouvent sont en partie peu archaïques; le germanique n'en a qu'une, le causatif v. angl. *cennan* « engendrer », cf. skr. *jānāyati* il engendre, dont le latin n'a pas l'équivalent.

La forme thématique de skr. *jānati* « il engendre » et du présent archaïque lat. *genō* est inattendue dans une racine dissyllabique; le fait que gr. *γενέωμαι* sert d'aoriste montre qu'il y a quelque chose de trouble. L'aoriste arm. *enay* « je suis né » se rattache à la même forme.

La forme à redoublement de gr. *γενέωμαι* « je deviens » et lat. *gignō* « j'engendre » indique, comme on l'attend, le procès arrivant à son terme.

Pour le sens de « naître », il y a des dérivés variés: le type *ie* **ye/o*- se trouve à la fois dans skr. *jāyate* « il naît », av. *zayēte* et dans le présent *irl*. *gignimus* « je nais ». L'arménien recourt ici à *enānim* « je nais » fait sur l'aoriste *enay*. De lat. *(g)ñāscō* il a pu être fait avec **skē/o*-, sur l'élément radical à vocalisme zéro, la différence de vocalisme suffisait à distinguer *gnāscō*, fait sur un aoriste **gnō*-, de *gnāscō* « je connais ».

Le latin a ainsi constitué deux groupes; celui de *gnā* *gens*, *genius*, *ingenus*, *ingenium*, etc., et celui de *nāscō*, *nātus*, *nātus*, *nātura*, dont le rapport n'est plus senti. Le premier de ces groupes maintient l'idée de « descendance », cf. en particulier de « descendance authentique », de « parenté reconnue » par suite de « groupe social fondé sur la parenté », l'autre exprime

plutôt le fait de la « naissance »; mais *nātus*, *nātura*, *agnātus*, *cognātus*, montrent que le sens ancien avait laissé des traces.

gens: v. *genā* 40.

gentiliāna, -as f.: gentiane. Devrait son nom au roi illyrien Gentius qui l'aurait découverte; cf. Plin. 25, 71. Sur des désignations semblables en grec, v. Cuny, *MSL*, 19, 194 sqq., M. L. 3735 a. (formes savantes).

genū n. *genū* à la coupe dans *Vg.*, Ae. 1, 420. Ov. M. 12, 347, les formes varient: *genus* m. Lucil. ap. Non. 207, 29. *genium* i n. Front. *genus*, *genum* depuis Vitruve. Sur la déclinaison, v. Thes. VI 2, 1874, 80 sqq. *genōū*. Ancien, usuel. Un sens général « articulation » se montre dans le diminutif *geniculū* « coude, objet coude » (Vitr.). Dans le sens de « genou », à tendu à être remplacé (peut-être par analogie avec *articulū*) par le diminutif neutre *geniculum*; ou, sous l'influence de *genū*, *geniculum* déjà dans Varro, et qui a fourni de nombreux dérivés: *geniculātus*, d'où *geniculō*, *geniculō*, *ās* et *congeniculō* (Cael., Sisenna) *genū* reduplicatō « adorer »; *ug*, in *pro-geniculō*: *γυνυβύλα* (Gloss.), *geniculātio*, *geniculōsus*; in *geniculū*: *l. Hercules*, nom d'une constellation correspondant à *γυνυβύλα* du grec; cf. *ingeniculātus*, -as, M. L. 4420. *Genū* est à peine attesté dans les langues romanes, alors que *geniculum* est pan-romain; cf. M. L. 3736, 3737.

A *genū* se rattache, au moins étymologiquement, l'adjectif dérivé:

genūsus: inné, natif, authentique. Synonyme de *ingenus*, rare, mais employé par Cic. Rep. 2, 15, 29. Il est à remarquer que l'adjectif n'est attesté, semble-t-il, que dans des sens figurés et avec des noms abstraits: *g. uirtutis*, *g. honoris*, *g. pietatis*, et non avec les noms du fils et de la fille, dont il devait être à l'origine l'accompagnant naturel et où il a été éliminé par *ingenus*.

Tant que ce mot était rattaché à *gignō*, *gignere*, la dérivation en demeurait inexplicable; la racine **genu-* comportant aucun thème en *-u-*. On sait maintenant que l'adjectif ne dérive pas de *genus*, mais de *genū*. Pour témoigner qu'il reconnaissait l'enfant nouveau-né pour sien et l'admettait dans la famille, le père, à l'origine, le prenait à terre, où il avait été déposé, et le plaçait sur ses genoux; et l'enfant ainsi reconnu était dit *genūsus*. L'expression s'est conservée en latin; mais, le rite de reconnaissance étant tombé en désuétude, la parenté avec *genū* n'a plus été sentie et l'adjectif a été rattaché à *genus* et même employé seulement dans un sens dérivé; cf. *ingenus*, s. *genū*, 7.

Autres dérivés et composés: *genuāle*: *γυναικώδες*; *genuārius* (lire *genu(c)larius*?), = *γυναικώδης*; *genu(flecto)* = *γυνυκλίνω* (langue de l'Eglise); *in*, *per*-*genu(flecto)*.

Le nom du « genou » en indo-européen a une forme double, mais avec des vocalismes divers qui tiennent à ce que la flexion comportait des élargissements. La forme du mot varie: hitt. *genu*, gr. *γόνυ*, skr. *jānu*, d'accord avec *phlvi jānāh*, lat. *genū* présentent trois vocalismes différents. Il y a un élargissement *-n-* dans le nominal accusatif arm. *cun* « genou » (le pluriel est *cungk*), et un élargissement *-m-* dans gr. *γόνυφος* (hom. *γόνυφος*, att. *γόνυφος*, véd. *jānuni*, etc. (deux) *genū*,

Le vocalisme à degré zéro apparaît dans des dérivés comme gr. *γόνυ* « jarret », *γόνυ* « à genoux », got. *kniu* (dérivé thématique) « genou » ou des composés comme gr. *γόνυφος*, véd. *jānu-ddah* « qui presse les genoux », *prajnu* « qui a le genou en avant ». C'est sans doute sur une forme de ce genre que repose *irl*, *glān* « genou ». Par des formes irlandaises qu'a étudiées M. Loth (*Rev. Celt.* (1923), p. 143-153, cf. toutefois Thurneysen, *KZ* 57, 69 sqq.), et par une forme sogdienne qu'a rapprochée M. Benveniste, *BSL*, 27 (1926), p. 51, on voit que l'usage de faire reconnaître l'enfant en le mettant sur les genoux de son père (v. Homère I 453, 459) a abouti à des formes linguistiques. Cet usage semble attesté en latin par *genūsus*. On peut se demander des lors si le nom *genū* du « genou » ne devrait pas être rapporté à la racine de *gignō* et même si le vocalisme *e* de lat. *genū* ne serait pas dû à une influence de *genā*. Cf. toutefois *genae*.

genūsus v. *genū* et *genae*.

genus, v. *genā* 20.

gerdius, -i m.: lisseur (Lucil). Sans doute emprunté au gr. *γέρδιος*, *γερδιός*.

germen, *germānus*: v. *genō*, 30, 90.

gerō, -is, *gessi*, *gestum*, *gerere*: porter (sur soi); cf. les composés *armi-ger*, *corni-ger*, *sacri-ger*; mais la différence avec *ferre* est souvent insensible (cf. *gerulum* et *lātūrum* sum employés conjointement, Plt., Ba. 1002-1003). Très voisin également de *habere* « tenir », cf. *gestus*, *sē gerere* et *habitus*, [sē] *habere*, Ovide écrit, M. 7, 655, *mores quos ante gerabant / nunc quoque habent*. Pourtant, *gerere* comporte fréquemment une idée accessoire d'activité propre et de consentement du sujet, qui se montre dans *rem gerere* (*bene, male*), *magistratum gere-re* « prendre sur soi, se charger volontairement de »; cf. Varr., L. 6, 37, *contra imperator quod dicitur res gerere, in eo neque facit neque agit, sed gerit, i. e. sustinet, translatum, ab his qui onera gerunt, quod hi sustinent*. De là, par extension, « exécuter, accomplir, faire », cf. *mōrem gerere alicui* « accomplir le caprice de quelqu'un »; *rēs gestae*; *gesta*, -ōrum (synonyme de *acta*); *gerundium*, -i (d'après *participium*): *gerundius mōdus*, dérivé par les grammairiens du participe futur passif *gerundus* « mode de l'action à accomplir »; d'où *irl*, *gerind*. Attesté de tous temps. Mais *gerō*, qui faisait double emploi avec *facere* et *portare*, n'est pas représenté dans les langues romanes; *gesta* s'est maintenu dans des formes savantes en vieux français et en provençal, M. L. 3749.

Dérivés: 1^o en *ger-* (*ger* (*gerus*)), a. un second terme d'adjectifs composés, cf. plus haut *armi-ger*, etc. (sur la différence de sens avec les composés en *fer-*, *lērō*, et *mar-*, *gerus*, v. *mās* à basse époque).

piliger, -as (Mull. Chir.); *geries*, -is f.: dans *con-geries*; *gerulus* m., *gerula* f.: porteur, porteuse, terme général, qui s'est spécialisé dans les langues techniques. *Gerula* dans Plin. désigne l'abeille ouvrière; dans les langues romanes, il est appliqué à différents objets servant à porter: *hotu*, *cuve*, etc. M. L. 3747. Composés: *plautiniens*, *scūtigerulus*, *gerulifigulus* (Ba. 381).

2° en *gest* : *gestiō* : administration, gestion (classique, mais rare; Cic., Inu. 1, 26, 38; 2, 12, 39); *gestus*, -ūs m. : manière de se tenir, port, attitude, geste; d'où *gestus* (Gell., Apul.), *gestor* : porteur (très rare, Plt., Dig.); glosé aussi γουναστής;

gestō, -ās : fréquentatif de *gerō*, dont le sens souvent ne diffère guère du simple; cf. Plt., Ps. 427 sqq., *homines qui gestant quique auscultant crimina* | *si meo arbitratu liceat, omnes pendeant, | gestores linguas, auditores auribus*. Spécialement : « porter en litière »; et « porter un enfant, être enceinte » (déjà dans Plt. par substitution à *ferō*); 2° enfin *gestō* est glosé γουναστής, *gestor*, γουναστής. Dérivés : *gestāmen* (poétique et postclassique) : ce qui est porté, armes, boucliers, etc.; ce qui porte, en particulier « litière »; *gestātus*, -ūs; *gestātiō*, *gestātor*, -trix, *gestātōrius* (-ria, -rium substantivés), *gestābilis*, tous de l'époque impériale; *gestiō*, -ās (archaïque).

gestiō, -is : faire des gestes violents, sous l'effet d'une émotion (généralement agréable), être transporté, exulter; *gestiū qui subita felicitate exhilaratus nimio corporis motu praeter consuetudinem exultat*, P. F. 85, 13 (cf. Serv., G. 1, 387); de là « brûler de, désirer ardemment » (suivi d'un infinitif complément). Composé : *praegestiō*.

Gestiō est dérivé de *gestus*, comme *singuliō* de *singultus*. Les verbes dérivés en -iō servent souvent à marquer un état physique, cf. Ernout, *Morphologie*, § 229. Ancien, usuel, M. L. 3749 a.

gesticulator, -āris (époque impériale; Cicéron dit *gestire*, *gestum agere*) : gesticuler (Pétr., Suét.). Semble créé pour remplacer *gestire* spéciale dans le sens abstrait de « brûler de »; d'après le modèle *iaciō* : *iaculator*. Il est difficile de dire si *gesticulator* est un dénominateur de *gesticulus* (-lum) ou si le mot est tiré du verbe. *Gesticulator* apparaît, en tout cas, avant *gesticulus*, qui n'est pas attesté avant Tertullien. De là *gesticulator*, -tiō.

(Composés de *gerō* : *ag-gerō* : apporter, amonceler; d'où *aggestus*, -ūs (latin impérial), M. L. 277 b; *aggestiō* (bas latin); *aggeris*, M. L. 277 a; cf. aussi *agger*; *con-gerō* : entasser; *congeriēs* « masse, tas », M. L. 2145; terme de rhétorique traduisant συναρπαστικός; *congestus*, -tiō; *congesticius* (cf. *empticius*); *digerō* : porter de côté et d'autre, répandre, distribuer (cf. *Digesta*, -ōrum, le Digeste, proprement « Choses classées », nom des Pandectes); par suite, dans la langue médicale : 1° répartir les aliments dans l'organisme, digérer (= *concoquere*); 2° dissoudre, relâcher, M. L. 2636 (formes savantes). Nombreux dérivés et composés, la plupart techniques et livresques : *digestiō*, *digestus*, -ūs : distribution, digestion; *digestus*, *digestilis*, -ibilis, *digestor*; *digestorius* et *indigestus* : non rangé, confus; langue médicale « qui ne digère pas » ou « non digéré »; *indigestiō*, -tus, -ūs, *indigestibilis*; *egerō* : porter dehors; langue médicale « évacuer »; d'où *egeriēs* « excrément », *egeriō*, *egerus*, -ūs; *egestiō* : purgatif; *ingerō* : porter dans, introduire; *ingestiō* (bas latin); *intergerō* (tardif), d'où *intergerius* (paries) : mur mitoyen (Plin.); *oggerō* (Plt.) : synonyme archaïque de *aggerō*; *praegerō* : porter devant; *praegista*, -ōrum (Cael. Aur.) : *rēs ante gestae*; *regerō* : reporter, amener, retirer (sens propre et figuré); et particulier : reporter sur une liste ou sur un livre;

regesta, -ōrum « liste, registre », d'où britt. *rest*, de **regestra* (influence du français?); *suggerō* : mettre dessous, apporter dessous; fournir (cf. *suppeditiō*), procurer; suggérer (latin impérial); *suggestum*; *suggestiō*, -tus, -ūs; *supergerō* (Col.).

**anterioriō* (anti-) « de préférence ». Adverbe archaïque cité par Festus et Quintilien, mais non attesté dans les textes.

Un verbe comme *gerō* n'a guère de chance d'être emprunté; mais on ne trouve dans les autres langues indo-européennes rien qui ressemble nettement au **ges-* de lat. *gerō*, *gestus*. On rapproche souvent v. isl. *kos* (génitif *kasar*) « congeriēs », *kasta* « jeter », mais cela n'éclaire pas le groupe latin. Il est exceptionnel qu'un verbe radical de type aussi archaïque n'ait pas de correspondance hors du latin.

gera, -ae f. (usité surtout au pluriel) : *gerae crates umineae*, P. F. 83, 1. Emprunt au gr. γέρων, γέρρα, lui-même d'origine inconnue. Semble différent, malgré l'étymologie populaire, du suivant.

gerrae : « sottises », exclamation ironique sans doute empruntée au grec de Sicile, où γέρρα désigne les *χόλδα* de l'homme ou de la femme. A ce second *gerae* se rattachent probablement *gerō* (cf. dor. Γέρων) et *congerō*, -ōnis (*congerae* dans Fest. 382, 20), mots de la langue comique; cf. P. F. 35, 15, *cerones* (l. *ger-*), *leues* et *inepti*... V. Thes. s. u.

gerres (*girris* Gloss.), -is m. : poisson, sans doute sorte d'anchois, glosé γαυρίδες, Gloss. Philox. Conservé en français, italien, provençal. M. L. 3746; cf. *jarret*, qui désigne le picarel.

Dérivés : *gerricula* et peut-être *gerrius* (Plt., Ep. 233).

gestiō : v. *gestus*, s. u. *gerō*.

geum : v. *gaenum*.

**geusia*, -ārum f. : gosier (Marcell. Empir.). Sans doute gaulois. M. L. 3750; B. W. s. u.

gibber, -a, -um; **gibbus**, -a, -um (la forme la plus ancienne semble *gibber*, qui est dans Varro; *gibbus* est de l'époque impériale) : bossu. Ancien (Lucil.). Technique ou familial. — Substantif *gibber*, -ris n.; *gibbus*, -i; *gibba*, -ae : bosse, gibbosité.

Dérivés : *gibberōsus*, cf. *tuberōsus*; *gibbōsus*, tous de l'époque impériale; *gibbula* (Chir.); *gibulus*, -a, -um (Anth. 204, 12)?

Les langues romanes attestent *gibbus*, **gibbulus* et des déformations **gimbus* (*gimberōsus*, CGL III 620, 74; *gembrōsus*, Isid., Quaest. test. 48, p. 206 b; cf. *sambatus*, *sambucus*, etc.), **gubbus*, **gumbus*, **gulfus* (roum. *gheb*, cf. Graur, Mcl. ling. 26), un dérivé **gibberātus*, M. L. 3755, 3754, 3753. L'emploi de *gibber* comme adjectif et substantif à son correspondant dans l'emploi de *uber*, *tuber* et de *puber*.

Mot expressif que M. Trautmann, KZ 42, 372, a rapproché de lette *gibstu*, *gibi* « se courber », *gibbis* « bossu » et de v. sl. *keifr* « de travers, bossu ». La forme germanique usuelle est v. isl. *skēifr*, v. angl. *scāf* « de travers ». Cf. v. isl. *kippa* « reculer ». La forme **gubbus* attestée par des langues romanes et le vénitien *gufu* indiquent

une interférence avec gr. κῆφός « courbé en avant », κῆφος « bosse ». — Les mots qui désignent cette infirmité ont ailleurs des formes voisines : skr. *kubjāh* « bossu », pers. *kūz* et m. h. a. *hogger*.

***gigarus**, -Im. (?) : dracontem, serpentine. Gaulois d'après Marcellus, Med. 10, 58. V. André, *Lex.*, s. u.

gigas, -antis m. : emprunt littéraire au gr. γίγας, -avres, d'origine inconnue. Passé dans la langue courante comme nom commun et de là dans les langues romanes, sous la forme **g'agante(m)*. M. L. 3758; B. W. sous géant.

Dérivé : *giganteus*.

gigeria, (*gizeria*), -ōrum n. pl. : entrailles de volaille, gésier. Terme de cuisine attesté seulement au pluriel, quoique le fr. *gésier* remonte à *gigérium*, M. L. 3760; B. W. s. u. Les manuscrits de Nonius, p. 119, 18, attribuent à Lucilius une forme *gizerini* (lire *gizeriani*?), mais le texte est peu sûr, et, serait-il exact, on ne pourrait décider si la forme remonte à Lucilius ou représente une prononciation contemporaine de Nonius ou du copiste. Sur *gizériator*, v. *gingriō*.

Schuchardt, Z. f. rom. Phil. 28, 444 sqq., a supposé que le mot a pu être emprunté à une langue iranienne, où il désignait le « foie » (cf. persan mod. *jigar* « foie »; v. *iecur*). Une origine punique a été aussi proposée (v. Thes. s. u.).

gignō : v. *gen-*, *genō*.

***gilarus**, -I : carvi commun (Marc.). Gaulois? Cf. *gilarus*.

gillō, (*gello* Gloss.), -ōnis (bas latin) m. : bocal, vase à rafraîchir. Glosé βαυκάλιον, Gloss. Philox. Diminutif : *gellunculus*.

Origine inconnue. Semble sans rapport avec *gelū* (cf. Niedermann, *E und i*, p. 65).†

gillus, -a, -um : isabelle, alezan clair. Adjectif rare et technique qui désigne une nuance de la robe des chevaux; cf. Varr. ap. Non. 80, 3; Vg., G. 3, 83; Isid., Or. 12, 1, 50.

Origine obscure (celtique?), comme *galbus*, *galbinus*. Forme « populaire » à vocalisme *i* qui fait penser à *hel-* pour le suffixe; cf. *flāus*.

gingiliphus : v. *gingriō*.

ginglūa, -ae f. (surtout au pluriel *ginglūae*) : genive(s). Attesté depuis Catulle. Panroman. M. L. 3765 (avec un doublet *ginctua*).

Diminutif : *gingiūla* (Apul.).

Il n'a été fait que des rapprochements vagues sur lesquels on trouvera une discussion détaillée par M. Ed. Schwyzer, KZ 57, p. 260 264 et 274-275. La forme rappelle celle de *saliua* et fait penser à un dérivé à redoublement **gen-giua*.

gingriō, -is, -ire : *gingrire anserum uocis proprium est*. Vnde *genus quoddam tibiarum exiguarum gingrinae*, P. F. 84, 12. Cf. *gingrum* : *γωνή χηνός* (Gloss.); *gingrius*, -ūs. L'abrégé de Festus, P. F. 84, 14, a une glose *gizerator* : *tibicen*, qu'il faut peut-être corriger, avec O. Müller, en *gingriator*. — A la même famille se rattache la forme d'ablatif *gingiliphō* qu'on lit dans Pétr.,

73, 4, qui rappelle gr. γγγλιωμός « γαγγλιωμός », χειρών, γέλωας, Hés. Une sorte de flûte, s'appelle γγγίρας, γγγίρος, γγγρι.

Cf. *garriō*, autre verbe expressif. Le root est du type de *cancro-*.

ginnus : v. *hinnus*.

***girba** : *pila ubi tisanæ pistanae*, r. CGL (12) de Cassius Felix, traduisant le gr. δαμάριον d'origine sémitique, cf. Helmreich, a. N.

girgillus, -I (Isid., cf. CGL V 301, 1) : lindre tourné par une manivelle pour puits; moulinet; dévidoir.

Mot expressif, sur l'origine l'usage que des hypothèses vagues. V. Cu. all. Gargel. M. L. 3685, *garg*.

git (indéclinable) : nigelle, semitique. Formes vulgaires : *git*, *gitter*, etc. M. L. 3768 a, *git*.

gigeria : v. *gigeria*.

glaber, -bra, -brum (*glab*) : poil, glabre; substantif *glab* (favori). Attesté depuis Plt.

Dérivés : *glabrō*, -ās : brésé, -is; *glabrēla*, -la (tous trois dans Colv. *brāria*, -ae f. (Mart.); diminutif de : tendres; nyme de *φιδός* (Her. *Acilia*. *Glab* est roumain, cf. M. L. 3768 a, *glab*).

Forme à suffixe **mal* dans ce type sous d'autres formes brillant », v. isl. *glóðziū*, *glósti* dérivé *gladiū* le mot ne se r.

glac *lēs*, -e dans l'es lan; à par tir de ment empl.

Dériv.

et « ge

le sir

C aeli

s on

é té

t ré

c é

s é

o t

sie, est passé dans les langues romanes (cf. M. L. 3773, et en celtique : m. irl. *glacche*) et a fourni en latin des dérivés : *gladiarius*, *gladiolus* (*gladiola* attribuée à Messala par Quint. 1, 6, 42), -l m. « petite épée » ; *gladiolus hortensis* « glaieul », M. L. 3772 ; *gladiator* (attesté depuis Tér.) et ses dérivés (*gladiatura*, Tac.) ; *gladiunculus* (III^e siècle, d'après *pugunculus*?).

Il n'y a pas de verbe *gladiar* ; *gladiatus* (très tardif, Greg. Tur.) semble fait sur le type *toga*, *togatus*, *gladiator* sur *gladius* comme *uindemiator* sur *uindemia*, *olior* sur *olus*. Mais Cicéron emploie *digladiar*, sans doute d'après *dimicid*.

Cf. irl. *claid-eb* « épée », gall. *clddyf*, etc. Ce doit être un mot venu par les invasions celtiques, comme *carrus* ; v. Vendryes, M&L. F. de Saussure, 309 seq.

glaesum (*glësum*, qui est plus conforme à l'étymologie ; *glessum*), -l n. : ambre jaune, succin (Plin., Tac.). Dérivé : *glæsarius* (-a *insula*).

Le nom de l'ambre est originaire de Germanie (*Aestii*), comme l'ambre lui-même ; cf. v. h. a. *gläs*, v. angl. *glæf*, etc.

glama : v. *gramiae*.

glāns (et *glandis*, Gloss.), **glandis** f. : gland (du chêne) ; puis objet en forme de gland ; balle de plomb de la fronde ; gland du pénis. Cf. *βάλανος*. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 3778. — La forme de glossaire *glā(n)dine*, *βάλανω*, CGL II 34, 13, suppose un doublet **glanden* ou *glandis*, génitif *glandinis*, cf. M. L., *Einf.*³, § 177 ; une forme *glādo* (féminin) est dans Avien ; cf. *tendo* sous *lens* et *incus* sous *cūdo*.

Dérivés : *glandium* n. : glande (terme de cuisine), languier ; *glandulae* f. pl. : glandes du cou, appelées aussi *tonsillae*, amygdales ; glandier, M. L. 3777 ; irl. *glaine* ; *glandulosus* ; *glandionida* (Plt., Men. 210), hybride joint à *pernōnida* ; *glandarius* : qui produit des glands, M. L. 3774. Composés : *glandi-fer* (= *βάλανιφόρος*). V. aussi *iūglāns*.

Certains dialectes italiens ont des formes qui remontent à *glandeola*, *glandiola* (Gloss.) et *glandicula* (ce dernier attesté dans les grammairiens). M. L. 3775, 3776.

Il a dû y avoir une forme simple du nom du « gland » dont la formation féminine dérivée lit. *glē*, etc., porte trace. Le grec a un autre dérivé, aussi féminin, *βάλανος*, et l'arménien un dérivé, aussi thème en *-no, *katin* (génitif datif ablatif *kutnoy*). La forme latine a son pendant dans v. sl. *zeldy*, qui est masculin et dont le vocalisme, surprenant dans un dérivé, provient sans doute du nom radical d'où est dérivé lit. *glē*. — Ce nom de fruit est du genre animé, à la différence des noms de fruits comestibles. — Les formes gr. *βάλανος* et surtout lat. *glāns* indiquent une forme **gela-* (et **gēla-*), **gēla-*, **glā-* de l'élément radical.

***glārāns**, -antis (Plin. val. 4, 4) : chassieux. Forme sans doute corrompue. Cf. peut-être *glama*, *gremiac*.

glārea, -ae f. : gravier. Attesté depuis Caton. M. L. 3779.

Dérivé : *glāreosus*. Seulement des hypothèses incertaines.

glastum (ou *grastum*), -l n. : guêpe (Plin.). Mot gaulois. M. L. 3779.

glattiō, -is, -ire : glatir, japper (Suet., *trig.* 161, p. 250, 1 R.). M. L. 3781. Dérivé *glattio*, *glat* : cf. *glaciō*, *glaciō*, *blat*(ti)ō, etc. Verbe expressif. B. W. *glapir*.

glaciō, -is : molles. *quos Graeci xivaltōv vocant*... qui, cum loquuntur, glaucunt aliquatenus ut pueri. (Phylogn. 115, p. 134, 13) : *glaciō*, *glat* (de *catulis*, Anthol. 762, 60). Cf. le précédent et *glaciō*.

glaucus, -a, -um : glauque, d'un vert (ou d'un bleu) pâle ou gris. Emprunt au gr. *γλαυκός*, poétique ou technique ; depuis Accius, en prose depuis Columelle ; sur le sens dans Vg., G. 3, 82, v. P. d'Hérouville, *A. la campagne avec Virgile*, 2^e éd., p. 103. A côté de *glaucius* existe une forme populaire, latinisée, *glauclama*, *glauclama*, dans Plt., Mi. 148 (cf. *incuma*). Composés hybrides : *glaucomāns* (Juvenius), *glauclaudus* « clārus » (Gloss.) ; sur lequel v. Fohalle, Musée belge, 1924, p. 56. Les autres dérivés sont des transcriptions du grec. Cf. *glauclius* « perce-neige », M. L. 3781 a ; *glauclia* « uiola », *glauclinus*, tous tardifs.

glēba, -ae (*glae-*) f. : 1^o boule, boulette et « morceau » ; 2^o spécialisé dans la langue rustique au sens de « motte de terre, glèbe » (seul ou avec un complément déterminatif : *g. agrī*, *g. terrae*), de là en poésie le sens de « sol » (Vg., Ae. 1, 531). A basse époque désigne enfin un impôt sur la terre. Ancien (Cat.), usuel. M. L. 3782 (avec un doublet osque **glifa*?). Sur la graphie, v. Thes. s. u.

Dérivés (tous d'époque impériale) : *glēbula*, M. L. 3783 ; *glēbātis* ; *glēbātus* ; *glēbātus* ; *glēbātio* : impôt sur la glèbe ; *glēbulentus* ; *glēbulum*.

Cf. lit. *glēbiu* « j'embrasse », *glēbiu* « j'embrasse » et *glēbiu* « je conserve » ; pol. *głobię* « j'assemble, je presse ». Cf., en germanique, v. h. a. *klāffra* « mesure des bras étendus ». L'é de *glēba* et du mot germanique indique un ancien nom radical athématique d'où la forme latine est dérivée. C'est l'élément initial **gl-* qui porte l'essentiel du sens ; car le latin a, d'autre part, *glomus*, dont la racine est ancienne (v. ce mot), et *globus*? En vieil anglais, *climban* « grimper » a à la fois la nasale et le bh.

V. aussi *glūs*.

glennō, -ās : glaner. Attesté dans la Lex Sal. Latinisation d'un mot gaulois ; cf. irl. *diglain*. M. L. 3784 ; B. W. s. u.

glieciō, -is, -ire : jargonner, cri de l'oie. Cf. *glaciō*, *glottiō*. Verbes expressifs.

glis (et tardifs *glir*, *gliris*, *glirus*), **gliris** m. : loir ; peut-être aussi nom de poisson, cf. *gliz* : *πρωποφ* (Gloss. Philox.). Attesté depuis Plt. M. L. 3787 (certaines formes romanes supposent **glere* comme le fr. *loir* ; cf. CGL V 537, 35 ; Meyer-Lübke, *Einf.*³, § 125 ; y a-t-il eu une flexion *glis*, **gliris*? et 3786, **glirulus*. B. W. loir.

Dérivé : *glirārium* n. : endroit où l'on engraisse les loirs (Varr.).

On a rapproché skr. *giriḥ* « souris ». Étymologie populaire dans Festus, 348, 9, *regliscit*. *Plautius* : *cruc-*

cit. *unde etiam glires dicti sunt, quos pingues efficit somnus* ; les loirs étant engraisés pour être mangés. Cf. Varr., R. R. 3, 15.

gliscō, -is, -ere (forme déponente ; *gliscor* chez les archaïques ; cf. Non. 22, 131, 481, 5 ; le triomphe de la forme active est sans doute dû à l'influence de *crecō*) : *are crescere est*. *Gliscerae mensae, gliscientes*, i. e. *crecentes, per instructionem epularum, scilicet*, P. F. 87, 22. Peut-être ancien terme de la langue des éleveurs « s'engraisser », sens que le verbe a, encore dans Columelle : *asellus paleis gliscit*, 7, 11, 1 ; puis « augmenter, croître » (à moins que le sens de « s'engraisser » ne soit dû à un rapprochement avec *glis*, fait par l'étymologie populaire ; cf. le précédent) ; enfin « être transporté, exulter ». Se dit du physique comme du moral, avec un sujet abstrait, comme un sujet concret. Employé parfois, en parlant d'un feu, (e. g. Lucr. 1, 474). Ancien (Plt.), mais assez rare ; sans substantifs dérivés ; la forme d'adjectif *gliscerae* de P. F. est sans doute corrompue (l. *gliscere* « deinceur » *mensae*?). Ne semble plus attesté après Tacite.

Composés : *con-* (à. l. Plt.), *re-gliscō* (Plt.).

Sans étymologie claire. Skr. *jṛayati* « il se précipite » est isolé et le sens en est tout autre.

glisomarga, -ae f. : sorte de marne, Plin. 17, 46. Mot celtique (sans doute du groupe de *glūs*), M. L. 3788 (*glison*) ; B. W. *glaise* et *marne*. Cf. *acacumarga*.

glittus, **glittis** : *subactis, leuibis, teneris*, P. F. 87, 19 ; cf. Caton, Agr. 45, 1, locus *bipalio subactus siet, beneque terra tenera siet, beneque glittus siet* ; et la glose *glis* : *humus tenax*, CGL V 601, 7 (d'après *glūs*?). A rapprocher de *glüten*. Sans doute forme expressive, de **glei-ti*)-os.

***globa**, -ae f. : sorte de vêtement (Lyd.)?

***glōba**, -ae : *unctura* (Gloss.). Forme et sens douteux ; v. Thes. s. u. M. L. 3790.

globus (-*bum*, Gloss.), -l m. : 1^o boule, balle, sphère, globe ; cf. Cic., N. D. 2, 18, 47, cum *duae formae praestantes sint, ex solidis globus* (sic enim *οσφαιρον* interpretari placet), *ex planis autem circulus aut orbis qui xivatos grace dicitur* ; 2^o dans la langue militaire : formation dense, peloton (cf. *aeiōs, serra, cuneus*) ; de là : foule dense, masse. Ancien, usuel et classique.

Dérivés : *globō*, -ās : mettre en boule (usité surtout au passif) ; *globulus* m. ; *globosus* = *οσφαινεύς* ; *globosius* (Macr.) ; *globatim* (Amm. Marc.) ; *globus* (bas latin) : *conglobō* : réunir en boule, masser, pelotonner, et ses dérivés.

Les langues romanes attestent **globellus*, M. L. 3791 (sur *gubellum*, *lubellum*). *quasi globellum* dans Isid. 19, 29, 6, v. Sofer, p. 136 sqq.) ; **globūda*, M. L. 3792 ; **globula*, 3793 ; **globusculum*, 3794, fr. *luisel*.

Cf. *glēba* et *glomus* ? Aucun rapprochement sûr.

glōiō, -is, -ire : glousser. Attesté depuis Columelle, M. L. 3795. Cf. *glattio*, *glaciō*, *glottiō*, *glittio*, *gluttiō* et *glōciō* (l. *glōciō* ? cf. *glaciō*) : *gallinarum proprium est cum quis incubiturus sunt*, P. F. 87, 17 ; *glōciō* : craquer (cri de la cigogne).

Verbe expressif à gl- initial. Cf. v. angl. *cloccian*.

glomus, -eris n. (et *glomus*, -i m. ?). Les langues romanes attestent *glamys* et **glomus*. Il y a eu contamination de deux formations, **glēmus*, -eris (cf. *glōmārē* et, pour l'f, *vén. gemo*, it du Nord *giemō*, et *glomus*, -i, cf., pour ce procédé, *modus* et *pondus*). L'o de *glomus* est bref ; la scansion *glōmēre* dans Lucr. 1, 360, n'est qu'un expédient pour éviter le tribrache dans l'hexamètre peloton, boule. Ne diffère guère de *glōbus*, cf. *glōbus*, *Parcarum* = *glomus* P. Bücheler, Gl. F. 492, 6, et aussi l'abrégé de Festus 87, 14, *glomus in sacris crustulum, cymbi figura, ex oleo coctum appellatur*. Ancien. M. L. 3801.

Dénominateur : *glōmērō*, -ās « mettre en boule, pelotonner », M. L. 3798, avec les dérivés ordinaires : *glōmērāmen* (Lucr.), *glōmērātio* (Plin.), *glōmērābilis*, *glōmērātus*, *glōmērōsus*, *glōmērātum* (Aetna) et les composés ad- (ag-), M. L. 278, et *con-glōmērō*, Cf. aussi M. L. 3800, **glōmīscellum* (*glomusculum*, Gloss.).

Cf. irl. *glōmar* « muselière, mors », lit. *glōmōti* « embrasser », et le groupe germanique de v. angl. *climman* « grimper ». V. le groupe de *glēba* et aussi *glūs*.

glōria, -ae f. : renommée (= *jāma*, e. g. Plt., Mi. 524, *scirpe, scirpe, laudo fortunas tuas, qui semper servas gloriam ariditūis* « ton renom de sécheresse ») ; spécialisée dans le sens de « bonne renommée, gloire », équivalent du gr. *κλέος*, et par dérivation, avec nuance péjorative, « gloriole ». S'emploie également au pluriel, avec le sens de « vantardises », cf. Plt., Mi. 23, ou de « titres de gloire » (concret), cf. Plt., *Tru.* 889. Ancien, usuel, classique. Fr. *gloire*, v. B. W. s. u. irl. *glōir*.

Dérivés et composés : *glōriōr*, -aris « se glorifier » ; *glōriōritas* (mot formé par Cic. Fin. 3, 8, 28) ; *glōriōtor* (Apul.) ; *glōriōbundus* ; *glōriōsus* : glorieux, souvent avec nuance péjorative : « vaniteux, vantard », cf. le Miles *glōriōsus* de Plt. ; *glōriola* (Cic., Fam.) ; *glōrificus*, -ficus (langue de l'Eglise, cf. *clārificō*) ; *inglōrius* : sans gloire, d'où *glōrius*, *inglōriōsus* (Plin.).

Étymologie inconnue. Forme dissimilée de **gnōria* d'après Ribezzo, Riv. indo-gr.-ital., 10, 296, qui compare *ignōrō*. Mais pareille dissimilation est sans exemple (cf. *gnārus*).

glōs, **glōris** f. : belle-sœur ; *uri soror*, a *Græco γαλόος*, P. F. 87, 16. Mot connu surtout par les grammairiens et les glossateurs ; deux exemples dans les textes. N'a pas survécu dans les langues romanes, pas plus que *leūir*, où *ianitricēs* ou *fratris* « uxor fratris », P. F. 80, 8.

Nom indo-européen de la « sœur du mari », le latin n'a plus que des traces de ces noms spéciaux, importants dans la famille indo-européenne de type patriarcal, mais qui partout perdent leur importance dès que chaque nouveau marié a une maison propre ; *ianitricēs* n'est guère aussi connu que par des gloses. Cf. gr. *γαλόος*, *γαλόος*, sl. *zālŭga* (russe *zālŭga*, serbe *zālŭga*) et la forme altérée arm. *tal* même sens.

glōttorō, -ās : doublet de *glōciōtor* V. *glōciō*.

glūbō, -is (*glūpsi*, *glūptum*) : non attesté, semble-l-il, mais on a *deglūpsi* dans Plaute), -ere : écorcer, peler (transitif et absolu ; sens obscène dans Catulle 58, 5 = gr. *λεῖναι*), Ancien, rare et technique. A peine représenté dans les langues romanes, une forme *glūbare*, attestée

dans les gloses : *glubauit, excoriauit*, CGL V 205, 37, est peut-être demeurée dans un dialecte italien d'après M. L. 3804, comme **ezglubāre*, dans le prov. *esgluā*, M. L. 3040?

Dérivés : *glūma*, -ae f. : pellicule des graines, balle du blé, peau des figues ; cf. P. F. 87, 20, *gluma hordei tunicula, dictum quod glubatur id granum*. Vnde et *pecus glubi dicitur, cuius pellis detrahitur*. Attesté dans Varr., R. R. 1, 48, 1 sqq., qui dit l'avoir lu dans Ennius. Lu *clumae* dans P. F. 48, 15. M. L. 3805.

Composé : *dēglūbō* : écorcher, dépouiller. Un intran-sitif *glubēō*, -ēs est dans Caton. Répond au verbe germanique : v. h. a. *klioban* « fendre », v. sax. *clibān* « se fendre », v. isl. *kliufa* « fendre ». Le gr. γλῡφω « je taille, je sculpte, je grave » indique que ces formes thématiques sont des adaptations d'un ancien présent radical athématique. Le vieil islandais a *klofa* « se fendre ».

Glūma est sans doute issu de **glubb-smā*.

glucidātum : *suave et iucundum*. *Graeci enim γλυκύν dulcem dicunt*, P. F. 87, 21 ; cf. la forme *clucidatus* : *suavis* attribuée à Naevius par Varr., L. L. 7, 107. Sans doute d'un verbe **glucidō*, tiré d'un adjectif **glucius* formé sur γλῡκός d'après *acidus*, auquel il s'opposait.

glūma : v. *glūbō*.

glūnniō, -īs : roucouler (Romul.). Onomatopée ; cf. *glōciō*, *grūnniō*, etc.

gluō, **glūs** : v. le suivant.

glūten, -inis n. : glu. Attesté depuis Varron et Lucrèce. Autres formes : *glūtinum* (Lucil.), et plus récentes : **glūtis*, -inis (cf. *sanguen* et *sanguis*) ; *glūtis*, -is (Marcell.). m. puis f., sur lequel a été fait à basse époque un nominatif *glūs* (Vég., Aus., sur le type *salūs*, -ātus), demeuré dans les langues romanes. M. L. 3806 ; britt. *glud*.

On trouve dans le glossaire de Philoxène *gluō* : γλυκύνω ; mais il semble qu'on ait là une reconstitution artificielle d'un verbe d'après le *glūtius* de Caton, lu fausement *glūtus*, *gluttus*. Ou bien *gluō* a-t-il été fait sur *glās* d'après le modèle *acus*, *acuō*?

Dérivés : *glūtinō*, -ās : coller, recoller (les lèvres d'une blessure), et *agglūtinō* : coller contre, προσκολλῶ ; *conglūtinō* : coller ensemble, souder ; *dē*-, *dis*-, *re-glūtinō* ; *glūtinōsus* : collant, visqueux ; *glūtinātor* : relieur ; *glūtinātiō* ; *glūtinamentum* : reliure ; *glūtinārius* : fabricant de colle ; tous termes techniques qui apparaissent seulement dans la latinité impériale.

V. *glūtus*.

La racine — sans doute élargissement de la forme en *gl-* qui se trouve dans *gleba* et *glomus* — est attestée par des formes verbales en celtique : irl. *glenadi* « il s'attache », etc. (v. Marstrander, *Observations sur les présents i.-e. à nasale infixée en celtique*, p. 10 et 31), en germanique : v. isl. *kliana*, « endure », et, avec f, v. h. a. *klenan* « endure », etc., en baltique : lit. *glējū* « j'en-duis, je colle », en grec, avec suffixe en *-lo/-o* : γλῡκομαι « je me colle à ». Noms à suffixe **-mo-*, **-mā-* : v. angl. *clām* « argile ». Le slave a **gljiti* (r. *glej*, etc.), « argile », et russe *glina* (v. sl. *glěnā* « salive, mucus », et *glinū* « d'argile »). Le grec a γλοιός « glu, gomme, crasse hui-leuse ». Le -t- de *glūtus* est l'élargissement d'un nom radical athématique ; sur *glūten* issu de **glū-ter*, v. Ben-

veniste, *Formation des noms en i.-e.*, p. 104. Le lituanien a *glūtūs* « glissant », le gr. γλῡσρός « gluant » et γλῡτ-τόν γλοιόν, Hes. (forme populaire), comme *glūtus*.

gluttō (*glūtō*), -ōnis m. : glouton (populaire, époque impériale). M. L. 3808 ; *gluttiō*, -is et *ingluttiō* : avaler, engloutir ; et aussi « glousser » dans les gloses : *gluttiū* : κροκῆ ὄρνις, CGL II 34, 80 ; M. L. 3807, 4423 ; *gluttiūs*, -ūs ; *gluttiūtio* (*gluttiō* par haplogogie) ; *gluttiūs*, -ūs (Pers. 5, 112), de même sens que *haustus* « déglutition » ; également dans Marcellus avec le sens de « mesure ». Les langues romanes attestent aussi *gluttus* (v. fr. *glot*, etc.), M. L. 3810, avec le sens de « glouton » **gluttur-nia*, M. L. 3809, sans doute analogique de *gutturium*.

Autres composés tardifs : *dē*-, *in*-, *sug*-, *trāns-gluttiō* ; cf. aussi *subgluttiūs* (Orig., Gl.), d'où **suggluttiāre*, *subgluttiō* « hoquet ».

Formation populaire à gémisée expressive ; cf. l'onomatopée *glutglut* « glouglou » (Anthol. Burm. 129, 16).

La forme la plus semblable se retrouve en slave : **glūtū* « gosier » (r. *glot*, etc.), **glūtati* « avaler » (r. *glotati*, etc.), avec l'itératif v. sl. *po-glūtati* « xaxatvien ». Le celtique *glut* « edacitas », *glutiar* « edāx » provient du latin. Le mot est du groupe de lat. *gula*, *inglutiēs* ; cf. d'une manière générale, *uorāre*.

gluttiō : v. *glōciō*.

Gnaeus : v. *naeusus*.

gnārus, -a, -um : 1° qui connaît, qui sait (avec le génitif) ; 2° sens passif, « connu » (rare, surtout dans Tacite). Ancien et classique, mais rare. Le groupe *gna-* se conservant pas, à en juger par *nāscor*, *nōscō* et *narrō*, il y a lieu de croire que *gnārus* a subi l'influence de *ignārus*, qui est plus usuel ; peut-être aussi est-ce un archaïsme. Ni comparatif, ni superlatif. Un adjectif *gnārusis* est dans Plaute (Poe. Prol. 40, Mo. 100) et a été repris par Arnobe et Ausone ; et *ignārusis* : ἀγνοῦντες est dans les gloses, de même qu'une forme verbale *gnāruat* : γνοῦσκει dont l'origine est obscure.

On trouve encore chez les glossateurs des formes verbales : *gnarigauit apud Liuium significat narrauit* ; *gnariuisse*, *narrasse*, P. F. 85, 1 ; *gnariuit* : γνοῦσκειται (avec une variante en o singulière, *gnoriuit*, peut-être influencée par *ignōrō*). De **gnārigō* dérive *gnārigātiō* (cf. *clārigātiō*). La langue archaïque connaît aussi *prōgnārē* : *aperit* (citée par P. F. 84, 22), *prōgnārēt* (Plt., Enn.), *gnārītūs* Sall.), *pergnārūs* (Sall., Apul.).

On explique souvent par *(g)nār(ū)rō le verbe *narrō*, -ās « faire connaître, raconter » (sens causatif), puis, dans le langage familier, « dire » ; cf. la formule : *Quid narras?* ou *Yarra mihi*. M. L. 5829. Mais *narrō* est plutôt un dénominatif de (g)nārus, avec une gémisation expressive de l'r, cf. *uārus/Varrō* ; ce serait une forme originellement populaire.

De *gnārus*, *narrō*, nombreux dérivés et composés : *gnārōsus* (Gloss.) ; *narrātōr*, *narrātiō*, mot de la rhétorique, non attesté avant Cicéron (= δειγματο, δειγματι), *narrātus*, -ūs m. (Ov.), *narrātiuncula* (Quint., Plin.), *narrābilis* (Aus.) et *innarrābilis*, *inennarrābilis* (= ἀδειγματο, ἀνεκδιάρτος), *narrātiūs* (gramm. tardif) et *inennarrātiūs* (Terl.) ; *dēnarrō*, *ēnarrō* (avec ses nombreux dérivés), *praenarrō*, *renarrō* ; *inēnarrātus* (Gell.).

De *gnārus* le contraire est : *ignārus* « ignorant » et « ignoré » (cf. *ignōtus*, *nescius*, *caecus*, etc.), par exemple Sall., Iu. 18, 6 ; Vg., Ae. 10, 706. A *ignārus* se rattache le dénominatif *ignōrō*, -ās « ignorer », dont le vocalisme a subi l'influence de *ignōtus* à la suite d'une dissimilation (cf. Meillet, MSL 13, 361) que favorisait la parenté entre les deux mots. Ancien, usuel. M. L. 4258. De *ignōrō* dérivent : *ignōrātiō* (mot de Cic. = ἀγνοια), *ignōrantia*, *ignōrābilis* ; *ignōra* (Italia), sans doute d'après *ἀγνοια*.

V. *nōscō*.

(g)nāscor (g)nātus : v. *nāscor*.

(g)nāuus : v. *nāuus*.

(g)nīxus : v. *nītor*.

(g)nōscō : v. *nōscō*.

gōbius (cō-, gābius, gāfus), -ī m., *gōbiō*, -ōnis m. : goujon. Emprunt au gr. γοβίος, cf. Fohalle, Mēl. Vendryes, p. 166 ; pour le changement de suffixe, cf. *auca/auciō*, etc. M. L. 3815-3816.

***golaia** : nom récent de la « tortue » dans les gloses. Mot non latin. Cf. Landgraf, ALLG 9, 434 ; Roensch, Neue Jahrb., 117, 799.

gomphus, -ī m. : large cheville en forme de coin ; pierre de la bordure d'un trottoir en forme de coin ; cf. Rich., s. u. Emprunt tardif au gr. γόμπος (Stace, Tert.), latinisé en *gonfus* (Stace, Silv. 4, 3, 48), passé dans le fr. *gond*. M. L. 3819 ; B. W. s. u.

grabātus, -ī m. (cra-, grabb-, *grabattus* et *grabdium*, *crebātum* a.) : grabat. Passé en celtique : britt. *cravaz* « civière ». Emprunt au gr. macédonien γράβατος, γράβ-ατος, attesté depuis Lucilius. Diminutif : *grabātulus* (tardif), cf. M. L. 3827 ; dérivé : *grabātarius*, glosé *λυνοποῖός* (Gloss. Philox.). Les gloses le dérivent d'un *graba* « caput », non autrement attesté, cf. Lindsay, ALLG 10, 228 ; mais *graba* semble un emprunt au slave du Sud *glava*.

grac(e)itō, -ās, -āre : crier (de l'oie). Onomatopée (Anthol.). M. L. 3829 a.

gracilis, -e (fém. *gracila*, Luc. ap. Non. 489, 21 ; Tér., Eu. 314, d'après Euphrasius, cf. *sublima*, *sterilis*) : maigre (opposé à *pinguis* dans Plin., 24, 33), mince, grêle ; de là, à l'époque impériale, « pauvre » ; dans la langue de la rhétorique, « simple, sans ornement », traduisant le gr. ἰσχυρός ; cf. Gell. 7, 14, 1 sqq. Ancien, usuel. M. L. 3829.

Dérivés : *gracilentus* (archaïque) et *gracilēns* (Laev. ap. Non. 116, 11) ; *graciliūs* = ἰσχυρότης ; *gracilitūdō* (Acc.) ; *gracilēscō* (Amm.) ; composé : *gracilipes* (Publ. Syr. ap. Petr. 55 = ἰσχυροκέλης).

Gracilis semble se rattacher à un verbe **graceō* dont on trouve trace dans la glose de P. F. 46, 16 : *cracentes* (pour *gra*). *graciles*. *Ennius* (A. 505) *succincti gladiis media regione cracentes*.

Pas d'étymologie sûre. Même suffixe que dans *exilis*, *sterilis*.

grāculus (*grace*?), -ī m. (*grācula*, -ae f. et dans Varron et les gloses *gragulus*, cf. Niedermann, IA 18, 78,

grallus, *graulus*) : géai, choucas. Attesté depuis Varron, mais ancien ; cf. le *uetus adagium* : *nihil cum fidibus graculo*, Gell. praef. 19. M. L. 3830 ; cf. fr. *graille* ; B. W. sous *graillement*. Ainsi nommé de son cri « *gru*, *gru* » d'après Quint., 1, 6, 37 ; Isid., Or. 12, 7, 45. Toutefois, dans Auct. Carm. Philom. Anthol. 762, 25, la leçon *gallina gracillat* est peu sûre ; il faut lire *carillat*. A *grāculus* (*grace*)-se rattache peut-être le cognomen *Grac(h)us* (dont, toutefois, l'origine étrusque a été supposée par W. Schulze, *Lat. Eigenn.* 172, 554) ; cf. *Gaius*.

Fait, avec *garriō*, partie des mots à *gr-* initial désignant des bruits. Cf. sl. *grajati* « croasser » et *grakati*, v. h. a. *krājan* « chanter (se dit du coq) », v. isl. *kraka* « corneille », lat. *grūs*, etc.

grādīuus : épithète de Mars, dérivé de *gradior* par les Latins, a *gradiendo in bello altro citroque*, P. F. 86, 15. Rapprochement inadmissible en raison de l'a de *grādīuus* (seul Ov., M. 6, 427, le scande avec ā, cf. *Egeria*). Origine et sens inconnus ; l'ombr. *Grabuius* n'est pas plus clair.

gradus, -ūs m. : pas ; d'où marche (par opposition à *cursus*), allure, étape. Dans la langue militaire, du sens de « endroit où l'on est arrivé », on est passé à celui de « position », *deiectus de gradu*, Cic., Att. 16, 15, 3 ; *stabiliti gradu* « de pied ferme », T.-L. 6, 12, 8. — *Gradus* s'est spécialisé aussi dans le sens de « pas que l'on fait pour grimper une échelle, un escalier ; marche (pour le différencier de *passus*) » : d'où « degré » (sens propre et figuré), puis « rang ». Depuis Ennius, usuel. Panroman, sauf roumain et français, v. B. W. sous *degré*. M. L. 3831. Celtique : irl. britt. *grad*.

Gradus est à *gradior* comme *impetus* à *impetō*. — A *gradus* plutôt qu'à *gradior* se rattache *graditō* « gradin » et, dans la langue de la rhétorique, « gradation », κλίμαξ ; *graditūs*, -ūs ; *graditūm* « par degrés » ; *gradūrius* (*equus*) « qui marche au pas ou à l'amble » ; *graditilis* (époque impériale) « qui a des degrés » ; *graditilis* (époque impériale) « qui est à l'origine de v. fr. *gruel*, M. L. 3830 a. Cf. encore : *grallae*, -arum f. pl. : « échasses » de **grad-s-lae* ; *grallator*.

gradior, -eris, *gressus sum*, *gradi* : marcher. Rare, quoique ancien (Enn.) et classique ; tend à être remplacé par *ingredior* (cf. *cēdō* et *incēdō*) ; *gressus* est refait sur *ingressus*, etc. (cf. *fessus*), sans doute parce que l'aspect indéterminé de *gradior* ne comportait guère l'expression du parfait qui s'exprimait surtout dans les composés : *con*-, *in*-, *ad*-*gressus* ; le dérivé itératif *gras-sor* a l'a attendu.

Dérivés : *gradibilis* ; *gressus*, -ūs (synonyme poétique de *gradus*, non attesté avant Vg.) : pas, marche ; au pluriel « foulées d'un cheval ». Sans doute refait sur *congressus*, *progressus* ; *gressiō* (Pauvius ap. Macr. 6, 5), d'après *con*-, *progressiō*, etc.

grassor, -aris, intensif-duratif de *gradior* : marcher, s'avancer ; au sens moral : procéder. Souvent avec l'idée d'hostilité et nuance péjorative (cf. *uenēnō*, Tac. 4, 3, 39) qu'on retrouve dans *grassator* : vagabond, coureur de routes, brigand ; *grassatiō*, -tūra : brigandage. Terme sans doute familier ; ne se trouve ni dans Cicéron (qui emploie *grassator*, Fat. 15, 34) ni dans César.

Gradior a fourni de nombreux composés, la plupart

agere, habere, soluere, etc.; seul Tacite a un datif (*grāibus*) : marques de reconnaissance, actions de grâces (aux dieux), remerciements. Attesté depuis Plaute. Rare, de couleur archaïque; remplacé par *grātiae*.

40 *grātia*, -ae f. : 1° abstrait « reconnaissance ». Cic., Inv. 2, 66, le définit : *gratia est in qua amicitiarum et officiorum alterius memoria et remunerandi voluntas continetur*; 2° concret « acte par lequel on s'acquiert de la reconnaissance »; par suite « service rendu »; 3° « faveur, crédit, influence »; 4° agrément, beauté, grâce (se dit des personnes et des choses). Fréquent avec ce dernier sens dans la langue poétique, comme l'adjectif *grātiosus*. Traduit le gr. χάρις; l'ablatif *grātiā* = χάριτι; *Grātiae* = Χάριτες; dans la langue de l'Église = χάρισμα. L'ablatif pluriel *grātibus* (puis *grātis*) s'emploie avec valeur adverbiale « gracieusement, sans exiger de salaire ». Ancien, usuel, fréquent dans des locutions verbales : *grātias agere, referre; grātiam facere alicui delicti* (cf. Sall., Cat. 52, 8; Jug. 104, 5). M. L. 3847 a. Celtique : irl. *grás, greit; grazacham* « grātis agāms »; *grātiosus* : en faveur, populaire, influent; quelquefois « obligeant, complaisant ».

50 *grātor*, -āris (archaïque et poétique; la prose classique dit *grātulor*) : témoigner sa reconnaissance, remercier, féliciter, congratuler. *Grātor* n'a d'autres dérivés que *grātanter* (tardif) et *grātātōrius* qu'on lit dans Sidoine; les dérivés sont fournis par *grātulor*.

60 *grātulor*, -āris : rendre grâces (aux dieux), cf. Nae-vius 24; Enn., Scaen. 209; remercier; féliciter, congratuler. Ancien, classique; fréquent dans Cicéron. — On explique ordinairement *grātulor* comme étant issu de **grāti-tulor* par haplogie, d'après *opitulus/opitulator* « *deus opitulatur homini; homo grati(tulatur) deo* » (M. Leumann, Gnomon, 13 (1937), p. 35). Mais alors que *opem ferre* est fréquent, *grātēs, grātem ferre* semble ne se rencontrer jamais (*grātēs referre* est une autre expression). Aussi vaut-il mieux imaginer que *grātulor* est le dénominateur d'un adjectif **grātulus*, dérivé de *grātor* comme *querulus* de *queror*, etc.

Dérivés : *grātulābundus; grātulātio* « action de grâces », -tor, -tōrius; composé : *congrātulor*.

70 *grātūlitus* (*grātūlitum* et non *grātūlitum*, cf. *fortūlitus* et *piūtita* dans Stace, S. 1, 6, 16) : gratuit (opposé à *mercennārius*). Classique, usuel. — Semble dérivé d'un thème en -u- **grātū-*, cf. *fortūlitus*.

Walde a comparé, de manière séduisante, osq. *bratēs* « grātiae » et pél. *bratom* « grātum (= mīnus) », ce qui permet de rapprocher le groupe indo-iranien à valeur religieuse : skr. *gṛ̥h* (génitif *gṛāh*) « chant de louange, louange », *grāti* « il chante, il loue », av. *gṛō* (génitif singulier) « de louange, de chant de louanges » et lit. *giriū, girti* « louer, célébrer », v. sl. *žr̥iti* « sacrifier ». Lat. *grātus* répondrait à skr. *gṛāh* « célébré » et lit. *girtas* (même sens) et *grātās* à *gṛāh*. Il s'agirait d'un vieux terme religieux. La racine est dissyllabique. Sur ce groupe, v. M. Leumann, dans le compte rendu cité plus haut, et Frisk, *Eranos*, 38, 26 sqq.†

**grāuāstellus*? : mot de Plaute? On lit, Ep. 620 (trachaleque septénaire), *sed quis haec est muliercula et ille graustellus qui uenit* ; dans les manuscrits se partagent entre *grauastellus* (P) et *raustellus* (A). Festus a connu les deux leçons, car l'abrégi porte : *grauastellus, senior*.

Plautus (Ep. 620) : « qui est graustellus qui aduenit? » *Vi puto, graustellus a grauitate dictus*, p. 85, 23, et : *raui coloris appellantur qui sunt inter flauos et caesios, quos Plautus (Ep. 620) appellat raustellos. « Quis », inquit, « haec est mulier et ille raustellus qui uenit? » (339, 3).*

L'étymologie de *grāuāstellus* donnée par Festus n'est qu'une étymologie populaire que contredit la différence de quantité de l'a dans *grāuis* et *grāuāstellus*. *Grāuāstellus* ne pourrait être que le diminutif d'un **grāuāster* (cf. *pediāstellus*, Mil. 54), non attesté. Mais il vaut mieux sans doute considérer *grāuāstellus* comme une corruption de *raūāstellus*, dérivé de *raūus*; cf. *surdus/surdāster, caluus/calūāster, fuluus/fulūāster; olea/oleāster, oleāstellus*, etc.

grāuis, -e : pesant, lourd, grave. Correspondant au gr. βαρύς (auquel, d'ailleurs, il s'apparente), comme *grauitās* à βαρύτης; s'emploie au physique comme au moral; se dit des sons (par opposition à *acutus*, cf. gr. δῆξ et βαρύς; cf. *grauitior* = βαρύτερος), des odeurs (cf. *grauolens* = βαρυνώδης), des climats, des alimenis, de la marche (*grauipes* [cf. *leuipes*] = βαδύπους), etc.; peut se prendre dans un sens péjoratif, comme *molestus* (cf. *grauō, grauor* et βαρύνω en grec) ou laudatif : qui a du poids, de l'autorité, de l'importance (souvent dans cette acception opposé à *leuis*, e. g. Plt., Tri. 684; Cic., Rosc. Com. 2, 6; ce qui explique **greuis* attesté à côté de *grauis* dans les langues romanes, cf. M. L. 3855). Ancien, usuel. Panroman. Irl. *grai*.

Dérivés : *grauitās*, M. L. 3856; *grauiter*.

Grauis désigne spécialement un état physique de lourdeur ou d'accablement, en particulier celui de la femme enceinte, de la femme pleine; de la *grauidus*, M. L. 3854, et ses dérivés *grauidō, -ās* (*ingrauīdō*, M. L. 4429), *grauiditās, grauīdulus*.

Autres dérivés : *grauō, -ās* : peser sur, alourdir, accabler, opprimer, aggraver; *grauor, -āris* : « trouver pesant »; par suite « dédaigner, refuser de ».

grauēscō, -is : s'alourdir; devenir enceinte ou pleine; s'aggraver. A ces verbes se rattachent : *grauēdus* (tardif); *grauitō* (Cael. Aurel.) : pesanteur physique, oppression; *grauidō* f. (langue médicale, cf. *torpēdō*, etc.) : lourdeur de tête et spécialement « rhume »; *grauēdīnōsus; grauābilis* « qui oppresse »; *grauitūm; grauīt*; *grauītūdō* f. (Vitr.) : *grauificus; grauefaciō*; et les composés : *aggrauō, -ās* : alourdir, aggraver, M. L. 279; *aggrauitō* (langue de l'Église); *aggrauēscō, -udscō; ingrauēscō; praegravō* (transitif et absolu) : surcharger, écraser; et être trop pesant; cf. *praegravis, praegravidus* (époque impériale).

Cf. aussi M. L. 3853, **grauīāre; grauīāre* (cf. *leuis, leuiāre*) et **aggrēuō*, 279 b; 4428, **ingrauīāre*; 4432, **ingreuīāre*; v. B. W. sous *grief, greuer*.

Comme, à en juger par *leuis, sudūs, tenuis*, les anciens adjectifs thèmes en -u- sont représentés en latin par des formes en -ui-, il n'est pas douteux que *grauis* est à rapprocher de skr. *gṛāh*, av. *gṛāh*, gr. βαρύς, got. *kaurus* « lourd ». Peut-être aussi irl. *hair* « lourd » (?; v. Rev. Celt. 27, 85). Le lat. **grauī-* repose sur une forme **grāu-* ou l'u, ayant une forme consonantique, n'élidait pas le s précédent. En effet, le sanskrit a *garimā* « pesanteur », et une forme à voyelle longue finale est conservée dans persan *giran* « lourd ». — Pour une

forme **grāu-*, noter skr. *gru-musīh* « pleine poignée », irl. *bruth* « masse de métal, lingot », lette *grūts* « lourd » (et lat. *brūtus*, si c'est un emprunt à un parler osco-ombrien). V. *leuis*.

graulus : v. *grarulus*, M. L. 3850.

gremium, -i n. : proprement « ce que contient une brassée » (cf. le pluriel *gremia, -ōrum* « brassées de bois ou d'épis, fagots, gerbes », d'où *gremiās* dans le Dig. 24, 3, 7, 12, *si arbores caeduae fuerunt uel gremiales*), c'est-à-dire l'espace délimité par les bras et la poitrine, « giron, sein »; cf. Cic., Cael. 24, 59, *abstrahi e sinu gremioque patriae*; Diu. 2, 41, 86, [*Iuppiter*] *puer lactens Fortunae in gremio sedens, mammam appetens*. Attesté depuis Ennius; usuel. Les dialectes italiens méridionaux ont conservé *gremia* au sens de « gerbe », M. L. 3860; d'autres dialectes ont *gremium* « giron », M. L. 3861.

On rapproche lit. *grāmātas* « assemblée, tas » (si le mot n'est pas emprunté au slave) et sl. *gromada* « tas »; skr. *grāmāh* « groupe d'hommes, village »; peut-être v. isl. *kremia* « presser », v. h. a. *krimman* « courber, tordre ». Forme élargie en -em- (cf. *premō* en face de *pressus*) de la racine **ger-*, de gr. ἀγείρω « j'assemble », etc., qui figure aussi dans lat. *grex*.

gressus : v. *gradus, gradior*.

grex, gregis m. (f. dans Host., Lucr. et latin impérial) : désigne une réunion d'animaux ou d'individus de même espèce, le troupeau en tant que bétail se disant *pecus*; cf. Cic., Phil. 3, 13, 31, *greges armentorum reliquique pecoris*. En particulier « troupe de comédiens, compagnie ». Ancien, usuel. M. L. 3865. Irl. *grag*; britt. *gre*.

Dérivés et composés : *gregālis* : appartenant au troupeau ou à la troupe, d'où « commun, vulgaire » (= κτηνώδης, Ital.); *gregāles* « camarades »; *gregāris* : du troupeau, de la troupe; *g. pāstor*, M. L. 3859; *g. miles*; *gregō, -ās* « réunir en troupeau » (latin impérial, M. L. 3858), d'après *congregō*, M. L. 2146 a; *gregātim* et *sēgregātim*; *gregiculus* (bas latin); *congregō*, attesté dès Varron et Cicéron, et qui a fourni de nombreux dérivés; *sēgregō* : séparer (du troupeau), isoler, écarter (ancien, usuel, classique). D'autres composés sont réunis dans la glose de Festus, P. F. 21, 20, *abgregare est a grege ducere; adgregare ad gregem ducere; segregare ex pluribus gregibus partes ducere; unde et egregius dictus e grege lectus. Quorum uerborum frequens usus non mirum si ex pecori bus pendet, cum apud antiquos et patrimonium ex his praecipue constiterint, unde adhuc etiam pecunias et peculia dicimus*. Pour le sens de *egregius*, cf. *eximius*. On a encore *dē-gregāre* (Stace), *disgregāre* (bas latin). — Les adjectifs tardifs et rares *congrex* et *sēgrex* ont été formés secondairement sur les verbes *con-, sē-gre-gāre*.

Forme populaire, avec une sorte de redoublement « brisé » **gre-g-*, de la racine qui est dans gr. ἀγείρω « j'assemble », γέγραφα πῶλῶς, Hes., γάγραφα « foule remuante », *quidam Graeci greges γέγραφα*, Varr., L. 5, 76; peut-être skr. *gandh* (de **grnd-*) « troupe foule ». — Cf. *gremium*.

grillus, -i (*gryl-*) m. : grillon. Les formes romanes

remontent à *grillus* ou *grillus*. M. L. 3900; B. W. s. u. Germanique : v. h. a. *grillo*; celtique : irl. *grell*. Dénomina-tif : *grillō, -ās*.

Onomatopée; le grec a γρύλλος, γρύλλος, mais qui désigne le « porc » ou le « congre ».

grōma, -ae (*grōma*) f. : appellatur genus machinulae cuiusdam, quod regiones agri cuiusque cognosci possunt, quod genus Graeci γρόμονα dicunt, P. F. 86, 1. Emprunt technique au gr. γρόμα, doublet de γρόμων, avec dissimilation de la nasale qui semble indiquer un intermédiaire étrusque (v. Schulze, Sitzb. d. Berl. Akad., 1905, 709); cf. étr. *Memrun* = Μέμων. *Axhemrun, Axhemrun* = Ἀχαμένων. Le changement de genre et le passage à la 1^{re} déclinaison soulignent le caractère populaire du mot.

Dérivés : *grūmāre; grūmārī* « diriger, aequāre » (Gloss.); *dēgrūmō* (Enn.) : arpenter, aligner; *grōmāticus* : relatif à l'arpentage; *grōmāticus* m. : arpenteur (tardif).

**gromis* : déformation de *c(h)romis* « poisson de mer », dans Polem. Silv.

**gromph(a)ena, -ae* f. : plante inconnue, peut-être variété d'amarante (Plin. 26, 40); et aussi oiseau inconnu (Plin. 30, 146). Sans doute grec : γρόμφανα?

**gronna* : loca palustria et herbosa. Un exemple dans l'Anth. 262, 23. Bas latin; v. du Cange, s. u. *gronna, -nia*.

**grosa* : sorte de racloir d'orfèvre. Ne se trouve que dans Arnobe, 6, 14. Sans doute mot étranger; illyrien? Forme peu sûre.

**grossus, -i* m. et f. : figue précoce ou tardive qui n'arrive pas à maturité (Caton, Agr. 94). Diminutif : *grossulus*.

grossus, -a, -um : gros. Synonyme attesté depuis Columelle de *crassus*, sur lequel a été relait **grassus*.

Dérivés : *grossiūdō* (Vulg., Sol.), *grossitiēs, grossēdō, grossāmen* (tardifs); adv. comp. *grossius*. Panroman; cf. M. L. 3881 et 3880, **grossia*. Osthoff, IF 4, 226, a rapproché le synonyme irl. *bres*, corn. *bras* du **gres-*. — Mot expressif, populaire.

grugulō : v. *gurgulō*.

**grūma, -ae* f. : baie de fruit sauvage (St Ambr.). Forme douteuse; v. Thes. s. u. et *grumulum* (de **glumulum*?).

grūma : v. *grōma*.

grūmus (*grummus*, Acc. ap. Non. 15, 20), -i m. : *terrae collectio, minor tumulo*, P. F. 86, 4, « tertre ». Rare et technique. Diminutif : *grūmulus*, M. L. 3889 et 3887. Semble sans rapport avec *grūmus* « pēpin de raisin, noyau » et « gosier » (pomme d'Adam?) que supposent un certain nombre de formes romanes. M. L. 3888, 3890; v. André, *Lex.*, sous *cromella*? Pas d'étymologie sûre.

grunda, -ae f. : στήλη καὶ τὸ ὑπὲρ τὴν πολυδὴνα ἔξοχον (ὀρθόστερον) (Gloss. Philox.), CGL II 36, 24; Gloss. Lat. II 163, « gouttière, gargouille ».

Composés : *sūggrunda* (sub-); *sugrunda*, Varr., R.

R. 3, 3/5; les langues romanes supposent un **deformatio* *subgründio*, CGL III 365; 14, cf. M. L. 8438; a, avant-toit, entablement, larmier. On trouve aussi dans Vitruve *suggründium*, *suggründatio*, *suggründatium* : sépulture à avient pour les enfants/morts en bas âge; cf. Rich, s. u.

Mot technique, sans étymologie sûre et susceptible d'altérations.

gründio et **grunniō**, -is, -ire : gronder; grogner; en parlant du porc; Ancien; cf. Non. 464, 331 M. L. 3893.

Dérivé et composés : *grunniātus* (grund-), -ūs m.; *de-, sug-gründio* (rares et tardifs).

Les langues romanes attestent également *grūnium* « groin » (qu'on trouve dans la traduction latine d'Oribase), M. L. 3894, et *grūniare* « grogner », Ibid. 3893. Pour le changement de conjugaison, cf. *rabere*, *rabière*, *glocio* et *glociō*, etc. Peut-être faut-il rattacher à *gründio* l'adjectif *grundilis* (« gründilis? »), attesté dans Non. 114, 29, *Grundules Laras dicuntur Romae constitui, ob honorem porcae quae triginia pepererat*. Les formes en -nn- sont sans doute dialectales; cf. Ernout, *Élém. dial.*, s. u. Cf. toutefois *gannio*, *hinnio*. La forme récente *grūnium* peut être, comme l'a suggéré Niedermann, un postverbal de **grunire*, issu régulièrement de *grunire* d'après la loi de *mānilla*; *grunire* aurait été rétabli d'après *grunniō*, *grunniātus*.

L'un des mots en gr- indiquant des bruits. Cf. *garrio*, *graculus* et *grūs*; gr. γρῶ, γρῶς, etc.

gruō, -is, -ere. Attesté seulement dans la glose sans doute corrompue *gruit*, *inuenit*, CGL V 429, 15, 502, 59, et dans les composés :

1° *congruō*, -is : se rencontrer, être d'accord (de même sens que *conuenire* et comme celui-ci peut s'employer personnellement et impersonnellement). Attesté depuis Plaute; classique, usuel. Dérivés : *congruus* (archaïque et postclassique), *congruentia* (époque impériale), *congruenter* (Cic.), *congruius* (Prisc., pour traduire *συμβαίω*) et les contraires *incongruus* (Symm.), *incongruus*, -*gruens*, -*gruentia*, -*gruitās* attestés à l'époque impériale.

2° *ingruō*, -is : se jeter sur, tomber sur. Terme de la langue militaire (déjà dans Plt., Amp. 236); ne se trouve ni dans Cicéron ni dans César. Sans dérivés.

Pas d'étymologie sûre.

grūs, -is f. (masc. dans Hor., S. 2, 8, 87; nom. *gruis* dans Phèdre I, 3, 7) : grue. Depuis Lucilius, Panroman, M. L. 3896 (et **gruilla*, 3882).

Dérivés : *gruō*, -is : crier (de la grue), P. P. 86, 12, *gruere dicuntur grues, ut quae grunniāt*. Adf. *gruinus*, -a, -um; *gruina* f. : *geranium tuberosum* (gr. γέρανιον), Diosc.

Nom originellement expressif qui a pris des formes diverses dans les différentes langues. La formation en -us du latin se retrouve, avec un autre vocalisme, dans lit. *gervė* et dans v. russe *žeravī* (serbe. *žerav*). Il y a une formation en -n-, avec des vocalismes divers, dans gall. *garan* (gaul.-lat. *tri-garanos* « aux trois grues »), v. angl. *crām*, gr. γέρων, arm. *krunk* (gén. *k'hrān*) [de **gēr-* ou **gr-*]. V. h. a. *chrdnūh*, v. angl. *crān* ont à la fois -n- et -u-. La racine semble être dissyllabique du type **ger-*. Le g du groupe expressif **ger-* (cf. les mots

à gr- initial indiquant des bruits) n'est pas gr- γρῶ, γρῶς; celt. **garāno-*.

grutae, -ārum f. pl. : hardes (cf. *seruā*); rare et tardif. Du gr. γρῦτον.

Dérivés : *grutarius* = γρῦτοκόλης; *grutarium*.

gryllus : v. *grillus*.

gryphus, -i m. (*grifus*, etc.) : latinisation tardive et vulgaire du nom grec du griffon, γρῦψ, transcrit *gryps* par la langue littéraire (e. g. Vg., B. 8, 27); cf. aussi *Grippus*? M. L. 3901, et germanique : v. h. a. *grif*, *grifo*; inf. *grib*.

***gauranis**? : nom d'une couleur de la robe du cheval d'après Isid. 12, 1, 53 : *céruius est quem uolgo gaurānen* (var. *gauranen*) *dicunt*. Forme et origine incertaines; v. Sofer, p. 21 sqq. Cf. peut-être francique *grainio* « étalon », M. L. 9578.

gubba, -ae f. : citerne. Mot hébraïque (St Jér.).

gubellum : *matata*. V. *globus*.

gubernō, -ās, -āre : gouverner, sens propre et figuré. Emprunt technique de la langue nautique, ancien et latinisé, au gr. κυβερνώ, avec les deux valeurs; de là les formations latines : *gubernāculum*, *gubernātor*, etc., *guberniō* « gubernātor » (Gloss.), *gubernius* (Lab.), *gubernia* (bas latin); *gubernum*, attesté au pluriel *gubernā* dans Lucilius, cité par Non. 490, 29, et qui est refait sur *gubernāre* comme *pugnā* sur *pugnāre*, ou tiré de *gubernāculum* considéré comme un diminutif; cf. **reina(e)* « rēne(s) » et *retināculum*. Panroman, sauf roumain. Formes en partie savantes. M. L. 3902-3905.

On a supposé qu'il y aurait eu un intermédiaire entre le grec et le latin; mais l'hypothèse n'est pas nécessaire; v. Ernout, *Aspéct*, p. 24; Fohalle, *Mélanges Vendryes*, p. 157 sqq. La plupart des termes nautiques sont empruntés; cf. *aptisire*, *prora*, etc.

gubia, -ae f. : gouge; M. L. 3906. Mot tardif (Végèce); une autre forme *gubia* est attestée dans Végèce et par Isid. de Séville et les gloses et est représentée dans quelques dialectes romans, M. L. 3911, avec un doublet **gubius*? Sans doute celtique; cf. *gubān* « aiguillon ». Sur l'origine de *gubia*, *gubia*, voir M. Niedermann, dans *Archivum Romanicum*, 1921, 5, 440, sqq., et Vendryes, R. Celt., 41 (1924), p. 502-503.

gufiō, -ōnis m. : souche, cep (Cass. Fel.). Mot tardif, punique? Cf. André, *Lez*, 81.

gūfō, -ōnis (CGL V 272; 40) m. : chouette. M. L. 3908. Cf. *bāfo*.

***guffus** : grossier. Attesté sous la forme *bicerra uestis* : *guffa* (var. *ruffa*) v. M. L. 3907.

gula, -ae f. : partie de la bouche par laquelle on avale, gosier; cou; et aussi, dans la langue populaire, « bouche » = os; cf. Plt.; Au. 392-403; *quān, quom, et dormitum, follem opetringū ob gulam*; *nequid animas forte amittit dormiens*, auquel répond, dans les vers suivants : *etiamne opturas inferiorem gutturum?* Par suite « gouri mandise, gloutonnerie », sens attesté depuis Saluste et Cicéron, à l'époque impériale. Panroman, M. L. 3910; B. W. *guriū*.

Au dernier sens se rattachent *gulō*, -ōnis m., M. L. 3913; *gulātor* (Gloss. Philox.); *gulōsus*, M. L. 3914; *gulōsitas*, et M. L. 4434; **ingullāre*; M. L. 7179, **regullāre*? Cf. aussi *subgullāris*, CIL VI 1770. Il y a parenté entre *gula* et *glutiō*, *ingluuius*, comme l'indique déjà l'abrégé de Festus, dans une glose du reste fort confuse dont toute la seconde partie est erronée, 99, 21 : *ingluuias a gula dicta. Hinc et ingluuiosus et glutto, gulo [gumia, guttur, t guttu t, gutturosus et gurgulio]. Il s'agit de formations expressives remontant à des formes diverses et à des élargissements d'une racine **gel-* (et **guel-*) apparentée à **gwer-* qui apparaît dans *uorāre* et dans *gurgus*, *gurgulio*; cf. *glutiō*.*

Sur les dissimilations de *g-* en *g-* et peut-être de *g-* en *-l-* entraînées par le redoublement, v. Grammont, *Dissimilation consonantique*, p. 178. La forme **gel-* (avec *g-* dissimilé; peut-être avec influence d'une tendance à l'onomatopée; cf. *glou-glou*) se retrouve dans *irl. gelim* « j'avale » et dans v. h. a. *kela* « gosier » (à côté de *quer-chala*) : aussi dans skr. *galah* « gosier » (épique) et, de manière surprenante, dans persan *gulū* (même sens). Le vocalisme de *gula* est à rapprocher de celui de *arm. ekul* « il a avalé » (*kianem* « j'avale ») et de *gurgus*. Cf. aussi skr. *glātī*, à côté de *girdī* « il avale ». — V. le groupe de *uorāre*.

***gulliocae** : *nucum iuglandium summa et uiridia putamina*, P. F. 87, 27. Pas d'autre exemple. Les gloses ont aussi : *gulliolica*, *cortice nucis iuglandis uiridis per quem corpus humanum intellegi uolūt* (scil. Lucilius), Plac., CGL V 24, 18; *gulluca*, *xapurotula*; *gulluliocae*, *κάρπου μακρά παρὰ Λουκελίου*, cf. Thes. s. u. Forme et sens peu sûrs. Semble différent de **gallica*, qui a fourni le nom de la noix dans certains dialectes français. M. L. 3659.

gumia (go-), -ae c. : gourmand, glouton. Mot de Lucilius sans doute emprunté à l'ombrien *gomia*, *kumia* f. « grauidās », cf. Ernout, *Élém. dial.*, s. u. A subsisté en espagnol, M. L. 3915.

gummi : v. *cummi*.

gunna, -ae f. : peau, fourrure (Anthol. 209, 4); *gunnārius* « fourreur » (vi^e siècle). Mot tardif, étranger. M. L. 3919.]

***gunt(h)a**, -ae f. : sorte de sépulture, CIL XI 6222.

Dérivé : *guntarius*. Transcriptions grecques : γούνιον, γουντρίον. Mot étranger, tardif.

gurdus, -a, -um : lourd (sens propre et figuré); épais, lourdaut, balourd. Mot vulgaire (Labérius, cf. Gell. 16, 7, 8). Bien représenté dans les langues romanes, M. L. 3920, et passé en gall. *gwrdd*. *Gurdonicus*, qu'on lit dans Sulpice-Sévère, Dial. 1, 27, 2, ne dérive pas de *gurdus*, mais semble d'origine gauloise.

Si le βρ- de gr. βραδύς « lent » repose sur **gwr-* (ce qui n'est pas évident : βρ- peut être issu de *mr-*), on rapprocherait cet adjectif, en supposant un ancien **gurd-*. Pour un mot populaire de ce genre, une étymologie indo-européenne ne s'impose du reste pas; mais l'origine espagnole, enseignée par Quintilien, 1 5, 57, est sans preuve. V. F. Schoell, IF 31, 313 sqq.

gurgus, -itis m. : 1° gouffre, abîme; 2° gosier (popu-

laire, Lucil.), cf. *ingurgulāre*. Sens propre et figuré, souvent joint à *uorāre*, e. g. Cic., Sest. 52, 111, *gurgus ac uorago patrimonii*. Formes vulgaires tardives : *gurga*, Gromat., p. 330, 19; *gurgus*, Orib. lat. bāties sur **gurgulio* analysé en **gurg-lō* fréquentatif, demeures dans les langues romanes. M. L. 3921, 3923; B. W. *gorge*.

Composés : *egurgio* « vomir » (Plt.); *ingurgulio* : engouffrer, ingurgiter, avaler; *sē ingurgulāre* « se gorger, se plonger dans »; *ingurgulitūs* (d'où *gurgulitūs*, Cassiod.) : gorgé, saoul. Au même groupe se rattachent *gurgulio* et *gurgustium*, v. ces mots. Le sens premier est « qui engoulit, qui dévore ».

Mot expressif du groupe de *uorāre*, qui admet des formes à redoublement avec des altérations diverses, ici **gwr-ge-t-s*. Cf., en latin même, *gurgulio*. Avec vocalisme *e*, le germanique a : v. isl. *kuerk* « gosier », v. h. a. *querca* (même sens; à côté de *querchala*). Les formes arméniennes à redoublement, *kokord* et *orkor* « gosier », sont aussi tout autres. Pour la forme *gwr-*, cf., en latin, *gula* et, hors du latin, sl. **gurdlo* « gosier » (v. sl. *grūlo*, s. *grlo*, pol. *gardlo*). Pour le sens, cf. gr. βάρβαρον « gouffre ».

gurgulio, -ōnis m. : gosier, cesophage. Attesté depuis Plaute. Rare. M. L. 3922. Passé en germanique : v. h. a. *gurgula* « Gurgel ».

Mot expressif à redoublement, comme v. h. a. *querchala* « gosier », v. *gula* et *gurgus*; cf. aussi *curculio*. Cf. *murmur*, etc.

gurgulō (gru-), -ās; **gurguriō**, -is, -ire : crier, hennir, glousser (Gl.). Onomatopée.

gurgustium, -i n. : mauvaise auberge, gargote (Cic.); *genus habitations angustum, a gurgulione dictum*, P. F. 88, 6. A basse époque, *gurgustium* apparaît confondu avec *guttur* et dérivé de *gurgus*, comme le montrent la glose *gurgustium* : *gutturum*, CGL V 206, 20, et la graphie *gurgutium*; cf. *gurgūtia*, M. L. 3924. Cf. le diminutif *gurgustidium* (*gurgutiolum*) qu'emploie Apulée au sens de « méchante gargote ».

gustus, -ūs m. (quelques formes de *gustum*, -i à l'époque impériale) : 1° goût, fait de goûter, dégustation (= gr. γεῦσις); 2° au sens concret, goût d'une chose (= *sapor*); 3° échantillon, spécimen pour déguster; 4° terme de cuisine : entrées (= *gustatio*). Attesté depuis Plaute (Cist. 70). Panroman. M. L. 3927.

Le verbe correspondant à *gustus*, qui répondrait à gr. γεύωμαι, a disparu. L'abrégé de Festus, 63, 7, a une glose *degunare* : *degustare* (de **de-gus-n-*, avec un *n* suffixe) qui a son pareil dans les formes archaïques du type *dunant*, *prodinunt*. Ce verbe a été remplacé par son itératif intensif :

gustō, -ās : goûter; goûter à. Sens propre et figuré. A aussi le sens de « faire un petit repas, goûter »; cf. Plin., Ep. 3, 5, 11, *post solum plerumque frigida laubatur, deinde gustabat, dormiebatque minimum*. Ancien, classique. Panroman. M. L. 3926. Dérivés et composés : *gustātor* m. (*digitus* = δάκτυλος λεγόμενος, St Jér.); *gustatio* « sens du goût » (= γεῦσις) et « entrées » (Pétr.); *gustātus*, -ūs (Cic.); *gustābilis* (Ambr.); *gustātorium* (Plin., Pétr.); *gustācium* (Inscr.); *degustō* « goûter de »; *ingustō* (Tert.) « donner à goûter »; *praegustō*, *praegustātor*; *ingustātus* « dont on n'a pas goûté », création

d'Hor., Sat. 2, 8, 30, sur le modèle gr. ἄγευστος; *ingustabilis* (Plin.); *regustō*, M. L. 7179 a.

Le substantif *gustus*, avec son vocalisme radical surprenant à degré zéro (le même que dans *portus*), a des correspondants exacts en celtique : irl. *gus* « valeur, force », et en germanique : got. *kustus* « δοκιμή, essai », etc. — Le verbe dérivé v. h. a. *kostōn* « goûter », qui est limité au germanique occidental, a subi l'influence de *gustāre*. Il serait imprudent de partir d'un type ancien **gustā-* dont sortiraient les deux formes. Irl. *-gúisiu* « je souhaite » est un dérivé différent.

Le fait qu'on n'a en latin que des présents dérivés *dégustō* (sans doute *dégustō*) et *gustō* n'est pas fortuit. Sans doute gr. γεύομαι « je goûte » et got. *kiusa* « je choisis » semblent indiquer un présent thématique **geuse-*. Mais le fait que le sanskrit a seulement *jusāte* « il jouit de » et irlandais *do-goā* « il choisit » indique qu'il y a eu substitution — ordinaire en germanique, fréquente en grec — d'un présent thématique à un ancien présent athématique; c'est ce que confirme v. lat. *dégustō*. Le vocalisme de lat. *gustus* et got. *kustus* dans en thème en **-teu-* doit provenir de formes verbales à radical de la forme **gus-*.

La racine signifiait « éprouver » et, en particulier, « goûter à » et « apprécier, aimer ». Il y a eu un causatif-itératif skr. *jagyate* « il prend plaisir à » et got. *kausan* « choisir » (le causatif germanique a été emprunté à la fois en roman : fr. *choisir*, et en slave : v. sl. *kusiti* « goûter »). Pour le sens, on notera v. perse *dauštā* « ami », av. *zaoša-* « agrément » et alb. *deša* « j'ai-aimé ».

gutta, -ae f. : goutte et « tache en forme de goutte », « suc, larme » et « myrrhe » = gr. στακτή (Ital.); par extension « petite partie ». Au pluriel *guttae* : « gouttes », ornement d'architecture, en forme de gouttes de pluie. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 3928. Irl. *goit*.

Dérivés : *guttō*, -ās (et *guttiō*, -is, *guttiō*), conservé dans les gloses, « goutter, dégoutter »; *guttātus* : tacheté, moucheté; *guttula*; *guttatim*. Cf. aussi M. L. 3929, **guttiāre* « goutter »; 2831, *ēgutiāre*.

Forme expressive à consonne intérieure géminée. Le *u* peut être issu d'une voyelle très réduite après un *g^w*; alors on rapprocherait arm. *ka'in* « goutte ».

guttur, -uris n. (masculin dans Plt. et dans la langue vulgaire, cf. Au. 304, cité s. u. *gula*, et Non. 207, 16) : gosier, gorge; même sens que *gula*; cf. *laqueo gulam*

fragere de Sall., Cat. 55, 5, et *parentis olim si quis impia manu | senile guttur fregerit*, d'Hor., Epod. 3, 1. Ancien, usuel. M. L. 3930; B. W. *goitre*.

Dérivés : *gutturōsus* : goîtreux, le goître se disant *tumidum guttur*, cf. Juv. 13, 162; et Plin. 11, 179; *gutturina* : tumoris inflatio, CGL V 601, 5. M. L. 3930 a.

Mot expressif, d'origine obscure. Cf. peut-être hitt. *kuttar*, *kuttan* « cou ».

gutturium (*gutturium*, *gutturum*, Gloss.) : *uas ex quo aqua in manus datur, ab eo quod propter oris angustias guttatim fluat*, P. F. 87, 28. V. *cuturnium*; et **gluturnia*, s. u. *glutius*.

guttus (*gūtus*), -i m. : *qui uinum dabant ut minutatim funderent, a guttis guttum appellarunt*, Varr., L. L. 5, 124. Vase à col très étroit. Peut-être emprunt au gr. *κόθος déformé par l'étymologie populaire ou venu par l'étrusque. M. L. 3913. Cf. le précédent.

***gutuater**, -tri m. : prêtre gaulois (Inscr.). Mot celtique.

gymnasium, -i n. : gymnase. Emprunt au gr. γυμνάσιον, ancien (Plt.), usuel. Mais tous les dérivés sont de type grec.

gynaecium, -i n. : gynécée. Du gr. γυναικείον. A basse époque, *gynaecialis*, -ciarius; v. Thes. s. u.

gypsum, -i n. (et *gypsus*) : gypse. Emprunt au gr. γύψος, latinisé, d'où *gypseus*; *gypsō*, -ās (et *prae-*, *re-gypsō*); *gypsatus*, -psarius. M. L. 3936.

gyrus (*gū*, *girus*), -i m. : cercle, rond, circuit; volte. Terme technique emprunté au gr. γῶρος par les dresseurs de chevaux; cf. Vg., G. 3, 115, *frena Pelethronii Lapithae gyrosque dedere*; employé métaphoriquement par Cic., De Or. 3, 70; Off. 1, 90; par les poètes pour remplacer les formes de *circulus* exclues de l'hexamètre. Latinisé; de là *gyrātus* (*gl-*) (Pline) et, à partir de l'Italia, *gyrō*, -ās « tourner » et « faire tourner en rond », *regyrō* « retourner » (Flor.) et des expressions adverbiales comme *pergyrum*, *ingyrō* = *circum*. Tous deux sont passés dans les langues romanes. M. L. 3938, *gyros* et **gyrus*; 3937, *gyrāre*; B. W. *oirer*. Dans la langue de l'Église : *gyrouagus* (Bened. reg.).

Sur le contrepel *goerus*, v. Niedermann, cité sous *lagōna*.

H

ha (ā?) : exclamation. Forme très rare et tardive, qui n'est sans doute qu'une graphie incorrecte de *a(h)*.

haba : v. *jaba*.

habēnae : v. *habēō*.

habēō, -ēs, -ui, -itum, -ēre : transitif et absolu « tenir » et « se tenir »; puis « posséder, occuper » et finalement « avoir ». Sur cette évolution qu'on retrouve dans plusieurs langues, et notamment dans le gr. ἔχω, v. Meillet, *Le développement du verbe « avoir »*, dans ANTI-ΔΡΩΝ, Festschr. J. Wackernagel, 9-13. L'emploi absolu est bien attesté, cf. Plt., Men. 69, *ille geminus qui Syracusis habet* en face de Enn., Trag. 294, *quae Corinthum arcem altam habetis*; mais dans ce sens *habere* tend à être remplacé par le fréquentatif *habito*, déjà dans Naevius (d'où dérivent *habitiō*, M. L. 3962-3963; *habituor*, *habituabilis*, *habituaculum*, M. L. 3961); *habituōrium*, et ad-, co-, in-, post-habito. Le sens de « tenir » apparaît dans les expressions *habere comitia*, *contionem*, *senatum* (sens italique et resté très classique; cf. osq. *comono ne hipid* « comitia ne habuerit »); *hoc habet* « il en tient », dans l'emploi de [se] *habere* avec un adverbe *bene*, *male*, e. g. Dolab. ap. Cic., Fam. 9, 1 : *Tullia nostra recte ualet; Terentia minus belle habuit*; c'est ce sens de « [se] tenir » qui explique *habitus*, -as m. « maintien » (cf. gr. ἔξῃς, repris par le fr. *habut*, irl. *aibit*, et ses dérivés : *habituō* (= ὀξύς, rare, mais déjà dans Terence), M. L. 3964; *habituor* « avoir telle manière d'être » (Cael. Aur.), et l'adjectif de la langue grammaticale *habituus* (Char.) s'appliquant aux verbes indiquant l'état; *habilis* « qui tient bien, bien en main », *h. ensis*, *galea*, *arcus*; *habilis* ad « bien adapté à » (cf. *aptus*), M. L. 3960, et *habilitas*, *inhabilis*; *habēna* f., substantif en -no- (cf. *fe-num*) « courroie qui sert à tenir, jugulaire » et au pluriel « rênes (qu'on tient en main) », demeuré en celtique : irl. *abann*, gall. *afwyn*; diminutif *habēnula* « petite languette de chair »; dans les composés *abhibeō*, ā. l. Plt., joint à *abstō*, Tri. 265; *adhibeō* « appliquer à (sens physique et moral), tenir contre »; *adhibitiō* (tardif); *cohibeō* « tenir ensemble, contenir »; *cohibilis* et *incohibilis*, -biliter; *cohibitiō* (tardif); *diribeō* « écarter l'un de l'autre, trier (les bulletins de vote) », *diribitiō*; *exhibeō* « produire en dehors », *exhibitiō*, -tor, -tōrius (tardifs); *inhibeō* « maintenir dans », d'où « arrêter »; *inhibitiō* (Cic.), et « infliger (un châtiment) ; exercer sur quelqu'un une autorité », cf. *ἐνέχω*; *perhibeō* : 1° fournir, p. *testimōnium*, *operum*; 2° répandre un bruit, *ut perhibenti* (= *ut ferunt*) et finalement « nommer, désigner »; *prohibeō* (osq. *pruhipid* « prohibuerit ») (*probeō*, Lucr. 1, 977; 3, 864, d'après *praebeō*) « tenir à l'écart », « empêcher » et *prohibitiō*, -tor (tardif), -tōrius; *redhibeō* « [faire] reprendre »; *redhibitiō* (terme de droit), -tor, -tōrius; *debeō* « tenir de quel-

qu'un », de là « devoir » (v. ce mot et cf. M. L. 2490, 2492, 2493), refait en bas latin en *dehabēō* « avoir en moins »; *praebeō* (ombr. *prehabia*, *prehubia* « prae-hibeat ») « présenter » et « fournir » (*se praebeō* « se présenter, se montrer »), cf. *praebenda*, **probenda*, M. L. 6708 (le britt. *prounder* semble provenir du fr. *provenir*); *antehabēō*, *posthabēō* « faire passer avant, après » et, à date tardive, *subter*, *superhabēō* (Apul., Celse). Cf. encore la construction avec deux accusatifs : *habere aliquem sollicitum* « tenir quelqu'un dans l'inquiétude »; puis *habere deos aeternos ac beatos* « tenir les dieux pour éternels et bienheureux » : de là, au passif, *habeor* « je suis tenu, je passe pour » (cf. *perhibere*, -ri) et la construction avec un adverbe : *unum hoc sic habeto*; cf. Thes. VI 3, 2443, 51 sqq. Du sens de « tenir » on passe à celui de « posséder », employé aussi, absolument, e. g. Plt., Rud. 1321, *possumus habuisse et nil habere* (d'où *habentia* f. « avoir, bien »); ā. l. de Claud. Quadrig.; puis simplement de « avoir », Ilor., S. 1, 4, 34, *fenum habet in cornu*, *longe fuge*; et, dans un sens plus vague encore, Cic., Brut. 161, *quattuor et triginta tum habebat* (= *natus erat*) *annos*. — Ces emplois ont pu mener au sens impersonnel de « il y a », que le verbe a pris à basse époque, e. g. Anthimus, De obseru. cib. 33, *quis, quae dicitur aeterna, bona est, sed puto hic non habere* (« mais je pense qu'il n'y en a pas chez nous »); Peregr. Aether. 23, 2, *inde ad sanctam Tecliam habebat de ciuitate forsitan mille quingentos passus*, cf. Löffstedt, *Komment.*, p. 43; Thes. VI 3, 2461, 78 sqq. — *Habeō* a servi encore à former de nombreuses locutions verbales; cf. *h. initium*, *finem* (classique); *h. rigorem*, Chir. 326; *h. concupiscentiam*, Peregr. Aeth. 5, 7; *h. famem*, v. Löffstedt, *Komment.*, p. 147.

Habeō, comme gr. ἔχω (et peut-être à son imitation), peut être suivi d'un infinitif, Cic., Att. 2, 22, 6, *de re publica nihil habeo ad te scribere*, dans le sens de « avoir à, pouvoir », construction qui a impliqué rapidement une idée d'obligation, qu'on sent déjà dans Varro, R. R. 1, 1, 2, *rogas ut id mihi habeam curare*; de là chez les écrivains ecclésiastiques l'emploi de *habere* = *débêre* ou *μὲλλω*, par exemple : Tert., Apol. 37, *si ininitio iubetur diligere, quem habemus odisse?*; adu. Marc. 4, 40, *ouis ad uictimam duci habens*, qui est à l'origine de futur roman. V. Thes. VI 3, 2452, 65-2458, 82.

D'emplois avec le participe passé pour exprimer le parfait tels que *domitās habere libidines*, Cic., De Or. 1, 43, 194, « tenir domptées ses passions », on est arrivé à des locutions telles que *compertum ego habeo*, Sall., Cat. 58, 1; *quod me hortaris ut absoluum habeo absolutum suauē... epōs ad Caesarem*, Cic., ad Q. fr. 3, 9, 6, où la périphrase ne diffère guère du parfait *compert*, *absolui*, et qui achèment *habeō* vers le rôle d'auxiliaire; v. Thes. 2455, 65 avec bibliographie. — Usité

de tout temps. Panroman. M. L. 3958. Les principaux dérivés et composés ont été signalés au cours de l'exposé.

Lat. *habē* est à l'irl. *gaibim* « je prends » ce que v. h. a. *habē* (*haben* « avoir ») est à lat. *capio*, got. *haffja* (v. sous *capio*). Le type en -*g* figure normalement dans les verbes signifiant « tenir, posséder, avoir »; cf. gr. *σχε-ή-ω* en face de *εχω*, *εσχω*; lit. *tur-ėti* en face de *tverūti* « je prends, j'embrasse »; v. sl. *im-ěti* « avoir » en face de *imę* « je prends ». — La racine se retrouve dans les autres langues italiques. L'osque et l'ombrien n'ont pas de correspondants à *capio*; mais l'ombrien a *hahtu*, *hatu* « *capitō* » en face de *habus* « habueris », *habe* « habet », *habetu* « habētō ». L'osque a p dans *hipid*, *hipust* « habuerit », où l'i radical repose sur *ē*; cf. le type *cēpi*; la forme à f, j, osq. *haffest* « habēbit », qui a un f sûrement fautif, est suspecte; lire *hapiest* ou *habet*, comme dans T. E. VI b 50? La coexistence de ombr. *hab-* et de osq. *hap-* s'explique s'il a existé ici, comme pour le groupe de *capio* (v. ce mot), un ancien présent athématique. — Le b de l'irl. *gaibim* est ambigu. — Les rapprochements avec des formes baltiques et slaves sont douteux : le lituanien a *gabana* « brassée », *gabenti* « emporter »; mais la racine ne paraît pas être une racine à *ē*, comme celle de osq. *hipid*; du reste, il y a *bā* dans skr. *gābhastīh* « bras ». Les racines signifiant « prendre, embrasser », comme celle de skr. *grbhā*, *ghri*, sont multifformes. De *habēō* on ne peut rapprocher de manière sûre que les formes osco-ombrien et celtiques.

habito : v. *habēō*.

habrus : *mollis* (Plt. ap. Non. 149, 9). Transcription du gr. *δέφρος*.

haedus, -i m. (*aedus*, Inscr.; forme rurale *edus*, sabine *jedus* d'après Varr., L. L. 5, 97; cf. P. F. 74, 9) : chevreau. Au pluriel, nom d'une constellation. Ancien, usuel. Conservé en roumain et en logoudorien, et sous des formes dérivées dans quelques dialectes sud-italiques; M. L. 3974.

Dérivés : *haedulus*; *haedillus*, -a; (*haedua* (Inscr.); *haedilia*, ae, CGL III, 432, 38 et Hor., Od. 1, 17, 9, cf. *porcilia*; *haedinus* (comme *utilinus*, etc.; -a *carō*), M. L. 3972 (v. logoud.); **haedile*, M. L. 3971 (campid.); **haediolus*, M. L. 3973 (dial. ital. et rhétoromans). Cf. aussi *haedulat*, *παίλει* (Gloss.).

Les noms de la « chèvre », quoique anciens, comportent des différences d'une langue à l'autre; d'autre part, les noms des animaux domestiques mâles résultent en grande partie d'innovations (v. *uerrēs*, *ariēs* et, d'une autre manière, *taurus*). Le nom latin du « bouc » est évidemment apparenté à un nom germanique de la « chèvre » : got. *gais*, de **ghaidos*, etc., avec le dérivé *gaitēin* « chevreau », cf. *haedinus*. Il ne se retrouve pas ailleurs. Le vocalisme a est de type « populaire ».

haereō, -ēs, *haesi*, *haesum*, *haerēre* : être attaché, demeurer fixé à; par suite « être arrêté, ne pas avancer », sens physique et moral : *haeret res* « l'affaire n'avance pas, les choses ne vont pas »; d'où « être embarrassé ou perplexe, hésiter ». Le dernier sens se rencontre surtout dans le fréquentatif :

haesiū, -ās : être arrêté ou embarrassé (sens physique

et moral), hésiter; *haesitiō*; *haesitantia* (très rare, mais dans Cic., Phil. 3, 6, 16); *haesitiator*, *-tābundus* (Pline le J.), *-tābilis* (tardif).

Pas de substantifs ni d'adjectifs dérivés. Usuel, mais non représenté dans les langues romanes, sauf par quelques rares formes de *haerēns*, *haerentia*, **haerentāre*, M. L. 3977-3978 a.

Dérivés et composés : *haerēscō*, -is (Lucr., sans doute tiré du composé plus ancien *ad-haerēscō*, déjà dans Caton); *adhaerēō* : adhérer à, *προσκόλλωμαι*, M. L. 162 s. u. *adērigere*, dont existe l'abstrait *adhaesiō*, *cohaerēō* « être attaché dans toutes ses parties, être cohérent, *συνκεκώλλημαι*, et *cohaerēscō* (Cic., Plin.), *cohaerentia* (Cic. = *συνκόλλησις*); *inhaerēō* : être fixé dans; *inhaerēscō*; *inter-haerēō* (tardif); *ob-*, *sub-haerēō* (rare; Valère Max.).

Un seul rapprochement plausible a été proposé, celui avec lit. *gaistiū*, *gaisti*, *gaisti* « hésiter, temporiser », qui n'a, il est vrai, que le sens moral et la ressemblance peut-être fortuite; il s'agirait d'un mot « populaire » à vocalisme radical a. Got. *us-gaisjan* « effrayer » est encore plus loin pour le sens. Les mots à diphtongue *ai* (cf. *caedō*, *laedō*, *quaerō*, etc.) sont en général sans étymologie, ou d'extension médiocre.

haerēsis, -is (-eos) f. : choix, doctrine d'élection. Emprunt savant au gr. *αἵρεσις* (depuis Lab., Varr., Cic.), spécialisée dans la langue de l'Eglise (cf. Isid., Or. 8, 3, 1) et répandu par elle, ainsi que le dérivé *haereticus*, M. L. 3979, *haereticus* (erē-), avec *ē*, sous l'influence de *haerēre*? V. irl. *eres*, *heritic* (pluriel).

haehae, *hahahae* : onomatopée imitant l'éclat de rire : cf. Pl., Pseud. 1052; Tér., Eun. 497, etc. Pour la finale, cf. *babae*, *papae*.

hallēe (a(l)lēc) n. et **hallēx** (allēx), -ēcis f. : sorte de sauce analogue au *garum*, faite avec des intestins de poisson séchés ou fermentés. Attesté depuis Plaute. Conservé en italien et en espagnol sous la forme (*h*)*alex*. M. L. 4001.

Dérivés : *allēcātus* (Apicius); (*h*)*al(l)ēcula*; *allēcium* (Inscr.).

Peut-être emprunt au gr. *ῥόδιον*; cf. aussi *ῥόδιος* (h) « salure », déformé par l'étymologie populaire, qui l'a rapproché de *allēcio*; mais l'ē fait difficulté. Mot populaire de forme mal fixée qui a pu passer par un intermédiaire étrusque.

***hallus**, **hallux** (*allux*, *allux*, *allux*) : orteil. Mot de glossaire : P. F. 91, 1, *hallus* : *pollex pedis scandens super proximum*, *dictus a saliendo*; et 7, 15, *allux pollex scandens proximum digitum*, *quod uelut insulsiue in alium uideatur*, *quod Graece ὀλλέουσι dicitur*. Les formes *allux*, *alux*, *allex* ont été influencées par *pollex*. Rien de commun avec (*h*)*allex*, (*h*)*allex*; dans Plt., Poe. 1310, *hallex uiri* ne signifie pas « tom pouce », comme le traduisent les dictionnaires, mais « sentine d'homme », comme le démontre le contexte.

Comme *pollex*, nom de partie du corps, de type « populaire », à consonne geminée. Sans correspondant connu.

hālō, -ās, -āre (ne semble pas attesté au parfait; les dérivés *hālūtus*, *hālūtō* supposent peut-être un ancien

parfait **hālūt*, un supin **hālūtum*, mais sont plus probablement faits d'après *spīrō*, *spīritus*; *exhālūt*, *exhālūtum* doivent être récents) : exhaler un souffle, une odeur. Rare et poétique (Lucr., Vg., Mart.).

Dérivés et composés : *hālūtus*, -ūs m. : souffle, exhalaison; fumées (du vin); cf. Plin. 14, 142, *postero die ex ore [ebriorum] hālūtus cadi*, ce qui autorise à rattacher à *hālō* la glose de P. F. 66, 19, *halonem* : *hesterno uino languentem*; *hālūtō*, -ās (Enn.) : exhiler, souffler; *ad*; *ex-hālō* : exhiler, expirer. Plus fréquent que *hālāre* et usité dans la prose classique; *exhālūtō*; *inhālō* (Cic.); *redhālō* (Lucr.).

Hālāre, **hālūāre** ont survécu dans les dialectes italiens, cf. M. L. 3998, 4004 : *hālūtus* en roumain, M. L. 4004 a; *exhālāre* a un représentant en italien, M. L. 3011, et **exhālūtō*, 3011 a; pour les représentants de *anhālāre*, v. ce mot.

Sur l'étymologie, qui est douteuse, v. *anhālāre*. Si l'on rapproche *hālāre* et *anhālāre*, comme il est tentant de le faire, l'*ā* de *hālāre* serait à considérer comme un ancien *ā* allongé par la simplification d'un groupe de consonnes suivant. On rapprocherait le groupe de *animus*, on tiendrait *ā* pour une addition expressive que justifierait le sens (cf. *hauriō*), et l'on partirait de **ano-slā*. Mais, dans toute cette série d'hypothèses, rien n'est démontrable.

halophanta (*halapanta*), -ae m. : hâbleur. Mot forgé par Plt., C. 463, d'après *sycophanta*, « *ab eo quod halet omnia* », P. F. 90, 24 L.

halus, -if. : plante indéterminée (Plin. 26, 42), qu'on assimile généralement à *alum*; v. ce mot.

hama : v. *ama*.

(h)āmīō, -ōnis m. : sorte de poisson, mentionné par Isid., Or. 12, 6, 33, *dictus amio quia non capitur nisi amo*. Étymologie populaire.

hāmus, -i m. : crochet, hameçon. Ancien, usuel. M. L. 4025; B. W. s. u.

Dérivés et composés : *hāmulus*; *hāmātus*, M. L. 4015, it. *amato*, d'où **hāmō*, -ās et *inhāmō*; *hāmīōta*, hybride formé avec le suffixe gr. -*ωτης* créé par Plt., Rud. 310, *conchitae aigue hāmīōtae* (d'après *νησιώτης*), et Varron; *hāmōtrahōnēs* : *alii piscatores, alii qui unco cadauerā trahunt*, P. F. 91, 16; *hāmīōtrēs* : *piscatores*, CGL (Scal.) V 601, 32; *hāmiger*. Cf. encore M. L. 4017, **hamica*.

On cite les gloses *γαμῶς* : *καμπύλος* et *χαβόν* : *καμπύλον*, *στένον* d'Hesychius; mais on ne sait rien de ces mots, et ceci n'éclaire pas lat. *hāmus*. Le v. h. a. *hamo* « hameçon » semble provenir du latin (v. Kluge, sous *Hamen*).

hanser : v. *anser*.

hānulum : v. *fānulum*!

hara, -ae f. : étable pour animaux, *h. anserum*; spécialement « porcherie ». Ancien; technique. Conservé dans certains dialectes italiens, ainsi que le diminutif **harula*; cf. M. L. 4039, 4063.

Peut s'expliquer par un ancien **ghorā-* de la racine **gher-* « prendre », qui se trouve dans *hortus* et *cohors*

(v. ces mots); le sens serait « enclos ». Simple possibilité.

harēna (*arēna*; ancien (*h*)*asēna* (Gloss.), cf. le doublet sabin *fasēna*, ap. Varr., L. L. 7, 27), -ae f. : sable; et dans la langue technique du cirque : place sablée, arène; de là (*h*)*arēnārius* m. : gladiateur. Le pluriel (*h*)*arēnae* désigne aussi « les bancs de sable » (cf. Vg., Ae. 1, 107; 3, 557) et « les sables, le désert ». Ancien, usuel. M. L. 630; germanique : v. h. a. *erin*.

Dérivés et composés : *harēnōsus*, M. L. 631 a; (*h*)*arēnula* f. : grain de sable (Plin.), M. L. 631 b; *harēnārius*; *harēnāria*, -ae : sablière (cf. *harēnārium*, M. L. 631); *harēnāceus* : sableux, sablonneux; *harēnātus* : sablé; *harēnātum* n. : mortier au sable; *harēnātiō*; *exharēnō*, -ās (Plin.); *harēnifodina* (Dig.) : sablière; *harēniagrus* (Lucain).

Sans étymologie étrusque. La finale -ēna indique peut-être une origine étrusque.

hariolus : v. *haruspez*.

hariuga : v. *aruiga*.

harpa, -ae f. : harpe (Mart. Cap., Ven. Fort.). Mot germanique. M. L. 4054.

harpaga, -ae f. : crochet, harpon; différent de *ferrea manus* « grappin ». Emprunt au gr. *ἁρπάγη*, comme *harpax* est emprunté de *ἁρπάζω*. Mais les dérivés sont proprement latins : *harpagō*, -ās; *harpagō*, -ōnis m., tous deux plautiniens. *Ἀρπάξω* aurait donné **harpassō*. Ancien. M. L. 4055 et 4057. Pour *harpon*, v. B. W. s. u.

harundō (*arundō*), -inis f. : roseau; par suite tout objet fait en roseau ou en ayant la forme : canne, bâton; flèche; canne à pêche, flûte, chalumeau (cf. *calamus*), gluaux, balai; roseau pour écrire; chaume. Même développement de sens que dans gr. *ῥάμιος*, qui a été emprunté. Ancien, usuel, classique; non roman. Il se peut que l'h soit un « hyperurbanisme » et qu'il faille écrire *arundō*, si l'on admet le rapprochement (douteux) avec gr. *ῥωπος*; cf. Frisk, s. u. Pour la formation, cf. *hirundō* et *nebrundinēs*.

Dérivés et composés : *harundineus*; *harundinōsus*; *harundināceus*; *harundinālis*; *harundinētum* n. (Caton); *harundinārius* m. : ouvrier couvreur en chaume; *harundiifer* (Ov.) = *καλαμοφόρος*; *subarundinō*.

haru, **har-** : 1° *haruspez* (*hari*, *arre*; lat.-fal. *haraspez*), cf. Vetter, *Hdb.* 322, i et 323), -icis m. : celui qui examine les entrailles des victimes; cf. *au-spez*, *extispez*. L'h initial est souvent omis.

Dérivés : *haruspica*, féminin récent du type *anti-stia*, etc. (Plt.); *haruspicium* n.; *haruspicius*; *haruspiciās*; *-cātō* (Act. Aru.).

2° *hariolus* m., *hariola* f. : devin, devineresse; *hariolor*, -āris : prophétiser; souvent comme *fatuor*, *uaticinor* avec un sens péjoratif : déraisonner, divaguer; *hariolātiō* (Enn.).

Mots archaïques, *hariolus*, *hariolor* ne sont pour ainsi dire plus représentés dans les textes après Cicéron; toutefois, la pratique des haruspices subsiste; cf. Paul., Sent. 5, 21, 3, qui de salute principis uel de summa rei

publicae haruspices consulit, cum eo qui responderit, capite punitur.

Le premier terme du composé *haruspex* est expliqué comme un mot signifiant « boyau », à rapprocher peut-être de *hernia*, *hira*; cf. v. isl. *gorn* (pluriei *garnar*) « intestin » et v. h. a. *garn* « fil », lit. *šarna* « intestin », alb. *zore* « intestin », gr. *χορδή* « boyau », skr. *hird* « veine », *hiraḥ* « lien, ceinture ». Le mot *hariolus* en serait un dérivé, direct ou indirect, avec le suffixe *-lo-* qu'on a dans *figulus*, par exemple. — L'étymologie proposée par Alfred Boissier, MSL XI 330 et XII 35, qui expliquait *haru-* par l'assyrien *har-* « foie », longtemps abandonnée, a retrouvé des partisans à cause des ressemblances entre l'haruspicine étrusque et l'haruspicine babylonienne; cf. J. Nougayrol, Bull. Acad. Inscr. et Belles-Lettres, 1955, p. 509 sqq. *Haruspex* serait un composé hybride étrusco-latin (?)

hasta (*asta*, Inscr.), -ae f. : 1^o lance, pique = *ἔγχος* 2^o tout objet en forme de lance. Ancien, usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 4072.

Dérivés et composés : *hastula*, M. L. 4073 et 4073 a, *hastula regia*, nom latin de l'« asphodèle »; *hastatus* : -i dicti qui primi hastis pugnabant, Varr., L. L. 5, 89, d'où *hastō*, -ās (Frontin); *hastile* n. « bois de la lance », M. L. 4072 a; *hastiliarius*; *hastilius* (*hastili*); *hastifer* (Inscr. = *αἰχμηφόρος*). Le germanique a emprunté (*h*)*asta* : v. h. a. *ast*; (*h*)*astula*, v. angl. *aestel*; l'irl. a *ceastal*.

La lance est le symbole de la propriété quiritaire : aussi on en plantait une devant le lieu où se faisait la vente des biens des débiteurs du trésor public : de là l'expression *sub hasta uentre*; *hastarius praetor*, *hastarium* « ubi uenduntur bona proscriptorum ». De *sub hasta* la langue juridique a même dérivé *subhastō*, -ās « vendre à l'encan », *subhastarius*, *subhastatio*.

L'ombrien a, avec vocalisme o, *hostatu* « hastātōs », *anhostatu*, *anostatu* « nōn hastātōs »; l'irlandais a *gat* « verge » (à côté de *gas* « tige qui pousse ») et le gotique *gazds* « aiguillon », le vieux saxon *gard* « bâton ». Il résulte de là que le -st- de *hasta* reposerait sur **sdh-*, passé à **sp-*, d'où -st-, et que l'a latin et irlandais représenterait une voyelle réduite en face de l'o ombrien ou un vocalisme « populaire »; l'a germanique est ambigu. Le rapport avec v. sl. *gvozdt* « clou » serait plus douteux, à cause du -v- slave.

haud (*haut*, *hau*) : négation intensive, ce qui en explique l'emploi dans la langue familière et dans la conversation et la fréquence dans les litotes : *haud facile*, *hau longē* (= *propē*), *haud sātē commodum* (= *perincommodum*), *hominem haud impūrum* (= *h. ualde lautum*), *haud mediocris uir*, etc.; *haud umquam*, *haud-quāquam* (où la valeur intensive de *haud* est corroborée par l'emploi de *nē* avec *q* dans *nēquāquam*); *hau sciō*, *haud sciō*; *haud dum* (qui ne semble pas attesté en dehors de Tite-Live et de Sil. Ital.).

Haud semble être la forme syncopée d'un ancien mot autonome, comme *hīlum*, etc. (on en rapproche le substantif irlandais *gau* « mensonge, tromperie »; cf. Thurneysen, IF 24 179), qui primitivement se serait ajouté à la négation pour la renforcer (cf. Plt., Ba. 1037, *neque ego hau committam ut...*), puis, finalement, aurait pris

la valeur négative comme fr. *pas*, *point*, *rien*. L'emploi en est limité; il est fréquent chez les auteurs anciens, mais devient de plus en plus rare à mesure que l'on s'approche de la période classique; César en a un exemple; Cicéron s'en sert surtout dans des formules toutes faites (cf. toutefois Cat. Mai. 23, 82, où *haud* a une valeur emphatique); Horace, qui l'emploie dans les Satires et dans les Épîtres, l'évite dans les Odes; cf. Marouzeau, MSL 20, 83. Pourtant, cette forme de négation est bannie de la langue populaire (Vitrue, Pétrone); cf. Wackernagel, *Vorles.* II 256 et Thes. L. L. VI 3, 2558, 76 sqq. Non représenté dans les langues romanes.

La négation est, on le sait, sujette à se renouveler pour le besoin de l'expression (cf. gr. *οὐ*, arm. *ոք*, aussi nouveaux). Sur l'origine de formes de ce genre, si l'histoire n'en est pas fournie par des textes, il est difficile de faire des hypothèses précises.

hauriō, -is, *hausi*, *haustum* (et aussi, à l'époque impériale, *hausus*, *hausurum*, par exemple dans Vg., Ae. 4, 383, sans doute d'après *haesi*, *haesum*; et même *hauriui*, *hauriui* dans Varr. d'après Prisc. GLK II, 540, 3; *hauritum*, *hauritūrum* dans Apulée), *haurire* : puiser; *h. aquam ex puteo*, sens physique et moral : *omnia dixi hausta e fonte naturae*, Cic., Fin. 1, 21, 71; par suite « vider », Vg., Ae. 1, 738, *ille impiger hausit / spumantem pateram*; et « avaler d'un trait, engloutir », d'où « dévorer, consumer », e. g. Col. 8, 17, 11, *qui dentibus carent, aut lambunt cibos aut integros hauriunt*; Sil. 3, 654, *nos tellus haurit*; Tac., H. 4, 60, *cunctos incendium hausit*; métaphoriquement, *haurire oculis*, *aureibus*, d'où *h. animō*.

Par analogie, *haurire* s'emploie avec le sens de *fodere*, *effodere* « creuser, percer », ainsi Ov., M. 11, 187, *humumque / effodit... terraeque immurmurat haustae*; par suite *haurire latas*. Ancien, usuel. Peu représenté dans les langues romanes. M. L. 4082 (*horire*).

Dérivés et composés : *haustus*, -ūs m. : action de puiser; trait (boire d'un trait); *haustor*, -ōris m. (rare, époque impériale : celui qui puise; *haustiō*; (*haustum*, -i : v. plus bas; et *hauritiō*, -ōis, -ōrium (Itala) = *ἀντλητήριον*, M. L. 4083; *dehauriō*, *de(h)oriō* : v. plus bas; *exhauriō* : épuiser (sens physique et moral); *in-exhaustus* (Vg.; = *ἀνεξάντητος*); *perhauriō* (rare; Plt. (?), Apul., Tert.).

On trouve dans Caton, Agr. 66, 2, l'impératif du composé sous la forme *deorū*; d'autre part, l'infinitif sarde *orire* suppose une forme latine sans diphtongue. Le dérivé *haustum* « machine à puiser de l'eau » est attesté sans h initial dans les manuscrits de Lucrèce 5, 516; de même, le manuscrit C de Plaute a *peraudienda*, Mil. 34 (*peraudienda* cett.). — Il est difficile de dire quelle est la forme authentique du verbe : *hauriō*, **auriō* ou **oriō*. Il faut noter, à propos de cette dernière, que la tradition manuscrite de Caton n'a guère d'autorité, étant donné sa date récente, et que la forme sarde peut représenter une prononciation dialectale (le dialecte du Frioul a *uri*, *auri*).

Le rapprochement avec gr. *αὔω* « je puise » (à côté de *ἐξάω*, *ἐκείρω*, *ἐκείρω* « papillon qui se brûle à la lumière »; trace de l's intérieur dans l'h attesté par *καθαῖω* « épuré ») Hés. : l'esprit doux de *αὔω* n'est

donc pas attique) et avec v. isl. *ausa* « puiser », *austr* « acte de puiser » est séduisant; le h serait une addition secondaire, comme dans *hādre*; mais on ne saurait voir dans la forme *austrum* des manuscrits de Lucrèce une survivance de la forme ancienne et cette graphie est sans doute fautive. V. Frisk, sous *αὔω* 2.

hebdomada, -ae (*eb-*) f. : semaine. Doublet populaire de *hebdomas*, attesté depuis Aulu-Gelle, fréquent dans la langue de l'Église, fait sur l'accusatif grec *ἑβδομάδα* (cf. *absida*, *lampada*, etc.); Isid. 5, 32, M. L. 4090; *hebdomadarius*, cf. *septimādiarius*; *hebdomadalis*.

hebecō, -ēs, -ēre : être émoussé, obtus (sens physique et moral). Ne semble pas attesté avant l'époque impériale; mais *hebes* est déjà dans Enn. et Plt.; *hebecō* dans Cic.

Formes nominales et dérivés : *hebes*, -ēis (accusatif *hebem* dans Ennius, A. 426, et Caecilius d'après Charisius, GLK I 132, 6, cf. *quietem et requiem*; *herem* et *heredem*; *mānuem*, *mānuētem*) : émoussé (s'oppose à *acūtus*, s'emploie au physique comme au moral; cf. gr. *ἀνδρῶς* opposé à *βέβης*); *hebecō*, -is (class.); *hebetō*, -ās, d'où *hebetatiō* (époque impériale), *hebetatus*, -ūs et l'adjectif *hebetus* (Gl.); *hebetatix* (Plin.); *hebetescō* (époque impériale); *hebetūdō* (Macr., S^t Aug.); *hebitās*; *hebefaciō* (bas latin).

Aucun rapprochement sûr. En latin, l'adjectif apparaît antérieurement aux verbes, qui en sont peut-être des dérivés secondaires (cf. toutefois *teres* et *terō*). Le sens technique fait penser à un emprunt.

hedera, -ae f. (*edera* dans P. F. 72, 23, mais *hedera*, 89, 16) : lierre. Ancien. Panroman. M. L. 4092; et celtique : irl. *eden*. Semble avoir été rattaché à **hendō* (cf. *praehendō*) par les anciens; cf. P. F. 72, 23, *ederam flaminii Diali neque tangere, neque nominare fas est, quod edera uincit* (de *uincit*) *ad quodcumque se applicat*. V. André, Lex., s. u.

Dérivés et composés : *hederaceus* (all. *Hederich*); *hederatus* (Tert.) : couronné de lierre; *hederosus*; *hederiger* (Cat. = *χισσοφόρος*).

Aucun rapprochement clair; la forme du mot est incertaine, *hedera* ou *edera*; toutefois, les transcriptions grecques ont toujours un *h*, avec esprit rude.

hei : autre forme de *ei*, employée surtout pour marquer la peine, la douleur. Cf. *heu* et *ēiulō*. Cf. aussi *heia*.

helcia (*hal-*), -ae f. : corde, trait; *helciarius* « haleur », et M. L. 4099, *helciaria*; *helcium*, -i « collier du haleur » (Apul.). Hybrides dérivés de *ἑλκω*.

helix, -icis f. : 1^o sorte de lierre ou d'osier; 2^o hélice. Emprunt savant au gr. *ἑλῆξ* (Plin., Vitr.); demeuré en prov. *euzze*, M. L. 4100, et en celt. (écoss.) : *eilig* « lierre ».

helluor (*helluor*, *ell-*), -āris, -ātus sum, -ārī : se gorgier, engloutir, dévorer. A peu près uniquement dans Cicéron.

Dérivés : *hel(l)uō*, -ōnis m. : glouton, qui dévore (Tert., Cic.); cf. P. F. 88, 15, *heluo dictus* [est] *immoderate bona sua consumens, ab eluendo*; cui *aspiratur, ut auiditas magis exprobetur*; *fit enim uox incitator* (étymologie fantaisiste); *hel(l)uatiō* f. : gloutonnerie.

Terme d'injure à consonne gémisée caractéristique, que Cicéron joint à *gurgis*; cf. Pis. 17, 41, *ille gurgis atque helluo, natus abdomini suo*; Dom. 47, 124, *ille gurgis helluatus tecum simul rei publicae sanguine*. A peu près inconnu de la langue impériale. Un participe *helluabundi* : *multum bibentes, ebriosi* est dans CGL V 207, 11.

Mot expressif, d'origine inconnue.

heluella, -ae f. : petit légume, petit chou; et « helvelle ». Cf. Cic., Fam. 7, 26, 2, *fungos, heluellas, herbas omnes ita condiunt, ut nil possit esse suauius*; la glose de P. F. 91, 28, *heluella* : *olera minuta*, semble considérer le mot comme un pluriel neutre. *Heluella* semble le diminutif de *heluola*, glossé *λαχανάρις* dans le Gloss. de Philoxène.

Sans doute diminutif de *heluus*; cf. fr. « la verdure ». Mot rare.

heluus, -a, -um : *heluacea genus ornamenti Lydii, dictum a colore boum, qui est inter rufum et album, appellaturque heluus*, P. F. 88, 18. Attesté en outre dans Varr., R. R. 2, 5, 8. Outre *heluaceus* existent les adjectifs dérivés *heluius* (*Heluius*, osq. Hellevius, pél. *helucis*), *heluēcius* (-cius, -ceus), *helueolus* (*heluolus*), *heluinus* « jaunâtre », qui s'appliquent à une sorte de vigne et au vin qu'on en tire; *heluidus*, Isid. 19, 28, 7. Tout ce groupe de mots appartient à la langue rustique. Cf. sans doute *heluella*. Sur *heluennāca utilis*, v. André, REL XXX, 1952, 130.

Heluus est peut-être conservé dans le port. *relva* « gazon » qu'on explique par **helua*, M. L. 4103; et en germanique : v. h. a. *ēlo*, etc.

L'e devant *lu-* suppose qu'il faut partir de **ghelswo-*, non de **ghelwo-*; en lituanien, les adjectifs en *-suvas* indiquent l'idée de « tirant sur » : *gelsuvas* « tirant sur le jaune », *žalsuvas* « tirant sur le vert » (v. Leskien, Bild. d. Nom. im Lit., p. 195); cette valeur du suffixe rend compte de l'emploi de *heluus*. Cf. toutefois lit. *želvas*. Pour l'étymologie, v. *holus*. V. aussi *galbus*, *gilius* et *flāuus*, *fuluus*; et pour le suffixe, *rauus*, etc.

hem : hein? Exclamation, marquant surtout l'étonnement. Cf. *ehem*, qui sert à exprimer l'étonnement.

hémierānia, -ae f., *hémierānium* n. : emprunt au gr. *ἡμιερᾶνια* « moitié de la tête », spécialisé dans le sens de « douleur affectant un côté de la tête, migraine ». Formes populaires : *ēmigrānium*, *migrānium*. M. L. 4104.

hēpar, -atis (-aris, tardif) n. : foie. Emprunt de la langue médicale au gr. *ἥπαρ*; d'où *hēpatiarius* (Plt.). Peu représenté dans les langues romanes, v. M. L. 4108.

hēr : v. *ēr*.

herba, -ae f. : herbe. S'emploie au singulier et au pluriel; se dit de la jeune pousse : *aduc tua messis in herba est*, Ov., H. 17, 263; des mauvaises herbes, Vg., G. 1, 69, *officiant lactis ne frugibus herbae*; des simples. Souvent accompagné d'un nom au génitif ou d'un adjectif qui précise le sens : *h. admirabilis*, *asinaria*, *dentaria*, *Herculis*, *herclania*, *lactaria*, *Mercurialis*, *montana*, *phoenicia*, *Sabina*, *salutaris*, *sanguinaria*, etc.; v. André, s. u. — Sur le sens de *herbam dare*, v. P. F. 88, 10 L. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 4109; celtique : irl. *oiriber* « herbārium ».

Dérivés et composés : *herbula* (et *herbulāus*, M. L. 4110); *herbuscula* (tardif, Mart. Cap., formé d'après (*h*)*otusculum*) : herbe; *herbaceus*, *herbeus* : [couleur] d'herbe; *herbans* ou *herbens* (Apol.) : herbeux; *herbāria*, -ae f. : botanique; -ium : herbier; -ius : herboriste; *herbaticus* (tardif), cf. *aquaticus*, etc. : herbivore; *herbescō*, -is et *ob-herbescō* : devenir herbu; *herbidus*; *herbido*, -ās (tardif) : rendre vert; *herbills anser* : herbe pastus qui gracilior est quam frumento altus, P. F. 89, 20 (cf. *altiss*, *artilis*); *herbōsus* : herbeux et « couleur d'herbe », M. L. 4111; *herbāgō* : « *κατανομήτων* » (Diosc.); *herbānus* (Inscr.); *herbitum*, -itum (l. *herbetum*?), *locus in quo herbae nascuntur* (Gloss.); *exherbō* : désherber (Colum.), M. L. 3012. — Composés artificiels et poétiques : *herbifer*, -gradus, -potens (cf. le type grec *χορδαίος*).

Aucun rapprochement connu. Sans doute survivance d'un mot rural prélatin.

hercēscō, **hercetum** : v. *erciscō*.

hercle : juron familial, particulier aux hommes. Avec *mē* : *mehercle*, à côté de *mehercules*, forme plus pleine, reformée sur le nom proprement latin *Hercules*. Peut-être survivance de l'étrusque *hercle*. Certains y voient le vocatif d'un thème en *o*, **Herclo*, qui apparaît dans le vestinien *Herelo*, CIL I² 394, et le datif osque *Herēklūi*.

hērēs, -ēdis (accusatif *hērem* dans Naevius cité par Non. 86, 33; cf. *hebem* : la forme se retrouve en roman, et fr. *hoir* repose sur *hērem*) : d'abord seulement masculin (l'enfant mâle seul pouvant hériter à l'origine), puis de genre commun à l'époque impériale, *secundus*, *secunda hērēs* : héritier légal.

Malgré Festus, qui enseigne que *heres apud antiquos pro domino ponebatur*, P. F. 88, 28, le sens ancien du mot est bien « héritier » : c'est par plaisanterie que Plaute l'emploie pour « propriétaire », Men. 477 et 493. De même, c'est par extension de sens que *heredium* a signifié « petit domaine rural » : c'est d'abord la part minimum inaliénable qui doit revenir à l'héritier; cf. Varr., R. R. 1, 10, 2, *hinc iugera quod a Romulo primum diuisa dicebantur uirum, quae heredium sequebantur, heredium appellarunt*; de là le sens de *praedium paruum* que lui donne P. F. 89, 1, cf. Plin. 10, 50, in *XII Tabulis legum nostrarum nequam nominatur uilla, semper in significatione ex hortus, in horti uero heredium*.

Autres dérivés et composés : *hereditās* : héritage (sens abstrait et concret); *hereditarius*; *hereditolum* : petit héritage (Colum.); *hereditipeta* (Pétron); *coherēs*, -ēdis (Cic.); *cohereditās* (tardif); *exherēs* : déshérité; -*erhēdō*, -ās (classique, dérivés d'époque impériale); *ex-*, *in-hereditiō* (tardifs); *prō-*, *sub-herēs*, termes de droit, rares et tardifs.

Il n'y a pas de verbe « hériter » en latin classique; *hereditiō*, -ās n'apparaît que dans la langue de l'Église (*hereditificō* dans Irénée), sans doute pour traduire *κληρονομία*; et pour « déshériter » Plaute dit *exheredem facere*; mais Cicéron a *exheredō*. Terme de droit, ancien, usuel. Les langues romanes ont conservé *herēs*, M. L. 4115; *herediāre*, 4113; *hereditarius*, 4114; *exheredāre*, 3012 a. Le brit. *aer*, *her* est un mot savant.

Étant donné que l'irlandais a *orbe* et le gotique *arbi*

« héritage » en face de lat. *orbis*, il est naturel de rapprocher lat. *herēs* de gr. *χῆρος* « dépourvu »; plus précisément, on a même rapproché gr. *χωρῶσθης* « collatéral qui hérite à défaut d'un proche parent ». Les hypothèses qui ont été proposées sur la formation de *herēs* et de *χωρῶσθης* sont incertaines.

heriadv. : hier (doublet *heri* avec *i* dans Tér., Eu. 169, *heri minas uiginti pro ambobus dedi* sên. iamb.). La forme normale est *heri*, devenue *here*; cf. Quint. 1, 4, 7; 1, 7, 22; P. F. 22, 23; l'i est la désinence du locatif, comme dans gr. *ἐν* en face de *αἰός*; l'i de *heri*, sans autre exemple, est analogue des autres locatifs de thèmes consonantiques du type *rāri*, *tempri*, *Carthagini*. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 4115 a; B. W. s. u.

Dérivé : *hesternus*, formé comme *aeternus*, *sempiternus*, et *hodiernus*, *nocturnus*, *diurnus* et, tardif, *modernus*. Substantif : *hesterna* scil. *diēs* (Ital., etc.). L'indo-européen, qui n'a pas d'adverbe commun pour « demain » (v. *crās*), en avait un pour « hier ». L'initiale comporte des alternances de forme du groupe initial comme *humus* : gr. *χῆς*, *ἐχῆς*, irl. *in-dhé*, gall. *doc*, des formes à -y- en indo-iranien : skr. *hyāh*, av. *zyō*, persan *dī*, et des formes simples : lat. *heri*, de **ghes-i*, v. h. a. *gestaron*, sans doute aussi alb. *dje*.

La formation de l'adjectif est à rapprocher de la forme germanique : v. h. a. *gestaron*, v. angl. *geostra*. En latin, le type a servi largement dans les adjectifs indiquant le temps.

***heriēs**, -ēi f. ? : volonté. Figure dans une sorte de litanie que nous a transmise Aulu-Gelle 13, 23, 2, *Luani Saturni, Salaciani Neptuni, Horam Quirini, Virites t Quirini, Maiam Volcani, Heriem Iunonis, Moles Martis Nerienemque Martis*, où *Heriem Iunonis* semble équivaloir à *nūmen Iūnōnis*. À rapprocher peut-être la fin de vers d'Ennius, A. 104, *Nerienem Mauortis et Herem* (*Herem* con. Meursius : *herclēm, erdem* codd.), où il faut sans doute lire *heriem* dissyllabique avec première syllabe longue « par position » (du reste, toute la prosodie de ce passage est très trouble; cf. les réflexions d'Aulu-Gelle sur la scansion de *Nerienem*). Cf. aussi la glose de P. F. 89, 6, *herem Marteam antiqui accepta hereditate colebant, quae a nomine appellatur heredium, et esse una ex Martis comitibus putabatur*, où *herem Marteam* est comparable à *Heriem Iunonis* et identique à l'expression rétablie par conjecture dans le fragment d'Ennius et où, par conséquent, il faut peut-être lire *her* (**iem*). Le nom, sans doute dialectal, a disparu en latin et ne s'est maintenu que dans des formules rituelles obscures et corrompues; mais la racine se retrouve dans le causatif *horior*, *hortor*, proprement « faire vouloir », et elle est bien représentée en osco-ombrien; cf. osq. *heriam* « uim » (Buck), « delectum » (Vetter); v. *horior*.

herna n. pl. ou f. sg. ? : mot marse d'après l'abrégé de Festus, 89, 24. *Hernici dicti a sazis quae Marsi herna dicunt*; cf. Serv., Ae. 7, 684.

On a rapproché av. *zarštova* « pierre ». Peut-être mot indigène.

hernia, -ae (δ d'après les langues romanes; graphie *hirnia*, *hirnea* dans les Gloss., a. le jeu de mots du Ca-

talepton 12, 8) f. : hernie (v. fr. *hargne*, *hergne*). M. L. 4116.

Dérivés : *herniōsus*; *herniacus*, CIL XII 5695 (cf. *coeliacus*).

Rare, non attesté directement avant Celse et Martial; il le forme proprement latin est *rāmes*, *rāmīōsus*.

Cf. *haru*-spez?

herpēta, -ae f. : herpès. Forme populaire, latinisée et faite sur l'accusatif de gr. *ἐρπης* (cf. *lampada*), à côté de la transcription savante *herpēs*.

herus : v. *erus*.

hetta, -ae : *res minimi pretii*... *Alti pusulam dixerunt esse quae in coquendo pene solet adurgere, a qua accipi rem nullius pretii cum dicimus : non hettae le facio*, P. F. 88, 24. Sans autre exemple. Mot populaire à consonne geminée expressive. Les gloses ont la forme *hiita*, expliquée, d'après Festus, par *ἡνῆ ἰοτάς, membranum in carne*; *φωκίς ἄρτου*. Peut-être simplement le gr. *ἦτα* (comme fr. *iota*); cf. Niedermann, Gnomon, 3, 1927, p. 351.

heu : hélas, interjection servant surtout à marquer la douleur. Accompagné souvent d'un accusatif : *heu me miserum*. Ancien, usuel et classique. Cf. (*he*) et *cheu*. M. L. 4122.

heus : hola, ho, hé! Exclamation servant à appeler ou à interpellé. Accompagne souvent un vocatif. Ancien, usuel. Cf. *eho*.

hīlbernus : v. *hiems*.

hibiscus (-cus f., *ibiscus*, *ebiscus*), -i n. : sorte de mauve (Vg., Buc.). La forme neutre semble la plus ancienne, cf. Thes. s. u. Le gr. *ἵβισκος* (Diosc.) doit être une transcription du latin; le grec dit *ἵβισκος* ou *ἵβισκος*. M. L. 4127, 5275. Celtique?

hic, **haec**, **hoc**(e) : démonstratif de la première personne, et par suite de l'objet le plus proche : « celui dont je parle, celui que je montre, celui-ci ». Sert à annoncer ce qui va suivre : *hōc* ut, etc. Usité de tout temps. Partiellement confondu dans les manuscrits avec *is*, surtout au nominatif masculin pluriel *hī* et au datif ablatif *hīs*. Nominatif pluriel masculin archaïque *heis*, *hisc*, v. Thes. VI 3, 2699, 69 sqq. Le neutre est demeuré seul ou en composition, et figure encore dans le « languedocien » *oc* et le fr. *oui* de *o il* où *o* est issu de *hōc*(e) employé dans le sens de *il*; v. Thes. VI 3, 2746, 56 sqq. et cf. B. W. sous il. M. L. 4158. V. plus bas les formes adverbiales.

Hic est scandé bref à l'époque archaïque; cf. Lindsay, *Early latin verse*, p. 119, § 9, et p. 163, § 33; une graphie *hec* est attestée sur une inscription, CIL I² 9; la scansion longue est de règle, au contraire, chez les classiques, où la quantité brève n'apparaît plus qu'exceptionnellement. **Hic** représente une prononciation emphatique *hicc*, avec gemination de la gutturale, du reste attestée épigraphiquement, CIL IX 60, analogique de *hocc*, où la geminée est issue de **hōd*-ce, et qui s'est maintenue dans les formes romanes, cf. M. L., l. i. Les formes de génitif et de datif sont tantôt dissyllabiques *hui*(t)us, *hūc*, ce qui est la règle dans la poésie classique,

tantôt monosyllabiques; cf. Lindsay, op. laud., p. 64, § 35.

Adverbe de lieu : *hic* (de *hei*-ce, cf. fal. *heie*, *hec*, cf. « ici » M. L. 4129, *hic*, **hicc*; *hōc*, *hūc* « ici » (avec mouvement) et **hō*- dans *hōrum* M. L. 4159, *hōc*, **hocc*, et 4223, cf. *hūc*que; *hāc* « par ici », M. L. 3965, cf. *hāc*-propter (rare); *hāc*-tenus, M. L. 3967; *hinc* « d'ici », M. L. 4134, et *dehinc* (cf. *deinde*), déjà dans Plaute, mais évité par les classiques et surtout usité dans la latinité impériale, cf. Thes. s. u.; *exhinc* (tardif, cf. *exinde*) : cf. aussi *hō*-diē, *hōc* annō, M. L. 4161, 4163, et *ecum*; *ecce hic* « ici ».

Comme *iste* et *ille*, auxquels il s'oppose, le démonstratif *hic* se compose d'une particule et d'un ancien démonstratif.

Le -ce (-c) final est une particule enclitique postposée aux formes courtes telles que *hi*-, *hōd*-, *hum*-, *hūc*-, etc., d'où *hic*, *hocc*(e), *hunc*, *huic*; ce -ce (-c) ne s'ajoute pas nécessairement à une forme longue telle que le génitif *huius*; ce n'est pas un élément essentiel; au pluriel, on n'a guère que *hī*, *hae*, *hās*, *hōs*, *hōrum*, *hīs* (mais neutre *haec*, peut-être pour le distinguer du féminin).

Le démonstratif est au fond le même que celui qui, à l'état isolé, sans particule préposée et sans -ce postposé, sert d'anaphorique : *is*, *ea*, *id*. Ce démonstratif, apparenté à skr. *ayām*, génitif singulier *asya*, est obtenu à l'aide de deux radicaux distincts, **ei*-, *i*- et *e*-/o-. En indo-iranien, il indique l'objet rapproché. Le nominatif masculin -i- est identique à *is*, qui a seulement en plus la désinence -s; la différence est la même que celle entre skr. *sā* = gr. *ῶ* et skr. *sāh* = gr. *ῶς*. Le neutre correspondant à *is* est pris à la racine *i* : *id*; celui qui correspond à *hi*-c est de la racine *o* : **hōd*-ce, d'où **hocc*, *hōc*(e). Le féminin *hi*-a-e- est fait comme *quae*. Le détail des formes de *is* et de *hic* diffère; ainsi le génitif : *eius*, d'une part, *huius*, de l'autre. Mais les radicaux sont les mêmes.

La particule préposée *h*- est sans doute apparentée à skr. *hi*, av. *zī*, gr. *ῥυ*. Elle se retrouve au premier terme du composé *hō*-diē, qui, sauf la particule initiale, répond à skr. *a-dyā* « aujourd'hui », littéralement « ce jour-ci » (pour la formation, cf. gr. *σήμερον*, cité sous *cis*). V. aussi *hōrum*.

L'osco-ombrien a, au sens de *hic*, le même radical qui figure dans *hic* et *is*, parfois sans aucune particule, ainsi, au datif singulier, ombr. *esmei* « huic », cf. skr. *asmai* « à celui-ci »; le plus souvent avec des particules autres que *h*, par exemple ablatif singulier osq. *ek-s*-u-k, ombr. *ess-u*, nominatif pluriel féminin osq. *ek-as*, *ek-as*-k accusatif pluriel féminin osq. *ek-ass*, etc. Ces formes justifient l'analyse qui a été faite ici de lat. *h*-a-e-c, *hās*, etc.

hiems (*hiemps*; et *hiemis*, Cat.), **hiemis** f. : mauvaise saison, hiver; mauvais temps, tempête. Toutefois, ce dernier sens, bien qu'attesté en prose (Cic., Plan. 40, 96 fin; Nep., Att. 10 fin), semble un terme technique de la langue nautique; il est surtout fréquent dans la poésie impériale, où il peut être une imitation de gr. *χειμών*, *χέλιμα*. Ennius et Lucrèce, César, Varron et le plus souvent Cicéron emploient *hiems* au sens de « hiver »; cf. Enn., A. 424, *aestatem autumnum sequitur, post acer hiemps*. En poésie, quelquefois « froid, frisson »

et au pluriel « années » (d'un vieillard). Ancien, usuel. Non roman (cf. plus bas).

Dérivés et composés : 1° *hiemâlis* : d'hiver, tempétueux ; *naugatio longa* et *hiemalis*, Cic., Fam. 6, 20, 1 ; *hiemô*, -âs : 1° passer l'hiver (dans ce sens tend à être remplacé par *hibernô*) ; 2° être en tempête, *hiemat mare*, Hor., Sat. 2, 2, 17 (cf. *χευάω*, *χευάω*) ; 3° impersonnel, *hiemat* « c'est l'hiver, il fait froid » ; 4° faire refroidir, congeler (Plinie) ; *hiematiô* ; *ezhiemô* (Ital.) ; *perhiemô* (d'après *pernoctô*, Colum.).

2° *hibernus* : d'hiver ; *hiberna* n. pl. : quartiers d'hiver ; *hibernum* (sc. *tempus*) (à partir de Minuc. Fel., cf. aussi Vg., Ae. 1, 266) « l'hiver » (*hibernus*, Mul. Chir.), qui a remplacé *hiems* dans toutes les langues romanes, M. L. 4126 ; et le dénominateur *hibernô*, -âs : hiverner. Panroman. M. L. 4124, et *ezhibernâre*, 3012 b ; *hibernâlis* (cf. *autumnâlis*) ; *hibernâculum* (époque impériale), cf. *tabernâculum* ; *hibernâtiô* (Gl.) = *παρὰ χειμῶνος*.

Une forme à degré zéro **him*- figure dans des adjectifs composés *bimûs* (de **dwi-him-os*), *trimûs*, *quadrimûs* « de deux, trois, quatre ans », mots de la langue rurale, s'appliquant aux animaux qui, nés au printemps, en été ou en fin d'année, ont passé deux, trois, quatre hivers, par opposition à *hörnus*, *anniculus* et *annôtinus*. L'origine de ces adjectifs n'avait pas échappé aux anciens ; cf. Cassiod. (ex Butyche), GLK VII 200, 5, *bimûs*, *trimûs*, *quadrimûs* quasi *a bis*, *ter*, *quater*, *hieme dicta*. Ces adjectifs, en passant dans la langue commune, se sont ensuite appliqués aux enfants ; mais, dans les langues romanes, ils n'ont survécu qu'avec leur valeur ancienne, cf. M. L. 1107, *bimûs* ; 8907, *trimûs* ; 6919, *quadrimûs*. De *bimûs*, *trimûs*, *quadrimûs* existent aussi les dérivés *bimulus*, *bimâtus* « âgé de deux ans » et *bimâtus*, -âs m., et l'n'y a pas d'adjectif pour dire « d'un hiver » (tandis que le grec a *χίμαρος*, le latin recourt à des dérivés (récents) de *annus* : *anniculus*, *annôtinus* ; v. Meillet, MSL 23, 146 (cf. aussi *uitulus*). Après *quadrimûs*, on a des composés de *annus* : *quinguenis*, *sezennis*, etc. M. W. Schulze a noté que Horace oppose *bimûm*, *quadrimûm* *merum* à *uinum* *quinguenne*.

Les formes de *hiems*, -*himus* et *hibernus* sont toutes anciennes. Elles appartiennent à une racine indo-européenne désignant les frimas, l'hiver, la neige.

Le mot *hiems* est d'un type archaïque ; il repose sur un thème à vocalisme radical zéro **ghi-* suivi d'un élément *-*em*- qui ne se retrouve guère à l'état de suffixe. Le même mot existe en iranien, où l'on a av. *zyd*, gén. *zimô*, au sens de « hiver ». — Le même vocalisme que dans *hiems* apparaît dans un nom de la « neige » : gr. *χίων* (gén. *χίωνος*), arm. *jiwn* (gén. *jean*) ; le latin a un autre nom de la « neige » aussi indo-européen, *nix*. — Pour la racine, cf. av. *zayana*- « d'hiver ».

En face de cette forme, il y a des dérivés à vocalisme radical *e*. En -*â* : v. sl. *zima*, lit. *žimâ*. Souvent un mot en -*n/-r-*, notamment gr. *χειμα* et *χειμών* « hiver », avec les adjectifs *χειμαρος* et *χειμεριος* « hivernal » ; le latin *hibernus*, de **gheimrinos*, est du même type ; le *b* résulte d'une dissimilation (v. *formica*, *formidô*) ; le suffixe -*no* joue un rôle analogue à celui qu'on a dans *diurnus*, *nocturnus*, *hesternus* (v. *heri*). Le sanskrit a le locatif *hēman* « en hiver » et le dérivé *hemantâh*

« hiver », l'albanais *dimen* « hiver », le hittite *gimmanza*, de **gimants*, élargissement du thème simple *gima-*. — L'arm. *jmejn* « hiver » a reçu le vocalisme radical zéro de *hiems* et des dérivés tels que lat. -*himus*. Ce même vocalisme apparaît dans le dérivé de la forme en -*r*- : gr. *χιμαρος*, *χιμαρις* désignent la « chèvre » qui a passé un hiver et qui a ses premiers chevreaux. Norv. *gimber* désigne la « brebis » qui n'a pas encore eu d'agneau ; dans la *Lex Salica* on a *ingimus* « bête d'un an ».

Pour le sens, le type lat. *bimûs* est à rapprocher de gr. *χιμαρος*, etc. Pour la forme, cf. gr. *δύς-χίμος* « où le climat est dur », *μελάγχυμα* « taches noires dans la neige ». Le skr. *himâ-* est sans doute tiré de seconds termes de composés, tels que *catâhimaḥ* « qui a cent hivers ».

Sur les formes celtiques, v. gall. *gaem*, irl. *gam* « hiver » ; V. Pedersen, *V. G. d. kelt. Spr.*, I, p. 66.

hietô : v. *hiô*.

hilarus, -a, -um ; **hilaris**, -o : joyeux. Emprunt au gr. *ἵλαρος*, attesté depuis Plaute. *Hilarus* est la forme ancienne ; *hilaris* a subi l'influence de *tristis*, avec lequel il forme un couple antithétique ; cf. Hor., Ep. 1, 18, 89, *oderunt hilarem tristis, tristemet iocosi* ; Quint. 11, 3, 67, 72, 79 ; Cic., Att. 12, 40, 3. Une forme tardive *hilerus* avec apophonie (cf. *camera*, *ciera*) se lit CIL II 3684 (Iles Baléares). L'adverbe ancien est *hilarè* ; *hilarer* n'apparaît qu'à basse époque (S^t Aug. ; Vulg.). Non roman.

Dérivés et composés : *hilarulus* (Laev.) ; *hilariculus* ? (Sén., cf. *tristiculus*) ; *hilarô*, -âs ; *hilaritâdô* (archaïque) ; *hilaritâs* (classique) ; *ezhilarô* (Cic., Fam. 9, 26, 1, surtout fréquent dans la langue impériale) ; *ezhilarâtio* (Aug.) ; *ezhilarîô* (bas latin) ; *hilarificô* (Itala) ; *hilariscô* (Aug.) ; *hilarêns* (Visio Pauli) ; *hilarissô* (Isid.).

hilla(e) : v. *hira*.

hilum, -i n. : *hilum putant esse quod grano fabae adhaeret, ex quo nihil et nihium*, P. F. 90, 7.

Hilum, dont le sens précis n'est pas autrement connu (Nonius le définit seulement *breve quoddam*, 121, 3 ; et l'explication de Varro repose sur un faux rapprochement avec *hillae*, s'emploie comme particule avec le sens de « tant soit peu », cf. Lucr. 4, 515 et *libella aliqua si ex parti claudicat hilum* ; 3, 514, *aliquid prorsum de summa deträhre hilum* ; de même *perhilum*, Lucr. 6, 576, *summa magis mediis, media imis, ima perhilum* ; cf. l'emploi de *frit*, *flocus*, *naucus* dans des locutions négatives. *Hilum* peut être suivi d'un génitif, cf. Lucr. 3, 220, *nec defuit ponderis hilum, où hilum = quicquam*, comme déjà le notait Varro à propos du vers d'Ennius, A. 14, *quae dedit ipsa capiti neque dispendi facit hilum*. Le plus souvent, *hilum*, *hilô* accompagnent une négation ; cf. *neque hilum* dans les exemples de Lucrèce et d'Ennius cités plus haut, auxquels on peut ajouter Lucr. 3, 518, 783 ; 4, 379 ; 5, 1409, *neque hilo | maiorem interea capiunt dulcedinis fructum*. De là : *nihillum nihilum, nihilli nili, nihillô nilô*, de **ne hilom*, etc., formes renforcées de la négation, et *perhilum* « très peu » (Lucr.), comme *perpaulum* (Cic.).

Nihillum, négation, est le plus souvent réduit à *nihil*,

nil, comme **ne oinom*, *noenu* à *nôn*. La brève de *nihillum* semble bien attestée dans Plaute ; cf. Lindsay, *Early lat. verse*, p. 121. Elle est peut-être dans *nihil* un effet de la loi des mots iambiques, comme dans *mihl*, et en même temps abrégement phonétique devant l final (cf. *animâl*, *calcâr*, etc.). De *nihil* elle se serait étendue aux formes trisyllabiques. Du reste, *nihil* est une graphie étymologique. On prononçait *nil*, comme *mi*. L'éision de la finale s'est généralisée en vertu de la tendance à abrégér les mots accessoires. Mais *nihillum*, *nilum* signifiant « le néant » ou employé avec sens fort, conserve sa forme pleine, cf. gr. *οὐδέν*.

Mot expressif à date ancienne, *nihil* a perdu de sa valeur et il est mal attesté en roman, M. L. 5922 a ; le français a été amené à y substituer le nom de la « chose » : *rem*, d'où *rien* ; les autres langues romanes ont dû des substituts divers : it. *niente*, etc.

Dérivés et composés : *nihilô*, -ônus m. (Gloss.) : *οὐδανός* ; *nihilôminus* (*nilô-*) ; *nihilôsetius* : néanmoins ; *adnihilô*, -âs : mot forgé par la langue de l'Eglise pour traduire *ἐξουθενô* ; Hier., Ep. 106, 57, *nisi forte ἐξουθενώσας non putabis transferendum a despectu* ; *sed secundum istius temporis disertissimum interpretem « adnihilasti », uel « adnullasti », uel « nullificasti », et si qua alia possunt inueniri apud peritos portenta uerborum*.

Pas d'étymologie connue.

hine : v. *hie*.

hinnîô, -is, -tre : hennir. Ancien. M. L. 4136 ; B. W. s. u.

Dérivés et composés : *hinnitûs*, -ûs m. ; *adhinnîô* ; *hinnibundus*, -bîlis (tardif).

L'aspiration de *hinnîô* a sans doute été transportée dans *hinnus*, emprunt au gr. *γῆνωσ*, *ἴνωσ* « mule », produit d'un mulet et d'une jument (cf. Plinie, HN 8, 174), et ses diminutifs *hinnulus* (M. L. 4138 a), *hinnuleus* (confondu avec *inuleus*), cf. Varr., L. 9, 28. Certaines formes romanes supposent **hinnitûlâre*, M. L. 4138.

Onomatopée, sans étymologie.

hin(n)uleus, -a : v. *inuleus*.

hinnus, -i m. : v. *hinnîô*. La forme *ginnus* qu'on lit dans certaines éditions de Plinie est une correction de Pintianus, d'après Aristote, qui emploie *γῆνωσ* ; l'existence de *ginnus* en latin est très douteuse, v. Thes. s. u.

hiô, -âs, -âul, -âstum, -âre : être béant ; se dit en particulier de la bouche ; de là « rester bouche bée » (devant quelqu'un ou quelque chose), et par suite « convoiter ». Dans la langue de la rhétorique, « faire des hiatus ». Même développement dans *χαῖνω*, *χάσσω*, *χάσσω*. Ancien, usuel.

Dérivés et composés : *hiâtus*, -ûs m. : ouverture (de la bouche) ; fente, crevasse ; hiatus ; convoitise (Tac.) ; *hiantia*, -ae f. (Tert.) ; *hiâtio* (Apul.) ; *hiâtûra* (gl.) ; *hiâtimembris* (Mart. Cap.) ; *hiâscô*, -is (Caton et Gargil.) ; *hiscô* : s'ouvrir, ouvrir la bouche ; *dehiscô* (Varr.) ; *hietô*, -âs (*hietor*, Laber ; cf. *oscilor*), archaïque et rare (sans doute de **hi-iô* avec dissimilation du second i, comme dans *societâs*) ; *hiulcô*, -âs (Cat., Fortun.) ; *hiulcus*, qui suppose un adjectif **hiu-*

lus (de *hiô*, comme *crêdulus* de *crêdô*), d'où un verbe **hiulô* dont serait dérivé *hiulcus*, cf. *petô*, *petulâns* et *petulcus* ; *hiulcâtio* ; *in-hiô*, -âs : être bouche bée devant, convoiter ; *inturhiô* (Tert.) ; *semihians*. Aucune de ces formes n'est demeurée dans les langues romanes.

Le présent *hiô*, *hiâre* se superpose à lit. *ziôju*, *ziôti* « être béant » et à serbe *zjâm*, *zjâti* « ouvrir la bouche » (v. sl. *zêg* « je suis béant » répond sans doute exactement à lit. *ziôju* ; cf. aussi v. h. a. *giên* « être béant » et *gewôn* « ouvrir la bouche toute grande ») et *hiscô* peut-être à v. angl. *giscian*, mais surtout, avec un autre suffixe, à v. isl. *gina* « être béant », v. sl. *zing*, *zingti* « ouvrir la bouche, devenir béant ». — La racine a comporté des élargissements, ainsi dans v. angl. *gipian* « haletier » ; et il est difficile d'écarter un rapprochement approximatif avec gr. *χαῖνω* et *χάσσω*. Les formes osc. *eehiia*-n a s m., omb. *ehiato*, qu'on traduit par « émettre d'air », *émisso*, *emissum*, sont loin pour le sens.

hippacô, -âs : s'ébrouer ; est *celeriter animam ducere, ab equi halitu, qui tout supra modum acutus*, P. F. 96, 5. Cf. *hippitare* : *oscitare, badare*, CGL V 601, 18 (et *ezhippitare*). Un simple **hippâre* « sangloter, hoqueter » est supposé par l'esp. *hipar*, port. *hippar*, M. L. 4139, si ce ne sont pas simplement des onomatopées.

Non attesté dans les textes. Rappelé certains mots expressifs du type tch. *žipati* « haletier ». Cf. le précédent. Le rapprochement de *ἵππος* n'est qu'une étymologie populaire.

hippacô, -înus f. : *-es naues quibus equi uehuntur, quas Graeci ἵππαγωγός dicunt*, P. F. 89, 28. De *ἵππαγωγός*, avec suffixe proprement latin -*ô*, -înus, sans doute d'après *ambâgô*, *indâgô*. On trouve aussi dans les gloses *hippacô* m. au sens de « cocher » ; forme de *ἵππαγωγός*, influencée par *agâdô*, *equisô*.

***hir** (ir) ? : creux de la main, main. Le mot n'est attesté qu'à partir de Charisius chez les grammairiens et les glossateurs qui hésitent sur le genre (masculin ou neutre), la flexion (indéclinable, ou *hir*, *hiris*), la forme même (avec ou sans aspirée) ; le passage de Lucilius (1155 M.) où il semblait figurer est manifestement corrompu.

Peut-être s'agit-il d'une forme fictive que les grammairiens ont cru reconnaître à tort dans le vers de Lucilius mentionné plus haut et qu'ils ont expliqué d'après le contexte. En tout cas, l'incertitude du mot rend aventureux tout rapprochement, bien qu'on ait souvent comparé *hir* avec gr. *χειρ*, arm. *jeñ*, alb. *dorë* (on cite aussi des mots tokhariens A, *tsar*, etc., dont la forme n'est pas claire, et hitt. *kessar*, v. Duchesne-Guillemin, BSL 39, 211 sqq.). Ces mots désignent la « main » en tant qu'elle prend.

hira, -ae f. : *hira, quae diminutivè dicitur hilla, quam Graeci ἡρῆν, intestinum est, quod ieiunum uocant*, P. F. 90, 3. Mot rare (Plt., Apul., Arn.) ; *hillae* pl. « tripes » : *Lúcânicae*.

Le rapprochement avec haru- de *haruspex*, etc., n'est pas clair.

hirciae, -ârûm f. : sorte de hachis (Arn. 7, 24). Cf. *ircue*.

hircō, -ās v. *urcō*.

hircus, -ī m. (*ircus*, Varr., L. L. 5, 97; *ircus*, sabin, cf. *Fircellius*) : bouc cf. « odeur de bouc » comme gr. ὑρῆς (cf. *subhirci*). Ancien (Plt.), usuel. *Hircus*, concurrencé par *caper* et par un mot germanique, est conservé seulement en calabrais, M. L. 4140, mais est représenté en germanique : v. h. a. *irah* « peau de bouc ». Cf. Ernout, *Élém. dial.*, s. u.

Dérivés et composés : *hirculus* : 1° petit bouc ; 2° plante à odeur de bouc, cf. gr. ῥάχος, ῥάχιον, (Plin. 12, 46) ; *hircinus* ; *hircosus* : qui sent le bouc ; *hircosus* (Apul.) ; *hircipes* (Mart. Cap. ; forme d'après *capri-pes*) ; *hircō*, -ōnis? (Gloss.) ; *hircocervus* (Boèce) = ῥαχέλας ; *hirquitalli*, *puer* primum ad uirilitatem accedentes, a libidine scilicet hircorum dicti, P. F. 90, 1 (*irquitallus* sans h, 92, 11), d'où *hirquitallio* « ῥαχέλα » (Censor.) : prendre une voix d'homme (cf. *catullio*, -is) ; *hirquitomāns* (*hirci*-) (Querol.) ; *subhirci* : aisselles (Isid. 11, 65, cf. *subbrachia* et le *hircum* ab alis olere de Plt.), M. L. 8360. Cf. sans doute *hirpus* ; et peut-être *luperct*, *luperclia*.

Il y a un nom ancien dans *haedus*. Si le samnite *hirpus* (v. ce mot) est de la même origine que *hircus*, la forme ancienne serait **hirquos*. Étymologie inconnue ; peut-être mot prélatin. Le second élément de *hirquitallus* est obscur.

La glose *hirqui* : *oculorum anguli*, provient d'un contresens fait sur Virgile, B. 3, 8 ; cf. Thes. VI 3, 2822, p. 34 sqq.

hirnea (*irnea*), -ae f. : vase, coupe (Caton, Plaute). Cf. *irnela* : *uas* genus in sacris, P. F. 93, 19 ; *hirniola*. Vieux mots, vite tombés en désuétude, suspects d'être empruntés. *Hirnea* est peut-être le doublet dialectal de (*h*)*erneum*.

hirpus (*irpus*), -ī m. : nom du loup en samnite ; cf. P. F. 93, 25, *Irpini appeati nomine lupi, quem irpum dicunt Samnites* ; eum enim ducent secuti agros occupare. Cf. les noms propres *Hirpi*, -drum et *Hirpini*. N'est pas attesté comme nom commun en latin ; mais figure dans le dérivé :

(*h*)*irpex* -icis m. : herse ; *irpices* genus rastorum ferreorum quod plures habet dentes ad extirpandas herbas in agris, P. F. 93, 23. Même image que dans *frénium* *lupatum* ; cf. *lupatum* dans Rich. Demeuré dans les langues romanes ; cf. M. L. 4141, *hirpex* et *herpex*, B. W. herse ; M. L. 4142, **hirpica* et *eripca* CGL V 359, 47, *eripicarius* ; **hirpicære*, M. L. 4143. Les variations entre i et e, l'absence de h confirment l'origine dialectale. Cf. *hircus* et, pour la finale, *dentex*.

hirquitallus : v. *hircus*.

hircō, -is, -ire -re, *garrire quod genus uocis est canis rabiosae*, P. F. 90, 9. D'où *hircillus*, -ūs m. (Sid.). Verbe expressif, comme *hinnō*, *hinnō*.

hirsutus, -a, -um : au poil hérissé, hirsute. Classique. Dérivé : *hirsutia* (Solin.) ; composé : *hirsutulus* (?) ; *hirsuticulus* : *δαρύνειος* (Gloss.).

Semble dérivé d'un nom en -u- non attesté **hirsu* ; cf. *cornū*, *cornutus*, *astū*, *astutus*. Le maintien du groupe

-rs- est dû sans doute à ce qu'il provient de la simplification d'un groupe de trois consonnes -rcs- (cf. *ursus*, skr. *rkṣab*, gr. ῥῥατος), ou bien à ce que **hirsu*- est une forme récente remplaçant un plus ancien **hirtu*- (comme *pulsus* en face de *pultare*), cf. *hirtus* ; l'i atteste peut-être une origine dialectale, comme pour *hircus*, *hirtus*, *hispidus*. Un groupe -rr- apparaît dans l'adjectif employé comme nom propre : *Hirritus*, CIL VI 1485 ; *Hiruto*, IX 3044.

Un rapprochement avec *horreo* ou avec *hircus* est difficile. En tout cas, il s'agit d'un adjectif « populaire ».

hirtus, -a, -um : poilu, aux poils durs. Ancien ; cf. les noms propres *Hirtius*, *Hirtinus*, *Hirtiānus*, et la glose : *hirtipili, durorum pilorum homines*, P. F. 89, 30. Sans doute de **gher-to-s* ; *hirtus* semble être l'adjectif verbal en -to- correspondant à l'abstrait en -tu- supposé par *hirsutus*. Cf. aussi *hispidus*.

Le vocalisme est de type « populaire », avec un i dialectal?

hirūdō, -inis f. : sangsue. Ancien (Plt.). C'est à l'époque de Pline que *sanguisuga* a commencé à se substituer à *hirūdō* ; cf. H. N. 8, 29, *cruciatum in potu maximum sentiunt* [sc. *elephant*] *hausta hirudine, quam sanguisugam uolgo coepisse appellari aduerto*. *Hirūdō* n'a survécu qu'en provençal, qui suppose un doublet *hirūdō*, *herūgo* (cf. CGL IV 86, 10, etc.), avec substitution de -ūgo à -ūdō ; cf. *incugine* pour *incudine*, *testūgo* pour *testūdō*, M. L. 4144.

Sans étymologie claire. Même formation que *testūdō*.

hirundō, -inis f. : hirondelle ; aronde (poisson). Ancien. Les formes romanes remontent à *hirundō* et *harundō*, M. L. 4145, et au diminutif **hirundula*, 4146.

Adjectifs dérivés : *hirundinus*, forme ancienne (Plt., Kud. 598), remplacée à l'époque impériale par la forme syncopée *hirundinus* (-*neus*) ; *hirundinia* (-*nina*) ; *hirundinaria* (= ἡρύνιον) : chélideine.

Sans étymologie claire. Même formation que *harundō*, *nebrundinēs*.

hispānus : espagnol. Adjectif en -ānus (cf. *Rōmānus*, etc.), dont proviennent *Hispānia*, -niēsis, -nicus. Cf. gr. Σπαρία.

hispidus, -a, -um : hérissé, velu (surtout poétique, non attesté avant Virgile, en prose n'est guère employé que par Pline). Il faut peut-être y rattacher les surnoms romains *Hispō*, *Hispulla*. Même formation que *horridus*. Dérivés rares et tardifs : *hispido*, -ās ; *hispidiūs*. Formes romanes douteuses, v. M. L. 4148.

V. *hirsutus*. Forme dialectale issue de **ghers-kw-o*?

hister : v. *histriō*.

historia, -ae f. : 1° histoire, récit d'événements historiques, emprunté comme le genre littéraire qu'il désigne au gr. ἱστορία ; 2° histoire, récit historique ou fabuleux ; déjà dans Plt. dans ce sens. Souvent employé au pluriel, *historiae*. Pour le développement du mot en grec, v. F. Muller, *Mnem.* 54, 254 sqq. Celtique : ir. *stoir*, gall. *ystyr*.

Autres emprunts : *historico*, -ēs f. (Quint.) = *ιστορικη* ; *historicus*, -a, -um = *ιστορικος* ; *historicus* m. : historien ; *historico*, -ās (bas latin) ; *historiographus*.

Dérivés latins très tardifs : *historialis*, *historior*, *historiola*, *historiuncula*.

histriō, -ōnis m. : acteur, histrion. Forme sans doute dérivée de *hister* ; cf. T.-L. 7, 2, 6, *hister Tusco uerbo ludio uocabatur*. Les histrions étaient ainsi nommés, dit Festus, *quod primum ex Histria uenerint*, P. F. 89, 25. Pour la formation, cf. *ludiō* (Plt.), Ancien, usuel, classique.

De *hister* dérivent : *histricus* (Plt.) ; de *histriō* : *histriōnalis* (Tac.) ; *histriōnicus* (bas latin) ; *histriōnia* (sc. ars) ; *histriō*, -ās (Gloss.). L'allemand *Storger* provient de **historiō*.

hittus : *φωνή χυτός*, CGL II 69, 2 ; *hittio*, *hynōo* CGL III 450, 33 ; 483, 23. Onomatopée, comme fr. *japper*. V. *hiritio*.

hiuleus : v. *hiō*.

hōcannius, -a, -um : de cette année. Formation populaire tirée de *hōc annō*, sans doute d'après *aestius*, *tempestius*, etc. ; cf. Schol. Hor. epod. 2, 47. M. L. 4161.

hodiō adv. (fal. *foied?*) : aujourd'hui. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 4163 ; B. W. s. u. Adjectif dérivé : *hodiernus*, cf. *hesternus* (v. sous *heri*). — *Hodiō* a été remplacé dans la langue populaire par des expressions plus pleines : *in hodie* (Peregr. Aeth.) ou *hodiernō diē* « ἡ σημερινή ἡμέρα ». Même tendance dans le fr. « aujourd'hui » ; v. B. W. *jour*. Cf. *diurnum*, *hibernum* se substituant à *diēs*, *hiems*.

Composé : *h-o-diē* ; cf. skr. *a-dyā*. V. sous *diēs* et *hic*. L'idée de « aujourd'hui » s'exprime partout par « ce jour-ci » ; cf. gr. *σημεριον* (sous *cis*), arm. *ays-awr*, etc., got. *himma daga* et v. h. a. *hiu-tagu*, etc. Là où existe le démonstratif **k'i*- de l'objet rapproché, c'est à ce démonstratif qu'on a recouru. Le latin, qui ne l'a conservé que dans des adverbes tels que *cis*, s'est servi de son démonstratif de l'objet le plus proche, qui est *hi*-, *ho*- ; de là la concordance avec le sanskrit, où le démonstratif **k'i*- n'est pas attesté. — Pour la forme, cf. *hōrnus*.

holeōnia (*hor-*) *uitis* : nom d'une vigne en Campanie (Plin., Col.). Cf. le nom propre *Holeōnius*, dans W. Schulze, *Lat. Eigenn.*, 169.

holus, -eris n. (forme ancienne *helus*, cf. P. F. 89, 3, *helus et helusa antiqui dicebant quod nunc holus et holera* ; doublet dialectal *folus* dans P. F. 74, 9 ; forme rustique sans aspiration *olus* ; génitif et datif-ablatif pluriel *olerōrum*, *oleris* dans Lucil. et Caton) : légume (vert), et spécialement « chou ». Peut être précise par une épithète : *holus marinum*, *rusticum*, *siluestre*, cf. gr. θαλασσοκράβη, ἀγριολάχανον ; (*h*)*olusātrum* (génitif *holusātri*) : persil noir, maceron.

Dérivés : (*h*)*olitor* : jardinier (pour la formation, cf. *iānus*/*iāniolus*, *portus*/*portiolus*, etc.), formés directement sur des noms d'après *canō* : *cantor*) ; (*h*)*olitiūrium* (*forum olitiūrium*) ; (*h*)*olusculum* n. ; (*h*)*oleraceus* adj. : végétal ; (*h*)*olerārius* ; (*h*)*olerārium* n. : jardin potager ; *holerōsus* = *λαχανώδης* ; (*h*)*olerō*, -ās : planter des légumes ; (*h*)*olerātor*.

Ancien, usuel. N'a pas passé dans les langues romanes, où il a été supplanté par *legūmen*.

Appartient à une racine qui se retrouve dans *helius*. Cf. gr. *χλόος* « couleur d'un vert tendre », *χλόη* « verdure nouvelle, gazon », *χλοερός* « d'un vert clair » qui indique le dissyllabisme de la racine (*χλο*- repose sans doute sur **ghlō*-) ; v. h. a. *gelo* « jaune », lit. *želti* « verdoyer » et

žėlvas « vert » ; v. sl. *zelenū* « vert » et russe *zлак* « plante, plante cultivée » ; phrygien *χλεια* : *λάχανα*, Hes., skr. *hārīh* « jaune, vert » et av. *zairiś* « jaune » (les formes lat. *galbus* et *gilvus* sont énigmatiques). — Le groupe de lat. *fel*, *flāuus* est parallèle, mais distinct.

***homeltium** : *pillei genus*, P. F. 91, 21. Sans exemple, ni autre explication. Un manuscrit porte *homeltium*. Peut-être transcription corrompue de gr. *ὁμόλιον* qui désigne une sorte de coiffure dans Cratinos (Ath. 410 d.).

homō, -inis m. (flexion sans alternance *homō*, -ōnis dans Enn., A. 138 : *uoluitus in spinis miserum mandebat homonem*, dont on rapprochera les formes osco-ombriennes : osc. *humuns* « hominēs », omb. *homonus* « hominibus »). Un doublet *hemō*, avec e radical, est attesté par la glose de Festus, *hemona, humana, et hemonem, hominem dicebant*, P. F. 89, 8, et par le juxtaposé *nēmō* « pas un homme, personne ne... » de **nē hemō*. L'alternance *homō/hemō* est ancienne ; il s'agit d'un dérivé d'un mot indo-européen signifiant « terre » qui admettait l'alternance e, o, zéro ; v. *humus* : homme, au sens général de « être humain », proprement « né de la terre » ou « terrestre » (cf. Quint., 1, 6, 34, *etiam hominem appellari quia sit humo natus*, qui du reste se moque de cette étymologie), par opposition aux dieux, qui sont « célestes » ; cf. l'opposition grecque de *ἐπιχθόνιος* et de *εὐσθενής* ; de là l'expression biblique *filius hominis* (traduit du grec, qui provient lui-même de l'araméen), *h. dei*, *h. dei et christi*. *Homō* se distingue de *uir* comme *ἀνθρωπος*, qu'il traduit, se distingue de *ἀνὴρ*. Ce sens de *homō* apparaît dans les expressions *genus hominum* (cf. *genus hūmānum*) et *pro deum hominumque fidem* ; *hominum diuomque pater*, dans ce sens, *homō* désigne aussi bien la femme que l'homme (cf. gr. ἡ ἄνθρωπος) ; cf. *homines plous* V. *oinorsei uirei aique mulieres*, S. C. Bac. 1, 19 ; *mares homines*, Plt., Poe. 1311 ; *quo discernitur homo mas an femina sit*, Varr., L. L. 7, 17 ; *homines feminae*, Aug., Clu. D. 3, 3 ; *mater, cuius ea stultitia est, ut eam nemo hominem (= une créature humaine) appellare possit*, Cic., Clu. 70, 199.

Sur ce sens général se sont greffés des sens particuliers : 1° homme, c'est-à-dire créature raisonnable (par opposition à *fera*, *bestia*) : *si uis homo esse* « un homme digne de ce nom », Cic., Att. 4, 15, 2 ; ou, au contraire, sujette à l'erreur (par opposition à *deus*) : *possum falli ut homo (ver. humanus)*, Cic., Att. 13, 21, 2 ; (*Demos-thenes*, *Homerus*) *summi sunt homines tamen*, Quint. 10, 1, 25 ; *homines sumus, non dei*, Pétr. 75 ; 2° homme, c'est-à-dire mâle, par opposition à la femme, emploi familier, inconnu à la langue classique ; *mi homo et mea mulier, uos saluto*, Plt., C. 723 ; cf. Köhm, *Allatein*. Forsch. 89 ; 3° hommes (emploi pluriel), c'est-à-dire « soldats », et spécialement « fantassins » : *capiti homines equitibus producebantur*, Caes., B. C. 2, 39, 5, cf. le fr. « quatre hommes et un caporal » ; 4° homme, c'est-à-dire « vivant », par opposition aux dieux ou aux morts : *inter homines esse* « être au nombre des vivants ».

Dans la langue familière, enfin, *homō* s'emploie souvent à la place d'un démonstratif : *hic homō* « ego », *homo* « is, iste, ille », cf. ILLE *ubi miser famelicus uidet mi esse tantum honorem, tam facile uictum quaerere, ibi HOMO coepit me obsecrare*, Tér., Eu. 260-261. Cf. Lind-say, *Synt. of Plautus*, p. 45. Une phrase comme celle

que Pétrone, 38, 12, met dans la bouche d'un illettré : *ipso enim homo melior non est* « il n'y a pas homme meilleur que lui ; on n'est pas meilleur que lui », montre par quelle évolution *homō* a pu arriver en français à former l'indéfinit « on », d'abord dans les phrases négatives (peut-être sous l'influence de parlers germaniques ; cf., toutefois, l'emploi « positif » de *homō* dans Pègre. Aeth. 13, 1, *si tamen labor dicit potest ubi homo desiderium suum compleri uideat*) ; v. B. W. sous *homme*. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 4170.

A *homō* se rattachent les diminutifs *homullus*, *homuncius* (pour la formation, cf. *senecius*), *homunculus* et les composés *sēmihomō*, *homi-cida* m., *-cidālis*, *-cidium* n. (conservés dans les langues romanes sous des formes savantes, M. L. 4168-4169), *-cididior* (Gloss.), *-dicius*, etc. Dans *homicida*, il y a eu substitution d'un thème en *-o* (**homō*)-au thème en *-n* (**hōmōn*)-comme dans *nuncupō* (de **nōmo-cupō*, **nōmi-cupō* ; gr. ἀνυμω-*αἰμα*), etc. Le procédé n'est pas spécial aux thèmes en *-n*, cf. *foedi-fragus*, *uolnificus*, etc.). Le composé *hominicola* est récent et créé pour traduire ἀνθρωπολάτρης (langue de l'Eglise) ; de même *hominipiacens* = ἀνθρωποπίαστος (Sept.). Forme verbale tardive : *dehominō*, *-ds* (Schol. Hor.). Il n'y a pas d'adjectif dérivé de *homō*. L'adjectif qui lui correspond pour le sens, *hūmānus*, ne s'y laisse pas rattacher étymologiquement, tout en en reproduisant les diverses acceptions :

hūmānus, *-a*, *-um* : 1° humain, qui concerne l'homme, propre à l'homme = ἀνθρώπινος, ἀνθρωπείος, cf. Tér., Hau. 47, *homo sum* : *humani nihil a me alienum puto*, et, tardivement, « qui convient à l'homme », Theod. Prisc. 3, 2, *cibi humaniores* ; 2° par suite « véritablement digne d'un homme, cultivé, policé » et « qui a des sentiments humains, bienveillant, humanitaire » (de φιλάνθρωπος), sens qu'on retrouve dans *hūmānitas*, *hūmāniter* et dans *inhūmānus*, *inhūmānitas* ; 3° « humain », c'est-à-dire « qui peut arriver à un homme mortel » : *si quid mihi humanum contigerit*, litote ; cf. l'adverbe *hūmānitus*, ainsi différencié de *hūmāniter* et opposé à *diuīnitus* : *si quid me fuerit humanus*, Enn., A. 125, M. L. 9674.

Sur l'évolution de sens de *hūmānitas*, v. Bolkenstein, Doelger-Festschr., 62.

En dehors de *hūmānitas* et de *inhūmānus*, *-nitas*, les dérivés et composés de *hūmānus* sont rares et tardifs. La langue de l'Eglise a créé *hūmānō*, *-ds* (usité surtout aux participes *hūmānātus*, *hūmānandus*) pour traduire ἀνθρώπος « changer en homme », *hūmānātio* = ἀνθρωποποίησις et *inhūmānātus* « incarné, devenu homme », *inhūmānātio* « incarnation » ; Oribase a *hūmāninus* (d'après *caninus*). Cassiodore crée *hūmāniformiānus* d'après ἀνθρωπομορφισμός.

Tandis que la notion « homme » est exprimée par celle de « mortel » en indo-iranien (skr. *mārtiā*, av. *mairiā*), en arménien (*mard*), en grec (βροτός) et, par substitution d'un mot intelligible à une forme dont le sens premier était effacé, dans gr. θνήσκος (θνήσκει), elle l'est par la notion de « terrestre » en balkique : lit. *žmō*, *žmogūs* (au pluriel *žmonės*), etc. ; en germanique : got. *guma*, etc. (dont il reste une trace dans *Bräutigam*), et en celtique : irl. *duine* (pour l'initiale, cf. *gō*-de gr. *χθών*, sous *humus*). La variété du vocalisme radical, qui a subsisté jusqu'en italique et même en latin, où *homō* et *hemō* sont attestés l'un et l'autre, montre que la forma-

tion a conservé sa souplesse dans le développement particulier de chaque langue. Les formes osco-ombriennes mettent hors de doute que l'o radical de *homō* est ancien. Le sens de « terrestre » représentant l'opposition avec le « dieu » « céleste » a dû se maintenir longtemps. Cependant, en latin, où l'on a, d'une part, *humus*, de l'autre, *hemō*, la coupure est faite dès avant l'époque historique.

Quant à l'adjectif *hūmānus*, qui ne peut s'expliquer en partant de *homō*, il n'a été fait sur l'étymologie que des hypothèses inconsistantes. L'indépendance étymologique de l'adjectif rappelle le cas de *publicus* en face de *populus*. M. Vendryes fait remarquer que l'irlandais a un pluriel *dóini*, qui semble supposer **doīno-*, en regard du singulier *duine* ; or, l'ŭ de lat. *hūmānus* pourrait reposer sur **oi*.

honōs (puis *honor* ; *honōs* est usité jusqu'à l'époque impériale, où *honor* prend le dessus ; du temps de Quintilien, *honōs* était vieilli, cf. Inst. Or. I, 4, 13), *-ōris* m. : honneur décerné à quelqu'un, dieu, homme, mort (le sentiment de l'honneur se disant plutôt *honestum*, cf. Cic., Brut. 81, 181, *cum honos sit praemium uirtutis iudicio studioque ciuium delatum ad aliquem, qui eum sententiis, qui suffragiis adeptus est, is mihi et honestus et honoratus uidetur*), charge honorifique ; cf. au pluriel « les honneurs » (= τιμαί), *cursum honōrum*. En poésie, par métonymie, « qualité qui vaut de l'honneur à quelqu'un », d'où spécialement « beauté » (peut-être par influence de *decor*, *-ōris*), cf. *honestāmentum*. Ancien, usuel, classique. Panroman (sauf roumain). M. L. 4171 et 4172, *honōrāre*. Celtique : irl. *onoir*.

Honōs a fourni des dérivés en *honest-* et en *honōr-* ; les premiers semblent supposer une flexion **honōs* (**he-nos*?), *-eris* d'un substantif neutre qui aurait existé à côté de *honōs* comme *decus* à côté de *decor*, cf. *fānus/fū-nestus* ; les seconds se dénoient comme récents.

1° *honestus* : honoré et « honorable, honnête, beau (cf. *decōrus*) » ; à basse époque « riche » (trad. πλοῖστος) ; terme de la langue philosophique *honestum* n. : *aut ipsa uirtus est, aut res gesta uirtute*, Cic., Fin. 5, 23, 66 ; *honestum id intellegimus quod tale est ut, detracta omni utilitate, sine ullis praemiis fructibusque per se in seipsum positi iure laudari, id., ibid., 2, 14, 35*. De là : *honestās* (de **honesti-tāt-s* avec haplogie ? cf. *tempus*, *tempestās*) ; *honestitūdō* (archaïque, d'après *pulchritūdō*) ; *honestō*, *-ds* ; *honestāmentum* « ornement, parure », d'après *ornāmentum* ; *cohonestō* (classique) ; *dēhonestō*, M. L. 2524 ; *dēhonestus*, *dēhonestāmentum*, *dēhonestitō* (époque impériale) ; *inhonestus* (ancien, classique) : sans honneur, c'est-à-dire « déshonoré » et « déshonorant, déshonnête » ; *inhonestās*, *inhonestitō* (langue de l'Eglise) ; *inhonestō*, *-ds* (Ov. = ἀτιμάζω) ; *inhonestāmentum* (archaïque).

2° *honōrō*, *-ds* (*honōror*, tardif, d'après *ueneror*?) : honorer et « embellir » ; *honōrātus* : honoré et honorable ; *honōrātio* (Arn.) ; *honōrus*, seulement attesté à l'époque impériale, comme *inhonōrus*, et peut-être formé d'après *decōrus* (*indecōrus*) ; *honōrābilis*, *-bilitās*, *-ter* (Apul.) ; *dēhonōrō* (bas latin) ; *honōrārius* : donné à titre d'honneur ; *honōrārium* (*dōnum*) : honoraire(s), à l'époque impériale, cf. Dig. 50, 13, 1, *in honorariis aduocatum*, etc.) (de là *honor* « honoraires du clergé » (Cyp.) ; *honōrō* « payer le clergé ») ; dans la langue du droit, *honōrārium iūs* : *dicitur quod ab honore praetoris uenerat* ;

honōrificus et ses dérivés ; *honōrificō* (= δοξάζω) ; *honōripeta* (Gloss.) ; *honōrifer* (Tert.) ; *exhonōrō* « déshonorer » (Aug., Vulg.) ; *inhonōrus* (*-ris*) (latin impérial, sans doute d'après ἀτιμος) ; *inhonōrātus* (Cic.), de là *inhonōrō* dans Tert. (= ἀτιμάζω) ; *inhonor* (cf. *dēdecor*) ; *inhonōrābilis* ; *inhonōrātio* (langue de l'Eglise) ; *inhonōrificus* (Sén.).

Pas d'étymologie. Le vocalisme radical o d'un thème en *-es* est surprenant (cf. toutefois, *colōs* (*-lor*), *onus*). Sur le sens, v. F. Klose, *Die Bedeutung von honos u. honestus*, Breslau, Eschenhagen, 1933.

hōra, *-ae* f. : heure, division du jour. Emprunt au gr. ὥρα (Plt.) ; *hōrae*, *-ārum* : horloge ; *Hōrae*, *-ārum* : transcription du gr. Ὥραι, filles de Zeus et de Thémis qui présidaient aux changements de saisons. Ancien, usuel, classique. M. L. 4176. Germanique : all. *Uhr*? ; celtique : irl. *uar*, britt. *awr*.

Dérivés et composés : *hōrālis* ; *hōrārium* n. (Censor.), mot latin correspondant à gr. ὥρολογιον, du reste emprunté lui aussi (*hōrologium* et *hōrolegium* ; *hōri*, App. Probi, comme *spicilegium*) et passé dans les langues romanes, cf. M. L. 4183 ; B. W. s. u. ; et en germanique : v. h. a. *orlei* ; *hōrāriolum*, M. L. 4177 a ; *sēmihōra* ; *sēsquihōra* ; *trihōrium*.

horeōnia : v. *holcōnia*.

horetus : v. *fortis*.

horda, *hordicālia*, *-cīdia* : v. *fero*, *fordus*.

hordeia, *-ae* f. (?) : coquillage ou mollusque inconnu (Plt., Cas. 494), dont le nom est mis plaisamment en rapport avec *hordeum*.

hordeum (doublet dialectal *fordeum* attribué aux antiqui par Quint. I 4, 14 ; cf. Terentius Scaurus, GLK VII, 11, 6), *-i* n. : orge. — Le pluriel *hordeae* est dans Vg., B. 5, 36 ; G. 1, 210, 317 et dans Plin. 18, 56 ; il semble pourtant avoir été peu usité et dû à une nécessité prosodique ; cf. Quint. 1, 5, 16, et la critique de Bavius et Mevius à propos de Géorg. 1, 200 : *hordeae qui dicit, superest ut triticea dicat*. Mot ancien ; cf. Plin. 18, 72 : *antiquissimum in cibis hordecum, sicut Atheniensium ritu apparat et gladiatorum cognomine qui hordearii uocabantur*. M. L. 4180.

Dérivés : *hordeolus* (*hordeolum*, *hordiolum*, CGL III 363, 66) « orgelet », cf. gr. ὀρζίδιον, M. L. 4179 ; *hordecaceus* (*-cius*) ; *hordecarius* : *a pira* : poires mures à l'époque où l'on fauche l'orge ; *hordiarium* acs, *quod pro hordeo equiti Romano dabatur*, P. F. 91, 10 ; *hordior*, *-āris* « être gonflé par un excès d'orge » (Pelag.). Cf. v. h. a. *gersta* « orge » et hom. *xpt*, gr. *κπῆθ* (de **ghōrzd*?), alb. *drith*, *dribe* « orge ». Le *-d* latin est ambigu ; le germanique a **-t-* ou **-d-* et le grec *θ-* issu de **-dh-*. — Arm. *gari* « orge » a une forme encore plus différente. Cf. *horreō*?

hōria, *-ae* f. (*hōreia*, *ōria*) : barque de pêcheur. Diminutif *hōriola*. Rare et archaïque (Plaute). Origine inconnue.

**horior* ; *hortor* (*horior*, *hortō*, arch.), *-āris*, *hortātus* sum, *hortāri* : proprement « faire vouloir », d'où « exhorter, encourager ». La forme normale *hortor* n'est que le fréquentatif-intensif du simple *horior*, en-

core employé par Ennius, A. 432, *prandere iubet horturque*, qui use peut-être aussi de la forme non syncopée *hortiatur*, A. 346 ; cf. CGL V 74, 16, *hortiandum* : *hortandum*. *Hortor* a éliminé *horior*, qui, par suite de l'amuissement de l'h initial, risquait de se confondre avec *orior*, et aussi parce qu'une formation expressive convenait à l'idée exprimée par le verbe. *Hortor*, à son tour, a été renforcé par des préverbes qui lui donnent une valeur « déterminée » : *ad-*, *ex-*, *co-hortor*.

Dérivés : *hortāius*, *-ūs* ; *hortātiō* ; *hortātor*, *-trix* ; *hortātorius* ; *hortāmen* (poétique et prose impériale) ; *hortāmentum* ; *hortātiuus*.

Composés : *ad-hortor* : se mettre à exhorter, ou adresser des exhortations à : *cohortor* : exhorter ensemble ; *dēhortor* : dissuader par exhortation (cf. *dēprecor*) ; *exhortor* (*-itō*) : exhorter (fréquent, classique ; substitut emphatique de *hortor*, dont le sens va s'affaiblissant) ; *inhortor* (Apul.), avec leurs dérivés, e. g. *exhortātiō*, *-tor*, *-tōrius*, *-itiuus* (= πορροπαιεύς, παρορμητικὸς qui appartiennent à la langue écrite. Ancien, usuel. Non roman ; mais **cohortare* est conservé en provençal et dans les langues hispaniques, M. L. 2147.

Le sens indique que *hortor* est un causatif, comme *sōpiō*, mais avec o bref, parce que la racine italique avait des formes à vocalisme *e* conservées en osco-ombrien. La racine joue, en effet, un grand rôle en osco-ombrien, où elle fournit le verbe signifiant « vouloir » : osq. *herest* « uolet », ombr. *heri* « uult », *heriest* « uolet », etc., avec participe *heritus* « cōsulitō », et conjonction : *heris* « uel ». Elle se retrouve sous des formes diverses, en germanique : v. h. a. *ger* « désirant », *gerōn* « désirer », v. sax. *gern* « désireux de », etc. ; en grec : *χαίρω* (aor. *ἐχάρην*) « je me réjouis », *χαίρει*, *χαρὰ* « grâce, joie », *χαρμυ* « ardeur belliqueuse » ; en indo-iranien : skr. *hāryati* « il prend plaisir à ».

Les formes diffèrent d'une langue à l'autre ; le latin ne concorde pas avec l'osco-ombrien dans le détail. Cf. *heriēs*.

hōrius, *-a*, *-um* : de la saison, de l'année. Adjectif de la langue rurale. L'ablatif *hōriō* a été utilisé comme adverbe avec le sens de « cette année » ; cf. Lucil. 28, 23, *utrum anno an hōriō te abstuleris a uiro*?

De *hōriō* a été dérivé *hōriūnus*, formé comme *annōtinus*, *sērūtinus*, *rumpētūnus*. *Hōrius* et son dérivé ne semblent plus usités après Columelle. Ces vieilles formes isolées, qui ne se rattachaient à aucun substantif existant dans la langue, ont été remplacées dans les langues romanes par des dérivés de *annus*, dont la formation et le sens apparaissent immédiatement ; cf. *hōcannō*.

Composé dont le premier terme est le même que celui de *hōdiē* et dont le second est un adjectif dérivé du nom de la « nouvelle saison », de l'« année qui recommence », non attesté autrement en latin : got. *jer*, av. *yārō* « année », pol. *jar* « printemps », gr. *ᾠρος* « année » et *ᾠρα* « saison » (surtout « printemps »). Le mot rappelle v. h. a. *hiuru* (de **hiuvarū*) « cette année », all. *heuer*. — Le *-y-* initial de ce mot, se trouvant en position intervocalique dans le composé, s'est amui en latin (**ho-yor* > **hōr-*). Pour le suffixe *-no-*, cf. *uernus*, *hodiernus*, etc.

horreō, *-ēs*, *-ui*, *-ēre* : se dresser (en parlant des poils du corps) : *in corpore pili, ut arista inspicia hordei*, *horrent*, Varr., L. 6, 45 (avec rapprochement de *horreō*

et *hordeum* par étymologie populaire?); être hérissé; frissonner (d'effroi), souvent joint à *tremō*. Avec un complément, « frissonner devant quelque chose, à la pensée de, avoir horreur de » (cf. *φρίσσω*); de là *horrendus* « qui fait frissonner ». Du sens de « être hérissé », on passe au sens (rare) de « être effrayable ». Col. 1, 4, 9, *quaedam loca frigoribus hiemis intolerabiliter horrent*. Ancien, usuel. Non roman.

Verbe expressif; de là le grand nombre de dérivés.

Dérivés et composés : *horror* m. : hérissément, frisson, horreur, M. L. 4190; *horridus* : hérissé; de là « à l'aspect sauvage, horrible », M. L. 4188 et 4187, **horridor*; *horridulus* (familier, Plt.); *horrescō*, -is : avoir le poil qui dresse, se hérissier, frissonner, M. L. 4185; *horribilis* : horrible; *horrentia*, -ae (Tert.); *horrijer*; *horrificus*, -ficus, -ficibilis (tous poétiques); *horricomis* (= *ὀρρικομῖς*, Apul.); *horripilo*, -ās, cf. gr. *ὀρριπιλος* (de **horri pilus*, non attesté, semble-t-il), M. L. 4189; *horripulatio*, mots de la langue ecclésiastique (avec des graphies *obri-*, *obbris-*, *orri-*, d'après *obrepere*?); *horrisonus* (poétique); *abhorreo* : s'écarter avec horreur de; avoir horreur de; et par affaiblissement « être étranger ou opposé à, en contradiction avec ». Jusqu'à Suetone, le verbe est construit avec *ab*, mais, à partir de cet auteur, on le rencontre avec l'accusatif : *abhorreo aliam*, ou *aliquid*, ce qui devient la construction régulière. En bas latin apparaît *abhorrescō*, qui est demeuré dans les langues romanes, M. L. 23; *cohorrescō* (Cic.); *exhorreo* (rare, Col., Juv.); *exhorrescō* (classique, usuel); *inhorrescō*; *perhorreo* (rare, tardif); *perhorrescō*; *perhorridus* (T.-L.); *subhorridus* (Cic., Sest. 9, 21).

Pas d'étymologie sûre. Toutefois, on est tenté de rapprocher arm. *garšim* « j'ai horreur de » et sk. *ghr̥sh̥* « excité », *hārgate* « il a une horripilation de joie ». Cf. peut-être le groupe de (*h*ēr, *hirtus* et *hordeum*).

horreum, -ī n. (*horreus*, bas latin; *horrea*, Calid. ap. Non. 208, 27) : grenier, grange; *h. publicum* « grenier public »; par suite « magasin, entrepôt, garde-meuble ». La glose de Festus, *horreum antiqui forreum dicebant a farre*, P. F. 91, 6, semble être une invention de grammairien pour expliquer *horreum*. Ancien, usuel. M. L. 4186.

Dérivés : *horreoſum* n. (Val. Max.); *horrearius* m. : gardien des greniers de l'État (époque impériale); *horreaticus* : concernant les greniers (Dig.). Pas d'étymologie.

hōrsūm adv. : de ce côté-ci. Archaïque (Plt. et Tēr., de *hō-ursum*). V. *seorsum*.

hortor : v. *horior*.

hortus, -ī m. (*ortus*) : enclos, propriété close de murs (cf. la citation de Pline 19, 50, s. u. *hērēs*, et le sens du composé *cohors*). puis « jardin ». Quelquefois, d'après le gr. *χῆρος*, désigne le *puendum muliebri*. Ancien, usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 4194; peut-être got. *urtigards*; angl. *orchard*.

Dérivés et composés : *hortulus* m., d'où *hortulō*, -ōnis; *hortiliō*, CGL V 601, 35; **hortilia*, M. L. 4193; *hortellus*; *horticellus*; *hortulānus*; *hortulālis* (Ps.-

Apul.); *hortēnsis*, M. L. 4192, et *hortēnsius* (Pline); *horticola*; *hortinus*; *hortua*, -ōrum n. pl., tardif, d'après *pascua*?; *hortūria* f. : piment (Apic.), avec influence de *hortor*? Pour les noms propres *Hortēnsius* et *Hortalus*, osq. *Hürtis*, *Hurtentius*, v. Schulze, *Lat. Eigen.*, p. 176 sqq. V. aussi *cohors*.

Hortus seul est conservé d'une façon générale dans les langues romanes; les dérivés ne survivent que dans des dialectes isolés; en français, *hortus*, entre autres, a été concurrencé par le mot germanique, v. sax. *gardo*, etc. (peut-être étymologiquement apparenté à *hortus*), dont le dérivé fr. *jardin* a été emprunté par l'italien, l'espagnol et le portugais. V. B. W. s. u.

Cf. osq. *hürz*, *hürtüm* « enclos sacré » (dans la dédicace d'Agnone); cf. *χῆρος* « enceinte (de cour, de bergerie) »; peut-être irl. *gort* « champ », *lub-gort* « jardin ». Lat. *co-hors* repose sans doute sur **co-hortis*, v. g. *ghrti*; gall. *garth* « jardin », bret. *garz* « haie » supposent **ghrti*. Comme une racine **ghert-* est impossible en indo-européen, on est amené à rapprocher la racine de skr. *hṛati* « il prend » (intensif *jariharti*) et de gr. *χέρ* « main », arm. *jern* et alb. *dore* (même sens), v. aussi gr. *εὐχερής* « maniable ». Le sens d'osque *heri* ad est contesté : *uelit non capiat* d'après Vetter, *Hdb.*, n. 4. Le latin lui-même a *hara* « étable pour animaux » (v. ce mot). Lat. *hortus* serait donc un mot du type de gr. *φῆρος* « fardé ». On en pourrait rapprocher le groupe germanique de v. isl. *gardr*, v. h. a. *gard* « enclos » en supposant une accentuation **ghortō*. Mais, à côté de *garth* « enclos », le gallois a, au même sens, *gardol* (v. Rev. celt., 43, 212), et le balte a *lit tardis* « enclos où l'on garde les chevaux », v. pruss. *sardis* « Zaun » qui indique une forme à élargissement d ou dh. Le v. sl. *gradū* « enclos, ville » a chance d'être emprunté en germanique; car **garda-* s'est largement étendu. Cf. aussi tokharien B *kerctiye* « palais royal ». Le vocalisme de hitt. *gurtā* « citadelle » fait difficulté.

(*h*)osa, -ae f. : jambière; pantalon (Isid. 19, 34, 9). Mot germanique; v. Sofer, p. 138. M. L. 4195; B. W. *housen*.

hospes, -itis c. (Accius écrit, Erig. 51, *hospitem deposam interemes*; mais, comme pour *sospes*, *antistes*, *sacerdōs*, la langue a créé un féminin en -ia, qui apparaît déjà dans Plt., M. L. 495; d'après ce féminin analogique et le nominatif pluriel *hospita*, par exemple Ae. 3, 377, régulier, puisque les seconds termes de composés sont des thèmes consonantiques, il a été refait secondairement un adjectif *hospitiūs*; cf. Vg., Ae. 6, 93, *hospita coniux* « une épouse étrangère ») : hôte, c'est-à-dire celui qui reçoit l'étranger, *hostiā* (cf. *hospitium*, *hospitālis*), aussi en raison sans doute de la réciprocité des devoirs d'hospitalité : hôte reçu, étranger = *ξένος* Ancien, usuel. Panroman. M. L. 4197. Celtique : gall. *yppyd* (de *hospitem*).

Dérivés et composés : *hospitiūm* n. : hospitalité, relations d'hospitalité; logement réservé à un hôte, chambre de passage, M. L. 4200; *hospitiolum* (Dig.); *hospitālis* : hospitalier (= *ξένος*, *ξενικός*), concernant les hôtes, d'où *hospitālia*, -um n. : chambre d'hôte, M. L. 4198, **hospitāle*; *hospitālitās*; *hospitiārius*; *hospitor*, -āris : recevoir l'hospitalité, *ξενίζω* (dans Aug., M. L. 4199), et *adhospitiō*; *hospit-*

(*diculum* (Dig.); *hospitātor* (Apul.); *hospitiūus* (bas latin); *hospitiolum*.

cohospes; *inhospes*, usité seulement au féminin singulier et au neutre pluriel *inhospita* (époque impériale) = *ξένος*; *inhospitālis*; *inhospitālitās* (Cic., Tusc. 4, 11, 25) = *ἀξενία*; *hospitālicida* = *ξενοκτόνος* (Gloss. Philox.).

Hospes est un thème consonantique : ablatif singulier *hospite*, génitif pluriel *hospitum*. Le mot exprime le sens anciennement exprimé par *hostis* (v. ce mot), et l'on est tenté de croire que c'est un composé dont le premier terme serait *hosti-*; mais l'amuissement de *i* serait surprenant. Quant au second terme, on ne peut faire à ce sujet que des hypothèses. Par *compos* en face de *potis* (v. ce mot), on sait que, au second terme de composé, le thème est **pot-* et l'on voit par *egues* en face de gr. *ἐκτός* que la forme en *e*, **pet-*, serait phonétiquement explicable; mais le sens n'est pas clair (v. Benveniste, *World*, 10 (1954), p. 262). On pourrait penser à un nom verbal en face de *petō*. Donc, comme pour *sospes*, l'étymologie n'est pas évidente.

Le pélignien a une forme, sans doute hypocoristique, *hospus*.

hostia (accusatif *foctiam*, dans P. F. 74, 9, sans doute dialectal; *ostia*, Inscr.), -ae f. : victime offerte aux dieux comme offrande expiatoire pour apaiser leur courroux, par opposition à *uictima*, victime offerte en remerciement de faveurs reçues; cf. T.-L. 22, 1, 15, *ea prodigia partim maioribus hostiis partim locutenibus procurarentur*; puis « victime » en général, et confondu avec *uictima*; cf. (Galli) *humanis hostiis aras ac templa funesant*, Cic., Font. 10, 21, et Galli *pro uictimis homines immolant*, Cés., B. G. 6, 16, 2. Ancien, usuel. M. L. 9671?

Dérivés et composés : *hostiola* (Gloss.); *hostiādus* (joint à *candidatus* dans Plt., Ru. 270); *hostispiciēs* : *aruspiciēs* (Gloss., d'après *extispiciēs*).

Étymologie discutée. Sans doute faut-il rapprocher *hostia* de *hostire* « acquiesce » (que l'on fait dériver de *hostis*), *redhostire* « renvoyer grâtiām »; cf. Festus 334, 9, *redhostire* : *referre gratiam* (ici, une série d'exemples dont le texte est altéré) ... *nam et hostire pro aequare posuerunt* (cf. id. 414, 37 sqq.). Ennius in *Cresphonte* (113) : *Audi[s] atque auditis hostimentum adiungio*; Plt., As. 377, *quin promitto, inquam, hostire contra ut merueris*; et 172, *par pari datum hostimentum, opera pro pecunia*; et P. F. 91, 11, *hostimentum* : *beneficii pensatio*; Non. 3, 26, h. : *aequantum*; CGL V 209, 3, h. *dicatur lapis quo pondus exaequatur*; *hostia* : *aequata*, Gloss. Plac. V 25, 25; cf. peut-être encore *hostus* « récolte d'un olivier » (qu'on mesure dans un boisseau à l'aide de l'instrument dit *hostōrium* « *lignum quo modius aequatur* », CGL V 503, 36; 622, 6, et Prisc., *GL II* 6, 24); *Hostilina* « déesse qui veillait à ce que les épis formassent une surface égale ». Cf. E. Benveniste, *Don et échange dans le vocab. i.-e.*, An. Sociol., 1951, p. 12 sqq.

Sans doute l'abrégié de Festus explique-t-il *hostia*... *ab eo quod est hostire ferire*, P. F. 91, 9, et Nonius, 121, 14, à la glose *hostire est comprimere, caedere, dictum ab hostia*. Pacuvius Tenuo (345) : *nisi co(h)erco | proteruitatem atque hostio ferociam*. | *Hostire, offendere, laedere*. Laelius Erotopagnion lib. II (1) : *nunc quod meum admissum norens | hostit uoluntatem tuam*. Mais les

exemples cités sont obscurs; c'est ainsi que le texte de Pacuvius invoqué par Nonius comme exemple du sens de « *comprimere, caedere* » est cité par Festus, p. 334, sous le lemme *redhostire* : *referre gratiam*. En tout cas, le sens de *hostire* « ferire » peut être secondaire et dater d'une époque où, le sens premier de **hostia* « compensation » ayant été oublié, le mot a été compris comme signifiant « victime, animal immolé »; cf. l'évolution du sens de *maclāre* et *immolāre*. Mais on ne peut rien affirmer. *Hostia* est dérivé de *hostis* comme *uictima* de *uincō* par Ov., F. 1, 335-336.

hostiō : v. *hostia*.

hostis (doublet dialectal *foctis* attribué aux antiqui par P. F. 74, 9 : *foctim pro hostie*), -is m. : étranger, hôte, cf. Varr., L. L. 5, 3, *hostis... tum eo uerbo dicebant peregrinum qui suis legibus uteretur, nunc dicunt eum quem tum dicebant perduellem*; cf. Cic., Off. 1, 12, 37; P. F. 91, 7; Festus, 414, 37 sqq., *statius dies* (<cum hoste>) *uocatur qui iudici causa est constitutus cum peregrino*; *eius enim generis ab antiquis hostes appellabantur quod erant pari iure cum populo Romano, atque hostire ponebatur pro aequare*; sens conservé dans la loi des XII Tables, *aduersus hostem aeterna auctoritas esto*; le mot s'est spécialisé dans le sens de « ennemi public », aux dépens de *perduellus*, par opposition à *inimicus* « ennemi privé »; cf. Cic., Imp. Pomp. 10, 28, qui (*Pompeius*) *saepius cum hoste conflixit quam quisquam cum inimico concertauit*. Pour le passage du sens de « étranger » à « ennemi », cf. Rac., Athal. V 6, *L'étranger est en fuite et le Juif est soumis*; Béranger, *Ma dern. chans.*, *L'étranger envahit la France* | *Et je maudis tous mes succès*. A l'époque impériale et en poésie, *hostis* prend le sens de « ennemi » en général, de même que *inimicus* s'emploie pour *hostilis*; cf. Vg., Ae. 11, 83-84, *indutusque iubet truncos HOSTILIBUS armis | ipsos ferre duces INIMICAQUE nomina figi*.

Dérivés : *hosticus* (archaïque et postclassique, ni dans Cic. ni dans Cés.; peut-être formé d'après *ctiuscus*); *hosticulus* (Not. Tir.); *hostilis* (comme *ciuilis*); *hostiliās* (Tert.); composés : *hosticapas* « *hostium captor* », P. F. 91, 15; *hosticida* (Gloss.); *hostifer* (poétique et bas latin); *hostificus* (archaïque et poétique, formé d'après *gaudificus*).

Hostis, usité de tout temps, a survécu dans toutes les langues romanes, cf. M. L. 4201; il a passé en partie au genre féminin, sous l'influence de sa terminaison en -is, et il a pris le sens d'un collectif; cf. v. fr. *ost*, le sens de « ennemi » étant rendu par *inimicus* (*inamicus*), M. L. 4435. Cf. Greg. M., Ep. 2, 32 : *si huc perexerit ipsa hostis*.

Le mot ne se retrouve ailleurs qu'avec le sens de « hôte » : got. *gasts*, v. isl. run. *-gastiR* et v. sl. *gost*. Comme le sens de « hôte » a été pris en latin par *hospes* (v. ce mot), on a été conduit à employer *hostis* en insistant sur la notion de « étranger », d'où est sortie la notion de « ennemi » dans des conditions dont le détail précis n'est pas attesté, mais qui rappellent l'évolution analogue qu'on observe dans *ciuis*. Cf. Plt., Tr. 102, *hostiane an ciuis comedis, parui pendere*. V. Benveniste, art. cité, sous *hostia*.

hostus (gén. -ūs?) m. : produit de la récolte d'un olivier.

Cf. Caton, Agr. 6, 2, si in loco crasso aut calido seueris, hostus nequam erit et ferundo arbor peribit; et Varro le définit exactement, R. R. 1, 24, 3, hostum uocant quod ex uno facto olei reficitur. Factum dicitur quod uno tempore conficiunt, quod alii CLX aiunt esse modiorum, alii ita minus magnum, ut ad CXX descendat, exinde ut uas(a) olearia quot et quanta habeant, quibus conficiunt illud. Dans Varro, le mot désignerait plutôt le « produit d'un pressurage », d'où l'explication par *hautre*, **hōrie* « épuiser ». Mais ce peut être un sens et une étymologie populaire. S'y rattache sans doute *hostōrium*; cf. *hostia*.

hūc : v. *hic*.

hui : exclamation d'étonnement ou d'admiration. Langue familière.

hūmānus : v. *homō*.

hūmō : v. *umō*.

humerus : v. *umerus*.

humilis : v. *humus*.

(h)umor, (h)umidus : v. *umor*.

humus, -*ī* f. (comme les autres noms de la terre, *telias, terra*; par réaction du genre sur la forme, ablatif *humā* dans Varron cité par Non. 488, 5 sqq., génitif *humūs* dans les inscriptions; inversement, quelques traces du genre masculin dans Laevius et T. Gracchus) : terre (en tant que partie basse), sol; locatif *humī* « par terre, sur le sol »; cf. Varr., L. L. 5, 23, *terra, ut putant, eadem et humus*; *ideo Ennius* (Sc. 411 V.) *in terram cadentes dicere « cubitis pnsabant humum », et quod terra sit humus, ideo is humatus mortuus, qui terra obrutus... et dicitur humilior qui ad terram demissior, infimus humilimus, quod in mundo infima humus*. Souvent mis en rapport par l'étymologie populaire avec *(h)umidus*. Pas de pluriel.

Dérivés et composés : *humilis* « qui reste à terre, qui ne s'élève pas de terre », et au sens moral « humble, bas », etc.; *humiliter*, -*itās*, -*itātula*, -*itūdō* (Gloss.); *per-humilis, thelohumilis* (très tardifs); et à basse époque *humiliō* (*humilo*, cf. *leuāre/leuis*, etc.), *humilitiō* et *humilitās*, -*ās* = *καρτέω* (cf. *nōbilis, nōbilitiō*), *humilitiō* (Gloss.); *humilificō* (Tert.), tous termes fréquents dans la langue de l'Église; *humō*, -*ās* « enter- rer » (les morts), d'où *humitō*, -*tor* (rare), -*tus*, -*ūs* m.; *inhumidus* « non enterré », sens classique : ce n'est qu'à partir de Pline qu'on voit apparaître *inhumāre* avec *in-* local, « mettre en terre, inhumer », d'où *inhumātor* : *pollinctor* (Gloss.); *circum-*, *ob-humō*. Il est à noter que les Latins n'ont jamais eu **terrāre*, **interrāre* dans ce sens. Cf. aussi *hōmō*.

Humus se rencontre à toutes les époques. Mais le mot courant est *terra*, qui l'a supplanté dans les langues romanes; les représentants de *humilis* sont de la langue savante; cf. M. L. 4235. Le celtique a : *irl. uim, humal*; le britt. *uŷyll, uŷyllod*.

Des deux noms indo-européens de la « terre » qui figurent en grec, le latin n'a pas conservé celui qui répond à gr. *ἔρᾱ* et à all. *erde*. L'autre, *χθών, χαλὰ*, a pour correspondant le mot dérivé *humus*, qui, dès la date la plus ancienne, tend en italo-celtique à être remplacé par le groupe de *terra*. Ce nom avait à l'initiale

une forme alternante, à groupe de consonnes dans véd. *ḱṛdḥ*, locatif *ḱṛdmi*, génitif *ḱṛdḥ* (et *ḱṛdḥ*), gr. *χθών*, v. *irl. dú* (génitif *don*), v. Rev. celt., 40, 437, à consonne simple dans gr. *χαλὰ* et sans doute dans av. *zā*, génitif *zēmō*, locatif *zemi*. Le hittite a *tegan*, génitif *dagnas*, loc. *dagan* issu de **g(h)edhōm-*, le tokh. A *tkan* (B *kan*) « terre », dont la dentale rappelle celle de gr. *χθών*; cf. Pedersen, *Groupelement*, 41 sqq., et aussi Kretschmer, *Glotta*, 20, 65. Au lieu du nom racine, il y a des dérivés, en -*ā* : gr. *χαμᾶζε* et *χαμᾶ* (avec le composé *νεο-χμ-ός* « nouveau, étrange »), en -*y* suivi de voyelle longue dans v. sl. *zemlja* et lit. *žemė*, en -*o-* dans lat. *humus*. Malgré la forme en -*o-*, lat. *humus* a gardé le genre féminin en général; le locatif *humī* peut appartenir au type consonantique : cf. *Karthagini* et l'adverbe *heri*, et M. Niedermann se demande si le nominatif *humus* n'en serait pas tiré.

Lat. *humilis* rappelle gr. *χαμᾶλος* et *χαμᾶρός* (de dérivé en -*ā*) pour les suffixes. En tenant compte du sens de ces mots et de lit. *žemas* « bas », *žemyn* « en bas », lette *zem* « sous », v. pruss. *semmai* « en bas », on admettrait un radical **hom-* « terre » pour expliquer l'adverbe osco-ombrien attesté par omb. *hondra*, *hutra* (et *huntru?*) « infra », *hondomu* « infimō », osq. *hutruis* « inferts »; il s'agirait, comme dans *infra*, d'un mot artificiel, créé pour des raisons religieuses; en osque, le mot figure dans la table d'exécution de Vibia.

V. le dérivé *homō*.

Le traitement u de l'o radical n'est pas clair; cf. le cas de *umerus* (et de *hūmānus*)?

hybrida (*ibrida*; *hybris, ibris* dans Dracontius), -*ae* m. : hybrid., bétard, de sang mélangé. Se dit des animaux et des hommes. Sert de cognomen, notamment à Q. Varius de Suco, *propter obscurum ius ciuitatis* (Val. Max. 8, 6, 4). Terme technique de couleur populaire; peut-être demeuré en celtique : britt. *efrydd* « estropié »? A rapprocher sans doute des gloses : *iber, ἡλο-υος* et *imbrum, ἡλονων*, *πρόδατον*, cf. Plin. 8, 199, (*musimonum*)... « genere et ouibus natos prisci imbro (si, toutefois, il ne faut pas lire *umbros*, v. *umber*) uocauerunt.

La graphie *hybrida* est celle des meilleurs manuscrits d'Horace et de Valère Maxime et se retrouve dans les inscriptions (CIL IX 4013); elle a sans doute été influencée par un faux rapprochement littéraire avec *ὄβρις, ὄβρισμα*; cf. Eurip., H. f. 181, *τραπασκελὲς ὄβρισμα*.

hymnus, -*ī* m. : hymne. Emprunt au gr. *ὑμνος*, fréquent dans la langue de l'Église, qui en a dérivé *hymnizō, hymni-dicus*, -*sonus*; *hymnificatus*; *hymnoperitus*. Celtique : *irl. immon*.

hyoseyamos (-*mum*), -*ī* m. : jusquiame. Emprunt d'abord savant au gr. *ὑοσειάμος*, depuis Celse. Passé dans la langue courante avec des déformations diverses (*eoosci-, iusqui-, ioxxi-, bosqui-*). M. L. 4250.

hysex, -ieis (*isex*) : nom d'un animal inconnu dans Plin. Valer. Peut-être corruption de *esox*.

hystrix, -ieis f. : porc-épic. Emprunt au gr. *ὕστριξ*, M. L. 4250 c.

Dérivé : *hystriculus* : aux poils raides (depuis Tert.); confondu dans les gloses avec *hirsuticulus, δασύπρωκτος*.

iacea, -ae f. ? : mangeoire, crèche (Vég., Mulom. 1, 56, 5). Mot populaire, attesté par ce seul exemple et conservé dans les parlers sardes; cf. M. L. 4561 a. L'explication par *iac(c)ulum* est invraisemblable.

iaceō, -ēs, -ul, -ōre : « être dans l'état de quelqu'un ou de quelque chose de jeté », « être gisant (enterré), être étendu » et « être abattu », sens physique et moral (opposé à *stare*). Le verbe, marquant l'état, est surtout employé aux temps de l'infinitif; le parfait a uniquement la valeur de passé. Pas de supin; l'adjectif *iaciūrus* est rare et récent. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 4562; B. W. *gisant*.

Ni substantifs, ni adjectifs dérivés, sauf un *iacentius* de la Lex Burg.; toutefois, certaines formes romanes supposent **iacile*, **iacina*, **iadium* « lit », cf. M. L. 4564, 4565, 4566, et un dérivé **iaciāre* « être couché », M. L. 4563.

Composés : *ad-iaceō* (= *παράκειμαι*), cf. M. L. 169 et 168, **adiacens, adiacentia* (Aug.), substantif sans doute tiré du nominatif pluriel *adiacentia, -ium* « régions voisines » qu'on trouve dans Tacite et Pline (v. B. W. sous *aisance*), *circum-, cōn-, dē-, inter-, ob-, prae-, re-, sub-iaceō*, tous d'emploi rare, souvent très tardifs et créés à l'imitation des composés de *καίμαι* et évités (sauf *adiacere*) par Cicéron et César. Quintilien emploie *circumiacentia, -ium* pour désigner le « contexte »; Rufin *subiacentia, -ae* pour traduire το *ὑποκεισθαι*; Boèce *iaceō* pour το *κεισθαι* « la situation », etc.; cf. Thes. VII 1, 31, 37 sqq. — V. le suivant.

iaciō, -is, iēci, iactum, iacere : jeter, lancer. Usité de tout temps.

Formes nominales, dérivés et composés : un second terme -*iez, -icis* des composés : 1° *obi(ie)z, obicis* « ce qui est jeté en avant, digue, obstacle ; barre de porte, barrières ». Le nominatif singulier est à peu près usité; *obez* est refait sur *obicis*; Virgile et Ovide scandent *obicie* comme un dactyle; Silius, 4, 24, *obiecēs*, par réaction de l'orthographe sur la quantité.

2° *subicēs* f. cité par Fest. 394, 33 (cf. Gell. 4, 17), *subice*: Ennius in *Achille* sur *subiectis* posuit cum dixit *nubes* (2) : « *Per ego deum subiectis umidas; unde (inde) codd. oriur sonitu saeuo (<et) spiritui* »; proprement « ce qui s'étend en dessous ».

iactus, -ūs m. : jet, lancement, M. L. 4569; en particulier « fait de lancer par dessus bord », *iactum mercium facere leuandae nauis causa*, Dig. 14, 2, 1 sqq., sens qu'on retrouve dans *iactūra, -ae* (cf. Cic., Off. 3, 23, 89), qui en est venu à signifier « perte, dommage ». Ni **iactiō*, **iactor* n'existent dans le simple. De *iactūra* : *iactūror, -āris* (Ital.), *iactūrius* « qui frequenter patitur iacturam » (Gloss.).

iaculus : de jet; substantivé dans diverses acceptions techniques : *iaculus* (scil. *fānis, laqucus*) : lasso; *iaculus*

(*serpens*) : sorte de serpent qui se jette sur sa proie; *iaculum* (*rēte*) : épervier (d'où *reteiactāri* (Fronton); *iaculum* (*tēlum*) : javelot, M. L. 4570. Dénominaif : *iaculor, -āris* (*iaculō*) « lancer, darder, frapper d'un trait », et au figuré « lancer des paroles, etc. », avec ses nombreux dérivés; *ēiaculor* (-*lō*).

Fréquents de *iaciō* : *iactō, -ās* : lancer, jeter souvent ou avec force; et par suite : 1° agiter (sens physique et moral); 2° mettre en avant (sens moral), *sē iactāre, iactāre genus, nōmen* « jeter sans cesse en avant » et « vanter »; cf. *iactātor, iactātō* et *iactantia* (ce dernier usité seulement sous l'Empire et au sens figuré). Adjectifs : *iactābundus* (à partir d'Aulu-Gelle), *iactābilis* (Greg. Naz.), *iactanticulus* (tardif). *Iactāre* (*iectāre*; cf. M. L., *Einf.*, 3, p. 158), qui, à basse époque, s'emploie comme synonyme de *iaciō* (il traduit βάλλω dans les textes chrétiens), a seul subsisté et a remplacé *iacere* dans les langues romanes, M. L. 4568. Panroman, sauf roumain; *iactiō, -ās* (T.-L., Plt.) : même sens que *iactō* et mêmes dérivés tardifs.

Iaciō a fourni de nombreux composés en -*iciō* : *abiciō, adiciō, circumiciō, cōn(iciō), dēiciō, dīsciciō, ēiciō*, etc., dont le préverbe, quand il se termine par une voyelle *co-, dē-, ē-, prō-, rē-*, est tantôt scandé long, quelle que soit la quantité de sa voyelle : *cōiciō, dēiciō, ēiciō, prōiciō, rēiciō* (c'est-à-dire *co-iciō, dē-iciō*), tantôt se contractant avec l'i qui le suit : *ēiciō, rēiciō*, cf. *rēi, ēi* et *rēi, ēi*; *ei(icius)* dissyllabe et *eius*. Quand le préverbe se termine par une consonne : *ab-, ad-,* etc., il est généralement scandé long; mais il y a des traces de scansion brève; et *amicie*, dont la parenté avec *iaciō* n'était plus sensible, a toujours la première syllabe brève. L'état de choses est ici complexe et obscur et ne semble pas pouvoir s'expliquer uniquement par la phonétique; les composés à préverbe « vocalique » ont dû exercer une action analogique sur les autres; de même aussi les formes de parfait, du type *ab-iei*, dans lesquelles le préverbe était long « par position ». La graphie a dû aussi jouer un rôle. Il est possible qu'à l'origine *abiciō* se lisait et se prononçait *abiciō*, avec un groupe -*ii-* noté par un seul i, à cause de l'aversion des Latins pour les groupes *ii* et *uu* (cf. *iuenta = iuuenta, oinuorsei = oinuorsei*, etc.; v. M. Niedermann, *Mélanges F. de Saussure*, en particulier, p. 61 et 63, n. 1). Une confirmation indirecte de ce fait se trouve dans des graphies comme *deiciō* (présent) du *Mediceus* et du *Romanus* dans Vg., G. I 133, etc. (cf. Havet, *Manuel*, § 920), qui sont exactement comparables aux graphies du type *seruus, uolt*, etc. Mais la graphie par un seul i dissimulait l'allongement « par position » du préverbe et a amené les scansions du type *abiciō, adiciō*, qui semblent, du reste, postérieures à *abiciō, adiciō*, cf. Thes. s. u. V., entre autres, Mather, *Harv. Stud.* 6, 84-

151; Exon, Hermathena 13 (1904), 129-162; Lindsay, *Early latin verse*, p. 140; Niedermann, *Phonét.*, p. 34 sqq.

abiciō, -is, *abiciēti*, *abicietum*, *abiciere* (= ἀφίημι et, pour le sens, ἀποβάλλω) : jeter loin de soi, rejeter; jeter à bas, abaisser (sens physique et moral) : *sē abiciere* : se jeter à bas, se jeter aux pieds de; se laisser abattre (Cic., Tusc. 2, 23). De là *abicietis* : bas, abatu (sens moral), abject (cf. ἀποδύητος); *abiciētis* « abjection, bassesse » (seul sens classique; ce n'est qu'à très basse époque que *abiciētis* a désigné le « rejet »).

adi-ciō (προσβάλλω) : jeter en outre ou auprès; souvent, simplement « ajouter » (= *addere*); de là *adi-ciētis*, *adi-ciētium*, dont le neutre traduit le gr. ἐπιθετον (irl. *adiciēti*); *adi-ciētum*, M. L. 170.

aniciō, -is, -ire : v. ce verbe.
circumciō : jeter autour, entourer (= *circumdare*, περιβάλλω); *circumciētis*, -ūs m. : enceinte (cf. περιβολή).

coniciō (co-) = συμβάλλω et συνίημι : jeter ensemble, rassembler; dans la langue augurale : « conjecturer » (de *conicere sortēs*). Souvent synonyme de *colligō*; employé souvent aussi comme pronominal : *conicere sē* : c. sē in *fugam*, in *pedes*, le préfixe, perfectif, marquant l'aspect déterminé de l'action. De là *coniciētis*, *coniciētis*, *conicitor* « devin », *coniciētura*. Composé : **exconiciō* dans quelques dialectes italiens, M. L. 2984 a.

deiciō : jeter à bas (καταβάλλω), M. L. 2529, *deiciētis*.
dissiciō (dissiciō) : jeter de tous côtés, disperser, dissiper (διαβάλλω). La forme et la graphie *dissiciō* sont difficilement explicables. On admet, sans preuves, l'influence analogique de *dissecō*, *dissipō*; cf. Sommer, *Hdb. d. lat. Laut- u. Formel.*, 2^e éd., p. 266. *Dissiciō* lui-même est une forme refaite; phonétiquement on attendrait **di-ciō*, comme *diuigō*. Sur l'ablatif *disice*, v. *obiciēs*.

deiciō : jeter dehors, chasser (ἐκβάλλω).
iniciō : jeter dans ou sur (εισβάλλω et ἐνίημι).

intericiō : jeter entre, interposer; d'où, dans la langue de la grammaire et de la rhétorique, *interiectiō*; cf. Quint. 1, 4, 19; et 8, 2, 15, *interiectio... ut medio sermone aliquam inserant sententiam* (traduit le gr. παρενθεσις); irl. *interiecht*.

obiciō : jeter devant, opposer. Cf. *obiciēs*.
praeiciō (Festus).

prōiciō (cf. *proiectat* « *prōiciō* », Lucrèce, CIL I² 401, mais la forme est incertaine; gr. προίημι) : jeter en avant, et « jeter en dehors, rejeter »; *prōiciētis*, M. L. 6774 « [enfant] abandonné »; *prōiciētura*.

reiciō : rejeter; d'où *reiciulus* (Varron, mot de la langue rustique comme *deliculus*) : de rebut. M. L. 7183.

subiciō : jeter sous, soumettre (= υποβάλλω et υποτίθημι), etc.; M. L. 8368, *subīcere*, et 8367, **subīficāre*. Pour *subiciēs*, v. *obiciēs*.

supericiō (Hor.).
trāiciō et *trāsciō* : jeter au delà; faire traverser. M. L. 8842, 8844, 8845.

Sans apophonie : *inter-*, *per-*, *prae-*, *subter-*, *super-*, *suprā-*, *trāns-* *iciō*.

Iaciō a à son tour fourni de nombreux composés qui doublent les composés de *iciō* : *coniciō*, *dissiciō*, *deiciō*, M. L. 2835; *in-*, M. L. 4441; *ob-*, *prae-*, *pro-*, *re-*,

M. L. 7189; *sub-*, *super-*, *tra-* *iciō*, M. L. 8843, avec quelques formes sans apophonie.

Iaciō, *iciō* est à gr. ἵημι (de **yi-yē-mi*) « je lance en avant, je jette », ἵηκα ce que *faciō*, *īciō* est à πύθημι, ἔθηκα; seulement la forme sans élargissement n'est pas conservée comme, en regard de *faciō*, elle l'est dans *con-dō*, *red-dō*, etc., ou au second terme de composé *sacer-dōs*. Toutes les formes à préverbe sont du type de *con-ficiō*, etc. Rien ne prouve, il est vrai, que l'h initial de ἵημι, ἵηκα repose sur un ancien **y* plutôt que sur **s*; mais le rapprochement de ἵημι avec *serō*, *sēui* (v. ce mot) est à écarter pour le sens, tandis que la concordance de sens de ἵημι et de *iciō* est complète à tous égards; et les composés se répondent exactement. Quant à *iaceō*, il s'oppose à *sedeō*, comme en slave *ležati* « être couché » à *sēdēti* « être assis »; cf. aussi, pour la forme, lit. gulėti « être couché » en face de guliti, gulti « se coucher ». Ainsi que le montre l'emploi, la forme est récente en latin, de même que *pendō*, où se retrouve le -d- du suffixe du présent de *pendō*; comme pour *iaceō*, il n'y avait pas de parfait propre à *pendō*, et il n'en a pas été créé; la création de la forme peu courante *iaciūt* tient à ce que l'on ne pouvait, à cause du sens, employer *īciō* comme perfectum de *iaceō*.

ιδιόνους : v. *ieiūnus*.

iam, adverbe de temps : désormais, dès maintenant, déjà, bientôt. Se dit du présent (par opposition à *mox*) et du futur immédiat, mais peut s'employer aussi en parlant du passé, comme le fr. « déjà ». Souvent joint à un impératif pour exprimer la hâte ou l'impatience. Du sens de « au moment où je parle », on est passé à celui de « précisément », puis « en vérité », et *iam* a pu s'ajouter à une affirmation pour la renforcer; cf. Cic., Brut. 18, 70, *pulciora etiam Polyetii et iam plane perfecta*.

Redoublé, *iam* indique l'instantanéité de l'action : *iam iam linguo acies*, Vg., Ae. 12, 875; *iam iamque uideo bellum*, Cic., Att. 16, 9 fin. Joint à *nunc*, il signifie « dès à présent », cf. *nunciam*; avec *nōn*, il a le sens de « ne... plus ». *Iam* forme le premier terme d'adverbes composés : *iamdiū*, *iamdūdum*, *iampridem*. Il figure aussi comme second terme dans *etiam*, *nunciam*, *quoniam*, *quispiam*, *uspiam*. Usité de tout temps. Panroman (sauf roumain), seul ou renforcé par une autre particule. M. L. 4572; B. W. déjà, jadis, jamais.

Iam appartient au type des adverbes en -am tels que *iam*, *quam*, *nam*, -dam, qui est peu représenté hors du latin. *Quam*, qui se retrouve en osco-ombrien, n'a un correspondant qu'en arménien (v. *quam*). Il n'est donc pas surprenant que *iam* n'ait pas de correspondant. — On rapproche le groupe germanique de got. *ju* « maintenant » et les groupes balteque et slave de lit. *jaū*, v. sl. *ju* « maintenant »; lat. *iam* serait à got. *ju* ce que *nam* est à got. *nu* « maintenant » (v. sous *nu-dius* et *nunc*). L'élément radical serait celui de *is*, *ibi*, *ita*, etc. Cf. peut-être *iuuenis*.

ianitricēs f. pl. : femmes de frères (Dig., Isid.). Le mot n'est attesté qu'à basse époque et seulement au pluriel. Seule une glose a *ianitrix*, σύντροφος, CGL II 446, 58. Il a été déformé par l'étymologie populaire; en particulier, il a emprunté au type *genetrix* son suf-

fixe. L'i intérieur, qui ne peut s'expliquer qu'en syllabe ouverte, suppose que le passage de **ianitrix* à *ianitrix* est peu ancien. Comme la plupart des termes indiquant l'alliance ou la parenté, a été remplacé par des appellations nouvelles dans les langues romanes.

Vieux terme, désignant la « femme du frère du mari », de la série des noms indo-européens indiquant les membres de la famille du « mari » (cf. *socer*, *socrus* et *lēuir*). Semble n'avoir survécu en latin que dans la langue juridique (cf. la remarque faite sous *glōs*). La forme du type **yenster* est attestée par lit. *jėnitė* et les survivances grecques, hom. *εναρτες* (au pluriel, comme en latin) et le datif singulier *εναρτι* d'une inscription grecque de Lydie; la forme du type **yenster* sur laquelle repose *ianitricēs* survit dans véd. *ydiā* (thème *ydiar-*), phryg. *ιωαρεπα*. On ne peut déterminer le vocalisme radical de sl. **jetry* (v. russe *jatry*, v. pol. *jatry*). — Le nom arménien *ner* de la « femme du frère du mari » doit être apparenté; mais la forme n'est pas expliquée; v. Cuny, *Recherches sur le vocalisme en nostratique*, p. 66.

iantō, **ientō** : v. *ieiūnus*.

ianua : v. le suivant.

ianūs (*Iānus*), -ūs : dat. *Iānuī* dans Fest. 204, 17 l. *Iānuī Quirino*; et *Iānus*, i. m. : passage, cf. Cic., N. D. 2, 27, 67, *transitioes perueat iant nominantur*, et spécialement, à Rome, passage voûté, galerie où se tenaient entre autres les banquiers et les changeurs. Personnifié et divinisé, *Iānus* symbolise le passage par ses deux visages opposés l'un à l'autre et placés l'un devant, l'autre derrière la tête (*Iānus anceps*), et par la forme de son temple, qui comporte également deux portes opposées. A *Iānus* est consacré le mois de Janvier, *Iānuārius* (scil. *mēnsis*), qui est devenu le mois de passage d'une année à l'autre, *Iānus* étant considéré comme le dieu des commencements : *penes Ianum sunt prima*, *penes Iouem summa*, Varr. ap. Aug., Ciu. D. 7, 9; sa colline est le *Iāniculum*. Il est aussi un dieu rural : *I. Consiuius*, comme *Ops*, mais secondairement. Attesté depuis Caton. Étr. ani?

Dérivés (en grande partie de **iānu-* et non de **iāno-*) : *iānuā* f. : passage, entrée, cf. Vg., Ae. 6, 106, *inferni ianuā regis*; 6, 127, *atri ianuā Ditiis*; de là « porte (de maison particulière) » : *iānuālis* (*Iānālis*, Ov.) : *Iānuālis porta*, cf. Varr., L. L. 5, 165; *iānuā* n. : *libi genus quod Iano tantummodo delibatur*, P. F. 93, 5 (cf. *Ceride libum*, Ov., F. 1, 127); *ianitor*, -itrix : portier, portière (cf. *portus/portitor*, *holus/holitor*, etc.); *iāneuus* : *iānuitor*, P. F. 92, 2; *iānigena* (Ov.). Les formes romanes et celtiques (irl. *enair*, britt. *ionawr*) remontent à *iānuā*, **iēnuā*; *Iēnuārius* attesté épigraphiquement, v. Lindsay, *Lat. Spr.*, p. 18, et Niedermann, *Contrib.* à la crit. des gloses lat., 27 a 3; cf. *iāiūnus* et *ieiūnus*. Panroman, sauf roumain, cf. M. L. 4575, 4576, et *Einf.* 3, p. 158; B. W. s. u. *Iānuā*, au contraire, est peu représenté dans les langues romanes, où sont demeurés surtout les représentants de *ostium* et de *porta*.

Le rapprochement usuel avec véd. *ydiā* « il va (en véhicule) », ht. *jōti* « aller (en véhicule) », ne convient pas pour le sens; ces mots ne se prêtent pas à fournir

le sens de « passage », à plus forte raison de « passage destiné à des piétons » et la racine *yā-* n'est pas attestée hors de l'indo-européen oriental. — Irl. *diū* « gué » est loin de toutes manières. Les dérivés attestent l'ancienneté du thème en -u-, comme dans *Cōnsus*, *Sancus*.

Peut-être nom de divinité indigène; utilisé comme nom commun. Associé à *Iāturna*, sa femme, et à *Sātūrnus*, qu'il avait accueilli à Rome.

iaspis, -idis f. : jaspé. Emprunt d'abord savant au gr. ἱασπις passé dans la langue commune avec des déformations (*iasper* dans les traductions d'Oribase). M. L. 4251 a; B. W. sous *diapir*.

iber : v. *ibrida*.

ibex, -icis m. : chamois (Plin., Isid., St Jér.). M. L. 4251 b. « Sans doute mot alpestre comme *camox* » (M. Niedermann).

Dérivé : *ibictus* (Pl. Val.).

ibī : ici (sans mouvement; remplace toutefois *ecō* en bas latin). Sens local et temporel. En corrélation avec *ubi*. Usité de tout temps. M. L. 4252; B. W. y.

Composés : *ibidem* : ici même, au même endroit; *inibi* : en cet endroit, en ce moment; *inibi esse* « être sur le point de se faire » (archaïque, bien qu'encore dans Cicéron).

Pour le radical, v. *is*.

La formation a été influencée par celle de *ubi*. Le -dh-intervocalique attesté par skr. *iha* (prak. *idha*), av. *ida* aurait abouti à *d* sans cette influence. Ombr. *ife*, *ife* « ibi » ne permet pas de juger si l'action du type *ubi* est de date italique commune ou de date latine.

ibiseus : v. *hi-*.

ibrida : v. *ibrida*.

icō, -is, *icē*, *ictum*, *icere* (i attesté par la scansion dans Lucr. 3, 160, *icē*; 4, 1050, *icimur*, et par la graphie dans Plt., Mi. 205, où l'Ambrosianus a *icēit* (avec *ei* = *i*), malgré Prisc., GLK II 509, 22, qui enseigne que l'i est bref au présent; *icē* a été faussement tiré des composés de *iciō*; cf. Prisc., GLK II 497, 18, et Gell. 4, 17, 4. Les formes d'actif, infectum et perfectum, et de passif, infectum, sont rares et pour la plupart archaïques, cf. Non. 132, 33; chez Cicéron et après lui, elles ne figurent guère que dans l'expression fixée *foedus icere*, où *icē*, doublant *percussu*, sert de parfait à *feriō*; cf. Neue-Wagener, *Formenl.* 3, III 417. Les seules formes usitées sont le participe *ictus* et les temps périphrastiques qu'il sert à former) : frapper. Même sens que *ferire*, qui lui-même n'a pas de perfectum. *Ictus* est en quelque mesure le participe en -us de *feriō*, et le nom d'action *ictus* sert, en effet, à *feriō* (dont la racine ne fournit pas de perfectum) et à *percutiō*, *percussu*.

ictus, -ūs m. : coup (sens propre et figuré), battement (de la mesure, du pouls). On en dérive le port. *eito* « série », cf. M. L. 4254, mais l'étymologie est contestée; cf. Corominas, *Vox Rom.* XII, 1954, p. 374; *ictuātus* (Greg. Tur.); *ictiō* : *missio*, βολή (Gloss.).

Sans correspondant clair. On cite βετα « ἀσόντιον Hes., et cyp. γυαμενος, qui semble dérivé d'un substantif γυα « coup », avec d'autres mots plus lointains.

Icōna, -ae f. : image. Forme tardive tirée de l'accusatif de *icōn*; cf. *lampada*, etc.

***Ida**, -ae f. (?) : mot sans doute ibérique, attesté dans les C. E. 479, 5 avec le sens de « territoire, contrée ». En tout cas, non latin.

ideirēō : pour cela, pour cette raison ; *ideirēō quod* = *ideō quod*. Cf. *quācirā* = *quāpropter*, *quamobrem*, *quārē*. Synonyme de *ideō*, sans doute créé pour renforcer par le renouvellement une expression vieillie. Doit être de création relativement récente, bien qu'on le trouve déjà dans Plaute. D'emploi plus rare que *ideō*, sauf dans Cicéron ; v. tableau comparatif dans Thes. s. u.

Idem, **eadem**, **idem** : pronom-adjectif d'identité composé de *is* + la particule *-dem* qu'on retrouve dans *ibidem*, *indidem*, *itidem*, *tantidem*, *totidem*, etc. Proprement « celui précisément », puis « le même ». Souvent joint à des pronoms personnels ou démonstratifs : *ego idem* « moi précisément », *hic idem* « celui-ci même ». Souvent employé dans les comparaisons : *qui et moribus eisdem essent quibus dominus*, Cic., Verr. 2, 3, 25, 62. On voit que le corrélatif de *idem* est *qui* ; mais, d'après l'analogie des autres mots introduisant une comparaison, on rencontre aussi après *idem*, *atque*, *ac*, *et*, *quam* (*quasi*), *ut*, et même l'ablatif [*Homerus*]... *eodem alius sopitus quiete est*, Lucr. 3, 1038 (l'ablatif est plus vraisemblable que le datif d'après *similis*). *Idem* n'a pas survécu dans les langues romanes, où il a été remplacé par des formes dérivées de *ipse*. Composé : *identidem* (de **identitidem*?) : de même et de même, à plusieurs reprises. La formation est obscure. Créations tardives : *identitās* (= *ἰσότης*) ; *idemologium* (= *ἰσολογία*).

L'étymologie de *idem* a été beaucoup discutée et l'on n'est arrivé à rien de certain. Au point de vue latin, *idem*, *eadem*, etc., et de même *ibidem*, *indidem*, *tandem*, etc., se coupent naturellement en **is-dem*, *ea-dem*, etc., *ibi-dem*, **ita-dem*, **tam-dem*, etc., et une particule *-dem* n'a rien de surprenant en regard de *-dam*, *-dum*. Mais le neutre *idem* a un *-d* simple, à la différence de *quodam*, *quiddam* ; ceci suggère une coupe *id-em*. Or, l'abrégé de Festus, 67, 5, a une glose *emem*, *eundem* (et un glossaire porte *imeum*, *τὸν ἐμὸν*, CGL II 77, 23, qu'il faut sans doute corriger en *imem* ou *emem*, à moins qu'il ne faille couper *im-eum*?) ; le *em* qui est ici serait l'accusatif de *is*, qui est attesté par ailleurs ; le *em* final serait une particule pareille à celle qu'on a dans le démonstratif skr. *im-dā* « celui-ci » ; dès lors *idem* se couperait *id-em* et répondrait à skr. *id-dā* « ceci ». Une particule lat. *-em* figure, du reste, dans *it-em*, avec la même valeur que dans *idem*, et, avec un sens plus vague, dans *quid-em*, *aut-em*, *tam-en* (de **tam-em*?) ; v. aussi sous *enim*. Mais il ne résulte pas de là qu'il faille tirer d'une fausse coupe de *idem* ou *eodem* la particule *-dem* ; le *d* de *eod* s'est amui trop tard, et la forme *idem* ne se coupe pas naturellement en *i-dem*. Tout se passe donc comme s'il y avait eu une particule *-em*, d'origine indo-européenne, et une particule *-dem*, de même type que *-de* (*quan-de*), *-dam*, *-dum* (v. la bibliographie dans Stolz-Leumann, *Lat. Gramm.*, p. 285). Le procédé qui consiste à exprimer l'identité par un démonstratif suivi d'une particule d'insistance se retrouve en ombrien, avec *er-ont* « idem », *is-un* « item », *sur-ont* « item »,

etc., et en arménien, où l'on a : *so-yn*, *do-yn*, *no-yn* « le même », avec les trois démonstratifs personnels ; le latin n'ajoute la particule qu'au démonstratif anaphorique ; à ceci près, les types ont même structure. L'osque *is-idum* « idem » doit sans doute s'analyser *is-id-om*.

identidem : v. *idem*.

ideō : composé de *id* accusatif neutre de relation « (et) ceci » et de *eō* ablatif instrumental de *id* qui annonce ou reprend un *quod* (et secondairement un *quia* ou un *ut*) qui suit ou qui précède, donc proprement : « ceci par ce (que), pour que ». C'est là l'emploi premier de *ideō* ; cf. Lucr. 1, 1054-1056, *ideō mundi naturam stans sine ullis ictibus externis... quod in medium sint omnia nixa*. L'ablatif *eō* n'est d'ailleurs pas nécessairement exprimé ; cf. Ter., Hec. 368, *laetae exclamant* : « *uenit !* », *id quod me asperant*. Puis *ideō* s'est employé absolument avec le sens de « pour cette raison ». Ancien, classique. Cf. le précédent et *ideirēō*.

idīōta, -ae m. : ignorant. Emprunt au gr. *ἰδιώτης* terme de la langue des écrivains et des artistes, passé dans la langue commune, et notamment dans la langue de l'Eglise, avec son dérivé *idīōticus*, M. L. 4255.

idōlūm, -ī n. : image. Terme de la langue philosophique, emprunté au gr. *εἰδωλον* ; répandu par la langue de l'Eglise au sens de « statue de faux dieu ; idole », avec ses composés ; passé en germanique : ags. *idel-gild*, et celtique : irl. *idal*, britt. *idol*.

idōneus, -a, -um : propre à, apte à. S'emploie absolument, ou avec un complément introduit par *ad*, ou au datif, ou même à l'ablatif (d'après *dignus*) ; plus rarement avec *in* ou avec l'infinitif. Comme *dignus*, peut être également suivi de *qui* ; cf. Cic., Lael. I, 4, *idonea mihi Laeli persona uisa est quae de amicitia dissereret*. Ancien, usuel, classique. Appartient surtout au vocabulaire de la prose (les poètes préfèrent *aptus*). Comparatif tardif : *idōneior* (Dig.). Adverbe : *idōneē* (rare). Substantifs : *idōneitās* (S^t Aug.) ; *idōnitās* ; *idōniō*, -ās (Loi Sal.) ; *peridōneus* (classique). — N'est demeuré que dans le v. fr. demi-savant *oīne* (= *idoine*), M. L. 4256, et irl. *idal*.

Étymologie obscure. Certains y voient un dérivé de *ideō*, issu de *id(e)ōneus* par dissimilation et comparent *ultrōneus*, *extrāneus*. Osthoff, IF 5, 290 sqq., l'explique comme dérivé de **id-dō* « vers ceci » ; pour *dō*, cf. *dōneē*, et v. h. a. *zuo*, all. *zu*. Construction arbitraire.

***iduriō**, -ōnis m. : mot de sens inconnu, qui figure dans une inscription, CIL VIII 23422 ; cf. Thes. s. u.

idūs (*eidūs*, cf. osq. *eidūis* « idibus », thème en -o-), -uum f. pl. : les ides, division du mois qui tombait le 15 en mars, mai, juillet, octobre, et le 13 dans les autres mois. Mot étrusque d'après Varr., L. L. 6, 28, *ab eo quod Tusci itus, ut potius quod Sabini idus dicunt* ; Macrobie, Sat. 1, 15, 17, attribué également aux Étrusques un verbe *idūdre* : *diuidere*, purement imaginaire. Ancien, usuel ; conservé en campidanie, M. L. 4257 ; et en celtique : irl. *id*.

Dérivés : *idūlis* ouis... *quae omnibus idibus Ioui mactabatur*, P. F. 93, 3 ; *idūarius*, CIL II 4468.

L'explication ancienne par une racine indo-euro-

péenne signifiant « briller » (il s'agirait de « nuits claires, en pleine lune »), cf. lat. *nedēs* (v. ce mot), a été abandonnée parce que la racine est de la forme **aidh-* dans les langues occidentales. La forme osque y contredit et le sens n'y est pas favorable ; car *aiθa* signifie « je brûle » plutôt que « je brille ». Mais on n'a trouvé aucune autre étymologie indo-européenne qui satisfasse. Les mots étrusques cités supposent plutôt un emprunt du latin à l'étrusque, et il n'y a pas de raison de ne pas se tenir à l'indication de Varro.

iecur (*iocur*, époque impériale), **iecoris** ou, plus tardif, **iecinoris** (*iocinoris*, -eris) n. : foie. Souvent au pluriel dans la langue populaire, cf. gr. *τὰ ἡπατα* (Sept.), fr. « les foies », le foie se composant de plusieurs parties ; v. Vendryes, Rev. Phil., 36, 204. La flexion ancienne devait être *iecur*, **iecinis* ; le génitif *iecoris* a été refait sur le modèle *tempus, temporis* ; *iecinoris* est une contamination de **iecinis* et de *iecoris* (le *iocinus* cité par Charisius, GLK I 48, 20, est refait à son tour sur *iocinoris*) ; cf. *iter* et *femur*. L'o de *iocur* est sans doute dû à l'influence du vocalisme de la syllabe suivante.

Dérivés : *iecusculum* : petit foie. Fait d'après *corpusculum*, avec le sentiment que *r* de *iecur* représentait un ancien *s* ; cf. *rōbur*, *rōbustus*, *honor*, *honōs*, *arbor*, *arbōs*, etc. C'est ainsi que s'expliquent les nominatifs *iocinus* et *jemus* dans Audollent, Defix. Tab. 135 ; **iecinānum* : *uictimarium*, P. F. 101, 23.

Bas latin : *iecorōsus* « (h)épaticus », CGL II 582, 13, et *iecorālis*, II 325, 29 ; *iecoriticus* ; *iocinerōsus* ; *iequāriū* (?)

Usité de tout temps en latin, *iecur* a été remplacé dans les langues romanes par un terme de cuisine, *ficatūm* ; v. *ficus*.

Mot indo-européen à suffixe *-r/n-* et variation du vocalisme radical : *ē* dans skr. *yakṛi*, *yakṛāh*, pers. *jigar*, v. lit. *jeknos* ; *ē* dans gr. *ἡπαρ*, *ἡπατος*, av. *yākara* ; le mot est altéré dans lit. *eknos*, *āknos* (on a aussi *jāknos*) et dans arm. *leard* (pour *l*, cf. v. pruss. *lagno*, si *l* n'y est pas une simple faute), et a disparu dans d'autres langues : germanique, slave, celtique.

idēiūnus, -a, -um (*idēiūnus*, Plt.) : est à jeun, affamé ; de là « maigre, sec, pauvre », etc., M. L. 4582. Sur *idēiūnus* « intestin grêle » (= *νῆστις*), v. Celse, 4, 1, et Isid. 9, 19, 65.

Dérivés : *idēiūnius* n. « jeûne », comme (*in*)*fortūnium*, *pecūnia*, M. L. 4581 a ; celtique : irl. *oīne*, *cēt-ōin* ; *idēiūnās*, comme *opportūnās* ; *idēiūnūs* (ā. λ., Plt.), comme *pecūniūs*. A basse époque apparaît dans la langue de l'Eglise *idēiūnō*, -ās (et *idēiūnor*) « jeûne » et ses dérivés, M. L. 4581 ; et 2670. **disidēiūnāre* ; *idēiūnicus* (Gell.), traduction de *λεγολόγος*.

Idēiūnus est sans doute en rapport avec le verbe : *ientō* (*inūtō*), -ās et *ientō* (*idēiūtō*) : faire son premier déjeuner ; d'où *ientāculum* (*idā*), *ientāculum* (ian-). P. F. 473, 1). Les manuscrits se partagent entre les formes en -a et les formes en -e, les formes à redoublement et les formes sans redoublement ; cf. Non. 126, 8 sqq. ; Plt., Cu. 73 ; Suét., Vit. 7, 3 et 13, v. Skutsch, AILG 7, 527. De même, les formes romanes remontent à *idēntre* et *iantāre*, M. L. 4584, et *Eini* 3, p. 158 ; comme à *ianuārius* et *ienuārius*.

Mot de type populaire à redoublement expressif, de forme instable et sans étymologie. La longue initiale est peut-être une longue de « position », comme dans *maior*, et faut-il lire *ieiiūnus*.

igitur : *nunc quidem pro completionis significatione ualeat, quae est « ergo »*. *Sed apud antiquos ponebatur pro « inde » et « postea » et « tum »*, P. F. 93, 7. Particule de liaison, signifiant « alors » et « donc », qui se place, comme *enim*, tantôt en tête de la phrase, si on veut lui donner une valeur forte, tantôt (le plus souvent) après le premier mot, s'il est considéré comme enclitique (*tum igitur* quinze fois dans Plt., qui a deux fois *igitur tum* ; *igitur deinde*, St. 86 ; *igitur demum* quatre fois contre un exemple de *demum igitur* ; cf. Lodge, *Ler. Plaut.*, s. u.) ; on le trouve aussi, mais plus rarement, à l'intérieur de la phrase, cf. Plt., Epid. 151, *quid illa fiet fidicina igitur* ; cf. Quint. 1, 5, 39.

Chez Plaute, le sens de « alors » pour *igitur* est encore fréquent ; la conjonction est souvent jointe à un mot interrogatif comme *quid*, et pléonastiquement à *tum* ou à *post* pour les renforcer ; cf. l'emploi du fr. « alors » dans la conversation. En corrélation aussi avec *ubi*, *quandō*. Cf. Lindsay, *Synt. of Pl.*, p. 99. Du sens temporel on est passé facilement au sens logique ; il en est de même pour « donc » en français. Usité de tout temps. Non roman.

On a supposé que *igitur* serait *agitur* avec le traitement d'intérieur du mot ; en effet, *igitur* se trouve souvent employé comme mot accessoire après le premier mot de la phrase. Mais Lindsay, *Latin. Spr.*, p. 630, et Brugmann, IF 16, 495, ont écarté cette idée, assez arbitraire, parce que, à date ancienne, *igitur* est souvent en tête de la phrase. Le mot serait dès lors sans étymologie. Aussi J.-B. Hofmann, dans Walde-Hofmann, *Lat. et. Wört.*, s. u., retient-il l'hypothèse suggérée par la forme du mot.

ignārus : v. *gnārus*.

ignāuus : v. *nāuus*.

***ignla** : *uitia uasorum fictilium*, P. F. 93, 14. Non attesté en dehors de cette glose. Emprunt au gr. *ἱερὸν κολών. σῆμα*, Hesych.?

ignis, -is m. : feu. Se dit aussi au pluriel, *ignēs*, comme *aqua*, et comme *aqua*, auquel il s'oppose et avec lequel il forme couple (cf. *igni et aquā interdicerē*), a le genre animé ; cf. Varr., L. L. 5, 61, *mas ignis, quod ibi semen* ; *aqua femina, quod fetus ab eius umore*. Souvent employé en poésie pour désigner des objets faits de feu ou qui répandent de la chaleur ou de la lumière : éclairs, astres. En est arrivé à désigner l'éclair lui-même : *ignis oculorum*, *metalli*, *smaragdū*. Au sens moral se dit des « feux » de l'amour, de la colère, etc. ; et Virgile arrive à dire *meus ignis*, *Amyntas*, B. 3, 66, dans le sens où les poètes du *xviii*^e siècle diront « ma flamme ». Noter enfin l'emploi de *ignis* dans *sacer ignis* « feu sacré, érysipèle ».

Ignis, ancien, usuel, mais concurrencé par un terme nouveau et plus concret, *focus*, n'a pas passé dans les langues romanes, sauf dans un dérivé attesté en vieux roumain, M. L. 4257 a.

Dérivés : *igniculus* : petit feu ; *ignicula* : *πυρράλις*

Adj. : *ericinus*, -a, -um (Aug., joint à *leportinus*). Les gloses ont aussi un adjectif *ericiātus* (noté *iri-*), CGL V, 342, 30 : *hirsutus, iriciātus*, cf. fr. « liérisme ».

La perte de l'h initial dénonce un mot de la campagne, Plaute, Capt. 184, a un acc. *irim*, qui, si la forme est exactement transcrite, a un i issu de e également dialectal. A côté de ce mot, les Latins ont emprunté au gr. *ἐχίνος* la forme *echinus* pour désigner l'« oursin » (cf. Pl. Rud. 297) et le hérisson en tant que comestible. *Echinus* a été aussi emprunté dans le sens de « échine d'un chapiteau » (Vitr.), de « pot en métal », d'« écorce de châtaigne », tous sens qui appartiennent à des langues techniques. Il en a été tiré un adj. *echinatus* (Pline). Le mot est demeuré dans quelques dialectes italiens avec le sens de « oursin », M. L. 2823.

Le seul correspondant exact est *χῆρ· ἐχίνος* Hes. Mais le nom semble apparenté à une série de mots désignant des « piquants durs » tels que v. h. a. *grōt* « pointe de rocher, arête de poisson, barbe d'épi », v. angl. *granu* « moustache », irl. *garb* « rude », etc., tout ceci probable, mais lointain.

erciscō, ercūm : v. *her-*.

erēmus, -a, -um : désert et **erēmus, -ī f.**, subst. Emprunt tardif au gr. *ἐρημός*, en un temps où les oppositions de quantité ne subsistaient plus. Prudence le scande *ērēmus* (en conservant la place de l'accent ; cf. *butyrum*), et les formes romanes remontent à ce type, cf. M. L. 2891 *erēmus*. Le dérivé *erēmata* est emprunté à *ἐρημίτης*, M. L. 2890. On a aussi *erēmīa* (Ital.), *erēmōsus, erēmītō (-mīzo), eremīticus* ; *erēmōdīcium* « défaut, contumace » (Ulpian).

ergā : v. *ergō*.

ergastulum, -ī n. : prison d'esclaves. Sans doute dérivé de *ἐργαστήριον* (-τήριον) avec désinence latine, ou, comme le suppose M. Leumann, issu par dissimilation de **ἐργαστρον*, du reste non attesté. De là *ergastulāris, ergastulārius* (époq. impér.). Le mot proprement grec *ἐργαστήριον* a été également emprunté au sens de « atelier ». A la même famille appartient *ergata m.* « cabestan » de gr. *ἐργατή* (Vitr.), demeuré en roman, M. L. 2894.

ergō : particule invariable, qui peut s'employer absolument comme conjonction, ou comme postposition avec un complément au génitif : — *correctum significat idem quod apud Graecos οὐκ οὖν* (la scansion *ergō* indiquée par Festus n'apparaît qu'à partir d'Ovide, cf. Quicherat, *Thes. poet.* s. u. et *Thes.* V², 759, 40 sqq. ; c'est un effet de la tendance à abrégier les voyelles finales, d'abord dans les groupes iambiques, puis dans tous les autres groupes) ; *producte idem quod γάρ, hoc est gratia, cum scilicet gratia intellegitur pro causa. Sed illud superius etiam sine exemplis notum est ; hoc inferius sic formatur cum dicimus de aliquo : statua donatus est honoris uirtutisque ergo, i. e. honoris uirtutisque causa*, P. F. 73, 1. Les deux emplois se ramènent au sens unique de « en conséquence [de] ». *Ergō* employé absolument est souvent joint à une interrogation ou à un ordre pour les renforcer, comme *donec, ainsi donc* du français : « va donc, c'est donc toi ». On le trouve aussi dans un récit pour reprendre un exposé interrompu par une digression : « je disais donc ». Dans ce sens *ergō* est très fréquent, mais n'a toutefois pas survécu dans les l. romanes ; le fr. *ergoter*, s'il dérive de *ergo*, cf. M. L. 2895, est une formation artificielle de la langue des étudiants. *Ergō* avec le génitif est archaïque ; il est surtout conservé dans des formules de la langue officielle ou juridique, et semble disparu de la langue parlée ; cf. *Thes.* V², 759, 27-79. Ni Plaute ni Térence, qui emploient *ergā*, ne le connaissent. A l'époque classique, seule la langue de la poésie épique en a conservé quelques traces ; cf. *Lucr.* 3, 78 et *Commentaire* de Ernout-Robin, ad loc. *Ergō* est toujours postposé au substantif qu'il détermine : *uirtutis ergo, cuius rei ergo*. Cet usage (comme

l'emploi du génitif avec le mot) est en faveur de l'origine nominale de *ergō* ; cf. la construction de *causā, grātiā, finī, tenus* ; et *ergō* est sans doute formé de la préposition *ē* plus l'ablatif d'un substantif verbal de *regō* : **ē rogō* « en partant de la direction de », locution dans laquelle la voyelle brève interne aurait été absorbée phonétiquement après r. V. aussi *corgō*.

A *ergō* se rattache *ergā*, sans doute formé analogiquement sur les couples *ultrō/ultrā, citrō/citrā*, etc. *Ergā* est seulement préposition, jamais conjonction. Il s'accompagne de l'accusatif, et signifie « dans la direction de », au sens local (rare, attesté à basse époque, mais sans doute par reprise de l'usage ancien), et plus fréquemment « à l'égard de, envers » (sens classique et fréquent, qui s'est conservé dans toute la latinité). Dans la langue de Plaute, *ergā* est le plus souvent postposé au mot qu'il qualifie, comme *ergō*, c. g. Pl. Trin. 1128, *si quid amicum erga bene feci*. Mais à mesure que l'origine nominale de la préposition s'est effacée, cet usage s'est perdu, et chez Cicéron, *ergā* précède toujours le mot qu'il détermine. Les grammairiens latins enseignent qu'*ergā* s'emploie seulement avec idée de bienveillance, au rebours de *in*, qui marque une idée d'hostilité ; mais la distinction est loin d'être observée, surtout dans la langue familière. *Ergā* est peut-être conservé en vieux portugais, cf. M. L. 2892.

erica, -ae f. : ériche, bruyère en arbre. Emprunt au gr. *ἐρ(ε)ικη*, latinisé à côté de la transcription *erice* ; de là *ericaeus* ; **ericula, -ae*. M. L. 2896, 2898.

érigō : v. *regō*.

(h)erneum, -ī n. : sorte de gâteau, cuit dans un pot, (*h)irnea*, dont fait mention Caton Agr. 81. Peut-être mot dialectal, cf. Ernout, *Élém. dial.* s. u. *irnea*.

errō, -ās, -āui, -ātum, -āre : 1° errer, aller à l'aventure (d'où *errantēs*, Cic. N. D. 3, 34, = *πλανήτες, inerrantēs* = *ἀπλανείς*) ; 2° sens moral « s'écarter de la vérité, se tromper » : *anius errat saepe animus*, *Lucr.* 3, 463, etc. Ancien (Pl.), usuel et classique. Panroman, sauf roumain. M. L. 2904.

Dérivés : *errō, -ōnis m.* : vagabond, d'où *errōneus, -a, -um* (époq. impér.) ; *error, -ōris* (ancien, us., class. ; cf. *amor/amō*) ; *errātio, -tōr, -tus, -ūs* (rars) ; *errābundus, -a, -um* ; *errāticus, -a, -um*, M. L. 2905. *errātilis, e* (-cius), *errulus* (Evagr.) (surtout terme de la langue rurale où il se dit des plantes) ; *errātius, -a, -um* (rare en latin, mais attesté par le témoignage des langues romanes), M. L. 2906 ; *errantia, -ae* (Accius).

Composés : *aberrō* M. L. 19 ; *dē(ε)rrō* ; *inerrō* ; *oberro* ; *pererrō* qui à l'époque impériale remplace *peragrō, percorrō*, par besoin de substituer une expression neuve à une locution usée.

Formation en -ā d'un radical (peut-être désidératif) **ers-* qui se retrouve nettement dans gol. *airzeis* « *πλανώμενος* », *airzjan* « *πλανῶν* » (causatif). Le rapprochement avec le groupe de skr. *irasyāti* « il se met en colère » est fuyant de toute manière.

ērūca, -ae f. : 1° chenille ; 2° roquette, plante dont la tige velue rappelle la chenille. Attestée depuis Hor. ; mais sans doute ancien, cf. le pom propre *Erucius*. M. L. 2907. Les formes *urūca* (Plin.), *urica* sont influencées par *ūrō* en raison de la vertu aphrodisiaque de la plante. Cf. *festuca, lactuca*, etc.

erudiō : v. *rudis*.

ērūgō : v. *ructō*.

erus, -ī m. ; *era, -ae f.* (forme ancienne *esa, domina* dans les Gloses ? ; la graphie avec *h, herus* influencée par *hēres*, est incorrecte) : maître, maîtresse, par opposition à *seruus, famulus*. Le mot est souvent mis dans la bouche des esclaves, e. g. Pl., Amp. 452 (c'est Sosie qui parle), *nonne erae meae nuntiare quod erus meus iussit licet ?*

reprise généralement par les modernes. Toutefois, Lucrèce et Horace scandent *imbecillus* avec *ē*; la scansion *imbecillus* n'apparaît qu'à partir de Prudence. Faut-il admettre chez Lucrèce et Horace déjà la forme *imbecillus*, qui serait à *imbecillus* comme *uacillō* à *uacillō*, ou bien un allongement imposé par une nécessité métrique? Ou plutôt l'étymologie du scoliaste ne repose-t-elle pas sur un calembour?

imbellis : v. *bellum*.

imber, -bris m. : pluie; cf. P. F. 96, 21, *imbrica tentate pluuiam uidetur significare*; et par extension « eau, élément liquide », emploi poétique sans doute sur le modèle de gr. *ὕδρος*. Ancien (Plt., Enn., Cat.), usuel. Conservé seulement en logoudorien. M. L. 4278. *Imber* ne diffère pas de *pluuia* dans l'emploi, quoique certains établissent entre les deux mots la même distinction qu'il y a en grec entre *ὕδρος* et *ὕετος*. *Imber* a dû désigner à l'origine la pluie qui tombe, et *pluuia* « aqua » « l'eau de pluie ». Mais les deux sens se sont rapidement confondus et *pluuia*, qui se rattachait à un verbe, a triomphé de *imber* dans les langues romanes. V. le tableau comparatif des emplois de *imber*, *nimbus*, *pluuia* dans Thes. VII 1, 421, 60 sqq.

Dérivés et composés : *imbrez*, -icis f. et m. : tuile faitière (sur la différence avec *tégula*, v. Rich. s. u., et Isid., Or. 19, 10, 15, *tégulae uocatæ quod tegant aedes*, et *imbrices quod accipiant imbres*). M. L. 4282; d'où *imbricō*, -ās, *imbriciātus*, *imbricitim*; *imbriculus* « petite tuile creuse », M. L. 4284; et **imbriceus*, M. L. 4283; *imbricus*; *imbridis* (comme *umidus*); *imbridiās* (cf. *pluuiiditis*); *imbrilis*; *imbrinosus* (cf. *grandinosus*); *imbrifer* = *ὕδρροφόρος* (poétique); *imbriciator* : qui amène ou appelle la pluie (Enn.; épithète d'Apollon et de Jupiter); *imbrificō*; *imbrigenus*.

Le *b* de *imber* peut reposer soit sur **bh*, soit sur **b*. Si le sens de osq. *anāfrīs* était sûr, on aurait une indication pour *bh*; mais l'interprétation du mot dans la Tablette d'Agnone est très hypothétique; cf. Buck, *Osc. Umbr. Gramm.*, § 98 b. De plus, la forme ne concorde pas avec la forme latine. L'indo-iranien a, d'une part, skr. *abhrām* « temps sombre, nuée », av. *awrēm* « nuage » et, de l'autre, skr. *āmbhaś* « eau » et *ambuś* « eau ». La consonne finale de arm. *amb*, amp (génitif *amboy*, *ampoy*) « nuage » est ambiguë, par suite de faits phonétiques propres à l'arménien et de l'incertitude graphique qui en résulte. Le grec a *ὕδρος* « pluie », thème en *o*; le thème en *i* du latin est dû à l'influence des mots du type *sempervirens*, -bris (cf. *cancer*). Le celtique a : gaul. *Ambris*, nom propre féminin. Aucun de ces mots ne concorde pleinement avec les autres, si bien qu'il est impossible de poser une étymologie exacte. Cf. *ambrices*.

imbractum, -ī n. : sauce piquante (Apicius). Emprunt au gaul. *εμβρεκτον* (Hes.).

Dérivé : *imbractarium* (Inscr. de la Graefsenque).

imbrex : v. *imber*.

imbribinō, -i. v. *bibinō*.

imbulbitō, -ās, -āre : -are est puerili stercore inquinare, dictum ex fmo, quod Graeci appellant βόδιον, P. F. 29, 2. Hybride latino-grec attesté seulement dans

Lucilius (1186), qui l'emploie en antithèse avec *inbūbinō*.

imbuō, -is, -uī, -ātum, -ere : imprégner; sens physique et moral : *i. cadōs amurcā*, Plin. 15, 33; et *i. animum tenerum opinōnibus*, Cic. Att. 14, 13 B; 4. Ancien (Enn., Plt., Acc.), classique. De là *imbūtus* : imprégné, imbu, qui a une teinture de. Cf. M. L. 4286, **imbūtum*; et *imbūtō* (Quint.); *imbūtmentum* (Cl.); *imbūtamentum* (Fulg.). Non roman.

Le rapprochement avec skr. *ambuś* « eau » est phonétiquement possible, mais suppose la persistance en latin d'un nom qui n'est pas attesté hors du sanskrit et dont le *b* suffit à rendre problématique le caractère indo-européen (v. sous *imber*). Du reste, ni la dérivation ni le sens ne s'expliquent par là.

imitor : v. *imāgō*.

immānis : v. *mānis*, *mānus*.

immēnsus : v. *mētior*.

immineō : v. *minae*.

immō (scandé peut-être aussi *immō* chez Plaute et Térence dans des groupes comme *immō uerō*; cf. Stolz-Leumann-Hofmann, *Lat. gr.* 3, p. 16 et 169; Lindsay, *Early Latin verse*, p. 256, et *Captivi*, p. 40; Thes. VII 1, 473, 17 sqq.) : particule exclamative qui, dans la langue parlée, introduit une réponse négative à une question posée ou une réponse contraire à la réponse attendue, ou un renchérissement : « mais non (ou mais si), au contraire, bien plutôt ». Souvent joint comme proclitique à une autre exclamation qui le renforce : *hercle, ecceator, edepol, enim, uerō, potius, uerō etiam, contra*, etc. Forme expressive, ce qui explique la présence de la géminée. Ancien, usuel. Conservé en logoudorien; cf. M. L. 4288.

Sauf le rapprochement avec hittite *imma* « encore, en plus », étymologie inconnue.

immolō, -ās : v. *mola*.

immūnis : v. *mūnis*.

immusulus : v. *in*.

impaestātor : v. *empaestātus*.

***impancrāre** (in-) : est inuadere : uerbum a graeco tractum quasi πᾶν κρᾶς consumere. Varro (587) : « ecclesia (?) in regiam arcem impancrarunt », Non. 59, 18. Les gloses ont *impancrare*, *inuadere*, CGL V 650, 58. On y trouve aussi un mot *pancrā* glosé *rapina*. Sans explication; il n'y a rien à tirer de Nonius, dont le texte est corrompu.

impediō : v. *pes*.

impendō, -dium : v. *pendō*.

imperō, -ās, -āui, -ātum, -āre : commander.

Dérivés : *imperium* : pouvoir, commandement; *imperātor* (forme archaïque ou archaisante *induperātor*, usitée par les poètes dactyliques pour éviter *imperātor*, Enn. Lucr.); *imperātrix*; *imperātorius* : *imperātorius* (époque impériale; i. modus gramm. = *προστακτικὴ ἐξουσία*) : *imperābiliter* (Caton); *imperitō*, -ās, substitut de *imperō* dans la poésie dactylique,

cf. B. Axelson, *Unpoet. Wörter*, p. 28; *imperātrissa* (cf. *abbatissa*, bas latin); *imperantia*, *imperātus*, -ās, créations rares et tardives; le seul abstrait dérivé ancien est *imperium*; *imperitō* n'apparaît que dans le Digeste.

Imperium désigne le pouvoir souverain (par exemple du père de famille sur ses enfants, du maître sur ses esclaves); *imperāre* veut dire « commander en maître ». De là, dans la langue politique, le sens de *imperium* « commandement, pouvoir souverain de prendre toutes mesures d'utilité publique, même en dehors des lois »; cf. Tac., A. 3, 69, *minui iura quoties gliscat potestas, nec utendum imperio ubi legibus agi possit*, et la définition de l'*imperātor* dans César, B. C. 3, 51, 4 : *aliae sunt legati partes, aliae imperatoris : alter omnia agere ad praescriptum, alter libere ad summam rerum consulere debet*.

Imperō est composé de *in* + *parō* et signifie proprement « prendre des mesures, faire des préparatifs pour qu'une chose se fasse », « forcer à produire » (cf. Vg., G. 1, 99; Sén., Tranq. an. 14, et l'emploi de *imperium* dans Cic., Cat. M. 15, 51). Le développement du sens de « commander » rappelle celui de « ordonner » en français; cf. *iubeō*. *Imperāre* s'emploie encore au sens de « se faire délivrer, réquisitionner », *imperāre arma, obsequia, frumentum, pecuniam*; cf. au passif P. F. 92, 10, *iusti dies dicebantur triginta cum exercitus esset imperatus et uexillum in arce positum* (sans doute souvenir d'une vieille formule). Dans la langue médicale, il a le sens de « ordonner » à côté de *ordināre*. La forme phonétique avec *e* intérieur a été conservée dans *imperāre*, dont le sens est séparé de celui de *parāre*; mais a du simple figure dans *comparāre*, *praeparāre* (cf., toutefois, **comperāre*, **seperāre*), etc. Ancien, usuel. *Imperātor* est représenté dans les langues romanes, en partie par des formes savantes, et en albanais M. L. 4305; *adimperō* en vieux provençal, M. L. 165 a; *imperium* en sarde, cf. IF 55, 306. Le celtique a : irl. *impir*, britt. *amherawdr*.

Osq. embrat *imperātor*, pél. *empratois* « *imprātis* » peuvent être empruntés au latin.

impes, **impetigō** : v. *petigō* et *petō*.

impetriō, -is, -iui, -itum, -ire : prendre les augures, inaugurer; cf. Cic., Diu. 1, 16, 28, *ut nunc citis, sic tunc auidus magna res impetiri solebant*. Verbe rare et technique. A l'époque impériale, on ne rencontre plus que *impetritum*, -i avec le sens de « présage favorable » dans Valère Maxime et Pline. L'abrégé de Festus note seulement *impetritum* : *impetratum*, P. F. 96, 5. Peut-être doublet de *impetrāre*, cf. *fulguriō* et *fulgurō*, *arō* et *artiō* (Caton, Nov.), à valeur désidérative (v. H. Vogt, *Symbolae Osloenses*, 8, 98). Dans ce cas, v. *patrō*.

impetrō : v. *patrō*.

impetus : v. *impetō*, s. *petō*.

implia n. pl. : chausses de feutre (Plin., Dig.). Emprunt au gr. *ἐμπλιον*.

Dérivé : *impliārius* (Inscr.); cf. J. B. Hofmann, *Philologus* 91, 463.

***impōnmenta** : quasi imponimenta quae post cenam mensis imponebant, P. F. 96, 16. Sans autre exemple. Mot corrompu ou étymologie populaire?

imporciō : v. *porciā*.

importūnus : v. *portus*, *portūnus*.

impos : v. *potis*.

impraesentiārum : v. *praesens*.

improberō, -ās, -āre : blâmer, faire des reproches (avec le datif). Mot populaire, qu'on trouve pour la première fois dans Pétrone, puis dans la Vulgate. Contamination de *improbat* et de *uituperō*? Dérivé : *improperium* (Itala, Gl.); cf. *opprobrium*. Le rapprochement de *properō*, ordinairement proposé, ne convient pas pour le sens. Conservé en italien, cf. M. L. 4320 et 4321.

Inus, -a, -um : qui est tout en bas. Forme de superlatif qui s'oppose à *summus*; cf. ital. *da imo a sommo*. Neutre substantivé : *imūm* « bas, fond » et par extension « fin ». Catulle, 25, 2, en a tiré un diminutif *imulus*, non autrement attesté, amené par *oreilla*, auquel il est joint. Adverbe : *imitus*, synonyme tardif de *funditus* (Gell., Apul.). Le substantif *imūis* est une construction de grammairien. Attesté depuis Caton. Conservé dans quelques dialectes romans, M. L. 4327.

La forme ancienne est déterminée par osq. *im ad en* « ab imō », qui exclut plusieurs des possibilités d'étymologie envisagées. Au point de vue latin, *imūis* semble être à *inferus* (v. ce mot) ce que *summus* est à *superus*; *inifinus* aurait été refait ensuite, sur le modèle de *inimicus*, *extimus*, *citimus*, *ultimus*, etc., pour rétablir la transparence étymologique. Il faudrait donc partir de **inf-mo*. Mais l'i initial ne s'explique pas en osque (à moins d'admettre un emprunt au latin), de sorte que l'on n'arrive à aucune certitude.

im- (im- devant labiale *b, p, m* : *imberbis*, *improbis*, *immodestus*; il- devant *l* : *illaudius*; ir- devant *r* : *irritus*; nasale gutturale dans *ignūis*) : préfixe privatif employé pour créer des formes adjectives et adverbiales, comme *ā-*, *z-* en grec; cf. *probus*, *improbus*, et demeuré naturellement dans leurs dérivés *improbō*, *improbitās*, etc. Ne s'emploie pas devant un verbe : le contraire de *sciō* est *nesciō* (malgré *inscius*); de *legō*, *neglegō*; de *uolō*, *ne uolō* > *nōlō*, etc. (*indecet* est tardif et isolé, cf. sous *ignāscō*); inusité également devant un substantif : le contraire de *otium* est *negotium*; mais Quintilien écrit *indotidus* pour traduire *δοξολος*. Cf. encore *infandum* à côté de *nefas*. Des formations comme *inidaria*, *incūria* sont au moins virtuellement dérivées d'adjectifs; *ingrātus* ne vient pas de **ingrātia*, mais a été bâti sur *grātus* (adverbe, etc.), sous l'influence de *ingrātus*; *iniussū* sur *iussū*; *inluūis* est un calque poétique de *δοξολος*; *inperfundis*, *inbalnitis* sont des créations artistiques de Lucilius d'après *inluūis*. Avec les substantifs, le latin a parfois des composés d'un type plus récent : *āmēns*, *dēmēns*, *dēformis*, *cēlex*; cf. aussi *male*, dans *mole sānus*.

L'usage de *in-* privatif s'est particulièrement développé dans la latinité impériale (dans Ovide seul, on compte comme néologismes *incommodatūs*, *inconsumptus*, *incusidatūs*, *indēfētus*, *indēlectus*, *indēlībilitis*, *indēpiorātus*, *indēstrictus*, *indigestus*, *innābilis*, *innābus*, *inobritus*, *irrequietus*); la poésie, les langues techniques et la langue de l'Eglise ont créé un nombre considérable d'adjectifs de ce type, dont beaucoup ont servi à traduire des adjectifs du type grec correspondant en *z-* :

cf. *incrédulus* = ἀπιστος; *illabōridus* = ἀλάματος; *illacrimabilis* = ἀδύκρυτος; *illacus* = ἀδύλας; *illacialis* = ἀλαχός; *illamentatus* = ἀλαυστος, etc. Cette formation s'est étendue à des substantifs : *inapparatio* (= ἀπαρκεσία), *infinitio* (= ἀπειρία), *imperturbatio* (= ἀπέρεια), *indefinitio* (= ἀόριστος), *inreditio* (= ἀπαίδευσις, ἀπαίσις), etc. Ce sont des formes de la langue écrite et savante; les langues romanes en offrent peu d'exemples, les seules formes abondamment représentées sont *infans*, dont le sens ne correspondait plus à l'étymologie; *infirmus*, spécialisé dans le sens de « malade, infirme » et sans rapport sémantique avec *firmus*; *inimicus*, loin également de *amicus*; *insipidus*, *insapulus* « fade », en face de *sapidus*, spécialisé le plus souvent dans le sens de « sage »; *integer*, dont le rapport avec *tangō* n'apparaît plus nettement; *inultus*, en face duquel il n'y a pas de simple **ultus*. Quelques autres adjectifs ont survécu sporadiquement : *immundus* : log. *bundu* « diable », M. L. 4289 (mot d'Eglise); *incrédulus*, M. L. 4362 (autre mot d'Eglise); *iners*, M. L. 4390; *iniquus*, M. L. 4439; *insulcus*, M. L. 4476; *intactus*, M. L. 4477; *invalidus*, M. L. 4526. Par contre, les langues savantes ont repris et développé cette formation à l'infini.

In- représente la forme à degré zéro **n-* de la négation *nē* (v. ce mot); devant consonne, il répond à indo-iran. *an-*, gr. *an-*, germ. *an-*, celt. *an-*, un composé comme *ignōtus* répond exactement à skr. *ajñāta*, gr. *ἄγνωτος*. Devant voyelle, l'indo-iranien a *an-* et le gr. *an-*; lat. devant voyelle est analogique de la forme employée devant consonne; on attendrait **en-*. En revanche, l'osco-ombrien *an-*, employé devant consonne, ainsi dans osq. *am-prufid* « impropre », ombr. *an-takres* « intégris », est analogique de la forme employée devant voyelle, qu'on a dans ombr. *an(h)ostatu* « inhabitatōs ».

in : préverbe et préposition. N'existe plus à l'état de particule indépendante; une trace de son indépendance ancienne demeure peut-être dans les *in*mes, du reste artificielles, de la poésie dactylique du type *inque gredi*. *In* représente un ancien *en* (cf. sans doute *enmanom* de l'inscription de Duenos, CIL I² 4, *en urbid*, inscription du lac Fucin, CIL I² 5), dont l'*e* passait phonétiquement à *i* devant certains groupes de consonnes (cf. *imber*, *inciens*, *simplex*), et en position atone (toutefois, on ne peut guère faire état de l'opposition *enque* (tonique), *inaltod* (atone) qu'on lit sur l'inscription de la Colonne Rostrale, CIL I² 25, en raison de l'inconscience et des fautes de graphie du texte); la forme de *in* s'est ensuite généralisée : « en, dans » et « sur », en parlant de l'espace et du temps, que l'on considère les choses en état de mouvement vers un but (*in* et l'accusatif : gr. *etc.*), d'où un sens moral de « pour, en vue de » ou de repos (*in* et l'ablatif-localatif : gr. *en*). Le sens est le même quand *in* est préverbe : cf. *sum* et *insum*, *ferō* et *inferō*, *eō* et *inēō*, *mittō* et *imittō*, *iaciō* et *iniciō*, etc. *In-* s'ajoute souvent à des inchoatifs, pour marquer l'entrée dans un état nouveau : *incallescō*, *inueterascō*, *insuescō*, etc. Le plus souvent se place devant le mot qu'il détermine; mais la langue poétique l'emploie aussi postposé, le plus souvent dans des groupes substantif + adjectif : *tempore in omni*, Lucr. I, 26, etc. Panroman. M. L. 4328. B. W. sous *en* et *dans*.

La littérature archaïque ou archaisante a conservé quelques traces d'une forme renforcée de *in* : *endo*, *indu*, cf. P. F. 67, 2, 12 et 15, qui a subsisté dans plusieurs composés : *indagō*, *indaudō*, *indapiscor*, *indigena*, *indigeō*, *indiges*, *indiguita*, *indoles*, *induō*. La langue poétique hellénisante (Ennius) a en outre gardé, ou construit, quelques formes de mots, qui autrement n'auraient pu entrer dans l'hexamètre, du type *indūgrēdi*, *indupērātōr*.

In, dans le latin vulgaire, a servi, comme *ab*, *dē*, *ex*, à renforcer certains adverbes : ainsi *inante*, M. L. 4335; *incontra*, M. L. 4361; *incōram*, Apul.; *insimul*, M. L. 4465; *intunc(e)*, M. L. 4518. Il y apparaît aussi comme préfixe augmentatif, par exemple *inoptimus* « valdē optimus », *impinguis* « valdē pinguis » d'après *impinguis*, *insobrius* « valdē sobrius », *innoxius* (conjecture de Martin, dans Commodien, Inst. I 28, 3) « valdē noxius », cf. Niedermann, *Essais d'etym. et de crit. verb. lat.*, p. 61; cf. *indebilis*, M. L. 4369.

Cf. gr. *en*, en face de *ēn* (le latin ne permet pas de déterminer si le point de départ de *in* est *en* ou *eni*); v. irl. *in*, britt. *yn*, got. *in*, arm. *i* (y- devant voyelle) et, avec degré zéro, lit. *ĩ* (sans doute v. sl. *ǫū(n)*, avec vocalisme zéro sous forme **ān*). On retrouve en osco-ombrien *en*, mais presque toujours postposé : osq. *centom-en* « in censum », ombr. *arvam-en* « in aruum », pél. *pritom-e* « in prius »; toutefois, l'osque a une fois *en etius* (latinisme?). A côté de ces formes, on a soit l'ancien accusatif, soit l'ancien localatif; le latin, qui n'a gardé le localatif que dans des survivances telles que *Rōmae*, *domi*, *Karthāgini*, a remplacé le localatif par la forme commune d'ablatif-instrumental-localatif là où figure *in*. — La forme *en*, d'où *in*, du latin peut représenter soit **en* (cf. gr. *en*, got. *in*), soit **n* (cf. lit. *ĩ*). L'osco-ombrien a, comme préverbe, *an-* à côté de *en-*; ce *an-* peut représenter **an-* devant voyelle, ainsi dans ombr. *anouihimu* « induimōd »; de là *an-* se serait étendu par analogie, ainsi dans ombr. *andendu* à côté de *endendu* « intēditō ». Mais l'ombrien a encore *en et u* « intō ». Le hitt. *anda* « dans », sur **en* correspond à *endo*.

Comme préposition et préverbe, l'indo-iranien n'a pas de correspondant du lat. *in*, etc., mais *ā*, dont on a, sous forme brève, un correspondant dans sl. *-e*, lit. *-e* postposés.

A *in* se rattachent une série de formations dérivées : *inter*, préverbe et préposition (un seul emploi adverbial dans Val. Fl.) « entre ». Proprement « à l'intérieur de deux », par exemple Cic. Verr. 2, 2, 52, *dies XLV inter binos ludos* « quarante-cinq jours dans l'espace compris entre deux jeux ». S'emploie au sens local « entre, parmi » ou temporel « durant, dans l'espace de ». Sert de premier terme à de nombreux adverbes composés : *intereā* (sur lequel on a relatu *interhaec*), *interibi*, *interim* (cf. *intrinsecus*; la finale est la même que celle de *exim* en face de *exine*, *illine*, *istine*, etc.); peut-être demeuré en v. espagnol, cf. M. L. 4513 a, *interdum*, *interdiū* (cf. *diēs*), qui ont plutôt le sens temporel.

L'abrégié de Festus signale aussi, p. 98, 25, *interduātim* et *interatim* comme doublets anciens de *interdum*, *interim*, le premier de *interduō*?, le second d'*interpaulātim*?

Comme préverbe, *inter-* (intel- devant un l qui suit : *intel-legō*) a le sens de : 1° « entre », *inter-calō*, *-cēdō*,

-pōnō, *-ueniō*, etc.; 2° « par intervalles, de temps en temps », *inter-aestuō*, *-mittō*, *-ulsō*; 3° enfin, dans quelques composés, *inter-*, comme *per*, introduit une idée de privation, de destruction, de mort; cf. *intereō*, *interficiō*, *interimō* (cf. *perēō*, *perimō*); aussi *interdicō* (de là, la valeur intensive de *inter-morior*, *inter-necō* dans la langue familière). Ce dernier sens est ancien, comme le montre l'existence dans les gāthās de l'Avesta de *antarmuye* (v. *interdicō*). Toutefois, l'origine n'en est pas aussi claire que pour *per*. Peut-être faut-il partir de la valeur spéciale prise par *interdicō* (ou ses équivalents) dans la langue religieuse, où l'interdiction, la prohibition devait être marquée à l'origine moins par le verbe lui-même que par l'ablatif qui l'accompagnait : *interdicere alicui igni et aquā* « prononcer contre quelqu'un l'interdit qui l'éloigne du feu et de l'eau ». *Interdicō* a pu servir de modèle aux autres composés qui sont souvent employés comme litotes (e. g. *interficiō* en face de *occidō*) et qui ont à côté d'eux des composés en *per-*, de type plus courant, avec une valeur semblable : *perdō*, *perēō*; v. Benveniste, *Noms d'agent et noms d'action en i.-e.*, p. 120. — Pour *intersum*, *interest*, v. ces mots.

Inter est bien représenté dans les langues romanes, M. L. 4485 a et 2526, *deinter* (depuis l'Italie); il figure aussi dans le groupe *interambōs* « tous les deux », ital. *entrambi*, etc., M. L. 4486. Il a servi aussi à former des composés tardifs du type *interciliū* = *μεσοφρύον* (tiré de *inter cilia*, cf. *intercus*, *interuallum*); **intercozium*, M. L. 4488; **interfurcium*, 4490; **interarscum*, 4497; *interitignum*, 4498; **interuiscum*, 4500; **interuileille*, 4501; *intermedium*, 4492 (cf. *permedium* « parmi »).

Localif, ancienne forme en **ter* ou **teri*, qui a des correspondants hors du latin. Le vocalisme radical n'est pas net. Il y a un vocalisme plein, avec un *a* ambigu, dans skr. *andar* (et *antari-* dans *andrikām* « atmosphère »), av. *antaro*, v. p. *antar*; degré zéro dans v. h. a. *untar* « entre ». Le celtique, ambigu, a v. irl. *eter*, *etar*, corn. *ynter*. L'osco-ombrien a un *a-* initial qui ne peut être que prothétique : osq. *anter*, ombr. *anter*, *ander*; ceci peut répondre à l'initiale de v. sl. *prti* « à l'intérieur », dont le *p* initial pourrait, il est vrai, reposer aussi sur **on-*.

A côté de *inter* il a dû y avoir un adjectif **interus* du dedans, intérieur », qui n'est plus usité, parce que le suffixe marquant l'opposition de deux a cessé d'être productif en latin (cf. *alter*, *uter*), et qui a été remplacé par la forme munie du suffixe de comparatif, *interior*, comme dans tous les cas comparables, *exterior*, *superior*, etc. De *interior*, le neutre pluriel a été employé comme substantif : *interiōra* « l'intérieur » : cf. M. L. 4490 a. A l'intérieur correspond un superlatif *intimus* (cf. *extimus*) « tout à fait intérieur, intime », cf. gr. *ἐνδοτάτος*, *ἐσώτατος*; substantif au neutre pluriel *intima*, *-trum* « la partie intime », M. L. 4503, et au masculin *intimus* « un intime ». Dénominaif (tardif) : *intimō*, *-ās* : faire pénétrer dans; spécialement à faire pénétrer dans les esprits, intimer ». Il y a aussi des dérivés, l'un classique et usuel, *inter-nus* (cf. *exter-nus*, etc.); l'autre, tardif et rare, *interulus* : « a tunica. A **ent(e)ro-* se rattachent les adverbes, anciens ablatifs :

intrō : à l'intérieur (question quō; cf. Lucil. 1215 Marx). Adverbe, puis préposition à basse époque (Orose, Chiron, etc.). M. L. 4514 et 2527, *deintro*. D'où in-

trōsum, *intrōrsius* (opposé à *extrōrsium*), M. L. 4515 a; v. *uerō*; et les composés dont *intrō* est le premier terme, *intrō-dūcō*, *-eō*, *introitus*, M. L. 4515, *-rumpō*, *-spiciō*.

intrā, prép. : à l'intérieur de, sans dépasser, dans les limites de (contraire : *extrā/citrā*). M. L. 4508.

Hors du latin, *interus* a des correspondants (pour le vocalisme radical, cf. ce qui a été dit de *inter*) au sens de « intestins, entrailles » : gr. *ἐντέρα*, arm. *anderk'*, véd. *āntrām*, skr. *āntrām*, v. isl. *idr*; le slave a à la fois *jetro* « foie » et *otroba* « entrailles ». Au sens général : skr. *āntrāḥ*, av. *āntārō*, à côté de skr. *āntamah*, av. *āntama-* et lat. *interior*, *intimus*. En revanche, le groupe opposé de *extrā*, *exterior* est propre au latin.

De *intrā* dérive sans doute : *intrō*, *-ās* : aller à l'intérieur de, entrer dans : i. *limen*, *postēs*, *pōmērium*. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 4511. Ni dérivés, ni composés. La langue recourt à *introitus* (classique) pour désigner « l'entrée ». Une étymologie souvent adoptée le fait dériver de *in* + *trō*, verbe hypothétique dont le participe présent serait conservé dans la préposition préverbe *trāns*; mais, outre que *trāns* peut être autre chose qu'un participe, les Latins ne séparaient pas *intrā* de *interus*, *intrā*, comme le montre le vers d'Afranius (R³ fr. 5) qui oppose à *intrāre* une création analogique *extrāre* : *simul limen intrabunt, illi extrabunt illico*. La formation de *intrāre* rappelle celle de *penitus*, *penetrāre*, cf. aussi *recontrā*, *-āre* dans Tertullien; et le type de dénominaif est aussi régulier que dans *minister/ministrō*, *magister/magistrō*. Cf. ags. *inne* « vers », *innian* « entrer ».

A *inter* se rattache encore l'adjectif de l'époque impériale *interāneus* (d'après *extrāneus*), substantif au neutre *interāneum* dans le sens de *intestinum*, peut-être sur le modèle de gr. *ἐντέρον*; cf. M. L. 4487, *interanca*. Cf. aussi *interāmen* (comme *abdomen*) dans Oribase et *interāmenta*, *intrālīa* (Gl. Reich.); B. W. *entrailles*.

Intus, correspondant à gr. *ἐντός*, avec un suffixe indo-européen qui est bien attesté en sanskrit, grec et latin; le latin n'a pourtant pas le correspondant de *ἐντός*, *extrōs* à côté de *ex* : de l'intérieur (= *ἐνδοθεν*; sens ancien; c'est le sens du reste, des formations adverbiales en *-us*, *sub-us*, *caelitus*, *radicitus*, etc. : cf. Plt., Amp. 770, *intus pateram proferto foras*); puis simplement « à l'intérieur » (question ubi), cf. Apul., Met. 8, 29, *intus ardiūm*, sans doute d'après gr. *ἐντός οὐλίου*. M. L. 4520; et 2528, *deintus* (fr. dans), *abintus*.

De *intus* dérive *intestinus* : de l'intérieur. Substantivé *intestinum*, *-i* n. (surtout au pluriel et féminin *intestinae*) « l'intestin », cf. gr. *ἐντέρον*, et *intestinus* m. M. L. 4501 a (*stentūia*, issu de **stentūia*, avec métathèse). Cf. aussi *intestindārius* (= *subcādārius*); *exintestēro* comme *exenterō* (un exemple tardif).

L'e intérieur ne saurait guère s'expliquer par l'influence du type *fānus/fānestus*, *tempus/tempestās*, *tempestivus*. L'explication de Brugmann, IF 28, 295 sqq., par **entero-sino-*, skr. *antam-sihā*-est peu vraisemblable. Cf. *clandestinus* et *caelestinus*. L'hypothèse qui rattache

intestinus à *intezere* (cf. Stolz-Leumann, *Lat. Gr.* 5, p. 225) n'est pas davantage à retenir.

Ina, -ae f. : mince feuille de papier ; *ilia dicta ab ino, quae pars chartae est tenuissima*, P. F. 92, 31 ; cf. 71, 4. Emprunt à l'accusatif de gr. *ivós*.

inānis, -e : vide (par opposition à *plēnus*) ; joint à *uacuu*, *cassus*, cf. Lucr. 1, 439, *scilicet hoc id erit uacuum quod inane uocamus*, de là « vain » (sens moral) et « privé de, manquant de ». Dans la langue philosophique, *ināne* traduit *τὸ κενόν*. Ancien, usuel. Non roman.

Dérivés : *ināniās* ; *ināniae* (mot plautinien) ; *ināniō*, -is (rare, Lucr. et Pline) ; *inānitio* (Isid.) ; *inānitus* (Gloss.) ; d'après *κένωσις* ; *inānimentum* (Plt.) ; *ezināniō* (classique, usuel) ; *ezinānitio*, etc. ; *inānēscō*. Composés : *ināniloquus* (Plt.) = *κενολόγος* (cf. *inānilogistae*, Plt., Ps. 255), d'où *ināniloquium* = *κενολόγιον*, *κενοφωνία* (Ital.).

Sans doute composé dont le premier terme serait *in-*génatif et dont le second est obscur.

inaurēs : v. *auris*.

incānus : v. *cānus*.

incarduum, -i n. : cœur du bois (Vit. patr.). Emprunt au gr. *ἐγκάρδιον* ; peut-être à corriger en *incardiumi*. L'influence de *cardius* s'explique mal, en raison de la différence de sens.

incendō : v. *candō*, *candē*.

incentiō, **incentfluus** : v. *incinō*, s. u. *candō*.

***inceps** : *deinceps*, P. F. 95, 10. De **in-cap-* ; cf. *exim*, etc., et *is*. Forme non attestée dans les textes et peut-être tirée arbitrairement de *deinceps*.

incesso, -is, -iul (un parfait *incessi* dans Tac., H. 2, 23 ; 3, 77 ; Luc. 5, 680), -ere : attaquer (sens physique et moral ; synonyme de *inuādō*, *petō*). De là *incessus* avec le sens de « attaque » dans Tacite, alors qu'ailleurs *incessus* a seulement le sens de « marche » (cf. *incēdō*). Semble une formation désidérative de *incēdō* ; cf. Fest. 226, 18 : *petisser antiqui pro petere dicebant, ea quidem forma uerbi qua sunt lacessere et inessere*. Toutefois, étant donné l'apparition tardive de *incesso*, qui ne semble pas attesté avant l'époque impériale, il est possible qu'il soit formé sur *incessus*, d'après le rapport *impetus/petō*, par besoin de renouveler l'expression. Il est peu vraisemblable que *incesso* ait été refait sur *incessi*.

incestus : v. *castus*.

***iniceor** (Pacuvius, Trag. 386) : v. *cieur*.

inciēns, -entis adj. : pleine, se dit d'une femelle. Difficile à séparer du gr. *κεῖω* « je suis enceinte » et de skr. *śvāyate* « il se gonfle » (cf. *camulus*?). La ressemblance avec le mot grec et le caractère technique du mot, qui est de la langue des éleveurs (Varr., Plt., Col.), amènent à se demander s'il n'y aurait pas d'emprunt au gr. *ἐγκύος* avec substitution d'un suffixe de participe présent d'après *ἐγκόω*, comme dans *praegnans*, q. u.

Conciēns semble une forme créée par Apulée, Mund. 23, sur *inciēns* analysé *in-ciēns* (de *cieō*).

incellis, -e : adj. employé au singulier dans *incellis fossa* « fossé, tranchée » ; ou au pluriel *incellia*, -ium, glossé *fossae quae in uitis fiunt ad deducendam aquam, siue derivationes de riuo communi factae*, P. F. 94, 23. Technique et rare.

Nom d'instrument qu'on a parfois rattaché à *caedō*, *in-cidō* « ex eo dictus quod incidatur » Ulp., Dig. 43, 21, 1, 5.

Pour la formation, cf. *ancile*, *ancilia*.

incellō, -ās, -āre : *incerepare uel improbare*, Non. 124, 36, qui cite des exemples d'Accius, Pacuvius, Lucilius. En dehors de ces exemples, ne semble attesté que dans Lucr. 3, 963. Pas de dérivés. Sans étymologie.

incipiō : v. *capio*.

***incitēga** : *machinula in qua constituebatur in conuiuio uini amphora, de qua subinde deferrentur uina*, P. F. 94, 25. Emprunt au gr. *ἐγχεθήκη* venu peut-être par l'étrusque. Non autrement attesté.

incitus, -a, -um ; **incitae**, -ārum : v. *citus*, sous *cieō*.

inclutus : v. *clueō*.

incohō (*inchoō*) ; sur la graphie, v. Thes. VII 1, 966, 56 sqq.), -ās, -āui, -ātum, -āre : commencer, entreprendre, ébaucher. D'après Servius, Ae. 6, 252, *tum Stygi regi nocturnas inchoat aras*, le mot appartiendrait au vocabulaire religieux : *est uerbum sacrorum*. Mais, en dehors de cet emploi, aucun exemple attesté ne confirme la remarque de Servius ; le *nouum delubrum inchoare* de Cic., Dom. 51, peut s'expliquer par le sens ordinaire. Peut-être Servius le faisait-il dériver du gr. *χρῆ* « libation ». Ancien (Enn.), classique. Peut-être conservé en provençal, cf. M. L. 4359 b. Dérivés : *incohātiō*, -tor, -tiuus, -mentum, tous tardifs. Étymologie fort obscure : le verbe est rattaché par les uns à *cōhum* « pièce du joug où s'adapte le timon », *inchoāre* serait « [se] mettre sous le joug, [s']atteler à », *in cohū dūcere* (ce qui ne va pas avec le sens religieux que Servius attribue à *inchoāre*) ; d'autres le rapprochent de l'osq. *kahad* « capiat », et *inchoāre* serait équivalent de *incipere*. Vocalisme ?

Une forme radicale *coh-*, *cuh-* n'a guère de chance de remonter à un type indo-européen. La graphie *-choō* semble influencée par des considérations étymologiques : rapprochement de *χρῆς* ou de *χρῆ*.

incola : v. *colō*.

incolumis, -e : intact, sans dommage, sain et sauf ; vivant (par opposition à *mortuus*). Joint à *saluus* (T.-L. 29, 27, 3). Mis en rapport avec *calamitās* dans cette phrase de Cic., Planc. 5, 12, *incolumis a calamitate iudicii*.

Dérivé : *incolumitās*, expliqué par Cic., Inu. 2, 56, 169, *salutis tuta atque integra conseruatio*. Ancien (Plt.), classique ; rare à l'époque impériale. Non roman.

A pris en partie la place de *saluus* ; c'est un terme tout profane en regard de *saluus* qui est lié à *salūs*.

Évidemment à couper *in-columis* ; sur le second terme du composé, v. *calamitās*, *clādēs*, **cellō* (2) et **columis*.

incoxō : v. *cozim*.

ineroxō : v. *croceus*.

incumō (*inco-*), -ās, -āre : passer à la toise. Mot technique de la langue militaire, attesté à basse époque (Passio Maximilian). Se dit des recrues. Dénominaif tiré de *incuma*, emprunt populaire au gr. *ἐγκόμμη* « entaille » (cf. *incommā*, Vég., Mil. 1, 5, *proceritatem tironum ad incommam scio semper exactam*), la toise étant marquée d'un certain nombre d'encoches fixant la taille réglementaire. Pour la forme, cf. *glaucoma*.

inētria : v. *cūra*.

inētis : v. *cādō*. M. L. 4367.

indāgō, -inis f. : terme de vénérie « action de pousser le gibier à l'intérieur d'une enceinte entourée de filets et de chasseurs ; encerclement » ; puis au sens concret « enceinte, réseau, cordon (de chasseurs, etc.) » ; enfin, à l'époque impériale, « investigation, poursuite ». Attesté depuis Hirtius (mais le verbe est dans Plaute) ; doublet tardif : *indāgēs*, -is f.

A *indāgō* correspond un verbe *indāgō*, -ās (comme à *cāligō*, *cāligāre* ; *formidō*, *formidāre* ; *propāgō*, *propāgāre*) et *indāgōr* déponent (Varr., L. L. 5, 95) « suivre à la trace, traquer, dépister », puis, dans la langue commune, « rechercher » et « découvrir ».

Dérivés : *indāgātio*, -tor, -trix, -tus, -ūs, -bilis. Non roman.

Sur *indāgātus* coupé *in-dāgātus* a été formé à basse époque *perdāgātus* (Claud. Mamert.) = *peruestigātus* ; cf. *inuestigātus*.

De *ind-* (pour le préfixe, cf. *ind-audiō*, *ind-ispicō*) + *āg-* ; cf. *amb-āgēs*.

inde : adverbe de lieu, du groupe de *is*, corrélatif de *unde*, marquant l'origine, le point de départ dans l'espace ou dans le temps « à partir de là, ou de ce moment ». S'emploie également à la place d'un ablatif partitif ou d'origine (avec *ex*), e. g. Plt., Amp. 429, *cadus erat uini, inde* (= *ex eo*) *impleti hirneam*, d'où le sens de fr. en. Cf. *indidem* « du même endroit ». Fournit le second terme de nombreux composés ; cf. *deinde* (dein), M. L. 2525 ; *ezinde* (*ezim*), *perinde*, *proinde*, M. L. 6773 ; *subinde*, M. L. 8363. Ancien, usuel. M. L. 4368.

A juger par *hin-*, *istim*, *illim* et par *ezim*, l'élément *-de* serait une particule non essentielle à la forme. Peut-être la même qu'on trouve avec *d* dans *dē* ; un *t* qui peut répondre à un ancien **dē* figure dans des adverbes arméniens indiquant le point de départ : *anui* « de là », *usti* « d'où », *andust* « de là », etc. Mais on ne voit pas d'où sort la finale lat. -im : elle n'a de correspondant nulle part. Or, unde rappelle v. sl. *kōdo*, *kōdū* (*otū kōdu* a le sens de *unde*), où il y a une nasale comme dans *inde*.

indemnis : v. *damnō*.

index : v. *dicō*.

indigena, -ae c. : indigène (opposé à *aduena*), autochtone = gr. *lθα*-, *αὐθι*-γενής. De **endo-gena*, v. *gignō* 5°.

indiges, -getis : épithète appliquée à une catégorie de dieux, *Di indigetes*, qui s'oppose aux *di Nouensides* (*Nouensiles*) et qui semble désigner — tout au moins

aux yeux des Latins — les dieux nationaux (*Di patrii Indigetes*, Vg., G. 1, 498), par opposition aux dieux nouvellement établis, cf. T.-L. 8, 9, 6, *Iane, Iuppiter, Mars pater, Quirine, Bellona, Lares, Di Nouensiles, Di Indigetes, diui quorum est potestas nostrorum hostiumque, Dique Manes, uos precor, ueneror...* Le Jupiter adoré à Lavinium s'appelait *Iuppiter Indiges*. Plus tard, quand on chercha un nom à ce dieu, on y vit Latinus, ou plus souvent Énée, qui était le fondateur de Lavinium : de là *Indigetem Aenean* dans Vg., Ae. 12, 794. Désigne toutes les puissances actives, de caractère religieux, qui, pour les anciens Romains comme pour tout l'ancien monde indo-européen (v. Usener, *Götternamen*), entouraient l'homme et que l'on invoquait dans les *indigiāmenta*.

Étymologie inconnue, comme le sens exact du mot ; cf. Thes. s. u. Le sens de ombre, agetus, qu'on traduit par (*dis*) *Anticitus* (T. E. II a 14) nous échappe.

indigitō, -ās : appeler les dieux par leur nom, invoquer. Vieux terme du rituel, conservé seulement par les glossateurs (un seul exemple dans un texte de Tert., Ieun. 16) ; cf. Thes. s. u.†

Dérivé : *indigiāmenta*, -ōrum : *incantamenta uel indicia*, P. F. 101, 15 L. ; *nomina haec numinum in indigiāmentis inueniuntur*, i. e. *in libris pontificalibus, qui et nomina deorum et rationes ipsorum numinum (numinum var.) continentur*, Serv., G. I 21.

Origine obscure ; ni le rattachement à *aiō* (par une forme **ind-ag-iō*), ni la dérivation par *indiges*, auquel pensaient les Latins, ne satisfont ; encore moins la dérivation par *digitus* (cf. Kretschmer, Gl. 31, 154).

indolēs : v. *alō*.

***indrutiō**, -ās : exubérer. Hybride bas latin, dérivé du gaul. **druto*.

indu, **endo** : v. *in*.

indulgeō, -ēs, **indulsi**, **indultum**, -ēre : être complaisant, indulgent ou favorable à (avec le datif *indulgēre sibi*, *geniō*, *animō*), par suite « se laisser aller à, s'abandonner à » ; *dolērt, lacrimis* (avec l'accusatif chez les archaïques, e. g. i. *iram*, Lucil. ap. Non. 325, 36) ; *indulge hospitio*, Vg., Ae. 4, 51 ; *indulgent uiro*, Ae. 9, 165 ; cf. Non. 325, 33 sqq. Le sens premier était peut-être « accorder de l'espace ou du temps », ou « se relâcher pour » ; « faire bonne part à » ; cf. le sens technique dans Vg., G. 2, 277, *indulge ordinibus* « espace davantage les sillons ». Dans la latinité impériale, *indulgēre* a pris le sens de « accorder par faveur, concéder » : *indulgēre alicui usum pecuniae*, etc. D'où, à basse époque, *indultum* n. et *indultio*, -tor (Tert.), *indultus*, -ūs m. « permission, faveur ».

Autres dérivés : *indulgitās* (rare et archaïque) ; *indulgentia* (classique) « douceur » (i. *caeli*, Vg., G. 2, 345), « indulgence, complaisance », qui à basse époque a le sens concret de « faveur » accordée à quelqu'un, spécialement « pardon, remise d'une faute ou remise de l'impôt ». *Indulgēre, indulgentia* sont à peine représentés dans les langues romanes. M. L. 4385 et 4385 a.

Selon M. Vendryes, R. celt., 40 (1923), p. 429, *indulgeō* représenterait **en-dhlgh-ē* de la racine **dhlgh-* qui marque le droit ou l'obligation ; irl. *dlged* « devoir,

loi », *digim* « j'ai le droit, je mérite », thème en *-ye/-yo-*, **dhlegh-ye/-o* ou **dhlegh-ye/-o*. « *Indulgere* représenterait le thème en *-e*, marquant l'état, de cette racine et signifierait « être dans la situation de quelqu'un sur qui un autre a des droits »; *indulgeō alicui* veut dire « quelqu'un a des droits sur moi »; d'où « j'ai des devoirs, des obligations, des complaisances envers quelqu'un ». Mais jamais *indulgere* ne signifie « avoir des devoirs, des obligations envers quelqu'un »; au contraire, le verbe s'emploie plutôt d'un supérieur vis-à-vis d'un inférieur : « avoir des complaisances pour », le cas contraire se disant *mōrem gerere*. D'autre part, il faut tenir compte du sens concret de *indulgere*, qui est sans doute le plus ancien. S'il en est ainsi, on peut rapprocher gr. *δοκός*, skr. *dirghāh* « long », gr. *ἐνδολεχής* « continu », v. sl. *dlǫg* (et hitt. *dalugi-* « long »), dont, en latin même, L. Havet, MSL 6, 233 sqq. rapprochait *largus*; cf. Gauthiot, MSL 18, 345. Mais la coupe *ind + ulgere* est aussi possible (cf. *ind-ipsicor*, etc.). L'étymologie reste donc incertaine, comme le sens premier du verbe.

indūo : v. *exuō*.

India : Inde; **Indus** : indien. Emprunt au gr. *Ἰνδός*, *Ἰνδία*; v. B. W. sous *dinde*.

indūsium, -i n. : vêtement de femme. Dérivés : *indusiatus* « vêtu de l'indusium »; *indusiarius* « tailleur qui fabrique l'indusium ». Mots plautiniens, repris par Apulée et Martianus Capella, par affectation d'archaïsme.

Les étymologies de Varron, qui dérive le mot soit de *indūo*, soit de *intus*, sont sans valeur. *Indūsium*, *indusiatus* sont empruntés, comme nombre de noms relatifs au vêtement et à la parure, au gr. *ἐνδύσις*, ou **ἐνδύσιον*, de *ἐνδύω* « revêtir ».

industria, -ae f. : zèle, activité; pluriel concret *industriæ* « efforts »; souvent employé à l'ablatif *industriā* (avec ou sans *ex, de*) « de propos délibéré, à dessein », et aussi à l'accusatif avec *ob* : *ob industriā*. Ancien (Enn., Plt.), classique, mais rare, surtout à l'époque impériale.

industrius : zélé, actif, attentif, etc. (joint à *gnāuus* par Cic., Verr. 2, 3, 21, 53; à *acer*, Tusc. 5, 20, 57; opposé à *ignāuus*, Tac., A. 12, 12; *industriē* est joint à *diligenter* par Cés., B. G. 7, 60); *industriōsus*; *industrius*, -*aris* (bas latin).

Les anciens avaient déjà reconnu dans *industrius* un composé, dont la forme ancienne *industroius* (l. sans doute *endo-*) est donnée par P. F. 94, 15, qui la glose « quasi qui, quicquid ageret, intro strueret et studeret domi »; pour le sens de *struere*, cf. Caton, Or. inc. 19 : *iure, lege, libertate, republica communiter uti oportet; gloria aique honore, quomodo sibi quisque struxit*. Cette explication a souvent été considérée comme une étymologie populaire, à tort sans doute. M. J. B. Hofmann l'a défendue en rappelant hom. *βουσοδομεύων*, cité par Bréal, *Essai de sémantique*, p. 145; et M. Benveniste, R. Phil. XXII, 1948, p. 117, l'a confirmée en montrant que *industria* a bien originellement le sens de « activité secrète », *industrius* celui de « qui machine secrètement », et il est tenté d'y voir un « calque sémantique » de *βουσοδομεύων*. La substitution de *-ius* à *-uus* serait due à l'influence du groupe des adjectifs en *-ius* (cf. *glōria*, *inglōrius*; *iniūria*, *iniūrius*, etc.).

indūtiae, -*arum* f. pl. (singulier archaïque d'après Aulu-Gelle 19, 8, 13) : suspension d'armes, trêve. *Indutiae sunt pax castrensis paucorum dierum, belli feriae*, Varr. ap. Gell. 1, 25, 2. Attesté depuis Plt.; rare et technique; demeuré peut-être en italien. M. L. 4388. Correspond pour le sens à *ἐπαρχία*. Rappelé dans sa formation le type de substantif féminin pluriel *infītae*, *suppetiae*, -*arum* et, au moins par le suffixe, *otium*, dont l'étymologie n'est pas claire. L'explication qui dérive le mot d'un adjectif de sens privatif **in-dū-tus* « qui ne fait pas la guerre » (cf. *duellum*), v. Osthoff, IF 6, 17, se heurte au fait que la suspension d'armes n'implique pas la fin de la guerre : *bellum enim manet, pugna cessat*, dit Aulu-Gelle 1, 25, 4. On a pensé à couper *ind-ūtiae* et à rapprocher gr. *αὔσιος* « vainement », *αὔσιος* « vain, inutile » et le groupe de v. isl. *audr* « vide, désert ». Mais cette étymologie reste très incertaine; les autres le sont encore plus; v. Walde-Hofmann, s. u.

induuiae : v. *exuō*.

inebrae : v. *enubrō*.

inedia : v. *edō*.

ineptus, -a, -um : v. *aptus*.

iners : v. *ars*.

infandus : v. *for*.

infāns, **infantis** (sur la nature de l'i, v. *censeō*, s. f.; les langues romanes ont restitué i; cf. *Infantia*, M. L. 4393) : adjectif formé de *in-* privatif et du participe de *for* « qui ne parle pas, incapable de parler »; épithète s'appliquant surtout aux jeunes enfants, *infāns puer*, cf. Plt., Poe. Prol. 28; Lucil. 486, 566. Lucrèce emploie encore le substantif dérivé *infantia* avec le sens de « incapacité de parler ». Puis *infāns* substantivé, *infantia* se sont employés au sens « enfant » (cf. le développement de sens de gr. *νήπιος*, « enfance »; c'est à ce sens que se rattachent les dérivés et composés (tous d'époque impériale) : *infantārius*, *infantilis* (d'après *puerilis*), *infantulus*, -*ula*; *infantō* « nourrir comme un enfant » (Ter.); *infanticida*, -*cidium* (Id.). Comme la période dans laquelle l'enfant est considéré comme incapable de parler finit à sept ans (cf. Quint. 1, 4, 18), on conçoit que *infāns* ait pu désigner l'enfant dans le sens ordinairement réservé à *puer*. Columelle dit *ab infante*, Celse *ab infantibus* dans le sens de *d puerō*, *d pueris*. De plus, *infantis* formait couple avec *parentis*. Panroman, sauf roumain. M. L. 4393, 4393 ab; B. W. s. u. — En arménien, c'est l'« animal » qui est désigné : *anasun* (littéralement « qui ne parle pas »).

Les participes proprement dits n'entraient pas en composition (v. Wackernagel, *Altind. Gramm.*, II 1, p. 193 sqq.); et ce n'est qu'en vertu de développements secondaires que, même avec **n-* négatif, où le développement s'est produit le plus, il a été fait quelques composés de ce genre; en latin, les cas tels que *infāns*, *inseñs*, *insolēns*, *inseñs* sont demeurés exceptionnels.

***infendere** : *ἐπιτείνειν*, *ἐνληκταίαι* (Gloss.). Peut-être composé de *-fendō*, comme *offendō*, ou tiré secondairement de *infēnsus*.

infēnsus : v. *fendō*.

Inferiae, -*lerius* v. *-lerius* sous *ferō*.

Inferior : v. *ferō*.

Inferus, (*infer* ap. Cat., Agr. 149, 1, *super inferque uicinus*), -a, -um : qui se trouve par dessous, par opposition à *superus*; de là substantivé, *Inferi*, -*orum* « les habitants du monde souterrain »; *Di Inferi*, par opposition à *Di Superi*. Ancien (Enn.), usuel. N'est maintenu que dans un seul dialecte du Tessin, M. L. 4400; *Infēra* est demeuré en corse, M. L. 4394 a.

Infra : en dessous (par opposition à *supra*), plus bas. Adverbe et préposition (avec l'accusatif); sens physique et moral. Confondu avec *intrā* à basse époque, M. L. 4410; *Inferior*, -*oris* (par opposition à *superior*) : qui est plus bas; s'emploie de l'espace et du temps (de là le sens de « plus jeune, descendant »), du rang : *inferiōres* « les inférieurs »; *infimus* (anc. *infumus*), -a, -um : qui se trouve tout au bas. Forme refaite pour remplacer *imus*, qui avait perdu sa transparence étymologique.

Dérivés : *infimātis* (création de Plt., St. 493, qui l'oppose à *summatēs*) : *infimātis* (Amm.); *infimō* (Apul.). A basse époque, la forme ayant cessé d'être comprise comme un superlatif, on rencontre le comparatif *infimior* (Iren.).

Inferus a un doublet *infernus* (cf. *supernus*, *internus*, etc.); d'où *inferna*, -*orum* « les demeures des dieux Inferi »; *infernās*, -*atis* (Vitr.). La langue de l'Eglise a employé *infernus* m. dans le sens de « enfer », cf. *infernum*, panroman, sauf roumain. M. L. 4397, celtique : *irl. infern*, britt. *uffern*; germanique : ags. *fern*, et en a tiré un adjectif *infernalis*.

L'at. *Inferus*, *infimus* répond évidemment à skr. *adharaḥ* (av. *abarō*), *adhamāh* « qui est au-dessous », à côté de *adhāh* « en bas »; le gotique a *undar* « sous » et l'arménien *und* « sous » (entre autres sens). Mais *f* n'est pas conforme à la phonétique du latin de Rome; et la forme du mot serait dialectale, ce qui s'expliquerait par les emplois religieux de ce groupe (*Inferi*, etc.). Toutefois, le sentiment qu'on avait affaire à un mot composé de *in* (comme dans *inferō*) a pu jouer. Pour le sens de *Infra*, cf. *secus*.

Infestus, -a, -um : 1° dirigé contre : *infestis pilis currere*, Cés., B. C. 3, 93; *infestis signis*; « hostile à, acharné contre », *gens infestissima nomini Romano*, Sall., C. 52; 2° « exposé au danger ou aux attaques, périlleux, menacé, infesté » : *infestum iter*, Cic., Phil. 12, 10; *filiū uitā infesta*, Cic., Rosc. Am. 11, 30; *omnia infesta serpentibus*, Sall., lu. 89; opposé à *tūtus*, T.-L. 2, 49; cf. Gell. 9, 12, 1. Souvent confondu avec *infēnsus*, parfois même avec *infestus*. Ancien (Plt., Cas. 676); classique. Rare à l'époque impériale; demeuré en espagnol, M. L. 4400 a.

Dénominaif : *infestō*, -*ās* « attaquer » et « infester » (Bell. Alex.). Dérivés tardifs et rares : *infestatio*, *infestator*.

In-festus contient sans doute le même second élément que *manifestus*, mais l'origine en est incertaine.

Inficiō : v. *faciō*.

Infīt : il se met à, et spécialement « il commence à parler ». Synonyme de *incipit*, rare, archaïque et poé-

tique; usité seulement à la 3^e personne du singulier de l'indicatif présent. De *in + fīt* cf. *fidō*; cf. l'opposé *dēfīt* « il manque ». V. Thes. s. u.

Infītae : v. *fateor*.

Infrā : v. *inferus*.

Infula, -*ae* f. (usité en prose surtout au pluriel *infulae*) : sorte de collier ou de diadème de caractère rituel, fait de flocons de laine teints en rouge et en blanc et noués à des intervalles réguliers par un ruban, *uitta*, de manière à former une longue tresse, assez semblable à un chapelet. Ancien, bien que non attesté avant Cicéron.

Dérivés : *infulātus* « qui porte l'infula » et, dans Festus, la glose *exinfulabat* : *exer[c]ebat*; *infulus enim sacerdotum flaminia uocabant*, P. F. 71, 25.

Ce terme religieux semble dénoncé par son *f* comme étant dialectal; cf. toutefois la réserve faite sur *inferus*. Formes romanes savantes, sauf peut-être en espagnol. Origine inconnue.

Infumus, -*imus* : v. *inferus*.

ingenium : v. *genō*.

ingēns, **ingentis** adj. : très grand, immense; joint par Cicéron à *immāns*, *immēnsus*, Verr. 2, 3, 46, 110; de Or. 3, 19, 70. Sur la valeur emphatique de *ingēns*, v. Ter., Eu. 391-392, et Cic., Lae. 26, 98. Se dit des hommes et des choses. Comparatif et superlatif peu usités. Pas de dérivés. Attesté depuis Ennius, mais rare à l'époque républicaine; fréquent chez les poètes (199 exemples chez Virgile contre 19 de *immēnsus*) et chez les prosateurs de la latinité d'argent (Tite-Live, Sénèque), semble tomber en désuétude à partir du second siècle de l'Empire; toutefois, reparait fréquent dans Aug., Ciu. D. (46 exemples contre 11 de *immēnsus* et 31 de *infinitus*), et dans la Peregr. Aeth., qui en a 20 exemples. Non roman.

Adjectif expressif qui n'a pas de correspondant évident (cf. peut-être gr. *γίγας*?) et qui a disparu en vertu de l'usure qui atteint normalement les mots ayant une valeur affective. V. Ingverson, *Eranos* 48, 65.

ingenuus, -a, -um : v. *genō*. M. L. 4422.

ingluuiēs, -*ēt* f. : plis de graisse du visage, d'après Varron cité par Serv., G. 3, 431 : *ingluuiēs tori sunt circa gulam, qui propter pinguedinem fiunt atque interiectae habent rugas*. Toutefois, le mot ne se rencontre qu'avec le sens de « gosier, gorge, jabot », cf. M. L. 4424, et aussi « gloutonnerie » (langue familière). Les anciens le rattachent à *gula*; cf. P. F. 99, 21, i. *a gula dicta, hinc et ingluuiosus et glutto*. Substantif d'un verbe **ingluō* (cf. *ingluuiēs* : *inluō*) apparenté à *gluttiō*, *inglutire*; cf. M. L. 4423.

ingruō : v. *gruō*.

***ingrūsia** : *ἰνγροσία* παρά Ῥωμαίοις τὸ τοῖς ἀσθενέσι δίδμενον στίβον, ὃ οὐτε ζῆν οὐτε ἀποθνήσκον ποιεῖ (Suid.).

Sans autre exemple et sans explication.

inguen, -*inis* n. (usité le plus souvent au pluriel *inguina*, -um, d'où la bas latin *inguina*, -ae, Isid., Or. 4, 6, 19; autres formes tardives : *inguinem*, *inguinēs* (cf.

sanguen et sanguis, inguindrum, inguem : 1° enfleur, tumeur ; 2° aine ; 3° endroit où la branche part du tronc (Plin.). Depuis Lucilius. M. L. 4433.

Dérivés : *inguinalis*, adjectif et nom de plante, amelle = *βουβώνιον* ; *arius* (Grég., Iren.).

Lucilius, qui fournit le premier exemple de *inguen*, l'emploie dans le sens de « enfleur, tumeur » : *inguen ne existat, papulae, tuma, ne boe noxi* (Luc. 1195), sens qu'on retrouve dans Celse 3, 5. D'autre part, *inguen* est exactement superposable, pour la forme, à gr. *ἀδην*, -*tyos* « glande » ; le rapprochement, proposé par de Saussure, MSL 6, 53, est séduisant, quoique gr. *α* admette d'autres origines que *-p* et que *δ* puisse reposer sur **d* ; mais v. isl. *ðkr* « enfleur » et *ðkkvinn* « enflé » ont aussi les représentants de **q* et **g^w*, ce qui appuie l'étymologie.

initium : v. *ed*, *inē*.

inluuies : v. *lauē*.

Imusulus, -I (im-) m. : *avis genus quam alii regulum, alii ossifragum dicunt*, P. F. 99, 23 ; *ales ex genere aquilurarum est, sed minor uirum quam aquilae ; quae nolucris raro et non fere praeterquam uere apparet, quia aestum algoremque metuit. Appellatur autem ita, quod subitō et inexpectata se inmittit*. id. 101, 1.

Ancien terme de la langue augurale, tombé en désuétude et dont le sens était perdu à l'époque impériale ; cf. Plin. 10, 8, *quidam post Mucium augurem uisos non esse confirmare* ; *ego (quod uerisimilius) in desidia rerum omnium non arbutor agnitos*. Emprunté ?

inolēscō : v. *alō*.

Inquam, *inquit* : « dis-je, dit-il », employé en incise quand on rapporte ses propres paroles ou les paroles de quelqu'un ; souvent après un mot sur lequel on veut attirer l'attention de l'auditeur ou du lecteur ; notamment dans des anaphores. En dehors de *inquam*, *inquit*, on rencontre aussi, mais plus rarement : *inquis* (classique), *inquimus*, *inquitis*, *inquunt*, *inquat*, *inque*, *inquis* (Plt., Tér.), *inquibat*, *inquies*, *-quiet*, *inquis*, *inquisti* ; cf. Kühner, *Lat. Gramm.*, 2^e éd., I, p. 823. A basse époque, sur *inquis*, *inquis* s'est créée une 1^{re} personne *inquis* (d'après *aiō*) ou *inquē* ; d'où *inquēns* (Vulg.). La création même de ces formes, qui n'ont pas eu de vie véritable, montre que *inquam* avait cessé d'être employé. C'est surtout une forme de l'époque républicaine.

Inquam a l'air d'un subjonctif dont le sens serait « veux-je dire ». S'apparente sans doute à *insequē*, *insece* ; v. ces mots. Pour le vocalisme, cf. hom. *ἐπηρε* (de **v-σere*) à côté de *ἐνέρε*. Mais on ne voit pas comment **inquam* aurait abouti à *inquam* (cf. *transquillus*).

inquillūs : v. *colō*.

inquindō, -ās, -āuf, -ātum, -āre : souiller, salir (sens physique et moral). Ancien, classique. Demeuré peut-être en catalan et en espagnol, M. L. 4450 a. Rapproché de *cunire* par P. F. 44, 11, *cunire est sterius facere, unde et inquinare*.

Dérivés, rares et tardifs : *inquinābulum* (Gloss.), *inquināmentum*, *inquinātio* ; composé : *coinguinō*

(fréquent dans la langue de l'Église, où il traduit *μαίω*), d'où *coinguinatio*.

Si *cunire* a un *ū* et repose sur **quoini-*, on pourrait rapprocher le *quind-* de *inquindare* ; il y aurait alternance vocalique.

**Insequō*, **Insequō* ? : 1^{re} personne non attestée. N'existent que les formes : *insequi* « narras, refers » (Gloss.) ; *insece*, *inseque* « dic », impératif traduisant le gr. *ἐνερε* (Liv. Andr., Enn.) ; *insezi* « dixerit » (Enn., Inc. 36 ; cf. P. F. 99, 10). Enfin, Caton aurait employé un participe *insecunda*, où le préfixe est privatif, au sens de *infanda*, semble-t-il ; mais le passage d'Aulu-Gelle, 18, 9, 1 sqq., relatif à cet exemple est corrompu. Cet auteur cite aussi une forme de substantif pluriel *insecutionēs* = *narrationēs*.

Verbe vieilli dont il ne reste que des débris ; composé **en-sek-w-*, d'une racine **sek-* « dire », dont on aurait peut-être le subjonctif dans *inquam* et d'autres formes dans *inquis*, *inquis*. Les formes *insece*, *insecunda* sont reformées par analogie sur **insecō*, de **insequ(w)* avec chute phonétique du *u* devant *o*, et sur *insezi*, *insecutionēs*, où le *h^w* perdait son appendice labiovélaire devant consonne.

L'ombrien a généralisé *-k-* : *pru-sikurent* « pronuntiāuerint », *sukatu* « declarātō ».

La racine **sek-* « dire » est bien attestée : v. gall. *hepp* « inquit », irl. *insece* « discours », hom. *ἐνέρε* (impér. aor. *ἐ-σere*, de **v-σere*) ; v. isl. *segja* et v. h. a. *sagēn* « dire », lit. *sakāti*, *sakytū* « dire » (et lit. or. *sektū* « je dis »), v. sl. *sočiti* « indiquer ». Le sens de « raconter », qui est maintenu en latin, se retrouve notamment en celtique : irl. *scél*, gall. *chwedl* « récit, nouvelle » et en lituanien : lit. *pāsaka* « conte, récit ». La racine **sek-* indique une déclaration publique, un récit fait devant un public, etc. Une racine homonyme a fourni *sequor* « je suis » et, dans d'autres langues, des formes comme got. *saihwān*, all. *sehen* « voir ». Peut-être est-ce la même à l'origine, mais rien ne l'indique plus en latin.

I(n)sicium, I(n)sicia, -iārius : v. *secō*.

Insideō, Insidiae : v. *sedēō*.

Insignis : v. *signum*.

Insillia (gén. -ium?) : mot désignant un organe du métier à tisser, dont le sens précis est inconnu et qu'on rattache ordinairement à *insiliō* (comme *insidia* à *insidiō*). Ne se trouve que dans Lucr. 5, 1353.

Insipō, -supō : v. *supō*, *sipō*.

Insitus : v. *serō*.

Insolēns : v. le suivant.

Insolēscō, -is (-eul tardif d'après *inolēui*), -ere : se gonfler, s'enfler (sens physique et moral ; s'enfler d'orgueil ; cf. *tumēō*, *intumēscō*). Rare ; attesté chez Caton et, à son imitation, dans Salluste, puis Tacite et Justin ; au sens physique ne se rencontre que dans Tertullien et saint Jérôme : *uterus insolescens*, dit ce dernier ; tandis que Caton, ap. Gell. 6, 13, 15, écrit : *ne Romani... ad superbiam ferociamque et inmodicum modum insolescerent*. Il faut sans doute en rapprocher *insolēns* dans le sens de « excessif, arrogant, insolent », cf. Nep., Tim. 4, *nihil unquam neque insolens, neque gloriosum ex ore eius*

exiit, etc.) ; mais le rapport entre les deux mots est obscur. On rattache d'ordinaire *insolēns* à *solēō* (même formation que *infāns*, *insōns*) : du sens de « inaccoutumé », on serait passé à « qui passe la mesure ordinaire, excessif », et *insolēscō* aurait été bâti sur *insolēns* avec influence de *inolēscō* ; c'est ainsi que Tertullien aurait, sur *solēō*, bâti *exsolēscere*. Le sens physique de *inolēscō* « se gonfler » serait récent et dérivé. M. Pokrovsky, KZ 35, 230 et Bull. Acad. Sc. de l'U. R. S. S., 1927, p. 127 sqq., a rapproché *insolēscō* des verbes germaniques du groupe de all. *schwellen* « se gonfler », ainsi got. *ufswalleins* « quatuor ». *Insolēns* appartiendrait à la même racine, puis, en vertu de l'homonymie, aurait été ensuite rapproché de *solēō*, *insolūtus* (à moins qu'il n'y ait eu à l'origine deux homonymes qui se seraient confondus) ; mais la présence du préfixe *in-* devant un verbe marquant l'état est sans exemple. On a expliqué aussi *insolēscō* comme fait par opposition sur *exolēscō*, coupé *ex-solēscō*. Tout ceci incertain, des actions analogiques diverses ayant pu s'exercer.

De *insolēns* dérivent : *insolentia* (classique), *insolenter*.

Instar n. indéclinable, usité seulement au nominatif et à l'accusatif : équivalent, qui tient la place de *γλῶσση*, *ἀντίστον*, *τὸ ἰστέον*) ; cf. Cic., Brut. 51, 191, *Plato mihi unus instar est omnium*. Le sens premier est peut-être technique : « poids que l'on place sur un plateau de la balance pour faire équilibre, contre-poids » (*instāre*, *institor*) ; cf. Cic., Off. 3, 3, 11, *ut omnia... uiz minimi momenti instar habeant* ; Ov., Her. 2, 30, *sed scelus hoc meriti pondus et instar habet* ; Virgile, A. 6, 865, dit de Marcellus : *quantum instar in ipso*, où *instar*, évidemment, équivaut à *pondus*, *momentum*, c'est-à-dire *grauitās* ; cf. l'emploi de *mōmentum* dans T.-L. 3, 12, 6, *iuenem egregium, maximum momentum rerum eius ciuitatis* ; cf. encore Colum. 12, 8, *irim cribratam quae sit instar pondo quincuncem et trientem*. Par extension : « valeur égale, image, ressemblance, compensation » (cf. T.-L. 28, 17, 2). *Instar* s'emploie souvent comme apposition suivie d'un génitif ; cf. Vg., A. 2, 15, *instar montis equum* ; de là, à l'époque impériale, ad *instar* « à l'image de », d'après ad *exemplar*.

Le sens technique fait penser à gr. *στάρη*, nom de poids (et de monnaie), aussi de la racine **stā-*. Mais l'histoire du mot reste obscure. Ne semble pas attesté avant l'époque classique (Cic., Cés.). La forme *instar* sans *e* final est comparable à *biber*, mais semble plutôt être le neutre d'un adj. (cf. *exemplar*) qu'un infinitif à finale syncopée. Terme commercial, pour lequel une influence étrusque est possible.

Instaurō, -ās, -āuf, -ātum, -āre : renouveler, recommencer, réparer, restaurer. Glossé *ἀναεῶς*, *redintegrat*, *renouat*, *recuperat*. Peut-être ancien terme du rituel ; cf. l'emploi technique des dérivés : *instaurātūi lūdi*, Cic., Diu. 1, 26, 55, *instaurātio ludorum*, *instaurāticius diēs*. — Verbe rare, surtout technique. *Instaurō* est la forme anciennement attestée, avec le sens de « recommencer, restaurer ». Mais, à l'époque impériale, ce sens semble inconciliable avec le préfixe *in-* ; aussi à *instaurō* se substitue dans cette acception *restaurō* (d'après *restitūō*, *instituō*), qui ne semble pas attesté avant Tacite ; et inversement *instaurō* passe au sens de « offrir (pour

la première fois) », cf. Tac., H. 2, 70, 6, *laetus ultro et tam propinqua sortis ignarus instaurabat sacrum dis loci* ; dans Vg., A. 4, 63, *instauratque diem donis*, il faut comprendre « et elle renouvelle chaque jour ses dons (aux dieux) ».

Dérivés : *instauratio*, -*licius*, -*litus* ; *restauratio*, -*lor* (tardifs).

Les anciens rapprochent *instar*, ce qui est impossible, mais qui a le mérite de fixer le sens à la fois de *instar* et de *instaurare*. Le verbe a dû d'abord signifier « donner en compensation, en équivalent » pour une cérémonie religieuse manquée, non conforme aux rites, etc., et par suite, dans la langue commune, « renouveler, refaire », etc. Cf. Serv., A. 2, 15, *instar nomen indeclinabile est, licet Probus* (Cath. gr. 4, 17) *instaris declinauerit ut nectaris. Et caret praepositione quamuis Serenus lyricus ad instar dixerit. Instar autem est ad similitudinem, unde non restaurata, sed instaurata dicuntur aedificia ad antiquam similitudinem facta*. Conservé dans le v. fr. *estorer*, M. L. 4470 ; *restaurare* dans it. *ristorare*, M. L. 7249.

Le maintien de la diphtongue *au* à l'intérieur du mot dans *instaurare* fait difficulté. Étymologie obscure : on rapproche gr. *σταυρός* « pieu », v. isl. *staurr*, got. *stiu-rjan* « établir solidement ». Faute de pouvoir retracer l'histoire du mot, on ne peut rien affirmer. Le simple *staurō* attesté à basse époque est une création récente, qui semble sans rapport avec *instaurō* : v. ce mot.

Instigō : v. *stingō*.

Instita, -ae f. : ornement attaché à la *stola* d'une matrone romaine, consistant en un volant très large ou draperie cousue à la ceinture et tombant jusqu'à terre. Dérivé de *instō*, -āre ; cf. *antistes*, -*stila*.

Institor, -ōris m. : colporteur, revendeur. Ne semble pas attesté avant l'époque impériale. Dérivé : *institorius*. De *instisō* « celui qui s'établit, s'installe avec son étalage ».

Insubidus, -a, -um : sot. Adjectif rare, attesté dans Aulu-Gelle et Macrobe. V. *subidus*. L'étymologie cui *nihil subit in mentem* n'est qu'un calembour !

Insula, -ae f. : île ; par suite « pâté de maisons » formant un îlot entouré par des rues qui l'isolent du reste de la ville, comme la mer isole l'île ; puis « maison de rapport », par opposition à *domus*, *aedēs*.

Dérivés : *insulanus* (-neus tardif), -ārius, -ātus, -āris, -ēnsis, -ōsus.

Les anciens expliquent *insula* comme si c'était le féminin d'un adjectif **insulus* issu de **en salos* « qui est en pleine mer » (cf. *sēdulus*, de *sē dolō*, etc.), gr. *ἐκ-λαός* (-λαός) : *insulae dictae proprie quae non iunguntur communibus parietibus cum uicinis, circumitque publico aut priuato iunguntur, a similitudine uidelicet earum terrarum quae in fluminibus ac mari eminent, sicutque in salo*, P. F. 98, 31. Mais il peut n'y avoir là qu'une étymologie populaire (cf., toutefois, all. mod. *Einland*, v. sl. *osirovi*). L'indo-européen n'a pas de nom connu pour « île » et les noms indo-iranien et slave indiquent une île fluviale. Le gr. *νῆσος* (ion.-att. *νῆσος*) a l'air d'un mot égéen ; on a peine à ne pas penser à un rapport avec *insula*, qui proviendrait aussi du même groupe que

dor. *vāco*, on ne sait par quel intermédiaire, et la phonétique fait des difficultés. Le rapport, séduisant, avec *irl. inis*, gall. *ynys* « île » n'est pas plus clair. Attesté depuis Plaute. Roman. M. L. 4475; passé, par le roman, en v. h. a. *insul(e)*, *isla*. Sur *paene insula* (Catul. 31, 1), v. Benveniste, *Le français moderne*, 1955, 1.

Insulsus : v. *sallō*.

intāminātus : v. *contāminō*.

inter : v. *tangō*.

intendō, -tus etc. : v. *tendō*.

inter, **interior**, **intimus** : v. *in*.

interāmenta, -ōrum n. pl. : agrès intérieurs d'un navire, varangues. Terme technique de la langue nautique, attesté une fois dans Tite-Live 28, 45, 15, correspondant à gr. *ἐντρίπνεα*; pour le suffixe, cf. *armāmenta*.

interānea, -ōrum : v. *inter*, sous *in*. M. L. 4487.

intercapēdō : v. *capio*, p. 96.

intercus : v. *cutis*.

interdicō, -is, -xi, -etum, -ere : terme de la langue du droit : prononcer (*dicere*, cf. *iūs dicere*, *iūdex*) la formule qui met fin à un litige entre (*inter*) des personnes; rendre un arrêt : *praetor interdixit de ui*, Cic., Caec. 8, 22; *praetor interdixit ut unde deictus esset eo restituere*, id., ibid. 28, 80; de là *interdictum* n.; cf. Gaius, Inst. 4, 139 sqq., 142 sqq. L'arrêt étant le plus souvent prohibitif, *interdicere* signifie en général « interdire », cf. Gaius, Inst. 4, 139 sqq., *certis ex causis praetor aut proconsul auctoritatem suam finiendo controuersis interponit... formulae uerborum quibus in ea re utitur interdicta cum aliquid prohibet fieri...* et la proposition complétive de *interdicō* est introduite par *nē*; mais, comme on l'a vu plus haut par les exemples de Cicéron, ce n'est pas là un usage exclusif. Toutefois, il semble que les interdicts prohibitifs soient les plus anciens; et le sens premier serait bien « interdire » (cf. Daremberg-Saglio, s. u.), ce qui est conforme à l'étymologie. Les gāths de l'Avesta ont, en effet, *antara-mruye* « interdicō », qui correspond pour la composition, l'emploi et le sens à *interdicō*, v. Meillet, BSL 25 (76), 1, 104. Sur la valeur du préverbe, v. *inter*, s. u. *in*. La construction ancienne est, comme le montre le rapprochement de l'iranien, *i. alieut aliqūā rē*, qui est maintenue dans la formule d'interdiction religieuse *igni et aquā alieut interdicerē*. Mais des constructions analogiques sont nées : *i. alqm aliqūā rē*; *alieut aliqūid*; *alieut dē aliqūā rē*; *i. alieut ut* (sans valeur prohibitive); *i. alieut nē*, ou l'infinitif.

Dérivés : *interdictiō*, -tor, -tōrius, -tus, -ūs (ces trois derniers tardifs).

interest : v. *intersum*.

interficiō : v. *facio*.

interim, **inter-dum**, -nus, -ior, -ātim, -duātim; **intimus** : v. *inter*, sous *in*.

interpōlō, -ās, -āre : -re est immittere et interponere et nouam formam ex uetere fingere... et est tractum ab arle

fullonia qui poliando diligenter uetera quaeque quasi in nouam speciem mutant. Plautus *Amphitryone* (317) :

illic homo me interpolabit meumque os finget denuo, Non. 34, 1. Terme technique de la langue des foulons qui correspond pour le sens au gr. *ἐντρίπνεα*; il y a un adjectif *interpolus* (*interpolus*) glossé *ἐντρίπνεος* et qui signifie « retapé, remis à neuf » : *Si uestimenta interpola quis pro nouis emerit*, Dig. 18, 1, 45; (*discernere*) *uestem interpolem a sincera*, Fronton, p. 161, 2 N. De là « falsifier » et « falsifier en introduisant dans un texte, interpoler » (cf. Cic., Verr. 2, 1, 158).

Interpolō est-il le dénominateur de *interpolus*, ou -*polō* est-il a *poliō*, comme *ducō*, -ās à *ducō*, -is? Dans ce cas, *interpōlus* serait reformé sur *interpōlō*, comme *inuīdus* sur *inuīdeō*. Les dérivés tardifs de *interpōlō*, *interpōlātor*, -tiō, etc., n'ont que le sens figuré. Ancien, usuel. Non roman.

Sur le rapport entre *poliō* et *interpōlō*, v. Vendryes, *Donum natalicium* Schrijnen, p. 702 sqq. Cf. *poliō*.

interpres, -etis m. et f. : intermédiaire, courtier, chargé d'affaires; puis chargé d'expliquer, truchement, interprète; glossé *ἐρμηνεύς*. Ancien (Plt.), usuel, classique. Dénominateur : *interpretor*, -aris : « expliquer, interpréter » et « traduire ». Le sens de « être courtier » n'est pas attesté. De là *interpretatiō*, etc.

Le sens de « courtier, négociateur » semble être le plus ancien; cf. Plt., Cu. 434, *quod te praesente isti egi, teque interprete* (il s'agit de l'achat d'une esclave); Cic., Fam. 10, 11, 3, *utor in hac re* (les négociations avec Lépide) *adiutoribus interpretibusque fratre meo et Latrense et Furnio nostro*. Il s'agit sans doute d'un terme de la langue du droit comme *sequester*. Le second terme du composé -pres est peut-être une forme nominale tirée d'un verbe disparu signifiant « acheter » ou « vendre » (cf. pour la formation *locuplēs* et *plēre*, *super-stes* et *stāre*), apparenté à *pretium*; v. ce mot.

intersum, -es, -iui, -esse : 1° être entre, parmi; d'où, par extension, « assister à » (classique); 2° impersonnellement, *interest* « il y a de la différence entre »; *inter hominem et beluam hoc maxime interest* quod... Cic., Off. 1, 4, 11. De ce sens « il y a une différence entre le fait qu'une chose se fera ou ne se fera pas », par exemple *quid interfuit, homo audacissime, utrum hoc decerneres an...*, Cic., Verr. 2, 3, 61, on est passé facilement au sens de « il importe, il est de l'intérêt de », cf. *diapēperv. Interest alieuius ou meā, tuā* (d'après *meā, tuā, rēfert*), ad, avec ut, *nē*; avec une particule interrogative *utrum...* an ou an, *quālis, quantum, quis*. Ancien, usuel, classique.

intertrigō, -inis f. : écorchure produite par le frottement, excoiration.

Dérivé : *intertriginōsus*. Le rapport avec *terō*, *tritū* a déjà été vu par Varron, L. 5, 176. Cf. *impetigō* et *intertrimentum*.

interuallum, -ī n. : d'abord terme de la langue militaire : *opus pedum CX quod est inter uallum et legiones...* a quibusdam interuallum nominatum, Hyg., De mun. castr. 6; cf. Isid., Or. 15, 9, 2, -a sunt spatia inter capita uallorum. Tiré de *inter uallōs*, comme *intercus* de *inter cutem*, etc. A servi de modèle à *interspatium* (Tert.).

En passant dans la langue commune, le mot a pris

le sens général de « intervalle (*dē loco*), interruption (*dē tempore*), distance (sens physique et moral), pause ». Ancien, usuel, classique.

Dérivés : *interuallātus*, d'où *interuallō*, -ās (Amm.); *interuallatiō* (Cael. Aur.).

intestinus : v. *intus* sous *in*.

intrā, **intrō** : v. *in*, *inter*.

intrinsecus : adverbe formé de **intrin-secus* (cf. *extrinsecus*) : à l'intérieur. Rare, archaïque et postclassique. De là, à basse époque, un adjectif *intrinsecus*, -a, -um (Cassiod.). M. L. 4513 a.

V. *in*, *inter*.

***intrio** : *infundō* (Gloss.). Présent tardif fait sur le parfait *intritui*, *intristi* et *intrimentum*; cf. CGL IV 99, 14, *intrio* : *infundo uel(u)* : *tute* (hoc *intristi*) (citation de Tér., Ph. 317). Cf. *contrio* (Itala).

intrō, -ās : entrer. V. *intrā*, sous *in*.

intubus, -ī m. (*intibus*, *intubum*, *intubum* n., *intuba*, -ība f., Gloss.) : chicorée, endive. Lire : le gr. *ἐντροβόν* (Geop.) avec un diminutif *ἐντροβιον* (Gloss.) doit provenir du latin, v. André, *Lex.* s. u. *DepusilPomponius*. Panroman (sauf roumain). M. L. 4521, sous la forme *intobia* : it. *endiuia*, etc.

intus : v. *in*.

inuēniō, -is, -uēni, -uentum, -uēnre : venir sur ou dans; d'où « tomber sur, rencontrer, trouver, découvrir »; avoir des facultés d'invention ou d'imagination » (rétorique). Dans la langue familière, *sē inuēnre* « s'y retrouver ». Le rapport avec *ueniō* n'apparaît plus dans l'emploi; le sens de « trouver, inventer » (sans différence avec *reperiō*, cf. Plt., St. 109, 110) est dominant dans le verbe comme dans les dérivés : *inuentor*, -trix, *inuēntiō* (terme de la rhétorique), *inuentiuncula*, *inuentus*, -ūs, *inuentarium* (Dig.), *inuenticius*, *inuentibilis* (*inuēni-*); ad- (= *ἐνεστικόν*), *red-inuēniō*, ces derniers tardifs. Le passage au sens de « trouver » a pu se faire par des emplois comme *inuēnre uiam*, Tér., Eu. 247, *i. uestigia*. Le sens de « venir dans » est mis en évidence par Vg., Ae. 6, 8 : *pars densa ferarum | tecta rapit siluas, inuentaque flumina monstrat*. Le russe a de même *na-iti* « trouver ». Ancien, classique; non roman (mais *inuēntāre* est représenté, cf. M. L. 4527 a, et l'italien a *rinuēnre*; v. B. W. *trouuer*). La différence entre *inuēniō* et *reperiō* est peu sensible, mais *inuēniō* est plus populaire que *reperiō*, et celui-ci disparaît de la basse latinité; cf. Löfstedt, *Philol. Comm. z. Peregr. Aeth.*, p. 234; *Syntactica*, II, 342, n. 3.

inul : synonyme de *incubi* « ab ineundo passim cum animalibus », Isid. 8, 11, 103. Formation en -uus du type *assiduus*, *praecipuus*, s'il n'y a pas là une étymologie populaire : il y a, en effet, un dieu *Inuus*, mentionné par Vg., Ae. 6, 775, et identifié à Pan et à Faunus, dont l'origine et le nom sont inexpliqués.

inuīdeō, -ās, -uīdī, -uīsum, -uīdere (quelques traces de *inuīdeō* à basse époque) : glossé correctement *βασκαλῶ*, CGL II 256, 29, et correspondant pour la forme à gr. *ἐνβέλεω*; proprement « jeter le mauvais œil à » : *i. alieut aliqūid* avec datif de la personne intéressée et

accusatif de l'objet, comme *ignoscere*; la construction avec le génitif (Hor., S. 2, 6, 84), sans doute d'après le gr. *φθονὲν τινος*, rappelle l'emploi du génitif après *egere*, *prīuāre*, avec l'ablatif (Tite-Live, Tacite, etc.) l'emploi de *fraudāre* (*alqm alqū rē*). Le sens et l'emploi sont indiqués par Cicéron, Tu. 3, 9, 20, *nomen inuidiae, quod uerbum ductum est a nimis intendo fortunam alterius, ut est in Melanippo* (R³ 424) : « *quisnam florem liberum inuidiū meum?* » Male latine uideatur, sed *praeclare Accius*. *Vi enim a uidere*, sic « *inuidere florem* » *rectius quam a flori*. *Nos consuetudine prohibemur; poeta ius suum tenuit et dixit audacius*. — De là dans la langue commune « envier », sens qui domine dans *inuīsus* « odieux », *inuīdendus* « enviable », *inuīdus* « envieux » refait sans doute sur *inuīdeō* d'après *auīdus*, *auīdeō*, d'où *inuīdia*, M. L. 4534, sur lequel a été bâti *inuīdiōsus*; *inuīdentia* (Cic.); *inuīsor* « envieux » (tardif et rare, comme *osor*); *inuīdiātus* (Vit. Patr.).

Il y a allusion à la croyance au mauvais œil, dont le caractère indo-européen est établi par les déformations du nom de l'œil (v. *sup oculus*), cf. R. Wüensch, Berl. Phil. Woch., 1917, p. 77. Le slave exprime l'idée de « hair » par *ne-zovidēti*, où intervient aussi le verbe « voir », mais d'une manière peu claire. Cet emploi de *inuīdeō* a été rendu possible par le fait que, en face de *uīdeō*, les formes à préverbes ayant le sens de « voir » sont fournies par -*spiciō* : *inspiciō*, etc. V. la *Latin. Gramm.* de Stolz-Schmalz-Hofmann, 5^e éd., p. 412. Sur la valeur de in-, v. *ignōscō*.

inuītō, -ās, -iui, -ātum, -āre : inviter (*alqm ad cēnam, in hospitium; tectō, hospitio; inuītare ut*); puis dans un sens plus large : *i. hostes ad deditiōnem* « encourager à ». On trouve aussi dans la langue familière *sēsē inuītare* « se bien traiter », cf. Non. 320, 35. Ancien, usuel. Conservé dans les langues romanes; cf. M. L. 4535, et **conuītare* (sous l'influence de *conuītium*), M. L. 2201. Étymologie inconnue. Les anciens voyaient dans le préverbe non le in- privatif, mais le in- de sens local, comme le montrent les rapprochements qu'on lit, par exemple, dans Lucilius, XXX (616), *contra haec INUITASSE aut INSTIGASSE uidetur*; Cic., Cat. M. 57, *ad quem fruendum non modo non retardat, uerum etiam INUITAT atque ADLECAT senectus*.

Il doit donc y avoir ici un préverbe in- et un fréquentatif ou un dénominateur de l'adjectif **uītus*-s; cf. *inuītus*. Le sens ancien serait « bien traiter, bien accueillir » (cf. *sē inuītare*); le sens de « inviter » serait secondaire.

Dérivés : *inuītatiō*, -tor, -trix, -tiuncula, -tōrius, -tus, -bīlis, -mentum.

inuīsus, -a, -um : = *ἔκων* (*ἔκων*), qui agit malgré soi, contre son gré : *inuītā Mineruā*, i. e. « *aduersante et repugnante natura* » (Cic., Off. 1, 110), *inuītō nūmine*. Sur l'emploi de l'ablatif absolu, v. Wackernagel, *Vorles.* 2, p. 283. Ancien, usuel. M. L. 4537.

Composé du préfixe privatif in- et d'un adjectif en -to-, à sens actif **uītus* formé de la même racine qu'on a dans *uīt* « tu veux » (v. ce mot); cf. skr. *uītāh* « qui plait, agréable »; *uītāh* « jouissance », etc. Les autres rapprochements proposés sont douteux.

inula, -ae f. : année, plante (depuis Lucr.). Sans doute emprunt de type populaire au gr. *ἐλένω* avec

permutation de *l* et de *n* par substitution de suffixe ou métathèse du type **alēna* < **anhēla*. Le mot serait venu comme terme de cuisine, la racine de l'*inula* confite dans le vinaigre étant employée comme assaisonnement; cf. Hor., Sat. 2, 2, 44; 2, 8, 51. La forme française et l'emprunt germanique, v. angl. *colene*, remontent à **elēna* qu'on lit dans les Gloses, à côté de *elna*, *ella*, *enula*. Roman. M. L. 4522; B. W. S. u.

Inuleus, -i m. (et *inulea*): faon. Peut-être emprunté d'abord par la poésie (Prop., Hor.)? Le grec a *ἐνελος* *enēlos*, Hes.; pour la finale, cf. *eculeus*; la longue initiale peut être un expédient métrique, pour éviter le tribrach; cf. *Italia*, *ēgeria*, etc. Les graphies tardives *hinuleus*, *hinula* (Arn.), *hinulus* (St Ambr.), M. L. 4138 a, *hinicula* (Ps.-Aug.), *hinuleāginus* (Probus in Verg. G. 1, 16) ont subi l'influence de *hinus*, *hinulus*.

Inuolō, -ās, -āul, -ātum, -āre : voler, *πλέω*. Mot de la langue familière; cf. Catulle, 25, 6, *remitte pallium mihi meum quod inuolasti*; Pét. 43, 4, *ex qua [hereditate] plus inuolauit quam illi relictum est*. Les gloses expliquent *inuolet* par *in uolam*, i. e. *in manum includere*, CGL IV 100, 23; V 78, 34; ce serait quelque chose comme « escamoter, empaurer ». Mais *uola* ne semble pas avoir été très usité en latin; il n'y en a pas trace dans les langues romanes et *inuolō* est plutôt un composé de *uolō* « je vole », qui dans la langue des chasseurs s'appliquait à l'oiseau de proie se précipitant sur les volailles pour les emporter; cf. en français le terme de fauconnerie « voler la perdrix » (du faucon), etc., d'où est venu le sens de « voler » (d'un voleur). V. Stolz-Leumann, *Lat. Gr.*, p. 26. De là, le mot serait passé par image dans la langue populaire. Conservé dans les langues romanes (fr. *embler*). M. L. 4538; B. W. emblée. Dérivé : *inuolator* : *ἀλεπτης* (Gloss.).

Inuolulus, -i m. : sorte de ver ou de chenille qui s'enroule sur elle-même (Plt.). De *inuolū* (cf. *conuolūlus*). V. h. a. *uulluh*, etc., de **inuluculus*?

Inuus : v. *inuī*.

lō : interjection exprimant la joie; cf. gr. *lō*.

Iocus, -i m. (pluriel *iocē* et collectif neutre *ioca*) : jeu en paroles, plaisanterie. *Iocus*, *ioca* s'opposent à *serium*, *seria*, dans un couple antithétique en asyndète *ioca seria*; cf. Cic., Fin. 2, 26, 85, *quicum ioca, seria, ut dicitur*. Uni également à *lūdus* « jeu en action »; cf. Cic., Off. 1, 29, 103, *ut ad ludum et iocum facti uideamur*; T.-L. 38, 42, *2 ludus et iocus*. De là *per iocum* « par jeu, par plaisanterie ». Ancien, usuel. A supplanté *lūdus* dans les langues romanes, M. L. 4588. Panroman.

Dérivés : *iocor*, -aris et **iocō*, M. L. 4585; **iocārius*, M. L. 4585 a; *iocōsus* (d'où *irl. geocach*); *ioculus* (Plt.), *ioculor*, -aris et **ioculō*, M. L. 4586; *ioculāris*, M. L. 4587; *iocista* « qui uerbis iocatur », CGL V 305, 17; 601, 48, hybride tardif avec suffixe grec. *Iocor* et *ioculor* ont à leur tour fourni les dérivés ordinaires. Souvent rapproché de *iuuō*, d'où *iocundus*.

L'intonation douce de *o* dans *līt. jūkas* « plaisanterie » est embarrassante, le lituanien a aussi *jūktis* « rire ». On rapproche des mots signifiant « formule pronon-

cée » : ombr. *iuka*, *iuku* « précès, uerba », et, dès lors, m. gall. *ieith* « manière de parler, langue », v. h. a. *jehan* « prononcer une formule », dont le sens est éloigné.

Iouis : v. *Iuppiter*.

ipse, -a, -um; gén. *ipstus*, dat. *ipsi* : pronom-adjectif intensif appartenant au groupe des démonstratifs qui, comme le gr. *αὐτός*, sert à mettre en relief une personne ou une chose, ou à l'opposer à d'autres : « même, lui-même, elle-même (et pas une autre) ; propre ; en personne », et aussi à en affirmer l'exactitude ou l'authenticité. Joint à un nom de nombre, signifie « exactement, précisément » (par opposition à *ferē*), e. g. : *triginta dies erant ipsi, cum, Cic.*, Att. 3, 21. Par extension « en soi, par soi, de soi-même » (cf. gr. *αὐτός* = *αὐτόματος*); en ce cas, souvent renforcée par *sponte suā*.

Dans la langue familière, d'abord sans doute celle des esclaves, *ipse*, *ipsa* désignent le maître, la maîtresse (en personne); cf. la réponse des Pythagoriciens : *ipse dixit* (*αὐτός ἐφη*), Cic., N. D. 1, 5, 10, et la glose *ipse : pronomen honoris est*.

Étant donné son sens intensif, *ipse* peut être renforcé par la particule *-met*, *ipse met*; cf. aussi *ipsissime* (l. *ipsissime?* ou bien *-ppe* représente-t-il une forme à gémée expressive?) : *ipsi neque alii*, P. F. 93, 15). La langue familière lui crée même des superlatifs : *ipsissimus* (employé au sens de *dominus* dans Pétrone); *ipsissimus*, cf. gr. *αὐτότατος*. *Ipse* est souvent joint aux pronoms démonstratifs : *hic, ille*, ou personnels : *egometipse*, *sēmetipsum*. L'intensif étant voisin pour le sens du pronom d'identité *idem* (cf. l'emploi de *αὐτός* en grec), qui lui-même n'est qu'un *is* renforcé, *ipse* et des formations dérivées de *ipse* se sont substituées à *idem* dans les langues romanes : e. g. *istum ipsum* > *isti. stessto*; *ipse* dans certains cas est devenu démonstratif : *ecce ipse* > *sud-ital. quessu*, esp. *aquese*, etc., ou relatif : *qualem ipsum* > *it. qualesso*, etc. Le sens s'est affaibli au point que, dans un groupe de parlers romans, *ipse* a fourni l'article pour lequel les autres parlers ont recouru à *ille*. De *metipsimum* est dérivé le v. fr. *medesme*, fr. *même*, ital. *medesimo*; de **ne ipse unum*, l'ital. *nessuno*, etc. Panroman. M. L. 4541 et 5551; B. W. *même*.

Ipse est formé de *i* - nominatif sans désinence à côté de *is* (cf. *ali-quis*) + une particule de renforcement *-pse*, analogue pour le sens à *-pte*. La langue archaïque a encore des formes *eapse*, *ēōpse*, *sapsa*, *sumpse*; cf. aussi l'adverbe *reāpse* = *rē ēōpse*, *rē ipsā*. Sur le modèle de *ille*, la finale de *ipse* a été fléchie, tandis que le thème devenait invariable. A l'époque archaïque, la langue hésite entre *ipsum* et *ipse*; le neutre est toujours *ipsum*; *ipsud* n'apparaît qu'à très basse date, quand *ipse* et *iste* tendent à se confondre. Dans la prononciation courante, *ipse*, qui avait en partie le caractère de mot accessoire, devient *isse*, comme le montrent les dérivés des langues romanes; cf. ital. *esso*, *medesimo*. C'est à une prononciation de ce genre que se réfère l'anecdote de Suétone rapportant qu'Auguste *legato... consulari successore dedisse ut rudi et indocto, cuius manu issi* (codd. *izi*) *pro ipsi scriptum animaduertit*, Suét., Aug. 88. De là sans doute *issula* « petite maîtresse », Plt., Ci. 450. — Sur les formes *sumpse*, *sapsa*, v. *sum* pronom.

L'osco-ombrien a des formes voisines dont l'interpré-

tation étymologique n'est pas évidente : osq. *essuf*, *esuf* « ipse », ombr. *esuf*; v. Buck, *Osc. Umbr. Gram.*, § 197, 5; Vetter, *Hdb.*, p. 200.

La particule *-pse* ne se retrouve pas hors de l'Italie. Elle est évidemment composée. Il s'y trouve, d'une part, un élément *-p-*, comme dans *-pte* (v. ce mot); *in ēōpte* est glosé par Festus *eo ipso*, P. F. 97, 21; on a *-pte* dans *mihi-pte*, *meō-pte*, etc.; sur cet élément *-pe*, v. l'article spécial. — D'autre part, il y a *-se*, qui rappelle la *particula augens* de l'irlandais. Le contraste de *ipse* et de *ēōpte* suggère l'idée que *-pse* appartenait au nominatif et *-pe* aux cas obliques, ce qui répondrait à l'opposition ancienne de skr. *sā* (nominatif) à *ta-* aux autres cas.

Le hittite a *pāt* « même ». Sur un rapport possible entre *pāt* et lat. *-pse*, *-pte*, *-pot* (dans *potis*), v. H. Pedersen, *Hittitisch u. die anderen i.-e. Spr.*, p. 77 sqq.; et en dernier lieu Benveniste, *World*, 10 (1954), p. 259 sqq.

***ipsillēs** : *bratteae in uirilem muliebremque speciem expressae*, P. F. 93, 21; cf. F. 398, 28, *subsilles sunt quas* ali *ipsilles uo cant, lamellae in sacri's, quae ad rem diuinam omnium quae adhibentur maxime creduntur necessariae*. *Ipsilles* est rétabli dans le texte et l'abrégé d'après la glose de Festus lui-même; les manuscrits ont *ipsulices*, *ipsiullices*, *ipsullices*. Sans autre exemple et inexpliqué. V. *subsilles*.

***ipsiplicēs** : *αὐτόπικτα φύλλα*, CGL II 91, 66. Cf. *plicō*.

Ira (graphie *eira* dans Plt., Tru. 262, 264, qui joue sur la ressemblance entre *eiram* et *eram*), -ae f. : colère. S'emploie au singulier et au pluriel. Correspond au gr. *ὄργη* et, à son imitation, désigne quelquefois en poésie la « passion », le « désir violent »; cf. Vg., A. 2, 575; Hor., S. 1, 2, 71. Celtique : irl., britt. *ir*.

Dérivés : *irāscor*, -eris, *irātus sum* : se mettre en colère, et *sub-irāscor*, *rātus* (Cic.); *irācundus* : irascible; *irācundia* : irascibilité. Ancien, usuel; roman, cf. M. L. 4542, 4543, 4544, et **adirāre*, 166. A basse époque apparaissent aussi : *irāscētia*, *irāscibilis* (= *θυμικός*, St Jér.) et *inirāscibilis* (= *ἀόργητος*), *irāscitius*.

Les anciens différenciaient *irā*, *irātus* de *irācundia*, *-cundus*; cf. Cic., Tu. 4, 12, 27, et Benveniste, BSL 34, 186; mais, en pratique, *irācundia* est souvent le synonyme plus plein de *ira*; cf. Plt., Cu. 533, *non ego nunc mediocri incedo iratus iracundia*. La confusion est constante dans le De Ira de Sénèque.

Étymologie mal déterminée; on ne sait même pas si lat. *r* représente ici *s* ou *r*. Le seul rapprochement plausible — mais nullement évident — est celui avec skr. *īpīrah* « vil », hom. *ἑρός* « vil », v. isl. *eisa* « se porter vivement en avant ». Dans ce groupe, il y a des mots qui, par le sens, rappellent lat. *ira* : av. *aēsmo* « colère », lit. *aistra* « passion violente ». V. aussi gr. *ὀστρος* et *ὀμα* chez Boissacq.

***irceus**, -i m. ? : *genus farciminis in sacrificiis*, P. F. 93, 10 et 101, 9. Sans exemple. Sans doute à rapprocher de *hircia*.

Iriō, -ōnis m. : vélaret et vélar, plante dont le nom grec est *ἑρῶμιον* (Plin.). Sans rapport avec *iris*, qui vient du grec.

Irōnia, -ae f. : ironie. Emprunt savant (depuis Cicéron) au gr. *ἐῖρωνεια*.

Dérivés tardifs : *irōnicus*, -cē. M. L. 4545 a, b? Celtique : irl. *iroin*.

irpex, **irpus** : v. *hīr*.

irritō (*in-*), -ās, -āul, -ātum, -āre : provoquer, exciter, d'où « irriter ». Ancien (cf. Plt., Cap. 485), classique.

Dérivés : *irritāmen*, *-mentum*; *irritūdi*, *-iābilis*, *-bilitās*; *irritātor*, -triz, -tus, -ās, tous littéraires et en partie tardifs.

La langue impériale (Plin., Columelle, etc.) emploie aussi dans le même sens *prōritō*, formé d'après *prōuocō* (*prorītātor*, Itala), pour renouveler l'expression; et Priscien, GLK III 67, 20, cite un simple *rītō* qu'il a peut-être recréé d'après *irritō*. Les rares représentants du verbe dans les langues romanes remontent à *inritāre*. M. L. 4547. Mot expressif, sans étymologie.

irritus (*in-*), -a, -um : v. *reor*.

irrumō, -ās : donner à suc; mot vulgaire de sens obscène opposé à *fel(l)ō* (Cat., Mart.), employé comme terme d'injure; cf. fr. *bougre*, *foutre*.

Dérivés : *irrumātor*, -itō, -bilitat.

V. *ruma*, *rumis*.

***irtiōla** (*uītis*) : sorte de vigne (Colum., Pline). Sans étymologie. Le rapport avec *Hirtius* est en l'air.

is, **ea**, **id** (ancien accusatif *im*, *em* « eum », P. F. 92, 1; 41, 7; 67, 23; nominatif pluriel *eis*, *eas*, *eis* (inscription de l'époque républicaine); datif-ablatif *ibus*, e. g. Plt., Mi. 74; le génitif pluriel *eum* attribué aux « antiqui » par P. F. 67, 23 est sans exemple) : adjectif-pronom de renvoi (et non démonstratif; aussi ne comporte-t-il pas de particule épithétique, comme *hic*, *iste*, *ille*). Prend ou annonce souvent un relatif précédemment énoncé ou qui va l'être : *quō annō... eō annō*, ou *eō annō... quō*; cf. Cic., Off. 2, 6, 22, *male res se habet cum quod uirtute effici debet, id temptatur pecunia*. De là les groupes : *is qui*; *id quod*, *ideō quod* (cf. *ideō*) et *propterea quod*, *quia*; *quō... eō* (*quō magis... eō magis*); *eō*, *id... ut*; *in eō est ut*. *Is* est proprement le corrélatif de *qui*. On le trouve même joint à qui de manière pléonastique dans des phrases comme Plt., Tri. 1023, *inter eosne homines condanlium te redipisci postulas? | quorum eorum unus surripuit currenti cursori solum*. Peut reprendre également un substantif sans relatif, par exemple Plt., Poe. 302, *aurum, id fortuna inuenitur, natura ingenium bonum* « de l'or, cela se trouve par hasard... »; T.-L. 1, 19, 1, *urbem nouam, conditam ui et armis, iure eam legisbus de integro condere*. Ainsi *is* a pu s'employer dans des suites comme Tēr., An. 221 sqq., *fuit quidam senex | mercator : nauem is fregit apud Andrum insulam; | is obiit mortem*; Cés., BG 1, 12; *flumen est Arar... id flumen...*

Is, qui avait une valeur faible et des formes monosyllabiques facilement élidables ou méconnaissables, a été concurrencé par les démonstratifs, surtout par *ille*, à mesure que le sens de ceux-ci s'affaiblissait et que la langue tendait à les remplacer eux-mêmes par des formes plus pleines et plus expressives dont témoignent les langues romanes. *Is* n'a survécu qu'en liaison avec *ipse* dans *idipsum*, it. *desso*. M. L. 4256.

Des cas anciens de *is* ont subsisté dans les adverbes de lieu *eo* « là », avec idée de mouvement (cf. *quò*), *adèd*, *eo usque*, M. L. 2877 ; *idè* « par là », ancien ablatif féminin, scil. *uà* ; cf. *càtenus*. Cf. aussi *antèd*, *postèd*, *præterèd* (en face de *posthæc*, *præterhæc*) ; *arorsum ead*, Sc. Bac., osq. *post exac* (= *posthæc*), Tab. Bant. Au même thème que *is* appartiennent *idè*, *inde* (et *im* : *ezim*, *interim*), *ia*, *idem*, *itidem* et *iterum*. L'ablatif *eo* « pour cela » a servi aussi de particule à sens causal ; cf. *eo quod* (qui dans le bas latin a pris le sens de *quod*), *id èd*. Le radical de *is* a fourni les composés *idem*, *ipse* et figure dans *hic*. *Is*, *ea*, *id* est dérivé d'un thème **ei-*, *i-*, élargi en **eyo-*, **eyā-* (au féminin) pour la plupart des cas.

En indo-européen, le radical **ei-* servait à fournir la forme du nominatif : skr. *ay-dm* (masculin), *iy-dm* (féminin), *id-dm* (nominatif-accusatif neutre) ; le reste de la flexion était obtenu avec **e/o-* : skr. *d-sya* (génitif), *d-smat* (datif), etc. Cet état de choses se maintient dans la forme latine à particule préposée servant de démonstratif : *h-i-c*, accusatif *h-un-c*, *h-o-diè*. Dans la flexion de *is*, les formes de **e/o-* ont été remplacées par le dérivé *eo-* : *eum*, *eo*, *et*, etc. — Outre l'indo-iranien, le type **ei-/e/o-* se retrouve en germanique : got. *is* (le neutre est *ita*). — Les formes des autres langues manquent de netteté.

En osco-ombrien, on a osq. *iz-ic* « *is* », *i-uk*, *ioe* « *ea* », *id-ik* « *id* », *ion-c* « *eum* », *iusk* « *is* », *eisun-k* « *eorum* » et omb. *er-ek* « *is* », *ef-ek* « *id* », *er-u* « *eorum* », etc. Il y a un datif du type ancien dans omb. *esmei* « *huic* », cf. skr. *dsmat* à lui ».

Sur le parallélisme des formes de *is* et de *quis*, v. Ernout, Morphologie, § 108 sqq.

iste, ista, istud (et avec particule épideictique *isti-c*, *istac*, de **ista-i-ce*, *istuc* ; avec particule interrogative *isticine*, de **iste-ce-ne*) : pronom et adjectif démonstratif « celui-ci, ce, cet », dit de la 2^e personne, parce qu'il renvoie généralement à une personne ou à un objet dont un interlocuteur a parlé ou auquel on s'adresse ; a pris de là, dans la langue du barreau, une nuance péjorative « l'individu dont tu parles ou que tu défends (et qui est méprisable) », sens qu'il a aussi dans la langue courante ; cf. *quae est ista praetura* ? « quelle est cette préture qui est tienne ? », Cic., Verr. 2, 2, 18, 46 ; *cum enim tuus iste stoicus sapiens dixerit*, Cic., Ac. 2, 38, 119 ; *non erit ista amicitia, sed mercatura*, Cic., N. D. 1, 44, 122 ; *animi est ista mollities, non uirtus, inopiam paulisper ferre non posse*, Cés., B. G. 7, 77. Le sens personnel de *iste* apparaît ensuite affaibli et, à l'époque impériale, a tendu à remplacer *hic* dans le sens démonstratif ; cf. Marouzeau, MSL 20, 80. Panroman, seul ou précédé de *ecce* (cf. Peregrin. Aeth. 14, 2 et 5). M. L. 4553 ; B. W. *ce, cet, cette, ces*.

Adverbes de lieu : *istic*, *istūc* (*-tōc*, *-tō*), *istinc* (*-tim*), *istāc* ; *istorsum* (Tér.) : cf. *hōrsum*.

Iste se compose d'une particule préposée *is-* et d'un démonstratif *-te* ; la structure est donc comparable à celle des deux autres démonstratifs personnels, *hic* et *ille* (v. ces mots).

La particule *is-* ne se retrouve pas hors du latin. Il est difficile d'y voir une forme fixée de *is*. L'ombrien a une formation parallèle à celle de *iste*, mais avec particule *es-* dans omb. *est u* « *istum* », *est u*, *esto* « *ista* », etc.

L'élément fléchi est le démonstratif correspondant à skr. *id-*, *id-*, gr. *to-*, *τῶ*, got. *pa-*, *po-*, etc. Le nominatif singulier était de la forme skr. *sā*, *sā*, gr. *δ*, *ἄ* (ion. att. *ῆ*), got. *sa*, *so-* ; le latin n'a pas conservé ce jeu, pas plus que le slave, qui a *tū*, *ta* au nominatif, et le lituanien, qui a *tās*, *tā*. — Le radical du démonstratif est resté largement représenté dans les adverbes anaphoriques *tum*, *tam* et leurs dérivés, dans *tot*, etc. (v. ces mots), tandis que les adverbes de lieu appartiennent au groupe de *is* : *ibi*, *eo*, *inde*.

Dans l'autre langue qui a constitué un système de démonstratifs personnels, l'arménien, c'est aussi le radical *t-* qui a fourni le démonstratif de 2^e personne : *-d*, *da*, *ayd*, etc. Et, en effet, le démonstratif à radical *t-* servait à montrer ou à renvoyer à quelque chose de déjà nommé ; il n'indique ni ce qui est proche, comme les démonstratifs représentés en latin par *hic* et par le groupe de *cis*, *citrā*, ni ce qui est éloigné, comme les démonstratifs à **n-*, **l-* et **w-*.

issula : v. *ipse*.

ita : adverbe du même thème que *is*, *id*, signifiant « ainsi ». Spécifie une chose dite ou qui va être dite : *ita constitui fortiter esse agendum*, Cic., Clu. 19, 51. Répond à une question posée : « comme je dis, comme tu dis », etc., d'où « oui » ; ainsi Plt., Mi. 1262, *multum pol | tu asperis*. — *Ita* ; Tér., An. 849, *quid istic tibi negoti est* ? — *Mihin* ? — *Ita*.

Ita est le corrélatif de *ut*, comme *is* de *qui*, *ibi* de *ubi*, etc. ; ainsi : *non ita amo ut sani solent | homines*, Plt., Mer. 262 ; *ut homost, ita morem gerat*, Tér., Ad. 431 ; de là, dans les formules d'affirmation, *ita me Venus amet ut ego te nunquam sinam* « Puisse Vénus m'aimer dans la mesure où... aussi vrai que », Plt., Curc. 209. *Ita* s'emploie même seul dans ce sens, *solicitati, ita uiam* (aussi vrai que je veux vivre), *me tua ualeatudo*, Cic., Fam. 16, 20, 1. *Ita* peut annoncer une chose qui va être dite, ainsi *ita est amor* : *ballista ut iacitur*, Plt., Tri. 688 ; de là *ita... ut* « ainsi... en quelque sorte, dans la mesure où » : *et tamen ita probanda est mansuetudo, ut adhibeatur rei publicae severitas*, Cic., Off. 1, 25, 38. C'est de cet emploi qu'est sorti le sens de *ita* ut consécutif : de telle manière que, de telle sorte que, tellement que. Usité de tout temps. Non roman ; cf. toutefois M. L. 4554.

Itaque : « et ainsi », par suite « les choses étant ainsi ; conformément à ce qui précède ; c'est pourquoi, aussi ». *Ita constitui fortiter agendum, itaque feci*, Cic., Clu. 19, 51 ; *Dumnorix ciuitates suo beneficio habere obstrictas uolebat. Itaque rem suscipit*, Cés., B. G. 1, 9, 3 et 4.

Item : même sens que *ita*, mais avec une particule *-em* ajoutée, cf. *idem* (v. ce mot). À également ut pour corrélatif : *proinde eri ut sint, ipse item sit*, Plt., Amp. 60. A tendu néanmoins à se différencier de *ita* en prenant le sens de « de même, également, aussi », peut-être sous l'influence de *idem* ; cf. *Romulus augur cum fratre item augure*, Cic., Diu. 1, 48, 107. De l'emploi dans une énumération : *item... tertio... quarto*, Varr., R. R. 1, 16, 3.

Idem : adverbe formé de *ita* + *dem*, avec particule de renforcement. Même sens que *item*. Particulièrement fréquent dans la langue des comiques, qui reproduit la langue de la conversation ; ne semble plus employé à

l'époque impériale, sauf chez les écrivains archaïsants.

Seul adverbe ancien de la famille de *is* qui ne soit pas adverbe de lieu (par ailleurs, on a *tum*, *tam*, etc.). C'est en effet une forme indo-européenne conservée, répondant à skr. *iti* « ainsi » (du radical *u-*, l'Avesta a de même *uiti* « ainsi »). L'*a* final, issu de *i-e* **-o*, y est demeuré, tandis qu'il est amui dans le corrélatif lat. *ut* (à côté de *aliut*, il est vrai, et de *ui-que*, *ui-nam* ; mais *aliut* peut avoir été bâti sur *uia*, et *uique*, *utinam* peuvent être issus de **utei-que*, **uteinam* avec abrègement iambique). L'ombrien a, avec particule postposée, *ite k* « *ita* ». Cet adverbe s'est maintenu seulement en italique et en indo-iranien ; il serait du groupe des mots de la langue technique religieuse et juridique ; *ita* a dû figurer dans des formules ; en sanskrit, *iti* s'est conservé notamment dans les énonciations.

Italus, Italia (*t* chez les dactyliques par nécessité métrique, e. g. Vg., Ae. 1, 2) : Italien, Italien. Osq. *Vitellid*, *Vitellid* « *Italia* » ; et *Vituld*, *Vituldaria uia*. Sans étymologie. Le rapprochement de *uitulus*, qui fait de l'Italie « la terre des veaux » (F. 94, 9 L.), n'est qu'un calembour. Sans doute mot indigène (illyrien?).

iter : v. *eo*.

iterum adv. : pour la deuxième fois, *semel atque iterum*. Ancien, usuel. Conservé seulement en v. logoud. M. L. 4557.

Dénominateur : *iterō* : répéter (d'où « dire sans cesse, aller répétant » : *infidum esse iterant*, Plt., Tri. 832), renforcé à basse époque par le préfixe *re-* : *reiterō* (Donat). Dans la langue rustique, *iterō* a pris le sens technique de « labourer une seconde fois » (d'où les gloses *iterat* : *δρῦται*, CGL II 91, 14 ; *iteratum*, *πάλιν σκαπέν* etc. ; pour le sens, cf. fr. *biner*), sens qui est passé dans les langues romanes ; cf. e. g. esp. *hedrar*, M. L. 4556, et *reiterō*, M. L. 7188.

Dérivés : *iteratiō* ; *iteratiū* (terme de grammaire) = *frequentatiū* ; *iterabilis* (bas latin) ; *iterāmen*, *iterātim*, *-ātō*, *iteritās* (tardifs).

Du groupe de *is*, il y avait deux formes de l'adjectif marquant opposition de deux ; l'une repose sur *i-*, c'est celle de skr. *itarah* « autre » (par rapport à un seul terme) et de lat. *iterum*, neutre devenu adverbe ; l'autre repose sur **e/o-*, c'est celle de omb. *etram* - *a* alteram », av. *atārō* « celui-ci (de deux) » [corrélatif de *gatārō* « le quel (de deux) »], v. sl. *jeterū* « un » (qui a perdu son sens propre, par suite du fait que le suffixe *-tero-* n'est plus vivant en slave). — Cf. aussi lat. *ceteri*.

iō : v. *eo*.

iūba, *-ae* f. : 1^o crinière du cheval ou de tout autre animal ; 2^o toute espèce d'objet comparable, aigrette, panache, etc. Ancien (Enn.), usuel. Conservé seulement en logoud. M. L. 4595. De la *iūbātus* (Naev.).

Bugge, BB 14, 58, a supposé que *iūba* serait quelque chose de bouillonnant et a rapproché *iūbē* (v. ce mot). Hypothèse pure que le sens n'appuie pas.

iubar, *-āris* n. (quelquefois m.) : *dicitur stella Lucifer, quae in summo quoque habet lumen diffusum*, ut leo in capite iubar, Varr., L. L. 7, 76 ; cf. id., ibid. 6, 6. Le nom a d'abord désigné l'étoile Lucifer (φωσφόρος ἑσπερος en grec) « quod splendor eius diffunditur in modum

iubae leonis », P. F. 92, 13, et par suite l'éclat qu'elle répand : *quintus ab aequoreis nitidum iubar extulit undis* | *Lucifer*, Ov., F. 2, 149. Mot uniquement poétique, auquel aucun correspondant n'est connu. V. le précédent.

iubē, *-ēs*, *iussi* (infinitif parfait contracte *iussē*, futur *iussit*), *iussum*, *iubēre* (formes d'infinitif et de perfectum à diphtongue ou dans le SC des Bac., *ioubeatis*, *iouisset*, mais la métrique n'atteste que *iubēre*, et le maintien de *-ss-* dans *iussi* suppose la brévité de l'*u* : peut-être y a-t-il eu, à date ancienne, une opposition *iubēre* : **ioussi* ; on est amené à le supposer d'après la graphie *iouisti* constante à l'époque archaïque, cf. Stolz-Leumann, Lat. Gr.³, § 242, et dont le *ioubeatis* du SC des Bac. ne serait qu'un reflet) : verbe à la fois de la langue technique et de la langue commune. Sens général : « ordonner » (par opposition à *uētre*). Dans la langue du droit public, s'emploie des résolutions politiques, des lois votées par le *populus* avec le sens de « décider », *senatus decreuit populusque iussit*, Cic., Verr. 2, 2, 67, 161 ; *quae scisceret plebs aut quae populus iuberet*, Flac. 7, 15 (cf. *iussa ac scita*, Balb. 18, 42) ; *Tullum Hostilium regem populus iussit*, T.-L. 1, 22, 1, etc. Sur ce sens général se sont greffés des sens particuliers, plus faibles, e. g. L. *Aimilius... agrum oppidumque, quod ea tempestate possedit, inde possidere habereque iouisti* (« a autorisé »), *dum populus senatusque Romanus uellet*, CIL I² 614 (189 av. J.-C.). La langue familière l'emploie dans des formules avec le sens de « engager, inviter à, souhailer » : *Dionysium iube saluare*, Cic., Att. 4, 14 ; *spere nos amici iubent*, Cic., Fam. 14, 1, 2. De là, à basse époque, le sens de *uolō* pris par le verbe : *iube considerare* (« veuillez examiner »), *pater, codicem istum*, Vit. patr. 3, 30.

S'emploie absolument ou avec un complément qui peut être soit un accusatif (*ei prouinciam Numidiam iussit*, Sall., Iu. 81, 1) ou une proposition complétive à l'infinitif ou au subjonctif. Le passif *iubeor*, *iussus* a le sens de « recevoir un ordre ». Ancien, usuel et classique ; mais tend à être remplacé par des formations plus expressives : *imperāre* et, dans les langues romanes, *commandāre*, *ordināre*. Non roman.

Formes nominales : *iussum* (surtout au pluriel *iussa*) n. : ordre(s) ; *iniussus* (Hor.) « qui n'a pas reçu d'ordres », sans doute d'après gr. ἀνέλευτος. Le substantif *iussus*, *-ūs* n'est usité qu'à l'ablatif *iussū* « sur l'ordre de », sur lequel a été fait *iniussū* « sans l'ordre de » (cf. *grātis* et *ingrātis*) ; *iussio* est de basse époque (Dig., Lact., Vulg.) ; *iussor* est un mot de glossaire ; *iussōrius* est également très tardif.

La coexistence de *iubēre* et de *iussus* suppose une racine de la forme **yueh₂d-*. Or, le lituanien a *judti*, *judti* « se mouvoir en tremblant » et *jundū*, *justi* « commencer à agiter », qui admet le sens figuré : lit. *jaudinti* signifie « éveiller une passion, séduire » ; pol. *judzić* signifie « exciter, séduire » ; skr. *ud-yodhati* signifie « il bouillonne, il part en colère ». L'idée de « mettre en mouvement » subsisterait-elle à l'état de trace dans *iuba*, *iubar* ? En indo-iranien et en grec, s'est développée le sens de « combat » : skr. *yūdh-* « combat », d'où *yūdhate* « il combat » (av. *yūdyehenti* « ils combattent »), hom. ὁρμή (datif) et ὁρμή « combat ». Les mots

signifiant « ordonner, commander » différent d'une langue à l'autre.

iābilo, -ās, -āre : pousser des cris, crier après ; verbe de la langue rustique. *Vi quiritare urbanorum, sic iubilare rusticorum*, Varr., L. L. 5, 58 ; *rustica uoce inclamare*, P. F. 92, 2, 3. Cf. aussi *iūbilitas* : *ῥαυγὴ ἄρπικων*, CGL II 354, 56. Ancien (Accius). Le substantif *iābilo* (-lus), qui n'apparaît qu'à partir de Silius Italicus, semble rebâti sur *iābilo* d'après le couple *sibilus, sibiō*. Dans les gloses, *iūbilar* est expliqué par *sibilat* ; *iubilat miluus cum uocem dat*, CGL IV 102, 30 ; *iūbilo* par *sibilum*, peut-être par confusion avec *iugō*, -is, qui s'emploie du cri du milan. *iūbilo* a subsisté dans la langue de la Vulgate, et il est probable qu'il a influé sur la forme de *iābilaus* (-laeum), gr. *ωβηλαῖος*, hébreu *iōbēl* (conservé en ir. *iubail*), dont l'étymologie populaire l'a rapproché, comme le sens de *ωβηλαῖος* a influé sur lui. C'est seulement, en effet, dans la langue de l'Eglise que *iūbilar* a la nuance « pousser des cris de joie » (à l'occasion du jubilé). Les dialectes romans dans lesquels *iūbilar* a subsisté l'ont conservé avec le sens de « crier après, appeler ». M. L. 4597.

Sans doute, faire *yū ; cf. gr. *ἰύω*. Pour la formation, cf. *sibilar*? V. *iugō*.

iūcundus : v. *iūō*.

iūdaeus : juif. Emprunt au gr. *ιουδαῖος*. Attesté depuis Cicéron. Roman. M. L. 4598 ; B. W. s. u.

iūdex : v. *iūs*.

iugera : v. sous *iugum, iungō*, n° 9.

iūgis : v. sous *iugum, iungō*, n° 8.

iūglāns f. (génitif pluriel *iuglandis* ; *iugulans*, codd. Varr., R. R. 1, 16, 6, avec épenthèse de u, cf. I 55, 4, *gymnasia*, etc.) : s'emploie seul ou joint à *nux* : sorte de noix, *quod cum haec nux antequam purgatur similis glandis, haec glans optima et maxima a Ioue et glande est appellata*, Varr., L. L. 5, 21, 102. De *Ioui(s) glāns*, gr. *Διὸς βάλανος*, cf. Gav. Bassus ap. Macr. 3, 18, 3. Conservé dans un dialecte italien. M. L. 4606.

iugō (*iugio?*), -is, -ero : *iugere milui dicuntur cum uocem emittunt*, P. F. 92, 21. De là *iugilo* (Anth. 733, 11). Cf. *iābilo*.

iugulum, iugulae : v. *iugum*, n° 5.

iugum, iungō, etc. La racine indo-européenne *yeug-/yug- présente en latin des formes sans nasale infixée à voyelle brève (type -iux-, -iugus, mot racine ; *iūgum, iūgis, iūgis, iūgulum*) ou à voyelle longue, issue d'un ancien -eu- > -ou- (type *iūgera, iūgis, iūmentum*), et des formes à nasale infixée (présent *iungō* et ses dérivés et composés) :

1° *coniux* (*coiux*) ; *co(n)iuux*, graphie influencée par *coniungō*, -iugis c. : époux, épouse. Le genre est commun, mais l'emploi féminin est le plus fréquent ; le masculin est surtout poétique ; la prose dit *uir* ou *maritus*. Il se peut que le nom ait d'abord été employé seulement au pluriel — où il est d'ailleurs attesté — comme *parentes*. *Coniux* féminin est du vocabulaire noble ; la comédie emploie *uzor* ; et la forme paraissant ambiguë, on voit apparaître parfois un nominatif *coniuga* (cf. sa-

cedōta, antistita, etc.) *Coniux* ne se trouve qu'une fois dans Plaute, Am. 475 (pour désigner, du reste, Amphitryon et dans la bouche de Mercure) ; Térénce n'a qu'une fois *coniugium*, An. 561.

Dérivés : *coniugium* : *est legitimarum personarum inter se coeundi et copulandi nuptiae* ; *coniugium dictum quia coniuncti sunt, uel a iugo quo in nuptiis copulantur, ne resoluti aut separari possint*, Isid., Or. 9, 7, 20. Conservé en sarde, M. L. 2149 ; *coniugālis* (*coniugālis*, Ov., par nécessité métrique) : du mariage ; *di coniugāles*, cf. Varr. ap. Non. 528, 14, *dis coniugālibus* *Pilumno et Picumno in aedibus lectus sterneretur* ; cf. *seiuux*, Velius, GLK VII 77, 18.

Avec la même valeur, le grec α-ὐ-ζυξ, ὁμῶ-ζυξ. Skr. *saṃ-yūj-* signifie « lié d'amitié ». Avec un suffixe secondaire -en-, got. *ga-juka* « compagnon ».

2° *iugus*, -a, -um : uni, joint ensemble : *uasa olearia instructa iuga*, Caton, Agr. 10, 2 ; et « qui unit », épithète de Junon, d'après gr. *ἑπα ζυγία*, cf. P. F. 99, 30, *Iugarius uicus dictus Romae, quia ibi fuerat ara Iunonis Iugae, quam putabant matrimonia iungere*. Cette forme simple n'est sans doute pas ancienne ; elle a dû être tirée du composé qui est relativement ancien et usuel. Composés : *biugus* : attelé avec un autre, ou attelé de deux chevaux ; de là *biugum* n. (sc. *iumentum*) et *biugi* m. (sc. *equi*) : attelage à deux chevaux ; *quadriugus* (-iugis) : attelé à quatre [chevaux], *dū quadriugi* ; cf. aussi *inter-*, *intrō-iugus* (Inscr.) ; *coniugus* = *σύν-ζυγος* ; *coniugulus* (Caton) ; *coniuglae* « *ζευκτήρες* » (Gloss.).

De *biugus, quadriugus* sont issues les formes syncopees *bigae* f. pl. (sc. *equae*) et *quadrigae* « attelage, char à deux, à quatre [chevaux] » (le singulier *biga, quadriga* n'apparaît qu'à l'époque impériale, Sén., Plin., St.). *Biga* est demeuré en roman, M. L. 1095. La langue rustique a dû employer *quadriga* dans le sens de « attelage de quatre bœufs », conservé dans quelques dialectes romans ; cf. M. L. 6918. Dérivés : *quadrigārius*, adjectif et substantif masculin « cocher d'un attelage de quatre », employé comme cognomen ; *quadrigālis*, -tus ; cf. P. F. 87, 12, *item nummi « quadrigati » et « bigati » a figura caelaturae dicti*.

3° A côté de *iugus* existe un doublet *iūgis* (avec ū) ; cf. *iūgis* : *eiusdem iugi pares. Unde et coniuges et seiuges*, P. F. 92, 22, qui vient des composés : *coniugis* (différent de *coniux*), attesté par CGL V 447, 29, *coniugis, consociatus*, par la glose de Festus ; *iniugis* : 1° « qui n'a pas encore porté le joug » = *ἄζυγος* ; cf. P. F. 101, 7, *iniuges boues qui sub iugo non fuerint* ; 2° terme de grammaire « sans conjonction » (*ἄζυγος*) ; *seiugis*, cf. Sol. 4, 2, *seiuges gentes ad unum morem coniugare* ; et *biugi*, *quadriugi*, *seiugis*, -is (scil. *currus*) m. : « attelage à six chevaux », dont le doublet *seiugas* figure dans Isidore.

Élargissement par -i- du type *yug- de *coniux* ; la forme en -is est usuelle dans les adjectifs ; cf. *imberbis*, etc.

4° *iuges* : *auspiciū est cum iunctum iumentum sterco facit*, P. F. 92, 12 ; cf. Cic., *Diu.* 2, 36, 77, *huic simile est quod nos augures praecipimus, ne iuges auspiciū obueniat, ut iumenta iubeant diungere*. Le Servius de Daniel, Ae. 3, 537, a la forme *iugetus* ; *iugetus*

enim dicitur augurium quod ex iunctis iumentis fiat ; et on trouve dans les gloses *iugites* : *συνεζυγμένοι*. Il semble donc s'agir ici d'un *iuges*, -itis.

5° *iugulum* n. et *iugulus* m. : endroit où le cou se joint aux épaules et à la poitrine, attaches du cou, gorge. Attesté depuis Plt., Mer. 613. M. L. 4609. De là : *iugulo*, -ās « égorger, étrangler » (sens physique et moral), *iugulātor*, tous deux conservés dans quelques dialectes romans, M. L. 4607 et 4608 a ; *iugulatio*, -ris *uena* (Vég.) (**iugularia*, M. L. 4608), -ātrix, -ātrium (tardifs). S'y rattache également :

Iugula, -ae : étoile de la constellation du baudrier d'Orion, dont le nom s'est appliqué ensuite à la constellation tout entière, d'où le pluriel *Iugulae* ; cf. Varr., L. L. 7, 50, *iugula, signum quod Accius appellat Orionae*... *huius signi caput dicitur ex tribus stellis, quas infra duae clares, quas appellant umeros* ; *inter quas quod uidetur iugulum, Iugula dicta*. Cf. Plt., Amp. 275. Désigne aussi deux étoiles situées dans le Cancer, appelées *Aselli* (Manilius).

On retrouve le même suffixe *-lo- dans skr. *yugalam* « couple », ce qui n'autorise pas à restituer un mot indo-européen. Le grec α ζεύγη « courbure, arc du joug » ; cf. Gundel, *De stellarum appellatione*, Giessen, 1907, p. 175 sqq.

6° *iūgum* n. : joug, pièce de l'attelage, attachée à l'extrémité du timon par une courroie (*lōrum*) ou une cheville entrant dans un trou (*cohūm*) et formant deux arcs qui emboîtaient le cou des animaux sur lequel il portait (i. *currum*) ; par extension « attelage uni sous un même joug » ; « mesure de terre labourée par une paire de bœufs » : *in Hispania uliore metiuntur iugis* : *iugum uocant quod iuncti boues uno die exarare possint*, Varr., R. R. 1, 10 (cf. *iūgerum*). Puis « joug », symbole de domestication et de servitude sous lequel on faisait passer les vaincus ; il était formé de deux lances fichées dans le sol réunies par une troisième transversale ; cf. *sub iugum mittere, sub iugō*. Par analogie de forme « chaîne continue de montagnes » et même « sommet d'une montagne » (d'où *iūgōsus* « montueux » dans Ovide d'après *montuōsus*) et en général tout objet rappelant le joug par l'aspect ou par l'usage : joug servant à porter des fardeaux (= gr. *ἀσπλά, ἀνάφορος*), fléau de balance, barre transversale reliant deux montants d'un châssis (cf. *iugumentum* « linteau d'une porte », Caton), banc d'un bateau ; cf. Rich., s. u. Panroman. M. L. 4610.

Dérivés et composés : *iūgālis* : de joug (et de mariage), M. L. 4603 ; *iūgārius*, 4604 et **subiūgārius*, 8369 a ; cf. aussi **iūgāstrum*, 4605 (conservé en roumain) ; *subiūgius* (s. *lōra*, Caton), conservé en sarde, M. L. 8370 ; *subiūgālis* (Ital., Prud., Vulg.), d'après *δυσζυγός* ; **coniūgula*, M. L. 2151.

Iugus se retrouve exactement dans hitt. *yugan* « joug », gr. *ζυγόν*, skr. *yugdm*, got. *juk*. Le lituanien a introduit dans le substantif la nasale de *jūngiu*, d'où *jūngas*. En slave, v. sl. *iogo* repose sur **jigo* (ancien **yugo*-), comme on le voit par tch. *jho* ; mais il s'y est mêlé une influence de **yeuges*- (v. *iūgerum*) indiquée par des formes slaves telles que *ižesa* et par l'accentuation russe *igo*. Il est malaisé de fixer la forme primitive du mot brittonique, v. gall. *iou*, qui est féminin. Arm. *luc* « joug » a reçu l- par quelque accident secon-

daire. Mot indo-européen bien établi qui se rapporte à l'attelage, comme les vieux mots *equus, rota, azis*.

7° *iūgō*, -ās : unir, joindre, attacher (la vigne). Dérivés : *iūgātor* (tardif) ; *iūgātiō*, terme technique de la langue rustique ; **iūgāstrum* « orme », M. L. 4605 ; *iūgābilis* ; *iūgāmentum* (Gloss.) ; *iūgātinus*, épithète de Jupiter.

Iugus est un présent duratif en -ā- correspondant à *iungō*, -ere (cf. *dico* | *dicō*, etc.) plutôt qu'un dénominatif de *iugus, iugum*. Composés : *abiūgō* (Pac.) ; *coniūgō* : joindre ensemble, unir, combiner. Conservé en sarde, M. L. 2148 ; *coniūgiō* f. : non attesté avant Cicéron, qui l'emploie pour rendre *σύνζυγία* « parenté étymologique » ; cf. *coniūgiā uerba* (= *συνεζυγέμενα*), Top. 3, 12 et 9, 38 ; a servi également à rendre *σύνζυγία* au sens de « conjugaison ». Ce n'est qu'à partir d'Apulée et d'Arnone qu'on le trouve au sens général de « union », *coniūctiō*. Toutefois, Catulle, 61, 45, emploie *coniūgator* en parlant de l'Hymen, et Caton a un adjectif *coniūgius* ; *diūgō* (Arm.) ; *seiūgō* : doublet, rare et tardif, de *seiūgō* ; *subiūgō* : mettre sous le joug ; subjuguer, M. L. 8369 ; d'où *subiūgius*, postverbal, et *subiūgius* n., nom d'un animal inconnu, dans Plin. 30, 146 ; *iniūgātus* « *ἄζυγος* » (Sidoine).

8° *iūgis*, -e : continu, adjectif utilisé surtout en parlant de l'eau : *i. aqua* « eau qui coule sans interruption » ; en bas latin et dans la langue de la Vulgate, s'emploie de toute espèce de choses : *holocaustum, conuictum iūge*, etc. Dérivés tardifs : *iūgiur* (et *iūge*), *iūgiūs* ; composé : *iūgi-fluus* (Paul. Nol.).

De **yeug-is*.

9° *iūgus*, -eris n., usité au pluriel *iūgera*, -ibus, -um ; et *iūgerum*, -i : il s'agit d'un ancien neutre en -os/-es, **yeugos/-es*, identique pour la forme à gr. *ζεύγος*, -ecos ; sur *iūgera* a été fait le nominatif singulier *iūgerum* (Varron) au lieu de **iūgos* > *iūgus*, attesté, du reste, par Priscien, mais non usité ; c'est que les noms de mesure de ce genre sont plus employés et plus connus au pluriel qu'au singulier. D'une façon analogue, du génitif pluriel *sestertium* on a extrait un nominatif singulier *sestertium*. Le mot désigne une mesure de terre qui correspondait originairement à la surface labourée en un jour par un couple attelé de bœufs ; expression du type fr. *journée* ; *hommée* (de terre), etc., arpent, mesure de 240 pieds de long sur 125 de large (environ 25 ares). Cf. le sens de *iugum* et de l'ancien fr. *joug*. Pour **es*-, cf. slave *ižesa* « jougs », cité sous *iugum*. Demeuré en celtique : ir. *iuger*. Le vieil anglais a *gycer* « joug » (cf. got. *jukuzi* « joug », avec un u intérieur surprenant) ; vocalisme et sens de **yugo*-. Dérivés : *iūgerātum*, -ātiō, -ālis, tous tardifs.

10° *iūmentum* n. (de **yeug-s-men-to-m*, cf. *ioumenta* dans l'inscription du Forum CIL I² 1) : attelage (de chevaux, mules, etc.), par opposition à *bouēs* ; cf. Paul., Sent. 3, 6, 74, *iumentis legatis boues non continentur*. De bonne heure *iūmentum* a pris le sens de « bête d'attelage » et spécialement de « cheval », cf. Cic., Att. 12, 32, *iumento* (= *equō*) *nil opus est* ; Nep., Tim. 4, *uectus iumentis iunctis* ; T.-L. 21, 37, *non iumenta solum, sed elephantii etiam*. Dans les langues romanes où il est conservé, le mot sert à désigner l'« âne » ou la « jument », parce que, dans les exploitations rurales, on emploie souvent

au transport la « jument poulinière », cf. M. L. 4613; irl. *iument*. Dérivés : *iumentarius*, -*alis* (S^t Ambr.).

Forme **s-men-to* du suffixe, comme dans *sémentum*; cf. *ex-amen* en face de *agmen*, et aussi *iūmen*.

11° *iungō*, -*is*, *iūnzī*, *iunctum* (l's de *iānzī* et le maintien de la nasale attestent le caractère relativement récent de ce parfait) : « atteler », cf. Pac., R³ 397, *angues ingentes alites iuncti iugo*; « unir par paires, deux à deux », e. g. *cur dextrae iungere dextram non datur*, Vg., Ae. 1, 408; et simplement « joindre, unir, réunir ». Ancien, usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 2620.

Dérivés et composés : *iungula*? attesté sous la forme *iungla* : *ἰγυαὶ ζευκταί*, CGL II 94, 5; cf. M. L. 4621; et 2151, *coniū(n)gula*; *iunctio* f. (rare, un exemple de Cic., Tu. 1, 29, 71, peut-être refait sur *coniunctio*), M. L. 4616; *iunctus*, -*ās* (un exemple de *iunctū* dans Varr., L. L. 5, 47) : *iunctura* (plus fréquent, mais non attesté avant l'époque impériale), M. L. 4618; *iunctor* (Dig.), M. L. 4617; *abiungō* (ἀποεύρωμι) : détacher du joug, dételer, séparer; *adiungō* : adjoindre, M. L. 171; *adiunctio*, -*tor*; *coniungō* (συνεύρωμι) : attacher, atteler ensemble; unir par le mariage (cf. *coniux*), M. L. 2150; *coniunctio* : union, réunion; usité dans des sens techniques par la langue de la rhétorique et de la grammaire et par celle de la philosophie : liaison de mots dans la phrase; conjonction (σύνδεσμος); proposition conjonctive d'un syllogisme (= *συνέχισμα*); de là *coniunctivus*, trad. *συνεκτατικός* et *συνεχτικός*; *deiuugō* (rare) : dételer; *disiungō*, *diuugō* (= *διαεύρωμι*) : désunir, disjoindre, séparer, M. L. 2670 a; *disiunctio*, mot fréquent dans Cicéron, opposé à *coniunctio* et, comme lui, de sens technique = *διαεύρεσις*, *disiunctivus* = *διαεύρετικός*, cf. *disiunctum* = *διαεύρεμένον* *ἄξιωμα*; *iuniugō* (ἐνέυνωμι) : 1° attacher dans, sur, ou à; 2° synonyme de *impōnō* « infliger, imposer » : *iuniungere ciuibus aeternam servitutem*, Caes., B. G. 7, 77; *iuniunctio*, qui à basse époque a le sens de « ordre, jonction », sans aucun rapport sémantique avec *iungō*, M. L. 4442; sans aucun rapport sémantique avec *iungō*, M. L. 4442; *subiungō* = *ὑποεύρωμι* : soumettre au joug, soumettre (= *submittere*, *subicere*), mettre dessous; dans la langue impériale : mettre après, adjoindre, ajouter, M. L. 8371; *subiunctivus* (terme de grammaire) : s. *modus* « le subjonctif », -*ae* *coniunctionēs* : conjonctions de subordination; *subiunctiorum* = *ὑποεύρων* (Ital.).

Il subsiste peu de formes radicales sans affixe telles que véd. *dyuji* « je me suis attelé ». Le présent indoeuropéen le mieux attesté est celui à nasale infixée; et le sanskrit à *yundkti* « il joint, il attelle » (3^e pl. *yū-janti*). Éliminé ailleurs, ce type est remplacé en lettônien par un dérivé en *-*ye/o-*, lit. *jūngiu*, et en latin par la forme thématique *iungō*. Un aoriste en -*s* est attesté par véd. *dyaukṣam* et par gr. *ἔεικλα* (sur lequel est fait le présent *εύρωμι*) : le latin y a, comme dans tous les cas pareils (cf. *strinxī*), introduit la nasale du présent, d'où *iunxi*, et aussi, ce qui est moins courant, *iunctus*, en face de skr. *yukidh* « joint ».

12° *iūnzī* adv. et prépos. : de manière à toucher; tout auprès, tout auprès de. Synonyme expressif de *apud*, *prope*. Par suite « l'un à côté de l'autre, sur le même

plan, au même niveau », ce qui fait de *iūnzī* un synonyme de *aequē*, *pariter* chez certains écrivains, sans doute dans la langue familière : *iūnzī ac si = aequē ac si*. Attesté depuis Plaute, qui l'emploie avec *cum*; employé surtout comme adverbe à l'époque républicaine. Ne se trouve comme préposition qu'à partir de Caelius. *Iūnzī* s'est employé également avec le sens de « conformément à » (cf. *secundum*), à basse époque, et dans la langue de l'Eglise. Ce sens a survécu dans les langues romanes, M. L. 4644 (sur l'ū, voir Juret, MSL 20, 137). De *iūnzī* les langues romanes attestent le dérivé **iūnzīare*, M. L. 4645.

iūnzim : doublet archaïque et rare de *iūnzī* (Liv. Andr., Sisenna; repris par les archaïsants). Cf. *iunctim*, *coniunctim*.

On explique ordinairement *iūnzī* comme issu de **iugistā* (*uīā*), superlatif d'un adjectif **iugos*, mais cette formation est sans exemple. *Iūnzī* présente sans doute le même *s* de desideratif que *mixtus*.

Iūlius (i consonne) : nom d'une gens à laquelle appartenait Jules César, qui prétendait descendre de *Iūlius* (ou *Ascanius*), fils d'Énée. Après sa mort et son apotheose, le mois de *Quin(c)tilis*, où il était né, lui fut consacré et prit son nom : *iūlius mēsis*, qui a subsisté sous cette forme, ou sous une forme dérivée, dans les langues romanes, M. L. 4612; et en celtique : irl. *iūil*, comme en germanique : all. *Juli*. V. *Iuppiter*.

iūmentum : v. *iugum*, n° 10.

iūneus, -**i** m. : jonc. Attesté depuis Plaute. M. L. 4619.

Dérivés et composés : *iūnceus*, M. L. 4615; *iūncētum* n.; *iūncinus* (-*na* « jonc », Grom.); *iūncōsus*; *iūncinālis* « *δνόςφυς* » (Diosc. 3, 160); *iūncōscō*, -*is* « pousser en jonc » (*dē uiti*); *iūncidus* (Varr., Plin.). Sans étymologie sûre.

iungō : v. *iug-*, n° 11.

iūniperus (*jūniperus*, App. Probi; *iūnipirus*, manuscrits de Caton, Plin., passim, d'après *pirus*?), -**i**, f. : genévrier; genévière. M. L. 4624.

Dérivé : *iūnipereus*. Sans étymologie; cf. toutefois gaul. *iupicellos* (Ps.-Diosc.).

Panroman; les formes des langues romanes remontent à **iūniperus*; cf. *iulicia*, *iencia* sous *iūnzī* et Meyer-Lübke, *Einf.*³, p. 158.

iūnius : v. *Iūno*.

iūnix (*iūuenix*? rétabli par conjecture dans Plt., Mi. 304), -**ieis**, f. : génisse. Rare. M. L. 4626; les langues romanes attestent aussi une forme dérivée **iānicia* et **ienicia* (cf. *ieniperus*). M. L. 4622; B. W. s. u.

Ancien féminin en -*i* de **yūuen-* (v. *iūuenis*), cf. skr. *yūnī*, élargi par *-*k-*, comme dans le type en -*trix* du féminin des noms d'agent. Pour le masculin, cf. *iūuenus*.

Iūno, -**ōnis** f. : Junon, déesse italique, assimilée plus tard à Héra. C'est la déesse des femmes, qui ont chacune leur *Iūno* comme chaque homme a son *genius*; c'est par elle que jurent les mères de famille (*Eiūnō*); cf. Alcémène, Plt., Amp. 831, *per supremi regis regnum iuro et matrem familias | Junonem, quam me uereri et*

metuere est par mazime. Elle préside aux mariages et aux accouchements, *Iūno Prōnuba*, *Lūcina*. La planète que nous appelons *Vénus* porte le nom de *stella Iūnōnis*.

Dérivés : *iūnōnius* et *iūnius* (sc. *mēsis*) : mois de juin, M. L. 4625; irl. *iūin*, germ. *Juni*; d'où *iūnlīcia*; *iūnōnālis*; *iūnōnicola*, -*gena*, composés artistiques et poétiques.

N'a sans doute aucun rapport avec *Iuppiter*, *Iouis*. Rien, du reste, n'indique que l'ū de *Iūno* repose sur une ancienne diphtongue ou; le nom étrusque est *uni*. On rapproche *iūuenis*, *iūnzī*.

Iuppiter, **Iouis** m. : Jupiter, dieu du jour lumineux. *Iuppiter* est une forme de vocatif avec gémination expressive de l'initiale du second terme du composé; l'emploi du vocatif étant le plus fréquent, la forme de ce cas a pris le rôle du nominatif *Diēspiter*, qui est, du reste, attesté, e. g. Plt., Poe. 739; Varr., L. L. 5, 66; 9, 75 et 77. À côté de *Iuppiter*, on trouve des Ennius un nominatif *Iouis* (*Diouis*, ap. Varr., L. L. 5, 66) fait d'après les cas obliques sur le modèle *ciuis*, *ciuem*, etc. *Iouis* figure dans *Iouis diēs* « jeudi », M. L. 4594 (forme remplacée par le dérivé **iouia* dans certains dialectes italiens, M. L. 4591), et britt. *dydd Iau*; dans *iouis barba* « joubarbe », M. L. 4593; l'adjectif dérivé *iouidiūs* est conservé en logoudorien, M. L. 4592. Dérivés servant de cognōmina : *Iouinus*, *Iouianus*, et *Iūlius* de **Iou-il-*, cf. osq. *iūvilas*, *diūvilam* **ioui-las*, -*lam*, etc. Cf. aussi *iūglans*. Sur l'emploi de *Iuppiter* en roman, v. M. L. 4628.

Cf. skr. *dyauḥ*, gén.-abl. *divāḥ*, loc. *dyāvī* « ciel lumineux », avec l'apposition *pitṛ*, pour indiquer le rôle de « chef de famille » de cette personnalité divine; *dyauḥ pitṛ*, en regard de la terre, qui est une « maîtresse de maison » et une « mère », *mātṛ*; gr. *Ζεύς*, Δι(Φ)ός, ombre. Lupa t. e. Suivant son habitude, le latin emploie pour tous les cas autres que le nominatif-vocatif un même thème, qui est ici celui du vocatif : *Iou-* repose sur **dyew-*. Le fait est italique commun; on a ainsi le datif osq. *Diūvel*, ombre. Iuve. *Diem* est l'ancien accusatif de ce mot (v. *diēs*); le sentiment du lien entre les mots a subsisté dans *Diēspiter*. — V. aussi *deus*.

iūrgō (*iūrgō* dans Plt., Mer. 119; cf. *pūrgō* et *pūrgō*), -**ās**, -**āul**, -**ātum**, -**āre** : se quereller, se disputer. Cf. Non. 430, 26, *iurgum et lis hanc habent distantiam*. *Iurgum* leuior res est... M. Tullius de Republica lib. IV (8) : « *admiror nec rerum solum, sed uerborum etiam elegantiam*. » *Si iurgant*, inquit : *beneuololorum concertatio, non lis inimicorum, iurgium dicitur*. — Et in sequenti (8) : « *iurgare igitur lex putat (uelat?) inter se uicinos, non litigare*. » Terme de la langue familière.

Dérivés et composés : *iūrgium* n. : querelle, dispute, brouille; séparation entre l'homme et la femme (différent de *diuortium*, Dig.), d'où *iūrgiāre*, M. L. 4631; *iūrgiūs*; *iūrgiō* « *iūris actiō* », P. F. 92, 9; -*tor*, -*trix*, -*iōrius*; *obiūrgō* (*obiūrgiō*) : gourmander, blâmer; *obiūrgiō*.

Le rapport avec *iūre agō* est-il plus qu'une étymologie populaire? Semble fait sur *iūs*, comme *iūrgō* sur *iūs*.

iūrdō : v. le suivant.

iūs, **iūris** n. (ancien *iōus*; cf. CIL I^o 583, 19, 123-122 av. J.-C., *iōus* à côté de *iudicem*) : droit. Le mot

à dû signifier à l'origine « formule religieuse qui a force de loi », d'où l'emploi du pluriel *iūra* (*iūra lēgēsque*); *iūdex* « celui qui dit la formule de justice »; *iūs orāre*; *iūsqe fāsque est, iūs iūrāre* « prononcer la formule sacrée qui engage », d'où *iūsiurandum*. La valeur religieuse ancienne transparait encore dans les expressions *iūstae nūptiae*, *iūsta fūnera*, *auspicia*, dans l'opposition de *iūre* à *uitiō* (*creātus*). Néanmoins, le rapport sémantique entre *iūs* et *iūrō* n'est plus senti en latin : *iūs* n'y a plus que le sens « laïque » de « droit, justice » (par opposition à *iās*), *iūs ciuile*, *i. gentium*; cf. Serv., ad Georg. 1, 269, *ad religionem fas, ad homines iura pertinent*; et de « tribunal, magistrat », in *iūs ire*, *ambulāre*, etc. Toutefois, pour Cicéron, la connaissance de *iūs* était encore une obligation des pontifes : *pontificem bonum neminem esse nisi qui ius ciuile cognoscat*; et Tite-Live, 9, 46, parlant de Cnaeus Flavius, scribe d'App. Claudius, écrit : *ciuile ius repositum in penetralibus pontificum euulgauit*. Attesté de tout temps; non roman (cf. *regō, rēctus*).

Nombreux dérivés, composés et juxtaposés qui ont à leur tour fourni des familles nombreuses :

iūstus, -**a**, -**um** (de **iouestō*?; cf. peut-être *iouestōd* « *iūstō(d)* »), sur la pierre du Forum, CIL I^o 1 — mais le sens est peu sûr — et la glose de P. F. 93, 12, *iouiste* [l. *ioueste*?], *compositum a Ioue et iuste* : conforme au droit, juste. Usité de tout temps. Formes romanes savantes. M. L. 4635; celtique : irl. *iust* « *iūstum* », *uis* « *iūstus* ». D'où *iūstilia* et les contraires *iniūstus* et *iniūstia*; *iūstiliūm* n. : vacance des tribunaux, arrêt de la justice; cf. *sol-stitiūm* et *stō*; *iūstificus* (Catulle), -*ficus* (Terz), -*ficiō* (= *δικαιολογία*, *δικαιολογία*, *δικαιοσύνη* langue de l'Eglise), -*ficiōtor*.

iniūrus : -**m**, **periūrum**, P. F. 97, 20; Plt., Pers. 408. Cf. **periūrus** et **periūrium**; **iniūrius** (archaïque). De là *iniūria* f. : *ex eo dicta est quod non iure fiat : omne enim quod non iure fit, iniuria fieri dicitur : hoc generaliter*. *Specialiter autem iniuria dicitur contumelia*. *Interdum iniuria appellatum damnum culpa datum significatur : interdum iniquitatem iniuriam dicitur*, Dig. 47, 10, 1. M. L. 4442 a.

Dérivés : **iniūriōsus**, qui remplace **iniūrus**; **iniūrior**, -**aris** (tardif); **iniūriō** (Ital.).

periūrus, qui se rattache originellement plutôt à *iūs* qu'à *iūrō*, quoique par le sens il ait été rattaché à *iūrō*, ainsi que son dérivé **periūrium**.

Juxtaposés : **iūris** et **iūre-consultus**, -**peritus**; **iūrisdictiō** (mais *iūrdictus*), -**prūdēs**, -**uia**.

iūdex (ancien *ioudex*) m. : celui qui montre ou qui dit le droit, juge. Panroman. M. L. 4599. De là **iūdicō**, -**ās** : juger. Panroman, M. L. 4600, et celtique : irl. **iudic**; **iudicium** : jugement, tribunal, M. L. 4601; **iūdicialis**; **iūdicārius**. En passant de la langue du droit dans la langue commune, **iūdex** et ses dérivés se sont dépouillés de leur sens technique pour prendre le sens plus large de « estimer » et même « penser » (cf. *arbitrōr*). Cf. le mot « juger » en français et, inversement, la restriction de sens de *κρίνω*. Il en est de même de **iūstus**, **iniūria**. **Iūdicō** a fourni de nombreux dérivés : **iūdicatiō**, **iūdicātus**, etc., et composés : **ab-iūdicō** « enlever par un jugement »; **adiūdicō** « adjuger, attribuer »; **diūdicō** « décider par un jugement », discerner; **præiūdicō**

« juger en premier ressort » et « préjuger », d'où *praeiudicium* : jugement antérieur, précédent ; jugement anticipé, préjugé et préjudice.

iūrō, -ās (de **iouesō*?) ; cf. peut-être *iouesat* « iūrat » de l'inscription de Duenos, CIL 1^a 4, dont le sens est obscur et contesté ; **iouō* ; cf. *coniouare*, S. C. Bac.) ; dénomiatif de *iūs*, prononcer la formule rituelle (cf. *iūs iurandum*, *iūrare in verba magistrī*), jurer, prêter serment. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 4630.

Dérivés : *iūrāmentum* : serment, jurement ; forme tardive (d'après *sacramentum*) qui se substitue à *iūs iurandum* et qui a passé sous des formes savantes dans les langues romanes, M. L. 4629 ; *iūrātus* : qui a juré, et *iūrātus* : sans avoir juré ; *iūrātor* : celui qui fait un serment, ou qui fait prêter serment ; *iūrātio*, -tiūs, -tōrius.

Composés : *ab-iūrō* : nier ou refuser par serment : *a. crēdūtum*, *peccāniam* (= ἀπόκρυψις) ; *adiūrō* : adjurer, affirmer par serment ; *coniūrō* : jurer ensemble, se conjurer (= συνόμνυμι) ; *coniūrāt* ; *coniūrātio* ; *eiūrō* : même sens comme *abiūrō* ; *obiūrō* : *-are iureiurando obstringere*, P. F. 207, 2.

D'autres composés présentent un *ē* intérieur qui doit reposer sur un ancien *i*, ainsi :

deierō, -ās (on trouve déjà la forme refaite *deiūrō* dans la lex Repet., CIL I 198, 49, et assez souvent dans les manuscrits et chez les grammairiens ; Apulée emploie en outre une forme déponente *deieror*, Met. 10, 15) ; Prisc., GLK II 27, 16 : *deierat*, *peierat* pour *deiratur* ; *peiratur*. Pour le sens = ἀπόκρυψις, jurer avec force. Le verbe, d'emploi assez rare, est archaïque (Plt., Tēr., Lucr., Varr.) ou postclassique. Donat, Hec. 771, enseigne que le mot a deux sens, suivant la quantité de l'initiale : *-at deos iurat... aut ualde iurat... si corripit deierat deos iurat*, si producte, *ualde iurat* (Eun. 331), distinction tout artificielle ; la variation de quantité de l'initiale est la même que dans *ēicō*/*ēicō*. — *deierātio*, CIL VI 10298, 9.

ēierō (à côté de *eiūrō* fait sur *iūrō*) : récuser un juge, abjurer. Technique : *bonam cōpiam ēierāre* « se déclarer insolvable ».

peierō (*peierō*, *perierō* ; cf. Plt., St. 299, *perieratiunculas* A, *perieratiunculas* P ; Horace, C. 2, 8, 1, *perierat* ; Bern. 363, *perierat* ; Luc. 6, 749 ; Bern. 45 ; v. Ussener, Fleck. Jahrb. f. kl. Phil. 91 (1865), p. 226 sqq. Hofmann, IA 28, 61 ; à côté de *perierō*, forme refaite) : faire un faux serment, se parjurer ; cf. Cic., Off. 3, 108 ; Hor., Od. 2, 8, 1, *iuris... peierati* = *peritū*.

Vieux terme juridique et religieux dont le correspondant se retrouve en indo-iranien dans des formes fixées : véd. *yōh* « salut ! » et la vieille formule *cām ca yōh ca*, av. *yaōi-daōāhi* « il purifie, il rend rituellement pur ». On rapproche aussi alb. *je* « permission », ce qui est plus douteux. — La question se pose de savoir si v. lat. *iūs* repose sur un ancien **ye/ous* ou sur **yewos* ou **yowes*. La première hypothèse est celle que suggère le mot indo-iranien. A l'appui de la seconde, on cite *iouesod* de l'inscription du forum, qui signifie peut-être *iūstō* (l'interprétation est incertaine) et qu'appuierait la glose obscure de Festus citée plus haut. Goldmann, dans sa *Duenosinschrift*, écarte le *iouesat* « iūrat » qu'on a souvent supposé.

L'ā de *iūstus* est long et repose sans doute sur une

ancienne diphtongue. L'u de irl. *huisse* « juste » paraît être bref. Et, à en juger par les composés *peierāre*, *deierāre*, le latin a aussi trace d'une forme à degré vocalique zéro : **yus-*, qui est celle que l'on attend dans les dérivés. La forme *iūrō* aurait subi l'influence de *iūs*, à laquelle auraient échappé les composés grâce au fait que le timbre de la voyelle y est phonétiquement altéré. L'explication de *peierāre* par *peior* (Brugmann, IF 12, 396) est invraisemblable.

iūs, *iūris* n. : sauce, jus ; bouillon. Ancien. Conservé en français et provençal. M. L. 4633.

Dérivés : *iūrlentus* (cf. *pūrlentus*), *iūrlentia* (Tert.), *iūsculum* (Cat.) ; *iūsculārius* ; *iūscellum* (Fortun.), M. L. 4634, et britt. *iscell* ; *iūsculātus* ; *iūscellātus*.

Cf. skr. *yāh* « bouillon de viande ». C'est le mot indo-européen qui indique un mets confectionné avec de la viande cuite dans une sauce. On a souvent des dérivés du mot radical : skr. *yāsam* et aussi une forme à suffixe **-n-* : *yāś-ān-* qui fournit les cas autres que le nominatif-accusatif ; v. sl. *juza*, lit. *jūše* et v. pr. *iuse* (en baltique, désigne une soupe de poisson). On rapproche aussi gr. *ζῆμα* « levain », qui est loin pour le sens et pour la forme. Sur irl. *hih* glosant lat. *puls* et v. gall. *iōt*, v. Pedersen, V. Gr. d. k. Spr., I, p. 65.

iūsquiamus, -ī m. (Pallad., Vég.) : forme corrompue de *hyoscyamus* = gr. *ὀσκόμαχος*. Sur qui = *xu*, v. Niddermann, Emerita, XI, p. 268 sqq.

iūsum (*iōsum*, *iussu*, *iusu*, *iosu*) : « en bas » ; opposé de *sūsum*. Attesté dans saint Augustin. Semble une déformation tardive de *deorsum* > **diossum* > *iūsum*, sous l'influence de *sūsum*, avec lequel il formait couple. M. L. 2567.

Dérivé : *iūsānus* (*iōs-*).

**iutta* (*iotta*), -ae f. : soupe. Mot tardif (Rufus, vi^e siècle), non latin. M. L. 4636.

iūturna, -ae f. : nom d'une nymphe, sœur de Turnus et jointe à *Volturnus*, sans doute d'origine étrusque, comme semble l'indiquer sa finale. Les rapprochements avec *diūturna* ou avec *iūuō* reposent sur des étymologies populaires.

iūuencus, -a, -um adj. formé à l'aide du suffixe -*ko-* sur le thème **iūuen-* qu'on a dans *iūuenis*, *iūuētūs* ; jeune (en parlant des animaux) : *iūuencus* *ēquus*, Lucr. 5, 1074. Usité surtout avec valeur de substantif comme *iūniz*, dans un sens restreint par la langue rustique : *iūuencus* « jeune taureau », *iūuēna* « jeune génisse », M. L. 4641. Les poètes de l'époque impériale l'emploient dans le sens de « jeune homme », « jeune fille », à l'imitation de gr. *πόρως*, *δέρωνας*. La langue de l'Eglise connaît le diminutif *iūuenculus*, -la (adjectif et substantif), M. L. 4639, et les langues romanes attestent un second diminutif **iūuencellus*, M. L. 4640. Cf. aussi *iūuencārius* (*negōdiātor*) ; *iūuenculēscō* (d'après *adulēscō*), St Ambr. ; *iūuencius*, -ātus.

La phonétique de *iūuencus* est inattendue ; en latin, on devrait avoir **iūuincus*. Le mot est peut-être d'origine dialectale ; cf. ombr. *iueka*, *iuega* « iūuēna » ; v. *cupencus*.

V. *iūuenis*. Terme d'éleveur qui pense surtout à l'âge

des animaux ; cf. des expressions comme *bimūs*, *bidēns* et *uitulus*. Faits analogues dans v. sl. *junlet*, au sens de lat. *iūuencus*, et lit. *jaunikis* « flancé » et « jeune animal ».

iūuenis, -is adj. m. et f. (pas de neutre), comparatif *iūnior*, M. L. 4623 (fr. « gindre » subst.), pas de superlatif : jeune (se dit de l'homme). Usité surtout comme nom *iūuenis* m. et f. : jeune homme, jeune femme. L'emploi comme adjectif et le genre féminin sont sans doute récents et secondaires, du reste rares. On sait que les Latins placent le *iūuenis* entre l'*adulēscēns* et le *senior*, dans la période qui s'étend à peu près de vingt à quarante ans ; cf. Gell. 11, 28, 1, *eos (militēs) ad annum XLVI iuniores, supraque eum annum seniores appellauit* (Servius Tullius). — *Iūuenis* est un thème en -*n-* (le génitif pluriel est toujours *iūuenum*), qui, comme *canis*, *mēsis*, etc., a été au nominatif muni d'une finale en -*is* ; v. Ernout, Philologica I, 135. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 4642. Les formes romanes de *iūuenis*, ainsi it. *gioane*, reposent sur **iouenis*, avec le vocalisme qui se retrouve en ombrien et en indo-iranien ; v. plus bas.

Dérivés : *iūuencus*, *iūniz* (v. ces mots) ; *iūuēna* « jeunesse », scil. *aetās*, cf. CIL X 4362 (surtout poétique), par opposition à *senectā* (*aetās*, sept fois dans Plaute contre un exemple de *senectā* seul, v. F. Schoell, IF 34, 310), M. L. 4643 ; *iūuētās*, -ātis f. (surtout poétique) personnifiée et déifiée correspondant à Hébé ; *iūuētūs*, -ātis f. : forme normale, de type ancien, qui trouvait un point d'appui dans *senectus* : 1^o jeunesse, considérée comme une force active ; 2^o « jeunesse », collectif, *iūuenum multitudō*. Sur le groupe *iūuētūs*, *senectūs*, v. Ernout, Philologica I, 225 sqq.

De *iūuenis* sont dérivés *iūuenālis* (d'après *uirginalis*), M. L. 4638 a ; *iūuenilis* (d'après *puerilis*), qui sont employés comme adjectifs. A l'époque impériale apparaît *iūuenēscō* (= *uevāskō*), créé sur le modèle de *adulēscō*, *senēscō*, et plus tard *iūuenāscō* d'après *puerāscō*. Horace emploie *iūuenor*, A. P. 246, qui est glosé *uevōrepiō* et qui traduit plutôt *uevōrepiō*, et les gloses ont *iūuenient* : *uevōrepiō*, CGL II 94, 19. Cf. encore *iūuēna* f. (Filastr.), *iūuenulus* (Greg. Tur.), *iūuenālēs*, CIL V 5134 ; *iūuētus*, -iūnus.

Pour l'intérieur de *iūuenis*, cf. les composés de *ueniō*, où l'e se maintient devant un -i- de syllabe suivante, cet -i- étant ici un élargissement destiné à fournir un nominatif clair, comme dans *canis*. La flexion est en -*n-* pour le reste.

Iūuenis doit être rapproché des mots du type *aeuom* (q. u.) et signifie « celui qui est dans la force de l'âge » ; les *iūuēnōres* formant la catégorie de citoyens s'opposant aux *seniōres*.

Le sanskrit a le même vocalisme radical que le latin : *yuvā* « jeune », acc. *yūvānam*, gén.-abl. *yūvāh* (cf. lat. *iūniz*), etc. ; mais l'Avesta a dans le nominatif singulier *yava* le vocalisme a (représentant e) qu'a le sanskrit dans *yāvīyas* « plus jeune » (cf. le comparatif m. gall. *ieu*, v. irl. *ōa* « plus jeune », *yāvīshāh* « le plus jeune » ; cf. ombr. *iouie* « iūuēns ». Le baltique et le slave ont un dérivé, sans doute à *ordāhi*, lit. *jūnas* « jeune », v. sl. *junū*. Le suffixe à prépalatale de skr. *yuvācāh* « jeune » est chose à peu près unique ; la gutturale doit être ancienne, à en juger par les formes parallèles :

lat. *iūuencus* « jeune bœuf », gall. *ieuane*, irl. *ōac* « jeune », ou, avec vocalisme radical zéro, comme en latin, got. *juggs* « jeune » (comparatif *jūhiza*). Le dérivé *iūuēna* rappelle got. *junda* « jeunesse » (sans que la rencontre implique communauté originelle), tandis que le reste du germanique a une forme en -*ti-* : v. h. a. *jugund*, etc., *iūuētās* rappelle irl. *ōiui* « jeunesse » (véd. *yuvātīh*, qui signifie « jeune fille », est indépendant de ces noms de notion) ; la conservation de la forme en -*iūs* s'explique par la valeur spéciale du mot.

iūuō (*iou-* dans *iouent* « iuuent » d'une inscription latino-falisque, CIL I^a 364, avec o provenant d'une dissimilation graphique ? — comme dans *flouius* ; *adiouata*, Rev. Arch., 1933, 398 ; *adiouta*, CIL I^a 1805), -ās, *iūul*, *iūtum* (et *iūuātum* dans *iūuātūrus* ; *iūuātus* dans Theod. Mops.), -āro : faire plaisir à (surtout à l'impersonnel *iūuat*). *Iūuare*... in *ueroque* (scil. in *sensu* et in *animō*) *dicunt*, ex *eoque* *iucundum*, Cic., Fin. 2, 4, 14 ; par suite « aider ». Dans ce dernier sens a tendu à être remplacé par le perfectif à valeur intensive (moyenne?) *adiūuō* et son fréquentatif *adiūuō* ; *iūuō* ne dépasse guère dans la littérature le 1^{er} siècle de l'Empire. A subsisté pourtant en italien et en logoud. M. L. 4638.

Dérivés et composés : *iūuāmen*, -mentum, tous deux bas latins (comme *adiūuāmen*, -mentum). *adiūuō*, -ās : venir en aide à. Ancien, usuel. *iūiuz* (Inscr.) ; *iūuantia*, -ae f. ; *iūuābilis* (Boèce).

Dérivés : *adiūtor*, -trix, -tōrium, M. L. 173 ; *adiūmentum*, etc. Ennius a un futur du perfectum *adiūuō* (cf. Cic., Cato mai. 1, 1), et Catulle 66, 18, *iūuērint* (subjunctif parfait), cf. Neue-Wagener, Formenl.³, III, p. 492. La brève de ces formes est étonnante et *adiūuō* doit sans doute se lire *adiūuō*, forme du type *nōrō*, *dēuōrō* (= *dēuōerō*) ; *adiūuō* n'étant qu'une graphie destinée à éviter la confusion avec le composé de *iūrō*, *adiūuō*. Cette graphie, mal comprise, a donné lieu chez les élégiaques comme Catulle et Propertius (2, 23, 22) à la scansion trisyllabique *tu(u)erint*. *adiūuō* (et *adiūtor*), -ās : aider. Attesté depuis Plaute. Intensif expressif appartenant à la langue parlée ; banni de la prose classique. Panroman. M. L. 172.

Dérivé : *adiūuābilis* (Plt.). *dēiūuō* (Plt., Tri. 344, et Didasc. apost. 29, 15).

A *iūuō* se rattache aussi (cf. Cic., Att. 16, 16 b, 17) l'adjectif *iūcundus* « plaisant, agréable », formé avec le même suffixe que *fe-cundus*, etc. Ancien, usuel et classique. Rapproché de *iocus* par étymologie populaire, d'où la graphie *iūcundus*.

Dérivés : *iūcundē* ; *iūcunditās* ; *iūcunditūdō* (Gloss.) ; *iūcundō*, -ās (latin ecclésiastique) « réjouir, charmer » = *ἐντροπάζω*, traduit au passif *ἐντροπαζομαι* ; composés : *iniūcundus*, -diūs (d'après *ἀνδρῆς*, *ἀνδρῆς*, cf. *insuādis*). Noms propres *Iūcundus*, -diō, -dillus, -dinus.

Pas d'étymologie sûre. V. Specht, KZ, 1938, 207, et 1944, 52, qui rapproche skr. *avati* « il aide ».

**iūus*, -ī m. (?) : if. Emprunt tardif au gaulois ; cf. irl. *ōo*, gall. *yw* ; le germanique a v. h. a. *iwa* « Eibe ». Cf. *tazus*. M. L. 4560.

iuxtiā : v. *iugum*, n^o 12.

K

k : ancienne lettre de l'alphabet latin, correspondant au *k* grec, usitée à l'origine pour noter l'explosive gutturale sourde devant *a* (cf. *kaput*). A disparu rapidement de l'usage au profit de *c* et n'est plus conservée

que dans quelques mots où la tradition l'a maintenue : *Kaesō*, cognomen noté *K.*; *kalendae*, noté *K.* ou *Kal.*; et parfois *Karthāgō*.

kalendae : v. *calendae*.

L

***labarum** (-rus vulg.), -In : bannière, étendard impérial. Attesté à partir de saint Ambroise; passé en grec byzantin sous la forme *λάβρον*, *λάβρον*. Étymologie inconnue; cf. Pisani, *Rc. Acc. Linc.*, s. VI, v. 8, p. 338.

labeōnia, -ae f. : nom d'une plante, identique au *marrubium*, gr. *πράσιον* (Diosc. 3, 109). Dérivé de *labium*; cf. *labeō(n)*.

lābēs, -is f. : tache, sens physique et moral; cf. P. F. 108, 17, *macula in uestimento dicitur, et deinde μεταφορικῶς transfertur in homines uituperatione dignos*. Dérivé : *lābēcūla* (Cic.). Identité complète de forme avec *lābēs* « chute »; les dictionnaires étymologiques modernes, Bréal-Bailly, Walde, Muller, concluent, contre Curtius, à l'existence d'un seul mot qui aurait d'abord signifié « chute », puis « ce qui cause la chute » ou « ruine », puis, par affaiblissement et restriction de sens, « défaut » (sens, du reste, non attesté), et finalement « tache », au sens concret. « C'est une dégradation du sens, dit le dictionnaire de Bréal et Bailly, qui peut être rapprochée de ce qui a eu lieu en français pour le verbe *abîmer*. » Mais *lābēs* est employé simultanément par les mêmes auteurs dans le sens de « tache, souillure » et dans le sens de « ruine », sans qu'il y ait trace d'une évolution d'un sens vers l'autre. Dans l'esprit des Latins, il y avait là deux mots distincts et Cicéron avait conscience de ne pas employer le même terme quand il écrivait, dans le sens (physique et moral) de « chute, ruine » : ... *tantos terrae motus in Italia factos esse ut multis locis labes factae sint terraeque desederint*, Diu. 1, 35, 78; *innocentiae labes ac ruina*, Flac. 10, 24; [Verres] *labes atque perniciēs provinciae Siciliae*, Verr. 1, 1, 2; *ad illam labem atque eluuiem ciuitatis peruenire*, Dom. 20, 53; et dans le sens de « souillure » (physique et morale) : *habeo quem opponam labi illi atque caeno*, Sest. 8, 20 (cf. 11, 26); *saeculi labes atque macula*, Balb. 6, 15; *animi labes nec diuturnitate euanescente nec amnibus ullis elui potest*, Leg. 2, 10, 24. On ne pourrait admettre le passage de *lābēs* « chute » à *lābēs* « souillure » qu'en supposant, sans témoignage, quelque situation spéciale — pour la langue religieuse? — où il aurait été déterminé par une conception bien définie. — *Lābēs* « chute » est plus anciennement attesté (Enn., Plt.) que *lābēs* « tache » (Cic., époque impériale). Tous deux appartiennent à la langue écrite. Voir *lābor*. Les représentants romans sont rares et de sens éloigné. M. L. 4806.

labia, -ōrum (*labiae*, *labeae*) n. pl. : lèvres. La forme *labia* a été de bonne heure interprétée comme un féminin singulier; d'où *labiae* et *labeae*, déjà dans Plaute (cf. *labrae*; une influence de *genae*, *malae* est possible); v. Nonius 210, 27 sqq. Le singulier est très rare (*labium* dans Serenus ap. Non., l. 1; *labia* avec sens technique

dans Caton, Agr. 20, 2). Même sens que *labrum*, quoique les grammairiens s'efforcent de l'en distinguer; ainsi Donat, ad Eun. II 3, 45, *labra sunt superiora, labia inferiora*; cf. Charisius, GLK I 103, 4, *labra et labia indistincte dicuntur, et diminutio labella, non labiae, ut quidam uolunt... Verrius autem Flaccus six distinxit : modica esse labra, labia immodica, et inde labiones (labiones) dici*. En réalité, *labeō* « lippu » est un surnom, comme *capitō* « qui a une grosse tête », *frontō*, *nāsō*, et c'est le suffixe qui lui donne son sens augmentatif; cf. gr. *χεῖλόν*. Dérivés de *labeō* : *labeōsus* (Lucr.). Sur *labeō* comme nom de poisson (le « labre »), v. Schuchardt, Zts. f. roman. Phil. 31, 641.

Labia, *labiae* sont archaïques et postclassiques et appartiennent sans doute à la langue parlée, comme le prouve la création de *Labeō* (en face duquel *Labrō* n'existe pas); la langue classique emploie *labra*. M. L. 4805 et 4808.

V. *labra*.

***lāb-**/**lāb-** : 1° *lābor*, -eris, *lapsus sum*, *lābi* : glisser (sens propre et figuré), chanceler, s'échapper (des mains, etc.); au sens moral « commettre une faute » (cf. *peccāre*, *cadere*). Souvent joint à *cadere*; cf. Cic., Phi. 2, 21, 51, *labentem ac prope cadentem rem publicam fulcire*; Bru. 49, 185, *in aliqua re labi et cadere*. Ancien, classique, usuel.

2° *lābō*, -ās, -āul -ātum, -āre : glisser de manière à tomber, s'affaisser, s'écrouler (sens physique et moral). Ancien, classique et usuel. La différence entre les deux verbes consiste en ce que *lābi* peut se dire d'un glissement qui n'est pas suivi de chute : désigner, par exemple, le rampeement du serpent, la marche du navire, le vol d'un oiseau, la course d'un astre, la marche insensible des années, tous sens que n'a jamais *labāre*. Pour la valeur du type en -ā-, cf., par exemple, *occupāre*, *educāre*. L'alternance ā/ā est parallèle à ce qu'on rencontre dans *dūcere*, *dicere* et *educāre*, *dicāre*. En dehors de ce cas, les emplois se recouvrent souvent. A côté de l'exemple des Phi. 2, 21, 51 cité plus haut, on trouve dans Cic., Mi. 25, 68, *omnis... rei publicae partis aegras et labantes*, etc. Du reste, il a dû se produire des confusions dans les manuscrits. Aucun des deux n'est représenté en roman.

Formes nominales et dérivés : *lābēs*, -is f. : chute; mot formé comme *caedēs*, etc.; conservé dans quelques dialectes italiens, B. W. *lave*; M. L. 4806. Dérivé en -ēs d'un thème radical, comme *sēdēs*. *Lābina* « place glissante » (Ital.; cf. Isid., Or. 16, 1, 4); cf. *labina*, *lappum inferens, aquae per uiam alluiones* (Aug., Ps.-Hier., Gloss.), et M. L. 4807; *lābōsus* (Lucil. 109, *hier labosum atque lutosum*, qui n'explique pas, malgré Muller, le passage de *lābēs* « chute » à *lābēs* « tache »). *Lābō-*

d'une forme populaire à *kh*, on rapproche de plus pol. *lah* « haillon », russe *lázma* « haillon ».

lacerna, -ae f. : manteau ample à capuchon, ouvert en avant et attaché par une boucle sous la gorge. Le mot, de caractère populaire, opposé par Cicéron à *toga* (Phil. 2, 30, 76), ne semble pas attesté avant la fin de la république.

Dérivés : *lacernātus*; *lacernula*.

La plupart des mots en -erna sont populaires, souvent suspects d'être empruntés à l'étrusque. Le rattachement à *lacer* n'est qu'une étymologie populaire.

lacerta, -ae f.; **lacertus**, -i m. (les deux formes sont également attestées, comme en gr. *σαύρα* et *σαύρος*) : 1° lézard; 2° poisson indéterminé glossé *τράχουρος*, saurel? Attesté depuis Cicéron. M. L. 4821.

V. *lacertus*. Pour le double sens, cf. *lécusta*.

lacertus, -i m. (surtout usité au pl. *lacerti*; n. collectif *lacerta* dans Acc., d'où *lacertum*, Gloss.) : muscles du bras supérieur, par opposition à *brachium* : *subiecta lacertis brachia sunt*, Ov., M. L. 14, 304; par extension « muscles de l'épaule » et « muscles » en général, « force musculaire »; en poésie, « bras ». Semble le même mot que *lacertus* « lézard »; cf. *μῦς* en grec et le rapport *mūs* : *mīsculus*. Ancien (Lucil.), classique. M. L. 4821 a et 4822. Irl. *laghairt*.

Dérivés : *lacertulus* (Apol.); *lacertōsus* (et *lacertuōsus*, d'après *neruōsus*).

Aucun rapprochement sûr.

laccessō : v. *laz*.

lachanizō, -ās : synonyme vulgaire de *languere* (cf. Suét., Aug. 87), fait sur le gr. *λάχανον* « légume », d'après *bētis* (v. ce mot).

lacinia, -ae f. : a désigné d'abord un flocon de laine qui n'est pas tissé en forme de frange (*fimbria*), mais qui reste en touffe. Transporté ensuite à d'autres objets qui rappelaient la forme pointue ou globuleuse de l'objet, par exemple les deux excroissances que la chèvre a sous la mâchoire inférieure (Plin. 8, 76), et surtout la frange, le bord, le pan d'un vêtement, puis, par extension, une pièce de terre, une parcelle de cette forme. Attesté depuis Plaute. Conservé seulement en logoud. M. L. 4823.

Dérivés : *laciniosus* : découpé, dentelé, frangé, puis : compliqué, ennuyeux, etc. (époque impériale); *lacinīatim* (Apol.).

On rapproche *lacer*.

laciō, **laccessō** : v. *laz*.

***laerimūsa**, -ae : lézard vert (Polem. Silv.). M. L. 4826. Mot étranger, d'origine inconnue, comme *lacerta*.

lacruma (*lacrima*), -ae f. (ancien *dacrima* au témoignage de P. F. 60, 5 : *dacrimas* (l. *dacru*-?) *pro lacrimas* *Liuius saepe posuit, nimirum quod Graeci appellant δάκρυον*; usité surtout au pluriel *lacrimae*) : larme(s). Ancien, usuel. Panroman. M. L. 4824. — Une forme tardive *lacrimus* m. et *lacrimum* n. au sens de « larme, sève des plantes » et « blanc de l'œuf » figure dans les traductions de Dioscoride et d'Oribase, d'après *δάκρυον*. La graphie tardive *lachryma* et même, avec influence du

grec, *lachryma* (CIL I² 1222) n'a pas plus de valeur que la graphie *sepulchrum*.

Dérivés et composés : *lacrumō* (*laci*-), -ās (et à basse époque *lacrimor* [d'après *lāmentor*, *lactor*?]) : pleurer, verser des larmes, M. L. 4825 (toutefois moins répandu que *plārare*, plus expressif, cf. Sén., Ep. 63, 1, et comme tel adopté par la langue populaire); *lacrimōsus* : qui verse ou qui fait verser des larmes = *δακρυώδης*; *lacrimābilis* (poétique et postclassique), -bundus; *lacrimula*; *lacrimatiō*, -tōrius; *collacrimō* (Tér.); *dēlacrimō* (Col.); *illacrimō* (classique); *super*, *sub-lacrimō*; *illacrimābilis* = *ἀδάκρυτος* (poétique), etc.

Il y a un thème en -u- dans gr. *δάκρυ* (le pluriel *δάκρυα*, fréquent, a entraîné la formation d'un singulier *δάκρυον*) et un thème à -o- dans got. *tagr*, iirl. *dér* (tandis que gall. *deigr* suppose un thème en -u-). Il y a une autre forme à **dr*- initial, dans v. h. a. *trahan*, v. sax. *trahni* (pluriel) « larmes »; c'est à celle-là que répond le pluriel arm. *artasuk*, de **drak*-u (avec un singulier *artasur*, de **drak*-ur; l'absence de *r* dans les premières formes peut résulter d'une dissimilation. Le groupe oriental de l'indo-européen a des formes semblables, mais sans *r* ni dentale initiale : skr. *ācru* et *ācram*, av. *asru*- et lit. *dāra* (le slave se sert d'un tout autre mot : *sliza*) ; le tokharien A a de même *ākār*. Le *d*- de **d*-akru- fait sans doute partie des « préfixes » dont le vocabulaire populaire indo-européen a d'autres exemples; v. *aper*.

En dehors de Festus, il n'y a pas d'exemple dans les textes de *dacruma* ou *dacrima*, et c'est peut-être une invention du grammairien; mais les manuscrits de Plaute ont de nombreux exemples de *lacruma* avec *u*. Malgré les apparences, *lacruma* n'est pas le correspondant de *δάκρυα* : on attendrait **lacrumen*, avec -men en face de -u-; d'autre part, l'élargissement en -ma d'un thème en -u- en latin est sans exemple. *Lacruma*, comme l'ont vu Bréal et Bailly, est un emprunt fait d'abord par la langue poétique au gr. *δάκρυα*, dérivé de *δάκρω*; l'*ā* (devenu *i* comme dans *optimum*, *optimus*) s'explique soit par l'accent sur l'initiale (cf. *ancōra* et *ἀγκύρα*), soit par l'existence d'un doublet *d* initial à l, cf. *dingua* et *lingua*, *leūir*, *odor* et *oleō*, *solium* et *sedēō*. Une influence de *lacerāre* (*lac*(e)*rāre*), cf. Isid., Differ. 1, 227, est possible.

Lacrima, *lacrimō* ont éliminé peu à peu le groupe de *fleo*, *fletus* : v. ces mots.

lactēs, -ium f. pl. (singulier seulement chez Priscien) : 1° intestin grêle (de l'homme et du mouton; appelé *hillae* chez les autres êtres, cf. Plin. 11, 200); 2° lait, lactance. Attesté depuis Plaute. M. L. 4828.

Dérivé : **lacticulum* « ris de veau ». M. L. 4830.

Il est malaisé d'écarter la notice de Priscien, GLK II 213, 2, a *græco γαλακτιδες dictae et seruauerunt apud nos quoque indē genus*. Ce serait un calque du grec. Cf. all. *Milch* et *Milchner*.

lactō : v. *laz*.

lactoris f. : sorte de plante laiteuse; euphorbe? (Plin. 24, 168). M. L. 4832. Formation étrange; in-

fluence d'un grec *-ōris*, -idos? Le *lactoris* des Gl. semble une déformation de *λαθής*, autre plante.

***lactrīnus**, -i m. : poisson inconnu. Mot tardif (Polem. Silv.), peut-être dérivé de *lac*. Cf. A. Thomas, Romania 35, 182.

lactūca : v. *lac*.

lactūna : v. *lacus*.

lactūnar : v. *lacus*.

lacus, -ūs m. (dat. abl. pl. *lacubus*; *lacus*, -i à basse époque, Vulg., Cassiod.) : *lacus*, *lacuna magna ubi aqua contineri potest*, Varr., L. L. 5, 26. Désigne toute espèce de réservoir d'eau, différent en cela de *palus*, *stagnum*; *lac* (*lacus Albānus*), réservoir d'eau public à Rome (*lacus Curtius*, etc.); bassin; citerne (à eau, à huile, à vin); puis, par extension, tout objet en forme de réservoir : auge, auge, huche, panneau de plafond (cf. *lactūnar* et *lactulūs*, dans -a *uestis* « que lac quadratus habet », Isid., Or. 19, 22, 11, etc.); cf. *lacusculus* « huche ». Ancien, usuel. Panroman. M. L. 4836.

Dérivés et composés : *laculus*, CIL IV 2374; *lacusculus* (Col.); *lactūna* (*lactūna* avec assimilation de l'*a* à l'*u* suivant) : i. e. *aquae collectio*, a *lacu deriuatur, quam alii lamam, alii lustrum dicunt*, P. F. 104, 14; *laculla* (lu-) : fossette (Varron). *Lactūna* est le féminin d'un adjectif **lactūnus* qui est à *lacus* comme *portūnus* à *portus*, etc.; *lactūna*, scil. *aqua* « eau de citerne », puis la « citerne » elle-même, « fosse, bassin » (surtout poétique dans ce sens); et dans la langue commune « cavité, creux », et par suite « vide, lacune ». M. L. 4835; v. h. a. *lahha*.

Sur *ablacus* « circa uitis codicem dolabra terram diligenter aperire et purgatis omnibus uelut lacus efficere », v. *laqueus*.

lactūnar (*lactūnarium*, Vitr.) : caisson ou panneau dans un plafond à compartiments, qui forme des creux semblables à un bassin; *non enim a laqueis dicitur, sed ab eo quod sunt lacus*, Serv., Aen. 8, 25. *Lactūnar* est le neutre d'un adjectif **lactūnāris*; cf. *exemplar* et *exemplāris*. Le grec dit *φάνωμα*. Cf. *laquear*. Autres dérivés : *lactūnō*, -ās : lambrisser; *lactūnōsus* : qui présente des creux, des cavités; *lactūnārius*, *λακωνοειδής*, Gloss.; *lactūneus* (tardif). A *lacus* se rattache peut-être le nom de la ville des Eques, *Sublaqueum* (= *Subiaco*), cf. Front., Aequaed. 93.

Cf., de l'italo-celtique jusqu'au slave : iirl. *loch*, v. isl. *lgr* et v. angl. *lagu*, v. sl. *loky*, avec le sens de « pièce d'eau, lac, marais ». — Le grec *λάκος* « trou, fosse, réservoir » pourrait reposer sur **lakō*-.

***lada**, -ae f. : sorte de casia (Plin. 12, 97). Mot étranger. De la *lādānum* : gomme du ciste. Est-ce le même mot que *leda* « cistus cyprius », avec son dérivé *ledanum*, qu'on lit aussi dans Plin. 12, 75 (transcription du gr. *λήθος*, *λήθανον* (λᾶ-) d'origine sémitique)?

***laecasin** : sans doute transcription de *λακάζειν* « fellāre », dans Pétrope 42, 2, employé comme terme injurieux; cf. fr. *foudre*.

laedō, -is, -si, -sum, **laedere** : frapper, blesser (sens physique et moral), faire injure ou dommage à, léser : *laesae crimina maiestatis* (Ammien); *laesus*, M. L. 4844;

illaesus (époque impériale = *ἀδολής*). Ancien, classique.

Dérivés : *laesio* : attaque (terme de rhétorique; Cic., De Or. 3, 53, 205); à basse époque « lésion, dommage, tort », M. L. 4843, et **laesiāre*, 4842; *laesiūra* (rare, tardif); *laesibilis* (bas latin). Les formes romanes sont rares.

Le sens de « heurter, choquer » qui est disparu du simple est maintenu dans les composés : *allidō* : heurter contre, briser; *collidō* : entrecroquer; *collisio*, *collisio* (rares); *elidō* : faire jaillir en pressant, écraser; d'où *elisiō*, employé au sens propre par Sén., Ep. 99, 18, *elisiō lacrimae*, et qui, dans la langue de la grammaire, traduit le gr. *ἐκθίψω*, ce qui montre bien l'identité fondamentale de sens entre *laedō* et *ἐκθίψω*; *elissus* « usé », conservé dans quelques dialectes italiens, M. L. 2846; *illidō* : heurter ou briser contre; *illissus* « choc »; *oblidō* : écraser en entourant, étendre (rare, mais classique). On peut se demander si *laedō* n'est pas dans le même rapport avec *lassus* que *caedō* avec *cadō*, *cassus*. Le vocalisme radical *a* est le même que celui des adjectifs indiquant des infirmités, comme *aeger*, *blaesus*, *claudus*, etc., et que celui de *caedō*, *claudō*, *scandō*, *spargō*. Pour un radical de ce genre, on ne s'attend pas à trouver une correspondance indo-européenne. La ressemblance avec le verbe isolé v. isl. *lesta* « maltraiter » semble fortuite.

laena, -ae f. : étoffe de laine à longs poils dont on se servait pour faire différents vêtements de dessous (surtout de caractère rituel), puis ces vêtements eux-mêmes : *toga duplex* (= *χλαίνα διπλή*, Od. 19, 226); *duarum togarum instar*, Varr., L. L. 5, 133, *uestis regia, uel sagum italica dictum*, CGL V 306, 56; *toga duplex qua infibulati flamines sacrificant* (cf. Cic., Brut. 14, 56). Mot rare et technique, que la langue poétique recherche. M. L. 841. Le rapprochement avec gr. *χλαίνα*, *χλαίς* est déjà dans Festus, P. F. 104, 18, *quidam appellatam existimant Tusce, quidam Graece, quam χλαίνα dicunt*. Mais il s'explique mal, de quelque manière qu'on essaie de l'interpréter. Il y a eu peut-être un intermédiaire étrusque. Le cognomen *Laenās* est étrusque.

laetus, -a, -um : adjectif de la langue rustique, « gras »; cf. Vg., G. 1, 1, *quid faciat laetas segetes*; 2, 520, *glande sues laeti redeunt*; 3, 310, *quam magis exhausto spumauerit ubere mulctra | laeta magis pressis manabunt flumina marmis*. S'emploie, comme on voit, des animaux, des terres (Caton oppose *ager laetus* à *ager siccus*, Agr. 61, 2), des moissons, du lait, etc. Dans la langue augurale, *laetum augurium* « augure qui promet l'abondance, la prospérité »; dans celle de la rhétorique, *nitidum quoddam genus est uerborum et laetum*. En passant dans la langue commune, l'adjectif a pris de sens de « à l'aspect plaisant ou riant, joyeux »; *litterae tuae partim laetae, partim tristia continent*, Plin. le J., Ep. 5, 9, 1. Ancien, classique, usuel. Le sens original et le sens dérivé se retrouvent dans les dérivés.

laetō, -ās : engraisser, fumer; *l. sterilia* (Pallad. 1, 6, 13); et *laetor*, -āris : se réjouir; *laetandum magis quam dolendum casum tuum*, Sall., Ju. 14, 22; *laetāmen* : engraissement, engrais, fumier; *laetitia* : 1° fécondité, fertilité; *l. loci* (Colum.), *l. pabuli* « abondance de four-

rage »; 2^o joie, gaité : *dicuntur exultatio quaedam animi gaudii efferuentior euentum rerum expetitarum*, Gell. 2, 27, 3, opposé à *maestitia, tristitia*.

Au sens de « joyeux » se rattachent les termes de la langue écrite : *laetificus* et ses dérivés; *collaetor*, qui, dans la langue de l'Eglise, traduit *συγχαίρω*; *laetabilis* et *illaetabilis*, composé poétique traduisant *χαίρει*; ainsi que l'inchoatif *laetiscō* (Sisenna ap. Non. 133, 2), *laetiūdō* (Acc.), *laetiōdō*, *laetiās* (tardif; cf. *hilaritās*).

Dans les langues romanes, les dialectes italiens ont conservé *laetare*, *laetamen* avec leur sens technique, M. L. 4846 et 4845; *laetus*, *laetitia* sont représentés avec le sens de « joyeux », cf. fr. *lie* dans *chère lie*, *liesse*, B. W. s. u.; M. L. 4847-4848; **ezlaetiare*, M. L. 3019.

Aucun rapprochement net pour ce mot populaire à vocalisme *a*.

**laetus* (*letus, litus*) : serf. Transcription tardive (Pagn. 5 [8], 21, 1) d'un mot germanique; *laeticus*, Cod. Theod.; cf. *lethik*, v. fr. (*homme*) *lige*, etc. M. L. 4993 a.

laeuus (*laeuos*), -a, -um : *laeua sinistra... a laeua, laetrum sinistrum, et laetroum, sinistrum*, P. F. 104, 12; gauche (qui est à ou qui vient de gauche), d'où deux sens : 1^o défavorable (*nūmina laeua*, par opposition à *nūmina dextra*) comme en grec; ou « malchanceux, mal inspiré »; 2^o dans la langue des augures, au contraire, « favorable, propice », parce que les Romains, suivant le rite étrusque, en se tournant vers le sud pour prendre les augures, avaient l'orient à leur gauche : *laeua prospera existimantur quoniam laeua parte mundi ortus est*, Plin. 2, 142; sens rare, sans doute archaïque et usité surtout en poésie. Substantivé : *laeua*, -ae f. (sc. *manus*) : la main gauche; *laeuum*, *laeua* n. pl. « la gauche ». Ancien; non roman; mais *irl. laeb*. S'y rattachent l'adverbe *laeuōsum* « à gauche » (cf. *dextrōsum*), les noms propres *Laeuius*, *Laeuinus*, *Laeica* (?), *Laelius*.

Laeuus correspond exactement à gr. *λαί(φ)ός* et à v. sl. *lěvŭ*; même suffixe et même diphtongue à vocalisme « populaire » a que dans *scaeuus*. Les adjectifs signifiant « gauche » sont nombreux et se trouvent chacun dans peu de langues, à la différence de celui qui signifie « droit » (v. *dexter*). Ils sont, du reste, sujets à se renouveler. *Sinister* a un suffixe de comparatif comme *ἀριστερός*, osc. omb. *nettro*, gr. *νέτερος*. *Laetrum*, *laet-ri(ō)sum*, cités par Festus, ont subi l'influence de *dexter*, *sinister*, *dextrō(ri)sum*, *sinistrō(ri)sum*.

Le sens de « courbé vers la terre » indiqué par Servius, G. 3, 55 : *laeti* (sc. *boues*) *quorum cornua ad terram spectant* (par opposition à *licini*), indique peut-être une parenté avec une racine **lēi-* « courber »; pour le sens, cf. en dernier lieu Lane, *Language*, 11, 195.

**lagalōpex*, -eicis f. : nom d'un animal qu'on trouve dans Martial VII 87, 1, *aurita... lagalopex*; transcription d'un mot grec *λαγάλωπηξ*, formé comme *χηνάλωπηξ*.

laganum, -I n. (*lagana* f., Orib.) : beignet. Emprunt au gr. *λάγανον*, attesté depuis Hor., S. 1, 6, 115.

lagōlis, -idis f. : nom d'un oiseau (Hor., Sat. 2, 2, 22), le lagopède? D'un gr. *λαγώς*, cf. *λαγώπους*.

lagūna, (*lagūna, lagoena, -gēna, -gaena, -cūna*), -ae f. : cruche de terre à large ventre. Sans doute emprunt au gr. *δ* et *ή* *λάγνος*, lui-même d'origine étrangère (la forme tardive *λάγνος* semble influencée par le latin), attesté depuis Plaute. Forme mal fixée; *lagoena* est sans doute un contrépel de *lagūna*, comme *goerus* de *gyrus*, dû à la difficulté de rendre l'upsilon : cf. *Antamoeni-dēs* = *Ἀνταμωνίδης*, *colaephium* et *colyphion* (Thes.); v. L. Havet, MSL IV 410; Vendryes, *Intensité init.*, p. 284, et, en dernier lieu, Niedermann, Emerita, XI, 1943, p. 271. Les inscriptions ont *lagōna* et *lagūna*. Passé en germanique : v. h. a. *lagella*, *Lägel*.

Dérivés : *lagūnāris* « en forme de bouteille » (Grom.), *lagūnāria*, -ae f., CIL VI 9488; *laguncula*, -lāris, tous tardifs.

lāicus, -a, -um : laïque. Emprunt fait par la langue de l'Eglise au gr. *λαϊκός*. Dérivé : *lāicalis* (vi^e siècle). Roman, fr. *lai*. M. L. 4853; celtique : *irl. laech*, britt. *leic*; et germanique : all. *Laie*.

**lālīsīō*, -ōnis m. : anon sauvage. Mot africain d'après Plin. 8, 174.

lallō, -ās, -āre : « dire la, la », chanter pour endormir les enfants; cf. CGL V 620, 47, *lallo est proprie quod agit femina in crepundis*, et le scholiaste de Perse, 3, 16; correspond à gr. *λαλέω*; *lallus* m. (*lallum* n.), -i (Aus.). Une glose donne aussi *lallure* : *lac trahere*. Des onomatopées de ce genre se trouvent dans gr. *λάλος* « bavard », lit. *lālūti* « bégayer », etc.; cf. M. L. 4860.

lāma, -ae f. : fondrière, flaque d'eau, bournier; mot rare, qu'on trouve dans Ennius, Hor. Ep. 1, 13, 10 et dans l'abrégé de Fest., P. F. 104, 15, et dont dérive sans doute *lāmātus*, malpropre (Gloss.). M. L. 4862.

Un mot pareil se trouve en baltique : lit. *loma* (acc. sg. *lōmą*), lett. *lāma* « endroit bas dans un champ ». L'intonation de l'o lituanien indique que le mot ne serait pas ancien en baltique. La coïncidence, limitée au letto-lituanien, peut être fortuite.

**lamberō*, -ās : -at, *scindit ac laniat*, P. F. 105, 10. Un seul exemple dans Plt., Ps. 743, *meo ludo me lambras*, de sens obscur (cf. *meo me lacessis ludo*, Poe. 296). On pourrait y voir un dérivé de *lambō*, du type *tolerō*, *recuperō*, en face de *tollō*, *recipiō*, mais le sens ne semble pas s'y prêter. Le *lamberat* de Lucilius est équivoque; v. le suivant.

lambō (-biō époque impériale), -is, -bi (rare, un exemple de plus-que-parfait dans Lucilius 585, *lamberat*, que, du reste, certains considèrent comme l'indicatif présent de *lamberō*; *lambui*, Vulg., d'après *sorbui*, *lampsi*, Ital.), -bitum, -ere : lécher (se dit d'abord du chien, en *lāpno*), puis de l'homme (= *λεχω*, *lingō*); au figuré : caresser, effleurer, baigner. Ancien, usuel. Représenté en logoudorien et dans les langues hispaniques. M. L. 4865, suivant lequel certaines formes remontent peut-être à *lamberō*?

Dérivés : *lambitus*, -ūs m.; *lambiō*, -ās; *lambiscō*, -is (tous trois rares et tardifs). Composés : *al-*, *dē-*, *ē-*, *prae-lambō*, tous rares et tardifs, où le préfixe ajouté au simple les nuances ordinaires; uniquement de la langue écrite.

Présent à infixe nasal d'une racine expressive, attes-

tée avec **b-* dans v. angl. *lapan*, v. isl. *lepia* « laper », v. h. a. *laffan* « lécher », et avec **ph-* (phonème expressif par lui-même) dans arm. *lap'em* « je lèche », gr. *λαφώσω* et *λάπτω*; cf. **lappāre*, M. L. 4905. Vocalisme *a* de type populaire. L'infixe nasal de *lambō* rappelle *lingō*; on sait, d'ailleurs, que le latin a développé le type à infixe nasal. — En baltique et slave, il y a une racine parallèle avec *-k-* : lit. *lakti* « lécher » (en parlant d'animaux), serbe *lókati* « laper », etc. Cf. *labia*, *labra*?

lāmentum, -I n. (usité au pluriel, d'où le féminin singulier *lāmenta* dans Pacuvius, R³ 175) : lamentation(s). Correspond à gr. *θρήνη*. Ancien, usuel.

Dénominatef : *lāmentor*, -āris (et à basse époque *lāmentō*, panroman, sauf roumain, M. L. 4867) : se lamenter; et ses dérivés : *lāmentātiō*, -iōr, -trix, -tābilis, -tārius (Plt., Cap. 96; cf. *dotārius*, *manifestārius*), etc.; *illāmentātor* (Vulg. = *ἐκλωστος*, *ἀπὸ θήτος*).

Pour le sens, *lāmentum*, qui est souvent analysé en **lā-men-to-m*, d'une racine **lā-* avec suffixe d'instrument, ne va qu'avec arm. *lam* « je pleure » (dont l'initial peut reposer sur **kl-* ou **pl-* aussi bien que sur *l-*) et avec gr. *λαλέω* « φθέγγεσθαι (on a aussi *λατμεναι*). Sur **lā-* « aboyer », v. *lātrāre*. D'autre part, l'irlandais a un représentant de **lē-* dans *liim* « je reproche, j'accuse »; cf. got. *lailoun* « ἐκδοσθῆσαν ». Ceci posé, on peut d'autant moins rien affirmer sur l'origine de lat. *lāmentum* que l'a y peut résulter de quelque allongement compensatoire.

lamia, -ae f. : 1^o vampire, ogresse, croquemitaine; 2^o poisson inconnu. Emprunt au gr. *λάμια* (depuis Lucilius). M. L. 4868. S'y rattache : *lamium*, -i n. : ortie morte, ou ortie royale, nom vulgaire de la mercuriale annuelle (Plin.), ainsi désignée à cause de la forme de sa fleur.

lammīna (*lāmīna*, *lamna*), -ae f. : lame, feuille mince (généralement de métal, l. *pūmbi*, *aes in lāmīnās tenuēre*, etc., l. *ardens* ou simplement l. « lame rougie servant au supplice des esclaves », puis, par extension, tout objet plat et mince : pièce de monnaie (ainsi nommée de la barre de métal à monnayer), cartilage de l'oreille (cf. *la(n)na*, *λαβὸς ὀτίου*, Gloss. Philox.), ruban, etc. Depuis Plt. et Cat.; technique, usuel. Les formes romanes remontent à *lamina* et *lamna*. M. L. 4869. Celtique : *irl. lann*, britt. *lajn*.

Dérivés : *lāmella*, M. L. 4866, et germanique : m. h. a. *lāmel*, etc.; *lāmellula*; *lāmula* (latin ecclésiastique); *lāmīnōsus*, *lāmīnicus*, tardifs.

Terme technique, d'origine obscure; sans doute emprunté.

lampadiō, -ōnis (*lappaiō*, *lapatio*, Gloss. im. : oignon (Orib.)). Sans rapport visible avec *lappatum* « petite oreille », malgré A. Thomas, Mcl. L. Havet, 515 sqq.; v. André, *Lex.*, s. u.

lampāgō, -inis f. : saxifrage (Pseud.-Apul. 98, 9). Cf. *lampāgō*? Même variation *mp/p* que dans *sābūcus*, *sambūcus*, *gibbus* et *gimbū*, etc.

Mots populaires de forme incertaine.

lampas, -adis f. : emprunt au gr. *λαμπάς*; dans la langue vulgaire, *lampada*, -ae d'après le type grec issu de l'accusatif populaire *τὴν λαμπάδα* : lampe. Ancien,

usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 4870; *irl. lampo*. Dérivés et composés tardifs : *lampadārius*, porteur de torche ou de lampe (Suetone dit *seruus praelucens*); *lampadīfera*, CIL VIII 8, 993. Sur *λαμπω* a été bâti directement *lampō*, -ds, d'où *lampābilis* (Cassiod.).

Les noms grecs de la « lampe » ont aussi été empruntés par l'iranien [arm. *lambār* a passé par un intermédiaire iranien]. Cf. *lanterna*.

**lamp(r)a(ē)da* (*lampetra*? et *lamprida*, Anthimus, avec var. *naupreda*, *nauprida*), -ae f. : *μύρωνα* (CGL III 570, 36, et V 621, 25). Panroman, sauf roumain, M. L. 4873; et germanique : v. h. a. *lemprida* « Lamprete ». V. A. Thomas, Romania 35, 185, et Schuchardt, Z. f. rom. Phil. 30, 724. Mot gaulois?

lāna, -ae f. : laine. Attesté de tout temps. Panroman. M. L. 4875.

Dérivés : *lāneus* « de laine », M. L. 4888; *lānāris*, Varr. (l. *pecus*) et *lānārius* : l. *herba* « herbe à foulon, saponaire »; subst. *lānārius*, -a : ouvrier, ouvrière en laine, M. L. 4876; *irl. lanner*; *lānāria* : manufacture de laine; *lānātus* : laineux (*uirga lānāta*, attribut du *flāmen Diālis*), d'où *lānō* : *ἐπιροφτός*, Gloss.; *lānestris* (tardif, Vopiscus) formé comme *terrestris*, cf. peut-être *lānerum*, s. u. *lauerum*; *lānicus* : qui a une toison (tardif, Arnobe), *lānōsus*, M. L. 4895, et ses dérivés; *lānitium* n. [et *lānitia*, -tiēs f.] : lainage, toison (cf. *caluus/caluitium*); *lānāgōs* : duvet, poil follet (cf. *aerūgō*, *ferrūgō*); *lānūginōsus* : duveté; *lānula* (Cels.).

Composés : *lānificus*, -ficiū, M. L. 4893; *lānifer* (Fronton); *lānifer*, -ger, -dium (Gloss.) = *ἐπιροφτός*; *lānīpendēs*, -pendiūs, -dium (cf. *pēnsium*), *lānīpes*, *lānōculus* : qui *lana tegit oculi uitium*, P. F. 105, 18; *lānicutis* (Laber.); *lānīficiārius*, CIL IV 1190.

L'abondance des adjectifs et composés montre l'importance de la laine dans la vie domestique ancienne.

Répond à skr. *ānā*, av. *varnā*, v. sl. *vlāna* (s. *cūna*), lit. *vlōna*, got. *ullna*, all. *Wolle* (même sens) et repose sur **wl̥nā*, **wl̥nā-nā*. Le dérivé en -es suppose par *lānestris* et peut-être *lānerum* (v. *lauerum*) se retrouve en grec : dor. *λᾶνος*, ion.-att. *λῆνος* (mot poétique). Le mot celtique, *irl. olann*, gall. *gwlān*, a une structure différente. — Sans doute apparenté à lat. *uellus* (de **wel-no-s*), v. ce mot. — Pour l'élevage du « mouton » en indo-européen, v. *ouis*, *ariēs*, *agnus*.

lancea, -ae f. : lance. Mot étranger, espagnol d'après Varron ap. Gell. 15, 30, grec d'après Festus, qui rapproche le gr. *λόγχη*, P. F. 105, 17. Les deux mots peuvent provenir indépendamment d'une même langue, peut-être le celtique, l'arme étant attribuée aux Gaulois par Sisenna, cf. Non. 556, 8, et aux Galates par Diod. 5, 30, 4; cf. m. *irl. do léicim* « mutto »? Ancien. Panroman, sauf roumain. M. L. 4878; gr. mod. *λαρχία*, v. sl. *lęsta*. L'all. *Lanze* vient du français.

Dérivés (tardifs) : *lanceātus* : en forme de lance; *lanceō*, -ās (Tert.), conservé dans les langues romanes, M. L. 4879; *lancoola* (Apl.), M. L. 4883; *lancoelātus* : lancéolé; *lanccārius*; *lancārius* : lancier (Amm., Cass.), M. L. 4880; *lanccātor* (tardif).

L'arme était étrangère aux Romains à l'origine; c'est après qu'elle a été adoptée par eux que les dérivés du

mot se sont peu à peu créés. *Cateia, gaesum, mataris* semblent être aussi d'origine gauloise.

lanicēō, -ās, -āul, -ātum, -āre : mettre en pièces, déchirer (sens physique et moral). Premier exemple, semble-t-il, dans Catulle ; évité par la prose classique ; reparait dans la latinité impériale (Sén., Plin., Arn.) ; rare. La forme usuelle et classique est *lacerō* ; ni *lanicēō* ni *lacerō* ne sont romans (cf., au contraire, *lanio*).

Dérivés : *lanicinātiō* (Sén.) ; *lanicinātor* (Prud.) V. *lacer*.

landica, -ae f. : clitoris. Le mot ne figure que dans les Priapees, les inscriptions et dans les gloses, où il est traduit par *εργασίδω*, mais devait être usité dans la langue populaire, comme on le voit par l'allusion que Cicéron fait à ce mot, Fam. 9, 22, 2, à propos des équivoques obscènes : *Memini in senatu disertum consularem ut eloqui : « Hanc culpani maiorem an illam dicam ? » Potuisti obscenius ? M. L. 4886 (anc. fr. landie).*

***langa, -ae f.** (*langūrus, -i m.*) : lézard, dont l'urine passait pour formé en se solidifiant l'ambre appelé *langūrium*, ou aussi *lyncurium* (de *lynx*) ; cf. Plin. 37, 34. Mot étranger, peut-être celtique.

languēō, -ēs, -ul, (lanzi, tardif), -ēre : languir, être alangui, affaibli. Ancien (Lucil.), usuel, classique. M. L. 4889 : **languire*.

Formes nominales et dérivés : *languor* : langueur (depuis Plt., classique), M. L. 4891 ; *languidus* : languissant, M. L. 4890 ; *languidulus* ; *languēō* (Gloss., cf. *torpēō*) ; *languēus* ; *languētūdō* (cf. *hebetūdō*) ; *languēscō, -is* : s'alanguir ; *languēfaciō* (Cic., Leg. 2, 15, 38, *incitare languentes et languēfacere excitatos*) ; *languifescus* (Quint. Curt.) ; *ēlanguēō, ēlanguēscō, ēlanguēus* : formes renforcées à l'aide du préverbe *ē-* qui appartiennent à la latinité impériale. — Les formes romanes de caractère « populaire » sont rares (roumain, macédonien, logoudorien).

La racine, qui comporte sans doute un *s*-initial, **slag*, paraît être la même que celle de *lazus* (v. ce mot). Le grec en a, semble-t-il, des formes à infixe nasal expressif dans des dérivés : *λάργον* « trainard », *λαργύω* « je me relâche, je me détache », peut-être *λαργύει* *πείγει* (Hes.). Outre *λαργύει*, il y a un élargissement *-u-* dans v. isl. *slökkva* « s'éteindre », Groupe de type populaire.

lanio, -ās, -āul, -ātum, -āre : déchirer, mettre en pièces. Usuel, classique. S'emploie au sens concret, puis, dans la langue impériale, au sens figuré. M. L. 4892 ; les représentants de *laniare* ont dans certaines langues romanes le sens de « se lamenter », par suite de l'habitude rituelle qu'avaient les anciens, surtout les femmes, de se déchirer la poitrine ou les bras, ou de s'arracher les cheveux pour manifester leur douleur. Cf., pour le développement du sens, *plangere*.

Formes nominales et dérivés : *lanio, -ōnis m.* (tardif) ; *lanius m.* (déjà dans Plt.) : découpeur, boucher, victimaire ; *laniolium m.* : petite boucherie (Fulg.) ; *lanienus* : de boucher, *-a taberna* (Varr.), d'où *laniena, -ae f.* (déjà dans Plt.) ; peut-être antérieur à *lanienus*, et de suffixe étrusque? : boucherie.

lanidrius, -a, -um ; *lanidrius m.* ; *lanidrium* (cf. *cardarium*) ; *lanidrius* ; *lanidtor, -drium, -tura* (Gloss.) =

μοκελλάριος, μοκελλεῖον, κρεοπωλεῖον ; *laniolium* (Fulg.) ; *lanidrius, -ūs m.* ; *-tio, -mentum* (Aug.) ; *lanidriō* : déchirer.

Le sens ancien est « déchirer » (avec les ongles, les griffes, les dents) ; il est évident que *lanio* ne peut être le dénominateur du substantif *lanius* attesté seulement avec le sens secondaire de « découpeur, boucher ». *Lanius* doit être un postverbal de *lanio*, comme *incubus* de *incubō*, etc. ; un adjectif **lanius* « décharné » est supposé par le logoudorien *landzu* « maigre » ; cf. M. L. 4894.

V. *lanista*.

lanista (*lanistra*, Gloss.), *-ae m.* : maître de gladiateurs. Terme technique employé par Cicéron, souvent avec une nuance injurieuse.

Dérivés : *lanisticus* (Pétr.) : de gladiateurs (cf. *artoptia, artopticius*) ; *lanistiātra* (Lex Julia Munic. 1. 123) : profession de *lanista*, d'après *gladiātra* (Tac.), *quaestura*, etc.

Mot étrusque, d'après Isid. 10, 159. La formation en *-a*, de caractère populaire, appuie cette indication (cf. *laniena, uerna*, etc.). *Lani* est un nom propre étrusque. Rappelle, toutefois, le type *danista*. Le groupe est peut-être à rapprocher de *lanio*, etc. V. F. Muller, *Alt. Wort.*, p. 228, et Herbig, IF 37, 165 ; mais aussi J. B. Hofmann, Idg. Jb. 7, 3.

la(n)na : v. *lāmīna*.

lanterna (et *laterna*, par étymologie populaire qui rapproche le mot de *lato*) ; *lanterna*, Ital., *-ae f.* : lanterne. Emprunt à gr. *λαμπτήρ*, déjà dans Plt. Panroman, sauf roumain. M. L. 4896 ; et m. h. a. *Laterna*. La forme en *-erna* indique peut-être un intermédiaire étrusque ; cf. *cisterna, nassiterna*, etc. V. *lucerna* sous *lux*. Dérivé : *lanternarius*.

Le mot *λαμπτήρ* a aussi été emprunté par le moyen iranien (*lamtēr* en pehlvi de Tourfan). Cf. *lampas*.

lānūgō : v. *lāna*, et André, *Lex.*, s. u.

lanx, -eis (abl. *lance*, d'après Varr., L. L. 10, 62) f. : plat, plateau (circulaire ou rectangulaire). Ancien (cf. la vieille procédure *lance* et *licio*), technique, non roman. En particulier « plateau de balance », d'où *bilanz f.* « à deux plateaux, balance », qui a remplacé le nom ancien *libra* ; M. L. 1103. Diminutifs : *lancula*, Vitr. (et *langua* avec *g* d'après *lingō* Varr., L. L. 5, 120) ; *lancla*, Gloss. ; *lanicula* « petite balance » (Arn.) ; **lancoola*, M. L. 4882 ; *lancella* (St Aug.), M. L. 4881.

Rappelle gr. *λέκος* (chez Hipponax), *λεχis* (chez Épicurme), *λεχάνη* (en attique). Emprunt à un mot méditerranéen d'où viendrait, d'autre part, le mot latin? Le mot n'a pas un aspect latin.

***laparis** : nom d'un insecte (Polem. Sil.). Tardif ; d'après Niedermann, corruption de *λαμπρίς* (on a dans les Gl. *lapiris*).

lapathum, -i n. (*-thus, -thium*) : petite oseille purgative. Gr. *λάπαθος* (-θου). Depuis Lucil. Roman. M. L. 4897. V. *rumex*.

lapis, -idis (abl. *lapī* dans Enn.) m. (f. dans Enn.) : 1° pierre ; et tout objet en pierre ou qui rappelle la pierre : « borne milliaire ou frontière », « monument

funèbre, statue », « homme stupide » ; 2° pierre précieuse. Ancien ; cf. l'ancienne formule citée par P. F. 102, 11, usuel. Terme général, souvent précisé par une épithète : *l. harēnaceus* (-*nōsus*), *l. scitilis*, *l. utuus*, *l. Al-bānus*, *Gabinus*, *Tiburtinus*, etc. A subi à basse époque la concurrence de *petra*, qui l'a supplanté dans presque toutes les langues romanes. M. L. 4901.

Dérivés et composés : *lapidō, -ās* : 1° lapider, jeter des pierres à ; 2° impersonnel : il tombe des pierres. M. L. 4898 ; gall. *labyddio* (mot savant) ; *lapidatiō, -tor* ; *lapidāmen* (Gl.) ; *dilapidō* : 1° jucher ou cribler de pierres (sens rare ; Colum. 10, 330, *Iuppiter... grandine dilapidans hominumque boumque labores*) ; 2° dilapider, gaspiller. Sens sans doute familier (un exemple dans Tér., Ph. 897 ; repris seulement à très basse époque et surtout dans la langue de l'Église), M. L. 2642 a ; cf. *dilacerō* ; *ēlapidāus* : nettoyé de pierres (Plin.) ; *lapidescō, -is* : se changer en pierre (Plin.) ; *lapideus* : de pierre (cf. *lapidius*, M. L. 4899) ; *lapidōsus* : pierreux, *-sitas* ; *lapidarius* (-*ris*) : de pierre, chargé de pierres, gravé dans la pierre (*-ae litterae*) ; *lapidarius* (-*ris*) m. : lapidaire ; *lapicula* ; *lapisculus* ; *lapillus m.* : petite pierre, caillou, conservé dans les dialectes italiens méridionaux, M. L. 4900 ; *lapillēscō* (-*iscō*) (Tert.) ; *lapillulus*, etc.

Composés : *lapi-cida* : tailleur de pierres ; *lapidicinae* (*lapidicinae*, avec métathèse, favorisée par l'influence des mots en *-cen, -cina, -cinium*, du type *ibi-cen, -cina, cinium*) : carrière de pierres ; *lapidicinarius* ; *lapidicaeor* (Inscr.) ; *lapidifer* (Ps.-Aug.).

On rapproche ombr. *vapē-e* « lapide, sellā », etc. Pas d'autre rapprochement, car gr. *λεπτός* « rocher nu » est suspect d'appartenir à la famille de *λέω* et, en tout cas, loin pour le sens. Sur le celtique, v. J. Loth, *Rev. Celt.*, 44, 293. — Les noms de la « pierre » diffèrent d'une langue indo-européenne à l'autre (v. *saxum*).

lapistrus : v. *rapum*.

***lapit** : *dolore afficit*, P. F. 105, 21. Étymologie populaire dans Non. 23, 7, *obdurefacit, lapidem facit*. *Pa-cuius Periboea* (276) : *lapit cor cura, aerumna cor conficit*. Sans autre exemple.

lappa, -ae f. : bardane, gratteron, etc. Depuis Vg. Panroman. M. L. 4903 ; cf. Joret, *Rev. Phil.*, 37, 241-250. Terme général, précisé par différentes épithètes : *l. boaria, candaria*, etc. ; v. André, *Lex.*, s. u.

Dérivés : *lappaceus* : qui ressemble à la bardane, *-um*, M. L. 4904 ; *lappula* ; *lappella* « langue de chien » ; *lappagō* (*lampagō*, cf. *sābūcus* et *sambūcus*) : même sens (Isid., Gl.) ; v. Sofer, p. 5 et 169. Mot en *-agō*.

Mot de type populaire à vocalisme a et à géminée expressive (cf. *lacca*). Évoque *lippus* « collant » ; mais l'a de *lappa* ne se concilie pas avec l'i de l'adjectif.

lapsō : v. **lab-/lāb-*.

laquear, -ris n. (neutre de l'adjectif *laquearis*, usité surtout au pluriel *laquearia*) : plafond à caissons, lambris. Même sens que *lacūnar*. Il semble y avoir eu rencontre de *lacus* et *laqueus*. Le Servius auctus, Ae. 1, 726, atteste qu'à côté de *laquear, laqueatus* on trouve les graphies *lacuar, lacuatus* (cf. *Sublaqueum*). Mais il

n'y a pas de raison décisive d'admettre que *laquear, laqueatus* proviennent de *lacus* : le plafond à caissons a pu se dire *laquear* par assimilation aux mailles d'un filet ou à la boucle d'un nœud coulant (*laqueus*) ; il y aurait là une autre image que dans *lacūnar*. Pour la formation, cf. *aluus/aluear*(e).

Dérivé : *laquearius m.* : 1° lambrisseur ; 2° gladiateur armé du *laqueus*.

laqueus, -i m. : lac, lacet, nœud coulant. Terme de chasse ; employé ensuite au sens figuré « piège, trappe ». Ancien (Plt.), usuel. Panroman. M. L. 4909.

Dérivés et composés : *laquear* (v. ce mot) ; *laqueō, -ās* : prendre aux lacs (époque impériale ; surtout au participe *laqueatus*), M. L. 4907 (fr. *lacer*, etc.), et *ablaqueō*, terme technique de la langue rustique « déchausser un arbre », *ablaqueatō* (forme contestée) ; certains préfèrent lire *ablaquō* (attesté dans Varr., R. R. 1, 29, 1) et en faire un composé dénominateur de *lacus* « fosse », mais il ne semble pas que *lacus* ait jamais formé de verbe, et, du reste, la composition serait bizarre ; enfin, le texte de Pall. 2, 14, *ablaqueandae sunt viues, quod Itali excoicare appellant*, exclut la dérivation de *lacus* : *ēlaqueō* « dégarer du piège » (tardif, d'après *expediō*?) ; *inlaqueō* : enlancer ; *inlaqueatus* : *-m alii pro uncto utuntur, dii pro soluto*, P. F. 100, 19 ; **laqueolus, M. L. 4908*.

Terme technique qui est sans doute emprunté, comme beaucoup de mots en *-eus*. Étrusque? La parenté avec *laz, lacio* ne se justifie guère.

Lār, Lāris usité également au pluriel *Lārēs, -um, -ium* (ancien *Lases*) ; cf. Varr., L. L. VI, 2, et le *Lases* du Carmen Fr. Aru. ; toutefois, les formes étrusques n'ont pas l's) m. : Lare(s), esprits tutélaires, considérés comme les âmes des morts, chargés de protéger la maison (*Larēs familiāres* ou *Lār familiāris*), la cité, les rues, etc. ; par métonymie, le foyer lui-même, M. L. 4910.

Dérivés : *Larālia, -ium* « fête des Lares » ; *Larārium* « sanctuaire des Lares » ; hybride tardif : *Larophorum*.

Les *Larēs* semblent avoir été, à l'origine, des divinités infernales, ou plutôt des « esprits » infernaux, qui poursuivaient les vivants et qui furent transformés par la suite en divinités tutélaires ; cf. P. F. 273, 7, *pilae et effigies uiriles et muliebres ex lana Compitalibus suspendebantur in compitis, quod hunc diem festum esse deorum inferorum, quos uocant Lares, putarent, quibus tot pilae quot capita seruorum, tot effigies quot essent liberi ponebantur, ut uiuis parcerent, et essent his pilis et simulacris contenti*. Ce sens originel rend probable la parenté avec *lārua* (trisyllabe dans Plaute) « esprit des morts qui poursuit les vivants, spectre, fantôme ». *Lārua* rappelle par le suffixe *Menerua, Minerva*, qui semble bien emprunté à l'étrusque *Menrua*. *Lār, lārua* peuvent avoir la même origine : on sait l'importance du culte des morts et des divinités infernales dans la religion étrusque. V. Ribezzo, *Etrusco-Lat. Lar, Lora, Larunda*, Riv. Ind. Gr. It., 1937, p. 156. A *Lār* se rattachent sans doute *Lāra* « mātēr Larum » identique à *Mānia, Lārunda*, que Varro dérive du « sabin », L. L. 5, 74, et qui a une finale étrusque ; cf. étr. *Laran, Laruns*, nom de divi-

nitè. Cf. aussi *Lartius*; *Larōnius*; *Larentia*; *Larentia*; *coniugii Faustuli, nutricia Remi et Romuli, Larentiae* Jasta, P. F. 106, 1; *Larentinae diēs*, Varr., L. L. 6, 25. La quantité de l'a fait difficulté.

largus, -a, -um (ā CIL VI 32521 b 2) : abondant; qui jaillit en abondance (se dit surtout des sources, des fleuves, etc.; sens qu'on retrouve aussi dans *largitiō*, cf. Cic., Off. 2, 15, 52, *LARGITIO quae fit ex re familiari fontem ipsum benignitatis EXHAURIT*; et *largiusculus* : l. *haustus*, Sol. 7, 4); d'où « qui donne en abondance, généreux, large » [au sens moral; dans le sens physique, le latin dit *lātus*; *largus* a supplanté *lātus* grâce à l'appui de *longus*, avec lequel il formait couple par l'identité de la finale; d'où *largāre* = *lazāre*, Orib., et *allargō*, M. L. 352); *largātus*. Ancien, classique, usuel. Panroman. M. L. 4912. Emprunté également en gallois *llara*, *llari* « mitis, mansuētus »; et en bret. *lary-* « généreux ».

C'est le sens de « généreux, qui répand des largesses » qui a persisté dans les dérivés : *largiter* (large); *largius*, adverb. (Afr.); *largitās*; *largitūdō*; *largiusculus* (Solin); *largior*, -*ioris* (comme *blandior* de *blandus*) (*largiō*), -*ior*, -*ioris*; *largimentum* (Fulg.); *dilargior* (Caton); *elargior*, d'après *effundō* (époque impériale).

Composés, rares et poétiques : *praelargus*; *largi-ficus*, -*fluus*, -*loquus* (Plt.).

Aucun correspondant sûr. On ne cite plus l'ingénieur rapprochement avec skr. *dirghāh*, v. sl. *dǫgā* « long » et lat. *indulgeō* qu'a pourtant rendu plausible L. Havet, MSL 6, 353 sqq.†

lāridum, **lārdum**, -ī n. (*lārda* sc. *carō*, Cod. Theod. 8, 4, 17) : lard. Ancien (Plt., Cat.). Panroman, sauf roumain. M. L. 4915.

Dérivé : *lārdarius* « charcutier », CIL XII 4483. Pas d'étymologie.

larix, -icis f. et m. : mélèze (Vitr.). M. L. 4916, et **meliz*, 5481 a; passé en germanique : v. h. a. *lericha* « Lärche », et en celtique : irl. *leardóg*.

Dérivés : *loricium*, -ī n., M. L. 4914; *lariceus*; *laricium* : résine de mélèze, M. L. 4913; *larignus* et *Larignum*.

Aucun correspondant sûr. Les mots celtiques comme m. irl. *dair* désignent un autre arbre, le chêne. Sans doute mot d'emprunt (celtique?); cf. Brühl, IF 41, 377; ou plutôt « alpestre », comme *camoz*, etc.; n'est guère connu que dans les Alpes. Cf. *saliz*. V. Vitruve, 2, 9, 1, et Jud, Arch. f. d. St. d. n. Spr., 121, 95 sqq.

***lar(s)**, -tis m. : chef militaire. Mot étrusque? Cf. étr. *larθ* (nom propre).

lārūa, -ae (*lārūa*, trisyllabe chez les archaïques) f. : esprit des morts qui poursuit les vivants, d'où *lārūdus* : -i, *furiosus* et *mente moti*, *quasi laruis exterriti*, P. F. 106, 5; fantôme, spectre. Attesté depuis Plaute. Sens dérivé : « épouvantail » et « masque » (en tant que représentation des vivants). Comme ces fantômes, dans la croyance populaire, n'avaient du corps que la squelette, *lārūa* a désigné aussi un pantin en forme de squelette (Pétr. 34, 8). Adjectifs : *lārūdis* (époque impériale) « spectral, squelettique » et *larueus* (Ven. Fort.), *laruea*. De *lārūdus*, seule forme attestée à date an-

cienne (Plt., joint à *ceritus*), ont été tirés à basse époque un verbe *lārūd*, -ās (Apul., Firm.) et un adjectif *lārūdicius* (d'après *lārūdicius*).

V. *Lār*. Sur fr. *larve*, v. Benveniste, Le français moderne, 1955, p. 5 sqq.

lasanum, -ī n. (-nus, Pétr., comme *catinus*) : marmite, pot (de chambre), etc. Emprunt au gr. *λάσων*, attesté depuis Hor.

Dérivé : **lasanina* > it. *lasagna*, M. L. 4917.

lasclūs, -a, -um : foliâtre, joueur, pétulant. Se dit des animaux, des enfants : -a *capra*, *puella* (Vg.). De là « provoquant, agaçant » (cf. *petulāns*, *prociāz*), et par suite « qui provoque le désir, lascif, licencieux » (se dit des personnes et des choses : *lasclūm femur*, Ov.). Même développement de sens dans *lascitūdis* (lardiif); *lasciulus* (Laev.); *lasclūz*, -uiter; *lasclūid*, -is et *lasclūia* (déjà dans Plt. et Pac.); *lasciūdisus* (cf. *licentiōsus*). *Lasciūsus* rappelle *nocliūsus*; *nocēō*; *uaciliūsus*; *uacō*, et les adjectifs en -*ko*, du type *uascus*, *cascus*, *luscus*, etc. Ancien, classique, non roman.

Dérivé complexe et expressif. On rapproche des mots différents du mot latin et divergents entre eux : gr. *λαλῶμαι* « je désire vivement », *λάσση* « πόσση » (Hes.), *λῆνις* « bacchante », got. *lustus* « envie », v. sl. *laska* « flatterie », r. *lāsny* « désireux », skr. *lāsati* « il joue »; *lālasah* « désireux » (mot populaire entré dans la langue savante comme on le voit par l; tout le groupe est « populaire »).

lāser (*lāser* seulement dans Marcellus), -ris n. (*laser*, *lasar*, forme de basse époque, et *laseris*, *lasaris*) : suc provenant du silphium. *Lāser* semble une forme abrégée de *lasserpiciūm*, *lāserpiciūm* (faite sur le modèle de *cicer*, *piper*, *siser*, etc.); *lasar* rappelle *ānsar*, *passar*. *Lasserpiciūm* est issu de *lac* + *serpiciūm* (*serpiciūm*; *lac* *serpiciūm* dans Solin 27, 49), adjectif dérivé de *siŕpe* (cf. *rāpicius* de *rāpum*), correspondant latino-étrusque de gr. *σίλπιον*. Le composé, ayant cessé d'être compris, a fini par désigner la plante elle-même; cf. Plin. 19, 38, *laserpiciūm quod Graeci σίλπιον uocant... cuius sucum uocant laser*.

Dérivé : *lāserātum* (*lāsa-*) : sauce au laser.

lāserpiciūm (*lasser-*), -ī n. : v. le précédent; *lāserpiciŕ* (Catulle = *σίλπιοςφόρος*); *lāserpiciārius* (Pétr.).

lassus, -a, -um : las. Le sens ancien est peut-être « qui s'incline, qui tombe en avant »; cf. Vg., Ae. 9, 436, *lassoue papauera collo*.

L'adjectif est déjà dans Plaute, mais semble évié par les puristes, qui lui préfèrent *fessus*; il n'est ni dans Cicéron ni dans César; cependant, ceux-ci emploient *lassitūdō*. *Lassō*, -ās ne semble pas attesté avant l'époque impériale, quoique Plaute ait déjà *delassātus*, Asin. 872 (cf. *dēfessus*); *lassēscō*, *elassēscō* apparaissent dans Pline; Catulle a *lassulus*; Rufin, *lassābundus*. Les langues romanes ont gardé *lassus* et *lassāre*. M. L. 4920-4921 (panromans, sauf roumain).

On rapproche le groupe germanique de got. *letan* « laisser », *lats* « δεινός »; v. isl. *lostr* « mou, lâche »; sans doute gr. *λῆθεν* « κοπιᾶν, κεκαμηέναι » (Hes.), *λῆδης* « κεκαμηώς, κοπιᾶσας » (id.); peut-être lit. *lénas* « lent, tranquille », v. sl. *lěnū* « paresseux » (lat. *lénis* est loin

pour le sens), tous rapprochements douteux parce que d'autres mots indiquent une racine **le-*. Cf. peut-être *laedō*; *lassus* serait à *laedō* comme *cassus* à *caedō*. Sur **lascus*, v. M. L. 4918. Le vocalisme a et la gémée expressive indiquent une forme populaire.

***latēna**, -ae f. : sorte de navire (transportant du grain). Vit. Caes. Arlet. 2, 9 (8), p. 487, 18 (?)

latēō, -ēs, -ul, -ēre : être caché. S'emploie absolument ou avec un complément au datif ou à l'accusatif : demeurer caché à, échapper à, être inconnu à; cf. *fallō*. Ancien (Enn.), usuel. Non roman.

Dérivés : *latēbra* (avec ē, parfois *latēbra* d'après la fausse analogie de *tenebrae*, où l'e est bref de nature, mais où il y a quelquefois longue « par position ») f. : cachette, souvent au pluriel, plus ancien que le singulier. Fréquemment joint à *tenebrae*, cf. Plt., Poe. 834-835, *itaque in totis aedibus tenebrae, latebrae*; Cic., Sest. 4, 9; *latēbrōsus*, *latēbricola* (Plt.); *latēbratium* (Gl.); *latēbrō*, -ās (Greg. Tur.); *latibulum* : retraite, tanière, et *latibulor* (-lō) (archaïque); *latiō*, -ās : se cacher, faire défaut; *latēscō* (rare; Cic., Arat. 385); *dē-* et *ob-litēscō*, tous deux classiques, mais peu employés à l'époque impériale; *latez*, -icis m. : cachette (Commod., Apol. 174), formé sur *lateō*, d'après *uertez*, *uertō*. — Ce groupe de mots indique un état; l'acte correspondant est exprimé par *oc-culere*, *cēlāre*; l'adjectif en -*ius* est donc *occultus*. Du reste, on rencontre au participe présent *latēns* (cf. *patēns* en face de *patēō*).

Latēre s'oppose à *patēre* et *latibulum* est formé comme *patibulum*.

Si l'on admettait que i.-e. **th* est toujours représenté par gr. τ, comme dans certains exemples clairs (πᾶσις, etc.), le rapprochement avec gr. λαθῶμαι « je suis caché », λαθρός « caché » et dor. λαθῶ (ion. λήθω), qui est évident, supposerait que -θ- grec est un élargissement et que lat. *lateō* serait formé comme *fateor* en face de *fārī*. Du reste, le grec a λήτο, λήτορ « ἐπελάθετο » (Hes.), d'où il résulterait que la dentale est un élargissement dont les formes peuvent être diverses. Mais le **th* expressif semble représenté par gr. θ dans certains cas. Dès lors, lat. *lat-* pourrait répondre exactement à gr. λαθ-. Cf. Benveniste, *Formation des noms en indo-européen*, p. 192. Les autres rapprochements proposés, comme celui de v. isl. *lōmr* « tromperie », sont en l'air.

later, -eris m. : brique faite de terre, crue ou cuite (l. *crūdus*, *coctilis*). Même sens que gr. πλῆθος. Ancien (Caton, Plt.); technique. M. L. 4924; irl. *later*.

Dérivés : *laterculus* : briquette et gâteau de cette forme; et, par analogie également de forme, *laterculum* n. : registre (latin impérial); ou autre nom de la jusquiamme (Ps.-Apol. 4, 25); *laterculēnsis*; *laterārius*, d'où *laterāria* f. « briqueterie »; *latericius* « bâti en briques » (cf. *caementicius*), M. L. 4925 a (avec influence de *latus*?); *Laterānus*; *laterina* (cf. *figlina*) (Tert.); et sans doute *Laterēnsis*.

Terme technique sans étymologie.

lateritāna (-tiāna) n. pl. : (pira) sorte de poires, sans doute originaires de *Laterium*, en Arpinum. Cf. *Laterēsiana* de *Laterēnsis*, *Abellāna* sous *Abella*. On le dérive aussi du nom d'homme *Laterius*.

latex, -icis m. (f. dans Accius) : *profluens aqua dicuntur. Vitum tamen hoc uocabulo et in uino*, P. F. 105, 23. Terme presque uniquement poétique et noble. Lucrèce l'emploie pour désigner toute espèce de liquide, *absinthii laticem*, 1, 941; *liquoris uitiigeni laticem*, 5, 15; *laticum frugumque cupido*, 4, 1093. Pas de dérivés; non roman.

Latex est généralement considéré comme un emprunt au gr. *λάταξ* « reste de vin qu'on jette au jeu de cottabe » (cf. Boisacq, s. u.). Mais on ne s'explique pas comment aurait pu se faire le passage du sens précis et technique du mot grec au sens très général du mot latin.

***latiārius** (CIL VIII 19994) : épithète de sens obscur, appliquée peut-être à un gladiateur (?). Cf. *latiārius* « en latin » (Mart. Cap., Sid.)?

latīnus, -a, -um : latin. Adjectif dérivé de *Latium* (à côté de *Latīālis*, -is, épithète de Jupiter). De là *latīnitas* défini quae sermonem purum conseruat, ab omni uitio remotum; *uitia in sermone, quominus is latinus sit, duo possunt esse, solocismus et barbarismus*, Rhet. Her. 4, 12, 17. *Latīnus*, *latīnē*, *latīnitas* se sont ainsi opposés à *barbarus*, et *latīnē* a pris le sens de « en bon latin, en bonne langue »; cf. le développement roman. M. L. 4927; et celtique : irl. *laiteen*, *laínoir*; britt. *ladin*. Nom propre : *Latīnius*. Dérivés bas latins : *latīnō*, -ās et *latīnizō*, -ās (d'après *graeicizō*). Quant à *Latium*, l'étymologie en est inconnue.

***latītiāuerunt** : *Cato posuit pro saepe tulerunt*, P. F. 108, 20. Suppose un fréquentatif **latiūō*, dérivé de *lātum* supin de *ferō*. Forme unique.

Lātōna, -ae f. : Latone, mère de Diane. Emprunt latinisé au grec dorien Λατώ, cf. *Artemōna* (Plt.) = **Ap-te-mō*, avec influence de *Bellōna*, *matrōna*?. Toutefois, un intermédiaire étrusque n'est pas impossible; cf. Eva Fiesel, *Namen d. Griech. Mythos im Etrusk.*, p. 73.

-**lātōr** : v. *ferō*.

lātīrina : v. *laudō*.

latrō, -ōnis m. : soldat mercenaire grec, fantassin (seul sens attesté dans Plt.); par suite (à l'époque classique), brigand, voleur de grand chemin; pion (au jeu de dames; dit aussi *latrunculus*). Sans doute formé sur *praedō* auquel il est joint, par exemple Dig. 50, 16, 118, *hostes hi sunt qui nobis, aut quibus nos publice bellum decreuimus; ceteri latrones aut praedones sunt*. Formation populaire et péjorative en -ō. -ōnis (l'hypothèse d'un emprunt direct à un gr. **λατρώων* non attesté, formulée par M. Leumann, *Gnomon* 13 (1937), p. 30, est inutile et indémonstrable). Ancien, classique. Conservé avec le sens de « larron » en roman. M. L. 4931 (panroman, sauf roumain) et 4932, *latrocinium*, *Einf.*, p. 177; et en celtique : irl. *lator*, *latrann*; britt. *lleidr*.

Les anciens avaient déjà reconnu dans *latrō* un mot appartenant au groupe de gr. *λάτρω*, *λατρεύω*, *λατρεῖω*. Mais l'étymologie populaire l'a rapproché en même temps de *latus*, -eris et de *lateō*; cf. Varr., L. L. 7, 52, *latrones dicti ab latere, qui circum latera erant regi atque ad latera habebant ferrum, quos postea a stipatione stipatores appellarunt, et qui conducebantur : ea enim merces Graece dicitur λατρών. Ab eo ueteres poetae nonnumquam milites appellant latrones... quod item ut milites (sunt)*

cum ferro, aut quod latent ad insidias faciendas, explicata reprise par le Servius de Daniel, Ae. 12, 7; cette étymologie a pu avoir une action sur le sens en latin vulgaire, à en juger par le sens du fr. *larron*.

Dérivés et composés : *latrunculus* (cf. *latrunculus*); *latruncularius*, -lātor; *latrunclo*; *latruncularius* (époque impériale); *latrō-cinor*, -cinium, mots du vocabulaire militaire, comme *trōcinium*, et formés sur *tubicen*, -cinium; *latrōcinālis*, -cinātiō (époque impériale); v. Ernout, *Philologica* I, p. 81.

lātrō, -ās, -āre : aboyer. Sens propre et dérivé; ce dernier déjà dans Ennius, A. 584, *animus cum pectore latrat* (à l'imitation de l'homérique ὠλακτέω). Ancien, usuel. M. L. 4928; v. B. W. sous *aboyer*.

Dérivés et composés : *lātrātus*, -ūs, M. L. 4929; *lātrātor*, -tō, -tōrius, -bitis; *adlātrō* « gronder, aboyer contre »; *circumlātrō*; *conlātrō*, même sens; *dēlātrō*; *ēlātrō* « crier avec force » (Hor., cf. ἔλλακτέω, Plut.); *illātrō*; *oblātrō*; tous de l'époque impériale (mais *oblātrāre* dans Plt.).

Cf. skr. *ṛdayati* « il aboie », v. sl. *laję* et lit. *lōju* « j'aboie », alb. *l'eh* « j'aboie ». Le verbe latin est dérivé d'un substantif non attesté appartenant à cette racine. Cf. aussi gr. ὠλακ « j'aboie ». — Un rapport avec lat. *lāmentum* est possible, mais indémontrable.

lātus, -a, -um : large. De **slātus*? Cf. F. 410, 34, *stilla genus erat naugii latum magis quam altum, sic appellatum a latitudine; sed ea consuetudine qua silicum pro locum, silitem antiqui pro liem dicebant. Stilla serait une forme populaire à consonne gémée intérieure*. Ancien, usuel, mais v. *largus*. M. L. 4935; B. W. *large*.

Dérivés et composés : *lātitudō* : *largus*; *lāticia* (tardif, CIL VI 26259; cf. *latia*, M. L. 4926, et *allātio*, M. L. 353); *dilatō*, -ās : élargir en écartant, dilater (classique, opposé à *contrahō*); *dilatātio*, -tor (tardifs); *ēlātio* (Cassiod.); *inlātābilis* (Gell. = ἀπλῆτος); pour *prōlātus*, v. *prōferō*, sous *ferō*, Ernout, Mél. Paoli, p. 269 sqq. *Lātus* sert de premier terme de composé dans *lāti-clāuius*, -a, -um, adjectif dérivé de *lātus* : « a tunica, et substantif *lāticiāuius* m. « sénateur, patricien »; *lāticiāuium* (*lāticiāuius*) « laticlave »; *lātifundius* : *lata possidens* (Gloss.); *lātifundium* n. : grande propriété (latin impérial; cf. Plin. 18, 35, *uerumque contentibus latifundia perdidere Italiam, iam uero et provincias*). Autres composés : *lātificō*, *πλατύνω* (Itala), d'après *amplificō*; *lātifolius* = *πλατύφυλλος* (Plin.); *lātiloguēns*, *πλατύλογος* (Gl. Philox.).

L'initiale ancienne **sl-* que donne lieu de supposer la forme *stilla* a amené à rapprocher le verbe slave *stijlo*, *stiliti* « étendre ». Il y aurait donc eu une forme **stelo-* à côté de **stero-* (sur lequel v. lat. *sternō*, *strātus*). On a rapproché aussi le groupe de skr. *itala-* « surface » (cf. *tellūs*), qui est loin pour le sens et pour la forme. Le latin n'a rien conservé de la racine **spletha-* de v. irl. *lethan* « large », gr. *πᾶρος*, etc.; c'est le groupe de *pateō* qui y est représenté. Comme *lateō*, le verbe *pateō* indique un état et ne fournit pas d'adjectif n. **io-*, d'où le recours à *lātus*.

lātus « porté » : v. *tollō* et *ferō*; *lātūra*, -rārius (tardifs).

latus, -eris n. : flanc, côté. Désigne d'abord une partie du corps (cf. pour la formation *pectus*, *tergus*), puis le côté, la surface latérale d'un objet : a) *b) lateribus* s'oppose à *à fronte*, *à tergō*. La parenté à *latere*, *ex latere* désigne celle des frères et des sœurs : *sunt et ex lateribus cognati, ut fratres sororesque*, Dig. 38, 10, § 8. A basse époque, on trouve *latus* employé comme préposition dans *dēlatus* *sē* (Grom.); cf. aussi *ad latus*, Itin. Burdig., p. 11, 3). *Dēlatus* a été ensuite réduit à *latus*, demeuré en roman. Sur l'emploi prépositionnel de *latus* (fr. *lès*, *lez*), voir, entre autres, Wackernagel, *Vorles.* II 164, et cf. irl. *le*, la « auprès de, chez, par », à côté de *leth* « côté ». Ancien (Enn.), usuel. Panroman. M. L. 4934.

Dérivés et composés : *laterālis* (Lucr., qui a aussi *glomerāmen*, de *glomus*); *laterālis* (Lucil.), M. L. 4925 (et *latericius*, avec influence de *later*, M. L. 4925 a); *latusculum* : petit côté; *collaterō*, -ās (Mart. Cap.) « se tenir de chaque côté »; *collaterāneus* (époque mérovingienne).

Cf. irl. *leth* « côté », qui est aussi thème en **-es*, gall. *lled* « demi ». Le vocalisme radical zéro du mot latin est surprenant. Le celtique a un thème en **-iu-*, irl. *sliss* « côté », que rien n'autorise à rapprocher de *leth*. Le rapprochement de irl. *leth* avec *lethan* « large » et le groupe de gr. *πᾶρος* n'est recommandé par rien. En somme, il y a ici un mot italo-celtique; il n'est pas surprenant que ce mot ne se retrouve pas ailleurs : les mots signifiant « côté » diffèrent d'une langue indo-européenne à l'autre. Sans rapport avec *lātus*.

lauer, -eris f. : berle, plante; gr. *ολω* (Plin.). M. L. 4953 a. Origine inconnue. Pour la finale, cf. *acer*, *cicer*.

Lauerna, -ae f. : *lauerniones fures antiqui dicebant, quod sub tutela deae Lauernae essent, in cuius luco obscurō aditōque solitos furta praedamque inter se luere. Hinc et Lauernalis porta uocata est*, P. F. 104, 28. Cf. le nom propre *Lauerni*.

Les gloses réunissent sous *lauerna* divers sens, par exemple : *qui filios alienos seducit*, i. e. *latro*, *uel dea furum siue ferraementa latronum*, CGL V 523, 20.

Sans doute étrusque; cf. *Lavelnas*; Ernout, *Philologica* I, p. 29 sqq.

***lauerum** (*lauerum* codd. dett.) : *uestimenti genus ex lana sucida confectum*, P. F. 105, 20. Sans autre exemple. La leçon *lauerum* fournirait seule une bonne étymologie; v. *lāna*.

lauō, -ās, **lauā**, **lauātum**, -āre et **lauō**, -is, **lauā**, **lauātum**, -ere : la racine signifiant « laver, baigner » a donné en latin deux verbes, un en -ā-, marquant d'abord l'état et s'employant absolument avec valeur réfléchie, l'autre à voyelle thématique en -o/e- marquant l'action et s'employant transitivement; cf. *stāre* et *sistere*. V. Havet, ALLG 15, 153 sqq.; Jacobsohn, KZ 40, 113 sqq.; 42, 150; Hartmann, Glotta 3, 163. On a donc eu :

I. *lauō*, -ās : se laver, se baigner; cf. Plt., Tru. 322 sqq., *piscis ego credo, qui usque dum uiuon lauāt*, *minu'diu lauare* (*lauari*, Varr., L. 9, 106) *quam haec lauāt Phronesium*. | *Si proinde amentur mulieres diu quam lauāt*, *omnes amantes balneatores sient*;

II. *lauō*, -is : laver, baigner; cf. id., ibid. 902, *puero*

opus est cibo, opus est matri autem quae puerum lauit, et les exemples rassemblés par Nonius 503, 38 sqq. Toutefois, l'emploi de *lauare* au sens de « se baigner » s'est vite perdu. Dans une expression comme *manūs lauare* « se baigner, se laver quant aux mains », *manūs* a été considéré comme le complément d'objet, et *lauare*, par suite, a été traité comme un verbe transitif, auquel on a donné un médio-passif, *lauor*. Dès Plaute, on rencontre le médio-passif *lauāri* (cf. Poe. 220, 229), dont l'usage s'est généralisé à l'époque classique, e. g. Caes., B. G. 4, 1, 10, *aque in eam se consuetudinem adduxerunt ut... lauantur in fluminibus*; et *lauare* y a déjà le sens de *lauere* « laver, baigner », cf. Poe. 223. Seul le parfait *laui* s'emploie encore avec le sens moyen — ce qui est normal; cf. *reuerit* en face de *reuertor*. Aussi *lauere* n'est-il plus conservé que par la poésie et a-t-il fini par disparaître. Les gloses n'ont que des formes de *lauare*, qui est seul demeuré dans les langues romanes. M. L. 4951 (panroman). Du reste, *lauere*, réduit à *-luere*, a largement subsisté dans les formes munies d'un pré-verbe et dont, par suite, l'aspect est « déterminé », comme l'est celui de *sistere*, *-cumbere* en face de *stāre*, *cubāre*. De *lauare* le supin est *lauātum*; cf. Plt., Ru. 382, *etiam qui it lauatum in balineas*; de *lauere*, *lauitum*.

De *lauare* dérivent : *lauābrum* et *lābrum* : baignoire, cuve, bassin pour se laver : *lābrum Veneris* « bassin de Vénus », v. André, Lex., s. u. ; *lābellum* (Caton, Agr. 10; Col.), conservé en italien, où souvent il désigne un tombeau, ainsi nommé pour sa ressemblance avec une baignoire, M. L. 4804; cf. aussi M. L. 4812, **labrellum*; *lauārum* (cf. gr. λουτρόν et pour le suffixe *ambulācrum*) « bain d'eau » (par opposition à « bain de vapeur »); *lauātiō* « action de se baigner », puis « appareil d'un bain »; *lauātor*; *lauātrium* « lavoir », M. L. 4952; *lauātūra* (Vitae Patr., Orib.), M. L. 4953; *lauātrina*; *lātrina* « lavabo », « cabinets » (doublet *lātrinum* dans Labérius), M. L. 4952 a, 4930; *lauandāria* « quae ad lauandum sint data », mot de Labérius, cf. Gell. 14, 7, 5. V. André, Lex., s. u. Inchoatif : *lauāscō*, -is (Aldh. Gramm.).

Composés : **elauō* ou **ēluō*, -ās (employé par Plt. au parfait *ēlāui*, par exemple Asin. 135, *nam in mari reperit, hic elauit bonis* « j'ai été nettoyé de mes biens », et au participe *elautus*); *exlāuius*, M. L. 3020; *dēlauō*, -ās (tardif) : enlever en lavant et « laver »; *circumlāuō*, -ās (Hygin); Salluste, Hist. fgm. 2, 56, emploie *circumlāuō*, -is); *praelāuō*? seulement *praelāuitus* dans Theod. Prisc. 1, 27 : Apulée a *praelauere*; *sublauō*, -ās (Celse, époque impériale); **experlāuere*, M. L. 3044.

Sauf *ēlauō*, dont, du reste, le présent n'est pas attesté et devrait être phonétiquement **ēluō*, -ās, tous ces composés sont récents.

De *lauō*, -is, au contraire, sont issus un grand nombre de composés en -luō, -is, d'après lesquels, à l'époque impériale, s'est reformé un verbe simple *luō*, d'où *luor*, mot de glossaire, « laver » (cf. *clāuō*, *sculpō*, d'après *inlūdō*, *insculpō*). On a ainsi : *ab-luō* = ἀπολούω « enlever en lavant, effacer, nettoyer, purifier » (sens physique et moral; ce dernier fréquent dans la langue de l'Eglise); *ablūtiō* « fait de laver, de nettoyer; ablution, purification, absolution »; **ablūmen*, M. L. 31 a; *ablūsiō*, -uium « action d'emporter en lavant » (en parlant d'un cours d'eau), par opposition à *allūsiō*; *al-luō* : effleurer en lavant, baigner; *allūsiō* « inondation, dé-

bordement »; *allūsiō* « inondation, terrain d'alluvion »; *col-luō* : laver, arroser (archaïque et postclassique); *col-lūsiō* (-uiō, -uium) : sens technique « réunion des eaux de lavage, de vaisselle, etc. »; cf. *colluarius porcus*..., *qui cibo permixto et colluuiū nutritur*, P. F. 49, 27; d'où « mélange malpropre, lie, tourbe » (sens figuré); *dilūō* : délayer; *dilūuium* (-uiēs, -uiō) : déluge, M. L. 2643; irl. *dile*, britt. *diluw*; *ēluō* : enlever en lavant (sens propre et figuré), laver, purifier, M. L. 2854; et aussi « se laver », cf. Plt., Rud. 579, *eho an te paeniet | in mari quod elauit, ni hic in terra iterum eluam*; *ēluuiēs* « écoulement au dehors, débordement, cours de ventre; inondation », M. L. 2854 a; d'où « abîme, précipice produit par l'inondation »; *ēlūtiō* : action de laver, purification; *ēluuiō*, -ōnis : inondation (Cic.); *ēlūtiō* « détrempé, fade »; et sans doute *ēlūtiō*, -ās (dérivé de **ēlūtiō*?) : rincer (mot populaire; Labérius ap. Gell. 16, 7, 5) et « décanter, transvaser »; *illūō* (in-?) mal attesté; *illūsiō* « inondation » (M. L. 4273), à ne pas confondre avec le mot archaïque et postclassique *inlūsiō*, où *in-* est privatif (= gr. ἀνούω); cf. Lucilius ap. Non. 126, 2, *hic cruciatur fame/frigore, inlūue, imperfundie, inlūtiue, incuria*, d'après *inlūtiō*, *inlūtiō*; *interluō* : baigner entre, arroser; *interlūsiō* (époque impériale); *prēluō* : laver en coulant, emporter dans son cours, laver, inonder, etc.; *prōlūsiō* (-uiō, -uium) : inondation, flux; surabondance (= *prōfūsiō*) et *prōlūsiō* (tardif); *subluō* : laver en dessous, couler au pied de, baigner; *sublūsiō* : boue, vase, suppression.

Cf. aussi *mallūuium*, *pellūuium*; *polūbrum*, et *dēlūbrum*?

De *lauō*, -is l'adjectif verbal est *lautus* ou, avec réduction de la diphtongue, *lōtus*. La langue a réparti les deux formes dans des emplois différents :

lautus s'est spécialisé dans le sens de « élégant, distingué », par suite « riche, honorable ». Le sens de « baigné lavé » est à peine attesté et ne dépasse pas Ténace (cf. Ad. 425). De là *lautē* adv.; *lautitia* (surtout au pluriel) : élégance, magnificence. Cf. P. F. 104, 9, *epularum magnificentia. Alii a lauatione dictam putant, quia apud antiquos haec elegantiae, quae nunc sunt, non erant, et raro aliquis lauabatur*. Cf. peut-être aussi *lautia*. Le sens de « lavé » apparaît encore dans l'adjectif féminin : *lauticia*, *farina appellabatur ex tritico aqua conspersa*, P. F. 105, 10 (pour la formation, cf. *empticius*, etc.), et dans *Lautulae*, *locus extra Vrhem, quo loco, quia aqua fluebat, lauandū usum exercebant*, P. F. 105, 11; *lautitās* (Gloss.); *lautiusculus* (Apul.).

lōtus a gardé le sens de « lavé, baigné »; de là *lōtiō* (Vitr.), *lōtor*, *lōtura* (Plin., Mart.) : lavage; *lōtus*, -is (Celse); *illōtus* (in-) : formes accessoires *illautus*, *illōtus* « non lavé, sale »; *inlūtiobarbus* (Apul.); *lōtiūm* n. : urine (depuis Caton; M. L. 5129); *lōtiolentus* (Titin.); *lōtiālis*, *lōtiōsus* (tardifs). Sur l'origine de *lōtiūm*, cf. Isid. 11, 1, 138, *urina... uulgo lotium dicitur quod eo lota, i. e. munda, uestimenta efficiuntur*. Sur l'emploi de l'urine pour laver les dents et les vêtements, cf. Catulle 39, 19; Diod. V 33, 5; Strabon 3, 164; v. Sofer, p. 70 et 175.

lōmentum : 1° ce qui sert à laver, savon ou pâte de toilette, faite de farine de fève et de riz; 2° bleu céleste (par comparaison avec la couleur de cette pâte?).

Le verbe *lauō* se retrouve en ombrien : *manf... vu tu*

« manūs lauitō », de *lowetōd. Hors de l'Italie, on n'a de correspondant que pour la racine. Le celtique a notamment un nom d'instrument : gaul. *lauto* glôse « bal-neō », irl. *lōhar* glôse « peluis », cf. gr. λουτρόν, λουτρόν; v. Pedersen, *V. G. d. k. Spr.*, I, p. 60-61 et 63. Le grec a des formes verbales obscures : λούω, λούου-μενός, etc. L'arménien a *loganam* « je me baigne », qui rappelle lat. *lauāre*. Le germanique offre des substantifs tels que v. isl. *lauðr* « lessive », *laug* « bain chaud »; v. h. a. *louga* « lessive ». On n'arrive à poser aucune forme indo-européenne précise; mais la parenté de tous ces mots est certaine.

*lauricēs : lapereaux pris sous la mère. Le mot ne se trouve qu'au pluriel dans Plin. 8, 81, qui le donne comme espagnol : *fetus uentri (cunicularum) exsectos, uel uberibus ablatis, non repurgatis interaneis... laurices uocant* (scil. Hispani). M. L. 4941; v. h. a. *lōrihihi(n)*. — *Cuniculus* est aussi donné comme espagnol. Cf. *Iepus*.

lauriō, -ōnis m. : serpolet (Plin. Val.). Sans doute de *laurus*.

laurus, -i et laurus, -ūs f. : laurier. Arbre consacré à Apollon et dont les feuilles couronnaient les généraux triomphants, etc. De là « couronne triomphale ». Ancien, usuel. Panorm. M. L. 4943; B. W. s. u.; et germanique : v. h. a. *Lōrbom*; celtique : irl. *laur*, gall. *laur-aydd*; gr. mod. λῆρος; bulg. *lavr*.

Dérivés : *laureus* « de laurier », M. L. 4940, substantivé à l'époque impériale *laurea* (sc. arboris) « laurier » ou l. *[corōna]* « couronne de laurier »; d'où *laureātus*, sur lequel a été refait *laureō*, -ās; *laurinus*, M. L. 4942; *laureolus*, diminutif de *laureus*; *laureola* « feuille de laurier, petite couronne de laurier »; *lauriculus* « petit laurier »; *Laurētum*, *Lōrētum* (avec réduction de la diphthongue) : lieu planté de lauriers, sur l'Aventin; *laurāgō* : laurier alexandrin; *lauriō*? V. André, *Lex.*, s. u.

Composés poétiques en *lauri* : *lauri-comus*, -fer, -ger (imités du grec βαφνηφόρος, -κόμος), -potēns. Cf. aussi *lauricina*, χαλαρόδερν (Gloss.). Sur *lorandrum* (*lorandrum*, *rodandrum*), corruption de *rhododendron* (avec haplogie et influence de *lōrus* « laurus »), et *laurorosa* (Diosc.), nom du laurier rose, v. Sofer, p. 99.

Plante méditerranéenne dont le nom est, évidemment, emprunté à une langue indigène, non i.-e. L'existence de *δαυνος*, *δαυνας* en thessalien, de *λῆρνα* à Pergame, et aussi de *δαυμῶς* glôse *δαφνη* *πικρά*, donne lieu de supposer que les mots grecs et latins reposaient sur des originaux apparentés entre eux.

laus, -dis (thème consonantique; abl. *laude*, g. pl. *laudum*; *laudum* est rare et secondaire) f. : éloge, louange, titre de louange, mérite, valeur, gloire. Ancien (Liv. Andr.), usuel au singulier et au pluriel. M. L. 4944; B. W. *lods*.

Dénominalif : *laudō*, -ās : louer, célébrer. Panorm. M. L. 4938-4939; et celtique : gall. *lawdu*.

Dérivés : *laudatō*, -tor, -trix; *laudabilis* et *illaudabilis*, *illaudātus*; *laudatūsus* = ἐγκωμιστικός (Quint.); *laudatōrius*; *laudatibundus*; ad-*laudō*, ad-*laudabilis*; con-*laudō* « comblé d'éloges »; con-*laudatō*; *dilaudō* : louer en tous points (Cic., ad Att., où le pré-
verbe a la même valeur augmentative que dans dis-

cupiō, *disperēō*, etc.); *elaudō* (rare, v. Thes.). Dans les composés, l'a radical est maintenu par analogie; la forme phonétique se confondrait avec le groupe de *lūdō*.

Le sens ancien de *laus* devait être « fait de nommer, de citer »; le mot s'est spécialisé dans une acception favorable. *Laudō* a gardé quelques traces de ce premier sens, qui n'est pas ignoré des anciens; cf. P. F. 105, 7, *laudare apud antiquos pro nominare*, et 66, 24, *elaudare plus quam nominare*; Gell. 2, 6, 16, *laudare significat prisca lingua nominare appellareque*, cf. 13, 20, 17. Plaute dit, Cap. 426, *Iouem supremum testem laudo*; et Virgile emploie *illaudātus* (sans doute calque du gr. ἀτιμῆτος), G. 3, 5, qu'Aulu-Gelle, l. 1, explique par « quasi illaudabilis qui neque mentione aut memoria ulla dignus neque umquam nominatus est ». Cf. une spécialisation comparable dans *ordō*, dans *jāma*, *infāmis* et dans le gr. αἴσος, αἴστος. Le développement du sens favorable a pu être aidé du fait que *laus*, *laudāre*, *laudatō* servaient à désigner l'appel suprême que l'on adressait au mort, puis l'éloge funèbre qui s'est ajouté à cet appel (cf. *supremas laudes*, *laudatō* funēbris, fr. les « laudes »; Cic., Mu. 36, 75, *cum cum supremo eius die Maximus laudaret*).

Aucun rapprochement net. M. Vendryes signale, à titre de possibilité, irl. *luaidim* « je mentionne, je célèbre ». Le germanique a une forme **leu-t* dans got. *liupōn* « chanter, louer », etc. Mot à diphthongue en -a.

lausiae (lapides) f. : ardoise, pierres plates. Mot gaulois ou ibère, attesté épigraphiquement; cf. Bücheler, ALLG 2, 605. M. L. 4946.

lautia, -ōrum n. pl. : présents d'hospitalité; *dautia*, *quae lautia dicimus*, et *dantur legatis hospitii gratia*, P. F. 60, 6. Terme technique de la langue du droit public; cf. T.-L. 28, 39, 19, *locus inde lautiaque legatis praebere iussa*; cf. S. C. de Ascl., CIL I² 588 (78 av. J.-C.). Comme on ne sait pas en quoi consistaient ces présents, ni quelle est la forme la plus ancienne du mot, on ne peut rien affirmer de son étymologie. Les uns le dérivent de *lautus*, les autres le rattachent à *dare* (cf. *duim*); chacune des deux explications soulève des difficultés. Le mot *lautia* conservé dans les langues hispaniques est sans doute un autre mot; cf. M. L. 4949.

lautumiae, -ārum f. pl. : carrières de pierre. Emprunt latinisé (déjà dans Plt.) au gr. λατομῆαι, dont la forme *latōmia* n'est que la transcription. L'u intérieur de *lautumiae* est issu régulièrement d'un o devant m en syllabe intérieure ouverte; cf. *maximus*, etc. Mais la diphthongue initiale fait difficulté : on a supposé qu'elle répondait à une prononciation dialectale **āzo-τομῆαι*; ce peut être un fait d'assimilation, comme dans *lacūna* de *lacūna*, etc. Phénomène contraire dans *agustus* de *augustus*.

lax, -lex; laciō, -is, -ere; -liciō; lacessō, -is, -iul; laciō, -ās; -lectō, -ās, -āre. *Lax*, *laciō* sont attestés seulement par les glossateurs; e. g. P. F. 103, 25, *laciō decipiendo inducit*; *lax etenim fraus est*; id. 104, 16, *laciō : inducit in fraudem. Inde est allicere et lacessere*; inde *lactat*, *illectat*, *oblectat*, *delectat*; id. 25, 14, *adlicet est perducit aliquem in rem, dictum a uerbo laciō, i. e. frus-*

trantem inducere. Cf. encore id. 100, 12, *inlex, correpta sequenti syllaba significat inductor, ab inliciendo*. Plautus (Asin. 221) : « *esca est meretriz, pectus (l. lectus) inlex* ».

De tous ces témoignages il résulte qu'il a existé un mot racine *laz* « appât, ruse, tromperie, séduction », auquel s'apparentait un verbe *laciō* « attirer, séduire ». A *laciō* correspondait un désidératif *laccessō* et un fréquentatif *laciō*, -ās, -āre. *Laciō*, *laciō* ont fourni de nombreux composés; en fin, comme seconds termes de composés, existent aussi le nom d'agent *-lex* et le nom d'action *-licium*. On a ainsi :

1^o *laccessō* (participe *laccessiēns*, St Jér., d'un présent *laccessiō* refait sur *laccessiul*; et *laccessō*, tardif, par confusion de suffixe) : chercher à attirer dans un piège; provoquer, harceler; d'où « attaquer, assaillir » (sens physique et moral, propre et figuré). Ancien et classique; peu usité dans la prose impériale. Dérivés tardifs et rares : *laccessitor*, -tiō; *illaccessitus*.

2^o Composés de *laciō* : *alliciō*, -is, -lexi, -lectum, -ere : attirer, séduire, M. L. 362 a; *allector*, *allectiō* (tardifs); *allicefaciō* (époque impériale).

dēliciō : détourner par ses séductions (Titin., Lucilius); de là *dēliciae* (singulier rare; un exemple dans Plt., Ru. 426, *operam ludo et dēliciae dabo*) et *dēlicium* « séduction, perversion », cf. Plt., Mo. 15, *tu urbanus uero scurra, dēliciae populi*; par suite « plaisir favori, délices » et, au sens concret, « mignon », cf. Cic., Diu. 1, 36, 79, *amores ac dēliciae tuae*, Roscius (auquel il faut sans doute rattacher *dēlicatus*, q. u.), M. L. 2539; *dēliciosus*; *dēliciō*, -ās synonyme tardif de *dēlectō*, et *indēliciō* (-ciōr) trad. de ἐνδεδυκώνας; *dēliciōlae*; *dēliciolum*.

ēliciō, -is, -licuī (-lexi), -licitum (souvent confondu avec *ēliciō* dans les manuscrits) : faire sortir par ruse (terme militaire) ou par magie (terme religieux, e. *Iouem*, *Mānes*); cf. *Iuppiter Elicius*, Ov., F. 3, 313-328; Varr., L. 6, 94, et les références de Goetz-Schoell, ad l.; *excelebra*, Plt., Ba. 944; *elecebrae argentariae*, Plt., Men. 377, cf. P. F. 66, 25 (même formation que *uerlebra/ueriō*, etc.).

inliciō, -is, -lexi, -lectum : attirer dans un piège, séduire; *inlex*, cf. plus haut; *inlicium*, *illicium* : appât, séduction, dans la langue du droit public, « appel »; *inlicium uocare antiqui dicebant ad contionem uocare*, P. F. 100, 11, cf. id. 101, 12, et Varr., L. 6, 94; *illicebra* (surtout au pluriel), même sens et nom de plante « orpin », Plin. 25, 162; *illicebrosum*. D'où en bas latin : *illiciō*, -amentum, -ātiō, peut-être par un faux rapprochement avec *illicitator*, v. liceor.

pelliciō (per-) : attirer par ruse, séduire; *pellecebra(e)* (Plt.); *pellicātor* « qui pellicat ad fraudem », P. F. 225, 11 (ou bien de *paelex*?); *pellectiō*, -tor.

prōliciō : attirer en avant (Plt., Ov.).

Cf. encore le composé *aquealiciūm* (aqui-) : *dicitur, cum aqua pluuialis remediis quibusdam elicitur, ut quondam, si creditur, manali lapide in urbem ducto*, P. F. 2, 24.

On considère généralement *aquealiciūm* comme sans rapport avec *aquelex*, -legis (aquelegus dans Non. 332, 45, *legere rursum uidere, ab hoc et aquelegi*) « celui qui recueille les eaux, inspecteur des eaux » (*indagator aqua-*

rum, dit Colum. 2, 2, 30) et glôse *aquam colligens*. Mais de *aquelex* existe aussi un génitif *aqueilicis* (cf. Thes. s. u.) et c'est sûrement à *-lex* de *laciō* que pense Varro quand il écrit, Men. 444 ap. Non. 69, 14, *an hoc praestat Herophilus Diogenem, quod ille e uentre aquam mittit? at hoc te iactas? at hoc pacto utilior te Tuscus aquelex*. Il se peut qu'il y ait là deux mots distincts : *aquelex*, -licis, terme religieux, et *aquelex*, -legis, terme technique, ou que la langue ait transformé en *aquelex*, -licis en *aquelex*, -legis, quand l'ancien sourcier chargé d'attirer magiquement les eaux s'est transformé en ingénieur technicien, chargé de les recueillir (*legere*) et de les distribuer. De même, il semble bien que la langue ait fait dériver de *-lex*, *laciō*, d'après *aquelex*, *aqueilicium*, certains mots techniques comme *inlicēs*, *canales in quos aqua confluit in uis lapide stratis ab inliciendo dicti*, P. F. 100, 12, et *inlicium dicitur cum populus ad contionem elicitur, i. e. euocatur*. Vnde et *colliciae tegulae per quas aqua in uas defluere potest*, 101, 12; *ELICES : sulci aquarii, per quos aqua collecta educitur e liris*, 66, 22; *DELICIA est tignum quod a culmine ad tegulas angulares infimas uersus fastigatum collocatur : unde tectum deliciatum et tegulae deliciae*, P. F. 64, 8. Mais ce rattachement n'a pas été complet, et les doublets *colliciae*, *dēliciae* provient que la parenté de ces termes avec le groupe de *liquor* n'a pas cessé d'être sentie. Cf. *colliciae*.

De *laciō* existe un itératif-intensif : *lactō*, -ās : — est dulcedine aliqua tenere, ad persuasionem inducere, unde et delectare et oblectare dicimus, Don. ad An. 912. Archaïque (Acc., Plt., Tēr.) et repris par la Vulgate. Composés relativement fréquents : *allectō* (Cic., Sén.), M. L. 355; *allectiō*, fr. *allécher*; *dēlectō* (*dēlector*) : attirer hors de, séduire (archaïque), puis, par un affaiblissement de sens dont on retrouve l'équivalent en français, simplement « charmer, délecter »; d'où *dēlectabilis* (et in-), -āmentum, -ātiō, -ātiūcula, M. L. 2532; britt. *dyleithio*; *ēlectō* : verbe plautinien, As. 275, Mer. 224, cf. P. F. 66, 26; *illectō* (tardif), M. L. 4267, d'où *illectiō*, -mentum; *oblectō* : attirer ou retenir par des charmes, charmer, plaire à; *sē oblectare* « prendre son plaisir dans ». *Oblectō* est à *lactō* comme *oblectō* à *laciō*. Dérivés : *oblectātor*, -tiō, -men, -mentum; *oblectātorius*; *oblectāneus*; *sublectō* : duper (Plt., Mi. 1066 a).

On rattacherait généralement, avec les Latins eux-mêmes (cf. Thes. Gloss. s. u. *pellax*), à *laz*, *laciō*, les composés poétiques *pellax*, *pellacia* : *inuidia... pellacis Vlixis*, dit Vg., Ae. 2, 90, que le Gloss. de Placide explique par « *per blanditias decipientis* »; *placidi pelacia ponti*, Lucr. 5, 1004. Mais la forme correcte serait **pellax*, **pellacia*, cf. *inlex*, M. Pokrovskij, Bull. Acad. Sc. de Russie, 1920, p. 379 sqq., a rapproché *pellax* de *pellō*, ce qui est satisfaisant pour la forme, mais l'est beaucoup moins pour le sens, *pellere* n'étant jamais employé dans le sens très précis que Lucrèce et Virgile, et à leur imitation Arnohe, donnent à *pellāx*, *pellācia*. On peut supposer avec plus de vraisemblance que *pellax*, *pellācia* ont été influencés par *fallāx*, *fallācia*, auxquels ils s'apparentaient sémantiquement; cf. Thes. Gloss. s. u. Cf., d'autre part, l'influence de *fallāx* sur *uerāx*. La graphie *perlaz*, attestée plusieurs fois, montre que pour les Latins *pellāx* n'avait rien de commun avec *pellō*.

Lax, *laciō* appartiennent à un groupe de mots expres-

sils, populaires, d'origine inconnue; *laqueus* en fait peut-être aussi partie. On partirait de *lakw-.

laxus, -a, -um : lâche, relâché, détendu (sens physique et moral; opposé à *artus*, *adstrictus*, *angustus*, *intentus*); et par suite, à basse époque, « large, vaste ». Ancien (Caton), usuel.

Dérivés et composés : *laxiūs* « large étendue, largeur »; *laxō*, -ās : relâcher, détendre (sens propre et figuré : *χαλῶ σχοίνον ἢ ἀλλο τι*, CGL II 475, 12), donner de l'ampleur à, adoucir (classique, usuel); *laxitudo* : espace vide (Vitr.), largeur; en médecine « calmant »; *laxātorius*; *laxātorius*; *laxātorius* « relâchement », « évacuation », *l. uentris*; « espace vide pour se détendre »; *laxitudo* (St Jér.; cf. *ampli*, *laxitudo*); *dilatō* (Not. Tir. 75, 55); *relaxō* (usuel, classique), -ātis; *laxico* (Ps.-Apul.).

Laxus n'a laissé que peu de traces, M. L. 4956, et a été éliminé par **lascus*, qui est formé comme les adjectifs désignant une qualité ou un défaut physique : *casus*, *luscus*, *uescus*, etc.; de même, c'est à **lascō* issu de *laxico* plutôt qu'à *laxō* que remonte le type « lâcher, laisser » demeuré dans toutes les langues romanes, où il a éliminé *linquō* et *sinō*. B. W. s. u.; M. L. 4918, 4955. Irl. *lax*; britt. *laes*, *laosk*.

Forme désidérative à élargissement -s-, comme, par exemple, *anzius*, *lucus*. Pour le caractère expressif du groupe, v. *langued*. Cf. sans doute gr. *λῆγω* « je cesse » (avec ancien *sl- initial, à en juger par hom. *ἄλληρος* « incessant »), *λῆγασαι* « débaucher », etc.; *λαγρός* « flasque, mou », *λῆγρος* « débauché », etc.; *irl. lace* « mou, faible » (sans doute adjectif expressif à consonne gémée); v. isl. *slakr* « mou, tombant ».

lēbēs, -ētis, m. : bassin, chaudron. Emprunt au gr. *λέβης*, attesté à partir de Virgile; se rencontre aussi dans la Vulgate. À côté de la transcription savante, il a dû exister une forme populaire *lēbēta* (cf. *tapēs* et *tapēta*), qui semble conservée dans un parler d'Apulie, M. L. 4960 (où ce peut être, du reste, une survivance directe du grec).

***lebetōn**, (leui), -ōnis m. : sac des moines égyptiens (Vita patr. 7, 12, 8). Mot étranger; peut-être égyptien?

***lec(e)ātor** : *gulosus*. Mot des glossaires médiévaux, dérivé du type germanique qui a fourni le fr. *lécher*, etc. Cf. M. L. 5027; B. W. s. u.; et *lectuosus* (pour *lecc-* d'après *allectare*) dans Virg. Gramm., p. 28, 2.

lectus, -i m. (e bref; *lectum*, Dig., d'après *λέκτρον*?); quelques traces de *lectus*, -ūs, d'après *domus*, -ūs, C. E. 2167; Cornif. ap. Prisc., GLK II 257, 5) : lit; pour dormir, *l. cubicularis*, *λέκτρον*; nuptial, *l. genialis*, *ἐνθή*, *l. aduersus*; de table, *l. tricliniarius*; funèbre, *l. funebris*. Usité de tout temps. Panroman, sauf roumain. M. L. 4965. Passé en m. irl. *lecht*.

Dérivés et composés : *lectulus* : *λεντιδιον*; *lectarius* : ouvrier en lits (Italia); *lectica* « litière », M. L. 4962 (britt. *lleihig*), généralement couverte et fermée, différente de cela de la civière (*capulus*, *feretrum*); *lecticula*, *lecticarius*, *lecticariola* (Mart.); *lecticilis* (Gloss.); *lecticocisium* (Not. Tir.), de *lectico*- et *cisium*; *lectuālis*, *lectuāris* (bas latin, M. L. 4964 a),

d'après *arcuārius*, *statuārius*?; *lectuāria* (Greg. Tur.); *lectāria* (Loi Sal.) « couverture »; *lectuālia*, -ium, même sens (époque impériale); *lectina* « cabine de navire »; *lectisternium*, ancien terme du rituel, proprement « fait de dresser un lit » sur lequel on plaçait les statues des dieux pour leur offrir un banquet sacré, servi par les *epulōnēs*; *lectisterniātor*, formation comique de Plaute, d'après *uindemiātor*. Cf. *sellisternium* et le mot obscur *siliocernium*. A la même racine se rattache peut-être *supellex*, -lectilis.

La racine, bien représentée dans certaines langues, manque dans plusieurs autres, notamment en indo-iranien et en arménien. Elle fournissait un présent radical athématique, dont hom. *λέκτο* est un témoignage, mais qui est, en général, remplacé par d'autres formes : l'irlandais a *laigid* « il se couche », parallèle à *saidid* « il s'assied »; le gotique a *ligan* « être couché » parallèle à *sitan* « être assis », le vieux haut allemand *liggan* parallèle à *sizzan*; le slave a *legō* « je me coucherai », *ležiū* « il est couché » parallèle à *sedō* « je m'assierai », *sedīū* « il est assis ». Le causatif, got. *lagjan* « étendre, mettre », v. sl. *ložiti*, semble ancien. — Tandis que le substantif *sella* a des correspondants hors du latin (v. ce mot), les noms de l'objet sur lequel on se couche varient d'une langue à l'autre : le latin a *lectus*, substantif masculin en *-to- à degré vocalique radical -e-, d'un type peu courant; le grec, *λέκτρον* et *λέχος*, le gotique, *ligrs* (avec suffixe *-ro-, tandis que *sils* a *-lo-; cf. lat. *sella*); le slave, *lože*, l'irlandais, *lige*. — Le latin n'a conservé aucune forme verbale de **legh-*; c'est le groupe de *cubare*, -*cumbere* qui en a pris la place et qui s'oppose à *sedere*, *sidere*; et il a même été fait un substantif *cubile*. Mais le groupe de *cubare* a une nuance de sens différente de celle de la racine **leg-*, et le latin n'a pas de causatif équivalent à got. *lagjan*, v. sl. *ložiti*.

lēda : v. *lada*.

***lēdō**, -ōnis m. (Beda, Isid., Gl.), et *ledōna*, *lidūna* f. (Marcell. Med.) : reflux, jusant. Mot de très basse époque, sans doute gaulois, comme son contraire, *malina*; v. Du Gange.

legarica : v. *legumen*.

legiō, -ōnis f. : 1° choix, faculté de choisir; cf. Plt., Men. 187-188, *uter ibi melior bellator erit inuentus cantharo | tua est legio* (= tu as le choix) — *adiudicatum cum utro hanc noctem sies*; 2° division de l'armée romaine, « légion », parce que les hommes de la légion, *legiōnārii*, étaient recrutés au choix, *quod leguntur milites in delectu*, Varr., L. L. 5, 87, ou peut-être parce que originellement chaque combattant avait le droit de choisir un compagnon d'armes : *legit uirum uir*, Vg., Ae. 11, 632. Pour le passage de l'abstrait au concret, cf. *exercitus*, *classis*.

Dérivés : *legiōnārius*; *legiuncula* (T.-L.). Cf. osq. *leginim* « légionem », et pour la formation, *regō/regiō*. Irl. *légion*, britt. *leon* (pluriel).

legō, -is, *lēgi*, *lēctum* (cf. *lectus*, CIL XI 1826; *lēctor*, VI 27140), *legere* : ramasser, cueillir; *oleam* qui *legerit*, Cat., Agr. 144, 1; *l. nucēs*, Cic., de Or. 2, 66, 265. C'est ce sens qui apparaît dans *lignum* (v. ce mot), *legulus* (opposé à *strictor*, celui qui « pince » le fruit pour le

détacher, Cat., Agr. 144); cf. Cat., Agr. 64, *leguli uolunt ut olea cadaqua quam plurima sit, quo plus legatur*, et Varr., L. L. 6, 66, *ab legendo leguli qui oleam aut qui uinas legunt*.

Par suite : 1° recueillir (en concurrence avec *colligō*, gr. *συνίσταω*), par exemple *ossa legere* (*ἀστέων ὄσσεα*) « recueillir les os du mort après l'incinération »; et, au sens moral, *sermōnem legere*; cf. Plt., Mi. 414, *nunc huc concedam ut horum sermonem legam*; *legere uestigia* « recueillir les traces de », sur lequel se sont créés sans doute les emplois techniques tels que, dans la langue nautique, *legere gram* « longer la côte »; cf. Vg., Ae. 3, 127, et *crebris legimus freta concita terris*; 706, et *uada dura lego saxis Lilybeta caecis*; et l. *saltūs, caelum* « parcourir les forêts, le ciel ». Même sens dans *praelegere*. Il peut y avoir ici influence de *stringere*; q. u.

2° rassembler : *legere uella* « carguer les voiles » et, par extension, *legere finem, ancoram*; l. *fila* « filer ». De là, par litote (peut-être dans l'argot des voleurs), « prendre, s'emparer de »; Non. 332, 23, *legere subripere significat : unde et sacrilegium dicitur, id est de sacro furtum... Lucilius lib. XXVIII (58) omnia uisceris manibus leget* (cf. 396, 4), et ad Her. 2, 30 fin., *maius esse maleficium stuprare ingenuum quam sacrum legere*. *Sacrilegium* est peut-être une formation plaisante d'après *sortilegium* (cf. le type de gr. *χορηγόσιος*); cf., toutefois, Benveniste, *Mélanges Niedermann*, p. 49 sqq., qui y voit un calque de *λεπτολόγος*.

3° choisir (en concurrence avec *ēligō*); cf. Suét., Aug. 35, *senatum ad modum pristinū redegit duabus lectionibus : prima ipsorum arbitratu quo uir uirum legit*. De là *legiō* (v. ce mot) et l'emploi de *lectus*, Plt., Ps. 1149, *hic sunt quinque argenti lectae numeratae minae*; Cic., Verr. 2, 1, 6, § 15, *lectissimi uiri atque ornatissimi*.

A ce sens de « cueillir, choisir » se rattachent, outre *legulus* et ses composés, tardifs, *auri*, *conchy(lio)* -*legulus* (avec haplogogie), *māri-legulus*, les composés en -*legus* : *denti*-, *sacri*-, *sorti-legus* (anciens), *flōri*-, *frūgi*-, *tūri*-, *fāti*-, *aqui*-, *auri-legus* (époque impériale).

4° lire. Toutefois, ici l'évolution du sens n'est pas claire. Peut-être s'est-elle faite par le moyen d'expressions telles que *legere oculis* « assembler (les lettres) par les yeux », cf. Vg., Ae. 6, 34, *quin protinus omnia | perlegerent oculis, ou scriptum legere* « recueillir comme étant écrit, trouver écrit »; Cic., Deiot. 7, 19, *ut scriptum legimus*; N. D. 2, 49, 1, *legi etiam scriptum esse auem quandam...*, ou d'une expression technique, telle que *senatum legere* « faire l'appel des sénateurs », e. g. T.-L. 40, 51, 1, *censores fidei concordia senatum legerunt* (cf. le sens de *λέγειν* « énumérer, dire l'un après l'autre », *λ. ἑκάδε*, et est dérivé sans doute le sens de « dire », et *citare*, *recitare sententiam*), d'où « lire la liste de » et, finalement, « lire à haute voix », ce qui est souvent le sens de *legere* (cf. *ἀναγγέλλω*), d'où, en général, « lire ». Au sens de « lire » se rattachent les dérivés *lēctio* « lecture » (abstrait et concret; cf. *λέξις*); *lēctiuncula*; *lēctor*; *lēctrix* (Inscr.); *lēctura* (Pall.); *lēctorium* (Gloss.); lecture, cf. **lectōrinum* plus bas, **lectiōnārius* (Alex. Trall.); *lēctiō*, -ās : lire souvent; et *l. lēctus* : non lu. Cf. aussi *perlegō* : lire jusqu'au bout; *praelegō* : annoncer ou commenter ce qu'on va lire; *relegō* : relire; *translegō* : passer rapidement en lisant, parcourir des yeux. On peut dire que *legō* « lire » est devenu un verbe

indépendant de *legō* « choisir », avec ses dérivés et ses composés à lui. Pour un contemporain de Cicéron, il n'y a rien de commun entre *legere oleam* et *legere librum*, entre *lēctor* et *legulus*.

C'est le sens de « lire » qui a persisté dans les langues romanes et en celtique; cf. M. L. 4970, *legere*; 4969, *legenda*; 4963, *lectio*; 4964, **lectorium*; irl. *legim*, *legend*, *leachdán*, *liachi*; britt. *lith*, *leu*, *len* « legō, legenda »; le sens de « cueillir » a été réservé à *colligere*, M. L. 2048.

À côté de *legō*, -is a dû exister un intensif duratif en -ā-, **lēgō*, -ās, qui est attesté par l'ancien participe devenu adjectif : *ēlegāns*, -antis : qui sait choisir; et « bien choisi, élégant ». Ancien, usuel, classique. De là : *ēlegantior*, *ēlegantia* (abstrait et corr.); *perelegāns*, -ter; et *inelegāns*, -gantia. Cf. *ēducō*, -ās en face de *dūcō*, -is.

De *legō* existent beaucoup de composés. Pour certains, où le rapport sémantique avec *legō* n'était plus sensible, il a été créé un parfait en -lēxi (cf. les composés de *emō*). Les composés ont tantôt la forme -*ligō*, tantôt la forme -*legō*, sans que les raisons de la répartition apparaissent toujours. Ce sont, semble-t-il, les composés les plus anciens qui ont un -i- : *colligō*, *dēligō*; les composés qui se rattachent au sens, évidemment récent, de « lire » ont un e; pour *neglēgō*, et sans doute *intellegō*, il s'agit de juxtaposés dont les éléments se sont soudés à date relativement tardive.

1° Parfait en -lēgi : *allegō* (ad-) à rejoindre à un corps élu; admettre dans un collège; *allectiō* « élection, enrôlement »; *allector* « perçuteur »; *allectus*, -i m. : 1° membre adjoint ou surnuméraire d'une corporation; 2° receveur du fisc, doublet de *allector*, d'où *allectura*, d'après *praelectura/praeceptor*. Cf. M. L. 364, *alligere*.

colligō : recueillir, rassembler. Traduit le gr. *συνίσταω*, en particulier dans la langue philosophique, comme *collēctiō* trad. *συλλογή*, « conclure, déduire »; *colligere animōs* « recueillir ses esprits, revenir à soi », c. sē, etc. M. L. 2048.

Dérivés et composés : *collēctiō*; *collector* (tardif); *collectus*, -ūs (rare); *collecta* f. : collecte, écot, M. L. 2045; *colleciūsus* (terme de grammaire et de rhétorique); *colleciūsus*; *colleciūsus* : recueillir, rassembler; *colleciūculum* (tardif, d'après *receptūculum*); *colleciūsus* (Gloss.); *colleciō*, -ās (Gloss.); *recolliō* : ramasser, rassembler de nouveau, M. L. 7127; **accolliō* : accueillir, M. L. 82.

dēligō : achever de cueillir, cf. Cat., Agr. 24, *uinas legio... ubi delegeris*; cueillir en faisant un choix, choisir, M. L. 2540; *dēlectus*, -ūs m. : « choix » et terme militaire « levée d'hommes »; *dēlector* « recruteur »; *dēlectiō* « choix » est rare et tardif. Souvent confondus avec *dilectus*, etc.

ēligō : trier, choisir, M. L. 2843; *ēlectiō*; *ēlectus*, -ūs; *ēlector* (rare); *ēlectilis* (archaïque) : de choix, exquis; *ēlecti* : avoir choix; *praelegō* (Sid.); **exēligō*, M. L. 3001. Cf. *ēxlogh*.

interlegō (encore en tmèse dans Vg., G. 2, 366, *interque legendae*) : cueillir par intervalles, éclaircir.

perlegō : recueillir jusqu'au bout (emploi figuré, et seulement dans la langue poétique : p. *omnia oculis*, Vg.; p. *alqd uuln*, Ov.). Le sens ordinaire est « lire d'un bout à l'autre ».

praelegō : longer, côtoyer; cf. *legō*. Seulement dans Tacite et Rufin, avec ce sens. V. *legō* « lire ».

relegô : rassembler de nouveau, relire (époque impériale).

sélégô : trier, choisir (classique, Cic., Varr.); **séléctio**, -*tor* (St Aug.).

sublegô : cueillir, recueillir sous ou secrètement, choisir à la place de, soustraire; **subléctio** (Tert.).

2° Parfait en *-lēxi* : **diligô**, **dilēxi** : aimer; d'après Cléon, de sens moins fort que **amāre**, cf. Fam. 9, 7, 1, *Clodius ualde me diligūt, uel ut epaxiurōres pō dicam, ualde me amat*; et aussi Isid., Diff. 1, 17, *alii (scil. atque Cicero) dixerunt amare nobis naturaliter instium, diligere uero electione*. En antithèse avec **neglēgô**, d'après Heurn. 4, 20, 28, *diligere formam, negligere famam*; cf. Cic., Att. 1, 5, *diligentiorem... negligentem*. Sur le participe présent **diligēns**, -*tis* : qui aime; de là « qui a du zèle pour, soigneux (de) », ont été formés **diligenter**; **diligentia** : soin, zèle, application (par opposition à **neglegentia**). **Dilēctus** s'est, à basse époque, confondu avec **dēlectus** : levé; cf. P. F. 65, 1, *dilectus militum*, et *is, qui significatur amatus, a legendo dicti sunt*. La langue de l'Eglise a **dilectio** pour traduire ἀγάπη, σπογγή (**dilectio tua, uestra**), et **dilēctor**, -*trix*.

intellegô, -*xi* (quelques formes de parfait en *-lēgi*, par exemple dans Sall.) : choisir entre (par l'esprit), d'où « comprendre, connaître, s'apercevoir » : **intellegēns** : qui comprend, qui se connaît en, connaisseur, M. L. 4482; **intellegentia** (= νόσις) : faculté de discerner ou de comprendre, intelligence, entendement, connaissance (attesté depuis Tér.; surtout fréquent dans Cic.); **intellegentiālis**, -*tiās*, -*tiās* (tardifs) : **intellegibilis** (époque impériale) et **inintellegibilis** (St Ambr.), traduisant νόσις et ἀνόσιτος ἀκατάληπτος; **intellectus**, -*ūs* (surtout d'époque impériale), avec tous les sens de **intellegentia** et, en outre, ceux de « faculté de percevoir par les sens ou l'esprit », « sens (des mots) », à basse époque : **intellectuālis**, **intellectuālis**, etc. Irl. *inleacht* (mot savant).

neglēgô (nec-) : négliger, dédaigner; **neglegens dictus est non legens neque dilectum habens quid facere debeat, ommissa ratione officii sui**, F. 158, 25; M. L. 5878. De là : **neglegentia**, M. L. 5879; **neglegenter**; **neglēctio** et **neglēctus**, M. L. 5877, sont extrêmement rares; de même **neglēctor** (St Aug.), **neglēctum** (un exemple dans l'Anthol.). Les formes romanes sont aussi très rares. **Neglegentia** est dérivé directement de **neglēgēs** (negli-) : le simple **legentia** n'existe pas.

Cf. les présents gr. λέγω « je cueille », alb. mb-*l'eth* « je cueille ». Le fait que gr. λέγω a servi à signifier « je dis » et lat. **legô** « je lis » indique quelque ancien sens technique, sans doute religieux et politique : **legere senātum** est caractéristique.

lēgô, -*ās*, -*āui*, -*ātum*, -*āre* : 1° déléguer à quelqu'un la charge de faire quelque chose, en vertu d'un pacte, d'un contrat (**lēxi**), **lēgare alqd alicui**; en particulier, dans la langue du droit privé, « déléguer à ses héritiers l'exercice d'une autorité posthume », e. g. *pater familias uti super familia pecuniaria sua legassit, ita ius esto*, L. XII Tab.; de là **lēgare d. filio** « imposer au fils héritier la charge d'un legs », **lēgare ab herede** « grever l'héritier d'un legs » et, finalement, « léguer »; 2° déléguer, députer quelqu'un pour faire quelque chose, **lēgare aliquem ad aliquid**; cf. **lēgātus** « délégué, député, fondé de pouvoir, lieutenant » (Irl. *legait*).

Au premier sens se rattachent les dérivés : **lēgātum** « legs, part prise sur l'héritage et donnée à un autre que l'héritier légal »; **lēgator** « qui lègue, testateur »; **lēgātarius** : imposé à un légataire; et surtout **lēgātarius**, -*a* « légataire »; **lēgātus** (Diog.).

Au second sens appartient, outre **lēgātus**, **lēgātio** : délégation, ambassade, lieutenance.

Composés de **lēgô** : **ablēgô** : éloigner, reléguer; **ablēgātio**; **allēgô** : 1° dépêcher, députer (se dit d'affaires privées, tandis que **lēgô** se dit plutôt d'affaires publiques, d'où **lēgātū**); 2° à l'époque impériale, « alléguer » (*exemplum, merita*), M. L. 356 a; **dēlēgô** : déléguer (même double construction que **lēgare**), confier, attribuer à; terme de droit : constituer un débiteur, subroger en ses droits; **dēlēgator**, -*tiō*, -*tiōrius*.

relegô : 1° écarter, reléguer : **relegati dicuntur proprie quibus ignominiae aut poenae causa necesse est ab urbe Roma alioque loco abesse, F. 348, 18; 2° renvoyer sur quelqu'un; 3° terme de droit : restituer par testament; **relegātio**; **praelēgô**; **trā(ns)lēgô** (époque impériale). Pour **collēga** et **collēgium**, v. **lēx**. **Lēgō** est proprement le dénominateur de **lēx**, le sens premier devant être « fixer par contrat » ou « charger par contrat ». Mais le rapport avec le nom a vite cessé d'être senti. Il est possible que **lēgātus** ait précédé **lēgare**; cf. Stolz-Leumann, Lat. Gr. 5, p. 196. L'osque **ligātuis** « **lēgātis** » est sans doute emprunté au latin.**

legula, -*ae* f. : pavillon de l'oreille, lobe, *l. auris*; cf. gr. λοβός? Toutefois, le mot ne se trouve que dans Sidoine Apollinaire; c'est peut-être une déformation de **ligula**. M. Niedermann rappelle l'emploi de l'allemand **Löffel** pour désigner les oreilles du lièvre et, dans la langue familière, les oreilles de l'homme.

legūmen, -*inis* (**legūmentum**, Gell. 4, 11, 4, d'après *frumentum*?) n. : légume. Il semble que le mot ait d'abord désigné les légumes à cosse, pois, fève, etc. : **uiciam**, **lentem**, **cicerulcam**, **erulcam ceteraque** (Varr., R. R. 1, 32, 2) par opposition à (*holus*); c'est dans ce sens que l'emploie Vg., G. 1, 74, *unde prius laetum siliqua quassante legumen*; et ceci conduit à rapprocher λέβητοι ἑπεβινδοι (Hés.), dont le suffixe dénote, d'un reste, une origine non indo-européenne; cf. aussi λέβητις « cosse », qui rappelle la forme **legarica** citée par Varon, cf. plus bas, **lēbōs** « cosse, gousse ». L'étymologie populaire a rapproché **legūmen** de **lēgō**; cf. Varr., L. 6, 7, 66, et R. R. 1, 32, 2, *alii legumina, alii, ut Gallicani quidam, legarica appellant, utraque dicta a legendo, quod ea non secantur, sed uellendo leguntur*, et le mot, dans l'usage courant, a fini par désigner toute espèce de légume, s'opposant à **frāgēs**; cf. Cic., N. D. 2, 62, 156, *terra feta frugibus et uario leguminum genere*. Quelle que soit la première partie du mot, elle a été munie d'un suffixe latin, de telle sorte que rien ne décèle plus une origine étrangère. Quant à **legarica**, il est difficile d'y voir, avec Walde-Pokorny, une contamination de **legūmen** et d'**agaricum**.

Dérivé : **legāminārius** (époque impériale). **Legūmen** a supplanté (*holus*) et a seul survécu dans les langues romanes. M. L. 4972.

lembus, -*i* m. : **genus naucicellae uelocissimae quod et dromonis nomine appellamus**, Fulg. Expl. Serm. 564, 4.

Emprunt ancien (Plt., Acc.) au gr. λέμβος (d'origine inconnue), latinisé. Diminutif : **lemunculus**, souvent déformé en **lennunculus** (cf. Non. 534, 9), parce que l'embarcation était employée par les pirates et les trafiquants (**lennōs**) : **piratici lembi**, Curt. 4, 5, 18, d'où **lennuncularius** (Inscr.).

lemniscus, -*i* m. : ruban, bandelette. De ληνίσκος, d'où **lemniscatus** (Cic.).

lemurēs (ancien **lemores**, d'après Porphyron, ad Hor. Ep. 2, 209), -*um* m. pl. : *laruae nocturnae et terrificationes imaginum et bestiarum* (Varo de Vita pop. Rom. l. I : *quibus temporibus in sacris fabam iactant noctu ac dicunt se lemurius domo extra ianuam eicere*, Non. 135, 15 sqq.).

Dérivé : **Lemūria** (-*rālia*), -*brum* et **lemūrius**, M. L. 4975. L'étymologie d'Ov., F. 5, 451 sqq., 479-483, qui explique **Lemūria** par **Remūria**, est un simple calembour et n'explique pas **Lemurēs**, qui est antérieur à **Lemūria**. La différence de quantité de l'u dans **Lemurēs** et **Lemūria** (celui-ci seulement dans Ov., F. 5, 421) s'explique par le fait que **Lemūriā** était exclu de la poésie dactylique; cf. le **glōmērē** de Lucrèce).

On rapproche gr. λήμμαι « fantômes » (dévorant les enfants), λαμβρό « goulé, avide »; on ne peut faire état de lit. *lamoti*, dont l'existence même n'est pas sûre. Sans doute non indo-européen.

lēna : v. **lénō**.

***lēnis** (*līnes*), -*is* m. : sorte de vase (Afran., Laber. cités par Nonius 544, 28). Forme peu sûre, peut-être emprunté au gr. λήνος.

lēnis, -*e* : doux (au toucher, s'oppose à **asper**), puis « doux » en général. Ancien (Plt., Enn.), usuel. Mais, une fois la signification confondue avec celle de **dulcis**, il n'avait plus de raison pour subsister, et il est peu représenté dans les langues romanes (roum. *lin*). M. L. 4977 et 8372, **sublēnis**, attesté CE 1618.

Dérivés : **lēnitia** (Mul. Chir., d'après *molitia*); **lēnitur**; **lēnitās** (qui ne semble plus attesté depuis Plin.); **lēnitūdō** (archaïque); **lēniō**, -*is* : adoucir, charmer; **lēnimen** (rare et poétique); **lēnimētum**; composés d'aspect déterminé : **dēlēniō** (**dēlīniō**) (ancien, classique, usuel) et ses dérivés; **oblēniō**, **lēniscō**, **lēniō**, **lēnianimus**, **lēnificō**, **dēlēnificus** (Plt.), **lēnianimus** (Schol. Tér.).

Sur le rapprochement, douteux, avec v. sl. **lěnŭ**, etc., v. sous **lassus**. **Lēnis** a remplacé peut-être un ancien ***lēnus**, sous l'influence de **molis**. Sur les confusions entre **lēnis** et **lentus**, v. Löffstedt, *Coniectanea*, 81.

lēnō, -*ōnis* m. : maquereau, πορνοβοσκός; **lēna**, -*ae* f. : maquerelle. Ancien (Plt.), classique (Cic.), mais surtout populaire, comme le montrent, du reste, la formation en -*ō*, -*ōnis* et le féminin en -*a* (cf. *caupō*, *cōpa*). Sans doute emprunté. Non roman.

Dérivés et composés : **lēnōnius**; **lēnullus**; **lennunculus**; **lēnō**, -*ās* (tardif) « trafiquer de »; **lēncinor**, -*aris* et ses dérivés; **lēncinimum**, faits sur le type de **tirōcinium**, etc.

D'après le Dig. 3, 2, 4, **lenocinium facit qui quaestuarium mancipia habet**. Le **lēnō** aurait donc été, à l'origine,

celui qui tirait de l'argent du travail de ses esclaves, puis le mot se serait spécialisé dans le sens de « qui tire profit de la prostitution de ses esclaves femmes » (cf. la spécialisation de **meretrix**). **Lēncinimum**, sous l'influence de **lēnis**, dont il a été rapproché, a pris le sens dérivé de « enjôlement, coquetterie(s) »; **lēncinor**, celui de « flatter, enjôler, cajoler », et, à l'époque impériale, a perdu tout sens péjoratif : Plin., Ep. 2, 19, 7, *ut libro isti lenitas lenocinetur*. Cf. P. F. 102, 18, *lenones ab alliciendo adulescentulos appellati*.

Sans étymologie connue. Il n'y a aucune raison de croire que **lēnō** ait été fait secondairement sur **lēna** et le sens de ληναί - βόσκου Ἀραδαίς (Hes.) est tout autre.

lēns, **lendis** c. : lente, œuf de pou (Plin., Ser. Samm.). Les gloses ont des formes **lendis**, **lendix** (*lindex*), **lendina**; et Marcellus Empiricus, un pluriel **lendinēs**, Isidore et les gloses, **lendix** (-*dex*); les dérivés romans supposent **lens**, **lendem**, **lëndtem** (d'une flexion **lendis** (-*den*), **lendinis**, M. L. Einj. 3, p. 186, semblable à celle de **glandis** (-*den*), -*inis*; **lëndnem** (de ***lēndō**, -*ōnis*, comme **glandō**), **lëndtem** (-*cem*). Panroman. M. L. 4978.

Cette notion est désignée par des mots qui se ressemblent d'une langue à l'autre sans admettre un original commun. Cf. balt. ***gninda** (à en juger par lett. *gnida*, lit. *glinda* (avec dissimilation), v. Irl. *sned* (féminin), gall. *nedd* (pluriel), gr. *κωνδης*, v. isl. *gnit*, ags. *hnutu*, v. h. a. (*h/niz*, alb. *θen*, arm. *anic*). Terme populaire qui a été déformé de manières diverses. La forme **lendix**, **lendex** rappelle par la finale **pulex**, **cimex**; v. Ernout, Philologica I, p. 141.

lēns (**lentis**), **lents** (avec θ) f. : lentille, gr. φακός. Ancien (Caton).

Dérivés : **lenticula** : lentille et objet en forme de lentille, petit vase à huile, taches de rousseur dites lentilles; **lenticularis**; **lenticulatus**; **lentigō** : taches de rousseur, M. L. 4981; **lentiginōsus**; **lentulus** (?) . Mot sans doute emprunté; le slave a **lēsta**, de même sens; le gr. **λάθος** « vesceron », **λάθος** « épurge » est lointain. Les formes romanes remontent à **lēns** ou à **lenticula**, ce dernier plus répandu; cf. M. L. 4979 et 4980; B. W. s. u.; le v. h. a. **linsin** « Linse » semble provenir du latin.

lentiscus, -*i* f. (**lentiscum** n.) : lentisque, gr. σῆνις. Ancien (Caton), usuel. M. L. 4982. D'où **lentiscinus**, **lentiscifer** (Ov.). Le suffixe rappelle les noms grecs en -*iscos*, cf. **mariscos**, **mariscus**, nom d'une sorte de jonc. Sans doute nom d'emprunt, rapproché de **lentus** à cause du suc résineux ou mastic produit par l'arbre.

lentus, -*a*, -*um* (θ) : souple, flexible, élastique; cf. Plt., Men. 94 sqq., *ita istae nimiti lenta uincta sunt escaria*; / *quam magis extendas, tanto adstringunt artius*; Vg., B. 1, 26, *lenta uiburna*; par suite « mou (sens physique et moral), indolent, nonchalant »; Vg., B. 1, 4, *tu, Tityre, lentus in umbra*; et « lent », cf. Non. 337, 33, *lentum significat tardum*. M. Tullius De Republica lib. V (10) : « Marcellus ut acer et pugnax, Maximus ut consideratus et lentus ». A l'époque impériale, a même le sens de « persistant », cf. Plin. 8, 100, [*panthera*] *uiuatitatis adeo lentae ut eiectis intercanis diu pugnet*; « tenace » et « visqueux ». Ancien, usuel. Panroman (sauf roumain). M. L. 4983; B. W. *lent* et *relent*. Irl. *lenta*? V. *lénis*.

Dérivés et composés : *lentō*, -ās « courber, ployer » et *allentō* (Gl.), M. L. 357; *lentor* (Plin.); *lentitia* (Colum.); *lentitās* (Aetna) « flexibilité »; *lentitudo* « apathie, nonchalance »; *lentēō* (Lucilius); *lentescō* « s'assouplir », M. L. 4979 a, et, par rapprochement avec *lentiscentis*, *lentescens*, *sensim se flectentes*, de *uirgultis dictum*, CGL V 216, 26; *lentulus* (Cic., Att. 10, 11, 2); *lentipes* (Aus.); *delentitatio* (Gloss.).

On rattache souvent à *lentus* les surnoms *Lentō*, *Lentulus*, mais cette dérivation est contestée (de *lens*, *lentis*, d'après Solmsen-Fraenkel; étrusque, d'après W. Schulze, *Lat. Eigenn.* 313, 322).

On rapproche le groupe germanique de v. h. a. *lindi* « doux, tendre »; rien de semblable dans aucune autre langue.

leō, -ōnis m. : 1° lion; le Lion (constellation); 2° espèce de homard (Plin. 32, 149) ou de plante (Col. 10, 260). Emprunt ancien. Le grec a de même *léon*, *léontos*. Le féminin latin est *lea* (qui succède à un plus ancien *leō femina*), cf. *cōpō*, *cōpā*; *leena* est la transcription de *léanna*. Panroman (dans des formes de caractère savant). M. L. 4984. Passé en celtique : ir. *leo*, etc., et en germanique : ags. *leo*, etc.; de même *leopardus* : ir. *liobard*.

Dérivé : *leōninus*. Cf. *leopardalis*, *leopardus*.

lepidus : v. *lepōs*.

lepišta (*lepešta*, *lepešta*, *lepišta*, Gloss.), -ae f. : *genus uasis aquarii*, P. F. 102, 14. Emprunt oral au gr. *λεπίστη*. Mot ancien, vite disparu; v. Varr., L. L. 5, 123. Pour la variation de suffixe, cf. *ballista*, *aplusta*, etc.

lepōs (*lepor*), -ōris m. : grâce, charme. *Urbanitas elegans et mollis ac faceta*; *unde homines tales lepidi uocantur*, Gl. Plac., CGL V, 30, 17.

Dérivés : *lepidus* : gracieux joli; *lepidulus*; *Lepidus*, -dius; *illepudus*.

Lepōs ne semble plus attesté après Cicéron; *lepidus*, fréquent dans la langue de la comédie, est rare déjà dans Cicéron et à peine attesté à l'époque impériale (un exemple de *lepidus* dans Hor., A. P. 273, de *lepidi* dans l'archaïsant Aulu-Gelle 13, 10, 3). Non roman.

On rapproche souvent gr. *λεπτός* « mince, menu »; mais cet adjectif appartient évidemment à *λέπω* « j'écale », et ceci écarte le rapprochement; pour le rapprochement avec (F)έπω, lat. *uolup*, v. Benveniste, *Formation*, p. 155. *Lepidus* a été bâti sur *lepōs*, d'après le type *timor/timidus*. Il n'y a pas de verbe **lepeō*.

lepōs, **leptis** : v. *lepōs*.

lepra, -ae f. : lèpre. Emprunt au gr. *λέπρα*, attesté depuis Plinie. Répandu par la langue de l'Eglise, d'où *leprōsus*, et passé dans les langues romanes. M. L. 4989-4990.

lepus, -oris c. : 1° lièvre, hase; 2° le Lièvre (constellation); 3° *leporis auricula*, nom d'une plante (= *dicamnus*); 4° alysie, mollusque. Ancien (Plt., Cat.), usuel. Panroman. M. L. 4991.

Dérivés : *lepusculus* : levraut; *leporārius*; et substantif *leporāria* : viande de lièvre; *leporārium* : garenne (attestés en vieil italien, cf. M. L. 4987-4988); *leporinus*.

Emprunt à une langue méditerranéenne; cet animal n'a pas de nom indo-européen, peut-être parce qu'il était de mauvais augure et qu'on évitait de le nommer (v. Vaillant, *Slavia*, 9, p. 497, avec le renvoi à Schrader-Nehring, *Reallexikon*, sous *Hase*). Cf. le grec massaliote (ibère?) *λεπρίς* « lapin » (v. Boissac, *Dict.*, sous *λεπρίς*, avec les renvois, et B. A. Terracini, *Archiv. Glott. Italiano*, 20, 1 sqq.). La flexion du mot l'isole en latin. Serait sicilien d'après Varr., L. L. 5, 101, *lepus*, *quod Siculi ut Aeo/itis quidam Graeci, dicunt λέπος*. Cf. id., R. R. 3, 12, 6; Nierdiermann, *Essais d'étym.* et de *crit. verbale*, 1918, p. 30, et Bertoldi, *Zeits. f. rom. Phil.*, 57, 146. Mais la forme sicilienne peut provenir du latin; v. B. W. sous *lièvre* et *lapin*.

***leria** (ē?) : *ornamenta tunicarum aurea*, P. F., 102, 23. Sans doute grec; cf. Hes., *ληροί* τὰ περὶ τοὺς γυναικείους χιτῶσι χειρῶν μένα.

***lessus** : lamentation funèbre? Le mot ne figure que dans un fragment de la loi des XII Tables, *mulieres genas ne radunto, neque lessum funeris ergo habento*, conservé par Cic., *Leg.* 2, 23, 59, qui ajoute : *Hoc ueteres interpretes Sex. Aelius L. Acilius non satis se intelligere dixerunt, sed suspicari uestimentum aliquid genus funebis*; L. Aelius *lessum* quasi *lugubrem euolationem*, ut *ux ipsa significat*; *quod eo magis iudico uerum esse, quia lex Solonis id ipsum uetat*. Sans étymologie.

lētum, -I n. : mort, ou plutôt « trépas ». Mot archaïque (cf. la vieille formule citée par Varr., L. L. 7, 42, *ollus leto datus* est) conservé par la poésie comme terme « noble ». Pas de pluriel.

Dérivés et composés : *lētō*, -ās, synonyme très rare et poétique de *neqō*; *lētālis* (époque impériale, d'après *mortalis*), *lētābilis*; *lētifer* (poétique) = *mortifier*; *lētificus*.

Aucun rapprochement sûr. La graphie *lētum* est due à un rapprochement avec *λήθη* (Varr., L. L. 7, 42); le verbe *leō* semble avoir été extrait de *deleō* par Priscien pour expliquer *lētum*. IV. *aboleō*.

***leuarcinus** : nom d'un poisson (le lavaret?) dans Ptolem. Silu. M. L. 5001. Tardif, non latin.

***leuca** (*leuga*), -ae f. : lieue. Mot gaulois (cf. St Jér. in Joel 3, 18). M. L. 9689; britannique : armor. *leo*.

Leucēsie : forme de vocatif du Carmen Saliare. **Leucetie*? V. *lūcēō*.

***leudis** : prix du sang. Mot germanique (Greg. Tur.; Lex Sal.).

lēuir (*lae*-), -I m. : *uiri frater leuir est*; *apud Graecos δάφρ appellatur*, Dig. 38, 10, 4, § 6. L'I, où est peut-être intervenue l'étymologie populaire : *quasi laeuus uir*, Non. 557, 6, cf. notre « mari de la main gauche », indique sans doute une origine dialectale; cf. *lacruma*, *olère*, etc. N'est pas attesté dans les textes littéraires. Comme *glōs* et *ianitricēs*, n'existe qu'à l'état de traces dans la langue du droit, en raison de la perte de l'insitution de la grande famille.

Nom indo-européen du « frère du mari », établi par skr. *devā* (thème *devār*-), v. sl. *děvert*, lit. *dėveris*, arm. *taygr*, v. h. a. *zeihhur*, v. angl. *tācor*, hom. *δαφρ*. L'orthographe avec diphtongue *laeu* est celle qu'appelle

l'étymologie; la graphie *leuir* tient à ce que le mot n'est pas dans la littérature ancienne et provient de parlers ruraux.

lēuis, -e : léger (sens physique et moral), opposé à *grauis*, e. g. Plt., Tri. 684; Lucr. 2, 225 sqq.; 5, 474 sqq.; Cic., Agr. 2, 17, 45; Deiot. 2, 5, avec des formations parallèles *leuitās* : *grauitās*; *leuō* : *grauō*; *leuitur* : *grauitatur*, etc. Correspond, pour le sens, exactement au gr. *κοῦρος*. Usité de tout temps. Panroman, sauf roumain. M. L. 5004.

Dérivés et composés : *leuiculus* : futile, de peu de poids (Cic., Gell.); *leuenna*, doublet vulgaire de *leuis* (Labérius ap. Gell. 16, 7, 11, *hominem leuennam*), qui semble avoir reçu une finale étrusque; *leuitās* (= *κοῦφότης*); *subleuis* (Gloss.); *leuō*, -ās (= *κοῦφίζω*) : 1° alléger (quelque chose à quelqu'un, l. *onus*, *paupertatem alicui*, ou quelqu'un de quelque chose, l. *aliquem aliquid rē*, ou *alicuius rei*), par suite « soulager » et dans l'argot, comme notre « soulager » et « soulever » français, « dérober », sens conservé dans certaines langues romanes, cf. M. L. s. u., et attesté en latin même par le dérivé *leuātor* que Pét. 140, 15, emploie dans le sens de « voleur à la tire »; 2° soulever, lever, élever; sens qui apparaît à l'époque impériale : Col. 9, 12, 1, *apis se confestim leuat sublimius*, et qui a persisté dans les langues romanes, M. L. 5000. De là *leuāmen* « allègement » (seul sens attesté dans la littérature, où le mot a une couleur poétique; mais les langues romanes attestent un sens concret et technique de « levain », M. L. 4998); *leuāmentum* n. : allègement et allège, M. L. 4999; **leuātio*, etc.; *leuitum*, M. L. 5005, et les composés *alleuō* : alléger, M. L. 359; **alleuāmen*, M. L. 358; **alleuātum*, M. L. 360; *eleuō* : lever, soulever; enlever, ôter; diminuer; *eleuātio*, qui, en grammaire, traduit *ἐλαττω* et, au contraire, dans la langue de la rhétorique, correspond à *διασπέρω*; *releuō* : relever et soulager, M. L. 7192; *subleuō* : alléger, soulager et soulever, M. L. 8373, et leurs dérivés; *leuigō*, -ās (créé d'après *leuigō* de *lēuis*) : doublet tardif de *leuō* (Apul., Cassiod., Greg. T.) et *perleuigō*.

A côté de *leuis*, il a dû exister un doublet **leuius* supposé par certaines formes romanes (cf. fr. *liège*), M. L. 5006, dont semble provenir le dénominateur *leuāre* attesté en bas latin et conservé en roman, M. L. 5002, ainsi que les composés *adleuāre* (*adleuiant*, *κορυφίζουσιν*, Gloss.), M. L. 361; *subleuāre*, M. L. 8374 (avec le sens de « soulager », la langue ayant réparti dans l'emploi *leuō* et *leuiō*); et un dérivé **leuiārius*, M. L. 5003. Mais il est plus vraisemblable de supposer que *leuiō* a été formé directement sur *leuis*, d'après le type *breuīd*, etc., et *leuius*, tiré de *leuiō*.

Composés de *leuis* : *leuidēnsis* (Cic., Fam. 9, 12, 2) : — *uestis dicta quod raro filo sit, leuiterque densata. Pauitensis contraria leuēdis dicta, quod grauiter pressa atque calcata sit*, Isid., Or. 19, 22, 19. Étymologie populaire?; *leuificō* : *ἐξουθενεσθαι* (Gloss. Philox.); *leuifidus*, -pes, -somnia (rare, archaïque), faits sans doute sur les types grecs *κοῦφόνος* (Esch., Soph.), *κοῦφόνος*.

Un adjectif correspondant, pour la forme et pour le sens, est conservé, mais avec vocalisme radical zéro,

dans gr. *ἕλας* « petit, court », v. sl. *lǫgŭ-kŭ* « léger ». Même vocalisme dans le comparatif ir. *laigiū* « moindre ». Le vocalisme du comparatif devait être anciennement *e*; *leuior* serait donc ancien et aurait entraîné *leuis*. *Leuis*, qui formait couple antithétique avec *grauis*, a entraîné la création d'une forme populaire **greuis*, que supposent les formes romanes du type fr. *grief*. Cet adjectif s'est souvent contaminé avec un autre groupe tout différent, signifiant « rapide », celui de gr. *ἕλας*, v. h. a. *lungar*, lit. *lėngvas* « léger », qui n'est pas conservé en latin; skr. *raghūh*, *laghūh* signifie à la fois « rapide » et « léger »; le comparatif *raghīyān* (*laghīyān*) appartient au groupe de lat. *leuis*, tandis que av. *ranjīyō* (en face du féminin *raōt* « rapide ») appartient au groupe de v. h. a. *lungar*. Got. *leiths* « léger » résulte de la contamination des deux groupes, comme aussi le comparatif att. *ἑλαττω*. Ces adjectifs présentent donc des actions et réactions multiples.

lēuis, -e : poli, lisse (s'oppose à *asper*, comme *lénis*, mais celui-ci s'est plutôt spécialisé dans le sens moral). Sur la confusion qui s'est produite tardivement entre *lénis* et *leuis*, v. S. Walldén, *Philologus*, XCV, 142 sqq., et Löfstedt, *Coniectanea*, 73 sqq. Ancien (Cat.), usuel. Non roman.

Dérivés : *leuor*, -ōris m. (rare; Lucr. et Plin.); *leuitās* = *λεωτής*, qu'il traduit au sens de « douceur de la voix » et de « style coulant » dans la langue de la rhétorique; *leuitūdō* (Laet.); *leuō*, -ās et *leuigō*, -ās (cf. *mitigō*) : aplanir, polir; *collēuō*; *leuāmentum* (Varr.); *leuifidō* (Hil.); *leuigīnō* (Hist. Aug.); *leuiculus* (Cyp. Gall.); *leuiātio* (Cael. Aur.). L'adjectif *leuis*, qu'on retrouve dans Plin. 20, 79, *brassica lea*, n'est que la transcription de gr. *λεῖος*.

On rapproche gr. *λεῖος* « lisse, poli », qui peut reposer sur **λεῖφος*, et *obluiſcor*. On rapproche aussi *lima* (v. ce mot). Les autres comparaisons sont lointaines. Cependant, v. *lindō*.

lēx, **lēgis** f. : loi religieuse et, plus généralement, loi. L'ancien caractère religieux du mot s'est maintenu dans des formules comme celle du *uer sacrum*, qui a été conservée par Tite-Live 22, 10, 4, *qui faciet* (= sacrificabit), *quando uolet quaque lege* (= *quoque ritū*) *uolet facito*; *quo modo facit, probe factum esto*. Cf. aussi CIL I² 756. Mais, en dehors de ces formules très rares, le mot apparaît comme laïcisé. Il désigne aussi bien les conventions passées entre particuliers (cf. *oleam faciundam hac lege oportet locare*, Cat., Agr. 145; *in mancipii lege*, Cic., De Or. 1, 39, 178, et l'expression *ed lēge ut* « à la condition que ») que « l'ensemble des préceptes de droit acceptés expressément par l'assemblée des citoyens consultés à cet effet par le magistrat, *lēgem rogāre*, *rogātio*, et rendus publics par l'autorité compétente » (May et Becker). A la base du mot *lēx* il y a une idée de convention, de contrat expressé entre deux personnes ou deux groupes, et c'est en cela que la *lēx* diffère du *iūs* « formule dictée », puis, avec un sens collectif, « droit », et de la coutume, *mōs*, *mōres* (*māiorum*, *consuetūdō*; cf. ad Heren. 2, 13, *consuetudine ius est id quod sine lege, aequae ac si legitimum sit, usiatum est*, et Cic., Inu. 2, 22, *consuetudinis autem ius esse putatur id quod uoluntate omnium sine lege uetustas comprobatur*). La coutume résulte d'une acceptation tacite. Le caractère spécial de la loi

explique, au contraire, qu'elle doit être écrite et promulguée. De là les expressions *légem figere* « graver la loi sur le bronze et l'afficher sur le forum », *légem delere*, *perumpere*, *perfringere* « effacer, briser la loi ». La langue de l'Eglise a repris le mot pour rendre les expressions « les lois de Moïse, la loi du Seigneur », et le mot, comme *fidēs*, s'est de nouveau chargé d'un sens religieux qu'il a conservé, à côté de son sens juridique, dans les langues romanes; cf. le français familier « la loi et les prophètes ». Panroman. M. L. 5008. Celtique : irl. *leig*.

Dérivés : *legitimus* : conforme aux lois, légal et, par suite, « juste, régulier, normal », M. L. 4971 (irl. *laghamhuil*), auquel, à l'époque impériale, vient s'adjoindre *légālis* (cf. *rēx*, *rēgālis*), M. L. 4968; *legitimarius* (Mul. Chir.); *légō*, -ās (v. ce mot); *leguleius* : homme de loi, chicanier (Cic., de Or. 1, 55, 236; cf. Quint. 12, 3, 11; sur ce mot, v. Keller, *Lat. Volksetym.*, 117).

Composés : *lēgerupa* et *lēgirupa*; *lēgirupus* (Prud.) : violateur de la loi, mot plautinien; *lēgerupio* (Plt., Ru. 709), sans doute abstrait féminin : violation de la loi, du contrat; *lēgierepa* : *νομοδράς* (Gloss. Philox.); *ex-lēx* adj. (rare) : hors la loi; *in-lēx* (archaïque) = *ἐνομος*, sans loi; cf. P. F. 100, 15; *pruilegium* : ordonnance de loi rendue à propos ou en faveur d'un individu : *in priuatos homines leges ferri noluerunt : id est enim pruiilegium*, Cic., Leg. 3, 19, 44. De là, à l'époque impériale, « privilège »; *legifer* (Ov.).

On discute pour savoir s'il faut rattacher *collēga*, *collēgium* à *lēx* directement ou par l'intermédiaire du dénominateur *lēgō*. Bréal et Bailly adoptent la première hypothèse : « *collēgium* est formé de *lex*, comme *consortium*, *confinium* de *sors*, *finis*. C'est une association régie par une règle particulière, Inscr. Or. 2417, *Lex collegii Esculapii et Hygieae. Collegium augurum, Arualium, pontificum, tibicinum, fabrum. Collēga* est avec *collēgium* dans le même rapport que *conuuium* avec *conuuium*. Quelquefois, *collēgium* signifie la collégialité : Tac., A. 3, 31, *Sequitur Tiberii quartus, Drusi secundus consulatus, patris atque filii collegio insignis*. » (B. B., *Dict. étym.*, p. 160). D'après ceci, il semblerait que *collēgium* soit antérieur à *collēga*. Mais *collēga* peut être à un **collēgō* (à vrai dire non attesté) comme *aduena*, *incola* à *adueniō*, *incolō*. Il signifie « celui qui a reçu en commun avec un ou plusieurs autres un pouvoir », cf. Ulp., Dig. 50, 16, 173, *collegiarum appellatione hi continentur qui sunt eiusdem potestatis* (cf., toutefois, Messalla ausp. ap. Gell. 13, 15, 4), et se rattache mieux à *lēgō* qu'à *lēx*. En ce cas, *collēgium* serait un dérivé de *collēga*. Il se peut que les deux mots aient appartenu d'abord au vocabulaire religieux; *collēgium* désigne le plus souvent un collège de prêtres; cf. Gaius, Dig. 47, 22, 4, c. *quam Graeci τραπεζαν uocant*; et, plus loin, *sodales sunt qui eiusdem collegii sunt* (noter que les membres d'un *collēgium* ne s'appellent pas *collēgae*, mais *sodales*); cf. Lex Repet., CIL I 198, 10, *queiue <ei> sodalis sist, queiue in eodem collegio sist.* M. L. 2046.

Juxtaposés : *lēgis*, *lēgum-lātor*, -lātiō, faits d'après l'expression consacrée *lēgem ferre* « présenter, proposer une loi » (devant le Sénat) (cf. *νομοδότης*), d'où *lēgis-*

datiō; et, dans la langue de l'Eglise : *lēgisdoctor* (= *νομοδιδάσκαλος*), *lēgisperitus*, d'après *iurisperitus*.

Mot italique commun. L'osq. a *ligud* « lège », *ligis* « lēgibus », *ligatūs* « lēgātis », le marr. *lizz* « lēx » ou « lēgēs », le prénestin *leces*, *leigibus*.

Tandis que *lēx* est un nom d'action, de genre animé, le correspondant indo-iranien est un neutre élargi par *-r/-n-* : véd. *rājāni* (locatif) « sous la loi de », av. *rāzara*, *rāzan-* « loi religieuse » (sans rapport avec *regō*, comme on l'a supposé). Le mot est de ceux qui se rencontrent seulement en indo-iranien, d'une part, à l'Occident, de l'autre, comme *crēdo*, cf. Meillet, MSL 14, 392. Il est possible, mais non évident, que ce nom appartienne à la racine de lat. *legō*!

Ibella : v. *libra*.

liber (*leber*, archaïque, d'après Quint. 1, 4, 17?), -*bri* m. : 1° pellicule qui se trouve entre le bois et l'écorce extérieure (*cortex*), le *liber*, sur laquelle on écrivait avant la découverte du papyrus; cf. Plin. 13, 69 sqq., sens attesté depuis Caton; 2° le « livre » lui-même écrit sur cette matière (déjà dans Plt.). Le nom s'est conservé alors même qu'on avait cessé d'écrire sur le *liber* pour employer le papier, qui n'était pas fait avec l'écorce du papyrus, mais avec des bandes découpées dans la tige; cf. Plin., 13, 74 sqq. Demeuré partiellement en roman, M. L. 5011; en germanique : v. h. a. *libal* (avec dissimilation), et en irl. *lebor*, *lebroir*, britt. *lyfr*, etc.

A *liber* « partie de l'écorce » se rattache *dēlibrō*, -ās : écorcer, peler, terme technique de la langue rustique; cf. P. F. 64, 6, *delubrum... fustem delibratum*. Les autres dérivés se rapportent tous au sens de « livre » et n'ont plus rien de commun avec le premier sens : *librarius* : qui concerne les livres, d'où *librarius* m. : copiste, secrétaire (l. *scriba*) et « libraire »; *libraria* : librairie; *librarium* : bibliothèque (cf. *armarium*).

libellus : diminutif de *liber*, mais qui en diffère en ce qu'il désigne un ouvrage composé de plusieurs feuilles de papyrus mises les unes derrière les autres et reliées à la façon de nos livres modernes, au lieu d'être collées bout à bout de manière à former une seule et longue feuille enroulée en *uolūmen*. Cette valeur propre de *libellus* s'est peut-être développée sous l'influence de *tabella*; ainsi Varron emploie *libellū* au sens de *tabellā*, cf. Non. 134, 26. *Libellus* a servi à désigner toute espèce d'écrits de peu d'étendue, lettre, journal, affiche, programme, plainte écrite, attestation, et particulièrement « pamphlet, libelle » et « pétition ». De là le sens de *libellus* et de *libellensis* « secrétaire chargé de recevoir les pétitions adressées à l'empereur et d'y répondre », de *libellarius* « fondé sur titre, sur contrat » (Cassiod.), de *libellāci* (formé comme *fanāci*), surnom donné aux chrétiens qui, en temps de persécutions, cherchaient à obtenir d'un magistrat un faux certificat attestant qu'ils avaient sacrifié aux dieux. M. L. 5010.

Autres dérivés : *libellulus*; *libellāris* (-e *opus* « livre »); *libellicus*, CIL XIII 1979.

Aucun rapprochement sûr. S'il y avait trace d'une forme **luber*, on songerait à rapprocher *lit. lupū* « j'écorce », v. sl. *luba* « écorce ». Mais ces mots sont eux-mêmes islés en indo-européen; et le rapprochement de *dēlubrum* (v. ce mot) ne suffit pas pour assurer l'existence d'un ancien **luber* en latin.

liber (les graphies *leib-* du type *leiberei* datent d'une époque où *i* et *ei* étaient confondus et ne prouvent rien pour l'existence de la diphtongue), -*a*, -*um* : libre. Terme plus vaste que *ingenuus* : *liberorum hominum alii ingenui sunt, alii libertini*, Gaius, Inst. 1, 10; se dit des personnes, des cités, des peuples; s'applique aussi à des noms de choses ou d'abstractions. S'emploie absolument ou avec un complément au génitif ou à l'ablatif : *l. cūrārum*, *l. metū*, *ad sumptū*; quelquefois avec un sens péjoratif « trop libre ». Usité de tout temps. M. L. 5012.

Dérivés : *libertās*; *liberō*, -ās : libérer, délivrer, M. L. 5013, irl. *liobharaim*; spécialisé en roman dans le sens de « livrer », le sens de « libérer » étant passé au composé d'aspect déterminé, attesté depuis l'Italia : *dēliberāre*, M. L. 2535; cf. aussi *dēliberō* (Italia); dérivés *liberātiō*, -*tor*; *liberāmentum* (Aug.); *liberālis*, qui, comme *ingenuus*, *generōsus*, est passé du sens de « qui concerne un homme libre » (*liberālis causa*) au sens de « digne d'un homme libre, généreux, etc. » (cf. *ἐλευθεριος*) : *liberales dicuntur non solum benigni, sed etiam ingenuae formae homines*, P. F. 108, 24, et *liberālis*, -*lites* : *perliberalis*; *liberālitās*, *libertas*, -*ia* (cf. fal. *lofertā*) : celui qui a été fait libre (par le *manū missor*) « affranchi », -*e* (sans doute refait sur *libertās*), M. L. 5014, et *collibertus* : compagnon d'affranchissement, M. L. 2047; *libertinus* « d'affranchi »; *libertinus* : affranchi et fils d'affranchi, d'où *libertiō*, -ās (Lex Visig.), conservé en roum. *ieria*, M. L. 5014.

Varron, L. 6, 2, et l'abrégé de Festus, p. 108, 5, attribuent aux « antiques » les formes *loebesum* et *loebertatem* au lieu de *liberum* et *libertatem*. Ces formes sont sans doute fausses; il ne semblerait pas qu'il y ait jamais eu d's dans *liber*, et la diphtongue représentée par *i* n'est dans doute pas un ancien *oi*. *Loebesum* doit être issu d'un faux rapprochement avec gr. *λοιβή*, *λειβέιν*.

Pél. *loufr* « *liber* » et fal. *lofertā* supposent que l'i de *liber* reposerait sur un ancien *ou* (qui peut être issu de *eu*); ceci justifierait un rapprochement avec gr. *ἐλευθερος*; mais le passage de *-ou-* à *-i-* est sans autre exemple; et du reste le falisque a une variante (*loifertā*, Vetter 276 a. Un rapprochement avec v. h. a. *liuti* « gens », lette *l'audis* « gens, peuple » et v. sl. *ljudje* « *λαός*, *δῆλος* » n'est pas exclu, mais ne s'impose pas. — V. aussi le nom propre ambigu *Liber* et l'expression, d'origine peu claire, *liberi*.

Libet (inscr. *Leiber*, dat. *Lēbro*), -*erl* m. : divinité italique, cf. osq. *Lūvfreis* « *Libert* », associé à *lūveis* « *Iouis* », assimilée à Bacchus, comme *Libera* a été assimilée à Perséphone. La forme osque, qui suppose une ancienne diphtongue *eu*, *ou*, semble exclure le rapprochement avec *libō* (*λειβω*). Mais, suivant Servius, ad Ge. 1, 7, le nom du dieu serait en sabin *Loebasius*, *Lebasius* « *quia graece λοιβή dicitur res diuina* », avec même rapprochement que pour *liber*; de là, sans doute, la glose *Libassius*. Y a-t-il eu deux divinités différentes? Des contaminations ont pu se produire. *Libet* aurait été d'abord un dieu de la germination, si l'on en croit Varr. ap. Aug., Ciu. D. 7, 3, *omnium seminum emittendorum (potestatem habere) Liberum et Liberam, et ideo his etiam praesae, quae ad substituenos homines per-*

tinent; cf. Wissowa, *Rel.* 120, 298. Toutefois, Altheim, *Terra Mater*, p. 17 sqq., a montré par des rapprochements pertinents que le culte de *Libet* était identique à celui de *Διόνυσος* et que *Libet*, *Libera* devaient être, par des intermédiaires, la traduction de *Ἐλευθερος*, -*θερα*; cf. *Iuppiter Liber* = *Ζεύς* *Ἐλευθεριος*. Un reflet de cette origine se trouve dans P. F. 103, 3, *Liber repertor uini iode sic appellatur quod uino nimio usi omnia libere loquantur*!

Dérivés : *Libera* (cf. sans doute illyr. *Loudera*, vén. *Louzera*); *Liberalia*. V. *libet*.

liberī, -*um* (et -*drum*) m. pl. : nom collectif désignant « les enfants » par rapport aux parents et sans désignation d'âge. Le mot a une valeur technique et juridique qui n'est ni dans *puer*, ni dans *infans*. Le mariage s'accomplit *liberum* (-*rōrum*) *quaesundum* (*quaerendum*, -*dōrum*) *causā*. N'est pas usité au singulier et peut s'employer en parlant d'un seul enfant; cf. Dig. 50, 16, 140, *non est sine liberis qui uel uisum filius unave filia est*, et Köhm, *Allat. Forsch.*, 117. La forme du mot l'a fait exclure de la poésie dactylique. On explique l'usage de *liberī* par le fait que, pour le *pater familiās*, il y a deux classes d'individus, les *liberī* « les [enfants] de descendance libre » et les *serui*; *liberī* correspondrait au γνήσιοι παῖδες; cf., en dernier lieu, Benveniste, *Rev. Ét. lat.* 14 (1936), p. 51 sqq., qui étudie le groupe *liber et liberī*; explication qui semble confirmée par le caractère du mariage primitif romain, d'abord réservé aux *gentēs* patriciennes, c'est-à-dire libres et nobles; cf. C. W. Westrup, *Formes antiques du mariage dans l'ancien droit romain*, Copenhague, 1943. Rattaché aussi au nom du dieu *Libet*, en tant que dieu de la croissance; cf. le texte de Varron cité sous le mot précédent. Ancien, usuel; non roman. Composé artificiel et tardif (Tert.). *iliberis*, d'après *ἄτεχνος*, *ἀπαγος*.

V. *libet*.

libet : v. *lubet*.

Libitīna, -*ae* f. : déesse des morts et de la mort; puis la Mort elle-même (poétique). Comme c'est dans son temple que l'on gardait le matériel des pompes funèbres, *Libitīna* a fini par désigner ce matériel lui-même et l'entreprise des pompes funèbres : *l. facere, exercere*; *libitīnarius* : entrepreneur ou employé des pompes funèbres; *libitīnensis porta*, l. *lūcus*. Cf. une évolution de sens analogue dans *moneta*.

Les Latins ont mis en rapport *Libitīna* avec *libet*, d'où les formes *Lubitīna* et *Lubentina*, *Libentina*, et ils en ont fait une *Venus infernale*; cf. Varr., L. L. IV fr. 7 ap. Non. 64, 15, qui rapproche *probulum* et *libidō*, et encore L. L. VI 47 : *ab lubendo, libido, libidinosus ac Venus Libentina et Libitina*, avec les témoignages cités par Götze-Schoell dans leur édition; CGL V 30, 14 : *est dea paganorum, libidinis dea, quam quidam Venerem infernalem esse dixerunt : tamen et libitina dicitur lectus mortuorum uel locus in quo mortui conduntur*. Mais ce n'est là, sans doute, qu'une étymologie populaire. Il s'agit peut-être d'une divinité étrusque dont le nom serait en rapport avec le mot *lubus*(ce), qu'on traduit ordinairement par *mortuus est*. L'expression bizarre *lūcus Libitīna* (v. Schulze, p. 480, n. 9) s'expliquerait par le caractère étranger de la déesse.

libō, -ās, -āui, -ātum, -āre : faire une libation, offrir une libation ; et par extension « prendre une part de quelque chose (solide ou liquide) pour l'offrir aux dieux » ; cf. Vg., Ae. 5, 77, *hic duo rite mero libans carchesia Baccho | fundit humi, duo lacte novo, duo sanguine sacro*, en face de Cic., Leg. 2, 8, 19, *certaque fruges certaque bacas sacerdotibus publice libantur*. Sens ancien (Caton, rituel). De là, dans la langue profane, « prendre une part de, entamer, goûter, effleurer, extraire » (souvent opposé à *haurire*, cf. Cic., Diu. 1, 49, 110 ; 2, 11, 26 ; Tac., Dial. 31, 7) : *libare est aliquid leuiter contingere, ut si quis inuitatus ad conuiuium uel potum peregrinum quiddam de esca uel potione sumat*, CGL Plac. V 30, 19. Ancien, classique. Non roman.

Dérivés et composés : **libāmen** (poétique) ; **libāmentum** : offrande aux dieux, libation, prémices ; **libatio** (opposé à *epulae* dans Macr. 3, 11, 5, *mensa in qua epulae libationesque reponuntur*) ; **dēlibō** : entamer, prendre une part de ; **praelibō** : goûter d'avance (d'après *praegustō*) ; **prolibō** (d'après *propinō*) ; **illibātus** : non effleuré, entier, -bātio ; **illibābilis** (Lact.). En latin même, cf. *dē-libātus* (v. ce mot).

L'expression ombrienne pour « faire une libation » est autre : *vestigia* « libāmentum », *vestikatu* « libatio », etc.

La parenté avec gr. *λεῖω* « je verse goutte à goutte, je fais une libation », *λεῖω* « libation » (d'où *λεῖωται* « se déchaîne », Hes.), *λεῖα* (accusatif) « goutte » est évident ; *libō* semble le dénomiatif tiré d'un substantif comparable à *λεῖω* ; et *libō, libum* peuvent être empruntés (comme *litō*). — Ailleurs, on n'a que des formes sans labiale finale ; le groupe de sl. *liti*, lit. *lėti* « verser » est assez différent à tous égards. En tant que terme technique, *libāre* a dû remplacer un verbe de la famille de *spondeō* (v. ce mot). Cf. *libum* ?

libra, -ae f. : sens général « objet qui sert à peser » ; de là deux acceptions spéciales :

1° livre, poids de 12 onces (environ 333 gr., sens de gr. *λίτρα*, cf. *as libralis*), unité monétaire romaine. M. L. 5015.

Dérivés et composés : **sēlibra** : demi-livre, formé sans doute sur *sēmōdius*, de **sēmōdius*, avec haplogogie comme dans *sēmestris* de **sēmēstēris* ; l'explication par *sēm(i)s libra* est peu vraisemblable ; de toute façon, un mot de ce genre devait être abrégé, comme le sont, de manière anormale, les noms des divisions de l'as ; **libella** : petite monnaie d'argent d'un as (cf. *λίτρα*) : *simbella, quod libellae dimidium, quod semis assis*, Varr., L. L. 5, 174, de **sēmilibella* ; **librārius** (= *λίρατος*), **librālis**, **librilius** : qui pèse une livre ; **libripēs**, -*pēdis* m. : celui qui pèse la monnaie, et spécialement « trésorier payeur aux armées » (cf. *pēdō*).

Libra a servi aussi à désigner une unité de mesure pour les liquides, spécialement pour l'huile, divisée en douze parties égales, comme la livre se divisait en douze onces.

2° balance (= *σταθμός, ῥάλαντρον*) à deux plateaux ou à contrepoids, cf. Rich. s. u. ; puis instrument destiné à prendre la hauteur relative entre deux endroits, « niveau » (dit aussi *libella*, ou **libellus* que supposent les formes romanes, M. L. 5009 et B. W. sous *niveau*).

Au sens de « balance » se rattachent **librile** « fléau de balance » et « machine de guerre » ; cf. P. F. 103, 9, *librilla...*, *saxa scilicet ad brachii crassitudinem in modum flagellorum loris reuincta* ; **librō, -ās** : balancer, tenir en équilibre, d'où **librāmen** (bas latin) ; **librāmentum** ; **librātura** (Vég.) ; **collibrō** (Cat.) ; **perlibrō** (Vitr.) ; **aequilibrās**, **aequilibras** formés sur *λοοφωία, λοοφωρία* ; **aequilibris** : *λοοφωρος*, Cf. sans doute aussi *dēlibrō*.

Au sens de « niveau » se rattachent : **librator** : fonctionnaire chargé de surveiller le niveau des eaux et, par suite, la consommation d'eau ; **libratiō** : nivellement.

Attesté depuis la loi des XII Tables ; usuel. Emprunté, comme la plupart des noms de monnaie ; cf. *as*. Sur l'étymologie, v. W. Schulz, KZ 23, 223 ; Niedermann, *Essais d'étymol.*, 32. — Les formes grecques et latines supposent un **librā*, d'origine inconnue, appartenant à des civilisations antérieures à l'arrivée des populations de langue indo-européenne.

libum, -i n. (*libus*, Nigid. ap. Non. 211, 31) : gâteau de sacrifice offert aux dieux, généralement le jour anniversaire de la naissance ; puis, dans la langue commune, gâteau en général. Rattaché à *libō* par Varr., L. L. 5, 106, *libum quod ut libaretur, priusquam essetur, erat coctum* ; et 7, 43, *liba quod libandi causa fiunt*. C'était l'usage d'arroser les gâteaux sacrés ; cf. Ov., F. 3, 761, *melle pater fruatur, liboque infusa calenti | iure reperto candida mella damus*. Ancien (Caton), classique, usuel.

Dérivé : **libārius** (Sén.).

liburnia, -ae f. : nom d'une plante dite aussi *argemōnia*. Sans doute dérivé de *Liburni*.

liburnus, -a, -um : de Liburnie (entre l'Istrie et la Dalmatie). De là : **liburnus** : portefaix (Juv.) ; *-a (-nica)* *nāvis* : liburne, navire léger ; demeuré en *irl. lebur, libarn*.

***licēō, -ēs, -nī, -ēre** (usité seulement aux 3^{es} personnes du singulier et du pluriel et à l'infinitif) : être mis en vente, être mis aux enchères, d'où « être évalué à ».

liceor, -ēris, -itus sum, -ēri : mettre en vente (emploi absolu ou transitif), surenchérir sur ; et « évaluer, estimer ». La langue classique distingue dans l'emploi *licēō* et *liceor* ; mais, par ailleurs, les deux formes sont souvent confondues. Cf. *polliceor* et *pollicēō*.

licitor, -āris, fréquentatif, archaïque et rare, de *liceor* : se disputer aux enchères et, par extension, « être aux prises avec, lutter » ; **licitiō** : enchère ; **illicitator** (Cic.). Termes de droit, anciens et classiques, mais d'emploi assez rare.

Composés : **polliceor (pollicēō)** : faire une offre (dans une vente), proposer une enchère ; cf. Plt., Mer. 438 sqq., *etiam nunc adnuta : addam seq. minas. — septem mihi. | — numquam edepol me uincet hodie. — commodis poscit, pater. | — nequiquam poscit : ego habeo. — at illic pollicuit prior*. Puis, dans la langue commune : s'offrir, s'engager à, promettre.

pollicitor, -āris (archaïque et postclassique) : même sens, d'où **pollicitiō** : promesse, -*tor* (époque impériale). Il est à remarquer que les substantifs *licitiō*, *pollicitiō* sont tirés du dérivé et non du simple. Cicéron évite *pollicitiō*, auquel il préfère *promissum*, quoiqu'il emploie le technique *licitiō*.

licet, licitum est (licui), -**ēre** : être permis : *licere id dicimus quod legibus, quod more maiorum instituitur conceditur. Neque enim quod quisque potest, id ei licet*, Cic., Phil. 13, 6, 14. *Licitum* est le parfait ancien de l'imperfectionnel (d'où *librāmen* (bas latin) ; *librāmentum* ; *librātura* (Vég.) ; *collibrō* (Cat.) ; *perlibrō* (Vitr.) ; *aequilibrās*, *aequilibras* formés sur *λοοφωία, λοοφωρία* ; *aequilibris* : *λοοφωρος*, Cf. sans doute aussi *dēlibrō*).

Licet peut s'employer absolument avec le sens de « je veux bien, soit » (cf. l'emploi plaisant que Plaute fait de la répétition de *licet*, Ru. 1212 sqq.) ; *per me licet* (cf. *per me stat*) signifie « je ne fais pas d'objection, j'autorise ». *Licet* peut être aussi suivi soit d'un infinitif passif impersonnel, ce qui doit être la construction ancienne : *intellegi iam licet nullum fore imperium*, Cic., Rep. 1, 38 ; soit d'un infinitif actif avec ou sans pronome : *modo liceat uiuere ; ut tibi id facere liceat ; licet me id scire quid sit ; si ciui Romano licet esse Gaditānum* ; *licuit esse otioso Themistocli* ; soit du subjonctif, e. g. Tér., Phorm. 347, *ludas licet* ; Cat., Agr. 83, *licebit faciat*. Dans cet emploi, il a tendu à devenir une simple conjonction concessive, d'abord avec le sens de « permis à », ainsi Cic., De Or. 1, 195, *ferant omnes licet, dicam quod sentio* « les autres pourront bien (auront beau) murmurer, je dirai pourtant mon sentiment ». Ce sens spécial de *licet* s'est peu à peu effacé et, à l'époque impériale, *licet, quamquam, quamuis* s'emploient indifféremment l'un pour l'autre. *Licet* est même suivi de l'indicatif : *licet inter gesta et facta uidetur quaedam esse subtilis differentia, attamen...*, Dig. 59, 16, 58.

Le participe *licēns* s'emploie avec le sens de « à qui il est beaucoup permis, libre, licencieux » ; de là *licentia* « liberté, permission », puis « liberté excessive, licence », qui, dans la langue de la rhétorique, traduit *παρρησία*. Tandis que Cicéron oppose *libet* et *licet*, e. g. Quint. 30, 94, *sin et poterit Naueius id quod libet, et ei lubebit quod non licet, quid agendum est?*, il unira *licentia* *libidoque*, Verr. 2, 2, 33 ; et Tite-Live opposera *licentia* *libertatem*, 3, 37, *malle licentiam suam quam aliorum libertatem*. Cf. *licenter, licentiōsus*. Le participe *licitus* a le sens de « permis, licite » ; de là *illicitus*.

Les langues romanes ont conservé *licere* (fr. *loisir*), M. L. 5017 ; certaines formes remontent aussi à *licentia*, **licita* « permission », M. L. 5016 a, 5019, et à **licor* (prov. *legor*). M. L. 5020 a ; l'irlandais a *leceat* « licitus » (mot savant).

Licet figure comme second terme dans des juxtaposés comme *licet, scilicet, uidelicet*. Il est vraisemblable que *licet* est le même verbe que *licēō* « je suis mis aux enchères » : *mihi licet* a pu vouloir dire d'abord « il est laissé à mon appréciation » et, par suite, « il m'est permis ». Cf. un développement de sens comparable dans *sinō*, qui veut dire à la fois « laisser » et « permettre ». Mais, pour un Latin, il n'y avait plus rien de commun entre *liceor* et *licet*.

Licet se retrouve dans osq. *likit* u d, *licitud* « licētō » (à moins que la forme ne soit empruntée au latin). Ailleurs, aucun rapprochement net.

licinus, -a, -um : i boues qui sursum uersum reflexa

cornua habent, Serv. et Philarg. ad Vg., G. 3, 55. Glosé aussi *ἀνδρόφι*. Surnom dans les gentes *Fabia* et *Porcia*.

Dérivés et composés : **Licinius** (étr. *Leene*) ; **Licinianus** ; **relincinus** (cf. *recurvus*) ; **relincinātum** (Gloss.). Le rapprochement avec gr. *λεῖω* « andouillers du cerf » n'entre pas dans les correspondances phonétiques normales ; v. *laeus*.

licium, -i n. : 1° lisse (gr. *μύτος*), cordon employé dans le tissage pour séparer les fils de la chaîne, de manière à laisser passer la navette et le fil de la trame : Vg., G. 1, 285, *licia telae | addere* ; puis toute espèce de cordon, fil, ruban, etc., et même « toile » ; 2° sorte de caleçon porté par le plaignant dans l'enquête faite *per lancem* et *licium*. Ancien (Loi des XII Tables). Panroman. M. L. 5020.

Dérivés : **licitiūs** « mis sur le métier » ; **licitiōdium** « ensouple » ; **licitiōmentum** « tissu », et sans doute *licini* « flasse, charpie » et « mèche » (mais, dans ce dernier sens, le mot semble être une altération de *elychnium*), M. L. 5018.

Licium semble être le dérivé d'un mot-racine qui figure dans les composés *bilita* « διμυρος », *trilex* ou *trilia*, -*icis* (et *trilicis*) : à triple fil, triplement tissé, *τρίμυτος*, conservé dans les langues romanes (fr. *treillis*). M. L. 8903 ; B. W. s. u. ; d'où *trilicidarius*.

A *licium* peut-être faut-il encore rattacher *licinnus* : *οὐδὲν ἄνθρωπος, ἐμὲν ἄνθρωπος*, CGL II 519, 49 ; *licinae* (tunicae?) : *pluvium*, CGL III 454, 51 ; *licinnus* : *uocatur quod testura eius ligata sit in totum*, Isid. 19, 22, 27 ; *multicicus* (v. ce mot).

Terme technique sans étymologie.

licitor, -āris m. (i d'après Aulu-Gelle 12, 3, 4 et dans les inscriptions) : liciteur, officier public attaché à la personne de certains dignitaires romains, qu'il précède, portant sur l'épaule les faisceaux, *fascēs*, et à la main droite une baguette, *uirga*. Les liciteurs sont l'indice de la *potestas cum imperio*. Les Romains ne séparaient pas *licitor* de *ligāre* : *lictores dicuntur quod fasces uirgarum ligatos ferunt*, P. F. 103, 1, et Aulu-Gelle, l. cit. ; cf. des emplois comme Cic., Rab. perd. 4, et T.-L. 1, 26, i *licitor, colliga manus* ; T.-L. 8, 7, i *licitor, deliga ad palum*, etc. Cette étymologie supposerait l'existence d'un verbe radical non attesté, **ligere* à côté de *ligāre*. Mais c'est peut-être une étymologie populaire.

Dérivé : **licitiōsus**.

***licia** : nom d'un vase indéterminé (poteries de Graufesenque). Mot indigène ? Ou de *liqueō* ?

liēn (*liēnis*, Celse), -**ēnis m.** : rate. S'emploie aussi au pluriel ; cf. gr. *σπλῆν* et *σπλῆνες*. Attesté depuis Plt. et Cat. Non roman.

La longue de *liēn* est attestée par Priscien, GLK II 149, 7, in *en producta Latina generis sunt masculini liēn, rien uel ren, et splen, splenis* ; et par Martianus Capella 3, 279. Il vaut donc mieux admettre, avec Lindsay, *Early lat. verse*, p. 203, une prononciation *liēn* monosyllabique, *liēnsūs* dans Plaute, qu'une forme *liēn* avec *s* comme l'ont supposé Bechtel, CGN, 1899, 186, et Meister, *Lat. Etymn.* 24. La synizèse est la même que dans *rēns* ; cf. Plt., Cu. 236 (sén. iamb), *sed quid tibi est?* — *Lien enicat rēns dolent*, à côté de *rēn* : lgm. 110 (trochaïque) || *glaber erat tamquam rien*.

Dérivés : *liēnōsus* ; *liēnicus* (= σπληνικός) : hypochondriaque.

D'une langue indo-européenne à l'autre, les noms de la « rate » offrent des ressemblances évidentes, sans pouvoir se ramener à un original commun. Lat. *liēn* (qui peut être un ancien **liēn-*) rappelle de loin skr. *plihā* (thème *plihān-*), de même que i. *seig*, bret. *felc'h* rappellent av. *spərəza* (pers. *supur*). V. sl. *slēzna* (de **sel-* *zena*) est loin de lit. *blužnis*. Le grec a *σπλην* (emprunté par le latin, d'où *splēniacus*, *splēniticus*, etc.) et l'arménien *p'yacala*, tous deux très aberrants, l'un avec *p*, l'autre avec *ph*. Des faits de ce genre s'observent pour d'autres noms, et, en particulier, pour d'autres noms de parties du corps ; v. *lingua*.

**ligātus* m. : poisson inconnu (Aus. 393, 64). Le nom provient peut-être, comme l'a suggéré N. Niedermann, d'un contresens d'Aulone sur un vers d'Ovide, Tr. 3, 10, 49, *uidimus in glacie pisces haerere ligatos*.

lignum, -i n. : bois, spécialement « bois à brûler », par opposition à *māteries* « bois de construction » ; cf. Plin. 10, 206, *cornus non potest uideri materies propter exilitatem, sed lignum*, et Dig. 32, 1, 55. De là *ligna*, -ōrum « bûches », sens qui s'est maintenu dans les langues romanes ; cf. esp. *leño* et *leña*. Du sens général de « bois » on est passé à des acceptions plus restreintes « noyau ou écale d'un fruit » (par opposition à la pulpe) ; « objet fait en bois, arbre, planche, tablette », etc. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 5034. Celtique : britt. *lwyn* « buisson » ?

Dérivés : *ligneus*, M. L. 5032 a ; *ligneolus* ; *lignōsus*, M. L. 5033 ; *lignārius*, -a, -um ; *lignārius* « qui travaille le bois » = ξυλοκόπος, M. L. 5032 ; *lignor*, -āris « ramasser du bois », cf. *lignāre*, M. L. 5031 ; *lignātiō*, -tor ; *lignifer* ; cf. aussi *ligniciāda*, Varr., L. 8, 62. Les gloses ont aussi *lignāmen*, M. L. 5030, cf. **māteriāmen* ; *lignēum* (Gl.) ; *ligni-cola*, -faber, -fer, tous tardifs.

De **leg-no-m* ; cf. *dignus* et *decet*, et sans doute *tignum* et *tegō*. Étymologie déjà dans Varr., L. 6, 66, *ab legendo ligna quoque, quod ea caduca legebantur in agro quibus in focum uterentur*.

ligō, -ās, -āul, -ātum, -āre : lier ; sens physique, puis moral (celui-ci dans la langue de la poésie impériale ; la prose classique dit *nectō* ou *obligō*) ; cf. Ov., M. 1, 25, *dissociata locis concordā pace ligauit* ; et, dans la langue médicale, « bander ». Ancien, usuel. Panroman. M. L. 5024.

Dérivés et composés : *ligāmen*, M. L. 5022 ; *ligāmentum*, 5023 ; *ligātiō*, 5025 ; *ligātūra*, 5026 ; *Ligārius* ? cognomen ; *alligō* : lier à, attacher à (que la langue classique préfère à *ligō*), M. L. 363 ; *colligō* : lier ensemble ; *deligō* : attacher et suspendre au pilori, cf. s. u. *lietor*, et Licin. ap. Non. 221, 15, *deligat ad patibulos, deligantur et circumferuntur, cruci defiguntur*... Est devenu par la suite un synonyme renforcé de *ligō*, cf. *deuincio* ; *illigō* : lier dans ou sur, entraver ; *interligō* : lier entre ; *obligō* : lier autour, bander ; cf. Cic., Tu. 2, 16, *medicūm requirens a quo obligetur* ; Tac., A. 6, 9, *obligare uenas*. Le sens moral s'est particulièrement développé dans *obligāre*, *obligātiō* ; cf. Cic., Leg. 2, 16, *uoti sponsio qua obligamur deo* (cette

obligation vis-à-vis du dieu comportait sans doute à l'origine le port d'un lien matériel qui symbolisait l'obligation ; cf. *reliigiō*, Q. fr. 2, 14, *quem fac ut tua liberalitate tibi obliges*. Le verbe et son dérivé sont ainsi entrés dans la langue du droit ; cf. Dig. 44, 7, 3, *obligationum substantia in eo consistit ut alium nobis obstringat ad dandum aliquid, uel faciendum, uel praestandum*..., M. L. 6012 a ; *praeligō* : lier par devant ou par le bout (peut-être avec valeur magique dans Plt., Ba. 136, o *praeligatum pectus*) ; *reliigō* : lier par derrière, M. L. 7191 a (*rele-*) ; *subligō* : lier par dessous, attacher en dessous ; *subligar* ; *subligāculum* ; *subligādiōrium* (tardif) : caleçon. Les langues romanes attestent aussi **disligāre*, M. L. 2672, et **ligindare*, 5028.

Verbe du type *dicāre*. Si *lietor* est apparenté, il a existé une formation radicale, non attestée. On rapproche alb. *l'iō* « je lie », *l'iōc* « lien » et v. isl. *lik* « corde ».

ligō, -ōnis m. : houe, hoyau à long manche. Ancien (Caton), technique. M. L. 5035. Dérivé hybride : *ligōnizō* (Ps.-Aug.).

Rappelle gr. (du reste tardif) λίσκος « houe » ; mais la nature du rapprochement ne se laisse pas préciser.

ligula : v. *lingō*.

ligur(r)io : v. *lingō*.

ligurium, -i n. : sorte de légume (Isid., Or. 17, 11). Semble dérivé, comme le suivant, de *Liguria* ; cf., toutefois, *legarica* sous *legūmen*.

ligurius, -i m. : sorte de pierre précieuse (Vulg. Exod. 28, 19 ; 39, 12) ; Isid., Or. 12, 2, 20. Peut-être corruption de *lyncūrium* ; cf. Plin. 8, 137.

ligusticum, -i (ū) n. : livèche, plante (Col., Plin.). Corrompu en *leuisticum*, Vég., Vet. 3, 52, 2, cf. M. L. 5038, et en *lubestica* : v. angl. *lufestice*. Neutre de l'adjectif *ligusticus* dérivé de *Ligus* « ligure, de Ligurie », comme l'indiquent Dioscoride III 51, 1 et Plin. 19, 165 ; cf. *liguscus* et *ligustinus*.

ligustrum, -i n. : 1° troène ; 2° henné. Cf., pour le suffixe, *apiastrum*, *rapistrum* « rave sauvage » et *oleaster*. Attesté depuis Virgile. De *Ligus* ?

lilium, -i n. : 1° lis ; 2° sorte d'ouvrage de défense qui par sa forme rappelait la fleur de lis, cf. Cés., B. G. 7, 73, 8. Attesté depuis Varron. M. L. 5040 ; et germanique : ags. *lilli* « Lilie » ; v. h. a. *lilia*.

Dérivés : *lilinus* ; *liliciaceus* « de lis » ; *lilietum*. A côté de ces dérivés, il existe un adjectif transcrit directement du grec : *lirion* (= λείριον, Plin.).

Semble provenir, comme le gr. λείριον, d'une langue méditerranéenne (copte *hreri*, *heli*). Cf. Meillet, MSL 15, 163, qui note que « le lis apparaît fréquemment dans les décorations crétoises d'époque minoenne », et M. Cohen, BSL 31, p. 37 ; Benveniste, ibid. 50 (1954), p. 43. La présence des deux *l* est contraire à la dissimilation de *l* du latin (cf. *Aleria* en face de *Ἀλαλία*). V. *rosa*.

lima, -ae f. : lime. Ancien (Plt.), usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 5042.

Dérivés et composés : *limō*, -ās « limer », d'où « frot-

ter » (cf. Non. 339, 36 sqq.), polir, finir soigneusement ; et aussi « diminuer », M. L. 5044 ; *limātus* : poli, élégant, raffiné ; *limātulus* ; *limātiō* ; *limātor* ; *limātūra* ; *limārius* (*faber*, Inscr.) ; *limula* (tardif et rares) ; *delimātus* (Plin.), d'où **delimō*, M. L. 2541 ; *delimātor* : διαρρηγής (Gloss. Philox.) ; *elimō* : limer finement et « rompre en limant » ; **limicdre*, M. L. 5049.

Aucun rapprochement sûr. Cf. *lēuis* ?

limax, -ācis c. : limace et aussi escargot (*coclea*). Ancien, usuel. Roman. M. L. 5045, et **limāceus*, 5043 ; B. W. s. u.

Cf. russe *slimakū*, tch. *slimak*, pol. *ślimak*. On admet souvent que *limax* est emprunté au gr. λείμαξ, comme *coclea* de κοχλιάξ, mais le mot grec ne figure que dans Hésychius et peut n'être que la transcription de la forme latine. L'*ā* peut provenir secondairement de l'influence des adjectifs en -āx, -ācis, favorisée par l'étymologie qui dérivait *limax* de *limus* : *limax a limo quod ibi uiuit*, Varr., L. 7, 64. Cf. aussi v. pr. *slayx* m. (Voc.), lit. *slėkas* « lombric ». V. J. Corominas dans Vox Roman., XII, 1954, p. 370.

limbus (t ; ancien *lembus*), -i m. : bandeau ou ruban servant de lisière à une étoffe, d'où « bandeau zodiacal » (Varr.), « zone », etc. M. L. 5046 ; v. h. a. *limbal* « Limmel », de **limbulus*.

Dérivés : *limbātus* : bordé ; *limbulārius* (-bo-) : qui fait des bordures (Plt.), θυσιαστιάτης (Gloss. Philox.).

Terme technique sans étymologie.

limen, -inis n. : seuil, gr. οὐδός, βηλός. S'emploie pour désigner le « pas » (*l. inferum*) et le « linteau » (*l. superum*) de la porte d'entrée ; cf. Novius ap. Non. 336, 13. Ancien, usuel. M. L. 5047.

Dérivés et composés : *limināris*, M. L. 5050 ; *Limentinus* « dieu du seuil » (Tert.) ; *liminium* dans *postliminium* : terme de droit « retour dans la patrie avec réintégration dans les droits de citoyen », cf. Cic., Top. 8, 36 ; Festus, 244, 9. C'est de ce sens de *postliminium* qu'a été tiré secondairement un *liminium* glōse captiuitatis ou seruitutis, CGL V 603, 52 ; 620, 41 ; *elimindō*, -ās (archaïque et postclassique) : chasser du seuil, expulser, bannir ; *superlimen* (Ital.) = υπέρθυρον, et *superlimindre*, -is (n.). Pour *sublimis*, qui est souvent expliqué comme étant issu de *sub limen* par « hypostase », v. ce mot.

Rattaché par étymologie populaire à *limis* ; cf. P. F. 103, 5, *limis, obliquus, i. e. transversus, unde et limina*. Un rapport sémantique avec *limes* est senti par les Latins ; cf. P. F. 245, 4, *postliminium receptus dicitur qui extra limina, hoc est terminos provinciae, captus fuerat, rursus ad propria reuertitur* ; et aussi *elimes*, s. u. *limes*.

Cf. *limes*.

limes, -itis m. : d'abord « chemin bordant un domaine », *l. decumanus* (de l'est à l'ouest), *l. prorsus*, *transuersus* (= *cardo*), *surruncius* ; *lutosi limites*, dit Varr., R. R. 2, 8, 8 ; par suite « limite, frontière » ; cf. P. F. 103, 6, *limites in agris nunc termini, nunc uiaae transuersae*, et 103, 7, *limitatus ager est in centurias dimensus*. Ancien, usuel. M. L. 5048.

Dérivés et composés : *limiō*, -ās (Varr., Plin.) ; *limitiātiō* ; et *delimtiō* (Front.) ; *delimitātiō* ; *limiāris* (-lis) (Varr.) ; *limitiāneus* et *col-limitiāneus* (tardif) ; *limitotrophus* ; *limitrophus*, hybride de *limes* et de τροφή, Cod. Theod. 11, 59, 3 ; *elimes* : ἀρούρος, παρόριος, Gloss. Philox. ; *illimitātus* (tardif) = ἀόριστος.

Dans les langues romanes, *limiāris* a été confondu avec *limināris* ; cf. M. L. s. u. 5052 ; et B. W. linteau. Cf. *trāmes*.

Cf. *limen* et *sublimis*. L'osque *limmītū* « limitum » semble emprunté au latin. Le rapprochement souvent fait avec l'adjectif *limus* n'est pas inadmissible ; mais il est incertain.

limeum, -i n. : sorte de plante vénéneuse (l'ellébore?). Gaulois, d'après Plin. 27, 101.

limpidus, -a, -um : limpide, transparent. M. L. 5056.

Dérivés (rares et tardifs) : *limpidiās* ; *limpidōr*, -ās (conservé dans les langues hispaniques, M. L. 5055) ; *elimpidō* (bas latin) ; *limpidō*, -inis (bas latin) ; *limpidiātorius* (bas latin) ; *limpor*, -ōris (Lucil.), d'après *li- quor*.

Limpidus semble supposer un verbe en -ere (cf. *liquere*, *liquidus*), ce qui rend peu vraisemblable la dérivation directe de *limpa*, *limpa*. D'autre part, la rareté de l'adjectif, son apparition relativement tardive (premier exemple dans Catulle) font penser à une origine dialectale, osco-ombrienne ; cf. Ernout, *Élém. dial.*, p. 191.

Aucun rapprochement sûr. Si le mot est osco-ombrien, le *p* y peut reposer sur **kw* ; alors, cf. *liquere*, *liquere?* Mais la vieille forme *limpa* ne se concilie pas avec cette hypothèse. V. *lympa*. Y a-t-il eu croisement de *lympa* et de *liquor* (Wackernagel, ALLG 15, 220) ?

limus, -i m. (*limum* n., Varr., Grom.) : 1° limon, boue, vase ; 2° lichen, aubier. Depuis Plaute. Panroman. M. L. 5058. V. André, *Lex.*, s. u.

Dérivés et composés : *limārius* = χοιρός (Tert.) ; *limōsus*, M. L. 5054 ; *illimis* : sans vase, limpide (Ov.) ; cf. gr. ἄπλοος ; *illimitus* (Col.) ; *oblīmō*, -ās : couvrir de fange ; *limi-genus*, -cola (Aus.).

Cf. v. h. a. *leim* « boue » et, avec *s* initial, isl. *slim*, v. h. a. *slim* « boue » et sans doute gr. λεῖμνος « prairie humide », λείμαξ (même sens), λίμνη « marais ».

limus, -a, -um (*limus* semble être la forme ancienne ; *limis*, dans Amm. Marc. 20, 9, 2, provient peut-être de ce que *limis* a été pris pour un nominatif dans une expression comme *limis* [scil. oculis] *aspicere*) : oblique. Attesté depuis Plaute. Se dit uniquement de l'œil et du regard ; cf. Varr., Men. 260 ap. Non. 133, 29, *neque post respiciens, neque ante prospiciens, sed limus intra limites culinae*. Substantivé dans *limus* et *limum* ; cf. Tiro ap. Gell. 12, 3, 3, *licio transuerso quod limum appellatur cincti erant* ; Vg., Ae. 12, 120, et Serv., ad I.

Dérivé : *limulus*.

Rapprochement incertain avec *limen*, *limes*, *sublimis*. Aucune étymologie sûre.

linea, -ae f. : proprement féminin substantivé de *lineus*, -a, -um « fil de lin » (*l. restis*) ; puis toute espèce

de fil, de corde ou de cordon, ligne de pêche, corde ou filet tendu par les chasseurs : cordeau de charpentier (= στάρη, de là *ad lineam, rectā lineā*), cordon de perles enfilées, corde blanche qui marquait la ligne de départ ou d'arrivée dans un cirque, etc. Par analogie : ligne tracée (= γραμμή), ligne géométrique (cf. Gell. 1, 20, 7), ligne, lignage (latin impérial) ; cf. στήματα *cognationum directo limite in duas lineas separantur, quatum altera est superior, altera inferior...* Dig. 38, 10, 9. Ancien, usuel ; technique. M. L. 5061. Irl. *line*, britt. *lin*.

Dérivés : *linebris* ; *lineālis* ; *lineātim* (Boèce) ; *lineārius* ; *lineola* « petite ligne », M. L. 5062 ; *lineō*, -ās : tracer une ligne, mesurer au cordeau ; *lineāmentum* « ligne, trait du visage », M. L. 5061 a, et v. h. a. *lenemet* ; *delineō* ; *delineāmentum* ; *collineō* : ajuster ou viser en droit ligne. Tous ces mots dérivés de *linea* « ligne » n'ont plus aucun rapport sémantique avec *linum*.

lignes : v. *lénis*.

lingō, -is, -xī, -ctum, -ere : lécher. Ancien, usuel. M. L. 5066.

Dérivés tardifs : *linctus*, -ūs (Plin.) ; *linctiō* (Greg. M.), -tor (Gl.).

Dérivés sans nasale : *liguriō* (*liguriō*, moins correct) : avoir envie de lécher (cf. *edō*, *esuriō*), être gourmand de, quelquois avec sens obscène comme *λεῖχω*, *λεῖχάω* (cf. *cunnilingus*, *menclilingia*) ; *ligurius* : *gulosus*, *catillō*, *lχγος* (Gloss.) ; *ligurritor*, -tiō ; *abliguriō*.

ligula : cuiller. Souvent écrit *lingula*, soit par suite d'une confusion avec *lingula* (de *lingua*, qui a parfois le sens de « cuillerée »), soit parce que le mot a été reconstruit secondairement sur *lingō*. D'après Martial, 14, 120, *ligula* était la forme de la bonne société, *lingula* celle des ignorants : *quamvis me ligulam dicant Equitesque Patresque* | *Dicor ab indoctis lingula grammaticis*. Les deux sont attestés dans les langues romanes ; cf. M. L. 5036.

Composés : *ablingō* (Ital.) ; *dēlingō*, d'où *dēlinctus*, M. L. 2541 a ; *ēlingō* (Ital.) = gr. *ἐλελεγω* ; *oblingō* ; *sublingulō*, -ōnis m. (Plit., forme peu sûre). Cf. aussi **linctare*, M. L. 5060.

La racine indo-européenne **leig'h* fournissait un présent radical athématique, qui est conservé dans véd. *redhī* (et *ledhī*) « il lèche » (cf. av. *raēzaite*), que la plupart des langues remplacent par de nouvelles formations : skr. *lihati*, arm. *līzanem* (et *līzum*) « je lèche », gr. *λεῖχω* (et *λεγεσθαι*), v. s. *ližō* et lit. *lēžu*, got. *bi-laigon* « lécher » et v. h. a. *leckōn* (formation expressive à consonne geminée d'où proviennent les formes romanes du type fr. *lécher*, v. B. W. s. u. ; cf. *leccator*, Gl., Isid.), irl. *ligim* « je lèche ». Le latin a recouru au type à nasale infixée *lingō*, qu'il a beaucoup développé, et à la formation expressive *liguriō*.

lingua, -ae f. : langue, et spécialement langue en tant qu'organe de la parole ; « langue, langage » (= γλῶττα). Comme le mot grec, désigne tout objet en forme de langue ou en contact avec la langue : langue de terre, embouchure d'une flûte, cuillerée (d'après *lin(g)ula*), étamine, etc. Nom de différentes plantes : *l. agnina*, *bubula*, *canina*, *cerulina* (*ceruī*), *uerucina* ;

cf. βούγλωσσον, κυνόγλωσσον (-σος) Usité de tout temps. Panroman. M. L. 5067.

Dérivés et composés : *lingula* (= γλωττις) : 1° languette de cuir dans un soulier, anche ou embouchure d'une flûte, sorte de poignard, extrémité d'un levier, tenon, cuiller (cf. *lingula*, s. *lingō*) ; *lingulāca* c. : 1° à la langue bien pendue, épithète de la langue populaire ; pour la formation, cf. *uerbēna*, *uerbēnāca*, *merus/merācus* ; 2° sole (poisson), cf. gr. βούγλωσσος ; 3° scolopendre, plante ; *linguōsus* (époque impériale, d'après *uerbōsus*, cf. γλωσσώδης) : bavard ; *linguistās* = *loquacitās* ; cf. aussi les formations tardives *linguāx* (= *loquāx*, Gell.) ; *linguāsus*, *linguātulus* (Tert., Vulg.) ; *lingulus* « querelleur » (Anth.) ; *linguārium* : amende pour avoir trop parlé (Sén., Ben. 4, 36, 1, d'après *congārium*) ; *sublinguium* : épiglotte (Isid.) ; **sublinguāneus*, M. L. 8377 ; *ling(u)ella* : γλωττάριον (Diosc.).

Composés en -*linguis* : *ēlinguis* (= *ἐχλωσσος*) « sans langue, muet » et « qui n'a pas le talent de la parole » ; d'où *ēlinguō*, -ās « ôter ou couper la langue » (ezē, M. L. 3002?) ; *ēlinguāneus* (Gloss. Philox.) ; *bi-*, *trilinguis* (= *διγλωσσος*, etc.).

D'après Marius Victorinus, GLK VI 26, 3, la forme ancienne du mot était *dīgua*. *Lingua* est peut-être une forme dialectale (sabine?) dont l'adoption aurait été favorisée par l'étymologie populaire, qui rapprochait de *lingō* le nom de la langue.

Comme le nom de la « rate » (v. *liēn*), le nom je la « langue » offre, d'une langue indo-européenne à l'autre, des formes divergentes, mais qui présentent des ressemblances : skr. *jihvā*, av. *hiṣu-* (masculin), v. pers. *hiṣbāna* (?) ; pers. *zūbān*, v. sl. *język* (masculin), v. pruss. *inzuwis* (genre inconnu), got. *tuggo* = all. *Zunge*, irl. *tenge* (génitif *tengad* ; genre indéci). De même que dans lat. *lingua*, on observe une influence de la racine signifiant « lécher » dans arm. *lezu* (thème en -a-) en face de *līzanem* « je lèche » et dans lit. *lēžiūwis* (masculin) « langue » en face de *lēži* « je lèche ». Le grec a un mot aberrant γλῶττα (ion. γλῶσσα).

***linna**, -ae (f.?) : nom d'un vêtement gaulois, d'après Isid. 19, 23, 3, qui le définit : *linnae saga quadra et mollia sunt. De quibus Plautus* (frg. 176) : *linna coeperta est textrino Gallia*. Forme peu sûre ; la citation de Plaute semble corrompue : v. Sofer, p. 175.

linō, -is, **lēu** (et **liu**, forme secondaire créée d'après le type *sinō/siut* ; *linu* dans l'Ital.), **lītum**, **linere** (attesté depuis Naevius) ; et **liniō**, -is, **linifū**, -itum, -ire (époque impériale, Col., Pall., Plin., Vitr., d'après *poliō*?) : enduire. Terme technique, ainsi que les composés ; à peine représenté en roman. M. L. 5063.

A *linō* se rattachent : *līus*, -ūs m. (Plin.) ; *lītūra* : enduit, d'où « rature, correction » et « tache » ; *lītūrārius* : qui a des ratures ; *lītūrō*, -ās (tardif, Sid.).

De *liniō* dérivent : *linimentum*, *linītum*, -ūs : liniment, enduit ; *linitiō* ; *linitor* : *χρίστης* ; de *liniō*, -ās (Sid.), *liniātūra*, *χρίσις* (Gloss. Philox.).

Composés : *allinō* : mettre un enduit sur, imprimer une trace sur ; *circumliniō* (-*liniō*) : enduire autour ; *circumliniō* ; *dēlinō* : frotter, barbouiller, oindre, et aussi « effacer », *ἐξαλείφω* (confondu dans ce sens avec *dēlēō*,

v. ce mot) ; *ēlinō* ; *illinō* (-*niō*) : enduire au dedans ou sur ; *interlinō* : raturer ; *oblinō* (-*liniō*) : couvrir d'un enduit, enduire autour ; *praelinō* : enduire par devant, crépir ; *relinō* : ôter un enduit, découvrir ; *reillinō* (Ps. Theod. Prisc. add. 293, 24) ; *sublinō* ; *subter* (et *subliniō*) : couvrir d'un enduit, barbouiller ; *superlinō* : appliquer un enduit sur.

Ce verbe appartient à une racine signifiant « verser, étaler un produit gras, visqueux » et, de là, « rester fixé, inactif » : v. irl. *as-lenaim* « je souille » (et sans doute *lenaim* « je suis » [sequor]), got. *af-linnip* « ἀποχωρεῖ », v. isl. *linna* « se reposer », lit. *lēju*, *lēti* « verser », v. sl. *lējo*, *lījo* « je verse » (et *lojt* « graisse »), gr. *ἀλινειν* « ἀλείφει » (Hes.), cypr. *ἡλινειναι*, ép. *ἀλινειν* « ἀλείφει » (v. Bechtel, *Gr. Dial.*, II, p. 507), et, d'autre part, *ἀλιναι* « τρέπονται » à côté de *λᾶζομαι* « je me détourne » et *ἐλίνω* « je reste inactif », skr. *lindīti* (mot de glossaire) et *līyate* « il se colle à ».

Une parenté de gr. *λεῖος* et lat. *lēuis* est suggérée par v. isl. *linr* « lisse, poli ». V. aussi *lippus* et *polire*?

linquō, -is, **linquē**, **lietum**, **linquere** : laisser, abandonner, quitter. Ni substantif ni adjectif correspondants. *Linquō* est lui-même peu usité, bien qu'ancien (Naev., Plit.) et classique. La forme usuelle est un composé où l'aspect déterminé est souligné par un préverbe ; *relinquō* (rell-) « laisser en arrière », qui, lui, a un adjectif *rell(i)quicus*, -a, -um (forme ancienne, cf. *contiguus* ; *rell(i)quus* est dû aux poètes dactyliques) « qui reste, restant » ; d'où *rell(i)quum* (-quum, -cium) n. « reliquat, somme restant à payer » (cf. Varr., L. L. 5, 175), sens sur lequel a été formé *relinquor* -āris et *relinquō* (Dig.), d'où *relinquitiō*, -tor, -trix, et un substantif *rell(i)quiae* « restes » (et « reliques », latin ecclésiastique), puis *relinquidarium* « restant, héritage » (St Aug.). Cicéron a même *relictiō* ; et l'on trouve dans Aulu-Gelle *relictiō*, -ūs m., et dans Aug. *relictor*. *Relinquō*, à son tour, a été renforcé en *dērelinquō*, qui a peut-être été fait à l'image de *dēserō*, avec lequel il allitère souvent dans Cic., Verr. 2, 3, 51, § 120 ; Caec. 35 fin., N. D. 1, 5, 11, et en *ab-*, *ob-*, *sub-* *relinquō* (latin ecclésiastique, calques du grec). Sur les différents sens pris en latin tardif par *relinquō* et sa famille, v. Souter, s. u.

Autre composé : *dēlinquō*. S'emploie quelquefois absolument au sens de « faire défaut » comme *ἐκλείπω* ; cf. Serv., Ae. 4, 390, « *linquens* a *alii pro* « deficiens » accipit *uolunt more antiquo*, sicut « delinquere » pro « deficiere » ; P. F. 64, 15, *deliquium solis* a *delinquendo dictum*, *quod delinquat in cursu suo* ; id. 64, 19, *deliquum apud Plautum* (Cas. 207) *significat minus* ; 2° *delinquere* est *prae-termittere quod non oportet praeteriri* : *hinc deliquia et delicta*, P. F. 64, 17. Ce sens de « manquer au devoir, commettre une faute » est le plus fréquent (d'où *delictum*, ancien et classique, et, tardifs et rares, *delictor*, *delinquentia*). *Delinquō* dans le sens de « faire défaut » n'est pas usuel ; c'est *deficiō* qui est employé ; *deliquō*, *deliquium* semblent des calques de *ἐκλείπω*. Cicéron emploie *defectus solis*. Cf., toutefois, *delicus*. On trouve dans Solin *eliquium* (qui appartient à *ēliquo*, *ēliquesco*) employé dans le sens de *deliquium* : *ēliquia lānae* (par opposition à *adauctus*).

Linquō et ses composés n'ont pas passé dans les langues romanes (sauf peut-être *delinquere* en ital.,

M. L. 2541 b), où ils ont été remplacés par un terme expressif, qui avait une flexion régulière ; v. *laxus*. *Reliquiae* au sens de « reliques » est demeuré sous des formes savantes en celtique : irl. *reilic*, britt. *relyw*, comme en roman. M. L. 7193.

Comme *iungō*, le présent *linquō* est une forme thématique remplaçant un ancien athématique à nasale infixée ; cf. skr. *rinakti* « il laisse » (au pluriel *rinānti*), av. -*irinazti* ; le vieux prussien a de même *po-linka* « il reste » (avec la valeur absolue qu'offre le latin dans *dēlinquō*) ; un présent de ce type indique une action qui parvient à son terme, aspect qui convient bien à un verbe signifiant « laisser ». Un présent thématique, d'aspect « indéterminé » (par opposition au type *linquō*), se trouve dans lit. *lēkū* « je laisse », gr. *λείπω* (aspect « indéterminé » sensible, notamment, dans *λείποναι* et dans les emplois absolus de *ἐκλείπω*, dont *dēlinquō* n'a pas ordinairement la valeur) et, avec un sens technique, dans got. *leihwa* « je prête » (sens dû sans doute au vieux nom du « prêt »), v. h. a. *lihan*, etc., cf. skr. *rēknaḥ*, av. *raēznō* « héritage, propriété », dont le latin n'a pas gardé le représentant (l'aspect « indéterminé » y est mis en évidence). L'arménien a *lk'anem* « je laisse » (aor. *elik* « il a laissé » ; cf. gr. *ἔειπε*). Le participe *re-relicti* est pareil à skr. *ūd-riktaḥ* « superflu », lit. *liktas* « laissé ». A *relictiō*, cf. l'adjectif skr. *rēkūḥ* « vide ». Sur irl. *léicim* « je laisse », v. H. Pedersen, *V. G. d. k. Spr.*, II 565. — V. aussi *liqueō*.

linquor, -eris? : v. *obliquus*.

linter : v. *lunter*.

linteus : v. le suivant.

linum, -ī n. : lin ; puis tout objet de lin : fil à coudre, ligne à pêcher, cordon de perles, corde serrée autour des tablettes, filet de pêche, cf. *linea*. Ancien (Caton), usuel. Panroman. M. L. 5073 ;

Dérivés : *lineus*, substantivé dans *linea*, q. u. ; comme adjectif ne semble pas attesté avant Virgile ; M. L. 5064 ; *linārius* m. (et *linātārius*, CIL X 7330) : tisseur de lin ; *lināmentum* « linge ».

linteus : de lin. Formation obscure : dérivé de **lin-tom*?, ou avec suffixe -*teo* marquant la matière? Cf. *robustus* dans Vitruve. Ou bien *linteus* est-il dû à *sparteus*, *dūrāteus*, coups *sparteus*, *dūrāteus*? Ou bien d'origine étrusque, comme *baltus*? Cf. les *libri linteī*. De là : *linteum* : étoffe de lin et toute espèce d'objet en lin (ou en coton), serviette, mouchoir, essuie-mains, voile (= *uēlum*), M. L. 5072 (*linteum* et *lēn-*, cf. *Eini*, 3, p. 180), et germanique : v. h. a. *linz* ; *linteolum* : petit morceau de lin, mouchoir, M. L. 5070, et *linēdārius* (*l. pallium*, Prud.) ; *linteāmen* : linge ; *linteolus* : de linge, de toile ; *linteūs* : vêtu de lin ; *linteō*, -ōnis m. : tisserand ; *linteōdārius*.

Composés : *lini-fer*, -ger, -ficus, tous de l'époque impériale.

L'z du latin se retrouve dans les formes celtiques (irl. *lin*) et germaniques (got. *lein*, etc.), qui peuvent être des emprunts. Le grec a un mot pareil avec l : *λίον* ; la forme slave commune est aussi **linā* (r. *lén*, etc.) et la forme balteque a également l : lit. *linai* (pluriel), etc. Pour faire l'histoire du mot, il faudrait connaître exactement l'histoire de la culture du « lin » (v.,

en dernier lieu, Schrader-Nehring, Reallexikon, sous *Flache*). Le nom du « chanvre » (v. *cannabis*) pose aussi des problèmes embarrassants.

liô, -âs, -âre : recouvrir d'un enduit ; délayer (Tert., Apic.). Emprunt au gr. *λεῖω*.

Dérivé : **liâculum**.

liparea, -ae f. : pierre précieuse inconnue (Plin., Isid.). De *Lipara*?

lipiô, -is, -lire : crier (en parlant du milan, Auct. Carm. Philom.).

lippus, -a, -um : chassieux. Attesté depuis Plaute ; populaire. Demeuré dans un dialecte italien. M. L. 5075 et 5074 a, *lippidus*.

Dérivés : **lippio, -is** ; **lippitudo** ; **lippidus** : γλαυώδης (Gloss.) ; **lippidô** (Fulg.) ; **lippès**, pl. gr. λήπας « chassie » (Orib.) pl. (d'après jaccès, frâcès) ; **lippulus**, **lipposus**, **lippescô, -is**, tous tardifs.

Adjectif expressif et familier, à consonne intérieure géminée ; cf. *gramma*, *grammōsus* de sens voisin, et *lappa*. Seul représentant en latin de l'élargissement par -p- de la racine attestée en latin par *linô* ; cf. gr. λήπος « graise (animale) », λήπος « gras », skr. *līmpātī* « il enduit », lit. *lipûs* « collant », *līmpû* « je reste attaché à », v. sl. *lipiti* « être collé », tch. *lep* « glu », sans doute aussi got. *bi-leiban* « rester », *liban* « vivre ».

liquiritia, -ae f. : réglisse (Vég., Théod.). Déformation populaire du gr. γλυκύριζα, sous l'influence de *liquor*, *liqueur*, à cause des infusions qu'on faisait avec la racine de réglisse, M. L. 5079 ; emprunt en germanique : v. h. a. *lacrice*. Cf. pour les déformations du mot en allemand, Keller, *Lat. Volkset.*, 63 ; et, dans les langues romanes, B. W. s. u. Sur qui = *qu*, cf. *cydonium* > *quit*, gr. *κυδώνιον*, *cotōneum*, et Vendryes, BSL 25 (1924), 41.

liquis : v. *obliquus*.

liquor, -eris (pas de parfait attesté), -i : couler, s'écouler, fondre ;

liqueô, -âs, liqui, (licu?) cf. Cic., N. D. 1, 42, 117 ; forme du reste rare et évitée en raison de son ambiguïté, *liqueûre* : être clair ou liquide ; être filtré ;

liquô, -âs, -âul, -âtum, -âre : 1° clarifier filtrer ; 2° liquéfier.

Formes verbales dérivées d'une racine **leikw-/likw-*. *Liquor*, dont la première syllabe compte toujours pour longue, s'emploie seulement au sens de « s'écouler, couler » ; cf. Vg. Ae. 9, 813, *tum toto corpore sudor/liquitur* ; 9, 679, *liquentia flumina* (toutefois, d'après Servius, il faudrait lire ici *Liquetia*, nom propre ; cf. Havet, *Man. de crit. verb.*, § 174) ; 1, 432, *liquentia mella/stipant*, etc., et au sens figuré dans Plt., Tri. 243 (crét.), *ilico res foras labitur, liquitur*. Rare, surtout poétique. Pas de dérivés ; cf. toutefois, **liqueûre*, M. L. 5079 a.

Liqueô signifie « être clair, limpide », au sens propre et figuré ; cf. la formule juridique *non liquet* exprimée par les initiales N. L. Se dit d'un liquide filtré (*uina liquentia*, Vg. Ae. 5, 238 ; cf. l'emploi figuré de *liquet* et de *defaecatum* est dans Plt., Ps. 760) ; sens auquel s'adjoint celui de « être liquide ou fluide » (qui semble être dérivé

et plus tardif), e. g. Vg., Ae. 6, 724, *caelum ac terras campoque liquentes* « les plaines liquides » ; cf. Ov., F. 5, 547, *liquido... aequore*. — A *liqueô* se rattachent : *liquor, -oris m.* : fluidité et, au sens concret, « liquide, liqueur » ; *liquidus* : clair, limpide, transparent et « liquide » (la double scansion *liquor* et *liquor*, *liquidus* et *liquidus* est dans Lucr., e. g. 4, 1259, *crassaque conueniant liquidis et liquida crassis* ; la quantité longue, liée à l'ictus métrique, semble résulter d'une coupe syllabique *liq-uida* qui a pour effet d'allonger la syllabe, non la voyelle ; cf. Havet, R. Phil. 20, 73 sqq. ; Virgile ne connaît que *liquor, liquidus* ; *liqueûscô, -is* : devenir liquide ou limpide ; *liquefaciô, liquefio* : liquéfier, se liquéfier ; et les dérivés ou composés de ces formes : *liquiditas* (tardif), *liquidusculus* (Plt.), *liqueûscô* (Varr.), *liquefaciô, etc.*

Cf. aussi *proliqueô* (transcrit *proliceo*) : *prolicere* : *emanare, effluere*. Varr. : *demum ubi prolicuit dulcis unda* (Gloss. Isid.).

Liquare « filtrer » (cf. Col. 9, 15, 12, *saccus quo uinum liquatur*) a aussi le sens de « liquéfier » ; cf. Plin. 36, 62, *lapis liquatur igni*. De là *liquidatōrium* : filtre. Beaucoup de dérivés de *liquare*, attestés seulement à l'époque impériale, n'ont plus que le sens de « liquide », ainsi *liquidabilis* : liquéfiable ; *liquāmen* (*liquāmentum*) n. : liqueur ; en cuisine : sauce faite d'intestins de poissons liquéfiés, et ses dérivés *liquāminatus*, *liquāminarius*, gl. γαρωνόλης, *liquāminōsus* : juteux ; *liquārius* : qui concerne les liquides ; *liquatō* : fonte, fusion. Composés : *déliquô, -as* (depuis Varron) ; *éliquô* et *éliquium* (cf. *linquô*) ; *éliquatō* ; *reliquô* (Orib.).

A la même famille s'apparentent *élicies*, *liza*, *élicus*, *prolixus*, v. *liz*, *liza* ; et aussi les formes du type *liciae*, qui dans le sentiment populaire se sont confondues avec les formes dérivées de *laciô* du type *élicius* ; v. *laz* et *colliciae* ; peut-être *sublicius* (pōns) ? — *Liquare*, *liquidus* ont subsisté dans quelques dialectes italiens, M. L. 5076, 5077 ; *liquidare* en roumain, M. L. 5076 a ; *déliquare* dans quelques dialectes romans, M. L. 2542, 2536. Irl. *lechdach* « liquida » (scil. *cōsonāns*), mot savant.

Le rapprochement avec irl. *sluich*, v. gall. *gulip* « humide » est médiocre pour le sens. Celui avec persan *rēxtan* « verser » est plus satisfaisant ; comme ce mot persan est inséparable de av. *raēdayeti* « il laisse », il en résulte que *liqueô* serait un verbe d'état appartenant à la racine de *linquô* et que *liquor* serait à rapprocher de gr. λήπουμαι ; la racine de *linquô*, qui a eu plusieurs développements de sens divergents, aurait fourni des mots signifiant « être en état de laisser aller, en état liquide ». Le -s- dans *liza*, *lizus* est de même type que dans *laxus*, etc.

Cf. peut-être *limpidus*.

lira, -ae f. : billon (terme d'agriculture). Mot campagnard ; cf. Col. 2, 4, 8, *liras rustici uocant easdem porcas, cum sic aratum est ut inter duos latius distantes sulcos cumulus siccam sedem frumentis praebeat*. Pour Nonius, 17, 32, *lira* est... *fossa recta quae contra agros tendens ducitur, et in quam uligo terrae decurrat*. Ancien (*déliro* est dans Plaute), technique ; cf. *porca*.

Dérivés et composés : *lirô, -as* : Varr., R. R. 1, 29, 2, *terram... tercio cum arant, lacto semine, lirare dicuntur* ; cf. Plin. 10, 180.

déliro : sortir du sillon et, par suite, « perdre le droit chemin, perdre la raison, délier » (cf. notre « dérailier » ; Varr. ap. GLK VII 72, 22, *sicuti boues, cum se a recto actu operis detorsissent delirare dicuntur, sic qui a recta uia uitae ad prauum declinant, per similitudinem translationis item delirare dicuntur* ; cf. Non. 17, 32. Souvent écrit *déliro*, qu'on explique par un faux rapprochement avec ληρῆν ; cf. Caper, GLK VII 109, 6, *delirare et delerare ἀπὸ τοῦ λήρου*. Mais l'é de *déliro* peut avoir une origine dialectale. Il s'agit de termes de la campagne, non romans, cf. Ernout, *Élém. dial.*, p. 150-151, et le même e se retrouve peut-être dans omb. *disleralinsust* « inritum fecerit », dénomiatif de **dis-leisa-li*, d'après Bûcher (mais cette étymologie est contestée, v. Vetter, *Hdb.*, Tab. Ig. VI a 7). Conservé en italien, M. L. 2543, et en catalan, M. L. 2532 a. De là : *déliurus* (*déliurus*), M. L. 2534 ; *déliurās* ; *déliurium* (Cels.) ; *déliurātō* ; *déliuramentum* (Pl.).

Cf. v. pruss. *lyso*, lit. *lysis* « planche (de jardin) » et v. sl. *lěza* « πασιὰ », v. h. a. *wagan-leisa* « sillon (tracé par une voiture) », got. *laists* « trace de pas », *laistjan* « suivre à la trace ». Par contre, got. *lais* « je sais » et *laisjan* « apprendre » ne peuvent être rapprochés ; cf. E. Benveniste, *Engl. a. Germ. St.* I 1948, p. 1-5.

lis, litis (forme ancienne *stlis*, puis *stlis* ; cf. P. F. 411, 14, conservée dans la formule épigraphique STL IVD. = *stlitibus iudicandis* ; graphie avec *el*, peu probante, dans A de Plaute, Mer. 281, *leistes*) f. : débat juridique dans lequel chacune des deux parties produit ses témoins devant le juge, d'où *litem contestari* : procès. Défini par Varr., L. L. 7, 93, *quibus res erat in controuersia, ea uocabatur lis* ; différent de *rēs*, quoique la distinction soit subtile ; cf. Cic., Mu. 12, 27, et May-Becker, *Précis*, p. 252. Dans la langue commune : débat, controverse, querelle.

Dérivés : *litigô, -as* (formé comme *iurgô, rēmigô*) ; *litigium* (cf. *iurgium*) ; *litigiosus* ; *litigatōr*, etc., tous termes de la langue du droit ; *déliitigô*, Hor., A. P. 94. Ancien, technique. Les langues hispaniques ont conservé *lis* et *litigô*, M. L. 5079 b, 5086 ; et aussi **litigāre* attesté en v. fr., M. L. 2846 a. Demeuré en celtique : irl. *lis*, britt. *lid* « colère ».

Aucun rapprochement sûr pour ce terme technique, pas plus que pour *caus*(s)a ; une initiale *lit-* a peu de chances d'être indo-européenne ; l'initiale de *locus* fait la même difficulté.

***lisae, -arum f. pl.** : veines jugulaires ? Attesté dans Claud. Don., ad Aen. 8, 289. Sens peu sûr ; sans étymologie.

litania, -ae f. : prière. Emprunt fait par la langue de l'Eglise au gr. λητανεία ; passé par le latin en celtique : irl. *leadán*.

litô, -âs, -âul, -âtum, -âre : obtenir un présage favorable (se dit du sacrifiant ; cf. l'opposition établie entre *sacrificô* et *litô* dans Plt., Poe. 489, et Non. 424, 14) ou « donner un présage favorable » (se dit de la victime), puis, d'une manière générale, « offrir un sacrifice à » et « rendre propice(s), apaiser [les dieux] ». Cf. Lact., ad Stat. Theb. 10, 106, *inter litare et sacrificare*

hoc interest : sacrificare est hostias immolare, litare uero post immolationem hostiarum impetrare quod postules ; Suét., Caes. 81, *hostiis cum litare non posset, introiit curiam sprete religione*.

Dérivés : *litatō* (déjà dans Plt.), cf. T.-L. 27, 23, 4 ; *litatōr* ; *litatōrium* = σπονδεῖον (Ital.) ; *litāmen* (St.) ; *litābilis* (époque impériale) ; composés : *élitô* (Greg. Tur.) ; *perlitô*.

Termes de la langue religieuse, disparus avec les pratiques elles-mêmes. Cf. sans doute gr. λητή « prière ». *Litare* semble être un dénomiatif de **litā*. Emprunt (comme *libô*) ?

***litra, -ae f.** : mesure de capacité pour les liquides. Mot tardif de la langue médicale emprunté au gr. λίτρα « livre de douze onces » (= *as librātis*), demeuré dans le latin médiéval et passé de là en français.

littera, -ae f. (la graphie *littera*, Lex Repet., CIL I^o 583, 35, 123 av. J.-C., *littera*, est due à un faux rapprochement avec *linô*, *litum* ; les formes romanes remontent à *littera*, graphie attestée CIL I^o 588, 10, 78 av. J.-C.) : lettre de l'alphabet, caractère d'écriture ; *litterarum ordine* « en ordre alphabétique ». Correspond au gr. γράμμα, dont il a pris tous les sens. Le collectif *litterae*, comme γράμματα, désigne une lettre (= ἐπιστολή > *epistola*), puis toute sorte d'ouvrage écrit, et par suite « la littérature, les belles-lettres », et d'une manière générale « la culture, l'instruction » : *homo sine ingenio, sine litteris*, dit Cic., Verr. 2, 4, 44, 98 (cf. γράμματα dans Platon, Ap. 26 d). *Illiteratus* est la traduction de ἀγράμματος. *Litteratus* est une transposition maladroite de γραμματικός, et Varron, L. L. fr. 107, p. 227, Goetz-Schoell, remarque que *litteratūra*, la science qui concerne les lettres, l'art d'écrire et de lire, a été fait d'après le gr. γραμματική. *Litteratōr* « maître de grammaire, celui qui enseigne les lettres, l'alphabet » traduit aussi γραμματικός, et Aulu-Gelle le distingue de *litteras sciens* « celui qui sait la littérature ». Ancien, usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 5087. Celtique : irl. *liter*, gall. *lythyr*. Autres dérivés et composés : *litterula* : petit caractère ; au pluriel, « petite lettre » et « petite connaissance de la littérature », mot qui semble créé par Cicéron (cf. γραμματικόν) ; *litterālis*, d'où *litterālium* : γαρτῶπιον (Gl.) ; *litterārius*, M. L. 5088 (?) ; *litteratō* ; *litteratōrius* ; *litteratulus* ; *litteritō, -onis* (terme de mépris) ; *litterōsus* (Cass. Hem. ap. Non. 133, 6) ; *oblitterô* (?). V. ce mot.

Étant donné que les sens de *littera, litterae* sont acquis sur un mot grec et que l'alphabet latin est emprunté au grec (par un intermédiaire étrusque), il n'est pas invraisemblable que *littera* lui-même soit, directement ou indirectement, d'origine grecque. Bréal rapproche la glose d'Hésychius : διαφερόμενος γραμματοδιδασκαλος παρὰ Κυρπίους ; et il ajoute : « Διαφέρει sont les tablettes ; *litteris* mandare serait donc « confier à ses tablettes ». On peut encore citer dans Hésychius : διαφέρε... γραμματίων. Pour d et l, cf. le rapport de δάκρυμα et lacruma. » Un emprunt par voie étrusque est possible. Hypothèse ingénieuse et séduisante, mais non rigoureusement démontrable. Les autres étymologies sont sans valeur.

litōra : v. *linô*.

litus (graphie plus correcte et plus ancienne que *litus*), -oris n. : rivage de la mer, côte, littoral. *Litus est quousque maximus fluctus a mari peruenit*, Dig. 50, 16, 96; cf. Cic., Top. 7, 32, *solebat Aquilius quaerentibus quid esset litus, ita definire: quo fluctus eluderet*. Diffère de *ripa* « rive d'un fleuve », *dra* « rive d'un lac » et ne s'emploie pour ces mots que par extension de sens. Cf. Löffstedt, *Coniectanea*, 86 sqq. Ancien (Enn.), usuel; mais concurrencé dans la langue populaire par *ripa*. Conservé dans vén. *lido*. M. L. 5088 a.

Dérivés : *litoralis* (Catul., Plin.); *litordarius* (Itin. Ant.); *litoreus* (Vg., Ov.), cf. *aegoreus*; *litoreus* (Fab. Max.).

Aucun rapprochement st. V. E. Wifstrand, Göteborgs Högskolas Årssk. LII 1946, 1, 36.

lituus, -i m. : 1° bâton augural, recourbé et sans nœuds; cf. Cic., Diu. 1, 17, 30; T.-L. 1, 18, 7, qualifié de *Quirinalis* par Virgile; 2° trompette recourbée de même forme. D'où *lituen*, -inis forme d'après *cornicen*, *tubicen*; cf. Varr., L. L. 5, 91; *lituō*, -ās (Gl.).

Mot étrusque? Cf. Ernout, *Philologica* II, 234.

lituō, -ēs, -ēre : être livide, couleur de plomb, bleuâtre; poétique « être blême de jalousie », par suite « être envieux de ». Même double sens, physique et moral, dans les formes nominales, dérivés et composés :

lituor, -bris m.; *lituidus* (et *sublituidus*); *lituidulus* et *lituidō*, -ās (Paul. Nol.); *lituēdō*, -inis f. (Firm.), cf. *albēdō*, *rubēdō*; *lituēscō*, -is; *alluēscō*, M. L. 367.

On rapproche *irl*, *il*, gall. *lliv* « couleur » et peut-être *sl. sliva* « prune », v. h. a. *slāha* « prune sauvage »; on cite chez Ovide, M. 13, 817 : *pruna... nigro liuentia succo*. Forme en -uo-, comme *flāuus*, etc.

lix (?) ; **lixa**, -ae f. On lit dans un glossaire : *lix, cinis*, CGL V 603, 25, glose dont on peut rapprocher le passage de Nonius, 62, 6, *LIXARUM proprietates haec est quod officium sustineant aquae uendendae; LIXAM namque aquam ueteres uocauerunt; unde ELIXUM dicimus aqua coctum*. *LIXA etiam cinis dicitur, uel umor cineri mixtus; nam etiam nunc id genus LEXIVUM uocatur*. Varro de *Vita populi Romani* lib. I : « proinde ut ELIXUM panem ex farre et aqua frigida fingeant ».

Il est difficile d'apprécier la valeur de la glose *lix, cinis*. Est-ce un mot du type *uōx*? Ou bien faut-il lire *lix(a)*? Quant à la glose de Nonius, elle confond deux mots différents : 1° *lixa* m. « valet d'armée », et aussi « revendeur, viandier »; cf. P. F. 103, 17, *lixae qui exercitum secuntur questus gratia*, avec son dérivé *lixio*, attesté dans la glose *lixiones, aquarum portiores*. *Lixa* a sans doute été rattaché par l'étymologie populaire à *lixa* « eau », sur le modèle de *calōnes*. *Lixa* est un mot de type populaire en -a, comme *cacula*, de sens voisin; de même *lixio*. Tite-Live a *sēmilia* comme terme injurieux. L'étymologie en est inconnue. Mot d'emprunt, peut-être étrusque; cf. *sculina*, etc.

2° *lixa* f. (scil. *aqua*), sans doute féminin substantivé de **lixus*, -a, -um; cf. *elixus*, *prōlixus* et *liquor*. *Lixa* a dû signifier « eau pour le coulage de la lessive », puis « eau [chaude] pour laver »; cf. la glose *lixō* : *ἔλξω*.

De *lixa* dérivent les adjectifs *lixivius* et *lixivius*; cf. *cinis lixivius, mustum lixivium*, substantivés sous les formes *lixivium* et *lixivia, lixivium*; cf. Cael. Aur.,

Tard. 2, 3, 60, *aqua cineribus distillata, quam uolgo lixivium uocant*. Cf. M. L. 5089, *lixivium, lixivium; elixus* : cuit à l'eau, bouilli, M. L. 2849, et *elixāre*, M. L. 2848, *elixātūra* (Apicius). En celtique : britt. *lleisw* « lixivium ». V. B. W. *lisser*.

prōlixus : v. ce mot.

V. *liqueō* et *colliciae*. Les formes à -s- reposent sur un élargissement du type désidératif; cf. *laxus, nozia*, etc.

lixābundus, -a, -um : *iter libere ac prolixie faciens*, P. F. 104, 1; cf. Thes. Gloss. emend. s. u. Mot de glossaire, sans doute tiré du vocabulaire de l'ancienne comédie, et qui semble supposer un verbe *lixō* (-xor?), dénominateur de **lixus* ou de *lixa*?

***lixulae**, -arum f. : Varr., L. L. 5, 106, *circuli, quod mixta farina et caseo et aqua circulum aequibilibiter fundebant. Nos quidam qui magis incondite faciebant, uocabant lixulas et similizulas (= sēmi-?), uocabulo sabino*. Non autrement attesté.

locuplēs : v. *locus*.

locus, -i m. (pl. *loci* ou collectif n. *loca*; forme ancienne *silocus*, cf. P. F. 411, 14, et *ilicō*) : lieu, place, endroit. Varr., L. L. 5, 14, *locus est ubi locatum quid esse potest, ut nunc dicunt, collocatum. Veteres id dicere solitos apparet apud Plautum* (Au. 191) : « *filiam habeo grandem cassa dote atque inlocabili* (l. *dote cassam atque inlocabilem*, neque eam quo loco careuimus ». Apud Enn. (Sc. 388 V) : « *O Terra Traeca, ubi Liberi Janum inclutum* | *Maro locuti* (>). *Vbi quidque consistit, locus*. Ab eo praetor dicitur locare, quod usque idem it, quoad in aliquo constitit pretium. In (>) *locarium, quod datur in stabulo et taberna ubi consistant. Sic loci muliebres, ubi nascendi initia consistunt*. — *Locus*, qui sert à traduire gr. τόπος, en a pris tous les sens techniques : 1° endroit ou place d'un mal, région malade (cf. *τομ-χός*) et, au pluriel, « parties génitales » = *τόποι*, *loci muliebres* : *χόλποι μήτρας*; 2° endroit d'un ouvrage, passage; 3° terme de rhétorique ou de dialectique : fondement d'un raisonnement, principaux points d'une démonstration, sujet d'un discours. Κοινός τόπος est traduit par *locus communis*. Il a pris le sens de « rang, situation ».

Dérivés : *locālis* : local, d'où *locālitās* (tardif). *Locus* est conservé dans toutes les langues romanes, M. L. 5097 (et 5096, *locō* = *ilicō*), *locālis* dans les langues hispaniques, M. L. 5093. Le celtique a : *irl. loc*; britt. *loc*, *logell* (= *locellus*), *logawd* (= *locātum*), *lecat*, *legi* (= *locō*).

Sans étymologie; v. la remarque faite sous *lis*. Pour *ilicō*, v. ce mot.

Les dérivés et composés *locō*, *loculus*, *locuplēs ilicō* ont pris des sens spéciaux :

1° *locō*, -ās : placer (sens propre et figuré). S'est spécialisé dans la langue du droit : l. *sē*, l. *operam suam, operās suās* « se placer, placer ses services moyennant salaire, se louer »; l. *rēs* « offrir en location ses biens ». Celui qui se loue est *locātor*, le louage se dit *locātiō*; celui qui loue, *conductor*; le loyer, *conductiō*. Aussi un contrat de louage s'appelle-t-il *locātiō conductiō* (*rērum, operis faciundi, operārum*); cf. May-Becker, *Précis*, 167-169. Du reste, *locāre* a tendu à s'employer aussi dans

le sens de *condūcere*, cf. « louer » en français. Ce sens de *locāre* a détrôné le sens premier de « placer » pour lequel la langue a eu recours au composé marquant l'aspect « déterminé », *collocāre*; cf. Varron, s. u. *locus*. Tous les dérivés de *locō* se réfèrent au sens de « louer » : *locārius* « loueur de places au théâtre », *locārium* « prix d'un emplacement »; *locātiō*; *locātor*; *locātorius*; *μ-δοσματικός*; *locitō*, -ās; *elocō* : affermer, donner à bail; *ab-*, *ob-*, *re-locō*. Ancien, usuel. M. L. 5094 et 5094 a, *locārium*; 2543 a, *dēlocāre*.

collocō « placer » (aspect « déterminé ») a pris le sens de « faire asseoir, coucher » (et *sē collocāre* « se coucher »), d'où « enterrer, ensevelir » et même « éteindre », c. *ignem*; cf. Thes. III 1640, 57. M. L. 2052; B. W. sous *coucher*. Composé : *recollocō*.

2° *loculus*, -i m. : spécialisé dans la langue de la menuiserie et de l'architecture dans le sens de « compartiment » et ensuite de « cercueil »; ce dernier sens a dû passer ensuite au second diminutif *locellus* « petite boîte », qui a subsisté dans les langues romanes avec cette acception; cf. v. fr. *luizel*, M. L. 5095.

Le pluriel *loculi* désigne un objet à compartiments, étui, serviette, porte-monnaie, cassette; cf. Hor., Ep. 2, 1, 75, *gestit enim nummum in loculos dimittere*; S. 1, 6, 74, *laevo suspensi loculos tabulamque lacerto*. De là dérivent *loculātus*, e. g. Varr., R. R. 3, 17, 4, *loculatae arculae, piscinae*; *loculōsus*, Plin. 15, 88, -m *putāmen*; *loculāmentum* : tout objet à compartiments; au pluriel, rayons d'une bibliothèque, d'une ruche; nids d'un pigeonier; *loculārūs* et *loculārūs* (Inscr.). Le rapport avec *locus* est pour ainsi dire inexistant.

3° *locuplēs*, -tis (i. *locuplētus*, Venant. Fort.) adj. : riche en terre; de là « en qui on peut avoir confiance, qui offre des garanties »; cf. Non. 462, 11, *locupletis non magnarum opum tantummodo, sed et ad quamlibet rem firmos et certos M. Tullius dici uoluit ad Caesarem iuniorum lib. II* (fr. 24) : « *nihil omnino certi nec locupletem ad hoc auctorem habemus* ». — et de *Officiis* lib. III (10) : « *accedit eo testis locuplēs Posidonius* »; puis « riche » au sens général, synonyme de *diues*; le dénominateur *locuplētō* a le sens général de « enrichir ». Dérivés tardifs : *locuplētādiō*, -tor, -bilis.

De **loco-plēt-s*, cf. *damnās, mānuēs*; *locus* étant ici synonyme de *χῆρος* « lot de terre », « bien », cf. Vetter, Idg. Jb. 9, 142, n. 217, 2 (et v. Mommsen, *Staatsrecht*, III, 237 sqq.). Le rapprochement avec *locus* a été aperçu des Latins; Cicéron distingue *pecūniūs* « a pecore » et *locuplēs* « a possessionibus locorum »; cf. Ov., F. 5, 281; Non. 42, 22 et Plin. 18, 11, *locupletes dicebant loci, i. e. agri, plenos*, ceci d'après Nigidius ap. Gell. 10, 5, 2.

locusta, -ae f. (*lucusta*, Varr., L. L. 7, 39, et Gloss., v. Thes. Gloss. emend., s. u., cf. *purpura, rutundus*) : 1° sauterelle; 2° langouste (de même, dans certains parlers français, la crevette se dit « sauterelle »; cf. Littré, s. u., § 3; et B. W. s. u.). Pour le double sens, cf. gr. *καράβος* « escarbot » et « langouste » et *lacerta*. La quantité de la voyelle de la syllabe initiale est flottante. Juvénal, 1, 71, scande *Lōcusta* (*Lā-*), avec *ō*, comme nom propre; mais *locusta* en tant que nom commun a le plus souvent *ō*, du reste chez des auteurs tardifs; cf. Quicherat, *Thes. poet.*, s. u. Le mètre du vers de Nae-vius, 63 W. Morel, atque prius pariet lucusta lucam

bouem, est obscur. La quantité est indéterminable dans Plt., Men. 924.

Les formes romanes supposent aussi **lacusta* (leçon de B² dans Plt., Men. 924); cf. M. L. 5098, *Einf.* 3, 180. Du reste, le mot a subi toute sorte de déformations. Le fr. *langouste* (v. B. W. s. u.), l'esp. et le prov. *langosta* supposent une forme avec *n*, déformation populaire d'après *longus*?; cf. Isid., Or. 12, 8, 19 = *locusta quod pedibus suis longis ueluti hasta*; le germanique : v. angl. *lopust*, *lopestre* suppose **lopostra* (cf. *genesta* et *ginestra*). Pour la finale, cf. *amalusta*.

Dérivés tardifs : *locustinus*; *locustula* (Gl.).

Le rapprochement avec lit. *lekiū, lēkti* « voler » et gr. *λακῶν* « sauter », *λάξ* « avec le talon », *λακτιζω* « je frappe du talon, je rue » a été fait souvent et le sens le suggère. Le vocalisme n'est pas déterminable; la forme serait isolée; sur l'étymologie de pareils mots, on ne peut rien préciser. Un emprunt est possible; v. Ernout, *Aspects*, p. 53.

lōdix, -leis c. : sorte de couverture grossière, fabriquée surtout à Véronne; cf. Mart. 14, 152, *lodices mittit docti tibi terra Catulli*. Passé en gr. mod. : *λῳδιξ, λω-δixiv*.

Dérivés : *lōdicula*; **lōdicus*, conservé en sarde. M. L. 5100 a.

Mot de l'époque impériale, sans doute emprunté (celtique?).

lollum, -i n. : ivraie. Ancien (Plt., Enn.), roman. M. L. 5112, *lollum* et **jollum*, qu'atteste peut-être la forme *iolio*, CGL III 631, 19.

Dérivés : *lollūceus* et *lollārius* « d'ivraie », -m *cribrum*, d'où, sans doute, *lollārium*, conservé dans le port. *joera*, M. L. 5111.

Sans étymologie. Le germanique : v. h. a. *lollī* (all. *Lolch*) provient du latin.

lolligō, -inis f. : 1° calmar (Varr., Plin.); 2° exocet, poisson volant. Dim. *lolliguncula* (Plt., Cas. 493). Faut-il en rapprocher les surnoms *Lollius, Lollia*? Formation en -igō, comme *molligō*, etc.? V. Ernout, *Philologica* I, p. 178.

lōmentum : v. *lauō, lōtus*.

longāuō, -ōnis (longāuus, Arnob.; longānō, Apic., Chir.; longāo, Cael. Aur. Vég.) m. : gros intestin, rectum; saucisse : *tertium fartum est longauo, quod longius quam duo illa*, Varr., L. L. 5, 111. Mot rare et technique, de formation étrange (cf. *apezabō*, -uō), la diversité des formes semble indiquer une origine étrangère. M. L. 5114 a; v. h. a. *lungānwurst*.

longinquus : v. *longus*.

longurius, -i m. : perche droite et longue, bat-flanc. Mot technique (Varr., Cés.).

Dérivé : *longuriō* « perche » (désignant un individu long et mince); formation familière en -ō/-ōnis; cf. Non. 131, 27 : l. i. e. *longus*. Varro *Triphallo nept ἀπεχόνητος* (562) : « *ego nihil Varro uideo : ita hic obscurat, qui ante me est, nescio qui longurio* ».

Semble dérivé de *longus*, d'après le type des désidératifs en -uriō; cf. *lingō, ligurius*, etc. Cf. aussi *cacurius*, sous *cacula*.

longus, -a, -um : long. Se dit de l'espace et du temps, comme le gr. μακρός, dont il a tous les sens. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 5119. En irl. *long*, gall. *llong*, de *longa* (nduis) « vaisseau ».

Dérivés et composés : *longē* (et *longiter*) « loin » et « de loin », M. L. 5116. C'est sur *longē*, et non sur *longus*, qu'est formé *longinquus* « qui se trouve au au loin, éloigné », M. L. 5116 a, cf. *propē*, *propinquus*. De là *longinquitās* et, à basse époque, *longinquo*, -ās; *elonginquo* (Ital., Ambr.); *longulus* « longuet »; *longitudo* (cf. *altitudo*, *latitudo*); *longitū* (bas latin, cf. *latitū*); *longiscō*, -is, Enn. ap. Non. 134, 19; *longitrosus*, sic dicitur sicut dextrorsus, sinistrorsus, P. F. 107, 11; *longiturnus*, -turnitās (Vulg., Cassiod.), formés sur *diuturnus*; **longitānus*, cf. M. L. 5118; *elongō*, -ās : allonger; et « éloigner, s'éloigner » (Ital., Vulg., Ambr.), M. L. 2853 (-e et -all-); *perlongus* (familier, rare), M. L. 6416; *longō* et *longiō*, -ās (tardif; le second d'après *breuiō*?); *longina* trad. de *λογχίτις* « sorte de fougère » (Diosc.); *longisecus* : *πορρωθεν* (Gl.); *prōlongō* (latin de l'Eglise) pour *prōferō*, *prōrogo*, d'après *prōlāō*?

longaeus (poétique, cf. *grandaueus*) ne semble pas attesté avant Virgile, peut-être simple traduction du gr. μακράλιον, μακρόδωκος, comme le substantif tardif *longaeuitās* (Macr., Ambr.) traduit *μακροβιότης* (Arist.); cf. *longiuitiā* (Schol. Iuv.); *longanimis*, -itās, -iter, non attestés avant la Vulgate et Cassiodore et traduits de μακρόθυμος, -θυμία, eux-mêmes tardifs en grec et usuels dans la langue du Nouveau Testament; *longimanus* (= μακρόχειρ); *longipes* (Plin.), etc.

Cf. got. *laggs* « long »; le caractère du rapport avec irl. *long* « long » (et gaul. *loggo-* dans un nom propre?) est discuté. Autre mot dans la partie orientale de l'Indo-européen : skr. *dirghā*, v. sl. *dǫgā*, gr. *δοξάος*; et hitt. *dalugaš* (pluriel) « longs ». Pour *longinquus*, cf. *antiquus* et *oculus*.

lopada, -ae f. : patelle, *genus conchae marinae*; cf. Non. 551, 3. Emprunt oral et populaire fait sur l'accusatif du gr. *λοπάς*.

loquor, -eris, *locūtus sum*, *loqui* : parler, s'exprimer; *neque loqui possumus nisi e syllabis breuius ab longis*, Quint. 4, 9, 61. S'emploie absolument, ou avec un complément « parler de », et avec un sens péjoratif « ne parler que de », d'où *loquax* « bavard », *loquacitās*, *loquaculus*. A remplacé dans la langue usuelle *fari*, correspond à gr. *φράζω*. Cicéron et Quintilien opposent *loqui*, qui se dit de la conversation, à *dicere*, qui se dit du discours oratoire, cf. s. u. *dicō*; et Quint. 12, 6, 5, *omisso... tumore in quibusdam causis loquendum est*. Toutefois, ce sont les composés de *loquor* qui ont servi à traduire les termes grecs relatifs à la rhétorique, parce que les composés de *dicō* étaient déjà employés dans des acceptions spéciales; cf. *edictō*, *edictum*, *praedicō*. Ainsi, le composé *eloquor* « dire tout en parlant » (défini *copiosē loqui*, Varr., L. L. 6, 57) ou « exprimer par la parole » a pris le sens de « parler avec art ou éloquence »; de là, *eloquens*, *eloquentia* (non attesté avant Cicéron) et, dans la poésie dactylique, *eloquium* pour éviter le crétisme; *elocutiō* traduit le gr. *φράσις* (d'où *elocutilis*

(Apul.), *elocutiōrius*, *elocutiōrix*; *circumlocutiō*, *περιφρασ*; *prōloquium*, *praelocutiō* : *πρόλογος*.

Autres dérivés et composés : *loquitor*, -āris (fréquentatif archaïque); *loquēla* (archaïque et poétique) : parole (cf. *querēla*), peut-être conservé dans quelques dialectes italiens, M. L. 5122, et *loquelāris* (grammaire); *locutiō* : action ou façon de parler; *loquētia*, peut-être refait sur *eloquentia*; *loquēscō*, -is (Hilar.); *alloquor* : adresser la parole à; *alloquium* (sans doute adaptation de *παρρωβία*, Hor.; cf. Varr., L. L. 6, 57, *adlocutum mulieres ire aiunt, cum eunt ad aliquam locutum consolandi causa*); *allocutiō*; *circumloquor*; *conloquor* (coll.) : s'entretenir avec; *colloquium*; *collocutiō*; *interloquor* : interrompre pour parler; *interlocutiō* : interpellation; *obloquor* : couper la parole et parler contre, injurier; *praeloquor* : parler le premier, faire un préambule; *praelocutiō* : préambule, exorde; *prōloquor* : 1° parler ouvertement, déclarer; 2° dire d'avance; *prōloquus* : 1° proposition (= *πρότασις*); 2° préface (sans doute latinisation de *prōlogus*, *prōlogium*); *trāloquor* : dire d'un bout à l'autre.

Cf. aussi *blandi*-, *doc*-, *dulci*-, *falsi*-, *flecti*-, *magni*- *loquus*, composés de la langue littéraire; *pauciloquium*; *multiloquium* (Plt., Merc. 31; Ital.); cf. *πολύλογος* (Platon, etc.).

Loquor, après avoir éliminé *for*, a été remplacé à son tour par un mot dérivé du grec introduit par la langue de l'Eglise, *parabolāre*, en italien, français, provençal, et le mot provençal a été emprunté par les langues hispaniques, qui ont aussi un représentant de *fabulāre*. — Étymologie populaire dans Varr., L. L. 6, 56 : *loqui* *ab loco dictum*.

Aucun rapprochement évident. On a rapproché irl. *-luchur* dans v. irl. *atluchur* « je remercie », *duttluchur* « je prie »; v. H. Pedersen, *V. G. d. k. Spr.* I 43 et II 650.

lōra, **lōrea**, -ae f. : piquette. Technique (Caton, Varr., Pline). L'ō semble confirmé par l'ital. *loja* et le germanique : v. h. a. *lūra*, *lūrā* « Lauer »; cf. M. L. 5125. Étymologie dans Varr., R. R. 1, 54 fin. : *expressi acinorum folliculi in dolium coniciuntur, eoque aqua additur; ea uocatur lora quod lora acina...*

lorandrum, -i (Isid.) n. : déformation populaire de *rhododendrum*. M. L. 7290. V. *rosa*.

***lordus** : *cloppus*. Emprunt tardif au gr. *λορδός*. CGL II 17, 27; III 330, 35, etc.

lōrica, -ae f. : cuirasse corselet, cotte de mailles; l. *lītea* « jaquette de toile flottante ». Par extension, tout ce qui sert de rempart ou de défense : revêtement en ciment, parapet, etc. Cf. Rich., s. u. Ancien, technique, usuel. M. L. 5126. Celtique : irl. *lurech*, britt. *llurig*.

Dérivés et composés : *lōricula*; *lōricātus*, et secondairement *lōricō*, -ās; *lōricutiō*, -cārius; *lōricifer* = *θωρακοφόρος* (Gloss.).

Correspond pour le sens exactement à gr. *θώραξ*. Souvent rapproché de *lōrum*, depuis Varr., L. L. 5, 116, *lōrica quod e loris de corio crudo pectoralia faciebant*; cf. *lectica*, en face de *lectus*. Mais il peut s'agir d'un emprunt technique à une langue inconnue. Le mot grec est lui-même sans explication. Sur -āx- en grec, v. Nehring, *Glotta*, 14, 185. Même formation dans *formica*.

lōrum, -i n. : courroie, lanière de cuir; d'où « rênes, laisse, fouet, ceinture », etc. Ancien (Plt.), technique. M. L. 5127. Passé en gr. *λοῦρον*, *λοῦριον*.

Dérivés et composés : *lōreus* (cf. *lōria*, M. L. 5125 b); *lōrārius* « esclave chargé de donner le fouet »; *lōrātus*; **lōrāmen*, M. L. 5123, et *lōrāmentum*, M. L. 5124; *lōripes* (= *λυαντόπους*).

On rapproche hom. *εὐλῆρα*, dor. *αὐλῆρα* « rênes » et arm. *lor* « corde »; la différence de vocalisme indique que -e- et -a- seraient prothétiques dans *εὐλῆρα* et *αὐλῆρα*; du reste, Hésychius a *ἄλῆρα* - *ἡνία*, qui indique un *Fl*-initial.

lōtium, -i : v. *lauō*. M. L. 5129.†

***lotta**, -ae f. : lotte. Très tardif; sans doute gaulois.

Lua, -ae f. : *Lua Sātūni*, déesse italique ancienne, de caractère expiatoire, à laquelle on consacrait les armes prises à l'ennemi. Étrusque, comme *Sātūrnus*? V. *luēs*.

lubet (puis **libet**), **lubitum est** et **libuit**, **lubère** : avoir envie de. Ancien impersonnel : *mihi libet* « j'ai envie de, il me plaît de », d'où le parfait *libitum est*; cf. la forme d'impersonnel osque *loufir* conservée dans le sens d'une conjonction « uel ». L'usage s'est, du reste, maintenu longtemps de n'employer le verbe qu'à la 3^e personne du singulier, quoique le pluriel soit déjà dans Plaute, e. g. Au. 491. *Libet*, qui exprime le désir, est opposé souvent à *licet*, avec lequel il allitère; cf. Cic., Att. 14, 9, 4; Quinct. 30, 94. Ancien, classique. Non roman.

Dérivés : *libido*, *libidō*, -inis f. (cf. *cupido*) : désir, envie, et particulièrement désir sensuel ou érotique, sens qui a passé dans les dérivés *libidinor*, -āris (Mart.); *libidinōsus*; *libidinārius* (Pseud.-Aug.); *libidinātus* (d'après *cupidiūs*, Laber.). De *libēns*, *libēns* « qui agit de son plein gré »; *libentia* (archaïque, cf. *licentia*) : désir, plaisir; *libenter* (et *perlibēns*, *perlibenter*); *libentiōse*, tardif, d'après *licentiōse*. Cf. encore *libitus*, -ūs; *adlibescō*, -is (Plt., Mi. 1004); *colubet* (ou plutôt peut-être *collubescit*, le verbe n'étant guère attesté qu'au parfait) « il me prend envie », dans lequel le préfixe marque l'aspect déterminé; *prōlubium* (archaïque; cf. Non. 64, 5 sqq., cf. *prōpudium*); *Lubia* (Serv. in Aen. 1, 720). Pour *Libitina*, v. ce mot.

Libet, comme *uis*, a servi de second terme à des indéfinis : *quibet*, *quantus*, *quālis*, *uter*, *quam*, *quot*, *quōd*, *ut libet*, etc.; cf. M. L. 5014 b (douteux).

Racine indo-européenne de caractère sans doute populaire, ce qui rend compte de l'emploi de osq. *loufir* « uel » (différent de pél. *loufir* « liber ») et lat. *-libet*; elle n'est pas connue de l'iranien et n'est pas proprement védique; elle apparaît dans l'Inde avec *l*, c'est-à-dire sous forme empruntée à la langue parlée : skr. *lūbhayā* « il désire » (cf. *paueō*, *pauō*). Il y a un adjectif à vocalisme radical *e*, ancien, dans v. sl. *ljubā* (d'où *ljubiti* « aimer »), got. *liufs* « cher »; le germanique a aussi got. *ga-laubjan* « croire », *lubains* « espérance », v. h. a. *lob* « louange ».†

lūbricus, -a, -um : glissant, d'où « qui s'échappe, mal assuré, qui cause la chute de, où l'on tombe », et par suite « dangereux »; cf. Ifor., C. 1, 19, 8, *uoluitus ni-*

mium lubricus adspici. A basse époque, « lascif, lubrique » : *oculine peccent lubrici*, Prud., Cath. 2, 193. Substantif *lūbricum* : endroit glissant (propre et figuré). Ancien, usuel.

Dérivés : *lūbricitās* (Cassiod.); *lūbricō*, -ās (époque impériale) : rendre glissant, ou être glissant, M. L. 5132; *lūbricosus*, -cātō (Ital.).

La prosodie plautinienne, où les groupes comme *-brn* allongent pas la syllabe, indique un ā, Mi. 852 (sén. iambique), *sed in cella erat paulum nimi loculi lubrici*, témoignage confirmé par la prose métrique, cf. Havet, *Man.*, § 322, et par la poésie classique. Toutefois, des dérivés français semblent supposer un ā; cf. A. Thomas, *Nouveaux essais de philol. fr.*, p. 292 sqq.; M. L. 2979, *excollābricāre*; v. fr. *escolorier*.

Cf. got. *sluipan* « glisser ». La notion de « glisser » est indiquée par des mots de ce genre, à **sl-* initial dans : v. isl. *slípan* « glissant », v. h. a. *slifan* « glisser » et v. angl. *sliden* « glisser », lit. *slidus* « glissant ». Type de mots expressifs, sans unité.

Lūca bōs : *apud Naevium* (frag. poét. 63, W. Morel) « aique prius pariet lucusta[m] lucam bouem ». *Luca bos elephans ab eo quod nostri, cum maximam quadripedem quam ipsi haberent uocarent bouem, et in Lucanis Pyrr(h)i bello primum uidissent apud hostis elephantos... Lucanam bouem quod putabant, Lucam bouem appellasset*, Varr., L. L. 7, 39. D'après K. Meister, *Lat. Eigenn.* I 42, *Lūca bōs* serait issu de **Lūcān(u)s bōs*; *Lūca(n)s* se serait un nominatif osque comparable au *Campanus* de Plaute, Tri. 545.

lūcāna, -ae f. (*lūcānica*, -cum) : sorte de saucisse, ainsi appelée de la Lucanie, où on la fabriquait; cf. Varr., L. L. 5, 111. Conservé dans les dialectes italiens, M. L. 5134; en basque *lukuinka* et en grec moderne.

Lūcērēs : nom d'une des trois anciennes tribus romaines (*L.*, *Ramnes*, *Tities*). Sans doute étrusque *luxre*.

lucerna : v. *lūx*, *lūceō*.†

***lucinus** : lanterne; emprunt tardif et populaire au gr. *λύχνος*; cf. *lucināre*, M. L. 5142; *licinicon* = *λυχνικόν*, Per. Aeth. Différent de *lūcinium*; v. *elychnium*.

Lūcius, -i m. : brochet (Aus.). M. L. 5143. Certains voient dans ce nom d'animal le surnom romain *Lūcius* donné par plaisanterie au poisson (?) (cf. Stolz-Leumann, *Lat. Gr.* 5, p. 193); mais les anciens rattachent *Lūcius* à *lūx*, v. plus bas, p. 372. En faveur de *Lūcius* cognomen = brochet (comme *Gaius* = geai), v. M. Niedermann, *Vox romanica*, 1940, p. 185. Objections dans Walde-Hofmann, *Lat. etym. Wört.*, s. u. Diminutif : *lūcinus* (Gl.). Mots tardifs, sans étymologie.

lūcrum, -i n. : gain, profit (souvent opposé à *damnum*) = gr. *κέρδος*. Souvent avec une nuance péjorative, conservée dans les représentants des langues hispaniques. Ancien (Plt.), usuel. M. L. 5146.

Dérivés et composés : *lucius* : *di Lucrui*, ap. Arn. 4, 132; *lucrō*, -ōnis : *κέρδων* (Pétr., Sat. 60, 8; Gloss.); *lucror*, -āris : gagner, cf. M. L. 5145, *lucrāre*; d'où *lucrātor*, -tiō (tardif); *lucrātūs* (classique); *lucrōsus* (époque impériale); *lucellum* : petit gain.

Composés en *luci-* : *lucificaciō* « gagner, faire un gain »; *lucrifiō* « être gagné »; *lucificus* « qui porte pro-

fit », d'où *lucrifid* (Tert.), *lucrifidabilis* (Plt.); *lucifer*; *lucifuga* (Plt.), *lucipeta* (id.), *lucipetes* pl. (Cassiod.), *urpucuricupidus* (id.).

La bréviété de l'u, bien attestée (cf., du reste, *lucel-lum*), interdit de joindre à ce groupe l'adjectif *luculentus* (v. lux, 6). Les anciens y rattachent *Lucrinus*, sans doute par étymologie populaire; cf. P. F. 108, 24, *Lacus Lucrinus in uetigilibus publicis primus locatur erendus omnis boni gratia, ut in dilectu censuue primi nominantur Valerius, Saluius, Statorius*.

L'alternance vocale de *lucrum* avec *irl. lóg, luag* « salaire », v. isl. *laun* « salaire », gr. ἀπο-λαός n'est pas normale (quoique non sans exemple; v. *auris* et *aurora*); il faut admettre que l'α de gr. λαός serait du type « populaire ».

luctor, -aris, -ātus sum, -ārī (et *luctō*, -ās chez les archaïques) : lutter. Sens propre et figuré. Appartient d'abord à la langue de la gymnastique; cf. Plt., Bacch. 428, *ibi cursu, luctando, hasta, disco, pugilatu, pila/saliendo sese exercebant*. — *Lucta*, qui n'apparaît qu'à basse époque (Aus.), est formé sur *luctor*, comme *pugna* sur *pugnō*. Les substantifs de *luctor* sont *luctatio* (classique), *luctus*, *luctamen* (d'après *certāmen*), *luctamentum* (tardif), *luctatorium* : « palaestra » (Gloss.). Les langues romanes ont conservé *luctare* et *lucta* (panromans), M. L. 5148, 5147. Sur *luctantes* « états », *quod erecti inuicem se teneant more luctantium*, v. Isid. 19, 19, 6.

Autres dérivés et composés : *luctator*; *alluctor* : lutter contre (Apl.); *colluctor* : lutter avec ou contre; *collectatio*; *eluctor* : lutter pour se dégager, se dégager; d'où *eluctabilis* (Sén.) et *ineluctabilis* (déjà dans Vg. = ἀκαταμάχητος); *il-, ob-, re-luctor*, tous d'époque impériale. Célébré : *irl. luctaire* « lanista ».

Sans doute fréquentatif; sur la racine on ne peut proposer que des hypothèses peu constantes. Souvent rapproché de *λυγίζω* « infléchir, assouplir les membres »; ç'aurait été d'abord un terme du gymnase.

lucubrō, luculentus, -a, -um : v. lux, lūcēō, 70.

lucumō, -ōnis m. : chef suprême de chacune des douze confédérations étrusques. Désignation étrusque, qui a été prise par les Romains pour un nom propre; cf. T.-L. 1, 34, 1 sqq. Cf. *Tellāmō*?

lucūna : v. lacuna.

lucūs, -tis m. : *-tem genus operis pistorii*, P. F. 106, 27; cf. Non. 131, 19, qui cite deux exemples de Varro et un exemple de diminutif *luculentulus* dans Afranius (forme sans doute corrompue, cf. le Nonius de Lindsay, l. 1, qui semble devoir être corrigée, avec les gloses en *lucunculus, τηλαντης*, qui rappelle *sangunculus*; cf. Thes. Gloss. emend., s. u.); *luculentāster* (Titin.), avec influence de *luculentus*. La finale rappelle celle de mots étrusques ou passés en latin par un intermédiaire étrusque : *Arrāns, Ac(c)herūns, -tis*. Ancien terme du rituel?

lūcus (ancien *loucos*, dans CIL 1^a 366), **-I m.** : bois; spécialisé dans la langue religieuse, avec le sens de « bois sacré »; cf. Serv., in Ae. 1, 310, *lucus est arborum multitudine cum religione, nemus uero composita multitudo arborum, silua, diffusa et inculta*. Terme noble

(comme *nemus*). Peu représenté dans les langues romanes. M. L. 5152.

Dérivés : *lūcāris* : relatif au bois sacré; *l. pecūnia, Lūcāria festa*; subst. n. *lūcar* : *appellatur aes quod ex lucis captatur*. Dialectalement, *lūcar* désigne aussi le bois sacré; cf. inscription archaïque de Lucérie, CIL 1^a 401, in *hoca lūcarid = in hoc lūcō* (cf. osq. *casnar*, en face de *cānus*, et *Caesar*, en face de *Caesō*). Les langues romanes supposent aussi **lūcarinus* « tarin », M. L. 5135; *lūculus* (Suét.).

De *lūcus* a dû exister aussi un dénominatif **lūcō, -ās* (à moins que **lūcō* ne soit un intensif-duratif en -ā, du type *dūcō, -ās*, dont *lūcus* serait le substantif verbal?) qui figure dans les composés *collūcāre, interlūcāre, sublūcāre*, termes techniques de la langue des forestiers, dont le sens est « tailler les arbres, éclaircir (un bois) ». L'étymologie est indiquée par les textes : *conlucare dicebant cum profane siluae rami deciderentur officientes lumini*, P. F. 33, 21; *sublucare arbores est ramos earum supputare, et ueluti sublus lucem mittere; conlucare autem, succisis arboribus lucum (locum, Lindsay) implere luce*, Fest. 474, 28; cf. l'emploi de *interlūcāre* dans Plin. 17, 94. — Enfin, il est possible que l'épithète de Junon, *Lūcina*, doive se rattacher à *lūcus* (cf. *uicinus/uicus*), mais les Latins n'établissaient aucun rapport entre les deux mots et dérivait *Lūcina* de *lūx, lūcēō*; cf. Varr., L. 5, 69. Voir Leumann-Hofmann, *Lat. Gr.*, p. 224.

Le mot italique **loukos* (osq. *lūvkei* « in lūcō ») signifiait étymologiquement « clairière »; on en a le correspondant exact dans v. angl. *lēah* « prairie », v. h. a. *lōh* « clairière avec des arbustes »; lit. *laukas* « champ » (« espace libre », par opposition à la « maison » avec son enclos), skr. *lokāh* « espace libre » et *ulokāh*, sans doute simplification du composé **uru-lokāh* « large espace ». Ce mot indo-européen désignait l'espace libre et clair, par opposition à ce qui est boisé — le bois, le couvert, étant le grand obstacle à l'activité de l'homme. Cf. le groupe de *lūx*.

lūddō, -is, -sf, -sum, -ere : jouer. Usité de tout temps. A peine représenté en roman. M. L. 5153 a.

lūdus, -I m. : jeu.

L'ā représente une ancienne diptongue oi, attestée par les formes épigraphiques *lōidos, loedos*, CIL 1^a 364, 675, 677, 678. *Lūdus* désigne surtout le jeu en actes, par opposition à *iocus* « le jeu en paroles, la plaisanterie », et le pluriel, *lūdi*, sert à dénommer « les jeux » de caractère officiel ou religieux, notamment les jeux donnés en l'honneur des morts, d'origine étrusque; cf. Tite-Live 7, 2. Toutefois, la distinction entre *iocus* et *lūdus* s'est peu à peu effacée; ainsi, dans Hor., S. 1, 4, 27, *amotō quæramus seria ludo*. Quand elle fut abolie, il n'y avait plus de raison pour que les deux mots se maintinssent, et c'est *iocus, iocāre* qui a subsisté dans les langues romanes; la disparition de *lūdus* a dû coïncider avec celle des jeux publics qu'il désignait.

Lūdus, sans doute par une litote ou une antiphrase comparable à celle du gr. *σχολή*, a désigné « l'école »; de là *lūdi magister* « le maître d'école ». Dans *lūdō*, sur le sens de « jouer » s'est greffé celui de « imiter par jeu », *ciuem bonum lūdī*, Cael. ap. Cic., Fa. 8, 9, 1, d'où « se

jouer de, se faire un jeu de », sens qui s'est développé dans *lūdibrium* : moquerie, dérision et objet de moquerie (formé sans doute sur *opprobrium*, avec lequel il forme un couple sémantique); *lūdificiō*; *lūdificō, -ās*; *lūdificor* : se jouer de, et ses dérivés.

Dérivés : *lūdus* et *lūdīo m.*; *lūdīa f.* « joueur (joueuse) » professionnel qui figurait dans les jeux publics; cf. T.-L. 7, 2, 4, qui les fait venir d'Etrurie, peut-être par confusion avec *Lūdus* et parce que beaucoup de termes relatifs aux jeux sont étrusques (cf. *persōna, lanista, hīstrīō, subulō*, etc.), v. Muller ap. Nehring, Gl. 14, 256; *lūdīcare, -era, -erum* « qui a rapport au jeu », substantivé dans *lūdīcerum*; *lūdīmentum* : *παίγνον*; *lūdītor* : *δρακτω* (Gloss. Philox.); *Lūdōr, -ōris* (Schol. Iuv. 6, 105); *lūdārius* (Gl.); *lūdārius* (Scr. Hist. Aug.). De *lūdum* : *lūsor, -ōris m.*; *lūsio*; *lūsōrius*; *lūsio*; *lūsio* (cf. **lūsicāre*, M. L. 5182).

Composés : *allūdō* : effleurer comme en jouant, badiner, plaisanter; toucher à en plaisantant, faire allusion; *collūdō* : jouer ensemble, être de jeu. A dû se dire de deux gladiateurs qui s'entendaient avant de combattre, etc., et s'est spécialisé ainsi dans la langue du droit au sens de « user de collusion, être de connivence »; d'où *collūsio, collūdium* (rare et tardif), *collūsor*; *dēlūdō* : se jouer de, tromper, quelquefois synonyme du suivant; *dilūdium* : repos des gladiateurs entre les jeux, répit (Hor.); *elūdō* : *-ere proprie gladiatorum est cum uicerint, et eludere est finem ludu imponere*, Don., Eun. 55. Autres sens : « enlever en jouant; parer un coup, esquiver, éluder; se moquer, se jouer de »; *illūdō* : *ἐμπαίζω*, se jouer (de), railler, outrager, léser; *illūsio*, qui dans la langue de la rhétorique correspond à gr. *ἐλεγεῖα, χλευασμός*; *oblūdō* : se jouer contre, se jouer de (Plt., Tru. 106?, Prud.); *praelūdō* (époque impériale) : préluder; *praelūsio* (Plin.); *prōlūdō* : s'essayer à, préluder; *prōlūdium*; *relūdō* : renvoyer la balle, riposter (rare, époque impériale).

Cf. aussi *allūdīō, -ās, oblūdīō* (Plt.), *illūdīō* (Gell.).

Il n'y a guère de termes indo-européens connus pour cette notion; et il peut s'agir d'un terme emprunté avec l'institution, sans doute religieuse, qu'il désignait; l'origine étrusque est des plus probables. Toutefois, le vocalisme radical o du présent **lōidō* peut indiquer un ancien présent athématique dont le grec aurait un autre dérivé : *λκεί* « *παίζει* », *λκζουσι* « *παίζουσι* » (Hes.); cf. peut-être *λινδεδου*, *ἐμυλλάζουσι*; *λοιδόρος* « injurieux ». Racine commune au grec et à l'étrusque?

luēs (*luis* tardif), **-is f.** : proprement « dissolution, pourriture », sens voisin de *tabēs* : *luēs tabida*, dit Vg., Ae. 3, 139. Rapproché avec raison de *lōs* par les Latins : P. F. 107, 6, *luēs est diluens usque ad nihil, tractum a Graeco* λέειν. Figure dans le *Carmen fratr. Aru.*, joint à *ruēs*, de *ruō*, où il désigne une maladie des céréales qui « fait couler » le grain. Terme technique, conservé par la poésie. Peut-être faut-il voir dans *lua* que cite Varr., L. L. 8, 56, dans l'expression *Saturni lua*, un doublet de *luēs*; mais le sens en est obscur; cf. Goetz-Schoell, ad l.

Dérivé : *luacula* (Gl., cf. *labacula*). Conservé en logoudorien. M. L. 5156.

V. *luō* et *soluō*. Sans rapport avec un verbe **luō*

« souiller » auquel on rattache *lustrum* « bauge », *polluō, lutum* « boue », gr. *λύμα*.

lūgēō, -ēs, -xl, -etum, -ēre (formes tardives *lūgiō*, comme *doliō*, et *lūgō*, Inscr.) : être en deuil, porter le deuil. *Quid luget abstinerē debet a conuiuiis, ornamentis, et alba ueste*, Paul. Sent. 1, 21, 14; *annum feminis ad lūgendum constituere maiores*, Sén., Ep. 63, 13; cf. ad Helu. Cons. 16. Puis, d'une manière plus générale, « pleurer quelque'un » et « pleurer sur ». Ancien (Enn.), usuel; non roman.

Dérivés et composés : *lūgubris* (*lūgūbris*, Lucr. 4, 548) : de deuil, d'où *lūgubria* « vêtements de deuil » (sans doute dérivé d'un thème en -s-, cf. *funēbris*); *lūctus, -ūs m.* : deuil, M. L. 5149; *elūgēō* « ualdē lūgēō »; *prōlūgēō* : *-ere dicuntur qui solito diutius lu-gent*, P. F. 253, 11; *lūctifer, -ficus, -ficabilis, -sonus, -uagus*, tous poétiques. A basse époque, *lūgium* (d'après *gaudium*; cf. *dolium*).

Comme gr. *λυγρός, λυγαλέος* « triste, digne de pitié », appartient sans doute à une racine signifiant « briser »; ces mots font allusion aux violentes manifestations rituelles de deuil. Cf. skr. *rujātī*, lit. *laužti* « je brise » et *lūžtu* « je me brise », v. h. a. *liohhan* « arracher », *irl. luchi* « partie, portion », v. *luzus*.

***luma** (ū?), **-ae f.** : *genus herbae uel potius spinæ*, P. F. 107, 22; *βοτάνη ὁμοία ῥόδου, ἥν πινες ποταμογέ-τονα χαλῶσιν, ἄλλοι καλαμίνθη*, CGL II 125, 5; cf. Varr., L. L. 5, 137, *LUMARIAE sunt quibus secant LUMECTA, i. e. cum in agris serpent spinæ; quas quod ab terra agricolae soluunt, i. e. luunt, lumecta* (?). Non attesté en dehors de ces passages. *Lumecta* semble une corruption de *dumecta*, P. F. 59, 6, qui doit être lu même analogique de *salicta*. V. André, *Lez.*, s. u.

***luma** : *sagum quadrum*, CGL Scal. V 602, 70; Isid., Or. 19, 23, 3. Cf. Thes. Gloss. emend. s. u. Forme peu sûre; peut-être faut-il lire *linna*. V. Sofer, p. 75.

lumbrieus, -I m. (et, tardifs, *lumbrius, -ca, lumbri*) : ver intestinal, ou ver de terre. Attesté depuis Plt. et Cat. M. L. 5158 et 5157, **lumbricula*.

Dérivé : *lumbriōsus* (Diosc.).

Cf. gall. *llyngyr* « vers intestinaux »? La forme initiale du mot latin serait **longwhr-*. Ce rapprochement, contesté, est sans valeur.

lumbus, -I; lumbī, -ōrum (ū) : le singulier est rare) m. 1^o rein(s), râble (en tant que bas du dos), par extension organes sexuels (de l'homme), in *lumbis patris esse*; 2^o souche de la vigne. Attesté depuis Plt. M. L. 5160; les formes des dialectes suditaliques remontent à un type osque **lunfu*, non attesté.

Dérivés et composés : *lumbulus*, M. L. 5159, v. h. a. *lumbal* « Lummel »; *lumbellus* (surtout termes de cuisine, cf. *cerebellum*); *lumbāgō* « uitium et debilitas lumborum », P. F. 107, 23; *lumbāre* : ceinture, caleçon (n. d'un adj. *lumbāris*); *lumbōnēs, cingula circa lumbos* (Gloss.); *lumbātorium, coxale* (ibid.); *lumbifragium* (Plt.); *dēlumbis* et *ēlumbis, -e (-bus)* : sans forces, éreint, cf. *dēpūgis*; *dēlumbō, -ās*; *praelumbō*.

Cf. v. isl. *lend*, v. h. a. *lent* et, avec un autre vocalisme, pol. *łędz'wie* (même sens); v. sl. *lědŭje* « lumbi », d'où « *φυχή* » (sens dérivé).

*lumemulia : luma molita? (Acta f. Arual.). Non expliqué.

lūmen, lūna : v. lūx, lūceō, 3^o et 4^o.

lumpa : v. lymphā.

lunchus, -I m. : lance. (Tert.). Emprunt tardif au gr. λόγχος. Cf. lancea.

lunter, puis linter, -tris m. (féminin dans César) : 1^o barque à faible tirant d'eau, faite d'un tronc d'arbre creusé; 2^o auge à raisin. Ancien (Liv. Andr., Cat.), classique. La forme lunter, qui semble la plus ancienne (cf. Bücheler, *Kl. Schrift.* 1 50), est aussi celle qui est demeurée en roman. M. L. 5071.

Dérivés : luntrculus (lin-); lintrarius « batelier ». Pas d'étymologie claire. Le rapprochement de norv. lūdr « tronc d'arbre creusé » se heurte à des difficultés phonétiques.

luō, -is : v. laud.

luō, -is, lūi (Varr., puis lui, luiturus, Claud.), -ere : payer, s'acquitter de; expier. Terme de droit dont le sens propre est « dégraver » et qui s'oppose à obligare; cf. Dig. 35, 1, 78, 6, luere fundum a testatore obligatum, et l'expression luere poenam, poenā. On trouve dans Festus 64, 26; 352, 4, les composés deluere (diluere)?... a Graeco δαλνν, et reluere, glossé resolvere, repignere. et luella (lire luella?) « expiation » dans Lucrèce.

Luō, bien qu'ancien (Cat.) et classique, est d'un emploi plus rare et a été remplacé par son composé soluō, qui indique le procès parvenu à son terme (v. ce mot). Conservé en sarde et en aragonais. M. L. 5155.

Cf. got. luna « lūpon » et gr. λυπον « rançon », à côté de gr. λύω « je délire, je dissous, j'affranchis », et luēs. — Avec forme désidérative, cf. got. fra-lusian « perdre », fra-lusnan « périr », v. h. a. lōs « libre, dégaré ». Cf. luxus.

lupa, -ae f. : louve, prostituée. Déjà dans Plaute. Pour les Latins, l'identité de lupa « louve » et « prostituée » est certaine; Messaline, dans ses débauches, prend le surnom grec de Lycisca « la (Chienne)Louve », cf. Juv. 6, 123, comme Lucien appelle une courtisane Λυκίσκη, Dial. Mer. 12, 1; cf. l'emploi figuré de canis. Lyciscus se trouve dans Hor., Epod. 11, 24, comme nom propre, et nom commun dans Ven. Fort., Isid.; Lycisca est un nom de chienne dans Vg., B. 3, 18.

Dérivés : lupor, -aris; Non. 133, 11, lupari est scortari vel prostitui. Atta Aquis Caldis (3) : cum meretricie / nostro ornatu per uias lupantur; lupānus (Commod., -ae feminae) et lupāna subst. (Cypr.); lupānaris (Apul.), d'où lupānar n. (formé comme Baecānal, cf. M. Niedermann, *KZ* 45, 349); lupānarium (Dig.); lupula (Apul.); lupatria, Pét. 37, sans doute forme avec le suffixe grec des synonymes πορνεία, εταίριον; v. E. Thomas, *Syn. s. lat. u. gr. Sprachgesch.*, 89 sqq.; Ortmayer, Wien. St. 28 (1908), 169; Perrochat, *Festin de Trimalcion*, ad 1.

Il est à noter que l'emploi de lupa « prostituée » est attesté avant celui de lupa « louve ». Dans ce dernier sens, les Latins disaient, à l'origine, lupus femina. Mais, la lubricité ayant été attribuée à la louve (et non au loup; l'emploi de λύκος pour désigner des débauchés,

Anthol. 12, 250, peut être un reflet du sens de lupa), il a été créé un féminin spécial pour le mot considéré sous cet aspect. Lupus femina ne pouvait s'employer dans ce sens.

Lupercus, -I m.; Luperca, -ae f.; souvent au pluriel Luperci, -ōrum : proprement « le dieu (ou l'homme) Loup », « la déesse Louve » (qui allaita Remus et Romulus dans la grotte dite Lupercal; cf. Arn. 4, 3, d'après Varr.); le pluriel désigne le collège des prêtres chargés de célébrer le culte du dieu, dans les Lupercalia, et qui, pour s'assimiler à lui, couvraient leur nudité d'une peau, d'abord de loup, puis de bouc (cf. Justin 43, 1, 7; et Frazer, dans son édition des Fastes d'Ovide II 267).

Lupercus correspond au Ζεύς Λυκαῖος des Arcadiens et se range parmi les dieux thériomorphes. Étymologie contestée : les uns en font un composé de lupus et arceō comme gr. λυκοῦργος; d'autres un juxtaposé de lupus et hircus (cf. Carcopino, Bull. Ass. G. Budé, 6, p. 17), mais l'e intérieur fait difficulté; d'autres, un dérivé comparable à Māmercus (de Māmers, Mars), mais Māmercus est issu de *Māmericus; d'autres, enfin — et c'est le plus vraisemblable — voient dans lupercus une formation comparable à celle de nouerca; v. Frazer, o. c., t. II, p. 337 sqq., et Böhm, éd. des Fastes, t. II, p. 100. La présence de « prêtres-loups » en louvi est en faveur de cette dernière explication.

lupinus, -I m. (lupinum) : lupin. De lupus « l'herbe aux loups » (Wolfsbohne). M. L. 5170; v. h. a. luppina. Cf. M. L. 5171, *lupulus; 5172, lūpatica « houblon ».

Dérivés : lupillus; lupinarius; lupinaceus; hybride lupinipolus (Inscr.).

lupiō, -is : crier (du milan), Suét. Onomatopée.

lupus, -I m. (et f. dans lupus femina), lupa, -ae f. : 1^o loup, louve; 2^o loup, poisson vorace; cf. lupellus : spatangitus (= σπαταγγίτης et σπατάγγιος). Gloss. Le loup ayant une forte mâchoire, lupus, lupātus ont désigné des objets en forme de dents de loup, grappin, scie, et spécialement un mors très dur : lupus, frēnum lupātum, lupātū (sc. frēni). Ancien, usuel; joue un grand rôle dans les croyances et les proverbes populaires. Panroman. M. L. 5163; B. W. s. u.

Dérivés : lupa (v. ce mot); lupinus « de loup » (id.) (-a ūna = strychnos, sorte de morelle à fruits noirs); lupārius : loupier, loupveter, M. L. 5168; luparia herba, unde lupi moriuntur (= λυκοτρόνον), Gloss.; lupicinus (conservé seulement comme nom propre, cf. M. L. 5169); lupicuda, fellenis (nom d'une plante : cauda lupi?, gl. parietaria; cf. Thes. Gloss. emend., s. u.); *allupātus, M. L. 373. Cf. aussi Lupercus.

Cf. skr. ὀλῃḥ, av. vōhrkō, v. sl. olūkū, lit. vilkas, etc. « loup »; la forme germanique, got. wulfs, etc., offre un traitement de i-e. *kw qu'on attribue à une assimilation au w initial. Le gr. λύκος refléchit non *wlkw-o, mais une forme indo-européenne du type *wlkw-o, pour laquelle repose aussi lat. lupus. Le p latin représente la labio-vélaire indo-européenne, la forme venant sans doute de parler osco-ombriens. Comme bōs, ce serait un de ces mots sabbins qui se sont introduits dans la langue de Rome. A Paris, on sait que la forme loup n'est pas non plus phonétique (c'est leu qu'on attend,

comme dans Saint-Leu). La forme de féminin en -a, lupa, est récente; la sanskrit a ὀλῃḥ. Toutefois, comme le nom samnite du loup est hirpus, il n'est pas exclu que lupus soit issu, comme l'enseigne MM. Benveniste et Pisani, du croisement de deux formes *wlkw-o, *lukw-o, skr. ὀλῃḥ, gr. λύκος et de *wlp-, lat. uolpēs, germ. wulfs, les deux animaux ayant des traits communs qui tendaient à les réunir. Cf. Bonfante, Lat. Vlpus et le nom ancien du loup, Latomus 3, 79 sqq.

lūra, -ae f. : os cullei uel etiam utris, P. F. 107, 26; désigne aussi une outre de peau (Aus., Perioch. Od. 10). Technique, populaire. M. L. 5174 (avec ū).

lurcō, -ās et lureor, -āris : manger voracement, bâfrer. De là : lurcō, -ōnis : -es capax gulae homines et bonorum suorum consumptores, P. F. 107, 26; lurcinābundus (Caton); collureinātū (Apul.). Mot populaire évité par la langue classique. Lurcō semble supposer un adjectif *lurcus de même formation que spurcus, mancus, broccus, etc.; le substantif lurcō sert de surnom, d'où Lurciō, Lurcinānus, M. L. 9691.

Cf. peut-être m. h. a. slure « gosier », slurken « avaler ». Le rattachement à lūra proposé par Festus est en l'air.

lūror, -ōris m. : teint blême ou jaunâtre.

Dérivés : lūridus : luridi supra modum pallidi, P. F. 108, 3; lūridātus (Tert.).

Lūror, lūridus se disent de la bile; lūridus est glossé βλερωτός et aussi ὀρεός, ὀρεπωτός; maculae lūridae sont les taches de jaunisse. Il n'y a pas de verbe *lūrēō; mais Varron a employé lūrēscō, cf. Non. 101, 31. Lūror n'est pas attesté avant Lucrèce et se retrouve après lui dans Apulée et Claudien; mais lūridus est dans Plt., Cap. 595. Les langues romanes ont conservé lūridus, M. L. 5176, dans des sens, du reste, tout à fait divergents (v. B. W. lūrd); et lūridātus, M. L. 5175.

Aucun rapprochement sûr. Cf. liuor, liuidus.

luscinia, -ae f. (luscinius m. à l'époque impériale; luscinus, luscina, roscinia, Gloss.) : rossignol, oiseau dont le chant est proverbial.

Dérivé : lusciniola (déjà dans Plt., et *lusciniolus supposé par les formes romanes), même sens. Forme affective qui a subsisté dans les langues romanes. M. L. 5179, 5180. V. B. W. sous rossignol.

Dérivé de luscus, avec influence des composés en -cenus (tibicen, -cina, etc.), et ainsi nommé parce que le rossignol chante dans l'obscurité de la nuit? Cf. le jeu de mots de Commode (Lampride 10) : monopodios et luscinius eos quibus aut singulos tulisset oculos, aut singulos pedes fregisset appellabat.

On ne peut faire sur l'étymologie que des hypothèses arbitraires.

luscus, -a, -um : borgne. C'est le seul sens attesté de l'adjectif, mais les dérivés signifient aussi « qui a la vue courte » et « qui voit mal le soir »; cf. Non. 135, 9, lusciosi qui ad lucernam non uident et ὀφθαλμοὺς uocantur a Graecis. Varro Disciplinarum lib. VIII « uesperii non uidere, quos appellant lusciosos », idem Andabatis (29) « edepol idem caecus, non lusciosus est »; et P. F. 107, 24, luscitio (lire -tia?) : uitium oculorum, quod clarius uesperii quam meridie cernit; d'où luscitiosus. Le sens

de luscus « caec(c)ilia, ὀπίς », CGL III 433, 9, est sans autre exemple.

Autres dérivés : luscinus, Plin. 11, 150 : qui altero lumine orbi nascerentur, Cocleus uocabatur; qui paruis utriusque, Ocellae; Luscini iniuriarum cognomen habuere; elusod, -ās « ἐκτροφῶς » (Dig.), d'où elusciō.

Luscus, luscitiosus sont déjà dans Plaute. Festus, 176, 15, a aussi des formes avec n initial, peut-être influencées par un rapprochement avec nox : nuscitiosum Ateius Philologus ait appellari solitum qui propter uitium oculorum parum uideret. At Opillius Aurelius nuscitiosus esse caecitidius nocturnus; Aelius Sulo, qui plus uideret uesperii quam meridie, nec cognosceret nisi quod usque ad oculos admoisset.

Les langues romanes ont partiellement conservé luscus moins avec le sens de « borgne » (v. esp. lusco, v. prov. losc) qu'avec celui de « à la vue faible, myope » ou de « louche »; cf. M. L. 5181 et 1128, *bisluscus; B. W. sous louche I; l'emprunt irl. losc signifie « louche » et « aveugle ».

Mot populaire, d'origine inconnue. Pour le suffixe, cf. caecus.

*lussus, -I (?) : frère du mari (Gl.). Roensch, Fleck. Jahrb. CXVII 798, rapproche glōs?

lūstrāgō, -inis f. : verveine (Ps.-Ap.). Ainsi appelée parce que c'était une plante lustrale (cf. lūstrum). L'autre nom latin est uerbēnāca, le nom grec λεποδάκτυλ.

lūstrum, -I (avec ū) n. : bauge et « endroit mal famé, bouge ». Lustra significat lacunas lutosas, quae sunt in siluiis aprorum cubilia. Quia similitudine hi, qui in locis abditis et sordidis uentri et desidiae operam dant, dicuntur in lustris uitam agere. Et cum eiusdem uocabuli prima syllaba produciuntur, significat nunc tempus quinquennale, nunc populi lustrationem, P. F. 107, 2. Ancien, classique. De là : lustror, -āris (archaïque) : se vautrer (sens physique et moral), M. L. 5183; lūstrō, -ōnis (Naevius); lūstramentum : Dig. 48, 8, si quis lustramenti causa dederit cantharides; lustruagus (Anth.). Sans doute de *lut-trom ou de *lu-strom, comme monstrum? Cf. lutum.

lūstrum : v. plus loin sous lūc-/lūc-. M. L. 5184.

lūstrum, -I (avec ā, cf. P. F. 107, 2, cité sous s. u. lūstrum) n. : sacrifice expiatoire; cérémonie purificatrice; en particulier, purification accomplie par les censeurs tous les cinq ans. Vieux terme rituel; cf. T.-L. 1, 44, censu perfecto edixit ut omnes ciues Romani in campo prima luce adessent. Ibi exercitum omnem suouetauribus lustrauit, idque conditum lustrum appellauit. Par extension, lūstrum a désigné une période de cinq ans ou « lustre ». Comme la cérémonie de purification s'accompagnait d'une revue de l'armée (d'abord sans doute une procession circulaire, cf. circumā, circumferō), lūstrō (lustror, Liv. Andr. ap. Non. 335, 30) a le double sens de « purifier » et « passer en revue », puis simplement de « parcourir », « parcourir des yeux », d'où dē-, per-lūstrō (classique).

Dérivés et composés : lūstrālis (-bilis, glossé νεπλ-δαιρητός); lūstrātiō, -tiō; lūstrāmen, -mentum; lūstricus : lustrici dies infantium appellantur, puellarum octauus, puerorum nonus, quia hia lustrantur atque eis

nomina imponuntur, P. F. 107, 28; *lūstrificus* (Val. Flacc.), *collūstrum* : confrérie qui présidait à la purification des champs (CIL V 5005), cf. *collēgium*; *armi-, tubi-lūstrum*. Il semble que *illūstris*, *illūstrō* doivent se rattacher à *lūx*.

Comme on ignore la cause, le but et les rites du *lūstrum*, il est difficile de donner une étymologie du mot. Deubner, Arch. f. Religionswiss. 16, 127-136, traduit *lūstrum condere* par « den Unrat verbergen », Hartmann, Gl. 4, 164, rapproche *lūō* « délier », *λύω, λυαίνω* et compare Il. A. 314, *ἐξ ἑα λυαίνεσθαι*. — D'après Servius, Ae. 6, 229, *lustratio a circumlatione dicta est uel taedae uel sulfuris*, ce qui pourrait suggérer une parenté avec *lūx, lūceō*, etc. (cf. Otto, Rh. M. 1916, 17, 40); mais le sens de *lūstrō* « éclairer » peut être secondaire et provenir d'expressions comme *lūstrare flammis* (Vg., Ae. 4, 607); *l. lamine* (Lucr. 5, 693, 1437), un croisement de sens et une influence de *lūx, lūceō* ont pu et ont dû se produire, et dans un composé comme *collūstrō*, le doute sur l'origine est possible. On peut songer à un rapprochement avec *lauō, *lou-s-tro-m*, mais la présence de l's devant le suffixe fait difficulté. Cf., toutefois, *monstrum*!

lūtr : v. *lauō*.

lūtra, -ae f. : loutre (Varr., Plin.), M. L. 5187. Certaines formes romanes supposent aussi **lutria*, **enitria* (du gr. *ἐνιτρία*) et **ontra*; cf. M. L. s. u., et Corominas, Vox Rom., XII, 1954, p. 371.

Cf. skr. *udrah*, av. *udra-*, gr. *ἐν-ὄδρις*, v. isl. *otr*, v. h. a. *ottar* « loutre ». Le *t* est comme dans *uter* « outre », qui a été rapproché du groupe de gr. *ὄδω*, mais sans qu'on voie comment. Quant à *l*, cf. le fait que l'arménien a *leard* « foie », en regard de skr. *yakrt*, et *luc* « joug », en face de skr. *yugām*. Tout ceci hypothétique. On a envisagé une contamination de **udrā* « loutre » et de *lutum* « boue », à cause de l'habitat de l'animal.

lūtum, -i n. (*lutus* m., Claud. Quadrig. ap. Non. 212, 7) : boue; argile de potier. S'emploie aussi au sens moral, avec valeur injurieuse. Ancien (Plt.), classique. M. L. 5189.

Dérivés : *lutō, -ās* : construire en boue ou en terre pétrie, salir de boue, M. L. 5185; *lutuos* : fait de boue, ou couleuvre de boue, M. L. 9694; *lutensis* : qui vit dans la boue; *lutarius*, même sens (Plin.); *lutuosus* : boueux, M. L. 5186; *lulentus*, M. L. 5188, d'où *lulentantiss* : *lulentum fecerit*, CGL Plac. V 30, 19; *collulentō* (Plt.); *lutamentum* : aire de terre pétrie (Cat.); *lutescō, -is*; *lutinae* : *πυλωματά* (Char.). Cf. aussi *lustrum* et *polluō*.

Cf. irr. *loth* « boue » (gén. sing. *loithe*), hom. *λύθρον* « souillure, sang souillé de poussière » (et gr. *λύμη* « souillure, dommage »).

lūtum, -i n. : gaude, plante qui sert à teindre en jaune; cf. *lūtō* « couleuvre jaune » (Vg., Plin.).

Dérivés : *luteus, luteolus* : de couleur jaune; *subluteus*.

Sans étymologie claire.

***lūc-/lūe-**. La racine signifant « être lumineux, éclairer » a fourni au latin une famille nombreuse :

1° un nom racine de genre animé *lūx, lūcis* f. : « lu-

mière » (considérée comme une activité, une force agissante et divinisée), et spécialement « lumière du jour » ; de là des expressions comme *ante lūcem*, *sub lūcem* (d'où les adjectifs *antelūcānus*, *sublūcānus*), *primū lūce*, et, avec l'ancienne forme de locatif en *-i* et le genre masculin sans doute sous l'influence de *diēs, lūci clārō*. *Lūx* en est même venu à prendre le sens de *diēs*; cf. Cic., Mil. 35, 28, *centesima lux est ab interitu P. Clodii*. *Lūx* est un terme plus général que *lūmen*, et leurs emplois ne se recouvrent pas; cf. *lūmen*. Usité de tout temps. M. L. 5190. A *lūx* on peut rattacher *Lūcius* (Lou-, osq. *Lūvkis*), *Lūcia* (M. L. 5138) « *primā lūce nātus* » (opposé à *Crepuscus*); cf. Varr., L. L. 1, 5 (v., toutefois, *lūcius* « brochet ») et *lūceus* cité par Serv., Ae. 6, 725 (si, toutefois, il ne faut pas lire *lucens*); *lūceus* est quod aliunde *illuminatur*, *lucibile quod per se patet* (Gloss.). d'où *antelūciō*, adverb. (Apul.); *Lūcānus* « matinal » (usité comme nom propre, M. L. 5133) et *antelūcānus*, *sublūcānus* (Plin.) (cf. *antermidānus*); *Louctna*, *Lūcina* épithète de Junon, peut-être originairement dérivée, comme on l'a vu, de *lūcus*, mais rattachée par les Latins à *lūx* et expliquée par eux comme signifant « qui met les enfants au jour », Junon Lucine étant la déesse des accouchements. Sur *Lūcina* ont été refaits à basse époque *lūcinus* (*lūcina hora*, Prud., adu. Symm. 2, 222), *lūcinōsus*.

Lūx figure comme premier terme de composé dans : *lūcifer* (= *φωσφόρος*), substantivé dans *Lūcifer* « l'étoile du matin », M. L. 5141; *lūcificus* et *lūcificō* = *φωτίζω*; d'où *lūcificō* « priver de lumière » (Labér.), *lūcifugus* (-fuga, -fugāx), *lūciparēns*, *lūcipeta*, *lūcisator*, tous rares et poétiques.

Cf., enfin, *lucinum* : *stuppa lucernae*, CGL V 464, 2, déformation de *lychnium* (*λύχνιον*) sous l'influence de *lūx*. Une autre forme de glossaire *lucinum* « cincinnati » est ambiguë, la quantité de la voyelle initiale étant inconnue. Certains dialectes italiens supposent une forme **lūctnare*, dont l'u doit sans doute son origine à l'influence de *lucinus*, q. u. M. L. 5142.

2° un verbe marquant l'état : *lūcēō, -ēs, -xi, lūcēre* : être lumineux, luire, briller. Usité de tout temps. Panroman, sous la forme *lūcēre* ou **lūctre*; cf. M. L. 5136, *Einf.* 3, p. 192.

Dérivés : *lūcidus* : lumineux, brillant, M. L. 5140 (conservé dans les langues hispaniques), et *lūcidare*, M. L. 5139; *lūcibilis* (v. plus haut); *lūcescō, -is* : commencer à briller. Le substantif *lūcor* apparaît très tardivement (traduction latine d'Oribase) et est passé dans les langues romanes : fr. *lueur*, etc.; cf. M. L. 5144; B. W. s. u.

Il a dû aussi exister un adjectif **lūcētus* dont dérivent *Lūcētius* (ancien *Leucetios*), *Lūctid*, épithètes de Jupiter et de Junon; cf. P. F. 102, 4, *Lucetium Iovem appellabant quod eum lucis esse causam credebant* (pour la formation, cf. *facētus, facētia*; *uegō/uegetus*).

Il n'y a pas de verbe transitif **lūcāre*, correspondant à *lūcēre*, pour dire « éclairer, illuminer », sans doute à cause de l'existence de **lūcāre*, dérivé de *lūcus* (cf. toutefois *antelūcāre* dans Querol., p. 36, 21); sur les traces de composés de *lūcāre* dans les langues romanes, v. G. Tilander, *Dérivés méconnus du latin « lux, lucem » en français et en provençal*, Göteborgs Högskolas Årsskr., 1925, III 153-164). La langue a recouru à

d'autres dérivés, tels que (il) *lūstrō, illūminō*. Par contre, *lūceō, lūcescō, lūcidus* ont fourni de nombreux composés : *ad-* (rare), M. L. 370; *circum-*, *col-*, *di-lūceō* (et *dilūcēsco*), d'où *dilūculum* : point du jour; *dilūculāre*, sur lequel ont été faits *crepusculum* et *antelūculō* (Apul.); *dilūcidus*, calque du gr. *διαφανής* (d'où *dilūcidē, -dātō*); *elūceō*; *elūcēsco* (= *παρεκφαίνω*, langue de l'Église); *elūcidō* (Vulg.); *in-*, *inter-lūceō* (*lūcēsco*) et *illūcūscō* (Fronton); *per-* et *pellūcidus* (*perlūcidulus*, Cat.); *praelūcidus*; *re-lūceō*; *re-lūcēsco*; *sub-* (*sublūcidus*); *trāns-lūcidus* (*lūcidus*, comme *dilūcidus*).

A la même racine se rattachent en outre :

3° *lūmen, -inis* n. (de **leuk-s-men* > **louksmen* > **louksmen* > *lūmen*) : lumière. Diffère de *lūx* en ce qu'il a dû désigner d'abord un moyen d'éclairage, une « lumière », avec le sens concret que donnait à la formation le suffixe *-men*. Ainsi *lūmen* s'emploie au pluriel, mais rarement *lūx*, et seulement en poésie (Lucr. 5, 681; 5, 688); au contraire, la lumière du jour se dit *lūx* (opposé à *nox*); de là *sub lūcem, lūci clārō*, expressions pour lesquelles jamais *lūmen* ne se substitue à *lūx*. *Lūmen* s'emploie dans des acceptions techniques, comme nos mots « lumière, jour, regard ». Il s'emploie aussi, de même que *lūx*, comme terme d'éloge, à l'imitation du gr. *φῶς*. En tant que les yeux nous servent à percevoir la lumière et, en quelque sorte, à nous éclairer, ils peuvent se dire *lūmina* (surtout en poésie et peut-être à l'imitation du gr. *φῶς*). Usité de tout temps; panroman. M. L. 5161.

Dérivés et composés : *lūminōsus*; *lūmināre*, usité surtout au pluriel *lūmināria* « flambeau(x) », etc., M. L. 5162; B. W. sous *lumière*; *lūminō, -ās* (époque impériale), auquel la langue classique préfère le composé *illūminō* (comme *illūstrō*), avec ses dérivés *illūminātō*, etc., M. L. 4271, et **allūminō*, 372; *elūminātō* : *φωτισμός* (Gloss. Philox.); *elūminātus* : privé de lumière (Sid.), sans doute d'après le composé grec tardif *ἀφώτιστος*; *praelūminō* (Tert.) = *praelūceō*.

4° *lūna, -ae* f. : lune. Proprement « la Lumineuse », *lūna* est l'ancien féminin d'un adjectif en *-no* (**leuk-s-nā* > **louksnā*, cf. prélatin *losna*; pour la forme, cf. *arēna, cēna, penna*). L'épithète, qui, comme gr. *σελήνη*, s'applique à une puissance active, de genre féminin, une « mère », a remplacé l'ancien nom masculin de la lune qu'on retrouve dans le nom du mois; v. *mēnsis*. Usité de tout temps; panroman. M. L. 5163. La lune était divinisée et avait sur l'Aventin un temple qui fut brûlé sous Néron (une divinité mâle, *Lūnus*, était adorée à Carrae). Un jour lui a été consacré dans la semaine, *lūnae diēs* et *lūnis*, d'après *illūnis* ou d'après *mārtis* d.? CIL V 2,8603; IX 6192. M. L. 5164; B. W. *lundi*. Emprunté en ir. *luan*, *lugna*, *tun*, en gall. *llun* et en m. h. a. *lūne* « Laune ».

Dérivés et composés : *lūnānus* : en forme de lune, et *lūnō, -ās* (Ov., Prop.); *lūnula* f. : -ae *ornamenta mulierum in similitudinem lunae, bullae aureae dependentes*, Isid., Or. 19, 31, 17; M. L. 5167; *lūnāris*; *lūnāticus* (cf. *fānāticus*) = *σεληνιακός, σεληνόληπτος*, M. L. 5165; *illūnis*; *illūnānus* : sans lune (époque impériale, calque de *ἀσέληνος*, Thuc.); *interlūnium* n. (*lūnis*, Amm.) : intervalle entre deux lunaisons; temps où la lune ne paraît pas; *medilūnānus*; *plēnilūnium*.

5° *lūstrō, -ās, -āul, -ātum, -āre* : éclairer, illuminer. Terme poétique (Lucr., Vg.). Semble le dénominateur de **lūstrum* « lumière », de **leuk-s-tro-m* (ou *lūk-s-tr-om*, cf. M. L. 5184, *lāstrum* « éclat »), de même sens que *lūmen*, avec suffixe d'instrument différent. La prose — sans doute pour éviter la confusion avec *lūstrō* « purifier » — emploie le composé *illūstrō, -ās*, avec ses dérivés *illūstrātō* (ce dernier passé dans la langue de la rhétorique au sens de « hypotypose »), *illūstrāmentum* « ornement », etc. A **lūstrum* correspond aussi un adjectif *illūstris* « lumineux », employé au sens propre et figuré (classique, usuel). On trouve aussi *sublūstris, -e* (époque impériale) « qui répand quelque lumière, où règne un demi-jour » (cf. gr. *ὁπολαμπής*), M. L. 8378. Cf. encore *lūstrābilis*, glosé *περιελαμπής* (Gloss. Philox.).

Il y a des traces de *illūstrāre* dans quelques dialectes italiens. M. L. 4272.

6° *lūculentus, -a, -um* : la quantité longue de l'*ū* exclut l'étymologie qui tire *luculentus* de **luculentus*; du reste, la chute de *r* serait inexplicable, et le cas de *lucellum*, issu de **lucrolom* > **lucrolom* > **lucrolom*, n'est pas comparable. D'autre part, *luculentus* ne veut pas dire « abondant en gain ». L'adjectif s'apparente à *lūx*; et le développement de sens « lumineux, brillant », puis « magnifique », est le même que celui de *splendens*. Il est glosé correctement *φωτεινός*, CGL II 474, 29; *splendens, luce plenus*, IV 110, 39 et 256, 3. Le rapprochement de *lucrum* et de *opulentus* a pu jouer un rôle dans la formation et dans la spécialisation de sens. Le terme appartenait peut-être d'abord à la langue augurale; cf. Non. 63, 11, *luculentum, pulchrum et bonum et perspicuum, dictum a luce. Macer Annali lib. I* (6) : *auspicia pulchra et luculenta commemorat*. Plautus *Cornelia* (65) : *pulchrum et luculentum hoc nobis hodie euenit proelium*. Cf. *luculentus diēs*, e. g. Plt., Ep. 341, *pro di immortalis, mihi hunc diem dedistis luculentum*.

Adjectif surtout employé à l'époque républicaine et tombé en désuétude sous l'Empire; repris par un archaïsme comme Apulée, Met. 2, 4.

Dérivés (rares) : *lūculentūs* (Labér., Caec.); *lūculentia* (Arn., Oros.), d'après *opulentia*; *lūculentūs* (Mart. Cap.).

7° *lūcubrō, -ās, -āul, -ātum, -āre* (*ū* dans Mart. 4, 90, 9, et Phédre, App. 13, 14; les formes romanes supposent *lūcubrāre*, d'après M. L. 5150) : travailler à la lumière de la lampe, exécuter la nuit. Attesté depuis Varron.

Dérivés et composés : *lūcubrātō* « veillée à la lumière de la lampe, travail fait à la veillée »; *lūcubrātūncula*; *elūcubrō* (-bror, Cic., Att. 7, 19) « composer à force de veilles », et ses dérivés; *illūcubrātus* : non travaillé (Sulp. Sév.).

Lūcubrō est sans doute le dénominateur de *lūcubrum*, attesté et défini par Isid., Or. 20, 10, 8, *lucubrum* : *uocatum quod luceat in umbra* (étymologie populaire). *Est enim modicus ignis qui solet ex tenui stuppa cerage formari*. Cf. M. L. 5151. Pour la formation, cf. *lābrum*, etc. V. Sofer, op. laud., p. 140.

8° *lūcus* : v. l'article spécial.

9° *lūcerna, -ae* (avec u bref f. : 1° lampe à brûler

de l'huile, par opposition à *candela*, gr. *λόχος*; 2° poisson lumineux (? Plin. 9, 82). Dérivés : *lucernula*; *lucernāris*, -rius, -tus; *lucernifer*. Les formes romanes supposent **lucerna* avec *ū*, d'après *lūcēd*, M. L. 5137. Passé en germanique : got. *lukarn*, etc., et en celtique : v. ir. *lōcharn*, gall. *lugorn*. *Lucerna*, lanterne vont ensemble; aussi sont-ils souvent confondus; il est difficile de dire si l'*ū* de *lucerna* représente le degré zéro de la racine, qui n'existe pas ailleurs; et *lucerna* représente peut-être une adaptation de *λόχος* d'après *lanterna*. Pour la forme, cf. *nassiterna*, *cauerna*, *taberna*.

La racine indo-européenne **leuk-* « briller » semble n'avoir fourni aucun présent radical. Mais il y avait un thème nominal radical qui représentent véd. *ruć* (datif) « pour briller » et lat. *lūx*. Got. *liuhap* « lumière », v. isl. *lōg* « flamme », arm. *loys* (génitif *lusoy*) « lumière », v. sl. *luč* « lumière », *luča* « rayon » en sont les dérivés; cf. aussi ir. *lōche* « éclair », gaul. *Leucetios* (épithète du dieu de la guerre), lat. et osq. *Lūctius*. L'adjectif, sûrement ancien, skr. *roḍh*, gr. *λεῦκος* « blanc », ir. *luach* et gall. *llug* « brillant », et lit. *laikas* (dit d'animaux qui ont une tache blanche sur le front), n'est pas représenté en latin. Pour la forme, lat. *lūna*, prén. *losna* répondent à av. *raozi-na* « brillant », tokh. *A lukānu*, v. pruss. *lauznos* « Gestirne »; même mot/dans ir. *luan* et v. sl. *luna*; pour le sens, cf. skr. *candrāmas* « lune » (v. *mēnsis*) et gr. *σελήνη* (litt. « brillante », de *σέλας* « éclat »), tous mots féminins; autre formation dans arm. *lusin* « lune »; ces dénominations de même type proviennent de l'usage d'éviter le nom propre de la « lune » (v. sous *mēnsis*), astre dont l'action est puissante et dangereuse, en le remplaçant par une épithète se rapportant à une force interne de l'astre. A en juger par *lūzi*, le présent *lūcēd* n'est pas dénomiatif; le sanskrit a *rocyati*, l'Avesta *raocyaiti* « il éclaire ». Le substantif *lūmen*, de **leuksmen*, rappelle la forme (différente) de v. sax. *liomo* « éclat ». — V. aussi *lūcus*.

luxus, -a, -um : luxé, disloqué, débilité. *Luxa membra a suis locis mota et soluta, a quo luxuriosus* : in re familiari solutus, P. F. 106, 25. Ancien (Caton); technique. Substantif : *luxus*, -ūs : luxation. Dénomiatif : *luzō*, -ās et ses dérivés de basse époque *luzātō*, *luzātūra*; **ezluzāre*, M. L. 3021.

Comme *flusus*, *luzus*, adjectif tiré d'un type désidé-ratif. La racine est une forme élargie de celle de gr. *λῶα*, lat. *lūo*. On a ainsi arm. *lucanem* « je délire, je détruis »; v. BSL 36, p. 4. V. aussi *lūgēd*.

luxus, -ūs m. : excès; et spécialement « excès dans la façon de vivre; luxe, faste, débauche ». Ancien, usuel et classique.

Dérivés : *luzor*, -āris, cf. Plt., Ps. 1107, *luzantur*, *lustrantur*, comedunt quod habent, glossé par P. F. 107, 21 : *luzantur a luzu dictum, i. e. luxuriantur*; *luxuria* (souvent écrit *luzoria*); *luzuriēs* f. : surabondance, excès, luxe; d'où *luzuriōr*, -āris (*luxuriō*) : être en

excès, être luxuriant, se livrer aux excès; *luzuriōsus*; *luzuriātor* (St Aug., comme *scoriātor*).

Luzus est peut-être le substantif correspondant à l'adjectif *luzus* « luxé, mis de travers ». Le premier sens du substantif a dû être « fait de pousser de travers » et, par suite, « fait de pousser avec excès ». Si *luzus* n'a plus que le sens de « excès » en général, le sens technique est bien conservé dans *luzuria* et ses dérivés. C'est un terme qui s'est appliqué d'abord à la végétation; cf. Vg., G. 1, 112, *luzuriet segetum tenera depascit in herba* et *luzuria foliorum*, ibid. 191; Col. 5, 6, 36, *uitis ualida et luzuriosa*; Plin. 17, 181, *si uitis luzuria se consumperit*; Col., Arb. 11, *cacumina uirgarum ne luzurientur*. Il s'est dit ensuite des animaux : *luzurians equus*, dit Vg., Ae. 11, 497, où le participe doit sans doute se traduire par « faisant des écarts » : *tandem liber equus campoque potitus apertus* [...] *emica, arctisque fremit ceruicibus alte* | *luzurians, luduntque iubae per colla, per armos*.

Luzuriāns s'est enfin appliqué aux hommes. *Luzuriēs* (-ia) est de même type que *esuriēs*; c'est une formation désidérative.

lympa, -ae f. : synonyme poétique de *aqua*, surtout employé au pluriel (cf. l'emploi de *aguae*, *undae*). Personnifié et divinisé. *Lympa*, *Lympae* : déesse(s) des eaux. Cf. P. F. 107, 17, *lympae dictae sunt a nymphis*. *Vulgo autem memoria proditum est, quicumque speciem quandam e fonte, i. e. effugient lympae uiderint, iurendi non fecisse finem*; *quo Graeci νεφέληντος uocant, Latini lympaticos appellant*.

Lympa peut être l'hellénisation d'une forme ancienne *lumpa* (et *limpa*, cf. Wackernagel, ALLG 15, 218) conservée dans la glose *lumpae* : *aguae uel undae*, CGL IV 362, 20 (cf. CIL IV 815), sans doute d'origine dialectale (cf. osq. *Diumpais* « Lymphis » et peut-être *limpidus*), et qui a été rapprochée de gr. *νύμφη* par les poètes; cf. *Lumphieis* Νύμφαις, CIL I² 1624, et l'emploi indifférent de *Nympha* et *Lympa*, CIL III 1395 et XIV 3911. On peut admettre aussi que *lumpa* est un ancien emprunt populaire et représente une forme de *νύμφη* avec dissimilation de la nasale initiale; cf. les formes populaires *leptis*, *molimentum* pour *neptis*, *monimentum*. Les dérivés *lymphātus*, *lymphaticus* sont des adaptations du gr. *νεφέληντος*; le verbe *lymphor*, -āris semble refait sur *lymphātus*. Sur *lymphātus* ont été créés des dérivés tardifs : *lymphātus*, -ūs (Plin.), *lymphātio* (id.), *lymphāceus* « crystallinus » (Mart. Cap.), ou *lymphaseus*, d'après *carbaseus*, selon J. B. Hofmann, et un actif *lymphō*, -ās « mouiller avec de l'eau » (Cael. Aur.). Non. 212, 4 cite, en outre, un substantif *lymphor*, de Lucilius, fait sur *liquor*; un composé *lymphiger* est dans Corippus.

lynx, -eis f. : lynx. Emprunt poétique (Vg., Hor.) au gr. *λύγξ*. Dérivé populaire **lunceā*, passé dans quelques langues romanes (it. *lonza*, fr. *once* de « lonce ». M. L. 5192. De *lynxem* provient le v. h. a. *link*.

M

ma : onomatopée; cf. *mu*.

maccis, -idis f. : fleur de muscade? Plt., Pseud. 832. Mot de sens contesté, qu'on a supposé forgé par Plaute; cf. J. B. Hofmann, Festschr. Kretschmer, p. 70; le latin tardif *macis*, issu sans doute d'une mélecture de *macir*, transcription du gr. *μάκισ* (cf. Plin. HN 12, 32), semble sans rapport avec le mot plautinien. V. B. W.; André, *Lez.*, et Du Cange, s. u.

maccus, -i m. : sans doute adjectif osque; in *Atellana Oscae personae inducuntur*, ut *Maccus*, Diom., GLK I 490, 20. Joint à *bucco* par Apulée, Mag., p. 325, 30, ce qui incline à le rapprocher de *māla*; *maccus* serait l'homme aux grosses mâchoires. Même formation expressive que dans *lippus*, *broccus*, etc., qui désignent des difformités physiques. Mais on peut songer aussi à un emprunt venu par la Sicile à un mot grec apparenté à *μακισ* « être idiot », *Μακισ* (cf. Schol. Arist. Equ. 62).

Dérivé : *Maccius*, osq. *Makkios*.

Le sarde logoudorien a *makku* « fou », M. L. 5197. Sur la glose *maccum*, *κοκκολάχων*, v. Graur, *Mel. ling.* 20.

macellum, -i (*macellus*, Mart. 10, 96, 9) n. : marché, halle; spécialement « marché aux viandes, boucherie », et même « abattoir »; cf. les gloses *macellum* : *κρεοπωλεῖον*; — *ubi occiduntur animalia, carnificina*, et *macellare*, i. e. *occidere*. Ancien, usuel.

Dérivés : *macellārius*; -a *taberna*; *macellārius* m. : marchand de comestibles; *κρεοπώλης*, *lanista* qui *carnes ferro lanat*; *macellēnsis* « qui habite autour du macellum » (Inscr., Gloss.); *Macellinus*, sobriquet de l'empereur *Opilius Macrinus*. Le groupe est demeuré dans les langues romanes, cf. M. L. 5201, 5200; 5199, *macellāre* (dont l'astérisme est à supprimer, le verbe étant attesté dans les gloses). Cf. aussi les emprunts germaniques m. h. a. *Metzler*, all. *Metzel*, *Metzger* (toutesfois, ce dernier peut provenir du latin médiéval : *matārius*). Étymologie populaire dans P. F. 112, 14 : — *dictum a Macello quodam, qui exercebat in Vrbe latrocinium*; *quo damnato censors Aemilius et Fulvius statuerunt ut in domo eius obsonia uenderentur*. Varro, L. L. 5, 146, indique que le mot était usité à Lacédémone et en Ionie : ... *antiquum macellum, ubi olerum copia*; *ae loca etiamnunc Lacedaemonii uocant macellum, sed Iones* [*h*]ostia [*h*]ortorum + *macellatus* < [*h*]ortum et *castelli* + *macelli*; cf. Goetz-Schoell et Collart, ad loc.

Emprunt ancien au grec. Hétychius donne *μακέλα φράγματτα, δρύφακτοι*; *μάκελος* : *δρύφακτοι* et *μάκελλον* (-λος) est attesté épigraphiquement. Le mot grec est lui-même emprunté au sémitique.

macer, -era (-era, Ital.), -erum : maigre. Ancien,

usuel. Sert aussi de cognomen; de même *Macrinus*. Panroman (et germanique?). M. L. 5202.

Dérivés : *maceō*, -ēs « *maciē* infestāri » (Plt.; rare); *macor*, -ōris m. (Pacuvius); *maciēs* (classique), *macilentus* (archaïque et postclassique), sans doute d'après *gracilentus*; *maciō*, -ās (tardif), qui semble postérieur à *emaciō* (Col., Plin.), *macellus* (Lucil.), *macriūdō* (Plt.); *macritās* (Vitr.); *permacer*, *permaceō* (Enn.); *macescō*, *emacescō* (formé sur *maceō*) et *macrescō*, -is (Hor., formé sur *macer*), M. L. 5210; *emacrescō* (Celse); *macefuciō* (Évoagr.).

Il n'y a pas d'adjectif *macidus*; *macer* est à peine attesté, de même le diminutif *macellus*; le substantif usité est *maciēs*, qui a triomphé, peut-être grâce à l'appui de *tābēs*, de sens voisin. Les Latins établissaient une parenté entre *mācer* et *mācerō*, comme on le voit par les gloses : *macer*, *μακρός* et *mācerō*, *μακρύνω* (à côté de *μακρύνω*). La parenté n'existe pas plus qu'elle n'existe entre *cārus* et *cāreō*.

Cf. hitt. *maklant* « mince » (v. Benveniste, BSL XXXIII, p. 140); gr. *μακρός* « long », où l'a représente i.-e. *ā*, comme on le voit par le substantif dor. *μακρος*, ion.-att. *μακρος* « longueur »; pour le sens, cf. *μακρόνός* « long, svelte, élevé ». L'adjectif germanique v. isl. *magr*, v. h. a. *magar* concorde si exactement avec lat. *macer* qu'on le suspecte d'être un emprunt.

mācerō (sur *mācerō* dans Symm., v. Havet, *Man.*, § 265), -ās, -āul, -ātum, -āre : attendre par macération; *brassicam in aquam*, Cat., Agr. 156, 5; *grana in oleo*, Plin. 25, 135; faire macérer, détrempier; et par suite « énerver, affaiblir, épuiser, mortifier », e. g. Plt., Cap. 928, et *cura sati me et lacrumis macerari*; 133, *tu maerore maceror* | *maresco consenesco et tabesco miser*, ici rapproché intentionnellement de *mācescō*. Ancien, usuel; toutefois n'est ni dans Cicéron ni dans César. M. L. 5203.

Dérivés : *māceriēs*, -ei (et *māceria*, Afran. ap. Non. 138, 10) f. : affliction. Un seul exemple. N'a pas subsisté dans ce sens parce que *māceria*, *māceriēs* avait un sens technique, celui de « mur de clôture », brut et sans revêtement, à l'origine fait de pisé et de torchis (c'est-à-dire de terre détrempée; cf. Don. ad Ter. Ad. 908, *māceriēs dicitur paries non altus de < materia > macerata*), puis de toute espèce de matériaux; cf. Varr., R. R. 1, 14, 4, ... *māceria* : *huius fere species quattuor* : *quod sunt et lapide, ut in agro Tusculano, quod et lateribus coccitibus, ut in agro Gallico, quod et lateribus erudis, ut in agro Sabino. quod ex terra et lapillis compositis in formis, ut in Hispania et agro Tarentino*. Cf. M. L. 5204; ir. *macre*; gall. *magwyrr* « mur », bret. *maceor* « uallum ». Dérivés : *māceriātus* : clos de murs; *māceriātio* : *θήκη* (Gloss. Philox.); *māceriola* (Inscr.).

Au sens de « macérer » se rattachent *mācerātū*, *mācerātūrā* (Novell.), *mācerēscō* (Cat.), *com-, per-, prae-mācerō* (Vitr.), *ēmācerātus* (Sén.).

Cf. gr. *μαίης* « pâte pétrie », *μαίεργος* « cuisinier » ; v. sax. *makōn* « bâtir » (littéralement « façonner la terre pour une construction en torchis »), « faire » ; v. sl. *ma-zati* « oindre, enduire » ; arm. *macanim* « je me colle », le tout d'une racine de forme **mag-*, **mag-*, alternant avec la forme **māk-* que suppose gr. *μάσσω* « je pétris » en face d'aor. *μαγῆναι*.

machaera, -ae f. : épée. Emprunt au gr. *μάχαιρα* (lui-même emprunté au sémitique ?), attesté depuis Ennius et Plaute et demeuré dans la latinité impériale ; fréquent dans la langue de l'Église.

māchina, -ae f. : 1° invention, machination ; 2° avec un sens concret « machine, engin ». Spécialisé diversement dans les langues techniques : machine de guerre ; échafaudage ; plate-forme où l'on exposait les esclaves ; machine à soulever ou à remuer des objets pesants, colonnes, vaisseaux, etc. — Le sens moral est en grec le sens initial ; le latin a fixé plutôt le sens matériel, en raison de l'existence de *dolus*. Emprunt ancien et latinisé au gr. dorien *μάχινᾱ* « moyen ingénieux employé pour obtenir un résultat, machine ». Usuel, classique. M. L. 5205.

Dénominateur : *māchinor*, -āris (= *μαχάνομαι* ; et *māchinō*, M. L. 5206), dont sont issus de nombreux dérivés : *māchinātor*, -tiō (classique) ; -tus, -ūs ; -tūus ; -men-, -mentum ; -ālis, -ārius, -ūsus ; *māchinula* ; ceux-ci de l'époque impériale.

Cf. aussi M. L. 5207, **machineus*. Le verbe *māchinor* conserve le sens moral du verbe grec.

māchiō, -ōnis (*māciō*, *matiō*) m. : maçon ; *machiones dicti a machinis quibus insistent propter altitudinem parietum*, Isid., Or. 19, 8, 2. Étymologie populaire ; le mot, très tardif, est un emprunt au germanique. M. L. 5208 ; B. W. s. u.

macia : v. *mecia*.

maciēs : v. *macer*.

macis : v. *maccis*.

mactus, **mactē** : mot du langage religieux, qui s'emploie dans la prière accompagnant une offrande ou un sacrifice, dans la formule *mactus sies, esto, ou mactē esto* ; cf. Cat., Agr. 134, 2, 3, *Iuppiter te... bonas preces precor uti sies uolens propitius mihi liberisque meis domo familiaeque meae mactus hoc ferto... Iane pater... mactē uino inferio esto*. Le rapport entre *mactus* et *mactē* est obscur. On a rapproché (cf. Wünsch, Rh. Mus. 69, 127 sqq.) le type *mactē esto* de la tournure grecque *ἐλθὲ κῶπε γέναιο* Théocr. 17, 66 (= *ἐλθὲος, κῶπε, γέναιο*), avec attraction du vocatif sur l'attribut. Cette construction étant devenue inintelligible en latin, *mactē* aurait été considéré comme une sorte d'adverbe invariable. De là, dans T.-L. 7, 36, 5, *mactē uirtute... este* ; 2, 12, 14, *iuberem (scil. te) mactē uirtute esse*. La construction avec le génitif *mactē animi* (e. g. Stace, Theb. 2, 495) est analogue du type *felix animi*.

Mactus était expliqué par les anciens comme formé de *magis auctus*, *magmentum*, de *magis augmentātum*,

cf. P. F. 112, 13 et 113, 8, et Serv. ad Ae. 9, 641, toutes « étymologies populaires ». Dans la langue commune, *mactē esto* est devenu une formule d'encouragement, par exemple T.-L. 10, 40, 11 *mactē uirtute diligētiaque esto*, qu'il faut interpréter par « sois grand (honoré) par ta valeur ». Ensuite *mactē* a été employé absolument, comme formule de salutation, au même titre que (*haue, saluē*, et considéré comme une sorte d'impératif, e. g. Vg., Ae. 9, 641, *mactē noua uirtute puer* ; Val. Fl. 6, 547, *mactē, ait, o nostrum genus*. On trouve même, à basse époque, *mactē* suivi d'un accusatif, avec le sens à peu près de « Gloire à », ainsi Flor. 2, 18, 16, *mactē fortissimam et meo iudicio beatissimam in ipsis malis ciuitatem !* et *mactē quod*.

Dérivés appartenant tous au vocabulaire de la religion : *magmentum* « offrande [supplémentaire, sens développé sous l'influence de *magis* ; cf. Varr., L. L. 5, 112 ; Cornutus définit justement le mot « *quicquid mactatur* », cf. Thes. Gloss. emend., s. u.] offerte aux dieux » ; *magmentārius* (Varr., L. L. 5, 112).

A *mactus* se rattache aussi le dénominateur : *mactō*, -ās (opt. *mactassint*, Enn.) : 1° honorer [les dieux] ; 2° immoler (une victime), sacrifier, d'où : mettre à mort.

Les étymologistes modernes y voient deux verbes différents, le premier, « honorer », étant le dénominateur de *mactus* ; le second se rattachant à une racine qui aurait fourni got. *mekeis*, v. h. a. *māki* « épée ». Mais il est vraisemblable que le sens de « immoler » est issu secondairement du sens de « honorer les dieux ». De « honorer par un sacrifice » à « offrir un sacrifice », le passage est facile. On a dit d'abord *mactāre Iouem pulle, hostiā*, puis *mactāre pultem, hostiam Ioui* ; cf. Cic., Vat. 6, 14, *puerorum extis deos manes mactare*, et Varr., ap. Non. 341, 34, *pultem dicit mactant*. Il y a des changements de construction tout à fait semblables dans *circumdāre, dōnāre, suffundere*, etc.

Mactāre, interprété comme *magis auctāre*, est devenu dans la langue commune synonyme de *officere, dōnāre* et s'est dit indifféremment en bonne ou en mauvaise part : *mactāre honōre, triumphō*, comme *mactāre malō, infortūniō* ; cf. Enn., Sc. 373, *qui illum di deaeque magno mactassint malo*. Ces expressions appartiennent à la langue de l'époque républicaine ; à l'époque impériale, le verbe ne se rencontre plus guère que dans la langue poétique, avec le sens de « sacrifier, immoler » ; et plus généralement « tuer, détruire » (esp. *matar*).

Dérivés (rares) : *mactātus*, -ūs ; *mactābilis*, -e (tous deux é. λ. de Lucr.) ; *mactātor* (Sén., Troa. 1002) ; *mactātiō* (Arn., Isid.).

Aucune étymologie claire. L'irl. *machtaim* « mactō » est emprunté au latin.

macula, -ae f. : 1° tache sur la peau ; puis « tache » en général (sens physique et moral, cf. *nota*) ; 2° maille d'un filet (dont le dessin et la disposition rappellent la tacheture de certains animaux). Ancien, usuel. M. L. 5212 ; B. W. maille I. Celtique : v. irl. *mocol*, britt. *magl*.

Dérivés : *maculō*, -ās, M. L. 5213, et *commaculō* ; *maculātiō*, -bilis ; *maculōsus* « tacheté » et « taché » ; à l'époque impériale, *immaculātus* (= *ἀσπιλος, ἀκατάστατος*), etc. ; *ēmaculō* : enlever les taches ; *immaculō* ; *macella* (Not. Tir.). Cf. aussi M. L. 5214, **maculentāre*, qui suppose un adjectif **maculentus* non attesté,

évitée peut-être à cause de l'existence de *macilentus* ; **tremaculum*, M. L. 8875.

Aucune étymologie sûre.

madelā, **perimadelā** : sorte de refrain accompagnant une danse, dans Pétrone, 52, 9. Origine et sens inconnus.

mādēō, -ēs, -ui, -ūre : être mouillé, imprégné, imbu de (sens physique et moral). Souvent employé dans la langue familière, au sens de *ēbrius esse*, et par une nouvelle extension, à l'époque impériale, au sens de *satur esse, plenus esse, abundāre* ; cf. Prop. 4, 4, 76, *madent fercula diuitiis* (var. *deliciis*). Ancien, usuel. Non roman.

Dérivés : *madidus* (et dans les gloses *maedus, madidus*) : mouillé, imprégné, ivre ; gâté par l'eau, cuit à l'eau ; *madidō*, -ās (depuis Arn.) ; *immadidō* et *immadidus* (Avien) ; *mador*, -ōris (rare, ni dans Cic. ni dans Cés.), cf. M. L. 5217 ; *maderātus* : *umefactus* (Gloss.), peut-être corruption de *madidātus* ; *mādēscō* ; *dē*, -ē, im-, per-*mādēscō* ; *mādefaciō*, -factō, per-*mādefaciō*. Cf. peut-être aussi *matus*, **mattus*, M. L. 5218 ; *madulsa*, -ae f. : mot de Plt., Ps. 1252 (de *ebrio*), *ego nunc probe habeo madulsam* « j'ai maintenant une belle cuite », abstrait formé plaisamment sur *repulsa*, ou avec un suffixe vulgaire (étrusque ?) analogue à celui de *gemursa*. N'est pas, comme le dit faussement l'abrégié de Festus, 113, 9, l'équivalent de *madidus*.

Le sens rappelle celui de gr. *μαδῶ* « je suis humide, je coule, je tombe (en parlant des poils, notamment) », et la forme est la même que celle de irl. *maidid* « il se répand, il fait irruption, il est vaincu » (v. Pedersen, V. G. d. k. Spr., II, p. 574. Pour le sens, cf. peut-être irl. *ind-maid* « il se lave (les mains) » ; v. ib. Anm.). — La forme et le sens de skr. *madati* « il est ivre » excluent un rapprochement avec le verbe latin.

madulsa : v. *mādēō*.

maena (*mēna*, Plt.), -ae f. : sorte de petit poisson, mendole. Emprunt au gr. *μαῖνη*, M. L. 5219 et 5220 a, **maenula*.

maenlānum, -i n. : -a appellata sunt a Maenio censore, qui primus in foro ultra columnas tigna proiecit quo ampliarentur superiora spectacula, F. 120, 1. Ancien (Cic.) ; conservé dans quelques dialectes italiens. M. L. 5220. Cf. *Maenia columna*, *Maenium atrium*.

maerēō, -ēs, **maerui** (à peine attesté), **maestus**, **maerere** : être affligé. Ancien (Enn.), classique. Le participe *maestus*, dont la parenté avec *maerēō* n'était plus sentie, a été traité comme un adjectif et muni d'un comparatif, d'un superlatif et d'adverbes : *maestē*, *maestiter*. Il a été de bonne heure concurrencé par *tristis*, surtout en prose ; cf. Thes. VIII 46, l. 7 sqq.

Dérivés et composés : 1° *maeror*, -ōris m. : — est *aegritudo flebilis*, Cic., Tu. 4, 8, 18 ; cf. l'emploi dans Att. 12, 28, 2 : *maerorem minui* ; *dolorem nec potui, nec, si possem, uellem* ; 2° de *maestus* : *maestō*, -ās (Accius, Labérius) ; *maestitia* (rare à l'époque impériale) ; *maestitudō* [archaïque et repris par les archaïsants] ; *maestificus*, -ficō (tardif) ; *permaestus* (Dict. Gret.) ; *submaestus* ; *commareō* (Ital.), d'après *συλλυπέω*.

Maerēō est un terme expressif, usité surtout en poésie à l'époque impériale. Non roman. Peut-être a-t-on évité la quasi-homonymie avec *maerēō*.

On rapproche souvent *miser*, dont le vocalisme est autre et qui lui-même est sans étymologie. Pour la diphtongue, v. *aeger* ; pour l'alternance *ae/i*, cf. *aemulus* et *imitor* ?

***malorte** (Gloss. ; variantes : *mafortēs*, *mafortia*, *mauors*, *maurtoria*) : *matronale operimentum quod in capite imponitur*. *Alibi per u inueni, mauortem*, lib. Gloss. ; cf. Thes. gl. emend., s. u. Attesté seulement à basse époque.

Sans doute d'origine sémitique ; cf. hébr. *ma'aforet* « vêtement de lin », peut-être par un intermédiaire grec.

māgālia, -um n. pl. (le singulier *māgāle* ne semble pas attesté en dehors des gloses) : huttes. *Quasi magaria, quia mager punica lingua uilla dicitur : erit ergo una littera commutata l pro r, magalia, tuguria, i. e. rotunda aedificiola in furnorum modum parua, quas alii casus uocant*, Plac., CGL V 82, 18. Mot punique ; cf. Plt., Poe., Prol. 86 ; v. Edw. Müller-Graup, Philologus 85 (1930), 303 sqq. Cf. *map(p)ālia*.

magdalia (-liō, -lium), -ae f. : sorte d'emplâtre ronde. Terme tardif, tiré de gr. *μαγδαλία*, issu de *μαγδαλίων*.

magida, -ae f. : grand plat pour servir à table. Emprunt au gr. *μαγίδα*, accusatif de *μαγίς* ; déjà dans Varr., L. L. 5, 120. Spécialisé dans les langues romanes au sens de « pétrin », fr. dial. « maie », M. L. 5227 ; B. W. sous *pétrin*. Un doublet savant *magis*, -idis se trouve avec le sens de « pétrin » chez Marcellus Empiricus 1, 38 : *rasamen pastae quod in magide adhaeret*.

magira, -ae f. : art du cuisinier (Cat., Or. 84). De *μαγίεργος* ; *magiriscium* : marmiton = **μαγίεργισκιον* (Plin.) ; *archimagirus*.

magister : v. *magis*, sous *magnus*.

magmentum : v. *mactē*.

***mag-**, **magnus**, -a, -um ; comparatif *māior*, c'est-à-dire *māior*, de **māg-yōs*, superlatif *māximus*, -a, -um, *māximus* (al. *mazomo*), de **mag-som-os* (l'ā est bref dans *magnus* : dans *māximus*, l'ā a la même origine que dans *actus*) : « grand » (sens physique et moral), souvent avec idée accessoire de force, de puissance (cf. Svennung, *Unters. zu Palladius*, 486), de noblesse qui n'est pas à l'origine dans *grandis*, ce qui fait de *magnus* une épithète honorifique ou laudative de la langue « noble » : *dī magni, uir magnus, maximus, magna eloquentia* ; cf. Cic., N. D. 2, 66, 167, *magna dī curant, parua negligunt*. Même sens dans les dérivés et composés (ceux-ci imités du grec) : *magnanimus* (= *μεγαλόθυμος, ψυχος*) ; *magnificus* ; *magniloquus* (= *μεγαλόφωνος*) ; *maiestās*, etc. Le neutre *magnum*, comme gr. *μέγας*, sert d'adverbe : *magnum clāmāre*, mais rarement. *Magnus* s'emploie en parlant des mesures, poids, quantités, prix : *maximum pondus auri, magnum numerum frumenti, uim mellis maximam exportasse*, Cic., Verr. 2, 72, § 176 ; de là l'emploi de *magni*, *magnō* avec les verbes d'estime ou de prix : *magni aestimāre, magnō uendere, emere, cōstāre*, etc. — Se dit aussi du temps : *homo magnus* ; *maior nūū* ; *maior* « l'ainé » ; *maiores* « les

alnés », cf. Varr., L. L. 9, 16, et surtout « les ancêtres ». Dans des expressions analogues au fr. « grand-père, grand-mère » : *magnus socer, magna socrus, magna matertera, maior patruus, auunculus*, etc. *Magnus* est rare dans les langues romanes, où il a été supplanté par l'adjectif plus concret *grandis*, que la langue familière a préféré de bonne heure (ainsi l'auteur du Bell. Afric.). M. L. 5231; *maior* est conservé comme substantif. M. L. 5247; B. W. *maire*; irl., britt. *maer*; cf. *senior*.

Dérivés et composés : 1° *magnus* : *magnitudo*, -inis f. (un exemple de *magnitudo* dans Accius; un exemple, tardif, de *magnitudo*); *magnarius* (époque impériale) « en gros » ou « en grand »; *magnarius negotiator*; *magnas-ātis*; *magnādis*, -i (tardif, Vulg.); cf. *μεγιστός*, (Sept.): *magnat*; *magnālia*, -ium : grandes choses, miracles (Tert., d'après *μεγαλεια*; cf. *minūtus*, *minutidia*). Pas de verbe dénominal; pas d'adverbe **magnē*, que supplée un juxtaposé *magnopere*, de *magnō opere*, proprement « avec grand travail, de toutes ses forces », dont le sens, comme celui de *valde*, *uementer*, s'est rapidement affaibli; *magnaeus* : *ἀρχιμαγιστρός* (Gloss. Philox.) : la forme employée est *grandaeus*; *magnanimus* (-mis) et *magnanimitas*, d'après *μεγαλόθυμος*, *μεγαλόθυτος* (Cic.); *magnidicus* (Plt.); *magnificus* et ses dérivés, M. L. 5230 a; *magniloquus* et ses dérivés; *magnipotentia* (tardif); *magnisonus*, -sonāns.

2° de *maior* : *maiestas* (formé sans doute d'après *honor/honestas*; toutefois, peut représenter une alternance ancienne, cf. *maiestas* s. u. *maia*), qui s'emploie au sens moral et avec valeur laudative, M. L. 5246 (britt. *maestawd*), sur *maiestas*, v. Dumézil, Rev. Phil., 1952, 7 sqq.; *maiusculus* : diminutif; cf. *plūs-culum*; *maiorinus* (époque impériale) : de la plus grosse espèce ou de la plus grande dimension; *maiorius*, *maiorarius* (cf. *magnarius* et *minuscularius*). *Maiores* est demeuré, dans les langues hispaniques, au sens de « juge de district », M. L. 5249; *maiorō* (Gl.); *maiorātus*, -ūs. Cf. aussi *Maiōrica* (et *Minōrica*), Isid. 15, 6, 44. L'a initial est bref, si la syllabe est longue par « position », comme dans *diō*, etc.

3° de *māximus* : *māximē* : au plus haut degré, d'où « surtout, particulièrement », etc. Dans la conversation, s'emploie pour répondre affirmativement, comme *minimē* pour répondre négativement; *māximitas* (sans doute créé par Lucr. 2, 498 et repris par Arn. 6, 204); *māximātus*, -ūs (Inscr.) : dignité de la *Vestālis māxima*. M. L. 5445-5460.

Composés en *per-* : *permagus* (classique, mais rare; non attesté à l'époque impériale); *permagificus* (Vulg.); *permāximus*.

magis adv. (et, avec chute de *s* final, *mage*) : plus, plutôt. Diffère de *plūs* en ce que celui-ci s'emploie surtout pour exprimer le nombre ou la quantité (*plūs* sert de comparatif à *multum*); cf. Cic., Leg. 3, 32, *utrosque principes plus exemplo quam peccato nocent* « les mauvais princes nuisent davantage (causent plus de mal) par leur exemple que par leurs fautes »; *magis* signifierait « nuisent par leur exemple plutôt que par leurs fautes ». Mais la distinction, assez subtile, n'est pas strictement observée : on trouve *magis* ou *plūs diligē*, comme aussi *māximē* ou *plūrimum*. — *Magis* est l'ad-

verbe employé normalement en latin classique pour former les comparatifs périphrastiques, comme *māximē* pour former les superlatifs. Réserve d'abord à quelques adjectifs, dont le comparatif était inusité (type *strēnuus, idōneus*), il s'est étendu à tous les autres, se substituant au comparatif en *-ior*, dont la valeur n'était pas nette et allait s'affaiblissant. Dès Plaute, on trouve *magis opportūnus* (Mo. 574); *magis similis* (Am. 654) et même *maior magis* (Au. 422). Cicéron emploie *magis quam*, De Or. 1, 190, *ars magis magna atque uber quam difficultas et obscura*. Mais, dans cet emploi, a subi la concurrence de *plūs*.

Magis est joint à *sed* avec le sens de « mais plutôt » pour indiquer une action qui s'accomplit de préférence à une autre; Enn., A. 272, *non ex iure manum conserutum, sed magis ferro / rem repetunt*. Il est arrivé ainsi à s'employer seul, avec cette valeur adversative; cf. Sall., Iu. 85, 49 (c'est Marius qui parle à la plèbe) : *neque quisquam parens liberis uti aeterni forent optavit, magis uti boni honestique uitam exigerent*. — *Magis* en est venu à remplacer *sed* dans la langue parlée et est passé dans les langues romanes avec ce double sens de « plus » (partiel) et de « mais » (général). M. L. 5228; B. W. s. u. Au sens de « plus », l'aire centrale du roman a passé à *plūs*, tandis que la région ibérique et la région dace demeuraient fidèles à *magis* (v. Bartoli, dans *Breviario di neolinguistica*, p. 114 sqq.). *Magis* peut être renforcé par un préfixe : *dēmagis* « valde magis », conservé en provençal et dans les langues hispaniques. M. L. 5246.

Dérivé : *magister*, -tri m., sans doute de **magist-tero-s*. L'étrusque a *macstr(na)*, *macstrev(a)*, que Deecke et Cortsens ont rapproché de *magister*; cf. Leifer, Stud. z. antiken Aemterwesen, I, p. 136 et 242 sqq., et Mazzarino, *Dalla monarchia allo stato repubblicano*, 1945. Si le rapprochement est exact, il peut s'agir d'un mot d'emprunt, *m. populi*, *m. equitum*; cf. Varr., L. L. 5, 14, 82, *magister equitum, quod summa potestas huius in equites et accensos, ut est summa populi dictator, a quo is quoque magister populi appellatur*, et les rapprochements indiqués par Goetz-Schoell, ad loc. Le mot, dont le sens général est « maître, chef », appartient d'abord à la langue du droit et de la religion : *m. sacrōrum*, *m. Arudium*, etc., et a pris toute sorte d'acceptions suivant les catégories auxquelles il s'appliquait, armée, marine, magistratures civiles, école, vie privée, etc. Cf. *m. uicōrum*, *m. conuulii*, *m. lūdi*, et tout simplement *magister* « maître d'école », et par suite « professeur, qui enseigne »; et, de là, « instigateur » (comme *auktor*). Ancien, usuel. Panroman. M. L. 5229. Celtique : irl. *magister*, gall. *meistr*, etc., et germanique : v. h. a. *meister*.

Dérivés : *magistra* f. : maîtresse, directrice; *magisterium* n., M. L. 5230; *magist(e)rō*, -ās (rare), « regere et temperare est », P. F. 139, 5, peut-être formé sur *ministrāre*, dérivé usuel et classique de *minister* (cf. *ministrāre*, etc.); *magistrātus*, -ūs (*magistrātus* à Lucrèce, CIL I^a 401) m. : proprement la « maîtrise » du peuple (*m. populi*) et, par suite : 1° charge de magistrat; 2° le magistrat lui-même (cf. *exercitus*); *magistrātis*, -e (tardif); *magistrānus* (d'après *praetorānus*, etc.); *magistrās*, -āus (tardif, d'après *optimās*);

magisterium, -riālis (tardifs), ce dernier d'après *διδασκαλιός*.

Composés : *com-*, *ex-*, *pro-*, *sub-magister*; *choromagister*; *lūdi-*, *pseudo-magister*; *ulco-magister*; *magistromiliātus*, tous tardifs, en partie faits sur des modèles grecs.

La formation de *magis* est étonnante. On attendrait *maius* (c'est-à-dire *maius*), de **mag-yō-s*. Le degré réduit *-is-* de comparatif qu'on a dans les superlatifs gr. *πλεῖστος*, got. *maists*, n'existe ailleurs que s'il y a un autre suffixe. *Magis* doit donc être une adaptation, sous l'influence de *magnus*, d'un ancien **mais* correspondant à osq. *mais* « magis » de la table de Bantia; l'explication de osq. *mais* par un ancien **magyos*, cf. lat. *mai(i)us*, est exclue par le superlatif osq. *maimas* « maximae » et par ombr. *mestru* (féminin) « maior », qui supposent d'anciens **mais*. Il y avait sans doute en indo-européen occidental supplétivisme entre un ancien positif du groupe de **meg-* et un « comparatif » du groupe de **mē-*, **mō* (irl. *már*, gall. *mawr* « grand », comparatif v. irl. *móa* « plus grand ») et à en juger par le type germanique de got. *mikils* « μέγας », mais « μάλλον ».

Lat. *magister* est formé comme ombr. *mestru* « maior », de même que *minister* est à rapprocher de osq. *minstreis* « minoris ». L'accumulation des suffixes est pareille à celle qu'on observe dans le type *interior*, *exterior*, mais en succession inverse. Toutefois, cette étymologie est contestée; et l'existence de la forme étrusque citée plus haut est troublante. Accommodation latine d'un mot d'emprunt?

Quant à la forme *magnus*, elle résulte, comme *mikils* en gotique et comme *μεγάλῃ*, *μεγὰλ* en grec, d'un élargissement de l'adjectif radical conservé dans : hitt. *mekki* « nombreux » (nominatif pluriel *meqqaš*), gr. *μέγας* (sur quoi a été fait *μέγας*), v. isl. *mjök* « beaucoup », arm. *mec* « grand » (instrumental *mecaw*), alb. *maë* « grand », tokh. *imakā*. L'addition d'un suffixe secondaire **-no-* a entraîné le vocalisme radical zéro, d'où **mōg-*. En védique, *mahā*, *māhi*, d'accord avec arm. *mecaw* (instrumental, a issu de ā) et gr. *μέγας*, montrent le caractère dissyllabique de la racine; le *h* est une innovation que ne présente, du reste, pas skr. *majmān-* « grandeur ».

V. aussi l'article *Māia*.

magnēs, -ētis adj. et subst. m. : emprunt attesté depuis Cicéron, Lucrèce, Varron au gr. *μάγνης*; latinisé partiellement (acc. *magnētem* dans Cic.).

**magulus*, -lum : *Peribomius nomen archigalli cinaedi, quem magulum conspurcatur dicimus, qui publice impudicitiam professus est*, Schol. Iu. 2, 16. Pas d'autre exemple du mot, dont le sens est douteux; certains en font un masculin *magulus* diminutif de *magus*; d'autres, un neutre *magulum* et rapprochent la glose : *γνάθος, τὸ μαγούλον* (Gloss.). Mais les formes dialectales italiennes qu'on invoque à l'appui de ce dernier sens peuvent s'expliquer autrement que par un primitif **magulum*; cf. M. L. 5235.

magus, -i m.; *maga* f. : mage. Emprunt attesté depuis Cicéron au gr. *μάγος*. Conservé dans le composé ags. *dymaga*. Employé aussi comme adjectif.

Dérivés : *magicus* = *μαγικός*, M. L. 5237 et 5226; *magia* = *μαγεία*, M. L. 5225.

maia : *medica uel obstetrix*, CGL III 9, 33. Transcription du gr. *μαῖα* (cf. *idiōmēa*). Demeuré en roumain. M. L. 5244.

Māia (= *Maia*); *Māius* : *Maium mensem Romani a Maia, Mercurii matre, quam deam uolunt, uel a maiori-bus... uocauerunt*, Plac., CGL V 82, 83; cf. Varr., L. L. 6, 33, et les témoignages réunis par Goetz-Schoell, ad loc. *Māia*, qui est dite aussi *Māiestra* (Piso ap. Macr. 1, 12, 18, forme « étymologique » forgée pour expliquer *Māia*), est une vieille divinité italique, fille de Faunus et femme de Vulcain, cf. Macr. 1, 12, identifiée plus tard à la divinité grecque de même nom, fille d'Atlas et de Pléioné, mère d'Hermès, qui est une des Pléiades; cf. Vg., Ae. 1, 297 et G. 1, 225. C'est elle qui a donné son nom au mois de mai, *māius* (cf. osq. *mais* Mais), conservé dans les langues romanes. M. L. 5250; en celtique : irl. *māi*, etc., et en germanique : v. h. a. *meio*, all. *Mai*. *Māius*, *Māia* peuvent représenter **magio-s*, *magia* (cf. *aiō*) et s'apparenter à *magnus*, comme, du reste, les Latins l'avaient déjà vu; cf. Cornelius Labeo ap. Macr. 1, 12, 19, *Maiam... terram esse hoc adeptam nomen a magnitudine sicut et Mater magna in sacris uocatur*. Le rapport de *Māius* avec *maesius* « *lingua osca mensis maius* », P. F. 121, 4, est obscur.

māiālis (= *maiālis*) : porc châté, porc gras; cf. Varr., R. R. 2, 4, 21, et : *porcus pinguis quod dea Maiae sacrificabatur quasi matri Mercurii*, Isid., Lib. Gloss. 473, et Scal., CGL V 604, 44. Étymologie populaire? Attesté depuis Titinius; rare. M. L. 5245.

Dérivé : *māiālina* (sc. *carō*), Gloss.

māiestas; *māior* : v. *magnus*.

maifūma, -ae f. : sorte de jeux spéciaux aux provinces orientales de l'Empire. Tardif (Lydus, De Mens. 4, 80, p. 133, 1, et Cod. Theod.). Cf. Ματωμαῖς, « appellatio urbium maritimarum Syriae ». Mot syriaque.

Māius : v. *Māia*.

māla, -ae f. (usité surtout au pluriel *mālae*) : mâchoire (supérieure) et « parties supérieures des joues »; la mâchoire inférieure se disant *maxilla*. Cf. Celso 8, 1, *maxilla est mobile os, malae cum toto osse, quod superiores dentes, excipiūt, immobiles sunt*; et Plin. 11, 157, *infra oculos malae homini tantum, quas prisci genas uocabant*. Mais la distinction entre *māla* et *maxilla* n'est pas observée, et *maxilla* s'est dit également de la mâchoire supérieure : *maxillae superiores*, Plin. 11, 159, et s'est substitué à *māla* à partir de Celso lui-même. De *maxilla* dérivent *maxillāris* : -ēs *dentes*, et *maxillō* glosé *στοματοῦ* (sans exemple).

Māla (Enn., Plt.) est plus anciennement attesté que *maxilla* (Cic.), mais n'est pas représenté en roman, où sont demeurés *maxilla*, -āris. M. L. 5443, 5444. De *māla* : *mālātus*, glosé *maxillātus*, CGL II 126, 25.

Pour la forme, cf. *ala* : *axilla*. Aucune étymologie sûre.

malacus, -a, -um : emprunt au gr. *μαλακός* (Naev., Plt.). Dérivé : *malacissō*, -ās. Les langues techniques ont

aussi emprunté *μαλακία* dans le sens de « calme plat » (de la mer) et de « inertie, atonie » (de l'estomac). M. L. 5254. Cf. *malazō*.

malandria, -ae f. : abcès au cou des bêtes de somme (Plin., Chir., Marc.).

Dérivé : *malandriōsus*, M. L. 5255. Déformation populaire de *μελάνδρον* « cœur du chêne »? (Keller).

malaxō, -ās : emprunt au gr. *μαλάσσω*, formé sur l'aoriste (comme *campō*; v. ce mot). Rare et populaire; cf. Gell. 16, 7, 7. Premier exemple dans Labérius; *malaxatiō* (tardif); *commalaxō*.

malignus : v. *malus*.

***malina**, -ae f. : flot montant (Marcel.). Gaulois?

malleus, -I m. : 1° maillet (= gr. *σφυρα* déjà dans Plt., Cat.), marteau; 2° morve, maladie du cheval (Végèce). Dans ce dernier sens, *malleus* semble une adaptation populaire du gr. *μάλις*; cf. aussi *mallō*. Panroman. M. L. 5268; B. W. *mail*. Diminutif : *malleolus*; 1° petit maillet; 2° projectile, en forme de maillet, destiné à mettre le feu aux vaisseaux, aux ouvrages de l'ennemi, etc.; cf. P. F. 119, 12; 3° crosse de vigne ou de tout autre arbre (d'où *malleolāris* dans Colum.). M. L. 5267 et 5267 a. Autres dérivés : *malleātus*, *malleātor*, *commalleō*, -iōlō (Grom.). — V. l'article *marcus*.

Mot technique de forme populaire, à gémées intérieures, qui rappelle v. sl. *mlati*, r. *molot* « marteau » (v. Niedermann, IF 15, 116); on cite aussi v. isl. *miplnir* « marteau de Thor ».

mallō, -ōnis m. : 1° tige sèche des oignons; 2° tumeur au genou des chevaux. Le mot ne se trouve que dans les auteurs vétérinaires, avec les deux sens. Cf. CGL V 307, 5, *mallon* : *inflatus tuber sine dolore*. L'emprunt au gr. *μάλλος* « touffe de laine » qu'on trouve dans Caton sous la forme *mallus* ne se justifie guère ni pour la forme, ni pour le sens. IV. le précédent.

***mallus**, -I m. : jugement. Mot germanique latinisé (Lex Sal.). De là : *mallō*, -ās, *mallobergus*. M. L. 5268 a. Cf. *manniō*. V. h. a. *malal*.

malluuium, -I n. (*malluuius*, -ārum f.) : cuvette, bassin pour se laver les mains, gr. *χειρωναπτιον*. Cf. P. F. 153, 13, *malluuium dicitur quo manus lauantur*; *malluuias quibus manus sunt lotae*; *pelluuias quibus pedes*. Certains différencient *malluuium* « bassin » de *maluuias* [aqueae] « eau du bassin », mais la distinction ne semble pas fondée. Cf. *balneum* et *balineae*. Composé ancien qui n'est pas attesté en dehors de Festus; cf. *manīle*.

De **man-lauium*. V. *manus* et *lauō*.

mallō : v. *uolō*.

mālobathrum : malobathre. Transcription du mot grec, lui-même venu du sanskrit. V. André, s. u.

maltha : Non. 37, 6, -as *ueteres molles appellari uoluerunt, a graeco, quasi μαλακός*. Lucilius lib. XXVII (38) :

insanum uocant quem maltam ac feminam dici ↑ uidet, Sans doute emprunté au gr. *μάθηα*, qui désigne un enduit mou (cf. dans ce sens, Plin. 2, 235 et 36, 181),

d'où *mal(h)ō*, -ās; et aussi un poisson de mer à chair molle. M. L. 5271.

malua, -ae f. : mauve. M. L. 5274; et germanique : v. angl. *mealwe*, etc.; celtique : britt. *malu*.

Dérivés : *maluāceus*, -a, -um, attesté depuis Cic.; *maluella* : *molochina*, Isid. 19, 22, 12; *maluauiscus* « guimauve » (Ps.-Ap., Isid., Gl.); v. Sofer, p. 130, et M. L. 5275, *malua hibiscus*.

Cf. gr. *μαλόχη*, *μαλόχη* et, chez Épicharme, *μαλόχᾱ*. On ne saurait poser un original indo-européen en parlant de ces formes. Comme beaucoup d'autres noms de plantes (v. *laurus*, *menta*, etc.), sans doute mot pris à une langue méditerranéenne.

malus, -a, -um : mauvais, méchant. Usité de tout temps. Le comparatif et le superlatif sont empruntés à une autre racine; v. *pēior*. Substantivé, *malum* n. : le mal (physique ou moral); et spécialement « le châtiement, la correction » : *dabunt malum Metelli Naeuiō poetae*. *Malum* sert aussi de juron ou d'injure. Adverbe : *malē*. S'opposent à *bonus*, *bonum*, *bene*.

Dérivés et composés : *malitia* f. (-tiēs, Ital.) : *uersua et fallax nocendi ratio*, Cic., N. D. 3, 30, 75. Correspond plutôt à *κακοφύλια* qu'à *κακία*, cf. Cic., Tu. 4, 15, 34; *malitiōsus*; et *malitiōsiūs* (Tert.); *malitiās*, -ātis Dig. 4, 2, 5?; lecture douteuse). Ne semble pas autrement employé, malgré l'existence de *bonitiās*; par contre, **bonitia* n'existe pas; *malātus* (Gl., cf. *bonātus*); *malignus* : d'un mauvais naturel (de *maligno*-s, cf. *benignus*, *pruignus*), « méchant »; et, comme notre mot « méchant », s'emploie au sens de « chiche, avare »; cf. Vg., Ae. 6, 270, *sul luce maligna*; 11, 525, *angustiaeque ferunt fauces adiueque maligni*. Substantivé dans la langue de l'Eglise : *malignus* = *diabolus*. Dérivés : *maligniūs* et *malignō*, -ās (-gnor), langue de l'Eglise.

male sert de premier terme à de nombreux composés, qui sont d'anciens juxtaposés : *maledictus* = *κακὴγορος*; *maledicō*, -is (et *remaledicō*, Suét.); *malefaciō*; *maleficus*, -ficiū, -ficiō = *κακοῦργος*, -γία; *malesuādus*, etc.; *maleuolus*, -uolēns = *κακόβουλος*; *malicordis*, *glosē* *πονηροκάριος*, etc. Il se joint aussi, comme le grec *κακός*, à des adjectifs dans le sens du préfixe négatif : *male sānus* = *insānus*, *male fidus* = *infidus*, *perfidus*. Virgile emploie déjà *male nomen amicum* au sens de *numen inimicum*, Ae. 2, 735. Les gloses ont *malebarris*, *malibarbius* (= *imberbis*), *maleformis*, *malegrātus* (= *ingrātus*). On voit se substituer à un préfixe usé *in-*, une formation nouvelle et plus expressive; cf. Wacker-nagel, *Forles*. II 255, l'emploi de *bene* dans *bene magnus*, etc. Sont demeurés dans les langues romanes : *malus*, M. L. 5273, *male*, 5257; *malignus*, 5266; *malitia*, 5266 a; *maledicere*, 5258; **malefactoria*, 5259; **maleficare*, 5261; *maleficus*, *maleficium*, rarement représentés et par des formes douteuses, 5263, 5262; *male habitus*, 5264; **malifatus*, 5265 a; B. W. *mauvais*; *malesapidus* : maussade.

Le celtique a les mots d'Eglise : irl. *maldachaim*, *mal-dacht* « *maledicō*, -dictiō »; de même le bretonique; cf. *benedith* « *benedictiō* ».

Étymologie incertaine. L'osque *dolud malud* « *dolō malō* », *perum dolom malloom* « *sine dolō malō* » de la

Table de Bantia peut provenir du latin; le sens de *malake* est contesté. On a rapproché arm. *mek'*, gén. *melaç* « péché », lit. *mēlas* « mensonge », irl. *mellaím* « je trompe », gr. *μέλτος* « vain », av. *mairyā*, épithète d'êtres mauvais. Mais aucun de ces mots n'a le sens précis de lat. *malus*, et l'hypothèse d'un ancien terme religieux n'est pas appuyée par les emplois de l'adjectif en latin.

mālus, -I f. : pommier (Varr.); *mālum*, -i n. : pomme (déjà dans Plt.).

Dérivés : *mālinus*; *mālijer* (= gr. *μηλοφόρος*); *mālicorium* : écorce de grenade; *mālogrāntium* « grenade »; *mālātum*, doublet de *mālāum*; *mālārium* : *pōmārium* (Gloss., Lex. Sal.); *mālētum* (Suét.). Sans doute aussi *mālum terrae* « cyclamen » et « mandragore » (Ps.-Ap., Orib., Diosc.).

Mālus semble être refait sur *mālum*, sans doute emprunt au gr. *μᾶλον*, dor. *μᾶλον*, qui a remplacé le nom italique de la pomme; cf. *Abella*. *Mālum* a servi à désigner tous les fruits à pépins ou à noyaux, par opposition à *nux*; cf. *mālus grānata*; André, *Lex.*, s. u. Les langues romanes, qui n'ont pas de représentants de *mālum*, en ont d'un emprunt postérieur à la forme de *mālum*, d'où *mālum*, qui semble déjà attesté dans Pétr., Sat. 56, 8, par exemple it. *melo*, log. *mela*, M. L. 5272; cf. *mēlata* (Orib.) « compote de pommes », d'où **melimēlata*, dérivé hybride du gr. *μελιμῆλον* « marmelade » (v. Woch. f. kl. Phil. 34 (1917), 650 sqq.), esp. *mermelada*. Martial, 13, 24, a *melimela*; sur *mēlofolia*, v. Plin. 15, 52; sur *mālomellum* (-lus), hybride tardif, v. Isid. 17, 7, 5, et Sofer, p. 100. Dans d'autres langues, telles que le français, c'est *pōmum* qui s'est spécialisé dans le sens de « pomme »; v. B. W. s. u. — S'autorisant de hitt. *maḥlan* (accusatif singulier), Cuny, dans Rev. hittite et asiatique, I, p. 31, a admis que **mālo*- serait indo-européen; mais *maḥlan* signifie non pas « pommier », mais « cep de vigne »; et, en tout cas, le rapprochement du mot hittite, quelle qu'en soit l'importance, ne prouve pas que le mot **mālo*- ait existé hors de la région méditerranéenne.

mālus, -I m. : mât de vaisseau; toute pièce de bois dressée verticalement. Déjà dans Ennius, technique. Non roman.

Si l'on rapproche v. isl. *mastr*, v. h. a. *mast* « mât » et, avec M. Thurneysen, irl. mod. *maide* « bâton », m. irl. *ad-mat* « bois de construction », il faut partir de **mazdo*- et supposer que le *l* est issu de *d*; les conditions de ce traitement *l*, dont le latin offre d'autres exemples (v. *lacruma*, *solium*; *oleō* : *odor*), sont obscures. Ici, une influence de *pālus* est possible.

Māmers, **Māmercus** : v. *Mārs*.

mamma, -ae f. : « nourrice, maman » et « mamelle »; d'où « protubérance en forme de mamelle » (Plin. 17, 118). Mot du langage enfantin; cf. Varr., *Cato uel de pueris educandis* (14) ap. Non. 81, 4, *cum cibum ac potionem buas ac pappas uocent, et matrem mammam, patrem latam*. Terme de tendresse qui désigne aussi la grand-maman. Se retrouvent dans gr. *μᾶμα*, *μᾶμη*; *μαμμάκου*, *μαμμάν* *αἰτέν*, *μαμμάρετρος*; et CGL V 115, 10, *mamme* (= *μᾶμη*?) : *moma*, i.-e. *nuid*.

L'irlandais a *mam* « maman » et *mumme* « mère nour-

ricière », l'albanais *memë* « mère ». A côté, il y a un type à voyelle longue : bulg. et russo *māma*, pol. *mama*, lit. *momā* « maman » et v. h. a. *muoma* « tante maternelle ». Sur le groupe de v. h. a. *amma*, v. lat. *amma* (avec l'observation générale) et *amīa*. Le sens et la forme des mots de ce genre sont instables.

Diminutif : *mamilla* : mamelle, tette; robinet (Varr., R. R. 3, 14, 2). Usité de tout temps. Les langues romanes ont gardé *mamma* au sens de « maman », réservant le sens de « sein, mamelle » à *mamilla*, M. L. 5277 et 5276; cf. aussi ags. *mamme*; irl. *mamm*.

Dérivés et composés : 1° de *mamma* : *mammō*, -ās : donner (ou prendre) le sein, M. L. 5277 a; *mammālis*; *mammānus*; *mammēius* (Plt., Poe. 393, de **mammēia*?) ; *mammōsus*; *mammula*, cf. M. L. 5277 b, *mammula*; *mammicula*; *Mammæa*, *Mammius*, *Mam(m)u-lēus*; *Oinummama* = *Vvinamma*, traduction de *Ἀναζών*, CIL I^o 566 (à Préneste); *bimammius* (Plin. 14, 40, b, *uittis*); *bāmammus*, q. u.; *multimammia* (*Diāna*, Jōr.), I.

2° de *mamilla* : *mamillāus*, -nus (Plin., m. *ficus*) ; *mamillāris*; d'où *mamillāre* n. : soutien-gorge.

mamphūla, -ae f. : panis *Syriaci genus quod, ut ait Verrius, in cibano antequam percoquatur, decidit in carbonem cineremque*, F. 126, 11. Un exemple de Lucilius, Sat. 1250. Sans doute pour **mamphūla* d'une racine *mpl* « tomber » attestée en hébreu et en araméen.

***mamphur**? : *appellatur loro circumuolutum mediocris longitudine lignum rotundum, quod circumagunt fabri in operibus tornandis*, P. F. 117, 32. Terme technique, sans doute dialectal, auquel devait correspondre une forme latine **mandar* que supposent certains dérivés romans. *Mamphur* lui-même est peut-être une corruption d'une forme osque **mamphar*, **manfar*; cf. Ernout, *Élém. dial.*, et M. L. 5278; Jud. Arch. f. d. Stud. d. neueren Spr. 124, 403; et Thes. s. u.

Māna : v. *mānis*, *mānus*.

mānālis : v. *mānō*.

manceps, -ipis m. : terme technique du droit; proprement « celui qui prend en main » (quelque chose pour en devenir l'acquéreur ou en revendiquer la possession); cf. P. F. 137, 12, *manceps dicitur qui quid a populo emit conductive, quia manu sublata significat se autorem emptionis esse*. De là *mancipium*, -i n. : 1° mancipation, fait de prendre en main (pour l'acquéreur d'un objet; cf. Gaius, Inst. 1, 119 sqq.; May-Becker, *Précis*, p. 117 sqq.); 2° au sens concret « chose acquise en toute propriété, propriété », et spécialement « esclave ». C'est ce sens dérivé de *mancipium* qui a donné sans doute naissance à la glose *manceps dicitur quod manu capiatur*, P. F. 115, 19, à moins d'admettre qu'il y ait eu deux *manceps*, l'un actif, de **man-cap-s*, cf. *auceps*; l'autre passif, de **mancaptos*, cf. *deinceps*, *manceps*.

Dérivés : *mancipō*, -ās (*mancupō*) « vendre, aliéner par mancipation », d'où, à l'époque impériale, *mancipātus*, devenu synonyme de *seruus*; *mancipatiō*, etc.; *émancipō* : émanciper, mettre hors de tutelle; et « aliéner »; cf. P. F. 67, 20, *mancipatiō duobus modis intelleguntur : aut hi qui ex patris iure erierunt, aut hi qui aliorum fiunt dominii, quorum utrumque fit*

mancipatione. M. L. 2856? — *remancipō* (Gaius, Fest.); *mancipiolum* (tardif).

Mancipium, attesté depuis Plaute, est demeuré en provençal et dans les langues hispaniques avec le sens de « valet, garçon », M. L. 5284; *emancipāre* a pris en galicien et portugais le sens de « détenir des bœufs ». M. L. 2856.

Pour *man-*, cf. *man-dō*, *man-tēle*, *man-suētus*; v. *manus*.

manciola, -ae f.: diminutif de *manus*, dans Laevius ap. Gell. 17, 7. M. L. 5283.

maneus, -a, -um: manchot, infirme de la main; cf., Dig. 21, 1, 12, *sciendum scaevum non esse morbosum praeterquam si imbecillitate dextrae validius sinistra utatur*; *sed hunc non scaevum, sed mancum esse dicimus*. Puis, plus généralement, « mutilé, estropié ». Attesté depuis Plt. Demeuré dans les langues romanes sous forme d'adjectif et dans le verbe dérivé du type it. *mancare* « manquer ». M. L. 5285; B. W. *manchot*; germanique: m. néerl. *mank*, ags. *bemancian*.

Le bret. *manec* « manchot » peut être emprunté au français.

emancō, -ās: rendre manchot (Labien. ap. Sen. Contr. 5, 33, 24); *mancaster* (Gl.); *manedus* (Lex Sal.); *dēmancō* (Greg. Tur.).

De **man* + *ko-* avec un suffixe caractéristique des tares physiques; cf. *caecus* et *peccare*?

mandō, -is, -di, -sum, -ere: mâcher (*dē animalibus*); de là « manger gloutonnement, dévorer » et, à partir de Pline (28, 101, 212), « manger » (comme *manducō*).

Dérivés et composés: *mandō*, -ōnis m.: glouton (Lucil.); *mandibulum* n. (-bula f.): mâchoire(s) (post-classique); *com-, pra-*, *re-*, *super-**mandō* (tous tardifs); *manducius* m. (cf. *caducius*); *manducō*, -ōnis « le baffleur », personnage à la fois terrible et grotesque, sorte d'ogre, devenu bouffon d'atellane; cf. P. F. 115, 20, *manduci effigies in pompa antiquorum inter ceteras ridiculas formidolosaeque ire solebat magnis malis et late dehiscens et ingentem sonitum dentibus faciens, de qua Plautus ait* (Ru. 535): « *Quid si aliquo ad ludos me pro manduco locem?* — *Quapropter?* — *Quia pol clare crepito dentibus* ». De là *manducō*, -ās (*mandūcor*, Lucil., Afran., Pomp.); « jouer des mâchoires », qui dans la langue populaire s'est substitué à *edō*, *esse*. Exemple d'une expression forte et imagée se substituant à une expression devenue abstraite et usée, en même temps de remplacement d'un verbe irrégulier par un verbe régulier. *Manducō*, d'abord uniquement chez les comiques ou les satiriques, apparaît à la fin de l'époque républicaine dans Varron, R. R. 3, 7, 9, et il a pénétré dans la langue de la bonne société: Auguste l'employait; cf. Suét., Aug. 76; il est demeuré dans les langues romanes. M. L. 5292; B. W. *manger* (la péninsule hispanique a gardé *com-edō*, qui est expressif grâce à un préverbe et dont la forme a été normalisée, de manière à échapper à l'anomalie de *edō*, *esse*). Dérivés: *manducator*, M. L. 5293; -*tiō*, -bilis (tardif, trad. βρωτικός); *com-manducor* (Lucil.); *dē-*, *super-manducō* (tardifs).

A *mandō* se rattache l'adjectif *māsiūcius*, glossé *edāx*, P. F. 123, 1, issu sans doute de **ma(n)s-ācius*, forme dé-

sidérative (l. *māsūcus*?), d'où provient *māsūcō*, -ās « mâcher » (Pelag.). Pour *mas(s)ō*, *mānsō* « mâcher », v. ce mot.

Mot expressif, à vocalisme radical a. Le rapport avec gr. μάσσειν « mâcher », μάσσειν « je mâche », μάσσειν « je mâche », hom. μάσσειν « bouche » et « pâtée » et avec μέσσειν « την μασημένην τροφήν » (Hés.), μασσύνειν « μάσσειν βράδεος » (Hés.) est indéterminable. Cf. m. gall. *mani* et v. h. a. *ga-mindil* « mors »?

mandō, -ās, -āul, -ātum, -āre: confier (*alqd alicui*), recommander à; donner mandat à, charger quelqu'un de; enjoinde à (= gr. ἐντέλλω); en particulier « charger quelqu'un d'annoncer » et « faire savoir » (époque impériale). Ancien (Enn.), usuel, classique. M. L. 5286.

Dérivés et composés: *mandātio*, -tor, -trix, -tōrius, -rium (= ἐντολή, -λογία); *mandātus*, -ūs (usité à l'ablatif, comme *iussū*, Cic.); *mandatum*; *mandātarius* (Dig.); *mandatēla* (Gaius, d'après *tūtelā*); *mandātius*, terme de grammaire (cf. *imperatīus*).

āmendō: éloigner, reléguer; *āmendātio*, joint par Cic., S. Rose. 44, à *relēgiō*; *āmandō*: mander près de soi (Not. Tir.); *commēdō*, composé d'aspect « déterminé »: recommander, confier (souvent joint à *crēdō*, *concrēdō*, *committō*); *recommādo* quelqu'un, cf. Cic., Fam. 13, 54, *antea studiose commendabam Marcellum, d'où incommēdātus* (Ov.); quelquefois « commander » (par litote). A l'époque impériale, par affaiblissement de sens, « rappeler, invoquer, montrer » (Tert.). Demeuré dans les langues romanes, surtout avec le sens de « commander ». Cf. M. L. 2084, *commendāre* (-*man*-); britt. *cymryn*.

dēmandō (premier exemple dans T.-L., surtout fréquent dans Suét.): remettre, confier. Demeuré dans les langues romanes, ou, sauf en roumain, il a pris le sens de « demander », M. L. 2547; *dēmandātio* « instruction, ordre » (depuis Tert.); *praemandō*: recommander, ordonner par avance; *remandō* (bas latin): répéter une recommandation, notifier en réponse. Ces verbes ont, à leur tour, fourni des dérivés du type ordinaire, ainsi: *commēdātio*, -tor, -dābilis, -dāticius; *incommēdātus*. V. aussi M. L. 3023, **exmandāre*. De *mandātum*: irl. *mandail*.

L'étymologie *man(um)dō* « mettre en main » convient bien au sens (cf. *mandāre* = *in manūs dare*, Plt., Men. 783) et trouve un appui dans les expressions grecques ἐνχειρίζω, ἐλξ χεῖρα πιδέω, mais on attendrait **mandere*, comme *uendere*, etc. Y a-t-il eu changement de conjugaison, comme dans *fordere* en face de *fodere*, etc., ou influence de *lēgāre*, *lēgātum*, de sens voisin? Il est difficile d'admettre que *mandāre* soit dû au souci d'éviter une homonymie avec *mandere*, et l'hypothèse d'un dénominateur tiré d'un adjectif composé **man-dō-s* est en l'air.

Lorsque a, de même, *manafum* « mandaut », a a-maffé « mandaut ». Pour le caractère rituel de certains mouvements faits avec la main, v. *manus* et les rapprochements germaniques: v. angl. *mund*, v. h. a. *munt* « main » et « protection » et irl. *montar*, *muintir* « épouse légitime » (celle qui est sous la main, c'est-à-dire sous la protection); v. d'Arbois de Jubainville, Rev. celt., 25, 2 sqq.†

manducō: v. *mandō*, -is.

mānē n. indéclinable (féminin à basse époque; cf. ital. *mane*): matin; et adverbe « matin, de bon matin »; dans cette acception a un doublet archaïque *māni*, locatif-ablatif, cf. Plt., Amp. 253. Renforcé à basse époque par *dē*: *dēmāne* (Vulg.), demeuré dans les langues romanes avec le sens de « demain », M. L. 5294 et 2548; cf. aussi **maneana*, M. L. 5295. Panroman. Celtique: irl. *main*. *Māne* est le neutre de l'adjectif *mānis*, doublet de *mānus* « bon » (v. ces mots), qui, appliqué à l'expression du temps, s'est spécialisé dans le même sens que fr. « de bonne heure », all. *bei guter Zeit*: Varr., L. L. 6, 4, *died principium mane... quod bonum antiqui dicebant manum, ad cuiusmodi religionem Graeci quoque, cum lumen affertur, solent dicere φως ἀγρόν*. Cf. *mātūrus*, *Mātūta*, *mātūtinus*, qui a remplacé *māne* dans le sens de « matin », *Summānus*, sous *mānis*.

Mānius: surnom italique « *ab eo quod mane quis initio natus sit* », P. F. 135, 26; ou bien dérivé de **mānis* (-*nus*) « bon »?

mānicō, -ās (latin de l'Église): se lever matin = *ἀποθρίζω*; conservé en roumain, M. L. 5301. Sans doute d'après *albicāre*, *rubicāre*. Tardif: *mānicātio*.

manēō, -ēs, *mānsi*, *mānsūm*, -ēre (un ancien supin **mantum* est attesté indirectement par les formes d'itératifs archaïques *mantō*, -ās « saepe manēre », F. 118, 1; *ommentāns* (Liu. Andr.): « saepe obmanēns », F. 208, 3; cf. *meritō*, *pultō*): 1° rester (sens absolu), d'où « demeurer, séjourner » (cf. μένειν); 2° attendre (sens transitif). Ancien, usuel. M. L. 5296; B. W. *manoir*. Celtique: irl. *manér*, bret. *manouf*?

Dérivés et composés: *mānsiō*: fait de rester ou de séjourner (Tér., Cic.); lieu de séjour (*pecorum mānsiō*; *mānsiō equorum* = ἵπποστάσιον), halte, étape (époque impériale) et par suite, avec développement de sens concret (cf. *legiō*), « maison » (où l'on fait étape), *mānsiō habens tria lecta* = τριπτεῖα (Gloss.). *Mānsiō* s'est conservé à la fois dans le sens de « étable, abri pour les troupeaux » et de « maison » (où il a, avec *casa*, supplanté *domus* et *aedēs*), cf. M. L. 5311; B. W. s. u., et a fourni de nombreux dérivés attestés directement ou par les langues romanes: **mānsiōnāta*, M. L. 5313; **mānsiōnāticius*, 5314; **mānsiōnile*, 5316; *mānsiōnārius* « de passage », -um coniugium, Fulg.; subst. *mānsiōnārius* m.: ostiarius, qui custodit aedem (Gloss.), conservé dans les langues romanes avec le sens de « serviteur », M. L. 5312; *mānsiuncula* (Vulg.): petite loge, chambre; *mānsor*, -ōris; *mānsōrius* (tous deux dans Aug.); cf. aussi M. L. 5322, **mā(n)sūm*; 5323, *mā(n)sūra*; 5318, **mā(n)sūrius*; *mānsiō*, -ās (époque impériale, substitut de *manō*); *circum-*, *com-maneō* (= συμμένω, συνοικιά), comme *commoror*; *immaneō*: rester dans (tardif et rare; calque de ἐμμένω); *intermaneō*: rester parmi (Luc.); *permaneō*: rester jusqu'au bout, M. L. 6417; *permānsiō* (Cic.); *remaneō*: rester en arrière, demeurer, M. L. 7194; *remānsiō* (Cic.), *remānsor* et *subremaneō*; *ēmaneō*: rester dehors, dépasser les limites d'une permission (terme de la langue militaire comme *remānsor*; de là *ēmānsor*, *ēmānsiō*). De *manēns*, la langue philosophique a tiré *manentia* (St Aug.) pour traduire μόνη, στάσις.

L'a n'est passé à i en aucun cas, grâce à quoi il n'y a pas eu conflit homonymique avec *ē-mineō*.

Il est douteux qu'il y ait eu un présent radical indo-européen, car gr. μένω « je reste » est isolé; le présent à redoublement μένω a une valeur « déterminée ». L'*ē* de *manēre* a peut-être son correspondant dans le parfait gr. μεμύνηκα; le latin a recouru à ce type faute d'avoir un présent radical ancien; *mānsūm* a été fait sur *mānsi*, qui est évidemment secondaire. L'arménien a une forme en -a- (suffixe -ā-; et la racine a un degré long ē): *mnam* « je reste ». En indo-iranien, il n'y a pas non plus de forme radicale simple; le védique a un impératif à redoublement *pari-mamandhi*; la racine existe aussi en iranien, et notamment dans persan *māndan* « rester »; av. *manaya*-suppose **mānaya*-.

M. H. Pedersen, V. G. d. k. Spr. II 456, admet que v. irl. *anaid* « il reste » répondrait à skr. *aniti* « il respire »; cf. *animus*. Il est difficile, cependant, d'écarter le rapprochement avec lat. *manēre* et arm. *mnam* « je reste »; y aurait-il eu quelque contamination?

Mānēs (Di), -ium m.: (Dieux) Manes. Le nom est généralement interprété comme le pluriel de l'adjectif *mānis* « les Dieux bons »; cf. Bücheler, C. E. 1164, 1, *Di Manes, manes sitis*, épithète par laquelle on désignait par euphémisme les esprits des morts, et spécialement des parents (*di parentēs*). La notion des *Mānēs* s'étant obscurcie, *Di mānēs* est devenu une sorte de cliché employé en parlant des morts, et même d'un seul individu: *Dis Manibus coniugis* n'a guère d'autre sens que « à la mémoire sacrée de mon épouse ». Par extension, *Mānēs* désigne aussi le séjour des morts, e. g. Vg., Ae. 4, 387, *haec Manes unenit mihi fama sub imos*. On le trouve dans Pline avec le sens de « cadavre ». Toutefois, Wackernagel, *Vorles.*, I, p. 86, voit dans *Mānēs* un pluriel correspondant au singulier gr. μῆνς.

Dérivés: *mānālis*? Pour la formation, cf. *finis*/*finālis*, *fūnis*/*fūnālis*, etc. Mais les anciens le dérivait aussi de *māndre*, ce qui est plus vraisemblable; cf. le texte de Festus, p. 146, 174, et Varron ap. Non. 547, 17, cité sous *mānō*.

V. *mānia* et *mānis*.

manḡō, -ōnis m. (depuis Varr.): trafiquant qui manque sa marchandise; spécialement « marchand d'esclaves; polisseur de pierres précieuses ». M. L. 5298 a.

Dérivés: *manḡōnicus*; *manḡōnicō*, -ās; *manḡōnium*.

Cf. gr. μάγανον « tour de sorcellerie » (emprunté en latin dans le sens spécial de « machine de guerre, mangoneau »; cf. M. L. 5297 et v. h. a. *mange*, etc.), μάγανον. Probablement terme de l'argot des trafiquants; cf. Boissacq, s. u., et T. Kleberg, *Eranos Löffstedt*, 1945, 277 sqq. Pour la forme, cf. *cerdō*, *lavō*.

mānia, *māniola*: *manias dicunt ficta quaedam ex farina in hominum figuras, quia turpes fiant, quas alii māniolas uocant. Manias autem, quas nutrices minitantur parvulis pueris, esse larvas, i. e. manes, quos deos deasque putabant, quosque ab inferis ad superos emanare credebant. Sunt qui Maniam larvarum matrem auiumue putant*, P. F. 115, 13. De *Mānēs*?

manica: v. *manus*.

manifestus: v. *manifestus*.

manipulus (-plus), -I m. : 1° poignée, et spécialement poignée de tiges que le moissonneur prend de la main gauche pour la couper avec la main droite; gerbe, botte; 2° étendard, enseigne d'une compagnie, parce que, disait-on, sous Romulus c'était une botte de foin portée sur une pique; cf. Ov., F. 3, 116-118. Peut-être plaisanterie de la langue militaire, la hampe que tient le porte-étendard étant assimilée à une poignée qui emplit la main? En tout cas, comme *cohors*, terme emprunté à la langue rustique; 3° manipule, compagnie: *manipulus, exercitus minima manus quae unum sequitur signum*, Varr., L. L. 5, 88. *Manipulus*, dont la formation n'apparaissait pas, a été traité comme un diminutif de *manus*, d'où *manuculus, commanuculus* et peut être *manuciolum* (-lus, v. *manus*). Attesté depuis Plt. Les formes romanes remontent à *manupulus, manuculus*. M. L. 5306.

Dérivés et composés: *manipulō, -ās; manipulosus; manipularis* (-plaris), -rius, et *com-manipulus, -lāris, -lō, -ōnis; manipulātum*. Cf. encore *manipellus*: pin-cée (Celse); touffe (de cheveux). M. L. 5305.

Composé de *manus* dont le second terme est obscur (cf. *pleō*). Pour le sens, cf. corn. *manal* « gerbe » (v. H. Pedersen, V. G. d. k. Spr., I, p. 493).

mānis, -e; mānus, -a, -um: bon. Adjectif archaïque conservé par Varron, L. L. 6, 4 (cité sous *māne*); cf. les références de Goetz-Schoell, ad loc., entre autres Macr. 1, 3, 13, *nam et Lanuini mane pro bono dicunt*. Les formes **manuus, *manuis* (Fest. 132, 3; 133, 10 L.) sont sans doute corrompues. Les emplois substantivés de *mānis, -us*: *Mānēs* « les dieux Manes », *Māna* (Geneta) « Bonne Mère » (déesse des funérailles), *māne* « le matin », ont fait perdre le souvenir de sa valeur adjective; mais le composé *immānis* est demeuré, dont le premier sens est « méchant, cruel »; cf. Plt., Tri. 826 (de *Nep-tuno*) *spureificum, immanem, intolerandum, uesantum*; Cic., Verr. 2, 2, 21, 51, *hostis... nimis ferus et immanis*. Puis, par extension, « effroyable », et spécialement « effroyable par la taille, gigantesque, énorme »: Cic., Verr. 2, 3, 46, 110, *ingens immanisque praeda*, et confondu avec *immēnsus*. De *immānis* dérivent *immānitās, immaniter*; et, isolé, *immānescō*, par contraste avec *mānescō*.

Summānus: v. ce mot.

Même racine **mā-* dans *mātūrus, mātūsus* (issus d'un substantif **mātus, -ūs* « bonté »; cf. osq. Maatūs *Mā-tis*, dat. pl.), comme l'indique P. F. 109, 4, *Matrem Matulam antiqui ob bonitatem appellabant, et maturum idoneum usui, et mane principium diei, et inferi di Manes, ut subpicietur boni appellati essent, et in Carmine Saliari Cerus Manus appellatur creator bonus*.

Les adjectifs signifiant « bon » diffèrent d'une langue à l'autre. De la même racine peut-être, le celtique a *irl. maith* « bon », etc. On n'ose faire état de gr. *ματῖς, μέγας* (Hés.); mais cf. sans doute phryg. *Μάνης; μανία, καλή*.

manna, -ae f.: manne. Emprunt au gr. *μάννα* (cf. Plin. 12, 62, *manna* « mica turis »), lui-même emprunté à l'hébreu et passé par l'intermédiaire de l'Eglise sous des formes savantes dans les langues romanes. M. L. 5307; en celtique: brit. *mān*, et en germanique: got. *manna*, etc.

***manniō, -is**: citer en justice. Mot germanique (Lex Sal.). Cf. *mallus*.

***man(n)isnauis, -I m.**: nom d'un magistrat (CIL V 3931). Origine et sens obscurs.

mannus, -I m.: poney, bidet. Mot d'origine étrangère, gaulois d'après Consentius, GLK V 364, mais plutôt illyrien, cf. G. Meyer, *Alban. Wörterb.*, 276, et dont la forme latine serait dialectale: *mannus*, de **mandus*; cf. messap. *Iuppiter Menzanas* (auquel on sacrifiait des chevaux), alb. *mes* « mulet »; cf. M. L. 5289, **mandius*. Attesté depuis Lucrèce.

Dérivé: *mannulus*. Cf. *biennus* et *blendius*.

mānō, -ās, -āuf, -ātum, -āre: emploi absolu (le plus fréquent) et transitif, « couler en gouttes, dégoutter, suinter » et « laisser suinter, distiller »; *manare dicitur cum umor ex integro, sed non solido nimis per minimas suas partes erumpit*, P. F. 115, 1. Puis « s'écouler, se répandre (sens physique et moral); émaner de, découler de ». Ancien (Enn.), usuel, classique; mais assez rare, sauf dans la langue poétique, à l'époque impériale. Non populaire.

Dérivés et composés: *mānālis* adj.: *manalem fontem dici pro eo quod aqua ex eo semper manat*, P. F. 115, 4; rattaché secondairement à *Mānēs*, comme on le voit par la suite de la glose: *manalem lapidem putabant esse ostium Orci, per quod animae inferorum ad superos manarent, qui dicuntur Manes*. *Manalem uocabant lapidem etiam petram quandam, quae erat extra portam Capenam iuxta aedem Martis, quam cum propter nimiam siccitatem in Urbem pertraherent, in-sequebatur pluvia statim, eumque, quod aquas manaret, manalem lapidem dicere*, P. F. 115, 6 sqq. Mais l'explication par *Mānēs* semble être une étymologie populaire; *mānābilis* (Lucr.); *mānātiō* (Frontin); *manāmen* (Auson.); *dē-, di-mānō* (d'après *dē-, dif-luō*); *ēmānō* (surtout au sens moral, fréquent dans Cic.); découler de, émaner, se répandre; *ēmānātiō* (tardif); *intermānō* (Chalc.); *permānō* (usuel, classique); *permānānter* (Lucr.); *mānāscō*; *permānāscō, -is* (Plt.); *prōmānō* (Claud. Mamert.); *remānō*: couler en arrière (Enn., Lucr.); *summānō, -ās*: couler par dessous, arroser (mis en jeu de mots avec *Sum-mānus*, Plt., Cu. 416). — Faut-il y rattacher *aquae māndē*, variante de *aquae manile*? Varr. ap. Non. 547, 7: *urceolum aquae mandale uocamus, quod eo aqua in trulleum effundatur. Unde mandalis lapis appellatur in pontificalibus libris, qui tunc mouetur cum pluviae exoptantur; ita apud antiquissimos manale sacrum uocari quis non nouerit?*

Mānāre et *mānālis* semblent dérivés d'un substantif non attesté qui serait apparenté à *irl. mōin*, gall. *maen* « marais, tourbe »; l'élément *-n-* après *-a-* est nécessairement suffixal; v. angl. *mōr*, v. h. a. *muor* « marais » sont plutôt du groupe de lat. *mare*.

mānsuēs, -ētis et mānsuētus, -a, -um: *mansuetum ad manum uenire suetum*, P. F. 117, 35: apprivoisé, domestiqué, dompté. Ancien, usuel. M. L. 5321. V. *suēsco*.

Mānsuēs est ancien, avec le second élément du composé sous la forme athématique (cf. *compos, locuplet*,

antistēs, etc.); *mānsuētus* est refait sur *suētus* comme *inquietus* sur *quietus*, à côté de *inquietus*. Sur *mānsuēs* a été bâti un accusatif *mānsuem* (cf. *requiem* et *quietem*). C'est sur l'adjectif qu'a été créé *mānsuēsco, -is, -suēui* « s'habituer à la main, s'apprivoiser »; Plaute et Térence ne connaissent que *mānsuēs, mānsuētus*; les formes personnelles de *mānsuēsco* n'apparaissent qu'à partir de Varron.

Autres dérivés: *mānsuētūdō* f.: domptage (rare); douceur, mansuétude (sens ordinaire) = *μαεινεια*, appellation de l'empereur (1^{re} siècle); *mānsuēfactiō, -fiō*, remplacé à basse époque par *mānsuētō, -ās* (Vulg.). M. L. 5319; *mānsuētārius*: dompteur (bas latin); *immānsuētus* (époque impériale; d'après *ἀνήμερος*?). Cf. aussi **mānsuētinus* « matin », M. L. 5320; **ma(n)sus*, M. L. 5324 (avec influence de *manēō, mānsus*).

Pour la forme *man-*, cf. *man-tēle* et v. sous *manus*.

mantēle, mantile, -is; mantilum, -lium, -I n.: essuie-mains. La forme est mal fixée: *mantelum* (gén. pl. *mantelōrum* dans Festus 118, 16) est dans Lucilius 1206 (l'abl. pl. *mantēlis* des Acta Aru. a. 218 a 14 est peu probant); la forme usuelle est *mantēle*, pl. *mantēlia*, v. Thes. s. u.; le *mantēlium* « ubi manus terguntur » de Varron, L. L. 6, 85, est sans doute tiré du pluriel *mantēlia*.

Mantilum peut représenter **man-terg-s-lom, mantēle* le neutre d'un adjectif **man-terg-s-lis*. On trouve aussi dans les gloses *mantela* et *mantile, mantilia*, formes qui peuvent être dues à l'influence des mots en *-ilis* ou, plutôt, à la confusion qui s'est produite entre *ē* et *i*. A basse époque, *mantēle*, spécialisée dans le sens de « nappe » a été remplacé dans le sens de « essuie-mains » par *manutergium*. M. L. 5325.

L'ombrien a *mantrahklū* (de *man-irg-llom*?). Pour *man-*, v. sous *manus*. Cf. *malluuium*.

mantellum, -I n.: manteau, couverture. Plt., Cap. 520, 521. A basse époque apparaît une forme *mantis*, ainsi définie par Isid., Or. 19, 24, 15, *mantum Hispani uocant, quod manus tegat tantum* (étymologie populaire): *est enim breue amictum*, qui est sans doute une dérivation rétrograde de *mantellum*, comme le suppose J. B. Hofmann. Dérivés de *mantus*: *mantuēlis* (chlamys); *mantudatus* « ornamentum militare, i. e. paludatus » (Gl.), rares et tardifs. Panroman, sauf roumain. M. L. 5326 et 5328; germanique: v. angl. *mentel*, etc.; irl. *matal*, etc. V. B. W. *manie, manteau*.

***mantia**: mûre. Mot dace (Ps.-Ap.).

mantica, -ae f.: poche, sac (qu'on porte sur le dos), besace, bissac.

Dérivés: *manticula; manticular, -āris* (archaïque): *manticularum usus pauperibus in nummis recondendis etiam nostro saeculo fuit. Vnde manticulari dicebantur, qui furandi gratia manticulas attemptabant. Inde poetae pro dolose quid agendo usi sunt eo uerbo*, P. F. 118, 3; *manticulatiō, -tor, -rius*.

Rapproché par les anciens de *manus*, comme le montre la glose: *manticularia dicuntur ea quae frequenter in usu habentur, et quasi manu tractantur...*, P. F. 119, 4. Peut-être mot d'emprunt, cf. *mantum, mantelium*, de caractère populaire. Attesté depuis Catulle. Répandu dans les langues romanes. M. L. 5327 et 5327 a.

mantisa (*māntissa*), -ae f.: supplément. Mot étrusque d'après P. F. 119, 9, *additamentum dicitur lingua Tuco, quod ponderi adicitur, sed deterius et quod sine usu est*. Lucilius (1208): « *mantisa obsonia uincit* ». Sans doute mot populaire; figure seulement dans Lucilius et Pétrone. Dans Lucilius, par opposition à *obsonia*, semble désigner quelque chose comme la « réjouissance » de nos bouchers, comme le suggère M. Niedermann.

manticeinor: hybride plaisamment tiré de gr. *ματις*, par Plaute, Cap. 896, sur le modèle de *uaticinor*; cf. aussi Donat, in Ter., Eun. 258 (*manticeinor*).

mantō: v. *manēō*.

Manturna, -ae f.: déesse d'origine étrusque, comme le dieu *Mantus* (Serv. ad Aen. 10, 199); cf. pour le suffixe *Sāturnus, Iuturna*; étr. *mantrnē* = **Manturnus*. Rattaché par l'étymologie populaire à *mantum*, de *manēō*, et invoquée ut *maneat noua nupta cum uiro* (Varr. ap. Aug., Ciu. D. 6, 9).

mantus: v. *mantellum*.

manua: v. *manus*.

manubiae (*mani-*), -ārum f. pl.: 1° proprement « ce qu'on tient en main », et spécialement, dans la langue augurale, la foudre de Jupiter, dont Festus, p. 114, 5, distingue trois sortes; 2° le plus souvent « argent obtenu de la vente du butin (*praeda*) pris à l'ennemi »; cf. Favorinus ap. Gell. 13, 24, 22, et May-Becker, *Précis*, p. 117; fréquemment confondu avec *praeda, spolia*, Ancien (Naev.), classique.

Dérivé: *manubiālis*.

manubrium (*mani-*), -I n.: poignée, manche. Ancien (Plt.). Conservé dans quelques dialectes italiens. M. L. 5333. Remplacé par *manica, manicum*, terme de la langue rustique; cf. CGL V 115, 17.

Dérivés: *manubriātus; manubriolum*, tous deux d'époque impériale.

V. *manus*. Formation obscure.

manifestus (*mani-*), -a, -um: expliqué par les Latins comme signifiant « pris à la main », par suite « pris sur le fait »; *fūr manifestus* (Lex XII Tab.); *manifestum furtum est quod deprehenditur dum fit*, Masur, ap. Gell. 11, 18, 11; *manifestus mendāci, sceleris* « pris en flagrant délit de mensonge, de crime »; *teneor manifesto miser*, Plt., Tri. 911; d'où « que l'on peut saisir (sens moral); manifeste, évident ». Ancien, usuel et classique. Adverbes: *manifestō* et *manifestē* (tardif), *manifestim* (Cass. Fel., d'après *confestim*).

Dérivés: *manifestō, -ās* (latin impérial) et ses dérivés (*manifestatiō* = *δηλωσις*, Ital.), conservé en v. esp. et portug., M. L. 5304; *manifestārius* (synonyme anté- et postclassique de *manifestus*; cf. *primārius*, en face de *primus*, etc.).

Cf. *in-festus*? Si le premier élément est bien le nom de la « main », la formation est étrange en face de *man-ceps* ou de *manūmissus*. L'abrégement de *manū-* en *manū-*, dû à l'action de la loi des mots iambiques, que suppose M. Leumann, *Lat. Gr.*, p. 248, est peu vraisemblable en cette position; second élément d'origine obscure.

manus, -ūs f. (employé surtout au pluriel) : main, partie du corps humain ; symbole de la force et de l'autorité maritale du *uir* sur la femme, *mulier* ; de la puissance du *pater familiās* ; et instrument de lutte ou de travail ; de là, les expressions juridiques, militaires ou techniques : 1° *in manū esse*, *manūs iniectū*, *manū mittere*, le composé *maniceps* (cette valeur juridique se retrouve en irlandais et en germanique ; cf. *rectus*) ; 2° *manum cōscrere*, *uenire ad manūs* (*manum*), *dare manūs* « se rendre », *ēminus*, *comminus* ; 3° *manū salā*, *urbis manū munitissima* (opposé à *nāturā*), *Praxitelis manus* ; *manupretium* (ū?, cf. Plt., Men. 544) « main-d'œuvre, salaire » ; « façon » (d'un ouvrage, par opposition à « *rēs* » matière », cf. Dig. 50, 16, 13). Sert à distinguer les deux côtés du corps : *laeuā*, *dextrā manū*. Désigne un objet ressemblant à une main : *manus ferrea* = *χρῆς αἰσθητῆς*, et a servi souvent à traduire des expressions techniques du grec avec *χρῆς*.

De l'expression *seruus ad manū* (comme à *litteris*) a été tiré *amanuēnsis* « secrétaire » (Suét.), d'où ont été extraits à basse époque *manuēnsis* « *πρόχειρος* » (Gl.) et *admanuēnsis* (Cassian.).

Manus, en tant que synonyme de *uīs*, *uirēs*, s'est employé comme lui pour désigner, dans la langue militaire, des « forces », c'est-à-dire des troupes. Ce n'est pas, comme on l'enseigne, du sens de « poignée d'hommes » qu'il faut partir : il n'y a pas dans cet emploi de *manus* d'idée diminutive ; cf. Cés., BG 5, 27, *magnam manum conducere* ; T.-L. 30, 7, 10, *Hasdrubalem propediem affore cum manu haudquam contentendam*. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 5339. Britt. *man*.

Dérivés et composés : *manicae* f. pl. (= *χιτῶν* ; singulier rare) : manches, brassards, manchettes, mitaines ; grappin ; menottes. De là : *manicarius*, CIL VI 634 : gladiateur muni de *manicae*? ; *manicius* : muni de manches ; *manicula* : manche de charrie. Cf. M. L. 5300, *manica* (passé en celtique : irl. *manic*, muinchille, gall. *maneg* ; germanique : v. h. a. *manihha*, et en alb. *mengge*) ; 5303 a, *manicus* ; 5303, *manicula* ; 5302 a, **manicella*. Pour la forme, cf. *pedica* ; diminutif *manciola* (Laev.) « menotte » ; *manua* f. (latin impérial) : poignée, M. L. 5329, 5330 ; *manuālis* : que la main peut tenir, manuel, maniable, M. L. 5331 ; *manuāle* n. : étui de livre, manuel ; *manuālius*, même sens que *manuālis*, M. L. 5332 ; substantif (populaire, argot?) ; *manuālius* « voleur » (cf. *manuor*, -*aris* : *Laberius in mimis scripsit manuatus est pro furatus* est, Gell. 16, 7, 2) ; *manūus* : *magnas manus habens* (Gloss.), cf. *cornutus* ; *manuātus* (bas latin) : muni de mains ; *manucium* (*manī* - n. : gant (Gloss.) ; M. L. 5333 a, **manuciare* ; *manuciolum* (cf. toutefois *manipulus*) : petite poignée, bottillon, bouchon de paille, M. L. 5334 ; *manulea* (*manuleus*) : manche de vêtement, manche de catapulte. Dérivés : *manulēarius* ; *manulētus* (Plt.). Cf. encore *manipulus*, *manifestus*, etc., et les composés en *man-*, *mal-*, *manceps*, etc. ; *malluuaie*, et ceux, récents, en *manu-*, *manuātilis* (S. Jér.), *manuinspez* = *χειροσκόπος*, *manutifolium* (Cael. Aur. = *χειροφύλα*), *manifolium* : personacina, etc. ; v. aussi M. L. 5335, *manum leuare* ; 5336, *manu operare* ; 5337, *manuparare* ; 5338, *manupastus* ; 5340, *manutenere* ; 5299 a, **manibella* ; *comminus* : Vég., Mil. 8, 23, *comminus*, *hoc est manu ad*

manum, *pugnatur*. Terme de la langue militaire ; c'est surtout pour désigner une lutte où l'on est aux prises que l'adverbe est employé (cf. gr. *ἐν χειρὶ*). Le sens de « près » est dérivé, de même celui de « aussitôt » que Servius, ad G. 1, 104, affirme être en usage dans la Gaule cisalpine. V. Bruggmann, IF 27, 243 ; *ēminus* : sans en venir aux mains, *ēminus fundis sagittis reliquisque telis pugnabatur*, Cés., BG 1, 26, 1. Puis « de loin, à distance ». *Comminus*, *ēminus* sont sans doute d'anciens adjectifs composés dont le nominatif est demeuré comme adverbe invariable.

Manus figure encore comme second terme de composé dans *anguimanus* (Lucr.) « à la trompe semblable à un serpent » ; *ūni-*, *quadri-*, *centi-manus* (= *ἐκατόχρηστος*, Hor., Ov.) ; Lucrèce, Horace, Ovide déclinent *angui-*, *centimanus*, -*ūs*, à l'imitation des composés grecs en -*χρηστος* ; les autres formes sont déclinées comme les adjectifs de la seconde déclinaison.

Les noms de la « main » diffèrent suivant les langues. De même que les types de skr. *hastāḥ* et de gr. *χρῆς* (v. *hortus*) ont des correspondants seulement dans deux aires dialectales étroites (v. cependant *praestō*), lat. *manus* n'a de correspondants que dans les dialectes occidentaux. Le mot est italique, en partie thème en -u- comme en latin : omb. *manuv* - e « in manū », en partie thème en -i- : osq. *manim* « manum », en partie thème consonantique : omb. *man i* (accusatif pluriel). L'ablatif omb. *mani* « manū » est ambigu, parce que les thèmes ombriens en -u- ont tous l'ablatif en -i-. Le thème *man-* se retrouve dans lat. *manus*, *man-iceps*, *man-dō*, *man-suetus*, *man-tēle*, *malluuaie*. En ombrien, on a *mani nertru* « manū sinistrā » au masculin. Hors de l'italique, cf. v. isl. *mund* (féminin) « main » et *mundr* (masculin) « droit de tutelle qu'on a sur la fiancée grâce au prix payé », v. angl. *mund*, v. h. a. *munt* « main » et « tutelle, protection » (noter le sens juridique, à rapprocher de *manceps*, *mancipium* ; sur irl. *montar*, v. sous *mandō*), il y a ici le thème consonantique **mp-*élargi par un suffixe. Le type en -u- de *manus* rappelle celui de got. *handus*. — Le nom de la « main » est, en général, féminin (le genre masculin de skr. *hastāḥ* est secondaire). — En celtique, on a le dérivé corn. *manal* « gerbe » ; pour le sens, cf. *manipulus*. Cf. aussi gr. *μῆτηρ* « main »?

mānus, -a, -um : v. *mānis*.

mapālia, -ium n. pl. : *aedificia Numidarum agrestium*, quae mapalia illi uocant, oblonga, incuruis lateribus tecta, quasi nauium carinae sunt, Sall., Iu. 18, 8. Mot numide ou punique. Cf. *māgālia*.

mappa, -ae f. : serviette ; étoffe qu'on jetait dans le cirque pour donner le signal des jeux. Attesté depuis Caton, Agr. 11, 5 ; punique d'après Quint. 1, 5, 57. M. L. 5342, avec une forme dissimulée *nappa* ; cf. *mespila*.

Dérivés : *mappula*, *map(p)ella*. Cf. *matta*.

marceō, -ēs, -ēre : être fané, flétri (propre et figuré), languir. Attesté depuis Lucrèce ; rare en prose. M. L. 5345.

Dérivés et composés (tous de l'époque impériale) : *marcor*, -*oris* m. ; *marcidus* (cf. *languidus*), M. L. 5346 ; *marcidulus* ; *marcītūdō* ; *commarceō* ; *marcidat*, *ρχηται* (Gloss.) ; *marciscō*, -is et ses composés com-

dō, -*ē*, *per-marcescō* ; *marculentus* (Fulg.), comme *macilentus* ; *immarcescibilis* (langue ecclésiastique) = gr. *ἀμάρκωτος* ; *immarcibilis*, d'où *marcescibilis* ; *marcītūdō* (Gl., cf. *languitūdō*).

Terme expressif à vocalisme radical a. On rapproche lit. *miškē* « s'amollir », *markytī* « rouir (le chanvre) ». V. Bernker, Slav. et. Wört., II, 79, sous *morky*, et Pedersen, V. Gr. d. k. Spr., I, p. 163. Cf. *fracēs* et peut-être *mirvus*.

marcus, -i m. : marteau, « *malleus maior* », Isid., Or. 19, 7, 2.

Dérivé : *marculus*. On trouve aussi *martulus*, *martellus*, *martiolus*. *Martellus* est la forme la plus représentée dans les langues romanes. M. L. 5379 ; B. W. s. u. ; et en celtique : britt. *morthol*, etc., *marcus*, *marculus* survivent à peine. M. L. 5347, 5348. La seule forme usitée en latin est *martulus*, *marculus* (attestée depuis Lucilius) ; *marcus* n'est attesté que par Festus, *marculus*, *deminutium a Marco*, P. F. 112, 23, et par Isidore.

D'après M. Niedermann, *Essais*, 32, et IF 15, 109, il faudrait partir de *martulus*, qui serait issu de **mal-*lo- et s'apparenterait à *malleus* ; sur *marculus* interprété comme un diminutif aurait été rebâti *marcus* (cf. *mantellum*).

Mārcus, -i : v. *Mars*.

***marcus**, -i m. : cépage, vigne. Gaulois d'après Colum. 3, 2, 126.

mare, -is n. (le thème consonantique **mar-* attesté par l'ablatif *mare* (Lucr.) et le génitif pluriel archaïque *marum* (Naev.) sans doute secondaire) : mer. Usité de tout temps. Panroman, avec des formes féminines issues de *maris* f., v. Thes. VII 377, 55 sqq., influence de *terra*? M. L. 5349.

Dérivés et composés : *martinus* : marin, M. L. 5359, et *permartinus* (T.-L. d'après *peregrinus*) ; *semi-*, *trans-* *martinus* ; *martimus* (-*tumus*) : maritime, M. L. 5362 ; *martimulus* (S. Aug.) ; *bimaris* (= *διθάλαστος*) ; *martiensis* (Grom., comme *forensis*).

Mare est le terme courant ; les emprunts grecs *pelagus*, *pontus* appartiennent à la langue poétique, comme *aequor* ; de même, l'emploi de *sāl*, *sale* dans le sens de « mer » est imité du grec ; v. aussi *aequor* et *salus*, *salum*.

Ancien thème consonantique dont il y a des dérivés depuis le slave jusqu'à l'italique. Presque partout vocalisme o : irl. *muir* (gén. *mora*), gall. *mor* « mer » (gaul. *Are-morici* « gens qui vivent près de la mer »), got. *ma-rei* (et *maris-sauis*), v. sl. *morje*, lit. *mārės* (avec une nuance de sens commandée par le caractère de la mer en pays lituanien). Le vocalisme zéro de lat. *mare* n'est pas attesté hors du latin. Il n'y a pas trace du mot en sanskrit, en grec et en arménien. Cf. *mānāre*.

***marga**, -ae f. : marne. Mot gaulois d'après Plin. 17, 42 (cf. *acaunu* (-no-), *gliso-marga*). M. L. 5351 et 5354, *margila* ; v. h. a. *mergil*.

margarita, -ae (-*tum* n.) f. : perle. Emprunt au gr. masculin *μαργαρίτης*, lui-même emprunté à l'Inde, latinisé (Varr., Cic.) ; pour le changement de genre, cf. *artoptra*.

Dérivés : *marguliō* (Inscr., cf. *ūniō*) ; *margulitā-ris*, -*ius* ; *margulifer*. M. L. 5351 a ; got. *marikreitus* ; celtique : irl. *margaréit*, britt. *myrierid*.

***margella** : *κορῶλλον* (Gloss.). M. L. 5353.

margō, -inis f. et m. : bord, marge. Ancien (Lex Puteol.), usuel. M. L. 5355 ; irl. *margan*.

Dérivé : *marginō*, -ās (langue impériale), d'où *ēmarginō*. Cf. aussi M. L. 5352, **margella*.

Dérivé en -n- d'un thème dont le germanique a un dérivé en -ā- : got. *marka* « frontière », etc. D'autre part, le persan a *marz* « pays frontière ». Le vocalisme a est celui d'un terme technique et, en effet, le mot n'appartient à aucune racine connue. Le celtique offre un mot qui semble apparenté, mais dont la structure est différente : irl. *muirig* « pays frontière, pays » ; gaul. *brogae Galli agrum dicunt*, Schol. Iuu. 8, 234 ; cf. *Allobroges*.

marisca (*ficus*) : variété de figue ; *mariscus iuncus* : grand jonc (Plin.). Origine inconnue. M. L. 3560.

***marisca** : *coenum* (Gloss.). Latinisation d'un mot germanique ; cf. all. *mersch*.

***mariscalcus** : « agāsō » (Gloss., Lex. Sal.). Germ. V. B. W. *maréchal*.

***marisopa** : nom d'un poisson dans Polem. Silu. Tardif, non latin.

maritus, -a, -um : marié, accouplé ; **maritus**, -i m. : mari.

Comme adjectif, le mot se rencontre d'abord dans la langue de l'agriculture, Cat., Agr. 32, 2, *arbores facito ut bene maritae sint* (cf. Col. 11, 2, 79, *ulmi uitibus maritanti* ; 4, 1, 6, *marilandae arbores*) ; c'est seulement dans la langue poétique impériale que *maritus* a le sens de « nuptial, conjugal », e. g. Prop. 3, 19, 16, *Iuno sacris quae praesidet alta maritis* ; Ov., Pont. 3, 1, 73, *socialis amor, foedusque maritum*. L'emploi le plus fréquent est celui de *maritus*, substantif masculin « mari », qui se dit aussi des animaux ; cf. Colum. 7, 6, 4 ; 8, 5 ; Vg., G. 3, 125, *quem legere ducem et pecori dixere maritum*. Dans Plaute, *maritus* s'oppose à *caelebs*, Mer. 1018 ; le terme par lequel il désigne le mari est *uir*. M. L. 5363. *Marita* « femme, épouse » n'apparaît qu'à l'époque impériale.

Dérivés et composés : *maritō*, -ās, M. L. 5361 ; *maritūlis* (époque impériale) ; *animarita*, CIL VI 30428, cf. *ūniuirita* (époque impériale) ; *bi-*, *com-maritus*. Le rapport, vrai ou faux, établi par les Latins avec *mās* apparaît dans des emplois comme Varr., R. R. 2, 10, 11, *tunc dicuntur catulire, i. e. ostendere se uelle maritari* ; Col. 8, 2, 12, *quae (feminae) ternae singulis (maribus) maritantur*.

L'hypothèse suivant laquelle *maritus* se décompose-rait en **marl-to-* « pourvu de famille » est arbitraire, puisque **marl* n'est attesté d'aucune autre manière. Ce **marl-* serait apparenté à lit. *marci* « jeune fille » (cf. Wackernagel, IF 31, 255), gr. *μαρτιάς* « fille, garçon », skr. *māryāḥ* « jeune homme », et surtout avec gall. *merch* « fille », lit. *mergà* « jeune fille ». La spécialisation dans le sens de « mari » semble indiquer une influence secondaire de *mās*, bien que les deux mots

n'aient rien de commun à l'origine. Pour la formation, cf. *cerrius*.

Marmar : v. *Mārs*.

marmor, -oris n. : marbre ; et objet de marbre (statue, etc.) ou qui a la dureté ou la blancheur du marbre, en particulier la surface blanche d'écume de la mer (poétique). Ancien (Enn.), usuel. Panroman. M. L. 5368 ; irl. *marmur* ; germanique : v. h. a. *marmul*, *murmul*.

Dérivés : *marmoreus* ; *marmorosus* ; *marmorarius* ; *marmoratus*, d'où *marmorō*, -ās (tardif) ; *marmoratō* ; *marmusculum* (d'après *arbusculum*). Emprunt au gr. *μαρμαρος* ; le changement de genre est dû à ce que les noms de matériaux et de métaux sont neutres en latin ; cf. *ebur*, *aurum*, *argentum*, *aes*, etc. Finale en -or, d'après *aequor*, **ebor*, **rōbor* (gén. *eboris*, *rōboris*), et inversement *marmur* ; cf. Quint. I, 6, 23, d'après *ebur*.

marō, -ōnis m. : nom d'un magistrat municipal, ombrien et étrusque, attesté épigraphiquement, CIL XI 5390 : *Post. Mimesius C. f. T. Mimesius Sert. f. ... marones murum... faciundum coirauere*. — L'ombrien a, en outre, un dérivé désignant « la charge de marō », correspondant au type latin *magistratus*, *marōnātus*, cf. Vetter, *Hdb.*, n° 233 et 236 — *Marō* est également usité comme cognomen.

Mot étrusque : *maru*, qui pas plus que l'osque *meddix* n'a pénétré en latin proprement dit.

marra, -ae f. : sorte de houe à large tête. Époque impériale (Colum.) ; sans doute mot d'emprunt ? Le gr. *μαρρῶν ἐργαλείον αὐθροῦν* (Hes.) provient peut-être du latin. Assy. *marru*. M. L. 5370.

***marrugina** (lire *marrūcina*?) : εἰδος παλιούρου <Ξ>στὶ δὲ ἀκανθώδες δένδρον (Gloss.). Sans doute épithète tirée du nom propre *Marrucini* : -a *firus*, etc.

marrubium (*marrubium*, *mar(r)ubius*, *mar(r)ubio*, *marubis*, Gloss.). -i n. : marrube noir ou blanc (Pline, Col.). M. L. 5376. Sans étymologie.

Mārs, -tis m. : Mars, ancienne divinité italique, qui a été identifiée avec le dieu grec de la guerre, Arès. Le nom panitalique a des formes simples ou à redoublement : 1° *Māurs*, forme ancienne conservée en poésie (Lucr., Vg.), contractée en *Marsus*, CIL I 49 (inscr. de Tusculum), puis *Mārs*, forme généralisée ; 2° *Marmar* (Carm. Aru.), cf. osque *Mamers*, issue par dissimilation de **Marmari*-s ; cf. *Momercus* : *praenomen... Oscum ab eo quod hi Martem Martem dicunt*, F. 116, 2 ; *Māmerini*, ap. F. 150, 4 sqq.

Dérivés de *Mārs* :

Mārcus, prénom et surnom romain, issu de **Mārti*-co-s comme *Māmercus* (de **Māmeri*-co-s) ; l'a est assuré par la graphie *Mārcus*, osq. *Maarxos* à côté de *Markus*. De *Mārcus* sont formés : *Mārcius*, -cia, -ciānus, -culus, -cellus, -linus, -liānus ; *marciātum* ? « sorte d'onguent » (tardif) ; *Marciapor* (cf. *Quintipor*, *Gaiapor*, cités par Festus 306, 17 sqq.), qu'on interprète par *Marci puer*, mais le second élément est obscur.

Mārtius (*Māuortius*, poétique) « de Mars » : *M. mēnsis* « mois de Mars », originairement le premier de l'année romaine, conservé dans les langues romanes, M. L.

5383, et de là passé en germanique : v. h. a. *marzso* « März », etc., comme le groupe *Mārtis diēs* a fourni le nom du « mardi » dans les langues romanes, M. L. 5382, et en celtique : irl. *maidt*, etc.

Marst, forme dialectale issue de *Mārti* > **Mārti* > *Mārsi*. Les Marses passant pour pratiquer la sorcellerie, *mārsus*, *mārsiō* ont servi à désigner des sorciers, et en particulier des charmeurs de serpents : cf. *mārsus*, *δριώκατος*, *incantator serpentum* (Gloss.). *Mārtiālis*, -tiānus, -tēnsis, -tīnus ; *Mārtispiter* ; *Mārticola*, -gena. Pas d'étymologie indo-européenne ; v. Ernout, *Philologica*, II, p. 211 sqq.

marcuppium (*marcuppium*, *marci*), -īn. : poche, bourse. Emprunt au gr. *μαρσούπιον* attesté depuis Plaute. Le mot grec lui-même doit être un emprunt.

Dérivé : *massipidiarius* « pick-pocket » (Not. Tir.).

***martēnsis lacertus** : poisson inconnu (Marcel.). V. Thes. s. u.

***martisīa** : *in mortuario ex pisce fiunt*, Isid. 20, 2, 29. Inexpliqué.

martulus : v. *marcus*.

martyr, -ris m. : témoin, martyr. Emprunt fait par la langue de l'Église au gr. *μάρτυρ* (-της), latinisé : d'où *martyra* f. (et *martyrius*), *martyrarius*, *martyr(i)ālis*, *martyrium* (= *μαρτύριον*), *martyriō* (cf. *baptiō*), **martyrētum*, fr. *Marterey*, etc. M. L. 5385-5386 a. Celtique : irl. *martir*, *murte*, etc. ; v. h. a. *murtyra*, etc.

***marūca** : mot de glossaire, traduit par le v. angl. *snegl* (all. mod. *Schnecke*), CGL V 372, 23, et conservé dans des dialectes italiens. M. L. 5387. Étymologie et origine inconnues.

mās, **māris** (gén. pl. *marium*) ; un n. *mare* est attesté à basse époque (adj. et subst. : mâle (opposé à *fēmina*, comme *ἄρσεν* à *θῆλυς*). Ancien, usuel.

Dérivés et composés : *masculus* (*masculus*, et *mascel* blâmé par l'Appendix Probi. cf. Thes. VIII 426, 79), adjectif et aussi substantif (pour remplacer le monosyllabe trop bref) ; cf. Plt., Ci. 705. *bona femina et molis masculus uolunt te*, M. L. 5392 ; irl. *mascul*, etc. L'emploi substantif a déterminé la création de l'adjectif *masculinus* (d'après *fēmininus*), qui ne semble pas attesté avant l'époque impériale et qui en grammaire traduit le gr. *ἀρσενικός* ; *masculēdō*, -is (Plin.) ; *masculētum* (id.) ; *masculātus* (Apul., d'après *uirātus*, qui est dans Varro : u. uir) ; com. -ē-masculō (Apul., cf. *uirō* plus ancien) ; **mēmīdō* (Varr. = *ἡμι-ανδρῶς*) ; *masculofēmina* = *ἀρσενόθῆλυς* (Iren.) ; *masculāris* (Mar. Victor. comme *fēminālis*).

On voit mal comment *maritus* serait parent, à l'origine, de *mās*.

Les formes *mās* et *masculus* indiquent un radical *mas* qui n'a, hors du latin, aucun correspondant. L'ancien nom du « mâle » a pris un sens particulier ; v. *uerēs*.

***inascarpīō**, -ōnis m. : *Ξ. λ.* dans Pét., Sat. 134, 5, interprété généralement comme synonyme de *masturbātor* ; sert aussi de nom propre, CIL XII 5876 ; Greg. T. Vit. patr. 16, 4. Sens obscur.

massa, -ae f. : masse, pâte ; puis toute espèce d'objet

qui forme un bloc, un lingot. M. L. 5396 ; irl. *mās*, britt. *mass*. Emprunt, déjà dans Plt., au gr. *μαῖζα* ; dérivés tardifs *massālis* (Tert.), *massula*, *massārius*, **ad-massō* (roman), *massāceus* ; com. -im-massō, -ās. Le mot latin a pris dès l'abord un sens plus large que l'original grec et il en est devenu indépendant.

***massaris**, -is f. : fleur de vigne sauvage. Mot étranger, sans doute africain, cité par Plin. 12, 133.

***mas(s)ō**, -ās (*mānsō*) : mâcher. Mot uniquement dans Theod. Prisc. (iv^e-v^e siècles ap. J.-C.), où il traduit le gr. *μασάσθαι*. La date et l'emploi du mot inclinent à penser que c'est une transcription du gr. *μασ(σ)άουμαι*, plutôt qu'un dénominateur de *mansus*, prononcé **māsus*, comme l'a supposé Cavallin, Philol. 91 (1936), p. 467. Le gr. *μάσσω* « pétrir » ne convient pas pour le sens. La graphie *mānsō* de Non. 148, 10 pourrait avoir été influencée par *mansus*. Cf. le suivant. Certaines formes romanes supposent **submassāre*. M. L. 8379.

masticō, -ās : = *μαστιχάω* (Marcel., Pelag., Apul.) « mâcher ». Le verbe a été rangé naturellement dans les formations, de type populaire, en -icō, cf. *morsicō*, et est demeuré dans les langues romanes. M. L. 5398.

Dérivés : *masticatō* ; *immasticatō* (Cael. Aur.) ; *praemasticō*.

mastic(h)ē, -ēs ; *mastic* (-tex), -icis f. : formes tardives latinisées de *μαστιχῆ* « mastic » et demeurées dans les langues romanes. M. L. 5399.

Dérivés : *mastic(h)ātum* (uinum) ; -chinus (Pall.) ; *grānomastix* (Isid.).

mastigō, -ās : fouetter (Ital.). Transcription de *μαστιγῶ*, dénominateur de *μαστιγῆς* ; cf. *mastigia* (Plt.) = *μαστιγῆς*.

mastrūca, -ae f. : vêtement de peau. Le mot et la chose sont venus de Sardaigne à Rome (cf. Quint. I, 5, 8) : l'origine en est probablement phénicienne. On trouve aussi les graphies *mastruga*, *manstruca*, *manstruca* (Plt., Poe. 1313), *manstruga*.

Dérivé : *mastrucātus*.

masturbor, -āris (et *masturbō*) : cf. CGL II 127, 44, *masturbat* : *manuturbat*, *δέχει καὶ δέχεται*. « Ἐστὶν δὲ ἡμῶν κοινόν. Mot vulgaire (Martial). M. L. 5400. Peut-être déformation de *μαστροπέου* ?

Dérivés : *masturbatōr* ; *masturbis* f. (Mart.).

māsdicius, -i m. : v. *mandō*, -is fin.

mataris, -is et **matara**, -ae (*materis*) f. : javeline gaule. Mot celtique (Sisenna, César). M. L. 5402.

matara (*met-*), -ae f. : fil, cordon. De gr. *μάταξ*, lui-même sans doute emprunté ; depuis Lucilius. Panroman, sauf roumain. M. L. 5403.

Dérivé : *metaxārius*.

matella : v. *matula*.

mateola, -ae f. : bâton, manche de la houe ? Mot de Caton, Agr. 45, 2, *cum taleam demittes, pede taleam opprimis. Si parum descendit, malleo aut mateola adigito*. Technique et rare. M. L. 5425 a, **matteola*, et 5425, **matea* ?

On rapproche v. sl. *motyka* « houe », skr. *matyām*

« herse », etc. S'il y a un original commun, il est risqué de le restituer.

māter, -tris f. : mère. Correspond à *pater*. Terme général, qui peut se dire des animaux (à l'encontre de *genuerit* et *mamma*) ; cf. Varr. R. 2, 4, *porci cum matribus* (sens conservé dans beaucoup de formes dialectales romanes, cf. M. L. s. u.), même des plantes ; cf. Vg., G. 2, 23, *hic plantas tenero abscondens de corpore matrum* ; Plin. 12, 23, *superiores eiusdem rami in excelsum emicant, siluosa multiudine, uasto matris corpore*, où il désigne la branche mère, le tronc principal ; *māteris*. Par image, *māter* a pu s'employer au sens de « cause, origine, source », etc. ; cf. *μητρόπολις*. — *Māter* désignant la mère qui nourrit l'enfant, le mot peut servir à nommer aussi la nourrice. Il comporte, comme *pater*, une idée de respect, que n'a pas la forme familière *mamma*, et s'ajoute au nom d'une déesse, comme *pater* au nom d'un dieu, pour l'honorer (*Terra māter*), et sans que l'idée de maternité soit nécessairement impliquée dans l'appellation : *Vesta māter*. *Māter* est souvent accompagné du génitif *familiae* (-liās) : sur le modèle de *pater familiās*, cf. P. F. 112, 27, et May-Becker, *Précis*, p. 38 : « Le titre de *māter familiās* dont elle [la femme] est honorée a eu des significations diverses, mais il n'a jamais impliqué, comme celui de *pater familiās*, l'idée de la puissance exercée sur d'autres. » De même, *mātrīnōm* « maternité légale, mariage » et, à l'époque impériale, « femmes mariées, épouses » (au pluriel collectif *mātrīnōnia*, comme *seruitia*, e. g. Tac., A. 2, 13, 3) est formé d'après *patrīnōm* et n'implique jamais l'idée de propriété, ni de droit sur les choses. Enfin, l'absence d'un adjectif **mātrius* correspondant à *patrius* s'explique par l'impossibilité pour la femme, dans l'ancien droit patriarcal, de posséder et de tester. L'adjectif de *māter* est *māternus*, formé avec le suffixe -*nom* marquant l'origine ; cf. *acernus*, *eburnus*, etc. Usité de tout temps. Panroman, sauf roumain. M. L. 5406 ; cf. 5410, **maternalis* ; 5411, **maternio* ; 5420, *matrina* ; B. W. *marraïne*.

Juxtaposé : *mātris animula* « serpolet » *propter quod menstrua moueat*, Bertoldi, RLR 2, 147.

Autres dérivés : *mātrōna* (cf. *patrōnis*) : -*m dictam esse proprie quae in matrimonium cum uiro conuenisset, quoad in eo matrimonio maneret, etiamsi liberi nondum nati forent ; dictamque esse ita a matris nomine non adepto iam sed cum spe et omine mox adipiscendi : unde ipsum quoque matrimonium dicitur ; matrem autem familias appellatam esse eam solam quae in mariti manu mancipioque aut in eius in cuius maritus manu mancipioque esset : quoniam non in matrimonium tantum, sed in familiam quoque mariti et in sui heredis locum uenisset*, Gell. 18, 6, 8 et 9. Comme *māter*, le mot comporte une idée accessoire de noblesse ou de dignité ; de même l'adjectif *mātrōnālis*, e. g. T.-L. 26, 49, 15 : *oblitae decoris matronalis*, M. L. 5422 a. De là *Mātrōnālia*, *mātrōnātus*, -ās (Apul.) ; *mātrōnēum* (très tardif, sur *gynēcaecum*) ; *mātrōnicium* (Lyd., Mens. 4, 29) ; *commāt-rōna*.

mātercula, -ae f. : petite mère ; diminutif affectif (depuis Plt.) ; cf. *anacula*.

mātertera : *matris soror* (par opposition à *amita*). Mot relativement nouveau formé en italique avec le suf-

meddix : *apud Oscos nomen magistratus est*, P. F. 110, 19. Mot osque : *meddiss*, du type *iūdex*, composé du mot racine **med* + *dic-s* « celui qui montre le droit » ; cf. ombr. *meſs* « droit » (de **medos*). V. *modus* et *medeor*.

medeor, -*eris*, pas de parfait, **medēri** : donner ses soins à (complément au datif *m. alicui*, *m. morbo*). Ancien (Caton ; vieilles formules). Apparaît dès l'origine spécialisé dans la langue médicale au sens de « porter remède à » (cf. la spécialisation *cūra, cūrō* et, en grec, de *θεραπεύω*), d'où *medēns* « médecin » ; *medēla* (archaïque) « remède » (cf. *loquēla, tutēla*), remplacé à l'époque classique par *remedium* ; *medicus*, -*a*, -*um* et *medicus* « médecin » ; *medibilis* ; *Meditrina*, cf. Varr., L. L. 6, 21, et P. F. 110, 21 : *Mos erat Latinis populus, quo die quis [primū] gustaret mustum, dicere omnis gratia : « Vetus nouum uinum bibo, ueteri nouo morbo meo-der. » A quibus uerbis etiam Meditrinae dicitur nomen conceptum, eiusque sacra Meditrinalia dicta sunt. De medicis sunt issus de nombreux dérivés qui ont remplacé *medeor*, *medēla*, ainsi : *medicō*, -*ās* (et *medicor*), déjà dans Plt. ; *medicāmen* (-*mentum*) et leurs dérivés ; *medicinus*, -*a*, -*um*, d'où *medicina* (*ars*) ; *medicinalis* (*m. digitus* « l'annulaire », trad. du gr. *λαρκός δακτύλος*, v. M. Nidermann, Festg. f. H. Blümmen, 329 sqq. ; *immedicatus*, -*cābilis* = *ἀθεραπεύτος* ; cf. M. L. 5459, *medicus* ; 5458, *medicina* ; 5457, *medicor* (v. B. W. Megisier) ; 5456 et 5456 a, *medicāmen* (-*mentum*). Le celtique a : *irl.* *midach*, britt. *meddyg* « *medicus* ». Cf. aussi *mīlomedicus* (Vég.), -*medicina*. De *remedium* : *remediō* (-*dior*), de l'époque impériale, M. L. 7194 a et b, et ses dérivés *remediābilis* et *irremediābilis* (= *ἰατρός, ἄνολος*). Cf. encore *medificō* (Greg. Tur.) ; *omniēdēns* (Paul. Nol.). *Medicō* et ses dérivés *medicātus*, *medicāmen* (-*mentum*) ont souvent le sens de « guérir par la magie » et, comme le gr. *φαρμακόν*, ont pris le sens de « empoisonner » ; cf. cat. *medicina* « poison ».*

Le fréquentatif *meditor* a gardé le sens général de la racine.

La racine **med-* se trouve d'un bout à l'autre du domaine indo-européen, au sens de « penser, réfléchir », souvent avec des valeurs techniques : « mesurer, peser, juger » ou « soigner (un malade) » ou « gouverner ». Le sens de « juger » conservé dans les autres dialectes italiens (cf. *meddix*) est inconnu en latin. Les formes latines et celtiques indiqueraient que la racine avait en indo-européen des formes athématiques : lat. *medeor* (avec le fréquentatif *meditor*) et, d'autre part, v. *irl.* *midu* « je juge » (*con-midathar* « il domine, il a le pouvoir »). L'hypothèse est confirmée par la longue radicale de gr. *μεδομαι* « je médite », en face de *μεδομαι* « je m'occupe de, je médite », et par hom. *μεδών* « chef », en face de *μεδόντες*. L'irlandais a un prétérit *ro midar* « j'ai jugé » (v. Pedersen, V. Gr. d. k. Spr., II, p. 577). Les formes gr. *μεδομαι, μέδο* et got. *mitan* « mesurer » résultent de passages secondaires au type thématique. Le gotique a, d'autre part, *miton* « λογίζεσθαι, φρονεῖν, σκοπεῖν ». Dans l'Avesta, on a *vi-mad-* « *medicin* » dans un passage du Vendidad, VII, 40, *madāyāna vimāscūti vimādayānta* « qu'en médecins ils pratiquent médecine sur les mazdéens » (sur un exemple hypothétique de *mad-* « mesurer » dans l'Avesta, v. Barthol-

mae, Air. Wört., sous *mad-*). La formation de *Meditrina* rappelle *latrina*.

Il y a eu aussi un substantif radical **med-*, dont hom. *μῆδεα* « pensées, desseins », arm. *mit* « pensée » (gén. pl. *miac*) et v. isl. *mat* « évaluable », v. h. a. *māz* « mesure » sont des dérivés. A ces noms se rattachent des mots comme lat. *modius*, *irl. med* « balance » (thème en -*ā*) et gr. *μέδιχος* (nom de mesure de capacité pour les choses sèches). Il est conservé au premier terme du nom de magistrature osque : *med-diss, med-dāz* gén. *medikeis* et son dérivé *meddikiai* « in iudiciō », mais le latin n'en a pas trace ; v. l'art. *meddix*.

Le mot latin *modus* est du type du gr. *λόγος* ; il est particulier au latin. Le rapport entre *medeor* et *modus* a été signalé par Isidore, Or. 4, 2, 1, *medeor a modo, i. c. a temperamento*. Il y a eu contamination avec le thème en -*es* attesté par ombr. *meſs, mers* « ifs » (et *mersto* « iustum »), d'où *modestus*, *moder-or*. Sur le groupe *medeor/modus* et l'origine du sens « médical » et son extension dans les langues indo-européennes, v. Benveniste, Rev. Hist. Relig., CXXX, 1945, p. 5 sqq.

V. aussi *mētor*.

mediast(r)inus, -*i* m. : esclave de rang inférieur, surtout urbain (opposé à *uilius* par Hor., Ep. 1, 14, 14). Nonius, 143, 4, écrit *mediastinus* (sans doute d'après *pistrinus*, etc.), qu'il glose *mediastinus non balnearum, sed ministris et curatores aedium legitimus*, Lucilius lib. XV (19) : *uilium Aristocratem, mediastinum atque bubulum*. — Cato in Praeceptis ad filium (?) : *illi imperator tu, ille ceteris mediastinus*. Sur les variations de forme, v. Thes., s. u.

Mediastinus semble dérivé de *medius* (cf. le nom propre *Agrestina, clandestinus*) et signifie « qui se trouve à la disposition de ». L'explication par un dérivé d'un **mediaster* hypothétique est moins vraisemblable. Terme rare et technique, de couleur populaire. V. Müller-Graup, Gl. 31, 144, et Thesaurus, s. u.

mēdica, -*ae* f. (scil. *herba*), emprunt au gr. *μηδική* : sorte de fourrage originaire de Médie, luzerne (Varr.). Épithète de diverses plantes : *-a māla* : citronnier. Cf. M. L. 5455.

medioeris : v. *medius* et *ocris*.

medioximus : v. *medius*.

medipontus (*meli-*), -*i* m. : sorte de câble pour le pressoir ? (Caton, Agr. 3, 5). Sens incertain, origine inconnue.

meditor, -*aris*, -*ātus* sum, -*ārī* (*mediō*, à partir de l'Italia) : s'exercer, s'appliquer à, réfléchir à ; étudier, méditer, répéter un rôle. Ancien, usuel et classique.

A désigné d'abord toute espèce d'exercice, physique ou intellectuel ; cf. Plin. 8, 113, *certi editos partus exercens cursu et fugam meditari docent* ; 11, 87, *semper cauda scorpionis in ictu est, nulloque momento meditari cessat* ; 17, 127, *ramum edomari meditatione curandi*. Puis la langue a plutôt réservé *exercere* aux exercices physiques, *meditari* à ceux de l'esprit. Cicéron le joint souvent à *cogitare* ; cf. Fam. 2, 5, 2, *ea para, meditare, cogita* ; Rep. 1, 22, 35 ; Phil. 2, 34, 85 ; 10, 2, 6, etc. *Meditatus*, qui se dit des personnes et des choses, signifie « préparé, travaillé, exercé » (opposé à *subitus* par Plin. le J.,

Ep. 1, 16, 2) ; *mediatio* « préparation, pratique, exercice » (beaucoup plus que « réflexion, méditation »), et *mediatiuncula* ; de même *meditāmen*, -*mentum* (tous deux de l'époque impériale) ; cf. Plin., Paneg. 13, 1, *cum in illa meditatione campestri militariis turmis imperatorum puluerem sudoremque misceres* ; Tac., H. 4, 26, 3, *ibi struenda acie, muniendo uallandoque et ceteris belli mediantis* (cf. gr. *μελέτη*) *militem firmabant*. Cf. aussi *mediātus*, -*ās* (Apul.), *mediābundus* (Just.), *mediātius*, terme de grammaire (comme *desiderātius*) appliqué aux verbes en -*uriō*, *mediātior*, -*iorius*, rares et tardifs.

Composés : *meditor* (Apul.) ; *praemeditor* « s'exercer d'abord, prélever, préméditer » ; *praemeditatio* ; *praemeditatorium* (langue ecclésiastique) ; *immediatus* (tardif) ; *permediatus*.

Meditor est l'itératif de *medeor*, mais, comme *medeor* s'était spécialisé dans un sens technique, *meditor* s'en est détaché et la langue a tendu à le rapprocher de son synonyme grec *μελέω* (sur *meleāre* en roman, v. M. L. 5475). La ressemblance des deux formes a favorisé le rapprochement, le *d* de *mediātū* ayant été considéré comme correspondant au *λ* de *μελέω*, de même que *lacrima* correspondait à *δάκρυ*. — *Mediatio* traduit *μελέτη* ; *mediāmen* a été fait d'après *μελέτημα* ; *immediatus* d'après *ἀμελέτης* ; *praemeditor* sur *προμελέτω*.

medius, -*a*, -*um* : qui se trouve au milieu, intermédiaire, moyen (sens local et temporel) et par suite, au sens moral, « qui ne penche ni d'un côté ni de l'autre, indifférent, indéterminé ». A quelquefois le sens de *dimidius* « demi » ; cf. Varr., R. R. 3, 7, 9, *hieme demunt medium cibum*. Substantivé *medius* m. : médiateur ; *medium* n. : milieu, centre ; et, par extension, l'endroit vers lequel tout converge, « place publique, grand jour, société, masse » ; *esse in mediō* « être à la portée de tous » ; *rem in medium proferre* « porter la chose en public » ; *in mediō relinquere* ; de là *abire ē mediō, ē mediō excedere*, etc. Mêmes emplois en grec de *μέσος, μέσων*. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 5462 ; certaines formes dialectales italiennes supposent un doublet (osque ou grec *μέσος*?) **mesus*. B. W. mi I.

Dérivés et composés : *mediū* adv. (rare et tardif ; premier exemple dans Tac., H. 1, 19, 1, dans un passage du reste contesté) ; *mediētās* : milieu, centre et « moitié ». Semble créé par Cicéron sur le modèle *socius/societas*, pour traduire le gr. *μεσότης* ; cf. Tim. 23, *uix audeo dicere medietates quas Graeci μεσότητας appellant*. Attesté dans les inscriptions de l'époque impériale avec le sens de « moitié », chez les auteurs de basse époque (Lact., Apul., Tert., Dig.), le mot a passé dans les langues romanes, M. L. 5461 ; *mediālis*, -*e* (bas latin), M. L. 5451, B. W. *maille* II ; *mediānus* (Vitr., postclassique), M. L. 5452, B. W. *moyen* ; *mediolum* : milieu (jaune) de l'œuf, *uittellus*. Rare et tardif.

mediō, -*ās* : couper par le milieu, être au milieu (Itala, M. L. 5453), d'après *μεσός, μεσώω* ; *mediās* « demi » ; *mediātor* (Apul., latin ecclésiastique) = *μεσότης* ; *mediātrix* (tardif) ; *immediatus* : *ἀμεσός* (Rufin, Boèce). Cf. aussi M. L. 5454, **mediārius* ; 5460, **mediāna*.

dimidius (*demedius*, bas latin) : coupé par le milieu ; demi. Substantivé dans *dimidia* (sc. *pars, portio*) f. et

dimidium n. « moitié », M. L. 2644 (*dimedium*). De là : *dimidiō*, -*ās*, usité surtout au participe *dimidiātus*, « couper en deux par le milieu » ; *dimidiētās*, tardifs et rares. La distinction entre *dimidium* et *dimidiātum* est enseignée par Aulu-Gelle 3, 14, 8, *dimidium est, non quod ipsum dimidiatum est, sed quae ex dimidiato pars altera est*.

inter-, *per-*, *sub-medijs* ; *sēmediātus*, tous rares. De *permedius* dérive le britt. *perfedd*.

Composés en *medi-* : *mediānus* (Mart. Cap.) ; *mediterrāneus* ; *mediterrēus* (Sisenna), cf. gr. *μεσότης* ; *mediullum* n. : centre, milieu (dont le vocalisme *o* de *-tullium* garantit l'antiquité ; cf. *tri-pudium* pour la forme, et aussi *ex-torris*). Neutre d'un adjectif archaïque *mediullius* « qui se trouve au milieu des terres » (v. *telus*). Cf. aussi dans les gloses : *uittellus, moillus* (= *mediolus*) *oui quod et mediullum dicitur*.

medioeris, -*e* (avec *ō* de **medio-ocris*, d'après Havel, *Man.*, §§ 322, 14377 ; mais la formation est invraisemblable ; cf. Lindsay, *Early lat. verse*, p. 206) : proprement « qui se trouve à mi-hauteur » (cf. *ocris*), d'où « qui se tient dans un juste milieu, moyen », et, par une restriction qu'on retrouve dans *modicus, modestus*, etc., « modeste ». Souvent employé par liote avec une négation, *haud, non medioeris*.

Dérivés : *medioeriter* (Plt.) ; *medioeritās* ; *medioerisculus* (Caton ap. Fest. 142, 17).

A *medioeris* se rattache également *medioximus*, adjectif archaïque à forme de superlatif (cf. *maximus, proximus*). Un rapport avec *medioeris*, *modus* était senti par les Latins ; cf. P. F. 110, 26, *medioximus, medioere*, et Varr. ap. Non. 141, 5, *mortalem ad modum | medioxime, ut quondam patres nostri loquebantur*. Apparaît spécialement dans la langue religieuse : *di medioximi* (par opposition aux *di superi et inferi*). Rapidement sorti de l'usage, comme on le voit par le texte de Varon. Cf., pour l'emploi du superlatif, l'osq. *lúviass messimass* « Iouiās (feriās) medioximās » (Vetter 86), qui a aussi une valeur religieuse.

Cf. aussi *meridiē*.

Adjectif indo-européen ; cf. osq. *meſiai* « *mediae* » (locatif singulier), skr. *mādhya*, av. *maīdya*, hom. *μέσος, μέσος*, got. *midjis*, arm. *mēj*. En celtique, on a gaul. *Medio-nemeton* « sanctuaire du milieu » et *irl. mid* au premier terme de composés. V. sl. *medja* signifie « limite ». — La gutturale qui figure dans *medioximus* est d'origine obscure ; mais le type de superlatif est ancien ; cf. osq. *messimass*, skr. *madhyamāh*, altération, sous l'action de **medhyo-*, d'un dérivé en **mo-* du type connu par av. *madmō*, got. *miduma* « milieu », v. h. a. *mittamo* « *medioeris* ». L'emploi de ce suffixe tient à ce que le « milieu » se détermine par rapport à deux extrémités, ainsi chez Homère, Z 181, *πρόθε λέων, ὀπίθε δὲ δράκων, μέσση δὲ χίμαρα* ; c'est ce qui fait aussi que **medhyo-* a le suffixe **-yo-*, et non **-ro-*, qui indique opposition de deux termes seulement. Pour *medi-*, cf. *ali-*, p. 23 fn.

medulla, -*ae* f. : moelle. Usité surtout au pluriel collectif *medullae* « les moelles » (il y a une moelle pour chaque os), usage ancien conservé dans une certaine mesure en français. Le singulier ne s'emploie que pour désigner la moelle d'un certain os, par exemple la moelle

épineire, e. g. Plin. 11, 118, ou la moelle d'un arbre, ou encore au figuré : *suadae medulla* (Enn.), par imitation du grec *μυελός*. A côté de *med-ila*, certaines formes dialectales italiennes supposent **merulla*, dont le *merilus* d'une tabella defixionis (Aduollent 135) est peut-être une graphie déformée (cf., toutefois, les doutes de Wuensch et de M. Niedermann, Mél. de Saussure, p. 78) : v. M. L. s. u. ; Vendryens, MSL 15, 365 sqq. Ce serait la forme ancienne, si l'on admet la parenté avec *irl. smiur*, v. h. a. *smero*, proposée par Thurneysen, IF 21, 178 ; *medulla* aurait subi l'influence de *medius*, auquel le rattachait l'étymologie populaire. Tout ceci est douteux ; la forme du mot est équivoque : diminutif ? gémisée expressive ? Le gr. *μυελός*, auquel on songe, n'a pas non plus d'étymologie. Ancien (Plt., Cat.), usuel. Panroman. M. L. 5463 ; B. W. s. u.

Dérivés : *medullitus* adv., formé comme *funditus*, *radicius* ; *medullula*. Les autres dérivés : *medullaris*, *medullus*, *medullatus* (d'où *emedullatus*, Plin.), *medulla*, *as*, *emedullus* (Ital., = *ἐκμυελίζω*) sont récents et imités du grec.

**medus* : *quasi melis*, quia ex melle fit, sicut calamitas pro cadamitis, Isid. 20, 3, 13. Mot germanique ; v. Sofer, p. 145. M. L. 5464.

mellitis (*mephitis*), -is f. : exhalaïson méphitique (sulfureuse) ; cf. Servius, Ase. 7, 84, *mephitis proprie est terrae putor qui de aquis nascitur sulphuratis, et est in memoribus grauior ex densitate siluarum* ; personnifiée et divinisée (cf. Varr., L. L. 5, 49) sous la forme *Mefit* (cf. en osque ; v. Vetter, n. 162. La conservation de *f* intervocalique et le sens même du mot qui désigne des exhalaisons d'origine volcanique attestent que le mot est suditalique. La variation *ph/f* est la même que dans *sulphur/sulfur* ; elle indique une hellénisation de la forme.

Dérivés : *mefiticus* (Sid.) ; *Mefitiānus*. Sans étymologie connue. Terme préitalique, comme *sulphur* ?

meinom ? : forme très douteuse que certains veulent lire sur l'inscription dite de Duenos et qu'ils rattachent sans vraisemblance à la famille de *mānus*.

meiō, -ere : pisser. Prononcé *meiō* ; la première syllabe est longue. Mot populaire, attesté depuis Catulle ; on ne peut décider si le parfait *mixi* et le supin *micium* sont formés directement de *meiō* ou empruntés à *mingō*. Il y a une forme tardive en -ā, *meiāre* dans Mulom. Chiron. (*miare*, Inscr.), parallèle à *mīnsāre*, peut-être due à l'influence de *siāre* (v. *siat*). **piāre* (mot expressif, panroman) ou de *caāre* et demeurée dans les langues romanes ; cf. M. L. 5468, 6544 ; B. W. pisser. — Composés : *com* (cf. *concaō*) ; *dē* (Gloss.), *ē*, *in* (Perse), *per*, *sub* ; *meiō* ; *submeiulus*. V. *mingō*.

mel, *mellis* n. : miel. S'emploie aussi au pluriel collectif ; Vg. B. 4, 30, et *durae quercus sudabunt roscida mella*. Ancien, usuel, souvent au sens figuré de « douceur », terme de tendresse : *mel meum* ; panroman. M. L. 5469 ; et celtique : britt. *mel*. Sur le couple antithétique *mel*, *fel*, v. ce dernier mot.

Dérivés : *mella*, -ae (Col.) : eau de miel ; *melleus* : de miel ; *mellāceus* (comme *must*, *ulnāceus*), et subs-

tantif *mellācium*, Non. 561, 18, *sapa quod nunc mel-lacium dicimus, mustum ad mediam partem decoctum* ; cf. fr. *mélasse*, M. L. 5482 ; *mellārius*, -a, -um ; subst. *mellārius* : ouvrier qui recueille le miel ; *mellārium* : ruche ; *mellatiō* : récolte du miel ; *mellinus* ; *mellilla* (Plt.), avec gémisée expressive ; *mellculus*, *melliculum*, *mellculum* (*mellculus*, Aug. ap. Macr. 2, 4), terme de tendresse ; *melligō*, -inis f. : propolis, verjus ; *mellitus* : sucré, doux comme le miel ; *mellitulus* ; *mellōsus* ; *Mellōna* « déesse du Miel » ; *mulsus* : miellé ; *mulsum* n. (scil. *utrum*) : vin mêlé de miel ; *mulsa* f. (sc. *aqua*) : terme de tendresse ; *mulseus* (Col., Plin.) ; *promulsis*, -idis f. : entrées (dans un repas), hybride formé sur un type grec comme *παρωτός* ; *promulsi-dare*, -is n. : plateau à hors-d'œuvre.

Composés en *melli* : *melli-fer*, -ficō et ses dérivés, -ger, -fluens, -fluius (= *μελιφρυγος*), tous poétiques, sauf *mellificus*. Sur *malomellum*, v. Isid. 17, 7, 5, et Sofer, p. 100. Sur *oleomela* (= *ἐλαιόμελα*), Isid. 17, 7, 11, v. Sofer, p. 56 sqq.

Hybrides tardifs : *hydro-*, *oeno-*, *omfaco-*, *ory-melli*.

Nom spécial du « miel » qui ne se trouve que dans une partie de l'indo-européen ; le nom indo-européen général du « miel » et de l'« hydromel », représenté par gr. *μέθυ*, *irl. mid*, etc., n'est pas conservé en latin. Cf. hitt. *milūt*, gr. *μέλι*, *μέλιος* (avec le dérivé att. *βλίττω* « je cueille le miel »), *irl. mil* (gén. *mela*), got. *milþ*, alb. *mjalte* et arm. *mebr* (gén. *melu*, le passage aux thèmes en -u- résultant d'une contamination avec le thème **medhu-*) ; le groupe -il- de lat. *mel*, *mellis*, peut représenter une ancienne gémisée populaire, comme dans *fel*, ou être issu de *-in- (v. Benveniste, *Formation*, p. 7) ou *-id- ; la forme *mulsus* peut être faite d'après *salsus*, ou même donner à supposer l'existence d'un verbe **mellō* qui serait parallèle à *sallō*.

melea, -ae f. : lait coagulé mélangé d'épices. Attesté pour la première fois au I^{er} siècle après J.-C. ; cf. Buecheler, CEL 862. Sur l'origine du mot, généralement considéré comme germanique (all. *Milch*), v. J. Janko, Glotta 2, 38 sqq. (qui y voit, à tort, un terme proprement italique). M. L. 5471 a.

mēlēs (*mēlis*, *mae-*), -is f. : martre ou blaireau (Varr., Plin.). M. L. 5474.

Dérivé : *mēllinus*. M. L. 5478 a ? Doublet tardif *mēlō* (d'après *tazō*, *musiō*). Cf. *jēlēs*.

**mēlica*, -ae f. : Varr. ap. Non. 545, 4, *dolia atque apothecas triclinares, Melicas, Calenas obbas et Cumanos calices*. De *mēlicus* ? Désigne une sorte de vase qui tirerait son nom de son lieu d'origine. Peut-être identique au suivant ?

**mēlica*, -ārum f. pl. : Varr. R. R. 3, 9, 19, ... *gallinis... quas Melicas appellant falso, quod antiqui ut Theitum dicebant, sic Medicam Melicam uocabant. Hae primo dicebantur quae ex Medica propter magnitudinem erant allatae quaeque ex iis generatae, postea propter similitudinem amplae omnes*. Si l'explication de Varron est exacte, le passage de *d* à *l* est peut-être dialectal.

meliior, -ius ; gén. *meliōris* : meilleur ; sert de comparatif à *bonus*, à côté du superlatif *optimus*. Le sens a dû

d'abord être « plus grand » ou « plus fort ». Cf. *multus*, de même racine (toutefois, il n'y a rien à tirer de P. F. 109, 3, *melom meliorem dicebant*. Le texte est corrompu et il faut sans doute lire, avec les gloses, *mellōsem* ; cf. Lindsay, Class. Rev. 5, 10). Usité de tout temps. Panroman, sauf roumain. M. L. 5479 ; B. W. s. u.

Dérivés : *meliulus*, diminutif familial, cf. *maiusculus*, etc. ; et, tardifs, *meliōrō*, -ās (cf. *βελτιώω*), M. L. 5480 ; *meliōratiō* ; *meliōrēscō*, -is. Pas de substantif dérivé. V. *multus*.

La notion de « meilleur » est souvent indiquée par une racine différente de celle qui sert à exprimer la notion de « bon » : gr. *λολων* et *ἀμείνων*, got. *batiza*, v. sl. *ludī* (et *sulāi*), etc. Malgré leur aspect archaïque, ces comparatifs diffèrent d'une langue à l'autre ; ils se sont constitués indépendamment dans chacune.

mella, -ae f. : — *quam Graeci loton uocant, quae uolgo propter formam et colorem faba Syrica (Syriaca) dicitur. Arbor est enim magna, fructum ferens comestibilem, maiorem pipere, gustu suauem, unde et mella uocata est*, Isid. 17, 7, 9. V. Sofer, p. 56. Le rapprochement avec *mel* n'est sans doute qu'une étymologie populaire.

mellum, -ī (et *millus*, *millum*, forme employée par Scipion Émilien ; cf. P. F. 137, 3) n. : collier de chien de chasse, fait en cuir et garni de clous. Ne semble pas attesté en dehors de Varron et de Festus ; forme peu sûre ; la variation *e/i* peut être dialectale. L'ital. *mello* suppose *mellum*, M. L. 5484. — Cf. *monile* ? Le *mellum* qu'on lit dans Varron, R. R. 2, 9, 15, doit être une simple faute de copie pour *mellum*, comme *balolus* pour *balolus* ou *simpulum* pour *simpulum*.

mēlō, -ōnis m. : melon, *πέπων*. Abréviation de *μηλοπέπων*, qui apparaît à basse époque et dans les gloses, sans doute d'après *pepō*.

mēlum : v. *mālum*.

melus, -ī m. ; latinisation archaïque de *μέλος* « chant », souvent transcrit sous sa forme grecque. Abl. *mēlō*, Acc., Tr. 404 ; acc. *melos*, Enn. A. 404 ; v. Thes. s. u. et Non. 213, 10 sqq. Lucrèce emploie les formes grecques *mēlō* et *mēlicus* = *μελικός*, comme aussi les grammairiens.

membrum, -ī n. : membre (= *μέλος*). Désigne toute partie du corps, non seulement les bras et les jambes ; cf. Cic., Fin. 3, 6, 18, *iam membrorum, i. e. partium corporis, alia uidentur propter eorum usum a natura esse donata, ut manus, crura, pedes, ... alia quasi ad quendam ornatum ut cauda pavoni, plumae uersicolores columbis, uris mammae atque barbae*. De là *membrum uirile*. S'est dit ensuite des parties d'un tout (*corpus*) ; des individus par rapport à un ensemble, des pièces d'un appartement ; traduit le gr. *κόλλα* « membres d'une période ». Ancien, usuel, classique ; panroman, sauf roumain. M. L. 5488. Celtique : *irl. membur* et *membrum* (= *membrāna*), britt. *memryn*, *memwrn*.

Dérivés : *membrāna* f. : peau qui recouvre les différentes parties du corps, membrane, pellicule. S'applique par extension à différents objets, liber, tunique, enveloppe. Désigne spécialement la peau préparée pour écrire, parchemin (= *διφτέρα*) ; de là

membrānarius : *διφθεροποιός*. Autres dérivés et composés : *membrānula* (-lum) ; *membrāneus* ; *membrānceus*, -nōus ; *membrātim* adv. ; *membrō*, -ās (tardif seulement au passif) ; *membrātus* ; *membrōsus* (rare) ; *membrātura* (Vitr.), cf. *corporātura* : membrure ; *membrōpētēs* ; *com-membris* (Aug.), comme *com-sors*, *com-par*, etc. ; *commembrātus* ; *dēmēbrō* ; *bi-* (= *διμελός*), *tri-*, *quadri-*, *tri-membris*, etc., sur le type des composés grecs du type *τρι-κωλός*, -σώματος.

On rapproche skr. *māmsam*, tokh. B *misa*, n. pl., v. sl. *meso*, alb. *miš*, arm. *mis*, got. *minz* « chair » ; le mot le plus proche pour la forme est *irl. mīr* « morceau de viande » qui peut reposer sur **mēmsro-* ; le sens initial de *membrum* serait donc « morceau du corps (d'un être vivant) ».

memini, -istī, -isse (impératif *memento*) ; participe analogique *meminēns* déjà dans Liv. Andr., mais de caractère artificiel et d'emploi rare) : 1^o avoir présent à l'esprit, se souvenir ; 2^o faire mention de. Construit avec le génitif (rarement avec l'accusatif) ou avec la proposition infinitive. Parfait à redoublement, à valeur de présent. Ancien, usuel, non roman.

Composés : *commemini* [marque l'aspect « déterminé » ; n'est guère attesté en dehors de la période républicaine et des archaïsants] ; *rememini* (Ter., sans doute sur le modèle de *ἀναμνηστικοί*), cf. *com-*, *re-miniscor*, sous *mēns*. Le substantif correspondant à *memini* est *memoria* ; *memor* sert de participe. L'identité de l'initiale a contribué à rapprocher les formes. Cf. le suivant.

La racine indo-européenne **men-*, qui indiquait les mouvements de l'esprit, a fourni des mots nombreux dont le sens précis est déterminé par la formation.

Le parfait *memini* repose sur une forme ancienne : cf. hom. *μύμονα* (pluriel *μύμαινα*) « je projette, j'ai l'intention », véd. *manānē* « je pense » (peu attesté), et, sans redoublement, got. *man* « je pense, je crois ». — L'osque a un substantif à redoublement *memnim* « monumentum » (terme vulgaire dans une *tabella deuotionis* ; cf., toutefois, Vetter, *Hdb.*, p. 33).

Le présent, dont *com-*, *re-miniscor* sont dérivés, a ses correspondants dans *irl. dominiuir* « je crois, je pense », lit. *mini* « il pense », v. sl. *miniti* « il pense » (souvent *miniti se*, où le réfléchi est substitué aux désinences moyennes), skr. *mānyate*, av. *mānyete* « il pense », et sans doute gr. *μνύμαι* « je suis furieux ». — Le *memntus* de *com-mentus* répond à skr. *madh* « pensé », lit. *miñtas*, got. *munds* et, sans doute, à gr. *αὐτό-ματος* « qui agit de son propre chef ». V. *miniscor*.

Du causatif *monēō*, *monitus* on rapproche, pour le sens, v. h. a. *manēn* « rappeler, mentionner ». Cf. aussi skr. *mānyati*, av. *mānyeti*.

Il y a deux formes de thème en -ti-, l'une relative-ment ancienne, *mēns*, cf. skr. *matih* « pensée », l'autre, de type italo-celtique, *mentis*, cf. *irl. air-miñti* « respect ». La forme *mēns* a été détachée, comme la forme *mors*, des formes composées ; cf. got. *ga-munda*, lit. *amintis*, v. sl. *pa-meit* « souvenir ». Le latin n'a pas de mot neutre correspondant à gr. *μένος*, skr. *mānah*, etc.

memor, -oris (nominatif ancien *memoris*, *memore*, d'après Priscien, GLK II 354, 8 ; toutefois, l'ablatif *memori* des poètes dactyliques n'est pas probant, car il peut être créé comme *inopi*, *siliici*, etc., pour éviter le

tribraque) : 1° qui se souvient ; 2° qui fait se souvenir. Ancien (*memoriter* dans Plt.), usuel, classique. Cf. pour le sens, gr. *μνησκω* et ses dérivés.

Dérivés et composés : *memoria* f. : mémoire, souvenir, sens abstrait et concret, d'où au pluriel *memoriae* « mémoires » (masculin), « monuments commémoratifs » (latin ecclésiastique), et *memorium* d'après *μνημα*, M. L. 5490 ; *memoriola* (Cic. ad Att. 12, 1, 2) ; *memoriālis* : m. liber, d'où *memoriāle* et *memoriālia* ; *memoriōsus* (tardif) ; *immemor* (et *immemoris*), ancien, usuel et classique, d'où *immemoria* (Dig.) ; *bonē, benememoriū* (-mōrius) dans les inscriptions chrétiennes de basse époque.

memorō, -ās (-ror) : remettre en mémoire, rappeler ; d'où célébrer [le souvenir de] ; et simplement, dans la langue familière, raconter, dire (cf. *narro*). Nombreux dérivés à l'époque impériale. Panroman, sauf roumain. M. L. 5489. Le celtique a *irl. mebuir*, *membre* « memoria », *memroigim* « memorō », britt. *myfyr* « memorius ».

memoror, -āris (latin ecclésiastique) : se souvenir de (sans doute influencé par *μνησσομαι*).

commemorō : ne diffère guère pour le sens de *memorō* qu'emploient plus souvent les archaïques et les poètes. Cicéron et César préfèrent *commemorō*, cf. Thes. s. u., sans doute à cause de la valeur « déterminée ». Fréquent dans le latin ecclésiastique, comme les dérivés *commemoratiō*, etc. ; *immemoratus* (Hor., Ep. 1, 19, 33), transcription du gr. *ἀμνημόνευτος* ; *immemoratiō* (Vulg. = *ἀμνησία*) ; *immemorabilis* (Plt.) ; *praememorō* (latin ecclésiastique).

rememoror (Vulg., Tert., Isid.) : se remémorer. Formation tardive, qui apparaît d'abord dans la langue de l'Église, pour traduire *ἀναμνησσομαι* (cf. *rememini*), comme *rememoriō*, dans la Vulgate, traduit *ἀνάμνησις* de la version des Septante ; *rememorō*, M. L. 7195.

Cf. skr. *smṛati* « il se souvient », av. *hišmaraiti* et *mimara* « memor ». Le latin a une forme à redoublement simple, tandis que gr. *μύμνημι* « souci » a un redoublement intensif, cf. *μύμνημι* « souci ». En germanique, cf. got. *maurnan* « avoir soin de », et v. angl. *ge-mimor* « nōtus ». *Memor* serait donc un mot expressif dont la valeur se serait atténuée et que l'homonymie aurait rapproché de *memini*. — Un rapprochement de la racine de *Morta* et de *merō* n'est pas exclu. Cf. peut-être aussi *mora*?

Mēna, -ae f. : *dea mēnstruatiōnis* (cité par Aug., Ciu. D. 4, 44 ; 7, 2). Cf. *mēnsis*. Sans doute emprunté au grec *μήνη*.

**meniceps* : *mente captus*, attesté seulement par Priscien, GLK II 26, 13. Il est à noter que dans ce composé le second terme -*iceps* a le sens passif ; cf. *deinceps*, *maniceps*. La langue classique ne connaît que *mente captus*. Peut-être création de grammairien.

menda, **mendāx** : v. *mendum*.

mendicus, -a, -um adj. et **mendicūs**, -ī subst. : pauvre, indigent ; mendiant. Cf. Cic., Fin. 5, 28, 84, *paupertas si malum est, mendicūs esse beatus nemo potest*. Ancien, usuel et classique. M. L. 5494.

Dérivés : *mendicum* n. : *uelum quod in prora poni-*

tur, P. F. 112, 2 ; *mendicē* adv. : pauvrement, chichement ; *mendicō*, -ās (-cor, Plt.) : mendier, M. L. 5492 ; *mendicātās*, usuel, M. L. 5493 ; *mendicimōnium* (d. Laberius) ; *mendicābulum* (Plt.) ; *mendiculus* (id.), -culeia (Gl.) ; *mendicatio*, -ēdior, -cābundus (tardifs) ; *emendicō* (depuis Suet.).

De *mendum*. Le sens premier a dû être « qui a des défauts physiques, infirme », par suite « pauvre » et « mendiant » ; cf. fr. « un pauvre ». Mais a perdu tout contact avec *mendum*. Formation comme *amicus*, *pudicus*.

mendum, -ī n. et **menda**, -ae f. (les deux formes ont subsisté dans les langues romanes, *mendum* en logoudorien, *mēnda* en italien et provençal, M. L. 5491 et 5494 a) : défaut (physique), faute (dans un texte), incorrection. *Menda* semble attesté depuis Lucilius et se trouve dans Ovide ; *mendum* est dans Varon et Cicéron ; cf. Thes. s. u.

Dérivés et composés : *mendōsus* : défectueux, fautif ; *emendō*, -ās : enlever les fautes, corriger, amender ; *emendatiō*, trad. de *διόρθωσις* ; B. W. sous *amender*. M. L. 2860 et ses dérivés.

mendāx adj. et subst. : 1° mensonger, faux, trompeur (sens poétique et dérivé) ; 2° menteur, menteuse. Ancien, usuel et classique. Cf. *uērāx*.

mendācium : mensonge ; *ciunculum* (Cic.) ; *mendāciās* (Tert., d'après *uēritās*) ; *mendāciolopus* (Plt.), comme *falsiloquus*, *ψευδολόγος*, -loquēs (Ital.).

L'adjectif *mendus*, qui est très rare et tardif, semble refait sur *mendum*, *mēnda* pour traduire *ψεύδης* ; v. Thes. s. u.

Le sens est sans doute issu de l'acception spéciale de *mendum* « faute faite en écrivant (ou en parlant) », *mendacium in scriptura*, CGL V 621, 27 ; cf. Cic., Verr. 2, 42, 104, *quod mendum ista litura correxit* ; Plin. le J., Ép. 10, 75 (70), 4, *mendosum exemplar testamenti*. — *Mendāx* a dû s'employer par litote : « qui ne s'exprime pas correctement » (cf. la différence établie par P. Nigidius, ap. Gell. 11, 11, 1, entre *mendācium dicere* « dire une chose fautive sans le vouloir » et *mentiri* « mentir (sciemment) »). Il est à noter que *mentior*, qui n'a rien de commun avec *mendāx*, a dû vouloir dire « j'imagine », avant de signifier « je mens, je ne dis pas la vérité », par une litote analogue. De même, les Grecs n'ont jamais fait une distinction nette entre « mentir » et « imaginer, feindre ». *Mendāx*, *mendācium* ne sont pas représentés dans les langues romanes, où seuls ont subsisté *mentiri*, devenu actif, et ses dérivés ; v. ci-dessous.

Sans étymologie sûre. On pense à skr. *mindā* « défaut » (Wackernagel) et gall. *mann* « tache (corporelle), défaut » ; irl. *mennar*.

mēns, **mentis** f. (thème en -i-, gén. pl. *mentium*) : terme très général de la racine **men-* « penser » et qui désigne, par opposition à *corpus*, le « principe pensant, l'activité de la pensée », l'esprit, l'intelligence, la « pensée » (sens abstrait et concret, e. g. Vg., Ae. 1, 676, *qua facere id possis, nostram nunc accipe mentem*), par suite « l'intention ». En raison de sa parenté de sens avec *animus*, auquel il est souvent joint (cf. *mēns animi*), s'emploie parfois poétiquement au sens de « courage » : *addere mentem*, Hor., Ep. 2, 2, 36 ; *demittunt mentes*,

Vg., Ae. 12, 609. A servi à former des locutions adverbiales du type *minitanti mente* (Lucr.), dont l'emploi s'est développé dans les langues romanes. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 5496. Cf. aussi M. L. 5505, *mentière* (tiré de *commentaire*?), et 5507 et 175, *ad mente habēre*.

Dérivés et composés : *mentālis* (bas latin, blâmé par St Aug. ; formé comme *spiritalis*, *corporalis*) ; *amēns* et *dēmēns* qui a perdu l'esprit » (ancien *amēnis*, d'après Prisc., GLK II 341, 18) ; *amentia* (M. L. 416) et *dementia*. La différence établie par les grammairiens, Diff. Beck 35, 67, *amens a tota mente submotus, demens diminutionem mentis patitur*, n'est pas justifiée par l'usage ; cf. Cic., Tusc. 3, 10, *quod animi affectionem lumine sentis carentem (maiores) nominauerunt amentiam eandemque dementiaem*. De *dēmēns* Lucrèce a un dénominatef *dementiō*, -is, repris par Apulée et Lactance ; et à basse époque apparaît *dementiō*, -ās « rendre dément » ou « être dément » (Lact., Itala) ; *dementatiō*, cf. M. L. 2550 ; *dementicus* et *dementicō* « oublier » : *dementicasticis* : *obliuioni tradidistis* (demeuré en italien, où il s'est substitué à *obliuāre*, M. L. 2550 a). V. aussi *uēmēns* (uehe-).

Dénominatef : **mentior**, -iris (et, à basse époque, *mentio*, auquel remontent les formes romanes) : ne pas dire la vérité, mentir. C'est là le sens le plus anciennement attesté, le plus fréquent et le seul qui ait duré. A côté, on trouve, dans la langue de la poésie ou dans la prose impériale, des emplois particuliers qui sont sans doute imités du grec, par exemple « imaginer, inventer », Hor., A. P. 151, *atque ita mentitur* (= *ψεύδεται* ; cf. le sens de *ψεύδος* « mensonge » et « invention, fiction ») *Homerus* ; Lact. 4, 15, 21, *poetae Orionem mentiuuntur* (= *figunt, ψεύδονται*) *in pelago incidentem* ; par suite « feindre », Mart. 5, 39, 26, *mentiris iuuenem tinctis capillis*. Ancien, usuel, panroman. M. L. 5510 ; *ad-*, *com-* (cf. *ad-*, *con-* *figō*, *commentor*, d'après *καταψεύδομαι* dans Apul.) ; *ementior* : forger en mentant ; ce dernier seul ancien (Plt.).

L'adjectif correspondant à *mentior* appartient à une autre famille : c'est *mendāx*, avec son dérivé *mendācium*. La langue écrite semble avoir ignoré les dérivés de *mentior* ; l'existence de *mentitiō* est plus que douteuse (ad Herenn. 3, 2, 3?). Mais la langue populaire devait avoir créé ces dérivés et les langues romanes attestent l'existence de **mentitor*, panroman. M. L. 5511 : *mentitiō* « mensonge » (Venant Fort., cf. Thes. s. u.), différent du *mentio* classique, M. L. 5508 ; **mentitiōna*, -nica, 5509. B. W. *mensonge*. Les gloses ont aussi *mentiosus* et *mentiriosus* ; cf. Thes. s. u.

mentitiō, -ōnis f. : mention (appel à la pensée ou à la mémoire), usité surtout dans l'expression *mentitiōnem facere*, dont M. Benveniste, Festschr. Debrunner, p. 16 sqq., a montré le sens juridique spécial « faire des ouvertures de mariage », en étudiant *μνῆμα*.

Mot fait sur le groupe de -*mentus* (*com-mentus*).

minisacor, -eris, **mentus** sum, **miniscl**, attesté seulement dans les glossaires, cf. P. F. 109, 26, *minisclur pro reminisclur antiquius dicebatur* ; 112, 3, *mentum dicebatur pro commentum*, de sorte que l'i du radical n'a aucune autorité ; *minisacor* a pu être tiré des formes à

préverbe ; du reste, l'i pourrait être ancien ; cf. *cinis* et *similis* en face de *semel*.

commisacor : imaginer, inventer ; Varr., L. L. 6, 44, *remisclis, cum ea quae tenuit mens ac memoria cogitando reptuatur, hinc etiam commisclis dictum, a « con » et « mente », quom figuntur in mente quae non sunt*. Composé d'aspect déterminé ; ancien (Plt., Mo. 662, 668). De là : *commentum* : 1° invention, fiction, cf. Ov., M. 12, 54, *mixtaque cum ueris passim commenta uagantur* ; 2° livre (sens rare et tardif, e. g. Col. 7, 5, 17) ; 3° traduit aussi le gr. *ἐκδόμημα* (Quint. 3, 10, 4) ; *commenticius* : inventé, imaginaire, idéal ; M. L. 2981, **excommentāre*.

ēminsacor (extrêmement rare et mal attesté) ; *remisacor* : se remettre dans l'esprit ; *remisclentiae*, qui traduit, dans Tertullien et Arnobe, le gr. *ἀναμνήσις* de Platon ; *recommisacor* (Plt., Tri. 915).

commentor, -āris, -āius sum, -ārī : avoir dans l'esprit ou se remettre dans l'esprit ; réfléchir à (*secum commentārī*), étudier ; traiter de, commenter (époque impériale) ; *commentatiō* « méditation, réflexion », traduit le gr. *ἐκδόμημα* ; *commentatōr* : *διδασκαλικός* ; *commentarius* (sc. liber) : livre où l'on note ses réflexions, cahier de notes ; mémoire ; archives, formulaire exposé ; au pluriel, *commentariū* « mémoires » et « commentaires » (= *διδασκαλία*). À l'époque impériale, il y a des scribes à *commentariis*, d'où l'adjectif de la langue administrative *commentariēnsis* « greffier, contrôleur, secrétaire », etc. ; *recommentor* (Plt., Tri. 912).

Le sens de *commentor* s'accorde mal avec celui de *commentus*, et *commentarius* est différent de *commenticius* ; Cicéron peut écrire, Phil. 5, 12, *commentariis commenticiis... innumerabilis pecunia congesta* est. Aussi est-il peu probable que *commentor* soit dérivé de *commentus* ; il est plutôt tiré directement de *mēns*, comme *recorior* de *cor*. Cf. *mentire* sous *mēns*.

V. *memini*.

mēnsa, -ae f. : table. Ce sens, qui est le seul attesté, est sans doute secondaire. Le sens premier semble être celui de « gâteau » sacré, rond et partagé en quartiers par deux diamètres perpendiculaires l'un à l'autre, sur lequel on disposait à l'origine les offrandes et les victuailles offertes aux dieux ; cf. la formule ancienne citée par P. F. 112 : *mensa frugibusque iurato significat per mensam et fruges* ; et ombr. *meta* « mēnsa, libum ». C'est à ce sens que se réfèrent dans l'Énéide la prophétie de Cécéno (3, 255-257, à propos de quoi les gloses ont conservé l'explication : *mensas nunc panificia deorum Penetium dicit*, CGL V 222, 20) et son accomplissement (7, 107-117 : *heus, etiam mensas consumimus*). En passant dans la langue commune, *mēnsa* a pris le sens de « support sur lequel on place les mets » et, plus généralement, de « table à manger » et « service, repas », etc. (d'où l'adjectif *mēnsālis* : -e *uinum, argentum* ; cf. M. L. 5498, *mēnsāle* « serviette »), puis a désigné toute espèce de table, « comptoir, table de banquier », etc. A ce dernier sens se rattachent *mēnsarius* : banquier, changeur (cf. *τραπεζίτης, τραπεζιτης*) ; *mēnsulāris*, même sens, ce dernier dérivé du diminutif *mēnsula*, M. L. 5501 ; *mēnsōrium* (tardif) : vaisselle ; *mēnsātim* « par table » (Juvenc.). Ancien, usuel. Panroman. M. L. 5497 (mais évincé par *table*, v. B. W. s. u.) ; germa-

nique : got. *mēsa*, v. h. a. *mias*; celtique : v. irl. *mias*, britt. *moya*.

Le rapport avec *mētor*, souvent proposé, est tout à fait incertain.

mēnsis, -is m. (ancien thème consonantique, muni d'un nominatif en -is, comme *canis*, *iucenis*, etc.), l'ablatif est *mēse* et le génitif pluriel ancien *mēnsium*; cf. ombr. *menzē* « mēse », de **mens-en*, sab. *mesene*, avec un élargissement en- comme le latin a -i- au nominatif; sans cet élargissement, l'ombrien a le dérivé anter-menz-aru « intermēnsium » : mois. A l'origine, « mois lunaire », le nom du mois se confondant avec celui de la lune; cf., avec le rapprochement étymologique de *mēnsis* et de *mēnsus* (cf. *mētor*), Cic., N. D. 2, 27, 69, *lunae cursus qui, quia mensa spatia conficiunt, menses nominantur*. Le pluriel *mēnsēs* désigne aussi les « époques » des femmes, *καταμήνια*. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 5500.

Dérivés : **mēstris* de **mē(n)s-tri-s* (et non **mē(n)s-ris*, qui aurait donné **mēbris*, cf. *fānebris*), second terme dans *bi-, sē-, tri-mēstris*, etc. Dans *sēmēstris* « de six mois » et « d'un demi-mois » se sont confondues deux formes d'origine différente, issues, l'une de **sēz-mēstris*, l'autre par haplogie de **sēmī-mēstris*. De là *sēmēstrum*. *Trimēstris*, *trimēnsis* sont partiellement conservés dans les langues romanes; cf. M. L. 8905.

mēnstruus, d'où *mēnstrua*, -ōrum, *mēnstruū*, -ās; *mēnstruālis* (tardif), formé d'après *annuus*, *annuālis*; *mēnstruus* (Gloss.); et les composés tardifs *bi-, tri-mēnstruus*, etc.; *purimēnstrio esse dicuntur qui sacrorum causa toto mense in caerimoniis sunt, id est puri sint certis rebus carento*, Fest. 298, 13.

mēnsurnus (deux exemples tardifs; d'après *diurnus*).

Ancien mot indo-européen ayant signifié « lune » et « mois » et spécialisé souvent au sens de « mois », ainsi en latin (où *lūna* seul a le sens de « lune »), en celtique : irl. *mī* (gén. *mīs*), en albanais : *muaj*, en arménien : *amis* (gén. *amsoy*); la « lune » est nommée *lūna*, de la racine de lat. *lūna*; tokh. A *mañ*, B *mēñe*. La forme est complexe. La racine paraît être **mē-*, sans doute celle de *mētor*, la « lune » étant l'astre qui mesure le temps; de là un thème **mē-n-* conservé dans des dérivés en germanique : got. *mena* (masculin) « lune » et *imēnops* « mois »; en balte, dans le nominatif lit. *mėnūs*. La forme conservée le plus souvent est un élargissement par -es- : le génitif lituanien de *mėnūs* est *mėnės-io* (avec un suffixe secondaire) et la forme lette est *mēnesis* (*mēness*). En général, on n'a que **mēns*, ainsi dans les formes italiques, celtiques, arméniennes citées ci-dessus; de même gr. *μήν, μῆνας* « mois » (à en juger par le génitif lesb. *μῆνωος*), avec le dérivé *μήνη* « lune » d'où provient sans doute lat. *Mēna*. Ce **mēns*-s'est simplifié en **mēs*- dans une partie des formes indo-européennes, d'où skr. *mās*, iran. *māh*, et, en slave, le dérivé pourvu de deux suffixes de dérivation *mēs-e-ri* « lune, mois », le thème skr. *candrāmāsa* « lune », littéralement « lune brillante » [v. *lūna*] a dû être fait sur le nominatif *candrāmāh*).

Mēnsis est masculin comme le mot grec, ce qui prouve

le caractère secondaire de la désinence en -i- : autrement, on attendrait le féminin.†

menta, -ae (s) f. : menthe (depuis Caton). Panroman. M. L. 5504. De là : *mentastrum* n. : menthe sauvage (cf. *apiastrum*, *oleaster*), M. L. 5506; *mentōsa* (herba), Marcell., Med. 33, 8. Germanique : v. h. a. *minza*, etc.

Nom de plante d'une langue méditerranéenne à laquelle le grec a aussi pris *μίνθη*.

mentigō : v. *mentum*.

mentior, **mentio** : v. *mēns*.

mentula, -ae f. : membrum virile. Mot populaire (Catulle, Mart.). Les glosses ont une forme vulgaire *mentla*, CGL II 481, 40; cf. ital. *minchia* (dont l'i est dû peut-être à l'influence de *mingere*, cf. M. L. 5513), et le composé *mentilingua*, vulgaire et tardif.

Dérivé : *mentulātus*. — Ni le rapport avec *menta*, ni le rapport avec *mentum* ne s'imposent. Sur la parenté possible avec le skr. *mānthati* « il baratte, il obtient du feu par frottement », etc., v. en dernier lieu Vendryes, MSL 21, 39.

mentum (s), -i n. : 1° menton; 2° larmier (terme d'architecture). Depuis Plaute. M. L. 5514; a été remplacé dans certaines langues romanes par *mentō*, -ōnis, M. L. 5512; B. W. s. u.

Dérivés et composés : *mentō*, -ōnis m. « au menton préminent » (cf. *nāsō*, etc.); *mentagra* f. : 1° mentagre, sorte de dartre; 2° lichen. Hybride formé de *mentum* et *γῆρα*, d'après *podagra*; *mentigō* f. : tac, maladie qui siège dans le museau des moutons, dite aussi *ostigō* (d'après *prūtigō*, etc.). M. L. 5507 a.

Cf. gall. *mant* « mâchoire, bouche », got. *munþs* « bouche », v. h. a. *munt*. Mot du vocabulaire occidental de l'indo-européen, sans doute dérivé de la racine **mēn-* « être saillant »; cf. *mōns*, *ēmineō* (sous *minae*).

mēō, -ās, -āul, -āsum, -āre : aller, passer (rare, poétique et postclassique).

Dérivés et composés : *mēātus*, -ūs m. : route, marche, passage, cours (des astres); veine; lit d'un fleuve; bras de mer; pore, canal, conduit; *mēābilis* (Plin.), *mēāculum* (Apul., Mart. Cap.), *mēātor* (d'après *uātor*), tous rares; *comēō* : « se mettre en marche, voyager, se rendre à, vers », composé d'aspect « déterminé », plus anciennement attesté (Plt., Ru. 322) et plus fréquent que *mēō*; à l'époque impériale, *comēāns* « courrier »; *comēātus*, -ās m. : 1° action de se transporter ou de transporter; et, au sens concret, « passage » (depuis Plt.), « transport, convoi », et spécialement « convoi de vivres pour l'armée » (d'abord *frūmentū comēātus*); 2° dans la langue militaire, « ordre de marche ou de transport » (*diēs comēātus*), d'où « titre de permission, congé », et par suite « répit ». Ancien, usuel et technique; M. L. 2083; britt. *cemiat*, *cimiat*. A *comēō* correspond sans doute dans la langue archaïque un fréquentatif *comēōtō*, -ās, q. u.;

ēmēō (rare, tardif); *imēō*; *permeō* (rare); *permeābilis* (Sol.); et *impermeābilis*; *intrans-meābilis* (Jord.); *proetermeō*; *remeō* (ancien, poétique et postclassique); *re-* et *irre-meābilis* (Vg.) = ἀνυποστρεφός; *subtermeō* (formé d'après *subterlabor*).

Cf. v. sl. *mimo* « à travers », *minōti* « passer », pol. *mijać* « passer » et gall. *myned* « aller » (Rev. celt., 35, 223). Sans doute même racine élargie dans *migrāre* et *mūlāre*; v. ces mots. Cf. aussi *trāmes* et *sēmila*.

merseus : v. *merus*.

***meratrum** : est herba de qua comedunt serpentes et exiunt uetustatem, CGL V 621, 30. Corruption (d'après *uēdrūm*?) de *μάραθ* (p)ον « fenouil », attesté chez Pline sous la forme *marathum*.

merces, **mercēdōnius**, **mercurius** : v. *merz*.

merda, -ae (s) f. : merde. Vulgaire; panroman, M. L. 5520.

Dérivé : *merdaceus* (-leus, Priap., d'après *μερδά-λεος*).

Pas de rapprochement sûr. On rapproche souvent le groupe de lit. *smrādžiū*, *smrādžiū*, v. sl. *smrāžō*, *smrādžiū* « puer », qui est différent pour le sens, ou got. *smarnos* « σκόβαλον », qui ne rend pas compte du d.

merēō, -ēs, -ul, -itum, -ēre; **mereor**, -ēris, -itus sum, -ēri : recevoir comme part ou comme prix, e. g. Cic., Verr. II 4, 135, *quid arbitramini Reginos... merere uelle ut ab is marmorea Venus illa auferatur?*, et la note d'Em. Thomas, ad l.; se faire payer; gagner (un salaire); *merēre* (-ri) *stipendia* « gagner sa solde », expression de la langue militaire, d'où, absolument, *merēre* (-ri) « servir à l'armée », déjà dans Varr. ap. Non. 344, 40, *qui in exercitu donati essent et equo publico mererent*; de là *ēmēritus* « soldat qui a fini de servir » (cf. *ēfētus*). Dans la langue commune, « mériter » (en bonne ou en mauvaise part) : *m. laudem*, *supplicium*; *m. bene*, *male*; *m. dē* « gagner un salaire à propos de » et, par extension, « se conduire vis-à-vis de »; cf. Plt., As. 148, *te ego ut digna es perdam atque ut de me meres*. Ancien, usuel. M. L. 5522. A *merēs* « qui mérite » s'oppose *im-merēs*; à *meritus* (actif et passif; cf. Vg., G. 2, 515, ... *hinc armenta boum meritosque iuuenos* « qui ont gagné leur ration », cf. *merenda*), *im-meritus*. De *meritus* sont formés *meritum* « prix, valeur; salaire mérité; service rendu (en bien ou en mal), mérite »; *meritō* adv. « à juste titre » et *im-meritō*. A *merēō* tend à se substituer un dénominatif *meritō*, -ās « gagner un salaire, servir », déjà dans Caton.

meritōrius : qui mérite salaire, ou qui procure un salaire; qui se loue; *meritōrium* : local loué; en particulier : auberge, et lieu de débauche, *domus meretricis*.

merenda f. (s) : repas de l'après-midi ou du soir; *serae hora merendae*, Calp., Ecl. 5, 60; de *merēō*, comme *prae-benda* de *praebeō*. Forme de la langue familière ou rustique; ancien (Enn., Plt.). Rapproché de *meridiēs* par étymologie populaire; cf. Isid., Or. 20, 2, 12. Dénomina-tif : *merendō*, -ās. M. L. 5521, 5524 a.; britt. *merenn* (arm.).† V. P. Herzog, *Die Bezeichnungen d. täglichen Mahlzeiten i. d. rom. Spr.*, Zurich, 1916, p. 75-84; Sofer, 146; *merendula* (tardif).

meretriz f. : proprement « celle qui gagne un salaire, celle qui se fait payer »; cf. Ov., Am. 1, 10, 21, *stat meretriz certo cuius mercabilis aere*. Comme *lēnō*, le mot s'est spécialisé dans la langue érotique. Dérivés : *meretracula*; *meretricius*; *meretricor* (tardif) = ἐταίρεύουσα. Les représentants romans supposent une forme **mele-*

triz dissimilée comme *pelgrinus*. M. L. 5523; celtique : irl. *merrech*.

Composés de *merēō*(r) : *commereō*(r), d'aspect « déterminé », souvent employé en mauvaise part, comme *committō* : c. *culpam*; *dēmereō*(r) : anté- et postclassique, formé d'après *merēō dē*; *ēmereō*(r) : est à *merēō* comme *ēfētō* à *faciō*. Pour *ēmēritus*, cf. plus haut : *permereō*(r) (un exemple dans Stace); *prōmereō*(r). Dans ces composés, la particule sert simplement à renforcer un verbe expressif.

Pour *morta*, v. ce mot.

Cf. gr. *μειραται* « j'obtiens en partage », hom. *ἐμμερε* et *ἐμμεραι*, *μειρα* « part, destin », *μειρε* « part », etc.† et sans doute hitt. *mark-* « partager », v. Benveniste, BSL 33, 140. Gaul. *Ro-smerta* est le nom d'une déesse. La racine **mer-* est peut-être la même que celle indiquée sous *memor*.

mergae, -ārum (s) f. pl. : — *furculae quibus acerui frugum fiunt, dictae a uolucris mergis* (étymologie populaire?) quia, ut illi se in aquam mergunt dum pisces persequuntur, sic meriores eas in fruges demergunt, ut eleuare possint manipulos, P. F. 111, 6. Terme technique de la langue rustique, attesté depuis Plt. M. L. 5524.

merges, -itis f. « ce qu'on peut prendre avec les mergues; botte, gerbe » (Vg., G. 2, 517). Pour la formation, cf. *seges*, *teges*, -itis. M. L. 5526.

Le rapport avec gr. *μειρεῖν* « je cueille » (des feuilles, des fruits) est tout au plus possible. Mot technique, sans étymologie indo-européenne.

mergō, -is, -si, -sum, -ere (le supin *mersum* est récent et analogique de *mersi*); une forme ancienne **meritum* est supposée par le fréquentatif archaïque *meritare* (Acc., cf. Non. 138, 20; P. F. 111, 19; Quint. 1, 4, 14) : plonger (sens propre et figuré, physique et moral). Ancien, usuel et classique. Peu représenté, et avec des changements de sens, dans les langues romanes; cf. M. L. 5525.

Dérivés et composés : *mergus*, -i (et *mergulus*, -la, *mergunculus*) : 1° plongeon; 2° sautelle, M. L. 5528; *mergorae* (l. *mergolae*) : *stuluae quibus aqua de puteo trahitur* (Gloss.); *mersio* (Gloss.); *mersus*, -ūs, *mersura* (tardifs); *mersō*, -ās (a remplacé *meritō*, comme *pulsō*, *pulsō*); *mersiō*, -ās et *mergiō* depuis Tert.; *immersabilis* (Hor. = ἀδύνατος); *com-*, *dē-*, *ē-*, *im-* (M. L. 4287), *prae-* (d'après *προκαταδύεσθαι*), *re-*, *sub-mergō*, avec leurs dérivés; *summersō*, -ās (tardif). M. L. 8380, *submergere*; 8381, *submerguculāre*; 8381 a, **submerstre*.

La racine est **mezg-* : skr. *mājjati* « il plonge », lit. *mazgoti* « laver » (itératif; plonger à plusieurs reprises). Une racine ainsi terminée par deux consonnes proprement dites est exceptionnelle en indo-européen; sans doute racine du vocabulaire familier. Le rapprochement de skr. *madḡh* « sorte d'oiseau aquatique » et de *mergus* est contesté; cf. Thes. s. u.

meridiēs, -ei m. : « midi » et « sud ». *Meridiēs* est un nominatif formé sur le locatif *meridiē*, issu de **mediei diē* par dissimilation (comme sans doute *humus sur humi*); cf., pour la formation gr. *μεσημβρία* et pour l'échange entre d et r, ad et ar, et *edduces*. Les anciens avaient vu l'étymologie, cf. Varr., L. 6, 4, qui signale une forme *medidies* à Préneste; Cic., Or. 47, 158, *ipsum*

Une racine **met-* « couper une récolte, moissonner » ne se retrouve qu'en celtique : m. bret. *midiff* « moissonner », etc. ; v. H. Pedersen, V. G. d. k. Spr., I, p. 162 sqq. Hors de l'italo-celtique, plutôt qu'une correspondance simplement formelle avec lit. *metù*, v. sl. *meto* « je jette », le sens appelle un rapprochement avec gr. *μῆν* « faucille », *ἀμάω* « je fauche » et avec v. h. a. *mān*, v. angl. *māwan* « moissonner ». Dans lat. *metō* et dans le celtique correspondant, il y a un suffixe de présent donnant l'aspect « déterminé » : le perfectum, rare,

est évidemment secondaire; il n'y avait à l'origine qu'un présent sur lequel a été fait le reste des formes.

mêtor : v. mēta.

metrum, -I n. : mètre, mesure d'un vers. Emprunt technique au gr. μέτρον; passé sous des formes savantes en celtique : irl. *metur*, britt. *mydr*, et en roman. Quelques formes dialectales au sens de « mesure » en italien. M. L. 5553.

mettica (uitis, ūua) f. : sorte de vigne inconnue (Col., Plin.).

metus, -ūs m. (f. dans Naevius et Ennius) : crainte; dans la langue du droit « contrainte morale imposée à quelqu'un pour lui faire accomplir un certain acte, par la menace d'un mal imminent ». Ancien, usuel. Conservé en piémontais, provençal, espagnol, portugais; cf. M. L. 5555.

Dérivés et composés : *metuō*, -is (non représenté dans les langues romanes) et *immetuens* (Gloss. = ἀποβοῶ; *metuiculus* (*meti-*) (pour la longue, v. Plt., Am. 293, Mo. 1181, et cf. *somniculus*), formé d'après *periculōsus* : 1° craintif, timide; 2° effrayant (archaïque et postclassique); *per-*, *prae-metuō*.

Aucun rapprochement net. L'étymologie de Varr., L. 6, 48, *metuere a quodam motu animi, cum id quod malum casurum putat refugit mens*, n'a que la valeur d'une étymologie populaire. Les mots signifiant « craindre » diffèrent souvent d'une langue à l'autre; v. *timeō*. Sur la fréquence d'emploi de *metus*, *metuō* et de *timor*, *timeō*, v. Thes. s. u. V. Ernout, Philologica II, p. 7 sqq.

meus : v. mē.

***mezurāna** (μεζουράνα, Ps.-Diosc.) : marjolaine. Mot oriental, déformé en *maiorāna* par influence de *maior*; v. M. L. s. u. *amaracus* et B. W. s. u. *marjolaine*.

mīca, -ae f. : parcelle, miette, grain. Depuis Caton. M. L. 5559, B. W. *mie*; germ. **mikka*, b. all. *mikke*, etc.

Dérivés : *micula*, M. L. 5564; *micārius* : économe, qui ramasse les miettes (Pétr. 73, 6); *micidus* : mince, grêle (un exemple tardif); *micātus*, -ta; *micina*, M. L. 5561; **demicāre*, M. L. 5551.

Cf. gr. (σ)μικρός? Appartiendrait alors au groupe de *minor*; v. ce mot.

micciō, -īs, -īre : crier (en parlant du bouc) (Suét., Anthol.). Onomatopée. Cf. gr. μικρόμαι « béler », etc.

micō, -ās, -ūl, -āre : semble s'être dit d'abord d'un objet qui se ferme ou se contracte, puis s'ouvre ou se dilate, doigts, yeux, cœur, oreilles, étoile qui scintille; de là les divers sens du verbe : tressauter, palpitier, battre (*dē corde*), s'ouvrir et se fermer (cf. *digitis micāre* « jouer à la moure »); clignoter; scintiller, d'où « briller » (poétique et dérivé) : *uenaē et arteriae micare non desinunt*, Cic., N. D. 2, 9, 24; *semianimesque micant oculi*, Enn. ap. Serv., Ae. 10, 396; *corque timore micat*, Ovi., F. 3, 36; *stella micans radiis*, Cic., Diu. poet. 2, 42, 110. Ancien, classique. Non roman.

Dérivés (très rares) : *micātiō*; *micātus*, -ās m.

Composés : *dimicō*, -ās, -āui (cf. Prisc., GLK II 472, 22; *dimicui*, Ovi., Am. 2, 7, 2; 2, 13, 28) : s'ouvrir et se refermer, s'agiter en sens divers; cf. Mul. Chir. 279, *auriculis dimicat* (en face de Vég., Mulom. 2, 10, *mica-*

bit auriculis); dans la langue des gladiateurs : faire des passes, s'escrimer, *armis dimicāre*; puis « livrer bataille, combattre »; *dimicātiō*. Une influence de διαμάχουαι est improbable et indémontrable.

ēmicō (époque impériale) : jaillir, s'élancer hors de, briller hors de (souvent synonyme de *ēminēre*); *intermicō* (poétique, époque impériale) : briller parmi; *prae-*, *prō-micō* (rares); **submiculāre*, M. L. 8381 b.

Cf. gall. *myg* « briller » et v. sorab. *mikač* « cligner ». Pour les autres rapprochements celtiques, v. J. Loth, Rev. celt., 46, 152 sqq.

micturiō, -īs = οὐρητάω. V. *mingō*. Formation désidérative.

mīgalē : musaraigne. Emprunt tardif (Mul. Chir.) au gr. μύγαλη.

Dérivé : *mīgalinus* : couleur de musaraigne.

migrō, -ās, -āui, -ātum, -āre : changer de résidence; s'en aller, sortir; émigrer, se changer. Sens concret et abstrait; transitif ou absolu, correspond à μεταβαίω, μεταίω comme à ὑπερβαίω; cf. Gell. 2, 29, 16, *cassita nidum migravit*. Quelquefois « transgresser » (par opposition à *seruāre*, *cōservāre*; cf. Cic., Fin. 3, 20, 67; Off. 1, 80, 31). Ancien, usuel, classique. N'est demeuré qu'en provençal; cf. M. L. 5565.

Dérivés et composés : *migrātiō* (Cic.), -tor (Gloss.); *admigrō* (Plt.); *com-*, *dē-*, *ē-* (M. L. 2861), *im-*, *prae-*, *re-*, *trāns-migrō* et leurs dérivés.

On interprète ce verbe comme dérivé d'un adjectif **migro-*, où la racine, de la forme *mig-*, serait un élargissement de la racine **mei-* « changer »; v. *meō*, *mūnis* et *mūō*. Le grec a aussi une forme à élargissement dans ἀμείβομαι « j'échange ».

mīles (*mīless*, Plt., Au. 528, de **mīlet-s*), -ītis m. (le féminin n'apparaît que dans Ovide et semble artificiel) : soldat, terme générique; souvent employé au singulier avec le sens collectif « le soldat » i. e. « l'armée ». Particulièrement « fantassin » opposé à *eques*, e. g. Caes., BG 5, 10, 1. Usité de tout temps. Non roman (sauf roumain? M. L. 5568); mais v. h. a. *milizzā*; celtique : irl. *mīl*, britt. *mīlvar*. Les anciens le rattachaient par étymologie populaire à *mille*; cf. Varr., L. 5, 89, *mīlites quod trium mīlium primo legio fēbat, ac singulae tribus, Titienisium, Ramnium, Lucerum, mīlia mīlium mittebant*, et Lyd., Mens. 4, 72 (124, 12), *χίλιους γὰρ ὑπασιπτάς ὁ Ῥωμύλος μόνους ἔταξε καὶ μίλιας αὐτοῖς ἀπὸ τοῦ ἀριθμοῦ ἑκάλεσεν ὀνομαζόμενοις, τὸ πρὶν σατελίτας προσαγορευομένους*. De là des graphies comme *MEILES* dans les inscriptions, d'après *MEILIA*.

Dérivés : *mīlitia* : service militaire, d'où « campagne », *domi mīlitiaque*; *mīliāris* (*mīliārius*, Plt., Ps. 1048) : de soldat, militaire; à l'époque impériale, *mīliāris* m. « soldat »; *mīliō*, -ās : être soldat, faire campagne; cf. *got. mīliōn*; *commiliō*, -ās (rare) = συνστρατεύομαι; *commiliō*, -ōnis m. (très fréquent; formation en -ō/-ōnis de type populaire); *commilitium* n. : communauté de services militaires, camaraderie, communauté de goûts, etc.

La finale rappelle celle de *eques*, *pedes*, *satelles*, *comes*. Pas de correspondant sûr; gr. *διδυκος* « caterua, turba » est loin pour le sens. Peut-être d'origine étrusque, comme *satelles*.

milimindrum, -I n. : nom vulgaire de la jusquiame dans Isid. 17, 9, 41. Inexpliqué; v. Sofer, p. 147 sqq., André, Lex., s. u. M. L. 5571.

mīlium, -I n. : mil, millet. Attesté depuis Caton, ancien; le mil est employé dans les sacrifices (cf. Ov., F. 4, 743; P. F. 473, 12, s. u. *suffimenta*). Panroman. M. L. 5572; B. W. s. u.; germanique : v. angl. *mīl*, v. h. a. *mīlli*; bret. arm. *mell*?

Dérivés : *mīliārius*, cf. *mīliāria* « cuscute du mil », M. L. 5570, 5570 a; *mīliāca* : *ficēdula*, ortolan; *mīlīdeus*.

Nom de céréale qui semble indo-européen. On a trois formes différentes qui paraissent dérivées d'un ancien nom radical, avec des vocalismes variés : « dans gr. μύλον, o dans lit. *mālnos* « sorte de millet », zéro dans lat. *mīlium*, de *mēliyo-*, avec même vocalisme que dans *cilium*, et *similis*. Sur les noms du « millet », v. Symbologiae gramm. in honorem J. Rozwadowski, p. 109 sqq. et, en particulier, p. 113.!

mīlle n. (anc. abl. *mīllī*); pl. *mīllia* (graphie du monument d'Ancyre), *mīllia* (-lium, -libus) : un millier, mille (spécialement « un mille », mesure de longueur, abréviation de *mille passuum*); s'emploie aussi, comme *sescenti*, pour désigner un grand nombre, indéterminé. Ancien substantif neutre, dont l'ablatif *mīllī* est encore usité chez les archaïques; cf. Gell. 1, 16; Macr. 1, 5. On disait *mille annōrum, passuum*, comme on a continué de dire *duo mil(l)ia passuum*. Peu à peu *mille* a été considéré comme un indéclinable, sans doute d'après *decem, centum*, dont il est le multiple dans la numération décimale, et le substantif qui l'accompagne lui a été apposé : *mille hominēs*. Ainsi s'est établie la différence entre le singulier *mille* et le pluriel *mil(l)ia*. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 5573; germanique : v. h. a. *mīlla*, etc. (de *mīlia*); celtique : irl. *mīle*, britt. *mīl*; gr. mod. *μύλιον*.

Dérivés et composés : *mīllēsīmus* : millième; *mīllēt* : mille par mille; *mīllēnārius*; *mīll(i)ēs(n)s* : mille fois; *mīll(i)ārius* : qui contient mille; d'où *mīll(i)ārium* n. : pierre milliaire; mille (mesure de longueur); millier, mille (nombre), M. L. 5577; m. h. a. *mīller*; *mīliārēnsis* (tardif, v. Thes.).

mīlīpeda, *mīlīpeda*, -ae f. : mille-pattes; *mīlleformis*; *mīllemborbia*, *mīllimodus* (tardifs). Cf. aussi M. L. 5575, 5576, *mīlle grana*, *mīlle solidorum*, etc.

Les graphies avec *ei*, *meille*, *meilia* sont sans valeur, car elles datent d'une époque où *ei* et *i* étaient confondues. Sur le double *l* de *mille*, cf. *argilla*, *stella*.

Il n'y avait pas de nom indo-européen fixé pour « mille ». Les diverses explications proposées pour expliquer *mille* sont plus ingénieuses que convaincantes; cf., entre autres, Sommer, Hdb. d. lat. Laut- u. Formenl., p. 471.

mīllefolium, -I (*mīll(i)folium*), -folia f. n. : plante que Plin. 24, 152, assimile au *μυρφοφύλλον* des Grecs (Dioscor., Gal.), sans doute le « millefeuille aquatique », différent du millefeuille terrestre (*achillea*). Calque sémantique du mot grec. La forme *μυρφοφύλλον*, plus tardive (Ps.-Diosc.), ne semble pas pouvoir être invoquée, comme l'a fait Keller, pour expliquer le mot latin; ce serait plutôt elle qui proviendrait du latin. Passé en

roman, M. L. 5574, et en celtique : britt. *minfel*. V. André, Lex., s. u.

millus : v. *mellum*.

miluus (-uos, trisyllabe; dissyllabe à l'époque impériale), -I m. : 1° milan, oiseau de proie; 2° poisson volant (milan de mer?), dit aussi *mīluagō*. Depuis Plaute. M. L. 5578. Pétrone, 75, 6, a un féminin *mīlūa* « femelle de milan », employée comme terme d'injure.

Dérivé : *mīlūinus*; *mīlūina* f. : *genus tibiae acutissimi soni*, P. F. 110, 3. — V. *nibulus*.

On n'a pu faire que des hypothèses inconsistantes sur l'étymologie.

mīmus, -I m. : mime. Emprunt au gr. μῖμος (CIL I^a 1861 et Lucil.). M. L. 5580.

Dérivés : *mīma*; *mīmula*, -lus; *mīmicus*; *mīmārius*, etc.

mīna, -ae f. : mine, monnaie grecque. Emprunt oral et ancien au gr. μνᾶ, qui lui-même provient du sémitique. Celtique : irl. *mann*. Cf. *nummus*.

minae, -ārum f. pl. : saillie, avance d'un mur, d'un rocher, surplomb. *Minae eminentiores murorum quas pinas dicunt*, Serv., Ae. 4, 88 : *pendent opera interrupta minaeque*; *murorum ingentes*; cf. 1, 163, *hinc vastae rupes geminique minantur in caelum scopuli*. M. L. 5583. Du sens de « choses suspendues sur », on est passé au sens de « menaces »; cf. *instāre, impendēre*.

Dérivés et composés : *minēō*, -ēs (-ui? non attesté, mais cf. *ēminui*) : faire saillie, pencher. Attesté seulement dans Lucr. 6, 563, *tum supra terram quae sunt extracta domorum ad caelum magis quanto sunt edita quaeque inclinata minent in eandem prodita partem*; peut-être refait sur les composés usuels : *ēminēō*, synonyme de *excellō* : se détacher en saillie, s'élever hors de (souvent au sens moral), d'où *ēminentissimus uir*; à basse époque, *ēminēntia* « éminence »; *ēminulus*, -a, -um (Lucil.); *imminēō*, synonyme de *instō*, *impendēō* « être situé ou suspendu au-dessus; dominer, menacer, être imminent »; *praeminēō*, d'époque impériale, cf. *praestō*, *praecellō*; *prōminēō*; *trāsmīnēō* (Plt., Mi. 30) et *prae-*, *super-ēminēō*.

minor, -āris, spécialisé dans le sens moral de « menacer »; *mi*, *mortem alicui* (proprement « suspendre la mort sur quelqu'un »). Cf. peut-être aussi *adminiculum*.

Dans la langue rustique et populaire, et à basse époque, apparaît une forme active *minō*, -āre (le déponent ayant été éliminé), avec le sens de « mener les animaux », le conducteur les menaçant de ses cris, de son fouet, etc.; cf. P. F. 23, 18, *agones equos agentes i. e. minantes*; Apul., M. 3, 28, *asinum et equos... minantes baculis exigunt*; sens conservé dans les langues romanes, M. L. 5585 et n. h. a. *menen*. Composés : *ēminō* (Vulg.) : chasser hors de; *prōminō* (Apul.).

A *minor* se rattache l'adjectif *mināx*, -acis, d'où dérive le substantif populaire *minācia*(e), qui s'est substitué à *minae* (conservé seulement dans le logoudorien, M. L. 5582 a); cf. Plt., Tru. 948 (en jeu de mots avec *minae* « mines », monnaie grecque), *melius te minis certe tecum quam minaciis*; cf. M. L. 5584. B. W. *menner*, *menace*, *menacer*.

Autres dérivés : *minātio* (rare) ; *minitor*, -*āris* (*minitiō*) et ses dérivés ; *ad-minor*, *minitor* (Ital. = *προσπειρώ*) ; *comminor* « se mettre à faire des menaces » ; *interminor* (-*minō*), contamination de *minor* et de *interdico*, dans la langue des comiques ; *praeminor* (Apul.).

Aucune étymologie n'apparaît pour une forme *minae*, qui supposerait une racine **mei-*. Mais on a peine à séparer *ē-minē* de *mōns* ; l'ἀνάξ *minēt* de Lucrèce ne suffit pas à garantir un ancien *minēō* : la forme peut être tirée de *ēminēō*, *prōminēō*, etc., qui sont courants. Il y aurait alors une étymologie. Car il y a une racine **men-* « être saillant » représentée en latin même par *mōns* (v. ce mot) et par *monile*, peut-être aussi par *mentum* (et *mentula*) ; mais *minae* ne pourrait être apparenté que si c'était un dérivé d'une forme radicale **mōn-* qui aurait abouti à **min-* dans les conditions où l'on a *cinis*, *sine* ; les conditions sont autres que dans *manēō*, *canem* ; ce qui est dit de *mōns*. Mais pareille hypothèse est arbitraire.

Minerua (arch. et dial. *Menerua* = étr. *Menerua*, *Menrua*), -*ae* f. : *dicta quod bene moneat. Hanc enim pagani sapientia ponebant*, P. F. 109, 27 ; cf. Fest. 222, 23, *promeneruat item* (i. e. in carmine *Saliari*) *pro moneat*. Rattaché ordinairement à la racine **men-*, cf. *mēns*. Mais le mot semble d'origine étrusque.

Dérivés : *minერიუმ*, nom d'une plante, *leontopodium* ; *uālis* adj., -*ual* n. : cadeau ou salaire fait au professeur ; *uālicium*.

mingō, -*is*, *mixt*, *mictum* (et *minxt*, *minctum*), -*ere* : pisser. Populaire ou technique. M. L. 5563, *mictum*. V. B. W. pisser.

Dérivés et composés : *mictiō*, *mictus*, *mictiō*, *micturiō*, *mictūrius*, *mictilis*, *mictūlis* ; *commingō*, M. L. 2085 ; *commictilis* ; *circum-*, *dē-*, *per-mingō*. Les gloses ont un itératif *minstre* : *saeptius mingere*, CGL IV 258, 25 ; V 207, 27 (cf. *pišāre*, M. L. 6544).

Lat. *mingō* est formé comme v. lit. *minū* « j'urine » (la formation thématique à nasale infixée a été productive en latin et en lituanien) et *meiō* doit reposer sur **meig-hyō*, sans correspondant sûr hors du latin. Il n'y a pas lieu de mettre en doute, malgré l'apparition tardive de *mingō*, l'antiquité de la forme, comme le fait J. B. Hofmann. Plusieurs langues offrent des formations nouvelles : lit. *mežū* et lett. *mēznu* résultent d'altérations secondaires ; serbo-croate *mižam* également ; de même aussi gr. *μύζω*, à côté de *μύζω* *οὐροῦ* (Hes.). Il y a un présent thématique dans skr. *mehati*, av. *mažaiti* « il urine », ainsi que dans v. isl. *miga* « uriner » ; on ne peut dire si arm. *mizem* « j'urine » n'est pas dérivé de *mēz* « urine » ; cf. skr. *mehat* « urine ». Cf. aussi tokh. B *mipo* « urine ». Le sens de gr. *μύζω* « adultère » est isolé (cf. pourtant l'emploi de *mingere*, *meiere* au sens de *futurer* chez Hor., Sat. 2, 7, 52 ; Mart. 11, 46, 2). — Il n'y a pas lieu d'examiner ici si got. *maihustus* « fumier », etc., est apparenté.

minimus : v. *minor*.

miniscor : v. *mēns* et *meminī*.

minister : v. *minor*.

minium, -*i* n. : minium, vermillon, cinabre. Origine

naire d'Espagne d'après Properce, qui le qualifie d'*Hi-berum*, 2, 3, 11. Cf. le nom du fleuve *Minho*, ancien *Minus* : *M. fluvius Galliciae nomen a colore pigmenti sumpsit*, Isid. 13, 21, 32 (et 19, 17, 7). M. L. 5591.

Dérivés : *minio*, -*ās* ; *-ātus*, *-āceus*, *-nus*, *-rius* ; *minus* (Apul.) ; *miniastrum*, *-niolum* (Not. Tir.). Emprunt germanique : v. h. a. *minig* « Mennig ».

minor et **minō** : v. *minae*.

minor, -*ōris* m. f., **minus** n. : moindre, plus petit. Le neutre *minus* s'emploie adverbialment : « moins » (opposé à *plūs*, avec lequel il rime, plutôt qu'à *magis* : *plūs minus*, etc. ; les expressions *magis minusque*, *magis ac minus*, *magis ac minus* forment, au contraire, un couple allitérant par l'initiale). *Minor*, *minus* servent de comparatifs à *parvus*, *parum*. — *Minor* s'oppose à *maior* (*maior*) et, comme celui-ci, s'emploie avec le sens temporel : *minor* (*nātū*) « le plus jeune », d'où *minōrēs* « les descendants » (opposé à *maiorēs*). — *Minus* « moins » s'emploie souvent avec des négations : *nōn minus* (*quam*), *nihil*, *nihilō minus*, et aussi comme forme atténuée de la négation (surtout dans la langue parlée), d'où *si minus* (= *si nōn*), *quōminus* (= *partiellement quā*). Cf. Wackernagel, *Vorles.*, II, 255 ; toutefois, le type de fr. « mécontent » peut s'expliquer par un préfixe germanique. Usités de tout temps ; romans, M. L. 5592, 5594 ; B. W. s. u. — Pas de substantif dérivé. Dénomina-tif : *minōrō*, -*ās* (langue ecclésiastique, Dig.), d'où *minōrātio* (Vulg.), -*tus* (App. Prob.) et *dēminōrō* (Tert.) ; *dēminōrātio* (Vulg.). *Minōrō* est une forme artificielle et récente ; cf. gr. *ἐλασσονέω* (Sept.), à côté de *ἐλασσω* ; le verbe qui va avec *minor* en latin, c'est *minuō*, v. plus bas.

Dérivé : *Minōrica* (à côté de *Maīōrica*), Isid. 16, 4, 44 ; Sofer, p. 90.

minuscūlus, -*a*, -*um* : diminutif de *minus* ; cf. *maiusculus*, *plūsculus* : un peu plus petit. Appartient surtout à la langue parlée, comme les formations affectives ; dérivé : *minuscularius* (tardif). — *Miscellus*? Cf. *miscēō*.

minimus, -*a*, -*um* (*minumus* moins correct ; *minimisimus*, Arn., comme *postrēmissimus*, etc.) superl. : « le plus petit » (dans tous les sens de *parvus*, *minor*) ; *minimū* « très peu, le moins de », « au moins » ; *minimē* : même sens et, dans la langue parlée, par opposition avec *maximē* « pas du tout », cf. gr. *ἥκιστα*. Ancien, usuel. M. L. 5587 ; dénomina-tif : *minimō*, -*ās* (Orib.), demeuré en espagnol et provençal, M. L. 5586. Pas de substantif dérivé.

L'abrégé de Festus, p. 109, 25, porte la glose : *minerrimus pro minimo dixerunt*. Il est difficile d'expliquer cette forme, isolée de son contexte, dont nous ne savons ni l'époque ni l'origine. On a supposé (Thurneysen, KZ 30, 485) qu'elle avait été créée sur *minus* d'après le rapport *uetus*, *ueterrimus*. Toutefois, *ueterrimus* n'a pas été formé sur *uetus*, mais sur *uetor* qu'on lit dans Ennius. Il est possible que *minerrimus* soit une formation baroque, créée plaisamment par quelque auteur de comédies ou de mimes, pour aller, par exemple, avec *miserrimus*, *dēterrimus*, dans un groupe comme *miserrimus atque minerrimus*.

minuō, -*is*, -*uī*, -*ūtum*, -*ere* : diminuer (transitif et absolu), amoindrir. Usité de tout temps. Les formes

romanes supposent *minuāre*, M. L. 5593 (cf. *minuātio*, Euth.). **adminuāre*, M. L. 176.

Dérivés et composés : *minūtus* : petit, menu ; substitut populaire de *parvus* (v. ce mot) ; panroman, M. L. 5600, et irl. *munud*, *minūtum* : petite partie d'une chose, en particulier petite pièce de monnaie ; *minūta* : minute ; *minūtulus*, conservé dans quelques parlers italiens, M. L. 5599 ; *minūtum* (rare) ; *minūtū-tim* (d'où *minūtātus*, Apul.) ; *minūtē* (classique) ; *minūtiloquium* (langue ecclésiastique = *μικρολογία*) ; *minūtū* (latin impérial ; la langue classique emploie *dēminūtio*) ; *minūtulus* (rare et tardif, tiré de *dēminūtius*), opposé à *auctius* ; *minūtia* (latin impérial), usité surtout au pluriel *minūtiae* : petites choses, petits détails, minuties ; *minūtō*, -*ās* (Ital.) ; **minūtāre*, M. L. 5597, 5598 ; B. W. *menu*, *menuiser* ; *minuiscō* ; *minuitās* (tardifs).

minūtālis (Tert., latin ecclésiastique) : exigü, petit, chétif ; **minūtāl** n. : — *est species pulmenti uel fragmen panis uel ligo, uel species indumentū, uel illud quod ponitur in latrinis ad purgandum anum*, CGL V 621, 6. Pour le dernier sens, cf. Pétr., Sat. 47. M. L. 5596, *minūtālīa*.

comminuō, -*is* : briser, mettre en pièces ; cf. P. F. 105, 4, *lacerare, diuidere, comminuere* etc. Composés d'aspect déterminé.

dēminuō (*diminuō* ne semble être qu'une corruption de *dēminuō*) : amoindrir (en enlevant), diminuer ; *dēminūtio* ; *dēminūtius*, -*a*, -*um* (gramm.) ; *imminuō* (ancien, usuel, classique) ; *imminūtio* ; *imminūtus* (avec *in-* privatif, Dig.).

minister, -*trī* m. ; **ministra**, -*ae* f. : serviteur, servante (formé d'après *magister*, avec lequel il fait couple), aide servant, ministre d'un culte = *ὀνητής*, -*της*. Ancien, usuel.

Dérivés et composés : *ministerium* : fonction d'un ministre, aide, ministère (B. W. *métier*) ; service (de table), M. L. 5589, d'où britt. *menestr*, *menestyr* « échançon », irl. *menstr* « ministerium » ;

ministrō, -*ās* : servir et « fournir, procurer ». Dans la langue nautique, « manœuvrer », M. L. 5590. Dérivés : *ministrātor*, -*tiō*, -*tōrius*, etc. ; *ministriz* (Gl. Philox.). Le sens de « servir, serviteur » s'est développé sous l'Empire ; de là de nombreux dérivés dans ce sens ; *ministrālis* (Itala), M. L. 5588, -*ānus*, -*ārius* : *ὀνητη-xός* (Gl.).

administrō, -*ās* : aider, servir. Puis se dit de toute besogne que l'on accomplit, d'abord sous les ordres de quelqu'un. Dans la langue du droit public a pris le sens de « administrer, gouverner ». Le sens est tellement loin de *minister* que Tacite, A. 13, 6, 2, écrit : *proelia... et cetera belli per magistrōs administrari possent*. — *Administrō* a fourni à son tour de nombreux dérivés, dont *administer*, sur lequel ont été bâtis tardivement *com-*, *prae-minister* et *comministrō* (Tert., Hil., Macr.).

praeministrō, -*ter*, -*tra* (Gell., Apul.).

subministrō : fournir (cf. *suppediō*) et ses dérivés.

Le présent *minuō* est à rapprocher du thème du présent **minu-* qu'offre, avec un suffixe de dérivation, le gr. *μύνω* « je diminue », à côté de quoi l'on a l'adverbe

hom. *μύνω* « un moment » et des composés à premier terme verbal tels que *μύνωρος* « qui vit peu de temps ». On cite, de plus, britt. *min* « minor, minus », corn. *minow* « amoindrir ». On écartera l'ἀνάξ védique *minōti*, dont Wackernagel fait la critique. La racine **mei-* est claire dans skr. *mīyate* « il s'amoindrit, il dépérit » et dans le comparatif gr. *μείων* « moindre, plus petit » ; cf. peut-être *mica*.

D'autre part, il existait une racine **men-* indiquant la notion de « petitesse », qui est représentée par arm. *manr* « petit » (thème en -*u-*), *manuk* « enfant », hom. *μᾶνός* (avec première syllabe longue) et att. *μᾶνός* (l'opposition des quantités supposant **μᾶνός*) « rare, clairsemé », sans doute apparenté à **μᾶνός* « seul » (hom. *μᾶνός*, att. *μᾶνός*), m. irl. *menb* « petit », lit. *mėikas* « médiocre », tokh. B. *menki* « moindre », skr. *mandk* « un peu », hitt. *man-in-ka* « court, proche ». Le comparatif v. sl. *minjiti* « moindre » y appartient, ainsi que got. *minniza* « plus petit », *mins* « moins ».

En italique, il y a eu contamination. L'osque a, d'une part, le verbe *menvum* « minuer », de l'autre *min* (« minus », *minstreis* « minōris ». Lat. *minor*, *minus*, avec les dérivés, provient d'une contamination de **menu-*, etc., et de *minuō*. Le masculin *minor* a été fait sur *minus* d'après *maior*, *maius* ; il ne peut s'expliquer directement. Mais, dans *minus*, il y a un ancien -*u-*, comme on le voit par l'action que le mot a exercée sur le groupe de *plūs* (v. ce mot). Et en, effet, à date ancienne, ce n'est pas à un neutre *maius* que s'opposait l'adverbe *minus* ; c'est à *magis*. — *Minister* (cf. osq. *minstreis*), qui s'oppose à *magister*, peut reposer sur un ancien **mēnistro-* : une forme de ce genre a pu faciliter la contamination du groupe de *minuō* et de celui de l'ancien **men-*. *Minimus* est formé avec le suffixe simple **mo-* de superlatif ; *minimus* est la seule forme correcte ; *minumus* a subi l'influence de *minus* et de *maximus*.

En somme, histoire complexe et, par là même, hypothétique pour une part. Mais on ne peut rendre compte des formes attestées qu'en tenant compte de deux racines indo-européennes distinctes indiquant la petitesse : **mei-* et **men-* (**menu-*).

minōs : v. *mingō*.

mintriō, -*is*, -*ire* : ravir (cri du rat ; Carm. Philom., *mintrit*, var. *mintrat*). Cf. *drindriō*.

minurriō, (*minū*?) -*is*, -*ire* : gazouiller. Rattaché par l'étymologie populaire à *minor*, *minus* ; cf. P. F. 109, 12, *minurriōnes appellantur auium minorum cantus*. Rare et tardif.

Cf. gr. *μυρρῶς*, *μυρρῶμα*, *μυρρῶ* ; a même chance d'être une adaptation populaire des verbes grecs, d'après le type *ligurriō*, etc.

minus, -*a*, -*um* : au ventre glabre. Terme rustique, qui s'emploie des brebis ; cf. Varr., R. R. 2, 2, 6, *illasc oves, qua de re agitur, sanas recte esse... extra lusa(m), sudam, minam, i. e. uentre glabro*. Un autre sens est donné par l'abrégé de Festus, P. F. 109, 10, *minam Aelius uocitatum aut mammam alteram lacte deficientem, quasi minorem factam*. Il est évidemment influencé par un rapprochement avec *minor* dû à l'étymologie populaire.

Peut se rattacher à la racine de *minuō* ; v. *minus*,

etc. Le gallois a *moel* « chauve, sans poils », que M. J. Loth rattache à un autre groupe, *Rev. celt.*, 44, 298.

mīrō, -ōnis m. : monstre; mot rare, cité par Varron, L. L. 7, 64, qui donne un exemple d'Accius : *miraculæ a miris, i. e. monstros, a quo Accius ait : « personas distortis oribus, deformis, miriones », et qu'on retrouve dans les glossaires, e. g. Plac. V 33, 25, mirionem, turpem ueluti miriorem propter foeditatem. Repris par Tertullien au sens de « admirateur ». Dérivé de *mīrus* avec suffixe en -ō, -ōnis caractéristique des formations populaires; cf. *nāō, capitō, etc.**

mīrus, -a, -um : étonnant, étrange, merveilleux. Comparatif *mirior* dans Titinius, 16, 1 R³, cité par P. F. 110, 6, et *mirius* (Varr.); pas de superlatif; Plaute et Cicéron disent *permirus*. Employé souvent dans des locutions adverbiales : *mīris modis* (d'où l'adjectif *mīrmodus*, à l'ablatif *mīrimodis* comme *multimodis*), *mīrum in modum*; dans des phrases nominales : *mīrum nī* (cf. *nītrum*), *mīrum quantum*, *mīrum quīn*, *quid mīrum*, *quid hōc mīrus* (Varr. ap. Non. 153, 26); cf. l'emploi grec de θαυμαστόν, θ. ὄς, θ. ἥλκον, ὁδὸν θαυμαστόν et; quelquefois avec la copule : *mīra sunt*. L'emploi comme épithète est rare et réservé à *mīrabilis*, qui dans le latin impérial a remplacé *mīrus*, comme *mīrabiliter* a remplacé *mīrē*. Plaute, Am. 1105, dit *nīmia mīra memoras*, mais la Vulgate, Jos. 3, 5, écrit *cras faciet Dominus inter mīrabilia*. Ancien, classique.

Dérivés et composés : *mīror, -āris* (et *mīrō*, cf. Varr. ap. Non. 474, 26, passé dans les langues romanes, en roumain avec le sens de « s'étonner », dans les autres langues avec celui de « regarder, mirer », M. L. 5603; britt. *mīret*) : s'étonner, regarder avec étonnement ou admiration; *mīrābundus* (T.-L. et les archaisants); *mīrātio, -tor, -trix* (rares, poétiques et tardifs); *mīrāculum* : chose étonnante et, dans la langue religieuse, « prodige, miracle »; à tendu à prendre un sens laudatif; cf. P. F. 110, 4, *miracula, quae nunc digna admiratione dicimus, antiqui in rebus turpibus utebantur*, M. L. 5602; *mīrācula, -ae f.* (Plt., Ci. 407; cf. Varr. L. L. 7, 64); *mīrābilis*, d'où le pluriel *mīrābilia*, usité dans la langue de l'Eglise et conservé dans les langues romanes, M. L. 5601 (**merabilia*), B. W. merveille, iirl. *mīrbail*; *mīrābilitas* (Lact.); *mīrābilitarius* (Aug.); *permirābilis* (Aug.); *permirandus* : θαυμασιώτατος; *admīror* : même sens que *mīror*, mais plus souvent avec idée laudative, et ses dérivés, usuels et classiques;

dēmīror : renforcement familier de *mīror* (cf. *dēperō*); *dismīror* (Gl.).

ēmīror (Hor., C. 1, 5, 8 = ἀποθαυμάζω);

mīrificus : renforcement de *mīrus*, auquel il fournit son superlatif. Ancien classique; *mīrificē*; *mīrificō* (Ital.); *mīridicus* (Gl.).

On rapproche la racine de skr. *smṛyate* « il sourit », v. sl. *smějō se, smījati se* « rire », lette *smēju, smiēt* « rire », gr. *smēdō* « je souris », angl. *smile*. Le sens de lat. *mīrus* peut s'expliquer par là, mais médiocrement : « sourire » n'est ni « admirer » ni « s'étonner ». Pour la forme, on ne sait si *r* de *mīrus* repose sur *r* ou sur *s*. Dans le premier cas, on rapprocherait skr. *smērah* « souriant » et peut-être un mot vieil anglais *smære* « lèvres », dans le

second v. sl. *směřū* « rire », où *x* peut reposer sur *s*. Étymologie incertaine, à peine plausible.

miscēō, -ēs, -ul, mixtum (mistum), -ēre : mêler, mélanger. Ancien, usuel. Doublet tardif (iv^e siècle), roman *miscēre*; cf. M. L. 5604; v. h. a. *miscen*.

Dérivés en -*misc* et en *mixt* : 1° *miscuus, -miscus, -a, -um*, attestés dans *promiscuus* « mélangé »; *promiscam* : dicebant pro promiscue, P. F. 250, 26, ancien accusatif féminin employé adverbiallement; cf. Plt., As. 366, *operam promiscam dare*, et Rub. 1182; *promiscē*. Il est à noter qu'un certain nombre de ces adjectifs en -*uus* ne figurent que dans les composés; cf. *assiduus, contiguus, etc.* On trouve aussi *miscuē* (Cassiod.) et dans les gloses un verbe *miscuō*, avec un adjectif *miscuātus*.

miscellus (miscellus), -a, -um (archaïque et postclassique, M. L. 5603 a, *miscellum*); *miscellio, -ōnis* : -es appellatur qui non certae sententiae, sed uariorum mixtorumque iudiciorum sunt, P. F. 110, 8.

miscellāneus (latin impérial) : employé surtout au nominatif pluriel *miscellānea* « pot pourri » (peut-être mot de l'argot des gladiateurs, cf. Juv. 11, 20), formé comme *collectāneus*.

Miscellus est sans doute le diminutif de **misculus*, qui est attesté indirectement par le verbe **misculāre*, auquel remontent certaines formes romanes, M. L. 5606, B. W. *mēler*, et germaniques (v. h. a. *miscelōn*), à côté d'autres qui supposent *miscitāre*, M. L. 5605; cf. *miscitātus* (Grom.). Sur un *miscellus* qui serait issu de **minuscullus*, v. M. Leumann, Glotta 11, 490.

A *miscēō* se rattache sans doute l'adjectif *miscia* (conjectural; le manuscrit a *miziz*) de Pétrone 45, 6, de sens obscur : « mêle-tout, brouillon, gâcheur ». La formation serait comparable à celle de *felix, pernix*.

2° *mixtus, -ūs m.* : mélange et, dans la langue rustique, « mélange de semences », cf. Col. 6, 37, 7, sens technique qu'on retrouve dans les dérivés romans de *mixtum, mixtiō, mixtilia* « métal », cf. *miztura*; M. L. 5619-5622; B. W. *mēleil*.

mixtiō, -ōnis f. (latin impérial) : mélange; *mixtō, -ās* (Mul. Chir.); *mixtim*.

mixtārius (?), cf. Non. 546, 20, *mixtarium, quo miscemus* = χράτρο.

mixticius (latin ecclésiastique), traduisant gr. σμικτός; cf. fr. *mētis*, M. L. 5618, B. W. s. u.

miztura, M. L. 5622; iirl. *maistreadh*, et *miztūrō, -ās* (Pall., Pelag.). Cf. aussi M. L. 5617, **mixticāre*.

Composés : *ad-, -com-, -im-, inter-, per-, prō-miscēō*; *immixtus* « non mélangé » (Aus., = ἐκμυκτός); *impermixtus* (rare, non classique); *remiscēō*, M. L. 7196 a.

Racine **meik-* avec doublet **meig-* : skr. *mīrād* et lit. *mīšras* « mêlé »; fournissait sans doute un présent radical athématique, remplacé en lituanien par *mištiū, mištiū* « mêler »; le slave n'a que le causatif *měšō, mēšiti* « mêler »; cf. lit. *maišau, maišyti*. Le grec a le présent secondaire μετρίωμι à côté de l'aoriste μετρῶν. Le présent en *-ske- est bien représenté : gr. *plāwō* (sur celt. *mesgus*, iirl. *medg*, etc.; v. Pedersen, V. Gr. d. k. Spr., I, 88), d'une part, et, de l'autre, v. h. a. *miscan*, iirl. *mescain* « je mêle », passé au type en -ā- comme lat. *miscēō* est passé au type en -ē-, *commesecar* « commiscentur ». Lat.

mixtus repose sur la forme désidérative à -s- qu'offrent skr. *āmikṣā* « caillebotte », *mekṣdyati* « il remue, il agit ».

miser, -a, -um : 1° malheureux, misérable; 2° qui rend malheureux, *miserā orbis*, Cic., Fin. 5, 28, 84; *miserā et calamitosā res*, Cic., Rosc. Am. 28, 77; *miserē* : malheureusement, de façon à être malheureux; d'où « violemment, excessivement » (langue parlée). Ancien, usuel et classique. Conservé dans quelques formes romanes anciennes. M. L. 5608.

Dérivés et composés : *miseria* : malheur, misère. Souvent au pluriel avec sens concret « misères, infortunes »; *miseritūdō* (Acc.); *miserimōnium* (Labér.), comme *tristimōnium*; *misellus*, diminutif de tendresse, M. L. 5607; *miserinus* (Apol.); *miseror, -āris* (et archaïque *miserō*, M. L. 5608 a) : plaindre, s'apitoyer sur, prendre en pitié; *miserātio* (-men, Juvenal) « aumône », trad. de ἐλεημοσύνη; *miserātor* = οὐκρίπων; *miserābilis* et *immiserābilis* (Hor. = ἀνελεγκτός); *commiseror, -ātio*, etc.

[mē] *miseret*; [mē] *miseretur, misertum* est : j'ai pitié; impersonnel, sur lequel sans doute a été créé le verbe personnel *miserēō, miseror*, d'où *miserēscō* et *commiseror, commiserēscō, misertor* (Ven. Fort.).

miseriōr, -dis et ses dérivés *miseriōrdia, immiseriōr, -dis* etc. Traduit gr. ἐλεήμων, ἐλεημοσύνη. Peut-être imitation du grec familier εὐπλαγχτός (cf. σπλαγχνίζομαι).

Adjectif expressif sans correspondant connu. Le rapprochement avec *maerēō, maestus* est incertain et sans intérêt. Gr. *ἔλεος* est, de même, un mot nouveau; les représentants romans de *miser* sont rares et n'ont pas vécu.

missa, -ae f. : 1° remise (Cod. Theod. 6, 26, 3, -m *facimus*); 2° congédiement, renvoi; 3° messe, célébration de l'office divin. — *Missa* est le féminin substantivé de l'adjectif *missus*; le sens de messe, dont l'origine a été contestée (cf. E. J. Dölger, *Missa*, Ant. u. Christ. 4, 1934, 271; 6, 1940, 81; E. Pax, *Die Sprache*, I, 1949, p. 87, 100), doit se tirer de l'expression *missa catechumenorum* « renvoi des catéchumènes » (après les premières prières et le sermon; v. Blaise, *Dict. lat.-fr. des auteurs chrétiens*, s. u.), qui ensuite s'est étendue à l'office tout entier (Ambro., Ep. 20, 4, premier exemple). Roman. M. L. 5610; B. W. s. u.; v. h. a. *missa, messa*, etc.

mitis, -e : doux, douce. Se dit de la saveur, et en particulier des fruits, *sunt nobis mitia poma*, Vg., B. 1, 81. Il s'y joint une idée de « mûr », « tendre »; cf. Plt., Mi. 1424, *mitis sum equidem fustibus* (en jeu de mots avec *mitis* de *mittō*); cf. Non. 342, 14 sqq.; de là le sens de **mitius* « blet » dans les dialectes italiens, cf. M. L. 5614 (avec un doublet dialectal **metius*). S'applique aussi au moral; souvent joint à *placidus, placidus* (Vg., Ae. 8, 88), *tranquillus, lenis*, etc. Ancien, classique.

Dérivés et composés : *mitēscō, -is*; *mitigō, -ās* et ses dérivés (cf. pour la formation *lenis/leugo*), *dēmitigō* (d'après *dēleniō*); *ēmitēscō, -mitigō* (tardifs); *immittigābilis* (Cael. Aur. = ἀκαταπαύνητος); *mitificus, -ficō* (cf. *dēleni-, molli-ficus*); *mitiusculus* (Cael. Aur.); *mitiō, -is* (Apic.); *mitisonus*.

immitis, -e, opposé à *dulcis* par Plin. 13, 26; *immitis āua*, Hor., C. 2, 5, 10; au sens moral, « cruel, farouche ». Ancien, mais évité par Cicéron et César; repris à l'époque impériale.

On rapproche gall. *maydon* « parties molles », iirl. *mōith* « mou, tendre », lett. *aimietē* « attendre »; *mitis* représenterait un ancien **mei-ti-s* (cf. *lenis, mollis*), et, d'autre part, iirl. *min* « fin » (v. Pedersen, V. Gr. d. k. Spr., I, p. 181 et 184). Le groupe de lit. *mielas*, v. sl. *milū* « cher » diffère pour le sens. La racine est munie, suivant les langues, de différents suffixes, v. W. H. s. u.

**mitiscus* : *est ubi homo tenet pedes, cum sedet in equo*, CGL V 621, 18. Sans autre exemple. Lire *mēniscus* = μνίσκος?

mitra, -ae f. : mitre. Emprunt au gr. μίτρα, attesté depuis Cicéron et latinisé.

Dérivés : *mitrātus*; *mitrula*; *mitella*; *mitellitus* (féminin *mitellita* dans Suét., Nér. 27).

mittō, -is, mīsi (*compromissus*, S. C. Bac.; *missi* dans Plt.), **missum, mittere** (de **smittō*? cf. *cosmittere pro committere* attribué aux *antiqui* par l'abrégé de P. F. 59, 5, le *mitat* de l'inscription de Duoenos est obscur : formation en -ā? La forme se retrouve dans une inscription de Tibur, publiée par L. Reci, Rc. d. R. Ac. d. Lincei, S. VI, v. 2, 448-471) : « laisser aller, laisser partir, lâcher, lancer » et, avec un infinitif, « omettre de, cesser de »; au sens moral « omettre, passer sous silence »; par suite « envoyer ». Le sens premier est bien attesté; cf. Plt., Ru. 1015, *mitte rudentem, scelestē*. — *mittam*; *omitte uidulum*; Hor., A. P. 476, *mittere cutem* et les expressions *missum facere aliquid, manū missiō*; Plt., Au. 651, *iam scrutari mitto*; Cic., Mur. 15, 33, *mitto proelia, praetereo oppugnationes*. C'est ce sens qu'on trouve dans *missiō* « renvoi, congé, quartier », dans les composés *admittō, amittō, dēmittō, ēmittō, intermittō, omittō, permittō* « laisser passer à travers », *praetermittō, prōmittō, remittō, submitto, trāsmittō* (trā-). Cf. encore *missus, -ūs m.* « fait de laisser aller », d'où « lancer (d'une flèche, etc.) », et « course de chevaux »; *missum, -i n.* (et *missārium*) : prix, δῶρον (Gloss.); *missilis* et *missibilis* (tardif) « qu'on lance », et *missile n.* « arme de jet »; *missilia n. pl.* « cadeaux qu'à l'occasion de certaines fêtes on répandait dans le public »; *missicius (miles)* « soldat libéré ». De *mittendus* : *mittendārius* (Ruf., Cod. Theod.) : fonctionnaire envoyé pour percevoir l'impôt.

Le sens de « envoyer » est dérivé, bien qu'attesté depuis Ennius (ap. Cic., Tu. 3, 13, 28), et a dû se développer dans des emplois comme *mittere equos*, Varr., L. L. 5, 153, etc.; Plaute crée un fréquentatif *missicūlō* (Ep. 132), sans autre exemple, semble-t-il. A basse époque, *mittere* apparaît spécialisé dans le sens de « envoyer à table, mettre à table », d'où *missus, -ūs* « service », Lampr., Hel. 30; Capitol., Pertin. 12; *missōrium* « plat » (glosant *ferculum, lanx*) et, dans les langues romanes, *missus* « mets »; cf. M. L. 5611, 5612, *mittere* « mettre », 5616, cf. B. W. s. u., Löffstedt, *Syntactica* II 379, le sens de « envoyer » étant exprimé par d'autres verbes, **invidāre, mandāre*, et le composé *trāmittere*. Pour *missā* « messe », v. ce mot.

Composés : *amittō* : laisser s'échapper ou s'éloigner. *Quod nos dicimus dimittere, antiqui etiam dicebant amittere*, Don., Haut. 480 (cf. Plt., Mi. 1096); par suite « perdre » (différent, tout au moins à l'origine, de *perdere* « envoyer à sa perte, détruire, perdre irrémédiablement »); *omitte* « abandonner, omettre ».

admittō : laisser s'approcher admettre, M. L. 178; d'où « laisser faire » (*feri pati*, dit Donat, Eun. 761); de là *admittere in se (culpam)* (différent de *committere*, qui indique l'acte criminel accompli ouvertement, punissable par la loi civile) « se rendre coupable (par faiblesse) »; dans la langue augurale, « permettre »; *admissuade aues* « oiseaux de bon augure », P. F. 20, 1; cf. Plt., As. 259, *quouis admittunt aues*; dans la langue des éleveurs : conduire le mâle à la femelle (opposé à *submittere*), d'où *admissarius* (*armissarius*), M. L. 177, cf. gall. *amuss* (d'équid); *admissio*, *admissura*.

circummittō : envoyer de tous côtés.
committō : -ere *proprie* est insinuer *mittere*; *nunc eo utimur et pro facere, aut pro linguere, aut pro incipere*, P. F. 36, 4; mettre ensemble ou aux prises », d'où « comparer » et aussi « confier, remettre à quelqu'un ». — De *committere legiones* (e. g. Hirt., B. G. 8, 26, 2, *negue infirmas legiones hostibus committere uellent*) on a dit *committre pugnam*, et c'est ainsi qu'a dû se développer le sens de « commencer, entreprendre », « risquer », qui s'est spécialisée dans un sens péjoratif (*committere*) « commettre une faute »; cf. Don., Ad. 159, *committet : perficiet, sed hoc proprie de illicitis et puniendis facinoribus dicimus*; Prisc., GLK II 404, 1, *committo : pro credo et pecco*. De là *committre ut* « commettre la faute de, s'exposer à ce que »; *commissum* « faute, délit », M. L. 2086 a. Panroman. M. L. 2086. Au sens premier de *committō* se rattachent *commissio* : terme technique « célébration des jeux » (proprement « fait de confier les jeux à quelqu'un »). Puis, dans la langue ecclésiastique, « engagement ». Confondu avec *commissum* et avec *commissura* : assemblage, jointure, raccordement; et « fissure » (= *rima*), M. L. 2085 b.

dēmittō : laisser tomber, baisser, fermer (les paupières); *dimitto* : envoyer dans des sens opposés, renvoyer; *ēmittō* : laisser s'échapper, émettre; *ēmissarius* : émissaire, et aussi doublet tardif de *admissarius*, sans doute d'après *ēmissio sēminis*; *ēmissarius* : canal d'écoulement; *ēmissicius* (Plt.); *inmittō* : lâcher sur ou dans, envoyer dans; *intermittō* : laisser un intervalle entre, d'où interrompre, cesser; *ōmittō* : laisser échapper, omettre (de **ōmittō > *ōmittō > ōmittō*; cf. *mamma*, *ramilla*); sur *ōmittō*, v. Havet, *Man.*, § 265; *permittō* : envoyer à travers, laisser aller, permettre; *praetermittō* : laisser passer (cf. *praeterē*); *prōmittō* : mettre ou envoyer en avant. Dans la langue augurale, synonyme de *portendō* « mettre devant les yeux » (cf. dans Plt., Poe. 1205 et 1209, l'emploi de *portentum* et de *prōmitti*); puis, dans la langue commune, « promettre, s'engager » (synonyme de *pollicor*). Ancien, usuel. Conservé sous des formes savantes dans les langues romanes. M. L. 6775. Le caractère originairement religieux de *prōmittō* est visible dans la phrase du SC. Bacch. : *neue post hac inter sed coniuorase neue comuouse neue conspondise neue conpromisise uellet neue quisquam fidem inter sed dedise uellet*. De là

prōmissor (Hor., A. P. 134 = *ἐπαγγέλιος*); *comprōmittō* : terme de droit « s'engager réciproquement à remettre la décision d'une affaire à un arbitre; compromettre »; *compromissum*, -i n., et *reprōmittō*.

remittō : renvoyer, relâcher, faire remise de, M. L. 7197.

submittō : mettre sous, envoyer sous (cf. *admittō*); soumettre, M. L. 8382.

transmittō, *trāmittō* : envoyer au delà; faire passer, transmettre; et aussi : passer, traverser (cf. *trādūcō*, *trānseō*), M. L. 8849.

Le présent *mittō*, à côté du perfectum *misi*, ne peut être qu'une forme expressive à consonne intérieure géminée. Pas d'étymologie sûre. Le groupe de got. *bismitan* « *ἐπιτρέφω* » est trop loin pour le sens. On rapproche de manière séduisante une racine iranienne qui a un 0 représentant th, consonne expressive comme le -tt- de *mittō* : av. *maēō*, que Bartholomae traduit justement par *mittere*.

modius, -i m. (*modium* n.) : mesure (de capacité pour corps secs), boisseau; mesure de surface égale au 1/3 du *iugerum* (sens rare); dans la langue nautique, trou où s'emboîte le pied d'un mât. Ancien, technique. M. L. 5629; B. W. *muid*. Germanique : v. h. a. *mutti*, etc.; celtique : irl. *buide*, *muid*.

Dérivés : *modialis*; *modiātio* (Cod. Theod.), M. L. 5626; *modiolus* : petite mesure. Usité dans de nombreuses acceptions techniques : moyen, barillet, trépan, etc., cf. Rich., s. u. M. L. 5628 et 5627, **modiolum*; B. W. *moyeu*.

Composés : *sēmodius* (v. *sēmi*-); M. L. 9709-9710, *sēsqui*-, *tri*-, *decemmodius*.

Modius semble être à *modus* comme du-pundius, -ium à pondus.

V. *medeor*.

modus, -i m. : mesure; sens général d'où dérivent des sens spéciaux : mesure de surface (la mesure de capacité s'exprimant par le dérivé *modius*), et surtout mesure agraire, *modus agri*. A *modus* « mesure » se rattache **modellus*, M. L. 9698. Au sens moral et abstrait « mesure qu'on ne doit pas dépasser, modération, juste milieu ». Dans la langue de la rhétorique et de la musique « mesure rythmique, rythme » (souvent joint à *numerus*) « mesure musicale », de là *modus facere* « faire la musique (d'accompagnement) »; *modus lydius*, équivalent du gr. *μετρόν*. Du sens de « mesure », *modus* est passé à celui de « limite » (= *ὅρος*), et aussi à celui de « manière de [se] conduire ou de [se] diriger » (= *τρόπος*) et, par généralisation, à celui de « manière, façon de faire » (souvent joint à *mōs*, avec lequel il allitère : *mōre modōque*), d'où les locutions nombreuses *modō*, *in modum*, *ad modum*, *omnibus modis*, *huius modī*; *quō modō* (et *quōmodō*, unifié), *quem ad modum*, qui, dans la langue populaire, se substituent à *ut*, trop bref (cf. l'emploi de *quōmodo* dans le *Satiricon*), et dont le premier a eu une grande fortune dans les langues romanes sous la forme apocope *quomo*, attestée plusieurs fois en bas latin (v. J. Pirson, *Festschr. Volmüller*, p. 61), fr. *comue*, esp. *cuemo*, port. *comue*, etc.; cf. M. L. 6972; B. W. s. u., etc. Le *quomodi* (*comdi*) qu'on lit sur des tablettes magiques (v. Jeanneret, *La langue des tablettes d'é-*

craton latine, Neuchâtel, 1918, p. 21) est dû à l'influence de *eiusmodi*, *huius(ce)modi*. En grammaire, *modus* désigne la voix et le « mode » : *patiendi modus, faciendi modus*; en logique : le mode du syllogisme. Usité de tout temps. M. L. 5633. Celtique : irl., britt. *mod*, *modd*.

modō (ablatif de *modus* abrégé par l'effet de la loi des mots iambiques) : en restant dans la mesure, justement. Puis *modo* a signifié « dans la mesure et pas plus »; par suite « seulement », par une restriction analogue à celle qu'on observe dans *tantum* « autant » (et pas plus), d'où « seulement »; cf. Plt., Mo. 200, *amata sum atque uni modo gessi morem* (*modo* = sans aller au delà). De là les locutions restrictives *nōn modo* (correspondant à un *sed etiam*), *modo ut*, *modo si* (*si modo*), *modo nōn* (= *μόνον οὐχ*) et (*dum*) *modo* au sens de « pourvu que ».

Modo, comme le gr. *ἄρτι* ou le fr. « justement », s'emploie aussi en parlant du temps présent, récemment écoulé ou qui va venir bientôt; e. g. Tér., Ad. 289, *modo dolores... occipiunt primum*, où Donat note *euidenter hic « modo » aduerbium temporis praesentis est*; An. 594, *domum modo ibo*; cf. Löffstedt, *Philol. Kommentar*, p. 240 sqq. De là *modo... modo* « tantôt... tantôt »; *modo... tum* (= *primum... deinde*); et *postmodo*. De *modo* « récemment » dérive l'adjectif bas latin *modernus* (= *ἀρχαῖος*), formé sur le modèle de *hesternus*, *hodiernus*. *Modo*, enfin, se joint à un impératif ou à un pronom personnel pour donner plus de vivacité à l'ordre ou à l'interpellation : *i modo*; *tu modo posce deos uniam*.

Le latin ecclésiastique a renforcé *modo* en *ā modo*, soudé ensuite en un mot, pour traduire *ἀντίπαρ*, *ἀπὸ τοῦ ὧν*, sur le modèle de *ab-ante*, etc. *Modo* au sens temporel est représenté dans quelques dialectes romans; cf. M. L. 5630.

admodum : adverbe formé de la soudure de *ad* et de *modus*, « jusqu'à la mesure, ou la limite », au contraire de *modo*, a pris un sens intensif « jusqu'à combler la mesure, à un haut degré, grandement, tout à fait, absolument, en tout ». Il a servi aussi de particule affirmative pour répondre à une question, comme *maximē*, ou gr. *πάνω γέ*.

propemodum, -*dum* (ancien, classique) : à peu près. V. *prope*. — *praemodum* « outre mesure » (Liu. Andr. ap. Gell. 6, 7, 12).

Dérivés et composés :

1^o du thème **modo-* : *modulus* : petite mesure. En architecture « module »; en musique « mesure, mode, rythme », M. L. 5632; *modulō* (-*lor*) : « régler, mesurer, moduler, rythmer » et ses dérivés; *ad-*, *-ē*, *prae-*, *modular*; *immodulātus* (Hor. *ἀντρος*, *ἀρρυθρος*).

modicus : mesuré (avec le même sens restrictif que dans *mediocris*) « modeste, parcimonieux, modique ». De là *modice*, *modicius* (Fort.), *modiculus*, -*cātus* (bas latin) et *immodicus* « démesuré, extravagant »; *permodicus*.

modificō (-*ficor*), -*ās* (-*āris*) : régler, limiter (depuis Cic.), et ses dérivés.

modimperator : magister potandi in conuiuiis. Création artificielle de Varr., citée par Non. 142, 5.

commodus (pour la formation, cf. *cōsonus*) : con-

forme à la mesure, mesuré, approprié à, d'où « commode, avantageux »; *commodum* : ce qui convient, avantage, aise, profit; traduit le gr. *τὸ συμφέρον*. Adverbialement : « à propos, justement ». De là : *commodē* « comme il faut »; *commoditās* « juste proportion », d'où « commodité », « moment favorable » (opposé à *opportunitās* « lieu favorable »), « avantage ». Dans la langue familière, en parlant de quelqu'un, « complaisance »; *commodō*, -*ās* : ajuster, adapter; « donner à quelqu'un pour sa convenance ou son usage »; au sens absolu « se prêter à, obliger, rendre service ». M. L. 2086 a.

accommodō : adapter, conformer; accommoder; prêter, attirer; d'où *accommodus*; *accommodatō*.

incommodus : mal adapté, incommode, désagréable.

Incommodus, *incommoditās*; *incommodesticus*, formation plaisante de Plaute, dans une série d'épithètes en -*icūs* : *uenaticus... molossicus... odiolissicus... incommodesticus*, Capt. 87; *permodicus*; *permodestus*, *permodē*.

2^o du thème **modos-/es* : *moderor*, -*āris* (et *moderō*) : maintenir dans la mesure, modérer, régler, gouverner; et avec sens restrictif « restreindre, diminuer » et ses dérivés et composés *moderātū*, -*tor*, -*trix*, -*bilis* (Ov.), -*men* (Ov.), -*mentum* (tardif); *admodor* (archaïque); *ēmodor* (Ov.); *immoderātus* « sans mesure, immodéré, démesuré »; *immoderātō*, etc.; *prae-moderor* « préluder en mesure » (cf. *praecōn*, Gell.); *modestus* : qui observe la mesure, modeste, etc. D'où *modestia*, équivalent de *σωφροσύνη* d'après Cic., Tusc. 3, 8, et de *ἐνστάλα*; son contraire *immodestus*, *immodestia*, et son superlatif *permodestus*; *modestō*, -*ās* (Gloss.). L'usage a ainsi distingué *modicus* et *modestus*, distinction reproduite dans le fr. « modique » et « modeste ».

Modus est issu de la contamination de deux noms différents; l'un de sens abstrait et de genre animé, à vocalisme en -*o-*, *modus*; l'autre de sens concret et de genre inanimé, à vocalisme en -*e-*, **medos*, attesté indirectement par le dérivé *modestus* (cf. *scelus*, *scelustus*) et par le dénomiatif *moderor*. L'*o* de *modestus* est dû à l'influence de *modus*, -*i*; de même, c'est à *pondō* que *pondus*, -*eris* doit son vocalisme, au lieu de **pendus* attendu; cf. Meillet, *Introd.*, p. 260.

Modus appartient au groupe de *medeor*. Mais la parenté originelle n'est plus sentie par les Latins.

moechus, -i m. : emprunt au gr. *μοιχός* « adultère » de la langue populaire (comiques, satiriques), d'où *moecha*, -*ae* f., *moechor*, -*āris* (Cat., Hor., etc.); *moechissō*, -*ās* (Plt.), fait comme *gracissō*, *patrissō*, etc.; cf. Wackernagel, *Hellenistica*, Göttingue, 1907, p. 7 sqq.; *moechimōnium* (Labér.), à côté de formes purement grecques comme *moechia* (Tert.), *moechocinaedus* (Lucil.).

moenē, -is n.; **moenia**, -ium (singulier très rare; un exemple dans Naevius, B. P. 60, *apud emporium in campo hostium pro moene* (l. *moeni*?), cité par Festus, 128, 22, qui l'attribue fausement à Ennius; on emploie le pluriel, pour lequel on rencontre les formes *moenōrum*, *moeniis*, sans doute sous l'influence de *mīrus*, ancien *moīros*, *moerus*, apparenté à la fois par la forme et par le sens. La diphongue s'est conservée dans *moenia*, tout au moins dans l'écriture, tandis que dans les

dérivés elle a abouti régulièrement à *ū* : *mūniō*, cf. *poena*, *pūniō*; *Poenus*, *pūnicus*. Le maintien de *-o-* dans *moenia* s'explique par le caractère technique du mot, plutôt que par la présence des deux *i* qui flanquent l'*n* (opinion de Fr. Muller, R. Ét. lat., I, 97; v. Niedermaier, Phonét., p. 63). Le sens en est bien défini par Festus, 128, 25, *moenia* : *muri et cetera munientiae urbis grata facta*; ut *Accius* in *Hellenibus* (385) : « *Signa extemplo canere, ac tela ob moenia offerre imperat* ». Terme technique de sens plus large que *mūrus*, comme on le voit par le vers de Vg., Ae. 2, 234 : *diuidimus muros et moenia pandimus urbis*. D'où le sens de « construction » (e. g. Ae. 6, 549, *moenia lata uidet triplici circumdata muro*) et de « ville fortifiée » (= *oppidum*).

L'homonymie avec *mūnus* (ancien *moenus*, *moenus*) amène l'étymologie de Varr., L. L. 5, 141, *quod muniendi causa portabatur, munus, quod sepiabant oppidum eo moenere, moerus*. Ancien, classique, mais rare à l'époque impériale en dehors de la langue poétique. Non roman.

Dénominateur : *mūniō*, -*is*, -*iui* (-*ii*), -*itum*, -*ire* : fortifier, munir (sens physique et moral), qui a fourni à son tour de nombreux dérivés et composés : *mūnitio*, -*itum*, -*tiuncula* (Vulg.), -*tor*, -*men* (époque impériale), -*mentum*, -*tura* (tardif); *immūniō*; *mūniō*, -*ās* (Cic.), cf. *τειχίζω*, ἀτειχιστός : *immūniō* semble avoir été créé secondairement, parce que *immūnis* se rattachait à *mūnus*; *admoeniō* (Plt.) = *προτεινίζω*, cf. *admoenire*, M. L. 187; *circummoeniō* « investir »; *com-mūniō*; *emūniō* (époque impériale); *immūniō* (Tac.), cf. *τειχίζω*; *permūniō* (époque impériale); *praemūniō* (classique) « fortifier par avance, prémunir »; *praemūnitio*; *Summoeniūm*, -*i* n. « Quartier du Rempart » à Rome, d'où *summoeniānus* (comme *suburbanus*, *subrostrānus*); toutefois, les récents éditeurs de Martial lisent *Submemmūm*, -*memmianus*, I 34, 6; 3, 82, 2.

Le groupe de *moenia*, *mūrus* ne semble même pas italique commun, car l'osque a *feihūs* « mūrōs », de la racine de *finō*. Pas d'étymologie sûre (comme pour *urbs*).

mola : v. *molō*.

molemōnium, -*i* n. : nom d'une plante indéterminée qui provoque le vomissement (Plin. 25, 108; 26, 40). Origine inconnue, même finale que *argemōnium*, *scamōnium*.

mōlēs (tardif *mōlis*), -*is* f. : masse, et spécialement masse de pierre, digue, môle. S'emploie pour désigner une chose écrasante : *mōlēs pugnāe, bellī*; *m. mali*; *m. Martis* (cf. *μῶλος* Ἀργός? Cf. Gell. 13, 22, 2). De là le sens de « fardeau, difficulté écrasante » : *tantae molis erat Romanam condere gentem*, Vg., Ae. 1, 33; ou « chose gigantesque, colosse » (de *elephantum*). Ancien, classique. Diminutif : *mōlēcūla* (rare et tardif).

mōltior, -*trix*, -*ilus sum*, -*iri* : faire effort pour remuer ou pour se déplacer; s'emploie pour désigner le déplacement d'un objet lourd et encombrant, vaisseau, armée : *molientem hinc Hannibalem*, T.-L. 28, 44, 6; *dum naues moluntur a terra*, id. 37, 11, 12. De là « faire effort, peiner en vue de quelque chose, exécuter avec peine » : *muros optatae molior urbis*, Vg., Ae. 3, 132. Après s'être dit de toute espèce d'acte qui réclame un effort, a désigné, par affaiblissement de sens, tout acte qu'on ac-

complait ou qu'on prépare : *mōltiri uiam, iter*; Vg., G. 1, 271, *insidias auibis moliri*.

De *mōltior* : *mōltitio* : effort, préparation laborieuse; *mōltior*, -*trix*; *mōltimen* (Lucr.), -*mentum* : masse, effort; *admōltior* : faire effort vers, et simplement « approcher » (= *admoenō*); cf. *āmōltior* : Don., Andr. 707, *āmōltiri dicuntur ea quae cum magna difficultate et molimine submoventur et tolluntur e medio*. Mais ce sens s'est affaibli et *āmōltiri* est devenu synonyme de *amouēre*, avec lequel il allitère dans T.-L. 28, 28, 40.

commōltior; **dēmōltior**; **ēmōltior** (rare, archaïque et post-classique); **immōltior** (rare); **obmōltior** (époque impériale); **praemōltior** (Tite-Live); **remōltior** (époque impériale, poétique); **immōltus**, Lex Iul. municip., cf. *inaedificatus*.

A *mōlēs* se rattache également :

mōlestus : qui est à charge, pénible; et simplement « ennuyeux » (cf. *odiosus*). Ancien, usuel et classique. Non roman. Irl. *molach*.

Dérivés et composés : **molestē** : avec peine, *m. ferō*; **molestia**, M. L. 9699; **molestō**, -*ās* (et *molestor*) ; *per-sub-molestus*; *praemolestia*, dans Cic., Tu. 4, 30, 64, *alii metum praemolestiam* (= *προσώπησης*?) *appellabant, quod est quasi dux consequentis molestiae*.

L'alternance *ō*/*o* entre *mōlēs* et *mōlestus* ne s'explique pas à l'intérieur du latin (l'influence de *mōdestus* supposée par Pedersen est peu vraisemblable). La racine de ces mots est donc de la forme **mel-*, avec alternance **mōl-*. La forme *molestus* peut reposer sur **mēles-lo-* et suppose un thème en *-*es*; cf. lat. *sēdēs* en face de gr. *ἔδος*. On est amené à poser que *mōlēs* reposerait sur un thème radical, que *mōltior* serait une formation de causatif-itératif du type de *sōpiō* et que *molestus* serait dérivé d'une forme de la même racine à suffixe *-*es*.

Contre un rapprochement avec *molō*, que rendrait possible le sens général de la racine, parle le fait que le grec a *μῶλος* « travail pénible » et *μῶλις* « à peine ».

mollestras : *dicebant pelles ouillis quibus galeas exercebant*, P. F. 119, 15. Sans doute emprunt au gr. *μολστή, μολλστή*, déformé par un rapprochement avec *mollis*, comme l'indique J. B. Hofmann, qui compare *aplustre, fenestra*; la finale semble indiquer un intermédiaire étrusque.

mollis, -*ae* adj. : mou, tendre (sens physique et moral, s'oppose à *dūrus*); par suite, souple, sans rudesse : *m. hiems*. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 5649. Plin. dit *mollia pānis* « mie de pain », 13, 82, sens qui s'est conservé dans le dérivé supposé par certaines formes romanes **molliciare*, cf. M. L. 5647, 5647 a. De *mollia* substantivé est formé le dénominateur **mollidre* « attendre le pain en le trempant » et, par suite, « mouiller ». Panroman. M. L. 5646; B. W. s. u.

Dérivés et composés : **mōlliō**, -*is*, -*iui* (-*ii*), -*itum*, -*ire* : amollir, apaiser, M. L. 5648 a, et *ad-com-*, *dē-*, *re-mōlliō*; *re-mōllēsco* (époque impériale); **mōllitia** (M. L. 5650), -*tiēs*, -*iūdō*, -*mentum*, -*iōrius*; **mōllicul-**, -*cellus* (ce dernier conservé dans quelques formes romanes, M. L. 5648); **mōllicina** f. (Novius); **mōllēsco**, -*is*, d'où *mōllē*, tardif; **mōllificus**, -*ficō* (tardif) (et *mōllificiō*, -*fiō*); **mōlliscus**, qui s'emploie d'une noix dont l'écale est tendre, et spécialement de la châtaigne, *m. nux* et simplement *mollisus*; et

aussi **molluscum** n. : loupe de l'érable (Plin. 16, 68); **mōlligō** et **mōllūgō** : variété de la plante dite *lappāgō* « sorte de bardane » (cf. *asperūgō*). Composés littéraires : **mōllipēs**, -*fluis*, -*comus*, -*testis* d'après des modèles grecs en *μαλινος*.

Mollis repose sur **moldavis*, cf. skr. *mr̥dāh* « tendre », gr. *μαλιδόνος* « j'affaiblis » et, avec un autre suffixe, gr. *βλαδάρος* « mou, flasque ». On pense aussi à arm. *melk* « mou », qui peut reposer sur **meldawi-*; mais le vocalisme ne concorde pas avec celui du comparatif sanskrit *mr̥adidyān* de *mr̥dāh*. Du reste, i.-e. **mēldu-* repose sur un élargissement de la racine attestée par gr. *μαλός* « tendre » (et peut-être *μῶλος* « affaibli »), dont il y a d'autres élargissements, notamment celui qu'attestent gr. *μαλθακός* « doux, faible », v. sl. *mildr* « doux ». V. irl. *meldach* « agréable » a un d qui peut reposer sur d ou sur dh; de même v. sl. *mladū* « tendre », v. pruss. *malдай* « jeunes ».

molō, -*is*, -*ui*, -*itum*, -*ere* : moudre; broyer le grain sous la meule dans un moulin. Quelquefois, comme le gr. *μῶλλω*, employé avec un sens obscène : *βινῶ*; *per-molō* (Hor., S. 1, 2, 35), *molitor* (Aus., Epigr. 30, 3); cf. *depsō*, *dolō*. Ancien, technique. Panroman, sauf roumain. M. L. 5642; cf. aussi 5741, *multus* « broyé ».

Formes nominales, dérivés et composés : **mola**, -*ae* f. : meule (souvent au pluriel) et « moulin » (sur les différentes sortes de moulin : *m. manuāria* ou *trāsātilis*; *m. asināria* ou *māchīnāria*; *m. buzeae*; *m. uersātilis*; *m. oleāria*, v. Rich., s. u.). Par extension, *mola* désigne la farine dont on saupoudrait les victimes avant de les sacrifier : *mola etiam uocatur far totum et sale sparsum quod eo molito hostiae aspergantur*, P. F. 124, 13; de là *immolāre* : *est mola*, i. e. *farre molito et sale, hostiam perspersam sacrare*, P. F. 97, 22, et par suite « sacrifier, immoler », distingué de *maciāre* par Serv., Ae. 4, 17, *olim hostiae immolatae dicebantur mola salsa tactae; cum uero ictae et aliquid ex illis in aram datum, maciatae dicebantur*. Dans la Vulgate, *molae* désigne comme chez Theod. Prisc., Eup. 46, les « molières », sens qu'on retrouve dans l'adjectif *mōlāris* « de moulin, de meule », *lapis mōlāris*, et simplement *mōlāris* m. « meule » et « molaire ». Panroman. M. L. 5641. Enfin, *mola* a désigné « l'embryon qui avorte, avorton » (Plin. 7, 63), sur le modèle du gr. *μῶλη* (cf. *aquea mola* = *ὄστρομῶλη*, Gl.), sens qui s'est conservé dans le fr. « môle ». Cf. *molucrum*.

mōlāris; **mōlendārius**, **mōlendinārius** (ceux-ci de basse époque); **mōlendinum** « moulin » (Aug.); **mōlendō**, -*ās* (Pompon., GLK V 309, 12); **molinus**, -*a*, -*um* « moulin » (basse époque, panroman, sauf roumain, M. L. 5644), passé aussi en celtique : gall. *melin*, irl. *mulenn*; en germanique : v. h. a. *mulina*, et en alb. *muliri*; **mōlinārius** (Gloss., panroman, sauf roumain, M. L. 5643; passé en germanique : v. h. a. *mul(in)ari* « Müller », etc.); **moletrina**, -*ae* (archaïque, cf. *lātrina*) « moulin »; **mōlite** n. « manivelle d'une meule »; **mōliō** : *est custos mōlendini*, CGL V 621, 23. Cf. aussi *mollitor* (Ulp.), -*itiō* (Ps.-Ambr.). ***mōlitura**, M. L. 5645, d'où fr. « mouture »; **ēmōlō**, -*is* (Col., Perse); v. B. W. *emoluit*; *emolumentum* : proprement « somme payée au meunier pour moudre le grain », d'où « gain » (Cf. Cic., Fin. 3, 22; cf., toutefois, Benveniste, Latomus, 1949, 3-7); **commolō** : moudre, broyer. Dans la Mulom. Chir. est une forme *commolātus*; cf.

même variation dans le nom de la déesse *Commolenda* ou *Commolanda* du rituel des frères Arvales; *molō*, -*ās* dans l'Italie; *mōltiundius* : *μολτιυδής* (Gl.).

Les langues romanes supposent aussi **remolo*, **remolino*, **remolung*; cf. M. L. 7198-7199. Le celtique a : irl. *iomolt* « immolitiō ».

Le présent *molō* résulte du passage au type thématique d'un présent athématique **mola-/melo-/mōla-* qui a fourni des formes en -*o* : got. *malan* « moudre » et lit. *malū* (inf. *mlūti*) « je mouds »; en e : irl. *melim* « je mouds », v. sl. *melje*, et à vocalisme zéro : gall. *malu* « moudre », cf. arm. *malem* « j'écrase ». Comme le celtique, l'italique offre des formes à vocalisme plein : o dans ombr. *kumultu*, *comoltu* « commolitiō », e ou o (on ne peut décider) dans lat. *molō*, et des formes à vocalisme zéro : ombr. *maletu* « molitum », *kumaltu* « commolitiō » (d'après le participe *kumates*, *comatir* « commolitis »?); cf. aussi hittite *mallanzi* « molunt ». Au sens de « moudre », cette racine se trouve depuis le slave et le balte jusqu'à l'italo-celtique, tandis que, en grec, en arménien et en indo-iranien, la notion de « moudre » est exprimée par la racine de gr. *δῆλω* « je mouds », arin. *alam* (même sens), qui n'est pas représentée en italique. Comme l'indique arm. *malem*, la racine a en Orient un sens général : « écraser »; on peut donc rapprocher skr. *mr̥dāti* « il écrase », *mār̥dh* « écrasé ». Ce sens se retrouve, du reste, en Occident, ainsi got. *gamalujan* « συντρίβειν », v. h. a. *mullen* « mettre en pièces ». D'autre part, le grec a pour « meule » le mot *μῶλη*, avec vocalisme zéro sous la forme *u* qu'explique le -*u-* du type germanique de got. *ga-malujan*; le vocalisme de lat. *mola* est autre, soit que le mot grec et le mot latin aient été formés indépendamment, soit que *mola* ait reçu le vocalisme de *molō*.

Cf. peut-être *mōlēs*.

La technique de la « meule » se distingue de la technique, aussi indo-européenne, du « pilon » (v. *pīnō*). Les deux pierres qui servent à moudre ne s'opposent pas comme les deux pièces de l'appareil servant à « pilonner », *pilum* et *pila*; toutes deux sont désignées par *mola*. Comme le grec, le latin n'a pas conservé l'ancien nom de la « pierre à moudre », skr. *gr̥dhā* (masculin), lit. *gr̥nos* et v. sl. *žr̥ný* (féminin), irl. *bró*, etc.

molochina, -*ae* (*molocina*, *molocina*) f. : vêtement de couleur mauve ou tissé avec les fibres de la mauve. Emprunt au gr. *μολοχίνη*. Rapproché de *mollis* par l'étymologie populaire; cf. Non. 540, 24, *molucina* a *molitite dicta*. De là *mollicina*.

Dérivé : **molocinārius** (Plt.).

moluerum, -*i* n. : *non solum quo molaculerruntur dicitur, id quod Graeci μολοχον appellant, sed etiam tumor uentris, qui etiam uirginibus (incidere) solet* [v. *mola*]... Cloatius etiam in libris sacrarum : *Molucrum esse aiunt lignum quoddam quadratum, ubi immolatur. Idem Aelius in explicatione carminum Salutarium eodem nomine appellari ait quod sub mola spariatur. Aurelius Optilius appellat ubi molatur*, Fest. 124, 2 sqq. Sans doute emprunt au gr. *μῶλαχος*, rattaché à *molō* par l'étymologie populaire (cf. *amilum*) et refait sur le type *inuolucrum*, de *uolū*.

moma : v. *mamma*.

mōmar : *Siculi stultum appellant*, P. F. 123, 16 L. Mot grec, *μῶμος*, avec finale en -ar, comme pél. *casnar* « senex » (v. *cānus*); cf. *μῶμαρ*, Lycophr. 1134, éol. *μῶμαρ*, *μωμάρῳ*, Hes.

mōmen, mōmentum : v. *moueō*.

monachus, -I m. ; -cha f. : emprunt de la langue de l'Église au gr. *μοναχός* « moine », *μοναχὴ* « nonne », latinisés; doublets populaires *monicus, monuchus*, passés en roman et en germanique : v. h. a. *munch*, et en irl. *manach*, gall. *monach*. M. L. 5654; B. W. s. u.

Dérivés : *monachālis*; *monachātus*, -ūs, -chium, -chulus, etc.

monārius, -a, -um : qui n'a qu'un seul cas, indéclinable; hybride tiré de *μόνος* avec suffixe latin (Gramm. Probus).

monastērīum, -I n. : emprunt (iv^e siècle) au gr. *μοναστήριον* « monastère », avec un doublet populaire *monistērīum*, auquel remontent les formes romanes du type *moustier*, v. h. a. *munistri* « Münster » et irl. *mainistir*. M. L. 5656.

Dérivés : *monastēriolium*, -iēriālis, -ticius, -tria.

monēdula (et *monēcula*), -ae f. : choucas, oiseau; terme de tendresse (Plt.). Ancien, usuel; l'oiseau passait, comme la pie, pour voler les pièces d'or ou d'argent; cf. Cic. Flac. 31, 76; Plin. 10, 77; 17, 99. M. L. 5657. Cf. *ficēdula*, sur lequel a peut-être été fait *monēdula* (avec influence populaire de *monēta*?).

monēō, -ēs, -ui, -itum, -ēre : causatif en -eyō avec degré o de la racine **men* « penser », du type de *nocoō, foueō*, etc.; cf. *mēns*, proprement « faire penser, souvenir », et par suite « appeler l'attention sur, avertir ». Les gloses traduisent correctement *monēō* par *ὑπομνήσκω*, *monumentum* par *μνημεῖον*, *Monēta* par *Μνημοσύνη*. *Monitor* désigne proprement le « souffleur » : -es dicuntur et qui in scaena monent histiones, et libri commentarii, P. F. 123, 12; cf. CGL II 587, 44, *monitor* qui alii memoranti dicit oblita. — *Monumentum* (*moni-*) est tout ce qui rappelle le souvenir : *uos monumentis commonefaciam bubulis*, écrit Plt., St. 63, et particulièrement ce qui rappelle le souvenir d'un mort : tombeau (*μνημα*), statue, inscription(s), etc. (cf. Varr., L. 6, 49, et les références de Goetz-Schoell, ad l.), sens conservé dans les langues romanes; cf. M. L. 5672 (*monu-, moni-, moli-, mentum*, ce dernier attesté CIL X 6375, d'après *mōles* et avec dissimilation n-m > l-m); celtique : britt. *mynwent*. Ce n'est qu'à basse époque qu'on voit apparaître *monumentālis, monumentārius*. A *monēō* se rattachent *mōnstrum, Monēta*, q. u.

Monēō est conservé dans l'esp. *monir* « inviter », M. L. 5658; un fréquentatif attesté tardivement, *monitāre* (Fortun.), s'est maintenu en sicilien. M. L. 5661.

Autres dérivés et composés : *monēla* (-nella, Tert.), *monitiō, -tor, -tōrius* (Sén.), -tum, -tus, -ūs; *monitō, -ās* (Ven. Fort.), qui tous développent le sens de « avertir »; ainsi, P. F. 227, 3, oppose *obiurgatio* post turpe factum, *castigatio*; *monitio uero est ante commissum*. — *Monitor*, à côté de son sens technique de « souffleur, nomenclateur », a souvent celui de « conseiller, guide, instructeur »; *monitum, monitus* « avertissement ». Il en est de même pour les composés : *ad-, com-* (et *recom-*,

Cassiod.), *prae-, re-, sub-moneō* (rare), conservé dans quelques langues romanes; cf., entre autres, v. fr. *se-mondre*, et M. L. 8383; *admonēfāciō, commonefāciō* et leurs dérivés. Cf. aussi M. L. 180, **admonestāre*. V. *memini* et *mōnstrum*.

Monēta, -ae, f. : surnom de Junon, cf. Cic., Diu. 1, 45, 101, qui a servi à Livius Andronicus pour traduire *Μηνιμοσύνη*; puis nom du temple où elle était adorée et où l'on frappait la monnaie; par suite la frappe elle-même et la monnaie, sens conservé dans les langues romanes, M. L. 5659, en germanique : v. h. a. *munizata* « Münze » et *munizāri* « Münzer », et en celtique : irl. *monad*. C'est à ce dernier sens que se rattachent *monētālis* « relatif à la monnaie, monnayé » et *monētārius* « monnayeur ». Pour la formation, cf. *obsoletus/soled*; *Lūcētius/lūcēō*; *facētus*, etc. Toutefois d'après Assmann, Klio, 6, 477 sqq. (cf. Babelon, R. Arch. 20 (1912), p. 419 sqq.), *Monēta* au sens de « monnaie » serait d'origine phénicienne, et emprunté comme la plupart des noms de monnaies, cf. as; et le rattachement à *monēō* serait dû à une étymologie populaire. On a pensé aussi à une origine étrusque, sans preuve.

monile, -is n. : et *mulierum ornatus dicitur et eorum praependens a collo*, P. F. 123, 13. Depuis Afranius, R³ 204. Conservé dans le dialecte italien de Véronne. M. L. 5660.

Dérivé d'un mot signifiant « nuque »; cf. skr. *mānyā* « nuque », av. *manoθrī*, gall. *manwyl* et irl. *muinēl* « cou ». Les notions de « nuque », de « objet saillant » étant liées, comme on le voit par gr. *λόφος* « colline » et « nuque » et hom. *δρυπός* « éminence » en face de *δρυπός* « nuque, cou » et par av. *grīwā* « éminence » et « nuque », on rapprochera donc lat. *mōns*, etc. (v. ce mot). Le mot signifiant « nuque » sert aussi à indiquer la « crinière » (d'un cheval); ainsi, le correspondant slave *grīva* de indo-iran. *grīwā* signifie « crinière » et aussi, en russe, « éminence ». Cf. le sens germanique du mot parent de skr. *mānyā* dans v. h. a. *mana*, v. angl. *manu* « crinière » et aussi irl. *mong* « crinière »; ceci rend compte du second sens de *monile*. Quant à l'autre sens, cf. irl. *muin-tor* « torques », v. h. a. *menni* « collier », v. sl. *monisto* « collier » (formation obscure); de même, en slave, *grīvna* « collier », de *grīwā*, au sens ancien de « nuque, cou ». Le mot *μωνάριος* désigne en grec le « collier » porté par des guerriers barbares; il doit être d'origine gauloise; cf. aussi *μῶνος* ou *μῶνος*, attesté par Pollux V 99 et par le scoliaste de Théocrite XI 41.

monna, monnula, -ae f. (bas latin) : maman, épouse; terme de tendresse, de caractère populaire, à gémée expressive. Cf. *nonnus, -a, monna*, etc.

mono- : préfixe grec (de *μόνος* « seul ») qui à basse époque a servi à former des composés hybrides du type *monoculus* (Firm.) = *μονόφθαλμος*, conservé dans quelques dialectes italiens, M. L. 5663 (Plaute dit *ūnocalus*); *monosolis* (Ed. de Diocletien), de *μ. et sola* : soulier à semelle simple; *monolōris* (Vopisc.), de *μ. et lōrum*; *monomaria* (Inscr.). L'époque républicaine connaissait déjà l'adjectif *monogrammus* « fait uniquement de lignes, ébauché, décharné » (Lucil., Cic.).

mōns, montis m. (thème en -i, anc. abl. *monti*, gén.

pl. *montium*) : mont, montagne. Cité de tout temps. Panroman. M. L. 5664; v. angl. *mont*. — Déjà rapproché de *ēmīnēō* par Isid., Or. 14, 8, 1.

Dérivés et composés : *montānus*, M. L. 5667, d'où *montāna* (Ital.), *montānicula*; *cis-, trans-montānus*; *Montinus* « dieu des montagnes » et *montiuōsus* (*montiuōsus*, Vg., Ae. 7, 744), ce dernier formé d'après les dérivés de thèmes en -u- : *saluōsus, fluctuōsus*. A basse époque apparaissent *montāndrius* (Inscr.), *montiēnis*, qui a survécu en espagnol et portugais, M. L. 5669 (et *Montesiāni*; cf. *pāgensis*); *monticulus, monticellus* (-cellulus), tous deux conservés dans les langues romanes, M. L. 5670, 5671. Cf. aussi **montiānea*, féminin d'un adjectif **montiāneus* (non attesté dans les textes, mais dont existe le dérivé *montiāniōsus*, Gromat., Auct. Rei Agr.), M. L. 5666, qui est à *montānus* comme *campāneus* (-nius) à *campānus*; cf. aussi *terrāneus*.

Composés poétiques en *monti-* : *monticola*; *monti-fer, -gena, -uagus*, formés sur les modèles grecs en *ōpet-*.

Pour *prōmuntīdriūm*, v. ce mot. Les langues romanes supposent aussi un verbe **montāre*. Cf. M. L. 5668; B. W. *monter*.

Thème en *-ti-, *mōns* n'a cependant pas le vocalisme à degré zéro de ce type, que le latin a, par exemple, dans *mēns*. Ce doit donc être une forme faite sur un thème racine dont le brittonique offre, en effet, des dérivés différents, aussi avec vocalisme o : gall. *mynydd* « montagne », v. bret. *-monid* (bret. mod. *menez*); v. Federsen, V. Gr. d. k. Spr., p. 33. Le même vocalisme o apparaît dans lat. *monile* (v. ce mot). D'autre part, il est difficile de séparer le groupe de *δ-min-ēō*; v. sous *minae*. Hors de l'italo-celtique, cf. v. isl. *mānir* « pointe de toit », et peut-être quelques mots vestigiaux peu attestés, cités par Bartholomae, sous *man*³; dans Vend. III 20, la tradition indique, pour l'ἀπαξ *maĩtīm* (accusatif singulier), le sens de « pointe » d'une hauteur. V. aussi *mentum*.

mōnstrum, -I n. : ut *Aelius Stilo interpretatur, a monendo dictum est, uelut monestrum. Item Sennius Capito, quod monstret futurum, et moneat uoluntatem deorum*, Fest. 122, 8. Terme du vocabulaire religieux, « prodige qui avertit de la volonté des dieux »; par suite « objet ou être de caractère surnaturel », « monstre » : *monstra dicuntur naturae modum egredientia, ut serpens cum pedibus, auis cum quatuor alis, homo duobus capitibus, iecur cum distabuit in coquendo*, F. 146, 32; et par extension, dans la langue familière, *mōnstrum mulieris* « monstre de femme », Plt., Poe. 273. M. L. 5665 a. A ce sens de « monstre » se rattachent : *mōnstruōsus* (*mōnstrōsus*), formation analogique en -uōsus, cf. *portentuosus*; *mōnstrōsiūs*; *mōnstrijer* (-ger); *mōnstrificus* (-ficābilis), sans doute sur le modèle des composés grecs en *τεπατο-* : *mōnstrātiūs* (Boèce); *prōmōnstra* « prodige », etc. Le dénominatif *mōnstrō*, en passant dans la langue commune, a perdu, au contraire, tout sens religieux et signifie seulement « montrer, désigner, indiquer » (ancien, mais évité par la langue classique, rare dans Cicéron, non attesté dans César et Salluste; sans doute familier. Panroman. M. L. 5665). De même les dérivés et composés *mōnstrātor, -tiō, -bilis* (tous trois rares); *commōnstrō* (non attesté après Cicéron); *dē-*

mōnstrō, d'où *dēmōnstrātor, -tiō, -tiūs* (usité dans la langue de la rhétorique pour traduire *ἐγκωμιαστικός* et *ἐπιδεικτικός*), -tōrius, -bilis; *praemōnstrō*.

A *mōnstrum* se rattache aussi *mōstellāria*, titre d'une comédie de Plaute imitée d'une comédie grecque intitulée *Φάσμα* « le fantôme ». *Mōstellāria* (sc. *fabula*) est le féminin d'un adjectif **mō(n)stellārius* dérivé de **mō(n)stellum* (Gl.), diminutif de *mōnstrum*.

V. *moneō*. La formation est surprenante. Un autre terme religieux, *lustrum*, a aussi -strum.

monubilis, -e adj. : m. *lapis, columna*. Adjectif emprunté tardivement au gr. *μονόβολος*, déformé par l'étymologie populaire, qui l'a rapproché de *monumentum*.

monumentum : v. *moneō*.

mora, -ae f. : retard; arrêt, pause (dans le discours); *mora temporis* « délai »; barre d'arrêt, garde (d'une épée, etc.). Ancien, usuel.

Dérivés et composés : *moror, -āris*, absolu et transitif : 1^o tarder, s'arrêter, d'où par extension « séjourner », cf. Sén., ad Luc. 32, 1, *ubi et cum quibus moror*; 2^o retarder, retenir. L'expression *nīl morārī* « ne pas s'arrêter à, ne pas se soucier de » est issue de la formule par laquelle le consul levait la séance du Sénat : *nīl amplius uos moror*, ou par laquelle le magistrat déclarait abandonner une accusation : *C. Sempronium nīl moror*, T.-L. 4, 42, 8. De là Vg., Ae. 5, 400, *nec dona moror*. De *moror* dérivent *morāx* (Varr.); *morātiō* (rare, époque impériale), -tor, -tōrius « dilatoire », terme de droit : *a cunctatiōe, ae appellatiōis*; **morāciūlum* (Plt., Tri. 1108); *morāmentum* (Apl.); et sans doute *morāria*, sorte de plante appelée aussi *statiōn* ou *chamaeleon*.

Sur *morōsus, morōsitas* = *tardus, tarditās*, v. E. Löfstedt, Erasos XLIV 340.

Moror est peu représenté dans les langues romanes, cf. M. L. 5674, *morāre* (esp. *morar*, etc., « servir »); la langue a tendu à remplacer le simple par les composés plus expressifs *dēmōror* et *remoror* (tous deux déjà dans Plaute), dont le premier surtout est bien représenté dans les langues romanes; cf. M. L. 2552, *dēmōrāre*, et 7200, *remorāre*. Le sens de *dēmōror* ne diffère guère de celui de *moror*. On trouve dans César, B. G. 3, 6, 5, *nullo hoste prohibente aut iter demorante*, mais 7, 40, 4, *iter eorum moratur atque impedit*. Virgile l'emploie quelquefois; *Lentulus le fait alléger avec dētineō*, Cic., Fam. 12, 15. *Remoror* allitère aussi avec *retardō*. La langue augurale a un adjectif *remor-, oris* conservé par P. F. 345, 14, *remores aues in auspicio dicuntur quae acturum aliquid remorari compellunt*, et Aul. Vict. Orig. Gent. Rom. 21 f. *Remum dictum a tarditate quippe talis naturae homines ab antiquis remores dicti*; cf. *remora* (archaïque) et le vers d'Ennius *certabat urbem Romam Remoramne uocarent*. Autres dérivés (tardifs et rares) : *remorāmen, -tiō, -tor, -trix*. *Remora* désigne aussi le poisson « echenais », Plin. 32, 6; cf. de Saint-Denis, *Vocab. des animaux marins*, s. u.

Autres composés : *commoror* : retarder, arrêter (transitif et absolu), séjourner (cf. *commāneō*). Dans la rhétorique, *commoratiō* traduit le gr. *ἐπιμῶνι*; cf. ad Herenn. 4, 45, 58, *est cum in loco firmissimo, quo tota causa continetur, manetur diutius et eodem saepius reditur*. A

basse époque, *commorâtio*, comme *habitiâtio*, *mânâio*, a pris le sens concret de « séjour, demeure », *κατοικία*, *ἐκατοικία*; *immoror* : s'attarder dans.

Cf. aussi *immorantier*, *incunctanter*, *ἀνυπερβέτως* (Gloss. Philox.).

La racine de *mora* ne se retrouve que dans le verbe dérivé irl. *maraim* « je reste ». Le rapprochement avec *memor* est aventuré.

môrâciae : -as nuces Titinius (185) *durâs esse ait, unde fit diminutivus moracillum*, P. F. 123, 5. Non autrement attesté. Rapproché de *mora*, peut-être par étymologie populaire.

morbus, -i m. : maladie. Distingué de *aegrôtiâtio* et de *uitium* par Cic., Tu. 4, 13, 28, *morbum appellant totius corporis corruptionem*; *aegrotationem morbum cum imbecillitate*; *uitium cum partes corporis inter se dissident, ex quo prauitas membrorum, distortio, deformitas*. Ancien (Lol des XII Tables), usuel; non roman.

Dérivés et composés : *morbo* : *δοῦν*, CGL II 247, 34; *morbidus*, conservé dans les dialectes italiens, M. L. 5677, d'où *morbidô*, -as (tardif); *morbôsus* (d'où *morbôdôsus*, Gloss., contamination de *morbôdus* et de *morbôsus*); *morbôsiâtis*; *morbôscô*, tardif (Fortun.), qui a survécu dans le valencien *morbier*, M. L. 5676; *remorbôscô* (formé d'après *recrêdôscô*?), Enn., Inc. 37; *Morbônia*, formation plaisante, cf. Suét., Vesp. 14, comme *Popôlônia*, *Mugôlônia*, etc.; *morbi-fer*, -ficus, -flicô (Cael. Aur.; cf. *voopôlôg*, -flicô) rares et tardifs. L'adjectif et le verbe qui correspondent le plus souvent à *morbus*, c'est *aeger*, *aegrôtiô*.

La ressemblance avec *morior* doit être fortuite. Le nom de la « maladie » diffère d'une langue indo-européenne à l'autre, ce qui rend vain de chercher l'étymologie de *morbus*.

mordêo, -ês, **momordî** (*memordî* et *-morsî*), **morsum**, -êre : mordre. Ancien, usuel, classique. Panroman, sauf roumain. M. L. 5679. Les formes à *ê* *mordêre* que supposent les langues romanes ont dû être relâchées sur *momordî*, *morsum*; cf. *tondêre*, *spondêre*, etc. — Sens physique et moral, propre et figuré, e. g. Cic., Att. 13, 12, 1, *ualde me momorderunt epistulae tuae*; Tu. 4, 20, 45, *morderi conscientia* (cf. l'emploi figuré de gr. *δακνω*). Même emploi de *mordâs*, *mordâciâtis*, *remordêo*, cf. Lucr. 3, 827, *praeteritis male admissis peccata remordent*, qui s'est conservé dans les langues romanes; cf. M. L. 7201, *remordêre*, -dêre; B. W. *remordêre*.

Dérivés et composés : *mordâx*, -âcis; *mordâciâtis*; **mordâcia* (formé comme *audâcia* et supposé par les formes romanes, M. L. 5678); *mordâgô* : morrelle noire; v. André, *Lez.*, s. v. formation du type *uorâz*, *uorâgô*. *mordicus*, adv. : *δῆλ*. Sans doute ancien adjectif pris adverbialement. Est à *mordêo* comme *medicus* à *medeor*; cf. M. L. 5680 a; la forme d'ablatif *mordici-bus* attestée par Non. 139, 32 dans Plt., Au. 234 (les manuscrits de Plaute ont *mordicus*) semble amenée par le parallélisme de *cornibus*; le nominatif *mordex* n'est attesté qu'à partir d'Apulée; *mordicô*, -âs, M. L. 5680; *mordâciâtio* (Cael. Aurel., Diosc.); -*tiûs*; *êmor-dicô*; *mordôsus* : *δερκιδος* (Gloss.); *morsum*, -i (Cael. 64, 316, *lancaque aridulis haerebant morsa label-lis*), d'où *môrsa* dans les langues romanes, M. L. 5689;

morsus, -ûs m. : morsure, M. L. 5691; fr. *mors*; *morsûra* (Orib.); *morsiuncula*; *morsicô*, -âs, formation populaire en -icô comme *mordicô* (cf. *jodicô*, *masticô*), M. L. 5690, d'où *morsicâtiô*; *morsicâtiûm*; *morsicôsus* (Diosc.).

admordêo : mordre à (sens physique et moral), M. L. 181 et 182, **admordium*, **armordium*; *commordêo*. M. L. 2088; *dê-*, *prae-*, *re-mordêo*, M. L. 7201; *immor-sus* : mordu, entamé profondément.

Le seul rapprochement plausible est celui de skr. *mardati*, véd. *mrâdâte* et *mardayati* « il broie ». En dehors de ces verbes, on ne peut comparer que des mots dont le sens concorde peu avec celui de *mordêo* et dont les emplois divergent entre eux aussi bien que les formes. On ne cite aucune racine indo-européenne signifiant nettement « mordre ». La plus claire est celle de gr. *δακνω*, qui a des correspondants hors du grec, mais que le latin ignore. Formation itérative comme *spondêo*.

môrêtum, -i n. : mets rustique, composé d'herbes, d'ail, de fromage et de vin (Vg., Ov.). Dérivé : *môrêti-rus*. Rappelle pour la formation *acêtum*, de *acêo*.

Pas de rapprochement net. L'explication par **môrê-tum*, cf. *môrârium*, que propose F. Muller se heurte à des difficultés à la fois phonétiques (dissimilation hors des conditions normales) et sémantiques.

morior, -eris, **mortuus sum**, **mori** : mourir; *mors*, -tis f. (thème en -i; acc. pl. mortis, Vg., Ae. 10, 854; gén. pl. *mortium*, Tac., H. 3, 28) : mort. Usités de tout temps. Panromans. M. L. 5681 et 5688. Celtique : irl. *mar* « mors ».

À côté de *morior*, -eris, il y a des traces d'une flexion en -i-; on trouve des scansions telles que *mortimur* (Enn.), un infinitif *moriri* à l'époque archaïque. Cette dualité de conjugaison s'est maintenue dans les langues romanes, qui attestent à la fois **morete* et **morire* (ce dernier type étant le plus fréquent). Le participe futur est *mortitûrus*, qui est sans doute fait d'après *periûrus* et dont la forme s'est étendue à tous les verbes désignant la naissance par opposition à la mort : *nascitûrus*, *oriturus*, *paritûrus*; sur le participe passé *mortuus* (-tuos), v. ci-dessous; *mortuus* s'est, du reste, simplifié dans la langue parlée; cf. les formes romanes du type fr. *mort*, ital. *morto*, M. L. 5695. De *morior* est conservé le vieux participe *moribundus*.

Dérivés et composés : *mortâlis* adj. : mortel, souvent substantivé au pluriel *mortâles*, terme usité fréquemment en poésie ou dans le style noble pour désigner les « mortels », c'est-à-dire les hommes, par contraste avec les « immortels », c'est-à-dire les dieux, opposition littéraire qui doit être à l'imitation du couple antithétique grec *θνητὸν, ἀθάνατον*; le *mortâlibus aegris* ou le *miseris mortâlibus* de la poésie lucretienne est la transcription de l'homérique *θνητῶν ἀνθρώπων*. Aussi *mortâles* au sens de *hominês* ne s'emploie-t-il chez les bons écrivains qu'en vue d'un effet emphatique. Virgile écrit, de même, *mortâlia*, Ae. 1, 462, pour désigner ce qui concerne les mortels. Dérivés : *mortâlitâs* (premier exemple dans Cic., N. D. 1, 10, 26) : 1° condition mortelle, mortalité; quelquefois « mort »; 2° humanité (époque impériale), sens dérivé de *mortâles*; *mortâlier* (latin ecclésiastique), M. L. 5691 a, 5692; irl. *maritaid*; im-

mortâlis; *immortâles*; *immortâlitâs* (Cic.); *immortâli-ter*; *immortâlitûs* (création de Turpillius d'après *diu-nitûs*).

morticiûs : adjectif de la langue rustique, demeuré dans certaines langues romanes, M. L. 5694, et en celtique : irl. *muirichenn*, qui s'applique aux animaux morts : *in sacris ne morticiûm quid adsit*, Varr., L. 7, 84; d'où *morticina*, -*trum* « carcasses, charognes », passé en germanique, sous la forme **morti-nus* > ags. *myrten* (*flêsc*). F. Muller le suppose dérivé d'un adjectif **morticus* et compare *canticum*, *hostileus* et *libertinus*, *repentinus*. On pourrait rappeler d'une manière plus topique *medeor*, *medicus*, *medicûs*. Mais peut-être *morticiûs*, qui ne s'applique qu'aux animaux, est-il simplement formé par analogie d'après les adjectifs en -*ciûs* du type *berbeciûs*, *hirciûs*, *porciniûs*, *soriciûs*, *uaciniûs*. On a dit *morticina carô* (d'où -i *clâui* « cors au pied », Plin. 22, 103) d'après *berbecina carô*. Cf. aussi *morticiûm* (Rufin., Jérôm.).

De *mortuus* dérivent : *mortuâlia* n. pl. : habits ou chants de deuil (archaïque, Naev.), *mortuârius* (Suét.); *mortuôsus* (Cael. Aur.); *mortuicola* = *vepox-lâtrix* (Rustic.).

Un désideratif *morturiô* (*mori-*) est attribué à Cicéron par un grammairien de basse époque (Aug. Reg., GLK V 516, 17).

mortifer (classique) = *θανατηφόρος*, -*ferô*; *mortificus*; -*flicô*, -*âs*; -*flicâtiô* (latin ecclésiastique), -*flicâbilis* (Lucil.); *mortigena* (Inscr.); *commorior* : mourir ensemble; *Commoriantes*, titre d'une comédie perdue de Plaute imitée des *Συναποθήσκοντες* de Diphile; *démorior* (cf. *dépêrêo*), renforcement de *morior*; *êmorior* : achever de mourir (aspect déterminé; cf. Plt., Ps. 1221) = *καταθνήσκει*; *immorior* (poétique et prose impériale) : mourir dans, ou à propos de (calque de *ἐνθνήσκω*, lui-même rare et poétique); *intermorior* : être en train de mourir; *intermortuus* : à demi-mort, et aussi « mort ». Ne diffère guère de *morior* : l'addition du préfixe semble due à l'influence de *interdêo*, *interficiô*. Aussi *ob-*, *per-mortuus* (tardifs).

Certaines formes romanes supposent aussi **admortre*, **armorire*, M. L. 183; **admortîre*, **admortîre*, **admortîre*, M. L. 184-186.

La racine i.-e. **mer-* « mourir » fournissait un acoriste radical athématique indiqué par véd. *am̐ta* « il est mort » (opt. *mur̐tya*); l'arménien a l'acoriste *me-ray* « je suis mort ». Le présent, nouvellement formé, diffère d'une langue à l'autre : skr. *mryâdte* « il meurt », av. *miryêite*, et aussi skr. *mârate*; v. sl. *mitro* (avec un vocalisme autre que celui de skr. *mârate*); lit. *mirstu* « je meurs »; arm. *meranim* « je meurs ». Lat. *morior* pose un problème : si, comme il est probable, l'o repose sur i.-e. o, le présent *morior* a été fait, ainsi qu'*orior*, sur une forme athématique à vocalisme o; si o représente *p*, cet o serait dû à l'action de *mortuus*, *mors*. Dans une notable partie du domaine indo-européen, le verbe a disparu, remplacé par des euphémismes; ainsi en grec, ol *θνητὸν, ἀθάνατον* et *μυρτὸς ἀθάνατος* (Hes.) en attestent l'existence ancienne; notre aussi l'imparfait du thème en **-te-* : *ἐμύρτεν* : *ἀπέθανεν* (Hes.).

En face de l'adjectif signifiant « vivant », i.-e. **gʷiwo-*, le celtique a une forme avec même finale empruntée à

la forme élargie **gʷyêu-* de la racine **gʷeyo-*, **gʷyê-/ô-* « vivre » : irl. *marb*. Le slave et le latin ont, sans doute de manière indépendante, un compromis entre pareille forme et l'adjectif en **-to-*; cf. skr. *mṛtâh* « mort » et hom. *θνητός* (forme éolienne), soit sl. *mŕtŭv*, lat. *mortuus*.

Le nom de la notion, *mors*, repose sur **mṛti-*, sans doute tiré d'un composé, comme on l'entrevoit par v. sl. *sŭ-mŕtŭt*. Comme dans skr. *mṛtiḥ*, il a été fait, d'après le verbe, une forme simple en latin; le cas est le même que celui de *mêns*.

moror : v. *mora*.

môrôsus : v. *môs*.

Morta, -ae f. : nom d'une des Parques; cf. Liv. Andr., *quando dies adueniet quem profata Morta est*, ap. Gell. 3, 16, 11, et Caesellius, ibid., *tria sunt nomina Parcarum, Nona, Decima, Morta*. Correspond sans doute à *Ἀλκυάς* et doit être de même racine que gr. *μῦρτα*; cf. *merêo*. M. Marstrand, *Symbolag Osloenses*, 6, p. 52, écarte le rapprochement avec gaul. *Rosmerta* et préfère rattacher à *mori*, *mors*, le nom propre qu'il considère comme un « ancien abstrait comparable à *porta*, *multa* ». C'est peu probable; mais la forme a pu être influencée par un rapprochement avec *mors*. I

môrârium, -i n. : 1° mortier, récipient où l'on pile et pétrit certaines substances avec un pilon, *pestillum*; puis tout objet ressemblant à un mortier; 2° substance triturée dans un mortier, pommade. Diminutif : *môrâriolum*. Ancien (Plt., Cat.). Panroman, sauf roumain. M. L. 5693 et 5692 a; germanique : v. angl. *mortere*; v. h. a. *mortâri*.

Aucune étymologie sûre. Cf. *môrêtum* et *mordêo*.

môrûs, -ûs f. : mûrier; **môrûm** n. (bas latin *môra*) : mûre. Panroman. M. L. 5696 (et germanique : v. h. a. *mûrboum* et *môrâs*, *môrat* « vin de mûres », de **môrârum*; celtique : gall. *muwyar*, etc.) et M. L. 5696 a. Cf. aussi **môrûcula*, M. L. 5681 a; **môrûnus*, 5684 a.

Cf. gr. *μύρον* « mûre »; trace de ô dans *μύρα* : *σάκχυμα* (Hés.). Emprunt au grec, ou plutôt à une langue méditerranéenne, comme *ficus*, etc. Hypothèse peu vraisemblable chez Pedersen, *V. Gr. d. k. Spr.*, I 67.

môrûs, -a, -um : fou. Emprunt au gr. *μωρός*, quelquefois substantivé : *môrûs*, *môra* « un fou, une folle ». N'est guère attesté que dans Plaute, avec l'adverbe *môrê* et le composé *môrôlogus* = *μωρολόγος*. Allitére avec *môs*; cf. Plt., Men. 571, *ultimur mazime more moro molestoque*, et Tri. 668, Nérone en avait tiré par plaisanterie un verbe *môrârî* (équivoquant avec *môrârî*) : *morari eum* [= *Claudium*] *inter homines destisse, producta prima syllaba iocabatur*, Suét., Ner. 33. Cf. aussi *môrîô*, -ônîs (époque impériale).

môs, **môrîs** m. : manière de se comporter, façon d'agir, physique ou morale, déterminée non par la loi, mais par l'usage. Désigne aussi souvent la coutume : *mos est institutum patrium*, i. e. *memoria veterum peritens maxime ad religiones caerimonias antiquorum*, F. 146, 3, et s'unit ou quelquefois s'oppose à *lêx*, e. g. Plt., Tri. 1037, *mores leges praeponderant iam in potestate suam*; 1043, *leges mori seruiunt*; Cic., Uniu. 11, 38, *legi morique parendum est*. S'emploie également dans le

sens de « caractère », et dans ce cas souvent au pluriel *mōrēs* « les mœurs », τὰ ῥῆγ; de là *mōrālis*, qui traduit ῥῆγος, créé par Cic., *Fat.* 1, 1, *quia pertinet ad mores, quos ῥῆγ Graeci uocant, nos eam partem philosophiae de moribus appellare solemus. Sed decet augentem linguam Latinam nominare morem*; et à basse époque *mōrālītās* (Tert.); et aussi *mōrātus* (cf. *barba/barbātus*) « pourvu de mœurs », généralement joint à un adverbe *bene, male, recte*; d'où *mālemōrātus* : δυστροπος, καχέτροπος (Gloss.).

Mōs dans le sens de « caractère » a souvent la nuance péjorative de « humeur, fantaisie »; de là *mōrōsus* « qui suit son humeur, difficile, capricieux, chagrin », *mōrōse, mōrōsiūs*; cf. Cic., *Tu.* 4, 24, 54, *bene igitur nostri, cum omnia essent in moribus uitia, quod nullum erat iracundia foedius, iracundos solos morosos nominauerunt*; et l'expression *mōrem gerere alicui* « supporter l'humeur de quelqu'un, accomplir ses fantaisies », dont sont tirés *mōrigerus, mōrigerāri, mōrigerātus*, qui sont plutôt de la langue familière. Il est possible que le rapprochement de *mōrus* ait joué un rôle dans cette spécialisation de sens. Sur *mōrōsus* = *bene mōrātus*, v. Löfstedt, *Erans XLIV* 340.

Mōs allitérait souvent avec *modus*, e. g. *mōre modōque*. De là, en poésie et dans la prose tardive, l'emploi de *mōs* dans le sens de *modus* : ainsi *mōre, in mōrem* « à la manière de », *suprā mōrem* « suprā modum », *sine mōre* « sine modō », e. g. *Vg.*, *G.* 1, 245, *elabitur anguis in morem fluminis*; *Flor.* 3, 8, 6, *pecudum in morem*; *Vg.*, *G.* 2, 227, *rara sit an supra morem si densa*; *Ae.* 7, 377, *immensam sine more iuris lymphata per urbem*; *Ae.* 6, 852, *pacique imponere morem*.

Enfin, en poésie, *mōrēs* est parfois abusivement employé pour *légēs*; cf. *Vg.*, *Ae.* 1, 264, *moresque uiris et moenia ponet* (par recherche de l'allitération).

De *mōs* existent les composés vulgaires *benemōrius*, dont le féminin est dans Pétrone 61, 7; *mālemōrius* = καχοῖος (Gloss.), qui est sans doute à ne pas confondre avec les formes syncopées de *benememoriis*. On a voulu y rattacher un superlatif *benememoriissima* qu'on lit sur une inscription tardive; cf. *Boll. di archeol. dalmata* 23, 343 et *Glotta* 11, 262. Mais ce dernier peut se rattacher à *moriōr* et désigner une personne dont la mort a été sainte. Du reste, il a pu se produire des associations d'idées qui ont amené des confusions de sens et d'emplois, et dans *benememoriis* les uns pouvaient penser à *mōs*, d'autres à *mors*, d'autres à *memoria*.

Vnimōris = μονότροπος (Ital.).

Glose obscure dans P. F. 149, 5 L. : *mosecillis Cato* (Inc. 33) *pro paruis moribus dixit*.

Mōs, ancien, usuel, n'a subsisté en roman que dans le fr. *mœurs*, M. L. 5698 et v. prov. *mors*, f. pl.; mais le celtique a : *irl. mōs, moroil* « mōs, mōrālīs ».

Sans doute mot indo-européen qui, pas plus que *fās*, n'a hors du latin un correspondant. Les divers rapprochements proposés ne satisfont ni pour la forme ni pour le sens. Cf. pour la forme, *mōs, fās*.

mōtacilla, -aef. (*mōticella*) : hoche-queue; *quod semper mouet caudam*, Varr., L. L. 5, 76. Peut-être étymologie populaire. Il y a dans Hésychius une glose μῶτ-ης ὄρνις ποίος.

motarium, -i n. : flasse, charpie (Pelag.). Emprunt au gr. *μοτάριον*, diminutif de *μοτός*, même sens.

moueō, -ēs, *mōui*, *mōtum*, *moueōre* : transitif et absolu « mouvoir, bouger » et « se mouvoir », sens attesté surtout au participe présent *moueōns* et parfait *mōui*; cf. T.-L. 35, 40, 7, *terra dies duodequadragesima mouit*. S'emploie, comme le gr. *κινέω* qu'il recouvre, au physique et au moral, e. g. *moueō animōs* « exciter, émouvoir », et le sens moral est prédominant dans certains composés : *commoueō*, *permoueō*. Ancien, usuel, classique. Panroman (sauf roumain). M. L. 5703; B. W. s. u.

Dérivés et composés : *mōtus*, -ūs m., *mōtiō* (= κίνησις), tous deux classiques, mais le premier est plus fréquent et plus varié dans ses acceptions; *mōtor* (rare, depuis Mart.); *mōtōrius* (tardif; terme de rhétorique *mōtōria fābula*, par opposition à *stādiāra* comme *στάσιμος* à *κινητικός*); *mōtiuncula* (époque impériale); *mōbilis*, *mōbilītās* et *immōbilis*, -*bilītās* (= κίνησις, ἀκίνησις); *incommōbilītās* (= ἀσκησις (Apul.); *mōtiūs* : relatif au mouvement (Chalcid.); *mōmen* n. (rare et poétique; surtout lucrétien), remplacé par *mōmentum*, qui a à la fois un sens abstrait « impulsion, mouvement, changement » et un sens concret « poids qui détermine le mouvement et l'inclinaison de la balance », d'où des sens divers : 1° un sens moral « cause qui détermine une décision dans un sens, influence, motif »; 2° le *mōmentum* étant généralement un poids léger, « point, parcelle, petite division » et spécialement « petite division du temps »; *mōmentum* (temporis), synonyme de *punctum*, cf. *ad mōmentum* (tardif); 3° enfin, le *mōmentum* venant s'ajouter aux autres poids, « surcroît ». *Irl. momint*. Dérivés (tardifs) de *mōmentum* : *mōmentālīter* (Fulg.); *mōmentāna* (Isid.) : petite balance d'orfèvre; *mōmentāneus*, *mōmentārius*, *mōmentōsus* « momentané ».

Fréquentatifs : *mōtō*, -ās (depuis Virg.); *mōtātor*, -*tiō*, -*bilis*; *mōtiō* (Gell.). Certaines formes romanes supposent aussi **mōuitāre*, M. L. 5705, qui peut être, du reste, un dénominatif de **mōuita* (fr. *meute*, v. fr. *muete*), M. L. 5704; B. W. s. u.

admoueō : approcher; *admōtiō*; *āmoueō* : écarter, éloigner; dans la langue juridique, enlever, dérober; *āmōtiō* (Cic.); *commoueō* : mettre en mouvement, ébranler; le sens « déterminé » apparaît encore dans Cic., *Verr.* 5, 95, « *signum* » nulla labat ex parte cum... subiectis uerbis conarentur commouere; le préfixe a aussi la valeur augmentative, surtout au sens moral de « émouvoir », M. L. 2089; *Commotiae Lymphae* : ad lacum Cutiliensem a commotu, quod ibi insula in aqua commouetur, Varr., L. L. 5, 71; *commōtiō*, -*tiuncula* (Cic.), -*tus*, -*ūs*; -*tor* (tardif); *commōtō*, -*ās* (Théod. Prisc.); *dīmoueō* : chasser, détourner de (cf. *dēpellō*, *dēiciō*); *dīmoueō* : écarter, disperser, dissoudre (une assemblée); *ēmoueō* : chasser de (ni dans Cic., ni dans Cés.), M. L. 3024 a (ex.); *imōtiō* : immobile, inamovible (époque impériale); *obmoueō* (archaïque, cf. F. 222, 11); *permoueō* : agiter à travers; au sens moral « remuer, émouvoir profondément »; *permōtiō* (Cic.); *permōtiātus* (Comm., Instr. 12); *prōmoueō* : pousser en avant; étendre, agrandir; avancer (sens absolu); dans la langue philosophique, *prōmōta* = τὰ προηγμένα (Cic., *Fin.* 3, 16, 52); *prōmō-*

ius, -ūs, *prōmōtiō* (lous deux tardifs); *remoueō* : ramener en arrière, écarter; *remōtiō*; *summoueō* : écarter, chasser, bannir, M. L. 8383 a; *summōtor* (T.-L.); *transmoueō*.

La forme *mōtus* a son pendant en ombrien : *comohota* « oblātā » (*commoueō* se trouve chez Caton avec le même sens). *Skr. mīvati* « il déplace », à côté de *kāma-mūtaḥ* « poussé par le désir », donne à penser que la racine est de la forme de celles de lat. *spuō* et *suo* (cf. ces mots). Hors du sanskrit, on ne trouve que des formes en **eu-* : gr. *ἐμεισάσθαι* « se déplacer, dépasser » et lit. *mūduju*, *mūdui* « passer en frottant » (par exemple un vêtement). Lat. *moueō* serait un causatif-itératif du type de *monēō*.

mox adv. : bientôt. Dans la prose impériale, employé comme synonyme de *post*, ainsi *paulo mox* (Pline), ou de *deinde*; à basse époque, confondu avec *modo*. Souvent joint à *quam* pour former un adverbe interrogatif *quam mox*; cf. *Fest.* 314, 5, *quam mox significat quam cito*; *sed si per se ponas mox, significabit paulo post, uel postea*. Ancien, usuel (non dans César; se trouve dans les lettres de Cicéron); non roman.

Le mot se retrouve dans *irl. mo, mos-* « bientôt »; à ceci près, il y a des correspondants seulement en indo-iranien : *skr. makṣā*, av. *moṣu* « bientôt », donc un adverbe propre à l'indo-iranien et à l'italo-celtique. *Irl.* mo montre que la forme italo-celtique repose sur **moks*, sans voyelle finale. Cf. pour la forme *noz* « de nuit » (localité sans désinence).

mū : onomatopée, archaïque et familière, correspondant au gr. *μῦ*, usitée surtout dans l'expression *non facere mū* « ne pas dire mot » ou dans *Pétr.* 57, *nec mu nec ma argulas*. Cf. *mūgiō*, *mussō*, *mutiō*, *mūtus*.

**mūc*, *muec-*; *mūceō*, -ēs, (-uī?), -ēre : moisir; se couvrir de fleurs, filer (en parlant du vin; Cat., *Agr.* 143, *uinum quod neque acceat neque muceat*). Ancien, technique; conservé en gallo-roman. M. L. 5710.

Formes nominales et dérivés : *mūcor*; *mūcidus* « moisi » et « morveux », M. L. 5711, 5712; *mūcēscō*, -is.

mūcus, -i m. : morve, mucus nasal (les langues romanes attestent aussi le sens de « champignon de la mèche d'une lampe »; cf. le fr. « moucher la chandelle »); sur l'emploi du pluriel *mucos* en latin vulgaire, v. Graur, *Mél. ling.*, p. 13; *mūcōsus* « morveux » et « moisi, mal mouché » (par opposition à *ēmunctae nāris*), d'où « qui manque de flair », cf. *Festus*, s. u. *muger*; *mūcilāgō* (*mucellāgō*) : humeur muqueuse, mucosité; cf. *tussillāgō*; *mūcilāginōsus* (Cass. Fel.); *mūc(e)linum* n. (Arn.) : mouchoir (d'après *lacinia*, **lacinium*?); *mūcēdō* : morve (Apul.); *mūculentus* : morveux. *Mūcius*.

À côté des formes à voyelle longue et à consonne simple existent des doublets à voyelle brève avec gémination expressive de la consonne, comme dans les mots qui désignent une difformité physique (cf. *broccus*). Certaines formes romanes remontent à *mūccus*, *mūccōsus*, **mūccēus*, *mūccāre* (Orib. lat.), dont le composé *ezmūccō* est attesté à Pompei, *CIL IV* 1391, cf. M. L. 5706-5709, et on lit *mūccitūdō* dans la Mul. Chir. *Mūccēre*, *mūcidus* ont abouti à fr. *moisir*, ital. *mucido*; *mūccāre* à fr. *moucher*. V. B. W. *moisir*, *moite*.

Cf. gr. *μύζα* « morve, mucosité », *μυκτήρ* « nez », *ἐμμύσσω* « je mouche », peut-être lit. *smunkū*, *smūkti* « com-

ber en glissant »; v. angl. *smūgan* « glisser », etc., qui sont loin pour le sens, comme aussi *skr. muñcati* « il délire ». Une autre forme de la racine, avec infixe nasal et gutturale sonore, apparaît dans *mungō*; cf. aussi *mūgil*. Le sens premier est « être gluant, visqueux ».

mūcērō (avec *ū* chez les poètes), -ōnis m. : pointe (de tout objet piquant, faux, dent, feuille); dans la langue militaire, « pointe de l'épée », par opposition à *cuspis* « pointe de la lance », puis l'épée elle-même. Par dérivation : pointe (au sens moral), acuité; et « extrémité » (effilée). Attesté depuis Ennius. M. L. 5712 a.

Dérivés : *mūcērōnātus* (Plin.), -tim.

On rapproche gr. *ἀμυκαλαί* « *αἱ ἀλῆες τῶν βελῶν παρὰ τὸ ἀμύσσειν*, donc *ἀμύσσα* « je déchire » et lit. *mušii*, *mūsti* « frapper ». Simple possibilité.

mufrius, -i m. : terme injurieux, qu'on lit dans *Pétr.* 58, 13, *iste qui haec docet, mufrius, non magister*. Étymologie et sens douteux; le maintien de *f* semble indiquer une origine dialectale; cf. Ernout, *Élém. dial.*, s. u.

muftrō, -ōnis m. : mouffon. Attesté dans *Polémieux Silvius* et conservé dans certains dialectes romans, notamment en sarde. M. L. 5715; v. B. W. s. u. Mot dialectal ou d'origine étrangère. Cf. Ernout, *Élém. dial.*, s. u. V. aussi *musmō*.

muger : *dici solet a castrensibus hominibus, quasi mucosus, qui talis male ludit*, F. 152, 4. Mot de l'argot militaire, « tricheur », non autrement attesté. On rapproche des mots *irl. formūighe* « absconditus », v. h. a. *mūhāri* « brigand », de sens éloigné. Sans rapport avec *mungō*, malgré *Festus*.

mūgil (et *mūgiliis*), -ilis m. : muge, mulet. Cf. *mungō*; même formation que *pugil/pungō*. Proprement « le gluant, le visqueux », ce qui explique l'usage auquel on l'employait pour le supplice des adultères pris sur le fait; cf. *Juv.* 10, 317, *quosdam moechos et mugilis intrat*; *Cat.* 15, 9, *raphani mugilesque*. M. L. 5717.

Pour le sens, cf. gr. *μύζω*, *μύζων* « poisson à peau visqueuse ».

mūgilō, -ēs, -āre : crier (en parlant de l'onagre), *Anth.* 726, 53.

mūginōr, -āris, -āri : *-ari est nugari et quasi tarde conari*, P. F. 131, 17. Nonius donne un autre sens, 139, 4, *muginari* : *murmurare*. *Lucilius lib. VII* (25) : *muginamur, molimur, subducimur*. *Ata Aquis Caldis* (4) : *... atque ita muginantur hodie; atque ego occlusero fontem*.

Le verbe est dans Cic., *Att.* 16, 12, 1, *dum tu muginaris... cepi domesticum consilium*, et dans *Aulu-Gelle*, 5, 16, 5. Pline, N. H. proemium 18, attribue à *Varron* *musinor* : *dum ista, ut ait Varro, musinamur* (*musinamur, musiamur* var.).

Pas d'autre exemple, semble-t-il. L'explication de *Nonius* provient d'un rapprochement, sans doute imaginaire, avec *mūgiō*. Mot populaire, qui a pu subir diverses altérations. Cf. *bovinor*, *nātinor*.

mūgiō, -is, -iū (-iū), -itum, -ire : mugir, beugler. Se dit des bœufs et, par extension, de tout bruit sourd et profond (son de la trompette, Enn., Inc. 7, bruit du

tonnerre, de la tempête, etc.). Onomatopée tirée de *mū* qui exprime le mugissement du taureau; Quintilien, 12, 10, 31, qualifie l'M de *mugiens littera*. Ancien, usuel. M. L. 5719. Certaines formes romanes supposent aussi *mūgūlare*, **mūgūlare*, M. L. 5718; cf. *mūgūlātus* « μωγ-λάτος » (ital.).

Substantif dérivé : *mūgitus*, -ūs m., M. L. 5720. Les autres dérivés et composés sont rares et poétiques : *mūgitior* (Vesuvius, Val. Flacc.), *admūgiō*; *dēmūgitus* « rempli de mugissements » (d. λ., Ov., cf. ἀπομυκταί Anth.), *ē- im-* (cf. ἐμύζω), *re-mūgiō*. La glose de P. F. 57, 24, *commugento, convocanto*, semble s'y rattacher; mais la forme en -ē ne s'explique pas en latin. Est-ce une forme dialectale? Cf. peut-être *Mūgius* (-giō), *Mūgiōnia porta*, P. F. 131, 15.

L'ombrien a *mugatu* « muttūtō » avec le participe *muetō*. Le gr. μύζω, de *μωγ-ω, signifie « je grombe, je grogne »; le hittite a *muḡā(i)* « se lamenter, implorer ». Les formations faites sur *mū* diffèrent d'une langue à l'autre.

mulceō, -ēs, **mulsi**, **mulcēre** (le supin et le participe passé du simple ne semblent pas attestés); les exemples de *mulsus* que citent les dictionnaires proviennent non de *mulgeō*, mais de l'adjectif dérivé de *mel*; quant à *mulsus*, il a peut-être été évité en raison de sa double homonymie avec *multus* « abondant » et *mul(c)us* « trait », de *mulgeō*; les formes de composés sont soit en -to, soit en -so, cette dernière analogique du parfait en -si : *permulsus*, Varr., Cic., Cés., B. G. 4, 6, 5; *permul(c)us* dans Salluste (cf. Priscien, GLK II 487, 6; *dēmultus* dans Aulu-Gelle 3, 13, 5) : toucher doucement, caresser, palper, lécher, flatter de la main; d'où, au sens moral, « adoucir, apaiser, calmer ». Ancien, classique, mais de couleur poétique, en raison de son caractère affectif. A peine représenté en roman : cf. M. L. 5725.

Dérivés et composés : *mulcēdo* : agrément, charme (époque impériale; cf. *dulcēdo*); *mulcetra* (μολυχθήρα, Diosc.) : héliotrope, tournesol; plante ainsi nommée parce qu'elle passait pour avoir des vertus calmantes; pour la formation, cf. *fulgetra* et *exetra* (Ps.-Apul. 49, 11); *mulcēbris* (Chalcid.); *Mulciber* : *Volcanus a molliendo scilicet ferro dictus. Mulcere enim molire siue lenire est*, P. F. 129, 5 (doublet tardif *Mulcifer*, d'après les autres composés en -fer); *mulcificō* (Gloss.).

admulcēō (Pall.); *commulcēō* (époque impériale); *dē-*, *ē-*, *per-*, *prō-*, *re-mulcēō*; et *ēmulcō*, -ās (Greg. Tur.). Le seul qui soit d'usage courant est *permulcēō*. Pas de dérivés en *mul-* ou en *multi-*.

Cf. skr. *mṛcāti* « il touche », dont le vocalisme à degré radical zéro indique un ancien présent athématique non attesté. Et peut-être aussi cf. *mulgeō* avec le flottement *K'g'* à la fin d'une racine qui fournissait un présent athématique.

Mulciber : v. *mulceō*.

mulcō, -ās, **āul** (forme de futur *mulcassitis* dans Plt., Mi. 163); **ātum**, **āre** : battre, maltraiter. Ancien, classique, mais assez rare, quoique attesté jusque dans Ausone. Dérivés et composés tardifs : *mulcātio*, -tor; *com-*, *dē-mulcō*. Non roman. Pas d'étymologie sûre.

mulgeō, -ēs, **si**, **multum** (le -c- de *multum*, purement graphique, a été maintenu ou rétabli pour différencier la forme de son homonyme *multus*; un doublet *mulsum* est dans *ēmulsum* et dans *mulsūra*), **ēre** : traire (s'emploie seul ou avec un complément). Ancien, technique. On trouve dans les gloses des formes de *mulgēre* (comme *mordēre*), e. g. CGL IV 121, 43, *mulgitur*; cf. fr. ancien et dialectal « moudre » au sens de « traire ». Les autres langues romanes ont des représentants de *mulgēre*. M. L. 5729.

Dérivés et composés : *multus*, -ūs m. (Varr.); *mul-sūra* (Calp.) « traite », ce dernier conservé en roumain, M. L. 5737; certaines formes romanes supposent aussi **multa*, M. L. 5726, et *mulsiō*, 5735 : *multum* n., et *mulcra* t., M. L. 5727; *mulcra* n., M. L. 5728; *mulcrarium*; *mulgāre* n., tous signifiant « vase à traire »; cf. aussi **mulsiarium*; **mulsiorium*, M. L. 5734, 5736; *ēmulgeō* : traire jusqu'au bout, tarir, M. L. 2864 (ē- et *ex-mulgere*, « emulgia »; *immulgeō* : traire dedans, verser en trayant (rare). Cf. aussi *caprimulgus* « qui trait les chèvres », qui désigne soit un « chevrier » (Catulle 20, 10), soit un oiseau « engoulévent, tette-chèvre » (Plin. 10, 115), sans doute calque dans ce sens du gr. αἰγρο-θήλας, qui rappelle le type gr. ἱππῆρ, βοο-μήλας et *equimulgus*. En français, le verbe « moudre » conservé dans certains dialectes a été remplacé par « traire », de *trahere* (et aussi par « tirer »), sans doute pour éviter l'homonymie de « moudre » de *molere*; cf. B. W. sous *traire*.

Au sens de « traire », on trouve un présent thématique de **mēlg-*, **mīg-* dans un grand nombre de langues : lit *mēlžu* (supposant **mēlg-*), v. sl. *mīlžō*, gr. *μῆλγω* « je traie », v. angl. *melcan* « traire ». Mais le celtique a le vocalisme à degré zéro dans m. irl. *bigim* « je traie » (de **mīgim*; cf. le prétérit v. irl. *do-om-malge*). Ce contraste indique un ancien présent athématique qui rend compte du vocalisme radical zéro de l'irlandais et du vocalisme à degré long supposé par l'intonation de la forme lituanienne. — En sanskrit, on a la forme ancienne du présent athématique et un sens général : *mārṣti* « il enlève en frottant », 3^e plur. *mārjanti*. Un sens général apparaît aussi dans v. irl. *du-r-inmaile* gr. « prōmulgāuit », ce qui conduit à rapprocher lat. *prōmulgāre* (v. ce mot). — Le type de *monē* est l'un de ceux auxquels recourent les langues qui ne gardent pas les anciens présents athématiques.

mulier, -eris f. (ancien **mulies*, comme l'indique le dérivé *muliebris*; cf. *fānus/fānebris*) : femme, au sens général du mot : *mulieres omnes dicuntur quaecumque sexus feminini sunt*, Dig. 34, 2, 26, distinct de *uxor*, qui désigne la condition sociale et légale de l'épouse, cf. Tér., Hec. 643, *sed quid mulieris | uxorem habes*; et spécialement « femme » (qui a connu l'homme), par opposition à *uirgō*, e. g. Quint. 6, 3, 75, *Cicero oburgantibus quod sexagenarius Publiliam uirginem duxisset* : « *Cras mulier erit* », inquit; femme (symbole de faiblesse et de timidité; cf. Plt., Ba. 845), et en couple avec *uir*. — A la différence de *fēmina*, n'est jamais employé comme adjectif et ne s'applique pas aux femmes. Correspond pour le sens à γυνή. Attesté depuis les XII^e Tables, usuel, et plus fréquent à date ancienne que *fēmina*; cf. B. Axelson, *Unpoetische Wörter*, p. 53. Pan-

roman. M. L. 5730, *mulier*, *muliere*; B. W. sous *femme*.

Dérivés : *muliebris* : de femme; *muliebrina* n. pl. : euphémisme pour désigner soit le « sexe » de la femme (*prudens muliebrina*), soit les « règles » (= *mēstrua*), soit le « coït » (*muliebrina pati*, Tac.); *muliebriter*, *muliebritās* (à côté de *mulieritās*, tous deux dans Tertulien d'après *uirginitās*); *mulierārius* (classique, mais rare) et *muliebrīdrius* « *χαρῶναιος* »; *muliercula* : petite femme (souvent employé dans le vocabulaire galant de la comédie, avec nuance péjorative); d'où *mulierculārius* (cod. Théod.); *mulierō-*, -ās : efféminer (Varr.); *mulierōsus* « mulierum appetēns »; *γυναικωνίης*, adjectif de Plaute, Poe. 1303 (où les manuscrits se partagent entre *mulierōsus*, leçon de A, et *muliebrōsus*, leçon des palatins BCD) et d'Afranius, cf. Non. 28, 25, sur lequel Cicéron a bâti *mulierōsus* pour traduire le gr. φολογυνία, Tu. 4, 25; cf. Non. 142, 19; cf. *uirōsus*.

Le latin n'a rien gardé du nom indo-européen de la « femme » avec valeur noble, souvent féminine : *irl. ben*, gr. γυνή, etc. *Mulier* est un nom nouveau, d'origine inconnue.

L'explication des anciens *a mollitia... uelut mollier* n'est qu'une fantaisie et n'autorise pas à voir dans *mulier* un ancien comparatif — dont la forme, du reste, serait sans exemple en latin.

mūlleus, -a, -um : de couleur rouge ou pourpre. Adjectif appliqué spécialement aux brodequins (*calcei*) de cette couleur portés d'abord par les rois d'Albe, puis par les sénateurs qui avaient exercé une magistrature curule. Caton, Orig. VII 7, dit encore *calceos mulleos* et, après lui, *mullei* est employé seul dans le même sens. L'étymologie de Festus 128, 10, « *quos* (scil. *mulleos*) *putant a mullando dictos, i. e. a suendo* », est donc à rejeter; et l'existence du verbe *mullare*, non autrement attesté, n'est peut-être qu'une création des grammairiens pour expliquer *mullei*. — Rare et technique, conservé en macédonien et logoudorien, M. L. 5731; faut-il y rattacher le germ. *mula* « pantoufle »? Les anciens établissent un rapport entre *mulleus* et *mullos*, -ī m., nom du « rouget » ou « surmulet de mer », *barbātus* m.; cf. Plin. 9, 65, *nomen his* (scil. *mulis*) *Fenestella a colore mulleorum calceamentorum datum putat*; et l'on pourrait considérer *mulleus* comme dérivé de *mullos*. Mais, si la glose de Festus est exacte, *mulleus* appartiendrait au vieux fonds du vocabulaire latin et serait plus ancien que *mullos*, qui n'est pas attesté avant Varr., R. 3, 17, 6, et qui est vraisemblablement emprunté au gr. μύλλος, μύλος. *Mulleus* et μύλλος seraient des représentants indépendants d'une racine **mel-* « tacher, souiller », dont les dérivés ont servi à désigner des couleurs dans diverses langues indo-européennes; cf. skr. *malindh* « sale, impur, noir », gr. *μέλας*; *μύλος* « ocre ou vermillon », gaul. (?) *melinus* « color nigrus » (sic), CGL V 371, 14; gall. *melyn* « jaune »; lit. *muluos* « rougâtre, jaunâtre », *mėlynas* « bleu », lett. *mēlns* « noir », lat. *Muluisus*?, etc.; cf. Muller, s. u. *molloyes*; Boisacq, s. u. *μέλας*. — Mais la plupart des mots en -eus du latin ne comportent pas d'étymologie indo-européenne. Il peut s'agir d'un terme technique emprunté, comme *calceus*.

***mullō** : v. le précédent.

mullos, -ī m. : surmulet (poisson); m. *barbātus* : rouget barbet. V. *mulleus*. Sur le sens, v. Préchac, Rev. Ét. lat. 14 (1936), p. 102 sqq. M. L. 5732; B. W. *mulet*.

mulsus; **mulsa**; **mulsum**; **mulseus** : v. *mel*.

mūlta, -ae (ancien *molta*, CIL I² 366; les graphies *mulcta* sont dépourvues d'autorité, sans doute dues à un rapprochement avec *mulcō*, imaginé fausement par les grammairiens) : f. amende (= *ζημία*), payable d'abord en bestiaux, moutons et bœufs (cf. Varr., L. L. 5, 95; Gell., 14, 1), auxquels la loi Aternia substitua un équivalent en monnaie; de là dans Festus 128, 1, *-m Varro ait poenam esse, sed pecuniariam*. Puis, en général, « punition ». Cf. aussi Varr., L. L. 5, 177, cum *<in> dotium aut culleum uinum addunt rustici, prima urna addita dicunt etiam nunc* (scil. *multa*). Conservé seulement dans le dialecte de l'Engadine; cf. M. L. 5738.

Dérivés : *multio*, -ās (et *multitio*, Cat.) : frapper d'une amende; puis, dans la langue commune, priver quelqu'un de quelque chose par punition; et généralement « punir, condamner à »; *multitio* (Cic.); *multitatus* (mort-), -iticius (cf. *empticius*) : -a *pecunia*, -um *aes*; cf. *uiticius*.

Mot italique, samnite d'après Varron ap. Gell. 11, 1, 5, osque au témoignage de Festus, P. F. 127, 14; cf., *molai* gén., Spolète, CIL I² 366; *molare* inf., Lucérie, CIL I² 401; *molaticod* abl., Firmum Picenum, CIL I² 383; osq. *molam* « mulctam », *moltaum* « multare », *multasikad* « multificāci », omb. *motar* gén. sing. « *multae* ». Sans correspondant hors de l'Italie.

multicius, -a, -um : épithète appliquée aux étoffes, non attestée avant Juvénal et qui semble correspondre pour le sens au gr. πολυμυρ. Le neutre pluriel *multicia* est substantivé et glosé *genus uestis pluribus coloribus confectae*, CGL V 653, 5, ou *genus uestis quae multa licia habet*, CGL V 524, 7 (cf. la leçon *multilicias* dans Valerian. Aug. ap. Vop. Aur. 12). Peut-être de **multilicius*, cf. Plin. 8, 196, *plurimis licis texere, quae polymita appellant, Alexandria instituit*, corrompu en *multicius* sous l'influence des adjectifs en -icius du type *emptus/empticius*, *nouus/nouicius*; etc.

multilāgō (*mutilāgō*), -inis f. : autre nom de l'euphorbe ou τὸ πύλακος; ainsi nommée en latin à cause de son suc laiteux : m. *capraria*, dans Ps.-Apul., Herb. 109, 18, dite aussi *caprāgō*. Appartient au groupe des noms de plantes en -āgō, -ilāgō, cf. *lappāgō*, *tussilāgō*, etc.; v. Ernout, Philologica, I, p. 171. Ces formes, populaires et mal fixées, sont le plus souvent sans étymologie.

multus, -a, -um : abondant, nombreux : cum *auro et argento multo*, Plt., Ru. 1295. Le neutre *multum* s'emploie substantivement au nominatif et à l'accusatif avec un complément déterminatif : m. *auri* « beaucoup d'or »; le pluriel *multī*, -ae, -a signifie « nombreux », *multī hominēs*; substantivé, il désigne le grand nombre, la foule (cf. gr. οἱ πολλοί), d'où l'expression *ūnus ē multus*; le neutre *multa* s'emploie dans des idiotismes, comme *nē multa* (scil. *dicam*), *nē multus* « pour abrégé ». *Multus* se dit également du temps, ad *multum diem*, *multā nocte*, etc., ou de l'espace dans le sens de « qui se trouve en de nombreux endroits »; de là le sens

de « qui se multiplie, qui se prodigue » (cf. l'emploi de πολὺς en grec, notamment dans Polybe) : *in operibus, in agmine atque ad uigilias multus adesse*, Sall., Jug. 96, 3 ; et parfois avec une nuance péjorative *heu, hercle hominem multum et odiosum*, Plt., Men. 316 (de même dans Catulle 112, 1) ; il est faux d'expliquer ce *multus* par **multus* ou par *molius* (Stolz-Leumann, *Lat. Gr.* 3, p. 342). A quelquefois aussi le sens de « excessif » ; cf. Corn. Nep., Att. 13, 5, *supellex modica, non multa* ; Cic., N. D. 2, 46, 119, *nolo in stellarum ratione multus vobis uideri*. Mais il est impossible de décider lequel de ces deux sens : « abondant » ou « excessif » est le plus ancien. Adverbes : *multum* (sur l'emploi avec un adjectif, v. J. B. Hofmann, *Lat. Umgangsspr.*, p. 77) et *multō* (cf. πολὺς et πολλῷ). *Multus* est demeuré dans les langues romanes, M. L. 5740. Le comparatif et le superlatif sont fournis par un autre mot : *plūs, plūres, plūrimus*, q. u., tandis que *melior* sert de comparatif à *bonus*.

Dérivés : *multitudo* : grand nombre ; foule, multitude ; en grammaire, *numerus multitudinis*, où *multitudo* désigne le « pluriel » ; *multisimilis* (adjectif formé par Lucrèce sur le modèle de *centesimus*) : un entre plusieurs, -a *pars* : partie prise entre beaucoup ; *multitiens* (tardif, d'après *totiens*, etc.).

Nombres composés en *mult-*, *mult-* ; cf. *multanimis* ; *multanexus* (Gl.) ; *multibidus* (Plt.) ; *multicaulis* ; *multifarius* ; *multifidus* ; *multiformis* ; *multigenis* (-*generis*, -*generis*) ; *multiingus* ; *multimodis* adv., et tardif *multimodus*, -a, -um (Apul.) ; *multinodus* ; *multipes* et *multipeda* « scolopendre » ; *multiplax* et ses dérivés *multiplacis*, etc. Beaucoup de ces formes reproduisent des composés grecs en πολυ-, πολλ-, e. g. *multannus* = πολυννης, *multangulus* = πολυγωνος, *multifricatus* = πολυκαρπος, *multiplax* = πολυπους, *multiplax* = πολλὰ πλάσιος, etc.

Cf. gr. *μῦλα* « beaucoup » et, peut-être, le mot lette à peine attesté *mīls* « abondant ». V. *melior*.

L' de *multimodis* s'explique difficilement en partant de *multis modis* ; mieux vaut y voir l'ablatif d'un composé, comme dans *omnimodis*, *mirimodis* (scil. *modis*).

muluianum (*coitaneum*) n. : genre de coing hybride. De *Mulius*.

mūlus, -i m., *mūla*, -ae f. (dat. abl. pl. *mūlābus*) : mulet et mule. Comme *asinus*, sert de terme d'injure. Ancien (Cat.), M. L. 5742. Germanique : v. h. a. *mūl*, etc. ; celtique : irl. *brítt. mūl* ; gr. mod. *μωλέρ* ; bulg. *mūle*.

Dérivés et composés : *mūlinus* ; *mūliō*, -ōnis m. : muletier ; *mūliōnicus* et *mūliōnius* ; *mūlāris*, -e : m. herba ; *mūlicārius* ; *mūlomedicus*, -cīna (Vég.) ; *mūlocisiārius* (Gloss.). Cf. *mūscella* et *musmō*.

L'âne n'étant pas indo-européen, le nom du « mulet » doit être méditerranéen, comme celui de l'âne ; sans doute asianique. L'albanais a *mušk* « mulet ». V. Niddermann, *Mél. Meillet*, p. 101 sqq.

mundus, -a, -um : propre, d'où soigné, coquet, élégant. Ancien, usuel, classique. Panroman, sauf roumain. M. L. 5748. Le neutre *mundum* est employé dans l'expression (archaïque, Plt., Enn.) *in mundō habēre* ou *in mundō esse* « avoir à sa disposition », « être à la disposition de », équivalent de *in promptū habēre* ou *esse*,

où *mundus* a le sens de « équipé » (comme *ornātus*), sens qu'on retrouve, par exemple, dans Enn., A. 146, *Ostia munita est : idem loca nauibus puleris* | *munda facit*. Cf. l'expression de Serv., Aen. 3, 204, *extra paginam in mundo* « dans l'espace libre (la marge) hors de la page ».

Dérivés et composés : *munditiō* et *munditiūs* (archaïque), M. L. 5747 a ; *mundo*, -ās (latin impérial) ; nettoyer, M. L. 5744, et **mundiāre*, 5747 ; *munditor*, -itā, -itōris, -itō (Ital.) ; *mundulus*, -a, -um (archaïque) ; *mundulō* ; *mundē* adv., M. L. 5746 ; *munditer* ; com-, ē-mundō : nettoyer, purifier (langue rustique, Colum., Vulg.), M. L. 2865 ; *circum-, per-mundō* (Ital., d'après le gr. δια-, περι-καθαίρω) ; *prae-mundō* (tardif) ; *immundus* : sale, impur, immonde, conservé en logodorien avec le sens de « diable », M. L. 4289 (cf. l'emploi de *mundus* dans la langue de l'Eglise, notamment dans l'expression *cor mundum*, d'où *mundicor*, Aug., καθαρός ἢ καρδία) et ses dérivés ; *mundicina* : dentifrice (Apul.), d'après *medicina* ; *mundificō* (bas latin) ; *remundō* (bas latin, conservé dans les langues romanes, cf. M. L. 7203).

Mundus et ses dérivés sont fréquents dans la langue écrite comme dans la langue parlée. Dans la langue rustique, ils ont été employés en des acceptions spéciales (cf. *mundus ager*, Gell. 19, 12, 8) que reflètent les dérivés romans du type fr. *monder*, *émonder*, etc., B. W. s. u. Beaucoup de composés tardifs sont des traductions du grec dues à la langue de l'Eglise : *immundabilis* (Tert.) = ἀκαθάρτος.

mundus, -i m. (forme accessoire *mundum*, neutre dans Lucil, ap. Non. 214, 15 et Gell. 4, 1, 3) : toilette, parure de la femme. *Mundus muliebri est, quo mulier mundior fit* : continentur eo specula, matulae, unguenta, uasa unguentaria, et si qua similia dici possunt, ueluti lauitio, riscus..., Dig. 34, 2, 5. *Munditiā et ornatus et cultus, haec feminarum insignia sunt* ; hunc mundum muliebrem appellarunt maiores nostri, T.-L. 34, 7, 9. Joint à *penum* dans Lucilius, l. l., pour désigner l'ensemble des objets mobiliers d'une maison : *legauit quidam uxorī mundum omne penumque*. Il est possible que le mot ait été désigné à l'origine « un coffre, une cassette » ; cf. dans Apul., M. 6, 1, *operae messoriae mundus*, et spécialement le coffre de la mariée, dans lequel elle apportait son trousseau. De là le sens de « toilette, parure », favorisé par l'existence de l'adjectif *mundulus*, auquel le substantif a été identifié par les anciens. Seul Festus identifie *mundus* « parure » et *mundus* « monde » en les rattachant tous deux à *mouēre*, P. F. 125, 21 : *mundus appellatur caelum, terra, mare et aer. Mundus etiam dicitur ornatus mulieris, quia non alius est quam quod moueri potest. Mundus quoque appellatur lautus et purus*. En réalité, il semble qu'il y ait eu deux (ou trois) mots différents, un adjectif *mundus* et un substantif *mundus* « parure » et « monde ». V. le suivant.

mundus, -i m. : ensemble des corps célestes, cieux, univers lumineux. Semble bien être le même mot que *mundus* « parure », qui a été choisi pour désigner le « monde », sans doute à l'imitation du gr. κόσμος ; cf. Varr., Men., Riese, p. 199, 4, *appellatur a caelatura caelum, graece ab ornatu κόσμος, latine a puritia mundus*,

et Cic., Un. 10 ; Plin. 2, 8. Cette équivalence de gr. κόσμος et de lat. *mundus* a été contestée par M. Vendryes, MSL 18, 305 sqq., qui, se fondant sur un emploi spécial dans lequel *mundus* désigne une cavité hémisphérique creusée dans le sol par où on communiquait avec le monde souterrain (cf. Caton ap. Fest. 144, 14 sqq., et 126, 3), voit dans *mundus* un mot apparenté à *fundus* et identique au celtique *dubno-*. Mais, d'après Caton lui-même (ap. Fest. 144, 18 sqq.), ce *mundus* infernal, *mundus Cereris*, avait été creusé à l'imitation du *mundus* qui est sur nos têtes : *mundo nomen impositum est ab eo mundo qui supra nos est*. Tout au plus peut-on admettre une contamination du groupe trouble de *fundus* et du mot *mundus*, indépendant, pour désigner une entrée du monde infernal. Et, pour les Latins, *mundus* dans son acception ordinaire n'a jamais désigné que la voûte céleste en mouvement : *a motu eorum qui toto caelo coniunctus mundus*, Varr., L. L. 6, 3 (cf. F. 124, 20 sqq. ; Isid., Or. 13, 11) ; *colum enim apud ueteres mundum significat*, Diom. 365, 16, et les corps lumineux qui la peuplent ; l'univers lumineux : *lucentem mundum*, dit Cic., Un. 10 ; *concessit micantia sidera mundus*, Cat. 64, 206 ; *m. arduus* (comme *arduus aether*), Vg., G. 1, 240 ; *m. aetherius*, Tib. 3, 4, 17. Ennius emploie l'expression *mundus caeli*, Sat. 6 sqq., ap. Macr. 6, 2, 26 : *mundus caeli uastus constitit silentio* | *Et Neptunus saeuis undis asperis pauis dedit*. Ce sens est inconciliable avec celui de « fond » et il est possible que le *mundus* infernal n'ait rien de commun avec le *mundus* céleste et soit d'origine étrusque, comme *putus*.

Désignant d'abord le « monde » en général, l'ensemble des corps peuplant le ciel, *mundus* se restreint, à l'époque impériale, à l'acception de « monde terrestre, terre, habitants de la terre, humanité », e. g. Hor., S. 1, 3, 112, *fastos euoluere mundi* ; Luc. 5, 469, *spes miseri mundi*. Dans la langue de l'Eglise, il subit, à l'imitation du gr. κόσμος, une nouvelle restriction et désigne le « monde » par opposition au ciel : *regnum meum non est de hoc mundo*, Vulg. Ioh. 18, 36 ; cf. Aug., Serm. 46, 12, 28, *auctores mundi* « les écrivains profanes ». Usité de tout temps. Panroman. M. L. 5749. Irl. *munnda*?

Dérivés : *mundānus*, adjectif créé par Cic., Tusc. 5, 3, 108, pour traduire κόσμος et repris seulement à basse époque (Marc., Avien.), *mundālis* (latin ecclésiastique), *mundālis* et *super-mundālis*.

Composés poétiques, à l'imitation des composés grecs en κοσμο- : *mundiger* (Anthol.) ; *mundi-potēns*, -tenēns (Tert.) ; *mundiuiagus* (tardif) ; *intermundus*, -trum n. pl. : création de Cicéron traduisant le gr. μετακόσμος.

Pas d'étymologie claire. L'hypothèse d'une origine étrusque a été avancée (une déesse *munbyx*, *munbyx*, *munby*, dont le rôle est de parer et d'orner, figure sur plusieurs miroirs étrusques ; v. Deecke, dans Roscher, *Lexicon II* 2, p. 3231). Sur le groupe de *mundus*, v. Kroll, *Festschr. Kretschmer*, p. 120 sqq., qui conclut par un « non liquet ».

***mungō**, -is, -xi, -ctum, -gere : moucher. Attesté seulement dans les gloses, où il est traduit par μύσσω, et sans doute tiré de *ēmungō*. Dérivé tardif : *munctiō* (Arn.), d'après *ēmunctiō*.

Plus ancien est le composé : *ēmungō* : moucher et, dans la langue argotique, « nettoyer, dépouiller » : *me*

emunxisti mucidum, Plt., Ep. 494 ; *emunxi argento senes*, Tér., Ph. 682 ; cf. gr. ἀπομύσσω, dont c'est le calque, et notre « faire cracher ». Le participe *ēmunctus* « bien mouché, qui a le nez propre » prend le sens de « qui a du flair » (par opposition à *mucidus*, *mucosus*) : [Lucilius] *emunctae naris*, Hor., S. 1, 4, 8 ; cf. l'emploi de ἀπομύσσω dans Plat., Rep. 343 a (1, 16).

Dérivés : *ēmunctiō* (Quint.) ; *ēmunctōrium*, au pluriel « mouchettes » (Vulg.).

V. *mūcus* et *mūgil*. Pour le flottement entre *c* et *g*, cf. le cas de *pingō* (v. ce mot). Outre ἀπο-μύσσω cf., avec un sens général, skr. *mūcāti* « il lâche », v. russe *mūknuti sja* « passer », lit. *mūkti* « échapper » ; avec **sm-* initial : lit. *smunkū*, *smūkti* « tomber en glissant », *smaukti*, *smaukti* « mettre en faisant glisser », v. sl. *smykati se* « οὐρῶσθαι », pol. *smykać się* « se glisser », pol. *smukać* « enlever en frottant », v. angl. *smūgan* « se glisser ». Le grec a trace de σμ- à côté de μ- dans les gloses ομύσσεσται, σμυκτῆρ = μυκτῆρ « groin », ομύξων = μύξων. Ce détail vient à l'appui du rapprochement de *ēmungō*, ἀπο-μύσσω avec lit. *mūkti*, etc.

mūniō : v. *moene*.

1° **mūnis**, -e (ancien **moenis*, *moenis*) : qui accomplit sa charge ou son devoir, cf. P. F. 127, 7, *munem significare certum est officiosum* ; unde e contrario *immunis dicitur qui nullo fungitur officio* ; Plt., Mer. 105, *dico eius pro meritis gratum me et munem fore*. Adjectif rare et relait secondairement sur les composés du type normal *immūnis*, *commūnis* (de *mūnus*, cf. *barba* | *imberbis*).

1° *immūnis*, -e (noté *inmoenis* dans Plt., Tri. 24) : exempt de charge ; quelquefois synonyme de *ingrātus* (à cause du double sens de *mūnus* « charge » et « présent », v. le mot ; de là le sens de *mūnis* dans Mer. 105) ; cf. Plt., l. l., *amicum castigare ab meriam noxiam* | *inmoene est facinus* ; et la glose du P. F. 97, 18, *inimūnis, uacans munere aliquotiens pro improbo ponitur ut apud Plautum* ; et le scoliaste de Cic., Sest. 57, o *immunes Grai. Et haec uerba sunt de tragedia, in qua uerbum istud « immunes » ingratos significat quemadmodum munificos dicebant esse eos qui grati et liberales existerent*. Par dérivation « exempt de, exempté de » ; traduit en poésie le gr. ἄμμοτος (Ov., M. 13, 292). De là *immūnitas*.

2° *commūnis*, -e : graphie étymologique *comoinem* acc. sg. dans le SC. Bacc.) : le sens ancien devait être « qui partage les charges », mais ce sens n'est pas attesté, et *commūnis* ne signifie que « commun » (par opposition à *proprius*) et correspond au gr. κοινός, e. g. Tér., Ad. 804, *communia esse amicorum inter se omnia*. De ce sens général sont dérivés des sens spéciaux : 1° dans la langue grammaticale : *genus commūne*, *syllaba commūnis* (= *anceps*), *uerbum commūne* ; 2° dans la langue de rhétorique : *locus commūnis* = τόπος κοινός.

Du sens de « commun, qui est partagé entre tous » sont issus les sens de « bienveillant » ; *communis infimis*, *par principibus*, Corn. Nep., Att. 3, 1 ; et aussi de « médiocre, vulgaire » et même, dans la langue ecclésiastique, de « sale, impur » (traduisant ἀκαθάρτος, κοινός). Le neutre *commūne* traduit τὸ κοινόν. M. L. 2091.

Dérivés : *commūnitier* ; *commūnitās* (= κοινότης) ; *commūniō*, -ōnis, mot de Cicéron au sens de « commu-

nauté » repris par la langue ecclésiastique au sens de « communion », d'où *excommunis*, -*nīs*, -*ōnis*, synonymes de *excommunicāciūs*, -*cātiūs*; celtique : irl. *com-man*, britt. *cymmun*.

Il a dû exister aussi un adjectif dérivé **mūnīcus* (**moenicius*), cf. *clui/ciuius*, *hostis/hosticus*, *amnis/amnicus*, *classis/classicus*, attesté en osque *mūnīknī*. Du reste, l'abrégé de Festus, P. F. 141, 1, a la glose *municipis pro communis dicebant*, qui semble attester l'existence d'un dénominateur *mūnīciō*; et l'on trouve dans le Gloss. de Plac., CGL V 33, 13, *moenicare, communicare, dictum a moenī(c) i. e. operibus*, qui a encore l'ancienne diphtongue. C'est de **com-mūnīcus* (et non de *commūnīs*, qui aurait donné **commūniō*) qu'a été dérivé *commūniō* (sans doute pour éviter une confusion avec *commūniō* de *mūniō*) « communiquer » (sens absolu et transitif) adopté par la langue de l'Église, demeuré dans les langues romanes sous la forme **communīcare* (*commī-*), qui y a le sens de « donner le repas du soir » (pris en commun). M. L. 2090. De là : *communicābilis*, -*itiō*, -*itiūs*, -*itiō*, -*itiūs*; *excommunicāciō* (langue ecclésiastique), d'où irl. *escoimne*, britt. *escymmun*.

2° *mūnia*, -*ium* (arch. *moenia*) pl. n. : même sens que *mūnera* « fonctions officielles, devoirs, charges d'un magistrat ». La langue classique n'emploie le mot qu'au nominatif-accusatif; les formes de génitif et de datif-ablatif sont fournies par *mūnerā*. Sur *mūnia* a été bâti un nominatif singulier *mūnium* qu'on trouve dans les gloses, traduit par *ἡγεμονία*, CGL II 504, 37; 361, 40. Ce n'est qu'à basse époque (III^e et IV^e siècles de l'empire) que l'on trouve des génitifs *mūnium* et *mūniorum*, des datifs-ablatifs *mūnibus* et *mūnīs*. *Mūnia* est un archaïsme de la langue officielle; la forme vivante est *mūnus*, -*eris*. Conservé en logoudorien et campidien. M. L. 5751.

3° *mūnus*, -*eris* (pl. arch. *moenera* dans Lucr. 1, 29) n. : *significat officium cum dicitur quis munere fungi*. Item *donum quod officii causa datur*, P. F. 125, 18. Le sens de « présent que l'on fait » (et non que l'on reçoit) est secondaire, mais très fréquent; de là : *mūnerālis* (lèx); *mūnerō*, -*ās* (et *mūneror*) « faire présent de »; *mūneror* (-*or*) « récompenser, gratifier » et leurs dérivés, M. L. 5750 a; *mūnuscūlum* (Cic.). Sur cette double valeur de *mūnus*, v. Benveniste, *Don et échange dans le voc. i.-e.*, An. Sociol., 1951, p. 15.

Les devoirs d'un magistrat consistant notamment dans les spectacles offerts au peuple, *mūnus* a souvent le sens de « représentation, jeux offerts, combat de gladiateurs ». De là, à l'époque impériale, *mūnerārius* : relatif aux spectacles de gladiateurs; *mūnerātor* : celui qui donne des spectacles de gladiateurs, -*itiō*.

Composés en *mūni-* : *mūnicēps* m. : proprement « celui qui prend part aux charges »; cf. P. F. 117, 8, *item municipes erant, qui ex aliis ciuitatibus Romam uenissent, quibus non licebat magistratum capere, sed tantum muneri partem, ut fuerunt Cumani Aecrani, Atellani, qui et ciues Romani erant, et in legione merebant, sed dignitates non habebant*. Par extension, « habitant d'un municipie », *municipium*. Autres dérivés : *municipālis*; et (tardifs) *municipātus* (= *πολιτευμα*), -*pātim*, -*pātiō*; *municipiolum*.

mūnidator (CE 511); *mūnīfex*; 1° -*es*, *mūnītes* qui mu-

nera facere coguntur (Vég., Mil. 2, 6), sens auquel se rattache *mūnīficiūm*; 2° synonyme de *mūnīficius*; *mūnīficius* : qui accomplit les devoirs de sa charge, généreux (cf. *beneficius*); d'où *mūnīficō*, -*ās*; -*ficientia*; *immūnīficius* (Plt.).

D'une racine **mei-* « changer, échanger », attestée par lettre *mijū*, *mīt* « échanger », skr. *nī-mayate* « l'échange », l'indo-européen a eu des dérivés en -*ni* qui sont largement représentés; ces mots ont servi à désigner des échanges réglés par l'usage, et plusieurs ont une valeur juridique. A lat. *mūnia* « fonctions officielles d'un magistrat », cf. v. irl. *mōin* « objet précieux » (*dag-mōini* « dons, bienfaits ») et gāth. *maēnīs* « punition » (?). L'élargissement par *-*es*- dans *mūnus* est propre au latin; *-*nes*- figure souvent dans des substantifs de la même classe sémantique que *mūnus*, ainsi *fēnus*, *facinus*, *pignus*. Lat. *com-mūnis* est fait comme got. *gains* « commun »; autre composé : *im-mānis*. Le lituanien a *mainas* « échange » et le slave *mēna* « changement »]. La racine est souvent élargie : v. *migrō* et *mutō*.

**munnītiō* : *morsicātiō cibōrum*, P. F. 127, 3 L. Sans autre exemple et inexpliqué.

murcus, -*a*, -*um*; subst. *murcus*, -*i* m. (Amm. Marc. 15, 12, 13) : mutilé; cf. la glose *murcus, curtus*, CGL V 371, 9; d'où « lâche » (qui se coupait le pouce pour ne pas servir) et « paresseux » : *murce(e)l* : *μυρκε* (Gloss.). Attesté seulement à basse époque, mais sans doute ancien; apparaît comme cognomen dans Cic., Phil. 11, 42, 30. — Une forme *Murcia* est donnée aussi comme ancien nom de l'Aventin (T.-L. 1, 4, 33, 5; P. F. 135, 15). C'est à cette forme que se rattache le dérivé *Murcius*, -*a*, -*um*, conservé dans *Murcia dea*, *Murcia uallis*, *Murciae mētae*. On ne sait s'il y a un rapport entre le nom commun et le nom propre.

Dérivés : *murcidus* (avec *ū* d'après Meyer-Lübke, ou plutôt *u* fermé; cf. la fermeture de *e* en *i* dans les formes dialectales *stircus*, *Mircurios*, etc.) : indolent, paresseux. Mot de Pomponius, cité par Aug., Ciu. D. 4, 16, *dea Murcia quae praeter modum non moueret, ac faceret hominem, ut ait Pomponius, murcidum, i. e. desidiosum et inactuosum*; repris par Arn. 4, 9. Conservé en piémontais, portugais et galicien, M. L. 5752; *murcinārius* (Gl., Isid.). — *Murcidus* est à *murcus* comme *graudus* à *grauis*. Y a-t-il eu un verbe **murceō*?

Mot populaire sans étymologie (got. *ga-maurgjan* est parent de gr. *μυρκε*, etc.). Même terminaison en -*cus* que dans certains adjectifs marquant des défauts physiques, *broc(c)us*, *caecus*, *mancus*, etc. Le sens de gr. *μαρνα* « je consume, j'épuise » et de v. h. a. *maro* « tendre, mûr », *marwi* « tendre, mince, trop mûr » est loin de celui de lat. *murcus*; v. *frīd*. Le « sicilien » *μύρκος* « δ καθόλου μὴ δυνάμενος λαλεῖν, Συρακοῦσοι » (Hés.) semble emprunté au latin.

mūrēna (*mūraena*), -*ae* f. : murène. Emprunt ancien (déjà dans Plt.) au gr. *μύραινα*, latinisé; de là *mūrēnula*. M. L. 5754. Semble sans rapport avec le cognomen fréquent dans la gens Licinia, dont la transcription grecque est *Μουρήνας* et qui semble étrusque. Sur le sens de « collier », v. Isid., Or. 12, 6, 43; 19, 31, 14.

mūrex, -*icis* m. : 1° coquillage d'où l'on tirait la

pourpre, puis la pourpre elle-même (Enn., Heduph. 11; Vg., Ae. 4, 262); 2° toute espèce d'objet qui par sa forme rappelait le murex : rocher dentelé (Vg., Ae. 3, 205), mors garni de pointes, chausse-trape, etc.; cf. Rich. s. u. De là : *mūricātus* : garni de pointes; *mūriceus*; *mūricatim*; *mūriculus*; *mūrilegulus* (Jur.) : cueilleur de murex. Conservé dans quelques dialectes italiens; cf. M. L. 5755, *mūrex*; irl. *murac*.

Pareil mot doit être d'origine méditerranéenne; cf. gr. *μύρξ* « moule ».

**murgisōnem* : *dixerunt a mora et decisione*, P. F. 131, 4. A passé de là dans les gloses, où il est traduit par *irrisor*, *lutor* (Plac. V 33, 5), ou par *callidus*, *murmuratur*, ou par *ueterator*, *fallax*. — Pas d'exemple dans les textes. Forme et sens obscurs.

**mūriculus*, -*a*, -*um* (*murri-* dans Festus) : adjectif qu'on trouve dans Plt., Ep. 333, *uae tibi muricide homo*, et qui est glosé par l'abrégé de Festus, P. F. 112, 18, *ignauus, stultus, iners*. Sans autre exemple. L'étymologie **mūri-cidus* « qui tue les rats » a toutes chances d'être une étymologie populaire. Peut-être traduction plaisante et équivoque du gr. *τοξωρύχος* « perceur de murs (voleur) », comme le suggère M. Leumann, *Lat. Gr.*, p. 249.

mūriēs -*ei* (*muria*, -*ae*) f. : saumure; *dicebatur sal in pila tunsum et in ollam fiteilem coniectum et in furno percoctum, quo dehinc in aquam misso Vestales uirgines utebantur in sacrificio*, P. F. 153, 5. Ancien (Plt., Cat.). M. L. 5756, *mūria* (avec *ū*).

Dérivés : *muridiūcus* : confit dans la saumure; *muridiūcus* : poisson confit dans la saumure; *muridiūcus* : vendeur de saumure ». Composé : *salimuria* « saumure » (Orib.); *saletoria* (Anthimus, De obs. cib. 29 et 43, Liechtenhan).

Mot technique, sans étymologie. Peut-être en rapport avec gr. *ἀμυρῆς*, de même sens.

muriola (*moriola*), -*ae* f. : sorte de piquette (Varr.). De *muria*?

murmillo, -*ōnis* (var. *myrmillo*, *mirmillo*) m. : sorte de gladiateurs généralement opposée aux rétiaires; cf. Festus 358, 8, *retiariorum pugnant aduersus murmillonem cantatur* : « non te peto, piscem peto. Quid me fugis, Galle? » quia *murmilionem genus armaturae est* (cf. P. F. 131, 5, *murmilionica scuta dicebant cum quibus de muro pugnabant. Erant siquidem ad hoc ipsum apta*), *ipsique murmillones ante Galli appellabantur; in quorum galeis piscis effigies inerat*... Terme technique. Peut-être dérivé de *μυρμύλος*, autre forme de *μυρμύλος* « mormo, spare », cf. *murmur*; v. Rich. s. u.; Daresberg et Saglio II 2, 1587. Cf. *histriō*, *subulō*, etc.

Dérivés : *mirmillōnium* : sorte d'armure gauloise, Schol. Iuv. 8, 199; *mirmillōnicus*.

murmur, -*uris* n. (masculin dans Varr. ap. Non. 214, 14; cf. *guttur*) : grondement, bruit sourd (l'emprunt à la langue écrite fr. *murmure* a pris une nuance de sens différente de lat. *murmur* par suite de la prononciation de l'u français). Ancien, usuel. Celtique : irl. *monmhar*.

Dérivés et composés : *murmurō*, -*ās* (*murmuror* dans Varr. et Claud. Quadrig., cf. Non. 478, 3; *commur-*

muror, Varr. ap. Non. 178, 9; *commurmuratus* sit, Cic., in Pis. 25, 61) « gronder, murmurer »; panroman, M. L. 5761; *murmurātō* (époque impériale, rare), -*tor* (bas latin); *murmurillō*, -*ās*; *murmurillū* (tous deux plautiniens); *murmurābundus* (Apl.); *murmuriōsus* (Gloss.); *com-*, *dē-* (Z. λ, Ov., M. 14, 58), *im-* (poétique, époque impériale), *ob-* (époque impériale), *re-*, *sub-murmurō* (poétique, époque impériale); *murmurium* (bas latin).

Ce mot expressif, qui sert à désigner un bruit sourd, est indo-européen; cf. arm. *mīm'am* « je grogne » (de **mur'muram*), gr. *μυρμύρο*, *μυρμύρος*, *μυρμύλος* « mormo », poisson de mer qui émet une sorte de grondement, et, avec simplification, lit. *murmėti*, *murmėnti* « murmurer ». Le sanskrit a *marmarāḥ* « bruyant »; Pour le redoublement, cf. *susurrus*, *turtur*. V. *frēmō*.

murra, -*ae* f. : myrrhe, emprunt latinisé au gr. *μύρρα* (ancien, Plt.).

Dérivés : *murrātus*; *murreus*; *murrāciūs*, mots de l'époque impériale.

murrina f. de l'adjectif *murrinus* de *μύρρινος* : — *genus potiosis quae Graece dicitur νέκταρ. Hanc mulieres uocabant murlolam; quidam murratum uinum; quidam dici putant ex uiaae genere murrinae nomine*, P. F. 131, 1. Mais il est probable que *muriola* n'a rien à faire avec *murra*.

murra, -*ae* f. : sorte de terre fine dont on faisait les vases précieux dits myrrhènes, *murrina* ou *murrea*. N'apparaît qu'à l'époque impériale. Mot sans doute iranien : *murrina apud Parthos gignitur*, Isid. 16, 12, 6.

**murriō*, -*is*, -*ire* : -*ire*, *clamare proprie murium*, CGL (Scal.) V 604, 33. On trouve aussi IV 366, 47, *muruiūt*, *significauit*, qu'il faut peut-être y rattacher.

murtus, -*i* (*murtus*, -*ūs*, *murta*, -*ae*) f. : myrte. Emprunt ancien (Cat., Plt.) latinisé au gr. *μύρτος* (lui-même emprunté au sémitique), conservé dans les langues romanes, M. L. 5801, et en irl. *mirt*; *murtum* = *μύρτον*, baie du myrte.

Dérivés : *murtiāceus* (Celse); *murtiātus* : assainonné de myrtes, d'où *murtiātum* (sc. *farcimen*); *murtiueus*; *murtius*; *murtinus* (= *μύρτινος*), M. L. 5803; *murtiūm*, -*i* n.

Les langues romanes supposent aussi un diminutif *murtella* (*myr-*); cf. M. L. 5802.

mūrus, -*i* (ancien *moiros*, *moerus*, Enn., A. 419; Varr., L. L. 5, 141; cf. *moenia*) m. : mur (d'une ville, par opposition à *pariēs*, mur d'une maison), mur de défense; cf. *corōna mūrālis*. Par suite, au figuré, « rempart, défense ». Ancien, usuel. Panroman. M. L. 5761². Germanique : v. h. a. *mūra*; celtique : irl., britt. *mūr*.

Dérivés et composés : *mūrālis*; *mūrō*, -*ās* (bas latin); *mūrātus* (Vég.); *mūrāna*, -*ae* f. (latin ecclésiastique); *promūrālis*, -*e* (latin ecclésiastique); *extrā*, *intrā-mūrānus* (Script. Hist. Aug.); *infrā*, *intrā*, *forās-mūrāneus* (Greg. Tur.). M. L. 5758, **mūricārium*.

On rattache généralement à *mūrus*, *pomoerium*, -*i* (*potmērium*) n. « espace consacré en dedans et en dehors de l'enceinte de Rome », puis « boulevard d'une ville »; cf. Varr., L. L. 5, 143, *oppida condebant in Latio Etrusco*

ritu multi, i. e. iunctis bobus, tauro et uacca, interiore aratro circumagebant sulcum... ut fossa et muro essent muniti. Terram unde excelsuperant, fossam uocabant et introrsum iactam, murum. Post ea qui sebat orbis, urbis principium; qui, quod erat post murum, postmoerium dictum. Une forme *posimurium* (lire *postimurium*) est dans l'abrégi de Festus, P. F. 295, 4, *posimurium*, pontificale pomerium ubi pontifices auspicantur. Dictum autem pomerium, quasi *promurium*, i. e. *proximum muro*. Mais la forme fait difficulté. Les rites de la fondation d'une ville sont étrusques.

V. *noene*, *moenia*. *Mūrus* a remplacé le mot indo-européen tiré de la racine **dheigh-* (cf. *gingō*), qu'on trouve dans gr. *τείχος* et dans osque *feihūss* « *mūrōs* ».

mūs, mūris (gén. pl. *mūrum* et *mūrium*) m. : souris, rat. S'emploie aussi comme terme de tendresse ou d'injure et comme cognomen. Joint à différentes épithètes, désigne divers animaux : *mūs domesticus*, *agrestis*, *arāneus* (-*nea*, cf. fr. *musaraigne*, M. L. 5765), *m. Ponticus* (= *μῦς ποτικός*), *Libycus*, *marinus* (cf. de Saint-Denis, *Vocab. des animaux marins*, s. u.), *Africānus*, *odōrātus*, *m. montānus*, M. L. 5776 h. Le terme spécial pour désigner la souris est *sōrez*. Ancien, usuel. Peu représenté dans les langues romanes, où ce sont les formes de *sōrez*, *sōricius* qui désignent la souris, et un mot récent **ratta* d'origine inconnue qui désigne le « rat ». M. L. 5764 a ; irl. *miúr*.

Dérivés et composés : *mūrinus* : de souris, de rat, M. L. 5750 a.

mūsculus : petite souris, puis tout objet rappelant l'animal par sa forme ou son allure : sorte de poisson inconnu (de Saint-Denis, *ibid.*) ; manetel (machine de guerre, cf. *testidō*) ; barque (Rich compare l'emploi du mot *topo* « souris » chez les Vénitiens dans le même sens) ; muscule (cf. gr. *μῦς*, etc., *lacertus* et l'emploi du fr. *souris* pour désigner un muscle du gigot), de là *mūsculosus* « musclé ». Cf. peut-être les gloses *geni[s]culae*, *muscellae*, CGL V 313, 19 ; *genesco*, *muscel*, *ibid.* V 298, 26. Ancien (Enn., Plt.), usuel. M. L. 5772.

mūscellus : *μῦς*, CGL III 205, 28 ; *mūscellārium* (Gloss.) : *uiverrārium*, *γαλέκτρα*.

mūscerda : crotte de souris (cf. *sucerdā*), cf. P. F. 132, 7, *mūscerda prima syllaba producta dicebant antiqui stercus murum* ; cf. *stercus*.

mūscipulum et **mūscipula** = *μῦστρον* : piège à souris, puis « piège » sens propre et figuré = *παγίς*, langue de l'Église), M. L. 5770 ? ; **mūscipulōr** (Gloss.) : aigrefin ; **mūrtilegus**, -*ceps* (bas latin). Cf. aussi M. L. 5757, **mūrtica* ; 5760, **mūrticulus* ; **mūsculus** « couleur souris », 5773 a.

mūsia, -*ae* (Gloss.) : -*ae nidi soricum* ; **mūsiō** (ū ?) ; **mūstiō** (Gloss.) : chat ; cf. CGL V 621, 6, *mūstius est cattus eo quod muribus sit infestus*, et Isid., Or. 12, 2, 38. M. L. 5776 a.

Mot indo-européen : skr. *mūh* avec dérivés *mūṣāh*, *mūṣikā*, etc., pers. *mūš*, v. sl. *myš* (d'où *myška* « *βραχίον* »), alb. *mi*, gr. *μῦς* (l'u bref du génitif *μῦος* est analogique, v. h. a. *mūs*). Le dérivé arm. *mukn* signifie à la fois « souris » et « muscule » comme *mūsculus*. Il ne semble pas que les Latins aient distingué net-

tement la *souris* et le *rat* (du reste, le rat proprement dit est sans doute d'importation récente ; les représentants de *ratta* désignent tantôt le rat, tantôt la souris) ; v. M. L. 7089 a ; et B. W. sous *rat*.

Mūsae, -*ārum* f. pl. (singulier plus rare) : Muses. Emprunt au gr. *Μοῦσα*(s), déjà dans Ennius, qui remplace *Camēnae*. Latinisé, employé au sens de « activité littéraire ou artistique » et même « chant, poème » ; usité comme surnom. Hybride tardif *mūsigena*. Cf. *mūsica*, *mūsius*.

mūsca, -*ae* f. : mouche. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 5766.

Dérivés : **mūscārius** : qui concerne les mouches ; substantif **mūscārium** : émochoir, chasse-mouches (fait d'une queue de paon ou de cheval) ; feuillage de certaines plantes ; **mūscula**, **mūscella** : petite mouche ; ***mūsciō** : « gobe-mouches », nom d'oiseau attesté dans les langues romanes, cf. M. L. 5769. Le germanique a des représentants de *musca* : v. angl. *mūsc-fleoge*, et de *mūsciō* : m. b. all. *musche*.

Dérivé à forme de diminutif en -*co/-ca* -d'un thème racine dont on a une série d'autres dérivés ayant le même sens : lit. *mūš* et gr. *μῦς*, et avec un autre vocalisme radical, v. sl. *muža* (s. *mūha*, tch. *maucha*, r. *mūza*) à côté de *mūsica* « moucheron » et de v. russe *myška*, supposant ū ; cf. lette *mūsa* « mouche ». — Forme sans s dans v. isl. *mý* « mouche », v. sax. *muggia*, alb. *mūze*, *mīze*. — Arm. *mūn* « mouche » peut reposer sur **muno-* ou sur **musno-*. Cf. aussi *mūstiō*.

mūscella, -*ae* f. : *μουσέλλον*, CGL II 373 29. Rare ; cf. CIL IV 2046, *mulus hic muscellas docuit* ; un doublet *muscellus* traduisant *δωκ* est dans l'Italia (cod. Legionensis, an 890). M. Leumann y voit un diminutif de *mūlus*, qui remonterait à **mukulo-s*. M. L. 5767.

Dérivé : **mūscellārium** n. : écurie à mulets.

muscerda : v. *mūs*.

mūsculus, -*i* m. : moule (mollusque). Depuis Plt., Ru. 298. L'a attesté par les langues romanes, cf. M. L. 5773, semble le différencier de *mūsculus* (v. *mūs*), avec lequel on le confond généralement. Toutefois, *μῦς* signifie « rat » et « moule », et peut-être y a-t-il une variation de quantité, de type « populaire », comme dans *pūsus* et *pūs*.

Pas d'étymologie. Certaines formes romanes représentent le mot grec **mytilus*, M. L. 5803 b. Germ. *muschel*, britt. *muſgl*.

mūscus, -*i* m. : mousse (ū au témoignage des langues romanes). Ancien (Cat., Agr. 6, 2). Esp.-port. *musco*, etc. M. L. 5774 ; le fr. *mousse* vient du francique ; v. B. W. s. u.

Dérivés et composés : **mūscōsus** (Catal.) ; **mūscidus** (Sid.). Certaines formes romanes remontent à un diminutif *mūsculus*, M. L. 5771 ; de même le gr. moderne *μουσκούλα* ; *ēmūscō*, -*ās* « enlever la mousse » (Col.).

Dérivé d'un thème indo-européen que supposent également lit. *mūsat* « moisissure » et *mūsos* (même sens), v. russe *mūzū* « mousse », v. h. a. *mos* « mousse » (d'où provient le diminutif *mūssula* dans Greg. Tur.) et, avec

un autre vocalisme, v. angl. *mēos* (même sens). — Pour le flottement entre ū et ā, v. Vendryes, dans *Mélanges Chlumsky* (*Časopis p. mod. fil.*, 17), p. 148.

muscus, -*i* m. : musc. Emprunt au gr. *μύσχος* (lui-même emprunté au persan), attesté depuis S^r Jérôme. Dérivé : **mūscātus**. Roman. M. L. 5775.

mūscicus, -*a*, -*um* : adjectif emprunté au gr. *μωστικός*, comme *mūsica* = *μουσική*. Latinisé ; de là, l'adverbe *mūsciō* (= *μωστικῶς*), déjà dans Plaute ; et les dérivés tardifs *mūscārius*, -*i* : faiseur d'instruments de musique ; *mūscātus* ; *immūscicus* (Tert.).

mūsiō : v. *mūs*.

mūsius, -*a*, -*um* : adjectif de l'époque impériale usité dans l'expression *mūstium opus* ; ou simplement *mūstium*. Semble une adaptation de gr. *μωστικός* « mosaïque » (transcrit en latin par *mūsaeum*, -*seum*), bien que le mot grec dans ce sens soit tardif ; v. Baehrens, *Sprachl. Komm. z. vulgār. App. Probi*, p. 64 ; de là *mūsiārius*, -*i* m. : mosaïste. Pour la forme, cf. *archituum* en face de *ἀρχαίων*, d'après *Achiū* = **Archaiol* ?

musmō (*musimō*), -*ōnis* m. : = *μωσμων* ; désigne dans Pline, 8, 199, le même animal que *mufrō*. Autre sens dans Non. 137, 22 sqq. : *musimones asini, muli aut equi breues*. *Lucilius lib. sexto : pretium emit qui uendit equum musimone*. *Cato Deletorio : asinum aut musimone* aut *arietem*. Cf. Isid., Orig. 12, 1, 60 ; CGL V 507, 35 et 573, 5, *musmo dux gregis* (cf. *Servius ad Geo.* 3, 446) *ex capra et arietate natus* ; V 664, 13, *musimones breues muli equis similes*. Sur le double sens, v. Graur, *Mél. ling.*, p. 20 ; Marx, *Lucilius* 256.

musirriō, -*ōnis* m. : sorte de champignon, mousseron (Anthim.). M. L. 5777 **musirio* ; B. W. s. u.

musso (*musso*, Varr., Men. 102), -*ās*, -*āul*, -*ātum*, -*āro* : *are, murmurare*. Ennius (A. 182) : *in occulto musabat. Vulgo uero pro tacere dicitur, ut idem Ennius* (A. 446) : *non decet musare bonos*, P. F. 131, 9. Une forme du parler enfantin, *musuiat*, est dans Gloss. Philox. ; cf. *sisiat*, *καθηται ἐπὶ βρέτους*, *ibid.* ; on a aussi *musittus* : grognement (Charis.). Du sens de « parler bas, chuchoter, murmurer, se parler à soi-même », on est passé à celui de « ne pas ouvrir la bouche, rester silencieux ». Virgile écrira même, *Ae.* 11, 345, *cuncti se scire fatentur | quid fortuna ferat populi, sed dicere musant*.

Dérivés et composés : **musstātiō** (Amm.) ; **musstō**, -*ās* : même sens que *musso* ; **musstātiō**, -*tor* (tardifs). **Musso**, **musstō** sont rares ; Virgile n'emploie *musso* que par archaïsme, à l'imitation d'Ennius ; *obmusso*, -*musstō* (Tert.) ; *summusus* : -*i*, *murmuratores*. *Naevius* (Trag. 63) : *odi, inquit, summusos, proinde aperte dice quid sit*, P. F. 385, 1. *Mussāre* est conservé dans quelques dialectes italiens, M. L. 5776 d. **musstus** (Exc. Bob., GLK I 535) est une forme artificielle faite sur *mūstus*, etc.

Cf. aussi **ēmūsticāre*, M. L. 7205. D'après Varr., L. L. 7, 1, *musare dictum quod muti non amplius quam MV dicunt, a quo inde* (sc. Ennius) *id quod minimum est* (Inc. 10 V²) : *neque, ut aiunt, μῦ facere audent*. *Musso* serait donc une onomatopée (ana-

logue à *muſiō*, *mutiō*) formée sur *mū* (comme *mūtus*) ou sur *mut* ; cf. GLK I 240, 8, *mutmut non facere audent*. Toutefois, la forme indique au moins une influence du gr. *μῦς*, de même sens, qu'on trouve dans Esch., Arist., et *summusus* rappelle *συνμῦς* (Diph.).

mustāx, -*ācis* m. : variété de laurier, ainsi nommée, dit Pline 15, 127, par Pompeius Lenaeus, *quoniam mustaceis subiceretur*. V. *mustus*.

mustēla, -*ae* f. (*mustella*) : 1° belette, fouine ; 2° poisson mal déterminé, lotte selon certains. Ancien (Enn., Plt.). M. L. 5778.

Dérivés : **mustēl**(l)ula, -*ae* f. ; **mustēlinus**, **mustēlātus**, -*a*, -*um* : [couleur] de belette ; **mustēllārium** : *γαλέκτρα* (Gl.) ; **mustēlopardus**.

Pas d'étymologie claire. Cf. *nīlēla* (et *mūs*?) . I

mustēlāgō, -*inis* f. : laurèle, arbrisseau. Correspond au gr. *μυστέλαγος*. Figure dans Ps.-Apul., *Herb.* 27, qui a la variante *mutilago* (58). Cf. *mutilāgō*. V. Ernout, *Philologica* I, p. 171.

mustiō, -*ōnis* m. : petite mouche. Cf. Isid., Or. 12, 8, 16, *bibiones sunt qui in uino nascuntur, quos uolgo mustiones* (musc- var.) *a musto appellant* (étymologie populaire?). M. L. 5781.

Cf. *musca*. V. Sofer, 104, 175.

musicula, -*ae* f. : est *machinula ex regulis, in qua calcuus nouus suitur*, P. F. 131, 18, qui cite un exemple (obscur) d'Afranius, *Com.* 419. La glose de Scaliger, CGL V 604, 14 : *musicula : machina ad stringendos mures*, confond le mot avec *muscupula*.

mūstus, -*a*, -*um* : nouveau ; *musta uirgo* (Naev.) ; *musta agna* : agnelle nouveau-née (Caton). Terme de la langue rustique ; usité surtout au neutre substantivé *mustum* « vin nouveau, vin doux, moût » ; sens conservé dans les langues romanes. Ovide, M. 14, 146, emploie même *mustā*, -*ōrum* au sens de « vendanges, automnes », *tercentum musta uidere*. Ancien, technique. Panroman. M. L. 5783 ; et germanique : v. h. a. *most*, etc.

Dérivés : **mustārius** : m. *urceus* (Caton) ; **musteus** : 1° nouveau, frais (*musteus caseus*) ; 2° doux comme le vin nouveau, *musteum mīllum* « pomme douce », M. L. 5779 ; **mustulentus** : abondant en vin doux (*m. uentus*, Plt., Ci. 382) ; **mustāceum** n. : gâteau de mariage, fait de farine pétrie avec du vin doux, du fromage et de l'anis et cuit sur des feuilles de laurier (Cat., Agr. 121) ; cf. *testāceus*, etc. Certaines formes romanes remontent à **mustidus* et **mustōsus*. M. L. 5780, 5782.

Pas d'étymologie claire.

mutilāgō, -*inis* f. : fragon non piquant. De *mutilus* (?) ; v. André, *Lex.*, s. u., et Ernout, *Philol.*, cité sous *mustēlāgō*.

mutilus, -*a*, -*um* : écorné ; m. *bōs*, -*a capella* ; cf. Don., *Hec.* 65, et logod. *mutulu* « chèvre sans cornes », M. L. 5791 ; cf. irl. *mōlt* « mutilus (> *mutius*?) uerueu » et britt. *mōlt* (de **mūlto*) « mouton ». M. L. 5739 ; plus généralement « mutilé, tronqué, écourté ». S'emploie des personnes et des choses, au propre et au figuré. S'y rattachent : *muticus* : usité dans *mutica spica*, Varr., R. R. 1, 48, 3, M. L. 5787 ; *mutiō*, -*ās* (déjà dans

Tér.); M. L. 5789 et *admutilō*; *mutilātō*, *mutilitās* (tardifs); *inmutilātus* (Sall. ap. Non. 366, 14) = *integer*, Cod. Theod. 4, 22, 1.

Certaines formes romanes remontent à **mutidus*, M. L. 5788. Cf. peut-être aussi M. L. 5793, **mūt-*, et 5792, **mutius*.

Pas d'étymologie certaine. L'adjectif qui sert aussi de nom propre se retrouve en osq. *Mutil*, *Muttillieis* « *Mutilis*, *Muttillii* ».

mutmut : v. *mussō*.

mūtō, -ās, -āul, -ātum, -āre : changer, échanger et « changer de lieu, déplacer » (et « se déplacer »). Transif et absolu, e. g. T.-L. 9, 12, 2, *adeo animi mutaerant*, ut... Sur le sens péjoratif, v. Löfstedt, *Syntactica* II, p. 381. L'idée de changement est inséparable de celle de mouvement et les sujets parlants ont souvent associé *mūtō* à *moueō*, de là des emplois comme ceux qu'on rencontre dans Plaute, Am. 274, *nam neque se Septemtriones quoquam in caelo commouent* / *neque se Luna quoquam mutat*; Lucilius 674, *mutas aliquo te* (sens conservé en latin vulgaire, cf. Compennass, *Vulgaria*, Glotta 8 (1917), p. 109, et dans les langues romanes; cf. v. ital. *mutare* « voyager », fr. *remuer*, etc., à côté de *muer* « changer (de peau) », etc.); cf. aussi le sens de *commoetācula*, *uirgae*, *quas flamines portant pergentes ad sacrificium*, ut *a se homines amoueant*, P. F. 56, 29; de **com-moitā-clom*, avec suffixe d'instrument **c(o)lo*. Ces emplois et ce sens ont donné lieu à l'étymologie **mouitāre* > *mūtāre* « mouvoir fréquemment, déplacer », puis « changer ». Mais, d'une part, le fréquentatif de *moueō* est *mōtāre* et, d'autre part, le sens premier de *mūtāre* est bien « changer », comme le prouve le dérivé *mūtus* et les composés *commūtāre*, *permūtāre*; et la forme *commoetācula* enseigne que l'*ā* de *mūtāre* est issu d'un ancien *oi*. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 5785; B. W. *muer* (évincé par *changer*); germanique : v. h. a. *muzzōn*, etc.; britt. *mudo*.

Dérivés et composés : *mūtātō* : change, changement, échange; relai (où l'on change les chevaux); en rhétorique, traduit le gr. *ἀλλοιότης*; écos. *mūth*; *mūtātor* (époque impériale); *mūtātorius* (id.); *mūtātus*, -ās (Tert.); *mūtātura* (bas latin); *mūtābilis*, -bilitas, -bilitās (rare, mais classique); et *immūtābilis* (= ἀνέκδοτος), -bilitās, tous termes de la langue écrite; *immūtātus* : non changé; *mūtītō*, -ās (Gell.); *commūtō* « échanger », e. g. Plt., Tri. 59, *uin commutemus? tuam ego ducam et tu meam?*, puis simplement « changer »; *dēmūtō* : abandonner en changeant. Transif et absolu (rare; archaïque [Plt., Cat.] et post-classique), souvent simple synonyme renforcé de *mūtō*, employé par la langue familière et repris par la prose tardive; *ēmūtō*; *immūtō* : changer (en), transformer. En rhétorique, *immūtātā orātō* = ἀλλογοῦσα, *immūtātō* = ἀλλοτρώσις, *περσυνουσία*; *permūtō* : *permutatur, id proprie dici uidetur, quod ex alio loco in alium transfertur, ut commutatur, cum aliud pro alio substituitur. Sed ea iam confuse in usu sunt*, F. 234, 20; *inter-, sub-mūtō* (britt. *symud*); *trāsmūtō* (rare, mais classique), -ātō, M. L. 8855 d.

mūtus : qui se fait par voie d'échange, mutuel, réciproque. Spécialisé dans l'emploi de *mūtum argentum*,

d'où *mūtuum* n. : argent emprunté (à charge de revanche et à rendre sans intérêt, différent en cela de *fenus*), « emprunt » (à peine attesté dans les langues romanes, M. L. 5799); sens dont dérivent *mūtūr*, -āris (*mūtūō*) « emprunter », *mūtūātō*, *mūtūāris*, *mūtūāticius* (tardif; cf. *mutatīcius*); *prēmūtus* « payé d'avance, avancé »; *mūtuitōr*, -āris (Plt., Merc. Procl. 58); *mūtuitōr* (adv.). De *prēmūtus* est dérivé *prēmūtūr*, attesté dans les gloses, où il est traduit par *ποδονέζουσα* (Gloss. Philox.); de là *imprēmūtūre* (Gloss.; Lex Visig.), auquel remontent les formes romanes du type *emprunter*. M. L. 4319; B. W. s. u.

Il y a ici un ancien élargissement par -t- (-th-) de la racine **mei-* de *mānia*, *migrō* (?), etc. Cf. Iskr. *mūdhā* « en alternance avec », v. sl. *mūtō* (même sens), got. *maidjan* « *κατελέγειν* », in-*maidjan* « *ἀλλοτρώειν* », lette *mietuōt* « échanger », *mūtēt* « changer »; got. *maipms* « *δῶρον* » et v. isl. *meiðmar* « bijoux »; v. angl. *māpum*; v. sl. *mīstī* « compensation (d'un attentat), vengeance ». Hors du latin, il y a des formes en -u- : skr. *mūhundh* « paire », en face de av. *miðwarəm* « paire », v. sl. *mīstus* « alternativement », lette *mīetus* « échange ». Cf. aussi le suivant.

mūtō (*muttō*), -ōnis m. : = Priapus, membrum uirilē (rare, Lucil., Hor.). Surnom romain.

Dérivés : *mūtōnium* (et *muttōnium*; *mūtūnium*, ap. Gloss.) : *πέος*; *mūtūnidus* : *magno pene praeditus* (Mart. 3, 73, 1).

Cf. le nom de dieu *Mūtūnus Tutūnus* (*Mūtīnus Tutīnus*, ap. Fest.), divinité priapique, symbolisant l'union des sexes dans le mariage, *cui mulieres uelatae togis praetextatis solebant sacrificare*, P. F. 143, 10.

Mūtō semble un nom en -ō, -ōnis du type *frontō*, *nāsō*, *buccō*, etc., qui marque un défaut ou une difformité physique; il ne figure que dans les satiriques; pour la forme en -ō, cf. *colō*. *Mūtūnus* rappelle pour la formation *Neptūnus*, *Portūnus*, *Fortūna*, et est sans doute le dérivé d'un thème en -u-, **mūtū-*, et, avec gémée caractéristique, **muttu-*.

On a rapproché irl. *moth* « membrum uirilē » et, de *Tutūnus*, *toth* « membrum muliebri »; cf. Mich. O'Brian, Z. f. kelt. Phil. 14 (1923), 325, et Thurneysen, Rh. Mus. 77 (1928), 335. V. aussi Herter, Rh. Mus. 76 (1927), 418.

Si le *moetino signo* de Lucil. 78, dont le sens est obscur, se rattache à ce groupe, on rapprocherait skr. *maithunam* « accouplement », et il s'agirait d'un mot du groupe de *mūtāre*.

Une troisième hypothèse considère le groupe divin *Mūtūnus Tutūnus* (*Tūtīnus*, cf. les *sōdālēs Titī*) comme d'origine étrusque, de même que *Picumnus*, *Pilumnus*, qui étaient aussi des dieux de la fécondité dans le mariage; l'étrusque a des gentilices *Mutu*, *Mubuna*. V. Bertoldi, *Questioni di metodo*, p. 259. Tout ceci incertain.

muttiō, -is, -iul, -ire : loqui. Ennius in *Telepho* (286) « *palam muttire plebeio piaculum est* », F. 128, 24. Terme de la langue parlée qui apparaît seulement chez les écrivains archaïques pour reparaître dans la Vulgate, et qui est représenté en roman, M. L. 5794. Le sens propre est « dire mu, souffler mot »; cf. Plt., Bacch. 800, *impinge pugnum, si muttueris*.

Dérivés et composés : *muttiō* f. (Plt.); *dē-*, *ē-muttiō* (tardifs).

Se rattache sans doute au groupe des onomatopées commençant par *mut*; et plus spécialement à *mūtus*, défini par Non. 9, 17, « *sonus est proprie qui intellectum non habet* »; *muttum*, glosé γῆ, qu'on trouve dans la langue familière; cf. Schol. Pers. 1, 119, *dicimus, « muttum nullum »*, i. e. *nullum emisieris uerbum*. M. L. 5795; B. W. sous *mut*.

Cf. sous *mūtus*, gr. *μυττός*.

mūtulus, -i (ā, cf. M. L. s. u.) m. : toute espèce de saillie de pierre ou de bois s'avancant au delà de l'alignement d'un mur; mutule, modillon, corbeau. Terme technique d'architecture (Varr., Vitruv.), et comme tel suspect d'être emprunté, sans doute à l'étrusque : cf. *titulus*, *tutulus* et *Tutūnus*? M. L. 5797; et 5790, **mutilio*.

Mūtūnus : v. *mūtō*, -ōnis.

mutus, **muttum** : v. *muttiō*.

mūtus, -a, -um : muet. S'est dit sans doute d'abord des animaux qui ne savent que faire « mu » : *mūtae pecudēs*; s'est ensuite appliqué aux hommes (cf. le développement de sens comparable de *mussare*) : *uere dici*

potest magistratum legem esse loquentem, legem autem mutum magistratum, Cic., Leg. 3, 1, 2; puis aux choses : *mutum forum, elinguem curiam... uidemus*, Cic., post Red. 1, 3. Ancien, usuel; panroman. M. L. 5798; B. W. s. u. Irl. *mūt*; britt. *mud*.

Dérivés : *mūtīas* (Gloss.); *mūtēscō*, -is : devenir muet, M. L. 5786, tardif et peut-être tiré des composés plus anciens *im-* et *ob-mūtēscō* (Cic.).

Certaines formes romanes supposent *mūtulus* (cf. Audollent, *Tab. deuot.* 219 A 10). M. L. 5796.

Des mots analogues se trouvent ailleurs : skr. *mūkah*, arm. *munj*, gr. *μυνδός* et les formes d'Hésychius : *μύδος*, *μυκός*, *μυνάρος*, *μύτης*, *μύτις*, *μυττός*. V. *mū*.

mūtus : v. *mūtō*.

myrtus : v. *murtus*.

myxa, -ae f. : sébeste (Plin. 13, 51), v. *niza*.

myxa, -ae f. : bec de lampe, lumignon. Emprunt (Martial) au gr. *μύξα*, latinisé et passé sous des formes altérées dans les langues romanes (fr. *mèche*, etc.). V. M. L. 5804 et B. W. s. u. Sans rapport avec le précédent.

N

nablium, -I (*nablium, naulium*) n. : sorte de harpe, d'origine phénicienne; hébr. *nēbel*, passé également en gr. *νάβλα* (ς). Emprunt attesté à partir d'Ovide.

Dérivés : *nabliō*, -onis m. : *νάβλης*; *nabliōz* : *νάβλλω* (Gloss.).

naeā, -ae m. : -ae appellatur uolgo fullones... qui-dam aiunt quod omnia fere opera ex lana vāxer dicuntur a Graecis, P. F. 166, 7. Attesté dans Apulée, comme le dérivé *naecinus*.

Cf. *vāxer* : « toison », *vāssō* « fouler », *vāxeris*. Mot vulgaire, avec gémée expressive; peut-être osco-grec, ou emprunté par l'intermédiaire de l'étrusque, comme un certain nombre de substantifs en -a. Le mot courant de la langue écrite est *fullō*. Semble sans rapport avec *Natta*, cognomen des Pinarii, et qu'on trouve dans Hor., S. 1, 6, 124 (où Porphyron note *Natta pro uolgari et sordido homine posuit*), et Perse, 3, 31. A moins que tous deux ne soient des déformations, d'origine différente, de *vāxeris* (-rāz).

naenia : v. *nēnia*.

naeus, -I m. : tache sur le corps, envie, verrue. Une forme réduite neue est attestée CGL IV 124, 6; les formes romanes remontent à *naeus* et *neus*, cf. M. L. 5807.

Dérivés : *naeuus* : qui a des taches; *naeuolus*, *naeuulus* (époque impériale). *Naeus* représente un génome *gnauius*, conservé encore comme *praenomen* (abrégé en *Gn.*), *Gnauius*, *Gnaeus*, tandis que *Naeuius* a fourni le nom d'une gens, d'où *Naeuiānus*; cf. osq. *Gnaivs*; *Cnaivs* (gén.).

Étymologie inconnue; cf., pour la diphtongue et la structure, *laeus*, *scaeuus*, etc.

nam : conjonction explicative, correspondant pour le sens comme pour l'emploi au gr. *γάρ*; toutefois, à l'encontre de ce dernier, se place le premier mot de la phrase. Les exemples de *nam* placé le second mot sont poétiques (Catulle 64, 301; Hor., Vg. e. g. Ae. 3, 379, *prohibent nam cetera Parcae* | scire) et suspects d'influence grecque.

¹⁰ *Nam* est, comme *enim*, une particule de sens affirmatif : « en vérité »; cf. Plt., Men. 537, *ubi illae armillae sunt quas una dedi?* | — *Numquam dedisti.* | — *Nam pol hoc unum dedi;* et Mi. 1325. Ce sens est ancien, mais rare. Le plus souvent, *nam* sert à introduire un nouveau développement dans un raisonnement, une confirmation spéciale d'une affirmation générale : Cic., Diu. 2, 1, 3, *Magnus locus philosophiae proprius a Platone, Aristotele, Theophrasto, totaque Peripateticorum familia tractatus uberime. Nam quid ego de Consolatione dicam?*, où *nam* correspond à peu près à notre « à ce propos ». En particulier, *nam* introduit une explication, un com-

plément, une justification, des exemples à l'appui d'une affirmation précédemment exprimée. En ce sens, il équivaut au fr. « car » : Plt., Ba. 368, *pandite atque aperite prope ianuam hanc Orci, opsecro.* | *Nam equidem haud aliter esse duco, quippe qui nemo aduenit.*

Peut être suivi de *que* : *namque* = *καὶ γάρ*. Le sens est celui de *nam* renforcé. *Namque* s'emploie surtout devant voyelle, pour éviter l'élision du monosyllabe. Se rencontre quelquefois en seconde place (premier exemple dans Varro, évité par Cicéron et César, repris par Tite-Live).

²⁰ *-nam* enclitique s'ajoute à des pronoms ou à des particules de caractère interrogatif ou indéfini pour renforcer l'indétermination : *quis, quia, ubi, quō, uti, num* : *quisnam, ubinam, quianam* « pourquōi donc », *utinam* qui accompagne un subjonctif de sens optatif. A l'époque archaïque, on trouve encore quelques traces de l'indépendance de *nam*, e. g. Plt., Epid. 132, *perdisti omnem operam. — Nam qui perdisti?*; Bacch. 1114, *quid tibi ex filio nam, opsecro, aegrest?*; Truc. 352, *num tibi nam, amabo, ianuā est morda mea?*

Nam, bien qu'usité de tout temps, n'a pas survécu dans les langues romanes; en français, catalan, provençal, il est remplacé par *quārē*. M. L. 6934; B. W. car. Formation du type de *tam, quam* (v. ce mot), -*dām*; ne se retrouve pas hors du latin. Pour l'élément radical, cf. d'autres mots de type adverbial : *ne* (particule), *nem-* (dans *nempe*), *enim, num*. Mais le latin n'a pas de démonstratif de la famille de v. sl. *onŭ* « celui-là », etc., à laquelle appartiennent sans doute ces adverbies.

nāncior, nānciō : conservés seulement par les grammairiens; Priscien, GLK II 513, 18, cite un exemple du futur *nānciam* dans T. Gracchus; Festus, 166, 29, un exemple de *nāncior* : *nāncior in XII* (Inc. 1) *nactus erit, praehenderit. Item in foedere Latino « pecuniam quis nāncior, habeto »*; cf. encore P. F. 347, 5, *renāncior significat reprehenderit. Vnde adhuc nos dicimus nānciatur et nactus, i. e. adeptus*. Le simple a été remplacé par l'inchoatif *nānciscor*, -eris, *nāncis* (nactus) *sum, nāncisci* (cf. *apiscor/apisc, paciscor/pacis*) : rencontrer, trouver, obtenir; contracter (une maladie). Ni composés, ni dérivés. Ancien (XII Tables) et classique, mais rare à l'époque impériale, où l'on ne trouve que quelques exemples de *nactus*. Du reste, le verbe, étant donné son sens, ne s'emploie guère qu'au perfectum, de même qu'en grec la racine n'a fourni que des thèmes d'aoriste et de parfait : *ἤνεργον, ἐνέργεα*. Conservé en logoudorien. M. L. 5816, *nānciscere*.

nānciscor, nactus appartient à une racine indo-européenne dont les formes sont aberrantes. L'adjectif en -*to*-, lat. *nactus*, ne peut reposer que sur **nōk-to*-, la forme est donc comparable à celle de got. *bi-naht* ist « ἔξεστω ». Comme *nāncior* ne peut s'expliquer par

une ancienne forme à redoublement, il n'y a d'autre explication que par un présent à nasale, avec suffixe secondaire **-ye/o-*, comme dans *uincio*; en effet, le latin a développé le type du présent à nasale infixée. — La racine se présente sous la forme **nek-* — avec des sens en partie spécialisés — dans skr. *nācati*, av. *nasaiti* « il atteint », v. sl. *nesō*, lit. *nešū* « je porte » et en germanique, got. *bi-nah* « ἔει, ἔξεστω », *ga-nah* « ἀπεῖ », *ga-nohs* « βανός », *ga-nohjan* « πεπισσέναι »; les formes à redoublement (avec prothèse grecque) : gr. *ἐ-νε-ργ-ε-ιν, ἐνέργεα* II y a **n-* dans skr. *agnōti* = av. *as-naoti* « il atteint », arm. *hasi* « je suis arrivé » (d'où *hasanem* « j'arrive »). Tokh. B. *enk-* et skr. *amṣah* « part » ne sont pas clairs, non plus que les formes celtiques : le présent irlandais est de la forme *con-icim* « je puis », *ro-iccu* « j'arrive, j'atteins », *do-icc* « il vient », etc., cf. gall. *di-anc* « s'échapper », le prétérit est de la forme *ro-dnac* « je suis venu, je suis arrivé », *do-dnac* « je suis venu », etc.; l'a de ce prétérit est à rapprocher de celui de lat. *nactus*; la forme irlandaise concorde avec celle du parfait véd. *ānāpa* « j'ai atteint ». — Il semble qu'une forme **nok-* de la racine, avec la caractéristique -*s*- du désidératif, ait fourni *ob-nozius* « enclin à, sujet à » (v. ce mot); pour le sens, cf. gr. *ποδ-ηνεχής, δι-ηνεχής*. Ce mot a subi l'influence de *noza*.

nānus, -I m. (*nannus*), *nāna, -ae f.* : nain, naine. Emprunt au gr. *vāvōs*, *vāvōs* (le mot latin est *pāmilio*, cf. Gell. 19, 13, 2). *Nānus* apparaît pour la première fois dans Varr., L. L. 5, 119, où il désigne un vase grotesque, sans doute en forme de nain : *uas aquarium uocant futim... quo postea accessit nanus* (*magnus* cod. = *nagnus, nannus*) *cum Graeco nomine, et cum Latino nomine Graeca figura barbatus*; cf. P. F. 185, 8, *nanum Graeci uas aquarium dicunt humilem et concauum, quod uolgo uocant situlum barbatum, unde nani pumilionis appellatur*. — *Nānus* passait pour vulgaire; il se disait aussi des chevaux et mulets nains; cf. Gell., l. 1. Panroman, sauf roumain. M. L. 5819. Irl. *nan*.

naphtha(s), -ae f. : naphte. Mot étranger : *ita appellatur circa Babylonem et in Austacenis Parthiae profuens bituminis liquidi modo* (Plin. 2, 235), venu par le gr. *νάφθα* (ς).

napurae, -arum f.? : cordes; liens de paille. Terme de l'ancien rituel conservé par Festus, 168, 26, « *napuras nectito* », *cum dixit pontifex, iunicii ex stramentis fiunt*, et 160, 16, « *pontifex minor ex stramentis napuras nectito* », i. e. *funiculos facito, quibus sues adnectantur*. Sans autre exemple.

On rapproche v. h. a. *snuba* « bandelette » et v. sl. *snopŭ* « ἔσφυα ». Le mot aurait été conservé par suite de son usage religieux. Sur l'hypothèse d'une origine étrusque, v. F. Muller, *Mnemosyne*, 47, 1913, p. 120, et Goldmann, *Beitr. z. Lehre v. idg. Charakter d. etr. Spr.*, II, 60 sqq.; Bertoldi, *Quest. di metodo*, 232, 282.

nāpus, -I m. : navet (Col., Plin.). Panroman. M. L. 5821; B. W. s. u.; germanique : v. angl. *nāp*.

Dérivés : *nāpina* f. : champ de navets, M. L. 5820 a; *nāpticum* : sorte de rave. Composé : *nāpocaulis*, Isid. 17, 10, 9 (cf. *rauaaulis*, Gloss.).

Le rapprochement proposé avec gr. *νᾶρυ* « mou-

tarde », autre forme de *σῶνρυ*, -*ρυ*, ne satisfait pas pour le sens. Mot méditerranéen, d'origine obscure. Rappelle *rāpum*, de sens voisin.

nār : — *Sabini lingua sua dicunt sulphur*, Serv. auct. Ae. 7, 517. Nom d'un fleuve sabin aux eaux sulfureuses; cf. ombr. *naharcom* « Narcom ». Origine inconnue; sans doute mot prélatin, comme *sulp(h)ur*.

nardus, -I m. (*nardum* n.) : nard, essence de nard. Emprunt ancien (Plaute) au gr. *νάρδος*, lui-même emprunté au phénicien, qui le tenait du sanskrit.

Dérivés et composés : *nardinus* (= *νάρδιος*); *nardi-fer*, -*folium*; *nardocelticum*.

Le mot a pénétré dans les langues romanes et germaniques par la langue de l'Eglise.

nārs, -Ium f. : narines, ouvertures du nez, et par suite « nez, flair ». Désigne aussi les orifices d'un canal, etc. Le singulier, génitif *nāris*, ne se rencontre qu'à l'époque impériale, avec le sens de « nez », *nāsus*; on n'a pas de nominatif. L'accusatif *nārem* et l'ablatif *nāre* (Pers. 1, 33) ne peuvent donc servir à prouver l'existence d'un thème consonantique **nās-*; les manuscrits d'Horace ont l'accusatif pluriel *nāris*; qui, comme le génitif *nārium*, indique un thème en -i : **nāsi-s*; sans doute allongement d'un ancien mot racine **nās-*. Ancien (Enn., Cat.); panroman. M. L. 5826; B. W. s. u.

Dérivés et composés : *nārosus, grandes nares habens*, CGL II 588, 1 (formation populaire), et *nāri-nōsus, nāripulens* (Anth.); *nāricornus*. Une forme *nāricēs* (de *nāriz*) est dans les Gloss. Cf. aussi M. L. 5824, *narica, naricae*; 5825, **naricula*; 5825 a, **narina*.

La forme latine concorde avec lit. *nōsis* (féminin) « nez », v. pruss. *nozy* « nez ». Un mot radical **nās-* est attesté par le duel véd. *nāśā* = av. *nāśā*; cf. l'accusatif singulier v. pers. *nāham* « nez ». Une forme à *ā* serait indiquée par le génitif duel véd. *nasōh*; l'alternance *d/ā* n'est pas normale; mais il s'agit d'un nom de partie du corps, de type « populaire », ce que confirme *nāssus* (v. ce mot). Formes dérivées à brève radicale : v. isl. *nasar* (pluriel) « nez » avec singulier, peut-être secondaire, *nas*, v. h. a. *nasa*; en slave, thème en -*o-* : *nosŭ* « nez ». Cette forme est à rapprocher de lat. *nāssus* (*nāsus*), dont le vocalisme radical est autre : *s* du slave est ambigu et peut reposer sur -*ss-* aussi bien que sur -*s-* simple. L'arm. *unēk'* (génitif datif *ənāc*) « nez » ne se laisse pas rapprocher, et il ne ressemble même pas à gr. *ῥίς, ῥινός*.

nārīta, -ae f. : emprunt au gr. *ναρίτης* (ou plutôt à la forme dorienne correspondante), employé par Plaute, glosé *genus piscis minuti* (F. 166, 25; P. F. 167, 10) et conservé dans certains dialectes italiens de l'Adriatique. M. L. 5827. Les gloses ont *narria*.

Il n'y a pas à douter de l'emprunt; *narīta* est le texte de Festus, *narica* une graphie fautive de l'Épitomé de Paul.

narrō : v. *gnārus*. M. L. 5829.

nāscor, -eris, nātus sum, nāscē (le participe futur **nāstūrus* n'est pas attesté et a été remplacé par *nascitūrus*, sans doute formé d'après *moritūrus*); ancien **gnāscor*; le *g* initial est encore conservé dans les formes substantivées du participe : *gnātus, gnāta*, et dans

agnātus, prognātus : naître, être mis au monde. Se dit des êtres vivants, des plantes et, par extension, des choses abstraites et inanimées. *Nāscētia* (comme *gēntia*) désigne « ce qui naît du sol », les plantes. Attesté de tout temps. Panroman. M. L. 5832, *nasce*.

Formes nominales et dérivés : *nātus* : né. Suivi d'un nom de nombre accompagnant un nom à l'accusatif *annus, diēs, hōra, mēnsis*, il signifie « âgé de », *decem annis nātus* (cf. l'emploi de gr. γενώω). Suivi du datif ou de l'accusatif avec *ad*, il a le sens de « né pour, désigné naturellement pour ». Substantifs, *nātus, nāta* désignent le fils, la fille, *nātī* « les enfants », par opposition à *parentēs* : *caritas quae est inter natos est inter parentes*, Cic., Lael. 8, 27, et prennent souvent une valeur affective, notamment au vocatif *gnāte mī* « enfant né de moi » et, par conséquent, qui m'est particulièrement cher ; et avec une épithète qui souligne ce caractère : *cērus, dulcis*. En outre, un diminutif *nātula* (cf. *puella*) apparaît dans les inscriptions à basse époque. *Nātus, nāta*, fréquents dans Plaute et dans la poésie, sont bannis de la prose classique en raison de cette valeur affective. *Filius*, au contraire, est le terme général et neutre. Cf. Marouzeau, R. Phil. 47, 69 sqq. [Conservé en roman avec des sens dérivés. M. L. 5851.

Composé privatif : *innātus*, traduisant chez les Pères de l'Église ἀγενής, ἀγενήτος ; cf. *ingenitus*.

Composé artificiel : (*g*)*nāticidium* = τεκνοκτολία (Gloss.).

nātus, -ūs m. : naissance. Usité seulement à l'ablatif, dans le sens de « âge », *homo māior, minor nātū*, etc. ; *nātālis* : de la naissance, natal (*n. diēs*). À l'époque impériale, *nātāles, -ium* : naissance, race, origine. Conservé dans les langues romanes avec le sens spécial de « jour de la naissance du Christ, Noël », M. L. 5845 ; cf. aussi *nātālia*, ibid. 5844. Dérivé : *nātālicius*, d'où *nātālicium* n. « présent pour l'anniversaire » ; *nātālicia* (cēna) f. Conservé en celtique : irl. *nollaic*, britt. *nadolyg*.

nātiūs : 1° né, qui a eu une naissance, un commencement (cf. γεννητός) : *Anaximandri opinio est natiuus est deos*, Cic., N. D. 1, 10, 25 ; 2° inné, naturel, naïf (par opposition à « artificiel », natif, M. L. 5849 ; *nātiuiās* (latin impérial, Dig., latin ecclésiastique), M. L. 5848 b. Cf. *aboritiuus, gene-, insi-tuius*.

nātīō : sens premier « naissance » ; personnifiée et divinisée : *Natio quoque putanda est quae, quia partus matronarum tuetur, a nascentibus Natio nominata est*, Cic., N. D. 3, 18, 47. Dans la langue rustique, le mot a pris un sens concret et désigne la naissance des petits d'un animal, c'est-à-dire la « portée » ; cf. Varr., R. 2, 6, 4, et P. F. 165, 4, in *pecoribus quoque bonus proventus feturae bona nato dicitur*, et sans doute CIL I^o 60 (Préneste), *Orceia Numeri nationu (= nationis) cratia Fortuna* (datif)... *donom dedi* ; cf. aussi *nātīō dentium* (Cael. Aur.). Ce sens explique qu'il ait pu prendre celui d'ensemble d'« individus nés en même temps ou dans le même lieu, nation » : *natio, genus hominum qui non aliunde uenerunt, sed ibi(dem) nati sunt*, P. F. 165, 3. *Nātīō* est devenu ainsi proche de *gens*, auquel il est souvent joint ; cf. Cic., Font. 11, 25 ; N. D. 3, 39, 93 ; Imp. Pomp. 11, 31, etc. *Nātīōnēs*, dans la langue de l'Église, a servi, comme *gentēs*, à traduire

τὰ ἔθνη « les nations païennes », par opposition au peuple de Dieu. M. L. 5848 a. Dérivés : *nātiuncula* (Not. Tiron.). *nātiōnātus, -ūs* (Inscr.).

nātūra : 1° action de faire naître, naissance, *nātūrā pater* (sens rare et archaïque) ; 2° nature, caractère naturel (sens propre et figuré), par suite : ordre naturel des choses, *nātūra rerum*, traduisant φύσις ; 3° élément, substance (terme philosophique correspondant aussi à φύσις) ; 4° organes de la génération (cf. *nātūrāle, nātūrālia, -ium*). Dérivé : *nātūrālis* (et *nātūrābilis* dans Apulée) ; d'où, à basse époque, *nātūrālier, nātūrāliās, -tus, nātūrāficātus* (Tert.), fait d'après φυσιοποιεῖς de Clément d'Alexandrie ; *innātūrālis* (cf. le grec tardif ἀπογενετικός). — Le substantif *nātūra* a le même vocalisme que *nātus* ; cf. *stātūra, stātus*, en face de *stātum, stāturus*. Irl. *nāduir*.

Du radical *nāsc-* dérivent : *nāscētia* f. (Vitr.) « naissance », qui en bas latin a pris le sens de « tumeur naissante, excroissance », cf. Ex., πρὸς-φύσις, M. L. 5831 ; *nāscibilis* (Tert.) et *innāscibilis* (id.), calques de γεννητός et ἀγενήτος.

Composés : *agnāscor* (de *adg-*) : naître à côté ou après ; *agnātus, -a* : agnat, parent du côté paternel ; et enfant posthume ; *agnātīō*, termes de la langue du droit.

cognātus = συγγενής « parent par le sang » (par opposition à *affinis* « parent par alliance »). Sur la différence entre *agnātus* et *cognātus*, cf. Paul., Dig. 38, 10, 2, *cognati sunt et quos agnatos Lex XII Tabularum appellat, sed hi sunt per patrem cognati ex eadem familia ; qui autem per feminas coniunguntur, cognati tantum nominantur*, M. L. 2029 ; *cognātīō*. Sens tardif : « beau-frère ». Cf. Thes. s. u.

prōgnātus : né de, issu de, descendant de (archaïque et poétique, terme noble) ; *prōgnātīō* (tardif). Cf. *procreo*. *renāscor* (classique, usuel), d'où *renāscibilis* (= ἀναγεννητός, latin ecclésiastique) ; *regnātus*.

dēnāscor (= *dēperō, dēcrēscō*), rare (Varr., Cass. Hém.) ; *endāscor* (depuis Varr., rare), cf. *exorior* ; *innāscor*, surtout fréquent au participe *innātus* ; *internāscor* (rare, époque impériale) ; *obnātus* (s. l., T.-L. 23, 19, 11) ; sub- (Ov.) ; *supernātus* (Cels., Plin.) ; *antenātus* (cf. M. L. 497), où peut-être les deux éléments sont seulement juxtaposés. Cf. aussi *praegnās*.

Un hybride **neonātus* est supposé par certains mots romans appartenant à la langue des pêcheurs, où ils désignent le « frai » et le « fretin ». V. M. L. 5888.

Pour l'étymologie, v. *gignō*.

nassa, -ae (*naxa*) f. : nasse ; est piscatorii uasi genus, quo cum intrauit piscis, exire non potest, F. 168, 23. Ancien, technique. Panroman, sauf roumain. M. L. 5838.

On a pensé à un rapport avec le groupe de *nectō* ; v., sous ce mot, des formes celtiques à radical *nad-*.

nassiterna, -ae f. : sorte d'arrosoir ; -a est genus uasi aquarii ansati et patentis, quale est quo equi perfundi solent, F. 168, 15. Mot archaïque (Plt., Cat.), les gloses ont aussi les graphies *nassiterna, nassiturna*.

Dérivé : *nassiternātus*.

Peut-être dérivé de *nās(sus)* ; cf. dans Juv. 5, 47, *calix nasorum quattuor* « un vase à quatre becs ». Toutefois, un rapport avec *nassa* peut être également supposé. En tout cas, terme suspect d'être emprunté. Pour

la finale (étrusque?), cf. *cisterna*, etc. ; Ernout, Philologica, I, p. 29 sqq.

nasturtium (-cium), -I n. : nasitort, cresson alénois ; *nomen accepit a narium tormento*, Plin. 19, 155, d'après Varr., Men. 384 ; cf. Moretum, v. 83 *quaque trahunt acri uoluit nasturtia* (var. -cia) *morsu*. Étymologie populaire ? Usuel en roman. M. L. 5841.

nāsus, -i (ancien *nāssus* avec gémée expressive, cf. Plt., Mer. 310) m. et *nāsum* n., cf. Non. 215, 2 : 1° nez ; 2° nez en tant qu'organe de l'odorat, flair (souvent dans un sens satirique) ; 3° bec (d'un vase, cf. μωχτήρ). Ancien, usuel, panroman. M. L. 5842. Sur les noms des différentes parties du nez : *columna*, la « ligne » ; *pirula*, le « bout » ; *pinnulae*, les « ailes », v. Isid. 15, 1, 48.

Dérivés et composés : *nāsō, -ōnis* : au long nez ; *nāsica* (et *nāsica*, cf. M. L. 5833, 5834) « aduncus nāsus, curvō nāsō », formations populaires, toutes deux usitées comme surnoms, comme *Seneca* (cf. Venedryes, MSL 22, 101) ; *nāsūtus* (familier) « au long nez » et « qui a du flair » (comme un thème en -u-*nāsu-* n'est attesté nulle part, -ūtus doit être analogique ; cf. *cornūtus*, etc.), M. L. 5843 ; *nāsāle, ornamentum* (Glorium, CGL Scal. V 605, 53 ; *nāsātor* : *run-cissator* (Eul.) ; *dēnāsō, -ās* (Plt.). Cf. encore *Nāsidiūs, Nāsidiēnus* (osq. Naseni ; Nāsēnni) et *nassiterna*. Certaines formes romanes supposent **nāscāre, *nāstāre, *nāscula, *pūtīnāsius* ; cf. M. L. s. u. V. *nārs*. Dérivation en -o/-e d'un ancien nom radical.

**natior, -āris* (quantité de l'a inconnue ; l'i est sans doute long, comme dans *festinō, bouinor*) : *natinatio dicebatur negotiatio et natinatoris ex eo seditiosa negotia gerentes*, M. Cato (Inc. 31) « ... tumultu Macedoniae, Etruriam, Samnites, Lucanos inter se natinari atque factiones esse », F. 166, 2. Non attesté en dehors de ce passage. Les gloses ont aussi *natina* « discordia ».

nātīō : v. *nāscor*.

natis, -is ; *natēs, -ium* (singulier rare, mais dans Hor., S. 1, 8, 46 ; cf. *clānēs*) f. : fesse(s) ; croupion. Ancien (Plt., Enn.), populaire ou technique. Se dit de l'homme et des animaux. Un dérivé *natica* est dans les gloses, CGL II 425, 63 ; cf. aussi IV 260, 39, *natis* et *hae nates, naticae latinum non est* ; l'existence en est aussi attestée dans Ambroise et Soranus, cf. Sennung, *Untersuch. z. Pallad.*, 273, et confirmée par les langues romanes, cf. M. L. 5848 (panroman, sauf roumain), mais éliminé par *fesse* en français ; v. B. W. s. u. Irl. *ndt*. Composé tardif : *internatium*.

On rapproche gr. νῶτος, νῶτον « dos ». Il y aurait alternance vocalique, du type de *cōs* : *catus*. H. Pettersson, IF 34, 225, rapproche, du reste, skr. *nāmbaḥ* « fesses » ; mais la formation n'est pas claire et le fait que *nāmbaḥ* signifie aussi « penchant d'une montagne » n'est pas en faveur du rapprochement (cf., toutefois, le double sens de « croupe » en français).

nātō : v. *nō*.

nātrix, -icis f. (m. dans Luc. 9, 270 ; pour la quantité, cf. l'hexamètre de Lucilius, Sat. II 21, cité par Non. 66, 27, si *nātrix nātricum* (= *pēnem*) ? Cf. gr. ὄφις dans ce sens) *impressit crassam et capiatam* ; Lucain

scande *nātrix* comme Lucrèce *pātribus* ; l'i rappelle celui de *fornix, -icis* : 1° serpent [d'eau] ; peau d'anguille qui servait à fouetter les enfants ; 2° coquesigrué (Plin. 27, 107). Non roman.

Mot occidental. Cf. *neidr* (de **natrī*) et irl. *nathir* (génitif *nathrach* ; féminin) « serpent » et v. isl. *nadr* « serpent » avec un féminin *nadra* ; got. *nadre* (génitif pluriel) « ἑχιδνών ». L'a de ces mots représente un ancien **a* alternant avec un *ē* ; cf. v. sax. *nādra*, v. h. a. *nātra, nātra* « serpent ». Ce vocalisme exclut un rapport original avec le groupe de *nāre*. Mais la spécialisation de sens que présente le latin peut provenir d'une association avec *nātāre* par étymologie populaire. Cf. *anguis* et *serpens* pour le nom du « serpent ».

natta : v. *matta* et *nacca*.

nātūra : v. *nāscor*.

naucos ou *naueum, -i* (nominatif non attesté) : génitif et ablatif seuls employés dans les expressions de la langue familière *nōn nauci* (*esse, habēre, facere*), qui équivalait à *nihil, flocci* et *nauco dūcere* (Naevius). Rare, non attesté après Cicéron. Non roman. Le sens précis du mot est inconnu ; v. André, *Lex.* s. u. On lit dans Festus, 166, 11, *naueum ait Ateius Philologus poni pro nugis* ; *Cincius quod oleae nucisguae intus sit* ; *Aelius Stilo omnium rerum putamen, Glossematorum autem scriptores fabae grani quod haeret in fabulo. Quidam ex Graeco, quod sit uol uol oyl, leuem hominem significari. Quidam nucis iugulandis* (l. iuglandis), *quam Verrius iugulandam uocat, medium uelut dissepimentum*. Cf. Thes. Gloss. emend., s. u. Serait, comme *hilum*, un terme emprunté à la langue rustique.

Pas d'étymologie connue.

nāuis, -is f. (ac. *nāuim* et *nāuem*, abl. *nāuī* et *nāue* ; sur l'existence d'une forme monosyllabique *nāu(i)s* dans Ennius et Plaute, v. Lindsay, *Early lat. Verse*, p. 142) : navire, vaisseau. Terme générique. Ancien (Columna Rostr., Liv. Andr.), usuel. Le sens, tardif, de « nef » d'une église semble dû à l'influence de *ναός* « temple ». M. L. 5820 ; B. W. nef.

Dérivés et composés : *nāuālis* : naval ; d'où *nāuāle, -is* et *nāuālia, -ium* n. : arsenal, chantier maritime = τὰ ναῦα. Le fr. *navire* remonte à **nāuiliūm* (d'après le type *concilium* ?), v. B. W. s. u.

nāuia, -ae f. : doublet populaire de *nāuis* : 1° conservé avec le sens de « vaisseau » dans le nom du jeu aut *caput* (*capita, caputa*) aut *nauium* correspondant à notre « pile ou face » ; 2° panier de vendangeur en forme de vaisseau, cf. F. 168, 30, et P. F. 169, 9.

nāuicula (*naucula*), *nāuicella* (*naucella*) f. : barque ; *nāu(i)culor, -āris* (Mart.).

nāuiculārius (-ris) : concernant le commerce maritime ou l'armateur ; subst. *nāu(i)culārius, nāuiclārius* m. « armateur », *nāuiculāria* f. « métier d'armateur ». *Nāuiclārius* est sans doute une forme latinisée de νῆλορχος et munie du suffixe -ārius. Sans rapport avec *nāuicula* ; l'épenthèse de l'u est la même que dans *Hercules*.

nāuigō, -ās : naviguer (cf. *rēmigō, litigō*, etc.) et ses dérivés *nāuigium, -giolum* ; *nāuigātor, -tiō, nāuigābilis* et *indnāuigābilis*, cf. πλευστικός et ἀπλευστός ;

nāuigīdrius, CIL XIV 1444; ad-, ē-, in-, prae-, praeter-, re-, sub-, trans-nāuigō; pernāuigātus.
nāuiger, nāuiorus (poétique).

Nāusaliua (dea); naufragus et ses dérivés, naufragium, naufragare, etc., latinisé en nāuifragus (Vg., Ov.); calques du gr. ναυαγός, -γῶς; nautibulum, -i n.: uocabant antiqui uas alui simile uidelicet a nauis similitudine, F. 168, 27; cf. uestibulum.
Emprunts directs au grec: nautia, -ae m.: matelot, de ναύτης. Latinisé en nautia sous l'influence de nāuis (cf. Plt., Men. 226 et Mi. 1430); nauticus; nautilis (Aus.); nautica, nautia, -ae f. (= ναυτία, ναύτιος): mal de mer, vomissement.]

Dérivés: nauseō, -ās (= νῆστος); nauseābilis, nauseātor, nauseābundus; nauseola, nauseōsus; nauticās (Orib.). Cf. aussi nauarchus (nauarchus, Gl.), nauclerus, naumachia, naupēgus, naulum (= ναύλον), nauplius, nauticarius, nautilus, etc. C'est aux Grecs que les Latins ont emprunté la plupart des termes de navigation, comme c'est d'eux (et sans doute des Étrusques) qu'ils ont appris la navigation elle-même.
Les langues romanes ont conservé nāuis, panroman, M. L. 5863, et les diminutifs *nautica (nauca, naucus), M. L. 5859; nauticella, 5860; nauticula, 5860 a; nautigāre, 5861; nautigum, 5862; naufragare, 5854; nautica, 5857 (v. B. W. noise); nauclerus, 5852; nautum, 5855 (v. B. W. nautonnier). Le germanique a: m. h. a. nāwe « Naue », de nāue(m).

Ancien thème radical comportant ā constamment (les formes à -au- résultent d'abrégements secondaires): skr. nāuh (acc. ndām), gr. ναῦς (gén. ναῦς de νῆς), ancien *vāfoc; acc. hom. vīxi. En latin, le mot est passé aux thèmes en -i- comme beaucoup d'autres thèmes consonantiques (cf. canis, iuuenis, et même bouis, louis à côté de bōs, zeūs, etc.). Il se retrouve aussi en celtique: irl. nau (gén. noe), en germanique: v. isl. nór « bateau », nau-st « endroit où l'on met un bateau », en arménien: nau, gén. dat. loc. nawi, instr. nawaw. L'accusatif lat. nāuem peut, du reste, reposer sur *nāwpi (cf. canis, canem).

*naupreda (-pri-), -ae f.: lamproie (Polem. Silv., Anthim.). Gaulois?.

*nauseit: cum granum fabae se aperit nascendi gratia, quod sit non dissimile nauis formae, Fest. 170, 21. Sans autre exemple et inexpliqué. Ni le rapprochement avec nautum, ni celui avec nāuis qu'indique Festus ne satisfait.

nauta: v. nāuis.

nāuus, -a, -um (ancien gnāuus): industrieux, diligent, actif.

Dérivés et composés: nāuō, -ās: accomplir avec zèle; n. operam « donner tous ses soins à »; nāuē, forme ancienne remplacée par nāuiter, et nāuenter (Cassiod.): avec zèle, d'où « d'une manière accomplie »; nāuidās: zèle; nāuidēs (Gloss.); ignāuus: paresseux, lâche; ignāua, que Commodien emploie avec le sens de « ignorance » d'après ignārus; ignāuō, -ās (Acc.); ignāuēscō (Tert.).

Formes anciennes (Enn., Plt.) et classiques, mais assez rares; peu employées à l'époque impériale et non représentées dans les langues romanes.

Doit représenter *gnāwos; cf. gall. go-gnaw « activité, actif », et, avec vocalisme ē, v. h. a. ir-chnān « reconnaître » (all. mod. erkennen), v. isl. knā « qui s'entend à, brave ». Pour le sens, cf. irl. « gnū » j'agis », etc. La racine doit être celle de (g)nāscō, non celle de gignō; cf., pour le sens, le développement germanique de kunan, de « comprendre » à « pouvoir », et, en particulier, v. isl. kænna « éprouvé », v. h. a. kuoni « brave », V. (g)nāscō et gnārus.

1° nē: forme brève de la négation, qui n'existe pas isolément (v. ci-dessous sous nē) et qui a été renforcée de diverses manières pour acquérir une valeur plus expressive, cf. ne-c (différent de neque, nec « et ne pas »), nei nī, ne-g, nōn, etc.; subsiste encore dans d'anciens juxtaposés dont les termes sont devenus inséparables: nēcissis, nēfās, nēfandus, nēfarius, nēfastus, nēparcut, nepus glossé non purus, nequō (?), nōlō, nēuis, nēuolī (de *nēuolō > nōuolō > nōlō), ne-uter, ne-utiquam, nimis de *ne-mis (?), nisi de *ne-sei avec assimilation de l'ē à l'i suivant; cf. semel et similis. Ne est également, quoique la quantité ne soit plus discernable, dans nesciō, dans nefrēns (v. nefrendēs); dans les formes contractés nēmō de *ne hemō, nōn (cf. plus bas), nullus, numquam, nusquam, etc.; en fin de mot dans quin de *qui-ne, et sans doute dans sin.

La prose archaïque présente certains emplois de ne pour lesquels il est impossible de décider si l'on a affaire à nē ou à nē, par exemple dans le SC. Bac, dum ne minus senator[i]bus C adesset; ne minus trinum undinum; dans la Sent. Minuciorum, l. 31, dum ne alicum intro mitat nisi; l. 41, dum ne ampliore[m] modum pratorum habeant. Toutefois, dans cette inscription, étant donné que nē est remplacé par nei, nī (par exemple, l. 6, is ager uectigal nei siet; l. 30, nī quis posideto; l. 32, is eum agrum nei habeto nīue fruimino; l. 34, nīquis prohibeto, nīue qui uim fuctio, neīue prohibeto quominus; l. 36, uectigal inuīte dare nei debento; l. 40, nīquis siet nīue pascat nīue fruatut), il est probable que ne est bref. Il le serait donc encore dans Varr., R. R. 2, 4, 21, castrantur uerres commodissime annuili, utique ne minores quam semestres.

Nē subsiste aussi dans la forme composée nēque « et ne... pas », formée de ne + que, qui alterne avec nec dans les mêmes conditions que aique avec ac. Neque, nec est panroman, M. L. 5863; B. W. nī. Ne est demeuré encore dans les groupes ne inde (?), cf. M. L. 5882 (étymologie douteuse, cf. B. W. sous néant, expliqué par *nec entem), et ne ips' ūnus, 5883, à côté de neque ūnus, 5896. Il n'y a pas de groupe *nēue « ou ne pas », en regard de neque « et ne pas »; il n'y a que nēue (neu). — Forme réduite in-. V. ce mot.

2° nē: forme de la négation à voyelle longue, correspondant à osq. nī (avec i issu de ē fermé). N'avait pas de valeur subordonnante à l'origine, comme le prouve encore nē... quidem « non pas... même », nēquam, nēquāquam « d'aucune manière », nēquīquam « sans nul résultat, en vain » et aussi « sans raison » et la forme *nēmica que supposent certains dérivés romans, M. L. 5885; nēue, qui anciennement pouvait s'employer là où la prose classique aurait employé neque (cf. inversement, l'emploi de neque pour nēue dans Cic., Att. 12, 22, 3, habet tuum negotium nec... existima), ut nē (cf. gr. ὅς

μῆ; Ennius ap. Cic., de Or. 1, 45, 199, quos ego ope mea | pro incertis certos... | dimitto, ut ne res temere tractent turbidas, dont les deux termes peuvent être séparés, Cic., Verr. 2, 4, 63, § 140, ut causae communi salutaris ne deessent; qui nē, quomodo nē, utinam nē, modo nē, dum, dummodo nē.

Dans la répartition que la langue a faite de nē, nī, nōn, l'usage s'est établi de réserver nē pour l'expression d'une défense, d'un souhait, d'une éventualité, d'une concession, d'une restriction, etc., et nē est devenu la négation accompagnant l'impératif et le subjonctif, comparable pour le sens au gr. μῆ (qui n'a pas de correspondant en latin non plus que dans les autres langues indo-européennes qui vont du slave à l'italo-celtique); cf. μῆ πᾶρτε et nē fācias, nē fēcēris. La locution ut nē s'est réduite à nē, qui est devenu ainsi une véritable conjonction de subordination, opposée à ut et employée dans le sens de « pour que... ne... pas, de peur que... ne ». De là l'usage de nē après les verbes marquant la crainte ou une interdiction, un empêchement, timeō, interdicō, impedio, caueō, etc.

3° nec: négation, qu'il ne faut pas confondre avec la forme réduite de neque. Surtout employée à l'époque archaïque; cf. Lex XII Tab. 5, 4, si intestato moritur cui suus heres nec esset; 5, 5, si agnatus nec esset; et 5, 7, 8, 16; Caton, Agr. 141, 4, Mars pater si quid tibi... nec satisfactum est; se trouve encore dans Plaute, Naeuius (cf. Fest. 158, 27) et jusque dans Catulle, 64, 83, funera nec funera = gr. τῶτοι κῆρυτοι, et Virgile, quod nec uertat bene, B. 9, 6, dans une formule traditionnelle de malédiction. A disparu, par suite, sans doute, de l'homonymie avec nec (doublet de neque), et ne s'est conservé que dans la formule juridique, res nec mancipi, et dans les anciens juxtaposés necopināns, necopinus, necūllus, Plt., Tri. 282, necumquem « ne umquam quemquam », P. F. 161, 1, et peut-être dans nequō (v. quō). Les langues romanes ont aussi des représentants de nēc ūnus, neque ūnus « aucun ». M. L. 5875, 5896; B. W. sous personne.

En ombrien, c'est une forme de *nei élargie par -p = lat. -que qui équivaut à la fois à lat. nōn et à lat. nē: sue neip portust « si nec portarit », T. E. 7 b, 3.

4° neg-: forme renforcée de ne, qu'on a dans negō, negōtium (v. ces mots). On pourrait penser à une particule -ge (cf. gr. γε); cf. le même procédé dans lit. negu « ne pas ». Mais pour neglegō, étant donné le doublet neglegō, on se demande si le g n'est pas dû à une sonorisation, nec et neg- représentant un ancien *ne-k (ne-g).

5° nī, ancien nei: négation formée de nē + i, même particule épéictique qu'on trouve dans la démonstratif, haec de *ha-ice, cf. ὅς et ὅς, osq. nei « nōn ». Le sens ancien est « ne... pas » sans valeur subordonnante, conservé encore dans nīmirum, ancienne phrase nominale, « il n'est pas étonnant », demeurée comme adverbe, et quidnī « pourquoi non? »; ou avec valeur subordonnante, équivalent à nē, e. g. CIL I² 591, eisque curarent... neīue ustrinae... nīue loci ustrinae causa ferent, nīue steruus... fecisse coniciessue uelit; SC. Bac. I² 581, neīue eorum Bacanal habuise uelit, en face de sacerdos nequis uir est (noter ici l'alternance de la forme renforcée nei en tête de la phrase et de la forme

réduite nē en position enclitique). Mais nī a de bonne heure été réservé aux phrases conditionnelles, ainsi Lex XII Tab. 1, 1, si in ius uocat, ito; nī it, antestamino; 8, 2, si membrum rupsit, nī cum eo pacit, talio esto. On voit ainsi nī s'opposer à si, avec lequel il formait couple, et il est vraisemblable que si a joué un rôle dans l'évolution du sens de nei vers la valeur de « si... ne... pas ». Nī est ainsi devenu synonyme de nisi, avec lequel il alterne indifféremment dans l'ancienne langue, e. g. Plt., Cap. 805, mira edepol sunt, nī hic in uentrem sumpsit confidentiam; et Poe. 839, omnia edepol mira sunt, nisi erus hunc heredem facit. Dans cet emploi, nī a été éliminé au profit de nisi, forme plus pleine et qui en hiatus ne prêtait pas à équivoque. César ignore nī; Cicéron l'emploie surtout dans des formules toutes faites ou dans les lettres familières: nī ita se res habet, haberet; quod nī ita sit, accideret, cf. Verr. II 4, 25, 55; et pro Caec. 23, 65, tum illud quod dicitur siue nīue aridit; Fam. 7, 13, 1, moriar nī puto. La conjonction a été reprise à l'époque impériale, par affectation d'archaïsme, surtout chez les poètes; mais la langue parlée l'ignorait et elle n'a pas passé dans les langues romanes.

En indo-européen, *ne était la négation de phrase, alternant avec la forme à vocalisme zéro *n- au premier terme de composés (v. lat. in-). Ce *ne est clairement demeuré dans skr. nā, v. sl. ne, lit. ne, got. nī, irl. nī. Les formes latines telles que ne-uter montrent qu'il avait subsisté en italique; l'osque a aussi ne-pon « nīsi cum ». Du reste, le latin l'a gardé dans ne-que = osq. ne-p, ne-p et got. nī-h. — L'i de lat. nisi résulte d'une altération phonétique.

À côté de *ne, il y avait une forme à ē: véd. nā, got. ne « nōn » et « ne pas ». En italique, où, comme dans toutes les langues occidentales, il n'y a pas trace de la négation prohibitive *nē (skr. mā, arm. mi, gr. μή), nē a exprimé la prohibition: lat. nē; l'osque a de même ni issu de *nē pour la prohibition, à côté de ne- dans ne-p(him) « nē quem », nep « neu ». En latin, l'allongement régulier de la voyelle des monosyllabes autonomes suffirait, du reste, à rendre compte de la longue de nē qui, à la différence de ne, ne se lie pas à un mot suivant.

Dans plusieurs langues, *ne a été, pour autant qu'il ne se liait pas à un mot suivant, élargi, parce que la forme était trop brève et pas assez expressive. On a ainsi véd. nēt, ned, gāth. nōit, naēdā (naēcis « personne »), v. perse naiy, v. sl. nī (notamment dans nī-kūto « personne », nī-čī, nī-čito « rien »), lit. nei « non plus, pas du tout » et nī (et nē-kas « personne »), v. isl. nī « nōn », v. h. a. nī « ne pas » (emphatique). L'italique a des formes correspondantes: lat. nī; osq. nei « nōn », ne « nē » et nīsi, et l'on a neip (dans des phrases conditionnelles), neip; ombr. neip, neip « nōn » et « nēue », « neque ». — En grec et en arménien, *ne a même été remplacé par d'autres mots (v. aussi lat. haud). Le latin a formé un groupe plus expressif encore que tous ceux-ci: *ne-oinom (v. nōn); pour le type, cf. gr. ὅδεν (gr. mod. ὅδεν), et le plus ancien ὁδᾶμος, ainsi que v. h. a. nein, etc. — Le hitite a natta.

-ne: particule interrogative postposée au mot sur lequel porte l'interrogation et qui est le plus souvent

(mais non obligatoirement) en tête de la phrase. Peut être réduite à *-n*; *ain*, *audin*, *uidén* (avec abrégement iambique). *Nē* est la particule la plus fréquente et suppose généralement une réponse affirmative. On explique parfois ce *-ne* comme étant la négation *ne* employée dans une construction inversée marquant l'interrogation, avec le même sens que le fr. *ne... pas* dans « *ne vois-tu pas?* ». Mais ni *num*, ni *an* n'appartiennent au groupe de la négation; il y a d'autres hypothèses possibles pour expliquer *-ne*. Il y a des particules à *n*-initial qui n'ont rien de commun avec la négation, ainsi skr. *nā* « comme », lit. *ne* « comme », v. sl. *ne-go* « que », etc., et russe *no*, v. sl. *nū* « mais », etc. Dans l'Avesta, il y a une particule enclitique *-na*. D'autre part, *-nē* s'emploie dans la langue familière avec valeur affirmative (cf. *nam*), par exemple Plt., Mi. 309, *hocine si miles sciat*; cf. Lindsay, *Synt. of Plaut.*, p. 101; J. B. Hofmann, *Lat. Umgangsspr.*, 49-50; v. aussi Stolz-Hofmann, *Lat. Gramm.*, p. 648. Cf., du reste, le *nē* affirmatif.

Ne s'ajoute à *nōn* pour former *nōnne* « n'est-il pas vrai que » (cf. gr. ἀρά γε οὐ), qui implique toujours une réponse positive; *neene*, usité dans le second membre d'une interrogation double, généralement dans une phrase de style indirect. *Nōnne* est déjà dans Plaute, cf. Lindsay, *Synt. of Plaut.*, p. 104 et 129, mais seulement devant voyelle; cf. Lodge, *Lex. Pl.*, II, p. 131. La formation est la même que celle de *anne*. M. L. 5955.

C'est cette même particule qu'on a dans certains adverbes comme *pōne*, *superne*, *quandōne*, et sans doute dans *dēnique*, *dōnicum*.

nē: particule affirmative (identique au gr. νή; la forme *nāe*, rebâta sans doute sur *val*, n'est pas correcte, cf. J. B. Hofmann, *Lat. Umgangsspr.*, p. 28-29). S'emploie le plus souvent dans la langue de la conversation devant un pronom personnel, *ne ego*, *nē tū*, *ne ille*, presque toujours en tête de la phrase ou après une interjection *edepol*, *medius fidius*, *hercle*. Toutefois, après une phrase interrogative du type *egone?*, Plaute emploie l'ordre *tūne*, en vue du jeu de mots, e. g. Capt. 857, *Egone?* — *Tūne*, repris Epi. 575, Mil. 439 (ex coniectura), Mo. 995 (?), Persa 220, Sti. 633, Tri. 634. La quantité de ce **ne* postposé ne se laisse ordinairement pas préciser; mais il est vraisemblable qu'il était long et se différenciait par là du *-ne* enclitique qu'on a dans la phrase du type *hocine si miles sciat*, Mi. 309, citée s. u. *nē*. Ne semble plus usité après Cicéron.

Comme beaucoup d'interjections, telles que *age*, *apage*, *hercle*, etc., pourrait être un emprunt de la langue familière au grec. Toutefois, on a vu ci-dessus l'enclitique *-ne*; et l'*e* de ce *nē* comme du *nē* prohibitif peut résulter d'un allongement normal dans un monosyllabe autonome.

nebrundinēs : v. *nefrendēs*.

nebula, *-ae* f. : brouillard, nuée. Ancien, usuel. Pan-roman, sauf roumain. M. L. 5865. Désigne aussi une matière transparente : *nebula linea*, un « nuage de lin » (Pubilius Syrus, ap. Petr. 55), une plaque de métal très mince (Mart. 8, 33, 3); de là le sens de « oubliée » représenté dans certains dialectes romans. M. L. 5866; B. W. sous *nelle* II.

Dérivés : *nebulosus*, M. L. 5867; *nebulositas* (Arn.); *nebulō*, *-ās* : obscurcir (tardif); *nebulō*, *-ōnis* m. : qui vit dans le brouillard, n. *lūcifugus*, Lucil. ap. Non. 19, 2, « esprit tumeux ou nuageux »; par suite « bon à rien », — *dictus est qui non pluris est quam nebula*, aut qui non facile perspicui possit qualis sit, *nequam*, *nugator*, P. F. 163, 2. Mot familier comme beaucoup de surnoms en *-ō*, *-ōnis*; peut-être rattaché à *nebula* par étymologie populaire. Dérivé : *nebulor*, *-āris* : ἀνερωτός (Gloss. Philox.).

Cf. gr. νεφῆλη « nuée » et v. isl. *niöl* « obscurité », et, avec *-lo-*, v. h. a. *nebul* (masculin) « brouillard », iri. *nél* (masculin, de **nebhlo-*), gall. *niwl* (de **nebhlo-*?; v. Pedersen, *V. G. d. k. Spr.*, I 117). — Autre forme dans skr. *nābhah* « nuage », gr. *νέφος* « nuage », v. sl. *nebo* (génitif *nebes*) « ciel ». Le hitite *alnebes*, thème en *-es*, avec le sens de « ciel », comme le slave. Lat. *nimbus* doit se rattacher à ce groupe, mais la forme fait difficulté; y a-t-il eu déformation sous l'influence de *imber*? — Sur lat. *nūbēs*, v. ce mot.

nec : v. *nē* 1, fin.

necerim : *nec eum*, F. 158, 1; P. F. 159, 1. V. *is*.

necesse, *necessum*, *necessus* : formes employées avec les verbes *sum*, *habeo*, pour former des locutions du type *necesse est*, *habeo* « il est » (« je tiens pour ») nécessaire, inévitable, indispensable », qui marquent une nécessité à laquelle il est impossible de se soustraire (sur la différence avec *oportet*, v. ce mot), comme le gr. ἀνάγκη (toutefois, tandis que ἀνάγκη forme le plus souvent une phrase nominale, l'emploi de la copule est normal avec *necesse*; cf. IF 12, 76). La forme la plus usuelle, et la seule qui soit classique, est *necesse*; *necessum* est archaïque ou archaisant; *necesus esse* (l. *necessus esse*) est dans le SC des Bacchantales; *necessus fuit* est la leçon du Bembinus dans Tér., Eun. 998, confirmée par Donat « *necessus nomen est* » (les calliopiens ont *necesse*); de même, dans l'aut. 360, le Bembinus a *ut sit necessus*, les calliopiens *necesse*; dans les textes, la distinction entre *necessum* et *necessus* (comme *opus*) est le plus souvent impossible (e. g. Lucr. 2, 725; 4, 1006). — *Necesse*, *necessum* sont traités comme étant les neutres d'adjectifs **necessis*, **necessus*; *necessus esse* rappelle *opus esse*, sur lequel il a peut-être été créé par analogie, comme *necessum esse* rappelle *aequum esse*. Un substantif *necessis* a été rétabli conjecturalement par Lachmann dans Lucrèce 6, 815, où il lit *uis magna necessis* « la grande force de la nécessité » au lieu du *necesse* des manuscrits. Cette conjecture, si incertaine qu'elle soit, a servi de base à l'étymologie qui voit dans *necesse* un ancien juxtaposé *ne* + un substantif **cessis* (de *cēdo*, dont la parenté avec *necessis* apparaissait déjà aux anciens; cf., plus bas, le texte de Festus 158, 19 sqq.) dont le premier sens aurait été « il n'y a pas moyen de reculer »; cf. l'adverbe *necessim* « à reculer », de *recēdo*. Les groupes *necessis est*, *necessum esse* tendant à se réduire en *necessesit*, *necessesit esse*, la langue les aurait faussement analysés en un adjectif neutre *necesse* + *est*; de même, *necessus* représenterait *ne* + *cessus* (substantif verbal en *-tu-*, du même *cēdo*), sur lequel se serait construit le neutre *necessum* (adjec-

tif) ou *necessus* (substantif; cf. *potest*, *sai est*. D'autres explications ont été proposées (cf., entre autres, Wackernagel, Vorles., I 251), qui ne sont pas plus probantes. Pour les Latins, *necesse* est un adjectif, comme le montre la dérivation de *necessitas*, *necessitudo* (cf. *bonus*, *bonitas*; *fortis*, *fortitudo*); mais, comme il était uniquement employé avec la valeur de neutre indéclinable, les autres emplois d'adjectif ont été réservés au dérivé :

necessarius : nécessaire, inévitable (par opposition à *voluntarius*); substantif *necessarius*, *necessaria* : proche (mais non du même sang; diffère de *consanguineus*, comme gr. ἀναρχαῖος de συγγενής), puis « ami, amie intime »; *necessaria*, *-drum* n. pl. « le nécessaire » (= τὰ ἀναρχαῖα) : *necessarium aut esse Opillus Aurelius in quo non sit cessandum*; aut sine quo uiui non possit; aut sine quo non bene uiuatur; aut quod non possit prohiberi quin fiat. — *Necessarii sunt*, ut Callus Aelius ait, qui aut cognati, aut adfines sunt, in quos necessaria officia conferuntur praeter ceteros, F. 158, 19 sqq.

Comme on l'a vu plus haut, il existe de *necesse* deux substantifs dérivés : *necessitas* et *necessitudo*, que la langue a différenciés, réservant plutôt le sens de « nécessité » à *necessitas* et celui de « relations d'amitié ou de parenté » à *necessitudo*; on trouve même à l'époque impériale *necessitudinēs* avec le sens concret des « amis » (cf. le fr. « relations »); cf. Gell. 13, 3, 1, plerique grammaticorum asseruerant necessitudinem et necessitatem mutare longe differreque, ideo quod necessitas sit uis quaequam premens et cogens; necessitudo autem dicatur ius quoddam et uinculum religiosae coniunctionis, idque unum solitarium significet. Enfin, dans les Didasc. Apost. et chez Fortunat apparaît un verbe *necessō*, *-ās* : rendre nécessaire.

Quelques formes romanes, en partie de caractère savant, remontent à *nēcesse*, *nēcessitas*, *nēcessaria*; cf. M. L. 5870-5872.

neclegō (*neg-*) : v. *legō*.

necne : ou non; v. *ne*.

necnon : particule composée de deux négations, employée d'abord pour donner plus de force à une affirmation. Les deux négations sont encore souvent séparées dans la langue de Cicéron; à l'époque impériale, elles tendent à se souder, et le sens du composé ainsi formé s'affaiblit au point qu'il devient synonyme de *quoque*, *etiam*, e. g. Col. 8, 15, 6, *gratissima est et esca panicum et milium, nec non hordeum*. Cf. gr. οὐδὲ οὐ.

necō : v. *nez*.

necō, *-is*, *nexul* (quelquefois *nexi*, les deux formes sont rares), *nexum*, *nectere* : enlacer; d'où lier, attacher, nouer. Synonyme de *ligāre*, cf. F. 160, 14 : *nectere, ligare*; P. F. 207, 21 : *obnectere, obligare*. Ancien, classique. S'emploie au sens propre comme au sens figuré. Mais le sens propre ne se trouve guère qu'en poésie. La prose connaît le mot surtout dans son sens figuré et juridique. Quelques rares traces de *nexa* demeurent dans les langues romanes, cf. M. L. 5902; mais partout *nectere* a été supplanté par *ligāre*, *nōdāre* et leurs dérivés. Les grammairiens attribuent aussi aux *antiqui* un doublet avec l'*s* du désidératif *nexō*, *-is*, ainsi Priscien, GLK II 469, 12, qui cite de Liv. Andr. (ap. W. Morel, Fragn., 22) *nezebant multa inter se flexu nodorum du-*

bio; cf. Acc., Trag. 130 R³, où *nezimus* est attesté par le mètre. Mais la forme *nexō*, *-ās* (qui serait à *necō* ce que *amplexor* est à *amplector*) également citée par Priscien paraît reposer sur une fausse lecture du vers de Virgile, Ae. 5, 279, où la véritable leçon est *nizantem*.

De même, la forme de glossaire *nozae* : *colligatae* (cf. Lowe, Prodr. 371) doit être corrigée en *nezae*, comme *obnozae* d'Accius, Trag. 257, en *obnezae*.

Dérivés et composés : *nezus*, *-ūs* m. : enlacement; lien, étreinte; se dit spécialement en droit, à côté de *nezum* (Lex XII Tab. 6, 1), pour désigner l'obligation *per aes et libram*, acte solennel de prêt, comprenant l'usage de la balance (*libra*) et l'échange de paroles sacramentelles qui lient (*necō*) le débiteur au créancier et qui sans doute se sont substitués à l'emploi d'un lien plus matériel; cf. *uinculum iuris*, *obligatō solutū*. Celui qui était ainsi engagé s'appelait *nezus*, cf. Varr., L. I. 7, 105 : *nezio* (tardif); *nezilis* (*-litas*) et *nezilis*; *nezibilis*; *nezubus* (tardif); *nezabundus* (id.).

adnectō (*-an-*) : attacher à, M. L. 480; *annexus*, *-ūs* m. : annexé (Tac.); *annexio* (bas latin) : liaison; dans la langue de la grammaire, traduit ζεύγμα « mau- vaise coupe des mots »; *circumnectō*; *cōnectō* : attacher ensemble, συμπλέκω (cō-d'après *cōnieō*?), d'où *cōnexum*, *-i* et *cōnerio* traduisant en logique συμπλοκή et συμπημένον ἀξιώματα; *cōnexius* (Gram.); *in-*, *inter-*, *pro-*, *re-*, *sub-necō*. Pour *obnoxius*, v. ce mot.

Pour la formation, cf. *plectō*, en face de gr. πλέκω, et *flectō*, *pectō*. En considération du présent skr. *nāhyati* « il attache », on est tenté de partir d'une racine **negh-*. Mais, à part *necō* et *nāhyati*, cette racine n'est appuyée par aucune forme. Or, en latin même, on a *nōdus* à côté de *necō* et, en sanskrit, *nādhah* « attaché » à côté de *nāhyati*. Ceci conduit à poser une racine **nedh-*; et, en effet, l'irlandais a *naidm* « lien », etc. Comme skr. *nāhyati* ne peut représenter phonétiquement un ancien **nadh-yati*, ce présent ne saurait s'expliquer que comme dénominatif d'un substantif **nah-* issu de **nadh-*; or, la racine ne fournit guère que ce présent, ce qui indique une origine dénomminative. Il ne devait pas y avoir de présent ancien; car l'irlandais n'a qu'un présent dérivé *nascim* « je lie » (bret. *naskn*), sur lequel a été fait un parfait *nenaisc*. Un substantif skr. **nah-* n'est pas attesté; mais on a *akṣā-nāh*, *upā-nāh* « sandale », *pari-nāh* « ce qui enlôte » (pour lesquels les grammairiens enseignent les nominatifs *upāndi*, *pariāndi*). Le vocalisme *ō* de *nōdus* ne peut venir que d'un ancien thème radical athématique. Dès lors, un présent ancien n'ayant pas existé, *necō* serait une forme nouvelle créée d'après *plectō* et sur laquelle aurait été fait le perfectum. On peut se représenter, par exemple, qu'un ancien **nessus* aurait été remplacé par *nezus* d'après *plexus* et que *necō* aurait été fait sur *nezus*. Tout ceci est hypothétique. Les formes germaniques sont difficiles à interpréter; elles supposeraient un élargissement *-t-* ou *-d-* précédé de syllabe, soit **ned-s-* : v. isl. *nisti* « agrafe », *nista* « agrafe »; v. isl. *nesta* « fixer » et v. h. a. *nestilo* « lien »; v. h. a. *nusta* « liaison »; cette dernière forme a le même vocalisme que iri. *nascim*; cf. v. h. a. *nusca* « agrafe ». Cf. lat. *nassa*?

nēdum : négation renforcée, qui surenchérit généralement sur une négation précédemment exprimée « à

negō : v. *legō* et *nec-*, *neg-*.
negō, **-ās**, **-āui**, **-ātum**, **-āre** (avec un participe *negibundus* de forme analogique (d'après *queribundus*?) dans P. F. 162, 11, *negibundum antiqui pro negante dixerunt*) : 1° dire non, nier ; opposé à *aiō* ; par suite : refu-

l'ablatif sont évités par la langue classique, qui leur substitue les cas correspondants de *nūllus*; par contre, le datif est rare, mais classique, v. Neue-Wagener, *Formenl.*, 3^e éd., I 745, II 524 sqq.; sur les raisons de cette répartition, v. Wackernagel, *Vorles.*, II 270 sqq. Certaines formes sont bannies de la poésie dactylique): pas un homme, personne. L'étymologie **ne-mani* était

nōnia (nae-), -ae f. : est carmen quod in funere lau-
dandi gratia cantatur ad tibiam, P. F. 157, 5; chan-
funèbre thrène et mélonée : incantation ; chanson en

nepōs, -ōtis m. (commun à l'époque archaïque; cf. Ennius, A. 55, *Ilia dia nepos*, sans doute d'après *sacerdōs, custōs*); **neptis**, -is f. (doublets vulgaires et tardifs: *lepos, leptis*): petit-fils, petite-fille; et « neveu, nièce ». Désigne, d'une manière plus générale, le « descendant ».

(surtout au pluriel : *magnanimos Remi nepotes*, Cat. 58, 5) ; en arboriculture, le « rejeton » (Col.). A aussi le sens péjoratif de « dissipateur d'héritage, prodigue, débauché » (cf. Cic., Cat. 2, 4, 7) ; d'où sont issus, à l'époque impériale, *neptōr*, «-ris « faire le prodigue » ; *neptōlīs*, *neptōlūs*, «-ūs, -tiō ; *neptōlūnus* (?) ; M. Niedermann compare notre « fils à papa ». Toutefois, ce glissement de sens, admis par les anciens (P. F. 163, 6), repose peut-être sur une étymologie populaire. Peut-être y a-t-il eu deux mots différents à l'origine : le texte de Festus, malheureusement lacunaire, semble indiquer la provenance étrusque de *nepōs* « débauché » ; cf. F. 162, 18 sqq.

Diminutifs : *neptōlulus* (Plt.), «-a ; *neptōtellus* ; *neptōtilla* ; *neptūcula* ; *neptilla*. Conservé dans les langues romanes ; cf. M. L. 5890, *neps* ; 5893 a, *neptis* rare, remplacé comme *nurus*, *socrus* par des formations féminines en «-a : *nepta*, *neptia* ; *neptia* ; *neptōtia*, *neptōtia*, CIL V 4616, cf. M. L. 5891-5893). Composés : *abnepōs*, *abnepōtis* « arrière-petit-fils, petite-fille » ; *pronepōs* (d'après *proauos*, comme, inversement, *ab-auos* d'après *ab-nepōs*) ; *proneptis* ; *trinepōs* comme *tritauus*.

Terme indo-européen désignant la parenté indirecte : descendant autre que le fils, donc petit-fils ou neveu (ou même descendant d'une sœur) : skr. *nāpāt* (acc. *nāpātam*), v. perse *nāpā*, av. *nāpā* (acc. *nāpātām*), gāth. *nāpā* (au locatif pluriel) avec un féminin skr. *nāpātīh*, av. *nāpti* : v. lit. *neptotis*, *neptotis*, avec un féminin *neptis*. — En germanique occidental, v. angl. *nefa* et v. h. a. *nevo* « neveu » et v. h. a. *nift*, *niftila* « nièce ». L'irlandais a *nia* (gén. *niath*) « fils de la sœur » et *necht* (cf. gall. *nith*) est glosé par lat. *neptis*. — Il y a un dérivé en «-iyo- dans gr. *ἀνεψιός* « fils de la sœur » et v. sl. *netij* « neveu » (s. *nějāk* « fils de la sœur »), av. *nāptiya* « descendant », *nava-nāptiya* « neuvième génération », alb. *mbesë* « nièce » (peut-être emprunté à un lat. « *neptōtia* ? »). — Lat. *pronepōs* est à rapprocher de skr. *pranāptar* « arrière-petit-fils ». Emprunts étrusques *nefts* « *nepōs* », *prumts* « *pronepōs* ».

Neptūnus, -I m. : Neptune ; dieu marin. Usité de tout temps ; conservé partiellement dans les langues romanes, avec un sens dérivé (fr. *lutin*) ; M. L. 5894. De là : *neptūnus*, «-a, -um ; *neptūnia* f. : nom d'une plante « mentha puleium » (Ps.-Apul., Herb. 57) ; *Nep-tūnicola* (Sil.) ; *Neptūnālis*, «-ia, «-icia.

Le rapport avec av. *nāpā* « humide » est vague. Bien que la dérivation de *Neptūnus* ne s'explique pas par là, on ne peut s'empêcher de penser à l'importante figure religieuse indo-iranienne de véd. *apdm nāpāt*, av. *apdm nāpā* « descendant des eaux » ; cf. *fortūna* à côté de *fortuitus*, en face de *fors* ; le mot relèverait du vocabulaire religieux commun à l'indo-iranien et à l'italo-celtique. D'autre part, *Neptūnus* serait formé comme *tribūnus* et *dominus* s'il avait existé un « *nepti* » « substance humide ». Emprunt étrusque *Neptūnus* ? V. en dernier lieu Brandenstein, Frühgesch. u. Sprachwissens., 1948, p. 151.

nepus (ā?) : non purus, P. F. 163, 15. Si la glose est exacte, *nepus* pourrait être un ancien terme de rituel, issu de « *ne* + *pūs* », cf. skr. *pūṣhā*, d'une racine « *pewā* / *pū* », qu'on a dans *pūrus*. Le second terme du composé n'aurait pas de voyelle thématique, ce qui

représente l'état ancien ; cf. *compos* en face de *potis*, etc. V. *ne*.

***nequālia** (ē?) : *detrimenta*, F. 160, 2. Sans autre exemple. V. *nez*. Sans rapport avec *nequam*.

nequam : mot invariable composé de la négation *nē* et de la particule indéfinie *quam*, cf. *per-quam*, *quis-quam*, l'indéfini pouvant s'employer ainsi avec négation, cf. *neuter*, etc., *nequāquam*, *nequūquam*. S'est employé d'abord comme adverbe avec *esse*, comme *bene*, *male* *esse*, avec le sens de *nihil esse* « ne rien valoir » ; cf. Plt., As. 178, *quasi piscis itidem amator lenae : nequamst nisi recens*. Est devenu une épithète opposée à *frūgi bonae* : Plt., Ps. 468, *cupis me esse nequam ; tamen ero frugi bonae* ; mais l'emploi adverbial a subsisté chez Plaute dans des locutions comme *nequam facere*, Plt., Poe. 159, *nequam habere*, Tru. 161, expressions dans lesquelles Cicéron substitue à *nequam* son dérivé *nequiter*, cf. Tu. 3, 17, 36, *turpiter et nequiter facere*. Comme *frūgi*, *nequam* a été muni d'un comparatif et d'un superlatif *nequior*, *nequissimus*. Il en a été dérivé un adverbe *nequiter* et un substantif *nequitia* («-tiēs).

Sur *nequior*, *nequissimus*, la langue populaire a rebâti un positif *nequus* attesté dans les gloses (cf. aussi a *nequo* : *ἀνὸς μὴδενός*) que confirment les représentants romans du mot, M. L. 5895. Cf. encore *nequula*, *demi-nutium est a nequam*, CGL V 524, 14 ; 573, 22, formation populaire en «-a.

neque : v. *ne*.

nequēd : v. *quēd*.

nequāquam : d'aucune manière, nullement. Négation renforcée (cf. gr. *οὐδὲν*), à valeur affective, assez rare, mais attestée à toutes les époques.

nōquāquam : adverbe avec le sens de *frustrā* « en vain », composé de *nē* et de l'ancien ablatif en «-i du neutre de *quisquam*. N'a pas proprement de valeur négative ; mais un souvenir de son origine persiste dans le fait qu'il n'est jamais employé avec une négation. Rare dans la bonne prose (deux exemples de César contre dix de *frustrā*), évité également par les juristes. Comme *nequāquam*, a disparu assez tôt de la prose impériale et n'a pas subsisté dans les langues romanes.

Nerō, «-ōnis m. ; **Neriō**, «-ēnis f. : mots sabbins, conservés à Rome en tant que noms propres, le premier comme cognomen dans la gens *Claudia*, le second comme nom d'une vieille divinité guerrière, qui était la femme de Mars ; cf. Plt., Tru. 515 ; Gell. 13, 23. *Nerō* est le synonyme de *fortis* (cf. Suét., Tib. 1, 2 et CGL II 139, 43, *Nerō* : *ἀνδρετός* ; IV 124, 22 ; V 468, 2, *neriosus* : *resistens, fortis*) ; *neriō*, de *fortitūdō*. Lydus, Mens. 4, 42, cite, en outre, une forme *vepkr*, féminin d'un adjectif avec le sens de *ἀνδρεια*. La flexion alternante *Neriō*, «-ēnis (cf. *Aniō*, «-ēnis) a été altérée de diverses façons pour en faire disparaître le caractère anomal. *Nerō* est une formation en «-ō(n) du type *capitō*, etc., indiquant la qualité portée à un haut degré.

Dérivés : *Nerōnis* («-neus), «-niānus, «-nēnis.

L'indo-européen avait, pour désigner l'homme mâle, le guerrier, deux mots, l'un qui le désignait purement et simplement, « *wīro* » (v. lat. *uir*), l'autre qui le dési-

gnait en évoquant sa qualité, « *ner-*. Le latin de Rome n'a gardé que *uir*, d'où il a tiré *uirtūs*, alors que le celtique a *irl. nert*, gall. *nerth* « force », suivant la valeur ancienne de « *ner-*, cf. gr. *ἡνερθε* ; skr. *sāndrah* signifie « généreux » et *sānpā* « générosité ». *Neriō* conserve le souvenir de cette valeur indo-européenne. Le mot « *ner-* » a survécu en osco-ombrien : osq. *niir* « uir, princeps » (avec génitif pluriel *nerum*), omb. *nerf* (accusatif pluriel) « principēs, optimatēs », à côté de *uīro* « uirōs » ; la différence de sens entre omb. *nerf* « principēs » et *uīro* « uirōs » illustre la valeur ancienne des deux mots ; le représentant de *ner-* a disparu en latin parce qu'il ne servait qu'à exprimer une qualité, ce que souligne l'emploi de la dérivation dans *Nerō* et *Neriō*. Le mot « *ner-* » est bien conservé dans véd. *nar-* (souvent appliqué aux dieux) : accusatif *nāram*, instrumental pluriel *nābhīh*, etc. ; av. *nar-* (souvent opposé à « femme ») ; et, avec prothèse nouvellement développée, dans gr. *ἀνὴρ*, *ἀνδρής* et arm. *ayr*, *ayr* (« *anre* / *os*).

L'osco-ombrien « *nerito* » « sinistère » est généralement rattaché au gr. *νέτρος* « inférieur », mais peut s'expliquer, comme un euphémisme, par la racine « *ner-* » et désigner « la main forte » ; cf. *ἀνιερπεί*.

neruus, -I m. : 1° tendon, ligament, nerf ; au pluriel *nerui* « muscles, nerfs » : *nerui quos τένοντες Graeci appellant*, Cels. 8, 1 ; et aussi « membrum uirile », d'où « force, virilité » ; 2° tout objet fait de tendons : corde d'arc, d'instrument de musique ; instrument de supplice servant à entraver les criminels (d'abord fait de cordes, puis de chaînes de fer) : *neruum appellamus etiam ferreum uinculum quo pedes uel etiam ceruices impediuntur*, P. F. 161, 12. Tous ces sens se retrouvent dans gr. *νεῦρον* et ont pu lui être empruntés, au moins partiellement. Ancien (Loi des XII Tab.), usuel. M. L. 5898.

Dérivés et composés : *neruia*, «-rum n. (sur l'origine, v. Niedermann, N. Jahrb. f. kl. Alt. 29, 235) et *neruia* f. : cordes d'un instrument de musique ; *nerfs* = gr. *νεῦρον* et *veupla* (Sept.) ; cf. M. L. 5897, *neruium*. Les formes romanes se partagent entre *neruus* et *neruius*, v. B. W. *nerf* ; *neruiulus*, «-i m. ; *neruālis* (n. *herba*, Scrib. Larg., « plantain », cf. *τὸ πολὺνεῦρον*, *τὸ νευροειδές*, Diosc. 4, 16) ; *neruicus* (Vitr.) ; *neruiculus* (Vulg.) ; *neruinus* (Vég.) ; *neruōsus* (seul classique et usité) : tendineux, plein de nerfs ; et vigoureux, musclé ; d'où *neruōsus* ; *neruōsitas* ; *neruicōsus* (Gloss.), contamination de *neruicus* et *neruōsus* ; *ēneruis* («-uus) et *ēneruō*, «-ās avec ses dérivés ; *inneruis* (= *νεῦρος*) ; *subneruō* (tardif) : couper les jarrets, trad. de *νευροκοτέiv*. Cf. aussi sans doute *Nerua*, prénom de type populaire (= gr. *νευρά*) ; *Neru-laria* (fabula), titre d'une comédie perdue de Plaute.

Le sens et l'aspect général du mot indiquent un rapprochement avec gr. *νεῦρον*, *veuplā* et avec av. *snāwaro* (v. sous *neō*) ; le sens explique que le genre « animé » ait été admis. La forme gr. *νεῦρο* est ce que l'on attend ; mais, si un *w* consonne a été rétabli par quelque analogie, en partie parce que le radical est *snē*, avec *ē*, il a pu y avoir un « *snāwaro* » qui, dans la langue populaire, aura été inversé en « *nerwo* » ; cf. *aluus* en face de *αἰδώς*, *paruus* en face de *paucus* et celt. « *tarwo* » en face de lat. *taurus*. Ces inversions semblent être le fait du vocabulaire « populaire ».

nespula : v. *mespulum*.

nēue, **neu** : négation composée « et ne pas ». Généralement employée après un *ut* ou un *nē* précédent, dans des propositions prohibitives au subjonctif ou à l'impératif. De *nē* + *ue* ; cf. *siue*, *seu*. On trouve aussi dans l'ancienne langue *nūe*, de même que l'osque et l'ombrien ont *nei-p* « *nēue* ».

neuter, «-tra, «-trum : aucun des deux, ni l'un ni l'autre ; *οὐδέτερος*, dans la langue de la grammaire, « neutre », *neutra nōmina*, traduction du gr. *οὐδέτερος* ; de là, à l'époque impériale, *neutrālis*, *neutrālīter*, termes savants passés en celtique : *irl. neutur*, britt. *neodr*. Ancien, usuel ; mais manque dans les auteurs vulgaires de basse époque, qui lui substituent *nūllus*. Non romain. De *ne* + *uter* ; encore trisyllabique dans Plaute. Un doublet *neuter* est également attesté ; cf. *neque unus*, dans M. L. 5896.

Composé « *neutrubi* (rare) : ni dans un endroit, ni dans l'autre. Pour l'union de *ne* avec un indéfini, cf. *nequis*, *neutiquam*.

L'*e* subsiste dans *neuter*, *neutiquam*, à la différence de *nūllus*, etc., parce que, devant l'*u* de *uter*, *uti*, il a dû persister pendant un temps une trace du *qu*-de *quis* etc. ; v. sous *uter*, *ut*, etc. L'h de *hemō* n'a pas eu la même action dans *nēmō*. L'indéfini peut s'employer avec négation, comme on a en slave *ni-kāto* « personne », *ni-čē* « rien », etc.

ne-utiquam : nullement (cf. *nequāquam*). Surtout archaïque. N'est plus attesté après Tite-Live. — V. *neuter*.

nex, **neclis** f. : mort (donnée, violente, cf. Cic., Mil. 4, 10), meurtre ; par opposition à *mors* ; le sens de « mort naturelle » n'apparaît qu'à l'époque impériale. Mot racine désignant une activité (par opposition à *mors*, qui désigne plutôt un état) ; de là le genre animé et féminin (comme *lux*, *prex*, etc.). D'après Festus, *nex* désignerait spécialement la mort donnée sans blessure (pour différencier le mot de *caedēs*) : *neclis datus proprie dicitur qui sine uolnere interfectus est, ut ueneno aut fame*, F. 158, 17 ; *occisus a necato distingui quidam, quod alterum a caedendo atque ictu fieri dicunt, alterum sine ictu*, F. 190, 5. Cette restriction de sens n'apparaît pas dans les textes ; cf., par exemple, Enn. ap. Cic., de Or. 3, 58, 218, *mater terribilem minatur uitae cruciatum et necem*, etc. Mais on rapprochera le sens roman « noyer » de *neclre*. Ancien, classique, usuel. Conservé dans quelques dialectes italiens ; cf. M. L. 5901.

Dérivés et composés : *necō*, «-ās, *necāui*, *necātum* (et *necui*, sans doute d'après *nectus*, cf. *ēnectus*, formé directement sur la racine « *nek-* », *ēnectum*, Gloss.) : tuer, mettre à mort. Ancien, usuel. Panoram. le verbe *s'y* est spécialisé dans le sens de « faire périr par l'eau, noyer », cf. M. L. 5869 ; B. W. s. u. ; sens vers lequel achèvement des emplois comme *ore necaturus accipiemus aquas*, Ov., Tr. 1, 2, 36 ; *salsi imbres necant frumenta*, Plin. 31, 52 ; *aquae flammās necant*, id. 31, 2. L'évolution est achevée dans Sulp. Sev., Hist. 1, *deducti ad torrentem necati sunt*. Cf. Bonnet, Le lat. de Grég. de Tours, p. 286. Tardif : *necātor*,

-triz. Sur *neclitō* et *ēnecl(ā)tiō*, v. Isid., Or. 5, 26, 17. *ēneclō* (-nicō) : M. L. 2873 (sur *ēneclō* « noyer », v. Thes. V 2, 563, 12 sqq.) ; *interneclō* : tuer jusqu'au dernier (conservé dans les dialectes italiens, M. L. 4493) : *interneclat hostibus* (Plt.) ; pour le préfixe, cf. *interneclō*, *interneclā* (Isid.) ; de là *interneclō* f. (-cium n.) : massacrer ; puis, avec idée de réciprocité développée par *inter*, « massacrer mutuel » ; *interneciēs* (-ne-) ; *interneclius* ; *perneclō* (St Aug.) ; *perneclis*, -ei f. : meurtre, massacrer, et simplement « perte, ruine ». De *perneclis* : *perneclisus* (classique) ; *perneclialis*, *perneclialis* (rares et non classiques, cf. *exiabilis*).

dēneclālis, adjectif usité seulement au pluriel *dēneclāles* f. (scil. *feriae*) ou *dēneclālia* : Cic., Leg. 2, 55, ... *dēneclāles, quae a nece appellatae sunt, quia residentur mortui*, et P. F. 61, 23, *dēneclāles feriae colebantur, cum hominis mortui causa familia purgabantur. Graeci enim vēxuv mortuum dicunt*. Formation obscure : dérivé de *dē nece*? Cf. *parentālis*, *lustrālis*.

noceō, -ē, -ui, -itum, -ēre (une forme en -s-, *noziit* chez les archaïques, cf. Lex XII Tab. 12 2 a ; *ne doa noziit*, Lucil.) : causatif en -eye/o- avec vocalisme o de la racine *nek- dont le sens était d'abord « causer la mort de, préparer la mort à » (de là la construction avec le datif), cf. encore Cic., Caec. 21, 60, *arma alia ad legendum, alia ad nocendum* ; Luc. 8, 305, *uolnera parua nocent* (« causent la mort »), et s'est affaibli au point de ne plus être dans la langue courante que « nuire [à] », le sens de « tuer » ayant été réservé entre autres au dénominatif de *nez*, *neclāre*. Ancien, usuel et classique dans ce sens. Panroman, sauf roumain. M. L. 5938 et B. W. s. u. De *noceōs* « qui nuit à, coupable » : *innocēns* « incapable de nuire, innocent » et *nocentia* (Tert.), reformé sans doute sur *innocentia*, qui est classique ; *nocuus*, *innocuus*, qui se substitue dans la poésie dactylique à l'amétrique *innocēns* et pénètre dans la prose impériale. M. L. 444 ; celtique : *irl. ennac* ; *noctuius* (depuis Phèdre).

Tardifs : *nocibilis*, -bilitās ; *nocumentum* = βλάβη ; *renocēo* = ἀνταδικῶ (Didasc. Apost.).

noxa f. : faute, dommage causé ; cf. la formule du fétal dans T.-L. 9, 10, 9, *ob eam rem noxam nocuerunt* ; et Dig. 50, 16, 238, § 3, *noxae appellatio omne delictum continetur*. Puis, à l'époque impériale, le sens de « faute » ayant été réservé à *noxia*, *noxa* a désigné le « coupable », et aussi le « châtiment » : cf. Just., Inst. 4, 8, 1, *noxa est corpus quod nocuit, i. e. serus* ; *noxia ipsum malefictum, ueluti furtum, damnum, rapina, iniuria*, et Fest. 180, 25, *noxia, ut Ser. Sulpicius Rufus ait, damnum significat in XII. Apud poetas autem et oratores ponitur pro culpa ; at noxa peccatum, aut pro peccato poem.*

De *noxa* dérivent *noxius* (pour la formation, cf. *anzius*) « qui fait le mal, coupable », d'où *noxia* f. (scil. *causa*), qui s'est confondu avec *noxa* ; *noxia* avait le sens de « dommage » est déjà dans la loi des XII Tables, 12, 2 a : *si seruos furtum faxit noxiamque noziit*, cf. Fest. 180, 25 ; Plinie et TERENCE emploient *noxia*, non *noxa* ; *noxālis*, -e (terme de droit : n. actiō) ; *noxitādō* (Acc.) ; *noxiōs* : *noxiālis* (Prud.), *noxietās* (Tert.) ; *noxiosus* ;

innozius (cf. aussi *innox*, Isid., Or. 10, 125, et Inscr., relait sur *noxa*) : qui ne fait pas de mal, innocent ; qui n'éprouve pas de mal ; *innozius* d. « à l'épreuve, à l'abri de », cf. Sall., Ca. 39, 2, 40. Joint par Plaute à *innocēns*, Cap. 665.

Pour *obnozius*, v. ce mot.

Le nom radical *nez* n'a pas de correspondant sûr hors du latin ; gr. *νέκας* : *νεκροί* (Hés.) est surprenant ; *νέκας* « engourdissement léthargique » est dérivé de *nek-, ainsi que *νέκας* « monceau de cadavres » et *νεκρός* « mort » (adjectif). *Per-neciēs*, *inter-neciēs* sont des dérivés de thèmes radicaux comme *prō-gen-ies*, *spec-ies*, etc. Le gr. *νέκας* « mort, cadavre » a un correspondant dans av. *nasuś* « cadavre » ; cf. lat. *nequālia* (que, toutefois, certains dérivent de *nēquam*). Lat. *ē-nectens* est à rapprocher de skr. *naṣṭh*, av. *naṣtō* « péri ». La racine ne fournissait pas de présent thématique ; le présent indo-iranien est skr. *nāyati* = av. *nasyeti* « il péricl, il disparaît ». Skr. *nāyati* « il fait péri » est formé comme lat. *noceō* ; cf. v. perse *nāyaya*. Le causatif *noceō*, le substantif de type désidératif *noxa* et *nequālia* offrent un affaiblissement de sens qui ne s'observe ni en indo-iranien ni en grec ; mais cf. !tohk. B *naksent* « ils blâment ». — Si l'on peut admettre une forme *nku- à côté de *nek-ā, on rapproche *irl. éc* « mort », gall. *angheu* (même sens). Cf., enfin, v. isl. *Neheleinnia* « déesse de la mort » et *Naglfar* « [bateau] des morts ». Sur *obnozius*, v. une réserve sous ce mot.

nl : v. ne, 5°.

***nibulus** : vautour (CGL V 570, 2, *nibuli id est auis*). Sans autre exemple, mais confirmé par le témoignage des langues romanes ; cf. ital. *nibbio*, v. fr. *nièble*, etc., M. L. 5904. Comme l'a vu M. Niedermann, *Contributions à la crit. et à l'explic. des gloses lat.* (Neuchâtel, 1905), p. 32, *nibulus*, dont existe un doublet *niblus* glosé *miluus*, CGL V 468, 8, est une forme dissimulée de *miluus* (prononcé *milbus*) ; cf. *nēfle* en face de *mespila* et *nappe* de *mappa*.

nictiō, -is, -ire : -it *canis in odorandis ferarum uestigiis, leuiter ganniens... unde ipsa gannitio*, F. 184, 3. Mot technique. Un exemple d'Ennius, A. 342. Les gloses ont *nicto* : *latro* ; mais *nictiō* est invraisemblable, tous les verbes indiquant un cri étant en -iō. Peut-être y a-t-il là confusion de *nictiō* et *nictiō*.

nictō, -ās, -āre (*nictor*, -āris) : cligner des yeux ; cli-gnoter. A pour synonyme rustique *cenno* ; cf. CGL V 621, 39, *nicto est quod rustice dicitur cenno*. Fréquentatif intensif d'un simple disparu, dont le substantif verbal *nictus* est encore attesté (Caecil., Laber.) ; cf. *cōniūdo* et *nitor*. D'après Festus, 182, 30, le verbe se serait employé à l'origine dans le sens de « s'appuyer » : *nictare* et *oculorum* et *aliorum membrorum nisu saepe aliquid conari, dictum est ab antiquis, ut Lucretius in lib. IIII (6, 836) : « hic ubi nezari (nizari codd. Lucr.) nequunt insistereque alis ». Caecilii in Hymnide (72) : « garruli sine dentes iactent, sine nictentur peritici ». Nouius in Maccō Copone (47) : « actutum scibus cum in neruo nictabere ». Vnde quidam nictationem, quidam nictum, ut Caecilii in Pugile (193) : « tum inter laudandum hunc timidum tremulis palpebris percutere nictu : hic gaudere et mirari ». Ancien ; non roman.*

Dérivé : *nictiō* (Plin.). Composé : *adnictō* (Nae-vius).

V. *cōniūdo*. Il est curieux que le slave ait un groupe **mignqi* « nictare », avec m- initial (v. Trautmann, *Balt. sl. Wört.*, p. 174), aussi M. Benveniste, BSL 1937, 38, p. 280, dérive-t-il *nictō* de **mictō*, itératif issu d'une racine **meig-*.

nictus, ūs m. : v. le précédent.

-nideō : v. *renideō*.

nidor, -ōris m. : fumet, odeur qui s'échappe d'un objet qui cuit ou qui brûle, grillon. Ancien (Plt.) ; technique. M. L. 5912.

Dérivés tardifs : *nīdōrōsus* (Tert.) ; *nīdōrō* (Not. Tir.).

Cf. att. *νίωξ*, hom. *νίωξ* « odeur de graisse brûlée », v. isl. *hniss* n. « vapeur de la cuisson ».

nīdus, -ī m. : nid, nichée. Ancien, usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 5913.

Dérivés et composés : *nīdulus*, diminutif de tendresse, d'où *nīdulor*, -āris ; *nīdumentum* (d'un **nīdō*, non attesté, remplacé par *nīdulor* et *nīdificō*) ; *nīdificus*, -ficium (Apul., d'après *aedificium*), -ficiō, M. L. 5911 (mais le fr. *nicher* s'explique mieux par **nīdicāre*). Cf. aussi M. L. 5910, *nīdiculāre* ; 5908, **nīdile* ; 5909, **nīdax* « niais ».

Mot indo-européen **ni-zdo-*, dont le premier terme est le préverbe *ni-* et le second une forme à vocalisme zéro de la famille de *sedeō*. Au sens de « nid », on a de même *irl. net* (irl. mod. *nead*), v. h. a. *nest*, et, avec des altérations sans doute voulues, lit. *līdas*, v. sl. *gnzdo* (neutre) ; le sens général de « lieu où l'on s'établit » apparaît dans arm. *nist* et skr. *nīdāh*. En tant que préverbe, **ni*, indiquant mouvement de haut en bas, existe en indo-iranien et en arménien ; la racine **sed-* y était souvent jointe : skr. *ni-sedati* « il s'assied », av. *nīshidati*, v. perse *niy-asādayam* « j'ai établi », arm. *n-stim* « je m'assieds ». De **ni-* le slave et le germanique n'ont gardé que des dérivés : v. sl. *nict* « penché en avant », *nizū* « en bas », v. h. a. *nīdar* « vers le bas ».

niger (-grus, Orib. 495, 22), -**gra**, -**grum** : noir. S'oppose à *albus*, *candidus*. Au sens moral « funèbre, qui évoque une idée de mort ou de malheur » ; s'emploie en parlant du caractère, comme le gr. *μέλας* ; cf. Cic., Caec. 27 ; Hor., S. 1, 4, 85 (par opposition à *candidus*). Sur la nuance de sens qui le sépare de *āter*, v. ce mot. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 5917.

Dérivés et composés : *nigror* m. (poétique) ; *nigrēdo* f. (postclassique) ; *nigritia* (-tiēs) f. (Plin., Cels.), M. L. 5921 ; *nigritūdō* (Plin.) ; *nigraster* (Firm.) ; *nigellus*, d'où *nigella* « nielle, nigelle » (Gloss.), M. L. 5915 et 5916 ; *Nigellō* ; *nigridius* (Not. Tir.) ; *nigricolor* (= μέλαγχροος), et les composés tardifs et artificiels *nigri-formis*, *nigro-gemmus*, -*rubens* ; les surnoms *Nigri-nus*, *Nigritina* ; *nigrō*, -ās : noircir (transitif et absolu) ; *nigrēdo* ; *nigrēscō*, -is, M. L. 5919 ; *nigricō*, M. L. 5920 ; *nigricifō*, -ās ; *nigrē-faciō*, -fiō (tardifs) ; *dē-nigrō*, -ās (intensif) ; cf. gr. ἀπομαλνῶ ; sens propre et figuré : d. *honorem famaque*, Firmicus, Math. 5, 10 fin) ; *dēnigrēscō* et *innigrō*, *innigrēscō* (tardifs) ; *internigrāns* (Stace) ; *per-*, *sub-niger*.

Étymologie inconnue. Du reste, il n'y a pas d'adjectif indo-européen commun attesté pour « noir ».

nihil (nil), **nihilum** : v. *hilum*. M. L. 5922 a.

nimbus, -ī m. : nuage chargé de pluie ; pluie ; puis « nuage, nuée » en général, et spécialement « nuage doré qui enveloppe les dieux, nimbe, auréole » : *proprie nimbus est qui deorum uel imperantium capita quasi clara nebula ambire fingitur*, Serv., Ae. 3, 585. Au sens figuré « pluie » (de traits, tombant dru comme la pluie, puis s'est dit de toute espèce d'objets), n. *tēlōrum*, *pedi-tum*, etc. Ancien, surtout poétique. Conservé en italien. M. L. 5924. Irl. *nimb*.

Dérivés et composés : *nimbōsus* ; *nimbātus* (Plt.) ; *nimbifer*, -uomus.

V. *nebula* et *nūbes*.

nīmfrum : v. *nī* et *mīrus*.

nimis adv. : très, trop. D'abord employé avec la valeur d'un superlatif, sens encore usuel chez les auteurs archaïques et dans la langue familière ; cf. Plt. Mo. 511, *nimis quam formido* ; Enn. ap. Cic., Fin. 2, 13, 41, *nīmum boni est cui nil est [in diem] mali*, où *nīmum boni* traduit *κείνους ὀδυνάτους* d'Eurip., Hec. 2 ; *hominem nīmum lepidum et nīmia pulchritudine*, Plt., Mi. 998 ; de même, *nīmō* devant un comparatif a encore le sens de *multō* comme *nimis*, *nīmum* (ce dernier rare à l'époque classique) = *multum* dans *nimis quam*, *nīmum quantum*. *Nimis* s'est ensuite spécialisé dans le sens de « trop » (comme gr. *ἄγαν*, *ἄλλαν*), qui est le plus fréquent, souvent avec une négation *nōn*, *haud nimis*. Ancien, usuel ; toutefois, à basse époque, dans la langue populaire, repartit le sens de « beaucoup, très » ; cf., par exemple, Vulg., Ezech. 37, 10, *exercitus nimis grandis ualde* (= πολλὴ σφόδρα). Conservé dans quelques dialectes romans, M. L. 5925, mais a subi la concurrence d'une forme nouvelle **troppus*. M. L. 8938 ; B. W. sous *trop*. Composé : *praenimis* (Gell.).

Dérivés : *nimius* ; d'où *nīmum* n. : excès (opposé à *parum*) ; *nimietās* (époque impériale), cf. *satiētās* ; adv. *nīmīē* (tardif) ; *nimiopere* (Cic.), cf. *magnopere* ; *praenimis*, -mum (Gell., Charis.).

L'hypothèse d'un **ne-mis* > *nimis*, avec le sens de « pas plus petit », cf. le groupe de *minus* (osq. *mins*), est aventureuse. On n'en a, du reste, pas de meilleure.

ninguis ; **ninguit** : v. *nix*.

ningulus : « nullus », dans Fest. 184, 17, qui cite des exemples d'Ennius (A. 130) et du divin Marcius (2). Formation analogique d'après *singulus* ; non attestée en dehors de ces deux exemples.

***nīnium** ? : mot de forme et de sens incertains (les manuscrits palatins ont *nīmum*) qu'on lit dans l'Am-brosianus de Plaute, Poe. 371. Rappelé par l'aspect certains mots enfantins du type grec *νῆμιον* « pou-pée », etc., dont le sens, du reste, ne convient pas au passage de Plaute. V. Walde-Hofmann, *Lat. Etym. Wört.*, s. u. f.

nisi (nisei, SC Bac. ; nise, Lex Rubria ; nesi ?), Festus 164, 1 ; particule de sens conditionnel composée de *nē* + *sī* abrégé par l'effet de la loi des mots iam-biques, « non pas si ; à moins que... ne ; sauf le cas

où ; et par suite « si... ne... pas », cf. gr. et μῆ, ἐν μῆ. *Ni-*, toujours scandé bref dans Plaute, cf. Lindsay, *Early lat. verse* 208, ne peut résulter d'un abrégement de *nî* malgré l'osque *nei suae* « nî si », à moins d'admettre un abrégement proelitique, comme dans *squidem*. Dans l'usage familier, la valeur de « si dans *nisi* s'est oblitérée et *nisi* n'a plus qu'un sens restrictif et équivalait à « seulement, sauf, sinon » ; de là l'emploi de *nôn nisi* « non pas... si ce n'est » qu'on trouve accompagnant un ablatif absolu, de *nisi ut, nisi quod, nisi quia* ; ou de *nisi* après *nihil, nihil aliud, nōn aliter*, où il joue le rôle de *quam*, et même quelquefois sans qu'une négation soit précédemment exprimée, e. g. Sall., *Lug. 75, 3*. La condition s'est alors exprimée par un *si* surajouté : *nisi si* (fréquent dans Plaute, par exemple *Am. 825, Cap. 530, Cu. 51*, etc.). Le même fait s'est produit pour *quasi* renforcé en *quasi si* et, en grec, pour et μῆ. Inversement, comme on l'a vu, *nî* a pris le sens de *nisi*. *Etsi, etiamsi* sont, au contraire, restés inchangés. Ancien, usuel. Non roman.

nîla (*niella*), -*ae* f. : lérot ; écureuil ; mulot (Plin., *Mart.*). M. L. 5927.

Dérivé : *nîdula* : même sens (Cic.). La forme *nîdellus*, dans Pline 16, 177, doit sans doute se lire *utellinus* « jaune d'œuf » (André).

Cf. *mustela*. — *Nîdula* rappelle pour la forme *ficidula*.

nîdê, -ês, -ul, -êre : briller, être luisant, éclatant. Se dit souvent de l'éclat de la santé, de la propreté, de l'embonpoint, de l'aspect riant ou plaisant d'un corps ou d'un objet, maison, paysage, etc. Ancien, classique. Non roman.

Dérivés et composés : *nîtor, -ôris* m. : brillant, éclat (sens physique et moral) ; conservé en campidanien, M. L. 5930 ; *nîela* (ApuL. cf. *candela*) ; *nîtidus*, M. L. 5929 ; B. W. sous net ; *nîtidus* (Acc.) ; *nîtidusculus* (Plt.) ; *nîtidulus* (Sulp. Sêv.) ; *nîtidô, -as* (remplacé dans les langues romanes par *nîtidêre*, M. L. 5928) qui a déjà le sens de « nettoyer » dans Enn. ap. Non. 144, 12, *eunt ad fontem, nîtidant corpora* ; *nîtescô, -is* (déjà dans Enn.) ; *ênîtescô, d'ou ênîtes* ; *inter-, prae-, re-nîtes* (tardif) ; *nîtefacis* (Gell.).

Irl. *niam* « éclat » ferait penser à une racine **nei-* « briller » qu'on retrouve peut-être dans *renidêre* (avec un morphème de présent d'où *dh*) ; *nîdêre* serait bâti sur un adjectif **nîtos*, comme *fator* ; sur le groupe en celtique, cf. Vendryes, *Rev. celt.*, 46, 245-267. Hypothèse incertaine.

nîtor (ancien *gnîtor* ; la gutturale initiale est conservée dans P. F. 85, 21, *gnîtor et gnîtoris a gen[er]ibus prisci dixerunt*), -*eris, nîtus*, puis *nîsus, sum, nîti* : s'appuyer sur (sens physique et moral), se pencher avec effort, d'où « faire effort, s'efforcer (*nîtidulus*, Gell.) », « être en travail » (d'une femme qui accouche). Le participe ancien est *nîtus*, la racine présentant, en effet, une gutturale **kneigh-* : cf. *cônîtuê* et *nîctô*. Cette gutturale est conservée dans *nîzi di* : *appellantur tria signa in Capitolio ante cellam Mineruae genibus nîza, uelut praesidentes parientium nîzibus*, F. 182, 23, et Ov., M. 9, 294, *Magno Lucinam Nîzisque patres clamore uocabant*. La forme récente *nîsus* est analogique de *ûtor/ûsus* ; elle

résulte de ce que le sentiment de l'existence de la gutturale ancienne a disparu.

Dérivés et composés : *nîzus, -ûs* m. : travail de l'accouchement, le sens de « appui, effort » s'exprimant plutôt par *nîsus* ; *ênîtor, ênîtus* : accoucher, enfant ; *nîzurio, -is*, glossé *φωροτοκω* (Gl. Philox.) en dehors du sens plus large que lui donne Nigidius ap. Non. 144, 19, « *il qui nîti uolt et in conatu saepius aliqua re perperit* ». Ancien, usuel et classique. Non roman. Sur *nîza* « coccymela », v. Isid., Or. 17, 7, 10. *nîzor, -âris* (poétique, Lucr., Vg.), intensif de *nîtor* ; *ad-, cō-* (v. *cônor*), *ê-, in-, ob-, re-* (langue impériale = *resistô, aduersor*), *sub-nîtor* ; *praenîsus* (Gl.).

nîtrum, -i n. : nitre. Emprunt latinisé au gr. νίτρον, lui-même emprunté à l'égyptien. Dérivés latins : *nîtrêria f.* ; *nîtrâus, nîtreus, nîrôsus*.

nîx (*nîuis*, Orib.), *nîuis* (f) f. : neige. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 5936.

nîuit (i) : ap. Pac., Paul. 4 (Non. 507, 29), *sagittis nîuit, plumbo et saxis grandinat* « il neige ». Fréquentatif : *nîuior* : *χνονίωμα* (Gl.). Remplacé dans les langues romanes par **nîuêre*, M. L. 5930 b, et **nîuicêre* (-*gê-*), M. L. 5934 ; B. W. *neiger*.

Dérivés et composés : *nîuâlis* : de neige ; *nîuârius*, usité surtout dans *nîuârium cōlum, nîuârius saccus* « filtre à neige » ; M. L. 5931, *nîuâria* ; *nîuâtus* : « aqua ; nîueus, cf. M. L. 8386, *nîueneus* ; *nîuôsus* : neigeux, M. L. 5935 ; *nîuêscô, -is* (tardif) : devenir blanc de neige ; *nîuifer* (Salu., G. D. 6, 2).

A côté de *nîx, nîuit* existent des formes à infixe nasal : *ninguit* (cf. ombr. *nînetu* « ninguitô »), *nînzit*, qui a supplanté *nîuit* et a subsisté dans certains dialectes romans, M. L. 5926 ; *ninguis, -is* f. (Lucil., Lucr.) ; *nînguidus* ; *ningor* (ApuL.) : chute de neige.

Une trace du thème racine de *nîx*, nom d'action féminin, se retrouve dans l'accusatif *nîpa* chez Hésiode (à côté de hom. *νῆπα* « neige », *νῆπεϊς* « neigeux » ; le grec ayant pour la « neige » d'ordinaire *χιών* répondant à arm. *jiwn*), cf. sans doute gall. *nyff* « neige » (v. J. Loth, *Mél. L. Havet*, p. 237), tandis qu'il y a un thème en -o masculin dans deux groupes voisins : got. *snauius*, lit. *sniêgas*, v. pruss. *snaygis*, v. sl. *snêgû*.

Le type thématique de présent v. lat. *nîuit* se retrouve exactement dans av. *snaêzati* « il neige » (mais le nom iranien de la « neige », av. *asfra-*, est isolé), gr. *νέπετ*, v. h. a. *snîwit*, lit. orient. *sniêga* ; il représente sans doute un ancien athématique, car l'irlandais a le vocalisme radical zéro dans *sniêd* « il neige » (et « il pleut »).

La forme à infixe nasal *ninguit* ne se retrouve que dans un groupe où, comme en latin, ce type s'est particulièrement développée, en balteque : lit. *sniêga* « il neige », inf. *ênîgti*.

nîxa, -ae f. : *coccymela quam Latini ob colorem prunum uocant, alii a multitudine enizi fructus nîxam appellant*, Isid. 17, 7, 10. Sans doute corruption tardive et populaire de *myza*, v. Sofer, p. 100. Passé en arabe marocain : *nîs* « abricot ». V. André, *Lex.*, s. u.

nô, nâs, nâul, nâre : nager, flotter (sens physique et moral). Attesté depuis Ennius. — *Nô*, en raison de son caractère monosyllabique, a tendu à être remplacé

par *nâtare* bâti sur un adjectif **nâto-s* (cf. *fator*) et confondu avec les fréquentatifs par les Latins, d'où la définition : *nature : saepius nare, ut dicitur, factiare*, F. 168, 2. *Nâtare* apparaît dès Ennius et devient de plus en plus fréquent sous l'Empire. Lucrèce dit *nant oculi*, les écrivains qui le suivent *natant oculi* (e. g. Ov., F. 6, 673 ; Quint. 4, 3, 76). *Nâtare* seul est représenté dans les langues romanes (avec une variante obscure **notare*). M. L. 5846 ; B. W. *nager*.

De *nâtare* dérivent : *nâtôr* (M. L. 5847) ; *-tiô, -tilis, -ticius, -tôrius*, d'où *nâtôrîum* n. et *nâtôrîa* f. « emplacement pour nager » ; *innâtôrîa* « piscine » (Ital.) doit provenir d'une haplogie ; *nâtâtûra* (Gloss.) ; *nâtâtus, -ûs* (poétique, époque impériale) ; *nâtâbulum* ; *nâtâbilis* ; *nâtâbundus*. De *nâre* il ne semble pas qu'il y ait de dérivés, en dehors d'un adjectif composé *innâbilis*, *â. λ.* dans Ov., M. 1, 16, de caractère artificiel (= *ἐπὶ λυσιπτο*). Du reste, *innâbilis* était exclu de l'hexamètre dactylique.

Par contre, *nô* et *nâtô* ont fourni, chacun, des composés à l'aide des préverbes ordinaires : *ad-, ê-, in-, re-, super-, trâns-* (*trâ-nô*) ; *ab-, ad-, dê-* (Hor., C. 3, 7, 28 = *κατανίχουαι*), *ê-, in-* (M. L. 4443), *prae-, sub-, super-, super-ê-, trâns-* (*trâ-nâtô*) ; *innâtabilis* (Tert.).

Le présent indo-européen, de type athématique, est conservé dans véd. *ndûi* « il se baigne » ; à ce présent ont tendu à se substituer des dérivés divers : *snâyate* en sanskrit classique, av. *snayete* « il se lave » (et un causatif *snâdayon* « qu'ils lavent »), gr. *νίχω* (qui doit être un ancien **vâχω*) « je nage », tokh. *nâskem* « ils baignent » ; le latin a aussi un verbe de type dérivé *nô, nâs*. — Le sens du verbe latin est « nager » ; ce sens se retrouve dans irl. *snám* « fait de nager », gall. *nauf*, comme dans gr. *νίχω*. — On traduit ombr. *snata*, *asnata* par *umecta, nôn umecta*. — Au second terme d'un composé, le védique a *ghrta-snâ* « plongé dans le ghrta ».

nôbilis : v. *nôscô*.

nocêre : v. *nez*.

noctua : v. *noz*.

nôdus, -i m. : nœud ; et toute saillie en forme de nœud : nœud d'un arbre, bourgeon, nodosité, renflement, chignon ; nœud formé par une articulation (*κένδυλος*) ; partie dure (d'un métal, d'une pierre, etc.) ; nœud qui retient chaque maille dans un filet ; par suite, point d'intersection du Zodiaque et de l'Équateur. S'emploie aussi au sens moral, soit dans le sens de « nœud(s), liens » (n. *amicitiæ, religionis*), soit dans celui de « complication, difficulté qui arrête » : *incideramus in difficilem nodum*, Cael. ap. Cic., *Fam. 8, 11, 1*. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 5948.

Dérivés et composés : *nôdô, -as*, M. L. 5942 ; *nôdôsus, M. L. 5946* ; *nôdôsitas* (St Aug.) ; *nôdâbilis* et *innôdâbilis* (déjà dans Acc.) ; *nôdâmen* (bas latin) ; *Nôdôtus* (-*ûtus*), nom d'une divinité rustique citée par St Aug., *Ciu. D. 4, 8, praeferunt ergo... geniculis nodisque culmorum deum Nodotum* (-*âtum*) ; aussi *Nôdutus, Nôduterensis*, Arn. 4, 7 ; *nôdulus*, M. L. 5947 ; cf. aussi M. L. 5943, *nôdellus* (bret. arm. *nozelenn*?, emprunt savant ou récent), Gl. ; 5944, *nôdicêre*, et

482, **annôdicêre* ; 483, **annôdulêre* ; 5945, **nôdiculus*. *abnôdô* : enlever les nœuds des arbres (Col.) ; *ênôdô* ; *ênôdis, -e* ; *innôdô* (bas latin, M. L. 4445) ; *internôdium* ; *renôdô* (Hor., *Epod. 11, 28* = *ἀνὰ δέντρον*) ; *renôdis* ; *obnôdô* (Script. rust.).

centenôdis (plante) « aux cent nœuds » (Marcel.). V. *nectô*.

***noegeum, -i** n. : *quidam amicali genus praetextum purpura ; quidam candidum ac perlucidum... ut Liuius in Odysia* (21) : « simul ac lacrimas de ore noegeo detorsit » i. e. *candido*, F. 182, 18. Cf. CGL V 33, 27, *noegeum, nigrum pallium tenue*. Sans explication.

nôla, -ae f. ? : clochette. Avien., *Fab. 7, 8, iusserat* (canem) *in rabido gutture ferre nolam*. Leçon douteuse ; certains lisent *notam* ; toutefois, cf., pour la quantité, *Nôlânus* dans Prud., *στέφ. 11, 208*, et, pour le sens, *campâna*.

nôla, -ae : épithète appliquée à Clodia, tirée de *nôlo* « je ne veux pas », équiquant avec *Nôla*, nom d'une ville de Campanie : *in tricinio Coam* (cf. *coeô, coitus*), *in cubiculo Nolam*, Cael. ap. Quint. 8, 6, 53.

nôlô : v. *uolô*.

nômen, -inis n. : 1° nom donné à une personne ou à une chose : n. *proprium, commûne* ; n. *Latinum* (dans *socii nominis Latini*, cf. en ombrien *Turskum, Naharkum* numem, *lapuzkum* numem, T. Eug. 1 b, 17). Distingué de *uerbum* par les grammairiens (comme *ὄνομα* de *ἔπος*) : *in nômine* « au nom de », *nômen Domini* périphrase de la langue de l'Église équivalant à *dominus* ; 2° renom ; 3° en droit « nom d'un accusé » : *nômen dêferre, accipere* ; « nom d'un débiteur », d'où « titre de créance » : *tituli debitorum nomina dicuntur praesertim in iis debitis, in quibus hominum nomina scripta sunt, quibus pecuniae accommodatae sunt*, Asc. ap. Cic., *Verr. 2, 1, 10, § 28*. En tant que le nom s'oppose à la chose (cf. gr. *ὄνομα* et *ἔπος*), *nômen* peut désigner « un vain nom », d'où *nômine, sub nômine* « sous le prétexte de ». Usité de tout temps. Panroman. M. L. 5949.

Composés : *agnômen, cognômen, praenômen* : les deux derniers sont seuls usités ; *agnômen* semble une création des grammairiens faite en vue de distinguer (*agnôscere*) les surnoms individuels des surnoms communs à tous les descendants d'une gens ; cf. *Diom.*, *GLK I 312, 3, proprium nominum quatuor sunt species : praenomen, nomen, cognomen, agnomen : praenomen est quod nominibus gentilicis praepositur, ut Marcus, Puplius ; nomen proprium est gentilicium, i. e., quod originem gentis uel familiae declarat, ut Porcius, Cornelius ; cognomen est quod uniuscuiusque proprium est et nominibus gentilicis subiungitur, ut Cato, Scipio ; agnomen uero est quod extrinsecus cognominibus adici solet, ex aliqua ratione uel uirtute quaesitum, ut Africanus, Numantinus, et similia*. Il n'y a pas dans *nômen* de g initial étymologique ; *agnômen, cognômen*, et plus tard *agnômentum, cognômentum*, sont des formes analogiques faites sur le modèle *nôscô/agnôscô, cognôscô* (cf. *Isid.*, Or. 1, 6, 4, *cognomentum uolgo dictum eo quod nomini cognitionis causa superadicitur, siue quod cum nomine est*), dont *nômen* était originellement indépendant (il est peu vraisemblable de supposer que *cognômen* n'est pas appa-

rent à *nōmen* et doit être rattaché à *cognōscere*, représentant *co-gnōmen* « signe de reconnaissance », avec un *-gnōmen* équivalant à *γνώμα*. Mais, à l'époque historique, les Latins ne séparaient pas *nōscō* de *nōmen* (cf. P. F. 179, 13, *nomen dictum quasi noumen, quod notitiam facit*), et Plaute emploie *ignōbilis* au sens de « homme sans nom » (et non « inconnu »), Amp. 440, *ubi ego Sosia nolim esse, tu esto sane Sosia; nunc, quando sum, uapularis nisi hinc abis, ignobilis*. A basse époque, on trouve confondus *adnōmō* et *agnōmō* pour traduire *ἐπὶ* et *προσεν-ομαζέω*. Il y a eu là une étymologie populaire toute naturelle.

Autres dérivés et composés : *nōminālis*; *nōminālia* n. pl. : « jour où l'enfant recevait son nom »; *nōmināli-ter*; *nōminōsus* = *glōriōsus* (Gl.); *nōminārii* « qui savent lire les noms » (par opposition aux *syllabārii*). *nōmīnō*, -ās : nommer (*νομαζέω*, *νομαίνω*), panroman, M. L. 5950, et ses dérivés *nōminātum*, *nōminātiō*, -tor, -tōrius, -tus, -ūs; *nōminātiūsus* (terme de grammaire n. cāsus = *ἡ νομαστική πτώσις*); *nōminātiō*, -ās (Lucr.), pour éviter le crétisme formé par les formes de *nōmīnō*; *innōminābilis* (Apol., Tert.); *nōminātus* « célèbre » (Tert., d'après *νομαστός*); *innōminātus* (Don.) = *ἀνονόμαστος*; *nōminōsus* : *fāmōsus* (Gl.); *innōminis* (Ps.-Ap.).

nōmēclator : esclave chargé d'appeler les noms des clients; *nōmēclatiō*, -clātūra. Cf. *calāre*; *adnōminātiō* : = *παρονομασία*; *āgnōmentum* (Apol.) = *āgnōmen*; *cognōmīnō*, *ἐπονομαζέω*; *cognōmentum*, -mīnātiō, etc.; *cognōnōmī* : qui a le même nom (= *ὁμώνυμος*), M. L. 2030 a.

dēnōmīnō (Rhet. Her.) : désigner par un nom, dénommer (= *κατονομαζέω*); *dēnōmīnātiō* (= *κατονομασία*, *κατονομαζέω*, *κατονομαίνω*); *dēnōmīnātus* (terme de grammaire) : dérivé; *prāenōmīnō* : donner un prénom, nommer en première ligne (bas latin).

prōnōmēn : terme de grammaire « pronom », d'après gr. *πρόνομος*; *prōnōmīnālis*, -nātius; *prōnōmīnō*; *prōnōmīnātiō* : figure de rhétorique par laquelle on remplace un nom propre par une épithète, périphrase (traduction de gr. *ἀντονομασία*).

supernōmīnō (= *ἐπονομαζέω*) (Tert.). *ignōmīnia* : v. ce mot. — V. aussi *nāncupō*.

Le mot se retrouve exactement en indo-iranien (skr. *nāma* (inst. sing. *nāmnā* « par le nom », av. *nāma*; de même ombr. *nome*, abl. *nomne*. Même *ē* dans v. fris. *nōmia* « nommer » et sans doute aussi dans arm. *anun* (gén. *anuan*), avec prothèse. Formes à vocalisme *ē* dans gr. *νομα* (avec prothèse, d'où *νομαίνω* « je nomme »), got. *namo* (pluriel *namna*; le mot est masculin en germanique occidental : v. h. a. *namo*, etc.). Le hittite *lāman* (gén. *lāmnas*) « nom », avec une dissimilation. Formes à vocalisme zéro, irl. *ainm*, gall. *enw* et sl. **jimę* (v. sl. *imę*, v. tch. *jmę* [jmeně]). L'ē de v. pruss. *emmens*, etc., est surprenant.

nōn : ne... pas, non. Renforcement de la négation *nē* par l'addition du neutre de *ānus*, ancien *oinos*, d'où **nē oinom*, encore reconnaissable dans les formes anciennes *noenun*, *noenu*; cf., entre autres, Non. 143, 31 sqq. La formation de *nōn* est exactement comparable à celle de *nūllum*, ancien **ne oinolom*, ou de *nihil*, ancien **ne hīlum*; la chute de *-um* est la même que dans

ce dernier et s'explique par la même raison. Pour le passage de *oe* à *ō* entre deux *n*, cf. *nōnus* de **nouenos*. *Nōn* est surtout la négation du mode de la réalité, l'indicatif, et de la proposition principale; on la rencontre aussi devant le subjonctif à valeur conditionnelle. Son emploi dans les phrases prohibitives est enseigné comme incorrect; cf. Quint. 1, 5, 50, *qui tamen dicat pro illo « ne feceris » : « non feceris », in idem incidat uitium, quia alterum negandi est, alterum uetandi*. Toutefois, les poètes ne l'évitent pas (cf. Catul. 66, 80, non prius... tradit). A l'époque impériale, *nōn* tend à se substituer à *nē* : *dummodo nōn* (Ov.), *dum nōn* (Plin. le J.), etc. *Nōn* + *ne* forme une particule interrogative qui suppose une réponse affirmative. *Nōn* se place devant certains mots négatifs : *nōn-nihil* « pas rien », *nōn-numquam* « pas jamais », *nōn-nēmō*, *nōn-nūllus* « pas personne » (*nōn-nūllū*), litotes pour « une certaine quantité, quelquefois, quelques-uns ». *Nēmō nōn* (cf. οὐδεὶς οὐκ), au contraire, signifie « il n'y a personne qui ne... »; tout le monde ». Usité de tout temps. Panroman. M. L. 5951. Sur *nōne*, v. ne.

V. ne.

nōnae, etc. : v. *noem*.

**noneolae* : *uocantur papillae, quae ex faucibus caprarum dependunt* (-denti), P. F. 179, 15. Inexpliqué.

nonnus, -I m.; *nonna*, -ae f. (latin ecclésiastique) : moine, nonne. — Figure aussi dans les inscriptions de basse époque avec le sens de « nourricier, nourrice ». — Sans doute mot enfantin, qui rappelle gr. *νόνος*, *νόναις*, *νόναι* « oncle » et « tante », etc. Cf. M. L. 5817, *nanna*, *ninna*, *nonna*. Germanique : v. h. a. *nunna*, ags. *nunne*. Forme avec dissimilation : *monnula*, CIL VI 27009.

norma, -ae f. : équerre; cf. Vitr. 7, 3, *anguli ad normam respondent*. Terme technique, employé aussi par image au sens moral de « règle, ligne de conduite ». Souvent joint à *régula*. Classique. Non roman.

Dérivés et composés : *normālis* « d'équerre »; *normātus*, d'où *normō*, -ās; et *renormātus*; *normātiō*; *normātūra*; *normula* f., tous termes techniques; *abnormis* (Hor.); *abnormitās* (Gloss.); *adnormō* = *ἰθύνω* (Charis.); *enormis* (latin impérial) « irrégulier » et surtout « énorme » (cf. *imēnsus*, *immodicus*); *enormitās* et *inēnormis* (Apol.); *dēnormō* (Hor., S. 2, 6, 9); *dēnormis*, -mātiō, -mātūra.

Sans doute emprunt à l'accusatif de *γνώμων* : *γνώμωνας*, par un intermédiaire étrusque (cf. *fōrma*, *grūma*).

nōs nom. acc., *nostrum*, *nostrī* gén. (*nostrōrum*, *nostrārūm*); *nōbis* dat.-abl. : pronom personnel de la 1^{re} personne du pluriel, « nous ». Peut-être renforcé de *-met*. S'emploie emphatiquement avec la valeur de *ego*. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 5960.

Dérivés : *nōster*, également ancien et panroman, M. L. 5961; *nostrās* « de notre pays » (ne semble plus attesté après Pline); *nōstrātūm* « à notre manière » (Sisenna; cf. *uātūm* dans Plt.). — Une forme avec préfixe, *enos*, existe peut-être dans la formule initiale du Carmen Fr. Arual. : *enos Lasas iuuat*, mais le texte est obscur. La brève de *nōster* est confirmée par le passage de *uoster* à *uester*.

Nōs représente une ancienne forme de cas régime;

cf. la forme atone skr. *naḥ*, av. *nō* qui servait d'accusatif-génitif-datif. L'ō de *nōs* peut résulter d'un allongement qui, en latin, est normal dans les monosyllabes autonomes; l'ō de *nōster* indique une ancienne brève. Pour expliquer l'ō, il n'est donc pas nécessaire de rapprocher les accusatifs gāth. *nā* (en face de *no*, datif-génitif), alb. *nē*, v. sl. *ny* (ou du reste, y peut représenter une forme à désinence d'accusatif pluriel; cf. v. pruss. *nōmans*, où la désinence s'est introduite). Cette forme de cas régime a remplacé l'ancien nominatif appartenant à d'autres racines, du type de skr. *vay-dm*, got. *weis*, hitt. *wēš* « nous », ou du type de lit. *mēs*, arm. *mek'* « nous ». Cf. l'histoire de *uōs*, qui a pu servir de modèle. De même, en celtique, les formes irl. *nī* (*snī*), gall. *nī*, qui ne peuvent s'expliquer que par un vocalisme *ē*, servent pour le sujet et pour le régime. — Le germanique a un vocalisme zéro : got. *uns* (accusatif-génitif-datif), d'accord avec hitt. *anz-as*.

Le datif-ablatif *nōbis* est formé comme v. sl. *namū* (datif), *namī* (instrumental).

L'adjectif dérivé *noster* est obtenu au moyen du suffixe marquant opposition de deux notions; ce ne peut être qu'une forme nouvelle, comme gr. *ἡμέτερος*. Ailleurs, le suffixe a la forme *-ro- simplement : irl. *arn*, got. *unsar*, v. isl. *vðr*, arm. *mer*, toutes formes indépendantes les unes des autres. L'indo-iranien a un suffixe tout autre : skr. *asmākaḥ*, etc. C'est avec le possessif ainsi formé qu'a été obtenue l'expression du génitif qui n'avait pas de forme propre en indo-européen, non plus que le datif ou l'instrumental.

nōscō (ancien *gnōscō*, attesté par les grammairiens et les inscriptions; *gnoscer* = *nōscē*, SG Bac.; *gnōtu*, *cognitū*, P. F. 85, 22; cf. aussi *gnōbilis* et les composés *a-gnōscō*, *co-gnōscō*), -is, *nōui*, *nōtum*, *nōscere*. Un particule à voyelle brève figure dans les composés : *a-gnōtu*, *co-gnōtu*, *incognōtu* (quant à *nota*, v. ce mot). Inchoatif, *nōscō* signifie proprement à l'infinitif « je commence à connaître, j'apprends à connaître, je prends connaissance »; ainsi dans le SC Bac. : *eam figier iou-beatis ubi facillimed gnoscer potisū* « faites-la afficher là où il soit le plus facile d'en prendre connaissance »; le sens de « je connais » est réservé au parfait *nōui* : *si ego hos bene nōui*, Cic. Rosc. Am. 20, 57. Les temps de l'infinitif s'emploient aussi dans la langue familière avec le sens de « reconnaître » (*agnōscō*) : *potesne ; ex his ut proprium quid noscere?*, Hor. S. 2, 7, 89. Le participe *nōtus* a le sens de « connu » et aussi de « qui connaît » : *noui, notis praedicās*, Plt., Ps. 996; le pluriel *nōti*, -ōrum désigne les « connaissances », « les amis ». Ancien, classique, usuel. Non roman (cf. *cōgnōscō*).

Dérivés en *nōsc-* : *nōsciūt*, -ās : chercher à reconnaître, examiner; et « reconnaître » (Plt.); *nōsciūt-bundus* (Gell.); *nōscientia*, -ae f. (Symm.); *nōscibilis* (Tert.).

Dérivés en *nō-* : *nōbilis* (*gnōbilis*, cf. Fest. 182, 12 : *nobilem antiqui pro noto ponebant et quidem per g litteram* ut Plautus in *Pseudolo* (964) : *peregrina facies uidetur hominis atque ignobilis... Accius in Diomede* (283) : *ergo me Argos conseram, nam hic sum gnobilis*. *Liuius in 2^o Virgo* 1 (3) *† ornamentum incendunt † nobili ignobiles*) : connu; puis, avec restriction dans le sens laudatif (cf. *clārus*, *inclusus*), « célèbre, illustre »; le

sens péjoratif est rare. En particulier, « de noble origine », d'où *nōbiles*; *nōbilitās*; *nōbilitū*, -ās et *innōbilitātus* (Lampr.); *ignōbilis* : inconnu (v. *nōmen*), obscur, de basse origine; *ignōbilitās*; *prāenōbilis*. Cf. aussi M. L. 5937, **nobilus*. Il n'y a pas de substantif **(g)nōmen*, **(g)nōmentum*, sans doute pour éviter la confusion avec *nōmen*; sur *cognōmen*, *agnōmen* (-*mentum*), v. *nōmen*; *nōtiō*, -ōnis f. : acte de prendre connaissance, examen (sens général et technique du droit : *notiones animaduersionesque censoriae*, Cic., Off. 3, 31, 111; *notioni XV uirum is liber subicitur*, Tac., A. 6, 12, 3); dans la langue philosophique, « notion » : *notionem appello quod Graeci tum ἐννοιαν, tum πρόληψιν dicunt*, Cic., Top. 7, 31. Cf. *prāenōtiō* même sens.

nōtiūta, -ae et *nōtiūtiē*, -ei f. : « célébrité, fait d'être connu ou de connaître » (cf. les deux sens, actif et passif, de *nōtus*) « connaissance », « notion » (doublet de *nōtiō*); *nōtiūsus*, -a, -um (Not. Tir.).

nōtēscō, -is (poétique et époque impériale) : devenir connu; *ē*, *in-nōtēscō*, même sens; *pernōtēscō* (Tac., Quint.) : impersonnel.

nōtifcō, -ās : faire connaître, notifier (archaïque, rare); *ficus*; *nōtefaciō*.

ignōtus « inconnu » et « ignorant » (cf. *nōtus*, *ignārus* et *ἄγνωστος*); *nōtor*, -ōris m. (époque impériale); *nōtōrius*, d'où *nōtōria* f. : lettre d'avis, notice, avis; *nōtōrium* : accusation.

Composés de *nōscō* : *agnōscō* : reconnaître (dans tous les sens du verbe français); *agnitiō* et (bas latin) *agnitor*, *agnitiōnālis*; *agnoscentia*, -cibilis; *adagnōscō* (Sén.); *cognōscō* : même sens, en général, que *nōscō*, *agnōscō*, avec indication de l'aspect « déterminé », au moins dans la langue ancienne; cf., par exemple, Tert., Ph. 265, *unum cognoris (var. cum noris) omnis noris* « est-on parvenu à en connaître un, on les connaît (aspect indéterminé) tous ». Souvent joint à un verbe contenant aussi le préfixe *com-* : Acc., Trag. 437 : *constitui, cognoui, sensi, collocaui se in locum meum*; Plt., Am. 441, *contemplo, cognosco*; Asin. 879, *conspicio, cognosco*. Dans la langue du droit : *cognōscere dē* « connaître de », ou *cognōscere*, absolument « faire une enquête ». Joint à *ignōscere*, Ter. Eu. Prol. 42; Hec., Prol. 3, 8. Par euphémisme « avoir des relations sexuelles » (cf. *γυνώσκειν*). A remplacé *nōscō* dans les langues romanes; cf. M. L. 2031 et 2030, *cognitūsus*.

cognitiū (usuel, classique) : connaissance (sens abstrait et concret; sens juridique). Équivalent à *nōtiō*, traduit *κατάγνωσις*; *cognitiōnālis* (*sentential*) (Cod. Just.); *cognitiōnāli-ter* (id.); *cognitor* : surtout terme de droit : — *est, qui iitem alterius suscepti coram ab eo, cui datus est, P. F. 49, 29; par suite « défenseur », « juge », « témoin d'identité »; *cognitōrius* (Gaius) : relatif à l'avocat; *cognitūra* : terme de droit public « charge d'un agent du fisc »; *cognitūsus*, -ās m. (Apol.); *cognōbilitas* (Gell. 20, 5, 9, traduction du gr. *ἐννοετός*, et Caton); *cognōscibilis* (Boèce), -bilit-er (Vulg.); et *incognōscibilis* (Hilar. = *ἀόγνωτος*); *incognitūsus* (classique) : inconnu.*

accognōscō (depuis Varro; cf. F. Thomas, *Recherches sur le... préverbe lat. AD*, p. 45), conservé dans le vieux italien et le vieux français, M. L. 80, ainsi que les dérivés **accognitūsus*, -itiō, M. L. 79; *recognōscō* (classique,

usuel, fréquent dans Cicéron ; *ἀναγνωσκω*, M. L. 7126 ; *recognitiō*.
dīnōscō (= *διαναγνωσκω*, Hor., Ep. 1, 15, 29 ; époque impériale).

ignōscō (?) : v. ce mot ; *internōscō* (ancien, ne semble plus attesté après Cicéron).

pernōscō ; *praenōscō*, cf. M. L. 6710 a **praecognitāre* ; *renōscō* (doublet tardif et artificiel de *recognōscō*, Paul. Nol.), où le préverbe ne fait que préciser le sens fondamental.

La racine signifiant « connaître » était, en indo-européen, homonyme de celle signifiant « naître, engendrer ». Les diverses langues ont différencié. La forme **g'ena-* n'a subsisté que peu au sens de « connaître », par exemple dans lit. *žėnklas* « signe ». Le vocalisme o figure dans des formes germaniques qui ont subi des réflexions : got. *kann* « je connais » et *kannjan* « faire connaître ». Une forme à *g'on-* initial est établie par lit. *žinditi* « savoir » et arm. *caney* « j'ai connu », *canav* « connu ». La forme **g'nē-* a subsisté en germanique : v. h. a. *ir-chādan* « reconnaître ». La forme qui a pris le plus d'extension est celle qui servait à l'aoriste, du type gr. *ἔγνω*, et au parfait, du type skr. *jāñāu*, cf. gr. *ἔγνωα*. En slave, *znaje*, *znati* « connaître » est aussi un dérivé de cet ancien aoriste. **g'nō-* a survécu dans lat. *nōū*, qui sert de perfectum et qui peut reposer à la fois sur l'aoriste et sur le parfait sans redoublement ; l'u de *nōū* est identique à l'u du skr. *jāñāu* et le sens est celui d'un parfait. C'est sur ce même **g'nō-* qu'est bâti le présent *nōscō*, qui a un pendant exact dans v. perse *znānāiti* « qu'il prenne connaissance de », en regard de *adānā* « il connaissait » ; cf. skr. *jānti* « il connaît » et got. *-kunnan* « connaître, pouvoir ». Un présent de ce dernier type est rendu superflu en latin par l'emploi du perfectum *nōū* avec valeur de présent. De (*g'nōscō*) il faut aussi rapprocher ép. *γνώσκω* et la forme grecque ordinaire *γινώσκω*. L'ancien adjectif en *-to-*, qui se serait confondu avec *nātus*, n'est pas conservé ; on a fait (*g'nōtus* d'après les formes verbales, de même que l'irlandais a *gnāth* « connu », le grec *γνώτός* et le sanskrit *jñāthā* « connu ». Le *-na-*, qui est conservé dans lit. *pa-žintis* « connu » et got. *kunþs* « connu », apparaît dans *ignārus*, qui n'offrait aucune ambiguïté ; v. (*gnārus* et aussi *narrāre* ; il y a, d'autre part, *ignōrāre* ; cf. gr. *γνώριμος* « connu » et *γνώριος* « je fais connaître ». V. aussi (*gnāuus*. La nouveauté relative de (*gnōtus* en latin ressort de ce que, avec préverbe, il y a une autre forme, aussi secondaire : *co-gnitus*, *a-gnitus*, thématique, en face de gr. *ἀγνώω*. La ressemblance de la forme tardive *nōtor* avec skr. *jñātar* est purement fortuite. — Les formes verbales de l'irlandais ne sont pas claires ; v. H. Pedersen, *V. Gr. d. k. Spr.*, II, p. 546 sqq., et Marstrand, *Prés. à nasale infixée*, p. 20 sqq. (Videnskapsselskapet skr. II [1924], n° 4).

nota, -ae f. : — *aliae significat signum, ut in pecoribus, tabulis, libris, litterae singulae aut binae, alias ignominiam*, F. 182, 9 ; marque de reconnaissance, imprimée ou empreinte (souvent joint à *uestigium*), façon de désigner. En particulier, « caractères » (*notae litterarum*) et « caractère abrégé, signe sténographique » ; d'où *notārius* : secrétaire, sténographe, M. L. 5964. Dans la

langue du droit, *nota cēnsoria* désigne la marque ou note par laquelle les censeurs signalent sur leurs registres les citoyens répréhensibles ; ainsi *nota* a pris le sens de « infamie, ignominie ». Attesté depuis Lucilius ; classique, usuel. M. L. 5962. Irl. *not*, britt. *nod* ; et *notal*, *notaire*, mots savants.

Dérivés et composés : *notula* f. (Mart. Cap.) : petite marque, M. L. 5964 a ; *notō*, -as (Varr., Cic.) : désigner par une marque, noter, remarquer, désigner, censurer, M. L. 5963 ; *notābilis*, -biliter ; *notatiō* : 1° remarque, notation ; 2° application de la *nota cēnsoria* ; 3° terme de rhétorique « peinture de caractère » ; et aussi « argument tiré de la définition d'un mot », *cum ex ui uerbi argumentum aliquid elicitur*, Cic., Top. 2, 10 ; an- (M. L. 483 b), *de-* (Cic., cf. *dēnotātus*, M. L. 2555), *-e-* (Quint.), in- (Hyg.), per- (Boèce) *prae-* (Apol.), *sub-notō* (Sén.).

Aucune forme normale de la racine de (*g'nōscō*) n'expliquerait l'*ō* de *nota*, où, du reste, rien n'indique la présence d'un ancien *g* initial. Pas d'étymologie claire.

Notāmen est une création de grammairien pour expliquer *nōmen* ; *notāculum* « signe distinctif » (Min. Fel.) est fait sur *signāculum*.

notia, -ae f. : « luitis alba ». Emprunt au gr. *νότια* ; Plin., H. N. 24, 175, qui la définit *herba coriariorum*. Sur les déformations diverses du nom, v. André, s. u. La graphie *nautia* provient d'un faux rapprochement avec *nautea* (v. *nāuis*).

nouācula, -ae f. (-*c(u)lum*, Lampr.) : 1° couteau, rasoir (= *ζυγόν*) ; 2° poisson de mer (le rason?). Attesté depuis Cicéron (Diu. 1, 17, 32). Conservé dans les langues hispaniques, M. L. 5965. Semble tiré, à l'aide du suffixe des noms d'instrument, d'un verbe **nouāre*, l'qui aurait disparu par suite de son homonymie avec le dénomatif de *nouus*, ou, suivant l'hypothèse de F. Muller, rattaché à *nouāre* « renouveler » par étymologie populaire.

Dérivé : *nouāculārius* « coutelier » (Gl.).

La racine **kes-* « gratter » fournissait un présent radical athématique, supposé par lit. *kāsu*, *kāsti* « creuser » (avec *kasāti*, *kasiti* « gratter doucement ») et v. sl. *česje*. *česati* « peigner, épiler ». On a rapproché *irl. clr* « peigne » qui serait dérivé d'un thème **kēs-*, supposant un type athématique, et, avec *-ss-*, *irl. cass* « bouclé, frisé » ; cf. v. sl. *kosa* « chevelure ». De **kes-* il a été tiré des élargissements : **ks-es-* dans gr. *ἔξω* (aor. *ἔξωσι*) « Je racle, je gratte » et *ἐξάω* « je carde, je peigne ». Un élargissement **-eu-* est attesté par gr. *ἔω* « je racle », *ἔωβ* « rasoir » et skr. *kṣurāḥ* « rasoir », ou, avec métathèse, par lit. *skusti* « raser ». Il y a une forme à double élargissement dans skr. *kṣṇānti* « il effleure », *kṣṇāntam* « pierre à aiguiser » et c'est sur cette forme que doit reposer lat. *nouācula* (de **ksnouā-ilo*).

nouālis : v. *nouus*.

nouem indécl. : neuf. Usité de tout temps ; panroman. M. L. 5968.

Dérivés et composés : *nōnus*, -a, -um : neuvième ; *nōna* f. : la neuvième heure (qui marquait la cessation des affaires à Rome), cf. M. L. 5952, *nōna*, irl. *nóin*, britt. *nawn* ; et les dérivés, M. L. 5954, **nōnāre* « déjeuner » ; *nōnārius* « de la neuvième heure » ;

nōnāria f. (sc. *meretrix*) : prostituée (qui n'avait le droit de paraître en public qu'après la neuvième heure) ; *Nōnae* (acc. *nouas*, CIL X 2381), -arum f. pl. : division du mois romain, *appellatae aut quod ante diem nonum idus semper*, Varr., L. L. 6, 28 ; d'où *Nōnālia* (sacra) ; *nōnānus* : adjectif de la langue militaire, n. (miles), soldat de la 9^e légion. Cf. encore *Nōna* (Neuna, cf. Vetter, *Hdb.*, n° 364), nom d'une des trois Parques, à côté de *Decuma* « a partus tempestui tempore », cf. Gell. 3, 16, 10 ; *Nōnius*, pél. *Nounis*, et *Noniā*. L'ombrien a une forme à suffixe *-mo-* dans l'adverbe *nuvime* « *nōnum* » (cf., toutefois, Vetter, *Hdb.*, p. 197).

nouiēs adv. : neuf fois (ombr. *nuvis*) ; *nouēni* : neuf par neuf ; *nouēnārius* : formé de neuf ; *nōncuplus* : qui vaut neuf fois (Boèce, d'après *decuplus*).

November (mēnsis) ou *Novembris* adj. : mois de novembre (le neuvième de l'ancienne année romaine), M. L. 5969 ; britt. *noimber*, germ. *november* (récent).

nūndinus (nōundinum dans le SC Bac., CIL I^a 581 ; *nōndin[um]*, CIL I^a 582, 31) : adjectif composé de *nouem* + *din-* « qui a lieu tous les neuf jours », substantivé dans : 1° *Nūndina*, déesse présidant à la purification des nouveaux-nés, qui avait lieu le neuvième jour après la naissance pour les garçons et le huitième pour les filles ; 2° *nūndinum* : espace de neuf jours, intervalle entre deux marchés ; 3° *nūndinae* (sc. *feriae*) : jour de marché, et « marché », proprement « chômage (feriae) du neuvième jour », M. L. 5996. De là *nūndinor*, -āris (nūndinō) « fréquenter les marchés ; trafiquer ; acheter ou vendre » (*nūndinō* Tert.) ; *nūndinalis* ; *nūndinārius* ; *nūndinātor*, -icius.

nouendit, Mar. Vict. VI, 26 K ; *nouendialis*, -e : adjectif du rituel, « du neuvième jour », -e *sacrum*, *sacrificium* ; en particulier, sacrifice offert au mort le neuvième jour après son décès : *nouendiale dicitur sacrificium quod mortuo fit nona die quam sepultus est*, Porphy. ad Hor., Epod. 17, 49 ; subst. *nouendial* n. ; *nouennis*, -e adj. : de neuf ans (Lact.) ; *nōnuncium* : n. et *teruncium dicitur quod nouem uncium sit, siue trium*, P. F. 179, 11 : *nōnusis*, -is m. : neuf as, Varr., L. L. 5, 169.

Nouem fournit aussi le premier terme des multiples : *nōnāgentā* : quatre-vingt-dix, M. L. 5953, qui a donné de nombreux dérivés : *nōnāgentārius*, *nōnāgenti*, *nōnāgesimus*, *nōnāgesis*, *nōnāgiēs* ; *nōnēnti*, -ae, -a (nōnēgenti) : neuf cents ; d'où *nōngendrius*, *nōningendrius*, etc.

Nouem (neuen dans *neuen* : *deiuo* « nouem deorum », Vetter, *Hdb.*, n° 364) répond exactement à irl. *nóin*, got. *niur*, skr. *nāva*, av. *nava*, et, avec prothèse et altération secondaire, à gr. *ἐνάτα*. L'ordinal *nōnus* a n. à la différence de *decimus* ; ceci montre que la nasale finale du nom de nombre « neuf » était n et non m ; et, en effet, le vieux prussien a *neuwits* « neuvième » en face de *desimts* « dixième » ; l'm du celtique (irl. *nōmad*, etc.) et de l'indo-iranien (skr. *navamā*, etc.) est analogique. Comme la formation de *septimus*, *octāuus*, *decimus*, le type de l'ordinal *nōnus* est plus ancien que les formes à suffixe *-to-* des dialectes de la région centrale, v. pruss. *neuwits*, got. *niunda*, hom. *ἐν(φ)ατο*.

Sur le second élément de *nūndinus*, v. *diēs*.

Nouensidēs, **Nouensilēs** : épithète appliquée à une catégorie de varon, qu'on oppose aux *Indigētēs*, et qui, d'après Varron, L. L. 5, 74, serait d'origine sabine : *Feronia*, *Minerua*, *Nouensides* a *Sabinis* ; cf. le marse *nouesede*. *Nouensidēs* est peut-être un composé de *nou-* (v. *nouus*) + *-ensides*, -idis (cf. *insidēs* et *obsēs*, *praeses*) ; le changement de d en l, que l'on donne souvent comme « sabin », est peut-être simplement dû à l'influence du suffixe en *-ilis* et des adjectifs en *-ensilis*. La forme la plus ancienne est en *-idēs* (Varr.) ; *Nouensilēs* n'apparaît qu'à partir de Tite-Live. Comme on ignore l'origine et les attributs et fonctions de ces dieux, toute explication reste douteuse. Cf. Vetter, *Hdb.*, n° 364, qui les assimile aux *nouendit*, v. *nouendialis*.

nouerca, -ae f. : seconde femme prise par un veuf, belle-mère, marâtre. Attesté depuis Plt. (Ps. 314). Conservé seulement en macédonien *nuercā* ; cf. M. L. 5970, *nōuerca*. La graphie tardive *nouarca* a subi sans doute l'influence de mots grecs comme *monarca*.

Dérivés : *nouercalis* (postclassique) ; *nouercor*, -āri : se conduire en belle-mère (Sid.).

L'étymologie qui suppose *nouerca* formé sur un imaginaire **māterca* tiré de *mātercula* est invraisemblable, *mātercula* étant dérivé directement de *māter* avec le suffixe de diminutif *-colo-* ; et jamais les sujets parlants n'ont pu concevoir l'idée d'un mot **māterca*. Cf. *luper-cus* ; et peut-être *ultricus*.

V. *nouus*.

nouicius : v. le suivant.

nouus, -a, -um : nouveau, neuf ; au superlatif, *nouis-simus* « le dernier », souvent substantivé ; *nouisimē* « en dernier lieu ». Usité de tout temps ; panroman. M. L. 5972.

Dérivés et composés : *nouiās* ; *nouū*, -ās « innover, et « renouveler », puis « changer » dans la langue politique n. *rēs*, ou simplement *nouāre* « changer de régime » ; dans la langue rustique : *nouūtus ager* « champ labouré de nouveau », cf. gr. *νέω*, *νέωτός* ; dans la langue de la rhétorique : *nouāre uerba* « créer de nouveaux mots ». Composés : *innouū* ; *innouūtōis* ; *renouū*, M. L. 7212 ; *renouūtōis*, -tor, -itiuus ; *renouūmen* (Ov.) ; *nouūliūm* = *νεωμύλιον* (Vulg.).

Nouius, -i, préstenon *Nouius*, CIL I^a 561, m. : nom propre, surtout suditalique. Les langues romanes supposent aussi un nom commun **nouius* « nouveau marié » et « flancé », M. L. 5971.

dēnuō, de *dē nouō*, cf. gr. *ἐκ νῆων* « de nouveau », e. g. Plt., Mo. 117, *aedificator aedes totae denuo*, puis « une seconde fois » et, comme *rūsus*, « en sens inverse ». Souvent joint explicitement à des verbes en *re-* : Plt., Poe. 79, *reuortor rursus denuo Carthaginem*.

nouālis adj. : terme de la langue rustique (cf. *aruālis*, *ruālis*, *duālis*) ; cf. Varr., L. L. 5, 39, *ager restitibilis qui restituitur ac reseruitur quotquot annis* ; contra qui *intermittitur*, a *nouando*, *noualis* : subst. *nouālis* (terra) f. ou *nouāle* (solum) n. : novale, jachère ; cf. gr. *νείος* et ses composés. Demeuré dans les langues romanes, M. L. 5966. Une parenté avec *nouācula* est peu vraisemblable (cf. *nouātus*).

nouellus : diminutif usité surtout dans la langue rustique (cf. *uētulus*, dans Plt., As. 340, *asinos... uētulos* ;

Cic., Lael. 67, *equis... uetulis*; Fin. 5, 39, *uetula arbor* opposé à *nouella*, où il s'applique aux animaux et aux plantes: *n. capra*, Varr., R. 2, 3, 2; *nouellae uineae*, id., ibid. 1, 31, 1; *nouella*, -ae (sc. *utis*) « nouvelle vigne », cf. romain *nuia* « jeune branche ». Ce n'est qu'à basse époque sous l'Empire que *nouellus* a commencé à s'employer avec le sens de *nous*, d'où le titre de *Nouellae* (scil. *constitutions*) et la création de *nouellus* par Tertullien; de *nouella* provient le britt. *nuall*. *Nouellus* a conservé son premier sens dans certains dialectes romans, ainsi logoud. *noeddū* « jeune bœuf », à côté du sens général de « nouveau », qu'atteste le français par exemple; cf. M. L. 5967. Les dérivés ont tous un sens technique: *nouellaster* (-trum *uinum* « vin nouveau »), *nouellum*: plant de vignes nouvelles = *veopu-retov*; *nouellō*, -ās: planter de nouvelles vignes; et *renouellō* (Col.).

Cf. aussi le nom propre osque *Nuvelum* = *Nouellum*, à côté de *Nola* et de *Núviantis* = *Nolant*. *noulicus*: novice. Autre terme technique; se dit surtout des esclaves nouvellement acquis. Renforcement de *nous* au dire d'Alfénus ap. Gell. 7, 5, 1. Substantivé *noulicium* (sc. *uerbum*) n.: innovation dans la langue, nouveauté. M. L. 5970 a; *nouliculus* (Tert.).

Noulicus est à *nous* comme *empticus* (qui s'emploie également d'esclaves, cf. Pét., Sat. 47, 12), *suppositicus* sont à *emptus*, *suppositus* sur cette formation, v. Stolz-Leumann, Lat. Gr.², p. 194.

Nous répond à gr. *νῆος* (de *νῆος*), hitt. *nēwaš*, skr. *nd-vaš*, av. *nava*, gall. *novi*, lit. *novas*. Le nom propre *Nouius* répond à lrl. *núe*, gall. *newydd* (gaul. *Novio*)-, got. *niutis*, lit. *naūjas*, skr. *ndavyah*, gr. *ion. νῆος*. Dans *nouerca*, il y a un dérivé d'un dérivé en -*ro*-, marquant opposition de deux; on a de même gr. *νερός* et, en arménien, *nor* (gén. *noroy*) est l'adjectif signifiant « nouveau ». Le dérivé *νῆος* est fait comme *nouitās*. Cf. *num*, *nunc*. Pour *nūper*, v. ce mot.

noX, noctis f.: nuit; déesse de la nuit. La déclinaison de *noX* est le résultat de la confusion d'un thème consonantique **noct-*, cf. gr. *νύξ/νυκτός*, et d'un thème en -i- **nocti-*: l'ablatif est toujours *nocte* (nocte diēque), mais le génitif pluriel est *noctium*. A l'époque archaïque existe une forme adverbale *noX* « de nuit », qui peut être un locatif sans désinence ou un génitif à finale abrégée **noct(e)s*; cf. gr. *νυκτός* « de nuit »; cet usage est ancien; de même got. *nahis* « de nuit ». Ce *noX* a d'ailleurs été remplacé par *nocte* et par un ablatif-locatif *nocti*, employé en corrélation avec *diū* et qui s'emploie surtout comme adverbe « nuitamment », cf. O. Skutsch, Gl. 32, 307; *diū noctique*, et sous l'influence de *diū*, tandis que *noctium* doit avoir été fait d'après *nocturnus*. Usité de tout temps; panroman. M. L. 5973.

Dérivés et composés: *nocturnus*: cf. *diurnus*, et *nocturnālis* (tardif); *noctua*: chouette. Sans doute féminin d'un adjectif *noctuosus*, -a *auis*; cf. *annus/annuus*, etc., M. L. 5941 (et **noctula*); *noctūnus* (Plt.); *noctūdunus* (Cic., Att. 12, 1, 2); *noctūguilis* (Plt.); *noctēscō*, -is (rare, fait d'après *lācēscō*); *noctanter* (Cassiod.), M. L. 5939.

Composés: 1° en -*noctium*: *bi-noctium* (cf. *biduum*); *aequinocetium* n.: équinoxe (cf. gr. *ἡμερησία*, -ivós,

ἡμερησιον); 2° en *nocti-*: -*fer*, -*cola*, -*color*, -*corax*, -*lūca*, -*surgium*, -*uagus*, -*uidus*, dont la plupart sont des créations littéraires sur le modèle des composés grecs en *νυκτ-*, *νυκτο-*, e. g. *νυκταγυριος*, -παρς. Cf. aussi **noctiulius*, M. L. 5940. La forme *noctipuga* (var. *noctiuga*, -nuga) est très incertaine; v. P. F. 181, 1 L.

pernox, -*noctis* adj.: qui dure toute la nuit (cf. *perennis*). Non attesté avant Virgile; sans doute tiré de *pernoctem*, comme le verbe correspondant *pernoctō*, -ās « passer la nuit » (cf. *peragrō*) et ses dérivés, pour lequel aucun simple **noctō* n'est attesté. *Pernoctō* a survécu dans quelques langues romanes, M. L. 6421.

Cf. aussi britt. *neithwyr* « hier au soir », de **nōct-*; v. J. Loth, o. c., p. 190.

Dès l'indo-européen, le mot, nom d'une force active, qui est féminin, comme *lux*, *nix*, comporte un thème en -i- et un thème en -i-: véd. *nak* (nom. sing.) *nakīā* (nom. m. duel) et *nakīh* (nom. plur.) [le nom courant de la « nuit » en indo-iranien est **kšap-*]. — En germanique, thème en -i-: got. *nahis*, etc. En balte et en slave, thème élargi en -i-: lit. *noš*, lit. *naktis*; mais trace du thème en -k- dans lit. *nak-vėnė* « auberge pour coucher », *nak-vėti* « passer la nuit »; le génitif pluriel lit. *naktų* subsiste. L'irlandais a l'adverbe *in-nocht* « cette nuit », et le celtique en général se sert des formes de **nokt-* pour indiquer les temps: gall. *peu-noeth* « chaque nuit », *he-no* « cette nuit », etc. Ceci concorde avec l'emploi du groupe de skr. *nakti* (qui est une simple survivance), ainsi skr. *naktamcarah* « qui circule de nuit ». — *Nocturnus* est dérivé d'un thème en *r/n-* attesté par gr. *νύκτωρ*, *νυκτερος*, *νυκτερινός* et par véd. *nakti-* dans instr. pl. *naktibhih*, ce qui rappelle le groupe de hom. *ἡμῆρ*, arm. *awr* « jour (durée) », opposé à *tiw* « jour (lumière) », et le type véd. *dhar* « jour » (loc. *dham*), instr. pl. *dhabhih*. — L'élargissement -i- (d'où les élargissements en -i- et en -ter/-ten-) est ajouté à un thème à gutturale aspirée, conservé seulement dans gr. *νύχτ* *νύκτωρ* et *ἐννυχος* « nocturne », *αὐτο-νύχτ* « dans la même nuit ». C'est à ce *νύχτ* (de **nōgh-*, avec timbre u de la voyelle réduite) qu'est emprunté l'u de *νύξ*, *νυκτός*. — Dans toutes les formes du mot anciennement connues, sauf cette forme grecque, le vocalisme était o; le hittite fournit le vocalisme e avec *nekus* « le soir ».]

noxa; noxius, -a: v. *nox*, *noceō*.

nūbēs (et *nūbis*; *nūbs* dans Liv. Andr., d'après Serv., Ae. 10, 636; cf. *trabs* et *trabēs*, -*bis*, *plēbs* et *plēbēs*), -is f., et m. à l'époque archaïque: nue, nuage (sens propre et figuré). Ancien, usuel. M. L. 5974; B. W. nue.

Dérivés et composés: *nūbēcula*: petit nuage; *nūbīlus*: nuageux, M. L. 5975; *nūbīlus* et *nūbīlus* (confirmé par britt. *niwl*; lrl. *a nyfel*, de *nūbīla*); *n. nūbīlum*: temps couvert; *nūbīla* n. pl.: nuage(s); de là, à basse époque, *nūbīlōsus*; *nūbīlārium* n.: hangar pour protéger la moisson contre la pluie; *innūbīlus*; *innūbīlus*: sans nuages (= *ἀνέμελος*); *ob-*, *sub-nūbīlus*; *nūbīlō*, -ās (*nūbīlor*, Caton): 1° être nuageux; surtout employé comme impersonnel *nūbīlat* « il y a des nuages »; 2° couvrir de nuages; de là: **annūbīlō*, M. L. 486 a, *enūbīlō* (Tert.), *innūbīlō* (bas latin, M. L. 4447) et *obnūbīlō*; *nūbī-fer*, -*ficus*, -*fugus*, -*gena*, -*ger*, -*uagus*, tous poétiques et tardifs.

Pour *obnūbō*, v. le suivant.

Cf. gall. *nudd* « nuage », *baluči nōd* « nuée » et peut-être l'ἀνοξ av. *snaodō*, Vd II 22, qui peut s'interpréter par « nuée ». — V., d'autre part, l'article *nūbō*. On partirait de la notion de « couvrir », l'ordre *snud* « teint du visage » s'expliquerait par « couverture » comme skr. *odānah* « teint du visage ». Hypothèse pure. — La coexistence de *nebula* (v. ce mot), de *nimbus* et de *nūbēs* suggère l'hypothèse que la forme du mot aurait été variée intentionnellement; cf. gr. *δ-νέφος* et *γ-νέφος* en face de *νέφος*.]

nūbō, -is, -psī, nūptum, -ere: se marier (à *alicui*), épouser. Se dit d'abord de la femme; ce n'est que dans la langue vulgaire (Pomponius, R² 87) ou tardive (Tert., S¹ Jér., Vulg.), ou par dérision (comme *γαυτο* en grec, en parlant de la femme), que le verbe s'est employé en parlant de l'homme, pour lequel l'expression propre est *domum dūcere*; cf. *nupta* « la mariée » (avec ā, cf. M. L. 5998), *nuptula* (Varr. ap. Non. 357, 2), *nupta esse*; *dare*, *locāre nuptum*. Usité de tout temps. Non roman.

Dérivés et composés: *nūbīlis* (Vg. Ae. 7, 53); *nuptus*, -ūs m. (rare); *nūptiae* « les noces » (pluriel collectif désignant l'ensemble des rites du mariage, cf. gr. *γάμοι*); M. L. 5999. **nūptiae* et **noptiae* (panroman, sauf espagnol et portugais); *nūptialis*, -līter; *nūptiābilis* (Not. Tir.); *nūptiātor* (S¹ Jér., Gloss.); *nūptiālicius* (Dig.); *nūptiō*, -ās (Tert.); *nūptiōrē*, -is (Mart., Apul.); *nūptiōrium*: chambre nuptiale (Gloss.). De **noptiālia* est issu le britt. *neithawr*. *Noptiae* a subi l'influence de *noct-em*; cf. en dernier lieu Ernout, Philologica II, p. 230.

Composés (de l'époque impériale): *dēnūbō*: quitter sa maison pour se marier (d'après *dēdūcō*); *enūbō*: se marier hors de sa classe (rare, seulement dans T.-L.); *innūbō* (rare); *obnūbō?*, cf. plus bas; *renūbō* (Tert.); *innūbus*, usité au féminin *innūba* « non mariée » (Ov. = *ἐννυμπος*); *prōnūbus* (= gr. *παρ᾽εννυμπος*), usité surtout au féminin; en particulier épithète de Junon, qui préside aux mariages; substantivé: *prōnūbae adhibentur nuptiis quae semel nuperunt, causa auspicii*, ut *singulare persequeretur matrimonium*, P. F. 283, 15. A *prōnūba* se rattache *prōnūbāre*, dont un exemple de participe présent se trouve dans S¹ Jérôme.

subnūba, -ae f.: Ov., Her. 6, 153; *bi-*, *multi-*, composés tardifs imités du gr. *δι-*, *πολύγαμος*.

Cōnūbium, -i: la langue qu'on trouve, par exemple, dans Vg., Ae. 9, 600, en *qui nostra stibi bello conubia poscunt*, ou Ov., F. 3, 195, *extremis dantur conubia gentibus*: *at quae*, ou *nūbia* forme le dactyle cinquième ou quatrième, est due sans doute à un allongement artificiel de la poésie dactylique. Souvent aussi le mot est scandé comme trisyllabe par synizèse (*cōnūbium* avec ā par position); cf. Thes. IV 814, 55 sqq. Mais, là où la forme du mot ou du vers le permet, il semble qu'on trouve l'u scandé bref, ce qui est la quantité attendue; *cōnūbīlō* (Vg., Ae. 7, 253; Ov., M. 6, 428), *cōnūbīlāis*, etc.; cf. Thes., loc. cit., 70 sqq., 34 sqq. (la synizèse est moins vraisemblable).

Cōnūbium, dans la langue juridique, désigne le « droit de contracter mariage »; cf. Ulp. reg. 5, 3, c. *est uxoris iure ducendae facultas*; 3, 4, c. *habent ciues Romani cum ciuibz R., cum Latinis et peregrinis autem iia si con-*

cessum est. Dans la langue commune, il désigne seulement le « mariage »; c'est un synonyme, surtout poétique, de *coniūgium*, sur lequel il a été formé. — Les gloses ont aussi *connubis*, *conyugio*.

Les anciens rattachaient *nūbō*, *nūptia* à gr. *νύμφη*, e. g. P. F. 173, 2, *nūptiam a Graeco dictam*. Illi enim *«nouam» nūptiam νέαν νύμφην* appellant. Mais ils établissaient aussi un rapport entre *nūbō* et *nūbēs*, et Varro cite un mot *nūptus* « operitio », L. L. 5, 72: *Neptunus, quod mare terras obnubuit, ut nubes caelum, ab nuptu, i. e. operione, ut antiqui, a quo nūptiae, nuptus dictus*; comme Donat, ad Hec. 656, explique *nubere* par *operiri tegique* (cf. la glose obscure *nuit*: *operuit, lexit*, CGL V 122, 29, où *nuit*, si la leçon est correcte, doit représenter un parfait **nūbī* > **nūui*, comme *obnūbō*); cf. Festus 174, 20, *nuptias dictas esse ait Santra ab eo quod νύμφητα dixerunt Graeci antiqui γάμον... Aelius et Cincius, quia flammeo caput nubentis obvoluatur, quod antiqui obnubere uocant*, et P. F. 201, 4, *obnubuit, caput operit*; unde et *nuptiae dictae a capitis operione*. Cf. aussi Serv. in Ae. 4, 374. Or, *obnūbō* n'a d'autre sens que « voiler (la tête) », et il semble difficile de le séparer de *nūbō*. L'objection émise par Solmsen contre ce rapprochement, Glotta 2, 78, est que le parfait attesté de *obnūbō* est *obnūbī*; mais les exemples de ce parfait sont trop rares et trop tardifs (Ennodius, Cassiodore) pour être probants. Si le rapprochement est exact, *nūbere mariō* voudrait proprement dire « prendre le voile à l'intention du mari », et l'acte du mariage aurait été désigné par la cérémonie la plus importante du rituel, celle de la prise du voile (*flammeum*) qui symbolisait la perte de la liberté pour l'épouse et la réclusion dans la demeure du mari. *Nūbō* serait ainsi à *nūbēs* comme *caedō* à *caedēs*, etc.; cf. Benveniste, *Origines*, p. 157.

Le rapprochement souvent proposé avec v. russe *snubiti*, pol. *snębic* « rechercher en mariage » fait difficulté parce que ce terme s'applique au prétendant, non à la femme. Limité à deux langues, le rapprochement, si séduisant qu'il soit, n'a du reste qu'une valeur limitée.

Si l'on écarte le rapprochement avec v. russe *snubiti*, il reste à considérer les rapprochements qui ont été proposés pour *nūbēs*; ceux-ci sont bornés à l'indo-iranien et à l'italo-celtique.

Sur *conūbium* et son groupe, v. l'article de J. Wackernagel, Festschr. Kretschmer, 289 sqq.

nucleus: v. *nux*.

nūdītis: usité seulement dans les groupes *nūdītis tertius*, *quartus*, *quintus*, etc.; cf. P. F. 173, 1, *nūdītis tertius compositum ex nunc et die tertio*. Composé de *nu* (cf. *nunc*) et du nominatif ancien *dīus*, qui, au sens de « jour », a été remplacé par *dīs*. *Nūdītis tertius* est une ancienne phrase nominale: « [C'est] maintenant le troisième jour », employée adverbiallement, comme *nīnīrum*, etc.

Dérivé tardif: *nūdītis tertianus*, glosé τριθημεριώδης. Conservé dans quelques dialectes romans, dont les formes supposent un ā de la syllabe initiale: *nūdītis tertius*. M. L. 5987.

V. *num* et *dīs*.

nūdus, -a, -um: nu, dénudé. Avec l'ablatif, « dénué de, dépourvu de ». Quelquefois aussi, comme gr. *γυμνός*,

et peut-être à son imitation, « légèrement vêtu »; cf. Vg., G. 1, 299, *nudus ara, sere nudus*. Sens dérivé : sans ornement, simple; *nūda ueritas*. Ancien, usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 5988.

Dérivés et composés : *nūdulus*, -a, -um (tardif); *nūdus*; *nūds*, -as, M. L. 5985; *nūdāius*; *dēnūds* (depuis Enn. jusqu'à la Vulg., cf. ἀνοδυῖος); *ēnūds* (rare, tardif); *nūdiēs* (= gr. γυμνασιεύς); *nūdiēdālia* n. pl.; *renūds* (époque impériale).

Tout se passe comme s'il y avait eu un adjectif radical, représenté par le dérivé thématique à vocalisme radical long v. sl. *naǵŭ*, lit. *nūgas* « nu », et par des dérivés pourvus de divers suffixes : **-no-* dans skr. *nagnāh* et **-eno-* dans v. isl. *nakinn*, **-e/oto-* dans v. isl. *nøk-kuidr*, got. *naqaps* et **-to-* dans irl. *nocht*, gall. *noeth*, **-edo-* dans lat. *nūdus* (pour la coexistence de **-to-* et **-do-*, cf. lit. *tvirtas* et v. sl. *tvorŭdŭ* « ferme »); forme à e radical dans hitt. *nekumanza* « nu », de **negwantis*. Il y a des formes aberrantes, comme av. *maynōd* et gr. γυμνός (et λυμνός, Hés.), dont la théorie fait difficulté. L'arménien même, avec *m-* initial comme dans la forme avestique, a un autre mot : *merk*, qui se laisse concilier avec les précédents. V. Vendryes, Rev. celt., 49 (1932), p. 299.

nūgae (*nōgae*, *naugae*?), -ārum f. pl. : bagatelles, plaisanteries, sottises, riens; *nūgās agere* « plaisanter, perdre son temps ». Ancien mot de la langue parlée, populaire ou familier, dont la forme est mal fixée.

Dérivés : *nūgor*, -āris; *nūgātor*, -trix, -tōrius; *nūgāmentā* (Apul.); *nūgār*; *nūgāciās*; *nūgālis* (tardif), M. L. 5989; *nūgāliās* (Gloss.); *nūgō*, -ōnis (Apul.). Composés plautiniens : *nūgi-uendus*, -gerulus, -epilōquidēs (Per. 703); *nūgiparus* (Gloss.).

Dans quelques dialectes italiens se trouve un représentant d'un dérivé **nūgina*, **nogina*, cf. M. L. 5990, qui a le sens de « pépin de melon ou de citrouille ». Il est possible que ce soit là le sens ancien de **nūgae* et que le mot ait été pris dans le sens image, comme *naucius*, *naucum* (auquel il est joint par Ennius : *illic nugator nili, non nauci'st homo*), *hīlum*, etc.

Pas d'étymologie.

nūllus, -a, -um adj. et pron. : nul, aucun. De *ne* + *ūl-lus*, cf. *ūnus*. Se substitue, dès les plus anciens textes, à *nēmō* à certains cas et tend à l'éliminer dans la langue parlée. Le neutre *nūllum* au sens de « aucune chose » est rare; la forme qui le remplace est *nihil(um)*, *nīl*. S'emploie quelquefois en guise de négation renforcée. De même que *nūllus* *unus* veut dire « je ne suis plus rien du tout, je suis bien mort », *nūllus* peut se joindre comme une sorte d'apposition à un sujet exprimé ou non et au verbe de la phrase, e. g. Plt., As. 408, *Libanus in tostrinam ut iusseram uenire, is nullus uenit* (= il n'est pas venu du tout); Cas. 795, *qui amat, tamen hercle, si essurit, nullum essurit* (= il n'a faim pour rien, il n'a pas faim du tout). Ancien, usuel. Panroman sauf en roumain, où est conservé *nēmō*. M. L. 5992. Une forme renforcée **ne ipse ūnus* est attestée par it. *nessuno*, v. fr. *nessun*, prov. *neisun*; cf. M. L. 5883.

Composés : *adnūllā*, -ās : dénominatif tardif, formé sur le modèle du gr. ἔξουδενός, fréquent surtout dans la langue de l'Église; *nūllātenus* « en aucune façon »

(tardif, d'après *quātenus*); *nūllibi* (id., glosé οὐδαμῶς); *nūllitō*, -ās et ses dérivés (langue de l'Église). Les gloses ont aussi *nūllātus* et *nūllidignus*.

num : alors, maintenant. Particule temporelle qui, dans ce sens, n'existe plus que postposée à *etiam* ou renforcée de la particule *-ce* dans *nunc*, *nuncine*, *nuncin de* **num-ce-ne*, *nunciam de* **num-ce-iam*. *Num* est usité surtout dans les phrases interrogatives qui comportent une réponse négative : *num quid uis?* proprement « maintenant (alors) désires-tu quelque chose? ». Peut être suivi de *nam* ou de *ne*, qui le renforcent, dans des interrogations qui marquent la surprise ou l'anxiété (*num nōn* se rencontre aussi dans *num non uis*, e. g. Plt., Au. 161) et surtout de *quid*, dans *numquid*, d'abord familier, qui, à l'époque impériale, dans la langue écrite et notamment dans la Vulgate, a remplacé le simple *num*; cf. J.-B. Hofmann, Lat. Umgangspr., p. 42; cf. gr. μήτι. *Num* ayant développé ce sens interrogatif, le sens temporel a été réservé à *nunc*, qui a servi à marquer le temps présent, par opposition à *tum*, *tunc*. Le rapport entre *num* et *nunc* s'est à ce point effacé que Plaute peut écrire, Tru. 546, *nunc tu num neuis me, uoluptas mea, | quo uccatus sum, ire ad cenam?* *Nunc*, étant donné son sens actuel, a pu, comme *vōn* δέ, ramener d'une hypothèse invraisemblable à la réalité présente. On le trouve quelquefois, avec des temps du passé ou du futur, pour mettre la chose immédiatement sous les yeux.

nunciam : toujours trisyllabique, a le même sens que *nunc*, en insistant sur l'instantanéité du procès envisagé. Ancien, usuel et classique. Non roman.

Au sens de « maintenant », *num* et *nunc* sont évidemment apparentés à gr. *vū*, *vūv* et *vōv*, *vōv-t*, got. *nu*, v. irl. *nū*, v. h. a. *nu* « maintenant », lit. *nū* et *nūnai*, v. sl. *nyně*, skr. *nū*, *nādm* « maintenant », hitt. *nu* « donc, alors ». Le latin a *nū* dans *nū-dius*. V. aussi *nūper* (?). Cet adverbe indo-européen **nū*, tonique ou atone, avec nasale finale ou non, est sans doute apparenté au groupe de *nous*.

On peut concevoir que l'emploi interrogatif de *num* soit dérivé du sens de « maintenant » (v. Hofmann, Lat. Umgangsprache, p. 41 sqq.). Mais on peut aussi penser à quelque particule apparentée au groupe de *ne*, *nem-pe*, *enim*, etc., et qui serait de la forme de *tum*, *cum*, etc. Alors *num* aurait deux origines.

numella, -ae f. (employé surtout au pluriel) : sorte d'entrave ou de carcan, destinée à immobiliser des hommes ou des animaux pendant un châtiment ou une opération. Ancien (Plt.), rare et technique.

numellātus, -a, -um : *numella ligatus*, i. e. uinculo quo quadrupedes alligantur, CGL Plac. V 34, 2.

Étymologie inconnue.

nūmen : v. *nūo*.

numerus, -i m. : partie de l'ensemble classée à son rang, catégorie, compte et « nombre ». *Numerus* peut se dire de choses qui ne se comptent pas, comme de choses qui se comptent : *magnus numerus frumenti*, Cic., Verr. 2, 2, 72, 176, et *magnus piratarum numerus* id., ibid. 2, 5, 28. *Esse in numero* ne veut pas dire exactement « être au nombre de », mais « être dans la catégorie de »; cf. aussi *parentis numero alicui esse*,

Cic., Diu. in Caec. 19, 61 sqq., *numerus alqm obtinere* « occuper un certain rang », par opposition à *nūllō numero esse*; *numerus omnibus* « dans toutes les parties ». À l'époque impériale, *numert* désigne les divisions d'une armée marquées par un numéro d'ordre, les « unités ». En outre, *numerus* a servi à rendre toutes les acceptions techniques du gr. ἀριθμός « nombre oratoire, mesure, rythme », « nombre grammatical », « la foule, le nombre » (par opposition à la qualité). Le pluriel *numert* traduit ἀριθμοί « la science des nombres ». Ancien (Liv. Andr.), usuel, classique. Panroman, sauf espagnol et portugais (de même *numero*). M. L. 5994. Celtique : irl. (n)umir, britt. nimer, nijer.

L'ablatif *numero* s'emploie à l'époque archaïque avec le sens de « exactement, précisément, à point nommé, à temps »; et par suite « vite », et même « trop vite » par un développement de sens comparable à celui de *nimis* et de fr. *trop*. Cf. aussi le développement de sens de *mātrus*.

Dérivés et composés : *numērō*, -ās : compter, dénombrer, M. L. 5993; *numērātō*, -tor, -bilis (Hor., Ov. = ἀριθμητός, comme *innumerābilis*, du reste plus fréquent et usité dans la prose classique = ἀναριθμητός); cf. aussi *innumerus* (= ἀναριθμος); *innumerālis* (Lucr.) : *innumerābilis* (Cic.), -bilitas, tous mots savants; *numērālis*, terme de grammaire : « e nomen (Prisc.) »; *numērārius* (tardif) : 1° calculateur; 2° *i uocati sunt qui publicum nummum aerariis inferunt*, Isid., Or. 9, 4, 19; *numerus*, -a, -um (très rare et tardif) *numērōsus* : 1° conforme à la mesure, rythmique ou rythmé (sens classique); 2° abondant, nombreux (époque impériale); d'où *numērōstier*, -iās et *innumērōsus* (rares et tardifs).

abnumērō (Nigid. ap. Gell. 15, 3, 4); *ad-* (classique et usuel), *con-* (rare, tardif), *di-* (classique), *ē-* (classique) « us praepositionis perfectua saepius uiget » (Thes.), *per-* (classique, mais rare), *re-* (archaïque), *super-* (bas latin), *trans-* (Rhet. ad Herenn.) *numērō*; *super-numērārius* : qui se trouve en surnombre (Vég.). Le nom propre *Numerius* remonte à *Numasios*, cf. prén. *Numasioi*, datif, CIL I³ 3, osq. Niumsies, et doit se rattacher au sabin *Numa*. Sans rapport avec *numerus*; v. W. Schulze, Lat. Eigenn., 164, 197.

On rapproche gr. νέμα « je distribue, je partage »; et, pour le traitement phonétique, on rappelle *umerus*. Le tout peu clair.

Numidae, -arum m. pl. : -as dicimus quos Graeci Nomadas, sive quod id genus hominum pecoribus negotiatur, siue quod herbis, ut pecora, aluntur, P. F. 179, 5. Emprunt oral au grec; le nominatif *Numida* est tiré de l'accusatif Νομῆδα.

nummus, -i m. (gén. pl. *nummum* à côté de *nummōrum*) : monnaie, pièce de monnaie; spécialement n. (scil. sēstertius) « sesterce ». Ancien (Caton) et se retrouve en omb. *num er* « nummis » (qui, du reste, peut être un emprunt au latin). Non roman.

Dérivés et composés : *nummārius* : relatif à la monnaie, à l'argent; monnayable, c'est-à-dire « vénal »; *nummāus* : bien fourni de monnaie; *nummulus* : menue monnaie, et « mauvaise herbe », sans doute le « rhanthe », Plin. 18, 259; *nummulārius* : changeur, et « vérificateur des monnaies » (époque impé-

riale); *nummulāriolus* (Sén., Apocol. 9, 4); *neganti-*, *posci-nummis* (Apul.).

Trinummus, titre d'une comédie de Plaute; cf. Tri. 842.

Pour les Latins, *nummus* est un mot emprunté au grec; cf. Varr., L. L. 5, 173 : *in argento nummi, id ab Siculis*, et Festus : *nummus ex Graeco nomismate existimandictum*, F. 176, 35. Legrec de Sicile a bien une forme νομμος qu'on lit dans Épicharme et Sophron; cf. Polux IX 79 sqq., qui l'attribue au dorien occidental et rapporte d'après Aristote qu'elle était en usage chez les Tarentins. Mais c'est est νομμος qui paraît emprunté au latin, comme, du reste, un certain nombre de mots « siciliens »; le doublet νόμος, cf. Liddell-Scott, Lexicon, s. u., semble une hellénisation de la forme latine. *Nummus* peut provenir de νόμμος « légal » (scil. sēstertius avec syncope de t et passage de o à u devant la labiale, comme *numerus*, *umerus*; pour le sens, cf. νόμμος). Les noms des monnaies sont souvent empruntés et sans origine claire; cf. as, libra, mina, dracuma.]

numquam : v. *unquam*.

nunc : v. *nun*.

nunciam : v. *nun*.

nuncupō, -ās, -āui, -ātum, -āre : proprement « prendre le nom »; « prononcer le nom », puis « désigner par son nom, invoquer, proclamer », etc. Terme appartenant à la langue du droit et du rituel, considéré comme archaïque par Cic., De Or. 3, 153. *Nuncupata pecunia est, ut ait Cincius in lib. II de officio iuriconsulti, nominata, certa, nominibus propriis pronuntiata* (Lex XII Tab. 6, 1) : « cum nezum faciet mancipiumque, uti lingua nuncupassit, ita ius esto », i. e. uti nominari, locutusque erit, ita ius esto. *Vota nuncupata dicuntur, quae consules, praetores, cum in provinciam proficiscuntur, faciunt : ea in tabulas praesentibus multis referuntur. At Santra, lib. II de uerborum antiquitate, satis multis nuncupata conligit non directo nominata significare, sed promissa, et quasi testificata, circumscripta, recepta, quod etiam in votis nuncupandis esse conuenientius*, Fest. 176, 3. Le mot est généralement pris dans son sens technique; ce n'est qu'en poésie (Pac. 239, R³, cf. Varr., L. L. 6, 60) ou dans la prose impériale qu'il a été usité, avec ses dérivés, dans le sens de *appellare*.

Dérivés et composés (époque impériale) : *nuncupātiō*, -tōr, -tūus, -tīm; *nuncupāmentum*; *connumupō*. Dénominateur de **nōmi-ceps*, comme *aucupor* de *auceps*. Pour le traitement de *ō*, cf. le traitement de *ē* dans *sinciput*. Pour la forme du premier terme de composé, cf. gr. αἰπο-φύκτος et l'ancien thème en -n-αἰμα; lat. *opi-fex* et *opus*, *homicida* et *homō*, etc.

nūndinae : v. *nouem*.

nūntius (forme ancienne *nuntios*, d'après Mar. Victor., GLK VI 12, 18; on trouve aussi *nuntiata* CIL I³ 586, cf. *noundinum* et *nondinum*; quant au *nouentium* que Buecheler substitue au *nouentium* du manuscrit dans le *Carmen Cn. Marci uatis*, cité par Festus 162, 6 : *quamvis nouentium duorum negumate*, il n'a que la valeur d'une conjecture) : mot qui sert à la fois d'adjectif, *nūntius*, -a, -um « annonciateur », et de substantif : *nūntius*, -i m. « messager » et « message », *nūntius* et *res ipsa et persona dicitur*, P. F. 179, 1; *nūntia* f. « messa-

gère »; *nūntium* n. « message », d'après Servius, Ae. 11, 896, *nūntius est qui nūntiat, nūntium quod nūntiatur*; cf. Varr., I. L. 6, 86, *ubi... de caelo nūntium erit*. L'emploi comme adjectif est le plus rare; du reste, dans les cas où le mot est en apposition, la valeur précise en est souvent indiscernable.

Terme de la langue religieuse et officielle, et spécialement de la langue augurale: *nūntia avis, nūntia fibra*; *nūntiatio* est opposé à *speciō*, Cic., Phil. 2, 32, 81, *non nūntiationem solum habemus, consules etiam specionem*, et Fest. 444, 16. Cf. encore *Mercurius, nūntius Iouis*. Dans la langue du droit public, le *nūntius* est celui qui est chargé de faire connaître une décision de caractère public ou une proclamation elle-même; cf. Cic., Fam. 12, 24, 2, *quos senatus ad denūntiandum bellum miserat, nisi legatorum nūntio paruiisset*; dans le droit civil, *nūntius* désigne spécialement la « lettre de divorce »: *nūntium uxorī (re)mittere*. Ce sens technique se retrouve dans les composés *denūntiō, obnūntiō, renūntiō*. Ancien, usuel et classique. Formes romanes en partie de caractère savant. M. L. 5997.

Dérivés et composés: *nūntiō, -ās* (et *nontio*, cf. *noniata* cité plus haut); *nūntiatio* (terme religieux et juridique): annonce des auspices, déclaration au fisc; *nūntiatio, -itiz* (langue ecclésiastique et Dig.); *adnūntiō* (époque impériale): annoncer. Très fréquent dans la langue ecclésiastique pour *praenūntiō*; de là *adnūntiatio, -itō*, traduisant ἀγγέλλω et ses composés; *denūntiō* (langue du droit et du rituel): déclarer solennellement, faire connaître par message (*d. bellum*); présager; citer en témoignage. Dans la langue commune: annoncer, déclarer (d'après *declamō, declārō*); *denūntiatio* = *delatio*, Suét., Aug. 66; *denūntiatio* « policier » (époque impériale); *enūntiō*: faire connaître au dehors, dénoncer. Dans la langue de la grammaire et de la rhétorique, « exprimer, énoncer »; *enūntiatio* = ἀποφαντικός, ἀπαγγελτικός; *enēnūntiatio* (Cens.); *internūntiō* (T.-L.); *internūntius*: interprète, intermédiaire; *obnūntiō*: « are proprie dicuntur augures qui aliquid mali ominis saeuuquid uideant », Don., Ter. Ad. 547; « apporter une mauvaise nouvelle » et « s'opposer à »; *praenūntiō*: prédire; *praenūntius*; *prēnūntiō*: annoncer publiquement, d'où à haute voix, rendre une sentence, se prononcer; déclarer; prononcer (terme de logique); *renūntiō* (= ἀπαγγέλλω): 1° annoncer en réponse; proclamer le résultat d'une élection, et *renūntiō, -itior, -itō*; 2° (avec *re-* dans le sens de « rejeter, refuser »): annoncer le retrait de, révoquer, reprendre, et « renoncer à », d'où, dans la langue de l'Église, *abrenūntiō, -itatio* (cf. *abrelictus*, Tert.).

On ne peut préciser le rapport avec *nous* autrement que par des hypothèses incertaines. Skr. *nāvate* « il mugit, crie, chante des louanges » (rac. *nā*), lett. *nauju* « crier, miauler », v. irl. *nāill* sont lo'n pour le sens.

**nuð, -is, -ere*: faire un signe de tête. Le verbe simple ne semble pas attesté en dehors des gloses *no, veuō*, CGL II 375, 65, *nuð, promisit, nutum dedi*, IV 369, 30. Il a peut-être disparu par suite de son homonymie avec un verbe **nuere* (également disparu) supposé par *nūtrix*. Mais il a laissé de nombreux dérivés et composés: *nūtus, -ūs* m. (classique): 1° signe de tête, et spé-

cialement signe de tête comme manifestation d'un ordre ou d'une volonté, *nūtus arbitriumque*; 2° par extension; inclinaison, attraction des corps.

nūmen, -inis n.: terme religieux, *quasi nutus dei et potestas dicitur*, F. 178, 9; *n. dicunt esse imperium, dictum ab nutu, (quod cuius nutu) omnia sunt, eius imperium maximum esse uidetur*, Varr., L. L. 7, 85. Spécialement « puissance divine », d'où le sens concret de « divinité » que le mot prend à l'époque impériale. De là *numentar* (uel *numentum*) *locus in quo numen consecratur pagani dicebant*, CGL V 227, 10. *abnuō* (*abnuē*) dans Ennius d'après *prohibeo*?): = ἀπονεύω « refuser d'un signe de tête, faire signe que non », opposé à *annuō, ἀνανεύω*; cf. Nigidius ap. Gell. 10, 4, 4. A perdu rapidement son sens concret pour devenir un synonyme de *negāre, abnegāre*. Fréquent dans la litote *nōn abnuō*.

adnuō: accorder par un signe de tête; *innuō*: faire un signe de tête à; intimider, signifier; *renuō* (et, tardif, *rennuō*, d'après *an-, in-nuō*): rejeter la tête en arrière en signe de refus; *renūus, -ūs* (Plin. le J.). Fréquentatif: *nūō, -ās*: 1° faire des signes de tête, signifier par signes (déjà dans Plt.); 2° chanceler, branler (sens physique et moral). De là: *nūā-men, -itō, -ibilis, -bundus*; *ab-, ad-, re-nūō*.

Aucune forme n'est représentée dans les langues romanes.

Cf. gr. νεύω « je fais un signe de tête » et skr. *nauti, nāvate* « il bouge, il se tourne ». L'abstrait νεύμα est formé comme lat. *nūmen*.

nūper adv.: récemment, nouvellement. Ancien, usuel, classique. Non roman. Généralement expliqué comme issu de **nouo-par-os* « nouvellement acquis », cf. l'emploi adjectif dans Plt., Capt. 718, *recens captum hominem, nuperum, nouicium*, mais semble plutôt formé de **nū* (cf. *nunc*, etc., gr. νῦν) et de *-per*, comme *semper*, et l'adjectif plautinien peut être analogue de *pauper*. Le superlatif *nūperrimē* (Cic., Rhet. ad Her.) indique que les Latins croyaient à la première étymologie (*nūperrimē* comme *pauperrimus*); de *nūperrimē* a été tiré à basse époque *nūperrimus* (Cod. Theod.).

nurus, -ūs f.: bru, belle-fille. Adaptation latine d'un mot indo-européen. Doublet populaire: *nura* (et *norus, nora*). *Nurus* n'est pas représenté dans les langues romanes, dont les formes remontent à *nūra, nōrus* et surtout *nōra*; cf. M. L. 6000. Panroman; désuet en français. Dérivés et composés: *nuricula*; *prōnurus*: *nepotis uxor*.

Le nom indo-européen de la « bru » était **snusō-*, qui est conservé dans gr. νύξ et arm. nu (gén. *nuoy*); à ce thème en *-o-* désignant une femme a été substitué un thème en *-ā-* dans des langues où le féminin en *-o-* n'a pas subsisté: skr. *snugā*, v. h. a. *snur* et v. angl. *snoru*, alb. *nuse*. Le latin *nurus* a subi l'influence de *socrus*; le latin populaire a *nora* (où *u* devant *r* non suivi de *u* a passé à *o*; cf. *fore*).]

nuscitiō, -ōnis f.; *nuscitiōsus, -a, -um*: *nuscitiosum* Aetius Philologus ait appellari solitum qui propter oculorum uitium parum uideret. At Opillus Aurelius nuscitios esse caeciudines nocturnas. Aelius Stilo, qui plus uideret uesperī quam meridiē, nec cognosceret nisi quod

ad oculos admouisset, F. 176, 15. Les gloses ont aussi *nusciosus*: *qui plus uespere uidet*. V. *luscus*.

nūtriō, -is, -iul, -itum, -ire (et *nūtrior*, Catal. 3, 4; cf. *nūtrior* dans Vg. G. 2, 425): nourrir de son lait, nourrir. *Nūtriō* peut être une forme ancienne bâtie sur un nom **nūtri-*, avec suffixe sans guttural. Toutefois, *nūtriō* semble moins anciennement attesté que *nūtrio*; premier exemple, semble-t-il, dans Catulle, 61, 25. Inconnu de Cicéron, qui emploie *nūtrior* et surtout *alō*, bien qu'il connaisse *nūtrimentum*; cf. Or. 13, 42. Il est possible que *nūtriō* ait été préféré par les poètes dactyliques à *nūtrio*, dont l'usage est attesté dans Plaute, Mer. 509. L'emploi de *nūtriō* est surtout répandu dans la langue impériale. Panroman. M. L. 6006.

Dérivés: *nūtribilis* (Cael. Aur.) et *innūtribilis*; *in-nūtritus*, M. L. 4447 a; *nūtrimen* (poétique, rare; a été conservé dans certains dialectes romans avec le sens de « veau de lait », « jeune bétail », etc. M. L. 6005, ce qui semble attester l'emploi de ce substantif en *-men* dans la langue rustique; cf. *lactāmen*, etc.); *nūtrimentum, -mentālis* (bas latin); *nūtrior* (non attesté avant Stace), *-iorius* (bas latin); **nūtritiō* « nourriture », M. L. 6007; *nūtritus, -ūs*; *nūtritiuus* (tardif); *nūtritura* (Cassiod.), M. L. 6007 a; *nūtrificō* (Gl.).

Composés: *ad-* (Plin.), *-ē* (époque impériale) « ui praeponens, plane euandia » (Thes.; influence de *educō*?), *in-(id.)*, *re-* (Paul. Nol.) *nūtrire*.

nūtriō, -ās (et *nūtrior, -āris*): nourrir (de son lait), et simplement « nourrir ». Verbe attesté surtout à l'époque républicaine, et du reste assez rare; le verbe qui correspond ordinairement à *nūtrix*, c'est *alō, -is*, et le nourrisson se dit *alumnus*. *Nūtrior* est conservé surtout dans les dialectes italiens; cf. M. L. 6002.

Dérivés: *nūtricius, -ūs* m.; *nūtriciō*, tous deux archaïques ou repris par les archaïsants; *nūtriciōrius*, Cf. encore M. L. 6003, **nūtriciarius*.

Nūtriō avec son *i* ne peut être un dérivé de *nūtrix, -icis*. C'est sans doute une formation populaire qui est à *nūtriō* comme *fodicō* à *fodiō*, etc.

nūtrix (nourtrix sur une vieille inscription de Nemi, CIL I² 45; scandé avec première syllabe longue chez les poètes dactyliques; mais les formes romanes remontent à *nūtrix*, etc.; v. M. L. s. u.), *-icis* f.: nourrice (sens propre et figuré). Ancien, usuel. S'emploie quelquefois, dans Plaute, joint à un substantif masculin, e. g. Cu. 358, *inuoco alumn meam nutricem Herculem*; cf. Tri. 510, où *nūtrix* se rapporte à un champ, *ager*. Le sens de « mamelle », dans Catulle, 64, 18, rappelle le gr. τῆθος en face de τῆθος, M. L. 6008.

Dérivés et composés: *nūtrricula* diminutif de tendresse;

nūtricius: nourricier; subst. *nūtricius* « père nourricier, tuteur »; *nūtricia* « nourrice » (bas latin), M. L. 6003 a; *nūtricium* « soins nourriciers », conservé dans quelques dialectes romans, M. L. 6004; *nūtriciō* (Inscr. tardive) « père nourricier », différent de **nūtritiō*, de sens abstrait, cité plus haut.

La chronologie des faits latins montre que *nūtrix* ne

saurait être issu par haplogie de **nūtritrix*, féminin de *nūtritor*. Ce dernier, de beaucoup postérieur à *nūtrix*, est formé sur *nūtriō* et ne peut avoir pris naissance qu'à partir du jour où du sens de « allaiter », qui est primitif, le verbe était passé à celui plus général de « nourrir ». *Nūtrix* est formé directement sur une racine **sneusn-* « allaiter », avec le même suffixe qu'on a dans *genetrix, meretrix, obstetrix*. La rencontre de **nuð* « j'allaite » (de la racine **sneusn-*) et de **nuð* « je fais un signe de tête » a eu pour conséquence la disparition de l'un et l'autre verbes.

La racine doit être celle de skr. *snauti* « il sort goutte de goutte », qui se dit en particulier du lait de la mère. Le grec a avec degré *o*: νότα πηγή. Λάκωνες; avec degré zéro: ὄμβρεν ἐκχυρο (Hes.), qui a chance d'être aussi une forme dorienne.

nūx, nūcis f.: noix; et généralement tout fruit à amande. Souvent accompagné d'une épithète n. *abelāna* (auel-), *gallica, graeca, grandis, minor, pinea*, d'où CGL Plac. V 35, 1, *nucispineum est quod rustici nucipineum dicunt*. Cf. encore *nux amara* « amande amère », *castaneae nūcēs* « châtaignes ». Le pluriel *nūcēs* désigne le « noyer »; cf. Plin. 16, 97, *inter primas germinant ulmus, salix, nūces*. Ancien, usuel. M. L. 6009.

Dérivés et composés: *nucleus, nucleus* m., diminutif, cf. *acus/aculeus; equus/aculeus*, etc.: amande de la noix, Plt., Cu. 55, *qui e nucē nucleum esse uolūt, frangit nucem*; et « amande » de toute espèce de fruit, « noyau », M. L. 5983; *nucleō; nucleātus; nucleolus* (tardif); *enucleō* « enlever le noyau », employé au sens moral comme synonyme de *enōdāre, extricare* (classique, Cic.); *enucleātus*: pur, dépouillé de tout accessoire ou de toute souillure; *enucleāta, -ōrum* « essentiel d'une chose » (Vég.); *enucleātus* (cf. Non. 60, 3); *innucleātus; nucula, nucella*, M. L. 5984 et 5979; *nucētum* « plant de noyers », M. L. 5981; *nucamentum* (usité au pluriel par Plin.): fruits ou fleurs en forme de noix; *nucens; nucinus*: de noix; *nucālis*: en forme de noix (Cael. Aur.); cf. M. L. 5977, B. W. *noyau*, et 5976, **nucālītre* « dénoyauter ».

Composés en *nuci-*: *nucifrangibulum* (Plt.); *nuciprūnum* (Plin.); *nucifolia* (Gloss.), calque de καρφοφύλλον, etc.; v. André, Lex., s. u.

Cf. aussi M. L. 5978, **nūcdrius, -a* (germanique: m. b. all. *noher*); 5982, *nucicula*, qui ne semblent pas attestés dans les textes, mais figurent dans les gloses, Thes. Gloss. emend. s. u.; Isid., Or. 17, 7, 23, a *nucicula*; 5980, *nucola* « noisette ».

Cf. irl. *cnú* « noix » et les formes galloises correspondantes. Tandis que le latin, où **kn-* initial s'est réduit à *n-*, a un élargissement *-k-*, le germanique a un élargissement **-d-*: v. isl. *Anot*, etc.; v. Vendryes, MSL 21, 41. Le mot n'apparaît pas hors des parlers occidentaux.

nyma: nom d'une plante indéterminée (Plin. 27, 106). Cf. peut-être gr. νύμα « piqure »?

nympha, -ae f.: nymphe. Emprunt savant ancien au gr. νύμφη, poétique. Formations hybrides tardives: *nymphālis, nymphigēna*. V. *lympha*.

O

ô, ôh : exclamation qui sert à appeler, à invoquer, où qui marque une forte agitation de l'âme, étonnement, admiration, trouble, etc. Joint à un vocatif (ou nominatif appellatif) ou à un accusatif, suivant que l'on appelle quelqu'un ou que la pensée du sujet parlant se dirige vers un objet : *o Romule die* (Enn.) et *o miseras hominem mentes* (Lucr.) ; rarement (comme *prô*) à un génitif, e. g. Catulle 9, 5, *o nuntii beati* ; cf. Luc., Pisc. 5, *ô τῆς ἀνασχοντίας*. Ce génitif peut s'employer seul, ainsi Plt., Mo. 912, *di immortales, mercimoni lepidi*. S'emploie aussi devant particule : *ô quam, ô utinam, ô si*, etc. Cf. gr. *ô, ô* ; got. *ô, V. ôhe*.

ob, obs (ce dernier usité seulement en composition ; cf. *obs-olēscō*, sans doute formé analogiquement d'après *ex-olēscō* ; *obstinēt dicebant antiqui quod nunc ostendit*, P. F. 214, 12, cf. *abstineō* ; *opstrudant* « aide truant », P. F. 209, 9, où il est souvent réduit à *os- : ostendō, oscen*) : préverbe et préposition à sens local (avec l'accusatif ; les exemples de *ob* avec l'ablatif ou le génitif sont très tardifs et dus à l'influence de *prô* ou de *causā*) : « devant, au-devant de » (cf. *obuius* et *obuiam, obiter*, et par suite « en vue de » (sens physique et moral ; *ob rem*) et « contre » (avec idée d'hostilité), « en échange de ». Le sens local est bien attesté encore dans les textes archaïques et jusque dans Cicéron (non dans César) en prose et dans la poésie impériale et chez les prosateurs archaïques, cf. Lex XII Tab. 2, 3, *ob portum obuagulum iio*, et il est demeuré dans les composés verbaux *obiōciō, offerō, ostendō, obmouē* (archaïque), *ommentō* (id.), *omitto, oppilo*, etc. ; l'idée d'hostilité apparaît, par exemple, dans *obsum, officiō* en face de *prōsum, proficiō*. A l'époque classique, la préposition n'est plus guère employée qu'au sens figuré « en vue de » ; ou bien, comme la cause et le but se confondent souvent, avec celui de « à cause de » : *ob ciuiū seruatus*. Du reste, l'usage en devient de moins en moins fréquent à mesure qu'on avance dans la latinité impériale ; et *ob* ne se trouve plus guère alors que dans des locutions de caractère adverbial : *ob eam rem, quam ob rem, ob id, ob hoc*. C'est *prô, propter* (sur lequel a été refait sporadiquement *opter*, CIL VI 14672, 12), formes plus pleines, qui en prennent la place. Non roman. Dans un certain nombre de composés, *ob* semble avoir été, en bas latin, éliminé par *ab* : e. g. *accāsio* (pour *oc-*), *absurdēscō* (= *ob-*), *atturō* (= *ob-*), etc.

Le rapport de *obs-* à *ob-* est du même type que celui de *abs-* à *ab-*. Mais *ob* n'a pas un correspondant aussi exact que *ab, ex, in, de*, et il est impossible d'en donner une étymologie rigoureuse. L'osque a une préposition *up*, *op* (au sens de « apud »), mais qui se construit avec l'ablatif dans les trois exemples qu'on en a et qui sert à indiquer un point de repère, non une direction. L'ombrien n'a que *op(p)s-* dans *ostendu* « ostendit » et

peut-être dans un autre mot obscur, *ooserclo* « obséruclo » ? le vénète a *op*. La forme la plus proche est celle de *v. sl.* *ob-* devant voyelle, *o* devant consonne, ainsi, avec l'accusatif : *ob onū polū* « de l'autre côté, au delà », *o desnoje* « à droite », et, le plus souvent, avec le locatif, au sens de « autour, près de, au sujet de ». Le lituanien a *apē* « autour » et, comme préverbe, *api-, ap-*. Le vocalisme de gr. *ἐπί* « sur », arm. *ew* « aussi », et, sans doute, de indo-iran. *api* « près de, au delà de », est différent. Mais le grec a aussi *ὀπίω, ὀπίω* « en arrière ». Pour skr. *abhi, v. ambi*.

***obacerāre** : *obloqui atque alterius sermonem moleste impedire : quod sumptum uidetur a paleis, quas Graeci ἄρουρα uocant. Itaque et frumentum et panis non sine paleis acerosus dicitur, item lutum acerratum paleis mixtum*, P. F. 203, 5. Sans autre exemple. Le rapport avec *acus, -eris* indiqué par Festus n'est sans doute qu'une étymologie populaire.

obaerātus, obaerārius : *v. aes*.

obba, -ae f. : *potuli genus, quod nunc ubba dicitur. Varro : obbas et Cumanos calices, Non. 146, 8 sqq. ; cf. potuli genus uel ligneum, uel ex sparto, id. 545, 1. Mot sans doute d'origine étrangère, attesté depuis Varro ; rare ; il y a une ville africaine Obba près de Carthage, cf. T.-L. 30, 7, 10.*

obēsus, -a, -um : 1° proprement « rongé » (de *obedō, v. edō*), d'où « maigre, décharné », sens très rare : un exemple de Laevius cité par Non. 361, 16, et par Aulu-Gelle, 19, 17, 3, qui note : *obesum hic notauimus proprie magis quam usitate dictum pro exili atque gracilitate : uolgens enim ὀξυπός uel κατὰ ἀντιπαράθεσιν obesum pro ubere atque pingui dicitur* ; 2° obèse, gras (non dans Cic.) ; non attesté avant l'époque impériale : *pinguis quasi ob edendum factus*, P. F. 207, 8. Pour le double sens, cf. *potius, prānsus*, etc.

Dérivés : *obēsūs* ; *obēsō, -ās* (Col.).

obicēs, -um m. f. (le singulier est rare ; le nominatif *obez* est refait sur les cas obliques ; on attendrait normalement **obiez*, comme dans *obiecti, obiectum*, en face de *obiōciō*, cf. *subiecti*, Enn., et l'ablatif *disice*, Carm. Epigr. 1526 A 6 ; sur ces formes, v. Gell. 4, 17, 10) : *o. pessuli, serae*, P. F. 201, 18 ; « barres » ou « verrou » placés devant une porte pour la fermer ; puis « obstacle ». Ancien (Plt.), technique. M. L. 6011 a.

obiter adv. : en passant, chemin faisant, incidemment. — Considéré par les Latins comme forme de *obiter*, comme *obuiam*, avec le sens de *per uiam* ; cf. Auguste dans Charisius, GLK I 209, 18 ; Juv. 3, 241, *obiter leget aut scribet*. Toutefois, l'adverbe n'apparaît pas avant Labérius et n'est usuel que dans la langue impériale : aussi l'a-t-on expliqué comme tiré de *ob* sur le

modèle de *circā, circiter* (v. Leumann-Hofmann, *Lat. Gramm.*, p. 506, 3).

oblāta, -ae : féminin substantivé de *oblātus*, participe de *offerre* qui dans la langue de l'Église a pris le sens spécial de « offrir à Dieu, sacrifier », d'après *προσφέρειν*. De là *oblāta* (*hostia*) « hostie », qui a aussi désigné un gâteau fait de la même pâte que l'hostie, « oublie ». M. L. 6012 ; B. W. s. u.

oblectō : *v. lax, laciō*.

obliquus, -a, -um : oblique ; d'où « indirect ». Sens physique et moral. En grammaire, *obliqui cāsus, obliqua orātiō*, par opposition à *rectus cāsus, recta orātiō*. Ancien (Cat.), classique, usuel. M. L. 6014 et 6013.

Dérivés (de l'époque impériale) : *obliquitas* (= *λοξότης*) ; *obliquō, -ās, -ādiō*. Composé poétique : *obliquoloquus* = *λοξιλας* (Gloss.).

A *obliquus* semble se rattacher un adjectif sans préfixe, *liquis*, qui se trouve avec le sens de « oblique » dans Frontin, Expos. Form., p. 32, Goes. On y rapporte aussi un verbe *linquor* (ou *liquor*?) qui se trouverait dans Acc., Brut. 1, 28, *dehorsum orbem flammum/radiatum solis linguier* (varr. *liquier*) *curso nouo*, où le sens serait « j'ai cru voir » le disque flamboyant et rayonnant du soleil oblique vers la droite suivant une marche nouvelle. Mais ce *linquor* doit provenir de *linquō*, cf. *déliquum solis* « éclipse de soleil ».

Hom. *λακρυῖς* « obliquement » est d'ordinaire rapproché de *λάκρυς*, etc., ce qui l'éloigne du mot latin. Les autres explications sont incertaines.

oblitēscō : *v. lateō*.

oblitterō, -ās, -āul, -ātum, -āre : proprement « effacer les lettres », glossé *ἀπαλείφω γράμματα*, CGL II 232, 44 (sens très rare ; cf. Tac., A. 11, 15, 2). Le verbe a été rapproché de *oblūtus* (d'où la graphie *oblitterō*), et employé surtout dans le sens de « faire oublier » ; cf. Non. 146, 28 : *oblitterare est obscurifacere et in obliuionem ducere. Actius Agamemnonidis* (42) : *inimicitias Pelopidum extinctas iam atque oblitteratas memoria renouare*. Ancien, classique, mais rare.

Dérivés : *oblitterātus* (rare, non attesté avant Plin.), -tor (Tert., Paul. Nol.) ; *oblitterus* : *Laevius oblitteram gentem pro oblitteratam dixit*, Gell. 19, 7, 4. Sur la formation de cet adjectif, v. Stolz-Leumann, *Lat. Gr.*, p. 196 et 254.

oblūtiscor, -eris, oblūtus (le *oblūtus* que Cassiodore, GLK VII 206, 1, dit avoir lu in antiquis monumentis n'est pas autrement attesté) **sum, oblūtiscere** (forme contracte *oblisci* attestée par le mètre dans Accius, cf. Non. 500, 3 et 6, et dans Plt., Mi. 1359) : oublier (suivi du génitif comme *memini* ; l'accusatif est plus rare et sans doute plus récent, surtout avec un complément de personne). Le participe *oblūtus* a le sens actif « oublier » et passif « oublié » ; de là, à basse époque, l'emploi de *oblūtiscor* avec le sens passif ; cf. Dig. 23, 2, 60, § 6. Usité de tout temps. Remplacé dans les langues romanes par un dénominatif tiré de *oblūtus*, **oblūtāre*, panroman. M. L. 6015 ; et **ezoblūtāre*, 3024 b, à côté de **dimemorāre* et **dimenticāre*, v. B. W. s. u.

Formes nominales et dérivés : *oblūtōr, -ōris* m. (tar-dif, St Jér.) ; la langue classique dit *immemor* ou *obliti-*

tus) ; *oblūtō* f. (classique) ; *oblūtius* (Varr., L. L. 5, 10) « tombé dans l'oubli » ; *oblūtium* n. (usité surtout au pluriel *oblūtā*, création de la poésie dactylique pour remplacer *oblūtō*, cf. Mar. Victor., GLK VI 25, 10, qui cite *contāgiō* et *contāgiā*) ; *oblūtōsus* ; *oblūtālis* (Prud.) ; *inoblūtus* (Ov. = *ἐληστος*).

« *Oblūtō* est une métaphore empruntée à l'écriture qu'on efface. C'est un mot de même famille que *oblitterare* « effacer, raturer », Cic., Fin. 1, 17, *ut aduersa quasi perpetua obliuione obruamus* ; Deiot. 13, *en quae umquam uetustas obruit, aut quae tanta delebit obliuio?* » (Bréal). Une trace de ce sens ancien apparaît peut-être encore dans Plt., Tri. 1018, *tribusne te poteris | memoria (memoria codd.) esse oblitum*. — L'élargissement **w-* de la racine **lei-* semble se retrouver dans lat. *leuis*, cf. gr. *λαῖος*, et dans got. *af-linnan* (de **lin-wan*) « ἀποχωρεῖν », qui est à noter aussi pour le sens.

***obluenlasse** : *dicebant antiqui mente errasse, quasi in luco deorum alicui occurrisset*, P. F. 203, 13. Sans autre exemple.

obnoxius, -a, -um : soumis à, sujet à, exposé à. Généralement accompagné d'un complément au datif : *uxori obnoxius* (Tér.) ; *obnoxius atque subiectus alicui* (T.-L.) ; *nec fratris radiis obnoxia surgere luna* (Vg., G. 1, 396). S'emploie aussi absolument : *aut superbus aut obnoxius uidet* (T.-L. 23, 12, 9) ; *supplex et obnoxius* (Cic., ad Brut. 1, 17, 6).

Fréquemment employé dans la langue du droit, sans doute parce que l'adjectif a été rapproché de *noxā, noxiū, innoxius*, comme l'indiquent l'étymologie de P. F. 207, 10 : *obnoxius poenae, obligatus ob delictum*, et l'emploi de *obnoxio*, dans Claud. Mamert., Stat. anim. 2, 9, et *alienis semet noxiis obnoxiantes*. Certains emplois inclinent à faire croire que l'adjectif a été rattaché aussi à *nectō, nexūs*, qui indiquent, comme on l'a vu, un lien juridique ; cf. S. Pantzershjelm Thomas, dans Festschr. Alf Torp, 150-153. Sur le sens, v. Gell. 6, 17.

Dérivés : *obnoxio* adv. (Plt. et T.-L.) ; *obnoxiosus* (archaïque) et *obnoxiosē* ; *obnoxio*, v. plus haut ; *obnoxietas* (tardif).

Comme dans *anxius, alsius*, il s'agit d'un dérivé de désideratif en *-s-*. La racine serait celle de *nancior* ; v. ce mot.

oboediō, -is, -iul (-iū), -itum, -ire : *oboedire, obaudire*, P. F. 203, 11. Cf. pour le préfixe *obsequi, obtemperare* : *obēir* à (datif). Le sens étymologique apparaît dans l'expression *dictō oboedientem esse*, synonyme de *dictō audientem esse*. Ancien, usuel et classique. Formes de caractère savant en roman. M. L. 6016. Irl. *oibid* « oboediens ».

Dérivés et composés : *oboedientia* ; *oboeditiō, -tor* ; *oboedientialiter* (bas latin) ; et, dans la langue de l'Église, *inoboediō, -diens* (= *ἀνευθής*), *dienter, dientia* (cf. *inobsequens, -tia, inobseruans, -uantia*, tous d'époque impériale) ; *inoboedus* (un exemple douteux dans Arn. 7, 43).

Cf. *audiō*. Mais la diphongue *-oe-* est obscure. On attendrait **obūdiō*. Essais d'explication dans Solmsen, *Studien z. lat. Lautgesch.*, p. 150, et Juret, *Phonét.*, p. 134.

obrendarius, -a, -um : adjectif tardif, de forme populaire, usité seulement dans la langue épigraphique, *-a uasa* « vases à recueillir les ossements ». De *obr(u)endarius*, dérivé de *obruendus*, cf. *calendarius*, *molendarius*, *regendarius*, et, pour la forme, *quattuor* > *quator*, etc.

obripilatiō : graphie incorrecte de *horripilatiō*, influencée par *ob-*.

obrussa, -ae f. : 1^o épreuve de l'or à la coupelle, essai d'un métal (cf. Plin. 33, 19); 2^o au figuré : pierre de touche, épreuve (déjà dans Cic., Brut. 258). Emprunt technique au grec *ὀβρυζα* (ou arrangement de *ὀβρυζα*), lui-même d'origine asianique (hurri, hittite). V. Benveniste, Rev. Phil., 1953, p. 122 sqq. [Adj. *obryzatus* (Cod. Theod.). Cf. v. h. a. *ubirguld*.

obscenus (obscenus, cf. Varr., L. L. 7, 96), -a, -um : terme de la langue augurale « de mauvais augure » (*obscenae aues, canes; obscenum ostentum*, etc.); par suite, dans la langue courante, « d'aspect laid ou affreux; qu'on doit éviter ou cacher; obscène »; *obscena* n. pl. = *τὰ ἀβόια*; o. *digitus* = *medius*. Ancien, usuel, classique. Dérivé : *obscenitas* (classique).

Le sens technique semble le plus ancien; cf. Fest. 218, 16, ... *cum apud antiquos omnis fere obscena dicta sint quae mali ominis habebantur*. Mais l'étymologie du mot est inconnue; il n'y a rien à tirer de la glose de Festus 204, 24. Peut-être emprunté : la variation *obscenus, obscenus* rappelle celle de *scena, scaena* qui semble supposer un intermédiaire étrusque entre le modèle grec et l'emprunt latin. Le rapport avec *caenum* ne se laisse pas justifier. De **ob-scae-nos* « qui vient à gauche »; cf. *scaenus*?

obsecurus, -a, -um : obscur (sens physique et moral). Correspond à gr. *σκοτεινός*; s'oppose à *clarus*. Usité de tout temps; panroman (sauf roumain). M. L. 6020.

Dérivés et composés : *obscuritās*, M. L. 6019 a; *obscūrō, -ās, -atiō; obscurificatio* (Non.); *obscuriscō, -is* (Ps.-Aug.); *inobscurabilis* (Tert.); cf. *ἀσκότιστος*, Greg. Nyss.; *obscuri-dicus, -loquium*, tous deux rares et poétiques; *obscuro-lūna* (= *σκοτεινή*), Ital.

La graphie par *b* montre que la langue coupait *obsecurus*, bien que le mot ne se laisse pas analyser en latin; cf. le *b* de *obsidium*. De l'élément *-securus*, on rapproche skr. *skauti* « il couvre », *skutdh* « couvert » et v. isl. *skuggi*, v. h. a. *scuwo* « ombre », v. h. a. *scūr* et *scūra* « grange »; v. isl. *sky* « ciel (couvert) ». Rapprochements plus lointains : lit. *skūrā* « peau, écorce » et gr. *σκῆρος* « peau travaillée, cuir », et *scūrum*? La racine n'est pas dissyllabique; l'*ā* de *obsecurus* est de ces *ā* qui existaient près de *ā* des indo-européens et que, dans les Mélanges Chlumsky, M. Vendryes attribue au vocabulaire populaire; dans le même groupe de mots, le grec a *σῆρος* et *σῆρος*, et, en face de lat. *cutis* (v. ce mot), le germanique a v. h. a. *hūt*, etc.

obsecurō : v. *scārō*.

obses (opses), -idis m. : otage; puis « caution, garant, répondant ». Ancien, classique. Non roman. De **ob-sed-s*, cf. *praeses*, mais le rapport avec *sedeō*, *obsideo*, *obsidium* n'est plus senti.

Dérivé : *obsidatus, -ās* : condition d'otage (Amm.).

obsipō : v. *supō*.

obsolescō, -is, -ūl (-ui, Prisc.), -ētum, -ere : passer d'usage ou de mode (comme *exolescō*, cf. *alō*) ; *obsoletus* : passé de mode, vieilli, usagé; et par suite « commun, vulgaire, négligé » et « flétri, souillé » (Hor., Sén.). Attesté depuis Cicéron et Varron; rare.

Dérivés et composés : *obsoleticiō* « faire tomber en désuétude » (Arn.); *obsoletif*; *obsoletus* « avili, dégradé »; *obsoletō, -ās* : souiller, flétrir (Tert.).

Étymologie et histoire obscures. Ni l'explication par **ob-solēscō*, ni celle par **ob-solēscō* ne satisfont. Il a dû y avoir, comme pour *exolētus, exolēscō*, avec lesquels *obsolescō, obsoletus* sont intimement liés pour le sens, des contaminations et des influences qu'on entrevoit sans pouvoir les préciser.

obsonium : v. *ops-*.

obstetrīx : v. *obstō*, sous *stō*.

obstinēt : v. *teneō*.

obstinō : v. *stanō*, s. u. *stō*.

obstipus : v. *stipō*.

obstri(n)gillō, -ās, -ūl, -ētum, -āre : glosé *obstāre* par Non. 147, 8, qui cite des exemples d'Ennius et Varron : « faire obstacle » et « blâmer » (Varr.). Sans doute forme populaire dérivée de *obstringō*, cf. *conscribillo et scribō; sūgillō et sūgō*, etc. Un substantif *obstringillus* « sandale tenue par des lacets », proprement « qu'on serre (*stringō*) par devant (*ob*) », est aussi attesté. La dérivation de *striga* est moins vraisemblable.

obtingō : v. *tangō*.

obtrectō : v. *trahō*.

obtūrō, -ās, -ūl, -ētum, -āre : boucher. Ancien (Cat., Plt.), classique (Cic., Fat. 5, 10) et attesté jusque dans la Vulgate, mais rare. Même préverbe que dans *oppilō, oblinō, obstruō*.

Dérivés : *obturatiō* (Vulg.), *-mentum* (Plin.), *-culum*. *-tūrō* figure aussi dans *re-tūrō* « déboucher », connu par une citation de Varr. ap. Non. 167, 6, et par Arn. 1, 31, et dans **at-tūrō* que supposent les formes italiennes et hispaniques; v. M. L. 6025. Pas d'étymologie claire.

obuāgulō : v. *uāgīō*.

obuiam, obuius : v. *uia*.

occa, -ae f. : herse. Ancien (Caton). N'est demeuré que dans le trentin *okka*. M. L. 6028.

Dérivés : *occō, -ās; occidō, -tiō, -tōrius*; cf. aussi M. L. 188, **adoccāre; inoccō* (Col.); *occillō, -ās* : un exemple du mot dans Plt., Am. 31, qui *mihī aduenienti os occillet probe*, dans le sens de « labourer à coups de poing », et dans les Gloses, CGL II 260, 57, *occillō* (l. *ocillō*), *βωλοσπορῶ; occillator, βωλοσπορῶς*. Pour le suffixe, cf. les verbes expressifs *sorbillō, stringillō, sūgillō*.

Le *-cc-* de *occa* est une ancienne gémée qui n'a rien de surprenant dans un nom d'outil (cf. *uannus*). Le nom de cet instrument aratoire n'est pas fixé; en latin même, le nom rural était *irpe*, qui a survécu en roman;

et Virgile parle de *uiminea crātēs*, non de *occa* ni de *irpe*. Mais des formes apparentées à *occa* se trouvent dans d'autres langues : v. gall. *ocet* glosé « raster », gall. et bret. *oged* et *og* (de **okā*); et en germanique : v. h. a. *egida*, v. angl. *egede*, à côté de v. h. a. *ecken* « herse ». Le baltique a des formes à *e* initial : lit. *ekėjū, ekėti* (aussi *akėjū*), lett. *ecju, ecēt* « herse », avec lit. *ekėčios* (*akėčios*), lett. *ecšas*, mais v. pruss. *aketes*, ce qui a conduit Hirt à supposer que *occa* est issu de **okita* > **oica*. Le *k* baltique s'explique par une gémée *-kk-* ou par un *-kh-*, aussi possible dans un mot « populaire ». On est tenté de rapprocher le groupe de *ācer, ācris*, etc., que suggère la forme de l'objet : un *k* figure même dans le groupe de lit. *akūtas* « barbe d'épi », avec *k* issu de *-kk-* ou de *-kh-*. Hésychius donne pour le grec un nom *ὀκίνα* « herse », qui rappelle *ὀκός*.

**occa* : *frutex qui (in)prae)sepibus nascitur et habet prunellas rubeas* (Gloss.)?

occāsio : v. *cadō*.

occhī : arbres d'Hyrcanie, semblables à des figuiers (Onésicrite, dans Plin. 12, 34). Mot étranger.

ocellō : v. *occa*.

occiplō : v. *capio*.

occipitium : v. *caput*.

occulō : v. *cēlō*.

occupō : v. *capio*. M. L. 6031.

ocinum, -i n. : sorte de fourrage mélangé; cf. André, Lex., s. u. Ancien (Caton). Étymologie incertaine. Sans rapport avec *ocimum* « basilic », transcription du gr. *ὄκινον*, dont dérive *ocimastrum*.

ocior, ocicus, ocissimus : plus vite. Comparatif et superlatif; il n'y a pas d'adjectif au positif en regard. *Ocior* est rare et poétique (depuis Livius Andronicus jusqu'à Lucain); en prose, il n'y a guère que Plinius l'emploie (comme il emploie aussi *ocissimus*). Il y a un adverbe *ocier* dans Apulée, qui peut-être l'a pris à un archaïque ou qui — plus vraisemblablement — l'a reformé d'après *celeriter/celerius* sur *ocius, ocissimus*, qui sont attestés chez Plaute et Térence, dans la langue classique et jusqu'à Plinius. Un autre superlatif plus ancien, *ocimē* (cf. *proximē*), est dans P. F. 211, 12. Vieux mot qui tend à tomber en désuétude.

L'adjectif représenté par skr. *ācūh*, av. *āsuš*, gr. *ὀκός* désignait, dans le vocabulaire de l'aristocratie indo-européenne, tout ce qui a le mérite d'être rapide : héros, chevaux, oiseaux, bateaux, etc. : *πῶδας ὀκός* « Ἀχίλλεύς ». Le latin n'a plus que les formes intensives, *ocior, ocissimus*; il faut rappeler cependant le premier terme de composés dans les mots archaïques : *acupēs, acupediūs, accipiter* (v. ces mots), cf. hom. *ὀκώροδες ἵπποι*; la différence du vocalisme entre l'adjectif et le « comparatif » aura entraîné la disparition du « positif ». La langue poétique a gardé les formes intensives : *ocior*, cf. skr. *ācīyān*, av. *āsyā*, gr. *ὀκίων*, et les deux types de *ocimē* et *ocissimus*, en face de skr. *ācīyāh*, av. *āsišō*, gr. *ὀκιστός*, peut-être l'adverbe *ocier* (*ōxa* est particulièrement fréquent en grec). Le celtique n'a d'autre

trace de ce groupe que le composé brittonique v. gall. *di-oc* glosé « segnem », v. corn. *di-oc* glosé « piger », etc. Le groupe n'est pas conservé en germanique, baltique, slave, arménien. — La langue usuelle a recours à *uēlāz celer, citius*.

oclopetā : mot de sens obscur qui semble désigner un animal (oiseau, poisson?) dans Pétr. 35, 4. L'indétermination du sens rend toute étymologie incertaine. Le rapprochement de *Oclopetā*, nom d'un cheval dans une *tabella deuotionis*, n'éclaire rien. V. Perrochat, *Festini de Trimalchio*, s. u., où sont résumées les diverses explications proposées.

ocquiniscō : v. *conquiniscō*.

ocreae, -ārum f. (le singulier est rare, étant donné le sens du mot) : jambières. Peut-être mot d'emprunt à une langue non indo-européenne; cf. Plin. 7, 200 : *ocreas et cristas inuenere Cares*. Sert également de sur-nom. Rare et technique. Étymologies populaires dans Varr., L. L. 5, 116, « *quod opponeretur ob crus* »; Fest. 192, 1 sqq., *ocrem... montem confragosum... unde fortasse etiam ocreae sint dictae inaequaliter tubertatae*. Demeuré en iirl. *ochar*.

Dérivé : *ocreatus*.

ocris, -is m. : *ocrem antiqui... montem confragosum uocabant, ut apud Liuium* (Tr. 31) : « *Sed qui (l. ques?) sunt hi, qui ascendunt altum ocim?* ». F. 192, 1. Sans doute dialectal; le mot proprement latin est *collis*. N'est guère attesté que dans les citations de Livius Andronicus faites par Festus et dans le composé *mediocris*, qui sémantiquement en est tout à fait séparé (v. *medius*). Se retrouve dans les dialectes italiques : marcurin *ocres* gén. sg., ombr. *ukar, ocar* « arx, mōns », et *Ociriculum, Interocrea*.

Le mot est indo-européen : hitt. *ēhkur-* « piton rocheux », iirl. *ochair* « coin, bord », gall. *ochr* « bord », ion. *ὀκρίς* (*ὅς τε ὑπερῆχοντα ὀκρίς τοῦ ὀκρέου ὀκρίτα* γίνετα, Hippocrate, chez Bechtel, *Gr. Dial.*, III, p. 321), d'où hom. *ὀκρίεις* « âpre, raboteux », skr. *aprih* « coin ». Cf. gr. *ὀκός* et le groupe de lat. *ācer*, etc. La voyelle de *sl. ostrā* « pointu », etc., est ambiguë.

octō (δ initial) indécl. : huit. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 6035.

Dérivés et composés : *octānus* : huitième, M. L. 6034, subst. *octāna (hōra)*; ou *octāna (pars)* : huitième, taxe perçue à l'époque impériale, d'où *octānarius* « relatif à la taxe du huitième » et subst. *octānarius* : receveur de cette taxe; *octānūs* : de la 8^e légion, usité au pluriel *octānūi*; *Octānius*, osq. *Uht a vīs; octōni-, -ae, -a* : huit par huit; *octiēs* : huit fois.

October (-bris), adjectif usité surtout dans *October (sc. mēsis)* : octobre. Panroman, sauf roumain, M. L. 6036 (les formes romanes remontent en partie à **octobrius, *octufiri* (osque), **octember*, anal. de *september*, de même iirl. *october*); *octāns m.* : octant (Vitr.), M. L. 6033, iirl. *octaid*; *octōdecim*; *octōgintā* (sur *octāgintā*, tardif, et *octuaginta*, médiéval, v. Lindsay-Nohl, *Lat. Spr.*, p. 480; *octuaginta* a été refait tardivement sur *septuagintā*, qui lui-même est formé par analogie sur un ancien **octuagintā* non attesté; v. Wackernagel, *Verm. Beitrage*, p. 47); panroman, sauf roumain, M. L. 6037; *octōgēsīmus*,

oclogiēs, oclogēnī; octingenti, -gentisimū, d'après septingenti; octennis; octennium; octogēndarius; octussis (d'après decussis); octipēs, octuplex (-plus) sont faits d'après oktaipēs, oktaπoύς, comme du reste la plupart des autres composés savants en octo- : -phorus, -gonus, etc.

Lat. octi répond à gr. okta, véd. aṣṭā, av. ašta, iri. ochi, gall. wyth (et à la forme sur laquelle repose lit. aštūm), à côté de véd. aṣṭā, got. ahtau. Les formes de l'ordinal varient d'un dialecte à l'autre; la plus archaïque doit être gr. okta, avec un groupe sonore intérieur, de *okta, Lat. octāus, à côté du nom de personne osque ūhtavis « Octāus », doit représenter un ancien *oktāu-o. où la sourde a été substituée à l'ancienne sonore d'après octo, de la même manière que dans septimus; mais il n'y a pas d'autre exemple de *-au- donnant *-au- en latin : duom a subsisté. On se demande, d'après gr. okta, si la forme ancienne n'aurait pas été oktauo-, d'où lat. *octauo-; la longue de octāus serait prise à octo. Un u se retrouve dans l'ordinal en germanique : got. ahtuda, etc., et dans lit. aštūtas.

oculus (populaire oculus; cf. oclāmen « ouverture », Mul. Chir. 628), -I m. : oeil; puis tout objet en forme d'œil, tache (d'une fourrure), oeil de la queue du paon; bulbe de la racine du roseau; oeil de la vigne, bourgeon (d'où inoculō, -ās « greffer » et ses dérivés, conservé, dans ital. inocchiare, M. L. 4449); oeil de bœuf (plante); v. André, Lex., s. u. Se dit aussi de la vue de l'esprit. S'emploie comme terme de tendresse (quoique ce sens soit surtout réservé au diminutif ocellus; cf. gr. okthal-mēs, okthal-mēnos, Ar. Eq. 909); de là, dans Plaute, oculissimus et l'adverbe oculius : quoque dicitur, ut funditus, penitus quo significatur tam carum esse quam oculum, P. F. 189, 3; oculus solis : παρθένον (Diosc. 3, 145). Usité de tout temps; panroman. M. L. 6038. Irl. ugail « oculi ».

Dérivés : oculātus : 1° muni d'yeux; oculaire (qui voit de ses yeux : o. testis); 2° visible (d'où est tiré le verbe oculō, -ās tardif) avec ses composés *adoculare (attesté par les langues romanes, M. L. 189), exoculō (Plt., Apul.), inoculō, I. M. L. 4449, et peut-être l'obscur apoculare? (Pétr.); substantif dans oculātā : poisson de mer, peut-être « lamproie », cf. M. L. 6037 a; oculus, même sens; oculātum adv. (Cassian.); oculāris; oculārius (époque impériale) : o. medicus; oculare n. « pomade pour les yeux ». De oculārius est tiré oculārius (faber).

ocellus : diminutif, surtout d'affection (conservé en campidaniens, M. L. 6032); ocellulus (Gramm.); ocellatum, neutre d'un adjectif ocellatus « pierre ocellée; bille (d'agate?) »; Ocella, surnom romain.

Composés : unoculus (Plt. = μονόφθαλμος); oculiferus (Sén., ad Luc. 23, 3); et peut-être oclopeta (v. ce mot). Cf. aussi aboculis « aveugle ». M. L. 33; B. W. s. u.

Le nom de l'« oeil » appartient à une racine qui fournit, d'une part, un desideratif, skr. iṅkate « il regarde », cf. le futur gr. okhōmai « je verrai » (le parfait gr. okhōnā doit être secondaire), et, de l'autre, le nom radical de l'organe de la vision attesté par hom. ek okhō « vers le visage; en face » (aussi okhōnā); cf. aussi, au second

terme de composés, okhō, okhōnā (servant de féminin, cf. okhōnā); il est possible que ce mot figure aussi dans les adjectifs tels que lat. ferax, atrax, etc. (v. atrax). On notera, de plus, gr. πρόσωπον et skr. prāṭikam « visage », dnīkam « face », iri. enech « visage ». Il y a, de ce nom, un dérivé thématique dans les types antiquus et longinquus, propinquus; cf. skr. apāka « en arrière » et apāka « qui vient de loin », nīdā « d'en bas » et nīdā « bas », v. sl. nīc. — Ce qui fait que le nom de l'« oeil » varie d'une langue à l'autre, ce sont les croyances attachées au mauvais oeil (v. invidēs); ceci résulte notamment de faits iraniens; dans l'Avesta, le nom correspondant au vieux nom neutre de la racine, à l'élargissement (cf. v. sl. oko « oeil », gén. očese), véd. akṣi (gén. akṣnā), à savoir aśi, désigne l'« oeil » d'êtres mauvais; en vieux perse, l'« oeil » est nommé (h)u-časma, littéralement « bon oeil »; on s'explique ainsi l'usage du nom iranien ordinaire, av. časma, et le fait que le sanskrit cākṣuḥ (aussi neutre) est formé autrement. Tandis que, pour « oreille », le latin a auris, aurēs, fait sans doute sur un ancien duel, il n'a rien qui réponde aux duels v. sl. oči « (les deux) yeux » (neutre), lit. aki, hom. ὄσσε, arm. aḡk' « yeux » (ce dernier sert comme pluriel). Dans la forme lat. oculus, de type dérivé, le suffixe -lo- indique ici un être actif, de genre animé (cf. figulus), et n'a pas valeur de diminutif; cf. Meillet, BSL 34, 131, qui cite lac. ὀπρτός qui a même suffixe. Le gr. okthal-mēs et le got. augo offrent des formations volontairement altérées et l'irlandais a remplacé le vieux nom de l'« oeil » par le nom du « soleil » : súil. Le latin n'a pas conservé la forme à consonne geminée attestée par gr. okhōn (chez Hésychius) et par le k de okh « oeil » en arménien; les graphies oculus sont récentes et il n'y a pas d'exemple d'une scansion ocellus. — En somme, le nom de l'organe de la vision et du visage est presque partout tiré d'une racine dont la forme verbale sûrement ancienne est un présent désideratif; le lituanien, où les présents à nasale infixée se sont développés, a, de plus, ankū, ākti « recouvrer » ou « perdre » la vision. Pour « voir », on a recouru à des racines qui se rapportent à la connaissance, v. uideō, ou l'observation, v. specio (qui fournit en latin les formes à préverbes).

ōdi, ōsus sum : hair. La langue classique emploie seulement ōdi « je hais », parfait à sens de présent, dont l'ō alterne avec l'ō de ōdium; la langue archaïque connaît une forme déponente ōsus sum, par exemple Plt., Am. 900; cf. Festus 220, 2, qui rappelle le sens actif de perōsus; et Aulu-Gelle 4, 8, 3. Sur ōdi a été refait un présent ōdiō, -is (cf. coepiō de coepi) fréquent dans la latinité impériale, et en particulier dans le latin de l'Église, qui a entraîné un parfait ōdiui dont le premier exemple est cité par Cicéron, Ph. 13, 19, 42. Ancien usuel, classique. Non roman. Adjectif : ōdibilis (Acc.; rare).

Formes nominales et composés : odium : haine et objet de haine ou de dégoût (ancien, usuel; M. L. 6038 a); odiōsus : odieux; qui, dans la langue familière, s'est affaibli et n'a plus signifié que « ennuyeux, insupportable » (cf. comme le fr. « c'est odieux »), sens qu'on trouve aussi dans odium, cf. molestus; odiōsius, formation plaisante de Plaute. De odium a été tiré à basse

époque le dénominatif inodiare conservé dans les langues romanes (cf. fr. ennuyer); cf. ALLG 12, 49, et M. L. 4448 et « odiare, 9701; B. W. s. u.; les notes tironiennes ont aussi odiatis.

exōsus; perōdi, perōsus : formes renforcées de ōdi, ōsus. Exōsus a subsisté dans quelques dialectes italiens. M. L. 3028.

La forme de ōdi et l'alternance ōdi : ōdium suffisent à indiquer que le groupe est ancien. Mais aucune langue n'en offre les correspondants exacts. On rapproche arm. ateam « je hais » (aor. ateci) et v. angl. atol « laid » (all. hässlich); encore l'a de arm. ateam pose-t-il des questions. — Étant donné qu'il y a des rapports tels que celui du gr. x-āpos avec lat. aper (v., toutefois, ce mot), on est tenté de rapprocher ici got. hatts « haine » et hatan, hatjan « hair » et, par suite, gall. cawdd « colère », iri cais et gall. cas « haine », et enfin le génitif osque cadeis « inimicitiae ». Le rapprochement de odor n'est qu'une plaisanterie.

odor (ancien odōs), -ōris m. : odeur (sens propre et figuré), souvent avec la nuance « bonne odeur, parfum », comme le français familier « odeur » (cf. la glose odor : ὀσῶδρα); et odorārius. Ancien, usuel, classique.

Dérivés et composés : odoratus et inodorus (époque impériale = ὀσῶδης); odorō, -ās : exhaler une odeur, M. L. 6040?; odoror, -aris : flairer, sentir une odeur; et inodorō (Col.); odoratus : qui exhale une odeur; odoratus, -ās m., -rātio (rare); odorārius (Plin.) « parfumeur »; odorāre, odoramentum (tardifs) = ὀσῶμα : parfum; odorābilis (St Ambr.); odorātius (Ps. Apul.); odorifer (poétique); odorificatus (St Ambr.); odorisequus (Liv. Andr.); odorificō, odorificō, P. F. 189, 9 (v. oleō); odoristicus, Diosc. 1, 10.

Varron, L. 6, 83, signale aussi une forme olor : littera commutata dicitur odor, olor; hine olet et odorari (<oloratus) et odoratus. La forme ne figure pas dans les textes (il n'y a, malgré Fr. Muller, aucune trace de *olos dans Plt., Ps. 841), mais se retrouve dans les Gloses et semble avoir appartenu à la langue parlée, car elle est représentée dans les langues romanes; cf. M. L. 6062. Par olor, il est possible de rattacher à odor le verbe oleō, qui en est difficilement séparable. V. oleō.

Odor représente un thème en *-es- qui est conservé aussi dans gr. ὀσῶ-δης « qui a une mauvaise odeur », ὀσῶ-δης « bien odorant », et en latin même peut-être par ode-faciō, etc., et avec vocalisme zéro du suffixe, dans le premier élément du gr. ὀσῶ-πρῶμα « je sens (une odeur) », tandis que le grec a un autre type : dor. ὀσῶ (hom. ion. ὀσῶ), att. ὀσῶ. La même racine apparaît dans une forme verbale, sans doute un ancien présent radical athématique, représenté par des présents en *-ye- : gr. ὀσῶ, d'une part, lit. ūdžiu « je sens (une odeur) », d'autre part. L'arménien a, avec h initial ajouté (comme dans d'autres cas analogues), hot « odeur » et hotim « je sens une odeur », et la forme intensive hototim « je flairer », avec un redoublement semblable à celui qu'offre le parfait gr. ὀσῶσα. Pour le verbe, le latin a recouru, comme il a fait souvent, au type de sedēō, d'où oleō, olere (avec perfectum olui, indiquant qu'il n'y avait pas d'ancien parfait, ainsi qu'on le voit par gr. ὀσῶσα). L'i de oleō, en face de odor, rappelle le cas

de solium : sedēō, et aussi de lacruma, lingua; il y a ici un fait dialectal qui a été souvent discuté; v. Stolz-Leumann, Lat. Gramm., p. 128, avec la bibliographie indiquée, et Goidanich, Varietà etniche e varietà idiomatiche in Roma antica, dans Atti d. 1° Congresso di Studi Romani. Festus atteste l'existence d'un ancien odefacit. Une influence de oleum est ici possible. — Pour une autre racine se rapportant à l'odeur, v. fragrare.

offa, -ae f. : boulette de pâte ou de viande, bouchée : penitum offam Naeuius (Com. 122) appellat absegen carnis cum coda : antiqui autem offam vocabant abscessum globi forma, ut manu glomeratam pultem, Fest. 282, 12; cf. 260, 15. Ancien, usuel et familier : cf. le proverbe inter os et offam; sert de cognomen comme Offella, -lus Offanius. Conservé dans les dialectes italiens, M. L. 6041 a, de même que le diminutif offella, id. 6042, attesté en latin sous la forme offella avec f simple. Celtique : britt. yffl.

Autres dérivés : offula, M. L. 6047; offārius (cocus), Isid., Or. 20, 2, 26; offāim (Plt.).

Terme technique, à -ff-, d'origine inconnue.

offendix, -icis (Gloss.) f. ? : ancien terme du rituel, désignant les nœuds du cordon servant à tenir l'apez; cf. l'explication et l'étymologie populaire données par Festus, 222, 13 : ces ait esse Titius nodos, quibus apex retineatur et remittatur. At Veranius coriola existimat quae sunt in loris apicis, quibus apex retineatur et remittatur, quae ab offendendo dicantur. Nam cum ad mentum peruenit sit, offendit mentum. La forme offendimentum qu'on lit dans l'abrégé de Festus semble tirée, par étymologie populaire, de offendit mentum.

Survivance latine isolée, dans le vocabulaire religieux, d'une racine qui a été importante en indo-européen, mais qui a tendu à s'éliminer parce qu'elle ne fournissait pas de présent viable. Le présent du type got. binda « je lie » provient d'une innovation germanique; la sanskrit a une forme, aussi nouvelle, bādhndmi « je lie ». Le grec n'a que des noms : πῆμα « câble, cordage » (de *πῆμα-σμα, πῆμα (et πῆμα) « pédoncule » (chez Hésychius) et πῆμα « parent par alliance » (beau-père, beau-frère) en face de lit. bēndras « compagnon » et de skr. bāndhuh « compagnon, parent par alliance ». Pour le celtique, W. Stokes a rapproché m. iri. buinne, bunne « lien », etc. Même formation que dans appendix, etc. Quantité de l'i inconnue : long?

offendō : v. fendō.

offermenta, -ae f. : couture, reprise, joint. Mot de Plaute, Ru. 753, dont l'a est attesté par la métrique. Sans doute à rattacher à fer(r)amen et forgé plaisamment pour équivoquer avec offerō; v. p. 229. Sans autre exemple.

officina : v. opus, opifex.

officium, -i n. : sens premier « travail, exécution d'une tâche, ou tâche à exécuter »; de *op(i)-fici-om (v. opus et cf. artifice, artificium) dérivé de opifex, avec la même réduction que dans officina (cf., toutefois, Juret, REL 16 (1938), p. 61). Le mot a pénétré dans la langue du droit public, où il a désigné les obligations d'une charge, les tâches du magistrat, puis les magistrats eux-mêmes; dans la langue philosophique, où il a servi à

traduire το καθήκον « le devoir », cf. Cic., Off. I 3, 8, *perfectum officium rectum uocemus, quod Graeci καθήκοντα*; hoc autem commune καθήκον uocant; et, par rapprochement avec *ops, opis*, le « service rendu », cf. Sén., Benef. 3, 18, 1, *officium esse filii, uxoris, earum personarum, quas necessitudo suscit et ferre opem iubet*, et la « fonction » d'un organe, etc.; dans la langue de l'Eglise, « l'Office » divin. Attesté de tout temps. Non roman. Celtique : irl. *oife*.

Dérivés : *officiōsus* : conforme au devoir; officieux (Cic.); et *inofficiōsus* (Apul.); *officiōsus* adv.; *officiōsius* (bas latin, Sid.); *officioperdus* (Cato, Distich.); *officiālis* (époque impériale) : relatif aux devoirs, *libri officiāles*; subst. *officiālis* m., synonyme tardif de *ap-priator*, M. L. 6044. irl. *officel*.

***offimentum** n. (sans doute i long) : mot de glossaire, traduit par *πρόδος*, CGL II 138, 18; et *elos*, II 527, 1, que Bücheler interprète par *ῥλος*, faisant dériver le mot latin *a figendo*; cf. *offigō*.

officō, officō : v. faux. M. L. 6046.

ōhē (*ōhē*) : holà ! Exclamation familière; cf. gr. *ὦή*; comme *oi* « aie ! » représente *oi*, cf.

oi, oiei : hélas !, aie ! (Plt., Tér.).

***ola** : *summi* [h]umeri *pars posterior*, Isid. 11, 1, 62. Inexpliqué; v. *Sofer*, p. 16.

olea, -ae f. : *campus tellure fecundus, tales enim, incolae oleas uocant*. Mot gaulois cité par Grégoire de Tours, Cont. 78, p. 795, 4; cf. M. L. 6050.

olea, -ae; **oliua**, -ae f. : olive, olivier; *oliuae columbarēs* = *ὀλεαὶ κολυμβάδες*; cf. Niedermann, BphW. 1911, 1433. Masculin tardif *oliuus* « olivier » dans l'Ori-base latin.

oleum, -i; **oliuum**, -i n. : huile [d'olive]. À la différence de *ficus, rosa*, etc., dont l'équivalent se retrouve en grec, mais qui ne viennent pas du grec, *oliua, oleum* proviennent du gr. *ὀλεῖν* (F) et sont empruntés à un dialecte qui conservait le F au moment de l'emprunt : cf. *Achiut* de *Ἀχαι(F)ol*. Sur la date de l'emprunt, v. Fenestella dans Plin. 15, 1. Comme c'est le fruit qui fournit le produit principal, la forme féminisée du grec *ὀλεῖν* désignait à la fois l'arbre et le fruit, l'« olivier » et l'« olive »; la forme neutre *ὀλεῖν* désignait le produit, l'« huile ». Un masculin *ὀλεῖν* désignait l'« olivier sauvage », lat. *oleaster*.

L'o de *oliua, oliuum* atteste un l vélaire qui est normal devant ai et encore devant la forme ei (d'où i lors de la réduction de ei à i) issue de ai en syllabe intérieure. *Oleum* est issu de **oleiūm*, représentant **elai-ūm*, comme *deus de deiūs*; *oliuum* est rebâti sur les cas obliques *oliui, oliuū*.

Ces mots, entièrement latinisés de bonne heure, ont fourni de très nombreux dérivés à suffixes latins : *oleāceus, oleāris, oleāris, oliuārius, oleōsus; oleāginus* (-ginus), -a utilis, Plin. 14, 38; *oleātus; oleāmen* (Scribon.); *oleāgō* (Gloss.), *nitor in corpore ex oleo uel sudore* (cf. aussi o. : *χαμῆλα*, Diosc. 4, 169); *oleāster* (-strum) « olivier sauvage » et variété de buis; *oleāstellus*, cf. pour le suffixe *patrāster; olētum, oliuētum* « oliveraie »; *oliuēta*,

-ae « récolte des olives » (archaïque; cf. Fest. 220, 30); *oleiūs, oliuīūs*, même sens; *oliuāns* (Plin.), *oliuitor* (Sid.) : qui cueille les olives, cf. (h)olitor; composé : *oliuifer* (Vg.). Sur *oleomela*, adaptation de *ὀλεόμελα* qui, chez Plin. 15, 32, désigne non l'arbre, mais la gomme qui en découle, v. l'article *mel*. Cf. encore *oleosellum*, sorte de persil (Isid.), déformation de *ὀλεοσάλλον*.

Les langues romanes ont conservé *oleum* (en partie sous des formes savantes) : M. L. 6054, *ōliua*, 6056, et *ōliuus*, 6058; *oliuētum*, 6057; *oleārium*, 6051; *oleaster*, 6052.

En celtique : irl. *ola, olegende*; britt. *olew*; germanique : got. *alew* de **olēwom*; v. h. a. *ol(e)i* « Ōl ».

oleō, -ēs, -ui, -ēre (doublet *olō, -is, -ēre* dans Plt., Mo. 278; Poe. 268; Afran., Pomp., cf. Non. 147, 1) : exhiler une odeur, sentir. Ancien, usuel. M. L. 6053. Celtique : v. bret. *eli* « redoleat »; peut-être gall. *eli, elio* « oindre, onguent ».

Dérivés et composés : *olāx, olāciūs*, CGL Scal. V 606, 6 et 7; *olor* (v. odor), M. L. 6062; *olitiō* (Scrib. Larg.); *olenticetum*, création d'Apulée d'après *sentietum; olidus* « qui sent », et, par euphémisme, « qui sent mauvais », cf. *olētum*, neutre d'un adjectif *olētus*, « stercus humanum », P. F. 221, 8. Conservé dans un dialecte italien, M. L. 6055 a, ainsi que son dérivé **olītāre*, id. 6055 (les gloses ont *olido* : *ὀλεω*, CGL II 379, 43). De *olētum* : *olēō, -ās* (Frontin). Cf. peut-être aussi *ezolētus* (v. *alō*).

ol(e)faciō; ol(e)factō (dont un doublet ancien *odefaciō* est attesté par Festus, cf. P. F. 110, 9) : sentir une odeur, flairer; et leurs dérivés : *olfactus, -ūs* m.; *olfactōrium, -riolum* « boîte à parfums », etc., tous tardifs.

adolēō : exhiler un parfum, cf. Thes. I 794, 31; *inolēns, -tis* (Lucr. = *ἀνώδης*); *obolēō* (Plt.); *peroleō* (Lucr.); *praeolēō* (*praeolō*, Plt., Mi. 41) : sentir d'avance ou de loin; *redolēō* : renvoyer une odeur; sens figuré « sentir (= avoir l'air), respirer »; *suboleō* (rare), ne s'emploie qu'à l'impersonnel *suboleō mihi* « l'odeur m'en arrive; je flairer » (sens figuré); *grauē, suauē-olēns* (anciens juxtaposés); *-olentia*, dont a été tiré le simple *olentia* (Tert.).

V. odor.

olēri : v. *aboleō*.

olēscō : v. *alō*.

ōlim : à ce moment-là, un jour, une fois. Adverbe de temps marquant l'éloignement par rapport au présent, qui s'emploie du passé comme de l'avenir ou d'un moment quelconque indéterminé, mais non actuel. Prend ainsi le sens de « parfois, quelquefois ». Ce n'est qu'à l'époque impériale (Plin., Tac., Sén.) qu'il prend le sens de *iamdū*. Le *olim olorum* de Pétrone, Sat. 43, est obscur et peut-être corrompu. Ancien, usuel et classique.

Même thème que *ollus*; pour le suffixe, cf. *ezim, interim*.

V. ille.

ōlītānus (-neus) : adjectif glosé *uetustus*. Tardif (Charis., Marcell., Gl.). Adjectif apparenté à *ōlim, ollus*. Cf.

subiūtāneus, praesentāneus, qui supposent **subiūtānus* (> fr. *soudain*), *praesentānus*; v. Thomas, Mél. Havet, p. 514.

ōlla : v. *aula*, M. L. 6059; *ollārius*, 6060.

olle, ollus, olla (neutre non attesté) : pronom démonstratif, doublet archaïque de *ille*, encore employé à l'époque de Varron dans des formules fixées; cf. L. L. 7, 42 : ... *comitūs cum recitatur a praecone, dicitur « olla centuria ... in funeribus indiciū, quo dicitur « ollus leto datus est »*. Le nominatif *olle* est dans une loi de Servius Tullius citée par Fest. 260, 9, *si parentem puer uerberit aut olle plorassit*. Les poètes usent encore du datif singulier *olli* et des nominatifs et datifs-ablatifs pluriels *olli, ollis*. L'abrégé de Festus, 17, 23, note : *ab oleos dicebant pro ab illis; antiqui enim litteram non geminabant*, et 217, 2, *ollic, illic*. Cf. *ōlim* et *uls, ultrā*. V. ille.

olor, -ōris m. : cygne. Peut-être depuis Lucilius (268 M.); toutefois, le texte (Non. 200, 20) est corrompu. Surtout usité dans la langue impériale (poètes, Plin.). Cicéron et Lucrèce ne connaissent que l'emprunt grec *cygnus*.

Dérivés et composés : *olōrinus; olōrifer* (Stace, Claud.).

Le mot ne se retrouve clairement qu'en celtique : gall. *eleirch* (pluriel) « cygnes », irl. *ela* « cygne ». Le grec a des mots de forme voisine, mais de sens différent : gr. *ὀλιός*, désignant à ce qu'il semble un oiseau aquatique, mais peut-être faut-il lire *ἐρωδιός* « héron », et *ὀλέα* « oiseau chanteur des marais ». Ailleurs le « cygne » a des noms sans doute tirés de la blancheur de son plumage : ainsi v. h. a. *albiz* et sl. *lebedi*, et ceci conduit à rapprocher avec vraisemblance un groupe de mots signifiant « blanc » : v. *albus* et *alica*, avec le renvoi à l'étude de V. Bertoldi. L'italique et le celtique auraient des formes à vocalisme *e* (*olor* de **elor* devant l vélaire; cf. *holus*).

***oluatium** : *Antistius Labeo ait esse mensurae genus*, Fest. 222, 18. Sans autre exemple; peut-être à lire *oluatium*.

olus, olusātrum : v. *holus*.

omāsūm (*omassum*), -i n. : tripes de bœuf, gras double. Sans doute gaulois, glossé *βέστιον κόπιον λαπαρόν τῇ τῶν ἱελλῶν γλώττῃ*, CGL II 138, 29. Mot populaire, attesté depuis Naevius.

ōmen, -inis n. (*osmen* de Varr., L. L. 6, 76 et 7, 97, est peut-être une forme inventée pour justifier l'étymologie *osmen ab ore*) : présage. Le faux rapprochement de *ōmen* et de *os* (Cic., Diu. I, 45, 102; Festus, P. F. 213, 2) a fait que *ōmen* a souvent le sens de « parole de bon ou mauvais augure; présage donné par la voix », et *nōmen* est souvent en rapport avec *ōmen* : *bona nomina, bona omina*, dit Cic., l. 1. Mais la formation **ōs-men* serait sans exemple et dépourvue de sens; le suffixe d'instrument *-men* s'ajoute à des thèmes verbaux (cf. *lū-men, mō-men, nū-men*, etc.), non à des thèmes nominaux. D'autre part, *ōmen* et son dérivé *ōminōsus* se disent de toute espèce de présages; cf. Vg., Ae. 2, 691, *da deinde auxilium atque haec omina firma*, et Messala ap. Gell. 13,

14, 5, *montem... auidus obscenis ominosum*. Ancien, usuel et classique.

Dérivés et composés : *ōminor, -āris* (*ōminō*, Pomp.) : présager; *ōminātor, -itō* (rares); *ōminōsus* (cf. *portentōsus*); *ōminālis* et *in-ōminālis* : de mauvais présage (Gell., Macr.); *inōmināsus*, dans -a *cubilia*, Hor., Epod. 16, 38 (calque du grec *ἄνομος*?).

abōminor, -āris (*abōminō*); la forme déponente semble la plus ancienne. Priscien, GLK II 380, 11, note comme une singularité l'emploi du passif par Verrius Flaccus : repousser comme un mauvais présage; et, dans la langue commune, « s'écarter avec horreur de, détester, abominer » = *ἀπορροσσω*. Ancien, usuel. Dérivés (presque tous de la langue de l'Eglise) : *abōminātiō* « fait de repousser » et « chose abominable » (= *βδελύγμα*); *abōmināmentum; abōminābilis; abōminōsus*. M. L. 34 (?).

Omen représenterait **aug-s-men* d'après Havet, MSL 4, 223, et s'apparenterait à *augeō, augur*, qui appartiennent également à la langue augurale. On ne peut faire que des hypothèses incertaines. Cf. Stolz-Leumann, Lat. Gr. 2, p. 113.

ōmentum, -i n. : membrane grasseuse qui enveloppe les intestins; épiloon ou tablier; par suite « membrane ». Le sens étant « ce qui recouvre, enveloppe », comme *abdomen* (cf. Celse 4, 1; Plin. II, 204, o. *sunt membranae quae exta continent*, Schol. Pers. 2, 47), on a pu imaginer que *ōmentum* remonte à **ouimentum* (cf. *ind-ut, ex-ut*), avec réduction dialectale de *ou* à *ō*. Terme technique qui n'apparaît pas avant Catulle, suspect d'être emprunté, comme *omāsūm*. La forme *ōmen* (Arn.) est refaite d'après *omēmen, mōmentum*.

Dérivé : *ōmentātus* (Apic.).

ommentāns : v. *manēō*.

omnis, -e : adjectif et pronom correspondant pour le sens au gr. *πᾶς, πᾶσα, πᾶν* « tout, toute; tous, toutes », le neutre *omne* traduit dans la langue philosophique le gr. *τὸ πᾶν*. Au singulier, *omnis* a le sens indéfini « toute espèce de »; *omnis homo* « tout homme; l'homme en général »; Cic., Off. I, 43, 152, *cum omnis honestas maris a partibus quatuor*. Du sens de « en général », on est passé au sens de « dans l'ensemble »; de là des emplois comme Cés., B. G. I, 1 : *Gallia est omnis diuisa in partes tres*. — *Tōtus* signifie « entier, total »; toutefois, au singulier, *tōtus* et *omnis* s'emploient souvent l'un pour l'autre, même chez Cic. et Cés., e. g. B. G. 3, 8, 1, *omnis orae mariuimae*, et 3, 16, 1, *totius orae mariuimae*.

Dérivé : *omniō* adv., « en totalité, entièrement; en tout; en général, dans l'ensemble ». Sert aussi de particule affirmative. Souvent joint à une négation qu'il renforce, comme notre « pas du tout, rien du tout ». Sans doute ablatif d'un adjectif **omn-in-us*.

Nombreux composés en *omni-*, type *omnimodis*, dont beaucoup sont des imitations littéraires de composés grecs en *παν-* (e. g. *omnipolēns* = *παγκράτης*).

Omnis, bien qu'attesté de tout temps, n'est guère conservé que dans les dialectes italiens; cf. M. L. 6064. Partout ailleurs, il a été éliminé au profit de *tōtus*.

Aucun mot pareil ailleurs. Les mots signifiant « tout »

diffèrent d'une langue indo-européenne à l'autre; gr. *πᾶς* n'a pas non plus d'étymologie claire. On pense naturellement à un dérivé de *ops*.]

onager (-grus), -grī m. : emprunt au gr. *ὄναρος*; de puis Plaute.

onco-, -ās, -āre : braire (se dit de l'âne, Carm. Philom. 55, *oncat asellus*, où un doublet *uncō* est employé en parlant de l'ours, ibid. 50).

L'o initial de ce mot tardif montre qu'il est emprunté au gr. *ὄνκαμαι*; cf. *roncō*.

onus, -eris n. : charge, fardeau (s'emploie au propre et au figuré). Ancien, usuel, classique. Conservé en logogriphes? Cf. M. L. 6066.

Dérivés et composés : *onustus* : chargé, d'où en bas latin *onustō*, -ās; *onerō*, -ās; *onerārius* : -a nāuis; *onerōsus* (poétique et postclassique) et *inonerōsus* (ignat.); *onerōsius* (Tert.); *dēonerō* (rare); *exonerō* : décharger; *obonerō* (Rufin). Graphies artificielles *honustus*, *honustus*, en jeu de mots avec *hōnōs*.

L'o radical ne s'explique pas directement dans un thème en *-es-. L'a du mot correspondant skr. *dnah* (gén. *dnasah*) « voiture de charge » est ambigu. Le grec a un dérivé d'un nom radical apparenté dans *ἀνία* « chagrin », lesb. *ἀνία* et *ἀνιος* « importun, fâcheux ». Le vocalisme de *onus* peut venir d'une forme à vocalisme o de ce nom racine (cf. *hōnōs* et *pondus*) ou être dû à une assimilation *enos > *onos, *onus*.

opācus, -a, -um : -a uocantur umbrosa (Fest. 200, 5) « qui est à l'ombre » (opposé à *apricus*; cf. Cic., Part. Or. 10, 36; Varr., R. R. 3, 14, 2); et par suite « obscur, où la lumière ne pénètre pas ». Ancien (Pacuv.), usuel, classique. A la différence de *obscurus*, ne s'emploie pas au sens figuré. M. L. 6069.

Dérivés et composés : *opacitās* (époque impériale); *opācō*, -ās : ombrager, M. L. 6068, et *inopācō* (Col.); *inopācus* = *σκοιός* (Gloss.).

On admet souvent qu'il y a ici un dérivé de la préposition *op-*, ob- avec un suffixe *-āko-. Mais pareil suffixe n'est guère usuel en latin; du reste, il ne s'ajoute pas à des prépositions (le type de skr. *apāka-* est tout différent; v. sous *oculus*). Et cette étymologie ne rendrait, en tout cas, pas compte du sens matériel de *opācus*. Donc, étymologie inconnue.

opalus, -ī m. : opale (Plin., Isid.). Sans doute mot d'emprunt; le grec a *ὀπάλιος*, qui semble provenir du skr. *āpālaka* « pierre ».

opera : v. *opus*.

operiō : v. *aperiō*.

opieus, -a, -um : autre forme du nom des Osques, cf. gr. *ὀρυκός* et Fest. 204, 28, employé comme terme d'injure, « ignorant, sot ».

opifera n. pl. : v. *ops*.

ōpilīo (ūpilīo), -ōnis m. : 1° berger; 2° sorte d'oie-seau, « genus auis », P. F. 207, 11, qui n'est pas autrement connu, peut-être la bergeronnette. Cf. *opunculo*. Ancien (Plt., Cat.), mais rare; la variation *ō/ū* est probablement d'origine dialectale.

Sans doute ancien composé dont le premier terme

serait *ouis* (v. *ouis*) et dont le second n'est pas clair. On explique arm. *hosiw* « berger » par **owi-pā-* « gardeur de moutons ». Cf. gr. *οἰσολός*.

opimus, -a, -um : gras (souvent joint à *adipālis*, *altis*, *pinguis*); par suite « fertile, riche » : *hostiae opimae*, *praecipue pingues*; et *opima*, *magnifica et ampla*, F. 202, 22. Ancien (cf. Lex Numae 4, ap. Fest. 204, 13), usuel, classique. Spécialisé dans le groupe *spolia opima*, qui désignait les dépouilles enlevées par un général romain à un général ennemi qu'il avait mis à mort; cf. Fest., l. 1.

Dérivés : *opimūds* (rare); *opimō*, -ās (époque impériale); et *Opimius*, nom d'une gens à Rome.

Sans rapport avec *Ops*, malgré Festus.

Pas d'étymologie claire; v. Benveniste, BSL 51 (1955), p. 31, qui rapproche gr. *πῆμλη* « graisse » ?]

opīnor (*opeīnor* sur un miroir de Préneste, CIL I² 547; v. R. Bloch, Rev. Phil. 1952, p. 181 sqq.), -āris, -ātus sum, -ārī (doublet archaïque *opīnō*, -ās) : avoir une opinion, être d'une opinion; souvent employé en incise, *opīnor*, ut *opīnor* « (comme) c'est mon opinion », *ἀς ἐπολ δοκεῖ*. Les autres formes sont rares. *Opīnor* et le substantif correspondant *opīniō*, dans la langue philosophique, traduisent *δόξα*, *δόξα*, que les Grecs opposent à *ἐλπίς*, *γνώσις*, *ἐπιστήμη* et aux verbes correspondants; *opīniō* a pris le sens de « croyance » (pour lequel il n'y a pas de mot apparenté à *crēdō*, et que *fīdēs* ne rend pas), souvent avec la nuance accessoire de « croyance imaginaire ou fausse », ainsi Cic., Scaur. 7, *apud homines barbaros opinio plus ualeat saepe quam res ipsa*; *opīnātus* celui de « imaginaire » : -a bona, mala. Synonyme de *δόξα*, il est aussi devenu synonyme de *fāma* au sens de « réputation, renommée »; de là, à basse époque, *opīnātus* au sens de « célèbre, fameux ». Au sens philosophique de *opīniō* se rattachent *opīnābilis*, qui traduit le gr. *δοξαστός*, *opīnātiō* = *δόξα*, *opīnator* = *δοξαστής*, tous deux créés par Cicéron, sans doute d'après Platon (sur le sens de *opīnator* « collecteur de blé pour l'armée », v. les Cod. Iust. et Theod., St Aug., Epist. 268, 1); *opīnōsus* (Tert.). Lucrèce crée *opīnātus* (4, 465) parce que *opīnātiō* n'entre pas dans l'hexamètre. Ancien (Naev., Plt.), classique. M. L. 6073 a : *opinio*.

Autres dérivés et composés : *adopīnor* : création de Lucr. 4, 816, pour traduire *προσδοξάζω*; *inopīnātus*, *necopīnātus* (classique, Cic.) « inattendu », sur lequel a été fait sans doute analogiquement *inopīnāns* (unique-ment dans les historiens, non dans Cic.); *necopīnāns*; *inopīnus*, *necopīnus*. Il est difficile de dire si *opīnor* est dérivé de l'adjectif *opīnus* que supposent les composés in- et *nec-opīnus* ou si, au contraire, *inopīnus*, *necopīnus* sont refaits d'après in- et *necopīnātus*. L'apparition tardive de in- et *nec-opīnus*, qui ne sont attestés qu'à partir de Virgile, donnerait à croire que ce sont des formes créées sur *opīniō* d'après le modèle grec *δόξα/δόξος*. Cf. *anhēlus* et *festinus*.

On a rapproché le groupe de *optiō*, *optāre* : *opīniō*, *opīnārī* seraient dérivés d'un thème en *-yen-, fait sur **op-*. Mais le sens diverge et la formation serait d'un type sans doute unique en latin (cf., toutefois, *festinō*). Donc étymologie obscure.

opiō : v. *opiō*.

opiter (δ) : est cuius pater au uiuo mortuus est, ducto uocabulo aut quod obitu patris genitus sit, aut quod auom ob patrem habeat, i. e. pro pater, P. F. 201, 17. Usité seulement comme pronom; cf. T.-L. 2, 17, 1 et 54, 3.

L'orthographe par o et la quantité brève de l'o (Sil. Ital. 10, 13) excluent que l'on ait ici un composé de *auos* et de *pater*, composé dont la structure serait, du reste, contraire aux règles. Le premier terme de ce composé est donc indéterminé.

opitulus : v. *ops*

oportet, -uit, -ēre : impersonnel « il faut », *δεῖ* (comme pour *libet*, etc.), quelques traces de pluriel, e. g. *oportuerint*, Caec.; *oportebant*, Tēr., plus fréquentes à basse époque, v. Souter, s. u.). Marque à l'origine la convenance, le devoir moral plutôt que la nécessité; c'est ainsi que Cicéron oppose *oportet* « il est bon de, expédient de » à *neccessesse* « il est nécessaire de », *opus est* « il est besoin de »; e. g. Verr. 2, 4, 39, § 84, *tamquam iura fieri non solum oporteret, sed etiam neccessesse esset*; et Att. 13, 25, 1, *hoc fieri oportet et opus est*. Cf. encore Enn. ap. Cic., Tu. 2, 17, 39, *qui alteri exitum parat, | eum scire oportet sibi paratam pestem... parem* (il est bon qu'il sache...). A servi ensuite à exprimer l'idée de devoir, d'obligation, Cic., Or. 22, 74, « *oportere* » enim perfectionem declarat officii, quod et semper utendum est, et omnibus : « *decere* » quasi aptum esse consentaneumque temporis et personae. Ancien, usuel et classique. Formes romanes rares et douteuses. M. L. 6075. Pas de dérivés. Dans la langue familière, comme le fr. « devoir », sert à indiquer une probabilité, e. g. Plt., Ru. 568, *meas oportet intus hic esse mulieres* « Ce doit être... ».

A été expliqué comme issu de **op-uortet*, de **uortetō* qui s'apparenterait à *ueritō* (cf. *τροπέω*, *τρέπω* ais, pour le sens, *αχρήστ*). Mais le latin n'a pas, sans préverbe, de verbe pareil à v. sl. *crātiti* « tourner », et l'étymologie reste en l'air. Rapproché de *opportūnus* par les Latins, d'où la graphie *opportet* fréquente dans les manuscrits et, inversement, *opportūnus*.

opperior : v. *periculum*.

oppidum, -ī n. : 1° ville fortifiée, place forte; puis ville, en général, par opposition à l'*rbs*, réservé à Rome; de là *oppidānus* (par opposition à *urbānus*) « provincial »; cf. Cic., Brut. 69, 242, *oppidanum et inconditum genus dicendi*; *oppidāni* chez les historiens désigne aussi « les habitants d'une place forte assiégée », et par suite les « assiégés »; 2° synonyme de *carcerēs* « barrières du cirque », endroit d'où s'élançaient les chars; cf. Varr., L. 5, 153, *in circo primum unde emittuntur equi, nunc dicuntur carceres, Naeuius oppidum appellat*; et P. F. 201, 6 sqq. Ancien (Plt., Enn.), usuel et classique.

Dérivés et composés : *oppidulum* (Cic., Hor.); *oppidātum* (Suét.); *oppidāneus* (Cod. Theod.); *inoppidānus* (= *ἀδόκητος*; tardif et rare).

A la même forme, mais sans rapport de sens immédiat visible, se rattache :

oppidō : adverbe de la langue familière, synonyme renforcé de *multum* qui appartient surtout à l'époque républicaine et était tombé en désuétude au temps de Quintilien; cf. I. O. 8, 3, 25. L'abrégié de Festus, P.

F. 201, 9 sqq., en donne une étymologie peut-être populaire : *oppido ualde multum. Ortum est autem hoc uerbum ex sermone inter se confabulantium, quantum quisque frugum faceret, quantum multitudo significaretur, saepe respondebatur quantum uel oppido satis esset. Hinc in consuetudinem uenit ut diceretur oppido pro ualde multum. Itaque si qui in aliis rebus eo utuntur, ut puta si quis dicat « oppido didici, spectaui, ambulau », errant quia nulli eorum subici potest, uel quod satis est.*

Oppidō est l'ablatif n. d'un adjectif pris adverbialement, qui rappelle gr. *ἐμπέδον* « solidement, fermement ».

Sur la façon dont *oppidum* peut se rattacher et à *oppidō* et au substantif indo-européen représenté par skr. *padām* « pas, trace de pas, lieu, place », gr. *ἔδον* « sol, terre », arm. *het* (gén. *hetuy*) « trace de pas », omb. *pefūm*, *persom-* « trace », on ne peut faire que des hypothèses incertaines. — Le nom de la « citadelle » représenté par skr. *pūr*, lit. *pilis*, gr. *πόλις* (*πόλις*) n'est pas attesté hors de ce groupe oriental de l'indo-européen. Le germanique et le celtique ont des dénominations isolées : v. h. a. *burg*, etc., et gaul. *dūnon*. Le lat. *oppidum* est aussi propre au latin.

oppilō, -ās, -āui, -ātum, -āre : boucher (un vase, une porte, etc.); *oppilātiō*. Comme *obūtrō*, attesté depuis Caton jusque dans la Vulgate. Demeuré dans quelques dialectes romans, dont certaines formes supposent un doublet **appilāre*, M. L. 6076 (cf. *obūtrāre* et **atturāre*). De *pilō* (v. *pila*) ou de *pilum*?

opportūnus, -a, -um : v. *portūnus*, sous *portus*.

***ops, opis** f. (le nominatif singulier du mot en tant que nom commun n'est pas attesté; en tant que nom propre, il existe un nominatif *Ops*, Plt., Ha. 893, *Mīnerua, Lato, Spes, Opis* (opes B obs C) *Virtus, Venus*; et P. F. 203, 19, *Opis dicta est coniunx Saturni*; mais *Opis* est une formation secondaire comme *bouis*, *Iouis*, *canis*, etc.); l'ablatif singulier est toujours *ope* dans les textes (opid de l'inscription falisque de Sardaigne, CIL I² 364, est analogique comme *bouid*, *conventionid*; cf. Ernout, *Textes arch.*, n° 62), *Ope*; on ne peut tenir compte de *opi* que Varron emploie à l'appui d'une fausse étymologie : *oppidum ob opi dictum*, L. L. 5, 141, ni de *inopi*, usité par les poètes dactyliques pour éviter le tribrake *inōpē*, et qui n'est pas plus probant que *memori*, etc.; le génitif pluriel est toujours *opum*).

Le sens est : 1° abondance; d'où « ressources, richesses, force », cf. Cic., Att. 14, 4, 5, *omni ope atque opera enitar*; souvent au pluriel collectif dans ce sens : *opes*, cf. *diuitiae*, *cōpiae*; 2° aide, assistance [o. *ferre*, *petere*, etc.]. Personifiée et divinisée dans la déesse *Ops Consua*, *Opis*, femme de Saturne, déesse de l'Abondance (sur *ope tolesiai* de l'inscription de Dueros, v. Goldmann, *Duenosinschr.*, 109 sqq.); cf. P. F. 203, 18 : *Opis dicta est coniunx Saturni, per quam uoluerunt terram significare, quia omnes opes humano generi terra tribuit...*; de là : *Opulia dicebantur dies festi quibus Opī supplicabatur*, P. F. 201, 3. Cette personnification montre que *ops* appartenait d'abord au parler rustique (sabin). La langue a évité le monosyllabe du nominatif; il en est de même pour le composé *cōps*, cf. plus bas. Les autres cas de *ops* se rencontrent plutôt à l'époque

républicaine ; sous l'Empire, ils sont surtout du vocabulaire poétique, et l'emploi s'en raréfie à mesure que l'on avance. Non roman.

Dérivés et composés : *opulentus* (et plus rarement *opulēns*, refait sur le superlatif *opulentissimus*, d'après *benevolētissimus/beneuolēns, beneuolus* ; cf. pour le suffixe *luculentus, fraudulentus, etc.*) : riche en, abondant en (avec l'ablatif) ; ou, absolument, « riche, abondant » ; *opulentia* (ni dans Cic., ni dans Cés.) et pl. *opulentiae* = *diuitiae* ; *opulentitas* (Plt., Caec.) ; *opulētō* (rare, époque impériale) ; cf. aussi *opulēscō* (-liscō dans *Furius Antias ap. Non. 148, 15*).

opifer : qui porte secours ; sur *opisphora, funes quae cornibus antennae dextra sinistrae tenduntur retrouersae*, Isid., *Or. 19, 4, 6, v. Sofer*, p. 30 et 170, et Rich., s. u. *opiferae*. On a supposé une déformation, par étymologie populaire, de *ὀπῆρ*, même sens.

Opigena, épithète de Junon, fille d'*Ops*, interprétée par la croyance populaire en « *quae opem gignit* » ; cf. P. F. 221, 6, *Opigenam* Iunonem matronae colentem, quod ferre eam opem in partu laborantibus credebant.

opiparus (archaïque) : abondant en ressources, richement préparé, abondant ; *opipare* (joint à *opimē* dans Plt., Ba. 373) ; *opitulus*, -i m. : *O. Iuppiter et Opitulator dictus est, quasi opis lator*, P. F. 201, 20. De là : *opitular, -āris* (*opitulō*, Liv. Andr.) : « porter secours », rare et archaïque ; Cicéron l'emploie encore, mais sous l'Empire ne semble plus attesté après Pline ; *opituliō* (Arn., Dig., Vulg.) ; *opitulus* (Fulg.).

**cōpis*, **cōpis* (attesté seulement à l'accusatif et à l'ablatif singuliers *cōpem* et *cōpi*) : abondamment fourni de, riche. Rare et archaïque, détrôné par le dérivé de *cōpia*, *cōpiōsus*. De **cōpis* dérive :

cōpia : abondance, ressource, secours. Passé en *irl. cōb, coip*. Personifié et divinisé : *cōpia* qui remplace *Ops*, cf. *Cornū Cōpiae* ; au pluriel *cōpiae*, spécialisée dans la langue militaire au sens de « ressources en hommes, forces, troupes » ; *cōpiōsus, cōpiōsē, cōpiolae, cōpior, -āris, cōpiārius, cōpiōsitas*, tous rares et tardifs.

inops adj. : dépourvu de, sans ressource ; *inopia* : manque ; *i. argentii* : dénuement, disette ; *inopiōsus* (Plt., formation plaisante, cf. *iēiūdiōsus*, d'après *cōpiōsus*).

Enfin, à *ops* il faut rattacher la glose *opio* : *ὀπρωδ*, CGL II 319, 5 ; et l'adjectif *opimus, optimus* (formes isolées *optima*, CIL VI 1958 [12 1206] ; *optimae*, VI 17115, d'après *Opis*) : très bon, le meilleur, excellent. Sert de superlatif à *bonus*. Adverbe : *optimē, optimē* « très bien, fort bien ». Usité de tout temps ; non roman.

Dérivés : *optumās (optimās)* adj. : qui appartient aux *optimi* ; usité surtout au masculin pluriel substantivé, *optumātēs, -ium*, qui correspond au gr. *οἱ ἄριστοι* « le parti aristocratique », « les riches » ; *optimilās* (Mart. Cap.).

Survivance d'un nom d'action radical dont d'autres représentants indirects sont signalés sous *opus*, qui appartient à la même racine. Cette racine, qui a été beaucoup employée dans la langue religieuse, désignait l'activité productive. Avec le suffixe complexe *-n-es- qui sert pour indiquer les biens, les profits, les sanskrit a

āpnah « produits, biens, propriété », hitt. *happina-* « richesse ». On rapproche aussi lit. *āpstas* « abondance, provision », *āpstus* « riche » ; mais, si le rapprochement est juste, il vaudrait mieux partir du type de *opus*.

**Cōps* et *inops* présentent le second élément sous la forme athématique régulière ; cf. *compos, etc.*

Le superlatif *optimus* rappelle, pour le sens, des formations telles que *bhāgavān* (littéralement « pourvu de richesse ») et *maghāvān* en sanskrit. L'Avesta a, avec une valeur religieuse assez souvent, *svōstō* et le plus utile, le meilleur », en face de *saōc* « profit » et de *šūrō* « fort ». L'idée de « le meilleur » a, dans plusieurs langues, une expression indépendante de celle de « bon », ainsi en grec, en slave, en germanique, en celtique.

opsōnium (*ob-*), -i n. : provisions de bouche, marché. Emprunt au gr. *ὀψώνιον* ; la graphie *ob-* au lieu de *op-* a été influencée par le préverbe *ob-* (cf. *absinthium* et *zýnthion*). A *opsōnium* correspond un verbe de formation toute latine *opsōnō* (ou *opsōnor* déponent) qui traduit le gr. *ὀψώνω* (cf. *anclō* et *ἀνκλώ*). Fréquentatif *opsōnitō* dans Caton, d'après Fest. 220, 15. De *opsōndre* dérivent *opsōnātiō, -tor, -tus, -ūs*. Ces termes appartiennent surtout au vocabulaire de la comédie et de la satire. Emploi figuré dans Cic., Tu. 5, 97. Non romans ; mais le v. angl. a *oefesne* (avec substitution du préfixe *ab-* à *ob-*).

optiō, -ōnis f. et m. : 1° faculté ou liberté de choisir ; libre choix ; 2° dans la langue militaire, a le sens concret de « adjudant choisi par le centurion » et, naturellement, le genre masculin ; cf. P. F. 201, 23 : *natio est optatio, sed in re militari optio appellatur is quem decurio aut centurio optat sibi rerum priuatarum ministerium, quo facilius obeat publica officia* ; et F. 216, 23 : *optio qui nunc dicitur, antea appellabatur accensus. Is adiutor dabatur centurioni a tribuno militum. Qui ex eo tempore (quo optare) quem uelint centurionibus permittitur, etiam nomen ex facto sortitus est. Pour le passage du sens abstrait au concret, cf. *uigiliae, opera* et, pour la déclinaison, *centuriō, decuriō*. De ce nom dérive *optiōnātus* « un decurionatus, pontificatus dicitur, ut Cato... », F. 220, 9.*

Dérivés et composés de *optiō* f. : *optiūus* : choisi (rare, époque impériale), sans doute tiré du composé *adoptiūus*, plus ancien (Scipio min.) : « i uocantur hi (tutores) qui ex optione sumuntur », Gai. Inst. 1, 154 (opposé à *datiūus*) ; *adoptiō* « choix » et, dans la langue du droit, « adoption » ; *adoptiūus*, opposé à *nātūralis*.

Optiō est le substantif verbal d'un verbe **optiō* « je choisis » non attesté, mais dont une trace paraît subsister dans la glose de P. F. 222, 24, *praedotant* (l. *praedopiant?*), *praepant*. **Optiō* a été remplacé par le fréquentatif :

optiō, -ās (*optor*, Fulg., Peregr. Aeth.) : choisir ; cf. Plt., Ru. 852, *opta ocus : rapi te... mauis an trahi* ; sens ancien, repris par la langue de la poésie impériale ; et dans l'usage courant et classique : « choisir dans son esprit, souhaiter » ; *optatiō* (Cic.), -*tor, -tus, -ās* (tardifs) ; *optābilis* et *inoptābilis* ; *inoptiūus* ; *optiūus* (terme de grammaire, scil. *modus* = ἡ ἐκτικὴ ἐγκλίσις), v. *irl. optait* (savant) ; *adoptiō*, qui a pris un sens technique dans la langue du droit « adopter » ; *adoptatiō, -tor,*

-ticius ; *cooptiō* (*cōptiō*) « choisir, élire par cooptation » ; *cooptatiō* ; *cooptiō* « souhaiter vivement » ; *praepiō* (synonyme de *mālo*, fréquent et classique, non cicéronien) ; *red-optiō* (Tert.).

Optiōre, bien qu'usité de tout temps, est peu représenté dans les langues romanes ; cf. M. L. 6077.

On rapproche ombr. *u petu* « diligēt, optātō » et *opeter* « lecti », osq. *u fteis* « uolūtātis » (cf., toutefois, Devoto, T. E. 351, et Vetter, *Hdb. 204* et 43). Le rapprochement proposé avec tch. *japati* « observé », v. sl. *ne-vās-apnū* « inopinément » est trop isolé pour inspirer confiance. — A cause du vocalisme *o*, qui indique un ancien présent athématique, on peut penser à rapprocher hitt. *epmi* « je saisis », où serait conservé le vocalisme *e* (et arm. *unim* « je possède, j'ai »?). L'a de lat. *apiō* serait un *a* ajouté à l'initiale et n'indiquerait pas un ancien vocalisme ; du reste, le latin a *co-ēpi*, avec le vocalisme *ē* (v. *apiō* et *coēpi*). Simple hypothèse.

optumus (opti-) ; **opulēns, -lentus** : v. *ops*.

opulus, -i f. : érable montagnard (Colum. 5, 7, 1) ou viorne obier, appelé aussi *rumpūtūus* d'après Pline. Attesté depuis Varro, R. R. 1, 8, 3 qui attribue le mot aux *Mediolanenses* : *ut M. faciunt in arboribus quas uocant opulos* ; cf. Plin., H. N. 14, 12. Peut-être celtique (cf. *ebulus*). Conservé dans quelques dialectes italiens, M. L. 6078 (cf. aussi all. *Affolder* « Ahorn ») et Pedrotti-Bertoldi, *Nomi dialettali*, p. 4. Rapproché de *ἀπυλός* *αἰφύρος* par Quayle, MSL 19, 213 ; v., toutefois, *pōpulus*.

***opunculō** : *quod opilionis genus cantus imitatur*, P. F. 207, 12. Sans autre exemple. Lire *opi(li)unculō* (Lindsay) ?

opus, -eris n. : travail, ouvrage, surtout au sens concret de « produit du travail, œuvre (gr. *ἔργον*) » ; cf. *opus facere* « faire un travail », *opera* « les travaux », *opifex*, etc. Le terme général se spécialise dans les langues techniques ; se dit notamment du travail des champs (à côté de *labor*) ; des « ouvrages » de défense dans la langue militaire ; des « ouvrages » d'un auteur, des « œuvres » d'un artiste ; des « bonnes œuvres », *bona opera* traduisent *καλὰ ἔργα*, dans la langue de l'Eglise. Quelquefois s'emploie dans la langue familière avec un sens affaibli, voisin de *rēs* (cf. *facinus, negotium*). A servi aussi à former des locutions adverbiales : *magn(ō) opere, tant(ō) opere, quant(ō) opere, nim(ō) opere*, qui ne sont que des renforcements de *multum, tantum, quantum, nimium*.

Un emploi spécial de *opus* est dans la locution *opus* est suivie de l'ablatif-instrumental de la chose dont on a besoin et du datif de la personne intéressée : *mihi opus est aliquā rē* « il y a du travail, il y a affaire pour moi avec quelque chose », d'où « j'ai besoin de quelque chose », cf. le fr. « besoin » et « besogne ». Pour la différence entre *opus esse* et *indigere* ou *neceesse esse*, v. Cat. ap. Sén., ad Luc. 94, 28 ; Sén., ad Luc. 9, 12. Quand le complément de *opus esse* était un verbe, il était à l'ablatif du supin ou du participe passé neutre : *maturato opus est, quod scitu opus est*, constructions qu'on trouve encore dans Cicéron. Mais des influences analogiques se sont exercées et, d'autre part, la tendance du latin à

substituer la tournure personnelle à l'impersonnel a agi également sur *opus esse* : de là des constructions comme : *materialiam, et quae opus sunt, dominus praestabit*, Cat., Agr. 14, 3 ; ou comme *puero opus cibum*, Plt., Tru. 902 ; *ad consilium pensandum temporis opus esse*, T.-L. 22, 51, 3 où le génitif a été introduit analogiquement d'après les verbes du type *egō, indigēs* par exemple ; chez Columelle 9, 1, 5, on voit apparaître *opus habeo* que blâme le grammairien Diomède, GLK I 316, 32 sqq., *ut Graeci dicunt xpeῖov ἔργον... nos non dicimus opus habeo, sed opus est mihi*. Cet emploi de *opus* dans le sens de « besoin » a subsisté dans quelques langues romanes, cf. M. L. 6079, tandis que *opera* subsistait avec le sens de « œuvre ». A *opus* neutre concret correspond, en effet, un féminin désignant le « travail » au sens abstrait, qui n'est sans doute que le pluriel collectif de *opus*, devenu féminin :

opera, -ae f. : activité du travailleur (souvent joint à *cū-a, studium*, opposé à *otium*) : cf. *operam dare, praebere* « donner ses soins, son travail à, s'occuper de » ; *dediit operā* « en y donnant tous ses soins », c'est-à-dire « à dessein » ; *operā* « par expérience » ; *operae pretium est* « il y a prix pour le travail », c'est-à-dire « il y a intérêt à ». La différence entre *opus* et *opera* a été bien sentie des Latins ; cf. CGL V 36, 5 (Plac.) : *opera et operam, opera sunt artes singulorum et (id est, Deuerling) artificum, operam uero adiutorium esse cognoscimus*. — *Opera* peut s'employer aussi dans le sens concret. Il désigne alors : 1° dans la langue rustique, une journée de travail, cf. Varr., R. R. 1, 18, 2, *quaternis operis singula iugera (conferdere)* ; 2° un journalier, un travailleur (surtout au pluriel) ; cf. Col. 3, 21, 10, *plures operas conducere*. Cf. le double sens du fr. « manœuvre » (mais avec un changement de genre). Ancien, usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 6070. Celtique : *irl. opair* et *opred* « opératus », britt. *ober*.

Dérivés et composés : 1° de *opus* : *opusculum* : petit ouvrage ; et surtout « petit ouvrage littéraire, opusculum ».

opifex c. (fait sur *opus*, comme *mūnifex, homicida, uolūficus*, etc.) : ouvrier, artisan ; d'où *opificō*, CGL II 476, 46 ; *opificium* (Varr., Apul.). Contracté en *officium* (v. ce mot), a pris une acception spéciale et s'est détaché de *opus* ; *officina (opificina* dans Plt., Mi. 880) : atelier, fabrique. Terme général, susceptible d'acceptions plus précises dans les langues techniques, ainsi : 1° poulailler, volière (= *ὀπυλῶν, auitārium*) ; 2° forge (cf. *fabrica*), cf. ital. *fuclina*, M. L. 6045 ; 3° atelier où l'on fabriquait la monnaie ; de là, à l'époque impériale, *officiātor, -trix*. Détaché de *officium* à mesure que celui-ci a développé son sens moral.

2° de *opera* : *opella* : petit travail (rare, poétique) ; *operōsus* : laborieux (sens actif et passif « travail laborieux » et « homme laborieux »), cf. gr. *ἐργώδης* ; *operōsitas* (Tert.) ; *operārius* : relatif au travail ; subst. *operārius, -a* : ouvrier, ouvrier, M. L. 6072.

A *opus* comme à *opera* peut se rattacher le dénomina-tif : *operor, -āris* (et *operō, -ās*, attesté à basse époque et conservé dans les langues romanes, M. L. 6071) : travailler, accomplir un travail ; et spécialement « accomplir une cérémonie religieuse », c'est-à-dire la tâche

que réclament les dieux : *operari est deos religiose et cum summa veneratione sacrificii litare*, dit Non. 523, 8, qui cite, entre autres, Vg., G. 1, 339, *sacra refer. Cererit, laetis operatus in herbis* (cf. Properce, 1, 33, 2); sens conservé encore dans la Pègre. Aeth. 15, 2, qui apparaît aussi dans l'emprunt v. h. a. *opfarōn* « sacrifier ». Cf. *epulae*. Il est à remarquer que le dérivé *operator* (et aussi *operātiō*, cf. *operātiōnēs dēniclēs*) a conservé l'ancien sens religieux qui est dans skr. *apah* et ne se trouve plus dans *opus* ni dans *opera*.

Dérivés tardifs : *operator*, -trix, -tōrius, -tūius, -tiō (langue de l'Église); *cooperator*, -tor. Cf. aussi *inoperator* (Itala = *ἐπεργούμενος*) et *inoperō*, et M. L. 190, **adoperāre*; 2152, **conoperāre*; 3025, **exoperāre* > ital. *scioperare*; et *inoperātus*. Le germanique a emprunté *operāri* (v. plus haut) et *operārius* : m. franc. *opperer*.

Le mot *opus*, apparenté au nom d'action *ops*, *opis*, se retrouve dans skr. *apah* (gén. *apasaḥ*) « œuvre ». Le vocalisme latin o vient du nom radical *op-*. Pareille action s'observe en védique, où existe *apah* « action religieuse, sacrifice », avec la voyelle longue attestée par v. h. a. *uoba* « fête », *uoban* « exercer » (et m. h. a. *uobo* « agriculture »). Le vocalisme e figure dans lat. *epulae*; v. ce mot. Le germanique a de plus v. isl. *aft* « force », *afta* « préparer, gagner », etc., et *eina* « accomplir », *efni* « matériel à employer ». Un dénomatif semblable à *operāri* se retrouve en osque et en ombrien : osq. *ūpsannam* « operandam », plt. 3 sg. *upsed*, 3 p. pl. *upsens*; omb. *impēr. osatu* « operātor », part. *oseto* « operāta » (osq. *upsatuh* « operāti »); cf. pélin. *upsaseter* « operāretur » (passif).

ōra, -ae f. : *orae extremae partes terrarum*, i. e. *maritimae dicuntur, unde et uestimentorum extremae partes, quae quidem et primae dici possunt. Caecilium in Aethione usus est pro initio rei, cum ait (3) : « oram reperire nullam, quam expediam, queo »*, Fest. 196, 31; « bord » (d'un vase, d'une blessure, d'un vêtement, etc.); spécialement « bord de la mer » (*litus, ripa*); et aussi « zone, région »; cf. Enn., A. 114, *luminis oras* « les bords de la lumière », c'est-à-dire la région où aborde le nouveau-né au sortir des ténèbres. Attesté de tout temps. Les représentants romans remontent à *ōra* et *ōrum*. M. L. 6080. Celtique : irl. *or*.

Dérivé : *ōrārius* : cōtier (technique, Pline). Le sens de « bord d'un vêtement » a dû s'exprimer aussi par un diminutif **ōrula*, avec un dénomatif **ōrulare* que supposent les formes romanes du type « ourler » (panroman, sauf roumain). M. L. 6108; B. W. s. u. L'adverbe *ōram*, qu'on ne peut séparer ni de *ds* ni de *ōra*, indique que, malgré la forte déviation de sens, *ōra* doit être un dérivé de *ds* : v. ce mot.

ōra, -ae f. : câble. Peut-être est-ce le même mot que *ōra* « rivage » employé dans la langue nautique avec le sens technique de « câble qui attache le vaisseau au rivage », par opposition à *ancorāre* « câble de l'ancre »; cf. T.-L. 22, 19, 10; 28, 36, 41; Quint. 4, 2, 41. V. Nie-dermann, dans Glotta 19, 5 sqq.

ōrārium : v. *ds*.

ōrāta : v. *aurum*.

orbis, -is m. (ablatif ancien *orbī*; nominatif récent

orbs (d'après *urbs*?), Venant. Fort., Carm. 8, 5) : rond, cercle (plat ou creux, par opposition à *globus*); spécialisé dans différentes acceptions : *orbis terrae, terrārum* « cercle des terres, terre »; dans la langue militaire, *orbem facere* « former le cercle »; dans la langue astronomique, « cercle du Zodiaque »; *o. lacteus* « voie lactée »; orbite, roue, disque; poisson lune, etc. Ancien, usuel. M. L. 6083.

Dérivés : *orbitus* (rare) : en forme de roue; *orbita* f. : 1° trace de roue, ornière (cf. *orbūtōsus* « plein d'ornières », *exorbāre* « dévier de la route tracée »); puis « trace » en général; 2° course, orbite (de la lune). M. L. 6084, *ōrbita* (avec *ō*?, ou plutôt *o* fermé?); B. W. ornière.

orbiculus : roulette, poulie, M. L. 6082; *orbicularis* « cyclamen » (Marc., Ps.-Ap.) et « envie, orgelet », d'après gr. *περὶστροφον*; *orbiculātus*; *orbiculus* (Gloss.), Cf. peut-être aussi *orbicalus*, *orbicalus* « panaris » (Orib.; cf. A. Thomas, Mél. Havet, 520).

On a souvent rapproché gr. *ἐρέφα* « je couvre », *ἐρέφος* « roseau (couvrant une maison) », *ἐρεφός* « toit ». Mais ni la forme de la racine, qui est **rebh-* pour le mot grec, ni le sens ne recommandent ce rapprochement. Étymologie obscure.

Omb. *urleta*, qu'on traduit par *orbūta*, T. E. II b 23, doit désigner un objet de forme circulaire (cf. *orbes aenei* dans T.-L. 8, 20, 8) tenu en main dans une cérémonie religieuse.

orbis, -a, -um : « privé de » (déjà dans Enn., Plt.); et spécialement « privé de ses parents, orphelin, orpheline » ou « privé de ses enfants »; cf. P. F. 195, 9, *orba est quae patrem aut filios quasi lumen omisit*; quelquefois *orba* s'emploie avec le sens de « veuve ». Les dérivés et composés ont également le double sens : *orbūtās*, *orbūtūdō* (archaïque); *orbō*, -ās et ses dérivés; *orbifecō* (Accius); *orbefaciō* (Gloss.); *Orbōna*. Ancien, usuel, classique.

On trouve dans Ov., M. 3, 518, *orbis lumine*, dans Pline 7, 124, *orbis luminis* « perte d'un œil ». *Orbus* a été employé absolument dans le sens de « privé de la lumière, privé de ses yeux », comme le grec moderne *πρόδος*; cf. la glose de Festus citée plus haut, Apul., Met. 5, 9, 2, *exorbāre*, Act. Petr. 20, p. 67, 15, et les gloses du type *orbis* : *πρόδος, ὁρπανός, τυρόδος*. Le rapprochement de *orbis* au sens de « orbite, œil » (cf. Vg., Ae. 12, 670, *ardentes oculorum orbis ad moenia torsit*; Ov., Am. 1, 8, 16, *gemino lumen ab orbe uenit*) a pu jouer un rôle dans cette spécialisation. C'est avec le sens de « aveugle » que *orbis* est demeuré dans les langues romanes; cf. M. L. 6086, *orbis*; B. W. *orvet*; M. L. 3026, *exorbāre*, tandis que le sens de « orphelin » était assuré par le représentant de *orphanus*, emprunt au gr. *ὀρφανός*, attesté dans la langue de l'Église (M. L. 6105). V. Löfstedt, Syntactica, II, p. 374 sqq.

Cf. arm. *orb* (gén. *orboy*) « orphelin » et gr. *ὀρφανός* (dans *ὀρφανότατοι*, *ἐπιτροπικοὶ ὀρφανῶν*, Hés., etc.), d'où le dérivé *ὀρφανός* « vide, dénué de » et « orphelin ».

Got. *arbi*, irl. *orbe* (si toutefois le mot germanique n'est pas emprunté au celtique) « héritage » présentent un développement de sens comparable à celui de *hērēs*. Les deux mots, à l'origine, signifiaient « privé » (de son père). Une différenciation s'est opérée en latin. Le dé-

rivé *hērēs* de la racine **ghēr-* a pris le sens de « héritage », tandis que *orbis* a gardé le sens de « orphelin ». L'allemand *Arbeit* appartient aussi à cette famille.

orca, -ae f. : *genus marinae beluae maximam, ad cuius similitudinem uasa ficaria dicuntur; sunt enim teretes atque uniformi specie*, P. F. 195, 4; 1° orque, épaulard (cf. Plin. 9, 12); 2° vase à gros ventre, tonne (à vin, à poisson salé); cornet à dés (Pompon.). Sert aussi de surnom. M. L. 6087, *orca*. En germanique : v. angl. *orc* « Krug »; néerl. *orck* « bēlue maritima ».

Dérivés : *orcula* (Caton), *orcularis*, qui se rattachent au second sens.

Contamination de deux mots différents à l'origine : *orca* « baleine », qui remonte à *ὀρχυα*, accusatif de grec *ὀρχυς*, sans doute par un intermédiaire étrusque (comme *sporta* en face de *σπορδα*), a été rapproché par l'étymologie populaire de *orca*, emprunté à gr. *ὀρχη* « pot de terre où l'on met des poissons salés », à moins que *orca*, *ὀρχη* ne proviennent tous deux d'une langue méditerranéenne. Cf. Keller, Lat. Volksetym. 248; et Bertoldi, Quest. di metod., 290. Le latin a, d'autre part, *urceus*, évidemment de même origine; cf. aussi *urna*.

Oreus, -i m. (ancien *Vragus* d'après Verrius Flaccus ap. Fest. 222, 6; l. *Vrgus* avec Fulv. Urs.?); nom d'une divinité infernale; « les enfers » eux-mêmes et « la mort ». Ancien (Naev., Plt.). M. L. 6088; fr. *ogre*, v. angl. *orc*.

Dérivé : *orcinus*, adjectif employé dans la langue du droit : *orcini liberti* « affranchis par testament après la mort de leur maître »; d'où *Orcinānus* (Mart.) Étymologie inconnue. Étrusque, d'après Heurgon, *Hommages Niedermann*, p. 168 sqq. I Sur *orcibēta*, v. *bēta*.

ōrdior, -iris, **ōrsus** sum (*ōrditus* sum, Sid., Vulg.), -iri : ourdir [une trame], commencer à tisser; puis, par extension, « commencer, entreprendre »; en particulier « commencer à parler ». Le sens de « commencer » a dû se développer par un rapprochement de *orior* et de *ōrdior*. Des confusions ont eu lieu entre les deux verbes; cf. *aborior*, *abortus*, *adortus*, s. u. *orior* et la glose *ortus est* : *ingressus est*, CGL IV 372, 52, qui se rapporte plutôt à *ōrsus*. Ancien, usuel. Panroman, dans le sens technique de « ourdir ». M. L. 6093, *ordire*.

Le sens spécial « ourdir » en parlant d'une trame est le sens primitif. Pline 11, 24 (80), *Araneus orditur telas*. *Ordiri retia*. Les composés *exōrdior* « monter une « trame » et *redōrdior* « dévider » présentent une acception empruntée au même ordre d'idées. Cic., Or. 2, 23, *Pertexere, Antoni, quod exorsus es*. Plaute, Ps. 399, *Neque exordiri primum unde occipias habes* | *Neque ad detexendam telam certos terminos*. De l'idée de placer les fils sur le métier on est passé à l'acception générale « commencer », par une de ces extensions de sens dont toutes les professions et tous les travaux manuels ont fourni des spécimens au langage. V., par exemple, *reciditius*, *aestimāre*, *praetextus*. Nous disons de même *remettre sur le métier pour recommencer*. — Une parenté entre *ōrdō* « l'ordre, la rangée » et *ōrdior* est possible. Il est intéressant que le sens spécial « ourdir » est le seul qui ait survécu en français (Bréal-Bailly).

Dérivés et composés : *ōrsa*, -ōrum n. subst. de

l'adj. *ōrsus* (rare et poétique) : commencements, entreprises; en particulier dans Virgile « paroles, discours » (d'après *sermōnēs serere, cōnserere, texere*, etc.); *ōrsus*, -ūs (rare, poétique); *ōrsōrius* (bas latin); *exōrdior*; *exōrsa*, -ōrum (poétique); *exōrsus*, -ūs (Cic., De imp. Pomp. 4, 11); *exōrdium* : commencement d'une trame, cf. Quint. 5, 10, 71, et Fest. 200, 4; puis « commencement, exorde » (sous l'influence de *exorior*); *primōrdium*, usité surtout au pluriel *primōrdia*, décomposé en ses éléments par Lucr. 4, 28; *ōrdia prima* : premiers commencements; d'où à basse époque *primōrdialis*, -līter; *redōrdior* (seulement dans Plin., avec le sens technique, *redōrdiri fila rursusque texere*). Tardif : *orditura* : structure (Ven. Fort.).

Le rapprochement avec les gloses d'Hésychius *ὀρχυα* : *ὁ τοῦ τῶν ἐρίων et ὀρχυα* : *τὸν χειρωνακόν* n'est pas satisfaisant pour le sens, même en ce qui concerne *ōrdior*. Le fait que *ōrdō* et *ōrdō* pourraient être parents de *ōrdior* le rend invraisemblable. Le sens de *ōrdō*, *ōrdō* indique un rapprochement avec la racine de *artus*, *armus* et de *ritus*; mais le détail des formes n'est pas expliqué par là. Cette étymologie, quoique vague, rend compte du sens de *ōrdior* : il y aurait eu spécialisation dans une langue technique.

ōrdō, -inis (avec *ō*, c'est-à-dire o fermé attesté par les langues romanes, cf. M. L. s. u., et par l'emprunt gallois *urdd*) m. : d'abord « ordre [des fils dans la trame] », cf. *seriēs*; et, dans la langue commune, « rang, rangée (sens abstrait et concret : *trēs ordinēs lapidum*), alignement, ordre » : *in ordinem, extrā ordinem, ordine*, etc. A pris ensuite dans diverses langues techniques des acceptions spéciales, notamment dans la langue du droit public, où *ōrdō* désigne la classe à laquelle appartient un citoyen, le « rang » : *ōrdō senātorius*, *equester*, *plēbeius*, dans la langue religieuse : *ōrdō sacerdotum*, *haruspicium* (sens conservé dans la langue de l'Église, *ordinēs sacerdotum et levitarum*, Vulg. 2, Esdr. 13, 20; cf. fr. « les ordres »); dans la langue militaire, « poste, rang, ordre de bataille » (cf. gr. *τάξις*); par suite, en vertu d'expressions comme *centuriō primī ordinis*, *ordinēs dūcere*, *ōrdō* arrive à désigner un commandement, *ordinem alicui dare*, *adimere*, et même celui qui l'exerce : *tribunus militum primisque ordinibus conuocatis*, Cés., B. G. 6, 7, 8. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 6094. Celtique : irl. *ord*, britt. *urdd*; germanique : v. h. a. *ordina*, *ordinōn* « Orden, ordnen ».

Il est à noter que *ōrdior* n'a pas le sens de « mettre en rang », mais de « commencer ». Le dérivé de *ōrdō* qui signifie « mettre en ordre », c'est *ordinō*; et les Latins ne sentaient pas une parenté entre *ōrdō* et *ōrdior*, ni entre *ōrdō* et *ōrdō*.

Dérivés : *ordinālis*, terme de grammaire, *ordināle nōmen* (= *τακτικός*); *ordinārius* (non dans Cic., ni dans Cés.) : conforme à l'ordre, ordinaire, régulier, usuel. Souvent employé par les langues techniques dans des acceptions spéciales : *ordinārii cōsulēs* (par opposition à *suffecti*); *-m oleum* (par opposition à *cibitum oleum*); *-a orditō* (opposé à *breuiārium* ou *summārium*), etc.; subst. *ordinārius* m. : 1° (esclave) surveillant qui donne des ordres; 2° centurion de la première cohorte; 3° gladiateur dressé selon les règles (opposé au *cateruārius*). Cf. aussi Fest. 198, 9 : *ordi-*

narium hominem Oppius ait dici solitum scurræ et improbum, qui assidue in litibus moraretur : ob eamque causam in ordine staret adeuntium prætorum. At Aelius Stilo, qui minime ordine uisueret... (Cato) in ea oratione quam scribit de suis uirtutibus contre Thermum (2) : « Quid mihi fieret, si non ego stipendia [in ordine] omnia ordinarius meruissem semper? » Sunt quidam etiam qui manipularum, ... quia infirmi sit ordinis, appellatum credant ordinarius. A ordinarius s'oppose extraordinarius (classique), créé d'après extra ordinem.

ordino, -as : 1° mettre en ordre, ordonner; spéciale-ment « écrire l'histoire de » (= συντάττω); 2° à l'époque impériale : mettre l'ordre dans; par suite, gouverner : o. *prouinciam*; disposer de, répartir : o. *magistratus*; dans la langue de l'Eglise, ordonner un prêtre; dans la langue médicale, « ordonner, prescrire ». Cf. gr. διατάσσω. Dérivés : *ordinatus*, -is; *ordinatum* (classique); *ordinatio* (= τάξις, cf. Vitr. 1, 2; mot d'époque impériale), -tor, -trix, -itius et *inordinatus* (= ἀτακτος), etc. Usuel dans la prose et classique. M. L. 6090, *ordinare*, et 6091-6092, **ordinare*, **ordinium*; *adordinare*, M. L. 192.

V. *ordior*. *Ordinō* a dû être refait secondairement, lorsque le rapport entre *ordō* et *ordnō* eut cessé d'apparaître.

oreae : v. *ōs*, *ōris*.

organum, -i n. (*organus*, tardif) : emprunt au gr. ὄργανον « instrument, mécanique ». Surtout employé sous l'Empire (Vitr., Colum., etc.); o. *hydraulica*, Suét., Ner. 41; spécialisée à basse époque dans le sens d'« orgue », M. L. 6097. Celtique : irl. *organ*, britt. *orian*; germanique : v. h. a. *organa*, *orgina*, etc. Cf. aussi M. L. 6096, **organium*.

Dérivés : *organarius*, -nizō, -nulum (tardifs).

orichaleum, -i n. : v. *aurum*.

ōriela, **ōriclāria**, **ōricilla** : v. *auris*.

oridia : forme vulgaire de ὀρυζα (Apic.).

ōriga : v. *auriga*.

origanum, -i n. (*origanus*) : origan. Emprunt au gr. ὀρίαννον; le dérivé *origanitus* (-tum uinum) est dans Caton, Agr. 127, 2. Demeuré partiellement en roman. M. L. 6099.

orior, -iris, **ortus sum**, **oriri** (on trouve aussi des formes de la 3^e conjugaion *orēris*, *orēre*, *oritur*; *oreretur*, *orerentur*; souvent c'est la métrique qui décide du choix); le participe futur est *ortūrus* (cf. *mortūrus*) malgré *ortus* : se lever; cf. Vel. Long., GLK VII 74, 19 : *oriri apud antiquos surgere frequenter significat, ut apparet ex eo quod dicitur : oriens consul magistrum populi dicit, quod est surgens*; et T.-L. 8, 23, 15, *consul oriens* (usité surtout en parlant des astres, d'où *oriens* s'opposant à *occidens*); s'élancer hors de, sourdre, puis « naître, tirer son origine de »; *ortus* « né, issu de »; *oriundus* (surtout archaïque, encore dans T.-L. et Col.). Ancien, usuel et classique. A subi, toutefois, la concurrence de *surgō*, qui seul a survécu dans les langues romanes.

Dérivés et composés : *origō* : source (*origō fon-*

tium), origine; par suite, surtout dans la langue poétique, « race »; et même, appliqué à des personnes, « ancêtre, fondateur », cf. Vg. Ae. 12, 166, *Aeneas, Romanæ stirpis origo*; M. L. 6100 (v. fr. *orine*). Au pluriel *Originēs* « les Origines », titre d'un ouvrage historique de Caton.

Dérivés (tardifs) : *originālis* « original » et « originel »; *originārius*; *originatiō* « étymologie » (Quint.); *Aboriginēs* (?).

ortus, -ūs m. (opposé à *occāsus*) : lever (d'un astre); naissance.

De *Oriēns* « l'Orient », substantivé : *orientālis* (époque impériale); cf. gr. Ὠκεανός, Ἀνατολή. Irl. *oriens*.

aborior : 1° mourir, disparaître; 2° avorter (sens rare et blâmé par les grammairiens, cf. Don., Hec. 398 : non est latinum « aborta est » sed « abortum fecit »; et Non. 74, 21); *abortus*, -ūs m. (bas latin *aborsus*, par suite d'une confusion entre *orior* et *ordior*, cf. *aborsa* est dans la glose de Donat citée plus haut et *abortiō*, -ōrius) : 1° avortement; 2° fœtus. Dénominaif : *abortiō*, -ōis déjà dans Varr., R. R. 2, 14, et qui ne reparaît plus qu'à très basse époque; M. L. 37; *abortiuius*; *abortiō*, -tre (Itala), M. L. 38; *abortiō*, -ōnis (Plt., Tru. 201); *abortium* (St Jér.) : avortement; *aborscor*, -eris : inchoatif employé par Lucrèce en parlant de la lune qui décroît graduellement. Suffixe d'inchoatif d'après *nāscor*?

adorior (aggrégatif de longinquo; *adorimur ex insidiis et ex proximo*; nam adoriri est quasi ad aliquem oriri, i. e. exsurgere, Don., Ad. 3, 3, 50) : s'attaquer à; aborder (sens propre et figuré); commencer. Tite-Live emploie fréquemment l'expression *oppugnare adortus*, cf. 22, 9, 2; 24, 41, 8; 28, 3, 6. Le participe est *adortus*, mais à partir d'Aulu-Gelle apparaît *adorsus*, qui s'explique comme *aborsus*. M. L. 194, *adortia*.

coorior : se lever, surgir (aspect déterminé; se dit souvent de phénomènes naturels dont l'apparition est brusque : *uentus, tempestas, nimbis*; de soldats qui attaquent, etc.); *exorior* : se lever, surgir de; naître de; *exortus*, -ūs : lever; *exortuius*; **exortia*, M. L. 3027; *oborior* : se lever devant; *suborior* (rare) : jaillir par dessous.

Ortus a un correspondant exact dans ombr. *orto*, *ortom* « ortum », urtas « ortae, surgentes », etc.

Le présent lat. *orior* est une forme à suffixe de présent faite sur un aoriste attesté par hom. ὄρτο, ὄρτο, ὄρμενος, où apparaît le vocalisme de timbre o, en face de ἔρτο ὄρμηθι, ἔρθη ὄρμηθη, etc. (Hés.), et par hitt. *arai* « se lever », véd. *dria* « il s'est élevé », *arāndh*, etc. Le *or-* de *ortus* est ambigu, pouvant se rapprocher également du type ancien attesté par skr. *ritāh* et du type secondaire de gr. ὀρέω. L'i de *origō* a son pendant dans le groupe grec de ὀρίνω (lesb. ὀρίνω) « je remue, je soulève » et dans arm. *ari* « lève-toi », *yareay* « je me suis levé » (où figure l'i de *oritur*, etc.) en face du présent *y-atnem* « je me lève ». — Mais les formes à élargissement -u- du type de gr. ὀρούω, ὀρουμαι, etc., ne sont pas représentées en latin.

ōrdnō (ō fermé, attesté par les langues romanes, cf. M. L. s. u., et par l'emprunt gallois *add-urn* « ornement »), -ās, -āul, -ātum, -āre : apprêter; arranger, équiper, garnir, *ōrdnare nāuis, conuuium, prouincias*; *sē ōrdnare*; *ornatur ferro* (miles), dit Ennius. Par suite « embellir,

ornier », le sens de « équiper » restant réservé à *instruō*. Ancien, usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 6103. Irl. *ornighim*, *ornaid*.

Dérivés et composés : *ōrdnātus*, -ūs m. : sens abstrait et concret « apprêt, équipement, harnais » et « ornement »; *ōrdnātiō*, -tor, -trix (époque impériale); *ōrdnāra* « garniture de robe » (tardif); *ōrdnamentum*, -tarius; *inōrdnātus* (= ἀκόσμητος); *adōrdnō* : même sens que *ōrdnō*, M. L. 193; gall. *addurn* « ornement »; *exōrdnō*; *inōrdnō* (Tert.); *perōrdnātus* (Cic.); *perōrdnō* (Tac.); *subōrdnō* : équiper, préparer en secret; puis « suborner », conservé en espagnol, cf. M. L. 8387. — V. *ōrdō* et *ōrdior*.

ōrdnō, -i f. : orne, ou frêne à la manne. M. L. 6104. Adjectif : *orneus* (Col.).

Ancien nom d'arbre; thème racine *ōs- attesté par des élargissements divers : v. sl. *jasen* (r. *jasen*), s. *jasēn*), lit. *lās* (gén. *lāsės*) « frêne », gall. *ornen* « frêne » (supposant *ōsnā) et, avec un autre suffixe, v. isl. *askr* « frêne » et arm. *haci* « frêne » (l'a fait difficulté). Puisque, dès lors, lat. r représente ici -s-, il faut admettre qu'une voyelle s'est amuie entre r et n, comme entre l et n dans *ulna*.

ōrdō, **ōrās**, -āul (fut. *ōrāsiss* dans Plt., Ep. 728), -ātum, -āre : prononcer une formule rituelle, une prière, un plaidoyer. Terme de la langue religieuse et juridique : *orare antiquos dixisse pro agere testimonio sunt* [quod] et oratores, et i tunc quidem legati, tunc uero oratores, quod rei publicae mandatas partis agebant, Fest. 218, 6; cf. *rē inōrdātā* « sans avoir pu plaider la cause » (Enn., Cic.). *Ōrdre deōs*, c'est adresser une prière aux dieux : *multa deos orans*, Vg., Ae. 9, 24. Dans la langue du droit, *ōrdre* a le sens de « plaider une cause », soit absolument : *ars ōrdandi*, etc., soit avec un complément : *ō. litem, causam*, et par là s'est rapproché de *rogāre*. Usité de tout temps. Le sens de « prier », qui est le plus fréquent dans la latinité, est aussi celui qui s'est maintenu dans les langues romanes; cf. M. L. 6081. Panroman; cf., toutefois, *precārī*. En celtique : irl. *or*, *oraim* « ōrdō », irl. et britt. *orōit*, *arawd* « ōrdatiō », irl. *airecal*, *airicul* « ōrdaculum », britt. *arawrd* « ōrdator », mots savants.

Les deux sens « prier » et « plaider » se retrouvent dans les dérivés et composés de *ōrdre* :

ōrdatiō : langage, et spécialement « langage préparé, éloquence, style » (par opposition à *sermō*, qui est le langage sans art), et par suite « discours, plaidoyer »; cf. Cic., Or. 19, 64; d'où, spécialement, « prose »; et in *poematis* et in *oratione*, dit Cic., Or. 21, 70. Le sens de « prier », *προσευχή*, n'apparaît qu'à partir de l'Itala; cf. Löfstedt, *Phil. Kommentar*, z. *Peregr. Aeth.*, 39. La langue emploie les formes de **prex* ou l'ablatif de *ōrdātus*, -ūs : *ōrdātū tuō*.

ōrdiōr : ambassadeur chargé d'un message oral (sens ancien); puis « orateur »; *ōrdiōrius* : oratoire; subst. *ōrdiōria* : l'art du discours; *ōrdiōrium* (langue ecclésiastique) : oratoire.

ōrdaculum (-clum) : oracle. Le sens premier du mot serait, d'après M. Benveniste, R. Phil. XXII, 1948, p. 120, « lieu où l'on fait requête (au dieu) », comme *auguraculum*; et le sens de « oracle » serait le calque du gr. χρηστήριον, qui signifie à la fois « lieu de l'oracle »

et « réponse de l'oracle ». Il faudrait donc, selon lui, rejeter l'interprétation de Cic., Top. 20, 77 : « -a ex eo ipso appellata quod inest in his deorum oratio. M. L. 6080 a.

adorō : adresser une prière à, adorer (sert à traduire le gr. προσκυνάω), M. L. 194; irl. *adram*, etc.; *adorātiō* (époque impériale = προσκύνημα); *adorābilis* (Apul.), -itius.

exōrdō : prier avec instance, fléchir par les prières, d'où *exōrdābilis* et *inexōrdābilis* (= ἀπαράτητος); *exōrdābula* (Plt., Tru. 27); *exōrdior* (sans doute créé par Térrence en jeu de mots avec *ōrdior*, Hec. ProL. 2); *exōrdatiō*, -itius (langue de l'Eglise); *exōrdiōrium* (Ital.).

perōrdō : « plaider à fond » et « achever de plaider », « conclure »; *perōrdatiō*, qui traduit ἐκλογία.

Les Latins faisaient de *ōrdō* le dénominaif de *ōs* : *oro ab ore*, dit Varr., L. L. 6, 76 (comme *iūrō* de *iūs*), cf. Enn., Sc. 306, *quam tibi ex ore orationem duriter dictis dedit*, mais c'est sans doute une étymologie populaire (bien que *ōs* désigne la bouche en tant qu'organe de la parole), car nulle part ailleurs le mot correspondant à *ōs* n'a fourni rien de pareil. Rien n'oblige à voir dans osq. *urust* « brânerit » un emprunt au latin (à cause du rhotacisme). *Orā* semble appartenir au groupe des mots qui désignent le fait de prononcer des paroles de caractère solennel (cf. *dicere*, *fārī*). Ce groupe est peut-être apparenté au gr. ὀρνέω « je nie », arm. *uranam* « je nie », gr. ἀρῆ « malédiction », hitt. *ariyu-* « interroger l'oracle », etc. (v. BSL 26, p. 19 sqq.).

orphanus : v. *orbis*.

ōs, **ōris** n. (acc. *orem*, Orib. 26, 12) : « bouche » et « bouche en tant qu'organe de la parole », in *dre esse hominim*, *ūnō dre*, *ōs suum aperire* (Vulg.), etc., puis, par une extension de sens comparable à celle de *uolus*, « expression du visage, face, visage » et « masque » (cf. *oscillum*). *Ōs*, comme *frāns*, s'emploie aussi avec un sens péjoratif : *ōs dūrum*, ou même sans épithète : *nostis os hominis, nostis audaciam*; Cic., Ver. 2, 2, 20, 48. Au figuré : embouchure, entrée, orifice (cf. *ostium*, *ōrificium*, et sans doute *ōra*, qui doit être un ancien pluriel collectif neutre « bouches (d'un fleuve) », puis « endroit où l'on aborde, rivage »). Même sens dans gr. στόμα Ancien, usuel. Remplacé dans les langues romanes par le mot expressif *bucca*.

Dérivés et composés : *oreae* (aureae, cf. *aureae* et *auriga*) : bridon; *freni*, *quod ore inseruntur*, dicti, P. F. 197, 6 (archaïque); *ōrdium* n. : mouchoir (iv^e siècle), passé en germanique : got. *auradi* n., v. h. a. *orul*; *inōrdus* et *inōrdis*, -e : sans bouche (très rare; un exemple de Turp. ap. Non. 216, 7, *inoras... ostreas*, cf. P. F. 101, 24 = *ōstioquos*); *oriens* (?) : loquax (Gloss.); *ōrificium* (Macr., Apul.) : orifice, et « anus »; *ōrdiūrius* : *σκληρόστομος* (Gloss.), fait d'après *ōre dūrd*, cf. *crassiuseniū*, *caldicerebrus*, etc.; *ōrdiputidus* (-putius) : *ὀξέστομος* (Gloss.).

V., de plus, *ōra* (cōram) et *ōstium*; *auriga*.

Le thème *ōs-* se retrouve peut-être en hittite *aiš*, gén. *iššāš* « bouche » (cf. Sommer, *Festschr.* Hirt, 295 sqq.; Pedersen, Hitt. 47; Sturtevant, *Language* 14, 292) et dans des rest. védiques et gâthiques : gén. sg. véd. *āśāh* = gâth. *ānhā*, instr. sg. véd. *āśā* = gâth. *ānhā*

(graphie maladroite de *ánha*). Le sanskrit a des élargissements *ās(i)yam* et, aux cas obliques, loc. *āsān*, *āsāni*, gén. abl. *āsānā*, etc.; cf. le génitif av. *ānhānō*. On signale, en celtique, ir. d. « bouche » et, en germanique, v. isl. *oss* « bouche de fleuve » (thème **osa*). Mot radical court qui ne persiste, avec son sens propre de « bouche », qu'à date ancienne, dans des langues périphériques, le hittite, l'indo-iranien et l'italo-celtique, comme une survivance, et qui fournit surtout des formes dérivées ou élargies. — Gr. *στόμα* est aussi neutre.

osa : v. (h) *osa*.

ōscēdō, -inis (*oscīdō*) f. : 1° oscitation, bâillements fréquents (Gell. 4, 20, 9); 2° apte dans la bouche des enfants (Ser. Samm., Isid.; confusion avec *ostigō*?).

Même suffixe -*ēdō* que dans *graudō*, *torpēdō*, etc., qui a servi à caractériser les noms de maladies. *ōscēdō* semble supposer un adjectif **ōscus* (cf. *manus*, *broccus*, *maccus*, etc.) signifiant « à la bouche ouverte ». C'est peut-être à cet adjectif **ōscus* qu'il faut rattacher *ōscīō*, *ōscīor* « bâiller », dont l'explication par *ōs* + *cīō* fréquentatif de *cīō*, *cīō* est peu satisfaisante sémantiquement : « bâiller » n'est pas « remuer la bouche », mais « ouvrir la bouche ». — Toutefois, *ōscēdō* peut avoir été formé analogiquement sur *tussēdō*, cf. Stolz-Leumann, *Lat. Gr.* 5, p. 240.

ōscīō, -ās (ō? cf. M. L. s. u., *oscītor* (Plt., Turp.) : bâiller. D'où *ōscītātio*. Cf. *ōscēdō*.

ōscītāre, ancien et usuel en latin, est peu représenté dans les langues romanes; et les formes attestées sont douteuses ou proviennent de contamination; cf. M. L. 6111. La langue parlée employait les termes plus expressifs *batāre*, *batātāre*, dont la fortune a été considérable.

ōsculum, -i n. : diminutif de tendresse (cf. *corculum*, *melculum*) « petite bouche »; par suite, en raison de la forme que prend la bouche en baisant, « baiser », sens qui s'est développé dans des expressions comme *ōscula figere* « appliquer des petites bouches »; d'où *ōscolor, -āris* (et *ōsculō* vulg.); il y a une forme avec diphtongue au dans P. F. 25, 28, *ausculari dicebant antiqui pro osculari*, quod est os cum ore conferre, qu'on retrouve dans les manuscrits de Plaute, Cas. 133, où cette leçon est appuyée par un jeu de mots entre *auscultāre* et *ausculari*; cf. *ōstium*, *austium*), différent par l'emploi de *ōsculō*, *ōsculātio* qui, dans la langue médicale, ont servi à traduire *ἀναστομαδία*, *ἀναστομασις*. A *ōscolor* se rattachent *ōsculābundus* et les composés expressifs *ad-, de-, ex-, per-ōscolor*, évités par la langue classique. Sur la différence entre *ōsculum* et *bāsum*, *stāium*, v. ces mots. Ancien, usuel, classique. Non roman.

ōscillum, -i n. : diminutif de *ōs*, *ōsculum*. Deux sens, le premier se rapportant au sens de *ōs* « bouche, orifice », l'autre à celui de *ōs* « visage » : 1° petite cavité au milieu des légumineuses, d'où s'élance le germe (*Colum.*); 2° petit masque (= *στομάτιον*, *προσώπιον*), surtout de Bacchus, qu'on suspendait aux arbres, notamment dans les vignobles, de manière qu'ils fussent agités par le vent. Cf. Vg., G. 2, 387 sqq., *oraque corticibus sumunt horrenda cauatis*, | et *te*, *Bacche*, uocant *per carmina laeta*, *tibique* | *oscilla* ex alta suspendunt *mollia pinu*.

De ce second sens dérive *ōscillō, -ās* « se balancer » (comme les masques) et *ōscillātio*.

Sur *ōscillum*, v. K. Meuli, *Mus. Helv.* 12 (1955), 214 sqq.

ōs (*oss*, puis *ōs*), **ōssis** n. (doublet *ōssum*, cf. Charis., GLK I 139, 3, conservé dans les langues romanes, cf. M. L. 6114; et *ossū, ossium*, usité surtout au pluriel *ossua*, cf. Charis., ibid. 139, 4; **ossa* f. [Vindic.]) : os. Attesté de tout temps; panroman.

Dérivés et composés : 1° de **oss-* : *osseus*; *ossiculum*, diminutif technique ou populaire avec valeur affective et ses dérivés *ossiculātum* (Caec.), *ossiculāris* (Vég.); *ossōsus*; *ossifragus*, dont dérive le nom de « l'orfraie », M. L. 6113 (avec un *d*?) ; *Ossipāgina* « déesse qui raffermirait les os des enfants » (Arn. 3, 30); *ossilāgō* « tumeur dure (semblable à un os) » (Vég., Pélég.); *ossilegus*, *ossilegium*, traductions de *ὀστέλογος*, *ὀστέλογον*; *erōs* (δ Lucr. 3, 721), *-ossis* (cf. *ops*), d'où *erossō, -ās*.

2° de *ossu-* : *ossuārius* (-a *ōlla*) et le n. *ossuārium* « ossuaire »; *oss(u)ōsus*; *ossiculum* (*ossa* Plac.), autre forme de *ossiculum* (cf. *geni-* et *geniculum*); *ossula* (Orib.), *-ulum* (Gr. Tur.).

L'iranien offre la forme du nom de l' « os », sans aucun élargissement : av. *astām* (gén. pl.); *azdibiš*, *azdōbiš* (c'est-à-dire *azdōbiš* instr. pl.) et le sanskrit la même forme avec un élargissement *i/n* : *dāsthi* (nom.-acc. sg.), *asthnāh* (gén.-abl. sg.). Le grec a un dérivé thématique *ὀστέον*; cf. hitt. *bašt-ai* « os ». Le mot affecte en partie des formes populaires, ainsi qu'il ressort du *ih* de skr. *dāsthi* et du *k-* préfixe dans v. sl. *kosti* (passé au féminin sous l'influence du nominatif pluriel *kosti*); cf. peut-être lat. *costa*. Un traitement -*ss-* de -*st-* dans lat. *os* (*oss*), *ossis* ne se retrouverait nulle part ailleurs; il ne reste donc d'autre hypothèse que de partir d'un ancien **oss-* et d'admettre que -*t-* ou -*th-* ne sont pas des éléments essentiels du nom de l' « os »; v. MSL 23, p. 259, et Benveniste, *Formation des noms en i.-e.*, p. 6 et 77. Si arm. *oskr* « os » repose, comme il semble, sur **ostwer*, l'u de lat. *ossua* pourrait être ancien. La gutturale de gall. *asgwrn* « os » ne se concilie pas avec le *k* de l'arménien. Plusieurs langues ont des noms isolés, ainsi le germanique : v. isl. *bein*, etc., et le balteque : lit. *kaulas*, v. pr. *kaulan* (neutre), etc.

oscen, -inis m. : terme de la langue augurale, s'appliquant aux oiseaux dont le chant est prophétique. De **obs-cen* « qui chante en avant », cf. pour le premier terme *os-tendō* et pour le second *tubi-cen*, etc. L'explication de Festus : *oscines aues auspicium ore facientes*, P. F. 215, 4 (cf. Serv., Ae. 3, 361), est une étymologie populaire. Rare et technique; pas de dérivés. Non roman.

ostendō, -is, -di, -tum, (-sum); *ostentūrus*, Cat., Or. 52, 2; *ostēnsus*, Varr.), **-erō** : proprement « tendre devant, exposer » (de **obs-tendō*), sens encore attesté, par exemple Caton, Agr. 6, 2, *ager qui soli ostentus erit*; Vg., G. 2, 161, *Aquiloni ostendere glaebas*; puis « mettre devant les yeux, montrer, indiquer ». De là *ostentum*, qui, dans la langue augurale, comme *portentum*, désigne un « présage » (irl. *ostent*); *ostentārius* « relatif aux présages »; *ostentifer* (Gloss.); *praestendō* (Tert.) = *προαπαίλω*.

voç et *ostrum* comme formé sur *ostrinus* coupé *ostr-inus*.

ostriāgō, -inis f. : plante colorante. Se trouve dans Ps.-Ap. 28 et CGL III 541, 15 et 585, 10. Formation en -*āgō* du type *lappāgō*, etc. Cf. Ernout, *Philologica*, I, 165 sqq.

Sans doute de *ostria*, du gr. *ὀστρεῖον* « pourpre » (colorant). V. André, *Lex.*, s. u.

ōstium, -i n. : temps de repos, retraite, loisir, inaction. Opposé à *negōtium*, e. g. Cic., Off. 3, 1, *nostrum otium negoti inopia, non requiemens studio constitutum est*; spécialement « paix, tranquillité » (par opposition à *bellum*). Ancien, usuel, classique. Conservé seulement en ancien provençal; cf. M. L. 6122.

Dérivés : *ōstiosus* : oisif, qui est de loisir; et aussi « oiseau », M. L. 6121; subst. *ōstiosus* m. : particulier, civil (par opposition à « militaire » : *militare nomen graue inter otiosos*, Tac., Agr. 40), d'où *ōstiosāris* (Vulg., trad. *ἀπὸ τῆς*); *ōtiolum* (familier, Cael. ap. Cic.); *ōtior, -āris* (rare, mais classique; opposé par Cicéron à *negōtior*); *inōtiosus* (Quint. = gr. *ἀσχολος*); *negōtium*; v. ce mot.

L'idée que *ōstium* serait à rapprocher de got. *aupeis* « vide », gr. *ἀστος* « vide, vain », *ἀστος* « en vain » est écartée par le fait qu'il n'y a pas trace d'une graphie au- en latin. De plus les sens différent. Pour la formation, cf. *indūtiac*?

***oualidia** (*oualoida*) : nom d'une plante, la camomille, dans Ps.-Ap. 23, 12. Origine et sens douteux.

ouis, -is c. : mouton. Mot épique à l'origine; cf. Gell. 10, 1, 4, qui rappelle la forme de la *minima multa* d'après Varron, amende qui consiste en un *ouis*, et qui ajoute : *ac nisi eo genere diceretur neguerunt iustam uideri multam*; encore dans Varron, le sexe était précisé par l'adjonction de *mās* ou *fēmina*; cf. *ouis mās*, Varr., L. L. 5, 98; *ouis sēmīnās*, Ov., F. 1, 588, et Non. 216, 25. Puis, les noms en -*is* étant généralement féminins et le troupeau se composant essentiellement de femelles (on sacrifie la plupart des mâles en bas âge), *ouis* a tendu à désigner uniquement la « brebis », tandis que *uerbez* (*uerbez*, *ueruez*) était réservé au mâle (à côté de *ariēs*). Cette distinction n'a, du reste, pas subsisté et c'est à *berbicum* que remonte le féminin français « brebis ». On lit dans une glose *ouis* : *uerbez*, CGL II 416, 24. *Ouis*, *ouem* n'est guère représenté en roman; il ne s'est maintenu qu'en roumain; cf. M. L. 6127; les autres langues ont recouru à *ouicula*, **ouacula*, M. L. 6124, 6123 b, ou à d'autres mots : *fēta*, *pecora*, *ueruēem*; cf. W. von Wartburg, *Zur Benennung des Schafes in den rom. Sprach.*, Berlin, Raimer, 1918 (Abhand. d. Berl. Akad., phil.-hist. Kl. 10).

Dérivés et composés : *ouilis* : de mouton; subst. *ouille* n. : bergerie, parc à moutons, M. L. 6125; et par extension « enclos pour les votes au Champ de Mars »; cf. *equile*; *ouinus* (Ser. Sanim.), M. L. 6126; *ouillus* (classique); *ouillinus* (tardif); *ouiārius, -a (-icus)* (rare); *ouicula* (tardif).

ouifer (Plin., N. H. 8, 70), *ouifera* pour désigner la girafe; cf. encore Ed. Diocl. 8, 25 = *τραγέλαφος*;

Dérivés : *ostēnsiō* (Apul., Tert.); *ostēnsor* (Tert.); *ostēnsiōnālis* (Lampr.); *ostēnsius* (Boèce); *ostentus, -ās* (rare, ni dans Cic., ni dans Cés.); *ostentō, -ās* : fréquentatif-intensif de *ostendō*, dont il a les deux sens : 1° « présenter, offrir », o. *alicui iugula sua pro capite alicuius*, Cic., Att. 1, 16, 4; 2° « montrer avec affectation ou ostentation », sens qu'on retrouve dans les dérivés *ostentātio, -tor, -trix, -ticius*, etc. Se retrouve, en ombrien : *ostendu*, *ustentu* « ostendit ».

Ostendō, ostentō, tous deux anciens, usuels et classiques, ne sont pas représentés dans les langues romanes, où *mōnstrō* s'est répandu.

ōstigō, -inis f. : maladie de la bouche du mouton (Col.); cf. *mentigō*. Sur la forme, v. Ernout, *Philologica*, I, p. 178.

ōstium, -i (*ōstium* avec apex Mon. Anc. V 11, 14; *austia*, CIL I² 2216) n. : entrée, ouverture; en particulier « bouche d'un fleuve », d'où *ōstia*, nom du port de Rome (féminin singulier dans Enn., A. 144, *Ostia munia est*), *Ostia Tiberina* « bouches du Tibre »; porte : *rectum* *ō*, « porte de devant », *posticum* *ō*, « porte de derrière ». Ancien, usuel. Roman.

Dérivés : *ōstiatum* : de porte en porte (classique); *ōstiolum* (époque impériale); *ōstiatius, -a, -um* : de porte; subst. *ōstiatius, -a* : portier, portière; *ōstiatium* : taxe sur les portes; *ōstitor*, CGL Scal. V 601, 34, d'après *ianitor*, *portitor*.

Les formes romanes conservées remontent à *ōstium* (attesté en latin vulgaire; cf. Marcell. Empir. XXVIII 37, gén. *ustei*), **āstiatius*, **āstiolum* avec *ā* (alternant avec l'*ō* des formes classiques); cf. M. L. 6115-6117; et *Einj.* 3, p. 180; B. W. *huis*. La variation entre *ōstium*, *āstium*, *ūstium* est la même qu'entre *rōdus*, *raudus*, *rūdus*, etc.; cf. *ausculāri*. De *ōstiatius* provient irl. *aistire*.

Dérivé de *ōs*, sans doute ancien, car le letto-lituanien offre lit. *ustas* et *ustā* « embouchure de fleuve », lette *uosts*, *uōsta* « port », russe *ústje* « ouverture ». — V. *ōs*.

L'étymologie montre que le sens premier était « ouverture, bouche », sens conservé dans le nom de la ville d'Ostie. Par une restriction secondaire, *ōstium*, comme *porta*, *iānuā*, est devenu synonyme du mot indo-européen désignant l'entrée de l'enclos, *forēs*, qui a fini par disparaître.

ostracrum, -i n. (*ostracus* m.) : est *pauimentum testaceum* (Isid.). Transcription du gr. *ὀστράκον*, dont il existe des formes populaires **astracrum*, fr. *aire* (tiré de *ta straka*?, v. B. W. s. u.) et **astricum*, it. *lastrico*, v. h. a. *estrih* « dallage ».

ostreum, -i n. (*ostrea* f.) : huître. Emprunt latinisé au gr. *ὀστρεον*, le féminin est fait sur le pluriel. Ancien (Enn., Plt.), usuel. Panroman (sauf roumain); les formes romanes remontent à *ōstrea*. M. L. 6119. Celtique : irl. *oisre*, britt. *ostr*, *estr-en*.

Dérivés latins : *ostreārius*; *ostreātus*; *ostreōsus*; *ostri-fēr*. Cf. aussi *ostrum* : autre forme de *ὀστρεον*, spécialisée dans le sens de « pourpre »; de là *ostrinus*; *ostricolor*. Toutefois, M. Leumann, *Gnomon*, 13 (1937), p. 30, considère *ostrinus* comme emprunté à *ὀστρέ-*

Vulg. Deuter. 14, 5; Apicius 8, 352), glossé πρόβατον ὄρνις, v. Thes. Gloss. emend. s. u.; cf. ferus.
ouicerda, -ae f. : crotte de brebis; cf. muscerda; ouispez, ouium inspector (Gloss.).
suouetaurilia (on attendrait suouetaurilia) n. pl. : sacrifice composé d'un porc, d'un mouton, d'un taureau.

ōpiliō : v. ce mot. Cf. encore les noms et surnoms Ouius, Ouidius, Outnius.

L'ombrien a uuem, uue « ouem », uuef, oui « ouis ». De même quelskr. dōih et gr. δ(φ)ίς (hom. δῖς, att. δῖς), lat. ouis désignait le « mouton » sans acception de sexe. C'est l'état indo-européen, et le slave ne distingue qu'à l'aide de suffixes secondaires : ovi-nā « bélière » et ovi-ca « brebis »; le lituanien a fixé avls au genre féminin : « brebis », et a créé avinas « bélière ». Au sens restreint de « brebis », le mot a subsisté en germanique : v. isl. aer, v. h. a. ouwi, ou (et got. aui-str « bergerie »), et en celtique : irl. ói. — Pour le nom du « bélière » en latin, v. ariēs.

ouō, -ās (parfait non attesté; du reste, les formes personnelles sont rares; la forme la plus fréquente est ouāns), ouātum, -āre : ouantes, lactantes, ab eo clamore quem faciunt redeuntibus ex pugna victores milites, geminata O littera, P. F. 213, 7. Ancien (Plt., Ba. 1069), classique.

Le rapprochement avec ouis proposé par Bréal et le sens qu'il donne de ouō « immoler une brebis pour la cérémonie du petit triomphe », d'où « être triomphant », ne semblent pas justifiés. Aucun des textes relatifs à l'ouātio ne mentionne le sacrifice d'une brebis; cf. Gell. 5, 6, 20 sqq.; P. F. 213, 6; Plin. 15, 155. Ouāre, ouāns a le sens de « pousser des cris de joie »; cf. Vg., G. 1, 346, omnis quam chorus et socii comitentur ouantes; 423, ouantes gutture corui; Ae. 3, 189, et cuncti dicto paremus ouantes, sens qui concorde avec la définition de Festus citée plus haut. Le mot s'est spécialisé ensuite dans le sens de « se réjouir d'une victoire, remporter un petit triomphe », par la même évolution qui fait que θεῖνός, l'hymne chanté aux fêtes de Bacchus, a désigné la cérémonie du triomphe. Dans ni l'un ni l'autre des mots l'idée de sacrifice n'est envisagée. Ouō s'apparente donc (ou est emprunté comme triumphō) au gr. εὐοῖ « cri de joie qu'on poussait aux fêtes de Bac-

chus », εὐάζω, et représente *ewaiō avec passage de ew- à ow- comme dans nous en face de νέφος.

Dérivés : ouālis (corōna) ; ouātio ; ouatus, -ūs (Val. Fl.).

ōuum, -i n. (ouūs et oua, Orib.) : œuf. L'ō de ōuum est constant. L'ō ouvert attesté par les langues romanes (v. fr. uef, etc.) provient d'une différenciation de la voyelle qui s'est ouverte devant le w; cf. Meyer-Lübke, Einfl., §§ 121, 128, 150. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 6128. Celtique : irl. ub.

Dérivés et composés : ōuātus : 1° en forme d'œuf, ovale (= φειδής); 2° moucheté; ōuārius : qui recolt les œufs; ōuārium : φωφάρον (Gloss.); ōutparus : ovipare. Tardif, peut-être création d'Apulée, Mag., p. 298, 24, uiuipari et ouipari : ita enim appello quae Graeci ζωοτόκα καὶ φωτόκα; ōuifeus (Eust.); ōuālis (tardif), M. L. 6123 c; *ēōōāre, M. L. 3028 a. Le nom de l'œuf a l'air d'un dérivé de type indo-européen, à vrdi, d'un nom signifiant « oiseau » (cf. gr. οὐωνός). Le grec a de même deux formes : dor. *ωφεον attesté par ὠφεα τὰ φά, Ἀργεῖοι (Ilés.) et ὠφα χανός chez Épicharme; et *ωφον, attesté par lesb. ὠον et att. φόν. Mais, dans les formes germaniques et slaves correspondantes, il n'y a pas trace de -w- intérieur : serbe jāje, et avec suffixe secondaire : v. sl. ajice, r. jaico, etc., et v. h. a. et, v. isl. egg (la forme ai- dans germanique *aiya- n'indique rien sur la nature ancienne, *oi- ou *ōi-, de la diphtongue), etc. Les formes gall. wy et irl. og posent des problèmes (v. H. Pedersen, Vergl. Gr. d. kelt. Spr., I, p. 66). Ceci conduit à se demander si le w des formes iraniennes, grecques et latines ne proviendrait pas d'une étymologie populaire. Le x de pers. xāya s'est développé en iranien (v. un essai d'explication, BSL, Comptes rendus, 130, p. 90 sqq.). Le j- de arm. ju « œuf » est énigmatique.

ōxālis : rumex. Du gr. ὄξυλις (Plin.). M. L. 6129.

oxus, -i m. : dolones... hos uolgens Graeco nomine oxos uorant, i. e. acutos, Isid. 18, 9, 4. Emprunt tardif et populaire au gr. ὄξυς, substantivé et passé à la 3e déclinaison.

ozinosus adj. : atteint d'ozène (Pelag. 16, 63). Adj. dérivé de *ozina (ozēna) forme vulgaire de ozaena, transcription littérale de ὀζύνα (Plin., Theod. Prisc.).

P

pabō, -ōnis m. (Gloss.) : uehiculum unius rotae, CGL V 606, 45 et 585, 15; pabillus, -i m. (Lampr., Elag. 29). Mots de la basse latinité; sans doute empruntés.

pābulum : v. pascō.

*pacō; pāx, pācis f : fait de passer une convention entre deux parties belligérantes (l'état de paix résultant de la pāx se disant plutôt otium, cf. indūtiae) : « pacem a pactione condicionum putat dictam Sinius Capito, quae utrique inter se populo sit obseruanda », dit Festus 260, 13. Personifié et divinisé : « divinité qui préside à la paix, Paix ». Sens dérivés : « agrément d'une convention ou d'une demande, sentiments qu'amène la paix, bienveillance »; cf. Vg., Ae. 3, 369, Hic Helenus, caesis primum de more iuuenis, | exorat pacem diuom; Cic., Rabir. 2, pacem ac ueniam ab Ioue petere; et les expressions pāce tuā, sine pāce tuā (Vg., Ae. 10, 31) avec, sans ta bienveillance, c'est-à-dire ta permission »; paz Domini. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 6317. Passé en irl. paza, pōc et en britt. poc au sens chrétien de « baiser (de paix) »; et au sens de « paix » : britt. peoch, peuch.

Pāx est un nom d'action, de genre féminin, du type nez, pécès, etc., de la racine *pāk- « fixer par une convention, résoudre par un accord entre deux parties », alternant avec *pāg-, qui désigne surtout un acte physique; cf. pangō (pangere pacem et pacisci pacem, T. L. 9, 17, 7 et 9), com-pāgēs.

A cette même racine appartiennent les formes anciennes, paci, pacunt, d'un verbe pacere, usitées dans la loi des XII Tab. 8, 2, ni cum eo paci, talio esto « s'il ne conclut pas un accord avec lui »; 1, 6, rem ubi pacunt, oratio... ni pacunt « au cas où ils terminent l'affaire par un accord »; paciō, -ōnis f., cf. Fest. 296, 35 : pactionem antiqui dicebant quam nunc pactionem dicimus; cf. diciō, -ōnis (en face de *diz), et legiō.

La langue classique a gardé l'inchoatif paciscor, -eris, pactus sum, pacisci (doublet paciscō, -is dans Naevius et Plaute), de même sens que pacere, et paciō. Le neutre de pactus, pactum « pacte, convention » (conservé dans les langues romanes, cf. M. L. 6138, pactum, -a, et en germanique : v. h. a. pfāhta, d'où m. h. a. pfāhten « pactare ») s'emploie souvent dans des expressions quō paciō, tāli paciō, où paciō, par affaiblissement de sens, n'est plus qu'un équivalent de modō, ratione. Cf. encore pactimōnium (Aug., Epist. 61, 2). De paciscor existent les composés compaciscor (-pa-), d'où compactō, dē, ex compactō « de concert », depaciscor, depaciscor (usité par Cicéron, rare en dehors de cet auteur); depacitō (Cod. Theod.); *dispaciscor?, le participe dispectus (var. dispestus) est peut-être dans Apul., Met. 4, 26. L'adjectif composé compactus se rattache à pangō.

Dérivés et composés de pāx :

pācō, -ās (inf. pass. pakari dans l'inscription de Duenos?) : pacifier; demeuré dans les langues romanes avec le sens spécialité d'« apaiser par de l'argent, payer », cf. M. L. 6132; B. W. s. u. (cf. pactum > esp. pecho, port. peito « impôt »); à l'époque impériale, pācātor, -tiō, -tōrius; perpācō (T.-L., Flor.); impācātus (Vg.).

pācālis adj. (Ov.) : Pācēnsis « habitant des colonies dont le nom commence par Pāx », par exemple Pax Iulia; pācifer (poétique); pācificus (= εἰρηνικός) et ses dérivés : pācificō, M. L. 6136, etc.; impācificus. Certaines formes romanes supposent aussi *pacidus, M. L. 6135, créé sans doute d'après placidus, *pacētiāre, M. L. 6133; *expacāre, 3029. Cf. aussi sans doute les noms propres dérivés : Pācius, Pācius, osq. Pakis; Pāculus, osq. Paakul; Pāculius, osq. Pakullius, lat. Pāculius, mars. Pacuies, lat. Pācōnius, Pāculeius, etc.

L'existence d'une double forme *pāk-, *pak- et *pāg-, dans une racine qui fournit des formes radicales athématiques comme lat. pāx et comme le présent à infixe sur lequel reposent lat. pangō et got. fāhan (de *fānhan) n'a rien que de naturel.

L'ombrien a paca « causā » (adv.), pase « pāce » et pacer « propitius » (nom. pl. pacer); cf. marse pacre « propitium » et pél. pacris « pācāti », comme sacer, -cris. L'u de osq. prupukid « ex antepactō » n'est pas clair.

Le grec, qui n'a pas de correspondant à la forme nominale pāx, a, en revanche, un aoriste radical dans l'ἀπαξ homérique κατέπρητο « il s'est fiché en terre », Λ 378, à côté de πάγρ, ἐπάγρ qui est usuel. L'aoriste factitif ἐπῆξα et le présent πῆγνυμι ont été faits secondairement. Le parfait πέπῆγα (πέπηγεν « il est fixé » chez Homère) est ancien, en face de lat. pepigi. A côté de cette forme à sonore, le grec a, avec le représentant de -k-, πάσαυλος (att. πάτταλος) « cheville, piquet » et πασσαυ- « pieu » (dat. μέγαριν πασσαυ, Aristophane, Ach. 763, et πασσαυκίρσους πασσαυέουσας, Hés.). Cf. pālus.

Au contraire, le germanique a généralisé, pour la forme verbale, le type à -k-, et il offre le causatif v. sax. fōrgan « adapter », etc.; et, en face de lat. pangō, la nasale infixée marque un aspect déterminé dans got. fāhan « saisir » (parf. faijāh), v. h. a. fāhan (parf. fāng, partic. gijangan), comme dans lat. pangō. En face de l'adjectif ombr. pacer, il y a got. fāgrs : convenable », etc. — Avec représentant de *g-, on cite le mot représenté par v. sax. fac « enclos »; cf. pāgus, etc.

Sans doute à cause de son caractère athématique, qui entraîne des formes anormales, la racine n'est représentée dans la plupart des langues que par des mots isolés; on signale tch. pol. russe paz « joint ». La racine

de av. pas- « lier », à laquelle appartient skr. *pācah* « lien », semble exclue par le vocalisme.

paedagōgus, -I m. : esclave qui accompagne les enfants, précepteur. Emprunt au gr. παιδαγωγός (Plt.).

Dérivés : *paedagōgōs*, -ās (Pacuv.) ; et tardifs *paedagoga* f., -gātus, -tūs « éducation » (Tert.) ; *paedagōgium* = παιδαγωγείον (Sén., Plin.) ; *paedagōgiānus* (Amm., Cod. Theod.).

paedlō (pēdicō), -ās, -āre : être pédéraste. Dérivés : *paedlōs*, -ōnis et *paedlōtor*. Mot vulgaire (Catull. 16, 1 ; satiriques, Priapees). Formé sur le gr. παιδικός, τὰ παιδικά « mignon » ; l'i est dû à l'influence de *pudicus* (cf. *dēpudicāre*), avec lequel **paedlōs* formait un couple antithétique. Sans rapport avec *pēdō*, *pōdex*, malgré Buecheler (*Kl. Schrift.* I 104).

paedor, -ōris m. (rare, archaïque et poétique) : saleté, pauteur.

S'y rattachent : *paedidus* (très rare) ; *paedidos* (pe., codd.), *sordidos* signifiait *aque obsoletos*, P. F. 248, 7. Mots très rares. Il n'y a pas de verbe *paedō*. Noter la diphthongue *ae* des mots qui marquent une difformité, une maladie, etc. ; cf. *aeger*, *taeter*, *caecus*, etc.

paegniārius, -I m. : gladiateur qui se livrait à une simple escrime (Suét., Calig. 26, 8 ; Inscr.). Dérivé hybride de παιγνιον « jeu ».

paex (*pel*)(*hez*) ; *pelica*, Gloss., -icēs f. : *pelices nunc quidem appellantur alienis succumbentes non solum feminae, sed etiam mares* (cf. Suét., Caes. 49). *Antiqui proprie eam pelicem nominabant quae uxorem habenti nubebat*, P. F. 248, 1 ; « maîtresse d'un homme marié, concubine », puis « maîtresse » en général. Correspond à gr. πόλις, παλλακή cf. Paul., Dig. 50, 16, 144, avec lequel il est peut-être en rapport. Irl. *cailla*.

Dérivé : *paelicātus*, -ūs m. : concubinage. Mot vulgaire, comme l'indique la formation en -ex (cf. *cimex*, etc.), et de forme mal fixée. La graphie la mieux attestée est *paex* ; *pellez* semble dû à un rapprochement soit avec *pellis* (cf. *scortum*), soit avec *pellicio*, cf. *pelliciator*. Ancien (lex Numae), usuel, non roman. On rapproche av. *paikā*, nom donné à la séductrice qui fait tomber en faute les hommes pieux (pers. *pari*) fr. *péri*, gr. πόλις (le λλ doit être une geminée expressive), dont provient sans doute l'hébreu *pilegēs* « maîtresse » ; et irl. *aírech*, gén. *aírig* « concubine ». Si *paex* provient du gr. πόλις, ce peut être par un intermédiaire étrusque cf. *crāpula*. Tous ces mots se ressemblent, sans se laisser réduire à un original commun, ce qui n'étonne pas pour un mot de ce sens.

paeminōsus : v. *pēminōsus*.

paene (pēne) : presque, peu s'en faut ; gr. σχεδόν, Pas de comparatif. Un exemple de superlatif *paenis-sime* « il s'en faut d'un rien, d'un cheveu » dans Plt., Au. 466. Ancien, usuel, classique ; rare à l'époque impériale. Non roman.

De là : *paene insula* (juxtaposé), *paenultimus* = παρὰτελευταίος. Cf. aussi *paenitet*, et peut-être *paenūria*. Aucun rapprochement sûr ; mot à diphthongue en *ae*.

paenitet, -uit, -ēre : impersonnel dont le sens premier est « je n'ai pas assez de ; je ne suis pas content ou

satisfait de », Plt., St. 550-551, *immo duas dabo, inquit ille adulescens, una si parumst ; et si duarum paenitēbit, addentur duae* ; Ml. 740, *nil me paenitet iam quanto sumptui fuerim tibi* ; cf. encore Cés., B. C. 2, 32, 12 ; Cic., Off. 1, 1, 2 ; Att. 1, 20, 3 ; 12, 28, 2 ; T.-L. 4, 58, 10. De là on est passé au sens, le plus souvent attesté, de « avoir du regret de, se repentir », qui a amené la graphie *poenitet*, influencée par *poena*. Le verbe tend à devenir personnel dans la langue parlée ; de bonne heure on trouve les participes *paenitēns*, *paenitendus* au sens de « qui se repent », « dont on doit se repentir » ; et la Vulgate écrit *paenitemini et credite Evangelio*, Marc 1, 15. On a même *sē paenitēre*, réfléchi (Sort. Sangal. 2, 10). M. L. 6629 et 6630, *poenitēre, poenitentia*. Celtique : irl. *pennit*, *penitincier* ; britt. *penyd*.

Dérivés et composés : *paenitentia* (depuis Publilius) ; *paenitentialis* (langue de l'Église) ; *paenitūdō* ; *impaenitēns*, -tentia (langue de l'Église) ; *impaenitendus* (Apl.), d'après gr. ἀπαρνέσθαι. Les langues romanes supposent aussi **repaenitēre*, M. L. 7224 ; **ex-poenitēre*, id. 3053 a, toutes formes qui attestent l'influence de l'Église. V. B. W. *repentir*.

Paenitet semble apparenté à *paene* ; mais la dérivation en est obscure ; y a-t-il eu un adjectif **paenitus* qui a servi d'intermédiaire ?

paenula, -ae f. : manteau à capuchon. Emprunt au gr. ὁ παννύχης. L'absence d'aspirée atteste l'ancienneté relative de l'emprunt (cf. *ampulla*) ; le passage au genre féminin (cf. *charta*), peut-être un prototype dorien. Attesté depuis Plaute ; 20, V. Schwyzler, Mus. Helvet. 3, 1945, p. 50 sqq.

Dérivés : *paenulātus*, -eus, -ārius ; *subpaenulāre* (Not. Tir.).

paenūria (pēnūria), -ae f. : manque, besoin, pénurie. Ancien (Pac., Tér., Varr.), usuel, classique. Non roman. Pas de dérivé. Peut-être à rattacher à *paene*.

paetus, -a, -um : un peu louche ; cf. *strabonem/appellat paetum pater*, Hor., S. 1, 3, 45. Usité comme surnom (*Paetus Caecina* ; *Paetina*). Ancien (Plt., fr. 118 ap. Fest. 514, 12). Non roman. Diminutif : *paetulus*. Étymologie inconnue ; pour la diphthongue, cf. *caecus*.

pāgānus : v. *pāgus*.

pager (*phager*, (p)hagrus), -I m. : pagre ? poisson mal déterminé (de mer, ou de rivière : *fluvitātis*, Plin. 32, 113) ; cf. de Saint-Denis, Vocab. des animaux marins, s. u. Emprunt au gr. πάγρος (πάγρος). Le nom subsiste en grec moderne, en Italie (*pagro*), en Sardaigne, aux Baléares et en Espagne.

pāgina, -ae f. : -ae dictae quod in libris suam quaeque optineant regionem ut pagi ; vel a pangendo, quod in illis uersus panguntur, i. e. figuntur, P. F. 247, 8. Classique, usuel. Irl. *pagin*.

« *Pāgina* a commencé par être un terme d'agriculture ; il désignait une treille. Plin. 17, 169 : *Semper uero quintanis seminari, hoc est ut quinto quoque palo singulae iugo paginae includantur*. De là au sens figuré « une colonne d'écriture, une page ». Cf. la métaphore *exardere* « écrire ». — De *pāgina* vient *compāgināre* « joindre, réunir » (B. B.).

Pāgina est à *pangō* comme *angina*, *sarcina* à *angō*, *sarcio*.

Dérivés : *pāginula*, *pāgella* (Cic.) ; *pāginātus*, -lis (tardifs) ; *pāginō*, -ās « bâtir » et « composer » (Paul. Nol., Ambr.) ; *compāginō* « composer » (Ital.) ; cf. M. L. 6147, *pagināre* ; 6144, **pagēlla*.

pāgus, -I m. : borne fichée en terre (cf. *pangō*), sens qui apparaît encore dans Vg., G. 2, 382, *praemiaque ingentis pagos et compita circum* | *Thesidae posuere* (mais il y a peut-être ici influence de πάγος) ; de là « territoire rural délimité par des bornes, district ». Souvent joint à *uticus*, qui désigne le centre des habitations. Ancien, usuel. Celtique : britt. *pau*.

Dérivés : *pāgānus*, -a, -um : relatif aux *pāgi* : -a *lex* ; subst. *pāgānus*, -i m. : habitant du *pāgus*, paysan (classique). De *pāgānus* dérivent : *Pāgānālia* n. pl. « fêtes du *pāgus* » (Varr.) ; *pāgānicus*, -a, -um : appartenant au village, villageois ; -a (sc. *pila*) : balle de nature particulière employée d'abord par les paysans, cf. Rich. s. u. ; *Iuppiter-us* ; -ae *feriae* ; *pāgūm* (comme *uticūm*). Composé : *sēmpāgānus* (Mart., Prol.).

Pāgānus, dans la langue militaire, a pris le sens de « civil » (comme *urbānus*) par opposition au soldat, qui était *castrēnsis* ; cf. notre « civil » ou « bourgeois ». Dans la langue de l'Église, les *pāgi* étant demeurés longtemps rebelles à la christianisation, *pāgānus* a désigné le « païen » (comme *gentilis*, gr. ἔθνη ; v. Bickel, Rh. M. XCVII, 1934, 1-43). On a supposé aussi que ce sens avait été créé en opposition avec *miles Christi* ; v. en dernier lieu A. Piganiol, *L'Empire chrétien*, p. 382 et n. 104. V. enfin Chr. Mohrmann, Vig. Chr. st. 6, 109 sqq., et M. Leumann, Gl. 36 (1957), 148 qui voit dans *pāgānus* le correspondant du gr. ἔθνικός. C'est avec ce sens que le mot est passé dans les langues romanes, cf. M. L. 6141, et en irl. : *pagan*.

A ce sens se rattachent *pāgāniūs* « palenneté » (Cod. Theod.) et *pāgānismus*, hybride formé à l'aide du suffixe grec en -ισμός sur le type ἑλληνισμός, χριστιανισμός (S^t Aug.) ; l'influence du grec est si forte que se créent *pāgāntia* (Conc.), *pāgānizō*.

L'emprunt de *pāgānus* en germanique au sens de « cheval de ferme », westph. *page*, est peu sûr.

Bâti sur *castrēnsis*, *pācēnsis*, apparaît en bas latin un adjectif *pāgēnsis* (Greg. Tur.) ; dont proviennent it. *paese*, fr. *pays*, etc. ; cf. M. L. 6145 ; B. W. s. u. L'existence de **paginus*, M. L. 6148, est douteuse.

V. pāz. Cf. aussi G. Bonfante, *Tracce di terminologia palafitticola nel vocab. lat.*?, dans Atti d. R. I. Veneto di Sc. L. e A., 1937-1938, XCVII 2, p. 57.

pāla, -ae f. : altération de πάλα (Mégasth.) du skr. tāla « palmier » : bananier ; cf. *ariera*, Plin. 12, 24.

pāla, -ae f. : 1° bêche à lame de fer ; 2° chaton d'une bague ; 3° pelle à vanner le blé (= πύλον) et, par suite de sa ressemblance avec cet objet, « omplate » (Cael. Aur.) et même : vertèbre (Mul. Chir.).

Composé : *bipālūm*, -i n. : labour à deux fers de bêche ; bêche (cf. **birotium*).

Pāla est proprement « ce qu'on enfonce », *pala* a *pangendo*, dit Varr., L. L. 5, 134, de **pag-s-lā* ; de là le sens de « bêche » et de « chaton » (qu'on enfonce dans la cire) ; le sens de « pelle » est secondaire. Ancien (Ca-

ton, Plt.), usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 6154. Celtique : écoss. *fal*, bret. *peuln* ; germanique : néerl. *paal*. On lit aussi dans les gloses *paleia* (*palentia, palenia*) : *σπερδόντων δακτυλίου ὡς ὕγινος ἐν τῷ...*, CGL II 141, 10.

V. pāz et pālus, pangō.

palacurna (*palacrana*), **palaga**, -ae f. : lingot d'or. Mot espagnol, d'après Plin. qui l'emploie 33, 77. Cf. *bal(l)uca, balux*.

palaestra, -ae f. : palestine, gymnase. Emprunt au gr. παλαίστρα. Depuis Plaute ; usuel. Les dérivés sont grecs, sauf les verbes tardifs *palaestrō*, -ās et *palaestrisō* (Boèce).

palagga, -ae (usité surtout au pluriel) f. : rondin pour déplacer les vaisseaux ; levier. Emprunt oral et populaire au gr. φάλαγγα, accusatif de φάλαγξ. Dérivé : *palangārius* « portefaix » ; cf. Non. 240, 20 L. Remplacé à l'époque classique par la forme hellénisée *phalanga*. M. L. 6455. V. *plancus*. Les formes désignant la « phalange » sont transcrites du grec : Lampride a *phalangarius* (Alex. 50, 5).

palagra : *pustula rupta in cute*, CGL III 604, 23. Déformation de *pellagra*, formé comme *podagra*, *men-tagra*, d'après Niedermann, Festschr. Tappolet, 231 sqq.

palam adv. : en public, aux yeux de tous (souvent joint à *apertē*, *tūce*, *lūci* ; s'oppose à *clam*, *secretō*, *occul-tō*) ; fréquent dans *esse palam* « être de notoriété publique ». À l'époque impériale, *palam*, sans doute d'après *clam*, *cōram*, est traité comme une préposition suivie de l'ablatif. Ancien, usuel. M. L. 6153.

Formes renforcées : *prōpalam* (cf. *prōpatulus*), d'où a été tiré, à basse époque, *prōpālō*, -ās, -āre, glosé *manifestare* ; *prōpalātum* « omnibus notum factum » ; *ad-in-palam* ; *dēpalō* « découvrir » (Ps.-Cypr.).

La ressemblance de russe *polyj* « ouvert, découvert » risque d'être fortuite ; en ce sens particulier, les deux mots se trouvent isolés. Toutefois, *palam* rappelle *plā-nus*, qui ne se sépare pas aisément de v. sl. *polje* « champ » et, par suite, de russe *polyj*. D'autre part, le hittite a *palhi-l* « large ».

***palara**, -ae f. : forme supposée par certains dans Anthol. 762, 11, *dulce palara sonat, dicunt quam nomine droscom*, et qui est conservée peut-être dans l'ital. *palaia*, M. L. 6156. Mais les manuscrits ont *per ora*, et peut-être faut-il lire, avec M. Niedermann, *perola* (= all. *Pirol* « Pfingstvogel » : merle doré) ; tout ceci très incertain.

palasea (*plasea*) : nom d'une partie des entrailles de la victime : *quid palasea siue, ut quidam cognominant, plasea? Ex quibus est omentum pars quaedam... bouis cauda est plasea siligine et sanguine delibuta...*, Arnob. 7, 24.

Palātium, -I n. : le Palatin, colline de Rome (étymologies populaires dans Fest. 245, 3), dont le nom, à l'époque impériale, a été employé par les poètes, puis, dans la prose de basse époque, pour désigner un « palais », parce que c'était sur le Palatin que s'élevait la demeure impériale. L'adjectif *palātinus* a pris aussi le sens de « du palais » et, substantivé, a désigné un officier du palais (Mart.). M. L. 6159. Celtique : irl. *pālds*, *pēlāt* ; germanique : v. h. a. *pfalanze*, etc.

Autres dérivés : *Palātua*, -ālis; *Palātuar*; v. Varr., L. 7, 45; Festus 476, 2.

palātum, -i n. (quelquefois *palāus*) : palais, voûte formant le toit de la cavité buccale. Employé par Ennius pour désigner la voûte céleste, *caeli palatum*, Inc. 16, peut-être à l'imitation du gr. οὐρανός; cf. Aug., Ciu. D. 7, 8, p. 284, 2 Domb. : « quod... hiatus noster cum os operimus mundo similis uideatur, unde et palatum Graeci οὐρανόν appellant et nonnulli, inquit (Varro), poetae Latini caelum uocauerunt palatum ». Considéré comme le siège du goût et employé pour désigner le goût lui-même, M. L. 6160. V. B. W., palais, II.

Étymologie obscure. Peut-être étrusque : cf. étr. *fa-lad* « ciel », d'après Fest., P. F. 78, 23. *Palātium* pourrait avoir la même origine; ou mot prélatin?

1. **palea** (*palia*), -ae f. : menue paille, balle du blé; puis, à basse époque (Vulg.), la « paille » elle-même (panroman dans ce sens, M. L. 6161, B. W. s. u.; le passage à ce sens s'explique, comme le suggère M. Niedermann, par le fait que l'on se servait primitivement, comme litire, de la balle de blé ou d'avoine, qu'on remplaça ensuite par de la paille; cf. Varr., R. R. 1, 13, 4, *opera stramentis ac palea*; 3, 10, *substernendum palea*); en celtique : bret. armor. *pell*, *pel*.

Dérivés : *palealis*, -ris adj.; *paleāre* : tas de paille, M. L. 6163; *paleātus* : mêlé de paille; *paleārium* : grenier à paille (Col.).

Le slave et le balte ont des formes à -ā/-u/-w au sens de « menue paille (susceptible d'être emportée par le vent quand on vane) », balle de blé : v. pr. *pelwo*, lit. *pēlus*, lett. *pelus*, *pelawas* (pluriel), v. sl. *plěvŭ* (pluriel) : « *plěva*, r. dial. *polova*, avec intonation rude radicale, supposant **pēlwa*, pourvu de vrddhi), et l'Atharvaveda, XII 3, 19, a, au même sens, l'accusatif pluriel *paldwan*, avec l'indiquant un mot de la langue courante, étranger au vieux fonds védique. Lat. *palea* n'a pas trace d'un -u- correspondant; cf. lit. *pelai* = lett. *pelī* et russe dial. *pela* (même sens). Le vocalisme radical zéro suggère par cet *palea* est celui qu'on attend dans un dérivé tel que ce mot.

2. **palea**, -ae f. : barbes du coq. Dérivé : *palear*, neutre usité surtout au pluriel : barbes du coq, fanons du bœuf; premier estomac des ruminants. Conservé dans quelques dialectes italiens, M. L. 6162.

Sans rapport visible avec *palea* « balle du blé ». Peut-être à rattacher au groupe de *pellis*?

Palēs, -is f. : *dicebatur dea pastorum, cuius festa Palia dicebantur*; uel ut alii uolunt, dicta Parilia quod pro partu pecoris eidem sacra fiebant, P. F. 248, 17.

Le mot religieux est à rapprocher sans doute du second terme de *opilio*. Quant à *Parilia*, l'r y résulte d'une dissimilation normale en latin.

palla, -ae f. : grande mantille de femme, formée d'une pièce d'étoffe oblongue ou rectangulaire qu'on pliait de certaine façon avant de s'en revêtir (de là l'emploi du mot dans Horace pour désigner un rideau). Désigne aussi le vêtement que portaient les musiciens sur la scène; ou encore une jaquette gauloise. Ancien (Plt., Naev.), usuel. Britt. *pall*.

A *palla* se rattache : *pallium*, pièce principale du vê-

tement des Grecs, correspondant à la *toga* latine. M. L. 6168; B. W. sous *poete* II. De *pallium* dérivent : *palliatu* (opposé à *togatus*) : vêtu du pallium; cf. dit des Grecs (cf. *fabula palliata* en face de *f. togata*); *palliolu*, M. L. 6167 a; *palliolatus*, -tim; *palliastrum* (Apul.). Germanique : v. h. a. *pfelli*, m. h. a. *pfelle*, *pfeller*; celtique : irl. *caille*, etc.; peut-être aussi le dérivé *fallinga*.

Palla, *pallium* devraient être d'origine grecque comme les vêtements qu'ils désignent. Mais en grec on ne trouve rien à rapprocher, sauf peut-être *φαρος*, hom. *φαρος* De **pār(u)lā*? Mot « méditerranéen »?

pallēō, -ēs, -uī, -ērē : être pâle (ou jaune pâle; le verbe s'applique à des populations de teint foncé; de là vient qu'il puisse qualifier des objets de couleur jaune : l'or, certaines fleurs, etc.). Ancien, usuel, surtout dans la langue poétique.

Formes nominales et dérivés : *pallor* (nom de genre animé, comme *pavor*, et divinisé; cf. T.-L. I 27, 7), M. L. 6169; *pallidus*, M. L. 6167 (formes savantes); *pallidulus* (Catul.); *pallidiūs* (Gloss.); *pallēscō*, M. L. 6166; *expallēscō*, com.; *ex-pallidus* (époque impériale); *impallēscō* (Pers., St.); *perpallidus*.

Le -li- de *pallēō*, *pallidus* et de *pallus* appartient à la série des gémées expressives, comme sans doute *λλ*-du gr. *πῆλός* (adjectif vulgaire : *τὸν οἶνον τὸν πῆλλον* « la brebis brune », Théocr. 5, 99). La famille de ce mot, qui indique une nuance « pâle », du « bleu », ou du « bleu pâle », ou du « gris », est largement représentée. En dehors de *pallēō*, *pallidus*, le latin n'a guère que *palmēs* et *pallus* (v. ces mots). Mais ailleurs il y a nombre de mots bien attestés :

V. sl. *plavŭ* « *λευκός* » (r. *polovŭj*), lit. *palkas* « pâle, jaune clair », v. h. a. *falo* « pâle, livide », en face de av. *pouruša-* « gris » (en parlant des cheveux). L'accentuation de gr. *πῆλός* montre qu'il faut partir de **καλός*; le sens est « gris blanc », dit soit de « vagues », soit de poils rendus blancs par l'âge; avec vocalisme o : *πολύς*.

Véd. *paliḥ* « gris (par l'effet de la vieillesse) », fém. *pālikni* (avec l qui caractérise un mot pris à la langue courante, étranger au vieux fonds védique); att. *πελινός*, ion. *πελινός* « livide, sombre ».

Pers. *pīr* « gris, vieux » (de **parya-*), arm. *alik* « vagues » et « barbe, cheveux gris », d'où *alewor* « gris ». Il y a eu sans doute un nom radical dont le lituanien, par exemple, a une série de dérivés : *pelē* « souris », *pelėti* « moisir », *pilkas* « gris », etc. Cf. *palmēs*.

pallium : v. *palla*.

palma, -ae f. : 1° paume de la main (et, par métonymie, la main tout entière); « palme » de la patte d'un palmipède (Plin. 10, 52), d'où *palmipēs*. Sens dérivés : « partie du tronc d'où s'élancent les branches » et spécialement « tronc du palmier » (par étymologie populaire? Cf. Keller, *Lat. Volksetym.* 62) et « fruit du palmier, datte » (*dactylus*); puis « branche de palmier, palme », et, celle-ci étant donnée aux vainqueurs comme symbole de la victoire (cf. T.-L. 10, 47, 3), la « victoire » elle-même; 2° dans la langue nautique, « pale » de la rame qui est au manche, comme la main aplatie est au bras. Ancien (Plt.), usuel, classique. Panroman. M. L. 6170, 6171. Celtique : irl. *palm*, britt. *palf*, etc. Sur les

différents sens de *palma* en botanique, v. André, *Lex.*, s. u.

palmus, -i m. : doublet de *palma* qui désigne encore une mesure de longueur égale au travers de la main ou « palme »; cf. *palmipedalis* (et aussi *palmipēs*) « d'un pied et d'une palme »; diminutif : *palmulus* (Apic.).

Dérivés et composés : *palmula*, M. L. 6173; *palmāris*; *palmulāris*, -rius (irl. *falmaire*); *palmātus* (*tunica palmata*, fréquente chez les Étrusques); *palmōtim*; *palmēnsis*, *palmēus*, *palmiceus*, -cius, *palmōsus*; *palmi-fer*, -ger; *palmētum*; *palmēscō*. — Dans la langue rustique : *palmes*, -itis m. : *utium sarmenta appellatur, quod in modum palmarum humanarum uirgulas quasi digitos edunt*, P. F. 246, 1; M. L. 6172; *palmō*, -ās : échaler la vigne et « marquer de l'empreinte de la main », d'où *palmizāre*. M. L. 6172 a. *expalmō*, -ās « palma percūtō » (Ital., Aug.).

Lat. *palma* ne répond pas exactement à irl. *lām* « main » : on aurait **pāma*. Si l'on part d'une forme du type de gr. *παλμή* « paume de la main », il faudrait admettre qu'une voyelle s'est amuie après l dans *palma* (cf. toutefois, *alacer*, *alapa*, etc.). On ne peut décider si le type germanique de v. angl. *folm* « plat de la main », v. h. a. *folma*, répond à celui de irl. *lām* ou de gr. *παλμή*. Tous ces mots rappellent la racine qui apparaît dans lat. *plānus* (v. ce mot). Cf. aussi peut-être *palpor*, *palpus*. — On laissera ici de côté la forme, énigmatique, de skr. *pāṇih* « main » et les formes, éloignées et qui pourtant semblent parentes, de lit. *dėlna* et v. sl. *dłani* « paume de la main ».

pālōr, -āris, -ātus sum, -ārī (*pālō* trans., Itala) : errer çà et là, se disperser, s'égarer, s'éparpiller. Verbe banni de la prose classique; ni dans Cicéron, ni dans César; surtout poétique et de la prose impériale. Usité au participe *pālāns*; *pālābundus* (Tert.). Pas de substantif.

Composés : *dispālōr*; *dispālēscō*, Plt., Ba. 1046 (Æ. λ.). Nonius 101, 4 et, après lui, les Gloses citent une forme active (et transitive) *dispālāre*, expliquée par *sēparāre*; les Gloses ont aussi *dispālātum*, *diffugatam*; mais les exemples cités par Nonius s'interprètent aussi bien comme provenant de *dispālōr*. Bas latin : *impālō* (Lex Burg.).

On peut se demander s'il n'y aurait pas ici une forme à allongement radical, du type de *uēnārī*, *plācāre*, d'un **pal*-issu de **pōl* : cf. *πλάνος* « errant », *πλάνη* « fait d'errer ». Pure hypothèse.

palpebrae (et *palpetrae*), -ārum f. pl. (le singulier n'est guère usité [Cels. 5, 26, 23]; *palpebrum* n. à basse époque, Non. 218, 24; cf. Ital., Cael. Aur.) : paupières. Sur la double forme, cf. Charisius, GLK I 405, 14, *palpetras* per T. Varro ad Ciceronem XIII dicit; sed *Fabianus... palpebras* per B.; alii dicunt *palpetras* *genas*, *palpebras* autem *ipsos* *perlos*. *Palpetra* semble appartenir à la langue vulgaire; cf. *palpetras* dans la Tab. Deuot. n° 3, publiée par M. W. Sherwood Fox, Amer. J. Phil., 33 (1912, 1; CIL I 2 2520). Le rapprochement avec *palpi-dre* est dans Lactance, Opif. d. 10 init. : *ipsae palpebrae, quibus mobilitas inest, et palpitatio uocabulum tribuit...*; cf. Serv. in Ae. 4, 30. Les formes romanes remontent à *palpetra*; cf. M. L. 6176, *palpetra*, -tra, et B. W. s. u.

Dérivés (tardifs et pour la plupart de la langue médicale) : *palpebrālis* (-ris); *palpebrō*, -brātio; et *impepalbratio*.

V. *palpus*, *palpāre*. Nom de partie du corps, de type populaire. La forme féminine -bra n'est pas rare dans les noms d'instruments : *terebra*, *ueretbra*, etc. Au contraire, si -trum est courant, -tra est exceptionnel; il a dû être vulgaire, à en juger par *seura*. Dans *palpetra*, ce suffixe vulgaire évitait l'accumulation des labiales. La forme *palfebra*, CGL III 85, 55, est peut-être due à la tendance à la dissimilation (cf. prov. *parpela*).

palpor, -āris (et *palpō*, -ās), -ārī : toucher légèrement de la main, tapoter, caresser, flatter; et « tâter, palper ». Usité de tout temps. Familier. M. L. 6175 et 6174, *palpābundus*. Le gall. *palfu* dérive de *palma*.

Forme nominale d'où *palpor* est sans doute dérivé : *palpus* (ou *palpum*; nominatif non usité), -i : caresse. Attesté dans Plaute (*palpō percute, optūdere palpum*).

Dérivés et composés : *palpō*, -ōnis m. : flatter (Perse); *palpātio*, -tor; *palpāmen*, -mentum; *palpiō*, -ās, fréquentatif employé absolument, « s'agiter vivement, palpiter »; *palpitatio*, -tus, -ūs; *expalpō* (Plt.), glose *ēlicio*. Tardifs : *palpābilis* (Ital.), -bilitās et *impalpābilis*; *palpātus*; ad- re- sup-*palpō*.

palp- offre le redoublement brisé « comme greg-; il n'y en a hors du latin aucun correspondant exact. Pour le sens de la forme, ce que l'on trouve de plus proche, c'est le groupe germanique de v. isl. *falma* « tâtonner, trembler de peur », got. *us-filman* *wardun* « s'effrayer », v. h. a. *folian* « tâter, sentir ». Comme on le voit par *palpetra*, la notion qui est au fond est celle de mouvements répétés. Pour le sens de « paume de la main » de *palpus*, cf. le rapport entre arm. *apī* (gén. *ap'oy*) « paume de la main » et gr. *ἄπ'ω* « je touche, j'attouche », *ἄπ'ω* « touche », *ἄπ'ω* « je palpe, je caresse ». Du groupe de lat. *palp-* et des mots germaniques, on est tenté de rapprocher le groupe expressif de gr. *ψάλλω* « je tire par secousses, je fais vibrer » et mélangé avec *ἄπ'ω* : *ψαλάσσω* « je tâte, je caresse ». Les possibilités de rapprochements de ces mots expressifs sont multiples; aussi toute démonstration échappe. — Cf. peut-être *palma* et *pollex*.

paludātus, -a, -um; **palūdāmentum**, -i n. : *paludati in libris auguralibus significat... armati, ornati. Omnia enim militaria ornamenta paludamenta dicuntur*, P. 298, 11, et : *Salias uirgines Cincius ait esse conducias, quae ad Salios adhibebantur cum apicibus paludatas; quas Aelius Stilo scripsit sacrificium facere in Regia cum pontifice paludatas cum apicibus in modum Saliorum*, F. 439, 18. *Palūdātus* est un ancien terme du rituel dérivé sans doute de *Palūda*, épithète de Minerve, semble-t-il, qu'on trouve chez Ennius, A. 521, cité par Varr., L. 7, 37 : *corpore Tartarino prognata Paluda uirago... Paluda a paludamentis. Haec insignia aique ornamenta militaria: ideo ad bellum cum exit imperator ac licetores mutatur uestem et signa incinuerunt, paludatus dicitur proficisci*. Il s'est appliqué spécialement au général entrant en campagne ou au consul partant pour sa province. — Sans explication.

palumbēs (*palumbis*), -is c. (et *palumbus* m., -ba f.,

conservé dans les langues romanes, M. L. 6181) : pigeon sauvage, ramier. Ancien, usuel.

Dérivés : *palumbulus*, terme de tendresse; *palumbinus* « de pigeon », conservé dans les langues romanes avec le sens de « couleur de pigeon », M. L. 6180; *palumbārius* : *παλumboρος* (Gloss.); *palumbācius* (Grom.), *-bāris herba* (Ps.-Diosc.). Cf. le nom de ville *Palumbinum* dans le Samnium.

Cf. gr. *πέλειος*, *πελειός* « pigeon sauvage », v. pruss. *poalis* « Taube » (Voc.) et, pour l'ensemble du groupe indo-européen, lat. *pallēo*.

Pour la formation, cf. *columba* et sl. *golēbi* « *πεπτερά* », en face de v. pr. *golimban* « bleu ».

pālus, -I m. (*pālum*, Varr., ap. Non. 219, 21) : pieu, pal, échalas, pilori, poteau. Ancien (Plt.), usuel. Panroman. M. L. 6182. Celtique : britt. *pawl*; et germanique : v. h. a. *pfāl*.

Dérivés : *pālō*, -ās : échallaser; *pālūtis* (Vitr.); *pālāris* : de pieu, de poteau; dans la langue militaire, *p. lūsio* ou *pālāria* n. pl. : escrime contre un poteau, cf. Vég., Mil. 1, 11; *dēpālō*, -ās : délimiter avec des pieux (tarif), et *im-*, *prō-pālō*; *paxillus* (et *paxillum*, Gloss.) : petit pieu; *paissaeu*; *cheville*, clou, M. L. 6318 (*pašillus*). Cf. M. L. 6320, « *pazo* » *paissaeu*. — Composés : *tripalles*? (uineae), *quod tria pala habent*, Varr., Men. 179 ap. Non. 219, 21; cf. M. L. 8911, *trepalium*, *tripaliare*; B. W. travail.

De **pāk-slo*, v. *pangō*. — Cf. *pāla*.

pālūs, -ūdis f. (*pālūs* dans Hor., A. P. 65, avec reste d'abrégement iambique?) : marais. Ancien (Enn.), classique, usuel. Conservé dans les langues romanes, dont certaines formes supposent un doublet à métathèse **pādūlis* (formé peut-être sur *Padus* par l'étymologie populaire). M. L. 6183.

Dérivés : *palūster* (-*tris*), M. L. 6184; *palūdōsus*; *palūdester* (Cassiod.), et *padulestris*; *palūdēnsis* (Inscr.). Composés tardifs et poétiques : *palūdi-cola*, -*fer*, -*gena*, -*uagus*.

Cf. skr. *palvalām* « mare, marais » et le mot, sans doute dérivé, v. h. a. *felawa* « saule ». La formation de *pālūs* serait de même type que celle de *salūs*. — La racine est celle qui figure dans lit. *piliū*, *pilti* « verser », arm. *helum* « je verse » (aor. *heli*) et *ololem* « j'inonde ». Avec élargissement -u-, le grec a *πλύνω* « je lave » et le latin *pluit* (v. ce mot). Cf., d'autre part, lit. *pelkē* « marais », v. sl. *plakati* « laver », gr. *πλάζω* « humidité », etc.

pāmpinus, -I m. et f. (cf. Serv., Buc. 7, 58) : pampre. Ancien (Plt.), technique. V. And. & Lex., s. u. Panroman, sauf roumain. M. L. 6185.

Dérivés : *pāmpinārius* et -um n. : rejeton de la vigne qui ne donne que des feuilles (Plin.); *pāmpinēus* (-*ānceus*); *pāmpinātus*; *pāmpinōsus*; *pāmpinō*, -ās : est ex sarmento coles qui nati sunt, de iis qui plurimum valent, primum ac secundum, nonnumquam etiam tertium relinquere, reliquos decerpere, Varr., R. 1, 31, 2; *pāmpinātio*, -tor.

Sans doute, comme gr. *ἄμπελος* et les autres termes relatifs à la vigne et au vin, emprunté à une langue du bassin méditerranéen. Cf. géorg. *babīlov*, etc. (Lafon, Rev. Ét. anc., 36, 43).

panaca, -ae f. : sorte de coupe ou de vase en terre (Mart. 14, 100 in lemm.). Mot de la Gaule cisalpine ou de la Rhétie.

panaricium, -I n. (Ps.-Apul., Gloss.; *paranychium*, Marc. Emp.) : panaris; forme corrompue de *paronychium* sous l'influence de *pānus*. Panroman, sauf roumain. M. L. 6186.

panax, -ācis m.; **panacea**, -is n.; **panaceia**, -ae f. : panacée, nom donné à diverses plantes qui passaient pour tout guérir. Les formes latines ne sont que des transcriptions du grec.

Dérivé tardif : *panacinus* (Cael. Aur.).

panera : v. *impancrāre*.

pandō, -is, **pandī** (attesté seulement par Priscien et dans les composés; ne semble pas employés par les auteurs. La forme à redoublement **pe-pend-i* aura été évitée par suite de son homonymie avec le parfait de *pendō*), **passum** (et forme analogique *pānsum*, de là *Pānsa* « qui marche les pieds écartés », surnom romain, et les doubles *dispessus* et *dispānsus*), **pandere** : étendre, déployer, écartier; par suite « ouvrir » (en écartant, différent de *aperire* « ouvrir en ôtant un couvercle, operculum »). Usité de tout temps. Conservé dans quelques dialectes italiens; cf. M. L. 6189.

Dérivés et composés en *pand-* et en *pass-* : **pandus**, -a, -um (est à *pandō*, comme -*legus* à *legō*) : écarté, qui s'ouvre; par suite « déjeté, évasé, infléchi, arrondi, concave », épithète d'une déesse, *Dea Panda uel Pantica*, « quod uiam pandat », peut-être étym. popul., cf. Varr., ep. Gell. 13, 22, 4, le couple *Panda Cela* (Arn. 4, 3). M. L. 6193. De là *pandō*, -ās : [s']infléchir, et *panditō* : gauchissement du bois (Vitr.); *pandātīle* « déboitement du genou » (Mull. Chir.); *repandus* : retourné, d'où *repandirostris* (Pac.); *Pandana porta dicta est Romae, quod semper pateret*, P. F. 246, 15 (étymologie populaire?); *pandez* : qui semper pandit ora ad potandum, CGL V 607, 15; de là **pandiciulus*, d'où provient le dénominateur : *pandiculus*, -āris : *-ri dicuntur qui toto corpore oscitantes extenduntur, eo quod pandi fiunt*, P. F. 246, 16, cf. M. L. 6191; *pandiciolāris* : dicebatur dies idem et communiciarius, in quo omnibus dis communiter sacrificabatur, P. F. 246, 18.

passus, -a, -um : ouvert, écarté; usité surtout dans l'expression technique *passa ūna* « raisin sec » (qui s'est fendillé en séchant au soleil), d'où *passum* (sc. uinum) « vin de raisins secs », M. L. 6270; et 6205, *pansus*; *passim* adv. : en se répandant çà et là; en désordre; *passārius*, -a, -um : *-a ficus* « figue étalée et séchée au soleil » (tarif); *passāles* : et oves et gallinae appellatur quod passim pascentur, P. F. 249, 4; *passivus* : qui se trouve çà et là, répandu, commun (bas latin), conservé dans une expression sardie, cf. M. L. 6269, et *passivitas* « promiscuité » (Tert.); *passus*, -ūs m. (et tardif, *passus*, -i) : proprement « écartement des jambes », d'où « espace compris entre cet écartement; pas; mesure de longueur ». Panroman. M. L. 6271. Celtique : irl. *pass*, *spass*, *cassan*. De là **passāre* attesté par les langues romanes, M. L. 6267; **compassāre*, 2095; **expassāre*, 3033, etc.

De *pandō* : *dispandō* : étendre en tous sens, écarteler

(participe *dispessus*, Lucr.); *expandō*, M. L. 3030, et 3031, **expandēre*; *oppandō* (époque impériale); *praepandō*; *repandō* (Apul.); *prōpānsus* (id.).

Pas d'étymologie claire, à moins qu'on ne rapproche *pateō* et qu'on n'admette, dans la racine, une alternance entre dentale sourde et dentale sonore.

pandus : v. *pandō*.

pangō, -is, **pepigī** (et *pēgi*, forme créée pour remplacer le parfait à redoublement d'abord dans les composés avec préverbe, *compēgi*, *impēgi*; *pānzi* est une forme analogique rare), **pāctum**, **pangere** : *pangere*, *figere*, *unde plantae pangi dicuntur, cum in terram demittuntur, inde etiam uersus pangi uel figi in cera dicuntur*, P. F. 235, 5 (cf. 95, 29); « s'icher, enfoncer, planter », *pangere finis*, *terminōs*; par suite « établir solidement, conclure », *p. pacem*; le verbe se rencontre dans ce sens avec *paciscor*, dont il est parent; et aussi « graver dans la cire », d'où « écrire, composer, etc. »; cf. Colum. 10, 151. Usité de tout temps. Non roman, sauf sous la forme *pactum* « comprimé ». M. L. 6138 a.

Pangō est un verbe à nasale infixée de la racine **pāg-* (alternant avec **pāk-*) dont la forme à voyelle longue se trouve dans *pāgus*, *pāgina* (v. ces mots) et dans *compāgēs*, -is f. « assemblage » (doublet de l'époque impériale *compāgō*, -inis f., d'où, dans la langue de l'Eglise, *compāginō*, -ās, *ātio* [cf. *pāgina*]; *impāgēs*, -is f. : traverse de porte (avec un doublet **impāgō* supposé par quelques formes romanes, au sens de « rayon de miel », M. L. 6291); *prōpāgēs*, -is et *prōpāgō* : provin, M. L. 6780, v. h. a. *propjo*, et m. h. a. *prōpfen*; *prōpāgen* n. « prolongation » (Enn., A. 160); *prōpāgō*, -ās et *prōpāginō* « reproduire par provignement » et « propager » avec ses dérivés, sans doute fréquentatif en -ā- qui est à *pangō* comme *appellāre* à *pellere*; *repāgēs*, terme poétique d'après Fest. 350, 16, auquel la langue courante substitue *repāgula*, -ōrum n. pl. « barrières; barres de porte ». Même racine dans *pāla*, *pālus*, *pastinum*; v. ces mots.

Composés de *pangō* : *appingō* = *adfigō*, peut-être dans Tér., Ph. 438, où il allitère avec *attigeris*, et dans P. F. 8, 1 : *antipangente ualuarum ornamenta quae antis adpinguntur, i. e. adfiguntur*; peut-être *appāginēculi* « ornements de faite » (Vitr.).

compingō [et dans les gloses *compāgō*, peut-être formé sur *compāgēs*, -gō, cf. *propāgō*] : assembler en serrant, serrer (e. g. Plt., Amp. 155, *si tresuri me in carcerem compegerint*), former. A l'époque impériale, « composer » (= *compōnere*, *cōnscribere*), sans doute d'après *pangō*. **Compāctus** : assemblé étroitement, compact; d'où *compāctiō* (Cic.), etc.; *dēpangō* (usité surtout au participe *dēpāctus*); *expingō* : pousser dehors, M. L. 3046; *impingō* : enfoncer, planter dans (sens physique et moral), M. L. 4309 (et 4290, 4191?); *impāctiō* (Sén., Q. N.); **impāctō*, -ās, v. B. W. *empēcher*; *oppāgō* (*oppēgi* dans Plt.); *repāgō* (Col.); *suppingō* : enfoncer, planter par dessous. Cf. aussi M. L. 3048, *expingere*, et 6146, **pāgina*; 6143, **pāgella* « gliaux ».

V. *pacō*, *pāz*.

pānīcum : v. *pānus*.

pānis, -is m. (et *pāne* n., cf. Arn. 1, 59) : pain. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 6198. Celtique : irl.

pāin. Sans doute ancien thème consonantique passé aux thèmes en -i-; cf. *canis*. L'ablatif est *pāne*; le génitif pluriel, *pānum*, selon Verrius; et c'est pour satisfaire à l'analogie que César voulait qu'on dise *pānium*; cf. Funaioli, GRF 518, 19. Le diminutif *pāstillus*, *pāstillum* : petit pain » et « pastille (en forme de petit pain) »; cf. P. F. 249, 3, -s *forma parui panis, utique deminutus a pane*, et 298, 5, *pastillum est in sacris libi genus rutundi*, semble indiquer que *pānis* remonte à une ancienne forme **pāsn-*; le rattachement à *pasta* est peu vraisemblable, en raison de la date tardive de l'emprunt *pasta*.

Dérivés et composés : *pānārius* : ἀρτοποιός (Gloss.); *pāndrium*, -iolum : corbeille à pain, panier, M. L. 6187, et germanique : v. h. a. *pfanāri*, etc.; *pānīceus* : de pain; *pānōsus* (Cael. Aur.); *pānīfex*, -fīca, -fīcō, M. L. 6197; -fīcium (et *pānīcium*, Cassiod.); *pānīcoctārius* (bas latin); de *pāstillus* : *pāstillārius*; *pāstīllīcāns* (Plin.) de *pāstīllīcō* (formé comme *claudīcō*).

Les formes *compāniō*, *compānia* qui se trouvent dans la Loi Salique et ont supplanté dans les langues romanes *contubernium*, *contubernālis*, ne sont pas proprement latines. *Compāniō* est le calque du germanique, got. *gahlaiba*; cf. M. L. 2092, 2093; irl. *compān*.

Le **pāsnis* sur lequel repose lat. *pānis* rappelle la forme **pāski-* ou **pāski-* sur laquelle doit reposer arm. *hac* (instr. *hacw*) « pain ». V. *pāscō*. D'autre part, on cite une glose παῖς Μεσσοῖν; cf. Athénée III 111 c, mais qui peut provenir du latin.

pānna, -ae f. : casserole. Mot de basse époque (CGL II 595, 49; V 117, 41; et poteries de Graufesenque).

La date tardive du mot et sa présence en Gaule semblent devoir exclure le rapport avec *patina*. Passé en germanique : v. h. a. *pfanna* « Pfanne », et partiellement en roman : fr. occidental *pan*, *pon* « cuve »; port. *panela*, M. L. 6199. Britt. *pann* « coupe ».

pānnus, -I m. (*pānnum*, Nov.; dat.-abl. pl. *pannibus*, Enn., Pomp.) : morceau d'étoffe, pan; souvent au sens péjoratif « lambeau, haillon ». Usité de tout temps, sauf dans la prose classique. Panroman, sauf roumain. M. L. 6204. Irl. (dérivé) : *cannadas*.

Diminutifs : *pānnulus*, M. L. 6203; **pānnellus*, attesté par les langues romanes, M. L. 6200; *panniculus*, d'où *panniculārius*, -a, -um (Dig.); *pannunculus* (Not. Tir.). Autres dérivés et composés : *pānnārius*, -a, -um, et *pānnāria* n. pl. « présents faits d'étoffe »; *panneus* : *πάνωος* (Paul. Nol., Gloss.); *pānnōsus*; *pānnōsītās* : *πάνωσις*; *pānnīceus* (-*cius*), *p. mālum*, M. L. 6202, -*ceātus*; *pannuellium*, -i n. (Varr.) : fil de trame, dévidoir; *dēpannō* : dilacerō, M. L. 2369, **dēpanāre*?

Non technique et familier, sans correspondance net. V. sl. *opona* « rideau » n'est pas séparable de *pinō* (v. lat. *pendō*); c'est sans doute aussi à ce groupe de **pen-* « pendre » qu'appartient v. h. a. *fano* « drap, drapeau », etc. — Quant à gr. *πῶνος* ὄραμα, qui est sans doute un ancien **πῶνος* (cf. *πῶνιδετα*, Théocrite), la forme en est différente.

pānsūs, **Pānsa** : v. *pānus*.

pantex, -icis m., usité surtout au pluriel *pantīcēs* : tripes, intestins, d'où « panse ». Mot de la langue popu-

laire. Depuis Plaute. Panroman. M. L. 6207; et 3032, **expantiēdre*. Du v. fr. *panceire* provient a.l. *Panzer*. Dérivé : *pantiōsus* (uenter). Serv. auct., Ae. 3, 217. Sur l'existence d'une forme **pantiānus*, dérivée de *pantiōsus* et déformée par l'étymologie populaire, v. M. L. 6651. Un autre sens apparaît dans la glose *pa(n)ticus* (var. *panceps*?) : *ἐκκη κτηνὸν ἐν τραχήλῳ*.

Pantica, -ae f. : autre nom de *Panda*, d'après Ar-nobe, 4, 3. *P. pandus* sous *pandō*. La forme est inexpliquée. Cf. *patē*?

pānus, -i m. : sous ce mot les dictionnaires rangent trois sens différents : 1° fil du tisserand (depuis Lucilius), sans doute emprunté au gr. dorien **pānos*, cf. att. *πῆνος*, *πῆνιον* « fil » et « bobine », dimin. *pānūcula* (Not. Tir.) ; 2° tumeur ou abcès (ainsi nommé par sa ressemblance avec une bobine? ; cf. Cels. 5, 2, 10, *pānum* a similitudine figurae nostri uocant; Non. 149, 17, *pānus*, *tramae inuoluerum*, quam diminutue *pānūculam* uocamus... est tumor quoque inguinum; ex formae similitudine sic uocatur, qui cite des exemples d'Arfran-ius et de Novius); diminutif : *pānūcula* (*pānu-*) (Ps.-Ap., Scrib.), M. L. 6209, et *pānūculōsus* (Orib.). ; 3° épi à panicules, millet (Plin. 18, 54). A ce dernier sens se rattachent les dérivés : *pānūcum* n. (-*cium*, Edict. Diocl., Paul. Nol.) : panic, sorte de millet; *pānūcula* (*pānu-*) f. : panicule; *pānūculus* : chaume; conservés dans les langues romanes, M. L. 6194, *pānūcum* (avec *i*; cf. germanique : v. h. a. *pfenih*) ; 6195-6196, *pānūcum*, -*cūlum*. Il est peu probable que les divers sens de *pānus* puissent s'expliquer par une même origine. Mais, en dehors de l'emprunt au grec, qui paraît sûr pour le premier, on ne peut rien affirmer.

papae : exclamation empruntée par la langue de la comédie au gr. *παπαί*; cf. *babae*.

***paparium** : mot de sens obscur qu'on trouve dans Sénèque le père, Contr. II 1 (9), 35 : *dirit enim arcessitum seruom ut dominicae libidini poparium faceret*. Expression sans doute populaire. V. O. Immisch, Glotta 15, 150 sqq., qui l'explique par **paparium*, i. e. **par-pariū personam agere* », et Th. Birt, *ibid.*, 17, 71 sqq. D'autres font de *paparium* un dérivé de *pappō*, *pappa*. Tout ceci douteux. Lire **parārium*?

paparus, -i m. : jeune oie. Très tardif (Orib.). Inexpliqué.

pap(p)as : v. *pappa*.

papāuer, -eris n. (et m. dans Caton et Plt.) : pavot. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 6210, passé en germanique : v. angl. *popi* (de **papāger*?).

Dérivés : *papāuerus*, -rātus, -a, -um; *papāuerculum* (Ps.-Ap.).

Forme à redoublement, d'origine incertaine, dont la finale rappelle celle de *cadduer*. On y a vu d'anciennes formes de participe parfait en -ues; mais *papāuer* ne se rattache à aucun verbe connu. En tout cas, mot de type populaire.

pāpiliō, -ōnis m. : 1° papillon ; 2° à l'époque impériale, « tente, pavillon » (à cause de la ressemblance des rideaux qui le fermaient avec les ailes du papillon). Depuis Ovide. M. L. 6211. Celtique : irl. *pupal*; britt.

pebyll « tente » ; germanique : néerl. *pepel*; gr. *παπυλίων*.

Dérivé : *pāpiliūculus* (Tert.).

Cf. les mots germaniques tels que v. sax. *fiſoldara* « papillon ». Terme expressif sans étymologie claire.

papilla : v. *papula*.

1° **pappa**, -ae : mot expressif du langage enfantin, désignant la nourriture; cf. Varr. ap. Non. 81, 2, *cum cibum ac potionem buas ac pappas uocent, et matrem mammam, patrem, tatam*.

Dérivé : *pappō*, -ās, et *papō* (cf. GGL V 525, 15 : [*papilla*] *caput est mammae de qua exiit lac, unde factum est ut dicamus infantibus papa, i. e. manduca : papare enim dicimus, non pappare; nam et ipso motu labiorum id ostendimus*) « manger », attesté dans Plaute et conservé dans les langues romanes. M. L. 6214; B. W. *soupage*; et en germanique : all. dial. *pappe*. Cf. tchèque *papal* « manger ».

2° **pappa** m. : ailleurs, en grec notamment, la forme *pappa* est un nom familier, enfantin, du « père », fr. *papa*, etc. Et la forme et le sens de ces mots enfantins diffèrent d'une langue à l'autre.

pappus, -i m. (cf. gr. *πάππος*) : 1° vieillard, grand-père; 2° aigrette cotonneuse de certaines plantes (char-dons, etc.), barbe, duvet; 3° nom populaire du sénéçon ou érigeron (cf. *ouia*, *senecio*).

Deux mots différents se sont confondus dans *pappa*, l'un, ancien en latin, de formation semblable à *mamma* et, comme celui-ci, demeuré dans le vocabulaire familier (*naman*, *papo*), cf. M. L. 6213; l'autre, plus récent et passé du grec dans le vocabulaire du latin chrétien, *πάππας* > *pappa*, -ae et *pappās*, -ātis (d'après *abbās*, *abbātis*), terme d'affection et de respect appliqué d'abord aux évêques en général, puis spécialement à l'évêque de Rome, et qui est à l'origine du nom du « pape », qui, sémantiquement, s'est détaché de *papa*.

pappō, **pappus** : v. *pappa*.

papula, -ae f. : bouton, pustule. Ancien (Lucil., Afran.).

Dérivés : *papulō*, -ās : produire des boutons (Cael. Aur.) ; *papilla* : petit bouton ; -ae *capitula mammarm dictae, quod papularum sint similes*, P. F. 246, 8; d'où le « sein » lui-même; *papillātus*. Rattaché par les gloses à *pappa*; cf. GGL V 622, 37, *pappa uel papilla est mamma*. Quelques traces de *papula*, *papilla* dans les langues romanes. M. L. 6215, 6212. Irl. *popp*? *expapillātus* « de brachio usque ad papillam nudato » dans les gloses se réfère peut-être à Plaute, Ml. 1180, mais la glose est très incertaine; v. *effa-filātum*.

A cause de *papilla*, le plus probable est que -ula de *papula* est suffixal. Dès lors, on rapprocherait lit. *pāpas* « mamelon du sein ». Mot de type familier, sans étymologie nette. V. le précédent.

pāpyrus, -i m. f. (et *papyrum* n.) : papyrus et « papier », puis « mèche (de lampe) ». Emprunt au gr. *πάπυρος* (attesté depuis Catulle). De là dérivent les formes à suffixes latins *pāpyrāceus*, *pāpyrifer*, *pāpyrinus*, *pāpyriō*, *pāpyrius*, toutes d'époque impériale. Cf. M. L. 6218, *pāpyrus*, **pāperus*, *papilus* (= esp. *papel*), *pāpy-*

rus, et 6217, *pāpyreus*, *papilius*, GGL V 381, 10. Germanique : v. h. a. *paffūr* « papyrus »; ags. *tapor* « bougie », irl. *paípeir*, britt. *pabywr*.

pār, **pārīs** adj. : égal ; pair (*ludere par impar*) ; pareil (avec *superl. parissimus* ; *pārida*, GIL 1° 7). Souvent joint à *aegūdis* (-bilis) : cf. Cic., Inu. 2, 22, 67, *par est quod in omnes aequabile est*; à *aegūsus*, *similis*, *idem*, *unus* qu'il renforce. Substantivé *pār*, *pārīs* m. et f. : compagnon, compagne du même rang; en particulier « compagnon de table » (= *δυσώμιος*). *Pār* s'est dit aussi d'objets qui vont par paire; cf. P. F. 247, 16, *paribus equis, i. e. duobus, Romani utebantur in proelio, ut sudante altero transirent in sicum. Pararium aes appellatur id quod equitibus duplex pro binis equis dabatur*. De là le neutre *pār* « une paire », souvent employé au pluriel *paria*. V. B. W. *pair*, *paire*. La synonymie de *aegūsus* a sans doute entraîné la création de la locution *pār est* = *aegūsus est*. Ancien, usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 6219, *par*, *paria*. Britt. *par*, et *ampar* « impar ». A *pār*, monosyllabe, ont tendu à se substituer des formes plus pleines : *parilis* (rare et poétique, fait d'après *similis*) ; de là *pariliās* (tardif) ; **pari-rulus*, supposé par certaines formes romanes (cf. *sōl-rulus* et *sōl*). M. L. 6240-6241; B. W. *pareil* : *comparilis*, -*liās* (tardifs) ; *parilia*, M. L. 6244 a.

Dérivés : *parier* ; *pariās* (rare et tardif; Arn., Boèce) ; *parārius* (v. plus haut). Il n'y a pas d'exemple sûr d'un verbe *parō*, -ās dérivé de *pār*. On cite, toutefois, Plt., Cu. 506, *eodem hercle uis pono et paro : parissimū estis hibus* (où il n'y a qu'un jeu de mots de Plaute entre *parissimus* et *parō* « préparer, disposer »), Sén., De Prov. 1, 1, 6; dans Cic., Fam. 1, 9, 25, il s'agit aussi de *parō* « prendre des dispositions ». Le verbe simple est remplacé par le composé *com-parō*, v. plus bas. De *paria*, dérivé à l'époque impériale *pariō*, -ās « égaliser, apparier », et aussi « payer », sens issu de l'expression *paria facere* « balancer les comptes », M. L. 6239; B. W. *parier*. De *pariō* : *pari-itiō*, *paritōriū* (bas latin).

Composés : *com-pār*, adjectif et substantif : pareil (le préfixe *com-* insiste sur la réciprocité, cf. *consimilis*) ; substantif « semblable, compagnon, -gne », spécialement « compagnon ou compagne pour la vie, mari, femme » (fréquent dans les inscriptions, d'où un féminin tardif *compara*). Ancien (Plt.), mais non classique; de couleur populaire. Dénominalif (attesté depuis Ter.; usuel et classique) ; *com-parō* : comparer; *comparatiō* = σύγκρισις, *τῶσις*; *comparātus*, -ūs; *comparātius* (= συγκριτικός, -iticius; *comparabilis* et in- (rare); *dispār* (cf. *dissimilis*), conservé dans quelques dialectes romans, M. L. 2673, et *disparilis*, -ilitās = ἀνομοιος, ἀνόμοιος, ἀνομαλία (Varr.); cf. aussi *disparō*, *dispar-itiō*, où semblent s'être confondus les sens de *pār* et de *parō*. Le celtique a : britt. *cymmar*, *cymharu* « compár, comparō » ; irl. *compar* « comparātius ».

impār : impair, inégal; et « qui n'est pas pareil », d'où « inférieur à » ; et *impariter* (Ilor., A. P. 75) = ἀνίσως; *imparilis* (tardif) : *imparilitās* (ἀνομοιότης; rare, cf. Gell. 14, 1, 22; 5, 20, 1). Sur l'emploi de *dispār* et de *impār* dans les auteurs, v. Thes. VII 1, 517, 1 sqq.

suppār : à peu près égal (rare, mais classique, d'après *παράμοιος*, etc.) ; d'où *suppār* (Tert.).

Par contre, *sēpār*, qui n'apparaît qu'à l'époque impériale (Val. Flacc., Stace, Prud., Sol.), avec le sens de *dispar*, est une forme reconstruite sur *sēparō*, rattachée fausement à *pār*. Cf. encore M. L. 539, **apparium*.

Sur *aequiperō*, *aequipār*, v. *aequus*, sub fin.

Étymologie inconnue. Il n'y a pas de terme indo-européen connu pour « égal ». On songe à la famille de *pariō* (v. ce mot), *parō*, *pars*. Mais le sens reste à expliquer. L'ombrien a *pars est* « *pār est* ».

parabola, -ae f. : = παραβολή. D'abord simplement transcrit du grec sous la forme *parabolē*, puis emprunté par la langue de la rhétorique dans le sens de « comparaison » (Quint., Sén.), apparaît dans la langue de l'Eglise avec le sens de « parabole », « proverbe », et, dans la Vulgate, avec celui de « parole » (ce double sens de *parabolē* provenant de l'hébreu *pāreḥāl*, *assumptā parabolā* « ayant pris la parole » (e. g. Num. 23, 7), qui est demeuré dans les langues romanes, où (sauf en roumain) *parabola* a supplanté *uerbum*, grâce à la fréquence et à l'importance de son emploi dans la langue religieuse, et aussi à cause du sens de *uerbum* dans cette même langue (Wackernagel, IF 31, 262). Cf. M. L. 6221 et 6222, *parabolāre*. Irl. *parabibl* (mot savant). B. W., préface, p. xi.

Dérivés : *parabolice*; *parabolō*, -ās « parler » (Rer. Merov. V, p. 378, 4). Différent de *parabolor*, -āris « risquer sa vie », v. Blaise, s. u.

parabolānus, -i m. : infirmier (Cod. Theod.). Déformation de παραβάλανος.

parada, -ae f. : rideau, tente d'un vaisseau. Rare et tardif (Aus., Sid.). Peut-être celtique. Semble sans rapport avec l'iranien **partaka* « rideau », pers. *parda*, emprunté par l'arménien (*partak*) et le syriaque, dans lequel le sens de « rideau » doit être le résultat d'une spécialisation secondaire, le sens premier devant être « division ».

paradisus, -i m. : parc. Emprunt (Gell.) au gr. παράδεισος (mot d'origine iranienne), vulgarisé depuis Tertullien dans le sens de « paradis » et passé par là dans les langues romanes. M. L. 6223. Celtique : irl. *pardus*, britt. *paradwys*.

Dérivés et composés : *paradisiacus*, *paradisicola* (Prud.).

paragauda (et *paragaudis*), -ae f. : bordure de vêtement d'or ou de soie dorée; paragauda, vêtement orné de cette bordure. Bas latin; mot étranger, perse, v. Hübschmann, *Arm. Gramm.*, I, p. 227, n° 530, venu en latin par le grec.

Dérivés : *paragaudius*, -dātus.

paraphrasis, -i m. : paraphrase. Emprunt savant au gr. παράφρασις (Isid. 1, 21, 8). M. L. 6225 (fr. *para-rafe*, etc.).

paralysis, -is f. : emprunt de la langue médicale au gr. παράλυσις (Pétr., Plin.). M. L. 6226.

paramus, -i m. : plateau (CE 1526 G3). Mot étranger, sans doute espagnol. M. L. 6228.

parasitus, -i m. : parasite. Mot de la comédie, emprunté au gr. παράσιτος; latinisé.

Dérivés : *parasita* f. (Hor., Plin.); *parasitor*, -*aris* (Plt.); *parasiticus*; *parasitaster* (Ter.).

paratragoedō, -*ās* : prendre des airs tragiques. Création de Plaute, d'après le gr. παρατραγωιδέω.

parauerēdus : v. *uerēdus*.

Parca (usité surtout au pluriel *Parcae*), -*ae* f. : la Parque, nom générique des déesses chargées de filer la destinée de chaque mortel (leurs noms particuliers sont *Nona*, *Decuma*, *Morta*, correspondant aux noms des déesses grecques *Clôthô*, *Lachésis*, *Atropos*).

Rattaché par Varron à *pariō*, cf. Gell. 3, 16, 9 sqq., étymologie généralement admise par les modernes. Cf. *περιωμένη* et *Λάχης* (de *λαγχάνω*).

parcō, -*is*, *peperci* (classique, Cic., Cés.; formes secondaires *parsi*, notamment avec préverbe, *comparsit* chez Terence, et *parcui*, Naev., d'après *arcul*), *parsum* et *pareitum* (participle futur *parsiurus*, T.-L.; *parciurus*, St Jér.; et même, à basse époque, *peperitum*, *peperitum*), *parcere* : sens premier « retenir, contenir » (transitif) encore attesté dans l'expression rituelle conservée par P. F. 249, 1, *parcio linguam in sacrificiis dicebatur*, i. e. *coerceto, contineto, iacet* : cf. Plt., Mi. 1220, *parce uocem*, et Poe. 1035, *linguam compescas*. Spécialisé dans le sens absolu de « se contenir, se retenir », *parce pias scelerare manus*, Vg., Ae. 3, 42; puis « se contenir (en faveur de quelqu'un ou de quelque chose), épargner, ménager » (suivi du datif, p. *alicui* et, à basse époque, p. *ab*, d'après *abstinere ab*). Usité de tout temps. Conservé seulement en provençal. M. L. 6231 a.

Dérivés et composés : *parcus* : ménager, économe; et les composés expressifs *dēparcus* (Suét.), *praeparus* (Plt.); *perparcō* (Ter.); *parsimonia*, -*mōnium* (*parci*)-et, à l'époque impériale, *parcitas*; *imparcenter* (tardifs); *parciloquium* (Apl.); *parciprōm* (Plt.); *parcitor*, *parcītūdō* (tardifs); *parsiō* (Gl.).

compereō, -*is* (*compar*-); cf. P. F. 52, 26, *comparsit Terentius* (Ph. 44) *pro compescuit* posuit : s'abstenir de, épargner; *impercō* (Plt.); *reparcō* (rare).

À la même racine, mais avec un suffixe d'inchoatif, appartiennent également les composés de sens divergent, dont la langue ne reconnaît plus la parenté avec *parcō* : *compescō*, -*ui* (*-pescium*, Prisc., GLK II, 511, 18); contenir, retenir; par suite « maltraiter, faire cesser ». De **com-perc-scō* comme *poscō* de **por-sc-scō*. *Compescō* semble former secondairement sur *dispercō* : tenir séparé, diviser. Attesté depuis Varron; synonyme de *disiungō*, usité surtout dans la langue impériale; *impercō*, P. F. 96, 13, qui l'explique par un faux rapprochement avec *pāscō*.

Pas d'étymologie connue.

pardus, -*I* m. : (léo)pard. Emprunt au gr. *πάρδος* attesté depuis Lucain; de même, *pardalis*, -*is* f. = *πάρδαλις*.

Dérivés : *parda* f. et *pardalium* (Plin.); -*licus*, -*linus*; *leopardus*, -*alis*. Passé en germanique; v. h. a. *pardo*, all. *Pardel*.

parēns, -*entis* c. : « père » ou « mère », au pluriel *parentēs*, -*um* « les parents », c'est-à-dire « le père et la mère » ou les « pères et mères » (collectif); cf. en gr. *ὁ τεκνών, ἡ τεκνοῦσα, οἱ τεκνόντες*. Le mot, surtout au sin-

gulier, appartient à la langue littéraire, à laquelle il fournit un substitut « noble » de *pater* et de *mater*, comme *genitor*, *genetrix*; dans l'usage, c'est le pluriel qui est le plus fréquent. *Parēns* s'emploie indifféremment comme féminin ou comme masculin; cf. Merle Middleton Odgers, *Latin « parents », its meaning and uses*, Ling. Soc. of America, Language Dissertation, III, 1928. La loi dite de Servius Tullius porte : *si parentem puer uerberit, aut oile plorasset parens, puer diuis parentum sacer estod, ou parentem semble vouloir dire « un de ses parents » (le père ou la mère)*.

À l'époque impériale, *parentēs* s'emploie, comme *patrēs*, pour désigner les ancêtres, et même les « parents » (*propinqui*), frère et sœur, etc.; cf. *nisi forte parentes militari uolgarique sermone cognatos et affines nominat*, Hieron., Apol. adu. Ruf. II, d'où *parentēla* (d'après *clientēla*, Capitol., Gord. 23). Ancien, usuel. Panroman. Cf. M. L. 6233, *parens*, *parēntes*, et 6234, *parēntātus* « parenté ».

Dérivés : *parentō*, -*ās* : faire une offrande ou un sacrifice aux di *parentēs*; cf. lettre de Cornélie à son fils, Tibérius Gracchus : *ubi mortua ero, parentabis mihi et inuocabis deum parentem*. — *Parentālis*, d'où *Parentālia* (cf. *dénicōlēs*); *parentiūrus* (tardif), etc. V. H. Wagenvoort, *Stud. i. Rōm. Liter. Cult. u. Rel.*, Leyde, 1956, 290 sqq., et M. Leumann, *Gl.*, 36, 148 sqq. V. *pariō*.

pārēō [et *parreō*, attesté et blâmé par Fest. 262, 16, *parret quod est in formulis debuit et producta priore syllaba pronuntiarī, et non gemino r scribi, ut ficeret par...*], *parreō*, *parreō*, cf. P. F. 247, 15, *parret significat apparebit* (de **parrō*), -*ēs*, -*ui*, -*itum*, -*ēre* : paraître, apparaître. Dans la langue du droit, *pārē* = uideur; e. g. Gai., Inst. 3, 91, *si paret eum dare oportere*. Spécialisé dans le sens de « être présent à l'ordre de quelqu'un » (*pārēre dictō alicuius*; cf. *obsequi*), par suite « se soumettre, obéir » (souvent joint à *obediēre*, *audientem esse*), d'où *pār(i)entia*, Cod. Theod., d'après *obediētia*. Ancien (Enn.), usuel. Panroman. Toutefois, en dehors de la forme impersonnelle *pārē*, qui est de la langue du droit, la langue classique n'emploie le verbe qu'avec le sens d'« obéir », tandis que la langue parlée connaît le sens de « paraître »; cf. Vulg., Math. 20, 30, *parebit signum filii hominis in caelo*. Les langues romanes n'ont conservé que le sens de « paraître, paroir », M. L. 6235, réservant à *obediēre* celui d'« obéir ». Elles ont aussi gardé l'inchoatif *pārēscō*, qui est attesté dans un texte tardif (Anonym. Med., éd. Piechotta 136). M. L. 6237. En celtique, le gallois a *para* « *pārēō* ».

Composés : *appārēō* (= *ἀνα- ou ἐπι-παύεσθαι*) : 1° apparaître, être visible (sens physique et moral); *appārē* « il est visible [que] »; 2° sens technique, Serv., Ae. 12, 850, *apparent : uidentur, praesto sunt ad obsequium; unde etiam apparitores constat esse nominatos*. Ancien, usuel, classique. M. L. 535; *appārēscō* (tardif, III^e/IV^e siècles ap. J.-C.; appartient surtout à la langue de l'Église), M. L. 536; *appārītor* « appariteur » subalterne attaché à la personne d'un magistrat qu'il accompagne; joint à *uīdior*, CIL II 198; de là *appārītrius*; *appārītūra*; *appārītio* : 1° fonction d'appariteur; puis « fonction, ministère »; 2° dans la langue de l'Église = gr. *ἐπιτάξις*, M. L. 538; *appārēntia* : 1° présence,

synonyme de *appārītio* dans la langue de l'Église; 2° apparence (IV^e siècle ap. J.-C.); cf. Firm., Math. 5, 8, *homines bonae apparentiae; comparēō* « apparaître » et « comparaitre »; *dispārēō* (Cassiod., Greg. Tur.) et **dispārēscō*, M. L. 2674; *impārēns* « non parens, h. e. oboediens », P. F. 96, 22.

Pas d'étymologie sûre. Il n'est pas aisé de concilier l'a de *pārēō* avec les formes de gr. *παρᾶν* « montrer ».

pār(r)icida(s), -*ae* m.; **pār(r)icidium**, -*i* n. : *parri-cidi* (*di*) *quaestores appellabantur qui solebant creati causa rerum capitalium quaerendarum*. Nam *parricida* non utique is qui parentem occidisset dicebatur, sed qualemcumque hominem indemnatum. Ita fuisse indicat lex Numa Pompili regis his composita uerbis (12); « Si quis hominem liberum dolo sciens morti duit, parricida esto », P. F. 247, 19. — Ancien, classique. De là : *parricidi(i)ālis* (époque impériale); *parricidiātus* (Caelius ap. Quint. 1, 6, 44); *parricidō*, -*ās* (Fulg.).

Quel que soit le sens étymologique du premier élément du composé, les Latins l'ont rapproché de *pater*, *parēns*; cf. Cic., Rosc. Am. 25, 70; Mil. 7, 17; Phil. 3, 7, 18; Tusc. 5, 2, 6; Quint. 8, 6, 35, etc. Le mot a désigné dans la langue juridique de l'époque impériale le « meurtrier d'un parent »; cf. Paul., Sent. 5, 24, 1, *lege Pompeia de parricidiis tenetur qui patrem, matrem, auum, auiam, fratrem, sororem, patruelum, matruelum, patronum, patronam... occiderit*, et en particulier le « parricide ». Les gloses l'expliquent le plus souvent par *παρτοκτόνος*, qui *patrem occidit siue matricida*, quoique certaines le rattachent à *pār*, *paris* « qui homines occidit pares natura ». Sur *pār(i)da* à dû être formé *homicida*. *Pār(i)das* est formé comme *homicapās*; cf. gr. *ὁμοκίτης*.

Il est difficile d'expliquer phonétiquement le passage de **paricida* supposé à *pār(r)icida*. Aussi le premier terme est souvent rapproché de gr. dor. *παός* « parent » par les étymologistes modernes. J. Wackernagel, *Gnomon* 6 (1930), p. 449, critique ce rapprochement qui ne satisfait pas et, rapprochant les formes de moyen indien *posā*, *purisa*, *purusa*, qui supposent skr. **purša* « homme », fait dériver *parri-* de **parso-*; *paricida* voudrait dire « meurtrier d'un homme », *ἀνθρωποκτόνος*. L'incertitude du sens ancien rend douteuse toute étymologie. V. Gernet, R. Phil. 63 (1937), p. 13-29; M. Le Roy, *À propos de pār(r)icidas*, Latomus, VI, 1947, p. 17, et J. B. Hofmann, *Lat. etym.* Wört., s. u.

pariēs (quelquefois scandé *parjēs*, cf. *abiēs*), -*ētis* m. : mur de maison, paroi; mur d'entredeux, mur mitoyen; de là les proverbes comme *tua res agitur, paries cum proximo ardet*, Hor., Ep. 1, 18, 84; *utrosque parietes linere*, etc. *Parjēs* a abouti dans la langue populaire à **parēs* (cf. *pareticulus*, Inscr. christ., Diehl 3646), d'où une flexion **parēs*, *parjēs* (avec généralisation de la longue — ou plutôt de la voyelle fermée — du nominatif et passage au genre féminin), attesté par les langues romanes; cf. M. L. 6242; B. W. sous *paroi*. Ancien (Enn., Cat.), usuel. Panroman. Britt. *parwyd*.

Dérivés : *parietinus* : de mur; au pluriel *parietinae* « murs délabrés, ruines, débris », M. L. 6244; *parietālis*; *parietārius*; *parietāria* « parietaire ». Cf. aussi **parietāna*, M. L. 6243.

Aucun rapprochement net. Il est tentant de rapprocher lit. *twierā*, *twierā* « embrasser » (si **tiw-* peut donner

p- en latin, cf. *aperiō*?) ou v. sl. *priti* « appuyer », *podpora* « appui ». On compare aussi v. isl. *sparr* « chevrons », etc. Mais ce ne sont que des possibilités.

Parilia : v. *Palēs*.

pariō, -*is*, *peperi* (lal. *pepara* (i)), *partum* (mais participe *paritūrus* sans doute d'après *oritūrus*, cf. *nascitūrus*, *moritūrus*), *parere* (et archaïque *parire*; un futur *paribō* dans Enn.) : enfanter, mettre au monde. C'est le sens usuel et classique; mais le sens ancien doit être « procurer »; le verbe, en effet, s'emploie de tous animaux : *gallinas teneras, quae primum parient, concludat*, Caton, Agr. 89; des plantes : *ut sarmentum in parientibus colibus uires habeat maiores*, Varr., R. R. 1, 32, 3, comme de toutes espèces d'acquisitions ou de produits : *neu tibi aegritudinem, pater, parerem, parsi scilicet*, Plt., Tri. 316; *parere sibi maximam laudem*, Cic., Off. 2, 13, 47; *obsequium amicos, ueritas odium parit*, Ter., An. 68; cf. *parta*, -*trum* n. pl. « les biens acquis »; *multa bona bene parita habemus*, Plt., Tri. 347. D'où la glose : *partam* : *ποροδοκίαν*. On voit se manifester la parenté avec *parō*, -*ās* (qui est à *pariō* comme **capō* [dans *oc-cupō*] à *capio*, etc.), parenté qui était encore sentie des Latins, cf. Sall., Iu. 31, 17, *quod maius dedecus est paria omittere quam omnino non parauisse*; et Plt. qui, à côté de *parius* cité plus haut, emploie *paritūrus*, e. g. Ru. 38, *rem bene paratam comitate perdidit*. Le sens de « procurer, produire » apparaît encore dans les composés : *comperiō* « découvrir, se rendre compte », joint à *quaerere*, Ter., An. 90, *quaerebam, comperiebam*, où le préfixe *com-* marque l'aspect déterminé, qui ne doit pas se rattacher à *experior*; *reperiō*, -*is*, -*ire*, avec passage à la 4^e conjugaison, comme dans *amicire*, « trouver » (souvent synonyme pur et simple de *inueniō*, cf. Plt., Au. 620-621 : *persecutor sanum, si inueniam usquam aurum... sed si repererem*; Quint. 5, 10, 116, *reperire difficultatem quam, cum inuenieris, argumentis adiungere*), mais dont le sens premier est « se procurer », cf. Cés., B. G. 1, 53, 2, *perpauci... lintribus inuentis salutem sibi repererunt*, leçon de tous les manuscrits qu'il est inutile de corriger en *perpererunt* avec Heinsius; cf. Cic., Verr. 2, 1, 4, et Tite-Live 25, 7, 11. Sur le caractère littéraire de *reperiō* et sa disparition dans la langue vulgaire, v. E. Löfstedt, *Philol. Comm.* 2. *Per-regr. Aeth.* p. 232 sqq.; la forme tardive *reperiō* a été influencée par le parfait; de là *repperit* à basse époque. C'est par une spécialisation analogue à celle qui s'est produite pour *ferre* que *pariō* a pris le sens de « procurer un enfant au mari » le plus souvent avec un datif d'intérêt « enfanter », sens maintenu dans les langues romanes, où le mot est représenté, cf. M. L. 6236. Et en celtique, dans gall. *peri*; d'où *partus*, -*ūs* m. gēn. arch. *parti*, *partus* « enfantement » et « produit du ventre », « enfant » (cf. *jētus*; Gaius, Inst. 1, 78, *partus uentrem sequitur*; Cic., Tu. 3, 27, 79, *bestiae pro suo partu propugnāt*), M. L. 6260 a; on trouve, du reste, aussi *partus* employé en parlant des plantes, Varr., R. R. 1, 8, 7, et un composé privatif *expartus*, comme *effētus* (Varr.); *parturiō*, -*is* : accoucher, et ses dérivés; *parēns*, *parentēs* (v. ce mot); dans la langue archaïque, *partiō*, -*ōnis*; *partiūdō*, cf. Non. 217, 28 (d'après *aegritūdō*); *partūra* (Varr.; comme *nātūra*); *partuālis* (Ter.); *Partula* « dea partūs »; *puer-pera*, d'où *puer-*

perium; et les composés en *-parus* d'après les modèles grecs en *-ήρος* (v. *duum*) : *primi*, *dui*, *ului-parus*. Sur un substantif **properies* (Festus 280, 7 L.), v. F. Muller Jzn., Mnem. 68, 1930. Cf. aussi *Properius*.

V. *parō*, *pars*, *pauper* et *opiparus*.

La notion de « mettre au monde » n'a pas d'expression connue en indo-européen; le groupe de *gignō*, *nācor* a un caractère juridique et social, non physique. La parenté de *parāre* (v. ce mot) et le sens général de *parēns*, qui s'applique au père comme à la mère, montre que le sens initial de *pariō* n'est pas l'enfantement par la mère. De même, gr. *τεκεῖν* a dû signifier à l'origine « produire ».

L'ancien participe *parentēs*, qui équivalait à *οἱ τεκόντες*, doit être une forme d'un thème, peut-être athématique, qui n'a pas survécu; cf. *sententia* en face de *sentio*. L'irlandais semble avoir le subjonctif en *-ā* correspondant à *-ā-iera* « qu'il accorde », à côté du prétérit *ro-ir*, etc.; v. H. Pedersen, *V. Gr. d. k. Spr.*, II, p. 513. Le grec a un aoriste *ἐποίησεν* « j'ai procuré » qui suppose un ancien thème de type athématique à vocalisme radical o, passé au type thématique; à côté, on a *τέκνωται* (*τεκνωμένη* « la destinée », cf. *Parca*). Avec vocalisme e, le lituanien a *periti*, *perėti* « couvrir ». Le mot *pars* ne saurait s'expliquer directement : *-ar-* serait peu explicable, comme l'est, du reste, *irl. rann* « part » (cf. Pedersen, I. c., II, p. 52); il est fait sans doute sur les formes verbales telles que *pariō*, *parō*. La racine est dissyllabique; cf. skr. *pārtām* « salaire ».

parma, -ae f. : bouclier rond. Déjà dans Enn.

Dérivés : *parmātus*, -a, -um; *parmārius* : fabricant de boucliers; *parmula*; *parmularius* : gladiateur thrace, armé d'un bouclier rond.

Selon M. Niedermann, *Essais d'étym. et de crit. verb. lat.*, p. 36 sqq., *parma* serait une forme relaiée secondairement sur *parmula*, lui-même issu par dissimilation de **palmula*, diminutif de *palma*. Mais *parma* est plus anciennement attesté que *parmula*, la dissimilation supposée est sans autre exemple et, enfin, le sens fait difficulté. Sans doute emprunté, comme maint nom d'armes. Mais l'hypothèse d'un emprunt au celtique ne repose sur rien.

parō, -ōnis m. : barque. Cf. P. F. 248, 22. Emprunt au gr. *παρόν* comme le composé *myoparō*; cf. Non. 534, 16. Diminutif : *parunculus* m.

parō, -ās, -āuf, -ātum, -āre : 1° « préparer » et « se préparer, faire des préparatifs » (sens positif et absolu); cf. Sall., Iu. 76, 4, *contra haec oppidani festinare, parare*; T.-L. 42, 52, 2, *iussis militibus ad iter parare*; Cés., B. C. I, 83, 4, *munitioes institutas parat effecere*, à côté de *sē parare* (ad ou datif); 2° faire effort pour se procurer (intensif duratif en *-ā-* de *pariō*), d'où par suite « se procurer », et en particulier « acquérir pour de l'argent », *serui aere parati*, Sall., Iu. 31, 11; d'où « acheter » : *cogito interdum trans Tiberim hortos aliquos parare*, Cic., Att. 12, 19, 1; cf. le composé d'aspect « déterminé » *comparare*, ital. *comprare* (de **comparēre*). Usité de tout temps. Panroman, sauf roumain, dans des acceptions diverses; cf. fr. *parer*, v. fr. *comperer*. M. L. 6229. Celtique : britt. *parawd* « parātus » et dar-*paru* « praeparō ».

Les dérivés de *parō* sont rarement employés; ce sont les dérivés des composés qui sont usuels; on trouve : *parābilis* (classique); *parātus* (Cic., Fin. 5, 19, 53; Sall. ap. Gell. 2, 27, 2; surtout Ov. et Tac.), remplacé par *apparātus*; *parātiō* (Afr., Sall., Dig.), vulg. par *comparātiō*, *apparātiō*; *parātura* (Ter., Vulp.); *parātor* (St Aug.); *parātūrus* (Apic.). Par contre, l'adjectif *parātus* « prêt à, préparé à » est usuel, ainsi que son contraire *imparātus*.

Composés : **anteparō*, M. L. 500 a; B. W. *emparare*; *apparō* : « préparer » et « se préparer », e. g. Cés., B. G. 7, 26, 3, *hoc facere noctu apparabant*, M. L. 534 et 537, **appariculāre*; *apparātus*, -ūs m. : « préparation » et « apprêt » (sens concret); *apparātiō*, -tō, -tōrium : « lieu où l'on prépare, sacristie » (latin ecclésiastique); -tūra (Gloss.), -mentum, & c., CIL XII 1567; *comparō* : [se] préparer; acquérir, acheter, M. L. 2094; *comparātiō*, -tō (latin juridique) = *συνομήτης*; -ticius (Ter.). = *empticius*; *disparō* : séparer (depuis Plt.); *disparāscō* (Claud. Mam.), britt. *disperō*; *imparō* (v. ce mot); *praeparō* : préparer; *praeparātiō*, etc.; *reparō* : 1° se procurer de nouveau (cf. *recuperō*), r. *amissās res*, ou se procurer par échange; 2° réparer, restaurer (= *reficere*, *recreare*), M. L. 7214; *reparātiō*, -tō, -bilis (et *ir-* = *ἀνακωστής*).

sēparō (*sēperō*, IV^e siècle) : séparer, conservé dans les langues romanes avec différents sens spéciaux, dont fr. *sevrer*, M. L. 7826; *sēparātiō*, -tō, -tō, -trix, -tius, -tus, -ūs; *sēparābilis* (Cic.), d'où *insēparābilis* = *ἀδιαχώρητος* (époque impériale), *insēparābilis*, *insēparātus* (langue de l'Eglise); **dissēperare*, M. L. 2689; *sēpar*, v. *pār*.

Les langues romanes supposent aussi **imparō* « prendre en possession », cf. M. L. 4293. Les formes du type ital. *comprare* et fr. *sevrer* remontent aux formes phonétiques avec apophonie **comparēre*, *sēperare*, tandis que les composés de la langue écrite ont conservé ou rétabli partout l'a de *parare*, sauf dans *imparō*, *imperium*, dont la parenté avec *parō* n'était plus sentie. Cf., à ce point de vue, *adamās* et *adimās* et les représentants romans de *elephantus*. Mais, dans le cas présent, l'existence de *comparēre* a pu être favorisée par le désir d'éviter l'homonymie avec *comparare* (de *pār*); *sēperō* peut être analogique de *comperō*.

V. *pariō*.

parochia (*parroc(h)ia*), -ae f. : paroisse (latin ecclésiastique). Déformation du gr. *παροικία* peut-être sous l'influence de *παροῖχος* « pourvoyeur public » (Cic., Att. 13, 2, 2). Une dissimilation comparable à celle de *agurium* en *agurium*; cf. *diocēsis* de *διοκισ*, a pu jouer un rôle ici, comme le signale M. Niedermann.

Dérivés tardifs : *parochēnsis* « de la paroisse »; *parochialis*, *chūanus*. Cf. M. L. 6249 et 6250, *parochus*. Irl. *parche*. V. Blaise, s. u.

paropsis, -idis f. : petit plat. Emprunt (Pétr.) au gr. *παρόψις*. Var. : *paroxis*, etc.; v. Vendryes, HSL 25, 42.

parra, -ae f. : oiseau de mauvais augure, mal déterminé : mésange ou orfraie? Attesté depuis Plt. Apparenté sans doute à :

pārus, -i m. : sorte de mésange (Auct. Carm. Phi-

lom. 9). Un dérivé de *parra* est demeuré dans quelques dialectes romans. M. L. 6251.

L'ombrien *parfam*, *parfa* « parram » indique un ancien **parsā*. Le rapprochement avec gr. *ψάρ* « étourneau » ou avec gr. *σπογγιόλος* « moineau », got. *sparwa* « moineau », etc., n'a aucune précision, parce qu'il s'agit de termes populaires dont la forme est instable; v. *passer*.

pars, -tis (thème en *-i-* : anc. abl. *partī*, gén. pl. *partium*; cf. aussi *partim*) f. : part accordée à un individu sur un ensemble; cf. *partiarius colonus*, *légatarius*; *particulō* : *-ones dicti sunt coheredes quod partes patrimonii sumant*, Non. 20, 6; *particeps*; partie d'un ensemble, cf. *parte* « en partie », *prō parte* (*meā, tuā*; *prō uirili parte*); *in partem*, etc., correspondant aux expressions grecques *μέρος τι, κατά μέρος, μετὰ μέρος*, etc. Par dérivation, « côté » et « sens, direction » (fr. de toutes parts) : *is nunc in aliam partem palmam possidet*, Plt., Mo. 32. *Pars* a pris des sens spéciaux dans les langues techniques; il désigne, par exemple, les « parties du corps » et, par euphémisme, spécialement les « parties sexuelles » (*τὰ τοῦ σώματος μέρη*); les « parties d'un nombre » : *duae partes* « les deux tiers » (*τὰ δύο μέρη*), etc. Au pluriel *partēs*, dans la langue théâtrale, désigne les « parties » d'une pièce confiée à un acteur, d'où le « rôle », *partēs agere*, sens qui s'est élargi en passant dans la langue commune, où *partēs* est souvent joint à *officium*, *minus*. Dans la langue de la politique, *pars* c'est « le parti » (comme gr. *μέρος, μέρος*) : *cum non liceret mihi nullius partis esse*, Cic., Fam. 10, 31, 1; dans ce sens, il est souvent employé au pluriel : *partēs*, qui, dans Salluste et Tite-Live, désigne le parti d'opposition, en particulier le parti populaire, *partēs populārēs*, par opposition à *factiō*, la caste noble. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 6254. Sur irl. *cert*, *part*, britt. *parth*, v. Vendryes et Loth, s. u.

Dérivés et composés : *particula* : parcelle (issu de **particella* qui supposent les formes romanes, cf. M. L. 6257); et, en grammairie, « particule » (= gr. *τό μέρος*) ou « partie d'une phrase »; de là : *particulātum* (opposé à *summātum*), *particulāris* (Apul.; opposé à *uniuersālis*), -iūs, -iier; *partitiō* (Mart. Cap.); *particūlo* (v. plus haut).

partior, -iris, -itus sum (et *partiō*) : partager, M. L. 6259, B. W. *partir*; d'où *partitiō* (= *μερίσμός* et *διαιρέσις*), M. L. 6260; *partitior*; *partiarius* (Ter.); *partilis*, *partialis*, *partitum* et *partitum*, tous très tardifs; *partibilis* = *μερίσιος* (Boèce), etc.; *dispartio* (-tior), ancien, classique, M. L. 2679 (**dispar-*); *impartio* (plus fréquent que *impartior*) « faire part de; donner une part de », attesté en roman sous la forme *impartire*, M. L. 4294; *impartibilis* (tardif = *ἀμερίσιος*); *impartilis* (id.); *bi-*, *tri-partitus* (-*partitus*), etc., adjectifs créés sur le type gr. *διμερής, τριμερής* qui remplacent dans la langue classique le vieux type *bifarius* et sur lesquels ont été faits postérieurement *bi-*, *tri-partiō*, -is, *bi-partitiō*, etc.; *com-*, *dē-*, *dis-* *sup-partior* (ou *-partiō*), tous rares et tardifs.

particeps, -cipis adj. : primitivement, sans doute, « qui prend une part (du butin) », par opposition à *princeps*, cf. Plt., Men. 135, Most. 312; puis, dans la langue commune, « qui prend part à »; M. L. 6258;

participor, -āris (-cipō) : faire participer, donner une part de, partager; *participium*, -cipitiō, -cipātus. En grammaire, *participium* (Varr., L. I, 8, 58), *participiālis* (-pālis) ont servi à traduire gr. *μετοχή, μετοχικός*. Composé : *comparticeps* = *συνμέτοχος* (Ital.). *expers*, -tis m. : qui n'a pas sa part de, exempt de. Une locution adverbiale *de parte* est demeurée dans quelques parlers romans. M. L. 2570.

V. *pariō*. La parenté de *partis* est douteuse.

***partecta**, -ōrum n. pl. : étage supérieur du cirque (?). Mot seulement attesté (deux fois) dans les Chronographes de l'année 354 ap. J.-C. V. Osthoff, IF VIII 27; Kretschmer, Glotta X 158¹.

parthicus, -a, -um : adjectif dérivé du nom des Parthes; -a *pellis* : parchemin, Dig. 39, 4, 16, § 7; v. fr. *parche*, M. L. 6256.

partiuriō : v. *pariō*.

parum : peu, d'où « trop peu », souvent opposé à *nimis*, *nimum*, e. g. Cic., Or. 22, 73, *magis offendit nimium quam parum*, le sens de « peu » étant réservé à *pauca*, *paulum*. Ancien, usuel. Non roman.

Parum est la forme phonétique du neutre de *paruus* (cf. *parum praedicare* en face de *parui facere*) qui est demeurée parce que, employée comme adverbe, elle s'est séparée de l'adjectif et n'a pas été normalisée dans la flexion.

Parumper : un peu de temps, en peu de temps. Cf. *nūper*, *paulisper*, *semper*.

V. *paruus*.

pārus : v. *parra*.

paruus (*paruos*), -a, -um : petit. Les formes phonétiques seraient **parus*, **parua*, **porum*; *paruos*, *paruus* (-*uom*, -*uum*) ont été maintenus ou refaits d'après les autres cas où l'u se trouvant devant voyelle autre que *ō* se maintenait; v. *parum*. Comparatif et superlatif empruntés à un autre thème : *minor*, *minimus*. *Paruior*, *paruius* sont extrêmement rares (Cael. Aur.), comme en gr. *μικρότερος, μικρότατος*. Il en est de même du substantif dérivé *paruitās*, qui semble bien créé d'après *μικρότης*. Attesté de tout temps. Mais tend à être remplacé par des formations nouvelles (ainsi l'auteur du *de Bello Hispaniensi* n'emploie que *minutus*, qui est panroman; d'autres auteurs tardifs préfèrent *modicus*; les langues romanes ont, en outre, des formes d'origine obscure qui remontent partiellement à **pikk-*, **pis-*, **pit-*, **pū-*, M. L. 6494; B. W. *petit*). Non roman (comme *magnus*), sauf dans des formes qui remontent au diminutif :

paruolus (*paruuulus*) : tout petit. Employé substantivement dans la langue populaire comme terme d'affection pour désigner un enfant; cf. Vulg., Isa. 9, 6, *paruuulus enim natus est nobis*, sens conservé par le prov. *paruol*, M. L. 6262.

paruulitas (latin ecclésiastique).

Composés adjectifs : *paruipendō*, tardif, ancien juxtaposé; *paruibibulus*, *paruiollis* (= *μικροπύχλος*) (Cael. Aur.), *paruioliquium* (Boèce).

V. *paucus*.

paseculus, -i m. : *ex aluta saeculus*, Non. 151, 10.

Emprunt ancien et populaire (Plt., Caton) au gr. *πάσχωλος*, avec influence de *phascolus*, auquel l'objet devait ressembler par sa forme.

pascha, -ae f. (*pascha*, -atis n.) : Pâque. Transcription du grec indéclinable *πάσχα*, lui-même transcrit de l'hébreu ; passé dans les langues romanes avec influence de *pascua* (cf. B. W. s. u. ; M. L. 6264). Celtique : *irl. rasc*, britt. *Pasc*, et germanique : got. *pāska*, etc.

Dérivé : *pasēdis*. V. Blaise, s. u.

pāscō, -is, **pāui**, **pāstum**, **pāscere** : sens général « nourrir, engraisser, repaître » (propre et figuré ; cf. Varr., Men. 546, *ac mammam lactis sugentem pascere pupum* ; Pêtr. 57, *uiginti uentres pasco* ; Cic., Verr. 2, 5, 26, 65, *alicuius cruciatu... oculos pascere*) ; plus spécialement, le sens de « nourrir » étant réservé à *alo*, « faire paître » (des troupeaux) et « paître » (transitif et absolu ; dans ce dernier sens, plus fréquent sous la forme médio-passive *pāscor*). Usité de tout temps. Panroman. M. L. 6263 ; B. W. *paître*. Britt. *pasg*, *pesci* ?

Dérivés et composés : *pāscuus* : propre au pâturage (p. *ager*, par opposition à *arvus*) ; *pāscuum* : pâturage, M. L. 6265 ; *pāscuūlis*, Vulg. 3 Reg. 4, 23 ; *pāscuus* ; *compāscuus* « de pâturage commun » ; *pāstio* (rare et technique) « pâturage, pâture », M. L. 6278 ; *pāstīlis*, employé par Caton, d'après Fest. 280, 14 ; *pāstor* « pâtre, pasteur », M. L. 6279 ; *pāstōrīlis* ; *pāstōricus*, M. L. 6281 ; *pāstōrius* (cf. *pāstōriū* « entrave qu'on met aux bêtes aux pâturages », M. L. 6280 ; **impāstōriare*, M. L. 4295 ; B. W. *empêtrer*) ; *pāstura* (Pall.), M. L. 6282 ; *pāstus*, -ūs, M. L. 6283 ; *pāsciō*, -iō qu'on lit peut-être dans Varr., R. R. 3, 16, 19 (var. *pasitanti*).

pābulum : proprement « ce qui sert à nourrir ou à faire paître ; nourriture, fourrage » et, tardif, « fait de manger » (comme *pōculum* « fait de boire »), cf. Niedermann, Eimerita XII, 1944, p. 76 ; M. L. 6131 (sur l'ital. *pacchio*, *pacchia*, v. M. L. 6153 b) ; *pābulāris* ; *pābulor*, -āris « aller au fourrage » et ses dérivés. *compāscō* « faire paître en commun » ; *compāscuus* ; *dēpāscō* « mener paître » ; *dēpāscor* « aller paître, se repaître » ; *dēpāstio* : *epāstus* « dont on s'est repu » (Ov., d'après *epōtus*) ; *impāscor* « paître dans » ; *impāstus* « non repu » (Vg., Luc., d'après *ἐξοσχός* de Nicandre) ; *repāstus* « bien repu » ; *repāscō*, M. L. 7216.

Cf. *pānis* ?

Il faut séparer le groupe des mots signifiant « garder (le troupeau) » ; l'o du gr. *ποιόω* « troupeau » ne saurait alterner avec *a*. Il y a, en revanche, une racine de forme **pāt-/*pot-* dans got. *fōdjan* « *τρέφειν* », gr. *παίνομαι* « je mange » et v. h. a. *ka-cātō* « *πάστας* », *fātunga* « fait d'engraisser, de nourrir ». Les deux formes **pā-* de *pāscō*, *pāui*, *pābulum*, et *pās-* de *pāstus*, *pāstor*, qu'on observe en latin, représentent, l'une, une forme non élargie et l'autre, une forme élargie par *s* de la même racine. Cette forme n'est attestée nulle part, à moins qu'on ne la cherche dans la forme à *-p-* du germanique : v. angl. *fāpor* « pâture (d'animaux) », ce que rien n'oblige à faire. Le v. sl. *pasō* « je fais paître » peut appartenir à la racine qui figure dans gr. *ποιόω*, etc., et l'on n'en saurait tirer un parti certain pour *pāscō*.

passer, -eris (forme vulgaire *passur*, cf. *ansur*) m. : 1° moineau ; 2° autruche, cf. gr. *στερουός* ; on trouve aussi *p. marinus* ; 2° poisson plat, plie. Sert aussi comme terme de tendresse et de surnom, comme le correspondant grec. Ancien (Plt.), usuel. Le mot, à basse époque, a été pris dans le sens de « oiseau » sans spécification, e. g. CGL V 459, 44 : *hirundo, nomen passeris*, sens qui se retrouve dans esp. *pajaro*, roum. *păsăre*. Panroman. M. L. 6268.

Dérivés : *passerinus* ; *passarina* « giroflée » ; *passerculus* (-cula f.) : petit moineau.

Aucun rapprochement net. Les noms d'oiseaux ont un caractère instable, parce qu'ils sont populaires ; v. *parra*, *merula*, *turdus*. Pour la finale, cf. *anser*.

***passernicē** f. pl. : sorte de pierre à aiguiser. Mot transalpin, d'après Plin. 35, 165.

passim ; **passum**, **passa** ; **passus** : v. *pandō*.

passitiō, -iō : crier (en parlant de l'étourneau) (Suet., Anth.).

pasta, -ae f. : pâte. Emprunt tardif (Marc. Emp.) au gr. *πάστη*, passé dans les langues romanes, cf. M. L. 6272, et son dérivé *pasicius*, M. L. 6273. Irl. *paist*, germ. *Paste*.

pastillum, **pastillus** : v. *pānis*.

pastināca, -ae f. : 1° panais, carotte (Plin.), M. L. 6275 ; 2° pastenague (poisson). Pour la formation, cf. *lingulāca*. Dérivé de *pastinum* ?

pastinum, -i n. : houe ; *uocant agricolae ferramentum bifurcum quo semina panguntur*, Col. 3, 18, 1 et 6. De là « action de houer » et « champ houé ». Technique ; M. L. 6277. Dénominatef : *pastinō*, -iō : houer (se dit surtout de la vigne), M. L. 6276 ; d'où *pastinātor*, -iō et *repositināre*.

V. *pangō* ; cf. *pāla* de **pākslā*.

patagium, -i n. : *est quod ad summam tunicam adsiu solet, quae et patagiata dicitur, et patagiorum qui eiusmodi faciunt*, P. F. 246, 27. Emprunt au gr. *παταγίον*, de *πάταγος* « bruit, claquement » (archaïque et postclassique).

patagius, -i m. (-gō f.) : *morbi genus*, P. F. 247, 1. Emprunt au gr. *πάταγος* (dans un fragment de Plaute). Cf. aussi dans les Glosses : *patago* : *est exulceratio oris, quod cum intumuerit, poene elingui facit* et Plac., CGL V 37, 27, *pataginem, cum propter pituitum non facile labra mouent*. De là, sans doute, *pataginā* (Pélag).

***pataracina** n. pl. : *ἀ. dans Pêtr., Sat. 41, 10, désignant sans doute un (ou des) vases à boire. Peut-être de πάταγον avec influence de patara, doublet vulgaire de patera, et anaptyxe de type osque.*

patella : v. *patina*.

patena, -ae f. : crèche, mangeoire (Vég.). Emprunt au gr. *πάτην*, distinct de *patina*, qui provient de *πάτην*. Germanique : ahl. *Pladen*, etc. ?

pateō, -ēs, -ui, -ēre : être ouvert ; par suite « être exposé ou accessible à » ; « être évident, manifeste » (opposé à *lateō*). Ancien, classique, usuel. Seul le parti-

cipe *patēns* subsiste dans le logoudorien *padente*. M. L. 6288.

Dérivés et composés : *patulus* : ouvert ; large, étendu, qui s'étale, M. L. 6302 ; d'où *prōpatulus* ; *in prōpatulō* ; *pator*, -ōris m. (Apul., Scrib.) ; *patibulum* (-lus m., cf. Non. 221, 13) : sorte de fourche ; et spécialement fourche sur laquelle on étalait les condamnés pour les frapper de verges ; de là *patibulātus* ; *pateō*, -is ; *patifaciō*, -factiō (Cic.) ; *patibulūm* (?) ; *patidus* (Chiron) ; *Patulcius*, -leius ; **expatellāre*, M. L. 3034 ; *dis-* et *re-pateō* (-tescō) (tardifs). Cf. aussi *Patēla* (Patella, Patellāna), nom de la déesse qui présidait à l'ouverture de l'épi (Arn. 4, 7).

L'a de *patēre* représente une forme à degré zéro du vocalisme, attendue dans le type verbal en *-ē-* ; on a le même vocalisme dans hom. *πατάω* « étendant », *πατάω* « ils étendaient », osq. *patēnsins* « panderent », etc., en face de *πατάω*, *πατάω*, d'où est sorti *πατάω* « j'étends ». La racine se retrouve dans av. *pa-ōanō* « étendu », lit. *peĩys* et v. pr. *pette* « épaule » (pour le sens, cf. v. sl. *pleste* « épaule » de la racine de gr. *πλάτος*, etc.), v. isl. *fafrn* « longueur des deux bras étendus », gaél. *écosais aiheamh*, mesure de longueur. — Sans doute parent de *spatium* (v. ce mot), et peut-être de *pandō*.

pater, -iris m. : père. Terme générique, correspondant à *māter*, comme *pappa*, *tata* à *mamma*. Ce qu'indique *pater*, ce n'est pas la paternité physique, qui est plutôt indiquée par *parēns* et par *genitor*. *Pater* a une valeur sociale. C'est le chef de la maison, le *dominus*, le *pater familiās* ; c'est l'homme qui est un des représentants de la suite des générations, et l'on parle ainsi de *patrēs*. Ainsi s'expliquent *patrōnus*, *patrōcinium* et *patria potestās*. Aussi *pater* s'emploie-t-il comme terme de respect, en parlant des hommes et des dieux : *Iuppiter* ; *pater omnipotēns*, *pater Aenēas*, *patrēs cōscripti*, *patrēs* (d'où *patricius*, *pater sacro* : un *pater patrātus*, etc. Romulus est qualifié à la fois de *pater* et de *genitor* dans Ennius, A. 113. Usité de tout temps. Panroman (sauf roumain). M. L. 6289. Celtique : *irl. pater*, britt. *Pader* (noms de la prière qui commence par ce mot).

L'adjectif de *pater* est *patricius* « qui appartient au père », le père seul ayant le droit de propriété dans l'ancien droit romain comme, du reste, dans l'ancien droit indo-européen ; cf. *patria potestās*, *patria* (terra, d'après le gr. *πάτρις* γῆ Soph. etc.?). De *patria* la langue a tiré à basse époque *repatriō*, -iō « revenir dans sa patrie », conservé dans quelques dialectes romans, cf. M. L. 7217, et *patriōta* « compatriote », hybride à terminaison grecque, et *patrioticus*.

Paternus est une formation récente d'après *māternus*, *frāternus* ; *patrōnus* est sans doute analogique des autres formations en *-ōnus*, qui à l'origine étaient dérivées des thèmes en *-o/-e*, cf. *bellum* *Bellōna* ; de même que *patrōnus*, on a *mātrōna* ; puis a été formé *patrōna*. Le type de *patrōnus*, *mātrōna* est peu représenté, non productif à l'époque historique ; le principal des mots qu'il comprend est *colōnus* ; le *colōnus* a un *patrōnus*. D'autre part, *paternus*, soutenu par *māternus*, a éliminé peu à peu l'ancien *patrius*, qui ne s'est plus appliqué qu'à l'idée de « patrie » : *a patria patrium dīcas, a patre paternum*, GLK VII 99, 18 ; 284, 18 ; 306, 26 ; Servius, Ae. 6,

33. Cf. le développement en grec de *πατήρ* d'après *μητήρ* au détriment de *πάτριος*, signalé par J. Wackernagel, Fest. Kagi, 40 sqq. *Patrius* n'est pas conservé dans les langues romanes ; le log. *padriū* « clair », M. L. 6299, est plus que douteux ; *paternus* n'a pas davantage subsisté, M. L. 6290 ; *patrōnus* est mieux représenté, M. L. 6300 (irl. *patrūn*, savant). De *patrōnus* dérivent *patrōcinium* (formé comme *trōcinium*, *lōnōcinium*, etc.), d'où *patrōcinor* et, à basse époque, *patrōnālis*, *patrōnātus*, -iō m. ; de *paternus*, *paternitās*, -nālis (latin ecclésiastique).

Patricius (uniquement dans Varron) est sans doute emprunté au grec (cf. CGL V 129, 59, *patricus, paternus graece*) : *cāsus patricus* « génitif » (Varr., L. 8, 66, 67) est la traduction de *πατρὸς πατριός* ; *patricē* (Plaute) : *πατρικός*, comme *graphicē* : *γραφικός*. *Patricius* « de père libre ou noble », dérivé de *patrēs* au sens juridique et politique, semble sans rapport avec le *patricius* historiquement attesté et se range dans la catégorie des dérivés en *-icius* de noms de magistrats : *tribūnicus*, *aedilicius*, etc. Il est peu vraisemblable d'admettre qu'il ait existé, pour disparaître avant l'époque historique, un adjectif en *-icius*, du type *ciūcius*, *hosticius*, termes de la langue du droit public, dont *patricius* serait un dérivé. De *patriciolus* dérive *irl. patraccin*. De *patricius* : *patriciūds*, -iō : *patriciat* (Suet.).

Autres dérivés et composés : *patricus*, -a, -um (cf. *auitus*), archaïque ; *patrimus* et *patrimis*, termes du rituel, cf. *mātrinus* (la quantité de l'i est incertaine) ; *patrimonium* : patrimoine ; ensemble de biens appartenant au *pater familiās*, appelé aussi *rēs familiāris*, *familiā patrinia* : *patrimōnialis* ; *patrimōnium* ; *patrāter*, -iri m. ; beau-père, M. L. 6296, cf. *mātrāstra* ; *patrisiō*, -iō (Plt., Ps. 402, Tēr., Apul.) « *patris similis* », *πατρίσιος*, hybride formé sur le type grec en *-eios* ; *patricus* : oncle paternel (par opposition à *auunculus*) ; par extension : censeur sévère, grondeur ; *patriciūs* ; *compater* (langue de l'Eglise), M. L. 2096 ; B. W. *compère* ; britt. *compacr*.

Cf. encore **patrinus* « parrain », M. L. 6298 ; B. W. s. u., passé en germanique : m. h. a. *pfater* ; et aussi sans doute *patrāre*.

La valeur sociale, et par suite religieuse, de *pater* qu'on observe en latin est héritée de l'indo-européen. Dans le Rgveda, on lit plusieurs fois *pitā* « pater » à côté de *janitā* « genitor » ; et *pitā* se dit de personnages divers, notamment *dyāuḥ*, nom du ciel lumineux (cf. lat. *Iuppiter*, ombre J.u.-pater) ; d'autre part, skr *pitārah*, comme lat. *patrēs*, désigne les « ancêtres », et le mot a une valeur religieuse en même temps que sociale. La réduction partielle de *pitā* à *pitā*, *tā* dans les gāthās de l'Avesta ne peut s'expliquer que dans des groupes où **pater* figurant au second terme de juxtaposition tels que lat. *Iuppiter*, le *a* se trouvait en syllabe intérieure et, par suite, s'amuisait en iranien. En grec, Thétis, qui est fille de Néreus, invoque *Zeū patrēr*, A. 503 ; Agamemnon, B. 371, dit *Zeū patrēr* xal *Ἀθηναίη* xal *Ἀπόλλων* ; Δ. 235, on lit *πατήρ* *Zeūs* hors de toute idée de génération ; on voit aussi que *πατήρ* est une désignation du chef d'un groupe, ici le groupe des dieux, et c'est ce sens qui était au fond de la formule *πατήρ* *ἡρώδης* et *θεῶν* désignant Zeus. Le pluriel gr. *πατέρες* désigne les « ancêtres », ainsi Z. 210 *γέρονες* *πατέρες*.

mentis, habet cordis pulsationem, cordis motum. Nam paupere (l. paupere) ferire est, unde et pauimentum. — V. pauiō.

*paueri: frumenta dicebant antiqui quae de uagina non bene exibant, F. 298, 9. Sans autre exemple; forme douteuse. Lire pauiō?

pauiō, -is, -itum, -ire: battre la terre pour l'aplanir; niveler. Presque uniquement employé dans l'expression technique *pauiō terram*. Mais il est probable que cette spécialisation est secondaire, comme on le voit par *dēpuuiō, obpuuiō*.

Dérivés et composés: *pauimentum*: terre battue; puis « pavé, dallage ». Déjà dans Cat., Agr. 8 et 19. Formes romanes en partie savantes, M. L. 6312; *pauimentō, -ās; -iārius; pauicula*: hie, demoiselle (avec suffixe de diminutif féminin, substitué par antiphrase au suffixe d'instrument neutre en -culum); *pauicula*(s), -ās (Gloss.); peut-être *pauitēnsis* (uestis): sorte de feutre (foulé) opposé à *leuidēnsis* (Isid., Or. 19, 22, 19).

dēpuuiō: battre (exemples de Lucilius, *pulnisque miscellam depuui me*, et de Naev., Com. R³ 134); cf. P. F. 61, 14.

obpuuiat (lire *obpuuit*?), *uerberat a puuendo, i. e. feriendo*, P. F. 207, 13. Si *puuiō* est une forme réelle, et non une faute de copiste pour *pauiō*, ou une forme imaginée en vue d'un rapprochement avec *pūniō*, elle serait refaite d'après les composés *dēpuuiō, obpuuiō*, comme *sculpō*, en face de *scalpō*, a été tiré de *ex-sculpō*.

Le rapport, souvent enseigné depuis Festus, avec gr. *πάω* « je frappe » se heurte au fait que rien de certain n'indique dans *πάω*, non plus que dans *παίω* qu'on n'en peut séparer, la présence d'un F. Lit. *pianti* « couper », *piaktas* « soie » a un tout autre sens. En somme, étymologie obscure. V. *pauēō*. Le vocalisme a est normal dans un mot de ce genre, technique ou familier.

paullus: v. *paucus*.

pāuō, -ōnis c. (arch. *pāuus*, -i m. et *pāuus*, -ar f., M. L. 6313 et 6310; sur *paō*, attesté dans une inscription tardive et dans les manuscrits de Sénèque, Martial, *παών* dans l'édit de Dioclétien, v. Heraeus, *Kl. Schr.*, p. 234, n. 1): 1° paon; 2° sorte de poisson (Ambr., hex. 5, 2, 3). Ancien. Panroman; britt. *paun*, et germanique: v. h. a. *pāuō*, etc.

Dérivés: *pāuōninus*; *pāuōnācus*: en forme de queue de paon (-m opus, cf. Rich. s. u.).

Pāuus est dans Ennius et est repris par les auteurs de basse époque, notamment par la langue de l'Eglise: à la fin de l'époque républicaine, la forme usuelle est *pāuō* et le sexe est indiqué par l'adjonction de *masculus*, *femina*.

L'oiseau a été apporté de l'Inde. La forme gr. *πάω* ne s'explique pas par des formes indiennes et le p de lat. *pāuō* ne se retrouve nulle part; sans doute dû à l'onomatopée, cf. *paupulō*. Sur le mot, qui reste obscur, v. Mémorial S. Lévi, p. 284 sqq.

pauper, -is adj.: pauvre. Sans doute composé de **pau-per-os* « qui produit peu », cf. *pau-cus* et *pariō*, et

puer-pera, et ancien adjectif de la 2^e déclinaison (cf. Varr., L. L. 8, 77, et la note de Goetz-Schoell, ad l.) passé à la 3^e déclinaison sous l'influence de *diues*, avec lequel il formait couple; cf. Tēr., Ph. 276-277: *qui iudices saepe propter inuidiam adimunt diuiti/aut propter misericordiam addunt pauperi*. La langue populaire a reconstruit plus tard une forme *pauper*, *pau-pera*, -rum, d'après le type *liber*, -a, -um (cf. Plt., frg. 67 L.; Pét. 46), qui est demeurée dans les langues romanes. Toutefois, on peut penser que -*per* de *pauper* représente une forme athématique, normale dans les seconds termes de composés (cf. *sacerdōs*, *antistes*, etc.). Usité de tout temps. Panroman, sauf roumain. M. L. 6305. Irl. *pauper*.

Pauper a dû se dire d'abord de la terre, des animaux: *pauper ager*, Tib. 1, 1, 23 (19). Dérivés: *pauperiēs*, -ei (archaïque, conservé dans la langue du droit au sens de « dommage causé par un animal »: cf. P. F. 246, 10, *pauperies dannum dicitur quod quadrupes fecit*, et Dig. 9, tit. 1); *pauperium*, *pauperiās*, conservés tous deux dans les langues romanes, M. L. 6306, 6307; *pauperō*, -ās (familier) et *pauperiō* (Vulg.); *pauperculus* (Plt.); *pauperāscō* ou -*rēscō* (bas latin) et *im-* (Vulg.); *pauperitinus* (formé d'après *libertinus*); *pauperiātula* (Plt.).

V. *paucus*.

paupulō, -ās, -āre: crier (en parlant du paon). Onomatopée; le groupe initial *pau-* se retrouve, comme on l'a vu, dans le nom du paon, *pāuō*.

pausa, -ae f.: pause, fin, halte. Archaïque et post-classique, usité surtout dans l'expression *pausam facere*, *dare*. Généralement considéré comme emprunté au gr. *παύσις*; mais ce mot est rare et tardif en grec et, d'autre part, le changement de déclinaison de *παύσις* en *pausa* s'explique mal. Une influence de *mora* est peu vraisemblable. On peut se demander si *pausa* n'a pas été refait sur *pausāre* (attesté tardivement, mais sans doute ancien dans la langue parlée), bâti lui-même sur l'aoriste de *παύω*; cf. l'emploi de l'impératif aor. *παύσαι* « arrête ». Dans Plt., Tri. 187, et les formations du type *campāre*, *malacāre*, *catapsāre*. L'emprunt est technique, sans doute, et venu peut-être par la langue nautique: cf. *pausārius*.

Dérivés: *pausārius*: maître d'équipage, dit aussi *horitōr*, qui donnait aux rameurs l'ordre de stopper. *pauō*, -ās: cesser (bas latin; cf. Cael. Aur., Tard. 1, 1, 16, *cum capitis pausauerit dolor*). Devenu synonyme de *quiescō* « se reposer » (cf. *pausa*: *requies*, GGL IV 138, 22, et *pausāre* sē, Vita Caes. Arel. 2, 33); de la l'emploi de *pausat in pace* (= *requiescit*) et les formes *repauō* (transitif et intransitif) et *ἀναπαύωμαι*, surtout employé par les chrétiens, conservé dans les langues romanes, M. L. 7218), *repauōitiō* = *καταλήρησιον*. *Pauō* a survécu dans les langues romanes (sauf en roumain), où il a souvent le sens de *pōnere*, cf. M. L. 6308; B. W. s. u. De *pauō*: *pau-sātiō*, -bilis et *impou-sābilis* (tardif, rare = *ἄλρητος*).

pausia (ipusia, posia), -ae f.: sorte d'olive. Ancien (Cat.), non expliqué.

paussillus: v. *paucillus*.

pāx: v. *pacō*.

pax: exclamation équivalente à notre « chut » ou « paix », qu'on trouve dans la langue comique; cf. Hésychius: *πάξ... ῥέως ἔχει; et λόγος ὁμοίως πάξ, ἐπιφώνημα τετρασήμερον*.

paillus: v. *pālus*.

-pe: particule enclitique intensive, cf. *nem-pe*, *quip-pe*, apparaît encore, combinée à *iam*, dans *quispiam, uspiam*, etc.

Une particule pareille à lat. -pe ne se retrouve exactement que dans lit. *kaip* « comme » et *teip*, *šėip* « ainsi ». Le latin a, d'autre part, *meā-pte*, *suā-pte*, cf. gr. *τίπτει*?, et aussi i-pse (v. ce mot).

pēcō, -ās, -āuf, -ātum, -āre: broncher, faire un faux pas, sens encore conservé dans Hor., Ep. I 1, 8-9, *solus senescentem mature sanus equum, ne peccet ad extremum ridendus et illa ducat*. Employé surtout, comme le gr. *παράλογα*, dans le sens moral de « commettre une faute ou une erreur, se tromper » (cf. *titubō* dans Plt., Mi. 248). Ancien (Enn., Cat.), usuel et familier. Très usité dans la langue de l'Eglise, en raison de son caractère populaire et expressif, de même que *pēcātum* (qui traduit *ἁμαρτία*), *pēccātor* (Tert.); et passé par là dans les langues romanes; cf. M. L. 6321; *pēccāre*; 6322, *pēccātor*; 6323, *pēccārum*, et 6324, *pēccōsus*. Irl. *peccad*; britt. *pechu*, *pechod*, *pechadur*.

Autres dérivés et composés: *peccāmen*, *peccantia*, *peccāla*, *peccātiō*, *peccātorius*, *pēccātrix*, *peccātus*, -ūs (? douteux); *impeccābilis*, *impeccantia* (= *ἀναμάρτητος*, -της), tous tardifs.

Le sens donne lieu d'imaginer que *peccāre* serait dérivé d'un mot **pecco*- qui serait à *pēs* ce que *manus* est à *man-* (v. *manus*). Mais pareil mot n'est pas attesté. L'ombrien *pesetom*, TE VIa 27 « *peccātum* » (ou « *perditum* »?) est douteux. Pour le sens, cf. *scelus* et skr. *skhālati* « il fait un faux pas ».

peciolus (petiolus), -i m.: 1° petit pied, petit sabot; 2° pétiole. Depuis Afranius; rare et technique. M. L. 6234 a. Selon Meyer-Lübke, *peciulus* est la seule forme que donnent les manuscrits, *petiolus* est une fausse graphie due aux éditeurs; cf. Rh. Mus. 72, 154. Cf. *pecululus* et *pecullus*, diminutifs de *pēs*, dans Marcellus et Oribase; et *tripeccia* « triépide » (tardif)?

pectis (-idis?) f.: grande consoude (Ps.-Apul. 59, 25 et 127, 10). Grec. Dioscoride a *πηχρῆ*.

pēctō, -is, pēxi et tardif *pezi*; cf. *nezi* et *nezi* de *nectō*, et *pectui* d'après Prisc., *pexum* (et *pectum*), *pectere*: peigner, carder; et, plaisamment, « rosser » (cf. fr. *brosser*, donner une peignée; all. *fechten*). Cf. *pezius* « laineux, poilu ». Ancien, usuel.

pecten, -inis m.: peigne, carde; puis tout objet analogue: sorte de plectre, coquillage; plante « aiguille de berger »; pubis (poils, os du pubis = gr. *χρῆς*), etc. Panroman. M. L. 6328; et germanique: v. angl. *pihten*; celtique: gall. *peithyn*; et puis de *pexa* (scil. *tunica*): robe; et M. L. 6331, *pectinulus*. Dénominateur: *pectinō*, -ās, qui a remplacé *pectō* à l'époque impériale et a passé dans les langues romanes, M. L. 6329; *pectinārius*: relatif aux peignes, et substantif: fabricant de

peignes, M. L. 6330; *pectinātus*: en forme de peigne; cf. P. F. 233, 4, *pectenatum tectum dicitur a similitudine pectinis in duas partes deuezum, ut testudinatium in quattuor*; l'adjectif a ici un e qu'on retrouve dans *ombrenat*, *pectinātor*, -ātio (= *χρῆματός*, Orib., eup. 4, 16), -ātum, -ālis, tous tardifs; *pectunculus*: pétoncle, M. L. 6334; *pectiō*, -ōnis f.: peignage (Cael. Aur.).

Composés: *impezius*: non peigné; *dēpeziō*: peigner et « donner une peignée »; *opeziō* (ob-): ôter la chair après l'arête (assimilée à un peigne), d'où « dépeuiller »; *opezius*, -ūs m. (Apul.): sorte de coiffure; *repeziō*.

La formation de *pectō* est la même que celle de *plectō* et *nectō*; l'attique a *πηχρῶ* « je peigne, je tonds »; et le -t- se retrouve dans lat. *pecten*, avec le correspondant à degré zéro de la racine, gr. *χρῆς*, *χρῆνός*. Germanique: v. h. a. *fehthan* « se battre », v. angl. *fehthan*, etc. Le gr. *πέχω* « je peigne, je tonds » a un correspondant exact dans lit. *pešū* « je tire par les cheveux, je tireaille ». Lat. *perus* « laineux » offre l'élargissement -s-; cf. gr. *πέχος* « toison » et v. h. a. *fahs* « poils »; ou peut-être est-ce une formation en -so- comme *laxus*, etc. Arm. *asr* (gén. *asru*) signifie « toison », comme hom. *πέχος* V. *pectus* et *perū*.

pectus, -oris n.: poitrine de l'homme ou des animaux (c'est-à-dire sans doute la partie velue du corps; cf. *pectō*, *pezius*, etc.), considérée comme le siège du cœur et de l'âme (et aussi de l'intelligence, cf. Plt., Mi. 786, qui l'oppose à *cor*), et par suite le « cœur » ou l'« âme », l'esprit. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 6335.

Dérivés: *pectusculum* (tardif); *pectoralis* adj.: *pectoralis* n. « plaque de devant de la cuirasse, plastron » (cf. Rich. s. u.). Usuel; panroman, sauf roumain. M. L. 6332; *pectōrōsus*: à large poitrine (terme de la langue rustique); *apeptōrō*, -ās (bas latin) « serrer contre sa poitrine », d'où simplement « serrer, presser », M. L. 540; *dē-*, *im-pectōrō*; *pectōreus*.

Il a dû exister en latin vulgaire un adjectif **pectōrinus*, formé comme *uulturnus*, dont le féminin, tiré sans doute de *pectōrina carō*, a subsisté dans les langues romanes. Cf. M. L. 6333; B. W. *poitrine*.

Le tokh. a *pāssām*, duel « les deux mamelles »; un mot pareil, différent par le vocalisme radical o au lieu de e et par la formation en -u-, se retrouve en irlandais: *hucht* « poitrine ». Aucun correspondant hors de ces deux langues. Du reste, les noms de la « poitrine » diffèrent d'une langue à l'autre. *Pectus* est à *pectō* comme *uellus* à *uellō*.

1° *peccū* n. (employé surtout au pluriel *pecua*, -uum, -ubus; forme collectif): bétail, troupeau(x); cf. Naev. ap. Non. 159, 6, *homines, pecua, beluusque*. Par extension, « argent » (comme *pecunia*).

Pecū est une forme ancienne (cf. la vieille prière dans Cat., Agr. 141, 3, *pastores pecuaque salua seruassis*); *pecus*, -oris et *pecunus*, -udis tendent à s'y substituer.

Dérivés: *pecūsus* (cf. *ferinus*): de bétail; *pecuārius* m. « éleveur de bétail »; *pecuāria* f. « élevage »; *pecuōsus* (Gl.); *pecuālis* = *ποδοκτικός*, -ālis (tardifs); la glose *pecusius* « pastor » doit être une corruption de *pecuōsus*.

2° *pecūllum*, -i n.: petite part du troupeau laissée

en propre à l'esclave qui le gardait (*peculiarius ouis*); puis « pécule » (*peculium castrense*); propriété particulière; quelquefois dans un sens obscène (= *membrum virile*). — Dérivé de diminutif.

Dérivés : *peculiotum*; *peculiarius* (-rius), -rius (= *πυλῶτης, ῥήτορας* ou *οὐδεῖτος*, Greg. M.); *peculiosus*; *peculiatu*. Quelques traces de *peculium* -*rius* dans les langues romanes. cf. M. L. 6336, 6337. *peculor* (2^e, cf. Havel. *Man.*, § 322; R. Ph. 1907, p. 233; *depeculare* dans Lucil. 682 Marx), -*aris* « faire son pécule », spécialisé dans la langue politique avec le sens de « s'enrichir aux dépens de l'État, être concussionnaire ».

Dérivés : *peculatus*, -*us* m. (*pequ-*) : concussion, pécunia : *peculatus furtum publicum a pecore dictum, sicut et pecunia, eo quod antiqui Romanorum nihil praeter pecora habebant*, P. F. 243, 6; *peculador*, -*itio* : *depeculatio* (-*lor*) : piller, actif et débonnaire : cf. Cael., Hist. 62, *ut senatus intellet populum depeculari*. *Peculor* ne peut être directement formé sur *peculium*, dont le dérivé serait **peculior*; mais il suppose un **peculus* (-*ritum*) non attesté. Pour l'a. v. le mot suivant.

3^e **pecūnia**, -*ae* (*pequania*, CH. P 582, etc.) f. : richesse en bétail; puis « argent, fortune, richesse » : *pecus a quo pecunia universa, quod in pecore pecunia tum consistat pasturibus*, Varr., L. 1, 5, 95; par extension, « monnaie » et même, en bas latin, par une nouvelle spécialisation, « monnaie de cuivre » : cf. Lampr., Alex. Sev. 33, 3, *seapensis numquam aurum, numquam argentum, ut pecuniam donavit*. Conservé, comme *peculium*, en macédonien, M. L. 6338. Sur le bétail numéraire, v., entre autres, Vendryes, Rev. Celt., 42, 391 sqq.

Dérivés : *pecuniarius* (-*ris*, -*lis*) : *peruniosus* (joint et opposé à *locupletus*) : *Pecuniola*, surnom romain. La formation de *pecunia* est parallèle à celle du dérivé lit. *viršūnė* de *viršūs* « sommet » et du type slave en -*yuzi*. On y observe le même *ā*; cf. également *ā* dans lat. *uerūca*, en face de l'a. bref de lit. *viršūs*. Même *ā* encore dans *peculium*.

4^e **pecus**, -*oris* n. : collectif « troupeau, bétail ».

5^e **pecus**, -*udis* f. (masculin dans Ennius; un neutre pluriel *pecuda*, sans doute d'après *pecora*, dans Accius, Sisenna et même Cicéron (?) d'après Non. 159, 11) : « tête de bétail », individuel; terme d'injure « bête ». La distinction de sens entre les deux mots, encore nette à l'époque républicaine, cf. Varr., R. 2, 1, 4, tend pourtant à s'effacer; Ovide, Ibis 459, dit *inque pecus magna subito uerare parentis*, où *pecus* = *pecudem*; et Columelle, 6, 27, 13, écrit *id genus pecudis* = l. g. *pecoris*. Une fois la distinction disparue, l'un des deux mots devenait inutile, et *pecus*, -*udis* n'a pas survécu dans les langues romanes, où *pecus*, *pecoris* seul est représenté; cf. M. L. 6339, *pecus*; 6325, *pecora*; 6326, *pecorarius*; 6327, *pecorina*.

Pecus, -*oris* et *pecus*, -*udis* désignent indifféremment le gros et le petit bétail, les animaux domestiques, par opposition à *ferae*; cf. Lucr. 1, 14, *ferae, pecudis* « bêtes sauvages, animaux domestiques »; Cic., N. D. 2, 64, 160, *qua pecude (... sue) nil genuit natura fecundius*;

Varr., R. 2, 1, 12, *pecus maior et minus... de pecore maiore in quo sunt ad tres species natura discreti, boues, asini, equi...* Virgile, G. 3, 243, s'est servi de *pecudes* pour opposer les quadrupèdes aux poissons et aux oiseaux. Mais l'un et l'autre ont dû d'abord s'appliquer spécialement aux bêtes à laine (cf. *pecto*), sens encore attesté; cf. Tibère ap. Suet., Tib. 32, 5, *boni pastores esse tondere pecus, non deglubere*; Vg., G. 3, 554, *balatusque pecorum*; et pour *pecus*, -*udis*, Juv., 13, 282, *perudem spondere scello*; *balantem*. C'est avec le sens de « brebis » que *pecora* est demeuré en roman, comme *pecorarius* avec celui de « berger »; cf. M. L. s. u. Le sens de *pecus* = embryon, fœtus, rare et tardif, semble imité du grec.

Dérivés (rares) : *pecoralis*; *pecorarius* : *πρόβατικός* (Gloss.); *pecorarius* (poétique); *pecorinus* (tardif); *pecudalis* (Pilastr.); *didrius* (Gloss.); *Pecudifer* (Épithète de Silvanus); *perusculum* (Juvencus 2, 589).

Un thème *pek'-a* n'est attesté qu'en indo-iranien, en germanique et en italique. Au neutre, il désigne le « bétail » en général, et notamment le « bétail » en tant qu'il est une forme de richesse : véd. *pācu* (forme rare) et, avec même place de ton, v. h. a. *fihu* « bétail » et got. *faihu* = *χτήματα, χορματα, ἀγρόπων*, et, inversement, gr. *χτήματα* « bétail »; v. Chantaine, R. Phil. 1946, 5 sqq. Au masculin, il désigne le bétail considéré comme des êtres vivants, souvent rapproché des « hommes », qui, pour le chef, représentent un autre moyen de possession : des les *gāthās, pasās* accusatif pluriel est rapproché de *virāg*, et l'Avesta récite à la « dvanda » *pasu vira* « les troupeaux et les hommes ». L'ombrien a, toujours dans une même formule, *pequ* (= *pecus* pl. n.) à côté de *uiro, ueiro* « vîros ». Cf. le rapprochement védique dans RV III 62, 14, où on joint *asvābhyam* *devipade catvāpade ca parāve* « à nous, aux animaux à deux et à quatre pieds »; l'opposition de *devipat* et de *catvāpat* pour désigner les « hommes » et les « animaux » repose sur un usage ancien, car l'ombrien a, pour la même opposition, *dapursus, petarpursus* « bipedibus, quadrupedibus », T. E. VI b. 10-11.

Au masculin, le védique accentue *pacūh* par opposition au neutre *pācu* dont le germanique atteste l'antiquité. Le latin a aussi une forme de genre animé, mais au féminin et avec l'élargissement -*a* : c'est *pecus, perudis*, tandis que, au neutre, le thème en -*s*, *pecus, pecoris*, est la forme usuelle pour le singulier et a pris finalement, même au pluriel, le dessus sur *pecua*.

Un thème en -*se* se retrouve en nordique, mais confamé avec un représentant de **pok'-o* : v. isl. *fær* « brebis ».

Le vocalisme radical zéro n'est conservé qu'en iranien, dans des dérivés, av. *fšuyant* « qui fait paître les brebis », *fšumant* « qui a du bétail », et dans des composés au premier et au second terme.

Dès l'indo-européen, le mot a le sens large de « bétail » et le sens étroit de « petit bétail, mouton », qui serait le sens ancien si l'on admet le rapprochement, du reste indémontrable, avec le nom de la toison : gr. *πόκος, πόκος*, etc., et arm. *asr* (v. sous *pectō*). En védique, on parle d'un *pacūm* (accusatif singulier) *devāntam* et *gomāntam*, troupeau composé de chevaux et de bovins. Dans l'Avesta, *pasūm* (accusatif singulier)

désigne plusieurs fois le « bétail » en général, mais a souvent le sens de « petit bétail » par opposition à *stauro* « le gros bétail » (v. sous lat. *taurus*).

Le sens qui apparaît dans lat. *peculium* et *pecunia* est pareil à ce qu'on observe dans got. *faihu* et v. angl. *jeh* « troupeau » et « biens, propriétés ».

Les formes baltiques v. pruss. *peku* et v. lit. *pekus* « bétail » supposent un ancien emprunt du baltique à une langue de type occidental. Le fait n'est pas isolé.

pedepressim; **pedetehtim** (-temptim) : *pedetentim et pedepressim dictum est caute, quasi lenta et tardata itione*, Non. 29, 3. Adverbes dérivés de *pēde pressō*, *pēde tentō* « le pied étant retenu ». *Pedepressim* n'est attesté que par Nonius; *pedetentim* est plus usité, mais surtout archaïque, quoique encore dans Cicéron, Tite-Live et Quintilien. La graphie *pedetentim* a été influencée par *templare* (si toutefois ce n'est pas là la forme la plus ancienne; cf. Caton, Or., frg. 1, 23, *eam ego uiam pedetentim templabam*).

peda, **pedes**, **pedica**, **pedisequus** : v. *pēs*.

pēdis, -*is* c. (m., Nov. 107; f., Pl., Vid. 110) : pou. Ancien (satriques), M. L. 6345; *pēditum* « crepitus ventris; pet » (Cat. 54, 3); bien représenté, avec des dérivés, dans les langues romanes, M. L. 6358; B. W. s. u. Avec alternance vocalique : *pōder* m. : derrière; proprement « le pétEUR ». Pour la valeur du suffixe, v. Ernout, Philologica I, p. 133 sqq.

Composés : *oppēdō* (Hor.), *suppēdō* (cité par Cic., Fam. 9, 22, 4).

Il y avait en indo-européen un présent radical athématique **perd-* que suppose la comparaison de lit. *pērdžiu* « je pète », serbe *prđim*, av. *perdan* (3^e plur.), skr. *pardate* (mot de glossaire), gr. *πέρδωμι* (aor. *ἔπαρδον*), alb. *piērd*. A côté de **perd-* a existé un autre thème signifiant « verser » : **pezd-*, **pōzd-*, **bōzd-*; c'est celui que, avec lat. *pēdō*, représentent slov. *pezditi* et russe *bzdit* « il verse », lit. *bedū, bezdēti*; cf. gr. *βέδω*. Pour *pōder*, on notera que tch. *pezd* et lit. *bidas* signifient aussi « derrière ». Le germanique a un autre type, aussi expressif, celui de v. isl. *fisa*, etc. V. lat. *uissio*; et *pēdis*?

pedisequus : v. *pēs*.

pēdō, -*is*, **pepēdī**, **pēditum**, -*ere* : *pēter*. Mot vulgaire (satriques), M. L. 6345; *pēditum* « crepitus ventris; pet » (Cat. 54, 3); bien représenté, avec des dérivés, dans les langues romanes, M. L. 6358; B. W. s. u. Avec alternance vocalique : *pōder* m. : derrière; proprement « le pétEUR ». Pour la valeur du suffixe, v. Ernout, Philologica I, p. 133 sqq.

Composés : *oppēdō* (Hor.), *suppēdō* (cité par Cic., Fam. 9, 22, 4).

Il y avait en indo-européen un présent radical athématique **perd-* que suppose la comparaison de lit. *pērdžiu* « je pète », serbe *prđim*, av. *perdan* (3^e plur.), skr. *pardate* (mot de glossaire), gr. *πέρδωμι* (aor. *ἔπαρδον*), alb. *piērd*. A côté de **perd-* a existé un autre thème signifiant « verser » : **pezd-*, **pōzd-*, **bōzd-*; c'est celui que, avec lat. *pēdō*, représentent slov. *pezditi* et russe *bzdit* « il verse », lit. *bedū, bezdēti*; cf. gr. *βέδω*. Pour *pōder*, on notera que tch. *pezd* et lit. *bidas* signifient aussi « derrière ». Le germanique a un autre type, aussi expressif, celui de v. isl. *fisa*, etc. V. lat. *uissio*; et *pēdis*?

pēdō, -*ās*; **pēdō**, -*ōnis*; **pedum** : v. *pēs*.

pēdilis : adjectif tiré de *pēs*, substantivé dans le sens de « chausson, guêtres »; d'où ital. *pedule*, M. L. 6362, et en germanique : m. h. a. *pēdal*. V. *pēs*.

pegris, -*idis* f. : coquillage inconnu; Plin. 32, 150. Forme douteuse; grec non attesté; l're *peloridis*?

peīrō : v. *iūrō* sous *iās*.

pēior (c'est-à-dire *pēior*), -*ōris* n., **pēius** adj. comp. : pire, plus mauvais.

pessimus (*pessu-*), -*a*, -*um* superl. : le pire, le plus ou très mauvais. Ancien, usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 6367, 6440, *pessimus*. L'e de *peior* est bref de nature et c'est la syllabe qui est longue, comme dans *maior*, *citius*, etc. Il n'est donc pas besoin pour expliquer l'e ouvert, c'est-à-dire bref, des formes romanes, de supposer, comme le fait Meyer-Lübke, une influence de *pessimus* ou de *melior*.

Le dénominal *peīrō*, -*ās* « empirer » n'est attesté qu'à basse époque (comme *minōrō*, *meliorō*, etc.); de même *pessimō*, -*ās* « maltraiter ». — *Pessimior* est un barbarisme tardif (Didasc. Apost.).

Peior, *pessimus* servent de comparatif et de superlatif à *malus*, comme *melior* et *optimus* à *bonus*. En indo-européen, les noms intensifs en **-yes-* indiquent ce qui exerce avec force l'action indiquée par le verbe : skr. *yājyān* désigne l'homme qui est, par excellence, un sacrifiant. La forme **peidyōs* sur laquelle repose *peior*, comme on le voit pas *pessimus*, désignerait ce qui fait particulièrement une chute, ce qui tombe; cf. skr. *pādya* « il tombe », v. sl. *padu* « je tomberai »; v. angl. *featan* « tomber ». — De la même racine, le lat. *a pessum*, où apparaît clairement le sens de « tomber ». — V. du reste, l'article *pessum*.

pelagus, -*i* n. : mer. Emprunt au gr. *πέλαγος* (-*ōs*), demi-latinisé et traité comme un thème en *-ōs*, tout en conservant le genre neutre (mais Lucrèce a encore le pluriel grec *pelagē*, 6, 619). Depuis Pacuvius : poétique et prose impériale. Demeuré surtout dans les langues ibériques. M. L. 6369.

Dérivés : *pelagius* (Varr., Plin.); *pelagicus*. Cf. *pontus*.

pelecanus (*peli-*, *pell-*), -*i* m. : pélican. Emprunt tardif, latinisé, au gr. *πελεκάν*.

pellāx, **pellācia**, **pelliciō** : v. *laz*.

pellis, -*is* f. : peau. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 6377. Irl. *pell*. Germanique : b. all. *pell*.

Dérivés et composés : **pellārius** : peaussier, fourreur, M. L. 6373; **pellicius** (-*ceus*) : de peau, M. L. 6375, et v. angl. *pillece*, irl. *bellec*, *pellec*; **pellinus**; **pellius**; **pellēatus**, Paul. Nol., d'après *pilleatus*; **pellio**, -*ōnis* m. (cf. *caupō*, *fullō*, *lēnō*) « fourreur »; **pellionārius** « pelletier »; **pelliger**; **pelllicula** : petite peau, pellicule; M. L. 6376. De là : **pelliculō**, -*ās* : couvrir avec une peau, boucher (Col.); **pellēsūtina**, Varr., L. 8, 55, v. suō; **tentipellium**, cf. P. F. 500, 28; **uersipellis**, v. *uērd*.

La forme **pellireum** : *galerum qui fiebat ex pelle*, p. F. 225, 10, est à rejeter; cf. Lindsay, Gloss. Lat., IV, p. 313.

Certaines formes romanes remontent, en outre, à **pellāmen*, M. L. 6372 : les langues techniques ont conservé ou créé un nom nombre de ces substantifs en -*men* : cf. *lūnāmen*, **māteriāmen*, etc.

V. la remarque sous *palea*.

Cf. le groupe de v. isl. *þjall* « peau » (got. *fillets* « δερμάτινος » répond à lat. *pellinus*), gr. *πελλογράφος* « pelletier » (Gloss.) et *πέλλας* (accusatif pluriel) « peaux » chez Pollux, tous mots à ancien -ll- de type « populaire », mais *ἐπιστέλας*; sans doute aussi hom. *πέλας* « vase à lait » (en cuir?), *πέλλης* « λεκάνη » Hés. (?) ; d'autres rapprochent lat. *péluis*, etc., ce qui fait difficulté pour -ll-. Cf., de plus loin, v. angl. *filmen* « pellicule », gr. *πέλας* « plante des pieds, semelle de chaussure », lit. *plėnė* et *plėnis* « pellicule », pet. r. *plivá* « peau, membrane », gr. *ἐπίπλοος*, etc.

pellō, -is, pepulī (en composition -*pulī*), **pulsum, pellere** : pousser (avec idée accessoire de « battre, frapper », *pellere terram, humum*), puis « chasser » et, dans la langue militaire, « repousser, mettre en déroute » ; cf. *Pellōnia* « déesse qui met l'ennemi en fuite » (cité par Arn., St Aug.). Ancien, usuel, classique. S'emploie au sens physique et moral : *ne habet ullum ictum quo pellat animum*, Cic., Fin. 2, 10, 32. A *pellō* correspond le substantif *pulsus*, -is m. « choc, poussée » et, dans la langue médicale, « pouls » (p. *uēnārum, artēriarum* : cf. *pulsus*, Cael. Aur.), demeuré dans les langues romanes ; cf. M. L. 6839. Irl. *cúisle*. *Pulsio* est rare et attesté seulement à basse époque (Arn.).

De *pulsus*, corn. polys « un moment ».
De *pellō* existent de nombreux dérivés avec préverbes de sens local : *ad- (ap-) pellō* « pousser vers », qui, dans la langue nautique, s'emploie absolument avec le sens de « aborder » ; *as-pellō*, de **abs-pellō* « chasser, repousser » ; *com-, de-, dis-, ex-* (M. L. 3041), *in-* (M. L. 4299), *per-, pro-, re-pellō*, auxquels correspondent des abstraits en -*sus*, -*sio* (ou en -*sa* ; cf. *repulsa*, qui a pris le sens d'« échec d'une candidature »), et des noms d'agents en -*sor*. De *compellō* dérive le britt. *cymhell, cymhell*.

Pour **pellō, -ās, v. appellō*.
Pulsus est fait sur le présent **peldō*, devenu *pellō*, comme *tensus* sur *tendō* ; de même qu'il y a un *tensus*, conservé en face de *tendō*, il y a eu un **pultus* à côté de *pepulī*, à en juger par *pultāre* qu'emploient encore Plaute et Terence (cf. *meritō, *manitō* dans *ommentāns*). D'après *pulsus* a été fait l'itératif-intensif *pulsō, -ās*, qui a éliminé *pultō* et s'est ensuite substitué à *pellō* comme étant plus expressif et aussi comme fournissant une conjugaison régulière : cf. *pellere terram* pede, Lucr. 5, 1402 ; p. *ter pede terram*, Hor., C. 3, 18, 15 ; p. *humum pedibus*, Catul. 61, 14 ; et *pulsare tellurem pede libero*, Hor., C. 1, 37, 1 ; *lyra pulsa manu*, Ov., M. 10, 205, et *pulsare chordas digitis*, Vg., Ae. 6, 647, etc. De là : *pulsatio, -tor*, tous deux rares ; *pulsābulum* « plectre ». *Pulsāre* a seul survécu dans les langues romanes, dont certaines formes supposent également un élargissement **pulsitāre* ; cf. M. L. 6837 et 6838. Germanique : m. h. a. *pfusen*, néerl. *polsen* « pulsando pisces in rete adigere et anguillas captare ».

De *pulsāre* sont formés de nombreux composés : *compulsō* (Tert., Apul.) ; *dēpulsō* (Pit.) ; *expulsō* (Mart., Amm.) ; *impulsō*, M. L. 4323 ; *prōpulsō* (classique) ; *repulsō* (Lucr., St Ambr.).

Pepuli et *pultāre* montrent que la racine est ici **pel-*. Le -ll- de *pellō* en face de *pulsus* suppose un présent à suffixe **de/o-* indiquant l'aspect « déterminé » (procès aboutissant à un terme) ; la formation est la même que

dans *tendō* en face de *teneō, tetinī, tentus*, etc. (cf. le cas de -*cellō, uellō, fallō*, et v. aussi *pendō*). Toutefois, M. Vendryes, BSL 16, 301 sqq., préfère expliquer *pellō* par **pel-nō*. L'ombrien a *apēltu* « appellitō, ad-mouētō ». On rapproche gr. *πέλλω* « je secoue » (noter l'aoriste hom. *ἐμ-πεπαλῶν*) et le dérivé arin. *halacem* « je poursuis », sans doute aussi gr. *πελεμίζω* « j'agite violemment, je secoue », *πόλεμος* « combat ». Il y a peut-être un rapport avec le groupe de lat. *palsus, palpare*, etc. La formation de présent **peldō*, comme celle de *tendō*, a été occasionnée par le caractère athématique du thème verbal **pel-* : ce thème est conservé dans l'aoriste hom. *πέλω* « il s'est heurté à ». Au vocalisme radical près, lat. *pellō* est à *tendō* ce que gr. *πέλλω* est à *τέλω*.

pelta, -ae f. : bouclier thrace. Emprunt au gr. *πέλτη*. Dérivés : *peltātus, peltifer*, tous deux appartenant à la langue impériale.

péluis, -is f. (trisyllabe chez les archaïques ; acc. *pélui*, abl. *pélui*, puis *pélue*) : bassin, chaudron. Attesté depuis Labérius jusque dans la Vulgate. Diminutif : *pélucula* (Not. Tir.).

Cf. skr. *pālavi* « sorte de vase » et, de plus loin, gr. *πέλικη* « coupe » (avec dérivé *πελίγγη*), v. isl. *full* « coupe » ; pour *πέλλα*, v. sous *pellis*.

peminōsus, -a, -um (?? ae?) : qui se fendille, se crevasse : -*a Area*, ap. Varr., R. R. 1, 51, 1. Sans rapport avec *paedor*, malgré Non. 163, 12, ni avec *πημίνω*. Forme unique, peut-être corrompue : on a proposé *perimōsa*.

Penātes : v. *penus*.

pendō, -is, pependī, pēnsūm, pendere ; et **pendeō, -ēs, pependī, pēnsūm, pendere** : à la racine qui s'est fixée au latin sous la forme **pend-* appartiennent deux verbes, l'un en -*e*, intransitif et marquant l'état : *pendeō* « être pendu, suspendu » (sens propre et dérivé « être suspendu dans l'attente, la crainte », etc. : *animus tibi pendet, pendemus animis*, etc.), l'autre à voyelle thématique et transitif : *pendō* « suspendre », d'où « peser » et, par spécialisation de sens, « peser de l'argent » et « payer » : cf. *stipendium*, les paiements se faisant annuellement au moyen de lingots non monnayés, *aes graue, as libralis*, etc., qu'on mettait dans la balance. Les deux verbes ont le même parfait *pependī*, de même que *steti* est seul en face de *stō* et de *stisō*, etc. : l'adjectif verbal est *pēnsus* (de **pend-to-*), dont le neutre *pēnsūm*, substantivé dans le sens de « poids de laine à filer distribué aux servantes », a pris le sens général de « tâche à faire » ; le féminin *pēnsa*, à basse époque, a le sens de « provisions pour un jour ».

Pendō, pēnsūm se prennent souvent au sens de « peser mentalement, évaluer, estimer » ; de là : *magnī, parū, nihili pendere* : *nihili pēnsi habere* ; *esse pēnsi*. *Pēnsūm* a fourni un dénominatif *pēnsō, -ās* qui a tous les sens de *pendere*, auquel il se substitue à l'époque impériale, comme ses composés ont supplanté ceux de *pendō* : cf. *compēnsō, dispēnsō, repēnsō*, etc. De *pēnsō* est dérivé un fréquentatif *pēnsiō, -ās* déjà dans Cicéron avec le sens de « payer » et fréquent dans la langue impériale avec le sens de « peser dans l'esprit, penser ».

A *pendō* se rattache *pendulus* (cf. *biō, bibulus*, etc.). Il a dû aussi exister des adjectifs **pendicus* d'où provient **pendicāre* « pencher » (cf. *prōnicāre*) et **pendio-lus*, cf. M. L. 6384-6388. Les gloses ont conservé un substantif *pendiculus*, traduit par *ἀρπῆζον*, d'où **pendicūlāre*, cf. M. L. 6385, et les composés *perpendicularum* n. « fil à plomb », *perpendicularis, -lātor*.

Un substantif *-pendium* apparaît dans les composés : *compendium* : proprement « argent qu'on amasse », cf. Varr., L. 1, 5, 183. *compendium quod cum compenditur una fit*, puis, en général, « gain, profit » (= *lucrum* s'oppose à *damnum*), et spécialement « économie de temps, raccourci, abrégé » ; de là : *compendiarius, compendiosus* et *compendiō, -ās* (bas latin) ; *dispendium* « dépense, dommage », d'où « perte de temps, détour » ; *impendium* « dépense » et « intérêt », dont l'ablatif *impendiō* est usité comme adverbe dans la langue familière avec le sens de « *magnopere* » ; *impendiosus* ; *perpendium* : équilibre (Orib.) ; *suspendium* « pendaion » ; *suspendiosus* ; *stipendium* (v. *stips*). Un substantif *pendix* est attesté dans les Inscriptions, il figure aussi dans *appendix f.* « appendice, supplément », d'où *appendiculum, appendicula*, et dans *ampendicēs* : *dicebantur ab antiquis quod circumperenderent, quos nunc appendices appellamus*, P. F. 19, 12. A *pendix* se rattache *pendigō* : carcasse d'ustesat (Arn. 6, 16) ; sorte de tumeur (Vég. 2, 4 et 55), sens auquel se rattache l'adjectif *pendiginosus* (Cass. Fel. 20).

A *pēnsus* se rattachent *pēnsiō* « paiement, loyer », M. L. 6393 ; *pēnsilis* « pendant, suspendu » (d'où *pēnsile* n. « grenier suspendu »), M. L. 6392, fr. poète, B. W. s. u., et germanique : v. h. a. *pfesal*, etc. ; **pēnsiculum*, non attesté, mais qui a fourni le dénominatif postclassique *pēnsiculā, -ās* « peser, examiner » ; *pēnsūra* (Varr.), *pēnsor, pensus, -is* (tardifs).

Le vocalisme *o* de la racine apparaît dans *pondō* « en poids » (*pondō libra* ; auri *argenti pondō*), ablatif d'un thème masculin en *o*, **pondus*, -i qui a disparu, en dehors de cette forme fixée par l'usage, au profit d'un thème neutre en -*es, pondus, -eris*, mais en influant sur le vocalisme de celui-ci (cf. *modus*), il y a aussi *-pondium*, second terme de composés dans *dupondium, assipondium, interpondium* (Gloss.), glosé *παράλληλον* (cf., pour la forme, *modius*) ; cf. mess. *argora-pandes* « *argento-pondus* » [De *pondus* dérivent *pondusculum* ; *ponderisus* ; *ponderiūs* (Acc.) ; *ponderārium, -rātūra* (tardifs) ; *ponderō, -ās*, avec ses dérivés *ponderātio, -tor, -bilis*, etc., et ses composés *praeponderō* « peser plus, emporter la balance », *reponderō* (bas latin) *componderāns* (Ps.-Apul.).

Les langues romanes ont conservé *pendere, pēnsāre*, le premier avec le sens de « pendre, suspendre » et « être suspendu », le second avec le sens de « peser » (et « penser »), en éliminant *pendere* : cf. B. W. s. u. ; M. L. 6383, 6391 et 544, **appēnsāre*. *Pondus* est à peine représenté, cf. M. L. 6646 (et en armor. *poner?*), et a été presque partout éliminé au profit de *pēnsūm* « poids » (M. L. 6394). Le *d* de la graphie française est dû à un faux rapprochement avec *pondus*. *Pondō* a passé en celtique : irl. *bonn*, britt. *punt*, et en germanique : got. *pund* « Pfund », et de là en finnois : comme aussi un dérivé **pondārium* : v. isl. *pundari*, m. h. all. *punder*, etc. ; de

pēnsūm dérivent v. angl. *pislic* ; celtique : irl. *pīs*, britt. *pays* ; de *pondus*, britt. *pāw*.

Dérivés et composés de *pendō, pendeō, pēnsō* : *appēndō* : suspendre à, peser, M. L. 543 ; *appēndēō* (Apic.) ; et **appēnsāre*, M. L. 544 ; *compēndō* (très rare) ; *compēndium*, v. plus haut ; *compēnsō, -ās* : peser une chose avec une autre ; contre-balancer, compenser, M. L. 2097 ; britt. *cymmwys* ; *compēnsatiō* : *est debiti et crediti inter se distributio*, Dig. 16, 2, 1 ; *compēnsālius* et *recompēnsō, -satiō* (vi^e siècle) ; *dēpendō* : payer, d. *poēns, pecūniam* ; dépenser (époque impériale), britt. *dibynu* ; d'où, dans la langue juridique, *dēpēnsūm, dēpēnsiō* ; *dēpendēō* : pendre de, dépendre, dériver de ; *dispendō* : dépenser, distribuer, M. L. 2676, britt. *dispign* « *dispendium* », et *dispēnsa*, M. L. 2677 ; *dispēnsō, -ās* : payer, dépenser, distribuer, M. L. 2678 ; *dispēnsatiō, -tor, trīx, -tōrius, -tūus* ; *expēndō* : payer entièrement, passé en germanique : v. h. a. *spenūen*, etc. ; *expēnsūm, expēnsa* « paiement », M. L. 3042 ; *expēnsō, -ās* ; *impēndēō* : être suspendu dans ou sur (imagine) ; *impēndō* : « pendre dans », M. L. 4301, 4304 ; et surtout « dépenser à » ; par suite « consacrer à » ; *impēndium* (sur v. bret. *impenitiōn*, v. J. Loth, s. u.) ; *impēnsa* : dépense ; dans les langues techniques, « matériaux dépensés pour la confection d'un ouvrage », etc., sens conservé dans les représentants romans du mot, cf. M. L. 4303 ; B. W. *empeser* ; et *impēnsus, -is, impēnsatiō* (tardifs). L'adjectif *impēnsus* « largement dépensé » s'emploie au figuré : *impēnsūm studium* ; par suite, « généreux, abondant ; considérable », d'où *impēnsiō* (comme *impēndiō*, cf. plus haut), M. L. 4304 ; *perpendō* : peser exactement, examiner avec soin ; *perpēnsō, praepēndēō* : être suspendu par devant ; *prōpēndō* : être pendu en avant, pendre vers (sens physique et moral) ; *prōpēnsus, -sē, -sio* ; *prōpēndulus* ; *repēndō* : peser à nouveau ou en retour ; payer en retour, récompenser ; *repēnsiō, repēnsatiō, -rlr* ; *suspendō* : suspendre (sens propre et figuré), M. L. 8486 ; *suspēnsiō* ; *suspēnsūra*.

Le cas de *pendō, pependī, pēnsūm* est évidemment parallèle à celui de *tendō, tetendi, tēnsus*. Mais, en face de *tendō*, on a le verbe exprimant l'état *teneō*, qui montre immédiatement que tout le verbe *tendō* est fait sur un présent à suffixe **de/o-* qui sert à marquer le procès déterminé. De même, *pendō* doit être bâti sur une racine *pen-* ; mais il n'y en a, en latin, aucun représentant (v. *pannus*), et sur *pendō* on a fait non seulement *pependī, pēnsūm*, mais aussi *pendeō* et *pondō, pondus* (cf., au contraire, *tensus*), c'est-à-dire que le présent *pendō* aurait fourni au latin tout un groupe radical. Le cas est donc moins clair que celui de *tendō* ou de *pellō*. On peut — mais ce n'est qu'une possibilité — rapprocher le groupe de v. sl. *pro-pīnō, pro-pēti* « *σπαρδῶσαι* », v. russe *o-pnu* « *εἵρενω* », lit. *pinū, pinti* « tresser », arm. *henum* « je tisse », *y-enum* « j'appuie » et de got. *spinnan* « filer » (de **spenwe/o-*?). — Le groupe de lit. *spēndziū* « je tends des pièges », avec l'itératif *spandyti*, est loin pour le sens.

Le sens de omb. *ampentū*, qu'on a proposé de traduire par *impēndiō*, est mal déterminé ; v. Vetter, *Hdb.*, p. 196 ; Devoto, *Tab. Ig.*, p. 326.

penes, penetrō : v. *penus*.

pēnis, -is m. (abl. *pēni*, Naev., Com. 99) : « membrum virile » : *hodie penis est in obsenis*, dit Cic., Fam. 9, 22, 2 ; mais aussi « queue » (remplacé dans ce sens par *cauda*, *cōda*) Le sens de « queue » est conservé dans une expression rituelle ; cf. F. 260, 15. *penem antiqui codam uocabant ; a qua antiquitate[m] etiam nunc offa porcina cum cauda in cenis puris « offa penita » uocatur ; et « peniculi » quis calciamenta tergentur, quod e codis extremi(s) faciebant antiqui qui tergerent ea. Dictus est forsitan a pendendo*. Ancien, mais rare et populaire. Évité en raison de son sens. Non roman.

Diminutif : *pēniculus* : brosse, balai, éponge ; *pēniculamentum* : traine de robe ; *pēnicillus* (-lum n.) : pinceau, M. L. 9702, 6390 ; certaines formes romanes remontent aussi à **pēnellus*, M. L. 6389.

Dérivé du mot qui apparaît avec suffixe *-es- dans skr. *pāśah* = gr. *πέος* « membrum virile ». Sans doute élargissement par -n- d'un thème en -s- comme dans skr. *cīrāṇ-* près de *cīrah* « tête » (et élargissement par -i- de ce thème, comme dans *unguis*. Cf. aussi v. h. a. *fusal* « pēnis », *fazel* « foetus ».

penitus : v. *penus*.

penna (ancien *pesna* dans Fest. 222, 25), -ae f. : aile. Sans doute « ce qui sert à voler », de **pet-s-nā* (le maintien de la gémée dans *penna*, au lieu de **pennu* qu'on attendrait, cf. *cēna*, *sēn*, tient peut-être au caractère expressif du mot ; v. Meillet, BSL 23, 1, 80. M. Niedermann, dans la nouvelle édition (1953) de son *Précis de phonétique latine*, p. 134 sqq., se demande si un ancien **penna* n'aurait pas coexisté avec **pensna*). Mais l'aile et la plume sont inséparables et *penna* désigne aussi la « penna », grosse plume des ailes et de la queue par opposition à *plūma*, la petite plume couvrant le corps ; cf. Colum. 8, 2, 10. *Penna*, dans ce sens, se confond avec *pinna* et les deux mots sont constamment pris l'un pour l'autre (cf. F. Sommer, *Krit. Erl.*, p. 15 ; *bipennis* est noté *bipinnis* dans Nonius et dans les gloses, etc.). Les formes romanes peuvent représenter indifféremment *penna* (avec e fermé) ou *pinna*, M. L. 6514 ; en germanique : v. h. a. *zitar-phin*, m. h. a. *pfinne*, etc. ; en celtique : irl. *penna* « calamus ».

Penna désigne par extension tout objet de plume ou emplumé : plume d'une flèche et la « flèche » elle-même ; plume de l'écrivain (de là *pennarium* : χαλαρο-όχηρ, Gloss.).

Dérivés et composés : *pennātus* : muni d'ailes, ou de plumes, ou de barbes (en parlant d'épis ; cf. P. F. 231, 5 : *pennatas impennatasque agnus in Sal. c. 1. Ari carmine spicas significat cum aristis, et alius sine aristis ; agnus nouas uoluit intelligi*) ; *pennātulus* (Tert.). Cf. **impennāre* « garnir de plumes, empenner », supposé par les langues romanes. M. L. 4302 ; *pennula* (souvent confondu avec *pinnula*) ; *pennescō*, -is ; *pennor*, -āris (tardif), celui-ci bâti sur *pennātus* ; *pennifer*, -ger, -pēs, -potēs (poétiques).

bi-pennis : qui a deux ailes ; désigne spécialement une hache : *bipennis* (scil. *secūris*) f. : hache à deux ailes, c'est-à-dire à deux tranchants (emploi surtout poétique ; cf. W. A. Baehrens, *Sprachl. Konun.*, c. App. Probi,

p. 50). D'après Quint. 1, 4, 12, serait composé non de *penna*, mais d'un adjectif **pinus* : *nec miretur puer cur fiat... a « pinno », quod est acutum* (cf. Isid., Or. 19, 11), *securis utrimque habens aciem « bipennis », ne illorum sequatur errorem qui, quia a pennis duabus habet esse nomen existimant, pennas autem dici uolunt*. Mais l'adjectif est peut-être une création de grammairiens.

Ce mot, de forme obscure, sans doute populaire, semble appartenir à la racine de gr. *πέποι* et skr. *pātāmi* « je vole », hitt. *pattar*, *pettenās* « aile », gr. *πεπός* et v. h. a. *fedara* « aile, plume », irl. *en* et gall. *edn* « oiseau », *adan* « aile », etc. V. *petō*.

pēnsō : v. *pēndē*, *pēndō*.

pēnūria : v. *paenūria*.

penus, -oris (autres formes *penus*, -ūs f., *penus*, -i m. et *penū*, *penum* n. ; cf. Gell. 4, 1, 2 et les références d'Hosius, ad loc.) n. — *Penus*, à l'époque classique, ne désigne plus que les « provisions de bouche », le « garde-manger » : *est enim omne, quo uescuntur homines, penus*, Cic., N. D. 2, 27, 68, d'où le pluriel *penora* dans P. F. 231, 8, *penora dicuntur res necessariae ad uictum cotidianum* ; mais il a signifié à l'origine la « partie intérieure de la maison » (où ces provisions étaient cachées). Ce sens ancien apparaît dans un terme du vocabulaire religieux conservé par Festus 296, 12 : *penus uocatur locus intimus in aede Vestae, tegitibus aseptus, qui certis diebus circa Vestalia aperitur*. S'y rattachent :

1° *penes* : locatif sans désinence, usité comme préposition souvent postposée (avec l'accusatif) au sens de « chez, à l'intérieur de », d'où « au pouvoir, en possession de » ; cf. P. F. 20, 19 : *apud et penes in hoc differunt, quod alterum personam cum loco significat, alterum personam et dominium ac potestatem : quod trahitur a penitus*. Usité le plus souvent avec un pronom ; rare et de couleur archaïque.

2° *Penātēs*, -ium m. pl., avec même suffixe que dans *nostrās*, *Arpinās* (mais le singulier *Penās*, *Penātis* est une pure construction de grammairien ; cf. Fest. 298, 18, et P. F. 299, 7) : les dieux *Penātes*, dont les images étaient conservées à l'intérieur de la maison, dans le tablinum, derrière l'*Atrium*.

De *penus* dérivent *penūrius* dans *penūria* (sc. *cella*), *penūrius* (locus) : garde-manger ; *penuārius* « χαλαρο-ός » ; *penuārium* ; et *penātor*, dans Caton (adu. M. Acilium IV 1), défini par les glossateurs : *penatores qui penus gestant*. D'après *uēndōtor* ?

De *penes* : *penitus* adv. : du fond, tout au fond (cf. *intus*, *funditus*, etc. ; on cite chez Plaute *egreditur penitus*, Ps. 132), profondément (sens propre et figuré) ; *penitus*, -a, -um (archaïque et postclassique) : qui se trouve au fond, intérieur ; *penita*, -ōrum ; *penitēs*, formés sur *penitus* adv. ; *penetrō*, -ās : pénétrer (sans), sens absolu et transitif. Formé sur *penitus* d'après *intus*. Intrō : l'ē est phonétique, cf. *genitor*, *genitrix*. De là *penetrālis* ; cf. Fest. 296, 27, *penetrāle sacrificium dicitur quod interiore parte sacrarii conficitur*. Vnde et *penetrālia cuiusque dicuntur*,... et P. F. 231, 1, *penetrālia sunt penatium deorum sacraria ; impenetrāle n.* (Gloss.) ; *penetrābilis* et *impenetrābilis* (époque impériale) ; *penetrātiō*, -tor (tardifs).

Ni lit. *penū*, *penētī* « nourrir », ni gr. *πέποι* « je

travaille péniblement », ni même le groupe de lat. *pen-dō* n'ont des sens qui permettent un rapprochement. Malgré son aspect indo-européen, ce groupe de mots est sans étymologie.

pepō, -ōnis m. : melon, pastèque. Emprunt au gr. *πέπων*, -ονος (attesté à partir de Pline). Une forme *pepō*, -inis, avec i phonétique, est dans les gloses CGL III 541, 36, et a survécu en roman, cf. M. L. 6395, et en germanique : v. h. a. *pēthemo*, etc.

per : préverbe et préposition suivie de l'accusatif (l'ablatif ne se trouve qu'à basse époque, au moment où les cas tendent à se confondre). Comme préverbe, a en latin le sens de « à travers, pendant » (local et temporel), « de bout en bout » (*ueniō/perueniō*, cf. skr. *pāri gam*).

On s'en est servi pour marquer l'achèvement, la perfection (*faciō/perficiō*), et aussi on l'a joint à l'adjectif (et à l'adverbe) pour former une forme de superlatif absolu dans des formations en partie, mais non nécessairement, populaires ou familières, nombreuses dans Cicéron : *perfacilis* « facile de bout en bout, tout à fait facile » (cf. gr. *περιχαλῆς*) ; *perbene*, *perlongus*, M. L. 6416, et même *permaximus*, *perminimus*, *peroptimus*, *perplurimus*, *perpaucissimi* (Colum.), ou à un verbe pour en renforcer le sens ; *odi/perodi*. Dans cet emploi, il est encore souvent séparé de son adjectif ; cf. Plt., Cas. 370, Cic., Att. 10, 1, 1, *per enim magni aestimo*. Cet emploi de *per* s'est particulièrement développé à basse époque, et Charisius condamne *peroptimus*. V. les exemples dans Souter et Löfstedt, *Syntactica* II 403 ; André, REL. XXIX, 1951, 121 sqq. On le trouve isolément sous la forme *perquam* « tout à fait », avec même particule généralisante que dans l'opposé *nēquam* (emploi avec tmèse, Tér., Hec. 1).

Per indique, d'autre part, une déviation dans *perdō*, *peredō*, *perimō* (cf. osq. *peremust* « perémerit »), *perueriō*, *perperus*, *perfidus*, *periūrus*, correspondant au gr. *παράπονος*. V. aussi *prāuus* ?

Comme préposition, *per*, outre le sens de « à travers, pendant », a le sens moral de « par l'intermédiaire de » (*per nuntium*, *per litteras*, *per interpretem*) ; au moyen de ; à cause de ; au nom de ; par ». En ce sens, il a tendu à remplacer l'ablatif-instrumental, notamment avec les compléments du passif, cf. ā, ob. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 6396.

Per fait partie d'un groupe de prépositions et préverbes auquel appartiennent *prō* et *por*, *prae* et se rattachent, d'autre part, *pri*, *prior* et *primus* (v. ces mots). Le sens propre de ces mots est « en avant ». La forme est sans doute celle d'un ancien locatif, **peri*, **per* : skr. *pāri*, v. perse *paryi*, gr. *περί*, *περ*, got. *fair*, v. sl. *prē*, lit. *per* (v. Brugmann, *Grundr.*, II 2, § 680 sqq., p. 864 sqq.). Les sens se sont développés de manières variées. Le sens de « en avant » est clair dans des cas tels que skr. *pāry asti*, gr. *περίεστι* « il surpasse », etc. ; avec l'ancien ablatif, en véd. *viçvebhya bhūuanebhya pāri* « au-dessus de toutes les créatures » ; *paripri* adj. « très cher » (cf. *περιχαλῆς*), et de même, chez Homère : *περί πάντων ἔμμεναι ἄλλων* « au-dessus de tous les autres ». Avec l'accusatif, l'indo-iranien et le grec ont développé un sens de « autour » qui ne se retrouve pas ailleurs. Le sens de « à travers », qui est

d'ordinaire celui du latin et qui résulte d'un développement secondaire, se retrouve en slave et surtout en balkanique, où l'on a lit. *per* et v. sl. *prē* à peu près avec la valeur de lat. *per* ; lit. *per* se construit aussi avec l'accusatif. — Le sens de déviation qui est celui de *perimō*, de *peredō*, *perperus*, se retrouve peu hors du latin ; toutefois, de même que le latin a *per-ueriō*, l'ombrien a *peretom* « peritum, perditum », le vieux prussien a *per-weddā* « qu'il séduise » ; et, avec *fra-* (mais non avec *fair-*), le gotique a *fra-waurpanai* « *xxεραφμεναι* » et *frawardidudum* « *εραδισμεναι* ». L'Avesta a *frajyāitiš* « perte » (le contraire de la « vie » : *iyātu-*), ce qui est très près de *peredō*. — Au lieu de *per*, l'osco-ombrien a *perit* : osq. *pert* viam « trāns uiam », *pert-umco* « perimere ». Le sens est plus près du sens étymologique que celui qu'a d'ordinaire lat. *per*. — L'emploi de *per* pour exprimer le superlatif absolu se retrouve en ombrien : *per-akre* « praestantem » ; M. M. Leumann, dans l'*Avriōscopon* Wackernagel, p. 340 sqq., a sans doute eu tort de considérer qu'il s'agit de la particule qui figure dans *parum*, *per*, etc. — Sur une trace de l'adjectif **pero-* « qui est au delà », v. *pererē*, sous *ager* ; v. aussi *perendiē*.

-**per** : particule postposée qui s'ajoute à certains adverbies de sens temporel : *nūper* (voir ce mot), *topper*, *semper* et *parumper*, *aliquantisper*, *paulisper*, etc. Sans rapport avec le -*per* de *super*, *Semper* rappelle l'osque *petiro-pert* « quater ». Sans étymologie claire. Un rapport avec *per* n'est pas bien visible (toutefois, l'identité de *pert* « per » et de *petiro-pert* « quater » en osque est troublante), non plus que celui auquel on pourrait penser avec -*pe* suivi d'une particule -*r* ; v. M. Leumann, l'*Avriōscopon* J. Wackernagel.

pēra, -ae f. : sac, sacoche. Emprunt au gr. *πίρα* (d'origine inconnue) attesté à partir de Phédre, mais le composé *saccipērium* (v. *sacrus*) est dans Plaute ; les mots latins sont *mantica*, *loculus*. Terme populaire d'après P. F. 249, 6 : *phascolia appellant Graeci quas uulgius per[n]as uocat*. Conservé dans un parler roman. M. L. 6397.

peragrō : v. *ager*.

perhītō : v. *hētō*.

perca, -ae f. : perche de mer (serran) ou d'eau douce. Emprunt au gr. *πέσκα* (Ov., Plin.). M. L. 6398, *pēcca*, et 6401, **perclpa*.

percellō : v. *cellō*.

percepiō : v. *capio*.

percontor : v. *contus*.

percutiō : v. *quatio*.

perdāgātus, -a, -um : exploré. Se trouve seulement dans Claudius Mamertin, Stat. Anim. 2, 3 ; formé d'après *indāgātus*, coupé *in-dāgātus*.

perdix, -icis c. : perdrix. Emprunt au gr. *πέδιξ* (depuis Varr.). Panroman, sauf roumain. M. L. 6404 et 7403 a.

perdō : v. *dō*, M. L. 6403 (et *dēperdō*, 2570 a).

perduellis, -liō : v. bellum.

peregrī, peregrē, adv. : à l'étranger (question *ubi et quō*) et « de l'étranger » (question *unde*). *Peregrī* est la forme normale de locatif; *peregrē* a dû subir l'influence des adverbes du type *longe* de sens voisin.

Dérivés et composés : *peregrinus* (cf. *repente, repentinus*) : qui voyage à l'étranger, qui vient de l'étranger, qui concerne l'étranger (*praetor peregrinus*); *peregrinō, -ās* (-nor, -āris), -nātiō. A basse époque apparaît une forme dissimulée *pelegrinus*, passée dans les langues romanes (fr. *pèlerin*, etc.). M. L. 6406; B. W. s. u.; en celtique : britt. *pererin*, et en v. h. a. *piligrin*. A partir de Tertullien apparaît l'adjectif *pereger* (*peleger*, CIL V 1703) « qui voyage à l'étranger », qui a survécu partiellement dans les dialectes italiens et en provençal, avec le sens péjoratif de « mendiant, miséreux », M. L. 6405 b. Autres dérivés : *peregrinulus* (Ven. Fort.); *comperegrinus* (Sid.); *peregrinūs* (Cic.); et *nābūdun* (T.-L.).

Peregrē est un composé de *ager*; mais le premier élément est discuté. Meillet y voit « un adjectif indo-européen **pero-* « lointain » (à vocalisme *e* normal dans les adjectifs thématiques indo-européens) qui se retrouve dans osq. *perum* « sans » et qui a son correspondant exact en skr. *pārāh* « éloigné », cf. arm. *heri* « lointain » (v. *perendiē*); *peregrē* a signifié « en terre éloignée » (cf. pour le sens arm. *ari-* « dehors » dans le composé *ari-uli* « fourvoyé, égaré », et les dérivés tels que *ariak's* « dehors »; ou dans une autre famille de mots : lit. *laukē* « dehors », locatif de *laukas* « champ » et v. irl. *immaig* « dehors » (avec et sans mouvement), accusatif et datif de *mag* « champ » (le mot celtique *magos* « champ, campagne », qui a remplacé **agro-*, est d'étymologie intertine). D'autres linguistes voient dans *per-* la préposition *per* « à travers », ce qui est moins satisfaisant pour le sens.

perendiē adv. : après-demain; le surlendemain. Semble être seulement dans Plaute et Cicéron.

Dérivés et composés : *perendinus*; *comperendinus*, uniquement usité dans l'expression juridique : *e. diēs* « troisième jour auquel on renvoie une affaire »; *comperendinō, -ās* « remettre au troisième jour » et, à basse époque, « remettre » (sans précision de date); *comperendinātiō*. Le simple *perendinō* (tardif, Prisc.) semble formé d'après le composé.

De **peren-diē* « le jour par delà »; la comparaison de *pridiē, postridiē* montre qu'il n'y a qu'un élément dans *peren-* et qu'on ne saurait le décomposer en **per-en-diē*. Comme *ho-diē*, le premier élément *peren-* est un thème nu, normal dans un premier terme de composé. L'adjectif skr. *pārāh*, dont le correspondant figure au premier terme de lat. *peregrē*, signifie « qui est au delà » et, en matière de temps, s'applique surtout à l'avenir : « ultérieur ». Le vieux perse, au contraire, a *paranam* « auparavant », tandis que irl. *híre* signifie « ultérieur ». Ombr. *perne* signifie « ante » et *pernaiaf* « anticās ». On est amené à supposer un dérivé en *-en- **peren-* qui serait à **pero-* ce que gr. *al(f)év* est à lat. *aetum*. Inversement, got. *fairneis* signifie « antérieur, *παλαιός* ».

perennis : v. annus.

pereō : v. eo.

perfidus : v. fidēs. M. L. 6409.

***perfrīngēs** : *perfringās*, Fest. 222, 29. Seul exemple du verbe, tiré peut-être du Carmen Saliare.

Subjonctif d'un présent en *-nā- d'une racine dissyllabique; cf. irl. *benaid* « il frappe » avec subjonctif -bia-. La même racine se retrouve, sous une forme moins archaïque, dans v. sl. *biję, biti* « frapper ». Le latin a remplacé ce vieux verbe par le verbe populaire sans étymologie claire *caedō*. — V. *jendō*.

Pergamum, -I n. (-ma n. pl.) : le nom de Pergame, déjà dans Livius Andronicus, « *arcēs Iliū* », a désigné par extension toute sorte de citadelle ou de bâtiment sur une hauteur; *Pergama* : *omnia alta aedificia*, CGL V 555, 47; *arz Troiae et per usum omnes arcēs Pergama dicuntur*, CGL V 555, 49. M. L. 6412.

Dérivé : *pergamēna* (-mīna), -ae f. : parchemin, dont l'invention est attribuée à Eumēnē, roi de Pergame; cf. Varr. ap. Plin. 13, 70; Isid., Or. 6, 11. M. L. 6411; B. W. *parchemin*. Germanique : v. h. a. *pergamīn*.

pergō : v. regō.

pergula, -ae f. : avancée. Désigne toute espèce de construction surajoutée ou en saillie, appentis, balcon, etc.; spécialement « treille ou berceau sous lequel on se promenait »; cf. Rich. s. u. Conservé dans ital. *pergola*, M. L. 6413. Sur le barbarisme *precula* attribué par Quint., I. O. 1, 5, 12, à Tinga Placentinus, v. Meyer-Lübke, KZ 30, 345.

De *pergō*? Cf. *tegō/tégula*.

perhibeō : v. habeō.

periculum (-clum), -I n. : essai, épreuve : sens ancien (Plt.) resté classique dans *periculum facere*, cf. Cic., Verr. 1, 12, 34; puis « risque » (souvent joint à *discrimen*, qui a subi une évolution de sens parallèle : cf. Cic., Off. 1, 43, 154; Imp. Pomp. 5, 12; N. D. 2, 66, 166), « danger, péril », sens le plus fréquent à l'époque classique (dont l'évolution a pu être favorisée par le rapprochement avec *perire*); le sens de « essai, épreuve » étant réservé à *experimentum*. Dans la langue du droit, « procès » (comme gr. *κρίσις*, *κρίσις*); *κρίσις* : *κρίσις*, Dém. 1033, 1), puis « arrêt ». Ancien, usuel, classique. Panroman, sauf roumain, dans des formes pour la plupart savantes, avec le sens de « péril ». M. L. 6414. Celtique : irl. *pericul*, britt. *perigl*.

Dérivés : *pericular, -āris* (Caton); *periculōsus*, qui a servi de prototype aux formations en -iculōsus, cf. *meticulōsus*, d'où *siticulōsus*, etc., cf. aussi *formidulōsus*; *periculator, -āris* « faire l'essai, risquer de; être en péril » et ses dérivés.

V. le suivant.

peritus, -a, -um : qui a l'expérience de; d'où « habile dans » (avec le génitif : *p. rei militaris*). Ancien, usuel, classique.

imperitus (et *experitus*, Gloss. Plac. : *experitus*, non *peritus*, i. e. *extra peritiam positus*) et *peritia* (époque impériale), *imperia* (Sall.), tous deux évités par Cicéron et César.

experior, -iris, expertus sum : éprouver, faire l'expérience de. Le participe présent *experiens* a le sens de « expérimenté, qui a l'expérience de »; *expertus* a souvent le sens passif « éprouvé » : *uir... expertae uirtutis*, T.-L. 3, 44, 3; et *inexpertus* (époque impériale). *Experitus* au lieu de **expertus* a dû subir l'influence de *reperitus, compertus*. Conservé dans quelques langues romanes. M. L. 3046.

Dérivés : *experientia* et *inexperientia* (Tert.); *experientum*; *experitio* (Vitr.).

S'y rattache également, mais le sens est plus lointain : *opporior, -iris, opperitus et oppertus sum, opperiri* : attendre. Mot de l'époque républicaine; rare à l'époque impériale et employé sans doute par affectation d'archaïsme. Pas de dérivés.

Par contre, *comperio* et *reperio* se rattachent à *pario*. Toutefois, il a dû se produire des confusions dans l'esprit des sujets parlants, confusions dont *expertus* et *opperitus* sont la preuve.

Peritus, periculum supposent un verbe simple **perio(r)* qui a disparu au profit du composé d'aspect « déterminé » *experior*.

Le groupe le plus proche est celui de *πειρα* (éol. *πέπρα*) « épreuve, essai », *ἐμπειρία* (chez Sophocle) et *ἐμπειρος* (chez Callimaque) au sens de *ἐμπειρος*, etc. Le verbe latin **perior*, conservé seulement avec préverbe, doit être un dénominateur du nom radical dont gr. *πειρα* suppose l'existence. Ce nom radical a dû fournir, d'autre part, le dérivé germanique attesté par v. h. a. *fāra* « action de guetter, danger », avec un -f- qui doit provenir d'un thème radical. Ce thème radical appartient peut-être à la racine de gr. *πείρω* « je transperce, je traverse »; v. *per, portus* et *portō*.

L'arménien a une forme expressive à *ph-* initial : *p'orj* « essai », etc.

perimō : v. emō.

perinde adv. : proprement « de là tout à travers en continuant », e. g. T.-L. 8, 17, 10 : *si perinde retera processissent* « si le reste marchait à partir de ce point en continuant ». L'adverbe a pris ensuite le sens dérivé de « en continuant de la même façon, d'une manière exactement semblable », qui est celui de l'époque classique dans *perinde ac (ut, quasi)* « tout comme [si] ». On le trouve plus tard employé seul avec le sens de « également », e. g. *perinde odium prauis et honestis*, Tac., A. 2, 6; ou encore dans l'expression *haud perinde*, comme notre « pas tellement », avec un second terme de comparaison implicite : *coxendice et femore et crure sinistro non perinde ualebat* (scil. *ac dextro*), Suét., Aug. 80, 2. Ancien, usuel, classique. Non roman.

periūrus : v. iūs.

peritiēs, -ei f. : forme donnée par les manuscrits de Plaute et par Non. 153, 14; 218, 32; cf. aussi Donat, GLK IV 392, 17; et Julianus, ibid. V 324, 13. Même sens que *perniciēs*, dont ce n'est peut-être qu'une corruption. Un adjectif dérivé, *peritiālis*, figure dans les manuscrits de Leyde de Lucr. 1, 451.

perna, -ae f. : 1° jambe tout entière (cuisse et mollet); en particulier « cuisse de porc, jambon »; puis « branches qui tiennent au sol » : *stolones cum perna*

sua ouelluntur, Plin. 17, 67; 2° sorte de coquillage, dit aujourd'hui « jambonneau », ou pinne marine (sans doute ainsi nommé à cause de sa forme, Plin. 32, 154). Ancien (Enn., etc.), technique. M. L. 6418, *perna*; B. W. *perle*.

Dérivés et composés : *pernix, -icis* adj. : agile, prompt (archaïque, poétique et postclassique); *perniciō, perniciās* (Cic.). Dérivé de *perna* comme *felix* de **fēla* (= gr. *θηλή*); cf. fr. *ingambe*; *perniō, -ōnis* m. : engreuler aux pieds, geurce (Plin.), M. L. 6420; *perniunculus*; *compennis* : *-es dicuntur homines genibus plus iusto contunctis*, P. F. 35, 24; *supernāti* : *dicuntur homines quibus femina succisa sunt in modum suillarum pernarum*, P. F. 397, 7; *pernōdā, Plt.*, Men. 210; *pernārius* « marchand de jambons ».

Cf. aussi **pernia, *perniciōre*, M. L. 6419, 3045. *Perna* correspond au hitt. *paršna* « haut de la cuisse, jambon », cf. Benveniste, BSL 50 (1954), p. 41; gr. *πέρνα*, skr. *pārṇāḥ*, got. *fairna* « talon ». Pour le sens de « jambe, jambon », cf. les composés du type *περνοχορίς* « écornifreuse de jambons », Mén. Com. frg. 4, 148; etc. Du reste, lat. *pernix* « ingambe » s'explique mieux en partant du sens de « jambe » que de celui de « talon » : cf. Plt., Mi. 630, *pernix sum pedibus*.

perniciēs : v. nez.

pernix : v. perna.

pernox : v. nos.

pētrō, -ōnis m. : sorte de bottine, faite de cuir cru et garnie de poils, surtout en usage dans l'armée. Non attesté avant Virgile (Ae. 7, 690).

Dérivé : *pērōnāus*. Sans doute en rapport avec *pēra*.

perperus, -a, -um : de travers; et *perperam* adv. L'adjectif est très rare (un exemple d'Accius ap. Non. 150, 11); l'adverbe, qui est du type *clam, palam, protinam*, assez fréquent, est ancien et appartient plutôt à la langue familière. De *per-* et d'un second élément peu clair, cf. *properus*. Pour le sens, cf. *perdō, pereō* et peut-être *prāus*, sous *per-*.

Dérivés : *perperitūdō* (Acc.); *perperō, -ās* (Ital.). Les formes grecques *πέπερος* (Polybe, Sextus, Arrien, *πεπερτα*, Clém.; *πεπεροτης*, Chrys.) attestées seulement à basse époque proviennent du latin.

perpes, -etis; perpetuus, -a, -um : qui s'avance d'une manière continue; ininterrompu; perpétuel. *Perpes*, de **per-pet-s* (cf. *impes, praepes* et *petō*), a été remplacé par *perpetuus*, qui favorisait l'existence des synonymes *assiduus, continuus* et ne se trouve que chez Plt., Pac. Tr. R³ 188, et chez les archaïsmes de l'époque impériale. De *perpetuus* dérivent *perpetuālis* (créé par Quintilien pour traduire *καθολικός*; cf. Inst. Or. 2, 13, 14); *perpetuārius*; *perpetuās* (presque uniquement cicéronien); *perpetuō, -ās*; *comperpetuus* (Prud.); *perpetim* (Hil.). — V. *petō*.

perpetior : v. patiōr.

perpetrō : v. patrō.

perplexus : v. plectō.

perpressa : donné comme synonyme de *asurum* et de *barcar* par Plin. 26, 87 et 21, 132. Forme peu sûre (var. *perpens*). V. André, *Lex.*, s. u.

perseuērō : v. *scuērūs*.

persibus : v. *sibus*.

persicus, -i f. (*persica arbor*) : pêcher. M. L. 6429; *persicum* (et *persicum*, GGL III 358, 74; *persica*, App. Proib. n. : pêche. M. L. 6427 (*persica*). Germanique : v. h. a. *pfersich*. Adjectif dérivé de *Persia*, non attesté avant Columelle; tardif *persus* (cf. Gloss. Plac. V, 92, 10) : pêcher, pêche ». Cf. aussi M. L. 6428, *persicaria*. — V. *persus*.

***persillum** : uocat sacerdotes rudiculum pinctum, quo unguine flamen Portualis arma Quirini unguat, Fest. 238, 7; cf. P. F. 239, 2 : dierbant uas quoddam pinctum, in quo erat unguentum unde arma Quirini unguantur.

persollata (persollata, personata, persollata). -ae f. : grande bardane.

De *persōa*? Cf. *persōnāta*, Plin. 25, 107, et *persōnācia herba*, Celse 5, 27, 10; Vég. 4, 21; Ps.-Ap. 36.

persōna, -ae f. : masque de théâtre (= πρόσωπον, προσωπον); puis, avec un développement de sens qui reproduit en partie le développement grec, « rôle attribué à ce masque, caractère, personnage », et « personne », sens qui est déjà dans Cic. Att. 8, 11 D. § 7 : ut mea persona semper aliquid uideretur habere populare; en bas-latin « honneur, dignité ». — En grammair, sert de même à traduire le gr. πρόσωπον « personne »; cf. Varr. L. 8, 20; 9, 24, etc. A ce dernier sens se rattachent *persōnālis* et *impersōnālis* = ἀνθρωπίνος; *impersōnālitās* (Diom., d'après ἄνθρωπος, *passus*, etc.). Sur le sens théologique de « personne » (de la Trinité), v. Blaise, s. u. Ancien, usuel, classique. Panroman, sauf roumain, dans le sens de « personne ». M. L. 6430. Le sens négatif de *persone* en français est relativement récent. Irl. *persan*, *persun*. La distinction entre *persōna* et *pēs* est constante en droit; on la trouve déjà dans Cic., De Or. 3, 14, 53.

Dérivés : *persōlla* (Plt.); *persōnātus* : masqué, d'où « fictif, déguisé, affecté »; *persōnālītās* : personnalité (Paul. Nol.).

L'étrusque a *persu*, qui, à en juger par le monument où se lit le mot, désigne un masque (cf. Schutsch, Kl. Schr. 327). *Persōna* est fait comme *Laiōna* (cf. en étrusque *pumpu* et *pumpuni*, lat. *Pompōnius*). Le rapport entre étr. *persu* et gr. πρόσωπον est difficile à déterminer; on ne saurait rien dire à cet égard. V. Devoto, Studi Etruschi II, 309 sqq. Une influence — par association d'idées — de *persōnō* n'est pas impossible.

Le caractère technique de l'emprunt est marqué par le fait que *persōna* n'a jamais le sens de « face, figure, front » que πρόσωπον a en grec et qu'il n'y a pas d'expression correspondant à κατὰ πρόσωπον. On peut, en revanche, se demander si le sens de « personne » de πρόσωπον qui est tardif (Pol., N. T.), n'est pas dû à une influence de lat. *persōna*. V., sur le groupe, M. Nédoncelle, *Prosōpon et persōna dans l'antiq. class.*, Rev. Sc. relig., 1948, p. 277 sqq.

persus, -a, -um : (bleu) foncé; pers. Attesté avec ce

sens seulement dans les gloses de Reichenau. *Persus* n'est sans autre chose que l'adjectif *persus* « de Perse » qui à basse époque se substitue à *persicus* (v. ce mot) et a dû signifier « couleur de pêche ». *Persus* est à *persicus* comme *poenus* à *poenic(e)us*. On a soutenu aussi que *persus* était issu par métathèse de *pressus* au sens de « sombre, foncé », supposé dans Plin. 35, 32 et dans l'line le Jeune, Ep. 8, 20, 4; cf. Wagner, Gl. 8, 237, n. 2; mais ce sens est peu sûr. V. Du Gange, s. u.; M. L. 6431; B. W. pers.

***perterminē** : dicitur auspiciū quod fit cum de fine agrum peregrinum transgrediuntur, Mar. Vict., GLK VI 14, 21. M. J. B. Hofmann compare *ampermini* : qui circa terminos prouinciae manent, P. F. 16, 18. Sans doute neutre d'un adjectif **perterminis*, ancien terme du vocabulaire augural; même variation -us, -is que dans beaucoup d'adjectifs composés : *imberbus* et *imberbis*, etc.

peritica, -ae f. : perche; spécialement « perche à prendre des mesures », p. militaris, p. decempeda, qui servait à mesurer les lots concédés aux soldats; puis ce « lot » lui-même (cf. fr. « perche ») : quodcumque coloniae est assignatum, id uniuersum peritica appellatur, Front., Limit. Agr., p. 43 Goes. Ancien (Plt.), usuel; sert de cognomen. Panroman, sauf roumain. M. L. 6432. Irl. *peritica*.

Dérivés : *peritica*, -rius, -tus.

Cf. omb. *percam* « uirgam » (?), osq. *perok* (ais. « peritica » (mesure). Pas de rapprochement sur hors de l'Italie. M. Vendryes, Rev. cell. 48, 357, a rapproché le moyen gallois *erchyll* « mât de navire », mais cette forme est unique et peu sûre et, du reste, le sens lointain.

peritnāx : v. *teneō*.

peritneō, -ēs, -ul, -ēre (s'emploie absolument avec *ad*, rarement avec *in* ou *per*) : s'étendre sans interruption jusqu'à; par suite « s'appliquer à (sens physique et moral), tendre à, revenir à, concerner ». Britt. *perithyn*.

Dérivés et composés : *pertinenter* (Tert.); *impertinēns* (Mart. Cap.); *appertineō* (bas latin), demeuré dans les langues romanes, avec un doublet *appartene*, influencé par *pars*, dont le rapprochement l'étymologie populaire. Cf. M. L. 545; B. W. s. u.

Ce verbe fait sentir le rapport étymologique entre *tendō* et *teneō*.

peruicāx : v. *uincō*.

peruinea (*peruica*), -ae f. : pervenche. Ps.-Apul., Herb. 58, et Plin. 21, 68 et 172, emploient l'expression composée *uica peruica* (*uinea peruica*). Panroman, sauf roumain. M. L. 6437. De *uincō*? Le nom semble tiré d'une formule magique.

pēs, **pēdis** m. : 1° pied, de l'homme ou de l'animal. Le pied est considéré :

1° comme instrument de marche; de là : *pedes*, -iis m. « piéton, fantassin », fait d'après *eques*, avec ses dérivés *pedester*, -iris, *peditātus*, *peditāster*, -tellus (Plt.), *pediō*, -ās : πεδῖω (Gloss.) et *supeditō* (v. ce mot); *peda*, -ae, attesté dans Fest. 230, 9 : *pedam, uestigium humani praecipue pedis appellasse antiquos in commen-*

turiis quibusdam inueniri solet; de là -*pedāneus* dans *suppedāneum* « marche-pied »; dénominateur -*pedō*, -ās « aller à pied », attesté seulement dans le composé *repedō* usité dans la langue archaïque et en bas latin; *pedō*, -ōnis m., cognomen et mot de glossaire, glosé *plancus*, πλανός, et aussi qui *pedestri ordine uadit* (= fr. « pion », v. B. W. s. u.), seu animal oculos habens in *pedibus*, uel animal cornutum habens in *pectore oculos*, GGL V 555, 54 (le rapprochement de πεδῖον, proposé par Keller, Lat. Volksetym. 28, n'est pas convaincant); *pedatus*, -ūs (Plt., Ci. 526) et *pedatus*, -i : *pedato positum pro repetitu uel accessu quasi per pedem, sicuti nunc uolgo dicitur, tertio pedato*. Cato Originum lib. I (28) : « igitur tertio pedato bellum nobis facere »; — idem in *Dissuadeo de Generatione* (6, 2) : « tertio autem pedato item ex fenore discordia exercebat »; Nonius, 64, 17 : *pedatim* (Plin.); *pedibulum* : bruit des pas (Greg. Tur., H. Fr. 3, 15, M. Bonnet 201). Cf. encore *quadripedāns* (archaïque et postclassique), *pedisequus*, -sequarius, -sega « valet, servante »; et les expressions de la langue militaire : *conferre pedem, descendere ad pedēs, pedibus merere*.

Acupediis : v. ce mot.

2° comme partie inférieure ou comme support du corps : d'où *pēs lecti*, *mēnsae*, *subsellii*, etc.; *pedes ueli* « boulines » et « écoutes » (terme de marine), dites aussi *prōpēs*; cf. Isid., Or. 19, 4, 9; *pedes montis*; *pēs* au sens de « queue, tige, pédoncule d'un fruit », etc.; de là *pediculus* « pédoncule » (et *pediculus* [-um], *pediculus* « pétiole », Orib.); *pedō*, -ās « échelasser (la vigne) » et *impedō*; *pedāmen*, -mentum; *pediō* (im-), -ūra; *pedicinus* « pied du pressoir » (Cat., Agr. 18, 3); *pedālis* (substantivé, sc. *solea* f.), avec un doublet tardif *pedūlis*, et *pedūle* n. (Greg. Tur.), cf. *pedūles* : ποδευλικός, GGL III 120, 47.

3° comme mesure de longueur (comme le bras, le doigt, etc.); par suite, comme unité métrique en poésie ou en musique (*pedālis*, bi-, *sesqui-pedālis*); *pedātura* (oxybryta) : mesure de terrain (Zeno, Vulg.); *pedāneus* « long d'un pied » (Solin, Pall.).

4° *pēs* a servi à désigner des objets rappelant le pied par leur forme, notamment des plantes : p. *gallināceus* « corydale » (Plin. 25, 155); p. *bētaceus* (Varr., Plin.); p. *leōnis*.

5° Enfin, à l'époque impériale, on trouve *pēs* dans le sens de « sol, pays, territoire ». C'est évidemment une traduction du gr. πέδον.

Celui qui va à pied est inférieur à celui qui va à cheval : de là le sens péjoratif de *pedārius* (p. *senior*, cf. Gell. 3, 18, 5), *pedāneus* (p. *iūder*, Paul., Dig. mais *suppedāneus* au sens propre de « qui est sous le pied », Greg. M., dial. 1, 2), *pedester*, -tris (-iris *irātū*), peut-être traduit du gr. πεδός, le terme latin étant *prōsa*).

C'est par le pied ou la patte que l'on entrave les animaux et les hommes : de là *pedum*, -i n. « houlette »; *dicitur uirga pastoralis cui[us] uncus additur ferreus, qua pedes tendendarum ouium capiuntur, et in se habet pares nodos are decoratos, quaque oliter claua appella[n]tur*, GGL V 232, 8.

pedica f. (= πῆδη) : toute espèce de piège ou de trébuchet pour prendre par la jambe ou la patte les animaux. Cf. Vg. G. 1, 307; quelquefois aussi « entraves, fers attachés au pied », cf. Plt., Poe. 514, et Apul. Flor.,

p. 357, 29, *quid si pedes pedicis coarctentur?* Dérivé tardif : *impediō*, -ās (Amm. 3, 4, 18, i. *cassibus*), cf. plus bas *impediō*; **-pedis* f. non attesté isolément, mais qui figure dans *compedēs* « entraves » (thème en -i-, génitif pluriel en -ium, Plt., Pe. 420; accusatif en -is, id., ibid. 573); le génitif en -um n'est attesté qu'à partir de Tertullien; le singulier n'apparaît qu'à l'époque impériale; le masculin n'est pas attesté avant Lactance) et dans les dérivés : *compediō*, -is = συμπιδοῦν, ἐμπιδοῦν (peut-être refait sur *compeditus* « πενέδμενος », qui est la forme la plus ancienne et la plus fréquente); *compedus*, -a, -um (Varr.); *compedō*, -ās et *compediō*, -ōnis m. (Gll.); *expediō* : dégager d'entraves ou d'un piège; cf. Tér., He. 297, *uix me illum abstraxi atque impeditum in ea expediui animum meum*; Cic., Verr. 2, 2, 42, 102, *uideat in quos se laqueos induerit, quorum ex nullo se unquam expediet*, etc., puis « débarrasser; débrouiller (une affaire compliquée), mettre en ordre »; d'où « développer, expliquer ». Pris absolument « se tirer d'affaire »; d'où « avoir un résultat favorable », et simplement « être utile, expédier » (d'où *expeditia* « opportunité » (Boèce), *expeditum* « solution, exécution » (Tert., Ital.). Plaute emploie le verbe dans le sens de « aboutir », Amp. 521, *neguit paene expediui prima parasitatio*. Par image *expeditus* (miles) s'opposera à *impeditus* (*indupeditus*, Lucr., metri causā); de là *expeditiō*, -tiōnālis.

impediō : mettre dans des entraves, empêcher de marcher, cf. Ov., F. 1, 410, *impediunt teneros uincula nulla pedes*; puis, au sens figuré, « empêcher, embarrasser ». Ancien, usuel; *impedimenta*, -ōrum, spécialisés dans la langue militaire au sens de « équipement, bagages »; *impeditiō* (rare, mais dans Cic.); *impeditor* (St Aug.). Tend à être remplacé par *impediāre*. La où Martial, 3, 58, 28, dit *impediāre cassibus domam*, Ammien dira *impediāre cassibus*. — *Impedire* n'est représenté qu'en vieil espagnol et en portugais, M. L. 4298, tandis que *impediāre* (de *pedica*) a eu une toute autre fortune, M. L. 4296; B. W. *empêcher*; cf. aussi **interpedire*, M. L. 4494. Fréquentatif : *impediō*, -ās (Stace); *praepediō* (archaïque et postclassique); *praepeditum*.

V. aussi *perco*. Pour *pelluiae*, v. *lauō*.

Pour *agrippa*, v. ce mot.

Composés multiplicatifs : de *pēs* existent des composés dont le premier terme est un adjectif multiplicatif : *bipes*, *tripēs*, *quadrupēs* « à deux, à trois, à quatre pieds (ou pattes) ». C'est là un type ancien; cf. omb. *dupursus peturpursus* = *bipedibus*, *quadripedibus*; skr. *divipād-*, *cduspad-*, gr. δίπους. Les autres dérivés de *pēs* ont fourni aussi des composés de ce type : cf. *biprda*, *bipedālis*, *bipedālium*, *bipedaneus*, etc.

ante-pēs : pied de devant (Cic., Arat. 454).

Composés en -*pod-*, -*pod-*. A *pēs* se rattache également les composés : *tripod-*, -ās : danser (probablement sur un rythme à trois temps); forme qui figure dans le rituel des Frères Arvales : *carmen descendentes tripodaerunt in uerba haec*, etc. — Remplacé dans la langue courante par *tripudiō*.

tripudium : sorte de danse de caractère sacré, pratiquée entre autres par les Saliens et les Frères Arvales; puis « danse » en général. Terme du vocabulaire religieux; de là *tripudiō*, -ās, *tripudiātis*.

Reputium et *prōpudium* sont sans doute à rapprocher de *pudet*.

Nombreuses formes conservées dans les langues romanes, dans des acceptions techniques : cf. M. L. 6439, 6341, *pedāle*; 5342, *pedāmētum*; 6343, *pedānus*; 6344, *pedātio*; 6346, *pedester*, v. B. W. *pietre*; 6347, *pedica*; 6296, *impedicare*; 6348, **pedica* « trace de pied »; 6349, *pedicellus*; 6350, *pedicularis*; 6351, *pediculus*; 6352, **pediculus*; 6353, **pedināre*; 6354, **pedinus*; 6356, **peditiāla*; 6357, *peditiāre*; 6359, *pedō*, *-ōnis*; 6362, *pedūlis*; 6363, *pedunculus*; 7219, **rēpedināre*; 7220, **rēpeditiāre*; 8465, *sūppēdānus*; 3040, *expēdire*; 4494, *interpedire*; 8912, *tripēs*, *-de* et **tripetia*; gall. *trybedd*; en germanique : v. angl. *thripil*, etc. Sur *repedāre* dans les langues romanes, v. J. Malkiel, *Stud.* i, *the reconstr. of hisp-lat. wordfam.*, p. 1 sqq. — En celtique, le brittonique a *peddyd* « peditēs », *pedestr* « pedestris », *pedol* « pedālis ».

Le nom **ped-* du « pied » se rencontre d'un bout à l'autre du domaine indo-européen. A en juger par gr. *πῶδα* et *πῶδες*, arm. *otn* (nominatif-accusatif singulier) et *otk* (nominatif pluriel) et par la quantité de skr. *pādam*, *pādah*, qui reflète indirectement un ancien *ō*, le vocalisme de l'accusatif singulier et du nominatif pluriel était *o*. Le nominatif singulier avait *ō*, que représentent sans doute skr. *pāt*, gr. *ποῦς* (avec une altération), l'accusatif got. *fotu* (avec *ō* d'après un nominatif ancien en *ō*). Le latin a généralisé le timbre *e* des autres cas : cf. skr. *pādah*, gr. *πῆδ* en composition; d'où *pēs*, *pedem*, d'après *pedis*, *pede* (ombr. *pēi*, *persi*), etc. La forme **ped-* se trouve au premier terme de composés dans lat. *pelluina* comme dans gr. *πέλλυρον* « courroie entourée autour du pied ». Au contraire, le vocalisme est *-o-* au nominatif pluriel des seconds termes de composés, comme on le voit par skr. *dāvāpādah*, *catuṣpādah*, et l'ombrien en a le reflet dans les ablatifs *dūpursus* « bipèdibus », *peturpursus* « quadrupèdibus » et le latin dans *tripodāre* : l'u de *tripudium* en est, au moins indirectement, une trace. — Le timbre *e* de lat. *bipēs*, *quadripēs* est secondaire. Le hitt. *a-pada-* « pied » du type thématique. — L'ancien nom du « pied » a été remplacé en slave, en balte et en celtique par des noms nouveaux, différents d'une langue à l'autre.

Sauf peut-être dans *oppidium*, le nom neutre **pedo-* attesté par ombr. *pēum*, *persom* « solum », gr. *πέδον* « sol », arm. *het* (gén. *hetoy*) « trace de pas », skr. *pādām*, lit. *pdā*, v. isl. *jet* « trace de pas » n'est pas conservé en latin, où cependant le *peda* mentionné par Festus en est la trace.

Le mot *pedes* est fait sur le modèle de *egues* (cf. gr. *ἔπος* dans *ἑποτα-*) : la forme ancienne est indiquée par une forme indo-iranienne à l'élargissement *-i-* : skr. *patih*, v. perse *pastiś* « fantassin », et, avec *ē*, par lit. *pėsias* « qui est à pied ».

**pescia* : in *Salinari carmine Aelius Stilo* dici *ut capitia ex pelibus agnitis facta, quod Graeci pelles uocent* *πέσχα* neutro genere plurimiliter, F. 230, 12. Sans autre exemple.

**pescistās* : inter *alia quae* [in] *inter precationem dicuntur, cum fundus lustratur, significare uidetur pestilentiam*.... F. 230, 26. Ancien terme du rituel provenant

sans doute, comme *pescia*, du *Carmen Saliare*? Inexpliqué, peut-être corrompu?

pestimus : v. *peior*.

pestulum, -i m. : pessaire (Cael. Aur., Acut. 3, 18 184). Diminutif de *pestum*, *pestus*, emprunt au gr. *πεσών*, -ος Doublet : *pestarium* (iv^e siècle).

pestulus, -i m. : verrou, pêne (ancien fr. *pesle*). Sans doute emprunt au gr. *πάσσαλος* déformé par l'étymologie populaire ou par un intermédiaire étrusque? Attesté depuis Plt. M. L. 6441 (*pestulum* et *pesculum*, CGL V 132, 129) et 6442, **pestellum*. Composé : *oppesulātus* (Pétr.).

pestum : proprement accusatif du supin d'un verbe signifiant « tomber » : *pestum dare* « faire tomber, abattre, ruiner » (cf. pour la construction *nuptum dare*); *pestum tre* « tomber, être ruiné ». S'est employé d'abord avec des verbes de mouvement; puis le sens original de *pestum* n'étant plus senti, le mot a été assimilé aux adverbes de lieu du type *sursum*, *aduersum* et employé comme adverbe avec le sens de « au fond, en bas »; cf. Lucr. 6, 589 : *multae per mare pestum subsedere urbes* (et Luc. 3, 674; Sén., Const. Sap. 2, 3). Pour l'étymologie, v. *peior*, *pestimus* et *petō*, avec le renvoi à une note de J. Wackernagel.

pestis, -is f. : toute espèce de destruction (abstrait) ou de moyen de destruction (concret); mort, *malam pestem oppetere*; peste, fléau, épidémie. Souvent joint à *exitium*, *perniciēs*; *pestilens* s'oppose à *salūber*, *pestifer* à *salūtāris*. Ancien (Enn., Plt.), usuel, classique.

Dérivés : *pestilentus* (Laev.); *pestilentia* (classique); à basse époque, *pestilentiāris*, *-tiosus*.

Pestilentus, à son tour, a été supplanté par *pestilens*, rebâti sur *pestilentia* d'après le type *sapientia/sapiens*. Au lieu de *pestilentia*, impossible dans l'hexamètre, Lucrèce emploie *pestilētus* (cf. *differētus* en face de *differēntia*), sur lequel on a refait *pestilis* (d'après *gracilis*, *gracilentus*? Arn.) et même *pestibilis* (cod. Just.). Les gloses ont aussi *pestimus* : *λοιμοφόρος* (d'après *pestimus*?).

Composés : *pestifer*, *-ferō*, *-ficō*, *-nuntius* (tardifs). Aucune étymologie claire.

-peta : v. *petō*.

petaminārius, -i m. : danseur de corde. Hybride tardif (Firm., Salv.) formé sur *πέταμονος*.

petasō, -ōnis m. : jambon (Varr., R. R. 2, 4, 10; Mart. 3, 77, 6), importé de Gaule, d'après Varron. Le grec *πέτασων* « jambon » (Athen.) peut provenir du lat. n. Diminutif : *petasunculus* qui signifie à la fois « jambonneau » et « petit pétase ». *Petasō* semble dérivé de *πέτασος* « chapeau de voyage », en raison de la ressemblance de forme; cf. aussi *petasō* : *linetum quo solent mulieres accingi* (Gloss.). — De *petasus* : *petasō* « coiffé du pétase ».

petaurum, -i n. : tremplin; balancier. Emprunt au gr. *πέταυρον* « balancier des danseurs de corde; tréteau ». De là *petaurista* m. « équilibriste »; *petauristārius* (le grec dit *πεταυριστής*), avec suffixe latin; cf. *petaminārius*, *propōlārius*. Depuis Lucilius.

petīgō, -inis f. : sorte de dard ou d'éruption cutanée (Gloss.).

Dérivés et composés : *petiginōsus*; *dēpetīgō* (Cat., Lucil.), glossé *λεπτα*, *λεχτή*; *impetīgō* : dardir vive, *impetīgō* (doublet *impetiz* dans P. F. 97, 8; cf. *apēndiz* et *pendīgō*), M. L. 4306; *impetiginōsus* (-gōsus). S'y rattache aussi *petimen* : ulcère à l'épaule des bêtes de somme; cf. Fest. 228, 1. Attesté depuis Naevius et Lucilius. Formation en *-men*, comme dans certains termes techniques ou rustiques.

En raison de l'existence de *petilus*, etc., on pense à un rapport avec le groupe de *petō*. La formation de *petīgō* serait pareille à celle de *origō*. Mais il reste à trouver un fait précis qui rendrait compte du sens. Il est possible que *petīgō* ait été tiré secondairement du composé *impetīgō*, dont on peut rapprocher la formation parallèle *intertrīgō*, et *dēpetīgō*, bâti en opposition avec *impetīgō*. Sur ces formes en *-igō*, v. Ernout, *Philologica* I, 175 sqq.

petilus (*petilis*, Plt. ap. Non.), -a, -um : -um, tenue et exilé, dit Non. 149, 5, qui cite des exemples de Lucilius et de Plaute. Se retrouve dans une glose de Festus, 224, 2, dont le texte est corrompu : *petilam suram* † *seccam* † (i. *siccam*) et *substrictam uolgo interpreta(n)tur*. Scaeuola ait *ungulam albam equi ita dici*. A ce dernier sens se rapporte la glose : *petulus equus qui habet albos pedes*, CGL V 608, 61 (Gl. Scal.); conservé en germanique : lombard *fetil*, etc. On ne sait s'il faut y rattacher le nom propre *Petilius* et le nom d'une fleur d'automne non identifiée, *petellium*, qu'on trouve dans Plin. 21, 49; v. André, Lex., s. u.

Le rapprochement avec *petō*, *petilus* demande à être appuyé par quelque fait propre à rendre compte du sens.

petimen : v. *petīgō*.

petiolus : v. *peciolus*.

petisium (*mālum*) n. : variété de pomme (Plin. 15, 50). Sans doute adjectif dérivé d'un nom propre.

petō, -is, -iul (-iū), -itum, -ere : 1^o « se diriger vers, essayer d'atteindre », d'abord avec idée accessoire de violence ou d'hostilité « se jeter sur, attaquer » (sens physique et moral); cf. Cic., Or. 68, 228, *gladiatores*, *petendo uehementer*; Nux., 2, *petere saxis*; de là : *petitiō* : attaque : *-nes proprie dicimus impetus gladiatorum*, Serv., Ae. 9, 439 (sens classique, cf. Cic., Cat. 1, 6, 15, bien attesté à côté du sens plus fréquent de « demande »); *petulcus* (cf. *hiulecus*) : provocant, Serv., G. 4, 10, *haedi petulci dicti ab appetendo, unde et meretrices petulcus (= prouocantes) uocamus*; *petulāns*, participe d'un verbe **petulō* (cf. *postulō*, *ustulō*) : *petulantes et petulci etiam appellatur qui proteruo impetu petunt laedendi alterius gratia*, Fest. 226, 4; *petulanter*, etc.; *petigō*? (v. ce mot); 2^o par affaiblissement de sens « se diriger vers, gagner » : p. *Cyzicum*, etc. (cf. dans Lucr. 3, 172, *terrae petilus* « le fait d'atteindre la terre »); et, au sens moral, 3^o « rechercher, solliciter », cf. Sall., Ca. 25, 3, *libidine sic accensa* [Sempronius] ut uiros saepius peteret quam petere, sens qui apparaît dans le désideratif (rare; Lucr., Cic., Tusc. 2, 62, Fest.) *petessō*, -is (*petissō*, puis tardivement *petiscō*, par confus on de des suffixes, cf. **capissō* et *capiscō*); et enfin « demander » (*alqd ab alqō*; p. ut,

etc.), employé absolument dans la langue politique avec le sens de « solliciter un mandat, être candidat » et dans la langue du droit avec celui de « être demandeur », d'où *petitor*, -trix, -itiō (qui chez Sénèque traduit *ἔρεσις* comme *expetibilis* traduit *ἀπερτός*), -iōrius (-iōrium n. « requête », Cod. Th.); *petitus* (rare), *petitiurō* (création familière de Cic., Att. 1, 14, 7) et *competiō*, -itor, -itiō. Adjectif de basse époque : *petāx* (Vulg.), compar. adv. *petācius* (Avien., Arat. 1758). L'évolution sémantique de *petō* à un parallèle dans celle de *regō*, qui du sens de « se diriger, se tendre vers » (cf. *regō*) est passé à celui de « demander, interroger ». Ancien, usuel. M. L. 6444. Celtique : britt. *pedi*, *peden*.

Les deux sens « attaquer, se diriger vers » et « solliciter, demander » se retrouvent dans presque tous les composés : *appetō*, -is : approcher (intrans. *appetit diēs*); attaquer; chercher à saisir; d'où *appetēns*, -tenter, *appetitus*, usités surtout au sens moral et dont le dernier sert à traduire le gr. *δραμή* (cf. Cic., Off. 1, 101), *appetentia* (= *ἔρεσις*), *appetitō* (cf. Cic., Fin. 3, 23; Cic. 2, 24; Tusc. 4, 12), -itibilis, -ittor, mots savants. M. L. 546, 546 a.

competiō : 1^o se rencontrer avec; cf. *competum*, *compitum* « carrefour », M. L. 2099; *compitālis* et n. pl. *Compitālia* : *dies attributus Laribus uialibus*; *ideo ubi uiae competunt, tum in competis sacrificatur*, Varr., L. 6, 25; *compitālicus*; 2^o s'adapter, convenir à; d'où *competēns*, -tenter, -tentia; 3^o solliciter en même temps qu'un autre : *competere significat quod est honorem uel coniugium uel quiduis aliud aduersus alium petere*. Vnde *competitores*, ut saepe, Non. 276, 10; *competitiō*. *dēpetō* = *dēprecor* (un exemple de Tert., adu. Marc. 1, 20).

expetō : 1^o arriver (= *accidō*), e. g. Plt., Am. 174, *ergo in seruitute expetunt multa iniqua* (avec le datif; Mi. 393); 2^o retomber sur (avec in), Plt., Am. 494-495, *non par uideri facere delictum suum, i suamque ut culpam expetere in mortalem ut sinat*; 3^o rechercher, désirer ardemment (ex- préfixe de renforcement), d'où *expetibilis* (Sén., Boèce), *expetitor* et le désideratif plautinien *expetessō*.

impetō : se jeter sur, attaquer (s'y rattache peut-être la glose obscure de P. F. 97, 10, *inipite* [il. *impetite*]? *impetum facite*. Rare, non attesté avant Lucain. Semble tiré secondairement de *impetus*. S'y rattachent les formations nominales :

impes, -tis m. : élan, assaut, choc, impulsion, instinct. Rare, poétique (Lucr.), doublet artificiel de *impetus*, dont certaines formes sont bannies de l'hexamètre, fait d'après *praepes*. Usité surtout à l'ablatif *impetē*.

impetus, -ūs m. : même sens; mais beaucoup plus usité et très classique. Conservé en toscan et en ancien français. M. L. 4307. Formation étrange; on attendrait **impetus*, comme *appetitus*; cf. Cic., Off. 2, 3, 11, *animalia quae habent suum impetus et rerum appetitus*. L'hypothèse de **impetius* > *impetus* soutenue par Wackernagel se heurte au fait que **petitus* n'existe pas; cf., du reste, *appetitus*. Peut-être le mot, usité dans la langue militaire, aura-t-il été modelé sur des termes de sens voisin *ingressus*, *incurtus*, *impulsus*, de *ingredior*, *incurro*, *impello*, qui avaient le même nombre de syllabes que le verbe correspondant (comme, inversement, in-

cessō semble avoir été fait sur *incessus*); cf., toutefois, *gradus* et *gradior*. De là *impetuosus* (tardif).

oppetō : synonyme de *obire* et employé comme lui, avec ou sans l'accusatif *mortem*, dans le sens de « affronter la mort, mourir ». Surtout poétique.

perpetō (tardif et rare) ; *perpetuus*, synonyme de *perpetuatus* dans Sén., ad Luc. 40, 28.

praepetō : uniquement dans Lucr. 4, 1152, et dans Festus pour expliquer *praepetēs aues*, F. 286, 16, *nam antiqui praepetere < dicebant pro anteire >*; cf. P. F. 287, 10. V. *praepes*.

repetō : attaquer à nouveau (époque impériale); regagner, remonter à (sens physique et moral « se remémorer »); recommencer; redemander. Ancien, classique, usuel. M. L. 7222 a. D'où *repetitiō*, -itior; *repetundae* (*pecūniae*), terme juridique désignant l'action intentée contre un gouverneur de province prévaricateur; *repetentia*, Lucr. 3, 851.

suppetō : se présenter, venir sous la main (cf. *sufficiō*), être à la disposition de; d'où « être en abondance, suffire » (cf. *succurrō*, *suppetitiō*). De là : *suppetiae* : ressources, aide, assistance; *suppetior*, -āris (Cic., Att. 14, 18, 2, et Apul.), tous deux de la langue familière.

À la même racine que *petō* se rattachent sans doute, outre les formes nominales *compitum*, *impes*, *impetus*, citées plus haut, les adjectifs composés *perpes*, *perpetuus*, *praepes* et *propitius*. V. ces mots; et peut-être aussi *pessum*, *penna*, *petiō* et ses composés, *hospes*.

Un nom -*petā* figure comme second élément de composé dans *herēdi-peta*, **ocio-peta* (?) et quelques mots tardifs ou populaires (cf. *lūci-juga*, etc.). Arnobe IV 7, cite aussi une déesse *Peta quae rebus petendis praesto est* (?).

Le radical **pet-*, qui figure dans plusieurs langues indo-européennes, pose des problèmes qui ne se laissent pas résoudre d'une manière sûre. Le grec distingue un groupe signifiant « tomber » et un groupe signifiant « voler ». L'un et l'autre sont de forme dissyllabique; mais, pour « voler » on a *πτᾶ-*, *πτᾶ-* et, pour « tomber », *πετε-*, *πτῆ-*, *πτω-*. Il y a, d'une part, *πέταμαι*, *ἐπτᾶν* (*ἐπῆν*) et *ἐπῆτο*, *ποτάμαι*, etc., avec une forme thématique *πέτομαι*, *ἐπτόμην* pour « voler » et, d'autre part, *πίπτω*, *ἐπετον* (*ἐπεσον*), *πέπτωκα*, *πεπύσσω* pour « tomber ». — Pour « voler », le latin a *volāre* et la racine **pet-* ne survit que dans le composé ancien *praepes* et dans des formes isolées et obscures, *penna* et *accipiter*. — Pour « tomber », il s'est fixé une forme **ped-*, alternance de **pet-*, qui ne survit qu'avec sa valeur figurée dans *peior*, *pessimus*, *pessum* (c'est *cadō* qui a le sens de « tomber »); v. ces mots et le rapprochement avec skr. *pādyate* « il tombe », v. sl. *pade* « je tomberai ». — Le présent thématique indo-iranien *pata-* indique un mouvement vif, presse, un élan; ceci est net pour skr. *pātati* « il vole, il s'élance » et pour av. *pataiti*; d'un rebelle, il est dit en vieux perse *ud-apātati* « il s'est soulevé »; dans l'Avesta, ce thème s'applique particulièrement aux êtres mauvais. C'est le sens que présente lat. *petō*, avec un développement qui le rapproche du sens de *rogō*. M. Vendryes fait remarquer que le gallois a *hedeg* « voler », dont la forme rappelle celle de *rhedeg* « courir ». Le hitte *peta-* (écrit *pedda-*) signifie « voler, courir, fuir ». — Sur les rapports entre

**pet-* et **ped-*, v. Wackernagel, Sitzber. d. Berl. Akad. d. Wiss., 1918, p. 381, n.

L'i de *petitus*, etc., est un élargissement du type de ce qu'on observe dans *ori-i-gō*, etc. (cf. *petiō*?) à côté de gr. *ὑπὸ (F)*ω, etc.

Le type de composé athématique *praepes*, *perpes*, archaïque, n'a pas de correspondant en indo-iranien. L'emploi avec valeur de nom d'action de formes munies de préverbes *impetis*, *impete*, *impetibus* est insolite. Du reste, la formation de *impetus* n'est pas moins insolite; le seul substantif comparable est *gradus*; les deux mots forment une paire.

petorritum (*petorritum*, Festus), -I n. : voiture à quatre roues, d'origine gauloise. Cf. Fest. 226, 30 : *p. et Gallicum uehiculum esse, et nomen eius dictum [esse] existimant a numero quattuor rotarum. Alii Osce quod <h>i quoque pitora quattuor uocent, alii Graece, sed alexicōs dictum*. La première partie de la glose de Festus est seule à retenir; *petorritum* fait partie des nombreux noms de véhicules empruntés, avec les véhicules eux-mêmes, à la Gaule par les Romains. Déjà dans Varron; cf. Gell. 15, 30, 7.

Sur *petora*, v. *quattuor*.

A en juger par *irl. roth*, *gall. rhod* « roue », cf. *rota*, le second terme aurait un *o* passé à i en latin, ce qui est phonétiquement normal; cf. *ilicō*. Mais on ne connaît pas la forme gauloise du mot et rien n'empêche de supposer qu'une forme *ret-* ou *rit-* de la racine ait passé en gaulois au nom de la « roue ». On ne peut décider.

petra, -ae f. : rocher, pierre; cf. Fest. 226, 12 : *petrarum genera sunt duo, quorum alterum naturale saxum prominens in mare, cuius Ennius meminit lib. XI (Ann. 11, 365) : « Alte delata petrisque ingentibus tecta »... alterum manu factum, ut docet Aelius Gallus : « petra est qui locus dextra et sinistra forniciem ↑ expulsiurusque ↑ (explet usque, Madv.) ad libramentum summi forniciis »*. Emprunt ancien au gr. *πέτρα*, peut-être d'abord dans la langue des marins; le mot latin est *saxum*, et *petra* est évité par les bons écrivains. Mais a dû être courant dans la langue populaire; usité dans la Vulgate (en jeu de mots avec *Petrus*, de Πέτρος). Panroman. M. L. 6445; cf. aussi 6445 a, *petrārium*; 6446, **petrārius*; 6447, **petrāca*. Germanique : de *petrāria*, v. h. a. *petrāri*, etc.; en celtique : britt. *padrūn*, de **petrō*?

Dérivés et composés : *petraeus* = *πετραῖος*; *petrālis* (Cass.); *petrāria* = *parietina* « parietaire »; *petrēnsis* (Cael. Aur.); *petrōsus* (attesté dans Pline); *petrōnius* (Grat. Cyneq. 202); *petrabulum*, déformation, à l'aide du suffixe -*bulum*, de gr. *πετρόβολον* (Not. Tir.); *petrinus* (langue de l'Église) = *πέτρινος*; *petropium* « persil », calque de *πετροσίλον*, M. L. 6448; v. Isid. 17, 11, 2.

***petreia**, -ae f. : p. *uocabatur quae pomam praecedens in coloniis aut municipiis imitatorum animum ebrum, ab agri uitio, scilicet petris, appellatam*, P. F. 281, 4. Sans autre exemple. Mot peut-être étrusque, comme *citeria*. Cf. le nom propre *Petreius*.

petrō, -ōnis m. : cf. Fest. 227, 1 : *petrones rustici a petrarum asperitate et duritia dicti*. Mais ce n'est sans

doute qu'une étymologie populaire. Dans Plaute, *petrō* est appliqué à un vieux béliier, mais le sens précis du mot nous échappe, Capt. 820-822 : *qui petroni nomen induit ueruci sectario*, *« eum ego si in via petronem publica conspexero, et petronem et dominum reddam mortalibus miserrimos. Sur les noms propres Petrō, Petrōnius (étr. *petru*, *petruna*), ombre. *Petrunia*, etc., v. W. Schulze, Latein. Eigenn., 209.*

petulānis, **petulcus** : v. *petō*.

pevus, -a, -um : poilu, duveté (-*m folium*, Col. 11, 3, 26).

Dérivés : *pevitās* : duvet d'une étoffe (Plin.); *pevitātus* : couvert d'un vêtement à longue laine (joint à *gausapatūs* par Sén.); *pevitō*, -is et *repevitō*; *pezibarbus*. V. *petō*.

phaecasia, -ōrum (-*sia* f., Pét.) n. pl. : souliers blancs. Emprunt au gr. *φαεικάσιον* (Sén.); *phaecasiātus* (Pét.).

phagō, -ōnis m. : hybride dérivé de *φάγω* d'après *edō*, -ōnis (Varr.).

phalagga : v. *palagga*.

phalerae, -ārum f. (*phalera* n., Varr., Plin.) : phalères, plaques de métal servant de décoration; bijoux; clinquant. Emprunt oral et populaire au gr. *τὰ φαλάρα* comme le montrent l'apophonie et le changement de genre.

Dérivé : *phalerātus*, d'où plus tard *phalerō*, -ās.

phantasia, -ae f. (*fan-*) : idée, notion; et « fantôme, apparition; phase de la lune ». Emprunt au gr. *φαντασία*, qui a pénétré dans la langue populaire (cf. l'expression proverbiale *phantasia non homo*, Pét. 38, 16), à l'époque impériale, et a persisté dans les langues romanes; cf. M. L. 6458, *phantasia* (*phantasia*, *fantasia*), et 6459, *phantasiāre* (**pan-*). Même évolution dans *phantasma* = *φάντασμα* **phantagma*, fr. *fantôme*, M. L. 6460; d'où *phantasmor*, -āris (Iren.), etc.

Irl. *fantaise*. V. B. W. *pantois*.

pharetra, -ae f. : carquois. Emprunt au gr. *φάρετρα* attesté depuis Virgile.

Dérivés latins : *pharetrātus* (Vg.); *pharetriger* (Ov.).

pharmacum, -I n. : poison, philtre; *pharmccus*, -I m. « empoisonneur » (Pét.). Emprunt de la langue impériale au gr. *φάρμακον*. Demeuré en roumain. M. L. 6462.

pharos, -I c. : phare. Emprunt de la langue impériale au gr. *Φάρος*, M. L. 6463.

phasēlus (*fa-*), -I m. : haricot; barque en forme de haricot. Emprunt au gr. *φάσηλος* (Catulle). De là : *phascolus* (*fasselus*, *fasseolus*, *fassiulus*) déformé parfois en *passiolus*; cf. Keller, Lat. *Volksetym.* 63. M. L. 6464. Il est inutile de supposer, pour expliquer cette dernière forme, un type ancien avec *p* correspondant à *φ* initial. Sur *basēlus*, corruption tardive de *phasēlus*, v. Isid. 19, 1, 17, et Sofer, p. 111.

Dérivé tardif : *phasēlāria* n. pl. : plat de fèves.

phāsīānus, -I m. (et *phāsīāna* f.) : faisant. Adjectif

substantivé dérivé de *Phāsīs*; attesté à l'époque impériale, cf. *Phāsīānae aues*, Plin. M. L. 6465.

Dérivés : *phāsīānārius*, -ninus.

philosophia, -ae f. : philosophie; *philosophus*, -i m. (et *philosophā*) : philosophe. Transcription du gr. *φιλοσοφία*, *φίλοσοφος*; *philosophor*, -āris (Plt., Enn.). Le mot est acclimaté de bonne heure, mais a toujours été senti comme étranger, de même que les dérivés. V. Nic. Stang, *Eranos* 11, 82 (superficiel). Irl. *felsub*, *felsube*.

phiala, -ae f. : coupe. Emprunt de l'époque impériale au gr. *φιάλη*, devenu dans la langue commune *fiola*, *fiola* (Schol. Juv. 10, 27) et passé sous cette forme en italien et en français (M. L. 6466) et en celtique : britt. *fiol*.

phlebotomus, -I m. : lancette. Emprunt tardif au gr. *φλεβοτόμος*, latinisé en *flebo-*, *fleu-* *tomus*.

Dérivé : *phlebotomāre* (*flebo-*, *fleu-*), M. L. 6467 (v. fr. *flemme*, fr. *flemme*). Passé aussi en germanique : angl. *fleam*, v. h. a. *fliedma*.

phlegma, -atis n. : flegme, humeur. Emprunt de la langue médicale au gr. *φλέγμα* (Pall., Vég.), passé dans la langue commune sous la forme *fleuma* (cf. *sauma*), *flemma*, et de là en roman. M. L. 6468.

phoba : tige d'une céréale de l'Inde (Plin. 18, 55). Mot étranger.†

phrenēticus, -a, -um adj. : frénétique. Emprunt au gr. *φρενητικός* (Cic., Diu. 1, 81), passé dans la langue commune avec métathèse (*pher-*, *fer-*) et de là en roman. M. L. 6471.

phrixianus, -a, -um : de Phrixos; -*a toga* (Plin. 8, 195); désigne une sorte de laine de qualité supérieure. La graphie avec *y* provient d'un faux rapprochement avec *Phrygēs*.

phrygiō, -ōnis m. : brodeur en or. Formation latine (Plt., Varr.) dérivée de *Φρύγιος*; cf. *jullō*, etc. Plaute a aussi *phrygiō* (= sans doute **purgio*); cf. *corcodillus*.

Dérivé : *phrygiōnius* (Plin. 8, 196). V. B. W. *frise*.

phthisis, -is f. : phthisie. Emprunt (Sén., Plin.) au gr. *φθίσις*. L'adjectif *phthisicus* est demeuré sous des formes populaires, *thisis*, *tisicus* (cf. *tisana*), dans quelques parlers romans. M. L. 6472.

phyeis, -idis f. : gobie, sorte de poisson. De gr. *φυκίς* M. L. 6473.

phylactērium, -I n. : phylactère. Emprunt tardif au gr. *φυλακτήριον*. M. L. 6473 a; *phylactērius* : porteur de phylactère (Cael. Aur.).

pica, -ae f. : pie. M. L. 6476 (*pica* et **peica*); **pīcus**, -I m. : pivert, oiseau prophétique consacré à Mars, *pīcus Mārtis*, cf. Non. 518, 30. Ancien (Plt.). M. L. 6484 a. Celtique : irl. *becc*. V. B. W. *pīc*, *pīc*. Sur *Pīcennum*, *Pīcentes*, v. Kretschmer, *Glotta*, 14, 86. — Il est à remarquer que la forme en -*a* et la forme en -*o* désignent non une femelle et un mâle, mais deux oiseaux distincts.

Cf. aussi M. L. 6484, **pīculus*, et **pikkare* « piquer », 6495.

Ombre. *peico* « pīcum », *peica* « pīcam » l'indiquent la forme ancienne. Pas plus d'étymologie claire que pour

parra. On rapproche skr. *pitkâh*, qui désigne une sorte de coucou, et all. *Specht*.

picea : v. *piz*.

Picumnus, -i m. : ancienne divinité italique, jointe à *Pilumnus* (v. ce mot), qui présidait avec son conjoint aux rites du mariage; cf. Varr. ap. Non. 528, 11 : *Picumnus et Picumnus di praesides auspicii coniugalibus deputantur*. Varro de Vita Populi Romani, l. II : *"natus si erat uitalis ac sublatas ab obstetrice, stantebatur in terra, ut aspiceretur rectus esse : dis coniugalibus Pilumno et Picumno in aedibus lectus sterneretur"*. Rattaché à *piceus*, comme *Pilumnus* ou à *pilus*, ou à *Picus*, fils de Saturne, roi mythique du Latium, père de Faunus (v. Vg., Aen. 7, 48) et aïeul de Latinus; tout ceci très obscur. La finale de ces noms rappelle celle de noms étrusques, *Vertumnus*, *Vitumnus*, *Volumnius*, etc., et leur généalogie est étrusque; v. Ernout, Philologica 1, p. 33; Benveniste, BSL 34, 11 sqq.; St. Etr. 7, 254; v. Blumenthal, P. W. Realencycl. XX, 2.

***pieus?** ou **pix**, -cis? : mot qui figure seulement dans Plt., Au. 701, *pieis* [sic BD ici cum spatio init. et rasura post alterum i] *diuittis qui aureos montes colunt*; *ego solus supero*. Nonius, qui glose le mot, p. 152, 6, lit *pici* dans le texte de Plaute, et son lemme porte *piceus ueteres esse uoluerunt quos Graeci grypas uolunt*. — De ce substantif dérive un adjectif *picatus* que Festus, p. 226, 2, cite en donnant l'étymologie : *picati appellantur quidam quorum pedes formati sunt in speciem spingium, quod eas Dori φῖγας uocant*; cf. aussi P. F. 293, 13 : *patellae, uascula parua picea*. Emprunt ancien à un grec dialectal. Sans autre exemple.

piger, -gra, -grum : lent; d'où « paresseux ». Le premier sens apparaît dans le vers d'Accius, Chrys. 267, cité par Non. 153, 33 sqq. : *melius pigrasse quam properauisse nefas*. A l'adjectif *piger* s'apparente l'impersonnel *piget*, *piguu* et *pigitum* est, *pigere*, dont le premier sens « faire lentement, à contre-cœur » est attesté par l'abrégé de Festus, P. F. 235, 3 : *piget interdum pro tardari, interdum pro paenitere poni solet*. *Piget* s'est ensuite spécialisé dans le sens moral de « être fâché, affligé de; regretter » (souvent joint à *pudet*). Ancien, usuel, classique. M. L. 6487.

Dérivés et composés : *pigritia* (classique), M. L. 6493; *pigrêdo* (Vulg.) et *pigrîtudo* (Greg. M.); *pigrîtus* (Gloss.); *pigror* (Lucil.); *pigrêdo*, -is; *pigrêdo*, -is; *pigror*, -aris; *pigrîtus*, -as; *pigrôr* (Vulg.), M. L. 6491, 6492; *repigrôr* (tardif; forme d'après *retardôr*); *impiger*, -agrita, -grîtus, -grâbilis (Gl.); *impigens* (Cael. Aur.); *pigrêfucio*. Aucune étymologie claire.

piget : v. *piger*.

***pigiciaca** (sc. *sacra*) n. pl. : mot obscur de Pétrone, 140, 5, de sens obscène, qui rappelle gr. *ποικίλον* et, par la finale, *Isiaca*, etc.; v. *paga*.

pignus, -eris (et -oris) n. : terme de droit. gage fourni par le débiteur à son créancier; *pignus capere*, *pignoris capio*. Dans la langue commune a pris le sens général de « gage, preuve, assurance »; dans la langue poétique de l'époque impériale, *pignora* désigne les « gages de

l'amour », c'est-à-dire les enfants, et s'est appliqué ensuite à toute personne chère. L'antiquité du mot est peut-être attestée par la forme antérieure au rhotacisme *pignosa*, citée par F. 232, 21, si ce n'est pas un faux archaïsme (on attendrait *pignesa*). Usuel. M. L. 6490.

Dérivés et composés : *pignerô*, -as (*pignorô*, Casiod., passé dans les langues romanes, M. L. 6489) « donner en gage » et *dê* (Lex Sal.), *op. re-pignerô*; *pigneror*, -aris « prendre en gage »; *pignerôr* m. « qui prend en gage »; -tiô, -ticius; *pignerôr* m., -rium (Ital.).

Le suffixe complexe *-n-es- fournit des termes juridiques relatifs notamment aux biens. Ainsi, le sanskrit a *reknah* « héritage, propriété ». En latin même, cf. notamment *fénus*, *mânus* et, pour un mot fait à date relativement récente, *facinus*. Si l'on rapproche *pingô*, le *pignus* aurait été originellement une marque faite pour fixer le souvenir d'un engagement pris; simple hypothèse.

pila, -ae f. : balle, boule, pelote, etc. (v. André, Lex., s. u.). Ancien, usuel. M. L. 6498. Celtique : britt. *pel*. Germanique : all. *Pille*, angl. *pill*, etc.

Dérivés et composés : *pilula* : petite balle, pelote; *pilule* (Plin.), M. L. 6507; *piliarius* : jongleur; *pili-crepus* : joueur de paume (qui fait résonner la balle); *praepilatus* : emboulé (se dit d'un trait, d'une pointe de flèche, etc.); *praepilo*.

Le rapprochement avec *pilus* — parce que la balle est bourrée de crin — doit être une étymologie populaire : *pilae effigies uiriles et muliebres ex lana*, dit Festus, P. F. 273, 7.

pila « mortier » : v. *pinsô*.

pila, -ae f. : pile, pilier; spécialement « brise-lames, jetée », M. L. 6497, et 6500, *pilare* « neutre d'un adjectif *pilâris », d'où provient aussi, par le germanique, le finn. *pilari*; cf. v. h. a. *pfilâri* « Pfeiler », de *pilârium*.

Dérivés : *pilâtum* : en forme de pilier; dans la langue militaire, « en colonnes serrées » (par opposition à *passim*); *pilârium* : assise de pierre faite pour recevoir les cendres des morts recueillies dans des urnes funéraires.

pilô, -as : enfoncer comme un pilier, planter, empiler; cf. Host. ap. Seru. in Ae. 12, 121 : *hastam pilans prae pondere frangit*, où Servius note : « *pilans* » i. e. *figens*; *pilâtus* : -m agmen, quod sine iumentis incedit, sed inter se densum est, quo facilius per iniquiora loca transmittatur, Varr. ap. Seru. in Ae. 12, 121. Cf. aussi Enn., Sa. 4, *inde loci liquidas pilatasque aetheris oras/contemplor*, où Servius note « *firmas et stabiles significat, et quasi pilis iultas* ».

Du sens de « empiler » *pilare* est passé à celui de « entasser » et, par suite, « piller, voler », qui n'est attesté que dans Ammien Marcellin; mais *pilâtrix* est déjà dans Titinius, R³ 76, cité par Non. 102, 4, *pilâtrix pallii*. Ce sens de « voler, piller » est surtout fréquent dans les composés : *compilô*, qui dans la langue littéraire s'est dit d'un écrivain qui en pile ou plagie un autre; cf. Hor., S. 1, 1, 121, d'où *compilâtor*, *compilâtio* (le sens de *compilô* « rosser » dans Apule, Met. 7, 18 et 9, 2, semble se rapporter à *pilum* « javelot » ou à *pila* « mor-

tier »); sur *compilô* ont été formés *expilô*, M. L. 3047; cf. Dig. 47, 18, 1, 1, *expilatores, qui sunt atrociore iures, h. e. λαωρόδοται, in opus publicum dari solent*; *expilâtio* (Cic.), cf. *exspoliô*; *suppilô* (mot de la langue des comiques) « piller secrètement, dérober » (cf. *surripio*, etc.). Ancien, rare dans la langue écrite, sans doute populaire; conservé partiellement en roman, M. L. 6504. Les formes romanes du type « piller » supposent en outre un verbe **piliare*, M. L. 6503; de même angl. *pilien*.

Pas d'étymologie sûre. On a rapproché osq. *ehpeila* tasset (Vetter, Hdb., n. 80), qu'on traduit par « *ex-pilatae sunt* », c'est-à-dire « *erectae sunt* »? Souvent rapproché de *pinsô* et identifié à *pila* « mortier », mais les sens diffèrent.

***pilates** : *genus lapidis*. Cato (Or. 5, 17) : « *lapis candidior quam pilates* », P. F. 273, 5. Sans autre exemple. Le rapport avec osq. *ehpeila* tasset (v. *pila*) est très douteux.

pilentum, -i n. (*pilêns*, -lentis, Ven. Fort.) : voiture de gala à quatre roues, qui servait au transport des matrones dans les cérémonies publiques; v., entre autres, Vg., Ae. 8, 665-666. Mot gaulois, comme *carpentum*; cf. Porphy. ad Hor. Epist. 2, 4, 192.

pilleus (*pilleum* n.), les formes avec -ll- sont mieux attestées que la graphie *pileus*; cf. Stolz, Hist. gram. I 224). -i m. : 1° bonnet d'homme, de caractère rituel, fait originellement d'une peau de brebis non rasée, que portaient les pontifes, les flamines, les Saliens et que l'on donnait aux esclaves en signe d'affranchissement; symbole de la liberté, désigne par métonymie la liberté elle-même : *seruos ad pilleum uocare*, T.-L. 24, 32, 9; 2° coiffe du nouveau-né. Ancien (Plt.), usuel. M. L. 6504.

Dérivés : *pilleatus*, -a, -um; *pilleolus* (-lum), -i; *pilleolâta* (-uâta); *pilleô*, -as (bas latin).

Cf. *pila* et *pilus*? On pense, d'autre part, à gr. *πίλος* « feutre ». Nombre de termes, généralement techniques, en -eus sont sans étymologie et suspects d'être empruntés : *balticus*, *clipeus*, *puleus* (v. ce dernier).

pilô, -as : v. *pila*.

pilum « pilon » : v. *pinsô*.

pilum, -i n. : javelot. Arme de jet, ancienne en Italie, mais d'origine contestée; cf. Couissin, Les armes romaines, p. 20 sqq. A fourni l'all. *Pfeil* (v. h. a. *pfil*, *fil*); en celtique : gall. *pil-wrn* « trait ».

Dérivés : *pilânus* : soldat armé du javelot qui combattait au troisième rang, triaire; d'où *ante-pilânus* : soldat des deux premiers rangs; *praepilâtus* (Amm.); -a hasta.

Des expressions *primum pilum* « premier manipule des triarii », *centuriô primi pili* « centurion du premier manipule des triarii » a été tiré un substantif *primipilus* (*primo*); cf. *primiserinus*, *duumuir*, *aboriginis*, etc.), ce qui a fait croire à l'existence d'un substantif *pilus*. Suétone écrit, Calig. 44, 1, *plerisque centurionu... primos pilos ademti*. De *primipilus* dérivent *primipilâris*, -rius; *primipilâtus*, -us.

A *pilum* se rattache peut-être *pilumnoe*, attesté dans la glose de Festus 224, 4 : *pilumnoe poploe in Carmine Saliari, uelut pilis uti assueti, uel quia praecipue pellant*

hostis. Cf., toutefois, le suivant. Pour *compilô* « rosser », v. *pila*.

Pas d'étymologie sûre. Peut-être identique à *pila* « pilier », employé par plaisanterie dans la langue des soldats? En tout cas, le rapprochement a pu se faire par étymologie populaire.

Pilumnus (-i m. : ancienne divinité italique, jointe à *Picumnus* (v. ce mot). « P. forme avec *Deuerra* et *Intercedona* une triade qui protège le nouveau-né contre les attaques de Silvan, le démon de la forêt. Aussi, dans la nuit de l'accouchement, trois hommes passent; l'un frappe le seuil d'une hache (*intercisiô*), l'autre d'un pilon (*pilum*), et le troisième balait le seuil (*deuerrere*). Ces très anciens usages (St Aug., Cité de D. VI 1, d'après Varron) paraissent avoir produit les trois dieux. *Pilumnus* était encore un dieu de la campagne; il passait pour avoir inventé le pilon (*pilum*) qui sert à broyer le grain. On lui donnait le nom de *Stercutius* quand on le considérait comme l'inventeur du fumage des terres; cette invention était attribuée aussi à *Picumnus*. *Pilumnus* est le père de Daunus, père de Turnus. *Picumnus* a une individualité beaucoup plus vague et paraît être un simple reflet de *Picus* » (Lejay, note de l'Enéide X 76). — A été mis de bonne heure en rapport avec *pilum*, peut-être par étymologie populaire; v. *pinsô*.

pilus, -i m. : poil, cheveu. Les deux sens sont bien attestés; cf. Ov., A. A. 3, 194, *duris aspera crura pilis*, et Sén., Tranq. An. 8, 3, *non minus molestum esse caluis quam comatis pilos uelli*; mais celui de « poil » est plus fréquent. Diffère de *capillus* en ce que celui-ci est plutôt un collectif, *pilus* désignant, au contraire, le poil ou le cheveu pris isolément. *Pilus* s'emploie généralement avec une négation, comme note « pas un cheveu »; il s'en faut d'un cheveu, etc., pour désigner une chose de peu d'importance : *non facere pili*; *ne piliô quidem*, etc. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 6508. Celtique : irl. *bil*; bret. arm. *palucha* « pesseler », de **pilucâre*?

Dérivés et composés : *pilô*, -as : se couvrir de poils (Afran., Novius) et « épiler » (Mart.); cf. P. F. 225, 4 : *pilat, pilos habere incipit*; *alias pro detrahit pilos, a quo depilati* (cf. *populus* et *depopulus*, etc.); le second sens s'est maintenu dans les langues romanes, M. L. 6502; *pilôsus*, M. L. 6505; *pilâtus*; *depilô*, -as, M. L. 2571; *depilis*; *expilôr* (?), Lucil. ap. Non. 95, 15; *piligerô*, -as (Mul. Chir. 569). Cf. encore *pilâmen*, M. L. 6499; *âlipilus*, v. âla.

Aucun rapprochement valable. Il n'y a pas de terme indo-européen commun pour cette notion.

pimpinella, -ae f. : plante médicinale, pimprenelle? (Dynamid. 2, 25). M. L. 6508 a, **pimpernella*. Forme populaire à redoublement, d'origine inconnue. V. R. Hakamies, Neuphil. Mitt., 1950, 34 sqq.

pina (*pinna*), -ae f. : pinne marine (coquillage). Du gr. *πίνα*, *πίπνα*. Passé en germanique; v. angl. *pincwinckle*.

pincerna, -ae m. : celui qui mélange les vins, échançon. Mot vulgaire et tardif emprunté à gr. *πικρένης* (de *πίνα* et *κράνημα*; sur la forme grecque, v. He-

raeus, Kl. Schr., 190 sqq.), servant à traduire l'hébreu *masech*; cf. CGL V 233, 26.

Dérivé : *pincernor*, -*aris*.

pingō, -*is*, *pinxi*, *pictum*, *pingere* : broder (avec des fils de différentes couleurs), tatouer : *pingere acia*, Ov., M. 6, 23; *textile stragulum, magnificis operibus pictum*, Cic., Tusc. 5, 21, 61; *picti Geloni*, Vg., G. 2, 115; et « peindre » (sens propre et figuré : colorer, embellir) : *tabula picta*, Cic., Brut. 75, etc., sens conservé dans les langues romanes. Le *picti...* *laceri* de Vg., G. 4, 13, rappelle le *πύγυλος* « lézard » d'Hésychius. Ancien, usuel. M. L. 6512.

Dérivés et composés : *pigmentum* : matière colorante, fard, couleur, M. L. 6488, *pigmētum*; *pictor* (cf. *Fabius Pictor*), M. L. 6481 b; *pictiō* (comme *fictiō*, Gloss.); *pictōrius*; *pictōria*, *pictōricus* (tardifs); *pictūra*, M. L. 6482; *pictūrātus* et *pictūrā*, -*ās*; *pictilis* : brodé (Apul.); *appingō* : ajouter par la peinture (cf. *affingō*); *compingō* (très rare, sans doute évité par suite de son homonymie avec *compingō* de *pangō*); *dēpingō* (cf. *describō*) : dépeindre; *expingō*; *repingō* (tardif). Cf. aussi M. L. 6481, **pictāre*, et 6481 a, **pictārius*; **expingere* « éteindre », M. L. 3049.

Un type radical **peig-*, avec la gutturale du type -*g-*, est attesté en sanskrit par *pin̥kte* « il peint » (mot de g'ossaire), *piṅgaḥ* « brun rouge », *piṅjārah* « jaune rougâtre » et sl. *pěgŭ* « tacheté ». Le présent *pingō* à nasale infixée, en face de *pictus*, etc., s'y rattache naturellement; le perfectum *pinxi* est secondaire, indiquant l'absence d'un ancien parfait (une confusion avec *pegi-*, de *pangō*, a été en tout cas évitée).

Cette racine rappelle le groupe plus largement attesté de **peik-* « orner », soit en « écrivant » soit en « étendant de la couleur » : skr. *pin̥cati* « il orne », av. *paēso* « ornement » et « lépreux », tokh. A *pekan-* « peintre », lit. *pēšiu*, *pēši* « peindre, tracer des lignes », *pašas* « tache de suie », v. h. a. *fēh* « bigarré » (all. « bunt »), got. *flufaihs* « πολύποικίλος », gr. *ποικίλος*. Cette racine fournit la désignation de l'écriture dans : v. perse *niyapaišam* « j'ai écrit », v. sl. *pisę*, *psati* « écrire »; v. pr. *peisāi* « il écrit », tokh. B *pinkam* « il écrit ». L'existence de *pingō* a pu être favorisée par *il̥gō*.

pinguis, -*e* : gras (sens propre et figuré) et « qui rend gras »; cf. Ov., Rem. Am. 206, et *pingui membra quiete leuat*, par suite « fertile, fertile », « riche » (cf. *laetus*); ou encore « lent, lourd, stupide » : *pinguis Minerva* = *crassa Minerva*. Ancien (Enn., Plt.), usuel; mais, concurrencé par *crassus* que soutenaient *grossus*, *pinguis* n'a subsisté que dans quelques dialectes italiens. M. L. 6513.

Dérivés et composés : *pinguēō* (tardif); *pinguēscō* et *compinguēscō*; *impinguō*, -*ās* (puis *pinguō*, -*is*, Sid.) et *impinguis*; *pinguefaciō*, -*fiō*; *pinguificō*; *pinguēdō*; *pinguitūdō*; *pinguitia*, -*tiēs* (Arn., Apul.); *pinguāmen* (Ital., Cyr., d'après *laetāmen*); *pinguiscus*; *pinguiculus* (Front.); *pinguiusculus* (Sol.); *pinguārius* (Mart.).

Le *p-* initial exclut le rapprochement avec skr. *bahūh* « abondant, nombreux » (*bāhmiyān*), gr. *παχύς* « épais, gros, fort, riche », lett. *biezs* « gros, serré », etc.; du reste, aucun des mots du groupe ne signifie « gras ».

D'autre part, on n'arrive à rapprocher le groupe de gr. *πίον* « gras », skr. *piśā*, que par des hypothèses forcées. L'adjectif *pinguis* doit reposer sur un ancien **pigu-* dont aucun autre représentant n'est connu, sans doute parce qu'il s'agit d'un mot populaire, comme le sont beaucoup d'adjectifs.

Sur hitt. *panku* « total », complet, en masse », v. Benveniste, *Langue*, 29, p. 258.

pinna, -*ae* f. : plume, et aussi « aile » (dans ce sens, se confond avec *penna*, dont il n'est peut-être qu'une variante dialectale); les manuscrits de Virgile les plus anciens ont constamment *pinna* (v. le Virgile de Sabbadini, G. 1, 398; les manuscrits de Lucrèce ont plus souvent *penna*); le sens de « plume » apparaît bien dans Plin. 11, 96, *pinnaurum caules omnium caui*. A servi à désigner dans les langues techniques tout objet en forme de plume ou d'aile : aigrette de casque, nageoire (dite aussi *pinnulla*); lobe du foie (Vulg., Aug.); pale d'un gouvernail (d'où *pinndria* « gubernaculorum partes tenuiores », Non. 79, 15); palette de roue hydraulique; registre d'orgue; créneau d'une muraille : *pinnae murorum*, *pennas autum dicimus*, distinguant les grammairiens, cf. Caper, GLK VII 100, 17; « pinacle » (et *pinndiculum*), d'où **pinniō* « pignon ». Ancien (Plt.), usuel. Panroman, mais concurrencé par *pluma*. Cf. M. L. 6514, *pinna*; 6515, **pinnaiculum* « panache »; 6516, **pinniō*; 6516 a, *pinnulla* « cil »; **subpinnum*, 8387 a.

Composés : *pinripēs* (Catul.), *pinripiger* (pen-), Vulg.; *pinripas*, Juv. 3, 158, où le scoliaste note : *pinripas autem dicit lanistas ex habitu gladiatorum, quia post mortem retiarum pinnam, i. e. manicam capit, ut ostendat populo se uicisse*.

La forme *pinno* : *πιννώ* (Gloss.) se confond avec *penno(r)*.

Sur l'existence (douteuse) d'un adjectif **pinuus* « aigu, pointu » auquel se rattachait *pinna*, v. Quintilien cité à l'article *penna*, sous *bipennis*.

Pinna (*pina*) « pinne marine » est emprunté au grec. Pas d'étymologie claire. La seule étymologie qui serait plausible, le rapprochement avec le groupe de all. *spitz* « pointu », ne concerne que la racine et oblige à supposer que le sens particulier de « créneau » serait seul ancien. V. *penna*.

***pinsio**, -*is*, -*ire* : v. le suivant.

pinsō (*pisō*), -*is*, *pistum*, *pinsere* : piler (le grain), « *pilum quod eo far pisunt, a quo ubi id fit dicitur pistrinum* », Varr., L. 5, 138; « broyer ». Un *mparfait pinsibant* est dans Ennius cité par Varron, L. 5, 23; on en a conclu à l'existence de *pinsio*, -*ire*, non autrement attesté. Peut-être faut-il lire simplement *pinsēbant* dans Varron; Ennius emploie sûrement *pinsunt*, A. 351. Parfait mal attesté : *pinsui* (d'après *molui*; cf. Pomponius, 187-188, dans Ribbeck, Fgm. com.) et *pinsi*. A côté de *pistum* sont signalés aussi les supins *pinsum* et *pinsum*. Nonius, 163, 15, cite un doublet en -*ā*, *pin-sāre* ou *pisāre*, dans Varr., R. R. 1, 63 (cf. *pisat*, *pisare* dans les Gloss., et *fodāre* à côté de *fodere*); c'est à lui que se rattacherait *pinsui* et *pinsum*; il a survécu dans les langues romanes, M. L. 6517, *pi(n)sāre*, à côté des formes dérivées **pinsāre*, 6518, *pistare*, de basse époque (Vég., Apul.), 6536, et *compistāre*, 2098. V. B. W. *piste*.

pisō, -*ōnis* m. : mortier (Marc. Empir.); *pila* f. : mortier (forme féminine à noter), M. L. 6496; *pilum* : pilon et son diminutif *pistillum* (*pistillus*), M. L. 6537; *pistor* : celui qui pile le blé pour en faire du pain, et par la suite « boulanger », M. L. 6539; *pistriz* (Lucil.); cf. Non. 152, 12, *pinsere* : *tundere ut molere*. Varr. *Taqñ* *Mevtrūm* (527) : « *ne pistorem ullum nossent, nisi eum qui in pistrino pinseret far* ». Idem de *Vita Populi Romani lib. I* : « *ne pistoris nomen erat, nisi eius qui ruri far pinsetat*. *Nominati ita eo quod pinsunt* ». Plin. 18, 107, nous apprend que, jusqu'à la guerre contre Persée, il n'y eut pas à Rome de boulangers vendant au public : faire le pain était le travail des femmes.

Dérivés de *pistor* : *pistorius*, *pistorialis* (Gl.), *pistoril-cium opus* « pâtisserie »; *pistoriensis*; *pistrinum* : d'abord « endroit où le blé était broyé dans un mortier au moyen d'un pilon »; puis « moulin à blé » et « boulangerie »; *pistrina* : boulangerie, formes substantivées d'un adjectif *pistrinus*, M. L. 6541 (le sens de « pétrin » ne semble pas attesté en latin, qui emploie *magida*, d'où fr. dial. *maie*; v. B. W. *pétrin*; le germanique a v. h. a. *pfistūr*, *pfistrina*; *pistrinālis*; *pistrinārius* (Dig.) « meunier », conservé dans les langues romanes avec le sens de « boulanger », M. L. 6540; *pistrilla* (Tér.); *pistūra* (Plin.). Le français « pétrin », M. L. 6542, remonte à *pistrine* attesté en bas latin (Not. Tir. 94, 84, Gl. de Reichenau), que M. Niedermann, N. Jb. f. d. kl. Alt. 29, 330, a expliqué comme étant dérivé de *pistriz* (d'après *nūtrix*, *nūtrire*). V. Meringer, *Wörter und Sachen* I (1909), p. 3 sqq.

A *pistellum* remonte lrl. *pistul*, britt. *pistyll*.

La racine **peis-* s'applique à la technique du « pilonnage » à l'aide d'un « pilon » et d'un mortier et désigne aussi le décorquage; elle s'oppose ainsi à la racine qui désigne la mouture à l'aide d'une pierre : « moudre », qui est en latin celle de *molere*. Par skr. *pināṣti* « il écrase », en face de *piśāḥ* « écrasé », on voit que la forme à nasale infixée lat. *pinsō* peut être ancienne, en face de *pistus* (l'omb. *pistu* est douteux; v. Vetter, *Hdb.*, p. 205). Av. *piṣant-* indique l'acte d'un oiseau de proie déchirant une proie avec son bec, « par le haut ». Lit. *pišū*, *pisti* « coire » n'a gardé que le sens obscène dont un équivalent se retrouve dans lat. *molō* (cf., toutefois, peut-être *Pilumnus*). Tandis que le nom slave *pēsta* (attesté dans plusieurs dialectes slaves) et lit. *pēstā* (acc. *pēsta*) du « mortier » est féminin comme *pila*, le nom slave *peštŭ* (cf. lit. *pēstas*) du « pilon » est masculin, à la différence de lat. *pilum*, neutre en qualité de nom d'instrument. Pour le verbe, le slave a *piṣati* « heurter, pousser »; et l'on a, d'autre part, *pišeno* « farine », *pišenica* « céréale ». — Le sens de « décorquer » est en évidence dans lit. *pašaiṣ*, *pašiyti* « battre des grains pour les débarrasser de la balle » et dans v. h. a. *fesa* « balle (du grain) ». — Le grec a une initiale *π-* dans *πρίσσω* (avec -*σσ-* expressif dans un mot technique) « j'écrase avec un pilon, je mouds », *πρίσων* « orge mondé » (avec simplification de -*σσ-* en -*σ-*).]

pinus, -*i* (et -*is*, abl. *pinū*; gén. et dat. abl. pl. *pinōrum*, *pinis*; cf. Enn., A. 190 et 490) f. : pin; et par métonymie, en poésie, tout objet fait en bois de pin : vaisseau (cf. *alnus*), torche, bois de lance, etc. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 6519. Germanique : ags. *pinhnutu*; celtique : lrl. *pion*, britt. *pinaydd*.

Dérivés et composés : *pineus*, M. L. 6511; d'où *pineā* et *pinacum* : pomme de pin, pignon; *pinētum* : pinède, M. L. 6510; *pinī-fer*, -*ger*; *pināster* « pinus silvestris » (cf. *oleaster*); *pināstellus*, -*lum* = *peuce-danum*. Tardifs : *pinālis*, *pinicus*, *pinicellus*.

On rapproche skr. *piu-dāruh*, qui désigne une sorte de « pin », c'est-à-dire un arbre résineux : le premier terme semble se retrouver dans le dérivé lat. *piu-ita* (v. ce mot) et dans gr. *πίον* « pin » (avec *i*). La formation en -*u-* de *pinus* rappelle celle de *πίον*. V. Benveniste, BSL 51 (1955), p. 30.

pipātiō : v. *pīpilo*.

pipēr, -*eris* n. : poivre; poivrier. Ne semble pas attesté avant Varron. Panroman. M. L. 6521 et paneuropéen, Germanique : v. h. a. *pfēfar*, v. b. all. *pepar* et fin. *pipuri*; celtique : lrl. *pipur*, scibar; britt. *pebr*, etc.

Dérivés : *piperātus* : poivré; *piperātum* : poivrade; *piperārius*; *piperātorium* : poivrier; *piperinus*, attesté dans Isid. 19, 10, 8, *piperinus* (scil. lapis) *subalbidus cum punctis nigris, durus atque fortissimus* : pépérin, M. L. 6521 a; *piperācia* (lapis, Grom.); *piperitis*; *pipererus* (Orib.); *piperoterarium* « moulin à poivre » (Gloss.).

Piper est un emprunt commercial, cf. gr. *πέπερ*, qui lui-même provient de l'Orient : le sanskrit a *pippli* f. « grain de poivre », dont l'attribuerait à l'Inde orientale, tandis que le mot grec et latin viendrait de l'Inde de l'Ouest, où *r* est normal.

pīpilo, -*ās*, -*āre*; **pīplō**, -*is*, -*ire*; **pīpō**, -*ās*, -*āre*; **pi-(p)lō**, -*ās*, -*āre* : onomatopées signifiant « pépier, piauler (ce dernier de *piulare*, M. L. 6551), piailler, glousser »; cf. M. L. 6522, *pīpilāre* (avec *i*); germanique : v. h. a. *pijffa*, etc.

Formes nominales : *pīpio* : jeune oiseau qui piaule (Lampr., Alex. Sev. 41, 7); *pipiones*, *pulli columbarum* (Gloss.); cf. M. L. 6522 a. *pīpio* et **pībio* > fr. *pigeon*; v. B. W. s. u.; *pipiunculus* : accipiter, *accipitor* (Gloss.); *pipizō*, -*ōnis* m. : petit de la grue; *pīpātō*, -*ōnis* f. : *clamor plorantis lingua Oscorum*, P. F. 235, 11; *pipulum* (*pipulus*) : craillerie, charivari; cf. Varr., L. L. 7, 103, [*Plautus*] in *Aulularia* (446) : « *pipulo te differam ante aedis* », i. e. *conuicio*, *declinatum* a *pi(p)atu* *pilorum*. Faut-il rattacher **pipipō*, -*ās*, **pip(p)la*, d'où proviennent les mots du type fr. *pipe*, M. L. 6520 (cf. B. W. s. u.); lrl. *piib*, etc.?

Cf. *tiitō*, *tiitunculus*. Les formes en *pip(p)* sont fréquentes dans les langues indo-européennes : skr. *pip-paka*, *pipikāh* « sorte d'oiseau », gr. *πίον*, *πικίω*, etc. *Pīpilo* rappelle *sibiō* pour la formation.

pipinna, -*ae* f. : parua mentula (Mart. 11, 72, 1). Mot enfantin; cf. *pinissinus*. Pour le redoublement, cf. fr. *pipi*, *pipine*, etc. Voyelle *i* caractéristique. Pour le sens, cf. fr. *familier oiseau* « mentula » (d'pueris).

pīrāta, -*ae* m. : pirate; *pīrāticus* : de pirate. Emprunt au gr. *πειρατής*, *πειρατικός* non attesté avant Cicéron. Le terme latin est *praedō maritimus* ou *praedō* seul (joint et opposé à *latrō*, Caes., B. C. 3, 110). lrl. *pirait*.

piretrum, -*i* n. : transcription latinisée du gr. *πόπε-*

ῥορον, avec même suffixe que dans *mulcetra*. L'i est peut-être dû à un faux rapprochement avec *pirum*.

pirus, -i f. : poirier; **pirum** : poire. M. L. 6525. Ancien (Caton). Panroman et passé en celtique : britt. *per*, et en germanique : v. h. a. *pira*, etc. M. L. 6524, et **pirula*. M. L. 6523 (cf., toutefois, B. W. *perle*).

piracium (-ium), -i n. : poiré (tardif; sans doute formé sur *uñacum*, -cium); **pirastrum** : poire sauvage. Emprunt à une source inconnue — comme tous les noms d'arbres fruitiers (v. *malum*, etc.) — qui a fourni, d'autre part, gr. *ῥιπος* « poirier », *ῥιπος* « poire », sans que l'on voie d'où vient la différence portant sur l'initial du mot grec. On partirait de **piso*-; le traitement de -is- ne concorde pas avec celui qu'offre *serō*; mais il s'agit d'un emprunt.

piscis, -is (i) m. : poisson. Usité de tout temps. Panroman et passé en celtique. M. L. 6532; V. B. W. s. u.

Dérivés : **piscor**, -aris : pêcher. M. L. 6526 (et germanique : v. h. a. *pescon*, etc.), et ses dérivés **piscator**, -trix, M. L. 6528, 6530; **piscatio** (tardif et rare); **piscatūra**, M. L. 6529; **piscatus**, -us (classique); **piscatōria**; **expiscor** : « est diligentissime quaerere ubinam pisces lateant : ergo tractum uerbum a piscatoribus », Don., ad Ter. Phorm. 382; **piscārius**, -a, -um; subst. **piscārius** « poissonnier »; **piscāria** « marché aux poissons », M. L. 6527; **piscina** f. : vivier, piscine, M. L. 6531, d'où **piscinārius**; **piscinensis**; **piscōsus**, M. L. 6533; **pisculentus**; **piscuus**, -a, -um (Cassiod.); **pisciculus**, -i et ***pisculus**, M. L. 6533 a; **piscinulus** (Anthim.); **piscicapus**, -i m.; **piscisalsus** (Ed. Diocl.)? **porcopiscis**, M. L. 6664; **piscidriola** : *χαμαίριος* (Plin. Valer.). Celtique : britt. *pyse*, *pyscod*, *piscadur*.

Il n'y a pas de nom indo-européen commun du « poisson ». Certains noms sont propres à un groupe, ainsi skr. *māsyah*, av. *masyō* ou sl. *ryba*, d'autres à de petits groupes dialectaux : gr. *ῥυβός*, arm. *jukn* et lit. *žuvis*. Lat. **piscis** diffère de la forme thématique de got. *fisks*, etc., et irl. *iasc* a un autre vocalisme. Ces trois mots sont apparentés, mais le détail des formes ne concorde pas.

pisinnus (**pitinnus**), -a, -um, adj. : petit (Marcell., Peregr. Aeth.); substantif **pisinnus**, -a : petit garçon, petite fille. Cf. Labeo ap. Schol. Pers. 1, 4 : *crudum manduces*, **Priamum Priamique pisinnos** (cf. II, 4, 35) et App. Probi : *pusillus non pisinnus*. Sans doute mot du langage enfantin; cf. *pipinna*, **pitulus**, **pitinnus**, ***pituitus** et **pūsus**, **pusillus**. M. L. 6550, **pisinnus**, **pitinnus**. B. W. *petit*.

pitillium; **pistor** : v. *pinō*.

pistrix, -icis f. : sorte de monstre marin, scie, espèce de squal; nom d'une sorte de navire; constellation de la baleine. Rare, surtout poétique. Déformation, sans doute par étymologie populaire, du gr. *πλοῖστις*, dont la transcription correcte *pristis* est, du reste, attestée. Virgile emploie *pistrix* comme nom commun dans la description de Scylla, Ae. 3, 427, *postrema immani corpore pistrix*, et *Pristis* comme nom propre pour désigner le vaisseau de Mnesteus, Ae. 5, 116, *velocem Mnesteus agit acri remige Pristim*. Composé : *pistriger* (Sld.).

pisum, -i n. : pois (*Pisum aruense*). Non attesté avant

Varron, mais ancien, comme le prouve le cognomen **Pisō** (cf. *Caepiō*). M. L. 6543. Un diminutif ***pisellum** est supposé par les formes romanes du type ital. *pisello*, M. L. 6534. Celtique : irl. *piss*, britt. *pys*; germanique : v. angl. *pisu*.

Emprunt. Le grec a *πίσος* « pois », avec un doublet neutre *πίσων*.

pitinnus : GIL VI 35915. Doublet de *pisinnus*.

pittacium, -i n. : emprunt au gr. *πίττακιον* « tablette à écrire, billet ». Attesté à l'époque impériale avec divers sens : compresse (Cels.); étiquette, billet de tombola (Pétr.); pièce de cuir pour recommander des souliers (Vulg.); affiche, placard (Aug.), quittance, reçu (Cassiod.). M. L. 6547 (souvent dans le sens de « chiffon », puis « vêtelle »); cf. fr. *rapetasser*.

Dérivés : **pittaculum** : sorte de scapulaire; **pittaciūm** « taxe prélevée pour le délivrement d'une autorisation » (Lex Metal. Vispasc., CIL II 5181, 58).

pituita, -ae f. : gomme, résine qui s'écoule des arbres; et « mucus, pituite, rhume ». Ancien (Cat.), usuel. Souvent scandé trisyllabe *pituita* (cf. *fortultus*, *grāultus*), d'où ***pippita** (*pipita*, CGL II 151, 4) > fr. *pépée*, M. L. 6549; B. W. s. u.; germanique : v. h. a. *pipfist*, etc. Panroman, sauf roumain.

Dérivés : **pituitārius** : « a herba » « herbe aux poux », Plin. 23, 18; **pituitōsus**; **pituitūs**; **pituitō**, -ās (Mul. Chir.). V. *pinus*.

pitulus, -i m. : doublet de *pisinnus* dans Anton. Plac., Itin. 34, p. 181, 13 Geyer. M. L. 6544 a.

pius, -a, -um (*pius* ou *pius* avec i longa dans les inscriptions, d'où *pius* dans les langues romanes, cf. M. L. 6552; pas de comparatif; le superlatif *piissimus*, blâmé par Cic., Phil. 13, 19, 43, est fréquent à l'époque impériale; on trouve aussi *pienissimus* (d'après *beneficus*, -ficientissimus), dont a été tiré un positif *piēns*) : pieux (sens sacré et profane), qui accomplit ses devoirs envers les dieux, envers ses parents, etc. : *pius Aeneas*; *pius in parentes*, Cic., Off. 3, 23, 90. A peut-être signifié à l'origine « [au cœur] pur »; *piō* a souvent le sens de « purifier », par suite « effacer par un sacrifice, expier » : *piare damna*, *iulmen*; cf. Ov., M. 8, 483, *mors morte pianda est*; de même *expiare*, cf. Pers. 2, 33 (*puerum iustralibus... saluiss expiat*); Cic., Rab. Perd. 4, 11, *expiandum forum Romanum a nefarii sceleris uestigiis*.

Dérivés et composés : **piētās** : piété (envers les dieux, les parents); sentiment du devoir; à l'époque impériale apparaît le sens de « pitié », cf. Suét., Dom. 11, 5 : *permiittit, Patres conscripti, a pietate uestra impetrari... ut damnatis liberum mortis arbitrium indulgeatis*. Ancien, classique. Panroman, sauf roumain. M. L. 6485. — **Pietatūclitrix**, composé poétique (Pétr.).

piō, -ās : purifier, expier; apaiser, rendre propice; honorer suivan le rite; **piābilis**; **piāculum** : sacrifice purificateur ou propitiatoire; puis « victime offerte en sacrifice »; et aussi « crime ou forfait exigeant un sacrifice purificateur », sens fréquent dans l'expression *piāculum est*; **piāculō**, -ās (Caton); **piāmen** (Ov.); **piāmentum**; **piātio**; **piātrix**; **expiō**; **expiātio**; -tor, -trix, -tōrius; -tus, -ās; *inexpiābilis*.

impius; **impiō**, -ās; **impietās**; **impiāmentum** (Cypr.); **impiandus** (Macr.); **impietō**, -ās (Ital.).

Mot italique : osq. *Piithiū* « **Piō** », ombr. *pihaz* « **piātus** », *pihatu* « **piātō** », *peihaner* (pi-, pe-) « piandi », marr. *peal* « **pie** », volsq. *pihom* « **pium** »; ombr. *pihacū* « **piāculō** ». Sans correspondant exact ailleurs. Un rapport avec *pārus* a été souvent supposé (*pius* de **pw-iyos*?), mais ne se laisse pas démontrer.

pix, **pleis** f. : poix. [?]. Ancien. Panroman (sauf roumain). M. L. 6553. Celtique : irl. *picc*, britt. *pyg*, *pek*; germanique : v. angl. *pik* « Pech »; de la finn. *piki*.

Dérivés et composés : **piceus** : de poix, d'un noir de poix; substantif féminin **picea** : pisse, sorte de sapin, M. L. 6479; **picinus** : « a utilis, Plin. 14, 42; **picidus** : enduit de poix, sur lequel a été reconstruit *picō*, -ās, M. L. 6477, d'où *appicō*, M. L. 547; *impicō*, M. L. 4308; **picārius**, M. L. 6478, d'où *picāria* : fonderie de poix; **picula** : un peu de poix (tardif), M. L. 6483, et **picillum** (Orib.). Cf. encore M. L. 6480 **picidus**; et **piceius** = **pinus** (Orib.).

Cf. le dérivé gr. *πίσσα* et v. sl. *pitlā*, v. r. *ptkūla*, lit. *pikis*, qui attestent l'antiquité d'un thème **pik-* « poix ». — Ombr. *peiu* « **piceōs** » repose sur **pik-yo-*; formation parallèle à celle de lat. *piceus*, mais différente.

placenta, -ae f. : gâteau plat. Emprunt au gr. *πλακων*, -όντος (la forme latine est faite sur l'accusatif) déformé par un rapprochement avec *placō*. Attesté des Caton. Conservé en roumain. M. L. 6556.

Dérivé : **placentārius** (Dig.).

1° **placeō**, -ēs, -ui (et impersonnel *placitum est*), -ēre : plaire à. Usité de tous temps. Panroman. M. L. 6557; B. W. s. u.

2° **placō**, -ās, -āul, -ātum, -āre : apaiser. Ancien, usuel, classique. M. L. 6555 (formes romanes rares).

Placeō a sans doute commencé par être un impersonnel « il semble bon, il plaît, il agréé »; cf. *si dis placet*; *senatus placuit* (*placitum est*); *sic placitum est* (cf. gr. *ἔδοξε*) « ainsi en a-t-il été décidé ». A ce sens se rattache *placita*, -ōrum « opinions agréées, décisions, principes » (= gr. *δόγματα*) : *ueterum, sapientium placita*, etc.

A **placeō** correspond le causatif **placō** « je tâche de faire agréer à, de plaire à », d'où « j'apaise, je réconcilie ». Pour l'opposition des quantités, cf. *sedō*; *sedāre*. Toutefois, le rapport avec **placeō** n'était plus senti; et **placō**, qui se confondait par le sens avec *pācare*, dérivé de *pāx*, a fini par disparaître; *pācūs* a remplacé **placūs**, etc.

Dérivés et composés : 1° de **placeō** : **placor** (Vulg.); **placencia** (Apul.); **placitiō** « satisfaction » (St Jér.); **placibilis** (Tert.) : plaisant; demeuré dans les langues romanes, mais, influencé par *pāx*, a pris le sens de « paisible », cf. M. L. 6558; **placidus** : qui ne signifie plus « qui plaît », mais « paisible, apaisé » (joint à *lenis*, *quētiūs*), M. L. 6560; **placiditās**; **placidō**, -ās; **placidulus**, **implacidus** (Hor., Carm. 4, 14, 10; cf. gr. *ἀνήμερος*, *ἀπράνυτος*); **placiō**, -ās (Plt.); **placius** (Gloss.). Cf. encore **placitum**, demeuré dans les langues romanes au sens de « débat juridique », fr. *plai*, *plaid*, M. L. 6561, B. W. s. u., et celtique : gall. *plegyd*; ***placiāre**, M. L. 6559; **complaceō** : qui, à

l'époque de Plaute, marque l'aspect déterminé; cf. Plt., Amp. 106, *quantusque amator* [Juppiter] *sit, quod complacitum semel* (si toutefois ce n'est pas le parfait de **complacēscō*); repris à partir d'Apulée, mais avec valeur augmentative. Usité surtout dans la langue de l'Église; **displaceō** : déplaire (et **displacere** supposé par les formes romanes, M. L. 2681); **perplaceō**.

2° de **placāre** : **placābilis**, -bilitās et **implacābilis** (= *ἀνέκλυτος*, *ἀνήμερος*), -bilitās; **placāmen**, -mentum; -tiō; -tōrius; -trix; **deplacō** (tardif).

L'hypothèse suivant laquelle **placet**, **placō** appartiennent à une racine signifiant « être plat » (d'où « aplanner », cf. *planus*, n'a dans le sens du groupe latin aucun appui précis (sauf peut-être dans *placidus*). Cf., du reste, tokh. B *plāki* « entente ».

1° **plāga**, -ae f. (usité surtout au pl. *plagae*) : filet de chasse qu'on tend au travers d'une route, etc., par suite « piège »; rideau tendu (cf. le suivant). Ancien (Plt.), technique, usuel. De là : **plagula**, -ae f. (et *plagella*) : rideau de lit, de litier; lé d'étoffe; bande de papier; **implagō**, -ās (Sld., d'après *irritō*).

2° **plāga**, -ae f. : étendue, espace (céleste), zone. Se dit du ciel et appartient au vocabulaire poétique et postclassique : *caeli plaga* (Poeta ap. Cic. Diu. 2, 13, 30), *aetheria plaga*; *orientālis, septentrionalis plaga*. Il n'y a guère que dans Tite-Live que le mot désigne une région terrestre. M. L. 6562 a. Sur latin médiéval *plagia*, v. Aebischer, Vox Rom., 1936, 225; B. W. *plage*.

On admet souvent que les deux **plāga** sont un même mot à l'origine. Le sens premier serait « chose étendue » (cf. *πέλαγος*?); on invoque un développement de sens comparable dans gr. *ζώνη*. Mais l'hypothèse ne s'impose pas. La communauté de sens est vague et la place de lat. **plag-* dans une racine dissyllabique est insolite.

plāga, -ae f. : coup, par suite « plaie ». Identique au gr. *πληγή* (dor. *πλεγή*), auquel il est peut-être emprunté, mais s'explique aussi bien comme proprement latin apparenté à *plangō*, q. u. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 6562. Irl. *plag*; britt. *pla* « fléau ».

Dérivés et composés : **plāgōsus** : qui aime à frapper; plein de coups (Hor.); **plāgō**, -ās (langue de l'Église); M. L. 6563; **plāgālis** (tardif); **plāgigerulus**, **plāgipatida**, **sescentoplāgus**, composés plautiniens.

plagium, -i n. : vol d'homme, plagiat. Emprunt au gr. *πλάγιον*.

Dérivé : **plagiārius** (classique) : qui *mancipium uel pecus alienum distrahit seducendo*, CGL IV 548, 21; qui *inducit pueros et seducit seruos*, CGL IV 548, 20, d'où *Venus plagiaria* (Mauri, Parola del Pass. 3 (8), 162). Le sens de « plagiaire » apparaît dans Mart. 1, 53, 9; **plagiō**, -ās; **plagiātor**; **plagiātiūs**.

plaghia, -ae f. : sorte de coquillage, Plt., Ru. 298 (*plaghiās striatās*). Sans doute de **pelagusia*, influencé par *plaga* « filet »?

planeus, -a, -um : aux pieds plats (glosé *πλατύπους*, *στεφανώπους*); usité comme cognomen (**Planeus**, **Planicius**, **Planiciandus**). Le féminin *planca*, substantive, a désigné une « planche »; cf. P. F. 259, 5 : *plancae tabulae planae*; ob *quam causam* et *planci* appellatur qui *supra*

modum pedibus planis sunt; cf. M. L. 6455 et 6571, **plancula*, et germ. *planke* (dialektal). Non attesté en dehors de Festus et des gloses. Cf. *plānus* et *plautus*. A pu se confondre en partie avec *palanga*, devenu *palanca*; v. M. L. 6455.

Formation populaire, comme *gancus* et comme *plautus*. Il y a aussi -k- dans gr. πλάξ (gloss. πλάκός) « surface plate », lett. *pluoku*, *plakti* « devenir plat », *plakans* « plat », etc. On peut se demander si la forme de *planus* ne proviendrait pas de l'influence d'un présent à nasale infixe du type de lett. *pluoku*, non conservé en latin à date historique. V. *plānus*.

planētae, -ārum f. pl. : les planètes. Emprunt savant au gr. πλανήται (et πλάνητες) qui a remplacé *stellae errantes*, errantiae ou *errōnēs* (Nigid.).

plangō, -is, -xi, -ctum, -ere : frapper (sens ancien, conservé par la langue poétique); spécialisé dans le sens de « se frapper [la poitrine, les cuisses en signe de deuil] », puis, à l'époque impériale, s'emploie comme terme expressif et pittoresque pour dire « se lamenter sur » et « plaindre » (et même « pleurer »), sens conservé dans les langues romanes. M. L. 6572 (panroman).

Dérivés et composés : *plangor*; *planctus*, -ūs, panroman, sauf roumain, M. L. 6570; *planctio*; *planctuosus* (d'après *luctuosus*); *planctiger*; *plangimōnium* (Vict. Tonn, d'après *tristimōnium*); *complanō*, demeure dans les langues romanes, M. L. 2100; *deplangō*, formé sur *dēplēō*, *dēplōrō*, dont il est le synonyme poétique.

V. aussi *plāga*.

Formation expressive comme *clangō*. Les formes verbales du latin ont été bâties sur un présent à infixe nasal qui n'a pas de correspondant dans les autres langues. La racine fournissait un présent radical athématique, comme on le voit par les formes dérivées attestées ailleurs et par l'alternance *k/g* : gr. πλάσσω (de **plāk-yō*) « je frappe, je blesse », avec un doublet à sonore, πλάζω « je frappe », que les anciens signalent en éolien et qui figure chez Homère (Φ 269, ε 389, Μ 285, ελχέ), par. πέπλάγμα (ion.-att. πέπλάγμα), aor. dor. πλάζει à côté de att. ἐπλάγην, hom. ἐπλάγην, aor. factitif hom. πέπλαγον. Le got. **flōkan*, dans *faiflōkun po* « ἐκώπιοτο αὐτήν », L. VIII 52, est remarquable : on y voit l'emploi de la racine pour la manifestation du deuil; c'est le sens du mot latin. Le v. h. a. *fluohōn* « enchanter, maudire » n'est pas moins intéressant. Le v. sl. a *plāzō se* « χάλω, πένθω, θρηνώ », le lit. *plakū*, *plakūi* « battre »; le baltique et le slave n'offrent que *k*. — La forme *plāga*, gr. dor. πλάγᾱ (ion.-att. πλάγη), « coup » est commune au grec et au latin.

I. **planta**, -ae f. : plante du pied. Ancien (Plt., Cas. 845), usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 6576.

Dérivés : *plantāris*; n. pl. *plantāria* « sandales »; « talonnières »; *plantiō*, -ās : enfoncer en terre avec le pied, cf. *planta* suivant; *supplantō* : υποσκελίζω, *pedem supponere*.

La forme *planta* ne se retrouve exactement nulle part; comme *unda*, ce doit être un substantif fait secondairement sur un présent à infixe nasal qui n'est pas conservé. La racine *(s)pletha- étant dissyllabique, cette formation à infixe est une création italique : comme le

baltique, l'italique a développé ce type; le lituanien a un présent — tout secondaire — du même type : *spintiū*, *splisti* « s'étaler », en face de *spēcūū*, *spēsti* « étendre », lett. *plešu*, *plest*. De même qu'en grec, c'est le type de *(s)pletha- qui a fourni les formes verbales : *pateō*, etc., et il ne reste de *(s)pletha- que des formes nominales telles que gr. πᾶτος « large » en face de skr. *prthūh* et, avec un autre vocalisme, lit. *platiū*; cf. fr. *plat*, de « *platus*, it. *piatto*, etc. La racine fournit le nom de parties plates du corps : gr. ὤμο-πλάτη « omoplate » et irl. *leithe* « omoplate », v. sl. *plešte* « épaule ». Pour le sens de « plante du pied », cf., avec d'autres formations, v. sl. *plesna* et v. pr. *plasmeno*. — V. *plānus*.

V. *plantāgō*.

II. **planta**, -ae f. : tige, rejeton qu'on détache des souches ou des troncs pour les planter; cf. Vg. G. 2, 23, *hic plantas tenero abscondens de corpore matrum | deposuit sulcis*; « plant », cf. Cat., Agr. 70, 1, *herbae sabinae plantas tres*. Le sens de « plante », qui apparaît dans les langues romanes, M. L. 6575, n'est pas attesté dans les textes : le latin dit *herba*. Ancien, usuel. Panroman, sauf roumain. Le germanique a emprunté *planta* et *plantiō* : v. h. a. *pfanza*, -zōn; de même le celtique : irl. *cland* « plantō », etc.

Si *planta* est le substantif postverbal de *plantiō* « enfoncer avec le pied », spécialisé dans la langue rurale au sens de « enfoncer les rejetons, planter » (cf. *pugna* de *pugnō*) et conservé dans les langues romanes. M. L. 6578, l'identité de *planta* « plante des pieds » et *planta* « plant » serait secondaire. Les dérivés sont d'ailleurs les mêmes : *plantāris*, *plantārium*. Outre *planta*, *plantula*, *plantiō* a les dérivés ordinaires : *plantatiō*, *plantidō*, du reste tardifs. Les langues romanes supposent aussi une forme *plantiō*, -ōnis, M. L. 6579, et **plantio* > fr. *plançon*. Composés : *complanitiō* (tardif : χωρυφτιώω); *dēplantiō*; ex-, re-, *trāns-plantiō* (tardif, Ital.); *plantiger* (Plin.).

plantāgō, -inis f. : plantain (Plin.). Panroman. M. L. 6577.

De *planta* « plante (du pied) »; à cause de la forme des feuilles de la plante; pour le suffixe, v. Ernout, *Philologica* I, 165 sqq.

plantiō : v. *planta*.

plānus, -i m. : vagabond, charlatan. Emprunt au gr. πλάνος (Cic., Hor., Pét.).

plānus, -a, -um : plat, uni, plan (à deux dimensions); au sens figuré « qui va de soi, facile, aisé » (opposé à *arduus*) ; « clair, évident » (sens qui s'est développé dans *plānum facere*, *explānāre* « aplanir les difficultés, expliquer »). Cf. *plānē* adv. « clairement, uniment, tout à fait »; *plānissimē*, qui servent dans la langue familière à appuyer une affirmation forte, comme *ualdē*. Ancien, usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 6581. Substantifs : *plānum* : plaine; *dē plānō* « de plain-pied »; *plāna* : plane, doloire, M. L. 6567, d'où *plānula* : ἐγκοπίς (Gloss. Philox.), demeuré dans les langues romanes, M. L. 6580.

Dérivés et composés : *implānus* (rare, tardif); *plānitiēs* (-tia) f. : plaine, M. L. 6574; *plāniūtō* : ὁμαλία (Gloss. Philox.); *plāniūtās* (Tac., Diol. 23,6); *plānū-*

rium (Crom.); *plānō*, -ās (demeuré dans les langues romanes, M. L. 6568); *plānāris*; *plānārius*, tous deux tardifs, Mart. Cap., Amm., Cod. Iust. (M. L. 6569); *plānēscō*, -is (Paul. Nol.); *complānō*; *displānō* (Varr.); *explānō*, M. L. 3050, et leurs dérivés : *implānō* (Vulg., d'après *implānus*); *plāniliquus* (Plt.); *plānīpēs*, -pedius. Cf. aussi **plania*, M. L. 6573.

On ne trouve à comparer que des mots assez différents. Le gaulois a le nom propre *Medio-lānum*; mais le sens de -lānum y est inconnu : aucune forme d'une langue celtique ne donne lieu de croire que ce soit « plaine » : *Medionemetum* signifie « sanctuaire du milieu » et -lānum doit indiquer quelque notion religieuse. C'est avec le verbe lit. *plōti* « aplatiser, étendre », lett. *plāt* « étendre une couche mince » que se groupe l'adjectif lit. *plōnas* « mince », lett. *plīns* « plat, mince », ainsi que le substantif lett. *plāns* « aire ». D'autre part, l'ō que présente lat. *explōrāre* (arm. *lrik* « trottoir » est trop récent pour qu'on puisse en tirer parti) engagerait à séparer irl. *lār*, gall. *llawr* « sol », v. angl. *flor* « sol, aire ». Il doit y avoir eu une racine **ple-*, **plā-* indiquant « ce qui est plat, étendu » : cf. gr. πλάζω, désignant des objets plats, πλάζω « la surface de la mer »; v. *palam*, *palma*, *plancus* et *planta*, *plautus*. Groupe peu clair.

C'est à **plattus*, du gr. πλάγος, que remonterait les formes romanes du type *plat*. M. L. 6586; B. W. s. u.

plasmō, -ās, -āui, -ātum, -āre : façonner, modeler (l'homme). Dénominal tiré de πλάσσω, avec le sens de πλάσσω, qu'on trouve dans la langue de l'Eglise (Tert., Vulg., Ambr., etc.) : *plasmātū* (Hier.), -tor, -tura (Orib., Tert.); *replasmō* (Irn.). Apicius a *plassō*, -ās emprunté directement du grec. Cf. *plasticus*, -cator.

platealea, -ae : plateau, -ae f. : sorte d'oiseau de mer, spatule, butor ou pélican. *Platealea* est dans Cic., N. D. 2, 124; *platea* dans Plin. 10, 115. De πλάγος, -εἶς?

platanus, -i m. pl. *platanūs*, -ūs, Cat. 123) f. : platane. Emprunt au gr. πλάτανος, d'où *platanēum*, attesté seulement dans les gloses; les écrivains emploient *platanōn*, -ōnis = gr. πλάτανόν. M. L. 6582; *plataninus*. V. Ernout, *Aspects*, p. 33.

platiā, -ae f. : grande rue, place. Emprunt ancien (Plt.) au gr. πλατεῖα. M. L. 6583; passé en germanique : got. *plapija* « *Platze* ».

Dérivé : *plateola*.

platēnsis (plac-) : semelle. Mot très rare et tardif (Aus., Anthim.). Cf. le suivant.

plates(s)a, -ae (platis(s)a f. : plie, poisson (Aus.). Semble emprunté au grec : cf. πλάγος. M. L. 6584.

platiō, -ōnis m. : cerf (Apic.). D'après J. B. Hofmann, hypocoristique de *platyceros* = πλάτυκερος (Varr., Plin.). Peut-être mot étranger.

***plattus** : v. *plānus*.

plaudō (*plādō*, Varr., Men. 166 ap. Non. 478, 4; -dēō, -diō, -is, bas latin), -is, -si, -sum, -ere : battre (transitif et absolu), frapper l'un contre l'autre, faire claquer, claquer; spécialement « battre des mains, applaudir ». Ancien (Enn., Plt.), classique, usuel.

Dérivés et composés : *plausus*, -ūs m. : claquement, applaudissement; *plausor* (*plauditor*, Gloss.); *plausibilis*; et, à basse époque, *plausiō*, -ōnis; *plausilis*; *plausiō*; *plausāre*, M. L. 6587.

applaudō; *applausus*, -or; *complōdō* (-*plaudō*); *displōdō* « distendre » (Varr., Lucr.); *explōdō* : chasser en battant des mains, huer : Cic., Parad. 3, 26, *histrion exhibatur et explaudiur*; par suite « rejeter, repousser » : *explōsiō* (Cael. ap. Cic., Fam. 8, 11, 4). Il est à noter que *explōsiō* est attesté chez un correspondant de Cicéron, tandis que *plausiō* ne se trouve que dans Cassiodore : la langue classique dit *plausus* : *replaudō* (Apul.).

Dans les composés, *applaudō* est plus fréquemment écrit avec la diphtongue au, *complōdō*, *explōdō* avec o, sans qu'on voie la raison de cette répartition. Cf. *codā*, *cauda*, etc.

Mot expressif, avec vocalisme a, à moins que *plādō* ne soit la forme ancienne et que l'on ait fait *plaudō* par un urbanisme excessif (v. *codā*). Origine incertaine. Un rapport avec *plautus* (*plō-*) est possible.

***plauromatum** : sorte de charrie à roues en usage chez les *Raeti*, d'après Plin. 18, 172. La forme a été diversement corrigée : *plauromatum*, et même *ploum* (d'après les formes germaniques du type alt. *Pflug*) *Raeti*; v. Walde-Hofmann, s. u., et M. L. 6609, *ploum*. De toute façon, mot étranger. non latin : peut-être celtique plutôt que rétique, dont le second élément fait penser à *rota*, *petrorium*, etc.

plaustrum (*plōstrum*, Caton, Varr. : *plaustra* f., Sid.), -i n. : chariot à deux roues, tombereau (*stridens* p., Vg., G. 3, 536; Ov., Tr. 3, 10, 59). Ancien (Cat., Plt.), usuel, classique. Concurrencé par *carrius*, n'est demeuré que dans quelques dialectes romans, M. L. 6588; le bret. arm. *pleustra* peut provenir du français.

Dérivés : *plōstellum*; *plōstrārius*; *plōstrālia*; *plaus-trilōrus*, « qui lui comme le Chariot » (Mart. Cap.); *plōstror*, -āris : faire le charretier (bas latin).

La graphie avec au peut être un « hyperurbanisme », avec influence de *plaudō*. La plupart des termes désignant des véhicules sont empruntés. Gaulois? Cf. *plourenum*?

plautus (*plōtus*), -a, -um : -i appellatur *canes quorum aures languidae sunt ac flaccidae, et latius uidentur patere*, P. F. 259, 1. Un doublet dialectal, d'origine ombrienne, *plōtus*, est signalé par Fest. 274, 9, avec le même sens que *planus* : « *plōtos appellanti* l'ombri *pedibus planis* natos. Hinc solens dimidiatos, qui bus utuntur in uenando quo planius pedem ponant uocant semiplotia, etc. » *Macrius poeta, qui Vmber Sarsinas erat, a pedum planitia initio Plotus, postea Plautus coepit est dici*. C'est ce dernier sens qui est passé dans les langues romanes; cf. M. L. 6589.

Formation populaire, comme *planus*. *Plautus* est-il un « hyperurbanisme » pour *plātus*? V. *plānus*.

plēbs, **plēps** (*plēbis*), -bis et **plēbēs**, -ei (-ī) f. (de mot hésité entre la 3^e et la 5^e déclinaison; les formes du second type sont les plus anciennes; le nominatif *plēbēs* est dans Enn., Sc. 228; Lucil. 200; CIL 1² 583, 12 (123 2 av. J.-C.). 585, 78 (114) : *pleps* est attesté dans les manuscrits de Cic., Pis. 64, et confirmé par la mé-

trique dans Ilor., Ep. I 1, 59; épigraphiquement : *pleps*, CIL XII 4333, 1, 12 (11 ap. J.-C.); gén. *plebei* et *plebi* dans les mêmes inscriptions de l'époque républicaine, CIL I^a 582, 7 et 15; et aussi *plebe* (avec e fermé), 585, 11 (et *plebi*, 1, 6); cf. *plebi-scitum* et *tribunus plebi*; abl. *plebē* dans Ov. et Juv.; : *plebe*, ensemble des citoyens romains qui ne sont pas nobles. *Plebes a populo eo differt quo species a genere; nam appellatione populi universi ciues significantur, connumerati etiam patricius et senatoribus; plebis autem appellatione sine patribus et senatu ciues significantur*, Just., Inst. 1, 2, 4; cf. citation de T.-L. 2, 56, 12, faite au mot *populus*. Par suite, « multitude, populace » (notamment opposée aux clercs « ans la langue de l'Eglise). Différent d'abord de *populus* (v. ce mot), s'est ensuite confondu avec lui; mais les exemples de *plebs* dans le sens de *populus* sont très rares. Ancien, usuel. N'a survécu que dans quelques parlers italiens. M. L. 6591. Passé en britt. *plwyf*.

Dérivés et composés : *plebei(i)us*, -a; *plebitas* (Cat., Cass. Hem., d'après *ciuitas*) : *plebēcula* (et tardif *plebicula*) : *plebi(s)ciuitas* : décret, décision de la plèbe (ancien juxtaposé opposé à *senatus consultum*) : *plebicola* (Cic., formé d'après *Publicola*).

On admet généralement que *plebs* a été refait sur l'accusatif *plētem* d'après le type *urbis urbem*; mais *plebs* peut représenter l'élargissement en -b d'un ancien nom radical **pleb-* (cf. *sedes*, etc.), d'après *prules*, *pūbes*.

M. H. Pedersen. *La 3^e déclinaison lat.*, p. 62 sqq. et 70 sqq., signale et semble accepter l'hypothèse de Brugmann suivant laquelle lat. *pleb-* repasserait sur **plēdh-* et serait à rapprocher de gr. *πληθος*, hypothèse ingénieuse, mais où l'on ne peut voir qu'une possibilité, la seule admissible, il est vrai, parmi les étymologies indo-européennes proposées. Le mot ne peut-il être emprunté, comme *urbis* et, sans doute, *populus*?

1. *plectō*, -is, *plex* (*plexui*), *plexum*, *plectere* : tresser, entrelacer, enlacer. Ancien, technique et rare; ni dans Cicéron, ni dans César, sans doute pour éviter l'ambiguïté qui résulte de l'homonymie de *plectō* « frapper »; usité surtout au participe *plexus* « tressé, entrelacé » et au figuré « embrouillé, ambigu »; cf. *perplexus* (qui n'est non plus ni dans Cicéron ni dans César). Celtique : gall. *plethu* (de **plethō*) ; irl. *clechtam*.

Dérivés : *plecti*, -ae f. : entrelacs (Vitr., M. L. 6591 a; britt. *pleth*; et des composés en com. : *cymhlyg*, *cymhllith*, etc. (v. J. Loth, p. 156) ; *plectilis* : enlacé, embrouillé (Plt., Prud.) et *replectilis* (Ital.) : *plectura*.

Les composés ont tantôt la forme déponente, tantôt la forme active : *amplector* (variante *amplector*, cité par les grammairiens, cf. Thes. I 1989, 21, dont l'o est obscur) et archaïque *amplectō* : embrasser (sens physique et moral); *amplectio*, terme de métrique traduisant *ἐμπλοκή*. De *amplexus* dérive l'intensif *amplexior*, -aris (arch. *amplexō*), d'où *amplexatio*; *amplexior*.

complector (*complectō*) : embrasser, étreindre (sens physique et moral); et aussi « contenir, comprendre »; *complexus*, -ūs : étreinte, embrassement; connexion (= gr. *συνπλοκή*); *complexio* : complexion, combinaison. Terme de la langue de la rhétorique et de la philo-

sophie qui a servi à traduire différents mots grecs : *συναίρεσις*, *συναίρεσις*, *διδιμια*, *περίστροφος*, *σύνταξις*; *complexus* (*conplexus*) : *complexor*, -aris (*complexō*), peut-être demeuré en roumain, M. L. 2102).

implectō : entrelacer; *implexus*, -ūs; *implexiō*. *perplexus*, -a, -um; *perplexiō* (tardif) : *perplexim*; *perplexitas*; *perplexor*, -aris; *perplexabilis* (Plt.). — Présente le même type en -sus que dans *pexus*, etc.

A côté de *plectō* il existe un intensif de la même racine en -a, et sans le t suffixal, usité surtout dans les composés *applicō*, *complecō*, *explicō*, *implicō* (cf. *duco*, -ās, -cupō, -ās en face de *duco*, -is; *capio*, -is). C'est d'après ces composés qu'a été refait le simple *plecō*, au lieu de **plecō* attendu (cf. *sculpō* d'après *insculpō*, etc.). Cet intensif paraît être sans rapport, tout au moins à l'origine, avec le dénominateur de -pler qui figure dans *duplicō*, *multiplicō* :

plecō, -ās, *plecū* et *plecū*, *plecātum* et *plectitum*. -*plectitum* dans les composés : plier, replier (poétique et post-classique); demeuré dans les langues romanes, M. L. 6601, *plectare* et **plectare*, fr. *ployer* et *plier*; cf. aussi 6600, **plira*, et 6602, **plira*; 6603, **plectior*; *replacare*, M. L. 7222 d. Celtique : britt. *plyg* « pli ».

Dérivés : *plectilis*; *plectatrix*; *plectura*; *plectilis* (Prud.).

ap-plecō, -dū (-uī non attesté avant Cic.), -ātum -itum non attesté avant Pét. : absolu et transitif « aborder, se diriger vers » et « appuyer, appliquer » sens physique et moral; « ajouter » (tardif). M. L. 548 et 549, **appletum*.

circumplecō (Cic.) : *complecō* : plier, rouler, enrouler; dans la langue des mathématiques, « multiplier ». M. L. 2102 a; *dēplicō* (Greg. M.) *displecō* : dissiper, déplier (Varr.?, Gloss. Greg. M.), M. L. 2680; *explicō* : dérouler, développer, déployer; au sens moral, « expliquer » (cf. *explānō*); M. L. 3052 et 3053, *explicium*; B. V. sous *explor*; *implicō* : enlacer, enrouler, entortiller; engager (sens physique et moral; d'où le sens de « employer » en français, M. L. 4312, « emplette », de **implicia*, M. L. 4313; R. W. s. u. : embarrasser; impliquer; *implicite* adv.; *implicatio*, -mentum, -tura; *impliciscor*, -eris (Plt.) : *interplicō* (Stace); *perplicatus* (attesté, avec *imēse*, dans Lucr. 2, 394); *replecō* (ancien, usuel; synonyme tardif de *repleō*, *revoluō*), -ātio, -ābilis.

La même racine **plek-* a fourni un mot -*plex* qui figure comme second terme de composé dans des adjectifs multiplicatifs : *sim-*, *du-* (v. *duo*), *tri-*, *multi-*, *plex*, etc., peut-être dans *supplex* « qui se plie en se prosternant » (= *submissus*) et dans une forme *ipsiplex* conservée dans les gloses, où elle est expliquée par *ὁπότε πλοκὰ φάλα*. CGL II 91, 66. On trouve aussi, à partir d'Arnobé, *complex*, fréquent dans la langue de l'Eglise, avec un sens péjoratif; cf. Isid., Or. 10, 50, *complex* qui uno peccato uel crimine alteri est applicatus ad malum; ad bonum uero nunquam dicimus *complecior* : « complice ». *Complex* semble indépendant de *complecō*, qui est beaucoup plus anciennement attesté et n'a pas ce sens de « rendre complice, impliquer dans une affaire ». Tous ces mots, étant des adjectifs, ont été, malgré leur origine, assimilés à des thèmes en -i : l'ablatif est *simplici*, *duplici* (à côté de *simplice*), le génitif pluriel *simplicium*. Ces adjectifs en *plex* ont

souvent pour doublets des adjectifs en -plus du type *simplicis*, *duplus*, *triplus*. A ces adjectifs en -plex correspondent le plus souvent des substantifs en -citās, *simplicitās*, des dénominateurs en -plicō : *simplicō* (rare), *duplicō*, *multiplicō*, avec les dérivés en -ātiō, etc. *Simplex* « qui n'est plié qu'une fois » a pris le sens moral de « non compliqué, simple, sans détour » et s'est opposé à *duplex*. Les composés en -plus ont seuls subsisté dans les langues romanes : *simplicis*, M. L. 7930; *duplus*, *duplāre*, M. L. 2802-2800; *triplus*, M. L. 8913; mais *duplāre* est attesté, M. L. 2801; le britt. *dyblyc* suppose *duplicem*. Le rapport avec *plectō* n'est plus senti.

Le groupe de *plectō*, -plector se superpose exactement à celui du synonyme v. h. a. *flehtan*. Comme dans les verbes de sens voisin *flectō*, *nectō*, *pectō*, il s'y trouve un élément de dérivation **te/o-*. Une racine plus simple est celle de -*plex* (*du-plex*, etc.), qui se retrouve dans le groupe de gr. *πλέω* « je tresse » et du skr. *pragṇāh* « ouvrage tressé, corbeille ». Une forme plus simple encore, **pel-*, figure dans gr. *πῆλος* et lat. *duplus*, ombr. *dupla* « binās », etc. : cf. got. *wei-fls* « doute ». Élargie par le même **te/o* qui figure dans *plectō*, cette racine se retrouve dans le groupe de got. *faiþan* « plier », *aiþfalj* « simple », v. sl. *pleto* « je tresse » et dans la forme prākrite passée en sanskrit *puṣa-* « pli ».

11. *plectō*, -is, -ere (parfait et supin non attestés) : frapper et « punir ». Attesté depuis TERENCE (Ph. 220). La langue classique n'emploie le verbe qu'au passif; l'actif n'apparaît que dans le code de Justinien et dans Ausone. Sans doute évité à cause de l'homonymie de *plecō*.

Dérivé : *plectibilis* (tardif).

Cf. lit. *plekiū*, *plekti* « battre » (avec la même nuance de « infliger une correction » qu'en latin), et peut-être *ploku*, *plakti* « battre, fustiger ». L'e de lit. *plekiū* doit être la trace d'un ancien présent athématique, qui serait indiqué, d'autre part, par l'a de *plaki*, représentant sans doute un ancien ; l'étymologie n'indique donc nullement que lat. *plectō* ait eu un ē, comme on l'a supposé gratuitement. Cf. *plangō*?

plectrum, -i n. : plectre. Emprunt au gr. *πλήκτρον* (Cic., Nat. Deor. 2, 59); latinisé et passé en germanique : v. angl. *plikt*, etc. Composés : *plectri-canus*, -fer, -potēns, poétiques et tardifs.

plēnus : v. *pleō*.

**plē-*; *pleō*, -ēs, *plēū*, *plētum*, *plēre* : emplir.

Plēō ne subsiste que dans la glose de Festus 258, 35, *plenur antiqui etiam sine praepositione dixerunt*, et a été remplacé par des composés d'aspect déterminé : *compleō*, M. L. 2101; *impleō*, M. L. 4310, et **impliō*, fr. *emplir*, et *adimplere* (attesté à partir de Columelle) : it. *adempiere*, v. fr. *aemplir*, M. L. 165. Une forme de 3^e personne du pluriel en -n est conservée dans P. 70, 3, *expleunt* : *explent*, cf. *danunt*, *prodinunt*; sur ces formes, v. Stolz-Leumann, *Lat. Gram.*, p. 305. L'adjectif est *plēnus* « plein », usité de tout temps, pan-roman, M. L. 6596; d'où *plēniter*, *plēnitās*, M. L. 6595; *plēnitudo*; *plēnarius* (Cass. Fel.). A basse époque apparaît *plētūra*, d'après *πληθώρα*?, conservé dans quelques formes romanes, M. L. 6597 a.

A côté de *plēnus* a existé *plērūs* (cf. gr. *πλήρης*); cf. Fest. 258, 37 : *plera dixisse antiquos testis est Pacuvius, cum ait (320) : plera pars pessumdat*. — *Plērūs* ne subsiste plus que dans *plērūscus* (formé avec la particule généralisante -que, cf. *ubique*), rare et archaïque au singulier (sauf dans le neutre adverbial *plērūscum* « la plupart du temps »), employé surtout au pluriel *plērūque* « la plupart ». Au second terme de composé, on a -*plēs* de **plē-t-s* (cf. le type *superstes*, *compos*) dans *locuplēs*.

Composés de *pleō* : *adimpleō* (v. plus haut); *compleō* : emplir entièrement, compléter, M. L. 2101; irl. *complet*, britt. *cablyd*; *complementum* (rare, mais classique); *completio*, -itius, -tor, -tōrium, *incompletus*, tous tardifs; *dēpleō* : désenfler, vider (rare, technique); *dēplētūra* (Edict. Diocl.); *expleō* : 1^o même sens que *dēpleō* : *naubius explebant sese terras replebant* (Enn.), sens non attesté en dehors de cet exemple et sans doute créé par contraste avec *repleō*; 2^o emplir entièrement, combler (cf. *ἐκπλήρωμα*, *ἐκπλήρωμα*); *explementum*; *expletiō*, -itius; *expletus*, M. L. 3051; *inexpletus*; *inexplebilis* (= *ἀπληστος*); *impleō* (= *ἐμπλήρωμα*), ancien; forme la plus usitée, M. L. 4310-4311; *oppleō* : venir emplir (tient la place de **appleō* qui n'existe pas); *repleō* : remplir; et « emplir »; *repletus* (cf. *referred*, *referred*), M. L. 7222 c; B. W. *emplir*; *suppleō* : compléter, compléter, M. L. 8466; *supplementum*.

Pas d'inchoatif en dehors du tardif *plēnescō* (Eustath.).

De *plēnus* : *plēnilūnium* : temps de la pleine lune (cf. *aequinoctium*); *semiplēnus*; *plēniotēns*.

Enfin, les gloses ont les formes *plēmīnāre* : *replēre*, *pleminabantur* : *replebantur*, qui semblent supposer un substantif **plēmen* (cf. -*plēmentum* dans *com-*, *sup-plementum*).

La racine dissyllabique signifiant « emplir » fournissait un thème d'aoriste de la forme **plē-, plō-*, qui est conservée dans véd. *āprā* « il a empli », *pūrādh* « empli » et dans hom. *πλήρω*. Le présent diffère d'une langue à l'autre et est souvent un dénominateur : v. irl. *linaim*, ou une forme à redoublement : skr. *pīpati*, gr. *πληκμι*. Le latin l'a fait sur un ancien aoriste, d'où le type *plēō*. Le sens appelle considération de l'achèvement du procès; c'est pour cela que *impleō*, *compleō*, etc., ont prévalu sur le simple, dont il n'y a qu'une trace (en français actuel, la forme *remplir* a pris le dessus sur *emplir*).

La forme **plē-* est, en latin, la seule qui ait survécu de toute la racine, à part le mot *plūs*.

A l'adjectif indo-européen **plno-* attesté par skr. *pūrādh*, *dh pūrāna*, v. sl. *plānā*, lit. *plinas*, got. *fulls*, irl. *lān* « plein », l'italique a substitué une forme ayant le même suffixe, mais comportant le *plē-* du verbe : lat. *plēnus*, ombr. *plener*, abl. pl. « plēnis ». — Pareille chose est arrivée en sanskrit, où l'adjectif en -to- est *prādh* « empli », comme on a -*plēnus* en latin, deux formes également secondaires.

Pour *plēro-* (*plērūscum*, etc.), cf. gr. *πλήρω* « j'emplis », *πλήρης* « plein ». Le grec a hom. *πλεῖος*, att. *πλεῖος*, à quoi répond sans doute ar. *li* « plein ».

Le latin n'a pas gardé d'adjectif du type gr. *πολύς* « abondant », irl. *(h)il* « beaucoup ». Mais il a le groupe de *plūs* (v. ce mot).

Quant à **plê-t-* de *locuplēs*, cf. les composés védiques, dont *-pr-* « qui emplit » est le second terme.

L'explication de *manipulus* par **mani-plos* « qui emplit la main » se heurte à plus d'une difficulté.

plêrus, plêrusque, -plēs : v. *pleo*.

-plex, plicō : v. *plectō*.

plôrō, -ās, -āni, -ātum, -āre : se plaindre, se lamenter, pousser des cris de douleur ; « *plorare flere (inclamare) nunc significat, et cum praepositione implorare, i. e. invocare : at apud antiquos plane inclamare...* In *Serui Tulli haec est* (6) : « si parentem puer uerberit, ast olle « *plorasset paren(s), puer diuis parentum sacer esto* », id est (in)clamarit, dicitur (erit) diem », Fest. 260, 4 ; cf. encore « *endoplorato, implorato, quod est cum quaestione inclamare. Implorare namque est cum fletu rogare, quod est proprie uapulantis* », P. F. 67, 12. *Plôrāre* est distingué de *lacrimāre* dans Sên., Ep. 63, 1, *lacrimandum est, non plorandum* ; mais la langue populaire, à laquelle le mot semble surtout appartenir (v. en dernier lieu, Axelson, *Unpoet. Wörter.*, p. 28), employait sans doute *plôrāre* comme synonyme expressif de *lacrimāre*, et c'est avec le sens de « pleurer » que le mot est passé dans les langues romanes. M. L. 6606. Panroman, sauf roumain.

Dérivés et composés : *plôrābilis* ; *plôrātus, -ūs* ; *plôrātū, -tor* (tous deux tardifs) ; *complôrā* (époque impériale, cf. *conqueri*) ; *deplôrō* (cf. *dēfleō*) ; *implôrō* : faire appel à ; implorer ; cf. Cic., Flac. 2, 4 : *quem enim alium appellem? quem obtester, quem implorem?* Il est douteux qu'il faille y rattacher *explôrō* (sur lequel v. *plānus*).

Pas de rapprochement satisfaisant. Mot expressif, comme *flēō*, dont le sens s'est affaibli. Le substantif correspondant est *lacrima*(e).

plōstrum : v. *plaustrum*.

plotta, -ae f. : nom d'un poisson (*cyprinus rutilus*) dans Polem. Silv. — Emprunt récent au gr. *πλωτή* (cf. *flūta*), avec influence de **plattus*?

plôtus : v. *plautus*.

ploxenum (plozinum), les manuscrits ont les deux formes), -I n. : coffre de voiture. Mot employé par Catulle, 97, 6, et glossé par Quintilien, 1, 5, 8, qui le donne comme gaulois : *Catullus ploxenum circa Padum inuenit*, et par Fest. 260, 1. Cf. *plectō*?

plūma, -ae f. : plume qui recouvre le corps (différente de *penna, pinnā*), duvet (cf. *plūmācium, -i* « lit de plume », conservé dans les langues romanes, M. L. 6611) ; puis « plume » en général. Ancien (Pit.), usuel. M. L. 6610 a. Celtique : irl. *clám* ; britt. *plū* ; et germanique : v. h. a. *plum-*, et *plūmārium* : v. h. a. *plūmāri*.

Dérivés et composés : *plūmeus, -a, -um* (Plin.) ; *plūmula* ; *plūmella* ; *plūmācium* (latin ecclésiastique, neutre de **plūmāceus*), M. L. 6611 ; *plūmālis* ; *plūmātus* ; plume, couvert de plumes ; et aussi « brodé », cf. *plūmārius* « plumassier, brodeur » ; *plūmātē n.* « vêtement brodé ou garni de plumes » ; ou dérivé de *plūma* « infusion, eau sale », adjectif créé par Plaute, qui le joint à *cūmātus* ; sur *plūmātus* a été fait *plūmō*,

-ās « [se] plumer » ; *plūmāscō, -is* ; *plūmāsus* ; *dē, im-, re-plūmis* ; *plūmiger* (Plin.), -*peda* (Catul.).

Terme populaire sans correspondant exact. Le rapprochement le plus séduisant est celui qui a été fait avec lit. *plūnkna* « plume », v. pruss. *plūndine* « lit de plume ». Il faut écarter, à cause du sens, le rapprochement avec v. h. a. *flōgan* « voler ». Les autres rapprochements proposés sont vagues et incertains.

plumbum, -I n. : plomb ; p. *album* « étain ». Ancien (Cat.), panroman. M. L. 6615, *plūmbum* ; britt. *plum*.

Dérivés : *plumbeus* « de plomb » (sens propre et figuré) ; *plumbiō* (Polēm. Silv.) « plongeon », M. L. 6614, et **plumbiāre* « plomber », **plumbicāre* « plonger », M. L. 6612, 6613 ; *plumbāgō* : 1° mine de plomb ; 2° tache de couleur de plomb sur certaines pierres ; 3° dentelaire, cf. *μολύβδαινα* ; *plumbō, -ās* et *circum-, im-, re-plumbō* ; *plumbātus* (fém. subst. *plumbāta* : 1° balle de plomb ; 2° knout) ; *plumbārius* ; *plumbātūra* ; *plumbōsus*.

Origine obscure, comme pour plusieurs autres noms de métaux. Sans doute emprunté, comme gr. *μολύβδος, μόλιβος, βόλιμος* dans plusieurs parlers doriens, etc., à une langue méditerranéenne (ibère ? le plomb venait d'Espagne) ; le genre neutre est caractéristique des noms de métaux en latin (cf. *argentum*). L'm de *plumbum* en face de *μολύβδος* rappelle les doublets *sambucus* et *subūcus*, etc.

plūd, -is, pluf (ancien *plūu(i)* ; cf. Varr., L. L. 9, 104), *pluere* : pleuvoir. Une graphie *ploud* est conservée dans la glose de Fest. 298, 4 : *pateram perperuere in saceris cum dicitur, significat pertusus esse (cf. flūd)*. La langue vulgaire disait aussi *ploud* (comme *poucrō* « puerō »), attesté dans Pêtr., Sat. 44, 18, et c'est à cette forme que remontent les dérivés romans ; cf. M. L. 6610, *plūere* et *plōvère* ; mais il est peu probable que cette forme vulgaire continue une forme ancienne. La brève de *plūd* ne doit pas provenir des composés ; ceux-ci sont trop peu usités, par rapport au simple, pour avoir exercé cette influence ; et le parfait ancien *plūit* ne se conçoit pas en partant d'un présent **plouit*. La forme *ploud* représente **plu-uō*, avec *o* notant *u* devant un *u* consonne ; cf. *flouius*. *Pluere* est un ancien verbe personnel : *caelum pluit*, encore dans Mart. Cap. 6, 642 ; cf. gr. Ζεύς *βρέχει* ; *Iuppiter pluius*, Tib. 1, 7, 26. Attesté de tout temps. Panroman.

Dérivés et composés : *pluor, -ōris m.* (Laber. 59 ap. Non. 220, 34) ; *pluius* : de pluie, M. L. 6622 b ; subst. *pluuiā f.* « pluie », qui se substitue à *imber* dans la langue populaire (67 exemples de *pluuiā* contre 33 de *imber* dans la Vulg.), M. L. 6620, *pluuiā* et **plouia* ; **plouia* ; *pluuiālis* (-*ris*), M. L. 6621 ; *pluuiāticus, -ilis* (cf. *fluuiātilis*) ; *pluuiōsus*, M. L. 6622 a ; *plūior, -ōris m.* « qui envoie la pluie » (St Aug.) ; cf. aussi M. L. 6622, **pluuiārius* : pluvier, pluvier ; *pluuiānus* (tardif) ; *complūd, -is* : arroser de pluie (surtout dans la langue de l'Église) ; *implūd, -is*. De là : *compluiuum* ; *impluiuum* : « impluvium, quo aqua inpluit collecta de tecto. Compluiuum quod de diuersis tectis aqua pluuiolis confluit in eundem locum », P. F. 96, 10 ; *compluiuiatus* « en forme de compluvium (c'est-à-dire « carré ») ; terme technique de la langue

rustique ; cf. Varr., R. R. 1, 8, 2 ; -*ae uults*, Plin. 17, 164 ; *impluiuiatus* : en forme d'impluvium ; -*a uestis* (Pit.).

perplūd, -is : laisser couler ; pleuvoir à travers ; laisser passer la pluie (ou l'eau) ; *replūd*.

Les noms de la « pluie » ont, en général, une faible extension. Le plus sûrement indo-européen est irl. *frass*, gr. *ῥεῖν* (ion.-att. *ῥέειν*, hom. *ῥέειν*, etc.), skr. *var-* « qui verse » (il pleut) ; gr. *ῥεῖν* « il pleut » n'a un correspondant qu'en tokharien. Le nom germanique (got. *riġn*, etc.) est isolé. — De *pluit*, dont le sens est spécial, on ne peut rapprocher que des mots signifiant de manière générale « verser, faire couler » (sens qu'atteste en latin le composé archaïque conservé par Festus dans la glose *pateram perperuere citée plus haut*), lit. *pilū, pili* « verser », arm. *helum* « je verse » (aor. *heli*) et *ololem* « j'inonde » ; v. ci-dessus sous *palūs*, d'où, avec élargissement -*u-* (même sens qu'en latin), skr. *plavayati* « il déborde », gr. *πλύνω* « je lave » et, avec un autre élargissement, v. h. a. *flōzan* « couler », etc. Le gr. *πλέω* de **πλέω* « je navigue », *πλοῖον* « navire », etc., est loin pour le sens.

Sur tout le groupe, v. Meillet, MSL 19, 178.

-plus : second terme de composé qui figure, à côté de *-plex*, dans des adjectifs du type *duplus* (v. *duo*), *simplus* (depuis Pit.), *tripplus*, *quadruplus*, -*lor, -āris, -lātor, -ōris m., octuplus* (Cic.), *sēcuplus* (sēquit-, sexcupl-, decuplus, centuplus, quincuplus, septuplus (ces derniers tardifs). Se retrouve en ombre *dupla* « binās », *tupler* « binis », gr. *διπλός* (*διπλός*, *διπλός*), got. *twēiflōs*. De *diplus* : irl. *diabul*. V. *plectō*.

plūs, -us, -um : formes servant de comparatif et de superlatif à *multus*, qui a pris en latin la place du correspondant de gr. *πῶς*, etc. : « en plus grande quantité ». Le singulier *plūs* ne s'emploie qu'au neutre, soit au nominatif accusatif *plūs* : si uolet, plus dato ; si plus minusue securerit (Loi des XII T.) ; souvent opposé à *minus* : *plūs minus, plūs minusue* ; et accompagné d'un génitif : *plūs pectiniae* ; soit au génitif ou à l'ablatif accompagné des verbes d'estime ou de prix : *plūris esse, facere, aestimare* ; cf. Varr., R. R. 1, 74, *ut plus reddant musti et olei, et pretii plūris* ; *plūs uendere, cōstare*. — *Plūs* accompagnant un adjectif a tendu de bonne heure, comme *magis* (q. u.), à remplacer le comparatif, e. g. Enn., Sc. 308 : *plus miser sim*. Cet emploi a dû être particulièrement fréquent dans la langue parlée (les exemples de la langue écrite en sont rares) ; et, dans ce sens, *plūs*, soutenu par *minus*, avec lequel il faisait couple, a concurrencé *magis*, auquel il s'est substitué complètement dans certains domaines. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 6618. Le pluriel *plūrēs* s'emploie dans le sens de « plus nombreux » et « assez nombreux, plusieurs » ; cf. Cic., Imp. Pomp. 7, 19, *non possunt in ciuitate multi rem ac fortunas amittere, ut non plures secum in eandem trahant calamitatem* ; et Fin. 2, 28, 93, *summus dolor plures dies manere non potest*. Quand le sens de comparatif est ainsi disparu de *plūrēs*, la langue tendit à lui bâtir un comparatif ; de là : *plūriōra, plēiora*, CGL II 409, 12, et Fulg., Myth. ; cf. le fr. *plusieurs*, qui suppose **plūsiōrēs* (comme plus tard *plūrius*). Le neutre ancien est *plūra* : cf. *quid plūra*,

comme il est naturel dans une forme de comparatif qui est un ancien thème consonantique ; mais de bonne heure on voit apparaître *plūria* (cf. les formes citées par Aulu-Gelle 5, 21, 6 et *complāria* dans Tér., Ph. 611) ; et le génitif *plūrium* est la forme prédominante ; sans doute d'après *omnēs* : *omnia*, voisin de sens. — *Plūri-* s'emploie rarement au singulier dans la prose classique en dehors de la formule *salutem plurimum dicere alicui* et du neutre *plūrium, plūrimi* (génitif).

Dérivés et composés : *plūrius* adv. : un plus grand nombre de fois ; *plūriūriam* (cf. *multifāriam*) (époque impériale) ; *plūritās* ; *plūralis* ; *plūralitās* ; *plūraliter* ; *plūralitus* (tous mots savants de l'époque impériale, les représentants romans de *plūralis* appartiennent à la langue écrite ; cf. M. L. 6617) ; *plūsculum* : diminutif familier « un peu plus » ; décliné sous forme d'adjectif *plūsculus, -a, -um* (rare, mais déjà dans Tér., Ph. 665) ; d'où *complūsculi, -ae, -a* (Pit., Tér., Gell.) ; *plūsciūsus*, d'après *nescius* ; *complūres, -ia*, dont la formation rappelle le type grec *συμπλέων*, qu'on lit dans une inscription d'Argos du v^e siècle av. J.-C. ; v. BCH 34 (1910), p. 531 sqq. ; -*iēs*.

Composés tardifs en *plūri-* : *plūri-formis, -laterus, -uocus* (Mart. Cap.).

Plūs appartient à la racine de *pleō, plēnus* ; mais les formes ne s'expliquent pas aisément, et d'autant moins que les formes archaïques attestées sont peu instructives et troubles pour la plupart. L'adjectif signifiant « abondant, nombreux », dont le vocalisme varie d'une langue à l'autre (e dans got. *flū* « beaucoup » et irl. *hil* « beaucoup », o dans gr. *πῶς*, zéro dans skr. *purāḥ* « abondant », n'est pas conservé en latin, où *multus*, d'origine obscure, a prévalu. — Le comparatif radical en *-*yes-* est bâti sur la forme **plē-* dans irl. *lia* « plus », av. *ṛāyō* « plus », *fradōtō* « le plus abondant », v. isl. *fleire* « plus », *fleistr* « le plus nombreux », gr. *πλεῖστος*. Le grec offre une forme autre et de type singulier : hom. *πλεός, πλέας, lesb. πλάς, πλάς, créét. πλεός, πλεός, πλάς* (avec i issu de e en hiatus) et, d'autre part, arc. *πλεός* (singulier neutre) ; le type hom. *πλεῖον* et *πλεονέες* ion.-att. *πλεῖον*, en est sans doute dérivé. L'arcad en *πλεός* exclut l'hypothèse **pleos-*, qui a été faite. Dès lors, on ne saurait dire d'où est partie la forme latine. Une chose est évidente ; c'est que l'u de v. lat. *plous*, d'où *plūs*, est dû à la forme opposée *minus* ; *plous* est encore conservé dans le SC Bac., CIL I² 581, 1-19-20 (186 av. J.-C.), d'où classique *plūs*. On interprète d'ordinaire le *pleores* du Carmen fratrum Arualium comme représentant **pleiosēs* « plūres » ; mais le rhotacisme est étonnant dans ce texte : on attendrait **pleoses* ; et, du reste, l'interprétation du mot est peu sûre. Mais Festus, 222, 8, a conservé une forme de superlatif : *plūsimā* « plūrima », qui offre une forme à degré zéro du suffixe **-yēs, -yēs*, comme dans *πλεῖστος*. Le *plourime* de l'inscription du tombeau de L. Scipion, consul en 259 av. J.-C., peut devoir son o à *plous*, et de là *plūrimus*. Le *ploueres* de Cicéron, Leg. 3, 6, s'expliquerait de même. Partir d'un degré **plō-* de la racine **plē-* et imaginer une forme **plē-* avec le même degré réduit du suffixe que dans *magis* n'est qu'une construction *à priori*. Quant à *plourima* dans une inscription vulgaire du i^{er} siècle av. J.-C., CIL I² 681, c'est une graphie incor-

recte dans une inscription pleine de fautes et qui prouve seulement que la confusion entre *ū* et *ou* était achevée à cette époque. — Irl. *lir* « aussi nombreux que » représente sans doute **pl-* + le suffixe d'équatif *-ir*. — Les formes de ce groupe sont diverses. V. en dernier lieu Benveniste, *Origines*, p. 54.

pluteus, -I m. (et *pluteum* n.) : *plutei crates corio crudo intente, quae solebant obponi militibus opus facientibus, et appellabantur militares. Nunc etiam tabulae quibus quid praesepitur, eodem nomine dicuntur*, P. F. 259, 9. Désigne, d'une manière générale, tout ce qui est fait de planches, de claires, etc., réunies de manière à former une couverture ou un appui; en particulier, dans la langue militaire, « mantelet, parapet ». Ancien (Plt., Mi. 266), technique. Conservé dans les langues hispaniques avec le sens de « hutte de berger ». M. L. 6619.

Dérivés : *pluteālis* (lectus); *pluteārius* m. : fabricant de plutei.

Par la finale, rappelle *baleus*; peut-être étrusque comme lui, sans qu'on puisse rien affirmer.

po- : forme de préverbe qui figure dans *pōnō* (*poliō*?) et sans doute dans *porcēd*, *polubrum*.

Cf. sl. *po-*, lit. *pa*, hitt. *pe-*, qui ont l'air d'une forme sans voyelle initiale du groupe de gr. *πῶν* et *ἀπο* (v. *ab*); cf. *post*. Mais on ne peut faire fond sur le *pa-* de *paruxia* dans un passage de l'Avesta récent.

pōcūm : v. *pōtus*.

podagra, -ae f. : goutte aux pieds. Emprunt au gr. *ποδάγρα*, comme *podager*, *podagricus* (= *ποδαγρός*, *-γρός*). Dérivé latin : *podagrosus* (Plt.). M. L. 6624 (v. fr. *podagre*).

pōdex : v. *pēdō*.

podismus, -I m. : mesure au pied. Emprunt au gr. *ποδισμός* (Grom.), dont dérivent *podismō*, -ās; *-mīlis*. Tardifs.

podium, -I n. : socle, balcon, parapet. Emprunt de la langue impériale au gr. *πόδιον* « hauteur »; a souvent le sens technique de « balcon, loge réservée à l'empereur dans l'amphithéâtre ». Demeuré dans les langues romanes (fr. *puy*), avec son diminutif **podiolium*, M. L. 6626, 6627, et le dénominatif composé **appodiāre*, M. L. 550 (fr. *appuyer*). Cf. Du Gange.

poena, -ae f. : emprunt au gr. *ποινή* « compensation versée pour une faute ou pour un crime, rançon », « amende, expiation, punition, châtiment ». Usité souvent au pluriel : *dare poenās; soluere, luere poenās*. Personnifié et divinisé : *Poena*, *Poenae* (sans doute d'après le grec; cf. Varr. ap. Non. 390, 11). A l'époque impériale (et peut-être déjà dans Lucrèce), le mot a le sens élargi de « peine, chagrin »; cf. Plin. 2, 29, in *tantis uitae poenis*, et le sens de *poenōsus* « pénible » dans saint Augustin; de là le double sens de « peine » en français. Depuis la loi des XII T.; usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 6628. Celtique : ir. *pian*, brit. *poen*; germanique : v. h. a. *pina*, *pfin*, etc. *Poena*, *poenālis* « pénal » (époque impériale), *poenārius* (Quint.), *poenātor* (Gloss.), sans doute en raison de leur caractère technique, ont conservé leur diphtongue,

mais les autres dérivés et composés usuels ont un *ū* issu de la diphtongue : *pūniō*, -is, -tūi, -ii, -itum, -ire (*poenire*, Lucr. 6, 1238) : « punir » et « venger »; *pūnitio*, -tor; *impūnis* : impuni; *impūne* (déjà dans Enn. et Caton [*impoene*?], cf. *ὑπονομις*); *impūnitas*; *impūnitus*. Sur le vocalisme, v. Niedermann, *Phonétique*, 3^e éd., p. 63.

Pūniō ne peut être dérivé directement de *poena*, qui n'aurait fourni qu'un dénominatif en -āre. L'influence du groupe *moenia*, *mūniō*, qu'on a supposée, ne s'explique guère. On penserait plutôt à *feriō*, de sens voisin. Ou bien *pūniō* aurait-il été tiré de *impūnis*, qui semble plus ancien? Ennius, Plaute et Térence ont *impūne*, mais ignorent *pūniō*.

Poena a été sans doute d'abord un mot populaire, comme la plupart des anciens emprunts au grec, et a dû être emprunté pour désigner le châtiment infligé à un serviteur.

Poenus, -I m. : utilisé d'abord au pluriel *Poeni* « les Carthaginois »; cf. *Poenulus* (Plt.). L'emploi adjectif (e. g. *poeni leones*, Vg., B. 5, 27) est secondaire et tardif, l'adjectif dérivé étant *pūnicus*, avec son adverbe *pūnice*.

Dérivés : *pūniceus* : couleur de pourpre (la pourpre venant de Phénicie [d'où *phoeniceus equus* : cheval bai, Isid. 12, 1, 49]; pour la formation, cf. *purpureus*). Ancien (Plt., surtout poétique); *pūnicāns*, même sens (Apul., d'après *albicāns*); *Pūnicānus* : à la mode punique (rare, mais classique, formé d'après *Rōmānus*).

Le nom est évidemment à rapprocher du gr. *Ποινίς*; *pūniceus* traduit *φαινικός*. L'ancienneté de l'emprunt se dénonce par l'absence d'aspirée et le maintien de la diphtongue dans *Poeni*. La variation *Poeni*, *pūnicus* rappelle celle de *poena*, *pānre*. La forme *Poeni* en face de gr. *Ποινίς*, -ixos indiquerait que le mot ne vient pas du grec. Il s'agit évidemment d'un emprunt populaire, à côté des transcriptions savantes du type *Phoenice*, *Phoenix*, *Phoenissa*, *phoeniceus*, qui, du reste, s'appliquent surtout à la Phénicie et ne désignent Carthage que secondairement.

poēta, -ae m. : poète. Emprunt ancien, et fait par voie orale, au gr. *πο(ι)ητής* (ou à une forme doriennne).

Dérivés : *poētor*, -āris (rare, déjà dans Enn.); *poētria*, -ae (hybride, Cic.). Les autres formes *poēsis*, *poēma*, etc., sont des transcriptions savantes. V. *uīdēs*.

pol : v. *edepol*.

polenta, -ae f. (et *polentum* n.) : farine d'orge (séchée au feu); polente. La syllabe longue initiale *poll-* est mal attestée; la seule scansion sûre est *pōlentia*. Usité de tout temps. M. L. 6634, *pōlentia*.

Dérivé : *polentārius* (Plt., Apul.).

V. *pollen*.

pollmenta (*polimina*, ap. Arnob. 7, 24) : p. *dicebant testiculos porcorum, cum eos castrabant, a politione segum aut uestimentorum, quod similiter atque illa curentur*, Fest. 266, 19 (étymologie populaire?).

poliō, -is, -iul (-iū), -itum, -ire : verbe signifiant d'une manière générale « donner le poli ou le fini à un

objet » et qui a pris des acceptions spéciales dans les langues techniques : p. *lānās*; p. *uestiēs* (v. *interpōlare*); p. *agrum* « nettoyer, défricher un champ »; p. *drātīnem, carmina* « polir le style ». Plaute emploie *poliri* pour désigner les soins de la toilette féminine; cf. Poe. 221, *poliri, expoliri, pingi, fingi*, et 229, *ornantur, lauuantur, lergentur, poliuntur*. L'adjectif verbal *politus* s'oppose à *rudis* « non dégrossi, brut, grossier » et se dit du physique comme de l'esprit. Ancien (Loi des XII T.), usuel et classique. Panroman, sauf roumain. M. L. 6635 b.

Dérivés et composés : *politiō* (déjà dans Caton, p. *agrōrum, p. uestimentōrum*), -tor, -tūra (époque impériale); *polimen* (Fulg.); *expoliō* : polir entièrement; *expolitiō* (classique); *perpoliō*, -politiō; *repoliō*; *dēpoliō*, -itiō (classique); *dēpolitum* : *perfectum quia omnes perfectiones antiqui politiones appellabant*, P. F. 63, 5; *impolitus* : non poli, brut, sans ornement; d'où *impolitia* (cf. P. F. 96, 26; Gell. 4, 12). Cf. peut-être *interpōlo*. Sur *pol(i)tiō*, -ōnis m. « astiqueur », sans doute identique au cognomen *Polliō*, v. Kübler, ALLG 8, 108.

Le rapprochement avec *linō* comporterait une coupe *po-liō*. Mais la formation serait unique en son genre et le sens n'est pas celui d'un verbe d'aspect déterminé, indiquant un procès arrivé à son terme, comme on l'attendrait d'une forme à préverbe. Ce rapprochement est donc suspect.

M. Vendryes suppose, dans l'article cité s. u. *interpōlo*, que le terme appartient à la langue des foulons, où il aurait signifié « battre, frapper la laine (ou l'étoffe) pour l'approprier », et rapproche la racine qui existe en germanique sous la forme **felt* (= i.-e. **peld-*), qui a fourni entre autres le nom du « feutre », all. *Filz*. Le *-d- de cette racine peut être un élargissement.

pollen, -inis n. (*pollis* m. et f.) : fleur de farine (sens conservé en sarde) (*pollinem polentae*, Cat., Agr. 156, 5); par suite « poudre très fine » : p. *tūris, piperis*, etc. Ancien (Cat.), technique. M. L. 6636. Même variation de genre que dans *sanguen* et *anguis*.

Dérivés : *pollināris*, -rius, épithète jointe à *cribrum*; *pollināta*, M. L. 6640 a; *pollināceus*, -ninus (Gl.).

Cf. *polenta* et *puls*.

Comme en gr. *παιμάλη* « fleur de farine » à côté de *πάζη* « farine très fine », hom. *παλύνω* « je délaye de la farine d'orge », lat. *pollen* est un mot expressif provenant du vocabulaire familial; il, que rien ne conduit à expliquer par *-ln- devant un suffixe -u-, est donc une gémination expressive, qui ne se retrouve pas dans le dérivé *polenta*; cf. *mamma* : *mamilla*. Le slave a des formes à redoublement signifiant « cendre » : *pépeliū* et *popeliū*. Le latin a, d'autre part, *puls*, *pultis* en face de gr. *πόλτος* « bouillie » (si *puls* n'est pas un emprunt au grec, peut-être par un intermédiaire étrusque); le celtique offre des formes parentes, avec -lt- gémigné : m. ir. *liúiu*, gall. *liúit* « purée, soupe à la farine » (v. Pedersen, V. Gr. d. k. Spr., I, p. 160). Le sanskrit a, de son côté, un terme sans doute aussi d'origine populaire avec son l : *pālālam* « grains écrasés, bouillie ». — De plus loin, cf. lat. *pulvis*, *pulmentum*, *pulpa* (de **pel-*?).

polleō, -ēs, -ēre : être fort ou puissant; l'emporter, dominer. — Souvent joint à *possum*, avec lequel il allitère. Bien qu'attesté à l'époque classique et dans la littérature impériale, le verbe a une couleur archaïque; c'est un équivalent « noble » de *possum* : *pollens* est dans Salluste, qui archaïsme, mais non dans Cicéron. Non roman.

Dérivés et composés : *pollentia* : pouvoir, force (archaïque). Personnifié dans T.-L. 39, 7, 8; *antepollēō* (Apul.); *praepollēō* (ne semble pas attesté avant T.-L.), formés sur *ante-*, *prae-cellō*. Noms propres : *Pol-lentus*, -tiō, -tīanus, -tinus.

Le rapprochement avec ir. *oll* « grand », (h)uiliū « plus grand » est plausible, d'autant plus que *ollam* est le titre d'un degré supérieur en quelque ordre de connaissances. Mais on ne peut aller plus loin; et cela n'indique même pas si -ll- est ici -ll- gémignée expressive ou un ancien *-ln-.

pollex, -icis m. : 1^o pouce; gros orteil; 2^o coursion (cf. *reses*), nœud d'un arbre. Peut-être ancien adjectif. Joint comme tel à *digitus*, Caton, Agr. 20; Cés., B. G. 3, 13, 4. Panroman (sauf roumain).

Dérivé : *pollicāris* : d'un pouce; demeuré comme substantif avec le sens de « pouce » dans les langues romanes, à côté de *pollex*, M. L. 6637 et 6638 (cf. Orib. VI, p. 615). Cf. aussi M. L. 6639, **pollicāta*, et 6640, **pollicūlāre*.

L'explication « *ab eo quod pollet* » (cf. Ateius Capito ap. Macr. 7, 13, 11; CGL V 556, 8; Isid., Or. 11, 1, 70) n'est qu'un calambour.

On rapproche v. sl. *palci* « doigt » (où -cl- est un suffixe secondaire du slave; cf. r. *bez-pālyj* « sans doigts », pol. *paluch* « pouce »). Étant donné le sens, le -ll- peut provenir d'une gémination expressive, normale dans un mot de type populaire en -ez. Un rapprochement avec la racine signifiant « toucher, sentir » qui figure dans *palpāre* n'est pas exclu : v. sl. *prāstū* et lit. *pirštus* « doigt » ont été rapprochés de skr. *sprāti* « il touche ». — Tout ceci hypothétique.

polliceor : v. *liceō*, *liceor*.

pollingō, -is, -xi, -etum, -ere : laver les cadavres et les préparer pour le bûcher. Attesté depuis Plaute jusqu'à la Vulgate.

Dérivé : *pollin(ictor)* (*pollictor*, Non. 157, 22) m. : celui qui fait la toilette des morts.

Une explication probable ne pourrait sortir que d'une histoire précise des usages. Rattaché à l'irl. *nigim* « je lave » par Vendryes, R. Celt. 47 (1930), 442-444.

polluceō, -ēs, -lūxi, -lūctum, -lūcere : placer des mets sur l'autel en vue d'un banquet de sacrifice, placer en offrande : *Heruli decumam pollucere* (cf. *[de]cuma facta poloucta*, CIL I 531); *pollūctum* : offrande, banquet rituel; *pollūcibilis* : digne d'être offert en sacrifice, « somptueux »; *pollūcibiliter* (Plt.); *pollūcibilitās* (Fulg.); *pollūctūra* (Plt.); *pollūctiē*; *pollūctāre* : consacrer (Gl.).

Vieux termes du rituel, conservés seulement chez les auteurs archaïques ou archaïsants.

L'explication par **por-lūceō* « faire briller (?) » soulève toute sorte d'objections. On a rapproché le groupe

de sl. *lučiti* « rencontrer »; v. sur ce groupe Trautmann, *Balt. sl. Wort.*, p. 151 sqq. Le mot ne pourrait s'expliquer à coup sûr que si l'on connaissait l'histoire du rituel.

polluō, -is, -uī, -ūtum, -ere : souiller, salir (sens physique et moral); polluer (langue de l'Eglise). Classique (Cic.), appartient à la langue écrite. Non roman.

Dérivés et composés (tardifs) : *pollutiō; pollūtrix; impollūtus* (époque impériale = ἀβλῦτος); *impolluō* (tardif, d'après *inquino*).
De **por-luō* : v. *lutum, lustrum*.

polubrum, -ī (ā?) n. : *pelluuium in sacrificiis uas quod nos petuem uocamus*, F. 286, 28 (et P. F. 287, 14); *polybrum, quod Graeci χέρονδα, nos trullium uocamus*. *Liuius* (Od. 5) : « *argenteo polybro, aureo egluto* ». *Fabius Pictor lib. XVI* : « *aquam manibus pedibusque dato, polybrum sinistra manu teneto, dextera uasum cum aqua* », Non. 544, 20. Seuls exemples du mot. Sans doute de **po-lou-dhrom*; cf. *lauō*; et *delābrum*?]

pōlypus, -ī m. : 1° poulpe, pieuvre; 2° cutio (Marcel.). Emprunt ancien (Plt.) au gr. *πολύπος* (dor.), latinisé. M. L. 6641.

Dérivé : *pōlypōsus* (Mart.).

pōmiliō : v. *pūmiliō*.

pōmēlida, -ae f. : sorte de néflier (Isid. 17, 7, 12). Déformation de *πομηνλίδα* accusatif de *πομηνλίς* (cf. *ἐμπηνλίς*), peut-être sous l'influence de *pōmum*. V. Sofer, p. 57.

pomoerium, pomērium : v. *mūrus*.

pōmpa, -ae f. : procession. Emprunt déjà dans Plt. au gr. *πομπή*.

Dérivés tardifs : *pompātus, -ticus; pompālis, -bilis; pompō, -ās* = *πομπεύω; pompōsus; depompō; expompō* = *ἐκπομπεύω, στήλιτεύω* (langue de l'Eglise), etc. Celtique : irl. *poimp*.

pōmus, -ī f. : arbre à fruits; *pōmum, -ī* n. : fruit. Ancien (Cat.), usuel. Panroman. M. L. 6645; B. W. pomme.

Dérivés et composés : *pōmārius* : de fruit ou d'arbre à fruit; *pōmārius* m. : fruitier; *pōmārium* et *pōmētum* : verger (de pommes, cf. *mālārium* : *pōmārium*, Gl.) (Pall.), M. L. 6642; *pōmāriolum* (tardif); *Pōmāriēnsis; pōmēlārius* (Gloss.); *pōmōsus; Pōmōna* : déesse des fruits; *nālis; pōmārium, mollis et liquidus cibis ex pomis* (Gloss.); *pōmātiō; pōmifer*. Les diminutifs *pōmulum* et *pōmusculum* sont attestés à basse époque avec le sens de « petite pomme », qui correspond au sens pris par *pōmum* dans certaines langues romanes.

Pour la coexistence de *pōmus* et *pōmum*, cf. *pirus* et *prum*. Aucune étymologie n'est connue. Doit être emprunté, comme le sont en général les noms latins de fruits. Les formes omb. *pum mune*, dat. « *Pōmōnō » ou « Pōmōnī », vest. *pōimunien* « in Pōmōnī », sont obscures; cf. peut-être *Poemanae* d'une inscription d'Espagne, CIL II 2573.

pōndus : v. *pendō*.

pōne : *grauī sono ponitur pro loci significatione*, F. 292,

16. Adverbe et préposition archaïque, repris par la langue impériale « derrière » et « par derrière ». Cf. *super-ne*. Cf. omb. *postne* (opposé à *perne* « ante »), *pustnaiaf* « *posticās* ». Remplacé par *post*.

V. *post*. On ne peut déterminer si *pōne* repose sur **pos-ne* ou sur **post-ne*; l'ombrien appuie la seconde explication, qui a aussi pour elle l'existence de *post*.

pōnō, -is, posul, (puis posui), positum, pōnere, Pōnō est issu de **po-sinō* > **pozno* > *pōnō*, composé d'aspect « déterminé » indiquant l'action arrivée à son terme. Le parfait ancien est *posiui* (*poseiuei*, CIL I² 638, 3, 132 av. J.-C.). *Posui* a été fait sur *positum*, sur le modèle *monitum/monui*, le rapport avec *sinō* ayant cessé d'être senti. Sens propre « mettre à l'écart ». S'emploie usuellement dans le sens de « poser, placer »; mais la valeur ancienne apparaît dans des expressions comme *pōnere uitam, arma, dolorem, p. oua* (Ov.) (à côté de *dēpōnere*, plus fréquent parce que *pōnō* apparaissait comme un verbe simple, cf. *sinō*), où le verbe signifie « abandonner, déposer ». Usité aussi dans le sens de *prōpōnō* « proposer ». A remplacé *faciō* dans le sens concret de « placer ». A traduit dans le langage abstrait le gr. *τίθημι* comme *positiō, positiura* (Lucr.) traduit *θεσις, θέλυα; positiuius, θετικός* (d'où irl. *positi*). *Positiō* n'apparaît, du reste, qu'à l'époque impériale (*positor* « fondateur » est une création d'Ovide). Cicéron l'ignore, quoiqu'il emploie *prōpositiō* (= *πρόθεσις* et *πρότασις, πρόβλημα*), *compositiō* (= *σύνθεσις*), *dispositiō* (= *διάθεσις* et *οικονομία, τάξις*), *expositiō* (= *πρόθεσις, πρόφασις*), *praepositiō* (= *πρόθεσις, πρόβλημα, πρόβλημα*). Cf. encore *appositum* = *ἐπιθετον, apposituius* = *ἐπιταγματικός*. La langue de la rhétorique, de la grammaire et de la philosophie a ainsi calqué sur *τίθημι* et ses composés tous les termes techniques dont elle avait besoin. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 6647, et **pōntiāre*, 6648.

En gallo-roman, *pōnere* s'est spécialisé dans la langue rustique au sens de « déposer ses œufs, pondre » (cf. *cu-bāre*), tandis que *pausāre* prenait le sens de « poser »; v. B. W. s. u. Il est probable que la ressemblance de forme entre *pōnere, pausāre* et *pausātum, positum* a joué un rôle dans cette évolution. Le participe *pōnentem* (scil. *sōlem*) a désigné la région où le soleil se couche, le « ponent ».

Autres dérivés de *pōnō* : *positus, -ūs* m.; *positura* : position, emplacement (sens concret); *positor* (voir plus haut).

Pōnō a été traité comme un verbe simple et a fourni une nombreuse série de composés avec leurs dérivés : *ante-, ap- (ad-)*, M. L. 551 et 552, *apposita*; 553, *appositicius*; *circum-, com-*, M. L. 2103 et 2105, *compositus*; *contra-; de-*, M. L. 2572 et 2573, *depositum; dis-*, M. L. 2682; *ex-*, M. L. 3054, et germanique : v. h. a. *spundō*; britt. *esponio*; im- (et *superim-*), M. L. 4314, *inter-, op-post-, prae-*; M. L. 6722, *praepositus* et *propositus* (irl. *propost*, v. h. a. *probst*, all. mod. *Profess, Propst*); *prō-re-*, M. L. 7225; *sē-, sup-*, M. L. 8469; *super-, trans-*, avec leurs dérivés et leurs composés. Presque tous ont un sens abstrait à côté de leur sens physique. Il n'y a pas de composé avec *abs-* (on pourrait avoir **aspōnō* comme *asportō*), sans doute à cause de la formation même de *pōnō*.

A basse époque, dans le Digeste et la langue de l'Eglise, apparaissent *impostor, impostura*; cf. Dig. 21, 1, 4, 3, *impostores aut mendaces aut litigiosi*, avec le sens conservé dans le fr. « imposteur, imposture ». Ce sens est dérivé d'un emploi de *impōnere* qu'on trouve déjà à l'époque de Cicéron dans la langue familière; cf. Cic., Q. fr. 2, 6, 5 : *Catoni egregie imposuit Milo nos-ter*; proprement « faire porter sa charge à quelqu'un », *impōnere onus alicui*, puis absolument *impōnere* « tromper, imposer à ».

V. *po-*.

pōns, pontis m. : pont, passerelle. Attesté de tout temps. Panroman. M. L. 6649, et celtique : britt. *pont*; quelques formes romanes sont féminines, comme ont tendu à le devenir les mots en *-is*, ce qui suppose sans doute un nominatif **pontis*.

Dérivés et composés : *ponticulus* m., M. L. 6650; *pontō, -ōnis* m. : bac, pont de bateaux, ponton, M. L. 6652; *pontilis, -e* (Vég.) : *pontōnium* (Isid., Or. 19, 1, 24); *dēpontāni* : *-i senes...* qui *sexagenarii* de *ponte* *deicibantur*, P. F. 66, 5 L.; et *dēpontō, -ās* (Varr.); *pontārius* = *γεφυροβάτης* (Gloss.); *pontarchus* (Inscr.). Pour *pontifex*, v. ce mot.

Les langues indo-européennes orientales ont pour « chemin » un mot dont le védique montre bien la flexion singulière : nom. sing. *pānthāh* = av. *panthā*, acc. sing. *pānthām* = av. *panthām*; gén. sing. *panthāh* = av. *panthā*, instr. pl. *panthibhih* et loc. pl. *panthi*; le v. perse a *paθim* : le slave et le vieux prussien ont normalisé, le premier avec vocalisme radical *o* : *poθi*, et le second avec vocalisme zéro : *pintis*. Le mot ne se retrouve clairement nulle part : l'arménien a *hun* « gué »; le grec n'a que des formes thématiques : *πάτος* « chemin » et peut-être *πόντος* « mer » (au sens de « lieu de passage »). Sur osq. [p]ūnttram (ou [h]ūnttram); v. Vetter, *Hdb.*, p. 48. Pour la forme, lat. *pōns* serait superposable à v. sl. *paθi* (masculin); pour la spécialisation de sens, v. Benveniste, *Word*, 10 (1954), p. 256 sqq. Les noms du « pont » varient d'une langue à l'autre et vont à l'intérieur d'une même langue, comme on le voit par les formes grecques : att. *γέφυρα*, béot. *ζέφυρα*, créet. *ζεφυρα*, lac. *ζεφουρα*, et même chez Hésychius, *βουφώρας* *γεφώρας*. De même, en germanique, v. isl. *brú* (cf. peut-être gaul. *briva* « pont ») ne concorde pas avec la forme élargie v. h. a. *brucca*, v. angl. *brycg*.

pontieus, -a, -um du Pont; adjectif dérivé de *Pontus*, appliqué à des objets originaires de cette région : *pontiane* nuts « sorte de noisettes », *mūs ponticus* « hermine » etc. Est demeuré dans ces acceptions dans certains dialectes italiens, cf. M. L. 6651; cf. aussi **panticanus*, sous *pantex*.

pontifex (pontufer), -ficis m. : prêtre, pontife. — Considéré par les anciens comme un composé de *pōns*; cf. Varr., L. L. 5, 83 : *pontifices... a ponte arbitror : nam ab his subiticiis est factus primum ut restitutus saepe, cum ideo sacra et uis et cis Tiberim non mediocri ritu fiant. La secūris (secesspit) qui fait partie des insignes du grand pontife rappelle peut-être leur première fonction : Rome est la « ville du Pont »; c'est le point par où normalement communique l'Italie du Nord avec l'Italie du Sud et le pont sur le Tibre est la raison d'être*

initiale de la ville. M. Bonfante, après Taubler, *Stzb. Ak. Heidelberg*, 1931-1932, 2^e Abt., 67 sqq., a supposé — sans grande vraisemblance — qu'il y avait dans *pōns, pontifex* un souvenir de la civilisation des palafittes; v. l'article cité sous *pāgus*. Mais l'explication de Varron n'est peut-être qu'une étymologie populaire, et le mot en latin n'a jamais désigné qu'un membre du principal collège des prêtres romains qui avait la surveillance du culte officiel et public, dont le chef était le *pontifex maximus* et dont rien dans les fonctions n'indique un rapport avec *pōns*. Ancien terme du rituel, conservé par la langue religieuse et officielle. Adopté par la langue de l'Eglise et passé par elle sous des formes savantes dans les langues romanes; de même irl. *pontific*.

Dérivés : *pontificius; pontificālis; pontificātus, -ūs* (= *ἐπισκοπών*); *pontificium* (cf. Löfstedt, *Eranos XLIV* 343).

V. *pōns*.

pontus, -ī m. : mer; vague. Emprunt au gr. *πόντος*; attesté depuis *Ennius*; uniquement poétique. Composé : *pontuagus* (Anth. Lat.). V. *pōns*.

popa, -ae m. : prêtre inférieur, chargé de conduire la victime à l'autel et de l'abattre avec un maillet ou avec le côté non tranchant de la hache (différent du *cultrarius*, qui l'achevait avec le couteau) et préposé aussi à l'entretien du feu, de l'encens, etc. Mot de couleur populaire, peut-être dialectal (osco-ombrien et de la même racine que lat. *coquō*, cf. osq. *Pūpidiis* [= *Pōpidius*] en face de *Cocidius*, et *popina*). Mais une origine étrusque n'est pas impossible; la forme en -a, masculin de caractère populaire, serait en faveur de cette explication (cf. *scurra, uerna*, etc.). On a en étrusque *pupa, pupa, pupana*.

popia, -ae f. : cuiller, louche : *ζωμήσεις*, CGL III 366, 30. Se trouve dans le Testamentum Porcelli et dans les Gloses. Mot vulgaire et tardif; demeuré dans fr. *poche*. M. L. 6653; B. W. s. u.

popina, -ae f. : cabaret, gargotte, restaurant à bon marché. Mot emprunté à l'osque, de caractère populaire, correspondant pour la forme au lat. *coquina*.

Dérivés : *popinor, -āris* : fréquenter les cabarets; *popinā, -ōnis* m. (cf. *ganēd*, etc.) et *compopinō* (Gloss.); *popindis, -rius, -lor*.

poples, -itis m. : jarret, puis « genou ». Columelle distingue *poples* de *genū*, 6, 2, 13 : *oleo et sale genua poplitaeque et crura (bouis) conficienda sunt*; c'est par une extension de sens, fréquente en poésie, que Virgile dit, *Ae* 12, 926-927, *incidit ictus | ingens ad terram duplicato poplite Turnus*. Attesté depuis Accius; classique. Pas de dérivés. Non roman. Semble bien une forme à redoublement, mais l'étymologie en est obscure.

poplicus : v. *populus*.

populō, -ās, -āul, -āre (et *populor, -āris*) : ravager, dévaster (*agrās*). Ancien, classique, usuel. La forme active est aussi anciennement attestée que le déponent (*populatur, Naev.; populauit, Pac.; depopulant, Enn.*, etc.). Mais il est impossible de prouver qu'elle l'a précédé et d'attribuer, comme le fait, par exemple, J.

B. Hofmann, *De uerbis... deponent.*, p. 44, *populor* à l'influence de *praedor*.

Dérivés et composés : *populābundus*; *populābilis* (Ov.); *populātio*, -tor, -trix; *populātus*, -ūs; *compopulor* (tardif); *depopulō* (-lor), déjà dans Ennius, et ses dérivés; *perpopulor* (T.-L., Tac.), d'après *peruastō*.

L'explication du surnom de *Iūnō Populōnia* par « qui protège contre le pillage » est due à l'étymologie populaire; la forme correcte est *Iūnō Populāna*, sans doute dérivée de *populus*; cf. *campus/campānus*, etc.

On peut se demander si *populō* n'a pas été refait sur *dēpopulō* « épeupler »; d. agrēs, etc., d'après *spoliāre/dēspoliāre*; *uastāre/dēuastāre*. Cf. aussi *dēpeculor* et *peculor*, *pilō* et *ēpilō*. V. toutefois, Skutsch, *Glotta*, 3, 203, qui soutient, sans grande vraisemblance, que *populor* a pu signifier dès l'origine « épeupler ».

Étymologie incertaine.

populus, -I m. (*popol-*, Lex Bant., CIL I² 582, 14; *poplo*, CIL I² 40; *poplus*, *poplom*, CIL I² 614 (189 av. J.-C.)), CIL I² 25 Colum. Rostr.; cf. aussi le *pilumnoe* *poploe* du Carmen Saliare) : peuple, ensemble des citoyens, cf. Cic., Rep. 1, 25, 39, *res publica*, *res populi* : *populus autem non omnis hominum coetus quoquo modo congregatus*, *sed coetus multitudinis iuris consensu et utilitatis communione congregatus*; s'oppose à la fois au sénat (cf. la formule *senatus populusque Romanus*) et à la plèbe (cf. T.-L. 2, 56, 12, *non enim populi sed plebis eum (tribunum) magistratum esse*). Toutefois, à l'époque impériale, quand a été per le sens de la vieille organisation sociale et politique, *populus* s'emploie pour *plēbs*; cf. Mart. 8, 15, 3, *dat populus, dat gratias eque, dat tura senatus*. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 6654. Celtique : irl. *popul*, britt. *pobl*.

L'adjectif correspondant est *pūblicus*. On a bien épigraphiquement *poplicod*, S. C. Bac., *poplice*, Lex Bant., et le nom propre *Popilius*, mais la graphie *puplicis* qu'on trouve dans la Lex Acilia repetundarum laisse entrevoir que *poplicus* est une graphie étymologique au lieu de *pūblicus* (comme sans doute *Poplicola* pour *Publicola*?); cf. aussi *puplicum* donné par A dans Plt., Ru. 562. L'adjectif qui sert à *populus* n'a rien à faire étymologiquement avec lui. Les textes littéraires ne connaissent guère que *pūblicus* (avec ū, cf. *pūblicom*, CIL I² 402).

Dérivés et composés : *populāris* : du peuple, populaire; en particulier, dans la langue politique, correspond au gr. δημοτικός, δημαγωγός, par opposition à *optimatēs* = οἱ ἄριστοι : *populāres* « les démocrates »; *populāris* a pris vite la même nuance péjorative que *populus*; de même *populārīter*. *Populārīs* désigne aussi celui qui est du même peuple, du même pays (Plt., cf. Poe. 1039, 1041) et, par suite, prend un sens analogue à celui de *familiaris*. De là vient l'emploi dans le sens de « qui est au courant de, complice » : *populares coniurationis* (Sall.); *populārītās*; *populātīm*; *populātio* (bas latin, Sédulius); la langue classique ne connaît que *populātio*, dérivé de *populor*; *populōsus*, *populōsītās* (tardifs); *popellus* : menu peuple; *Pop(u)lūgia*, -trum. Voir aussi *populo*.
Mot italique : ombr. *puplum*, *poplom* « populum »,

fal. *Poplia* « Publia », ombr.-étr. *puplece* « Publicius », qui ne se retrouve pas ailleurs. Forme à redoublement comme *titulus*; *tutulus*; il est très douteux que la forme simple se trouve dans *manipulus*. Rien ne permet de décider quelle peut être la racine, celle de *plēbs*, celle de *plēō* ou quelque autre, ni s'il y a un rapport avec le radical de *plēbs*. Un emprunt n'est pas improbable, de même que pour *plēbs* (cf. étr. *pupluna* et le nom de ville *Populōnia*). *Populus* est le terme que Tite-Live emploie à plusieurs reprises pour désigner les douze cités confédérées d'Etrurie; cf. IV 23, 5, et IX 37, 12. — Sur un rapport possible entre étr. *jufluns/pupluna* et *populus*, v. Devoto, St. Etruschi, 6, 243 sqq.

pōpulus, -I f. : peuplier. Depuis Ennius (A. 577). Panroman (avec des altérations diverses). M. L. 6655; B. W. s. u.; passé en celtique : irl. *pobhuil*; en germ. *Pappel*, alb. *pl'ep*, et en slave, avec dissimilation : v. sl. *topoli*.

Dérivés et composés : *pōpuleus*; *pōpulus* (Plt., Ca. 384); *pōpuleus*; *pōpuleum*; *pōpuler* (Ov.).

On a rapproché soit πτελέξ, ép. πτελέξ « orme », soit ἀπκλόν αἰγερὸς « peuplier noir » (Hés.), qui soulèvent l'un et l'autre des difficultés de forme et de sens.

por- : forme de préverbe alternant avec *pro* et *per* qu'on a dans *polliceor*, *porḡo*, *porriciō*, *portendō*, peut-être dans *pollingō*. Cf. *porḡo*.

-por : second élément de composés que les grammairiens citent dans *Gaipor*, *Lūcipor*, *Mārcipor*, qu'ils expliquent par *Gai puer*, etc.

porca, -ae f. : -ae appellantur rari sulci, qui ducuntur aquae deriandae gratia, dicti quod porcent, i. e. prohibent aquam frumentis nocere (étymologie populaire); *nam crebriores sulci limi uocantur*, Fest. 244, 6; désigne aussi la partie proéminente du sillon par opposition à *lira* : cf. CGL V 576, 37, *porca*, quod constat in arando; quod defusus est, *lira*; et P. F. 274, 19, *porcas*, quae inter duos sulcos fiunt, ait Varro dici quod porrigant frumentum (autre étymologie populaire). En Espagne, le mot s'appliquait à une mesure de terre, d'après Colum. 5, 1, 5. — Mot technique conservé en italien, catalan, espagnol et, avec un suffixe de dérivation, en roumain. M. L. 6657, *porca*.

Dérivés et composés : *porculētum* (Plin.) : champ divisé en *porcae*; *imporciō* (Col.), glossé ἀνακλῶ; *imporcellor* « qui porcas facit in arando »; P. F. 96, 3, nom donné à une divinité rustique; cf. Serv., in G. 1, 21.

Cf. sans doute gallo-roman **rica* (fr. *raie*, prov. *rega*), M. L. 7299, gall. *rhych* « sillon » (avec trace du même mot, au datif pluriel, dans le composé irl. *etrigib*), v. angl. *furh*, v. h. a. *furuh* « sillon »; donc un mot indo-européen occidental **pḡkā* dont l'extension est moindre que n'est celle du mot représenté par lat. *lira*.

porcastrum, -I n. (Ps.-Apul.) : pourpier. Le nom qui semble dérivé de *porcus* « pendendum muliebre » en raison de certaines propriétés de la plante, cf. Plin. 20, 210, qui serait « l'herbe à la matrice » (André), se présente aussi sous d'autres formes : *porcilla* (Plin.), *porcillagō* (Orib.), *porcacla* (Rufin, podagr. 34), *portulaca*,

etc.; cf. M. L. 6662 et 6679; passé en germanique : v. h. a. *burcel*, all. *Burzel*. Le fr. *pourpier* vient de *pulli pēs*; v. B. W. s. u.

Mot populaire, de type mal fixé. *Porcastrum* est fait comme *oleaster* (cf. *porcastrer*, -tra sous *porcus*), *porcellagō* comme *lappagō*, *portulaca* comme *lingulaca*, etc.; l'ital. *porcellana* suppose **porcillāna*. V. *porcus*.

porcelliō : v. *porcus*.

porcet : v. *arceō*.

porcus, -I m. : porc domestique. Nom générique : le mâle se dit *uerres*, la femelle *scrōfa*. Toutefois, Caton emploie *porcus* *femina* et *porca* pour désigner la femelle; l'ombrien a aussi *porca*, *purka* « porcās »; et *porcus*, *porca* sont tous deux attestés dans les langues romanes, cf. M. L. 6666, *pōrcus*, et 6656, *pōrca*. *Porcus* traduit aussi le gr. χοῖρος (ou χοῦρᾶς) « pendendum muliebre », Varr., R. 2, 4, 10, cf. le sens de « porcelaine », coquillage en forme de vulve; *porcus marinus* (Plin.) désigne le « marsouin » ou cochon de mer (il n'y a pas lieu de distinguer, avec F. Muller, de *porcus* « porc » un **porkos* désignant un poisson, qui serait apparenté à gr. πέρκη, m. irl. *orc* « saumon », cf. figure *Porcobera*; l'étymologie même de *marsouin* de v. h. a. *merisuin* confirme l'identité avec *porcus*). Cf. les composés passés dans les formes romanes *pōrcēptiscis* (Gloss.), M. L. 6664 « dauphin »; **pōrcēpsinus* « porc-épic », M. L. 6665.

Dérivés : *porculus*; *porcellus* « porcelet » (et *porcula*, -cella), M. L. 6660, britt. *porcell*; d'où *porcellio* : armadillo, cloporte; ainsi nommé en raison de sa ressemblance avec le porc; cf. *cutiō*; *porcinus*; *porcellinus* : de porc; *porcina* (sc. carō) f., M. L. 6663; *porcinārius* : charcutier; -rium : porcherie; *porcarius* : porcher, M. L. 6659; *porcāricius*, M. L. 6658; *porcetra* : truie qui a mis bas une fois (cf. Melissus et Pompon. ap. Gell. 18, 6, 4), dont la forme rappelle *exetra*; *porcilia* : jeune truie; *porciliāris*; *porculatio* : élevage des jeunes porcs; *porculātor*; **porcile* : étable à porcs, M. L. 6661; *porcastrer*, *porcastra* : petit cochon; *porcastrinus* (Orib.).

Cf. aussi *Porcius*, *Porcia*, gentilices romains. Sur l'existence d'une forme *proculēna* dans Plt., Mil. 1060, v. Lindsay, *Early lat. verse*, p. 77 et 145. Mais les manuscrits palatins ont *proculēm* et les manuscrits de Priscien *proculēnam*.

Mot propre à une partie seulement de l'indo-européen et qui, à la différence de **sū-* (v. lat. *sās*), désigne uniquement l'animal domestique. Cf. irl. *orc*, v. angl. *farh* et v. h. a. *farah*, lit. *pašas*, et, pour désigner l'animal jeune : serbe *prīse*, russe *porosēnok* (pluriel *porosjāta*). Les textes de Varro sur lesquels on fonde l'existence d'un *πόρκος* grec sont obscurs ou corrompus (L. 5, 97; R. 2, 4, 17); le mot avec ce sens ne figure que chez Plutarque, où il est donné expressément comme un mot latin. M. Benveniste a donné des raisons de croire que *porcus* désigne surtout le jeune porc; cf. BSL 45, 1949, p. 74-91.

porḡo : v. *porrigō*.

porriciō (*poriciō*), -is, -ēci et -ēxi, -ectum, -icere) : synonyme de *prōducere* (cf. Varr., R. 1, 19), usité surtout dans la langue religieuse au sens de « présenter

les entrailles de la victime », *erta por(r)icere*, d'où l'expression proverbiale *inter coesa et porrecta*, ut aiunt, Cic., Att. 5, 18, 1. Substantif dérivé : *porriciae* (Arn.).

Sans doute de **por + iaciō*; le double r est peut-être dû secondairement à l'influence de *porrō* ou de *porrigō*, avec lequel le verbe a pu se confondre (d'où le parfait *porrici*); l'abrégé de Festus 244, 4, a une forme avec r simple *poriciam* qu'il gloss *porro iaciām*; et Non. 47-4, explique *porrectum* est... *porro iactum*. V. Wacker, *Nagel*, *Vorles. über Synt.*, II, 169.

porrigō, -inis f. : sorte de teigne (gl. πύρρα); pityriase (Hor., Cels., Plin.); *porriginōsus*. Peut-être dérivé de *porrum*, *porrus* « poireau ». V. Ernout, *Philologica* I, p. 179.

Sur la confusion avec *prūrigō*, v. Svennung, *Untersuch.* 2. *Palladius*, p. 599 sqq. M. L. 6667 a.

porrigō, -is : v. *regō*. M. L. 6667, et *exporrigō*, 3055.

Porrima : nom d'une déesse associée à *Postuerta* dans Ov., F. 1, 633, dite aussi *Anteuorta*, *Prōsa*, et qui est sans doute une épithète de *Carmenta*; *Carmentis*, déesse de l'accouchement (?).

porrō adv. (*porrō*, *July*, 11, 9; *porod* sur une ciste de Préneste ancienne, CIL I² 560) : en avant, en continuant (se dit de l'espace et du temps), en allant plus loin. Marque souvent une progression dans un raisonnement; ou s'emploie aussi comme interjection d'encouragement. Ancien, usuel, classique. M. L. 6669.

Composé : *prōporrō* (Lucr.).

Adverbe du groupe de *prō*. Le gr. *πόρρω* (att. *πόρρω*) semble formé de même. L'existence de la forme *porod* (si l'inscription est authentique) à Préneste rend peu vraisemblable un emprunt au grec.

porrum, -I n. (*porrus* m.) : poireau. Ancien. Panroman. B. W. s. u.; M. L. 6670, *porrum* : germanique : v. h. a. *pfurro*, etc.

Dérivés : *porriō* (Anthim. 17, 13), M. L. 6668; *por-rāceus* (Plin.); *porrina* (Cat.); et sans doute *porrigō*. Cf. gr. *πράζω*. Sans doute mot méditerranéen, passé de manière indépendante en grec et en latin.

porta, -ae f. : passage; cf. Vg., Ap. 4, 82, *ac uenti, uelut agmine facto*. | *qua data porta ruunt*; sens encore conservé dans les expressions géographiques : *Portae quae alibi Armeniae, alibi Caspiae, alibi Ciliciae uocantur*, cf. gr. *πύλαι*; spécialisé dans le sens de « porte » (cf. la valeur de *iānus*, *iānuo*), surtout d'une ville (« c'est-à-dire de « passage sous le rempart »), par opposition à *forēs* « porte de la maison »; cf. Ov., Am. 4, 9, 20, *hic (miles) portas frangit, ut ille (amāns) fores*. Mais cette distinction ne s'est pas maintenue et *porta*, double de *ostium*, avec le sens général de « porte », a éliminé *forēs* dans les langues romanes; v. B. W. s. u. Un doublet *portus* est conservé dans la loi des XII Tables; cf. Fest. 262, 19, *portum in XII (2, 3) pro domo* (erreur de Festus, il faudrait « *pro porta* » ou « *pro foribus* ») *positum omnēs fere consentiunt* : « cui testimonium defuerit, [h]is testis diebus ob portum obuagulum ito ». Cf. encore *Portūnus*, *angiportus*, -ium. La langue a réparti dans des emplois différents *porta* et *portus*, ce dernier ne signifiant plus que « port ». Ancien, usuel; panroman.

M. L. 6671; passé en germanique : v. angl. *port*, v. h. a. *pforta* « Pforte », etc., et en celtique : britt. *portih*.
Dérivés : *portula* : guichet, M. L. 6678; *portārius* (Vulg.) : portier, forme tardive, et sans doute vulgaire, faite comme *ostidiarius*, qui s'est substituée à *idāitor*, M. L. 6673. Cf. aussi *porticus* et *portiō*, -ās; *trānsportāneus* (Cassiod.).
V. *portus*.

portendō, -is, -dī, -tum, -ere : ancien terme de la langue augurale composé de **por-* et de *tendō* « annoncer, prédire », cf. *ostendō*; *portentum* : présage révélé par quelque phénomène étrange ou contraire aux lois naturelles; de là « chose merveilleuse, monstruosité, monstre » (même développement que dans *monstrum*); *portentōsus*; *portentifer*, -ficus, -loquium. Ancien, usuel et classique. Une distinction entre *ostentum*, *portentum*, *mōnstrum* est tentée par Fest. 284, 4: *portenta existimant quidam grauiā esse, ostenta bona*; *adī portenta quaedam bona, ostenta quaedam tristia appellari*. *Portenta, quae quid porro tendatur, indicent*; *ostenta, quae tantum modo ostendant*; *monstra* « quae » praecipiant quoque remedia.

On notera que le -d- de *tendō*, suffixe de présent, ne figure pas dans *portentum*.

porticus, -ūs f. (un accusatif pluriel *porticos*, attesté épigraphiquement, suppose un doublet *porticus*, -ī) : portique, passage couvert soutenu par une colonnade; porche. Ancien (Enn., Plt.), usuel. M. L. 6675; et germanique : v. h. a. *pforsih*, etc.

Semble dérivé de *portu*, *portus* comme *manica* du *manus*; serait passé à la 4^e déclinaison sous l'influence de *domus*, *portus*, et au féminin sous l'influence de *domus* et de *στῶα*, qu'il traduit, influence favorisée par le fait que la plupart des substantifs thèmes en -u- sont féminins.

Dérivés : *porticula* (-culus); *porticuncula*; *porticūtiō* « colonnade »; *porticulātio*; *porter*.

portiō, -ōnis f. : attesté d'abord seulement dans la location *pro portiōe*, déjà dans Caton, Agr. 106, 2, *siquid plus uoles aquae marinae concinnare, pro portiōe* (« conformément aux parts de chacun, en gardant les proportions ») *ea omnia iucito*, et demeurée dans la langue classique, cf. ibid. 57, 157, 7; Cic. Verr. 2, 4, 21, 46; 2, 5, 21, 35; F. 14, 32; Varr. R. R. 1, 18, 3, 4, mais qui ne se trouve pas dans César. De *pro portiōe* Cicéron a tiré un nominatif *prōportiō* pour traduire *ἀναλογία* (cf., pour le procédé, *aboriginēs*). Tim. 4, 13: *id optime assuequitur quae Graece ἀναλογία, Latine* (audendum est enim quoniam haec primum a nobis nouantur) *comparatio proportionis* (*proportionis* var.) *dici potest*; et, § 24, il emploie le même groupe à l'accusatif: *eandem proportionem comparisonemque*; ailleurs il n'a que l'ablatif (cf. Merguet, *Lexicon*, s. u.). Toutefois, l'existence de ce nominatif et de cet accusatif est contestée; cf. Plasberg, Rh. Mus., t. 53, p. 74-80; Varron use encore de *pro portiōe* pour traduire *ἀνά λόγον*, L. 10, 2: *dicam de quattuor rebus quae continent declarationes uerborum*; *quid sit simile ac dissimile, quid ratio quam appellant λόγον, quid pro portiōe quod dicunt ἀνά λόγον, quid consuetudo*; *quae explicantur declarantur*

analogiam et anomaliam (cf. *m.*), *unde sit, quid sit, cuius medi sit* (cf. 10, 37 et 36, 41, 42).

Ailleurs, Varron emploie une fois l'accusatif *proportionem*, L. 8, 57, et, en dehors de ce cas, uniquement l'ablatif *proportione*, L. 8, 50, 68, 78, 83; 9, 30, 33, 48, 61, 62, 83, 103, 110; 10, 47, qui, dans la plupart des cas, pourrait se lire en deux mots. Le plus souvent, comme César, il se contente de transcrire le mot grec *ἀναλογία*. Le caractère récent de *prōportiō* est confirmé par Quintilien 1, 6, 3: *analogia praecipue quam proximae ex Graeco transferentes in Latinum proportionem uocauerunt*; v. la note de Colson, ad loc.

C'est seulement à l'époque impériale et, semble-t-il, à partir de Pline que l'on voit apparaître *portiō* dans d'autres expressions que *pro portiōe* et, à tous les cas de sa déclinaison, dans le sens de « proportion » ou simplement comme un équivalent de *pars* « portion, partie » : cf. *portionem seruare*, Col. 11, 2, 87, et *proportionem seruata*, id. 8, 11, 6; *luna aequa portione diuisa*, Plin. 2, 42, et *magna mortalium portiō*, id. 8, 102; *ex his portiō in Italia conserdit, portiō in Illyricos sinus penetrauit*, Just. 24, 4, 2; *quamuis quota portiō facies Achaei*, Juv. 3, 61, et *portiō breuissima uitae*, id. 9, 127. A la place de *pro rata parte*, *pro sua parte* apparaissent *pro rata portiōe* (Plin. 11, 40), *pro sua scilicet portiōe* (Quint. 10, 7, 18); à côté de *pro portiōe*, on trouve *portiōe* « proportionnellement » (Plin. Col.), *ad portiōnem* (Plin.). Cf. encore *quādam portiōne*, *eādem portiōne* (Quint.), *supra portiōnem* (Col.). Les dérivés sont tous tardifs. On a : 1^o de *portiō*: *portiunculā*, attesté à partir de Pline, « petite portion »; *portiōnālis* « partiel » (Tert.); *comportiōnālis*; 2^o de *prōportiō*: *prōportiōnālis* (Front.), *āliti* (Cassiod.), *ālitiās*, *ābiliter* (tous deux dans Boèce); *prōportiōnālus*, -a, -um (Firm.).

Il n'y a vraisemblablement aucun rapport entre *portiō* et *pars*. A en juger par *pro rata parte*, l'ablatif *portiōe* doit être *pro ratiōne*, avec perte de *r* par dissimilation et amuïssement de *a* après *r*. Et le *portiōne* ainsi obtenu étant peu intelligible, on a fait *prōportiōne*, d'où *portiō* et, par l'action de Cicéron, *prōportiō*.

portisculus, -ī m. : -s *proprie est hortator remigum*, i. e. *qui eum porticam tenet, quae portisculus dicitur, qua et cursum et exhortamenta moderatur*, Non. 151, 18. Désigne à la fois l'officier de bord qui dirigeait la manœuvre des rames (*hortator*, *pauśarius*) et l'instrument qui lui servait à marquer la cadence. Ce dernier sens est peut-être le plus ancien. Dans le fragment de Caton cité par Festus, 266, 23, *portisculus* (-lum?) est joint à *flagrum*: « *portisculus est, ut scribit Aelius Stilo, qui in portu modum dat classi. Id autem est malleus, cuius meminit Cato in dissensione de regre Attalo et uetigalibus Asiae* (1) : « C. Licinio praetore, remiges scripti ciues Roma » n[is] sub portisculum, sub flagrum conscripti uenire » *passim* ».

Semble en rapport avec *portus*; cf. *acisculus* en face de *acus*, *aciēs*.

portō, -ās, -āul, -ātum, -āre : faire passer, transporter, amener au port. Le sens ancien et le rapport avec *porta* (*portus*) apparaissent dans des expressions comme *nauius quae portaret milites*, Gés., B. G. 5, 23, 3, etc., et *creritum reportare*, ibid., 2. Mais, de bonne heure, *portō*, qui d'abord comportait une idée

de mouvement, s'est employé simplement comme synonyme de *ferō* et de *gerō* « porter », auxquels il s'est finalement substitué en raison de son caractère plus concret et de sa flexion plus régulière : cf. Sall., Ca. 6, 5, *sociis atque amicis aurilia portabant*, en face de l'expression classique *auxilium ferre*. Dans la langue de l'Eglise, *portō* a même le sens de « supporter » : cf. Vulg., Isa. 53, 4, *dolores nostros ipse portauit*. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 6672. Celtique : britt. *portih*.

Dérivés et composés : *portābilis* (Sid., Aug.) et *importābilis* (bas latin); *portātio* (Sall., Vitr.); *portātor*, -trix, M. L. 6674; *portātōrius*; subst. f. *portātōria* (sc. sella).

ad- (*ap-*), M. L. 551 a; *as-* (de *abs-*), *com-*, M. L. 2104; *dē-*, *ex-*, *im-*, *re-*, *sup-*, M. L. 8470; *trāns-portō* et les dérivés ordinaires, tous avec le sens concret, tandis que les composés de *ferō* ont souvent un sens moral dérivé. L'omb. *portiaia* « portet », *portatu* « portātō », *portust* « portauerit » semble emprunté au latin.

portulāca : v. *porcăstrum*.

portus, -ūs m. : sens premier « passage » (encore dans *port. portio* « passe » dans la montagne et fr. *Saint-Jean-Pied-de-Port*) et « porte » (cf. *porta*, *angiportus*, *Portūnus*, et P. F. 48, 25, *claudere et clauis ex Graeco descendit, cuius rei tutelam penes Portunum esse putabant, qui clauim manu tenere fingeatur, et deus putabatur esse portarum*, dans la répartition des sens entre *porta* et *portus*, celui-ci a pris le sens de « entrée de port, port » (= *λῆμα*), le plus fréquent dans les langues romanes, cf. M. L. 6680 (panroman, sauf roumain), d'où le sens de « ville » de *port* en v. angl., irl. *port*, britt. *port*, et *Portūnus* est devenu le dieu des ports, comme *Neptūnus* est le dieu de la mer; cf. *Portūnālis flāmen*, F. 238, 9, et Varr. L. 6, 19, *Portunalia dicta a Portuno qui eo die aedes in portu Tiberino facta et feriae institutae*. *Portūnus* est proprement un adjectif qui a fourni les composés :

opportūnus : proprement « qui pousse vers le port », épithète appliquée d'abord au vent, terme de la langue nautique qui, en passant dans la langue courante, a pris le sens général de « qui vient à point, opportun » : de là *opportūne*, *opportūnitas* (= *εὐκαιρία*, d'après Cic., Off. 1, 40, 142). *A opportūnus* on a créé un contraire *importūnus* (cf. *importuna tempestas* dans Plt., Tri. 399, i. undae, Liv. Andr., Od. frg. 20, cf. *obnoxius, innoxius*), -itās. Le rapport avec *portus* était encore senti par les Latins; cf. Fest. 206, 19; P. F. 207, 18; 96, 16. La graphie *oportunus* est due à un faux rapprochement avec *oportet*. *Inopportūnus* est de création récente (Apl.).

Dérivés et composés : *portitor* (comme *holitor* de *holus*, *idāitor* de *iānu*), qui a deux sens se rattachant au double sens de *portus* « passage » et « port » : 1^o passeur (désigne souvent Charon, *παραβρές*), batelier, nocher; à l'époque impériale « voiturier » et « porteur » (sous l'influence de *portiō*); 2^o douanier, chargé de recevoir les droits de port, *portōrium* (issu par haplogie de **portōrium*); *portuēnsis* (*portēnsis*) : du port (d'Ostie, cf. *Ostiēnsis*); *portuōsus* (Cic.) : *importuōsus* : sans port (Sall.), calque de gr. *ἀπορτος*. De *portus* proviennent : fr. *port*, m. h. a. *port(e)*.

Le mot *portus* a des correspondants exacts dans av. *porotus* « passage, gué », mot général en iranien (pers. *rut* « pont »), v. h. a. *furt* « gué », gaul. *ritu-*, v. bret. *rit* « gué ». La comparaison de l'italo-celtique, du germanique et de l'iranien montre qu'un thème **pru-* est ancien; le vocalisme *e* est normal devant le suffixe -*tu-*; ce vocalisme n'apparaît ici qu'en nordique : v. isl. *fjörðr* « baie ». Pour d'autres mots en -*tu-* à autrefois radical zéro ancien, cf. *gustus* et *artus*. Le sanskrit ignore le mot.

Ce mot appartient à une racine **per-* signifiant « traverser » : skr. *pīpati* « il fait passer, il sauve », *pārāyati* « il fait traverser », gr. *περῶ* « il traverse, se transperce », etc.; cf. *peritus*. Le fréquentatif lat. *portāre* et le substantif *porta*, sans doute dérivé de *portāre* comme *pugna* de *pugnāre*, sont aussi des représentants de ce groupe, mais sans correspondant dans aucune autre langue. V. *per*.

pos- : v. *post*.

pōsca, -ae f. (*pusca*, Gael. Aur.) : breuvage composé de vinaigre, d'eau et d'œufs; glōsē *ὀξύγαρον*, πόσις. Ancien (Plt.), usuel. De **pō* + *scā*, sous l'influence de *ēscā* (de *ēds-ca*) coupé *ē-scā*; demeuré dans les langues romanes, M. L. 6681. V. *pōtus*.

poseō, -is, **poscō** (et *peposci*, Val. Antias ap. Gell. 7, 9, 9; sur l'absence de supin et de participe en -*tus*, v. Meillet, BSL 23, 83), **poscere** : demander. Pas de substantifs dérivés; ils ont été fournis par *postulō*, *precor* ou *petō*, *rogō*. A côté de *poscō* il y a un verbe comprenant un élargissement en -*ci* et une formation en -*lā* (cf. *ustulāre* et *petulāns*), *postulō*, -ās. Mot italique. Le latin a réparti les emplois de *poscō*, *postulō* et *precor*, les deux premiers signifiant seulement « demander » en général; *precor* s'est spécialisé dans le sens de « demander aux dieux, prier » (cf. *precēs*). Le vocalisme *o* de la racine apparaît dans *proci* et dans *prociūm*. Les anciens essayaient de distinguer *poscō* de *petō*; cf. Serv., in Ae. 9, 192, *poscere secundum Varro-nem est quotiens aliquid pro merito nostro deposcimus, petere uero est cum aliquid humiliter et cum precibus postulamus*. Mais cette distinction artificielle n'est pas observée dans la pratique. Toutefois, *poscō* ne s'emploie pas dans la langue politique au sens de « être candidat » et, par contre, il a conservé la valeur ancienne de « demander en mariage » (Plt., cf. *proci*, qui ne semble pas attestée pour *petō*; v. Köhm, *Alldeutsche Forschungen*, p. 24 sqq. Ancien, usuel et classique. Non roman.

Composés : *dēposcō* : demander énergiquement; synonyme aussi de *dēprecor*; *exposcō* : synonyme de *erōrō*, joint à *implōrō* par Cic., Mil. 34, 92; signifie aussi « demander la délivrance de »; *reposcō* : redemander, réclamer. Cf. aussi *poscinnumus* (Apl.).

Dérivés et composés de *postulō* : *postilio*, -ōnis f. : terme du rituel « réclamation faite (ou victime réclamée) par un dieu à propos d'une omission ou d'une négligence » (cf. *cōnsiliū/cōnsulō*); *postulārius*, usité dans une autre expression rituelle « *fulgura* » « éclairs lancés par les dieux pour réclamer contre une omission »; *postulātio*, -tus, -ūs; *postulātor*, -trix, -tōrius; *postulāticius*.

dēpostulō; *dēpostulātōr* (rares et évités par les bons écrivains); *expostulō* (= *exposcō*); *expostulātō*, -tus, -ūs. V. *præc*, *præcēs* et *procus*.

La racine **prek-* ne fournissait pas de présent radical indo-européen. On a recouru à diverses formations dérivées, et notamment au type de présents en **ske/-o-* qui est attesté par skr. *prachāti*, av. *prasaīti* « il interroge, il demande », par arm. *harci* « j'ai interrogé, demandé » (ancien imparfait); d'où le présent *harcanem* « j'interroge, je demande »; v. h. a. *forscōn* « rechercher ». Le présent latin *poscō* représente **porc-scō*, de **prk-skō*; le perfectum *poposci* a été fait sur ce présent avec redoublement parce qu'une alternance vocalique n'était pas possible; il remplace peut-être un perfectum radical antérieur; l'ombrien a *peporkurent* « poposcerint »; mais cette forme à vocalisme radical zéro est sans doute faite aussi sur le présent; aucun parfait ancien n'est attesté en indo-européen pour cette racine et le sanskrit n'a qu'une forme faite secondairement et tardivement sur le présent, *paprachu*, comme lat. *poposci* sur *poscō*.

Avec préfixe, sans doute osq. *comparascuster* « consulta erit » (cf. skr. *sam-prachāmi* « je consulte »); kùmparakineis « cōsiliit », que certains rattachent à *com-pescō*.

Il y avait, d'autre part, un itératif v. sl. *prosiiti*, lit. *prašyti* « demander »; le supin *prociitum* (v. *sus procus*) paraît être de ce type.

Le nom d'action *prek-* est représenté par *preccm* (accusatif singulier), *preccs*, etc., d'où *preror*. Le même nom se retrouve dans skr. *prāṭi*, v. MSL 18, 315. Le v. h. a. *frāga* en est un dérivé. La valeur juridique de skr. *prāṭi* répond en quelque mesure à la valeur religieuse de lat. *preccs*. — Pour le sens, cf. omb. *pers-nimu* « *preccātor* », perskulm « *preccātiōnem*, *sacrificiūm* », avec une forme *perk-*, sans doute secondair., de la racine; osq. *pestliim*, *peestliim* « *templum* ».

Le sens de « demander en mariage », dont lat. *procus* offre un relief, est attesté ailleurs, notamment dans lit. *piršti* « demander en mariage ».

Le celtique a un présent qui représente un type radical, anciennement athématique : irl. *aro* « je prie », v. H. Pedersen, *V. Gr. d. k. Spr.*, II, p. 457 sqq.; ce thème n'est clairement conservé dans aucune autre langue; l'aoriste véd. *āprā* n'enseigne rien de sûr.

1° *possidē*, -ēs, -sēdī, -sessum, -sidēre « occuper comme sien propre » (Benveniste), « posséder » (employé d'abord en parlant de biens-fonds; cf. la vieille formule du préteur, citée par Fest. 260, 35 sqq.); s'est appliqué ensuite à toute sorte d'objets et est devenu, par affaiblissement, synonyme de *habēre*. Ancien, usuel. M. L. 6683.

2° *possidō*, -is, -sēdī, -sessum, -sidere « prendre possession de, occuper ».

Dérivés : *possessio* : acquisition, prise en possession; et « possession » (sens abstrait et concret); *possessiuncula*; *possessius* (terme de grammaire traduisant *πρὸς τοῦ*); *possessor*; *possestris*; *possessorius*; *possessus*, -ūs (Apul.).

Le second terme de ces mots étant *sedeō*, *sidō*, le premier ne peut être que *potis*, *pote*; le sens l'indique; le traitement phonétique est le même que dans *possum*.

Il y a donc ici apposition de *potis*, cf. *possum*; par suite, on ne rencontre pas de formation du type *praeses*, *obes*, etc., ou *insidia*, *desidia*, etc. (le cas de *dissidēo* est à part; v. *dis*).

possum, *potes*, *potui*, *posse* : pouvoir, être capable de. La conjugaison de *possum* est issue de la contamination du verbe **potēō*, **potēre* (cf. osq. *pūtiād*, *pūtiāns* [puteat, -ant = possit, -int] «), qui a fourni le thème du parfait, *potui*, le participe *potēns*, et de la locution composée de l'adjectif *potis* et du verbe *sum*. **Potissimum* n'aurait pu aboutir phonétiquement à *possum*. Il faut sans doute partir des formes dans lesquelles la copule pouvait être réduite à -s, -st, **potis*(s), **potis*(t), dans lesquelles le vocalisme *e* de *es*, est à été généralisé, peut-être sous l'influence analogique de l'impersonnel *potes*, de *pote* est, fréquemment usité à côté de la phrase nominale *pote* « il est possible ». D'autre part, l's de *potis* tendait à s'amuir et *potis* devait aboutir à *pote* (cf. *magis* et *mage*). C'est cette double action qui a produit *possum*, sur lequel a été bâti analogiquement *possumus*, *possunt*, comme sur *potes* a été fait *potestis*. De ces formes il a été extrait un thème **pot-*, d'où **pot-sum* > *possum*, **pot-se* > *posse*, qui a remplacé un ancien *potesse*. C'est *possum* qui a rendu possible la formation de *possidēo*.

Néanmoins, le sentiment de l'existence de *potis* dans *possum* n'a pas tout à fait disparu et, à l'époque archaïque, on rencontre encore les formes pleines — qui sont peut-être des reconstructions étymologiques « savantes » — *potissimum*, *potis est*, et même, *potis* étant traité comme un mot invariable, *potissunt*, Plt., Poe. 227; *potissint*, Varr., R. R. 2, 2, 1; *potissii* (= *potissint*) dans une phrase impersonnelle, *ubi facilius gnoscer potissii*, CIL 12 581, 27, là où il faudrait au moins *pote sit*; de même qu'inversement *pote* se rencontre avec un sujet masculin. cf. Cat. 67, 1. Sur *potissim* a été bâti un imparfait *potissem*, dans lequel il faut voir, sans doute, non une haplogie de *potis essem*, mais une création analogique d'après le type *uelim/uellem* de *uolō*, avec lequel *possum* formait un couple naturel.

L'emploi impersonnel de *potes* a eu pour conséquence l'adjonction de la désinence d'impersonnel -ur aux formes ainsi usitées. À l'époque archaïque, on rencontre *potesur*, *possitur*, *poterātur*, *possētur* quand le complément de *possum* est un infinitif passif : cf. *nequitur et coepit*. — La langue populaire a refait secondairement sur *potui* un présent *potēō*, représenté dans toutes les langues romanes, M. L. 6682, B. W. sous *pouvoir*, et qui, historiquement, n'a rien de commun avec le verbe italique commun attesté par l'accord de l'osque et du latin ancien *potēns*, *potui*.

De *possum* dérivent les adjectifs savants *possibilis*, *impossibilis*, créés à l'époque impériale (Quintilien) pour traduire le grec *δυνατός*, *ἀδύνατος*, et sur lesquels ont été faits *possibilitās* (Arn.), *impossibilitās* (Apul., Tertullien), etc.

V. *potis*.

**posti*, *poste*, *post*, *postid*, *postēā*, *postidēā* : *post* est issu de **pos-it* (cf. ante de **anti*); l'i en finale absolue a abouti à *e* (on a encore la forme *poste* dans Enn., A. 230, *poste recumbite*; Plt., As. 915, etc.) et a pu tomber dans certaines conditions syntactiques (cf. *ac* et

atque, *nec et neque*, *animal* et *animāle*). Finalement, la forme *post* s'est généralisée, tandis que l'e final du mot du sens opposé *ante* est constant : *postquam* 'prononcé *posquam*; cf. Mar. Victor., GLK VI 22, 11), mais *antequam*; la raison de cette différence de traitement n'apparaît pas; l'osque a *ant-* comme *pūst*. **Posti* pouvait être renforcé de la particule *-dē*(e); de là *postid* (*postid locūrum*, Plt., Poe. 144, etc.), d'où dérive *postidēā*. C'est sans doute d'après *postid*, dont l'origine n'apparaissait plus, qu'a été construite l'expression *ad id locūrum*. La forme *pos-* ne semble pas remonter à un indo-européen **pos-*, mais représenter *post*, dont le *t* serait tombé dans certains groupes : *pōne*, *pōmerium*, de **postine*, **posne*, etc., cf. *postmeridiāns* et *postmeridiāns* (Cic., Orat. 47, 157; Vel. Long. 79, 3) et *pōmeridium* (Quint. 9, 4, 39); peut-être *pōmerium* (v. *murus*).

Post signifie « après, puis, depuis », « en arrière, derrière » au sens temporel ou local et s'oppose à *ante*. Comme *ante*, il est usité comme préverbe, adverbe ou comme préposition suivie de l'accusatif, au rebours de l'osque et de l'ombrien, qui « construisent » *post* avec l'ablatif; cf. Buck, *Osc. Umbr. Gramm.*, § 300, 6. Une trace de l'ablatif après *post* subsiste en latin dans les adverbes où *post* est renforcé d'une forme empruntée au thème des pronoms démonstratifs : *posthāc* (cf. osq. *post erac*), *postillā* (archaïque), *postēā* (forme la plus fréquente). L'emploi de l'accusatif avec *post* doit provenir de la construction du mot de sens opposé *ante*, pour lequel l'antiquité de l'accusatif est attestée par l'accord de l'osque et du latin. Inversement, *anteā*, *antehāc* sont analogues de *postēā*, *posthāc*. On trouve aussi *postibi* (Plaute), *post inde*, *post hinc* (d'après *dehinc*, *deinde*), *post haec*, *post haec dehinc*, mais il ne semble pas que la soudure se soit jamais faite entre ces éléments. *Post* joint à *quam* sert de conjonction subordonnante : *postquam*, *postequam*, dont les éléments peuvent être disjoints. L'emploi comme préverbe est rare, et sans doute récent : *post-habēō*, *pōnō*. *Post*, *postēā* se sont maintenus dans les langues romanes, M. L. 6684, *pōst*, *pōs* (panroman), et **postius*, comme **antius*, v. H. W. *puis*; M. L. 6687, *pōsten*; cf. aussi *ad post*, M. L. 195 (comme *adpressum*, M. L. 196); *dē post* : fr. depuis.

De *post* dérivent : 1° *posterus* : qui vient derrière ou après, M. L. 6690, d'où *posteri* « les descendants »; *posteritās*; *posterō*, -ās (Pall.) = *ὀπισθεῖα* « être en arrière »; *posterula* : poterne, M. L. 6689, B. W. s. u.; cf. aussi M. L. 6688, **posterō*, v. fr. *poistron*, etc.; *praeposterus* : sens devant derrière; cf. gr. *ὀπισθοπορεύω*, *πρὸς ὀπισθεῖον*. En grammaire traduit aussi *ὀπισθεῖον*. — *Posterus* a un comparatif *posterior* (opposé à *prior*, *superior*) et un superlatif *postremus* (opposé à *primus*); pour la forme, cf. *extrēmus*, *supremus*; à côté de ce superlatif dont la forme était peu claire a été créé *postremissimus*, employé par C. Gracchus, dans Aul. Gelle 15, 12, 3, cf. *extrēmissimus*, etc.; M. L. 6694.

Postremū (Tert., anim. 53) fait sur *extrēmū*.

2° *postumus* : qui vient le tout dernier, cf. Plt., Au. 163 sqq., dans la langue du droit, a désigné l'enfant né après la mort du père (cf. Caesellius Vindex ap. Gell. 2, 16, 5, et Varr., I. L. 9, 60), celui-là seul, d'après la loi romaine sur la paternité, pouvant être qualifié

de « tout dernier » (v. M. Leumann, Gnomon, 9, 240); d'où la graphie *posthumus*, due à un rapprochement fait avec *humus*, *humāre*. Le suffixe est le même que dans *infimus*, *primus*, *decimus*, et l'adjectif a dû d'abord servir de pronom, dans la série des pronoms numéraux qu'il terminait : *Quintus*, *Sextus*, *Decimus*, *Decimus* et, finalement, *Postumus*. De *postumus* dérivent *Postumius*; *postumō*, -ās : être postérieur (opposé à *anticipō*), *postumātus* (opposé à *principātus*), tous deux dans Tertullien.

3° *posticus* : qui se trouve en arrière (sens local); Fest. 244, 24, et *quae ante nos sunt antica* et *quae post nos sunt postica* dicuntur; et *dexteram anticam, sinistram posticam* dicimus. *Sic etiam ae caeli pars, quae sole inlustratur ad meridiem, antica nominatur, quae ad septentrionem, postica; rursusque dividuntur in duas partes, orientem et occidentem*; et P. F. 263, 4, *postica linea in agris dividendis ab oriente ad occasum spectat*. De là *postica*, *posticula* f. « porte de derrière », avec influence de *postēs*; *posticum*, *posticulum*, même sens (cf. M. L. 6692) et aussi « quartier de derrière », *posticus* (tar-dif, Fortunat), M. L. 6691. Sur *posticiāria*, v. *postēs*.

Posticus, étant l'opposé de *anticus*, doit reposer sur **postiquos*, qui aboutissait phonétiquement à *posticus*. 4° *postilēna* : croupière, avaloire (cf. *antilēna*). Celtique : britt. *pystylwyn*.

posticipō, créé d'après *anticipō* (Claud. Mamert.).

V. encore M. L. 6685, **posticinum* « souper tardif » (cf. *cēnārē*); 6686, *posterās*; 6692 a, *post illa*.

La forme de lat. *post*, omb. *post*, pus, puste, osq. *pūst*, *post* se retrouve dans tokh. B om-pust-am « *postea* ». L'élément *pos-* figure dans lit. *pās* « auprès », alb. *pas* « après », v. sl. *pozē* « après » et, avec un a d'origine ambiguë, dans la forme adverbale : av. *pāskaf* (ablatif) et *pāscā* (instrumental), v. perse *pasā*, skr. *par-cēd* et *paçā* « après ». Lat. *posterus* et omb. *postra* « *posteriorēs* » (opposé à *pretra* « *priorēs* »), osq. *pūstre* « in posterō », *pūstiris* « *posterius* » sont à rapprocher de *lāt*, *pāstaras*, lett. *pāstars* « dernier ». A *postumus* cf. osq. *pustm[as]* « *postremae* », *posmom* « *postremum* ». V. *pōne*.

L'élément **pos* a l'air d'être le génitif-ablatif du groupe adverbial dont gr. *ἐν* est un correspondant, représentant le locatif : lat. *ad* semble appartenir à ce groupe, ainsi sans doute que *po-* (v. ce mot).

postēs, -ium f. pl. (le singulier *postis* est rare) : jambage d'une porte, et par extension désigne la porte elle-même, comme *forēs*. Ancien (Enn.), usuel. M. L. 6693, *pōstis*. Celtique : irl. *postā*; britt. *post*; et germanique : v. h. a. *phoste*, *pfost*, etc.

Dérivés tardifs : *posticium* (confondu avec *posticum*); *posticiāria* (Caes. Arel.).

On a proposé, avec quelque vraisemblance, de couper **por-si-*, avec *por-* comme dans *por-rigō*, et la racine de *stāre*; cf. néerl. *vorst* « faite (de maison) ». V. H. Pedersen, *V. Gr. d. k. Spr.*, I 339 et II 663.

postilminium : v. *lumen*.

postmodō : un peu plus tard; à l'époque impériale, *post* a été interprété comme une préposition, d'où *postmodum*. Renforcement de *post*, d'abord de la langue parlée; cf. *propemodo*.

postrēmus : v. *post*.

1° *postridī* adv. : le lendemain. Ancien locatif. *Pos-tridīus* (tardif).

2° *postridū* : doublet plautinien de *postridī*, créé d'après *bidū*. On a vu, sous *post*, que le locatif *postrī* se retrouve exactement en osque.

postulō : v. *poscō*.

postumus : v. *post*.

potēs, *-entis* (participe présent, employé adjectivement) : puissant ; et, suivi d'un génitif, « qui a pouvoir sur, maître de ». Ancien, usuel, classique.

Dérivés et composés : *potenter* ; *potentia* (plus rare que *potestās*, peu fréquent à l'époque impériale), M. L. 6696 ; *potentor* (*-tō*) « gouverner » (langue de l'Église) ; *potentātus*, *-ūs*, synonyme de *principātus* ; se dit surtout du pouvoir politique. Dans le latin de l'Église, se dit aussi des personnes : « un potentat » (cf. *potestatis* « les puissances de ce monde ») ; *potentiālis* (Mar. Vict.) ; *potentiāliter* (Sid.) ; *potentificō* (Mar. Victor.).

impotēns (= ἀσπάρτης), qui a remplacé *impos* ; *impotentia* (= ἀσπάρεια) ; *omni-*, *multi-*, *prae-*potēns (cf. πᾶνσπάρτης), et des créations poétiques comme *armi-*, *lucili-*potēns, *plectri-*potēns (Sid.), etc. V. *potis* et *possum*.

poticius : v. *putus*.

pōtiō : v. *pōtus*.

potis, *-e* : au positif ne s'emploie qu'au nominatif singulier masculin et neutre, soit dans la phrase nominale *pote*, *quantum pote*, *quam pote* ; *nīl. quid pote* ; *quis potis ingentes oras evolvere bellī* (Enn., A. 174), soit joint au verbe *sum* dans *potis*, *pote sum*. Le *dui* qui *potēs* des livres augurales cité par Varr., L. I, 5, 58, et qui traduit le gr. θεὸς δυνατοί semble isolé. Encore le masculin et le neutre sont-ils confondus et *potis*, *-e*, comme *magis*, *mage*, *satis* (*satis*), se sont-ils employés indifféremment l'un pour l'autre, fait qui est évidemment lié à la possibilité d'amuissement de *-s* et au passage de *-i* (s) à *-e* qui en résultait (v. *possum*). Sens premier « maître de, possesseur de » (conservé dans le dénominatif *potiō*, *potior*, *-iris* et sans doute dans *possi-*deō), d'où « qui exerce le pouvoir sur, puissant ». A été éliminé dans ce sens au profit de *potēs* et s'est spécialisée dans celui de « qui peut, capable » ; et au neutre « possible » ; cf. la phrase nominale *ut pote* « comme il est possible », spécialisée, comme *nimirum*, et devenue conjonction explicative : *ut pote qui. Pote*, qui n'est sans doute qu'un doublet syntactique de *potis*, a fait l'effet d'un neutre.

Le comparatif *potior* « plus puissant » (cf. la citation d'un vieux poète dans Cic., Tusc. 4, 32, 69 : *qui plus pollet potiorque est pater*) a pris le sens de « préférable » (conservé peut-être en vieux logoudorien, cf. M. L. 6700). *Potius* signifie « de préférence », *potius quam* « plutôt que ». Le superlatif *potissimus* a encore le sens de « le plus puissant, le plus important » ; cf. Tac., A. 14, 65, 1, *potissimos libertorum veneno interficere* (où sans doute il y a archaïsme voulu) ; mais *potissimē*, *po-*

tissimum s'emploient dans le sens de « de préférence à tout le reste, surtout », comme gr. μάλιστα.

Dérivés et composés : 1° *potiō*, *-is*, *-iut*, *-itum* : mettre au pouvoir de ; archaïque, encore dans Plt., Amp. 177-178, *hodie qui fuerim liber eum nunc/potuit pater servituti* ; d'où *potitus* : tombé au pouvoir de, Capt. 92, *nam postquam meū rex est potitus hostium*.

2° *potior*, *-iris*, *-itus sum* (l'inflectum a aussi des formes de la 3^e conjugaison : *potitur*, e. g. Vg., Ae. 3, 56 ; Ov., M. 13, 130, plus fréquent que *potitur*, Lucil. 200 ; Ov., Her. 14, 113 ; *potitur*, Manil. 4, 884 ; *potiētur*, Tēr., Ph. 830 ; Cat. 64, 402 ; *poti*, Pacuv., Trag. 217, exemple isolé en face de *potiri*, forme usuelle, ou *potirier*, Plt., As. 916) : devenir maître de, s'emparer de ; être maître de. Ancien, usuel, classique. Se construit avec l'accusatif, l'ablatif ou le génitif, sans qu'une différence de sens apparaisse. Cicéron évite la construction avec l'accusatif, qui est surtout anté- ou postclassique (cf. Kühner-Stegmann, II, p. 382-384).

3° *potestās* : pouvoir, puissance (= δύναμις). En particulier « pouvoir politique », « pouvoir du magistrat » ; d'où le pluriel concret *potestātēs* = αἱ δυνάμεις ; αἱ ἀρχαί « les pouvoirs », c'est-à-dire « les plus hauts magistrats » ; et au singulier *o hominum rerumque aeterna potestas*, Vg., Ae. 10, 18 ; cf. ital. masc. *potestà*, *potestà*, M. L. 6697. *Potestās* ne peut s'expliquer directement ; peut-être est-on parti du rapport *magis*, *maiestās*. Le nom d'agent *potitor* n'apparaît que dans Valère Maxime ; **potitiō* n'existe pas. Dérivé tardif : *potestātius* (Tert.).

Une forme *-pos* de **pot-* (athématique, sans *i*) figure comme second terme de composé dans : *compos* (abl. *compote*, cf. Thes. III 2136, 26 ; gén. pl. *compotum* ; doublet *compes* attribué aux *antiqui* par Priscien, GLK II 26, 18, v. plus bas) : en possession de, maître de ; et aussi, au sens passif, « possédé » (quelques exemples à l'époque impériale) ; *compotiō* « rendre maître de » (archaïque).

impos : usité seulement dans les expressions *impos sui*, *impos animi* « qui n'est pas maître de » (rare et archaïque ; remplacé par *impotēns*). Sur *compos*, *impos* Varron a reconstruit théoriquement un simple *pos*, *potis* non attesté ; cf. L. L. 5, 4 : *recto casu quom dicimus « inpos », obscurius fit, si dicas « pos[ti] » quam « inpos » : uidetur enim « pos » significare potius « pontem » quam « potentem ».*

Enfin, une forme *-pes*, de **pet-*s, figure peut-être dans : *hospes* (gén. pl. *hospitum*), *sospes* (*seisipes*), *compes* ; v. plus haut *compos*, et *hospes*.

Potis est seulement attesté comme prédicat en latin, tandis qu'il est substantif dans *hospes* et l'un et l'autre dans *sospes*. Les correspondants des autres langues sont substantifs.

A l'état isolé, l'indo-européen avait, pour désigner le chef d'un groupe de toute dimension — famille, clan, tribu — un thème **poti-* qui, notamment, sert pour le « chef de famille » : skr. *pāti*, av. *paīti* « maître, époux », gr. *πάσις*, spécialisé au sens de « époux », lit. *pāts* (gén. *patės*) « époux » et « lui-même » (littéralement « le maître » ; cf., inversement, le sens de *ipsimus*, *ipsissimus* en latin familial), got. *-jafs* « maître » (*brāp-*

jafs « Bräutigam »). En latin, *potis* n'a pas gardé ce sens parce que l'idée de « maître de maison » est exprimée par un dérivé : *dominus*. Au second terme d'un composé, la forme est **pot-* : gr. *δο-πότ-ζ* (littéralement « maître de maison ») est un dérivé secondaire de *δοστω-*, qui avait un doublet *δοστω-*, conservé dans le verbe *δοσπάζω* « je suis maître » ; lit. *vės-pats*, littéralement « chef de clan », est aussi un ancien thème en *-i-*, comme lat. *com-pos*, etc.

Le mot **poti-* n'a pas servi à désigner le « maître » isolément en latin non plus qu'en celtique ou en germanique — l'emploi qui s'est développé est l'emploi prédicatif, du type *potis sum*, d'où *possum*, qui rend compte aussi de l'usage de *potior*, *potius* et *potissimus*. — Par là même, le latin n'a pas conservé le type féminin qui apparaît dans skr. *pāni* « maîtresse », gr. *πότις* et *δέσπονα*.

Le présent skr. *pātyate* « il est maître de » = av. *pathyete* n'est accompagné d'aucun autre thème verbal ; c'est donc un dénominatif, mais du thème indo-européen **pot-* conservé au second terme des composés, non du thème élargi **poti-*. Le lat. *potitur*, avec *i*, y répond exactement ; *potitur* peut se rattacher à *poti-*, quoique ce ne soit pas nécessaire. La construction de *potitur* avec l'accusatif et l'ablatif qu'on trouve en latin (accusatif chez Plt., Asin. 344) a ses correspondants en sanskrit, où *pātyate* peut être accompagné de l'instrumental et de l'accusatif.

A en juger par osq. *potiād* « possit », lat. *potēns* et *potui* sont des formes d'un dénominatif en *-ē* de **pot-*. Ce dénominatif, qui est un verbe d'état existant à côté du verbe d'action *potior*, n'est représenté en latin qu'au participe présent et au perfectum, ce qui va bien pour le sens. Il n'y en a pas trace hors de l'italique.

Sur tout le groupe en indo-européen, v. Benveniste, Word, 10 (1954), p. 259 sqq.

pot(i)us, *-i m.* : vase à boire (Ven. Fort.). Mot de très basse latinité, sans doute étranger, passé en roman, M. L. 6705 et B. W. sous *pot*, et de là en angl. *pot*, en alb. *poç*, etc. V. Du Cange, s. u.

1° *pōtus*, *-a*, *-um* : adjectif de sens actif et passif (cf. *obesus*) « bu » et « qui a bu » ; cf. Varr., ap. Gell. 2, 25, 7, et « *cenatus sum* » et « *pransus sum* » et « *potus sum* » *dicamus*. Sert de participe à *bibō* ; de même *adpōtus* (Pl., Amp. 282).

2° *pōtō*, *-ās*, *-āui*, *pōtātum*, *-āro* : boire (transitif et absolu) et « abreuver ». Ancien, usuel, classique ; d'où *pōtator* : *pōtatiō* ; *pōtātorius* ; *pōtātus*, *-ūs* ; *pōtābilis* ; *pōtāculum*, *pōtārium* (tardifs) ; *pōtāx* (Gloss., comme *bibāx*) ; *Pōtūa* (Arn. 3, 115) ; *pōtiō*, *-ās* (Plt.) « boire souvent, beaucoup » ; *compōtō* ; *ēpōtiō* (attesté surtout au participe *ēpōtus* ; les formes personnelles n'apparaissent qu'à partir de Martial) ; *perpōtō* : boire sans discontinuer, passer son temps à boire.

pōtor : buveur ; *pōtrix* ; *pōtrius* : à boire ; *pōtrium* : vase à boire, cf. gr. *ποτήριον* ; *pōtulentus* (cf. *esculentus*) ; *pōtus*, *-ās m.* « fait de boire, le boire » ; *pōtiō* : boisson (cf. gr. *πόσις*) ; et spécialement « boisson magique », « poison » et « potion », cf. M. L. 6699 ; *pōtiōnō*, *-ās* : donner à boire (Garg. Mart.) ; *pōtiōnātorius* (Chir.) ; *Pōtina* (cf. Varr. ap. Non. 108, 15) ; *pōtiūs* : buvable (Varr., Cael. Aurel.) ; *repōtia*, *-ōrum n. pl.* ; *repōtiālis*.

pōculum (arch. *pocolom*, *pocolo*), *-i n.* : de **pō-ile-m* « vase à boire », M. L. 6623 a ; *pōcillum* ; *pōcillator* : échanson (Apul.) ; *pōculentus* (d'après *uolentulus*) ; *pōculāris* (tardif) ; *dēpōculō* (Lucil.).

Les formes *potissō* (Sacerd.), *thermopotō*, *potērimum* (Plt., Tri. 1014-1017) sont empruntées au gr. : *ποτιζω*, *θερμοποτήρ*, *ποτήριον*.

Malgré la fréquence de l'emploi en latin, *pōtō* n'est pas représenté dans les langues romanes, où seul *pōtiō* a survécu partiellement, du reste avec un sens spécial (cf. fr. *poison*). C'est *bibere* et ses dérivés qui sont demeurés. Mais l'irlandais a *pōit*, *pōaire* « pōtiō, pōtor ».

La racine signifiant « boire » offre une alternance singulière, avec ses deux formes : **pō-*, d'une part ; **pi-*, de l'autre. Le grec a les deux à l'aoriste : *πῶ* à l'impératif en lesbien (et, d'après πῶ, πῶθι) et *πῖθι* en attique. Le présent **pibe/o-* attesté par skr. *pibati* « il boit » et irl. *ibim* « je bois » est représenté par lat. *bibō* (v. ce mot). La forme **pō-* a été, d'ailleurs, généralisée en latin. Et l'on a *pōtus*, *pōtor* et *pōculum* ; le nom d'instrument a un correspondant dans skr. *pātram* « vase à boire » et le nom d'agent dans skr. *pātā* « buveur ». L'aoriste, représenté en védique par *apāt* « il a bu » et en grec par *ἔπιον* (fait sur 3^e p. plur. *ἔπιον*, participe *πῶν*), et le parfait, représenté par véd. *papāu* et par gr. *πέποαυ*, ne sont pas conservés en latin, où un perfectum a été fait sur *bibō*. Le baltique a, comme le latin, généralisé **pō-* : lit. *pīti* « banquet », v. pr. *potū* « boire ». Le slave a, au contraire, généralisé **pi-* : *piti* « boire », etc. Le hitt. a, avec un élargissement en *-s-*, *paš-* « avaler ». La forme radicale **pō-*, indiquée par gr. *πέποαυ*, etc., et par *πόσις* « boisson », a peut-être son pendant dans le futur à redoublement fal. *pīpajo* « je boirai ». — Pour le sens, il est à remarquer que la racine **pō-*, **pi-* est d'aspect « déterminé » : la forme radicale fournit un aoriste au védique et au grec ; la racine **ed-* « manger » fournissait, au contraire, un présent, mais pas d'aoriste : « manger » indique naturellement un procès qui se développe sans terme défini.

prae (ancien *prai* ; cf. *praefectus* « praefectus », CIL I² 398 ; *prae* s'abrége devant voyelle, cf. *præstus*, Vg., Ae. 7, 524, où se contracte devant un *e* : *prēndō* de *prae(h)endō*) : en avant, devant (s'emploie de l'espace et du temps comme adverbe, préverbe et préposition accompagnée de l'ablatif) ; cf. Plt., Amp. 543, *abi prae*, *Sostia* : *iam ego sequar* (d'où *præire*) ; préverbe (seul emploi dans lequel se soit conservé le sens temporel) dans *praecepis*, *praecepis*, *prædicō*, *præcānus*, *præcaus*, *præclārus*, *præcellō*, etc. De là *praenimum*, *praenimio* (Gloss.). Du sens de « en avant de, devant », on est passé à celui de « vis-à-vis de » ; et *prae* a pu arriver ainsi à signifier « en comparaison de » (même évolution que dans *prō*) : *uidebant omnes prae illo parvi futuros*, Nep., Eum. 10, 4 ; de là les conjonctions de comparaison appartenant à la langue familière : *prae ut*, *prae quam* (cf. *prō ut*, *prō quam*), ce dernier correspondant pour la forme (non pour le sens) à ombr. *prepa* « prisuusam », *prae quod*.

Præ, marquant l'antériorité, a pu également servir à marquer la cause (cf. *prō*) ; de là le sens de « à cause de » : *Vlitz cor frizit prae pauore*, Liv. Andr., Od. 16 (v. B. Kranz, De particularum « pro » et « prae » in prisca lat. ui et usu, Breslau, 1907) ; à l'époque impé-

riale, généralement dans des phrases négatives, pour marquer un empêchement : *nec loqui prae maerore potuit*, Cic., Planc. 41, 99. *Prae* est conservé en roumain avec le sens de « très » ; cf. M. L. 6707.

Dérivés : *praeter* (cf. *inter* et *in* ; *propter* et *prope* ; *subter* et *sub*) : en avant de ; d'où « au delà de » ; et par suite « en plus de », d'où « sans compter, outre, excepté » et même « sans » (tardif). Préverbe, adverbe et préposition : préverbe dans *praeterdō, praetermittō* ; adverbe dans, par exemple, Cic., Q. fr. 1, 1, 5, § 16, *etiam in Graecis ipsis caueunda sunt quaedam familiaritates, praeter hominum perpaucorum* ; préposition avec l'accusatif, e. g. Plt., Amp. 772, *illud praeter alia mira miror mazime*. De là *praeter... quam*, dont les deux éléments sont encore séparés dans Plaute et, par affectation d'archaïsme, dans Cic., Leg. 3, 19, 45, « outre que », et simplement « outre », qui remplace *praeter* dans son emploi adverbial, *praeter* se confinant de plus en plus dans l'emploi prépositionnel : *praeter... si* ; *praeter... quod*. Ancien, usuel, non roman.

praeterdō : en outre, en allant plus loin, désormais ; confondu avec *praesertim* à basse époque ; *praeterhāc*. *praeter propter* : expression asyndétique archaïque signifiant « de loin comme de près » ; puis « tant bien que mal ».

Préposition du groupe de *prō*, mais sans correspondance propre sûr hors de l'Italie, usq. *prai* (sens temporel *prai* Mamerthia « ante Martiā fēriās »), omb. *pre*, *pre*, avec l'ablatif comme en latin, et avec le même sens ; usité également dans ces deux langues comme préverbe : usq. *praeclusus* « praefectus », omb. *prehābia* « praebat ». Rien n'indique que *irl. ar* (air), gaul. *are* (dre-morici « qui sont près de la mer ») aient eu une diphthongue finale. Dans v. pruss. *prei*, lit. *prē* v. sl. *pri* « auprès », il y a la diphthongue en *e* qui caractérise le datif, à en juger par le vieux prussien, par lit. *prei-kālas* « enclume » et aussi par le slave ; le sens n'est pas exactement le même ; v. du reste, lat. *pri*. Le gr. *παρά* n'a pas d'autonomie : ce n'est en grec qu'une forme alternant avec *παρά*. V. h. a. *furi* « devant » est en tout cas bien différent de lat. *prae*.

praehendō, -ae f. : secours accordé par l'État à un particulier. Mot de basse époque (Eugraph., Cassiod.). Demeuré dans les langues romanes avec un doublet **prohenda* sous l'influence de *proventus* ; cf. M. L. 6708 ; B. W. sous *provenire* ; et germanique : v. h. a. *pfuonita*. De *praehēdō*.

praehēdō : v. *habēdō*.

praehibēdō, -ōrum n. pl. : amulettes qui écartent le danger des enfants (de **prahibia*, cf. *prohibēdō*). L'étymologie de Varron, L. l. 7, 107, le rapproche bien de *praehēdō*, mais en donnant au verbe le sens de « fournir » qui ne convient pas : *praehibia a praehendō ut sūt tulus, quod si (n) remedia in collo pueris* ; l'étymologie de Verrius est meilleure : *praehibia rursus Verrius uocari ait ea remedia... quod mala prohibeant*, Fest. 276, 7. Non attesté en dehors de ces textes et des gloses.

praecellō : v. *celsus*.

praepere : v. *capitū*. M. L. 6709 a.

praecia : 1^o v. *praecō* ; 2^o v. *precis*.

praecidāneus : v. *caedō*.

praecipio, praecipuus : v. *capio*.

praecō, -ōnis m. : crieur public, héraut. Ancien (Plt.), usuel. Irl. *prachoinne*.

Dérivés : *praecōnius* : de crieur ; *praecōnium* : charge de crieur public ; d'où « publication, appel » ; et spécialement « éloge (public) », *praedicatio alicuius rei et laus antecedens*. Ce sens de « éloge » est venu sans doute de l'habitude qu'avaient les *praecōnes* de faire l'éloge au théâtre des pièces qu'ils annonçaient ; cf. la glose *praecōnium « laus antecedens theatrum »*, GGL V 474, 52 ; *praecōnor, -āris* et *praecōnō* (= *κηρύσσω*), M. L. 6711 ; *praecōnialis, praecōnic(i)atō, praecōnicō* (tardif). A *praecō* on rattache quelquefois une forme *praecia* signifiée par Festus, cf. P. F. 250, 15 : *p. dicebant qui a famulibus praemitebantur, ut denuntiarent opificibus manus abstinere ab opere, ne, si uiderent sacerdos facientem opus, sacra polluerentur*. Mais le mot n'est sans doute qu'une forme abrégée de *praecānitiōnēs* ou *praecānitiōrēs* ; cf. Fest. 292, 3 et P. F. 293, 1.

Praecō représente peut-être **prai-dicōn-* (on s'autorise de Plt., Sti. 194 sqq. ; mais l'amussement de *i* après *d* serait surprenant) ou **prai-wōkōn-* : la racine **wōk-* de *uocāre* rend bien compte du sens, technique et juridique.

praecoquis (-quus), *praecoxx* : v. *coquō*. M. L. 6712 ; André. *Lex.*, *praecoquum*.

praecordia : v. *cor*.

praeda, -ae f. (ancien *praida*, CH. I² 49 ; pluriel rare, cf. toutefois Cic., Agr. 2, 23, 61 ; Juv. 11, 101) : ensemble des choses prises à l'ennemi. butin ; puis « proie » : *praeda canum lepus est*, Mart. 1, 22, 5 ; et aussi « gain, profit ». Ancien, usuel. Panroman. M. L. 6714. Celtique : *irl. praed, praed* ; britt. *praid* ; germ. *pride*.

Dénominatef : *praedor, -āris* (et *praedō*) ; *praedō, -ānis* : pillard, brigand, pirate ; *praedonius* ; *praedonulus* (Cat.) ; *praedator, -itō*, M. L. 6715-6717 ; *praedātrix* ; *praedātrius* ; *praedātrius* ; et à basse époque *depraedō, depraedatō* (Lact., Ital.).

Le rapprochement de *praemium* favorise l'étymologie **prai-heda* ; cf. *prae-hendō*. Pour la forme, cf. *praehēdō* de **prai-habēdō*.

praeditus, -a, -um : 1^o muni de, doté de (glosé *εξοπλισμένος, ornatus, instructus*) ; 2^o à l'époque impériale (Marc Aur., Front., Apul.) : « préposé à, qui préside à » : *praepositus, praefectus* ; glosé *προσῆτος*. Ce second sens s'est sans doute développé par suite de la confusion des deux racines **dō- da-* et **dhē-/dhu-* en composition. V. dā.

praedium : v. *praes*.

praedopiunt : v. *optō*.

praefericulum : v. *ferulum*.

praefectus, praefica : v. *faciō*.

praefiscius : v. *fascinum*.

praefūdō : v. *fax*.

praegnās, -tis (et, par assimilation à un participe présent, souvent orthographié *praegnās* (-āns se confondant avec -ās dans la prononciation), cf. *inciēns* et *adamān(s)* ; dans Fulgence, *praegnār, -ācis*, d'après les adjectifs en -ār, parce que -ac et -as avaient également fini par se confondre ; d'où *praegnātūs* ; cf. M. L., *Euph.*, p. 170) adj. : enceinte, grosse (d'une femme) ; pleine (d'une femelle). S'est aussi dit des plantes et de toute espèce d'objet avec le sens de « rempli de ». Ancien (Plt.), classique, usuel. Les formes romanes remontent à un doublet **praegnīs* ; cf. M. L. 6720.

Dérivés : *praegnātō* (déjà dans Varr.) = *κύστις* ; et, attestés seulement à basse époque, *praegnō, -ās* : être grosse ; *praegnātus, -ās* ; *impraegnō* : rendre grosse (tardif) ; cf. M. L. 4316 ; B. W. *imprégner* ; britt. *ymrain* ?

Distinction fondée sur l'étymologie, réelle ou imaginaire, entre *grauida, praegnān(s)* et *inciēns* dans P. F. 87, 1 : *grauida est quae iam grauatior conceptu ; praegnans uelut occupata in generando quod conceperit ; inciēns propinqua partui, quod incitatus sit fetus eius* (!).

On ne peut guère douter qu'il y ait ici *prae-* suivi d'une forme de la racine de (g)nāscor, (g)nātus, gignō. Ce peut être la forme à degré zéro gnā- de la racine suivie du suffixe -t- qui figure au second terme de composés et dans des dérivés ; cf. *comes* ; *obses*, etc.

praehendō (et *prēhendō* usuel dans Plaute ; *prēndō*, cf. Lindsay, *Early lat. verse*, p. 211 et 151), -is, -di, -sum, -ere : prendre, saisir ; comme *capio*, gr. *λαμβάνω* ; se dit aussi des opérations de l'esprit ; de là le double sens, physique et moral, du verbe et de ses composés. Ancien, classique, usuel. Panroman, où il a remplacé *capio* au sens de « prendre ». M. L. 6736 ; B. W. s. u. *Praehendō* est composé de **prai, prae* + un simple **hendō* qui n'est pas attesté isolément, mais dont la racine figure dans *praeda*, et peut-être dans *hedera*.

Dérivés : *prehe(n)sio* (rare et technique) : droit de prendre quelqu'un (qu'ont certains magistrats) ; cf. Atei. Cap. ap. Gell. 13, 12, 4, *quoniam... tribuni plebis prensionem habent* ; et Varr. *ibid.*, *in magistratu habent alii uocationem, alii prensionem*. De là le sens concret de « prison » dans les langues romanes (cf. *mānsio*). M. L. 6737 ; B. W. s. u. : **prēnsibilis* supposé par *imprēnsibilis*, Gell. 11, 5, 4 (= *ἀκατάληπτος*, employé par Cic., Acad. 2, 6, 18) ; *prēnsō, -ās* : s'efforcer de prendre (transitif et absolu) ; dans ce dernier sens, employé par Cic., Att. 1, 1, 1, comme synonyme énergique et familier de *petere* « être candidat » : *prensat unus P. Galba* ; puis « prendre avec force, serrer, presser » (souvent synonyme de *pressare*, avec lequel il tendait à se confondre dans la prononciation). Dérivés : *prēnsatō* ; *prēnsitō, -ās* (Sid.).

Composés : *apprehe(n)sio* : saisir (semble appartenir au langage familier ; les écrivains soigneux préfèrent *prēhendō* ou *comprehendō*) ; se saisir de : en bas latin « saisir par l'esprit, comprendre, apprendre ». Bien représenté dans les langues romanes, où il a éliminé *discere*, M. L. 554 ; B. W. s. u. : *apprehēnsio* : 1^o action de saisir ; connaissance, intelligence ; 2^o *ἐπιληψία, κατάληψις* ; *apprehēnsibilis* (bas latin = *κατάληπτός*) *apprehēnsō* (Grat.) ; *comprehe(n)dō* : 1^o se saisir de (aspect

déterminé) : saisir (sens physique et moral) ; 2^o sens collectif « prendre ensemble ou dans l'ensemble, comprendre, embrasser », cf. ad Her. 3, 16, 29, [locos] *memoria comprehendere et amplecti* ; Aug., Ciu. 12, 19, p. 524, *incomprehensibilis comprehensione omnia incomprehensibilia comprehendit*. Cf. *xaxa-* et *σὺλ-λαβήνω* ; *comprehēnsio* = *σὺλληψις*, etc. Panroman, M. L. 2406 ; *dēprehe(n)dō* : saisir, prendre sur le fait ou à l'improvise ; surprendre ; découvrir. Conservé en roumain, M. L. 2574 ; *dēprehe(n)sio* ; *dēprēnsa, -ae* ; **imprehe(n)dō*, cf. M. L. 4317 ; B. W. *emprise* ; *reprehendō* : prendre et ramener en arrière ; reprendre, recouvrer. Au sens moral, « reprendre, blâmer », en parallèle avec *offendō* dans Cic., Clu. 36, 98, *cum in eodem genere, in quo ipsi offendissent, alios reprehendissent*. M. L. 7227. De là *reprehēnsio, reprehēnsibilis* (et *ir-*, tardif et savant = *ἀφειγής, ἀφειγος*), *reprehēnsor*.

La forme de *prae-hendō, pre-hendō* fait des difficultés. Tandis que *prae-hendō* s'explique bien — et le -at- se retrouve dans le *praenderit* de Festus 166, 29 —, l'e de *prēhendō* est isolé, obscur (il est à noter que *prēhendō* peut être une graphie étymologique : la scansion est souvent dissyllabique comme dans *deicijsse*). Le **hed-* qui est dans *praeda* rappelle v. isl. *geta* « atteindre », got. *bi-gitan* « trouver », v. angl. *for-gietan* « vergessen », etc. Le **hend-* de *pre-hendō* concorde, au contraire, avec la racine grecque de *χείρομαι* (de **χεῖν-σμαιν*), *χείρονδα, ἔχωνδα* (d'où *χωνδών*, avec nasale secondaire), alb. *gendem* « je suis trouvé ». Sur le groupe, peu clair, de *irl. gataim* « je vole, j'enlève », v. H. Pedersen, *V. G. d. k. Spr.*, II, p. 356, avec le renvoi à gall. *genit* « être compris dans, occuper un espace », *ibid.*, I, p. 39. On est amené à opérer à la fois avec **ghed-* et **ghend-*.

praediūdicium : v. *iūs*.

praemium, -i n. : part de butin prise à l'ennemi et prélevée pour être offerte à la divinité qui a donné la victoire, ou au général vainqueur. De **prai-emiom*, **prae-emiom*, cf. le groupe de *emō* au sens de « prendre ». Joint à *praeda* par Vg., Ae. 11, 78 sqq. : *multaque praeterea laurentis praemia pugnae aggerat, et longo praedam iubet ordine duci* ; d'où, dans la langue commune, « profit, récompense légitime », au point qu'Ennius, ap. Cic., de Or. 3, 36, 102, arrive à l'opposer à *praeda* : *nam sapiens uirtuti honorem praemium, haud praedam petit*. La paronymie de *praemium* et de *praetium* a dû influer sur le développement du sens de *praemium*, qui à l'origine n'est qu'un synonyme de *praeda* ; cf. T.-L. 45, 37, 5, *praemium* (opposé à *poena*) *ita et pretium recte facti triumphum habet* L. Paulus *pro egregie bello gesto*. Ancien, usuel, classique. Les formes romanes sont savantes. M. L. 6721.

Dérivés : *praemior, -āris* (rare) ; *praemiator, -trix* ; *praemiōsus*, employé par Caton au sens de *pecūniōsus* ; *praemiālis* (Aug.).

praepes, -etis adj. : « qui vole en avant », épithète de l'oiseau : v. *auis*. Terme de la langue augurale (cf. Fest. 224, 6 ; Serv. in Ae. 6, 15 ; Gell. 7, 6, 3, etc.), qui s'oppose à *infera* ; cf. P. Nigidius Figulus, *Augurii priuati lib. I*, dans Funaioli, Gramm., frg. 38, p. 175, *discrepat dextra sinistrae, praepes inferae, où Aulu-Gelle note « ex quo est coniectare praepetes appellatas quae*

altius sublimisque uoluit »; de là l'emploi de *praepes* chez Ennius au sens de *altus*, dans le récit de la prise des auspices par Rémus et Romulus, A. 94, *praepetibus sese pulcrisque locis dant*, à côté de A. 91, *praepes/laeu uoluit auis*. Dans la langue commune, l'adjectif a le sens de « qui se porte en avant » : *praepete ferro*, Ann. A. 407 (cf. *impetus, impete*). Dans la langue poétique, l'adjectif substantivé est devenu synonyme de *auis*; cf. *ales*. Issu de **prai-pet-s* (gén. pl. *praepetum*) de la racine **pet-*.

V. *peto*.

praepitium, -i n. : prépuce (depuis Varron); *praepitiatus*, -iō et *impraepitiatus* (Tert.). Sans doute mot composé dont le second élément est obscur. Le rapprochement de *salapitium* n'éclaire rien. Cf. peut-être **pittus* sous *pūs*.

De *praepitium* il semble qu'il ait été extrait un simple **pitium* que supposent quelques formes romanes; cf. M. L. 6881.

praes, -dis m. (de **prai-uas* > **prae-(u)es*); on lit *praesides*, CIL I² 585, 46) : caution, donnant garantie à l'État créancier en faveur d'un débiteur qui a fait marché avec l'État (*mancep*, cf. Varr., L. L. 5, 40). Différent de *uas* et *spōsor*, qui désignent des cautions s'appliquant à des obligations entre particuliers. Terme technique de droit. Cf. gr. *πρωτόγγυος* (*πρωτόγγυος* tables d'Héraclée), calqué sur *praes* au moment où ce terme était encore **praiuas*.

Dérivés et composés : *praedium* (usité surtout au pluriel *praedia*) : proprement « garanties en immeubles demandées par l'État créancier aux *praedēs* », ceux-ci devant être locupletés « possesseurs de terres »; cf. Asc., in Cic., Verr. II 1, 45, 115 : *praedes dicuntur satisfactores locupletis pro re, de qua apud iudicem lis est, ne interea qui tenet, diffidens causas, possessionem deteriore faciat, tecta dissipet, excidat arbores, et culta deserat*; par suite « biens-fonds »; *praedilium*; *praediator* (Cic.), -iōrius, -iūra; *praediatus* « muni de biens » (Apul., d'après *dōtātus*?); *compraedēs* : *eiusdem rei populo sponsores*, P. F. 35, 8.

V. *uas*.

praesēns, -sentis adj. : présent (dans l'espace, opposé à *absēns* ou, dans le temps, à *praeteritus, futurus*) = gr. *παρών*. Ancien, usuel, classique (v. sous *ab*). Il est à noter que *praesēns* est sémantiquement différent de *praesum*, qui signifie seulement « être à la tête de »; le sens de « qui préside » (Auson., ep. 21, 1) est artificiel. Ceci s'explique par le fait que, le participe n'existant pas près du simple *sum*, la forme *praesēns* n'est pas liée à *praesum*.

Dérivés : *praesentia* (d'où britt. *presen*, mot savant); *praesentarius* (archaïque) et, à l'époque impériale, *praesentālis*; *praesentāneus* : présent, instantané, comptant (argent); substantif *praesentāneum* (sc. *remedium*) : remède instantané; *praesentō*, -ās (présentier); *praesentatiō* et *repraesentō* (classiques); *praesentatiō*; *repraesentatiō*; le composé qui figure dans Cicéron et César avec le sens de « exécuter immédiatement, payer comptant » (aspect déterminé) est antérieur au simple Cf. aussi *depraesentium* et *impraesentiarum* « instantanément », locutions archaïques

et populaires (Pétr., Caton), de *dē*, *in-praesentiā rerum*? Cf. *in rē praesenti*.

praesaepēs, **praesēpe** : v. *saepēs*. M. L. 6724.

praesēpium, -i n. : sorte de chardon, trad. de *ἀρπακτῆλλας*, Diosc. 3, 97, qui servait à faire des fuseaux.

praesertim adv. : particulièrement, spécialement, surtout : *p. quod, cum*; *p. si*. De *prae* + *sertim* qui s'apparente à *serō*, -is, *serui*, *sertum*. Pour le sens, cf. *praecipuē*. Classique, fréquent dans Cicéron, mais rare dans la prose impériale; ne semble plus usité après Quintilien.

praeses, **praesideō** : v. *sedeō*.

praesiderō : v. *sider*.

praestes : v. *stō*.

praestigiae : v. *stringō*.

praestinō : v. *stanō* sous *stō*.

praestō : adverbe, joint surtout à *esse*, *adesse* « sous la main, à portée », d'où « au service » : *esse praestō alicui*. Ancien, classique; rare à l'époque impériale. M. L. 6726. Bret. arm. *prest*?

Un adjectif *praestus* qu'on lit dans des inscriptions de basse époque paraît reformé sur *praestō*. A *praestō* (cf. le type *sedulus/sedulo*) il faut rattacher sans doute :

praestō, -ās, -āul (et *praestūl*, par confusion avec *praestō* de *stō*), -ātum, -āre : mettre à la disposition de (avec l'accusatif de l'objet et le datif de la personne intéressée : *praestāre alicui alicui*) ; et, par suite, « fournir, prêter » (ancien, usuel; fréquent à basse époque comme substitut expressif de *dare*, *praebere* (*praestāre operam*), et par suite panroman, sauf roumain, dans ce sens), M. L. 6725; souvent employé pronominalement : *praestāre sē*.

Les Latins établissaient un rapport, réel ou imaginaire, entre *praes* et *praestō*, cf. Varr., L. L. 5, 40, *praedia dicta, item ut praedes, a praestando, quod ea pignora data publice mancipis fidem praestant*, qui a eu pour conséquence le sens de « garantir » que présente fréquemment *praestō*. C'est à ce sens que se rattachent les dérivés d'époque impériale *praestātor*, *praestātiō*.

Il a été proposé de l'adverbe des explications diverses dont aucune ne s'impose : **prae-siō* (v. *posi-tus*), *prae-siō* (de la racine de *stāre*), **prae-uad-* (cf. *praes*), **prae-hesdō* (cf. skr. *hīstah* « main », ingénieuse explication due à J. Wackernagel et proposée par lui à la *Versammlung des Schweizerischen Philologenverbandes* en 1919, mais qui se heurte au fait que le mot sanskrit n'a de correspondant nulle part).

praestō, -stās, -stif : v. *stō*.

praestōlor (ō dans Plt., Epid. 221), -āris, -ātus sum, -ārī (et *praestōlor*, archaïque; cf. Non. 475, 31) : attendre, guetter; *-ri dicitur qui ante stando, ibi quo uenturum excipere uult, moratur*, P. F. 250, 3; cf. Don., Eun. 975, *praestolari est praesto esse et apparere*.

Rare, surtout archaïque, repris à basse époque (Vulg., qui a aussi *praestolatiō*). Sans doute mot de la langue parlée. Dérivé de **praestō-lo-s*?

praesul, -lis c. : celui qui saute en avant (cf. *salid*),

épithète du prêtre principal des Saliens qui dansait en tête de la procession annuelle, Cic., Diu. 1, 26, 55. De là deux sens dérivés : 1° danseur (cf. *praesultor* et *praesultator*); 2° président, directeur, chef (époque impériale); d'où *praesulor*, -āris; *praesulātus*, -tūs (= *πρωτοδελξ*, latin ecclésiastique); d'après *cōsul*, *consulātus*.

praetor : v. *prae*.

praetexō, -tēta : v. *texō*.

praetor, -ōris m. : préteur, titre donné à un magistrat romain dont les fonctions n'ont pas toujours été les mêmes. Les anciens font dériver ce nom, en raison du commandement militaire exercé au début par le préteur, de **prae-itor* « celui qui marche en tête », comme skr. *pura-ētdr* (cf. *praesul*); v. Cic., Leg. 3, 3, 8. Mais il est possible que *praetor* soit (comme *magister*?) une déformation par étymologie populaire d'un terme étrusque : *purθ*, *purθne* que l'on a rapproché de gr. *πρωταυγ*; cf. Fr. Leifer, *St. z. antik. Aemterwesen*, I, 83, 4 et 93 sqq.†

Dérivés : *praetōrius* (d'où *praetōrium* n.), -riānus, -ricius; *praetūra* (cf. *cēnsūra*); *prōpraetor*.

prandēō, -ēs, -dī (et *prandidi*, blâmé par Diom., GLK I 367, 17 : *errant qui dicunt prandidi*), **prānsūm**, -ēre : déjeuner. Ancien (Plt.), usuel, classique. M. L. 6728.

Formes nominales et dérivés : *prandium*, -i n. : déjeuner (du matin, dit aussi *ientaculum*, cf. *iētiānus*, et du midi, cf. P. F. 249, 12 et 296, 20; les noms désignant les repas ont été fréquemment intervertis). Ancien, usuel. M. L. 6730. Irl. *poind*, britt. *prain*. De là *prandiolium* (Not. Tir.), *prandiculum* (Fest.), -lārius, *prandīarius* (Schol. Hor.), M. L. 6729; *prānsus* : qui a déjeuné; *dēprāns* (Naev., Com. 20, comme *dēses*?); *imprānsus* : qui est à jeun; *prānsor* (rare, archaïque); *prānsōrius*; *prānsiō*, -ās.

Comme *prandium* désigne un repas pris dans la première partie de la journée, on a été tenté d'y chercher un premier terme *pran-* (ou *pram-*) du groupe de *prior*, *pri-*, etc. — et il ne manque pas, hors du latin, de formes à -m comme lit. *pirmas* « premier » — et, au second terme, une forme à vocalisme zéro de la racine de *edō* (cf. gr. *ἀπι-στ-ομ*). Tout ceci hypothétique.

prasinus, -a, -um : vert de poireau. Emprunt au gr. *πράσινος*.

Dérivés : *prasinātus* (Pétr.); *prasinidānus* : partisan des verts (dans les courses du cirque). M. L. 6730 a.

prātum, -i n. (*prātus* m., Gromat.) : pré, prairie. Ancien (Cat., Plt.); panroman. M. L. 6732. Celtique : corn. *praz*, arm. *prad* (de *prātum*); emprunt tardif.

Dérivés : *prātulum*; *prātīlis*; *prātēnsis*; *prātēns*, -lentis (Apul., Met. 8, 18).

On rapproche irl. *rdith* « rempart de terre » (cf. gaul. acc. *rdūm* et *Argentorātum*?). Mais ni le sens ni la forme ne concordent.

prātūra, -ae f. : vente (Arc. Dig. 50, 4, 18). De *πράτωρ*.

prāus (*prāus*), -a, -um : tors, de travers (opposé à *rectus*). Se dit des parties du corps (jambes, bras,

bouche, etc.); et s'emploie aussi au sens moral : perversi, dépravé, mauvais. Ancien, usuel, classique. B. W. *brave*?

Dérivés et composés : *prāuitās*; *prāuō* : *σπρεβλῶ* (Gloss.), dont la langue classique ne connaît que le composé *dēprāuō*, -ās (opposé à *corrigō*, Varr., L. L. 9, 11); *dēprāuitiō*; *imprāuō* (tardif); *prāuēssō*, donné comme transitif dans les glosses et traduit par *ἀναπείρω*, *ἀναπείρω*, *στερεώω*; *prāui-cors* ou *-cordius*, -loquium (langue de l'Église).

Étymologie peu claire. On est tenté de rapprocher le sens de *per-* dans *pereō*, *perperus*, etc., qui est ancien (v. *per*). Le suffixe serait le même que dans *pruius* et surtout que dans *curuius*, *toruius*. Mais, tandis que si. *prauv* « droit » s'oppose à *krivv* « oblique », lat. *prāuus* marche pour le sens avec *perperus*. Le difficile est d'expliquer *prā-* : par skr. *prāvah* et lit. *pirmas* « premier », on sait qu'il y a des formes dissyllabiques : **peru-*, **pro-*; le *prā-* de *prāuus* s'expliquerait donc : mais ceci oblige à poser pour le latin un type dont les correspondants sont lointains de toute manière.

prēcūs, -a, -um (*praecia*, *pretia*) : -a utilis, nom d'une sorte de vigne et de raisin (Vg. G. 2, 95; Plin. 14, 29). Synonyme de *praeoquus* d'après Servius. Cf. *Præciānum* (*pirum*), Cloat. ap. Macr. 3, 19, 6.

precor : v. **prez*.

prēlum, -i n. (*prēlus*, Gloss.) : levier et poutre du pressoir; puis le « pressoir » tout entier (*torcular*). De **pres-lom* ou **pret-slo-m*, cf. *pressi* de *prēmō*. Ancien (Cat.), technique.

prēmō, -is, **pressi**, **pressum**, **premere** : presser (sens physique et moral), serrer et « serrer de près, enfoncer, planter; accabler », etc. Le sens général « exercer une pression sur » s'est nuancé de diverses manières suivant le mot auquel il était joint. Usité de tout temps. M. L. 6738 et 6745, *pressus*, cf. germ. *fressa* (et *persa* de *pressa*; 6739?), **premitus*; 6743, **pressia*. — *Pressus* a le sens de « contenu, retenu », d'où, dans la langue de la rhétorique, « concis » (opposé à *inflatus*) et « précis, exact »; l'adverbe *pressē* est arrivé à prendre le sens de « de près, près » qu'il a dans les langues romanes (comme gr. *ἐγγυ* en face de *ἐξωγυ*), cf. M. L. 6742, et qu'on aperçoit déjà dans des expressions comme *uites pressus radere*, Pall. 12, 9; *pressius colla radere*, Vég., Ven. 1, 56. Cf. encore M. L. 196, *ad pressum*, d'où provient lit. *appresso*, fr. *après* (v. B. W. s. u.); cf. aussi **appressiō*, M. L. 554 a. A *prēmō* correspond l'intensif *pressō*, -ās (souvent confondu avec *prēnsō*), évité par la langue classique, mais qui est dans Plaute et dans les poètes du siècle d'Auguste (cf. Ov., M. 8, 538; Vg., B. 3, 99, p. *uberā palmis*; Prop. 3, 15, 18); M. L. 6741, 6745.

Autres dérivés et composés : *pressim* adv. (Apul.; cf. *pedepressim*); *pressiō* [rare et technique; Cés., Vitruv.]; 1° pression; 2° sens concret : *pressio quod Graeci ὀνόμαζον* appellant; *pressor* « qui prémit » (Charis. p. 219, 16 B); « qui rabat le gibier » (Isid., Or. 10, 282); *pressōrius*, d'où *pressōrium* : pressoir, presse à étoffes, qui a remplacé *prēlum* dans les langues romanes, M. L. 6744; *pressūra* « coma » et « oppressiōn » (époque impériale), d'où britt. *prysur*, *prysuro*; *pressulus*, *pressulē* (Apul.); *pressus*, -ūs m. (classique, Cicéron); *pressicius* (Gloss. -m, *πίεσις*),

CGL II 407, 43). Cf. aussi *Prema*, divinité nuptiale, citée par St Augustin et Tertullien, et *prélum*.

Composés : *apprimō*; *comprimō* et *compressiō*; *compressus*, -ūs; *compressō* (bas latin; dans l'Itala = ἐκθλάω); *deprimō* (demeuré en v. fr. *deprimbre*, M. L. 2575); *exprimō* : faire sortir en pressant, exprimer; d'où « modeler », cf. Plt., Pseud. 56, *expressam in cera ex anulo suam imaginem (= efigere)*, et par suite « représenter, exprimer, prononcer », et aussi « faire sortir de force, arracher »; *pecunia ui expressa et coacta*, M. L. 3057; *imprimō*, *impressiō* (= ἐντυπώω, ἐντύπωσις), M. L. 4318; *opprimō*; *reprimō*; *supprimō* : enfoncer en pressant, engloûtir : *s. nâuem*, par suite « faire disparaître, supprimer »; et aussi « cacher au fond » (= *abscondō*, *cēlo*).

Cf. aussi M. L. 6743, **pressia*; 6739, **premitus*.

La comparaison de *premo* et de *pressi*, *pressus* montre que l'élément radical est ici *pr-*. Dans *-em-*, il y a une caractéristique du présent qui rappelle certaines formes du tokharien B; v. MSL 19, p. 160 sqq. L'élargissement *-em-* indique un procès qui dure; en latin, on a ainsi *dor-m-iō*, qui indique le fait d'être en état de sommeil; v. aussi lat. *tremō* et cf. peut-être la racine **g^{em}* (skr. *gam-*, got. *qiman*) en face de **g^{em}* (skr. *gā-*, gr. βᾶ-). Le latin aurait conservé ici trace d'un type très archaïque.

Quant à *pressus*, *pressi*, il faut partir de **pr-* ou *pr-*, avec un élargissement en *-i-* ou en *-s-*. La racine serait celle de skr. *sphurāti* « il heurte du pied », lat. *spernō*, etc.; mais les sens concordent mal; et les formes latines n'ont aucun correspondant précis. Ce qu'il y a de plus près pour le sens, c'est v. sl. *perē*, *prati* « fouler du pied, πᾶτεῖν »; mais l'ensemble du groupe slave et balte est assez loin; le sens de « frapper » y domine. Le sens de « presser, serrer » s'expliquerait par l'emploi du suffixe **-em-* à valeur durative.

presbyter, -I m. : emprunt fait par la langue de l'Eglise (depuis Tert.) au gr. πρεσβύτερος « prêtre », avec doublets populaires *pralebiter* (d'après *praebeo?*), *prosbiter*, « probiter, auxquels remontent certaines formes romanes. M. L. 6740; B. W. s. u. Celtique : irl. *grimitir*, *crumthir*, *presbiter*; britt. *pryder*; germanique : v. angl. *preost*, all. *Priester*, alb. *prift*.

Dérivés : *presbytera*, -terdilis, -terdatus, -ūs; -terium.

pretium, -I n. : prix, somme d'argent et de monnaie versée contre une chose ou un service; cf. *est operae pretium* « on est payé de sa peine ». Comme τιμή, μισθός, et peut-être à leur imitation, s'emploie quelquefois en poésie dans le sens de *poena*. Sur le rapport établi par les Latins entre *pretium* et *praemium*, v. ce dernier. Ancien (Liv. Andr.), usuel. Panroman. M. L. 6746.

Dérivés et composés : *pretiosus*; *pretiositas* (rare); *pretiō*, -ās (Cassiod.); et *appretiō* (= τιμήω dans la langue de l'Eglise), *appretiō*; *depretiō* (tardif); *depretiō*; *manupretium* : prix de la main-d'œuvre, salaire.

Aucun rapprochement sûr. On a souvent comparé le groupe de l'adverbe *preit* « en face », v. sl. *protivō* « contre », gr. *proti*, etc. Mais le groupement de *pretium* avec *interpres* proposé par Bréal, MSL 3, p. 163 sqq.,

vaut mieux; ces mots se rattacherait à l'idée de « traquer » : cf. gr. πρᾶνναι, etc.

a) ***prex**, «*precis* l. (nominatif et génitif singulier non attestés en dehors des grammairiens et des glossateurs; on rencontre seulement le datif *precē*, l'accusatif *precem*, tous deux antéclassiques, et l'ablatif *prece*; le pluriel *precēs*, un est plus fréquent) : demande : spécialement « prière(s) ». Ancien. classique. Non roman.

Dérivés et composés : *precarius* : qu'on obtient seulement par prière (opposé à *debitus*, *prō imperiō*); précaire, mal assuré; de là, en droit, *precarium* : *m est quod precibus petenti utendum conceditur tamdiu quamdiu is qui concessit patitur... qui precario concedit sic dat, quasi tunc recepturus cum sibi libuerit precarium solvere*, Dig. 43, 26, 1; adv. *precariō*; *precor*, -āris, -ārī : prier; panroman. M. L. 6733, *prēdre*; et 6734, **precāria*; 6735, **precicāre*; et ses dérivés et composés : *precātiō*, -tiuncula, -titius, -lor, -lōrius, -tus, -ūs; *precāmen* (tardif); *ap-*, *com-*, *dē-*, *im-precor* et leurs dérivés. Britt. *deprecoit* = *deprecātiō*.

V. *poscō*. Nom d'action, radical, de genre animé, féminin (cf. *lux*, *nox*, *uox*, etc.); ancien terme du vocabulaire juridique et religieux.

b) **proeus**, -I m. : celui qui demande en mariage, prétendant (archaïque et poétique). De là : *proci*, -ās (aussi archaïque), *prociūs* (Apul.) et *prociar* (ancien, usuel, classique), *prociātus*, *prociācia* (d'après *audācia*); cf. Fest. 290, 23, ... *proci dicuntur qui poscunt aliquam in matrimonium*, Graece *πρωγοιτῆρες*. Est enim *procare* *poscere*, ut cum dicitur in iudice conloquendo : « si alium *procas*, nūc cum *procas* », *hoc est poscis*; unde etiam *meretrices* *procaes*.

Vocalisme « normal » dans un nom d'agent, thème en *-o-* : cf. *loga* et *tegō*; *πορχος* et *πέγχο*.

Un supin *prociūtum*, qui doit venir de **prōciō*, -īs (cf. Meillet, BSL 23 (70), 81 sqq.), est attesté dans Livius Andronicus; cf. P. F. 252, 3, *prociūtum cum prima syllaba corripitur, significat petiūtum*. Livius (Odys. 7, cf. Ilom. x 248) : « *matrem (meum) petiūtum plurimi uenerunt* ». Un participle **prociūtum* du même verbe est encore dans P. F. 252, 1, *prociūtum testamentum dicebatur uelut prociūtum, prouocatum, i. e. irritum ac ruptum*. — *Prociūtum*, *prociūtus*, qui devaient servir d'abord de supin et de participe à *poscō*, ont été éliminés par des formes empruntées à *petō* : *petiūtum*, *petiūtus*.

V. *poscō*.

I. **pri** (*prior*, *primus*) : en avant, d'avant (cf. P. F. 252, 25, *pri...* *antiqui pro prae dixerunt*), adverbe de sens local et temporel, apparenté à *prō*, *per*, *prae*; cf. aussi gr. hom. *πρῶν*, *πρῶ*, *πρᾶν* (une fois), qui a fourni de nombreux dérivés et composés.

Ce *pri* concorde avec *prae*, *prae*, v. sl. *pri* (v. sous *prae*).

1^o *pridem* (de **pri-dem* ou **pris-dem*, cf. *priscus*) adv. : depuis longtemps, autrefois.

2^o *pridie* adv. : la veille, le jour d'avant (ancien, classique). Cf. *postridie*, *perendie*. Dérivé : *pridianus*.

II. **prior**, **prius**, comparatif issu de **priyōs* : qui est en avant (dans le temps ou dans l'espace), précédent, premier (en parlant de deux). Avec idée de supériorité : supérieur (joint à *potior*). Subst. *priorēs* m. pl., équival-

valent poétique de *maiorēs*. Le neutre *prius* s'emploie avec le sens de « autrefois, auparavant » (cf. M. L. 6757); *prius quam*. A basse époque, *priorum* (*prioris*), opposé à *retrorsum*; *priorātus* : priorité, préférence (Tert.). De *prior* : irl. *prior*.

Le latin n'a pas le dérivé de *prō* qui existe dans osq. *pruter pan* « priusquam », skr. *prātar* « de bonne heure » (cf. gr. *πρωτῶ*) ou dans gr. *πρωτεος*, av. *fratarō* « le premier (des deux) », skr. *pratarām* « de plus ». Il a généralisé le type en *-ior* dans l'opposition de deux, d'où les formes telles que *superior* et *exterior*. Ici, il a *prior*, en partant de *pr-* de *prō*, *prae*, *pri*, etc. C'est une forme nouvelle.

III. **primus** de péligien *pris-mu* « *prima* » indique l'ancienne forme **prismo-* : qui est tout à fait en avant (*prima puppis* l'extrémité de la poupe), le premier. Opposé à *postremus*, comme *prior* à *posterior*. Sert d'adjectif ordinal à *unus*, comme en grec *πρωτος* à *εἰς*; v. M. Lejeune, BSL 29, p. 117 sqq. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 6754. Celtique : irl. *prim*, britt. *prij*.

Au lieu de la forme **somo-* du suffixe qui est dans *facillimus*, *pergrimmus*, *noissimus*, il y aurait ici *-mo-* comme dans *summus*. Dans *pris-* de *pri-mu*, il y aurait la forme à degré zéro du suffixe des comparatifs comme dans *nou-is-simus*, mais devant **-mo-*, non devant **somo-*. Pour le détail de la formation, on ne peut faire que des hypothèses. Du reste, les formes signifiant « premier » par rapport à plus d'un terme de comparaison diffèrent d'une langue indo-européenne à l'autre.

Dérivés et composés de *primus* :

primānus : de la première légion. Terme technique de la langue militaire; *primārius* : du premier rang, de premier ordre, M. L. 6749, panroman; *primās*, -ātis : originaire des premières familles; puis « du premier rang » (tardif). Même suffixe que *nostrās*, *optimās*, etc. Irl. *primait*; *primānus*, -ūs (tardif).

Tardif : *primāriola* = *primipara* (Soran., p. 77, 7).

primor (ou *primōris*, nominatif inusité), -ōris : qui se trouve au premier rang ou à l'extrémité, *primōrēs* *digitī*; *primōra labia*; *primōrēs*, -um (cf. *duclōrēs*); M. L. 6753. On l'explique comme tiré de *primō ore*, comme *sēdulus* de *sēdulo*, v. M. Leumann, Glotta 13, 32; mais peut être issu par contamination de *primus* et de *prior*.

primstinus (rare et tardif, d'après *sēstinus*) : *primulus* (Plt., Tert.); *primulus* adv. (anté- et postclassique) : en premier lieu; d'où *primitiuus* = *πρωτόγονος* (époque impériale), M. L. 6752; *primitiua*, -ōrum n. pl. : droit d'aïeuse; *primitiuātus*, -ūs : id.; -iualis; *primitiuae* (poétique et classique) : prémices; premiers fruits. M. L. 6751. Irl. *primit*.

Primus figure dans de nombreux noms propres : *Primianus*, *Primōsus*, *Primilius*, etc. C'était un nom de bon augure.

Nombreux composés en *primi-*, *primo-*, *prim-*, *prin-* (faits en partie sur des types grecs en *πρωτο-*) : *primaeus* : du premier âge (poétique et postclassique); *primicrius* (v. *cēra*), M. L. 6750. Formations analogues : *primi-scripius*, *primi-urgius*. Le modèle en a été *primipilus*, cf. *pilum*; *primiformis* (tardif); *primigenius*, *primogenius* : né le premier; *primigenius sulcus dicitur*, qui in *condenda noua urbe tauro et uacca designationis causa imprimitur*, P. F. 271, 3; *Primigenia*, épithète de

la Fortune; *primigenus* = *πρωτότοκος* (rare); *primipara* (Plin.); *primipotēs* (Apul.); *primo-creātus*, -*gentilis*, -*genitus*, -*plastus* (hybride de la langue de l'Eglise), tous de l'époque impériale; *primordium* : v. *ordior*; juxtaposés : *primum tempus*, M. L. 6753 a.; *p. uer*. *apprimus* (adv.), *apprimē*, adjectif et adverbe archaïques : « long *primus*, *primē* », avec un préfixe *ad-* de renforcement.

princeps, -ipis : adjectif et substantif formé de **primocaps* : qui prend la première part ou le premier rang, la première place (pour la formation, cf. *quarticeps* et *maniceps*, *auceps*, etc.) : *p. senātūs*. Par extension, « chef » et « auteur ». A l'époque impériale, « premier de l'Empire; prince »; demeuré avec ce sens dans les langues romanes, sous des formes savantes, M. L. 6755. Le pluriel *principēs*, dans la langue militaire, désigne les soldats qui d'abord devaient occuper le premier rang, mais qui, par suite de remaniements dans l'armée, furent placés après les *hasiati* tout en conservant leur appellation (cf. *praetor*). Les divers sens de *princeps* se retrouvent dans son dérivé : *principium* « commencement, principe » (surtout au pluriel dans ce sens, comme *primordia*, *elementa*); et aussi « premier rang d'une armée », « quartier général dans un camp ». Autres dérivés : *principālis* (-*pālis*, Lucr.) : primitif; principal; qui concerne le prince; substantif « premier magistrat » (irl. savant *prinsipal*); *principālitas* (Tert., Macr.) : premier rang; *principāliter* (époque impériale); *principālis*, -ūs m. : = gr. *ἡγεμονία*, cf. Cic. N. D. 2, 11, 29 « premier rang, commandement en chef »; à l'époque impériale, « principat, règne »; *principō*, -ās (-*por*) : gouverner, régner sur (langue de l'Eglise); *principiō*, -iō : *principiō*, -ās (Aug.) : commencer. M. L. 6755 a., **principiāre*.

prisenus, -a, -um : ancien, antique (et qui n'existe plus à l'époque où l'on parle). Ancien (Enn., qui le joint à *cascus* : *quem prisci cascī populi tenuere Latini*); assez fréquent dans Cicéron, n'est plus guère employé à l'époque impériale que par la langue poétique, où il comporte souvent une nuance de respect ou de vénération. Sert de surnom; cf. aussi *Prisciānus*, -*cillus*. Adverbe : *priscē* (Cic.).

pristinus, -a, -um : même sens; mais se dit de choses qui durent encore, e. g. *odio pristino incensa mulier*, Cic. Clu. 7, 18. Classique (Cic., Cés.); mais rare à l'époque impériale, quoiqu'on le trouve en poésie chez Virgile et Ovide et en prose chez Suétone, Columelle, Aulu-Gelle et Gaius.

Pas de substantifs dérivés; le latin dit *antiquitās* ou *uetusitas*. Adverbe : *pristinē* (tardif).

Ces deux adjectifs sont des dérivés d'une forme **pris*, l'un avec le suffixe *-ko-* (cf. *cascus*), l'autre avec la formation en *-tinus* de *diūtinus* (à côté de *diuturnus*), *crāstinus*, etc. (v. Stolz-Leumann, Lat. Gramm.⁵, § 172, IX, p. 222); à en juger par skr. *nā-t(a)naḥ* « actuel », etc., *pristinus* est d'un type ancien. Quant à *priscus*, on n'en a pas plus que pour *pristinus* un correspondant exact; mais il y a une forme parallèle : arm. *erēp* « ancien », d'où « prêtre » (d'après *πρεσβύτερος*), thème en *-u-* supposant une diphtongue en *-i-* (ei ou oi) suivie de **sku-*. Le cas de gr. *πρωτος* est autre : c'est peut-être

un ancien composé; cf. les mots sanskrits en *-gu-* « alant ». Mais il faut retenir les formes à *πρεσ-* : *πρεσβεα*, etc. (v. Bechtel, *Griech. Dial.*, I, p. 149), et *πρεσ-* ion.-att. *πρεσβος*. Le *pris-* de lat. *priscus* peut reposter sur **prei-*.

Cf. *primus*, *prior*.

pristis : v. *pistris*.

prīus, *-a*, *-um* : pris isolément, singulier, particulier; qui appartient en propre; cf. P. F. 252, 20, *prīus priusque antiqui dicebant pro singulis. Ob quam causam et priuata dicuntur quae uniuscuiusque sint; hinc et priuilegium et priuatus; dicimus tamen et priuatum cui quid est ademptum*. Rare et archaïque; remplacé soit par *prīuatus*, soit par *prōprius* et, dans le sens distributif, par *singuli*. Irl. *priv*?

Dérivés et composés : *prīuō*, *-ās* : d'abord « mettre à part, exempter », p. *dolore*, *exsilio*; puis, avec nuance péjorative, « priver de », M. L. 6758; de là *prīuātus* (sc. *imperio*) : privé, employé par euphémisme comme substantif *prīuātus* « un particulier » (= *ιδιωτης*); *prīuō* « dans le privé », demeure dans les langues romanes, M. L. 6761, avec le dérivé **prīuatiā*, M. L. 6760 (cf. *appropio*), et en britt. *prīau*, *prīod* « mari »; *prīuātum*; *prīuantiā* n. pl., transcription du gr. *σπέρμα*; *prīuātus* (*-ticius*), terme de grammaire traduisant *σπέρμα*; *prīuantiā*, *-ae* f. : privation, suppression (*ἀφαίρεσις*; Mar. Vict., Cassiod.); *prīuātarius* « en propriété privée » (Ed. Diocl.).

Composés : *prīuilegium* : loi ou mesure prise en faveur d'un particulier, privilège; *prīuilegiarius*.

prīuignus, *-gna* m. f. : fils ou fille d'un premier lit proprement « celui qui est né à part des autres ». Cf. Isid. 9, 6, 21 : *prīuignus qui ex alio patre natus est; et prīuignus dici putatur quia prius genitus. Unde et uulgo antenatus*. Sert aussi de *cognōmen*, parfois déformé en *Prīuigenus*, d'après *Prīmigenus*.

Prīus pourrait être issu de **prei-uos* (cf. *prā-uos*, *cur-uos*) « celui qui est en avant », et par suite « celui qui est isolé des autres ». Le S.C. des Bacchantes a encore la forme à diphtongue *prīuotat*. L'adjectif est italique commun : ombr. *prever* « singulis », *preve* « singillatim »; osq. *prīuātud* « prīuātō, redō ». V. aussi *prōprius*.

prō, *prōd-* (cf. *prōdō*, *prōdesse*, *prōdīgō*; le *d* de *prōd* est issu sans doute de *-de*, cf. *antid*, *postid*; *re* et *red*, *sē* et *sed*; la forme *prōd-* s'emploie uniquement devant voyelle, du reste d'une manière non constante, au rebours de *red-* : cf. *prōmō* et *redmō*, *prōles*, *prohibeo* (cf. osq. *pru-hipid* « prohibuerit ») et *redhibeo*, ce qui a amené parfois à considérer *prōdō*, *prōdīgō* comme analogiques de *redō*, *redīgō*, mais l'hypothèse ne rend pas compte de *prōdesse*) : adverb, préverbe et préposition. *Prō* comme préposition compte pour une longue; comme préverbe, il est bref ou long; ainsi *prōuehat atque prōpellat*, Lucr. 4, 194, mais *prōpellens*, 4, 286; *prōficiō*, mais *prōfiscor*; *prōpāgō* et *prōpāgō* (cf. *prōbus* et *prōnus*), etc. ; les poètes usent suivant leur commodité de cette double quantité, cf. Lindsay, *Early lat. verse*, p. 151. *Prō* en tant qu'adverbe n'est plus usité que dans les locutions *prō quam*, *prō ut* (cf. *prae quam*,

prae ut) et dans *proinde* (cf. *perinde*). Sens : « en avant, devant (sens local ou temporel, cf. *profulgus*, mais *proauus*, *pronepōs*), sur le devant de » (avec l'idée accessoire de quelque chose qu'on a derrière soi; cf. *ante*). Ceci explique qu'à *prō* se soit liée l'idée de défense, de protection, d'où le sens de « pour » (demeure dans les langues romanes, M. L. 6762), « dans l'intérêt de » (opposé à *contrā*), « à cause de »; cf. Plin., Tri. 26, *concastigabo pro commertia noxia* (alternant avec *ob*); puis une idée de substitution « à la place de », *prō cōsule*, etc. : d'où simplement « comme »; *habere prō certō* « tenir comme (pour) certain »; et « en guise de ». *Prō* marque aussi une proportion : « selon, dans la mesure de, proportionnellement à », *prō uiribus*, *prō uirili parte*, *prō ratā parte*, *prō portione*.

L'ablatif qui accompagne *prō*, comme aussi *prae*, est véritablement un ablatif, et non un locatif : *prō castris* veut dire « en avant en partant du camp », cf. gr. *πρὸ τοῦ castris*. L'ité de tout temps. A basse époque, parfois confondu avec *prae*. M. L. 6762.

En osque, dans la table de Bantia seulement, et sans doute d'après l'usage latin, *pru*, de *prō*, a des constructions pareilles à celles de lat. *prō* : *pru meddixit* « *prō magistratū* », *pru medicatū* « *prō iudicatō* ».

En tant que préverbe, la forme *pro-* se retrouve exactement dans ombr. *pru-* : *prusekatu* « *prōsecatō* », osq. *pru-*, irl. *ro* (préverbe avec valeur spéciale), got. *fra-*, lit. *pra-*, v. sl. *pro*, skr. *prā-*, av. *fra-*; le hitt. a *pra* (écrit *pa-ra-a*) « en avant »; mais **prō* n'est attesté nulle part comme préposition hors du grec; dès lors, même si **pro* a pu aboutir à ombr. *-per*, ce qui n'est pas exclu, il n'y a pas de raison de croire que le *per* de ombr. *tuta-per*, *tota-per* soit un ancien **prō*. En grec, *pro* offre encore beaucoup de traces de caractère adverbial, ainsi chez Homère, N 800, II 188, x 37, etc., et dans des expressions comme *οὐρανὸν πρὸ*, *ἡμέρη πρὸ*, *ἡδὴ πρὸ*, l'adverbe en *-ti* à valeur locative ne dépend pas de *πρὸ*. Une forme **prō* est attestée au premier terme de composés nominaux : gr. *πρὸ-πέρων*, v. sl. *pra-dědu* « arrière-grand-père » (de même, le slave a *pa-měti* « souvenir » en face de *po-měny* « je me souviens »), v. pruss. *prā-busks* « éternel », lit. *prō-pernai* « il y a deux ans »; à en juger par là, *ō* serait ancien dans lat. *prō-cluius*, *prō-genius*, *prō-nuba*, etc. ; l'*ō* de lat. *prōgeniūs* est peut-être plus archaïque que l'*ā* du synonyme skr. *prajā*, qui peut devoir son *ā* à l'influence de *prajānte* « il est issu de », *prajātaḥ* (cf. lat. *pro-gnātus*), etc. Comme préposition, la forme ancienne serait **prōd*, dont l'origine n'est pas claire. Ce *prōd* a servi de préverbe, de sorte que l'on a eu *prō-sum*, *prōd-est*, etc., de même que, inversement, on a *pro-nepōs* (cf. skr. *prānapāt*) en face de *prō-nurus*, etc. Pour le sens de ces mots, cf. le parallélisme de lat. *pro-auus* et du synonyme v. sl. *pra-dědu*).

J. Wackernagel, *Sprachl. Untersuch. zu Homer*, p. 238 sqq., a voulu établir une différence de sens dans l'emploi de *prō* et *prō* en latin : *prō* signifierait « en avant », *prō* indiquerait le « départ ». Mais on n'observe aucune distinction de sens dans l'emploi des deux préverbes, et le plus souvent c'est la métrique qui décide : ainsi *prōficiō*, mais *prōfiscor*; on trouve *prōfugio* et *prōfugio*; Lucrèce emploie *prōpāgare*, I 195, et *prōpā-*

gent, I 16; et, dans un même vers, *prōuehat atque prōpellat*, 4, 194.

V. J. B. Hofmann, I. F. 44, 73.

Le groupe de *prō* est à rapprocher de ceux de *per*, *prae*, *prior*, etc.

prō (et *prōh*; l'*h* sert seulement à noter la longue) : exclamation marquant l'étonnement ou l'indignation. S'emploie absolument, ou avec un vocatif ou un accusatif; quelquefois, comme *ō*, peut-être à l'imitation du grec *ὦ*, avec un génitif (Tertullien).

Sans doute identique à *prō*, à l'origine.

prober, *-bra*, *-brum*; *probrum*, *-i* : neutre d'un ancien adjectif *prober* repris par Aulu-Gelle 9, 2, 9, *animalia spurca ac probra*, qui avait un double sens, subjectif et objectif, « digne de reproche » et « reproché ». De là le double sens de *probrum* « reproche (fait à quelqu'un) » et « acte digne de reproche, faute contre l'honneur » (= souvent *stuprum*). Ancien, classique, usuel. L'emploi substantif de *probrum* provient peut-être de la locution *probrum est*.

De *probrum* dérivent : *probrōsus*, qui a supplanté *prober*; *probrōsitas* (bas latin); *probrō*, *-ās*, glosé *δυσέδω*, usité seulement dans les composés *ex-probrō*, *op-(ob)-probrō* (archaïque) « reprocher », et leurs dérivés *ex-probrātio* (classique); *-tor*, *-trix* (Sén.); *-bilis* (Vulg.); *opprobrium*, *-briōsus*; *opprobriātio* (Céll.); *opprobriamentum*.

Prober représente sans doute **pro-bher-os* « mis en avant contre quelqu'un », le second élément appartenant à la racine de *ferō*, cf. le sens de gr. *προσέγω*. Certaines gloses l'expliquent par *imputatio mali* ou *crimen proiec-tum*. — V. *improberō*.

probus, *-a*, *-um* : de **pro-bho-s* « qui pousse bien (ou droit) », cf. *super-bus* ; cf. Acc. ap. Cic., Tu. 2, 5, 13, *probae fruges suapte natura enit*; Col., Arb. 3, 6, *probus ager*. S'est ensuite, comme *frāgi*, appliqué aux hommes avec le sens moral de « bon, honnête, probe », e. g. *frugi et probum esse*, Plin., Mo. 133. Ancien, usuel, classique. Irl. *-prom* dans *am-prom* « improbus ».

Dérivés : *probitās* et *probo*, *-ās* « trouver bon; approuver »; et aussi « faire approuver; éprouver », d'où « démontrer, prouver ». Panroman, sauf romain. M. L. 6764. Celtique : irl. *promaim*; britt. *profi*. Nombreux noms propres : *Probus*, *-biānus*, *-binus*, *-bilio*, etc.

De *probo* dérivent : *probatō*, d'abord de sens abstrait, équivalent à *δοκιμασις* (Cic., Off. 1, 144), employé à l'époque impériale avec le sens de « preuve » (concret, cf. *probationes* = *πίστεως*, Quint. 5, 10, 8); *-tor*, *-bilis*, *bilitās*, *-mentum* (tardif), M. L. 6763 (formes savantes), *-ticius* (St Jér.), *-itius* (époque impériale); *probatiō* (sc. *epistolā*). A basse époque, de *probo* a été tiré le postverbal *proba* « preuve » (cf. *pugnare/pugna*); et à côté de *probatūs* se forme *probitus*, e. g. CIL VI 2977 (d'après *probitās*).

Composés de *probo* : *approbo* : 1° « prouver » et « faire approuver »; 2° « approuver ». M. L. 556; *approbatiō*, qui, dans la langue philosophique, traduit *συγκατάθεσις*; *approbator*, *-itius*; *comprobo* (= *confirmō*); *reprobo* « réprover » (tardif, conservé dans les langues romanes, M. L. 7228 et 4453); *reprobatiō*, etc.

De *probus* : *approbas* (ad-) « ualdē probus »; *improbus*, d'où *improbitās*, *improbo*, *-ās* : désapprouver, blâmer; *reprobus* (Dig., Vulg.). Mais *approbus*, *reprobus* sont peut-être faits secondairement sur *ap-*, *re-probo*.

Mot italique : ombr. *prufe* « probē », osq. *prūfatted* « probāuit », *amprufid* « improbē », mais les formes oscobriennes peuvent être issues de **prō-bho-s*, avec *ō*. Cf., d'autre part, véd. *pra-bhūh* « éminent, puissant ».

Pour le sens, on rapprochera v. angl. *from* « de bonne qualité, qui a de la valeur », v. h. a. *fruma* « utilité », en face de v. isl. *framr* « qui est au premier rang », gr. *πρόμος* et *πράμος*.

**procapis* : *progenies*, *quae ab uno capite procedit*, P. F. 251, 18? Les gloses ont *procapis*, *proximus*; *procapibus*, *proximis*. Inexpliqué; sans doute corrompu.

prociāx : v. *prez*.

procella, *-ae*; *prōcellō* : v. *cellō*.

procerēs, *-um* m. pl. (singulier rare et tardif, Juv. 8, 26; Capit. Max. 2) : « les grands, les chefs ». Serait substitué à un ancien *proci* (d'après *pauperes*?), si l'on en croit la glose de Festus, 290, 21, *prociū patricium, in discriptione classium quam fecit Ser. Tullius, significat procerum*. I enim sunt principes (le reste de la glose se rapporte à *proci* « prétendant »; cf. Cic., Or. 46, 156, *centuriam fabrum et prociū, ut censorias tabulae loquuntur*, ... non fabrorum aut prociū... Terme archaïque, conservé seulement par la tradition littéraire et qui, à l'origine, a dû désigner une division du peuple romain. Rappelle pour la finale l'étrusque *Lucerēs*.

prōcērus, *-a*, *-um* : de grande taille; proprement « qui croît en avant »; cf. *crēscō*. Cf. *Cerus Manus* « créator bonus », du Carmen Saliare, d'après P. F. 109, 7. Classique, usuel.

Dérivés et composés : *prōcēritās* (classique); *prōcēritūdō* (bas latin); *prōcēritus* (Apol.) : *imprōcērus* (Tac., Gell.).

En face de *crēscō* il a dû exister une forme **kerā-* de la racine; cf. arm. *serem* « j'engendre ». *Prōcērus* rappellerait pour la formation *sin-cērus*, q. u. V. *Cerus*.

**procestria* : construction en avant du camp? : p. *dicuntur quo proceditur in muro*. Aelius *procestria aedificia dixit esse extra portam*; *Artorius procestria quae sunt ante castra*, P. F. 252, 5. Pas d'exemple dans les textes; les explications rapportées par Festus semblent bien des étymologies populaires. Mot d'emprunt?

procul, adverb et préposition (ce dernier emploi est poétique) : à distance, au loin; loin de. Ancien, usuel. Non roman. Sans doute neutre d'un adjectif **proculis* (cf. *simul et similis, facul et facilis*) ou **proculus*. A *procul*, les Latins rattachaient *Proculus* : *-m inter cognomina cum dicunt qui natus est pater peregrinante a patria procul*. *Proculus sunt qui credant idae dictos quia patribus senibus quasi procul progressis aetate nati sunt*, P. F. 251, 14; et *Proculus*, *-lia*; mais c'est peut-être une étymologie populaire, et le nom semble d'origine étrusque.

Le mot peut se composer de *prō-* et d'un ancien adverb à rapprocher de gall. *pell* « loin », gr. *τῆλε* (éol. *τῆλυ*) « loin » et *πάλαι* « autrefois », skr. *caramāh* « le dernier ». On a objecté que le sens de *procul* s'explique assez par *pro*; mais ce n'est pas une raison pour écarter

ter l'hypothèse que l'idée figurerait expressément dans la seconde partie de l'adverbe; les adverbes sont des formes affectives où un redoublement de l'expression a souvent lieu, ainsi dans *abhinc*, *exinde*, etc.

***proculunt** : *p. promittunt ait significare Antistius de iure pontificali lib. IX, F. 298, 21*. Sans autre exemple et sans étymologie. Sans rapport avec *procul*.

procus : *v. prez.*

prōde : sorte d'adjectif invariable tiré de *prōdest*, *prōdesse*; cf. *prōde est*, GGL V 137, 26, d'après *pote, necesse est*; de là *prōde fuit*, forme de parfait de *prōsum* qui s'est constituée en bas latin, *prōdefaciō*, *-ficiō*, *-ficiō* (et, par extension mécanique, *prōdefluō*, Orib., syn. 5, 6). Demeuré dans les langues romanes (sauf roumain). M. L. 6766 et 6767, **prōdicāre*; B. W. *preur*, *prou*.

prōdīgium, -I n. : signe prophétique, prodige. Ancien, usuel, classique.

Dérivés : *prōdīgīator* -es, *harispiēs*, *prodigiorum interpretes*, F. 254, 29; *prōdīgīōsus*; *prōdīgīātis*.

Étymologie contestée. La formation de *portentum* (cf. *tendō*), mot de sens voisin, et qui est joint à *prōdīgium* par Cicéron, Pis. 4, 9, engage à couper **prōd-igium*, de **prōd-agiō*, dont le second terme s'apparenterait à *agō*. V., toutefois, *aid*.

prōdīgō, -gus : *v. agō*.

prōdō : *v. dō*.

proelium, -I n. : combat, bataille. Ancien, classique, usuel. Ne présente souvent pas de différence sensible avec *pugna*: cf. *exitus proeliorum*, Cic., Fam. 6, 4, 1; *exitus pugnarum*, id., Mil. 21, 56; a parfois un sens plus concret : César dit *committere proelium* et non *pugnam*. Mais le dénominateur n'a pas fourni de composés en dehors du *dēproeliatīs* d'Horace, Od. 1, 9, 11, refait sur *dēpugnō*, et les dérivés sont rares et tardifs (sauf *proelīaris*, qui est dans Plt. : *pugnae proelīārēs*, Cu. 573). Non roman.

Dérivés : *proelīārīs*, -e; *proelior*, -ārīs (et *proeliō*, Enn.) : « combattre » (plus rare dans César que *pugnō*); à l'époque impériale, *proelīator*, -tīō.

Étymologie inconnue.

profānus : *v. fānum*.

profectō adv. : de fait, réellement, assurément. Souvent renforcé par des particules : *p. hercle*, *p. enim*. Ancien, classique.

De **prō faciō*, avec abrégement de *ō* protonique; *v. factum* sous *faciō*.

profiessor : *v. faciō*.

profundus : *v. fundus*; B. W. *profond*.

proinde, **proin** adv. : de là en allant plus loin, par suite; par conséquent. *Proinde atque*, *proinde ut* introduisent une comparaison marquant l'égalité « de la même manière que; de même que; comme ». De là *proinde quasi*. Ancien, usuel, classique. M. L. 6773.

prōlēs, **prōlētārius** : *v. alō*.

prōlixus : qui s'écoule ou s'épanche en avant, coulant, d'où « facile, obligeant » et « long, étendu, proluxe ».

Dérivés : *prōlītās*; *prōlītūtō* (Pacuv.); *prōlīzō*, -ās (Col.), etc. Peut-être *prōlicere* : *ēmānāre* (Gloss. Isid.). V. *lira*, *liquor*.

prōlogus, -I m. : prologue. Transcription du gr. *πρόλογος* avec influence de *prō*; cf. *prōloquor*.

***prōmellō** : verbe de forme et de sens obscurs qui figure seulement dans la glose de Festus, 301, 9 : *promellere, litem promouere*. Sans rapport avec *promulcum*.

promeneruat : *v. Minerua*.

prōmō, **promptus** : *v. emō*.

prōmulcum : *v. remulcum*.

prōmulgō, -ās, -āul, -ātum, -āre : terme de droit public « faire connaître en public; publier; promulguer (une loi) ». Classique, usuel.

Dérivés : *prōmulgātō* (classique), -tor (tardif). Étymologie populaire dans P. F. 251, 1 : *-ri leges dicuntur, cum primum in vulgus eduntur, quasi prouulgari*. Le verbe est sans doute à rapprocher de *muelgō* « traire », c'est-à-dire « presser ». *Prōmulgāre*, intensif duratif en *ā*, signifierait donc « faire sortir en exprimant, mettre au jour »; cf. Meillet, MSL 17, 62. Il est glosé correctement *promit ut profert*, GGL IV 148, 47. Ce sens de **melg-* se trouve en irlandais, ainsi *v. irl. du-r-inmaile*, gl. *promulgauit*; *v. II. Pedersen, Vergl. Gr. d. k. Spr.*, II, p. 580.

promulsis : *v. mel*.

prōmunturium (*prōmōntūrium*), -I n. : promontoire, cap. Classique, usuel. Généralement considéré comme composé de *prō* + un dérivé de *mōns* (cf. all. *Vorgebirge*, calqué sur le latin), mais la dérivation n'est pas claire. Le rapprochement de *tugurium* n'enseigne rien, car c'est sans doute par étymologie populaire que *tugurium* a été dérivé de *tegō* (d'où les graphies *leg-*, *tig-*). Le rattachement à *prōmōnēō* fait également difficulté. A basse époque, on trouve dans les gloses une graphie *promunctorium* transcrit par *πρωμνκτόριον*, influencée par *mungere*; cf. Keller, *Lat. Volksetym.*, 24.

prōmus : *v. prōmō*, sous *emō*; de là *prōma*, -ae f. (= *τῶ ταμεία* « cellaria », Ital. ap. Tert.).

promuseis, -idis f. (Plin., Gloss., Isid.) : trompe de l'éléphant. Déformation populaire de *proboscis*; cf. Keller, *Lat. Volksetym.*, 70. M. L. 6777.

prōnus, -a, -um (*prōnis*, Varr.) : qui penche en avant; d'où enclin à; qui a de l'inclinaison pour; bien disposé. Ancien, classique, usuel. Conservé dans quelques dialectes italiens. M. L. 6779.

Dérivés : *prōnītās* (Sén. le père); *prōnō*, -ās (Sid.), M. L. 6777 a. Cf. M. L. 6778, **prōnīcāre*? (*v. B. W.* sous *broncher*), et 2575 a, **dēprōnāre*. De **prō-no*; cf. pour le suffixe *infer-nus*, *inter-nus*, etc.

propāgēs; **propāgmen**; **propāgō** : *v. pangō*.

prope : adverbe et préposition de sens local « auprès, près » et « près de »; au sens moral « presque » (depuis Ter.). Comme préposition est suivi de l'accusatif, d'où *propediem* « un jour prochain », *propemodum* « à peu près, presque » (à côté de *propemodo*; cf. J. Wackerna-

gel, *Vorles.*, I 59). Ancien, classique, usuel. Il y a un comparatif *propior* avec un n. *propius* qui joue le rôle de préposition. Mais l'adjectif qui signifie « proche » est *propinquus*, ancien, classique, usuel; conservé dans quelques formes romanes. M. L. 6783; cf. *longinquus* et *antiquus*. Le superlatif de *prope* est *proximē*; de *propior*, *proximus*. De *proximus* dérivent *proximūās*, *proximō*, -ās et *ad-proximō* (Ital., Vulg.); *proximūās*, -ās (Cod. Théod.); *melloproximus*, hybride formé de *mēllo* et *proximus* (Cod. Théod. et Just.). *Proximus*, *proximō* sont représentés en vieux français et en provençal. M. L. 6794 et 6795; de même *approximō*, M. L. 559; *prope* et la forme renforcée *ad prope* ont aussi quelques représentants. M. L. 6781 et 197.

Propinquus a servi aussi à exprimer la parenté, comme *affinis* : *propinquī* « les proches », cf. gr. *ἀγγιστος*, *ἀγγιστεύς*. En dérivent : *propinquās*; *propinquō*, -ās et *approxinquō*, M. L. 558. Mais sur *propius* la langue commune a bâti *propiō*, -ās (Jér., Paul. Nol.) et *appropiō*, M. L. 557. Cf. aussi M. L. 6782, **prōpēdus* « prochain », B. W. s. u.; **repropiāre*, M. L. 7229.

propter : dérivé de *prope*, comme *praeter* de *prae*, adverbe et préposition « auprès [de], au bord [de] ». Le sens local, ancien (Cat., Plt.) et bien attesté jusqu'à Cicéron, tombe en désuétude à l'époque impériale; à partir de Tacite, où c'est peut-être un archaïsme voulu, il ne semble plus attesté. Le sens le plus répandu, déjà dans Cicéron, c'est le sens causal « à cause de, en raison de » (d'où dérive le sens final « en vue de »). Même évolution que dans *ob*, que *propter*, mot plus plein et plus populaire, a fini par éliminer (cf. Stolz-Leumann-Hofmann, *Lat. Gr.*, p. 504). Ce sens a pu se développer en partant de locutions comme *propter uiam fit sacrificium, quod est proficiscendi gratia, Herculi aut Nanco, qui scilicet idem est deus*, P. F. 254, 12. De là *propterea* et *quapropter* « pourquoi » et « c'est pourquoi ». Cf. *praeter propter*.

Proximus, *proximē* montrent que *prope* repose sur un type **prokw-*, avec assimilation inverse de celle qu'offre le type *quingue*; c'est que **kw-* ne pouvait figurer devant *-r-*; l'assimilation a donc été renversée. Le *p* de *propter* est sans doute d'après *prope*. La formation des deux adjectifs qui constituent une paire, *propinquus* et *longinquus*, n'est pas claire; l'indo-européen n'avait pas de suffixe **kw-* : *antiquus* est un ancien composé; on rapproche un type grec qu'on coupe arbitrairement *ἀλλοδ-απός, τῆς δ-απός* (v. BSL 28, p. 42 sqq.). Pour l'emploi de *propinquū* au sens de « proches, parents », cf. *av. nabā-nādistā* « (parent) le plus proche du nombril ». — Cf. *procul*?

propertus, -a, -um : rapide, qui se hâte. Adjectif archaïque (Caton, cf. Fest. 300, 3), conservé par la poésie et la prose poétique (Tacite) : adverbies *propertē* et archaïque *propertiter*.

Dérivés : *properō*, -ās : transitif (surtout en poésie) et absolu « hâter » et « se hâter » (différencié de *festinō*, q. u.); d'où *properāns*, -ter; *properātus*, -tim; *properātio* (classique); *properantia* (Sall., Tac.); *properābilis* (opposé par Tert. à *tardābilis*) : *approperō* (cf. *accelerō*); *dēproperus*; *dēproperō*; *exproperātus*; *improperō*, -ās; *improperanter* (avec in- local); *impro-*

perātus (avec in- privatif, Vg., Ac. 9, 798, sans doute calque du grec ἀποπρόδατος); *improperus* (Sil.); *properus*, *-ranter*; *praepropus*; *properipēs* = ὠρόπους (Cattulle).

Non roman, pas plus que *festinō*.

La formation rappelle celle de *perperus*. Dans un cas comme dans l'autre, l'essentiel du sens vient du premier élément du mot. Sur *properō*, origine et emploi, v. F. Muller, *Mnem.* 60, 1933, 199-230. *Approperō* a subi l'influence de *prope*; de là *dēproperō* « abire properē ».

prophēta, -ae m. (*profēta*) : emprunt au gr. *προφήτης* usité surtout dans la langue de l'Église, qui en a tiré des dérivés latins : *prophētia* (Vulg. = *προφητεία*); *prophetō*, -ās, -āre (à côté de *prophētizō*); *prophētātio*; *prophētialis*; *prophētialis* (à côté de *prophēticus* = *προφητικός*); *prophētissa* f. (cf. *abbatissa*), à côté de *prophētis* = *προφήτις*; *comprophēta*, -tō, -ās (Jér.). Britt. *prophwyd*.

prōpīnō (sur l'ō, v. Lindsay, *Early lat. verse*, p. 151), -ās, -āre : porter une santé à, boire à la santé de; de là « verser à boire à quelqu'un; administrer (une potion) »; puis, par image familière, « passer, procurer quelque chose à quelqu'un » (Enn., Sat. ap. Non. 33, 9); emprunt au gr. *προπίνω* latinisé, ce qui explique la variation de quantité du préverbe (cf. *prōlogus*); de là *prōpīnātio*, -tor; *prōpīna* (d'après *popina*, Isid., Or. 15, 2 fin.). Sur *propin* = *προπίνω*, v. Perrochat, *Festin de Trimulcion*, ch. 28, 3.

propinquus : *v. prope*.

propitiūs, -a, -um : propice. Terme de la langue religieuse qui s'applique aux dieux et qui, dans la langue commune, s'est étendu aux hommes et aux choses. Ancien, usuel, classique.

Dérivés : *propitiō*, -ās; *propitiābilis* (archaïque); *propitiātio*, -tor, -trix (langue de l'Église); *propitiātiorius* (id.); *propitiētās* (Not. Tir.).

Doit appartenir au groupe de *petō* plutôt qu'être dérivé de *prope* (Wackernagel, *Vorles.*, II, 162). Le sens est à expliquer par des particularités de la langue religieuse. Cf. *petō* et *praepes*.

prōpōla, -ae m. : emprunt (Plt.) au gr. *προπώλης* « détaillant, revendeur, brocanteur ». Formes latinisées : *prōpōlus*, GIL XII 1110; *prōpōlarius*, GGL V 576, 56. Pour l'ō, *v. prōlogus* et *prōpīnō*.

prōpriūs, -a, -um : propre, particulier. Joint à *pecūliārīs*, opposé à *commūnis*; synonyme de *lēgēs*. Du sens de « qui appartient en propre », on passe à celui de « permanent » (joint à *perennis*, *perpetuus*, etc.). D'après les *Captivi* de Plaute, 862, et d'après l'inscription sur les *Ludi saeculares*, le mot semble avoir eu un sens rituel; v. Lindsay, *The Captivi of Plautus*, 1900, ad l. Ancien, usuel, classique. Irl. *propir* « proprium » (scil. nōmen); mot savant.

Dérivés et composés : *proprie* adv. (*proprītim* dans Lucr. 2, 975, sans doute d'après *partim, propriatim* Arn.); *proprietās* : caractère particulier, propriété, droit de possession, propriété; d'où *proprietārius*, -i (langue du droit, Dig., Paul.); *proprietātis* (tardif); *proprie*, -ās : [s']approprier (rare, archaïque et post-

classique) ; *appropriō*, -*prīatō* ; *proprīficō* (bas latin). En grammaire, *impropius* traduit le gr. *ἄνομος* (Quint. 8, 2, 3) ; de là *impropietas*.

Le nominatif *prōprius* a été sans doute rebâti sur la locution *prō priu* « à titre particulier » ; cf. *sēdulus*, *profānus*, d'après **se dolō*, *prō jānō*. Dans **proprīus*, l'o aurait été absorbé par l'u précédent, qui se serait vocalisé, et l'i aurait été ensuite abrégé devant la voyelle ainsi formée, d'où *proprius* (sur des traces de *proprius*, v. Lindsay, *Early latin verse*, p. 144, et préface des *Capituli*, p. 19). L'explication par **pro-prios* (= *platrios*) proposée par W. Schulze, *Lat. Eigenn.*, 111, et Wackernagel, *Festgabe Kaegi*, 40, ne convainc pas. *Proprietas* n'apparaît pas avant Cicéron, où c'est un calque de *ιδιότης* ; le sens de « droit de possession » appartient à la latinité impériale (Suét., Just., Juristes).

propter : v. *prope*.

propteruus : v. *proteruus*.

prōpudium : v. *repudium*.

prōra, -*ae* f. (doublet archaïque en -i, *prōris*, acc. *prōrim* du sans doute à l'influence de *puppis* ; cf. pour l'alternance des thèmes, *παῖσις* et *pausa* ; *bura* et *buris*) : proue de navire. Emprunt technique au gr. *πρόρυς*. M. L. 6784.

Dérivé : *prōrēta*, -*ae* m. : homme de proue (Plt.). Ionien ? V. B. Friedmann, *Die ion. u. att. Wörter im Lat.*, 18 sqq.

***proriga**, -*ae* m. : étalonner (Plin., HN 8, 156). Forme douteuse ; cf. *auriga* ?

prōrsus (*prōrsus*), -*a*, -*um* : adjectif formé de **prō* + *uorsus* encore attesté dans Plt., Pseud. 955, cité par Varr., L. L. 7, 81, sous la forme *prōuersus* (opposé à *transuorsus*). Proprement « qui marche en droite ligne ». *Prō(u)orsus* > *prōrsus* > *prōrs*(s)us par assimilation de *r* à *s* ; cf. *dossum*, *rus*(s)um. *Prōrsus*, *prōrsum* s'emploient comme adverbes, cf. *aduersus*, *aduersum*, avec le sens de « en droite ligne, sans obstacle », d'où « tout à fait » : *prōrsus perit*. Cf. *plānē*. Les formes romanes qu'on a voulu en faire dériver se concilient mal avec le sens de *prōrsus* ; cf. M. L. 6785.

A *prōsus* se rattache *prōsa* (sc. *orātō*) : le discours qui va tout droit ; la prose » ; cf. Isid., Or. 1, 38, 1, et Don., Eun. 306, d'où *prōsārius* (Sid.) ; *prōsārius* (Ven. Fort., d'après *λογωγράφος*). A *prōsa* s'oppose *uersus*. Irl. *pros*. Cf. aussi *Prō(r)sa*, nom d'une déesse de l'accouchement, opposé à *Postueta*, dans Varr. ap. Gell. 16, 16, 4.

prōsāpia, -*ae* (*prōsāpiēs*, -*ei*) f. : descendance, progéniture. Archaïque, Cicéron le qualifie de *uetus uerbum*, Tim. 39, et Quintilien renchérit sur ce jugement, 1, 6, 40 ; 8, 3, 26.

On rapproche skr. *sāpaḥ* « pénis », *sāpāyan* « futuēns ». V. *sōpiō*.

proscultō, -*ās* (*proscultor*) : mot de l'Italia trad. *ἀκούω παρασκούτω* (*explōrō*, *prospiciō*, Vulg.) « se pencher pour regarder, épier ». Formation analogique d'après *auscultō* ? Ou apparenté à *sculta* (*scultra*), *scultōrīs* ? V. ces mots.

Prōserpina, -*ae* f. : emprunt au gr. *Περσεφόνη* (pēl. *Perseponas* gén.), déformé par l'étymologie populaire, qui l'a rapproché de *prōserpō*, *Proserpine* étant, comme le serpent, *prōserpens bestia*, la déesse qui chemine sous terre. Un intermédiaire étrusque est possible : les formes étrusques sont *Phersipnai*, CIE 5091 ; *Phersipnei* (tombea dell' Orco, Tarquinia). Un miroir étrusco-latin de Cosa, CIL I² 558, porte *Venos Diouem Prosepnai* ; v. G. Devoto, *Studi etruschi*, I, 1927, p. 255 sqq., et R. Bloch, *Rev. Phil.*, 1952, p. 182 sqq. L' de *Prōserpina* doit être de même origine que celui de *technica, mina*.

De là : *prōserpināca* (*herba*), Plin. 26, 23, 27, 127 (altéré en *scorpināca*, Apul., *Herb.* 18 ; cf. *scorpiō*) ; *prōserpinālis herba* dans Marc. Emp. 10 : polygonon ou « renouée ».

prōserpicia, -*ārum* (-*ciēs*, -*rium*) f. pl. : v. *prōserō*, sous *scōsō*.

prosper (*prosperus*), -*a*, -*um* (*prosperior*, Ov. ; -*perimus*, Vell.) : qui vient bien, qui prospère. Ancien, usuel, classique. Les anciens l'expliquent comme issu de *prō spēre* « conformément à l'espoir » ; cf. Nonius, 171, 24, *spemem ueteres spem dixerunt unde et prospere dicitur, hoc est pro spe*, et Tēr. Ph. 895. La formation serait du type de *sēdulus*. Mais l'p fait difficulté : on attendrait **prospērē* (adverbe), **prospērō* (dénominaif) ; et sans doute n'y a-t-il dans l'explication de Nonius qu'une étymologie populaire.

Dérivés et composés : *prosperitās* et *prosperō*. -*ās* : *prosperefaciō* ; *improsper* ; *improsperē*, -*peritās* ; *perprosper* (époque impériale).

Le rapprochement avec skr. *sphirāh* « riche, abondant » v. sl. *sporū* (même sens), sans être sûr, est possible.

prosternō : v. *sternō*.

prostibulum : v. *prostū*, sous *stū*.

prostumia, -*ae* f. : *genus nauigii speculatorium paruum*, P. F. 252, 18. Deux exemples de Caecilius ap. Non. 536, 8 sqq. V. d'Alessio, *Riv. Fil. Istr. Class.*, 1941, 113.

prōtēlum, -*i* n. (ō dans Lucr. 2, 531, 4, 190) : terme de la langue rurale dont le sens est « fait de tirer en avant, trait ou tirage continu » ; cf. le sens des dérivés romans de *prōtēlum*, M. L. 6790 a, et **protēlāria*, 6790 ; dans la langue commune, « suite ininterrompue ». Usité surtout à l'ablatif *prōtēlō* « tout d'un trait » ; cf. Non. 363, 1 sqq. De là *prōtēlō* (synonyme anté- et postclassique de *prōtēlō*) « prolonger » et « pousser au loin », d'où, dans la langue militaire, « repousser » (peut-être par suite d'un rapprochement avec *tēlum*). Fausse étymologie dans P. F. 267, 2, *protelare, longe propellere, ex Graeco uidelicet τήλε, quod significat longe*. — *Prōtēlum* est issu de **prō-ten-s-lo-m* et s'apparente à *tendō*, *tenēō*, *tenus*.

prōtinus (*prōtēnus*) adv. : en poursuivant sa route, en continuant ; immédiatement après. Autres formes archaïques : *prōtinam*, cf. Varr., L. L. 7, 107, *prōtinam* (scil. *uiam*?) a *prōtinus* *continuatim significans* ; et *protinus*, *prōtēnis*, cf. Afranius ap. Non. 375, 31 sqq. *Prōtinus*, comme *hātenus*, semble bien un composé de

tenus ; d'après *protinam*, *protinis* (scil. *pedibus*?), on l'a expliqué aussi comme la forme de nominatif d'un adjectif *prōtinus*, -*a*, -*um* devenu invariable, comme *aduersus*, *rursus*, et on a comparé les adjectifs en -*tinus* du type *crāstinus*, *diūtinus*, etc., skr. *divā-tanah* « diurnus ». L'o de *protinus* est bref chez Plt. et Tēr., long chez Virg. (B. 1, 13, pour éviter le tr braque).

V. *tenus* II.

prōteruus, -*a*, -*um* [graphie *propteruus* dans Festus, 444, 31, citant un vers de Pacuvius, R. 137, où la scansion réclame une syllabe longue (troch. sept.), *amplius, rubicundo colore et spectu propteruo ferox* ; même longue dans Plt., Amp. 837 (troch. sept.), *audacem esse, confidenter pro se et proterue loqui*. Plaute et TERENCE ne semblent connaître que *proteruus* ; cf. Lindsay, *Early lat. verse*, p. 212. Après eux, on ne rencontre que *prōteruus*) : qui marche en aveugle ? Cf. Ba. 612 ; effronté, imprudent. A l'époque classique, sous l'influence de *prōterō*, prend le sens de « qui renverse tout » (en parlant des vents ; cf. Hor., Od. 1, 26, 2 ; Ep. 1, 66, 22 ; Ov., H. 14, 14).

Dérivés : *proteruē*, -*uiter*, -*uītās*, -*uia*, -*uiō*, -*is* (ces deux derniers, tardifs).

Étymologie incertaine comme le sens initial. On a proposé **pro-pter-g-uos* ; cf. gr. *πέρυς*, *πέρων*, skr. *pātram* « aile », qui serait dans le second élément de *accipiter* ; cf. *petō*. V. Benveniste, *Origines*, p. 28.

prōuerbium : v. *uerbum*.

prōuincia : autre forme de *peruincia*.

prōuincia, -*ae* f. : terme technique du droit public, « charge confiée à un magistrat », et spécialement « administration d'un territoire conquis » ; d'où, par dérivation, « province ». Dans la langue commune a le sens général de « charge, fonction, mission ». Ancien, usuel, classique. Cf. fr. *Provence*. Irl. *prouinse*.

Dérivés : *prōuinciālis* ; *prōuinciātīm*, -*ciola* (Vinc. Ler.).

Pas d'étymologie sûre. La glose de P. F. 520, 7, *uinciam dicebant continentem*, est trop obscure pour être utilisée. Une autre glose du même, 253, 13, *provinciae appellantur quod populus Romanus eas prouiciit*, i. e. *ante uiciit*, n'est qu'une étymologie populaire. Peut-être mot d'emprunt, déformé par de faux rapprochements ?

prox : *bona uox, uel ut quidam proba, significare uidentur, ut ait Labeo de iure pontificio lib. XI, Fest. 298, 16*. Se trouve dans Pit., Ps. 1279. Sans autre exemple. Cf. *prex* ?

proximus : v. *prope*.

prūdēns, -*dentis* adj. : qui prévoit. Ancien (*prūdēter* est dans Enn.), classique, usuel. Britt. *prudd*. Issu de *prōuidēs* > **prōuidēs* > *prūdēs* ; cf. Cic., *Diu.* 1, 49, 111, *quos prudentis possumus dicere, i. e. prouidentis*. Le rapport avec *prōuideō* est, on le voit, encore perçu ; cf. de même, les définitions de *prudentia* données par Cicéron et rapportées par Non. 41, 28 sqq., Hort. 33, de Rep. VI (1) : *prudentia... quae ipsum nomen hoc nata est ex prouidendo*. Toutefois, dans l'usage courant, *prūdēns* s'était détaché, phonétiquement comme sémantiquement, de *prōuideō* et avait pris le sens large de

« qui sait, qui est au courant de, expérimenté, sage », cf. *iārisprūdēns* ; *prudentia* est différencié de *prōuidētia* par Cicéron lui-même, Inu. 2, 53, 160 : *prudentia tribus partibus constare uidetur, memoria, intelligentia, prouidentia*, et défini par lui, Off. 1, 43, 153 : *prudentia, quam Graeci φρόνημα, est rerum expetendarum fugiendarumque scientia*. — La langue a recouru alors pour exprimer l'idée de « prévoyance » à des formes nouvelles refaites sur le composé récent *prōuideō* et qui se dénoient comme des créations savantes : *prōuidus*, *prōuidēs*, *prōuidētia*, etc. (v. sous *uideō*).

Dérivés et composés : *prūdēter* ; *Prūdētius*, -*tilia*, -*ticula* (= *Phronēsimus*) ; *imprūdēns* « qui ne prévoit pas », « qui ne sait pas, ignorant » ; *imprūdēter* ; *imprudentia* (classique).

prūna, -*ae* f. : gelée blanche ; *dicta quod fruges ac uirgula perurat* (étymologie populaire), P. F. 253, 19. Dérivé : *prūnōsus*. Ancien, classique, usuel. Conservé dans quelques langues romanes, dont le fr. *brûine* ; cf. M. L. 6796.

On rapproche skr. *pruṣṣō* « givre », got. *frūsia* (datif singulier) « φύχος » ; v. h. a. *friosan* « frieren ». V. *prūiō*.

prūna, -*ae* f. : charbon ardent, tison. Ancien (Cat.), classique. Conservé dans quelques dialectes romans ; cf. M. L. 6797.

Cf. le groupe de gr. *πύρημα* « je brûle », v. sl. *para* « vapeur », etc.

prūnus, -*i* f. : prunier (Caton) ; *prūnum*, -*i* n. : prune ; *prūnulum* : petite prune ; *prūnellum* (Ven. Fort.) ; *prūnella* (Gloss.) ; *prūniceus* (Ov., M. 12, 272, d'après *pūniceus*?) ; *prūnārius* (Gl.).

Les langues romanes ont conservé *prūnus*, M. L. 6800 ; à prunum elles ont substitué **prūna* ou **prūnea*, M. L. 6798, 6799, comme le germanique : v. isl. *plōma* « Pflaume », finn. (*pluumu*) ; *prūnceus* est demeuré en logoudorien, M. L. 6799 a.

Le grec a parallèlement *προυνος* « prune ». On sait que les noms latins d'arbres fruitiers cultivés sont empruntés.

prūriō, -*is*, -*ire* : être échauffé ou en chaleur, démanter ; sens moral « brûler de » (cf. *gestiō*). Ancien, technique et populaire. Conservé partiellement dans les langues romanes, avec des déformations par dissimilation ; cf. M. L. 6802, *prūrtire*, **plūrtire*, **prūrtire*.

Dérivés : *prūritus*, -*ūs* ; *prūrituus* ; *prūrigō*, M. L. 6801 ; v. Ernout, *Philologica* I, 179 ; *prūriginōsus* ; *prūriōsus* ; *perprūriōsus* (Plt. et Apul.).

Dénominaif d'un substantif *prūris* de **preusis* ; cf. *prūna*, *prūna* (v. ce mot). La même racine exprime l'idée de « brûlure » par le froid comme par la chaleur.

psallō, -*is*, -*ere* : jouer de la cithare. Emprunt au gr. *ψάλλω* ; depuis Salluste. Dans la langue de l'Eglise : chanter des psaumes. Irl. *salland*, *saltir* ; britt. *sallwyr* « psaltérium ».

Dérivés : *psaltria* (Tēr.) ; cf. *citharistria* ; et tardifs *psaltiriz*, *psaltitrix*, trad. *ψαλτήριον*.

psalmus, -*i* m. : psaume. Emprunt (Tert.) au gr. *ψαλμός*. Latinisé, d'où *psalmi-cen*, -*sonus*. Prononcé **sal-mus*, v. fr. *saume* ; irl. *psalm* (savant), *salm*. Cf. le précédent.

pule(h)er, -e(h)ra, -e(h)rum (ancien *pole(h)er* d'après

Priscien; cf. GIL I^o 640, *Polc[er]*; XI 6695, *Ap. Pulcri*; I^o 1211, *pulcrat*; sur l'h de *pulcher*, cf. Cic., Or. 160, *quin ego ipse cum scirem ita maiores locutos esse, ut nusquam nisi in uocali aspiratione uerentur, loquebar sic ut « pulcros, Cetegos, triumphos, Cartoginem » dicerem: aliquando idque sero, conuicio aurium cum extorta mihi ueritas esset, usum loquendi populo concessi, scientiam mihi reseruauit*; l'introduction de l'h a été favorisée par l'étymologie qui rapprochait *pulch(er)* de gr. *πολύς*; l'hypothèse d'une origine ou d'une influence étrusque sans preuve; cf. W. Schulze, KZ 33, 386, et Stolz-Leumann, *Lat. Gr.* 3, p. 131 : a dû d'abord signifier « fort, puissant », aussi bien que « beau » à l'origine (cf., de même, *fortis* avec le sens de « beau » et la formation de *bellus*); ainsi Hor., Ep. 1, 16, 60, *pulchra Lauerna* « puissante Laverne », C. 4, 4, 5, *merses profundo, pulcior euenit* (cf. l'Horace de Heinze, qui l'explique par *polleō*). Dans la langue rustique s'emploie pour désigner un animal « corpulent, plein d'embonpoint » : *pulcher bos appellatur ad eximiam pinguitudinem perductus*, Fest. 274, 28; et dans la langue religieuse se dit d'un animal sans défaut réservé pour le sacrifice; cf. Comment. in Lud. Saec. 1, 106. De là « beau » au sens physique et moral; appliqué aux dieux, aux hommes, aux choses; correspondant au gr. *καλός* qu'il traduit.

Dérivés et composés : *pulc(h)rē*; *pulc(h)ritūdō* (classique et usuel); *pulc(h)ritās* (rare, Caecil.); *pulchellus*; *pulchrātia*, -ium (Caton); *pulc(h)rescō* (tardif); *perpulch(er)*.

Bien que d'usage courant et constant durant toute la latinité, n'est pas demeuré dans les langues romanes, où il a été supplanté par le diminutif affectif *bellus* ou par *formosus*, de sens plus concret (cf. *grandis* remplaçant *magnus*); v. Ernout, *Philologica* II, 80 sqq.

Sans étymologie. Les adjectifs signifiant « beau, joli » diffèrent d'une langue à l'autre.

pûlêium (*pulêgium* et *pulêius*, Gloss.), -I n. : pouliot, plante aromatique, p. *martis*; dictame (Dynamid.). Attesté depuis Cicéron. Les formes romanes remontent à *pûlêium*, M. L. 6815. Panroman, sauf roumain. Germanique : v. h. a. *poliaia* « Polei ».

Dérivé : *pûlêiātus*, -a, -um.

Sans étymologie.

pûlēx, -icis m. : puce, puceron. Ancien; panroman. M. L. 6816.

Dérivés : *pûlicō*, -ās (Gloss.), *φολκίζω*, M. L. 6817; *pûlicārius* (-ris) : -a (*herba*), *φώλιον*; *pûlicōsus*; *pûlicinus*.

Les langues offrent pour « puce » des mots semblables, non réduites à un original commun : skr. *plagi*, arm. *lu*, v. sl. *blūza* et lit. *blūsā*, v. angl. *flēah*, gr. *φύλλα*; v. MSL 22, 142 sqq., 239 sqq. Cf., pour le suffixe, *cimex*, *culex*.

pullāria, -ae (-rium?) f. : sorte de tumeur des gençives (Mul. Chir.). Déformation de *παρουλις*?

pullus, -I m. : petit d'un animal (cf. *poulain*, *poutre*); spécialement « poulet » [rejeton (d'une plante), cf. Cat., Agr. 51, *ab arbore abs terra pulli qui nascuntur*. Dans la langue érotique : *puer, qui obscene ab aliquo amabatur*,

eius a quo amatus esset pullus dicebatur, P. F. 285, 3; de là *pullārius*, « qui concerne les petits des animaux » « pullaire »; et = gr. *παῖδεσθής* (Gloss.), et *puliprema* dans Ausone, Ep. 70, 8. D'abord terme de la langue rustique; ancien (Plt., Enn.), usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 6828, *pûllus*, *pûlla*.

Dérivés et composés : *pullō*, -ās : pousser, germer (Calp.), M. L. 6818; *pullātiō*, M. L. 6818 b; et *pullēscō* supposé par *repullescō* (Col.); *pullicēnus* (-cinus) : poulet, « poussin » (Lampr.), B. W. s. u., M. L. 6820; et britt. *pylgaint* de *pulliciniūm* « point du jour » (cf. *galliciniūm*); *pullāstra* : poullette, it. *pollastro*, M. L. 6818 a; *pullāmen* (Mul., Chir.), fr. « poulain », formation en -men, du type de *ferāmen* « gibier » (Capitulaire « de uillis », ch. 36 et 62), v. fr. *ferain*, prov. *feram*, et *uulāmen* Poetae aevi Carol., éd. E. Dümmler, I 630); v. Niedermann, N. Jahrb. f. d. kl. Altertum 29 (1912), p. 313 sqq.; M. L. 6817 a; *pullinus* : des petits animaux; des poulains, -i *dentes* (Plin.), M. L. 6822; « (a carō) : viande de poulet (Apic.); *pullinā(tii)cus* (Plin. Val.); *pulliter*, -tra : poulet, poullette (Varr., R. R. 3, 9, 9; rappelle *porcetra*). Sur la formation, v. Niedermann, *Mnemosyne*, 3^e sér., 3 [1936], p. 270); M. L. 6825 et B. W. *pouire*; *pullitiēs*, « couvée » (Varr., Col.); *pullulus*, -i « petit », d'où *pullulō*, -ās « faire des petits, pulluler », M. L. 6827; *pullulāscō* et *repullulō* (Plin.), M. L. 7231. D'autres dérivés sont supposés par les langues romanes : cf. M. L. 6823, **pulliō*; 6826, **pullius*; 6821, **pullinācia*; 6819, *pûllicella* (Lex Sal.). Cf. aussi le juxtaposé *pûlli pēs*, M. L. 6824, « pourpier » (dit aussi « pied de poulet » en français populaire). En germanique de *pullārium* : m. b. all. *polre*.

Forme à gémation expressive, en face de got. *fula* « poulain ». Un rapport avec *puer* n'est pas exclu. Et, d'autre part, le grec a *πῶλος* « poulain ». L'u de arm. *ul* « chevreau » peut reposer sur *ō* ou sur u. V. aussi *pūsus*, *pūsillus*; et *pūsus*, *Pullus* pourrait s'expliquer par **put-slo*, cf. *quālus*.

pullus, -a, -um : brun foncé, noir; cf. Varr., R. R. 3, 12, 5, *lepus superiore parte pulla, uentre albo*; Col., 1 praef. 24, *nigra terra quam pullam uocant* (d'où le sens de *pullus* « (terre) meuble », en calabrais, M. L. 6829). De là *pullum* n. : vêtement noir; en particulier « vêtement de pauvre », d'où le sens dérivé de *pullus* « vulgaire, pauvre ». Ancien, usuel, technique. M. L. 6830.

Dérivés : *pullātus* (opposé à *albātus*) : vêtu de noir; *pulligō* (Plin. 8, 191); *pulleitaceus* (Aug. ap. Suet., Aug. 87, 2); *pullulus*. V. *palleō*.

pûllus : diminutif de *pûrus* dans Varr., Men. 462? Sens peu sûr; v. Non. 368, 33 sqq.

pulmentum, -I n. : ragout, mets saucé; d'où, familièrement, « nourriture ». Ancien (Plt.). Conservé dans quelques dialectes romans, cf. M. L. 6832, *pûlmētum*, à côté d'un doublet, non attesté dans les textes, **pûlmen*, M. L. 6831.

Dérivé : *pulmentāris*, -rius, d'où *pulmentārium* n. : pâtée pour engraisser la volaille; ragout, fricot.

De même ombr. *pelmner* « pulmentif ».
V. *pulpa* et *polenta*?

pûlmō, -ōnis m. : 1^o poumon; 2^o nom d'un animal marin, sans doute la méduse, p. *marinus* (Plin.); cf. gr. *ἀλμυρόμων*. Ancien, usuel, classique. Panroman. M. L. 6833, *pûlmo*.

Dérivés : *pûlmōneus* : de la consistance du poumon, spongieux; *pûlmōnārius* : pulmonique; *pûlmōnāceus*, dans -a *rādicula* « pulmonaire », plante; *pûlmunculus*, -i m. : excroissance charnue (langue des vétérinaires).

On ne saurait déterminer s'il y a un rapport de parenté avec les mots de même sens : gr. *πλέμων* et v. pruss. *plauti*, lit. *plautiai*, v. sl. *plušta*, ou emprunt au grec, avec métathèse. Formations aberrantes : pour cette partie du corps, les noms varient d'une langue à l'autre.

pulpa, -ae f. : maigre de la viande, chair; est *caro sine pinguedine*, Isid., Or. 11, 1, 81 : pulpe (d'un fruit). Ancien (Cat.); panroman. M. L. 6834, *pûlpa*.

Dérivés : *pulpōsus* : charnu, M. L. 6835; *pulpāmen*, -mentum, de même sens que *pulmentum* (v. ce mot). Pas d'étymologie sûre. Sans doute apparenté à *pulmentum* et peut-être à *puls*? V. *pollen*.

pulpitum, -I n. (*pulpitus*, bas latin) : tréteau, estrade (surtout au pluriel); d'où « scène de théâtre, tribune, chaire ». Roman : fr. *pupitre*, etc. Irl. *pûlpid*; germanique : m. h. a. *pulpit* « Pult ».

Dérivé : *pulpitō*, -ās : plancheier. Ne semble pas attesté avant l'époque impériale. Mot technique, sans doute emprunté.

pûlpō, -ās, -āre : crier (se dit du vautour, Carm. Philom. 27).

pûlpus, -I m. : forme tardive (Plin. Val. 5, 30) de *pûlypus*, gr. *πολύπους*, sans doute rapproché de *pulpa*.

puls, -tis (et *pultis*, *pultes*, tardif) f. : bouillie de farine; pâte; purée. Ancien, classique, usuel. M. L. 6836, *pûls*. Celtique : irl. *collt*; germanique : v. h. a. *polz*.

Dérivés : *pûltārius* m. : soupière, conservé en espagnol *puchero*, M. L. 6840; *pulticula*; *Pultō*.

Composé hybride : *pûltiphagus* (Plt., Mo. 828; cf. *Pûltiphagōnides*, Plt., Poe. 54); on a aussi *pûltificus* (-m far) (Aus.).

V. *pollen*. Un emprunt au gr. *πόλος* n'est pas impossible par un intermédiaire étrusque. L'aspect du mot est singulier et la flexion sans autre exemple.

pûlsō; **pulsus**, -ūs; **pultō** : v. *pellō*.

pûlūnus, -I m. : coussin, oreiller, traversin; donné comme marque d'honneur aux personnages de marque. Désigne aussi tout objet ayant la forme d'un coussin : balustre d'un chapiteau imitant la forme bombée du traversin; dos d'une baignoire; levée de terre dans un champ; parterre en dos d'âne. Ancien (Plt., Cat.), classique, usuel. Passé en germanique : v. h. a. *pûlūwī(n)*, v. angl. *pyle*.

Dérivés : *pûlūnar*, -āris (*pûlūnārium*, Gloss.), neutre substantivé d'un adjectif *pûlūnāris* : oreiller,

édredon. Désigne souvent un objet plus grand et plus riche que le *pûlūnus*; de là le sens de « lit d'apparat » dans les lectisternes; *pûlūillus* (diminutif), -ulus, -nātus, -nēnsis, tous de l'époque impériale. Étymologie indéterminée.

pûlus, -eris (*puluer*, Gloss.) m. et f. : poussière, poudre. Spécialisé dans le sens de « poussière de l'arène ou du champ de course, de bataille » (cf. gr. *κόρυς*; d'où le sens imagé « champ de bataille », puis « lutte, effort ». Ancien (Enn.), classique. Panroman. M. L. 6842, *pûlvis* et *pûlous*, **pulus* (cf. *cinis*, *cinus*). Britt. *pylor*.

Pûlvis, ancien thème en -u-, a subi l'influence de *cinis*.

Dérivés : *pûluerō*, -ās : couvrir de poussière, M. L. 6841; *pûluerātiō*; et, à basse époque, *pûluerisō*, -ās (Vég.), hybride à suffixe grec, formé sur *κορυζω*; *pûlueris* et *impulueris* (Gell. 5, 6, 21, formé sur *ἀκούρος*, *ἀκούρι* *νύκτω* comme me l'a signalé J. B. Hofmann); *pûluerulentus*; *pûluerārius* (*uicūs*); *pûluerātium* (-ca) « pourboire, salaire » (latin impérial); *pûluisculus* (-culum), M. L. 6843.

Cf. skr. *palāṇah*, lett. *pelus* (pl.) « bal'e du grain », v. pr. *pelwo*. V. *pollen*.

pûluis : sorte de plante épineuse (Ps.-Rufin., Ios. ant. 9, 10)?

pûmella, -ae f. : boule de gui (Gl.). De *pōmum*? Cf. *pûmellus* « grenade » = *mālum pūnicum*. V. André, *Lex.*, s. u.

pûmex, -icis m. (les formes romanes supposent un doublet *pōmex*, cf. M. L. 6844, qu'on trouve dans les glosses), féminin dans Catulle 1, 2 : pierre ponce. Ancien (Plt.). Panroman, sauf roumain. V. h. a. *pūmīs*.

Dérivés : *pūmicōs*, -ās : ponce (d'où *pūmicia*, Grom.); *pūmicōtor* : *σφάκτης* (Gloss.); *repūmicōtiō* (Plin.); *pūmicus* : de pierre ponce; *pūmicōsus* : poreux (Plin., Vitr.).

Pour l'étymologie, v. *spāma* : la ressemblance de la « pierre ponce » et de l'éponge est frappante et a été signalée dès l'antiquité. L'ō de *pōmex* ne peut être que l'adaptation d'un *oi* normalement conservé en osque (la pierre ponce se trouve près des volcans); forme dialectale tardivement latinisée. Mais peut-être mot indigène, comme *sulp(h)ur*, rapproché secondairement de *spāma*.

pûmiliō (gén. pl. *pūmilionem* sur une ciste de Préneste, CIL I^o 560), -ōnis c. : nain, naine. Forme accessoire, sans doute dialectale : *pōmiliō*. Depuis Lucrèce. On trouve à basse époque et dans les gloses un adjectif *pūmilus* ou *pūmilis*; et *pūmilus* au sens de « nain » dans Stace et Suétone. Cf. le suivant.

Cf. gr. *πυγμαῖος*, *Πυγμαῖον*. *Pūmiliō* est la forme la plus ancienne; *pūmilus* en a été tiré secondairement, les formes en -ō, -ōnis paraissant vulgaires.

pûmula, -ae f. : espèce de vigne (naine?) sur le territoire d'Amiterne (Plin. 14, 37). Sans doute à rattacher au précédent et au groupe de *pu-er*, *pūsus*, *putus*, etc.

pungō, -is, **pupugī** (*pepugī*) -*punxi* dans les compo-

sés), **punctum**, **-ere** : piquer, sens physique et moral. Ancien, classique, usuel. M. L. 6850.

Formes nominales, dérivés et composés : *pūgiō*, *-ōnis* m. : poignard, *dictus quod eo punctum pugnator*, P. F. 265, 5; *pugiunculus*; *punctum* : point, petit trou fait par une piquette; point (de ponctuation), traduction de *συνῆψη*. De là « partie d'un tout grosse comme un point » : *punctio temporis* = *συνῆψη* *χαίρου*, etc. Panroman, sauf roumain. M. L. 6847. Celtique : irl. *ponc* « punctum »; britt. *puwo*, *puwth*; v. angl. *pynegan*.

punctus, *-ūs* m. (Plin.) : piqure, point; *punctio* (langue médicale) : point; d'où *punctiuncula*; *punctura* (Cels.), M. L. 6848; *punctulum* (Apul.); *punctillum* (Sol.); *punctōrium* : instrument pour piquer (tarif), M. L. 6846; *punctum* : avec la pointe, opposé à *caesim*. Cf. encore M. L. 6845, *punctiare*; M. L. 6851, **pungellus*; B. W. *poinceon*.

compungō (bas latin, parfait *compugī*) : piquer. Composé d'aspect déterminé. Très usité dans la langue de l'Eglise au sens moral (gr. *κατανοῶ*) pour désigner la souffrance du remords. De là *compunctus*, *compunctio*.

expungō : piquer tout en travers; effacer par des points (un nom), rayer; en particulier « effacer le nom d'un débiteur », d'où « donner décharge; décharger »; *interpungō* : *διακέντω*; *interpunctio* = *διακέντησις*; *perpungō* (Cael. Aurel.), cf. M. L. 6424, *perpunctus*; *repungō* (Cic., Fam. 1, 9, 19).

V. aussi *pugil*.

L'élément radical *pug-* pourrait appartenir au groupe des mots à *-ip-* initial indiquant un choc (v. *pudet*, *pugnus*), comme *stige-* (v. *insitigare*) au groupe de *-it-*. Sur **pinctiare* « pincer », v. M. L. 6509 b et B. W. s. u.

pûnieus, **pûniceus** : v. *Poenus*; *p. arbor* : grenadier = *ροῖνις*.

pûniō : v. *poena*.

puppa (*pūpa*), **-ae** f. : petite fille, poupée. Mot du langage enfantin. *Puppa* présente la même geminée que *acca*, *atta*, *pappa*, *puttus*. Les deux formes sont représentées dans les langues romanes, cf. M. L. 6852 et 6854 (all. dial. *poppe*?), ainsi que le diminutif *pūpula*, M. L. 6856. Sur *puppa*, *pūpa*, *pūpula* ont été formés les masculins *puppus*, *pūpus*, *pūpulus*, qui, du reste, sont rares et n'ont pas survécu. Sur *pūpula*, *-lus* est bâti un second diminutif *pūpilla*, *-lus* (avec *ā*, contrairement à *mamma*, *mamilla*, etc.) qui, dans la langue du droit, a pris le sens de « pupille, enfant mineur orphelin »; de là *pūpillāris* « de pupille », *p. aetās*, *pecānia*; *pūpillātus*, *-ūs*. *Pūpula*, *pūpilla* désignent aussi la pupille de l'œil (cf. gr. *κόρη*), ou prunelle, ainsi nommée à cause de la petite image qu'on voit s'y refléter. Cf. M. L. 6853. Les gloses ont un verbe *pūpior*, *παῖδεσθαι* (CIL III 165, 21. Cf. aussi *Pāpius*, *Pāpiānus*, *Pāpi-nius*, etc.).

Puppa a dû avoir également dans le langage enfantin le sens de « sein » (cf. lett. *pups* « sein », *paupt* « gonfler »), qu'on retrouve dans les langues romanes; cf. ital. *poppa*. De ce *puppa* est issu un dénominatif **pup-pāre* « têter », M. L. 6854, **pūpa* 2. Cf. le double sens de *mamma*.

puppis, **-is** f. (acc. *puppim*, abl. *puppī* et *puppe*) :

poupe d'un vaisseau. Ancien, classique. Panroman, sauf roumain. M. L. 6855.

Pas d'étymologie sûre. Le mot s'oppose à *prōra* (*prō-ris*); v. ce mot, qui est un emprunt.

pūpulō, **-ās** : crier (du paon). Onomatopée (Poet. Lat. Min. 1, 61, 26).

pūpus : v. *puppa*.

pūrgō, **-ās**, **-āui**, **-ātum**, **-āre** : purifier, nettoyer (sens physique et moral), purger; *sē pūrgāre* « se disculper »; et, à l'époque impériale, « excuser, justifier ». Ancien, classique, usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 6859.

Dérivés et composés : *pūrgāmen* (Ov. = *καθαρμα*); *pūrgāmentum*; *pūrgātiō* (= *καθαρισμός*), *-tor*, *-trix*, *-tōrius* (cf. M. L. 6859 a) (irl. d'Eglise *pūrgātū*, *pūrgātoir*), *-tius*, *-tūra*; *pūrgāticus* (Not. Tir.); *pūrgitō*, *-ās* (Plt.); *pūrgābīlis* (Plin.).

dē, *ex-* (M. L. 3059), *pē*, *re-pūrgō*. *Pūrgō* est issu de *pūrigō* (attesté encore dans le participe du composé plautinien *perpūrigātus*, cf. Mi. 177), dérivé de *pūrus*; cf. *lēuigō*, *iūrgō*, *lūigō*. L'étymologie de Thurneysen qui dérive le verbe de **pūr* « feu », et *ag-*, d'après *fūnigō*, est invraisemblable.

purpura, **-ae** f. : pourpre. Désigne à la fois le coquillage (*murex*), la teinture qu'on en tire et l'étoffe ou le vêtement teint de cette couleur. Symbolise dans ce sens le pouvoir, et en particulier le pouvoir suprême : *purpuram sūmere*.

Emprunt ancien et oral au gr. *πορφύρεα*, traité comme un mot purement latin, d'où l'adaptation du redoublement : cf. *furfur*, *curculio*, etc.; a fourni de nombreux dérivés : *purpureus* (= *πορφύρεος*, cf. *pūniceus*); *purpurātus* (d'où *purpurō*); *purpuraster* (Galen.); *purpurārius*; *purpurio* = *πορφύρεος*; *purpurissum* (*πορφύρεον*) = *πορφύρεον*; *purpurissa*, épithète de Venus; *purpurissātus*, etc. Panroman, sauf roumain. M. L. 6862. Celtique : irl. *corcar*, *purpur*; britt. *porphor*. Germanique : got. *pūrpaurā*, *pūrpurōn* : « colorer de pourpre »; v. angl. *purpure*, v. h. a. *purpura*. Les gloses ont aussi *purpurilla*, peut-être déformation par étymologie populaire de *turturilla* et qui est expliquée par *locus in castris extra vallum in quo scorta prostant; nam apud ueteres, matronae stola, libertinae toga, prostitute purpurea ueste utebantur*. — *Purpurilla* est conservé dans le dialecte vénitien, M. L. 6863.

pūrus, **-a**, **-um** : pur, sans tache, sans souillure; et « pur de »; par suite « net, sans mélange », « exempt de ». L'adjectif appartient surtout à la langue religieuse; cf. plus bas l'emploi et le sens de *pūrare* et *pūrimēstriō*. Correspond exactement à gr. *καθαρός* Ancien, panroman (sauf roumain). M. L. 6864. Celtique : irl. *cīrpūr*; britt. *pur*.

Dérivés : *pūrō*, *-ās*, *-āre* (= *καθίζω*), supplanté à l'époque historique par *pūrgō*, *pūrificō*, mais conservé dans une glose de Festus, 254, 9, *prophetas in Adrastrō Iulius nominat antistes sanorum, oraculorumque interpretes* (2) : « cum capita uiridi lauro uelare inperant prophetae, sancta ita caste qui purant sacra », et qui est attesté par le témoignage des langues ro-

manes, M. L. 6857 et 2576 a, *dēpūrāre*; cf. aussi *impūrātus*, populaire, employé comme terme d'injure par Plaute et Térence et repris par Apulée; *pūrē* (superlatif archaïque *pūrimē* dans Fest., P. F. 301, 7, *purime tenero* : *purissime tenero*), conservé en roman avec le sens de « seulement », M. L. 6858; *pūriter*; *pūritās* (rare et tardif d'après *καθαρότης*), M. L. 6860; *pūrefaciō* (Non.); *pūrificus*; *pūrificō*, *-ficiō*, *-ficiō*, *-ficiō* (époque impériale); *impūrus*; *impūritia*, *-tās*; *pūrimēstriō* : p. esse dicuntur qui sacerorum causa toto mense in caerimoniis sunt, i. e. puri sint certis rebus carendo, Fest. 298, 13. Sur *pātus* et *nepus*, v. ces mots.

Lat. *pūrus* appartient à la racine dissyllabique de skr. *pavitār* : celui qui purifie », *pavitram* « instrument de purification », *pūtah* « purifié », *puntū* « il purifie ». C'est un terme de la langue religieuse qui, comme nombre d'autres de même genre, s'est perdu ailleurs. Le mot celtique, irl. *ūr*, gall. *ir* « vert, frais », que l'on a rapproché, est pareil pour la forme à *pūrus*; le sens serait explicable à la rigueur; de même, en germanique, v. h. a. *fowen* « cribler ». Cf. peut-être *nepus*; mais le rapprochement de *pūrus* fait difficulté; v. *putō*.

Le rapport entre *pūrare* et *pūrgāre* rappelle celui qui existe entre *iūrō* et *iūrgāre*; mais, dans ce dernier couple, les sens ont divergé.

pūs, **pūris** n. (pl. *pūra* dans Plin.) : pus. S'emploie aussi comme terme d'injure (Lucil., Hor.). M. L. 6865.

Dérivés : *pūrulentus* (déjà dans Cat.), *pūrulentia* (tardif); *pūrulentio*, *pūritās* (Cael. Aur.); **pūronius*, M. L. 6861. Un dénominatif *-pūro* figure dans *suppūro*, déjà dans Caton, Agr. 157, 3, (*cancer*) *fstulosus subius suppurat sub carne*, dont dérivent *suppūratō*, *-tōrius*. De *suppūro* a été extrait tardivement le simple *pūro* (Marc. Empir.), et les gloses ont aussi *dēpūro*.

Thème en *-s* : **puuos*, comme gr. *πύος* « pus » chez Hippocrate, à côté de *πύον*, *πύων*. Cf. skr. *pūyati* = av. *puyeiti* « il pourrit », gr. *πύω* « je fais pourrir » (présent dérivé d'un ancien présent athématique non attesté); arm. hu « sang purulent »; lit. *pūliai* « pus » et *pučiai* « pourriture », *pūviu*, *pūti* « pourrir »; v. h. a. *fūl* « pourri ». — Lat. *pūto* rappelle skr. *pūth* « pourri »; noter la brève de *pūre*.

pūsitiō, **-ās** : crier (de l'étréouveau), P. L. M. V 61, 17. V. le suivant.

pustula, **-ae** (*pussula*, *pūsula*; cf. P. F. 88, 25) f. : bouton; 2° bulon. Terme technique. M. L. 6867.

Dérivés : *pustulō*, *-ās*; *pustulātus* et *pūsulātus* dans *argentum pūsulātum* « argent purifié » (qui a fait des bulles en cuisant); cf. Benveniste, Rev. Phil., 1953, p. 122, n. 4; *pustulōsus* et *pūsulōsus*; *pustulēsō*, *-is*; *pustulātio*; *pustulāgō* = *βήχων*, tussilage. Le diminutif *puustella*, qui est dans les gloses, est conservé en roman. M. L. 6866.

D'une racine expressive **p(h)u-* élargie par *-s* dans *pustula* et dans r. *pyzār* « souffler fort », etc., et par *-t* dans skr. *phut-karoti* « il souffle » (il fait pūh), lit. *pučū*, *pūsti* « souffler » (à côté de *pūntū*), gr. *φύα* (de **φύα*) « soufflet »; le *k'* de arm. *p'uk'* « souffle » est d'origine obscure. Cf. aussi *pūsitiō*.

pūsus, **-i** m.; **pūsa**, **-ae** f. : garçon, fille (Pompon. ap. Varr. L. L. 7, 28).

Dérivés : *pūsio*, *-ōnis* m. : garçonnet; *pūsiola* (Prud.); *pūsillus* (avec *ā*, cf., toutefois, Hor., Sat. 2, 3, 216, *Pūsillam*, nom propre) : de toute petite taille, petit, faible et n. *pūsillum* : un petit peu; *pūsillatūs* « breui[s] statūrā », CGL II 590, 41; d'où, à basse époque, *pūsillitās* (langue de l'Eglise), *pūsillanimitis* (Vulg., langue de l'Eglise), glosé *ὀλιγόψυχος*; *pūsillanimitās* = *ὀλιγοψυχία*; *pūsillulus*; *perpūsillus*; *pūsini(n)a*, *Pūsinnus* (tardifs). Usités de tout temps, mais appartiennent surtout au vocabulaire familier (sauf dans la langue de l'Eglise).

Pūsus doit représenter un ancien **pūsus* (de **put-so* ou **put-to-s*?); la brève de *pūsillus* rappelle l'alternance *mamma/ mamilla*, *quātus/quāsillus*. Cf. *putus*; et *puer*, *pultus*; *pisinnus*.

put(t)ia : v. *putus* 2.

pūto, **-ēs**, **-ēre** (**pūtāre*, v. fr. *puir*, etc.) : être pourri, gâté, corrompu; *puer*. Ancien, usuel.

Formes nominales et dérivés : *pūtor*, M. L. 6883, irl. *puadar*; *pūtūdus*, souvent employé comme terme d'injure ou de blâme; se dit du style, cf. le fr. familier *puant*, M. L. 6878, britt. *put*; *pūtūdus*; *pūtūdusculus* (Cic., Fam. 7, 5, 3); *pūtēsō*, *-is* : se gâter, se corrompre (déjà dans Cat., Agr. 3, 4), M. L. 6876; *ex-*, *re-pūtēsō*. Cf. aussi M. L. 6880, **pūtium*, et 6879, **pūtīnāsius*; 6888, *pūtēntius*.

Avec *ū* : *pūter* (*-tris*), *-tris*, *-tre* : pourri, qui se décompose ou se désagrège, M. L. 6875; irl. *puadar*, britt. *puadr*.

De là : *putreō* et *putrēsō*, M. L. 6885; *imputrēsō* (Col.), M. L. 4326; *putor* (Arm.); *putridus*, M. L. 6887, et *putridulus* (Amm.); *putribilis* (Paul. Nol., Aug.); *putrēō*, *-inis* (bas latin) et *putrāmen* (Cypr.); *putrilāgō* (Non.); *putrūdus* (Cael. Aur.); *putrefaciō*, *-fio*, *-factio*; *imputrēsō*, M. L. 4326; *imputribilis* (langue de l'Eglise = *ἀσπικτος*); *imputribilitas*; *putrimordax* (Boèce).

Cf. encore M. L. 6884, **pūtōrius*; 6886, **pūtīciāre*. V. *pūs*.

puteus, **-i** m. (*-teum* n., Inscr.; *putea*, n. pl., Varr. ap. Non. 217, 1) : puits. Ancien, usuel, classique. Panroman. M. L. 6877. Celtique : irl. *cuihe*, *putte*; britt. *pydev*. Germanique : v. h. a. *pfuzzi*, etc. Sur britt. *putte* « cunus », v. J. Loth, s. u.

Dérivés : *puteālis* : de puits, *p. aqua*, M. L. 6872; *puteal* n. (*puteāle*) : margelle de puits; et spécialement, à Rome, margelle dont on entourait certains lieux frappés par la foudre : *p. Libōnis*; *puteānus* (Col., Plin.); *puteārius* m. : puisatier, M. L. 6873. Un dénominatif composé **sūtpūtēre* est supposé par certaines formes romanes, M. L. 8388. A puteus Varon rattache le nom de la ville *Puteoli* (M. L. 6874) et *puticuli* (*-lae*), nom d'un lieu de sépulture sur l'Esquilin, mais propose également de les faire dériver de *pūtēō* (malgré la différence de quantité), L. L. 5, 26 : « a puteis oppidum ut Puteoli, quod incircum eum locum aquae frigidae et caldae multae, nisi a putore potius, quod putidus odoribus saepe ex sulphure et alumine. Extra oppida a puteis puticuli, quod ibi in puteis obruebantur homines, nisi potius, ut Aelius scribit,

putolus quod *putescebant* ibi *cadavera* proiecta, qui *locus publicus* extra *Esquilias*. Itaque eum *Afranius putulos* in *Togata* appellat, quod inde suscipiunt per *puteos lumen*. Cf. P. F. 241, 1.

Puteus a la même finale que *balteus*, *calceus*, *pluteus*, ce qui laisse supposer une origine étrusque. Sur étrusque *puteal*, v. Sigwart, *Glotta*, 8, 159. Dans rapport avec *putāre* ou *putāre*.

putō : v. le suivant.

1. **pūtus**, -a, -um (sur la quantité de l'u, v. Aulu-Gelle 7, 5, 5; Alfenu prononçait *pūtus* d'après *pūrus*, mais la brève est attestée par le mètre dans Plt., Ps. 1200; cf. Lindsay, *Early lat. verse*, p. 103 et 213) : ancien adjectif presque uniquement employé dans la locution asyndétique *pūrus pūtus*, qui s'applique surtout à l'argent : *argentum pūrum pūtum* « argent pur [et] sans mélange ». Ancien, mais rare et de couleur archaïque; cf. P. F. 23, 10; 241, 4, qui attribue le mot aux *antiqui* De *pūtus* Varron, L. L. 6, 63, fait dériver le dénominatif :

2. **putō**, -ās, -āui, -ātum, -āre, dont le sens général serait « nettoyer, purifier », cf. Varr., R. R. 2, 2, 18, *uellus lauare ac putare*, et qui se serait spécialisé dans des acceptions techniques :

1° « émonder, élaguer les arbres », sens qui s'est maintenu jusque dans les langues romanes, cf. M. L. 6869, *putāre*, et en germanique dans les mots *poten* (all. dial.), *possen* (franc.); cf. aussi bret. *embouda* « greffer, enter », de *imputāre* (avec influence de *εμφορν*); v. B. W. sous *enter*.

2° « apurer un compte », *rationem putāre*; cf. Varr., l. l. : *putare... purum facere; ideo antiqui purum putum appellauerunt; ideo putator quod arbores puras facit; ideo ratio putari dicitur, in quo summa fit pura : sic is sermo in quo pure disponuntur uerba, ne sit confusus atque ut diluceat, dicitur disputare*; et Gell. 7, 5, 6 sqq., etc. De ce second sens serait dérivé celui de « compter, calculer, estimer » et, d'une manière plus générale, « juger, penser », peut-être d'après *λογίζομαι*; cf. *aestimō, dūcō*, qui présentent des développements analogues. — *Putāre* et son composé *computāre* sont les verbes qui correspondent à *ratio*, le verbe *reor* étant rapidement sorti de l'usage.

Ce double sens de « élaguer » et de « calculer, penser » se retrouverait dans les dérivés et composés de *putāre*; cf., par exemple, *putāmen*, *amputō*, en face de *putātius*, *disputō*, *imputō*. Ainsi se seraient constituées deux séries qui sémantiquement n'ont rien de commun entre elles :

1° *Putā*, -ae f. : déesse qui présidait à l'émondage (Arr. 4, 7); *putāmen* (usité surtout au pluriel) : branches élaguées d'un arbre; puis « épluchures, écailles d'un fruit », etc. Mot technique en -men de la langue rustique; *putātio* : élagage, émondage. Sens classique; le sens de « estimation » n'apparaît que tardivement; *putātor* : élagueur (Varr., Plin., Col., Ov.), M. L. 6869 a, 6870; *putātōrius* : « falx, d'où *putātōria*, substantivé et conservé dans les langues romanes, M. L. 6871; **putō*, -ōnis, M. L. 6882; *imputātus* : non taillé; *amputō* : tailler tout autour, rogner; d'où « couper, muti-

ler » (sens propre et figuré); *amputātio*; *dēputō* : tailler de haut en bas; *exputō* : enlever en taillant, élaguer; *imputō* : enter, M. L. 4325; cf. aussi M. L. 4300, **impellāre*; *interputō* : faire des éclaircies, émonder; *supputō* : tailler par-dessous, M. L. 8387 b.

2° *putātius* : putatif (langue de l'Église); *putatio* : compte, estimation (Macr., Dig.); *computō* (composé d'aspect déterminé) : compter, cf. Plt., Mi. 204, *dextera digitis rationem computat*; mettre en compte. A remplacé dans ce sens *putāre*, spécialisé dans le sens de « penser », et est passé dans les langues romanes, ainsi que le bas latin *computus*, -i (postverbal de *computō*, comme *pugna* de *pugnō*), qui, au sens de « compte », s'est substitué à *ratio*, M. L. 2108, 2109; *computatio* (irl. *compóitecht*), -tor; *dēputō* : compter, estimer (anté- et postclassique); *disputō* : examiner contradictoirement ou dans tous ses articles un compte (Plt., Au. 529); dans la langue de la rhétorique et de la dialectique, « exposer les arguments d'une cause; discuter de » (trad. *διαλογίζομαι*, cf. *disserere*); *disputatio* (= *διαλογισμός*, Cic., Cés., Quint.), -tor; *disputāria*, employé par Quint. 12, 2, 13, pour traduire *ἡ διαλεκτική* (sc. *τέχνη*); *disputābilis*, etc.; *exputō* : examiner sous toutes les faces; comprendre (rare, mais d'époque classique, cf. *ἐκλογίζομαι*); *imputō* : mettre en compte; imputer, attribuer (usuel et classique; sur les différents sens, v. Ingrid Odelstierne, *De ut... gerundii...*, *accedunt de uerbo imputandi adnotationes*, p. 67 sqq.; mais les dérivés *imputatio*, -tor, -tius sont de basse époque), M. L. 4324; B. W. *enter*; et germanique : v. h. a. *imptiōn*, etc.; *reputō* : faire être faire les comptes, calculer; d'où « réfléchir, examiner » (classique, mais non dans César), M. L. 7232; *reputatio* (époque impériale); *perputō* (Plt., Gist. 155); *supputō* (= *ὑπολογίζομαι*) : compter, supputer (époque impériale, comme les dérivés *supputārius*, -tatio, -tor). Cf. aussi *apputāre* (Not. Tir.), M. L. 559 a.

L'impér. *puta*, *ut puta* s'est employé comme adverbe à basse époque, au sens de « par exemple, comme »; v. Blaise, s. u.

Il se peut, toutefois, que l'on ait affaire à deux racines originellement distinctes, l'une signifiant « couper », l'autre signifiant « purifier, épurer », et que les étymologistes auraient essayé de confondre sous un sens fondamental unique.

Ni l'u bref de *putus* en regard de l'ā de skr. *pūdh* « purifié », normal dans une racine dissyllabique, ni le sens de « bien élagué » qui ressort de *putāre* ne permettent, semble-t-il, de rapprocher *pūrus* (cf. toutefois *pūter* en face de skr. *pūth*). En revanche, on peut rapprocher lit. *piūti* « couper », *piūkias* « scie », v. pruss. *piuclan*, traduit par *Sichel*, Voc.

putus (*pūtus*) m.; **put(t)a** f. (p. : *meretrix*, Greg. Tur., Vit. patr. 19, 3) : petit garçon, enfant. Synonyme familier de *puer*; traduit par *μικρός* dans les Gloses, GGL II 165, 43 et 45.

Diminutif *putillus* dans Plt., As. 964 (septen. iamb.), *hirundinem, monerulam, passerculum putillum*. Pour la brève, cf. *mamilla, ofella, quasillus*. L'abrégé de Festus, p. 241, 8, attribue à Plaute un adjectif *putitius* (l. *puticius*?) mais, dans le passage correspondant des Bacchides, v. 123, les manuscrits de Plaute ont *poticio*, dont la quantité de la voyelle initiale est incertaine et le sens

obscur. Sur *pūtus*, conjecture de Scaliger dans le *Catapulton*, 7, 2, v. Ernout, *Rev. Phil.*, 1955, p. 52.

Les formes romanes remontent à *pūtus*, *pūta*, *putāna* : ital. *putto*, *putta*, *puttana*, fr. *pute*, *putain*, M. L. 6890 (cf., toutefois, B. W., qui rapprochent *putain* de *pūte*); le roumain *puchtos* suppose **pūtulus*, M. L. 6889.

Le nom propre *Pōtōnius*, cité par Varr., L. L. 7, 28, dans le pentamètre *Fili Potoni, sesquisesex puerum*, semble être sans rapport avec le groupe et d'origine étrusque; v. W. Schulze, *Lat. Eigenn.*, 216.

Cf. *puer*, *pullus*.

puuiō : v. *puuiō*.

pyramis, -idis f. = gr. *πυραμῖς*. Latinisé en *pyramida*, -ae (Claud. Mamert., Boèce).

pytissō, -ās : ἄ. λ. de Térence, *Hau.* 457, de *πυτίζω* « cracher (le vin après l'avoir goûté) » (Étym. Magn., non attesté dans les textes). V. *spuō*.

pyxis, -idis (*puris*, *buxis*, manuscrits de Juv. 13, 25) f. : boîte, cassette. Emprunt au gr. *πύξις*, déjà dans Ciceron.

Dérivés : *pyxidicula* (Celse); *pyxidatus*, -a, -um (Plin.). Les dérivés romans et germaniques ont subi l'influence de *buxus* : v. ce mot. Irl. *piosa*.

Q

quā : nominatif singulier féminin ou nominatif-accusatif pluriel de *quis* indéfini. Emprunté au thème du relatif **quo-*, a remplacé *quis* et *quin*.

quā : ablatif féminin du pronom relatif. Spécialisé comme adverbe de lieu au sens de « par où » relatif ou interrogatif indéfini, sc. *quā* [uiā. partel. A aussi le sens de « par quelque moyen, de quelque manière » (indéfini) : d'où *quā...* *quā*. e. g. Plt. Mi. 1113. « aussi bien... que ». Ancien (Lex XII Tabul. 7, 7), usuel. Figure dans *quāpropter*, *quātenus*.

quadr- : v. *quattuor*.

quadrigae : v. *quattuor* et **ieug-* *iug-*.

quadrinus : v. *quattuor* et *hiems*.

quarō (*quairō*, épithète d'un Scipion, CIL 1² 11). -is. *quaisiui* (-iū), *quaisium* et *quaisum*. -ere. *Quarō* représente un ancien **quaisō*; cf. *quēsō*, desideratif (issu de **quais-sō*, avec lequel les auteurs archaïques le confondent parfois; cf. Plt. Ba. 178; Enn. A. 145; Trag. 129. *liberorum sibi quiescendum gratia*). Le parfait *quaisiui* fait difficile : on attendrait **quaisi* > **quaisi*, comme on a de *irō*, ussi le parfait *quiesi* qu'on a dans une inscription en vers. CIL V 6842, est trop tardif et trop isolé pour qu'on puisse en faire état; et ce doit être une contraction de *quaisiui*, comme *audi*, qu'on lit CIL III 31 [environ 71 après J.-C.], ou une formation analogique d'après le type *haerō*, *haesi*. A ce **quaisi* correspond *quaisum*, comme à ussi, *ustum*. *Quaisiui* est le parfait du desideratif; cf. *capessui*, *laccessui*, de *capessō*, *laccessō*; une formation analogue est dans un verbe de sens voisin *petō* : *petiui*. A *quaisiui* correspond *quaisum*, qui est d'un emploi général dans les composés de *quarō* : *acquisitum*, *anquisitum*, *conquisitum*, *exquisitum*, *inquisitum*, *perquisitum*, *requisitum*. Sur *quaisum* et *quaisum* se sont formés des doubles parallèles, dont certains se sont différenciés par le sens; cf. *quaisor* et *quaisior*.

Quarō signifie, comme gr. *ζητέω*, « chercher, rechercher », « faire une recherche ou une enquête, s'informer (q. ab aliquo) », puis « chercher à » (q. ut ou l'infinif), « demander », « chercher à se procurer », et quelquefois même « gagner, obtenir » (cf. les composés qui expriment l'aspect « déterminé » *acquiere*, *conquiere*). Cette dérivation de sens se retrouve dans *quaisus*, -ūs m., spécialisé dans le sens de « façon de rechercher l'argent », d'où « métier » (*quaisus meretricius*, *quaisum facere*) et « gain » (souvent joint à *lucrum*, e. g. Cic. Tu. 5, 3, 9; Verr. 2, 34, 106; opposé à *sumptus*) : de là : *quaisurius* « mercenaire, qui se vend » (Ter.). *quaisurius* « avantageux, profitable; qui recherche ou qui fait des profits ». — *Quarere*, attesté de tout temps, est panroman (M. L. 6923), mais a été remplacé partiellement par

circāre, fr. *chercher*; v. B. W. s. u. Cf. aussi **quairimōnia*, M. L. 6924 : **quaisicāre*, 6925.

Quaisiō « recherche » a pris dans la langue juridique le sens de « enquête, interrogatoire », « chambre d'enquête » (q. *perpetua*, etc.), et spécialement « enquête avec torture, question » (d'où, dans la langue de l'Église, *quaisiōnō* « mettre à la question », *quaisiōnārius* « tortionnaire »); dans la langue philosophique, le sens de « question, question de savoir si, discussion » (= gr. *ζητήσις*, *ζητήσις*). cf. Cic. N. D. 1, 1, 1; Top. 15, 60; 21, 79; Inn. 1, 13, 18. De là en celtique : *irl. ceist*, *brift. crist*.

Dérivés : *quaisiuncula* et, tardif, *quaisiōnālier*.

Le nom d'agent *quaisor*, usité surtout au pluriel, s'est appliqué d'abord à des magistrats chargés des enquêtes criminelles, *quaisorēs paricidii* (cf. Dig. 1, 2, 2, § 23; Fest. 310, 25). Puis ils furent ensuite attachés à la gérance des comptes du trésor et se spécialisèrent dans ces fonctions financières (comme le *ζητήσις* grec); cf., pour le changement de sens, *praetor*. De là : *quaisura*, *quaisorius*, *quaisoricius*; **quaisorissa* f. « femme du préfet de la ville » (bas latin). Sont empruntés au latin : osq. *kvaissur*, *kvaizstur*, omb. *kvestur*. Sur *kvestur* l'ombrien a bâti un dérivé *kvestetie* « *quaisurā* », avec le même suffixe *-itē*, que d'où *utretie* « *aucturā* » de *utur* « *auctor* ».

Quaisitor a désigné le « juge d'instruction »; et, dans la langue philosophique de basse époque, il a traduit le gr. *σχετικός*.

A côté de *quaisus*, *quaisiō*, on trouve aussi, à l'époque impériale, *quaisitus*, *quaisitiō*.

De *quarō* existent un desideratif *quaisō* (graphie *quaisso*, CIL X 2311) : « chercher à obtenir », encore usité dans l'ancienne formule de Caton, Agr. 141, 2 : *Mars pater te precor quaisōque uti sis uolens propitius*, et qui est demeuré comme formule de politesse, *quaisō*, employée en incise avec le sens de « s'il te plaît, je te prie »; et un itératif *quaisiō* « chercher sans cesse » (pour la forme, cf. *agō/agitiō*), usité surtout dans la langue des comiques, d'où *requiritō* (Plt., Mo. 1003).

Composés : *acquirō* et **acquirō* : rechercher ou se procurer en outre, acquérir : *acquistiō* (tardif); **acquistiō*, -ās, M. L. 111 a; *anquirō* (sans doute **am-quirō*, glōse par *circumquiere* par P. F. 20, 16), doublet de *inquirere*; assez employé par Cicéron, mais rare à l'époque impériale (dernier exemple dans Justin); *conquirō* (*conquarō*) : rechercher, recruter; réquisitionner (cf. *conquistor* : « dicuntur militum scriptores », GIK V 658, 36); et aussi « rechercher ensemble, discuter » = *σζητεῖν*; cf. *σζητήσις*, Cic. Fam. 16, 21, 4, M. L. 2154; *disquirō* : chercher de tous côtés, M. L. 2683; *exquirō* : rechercher avec soin : enquerir; d'où *exquisitus* « recherche, raffiné, élégant »; *inquirō* : faire une en-

quête. M. L. 4451 : *inquisitiō*; *inquisitor*; *inquisitus* : non recherché (Plt. — *ζητήσις*); *perquirō* : rechercher tout à travers, de tous côtés, M. L. 6424 a; *requirō* : rechercher, M. L. 7235, 9706 (les formes romanes remontent à *requerere*).

Pas d'étymologie connue, comme pour la plupart des mots à diphthongue *ae* (v. *haerēō*).

quālis, -e : adjectif et pronom relatif et interrogatif « quel, de quelle sorte ou de quelle nature ». S'emploie en corrélation avec *tālis* « tel », ou absolument avec le sens de « de la nature que » dans des phrases relatives, ou de « de quelle nature » dans des phrases exclamatives ou interrogatives. Correspond pour le sens au gr. *ποτός*; de là *quālitās*, terme créé par Cicéron pour traduire *ποτότης*, cf. Acad. 1, 6, 24, *qualitates igitur appellauit quas ποτότης Graeci uocant : quod ipsum apud Graecos non est uulgi uerbum, sed philosophorum*, et, plus tard, *quālitātius* = *ποτότης* (Cassiod.). Adverbe : *quāliter* (époque impériale). — Ancien (Enn.), usuel. Tend à se confondre à basse époque avec *quī*, *quis* : e. g. Vitae patr. 3, 178, *quale uas est ex urisue mundiū*? Conservé dans les langues romanes, auquel il a fourni un pronom relatif et interrogatif. M. L. 6927; B. W. s. u. De *quālitās* : *irl. caileacht*.

De là : *quālitescumque* « quel qu'il soit; quelconque »; *quālis quālis* : de quelle nature que (Dig.), et *quāliter quāliter* : *quālitibet* (bas latin); *quālitissimū* (Apul.).

Pour la formation, cf. gr. *πρόλιος* (dor. *πρόλιος*) « de quel âge, combien grand », lit. *kōl*, *kōliai* « combien longtemps ». Suffixe *-li-*, mais après autre radical dans v. sl. *kōlikū* « quantus ». Les formations comportant *-ā-* tiennent une grande place en latin; cf. *-ārius*, etc. V. *tālis* et *quis*.

quālum (*quālus*, *quall-* m.), -ī n. : panier d'osier tressé; sorte de filtre en osier, etc. Ancien (Caton), technique. Joint à *cōlum* par Vg. G. 2, 241 : *tu spisso uimine quālos / colaque prelorum fumosis deripe tectis*. A *quālum* correspond le diminutif *quāsilum*, *quāsilum* « petit panier; corbeille à laine », demeuré en campidanie. M. L. 6938.

Dérivés : *quāsilārius*, *χορροποτός* (Gloss.) : *quāsilāria* : esclaves filandiers.

L's simple de *quāsilum* ne s'explique que si l'on suppose, avec W. Schulze, *Lat. Eigenn.* 462, que *quālum* repose sur **quas-slom* et *quāsilum* sur **quassillum* (cf. *mamma*, *mamillo*). On rapproche v. sl. *košt* « *κόπος* ». Mot technique auquel il serait risqué de chercher une origine indo-européenne, et sans doute emprunté comme *asinus*, *casa*, *rosa*, etc. (v. Stolz-Leumann, *Lat. Gramm.* 5, § 128 c, p. 141).

quam (forme renforcée *quande*, *quande* chez les *anti-quī*, Liv. Andr., et Enn. A. 97, 136; Lucr. 1, 641 et P. F. 313, 14; cf. omb. *pane* dans *postertio pane*, VII a 46; *pustertio pane*, I b 40 « post tertium quam ») : particule tirée du thème du relatif-interrogatif, signifiant « que, combien ». Peut avoir une valeur exclamative ou interrogative que n'a jamais *quom*. Corrélatif de *tam*, marquant l'égalité (cf. *tanquam*), *quam* s'est ensuite employé après le comparatif de supériorité : *maior quam*, *prior quam* (d'où *præquam* et *postquam*, *antequam*; mais *simul ac, atque*), emploi dans lequel il a éliminé

l'ablatif et a remplacé *ac* ou *atque* après les mots marquant l'égalité, la ressemblance ou la différence : *idem, similis, alius*, etc. Se place près d'un verbe, d'un adverbe ou d'un adjectif pour le renforcer; cf. *nimis quam*, *ualde quam*, *mirè quam*, *sânè quam*, *quāplārēs*, *-plūrimī*, *quāprimum*, *quā maximè*. Pour la forme, cf. aussi *nam*. L'ité de tout temps. M. L. 6928.

L'osque a mais... *pan...* « *magis...* *quam* » et *pruter pan* « *præquam* »; ce *pan* repose sur **punde*, comme on le voit par omb. *pane* « *quam* »; pour la forme, cf. v. lat. *quande* et omb. *pune*, *pone* de **quande*. Le correspondant de lat. *quam* est dans omb. *pre-pa* « *præquam* »; cf. pél. *pam*. Hors de l'italique, on ne peut rapprocher que arm. *k'an*, qui répond pour le sens à lat. *quam*.

V. *quis*.

quandū (-diūs), Inser. ; v. Thes. V 1561, 72 sqq. : [de]puis combien de temps; et secondairement « aussi longtemps que, jusqu'à ce que ». A pour corrélatif *tamdiū*. Ancien, classique. Conservé en provençal. M. L. 6929.

Dérivé : *quandūcumque* (Aug.).

quālibet (-lu-) : autant qu'il plaît; à loisir. V. *libet*.

quāquam (*quan-*), forme redoublée, à valeur indéfinie, de *quam* (cf. *quisquis*) : « de toute manière, pour-tant »; et « quoique, combien que » (généralement suivi de l'indicatif, comme *quisquis*; quelques exemples de subjonctif dus sans doute à l'influence de *quāuis*). A pour correspondant *tamen*, comme *tam* est le corrélatif de *quam*. Ancien, usuel, classique (mais non dans César) et le redoublement expressif indique une origine « populaire »; v. Axelson, *Unpoet. Wörter*, p. 124 n. Non roman.

quāuis : adverbe et conjonction marquant la concession : « autant que tu veux; quelque... que ». Dès l'époque classique, apparaît avec une simple valeur concessive, « quoique, bien que », etc.; cf. Cic. Verr. 2, 5, 168, *quāuis ciuis Romanus esset, in crucem tolleretur*. Au contraire de *quāquam*, est généralement accompagné d'un subjonctif. L'époque archaïque connaît encore *quāuis* avec valeur adverbale, e. g. Plt. Mer. 687, *quāuis insipiens poterat persentiscere*; de même, *quāuis* peut être joint à *licet*; et même on trouve, au lieu de *uis*, d'autres formes de la conjugaison de *uolō* : *quam uolēs*, *quam uelis*, *quam uolitis*, etc. Le subjonctif ne « dépend » pas de *quāuis*; il est amené par le sens de la phrase.

Ancien, usuel, classique. Conservé en vieil italien. M. L. 6931.

quandō (fal. *cuando*), conjonction appartenant au thème de l'interrogatif indéfini *quis* : 1^o « quand », relatif et interrogatif. Attesté dès les plus anciens textes avec le sens de *quom* « lorsque »; e. g. Liv. Andr., Od. 12, *quando dies adueniet quem profata Morta est*. La langue classique emploie *quandō* avec la valeur interrogative : *non intellegitur quando obrepit senectus*, Cic. Cat. M. 11, 38, ou causale : *quando igitur uirtus est adfectio animi constans*, Cic. Tu. 4, 34, le distinguant ainsi partiellement de *quom*; mais la langue familière ne fait pas cette distinction et tend de plus en plus à le substituer

à *quam*. Aussi est-il demeuré dans toutes les langues romanes, avec le sens de « quand », M. L. 6932, B. W. s. u. ; 2^o adjectif indéfini au sens de « quelquefois, parfois », qui se place après *si*, *nē*, *num*, comme *quis*. La forme non enclitique est *aliquandō*. La différence de sens entre *quandō* conjonction et *quandō* adjectif s'accompagnait, si l'on en croit Festus, d'une différence d'accent : *quando* com *gravi* voce *pronuntiatur*, *significat idem quod quoniam* et est *coniunctio*; *quando acuto accentu*, *tunc est temporis aduerbium*, P. F. 311, 6. C'est dire que, comme *quis*, *quandō* était atone quand il était indéfini.

Quandō peut-être renforcé de particules généralisantes : *quandōne*; *quandōque* « une fois que, le jour où » ; *quandōcumque*; *quandōlibet* (Lact.) ; *quandōquidem* (avec abrégement de l'o, comme dans *siquidem* ; sur la quantité, v. Baker, Class. Rev. 17, 313 sqq.). *Quandōque* (sous la forme *quandoe* ? ; v. F. 310, 21 et P. F. 311) est en corrélation avec *dōnec* (*dōnec*) dans la loi des XII Tables, VI 9, ... *quandoque scripta, donec dempta erunt*... Le second élément de *quandō* est sans doute identique au premier élément de *dōnec* : *quandō* est issu de **quam-dō*. La forme *quandō*, avec *ō*, résulte d'un abrégement secondaire de *ō* final.

Quandō est en latin une forme nouvelle, qui n'a pas de corrélatif dans le groupe de *tum*, *tam*, etc., et qui ne se retrouve pas en osco-ombrien ; c'est p. un. um, qui, en osque, répond pour le sens à lat. *quandōque* (v. sous *quom*). La formation ne se retrouve nulle part. Le type lit. *kadā* (lit. or. *kadū* ; cf. *kadān-gi* « pour que ») n'a pas de nasale inférieure et suppose **ān* final ; il est difficile d'en séparer skr. *kaddā*, gāth. *kaddā* « quand ». Ces formes ne fournissent donc rien pour expliquer *quandō*, où l'on est amené à chercher lat. *quam* et *dō* (v. *dōnec*).

quantus, -a, -um : « combien grand » ; neutre *quantum* adv. « combien ». A pour corrélatif *tantus* ; *tantus*... *quantus* « aussi grand... que » et *tantum*... *quantum* « autant... que ». Correspond pour le sens à gr. *πόσος* ; de là *quantitas*, formé sur *ποσότης* ; (d'après le modèle de *qualitas* de Cicéron), sans doute à l'époque impériale. et même *quantitās* (d'après *multiitudo*) dans Cael. Aur. — Usité de tout temps ; panroman. M. L. 6933 ; B. W. *quant*.

Dérivés : 1^o diminutifs : *quantulus*, *quantillus* ; 2^o indéfinis : *quantuluscumque*, *quantuluslibet*, *quantuluscumque*, *quantuluslibet*, etc. Cf. aussi *quantisper*, archaïque, « combien de temps », *quantopere* ; *quantiocius* (= *ἄρτον*, 14^e siècle).

Dérivé de *quam* ; cf. omb. *l'panta* « quanta ». L'arménien a, de même, *k'ani* « quantus » de *k'an*.

quāpropter : v. *propter*.

quāquā : adjectif indéfini, ablatif féminin de *quis*, au sens de « de n'importe quel côté, partout où » ; cf. *quōquā*. Rare, archaïque.

quārē : conjonction, interrogative et relative ; formé de la soudure de *quā* et *rē*, proprement « par quelle chose ». Signifie « pourquoi ? » et « c'est pourquoi » ; « car », sens dans lequel il a supplanté *nam* dans les langues romanes. Ancien, usuel, classique. Fr., prov. et catal. *car*. M. L. 6934. Irl. *cair* ?

quārtus : v. *quattuor*.

***quarquara** : caille. Figure seulement dans les gloses ; cf. CGL V 576, 35. Sans doute mot étranger. Formation expressive à redoublement, demeurée partiellement dans les langues romanes à côté de *coacula* (v. ce mot). M. L. 6935 ; B. W. *caille*.

quāsi (graphie *quaei*, CIL I 200, 27 ; la scansion *quāsi* est dans Lucr. 2, 291, et *deuicta quasi cogatur ferre patique*, mais la longue se trouve à la coupe penthémimère et, par conséquent, est peu probante) : conjonction de comparaison : « comme si » et « comme », puis « à peu près, environ » (comme *tamquam*) ; cf. gr. *ὡς*. Souvent joint à *perinde*, *proinde*, *item*, *idem*, *etc.*, etc. ; suivi pleonastiquement de *si* : *quasi si* (déjà dans Plt., Cas. 36 ; cf. *nisi si*). Ancien, usuel. M. L. 6937 (formes savantes) et 6930, *quam si*.

On l'explique généralement par *quam-si* ; l'amuissement de l'm non compensé par l'allongement de l'a serait dû au caractère accessoire du mot. On trouve dans Plaute *quasi* employé dans des cas où la langue classique emploierait *quam si*, e. g. Mi. 482, *neque erili negotio | plus curat quāsi non seruilitatem seruiat* ; cf. Lindsay, *Synt. of Pl.*, p. 107.

quassō : v. *quatiō*.

***quāssum, quāssum** (Gloss.) : *quōmodo*. Sans doute de **quā-uorsom*.

quātenus (*quātinus* ; la forme *quatenoc* que Festus, 312, 28, attribue aux *antiqui* doit sans doute se lire *quatenos*), conjonction relative et interrogative : « jusqu'au point où » et « jusqu'à quel point » (= *quousque*, sens propre et sens figuré) ; puis « dans la mesure où » et, avec valeur causale, « puisque » (sens qui ne se rencontre pas dans la langue classique). Enfin, on trouve également à basse époque *quātenus* employé avec la valeur de *quōmodo* et de *ut*. Ancien, classique, mais d'emploi assez restreint. Non roman. A *quātenus* correspond *cātenus*, de la langue des juriconsultes.

V. *tenus*.

quatiō, -is (parfait inusité ; Cicéron emploie à la place *quātefēci*, Ep. ad Brut. 1, 10, 4 ; les composés ont un parfait *-cussi*, *concussi*, *percussi*), **quassum, quātere** : secouer (surtout poétique ; la prose classique emploie un composé). Ancien (Enn.), classique, mais presque uniquement poétique à l'époque impériale ; la prose préfère le composé d'aspect déterminé *concutiō*, ou l'intensif *quassō*, ou le composé *quātefāciō*, comme *tremefāciō*. Le participe *quassus* a pris le sens fort de « brisé (à force de secousses), mis en pièces, cassé » ; *aula quassa*, *quassa uox*, etc. De *quassus* dérive l'itératif-intensif *quassō*, -ās « agiter fortement ou sans cesse », sens transitif et absolu : *quassare caput* « branler la tête », mais *quassant capite* « la tête branlante ». Comme *quassus*, *quassare* a aussi le sens de « briser » ; *harundo quassata*, Vulg. Matt. 12, 20 ; de là fr. « casser » ; cf. M. L. 6939 et 6942 ; B. W. s. u. D'autres formes romanes supposent aussi des dérivés **quassiare*, **quassicare*, **quatiāre*, M. L. 6940, 6941, 6944 a.

Le substantif de *quatiō*, *quassus* est à peine attesté (Pac. ap. Cic., Tu. 1, 21, 50) : on dit plutôt *quassidū*, qui est, du reste, assez rare. De *quassō* dérivent encore *quassābilis*, *quassābundus*, *quassātura*, *quassātipennae* (Varr. = *πεποδώντος*, Aristoph.), tous rares.

Composés en *-cutiō* : *concutiō* : secouer violemment (sens physique et moral) ; d'où « terroriser » dans la langue des juriconsultes, e. g. Paul., Sent. 5, 25, 12 : *qui insignibus alioris ordinis untur militiamque confingunt quo quem terreat uel concutiant*. De là *concussio* « exactio per uim facta », qui semble surtout s'être dit des exactions commises par les soldats ; *concessor* ; *concussura* (Ter.), cf. l'emploi tardif de *δακνω* en grec (N. T., Luc. 3, 14) ; *décutiō* : faire tomber en secouant ; *discutiō* = *δακνω* « écarter ou détacher en secouant, lézarder, dissiper » ; et au sens figuré : 1^o « écarter, rendre vain » ; 2^o « fouiller, débrouiller » ; et finalement, dans la langue de l'Eglise, traduit le gr. *ἐξετάζω* « examiner, inspecter ». Même évolution dans *discussio*, *discussor*. *Discussio* est dans Macrobe, Somn. Scip. 1, 16, 8, avec le sens de *disputatio* ; dans la chancellerie du Bas-Empire, le mot désigne la révision des revenus publics dans une province ; *discussor*, le magistrat chargé de cette révision. *Discussus*, au contraire, signifie dans Plin. « agitation, fait de secouer ». *Discutere* est conservé dans le v. fr. *descourre*, M. L. 2665 ; *excutiō* (prononcé *esc-*) : faire tomber ou chasser en secouant. Employé aussi au sens figuré « examiner » (= *exquirere*), M. L. 2998 ; et 2995, *excussa* ; 2996, *excussio* ; 2997, **excussorium* ; 3000, **excutulare* ; *incutiō* : enfoncer en secouant, secouer, brandir contre, sur. Au sens moral = *incutere* ; *incutere metum alicui* « s'emploie surtout des sentiments violents : peur, terreur, désarroi, etc. » ; *percutiō* : traverser en frappant ; puis simplement « frapper ». A fourni son parfait et son participe à *feriō* (comme *icō*, dans une moindre mesure) ; et a tendu par la suite à remplacer même au présent *icō* et *feriō* ; ainsi dans la latinité impériale : *percutere foedus* (au lieu de *ferire*), Just. 42, 3, 4 ; *p. nummum argenteum*, Suét., Aug. 94, 12. S'emploie aussi, comme *feriō*, fr. « taper », dans le sens de « duper » (v. *concutiō*), cf. Cic., Att. 5, 2, 3. Dérivés : *percussio*, -sor, -sura (tardif) ; *percussus*, -ūs ; *percussibilis* ; *percussionalis*. — *Percutere* est demeuré dans les langues hispaniques, M. L. 6402 ; *repercutiō* : faire rebondir, réfléchir (la lumière), répercuter (un son) ; et aussi, au sens moral, « repousser » ; *repercussus*, -sio, -sibilis ; *praecutiō* : brandir en avant (Ov.) ; *recutiō* : faire rebondir ou résonner ; secouer en arrière ; *recusus*, -ūs ; *recussabilis* (Cael. Aur.). Demeuré en espagnol et en portugais, M. L. 7140. V. aussi B. W. *rescousser* ; *succutiō* : secouer par en dessous, M. L. 8413, B. W. *secouer* ; de là *successio*, -sus, -sor, -sura.

De *quassō* : *conquassō*, *succussō* (Acc. ap. Non. 16, 29), M. L. 8412 a.

On rapproche souvent gr. *πράσσω* « je répands ». Mais le sens est tout différent. Les autres rapprochements proposés (lit. *kuiēti* « ouvrir en secouant » ; germanique : v. h. a. *scuten* « secouer ») sont encore moins plausibles. Vocalisme en -a.

quattuor, invar. : quatre. *Quattuor* se déclinait à l'origine. L'osque a encore un neutre *petora* (cité par Festus 226, 3, sous la forme *pitōra* ; on a *petioperi* « quatre » dans les inscriptions osques). L'invariabilité du mot est la conséquence d'un fait phonétique latin : **quattuorēs* > **quattuor(e)s* > **quattuor* > *quattuor*, par suite de l'absorption de l'e par l'r et de la réduction du groupe -rs à -rr (cf. *ter(r)* de *tris*) ; de même que l'a

final du neutre **quattuorā* avait tendance à tomber ; ainsi sont venus à se confondre, au nominatif, le masculin (aussi employé pour le féminin) et le neutre ; dès lors, *quattuor* a été adjoint à la série des noms de nombre invariables qui, en indo-européen, commençait seulement avec « cinq ». En latin vulgaire, *quattuor* a été réduit à *quattor* (cf. *febrārius*, etc. ; Ennius fait déjà un spondée de *quattuor*, A. 93) : de là ital. *quattro*, etc. Attesté de tout temps ; panroman. M. L. 6945. Irl. *catar* « quattuor (euangelia) ».

Dérivés et composés : *quārtus* (ā attesté par l'apex, cf. Mon. Ancyr. 3, 22 ; v. Sommer, *Hdb.*, p. 122) : quatrième. De **kwur-to-s* avec degré zéro du premier élément du thème : on attendrait **quortus*, dont le féminin est conservé comme nom propre dans le prétestin *Quorta* ; l'a de *quārtus* doit être analogique de *quattuor*. M. L. 6936 ; B. W. *quart* ; Irl. *quart* et *caireal* « quartellus ». Substantifs : *quārtia* : quart ; *quārtum* : quadruple ; s'emploie pour désigner le rendement du blé ; adv. *quārtum*, *quārtō*. De *quārtus* : *quārtānus* : -a (*febris*) « fièvre quart », c'est-à-dire, selon la façon de compter des Latins (cf. Gell. 17, 22, 2), dont les accès reviennent tous les trois jours ; *quārtāni* « soldats de la quatrième légion » ; *quārtānārius* ; *quārtārius* : 1^o quart d'une mesure ; 2^o mulier payé pour une part d'un quart sur les bénéfices (P. F. 313, 10) ; *quārtiō* : pour la quatrième fois (Cat. ap. Serv., in Ae. 3, 314) ; *quārticeps* (Varr., L. 5, 52).

quārticērius (cf. *primicērius*), Cod. Just. 12, 24, 7. Les langues romanes supposent aussi **exquārtiare*, **exquārtiāre*, M. L. 3061, 3062 ; cf. fr. « écarter » ; v. B. W. s. u. De *quārtārius*, *quāternus* proviennent v. angl. *cwearter*, *cwatern* ; britt. *chwarthawr*.

Quater, invar. : quatre fois.

Dérivés : *quaterni* (et *quadrini*), -ae, -a distributif : quatre par quatre (cf. *bi/bini* et *tris (ter)/trini*), M. L. 6944 ; de là *quaterniō*, -ōnis m. : le nombre quatre au jeu de dés (cf. *ūniō*) ; groupe de quatre hommes (dans la langue militaire ; cf. fr. *caserne*) ; cahier de quatre feuilles doubles dans un manuscrit, M. L. 6943 ; *quaternārius* : qui a quatre dans les deux sens ; *quaterniūs* (opposé à *triniūs*) ; *quaterniō* (= *τετραχῆς*) ; *quaterduciūs*, -ūs m. (= *tetrarcha*, Ital.).

quātriō, -ōnis m. : le nombre quatre au jeu de dés, dit aussi *plānum*, Isid., Or. 18, 65. Cf. le précédent. Juxtaposé : *quattuordecim* : quatorze, M. L. 6946. Cf. aussi **quattuor pedia* « lézard », M. L. 6947.

Les autres composés et dérivés de *quattuor* ont des formes en *quadr-* au lieu de **quatr-* qu'on attendrait : *quadrus*, *quadrō* ; *quadrini*, doublet de *quaterni* ; *quādrāgintā*, *quādringenti*, *quādrimus*, et les nombreux composés en *quadr-*, *quadrū* (cette dernière forme devant labiale ; cf. *quadrupēs*, *quadruplex*).

quādrāgintā inv. : quarante ; littéralement « quatre dizaines ». Le -rā- de *quadrā-* peut représenter **-rō-*, dont c'est le traitement normal, ou -rā- avec le même ā que dans la finale de *tri-gintā*, etc. *Quadrā-* est sans doute un ancien neutre, **kwet-*, cf. dor-ion. *τετράκοττα* ; sur -gintā, v. *decem* et *uiginti*. Forme vulgaire *quarranta*, CIL XIII 7645, de **quadrāgintā* > **quadranta* > *quar(r)anta*, M. L. 6912 ; *quādrāgesimus*, -a,

-um : quarantième. Le féminin *quadrāgēsima* a désigné dans la langue de l'Église le quarantième jour avant Pâques ; d'où la forme « carême », etc. Panroman. M. L. 6911 ; et celtique : irl. *corvus*, britt. *garawys* ; *quadrāgēs* ; *quadrāgēni*, -ae, -a ; *quadrāgēnārius*, -a, -um ; subst. *quadrāgēnārius* m. : quadragénaire (Arn.) ; *quadrāgēsiss* « 40 as ».

quadrīgēnti, -ae, -a : quatre cents. *Quadri-* est sans doute analogique de *quin-* dans *quingenti*. La gutturale de *centum* s'est affaiblie en *g* dans *genti*, comme celle de *decem* dans *uiginti* ; *quadrīgēntiēs*, etc. La forme *quadrīgēnti*, donnée par C dans Plt., Ba. 1183, est sans autorité ; il faut lire *quadrīgēnti* avec abrégement iambique ; cf. Ernout, *Comment. des Bacchis*, v. 934.

quadrus, -a, -um : carré (rare et tardif dans l'emploi adjectif). Usité surtout substantivement avec des sens techniques : *quadra* : carré ; particulièrement « table à manger » ; « plinthe d'une colonne », etc., cf. Rich, s. u. ; *quadrūm* : carré, M. L. 6921, *quadrus* et *codra*, et 6920, **quadro*. Sur *quadra*, *codra*, v. Skok, Arch. f. slav. Phil. 37 (1918), 83 sqq. Dénominateur *quadrō*, -ās : transitif et absolu, « équarir » ou « être au carré » (se dit dans la maçonnerie de pierres qui s'assemblent bien) ; par suite « s'adapter, cadrer », de là *quadrātus* ; subst. n. *quadrātum* « carré ». Panroman, sauf roumain. M. L. 6914, 6915. De *quadrō* dérivent *quadrātio*, -tor, -tūra, -tārius. Les langues romanes supposent un composé **exquadrāre*, M. L. 3060, le breton *coazrell*, **quadrrellum* (fr. *carreau*).

quadrāns, -antis m. : quart de l'as (= trois onces) ; et, l'as étant considéré comme unité, *quadrāns* s'est employé pour désigner le « quart » d'un tout : *tūgerum, libra, sextārius, pēs, diēs*, etc. A fourni la forme savante « cadran ».

quadras, -adis = *τετρας* (Jér.) ; *quadrassiss* « 4 as », *quadrantilis*, d'où n. *quadrantal* : vasseuse carrée de la contenance d'une amphore, cf. Fest. 312, 14 ; *quadrantārius*, -a, -um.

Quadrāns est comparable à *dodrāns, triēns* (en face de *bēs, hessis*) ; la désinence est une fausse désinence de particpe comme dans *adamāns*, etc.

quadrigae, -arum f. : attelage à quatre, quadriges. D'abord usité au pluriel ; le singulier apparaît à l'époque impériale. M. L. 6918.

Dérivés : *quadrigārius* (ancien, a servi de cognomen), -tus (q. nummus), -lis.

Il est inutile d'numérer tous les composés en *quadru-*, *quadri-* (e. g. *quadri-angulus* au lieu de *quadrangulus*, d'après *triangulus*), dont la plupart répondent à des types grecs en *τετρα-*, sur lesquels ils ont été partiellement formés ; les langues romanes attestent, outre les formes conservées par la littérature, **quadricornus*, **quadrijurcum*, **quadrūvium* ; cf. M. L. 6916, 6917, 6922.

Come le montre la comparaison de l'indo-iranien (skr. *caturāh*, av. *čathwārō*), du grec (dor. *τέταρες*, etc.), du-slave (*četyre*), de l'arménien (*čork'*), de l'osque (*petora*), de l'irlandais (*cethir*), le nom de nombre « quatre » était flechi, à la différence des noms de « cinq » à « dix » (v. *quinque*). Il y avait même, comme pour « trois », pour le féminin une forme particulière (skr. *cātāsrah*, av. *čatanrō*) que le celtique a conservée : irl. *cetheara*, gall. *pedeir* (en face de masc. *pedwar*), mais dont le

latin n'a plus trace et qui n'est conservée que dans les langues occupant des extrémités du domaine indo-européen : indo-iranien, d'une part, celtique, de l'autre.

Hors du type thématique, il n'est pas normal qu'une forme indo-européenne ait le vocalisme plein dans deux syllabes successives ; le type skr. *caturāh* et dor. *τέταρες* a donc chance de n'être pas ancien : devant le vocalisme plein de la syllabe prédisententielle du nominatif, on attend le degré zéro, tandis que le vocalisme plein est normal devant le vocalisme à degré zéro des autres cas, de l'accusatif, par exemple : v. sl. *četyri*, lit. *kėturis*, leslb. *čėturys*, att. *τέτταρας*. Au nominatif, le vocalisme zéro du premier élément est conservé dans arm. *čork'* (*čork-hariwr* « quatre cents », etc.), et, sous forme de voyelle réduite, dans lat. *quattuor* et hom. *τέταρες* (compromis entre l'accusatif *τέταρας* et une forme de nominatif **τέταρες*, non attestée).

Le -ti- de *quattuor* offre un traitement phonétique particulier.

Dans l'ordinal, une série de formes a le vocalisme e de la première syllabe devant la syllabe suivante au degré zéro : skr. *caturīhāh*, v. sl. *četrīstā*, lit. *kėturis*, v. h. a. *fiordo*, ion.-att. *τέταρος* à côté de hom. *τέταρος*, béot. *τεταρος*. Mais ce n'est pas la forme la plus ancienne : dans les dérivés, la première syllabe du mot est sujette à avoir le degré zéro ; tel est le cas de la vieille forme indo-européenne à suffixe *-yo- : skr. *tūryah*, *turyah*, av. *tūryō* (avec trace de la gutturale initiale dans *-ā-tūririm*) « pour la quatrième fois » (ce suffixe se retrouve en britannique, v. BSL 29, p. 34), et ceci rendrait compte de prén. *Quarta*, où *-yo est remplacé par le suffixe *-to-, mais non de *-ār* du lat. *quārtus*, dont l'*ā* est surprenant. Sur av. *tūryō*, v. Cuny, Rev. Ét. anc., 35 (1933), p. 81.

Le latin, qui conserve *bis* et **tris* (sous la forme *ter*), a aussi le correspondant de av. *čathrus* « quatre fois » dans *quater*, et c'est sur ce *quater* qu'a été bâti le distributif *quaterni*, du type *binī, terni*.

Au premier terme des composés, on attend devant voyelle une forme à -ur-, du type skr. *catur-akṣāh* « qui a quatre yeux », et, devant consonne, une forme à -ru-, du type av. *čathru-gaoṣō* « qui a quatre oreilles » et gaul. *Petru-corii* (nom de peuple), littéralement « les quatre armées » (cf. *Tri-corii*) ; c'est ce type qu'a le latin dans *quadru-pēs*, etc., avec un d qui ne se retrouve nulle part, mais qui, comme le g de *uiginti, triginti*, ou le ṣ de gr. *ἑβδομος*, v. sl. *sedmī* « septième », ne peut être qu'ancien. L'ombrien a *peturpursus* « quadrupedibus », comme le sanskrit a *caturpad-* « à quatre pieds », got. *fidurōds* « de quatre jours ». Le -d- se retrouve, du reste, dans une série de dérivés cités ci-dessus et aussi dans *quadrāgintā*, etc.

Le vocalisme a de *quattuor* figure dans toutes les formes ; on a vu qu'il n'est pas ancien dans *quārtus*. Le tru- de gr. *τετρα-πέλες* équivalant à *τετρα-πάλος* indique un ancien **k_uiru-*, en face de la forme à e radical, av. *čathru-*.

L'*ā* du premier terme de *quadrā-gintā* est le même qui figure dans le second. Le pluriel neutre indo-européen a eu à la fois *-ā et *-o-, on le sait.

quaxô, -ās : -are ranæ dicuntur cum uocem mittunt, Fest. 312, 21. Autre graphie de *coaxô* ; cf. *quatum* =

coactum, dans Isid., Or. 20, 2, 35 ; *quāgulo* (Diosc.) ; *anguina*, etc. On trouve aussi *quasal* (Gl.).

-que : particule enclitique unissant deux mots ou deux membres de phrase : *hominesque deosque* ; *domi duellique* ; *at-que, ne-que* (il n'y a pas de *nōn-que*). D'un usage plus ancien que et qui a tendu à le remplacer, cf. Leumann-Hofmann, *Lat. Gr.* 3, p. 656 ; du reste, peut être employé conjointement avec et (cf. gr. *καί... καί*), avec at. Assez souvent confondu avec -ue, comme *neque* avec *nēue* ; cf. Lucr. 5. 984, 1234, 6, 114, etc. A été à peu près éliminé de la langue populaire à l'époque impériale. Non roman.

-que, après les pronoms et adverbes qui se rattachent au thème du pronom relatif indéfini, joue le rôle d'une particule généralisante et, dans ce cas, le mot perd souvent sa valeur d'interrogatif ou de relatif : *quis/quisque* ; *uter/utroque*, cf. ombr. gén. sing. putres-pe (en face de osq. n. pl. *pūtūrus-pid*) ; *ubi/ubique* ; *unde/undique*, *quandō/quandōque*, etc. Souvent -que est lui-même précédée de *cum*, qui le renforce : *quicūque*, cf. ombr. *pispumpē* ; *ubicūque*, etc. Sur le groupe des pronoms et adverbes formés avec -que, v. P. Ferrarino, *Cumque e i composti di -que*, Bologne, 1942. Cf. aussi *dénique, dōnec*.

Au sens de « et », et avec la même atonie et le même emploi enclitique, l'indo-iranien a des correspondants, skr. *ca*, av. *ča* et le gr. *καί*. Le mot a aussi existé en germanique dans la même condition : got. *nih* répond exactement à *neque*, qui se retrouve dans osq. *nep*, *nep* ; le gotique à la forme -*uh* « et ». Pour la prohibition, alors que le latin a *nēue*, *neu*, l'osque a *neip*, *nip*, *nep*, et l'ombrien *neip*, *neip*. L'*a* de irl. *nach*, bret. *nag* « neque » n'est pas clair.

La valeur indéfinie de **k_ue* n'est pas moins ancienne. En grec, *καί* a souvent chez Homère une valeur indéfinie, en particulier dans *καί... καί*. En védique, *yāh kās ca* « qui que ce soit qui » est courant. Les groupes du type de lat. *quisque* sont donc anciens.

L'arménien a *o-k'* « quelqu'un » dans des phrases négatives ou conditionnelles.

quēb, -is, quūl (quī), quītum, quīre (impf. *quibam*, fut. *quibō*, pcp. *quībns*, *queuntis*, à peine attesté) : pouvoir (surtout dans le sens de « être capable, être à même de », diffèrent de *possum* « avoir la puissance de »). S'emploie surtout avec la négation *nōn* ; l'emploi positif est rare et semble secondaire. La langue archaïque connaît des formes passives, du type *quītur*, etc., quand le complément est un infinitif passif : cf. *suppleri quatur*, Lucr. 1, 1045 (comme *potestur*). Ancien, usuel et classique. Non roman.

nequē (avec infixe nasal *nequinōt*) ; cf. Fest. 160, 3 : *nequinōt pro nequeunt, ut solinunt, ferunt, pro solent et ferunt dicebant antiqui. Livius in Odissia (14) : « partim errant, nequinunt Graeciam redire ». Nequitum et nequitur pro non posse dicebant, ut Parvuus cum ait (390) : « Sed cum contendi nequitum ut i. s. e. c. nequitum ui, clam, etc. » clam tendenda est plaga. » Plautus in Satyrione (112) : « retrahi nequitur, quoquo progressa est semel » ; et Cato Originum lib. I (12) : « Fana in eo loco compluria fuere : ea exaugurauit, praterquam quod Termino fanum fuit : id nequitum exaugurari. »*

Pas de dérivés, sauf *quentia*, cité par Quintilien (v. *ens*), mais non attesté dans les textes.

Sans doute faut-il partir d'une forme impersonnelle *nequitur* « cela ne va pas » de *neque* + *itur* (cf. P. F. 157, 15, *neceunt, non eunt*), impersonnel de *eō*, qui aurait entraîné *nequē*, puis *nōn quē*, avec extension de la négation normale, et enfin *quē* dans négation. La fréquence de l'emploi du verbe avec la négation est en faveur de l'hypothèse. *Nequē* a dû être associé à *nēquam*, malgré la différence de quantité de l'e. Le sens y prêtait. V. Osthoft, IF 6, 26 et 9, 179 ; K. Brugmann, *Demonstr.* 64, 2. Sur l'infinitif dans des phrases négatives, v. Delbrück, *Ved. Synt.*, p. 421.

querous, -ūs (et *queret*, cf. Pallad. 4, 7, 8) f. : chène. Ancien (Enn.). usuel. Conservé en logodorien, et sous la forme **cerqua* (avec passage aux thèmes en -a causé par le genre féminin du mot), dans quelques dialectes italiens. M. L. 6951. Le français a un représentant d'un mot gaulois **cassānus* ; cf. M. L. 1740 ; B. W. s. u.

Dérivés : *quernus* : *quernus*, -a, -um ; *quereus*, dont le féminin substantivé est demeuré en italien, cf. M. L. 6949, *quēcea* (cf. *quercia* = *χαμαίδικα*, germanisée, Diosc.), **cēcea* ; *quercinus*, -a, -um (Tert.) ; conservé en italien et en portugais, M. L. 6950) ; *querquēum* et *querētum* n. « chénaie » ; *querquēlānus*, -lārius ; cf. Festus 314, 11. Noms propres : *Quercēns*, *Querquēnsia*, *Quarquēni* (illyrien).

Le qu- résulte sans doute de l'assimilation de p- à qu- intérieur, comme dans *coquē*, *quīnque*. Cf. le groupe v. h. a. *foraha* « pin » et *jereh-čeh* « aesculus ». Le thème en -u **perk_u*u- semble ancien ; cf. got. *faigruni* « montagnes (chénaies) », gaul. *Hercynia* (*silua*) et peut-être v. lit. *perkūnus* « dieu de l'orage ».

Sur la forme dissimilée *cerquus*, v. en dernier lieu Niedermann, *Emritia*, XII, 1944, p. 39.

queror, -eris, questus sum, queri : « pousser des cris plaintifs », se dit de personnes comme des animaux ; puis plus généralement « se plaindre ». Transitif et absolu : *queri fortunatus aens*. Ancien et classique, mais ne semble plus employé après le 1^{er} siècle de l'Empire. La langue de l'Église l'ignore. Le verbe n'est pas passé dans les langues romanes, qui ont évité peut-être l'homonymie de *quærō*.

Dérivés en quer- et en quest- : *querēla* (*querella*) : la forme en -ēla semble la plus ancienne, cf. Benveniste, *Origines*, p. 42), -ae f. : plainte ; *querēlor*, -āris (Arn., Serv.) ; *queribundus* (rare, mais classique, Cic., Sull. 10, 30) ; *queritor*, -āris (Plin., Tac.) ; *querulus* (surint poétique) ; *querulōsus* (bas latin) et *querulōsus* ; *querimōnia*, forme ancienne (Plt.), demeurée partiellement dans les langues romanes, M. L. 6924 (*queri*-?) ; *querimōnōsus* (Isid.) ; *questus*, -ūs m. (surtout au pluriel dans la langue classique) : plainte(s) ; *questiō*?, Cic., Bru. 142 (peut être une glose). Cf. aussi *Querulus* (1^{re} siècle), comme *Pseudolus*.

Composés : *conqueror* : se plaindre avec, cf. Plt., Mi. 155 : *conqueritur mecum mulier fortunatus suas* ; *questiō* : plainte en commun, spécialement devant un juge ; cf. Cic., Inu. 1, 160, *conquestio est oratio auditorum misericordiam captans*.

Le rapprochement usuel avec skr. *crāsiti* « il souffre

fort » n'est pas pleinement satisfaisant : les sens ne concordent pas d'une manière exacte et le latin n'a pas trace du caractère dissyllabique de la racine, net en sanskrit. Le sens de « pousser un sifflement » se retrouve dans v. isl. *hwæsa*, v. angl. *hwæsan*. Le verbe latin est assez isolé.

querquerus, -a, um : adjectif employé au féminin dans *querquera*, scil. *febris*; cf. P. F. 309, 3, *querqueram frigidam cum tremore a Graeco xaxpa certum est dici, unde et carcer. Lucilius* (1194) : « iactans me ut febris querquera ». Et *alibi* (1277) : « *querquera consequitur capitisque dolores* ». Item *Plautus* (fr. 79) : « *is mihi erat bilis, querqueratus* ». Outre ces fragments, le mot ne figure que dans *Aulu-Gelle*, *Arnohe*, *Apulée* et dans les gloses.

Mot expressif à redoublement, sans doute terme médical venu du grec; cf. *xaxpalpa*. — Si *febris* a signifié d'abord « frisson », *querquera* est l'épithète appropriée.

querquedula, -ae (*querquedula*, *quercedula*, *cercedula* [forme attestée par les langues romanes, cf. M. L. 6952; B. W. s. u.], *circedula*, etc., dans les gloses) f. : sarcelle. Depuis *Varron*; roman. Emprunt au gr. *κερκιδάλις*, influencé par *ficedula*, *monedula*, *acredula*? Il est invraisemblable que l'étymologie populaire ait fait de la sarcelle une « mangeuse de chênes », comme on l'a supposé. *Querquedula* est la forme donnée par les manuscrits de *Nonius* 91, 3 dans la citation de *Varron*. *Men.* 576, *querquetulae natantes*.

En tout cas, formation expressive sur laquelle on ne peut faire que des hypothèses incertaines et vagues. Cf. *quarquara*.

qui, **quae**, **quod** : qui, que. Pronom relatif itaque commun. Le thème est en -o-, **kwō-*; il s'y est ajouté la particule épideictique -i; d'où le nominatif masculin **kwō-i* > *quoi*, *quei* (cf. *quoi*, CIL I² 1, et *qui*, sans doute nominatif, inscription de *Duenos*, CIL I⁴ 4, *quei*, CIL I² 7; que, CIL I² 1861), *qui*; le féminin *quae* représente **qua-i*. Le neutre n'a pas cette particule; cf. *osq.* *pui*, *pai*, *pūd* « *qui*, *quae*, *quod* », *ombr. poi* (*poe*, *poie*) « *qui* », *puē* « *quod* ». A côté de **kwō-* existait un thème **kwī-*, qui a fourni les formes de l'interrogatif indéfini. Les deux thèmes ont réagi l'un sur l'autre et leur déclinaison est le résultat d'une contamination; l'accusatif singulier *quem*, le datif ablatif pluriel *quibus* sont fournis par le thème de *quis*. *Qui* est demeuré dans la plupart des langues romanes, cf. M. L. 6953, *qui*, *quem*, *quam*, et B. W. *qui*, *que*, *quod*; un emploi de *qui* comme nominatif féminin apparaît dès l'Italie. Au thème du relatif se rattachent un grand nombre d'adverbes, d'adjectifs et de conjonctions; cf. *quā*, *quī*, *quō*, *quom*, *quātis* et *ubi*, *unde*, etc.

quī : forme d'ablatif-instrumental du thème de l'interrogatif *quis*, *quid*, employé dans divers sens :

1^o particule interrogative, « en quoi », d'où « comment » : *qui fieri potest?*; particule indéfinie, jointe à des subjonctifs-optatifs : *qui illum di deaque magno mactassint malo*, *Enn.* ap. *Non.* 342, 14. Sens de « de quelq. façon »; cf. gr. *mōs*. Remplacé dans cette acception à l'époque classique par *utinam*; ne subsiste plus que joint à une conjonction ou à une interjection : *atqui*, *utqui*, *quippe* *quī*; *hercle*, *ecastor*, *pol*, *edepol* *quī*.

2^o comme instrumental-ablatif invariable du pronom relatif, surtout dans la locution *quicum* (encore dans *Vg.*, *Ae.* 11, 822); emploi archaïque, demeuré dans la langue familière : *ut sū qui utamur*, *Cic.*, *Att.* 11, 11, 2. Cf. aussi *quīn*.

V. *quis*.

quīa : a la forme d'un ancien neutre pluriel de *quis*, *quid*, employé d'abord sans doute avec valeur interrogative, sens qu'a encore le composé archaïque, *quīnam*, que *Virgile* a conservé, *Ae.* 5, 18; 10, 6 (cf. *quīnam* et gr. *τί γάρ*; puis devenu particule causale : « parce que ». Usité de tout temps; mais la langue classique lui préfère *quod*. Cf. *béot.* *τα* « pourquoi » et *még.* *σα*; toutefois, *Wackernagel*, *IF* 31, p. 267 sqq., met en doute que ces formes soient d'anciens « pluriels neutres » parce que, à l'époque historique, le pluriel neutre de *quid* et de *qui* ne s'emploie pas ainsi.

Dans la langue vulgaire, *quīa* sert, concurremment avec *quod*, et peut-être sous l'influence du gr. *διότι* substitué à *ὅτι*, à introduire des propositions complétives; cf. *Pétr.*, *Sat.* 46, 4, *dixi quīa mustela comedit*. *Quīa*, dans cet emploi, paraît s'être maintenu dans les langues romanes, où *quod* est pourtant beaucoup plus répandu; v. B. W. sous *que* II. M. L. 6954.

quicumque, **quaecumque**, **quodcumque** : adjectif et pronom relatif indéfini : quiconque, quelconque; n'importe qui ou quel, qui que ce soit qui. Le relatif s'est substitué ici à un ancien indéfini (comme dans *quidam*, *quilibet*, *quīvis*) : *Charisius*, *GLK* I 91, 17, cite de *Caton* un pluriel *quescumque*. Les particules généralisantes -cum-que représentent **quom-que*; cf. *CIL* I² 582, 5, *quicumque*, et l'ombrien *pisi-pumpe*, cf. *Buck*, *Osc. Umbr. Gr.*, § 202, 3.

V. *quis* et *quom*.

quidam, **quaedam**, **quiddam** et **quoddam** : adjectif et pronom indéfini « un certain, quelqu'un »; le neutre *quiddam* a le sens de « quelque chose ». *Quiddam* s'emploie souvent pour atténuer une affirmation : *uirius quaedam* « une sorte de courage; un courage, pour ainsi dire »; cf. *Cic.*, *Lael.* 13, 48, *qui uirtutem duram et quasi ferream quandam esse uolunt*. Ancien, usuel. Non roman.

Quidam est issu phonétiquement de **quis-dam*; la particule -dam est à -dem, -dum comme *nam* est à *nem* (cf. *nem-pe*), *num*. La flexion ancienne devait être : m. f. **quīdam*, n. *quīdam*. **Quīdam* a abouti à *quīdam*, dont le premier élément s'est ainsi confondu avec le relatif *quī*; d'autre part, le désir de différencier le masculin du féminin a amené la création de *quaedam*. De là, finalement, le neutre *quoddam*, que la langue a utilisé pour des emplois adjectifs du mot, réservant l'emploi pronominal à *quiddam*. Même évolution dans *quīlibet*, *quīvis*, de **quīs-libet*, **quīs-uis*.

quidem, particule enclitique de sens affirmatif : « en vérité ». Comme *certe*, a souvent une valeur restrictive : « du moins, par exemple ». Joint à la négation *ne* forme une locution qui, encadrant le mot sur lequel elle porte, correspond au français « pas... même » ou « non plus »; *Cés.*, B. G. 1, 37, 2, *ne obsidibus quidem datis pacem redimere potuisse*. Se joint souvent à une particule pour la renforcer : *equidem* (qui peut se placer en tête de la phrase, comme *etenim*, etc.); sur l'emploi de *equidem*,

qui est normalement — mais non exclusivement — joint à la 1^{re} personne, v. *Lodge*, *Lex. Plaut.*, 508, 2; *Lindsay*, *Synt. of Plautus*, p. 97; et aussi *Wackernagel*, *Beitr. z. griech. Akzent*, p. 22; *Skutsch*, *Hermes*, 32, p. 94 sqq. (l'explication par *ego quidem* ne doit être qu'une étymologie populaire; cf. *ecastor*); *quandōquidem*, *siquidem* (= *εἰτε*), où l'adjonction de l'enclitique peut entraîner l'abrégement de la voyelle précédente. Ancien (Plt.), usuel. Non roman.

On est naturellement tenté de chercher ici une forme du groupe de *quis*, *quid*, soit **quid-em* (v. sous *idem*), ou peut-être **quē-dem*, avec une particule -dem, et e passant à i dans une particule enclitique. L'e de *equidem* ne peut être autre chose qu'une particule; cf. *osque e-tanto*, *ombr. e-tant u*, en face de lat. *tanta*. Toutefois, d'après *siquidem*, *tūquidem*, l'è de *equidem* peut représenter un ancien ē. Sur *prakrit cia*, v. J. Bloch, *Langue* 29, p. 229 sqq.

quies, -ētis f. (une flexion *quies*, *quies* (cf. *spēs*) est attestée par l'ablatif *quī* dans *Laevius* et par le composé *requiem*, *requiei*, *requies*, etc.) : 1^o repos, calme; d'où « repos du sommeil, de la mort, de la paix »; 2^o pluriel de sens concret : lieu de repos, retraite, repaire (*Lucr.* 1, 405). Ancien, usuel et classique. A *quies* correspond un adjectif *quiescens*, fréquent et classique, demeuré dans les langues romanes sous la double forme *quiescens* et *quiescens*; cf. fr. « quite » et « coi ». M. L. 6958; B. W. s. u. L'adjectif très rare *quies* (*Naevius*, *Licinius Macer*) semble une forme artificielle refaite sur *inquies*, forme athématique normale dans un composé. Le substantif *quiescens* est conservé seulement dans une glose : *quiescens, tranquillitas*, *GGL* V 512, 20, et ne semble pas avoir d'autre existence.

quiescō, -is, *quiescēt*, *quiescētum*, *quiescere* : (se) reposer. Conservé dans quelques dialectes romans. M. L. 6955, *quiescere* et *quiescere*. [Celtique : britt. *cwsc*, *cwsg* « sommeil »; gall. *cysc* « quiescō », etc.] en germanique occidental, *quit* de *quiescens*. De *quiescens* dérivent : *quiescō*, -ās (rare; *Priscien*, *CIL* III 4458, demeuré dans les langues romanes, M. L. 6956 et 6957, « quiescēre »); *quiescētis*, ancienne épithète d'*Orcus*, (*Fest.* 306, 24); *quiescētior* (et *quiescior*) « pacificateur » (monnaies de *Diocétien*); *quiescētō* (Gloss.); *quiescētium* (tardif, synonyme de *sepulcrum*). A *quies* s'opposent *inquies* subst. : *inquies nocturna*, *Plin.* 14, 142; et adj. *inquiescēt*, -is (archaïque et postclassique), à côté de *inquiescētis*, forme analogique refaite sur *quiescens*; de là : *inquiescētō*, -ās; *inquiescētō*, conservé dans le v. fr. *enquetume*, M. L. 4451; *inquiescētō*, -lor (rars et tardifs). *Quies* a été doublé par *requies* « répit », puis simplement « repos ».

Composés de *quiescō* : *acquiescō* : se donner au repos, se reposer (sens physique et moral); de là « trouver son repos ou sa joie dans », cf. *Cic.*, *Lael.* 27, *senes in adulescentium caritate acquiescimus*; ou « se calmer », cf. *Cic.*, *Ac.* 2, 46, 141, *tu cum es commotus, acquiescis, assentiris, approbas*; et chez les juriconsultes et les Pères de l'Eglise le sens de « acquiescer ».

conquiescō; *interquiescō*; *perquiescō* (rare, *Apul.*); *requiescō*; *requiescēt*, d'où **requ(i)etāre*, M. L. 7233; *requiescētō*, -ōrium; et *irrequiescēt*, *irrequiescētis*, tous d'époque impériale et rares.

V. *tranquillus*.

Quī- est la forme à voyelle longue finale d'une racine dissyllabique qui se retrouve sous la même forme dans av. *šyāō*, *šāō* « heureux » et l'accusatif singulier *šāi-tim* = v. perse *šyādim* « bonheur, bien-être », et sous une forme **kwī-* dans v. isl. *hwi-la* « lieu de repos, lit » (et got. *hweila* « temps ») et avec vocalisme plein du premier élément dans v. sl. *pokoji* « repos », en face de *po-čiji*, *po-citi* « se reposer ». Comme le type en -ti- n'était anciennement usuel qu'au second terme de composés, il est probable que le type *quī-* (ablatif singulier) est ancien. L'opposition entre les formes usuelles : *quī-*tem, mais *requiem*, tient à la différence d'étendue des deux mots. Sur arm. *hangim* « je me repose », v. A. Meillet, *BSL* 37, 11.

quīn : particule d'opposition ou de renforcement « bien au contraire; bien plutôt, bien plus », souvent après phrase négative ou interrogative; cf. *Cic.*, *Fam.* 7, 30, 1, *te nec horitor nec rogo ut domum redeas; quīn hinc ipse euolare cupio*; *Att.* 13, 26, 2, *credibile non est quantum scribam die, quīn etiam noctibus*. Souvent accompagné de *etiam*, comme dans le dernier exemple.

Quīn, dans ce sens, est identique à *quīn*, de *quī* + *ne*, particule interrogative dont le sens est « pourquoi ne... pas » (comme *quidnī*), cf. *Tér.*, *Hau.* 831-832, *quid stas, lapis?* | *quīn accipis?* Les sens premier devait être « pourquoi non? », et *quīn etiam* signifie proprement « pourquoi non? et même... ». *Quīn*, comme *quārē*, *quā*, *quippe*, a ensuite perdu sa valeur interrogative dans cet emploi. *Quīn* sort aussi de particule subordonnante introduisant une complétive négative avec le sens de « par quoi... ne... pas; que... ne... pas; pour que... ne... pas; sans que »; e. g. *Plt.*, *Ru.* 1070, *nulla causa est quīn me condones cruci*. S'emploie souvent après des phrases négatives ou interrogatives : *non poteſt quīn, nīl obſtat quīn, nōn dubitō quīn; quid obſtat, quis dubitat quīn*. Son substitut est *quōminus*; les correspondants après les phrases positives sont *nē*, *an*, *num*, *quārē*, *cūr*.

L'usage s'en est généralisé, et *quīn* s'est employé après une phrase négative, dans les relatives de sens consécutif, avec la valeur de *quī nōn*, e. g. : *Messanam nemo uenit quīn uiderit*, *Cic.*, *Verr.* 2, 4, 4, § 7. Dans cette valeur, *quīn* est indifférentment sujet ou complément, avec un antécédent masculin, féminin ou neutre, singulier ou pluriel, e. g. *nulla Thessalia fuit ciuitas quīn (= quae nihil) Caesari pareret*, *Cés.*, *B. C.* 3, 81, 2; *horum autem nihil est quīn (= quod non) interest*, *Cic.*, *N. D.* 3, 12, 30; *nego ullam picturam fuisse quīn (= quam non) inspererit*, *Cic.*, *Verr.* 2, 4, 1, § 1. Il n'y a pas lieu de séparer ce *quīn* du précédent et de l'expliquer comme étant formé de *quī* (nominatif du relatif) et de *ne*; cf. *Stolz-Leumann*, *Lat. Gr.* 2, p. 785.

quīneux, -uneis m. : les cinq douzièmes de l'unité; en particulier, monnaie de cuivre pesant cinq onces et valant les 5/12 de l'as. Elle était marquée de cinq points; par suite, le mot *quīneux* et aussi la figure formée par des objets disposés les uns par rapport aux autres comme le sont les cinq points sur le dé à jouer, le « quīnceux ».

Dérivé : *quīneucialis*.

De *quīne* et d'une forme abrégée de *uncia*, cf. *deunx*.

quīnī etc. : v. *quīnce*.

Quinquātrās, -uum f. (et *Quinquātrā*, -ium ou -ūrum) : fêtes en l'honneur de Minerve ; les *maiores* se célébraient du 19 au 23 mars, et les *minores* ou *minuscule*, le 13 juin. Les anciens rattachaient le nom à *quinque* ; seul Charisius le fait dériver à *quinquādo*, i. e. *lustrando*. Il se peut, du reste, que *quinquāre* soit lui-même un dénominateur de *quinque*, spécialisé dans la langue religieuse avec le sens de « célébrer les cinq jours » (du 19 au 23 mars) ; mais on peut se demander si *quinquāre*, dont il n'y a pas d'autre exemple, n'est pas une création de grammairien. D'après Varron, L. 6, 14, *Quinquātrās* signifierait le « cinquième jour après les Ides », et c'est par erreur qu'on l'aurait interprété par « période de cinq jours » : *Quinquātrās*, hic dies unus, a nominis errore observatur proinde ac sint *quinque*. Dicitur ut ab *Tusculanis* post diem sextum Idus similiter uocatur *Sexātrās*, et post diem septimum *Septimātrās* ; sic hic, quod erat post diem quintum Idus, *Quinquātrās* ; explication reprise et complétée par Festus, 304, 33 : *Quinquātrās* appellari quidam a numero dierum qui ↑ fere his ↑ (l. *ferius his*?) celebrantur. Quod scilicet errant tam hercule quam qui triduo Saturnalia, et totidem diem sacra Competalia ; nam omnibus his singulis diebus fiunt sacra. Forma autem uocabuli eius exemplo multorum populorum Italicorum enuntiata est, quod post diem quintum Iduum est dies festus, ut apud Tusculanos *Triātrās*, et *Sexātrās*, et *Septimātrās*, et *Faliscos* *Decimātrās*. *Minervae* autem dicatum eum diem existimant, quod eo die aedis eius in Auentino consecrata est. Le pluriel *Quinquātrās* et la déclinaison en -ās, -uum rappellent le nom des Ides : *Idūs*, -uum. Peut-être d'origine étrusque, comme le nom de Minerve.

Sur un essai d'explication de Wackernagel, v. *āter*.

quinque invariable : cinq. Usité de tout temps. Panroman. Les formes romanes supposent un *i* fermé analogique de *quintus* ; cf. Sommer, *Hdb.*, p. 57 ; on trouve dans la langue vulgaire une forme avec dissimilation *cinque*, GIL X 5939, qui seule a survécu dans les langues romanes ; cf. fr. *cinq* en face de *quine* de *quintus* et de *quinze* de *quindecim*. M. L. 6964.

Dérivés et composés : *quintus* : cinquième, de **quincos*, M. L. 6966 ; irl. *cín*, *quinct*. La gutturale est encore conservée dans les graphies *Quinctius*, *Quinctilis*. L'osque a un nom propre *Pūntiis*, le pélinien a *Pontius* correspondant à *Quinctius*. De *quintus* : *quintānus* : qui occupe le cinquième rang ; *nōnāe quintānae* : les nones qui tombent le cinq du mois (cf. n. *septimānae*) ; dans la langue militaire : *quintāna* (uia, porta) ; *quintāni* : soldats de la 5^e légion ; *quintārius* ; *quintilis* (*mēnsis*) : le cinquième mois (à partir de mars) ; *quinticeps* (nom du *Caespis* mons ; cf. Varr., L. 5, 50, 52, 54) ; *quintuplex*. Certaines formes romanes supposent **exquintāre* (cf. **exquartāre*), M. L. 3063 ; -iāre, M. L. 3062 a ; B. W. *esquinter*.

quīnī, -ae, -a : « chacun cinq » et « cinq par cinq », M. L. 6960 ; irl. *cín* (de *quina*) ; d'où *quīnārius* « quinaire » ; *quīnō*, -ōnis m. « réunion de cinq ; quine », M. L. 6961 ; *quīnquies* (-ēns) : cinq fois.

quīndecim : quinze, M. L. 6959. De **quinque decim* ; même syncope dans *quīnteni*. Dérivés : *quīndecimus* ; *quīndēni* (à côté de *quīnī dēni* ; *quīndēnārius* ; *quīn-*

deries. *Quīndecemuir*, singulier tiré du pluriel *quīndecemuirī* ; *quīndecemuirālis*, -uirātus.

quīnquāgintā (et forme vulgaire avec dissimilation *cinquaginta*, M. L. 6963) : cinquante. L'a de *quīnquā* est dû à l'influence de *quadrāgintā*. Dérivés : *quīnquāgēni* ; *gēnārius* ; *quīnquāgēsīmus* et, avec dissimilation, **cinquāgēsīma* (scil. *diēs*) : pentecôte, cinquantième jour après Pâques, M. L. 6962 ; irl. *cincigais*. Aussi *quīnquāgēs* « 50 fois » - *gessis* « 50 as ».

quīngentī, -ae, -a : cinq cents ; et ses dérivés. Ancienne forme *quīncēni* d'après Festus 304, 22. Toutefois, le c peut n'être qu'une ancienne graphie du g (cf. *quadrīngentī*). Distributif : *quīngēni*, -gēnārius.

Quīnque figure comme premier élément de composé dans de nombreux mots en *quīnque*(e)-, *quīnque-* (phonétique devant labiale), *quīnqui-*. cf. *quīncuplex* = πεντάπλοος (à côté de *quīnquīplex*, Mart. 14, 4, 2 ; *quīnquīplus*, cf. Sommer, *Hdb.*, p. 475) ; *quīncupēdālīs* ; *quīnquesolium* : quintefeuille ; *quīnquenervia* « trixago, χαλκίδρος » ; **cinquēdentia* ; **quīnquenervi*, M. L. 6965 a, b ; *quīnquennis* ; *quīnquerium*, -tīo, mots créés par Livius Andronicus pour traduire πεντάβλιον, πένταβλιος, etc. ; *quīnceunx* et *quīncussis*. V. aussi *quīnquātrās*.

La forme ancienne, à p initial et kw intérieur, du nom de nombre « cinq » est indiquée par skr. *pāñca*, av. *panča*, arm. *hing* (*hngē-tusan* « quinze »), gr. *πέντε*. En italo-celtique, p initial est assimilé au kw intérieur, d'où irl. *cōic* (où l'o est une altération phonétique de l'ancien e sous l'influence de la labio-vélaire), gall. *pimp*, gaul. *penpe-doula* « πεντάπλοον » et lat. *quinque*. Ce nom était invariable en indo-européen. Assimilation inverse dans got. *fimf*.

Le -in- de *quintus* peut représenter **en-* ; cf. gr. *πέμπτης*, lit. *penktas*, etc. Mais il y a eu une forme à *n représentée par v. h. a. *finfo*, qui est peut-être la forme indo-européenne. L'e peut être analogique du cardinal.

L'a de *quīnquāgintā* est analogique. A en juger par skr. *pañcāśatī*, gr. *πεντήκοντα*, arm. *yisum* (de **hingi-sun*), la voyelle intérieure était anciennement **ē*.

Le vocalisme o de l'osco-ombrien est ignoré du latin comme de toutes les autres langues : osq. *Pūntiis* « Quintius », *pūntis* « quinquies », et *pūmpērias* = ombr. *pūmpērias* « groupes de cinq ».

quīnquō : v. *Quīnquātrās*.

quippe : de **quid-pe* (cf. *quispiam*). Comme *quia*, *quārē*, ancienne particule interrogative, dont le sens était « pourquoi donc ? » et qui introduisait une explication qui suivait. La valeur ancienne apparaît encore nette dans des phrases comme Cic., Fin. 4, 3, 7, *a te quidem apte [dictum est] : quippe? Habes enim a rhetoribus*. — *Quippe quoniam*, *quandō*, *quē*, *cum*, *q. quī*, *q. quod*, *q. etenim* s'expliquent de même. Cette valeur interrogative de *quippe* s'est peu à peu effacée, et *quippe* est devenu une particule causale, synonyme de *enim*, *nam*, cf. Cic., Mil. 12, *mouet me quippe lumen curiae* (noter la place de *quippe*), ou de *quia* : Sall., Iu. 85, 5, *intellego aequos bonosque mihi fauere, quippe beneficia mea reipublicae procedunt*. On voit par *quippe*, *quia*, *quārē* quel rôle important la phrase interrogative a dû jouer dans le langage et que la phrase par demandes et par réponses a dû précéder la phrase à relations cau-

sales. Ancien, usuel et classique. Non roman. V. K. Lerche, *De « quippe » particula*, Diss. Breslau, 1909, et W. Kroll, *D. wissensch. Syntax i. lat. Unterricht*, 63. Composé : *quippinī* « pourquoi pas ? », « certainement ». Pour la particule *pe*, v. *nempe*.

quīrīnānus, **quīrīānus**, -a, -um : adjectif qualifiant une variété de pomme, -m *mālum*. Dérivé sans doute de *Quīrīnius*.

Quīrīnus : v. le suivant.

quīrīs, -ītis m. : à l'époque classique ne s'emploie plus qu'au pluriel *quīrītēs*, comme synonyme de *ciuēs*. Le singulier est conservé dans la vieille formule : *ollus quīrīs leto datus est*, dans *Iūno Quīrīs* et dans quelques emplois poétiques. *Quīrīs* subsiste surtout dans les expressions consacrées : *populus Romanus Quīrītium* ou *populus Romanus Quīrītēs* ; *Quīrītēs Romani* (en asyn-dète, sans doute comme *patres conscripti*, pour désigner l'ensemble du peuple romain) ; *Ius Quīrītium*. A l'époque impériale, on trouve *quīrītēs* usité comme terme d'injure ou de reproche adressé à des soldats, comme notre « civil » ou « bourgeois ».

Il faut sans doute rattacher encore à *quīrīs* : *Quīrīnus*, -ī : nom d'une vieille divinité italique, et adj. *Quīrīnus*, -a, -um : « a tribus » ; dérivé : *Quīrīnālis*, cf. Varr., L. 5, 51, *collis Quīrīnālis* ou *Quīrīnī funum* : *sunt qui a Quīrītibus*, qui cum T. Tatīo Curībūs uenerunt Romam. *quod ibi habuerunt castra*. Cf. aussi *équirine* comme *ecastor*.

Origine obscure ; v. P. Kretschmer, *Glotta*, 10 (1920), 147 sqq. L'étymologie par **co-uirī-* est insoutenable. Pour les Latins, *Quīrīs*, *Quīrīnus* sont inséparables du nom de la ville de *Cures* et désignent l'élément sabin qui est venu se fondre avec l'élément proprement romain : cf. Servius, in Ae. 7, 710 ; T.-L. 1, 13 ; Col., Praef. 19 ; Ov., F. 2, 475 ; Festus 304, 18 : *Quīrīnālis* qui nunc dicitur, olim Agonus appellabatur, antequam in eum commigrarent fere Sabini Curībūs uenientes post foedus inter Romulū et Tatium ictum. A quo hanc appellationem sortitus est, quamvis existimant quidam quod in eo factum sit templum Quīrīno ita dictum. *Quīrīna* tribus a Cūrensībus Sabinis appellationem uidetur traxisse. La forme *Virītes*, dans le groupe *Virītes Quīrīnī* (v. sous *heriēs*), est obscure, peut-être corrompue. V. G. Dumézil, *Naissance de Rome*, p. 194 sqq. ; Otto, *Rh. M.* 54, 197 sqq.]

La transcription de *Quī-* par *Qui-* a des analogues en latin : cf. *sterculium*, *quisquiliae*, *liquiritia*, **quidina* de *κιδινία*, etc. ; v. Vendryes, *BSL* 25 (1924), 41.

quīrītō, -ās : crier. L'explication de Varron, L. 6, 68 : *quīrītare* dicitur qui *quīrītum fidem clamans implorat*, n'est sans doute qu'une étymologie populaire, malgré *indigītāre*, *parentāre*, de *indiges*, *parēs*. Doublet : *quīrītō*, -ās : grogner (du verrat et du sanglier ; Auct. Carm. Philom. 55).

Composé : *proquīrītō*, -ās (Sid. Apoll., Ep. 8, 6, 7, « ut decemuiraliter loquar »).

Sans doute onomatopée ; v. B. W. sous *crier* ; M. L. 6967.

quīrquīr ? : forme obscure conservée par Varr., L. 7, 8, dans une formule rituelle *ulluber* (et *ollaner*)

arbos quīrquīr est, que certains expliquent par *ubicumque* ; cf. J. Schmidt, *KZ* 32, 415 sqq. Douteux.

quis, *quae* (*qua*), *quid*, adjectif et pronom interrogatif indéfini : qui, quel, quoi ? et « quelqu'un, quelque, quelque chose ». Le féminin *quae* (interrogatif), *qua* (indéfini) est récent et emprunté à *qui*, cf. plus bas, s. u. *quisnam* : de même, le nominatif pluriel *quī*, *quae*, *quae* s'est substitué à m. f. *quēs* (encore conservé dans le SC Ba. ; cf. *quesuncque*, Caton ap. Char., GLK I 91, 17 ; *quesdam*, Acc. 447, Char. I 159, 7), de **queyes*, n. *quia*. Au dire de Servius, in Ae. 1, 95, Caton aurait encore un génitif pluriel *quīum*. L'ancien ablatif singulier *quī* ne subsiste plus que comme particule. A l'époque classique, il n'y a de différence entre *quis* et *quī* qu'au nominatif singulier masculin et neutre ; et encore, dans certaines conditions de phonétique syntactique, *quī* se confond-il avec *quī*, par exemple *quī(s) uocat*, comme *disi(u)ellō* ; c'est là sans doute le point de départ des confusions que l'on constate dans l'emploi de *quis* et *quī* ; v. E. Löfstedt, *Syntactica*, II, p. 79 sqq. *Quis* indéfini est enclitique (*dicit quis*) et s'emploie surtout après *sī*, *nē* ; par ailleurs, on substitue *aliquis*. La forme de neutre *quid* est demeurée dans les langues romanes ; cf. M. L. 6953, 4 ; fr. *quoi*.

quis renforcé de particules généralisantes, d'origines diverses, a servi à l'expression de nombreux nuances de l'indéfini. On a ainsi les pronoms :

quisnam « qui donc », de sens plus vague que *quis* (cf. *nam*) ; particule encore séparable chez Plaute ; cf. Au. 136, *quis en est nam optima* (avec un féminin *quis* qui est la forme ancienne, cf. le double genre de *τις* en grec) ; v. aussi Vg., G. 4, 445. Disparaît après le 1^{er} siècle.

quispiam, *quenequam*, *quid-* (*quip-*) et *quod-piam* : synonyme de *aliquis*, avec quelque chose de plus vague ; cf. *uspiam* et *quōpiam*. N'est plus guère employé après Cicéron. Issu de **quispe-iam* ; cf. *quippe*.

quisquam, *quaequam* (féminin *quisquam* dans le SC Bac. et Plt., Cl. 66), *quidquam* et *quicquam* : quelqu'un, aucun. S'emploie souvent dans des phrases négatives ou de caractère dubitatif ou interrogatif. De là l'usage de *nec quisquam* au lieu de *nēmō*. Souvent adjoind dans la langue familière à *nihil*, *numquam*, qu'il renforce. Disparaît après le 1^{er} siècle. Cf. aussi *nēquiquam*, *nēquidquam*.

quisque, *quaeque*, *quidque* (*quic-*) et *quodque* : chacun. A l'époque ancienne, souvent employé dans le sens de *quisquis*. Conservé dans les langues romanes, surtout dans des formes composées : cf. M. L. 6968 ; B. W. sous *chacun*. Renforcé par *unus* : d'où *unusquisque* ; à *quisque* correspondent les adverbes *ubique* « en chaque endroit, partout », *quaque* (Manil.), *quōque* dans *quōqueuersus*, attesté à côté de *quōquēuersus*.

quisquis : formation où le redoublement généralise le sens « à qui ce que soit qui, n'importe qui, quel que ». Cf. aussi *quicumque* ; et *quōquō* « partout où » (Plt., Cic.), *quūquō* (Plt., Apul.).

V. aussi *quīlibet*, *quītus* (cf. *libet* et *uolō*), *quītuiscumque* ; *aliquis* (v. *alius*) ; *ecquis*.

Cf. aussi *quicumque*, *quidam* et *quippe*.

Le groupe de *quis*, à la fois indéfini et interrogatif,

comprend, avec le relatif *qui*, de nombreux dérivés et adverbess, tels que *quālis*, *quam*, *quot*, *quantus*, *quom*, etc., et, en outre, des formes dont le rapport est moins évident, quoique sûr : *ubi*, *unde*, *unquam*, *usquam*, *usque*, *uter* (v. ces mots). L'indo-européen avait deux types exprimant l'indéfini et l'interrogatif comme en latin, l'un en *-i-*, sans distinction de masculin et de féminin : av. *ēiš*, gr. *τίς*, hitt. *kuiš* (*kuiš* *kuiš* « quiconque », cf. *quisque*), qui se retrouve dans lat. *quis*, l'autre en *-e/o-* masculin neutre, avec *-ā-* pour le féminin : skr. *kāh*, *kā*, *kāi*; got. *hwas*, *hwo*, *hwa*; à ce type appartiennent des génitifs comme gât. *čahyā*, v. sl. *česo*, hom. *τίο* (att. *τοῦ*), v. h. a. *hues*. La forme en *-i-* a particulièrement subsisté au neutre : skr. *cit* (avec valeur adverbale), v. sl. *čt* (*čt*-io) « quoi », opposé à *kū-to* « qui », arm. *-i* (en face de *oo* « qui »). Au pluriel, le latin a fixé ainsi *quia*, qui a un pendant dans gr. *-σα* (att. *ἄ-τα*).

Le groupe de **kwo-*, **kwi-* a souvent fourni le relatif, notamment en iranien, en slave, en grec, en germanique, en tocharien, en arménien, et l'on peut en partie le suivre à l'époque historique. Le point de départ principal est dans des phrases du type : *je cherche qui est venu*, d'où : *je sais qui est venu*. En italique, le développement est achevé avant les premiers textes. L'originalité de l'italique consiste en ce que, au moins à certains cas, le type **kwi-* a été affecté à l'indéfini-interrogatif et le type **kwo-*, **kwa-* à l'emploi relatif. Une particule souligne souvent l'emploi relatif. On a ainsi v. lat. *quo-i*, d'où *qui* et *quod*, osq. *pui* et *pūd*, ombr. *poi*, en face de lat. *quis*, *quid*, osq. *pis*, *pīr*, *pis* et *pīd*, ombr. *sve-pis* « si quis », etc. La forme lat. *quae*, osq. *pai*, *pai*, *pae*, seule propre à caractériser le féminin, a servi aussi pour l'indéfini-interrogatif et a fini, en latin, par éliminer *quis* au féminin. La flexion de *quis* est parallèle à celle de *is*; cf. Ernout, Morphologie, § 108 sqq. L'irlandais a *cia* et le gallois *pyr* « qui (interrogatif) », etc.

Les emplois osco-ombrien et latin sont tout pareils. Ainsi l'on a lat. *quisquis* = osq. *pispis* (cf. hitt. *kuiš-kuiš*) et l'indéfini ombr. *pis-her* en face de *quillibet* (c'est *her-* qui indique en ombrien la notion de volonté).

quisquillae, -*rum* f. pl. (et n. *quisquilia*, Pét. 75, Gloss. Philox. Le féminin singulier est dans la locution *homo non quisquillae*, cf. plus bas) : « *quisquillae* dici putantur quicquid ex arboribus minutis surculorum foliorumque cadit : uelut quisquicadinae (l) ». *Caeclius* (251) : « *quisquillas uolantis, uenti spolia memorant; i modo* »; et *Nouius in Togularia* (88) : « *abi, deturba te saxo, homo non quisquillas. Quid est?* », Fest. 340, 12. Les gloses l'interprètent par *σκιδνάλα*. L'image est la même que dans *flocus*, *naucis*, *hilum*. Mot expressif à redoublement de la langue familière; cf. gr. *κοινοματία* M. L. 6968 a. Cf. Vendryes, BSL 25 (1924), 41.

quō : ablatif de *qui* employé comme conjonction (cf. *eo*, *ideo*) « par quoi; pourquo; c'est pourquo; parce que »; Varr., R. R. 1, 54, *miscella* (*uua*) *multo ante coquitur* : *quo* (par quoi, c'est-à-dire, c'est pourquoi) *prior legenda*. On a souvent *nōn quō* « non [parce] que », auquel répond un *sed quia*. S'emploie en corrélation avec *eo* devant un comparatif : *quō magis... eo magis* « plus... plus ». — *Quō* s'emploie aussi souvent avec valeur subordonnante dans le sens de « pour que par

là », marquant le but; il est particulièrement fréquent devant comparatif, où la langue le préfère à *ut*; la négation qui l'accompagne est *nē*; cf. Cic., Fam. 7, 2, 1; T.-L. 34, 6, 14.

quō : où (opposé à *ubi*). — Adverbe de lieu, interrogatif-indéfini et relatif, marquant le but vers lequel tend un mouvement. Figure comme premier terme de composé dans *quoad* (*quoad*, Varr., R. R. 1, 1, 2), *quousque*, *quoadusque* (Lact.) « jusqu'où, jusques » quand; jusqu'à quel point; jusqu'à ce que » (sur la répartition des formes dans les auteurs, v. Stolz-Leumann-Hofmann, Lat. Gr.⁵, p. 768), *quōrsus* (*quōrsus*) de **quōrsus*. Il existe aussi des formes correspondant aux pronoms indéfinis : *quōnam*, *quōpiam*, *quōquam*, *quōquō* (*quōquōrsus*), *quōcumque*, *aliquō*.

Conservée en v. logoudorien, M. L. 6939; les autres langues romanes ont seulement *ubi*, éliminant la distinction entre *quō* et *ubi* (cf. Apul., Met. 9, 39).

quōdeirā : conjonction « c'est pourquoi »; déjà dans Cic., Diu. 1, 41, 93. Cf. *circus*.

quod : que, en ce que, parce que. Accusatif neutre de *qui* devenu particule de liaison, subordonnante ou coordonnante, introduisant une explication ou une proposition complétive. Se place au début d'une phrase, dans *quod si*, *q. nisi*, *q. utinam*, *q. contra*, proprement « quant à ce fait » (accusatif de relation). S'emploie aussi pour introduire une hypothèse, par exemple Plt., Au. 91 : *quod quispiam ignem quaerat* « quant au fait que quelqu'un viendrait chercher du feu », c'est-à-dire « pour le cas où ». Est souvent précédé de *eo*, *ideo*, *propterea*, qui en renforcent le sens causal.

Dès l'époque ancienne, une série de verbes peuvent avoir leur complétive introduite par *quod*, concurrentement avec la proposition infinitive, notamment les verbes marquant l'étonnement, la joie, la souffrance : *miror*, *gaudeo*, *doleo quod*. Cette construction s'est étendue aux autres verbes *dicendi*, *sentiendi*, éliminant finalement la proposition infinitive. Dans cet emploi, *quod*, comme on l'a vu, a été concurrencé par *quia*. M. L. 6970, 6971. — *Quod* s'est également substitué dans la basse latinité à d'autres conjonctions, telles que *ut*, *quā* (*statuere quod*, *ita quod*, *nullum dubium quod*), *cum*, *ut* (signifiant « depuis que »). — Sur ces emplois de *quod*, v. Ernout-Thomas, Synt. lat., 2^e éd., § 302 sqq.

quōiās (c'est-à-dire *quōiās*), **cuiās**, -*ātis* (et *quōiātis* *cuiātis*, -*e*) : pronom interrogatif, « de quel pays? »; = gr. *ποῦτος*. Cf. pour le suffixe *Arpinās*, *nostrās*. Même syllabe longue initiale que dans *ma(i)or*, *ei(i)us*.

quōius, **cuius** (c'est-à-dire *quōius*, *cuius*), -*a*, -*um* : adjectif relatif-interrogatif marquant la possession, « à qui, de qui ».

Quōias est formé avec le suffixe marquant l'origine, *quōius*, le suffixe marquant la possession, comme *patris*.

Les deux adjectifs sont rares et tombent en désuétude à l'époque impériale. Un critique de Virgile lui reprochait d'avoir employé, B. 3, 1, *cūius*, -*a*, -*um*, qui passait pour rustique.

quom (puis **qu(o)m**, **tum**) : « au moment où, lorsque,

quand, comme »; puis, avec sens causal ou adversatif : « du moment que, puisque; comme; alors que, bien que »; cf. *quoniam*, *quandō*. Particule temporelle se rattachant au thème du relatif (et sans valeur interrogative, à la différence de *quam*, cf. *quandō*). *Cum* n'est pas seulement conjonction de subordination. Joint à *-que*, il fournit une particule généralisante dans les pronoms et adverbess du type *quicumque*, *ubicumque* « celui qui à un moment donné », etc. Il forme le premier élément de *quondam*. Il s'emploie aussi en corrélation avec *tum*, comme *quam* avec *tam*. Le couple *cum... tum* introduit deux actions envisagées simultanément et que l'on oppose et peut se traduire par : « d'une part... d'autre part »; souvent à peu près synonyme de *nōn solum... sed etiam*. Pour la forme, v. aussi *num*. Usité de tout temps; mais, à basse époque, semble avoir perdu de sa valeur et s'emploie souvent associé à d'autres conjonctions : *cum ut*, *quoniam cum*, *postquam cum*, etc.; v. Löfstedt, Verm. Stud., 61 sqq. Concurrencé par *quandō*, forme plus pleine, *cum* n'a pas subsisté dans les langues romanes.

Avec l'enclitique *-quam* marquant la généralité, la gutturale initiale a été traitée comme dans *ubi*, *uer*, *unde*, et l'on a *umquam*, à côté de *qui-cumque*. Cf., de même, *usque*.

Quom a un correspondant en osco-ombrien : ombr. *pisi-pumpe* équivalait à lat. *qui-cumque* et osq. *pūn*, *pon*, ombr. *pune*, *ponne*, reposent sur **quon-de*, dont la structure est pareille à celle de v. lat. *quom-de* (v. sous *quam*). L'adverbe italique est ancien : got. *hwan* « pôte », v. pruss. *kan* « si » = lit. *kā* « si » et, peut-être, v. sl. *ko-*, *kū-* dans *kogda*, *kūgda* « quand ». Pour le celtique, v. Pedersen, V. Gr. d. k. Spr., II, 205.

quōminus : conjonction subordonnante s'opposant à *quō magis* et introduisant, comme *quā*, une complétive de sens négatif « par quoi, que... ne... pas ». Composé de *quō* et de *minus*, forme atténuée de la négation; cf. *si minus* = *si nōn*, et *minimē*.

Se retrouve en osque *pod mins*; les deux éléments apparaissent encore séparés dans Plt., Am. Prol. 34. Ancien, usuel et classique; mais devient de plus en plus rare dans la latinité impériale. Non roman.

-**quomque** : v. *quom*.

quōmodō : adverbe interrogatif, exclamatif et relatif « de quelle manière, comment » et « de la manière que, comme » (avec un sens causal dans la basse latinité, sens conservé dans les langues romanes). S'est substitué à *ut* dans la langue vulgaire : *quomodo dicunt*, par exemple, remplace *ut aiunt* dans Pét. 38. Est demeuré dans les langues romanes, seul ou renforcé d'autres particules; cf. M. L. 6972; B. W. *comme*. — De là : *quōmodocumque*, *quōmodolibet*, *quomodonom*.

quondam : adverbe temporel issu de **quom-dam* « à un moment donné ». S'emploie souvent en parlant du passé, « autrefois »; quelquefois aussi du futur, cf. Vg., Ae. 6, 877, *nec Romula quondam | ullo se tantum tellus iactabit alumno*. Ancien, usuel, classique. Non roman.

quoniam : conjonction, d'abord de sens temporel, puis de sens causal « du moment que, puisque ». Le sens temporel est bien attesté dans Plaute, par exemple Tri. 14, *quoniam ei qui me aleret nihil uideo esse reli-cui*, | *dedi ei meam gratiam*. A basse époque, comme *quia*, introduit une proposition complétive, e. g. Vulg. 1 Joan. 2, 22, *negat quoniam Iesus non est Christus*. Ancien, usuel. Non roman. Sans doute de **quom + iam*, avec dissimilation du premier *m* et vocalisation du *yod* de *iam*, comme dans *etiam*; cf. *cum iam*, Cat., Agr. 161, 2, et *quoniam iam*, Plt., Tru. 402 (l'explication de Prellwitz par **quoni* = ombr. *poni* + i.-e. *an* = *am*, Glott. 19 (1930), 121 et 123, est invraisemblable). L'emploi fréquent de *quoniam* dans les discours (v. Stolz-Leumann, Lat. Gr.⁵, p. 753) fait penser que *quoniam* est une forme de *quom* renforcée dans le langage parlé. Formes romanes savantes. M. L. 6971 a.

quoque : conjonction : aussi (souvent joint à *etiam*, qu'il renforce, et placé en position enclitique après le mot qu'il détermine), également. Sans doute issu de **quō + que* « et par là ». L'abrégement serait de même nature que dans *quidst*, *squidem*. — Ancien, usuel et classique. Non roman.

quōr : v. *cūr*.

quōrsus, **quōrsus** : v. *quō* et *uerō*.

quot adv. : combien (en parlant d'objets qui se comptent). A pour corrélatif *tot*; cf. Tér., Ph. 454, *quot homines, tot sententiae*. Ancien, usuel, classique.

Dérivés et composés : **quōtus** « en quel nombre, quel » (dans une énumération ou un partage : *hora quota est?*, Hor., S. 2, 6, 44), M. L. 6975; **quotus-quisque**; **quotcumque**; **quotuscumque**; **quotlibet**; **quotiē(n)s** adv. : combien de fois; **quotiesimus**; **quotiē(n)s-cumque**; **quotēti** « combien, en quel nombre » (classique, mais rare); **quotumus** (archaïque) « en quel nombre »; **quotuplex**; **quotennis** « de combien d'années » (rare). Forme redoublée : **quotquot**. Cf. aussi **quotidiē**, **cotidiē** et **quotidiānus**, **cotidiānus**, ***quotiduum**, M. L. 6973 et 6974.

Skr. *kāti* s'emploie sans acception de genre, comme lat. *quot*, avec le même sens; le hittite a *kuwatta*. Le grec n'a que le dérivé **kōtyto-* : hom. *κότος*, *κότος* la forme latine *quotus* est isolée. Les formes celtiques reposent sur **kwe(i)ti* : v. ir. *cuit*, gall. *path*, bret. *pet*, *pez*; cf. av. *čaiti*. — Cf. *quis*.

R

rabio (?), **rabis**, **-ere** : être enragé. Cf. Non. 40, 1 : *rabere dictum a rabie. Varro, Idem Atti quod Tetti* (217) : *quid est? quid latras? quid rabis? quid uis tibi?* — *Caecilii Hypobolimaes Rastraria* (89) : *rabere* se ait. Les formes attestées ne permettent pas de décider si le verbe est *rabio* ou *rabō*; le participe *rabentis*, de Paulin de Nole (23, 234), est peu probant. *Rabiēs* est en faveur de *rabio* (cf. *speciō, speciēs*), et la forme en *-yō* est usuelle dans les verbes de ce genre; le vocalisme a dénonce un mot de type « populaire ». Germanique : v. angl. *rabbian*.

Formes nominales et dérivés : *rabies*, *-ei* (gén. *rabies* dans Lucr. 4, 1083) f. : rage du chien, *morbus caninus*, P. F. 339, 2; puis « rage », sens propre et figuré. Ancien (Plt.), usuel. Panroman, sauf roumain. Les formes romanes remontent à un doublet *rabia*, attesté dans Servius, Aen. 1, 200, et dans les gloses. M. L. 6980. Irl. *raibis*.

rabidus; *rabiosus*, M. L. 6981; *rabiosulus* (Cic.) ; et, dans la langue médicale tardive, *rabio*, *-ds*, cf. *rabiat*, *λυσαζ*, CGL II 168, 36, avec passage à la conjugaison en *-ā*. Cf. aussi M. L. 6979, **rabidiāre*.

On a rapproché avec vraisemblance le groupe radical de skr. *rābhāḥ* « impétuosité, violence », *rābhāshā* « impétueux », *rābhīyān* « plus impétueux », *rābhīṣṭhā* « très impétueux ». Ce rapprochement obligerait à séparer skr. *rābhāḥ* de la racine de *rābhāti*, *lābhāti* « il prend », qui a un autre sens et qui a *-l-* initial. Lat. *rab*-reposerait sur **rbh-*. Le rapprochement serait, comme nombre d'autres, limité au sanskrit et au latin. Ce rapprochement écarterait celui qui a été aussi proposé avec gr. *ῥάβδος* « violent, impétueux », qui supposerait en grec une dissimilation antérieure à la prothese de voyelles devant *r*, laquelle est très ancienne. L'existence du présent *rabio* va contre l'hypothèse d'un emprunt que le latin aurait fait d'un nom de maladie à quelque langue méditerranéenne.

Rabirius est à écarter; étrusque?

rabō, **-ōnis** m. : déformation plaisante de *arrabō* (= gr. *ἀρραβών*) dans Plaute.

rabula, **-ae** m. : brailard (Cic., Quint.). Expliqué par les anciens comme dérivant de *rabies*, cf. P. F. 339, 8; par L. Havet, ALLG 9, 526, comme issu de *rauius*, cf. *rauula* dans P. F. 355, 3 (v. *rauis*, *rauius*). Une origine étrusque — comme pour beaucoup de mots populaires en *-a* — n'est pourtant pas exclue; cf. Vetter, Glotta 15, 225. En tout cas, mot de type populaire.

Dérivés tardifs : *rabulārius*, *-lātiō*, *-lātus*; nom propre *Rabulēius*; v. Schulze, Lat. Eigen, p. 91.

rabulāna, **-ae** f. (sc. *piz*) : sorte de poix inconnue (Plin.).

rabuscula, **-ae** f. (sc. *uītis*) : sorte de vigne inconnue (Plin.).

raca (*racha*), **racana** : manteau, couverture; *huitil sazonic*, CGL V 327, 45; cf. *raganus* (uel *nelle*, sup. scr.), *coopertorium uel panniculus*. Terme tardif (v. Souter, s. u.). M. L. 6983.

racēō, **-ās** (*rancō*), **-āre** : crier (se dit du tigre, Auct. Carm. Philom.). Cf. *rachant coraces*, Gl. N. 249; et *ragiō*. V. aussi **rakanus* « grenouille » que supposent divers dérivés romans. M. L. 7019, et *rancō*.

racēmus, **-I** m. : grappe; et spécialement « grappe de raisin » (le raisin se dit *ūua*, cf. Plin. 15, 115, *poma*) *racemis dependent ut uuae, palmae*, puis le « raisin » lui-même; cf. Vg., G. 2, 60, *fert uua racemos*, et Copa 21, *sunt et mora cruenta et lentis uua racemis*. Ancien, bien que non attesté avant Virgile (mais *racēmōr* est dans Varron), technique. Panroman, sauf roumain. M. L. 6984; B. W. raisin, de **racimus*.

Dérivés et composés : *racēmārius*; *racēmōsus*; *racēmōr*, *-āris* (et *racēmō*) « grappiller »; *racēmātus*, *-mātū*; *racēmifer* (Ovid.).

Le rapprochement avec gr. *ῥάξ*, *ῥάγος* « grain de raisin, baie », est séduisant, bien qu'il soulève des difficultés phonétiques (à latin = ᾱ grec; c = γ), et l'origine du *ῥ* initial du grec est ambiguë (**sr-* ou **wr-*, v. *radiz*). Mot sans doute méditerranéen, comme les autres noms relatifs au vin et à la culture de la vigne.

***radia**, **-ae** f. : nom étrusque de l'églantier, d'après le Ps.-Diosc. de Vienne?

radius, **-I** m. : baguette pointue (= *ῥάδος*) ; puis « rayon lumineux » (ordinairement représenté sous forme d'une lame à pointe aiguë, *ἀκτίς*), *rai*; rayon d'une roue (ainsi appelé parce qu'il rayonne du moyeu, comme les rayons d'un centre lumineux), rayon d'une circonférence; et, en général, tout objet pointu : épéron, ergot, dard; radius du bras; navette du tisserand (cf. gr. *ῥαπτίς*); olive allongée. Ancien (Cat., Enn.), usuel. Panroman. M. L. 6999. Irl. *raid*, britt. *raidd*.

Dérivés : *radiolus*, M. L. 6997; *-lum* : fougère (Ps.-Ap.); *radiātus*, antérieur, semble-t-il, à *radio*, *-ds* (Firmicus), M. L. 6989; *radiōsus* (rare); *irradiō* (époque impériale), M. L. 4545 c; cf. aussi *ezradiāre*, M. L. 3064.

Les gloses ont un féminin *radia*, CGL II 409, 47; 477, 39 (cf. fr. *rai* et *raie*).

Pas d'étymologie sûre.

rādix, **-icis** f. (sur la forme masculine, v. Niedermann, Emerita, XII, 1944, p. 55) : racine (sens propre et figuré); de là « base, fondement ». Ancien, usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 7000; B. W. s. u.; et germanique : v. h. a. *ratich*, *retich*, etc., d'où finn. *rädiikka*. Celtique : corn. *redic*, gall. *rhuddygl* (de **rudicula*, avec

influence de *rhudd* « rouge »). Sur les différents sens de *rādix*, *rādicula*, v. André, Lex., s. u.

Dérivés et composés : *rādicitus* adv. « depuis, ou jusqu'à la racine » et *ezrādicitus*; *rādicula* : radicule, radis, saponaire, M. L. 6996; *rādicor*, *-āris* et *rādicō*, *-ās* : prendre racine (latin impérial; demeuré dans quelques dialectes romans, M. L. 6992, et **arrādicō*, 666); *rādicēscō* (Sén.); *rādicālis*, *-litter* (St Aug.), M. L. 6971; *rādicōsus*; *ērādicō*, *-ās* : déraciner, arracher, M. L. 2887. Certaines formes romanes supposent aussi *rādicina*, M. L. 6995 (Pelagon., Antid. Brux.). *rādicāria*, 6994; **dērādicō*, 2577.

Rādix et *rāmus* appartiennent à un même groupe, comme, d'autre part, se répondent pour le sens lit. *šakā* « branche » et *šaknis* « racine ». L'initiale latine n'enseigne rien : *r-* peut reposer sur *r-*, mais aussi, à ce qu'il semble, sur **wr-*. V. isl. *rot* « racine » offre la même ambiguïté. Il y a un *w-* initial sûr dans gall. *gwrsgen* « branche » et *gwrāid* « racines », à côté de irl. *frém* « racine ». Le rapport entre gr. *ῥίζα* (lesb. *βρίδα*, *βρίξα*) « racine » et *ῥάδαμνος* « jeune branche, rejeton » *ῥάδις*, *ῥάδικος* « branche, rameau » n'est pas clair. Le germanique a got. *wauris* « racine », etc. Les formes arméniennes **armn* (loc. *armn*) « tronc » et *armnim* « je prends racine », *armat* « racine » n'ont pas de *w* initial. Groupe de mots populaires apparentés entre eux, mais dont les formes ne se laissent pas ramener à un original commun.

rādō, **-is**, **-si**, **-sum**, **-ere** : gratter, enlever en grattant; d'où « écorcher », cf. *mulieres genas ne radunto*, Loi des XII Tables; « racleur, raser » (sens propre et figuré). Ancien, usuel. Panroman. M. L. 6987; B. W. *rasér*.

Dérivés et composés : *rādula* : racloir (du peintre), M. L. 7001; *rādillum* (de **rād-lom*) et *rādillus*, *rādila* (Gloss.) : racloir pour gratter le soc de la charrue, de façon à en détacher la terre; puis le « soc » lui-même, cf. M. L. 7022; *rāmen* « pulvis qui radiatur de aliqua specie », CGL IV 278, 1, remplacé par *rāmentum* (usité surtout au pluriel *rāmenta*, dont a été extrait un féminin singulier *rāmenta*) : raclure(s), rognure(s), M. L. 7025; dérivé : *rāmentōsus* (Cael. Aur.); *rāstrum* et *rāster* de **rād-trom* (cf. *rāstrum*) : pour le double genre, cf. *cultus* et *cultum*. Usité surtout au pluriel *rāstra* ou *rāstri*, ce qui s'explique par le fait que la tête de l'outil est formée de plusieurs dents (*r. quadridens*, ap. Cat., Agr. 10 et 11) de fer ou de bois (lignes *rastris sarienduns*, Col. 2, 11, 4). Désigne un instrument qui sert à briser les mottes (*rastris glebas qui frangit inertes*, Vg. G. 1, 94), qui tient à la fois de la fourche, de la houë ou du râteau. M. L. 7079; diminutif *rāstellum* (-us), M. L. 7078; B. W. *râteau*; irl. *rastal*; britt. *rascl* (de **rāsculum*); adj. *rāstrārius*.

rāsus : rasé, ras, M. L. 7082 (et *irrāsus* : non rasé, époque impériale); *rāsus*, *-ūs* (Varr., L. L. 5, 136); *rāsūra*, M. L. 7081; *rāsio* (Cael. Aurel.); *rāsor* : *es fidicines dicti quia uidentur cordas ictu radere*, P. F. 341, 1; *rāsōrium*, *ῥασήριον*, M. L. 7076 (Rufin., Hesych.); *rāsilis* adj. (v. *rallus*); **rāsō*, *-ās*, non attesté dans les textes, mais supposé par *rāsāmen* « raclure » (Marcell. Emp.) et *rāsio*, *-ās* (Suét.), cf. M. L. 7070 et 7075. Certaines formes romanes remontent à **ras-*

clāre, M. L. 7072; B. W. *radler* (dénominatef de **rasculum*, doublet de *rāstrum*, cf. *ruculum* et *rustellum*); **rasicāre*, M. L. 7074; **radiūria*, M. L. 6998; B. W. *radoire*.

Composés de *rādō* : *abrādō* : enlever en coupant ou en racleant; *rasér*; *gratter* (comme notre mot français, s'emploie familièrement au sens de « dérober »; cf. *tondeō*); *conrādō* (cor-) : raser, gratter et « rafter » (familier); *dē-*, *-ē*, *-ir-rādō*.

Aucun rapprochement net. Le vocalisme ne se laisse concilier ni avec celui de lat. *rādō* ni avec celui de skr. *rādātī* « il gratte ». Mais une parenté semble probable; des difficultés de ce genre sont choses courantes dans les termes techniques.

raeda (*reda*), **-ae** f. : voiture à quatre roues, sorte de char à bancs, d'origine gauloise; cf. Quint. 1, 5, 57 et 68.

Dérivés : *rēdārius* (*rēdārius*), *-a*, *-um*; subst. *rēdārius* m. : cocher ou fabricant de voitures.

Composé : *epir(a)edium* : traits, attelage (Quint., Juv.). Hybride de *ērl* et *raeda*; cf. *eporēdiās* (accusatif pluriel) m. « dressours de chevaux », gaulois dans Plin. 2, 123. Emprunt technique. Cf. *uerēdus*.

ragiō, **-is**, **-ere** : attesté dans la glose *ragit pullus* : *ῥαγῆται πόλος*, CGL III 432, 15, et confirmé par le témoignage des langues romanes : roum. *rage*, v. fr. *raire*, *raer*, M. L. 7007; et B. W. sous *railler*. Cf. aussi M. L. 7008, **ragiūre*; 7009, **ragulāre*. Cf. *racō*.

raia, **-ae** f. : raie, poisson (Plin.), I. M. L. 7016. Sans étymologie.

rallus, **-a**, **-um** : *ralla uestis dicta a raritate*. Plautus in *Epidico* (230) : *tunicam rallam, tunicam spissam*, Non. 530, 15. Cf. Isid., Or. 19, 22, 23 : *ralla, quae uulgo rasilis dicitur*. Rare, technique.

rāllum, **rāmen** : v. *rādō*.

rāmes, **-itis** m. : pieu, bâton (Col.). Le pluriel *rāmītes*, par analogie avec les branches d'un arbre, désigne les « vaisseaux » des poumons, les bronches; cf. Plt., Mer. 138, Poe. 540. Ancien, technique ou populaire.

rāmex, **-icis** m. : sorte de hernie, varicocèle; cf. Cels. 7, 18, ... *integrīs tunicis rāmez innascitur*; *ἐπικροσθήκη* Graeci uocant.

Dérivé : *rāmīcōsus* (*rāmītōsus*).

Rāmes et *rāmex* doivent être deux formes d'un même mot, *rāmes* étant plus anciennement attesté; v. Ernout, Philologica I, p. 145. *Rāmes* est à *rāmus* comme *palme* à *palma*; *rāmex* (*rāmīx*), *rāmīcōsus* ont pu subir l'influence de *uārix*, *uāricōsus*.

La forme **ramica* supposée par le fr. *ranche* peut être dérivée de *rāmex* ou de *rāmus*. M. L. 7026.

Ramnēs (*Rhamnēs*, Cic., De Rep. 2, 20, 36) et **Ramnēsēs**, **-ium** m. pl. : Les Ramnēs, tribu étrusque dont la réunion avec les *Tititēs* (*Titiēnsēs*) et les *Lucerēs* fonda la Rome primitive. Désigne par la suite l'une des trois centuries de chevaliers fondées par Romulus. Cf. Varr., L. L. V 55 et 81. *Ramnes*, *Ramnius*, *Ramnennia* supposent un étrusque **ramne*, parallèle à *tiite*, *luyre*, tous deux attestés; v. W. Schulze, Lat. Eigen., p. 218.

***ramnus** : *spinarum genus, lignum ex quo spinae oriuntur* (Gloss.). Emprunt au gr. *ῥάμνος*,

*ramptaria cardus = ἀκονθα λευκή (Diosc.)?

rāmus, -i m. : branche, rameau ; puis objet en forme de branche : « bras d'un fleuve », « jambage d'une lettre » ; s'emploie aussi au sens abstrait. Usité de tout temps ; panroman. M. L. 7035 ; B. W. *rameau* ; un collectif *rāma* est supposé par certaines formes romanes.

Dérivés : *rāmulus* et *rāmula*, M. L. 7034, adj. *rāmulus*, M. L. 7033 ; *rāmeus* ; *rāmōsus*, M. L. 7031 ; *rāmusculus* (bas latin, d'où dans les langues romanes **rāmūscūllum* et **rāmūstēllum*, M. L. 7036 et 7037) ; *rāmālis*, d'où le subst. n. *rāmāle* et *rāmālia* « branchage(s) ». Cf. aussi M. L. 7026, **rāmica* ; 7027, *rāmīlis*.
V. *rādiz*.

rāna, -ae f. : 1° grenouille ; 2° baudroie. Depuis Varron. Usuel ; panroman (sauf roumain). M. L. 7038 ; v. B. W. *grenouille* et *raïne*. Celtique : irl. *ran*, britt. *ran*.

Diminutifs : *rānula*, M. L. 7047 ; *rānūculus* (remplacé dans les langues romanes par des féminins *rānūcula* (Romul.) et **rānūcula* (*rānicula*), M. L. 7045 et 7046) « renoncule » (= gr. βαρράχιον, dite aussi *rānāria*).

Repose sans doute sur une onomatopée *rana ab sua dicta uoce*, Varr., L. L. 5, 78 ; mais on ne peut préciser le détail. On a rapproché *rāgio* (v. ce mot) ; cf. aussi *raccō*, **rakanus*. De **raksnā*?

rancō, -ēs, -ēre : être rance (rare ; un exemple de *rancēs* dans Lucrèce ; les gloses ont, en outre, *rancet* : *rancidum* est).

Formes nominales et dérivés : *rancor* (tardif) : odeur de rance ; au sens moral « dégoût, rancœur » (St Jérôme, Ep. 53, 1), demeuré dans les langues romanes (sauf en roumain), M. L. 7041 ; *rancidus* ; depuis Lucrèce. Panroman, M. L. 7040 ; *rancidulus* ; *rancēscō*, -is, M. L. 7039 ; *rancidō*, -ās (Fulg.).

Un adjectif *rancus*, dont *rancō* serait dérivé, figure dans les gloses : *rancum*, τανγόν, CGL II 451, 3 ; cf. Niedermann, Glotta 1, 266 sqq. Toutefois, peut-être faut-il lire *rancidum*.

Pas d'étymologie sûre. Vocalisme *a* et suffixe *-ko-, caractéristiques des mots de ce genre ; cf. *mancus*.

rancō : v. *raccō*.

raphanus, -i m. : raifort. Emprunt au gr. ῥάφανος. Attesté depuis Caton. M. L. 7051 ; et **rap(h)anella*, 7050.

rapiō, -is, -ui, -ptum, -ere : ravir, emporter violemment ou vivement (sens physique et moral), prendre de force. Usité de tout temps. M. L. 7049 ; B. W. *ravir*, de **rapire*. Celtique : britt. *reibio*.

Dérivés : *raptum* : pillage, rapt, *rapiō uiuere* ; *rapi-dus* : qui emporte ou qui entraîne. Se dit spécialement du courant des fleuves (cf. *rapiditas*, qu'on ne trouve que dans cette acception) ; de là « impétueux, violent, rapide », M. L. 7054 et 7053, **rapidum* ; à basse époque a existé un substantif *rapida*, -ae ou *rapida*, -ōrum pour désigner les « rapides » d'un fleuve ; v. O. Schultess, Indic. d'antiq. suisses, N. S. IX (1907), 190 sqq. ; *rapidulus* (Mart. Cap.) ; *rapinae* f. pl. (la langue classique ne connaît le mot qu'au pluriel ; le singulier *rapina* n'apparaît qu'à l'époque impériale) : rapines ; M. L. 7055 a ; d'où *rapinō*, *rapinātio*, -ior ;

**dérapiñō*, M. L. 2579 ; *rapāx* : rapace, ravisseur ; pl. subst. *rapācēs* c. « les bêtes de proie », M. L. 7048 ; *rapācītās* ; *rapō*, -ōnis m. : ravisseur (Varr. ap. Non. 26, 32) ; *rapter*, σφῆρα μεγάλη τοῦ χαλκῆος, CGL II 539, 20 ; 551, 43 ; *raptim* : violemment, et surtout « rapidement, en hâte » (*rapienter*, Ven. Fort.) ; *rapi-tiō* (rare ; non classique), M. L. 7062, les composés sont plus usités : *raptor* (non classique, mais fréquent) ; *raptōrius* (Cael. Aurel.) ; *raptus*, -ūs, M. L. 7063. Fréquentatif-intensif : *rapiō*, -ās (et *rapsō*, Auct. Bell. Afr.), expression forte et surtout poétique, M. L. 7060 et 7061 ; **raptiari* ; *raptiō* (Gell. 9, 6 fin).

Composés : *ab-* (opposé à *ēripiō*, Plt., Cu. 597 ; Pe. 705), *ad-* (ar-), *con-* (cor-), *dē-*, *dī-*, *ē-* (M. L. 2901), *in-* (ir-), *prō-*, *sur-* (*ripiō* (avec des formes contractes du type *surpiō*, *surpere*, *surpīe*, *surpū*, *surpūt*, *surpūt*, *surpūt*) qui ont à leur tour fourni des dérivés ; cf., par exemple, *ar-repticius* « possédé », qui dans la langue de l'Église traduit ἐπιληπτικός ; *ar-reptitus* (Itala) ; *sur-repticius*, -itius, etc. *Corrapiō*, outre le sens perfectif de « se saisir brusquement de », a aussi celui de « ramasser ; rassembler », synonyme fort de *colligere* ; cf. Vg., Ae. 3, 176, *corrapiō e stratis corpus* (qui exprime le contraire de *effusus corpus*, cf. Lucr. 3, 176 et 113) ; et, par affaiblissement de sens, à l'époque impériale, le verbe est arrivé à être employé pour dire « diminuer, raccourcir » et s'est opposé à *prōducere* ; dans la langue de la grammaire, il s'est dit de l'abrégement des syllabes ; de même *corrēptiō*. Les autres composés présentent seulement les nuances de sens local ou les différences d'aspect que fait attendre le préverbe. Le sens de « prendre » y est resté, tandis qu'il a disparu dans la plupart des composés de *capio* (on dit *adimō*, *eximō*, *sūmō*, etc.) : cf. *accipio* et *arripio*, *decipio*, *suscipio* et *dēripio*, *surripio*. Cf., de même, les composés de *dicō* et de *loquor*, de *uideō* et de *speciō*.

V. *ūsarpō* sous *utor*.
Rapiō est un présent dérivé substitué à un ancien présent athématique, à en juger par lit. *ap-rēpiu* « je prends de force » ; cf. aussi alb. *rjep* « je prends, j'enlève » et peut-être gr. ἐρεπτόμενος « broutant, mangeant goulément ».

rāpum, -i n. (*rāpa*, -ae f.) : rave. Ancien, usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 7065 ; irl. *raibe* ; germ. *rabe*. Dérivés : *rāpulum* et *rāpula*, M. L. 7064 ; *rāpūlātus* (Apic.) ; *rāpicius*, M. L. 7052 ; *rāpina* : rave et « champ de raves », M. L. 7055 ; *rāpistrum* : ravenelle, M. L. 7056 (cf. pour le suffixe *olēster* ; sur *lapistrus*, Isid., Or. 17, 10, 20, v. Sofer, 139) ; *rāpātum*, γογγυλῶτόν, CGL III 218, 56. Cf. aussi *rāpum terrae*, *rāpum porcīnum* dans les gloses (= *terrae mālum*, *coloquintida*, *cyclaminus*) ; *rāpanāpus* (Dynam.).

L'absence de prothèse dans gr. ῥάφανος et ῥάφος « rave », ῥάφανος ῥάφανη « radis » et le *ē* de v. sl. *rēpa* « rave » permettent difficilement de voir ici un ancien mot indo-européen, comme on le supposerait d'après v. h. a. *ruoba* « rave » et lit. *ropė*. La façon dont ces mots sont apparentés n'est pas déterminée. Cf. *nāpus*.

rārus, -a, -um : qui présente des intervalles ou des interstices (*r. cribrum*) ; clairsemé, espacé, poreux ; et par suite « épars », d'où « isolé » et « rare ». S'oppose à *dēnsus* ; cf. Vg., G. 2, 227, *rara sit (terra) an supra mo-*

rem si densa requiras ; Col. 2, 9, 6, *rara segēs* ; à *solidus* (Lucr. 1, 347, etc.). Ancien (Liv. Andr.), usuel. Panroman (formes en partie savantes). M. L. 7067. Adverbe : *rārō* et *rārē* (Plt., Rud. 995 ; cf. Charis. 217, malgré Aulu-Gelle 2, 25, 8).

Dérivés et composés : *rārītās* (classique) ; *rārītūdō* (archaïque) ; *rārēscō*, -is ; *rārēfāciō* (Lucr.) ; *rārēnter* (adverbe archaïque sans doute formé sur *frequent*) et *rārīter* (Gloss.) ; *rārīpilus* (Col.), -pēs (Ps.-Ruf.).

On a rapproché *rātis*, *rēte* (cf. Varr., L. L. 5, 130, *rete a rariitudine*, et Vg., Ae. 4, 131, *rara retia*). Il s'agirait d'une racine **ra-*, *rē-* : « séparer » qui apparaîtrait aussi dans lit. *irū*, *iriti* « se dissoudre, tomber en ruines », *ērdėti* « se séparer », *ardyti* « séparer », v. sl. *oriti* « dissoudre, détruire », *rēdūkū* « rare ». Tout cela vague et ne fournissant avec les mots latins aucun rapport qu'on puisse serrer de près.

rasis, -is f. : sorte de poix brute (Col.). Cf. *rēsina*?

rāster, -trum : v. *rādō*.

ratiō : v. *reor*.

ratis, -is f. : nom gaulois d'une sorte de fougère (Marc. Emp. 25).

ratis, -is f. : assemblage de bois flottants ; radeau ; puis « bateau à fond plat » ; en poésie, substitué de *nāvis*. Cf. Varr., L. L. 7, 23 : *ratis... ubi plures mali aut asseres (iuncti aqua ducentur. Hinc nauiculae cum remis ratariae dicuntur)*. V. de Saint-Denis, *Sens et évolution sémantique de ratis en lat. class.*, Les Ét. cl. class., XIV, 1946, p. 55 sqq. Ancien (Naev., Enn.). M. L. 7088.

Dérivés : *ratiuis*, épithète donnée au *quadrans*, « quod in eo et triente ratis fuerint effigies, ut naui in asse », P. F. 341, 2 ; *ratidius*, cité plus haut.

Souvent considéré comme apparenté à *rārus*, *rēte* en raison de sa construction à claire-voie. On l'a rapproché aussi de *rēmus*. Mais peut être un mot d'emprunt.

Ratumen(n)a [porta] : nom étrusque d'une porte de Rome. Cf. le nom de famille étrusque, *ratumsna*, *raūmsna* ; v. W. Schulze, *Lat. Eigen.*, p. 591 f.

***rauca, -ae f.** : ver qui se tient dans les racines du chêne (Plin. 17, 130) et qui infeste 'es *segetes* (Dig. 19, 2, 15, § 2). Sans étymologie.

raucus : v. *rāuis*.

raudus, (rōdus, rādus), -eris n. : 1° lingot non façonné, e. g. Lucil. 1192, *plumbi pauxillum raudus* ; 2° pierre brute, Acc. 438 R³, ... *hinc manibus rapere raudus saxum*. Diminutif : *raudusculum* (rō, -rū) : petite pièce de cuivre, employée notamment dans la formule de mancipation : *rudusculo libram ferio* ; adjectif dérivé dans *Rōdusculāna porta* ; *appellata quod rudis et impolita sit relicta, uel quia raudō, id est aere, fuerit uincta*, P. F. 339, 11.

Mot rare. Rattaché par les anciens à *rudis* ; cf., outre la glose de P. F. citée plus haut, Festus 320, 24. L'ablatif *raudō* dans la glose de P. F., si le texte est correct, semble attester un doublet **raudum*, -i ; cf. *pondō* et *pondere*. Il existe un autre mot *rādus*, -eris « gravois » qui a été peut-être confondu avec celui-ci. Ce sont autant d'« étymologies populaires ».

Le *d* de *raudus* suppose un ancien *d*, et non *dh* (cf.

ruber, etc.). Il s'agit sans doute d'un ancien terme technique de la métallurgie. Dans v. isl. *raudr* « minéral rougeâtre » a pu intervenir une étymologie populaire, comme aussi dans v. sl. *ruda* « minéral ». V. sax. *arut* « minéral » a t issu de *d*, mais un *a* initial. Il y a ici des formes non réductibles les unes aux autres. Le flottement entre *au*, *ō* et *ū* (ou dans *roudus* chez Festus) en latin même est à noter. V. Kretschmer, Gl. 32, p. 7.

***raucielus, -i (m.?)** : « Pinus cembra » (Plin. 15, 36). Forme peu sûre ; lire *arauiculus*? Mot figure?

rāuis, -is f. : enrouement. Mot archaïque, attesté dans Plaute (Au. 336, Cl. 304) et repris par Apulée ; cf. P. F. 341, 3, *raui dicebant pro raucitate, unde et uerbum rauiō, rauiās*. A la même famille appartiennent : *rauius*, -a, -um : *raui uox rauca et parum liquida, proxime canum latratum sonans, unde etiam cauidicus pugnaciter loquens, rauula*, P. F. 355, 3. Exemple de Sidoine Apollinaire, qui scande *ā* ; cf. Quicherat, Thes. poet. ; *rauulus*. Celtique : bret. *raouia*, *raouet*. *rauula* : cf. *rabula* ; *rauilla*. *rāuīō, -is?* (un exemple de Plt., Poe. 778, douteux ; les manuscrits se partagent entre *rauiō* (leçon qui semble préférable) et *aruiō* ; cf. Lindsay, *Early lat. verse*, p. 214. La longue de *rāuīō* est étrange en face de *rāuis* ; lire *rauiero* avec Havet? ; v., toutefois, Marx, ad Luc. 1289, qui fait dériver *rāuio* de *rāuis* d'après le double sens de gr. *φαῖος* ; *rāuīō, -iās* (d'après P. F. 341, 3 ; cf. plus haut).

rauius : Plt., Cl. 304, *expurgabo hercle omnia ad rauicam rauium*. Conservé dans les langues romanes, M. L. 7093 ; v. fr. *rou* et *enrouer*. Dérivés : *raucidus*, *raucēdō* (tardif). Les gloses ont aussi *raucis* : βαρυχ(ε)ῖς. Cf. encore **sūbraucāre*, M. L. 8389, et *ōbrucū*, **abrucū*, M. L. 6017. Composés : *irraucēscō* (Cic.), d'où *rauciscō* (tardif) ; *irraucus* (Plin. Valer.) ; **inruire*. M. L. 4454. Pour le suffixe, v. *mancus*.

Rāuis, *rāuis*, *rāuis* sont à peine attestés et ont été remplacés par *raucus* et ses dérivés. !
Aucun rapprochement sûr. Le grec αῤῥω. V. *rugio*. Sans doute mot expressif.

rāuis, -a, -um : gris. *Raui coloris appellantur qui sunt inter flauos et caesios, quos Plautus appellat* (Epid. 620) *rauiestellos*, P. F. 339, 3. Rare.

Dérivés : *rāuidus* (Col.), dont il existe une forme dérivée dans les langues romanes, par exemple fr. « rouan », M. L. 7100 ; *rāuulus* (Sid.) ; *Rāuiliae* (l. *Rauillae*?) a *raui oculis, quemadmodum a Caesiis, Caesullae*, F. 340, 30. !
Sur *rāuastellus* (*rāuis*), v. *grāuastellus*.

Le rapprochement, tentant à première vue, avec v. h. a. *grāo* « gris » se heurte à des difficultés ; la ressemblance des formes n'est d'ailleurs pas grande ; le suffixe *-wo- est courant dans les adjectifs désignant des couleurs (v. sous *cānus* et *helius*) et v. h. a. *ā* repose sur *ē*. Origine obscure.

re-, red- : préverbe marquant un mouvement en arrière (*recedō*, *respicio*, *redo*), ou un retour à un état antérieur (*reficio*, *restituo*), et par suite une répétition (*recantio*), ou aussi un mouvement en sens contraire, qui détruit ce qui a été fait (*reclūdo*, *renuntio*, *renuo*, *resigno*, *retego*, *reuēlo*, etc.). — *Red-*, qui est peut-être

la forme ancienne (cf. Meillet, Mél. Havet, 273 sqq.), mais qui, à l'époque classique, n'apparaît plus que devant voyelle (*redarguō, redeō, redhibeō, redimō, reduciā, etc.*), s'est employé aussi devant consonne; de là : *red-duz; religio, relliquia* (formes peu probantes toutes deux et qui sont peut-être des expédients métriques pour faire entrer ces mots dans l'hexamètre dactylique); et peut-être *remmātus* (dans Lucr.). La question a été beaucoup discutée; v. Stolz-Leumann, *Lat. Gramm.*, p. 92, n.; R. Günther, IF 26, 97 sq.; G. Schoenwiz, *De praepositionis usu*, thèse Marburg, 1912; Vollmer, Sitzb. d. bayr. Akad. phil.-hist. Cl., 1922, 4. M. L. 7102; B. W. re.

De re- dérivent un adjectif **recus*, qui figure dans *reciprocus*, et un adverbe *retrō* « en arrière », qui a le même suffixe de comparatif que *intrō* et qui, à partir d'Apulée, apparaît employé aussi comme préposition. *Rāsum* est formé comme *sūsum* : v. *uerō*. De *retrō* sont formés *retrorsum* (-sus, de *retrōcedō*) et des composés ou des juxtaposés tels que *retrōcedō*, etc.; cf. M. L. 7269, *retrō*; 7272, *retrorsus*. Les langues romanes ont aussi des représentants de formes renforcées d'un type comparable à celui de *abante, deforis, de ex*, etc.; M. L. 198, *ad retro*; 2582, *dē retro* (cf. *de-intro*, M. L. 2527); v. B. W. *derrière*.

Particule italique : l'ombrien a revestü « reusitō ». On ne connaît ailleurs aucun correspondant. *Red-* est peut-être formé sur *prod-*.

reapse : en réalité. *Reapse est ingpsa*, Pacuvius in *Armorum iudicio* (26) : *si non est ingratum reapse quod feci bene*, F. 348, 14; *reque eapse, re ipsa*, P. F. 363, 4. Forme archaïque, dont Cicéron use encore et qui est décisive pour l'étymologie de *ipse*.

rebellis : v. *bellum*.

reburrus, -a, -um : aux cheveux retroussés (Aug., c. Faust. 5, 1, et Gloss.); *reburrium*; *Reburinus*. Le fr. *rebours* suppose **reburus*, qui est sans doute une contamination de *reburus* et de *reuersus*; cf. M. L. 7105; B. W. s. u. V. *burra*.

recēns, -centis : nouvellement arrivé, frais (*piscis recēns, cōpia recēns*, cf. *veapōs*), récent. Le sens premier est peut-être « qui vient en droite ligne de »; cf. Cic., Verr. 1, 2, 5, *cum e provincia recens esset*; Att. 16, 7, 1, *Regini quidam eo uenerunt, Roma sane recentes*; Vg., Ae. 6, 450, *recens a uolnere Dido* (cf. peut-être moy. iri. *cinim* « je jaillis », *cinis* « ortus est »). Dans la langue médicale tardive, *recēns* : eau, d'après gr. *veapōs* (δραπέ) « eau fraîche », gr. mod. *vepō*. Ancien (Cat., Plt.), usuel, classique. Panroman. M. L. 7109.

Dérivés : *recenō*, -ās : mot formé par Cn. Matius, cf. Gell. 15, 25, 1, Non. 167, 14, pour traduire *ἀνα-εὐότα* et représenté en roman, dans des acceptions dérivées (cf. fr. *rincer* et v. fr. *recincier*), M. L. 7110; B. W. s. u.; *recenārius* : vendeur de vin frais (Inscr.); *recenāria* : *veapopōpos* (Gloss. Philox.).

L'analyse en *re-cent-*, comportant rapprochement du second terme avec v. sl. *po-čiti* « je commencerai », *konl* « commencement », n'est pas évidente. Si on l'admet, **re-cent-* serait un second terme de composé à valeur de nom d'agent, avec suffixe -t-. — Pour la forme, cf. *repēns*?

reciduius : v. *cadō*.

reciprocus, -a, -um : qui va en arrière comme en avant (se dit souvent de la mer); puis « alternant, réciproque, renversé ». Traduit à la fois *παλιντροπος* et *ἀντιστρέφων*. De **reco-pro-cos*, composé d'adjectifs **reco-s* et **proco-s* dérivés des particules *re-* et *pro-* comme *anticus*, *posticus*, cf. skr. *dā parā ca*. Étymologie encore sentie dans Ennius, Androm. 104 : *rursus prorsus reciprocāt fluctus feram*. Le dénominateur *reciprocā* a été rapproché ensuite de *procarē* par une fausse dérivation; cf. Varr., L. 7, 80, et Fest. 342, 13, *reciprocā pro ultro citroque poscere usi sunt antiqui, quia procarē est poscere*. Attesté de tout temps, mais assez rare.

recitō : v. *ciō*, sous *ciō*.

reclūdō : v. *claudō*.

recordor : v. *cor*.

rēctus, -a, -um : dirigé en droite ligne, droit (sens physique et moral), s'oppose à *prāuus*. Subst. *rēcta*, -ae f. : -ae *appellantur uestimenta uirilia, quae patres liberis suis conficienda curant omnis causa : ita usurpata quod a stantibus et in altitudinem texturum*, P. F. 342, 3; *rēctum* n. : ce qui est droit (joint à *honestum*). En grammair, *rēctus cāsus* « le cas droit » (nominatif, opposé aux *obliqui cāsus*, qui sont *flēchis*) est la traduction du gr. ῥήθεος (scil. πῶσις). Du reste, *rēctus* a tous les sens de ῥήθεος, qu'il recouvre exactement dans l'emploi. *Rēctus*, usité de tout temps, n'est conservé que dans quelques dialectes romans, avec le sens adverbial de « tout droit »; cf. ital. *ritto*, M. L. 7134, et **indrēctum*, 4379; mais l'irlandais a *rechi* « droit » (adjectif et substantif). Ital. omb. *rehte*, fal. *rected*.

La forme la plus répandue est le composé *dirēctus*, ou plutôt *dērectus*, cf. M. L. 2648, qui, outre le sens de « dirigé en droite ligne », a pris celui de « droit » opposé à gauche (*dexter*) et de « droit » substantif (= *iūs*); cf. l'opposition entre la Vulgate, *iustitiae... rectae*, Psalm. 19, 9, et l'Italia, *iura domini, directae*, pour traduire *δικαιοσύνη... εὐδία*. Sur *directus*, v. Heumann-Thom., *Handlex. s. d. Quellen des rōm. Rechts*, s. u. La substitution de *dirēctus*, *dērectus* à *rēctus* apparaît dans les composés *dirēctiāngulus*, *dirēctilineus*, employés par Martianus Capella 6, 711 et 712.

Rēctus est l'adjectif verbal de *regō*; l'allongement en *ē* est de même nature que celui de *ā* dans *actus*. L'existence du sens moral et juridique (cf. *uerbum directum habere* « avoir le bon droit »; proprement « la parole juste », dans Greg. Tur., HF 3, 7), qui se retrouve en germanique et en celtique, a entraîné la diffusion de **dērectum* « droit » dans les langues romanes, au détriment de *iūs*.

Dérivés tardifs : *rēctitās*; *rēctitūdō*, -tātōr. Adverbes : *rēctā* (sc. *uā*); *rēctō* (rare); *rēctē*. Composés : *rēctiāngulum* n. (Isid.) = *ῥεθρυόγιος*, -a; *rēctificātiō* (bas latin).

V. *regō*.

recuprō (*reci-*, Monument d'Ancyre), -ās, -āul, -ātum, -āre : recouvrer, reprendre. Classique, usuel. Dérivés : *recuprator*, -tiō, -tōrius, -tūus. Conservé dans les langues romanes, M. L. 7136-7137, et en germa-

nique : v. h. a. *irkobarōn*, v. angl. *acofrian*. De *re* + *cap-er-ō*, sans doute avec le même élargissement que présentent *lamberd* (?), *tolerō*, en face de *lambō*, *tollō*.

rēda : v. *raeda*.

redimiō, -is, -il, -itum, -ire : ceindre, entourer. Classique, mais surtout poétique; la prose emploie plutôt *leingō*, *circumdō*.

Dérivés : *redimiculum* (*redimicula*, Fulg., Serm. 5) « bandeau ornant le front, collier, bracelet », etc.; cf. Fest. 336, 3 : *redimiculum uocant mulieres catellam quae maxime utuntur ornatus causa* (et Isid., Or. 19, 33, 5); d'où *redimicūlō*, -ās (Gloss.).

Aucune des explications proposées n'est évidente.

On peut se demander si *redimiculum* (plus anciennement attesté que *redimiō* et déjà dans Plt., Tru. 395) n'est pas un composé de *amiculum* (cf. *amicitiō* et *iaciō*) sur lequel aurait été ensuite refait *redimiō* d'après le type *cubō*, *cubiculum*, etc.

rediuuius, -a, -um : -m est ex uetustate renouatum, F. 334, 25; « restauré » (s'est dit d'abord de matériaux de construction), terme technique de la langue de l'architecture. Pour la forme, cf. (sous *cadō*) *recidiuus* et *intergeriuius* : -i *parietes dicuntur qui inter confines struuntur et quasi intergeruntur*, P. F. 98, 11. Découpé par l'étymologie populaire en *redi-uitius* « qui revient à la vie », a pris dans la langue de l'Eglise le sens de « qui revit, ressuscité », d'où la glose *rediuuius* : *παλινζωα, ὀρθότοπος*.

Cf. *reduuiae*?

redūō, -ōnis m. : sorte de poisson sans arêtes : la lotte? (Aus., Mos. 89; sans doute mot gaulois).

redux : v. *dūcō*.

reduuius, *rediuuius*, -ae f. (surtout au pluriel) : envie(s) autour des ongles (= *παρωνυχία*). Un doublet *reliuium* est dans Festus 334, 5. La forme correcte semble être *reduuius*; *rediuia* a été influencé par *redeō*, *redire*; *reliuium* par *luō*. De **red-uuia*, cf. *exuō*, *exuuias*; et Gloss. Plac., CGL V 39, 12 : *reduuias dicuntur spolia serpentum, quibus quotquot annis senescunt sese exuunt, quasi quibus exutis in iuuentiam redeunt. Dicuntur enim induuias, exuuias, reduuias*.

Dérivés : *reduuiōsus* (Laevius); *reduuiō*, -ās (cf. Anth. 19, 3; Thes. gloss. emend., s. u.); peut-être aussi *reduius*.

rēfert : proprement « cela tend avec mon intérêt », de *rē*, ablatif de *rēs* (cf. Plt., Cap. 296, *tua rē feceris*); et *fert*, employé absolument comme dans *uia fert ad urbem*, ou Ter., An. 188, *dum tempus ad eam rem tulit*; usité ordinairement dans le sens de « il est de l'intérêt de » et souvent confondu dans la langue classique avec *interest*. A pour « sujet » un pronom neutre *id*, *hoc*, *istuc*, *illud*, ou une proposition infinitive ou interrogative. L'emploi au pluriel est rare, mais attesté; cf. Plt., Pe. 593, *quae ad rem referunt*. Ancien, usuel, classique. Formule de la prose et de la langue courante. L'étymologie explique la syntaxe de *rēfert* : *meā, tuā, illius rēfert*. L'étymologie de Skutsch, adoptée par F. Müller et Wackernagel, *Forles*, I 65-66, qui voit dans *meā rēfert* un ancien nominatif **meā rēs fert*, devenu *meā rēs* fert, fer-

puis *meā rē fert*, est moins vraisemblable; cf. Bennett, *Synt. of early Lat.*, II, 378.

refertus : v. *farciō*.

refrāgor : v. *suffragor*.

refruius (*referuius* dans Plin. 18, 119) : adjectif féminin, usité comme épithète de *faba*, *refruius faba*, terme de rituel, d'origine et de sens obscurs; cf. Fest. 344, 12, *refruius faba dicitur, ut ait Cincius quoque, quae ad sacrificium referri solet domum ex segete auspici causa* (étymologie populaire qui rapproche le mot de *referō*)... *Aelius dubitat an ea sit, quae prolata in segetem domum referatur, an quae refrigatur, i. e. torreatur. Sed opinio nem Cinci adiuuat quod in sacrificiis publicis, cum puls fabata dis datur, nominatur refruius*. Très rare.

refūtō : v. *confūtō* et *fūtō*.

rēgāliolus : v. *rēgulus*, sous *rēx*.

***regammāns** : ayant la forme d'un digamma ? (Grom.).

registra, -ōrum : registre, catalogue (tardif); cf. M. L. 7169 (formes savantes). Participe pluriel neutre de *regerere* employé dans la langue de la rhétorique au sens de « reporter, transcrire » (r. *aliquid in commentarios*, Quint. 2, 11, 7).

Dérivés : *registōrium*, -ria « trésor, trésorière ».

regillus, -a, -um : *regillus tunicis, albis, et reticulis luteis utrisque* (re)ctis, textis susum uersum a stantibus, *pridie nuptiarum diem uirgines indutae cubitum ibant omnis causa*, ut etiam in togis uirilibus dandis obseruari solet, Fest. 364, 21. Rare, archaïque (Plt., Varr.). Dérivé de *regō* (cf. le sens analogue de *rēcta*), puis rattaché par l'étymologie populaire à *rēx*, *rēgia*; cf. Non. 539, 9 : *regilla, uestis diminutiva a regia dicta, ut et basilica*.

regimen : v. *regō*.

rēgina : v. *rēx*.

regiō : v. *regō*.

rēgnum, *rēgnō* : v. *rēx*.

regō, -is, *rēxi*, *rēctum*, *regere* : diriger en droite ligne (cf. *rēctus*, *regiō*; *regere finēs* « tracer les frontières »; *rēgula*). Sens physique et moral; par suite « avoir la direction ou le commandement de ». Ancien, usuel, classique. M. L. 7168. — *Rēctus* se dit aussi bien d'une ligne droite horizontale que d'une verticale; dans ce dernier sens, il s'oppose à *dēiectus*, *supinus*. C'est l'idée de verticalité qu'on trouve dans *arrigō*, *corrīgō*, *erīgō*, *subrigō* (*surgō*) = got. *ufrakjan*; l'idée d'horizontalité dans *dērigō*, *dirīgō*, *porrigō* (*porgō*), *pergō*. L'*ē* de *regō* est absorbé et disparaît dans certains composés anciens : *pergō*, *porgō* (à côté de *porrigō*, forme refaite et plus récente), *surgō* (à côté de *subrigō*, forme d'époque impériale); cf. aussi *ergō*, supposé par les formes romanes, à côté de *erīgō*. Dans le cas de *surgō* et de *subrigō*, la langue a utilisé les doublets : *surgō* a été utilisé dans le sens absolu « se lever, se dresser » (conservé dans les langues romanes, cf. M. L. 8475, et en celtique : brit. *sorc'ha*), sens dans lequel il a supplanté *orior*; *subrigō*, dans le sens transitif : *tot surrigit aures*, Vg., Ae. 4, 183. *Porrigō* a gardé aussi le sens transitif « étendre en avant,

tendre [la main] ; allonger » ; d'où « présenter, offrir », sens demeuré dans certaines langues romanes, M. L. 6667, et a fourni un composé, *exporgō* « étendre, détendre, dérider ». *Porgō* n'a pu être utilisé dans le sens absolu à cause de l'existence de *pergō* « se diriger à travers ; poursuivre sa route ; continuer de » et a disparu. Festus, p. 244, 4, attribue le verbe *au antiqui*, et en fait on ne le rencontre que chez les auteurs archaïques ou archaïsants, surtout en poésie, comme son composé *exporgō* (Plt., Ps. 1 ; Ep. 733 ; P. F. 70, 16). Ainsi se sont constitués les couples *surgō/subrigō* et *pergō/porrigō*. *Pergō, surgō*, dans lesquels les sujets parlants ne distinguaient plus les éléments du composé (au témoignage de Festus, 380, 32, il s'était même créé un parfait *surgit* et un participe *sortus* employé par Livius Andronicus), ont été traités comme des verbes simples et ont fourni à leur tour de nouveaux composés. A *pergō*, l'étymologie populaire a rattaché *expersicor*, *experrētus sum*, *expergefacio*, qui sans doute n'avaient rien à voir à l'origine avec *regō* ; cf. P. F. 235, 20, *pergere dicebant expergefacer*. *Surgō* (comme *sūmō, pōnō*) a fourni toute une série de composés à préverbes : *ad-(ar-), circum-, con-, de-, ex-*, M. L. 3080, *in-* (et *insurgō*, mot de glossaire traduit par *ἐκπύρασις*), *resurgō*, M. L. 7254 ; B. W. *ressource*. De ce dernier la langue de l'Eglise a tiré *resurrectio* pour traduire *ἀνάστασις*. — Sur *pergō* employé absolument, v. Skutsch, *Vergili Frühzeit*, II 131, et Elter, *Rhein. Mus.*, 41, 517 sqq.

Les autres composés de *regō* n'offrent que les modifications de sens amenées par le préfixe :

arrigō : 1° « dresser vers » et, absolument, « se dresser vers » (sens obscuro) ; 2° « relever le courage de » (rare en prose ; inconnu de Cicéron, qui emploie *erigō*) ; *arrectus*, -a, -um « aux oreilles dressées, attentif », cf. M. L. 671 ; d'où *arrectiaria*, M. L. 670 ; *arrectiaria*, -orum n. pl. : « poutres droites » ; *corrigō* « redresser (aspect déterminé) », *curva corrigere*. Très fréquent au sens moral ; conservé dans quelques dialectes romans, ainsi que *correctus*, cf. M. L. 2251, 2252 a. Dérivés, avec le sens concret : *corrector*, *correctio* ; *accorrigō*, M. L. 2985 ; *excorrigō*, 2986.

dirigō (confondit généralement avec *dirigō*, bien qu'il y ait eu deux verbes différents à l'origine) : *dirigō* « diriger » (d'un endroit dans un autre, avec idée accessoire de faire passer de haut en bas ; cf. Lucr. 2, 198 et *dérigere oculos, aciem*) ; *condérigō*, M. L. 2121 : *dirigō* « mener dans différentes directions, tracer différentes voies à », puis simplement « tracer la voie à, diriger » ; de là : *directus* « en droite ligne, direct », *directum* n. « la droite ligne » et les adverbes *directō, directē, directum, indirēctum*, M. L. 4379 ; *directio* (rare) ; *directiorius* (Cod. Theod.) ; *directiura* (Vitr.) ; cf. M. L. 2649, *dirigere, déri-gere* ; 2648, *directus, dédirectus*, *irl. direch* ; 2647, *dirēctiura* ; 2645, *dirēctiaria* ; B. W. *dresser, droit*.

érigō : dresser (sens physique et moral) ; *erectus* ; *erectio* (Vitr., Vulg.) ; *erector* (langue de l'Eglise). Cf. M. L. 2899, 2, *ergere, erectus*, et 2889 a ; *adérigō*, 162.

Dérivés en *rég-* : *regio* (qui est à *regō* comme *legio* à *legō*) « direction (en ligne droite), ligne droite » ; *ē regione* « en ligne droite, en partant de la direction de », d'où « à l'extrémité opposée, en opposition

avec » : (luna) cum est e regione solis, Cic., N. D. 2, 40, 103 ; cf. aussi la glose de P. F. 58, 2, *conregione, e regione*, qui se rapporte peut-être à une formule rituelle conservée par Varr., L. L. 7, 8, *inter ea con-regione conspicio cortumione utique ea ↑ erectissime* (l. ea « rite » d'issise me sensi?) *sensi. Regio* désigne les lignes droites tracées dans le ciel par les augures pour en délimiter les parties ; de là le sens « limites, frontières » et, par suite, « portion délimitée, quartier, région ». Les dérivés de l'époque impériale *regionalis, regionalitum* ne se rapportent plus qu'à ce dernier sens. *Regio* est conservé dans l'ital. *riione* et le v. fr. *royon*, M. L. 7173 ; *regimen* : conduite, direction (sens physique et moral). N'est ni dans Cicéron, ni dans César, M. L. 7170 ; *regimentum* : doublet tardif de *regimen* (Dig., Amm.), M. L. 7170 a ; *regimōnium* (Gloss.), même sens ; *regibilis* et *irregibilis* (rares et tardifs).

regendarius -i m. : fonctionnaire du palais impérial (Not. dign. occ. 2, 2 ; Cassiod., uar. 11, 29).

Voir aussi *ergō*.

Dérivés en *rect-* : *rectus* (v. ce mot) ; *rectio* : direction, gouvernement (mot cicéronien, Fin. 5, 4, 11 ; 4, 22, 61) ; *rector* : conducteur, pilote, cocher, directeur, M. L. 7133 ; *rectrix* ; *rectura* (rare et tardif) ; *rectiura*, M. L. 7132.

La racine **reg-* indiquait un mouvement en droite ligne. Elle a fourni des mots de sens divers suivant que l'idée « du mouvement, de l'extension » a été mise en évidence, ainsi dans gr. *ῥέγω* (*ῥέγω* ὁ ὁρῶν ἐς ὁρῶν, Hom. ; *ῥέγω* « étendue des deux bras », c'est-à-dire 4 *ῥήγες*), ou l'idée de « ligne droite », ainsi dans skr. *rjūh*, av. *erazū* « droit », avec l'intensif skr. *rājishah*, av. *razištō*. Le groupe de lat. *regō* offre les deux types de sens. Comme la racine ne fournissait pas de présent radical non plus que de parfait, les formes verbales diffèrent d'une langue à l'autre ; lat. *regō* et *irl. rigim* « j'étends » n'ont de correspondant exact que gr. *ῥέγω* ; or, ce type thématique est de ceux qui se sont développés après l'indo-européen commun, et le caractère secondaire de *ῥέγω* ressort de ce qu'il a été écrit d'autres types en grec : hom. *ῥεγνύς* à côté de *ῥέγω*, et l'on a, d'autre part, *ῥεγνύμαι* dans la langue poétique. L'aoriste en -s dans *rēzi* et dans gr. *ῥεζέω* est de même une forme secondaire. — Comme dans les autres cas où le présent radical n'existe pas, on a recouru à l'itératif-causatif ; ainsi l'avestique a *razayēiti* « il dirige », et le germanique, got. *uf-rakjan* « ἔκτειναι, ἐκτείναν » ; lat. *rogāre* appartient sans doute à une série parallèle. — Le sanskrit a un présent à nasale infixée *rjājati* « il dirige », et c'est sur une forme de ce genre à nasale qu'est fait tout le groupe balte de lit. *režiū* « je me dirige » (v. Trautmann, *Balt. sl. Wört.*, p. 244). — Le sanskrit a aussi *irajyāti* « il dirige » avec un *i*-initial obscur. Il n'y a pas d'adjectif en *-to- à vocalisme radical zéro ; on a des formes, anomalies et sans doute secondaires, à *e* comme *irl. ro-recht* « expansion est », got. *raihis* « εὐδός » ; l'iranien a av. *rašta* et *rāsta* (v. perse *rāsta* « droit »), ce qui rend compte de lat. *rectus* (où, du reste, s'explique à l'intérieur du latin sans qu'on ait besoin de rapprocher l'iranien). — Pour le sens moral de « droit, justice », qui est italique commun, à en juger par ombr. *rehte* « recte », on

notera le mot celtique **rektu-* : *irl. reht* « loi », bret. *reiz* « ordre », gaul. *Reztu-genos*. Cf. got. *garaihts* « δίκαιος », etc. Il semble donc qu'il y ait ici un usage indo-européen occidental.

V. aussi *régula* et *rēx*.

régula, -ae f. : 1° règle droite simple (différente de *norma* « équerre » et de *perpendicularum* « fil à plomb ») et, d'une manière générale, toute barre droite de bois ou de métal ; 2° règle (au sens moral). Correspond au gr. *κάνων*. Usité de tout temps. Panroman (sauf roumain). V. B. W. *règle*. Celtique : *irl. riagol*, britt. *reol* ; germanique : néerl. *rijghel*, et, avec *ē*, v. angl. *reogol*, v. h. a. *regula* ?

Dérivés : *régularis* (non attesté avant Pline) ; *régulariter* ; *régulātum* (bas latin) ; *régulō*, -ās (Cael. Aurel.).

Régula alterne avec *rēgō* comme *tégula* avec *tēgō*. Les formes romanes remontent à *régula*, *régulāre*, M. L. 7177 et 7178, sous l'influence de *regere* ou du préfixe *re-*.

V. *regō*. L'ê de *régula*, *tégula* semble supposer d'anciens noms racines non conservés. Il y a, du reste, un *ē* constant dans le vieux nom d'agent *rēx*, qui semble apparenté de loin.

régula, -ae f. : basilisca (Ps.-Ap.). V. *rēx*.

religiō (*religiō* chez les poètes dactyliques), -ōnis f. : religion ; scrupule religieux. S'emploie en bonne et mauvaise part : quelquefois « superstition ». Usité de tout temps. Le préfixe est *re-*, *red-* (cf. *reliquiae, reliquiae*) ; mais le second élément est obscur. Les Latins le rattachent à *relegere* ; cf. le vers cité par Nigidius Figulus ap. Gell. 4, 9, 11, *religientem esse oportet, religiosus ne fas [l. ne fas?]*, étymologie défendue par Cicéron, N. D. 2, 28, 72, *qui omnia quae ad cultum deorum pertinerent diligenter retractarent, et tamquam relegerent, sunt dicti religiosi a relegendo, ut elegantes ex eligendo...* D'autres auteurs (Lact., Inst. 4, 28, 2 ; Serv. in Ae. 8, 349) rattachent *religiō* à *religare* : ce serait proprement « le fait de se lier vis-à-vis des dieux », symbolisé par l'emploi des *uitae* et des *stemmae* dans le culte. On allie en faveur de ce sens l'image lucrétienne, 1, 931 : *religionum nodis animum exsoluere* ; cf. *religio iurisiurandi* « l'obligation du serment, le lien noué par le serment » ; *testis religiosus* ; *se domumque religione exsoluere*, T.-L. 5, 23, 10 ; *obscire, incircare religionem alieu* ; *obstringere religione* ; *religione liberati*, etc. Le sens serait donc : « obligation prise envers la divinité ; lien ou scrupule religieux » (cf. *mihi religio est* « j'ai scrupule de ») ; puis « culte rendu aux dieux, religion ». Cf., toutefois, Otto, Arch. f. Religionswiss., 12, 533, et la dérivation en -iō d'un adjectif en -āre est peu vraisemblable ; il y aurait-il eu un doublet **religere*, cf. *licitor* ?

Dérivés et composés : *religiōsus* ; *religiōsē*, d'où *religiōsitas* (Apul.) ; *irreligiōsus* (époque impériale) ; *irreligiōsitas* (langue de l'Eglise). On trouve même *irreligiō* dans Apulée.

Sur *religiō*, v. W. W. Fowler, *The Latin history of the word religio*, Trans. of the third Intern. Congress of the Hist. of religions, II, Oxford, Clarendon Press, 1908 ; Kobbert, *De uerborum religio atque religiosus usu*, K. nigsberg, 1910 ; Jouon, Rech. de sc. religieuse, t. 26 (1936), p. 181 sqq., qui défend l'étymologie de Cicéron.

Pas de certitude.

rel(i)ieus, -a, -um : v. *linquō*.

remelgō, -inis f. : *remeliginis* et *remorae* a morando dictae. Plautus (Cas. 804) : « quid nunc illa nunc tam diu intus remorantur remeliginis ? », P. F. 345, 5. Un exemple d'Afranius en dehors de celui de Plaute. Sens obscur. Peut-être de **remellō* ; cf. *promellō*.

***remillum** : dicitur quasi repandum, P. F. 347, 1. Sans autre exemple. Cf. *promellere* ?

remora : v. *mora*.

remulcum, -ī n. (*remulus m.*) : remorque. M. L. 7202. Emprunt (déjà dans Sisenna) au gr. *ῥήμολος* (cf. *ῥήμα* et *ῥήμολος* dans Polybe), déformé sous l'influence du préfixe *re-* (la remorque servant pour ramener au port un vaisseau qui ne peut plus marcher à la voile ou à la rame) ou de *rēmūs* ; cf. Isid., Or. 19, 4, 8 : *remulcum, funis quo deligata navis magna trahitur vice remi*. Le mot s'emploie surtout à l'ablatif *remulcō*, ce qui a fait croire à un verbe *remulcō* (Non. 57, 20 et gloses, cf. Thes. Gloss., s. u., et M. L. 7201 a et b).

Sur *remulcum* décomposé en *re* + *mulcum*, la langue a bâti *prōmulcum* ; cf. P. F. 251, 3 : *promulco agi dicitur navis, cum scaphae ducitur fune*.

rēmūs, -ī m. : rame. Usité de tout temps. Panroman, sauf roumain. M. L. 7204 ; B. W. *ramer* ; germanique : m. h. a. *riemo* ; celtique : gall. *rayf* ; alb. *rem*.

Dérivés et composés : *rēmulus* « petite rame », M. L. 7202 a ; *rēmex*, -igis m. : rameur (*rēmex* est relatif sur *rēmiginis* ; la forme phonétique serait **rēmār*, v. agō) ; *rēmigō*, -ās : *rēmiginis* (ital. *remeggio*, M. L. 7196) ; *rēmigatio* (Cic.) ; *rēmigungus* (Varr.) ; *ērēmigō* (rare) ; *bi-rēmīs*, *tri-rēmīs* (cf. gr. *διρέμης, τριρέμης*), etc., avec les doublets anciens en -*rēmūs* ; cf. le trisémisme, *septesemism* de la Colonne Rostrale.

Ces dernières formes laissent supposer que *rēmūs* aurait eu la forme *-*smo-* du suffixe, bien connue par le grec et le lituanien. Pour « ramer », l'indo-européen avait une racine **erō-*, **rē-*, **rō-* dont peu de langues offrent des formes verbales : lit. *irūi*, *irti* « ramer » (présent en *-*ye-* substitué à un ancien présent athématique), v. isl. *róa* « ramer » (le vocalisme *o* indique aussi un ancien présent athématique), *irl. ro-dáiset* « ils ont ramé », etc. (v. H. Pedersen, *V. Gr. d. kelt. Spr.*, II, 591). Le plus souvent, il ne subsiste que des formes nominales, mais en partie rattachées à des formes verbales, variables d'une langue à l'autre, qui ont disparu : skr. *arūi* « rameur », *ariurāh* « rame », *arirām*, *drīrām* « rame qui sert à gouverner » ; lit. *irklas* « rame » (d'après *irti*) ; gr. *ῥέμης* « rameur », *ῥέμοσος*, *ῥέμτος* « je rame » (tiré d'un nom d'agent *ῥέμ-* dont *ῥέμης* est dérivé), *ῥέμτος* « rame » et -*opo-* (-*spo-*) dans *ῥεμδόντορος* « à 30 rameurs » et -*ερε* dans *ῥεμής*, etc. ; v. h. a. *ruodar* « rame » (d'après la forme verbale germanique en -*rō-*) ; *irl. rām*, *rāmae* « rame » (d'après des formes verbales en *-*rō-*). Le latin a généralisé *rē-*, non attesté ailleurs, mais indiqué indirectement par l'e de gr. *ῥέμης*, etc. V. aussi lat. *ratis* ?

rēns, -um m. pl. (gén. pl. *rēnium* dans Plin. 21, 175, etc.) : reins. Singulier rare. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 7206. Un doublet *riēn* est signalé par Festus, 342, 35 : *rienes quos nunc uocamus, antiqui ne-*

frundines appellabant quia Graeci νεφρός eos uocant. Plautus in Satyrione (1113) : male tibi euenisse uideo; glaber erat tamquam rien. — Rien est sans doute dû à l'influence de liēn.

Diminutifs : *rēnulus*; *rēnunculus*, attesté à basse époque (Marc. Emp., Vulg.) et demeuré dans certains dialectes romans, M. L. 7213; *rēniculus* (Marc. Emp.), M. L. 7209. Un dérivé **rēniō* est supposé aussi par les formes romanes du type *rognon*, B. W. s. u.; M. L. 7210. Adjectifs : *rēnōsus* (riē-), νεφρινός (Gloss.), formé comme *liēnōsus*; *rēnāle* glōse νεφρινός; **rēnicus* (même suffixe que *mancus*), M. L. 7209 a. Certaines formes romanes remontent à un verbe **dērēnāre*, M. L. 2581; **disrēnāre*, 2685. Le fr. *écreinter* a un autre préfixe.

Mot d'origine inconnue qui a remplacé *nebrundinēs* (v. *nefrēndēs*).

renledeō, -ēs, -ēre (parfait inusité); toutefois, *renleidiu*, ἐμεδίασεν dans le Gloss. de Philoxène) : 1° briller, resplendir; 2° briller de joie, être radieux; et spécialement « rire, sourire » (cf. l'emploi de *riedeō* avec le sens de « être brillant, resplendir » appliqué aux choses, ciel, mer, etc.). Terme poétique, attesté depuis Lucrèce; en prose n'est usité qu'à l'époque impériale.

Dérivés : *renlēscō*, -is : ā. l. de Lucrèce 2, 326; *renlēntia* (Tert., r. infantum).

Renledeō semble bien être composé du préfixe *re-* et a dû marquer d'abord la réflexion ou le renvoi de la lumière par un objet; ainsi dans Lucr. 2, 326, *aere renledeat tellus*. Mais il n'y a pas de simple **nledeō*. Le sens fait penser à *nledeō* (avec t), q. u.

rēnō, -ōnis m. f. 1° vetchoura, sorte de renne; 2° vêtement en peau de renne.

Mot germanique ou celtique; cf. Varr., L. L. 5, 167, *sagum, reno, gallica cestimentum*; et Sall., Hist. 3, 104; César, B. G. 6, 21, 5; Isid., Or. 19, 23, 4.

reor, *rēris*, *ratus sum*, *rēri* : compter, calculer. Dans la langue commune, a pris, comme *putō*, *dūcō*, *aestimō*, etc., le sens affaibli de « penser, estimer, juger », la notion de « compter » s'exprimant par *putare* et surtout par son composé *computare*. Mais le sens précis et technique est demeuré dans l'adjectif verbal en -to- (à valeur passive), *rātus* « qui est compté » : *prō rātā parte* « suivant la part comptée à chacun »; *rata et certa spatia definire*, Cic., Tu. 5, 24, 59; cf. *ratihiabiti* (Dig.), ratification. *Rātus* a pris aussi le sens de « qui entre, en ligne de compte, qui compte » et, par suite, « ratifié, approuvé » : *ratum facere aliquid*; de là l'adverbe tardif *rātē* (Claud. Mam., Cassiod.) et le composé négatif *irritus* : qui ne compte pas : *quod modo erat ratum, irritum est*, Ter., Ph. 951; par suite « vain, sans effet », en *irritum* « en vain », *irridare* « invalider », Cod. Theod. — *Reor* est ancien et classique, mais dès l'époque de Cicéron il est rangé parmi les mots, « *quibus loco positus grandior atque antiquior oratio saepe uidetur solet* » (De Or. 3, 38, 153); César l'ignore; Quintilien 8, 3, 26, le qualifie de *tolerabile*; mais, sous l'Empire, il n'y a guère que la poésie pour l'employer. Après le 1^{er} siècle, il ne semble plus attesté. Du reste, les formes de l'inflectum ont toujours été rares; la seule forme usitée est *ratus*, sur lequel ont été faits sporadiquement *rābar*, *randum*, *rābāmini* attestés dans les gloses.

ratio : compte; *rationem habere*, *reddere*; (*seruus*) à *rationibus*; et « matière de compte, affaires » (souvent joint à *rēs*, avec lequel il allitère; cf., par exemple, Cic., Verr. 2, 2, 70, § 172, *re ac ratione cum aliquo coniunctus*). De là sont issus de nombreux sens dérivés : « faculté ou façon de calculer », d'où « jugement, raison » et « méthode, doctrine, raisonnement »; enfin « raison déterminante » (souvent joint à *causa*, *argumentum*). L'ablatif joint à un adjectif équivalait souvent à *modo* et remplace un adverbe : *pari, simili ratione* = p., s. *modo* = *pariter, similiter*. — *Ratio* est d'un emploi fréquent dans la langue de la rhétorique et de la philosophie, où il traduit λόγος en vertu du double sens du mot grec « compte » (cf. λόγος διδόναι, παρέχειν, qui équivaient exactement à *rationem reddere*) et « raison », comme *rationālis*, traduit λογικός; *rationale*, λογικόν (langue de l'Église); *rationābilis*, εὐλογος; *irrationālis* (*-nābilis*), ἄλογος. Autres dérivés de *ratio* : *rationeula* : petit compte (familier); *rationārium* : livre de comptes (neutre substantivé d'un adjectif *rationārius*); *ratio-cinor*, -aris : compter, calculer (v. Ernout, Philologia I, p. 73 sqq.), d'où *ratio-cinium*, -cinātiō, etc. V. aussi *portio*. *Ratio* est demeuré au sens de « raison », dans les langues romanes, avec un dérivé **rationāre*, non attesté dans les textes et qui semble avoir signifié « parler », où se reflète peut-être une influence du gr. λόγος « parole »; cf. M. L. 7086-7087; et **arratio-nāre*, 669.

De *rata* provient irl. *rath* et v. bret. *rad*, *ra* « stipulations ».

Reor n'a pas de composés.

Sur tout ce groupe, v. Yon, *Ratio et les mots de la famille de reor*, Paris, 1933.

Aucun rapprochement sûr, bien que le groupe soit, évidemment, ancien; le lit *rēju* « je mets en ordre » est trop isolé pour être convaincant. Le groupe de got. *raþjo* « λόγος » est trop isolé en germanique et d'une forme trop singulière pour que l'hypothèse d'un emprunt au latin, faite par Bréal et confirmée par Kluge, ne s'impose pas, malgré l'existence du composé *garapjan* « compter ».

repedō : v. *pēs*.

repēns, -entis adj. : soudain. Classique et particulièrement fréquent dans Tite-Live, mais moins usité que le dérivé *repentinus*, formé sur l'adverbe *repentē*, comme *peregrinus* sur *peregrē*, -grī, et presque uniquement employé au nominatif. *Repentinus* se trouve surtout en prose. *Repēns*, *repentinus* sont rares dans la latinité impériale; tardif : *adrepentinus*.

Pas de substantif dérivé. Fulgence a un adverbe *repentināliter*.

On rapproche souvent gr. βέτω « je penche ». Mais la ressemblance avec *recēns* suggère une analyse pareille; faudrait-il couper *re-pent-* et comparer le groupe de *pendō*, où *d* est secondaire?

reperiō : v. *pariō*.

replum, -i n. : châssis, panneau d'une porte; montant vertical dressé au milieu de la cage de la porte pour servir de feuillure (Vitr.). Terme technique; le rapprochement de *repleō* ne convient pas.

rēpō, -is, -psī, -ptum, -ere : ramper; et « se traîner, cheminer lentement, se glisser ». Ancien (Enn.), clas-

sique. Il n'y a pas de substantifs *reptus* ni *reptiō* (cf. *serpō*); l'adjectif *reptilis* n'apparaît que très tardivement (iv^e siècle) et sous forme de substantif neutre dans la Vulgate : *reptile* (= *serpens*). V. M. L. 7222 et 7221, **reptiāre*.

Fréquentatif : *reptō*, -ās (non classique, surtout poétique; ne diffère guère de *rēpō* par le sens); *reptiō*; *reptātus*, -ūs; *reptābūlus* (?) ; et **subreptārius*, M. L. 8390.

Composés de *rēpō* : *ad-* (ar-), *con-* (cor-), *dē-*, *ē-*, *in-* (ir-), *intrō-*, *ob-*, *per-*, *prō-*, *sub-* (sur-) *rēpō*; de *reptō* : *in-* (ir-), *ob-*, *per-reptō*, tous rares.

On a des correspondants exacts pour le sens, proches pour la forme dans lett. *rāpuōs*, *raptiūs* « ramper »; cf. lit. *replioti* « aller à quatre pattes » — C'est plutôt *serpō* (v. ce mot) qui indique la façon de progresser du serpent.

reptus, -i m. : « *rēnō* » (Isid.). Mot germanique; v. Sofer, p. 43.

repudium, -i n. : « répudiation de la femme par le mari ». Semble se rattacher plutôt à *puet* qu'à *pēs*, malgré l'homophonie de *tripudium*, le sens de *pudor* étant d'abord « mouvement de répulsion ». C'est à *puet* que les anciens rattachent *repudium*; cf. Festus, 350, 3 : *-m Verrius ait dictum quod fit ob rem pudendam. Accius (682) « repudio cicta ab Argis iamduum exulo »*.

Dérivés : *repudiō*, -ās « répudier, rejeter » (conservé en vieil espagnol, M. L. 7230); *repudiātor*, -tiō; *repudiōsus* (Plt., P. 384).

D'après *repudium* a été créé le terme rare *prōpudium* (avec même préfixe que dans *prōstō*), qui désigne à la fois un acte infamant ou une personne infâme : *-m dicebant cum maledicto nudare turpitudinem uolebant, quasi porro pudendum. Quidam propudium putant dici, a quo pudor et pudicitia procul sint*, P. F. 253, 25.

Dérivés : *prōpudiōsus*; *prōpudiālis* : p. *porcus*... qui uelut piammentum et exsolutio omnis contractae religionis est, P. F. 274, 29. Terme de rituel, désignant une sorte de porc émissaire.

rēs, *rēi* et *rei* f. : sens ancien « bien, propriété, possession, intérêt dans quelque chose », encore conservé dans des expressions juridiques ou fixées par l'usage : *rēs familiaris* « bien familial »; *rēs publica* « propriété d'État, bien public » (opposé à *prīuatae rēs*); *habere rem* « avoir du bien » et *perdere rem* chez les comiques, e. g. Plt., Tri. 330, *habuine rem?* — *habuit*. — *qui eam perdidit?* Cf. encore les expressions *ad*, *in*, *ob* *rem*; *ex rē*; *ab rē*. Par suite « intérêt à débattre, affaire à traiter ou à discuter spécialement en justice », cf. Varr., L. L. 7, 93, *quibus res erat in controuersia, ea uocabatur lis*; puis « affaire » dans le sens vague du mot français : *mihi res est cum aliquo*; *quid rei mecum tibi est?*, etc. *Rēs*, désignant des biens concrets, a pu servir à exprimer ce qui existe, la chose, « la réalité » (cf. *reapse*); *rē* a pris ainsi la valeur de gr. ἔργον (le mot indo-européen représenté par gr. ἔργον n'est pas représenté en italo-celtique), en opposition à *uerbum*, *uōz*, *opiniō*, *spēs*, *ūmor*, etc. (cf. *nātūra rerum*, où *rerum* équivalait à *τῶν ὄντων* neutre); et aussi les actions accomplies : *rēs populi Rōmāni*, *rēs gestae*; aussi les « choses » (par opposition aux personnes), dont le sens s'est affaibli et a pris

le vague du mot français : *mala, bona rēs*; *aduersae, secundae rēs*; *rēs diutina*; *rēs rustica*, etc. *Rēs*, en raison de son sens vague, a pu ainsi devenir un substitut poli d'un mot que la bienséance condamne (cf. *facere*), e. g. CGL V 462, 1, <h>*irquiallus* : *puer cum primū ad res* (scil. *ad res uenerias*; cf. Pét., Sat. 61, 7 et 140, 9, *cum ergo res ad effectum spectaret*), comme le fr. « chose ». Souvent *rēs*, joint à un adjectif, équivalait simplement à cet adjectif neutre : *ea rēs = id*; *quamobrem, quārē* « c'est pourquoi ». *Rēs*, dans ce sens, a subi la concurrence de *causa*, qui par une évolution analogue était arrivé à une signification identique; bien qu'attesté de tout temps, *rēs* n'a subsisté que sous la forme d'accusatif *rēm*, *fr. rien*, ou dans quelques locutions composées d'emploi restreint; cf. M. L. 7236; B. W. s. u. — Pas de dérivé, sauf le diminutif *rēcula*, *rēcula*, -ae f. (très rare; un exemple de Plaute cité par Priscien; repris par les archaïsants de basse époque); *rescella* (Greg. M., Vit. patr.); *rescellula* (Lex Burg.).

Pour *reus*, v. ce mot.

Le nominatif *rēs* a été fait sur l'accusatif *rem*, comme *dies* sur *diem*; l'importance particulière de l'accusatif dans ce mot ressort de la conservation de cette forme dans *fr. rien*. La forme *rem* d'accusatif singulier répond à *ved. rām*, attesté une fois et qui a entraîné l'accusatif pluriel *rām* (aussi attesté une fois) et le composé *catā-rā* « qui ont cent richesses » (au duel). La longue *ē* de l'accusatif singulier est le degré long de la voyelle qui apparaît souvent comme *ā* en indo-iranien : *ved. brhād-ṛāye* (datif singulier) et le thème *rayi-*, avec élargissement -i-. En indo-iranien, l'*ā* de l'accusatif singulier *rām* a tendu à se répandre par analogie et l'on a, par exemple, génitif singulier *ved. rāyāh*, av. *rāyō*. — Le mot indo-iranien signifie « richesse » : skr. *revān*, av. *raerā* signifient « riche ». Le moyen gallois a *rai* (dissyllabique) « biens, richesse » (v. J. Loth, Mél. d'Arbois de Jubainville, p. 214). — En latin, *rem* (d'où *rē*) est féminin; peut-être est-ce un simple hasard que, en regard du genre ordinaire du mot, qui est le masculin, l'unique exemple védique de l'accusatif singulier *rām* soit féminin (RV X 111, 7). Le sens de « biens, richesses » est le seul qui se retrouve en indo-iranien. Mais le sens de « affaire » est déjà italique : omb. *re-per fratreca* « pro rē collégii », ri es une « rei sacrae ». Le mot est de ces termes archaïques qui sont propres à l'italo-celtique et à l'indo-iranien. Cf. *reor?* et *reus?*

resēda, -ae f. : réséda, plante (Pline 27, 131). De *resēdāre*, peut-être par étymologie populaire, à cause des vertus calmantes qu'on attribuait à la plante; cf. Pline, ibid.

reserō : v. *sera*.

reses : v. *sedeō*.

rēsina, -ae f. : résine, gomme. Dérivés : *rēsinaula* (Arn.), *rēsinaeas*, *rēsinaūs*, *rēsinaūs*, *rēsinaūs*. Attesté depuis Caton. Sans doute emprunté comme gr. ῥηίνη à une langue non indo-européenne. M. L. 7244, *rēsina* et *rasina* (d'après *rasis*).

restauro : v. *instaurō*.

restis, -is f. (acc. *restim* plus fréquent que *restem*, abl. *restit* et *reste*) : corde, câble. Ancien (Plt., Cat.),

technique, usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 7251; néerl. *rijste*.

Dérivés : *resticula* (conservé en logoudorien, M. L. 7250); *restio*; *restarius*, *-ticularius* : cordier.

On a rapproché lit. *rēkstis* (gén. *rēkstiō*), qui désigne un « sac à fourrage » et aussi une « corbeille ». Or, ce mot appartient à un groupe radical, celui de *režgū*, *rēksti*, qui désigne la technique du tissage; lit. *rēžgīs* signifie « objet tressé, corbeille ». Cf. skr. *rājjuh* « cordage ». Bien qu'il soit impossible de poser un original indo-européen, cas ordinaire pour un terme technique, ces rapprochements sont à signaler. Le tissage est un procédé technique ancien et largement répandu.

rētae, **-ārum** f. pl. : arbres qui poussent sur le bord ou dans le lit d'un cours d'eau (Gabijs ap. Gell. 11, 17, 4). De là dérive un verbe *rētō*, -ās; cf. Gabijs, ibid., et Fest. 336, 25: *retanda locantur Pomptina fluminē, a. i. e. purganda : retae enim uocantur arbores quae* ap' *ex fluuijs eminent aut ex ipsis alueis extant*). Germanique : holl. *rete*, *reten*.

rēte, -is n. (souvent au pl. *rētia*, -ium, d'où un fém. sg. *rētia* et un n. sg. *rētium*), **rētis**, -is f. et m. d'après Priscien, GLK II 332, 14, qui lit *uuidum retem* dans Plt., Ru. 942 [les manuscrits de Plt. ont *rete*], 984 (*B a rete, CD retem*); au v. 985, *rete* nomin. n. est sûr; au v. 900, les manuscrits de Plt. ont le pl. n. *retia*, tandis que Priscien atteste *retiam*; on lit dans Varron *obiecto rete*, R. R. 3, 5, 8, mais *rete cannabina*, ibid., 3, 5, 11; Charisius, GLK I 15, atteste *hi retes* (à côté de *in retes meas*). L'ablatif est toujours *rēte* (non *rētū*); M. Niedermann suppose que la flexion ancienne devait être *rētis* m. sg., auquel correspondait un collectif neutre pl. *rētia* d'où proviendrait *rēte* : filet, rêtes, réseau. Mot technique et populaire, de forme mal fixée; peut-être emprunté. Panroman, sauf roumain, sous les formes *rētis* et *rētia*. M. L. 7255; B. W. rets. Celtique : britt. *rwyt*.

Dérivés : *rēticulum* (*rēticulus* m., Varr. : la Vulgate emploie *rētiaculum*, qui s'est maintenu dans les dialectes italiens, M. L. 7257, cf. *rētiaculāri*, sous *iaciō*) : petit filet (à provisions; filet pour les cheveux, résille), M. L. 7260; *rēticulātus* : -m opus : maçonnerie en forme de filet, cf. Rich. s. u.; *rētiolum* (tardif; maintenu en roman, M. L. 7264); *rētiarius* : gladiateur armé du filet, rétiaire; *circum*, -in-, ob-rētiō, -is, -iui (-iū), -itum, -ire.

Certaines formes romanes supposent peut-être aussi **rētiella*, **rētielina*; cf. M. L., s. u.

Étymologie obscure.

***retricibus** : r. cum aut Cato in ea quam scripsit, cum edisseruait Fului Nobilioris censuram (1), significat aquam eo nomine, quae est supra uiam Ardeatinam inter lapidem secundum et tertium; qua inrigantur horti infra uiam Ardeatinam et Asinariam usque ad Latinam, Fest. 356, 17. Inexpliqué.

retūrō : v. re.

retūrō : v. obtūrō.

reus, -i m. : défendeur (dans une cause). — Pour les anciens, *reus* était un dérivé de *rēs* et ils l'expliquaient par « celui dont le bien, l'affaire est en cause », cf. Cic.,

De Or. 2, 43, 183, *reos... appello non eos modo qui arguunt, sed omnis quorum de re disceptatur : sic enim olim loquebantur*; cf. id., ibid. 2, 79, 321; P. F. 337, 1 et Fest. 336, 4. Opposé à *petitor*, *reus* a désigné « le défendeur », « l'accusé » et même « le coupable », sens qu'il a conservé dans les langues romanes où il est représenté. Dans la langue religieuse, l'expression *uotū reus*, proprement « celui qui est en cause à propos d'un vœu, débiteur d'un vœu », a pris le sens particulier de « qui a vu son vœu s'accomplir ». Usité de tout temps. M. L. 7274.

Dérivé : *reātus*, -ūs m. (mot créé par Messalla selon Quint. 8, 3, 34, d'après les substantifs verbaux en -tus) : d'abord abstrait « condition de l'accusé; prévention » (d'où « culpabilité »); puis concret : « charge relevée contre un accusé, faute, crime »; « aspect extérieur d'un accusé ». Appartient à la latinité impériale, où, du reste, il est rare.

Le sens de *rēs* est éloigné; ce que disent les anciens a chance d'être une étymologie populaire.

rēx, **rēgis** m. : roi; celui qui dirige seul les affaires de l'État; cf. Cic., Rep. 1, 26, 41, qui rattache *rēx* à *regō* : celui qui commande ou qui préside à : *rēx sacrōrum* (expression consacrée, sans doute ancienne, qui témoigne du caractère primitivement religieux du *rēx*), *rēx conuiliū* (cf. βασιλεύς); par extension se dit dans la langue familière de toute personne riche ou puissante. Usité de tout temps. Panroman (avec des formes savantes). M. L. 7286. Irl. *riis*.

Dérivés et composés : *rēgulus* : petit roi, roitelet; abeille reine; sorte de serpent (= βασιλίσκος), basilic; *rēgina* : reine, M. L. 7171; *rēgius* : qui appartient au roi (cf. *patrius*), M. L. 7169 a; substantif féminin *rēgia* (*domus*) « palais royal »; sert de qualificatif à de nombreux objets, végétaux, etc.; *rēgālis* : digne d'un roi, M. L. 7166; *rēgāliotus* = βασιλίσκος; *rēgnū*, -i n. : règne, royaume; *rēgnō*, -ās, M. L. 7175, 7176 (formes savantes); *interrēgnū* : interrègne, sur lequel a été refait *interrēx*; *rēgijugium* : sacrum dicebant quo die rex Tarquinius fugerit e Roma. P. F. 363, 2; cf. *poplijugium*; *rēgificus*, -cē (Enn., Vg.).

Le nom **rēg*- du « roi » est de ces mots de la langue politique et religieuse qui se trouvent en italo-celtique et en indo-iranien; cf. *lēr*. Sous forme verbale, la racine n'apparaît que dans l'Inde : véd. *rāṣi* et, sous forme thématique, plus fréquente mais sans doute secondaire, *rāṣati* « il régit ». Sous forme nominale, avec valeur de nom d'agent, **rēg*- n'est attendu qu'au second terme de composés et, en effet, *rāṣi*- n'est courant en sanskrit qu'en cette position, ainsi *sam-rāṣi* « roi suprême »; au simple, la forme usuelle est *rājan*- (nom. *rājā*, acc. *rājānam*, gén. *rājānah*, etc.), avec le féminin *rājñī* « reine »; le gaulois a de même beaucoup de noms propres du type composé de *Dumno-riz*. Toutefois, le védique n'ignore pas tout à fait le nominatif singulier *rāṣi* « roi », qui a pour correspondant lat. *rēx*, Irl. *ri*; cf. peut-être aussi gaul. *Rigomagus*; la flexion du type génitif lat. *rēgis*, Irl. *rig* n'a pas de correspondant exact en sanskrit au simple. Le féminin Irl. *rigain* semble répondre à skr. *rājñī*; lat. *rēgina* (qu'on retrouverait dans les dialectes italiens, marr. *regen*[ai], dat. « *rēginae* ») est nouveau, du type de *gallina*, à côté de *gallus*. — Il est naturel

de penser que *rēx* appartient au groupe de *regō*, comme *dux* au groupe de *dūcō*. L'emploi de ces thèmes racines pour désigner des agents est chose exceptionnelle; ce doit être l'un des archaïsmes des langues périphériques du domaine indo-européen.

rhētor, -oris m. : orateur, rhéteur. Emprunt savant au gr. *ῥητορ* (déjà dans Cicéron; *rhētoricō* est dans Novius, *rhētorissō* dans Pomponius); *rhētorica* conservé dans quelques parlers romans, M. L. 7287; et en Irl. *retairic*, *rūhoirg*.

r(h)ebarbarum, -i n. : rhubarbe. Mot tardif (Isid. 17, 9, 40, qui cite un mot *rheu* « racine »; gr. *ῥῆον*, Diosc.). M. L. 7273; B. W. s. u.

r(h)euma, -atis n. : catarrhe, rhume. Emprunt tardif au gr. *ῥεῦμα*, passé dans les langues romanes. M. L. 7288.

rhododendron : v. *lorandrum* et *rosa*.

r(h)ombus, -i m. : désigne comme le gr. *ῥόμβος* (*ῥόμβος*), dont il provient, tout objet de forme circulaire ou losangée : toupie, rouet, losange; rhombe ou turbot. Emprunt d'abord savant, puis passé dans la langue parlée. M. L. 7291; britt. **rwmp* « tarière ».

r(h)onchus : v. *roncus*.

rhythmus, -i m. : rythme, cadence. Emprunt savant, attesté depuis Varron, au gr. *ῥυθμός*; passé par l'école en fr. *rima*. V. B. W. s. u.; M. L. 7294 b, et en Irl. *riithim*.

Dérivés : *rhythmicus* (Cic.); *rhythmica* f. (-cē) « rythmique »; *rhythmulus* (Dion.), etc.

rica, -ae f. : sillon. Mot gaulois demeuré en fr. *roie*, *raie*. M. L. 7299; B. W. s. u.

rica, -ae f. : pièce de drap, carrée et bordée d'une frange, que les femmes portaient en guise de coiffure et qui servait surtout aux prêtresses flamines ou dans les cérémonies religieuses. Cf. Varr., L. L. 5, 130; P. F. 369, 1; Fest. 342, 20.

Dérivés : *ricula* (dim.); *ricinus* (re-) : -a *mitra* (Varr. ap. Non. 539, 26); *ricinium* (re-) : coiffure en forme de *rica* que les femmes portaient en signe de deuil; *riciniatus* (re-) (Fest. 342, 23).

Termes archaïques (Lex XII Tab.; Act. Fr. Aru.) qui, après Varron, ne figurent plus que dans les gloses. Sans étymologie connue.

ricinus, -i m. : 1° tique, pou du mouton. Mot rural (Cat., Varr., Col., etc.), M. L. 7300, d'où *ricinōsus* : *ῥικινώσος* (GL); 2° ricin, plante appelée également *cici* ou *croton* (Plin. 15, 25); 3° mûre imparfaite : *ricinos* *Graeci uocant* (Plin. 23, 137).

Seul le premier sens est ancien et usuel; il est possible que les deux autres appartiennent à un homonyme de tout autre origine.

Sans étymologie connue.

rietō, -ās, -āre : crier, rugir, en parlant du léopard. Se trouve seulement dans Spartianus (III^e siècle après J.-C.); formé sans doute sur *rietus*; ou onomatopée.

rietus, -ūs (*rietus*) : v. *ringor*.

riedō, -ēs, -sī, -sum, **riedere** : rire (sens absolu et transitif; cf. *riedere aliquem* et l'emploi passif : *tuum enim non sal, sed natura ridetur*, Cic., De Or. 2, 69, 279). Par suite « sourire », « avoir un esprit plaisant ». En poésie, peut s'appliquer aux choses, comme le gr. *γελῶν* (cf. *renidēs*) et *peidās*. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 7302. Les formes romanes remontent à *riedere*, sans doute formé sur *risi*, comme *ardere* (v. fr. *ardre*) sur *arsi*; cf. *ridamus* : *γελῶμεν*, CGL III 416, 9.

Dérivés et composés : *risus*, -ūs m. : rire, ris (fréquent et classique; M. L. 7336); *risor* (rare); -*sōrius* (Fulg.); *risibilis* (tardif); *risitō* (Laev.); *risiculus* (Ps.-Cypri.); *risiliō*, -is (Greg. Tur.); *risiloquium* (Tert.); *risiō* (Plt.); *ridiculus*, de **ridulo*-s : risible; subst. m. *ridiculus* : bouffon; *ridiculum* : chose risible, plaisanterie; *ridicularis*, *ridiculāria*, même sens; *ridicularis* (Isid., Or. 8, 7, 7); *ridiculosus* (Plt., Arn., St Jér.); *ridibundus* (arch.).

ad (ar-) ; *con* (cor-) ; *dē-riedē*, d'où *dērisiō* : moquerie, dérision, M. L. 2585; et peut-être **dēriedāre*, M. L. 2583; *in* (ir-), *sub* (sur-) *riedō*, ce dernier conservé dans les langues romanes, M. L. 8477 (avec *ē*, comme *riedere*).

Aucun rapprochement sûr. Faut-il penser à la racine skr. *krīd*- « jouer, danser »?

ridica, -ae f. (*retica*, *redica*, Gloss.) : piquet, échalas de vigne. Mot rural (Cat., Varr., Col.). Conservé dans une forme dérivée en roumain. M. L. 7303. Pour la forme, cf. *peritica*.

On rapproche gr. *ῥασιδω* « j'appuie, je soutiens »; mais ce verbe grec est isolé en indo-européen et l'italique, en particulier, n'a rien qui y répond.

riēn : v. *rēnēs*.

rigēō, -ēs, -ui, -ēre : être raide, rigide. Classique, usuel. Formes nominales et dérivés : *rigor* : raideur (sens physique et moral), rigueur, d'où *rigōrō*, *rigōrātus* (Plin.); *rigidus* : raide (cf. *rigida* [sc. *mentula*] chez les satiriques) et « qui raidit » : *rigidum frigus*. Glossé aussi *erectus* par Non. 380, 30, qui cite Vg., B. 6, 28, *tunc rigidus motare cacumina quercus* (peu probant), et G. I 508, et *curuae rigidum falces formantur in ense*. Ancien (Enn.), usuel. M. L. 7314; *rigescō*, -is, M. L. 7312 a, et *dérigescō* (Vg.); *rigefaciō* (tardif); *de rigidus* : *rigiditās* (Vitr.); *rigidō*, -ās (très rare; un exemple de Sén.), M. L. 7313 a.

Tous ces mots expriment souvent l'idée accessoire de « être raide de froid » : Cicéron oppose *rigere frigore* à *uri calore*, Tu. 1, 28, 69; *prata rigent*, dit Hor., C. 4, 12, 3; *rigens aqua*, Mart. 14, 117; *uestesque rigescunt*, Vg., G. 3, 363; Lucrèce emploie *rigor* pour *frigus*, par exemple 6, 368, *prima caloris enim pars est postrema rigoris*; et *rigidum* est l'épithète de *frigus*, ibid. 4, 356. La langue a ainsi rapproché *rigidus* de *frigidus*, d'où le fait que les formes romanes de *frigidus* supposent en partie un i ouvert : it. *freddo*, fr. *froid*, en face de esp.-port. *frio*, avec i représentant i; v. B. W. s. u.; mais ceci ne suppose pas une origine commune.

Pas d'étymologie sûre.

rigō, -ās, -āui, -ātum, **-āre** : arroser, irriguer (un champ, etc.); répandre pour arroser; cf. T.-L. 5, 16, 9

(dans une vieille formule), *aquam Albanam... emissam per agros rigabis*; d'où en poésie l'emploi de *rigât* au sens de « se répandre » (cf. *fundō* et *fluō*). Ancien, usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 7312.

Dérivés et composés : *riguus* (époque impériale) « qui arrose » et « qui est arrosé »; *rigātō* (Col. Pall.); *rigator* (Tert.), cf. osq. regaturei, datif, épithète de Jupiter; cf. Vetter, *Hdb.* p. 107; *rigātus*, -ūs (langue de l'Église).

irrigō (déjà dans Cat.), M. L. 4546; *irrigatiō* (classique); *irriguus* (déjà dans Plt.). Sans étymologie.

rîma, -ae f. : fente, crevasse. Ancien (Cat., Plt.), classique, usuel. M. L. 7319.

Dérivés : *rimor*, -āris (et *rimō*) : fendre. Dans la langue augurale, « fendre les entrailles pour les examiner », d'où, dans la langue commune, le sens de « sonder, explorer, examiner, fouiller », M. L. 7320; *rimula*; *rimōsus*. Tardifs : *rimātor*, -tiō; *rimābundus*, -tim. Les composés *corrimāre* et *dērimāre*, supposés pour expliquer roum. *curmă*, M. L. 2254, *dărimă*, M. L. 2584, sont très douteux.

Lat. *rîma* admet des origines variées : **reimă*, **reidmă* et **reidsmă*, **reikmă* et **reiksmă* en rendraient compte, entre autres possibilités. Il serait vain d'essayer de préciser le détail. V. Walde-Hofmann, *Lat. etym. Wörter*, s. u.

ringor, -eris, ri(n)etus sum, ringi : montrer les dents, gronder, grigner. Ancien (Pompon., Tér.), familier. Conservé dans quelques langues romanes sous la forme *ringere* (Gloss.), M. L. 7325; certaines formes supposent un dérivé **ringulāre*, M. L. 7326.

Dérivés et composés : *rictus*, -ūs m. et *rictum* n. : fait de montrer les dents, rictus, ouverture de la bouche; *subringor*, -eris : gronder sourdement.

On rapproche souvent v. sl. *regnati* « hiscère », serbe *regnati* « gronder », *režati* « montrer les dents »; g de v. sl. *rogā* « moquerie » indique une racine de la forme **reng-*. L'i de *ringor* serait donc dû à l'influence de *n* guttural; l'i de *riectus* serait analogique. On est devant une hypothèse que rien n'impose. Du reste, la racine ne se retrouverait pas, avec son sens précis, hors du latin et du slave. En tout cas, mot expressif.

ripa, -ae f. : rive (surtout d'un fleuve, plus rarement de la mer). Ancien (Enn., Plt.), classique. Panroman, avec de nombreux dérivés. Cf. M. L. 7328; B. W. s. u.

Dérivés : *ripula* : petite rive, marge; *ripārius*, employé dans *ripāria hiruandō* (Plin.) « hirondelle de rivage, martinet », d'où *ripāriola* (féminin de *ripāriolus* qu'on trouve dans les glosses avec le sens de *regāliolus*, glossé βασιλικός, GGL III 416, 42), attesté dans quelques dialectes romans, M. L. 7329; *ripēns*; *ripāriensis*, adjectifs de l'époque impériale, formes comme *castrēnsis*, désignant les troupes stationnées sur le bord d'une rivière; *ripātim* : *ripanea loca designat*; *ita enim dicimus ripatim quasi uicatim, quasi ostiatim, quasi minutatim et cetera talia*, Gloss. Plac., CGL V 97, 8. Composés : **arripāre*, d'où fr. « arriver », etc., M. L. 675; B. W. s. u.

Cf. peut-être gr. ἐπιρῖν « tomber, s'abattre », ἐπιρῖν « pente, côte, versant » et v. isl. *rifa* « déchirer ».

riseus, -I m. : malle, coffre (d'osier recouvert de peau). Emprunt au gr. ῥίσιος (lui-même phrygien d'après Donat, Ter. Eun. 754), depuis Térénce. M. L. 7333, **riscia*.

ritus, -ūs (et -uis ap. Varr.) m. : rite. Terme du vocabulaire religieux : *ritus est mos comprobatus in administrandis sacrificiis*, Fest. 364, 34. Dans la langue commune, a le sens plus général de *mos*, auquel il est souvent joint ou substitué; cf. P. F. 337, 4 : *ritus, mos uel consuetudo. Rite autem significat bene ac recte*. L'ablatif *ritū* s'emploie souvent avec le sens de **mōre*, *modō* « à la façon de ». L'adverbe *ritē*, déjà dans Plaute, Poe. 951 (à côté de *ritū*, Men. 395), a un s' bref qui suppose un thème en i ou consonantique à côté du thème en u (cf. *noctē* et *noctū*). Adj. *rituālis*. Ancien, classique. Appartient plutôt à la langue écrite. V. K. Heinz Roloff, Gl. 33, 36 sqq.

Forme à élargissement -i- de la racine étudiée sous *armus*, etc. Cet élargissement -i- est conservé dans gr. ἀριθμός « nombre », ῥι-π-τος « sans nombre », v. i. r. rim « compte », gall. *rhif* « nombre ». — Pour le sens, cf. la valeur religieuse de skr. *ritam*, av. *ašm*, qui désigne l'« ordre » conforme à ce qu'exige la religion. — Pour le suffixe -tu-, cf. les mots cités sous lat. *artus*. — Sous une forme aberrante, on a ici l'une des concordances du vocabulaire religieux observées entre indo-iranien et italo-celtique.

riuālis : v. le suivant.

rius (forme vulgaire *rius* blâmée par l'App. Probi : *rius non rius*), -I m. : *uulgo appellatur tenuis fluor aquae, non spe consilio factus, uerum naturali suo impetu. Sed hi riu dicuntur qui manu facti sunt, siue super terram fossa, siue subter (super codd.)*; cuius uocabuli origo ex Graeco <ῥίσι> pendet, Fest. 436, 20. Ancien (Enn.), classique. Panroman. M. L. 7341, *rius* et *rius* (ital. rio), d'où **riuscellus*, M. L. 7338 a. Fr. ru, ruisseau.

Dérivés : *riuulus*, M. L. 7340; *riuālis* adj. : de rivière. Usité surtout comme subst. m. pl. *riuāles* « les riverains », définis par le Dig. 43, 20, 1, si inter *riuāles*, i. e. qui per eundem riuum aquam ducunt, sit contentio de usu. Par une métaphore empruntée à la langue rustique, *riuāles* a désigné aussi les « rivaux » en amour, de là le sg. *riuālis* et le subst. *riuālitās*. Autres dérivés et composés : *riuāria* : ῥιζή (Gl.) : rivale (?); *riuālnus* : ῥιζήλιος (Gloss. Philox.); *riuōsus* : ῥιζήσιος (Gloss.); *riuō*, -ās (Paul. Nol.), d'où *corriuō* : faire couler ensemble, *corriuātiō*, *corriuūm*, *corriuālis*; *dēriuō*, -ās; *dēriuātiō*, -itiū; *riuora*, -um (Agrim., sans doute d'après *litorā*); *riuātim* (Macr.); *riuālicius* (-a lex, Fest.); *riuifinālis* (Sicul. Flac.).

Une racine **rei-*, peut-être élargissement de **er-* qui apparaît dans *orior*, est attestée par skr. *rināti* « il fait courir, il fait couler », v. sl. *rinēti* se « se précipiter » et v. sl. *rejo*, *režati* « pousser, mettre en mouvement ». La forme à élargissement -u- qu'on trouve lat. *rius* explique des formes telles que skr. *arīvan* ou le participe sl. *otūrinovenū*. La notion d'émission, de cours d'un liquide figure dans v. sl. *rēka* « rivière », v. angl. *rip* « rivage », v. i. r. *riathor* « torrent » (v. Pedersen, V. Gr. d. k. Spr., I 66).

rixa, -ae f. : rixe, querelle (entre deux ou plusieurs).

M. L. 7342; *rizor*, -āris (et *rizō*); *rizātor*, -tōrius; *rizōsus* (Col.); *rizula*; *corrizor* (Ps.-Varr.); *Riziō*, cognomen comme *Riza*.

Ancien (*rizor*, Plt.), classique (Cic., Verr. 2, 4, 66, § 148, qui joint *rizā* à *turbā*; sur la différence entre les deux mots, v. Dig. 47, 8, 4); plus grave que *iurgium* cf. Tac., H. 1, 64, 2, *iurgia primum, mox riza*; opposé à *pugna*, qui désigne un combat en règle; Tac., Dial. 26, 4, *non pugnat, sed rizatur*. On peut se demander si *rizā* n'est pas un postverbal de *rizor*, comme *pugna* de *pugnō*. *Rizor* peut être un désidératif-intensif du type *uezō*.

Si la formation comporte -s- désidératif, cf. peut-être gr. ἐπέχω « je brise, je fais éclater » et skr. *riçati* « il arrache », *rikhāti* « il déchire ». Simple hypothèse.

Rōbigō : v. *rōbus*.

rōbur, -oris n. (ancienne forme *rōbus* dans Caton et Colum., d'après *rōbus*, cf. *rōbustus*; *rōbor* dans Luc. est fait d'après *rōboris*. Pour *rōbōsem*, v. *rōbus*; un acc. *rōbōrem* est dans Orib.) : chène rouge, rœuvre (sens conservé dans les langues romanes, cf. M. L. 7354; B. W. s. u.; le *quercus lānūginōsa* d'après P. Fournier); puis toute espèce de bois dur ou coloré comme le chène, cf. Vg., G. 2, 64, *solido de robore myrtus*, etc.; et aussi tout objet fait de ce bois, en particulier « carcan » et, par suite, « prison » où les condamnés étaient soumis à ce supplice; dans la langue médicale tardive, « crampe, tétanos », d'où *rōborātus*. — Le rœuvre passant pour être le plus dur des bois, *rōbur* est devenu synonyme de « force, vigueur »; *rōbora exercitūs* est une image de même nature que *flōs iuuentūtis*.

Dérivés : *rōbustus* : 1° de chène; 2° robuste, fort (avec la nuance de « résistant, solide »); *rōbustitās* (tardif); *Rōbustus* s'est spécialisé peu à peu dans le second sens (M. L. 7356) et le premier a été réservé à un dérivé *rōbustus* (Vitr.) ou à des formes avec -r- : *rōboreus* (Ov., Col., Plin.), *rōburneus* (d'après *iligneus*, etc.); *rōborō*, -ās : fortifier. M. L. 7350, et *corrōborō*; *corrōborāmentum*; *rōborāscō* (Novius); *rōborōsus*, -a, -um (Vég.) : -a *passiō* « crampe, spasme »; *rōborārium*, -i n. : enclos bordé de chènes; *rōborētum*, CGL II 281, 13 et 501, 17, d'où vient le fr. *rouvraie*, M. L. 7351; cf. aussi *rōboria*, M. L. 7352; **rōbullus*, M. L. 7353. Très tardifs : *rōborantia*, *rōborandus*, *rōborābiliter* (Greg. Tur.). Irl. *robhar?*, *robust*.

Rōbur représente un ancien **reudh-os*, de genre neutre comme les noms désignant la matière, et appartient à la racine **reudh-/rudh-* qu'on retrouve dans *rōbus*, *rūber*, *rūfus*, *russus*, etc. L'ō de *rōbur*, *rōbus*, au lieu de ū, traitement normal de la diphtongue eu, ou, témoignage de leur origine dialectale. La parenté de *rōbur* substantif et *rōbus* adjectif a été vue par les anciens; cf. P. F. 325, 1 : *robum rubro colore et quasi rufo significari, ut bouem quoque rustici appellant, manifestum est. Vnde et materia, quae plurimas uenas eius coloris habet, dicta est robur. Hinc et homines ualentes et boni coloris robusti. Robus quoque in carcere dicitur is locus quo praecipitur maleficorum genus quod antea arcis robustei includebatur*. Ancien, usuel. Panroman, sauf roumain.

rōbus, -a, -um (*rōbeus*, Inscr., CIL VI 826; 30837^b; cf. *rubeus*, sous *ruber*) : rouge. Mot de la langue rustique;

se dit de la robe des bœufs; cf. P. F. 325, 1, s. u. *rōbur*. Conservé dans quelques dialectes italiens. M. L. 7355.

Dérivés : *rōbigō* : rouille (des blés, des métaux), nielle. Ancien (Plt.). M. L. 7348. Pour la formation, cf. *aerigō*, *ferugō*, etc. Personifiée et divinisée *Rōbigō* « la Rouille des blés », d'où *Rōbigus* « le dieu Rouille » et *Rōbigālia*, -ium n. pl. : *dies festus septimo Kalendas Maias, quo Robigo deo suo, quem putabant robiginem auertere, sacrificabant*, P. F. 325, 7; *rōbiginō*, -ās (Apul.); *rōbiginōsus* : rouillé.

Un substantif masculin **rōbōs* (cf. *rubor*), différent de *robur* neutre, est peut-être conservé dans la glose de P. F. 14, 9 : *antiqui dicebant... robosem pro robore*.

Forme dialectale; v. *ruber*. Le caractère rural de *rōbigō*, indiqué par le traitement ô de la diphtongue en u, donne lieu de croire que le sens « rouille du blé » serait plus ancien que celui de « rouille du fer ».

rōdō, -is, -i, -sum, -ere : ronger. S'emploie au sens moral : *r. absentem amicum*, Hor., S. 1, 4, 81; cf. *uellicō* et fr. *déchirer*. Attesté depuis Luc.; classique. Panroman. M. L. 7358.

Dérivés : *rōsiō* (rare et technique, Celse, Plin.) : corrosion. M. L. 7382; *rōsor* (Ambr.); *rōstrum* de **rōd-tro-m* (cf. *rāstrum*) : ce qui sert à ronger, « museau » et « bec » (les représentants romans du mot ont le sens de « bouche » ou de « visage », dénotant une acception familière de *rōstrum* analogue à celle du fr. *museau*, bec, M. L. 7386, qui est déjà, du reste, chez les comiques et les satiriques); et, par suite de la ressemblance avec un bec, « éperon de navire » et tout objet en forme de bec, pointe de la serpe, de la charrue, bec d'une lampe, tête de marteau, etc. Le pluriel *rōstra* désigne la tribune aux harangues au Forum, les Rostres, ainsi nommée parce qu'elle était ornée d'éperons de navires pris aux Volsques d'Anium pendant la guerre latine. De là : *rōstrātus* (-a Columna); *rōstrālis*; *rōstellum* et la formation plaisante *subrōstrāni* « piliers des Rostres » (comme *sub-basilicāni*).

Composés de *rōdō* : *ab-*, *circum-*, *con-* (cor-) *rōdō*; *corrōsus*, M. L. 2257, d'où **corrōsāre*, M. L. 2256; *dērōsus*; *ērōdō*; *ērōsiō*; *ob-*, *per-*, *prae-rōdō*.

Certaines formes romanes supposent aussi **rōdtōcare* et *rōdtōcare*, M. L. 7359 et 7380, comme **rāstōcare*. V. B. W. *ronger*.

Si l'on admet un thème radical de type athématique, **rōd-*, on peut concilier deux présents qui seraient passés au type thématique : skr. *rādāti* « il gratte, il bêche » et lat. *rōdō*. Le v. h. a. *rāzi* « âpre, sauvage » et le v. sax. *ratte* « rat », l'un ayant é, l'autre a issu de o, ne sont pas inconciliables; mais ces rapprochements sont trop vagues pour être convaincants. V. *rādō*.

rogō, -ās, -āui, -ātum, -āre : s'apparente sans doute à *regō*, le sens premier étant « s'adresser à » (cf. *appellō*, *petō*), puis « poser une question à, interroger » (avec deux accusatifs, e. g. Plt., Pe. 635, *ego patriam te rogo quae sit tua*); et aussi employé dans le sens de *petō* « demander », dont il a les constructions : *rogāre ut, ne*. Dans la langue du droit public, le mot a été pris dans des acceptions spéciales : de *rogāre sententiam aliquem* « demander à quelqu'un son avis (qui motive son

vote) », on est arrivé à dire *rogare populum* « consulter le peuple »; cf. Cic., Ph. 1, 10, 26 : *consules populum iure rogauerunt, populusque iure sciuit*; *rogare legem* « proposer une loi »; *rogare populum magistratum* « proposer un magistrat à l'assemblée du peuple, faire désigner un magistrat ». Ancien, usuel et classique. Les dérivés et composés de *rogō*, à côté du sens général de « demander », ont presque tous un sens technique qu'ils ont pris dans la langue du droit. *Rogare* est demeuré en roumain et, sous forme savante, dans la plupart des langues romanes. M. L. 7361.

Dérivés et composés : *rogātiō* : 1° question, demande (classique, mais rare); 2° au sens technique : *est cum populus consultur de uno pluribus hemini-bus, quod non ad omnes pertineat, et de una pluribus rebus, de quibus non omnibus sancitur. Nam quod in omnes homines resue populus sciuit, lex appellatur*, P. F. 326, 17. Conservé au sens de « demande, prière » dans quelques langues romanes, cf. M. L. 7362, et sous forme savante par la langue de l'Église (les *rogations*); *rogātor* (même double sens); *rogātus*, -ās m. (seulement à l'ablatif singulier); *rogātūculus*; *rogāmentum* (tardif et rare); cf. aussi *roga* (Greg. M.), de *rogō*, comme *pugna* de *pugnō*, M. L. 7360 a. Nombreux noms propres (tardifs) : *Rogātianus*, -tēnsis, -tista, -tula, -tina, -tilla, généralement chrétiens.

rogitō, -ās (fréquentatif usité surtout dans la langue de la comédie); *rogitātio*; *rogitō* (Plt., Capt. 952).

abrogō : 1° sens technique « demander l'abrogation de, abroger (= ἀφαιρῶ, ἀποψηφίζωμαι); supprimer par la loi ou par décret »; 2° dans la langue commune, « enlever, supprimer » : *a. fidem*. Dérivé : *abrogātio*.

adrogō : 1° demander en plus, et, dans la langue du droit, « adjoindre, associer » (cf. *adscriptō*), T.-L. 7, 25, 11, *dictatorem adrogari (consuli) haud satis decorum uisum patribus*; prendre pour héritier (de *eis qui filii loco heredes sibi adscuerunt*) et quelquefois « adopter »; à ce sens technique se rattachent *arrogātio*; *uolēscia*, forme spéciale d'adoption « *quae per populi rationem fit* »; *arrogātō*; 2° dans la langue commune, *arrogare* s'emploie avec *sibi* « s'arroger »; cf. Cic., S. Rosc. 89, *non enim tantum mihi derogo, tametsi nil adrogo*; d'où *arrogāns*, *arroganter*, *arrogantia*. Conservé dans quelques dialectes italiens. M. L. 676.

corrogō : glosé *συμπαράκαλῶ* « se procurer (à force de demandes) »; spécialement « inviter ». De *corrogāta* est issu le fr. « corvée », B. W. s. u.; M. L. 2255; *dērogō* : 1° technique « déroger à une loi »; *-are proprie est cum quid ex lege uetere quo minus fiat sancitur lege noua*, P. F. 61, 2; 2° dans la langue commune, « retrancher, soustraire »; *dērogātio*, -tor, -tōrius; *erogō* : 1° fournir pour des dépenses publiques, prendre sur le Trésor (après avoir sollicité le consentement du peuple); 2° dans la langue commune, « payer, dépenser; distribuer de l'argent, des aumônes, etc. », par suite « ruiner », et même, dans Tertullien, « faire périr »; *erogātio* : 1° dépense publique; 2° distribution de vivres, etc., faite aux dépens du trésor; 3° dans la langue de l'Église, « aumône », d'où *erogātor*. — Sous la forme *exrogare*, le verbe a le même sens que *dērogare*; cf. P. F. 72, 2, *exrogare*

est ex lege uetere aliquid eximere per nouam legem. De *erogare* a été formé, avec une haplogogie, *superogare* « payer en plus », d'où *superogātio*.

irrogō : proposer une mesure contre quelqu'un; « infliger » : 1. *multam*, etc.

interrogō : 1° demander les avis. Le verbe a dû d'abord s'employer avec un complément au pluriel; cf. Cic., Q. fr. 2, 3, 2, *Clodius interrogabat suos quis esset qui*; Suét., Caes. 21, 2, *i. sententias a côté de rogare sententiam*; puis, comme *rogō*, il s'est employé en parlant d'une seule personne au sens de « interroger », avec lequel il est passé dans quelques langues romanes, M. L. 4496; v. B. W. sous *demandar*; 2° sens technique : *lege interrogare* « questionner, poursuivre légalement »; *interrogātio*, -tor, -tiuncula, -tius, -mentum (Gloss.); *obrogō* : *-are est legis prioris infirmāda causa legem aliam ferre*, P. F. 203, 3; *perrogō* : 1° demander successivement; 2° faire passer une loi (après avoir recueilli tous les suffrages) : *tribunus plebis legem perrogauit* (Val. Max., 8, 7, 4); *perrogātio* (Cic.).

praerogō : interroger d'avance. Adj. *praerogātivus* « *a tribus, centuria* »; cf. Ascon. ap. Cic., Verr. 1, 9, 26 : *centurie ou tribu appelée à voter la première et dont le vote entraînait généralement l'élection du candidat désigné par elle. Praerogātiva a pris par là le sens de « premier choix; présomption favorable, pronostic »; et même, à l'époque impériale, de « prérogative, privilège »; *prorogō* : 1° proroger (les pouvoirs d'un magistrat); 2° dans la langue commune, « prolonger »; 3° d'après *erogō* « payer », a pris à basse époque le sens de « payer d'avance »; cf. Dig. 40, 1, 4, § 3, *si ei nummos praerogauit emptor*; de là : *prorogātio*, -tor, -tius (Sén.).*

subrogō, (sur-) : 1° subroger (se dit du président des comices qui propose un candidat autre que celui qui a été précédemment désigné); 2° substituer. V. *regō*.

rogus, -i m. (*rogum*, n. Afran. ap. Non. 221, 27) : bûcher funéraire. Ancien (Loi des XII Tables), classique. Distingué de *bustum* par le scholiaste G de Lucain à propos de 8, 777-778 : *carpitur et lentum destillat Magnus in ignem | tabe fouens bustum*, où le scholiaste note : *stillante pinguedine flamma uiuatur*; et *rogum dicere debuit*; nam « *bustum* est ubi uisum est cadaver. Mais les deux mots s'emploient indifféremment l'un pour l'autre.

Dérivés : *rogālis* (poétique, époque impériale; Ov., Stace, Sid.); *rogārius* : *νεροκαυστῆς* (Gl.).

Le rapprochement avec *regō* est difficile à justifier, comme l'emprunt au gr. *ρύος* « meule de blé » (sicilien, Épicharme), qui provient peut-être du latin. Le sens initial serait « objet qui se dresse », cf. v. isl. *rakr* « dressé »?

Rōma, -ae f. : Rome, nom de la capitale du Latium, d'origine peut-être étrusque; v. W. Schulze, *Lat. Etym.*, p. 579 sqq.; les dérivés ont pris des acceptions spéciales dans les langues romanes; cf. M. L. 7368, *rōmaeus* (grec); 7369, *rōmāna*; 7370, *rōmānce*; 7371, *rōmānus*; B. W. roman. Celtique : irl. *ruam*, *romda*; britt. *Rufawn*, *Rufair*. *Rōma* est passé en got. *Rīma*. Pour *Rōmānia*, v. Piganol, *L'Empire chrétien*, p. 414 et la n. 13.

roncus, -i m. : 1° croassement (Apul., Met. 1, 9); 2° ronflement (Mart.). Emprunt au gr. *ρύγχος*, latinisé. Dénominatef : *roncō*, -ās : ronfler; composé : *ronc(h)isonus* (Sid.). Les gloses ont une forme *runco* qui présente la fermeture normale de *o* en *u* devant le groupe nasale-gutturale; cf. *uncus*, etc. Onomatopée expressive qui a tendu à suppléer *stertō* et passée dans les langues romanes, M. L. 7294 *ronchus*; 7292, *ronchāre*; 7293, **ronchizāre* (cf. *roncissātor*, Gl.), où elle a été concurrencée par un autre type expressif dérivé de **rūnf*; v. M. L. 7447 et B. W. sous *ronfler*. Celtique : britt. *rochan* « grogner ».

rōrāril, -ōrum m. pl. : soldats armés à la légère, chargés d'engager le combat ou les escarmouches préliminaires. Formation en -ārius comme *ferentārius*, *triārius*, etc. L'explication de Varr., L. L. 7, 58 (cf. Goetz-Schoell, ad l.) : *ab rōre... ideo quod ante rorat quam pluit* n'est qu'une étymologie populaire. Mot technique rare, désuet après Tite-Live, d'origine inconnue.

rōs, **rōris** m. : rosée. Ancien, classique, usuel. Conservé sous cette forme ou sous une forme dérivée dans les langues romanes. M. L. 7374 et B. W. *rosée*.

Dérivés et composés : *rōrō*, -ās « être humide de rosée »; *rōrat* : 1° « il tombe du brouillard ou de la rosée »; 2° « mouiller de rosée, humecter » (transitif), M. L. 7373 a; *rōrātio*, -ōnis; *irrōrō*; **rōrālia*, M. L. 7373; *rōrēscō*.

A basse époque apparaît un composé *arrōrō* « couvrir de rosée, humecter » (Marcel., Cassien), qui refait en **arrōrō* d'après le nominatif *rōs*, sans doute pour éviter la suite de trois *r*, a supplanté *irrigō* en gallo-roman, fr. *arroser*, etc.; v. B. W. s. u.; cf. **rōsāta* > *rosée*.

rōridus; *rōrulentus* (cf. *flōridus*, *flōrulentus*); *rōscidus* (peut-être analogique de *sicidus* ou de *muscidus*; la mousse et les gouttes de rosée ou d'eau tombant en rosée vont ensemble), de là un dénominatef **rōscidāre*, supposé par des dérivés romans, surtout dans les langues hispaniques, M. L. 7378, *rōscidulus* (Gloss.); *rōrifer*, -fluus, -ger, tous trois poétiques, cf. gr. *ῥοσφόρος*; *rōrifcō* (Philol.). Cf. aussi *Rosca* : in agro Reatinio campus appellatur, quod in eo arua rose umida semper seruntur, P. F. 335, 5 (peut-être étymologie populaire).

rōs marinus m. (et *rōsmarinum* n.) : romarin, M. L. 7383; André, *Lex.*, s. u.; *rōs terrae*, Ps.-Ap. 80, 50.

Nom radical du même type que *mōs* fixé en latin avec l'ō du nominatif, tandis que l'on a des dérivés en -ā dans lit. *rasā*, v. sl. *rosa*, véd. *rasd*, avec le même sens (cf. aussi skr. *rāsah* « humidité, goût »), av. *Ranhā* « nom d'un fleuve ». Le rapprochement, repoussé par Frisk, *Gr. etym. Wort.*, avec le synonyme gr. *ῥόσος* (féminin) n'est admissible que si ce mot est doublement populaire, par son *ō* préfixé et par son -ss- intérieur (qui aurait été réduit à -s- en ionien et en attique; le mot n'est pas chez Homère).

rosa, -ae f. : rosier et rose. Ancien et classique. Panroman. M. L. 7375. Celtique : irl. *rōs*; germanique : v. angl. *roze*, v. h. a. *rosa*.

Dérivés : *roseus* : de rose, couleur de rose, M. L. 7379; *rosārius*, subst. n. *rosārium* « roseraie », m.

rosārius, *ροδοπάλης* (Gloss.); et **rosāriolum*, M. L. 7377; *rosāriēs*, GIL VI 30707; *rosāceus*; subst. n. *rosāceum* « huile de roses »; *rosālis*, dans *rosālis escae*; *Rosālia*, -ium « fête des Roses », M. L. 7376; *rosāns*, -tis; *rosātus*; subst. *rosātum* (n.; scil. *uinum*) = *ῥοδοῦν*; *rosātio*; *rosētum*, synonyme de *rosārium*, irl. *rostan*; *rosa Graeca* : *κωνίς ἢ ῥοδοδάκρυ* (Gloss.); *rhosa* « pomme rosat » (Ed. Diol.). Cf. aussi, sans doute, *rosina*, plante inconnue, Vég. 3, 13, 4. Au grec, le latin a emprunté *rhododendron*, déformé tardivement en *lorandrum*, Isid., Or. 17, 7, 54; cf. *rodandrum*, *ῥοδοδάκρυ* (Gloss.); v. M. Niedermann, *Contrib. à la crit. et à l'expl. des gl. lat.*, p. 41. M. L. 7290.

Il y a manifestement un rapport avec gr. *ῥόδον* (depuis Homère), *ῥόδός* « buisson de roses », et le mot iranien **urd-* représenté par pers. *gul* et par l'emprunt arm. *vard* qui désignent la même fleur. Une origine indo-européenne est exclue; rien n'indique un emprunt du latin au grec. Emprunt à une civilisation méditerranéenne où la plante aura été cultivée (cf. *tilium*, *uila*, etc.); peut-être sémitique, cf. Mayrhofer, *Symb. Hrosyn*, 74 sqq. Si le mot est passé par l'étrusque, le maintien de *s* ne surprendrait pas; mais le sens des mots étrusques *ruze*, *rusi* est inconnu.

rōstrum : v. *rōdō*.

rota, -ae f. : roue (de char, de potier; roue hydraulique, roue de supplice); poisson de mer indéterminé. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 7387.

Dérivés et composés : *rotō*, -ās : faire tourner (insulté dans la prose classique) et ses dérivés; fr. *rouer* et *roder*? V. B. W. s. u.); M. L. 7388, et **corrotō*, 2258; *rotundus* (et par assimilation *rutundus*, cf. Non. 60, 8; pour la forme, cf. *sequor*, *secundus*); en forme de roue, rond; par suite « bien tourné » (en parlant du discours). Panroman. M. L. 7400 (les formes romanes supposent **retundus*, cf. B. W. *ronā*; M. L. *Einj.*, p. 159); *rotundula* f. « empiâtre » (tardif); *rotunditās*; *rotundō*, -ās : arrondir (**rotundāre* dans les langues romanes, B. W. *rogner*, M. L. 7399) et *corrotundō* : façonner en arrondissant; *rotula* (et *rotulus* m. dans Calpurnius, ce dernier seul a passé dans les langues romanes, fr. *rotle*, B. W. s. u.; M. L. 7397) : petite roue. De là, en latin vulgaire, **rotulāre*, M. L. 7396, et **corrotulāre*, M. L. 2260 (brette, *cheyllis*); *rotella* (Aug., Gl.), M. L. 7389, B. W. *rouelle*; britt. *rodell*. Autres dérivés tardifs : *rotābilis*, -bundus; *rotālis*, -rium, -tim, -bula (= *τροχωντήρ*).

A basse époque apparaît le composé *birotus* (Cod. Theod., Non.), souvent substantivé sous la forme *birotum* n. ou *birola* f. : voiture à deux roues, d'où *birotium* (attesté dans les gloses sous la forme *birodium*, CGL IV 488, 54 et Not. Tir. 112, 63), M. L. 1114, 1115 (qui note *ī*, malgré *birotis*).

Les formes dérivées des langues romanes supposent également **rōtus*, **rōtēlare*, **rōtētius*, **rōtētulare* (B. W. *éailler*), **corrotāre*, **corrotēolare*, **corrotūtulare*; cf. M. L. s. u.

La notion de « roue » s'exprime par des substantifs appartenant à des racines signifiant « circuler, courir »; c'est ainsi que le grec a *τροχός* en face de *τρέξω* (cf. *currus* et *currō*). Il y a, pour « roue », deux groupes de

formes en indo-européen, l'un de **k₁el* « circuler » (v. lat. *colō*), d'où l'on a v. pruss. *kēlan* (et sl. *kolo*), v. isl. *huel* à côté de skr. *cakrāḥ*, gr. *κῶλος*, etc., l'autre de la racine de lit. *ritū*, *risti* « rouler » et de v. irl. *reithid* « il court », *ráith* « il a couru » (v. irl. *furdaith* « il a secouru » = m. gall. *gwarawt*), *roithes* (causatif) « qui pousse ». En indo-iranien, où la notion de « roue » est exprimée par la racine **k₁el*-, le substantif thématique skr. *rāthah* = av. *raθō* désigne le char ; et le figure dans le composé qui désigne le « guerrier » : skr. *raihēthādh* = av. *raθēsthā* (littéralement « qui se tient sur un char de guerre ») et ceci contre l'importance du mot. Le mot est ignoré du slave, de l'arménien et du grec. Mais, du balte à l'italo-celtique, on le retrouve avec le sens de « roue » : lit. *ratas* « roue, cercle » et pl. *ratāi* « char », v. h. a. *rad* (neutre ; mot propre au groupe allemand ; les autres groupes germaniques ont des formes de la racine **k₁el*-), irl. *roth* (masculin) ; la forme allemande *rad* est neutre comme v. isl. *huel* et v. pruss. *kēlan*, mais a le vocalisme o du thème masculin, attesté par l'irlan-dais). La forme lat. *rota*, du type de *roga*, ne se trouve hors du latin que dans gall. *rhōd*, féminin. Le mot latin d'origine gauloise *petrorritum* « char à quatre roues », ne donne pas le droit de poser un gaul. **ritio*- ; car, dans un emprunt ancien, lat. i à cette place peut reposer sur une voyelle brève quelconque, o ou e, aussi bien que i. On notera les formations du diminutif lat. *rotula*, qui a de l'importance en roman, cf. lit. *ratelis* « petite roue », et du composé, lat. *birotus*, cf. lit. *diviratis* « à deux roues ». — L'adjectif *rotundus* doit être lié à une forme verbale, du type de irl. *reithim*, non conservée à date historique et devrait son o à *rota* ; toutefois, le *retundus* que supposent les formes romanes ne doit pas être ancien et résulte d'une dissimilation secondaire ; cf. *seror* en face de *soror*, etc.]

rotta, -ae f. : sorte de poisson (Polem. Silv.) ; gardon ou rotengle. Différent de *rota* qu'on lit dans Plin. Cel-tique? M. L. 7395.

1° ruber, -bra, -brum : rouge. Ancien, classique. M. L. 7405 a.

2° rubeō, -ēs : être rouge ; *rubeō* et *erubeō*, *erubeō*, *erubescens*, *irubescens* (St., Sol.) : rougir (le premier demeure dans quelques formes romanes, M. L. 7406) ; **rubor**, -ōris m. : rougeur ; en particulier « rouge du visage amené par la honte ou la pudeur » ; puis la « honte » elle-même, M. L. 7413, et tardif : *ruberātus* ; *rubidus* (Suét., Vit. 172, *facies rubida plerumque ex uinulentia* ; cf. Gell. 2, 26, 14) ; *rubeō* f. (tardif) : *rubicundus* (-cōsus, Dynam.) ; -culus, Juv.) ; *rubeus*, qui a supplanté *ruber* dans les langues romanes, B. W. *rouge* ; M. L. 7408 ; *rubia*, -ae f. : garance (Vitr.), M. L. 7409 ; *rubellus*, -a, -um, et *rubellius*, d'où *rubellio* : *ἐρυθρὸν καὶ λεῖον στίχον* [Gloss.] et *rubellio* : poisson indéterminé [rouget?], M. L. 7402 ; *rubellulus*, tous deux d'époque impériale ; *rubell(i)ānus* (Col., -ae uiltēs) ; *rubejaciō* (Ov., Sil.) ; *rū'rans* (poët., tardif). Les langues romanes supposent encore des adjectifs *rubens* (cf. v. fr. *rovent*), **rubeolus*, **rubicinus*, **rubiculus* (fr. *rouille*), **rubicinus*, qui étaient surtout usités dans la langue des éleveurs, cf. M. L. s. u. ; *rubiō*, -ās (tardif). La même racine a fourni aussi des noms propres : *Rubius*, osq. *Rufriis*, pél. *Rufries* ; *Rubrens lacus*, *Rubicō*, etc.

rūbrica, -ae f. (sc. *terra* ; scandé *rūbrica* dans Pl., True. 294, Hor., Perse ; cf. *rūbidus*), proprement féminin substantivé d'un adjectif *rūbricus*, avec même suffixe que dans *pudicus*, *mendiculus* : terre rouge, ocre rouge qui servait notamment à écrire les titres ou articles des lois d'État et peut-être la loi tout entière, tandis que les décisions des tribunaux ou les édits du préteur étaient écrits sur un fond blanc (*album*). *Rūbrica* a désigné par là une rubrique, titre de loi, et ensuite la loi elle-même ; cf. Quint. 12, 3, 11, *se ad album ac rubricas transtulerunt*.

Dérivés : *rūbricius* (Pétr.), d'où *rūbrico*, -ās (Ven. Fort.) ; *rūbricosus* (Caton, etc., langue rustique).

Cf. aussi *rubus* ; *rubēta*. A *ruber* s'apparentent *rōbus*, *Rōbigō*, *rōbur*, *rūfus*, *russus*, et sans doute *rutilus*.

Pour « rouge », l'italique a hérité de deux mots : **rudhro-* et **reudho-*. L'ombrien offre l'un et l'autre avec une même valeur : *aprufrufu*, *purka rufra*, l b 24-27 = *abrofr...* *rofu*, *porca...* *rofa*, VII A 3-6. En latin, *ruber* est le mot romain et *rōbus*, *rūfus* ont des caractères dialectaux, l'un, *ō* pour *ou* et l'autre, *i* inter-vocalique.

Lat. *ruber* répond à gr. *ῥυβρός*, v. sl. *rūdrū* « rouge », v. isl. *rodra* « sang » ; cf. skr. *rudhirāḥ* « rouge », *rudhirām* « sang ».

Les formes du type dialectal *rōbus* et *rūfus* supposent une diphtongue radicale. Le vocalisme des adjectifs étant en e, on attend **reudho-*, que suppose, en effet, v. isl. *riodr*, v. angl. *reod* « rouge » ; mais got. *raups* et serbe *rūd* supposent **roudho-*, qui doit s'expliquer par l'influence de substantifs tels que v. isl. *raðā* « couleur rouge », lit. *rauda* (même sens). Les formes celtiques (irl. *ruadh*, gall. *rhudd*), baltiques (lit. *raidas*, en parlant de chevaux) et italiques ne permettent pas de discerner une origine eu d'une origine ou.

La racine fournit aussi des formes verbales comme gr. *ῥυβέω* et v. isl. *riōða* « rougir ». Le latin n'a que la forme en -ē : *rubere* ; cf. v. h. a. *rotēn* et v. sl. *rūdeti* « devenir rouge ».

Rubus est pareil à lit. *rūdas* « brun rouge ».

Russus diffère de sl. *rusā* « roux » par ceci que l'u slave repose sur un ancien *ou. V. h. a. *rost* « rouille » suppose **rudhs-to-*, et le lituanien a *raūšvas*, *rūšvas* « rougeâtre ».

rubēta, -ae f. : sorte de grenouille venimeuse (Prop., Juv., Plin.). Accolé comme épithète à *rāna* : *rānae rubētae*. Sans doute de *rubus*.

rūbidus, -a, -um (ū attesté par le mètre dans Plt., St. 230, *robiginosam strigilim, ampullam rubidom*, et Cas. 310, *atque ibi torreto me pro pance rubido*) : sens obscur ; les anciens semblent le rapprocher de *ruber* *rubeō*, malgré la quantité de l'u ; cf. P. F. 318, 20, qui cite Plaute. D'autre part, on a vu s. u. *ruber* que *rūbi-dus*, dans Suétone, ne peut avoir d'autre sens que « rouge » ; et Aulu-Gelle 2, 26, 14 définit *rūbidus*... *rufus atrior et nigrore multo inustus*. Y a-t-il eu confusion de deux adjectifs distincts ? Ou faut-il rattacher *rūbidus* à *rōbus*, avec variation dialectale *ō/ū* ? V. *rūbrica*.

rubus, -i m. (fém. dans Prud., Cath. 5, 31) : « ronce » et « mûre sauvage » (*mora*) ; plus rarement « framboisier, framboise ». M. L. 7414. Irl. *rub*.

Dérivés : *rubeus*, -a, -um ; *rubēta*, -ōrum n. pl. (singulier non attesté dans les textes, mais demeure dans les langues romanes, M. L. 7407 : it. *roseto* à côté de lomb. *roveda*) : buissons de ronces (cf. *dāmus*, *dāmētum*).

V. *ruber* et *ruḡēta*.

ruccia : lappa canaria (étrusque? ; v. Ps.-Ap. 31, 28 n.).

ructō, **ructus** : v. **rūgō*.

rūdectus : v. *rūdus*.

rudēns, -entis m. et f. : câble. Les anciens le rattachaient à *rudō* ; cf. Fest. 322, 10, *rudentes, restes nauticae et asini cum uocem mittunt*, sans doute en vertu d'une étymologie populaire qui a pu agir sur le sens du mot (ainsi *rudementum sibilus* chez Pacuvius). Plaute, Ru. 1015, sans *rudement* avec *ū* ; Virgile, au contraire, écrit *stridorque rudementum*, Ae. 1, 87, d'accord avec Lucrèce, Catulle, Ovide (cf. *rūdo*). Sans doute emprunté, comme la plupart des termes nautiques. M. L. 7417 b.

rudis, -e : grossier, brut. Au sens moral, « non dégrossi (opposé à *politus*, cf. Plt., Poe. 189), inexpérimenté, inculte, ignorant, novice ». Souvent joint à un génitif : *rudis rei militaris* (cf. *peritus*). Ancien, usuel et classique. M. L. 7420 et aussi **rudius*, 7421.

Dérivés : *rudiās* (à peine attesté ; un exemple dans Apulée) ; *rudimentum* (non attesté avant l'époque impériale ; a appartenu d'abord à la langue militaire, qui l'a formé de *rudis* d'après *elementum*) « rudiment » ; *rudiārius* : *-i dicuntur qui saga noua polint*, Fest. 322, 8.

Composé : *erudiō*, -is « dégrossir » ; au sens moral, « former, instruire » ; *eruditus*, -itiō, -tor (tardif), -bilis ; et *inēruditus* (depuis Cicéron, d'après *ἀπειρωτος*) ; *inēruditiō* (Vulg., Gloss.).

V. *rūdus*. La graphie *erodiā*, CIL I² 1214, est un faux archaïsme et ne prouve pas l'existence d'un ancien **rod-*.

rudis, -is f. : baguette ; particulièrement « fleuret du gladiateur » ; cf. *prima, secunda, summa rudis*. Ancien (Caton), technique.

Dérivés : *rudicula* : baguette, spatule (cf. **rudica*, M. L. 7419) ; *rudiārius* : gladiateur qui a reçu du préteur une baguette, symbole du congé qui lui était accordé ; cf. Hor., Ep. 1, 2.

Terme technique sans étymologie connue.

rūdō (*rūdō*, Ov., Vg. ; *rūdō* dans Perse 3, 9, forme conservée en provençal ; cf. M. L. 7418, *rūdāre*), -is, -itū (Apul.), -itum, -ere : crier, braire, grogner. Se dit de toute espèce de cris d'animaux, spécialement de l'âne ; s'est ensuite appliqué à l'homme ; cf. Lucil. 261 : *haec inquam, rudet e rostris atque heū'xiliabit*. De là, dans Apulée, *rudor*, *ruditus*.

La variation de quantité de l'u représente une alternance ancienne eu/u ; il s'agit d'un ancien présent athématique de racine dissyllabique : véd. *ruditi* « il gémît », 3^e plur. *rudanti*. Lit. *rūdmi* : « je gémis » pour un ancien **rōuda-* ; vocalisme e dans v. angl. *reotan* « pousser des plaintes ». V. sl. *rydai* « ῥηνεῖν, χλαῖεν » est

un itératif. Le substantif lit. *raudā* (acc. *raūdą*) signifie « plainte, gémissement ». Pour la forme *ruditus*, cf. le type *petō* : *petitus*. V. *rugiō*, *rumor*.

rūdus, -eris n. : gravois, plâtras, décombres ; menus moellons pour paver en blocage ; sorte de marne employée comme engrais (Col. 10, 8, 1). Terme technique. M. L. 7422.

Dérivés : *rūderō*, -ās : couvrir de gravois, faire un lit de blocage (Plin., Vitr.), et *ērūderō* ; *rūderārius* (r. *cribrum*, Apul.) ; *rūderātiō*. Il faut y rattacher l'adjectif *rūdectus* « couvert de gravois, pierreux », qu'em- ploie Caton, Agr. 34, 2 ; 35, 1 ; pour la formation, cf. *dūmectum*.

Ce substantif est un ancien **-d-* (et non **-dh-*), ainsi que l'adjectif *rudis*, qui s'en laisse bien rapprocher par le sens ; noter *aes rude*. Mais ceci ne fournit pour ce groupe aucune étymologie. — Le mot *raudus* (*rōdus*), lui-même peu clair, n'a pu être rapproché que par l'étymologie populaire. Il y a eu tendance à confondre *raudus* et *rūdus*, comme le montre la glose : *rudus* : *βαλός, χῶμα καὶ χαλκός ἀνέργαστος καὶ γῆς σωρός*,

rūfus, -a, -um : « rouge » et « roux ».

Dérivés : *rūfulus* : tirant sur le roux (Plt. et Pline) ; *rūfō*, -ās : rougir, roussir (transitif) ; *rūfescō*, -is (absolu), tous deux dans Plin. Souvent utilisé comme surnom : de là : *Rufuli appellabantur tribuni militum a consule facti, non a populo : de eorum iure quod Rutilius Rufus legem iulerit, Rufuli, ac post Rutuli uocati*, P. F. 317, 8. Le nom du loup-cervier *rūfus* est donné comme gaulois par Plin., N. H. 8, 70.

L'/ intervocalique dénonce le mot comme dialectal ; et, en effet, en latin, le mot est rare, de couleur populaire ou technique, et ne se trouve pas dans la prose classique. N'est conservé que dans un seul dialecte italien ; cf. M. L. 7425. Le nom des *Riuli* sans rapport avec *Rūfili*, est sans doute étrusque ; v. Schulze, *Lat. Eigenn.*, p. 581³.

V. *ruber* et le doublet *rōbus*, aussi dialectal.

rūga, -ae f. (usité surtout au pluriel) : ride(s) ; pli(s) ; *sulcare cutem rugis*, Ov., M. 3, 276. (Ancien (le dénomi- natif *rūgō* est déjà dans Plt.), classique. Les langues romanes attestent aussi le sens de « rue » ; cf. *rua* : *rīma uel similitula* (lire *semitula*), Gloss. et M. L. 7426 ; B. W. s. u. Panroman, sauf roumain.

Dérivés et composés : *rūgō*, -ās [se] rider, faire des plis ; *rūgōsus* « ridé » et « rugueux » ; *rūgātiō* ; *rūgō- sitās* ; *rūginōsus*, tous tardifs ; et sans doute *rūgidus*, cf. CGL s. u. et M. L. 7427 ; *corrūgō*, -ās, M. L. 2260 a, d'où *corrūgis* : ridé, plissé, froncé (se dit d'un vête- ment) ; *erūgō* : enlever les rides (Plin.) ; *irrugō*, M. L. 4547 a.

Cf. aussi M. L. 7430, **rūgula*.

Aucune étymologie claire. Toutefois, à cause de la concordance précise du sens, on hésite à écarter tout à fait lit. *raūkas* « ride », *rūnkū*, *rūkti* « se rider », *rauktiū*, *raukti* « rider », qui indiquerait une forme athématique à k alternant avec g, fait courant.

V. *runcō*.

rugiō, -is, -ire : rugir ; être enroué. Dérivé : *rugitus*, -ās m. : rugissement (et fr. *rut*, v. B. W. s. u.) ; enroué.

ment (= βρωμικός). Attesté surtout à basse époque. La quantité de l'u est mal attestée en latin; l'auteur du Carmen Philomelae le fait bref, mais Quicherat, dans son Thesaurus, note : *de quantitate primae syllabae nihil affirmare ausim*; cf. Niedermann, Mél. de Saussure, p. 46, et les formes romanes supposent *rāgīre*, *rūgīus*, M. L. 7428, 7429. L'hypothèse d'une influence analogique de *mūgīre* (Kunst, Glotta, 1925, 109-112) est inutile. Panroman.

Cf. *rūmor*, *runcō* (et *rūgō*?).

Mots semblables — mais non pas nécessairement apparentés — dans m. irl. *rucht* « cri, hurlement », gr. ῥύχνα « mugissant » (et ῥυρή, etc.) et v. sl. *rūzati* « hennir ». Le grec a aussi βρωχ. Un élément *ru-*, susceptible d'être diversement élargi, a servi à désigner des bruits produits par des animaux. V. le suivant et *rudō*.

**rūgō*, -is, -erē : *roter*. Le verbe simple n'est pas attesté et ne figure que dans le composé *ērūgō*. Celui-ci est lui-même rare, en dehors du participe *eructus* (= *ultrum* « vin aigri », Gell. 11, 7, 3) et de la glose de P. F. 73, 8, *erugere semel factum significat quod eructare saeptius*. De **rūgō* subsiste le substantif verbal *ructus*, -ūs m. « rot », ancien, usuel; panroman (sauf roumain), où il semble avoir été déformé en *ruptus*, qui figure dans la traduction latine d'Oribase, M. L. 7417 et B. W. s. u.; cf. *eruptio* (-*tuō*) dans Thes. V 2, 825, 44 sqq.; v. Ernout, Philologica II, 229 sqq. **Rūgō*, *ērūgō* ont été remplacés par les intensifs *ructō*, -ās (et *ructōr*), M. L. 7416; *ēructō*. De *ructō* : *ructātor*, -itiz, etc., tous d'époque impériale. De *ructus* dérivent *ructuō*, -ās (Solin), *ructuōsus*, et *eructuō* (-*tuor*) depuis l'Italie. La scansion *ēructō* dans Vg., Ae. 3, 632, *immensus, sanien eructans et frusta cruento*, prouve que l'*ē* de *ērūgō* est long et représente le préverbe *ē-* de *ex-*. Il n'a donc rien de commun avec l'*ē* de *ἐρύγμαι*, qui est prothétique. Le composé *exērūgō*, que Vahlen attribue à Ennius, A. 379, est imaginaire; il faut lire, avec anastrophe de la préposition, *contempsit fontes quibus ex erugit aquae uis*, où est à noter l'emploi absolu du verbe au sens de « s'échapper bruyamment » (cf. *rugio*).

La racine indo-européenne signifiant « *roter*, avoir des renvois » fournissait un présent radical athématique que conserve lit. *riāugmi* (de **rēug-*). Mais pareille forme n'a, en général, pas subsisté; elle a été remplacée par des types divers, ainsi lit. *rūgiū*, *rūgti* et *atsirūgti*, *atsirūgti* à côté de *riāugmi*, *riāugēti*, et il y a aussi l'itératif lette *raūgdūš*. Le slave n'a que l'itératif : russe *rygāt*, etc. L'arménien n'a aussi qu'une forme dérivée en *ā* : *orcam* (de **orucam*). Le grec a, comme il arrive souvent, la forme thématique : *ἐρύγμαι*, et aussi *ἐρύγναι*. Le latin a de même *ērūgō* (avec préverbe pour donner à la forme l'aspect « déterminé »). Mais le sens de la racine appelle des formes expressives, d'où la tendance à généraliser *ructēre*. En face de m. h. a. *ite-rücken* « *ruminer* », le vieil anglais a de même la forme expressive *roccetan* (de **rakatjan*). En indo-iranien, on ne signale que le persan *rōy* et, avec préverbe, *ā-rōy*, substantif verbal supposant un verbe non conservé. Le celt. *ruchd* provient sans doute du latin.

V. *rugio*.

ruīna : v. *ruō*.

rullus, -a, -um (Gloss.) : glosé *mendicus*; *rulla* : χωρική, ἀρπόκος. Non attesté dans les textes; sans doute identique au cognomen *Rullus*.

ruma, -ae et *rumis*, -is (cf. Plin., N. H. 15, 77; Fest. 402, 1) f. : mamelle d'un animal, pis. Mot archaïque, déjà désuet au temps de Varron, cf. R. R. II 1, 20; 2, 11, 5. Même double forme que dans *būra* et *būris*; accusatif *rumim* dans Plin. Selon M. Niedermann, *rumis* serait la forme ancienne; *ruma* serait dû à l'influence de *mamma*. La quantité de l'u n'est pas attestée directement dans ce mot; mais la voyelle devait être brève, si l'on en juge d'après le composé dénominal *irrūmō*, -ās « donner à têter, faire sucer » (v. ce mot), dont la scansion est sûre (cf. Catul. 16, 1; 28, 10, etc.), qu'il est impossible de séparer de *ruma*. Mais les Latins ont tendu à rapprocher *ruma* de *rūmen*, ce qui a amené des confusions de sens et de quantité : v. le suivant.

De *ruma* « pis » dérivent le dénominal *rumō*, -ās, conservé seulement dans Festus, P. F. 333, 8 (et 339, 4), où, du reste, il est confondu avec *rūmināre* et donné comme un dérivé de *rūmen*, et ses composés *inrumō* et *subrumō*, -ās, celui-ci employé par Colum. 7, 4, 3; 12, 3, 9, et glosé par Festus 400, 34 sqq., qui l'explique indifféremment par *rumis* et par *rūmen* : *subrumari dicuntur haedi cum ad mammam admoventur, quia ea «rum» is uocabatur, uel quia «a» rumine trahunt lacte sugentes*. — De Festus provient la glose *rumat* : ἐρύσσειν. *A subrumō* correspond un adjectif *subrumus* (*subrimus*) dans F. 332, 12 « encore à la mamelle » : *subrumi agni*, Varr., R. R. 2, 11, 5 et 2, 11, 20.

rumigō, -ās (tardif; Apul. 4, 22; Gargil. Mart., Cur. boum. 15) : se rattache mieux par la forme à *rumis* qu'à *rūmen*. Dans Apulée, du reste : *tunc uentri iam profundo seruienti iam ferme tertium qualum rumigabam*, le sens de « *ruminer* » ne convient guère; M. Vallette traduit « j'expédiais déjà une troisième corbeille », c'est-à-dire « j'avalais ». Cf., toutefois, v. fr. *runger*, *ronger*, terme de vénerie; v. B. W. sous *ronger*.

rūmen, -inis n. (et *rūma*, -ae f., ex coniect. dans Arn. 7, 24 et 25; et dans Serv., Aen. 6, 54, par suite de la confusion qui s'est produite entre *ruma* et *rūmen*) : premier estomac des ruminants, gossier, panse : *rumen est pars colli, qua esca deuoratur, unde rumare dicebatur quod nunc ruminare*, F. 332, 15 et P. F. 333, 8; Non. 18, 11 : *rumen dicitur locus in uentre quo cibis sumitur et unde redditur : unde et ruminare dicitur*. Pomponius Probstulo (152) : *Ego rumorem parui facio, dum sit rumen qui impleam*. Mot rare, qui n'est guère attesté que dans les gloses.

Dérivés : *rūminor*, -āris et *rūminō* (époque impériale) : *ruminer*; et par suite « répéter, remâcher » (au sens figuré) : *rūminātiō*, -iōr (tardif); *rūminālis* (Cotruceanus ap. Plin. 8, 206 : *-es hostiae, qui semble en faire un dérivé de rumis*).

Les Latins ont rattaché pour le sens à *rumis* : *Rūminus*, épithète de Jupiter nourricier (Aug. Clu. D. 7, 11); *Rūmina* : déesse de l'allaitement, cf. Varr. ap. Non. 167, 24 sqq.; *Rūminālis ficus* : le figuier sous lequel Rémus et Romulus passaient pour avoir été allaités par la louve, cf. Varr. ap. F. 332, 8; qu'Ovide, F. 2,

412, *metri causā*, appelle *Rūmina ficus*, en opposition à *Rōmula ficus*!

La confusion qui s'est produite en latin entre *rumis* et *rūmen* a son écho dans les langues romanes, où sont demeurés avec le sens de « *ruminer* » : *rūmāre* (rare, dans quelques dialectes italiens), M. L. 7437; *rūmīgāre*, panroman, M. L. 7440; *rūmināre*, assez bien représenté, lui aussi, M. L. 7440 a. Il n'y a aucun représentant ni de *rumis*, ni de *rūmen*, remplacés par d'autres mots : *mamma*, *manilla*, *pectus*, *panter*, qui ont donné en français : *maman*, *manille*, *pis*, *panse*. Sur la spécialisation de *pis* « mamelle », v. M. L. 6335 et B. W. s. u.

On ne peut déterminer ni si *rumis* et *rūmen* appartiennent à un même groupe original, ni de quoi ce groupe se laisserait rapprocher; supposer un élément commun **rū-* (avec une alternance brève/longue, comme dans *sūs*) ne mène à aucun rapprochement précis (*rūgō* n'irait qu'avec *rūmen*); et les sens initiaux de ces deux mots sont très différents. La variation *rumis/ruma* semble indiquer un mot dialectal.

rumex, -icis c. (*rumica*, tardif; cf. *felica*) : 1° oseille ou patience (ἀράβων τοῦ λάχανου); 2° *genus teli simile spari Gallici*, P. F. 331, 1, ainsi nommé par la ressemblance de son fer avec la feuille de l'oseille (rare dans ce sens : Lucil., Gell.).

Diminutif : *rumicula* : rubarbe de montagne, patience des Alpes (Diosc.; var. *rumicaster*, *rumigastrum*). *Rumex* a dû désigner aussi la ronce, comme on le voit par les gloses du type *rubo* id est *rumica* et par les dérivés romans; v. B. W. *ronce*, et M. L. 7439, 2.

Sans étymologie; mais forme en -ex, comme dans beaucoup de noms de plantes.

rumica : κόκκυξ (Gloss.). Inexpliqué.

rūmor, -ōris m. : bruit, rumeur publique. S'emploie au singulier comme au pluriel. Ancien, classique, usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 7441. — Mot isolé; les rares dérivés ou composés sont archaïques et de création artificielle et n'ont pas survécu. L'abrégé de Festus, P. F. 9, 7, a conservé *adrumauit, rumorem fecit... quod uerbum quidam a rumine, i. e. parte gutturis putant deduci*. Le composé suppose un simple **rūmō* fait sur *rūmor*, d'après *clāmō*, *clāmcr*, dont le fréquentatif *rūmiō* est attesté également par P. F. 333, 2 : *rumitant, rumigerantur*, Naeuius (B. P. 70) : « simul aliis aliunde rumitant inter sese ». On cite encore : *rūmuscūl*, -ōrum (Cic., Clu. 105), qui semble supposer un doublet neutre **rāmōs*, à moins que ce ne soit une création analogique d'après *arbōs* (-or), *arbuscula*; *rūmiferō* (Plt., Amp. 688, avec haplogie, d'après *uōciferō[r]*); *rūmificō*; *rūmigerō* (Plt.), d'où *rūmigerālis* (glosé *βουλήτης*), -geratiō.

Seul représentant clair en latin de la racine attestée par skr. *rūti* (3° plur. *rūdanti*) et, avec passage au type thématique, *rūdātī* « il crie » (aussi *ravati*), v. sl. *rovy*, *rjuti* « crier » (avec des arrangements, revu d'une part, ruit de l'autre). Le grec a δ-ρῶμαι « il hurle », où ω- n'est pas clair. — Le groupe de **reu-* apparaît avec des élargissements divers; v. lat. *rugio*.

rumpia, -ae f. : épée, sabre. Emprunt ancien et fait par voie orale au gr. *ρῶμπαλα*, déjà dans Ennius, A. 390 V². Cf. Aulu-Gelle, qui donne ce mot comme thrace (10, 25, 2); T.-L. 21, 39, 11.

rumpō, -is, *rūpi* (sur un futur archaïque *rupsit*, v. Festus, cité s. u. *tāliō*, et *dérumpō*), *ruptum*, *rumpere* : briser avec force, rompre (souvent avec une idée accessoire d'arrachement, d'éclatement : *r. infatatas uesiculas*, Cic., Diu. 2, 14, 33; *r. pectora fremitu*, Lucr. 3, 297, d'où *sē rumpere* ou *rumpi*). Usité de tout temps. Le simple n'est attesté qu'au sens transitif; mais il a dû s'employer au sens absolu, comme les composés *ērumpō* « s'élancer hors (en brisant les obstacles), faire une sortie, une trouée »; *irrumpō*, *prorumpō*. *Rumpō* s'emploie au sens physique comme au sens moral : *r. membrum* comme *r. foedera*, *fidem*, *silentium*, etc. *Rumpere uiam* « forcer le passage, se frayer une route », d'où *rūpta* [uia], qui est à l'origine du fr. *route*, M. L. 7452, et irl. *rōt*; cf. le sens de *rūptor*, *rūptūra* pris dans les dialectes romans où le mot est représenté, M. L. 7454, 7455, et les confusions entre *ruptus* et *ractus*. *Rūmpō* est panroman, M. L. 7442; mais il a subi la concurrence des prototypes de « casser » ou « briser ».

Formes sans infixe nasal : 1° *rūpes*, -is f. (*rūpa* dans Apul.) : roche; *rupes deruptaque saxa*, Lucr. 6, 539; préciépice (cf. Hor., Ep. 1, 20, 15; 2, 2, 135), M. L. 7451. De là *rūpicapra* f. « chèvre de rocher, chamois »; **disrūpāre*, M. L. 2687.

rupez, -icis m. : bloc de pierre; d'où « balourd, lourdaud »; *rūpicō*, -ōnis (Apul.); *rupina* : rocher (Apul.).

Cf. aussi *rupitiae*, conservé dans Fest. 320, 23 : *rupitias... XII (8, 2) significat dānum dederit; praerupitium* (Apul., Tert., Serv.) n. : escarpement.

rumentum : *abruptio*. Terme de la langue augurale d'après Fest. 332, 17.

2° Dérivés en *rupt-* :

rūptiō (Dig., Mul. Chir.) f. : effraction, rupture; *rūptor* (époque impériale), M. L. 7454; *rūptūra* (tardif et rare; Gell., Vég.), M. L. 7455, fr. *roture*, v. B. W. s. u.; **rūptiāre*, M. L. 7453.

irruptus (Hor., Od. 1, 13, 18) = ἀρρεπτος et *inabruptus* (Stace).

Composés de *rumpō* : *abruptō* : détacher en brisant, déchirer (sens physique et moral); rompre brusquement (a. *sermōnem*), interrompre; *abruptus*, -a, -um; *abruptiō* (Cic.).

Corruptō : a dû signifier d'abord « faire crever ». S'est étendu ensuite à tout ce qui est susceptible de se gâter ou de se corrompre, sans que l'idée de « briser, rompre » ait été envisagée, cf. Cés., B. G. 7, 55, 8, *relicuum (frumentum) flumine atque incendio corrupterunt*, et s'est employé aussi au sens moral (cf. *corruptiō*, *corruptor*, *corruptiela*, *in corruptus* (classique) et les formes tardives *in corruptiō*, -iela, -tibilis, -itiuus, -tōrius de la langue de l'Eglise = ἀσθαρος, ἀσθάρια); le sens de « mettre en pièces » étant réservé à *confringō*. Les formes romanes supposent un dérivé **corruptiāre*, M. L. 2261; B. W. sous *courroucer*; cf. M. L. 2262, **corruptum*, d'où irl. *corple*.

**dérumpō* attesté dans le Gloss. de Placide, CGL V 61, 23 : *derungū : dispersū*, mais qu'il faut sans doute lire *dérumpō*.

dérupit : escarpé, à pic, M. L. 2587.

dérumpō : mettre en pièces; écarteler; déchirer (sens physique et moral), M. L. 2649 a.

ērumpō : transitif « faire sortir en éclatant ou en

brisant » (rare); *sē ērumpere* « se précipiter hors de »; usité surtout au sens absolu; dans la langue militaire, « faire une sortie, forcer une ligne »; *ēruptio*; *ēruptō*, -ās (Tert.).

interrumpō « couper en brisant »: *i. pontem, uiam, aciem*; et au figuré *i. sermōnem*; *inrumpō* (ir-) « se précipiter dans, foncer sur, forcer l'entrée de; *prærumpō* « briser, rompre par devant; usité surtout au participe *prærumpens*, synonyme de *abruptus*, *abscissus*; *prōrumpō* « transitif et absolu » [se] pousser avec violence en avant; faire jaillir, jaillir »; *subrumpō* (sur-) « faire tomber en brisant (Arn.)

Le présent à nasale infixée *rumpō* est propre au latin, comme beaucoup d'autres de ce type. Mais la racine est ancienne; l'alternance *p/b*, attestée par la coexistence en germanique de *v. isl. rjúfa*, *v. angl. réojan* « briser, déchirer » (et got. *bīraubon* « dépoillier, piller ») et de got. *raupjan* « rûlen », *v. h. a. rufen* « arracher »; du reste, le sanskrit a le présent dérivé *rūpyati* « il a des tiraillements (dans le corps) »; à cause de *i*, le rapprochement avec skr. *lumpati* « il brise » est dans des conditions particulières. Enfin, M. Rozwadowski a signalé pol. *rupić* « tirer, ruper », *rypać* « briser », serbe *rūpa* « trou ».

rumpus, -I m. : sarment entrelacé dans les branches de plusieurs arbres (cf. *trādux*), généralement dans l'*Opulus*. Seul exemple dans Varr., R. R. 1, 8, 4 : *quantum est pedamentum natium eius generis, ubi ex arboribus in arboribus traductis uitiibus uinea fit, quos traduces quidam rumpus appellant*. Conservé dans quelques dialectes italiens. M. L. 7443, *rāmpus*. De là : *rumpōtinus*, -a, -um : qui sert à enlancer la vigne; *rumpōtinus* f. : viorne obier, ou toute espèce d'arbre support, v. André, *Lex.*; *rumpōtinum* : lieu planté de hautains. Terme technique de la culture de la vigne sans doute emprunté au gaulois; cf. Colum. V 7, 1, *est et alterum genus arbuti gallici quod uocatur rumpōtinum*. — L'*Opulus* auquel s'entrelace le *rumpus* est sans doute celtique.

La formation de *rumpōtinus* paraît celtique (v. Marstrand, *Une correspondance germano-celtique*, p. 16-18, dans les *Videnskabselskabet skrifter*, II, n° 8, de 1924, Oslo, et V. Bertoldi, *Mél. Skriftnen*, p. 295 sqq.). Ceci rend peu vraisemblable l'emprunt à gr. *ῥομπός* (cf. Cuny, *MSL* 19, 210 sq.). Cf., toutefois, Bertoldi, *Quest. di metodo*, 267.

rūna, -ae f. : *genus teli significat. Ennius* (A. 589) : « *runata recedit* », i. e. *proeliata*, P. F. 317, 11. Par suite, « rune », caractère d'écriture runique (Fort., *Carm.* 7, 18, 19). Rare, sans doute emprunté.

runcina, -ae f. : rabot. Emprunt au gr. *ῥοκίνη*, influencé par *runcō*. Les formes romanes remontent à *ruina*, M. L. 7445; B. W. rouanne. Irl. *ruingenn*.

Dérivés : *runcinā*, -ās (ancien, Plt., Varr.); *dērun-cinā* (Plt., Mi. 1142), avec le sens figuré de « escroquer, flouer, rouler »; cf. *deasciāri* (de *ascia* « hache »), Mi. 884.

runcō, -ās, -āuf, -ātum, -āre : sarcler (Cat., Varr.); épiler. M. L. 7444.

Dérivés et composés : *runcō*, -ōnis m. : sarcloir, M. L. 7446; *runca*, -ae (Col.) « *herba quae tollitur*

runcando »; **runcdō* : fusain, M. L. 7443 a?; *runcātiō*, -tor; *Runcina* : déesse du sarclage; *runciliō*; *runculeum* : *ῥεπτανον* (Gloss.); *ēruncō*, -ās, M. L. 2908; *subruncius* (surr-) (Hyg.). Cf. aussi *derunciant*, *depurgant*, P. F. 61, 7.

Runcina et *runcāre* paraissent supposer, comme *unda* et *planta*, un présent à nasale infixée non attesté à l'époque historique. La racine, qui se retrouve peut-être dans *rūga* (avec un *u* allongé) et aussi dans *arrugia* « galerie de mine », *corrugus* « canal de lavage » (si ces deux termes ne sont pas empruntés), serait celle de gr. *ῥόσσω* « je creuse, je fouille » avec hom. *ῥοσφυγής* « enfoui en terre », mais aussi *ῥοφυγῆ* « action de creuser », *ῥοφύς*, *ῥοφυός* « pic de tailleur de pierre ». Le *χ* de gr. *ῥοφυ-* peut représenter -*kh-*, forme populaire de -*k-*. Le lette a *rūkit* « fouiller, remuer (la terre) ».

runcō : v. *roncus*.

ruō, -is, **ruī**, ***rūtūm**, (mais *rulturus*), **ruere** : transitif et absolu « renverser, ruiner »; et « s'écrouler, tomber brusquement sur ». Ancien, classique, usuel. L'emploi transitif du simple apparaît comme un archaïsme qu'on trouve chez les comiques et en poésie; mais les composés ont gardé ce sens : *adruō* : amonceler (de la terre); *dēruō* : faire tomber, précipiter, conservé avec le sens affaibli de « endommager, abîmer » en logodorien, M. L. 2586; *dīruō* : détruire; *ērūō* : tirer de; *obruō* : accabler, écraser, puis « couvrir, cacher », et *ezobruō* « effodir » (rare, tardif); **obruicō*, M. L. 6018; *subruō* : saper, miner; *sēmīrūtus* : à demi ruiné, en face de *irruō* : s'élançer sur; *prōruō* : tomber en avant (qui a aussi le sens transitif de « faire tomber en avant »); *superruō* : se ruier sur. *Ruere* n'est conservé qu'en logodorien, M. L. 7423.

Dérivés : *ruēs* « chute des épis », dans Carm. Fr. Arv., *neue lue rue* = *neue luem, ruem*; *ruina* : chute, et « ruine », d'où le pluriel au sens concret, *ruinae* « ruines », M. L. 7431, britt. *rewin*; *ruinōsus*; les langues romanes ont aussi un représentant de *rūnāre*, M. L. 7432.

rutrum : sorte de pelle ou de bêche, *dictum quod eo harena eruitur*, P. F. 321, 3; M. L. 7473 b.

rutellum : râcloire avec laquelle on fait tomber le grain qui déborde d'une mesure. De *rutrum* (-ter) ou de **rūtulum*, non attesté, mais que supposent certaines formes romanes, cf. M. L. 7474, et dont la forme, *ruculum* des gloses, CGL II 531, 38, n'est peut-être qu'une altération.

ruābulum : pelle à feu, fourgon : *est quo rustici utuntur in prouendo igne, panis coquendi gratia*; Fest. 318, 35. *Rutābulum* et **rutābellum* sont attestés dans les langues romanes; cf. M. L. 7471-7472; B. W. sous *rdble* I.

On rattache d'ordinaire à *ruō* le participe pluriel neutre *rūa* qui figure dans l'expression asyndétique *rūa caesa*; mais la longue de *rūa*, attestée par Varron, L. L. 9, 104, ne se concilie pas avec la brève de *dīrūtus*, *obrūtus*, *ērūtus*, *sēmīrūtus*, attestés par le mètre, et du participe skr. *rūtah* (il n'y a pas d'exemple du participe passé de *ruō*, et le participe futur attesté est *rūtūrus*, non **rūtūrus*, mais le fr. *ruer* semble supposer un fréquentatif **rūtāre*; cf. M. L. 7473; B. W. s. u.). On a

supposé que le mot appartiendrait à une autre racine représentée par *v. sl. ryjō* « je fouille », ce qui conviendrait pour le sens : *rūa caesa* désigne, en effet, les objets extraits du sol (minéraux, pierres, sable, etc.) et les objets coupés sur le sol que le vendeur se réserve; cf. Dig. 19, 1, 17 : *si ruta et caesa excipiantur in uenditione, ea placuit esse ruta, quae eruta sunt, ut harena, creta et similia; caesa ea esse, ut arbores caesas et carbones et his similia*. Mais cette racine n'est pas représentée en latin en dehors de cet exemple douteux et, d'autre part, les anciens ne séparaient pas *rūa* de *ruere*; cf. Fest. 320, 1, qui définit *ruta caesa* : *quae uenditor possessionis sui usus gratia, concidit ruendoque extrahit*. Le parfait *ruī* a été scandé anciennement *rūī*; cf. Varr., l. c. L'étymologie n'éclaire guère. La racine **ru-* « briser » du sanskrit est peu claire, médiocrement établie. Le groupe de *v. sl. rūvō*, *rūuati* « arracher » et de *ryjō*, *ryti* « creuser » a des sens différents, ainsi que lit. *rāju*, *rūti* « arracher (une plante avec une racine) ». Mais, en indo-européen, les formes *i* et *ū* en face de *t* et *ā* ne manquaient pas; M. Vendryes a marqué qu'elles ont souvent un caractère « populaire ». On rapproche aussi gr. *ῥοφυγῶν* « qui fouille la terre » (?).

rūpēs; **rupex**; **rupina** : v. *rumpō*.

rūrsum, **rūrsus**, **rūs(s)us** : v. *re-* et *uertō*.

rūs, **rūris** n. : campagne; par opposition à *domus* « maison » et à *urbs* « ville »; *rūs ire* « aller à la campagne »; localif *rūrī* « à la campagne », auquel tend à se substituer l'ablatif *rūre*. Souvent employé au pluriel *rūra* « les champs, le domaine rural »; cf. gr. *ἄγρος*, *ἄγροι* de même sens. Usité surtout jusqu'au premier siècle de l'Empire. Diminutif savant : *rūsculum* (Gell.).

Le dérivé ancien de *rūs* est *rūsticus* (cf. *domesticus*) « campagnard, rustique » et, par opposition à *urbānus*, « grossier ». *Rūsticus* a fourni des dérivés et des composés *rūsticiās*, *rūsticārī* (classique), *rūsticiātō* (Cic.), -tor, *rūsticānus*, *rūsticulus*, *rūsticellus* (diminutifs familiers), *subrūsticus*, etc. Les dérivés en *rūr-* sont plus récents, sauf *rūrō*, -ās (déjà dans Plt., Cap. 84, *dum ruri rurant homines*, rare; *rūrōr*, Varr. ap. Non. 164, 23) et peut-être *Rūsina* (*Rūrīna*), nom d'une déesse rurale (Aug., *Ciu. D.* 4, 8); *rūrālis*, *rūrātū*, *rūrēstris* (formé comme *terrestris*, *siluestris*, *campestris*), *arrūrabīlīter*, *CIL* IV 4126 (Pompéi), sont de l'époque impériale. Les composés *rūrīcola* (d'où *rūrīcolārīs*, Ven. Fort. = *ἀγροκόλ*), *rūrīgēna* semblent dus à Ovide; *rusticola* est dans Ven. Fort.

Rūsticus seul a passé dans les langues romanes, du reste sous des formes savantes, M. L. 7468, en irl. *rustach* et en germanique : *v. h. a. rustih*; *rūs*, sans doute à cause de son caractère monosyllabique, a été éliminé par un dérivé de *campus*. Du reste, le mot ne s'employait guère, comme *domus*, qu'aux cas ayant une valeur locale; acc. *rūs*, loc. *rūrī*, abl. *rūre*; au pluriel, seule la forme de nom. acc. *rūra* est attestée. Dépourvu, comme *domus*, de sens concret, *rūs* a été éliminé par un mot plus précis.

Les faits latins ne permettent pas de décider si *rūs* repose sur **rewos* (cf. *aes*), et alors on l'identifiera avec *av. rawō* « espace libre » (*rawas-čard-* désigne les animaux non domestiques, particulièrement ceux de la plaine),

ou sur **rūs*, et alors on rapprocherait l'élément radical de got. *rums*, *v. h. a. rūm* « espace libre », etc. En tout cas, les trois mots sont apparentés. Cf. irl. *rōe*, *rōi* « espace découvert, étendue de terre ».

rūsca, -ae f. : écorce. Tardif (vi^e siècle); mot celtique; gall. *rhig*, etc. A donné le fr. *ruche*. V. B. W. s. u.; M. L. 7456.

rūseus (*ruscum*, *rustum* n. ap. F. 322, 20, *rustum ex rubus*; *ū* d'après les langues romanes), -It. : petit-houx, fragon épineux. M. L. 7460, 7469, *rustum*; B. W. *brusque*.

Dérivés : *rūseus* (dans Caton, Or. 7, 8, cité par Fest. 320, 2). Un doublet **rūsteus* est supposé par **rūstem*, auquel remontent certaines formes romanes, M. L. 7467; **rusculus* (-la), M. L. 7459 b.

rūscārius (-ae *falcēs*); *rūscidus* : « *m lignum, foliis spinosum uel humidum*, CGL IV 563, 50, cf. CG em. s. u. *ruscus*; *rūscō*, -ās « émonder ».

Cf. aussi **interrūscum*, M. L. 4497. Les gloses ont de plus une forme *bruscus*, CGL III 571, 44 : *oximyrrae* (= *ὀξυμύρρα*) i. e. *bruscus*. Il semble qu'il y ait eu confusion de *bruscum* (*brustum*), *rūscus* (*rūstum*) et peut-être aussi de **brūcus*, mot gaulois auquel remonte le type fr. « bruyère »; cf. M. L. 7460.

La glose *rusco*, *χολαργος χωφαργος*, est inexplicable.

rūspor, -āris (*rūspō*, Tert.; *ū* d'après le témoignage de l'Italien) : *crebro quaerere*, P. F. 323, 2; fouiller, sonder.

Dérivés et composés : *rūspinat* : *χειροτριβεῖ*; *con-rūspō* (Plt. ap. P. F. 54, 40).

Mot de type populaire, attesté seulement chez Plaute, Accius et repris par Tertullien, Minucius Félix. Conservé dans ital. *ruspare* « gratter la terre » (se dit des poules). Sans étymologie.

rūssus, -a, -um : roux, rouge (Lucr., Catul. et bas-latin). M. L. 7466; néerl. *ross*.

Dérivés : *russeus* (époque impériale) : tirant sur le rouge, M. L. 7465; *rūssulus* : roussâtre; *rūsseolus* (tous deux tardifs), M. L. 7464; *rūssēcō* : roussir (Enn.); *rūssātus* (*auriga*) : cocher de la faction des Rouges.

De **rudh-to-s* ou **rudh-so-s*. V. *ruber*.

rūta, -ae f. (*rūtus* Chir.) : rue, sorte de plante amère : *r. agrestis, hortēnsis, montāna, siluatica*, etc., v. André, *Lex. Panroman* (sauf roumain). M. L. 7470. Germanique : *v. h. a. ruta*, *v. angl. rūde*. Emprunt au gr. *ῥοτή*? Cf. Varr., L. L. 5, 103.

Dérivés : *rūtāceus* (-m *oleum*); *rūtātus*; *rūtula* : petit morceau de rue; *rūtārius* (Inscr.); *rūtūnus* (tardif).

rūta caesa : v. *ruē*.

rutābulum : v. *ruō*.

rutilus, -a, -um : d'un rouge éclatant; cf. Varr., L. L. 7, 83, *aurei ... rutili et inde ... mulieres ualde rufae rutilae dictae*. Ancien (Plt.), usuel.

Dérivés : *rutilius*, fréquent comme cognomen, cf. Fest. 320, 4; *rutilō*, -ās; *rūtīlescō* (Plin.). *Rutili*, étrusque, est à écarter : *v. rūfūs*. Même si, sur le fondement de skr. *arundh* et *arundh*

« rougeâtre », on admet un élément radical de type **eru-*, **ru-*, à côté du groupe bien établi de *ruber*, etc., la forme de *rutilus* ne sera pas éclaircie pour cela ; la structure du mot reste énigmatique.

rutrāmīna n. pl. : « gangue », CIL I^a 5181 (Lex metal. Vipasc.). Mot technique, que l'on dérive de *rutrum*, mais que Niedermann, *Recueil*, p. 173, rattache à *rūdus*, -*eris*.

rutrum : v. *ruō*.

rutuba, -*ae* f. : glossé *perturbatio* par Nonius 167, 9, qui cite un passage, du reste corrompu, de Varron, *Sezagesi* 488 : *ergo tum Romae parce pureque uiuentis | uiuere in patriam; nunc sumus in rutuba*. Se retrouve dans les Glossaires et peut-être dans Symmaque (*rutuba*, Epist. 1, 14, 3?).

Sans rapport visible avec le nom d'une rivière de Ligurie, *Rutuba*, cf. Plin. 3, 48, à moins de supposer quelque plaisanterie sur ce nom. Forme et sens douteux.

sabaia, -*ae* f. : sorte de bière. Mot illyrien, cité par Amm. 26, 8, 2 comme le dérivé *sabaiārius*. Cf. v. h. a. *saf* « Saft », rac. **sab*?

sabanum, -*In* n. : pièce de toile (*linteum uillōsum*) servant à divers usages, torchon, serviette, peignoir. Emprunt tardif (Pallad., Vég.) au gr. *σάβανον*, qui est lui-même d'origine sémitique et signifie « tissu fait à Saban (près de Bagdad) ». Représenté en espagnol et en v. fr. *savene*, cf. M. L. 7478 ; en germanique : got., v. h. a. *saban* et en v. sl. *savan* « linceul ».

sabbatum, -*I* n. (surtout au pl. *sabbata* ; les langues romanes attestent un doublet *sambatum*, cf. M. L. 7479, et v. *sa(m)bucus*, *stra(m)bus*) : le sabbat. Emprunté à l'hébreu *sahabbat* « repos » par l'intermédiaire du gr. *σάββατα* ; apparaît dès l'époque impériale (Ov., Hor., etc.) ; panroman ; irl. *sapat*, britt. *abat* ; germanique : v. h. a. *sambaztac*. Autres emprunts : *sabbatizō*, *sabbatismus*. Avec suffixe latin : *sabbatārius*. V. B. W. *samedi*.

sabīna, -*ae* f. : sabine, plante. Ancien (Cat.), usuel. M. L. 7482 ; v. h. a. *seuina*. Le rapprochement avec *Sabinus* « Sabin » est peut-être une étymologie populaire. Cf. *sabūcus*?

Sabīni, -*ōrum* m. pl. : Sabins, ancien peuple italique dont la réunion aux Latins a contribué à former Rome. Apparenté à *Sabelli* et à *Samnium*, d'où dérivent *Samnis*, -*itis* ; *samniticus*. Semble sans rapport avec *Sabus* (Silius 8, 423), dont l'a fait difficulté. Cf. *Sabius*, *Sabidius*.

La forme indigène était *Safini* : osq. *Safinim* « Samnium » (cf. Solmsen, *Untersuchungen*, p. 202).†

sabūcus : v. *sam-*.

sabulum, -*I* (*sabulō*, -*ōnis* m. ; formes syncopées *sablum*, *sablō* dans Venant. Fort. et dans les gloses) n. : sable ; et spécialement « gros sable, gravier ». Attesté depuis Varron ; technique. V. B. W. s. u.

Dérivés : *sabulōsus* ; *sabulēta*, -*ōrum* : sablières (Plin.) et **sabellum* (M. L. 7481), M. L. 7484, 5, 6. Germanique : b. all. *zavel*.

Il y a un rapport avec d'autres noms du « sable », gr. *ψάμμος* et *ἄμμος*, *ψάμβος* et *ἄμβος* (à côté de *ψαράρος* « fin »?), avec v. isl. *sandr* et v. h. a. *sampi*, et même avec arm. *awaz*. Mais on ne saurait préciser. Mot populaire, dont il n'y a pas lieu de tenter de restituer l'original ; le -*μ*- simple de *ψάμβος*, *ἄμβος* montre que -*μμ*- de *ψάμμος*, *ἄμμος* est expressif ; le -*b*- de *sabulum*, qui peut reposer sur **bh-*, concorde avec le -*w*- de arm. *awaz*.

saburra, -*ae* f. : lest de navire, ballast. Dérivés : *saburrō*, -*ās* ; *saburrālis*, -*ārius*. Ancien (Plt.). M. L. 7487-7488.

S

Terme technique, suspect d'être emprunté, dont l'aspect rappelle celui des noms propres *Mamurra*, *Suburra*.

saccharum, -*I* n. (Plin.) : sorte de sucre, fait de la distillation des pousses de bambou. Transcription du gr. *σάκχαρον*, qui est lui-même emprunté au moyen indien *sakkarā*. Les formes romanes et germaniques remontent à l'arabe *sukkar*. M. L. 8441 a ; B. W. s. u.

saccus, -*I* m. (d'après le témoignage des formes empruntées du celtique et du germanique) : sac (à blé, à argent, etc.) ; *s. uinārius* : sorte de panier ou de crible en osier dans lequel on passait le vin pour le clarifier, d'où *saccō*, -*ās* « filtrer » ; *s. niuārius* : morceau d'étoffe placé au-dessus d'un vase, d'une coupe, etc., sur lequel on disposait de la neige ou de la glace pour rafraîchir le vin ; cf. *cōlum*. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 7489 ; celtique : irl. *sacc*, britt. *sach*, et germanique : got. *sak-kus*, v. h. a. *seckil* « bourse », de *sacculus*, etc.

Dérivés et composés : *sacculus* ; *sac(e)llus* (cf. *offa/ofella*) ; *saccus* et *sacculus* (Vulg.) : fait de toile à sac ; *saccārius* ; *sacculārius* : coupeur de bourse ; *saccellārius* : trésorier ; *saccellō*, -*ās* ; *saccellātio* (Vég.) ; *bisaccium* (Pétr.) ; *bisaccia*, Gloss.) : besace, M. L. 1121 ; *saccipērium* : poche pour le porte-monnaie (Plt.), de *sacco* + un dérivé de *σῆρα* « besace » ; la forme *saccibuccis* (Arn.) : « aux joues gonflées comme un sac », n'est qu'une conjecture de Saumaise. — Les gloses ont aussi *saccia*, et *sacellionēs* « sacculōs ».

Le mot se retrouve en gr. *σάκος*, qui l'a emprunté au sémitique *śaq*, où il désigne une étoffe grossière servant à toute sorte d'usages : « cilice, tapis, couverture » et aussi « sac ». C'est dans ce sens secondaire que le mot a passé en latin ; toutefois, dans le latin biblique, il a aussi le sens du classique *cilicium*. La façon dont ces mots ont été empruntés n'est pas exactement déterminable.

sacellum : v. *sacer*.

sacēna (*scēna*), -*ae* f. : *scena ab aliis a quibusdam sacena appellatur dolabra pontificalis*, Fest. 422, 32 ; et 444, 8, *scenam... utrum securis an dolabra sit ambigitur... Liuius in Lydio* (Com. 2) : « corruit quasi ictus scena, haut multo secus ». Vieux terme du rituel, conservé seulement dans cette glose.

V. *secō*.

sacer, -*cra*, -*erum* (ancien *sakros* attesté dans l'inscription du Forum, CIL I^a 1) ; cf. aussi *sacro-sanctus* (avec *ō*?) ; *sacer* est à *sancio* à peu près comme **iagro-* dans *in-teger* à *tangō*. Pas de comparatif (c'est *sancior* qui en tient lieu) ; superlatif *sacerrimus* (rare, archaïque). À côté d'un thème en -*o/-e*, qui se retrouve en oscomorien : osq. *σακροπο* (qui semble féminin), ombr. *sa-*

kra « sacrās », a existé en thème en -i- *sākri-, bien attesté par osq. sakrim « hostium » (abl. sg. sakrid, abl. pl. sakriss) et ombr. sakre « sacrum » (nom. acc. sg. n.), avec abl. pl. sacris, etc., conservé en latin dans la langue religieuse, notamment dans l'expression *sārem porcum, sācrēs porci* qu'on trouve chez les archaïques, cf. Fest. 420, 26 sqq.; dans Rud. 1208, Plaute a la scansion *sācrēs, sūre*; pour la longue, cf. lat. *ācer, āeris*, en face de gr. *ἀκρος*, et *pacer* (ital.) sous *paco*.

Ce qui est *sacrum* (ou *sacre*) s'oppose à ce qui est *profānum*; ce qui est *sacrum* appartient au monde du « divin », *quicquid quod deorum habetur*, suivant l'expression de Trébatius (chez Macrobe II 3, 2), et diffère essentiellement de ce qui appartient à la vie courante des hommes; on passe du *sacer* au *profānus* par des rites définis, et les deux catégories sont bien tranchées. Le sens de *sacer* diffère de *religiōsus* (distinction artificielle dans Gaius, Inst. 2, 3, *sacrae [res] sunt quae dis superis consecratae sunt; religiosae quae dis manibus relictae sunt*); cf. *Via Sacra, Sacer Oceanus*, etc. La notion de *sacer* ne coïncide pas avec celle de « bon » ou de « mauvais »; c'est une notion à part. *Sacer* désigne celui ou ce qui ne peut être touché sans être souillé, ou sans souiller; de là le double sens de « sacré » ou « maudit » (à peu près). Un coupable que l'on consacre aux dieux infernaux est *sacer* (*sacer esto*; cf. gr. *ἅγιος*), d'où le sens de « criminel » (*auri sacra fames*); cf. aussi *sacer morbus* = *λεπὰ νόσος* (épilepsie), *sacer ignis*; *ōs sacrum* = *ἑλεῖν ὁσίων*. Le n. *sacrum* désigne toute espèce de chose sacrée : *sacrum facere* « accomplir une cérémonie sacrée », d'où *sacrificiūs, -ficiō, -ās* (-ficio et *exsacrificō*, Enn.), *sacrificium* (cf. *λεποφύα*, -φύα), *sacrificulus* (surtout dans l'expression *rex sacrificulus*, où *-ficulus* semble être à *-ficiō* comme *bibulus, legulus* à *bibō, legō*). V. plus loin *sacerdās*, pour une forme plus ancienne du nom d'agent. Au pl. *sacra, -ōrum* « les cérémonies du culte » et le culte lui-même : *s. publica, s. priuata*. Ancien, usuel, non roman, où il a été éliminé par *sanctus*, qu'a répandu l'Eglise. Celtique : l'Irlandais a des mots d'Eglise : *sacraill, sacraibic, sacrifics, sacramint, sacrista*.

Autres dérivés et composés : *sacellum* : diminutif du n. de *sacer*, substantivé dans le sens de « petit sanctuaire », consacré à un dieu, contenant un autel, mais dépourvu de toit, d'après Fest. 422, 15; *sacrārium* : endroit où l'on enferme les *sacra* (comme *armārium/arma*), cf. Dig. 1, 8, 9, « sanctuaria »; *sacrārius* m. : *sacristain*; *sacrānus, -a, -um* : *... Reate orti... dicti sacranī quod uere sacro sint nati*, P. F. 425, 1 (cf. *primānus, primus*); *sacrima* : *... mustum quod Libero sacrificabant*, P. F. 423, 1 (cf. *κἀλλικος* en face de *κἀλός*); *sacrō, -ās* : consacrer (cf. les formes osques du verbe fréquent, e. g. *sakararē* « sacrātūr », avec les dérivés osq. *sakaraklūm* « sacellum » et *peliginim sacraciriz* « *sacrātrix »); d'où le composé d'aspect déterminé *cōnsacrō* (*cōnsacrō*, M. L. 2155; celtique : *irl. cosecraim, britt. cysegru*) et ses dérivés *cōnsacrātiō* et, à basse époque, *cōnsacrā(e)us* : *συμβότης*; *dēsacrō* (*dēsacrō*), époque impériale (contamination de *cōnsacrō* et *dēdicō*); *exsacrō* (et *exsacer*) : exécuter, maudire; *obsacrō* : « *obsacrare est opem a sacris petere* », P. F. 207, 7, « prier au nom des dieux », avec *tmēso ob uōs sacrō*, souvent formulé de la langue familière; employé en incise, avec

valeur affaiblie, cf. Plt., Au. 733 : *quo, obsecro, pacto esse possum*, v. Bryant, Harv. Stud. 9, 123 sqq.; Wackernagel, *Verm. Beitr. z. griech. Sprachk.* 24, d'où *exobsecrō* (Plt.); *resacrō* : *resacrare solvere religione, utique cum reus populum comitis orauerat per deos ut eo periculo liberaretur, iubebat magistratus eum resacrare*. Plautus (Au. 684) : « *resacroque, mater, quod dudum obsacraueram* », P. F. 353, 14; rare et archaïque. Cf. M. L. 7493, *sacrāre*; 7494, *sacrādum*, et 7494 a, **sacrista* (avec suffixe grec).

De *sacrō* dérive, en outre : *sacrāmētum*, terme de droit : « dépôt fait aux dieux d'une certaine somme comme garantie de sa bonne foi ou de la bonté de sa cause dans un procès »; cf. Varr., L. L. 5, 180, *ea pecunia quae in iudicium uenit in litibus, sacramentum a sacro*; qui petebat et qui infitabatur, de aliis rebus uterque quingenos aeris ad pontem (l. pontificem?) deponebat, de aliis rebus item certo (certabant Collart) alio legitimo numero assum (l. actum?) ; qui iudicio uicerat, suum sacramentum e sacro auferbat, uicini ad aerarium redibat. Cf. Festus 468, 16 sqq. Il est probable que ce dépôt s'accompagnait d'une prestation de serment (*iūsiurandum*); de là le sens dérivé qu'a pris le mot; cf. Fest. 466, 2 sqq. : *sacramento dicitur quod iuris iurandi sacratio ne interposita actum (est)*, et P. F. 467, 3. C'est ce sens de « serment » que le mot a pris dans la langue militaire, où il s'employait d'abord dans une acception différente de *iūsiurandum*, le *sacrāmētum* étant personnel et volontaire, le *iūsiurandum* étant collectif et imposé; cf. T.-L. 22, 38, 2-5. Dans la langue de l'Eglise, *sacrāmētum* a désigné tout objet ou tout acte ayant un caractère sacré : mystère, révélation, sacrement, etc. (v. Blaise, s. u.). M. L. 7492; *sacrāmētārium* : sacramentaire. Sur *sacramentum*, v. H. Lévy-Bruhl, REL XXX, 1952, 296 sqq.

sacerdōs, -dōtis c. [le féminin *sacerdōta* est récent, plus récents encore *sacerda*, CIL VIII 3207, 10575, fait peut-être sur *sacerdōs* prononcé *sacerdus*; et *sacerdotissa* (cf. *abbatissa*) : celui qui accomplit les cérémonies sacrées, prêtre en général; cf. Varr., L. L. 5, 83, *sacerdotes uniuersi a sacris dicti*. Passé par l'Eglise en celtique : *irl. sacart, sacerdot*, et en germanique : v. angl. *sacerd*. Dérivés : *sacerdōtium, -dōtialis, -dōtare, sacerdōtula*. De **sakro-dhō-ts*, le second élément appartenant à la racine **dhē-*, v. *faciō* et *-dō*; le vocalisme du timbre o du second terme de composé est ancien. Thème consonantique : le génitif pluriel est *sacerdōtūm*; pour la formation, cf. *locu-plēs, plē-tis*. Vieux composé de type indo-européen, à côté duquel s'est formé en latin même le type récent *sacrificiūs*, voisin de *sacrificiūm*. V. H. Pedersen, MSL 22, 5.

sacrilegus (cf. *legō* et la citation de Non. 332, 23), qui du sens de « voleur d'objets sacrés », *ἱερόσυλος*, a passé au sens plus large de « sacrilège, profanateur »; *sacrilegium* (époque impériale); *sacrifier* (Ov.); *sacricola* (époque impériale) : *victimaire, prêtre*.

sacrōsanctus (δ, Orientus 2, 830; confirmé, selon L. Havet, Man., § 322, par la prose métrique; cf. Cic., Balb. 32, *si quidem sacrosanctum est*; et la « tmēso », *sacroque sanctus* (Plin. 7, 143) : adjectif appartenant à la langue du droit et de la religion, qualifiant une personne ou un objet dont le caractère sacré ou inviolable a été solennellement reconnu; cf. F. 422, 17 : *m dic-*

tum quod iure iurando interposito est institutum, si quis id uiolasset, ut morte poenas penderet, et Rosenberg, Hermes 48, 3. Sans doute juxtaposé formé de *sacrō* (ablatif instrumental de *sacrum*) + *sanctus* (cf. *uērtis-milis*). Les explications par un couple asyndétique *sacro(s) sanctus* dont les éléments se seraient soudés ou par un composé dont le premier élément serait la forme du thème nu *sacro-* semblent contredites par la quantité longue de l'o de *sacrō-* et soulèvent, du reste, d'autres objections. Toutefois, Tertullien recrée *sacer-sanctus*.

sancio, -is, sānxi, (sanciuī, Pomp.), sānetum, (sancitum, Lucr.), -ire : terme de la langue religieuse et politique « rendre sacré ou inviolable » : *s. legem*; par suite « établir solennellement par une loi, etc. » : *s. lege ut, rē*; et enfin « ratifier, sanctionner ». Alors que *sacer* signifie en certains cas « voué aux dieux infernaux, exécutable, etc. », *sancio* a aussi le sens de « proclamer comme exécutable », d'où « interdire soigneusement », puis « punir » : *s. capite, supplicio, execrationibus publicis*. De là : *sānetus* « rendu sacré ou inviolable, sanctionné », cf. Ulp., Dig. 1, 8, 9, où la différence avec *sacer* est bien établie : *proprie dicimus sancta quae neque sacra neque profana sunt, sed sanctione quadam confirmata, ut leges sanctae sunt, quia sanctione quadam sunt subnixae. Quod enim sanctione quadam subnixum est, id sanctum est, etsi deo non sit consecratum* (cette différence de sens entre *sacer* et *sānetus* n'exclut pas la parenté initiale; l'état de *sānetus* est obtenu par un rite de caractère religieux; *sacer* indique un état, *sānetus* le résultat d'un acte); puis *sānetus* a reçu le sens du gr. *ἅγιος*, qui, lui-même, chez les juifs et les chrétiens, a reçu le sens de l'hébreu *qōdās*; du sens de « consacré, établi, consolidé par un rite », on est passé ainsi à un sens essentiellement moral : « vénéré » et « vénérable », « vertueux » et, dans la langue de l'Eglise, « saint ». *Sānetum* n. « sanctuaire » : *s. sānetōrium* (rendant τὸ ἅγιον, τὰ ἅγια τῶν ἁγίων). Mais, dans le latin classique, *sānetus* est encore loin de cette valeur toute morale; chez Cicéron et Virgile, *sānetus* est dans une période de transition.

Dérivés : *sancio* f. : sanction; *sānetor* (Tac.); *sānetiūs* « inviolabilité » et « sainteté »; *sānetiūdō*; *sānetiōnium, -mōnialis*; *sānetuārium* (époque impériale pour *sacrārium*); *sānetescō* (Acc.), et, dans la langue de l'Eglise, *sānetificiūs, -ficiō, -ficiūm, -ficiātio*, etc., calques du gr. *ἁγιαζέω, ἁγιασμός*. Cf. M. L. 7569, *sanctus*; 7567, *sanctificāre*; 7568, *sanctitās* [celtique : *irl. sant, saith*; britt. *sanct, sanctar*, mots savants], tous mots qui ont pénétré dans les langues romanes par l'intermédiaire de l'Eglise.

Pour *Sancus*, v. ce mot.

La forme de *sancio* est pareille à celle de *uincio*; le perfectum *sānxi*, l'adjectif en -io-, *sānetus*, sont du même type que *uinxī, uinctus*. Comme dans lit. *jūngiu* en face de lat. *iungō* (v. ce mot), il y a ici à la fois l'infixe nasal, qui s'est largement développé en latin et en balte, et le suffixe de présent -ye/-i-. L'a de osq. *saahitum* « sanctum » a l'air de supposer un ancien **sankto-* en italique; l'ombrien a, de même, *sahatam* « sanctam ». Les objections de Kretschmer, Glotta, 10, p. 155 sqq., ne prouvent pas contre le rapprochement de *sacer* et de *sancio*, que Kretschmer n'écarte, du reste, pas absolument, et elles aboutissent à priver *sancio* de

toute étymologie. Du reste, de même que l'on a lat. *con-iugāre* en face de *con-iungere*, l'osque a *sakahiter* (pour **sakarahiter*?) « sacrificātūr », à côté de *saahitum*, en face de lat. *sancio*. Un présent à nasale infixée tel que *sancio* indique le passage à un état de choses nouveau. Si, comme il semble, *sacer, sancio* est apparenté à hitt. *saklai-* « coutume, rite », le latin et le hittite auraient en commun une racine servant aux idées religieuses et juridiques du plus ancien vocabulaire indo-européen. En dehors de ce rapprochement, il est impossible de trouver un correspondant précis au groupe italique de lat. *sacer, sancio*. On rapproche v. isl. *sött* « entente, compromis », qui est de sens différent et où le caractère de la consonne finale n'est pas discernable. Ce mot scandinave ne doit pas être séparé du groupe de got. *sakan*, qui s'applique à toute discussion, à toute querelle de caractère verbal et, à en juger par le sens précis de v. isl. *sök*, v. sax. *saka*, v. h. a. *sakka*, etc., se rapporte originellement à une « affaire judiciaire », à un « procès », donc à quelque chose qui se règle au moyen de formules. Un rapprochement avec le groupe de *sacer, sancio* est donc possible. Le fait que le germanique a le représentant k d'un ancien g en face de k italique ne fait pas difficulté : la forme du verbe *sakan* donne lieu de croire qu'il s'agit d'une racine fournissant un présent aoriste radical de type athématique, ce qui rendrait aussi compte de lat. *sancio*; dans ces racines, le l'ottement entre sourde et sonore finale arrive souvent. Dès lors, rien n'empêcherait de rapprocher, d'autre part, le groupe de gr. *ἅγιος* : j'ai un respect religieux pour », présent dérivé dont la forme s'expliquerait bien dans une racine fournissant un ancien présent radical athématique, *ἅγιος* « saint », *ἅγιος* « pur »; le rapprochement de ces mots grecs avec la famille indo-iranienne de skr. *yajati* « il sacrifie » n'est bon ni pour la forme ni pour le sens. Toutefois, les trois groupes de lat. *sancio*, de got. *sakan* et de gr. *ἅγιος* ne comportent pas de concordances de sens ni de formes assez précises pour autoriser une affirmation. Il est curieux qu'aucun mot pour la notion de « sacré » ne soit attesté pour l'indo-européen commun : le vocabulaire proprement religieux varie beaucoup d'une langue indo-européenne à l'autre.

sācōma, -atis n. : contrepoids. Emprunt (Vitr.) à une forme dorienne correspondant à att. *σάκωμα*.

Dérivé : *sācōmārius, -a, -um* (tardif).

sacrima : v. *sacer*.

saeculum (*saeculum*), -ī n. : génération (sens fréquent dans Lucrèce, au pluriel : *saecula hominum, ferārū, animantium*; *mortalia saecula*, etc.), correspondant à gr. *γενεα* et à *gōwon*; cf. avec Hom. η 206, *ἄγρια φύλα γένωντων*, la traduction latine *fera saecula* et les exemples cités par Burger, *Les mots de la famille de φύω en grec ancien*, p. 83 sqq.; durée d'une génération, fixée, entre autres, à cent ans, « siècle », cf. Varr., L. L. 6, 11, *saeculum spatium centum annorum uocatur*, et P. F. 441, 4, *saeculares ludi apud Romanos post centum annos fiebant, quia saeculum annos centum extendi existimabant*; puis « longue période d'une durée indéterminée »; enfin, dans la langue de l'Eglise, « le siècle, le monde », traduction du gr. *αἰών*, qui lui-même s'est chargé du sens d'un mot

hébreu. Ancien, usuel et classique. Remplace en partie *aeuom*, q. u.; les représentants romans du type fr. *siècle* sont des mots savants. M. L. 7495, comme *irl. saigul*. Le dérivé *saeculāris* s'applique aux jeux, s. *ludi*; ce n'est que dans la langue de l'Eglise qu'il a pris le sens de « séculier, profane », d'après *saeculum*.

Sans étymologie hors du celtique : cf. gall. *hoedl*, de **saילו* « durée de la vie, vie », dont le sens concorde avec celui qu'a lat. *saeculum*, notamment chez Lucrèce. Ce rapprochement, limité à deux langues, est peu significatif. Beaucoup de mots à diphtongue en -ae- sont sans étymologie.

saepae adv. : souvent. D'où *persaepae*, *saepenumerō*, forme renforcée; *saepiusculē*, *saepiculē*. Attesté de tout temps, mais concurrencé en latin même par *subinde*; non roman. V. B. W. souvent.

Semble le neutre d'un adjectif **saepis* « *συχός* » dont le comparatif *saepior* et le superlatif *saepissimus* sont cités par Prisc. GLK III 80, 5 et II 90, 15, qui les attribue aux *antiqui* et cite un exemple de Caton auquel on peut ajouter le *copiatis saepissima* de Plt., Persa 633 (leçon de A; *sepiisse B*, *sepiissime CD*). Le sens aurait été d'abord « d'une façon serrée »; cf. ital. *spesso* « souvent », de *spissus*.

On a rapproché *saepēs*. Adverbe expressif dont l'origine n'est pas claire.

saepēs (*saepis*, *saeps*, *sē*); mais les manuscrits en capitale de Virgile ont toujours la diphtongue. -is f. : haie; puis « clôture ». Ancien (*saepis* est dans Enn.).

Dérivés : *saepiō*, -is, -psti, -ptum : entourer d'une haie, enclore; puis « protéger, défendre »; *saepium*; *saepitudo* (tardif); *saepitudo* (archaïque); employé seulement au sens dérivé de « obscur, caché »; *saepimen* (Apl.); *saepimentum* : enclos; *saepitō* (rare, époque impériale); *saepior*, *saepius*, -is (Itin. Alex.); *consaepiō* et *consaepium*; *intersaepiō* = *διασπείνω*; *intersaepium* = *διασπείνω*; *saepicula* f. : petite haie; *praesaepae* (*praesēpe*), -is n. (et *praesēps* f., Plt., Cu. 228) : parc à moutons, étable, écurie; *praesēpium*, -piārium, -piātus (tardifs). Mot de la langue rustique, *saepēs* (*sēps*) est bien représenté dans les langues romanes, cf. M. L. 7496; cf. aussi 7497, *saepium*; 6724, *praesēpe*, et 6724 a, *praesēpium*. Celtique : *irl. praiseach*, britt. *preseb*.

Le rapprochement qui a été proposé avec gr. *αἰμός* « buisson, broussailles », *αἰμασι* « clôture (d'épines ou de pierres sèches) », ne s'étend pas hors du grec et n'explique pas le détail du mot latin. En tout cas, il s'agirait d'un terme technique, comme le montre le vocalisme a.

saeta (*sēta*), -ae (souvent au pl. *saetae*) f. : 1° soies, crins, poil (rude) d'un animal, piquants; par dérivation, « crinière »; 2° objet fabriqué en soie, ligne de pêcheur, brosse, etc. Depuis Plt., Cas. 929. Technique. Panroman, sauf roumain. M. L. 7498. Le français suppose *sēta*, comme le germanique : v. angl. *sēta* « Seide » et l'irl. *sia*; toutefois, dans les manuscrits, la graphie avec *ae* est la plus fréquente, notamment chez Virgile.

Dérivés et composés : *saetōsus* (poétique et époque impériale); *saetiger* (poétique); *saetula*, rare et tardif (Arn.), demeuré en italien, M. L. 7500; *saeticius* (*sē-*) attesté dans les gloses : *cribrum setacium ad pollinem*

(Plac. V 59, 24), et demeuré dans les langues romanes, M. L. 7499 (cf. fr. *sas*), et *saetaciō*, -ās (Orib.); *bisaeta* (*porca*); *equisaetum* (v. *equus*).

Sans étymologie claire. On compare germ. : v. h. a. *seid*, *seita* « corde, lacet », lit. *sētas* « crible (en crins de cheval) », etc.†

saevus (*saevus*), -a, -um : emporté, furieux, féroce; adv. *saeviter* et *saevae*.

Dérivés et composés : *saeviō*, -is (ancien et fréquent, mais semble évité par César, qui n'en a qu'un exemple, et par Cicéron, qui n'emploie que *saevus* et *saevitia*); *saevitia* (usuel et classique); *saevitiōsus* (Gl.); *saevitās* (tardif et rare); *saevitiūdō* (ā. l. Plt.); *saeviticius* (Tér.); *dēsaeviō* (poétique; époque impériale) : 1° être en fureur; 2° cesser d'être en fureur (Luc. 5, 304); *exsaeviō* : cesser d'être en fureur (T.-L. 30, 39, 2); in-, per-, re-saeviō.

Même diphtongue en a et même suffixe que dans beaucoup d'adjectifs désignant un défaut : *aeger*, *laevus*, *saevus*, *caecus*, *claudus*, *valgus*, etc. Le sens premier était peut-être « à l'aspect (au visage) effroyable »; cf. gr. *αλγος*. Ancien (Liv. Andr.), surtout poétique. Non représenté dans les langues romanes.

On a rapproché lett. *siev* « cruel »; quand les adjectifs de ce genre ont un correspondant, ce qui est le cas de *laevus*, *saevus*, *caecus*, l'extension en est faible.

sāga : v. *sāgus*.

sagēna, -ae f. : seine, filet de pêche. Emprunt au gr. *σαγήνη*. M. L. 7505. Celtique : britt. **seulenn*?; et germanique : v. angl. *segne*, fris. *seine*, etc.

Dérivés : *sagēnicum* (Ed. Diocl. 5, 11); *sagēnula* (Gl.).

sagīna, -ae f. : 1° engraissement, s. *anserum*, *galinārum*, etc., et par suite « nourriture, régime » (en particulier des gladiateurs); 2° embonpoint, obésité, graisse; 3° animal engraisé (rare). Ancien (Plt.), usuel.

Les langues romanes supposent un doublet *saginum* (et **sagimen*). M. L. 7506; B. W. *saindour*.

Dérivés : *sagīnō*, -ās; *sagīnātiō*, -tor; *sagīnārium* : endroit pour engraisser.

Aucune étymologie. Terme technique.

sāgiō : v. *sāgus*.

sagitta, -ae f. (i) : 1° flèche; 2° objet en forme de flèche : pointe d'une branche (cf. Isid., Or. 17, 5, 7); lancette; sagittaire (plante); la flèche (constellation). Ancien (Pl., Naev.), usuel. M. L. 7508. Celtique : *irl. saiget*; britt. *saeth*.

Dérivés et composés : *sagittula*, demeuré en italien, M. L. 7510; *sagittarius* *sagittatus* (Plt., Tric. 242), sur lequel a été fait à l'époque impériale *sagiūtō*, -ās, qui a passé dans les langues romanes, M. L. 7509, d'où *sagittator*; *sagittifer*, -potēns (poétique); *sagitticum* : *Iouis barba*, CGL III 576, 50.

Sans doute mot d'emprunt à une langue non indo-européenne; l'arc et la flèche ne sont pas des armes nationales à Rome. La finale -itta paraît étrusque; Plaute scande *sagita*; cf. Havet, *Man. crit. verb.*, § 1142; Lindsay, *Early Lat. Verse*, p. 115.

sagma, -ae f. : bât, selle; chargement suspendu au

bât, (bête de) somme. Emprunt technique et populaire au gr. *σάγμα*, -ατος, (Vég., Vulg., Isid.). Dérivés : *sagmō*, -ās (Gloss.); *sagmat* : *σάσσει θύον*; *sagmīdus* : *σάσσει-μύτος*; *sagmārius* « sommier ». Panroman, sauf roumain; celtique : *irl. suma*, britt. *sam*, et germanique : v. h. a. *soum*, v. angl. *seam*, sous la forme *sauma* (cf. *fleuma*) attestée dans Isid., Or. 20, 16, 5; M. L. 7511, 7512; *Einf.*, p. 170; Sofer, 151; B. W. *somme* I et *sommier*.

sagmen, -inis n. : -a *uocantur uerbenae*, i. e. *herbae purae*, *ae loco sancto arcebantur a consule praetore, legatis proficiscentibus ad foedus faciendum bellumque indicendum; uel a sanciendo*, i. e. *confirmando*, F. 424, 24; cf. Dig. 1, 8, 8. Vieux terme rituel (Naevius); sans doute apparenté à *sacer*, *sancio*; cf. Dumézil, *Jupiter, Mars, Quirinus*, p. 256, n. 2. Cf. *sāmentum*?

sagum, -i n. (*sagus* m., Enn.; certaines formes romanes supposent aussi *saga*, sans doute d'après *toga*, v. B. W. *saie*) : 1° sayon, sorte de manteau en laine grossière, d'origine gauloise, d'après Polybe, cf. Rich., s. u.; particulièrement « manteau de soldat » (opposé à *toga*, vêtement du civil), d'où *saga sūmere*, *pōnere*, *ad saga ire*, *in sagis esse*; 2° couverture, housse. M. L. 7515. Celtique : *irl. saí*, *sachill*. Les autres mots celtiques proviennent peut-être du français par l'anglais; v. J. Loth, s. u. *sae*.

Dérivés : *sagātus*; *sagārius*; *sagulum*, M. L. 7514; *sagulatūs*, -rius.

Cf. lit. *sagis* « manteau de voyage pour femmes », lett. *sagsa*?

sāgus, -a, -um : surtout au fém. subst. *sāga* « sorcière »; *sāgiō*, -is, -ire; peu usités et remplacés par leurs composés plus précis *praesāgus*, *praesāgiō*, -is, d'où *praesāgium*; et à basse époque *praesāgiō*, -ās; *sāgār*, -ācis, ancien (Enn.), fréquent et classique; *sāgāciās*, -ter; et peut-être *sāgāna* « devineresse » qu'y rattache Priscien, GLK II 120, 21, mais qui est attesté seulement comme nom propre et dont l'a fait difficile.

Le sens est défini par Cic., Diu. 1, 34, 65 : *sagire sentire acule est; ex quo sagae anus, quia multa scire uolunt, et sagaces dicti canes. Is igitur qui ante sagit quam oblata res est, dicitur praesagire, i. e. futurum ante sentire. Le sens général est « avoir du flair »; cf. *sagax nasum habet*, Plt., Cu. 110 b; *uolures sagacius odorantur*, Plin. 10, 191, etc. Pour l'alternance, cf. *contāgium* et *itāgar*, *dicere* et *dicax*.*

Praesāga est demeuré en français, où il désigne un oiseau de mauvais présage, l'orfraie, dite aussi *fresaie*. M. L. 6723; B. W. s. u.

La racine **sāg-*, **sag-* a dû fournir un présent radical athématique, à en juger par l'opposition entre lat. *sāgiō* et *irl. saigim* « petō, adeō » (avec subj. *sās-*). Le grec s'est tiré d'affaire en employant le type itératif : dor. *ἀγέωμαι*, att. *ἡγέωμαι* ; je conduis, je dirige en qualité de chef » (aor. *ἡγάξαμην*). On ne peut déterminer si le type germanique de got. *sokja* « je cherche » répond à celui de lat. *sāgiō* ou à celui de gr. *ἡγέωμαι*. Sur hitt. *šakiya* « montrer des signes, présager », *šakiyah* « faire connaître, manifester, prononcer un oracle », v. Benveniste, BSL 33, 141. Cette racine n'est pas attestée en indo-iranien. *Sāgiō* serait un terme de chasse : du

sens de « quêter » appliqué au chien, on serait passé à celui de « avoir du nez ».

salō, -ōnis m. : *poenātor*, *tortor*; cf. Thes. Gloss., s. u.; Isid., Or. 10, 262. Se trouve aussi dans Cassiodore. Mot de basse époque, germanique, latinisé. V. Sofer, 153; M. L. 7507.

sāl, **sālis** m. et n. (abl. *sale* indiquant un thème *sal-*, et non **sali-*; le masculin semble ancien, cf. Non. 223, 11 sq.; le pluriel est toujours masculin : *salēs*; *sāl* neutre (dans Fabius Pictor) est peut-être formé d'après *mel*, auquel il s'oppose; on trouve aussi un doublet *sale* dans Enn., A. 385; Caton, Agr. 162, 1; Varro ap. Non. 223, 17; 162, 1, sans doute formé sur *salis*, d'après *mare*, *maris*) : 1° sel, puis toute substance salée ou amère, d'où **salnitrum*, M. L. 7546; **salpetrae*, 7550; le pluriel *salēs* désigne les grains de sel; en poésie, à l'imitation du gr. *ἅλας* « mer » (rare, Vg. Ae. 3, 385); 2° sel de l'esprit, piquant, etc., cf. Plin. 31, 88 : (*sal*) *adeo necessarium elementum est, ut transierit intellectus ad uoluptates animi quodque. Nam ita sales appellantur, omnisque uitae lepos et summa hilaritas, laborumque regules non alio magis uocabulo constat; sens qu'on retrouve dans *salis* et son contraire *insulsus* « non salé, insipide, fade ». Gr. *ἅλας* a le même emploi dans la *κωμῶν*. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 7521.*

Dérivés : *salārius* : relatif au sel : *Salaria uia Romae est appellata quia per eam Sabini sal a mari deferabant*, P. F. 437, 4; *salārium* : somme donnée aux soldats pour acheter leur sel (cf. *calceārium*, *congiārium*, *uestiārium*), par suite « solde, salaire »; d'où *salāriārius* m. (tardif) *salārie*, mercenaire.

salinus : de sel, salin; subst. *salinum* : salière, et *salinae* f. pl. : saline(s); *salinārius*; *salinātor* (usité comme surnom), cf. M. L. 7535-7538; *saliniensis* (Inscr.) « marchand de sel »; *salillum* n. : petite salière.

Composé : *salifodina* f. (mine de sel » (Vitr.).

salō (*salō*), -is, *salsus*, -ēre et *sal(i)ō*, -is, *sal(i)itus* : *saler*, M. L. 7539 (logoud.); *irl. sailim*? Il y a deux formations différentes : *salō* est issu de **sal-dō*, comme le montre *salsus* de **sal-dō*; *sal(i)ō* est un dénominatif -*ye/o-*; *sal(i)ō* est influencé par *salō*, comme *salō* par *sal(i)ō*. De là *salsus*, *salsa*, M. L. 7550 a, et *subsalsus*, *insulsus*, M. L. 4476; *insulsē*, *insulsiūs*; *salsūra* (*salūra*, que Bücheler veut lire dans Plt., Cu. 22, est invraisemblable), *salsāmentum* (-men, Arn.), *salsāmentārius*; *salsēdō*, *salsitās*, tous deux rares et tardifs; *salsiusculus* (St Aug.); *salsitūdō*, *salsūgō* (et *salsūgōlō*); *Salsulne* (Aque); et aussi *salitūra* (Colum.); *salacacabab*, -ōrum (Apic.; lecture douteuse) : salaisons. Cf. aussi M. L. 7528, **salt-cāre*; **salmūria*, 7545, attesté aussi par le germanique : v. angl. *soelmeurie*; *salsicius* (de *salsus*, comme *empicius* de *emptus*), d'où *salsicia* (*farta*) : britt. *sel-sig* « saucisse ».

L'a de *sāl* s'explique par le caractère monosyllabique de la forme; lat. *sal* (avec ombr. *salu* « salem ») est à rapprocher de gr. *ἅλας*, *ἅλως* (masculin); féminin seulement au sens de « mer »; même a dans v. sl. *solt* (féminin), qui repose sur *sal-*, à en juger par le dérivé *slanā* (de **solnā*) « salé »; l'arménien at « sel » est un thème en -i-; le tocharien B a *sālyi*; il peut y avoir eu un élar-

gisement -i-; car le celtique a une forme élargie : *irl. salann*, et il y a une autre forme élargie dans *got. salt* (neutre) et *arm. alt* (thème en -i- « sel, saline »). Lat. *salio* de **salidō* n'a rien à faire avec un thème nominal en -d-; -de/o- y est le suffixe de présent connu par *tendō*, *ciadō*, *fallō*, etc. Vocalisme radical a qui n'a rien de surprenant dans ce terme technique.

salamandra, -ae f. : salamandre. Emprunt (Celse, Plin., Pét.) au gr. *σαλαμάνδρα*, déformé dans la langue populaire; cf. M. L. 7525.

salapitta, -ae f. : chiquenaude (Arn., Ital. Ioh. 18, 22, et Gloss.). Conservé dans un parler italien. M. L. 7526. De gr. *σαλπικ(γ)της*, avec épenthèse osque?

salapūtium, -i n. (*salaputtium*) : nain, nabot (?). Mot familial (Catul. 53, 5), de formation et de sens obscurs. On a un cognomen *Salaputis*, CIL VIII 10570.

salar, -aris m. : sorte de truite, ou jeune saumon (Aus., Sid.). Cf. *salmō*.

salāriāna, -ae f. : sorte de châtaigne (Pline). De *salārius*?

salebra : v. *salio*.

salgama, -ōrum n. pl. : conserves (faites dans le sel = *ἀλας*), Col. Le singulier *salgamum* est plus récent.

Dérivés : *salgamārius* et sans doute *salmacidus*, glossé *ἀλαμρός*; **salmūria* « saumure ». M. L. 7543, 7545.

Sans étymologie.

salicastrum : v. *salix*.

Salit, -ōrum m. pl. : Saliens, collège de prêtres sacrés au service de Mars par Numa. Leur nom est rattaché à *salio* par tous les anciens, cf. Varr., L. 5, 85, *Salii ab saliendo, quod facere in comitis in sacris iuvenis et solent et debent*, et les références de Goetz-Schoell, ad loc., et le composé *praesul* semble désigner à l'origine le chef des Saliens; cf., toutefois, F. 438, 27, *salios a saliendo et saltando dictos esse quatuorvis dubitari non debeat*, tamen *Polemon ait Arcada quendam fuisse, nomine Salium, quem Aeneas a Mantinea in Italiam deduxerit, qui iuvenes Italicos ἐνόβλιον saltationem docuerit*.

Dérivés : *Saliāris*, -e; *saliares cenae, epulae*, expressions dont dérive le sens de « somptueux, magnifique »; cf. Fest. 439, 7 sqq.; *Saliāus*, -ūs.

La forme *Salisubsili* (-lis?) , génitif d'un nom de divinité (?), Catul. 17, 6, est obscure : de *salio* + *subsilio*?

salio, -is, **salui** (et *salui*, *salii*, époque impériale), **saltum**, **salire** : sauter, bondir; cf. Plin. 10, 111, *ambulant aliquae [aves] ut cornices; saliant aliae ut passeret, merulae; jaillir (dē aquā), palpiter (dē corde); salillir* (transitif dans la langue des éleveurs); d'où *salāx* « lubrique » et « aphrodisiaque ». Usité de tout temps. Panroman. M. L. 7540; B. W. *saillir*. Irl. *salach* « salāx ».

Dérivés : *salāx* (cf. plus haut); *salāciās*; *Salācia*, nom d'une déesse marine, opposée à *Malacia* (v. *salum*); *salēbra*, -ae : aspérités du sol, ornière, cahot, M. L. 7527; cf. *latebra, scatebra*; *salebrōsus* et *salebrātus, salebrūtas* (tardifs).

salvus, -ūs m. : saut, bond, puis « passage étroit, pas » (cf. Pas de Calais, Pas des Thermopyles), « dé-

filé » (sensu obscuro, dans Plt., Cas. 922 et Cu. 56); et, comme ces endroits sont souvent couverts de bois ou de pâturages, « pâturage, herbage », et même « mesure de terre de 4 centuries » (Varr., R. R. 1, 10). Dérivés : *saluārius, saluātum, saluēnsis, saluēsus*. Cf. *saltus*, M. L. 7553, 7554, et *saluātus*, 7552; *salior* (et *salitor*), *saliō* (Vég.). Celtique : *irl. salt*.

Salio a fourni de nombreux composés en -*siliō* dans lesquels le préverbe précise seulement l'idée verbale : *ab-, ad-, circum-, dē-, dis-, ex-, in-, prae-, prō-, re-, sub-, trans-siliō*. Il faut noter seulement que *insultus* apparaît dans la langue de l'Eglise avec le sens de « insulte », sans doute sous l'influence de *insultāre*, qui est employé au sens moral déjà par Cicéron. Cf. aussi **assalire*, **assaltus*, M. L. 713, 714. Pour *praesul*, v. ce mot.

De *salio* existe un itératif-intensif ancien et usuel : *salto*, -ās (*saliō*, Varr.), qui tend à se substituer à *salire* (comme *cantāre* à *canere*) dans le sens de « sauter », bien représenté dans les langues romanes, M. L. 7551, et en germanique : v. h. a. **salzōn*, v. angl. *sealtian*. Du sens ancien de « sauter à plusieurs reprises » est dérivé le sens technique de « danser »; de là : *salātor*, -trix, -tiō, -tiuncula, -tōrius, -tus, -ūs, *salitābundus*, qui tous se rapportent à l'idée de « danser ». Comme *salio*, l'itératif *saliō* a de nombreux composés qui sont en -*sultō* : *ad-(as)-, dis-, ex-, in-, per-, prae-, re-, sub-(us)-, trans-sultō*. *Exsultō* et *insultō* ont souvent le sens moral qu'on leur a calqués du français savant *exulter* et *insulter*. Forme récente sans apophonie : *dēsultō*. Dérivé secondaire : *saliō* (Hist. Aug.).

Le présent *salio* n'a d'autre correspondant exact que gr. *ἀλλομαι*, qui a le même sens. Pas plus en grec qu'en latin, il n'y a trace d'un aoriste en -s-. La langue homérique a conservé un aoriste radical *ἔλτο*, *ἔλμενος*.

salis(s)atiō, -ōnis f. (Marc. Emp. et Gloss.) : palpitation, s. cordis, gl. *παλμός*. Du gr. *σαλίσσω*, cf. *comis-satiō* et *κομίζω*; rattaché par étymologie populaire à *salio*, cf. Isid., Or. 18, 26, *salisatores uocati sunt, quia dum eis membrorum quaecumque partes salierint, aliquid sibi exinde prosperum seu triste significari praedicunt*.

salua, -ae f. (pl. *saluiae*, ap. Lucr. 4, 1108) : 1° saline, bave. Se dit aussi de toute espèce de sécrétion visqueuse; 2° saveur (qui excite la salive); saline en tant que marque de désir ou d'appétit. Ancien (Lucr., Catull.); panroman (sauf roumain). M. L. 7541.

Dérivés : *saluārius* (Plin.); *saluārium* « mors »; *saluōsus*; *saluō*, -ās; *saluūtum*; *saluātio*, tous d'époque impériale.

Même formation que *gingiua*. Sans étymologie claire. Irl. *saile* peut être emprunté.

saluinea, -ae f. : valériane ou nard celtique (depuis Vg. et Plin.); dim. *salinucula*. Celtique ou ligure?

salix, -icis f. : saule. Ancien; panroman. M. L. 7542; v. B. W. s. u. Cf., pour la formation, *larix*.

Dérivés : *salicāstrum* n. : douce-amère qui croît parmi les saules, dite aussi *labrusca*, Plin. 23, 20, M. L. 7531, et *irl. seilcastar*; *salignus* ou *saligneus* : de saule; *salictum* : saussaie, et *salicetum*, M. L. 7532-7534, gall. *sailechoit*; *salictārius*. Certaines

formes romanes supposent **salicārius* et **saliceus*; cf. M. L. 7530-7533.

Salix a un correspondant dans *irl. sail* « saule » (gén. *sailech*). Dans v. h. a. *salaha*, v. angl. *sealh* « saule », la formation est différente (de **salhōn*). Si l'on rapproche la forme que donne Théophraste, *ἐλκx*, pour le nom de « saule » en Arcadie, il faut admettre que la forme latine reposerait sur **solik* (mais alors on attendrait plutôt **siliiz*) et la forme germanique sur **solk*.

salmacidus : v. *salgama*.

salmō, -ōnis m. : saumon (Plin., Aus.). M. L. 7544. Mot gaulois. Cf. *Salmōna* « Salm », affluent de la Moselle, et *salar*. Passé en germanique : v. h. a. *salmō*.

salpa, -ae f. : saupe, poisson de mer (Ov., Plin.). Emprunt au gr. *σάλπη*. M. L. 7549.

salpūga (-punga), -ae f. : sorte de fourmi ou d'araignée venimeuse. Mot (espagnol d'après Plin. 29, 92?) déformé par l'étymologie populaire en *solipuga*, *solipuga*, *solifuga*; cf. P. F. 389, 4, *solipugna*, genus *bestiolae maleficae, quod acris concitatusque fit ardore solis, unde etiam nomen trahit*. V. Sofer, p. 58, et Alessio, R. di Filol., 1938, p. 152, qui suppose un emprunt à un gr. **σαλπιγγογος* (μύμηξ)? Sans étymologie.

saltem : particule invariable signifiant « du moins, au moins » et marquant une restriction, généralement après une proposition concessive commençant par *si*, tout au moins à l'époque archaïque, e. g. *si illud non licet, saltem hoc licebit*, Tér., Eu. 639-640. Toutefois, l'opposition peut n'être pas exprimée; cf. Cic., Fam. 12, 23, 3, *antea quam sperare saltem licebat; nunc etiam id ereptum est*; entendez « il nous était permis au moins d'espérer (à défaut d'autre chose : *si nil aliud*) ». De cet emploi découle celui qu'on fait de *saltem* à l'époque impériale, où on le joint à *nōn*, neque avec un sens équivalent à celui de *ne... quidem*; cf. T.-L. 5, 38, 1, *ibi tribuni militum non praemunito uallo... non deorum saltem si non hominum memores, nec auspicato... instruunt aciem*. Ancien, usuel et classique. Ne semble plus attesté après Apulée; non roman.

Étymologie inconnue; la finale rappelle celle de *autem, quidem*, etc. De **si* (il) (il)tem?

salvus, -ūs m. : v. *salio*.

saluber, -bris : v. *saluus*.

salua, -ae f. : sauge (Plin.). Panroman. M. L. 7558. Germanique : v. h. a. *salbeia*. Sans doute de *saluus*, à cause de ses propriétés bienfaisantes. Le sens de « sauge » est secondaire. A l'origine, semble avoir désigné une autre plante; cf. Plin. 22, 147 et 26, 31.

salum, -i n. (et *salus* dans Enn., e. g. Sc. 195, *undantem salum*; le changement de genre est dû sans doute à l'influence de *mare*, cf. *sale*) : mer libre, mouillage devant le port; cf. T.-L. 37, 10, *ante portum in salo*; 37, 13, 18, *pars in salo ad ostium portus in ancoris stetit*; Cic., Verr. II 5, 35, 98, *quadriremque fluctuantem in salo reliquerat*. Peut-être emprunt au gr. *σάλας*, quoique le sens de « mouillage » ne soit pas attesté avant Poëlye et puisse provenir du latin. Sur le mot « préi-e » *sala*, v. Battisti, St. Etruschi, XVI, 342 sqq.

salor, -ōris m. : couleur de la mer (Mart. Cap.)? Forme unique et peu sûre.

Les Latins y rattachent aussi *Salācia*, nom d'une déesse marine (qui s'oppose à *malacia*) et femme de Neptune; cf. Varr., L. 5, 85, *Salacia Neptuni ab salo*, avec les références de Goetz-Schoell, ad loc., et l'étymologie de Fest. 436, 14, *Salacia... quod salum ciet*. Sans doute étymologie populaire; *salācia* semble inséparable de *salāx*.

Pour *insula*, v. ce mot.

salūs, -tis f. : v. le suivant.

saluus (*saluos*), -a, -um : entier, intact; cf. Plt., Au. 207, *di me seruans, salua res est : saluom est si quid non perit*, et les expressions du type *saluū lēge, saluū iūre, saluus auspiciis*; par suite « sauf, sain et sauf, en bon état » (souvent joint à *sānus* dans le couple allitérant *sānus saluus*); usité dans la formule de politesse *saluus sis*. Dans la langue de l'Eglise a pris le sens moral de « sauvé du méchant ou du mal par le Sauveur ». Usité de tout temps. Panroman (sauf roumain). M. L. 7559. Adverbe *saluē*, usité surtout dans la langue de la comédie : *salin saluē?* Formule archaïque reprise par Apulée, e. g. Met. 1, 26. Le substantif correspondant à *saluus* est :

salūs, -ūtis f. (thème consonantique, abl. *salūte*) : état de celui ou de ce qui est *saluus*, bon état, salut, sauvegarde, conservation; souvent joint à *ops* dans *opem salūtemque ferre*; par suite « vie (sauve) » par opposition à « mort »; *peritis, perniciis : salūtem debere alicui*. Personnifié et divinisé dans la déesse *Salūs* « celle qui assure le salut » (*Salūs Sēmōnia*, Macr., Sat. 1, 16, 8); cf. Plt., Mo. 351, *hec Salus nobis salutū iam esse, si cupiat, potest*, par allusion à une formule usuelle; employé souvent comme formule de salut : *salūtem dicere, dare, reddere, accipere*. Dans la langue de l'Eglise a désigné le « salut » (= σωτηρία). M. L. 7555; britt. *sal*.

Dérivés et composés : 1° de *saluus* : *saluē*, -ēs, -ere : être sain et sauf, bien portant, etc., usité surtout comme formule de salutation, *saluē, saluē*, etc., souvent joint à *ualere* : *uale, salue*, Cic., Fam. 16, 9, 4, etc.; *saluō*, -ās : sauver. Bas latin, apparaît à partir de Végèce et remplace *seruō*, auquel ne correspondait aucun adjectif. Usité surtout dans la langue de l'Eglise, ainsi que les dérivés et composés : *saluātor* = σωτήρ, *saluātio*, -mentum; *saluificus*, -ficō; *resaluō*. Panroman (sauf roumain). M. L. 7557, 7557 a; britt. *salw, sylwadour*.

Noms propres : *Saluius*, -utnus, -uillus. 2° de *salūs* : *salūber* (-bris), -bris, -bre « salubre » et « salubre » (souvent opposé à *pestilēns*); quelquefois aussi « en bonne santé », M. L. 7556 a; d'où *salūbrīus*, -ter et l'opposé *insalūber* (-bris); *salūtāris* : salutaire (conservé par la langue de l'Eglise); *salūtātrius*.

saluō, -ās : donner le salut, sauver. Sens rare et tardif; *saluō* est presque uniquement usité avec un sens affaibli dans des formules de politesse au sens de « saluer », comme les dérivés et composés : *salūtātor*, *saluātio*, *consalūō*, *obsalūō* (Festus), *persalūō*, *resalūō*, *insalūātus*, etc. Panroman. M. L. 7556; britt. *saludi*.

salūti-fer (poétique); **salūtifētor** (Tert.); **salūti-ger**

(poétique, tardif); *salūtigerulus* : porteur de salutations (Plaute).

Salūs est, comme *fidēs*, un exemple d'un ancien terme religieux, passé ensuite dans la langue courante, puis repris par la langue de l'Église chrétienne, qui lui a redonné un nouveau sens religieux. *Saluō* est de création récente; on disait dans la langue classique *seruō*, *cōseruō* dans ce sens; *saluō* a été créé par suite de l'affaiblissement de *salūō*, qui, ne subsistant plus guère que dans des formules de politesse, n'avait pour ainsi dire plus rien de commun avec *salūs*, *saluus*; de là *saluātor*, *saluātio*; cf. Aug., Serm. 299, 6. C'est le gr. *σωός*, *σωζω*, *σωτήρ*, *σωτηρία* qui a servi de modèle. Au III^e siècle après J.-C., il n'y avait pas plus de rapport entre *saluāre* et *saluāre* qu'il n'y en a en français entre « sauver » et « saluer ».

Saluus rappelle skr. *sārvah* « entier, intact, tout », av. *haurō*, v. p. *haruwa-* « entier », gr. *ὅλος* (supposé par la correspondance hom. *ὅλος*, att. *ὅλος*), où le vocalisme radical est autre. Le mot indo-iranien s'oppose par le sens à skr. *visvā*, av. *vispō*, v. p. *visa-*, qui se traduit par lat. *omnis*; en sanskrit, il a été fléchi comme *visvā*; mais, à en juger par Y. LVIII 6, où le nominatif pluriel *haurō* signifie « intacts », le fait n'est pas indo-iranien. En latin, *saluus* n'a gardé que le sens original de « entier », avec la nuance « en bon état de santé »; et il n'a pas reçu la flexion du démonstratif, parce que c'est *totus* qui a reçu le sens de « entier » et a pris en conséquence cette flexion; ceci n'empêche pas, du reste, que, pour rendre le sens de « intact, entier », sans aucune nuance religieuse, le latin a créé *integer*, qu'ont conservé les langues romanes. Le sens propre de *saluus* a été commandé par la valeur religieuse qui est attachée à ce mot et qui ressort de *salūs*. — Le vocalisme à degré zéro de lat. *saluus* se retrouve dans osq. *salāfc*, *salāvs* « saluus », omb. *saluom* « saluum », etc., et dans le nom de notion lat. *salūs*, qui est ancien (v. BSL 28, p. 40 sqq.), tandis que av. *haurvatās*, qui y répond pour le sens, est un dérivé secondaire de *haurō*. Les mots italiques supposent une forme de suffixe à voyelle initiale; cf. gr. *ὅλος*. Le vocalisme à degré zéro est sans doute ancien dans ces formes, et l'o radical de gr. *ὅλος* doit être pris à *ὅλος*.

Sans le suffixe **-uo-*, on a en latin même *solidus*, avec *-l-* simple (cf. osq. *suluh* « omnino »?), et *sollus*, avec *-l-* gémé, ce dernier se retrouvant largement en osque : *sullus* « omnis », pélagien *solois* « omnibus », etc. La forme *-ll-* est du type des formes expressives à gémé, qui est courant en italique. La gémélation se retrouve dans le nom propre *Sallustius*. De même gall. *holl* « tout entier ». Comme la racine n'est pas dissyllabique, irl. *slán* « entier, sain et sauf » ne s'explique pas directement; comme *sānus* s'associe à *saluus* (*salua ac sana sunt*, Plt., Mer. 176), il peut y avoir dans irl. *slán* une contamination.

Dans got. *alls* « *pās*, *ὅλος* », etc., il y a, sans *s* initial, un mot pareil en tout à lat. *sollus*, gall. *holl*; il y a *-l-* simple dans *ala-* au premier terme de composés (got. *in allaim alamannam* « dans tout l'ensemble des hommes »), ce qui rappelle lat. *sollus* : *solidus*. — H. Pedersen, *V. Gr. d. kelt. Spr.*, I, p. 411, enseigne que la forme sans *s*-initial de irl. *uile* « tout, entier » résulte d'un passage de *s-* à *h-* en celtique; l'irlandais a, en effet, une ortho-

graphie *huile*, et le gallois a *holl* et *ol* « tout entier ». Quant à arm. *olj*, équivalent à lat. *saluus* pour le sens, on ne saurait dire s'il y a eu un *s*-initial. — La coexistence des formes avec et sans *s*-rappelle le cas de lat. *sine* : got. *inu*, etc.

Le germanique et le slave ont un autre mot : got. *hails*, v. sl. *čělū*; sur v. pruss. *kailūstikan*, v. BSL 28, 42.

sam : v. sum.

samardacus, -i m. : imposteur (St Aug.). Mot africain?

samartia, -ae f. : erreur causée par une borne située aux confins de trois champs? (Grom., p. 360).

samauca, -ae f. : sorte de poisson (Polem. Silv.). Mot gaulois?

sambūca, -ae f. : 1^o sorte de harpe; 2^o machine de guerre qui servait à escalader les murailles, *nam ut in organo chordae, sic in machina intenduntur funes*, P. F. 435, 4. De là : *sambūcus* « harpiste », *sambūcina*, *sambūcistria*. Emprunt au gr. *σαμβύκη*, *σαμβύκιστρια*, qui est lui-même emprunté. M. L. 7560.

sambūcus, -i (Plin.; *sābūcus*, Ser. Samm. et gloss.; *sabbūcus*, *sabuncus*) f. : bureau; *sambūcum* (*sab-*) n. : baie du bureau; *sambūcus* (*-cius*). — Depuis Lucilius. Panroman. Les deux formes *samb-* et *sab-* sont représentées dans les langues romanes, mais la seconde a plus d'extension que la première (cf. *sabbatum* et *sambatum*). M. L. 7561-7562; v. h. a. *būkhila*? Sans correspondant, sauf peut-être le dace *seā*; v. Cuny, MSL 16, 329. Même finale que dans *albūcus*, *lactāca*.

sāmentum, -i n. : défini par Marc-Aurèle ap. Front., Ep. 4, 4, *lingua Hernica pelliculam de hostia quam in apicem suum flamen, cum in urbem introeat imponit*. Sans autre exemple; sans doute vieux terme du rituel. De **sak-s-mento-m*? Cf. *sagmen*.

samera (*samara*), -ae f. : semence d'orme (Plin., Col.). Gaulois? Cf. irl. *samare*.

samius, -a, -um : de Samos; *samia* n. pl. : vaisselle de Samos; *samia testa*, *samius lapis* : tesson de vase ou pierre servant à polir; d'où *samiō*, -ās : fourbir, polir (terme de la langue militaire, Vég.), M. L. 7563; *samiātor*, (g. *ἀμοιρής*; *samiārium*).

samolus, -i f. (?) : plante inconnue. Mot peut-être celtique; cf. Plin. 24, 104.

sampsā, -ae f. : pulpe d'olives triturée et conservée (Plt., Col.). M. L. 7564.

Sānātēs : v. sānus.

sanciō, sanctus : v. sacer.

Sancus, -ūs (et *Sancus*, -i récent) m. : nom d'une ancienne divinité italique d'origine sabine d'après Varr., L. L. 5, 66. *Sancus* signifierait « le ciel » d'après Lydus, De Mens. IV 90, et est identifié à *Deus Fidius*. Le mot est joint à *Sēmō* dans le groupe *Sēmō Sancus* (ou *Sancius*). — Le dérivé *Sanguālis*, cf. *is porta appellatur proxima aedi Sancus*, P. F. 465, 6; *aus qui ossifraga dicitur*, id. 421, 1, prouve l'ancienneté du thème en *-u-*. L'ombrien a *Sansio*, épithète des dieux **Fiso* (Fi-

dus), *Fisovio*-et **Vesticio*-de sens inconnu. On rattache généralement *Sancus* à *sacer*, *sanciō* (cf. Ov., F. 6 213 sqq., qui identifie *Sancus* et *Sancius*, et CIL XIV, 2458) comme *Fidius* à *fidēs*, ce qui justifie l'assimilation à *Deus Fidius*. Mais le groupe *Sēmō* (v. *serō* « semer ») *Sancus* ne s'explique pas par là; et la présence du thème en *-u-* n'est pas plus claire (cf. *Consus*, *Iānus*). Il y a là peut-être la trace d'une vieille divinité indigène, dont le culte primitif s'est perdu et qui a été rapprochée secondairement de *sanciō* et assimilée au *Dius Fidius* *Zeōs* *τίτος* « le dieu qui sanctionne ».

sandala : v. scandala.

sandalium, -i n. : sandale. Emprunt au gr. *σάνδαλον*.

Dérivés et composés : *sandaliarius* (Suét.); *sandaligerula* (Plt.).

sandapila, -ae f. : sorte de civière ou de bière grossière qui servait à porter en terre les corps des pauvres et des malfaiteurs. — Mot populaire, attesté seulement à l'époque impériale (Mart., Suét., Juv.), sans doute emprunté.

Dérivés : *sandapilō* : *νεκροβάτης*; *sandapilarius*.

sanguis (puis *sanguis* à partir de Vg.), -inis m. (arch. *sanguen* n., Enn., et *sanguis*, -guis, tardif) : 1^o sang (qui coule, diffèrent de *crur* « sang coagulé »), pas de pluriel, sauf dans la langue de l'Église, *uir sanguinum* (Vulg.), *uae ciuitati sanguinum* (Ezech.), qui traduit sans doute un hébraïsme; 2^o sang en tant que constituant la parenté ou la descendance : *sanguine coniuncti*, Cic., Inuent. 2, 161; Sall., Iu. 10, 3; *in suum sanguinem saeuire*, T.-L. 40, 5, 1; *o sanguen dis oriundum*, Enn.; de là *cōnsanguineus* = *δυναμικός*, *σύναιμος*, *cōnsanguinitās*; 3^o sang en tant que symbole de la force. Usité de tout temps. Panroman. La langue écrite de l'époque classique et de l'empire n'emploie que *sanguis*, mais les formes romanes remontent à *sanguen*. M. L. 7574.

Dérivés et composés : *sanguineus* : de sang, sanglant, et *cōnsanguineus*, M. L. 7572; *sanguinālis* et *sanguinārius*; d'où *sanguināria* f. « sanguinaire, renouée »; *sanguinolentus* et *sanguilentus* (-nentus, Orib.) : sanglant, M. L. 7570; *sanguinōsus* : sanguin (langue médicale, Cael. Aurel. = *αἱματώδης*), M. L. 7573; *sanguinū*, -ās : saigner (époque impériale), M. L. 7571; *sanguiculū* : boudin de sang de chevreau (Plin., M. L. 7569 c); *sanguiculus* (Pétr. 66, 2); *sanguisuga* : sangsue, composé qui se substitue à *hirūdō* à l'époque de Pline (v. s. *hirūdō*), et *sansūgia* (Gloss.) par haplologie, M. L. 7575; *sanguis-uorus*, -bibulus (tardifs); *exsanguis* (ancien, classique); *exsanguinātus* (Vitr.); *exsanguinēscō* (tardif).

Il est vain de rappeler ici le groupe de skr. *dsrk*, *asndh* « sang », signalé sous *assyr*, car il n'y a de commun aux deux groupes que *s*, et toute la formation de *s-anguis* ainsi coupé demeurerait inexpliquée. Le baltique a connu le groupe de skr. *dsrk*; car le lette a encore *asins* (féminin) pour désigner le « sang »; mais le slave a généralisé le mot v. sl. *krūt*, etc., qui est de la famille de lat. *crur*, et le lituanien a aussi *kraujas* « sang », en face de v. pruss. *krawian* (neutre) et *krawia* (féminin), Ench.; *crauyo*, Voc. Souvent les mots qui

désignent le « sang » sont d'origine obscure, ainsi gr. *αἷμα*, got. *bloþ*, irl. *fuil*, gall. *gwad*. Le genre neutre est fréquent pour cette notation; *sanguen* se comprend donc bien; c'est le masculin *sanguis* qui est un peu surprenant. Comme dans lat. *sanguen*, il y a un *a* radical dans gr. *αἷμα* et dans gall. *gwad*.

saniēs (*sania*, Gl.), -ei f. : 1^o « sang corrompu » qui s'écoule des blessures, intermédiaire entre le sang proprement dit (*sanguis*) et le pus (*pūs*, *tabum*); cf. Cels. 5, 26, 20, *ex his [ulceribus ulceribusque] exit sanguis, sanies, pus...* *sanies* est tenuer *hoc* [sanguine], *uarie crassa et glutinosa et colorata...*; 2^o en poésie « bave du serpent »; puis toute espèce de liquide ressemblant à la sanie. Ancien (Enn., Cat.), M. L. 7577.

Dérivés et composés : *saniōsus* (Plin.), M. L. 7579; *saniō* et *exsaniō*, -ās (technique, époque impériale), M. L. 3065 a; *saniola* (Cass. Fel.).

Pas d'étymologie. A en juger par des cas tels que *aciēs* ou *prageniēs*, serait le dérivé d'un thème radical représenté par lat. *san-*, mais dont aucun correspondant n'est connu. Les Romains étaient naturellement tentés de rapprocher *sanguis*; mais cela ne prouve rien.

sanna, -ae f. : grimace, moquerie (Pers., Juv.); *sanniō*, -ōnis : bouffon, paillasse, grimacier (déjà dans Cic.); *sannō*, -ās, *sannidō* et *dē*, *sub-sannō*, -ātor, -ātiō, *subsanium* (tardifs), M. L. 8392. Emprunts populaires au gr. *σάνας*, *σάντιον*. M. L. 7583.

Sanguālis : v. Sancus.

santerna, -ae f. : borax (Plin.). Sans doute mot étranger (étrusque?). Cf. Runes-Cortsen, *Der etr. Text d. Agramer Mumienbinde*, p. 72.

Santonieus, -a, -um : adjectif dérivé du nom de peuple gaulois *Santon*, appliqué à différents produits qui en sont originaires, en particulier *-m* (*absinthium*) : *santoline*. M. L. 7583 b.

sānus, -a, -um : sain, bien portant (de corps ou d'esprit). Souvent joint à *saluus*. L'adverbe *sānē* « d'une manière saine » s'emploie comme *ualdē* avec une valeur intensive : *sānē sapere*, puis avec toute sorte de verbes ou d'adjectifs ou d'adverbes : *sānē metuere*, *sānē bonus*, *sānē bene*, *s. sapienter*; et, avec négation, *haud*, *nōn sānē*. Souvent joint dans la langue familière à un impératif qu'il renforce : *i sane*. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 7584.

Dérivés et composés : *sāniūs* : santé, M. L. 7580 (d'où **sāniūre*, *sāniōsus*, Orib., M. L. 7581 a); *sānō*, -ās (et tardif *sāniō*, Mul. Chir.) : rendre sain, guérir (sens physique et moral), M. L. 7566; *sāniōtiō* (Cic.); *sāniōtor* (Paul. Nol.); *sāniōtorius* (Cass.); *sāniōbilis* (rare, mais classique) et *insāniābilis* = *ἀνίατος*; *sāniūtiūs*, *sāniāria*, *sāniātria* « peucedan », déformé en *satanāria*, v. André, *Lex.* (tous tardifs); *con-*, *per-*, *prae-*, *sānō*, *resānō* (rares tous quatre et d'époque impériale); *sānēscō* (Col., Cels., Plin.) et *resānēscō* (d'après *recrūdescō*?); *sāniŕ* (Paul. Nol.). Sur *sānāre* « châtner » dans certains dialectes romans, v. M. Leumann, KZ, 1942, 215.

Insānus : malsain, malade; presque uniquement employé dans le sens de « qui n'est pas sain d'esprit, insensé, fou » et aussi « qui rend fou » (*insāna herba*,

i. e. *laurus*); cf. *Insāni montēs* traduisant le nom grec d'une montagne de Sardaigne, τὰ μανώμεια ὄρη. *Insānum*, *insāne* s'emploient aussi comme adverbies de renforcement, cf. notre « furieusement », dans la langue familière. Dérivés : *insānia*, mot courant; M. L. 4455, *insānitas* (rare, mais dans Cic., Tusc. 4, 8 et 3, 5, 10, Varr. ap. Non. 122, 24); *insāniō*, -is; *uē-sānus*, *uē-sānia*, *uē-sāniō*, -is : même sens que *insānus*; cf. *uēcors*.

A *sānus* les anciens rattachent aussi *Sānātēs*; cf. Fest. 474, 22 : *Sanates dicti sunt qui supra infraque Romam habitauerunt. Quod nomen his fuit quia, cum defecissent a Romanis, breui post redierunt in amicitiam, quasi sanata mente. Itaque in XII (1, 5) cautum est ut idem iuris esset Sanatibus quam Forcibus, i. e. bonis, et qui nunquam defecerant a P. R. Sans doute étymologie populaire; il s'agit vraisemblablement d'un nom propre du type *Arpīnās*, cf. *fortis* s. u. *fortis*. V. M. Lejeune, R. Ph., 1951, p. 221.*

Aucun mot pareil ne se retrouve ailleurs, sauf peut-être en ombre. *sanēs* = *sānis*, intégris », T. E. IV 8 (emprunt?). Le vénète *sāhnatei* dat., épithète d'une déesse *Reitia*, est obscur. Un rapprochement avec gr. *λαῖνα* « je guéris », etc., ne s'obtient qu'à l'aide d'hypothèses arbitraires. Pour irl. *slán*, v. sous *saluus*.

sapa, -ae f. : vin cuit jusqu'à réduction des deux tiers. Ancien (Cat.), technique. Dans les langues romanes, *sapa* a le sens de « séve ». M. L. 7585.

Le sens de « séve » qui est celui des mots romans, it. *sapa*, fr. *sève*, etc., se retrouve dans un mot germanique semblable : v. isl. *saf*, v. h. a. *saf*, etc., ou, avec consonne geminée, v. angl. *saep*, etc. (si ces mots ne viennent pas du latin). D'autre part, arm. *ham* « goût » fait penser à lat. *sapiō*, *sapidus*, etc.

sāperda, -ae f. : *genus pessimi piscis*, F. 434, 7. Emprunt au gr. *σαῖπερδης*.

sapiō, -is, **sapiū** (-iū), -ère [part. *sapiū* dans Aug., C. D. 1, 10 et inf. *sapere* supposé par les formes romanes du type *savoir*, cf. M. L. 7586; *sapere* n'est pas représenté en roman] : avoir du goût, de la saveur (ou du parfum); s'emploie absolument des choses : *oleum male sapit*, Cat., Agr. 66, 1; ou des personnes, le plus souvent au sens figuré « avoir du goût, du discernement; être sage », *hic homo sapienter sapit*, Plt., Poe. 606; joint à *sentire*, cf. Plt., Poe. 1200, *nunc hinc sapit, hinc sentit quicquid sapit*, et Cic., Rep. 1, 65, etc. Transitivement : « se connaître en, comprendre, savoir ». Formule courante de la conversation : *si sapias, si sapias*. Usité de tout temps. Panroman. De là : *sapiens* adj. et subst. « sage », *sapienter*, *sapientia* (= σοφία et φιλοσοφία; Ennius emploie *sapientia* pour traduire σοφία et le marque expressément; c'était une innovation), M. L. 7588; *persapiens*, *insapiens*, *insipienter*, -tia, *sapientipotens* (composé artificiel créé par Ennius, qui l'oppose à *bellipotens*); *sapientificō* (Italia); *cōnsipiō* : être dans son bon sens (rare, époque impériale); *dēsipiō* : n'être pas dans son bon sens (classique); *dēsipientia* (Lucr.); *respiciō*, -iū (-iū et *resipiū*) : reprendre ses sens, recouvrer la raison; *respiciencia* (Lact., pour traduire μετάνοια). Par contre, *resipiō* a presque uniquement le sens concret de « avoir le goût, la saveur de »

(cf. *redoleō*), e. g. Varr., R. R. 1, 54, 3, *mustum resipit ferrum*; cf. **resapium*, M. L. 7237 (la forme sans apophonie *resapiō* se lit dans Isid. 10, 236, et dans le Pseudo-Apulée; v. Sofer, p. 108); ce n'est que tardivement qu'il est confondu avec *respiciō*. Ont également le sens concret le substantif *sapor* « saveur, goût » et « sens du goût » (physique et moral), d'où *sapōr*, -ās, *sapōrātus*, -ōsus, *sapōrus*, l'adjectif *sapidus* (époque impériale, Apul., Apicius), M. L. 7590 et 7587, et son contraire *insipidus* (**insipidus*), M. L. 4466; cf. aussi *male sapius* > fr. *maussade* et *florisapius*, CIL VIII 211, 90; *sapidulus*. Toutefois, le sens de « sage » pour *sapius* apparaît dans Ausone. Pétrone a un composé *nesapius* « imbécile » (cf. *nesapius* « qui non sapit », Terent. Scaur., GLK VII 12, 4, forme populaire faite sur *nescius*) qu'il met dans la bouche de Trimalcion, Sat. 50, 5; c'est à *sapius* que remontent le type roman *sage* et britt. *saib*, mais les formes romanes sont troubles; v. B. W. sous *sage*.

Sapiō a un correspondant en germanique : v. sax. *an-sebbian* « apercevoir, remarquer », v. h. a. *int-seffen* (prêter. -suob) « remarquer, goûter »; cf. v. isl. *sefi* « pensée ». La formation est la même que celle de *capiō*. Mais il n'a pas survécu de formes telles que *captus* ou *cēpi*. En revanche, l'osque a une forme à *e* unique en son genre : *sipus* « sciens », cf. volsque *sepu* « sciente »; à ce *sipus* osque il faut sans doute rattacher *sibus* et *persibus*.

saplūtus : adaptation latine de *ζαπλουτος* (= διάπλουτος) « très riche », qu'on lit dans Pétr. 37, 6, avec prononciation s de *ζ* initial; cf. *Saguntum* = *Σάγυνθος*.

sāpō, -ōnis m. : savon (Plin., Mart., Ser. Samm.); M. L. 7589; britt. *sebon* (mot savant). Dérivés : *sāpōndūm*, -i « eau de savon »; *sāpōnārius* (Orib.). Mot d'emprunt, germanique ou celtique, désignant d'abord une substance propre à laver et à teindre les cheveux. Cf. all. *Seife* « savon ».

sappa, -ae f. : sorte de hoyau (Gloss., Isid.). Le britt. a *saffwy* « lance, pique ». Français *sape*, v. B. W. s. u.; M. L. 9599 : *zapp*- (illyrien?).

sappīnus (*sapinus*), -i f. : sapin, sapine. Dérivé : *sap(p)īneus*; d'où *sappīnea* : partie inférieure du sapin et « pomme de pin ». Les manuscrits de Plin. ont aussi une forme *sappium* (16, 61). Ancien (Varr., R. R. 1, 6, 4). M. L. 7592.

Le v. fr. et prov. *sap* représentent un ancien **sappus*, prélatin ou gaulois; et *sappinus* serait issu d'une combinaison de **sappo*- et de *pinus*, ou simplement dû à l'influence de *pinus*, favorisée par l'existence de formes comme *carpinus*, *frazinus* : tout ceci, incertain. Le v. angl. *saeppe* (Gl., v. Hoops, *Waldbaume*, p. 226) doit être un emprunt adapté du latin.

sappīrus, -i f. : saphir. Emprunt au grec d'origine sémitique *σαππειρος* attesté sous cette forme dans Plin. 37, 119; et plus tard sous la forme hellénisée *sapphirus* (*sapphrus*, Fort.), d'où *sapphirinus*, -rātus, et fr. *safir*, *saphir*; irl. *saifir*.

sapsa : v. *ipse*.

sarciō, -is, **sarsi**, **sartum** (*sarsum*, tardif; *resarsurum*, Suét., Claud. 6), -īre : définir par Festus, 428, 25, « *inte-*

grum facere ». Le sens premier est sans doute « recoudre », cf. *sarcina* et *sarcimen* : suture (Apul.), *sarcinātrix* (Non. 56, 22); *sarculum* : alène (Gl.); et plus généralement « réparer, raccommoder ». Sens propre et figuré; le participe figure dans le couple asyndétique *sartus tectus*, employé notamment dans le cahier des charges des bâtiments de l'État que l'entrepreneur devait s'engager à maintenir en bon état « clos et couverts »; cf. Fest. 428, 25; Plt., Tr. 317; T.-L. 29, 37, 2. L'expression est devenue proverbiale; cf. Cic., Fam. 13, 50, 2 : *hoc mihi da atque largire ut M'Curium sartum et tectum, ut aiunt, ab omni incommodo, derimento, molestia, sin-cerum integrumque conserues*; de là *sānē sartiē* que. Ancien, usuel. M. L. 7599 et 7615, *sartum*; B. W. *sertir*. Brittonique : gall. *seirch*, de **sarcia*.

Dérivés et composés : *exsarciō* (*exerciō*), archaïque; *resarciō*; *sartor*, M. L. 7614, -trix, -tūra; *sartiō* : 1° mélange, ramassis, fait de pièces et de morceaux; 2° poêle à frire (en τήγανον), M. L. 7613; *sarcitector*, Isid., Or. 19, 19, 2 (*sarcitōtor*, Gloss.); *sarcōrius*, Col. (W. H.); *sarsōrius* (bas latin); *sarcimen* (Apul.); *sarcina* (usité surtout au pluriel) « paquet(s), bagage(s) » enve-loppés d'abord dans une toile cousue (opposé à *fascis*, *impedimenta*), M. L. 7598. De là : *sarcinula*, diminutif affectif et familier; *sarcinālis*, -ārius (-e, -ium *iumentum*); *sarcinōsus* (Apul.); *sarcinātus* (*sarcinō* n'est pas attesté, mais l'époque impériale connaît *cōnsarcinō*); *sarcinātor*, -trix : raccommodeur, -deuse.

La racine de *sarciō* n'a de correspondant exact nulle part; en italique, on a rapproché l'expression ombr. *sepe sarsie*, qui se lit une fois (T. E. VI b 11) et dont les deux termes ont été traduits de manière conjecturale : *sānē sartiē*, mais que Vetter estime « noch nicht sicher fekkliart » (Hdb., p. 249). Hors de l'italique, cf. gr. *ἐρκος* « clôture », *ἐρκώνη* « enceinte, clôture » et litt. *sarnik* « dédommager » ? Le vocalisme radical de lat. *sarc*- n'est pas surprenant dans un terme technique; cf. *sarpō*, etc. La technique de la clôture qui est envisagée ici est celle du clayonnage.

sarcophagus, -i m. (*sarcophagum*, *sartophagus*, *sarto-fagus*, inscr.) : cercueil. Emprunt tardif (Plin., Juv.) au gr. *σαρκοφάγος* (λίθος) « pierre » qui consume les chairs », passé en français. M. L. 7600; B. W. s. u.; v. h. a. *sark*.

sarculum : v. *sar(r)idō*.

sarda, -ae f. : sorte de thon; **sardīna**, -ae f. : sardine (Orib.). De *Sardus* « Sarde », en raison de leur origine. M. L. 7603, 7604.

sarda, -ae f. : coralline, pierre précieuse; **sardius**, -a, -um et **sardius** m. subst., **sardius lapis**; cf. *sardonax*, emprunts au gr. *σάρδιος*, *σαρδόνιξ*.

sardāre : « intellegere ». Infinitif d'un verbe **sardō*, employé par Naevius au 1^{er} de Varr., L. L. 7, 108, et de Festus, P. F. 429, 8. P. ut-ère dérivé par plaisanterie de *Sardus* « comprendre » comme un Sarde », le nom des Sardes étant devenu proverbial de plusieurs manières.

sargus, -i m. : sargue, poisson (Enn.). Emprunt au gr. *σάργος*, demeuré dans les langues romanes, M. L. 7605. Diminutif : *sargulus*.

sariō, -ōnis m. : nom d'un poisson (la truite saumonée?) dans Aus., Mos. 130. V. *vario*.

sariō, -is, -iū (-iū), -itum (*sartum*, Col.), -īre (*sarriō*, cf. Niedermann, Mél. Sauss. 46) : sarcler. Ancien (Cat., Plt.); technique. Rare dans les langues romanes, où il a été remplacé par *sarculāre*, qui est panroman. M. L. 7606 et 7615, *sartum*.

Dérivés et composés : *sar(r)itiō*, -tor, M. L. 7607; -tōrius, 7608; -tūra, 7608 a; *sarculum* (de **sar-tlo-m*) « houe, sarcloir », M. L. 7602; *sarculō*, -ās (époque impériale), M. L. 7601; *sarculātiō*; *resar(r)idō*?, Plin. 18, 183 (lecture douteuse, mais cf. M. L. 7238); **sarcellum*, M. L. 7597. Cf. aussi M. L. 3066, *exsartum* (Lex Burgund.), fr. *essarts*. Terme technique, à vocalisme radical a, comme *sarpō*; v. ce mot.

saris(s)a, -ae f. : lance macédonienne. Emprunt au gr. *σάρις*.

sarma : v. *serna*.

sarmen, -mentum : v. *sarpō*.

sarpa, -ae f. : héron (Serv. ad G. 1, 364). Forme douteuse : de gr. *σάρπη* avec influence de *sarpō*?

sarpō (*sarpiō*), -is, **sarpsī** (Gramm.), **sarptum**, **sarpere** : tailler la vigne; cf. P. F. 429, 1, *sarpta uinea*, *putata*, i. e. *pura facta*, unde et uirgulae abscisae sarmentia. *Sarper enim antiqui pro purgare ponebant*. Ancien (XII Tables), technique. Panroman. M. L. 7612. Cf. fr. *serpe*.

Dérivés : *sarmen*? (Plt., Mo. 1114, texte corrompu); *sarmenitum* : sarmen, M. L. 7609; *sarmenōsus*; *sarmeniticus*. Cf. aussi M. L. 7610, *sarminium* (comme *semen*, *seminium*); v. André, *Lex*.

Une racine **serp*- est attestée par gr. *δρπηξ* « rejeton, scion », v. sl. *srpū* « δρπηξ » et lette *srpīs* « faucille ». Le vocalisme a de lat. *sarpō* ne surprend pas dans un terme technique. Gr. *σάρπη* « faux, faucille » a un vocalisme ambigu. — Cette racine comporte peut-être un élargissement : cf. skr. *srñi* « faucille » et lat. *serra* (et *sariō*?). Irl. *serr* « faucille », qui peut se rattacher à *sarp*-, est sans doute emprunté au lat. *serra*.

sarraca, -ae f. : hellébore (Ps. Dsc.). De *serra*.

sarrācius, -a, -um : -a *lactuca* (bas latin, pour *serrācius*); *sarrālia* « scarole »; v. *serra*.

sarracum, -i n. (et *sarraca* f.) : sorte de chariot à roues basses et pleines. Mot vulgaire d'après Quint. 8, 3, 21. On trouve aussi *serracum*, cf. Juv. 3, 255 et 5, 23, et le grec α *σάρραι* *ἀνταῖ* (Hes.) et *σάρραχον* (ed. Diocl.). Sans doute emprunt à l'illyrien, déjà dans Si-senna.

sartāgō : v. *sarciō*.

sar, **satagō** : v. *satis*.

satelles, -itis m. (surtout au pluriel) : garde(s) du corps; satellite (sens propre et figuré). Dérivé tardif : *satellitium*. Ancien, usuel et classique. Étymologie inconnue; sans doute mot d'emprunt, peut-être étrusque (v. Ernout, *Philologica* I, p. 46), le premier roi de Rome à qui la légende attribue des « satellites » étant Tarquin le Superbe. — V. *termes*.

satira : v. *satur.*

satis adv. (forme abrégée *sati* de **sate* issu de **satis* sans *s* final; cf. *latin* de **sati*(*s*)*n*(*e*), comme *uiden*) : assez et, à basse époque, « très » (Peregr. Aeth.), comme *nimis*. Souvent joint à *esse*, *habere* : *sat est*, *sat habet*. Peut avoir un complément au génitif : *satis uerborum*, etc. Muni d'un comparatif *satius* employé dans la langue courante avec le sens de *potius* : *satius est* « il vaut mieux ». Ancien (Enn.), usuel, classique. Représenté seulement en ancien fr. sez, M. L. 7617; remplacé par *ad satis*, panroman, sauf roman, M. L. 199.

Satis s'unit à un certain nombre de verbes pour former des juxtaposés, dont le plus usité et le mieux soudé est *satisfaciō* « donner satisfaction à quelqu'un » (formes savantes en roman, M. L. 7618), d'où *satisfaciō*; d'après ce mot, *satisfacēptō*, *satisfaditō*, termes de la langue du droit. De *sat* a été formé *satagō*, -is (-*agītō*, -*ās*), usité surtout dans le sens de « en avoir suffisamment à faire », terme de la langue militaire, litote du genre de *laborāre* « être à l'ouvrage »; cf. Caton ap. Charis., GLK I 218, 2, *iam apud ullum nostri satis agebant*; Auct. B. Afric. 78, 7, *Cacres alteram alam mittit qui satagentibus celerit̃r occurrerent*; par suite « être affairé, se démer-ner » (= πολυπραγματεύω), d'où *satagius* dans Sén., Ep. 98, 8.

Dérivés de *satis* : *satiētās* : abondance, suffisance, satiété. Comme il n'y a pas d'adjectif **satiūs*, le dérivé *satiētās* doit être formé analogiquement, peut-être sur *ebriētās*. De *satiētās* est issu, sans doute par haplogèse, *satiās*, -*ātis* (n'est ni dans Ciceron ni dans César; archaïque et postclassique, employé par Lucrèce pour éviter le tribraque de *satiētās*) ; *satiō*, -*ās* : rassasier, satisfaire (premier exemple dans Ciceron) ; *satiō*, -*ei* f. (Pline, Juvénencus) ; *satiōtē*, *satiānter* : *exsatiōtē* (époque impériale) ; *Insatiātūs*, *Insatiābilis* : « insatiable », traduction du gr. *ἄστος*, et « dont on ne peut se rassasier » ; *Insatiābiliter*. V. aussi M. L. 7919, *satiūm*, et *assatiāre*, M. L. 717.

A satis se rattache :

satur, -ra, -rum : rassasié (surtout de nourriture). Ancien (Carm. Fr. Aru.), usuel. M. L. 7621.

Satur est sans doute pour *satu-ro-s*, dérivé à l'aide du suffixe *-ro-* d'un thème en *-u-* **satu-*.

Un féminin *satura* (scil. *lanx*), puis *satira* (époque impériale), substantivé a désigné une macédoine de fruits, de légumes, un mets composite, cf. Varr., *Quaest. Plaut.* II dans GLK I 486, 7, et P. F. 417, 1; et par dérivation, en littérature, une pièce de genres mélangés (cf. notre mot « farce »), pour s'appliquer spécialement ensuite à la satire d'Horace ou de Juvénal. C'est du moins l'explication des anciens, mais qui a chance d'être une étymologie populaire; sur une origine étrusque du mot, v. F. Muller, *Zur Gesch. d. römischen Satire*, Philol. 78 (1923), 230 sqq. L'expression *per saturnum* s'applique à une loi de caractère composite; sur le sens et l'emploi de l'expression, v. Hammarström, *Erano*, 25 (1927), 37 sqq.

De *satur* dérivent : *saturitās* (auquel la prose classique préfère *satiētās*) ; *saturō*, -ās, doublet de *satiō*, demeuré en roman, M. L. 7622, et les dérivés *saturāmen* (Paul. Nol.) ; *saturātō*, -tor, tous de basse époque ; *ersaturō*, -turābilis ; *insaturābilis*. Il en existe aussi un diminutif

familiér *satullus* (Varr.) avec un dénominatif *satullō* (id.), qui est demeuré dans les langues romanes, fr. *saoul*, etc., M. L. 7620. Le diminutif *satillum* qu'on lit dans Pl., Tri. 492, est peu sûr (*salillum*, Lindsay avec les manuscrits palatins).

sati-, dans *satiētās* et *satiāre*, et aussi dans *sat* est, etc., et *satis* ont l'air de formes adverbiales; cf., pour la finale, gr. *χαρί* : *χαρίος*, etc., ou lat. *sine* en face de mlg. *šwys*; l'explication par un ancien nom en -i, **satis* devenu invariable, est moins vraisemblable. Le vocalisme de *satis* est le même que celui de hom. *ἄστος* « insatiable » à côté de l'adverbe *ἄσθη* « à satiété »; got. *saps* « rassasié », v. h. a. *sat*, all. *satt*, irl. *sathech* « rassasié ». Le degré plein *a* de la racine figure dans irl. *sāth* « satiété », got. *du sofa* « πρὸς πληρότην », ga-soifan « χορτάσαι » et lit. *sotūs* « rassasiant, rassasié », *sotis* « fait de rassasier », v. pruss. *šātuinei* « tu rassasies ». Le grec seul conserve des formes verbales : hom. *ἀσάμεναι* (infinitif supposant un thème radical de type athématique), *ἄσαι*, *ἀσάσθαι*, *ἄσαι*, toutes formes où *ā* est conservé. — Les formes à -s-désideratif ont fourni des dérivés : irl. *sāsaim* « je rassasie » et, avec *ā*, gr. (ion. et lesb.) *ἀσάω* « je rassasie », *ἀσῃ* « acte de rassasier » — Lit. *sotis* et lat. *satur* indiquent une forme à -u après *i*. Il y a un -u- ajouté à la racine directement : arm. *y-ag* « satiété », *y-agim* « je me rassasie » (où *g* doit reposer sur un ancien *u*), v. sl. *sytyū* « rassasié », *do syti* « à satiété », véd. *a-sincan* (composé du participe d'un présent à infixe nasal à thème *si-n-u-*), d'après quoi a été fait *asinadhā* « insatiable » (ou, inversement, le composé *a-sincan* d'après *asinadhā*). Racine dont les formes verbales ne subsistent qu'exceptionnellement et dont les représentants diffèrent d'une langue à l'autre, en raison des éléments affectifs qui s'associent à son sens, mais dont on entrevoit quelques formations anciennes. Les formes à *i* : **sāt-*, **sot-*, y sont nombreuses; *satis* n'est pas isolé.

satura : v. *satur* sous *satis*.

satureia, -ae f. : autre nom de la *cunila*, « sarriette » (depuis Ov.). Panroman, sauf roumain. M. L. 7623; B. W. s. u. Origine inconnue.

satureia, -**ōrum** n. pl. D'après André, *Lex.*, contamination de *satyrion* et de *saturcia* désignant des plantes aphrodisiaques (orchidées).

Sāturnus, -I m. (doublet ancien *Saeturnus*, CIL I² 449) : Saturne, divinité Italique; la légende en fait le plus ancien roi du Latium, qui serait venu en Italie sous le règne de Janus. Identifié avec Κρόνος et devenu, par un rapprochement avec *sātus* dû à l'étymologie populaire, le dieu des Semailles, époux de *Ops Cōnsūia*; cf. Fest. 432, 17, qui *deus in Saliaribus Sat(e)urnus* (lire *Saeturnus*?) *nominatur, uideletur a saturnibus*. Peut-être d'origine étrusque; cf. F. Müller dans l'article cité s. u. *satur* et v. *crāpula*-M. L. 7624. A fourni le nom d'un jour en celtique : irl. *diu satharnan*, gall. *dydd sadwrn*, et en germanique : v. ansl. *sāternesdag*, etc.

Dérivés : *sāturnius* (-ī *uērūs* « vers saturniens », quibus Faunus jato cecinisse hominibus uidetur, cf. Fest. 423, 11); *Sāturninus* (gall. *Sadyrin*); *Sāturnālis*, d'où *Sāturnālia*; *Sāturnīdeus*; *Sāturnālicius*; *Sāturnigena* (poétique).

saucaptis (*se-*), **-idis** f. : sorte de parfum. Mot de Plaute, Ps. 832, sans doute forgé par lui, comme *maccis*.

saucius, -a, -um : blessé, frappé. Se dit des personnes et des choses, du physique comme du moral. Dans la langue familière s'emploie, sans doute par litote, au sens de « ivre » (attaqué par la boisson, ainsi P^{er}. 67, 11 et Enn. cité par Fulg., Serm. ant. 19, p. 117, *haec anus... nimirum sauciauit se flore Liberti*; cf. l'emploi de *percussit*, P^{er}. 63. 639-640, *nisi haec meracdo se uspiam percussit flore Liberti*). Ancien (Liv. Andr., Enn.), usuel, classique. Non roman.

Dérivés : *sauciō*, -ās et *cōnsauciō*; *sauciātiō* (Cic., Caec. 15, 43); *saucietās* (un exemple de Caelius Aurelius).

Adjectif expressif à vocalisme radical *a* ; étymologie inconnue. Le sens de ombr. *sauitu* (T. E. VI b 60) est incertain.

săuillum : v. le suivant.

sāuium, -I n. : baiser amoureux ; cf. Serv., in Ae. 1, 260 ; *saiuum uoluptatis... scorto sauium*. Ancien (Plt.), surtout familier.

Dérivés : *sāuior*, -*āris* (et *sāuiō*), d'où *dissāuior* (Q. Cic. in Cic. Fam. 16, 27, 2); *sāuiolum* (Catulle); *sāuiātiō* (Plt.).

D'après Kretschmer, Glotta 9, 228, serait issu par dissimilation de **saūuim* (*saūuis*), mot de la langue infantine ou amoureuse; cf. *saūuillum* dans Cat., Agr. 84, de **saūuillum*, désignant une sorte de gâteau, et *sauia sauiua*, Apul., Met. 6, 8; *saūui saūiūtiō* (Plt., Ba. 116). Cf. *bāsum*.

saurix : v. *sōrix*.

saurus, -I m. : saurel, poisson de mer. Emprunt au gr. σαῦρος (Laevius), passé en roman, également avec le sens de « lézard ». M. L. 7627. Sans rapport avec *saurus* « brun clair, saur », M. L. 7626, sans doute germanique.

saxum, -i n. : pierre, et spécialement grosse pierre, roc, rocher : *saxum Tarpeium*, *saxum sacrum*. Ancien, usuel et classique, mais peu représenté dans les langues romanes, où il a été concurrencé par un mot nouveau, *petra*. M. L. 7634.

Dérivés et composés : *saxeus*, M. L. 7629; *saxōsus*; *saxatilis* (cf. *aquatilis*) : qui se tient dans les pierres; *saxidilis* (bas latin, cf. *glacialis*) : *saxulum* (un exemple de Cic. De Or. I, 196) et *Saxula*; *saxetum* : terrain pierreux (rare); *saxitās* : dureté, nature pierreuse (Cael. Aurel.); *saxicola* : qui adore les idoles de pierre (langue de l'Église); *saxifer* (Valer. Fl.); *saxificus* : pétrifiant (épithète poétique de Méduse = *λυσοεργής*); *saxifragus* : qui se brise contre les rochers (Enn.) et *saxifraga*, -*gum* (-*fica*) : saxifrage; v. André, *Lex.*, s. u. M. L. 7630; *saxigenus* (Prod.) : *Subsaxāna*, épithète de Cérés.

Pour la forme, *saxum* concorde avec v. isl. *sax*, v. h. a. *sahs* « couteau, épée courte »; mais le mot germanique appartient à un groupe de noms indiquant des objets tranchants : v. h. a. *sega*, *sego* « scie », *segensna*, *segansa* « faux », etc. Les mots germaniques sont donc évidemment de la famille de lat. *secdre*. Le lat. *saxum* y peut aussi à la rigueur être rattaché, mais par un autre pro-

cès de sens : le rapport serait de même ordre que celui de lat. *rûpes* avec *rumpō*, v. sl. *skala* « pierre, rocher » avec lit. *skeliù* « je fends », etc. Pour le vocalisme, cf. lat. *sacēna*, avec *sac-* issu de **sok-*; mais l'a de v. h. a. *sahs*, etc., peut reposer sur *o*; il n'est donc pas évident que le mot latin et le mot germanique doivent être superposés.

scabellum, scabillum : v. *scamnum*.

scabō, -is, scābi (un exemple de *scāberat* dans Lucilius, cité par Priscien, GLK II 507, 4), **scabere** : gratter, se gratter. Mot de la langue familière. Non roman ; le français, l'italien, le provençal ont *gratter*, *grattare*, *gratar* empruntés au germanique occidental ; cf. all. *kratzen*.

Formes nominales et dérivés : *scabiēs*, -ei f. (et *scabia*) « aspérité, rugosité » et « gale, lèpre, démangeaison » (sens physique et moral). Ancien (Cat.) ; technique et familier. M. L. 7634. De là *scabiō*, φωριω, Pelag., *scabidialis*, *scabidus*, *scabiōsus*, M. L. 7635, *scabitūdō*, *scabiola*.

scaber, -bra, -brum (forme dialectale *scafer* : *tofus* *inaequalis*, CGL V 243, 2?) : rugueux, raboteux (sens physique et moral), galeux, M. L. 7633 a; *scabra*, -brum « dépôts, sédiments ». De là : *scabrèd*, *scabritatus*, d'où **scabrârè*, M. L. 7636 (conservé en espagnol et portugais), *scabrêdò*, *scabrêd* (Varr.), *scabridus*; *scabritia* (-tiès), Plin., Col.

Avec vocalisme *o* de la racine : *scobis*, -is f. (et *scobs* dans Prisc., GLK II 320, 24) : râpure, raclure, copeau, etc.; *scobina* f. : râpe, égoïne; *dēscōbinātus*, Varr. ap. Non. 99, 25 (cf. *dēasciārī*, *dērcūcinātus* dans Plaute). Les formes romanes remontent à *scobina* et **scoffina*, ce dernier sans doute dialectal. M. L. 7729; B. W. égoïne.

Scabō est un verbe technique à vocalisme radical *a*; par *scobis*, on voit que la racine avait la forme (**skēbh-*). **skobh-*. Le perfectum *scābi* a été fait sur *scabō*, peut-être par Lucilius. On ne saurait dire si l'on a *o* ou *a* dans cet *skaban* 'gratter', lit. *skabiū*, *skōbi* 'a gratter', v. russe *skobiti* désignant sans doute une sorte de couteau à raser. Le grec *α* dans le composé de *σκάπτω*; mais le sens est 'creuser' et, en considération de pers. *škajād* 'on ne peut dire', *kājād* 'il creuse', dont *f* suppose **ph*, on ne peut dire si le *φ* de *σκάρος* 'action de sarcler, bêcher', *σκαφῆ* 'tombeau' et de l'aor. *ἐσκαφη* repose sur *bh* ou sur *ph*; le *p* de lette *kaps* 'tombeau' est ambigu, de même que celui de v. sl. *kopati* 'creuser'; le grec *α* dans *κόπτω* 'je frappe', *κόπος* 'coup, fatigue', etc. V. *scapula*. Il y a ici une racine d'emploi technique à formes variées et à sens variés; v. *scrobis*.

scaena : v. *scēna*.

scaeuus, -a, -um : gauche, qui est à gauche ou qui vient de gauche. Usité surtout dans la langue augurale ou avec des sens figurés : subst. *scaeva*, -ae f. « présage qui vient à gauche » ; *Scaeva*, *Scaevola*, cognomen, « gaucher ». Comme *laevis*, a le sens de « d'heureux augure, favorable » ; cf. l'emploi de *bona scaeva* « bon présage » et *obscaevûre* dans Plt., St. 461, 672 (v. *stréna*), Ps. 1138, et le témoignage de Varr., L. L. 7, 97, *pueris turpicula res in collo quaedam suspenderit, ne quid obsiti, bonae scaevae causa scaevula appellatur. Ea dieta ab*

scaeva, i. e. sinistra, quod quae sinistra sunt bona auspicia existimantur. D'autre part, comme *sinister*, l'adjectif *scaevus*, peut-être d'après le grec *σκαῖος*, a pris (du reste rarement) le sens de « gauche, maladroit » et aussi de « défavorable, sinistre » (surtout dans Apulée); cf. P. F. 443, 8 : *scaeva res dicitur mala, quasi sinistra*; *σκαῖον enim Graece sinistrum dicitur*; mais *scaeva* avait conservé le sens de « présage » (indifférent, cf. Fest. 432, 26, *scaevum vulgus quidem et in bona et in mala re vocat, cum autem bonam et malam*). Ancien et repris par les archaïsants. Non roman. Outre *scaevus* et *Scaevinus*, on rencontre à l'époque impériale *scaevitās* (Gell., Amm., Apul.) fait sur le modèle de gr. *σκαίωτης*.

Les noms pour « gauche » sont divers (par contraste avec celui de « droite »; v. aussi *sinister* opposé à *dexter*). Le latin, qui a *laevus* en face de *dexter*, a de même *scaevus* en face de *σκαῖος*; formation parallèle, avec diphthongue *a* radical, ou emprunt? De *scaevus*, *σκαῖος*, on rapproche lit. *kairē* « main gauche », mais qui semble provenir de **kairē*. Irl. *ciotan* « la gauche » et gall. *chwit* « gauche » ne concordent pas; à en juger par *scandō* et les cas analogues, le vocalisme *a* est une variante expressive et populaire (v. *saeuus*). Du côté oriental, il y a des mots analogues : skr. *savyāḥ* et v. sl. *švit* « gauche »; sl. *švit* indique un ancien **seuoy-*, avec vocalisme *e*. Cf. *obs(a)enus*?

On a supposé pour *Scaevola* une origine étrusque (cf. Schulze, *Lat. Eig.* 369-419), de même que pour *Scaeva*; mais la démonstration n'est pas aussi probante que l'affirme W. Schulze. *Scaeva*, *Scaevola* rentrent dans la série des nombreux surnoms en *-a*. Tout au plus peut-on penser à un emprunt au grec.

scala, -ae f. ? : calices et calathi et scalae poculorum genera, ante ex ligno facta, inde et vocata : Graeci enim lignum *καλα* uocauerunt, Isid. 20, 5, 5.

Mot germanique : all. *Schale*, etc. V. Sofer, p. 154 sqq.

scāla : v. *scandō*.

scalum, -i m. : dame ou tolet, cheville pour l'aviron. Emprunt au gr. *σκαλμός* (déjà dans Cicéron), passé dans les langues romanes. M. L. 7640.

scalpō, -is, -psī, -ptum, -ere : gratter. Ancien, populaire dans ce sens (comiques, satiriques, etc.). A pris dans la langue des graveurs et des statuaires un sens technique et a servi à traduire le gr. *γλύφω* « tailler, graver, inciser » et « sculpter ». Il n'y a pas de doute que la langue classique n'ait connu que *scalpō* et ses dérivés dans ces sens divers, et la différence que l'on a voulu établir entre *scalpō* = *ξύω* et *scalpō* = *γλύφω* n'est pas fondée. Varron ne connaît que *scalpō* (cf. L. 6, 96, « *scalpere* » a *σκαλεῖν*) ; Diomède également, GLK I 378, 31 : *scalpo, insculpo* : quare « *gemma sculpta* » dicendum non « *sculpta* » ; *adicta enim praepositione facit « sculpta »*. Mais à l'époque impériale, sur le modèle des composés *exscalpō* (déjà dans Plt., Ci. 544, avec un sens figuré), *insculpō*, on voit peu à peu se substituer à *scalpō* dans le sens technique un simple *sculpō*; et il s'établit une différenciation de caractère secondaire et récent entre *scalpō* « gratter » et *sculpō* « sculpter, tailler ». Les inscriptions de bonne époque et les bons manuscrits ne connaissent que les formes en *a* : les Acta fratr. Arual. opposent correctement *sculptura* (marmo-

ris) à *insculpō*; les index de Pline l'Ancien et de Vitruve montrent que les meilleurs manuscrits ont en majorité les formes *scalpō*, *scalpor*, *sculptura*; cf. Hülsem, Philol. 56, 388. Très souvent, là où les éditeurs lisent *sculptura*, les manuscrits hésitent entre la forme en *a* et la forme en *u*; et la préférence donnée par les modernes à celle-ci n'est fondée que sur la différence de sens qu'on suppose arbitrairement entre *scalpō* et *sculpō* (l'article du dictionnaire de Georges, 8^e éd., est à ce point de vue entièrement faux) : ainsi, par exemple, dans Ov., M. 10, 248, M¹ a *sculpit* correctement; la correction *sculpit* adoptée par tous les éditeurs est de seconde main; dans Hor., S. 2, 3, 22, les manuscrits se partagent entre *sculptum* et *scalpium*; et la comparaison de C. 3, 11, 51 montre que cette dernière leçon est la bonne. La différence entre *scalpō* et *sculpō* est une différence non de sens, mais de date. Toutefois, la forme *sculpō*, d'abord évitée par les puristes, et attestée pour commencer dans les inscriptions de langue peu soignée (cf. Hülsem, l. l.), a vers le III^e siècle fini par éliminer *scalpō* dans le sens de « sculpter »; c'est à partir de cette date qu'elle a dû se répandre dans les manuscrits, d'où elle a souvent chassé un ancien et authentique *scalpō* : c'est ainsi que dans Cic., Ac., 2, 31, 101, tous les éditeurs lisent : *non est e sazo sculptus aut e robore dolatus*, alors que Cicéron a fort probablement écrit *sculptus* (cf. N. D. 2, 60, 150, *itaque ad pingendum ad fingendum ad scalpendum... apta manus est*) ou *exsculptus... edolatus* (cf. Att. 13, 28, 2, *exsculperam*; 13, 47 a 1, *edolau*). Il est à peu près certain que, jusqu'au milieu du second siècle de notre ère, les écrivains n'ont connu que *scalpō*. Dans les gloses, la différenciation entre les deux formes est achevée et l'on y trouve : *scalpō*, *scalpor*, *scalptum*, *scalptium* (et naturellement *scalprum*, *scalpulus*, *scalpellum*, *scalpurio*, *scalpellat*), comme aussi *sculpō*, -is (et peut-être *sculpō*, -ās; cf. les gloses *sculpa* γλύφον = γλύφον et *sculpator*, et le composé *sculpator*, -ās dans Aus., Idyl. 11, Préf.), *sculptor*, *sculptura*, *sculptus*, *sculptilia*. Les langues romanes ont conservé *scalpere* et un itératif **scalpitare*; l'ital. *sculpire* suppose un doublet **sculpire*, cf. M. L. 7643, 7644, 7754.

Formes nominales, dérivés et composés : *scalprum* (et *scalper* m., cf. *cultum* et *cultor*) : outil tranchant. De ce sens général sont dérivés divers sens spéciaux dans les langues techniques : ciseau (s. *fabrilis*) ; tranchet (de cordonnier) ; lancette, bistouri ; canif ; serpe, cf. Rich et Daremberg-Saglio, s. u. Demeuré dans les langues romanes, cf. fr. *échoppe*, M. L. 7645. De là *scalprātus* : en forme de serpe ; *scalpulus* (Gloss.), *scalpellum* (-lus, Celse; **scarpellum*) : scalpel, M. L. 7642, et *scalpellō*, -ās (Marc. Emp.), M. L. 7644 ; *scalpor* ; *sculptura* : graveur, graveuse ; sculpteur, sculpture ; cf. Plin. 36, 5, 1, *sculptores marmorum* ; *sculptōrium* : grattoir.

sculpitū, *sculpitūdō* (Gloss.) : démangeaison, prurigo ; *scalpuritō*, -is, Plt., Aul. 467 (*scalpurio*, Gloss.) ; *scalpur(r)itō* ; *scalticus* : dartreux (Theod. Prisc.).

exscalpō : arracher en grattant ; faire sortir en creusant, d'où « faire sortir du marbre, sculpter » (cf. *exprimō*). Ancien (Plt.), comme le montre le vocalisme intérieur ; *insculpō*, -is : tailler, sculpter dans (cf. *incido*). — A côté de ces formes anciennes existent des composés récents qui ont maintenu l'*a* : *adscalpō*

(Apul.), *circumscalptus* (Plin.), *exscalpō*, *interscalptus*, *subscalpō*, tous avec le sens de « gratter » ; auri-, denti-scalpium : cure-oreilles, cure-dents (cf. *ωτογλυφίς*).

Terme technique sans étymologie claire, comme les autres verbes à vocalisme radical *a* (cf. *caedō*, *claudō*, etc.). Même radical dans gr. *σκάλλω* « fouir » et *σκάλοψ* « taupe ».

scambus : v. *scaurus*.

scamnum, -i m. : 1^o escabeau, marchepied, tabouret, banc ; 2^o dans la langue rustique « banquette de terre entre deux sillons » ; qui, dans la langue des agrimensores, a servi à désigner la « largeur » d'un champ, par opposition à *striga*, sa longueur. V. Rich, s. u. Ancien (Enn., A. 96) ; technique. M. L. 7649 et 7648, **scamnum*. Celtique : irl. *scamon*, britt. *yscafn*.

Dérivés : *scamātus* : en forme de scamnum ; *scamnarium* : droit de banc ; *scabellum* (*scabillum*, *scabellus*) : 1^o petit tabouret, escabeau ; cf. Varr., L. L. V 168, *qua simpliciter scansione scandeant in lectum non alium, scabellum*; in *altiorum, scamnum*; 2^o instrument de musique composé essentiellement d'une semelle de bois très épaisse dans laquelle était insérée une lame vibrante, cf. Rich, s. u. M. L. 7633 ; *scabillarius* (Inscr.) ; *scamellum* (-millum) : doublet de *scabellum*, également représenté dans les langues romanes, M. L. 7647, en germanique : v. h. a. *scamal*, et en celtique : corn. *scavel*. V. B. W. escabeau.

Il y a, pour exprimer la notion de « appuyer » et « ce qui sert à appuyer », des mots à **sk*-initial et labiale finale, mais avec élément interne variable et des différences dans la forme de la labiale, soit skr. *skabnditi* « il était », *skambhāh* « était, pilier », av. *fraskambō*, *frāscimbanēm* « était, pilier » — lat. *scāpus* et dor. *σκάπτον*, att. *σκάπρον* « bâton » — et, avec cela, gr. *σκάπτουμι* « j'appuie », *σκάπτον* (et variante *σκάπτω* d'après *σκάπτουμαι*) ; v. lat. *scipio*. On peut penser à *σκάπτω* « λάδος » au groupe de gr. *σκάπτω*. Sur des mots de sens comparable et de forme **stebh-*, **stabh-*, v. W. H. s. u.

scandala (*sandala*, *scandula*), -ae f. : épeautre (Plin.). Sans doute mot étranger, demeuré en roman (italien, langues hispaniques). M. L. 7650.

scandalum, -i n. : pierre d'achoppement ; dispute, scandale. Emprunt fait par la langue de l'Eglise (Terullien) au gr. *σκανδαλον*; d'où *scandalizō*, *scandalosus*. Formes savantes : fr. *scandale* (v. B. W. s. u.) ; irl. *scandal*.

scandō, -is (parfait et supin non attestés), *scandere* : monter, gravir ; dans la langue de la grammaire, « scanner » les vers, par allusion aux mouvements du pied qu'on levait et baissait pour marquer la mesure (cf. en gr. *ᾠσις* et *θεσις*). *Scandō* est ancien (Cat., Agr. 50, 2) et classique, mais rare, et remplacé par ses composés d'aspect déterminé *ad-* et *cōn-scendō*.

Dérivés : *scānsiō* (très rare, sauf au sens technique de « scansion » ; on dit *ascensio*) ; *scānsilis* (époque impériale) ; *scānsor* (Gl.) ; *scānsōrius* (Vitr.) ; *scānsus* n'existe pas.

scāla (de **skand-s-lā*) ; usité surtout au pluriel *scālae* : échelle(s) ; marches d'escalier, M. L. 7637, et britt. *ysgol*. De là : *scālāris*, *scālārius*.

Composés : *ascendō* (*ads-*), *ascendī* et *ascendīdī* à basse époque (cf. *prandīdī*, *ascendiderat*, Itala, Euang. Palat. Ioh. 6, 22) : monter ; faire monter (Itala, Act. 9, 39, Cod. Laud., traduisant *ἀνέγαγον* etc.) ; *ascendentes* « ascendants », terme de la langue juridique (opposé à *dēscendentes*) ; *ascēnsiō* (= *ἀνέληξις* dans la langue de l'Eglise), cf. M. L. 695 ; *ascēnsus*, -ūs m. : abstrait et concret, 1^o montée, 2^o degré, échelon, 3^o terme de rhétorique = *κλίμαξ* ; *cōnscendō* : monter, spécialement « s'embarquer » ; *cōnscēnsiō* (rare) ; *cōnscēnsus* (tardif) ; *dēscendō* (parfait *dēscendit*, Valer., ap. Gell. 7, 9 ; Lamber., ibid.) : descendre ; *dēscēnsiō*, -sus, M. L. 2589, britt. *discynn* et, dans la langue de l'Eglise, *cōndēscendō* = *συγκαταβαίνο*, cf. Cassian. Conl. 17, 20, 3, *cōndēscendisse se et a perfectionis rigore aliquid relaxasse* ; *escendō* (*exsc-*) : monter, synonyme de *ascendō*, *escēnsiō* (T.-L.), *escēnsus* (Tac.). *Escēnsiō* a aussi le sens de « débarquement » : *escēnsiō ab nauibus in terram*, T.-L. 22, 20, 4 ; *insecūdō* : monter dans ou sur ; *insecēnsus*, -itō ; *trānsēndō* : s'élever au delà, traverser.

Ascendō est représenté en italien, espagnol, vieux provençal, mais a été concurrencé par un dérivé de *mōns*, fr. *monter*, etc. ; v. B. W. s. u. ; M. L. 5668 ; *dēscendō* est panroman, M. L. 2588 ; le gallois a emprunté *ascen* et *disgyn*. Sur **scandāculum* « échelle, sonde » que supposent certaines formes romanes, v. M. L. 7649 a.

Scandō a le vocalisme radical *a* qui caractérise des formes populaires, expressives, telles que *caedō*. Ce vocalisme n'a rien d'essentiel ; c'est une déviation qu'explique le caractère particulier du mot ; le védique a des intensifs : *caniskadat*, *kāniskan*. Le celtique offre le vocalisme *-e-* qui est normal : m. irl. *scendit* « ils s'élancent », etc. (v. H. Pedersen, V. Gr. d. K. Spr., II, p. 616), gall. *cy-chwyn* « partir ». L'*a* est ambigu dans l'aoriste véd. *adhi-skān* « in-siluit », dans le parfait *skanda* et dans v. irl. *sescand*, qui ont sans doute d'anciens *o* radicaux. Le présent skr. *skāndati*, en face de l'aoriste athématique *skan*, doit avoir été fait secondairement ; les anciennes formes à *e* radical ont dû s'éliminer du sanskrit, où elles se seraient confondues avec la racine *chand-* « sembler », racine dans laquelle *ch-* a été généralisé. Le terme technique gr. *σκανδαλον* « piège, pierre d'achoppement » a le même vocalisme, expressif et populaire, que lat. *scandō*. — Pour les racines à **sk*-initial signifiant « sauter », v. *scatē*.

scandula, -ae f. (et *scindula*, gr. *σινδαλ*) : bardeau, petite planche servant à la couverture d'un toit. Attesté depuis Hirtius ; technique. V. Rich, s. u. Les formes romanes remontent à *scandula* et *scindula*, M. L. 7652 ; à *scindula* le v. h. a. *scintala*, l'irl. *slind* « imbrex ». Le correspondant grec et la technique même de la fabrication du bardeau, que l'on obtient en fendant l'arbre suivant le fil du bois — c'est du moins ainsi que l'on procède en Savoie, où les chalets sont couverts avec des bardeaux de sapin — sont en faveur de *scindula*, quoique la présence de l'*n* soit étonnante.

Dérivés : *scandalāris*, *scandalārius*.

Il doit s'être produit des associations qu'il est actuellement impossible de déterminer et qui rendent difficile de faire un départ entre l'origine réelle et l'« étymologie populaire ».

scandulāca, -ae f. : *genus herbae frugibus inimicæ*

quod eas uelut edera implicando necat, P. F. 443, 10; cuscute, cf. *scandala*. Cf., pour la finale, *portulaca*. Autre forme : *scandulaciūm*. Le rapport supposé avec *scandō* n'est peut-être qu'une étymologie populaire.

scapha, -ae f. : barque. Emprunt (depuis Plt.) au gr. *σκάφη* latinisé, d'où *scapharius* : cabotier (Inscr.); *scaphō*, -ōnis m. : cordage [qui tient la barque] (Caec.); *scaphula* (tardif, Vég., Cael. Aur.). M. L. 7653. Celtique : britt. *cafāt*; irl. *scaf*, *scabal*. De **scapa* provient le v. h. a. *scaf*.

***scaptos** (*scaptus*) : *sagitta*, Isid., Or. 18, 8, 2. Sans doute germanique; v. Sofer, 44.

scapula, -ae f. : sorte de vigne, synonyme de *uen-nucula*, Plin. 14, 34. Sans doute de *scāpus*.

scapulae, -ārum f. pl. (singulier rare et tardif, Vulg.) : épaules; sens techniques : bras d'une machine (Vitr.); croupe d'une montagne (Tert.). Ancien (Cat., Plt.), usuel; sert de cognomen : *Scapula*, d'où *Scapulānus*. Peu représenté dans les langues romanes, cf. M. L. 7657, où il a été remplacé par *spatula*, v. B. W. *épaule*. Dérivés tardifs : *scapulāre* n., irl. *scabal* « scapulaire »; *scapulāns*, *interscapulae* = *μετασπῆρον* (Cael. Aur.).

En ombrien, on lit une fois *desirame scapla* « in dextram scapulam ». L'explication du mot par la racine de gr. *σκάπτω* « je creuse », etc., qu'on justifie par le fait que les os des omoplates servaient de bèches à creuser la terre, est évidemment hypothétique; cf. la substitution postérieure de *spatula* à *scapula*. V. *scabō*; les omoplates ont pu, du reste, être nommées d'après leurs ressemblances avec des bèches. J. Bloch a signalé *marathe khavā*, de *skapaka*.

scāpus, -ī m. : désigne d'une manière générale toute espèce de montent ou de soutien; spécialisé dans les langues techniques avec diverses acceptions : fût de colonne (d'où le sens de « membre unifié »), d'escalier, montant de porte, tige de candélabre, fleau d'une romaine, cylindre sur lequel on roulait les manuscrits, enroule de tisserand autour duquel est enroulée la chaîne; cf. Rich, s. u. Depuis Varron; technique. Dérivés : *scāpulus* (Greg. T.). M. L. 7656, **scāpiculus*.

V. *scammum* et *scopa*. Peut-être emprunté au grec : cf. *σκάπος* : *κλάδος* (Hes.).

scara, -ae f. : escarre. Emprunt tardif (Cael. Aur.) au gr. *ἐσχάρα*, avec chute de l'e initial comme dans *scia*, q. u. M. L. 2915 a, *eschara*.

scarabaeus, -ī m. : scarabée, escarbot, etc. (Phèdre, Pline). Sans doute dérivé du gr. *σκαράβος* « crabe »; pour la variation à l'initiale, cf. *corium* et *scortum*; le doublet **scarafaius*, M. L. 7658, doit être d'origine osque; v. *crabō*. Sur les contaminations qui se sont produites entre *escarbot* et *escarbotin*, v. B. W.

scarda, -ae f. : poisson inconnu (Pol. Silv.).

seardia, -ae f. : autre nom de l'aristolochie, Ps.-Ap., Herb. 19 (seulement dans la classe β des manuscrits; cf. Howard-Sigerist, p. 57, l. 27 et appar. crit. ad l.).

scarfia, -ae f. : coquille d'œuf (Gl.). Latinisation tardive d'un mot germanique.

scarizō, -ās : emprunt tardif au gr. *σκαρίζω* « s'agiter vivement » (Irén. I 24, 1; 30, 6).

scarificō, -ās (Colum., Pallad.), **scarificō** (Scrib. Larg.) : scarifier; adaptations de *scarifō* (*scari-ficātiō*, -fātīō, Col., Plin.; -fāctiō, Orib.), emprunt au gr. *σκαρίφωμαι*, sous l'influence de *sacrificō*, etc. M. L. 7662. L'origine de germ. *schreppen*, *schrappen* est douteuse.

scarpinat : forme de glossaire, d'un verbe *scarpināre* « gratter », que supposent quelques formes romanes, M. L. 7663. Appartient au groupe des mots populaires en *sc-*, cf. *scabō*, *scalpō*, et suppose peut-être un verbe **scarpō*, alternant avec *carpō*, cf. *corium* et *scortum*. Les gloses ont bien une forme *scarpo* : *eligo*, CGL V 578, 15; mais ce *scarpo* n'est qu'une « graphie inverse » par « hyperurbanisme » (cf. *scia*) de *excarpō*, doublet vulgaire de *excerpō*; cf. *decadō* (Isid., Or. 16, 2, 10) en face de *decidō*.

scarus, -ī m. : scare (déjà dans Ennius). Emprunt au gr. *σκάρος*, demeuré en italien, espagnol, portugais. M. L. 7664.

scateō, -ēs (et doublet ancien *scatō*, -is, -ēre), -ēre : s'écouler, jaillir (d'une source). Le verbe évoque une idée d'abondance; aussi est-il employé dans le sens de « déborder, grouiller, regorger de » (cf. *abundō*). Ancien (Enn.), technique.

Dérivés : *scatebra* f. : jaillissement; eau jaillissante; *scatebrōsus*; *scatur(r)io*, doublet expressif de *scateō*, d'où *scaturrez* (Varr. ap. Non. 172, 23) « source abondante »; *scatur(r)iginēs* (Front., Amm.); *scatur(r)iginōsus* (Col.). Les gloses attestent aussi *scatisco* CGL V 514 60 et 482, 53 (avec un doublet *scalisco* qui n'est peut-être qu'une faute de copiste); on y trouve aussi : *scatus* : *impetigo*, *scia scabies*; *scaturio* (*scaterio* : *lepra*; confusion avec *scalturitiō*?).

Il n'y a pas d'autre rapprochement clair qu'avec lit. *skasti*, *skataū*, *skasti* « sauter »; l'a du latin est du type des *a* du vocabulaire « populaire »; l'a lituanien est ambigu. — Si la racine ne se retrouve pas ailleurs, c'est que, pour « sauter », les formes expressives à *sk-* initial sont variées, ainsi gr. *σκαίρω*, *σκαίρω* (et *σκαρῶ*, *σκαρῶ*), sl. *skokū* « saut » (et tout le groupe), etc. On notera arm. *çayti* « il jaillit » (avec forme à *th* « populaire » *çayti*), qui est intéressante pour le sens; le *ç* initial arménien s'explique bien par **sk-*.

scauria : v. *scōria*.

scaurus, -a, -um : pied bot, *cuius calces retro sum abundantius eminent* (Gloss.). Surnom romain : *Scaurus*, d'où *Scaurinus*, *Scauridānus*.

Le grec *σκαῦρος*, ma's seulement dans les Hippia-trica, dont la date est fort tardive. Il est peu probable qu'il y ait eu emprunt du latin au grec, et le contraire est plus vraisemblable, étant donné l'ancienneté du mot en latin. Les gloses expliquent *scaurus* par *σκαμβός*, *σκαμβός*, *σκαμβός*, mais ignorent *σκαμρός*, ce qui prouve que les rédacteurs ne connaissent que la forme latine de l'adjectif.

Adjectif à vocalisme radical *a* pour indiquer une infirmité. Cf. le type de *claudus*, *caecus*, etc. La structure du gr. *σκαμβός* (emprunté par Suét., Oth. 12, 1) est pareille. On rapproche skr. *khorah* « boiteux », qui, comme *scaurus*, a un aspect « *sk-* » avec son *kh*.

scelus, -eris n. : 1° mauvaise action, faute, crime;

2° dans la langue familière, terme d'injure « vaurien, criminel ». Terme général, sans doute d'origine religieuse; cf. dans la formule du *uer sacrum* conservée par T.-L. 22, 10, 5, *si quis clepsit, ne populo scelus esto, neue qui cleptum erit*; et le sens de *scelerāre* « souiller », opposé à *pius* dans Vg., Ae. 3, 42, *parce pius scelerare manus*; de même *scelerātus*, e. g. *scelerata terra*, id., ibid. 3, 60; *Scelerātus Vicus, Campus*, etc. On trouve aussi dans la langue familière *scelus* avec le sens de « malheur, infortune », et *scelustus* avec le sens de « malheureux »; cf. Plt., Cap. 762; Mo. 563, *ne ego sum miser, | scelustus, natus dis inimicis omnibus*. Les deux sens de « malheureux » et « misérable » sont réunis, As. 476, *sceluste, non audes mihi scelusto subuenire?* Ancien, classique, usuel. Non roman.

Dérivés : *scelustus* : très fréquent dans la langue de la comédie; Cicéron ne l'applique qu'à des choses ou à des mots abstraits : *res, facinus*; pour les personnes, il se sert de *scelerātus*; *scelerōsus* (archaïque et post-classique); *scelerō*, -ās (rare et seulement poétique; premier exemple dans Catulle) : souiller; *scelerātus* (très fréquent; cf. *scelerāta* (herba), v. André, Lex., s. u.), d'où *cōnscelerō* et *cōnscelerātus*. L'existence d'un adjectif *scelerus* dans Plaute est douteuse; v. G. Lodge, Lex. Plaut., s. u. L'adjectif gallois *ysceler* est issu de *scelere*.

Évidemment ancien, mais sans correspondant. Le rapprochement avec skr. *skāhātī* « il fait un faux pas », arm. *szalim* « je fais un faux pas, je commets une faute » est possible (cf. *peccō*), mais ne s'impose pas; celui avec got. *skulan*, lit. *skelēti* « devoir » pas d'avantage, encore moins celui avec gr. *σκέλος* « jambe ». Faute de concordance exacte, on ne sort pas de vagues possibilités. Cf. encore hitt. *iskallā(i)* « briser, mutiler ».

scēna (et *scæna*, graphie fréquente qui note sans doute un *ē* ouvert; aussi *scaina*, par « contrépel », CIL I² 1794), -ae f. : scène (sens propre et figuré); puis « spectacle, spectateurs ». Ancien (Plt.), classique, usuel. Irl. *scian*. Germanique : v. h. a. *giscin*, v. angl. *scin(n)* « phantasma ».

Dérivés et composés : *sc(a)enālis* (rare, Lucr.); *sc(a)enārius* (Amm.); *sc(a)enātis* (Varr.); *sc(a)enātis* (id.). Mais l'adjectif le plus employé est *sc(a)enicus* du gr. *σκηνικός* substantivé dans *sc(a)enicus*, -a « acteur, actrice », avec son adjectif *sc(a)enicus* (Quint.); *proscænum* (-scē-) : avant-scène; emprunt au gr. *προσκήνιον*, déjà dans Plaute; technique.

Le mot latin, avec tout son groupe, est emprunté au gr. *σκηνή*, dans la mesure où ce mot grec a un sens technique et s'applique à des choses du théâtre. Mais la forme ionienne-attique *σκηνή* ne rend pas compte de la graphie *scæna*, et la forme *σκάνα* des autres dialectes ne fournit pas d'avantage une explication.

Un intermédiaire étrusque est possible; la graphie *scæna* rappelle les transcriptions étrusques *Calaina*, *Laeis* de gr. *Γαλήνη*, *Λαίς*, Cf. aussi *Saeturnus*, *Aesculāpius*, *paalex* et, inversement, *crāpula*. Le mot ferait partie des mots relatifs aux jeux et au théâtre venus par l'étrusque : *lūdus*, *persōna*, *histrīō*, *sporta*, etc.

scēna : v. *scæna*.

sceptrum (et *scaeptrum*, cf. *scēna*), -ī n. : sceptre.

Emprunt au gr. *σκήπτρον*, latinisé (depuis Lucr., Cic.); composés poétiques *sceptri-fer*, -ger = *σκηπτροῦχος* (Hom.), *σκηπτροφόρος* (Anth.).

scheda : v. *seida*.

schedius, -a, -um : impromptu, fait sur-le-champ. Emprunt au gr. *σχήδιος*; d'où *schedia* : *genus nauigii inconditum*, i. e. *trabibus tantum inter se nexis factum, unde mala poemata schedia appellantur*, P. F. 451, 9. M. L. 7680.

schēma (-sce-), -ae f. (puis *schēma*, -atis n.) : figure, aspect; figure de rhétorique, figure de géométrie. Plaute a seulement *schēma*, -ae (Amm. 117, Pe. 463). Emprunt au gr. *σχῆμα* (les termes latins correspondants sont *habitus* et *figūra*), entré d'abord en latin par la voie orale et passé dans la première déclinaison, et par là rangé dans la catégorie des féminins, puis refait par la langue écrite sur le modèle grec plus fréquent *σχῆμα*. Adverbe plautinien : *ineuschemē*. M. L. 7684 a. Irl. *sciam*.

schidia, -ārum f. pl. : copeaux. Emprunt (Vitr.) au gr. *σχίδια*, demeuré dans quelques langues romanes. M. L. 7689.

schisma, -atis n. : séparation, schisme. Emprunt de la langue de l'Eglise (Tert.) au gr. *σχίσμα*. M. L. 7693.

schoenus (-num), -ī m. : sorte de jonc, dont on tirait un parfum grossier dont se servaient les prostituées de bas étage; Plaute, pour cette raison, a *schoenicula*, Ci. 107. Emprunt au gr. *σχοινός*.

schola (*scōla*), -ae f. : école (sens abstrait ou concret), exercice d'école, etc. Emprunt au gr. *σχολή* (Lucil.), d'abord rendu par *lūdus* et dont le sens est ainsi défini par Festus, 470, 14, *scholae dicte sunt non ab otio ac uacatione omni, sed quod, ceteris rebus omissis, uacare liberalibus studiis pueri debent*. Le sens de « repos, lieu de repos » est conservé dans une expression technique : *schola lābri*, *schola alui* qui désigne une sorte de salle d'attente ou de repos dans les bains, cf. Rich, s. u., et dans Octaviae *scholae* « galerie d'Octavie » (Plin. 36, 29). Représenté en roman par des formes savantes, M. L. 7703; B. W. école. Irl. *scol*, britt. *yscol*; germanique : ags. *scol*, etc. Dérivés latins : *scholāris* (époque impériale), M. L. 7704; *antescholāris* (Pétr., CIL VI 14672, 9); *antescholāricus* (Gloss.). Les autres dérivés : *scholasticus*, etc., sont des calques du grec.

scia, -ae f. : os de la hanche (Plin., Val.); *sciaticus* : qui a la goutte sciaticque (id.); *sciaticum* (Ps.-Apul.); formes tardives de *ischias*, *ischiatricus*, -cum (avec t au lieu de d d'après *arthritis*, etc.), du gr. *ισχιάς*, *ισχιαδικός*. Cf. *ecara*, *Spania*, pour *Hispānia*, etc., par « hyperurbanisme ». M. L. 4549. Celtique : irl. *siatag*.

seida, -ae f. : feuille de papyrus, feuillet. *Seida* est la graphie des manuscrits de Cic., Fam. 15, 16, 1; Att. 1, 20, 7, et de Quint. 1, 8, 19; aussi a-t-on pensé à rattacher le mot à *scindō*, mais la formation serait sans exemple. D'autre part, le palimpseste de Pline, 13, 77, a la leçon *schida* (comme Martial 4, 89, 4), et Charisius, GLK 1, 107, note : « *seida* » ἀπὸ τοῦ σχίζειν. Ceci incline à penser que *sch(h)ida* est une déformation de *scheda* (cf. *schedius* par étymologie populaire, sous la double influence de *σχίζω* et de *scindō*). De *scheda* dérive *schedula*

« cédula » (Hier., in Ruf. 3, 2). M. L. 7678, 7681. Irl. *sgeotha*; germanique : all. *Zettel*.

scilicet adv. : évidemment (= ὁδηγοῦντι), sans doute. Adverbe affirmatif, fréquent dans la langue parlée, souvent avec valeur ironique. Attesté de tout temps; non roman. Cf. *ilicet*.

L'étymologie *scire licet* apparaissait encore assez nettement pour que *scilicet* ait pu être accompagné, sans doute par recombinaison étymologique, d'une proposition infinitive, complément de *scire*; e. g. Pl., Ru. 395, *nunc eam cum nauti scilicet abiisse pessum in altum*.

scilla, -ae f. : scille ou oignon marin. Emprunt au gr. σκόλλω, comme les dérivés *scillinus*, *scillitius*. V. aussi *aquilla*.

Sur *sylla* « sorte de luzerne », qui est sans rapport avec *scilla*, v. M. L. 8494 a.

seineus (*stinchus*, *stingus*), -i m. : nom d'un lézard (Plin.); transcription du gr. σείνχος, dont la chair passait pour aphrodisiaque et qui a été pris pour un nom de plante à la même propriété, l'*orchis* ou *satyrion*; v. André, R. Phil., 1954, p. 60.

scindō, -is, **scieidi** (puis *scidi* tiré des composés), **scissum**, -ere : 1° fendre (s. *cuneis lignum*, comme *findo*, de même formation); et par suite « déchirer », *s. uerstem*; puis « arracher », *s. comam*; 2° par dérivation « diviser, séparer », quelquefois « interrompre ». Ancien (Naev.), usuel et classique. Ne semble pas représenté dans les langues romanes, cf. M. L. 7719; certaines formes supposent un dérivé **scisāre*, M. L. 7725.

Dérivés et composés : **scidium** dans *di-scidium* « déchirement, séparation, divorce », synonyme de *discissio*, joint par Lucrèce à *perscindere*, 6, 293; cf. Cypr., Un. ecl. 23, *scindi unitas non potest, nec corpus unum discidio compaginis separari*. Rien de commun avec *cadō*, malgré Walde; cf. gr. σκότω, et aussi *ex(s)cidio*, *ex(s)cidium*, dont le rapport avec *exscindō* est évident; cf. Vg., Ae. 1, 177, *nec posse Argolicis exscindi Pergama telis*; et, 12, 655, *deiecturum arces Italum exciditque daturum*; mais des confusions ont pu se produire entre *cadō*, *caedō*, *scindō*, en raison du voisinage de sens, et, pour les composés de *caedō* et *scindō*, l'homonymie de certaines formes. Pour *excidō*, le Thes. note : « ab *exscindō*, ut uid. (cf. *excidium*...) »; contra *cidio* : PAVL. FEST. p. 80 - *nem urbis a caedendo dictam manifestum est...* At fortasse re uera duae uoces i. *cidio* et *-cidio* extitisse putandae sunt; cf. *abscidio*, *occidio* (V 2, 1231, 60 sqq.); *scissio* (Macr., Vulg.); *scissor* « écouyer tranchant » (Pétr.); *scissura* (époque impériale); *scissus*, -us (Gloss.); *scissilis* (Cels.); *scissim* (Prud.), tous tardifs.

ab-scindō = ἀποσκόλλω, souvent confondu avec *abs-cidō*; *circum*, *cōn-scindō*, M. L. 2156; *discindō* = διασκόλλω; *exscindō*; *interscindō* = skr. *antar-chid* « séparer en coupant »; *per*, *prae*, *prō* (M. L. 6786), *re*, *trān(s)-scindō*.

La racine de *scindō* fournissait un aoriste radical athématique, conservé dans véd. *chedma* « nous avons coupé » (le thématique *chidat* est fait sur la 3^e plur. *áchid-an*, qui est attestée). Le présent est du type à infixé nasal dans véd. *chindāti* « il coupe », 3^e plur. *chin-*

dānti, comme dans lat. *scindō*. Le perfectum *scidi* est comparable à skr. *cichide*. *Scindō* se comporte vis-à-vis de véd. *chindāti* comme *findō* vis-à-vis de skr. *bhindāti* « il fend », de la racine *bhid-*. — A côté de la racine normale **skaid-*, établie par les faits sanskrits, il y a une forme expressive à -*kh-*, attestée par le groupe de gr. σκόλλω (présent secondaire dérivé d'un aoriste athématique) et de véd. *khidāti* « il déchire », forme sans d'une racine *skhid-* aussi attestée : véd. *ashkidat*. Le latin ne distinguant pas *kh* de *k* non aspiré, on n'a pas le moyen de décider si le groupe de *scindō* repose sur **skid-* ou sur **skhid-*. — Le verbe à vocalisme populaire, expressif, lat. *caedō*, est sans doute une forme de ce groupe. Sur les formes celtiques peut-être apparentées v. H. Pedersen, *V. Gr. d. k. Spr.*, I, p. 77. Lit. *skēditiu* « je coupe (un liquide), je filtre » est ambigu : *k* peut reposer sur *k* ou *kh*, et sur n'importe quel diptongue en -*i-*; mais le v. sl. *čistū* « pur » indique *k* et sans doute *i*; sl. *čēditi* « δακνέειν » a un ancien *k*. Le gr. de arm. *stem* « j'égratigne, j'écorche » doit reposer sur **skid-*; il exclut *skh-* et concorde ainsi avec véd. *chindāti*. Comme la racine fournissait un aoriste radical athématique, il a pu y avoir, à la finale, une alternance de la sourde et de la sonore, ce qui expliquerait que, à côté de v. angl. *scian* « caçare », qu'on rapproche d'ordinaire, le germanique ait, avec des représentants de -*t-*, got. *skaidan* « séparer ».

scindula : v. *scandula*.

seinip(h)es (-fes, *cini-*), -um f. pl. : artison, ver du bois. Emprunt (attesté depuis Pétrone, Sat. 98) au gr. σείνιπες, σείνιπες et σείνιπες.

scintilla, -ae f. : étincelle. S'emploie au propre et au figuré, et comme nom propre. Ancien, usuel. M. L. 7720.

Dérivés : *scintillula*; *scintillō*, -ās, M. L. 7721; *scintillātiō* (Plin.); *scintillōsus* (Cassiod.).

Mot expressif. Le vocalisme *i* joue un rôle pareil dans le nom grec de « l'étincelle », σκινδύρη, et dans gr. σκινδύρη; cf. *cicindela*.

sciō, -is, -iul (et *scit*, d'où les formes contractes *scisit*, *scisse*, etc., fut. *scibō*), **scitum**, **scire** : savoir; *sciens* « qui sait » (opposé à *insciens*, *imprūdens*, d'où le sens de « à bon escient ») substantive *sciens*, e. g. : *uitis pampinari, sed a sciente*, Varr., R. R. 1, 31, 1; *sciens esse* « être au courant de », *scientem facere*, etc. *Sciens*, traité comme adjectif, a un comparatif et un superlatif, comme *sapiens*, et un adjectif *scienter*.

Le sens de « savoir » est le seul attesté pour *scire*; on trouve parfois, chez les historiens de l'époque impériale, le sens de « décider, décréter », e. g. T.-L. 26, 33, 10, *ut tribunus plebis rogationem ferret sciretque plebs ui...*, mais c'est par suite d'une confusion avec *sciscō*, due à ce que les deux verbes ont un même parfait et un même supin; de même, Tacite, H. 4, 80, 1, emploie *adsciri* abusivement pour *adscisci*. Ces exemples n'autorisent pas à conclure que le sens premier de *sciō* était « décider », encore moins à déduire que ce sens moral de « décider » provient d'un plus ancien sens physique de « séparer, trancher ». Ancien, usuel, classique. Peu représenté dans les langues romanes, où il a subi la concurrence d'un verbe de forme plus pleine, et plus expressif, *sapere*,

M. L. 7722, et 7727, *scita*; 7239, *rescire*. V. B. W. sous *savoir*.

2° **sciscō**, -is, **sciui**, **scitum** : inchoatif, « chercher à savoir, s'informer », par exemple Acc. ap. Non. 505, 15, *ibo ad eam ut sciscam quid uelit*; spécialisé dans la langue du droit public au sens de « discuter, débattre une question », *sciscere rogationem*, d'où *sciui* « j'ai débattu et je décide », par suite « je décrète », *scitum* « décret », *populi*, *plebi-scitum* « décision du peuple, de la plèbe ». Le sens du parfait s'est ensuite étendu au présent (comme dans *nōscō* vis-à-vis de *nōui*; cf. l'emploi de *sciscō* au sens de *sciō* dans Plt., Ba. 301-302, *auferimus aurum... | palam atque aperte, ut illi id factum sciscerent*); de là des emplois comme Cic., Leg. 2, 5, 13, *multa perniciose sciscuntur in populis* (joint à *sanctre*).

3° **scitor**, -aris : itératif intensif bâti sur *scitus* (de *sciscō*) « chercher à savoir » (archaïque, poétique et tardif). Évité par la prose classique, qui lui préfère la forme tirée de *sciscō* (comme *agitō* de *agō*) : *sciscitor* (sciscō, Plt., Merc. 386); d'où *sciscitator*, -tiō, d'époque impériale. M. L. 7726?

Dérivés et composés : 1° de *sciō* :

sciūs : qui sait, doublet de *sciēns*, rare et non classique sous cette forme, mais très usité dans les composés : *consciūs* = συνειδός « qui sait avec d'autres, conscient de, confident, témoin, complice ». Souvent joint à *mēns*, *animus*, ou accompagné d'un pronom au datif, e. g. Tēr., Ad. 348, *conscia mihi sum a me culpam esse hanc procul*; d'où *conscientia* (= τὸ συνειδός) « connaissance commune, conscience, complicité », souvent avec une valeur péjorative. C'est le sens de *consciūs* qui a amené Horace à créer *conscire* sur le modèle de σκινδύρη, Ep. 1, 1, 61, *nil conscire sibi, nulla pallescere culpa*; *insciūs*, *nesciūs* (ce dernier fait sur *nesciō*); *praesciūs*. De *sciūs* apparaît à basse époque un diminutif *sciulus*. De *sciēns* a été dérivé *scientia* : science (= ἐπιστήμη), britt. *sciant*, *scient*; *scientiola* (Aug., Arn.), *scientiālis*, *scientificus* (Boèce); *insciēns* (formé sur *insciūs*), *inscientia*; *scibilis* : qui peut être su (Tert., Mart. Capella); *nesciō* « je ne sais pas », ancien juxtaposé dont les termes se sont soudés. M. L. 5899, 5900.

2° de *sciscō* :

scitus : adjectif en -*to* marquant l'état (cf. *adulescō/adultus*) « qui a appris à connaître, qui sait, savant »; se dit surtout des personnes, mais aussi des choses : *scitum cōsiliū*; par extension, « bien fait », cf. Plt., Merc. 755, *sati scitum filium mulieris*, sens fréquent surtout dans le diminutif *scitulus* (Plt. repris par Apul., Arn.); *insciūtus* : ignorant; *inscitiā*. La langue distingue *insciēns*, *insciūs* de *insciūtus*; le premier signifie seulement « qui ne sait pas », *haec insciēntie me uenerunt* « ces choses se sont faites à mon insu ». Dans *insciūtus*, à l'idée d'ignorance se joint une nuance de blâme ou de mépris.

Sciscō a fourni un certain nombre de composés avec préfixe, dont les uns appartiennent à la langue du droit et ont un sens dérivé de celui de « décider »; les autres, au contraire, se rattachent simplement au sens de « savoir ». On a ainsi :

1° *adsciscō* : adjoindre par décret, ou officiellement, Cic., Rep. 2, 25, *regem alienigenam... sibi... populū*

adsciuit eumque... Romam Curibus acciuit; Leg. 2, 19, *deos... aduenas... publice adscitos*. En droit privé « s'adjoindre par adoption ». Dans la langue courante est devenu synonyme de *arcessō*, *adiungō*, *assūmō*; cf. P. F. 13, 22. Sur *adsciscō* d'après *adsciui* a été formé *adscio*, peut-être sous l'influence de *accidō*. *Adsciscō* est rare : premier exemple dans Vg., Aen. 12, 38.

consciscō : arrêter, décider en commun ou d'accord avec d'autres. Joint à *consentiō*, *cēscō*. Dans la langue commune, « arrêter, décider », surtout dans l'expression *mortem sibi consciscere*. A basse époque, quelquefois synonyme de *sibi comparare*.

dēsciscō « *sciscandō dēficere* », abandonner un parti, une alliance, etc., à la suite d'une délibération publique; cf. Caes., B. C. 1, 60, 5, *multae longinquiores ciuitates ab Afranio dēsciscunt*. Dans la langue courante est devenu synonyme de *dēficiō*, *dēsērō*; ainsi dans le Mon. d'Ancyre, 5, 28, *dēsciscentem* est traduit par ἀποστρέφειν.

2° *per-sciscō* : s'informer en détail (très rare et tardif, un exemple de Dict. Cret.).

prae-sciscō : chercher à deviner (Vg., Col.); *re-sciscō* : venir à savoir, apprendre par contre-coup (surtout langue familière, Plt., Tēr.). *Resciscō* semble avoir été formé sur *resciscō*; cf. Gell. 2, 19.

L'italique n'a pas trace d'un correspondant du parfait indo-européen attesté par skr. *vēda*, gr. (Fl)αῖδω, got. *wait* « je sais », que le celtique conserve, au contraire. Le latin a recouru à une racine qui n'a de correspondant dans aucune autre langue. On admet d'ordinaire que le sens initial serait « décider », plus anciennement « trancher » (cf. skr. *chydāti* « il coupe » et gr. *scian* « cou-teau »). Mais autre chose est « cribler, séparer », qui a fourni *cernō*, autre chose « couper ». Le sens de *dē-sciscō* est dû au préverbe, et *plebi-scitum* n'indique rien. Le rapprochement avec le groupe de « couper » est en l'air, tout en étant, semble-t-il, le seul possible. Des mots comme *sciō*, *sciscō* n'ont pas de chance d'être des emprunts. Le hittite a « savoir » (de **sk-*) *sék-/šak-*; cf. Vaillant, BSL XLII, p. 84 sqq.

scipiō, -ōnis m. : bâton, sceptre. Surnom célèbre de la gens *Cornelia*. Ancien (Plt.), conservé surtout à l'époque impériale dans la langue de la chancellerie : s. *eburneus*. Non roman.

Cf. gr. σκίπτουμαι « j'appuie », σκίπων « bâton », et v. *scamnum*, pour l'ensemble du groupe; peut-être *cippus*?

scirpus (quelquefois *sirpus*), -i m. : jonc. Ancien (Plt., Enn.). M. L. 7724; et germanique : v. h. a. *sciluf*, etc.

Dérivés : *scirpeus* (*sir-*) : de jonc; *scirpea* : panier de jonc, caisse de tombereau, M. L. 7723; *scirpiculus*, -a, -um et *scirpiculus*, -i m. (*scirpicula* f.), même sens que les précédents, avec les graphies *sir-*, *surp-*; *scirpō* (*sirpō*), -ās : tresser, lier avec du jonc; *scirpula* : sorte de vigne.

Pas de rapprochement clair.

sciūrus, -i m. : écueuil. Emprunt au gr. σκίουρος, devenu dans la langue populaire *sciūriolus*, par dissimilation du diminutif **sciūriolus*, CGL III 569, 76. M. L. 8003; B. W. s. u.

sclarea, -ae f. : nom de plante (*salvia sclarea* « sclaire, ormin, toute-bonne »). Tardif (Gargil. Mart., De med. 62, et Capit. carol. de uillis); cf. A. Thomas, Rev. Philol. 31 (1907), 199 sqq. Sans doute mot étranger, d'origine inconnue.

scloppus : v. *siloppus*.

scobis : v. *scabō*.

scolopendra, -ae f. : 1° scolopendre; 2° poisson de mer. Transcription du gr. *σκολοπένδρα* déjà dans Plin. Passé dans le latin vulgaire et de là dans quelques dialectes romans; v. M. L. 7730 et Schuchardt, Z. f. roman. Philol. 32, 238 sqq.

seomber, -bri m. : maquereau. Emprunt au gr. *σκόμπος* (depuis Plt.). M. L. 7733.

scopa, -ae f. : nom de plante, s. *regia* (Plin. 21, 23; 25, 44), variété d'ansérine. — Même mot que le suivant? V. André, Lex., s. u.

scōpae, -ārum f. : balai. Le singulier est tiré du pluriel plus fréquent *scōpae* « brins, brindilles, balayures »; cf. Varr., L. L. 8, 7, *una dicuntur scopae*; et 9, 24, *scopae, non dicitur una scopā*. Ancien (Naev., Cat.); technique et familier. Celtique : irl. *scúap*; britt. *yscub*, *yscubawr*. V. fr. *escoupe* et *écouvillon*.

Dérivés : *scōpō*, -ās : balayer (Vulg.); *scōpārius* : balayer (Dig.); *scōpulae*, *scōpilla* (Gloss.); *scōpiō*, -ōnis m. « ralle » ou « raffe », grappe de raisins sans grains; attesté aussi sous la forme *scōpius*. M. L. 7734, 7735, 7736, 7737. V. le groupe de *scāpus*, etc.

scopulus, -i m. : rocher, écueil. Emprunt ancien (Enn.) fait par voie orale et latinisé au gr. *σκόπελος* apparenté à *σκόπεμαι*, v. Vendryes, *Choix d'études*, p. 124; s'emploie au propre comme au figuré. Dérivé : *scopulosus*. Panroman, sauf roumain. M. L. 7738; B. W. *écueil*.

scordalus, -i m. : querelleur; *scordalia*, -ae f. Mots populaires de la latinité impériale (Pétr., Sén.). Sans doute mot d'argot grec *σκόρδαλος*, dérivé de *σκόρο-δον*, *σκόροδον*, par allusion à l'habitude de nourrir avec de l'ail les coqs de combats; cf. *σκόροδίζω* « nourrir avec de l'ail » et par suite « exciter, aigrir, exaspérer » (Aristophane).

scordiscus, -i m. : selle de cheval; *scordiscum*, cuir cru; *scordiscarius*. Mots tardifs, de *Scordisci*, peuple d'Illyrie.

scōria (*seau*), -ae f. : scorie (Plin.). Emprunt au gr. *σκόρια*. M. L. 7739.

scorpiō, -ōnis m. (et doublets poétiques *scorpios*, *scorpius*) : 1° scorpion et « rascasse »; 2° nom de plantes diverses; 3° objets évoquant le scorpion, machine de guerre, fouet à pointes de fer, tas de pierres. Emprunt au gr. *σκόριος*, *Σκορπιών* (nom propre). M. L. 7741, 7741 a et 7740 *scorpaena*. Irl. *scoirp*. Dérivés latins : *scorpiōnius*, *scorpiacum*. De *scorpiōnem* provient got. *skaurpjo*.

scortum, -i n. : 1° peau, cuir; 2° prostitué, prostituée (cf. le français vulgaire « peau ») « *quia ut pelliculae subiguntur* »; cf. Hammarström, *Eranos* 23 (1925),

104 sqq.; et aussi Don. in Eu. 424, *abdomen in corpore feminarum patiens iniuriarum coitus scortum dicitur*. Une forme *scortis* (d'après *pellis*?) est supposée par la glose; *scortes*; i. e. *pelles testium arietinorum, ab eisdem pellibus dicti*, P. F. 443, 8. Ancien; technique ou familier. Non roman.

Dérivés : *scorteus* : de peau, d'où *scortea* « écorce » dans les langues romanes, M. L. 7742 et B. W. s. u.; *scortia* : outre pour l'huile (Diocl.); *scortinus*. Au sens de « prostituée » se rattachent : *scortulum*; *scortillum*; *scortor*, -āris (irl. *cortan*?); *scortiator*, -tus, mots de la langue familière ou vulgaire.

Pour l'étymologie, v. *corium*. La racine est de la forme **sker-*; cf. v. h. a. *sceran* « couper, tondre », irl. *scaraim* « je me sépare » et, pour le sens, v. sl. *skora* « peau », à côté de *kora* « écorce ».

seoruscus, **seoriscus** : v. *coruscus*.

scotōmia, -ae f. : *ab accidenti nomen sumpsit, quod repentinas tenebras ingerat oculis cum uertigine capitis*, Isid. 4, 7, 3. Adaptation tardive de gr. *σκότωμα*, v. Soffer, p. 155; *scotōmō*, -ās : étourdir; *scotomatias*.

scrattae (*scraptae*) : mot de Plt., *Neruol. fr.* 97 L., que Festus 448, 4 explique par « *nugatoriae ac despicendae mulieres...* ab [h]is quae screa idem appellabant ». Fait partie d'un ensemble obscur : *scrattae*, *scruppellae* (*scrupidae*, Varr., L. L. 7, 65), *strutillabillae* (*strutillabillae*, Gell. 3, 3, 6), *sordidae* (*tantulae*, Varr., *ibid.*). Cf. Hammarström, *Eranos* 23 (1926), 111 sqq.

Mot de type populaire en -a, comme *scurra*, etc.; forme peu sûre (*sartae* P. F. 449, 1).

serautum : *pellicum*, in quo sagittae reconduntur, appellatum ab eadem causa quia scortum, P. F. 459, 7. Sans doute identique à *scortum*, -i n. « scortum » (Cels.). Peut-être faut-il y rattacher *scrūta*, -ōrum « nippes, vieilles hardes » (v. ce mot), *scrūtulus*, *scrūtillus* « ventre de porc farci »? Cf. *raudus/rōdus/rūdus*; *nōgae* et *nūgae*. V. *scortum*.

On rapproche les formes germaniques du type v. h. a. *scrdtan* « couper, tailler », *scrot* « coupe ».

screa n. pl. (cf. Fest. 448, 4 s. u. *scrattae*) : crachats. Peut-être le nom est-il tiré du verbe *scroō*, -ās : cracher (en râclant la gorge, expectorer); dont dérivent *scrdator*, *scrdatus*, uniquement dans Plt. et Tér., *exscribō* (cf. *expuō*), *conscreor*. Non roman. Sans doute onomatopée, comme les formes romanes dérivées de types **krak-* (B. W. *cracher*), **rak-*, **rūp-*, M. L. 4752, 7017, 7461. Cf. *crepō*. Mot expressif, comme *puō*.

scrib(i)lita, -ae f. : tarte au fromage (v. Caton, Agr. 78); de là *scrib(i)litiarius*. Rare et familier.

Rappelle certains dérivés grecs en -της; cf. W. Heraeus, *Die Spr. des Petron. u. die Glossen*, p. 4 (Kl. Schr. 59), et M. Niedermann, I. F. Anz. 29, 36; sans doute emprunté, comme de nombreux termes de cuisine. Mais le rapport avec *σπερδός* n'apparaît pas.

scribō, -bis, -psī, -ptum, -bere : écrire. Correspond au gr. *γράφω* qu'il traduit, ainsi d'après *scribere* = *δύκω γράφειν*; s'emploie au sens propre de « tracer des caractères », e. g. Plt., Ps. 132, *quasi in libro quem scribuntur calamo litterae*, et se dit d'un écrivain qui compose une œuvre : s. *historiam*, *poēmata*, etc.; s'emploie aussi dans

la langue du droit : s. *légem*, s. *militēs* « enrôler des soldats », s. *hērdem*, s. *nummōs*, *pecūniam*, *alicui*. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 7745. Celtique : irl. *scribam*, *scripuit*; britt. *yscrif*, *yscrifen*, *Yscrithur*; et germanique : v. h. a. *scriban*, etc.

Formes nominales, dérivés et composés : *scriba m. : « *proprio nomine antiqui et librarios et poetas uocabant; at nunc dicuntur scribae equidem librarii qui rationes publicas scribant in tabulis*, P. F. 446, 23, M. L. 7744 et B. W. *écrivain*; *scribātus*, -ās m. (Cod. Just.); *scrip-tor*, spécialisé au sens « noble » de « écrivain » lorsque *scriba*, forme vulgaire en -a, eut pris le sens de « scribe, greffier »; *scriptōrius*; *scriptōrium* = *γραφειον*; *scriptiō* : écriture et « art d'écrire » (presque uniquement cicéronien); *scriptiuncula* (rare et bas latin); *scriptilis* (Amm.); *scriptiōnalis* (Mart. Cap.); *scriptō*, attesté seulement dans Priscien, GLK II 429, 23; III 466, 17, et remplacé par *scriptiō* (classique); *scriptūra* « écriture » et « art d'écrire », dans la langue de l'Eglise « les Écritures » et « l'Écriture », d'après le gr. *γραφῆ*, *γραφαί*, M. L. 7746 a. Dans la langue du droit, *scriptūra* a désigné une taxe sur les pâturages de l'État fixée par écrit; cf. Plt., Tru. 144 et 146; de là : *scriptūrārius*; *ager publicus appellatur in quo ut pecua pascantur certum aes est, quia publicanus scribendo conficit rationem cum pastore*, F. 446, 23; *scriptus*, -ūs m. « greffe, secrétariat »; *scriptūriō*, -is (Sid.).*

Cf. aussi les noms propres *Scritō*, -bōnius, -nia, -niānus.

Scribō a fourni en outre, comme *γράφω*, un grand nombre de composés dans lesquels le préverbe précise le sens du verbe simple; à ces verbes composés correspondent généralement des abstraits en -tiō, des noms d'agents en -tor, des noms concrets en -tum, etc. On a ainsi *adscribō* (ā-) = *προσγράφω* « ajouter par écrit », *ascrip-tō*, *ascrip-ticius*, *ascrip-tius* (= *accensus*); *circumscribō* = *περιγράφω*; *conscribō* = *συγγράφω* et *conscribillo*, -ās (sur la quantité dans Catulle 25, 11, v. Havet, *Man.*, § 265), M. L. 2157; *describō* « écrire d'après un modèle, copier, transcrire » = *καταγράφω*; *exscribō*; *inseribō* = *ἐνγράφω*; *inter*, *per*, *post*, *prae*, *prō*, *re*, *sub*(s), *super*, *trān*(s)-*cribō*; de *scriptus* existe le composé négatif *in-scriptus* = *ἀγραφος*, cf. *indictus*. Un certain nombre de composés se sont spécialisés notamment dans la langue du droit, public et privé : au sens de « enrôler » se rattachent *ascrip-ticius*, *ascrip-tius*; *conscribō*, l'oū *conscrip-ti* formant avec *patres* un couple asyndétique dans l'expression *patres conscrip-ti* : « *nam patres dicuntur qui sunt patricii generis; conscripti qui in senatu sunt scriptis adnotati* », P. F. 6, 22. — *Perscriptiō* désigne la rédaction exacte, par suite la teneur d'un acte public; *praescribere* « écrire en tête d'une loi » a pris le sens de « proscrire », et spécialement de « excoier, produire un moyen déclatoire »; de même *praescriptiō*, *praescriptus*; *proscribō* « publier par écrit, afficher » s'est entendu dans le sens de « afficher le nom et les biens d'un condamné, proscrire, confiscer », d'oū *proscriptiō*, *proscripturiō*, -is (créé par Cicéron, qui le joint à *sullaturiō*, Att. 9, 10, 6); *rescribō* a désigné sous l'Empire les réponses faites par l'empereur à une question et a pris le sens de « rendre un arrêt », d'oū *rescriptum*; *subscribō* « soussigner une accusation » (se dit du censeur qui blâme un citoyen, ou d'un par-

ticulier qui accuse un citoyen); de là *subscriptiō*, -tor. On voit par là l'importance du document écrit dans le droit romain.

Termes italiques : osq. *scritas* « scripta » et omb. *screhto* « scriptum »; *scrihoth* « scripta » (e et ei étant des notations, exceptionnelles, de i). La notion d'« écrire », qui est rendue en perse par *nī-pistam* « écrit » et en slave par *pisō*, *psati* « écrire », cf. v. pruss. *peisā* « ils écrivent », est exprimée ailleurs par des racines signifiant « inciser »; tel est le cas de v. angl. *writan*. Lat. *scribō* rappelle lit. zém. *skrēbiū*, *skrēbi* « tracer des traits, dessiner », en face de litte *skripdi* « inciser » et de v. isl. *hrifa* « gratter ». Le gr. *σκαριζέ-σθαι* *ἐξέειν*, *σκαριζέειν*, *γράφειν* (Hés.) montre que -i et la labiale résultent d'élargissements. Et, en effet, il y a un groupe de russe *skrēbū* « je gratte », lette *skrabu* « je gratte », v. angl. *scorpan* « gratter ». Le rapport de lat. *scribō* avec ce groupe rappelle celui de got. *grei-pan* « saisir » et de lit. *grebiū* « je saisis » (fréquentatif *grai-pan*) avec skr. *grbhndī* « il saisit », v. sl. *grabiti* « saisir », etc. Cf. *scrobis*.

serñium, -i n. : écrin, boîte ou cassette de forme circulaire servant à serrer des objets portatifs (livres, papiers, lettres; boîtes à parfums, etc.), spécialement « étui à livres ». Attesté depuis Horace; roman. M. L. 7746. Celtique : irl. *serin*, britt. *yscrin*; germanique : v. h. a. *serini*.

Dérivés : *seriniarius* : bibliothécaire, archiviste; *seriniolum*.

Mot technique qui n'a pas de correspondant sûr.

serpulum : v. *serāpus*.

serobis (et *scrobs* d'après Prisc., GLK II 320, 24), -is c. (semble d'abord avoir été masculin, cf. Plt. ap. Non. 225, 7; masc. dans Plin. et Colum.; serait devenu féminin d'après l'analogie des noms en -is) : fosse, trou; s. *uirginalis* = *pudendum muliebre* (Arn.). Ancien, technique. M. L. 7747.

Dérivés : *serobiculus* (Varr.); *serobāiō*. Cf. russe *skrebū* « je gratte », lette *skrabu* (même sens), etc. V. *scribō* et le suivant. Cf. sans doute *scabō*.

serōfa, -ae f. : 1° truie. Sert également de surnom, comme *Verrēs*, *Strūma* (cf. *Asina*, etc.). M. L. 7748. Ancien (Plt.). Terme technique de la langue rustique, dialectal (cf. Ernout, *Élém.*, p. 225), comme l'indique j. intervocalique; 2° érouelles (Mul. Chir.).

Dérivés et composés : *serōfinus*; *serōfipascus* (Plt.); *serōfulae* (Vég.) : seroules, imitation du gr. *χωράδες*, M. L. 7750 et 7749; **serōfellae*, 7751 et B. W. *érouelles*; **serōfulōsus*.

A basse époque apparaît une forme *seroba porca quae generauit*, COL V 331, 23, influencée par *serobis*, la truie étant considérée comme « la fouilleuse », ce qui explique le sens de *serōfa* (*serōba*) « écou » dans les langues romanes (fr.; ital. du Sud *serofula*; cf. esp. *puerca* « truie » et « écou »); cf., toutefois, B. W. *sous écou*. De **skrōbha*; cf. peut-être *γρομφάς* *ὅς παλατα* (Hés.).

serōtum : v. *serautum*.

scruppedae (*scrupidae*, ap. Gell. 3, 3, 6) : terme d'injure que Plaute applique aux femmes; v. *scrattae*.

Cf. Varr., L. L. 7, 65, *scrupedam* (-pidam) Aurelius scribit a *scauripeda*; Iuuenius comicus dicebat a uermiculo piloso qui solet esse in fronde cum multis pedibus; Valerius a pede ac *scrupeda*. De **scrûpida*?

scrûps, -I m. : caillou pointu. Employé aussi une fois par Cic., Rep. 3, 16, 26, au sens de « angoisse, souci », réservé d'ordinaire au diminutif *scrûpulus*; cf. P. F. 449, 5, *scrûpi dicuntur aspera saxa et difficilia attracta*; unde *scrûpulosam rem dicimus quae aliquid in se habet asperi*. Ancien (Enn.); rare. Doublet tardif *scrûp* dans Isidore et les glosses. Non roman.

Dérivés : *scrûpeus*, d'où *scrûpea* f.; *scrûpôsus* (Pac.); *scrûpulus* (scri-), *scrûpulum*, et *scrûpulum* (-lus) par rapprochement avec *scriptum*, cf. Charisius, GLK I 105, 5, *scriptulum quod nunc uolgo sine t dicit*, et qui cite un exemple de *scriptulus* de Varron; du reste, les médecins grecs de l'Empire traduisent ce *scriptulum* par *γράφμα* : 1° petit caillou; 2° scrupule, 24° partie de l'once, puis de l'heure, etc., en général la plus petite division d'une unité de mesure (pour le double sens de « caillou » et de « poids », cf. *calculus* [Thes. III 143 sqq.], angl. *stone*); 3° au sens moral « petit ennui qui blesse », *iniciere, eximere scrûpulum*, joint à *aculeus* par Cic., Att. 1, 18, 2; de là « scrupule ». Ancien, usuel, classique. Celtique : irl. *scrûp*, « monnaie », d'où britt. *yscrûp* « bétail »; cf. pour le sens *pecunia, pécûlûm*; germanique : all. *Skrupel* (tardif, savant). Dérivés : *scrûpulosus* « caillouteux » et « scrupuleux » (époque impériale); *scrûpulosê, -lôsîdâs* (rare et non classique). Pas de rapprochement clair.

scrûta, -drum n. pl. : hardes, défroques, friperies. Synonyme de gr. *γούργα*. Populaire (satiriques; Vulg.). Non roman.

Dérivés : *scrûtarius*; subst. *scrûtarius*, -a « fripier, fripière », -um n. = *γούργα*; *scrûtor*, -âris (et *scrûto*) : fouiller (comme un chiffonnier, cf. dans les glosses *scrûtor* = *γούργα*), scruter, explorer (sens physique et moral; avec ce sens déjà dans Ennius), irl. *scrutaim*; *scrûtinâ* (rare, époque impériale), -tor, -trix (id.); *scrûtinô* (Vulg.); *scrûtinium* (Apol., Vulg.), irl. *scrutan*, d'où **scrûtinâre*, M. L. 7752-7753; *per-scrûtor*, M. L. 6425.

Scrûtor s'est dit d'abord des chiffonniers qui fouillent dans les tas de hardes, soit des enquêteurs qui fouillent les esclaves ou les voleurs; cf. Cic., Rosc. Am. 34, 97, non *excutio* te... non *scrûtor*.

Pas de rapprochement sûr; cf. peut-être *searatum, scrûtum*.

scrûtilus, -I m. : uenter suillus condita farte expletus, P. F. 449, 2. Sans doute de *searatum*.

scrûdicia, -ae f. : instrument aratoire (Isid.). Sans doute de *excludere*; cf. *scia*.

sculca, -ae f. (*sculta*) : forces (militaires); Greg. M. ep. 2, 33 bis, 13, 23). M. L. 7753 a. Probablement germanique.

sculna, -ae c. : synonyme, vulgaire et rare, de *sequester* « arbitre, médiateur »; cf. Gell. 20, 11, 2; glossé *συνθηκοφύλαξ*. — Mot étrusque?

sculpô : v. *scalpô*.

sculpôneae, -nell f. et m. : sorte de galoches à semelles de bois; cf. Rich., s. u. *sculpônêtus*. Sans doute de *sculpô*.

scultâtôrês (*exculâtôrês*, Not. Dign.), m. pl. : soldats de l'infanterie légère. Mot tardif (IV^e siècle) de l'argot militaire, Vég. Mi. 2, 17; *scultâtôrîa* (*exculâtôrîa*) : vaisseau éclairé (Cassiod.). La graphie avec *ex-* doit noter une prononciation *escul-*. V. *sculca* et *proscultô*.

scultimiddônî : qui *scultimam suam quod est podicis officium gratis largiatur* : dicta *scultima quasi scortorum intima* (Gloss.).

scurra, -ae (et *scurrus, scurrô* dans les Gloss., cf. Thes. Gloss. s. u.) m. : « citadin », « civil », le plus souvent avec une nuance de mépris ou d'injure (opposé à *homomilitâris*, Plt., Ep. 15; cf. aussi Tr. 202, *urbani adidui ciues quos scurras uocant*); « galant, mignon, débouché », cf. Cic., Sest. 17, 39, de harusp. resp. 42, ad Herenn. 4, 14; usité surtout dans le sens de « bouffon » et « parasite », cf. Lejay, *Sat. d'Hor.*, p. 551 sqq. Dans le Bas-Empire désigne aussi un soldat de la garde de l'empereur (Lamprid., Alex. Sev. 61; Elag. 33), parce que ces soldats restaient en ville au lieu de faire campagne. Ancien, usuel, classique. Non roman.

Dérivés : *scurrilis* (*scurillus*) (-bilis, tardif; cf. *seru-ilis, uern-ilis*), -itâs, -ter; *scurrula* (Apol., Arn.); *scurror*, -âris (Hor.).

Terme populaire, sans rapprochement clair. — Étrusque comme *sculna*?

scutâle, -is n. (â?) : bourse ou courroie de la fronde. Uniquement dans Tite-Live; peut-être dérivé du gr. *σκούτα*.

scûtica (*scytica*, P. F. 449, 7), -ae f. : fouet à lanière de cuir, peau d'anguille. Attesté à partir d'Horace. Sans doute féminin de l'adjectif *scuticus*, i. e. *scythicus*, gr. *Σκυθικός*; le gr. *σκούρος* avec *u* long ne convient pas. M. L. 7758.

scutillus, -a, -um : -m tenue et *macrum*, et in quo tantum exilis pellicula cernitur, P. F. 441, 6. Sans exemple; étymologie inconnue.

scutra, -ae f. (*scrûta*, Ital. = *γούργα*) : 1° sorte de plateau ou de plat en bois; 2° sorte de marmite, cf. Serv., G. 1, 140, *uasa, ubi calda solet fieri, scutras appellantur*. — (Plt., Cat.); technique. Non roman.

Dérivés : *scûtella* (et *scûtella* dans les langues romanes, par croisement avec *scûtum*) : plateau, écuelle, M. L. 7756; B. W. s. u.; celtique : britt. *ysgudell*; et germanique : v. h. a. *scuzilla*; *scutiscum*, Cat., Agr. 10, 11 (avec suffixe grec?); *scutillus* (tardif). Sur *scutella*, qui est le diminutif phonétique de *scutra* (**scutro-lâ* > **scutplâ* > *scutella*), ont été refaits *scûta* (Lucil. ap. Prisc., GLK II 115, 8, *scûtam* | *ligneolam in cerebro infixit*) et *scutula*, d'après le type *tabula, tabella*; cf. *martellus, martulus*. *Scutula*, outre une écuelle sans doute en forme de losange (Mart. 11, 31, 19), a désigné aussi dans les langues techniques des objets de forme semblable, entre autres des incrustations en marbre, des garnitures de robe (chez Plt., Mi. 1178, une sorte de cache-nez). Dérivés : *scutulâ-*

tus; *scutulârius* « ouvrier marqueteur ou mosaïste », gr. *σκούτάριος*. N'a rien de commun avec *scutula* « cylindre, rouleau de bois » (César, B. C. 3, 40, 4), qui est emprunté au gr. *σκούτα*. Terme technique, aucun rapprochement sûr.

scûtum, -I n. (*scûtus*, Turp.) : grand bouclier oblong, différent du *clipeus*; cf. Rich., s. u. Ancien (Enn.), classique, usuel. Panroman. M. L. 7759. Rattaché à *σκούρος* par les anciens; cf. P. F. 449, 7 : *σκούρος... graece pellis dicitur, unde... scuta quia non sine pellibus sunt*.

Dérivés : *scûtârius*, -a, -um; *scûtârius* : fabricant de boucliers. Sous l'Empire, le pluriel *scûtârii* désigne les « gardes de l'empereur » (Amm. 20, 4); M. L. 7755, fr. *scûyer*; *scûtâtus*; *scûtulum*.

On est tenté de rapprocher le groupe de skr. *skûti* « il couvre »; cf. lat. *ob-scûrus*. Sans irl. *seith*, gall. *ysgwyd* et v. sl. *stîti*, v. pruss. *staytan* (lire *scaytan*?), tous mots signifiant « bouclier », offrent une forme qui, si l'on latin repose ici sur *oi*, apporterait un rapprochement plus exact. Aucun fait actuellement connu ne permet de déterminer quelle est l'origine de *û* dans *scûtum*.

scyphus, -I m. : coupe, vase à boire. Emprunt au gr. *σκύφος*, déjà dans Ciceron. Diminutif : *scyphulus* (*scypulus*). M. L. 7760. Celtique : irl. *escop, escibul*.

sê : v. *suî*.

sê : v. *sed*.

sêbum, -I n. : suif, graisse. Ancien (Plt.), technique. Panroman. M. L. 7762; B. W. s. u.

Dérivés : *sêbôsus* : gras, sert aussi de surnom; *sêbô*, -as (Col.), M. L. 9708; *sêbâlis* (Amm.); *sêbâceus* (Apol.); *sêbâciârius* (cf. *sebbaciaria*, CIL VIII 3028). Terme technique sans rapprochement net. Cf. *sapô*?

sêcale (*sicale*), -is n. : seigle (Plin.). Les langues romanes attestent un *â*, ce qui exclut le rapprochement avec *secô*; cf. M. L. 7763; B. W. s. u.; celtique : irl. *secul*, britt. *segal*; et germanique : v. h. a. *sihila*, v. angl. *sicel*. Sans doute emprunté. Sur **consêcale*, v. M. L. 2157 a.

secespita, -ae f. : *cultrum ferreum oblongum, manubrio eburneo, rotundo, solido, uincto ad capulum argento auroque fixum, clauis aeneis, aere Cypro, quo flammis, flaminicae, uirgines pontificesque ad sacrificia utebantur. Dicta autem est secespita a secando*, P. F. 473, 6. Vieux terme de rituel, de formation obscure. Le rapprochement avec *secâre* n'est peut-être qu'une étymologie populaire.

secessionês : *narrationes*, P. F. 453, 19. Peut-être à rapprocher de *insectiones* « *narrationes* » qu'Aulu-Gelle attribue aux *antiqui*, 18, 9, 11. V. *inquam*.

sêcius : v. *sêtius*.

seciûm : *libum est quod secespita secatur*, P. F. 473, 11. V. *secô*.

secô, -âs, -uî, *sectum* (mais *secâtûrus*), -âre : couper, découper; griffer, taillader (sens propre et figuré); couper en deux, diviser (cf. gr. *τέμνω*), et aussi « trancher une question, décider ». Dans Vg., Ae. 10, 107, *quam quisque secat spem*, le verbe est sans doute employé

d'après *secâre mare, aurâs, uiam*, et d'après le rapport que les Latins avaient faussement établi entre *secô* et *secta*, cf. Ae. 6, 899, *ille uiam secat ad nauis*, où Servius note « unde et *sectas dicimus habitus animorum et instituta philosophiae circa disciplinam* », Ae. 5, 658, *ingen-tumque fuga secuit sub nubibus arcum*. Ancien (Cat.), classique, usuel. Le verbe est bien représenté dans les langues romanes, où il s'est spécialisé dans les langues techniques, notamment dans la langue de l'agriculture, éliminant *serâre* dans ce sens; v. B. W. sous *scier*, M. L. 7764; d'où **seca*, M. L. 7762 a.

Dérivés et composés : -*ser*, dans *reser* m. : jeune vigne taillée, M. L. 7242; *fénisec* m. : faucheur de foin, d'où *féniseca* (avec l'a des noms de métiers, etc.), refait sans doute sur *fénisicium* (employé au pluriel); *fénisecta*, -drum; -*sicium* et -*sicia* dans *incicium* (-cia) : « a ab eo quod insecta caro, ut in carmine Saliorum est, quod in exitis dicitur nunc prosectum », Varr., L. L. 5, 110 (les formes romanes remontent à **isicia*, M. L. 4551, avec ?), d'où *insiciârius* : charcutier, *insiciâtus*; *prôscium* : *quod praeseatum proicitur*, P. F. 252, 12, terme du rituel désignant les parts de viande découpées et offertes au dieu, qu'on retrouve dans ombrien *prusecia*; *sectius* non attesté en dehors de la glose de Festus, cf. plus haut, mais dont le composé *subsectius* est bien attesté dans la langue de l'agriculture, cf. plus bas.

sectiô : coupe; *sector* : coupeur. Tous deux rares dans ce sens, mais conservés dans les langues romanes, avec un dénominaif **sectâre*, M. L. 7766-7768, et l'adjectif *sectârius*, M. L. 7769. Se sont surtout employés dans la langue du droit, où *sectôrês* désigne les acheteurs de biens capturés ou confisqués par l'État qui sont vendus *sub hastâ*; cf. Gaius, Inst. 4, 146; *sectiô*, la vente de pareils biens, et aussi la confiscation; de là *sectôrîus* ap. Dig., *sectrix* (Pline). L'origine de cette appellation est obscure. D'après Mommsen, l'acheteur est ainsi désigné parce qu'il doit retrancher du bien qu'il a acquis un certain pourcentage représentant le montant des dettes dont ces propriétés sont grevées; cf. Halm dans son édition du pro Roscio Amer., préface, n. 26; *sectilis*; *sectius* (tous deux d'époque impériale; cf. *sectius*, qui doit être plus ancien); *sectira* (rare, Varr., Plin.), M. L. 7770; *secâbilis*, -bilitâs (tardifs, Lact., Claud. Mam.), formes savantes, refaites sur le composé *insecâbilis*, qui semble moins récent; *sectimenta*, -drum : ouvrages de menuiserie (Plin.).

segmen (rare, usité surtout au pluriel) : coupure(s); et *segmentum* : entaille(s), coupure, segment, bandes taillées, chamarrures; *segmentâtus*.

scûla : nom campanien de la faux (ou de la faucille), cf. Varr., L. L. 5, 137, *hae [scil. falces] in Campania scûla a secando*. L'ê est long d'après le témoignage de l'ital. *secolo*, cf. M. L. 7771.

secûris, -is f. : hache. Le rapport avec *secô* semble certain, mais la formation est obscure, M. L. 7775; de là : *secûricula*, -lârius; *secûriclâtus* et *secûrifer*, -ger (poét.).

Secô a de nombreux composés : *circum-*, *con-*, *dâ-*, *dis-* (M. L. 2688), *ex-*, *in-*, *inter-*, *per-* (M. L. 6425 a), *prae-* et *praesegmen* « rogner » (Plt.), *prô-*, *re-* (M. L.

7241) et *resectōrium* « ciseaux à ongles » (Gl.), *sub-secō* (et *-sicō*, forme à apophonie régulière souvent attestée chez Varron : *resicāri*, R. R. I 31, 2; *praesicātur*, ibid. 3, 16, 34; *subsicuerunt*, ibid. I 50, 1, etc.), où le préfixe précise l'idée exprimée par le verbe. Certains composés ont servi à traduire des modèles grecs ; ainsi *insecābilis*, à l'époque impériale (Sén., Quint.), traduit ἄσκητος (Cicéron n'avait pas osé le créer) ; *insecum* dans Plinie traduit ἑσσυτοῦ. L'adjectif *subsecūsus* (*subsi-*) appartient à la langue des *agrimēnsōrēs* ; il y désigne une portion de terre qui est retranchée du partage comme étant en sus de la mesure, cf. Suét., Dom. 9, 3, *subsiucia, quae diuvis per ueteranos agris carptim superfuerunt* ; il s'est appliqué ensuite au temps « retranché sur le temps des affaires », puis à fini par désigner le superflu, ou l'accessoire, et par prendre le sens de « occasionnel, accidentel ».

La racine **sek-* « couper » est attestée dans plusieurs langues ; v. sl. *sěky*, *sěsti* « couper » indiquer, par son *ē*, un présent radical athématique indo-européen ; on cite aussi, du vieux lituanien, *i-sekti* « graver », *i-sekti* « sculpter ». L'irlandais ne connaît que des formes à préverbe *in-* : *ésgid* « il abat », *tescāid* « il coupe », etc. (v. H. Pedersen, V. Gr. d. k. Spr., II, 612). Le présent en *-ā*, *secō*, *secās*, est une formation dérivée remplaçant un ancien présent athématique ; l'ombrien a de même *prusekatu* « *prōsecātō* » (la forme *prusektu* provient sans doute d'une faute du graveur ; cf., toutefois, Vetter, Hdb., p. 198). Le participe *secutus* indique une racine monosyllabique, tandis que l'ombrien a *pru-segetu*, *pro-segeto*, *asegeta* « non *secāt* » ; l'ombrien a étendu le type *-eto-*, comme on le voit par *uirseto* « *ulsu* ». Le *pe.fectum secūti* ne concorde ni avec l'*ā* constant de *secāre* ni avec le type de *secutus*. Hors du slave, du balte, du celtique et de l'italique, il n'y a pas de formes verbales connues.

La formation de *secūris* a un pendant approximatif dans v. sl. *sekyra* « hache » : **sek-ūr-* est commun aux deux mots. L'*ē* du slave en face du *ē* de *sěky* atteste l'antiquité de la forme slave. La formation est insolite, aussi bien que la limitation au latin et au slave.

Il n'y a pas lieu de poser un rapprochement particulier de lat. *secūm* (chez Festus) et de v. sl. *sědvo* « hache » ; les sens divergent.

Le degré *ē* apparaît peut-être dans *secūla* (cf. plus haut), si ce mot a le vocalisme de *tēgula*, *rēgula*.

Le germanique a plusieurs formes, toutes moniales : v. h. a. *saga* « scie », *sagesna* et *sēgansa* « faux », v. angl. *seeg* « épée », v. isl. *saz* « couteau » (de **saksa* du germanique, le sens ne permet guère de rapprocher lat. *sazum*, on l'a vu), etc. L'*ē* de v. isl. *saz* se retrouve peut-être dans lat. *sacēna* (de **sacesna*?). L'irlandais a *scian* « couteau, lime » (de **skeinā*?).

Racine à sens technique de la civilisation du Nord-Ouest inconnue à l'indo-iranien, à l'arménien et au grec. Si *sciō* a pour sens original « je coupe », ce serait une forme élargie de **sek-* ; v. ce mot.

secrētus : v. cernō. M. L. 7765.

secta, -ae f. : ligne de conduite ; suite, parti, secte, école (dans la langue philosophique). Souvent joint à *sequi* ; cf. Naev., B. P. 9, *eorum sectam sequuntur multi*

mortales ; Cic., Cael. 17, 40, *nos qui hanc sectam rationemque uitae... secuti sumus*, etc. Rattaché par les anciens à *secō*, *sectus*, cf. Serv., Ae. 6, 899, cité s. u. *secō*, mais, d'autre part, non séparé de *sequi*, dont *sector* est considéré à juste titre comme l'intensif ; cf. Plt., Mi. 91, *ait sese ultro omnis mulieres sectorier*. Il est possible que *secta* soit un postverbal de *sector*, comme *pugna* de *pugnō*.

Dérivés : *sectārius* : *uerbez qui gregem agnorum praecedens ducit*, P. F. 453, 15 ; *sector*, -aris : suivre habituellement, accompagner ; et « poursuivre », *s. ferās, praedam*, etc. De là : *sectātor* « compagnon » et « sectateur » ; *sectārix* (Aug.) ; *sectātiō* et les composés *as-*, *cōn-*, *in-*, *per-sector* et leurs dérivés. M. L. 719, *assectāre*. V. *sequor*.

secundus, -a, -um : ancien participe de *sequor* avec la forme exceptionnelle en *-undus* ; cf. *oriundus*, proprement « qui suit », « qui n'offre pas de résistance ». S'est dit d'abord du courant que descend la barque, du vent qui la pousse : *secundo flumine ad Lueticum iter facere coepit*, Caes., B. G. 7, 58, 5 ; et *uentum et aestum uno tempore nactus secundum*, id. 4, 23, 6. S'est ainsi opposé à *aduersus* et a pris le sens de « qui va dans le sens de », « favorable » ; d'où *secundum* « suivant, conformément à », *secunda* n. pl. « prospérité », *secundae res*, *secundō*, -ās (époque impériale), *secundē*. Ancien, usuel, classique. Sert de cognomen, comme *Secundinus*, *Secundilla*. M. L. 7772-7774.

Il y a eu un développement de sens particulier : qui vient après, second (et par suite « inférieur ») ; dans ce sens, *secundus* a servi d'adjectif ordinal à *duo* et a fourni les dérivés : *secundānus* (-*diānus*) : de la seconde légion (terme de la langue militaire, cf. *primānus*, etc.) ; *secundārius* : de second rang, secondaire ; *secundānus*, -ūs (Tert., opposé à *primānus*) ; l'adverbe *secundō* (et *secundum*), d'où *secundicērius*, cf. *primicērius*. Substantivé, le pluriel *secundae* désigne : 1° l'arrière-faix (dit aussi *secundinae*, Vulg. = τὰ δευτέρα) ; 2° le second rang, la seconde part.

Le sens de « conforme, favorable » rappelle celui qu'a pris le correspondant de skr. *sāce* en iranien : av. *hacāite* « il convient ».

Le procédé indo-européen pour exprimer « second » était l'adjectif en *-tero-*, dont got. *anþar* donne une idée ; l'italique l'a remplacé par la formation nouvelle du type lat. *alter* ; le brittonique a remplacé ce mot disparu par le représentant de **aljos* : m. gall. et bret. *eil*. Pour le besoin de l'expression, les langues ont recouru à des procédés nouveaux, ainsi le grec avec *δεύτερος*. L'irlandais a un mot obscur, *idāine* (M. Pedersen rapproche *im-thānad* « changement »). Lat. *secundus* « deuxième » résulte de la même tendance.

secūla, secūris : v. *secō*.

secūrus : v. *cūra*.

secus : v. *sezus*.

secus adv. et prépos. : *secus* comme préposition signifie « le long de », et Charisius, GLK I 80, 18 sqq., qui en note l'emploi, en fixe aussi le sens et l'étymologie : *id quod uolgens usurpat « secus illum sedi » hoc est « secun-*

dum illum » et nouum et sordidum est. Il ajoute, pour en fixer la valeur adverbale : *significat... aliter, exemplis omnium fere qui eam uocem usurpant*. Souvent *secus* est joint à une négation : *nōn*, et surtout *haud* (d). *Secus* s'emploie aussi par litote pour « *nōn* », e. g. *nobis aliter uidetur : recte secusne, postea*, Cic., Fin. 3, 13, 44, ou pour un adverbe comme *male* dans *secus accidere* « arriver autrement (qu'on ne voudrait) », d'où « échouer », etc. ; cf. Plt., Cas. 376-7, *si illud quod uolumus eueniet, gaudebimus ; si sin secus, patiemur animis aequis*. Le sens de « *secus* » est voisin de celui de *minus* ; celui de *haud secus* [quam], de *haud minus* [quam] ; cf., par exemple, P. t., Poe. 835, *bibitur, estur quasi in popina, haud secus*. C'est cette similitude de sens qui a sans doute amené la création d'un comparatif *sequius*, sur le modèle de *sētius*, synonyme de *minus*, cf. plus bas s. u., avec lequel *secus* n'a rien de commun à l'origine ; cf. Afran. 293 R³, *sin, id quod non spero, ratio talis sequius ceciderit*. D'après *sequius* a été rétablie une forme de comparatif d'adjectif *sequior* = *inferior*, qu'on trouve attestée à partir d'Apulée : *sexus sequior* « le sexe faible ».

Secus comme adverbe est usuel et classique ; à partir de Cicéron, il est surtout fréquent en poésie ; la prose impériale l'emploie peu et, à partir du 1^{er} siècle, il tombe en désuétude. Comme préposition, *secus* apparaît, du reste rarement, chez Caton et Ennius ; inconnu de la prose et de la poésie classiques, il avait subsisté dans la langue populaire, où il se manifeste à basse époque (Inscriptions, Vulg.), ce qui justifie le jugement de Charisius cité plus haut. Existe aussi comme second terme de composé dans *altrin-*, *extrin-*, *utrin-*, *post-*, *circum-secus*. Représenté seulement en logodoriens, M. L. 7777 ; quelques dialectes ont aussi un représentant de *sētius*, M. L. 7883.

V. *sequester*.

Comme le groupe de **pedo-* « trace de pas » (gr. dial. πεδω « après », arm. *y-et* « après », littéralement « sur la trace de »), mais plus largement, le groupe de **sek-* fournit des formes adverbiales et prépositionnelles, diverses d'une langue à l'autre. Les plus proches du latin sont *irl. sech* « praeter, ultra » (avec accusatif, comme *secus*) et v. gall. *hep* « sans », qui rendent compte des sens latins. Lette *sech*, *seren* (avec accusatif) signifie « le long de ». v. Endzelin, *Leit. Gramm.*, p. 532. En indo-iranien, **sādā*, qui est un instrumental : skr. *sādā* « avec », avec locatif, et av. *hacā*, v. p. *hačā*, avec ablatif, pour indiquer le point de départ : on notera la concordance de sens de lat. *secus*, *sequester*, v. gall. *hep* et de l'iranien *hačā*. Le sanskrit a de plus *sākām* (avec instrumental) « avec » et l'ancien locatif véd. *sāci* « de même », d'où véd. *sāci-vid* « qui pense de même » ; on voit qu'il s'agit de formes isolées d'un ancien nom d'action radical **sek-*. Les deux valeurs « le long de » et « séparément » remontent donc à l'indo-européen ; ceci rappelle la double valeur, aussi indo-européenne, du groupe de **n-*, **nūh-* (v. *infrā*, etc.). Il y a là des faits de sens à expliquer, sans doute par une mentalité différente de la nôtre. — Cf. *sequor*.

sēd, *sē*, *sō-* : particule marquant la séparation, l'éloignement, la privation ; cf. P. F. 453, 9, *sed pro sine inueniuntur possuisse antiqui*. — *Sē*, *sed* préposition est encore attesté dans d'anciens textes de lois : *se (sed)*

fraude, dans la loi des XII Tables (cf. aussi *sēdulō*), mais a été remplacé dans cet emploi par *sine* et ne se trouve plus dans les textes littéraires, où *sē* n'apparaît que comme préverbe au premier terme de composés : *sēcēdō*, *sēpōnō*, *sē-cūrus*, *sēdulō*, *sēcēnō*, etc. (*sēd-* devant voyelle : *sēd-itō*), avec voyelle brève dans : *sōlūō* de **sēlūō*, ou **sō-lūō* ; *sēcōrus* (seulement dans Prudence) ; *sēcōrsūm* n'enseigne rien ; v. aussi *sōbrius*.

Sēd est fréquent comme conjonction adversative ou restrictive au sens de « d'autre part, mais » ; se place en tête de la phrase ; en opposition à un *nōn* ; d'où *nōn solum... sed etiam*. Il est probable que *sēd* représente *sēd* dont l'*e* s'est abrégé devant le *d* final, tandis qu'il s'est conservé en composition : *sēdiō*. Les grammairiens citent une forme archaïque *sedum*, douteuse, et non autrement attestée ; cf. Lindsay-Nohl, *Lat. Spr.*, p. 690 ; la graphie *set*, blâmée par eux, note sans doute un assourdissement du *d* final devant sourde initiale du mot suivant, cf. *apud* et *aput*, etc.

Trop peu expressif, *sed* n'a pas subsisté dans les langues romanes, où il a été remplacé par d'autres mots, en français par *mais*.

Le slave a de même *světi*, *světie* « en dehors de », et l'arménien *keç* « détaché, séparé ». Il y a ici un sens particulier du groupe du réfléchi *sē*, qui comporte des formes avec et sans *u* et dont le sens initial comporte l'idée d'un groupe séparé ; v. *sui*. L'ombrien a de même *seipodruphei* « seorsum utrōque », dont on rapproche le *sēd* du groupe de P aute, Sti. 106 (leçon contestée, *id utraque*, Ritschl).

sedeō, -ēs, *sēdī*, *sessum*, *sedēre* : être assis, siéger ; indique la station assise, par opposition à la station debout, *stāre*, et à la station couchée, *cubāre*. A divers sens spéciaux : dans la langue du droit et du rituel, se dit du juge qui siège, e. g. Cic., Clu. 38, 105 : *a quibus si qui quaereret sedissent iudices in Q. Fabricium, sedisse se dicent* (cf. gr. *καθίζω*) ; de l'augure qui prend les oracles ; familièrement, s'emploie de quelqu'un qui reste inactif et sans bouger : *sedemus desides domi*, T.-L. 3, 68, 8 (de là : *desideō*, *desēs* et *resido*, *reses*, oblique opposé à *oppugnō*) ; se dit aussi de quelque chose qui reste stable, Vg., Ae. 4, 15, *si mihi non animo fixum immotumq; sederet*, | *ne cui...* ; ou de quelque chose qui se dépose (par opposition à *surgere*) ; cf. Lucr. 5, 474, *quod neque tam fuerunt grauiū ut depressa sederent*, | *neque leuiū ut possent per summas labier oras* (de là : *sedimen*, *sedimentum*). Usité de tout temps. Panroman. M. L. 7780 ; fr. *seoir*, esp. *ser* « être », etc.

Nombreux dérivés et composés :

1° en *sēd-* : *sēdile*, -is n. : siège (semble évité par la prose classique, surtout fréquent à l'époque impériale), M. L. 7783 ; *sēdibilis* (Cassiod.) ; *sēdiculum* : *sēdile*, P. F. 453, 12, non usité d'après Varr., L. L. 8, 54 ; *sēdimen*, -mentum (Cael. Aur., Plin.) : fond, sédiment, M. L. 7784 ; *sēdentiarius* : *sēdentaire* (rare, non classique, cf. *praesentiarius*) ; *sēdularia*, -ōrum : sièges (Dig.), avec vocalisme u (cf. *edulis*) ; *sella* de **sēd-la* : siège, chaise à porteurs, chaise percée, selle, etc. ; sur les différentes sortes de sièges désignées par ce mot, v. Rich., s. u. : *s. curulis*, *castrēnsis*, *balneāris*, *peristia*, *familiārica*, *tōnsōria*, *gestātria*, *feriōria*, *portōria*, *baiulōtria*, *equestris* ; de là : *sellārius*, -ria, -ris, -riolus ; *sellula*, -lārius ; *sell-*

sternium (cf. *lecti-sternium*); *adsellō* (-lor), -ās : aller à la selle, laisser aller, substitut de *cadere* dans la langue médicale (d'après le gr. *ἐξπα?*), *adsellatio*; *sub-sellum* (employé surtout au pluriel *subsellia*) : ban(c)s; en particulier, ban(c)s où siègent les magistrats, tribunal. *Sella*, *sellarius* sont demeurés dans les langues romanes; cf. M. L. 7795, 7796.

Enfin, il a dû exister un substantif **sedica* (cf. *pēs/pedica*, etc.), dont le dénominateur **sedicare* est supposé par certaines formes romanes du type « siéger ». M. L. 7782; B. W. s. u.

Avec vocalisme en -ē- :

sēdēs, -is f. : siège, fondement; résidence (sens propre et figuré); diminutif : *sēdēcula* (Cic., Att. 4, 10, 1). M. L. 7781 et 7785, **sēdula*, Britt. *swydd*.

Avec vocalisme à degré zéro, on a *nīdus* de **ni-zdo*; v. ce mot.

2^o en *sess-* (d'après *sessus*) : *sessiō* (Cic. et, après lui, auteurs tardifs : Apul., Cael. Aurel., Dig.) : fait de s'asseoir ou de siéger; session; siège et bain de siège, *καθίστα*; *sessiuncula* (Cic.); *essor* (rare; premier exemple dans Corn. Nép.) : celui qui est assis (spectateur, cavalier); celui qui réside, résident, d'où *sessōrium* (Pétr., Cael. Aurel.); *sessus*, -ūs m. : fait de s'asseoir (Apul.). Formes rares : *sessibulum* (Plt., Apul.) et *sessibile* (bas latin); *sessilis* : qui peut servir de siège ou de base (poétique et prose impériale), sessile (s. *lactuca*); *sessimōnium* (Vitr.); *sessiō*, -ās (rare; un exemple de Cic., Brut. 15, 59, et un d'Apul.). Les langues romanes attestent, en outre, **sessula* et **sessicare*; cf. M. L. 7879, 7880.

Une forme -ses de **sed-* (cf. *compos*), à thème consonantique se trouve dans les composés du type *dēsēs*, etc. V. plus loin.

Composés : *adsedeō* (**assedeō*) : être assis auprès; de là « assiéger », sens plutôt réservé à *obsedeō*; assister, ne pas quitter, s'occuper assidûment de; dans la langue du droit, « être assesseur »; d'où *assessio*, *assessor*. M. L. 729. — *adsidelae mensae*, *ad quas sedentes flamines sacra faciunt*, P. F. 18, 8; formation du type *candēla, suadēla*; M. L. 721, **assediare* (cf. *seditiō*); M. L. 722, **asseditare*.

assiduus : assidu, continu, continuuel. Dans la langue du droit, *assiduus* substantif a désigné l'homme « établi » (*locuplet*), par opposition à *praelatarius*. L'étymologie ancienne *ab asse dando* n'est qu'un calembour. De là : *assidue*, -duō, -duitas et, à basse époque, *assiduare* : continuer sans cesse.

desedeō : être toujours assis, être paresseux, inactif; *dēsēs*, -idis : oisif; *dēsidia*; *dēsidiābulum*; *dēsidiōsus*. Sur la possibilité d'une forme **dēsēdium*, v. M. L. 2590.

dissedeō : se tenir à l'écart de; siéger dans un parti opposé; être en dissidence, différer d'avis; et simplement « être différent ». Usité surtout au sens dérivé; le sens physique semble être créé par les poètes de l'époque impériale pour fournir un substitut rare de *distare*, *differe*. Joint à *discordare*, Cic., Fin. I 44, 58; à *diungi*, Verr. II 5, 182.

insedeō : être assis dans ou sur; d'où être établi, fixé (sens physique et moral); peut être transitif : i. *locum*, *arcm*. De là *insidiare* : embuscade, proprement « fait de s'établir à un endroit » pour y guetter une proie, un ennemi, cf. *ἐνέδρα*; par extension « guet-apens, per-

fidie, ruse, artifice », terme de la langue militaire, comme *obsidium*, *praesidium*, *subsidiū*, cf. *suppetiae*; *insidiator*, -āris et ses dérivés; *insidiōsus*, M. L. 4460-4461.

obsedeō : être assis ou établi devant, occuper un endroit; dans la langue militaire « camper devant une place forte pour en faire le siège », assiéger (sans combattre, différent de *oppugnō*); de là : *obsidiō* (-dium, archaïque et postclassique, et **abesdium*, M. L. 6022), *-dionalis*, *-dialis*; *obsidiator*, -āris (rare et tardif; sur les formes romanes, v. B. W. sous *siège*); *obsessiō*; *obsessor*. Pour *obses*, v. ce mot.

persedeō (persi-) : rester assis (latin impérial).

possedeō : v. ce mot.

praesedeō : présider; *praeses*, -idis : celui qui préside. Dans la langue militaire « être posté en avant »; de là *praesidium* « dictum qui extra castra praesidentibus quo tutor regio esset », Varr., L. 5, 90; *praesidiarius*.

prōtosedēō : avoir la préséance. Hybride forgé par Tertullien.

resedeō : résider, rester, demeurer en arrière; *reses* « qui reste en arrière, paresseux, inactif »; *residuus* : qui reste (synonyme de *relicuus*, *superstes*), en particulier « qui reste dû », d'où *residue* f. pl. : arrérages, M. L. 7243 a.

subsedeō, mal attesté, remplacé par *subsidiō* : se baisser pour s'asseoir; se baisser; se déposer, avec différents sens techniques « se soumettre au mal » (cf. *submittō*) : « faire halte »; « être placé en réserve »; de là *subsidiū* « troupes placées en réserve », *quod hi* [scil. *triarum*] *subsedeant ab eo* « *subsidiū* dictum », Varr., L. 1, 5, 89 (cf. *suppetō*, *succurrō*); de là « secours » et « subside, impôt »; *subsidiator*, -āris; *subsidiarius*, -i « les réserves » et *subsidiālis* (Amm.); *subsidiuus* : qui s'est déposé au fond (rare); *subsidentia* : dépôt (Vitr.); cf. aussi *subsector* : qui se tient en embuscade; *subsessa* : embuscade (tous deux tardifs).

A *sedeō* correspond un factitif ou causatif : *sēdō*, -ās (cf. *placeō*/*placō*), proprement « je fais assoir, je fais retomber », qui s'est appliqué à des objets soulevés par l'agitation, la tempête, etc. : *sēdare fluctus, mare, puluerem*, puis à toute espèce d'objets, avec le sens de « calmer, apaiser » : s. *situm, famem, dolorem*, etc. Ancien (Plt.), usuel. Non roman. De là : *sēditiō*, -tor (rare et tardif), -men (id.); *insēdābilis*, glosé *ἀκαταπαυστος*; *insēdābiliter* (Lucr.); *resēdō* (Pline) et *resēdā*?

Enfin, à *sedeō* correspond une forme à redoublement *sido*, -is; le perfectum ancien est le même que celui de *sedeō*, soit *sēdi*; toutefois, il a été fait secondairement, sur *sido*, une forme *sidi* qui se trouve aussi; *sido* a l'aspect déterminé et indique le procès arrivant à son terme : « je m'assieds, je me pose » (cf. *sisto* « je m'arrête » en face de *sitō* « je suis placé, je suis debout », et *-cumbō* « je me couche » en face de *cubō* « je suis couché »); ainsi Vg., Ae. 6, 203, [columbae] *sedibus optatis gemina super arbore sidunt*. Comme *sedeō*, *sido* a fourni de nombreux composés qui ont tous cette même nuance « déterminée » : *assido* « s'établir », M. L. 729; *circumsido* « s'établir autour », *desido* « s'affaiblir », *dissido* « s'établir dans un camp séparé », *insido* « se placer sur », *obsido* « attaquer », *possido* (Lucr.) « prendre possession de », *persido* « s'arrêter, se déposer » (Lucr., Vg.), *resido* « se déposer », *subsido* « baisser ».

Le type indo-européen n'est bien conservé nulle part. Le fait que les formes slaves et baltes reposent sur **sēd-*, avec -ē-, dans une racine de la forme **sed-*, indiquant un ancien aoriste radical athématique. Mais déjà le védique a généralisé un type thématique *sāda-*. Dans les racines signifiait « se tenir debout, s'asseoir », ou « se coucher », il faut, à côté d'un aoriste indiquant le procès pur et simple, un présent indiquant la réalisation du procès, ce qui s'obtient avec des formes thématiques à redoublement ou une forme à nasale (v. *-cumbō*); à en juger par *sistō*, le présent *sido* est un ancien présent de cette sorte, soit **si-zd-*, et c'est ce que montre, en effet, ombr. *sistu* « *sido* »; le skr. *sīdati* « il s'assied », avec son correspondant avestique *ni-š(h)idaiti* « il s'assied », représente une forme altérée par un procédé qui n'est sûrement pas déterminé. Pour indiquer la notion d'« être assis », un type en -ē- est attendu; de même que le slave a *sēditi* et le lituanien *sedėti* « être assis », le latin a *sedere*, l'ombrien a *seritiu* « *sedeō* », *zeŕef*, *serse* « *sedēs* »; le présent *sedeō* est fait sur un type en -ē-, comme dans plusieurs autres cas en latin, notamment dans *uideō*; un procédé plus archaïque de formation du présent, avec vocalisme radical au degré zéro, apparaît dans v. irl. *saidi* « tu es assis », en face de v. sl. *sēditi*, lit. *sēdi* « il est assis ». La forme du perfectum qui, de par son sens, s'oppose à la fois aux deux infectum *sido* et *sedeō* est *sēdi*; phonétiquement, elle peut représenter soit **sēd-*, cf. got. *setun* « ils se sont assis », soit **se-zd-*, cf. le parfait skr. *sasāda* « il a été assis » (pluriel *sēd*), d'un indo-iranien **sazd-*), la comparaison de *sted* donne lieu de croire qu'il faut partir du type du parfait à redoublement (cf. ombr. *sesut* « sēderit »?). — Comme *sido* n'a pas reçu la valeur factitive qu'admet *sistō*, il fallait une sorte de causatif; or, le latin n'a pas conservé l'ancien causatif, qui est attesté, avec *ō*, dans irl. *at-suidi* « il retient » et got. *satjan* « poser », et, avec *ō*, dans v. irl. *sāidim* glosé « figé », v. sl. *saditi* « établir », skr. *sādāyati* « il place », v. perse *niyāsādāyam* « j'ai établi »; il a été créé en latin une forme nouvelle : *sēdare*, du type de *cēlare*.

En indo-iranien, en arménien et en grec, la réalisation du procès est souvent indiquée par un préverbe. En indo-iranien, le préverbe le plus fréquemment employé à cet effet est *ni-*; en iranien, l'emploi en est presque constant : av. *nīshibaiti*, v. perse *niyāsādāyam* et persan *nīstān* « s'asseoir ». En sanskrit, il est fréquent : *nīdati* « il s'assied », etc. En arménien, il est constant : *nstīm* « je m'assieds », aor. *nstay* (avec un nom d'action *nist* « siège »). En grec, **ni-* a été remplacé par *κατ-*; déjà chez Homère *καθίζω* et *καθίστο* sont fréquents et l'attique n'a que *καθίζω*. Cette présence du préverbe est chose ancienne. Les langues comme le germanique, le celtique, l'italique ne l'ont pas maintenu près des formes verbales, en partie sans doute parce que le préverbe *ni-* y est sorti de l'usage. Mais il en reste une trace : il y avait un composé **ni-zd-*o, « lieu où l'on s'établit », que le sanskrit garde sous la forme *nīdāh* ou, au neutre, *nīdām*. Au sens spécial d'« endroit où s'établit un oiseau », le mot est conservé dans lat. *nīdus*, irl. *net* (où *t* note un *d* non spirant), gall. *nyth* (féminin), v. h. a. *nest*, et, sous des formes altérées, dans lit. *līdas*, v. sl. *gnězdo* (neutre, comme skr. *nīdām*).

Il y a un nom d'action **sēd-* radical, dont le védique a des formes : acc. *sādam*, dat. *sāde*; c'est ce thème que présente, avec élargissement -ē-, lat. *sēdēs*; au génitif pluriel, *sēdum* est resté plus courant que *sēdium*, et l'ablatif singulier est *sēde*, du type consonantique, et non du type en -i-; l'accusatif pluriel est *sēdēs*, et non **sēdis*.

Comme il est normal, le thème **sed-* a la valeur de nom d'agent à la fin d'un composé, dans le type *prae-ses*, etc., en indo-iranien : véd. *apsu-sād* « qui réside dans les eaux », av. *maidyōi-sādam* (accusatif singulier) « qui réside au milieu ». Le sl. *sq-sēdū* « voisin » a passé au type thématique.

Le mot *sella* doit aussi être ancien : le laconien a *ἐλλᾶ* : *καθέδρα*, conservé par Hésychius et qu'on ne saurait séparer du masculin got. *siils* « siège ». — *Subsellum* en est dérivé.

Le mot *sedile* est fait comme *cubile*; sans correspondant hors du latin.

Dans *solum*, on observe le passage du *d* intervocalique à *l* qui s'offrent d'autres mots latins (d'origine dialectale) tels que *oleō* en face de *odor*. L'irlandais a un correspondant *suide* « fait de s'asseoir ».

Quant au type *dē-sidia*, l'emploi du suffixe, qui est spécial au latin, est rendu nécessaire par le fait que *dēsēs* s'applique à une personne. On a de même *praesidium* en face de *praeses*. Avec même formation, le mot *insidiare* est à rapprocher pour le sens de gr. *ἐνέδρα*, *ἐνέδρεω*.

Le correspondant de *sessus* se trouve dans skr. *satāh*, pers. *nī-šast* « assis »; et *essor* est fait comme le nom d'agent skr. *sātār*, av. *aiwi-šasta* « celui qui est monté (sur un cheval) »; *sessio* est l'élargissement d'un thème en -i- **sed-ti-*, cf. skr. *nīṣatīh* « inaction ».

Le type de *assiduus*, *residuus* n'a pas hors du latin de correspondant exact; mais il y a en sanskrit un type en -*an-*, -*ara-* qui joue un rôle semblable; le védique a *pari-sādvan* « qui réside autour », *dru-sādvan* « qui réside dans les arbres », etc. (-*an-*, -*ara-* est ici un élargissement).

Sēditio, -ōnis f. : *ea dissensio civium, quod seorsum eunt alii ad alios, seditio dicitur*, Cic., Rep. 6, 1, 3; « sédition »; par suite « dissension, discorde, soulèvement », etc. De là : *sēditiosus* (classique); *sēditiōnor*, -nārius (tardifs, rares).

Serait formé directement de *sēd* + *itiō*, peut-être d'après *sēcēssio*; il n'y a pas de verbe **sēd-ed*.

sēdō, -ās : v. *sedeō*.

sēdulō, *sēdulus* : v. *dolus*.

sedum, -i (doublets *sadum* et *sesuuium* d'après Fest. 462, 13) n. : joubarbe des toits.

segres, -ētis f. : terre préparée et prête à recevoir la semence ou déjà ensemencée; cf. Fest. 460, 22 : *dicunt ea pars agri quae arata et consita est*, et Cat., Agr. 29 : *partem dimidiā (stercoris) in segetem, ubi pabulum seras, imponito*; par suite « ce qui pousse sur le champ, récolte, moisson » (sens propre et figuré). Ancien (XII Tables, Cat.); technique. Conservé seulement en sarde. M. L. 7786.

Dérivés : *segetālis* (Ps.-Apul., Herb. 79, 18); *Se-*

gesta, -ae (Plin.); *insegestus* (Plt., Tru. 314); v. Buecheler, Kl. Schr. 3, 54. S'y rattache sans doute *Seia* « déesse tutélaire de l'ensemencement ».

Pas d'étymologie claire. Pour rendre compte de m. gall. *sehe* « semence » (d'où *hen* « semer »), on pense à lat. *seges* plus qu'à la racine **se-*.

segestre, -is n. (*segestra* f., Ed. Diocl., et *tegestre*, ibid. 8, 4 et 8, 42, par étymologie populaire qui faisait dériver le mot de *tegō* (cf. *tegeste*, Schol. Iuv. 6, 117); *sagestra*, Ital., d'après *sagum*?) : couverture faite de paille tressée qui servait aussi d'emballage. Dérivé : *segestellum* (Not. Tir.). Du gr. *στεγάστρον*, déformé par une dissimilation que favorisait un rapprochement avec *seges*; cf. Varr., L. L. 5, 166 : *qui lecticam involuebant, quod fere stramenta erant e segete, segestria appellarunt... nisi a Graecis : nam στεγάστρον*. La finale -tre dénonce peut-être un intermédiaire étrusque, comme dans *aplustris*. V. W. Heraeus, Kl. Schr., p. 6.

segmen, -mentum : v. *secō*.

sēgnis, -e (sur l'e long, v. Class. Rev., 1913, 125) : lent, paresseux. Attesté depuis Plaute (Tri. 796). Usité surtout au comparatif à l'époque classique (Cic., Cés.); de même pour l'adverbe *sēgniter* qu'on trouve particulièrement dans les litotes : *nōn, nihilo sēgnius*. Le positif est surtout fréquent à l'époque impériale.

Dérivés : *sēgniter*; *sēgnitēs* (-tia), plus usuel que *sēgnitās*; *sēgnescō*, -is; *sēgnipes* (Juv.). Non représenté dans les langues romanes.

Aucun rapprochement sûr.

segūsus (*canis*) : chien de chasse. Mot gaulois, tardif (Lex. Sal. 6, 1); cf. le nom des *Segāsiani*.

segutilum, -i n. (*segillum*) : terre qui indique le gisement d'une mine d'or. Mot espagnol d'après Plin. (33, 67), qui est le seul à l'employer. Conservé dans l'esp. *segullo*, M. L. 7790.

Seispita, **Sispita** : v. *sospes*.

selāgō, -inis f. : plante odoriférante citée par Plin. 24, 103, qui d'après lui ressemble à l'*herba sabina*, mais non autrement précisée : sélaginelle?

Terme technique, sans origine connue. Pour la forme, v. Ernout, Philologica I, p. 165 sqq.

sēlibra : v. *libra*.

seliquastrum, -i (*sili*-, Varr., L. L. 5, 128) n. : siège à l'ancienne mode (cf. Fest. 460, 1), dont la forme n'est pas autrement précisée. Dérivé de *sedeō* par les anciens, « d littera in l conuersa », peut-être par étymologie populaire, qui, du reste, n'explique pas la seconde partie du mot.

sella : v. *sedeō*; B. W. *selle*.

sem- : racine marquant l'unité, qui n'est plus attestée en latin que comme premier élément de composé, par exemple dans *simplex*, *simplus*, ou avec des particules (*semper*) ou des suffixes de dérivation (*semel*, *similis*, *sinecrus*, *singuli*, etc.). Correspond au skr. *sa-* dans *sa-krī* « une fois », gr. *ἀ-παξ* (de **sm-*), etc.

S'y rattachent sans doute ombr. *semu* « cum ūdō-

quōque », T. E. I b 42; *semenis* « singulis », T. E. II b 1; v. Vetter, Hdb., p. 187 et 249.

V. ces mots; et *ūnus*.

sembella : v. *libra*.

semel adv. : 1^o « une (seule) fois », « en une fois »; 2^o « une première fois », sens qui s'est développé de l'expression *semel aique iterum*; de là *ubi, ut semel = ubi, ut primum*; 3^o « une fois pour toutes, définitivement », cf. Vg., Ae. 11, 418, *procubuit moriens et humum semel orelemoedit* (*semul* P, *simul* MR, *semel* M² b c γ Servius); de là *semel in perpetuum* à l'époque impériale. Ancien (Enn., Caton), usuel. Conservé dans quelques parlers italiens. M. L. 7800.

Semel appartient évidemment au groupe de *sem-* « un »; mais on ne sait comment le mot est formé : la formation est isolée; on notera cependant le type germanique de got. *simle* « une fois, autrefois ». Le groupe de *similis* a un autre vocalisme.

sēmen : v. *serō*.

sēmi- : demi, moitié. N'est employé que comme premier terme de juxtaposés ou de composés du type *sēmianimis*, *sēmideus*, *sēmioctidīs*, *sēmivir*, etc., dont un grand nombre appartiennent à la langue littéraire et sont faits sur le modèle de mots grecs en *ἡμι-*, procédé de composition qui s'est surtout développé dans la latinité impériale. L'i de *sēmi-* peut s'élider devant la voyelle initiale du second terme : *sēm-ēsus*, *sēm-uncia*; *sēmīs* et *sēmīssis* de **sēm(i)-as(s)* « moitié de l'unité, demi », « demi-as », monnaie de cuivre pesant six onces (*uncia*); en banque « intérêt d'un demi pour cent par mois ». *Sēmis* est quelquefois traité comme adjectif : *semissem panem*, Petr. 64, 6; le plus souvent, il est considéré comme un adverbe invariable; cf. Pall. 2, 13, in fine, *duobus semis pedibus*. Il a survécu dans certains dialectes italiens; cf. M. L. 7811 et 7812, *sēmīssis*. *Sēmīss-* est réduit à *sēs-* dans *sēstertius* : *dictitur quarta pars denarii quo tempore is decussis ualebat, i. e. dupondius et semis tertius*, P. F. 453, 3; dans *sēsqui* (de **sēmisque*), employé seul par Cicéron, Or. 56, 188, mais seulement usité dans le dérivé tardif *sēsquātus*, ou en composition : *sēsquuncia*, *sēscuplus*, et *sēsquiplez*, *sēsquiplāris*, *sēsculixēs*, *sēsquipēs*, *sēsquipedālīs* (d'un pied et demi), *sēsqueopus* « un travail et demi; moitié plus d'ouvrage », Plt., Capt. 725; *sēsquisenex* (Papin.) : *sēsquiulolus*, adjectif composé tardif qui désigne l'écureuil; etc.

Sēmi- se réduit à *sē-* par haplogie dans *sēmodius*, *sēmēstris* de *sēm(im)ediū*, *sēm(im)estris*; sur *sēmōdius* a été formé *sēlibra* (que Martial scande *sēlibra*) : *simbella* est issu sans doute de **sēm(i)libella* > **sēm(i)-bella* > *simbella* avec fermeture de *ē* devant le groupe *m + b*, cf. *simplex* de **sem-plex*; de même *stinctip* (v. ce mot).

A côté de *sēmis* apparaît en bas-latin (Cassiod., Jordan. et dans les Gloss.) un adjectif *sēmīs* ou *sēmūs*; cf. *semum* : *ἡμικερον*, CGL II 182, 3, avec un dérivé *sēmātum*, CGL II 181, 45 et Diom.; ces formes sont demeurées dans les langues romanes; cf. M. L. 7811, *sēmīs* et *sēmūs*; 7799, **sēmāre*. B. W. *seime*.

Comme premier terme de composé, avec la même valeur, on a les correspondants : gr. *ἡμι-* (*hēmi-*), etc.), v. h. a. *sāmi-*, skr. *sāmi-*. C'est à peine si, en

sanskrit, *sāmi* existe à l'état de mot isolé, et il doit d'ailleurs avoir été détaché de composés. I.-e. **sēmi-* indique ce qui n'a qu'un côté et appartient originellement au groupe **sem-* de *sim-plex*, etc.

sēmīta, -ae f. : chemin de pèlerin, sentier, trottoir (= *crepidō*). Ancien, usuel. Panroman (sauf roumain). M. L. 7813; B. W. *sente*.

Dérivés rares : *sēmītālīs* (= *ἐνδοτικός*, Vg., Cat. 8, 20; *sēmītārius*, Cat. 37, 16; *sēmītātīm*, Titin.; *sēmīō*, -ās, -ātus; *Sēmītāricēs* (*dene*)).

Sans étymologie sûre. Cf. *trāmes*? On partirait de **sē-mīta*.

Sēmōnēs : v. *serō* 1.

semper adv. : une fois pour toutes, toujours; chaque fois. De *sem* + *per*, qu'on a de même dans *parum-per*, etc.

Dérivés : *sempiternus*, formé sur *aeternus*, d'où, à basse époque, *sempiternitās*. Composés (rares et tardifs) : *semper-flōriūm*, -utiū (= *ἀειχλωος*, -ov, nom de la joubarbe). Usité de tout temps. Panroman (sauf roumain). M. L. 7814.

Le *sem-* qui est ici est le mot indo-européen pour « un » que conservent gr. *εἷς*, *ἓν* avec le féminin gr. *μία*, le dérivé arm. *mi* « un » et des formes tokhariennes de même sens. Les autres langues ont en général, comme le latin l'a fait dans *ūnus*, substitué à l'ancien mot pour « un » le terme plus expressif pour « seul, unique ». — Ce **sem-* a largement subsisté dans des dérivés et des composés; v. *sēmi-*, *simplex*, *sin-cerus*, *similis* et *simul*, *semel*, *singuli*.

senex, -is (abl. *sene*, gén. pl. *senum*), adjectif et substantif; s'emploie seulement au genre animé, masculin et féminin : « vieux, vieillard », de même le comparatif *senior*. Se dit surtout des personnes, cf. Caton, Agr. 2, 7, (*pater familias*) *uendat boues uetulos, plostrum uetus, ferramenta uetera, seruum senem...*; l'emploi avec des noms d'animaux ou d'objets n'est attesté que dans la poésie impériale. Le comparatif *senior* substantivé s'oppose à *iūnior* : *centuria seniorum*, T.-L. 1, 43, 1, etc. Il comporte souvent une nuance de respect (que n'a pas *uetus*, tout au moins chez P. aute); cf. Flor. 2, 16, 10, *sapienter, ut senior, suaserat*, qui explique le sens pris par le mot dans les langues romanes. Usité de tout temps. M. L. 7819, *senex* et **senicus*; 7821, *senior*; B. W. *seigneur*. Irl. : *senóir* « senior » et *senad*, *senatóir*. Pas de superlatif.

Le nominatif de *senex* comporte un suffixe -e- qui se retrouve dans un certain nombre de dérivés, tandis que d'autres sont formés sur le thème **sen-* des cas obliques. On a donc :

1^o *senica*; *seneca*, -ae (vu'gaire; Pompon., ap. Non. 17, 18), avec nuance, péjorative, de dérision, surtout usité comme surnom *Seneca* (cf. *Nāsica*), M. L. 7816; *seneciō* (Afran.), forme de diminutif comme *humociō*, « vieillard », et « senecōn » plante (cf. *auia*), ainsi nommée à cause des poils blancs de ses aigrettes, M. L. 7817; sert aussi de surnom *Seneciō*; *seniculus* (Apol.); *senectus*, -a, -um (archaïque), usité surtout dans *senecta aetās*, d'où *senecta* « vieillesse » (cf. *iuuenta*), archaïque et postclassique, conservé dans des dialectes italiens, M.

L. 7818, auquel la langue classique préfère *senectūs*, -ūtis f. (sur cette forme, v. Ernout, Philologica I, p. 225 sqq.); et les composés *sēmi-*, *per-senex*.

2^o *senēō* (Acc., Pacuv.); *senescō* et *as-*, *con-*, *dē-* (M. L. 2591), *in-senescō*; *senilis*, *senilitēr*; *senium*, -i n. : fait d'être vieux, déclin, débilité, consommation; puis, par métonymie (l'effet étant pris pour la cause), « chagrin, douleur, dégoût »; cf. Non. 1, 1, *senium est tactum et cidium* : *dictum a senectute, quod senes omnibus cadio sintletu aedio* (cf., toutefois, les doutes de Buecheler, Kl. Schr., III, 138 sqq.). Quelquefois terme d'injure pour désigner un vieillard (Lucil., Tēr.).

senātus, -ūs m. (et aussi *senātus*, -i, cf. osq. gén. *senateis* (emprunt?); autre gén. *senatuos*, SC Ba.; *senatuus*, Varr.; on trouve aussi *sinātus* à partir de la Lex Iul. Mun. de 45 av. J.-C., et *sinātor* dans la Lex Urson., 44 av. J.-C.) : sénat, assemblée des anciens, cf. gr. *γεροντία* de *γέρων* (dont la racine n'est pas représentée en latin), et Cic., Cat. M. 6, 19; quelquefois, par extension, « assemblée délibérative, conseil » (cf. Plt., Mi. 592); *senāculum*, -i : lieu de réunion ou assemblée du Sénat; *senātor*, -ōris m. : sénateur, sans doute formé sur *dictātor*, *ōrātor*; féminin *senātrix* en bas latin; *senātrius*. *Senātus* appartient à un groupe de substantifs en -tus qui a pris dans la langue politique un sens concret; cf. de même *aedilis/aedilātus*; *tribūnus/tribunātus*; *magister/magistrātus*, etc.; et, pour le sens concret, *exercitus*.

Senex est l'élargissement d'un mot-racine **sen-* dont la forme ordinaire est thématique : gaul. *seno-* (dans les noms propres), irl. *sen* et gall. *hen*, gr. *ἥνec*, lit. *senas*, arm. *hin* (gén. *hnay*), véd. *sánah* (et l'adverbe *sandi* « depuis longtemps »), av. *hanō*. C'est l'adjectif qui s'oppose à ce qui est « jeune »; dans l'Avesta, *hanō* « vieux » est distingué de *zauruō* « détérioré par la vieillesse ». En latin, les *seniōrēs* s'opposent aux *iūniōrēs* (l'irlandais a le comparatif *sinu*, de même que le gotique a le superlatif *sinista*; cf. l'indication d'Ammien Marcellin, 5, 9, 14, sur « *sinistus sacerdos apud Burgundios maximus* »; mais *senex* ne s'oppose pas à *nouus*. Ceci concorde avec le fait que la flexion de *senex* est la même que celle de *iuuenis*, et non que celle de *nouus*, ce qui est propre au latin. Toutefois, en grecque, *sánah* s'oppose à *návah* comme à *yúvā*, et le gréc oppose *ἥνec* *ἥνec* *xxi* *véav* « la vieille et la nouvelle (lune) », ainsi, Arist., Nuées 1178; cf. Platon, Crat 409 b. De même que pour *iuuenis*, la forme du nominatif *senex* est à part; il n'y a guère lieu d'en rapprocher un thème *sánaj-* qui figure une fois dans le Rgvēda. Sur le sens de cette forme en -ez, v. Ernout, Philologica I, 133 sqq. — Lat. *senēre* est fait comme lit. *senėti* « devenir vieux »; cf. le participe véd. *sanāyānt-* « vieillissant ». *Seneca* est un dérivé populaire en -a; le sanskrit a une forme en -o/-e-, *sanakāh*; le francique a *Sinigus*.

Le hitt. *šana-* s'emploie comme *senēō*, *senescō* pour désigner le déclin, le décroît (de la lune, de l'hiver, etc.); le sens de « vieux, vieillir » serait une spécialisation secondaire; v. Benveniste, BSL 50 (1954), p. 33 sqq.

sēnī : v. *sez*.

sēnsus, **sententia** : v. *sentīō*.

sentina, -ae f. : sentine; par extension « rebut, lie ». Depuis Caton; technique et classique. Non roman.

Dérivés : *sentinōsus*; *sentinō*, -ās : -are *salagere*, *dictum a sentina, quam multae aquae navis cum recipit, periclitatur*, F. 454, 8 (Caecil.); *sentinātor*; *sentinēdulum* (Paul. Nol.).

Étymologie incertaine; on a rapproché, entre autres, lit. *semiū*, *semi* « puiser ». Sur gr. *ἀνθρον* « sentine », v. Benveniste, BSL 50 (1954), p. 39. Peut-être mot d'emprunt, comme beaucoup de mots relatifs à la navigation, influencé par *sentio*.

sentio, -is, **sēnsi**, -sum, **sentire** : sentir, éprouver une sensation ou un sentiment. S'emploie seul ou avec un complément; cf. Lucr. 4, 228, *perpetuo quoniam sentimus*; et Cic., N. D. 3, 13, 32, *omne animal sensum habet*; *sentit igitur et calida et frigida et dulcia et amara...* Se dit des sens et de l'esprit; par suite « être d'un sentiment ou d'un avis » et, dans la langue juridique, « exprimer un sentiment, décider, voter »; de là *sententia* : façon de sentir et aussi de penser ou « décision, sentence ». Correspond pour le sens à gr. *αἰσθάνομαι* comme *sēnsus* à *αἰσθῆσις*; ainsi *communis sēnsus* traduit *ἡ κοινὴ αἰσθῆσις*, *sēnsibilis* (= *αἰσθητός*, *insensibilis*, *ἀναίσθητος*. Sénèque écrit, Ep. 124, 2 : (*uoluptatem*) *sensibile* (= *αἰσθητόν*) *iudicant bonum, nos contra intellegibile* (= *νοητόν*). Usité de tout temps; panroman. M. L. 7824; B. W. *sentir*; celtique : gall. *synio*, bret. *sent*. Substantif dérivé : **sentor*, -ōris « senteur », M. L. 7825.

A *sentio* correspond un intensif-duratif en -ā-, *sentor*, -āris dans *assentor* (ad-) « partager l'avis de, approuver » (souvent avec une nuance de flatterie qu'on retrouve dans les dérivés *assentātor*, -tiō, -tiūcula).

Nombreux dérivés et composés : *senticō*, -is (Lucr.) : commencer à sentir; *sēnsus*, -ūs m. : sens (organe; faculté de sentir); *sensibīlitas* : sentiment, façon de sentir; pensée; signification (d'un mot, etc.), M. L. 7822; irl. *seis*, *sians*. En rhétorique, « phrase, période » (en tant que renfermant un sens plein); cf. Quint. 1, 8, 1 : *puer ut sciat ubi claudatur sensus*; de là : *sēnsiculus*, Quint. 8, 5, 14; *sēnsilis* et *insēnsilis*, tous deux lucrétiens et faits sur des types grecs, remplacés à l'époque impériale par *sēnsibilis*, *insēnsibilis*, d'où *sēnsibīlitas* (= *αἰσθητότης*) (très tardifs); *sēnsualis*, -iās, -ter (Apul., Tert.) et *insēnsualis*, -iās (Cassiod., latin ecclésiastique); *sēnsatus* et *insēnsatus* (= *ἀνόητος*) (Firm., Vulg.); *sēnsuūs* (Ital.); *insēnsuātio*, -sābilis, etc.; *sēnsōrium* (Boèce), traduisant *αἰσθητήριον* d'Aristote; *sēnsifer* (Lucr.); *sēnsificus* (Macr.), -ficō (Mart. Cap., Claud. Mamert.).

sēnsa, -ōrum « pensées » (Cic., Quint.).

sēnsim adv. : de manière à être senti, a été employé par restriction dans le sens de « de manière à être seulement », c'est-à-dire « à peine, senti », « légèrement, lentement » et en est arrivé à signifier « insensiblement »; cf. Cic., Cat. M. 11, 38, *sensim sine sensu aetas senescit*.

**sēnsio*, -ōnis f. (n'existe que dans les composés *as-*, *cōn-*, *prae-sēnsio*).

sententia : uniquement employé des sentiments de l'esprit et spécialisé dans la langue du droit (cf. plus

haut); et dans la langue de la rhétorique au sens de « phrase », et en particulier « trait qui termine la phrase »; de là *sententiola* « petit trait ». Dans la langue philosophique traduit *ῥῆμα*; cf. Cic., N. D. 1, 30, 85, *selectae (Epicuri) sententiae quas appellatis ῥήματα ῥῆμα*; et aussi *ῥῶμα*; de là *sententiōsus* (rare, mais classique) et *sententiālis* (tardif) (= *ῥωμαίος*).

Ce substantif suppose sans doute un participe **sentens*, non attesté, qui est à *sentio* ce que *parēns* est à *pario*; il y aurait là un reste de thèmes radicaux qui indiquent l'antiquité du groupe de *sent-*. J. Wackernagel (I. F. 31, 251 sqq.) et M. Niedermann (Mnemos., 3^e sér., 3 [1936], p. 267) supposent, toutefois, *sententia* issu de **sententia*, dont le premier *i* serait tombé par suite d'une dissimilation (ou plutôt d'une assimilation).

Sentius « per quem infans sentit primum », *Sentia* « a sententias inspirando », noms d'indiguités cités par Varron; v. Funaioli, *Gramm. Rom. Fgm.*, p. 241.

Composés de *sentio* : *adsentio* (et *adsentior* sans doute d'après *adsentor*) : joindre son sentiment à celui d'un autre, donner son assentiment à; d'où *assēnsiō*, -us (qui traduit, dans la langue philosophique, *συγκατάθεσις*; cf. Cic., Acad. 2, 37), -sor; *adsentia*, CGL V 14, 14 haplologie de **ad-sententia*?); *assentāneus* (Gloss.).

consentio : 1^o être du même avis (= *ὁμόνοος*), décider unanimement; 2^o sentir en même temps (traduction dans la langue philosophique de *συναισθάνομαι*); *consēnsio*; *consēnsus* (plus fréquent); *consentāneus*; *dissentio* (-tior dans Prisc., GLK II 339, 12) : être d'un sentiment ou d'un avis différent; être incompatible avec; *dissēnsio*, qui dans la langue technique traduit *συνταξία*, *δυσταξία*; *dissentāneus*; *per-sentio* (-sentiscō, Plt., Tér., Lucr., qui a aussi le simple *senticō*); *prae-*, *prō-* (archaïque), *sub-* (archaïque, cf. *subolē*) -*sentio*.

On rapproche irl. *sét*, gall. *hynt* « chemin » et got. *sinfa* dans *ainamma sinfa* « une fois », *ga-sinfa* « compagnon de voyage »; cf. v. h. a. *sinðon* « voyager », parce que v. h. a. *sinnan*, qui semble appartenir à ce groupe, signifie « voyager, tendre vers, penser à » (all. *sinnen*). Simple possibilité, et vague, puisque hors du latin on n'a qu'un substantif avec son dérivé. On rapproche de plus un av. *hant-*, mais les deux passages de gāthās cités par Bartholomae sont obscurs; arm. *an' anam* « je cours », qui pourrait être rapproché, à un ancien -th-, mais le sens est différent. En somme, rien de clair.

sentis, -is m. (et f., Nux 113, Cul. 55), usité surtout au pl. *sentēs*, -ium : buissons, ronces; *sentis canis* (dite aussi *sentis*, Ps.-Apul., Herb. 88, 31) = *κυνόβατος* Ancien (Plt.), technique. Non roman. Le doublet *sentis* est aussi dans Isid., Or. 17, 7, 59 : *rhannus genus est rubi, quam uolgo senticem ursinam appellant...*; 60 : *sentis dicta a situ, quod est terra inculca in qua sentices spinæ nascuntur*.

Dérivés : *senticētum* (Plt.), *senticōsus*, *sentōsus*, *sentuōsus*; et **senticella* supposé peut-être par le roumain, M. L. 7823. On y rattache aussi *sentus*, -a, -um « broussaillieux », attesté depuis TERENCE, rare et poétique.

Sans étymologie sûre.

sentix, **sentus** : v. le précédent.

seorsus, -a, -um : qui est à l'écart, à part. Rare dans cet emploi; usité surtout comme adverbe et préposition sous la forme *seorsus*, *seorsum* (*sorsus*, *sorsum*) « à l'écart, à part (de) »; usuel, mais semble évincé par la prose classique (non dans César, une seule fois dans Cicéron; évité aussi par Virgile et Horace). De se + *uorsus*, cf. *uerlō*.

sēpar, -aris : v. *pār*. M. L. 7825 a.

sēparō : v. *parō*. M. L. 7826.

sepeliō (bas latin *sepelliō*, cf. Graur, *Notes étym.*, p. 16), -is, -iul (-iū), **sepultum** (*sepelitus*, Cat.), -ire : ensevelir, mettre au tombeau. S'emploie au propre et au figuré : *uinō, somnō sepultus*. Ancien (XII Tables), classique, usuel. M. L. 7827; B. W. *ensevelir*.

Dérivés : *sepelibilis* (Z. Plt., Cis. 62); *sepulcrum* : tombeau. Souvent écrit *sepulchrum* par un faux rapprochement avec *pulcher*; *sepulcrālis* (Ov.); *sepulcrētum* (Catulle); *sepulcra* (irl. *saballair*); et tardifs *sepultor*, -tōrius (-rium); *sepulcūrius*; *sepulcō*, -ās; *insepultus* : 1^o non enseveli (in-)semis; 2^o enseveli dans (in local), cf. *inhumātus*; *semisepultus* (Ov.). La loi des XII Tables oppose *sepelire* à *uerere*, distinguant ainsi les deux modes de traiter le cadavre; cf. Cic., Leg. 2, 23, 58. Dans la suite, *sepelire*, *sepulcrum* se sont appliqués aussi aux rites de la crémation : Tér., An. 128 sqq.; Luc. 8, 729, *sepulcra* = *busta*; 6, 526, *accenso... sepulcro*, etc. Mais le terme a une valeur générale, bien indiquée par Plin. 7, 187 : *sepultus intellegitur quoquo modo conditus, humatus uero humo coniectus*.

Étant donné que l'indo-iranien et le latin ont des termes juridiques et religieux en commun (v. *rēz*, *iūs*, *crēdō*, etc.), le rapprochement avec véd. *saparyāti* « il honore » ne saurait être négligé malgré la différence du sens; *sepeliō* se serait dit par spécialisation des honneurs rendus à un mort (cf. ital. *ossequi* « hommages, honneurs rendus » en face de fr. *obsèques*); il s'agirait, comme dans *crēdō*, de la conservation d'un ancien terme religieux. Sur un rapport plus lointain avec véd. *sāpati* « il soigne », v. Benveniste, *Orig. de la formation des noms en i-e*, p. 47; Renou, BSL, 36, 22.

sēpia, -ae f. : seiche. Emprunt ancien au gr. *σῆπις*. Panroman, sauf roumain. M. L. 7828; *sēpiola* : diminutif employé par Plt., Cas. 493, à côté de *lolliguncula*.

septem (invar.) : sept. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 7830.

Dérivés et composés : *septimus*, M. L. 7835, irl. *sept*; d'où *Septimius*, -a; *septimānus* : qui touche au nombre sept : -ae *Nōne* : *nonēs* qui tombent le sept du mois (par opposition à *quintānēs*); -ae *fētūrae*; -i : soldats de la 7^e légion; on bas latin *septimāna* = *hebdomas* « semaine », M. L. 7834, irl. *sechtman*, britt. *seithun*; *septimātrus* (cf. *quingātrus*), Varr., L. L. 6, 14; *Septimuleius*.

septēni, -ae, -a (avec un singulier *septēnus* dans les langues romanes, M. L. 7833); *septēnārius*; -us *numerus*, *uersus*; *septiēs*, *septiēns*; *september* (*mēnsis*) m. : septembre, septième mois de l'ancienne année

qui commençait en mars, M. L. 7832; *septembrius* (Orib.); irl. *septimber*; *septlās* (Macr.), latinisation de *ἐπτάς*.

septuāgintā : soixante-dix, M. L. 7836, d'où *septuāgēsimus*, -gēni, -gēnārius, etc.; sur la formation (d'après *octuāgintā*?), v. Wackernagel, KZ 25, 281; Skutsch, *Forsch.* 1, 23. Irl. *septien*.

septingenti, -ae, -a : sept cents; d'où *septingentēsimus*, -gēni, -gēnārius, etc.

Le nom de nombre dix-sept, *septemdecim*, est un juxtaposé. *Septem*, *sept-*, *septi-*, *septu-* (sans doute d'après *quadri*, *quadru-*, etc.) servent de premier élément à de nombreux composés, adjectifs ou substantifs, correspondant au type grec en *ἐπτά* : *septem-fluus* (Ov.), -*geminus* (Catul.), -*mēstris* (Censor.), -*plex* (Vg.), -*uiri*, -*uirālis*, -*uirātus*; *septentrionēs* « les sept bœufs de labour », nom d'une constellation (la Grande ou la Petite Ourse). Le sens du second élément est vite devenu inintelligible. Comme la constellation avait pour avantage de marquer le nord, le nom s'est employé pour désigner le nord par opposition au midi, *meridiēs*, et, dans cette acception, au pluriel s'est substitué le singulier *septem* (*septen-*) *triō*, malgré la composition du mot. Virgile écrit, G. 3, 381, *septem subiecta trioni*, avec imise des deux composants (*septen-* n'entrant pas dans l'hexamètre), si bien qu'ici *septem* se trouve accompagné d'un singulier. Du singulier *septentrīō* est dérivé l'adjectif *septentrīōnālis*, sur lequel a été fait *meridiōnālis*.

septi-collis, -fāriam, -folium, -formis; *septimontium* (Varr., Fest.), sur lequel a été créé *Septiziōnium*; -*rēmis* (Q.-Curce), *septemesmum* sur la col. Rostrale, c'est-à-dire *septimēus*; et *septuennis* (*septenniis*), -*ennium*; -*plex*; *septunx*, -*eis* m. : les 7/12 de l'unité.

Septem a des correspondants exacts : irl. *secht* n., gr. *ἐπτά*, arm. *ew'n*, skr. *saptā*, av. *hapta*. L'ordinal *septimus* est dérivé de *septem* comme *decimus* de *decem* (en face de *nōnus* : *nouem*); mais c'est gr. *ἑβδομος* et v. sl. *sedmū* « septième » qui, avec leur sonore intérieure, représentent, évidemment, la forme ancienne. Donc, malgré skr. *saptamāh* et pers. *haftum* « septième » et malgré gaul. *sextametos* (attesté à la Graufesenquie) et les formes correspondantes de parlers celtiques, le -pt- de *septimus* est secondaire. D'autre part, il y a une forme à suffixe dental : véd. *saptadhah*, av. *haptadhā*, lit. *septipintas*, v. h. a. *sibunto*, qui est postérieur. Le hittite a un dérivé *šiptamiya*, où le nom de nombre « sept » est reconnu sûrement; v. Ehelolf, Orient. Literat. Ztg. 1929, col. 322 sqq. — La mutilation de la fin de *septem* dans des composés tels que *septennis* a ses analogues ailleurs (v. Brugmann, *Grundr.* II 2, p. 19). *Septuāgintā* fait partie de ces formes de dizaines dont le point de départ est *quadrāgintā* (v. ce mot) et dont le détail ne se laisse pas exactement expliquer.

septentrīō : v. *septem*.

sequester, -tra, -trum (et *sequestris*, -tre plus récent) : adjectif usité surtout substantivement comme terme juridique : 1^o *sequester* m. « dépositaire d'un objet en litige »; *dictum apud quem plures eandem rem, de qua controversia est, deposuerunt*, Dig. 50, 16, 110; d'où « médiateur, intermédiaire », avec un féminin *sequestra*; 2^o *sequester* (sequestre) n. : séquestration, séquestre.

Dérivé : *sequestro*, -ās : déposer, et par suite « éloigner (de), soustraire (à) ». Ancien (Plt.), classique, usuel. Conservé en logodourien. M. L. 7840; *sequestratio*, -tor, -tōrius; *sequestrarius*.
V. *secus*, dont *sequester* est un dérivé, fait comme *magister*, etc.; pour *sequestris*, cf. le type *terrestris*.

sequior : v. *secus*.

sequor, -eris, *secutus sum*, *sequi* : suivre. Emploi transitif et absolu; a une valeur locale ou temporelle « venir après » (cf. *secundus*, gr. *ὑστερον*), physique ou morale (*sequi magistrum* [cf. *secta*], *sententiam*). A aussi le sens de « marcher dans la direction de », *Italia sequi*, et au sens inoral *iustitiam* s., d'où « s'attacher à », *sequitur heredem possessio*, « poursuivre ». S'emploie pour marquer une conséquence : *sequitur ut* « il s'ensuit que » (gr. *ἐκτα* et inf.). Se dit d'un objet qui prend facilement la direction qu'on lui donne, qui vient facilement; cf. Varr., R. 1, 47, *herbae dum teneant sunt uellendae*; *aridae factae celerius rumpuntur quam sequuntur*; Cic., Or. 16, 52, *oratio mollis et ita flexibilis ut sequatur quocumque torquens*. De là le sens de « obéir », réservé surtout au composé *obsequi*, et la valeur favorable de *secundus*; cf. aussi Plt., Tri. 1118, *quod ago adsequitur, subest, subsequitur*. Usité de tout temps; panroman (sauf roumain). M. L. 7839, *sequeure*; 7838, *sequens*; 7837, *sequenda*; B. W. suivre.

L'ancien participe passé de *sequor* devait être **sectus*, d'où *secta*, *sector* (q. u.); *secutus* est analogique. A *sequor* se rattachent aussi *secus*, *secundus* (v. ces mots).

Pour *socius*, v. ce mot.

Dérivés et composés : *sequē* adj. et *sequacitas* (bas latin); *sequela* f. : suite, séquelle; conséquence; *sequentia* f. (Boèce); *secus* (-*sequus*) dans *as*-, *cōn*-, *sub*-*secus*, auquel correspondent des substantifs comme *consequē*, *obsequē*, *subsequium* (cf. *relicuius*, *reliquiae*); *pedi*-*sequus*, -*gia*.

ad-*sequor* (-*as*) : se mettre à la suite de; poursuivre; atteindre; suivre par la pensée, *mente assequi* (cf. *ἐπεσθαι*), M. L. 724; B. W. sous *assouvir*; *assecula* (*assecula*) m. : suivant, acolyte (type de diminutif populaire en -a); *adsecuē* adv. : *assecutiō*, -tor (bas latin); *cōnsequor* : 1° se mettre à la suite ou à la poursuite de; d'où « rattraper, atteindre, obtenir » (cf. M. L. 2158, *consequere*); 2° venir à la suite de; *cōnsequens* : qui suit; dans la langue philosophique, « qui résulte de, qui est la conséquence de ». Traduit *ἀποκωδός* (tandis que *insequens* traduit *παρεδωμένος*, cf. Quint. 5, 10, 75), et quelquefois aussi *προσῆκον* (par confusion avec *conueniens*) ou *ἀνέλεος*; *cōnsequentia* f. (= *ἀποκωδός*); *cōnsecutiō*; *cōnsecutus*; *cōnsequiae* : suite, cortège, conséquence.

exsequor : suivre jusqu'au bout, faire cortège, notamment à un mort; accomplir, achever (opposé à *aggredior*); poursuivre en justice, d'où « punir, venger »; *exsecutiō*, -tor (surtout termes de droit); *exsequiae* : convoi funèbre (pour la formation, cf. *reliquiae*); *exsequialis* (Ov., St.); *exsequor*, -aris (Varr.); *insequor* : suivre, poursuivre; venir après, M. L. 4456; *insecutiō*, -tor; *obsequor* : se prêter à, céder à, obéir; *obsequens* et *inobsequens*; *obsequentia*; *obsequibilis*; *obsequium*; *obsequiosus*; *obsequela* (archaïque); *obse-*

cula (Laev.). Même préfixe que dans *obediō*; *per*- (M. L. 6426), *prō*- (M. L. 6787), *re*-, *sub*-*sequor*, qui ne présentent d'autres modifications de sens que celles qu'apporte le préfixe; noter le sens spécial de *persecutiō*, -tor dans la langue de l'Eglise; *obsequium* a donné en m. ir. *dsaic* « lavement des pieds ».

Le présent *sequor* repose sur un thème indo-européen où les désinences moyennes étaient usuelles; cf. *irl. sechur* « je suis », hom. *ἐσχω*, véd. *sāce*; le lit. *seku* « je suis » ne peut rien enseigner à cet égard. La forme à redoublement qu'offrent véd. *sāgakti* « il suit » (3^e plur. *sācātī*), ou du type thématique, véd. *sācasi* « tu suis », moy. *sāce* « je suis » et de gr. *ἐπισθαί* (senti comme aoriste) n'est pas représentée en latin; l'aspect « déterminé » d'achèvement du procès est exprimé par les formes à préverbes : *assequor*, *cōnsequor*, *exsequor*. — La généralisation de la forme analogique, assez singulière, *secutus* s'explique par une tendance à différencier l'adjectif en *-to- de *sek- « suivre » de celui de *sek- « dire » que suppose *insecutiō* (v. sous **insecō*), et surtout de *sectus* (en face de *secūre*); et sans doute plus encore par le besoin qu'on ressentait de retrouver dans le participe le qu de *sequor*; *loquor*, *locutus* offrent la même particularité dont il est difficile de juger, faute de connaître l'étymologie de *loquor*; on pense souvent à une imitation de *uolūtus*, *solutus*. — Le fréquentatif *sector* a pu, au contraire, garder sa vieille forme et demeurer indépendant de *sequor*, parce que les fréquentatifs ont en latin leur autonomie.

sera, -ae f. : serrure, constituée à l'origine par une barre de bois qu'on glissait derrière la porte (*μολύβδος* θύρας), puis « verrou, cadenas »; cf. Rich., s. u. Ancien (Plt.), usuel. Non roman. Mais brittonique : gall. *ser*.

Dérivés et composés : **serula*, M. L. 7871; *ob*-*serō*, -āre : fermer (cf. *occludō*); *reserō* : ouvrir (propre et figure; cf. *recludō*). Le simple *serō* n'apparaît qu'à basse époque (Ven. Fort.); le *serare* « aplaner » de Varr., L. L. 7, 108, semble n'être qu'une fantaisie étymologique pour expliquer *sardare*. Les formes romanes remontent à **serāre*, cf. M. L. 7867; B. W. sous *serrer*, dont il faut rapprocher les formes de gloses *serra*, *sarra* et *serrāculum*, « gouvernail », glossé *πρωτόλιον*, *clāuis nāuis*, M. L. 7862. La gémée est obscure (formation expressive? ou, plutôt, influence de *serra*, en raison de la forme dentelée de certaines pièces de serrure ou de cadenas; cf. British Museum, *A guide to the exhibition illustr. Greek and Roman Life*, fig. 171, 172, 174, 175). *Serrāre* est panroman, sauf roumain.

Comme il s'agit d'un terme technique, le rapprochement avec les groupes de *serō*, *sertus* ne peut être affirmé. Le vocalisme o de *toga* en face de *tegō* ne s'y retrouve pas; mais le cas de *toga* est isolé en latin.

serēnus, -a, -um : serein (se dit du ciel, de l'atmosphère, etc.; puis s'emploie par image); *serēnum* : temps ou ciel serein. Le sens premier est « sec »; cf. Plt., Me. 877, *hic faunius est serenus, illic auster imbricus*; Vg., G. 1, 100, *umida solstitia atque hiemes orate serenas*; Pline, 10, 188, *salamandra magnis imbris proueniens atque serenitate deficiens*; et Lucrèce emploie *serēscō* dans le sens de « se sécher », par opposition à *ūnescō*,

1, 306 : *denique fluctifrago suspensae in litore uestes | uescunt, eadem dispansae in sole serecunt*. Ancien (Enn.), usuel. Panroman. M. L. 7843; B. W. s. u.

Dérivés et composés : *serēnās*; *serēnō*, -ās; *Serēnator* (épithète de Jupiter); *serēni*-*fer*, -*ficus* (époque impériale).

Serēnus est formé, comme *terrēnus*, *egēnus*, d'un ancien **seres-no-s*; sans doute dérivé d'un ancien thème neutre en -os/-es désignant l'état clair et sec du ciel.

Le sens de « sec » suggère un rapprochement avec gr. *ξηρός*, *ξηρός* « sec », skr. *kṣārah* « brûlant », et avec v. h. a. *serawēn* « sécher » (v. H. Pedersen, *Vergl. Gr. d. k. Spr.*, 1 78). Mais tout ce groupe est obscur et mal défini, pour le sens comme pour la forme. Le mot grec *ξηρός* ne s'applique qu'à la terre ferme, hom. *ξηρόν ἡπειρωτό*, et le sens en est bien loin de *serēnus*.

serēsco : v. le précédent.

seriā, -ae f. : jarre, cruche. Attesté depuis Plaute jusqu'au Digeste. M. L. 7846. Sans doute emprunté à une langue méditerranéenne. Diminutif : *seriola*, M. L. 7851.

serielatum, -i n. : plante aromatique, mentionnée par Pline, 12, 99, non autrement connue. Non latin.

sericus, -a, -um : dérivé du nom de peuple *Sēris* (transcription du gr. *Σῆρες*) « les Chinois » et appliqué à certains produits originaires de la Chine, notamment la soie : -a *uestis*, etc.; de là *sericum*, et *serica*, -*drum*, M. L. 7848, *serica* et *sarica*, *sirica* (panroman sous des formes diverses; fr. *serge*; passé en celtique : *irl. gall. siric*, et en germanique : v. angl. *syric*, v. h. a. *silihho*, v. norr. *silke*, etc. Le mot n'apparaît pas avant l'époque d'Auguste.

Dérivés et composés tardifs : *sericeus*; *sericarius*; *sericatus*; *sericoblatta*; *tiamsericus*; *holosericus*; *subsericus* (Lampr.). Cf. aussi, dans les gloses, *seres* : *uermes qui texunt*, CGL V 390, 23.

seriēs, *serilia* : v. *serō* « j'entrelace ».

serius, -a, -um : sérieux. Dans la langue classique, se dit seulement des choses, tandis que *seuerus* se dit des personnes et des choses. De là *serium* (opposé à *iocus*), souvent au pluriel *seria*. Ancien (Naev., Plt.), classique. Non roman.

Dérivés tardifs : *serietās* (Aus., Sid.); *seriōsus* (Ps.-Boet.), -*osē*; fr. *serieux*.

Le seul rapprochement qui s'offre est celui qu'on fait avec le groupe de got. *suwars* « évier », v. h. a. *swāri* « lourd » et de lit. *suwri* « je pèse », *suwars* « lourd ». L'é du germanique se retrouverait en latin. Il faudrait admettre une alternance initiale : *sw-/s-*, dont il y a nombre d'autres exemples.

sermō, -ōnis m. : discours suivi; propos; conversation, entretien (familier, par opposition à *contentiō* [Cic., De off. 1, 132 et 2, 48], *oratio* étant le terme générique; cf. *sermō pedester* « prose familière »), propos; d'où « façon de parler, langage, langue ». Dans la langue littéraire, a souvent le sens de *disputatio*, cf. Cic., Rep. 1, 24, 38; désigne aussi la satire. Dans la langue de l'Eglise, « sermon »; cf. M. L. 7853. Usité de tout temps. Conservé seulement sous des formes savantes en roman; et en celtique : *irl. sermon*.

Dérivés et composés : *sermunculus* : méchant propos; *sermōnālis* (Tert.); *sermōn*, attesté dans Aulu-Gelle 17, 2, 7 : *sermonari rusticus uidetur, sed rectius; sermocinari crebrius est, sed corruptius*, et sous la forme *sermōn* dans les Inscr.; remplacé par *sermōcinor* (classique, Cic.; fait sans doute sur *uaticinor*) et ses dérivés.

Sermō est rattaché à *serō*, *series* par les anciens, et il n'y a pas de raison de douter du rapprochement, bien qu'aucune langue n'offre pour la racine **ser-* le même développement de sens; le latin a usé de cette racine largement, plus que toute autre langue. Cf. Varr., L. L. 6, 64 : *sermo est a serie : sermo enim non potest in uno homine esse solo, sed ubi oratio cum altero coniuncta* (toutefois, cette seconde partie de l'explication est contestable, *sermō* désignant plutôt étymologiquement « l'enfilade des mots »), et Serv., in Ae. 4, 277 : *sermo est consertio orationis et confabulatio duorum uel plurium*; l'expression *sermōnem*, *sermōnes* *serere* est fréquente, cf. Plt., Mi. 70; Vg., Ae. 6, 160, d'où *sermōnem cōpulāre*, Pl., Poe. 655. Cf. *dissērō*, *dissertō*. Pour le suffixe et le genre animé, cf. *Sēmō*, *termō*.

serna, -ae f. (attesté dans les gloses, dans Diosc. lat. et dans Isidore sous les formes *sarna*, (*z*)*serna*, *sarma*, *sterna*) : gale.

Dérivé : *serniōsus* (-*nōsus*) : galeux (bas latin); *serniōsus* *nos* *petiginosus* *dicimus*, Theod. Prisc. 1, 12. Sans doute non latin, mais ibérique. V. Sofer, 154, 177, et Corominas, *Dicc. etim. de la lengua castell.*, s. u.

1. **serō**, -is, *sēui*, *satum*, *serere* : semer (= gr. *σπείρω*) planter (= *φύτεω*), sens propre et figuré. Se dit des plantes qu'on sème et des arbres qu'on plante : s. *oleam* et *uitem*, Cic., Rep. 3, 9, 16. Ancien, classique. Représenté seulement, sous forme de dérivés, en logodourien. M. L. 7844; cf., plus bas, *sēmināre*.

Dérivés et composés : *sēmen* : semence (en particulier « semence de blé », d'où le sens de « blé »; *adōreum*, dans la langue rustique; cf. Isid., Or. 17, 3, 6; Colum. 2, 12, 1); rejeton d'une plante (e. g. Vg., G. 2, 354); germe; correspond pour le sens au gr. *σπέρμα*, et comme lui, et sans doute d'après lui, a été employé par la langue littéraire et poétique dans des sens imaginés « principes, rejeton, descendance »; *sēmina*, comme *σπέρματα*, désigne aussi les céréales, les plantes, M. L. 7802; celtique : *irl. semen*. Dérivés : *sēminium* n. (rare) : descendance, race (se dit des animaux), conservé en campidanien, M. L. 7810 et 7809, *sēmināre*; *sēminālis* (= *σπέρματικός*); *sēminārius*, d'où *sēminārium* : pépinière (sens propre et figuré); *sēminō*, -ās : semer (attesté dès Plaute, mais rare, évité par la prose classique; sans doute terme de la langue rustique, qui a éliminé *serō* dans les langages romanes, M. L. 7807); *sēminātor* (Cic., Lact.), M. L. 7808; *sēminucrius* (Vulg., Act. 17, 18, calque du grec); et *dissēminō*, non attesté avant Cicéron, qui l'emploie au figuré, e. g. joint à *dispergo*, Planc. 56. Rare, usité surtout dans la langue de l'Eglise. Sans doute imité du gr. *διασπείρω*.

sēmō, -ōnis m. : nom d'un ancien dieu des semences, *sēmō Sancus*; pour le suffixe, cf. *sermō* (*serere* 2), *termō*; au pluriel dans le Carm. Fr. Aru. *Semunis*;

fém. *Sēmōnia* (Macr. 1, 16, 8); péligien *Semunu* « Sēmōnum ». Formes de genre « animé » du thème qui est au neutre dans *sēmen* !

sēmentis, -is (accusatif et ablatif en -im, -i) f. : semences (opposé à *messis*), temps des semailles, et « semences », M. L. 7805. De là : *sēmentius*; *sēmentō*, -ās : porter semence (très rare, Plin. 18, 259); M. L. 7803; *sēmentātio* (Tert.); **sēmentifer* (Vg., Cir. 477, texte peu sûr). Cf. aussi B. W. s. u. : M. L. 7804, **sēmentia*.

satus : semé, ensemencé; et « né de », *sate sanguine diuom*, Vg., Ae. 6, 125 (poétique d'après *σπαρός*); *sata*, -*drum* : champs semés; *satio*, synonyme de *sēmentis*, M. L. 7616; *sator* « semeur »; *ultisator* (Ac. cius). Sur fr. saison, v. B. W. s. u.

ad-serō : semer auprès de; *conserō* : planter, ensemer, surtout usité au participe passé *consitus*; **dis-serō* (rare), remplacé par *dissēminō* pour éviter les confusions avec *disserō* (de *serō* « tresser »); *inserō* : implanter (sens propre et figuré), greffer (avec lequel se confond le composé de *serō* : « tresser », v. le suivant), M. L. 4457 et 4467, *insitūre*; 4437, *insitūre*; 4468, *insitum*; *insitūre*, -itū, -itūus, -itūus; *oserō*, surtout *obstus*; *inter*, -*per*, -*proe*, -*re*, *sub-serō*; *pro-sator*, -itūx (tardifs d'après *σπρόνοος*).

A la racine de *serō* « je sème » les Latins rattachaient *Consituius*, surnom de Janus (*Conseuius* dans Tert., Nat. 2, 11), cf. Macr. 1, 9, 16, *Consituius* a *conserendo*, i. e. a *propagine generis humani, que Iano auctore conseruitur*; et *Consitua*, surnom de Ops, cf. Varr., L. L. 6, 21, et Fest. 202, 19 : *opima spolia... ab Ope, Saturni uzore... itaque illa quoque cognominatur Consitua, et esse cōstitimatur Terra*. Mais l'ait. difficulté (cf. Stolz, *Hist. Gramm. d. lat. Spr.*, I, p. 140, pour un essai d'explication).

Le double sens de *serō*, « semer » et « planter » (cf. *insitus*), reporte à une époque où l'on semait non à la volée, mais en enfouissant un à un les grains dans la terre.

Inconnue à l'indo-iranien, à l'arménien et au grec (le rapprochement de *ἔρμι* est à rejeter), la racine **se-*, **sa-* « semer » se trouve du slave jusqu'à l'italo-celtique. Le présent *serō* représente une ancienne forme à redoublement, sans doute thématique comme *sistō*, soit **si-sō*; il n'a de correspondant nulle part. Ailleurs, le présent est de la forme : v. sl. *sejti*, lit. *sejti*, got. *saia* (avec un prétérit *saisō*) ; le celtique n'a pas de forme verbale. La forme **se-* est conservée dans *sēui*. Le **sa-* de *satus* ne se retrouve qu'en celtique : gall. *had* « semence ». Lat. *sēmen* est comparable à v. sl. *seme* « semence » et v. pruss. *semen* (même sens); à *Sēmō* redoublé (lit. *osemenes* (masculin pluriel; génitif *semeny*) « semence » et v. h. a. *sāmo* « semence » (également masculin). L'irlandais a une autre formation : *sil* « semence » (cf. gall. *hil* « descendance, postérité ») avec un suffixe de nom d'instrument; le lituanien connaît de même *seklā* « semence ». — Il semble que, hors du latin, on rencontre seulement le sens de « semer »; cf., toutefois, got. *menasēps* « humanité ». V. *iaciō*.

2. *serō*, -is, *seruī*, *sertum*, *serere* : attacher en file, en enfilade; tresser; lier ensemble, attacher; engager (s. *bella*, *cerāmina*). Ancien, usuel, classique. Non roman.

Dérivés et composés : *seriēs*, -ei f. : file, enfilade, enchaînement, suite, interruption (sens physique et moral); *seriē*; *serta*, -*drum* n. pl. : guirlandes, tresses (d'où *irl. seiri*); *sertula campāna* : mûliot (Plin. 21, 53); *sertātus* (Mart. Capel), et *seriō*, -ās (Gl.).

Les noms propres *Sertor*, -*ōris* (Fest. 460, 13 L), *Sertiōrius*, seraient étrusques selon W. Schulze, *Lat. Eig.* 230 (étr. *sertur*, *serturu*, cf. *Num tor*), et rattachés à *serō* par « étymologie populaire ».

sermō : v. ce mot; *serilia*, -ium n. pl. : cordages, cf. P. F. 460, 24.

adserō (-as-) : attacher à soi. Terme technique de la langue du droit, usité dans la *liberālis causa*. L'*asserere* *libertātis* attire par la main devant le juge (*asserere manū* ou *manum*, cf. osq. *manim aserum*) la personne dont la liberté est en jeu et plaide pour elle. De là *asserō* est arrivé à signifier « revendiquer, réclamer, affirmer, défendre », tous sens dérivés plus ou moins directement de l'acte de l'*asserter* et qui se sont développés à l'époque impériale. Mêmes sens dans *assertiō*, -*tor*, -*tōrius* (bas latin); *asserta*, -*drum* « assertions ».

conserō : attacher ensemble, lier, entrelacer, enlacer. Terme de procédure : *conserere manum* « entrer en contestation », par allusion au geste des parties qui posaient chacune la main sur l'objet revendiqué; de là *conserere manūs* « en venir aux mains, engager la lutte », c. *pugnam*, etc.; *consertē* « avec enchaînement »; *consertiō* (A. Arn.).

deserō : se détacher de; lâcher; désertir. D'abord terme de la langue militaire, formé sur *conserere*, dont il est l'opposé : *deserere pugnam*, d'après *conserere pugnam* (cf. *συνεχέτω* formé sur *διαχέτω*); de là *désertor*, *désertiō*. Dans la langue commune a pris le sens de « abandonner » (= *dérélinquere*, auquel il est souvent joint : cf. Cic., *Planc.* 5, 13; N. D. 1, 5, 11); *désertus* « lâché (par ceux qui y étaient attachés), abandonné, désert »; *déserta*, -*drum* (classique); *désertum* (langue de l'Eglise traduisant le gr. *ἡ ἐρημος*). M. L. 2592; *irl. disert*, brit. *diserth*.

disserō : exposer, s'expliquer sur, dissenter. Terme de logique « raisonner logiquement », traduisant le gr. *διαλέσθαι* (cf. Cic., *De fato* 1; *De or.* 1, 68; *Fin.* 1, 22, 5, 9, etc.); avec un fréquentatif *disseriō* (rare), d'où *disseritiō* (Gell.); *edisserō* et *edisseriō*, intensifs de *disserō*. Par contre, il ne semble pas qu'il faille y rattacher, au moins directement, *disertus*, q. u. *exserō* : tirer (d'un endroit où quelque chose est attaché) : c. *linguam*; en particulier « tirer de dessous un vêtement, découvrir » : *destris umis exsertis*, Cés., B. G. 7, 50, 2; d'où à l'époque impériale : *exsertus* « non dissimulé, évident »; *exsertē* « ouvertement ». Intensif : *exsertiō*, -ās.

inserō : insérer, introduire (glosé *ἐν(θ)ῆμι*); greffer (peut-être par confusion avec *inserō* de *serō* « planter », confusion dont témoignent les langues romanes; cf. M. L. 4457, *inserere*; 4468, *insitum*, et 4459, *insertāre*, synonymes; B. W. sous *enter*; de là *inserta* « ornement » (Macr.); *insertiō*, *inserticius*; *insertiutus*; *insertiō*, -ās (attesté depuis Virgile), M. L. 4459 et **insertā*, 4458; *inter*, -*per*, -*prae*, -*pro*, -*re*, *sub-serō*; *subserti* : insérer dessous; *trāns-serti* : entre.

praesertim adv. : surtout; proprement « en avant

de la série »; cf. *praecipuē*. Surtout employé dans *praesertim si*, p. cum.

A la racine de *serō* se rattache sans doute *sors*, q. u.; v. aussi *sermō* et *sera*.

Le présent *serō* ne se retrouve qu'en osque : *manim aserum* « manum adserere » sur la table de Bantia (emprunt?). Il doit remplacer un ancien présent athématique. Le vieil irlandais a *sernaid* « serit », qui doit sa forme en -*na* à un autre verbe et qui représente indirectement une forme **ser/ne-o-* (v. en dernier lieu Marstrand, *Présents i. e. à nasale infixée*, p. 26); l'irlandais a aussi le substantif *serth* « rangée », de **ser*. Le grec a *ἐσπερεύω* « attacher, entrelacer »; exceptionnellement sans préverbe dans un exemple de Pindare : *ἐσπεύειν σπέρωνος* « tresser des couronnes », Ném. 7, 77; il y a trace de *s-* dans les formes homériques du parfait : *ἐσπεύοντες*, *ἐσπετο*, ion. *ἐν-εσπεύοντες*. En face de *sermō*, le grec a *ἐρμη*, *κρόμα* « pendant d'oreilles », *ἔρμος* « coller », *ἔρμας* « file, rangée ». Le germanique a v. isl. *serve* « collier de perles enfilées », et peut-être got. *sarwa* « ἔρμα ». Arm. *orm* « mur » est loin pour le sens. Les formes sont aberrantes l's unes par rapport aux autres, ce qui n'est pas étonnant pour un verbe de sens technique. V. *sermō*.

serpens : v. *serpō*.

serperastra, -*drum* n. pl. : éclisses pour redresser les jambes des enfants (Varr., L. L. 9, 11). Employé plaisamment par Cic., *Att.* 7, 3, 8, pour désigner les officiers qui empêchent les soldats de « mal tourner ». Formation populaire d'origine obscure. Cf. *serpō*?

serpō, -is, -*psī*, -*ptum*, -ere (*serpiō*, Italia) : ramper, se glisser (sens propre et figuré). Ancien, usuel et classique. Peu représenté dans les langues romanes; cf. M. L. 7857. Le participe présent a été substantivé : *serpens* f. (scil. *bestia*) ou m. (d'après le gr. *dracō*) : serpent, épithète qui a remplacé le vieux nom du serpent, *anguis*, sans doute par suite de certaines interdictions de vocabulaire; panroman, M. L. 7853, *serpens* et **serpes*; v. B. W. s. u., et celtique : *irl. sercend* (? v. Vendryes, s. u.), brit. *sarph*, *sarff*. De là *serpentinus* (langue de l'Eglise), *Serpentina*, *serpentaria* (-nia?) = *uiperina*, (Ps.-Ap.) : serpenteaire (cf. M. L. 7856, **serpentia*); *serpenti-pēs*, -*gena* (poétiques et rares). A *serpō* comme à *rēpō* ne correspond aucun substantif. Cf., toutefois, *serpula* : petit serpent (Messala ap. Fest. 472, 37; 476, 23); **serpigō* : darter, M. L. 7858; *serpēdo* (Isid.), d'après gr. *ἐρπης*.

Composés : *dē*, -*dis*, -*in*, -*prō-serpō* (v. *Proserpina*).

Cf. skr. *sārpata* « il rampe » et ion.-att. *ἐρπω*. Pour les noms du « serpent », cf. skr. *sarpāh*, gr. *ἐρπετών*, alb. *garper*. — Le sens de « ramper » est attesté par l'accord du sanskrit, de l'ionien-attique et du latin; mais il résulte d'une spécialisation; car en arcado-cypriote, en grec occidental, et même en lesbien, *ἐρπω* a eu le sens général de *ἐργάζω* (cf. *rēpō*); v. Bechtel, *Gr. Dial.*, I, p. 69 sqq. 390 et 447; II, p. 282, 509 et 785. La racine **serp-* provient sans doute d'un élargissement de **ser-* « aller, couler » : véd. *sisarti*, *sārat*, etc., lat. *serum*; **serp-* est à **ser-* ce que lat. *rēpō* (cf. lit. *replūti* et *ropōti*, v. Trautmann, *B.-sl. Wört.*, p. 246), avec le même élargissement, est à **srē-* de v. h. a. *strāla* « flèche »

en face de hom. *ῥόμαι* « je m'empresse »; le vieux prussien a de même *ripaiti* « suivez » en face de lit. *rept*, *rop-* « ramper »; le lette a *rāpdi* « ramper ». Avec un autre élargissement, qui est sans doute -s-, l'arménien a *z-eram* « je rampe » et *z-erun* « rampant, serpent ». — Le perfectum latin est *serpsi*; les formes d'ariste ne concordent pas d'une langue à l'autre : le védique a *aspat* et le grec la forme anormale *ἐσπασα*.

serpullum (*serpil-*). -I n. : serpolet, M. L. 7859; et 7860, **serpullolum*. Emprunt au gr. *ἐρπύλλον*, avec s rétabli d'après *serpō*; *serpyllifer* (Sid.). Attesté depuis Varron.

serra, -ae f. : 1° scie (outil) et scie (poisson); 2° ordre de bataille en dents de scie (cf. *aciēs*, *globus*, *cuneus*, etc.); 3° montagne (bas latin; v. Hoogterp, *Bulletin Du Cange*, 9, 10; dans ce sens, peut être un autre mot prélatin). Ancien, technique. M. L. 7861. Celtique : *irl. britt. serr*.

Dérivés : *serrula* f.; *serrarius* m. : scieur (de pierres); *serrarius* : en dents de scie (épithète de la germandrée); *serrātim*; *serō*, -ās : scier (bas latin), concurrencé par *secō*, fr. *scier*, v. B. W.; *serrāgō* : sciure (Cael. Aurl.), M. L. 7863; *serrābilis* (Plin.), etc., tous tardifs; *serrātula*, nom italique de la « bétoune » (Plin.); *serrālia* (var. *sarralia*, Isid., Or. 17, 10, 11) : salade frisée, cf. M. L. 7865, et *sarracla*, CGL III 540, 36 (*sarracia*); 7866, **serrānus* « poisson-scier »; *Serrānus*, nom propre; 7868, *serrāta*; 7869, *serricula* : petite faucille.

Terme technique sans étymologie claire. V. *sarpō* et *sera*.

serrāculum, *serō* : v. *sera*.

sertum, -*tor* : v. *serō* 2.

serrācum : v. *sarrācum*.

seruāculum : déformation de *serrāculum*.

serula (*serclā*) : *fisalidus* (-dis) = *φισαλιδος* (Gloss.). Sans doute de *serum*, désignant une ampoule; cf. *scara* : *scabies super uolnera*, et *scaria* : *fisalida* (Gloss.).

serum (*serū*, Charis., GLK I 34, 36, 1, *seru*, *ὀρός*) n. : petit-lait, puis toute liqueur sèche. — Mot rustique, attesté depuis Virgile; M. L. 7870 (*seru*); *serescō*, -is : se tourner en petit-lait (Plin.); **serācum*, M. L. 7842; *serūum* n. : plante = *sanguinaria*, v. André, *Lex.*, s. u.

Le vocalisme radical e est normal dans un thème neutre en -o-. Le grec a, avec le même sens, un substantif correspondant, masculin, à vocalisme radical o : hom. *ὀρός* (l'absence d'esprit rude indique que le mot est, là où il figure en attique, un emprunt). Le sanskrit, où la racine **ser-* « couler » fournit des formes verbales, telles que *sisarti*, *sārat*, etc. (cf. lat. *seru*, avec élargissement), a *sarāh* « qui coule », *sarīt* « cours d'eau ». Par sa forme, lat. *serum* se dénonce comme une survivance d'un mot indo-européen, vocalisé comme gr. *ῥέρον* et comme v. pruss. *kelan*, v. isl. *huel* « roue », en face de gr. *ρόλος*.

seruō, -ās, -āul, -ātum, -āre : 1° préserver, garder, sauver, assurer le salut ou la conservation de (joint à *saluus*, dans une vieille prière, sans doute grâce à l'alliteration; cf. Caton, *Agr.* 141, 3, *Mars pater, te precor*

pastores pecuque salua seruassis; souvent opposé à *perdere*, cf. Plt., Cu. 335, *perdis me tuis dictis*. — immo *seruo* et *seruatum uolo*; Cic., Fam. 14, 2, 2; à *occidere*, Hor., Ep. 2, 2, 129; A. P. 467; 2° ne pas quitter des yeux, observer (dans la langue augurale: *auem seruare, de caelo seruare*), cf. Vg., Ae. 6, 338, *Painurus dum sidera seruat*; 3° ne pas quitter, demeurer dans, garder (« garder la chambre »), Hor., Ep. 1, 10, 6, *tu nidum seruas*. Usité de tout temps, M. L. 7872, mais concurrencé dans la langue de l'Eglise par *saluare*; v. *saluus*.

Dérivés et composés : *seruator*, -*triz* (*Iuppiter Seruator* = Σωτήρ), tous deux classiques; *seruatiō* (rare et tardif); *seruabilis* (Ov., Plin.); *seruatiōrium* (Gloss.); *adseruō*: garder près de soi; *adseruatiō* (trad. ῥητορικός dans la langue de l'Eglise); *conseruō*: spécialisé dans le sens de « conserver, respecter, sauvegarder »; *conseruator*, -*itiō*. *Conseruō* a souvent l'aspect déterminé vis-à-vis de *seruō*; mais souvent aussi les deux verbes sont confondus : *seruare ordines*, Cés., B. G. 4, 26, 1; *conseruare ordines*, Cés., B. G. 3, 93, 2; *inseruō*: garder dans (rare, époque impériale); *obseruō*: observer (sens physique et moral); veiller sur; respecter (conservé en logodourien, M. L. 6021); *obseruans*, -*uantes*; *obseruantia* et *inobseruantia* (Quint., Suét., sans doute d'après *inobseruans*, *inobseruatus*); *obseruatiō*; *obseruatiō*, -*tor*, -*bilis* (et in-); *obseruatiō*. *Obseruantia* a plutôt le sens de « observance », cf. Cic., Inu. 2, 22, 65; *obseruatiō* celui de « observation » (concret et abstrait); mais à l'époque impériale les deux mots sont souvent confondus; *praeseruō*: observer auparavant; *praeseruatus*: préservé (tardif); *reseruō*: réserver.

Seruō pourrait être, pour la forme, le dénominateur de *seruus*, au sens ancien supposé de « gardien »; v. ce mot. Mais, pour un Latin, les deux mots n'avaient plus rien de commun; les explications données pour les rapprocher sont de fantaisie; ainsi Justin, Inst. 1, 3, 3: *serui ex eo appellati sunt quod imperatores seruos uendere, ac per hoc seruare, nec occidere, solent*.

seruus, -a, -um: tardif. Épithète du soir; cf. l'expression proverbiale *nescis quid uesper serus trahat*; de là *serum diei*, ou simplement *serum*, et aussi *sēra* (Marcel., Pergr. Aeth. 28, 2) « uespera », sens conservé dans les langues romanes, M. L. 7841, dont certaines semblent avoir contaminé *serus* et *serēnus*; v. B. W. s. u. Ancien, usuel, classique. Dérivé: **serēscō*, -*is* « se faire tard », M. L. 7845. De l'adverbe *serō* « tard, trop tard » sont dérivés *serōtinus* (cf. *annōtinus*, *mātūtinus*, etc.), *Serōnātus*; *serisapia* (Pétr.); *seribibi* (Inscr.).

Serūs a un correspondant exact, pour la forme, dans v. irl. *sir* « long » = gall. *hír* (compar. irl. *sia*, gall. *hawy*) et presque exact pour le sens dans *ser. sáyām* « soir ». On rapproche, de plus, d'une part, lat. *serius* (v. ce mot) et, de l'autre, le groupe germanique de got. *seipus* « tardif »; mais ni l'un ni l'autre de ces deux rapprochements ne se soutient sans hypothèses qui comportent de l'arbitraire.

seruus, -a, -um: 1° esclave; adjectif s'opposant à *liber*, se dit des hommes, *seruus hemō*, et des choses, en particulier des biens soumis à une servitude, *serua prae-dia*; 2° substantif *seruus* m.: esclave; *serua* f. (rare dans quel emploi; le féminin qui s'oppose à *seruus* est

ancilla; toutefois, Plaute écrit, Ru. 218, *nunc qui minū seruo quasi serua forem nata*). Comme pour *famulus*, l'emploi de l'adjectif semble secondaire. — *Serua* désigne la condition juridique de la femme esclave; *ancilla*, la fonction qu'elle remplit. *Seruus* est un terme de sens général à côté de *mancipium*, *capitiuus*, qui désignent des esclaves faits dans des conditions particulières, et de *famulus*. Sur *seruus* a été fait un dénominateur qui sa forme dénonce comme récent: *seruio*, -*is* « être esclave ». *Seruire* n'a pu être construit que parce que *seruō* existait avec un sens qui pour les Latins était sans rapport avec celui de *seruus*; la formation en -*io* a été choisie parce qu'elle servait à exprimer un état (cf. *febrīo*, *custodiō*, etc.). Usité de tout temps. Pan-roman.

Autres dérivés et composés : *seruillus*; *seruilius*, -*tās* (Gloss.); *seruulus*, -*a*; *seruolicula* (Plt.); *seruiculus*; *seruitium* n.: 1° condition d'esclave, esclavage, classe des esclaves; 2° sens concret « esclave(s) »; *conseruitium* (Plt.); *seruiutiō* (très rare); *seruitūs*, -*ūtis* f.: servitude (sens actif); *seruitor* (bas latin); *conseruus*, -*a*, -*uula*. Cf. aussi les noms propres *Seruius*, *Serulius*, etc. Les langues romanes ont des représentants de *seruus*, *seruitium*, *seruire*, *seruiens*, cf. M. L. 7873-7876, et de *conseruus*, 2160. Sur *conseruiens*, v. 2159. Sur le latin médiéval *s(c)ellauus*, v. Aebischer, Arch. Rom., 1936, 484.

as-seruio: assister (z. de Cic., Tu. 2, 24, 56); *dēseruio*: servir avec zèle (rare, mais classique; non attesté avant Cicéron); *inseruio*: être esclave de; *praeseruio*: servir avec dévouement (Plt., Gell.); *subseruio*: servir en sous-ordre (archaïque).

L'Avesta a un correspondant phonétique exact de *seruus* au second terme de deux composés qui servent à désigner des chiens : *pasuū-hauruō* « qui garde le troupeau » et *vis-hauruō* « qui garde le village ». L'Avesta a, de plus, un exemple du présent *niš-hauruaiti* « il surveille ». La racine est de la forme **swer-*, qui admet les variantes **ser-* et **wer-*. La seconde se trouve dans lat. *uereor*, v. isl. *varr* « qui veille sur » (v. sous *uereor*), etc. sans doute aussi hom. (F)ῥεσθα, skr. *varuāt* « protecteur ». La première est attestée, outre les exemples cités, par ombr. *seritu*, *seritu* « *seruatiō* », *aseriatu* « *obseruatiō* », av. nt. *haraiti* « il preserve », *harastar* « celui qui veille sur ». La forme complète de la racine figure dans le groupe du gr. (F)ῥαῶν « je vois », att. ῥωυός « gardien », βῶροι ὁδοῦχοι Hes. (c'est-à-dire ῥωροι); Homère a ῥωραι « ils veillent sur ». Ces rapprochements expliquent toutes les valeurs de lat. *seruus*, *seruare*, *obseruare*. Mais le fait précis qui éclaircirait le passage de *seruus* du sens de « gardien » à celui d'« esclave », seul attesté en fait, est inconnu. Aussi l'étymologie est-elle contestée par E. Benveniste, R. Ét. Lat., 10, 1932, p. 429 sqq., qui considère *seruus* comme un mot emprunté à l'étrusque (*Seruius Tullius* était d'origine étrusque et son nom étrusque était *Masterna*), de même que *famulus* et *uerna* : l'étrusque a des noms propres *Serui*, *Serue*, et l'esclave paraît avoir été une institution des peuples méditerranéens, mais non indo-européens (cf. δαυλος, qui est lydien). M. Vendryes, BSL 107 (1935), p. 124 sqq., rapproche *seruus* de irl. *serbh* « pillage », gall. *heru* « état d'un individu hors la loi ». Faute de connaître l'origine précise et l'évolution de l'esclavage, tout ceci demeure incertain. L'ancien-

neté de la forme *seruitūs* (v. Ernout, Philologica I, p. 225) semble indiquer que *seruus* est du vieux fonds de la langue.

sesenāris: adjectif de sens inconnu qu'on trouve appliqué à un bœuf de sacrifice, T.-L. 41, 15, 1, ... *bouis sesenarius, quem immolauisset, iecur diffundisset*. On a proposé de lire *sacēnāris*, de *sacēna*.

sesilis: v. *sil*.

sēsima, -*ae* f. (*sēsima*, Plt., Poe. 326): doublet phonétique (Plin.) de *sēsama* = gr. σάμα « sésame ».

sēsqui, **sēstertius**: v. *sēmi*.

sessina: v. *sisinna*.

sesuuium, -*i* n.: autre nom de la plante *sedum* d'après Opilius Aurelius, F. 462, 14.

sēta: v. *saeta*.

sētius: forme de comparatif d'un adverbe, peut-être apparenté à *seruus*, *serō*; le premier sens aurait été « plus tard » ou « trop tard »; cf. Fest. 462, 10: *setius a sero uidetur dictum. Accius in Amphitryone* (93): « si forte paulo, quam tu, ueniam setius ». L'adverbe est peu attesté dans ce sens et a été utilisé comme synonyme: 1° de *minus*, dans *quō sētius, nōn, hau(d) nihilō sētius, nec cō sētius*, sens le plus fréquent et le mieux attesté, e. g. Vg., Ae. 9, 440-441: *quem circum glomerati hostes hinc comminus atque hinc proturbant: instat non setius*; 2° de *secus*, e. g. Plt., Ci. 692: *sed memet moror quom ago setius*. La tendance à prononcer de la même manière les groupes -*ti*- et -*ci*- a amené les graphies *secius*, *sectius* (qui doit sans doute s'interpréter **setsius* à *t* sibilant); et la synonymie a favorisé la confusion avec *secus*, *sequis*; cf. *haud secus et haud sētius*, etc. Sauf dans les cas où la prosodie nous renseigne, il est le plus souvent impossible de dire avec certitude quelle était la forme employée par l'auteur. M. L. 7883. V. *serus*.

seuērus, -a, -um: sévère, dur; grave, austère. Souvent joint à *grauis*; Plaute l'unit à *saeuus* pour allitérer, Tri. 835; se dit des personnes et des choses (*seuēra frōns, seuērus uultus*). Sert de nom propre: *Seuērus*. Le sens ancien est peut-être « inflexible », cf. *perseuērō*; et *asseuērō*, formé sans doute sur *affirmō*. Ancien, classique, usuel. Formes romanes savantes, sauf une forme douteuse dans un dialecte italien; cf. M. L. 7884.

Dérivés et composés: *seuērē* (classique); *seuēritas* (rare, archaïque); *seuēritās* (classique, usuel); *seuēritūdō* (Plt., repris par Apul.); *perseuērus*.

asseuērō: affirmer (avec force ou avec persistance), dire sérieusement; *asseuēratiō*; *perseuērō*: continuer de, persévérer (dans, de), joint à *permanēre*, Cic., Leg. 3, 11, 26; *perseuērāntia* (classique); *perseuēratiō* (tardif); -*bilis*.

La présence d'un *ē* devant *u* consonne semble montrer qu'il faut couper **se-* (sans doute *sed-*) *uērus*; cf. cependant *soecors*, etc. Le second terme du composé rappelle *uērus*, mais le sens fait difficulté. Sur l'ensemble, il a été présenté beaucoup d'hypothèses, dont aucune ne se laisse démontrer.

sēx indécl.: six. Usité de tout temps. Panroman, M. L. 7885, *sēx*.

Dérivés et composés: *sextus* (prononcé dans la langue courante *sestius*; cf. *Sestius*, osq. Σεστιος); sixième, M. L. 7888, irl. *seist* « sexta (hora) »; *sextilis*, usité dans *sextilis (mēnsis)* m.: ancien nom du mois d'août, sixième mois de la vieille année romaine; *Sextilius*; *sextāns* m.: sixième partie d'une unité (monnaie, mesure, etc.), cf. *quadrāns*, *triēns* et *as*, d'où *sextantālis*, *sextantārius* (ombr. *sestantasiaru*, g. pl. f.); *sextāni*: soldats de la 6^e légion; *sextānus* (langue des agrimensores: s. *limes*); *sextārius*: sixième d'une unité, en particulier: sixième du conge, mesure de capacité, « setier », M. L. 7887; celtique: irl. *sestari*, britt. *hestawr*, et germanique: v. h. a. *sehtari*, v. angl. *sester* (de *bissextium* dérive irl. *bissest*); *sextāriolus*; *sextula*: sixième partie de l'once; *sextiēs* (-*ziēns*): six fois; *sēti*, -*ae*, -*a*: six par six; distributif, de **sezi* > **seznōi* > **seznōi* > *sēti*, M. L. 7820. Dérivés: *sēnārius*: qui comprend six unités: *sēnārius* (*uerus*): sēnaire; *sēniō*, -*ōnis* m.: coup de six, au jeu de dés.

sextāgintā: soixante (*sextā* analogique de *quadrā*), M. L. 7886; d'où *sextāgesimus*, *sextāgēs*, *sextāgēni*, *sextāgēniarius*.

secenti, -*ae*, -*a*: six cents; *secentēsimus*; *secentiēs*; *secentārius* (Inscr.); *secenti*, *secentārius*; *secentiēs*. Pris quelquefois pour désigner un grand nombre indéterminé, comme *mille* (de là les composés comiques *secentoplagus*, *secentinummus*). Il y a là une trace d'un ancien système duodécimal (600 = 50 fois 12).

sēdecim, ancien juxtaposé dont les éléments se sont soudés dans le nom de nombre, mais non dans l'adjectif numéral correspondant: *sextus decimus*, M. L. 7779.

sexātrūs, -*uum* f. pl.: sixième jour après les Ides; cf. Varr., L. 6, 14; v. *quinquātrūs*.

Sex, **sē**: figure aussi comme premier terme de nombreux composés: *sex-angulus*; *sexennis*; *sexennium*; *sexis*, devenu indéclinable « le nombre six » (Mart. Cap.); *sēiugis*, -*e*: attelé de six chevaux; *sēmēstris*, -*e*: de six mois (différent de *sēmēstris* issu de *sēmimēstris*); *sē-pēs* adj. « de six pieds » (Apul.); *secentunz* (cf. *quincunz*); *seuiri* m. pl. « collège de six personnes », d'où *seuiri* sg., *seuiriātus*, *seuiriālis*. Autres composés en *sexti* comme *sextiplex*, etc.

Comme l'a vu F. de Saussure, l'initiale de ce nom de nombre a dû être complexe en indo-européen. Le type lat. *sex* se retrouve dans got. *saihs*, lit. *šes-ī*, skr. *ṣaṭ* (avec assimilation de *s* initiale à *ṣ* final dans ces deux langues), tokh. A *ṣāk*; de même, *sextus* est formé comme got. *saihssta*, lit. *šēstas*, skr. *sasthāḥ*. Il y a une initiale **sw-* dans gr. *ῥῆξ* et gall. *chwech*, irl. *sé* (mais *mór-feser*, v. H. Pedersen, V. Gr. d. k. Spr., I, 74); le type ancien de l'ordinal paraît conservé dans la forme gauloise *suezos* de la Graefesenque. A côté de **sw-*, il y a une forme à **w-* dans arm. *veç* (et le degré zéro attendu dans l'ordinal v. pruss. *uschis*). Il semble même que v. sl. *šestū* « sixième », *šestī* « groupe de six », av. *āwast* « six », et peut-être gr. *ἑξάτηρ* *κρήνη*. ἡ *ἑξάτηρ* *κρήνη*, supposent une forme à **ks-* initiale.

sexus, -*ūs* m.: sexe. Il en existe un doublet neutre *secus* (sur la quantité de l'e, v. Havet, *Man.*, § 264),

toujours accompagné des adjectifs *uirile*, *muliebre*, et le plus souvent employé comme apposition qualificative. C'est peut-être d'après *secus* quo Plt., Ru. 107, a fait *sezus* neutre : *uirile sezus numquam ullum habui*; cf. Prisc., GLK II 162. 7. Ancien, usuel. M. L. 7888 a. Dérivé : *sezudis* (Cael. Aur.).

On rapproche le groupe de *secare*. Ma's ce groupe ne fournit pas ailleurs le sens de « sexe » et la formation de *sezus* n'est pas claire.

si (ancien *sei*) : particule introduisant une phrase conditionnelle, « si », que la supposition soit considérée comme réelle (mode indicatif) ou comme irréal(e) ou éventuelle (mode subjonctif). Se place généralement en tête de la phrase et peut être renforcé d'un adverbe, *si modo*, *si quidem*, *si forte*; cf. aussi *quod si*. S'accompagne d'un enclitique : *si quis*, *si-cubi*. Peut introduire la phrase complétive de *miror*, *mirum* (est). A tendu à se substituer à *num* dans les interrogatives complétives; fréquent chez les comiques après *uiso*, *sciō*, *uide*; cf. Plt., Cas. 691, *uiso huc amator si rediit*; Tēr., Ad. 154, *uolo sciō si apud forum est*; de là, chez T.-L. 39, 50, 7 (*Philopoenem*) *quæsisse si incolumis Lycortas... equitæque euasissent*. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 7889, *si et se*.

Composés : *si-n* (de *si-ne*) : « si au contraire », introduit une seconde hypothèse contraire à la première, e. g. Plt., Merc. 589, *si domi sum, foris est animus, sin foris sum, animus domi* « si je suis à la maison, mon esprit est dehors; si je n'y suis pas et que je sois dehors, mon esprit est à la maison ». S'emploie aussi sans être précédé de *si*.

nist : non pas si, c'est-à-dire « à moins que... ne »; v. ne. L'abrégement de *si* est dû à la loi des mots iambiques; *quæst* : comme si; *siue* (*seuue*), *seu* : ou bien si, soit que. Souvent répété *seuue... seuue* (*seu... seu*) : soit (si)... soit (que).

Si est le même mot que *sic*, sans la particule postposée, et le sens ancien en est « en ce cas, ainsi », sans valeur subordonnante; sens qui transparaît encore dans certains types de phrases, e. g. *si dis placet* « ainsi plait-il aux dieux »; et aussi dans le type *quiesce, si sapias*, Plt., Mo. 1173, « tiens-toi tranquille, ainsi tu es sage »; Pe. 797, *iurgium hic auferas, si sapias* « tu renoncerais à cette querelle, de cette façon tu serais sage »; cf. le type de phrase *negat quis, nego* « [si] que/qu'un dit non, je dis non ». Mais, dès les plus anciens textes (Loi des XII Tables), *si* est employé avec la valeur du *si* français. Il est possible qu'à l'origine les deux phrases en corrélation aient comporté l'expression de *si...* *si* ou de *si...* *si* en corrélation; cf. Lucil. 685 M., *si secubuit... sic non impetret*; Cic., Cat. M. 38, *ita enim senectus honesta est, si te ipsa defendit*. — Une proposition exprimée sous forme conditionnelle peut prendre facilement une nuance concessive : *si uelit, non potest* « à supposer qu'il le veuille, il ne le peut »; cf., par exemple, Plt., Mo. 351, *nec Salus nobis salutiam esse, si cupiat, potest*. De là le sens concessif pris par *est*, *tametsi*, *tamenetsi* et, dans les langues romanes, par *it*, *sebbene*, *esp. si bien*.

Il n'y a pas de conjonctions conditionnelles communes à plusieurs langues indo-européennes; chaque langue et même chaque dialecte s'est donné sa conjon-

tion qui s'explique à l'intérieur de chacun. Partout le procédé consiste à annoncer par un petit mot la phrase ou est énoncée la condition; mais la nature du petit mot diffère d'une langue à l'autre. Osq. s'v'ai, ombre. sue sont parallèles, mais différents; le volsque a *sepis* « si quis ». V. *sic* et *so-*.

siat : οὐρεῖ ἐπὶ βρέπους, CGL II 183, 29. Cf. *sissiat*, CGL II 185, 14. Non autrement attesté. V. Buecheler, Kl. Schr., III, 155, et W. Heraeus, Kl. Schr., 175. Vocalisme *i* comme dans beaucoup de termes enfantins : *pipi*, *sissie*, etc.

Bien que les mots de ce genre n'aient pas d'étymologie nette, on est tenté d'évoquer v. sl. *siati* « uriner » et, par suite, skr. *siñcati* « il verse », v. h. a. *sihan* « faire tomber goutte à goutte, tamiser », lit. *saitas* « vase creux » (servant à mesurer des liquides, du grain, etc.), mais surtout irl. *silim* « je verse goutte à goutte » et « j'urine »; gr. οὐρ, Aristoph., frg. 850 f.

sibilus, -i m. (pl. *sibila* chez les poètes dactyliques, pour qui *sibili* était embarrassant) : sifflet, sifflement. Ancien, usuel. Sans doute dérivé du verbe suivant : *sibilo*, -ās (doublet *sifilo* dans Nonius, qui le donne comme vulgaire et le suppose formé sous l'influence du gr. σιφίλω, et dans les gloses, qui ont aussi *sifilum*, CGL IV 395, 3, et *suiflum*, V 484, 53); *sibilus*, -a, -um; *sibilatio*, -tus, -trix (tardifs). Les formes romanes remontent les unes à *sibilare*, **sibilare*, les autres à *sifilare*, **sifilare*, M. L. 7890; B. W. *siffler*; *sibilatus* est conservé en roumain et en catalan, M. 7891. Le verbe est panroman. Composé : *csibilo* (comme *explaudo*). — Cf. *sūbulo*.

Un mot imitatif comme celui-ci ne comporte pas de rapprochement précis. La forme *sifilo*, d'où sort *sibilo* par un développement normal en latin, est expressive, et c'est ce qui a déterminé la survivance en roman de cette forme, qui persistait dialectalement. Pour expliquer *sifilo*, il faudrait remonter à **sibh-*, qui serait bien moins expressif. — Il suffit donc de rapprocher des mots de type semblable qu'on observe dans d'autres langues : σῖζω « je siffle », σῖζμός « sifflement » en grec, *svistati* « siffler » en vieux slave (et, en russe, la forme plus expressive *svistat'*), irl. *seim* (avec -i notant -d- occlusif issu de -d-) « je souffle » (cf. ind. *jet*, glosé « sibilus »; gall. *chwythu* « souffler »). Le slave a, avec sonore initiale et intérieure, pol. *gwizdać*, slov. *zvizdati* « siffler » (*zvi-*, en russe et en slave méridional, repose ici sur **gvi-* attesté par le slave occidental). Pour la labiale que suppose *sifilus*, v. *pipāre* en latin même. Cf. aussi *iūbilo*.

sibitillus (su-, simi-) : sorte de pâtisserie. Mot de glossaire, sans doute populaire, de forme mal fixée; v. W. Heraeus, Kl. Schr., 103, n. 2.

sibus : adjectif défini, *callidus siue acutus*, P. F. 453, 8. Composé : *persibus*, cf. Varr., L. 7, 107; F. 238, 20. Exemples de Plaute (frg. inc. 37) et Naevius (Com. 116). Peut-être forme dialectale de même racine que *sapio*; cf. osq. *sipus* « sciens », volsq. *sepu* « sciente ».

sibyna : v. *sybina*.

sic (ancien *seic*) adv. : ainsi, de cette façon. Répété dans les comparaisons *sic... sic*; ou souvent joint à *ut*

« ainsi... comme », Cic., Att. 4, 6, 1, de *Lentulo sic fero ut debeo*; les deux conjonctions ont fini par se souder; de là *sicut*, *sicuti*; on trouve, du reste, aussi *ut... sic*. Par extension, s'emploie avec toute espèce de mots marquant la comparaison : *quemadmodum, tamquam, quasi*, etc. Dans la langue familière, comme *ita*, correspond parfois au « oui » du français; sens conservé dans les langues romanes, M. L. 7892, tandis que le sens de « ainsi » a été réservé à des formes renforcées. Ancien, usuel, panroman. V. B. W. sous *si*, *ainsi*, *aussi*.

On trouve dans les gloses une forme *soc* : *ita*, CGL V 245, 9; mais la réalité en a été contestée. Festus, 476, 25, d'après l'augure Messalla, cite aussi *suad te*, qu'il glose *sic te*; ancien ablatif féminin?

Sic est issu de **sei* + *ce* dont l'*e* demeure encore dans *stene* « est-ce ainsi que? », de **seice* + *ne*. La forme sans -*ce* est conservée dans *si* : entre *si* et *sic*, il y a eu répartition.

V. *so-*.

sica, -ae f. : 1° poignard pointu à lame recourbée; 2° « défense » du sanglier (Plin.). Arme nationale des Thraces; à Rome, considérée comme l'arme des brigands et des assassins; de là *scicarius*, avec son sens péjoratif : « sicaire », puis « assassin, meurtrier », sans spécification de l'arme. — Le sens précis et spécial du mot rend peu vraisemblable le rapprochement avec *sedō* (la *sica* ne servant pas à couper). Ancien (Enn.), usuel, classique. Non roman.

Diminutif : *scicula* (Catul. 67, 21, sensu obsceno, comme *hasta*).

Sans étymologie claire. On a envisagé un emprunt au thrace. V. *scitilis*.

siccus, -a, -um : sec; sens le plus ordinaire, qui s'emploie dans toute sorte d'acceptions figurées ou dérivées : « qui a soif », cf. Plt., Pe. 822, *nimi' diu sicci sumus*; Cu. 119, *siti sicca sum*; « qui ne boit pas » (*siccus sobrius*); « maigre, décharné » et « ferme » (c'est-à-dire « sans humeurs »), e. g. Cic., Bru. 55, 202, *nil nisi siccum atque sanum*. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 7898, *siccus*. Celtique : irl. *secc*; britt. *sych*.

Dérivés : *siccitās*, usuel et classique, M. L. 7896; *siccus* (tardif, d'après *aridus*, *torridus*, etc.); *siccō*, -ās, M. L. 7894, et ses dérivés *siccitō*, *siccitātus*, *siccitārius*, M. L. 7895; *siccānus*; *siccāneus*, M. L. 7893; *siccōscō*, -is (et *ex-*); et ses composés *ad-*, M. L. 727, *dē-*, *ex-siccō*, M. L. 3067 et 3068, **exsicculāre*; *praesiccātus* (*siccus*); *resiccō*, M. L. 7243; *siccoculus*, Plt., Ps. 77.

Forme à consonne geminée expressive, en face de av. *hiškū* « sec », tandis que irl. *secc* = gall. *hysp* « sec » est une forme expressive à redoublement d'une autre racine; cf. av. *hiškū* « sec ». Le gr. *τοῦτος* a, de plus, sans doute un *kh* expressif. *Siccus* appartient à la racine de skr. *siñcati* « il verse », comme irl. *secc* à la racine de lit. *sekti* « tomber » (en parlant d'une chute d'eau), nu-*sekti* « se dessécher » (v. Vendryes, Symb. Rozwadowski, I, p. 137 sqq.). V. *sūdus*.

sicera n. pl. et f. : sorte de boisson enivrante; cidre? Transcription tardive du gr. τὰ σικερα, qui lui-même est emprunté à l'hébreu; cf. Ronsch, It. u. *Vulg.*, p. 257. M. L. 7898.

scellis, -is f. : fer de lance, à large lame recourbée (cf. P. F. 453, 20 et Rich, s. u.); a dû désigner aussi une sorte de faucille.

Dérivés : *scellio*, -is : faucher; *scellimenta*; *scellacula* (Plt., Ru. 1169, leçon contestée).

Ancien, technique. La quantité de *scellis* est attestée par le vers d'Enn., A. 507, *incedit ueles uolgo scellibus lais*; mais les formes romanes remontent à *stellis*, M. L. 7900 (influence de *scēare*, *scellit*?). Sans doute de *sica*?

Peut-être faut-il y rattacher *scillicus* (scandé *scilticus* dans Paléon, de Ponder., témoignage tardif et sans autorité) « 48^e partie de l'as, 4^e partie de l'once », ainsi nommé en raison de la forme du symbole γ qui le désigne et qui a servi à noter la virgule. L'étymologie de P. F. 453, 18 : *m dictum quod semunciam sece*, n'est qu'un calembour.

scillicissitō, -ās : verbe dérivé par Plaute, Men. Prol. 12, de *Scitilia*, gr. Σικελία, d'après *gracissō*, *atticissō*, ibid. 11, 12.

sicin(n)ium, -ī n. : « genus ueteris saltationis », Gell. 20, 3. 2. Dérivé de σίκιν(ν)ις, comme *scinnista* (Acc.), parfois confondu avec *sincinium*.

sidō : v. *sedō*.

sidus, -eris n. (usité seulement au pluriel dans la bonne prose, Cic., Cēs., Quint.; et aussi le plus souvent dans la poésie; le singulier attesté à partir de Vg. et Horace) : étoiles formant une figure, constellation (par opposition à *stella* « étoile isolée »; cf. Macr., Somn. Scip. 1, 14, comme ἀστρον et ἀστήρ) : *Arcturi sidera*, Vg., G. 1, 204; *nuosum sidus Pleiadum*, Stat., S. 1, 1, 95, etc.; puis, par abus, s'est dit d'un astre isolé : *sidus lunæ*, Plin. 2, 41, etc. S'emploie par image pour désigner le ciel, la nuit, le climat; la saison, spécialement l'hiver (cf., plus bas, *praesiderare* et le sens de *sido* en v. ital.); comme terme de louange; dans la langue de l'astrologie, pour désigner l'astre en tant qu'influant sur la destinée humaine : *sidera natalicia*, Cic., Diu. 2, 43, 91; sens auquel se rattachent *sideror*, -āris, dep. *sidera afflari*, ἀστροβολισμός, sans doute dérivé de l'adjectif *sideratus* « frappé par un astre » qui traduit σικδός « tortu » (ital. Vég.); *sideratio*, *sideraticus*, *siderosus* (cf. *astrōsus*), tous tardifs et non attestés avant Plin.; **assideratus*, M. L. 728. Autres dérivés : *sidererus* (poétique, époque impériale); *sideralis* (Plin.). *Sidus*, usité de tout temps, appartient plutôt à un style noble. Il est conservé, avec des sens dérivés, en vieux italien et peut-être en vieux portugais. M. L. 7902.

A *sidus* les anciens rattachaient déjà *considerare*, *desiderare*, cf. P. F. 66, 7 : *desiderare* et *considerare* a *sideribus dici certum* est; P. F. 37, 4 et Prisc., GLK II 174, 19. Ce sont sans doute d'anciens termes de la langue augurale (ou marine), comme *comtemplari*, auquel *considerare* est souvent joint, e. g. Cic., Verr. 2, 4, 15, 33, laiciés en passant dans la langue courante et qui ont perdu tout rapport avec *sidus*. Pour le développement de sens, cf. *comtemplor*.

considerō, -ās : examiner avec soin ou respect; de là *consideratus* : mûrement réfléchi : *m cōsiliū*, ou « considéré » (dē homine) : *s homo*, Cic., Caec. 1, 1; *cōside-*

ratō, -tor (Gel.); *considerantia*; *inconsideratus*. M. L. 2161 et 2162, **considerium*.

desiderō, -ās, formé sans doute sur *considerō*, comme *deserō* sur *conserō* (v. *serō*) : cesser de voir, constater [ou regretter] l'absence de; d'où « chercher, désirer ». De là : *desiderium* : regret, désir; *desiderabilis* (rare, mais classique); *desideratō* (rare); *-itius* (terme technique de grammaire). Les langues romanes ont des représentants de *desiderāre*, *desiderium*, *desiderōsus*. M. L. 2593-2595.

praesiderō, -re dicuntur cum maturius hiberna tempestas mouetur, quasi ante sideris tempus. P. F. 249, 22, trad. de πορφυρίτζα.

Même si l'on arrive à en montrer la possibilité phonétique, le rapprochement avec le groupe de lit. *svīdū*, *svīditi* « briller » est sans grand intérêt. Terme technique dont l'étymologie est incertaine. Le rapprochement avec *sīdō*, indiqué par Varron, L. VII 14, et repris par Kretschmer, dans l'*Einleitung* de Gercke, 3^e éd., p. 511, n'est qu'une étymologie populaire.

sigillum : v. *signum*.

sigla, -ōrum n. pl. : signes d'abréviations, abréviations. Technique et tardif (Just., Cod. Just.). Peut-être de *singula*, comme le propose Mowat, Bull. Epigr. IV (1884), 127. M. Niedermann signale que Probus appelle les abréviations *singulae litterae*; v. P. W., 2^e série, II, 2280. Ou bien de *signum*?

sigma (*simma*), *-atis* n. : lit de table ou siège demicirculaire, ainsi nommé à cause de sa ressemblance avec le sigma grec C. Emprunt au grec, d'époque impériale.

Signia, -ae f. : nom d'une ville du Latium (*Segni*) dont l'adjectif dérivé *signinus* a été employé pour désigner certains produits originaires de cette ville, en particulier : *signinum* (scil. *opus*), espèce de composition pour faire des planchers, v. Rich, s. u.; s. *pirum*.

signum, -i n. (avec *i* noté dans les inscriptions, soit par *i longa*, CIL VI 10234, ou par *ei*, CIL 1² 42; cf. *Ising*, CIL 1² 388 abréviation fautive de **sign(om)*, Vetter, *Hdb.*, n° 228 d); mais les langues romanes attestent un *i* : it. *sego*, cf. Sommer, *Hdb.*, p. 121) : signe, marque distinctive (joint à *nota*), défini par Cicéron : *quod sub sensum aliquid cadit et quiddam significat*, Inu. 1, 30, 48; *pecoris, seruitutis signa*, etc. : « seing, sceau »; signal et « cloche » (Greg. Tur.). De là divers emplois spéciaux : 1^o dans la langue militaire, « enseigne(s) », qui distinguent les divisions d'une armée (d'où *signifer*, *antesignān*, *subsignān*); usité surtout au pluriel, et qui figure dans un grand nombre d'expressions techniques : *signa sequi, servare, deserere*, etc.; 2^o dans la langue des artistes, « image peinte ou sculptée », sens venu peut-être de l'habitude de distinguer les enseignes ou les proues des vaisseaux de guerre par des figures brodées ou sculptées; 3^o en astronomie : *signa dicuntur eadem et sidera. Signa quod aliquid significent, ut Libra aequinoctium*, Varr., L. L. 7, 14. En onomastique, *signum* désigne le « prénom » ou le « surnom » distinctif, le « sobriquet ». *Signum* correspond à *σημα, σημεῖον*, dont il a peut-être emprunté quelques-uns des sens. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 7908; celtique : iri. *sén*, *sigen*; britt. *swyn*; et germanique : v. angl. *segn*.

Dérivés et composés : *sigillum* n. : petite image, statuette; sceau, seing; *Sigillaria, -ium* : fête des images; *sigillarius, sigillarius*; *sigillarius*; *sigillō*; *sigillatō*; *sigillatus* (sur le sort de *sigillatus*, v. B. W. sous *écarlate*); *dissigillō* (v. Thes., s. u.); *sigilliola* n. pl. (Arn.), M. L. 7903-7904; celtique : iri. *sela, siglie* « sigillum, -latus », britt. *siel* « sigillum », *swinogl* « signaculum »; germanique : got. *sigljo* « sigillum ».

signō, -ās : *-re* significat modo scribere, modo anulo signa imprimere, modo pecora signis notare, P. F. 457, 6; quelqu'un employé pour *significō* ou *designō*. Dérivés : *signatōr, -tiō* (Tert.), *-tōrius* (tardif); *signaculum* (bas latin), M. L. 7905 et 7904 a, *signale* n. de *signālis*, cf. *signālier* (Cassiod.), M. L. 7906, **signācare*.

assignō : 1^o assigner, terme du droit public, cf. *Illuir agreis dandis assignandis*; 2^o sceller (époque impériale); *assignatōr, -tiō*.

consignō : marquer d'un sceau, confirmer par écrit, britt. *cyswynio*; *designō* (souvent confondu avec *designō*) : désigner, marquer, M. L. 2596; B. W. sous *dessiner*; *dissignō* (rare) : 1^o distinguer, glōse *ordinō, distribuō*; 2^o rompre le cachet, détruire, violer; *exsignō* : noter tout au long; *insignō* : *ἐνσχεῖν* (Gloss.), conservé dans les langues romanes avec le sens de « enseigner », M. L. 4462; B. W. s. u.; *obsignō* : fermer par un seing, sceller; *persignō* : tenir note de (rare, époque impériale); *praesignō* : marquer d'avance; *resignō* : briser le cachet; ouvrir, violer le secret de; cf. aussi F. 352, 4, *resignare antiqui pro rescribere ponebant ut adhuc subsignare dicimus pro subscribere*; cf. P. F. 359, 9, *resignatum eis dicitur militi, cum ob delictum aliquod iussu tribuni militum, ne stipendium ei detur, in tabulis deferret*; *subsignō* : transcrire au bas. A ces verbes peuvent correspondre des dérivés : *consignatō* (époque impériale); *designatō*; *dissignatō, -tor* (v. Thes. s. u.); *obsignatō, -tor*; *praesignatō, -tor* (époque impériale); *resignaculum* (= *ἀποσφάγιον*) (Tert.); *subsignatō*.

significō, -ās : montrer par signes, signifier, M. L. 7907; *significāns, -cans*; *significatō*, qui traduit *ἐπισμασία* et *ἐπαρσις*; *significantia* (époque impériale); *significātus, -ūs* m. (époque impériale); *significabilis* (Varr.), *-itius* (Dig.) et *insignificātus* (modus) (Gramm.), *-tōrius* (langue de l'Eglise); *adsignificō* (Varr.); *adsignificatō* = *προσδιασφάγις*; *praesignificō* (Cic.), *-catō* (Lact.).

insignis : distingué par une marque particulière (= *ἐπισμασία*) : *insignes appellatur boues qui in femine et in pede album habent, quasi insigniti*, P. F. 101, 16. Peut s'employer en bonne comme en mauvaise part : *tam ad laudem quam ad uituperationem inflecti potest*, P. F. 99, 11; mais a souvent un sens laudatif « distingué » (= *ἐξοχος, egregius*). Subst. *insigne* n. : insigne (aigrette, devise sur un bouclier, faiseau), en particulier : *παράσημον*, figure peinte ou sculptée à l'avant du vaisseau, imitant la personne ou l'objet qui lui donnait son nom, par opposition à *Tūstela*, figure de la divinité protectrice placée à l'arrière : *insignarius*; *insignitor*; *insigniter*; *insignitus*; *insignitē*, d'où *insignitō, -is* (époque impériale). M. L. 4463-4464; B. W. enseigne.

Signi- sert de premier terme de composés : *signi-fer* (poétique en tant qu'adjectif; la langue semble avoir évité la rencontre de deux g qui aurait produit **signi-ger*), *-fex* (époque impériale), *-tenēs* (Enn.).

La phonétique, à en juger par *deceit* : *dignus*, l'autorise à rapprocher le groupe de *secre*; il faudrait admettre que *signum* aurait désigné d'abord une marque faite par incision. Hypothèse plausible, mais indémonstrable. On a pensé aussi à la racine **sekw-* de *in-seque*, etc. M. Benveniste, Rev. Phil., 1948, 122, a rapproché plus vraisemblablement *signum* de *sequi*; *sekw-no-m* serait d'abord « l'objet qu'on suit » (cf. *signa sequi* dans T. L. 23, 35, 6; 30, 35, 6), spécialement « l'enseigne ». Les sens de « signe, marque de reconnaissance, objet figuré », etc., se seraient développés sous l'influence de *σημα, σημεῖον*, et *signare* serait un calque sémantique de *σημαίνεσθαι*.

sil, silis n. : sil, sorte de terre minérale (Plin.). De là *silaceus, -a, -um*.

sil, sili, -lis (Plin. 12, 128) : autre forme de *seselis*, gr. *σέσελις* et *σέσλις*, plante ombellifère; de là *silatium* : *antiqui pro eo quod nunc iantaculum dicimus, appellabant, quia ieiuni unum silii conditum ante meridiem obsorbant*, P. F. 473, 1. Emprunt à une langue méditerranéenne (égyptien? Cf. Nencioni, Arch. Glott. Ital., 1941, p. 125). M. L. 7918, *sili montanum*. V. André, *Lex.* s. u.

silānus, -i m. : fontaine en forme de tête de Silène (Lucr.). Emprunt au dor. Σιλανός (att. Σιλγνός). V. *simus*.

silaus, -i m. : sorte d'ache (Plin., 26, 88)?

sileō, -ēs, -ui, -ere : être silencieux; se taire, taire. S'emploie seul ou avec un complément (généralement un pronom) : *silere aliquid*; d'où *sileor* « être tenu sous silence »; *silenda, -ōrum*, tous deux d'époque impériale. Le participe *silentēs* est usité aussi en poésie pour désigner les morts.

A l'époque classique, *sileō* n'offre pas un sens différent de *taceō*. Mais, d'après des emplois anciens ou conservés par la poésie, il semble que le verbe ait désigné à l'origine moins le silence que la tranquillité, l'absence de mouvement et de bruit; cf. la formule *sileteque et tacete aique animam aduorite* dans Plt., Poe., prol. v. 3. *Sileō* s'emploie aussi bien des choses et des objets inanimés que des personnes, et ceci plus fréquemment que *taceō*, notamment de la nuit, de la mer, des vents, etc. Columelle 4, 29, 5 dit *dies silens u uentis*; dans la langue rustique, *silens* se dit de la lune à son déclin, et devenue invisible, *lūnā silenti* (Caton, Agr. 29, etc.), *per amica silentia lunae*, Vg., Ae. 2, 255, du bourgeois ou du sarmement qui n'apparaît pas encore (s. *sarmentum, silentēs utneae, surculi*; s. *flōs*), de l'œuf qui n'est pas encore couvé (s. *ōom*, Col. 8, 5, 15). Ancien et classique, mais plus rare que *taceō*, et à l'époque impériale n'est plus guère employé que par les écrivains techniques et les poètes. Pas de participe passé; le latin dit *tacitus, taciturnus*. Par contre, *silentium* est le substantif de *taceō*. Non roman, tandis que *taceō* est représenté depuis le romain jusqu'au provençal.

Dérivés : *silēscō* et *consilēscō* (rare et poétique); *silentium*, formé sur *silens* comme *exilium* sur *exul*;

d'où, à basse époque, *silentiosus* (Apul.) et *silentiarius* : silencieux, huissier (époque impériale).

On ne peut guère ne pas rapprocher got. *ana-silaida* « ἄνασσειν », Mc IV 39. Mais on ne saurait pour cela poser une racine **sil-*, impossible en indo-européen. Ici *-l-* est un élément suffixal et l'on partirait de **si-lo-*, dont *sileō* serait le dérivé? Cf. encore v. h. a. *swigēn* « être silencieux » et gr. *σῆγ* et *σιωή*, eux-mêmes peu clairs. Groupe radical sans fixité. Les mots indiquant le silence varient d'une langue à l'autre (v. *taceō*).

siler, -eris n. : plante flexible : *molle siler*, dit Vg., G. 2, 12, non pas l'« osier », comme on traduit d'ordinaire, mais plutôt le « fusain » (it. *silio*) (cf. P. Fournier, Bull. Soc. bot. Fr., 1948, 95, p. 279, André, *Lex.*, s. u. Cf. *Silarus* (Silerus, Siler) « le Sele », rivière séparant la Campanie de la Lucanie.

silex, -icis m. (et f. en poésie; gén. pl. *silicium*; l'abl. *silici* est un expédient de la poésie dactylique pour éviter le tribrake) : pierre; souvent joint à *lapis*, e. g. Plt., Poe. 290; désigne une sorte de lave qui servait dans la construction des maisons, le pavage des routes, etc., cf. Rich, s. u.; roche, grande ou petite; pierre à feu, caillou. Ancien, usuel. M. L. 7911.

Dérivés : *siliceus*, M. L. 7914; *silicarius*, d'où **silicāre*, M. L. 7913; **siligineus*, M. L. 7916.

Pas d'étymologie sûre. On s'est souvent demandé si *silex* ne comporterait pas une dissimilation de **skelik* (cf. *calx*, 2), mais pareille dissimilation est invraisemblable.

silicernium, -i n. : repas clôturant une cérémonie funèbre et qui avait lieu près du tombeau (cf. Varr. ap. Non. 48, 3). Selon Festus, *silicernium erat genus farcinis quo fletu familia purgabatur*, P. F. 377, 4; cf. Arn. 7, 24, et Rich, s. u. Appliqué parfois comme injure à un vieillard. Mot rare, dont le sens n'était plus compris des Latins eux-mêmes. Les étymologies anciennes ne sont que des calembours et aucun rapprochement valable n'est connu. Semble être un composé du type *lectisternium*.

silicia, -ae f. : fenugrec, plante (Plin.). Appelée aussi *silika*, sans doute par suite d'une confusion.

siligō, -inis f. : blé (d'hiver ou de printemps), froment; farine de froment, fleur de farine. M. L. 7917.

Dérivés : *siligineus*. Attesté depuis Varron. Conservé dans quelques parlers romans, M. L. 7916 a; *siligin(i)arius* (Inscr., Dig.), *-naceus*.

Sans étymologie. Cf. *silimāgō*.

silika, -ae f. : 1^o silique, cosse des légumineuses; au pluriel « pois »; 2^o caroubier, caroube; 3^o petite mesure de capacité; petite monnaie (1/24 du *solidus*), d'où à basse époque *siliquārius* « percepteur d'un impôt », *siliquaticum* « droit du 24^e sur le prix de vente ». Depuis Varron. M. L. 7919; germanique : v. h. a. *silikka*.

Dérivés : *silicula* (Varr.), M. L. 7915; *siliquor, -aris* (Plin.); *siliquastrum* : piment.

Sans étymologie.

silus, -a, -um : *appellatur naso susus uersus repando. Vnde galae quoque a similitudine silae dicebantur*, F. 460, 4. Usité surtout comme surnom : *Silus* et *Silō*. V. *simus*.

silua, -ae f. (scandé trisyllabe dans Hor., C. 1, 23, 4; Epod. 13, 2, comme *solu*, etc., cf. Stolz-Leumann, *Lat. Gr.* 5, p. 112; mais c'est peut-être une prosodie artificielle; la graphie *silua* est due au rapprochement de *silva*: arbres sur pied; forêt, bois (sauvage ou cultivé); synonyme du gr. *silva*, dont il a pris en partie les sens, notamment celui de « matériaux de construction », et plus généralement de « matière » (d'un ouvrage, d'un poème, etc., mais non celui de « matière » en philosophie, où le latin rend *silva* par *materia*); d'où *Siluae*, titre d'un ouvrage de Stace, proprement « Matériaux » (non mis en œuvre). Ancien (Naev.), classique, usuel. M. L. 7920.

Dérivés et composés : *siluula* (rare); *siluēscō*, -is : tourner en bois (de la vigne); *Siluius*, nom propre, cf. Fest. 460, 7; *Siluanus* Silvain, dieu des forêts, M. L. 7921; *Silvius*, etc.; *siluaticus* (doublet tardif et vulgaire *saluticus* d'après *salvus*?), panroman : 1° qui sert pour le bois : -ae *falēs* (Caton); 2° qui pousse ou qui vit dans les bois, sauvage (Caton, Varr., Plin.). Terme de la langue rurale; cf. M. L. 7922, *siluaticus* et *saluticus*; *silvester* (-tris), -tris, -tre (classique et usuel; quelques formes de *silvester*, -tra, -trum), M. L. 7923; *siluōsus* (époque impériale); *silui-cola*, -cultrix, -ger, -fragus, etc., tous poétiques. Cf. aussi **matrisilua* et *silvae mātēr* (Scrib. Larg., Marcel.), *mātēr silua* « chèvrefeuille », M. L. 5424, André, *Lex.*, s. u.

Tous les rapprochements qui ont été proposés sont faibles.

silma, -ae f. : v. *simus*.

simbella : v. *libra*.

simia, -ae c. (et *simius* m.; une fois *simius* créé, *simia* a tendu à devenir uniquement féminin) : singe, guenon. Terme d'injure. Ancien, usuel. M. L. 7929; britt. *sim*.

Dérivés : *simiolus* (Cic.); *simininus*, -a, -um : -a *herba* : sorte de mulier, plante (Ps.-Apul.); *simiātor* (Porph.). Le néerl. *siminkel* suppose **simiuncula*. Emprunté au grec; v. *simus*.

simila, -ae f.; *similāgō*, -inis f. : fleur de farine. M. L. 7806. Passé en v. h. a. *simila*, *sēmala* « semoule ». Dérivés : *similāceus*; *similāgineus*, -ginārius, CIL I^a 1207.

Les deux formes apparaissent en même temps; *simila* est dans Celse et Martial, *similāgō* dans Pline; l'adjectif *similāgineus* est dans la Vulgate. Sans doute mot emprunté sous l'Empire, en même temps que le produit, à quelque langue méditerranéenne ou orientale (l'assyrien a *samidū*, de même sens). Le grec a *σμιδαλς*, devenu *simidala* dans les Gl. Cf. *siligō* et, pour la finale, *lap-pāgō*, etc.

similis, -e : semblable. Ancien, usuel. M. L. 7928. *Similis* est issu de **semilis*. La forme ancienne de neutre de l'adjectif *simul* (et *semol*, attesté épigraphiquement, CIL I^a 1531, *semul*; cf. *facul*, de *facilis*) est demeurée comme adverbe, avec le sens de « en même temps, également » (cf. gr. *σύν*), d'où *simul ac*, *atque*, *et*, *ubi*, *ut*, etc., tandis que le sens de « semblablement » était réservé à l'adverbe *similiter*. *Simul* a été renforcé de

in- à l'époque impériale : *insimul* (premier exemple dans Stace) et est passé sous cette forme dans les langues romanes. M. L. 4465, *insimul*, *insemul*. On le trouve aussi, mais rarement, employé comme préposition avec l'ablatif, d'après *cum*. A *similis* correspondent deux substantifs dérivés : *similitas* et *similitudo*; le premier signifie « fait d'être ensemble » et « rivalité, compétition, haine réciproque, inimitiés » (d'où l'emploi fréquent au pluriel *similitates*); *similitudo* s'est spécialisé dans le sens de « ressemblance » et, dans la langue de la rhétorique et de la philosophie, « analogie, comparaison » (= *ὁμοιωσις*), et « uniformité, monotonie » (du style), M. L. 7928 a. Cf. la différenciation de *facultas* et *facilitas*. La forme *similitas* « ressemblance » est rare (Caecil., Vitr.).

De *similis* est tiré un dénominateur : *simulō*, -ās (cf. *stabilis*, *stabulum*, *stabulō*) « représenter exactement, copier, imiter » (par opposition à l'objet réel, au modèle), d'où « prendre l'apparence de, feindre, simuler, faire semblant de ». Sous l'Empire (depuis Pompéi), apparaît *similare* « ressembler », conservé dans les langues romanes, M. L. 7925; B. W. *sembler*, et **similiare*, M. L. 7926; **assimiliare*, 730.

Dérivés : *simulacrum* : image, représentation (par la peinture, la sculpture, dans un miroir, etc.); spectre, simulacre. Dans la langue philosophique, traduit le gr. *εἰδωλον* et s'oppose à *res*, *corpus*. Autres dérivés : *simulatio*, -tor, -trix, et *simulamen* (Ov., Aus.), *simulamentum* (Gell.), *simulatio* (Ven. Fort.).

Composés : 1° de *similis* : *absimilis* (rare); *adsimilis* (*παρόμοιος*); *consimilis* (= *συνόμοιος* iirl. *cosmil*), d'où *consimilō* « rendre semblable » (bas latin); *dissimilis* (cf. *difficilis*), -militudo; *uersimilis*, v. *uersus*. Composés artificiels et tardifs en *simili-genus*, -membris (d'après le gr. *ὁμο- ὁμοιο-γενής*, etc.).

2° de *simulō* : *adsimulō* (ass., *assimilō* à basse époque) « faire semblant, imiter, assimiler ». Le sens de « assembler » qui est dans les langues romanes (B. W. s. u.; M. L. 731) provient d'emplois comme Irén. 1, 1, 3 : *sicubi quid eorum, quae dicuntur in scripturis, poterunt adaptare et adsimilare* (= *προσαρμόσαι καὶ ἐκτάσαι*) *figmento suo*.

dissimulō : dissimuler; différencié par les grammairiens de *simulō*; cf. Suét., Diff., p. 290, *simulamus quae nescimus, dissimulamus quae scimus* (Non. 439); sens confirmé par l'emploi de Plt., Cas. 771, *nimium lepidè dissimulant quasi nil sciunt*.

insimulō (alqm *alcs rei*, ou avec la proposition infinitive) : accuser quelqu'un (généralement avec l'idée d'accuser fausement « crimen in alqm confingere », P. F. 99, 5), cf. les gloses *διαβάλλω ἐπὶ διαβολῆς, προσποιούμαι*. Cet emploi est celui des bons écrivains, qui joignent le verbe à *falsō*, *sceleratō*, *crimīnibus falsis*, *insonem*, etc. Plus tard, le verbe a tendu à se confondre avec *accusō*.

La racine de **sem-* « un » a servi dès l'indo-européen à exprimer l'identité : got. *sama*, gr. *ὅμοις*, skr. *samāh*, av. *hamō* et, avec longue, av. *hāmō*, v. sl. *samā*; on peut joindre à ces mots la particule pronominale iirl. *som* (v. H. Pedersen, V. G. d. k. Spr., II, 170). Des dérivés indiquent la « ressemblance » : gr. *ὁμοίος*, *ὅμοιος*; avec **lo-*, *ὁμαλός* signifie « égal, uni ». Lat. *similis* n'a un

correspondant exact qu'en celtique : iirl. *samail* « ressemblance », *amal* « comme », et gall. *hafal* « semblable ». Ceci indique un type ancien **someli-*, qui aboutit phonétiquement à lat. *similis*, *simul* (cf. *cinis*, *sine*, *cilium*, *milium*, pour le traitement phonétique). L'e de v. lat. *semol* indique peut-être une forme à e qui rappelle got. *simle* « autrefois »; de même *semel*. Pour le vocalisme, cf. gr. *ἄμα* « en même temps ».

similitū (*simitur*, CIL VI 9290) : en même temps. Doublet archaïque de *simul*. Sans doute de **sem-* et de l'ablatif **iū* du substantif verbal **iūs* (issu de **eius*, cf. inf. skr. *etum* « ire »), dont la longue s'est abrégée partout ailleurs (*iūs*, *reductus*, d'après le participe en -*to*, **tuos*). *Similitū* voudrait donc dire « d'une marche de pair ». On attendrait **sem-iū*; pour i, cf. *hi-mis* de **ne-mis*, in de **en*. Cf. l'équivalent celtique : iirl. *emith*, gall. *hepyd* (J. Loth, Rev. celt., 30, 258).

simplex : v. *plectō*.

simplex : doublet de *simplex*. V. *plectō*. Rare et technique. Employé le plus souvent par opposition à *duplex*. M. L. 7930. Britt. : *syml*. *Simpla* : la somme simple; *simpulum* : l'unité (Plt., Cic.); *simplicis* : qui reçoit la ration simple (Vég.).

Le premier élément de *sim-plex*, *sim-plus* répond à skr. *sa-* (*sa-kṛt* : « une fois »), gr. *ἀ-* (dans *ἀπαξ* « une fois », *ἀ-πλοῦς* « simple »). Le traitement i dans *sim-*, en regard de *sem-per*, doit provenir de ce que *sem-* est devant le groupe -*pl-*. — V. *sem-per* et cf. *sincerus*.

simuldiare : *funera sunt, quibus adhibentur dumtaxat ludi corbitoresque...*, F. 442, 27. Non autrement attesté. De **simul* + *lud-* devenu par haplogie *sim-plud-*? Sens et forme obscurs.

simpulium (*sumpulium*, abl. *sumpuis* dans les Acta Fratrum Aru.), -i n. : sorte de grande cuiller à manche long qui servait à puiser le vin dans le cratère; louche. Cf. Rich. s. u. Terme technique, attesté depuis Varron. — *Simpulum*, dans P. F. 455, 14 : *simpulum uas paruulum non dissimile cyathō quo uinum in sacrificiis libabatur*; unde et mulieres rebus diuinis deditae simulatrices (l. *simpulicia*?), est une métrure de *simpulum*, avec -*pu-* notant *puo*, cf. *fluuius*; v. Havet, *Man. de crit. verb.*, § 914, et Brinkmann, ALLG 15 (1908), p. 139 sqq.

Dérivés : *simpulicarius*, -iātrix.

L'omb. seples, T. E. III 17 (ablatif; nom d'un instrument de bronze), est à écarter; v. Vetter, *Hdb.*, p. 214. On pense à lit. *semiti*, *sēmti* « puiser », arm. *amam* « je puis », gr. *ἄμα* (*ἄμα*) « seau ». Rapprochement vague; arm. *amam* et gr. *ἄμα* comportent d'autres possibilités.

Pareil terme a chance d'être emprunté; cf. gr. *σπών*, -πώ?

simul; *simulō*, etc. : v. *similis*.

simus, -a, -um : camus, camard. Le féminin de *simus*, substantivé, *simā* désigne en architecture la « doucine » ou « gueule droite ». Ancien (Liv. Andr.), rare et technique. M. L. 7931; h. all. (Ge) *sims*.

Dérivés : *Simō*, -ōnis, surnom d'homme et nom donné au dauphin; *simō*, -ās : aplatir; *simātus* (v. h. a. *simistein*, m. h. a. *sim(e)s*); *simulus* (Lucr.); *resimus* (Varr., Colum., etc.).

Ne peut guère s'expliquer que par un emprunt à gr. *σίμος*; *silus* représente sans doute un doublet **σίλος*, dont Σίλωτος semble dérivé. Cf. *simia*, qui semble identique au nom propre Σίμωλας, Σαμωλας.

simussa : v. *cinussa*.

sīn : v. *si*.

sināpi (*sināpe*, Apicius), -is n. (et *sināpis*, -is f., Plt.). : moutarde. Emprunt au gr. *σινάπι*, lui-même sans doute d'origine égyptienne, cf. *nāpus*, comme *sināpis*, *sināpismus*. Les formes romanes remontent à *sinapi* et *sināpi*, les unes conservant le ton grec, les autres l'accent latin, fr. *sanve*, v. B. W.; M. L. 7933; et germanique : got. *sinap*, etc., d'où finn. *sinappi*.

sincērus, -a, -um (*sincēris*, tardif) : pur, exempt de mélange; par suite, au moral « pur, sincère ». Ancien, classique, usuel.

Le sens de « pur, sans mélange » est bien attesté pour l'adjectif et pour ses dérivés : *sincerum lac*, *sincera axungia*; *sincerum equestre proelium*, T.-L. 30, 11, 8; dans *porci sacres sinceri* (Plt., Men. 290), l'adjectif semble vouloir dire « sans tache », de même dans *corium sincerissimum*, Plt., Rud. 757. De là l'étymologie ancienne, e. g. Don. ad Eu. 177 : -m, *purum sine iugo* et *simplex* est, ut *mel sine cera*; Ps. Acr. ad Hor., Epod. 2, 15, *hoc est fauos premit, ut ceram separet et mel sincerum reparet*; gr. *ἀκέραιος* (W. Schulze). Mais la forme attendue en ce cas serait **sēcērus* (comme *sēdulus*) et il n'y a là qu'une étymologie populaire; cf. *sine*.

Dérivés : *sincēritās* (époque impériale); *sincērdō*, -ās; *sincērāscō*, -is (tous deux très tardifs); *insincērus* = *ἀναγρός* (Vg.). Les représentants romans sont de la langue savante, M. L. 7934.

Formé comme *pro-cērus*. Le *sin-* est le même premier élément de composé que dans *sim-plex*. L'adjectif signifierait « d'une venue ».

Sur les différents sens de l'adjectif, v. O. Hiltbrunner, *Latina Graeca*, Bern., 1958, p. 106 sq. (qui du reste propose une étymologie invraisemblable).

sinecinium, -i n. (*sincinia* f.) : translation du gr. *σινεκίνιον*, attestée à date tardive; cf. Ernout, *Philologica* I, p. 77, n. 1.

sinecaput, -is n. : moitié de tête (cf. *occiput*), glosé correctement *ἡμικεφάλιον*, *ἡμικρανον*, *medium, dimidium caput*. En particulier « cervelle » (Plaute).

Dérivé : *sinepitamentum*, Plt., Men. 211. Mot de la langue familière (Plt., Pers., Juv. et Sid.), probablement terme de cuisine. De **sem(i)caput*. Pour le traitement de l'e, cf. le traitement de *ō* dans *nuncupō*.

sine, préposition suivie de l'ablatif : sans. Remplace à l'époque historique un plus ancien *sē*, *sed*. S'emploie seul ou avec une négation formant litote *nōn*, *haud sine*; souvent joint aussi à *ūllus*, *omnis*. Ne figure dans aucun composé; mais a servi à traduire, joint à un substantif, des composés privatifs du grec : *sine amicō* = *ἀφίλος*, etc.; de là le **sinefidicus* > v. fr. *senséje*, M. L. 7937. Usité de tout temps. A survécu partiellement en roman, M. L. 7936, concurrencé par *absentiā*, M. L. 43; B. W. *sans*. Non italique.

Les mots les plus proches sont la préposition attestée

en tokh. A *sne*, B *snai* « sans » et l'adjectif irl. *sain* « différent », qui indique la forme originelle du latin : **soni* (pour le traitement phonétique, cf. *cinis*, *similis*, *cilius*, etc.). Avec le suffixe qui marque opposition de deux notions, le sanskrit a *sanitūh* (*sanitūr*) « en outre, séparément », à côté de *sanātār* « séparément, hors » ; sans -i- ni -u-, le germanique a v. h. a. *suntar* « à part ». Le suffixe existe sans t : gâth. *hanarā* « sans ». Les formes pourvues de s- initial sont à got. *inu* et v. h. a. *ānu* « sans » et à gr. *δεν* « séparément, sans », hom. *ἀνερ* « à l'écart de, séparément », ce que lat. *sub*, *super* sont à skr. *ūpa*, *upāri*. Même l'i final de *sine* se retrouve en grec dans mégar. *αῖς* (v. Bechtel, *Gr. Dial.*, III, p. 199). Les autres explications sont invraisemblables.

singiliō, -ōnis m. : mot de sens douteux qui semble désigner un petit vêtement (Gallienus ap. Treb. Poll., Claud. 17 : *singiliones Dalmatenses* X). Peut-être emprunt tardif, comme l'indique l'épithète qui lui est jointe.

singultus, -ūs m. : sanglot, hoquet ; gloussement de la poule ; glouglou de l'eau. C'est la forme écrite, remplacée dans la langue populaire par des formes raltachées à *gluttiō*, etc. Les gloses ont aussi *subglutium* (*sub-*), et c'est à **singultus* que remontent les formes romanes. M. L. 7944 ; B. W. *sanglot*.

Dérivés : *singultim* ; *singultō*, -ās et *singultīō*, -īs, M. L. 7942, 7943, **singultāre*, **singultiare*. *subglutitiāre*. On trouve dans les gloses, CGL V 482, 14, *singulat* : *halat*, *spirat* ; il est difficile d'accorder beaucoup d'importance à ce témoignage isolé, et sans doute erroné.

L'hypothèse de F. Muller, suivant laquelle on aurait ici une forme du groupe de got. *siggan* « chanter », gr. *ὀμφή* « voix », altérée par quelque étymologie populaire, est désespérée et, en tout cas, indémontrable ; l'explication par *singuli* (à cause du caractère saccadé du hoquet) ne convainc pas non plus. Mot de type expressif, comme *umultus*.

singulus, -a, -um : isolé. Usité surtout au p'riel *singuli*, -ae, -a, et comme adjectif distributif de *ūnus* ; cf. Varr., R. R. 2, 3, *ut ad denas capras singulos hircos*. Aussi le sens de « isolé » est-il surtout réservé au dérivé *singularis* (ou à son doublet populaire *singularius*), qui a pris le sens plus étendu de « singulier, sans second », etc. En grammaire, *singularis cāsus* (Varr.) désigne le singulier (par opposition à *plūralis*), gr. *ἐνικός*. A l'époque impériale, *singularis* est appliqué aux « ordonnances » des officiers. Ancien, usuel. V. B. W. *sangler*. On trouve aussi, à l'époque impériale, *singula* employé avec le sens de *sembella* (*sēmis libella*) ; v. P. W., II^e S., V 5, 237.

Dérivé : 1^o de *singulus* : *singulātor*, attesté seulement dans les gloses, où il est expliqué par *ἰνναρής*, *κένος* ; v. P. W., II^e S., V 1, 237 ; 2^o de *singularis* : *singulariās* (tardif), M. L. 7945, 7940, 7941, et 7938, **singellus*. Adverbe : *singillatim* (opposé à *generatim*).

Ni la forme (un passage de **singulus* à *singulus* serait contraire aux lois de la dissimilation) ni le sens ne permettent de rapprocher le type en -*gno*- de *pruignus*, etc. Cf. plutôt le second élément, un peu énigma-

tique, de got. *ainakls* « μεμνημένος ». Le premier élément est le même que dans *sim-plex* ; v. *sem-per*.

sinister, -tra, -trum : gauche ; *sinistrum* « le côté gauche » ; *sinistra* « la main gauche » ; *sinistrā* « à gauche (sur l'emploi prépositionnel, cf. *dextrā* et v. Stolz-Leumann-Hofmann, *Lat. Gr.*, p. 514). C'est le terme usuel pour « gauche », tandis que dans la langue augurale il signifie « qui vient du côté gauche », c'est-à-dire « favorable », ou, au contraire, « sinistre, défavorable » (selon qu'on interprète le présage d'après le rite étrusco-romain, c'est-à-dire la face tournée vers le Sud, avec l'Est à sa gauche, ou suivant le rite grec, c'est-à-dire la face tournée vers le Nord, avec l'Est à sa droite ; cf. *scæuus*) ; c'est le dernier sens qui est le plus fréquent, cf. Cic., *Diu.* 2, 39, 82 ; 2, 35, 74 ; Varron cité par Fest. 454, 1. Superlatif *sinistimus* dans la langue augurale : -a *auspicia* (cf. *sollistimus*, *dextimus*).

Dérivés : *sinisteriās* (n'existe que dans Plinie le Jeune, qui l'a bâti sur *dexteriās*) ; *sinistrē* adv. (époque impériale) ; *sinistrātrus* (Grom.).

Composé : *sinistrōsum*, -sus (cf. *dextrōsum*).

Ancien (Cat., Plt.), classique, usuel. M. L. 7947, **sinister* (d'après *dexter*, cf. *sinistra* dans Isid., *Or.* 11, 1, 68, comme, inversement, *mesticium* pour *mixticium*), et 7948, *sinistrōsum*. Vieilli en français ; v. B. W. sous *gauchir*.

Phonétiquement, *sinister* doit reposer sur **sonistos*, avec le traitement phonétique observé dans *sine*. Le vocalisme radical à degré zéro tiendrait au suffixe secondaire -tro- qui se superpose au suffixe -yes-/-is- du comparatif primaire, comme dans *magister* (fait inverse du type *an-ter-ior*). Il reste à déterminer le radical auquel a recouru la langue pour remplacer *laeus* et *scæuus*. Les mots signifiant gauche sont variés : *laeus* et *scæuus* sont anciens tous deux (v. ces mots), et d'autres langues indo-européennes ont d'autres mots, ainsi *sacydh* en sanskrit, *suji* en slave. Il a été présenté plusieurs hypothèses : pensant à gr. *ἀριστερός* en face de *ἐπις* et à av. *vairiyastāram* (opposé à *daśinam*) en face de skr. *vāriyān* « meilleur », Brugmann rapprochait véd. *sāntiyan* « plus profitable », ce qui est séduisant (cf. omb. *ner-tro-*, sous *nerō*). Depuis, comparant prov. *ma sanega* « main gauche » (littéralement « v.œil e main »), on a, non sans vraisemblance, rapproché lat. *senior*. On peut rapprocher aussi la racine de *sine*, irl. *sain* « différent » ; *sinistra* (*manus*) serait « celle qui diffère (de la droite) ». Toute démonstration est impossible. En tout cas, *sinister* doit être un euphémisme récent, comme gr. *ἀριστερός* et *εὐώνυμος* (cf. Rev. celt., 33, 255).

sinō, -is, **sitū** (*sit*, et opt. subj. *sirim*, -ris), **situm**, **sinere** : placer, laisser ; cf. Vg., G. 4, 47, *neu propius tectis lazum sine*. Le sens physique est conservé surtout dans l'adjectif verbal *situs* « placé, situé », dans le substantif *situs*, -ūs « situation, emplacement » et « fait de laisser là » (v. ce mot) et a été réservé au composé *pōnō*. Le simple *sinō* n'a plus guère que le sens moral de « laisser, permettre » (= gr. *ἔχω*) ; le passage de l'un à l'autre a pu se faire par des emplois comme : *uinum in dolium conditur et ibi sinitur fermentari*, Col. 12, 17, 1 ; *uitis suci gratia exire sinitur*, Plin. 14, 16. L'impératif *sine* « laisse », *sine modo*, est fréquent dans la langue de la conversation. Ancien, usuel, classique. M. L. 7937 a.

Composés : *dēsino* : proprement « laisser là » ; cf. Serv. in Vg., B. 5, 19, *desine* : *omitte* ; employé ordinairement au sens de « cesser » (absolu) et « cesser de » ; la glose *desuare* : *desinere*, P. F. 63, 28, sans autre exemple, est inexplicable et semble corrompue ; *intersino* (participe *intersitus*, Gell. 16, 5, 3) ; *pōnō* : v. ce mot (pour *praestō*, v. ce mot).

De *situs* apparaît tardivement un dérivé *situātus* (Ps.-Aug. ad Fr. Erem. Serm. 37), qui a supplanté *situs*.

Le verbe *sinō* a les caractères d'une forme ancienne. Mais il n'a aucun correspondant bien exact ; v. A. Walde, *Vergl. Wört.*, II, p. 461 ; on rapproche aussi gr. *ἔχω* ; les divers rapprochements qui ont été proposés, tous vagues, n'enseignent rien sur *sinō*, et il n'y aurait guère de profit à les reproduire.

sinōpis, -idis f. (sc. *terra*) : terre de Sinope, sorte d'ocre, employée en peinture ; cf. Plin. 35, 31 ; Vitr. 2, 16, 3. Transcription de l'adjectif grec dérivé de *Σινώπη*, colonie grecque sur l'Euxin. M. L. 7949 (fr. *sinople*, etc.).

sintae, -ārum m. : sorte de gladiateur. Mot tardif cité par St. Aug., De catech. rud. 16, 25, sans doute emprunté : gr. *σινταί* « pillard, rapace » ? L'hypothèse d'une origine punique est sans fondement.

sinus, -i m. (*sinum* n., Varr.) : bol large et profond servant à mettre du vin ; *uas unarium grande, sinum ab sinu, quod sinum maiorem cautionem quam pocula habebat*, Varr., L. L. 5, 123.

Sans étymologie ; l'interdit le rapprochement avec le mot suivant.

sinus, -ūs m. : proprement « pli concave ou en demi-cercle » ; pli demi-circulaire que forme un vêtement (distinct de *gremium* et de *rūga*, cf. Rich., s. u.) et dans lequel les mères portaient leurs enfants (*in sinu gestāre*), souvent joint à *complexus* ; cf. Cic., *Cat.* 2, 10, 22 ; de là « giron » et « sein » (sur lequel on se réfugie, on se penche), « asile, protection », etc. Sens techniques : poche que forme le fond d'un filet ; enlure d'une voile ; partie courbe d'une serpette ; baie ou crique en demi-cercle. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 7950 ; B. W. s. u.

Dérivés : *sinuosus* : sinueux (depuis Vg.) ; *sinuō*, -ās (époque impériale, surtout poétique et reformé sur *insinuāre*) : courber, recourber ; dérivés tardifs : *sinuāmen* ; *sinuatiō* ; *insinuō*, -ās attesté depuis Plaute et fréquent), usité surtout avec un réfléchi, *sē insinuāre* ; s'emploie aussi absolument : *insinuer*, s'insinuer. Dérivés tardifs : *insinuatiō*, -tor, -trix. Sans étymologie.

siparium : v. *supparum*.

siphō, -ōnis m. : siphon. Emprunt au gr. *σίφων* (attesté depuis Lucilius). De là *siphunculus* ; *siphonārit* (*sipō*) : pompier. M. L. 7950 a.

sipō, -ās : v. *supō*.

***sircitula** (*scir*-, André, R. E. L., XXX, 151), -ae f. : sorte de raisin (Col.) ; **sircula**, -ae f. : même sens (Plin.), qui le donne comme campanien, 14, 34). Forme peu sûre ; Mayhoff, ad loc., écrit *surcula* (cf. André, *Lex.*, s. u.) et, plus loin, § 41, *scripula* ; Schneider, *scirpula*. Les manuscrits divergent.

siremps(e) : épithète archaïque de *lēx*, uniquement conservée dans des formules juridiques et définie par Festus, 466, 9 : *ponitur pro eadem, uel proinde (ac ea, quasi similis res ipsa)*.

L'altération du texte, reconnue depuis longtemps chez Plaute, Amp. 73, suppose une forme pareille.

Il faut isoler -*pse* ; -*em* rappelle le -*em* de *it-em*, *i-dem*, etc. ; la formation est donc comparable à *ombr. susur-ont* en face de *surur* « item » ; cf. *ijont* « ibidem », etc., et l'on doit couper *si-r-em*.

sirēna, -ae f. : forme tardive, latinisée, de *siren* (gr. *σείρην*), d'où les formes du type v. fr. *sereine*, irl. *siúre*.

sirpo, -is n. : emprunt, sans doute par l'intermédiaire de l'étrusque, au gr. *σίρπον*, plante ombellifère de la Cyrénaïque, thapsie, dont le suc (*la(c)serpicium*) était utilisé comme condiment ; *sirpicus*.

V. *laser*.

sirpus, **sirpculus** : v. *scirpus*. M. L. 7953, 7954.

sirus, -i m. : silo (Colum. I 6, 15). Emprunt au gr. *σίρος*, *σείρος*, latinisés, passés dans les langues romanes : prov. *sil*, esp. port. *silo* (fr. *silo*), gal. *siro*. M. L. 7955.

sīs : formule de politesse « s'il te plaît ». Contraction de *si uis*, v. *uolō* ; y correspond un priel *sultis* « si vous voulez, s'il vous plaît ». Cf. *sōdes*. Dans ces trois cas, il y a de ces abréviations non normales qui s'observent souvent dans les formules de politesse.

siser, -eris n. (*sisera* f., Varr. ; pl. m. *siseres*, Plin.) : plante, probablement le panais. Cf. gr. *σίσαρον*. M. L. 7955 a (*s. amaricum*). V. André, *Lex.*, s. u.

sissiat : *κἀθίται ἐπὶ θέσους* (Gloss.). Mot du langage enfantin pour « aller à la selle » ; cf. fr. « faire sissite », employé en parlant aux enfants pour « s'asseoir ». V. *siat*.

sissina (-se-) : terme d'affection pour un enfant (Mommsen, *Inscr. Neap.* 6902) ; désigne aussi le bout du sein, comme *tūt(t)ina*. Cf. gr. *ῥῖκ*, *ῥῖον*.

sistō : v. *siō*.

sistrum, -i n. : sistre. Emprunt au gr. *σειστόρον*, d'où *sistrātus* ; *sistrifer*, -ger.

sisymbrium, -i n. : plante aromatique (*mentha aquatica*) ? et « cresson ». Emprunt (depuis Varr., L. L. 5, 103) au gr. *σισυμβριον*. Conservé dans quelques parlers romans. M. L. 7957.

sitanium (*pānis*) : pain fait avec du blé de l'année (Plin. 22, 139). De *στῆνός*, avec influence de *στῆς* ? Ou forme avec *η* devenu *i* ?

sitien, -inis m. : trompette qui jouait aux enterrements (Cat. ap. Gell. 20, 2). Mot archaïque de sens incertain, qui a pu être déformé par l'étymologie populaire, qui le dérivait de *situs* et *canō*, comme *tubicen*.

sitis, -is (acc. *sitim*, abl. *siti*) f. : soif (sens physique et moral). Usité de tout temps. Panroman. M. L. 7961 ; B. W. s. u.

Dérivés : *sitiō*, -is « avoir soif », usuel, attesté depuis Plaute ; *sitiēns* ; *sitiēter* ; *sitiundus* (Orib.) ; *sitiuolens* (époque impériale, formé sur *meticulosus*) ; *sitiitor* (époque impériale, rare) ; *sitiacula* : *ἡ δίψα* (Gl.).

Mot isolé, comme gr. *διψα*, par exemple. Le latin n'a pas recouru au groupe de *torrēd*, comme l'ont fait l'indo-iranien, le germanique et l'irlandais.

situla, -ae f. (*situlus* m., Cat., Vitruv.) : seau. Ancien, usuel. Panorm. (sauf roumain). M. L. 7962.

Dérivés : *sitularius*, CIL II 3442; *stiella*, qui désigne entre autres un récipient usité pour tirer au sort les noms des tribus et des centuries, afin de fixer l'ordre dans lequel elles devaient voter; cf. Rich. S. u. M. L. 7959. Germanique : v. h. a. *sidel(i)n* « Seidel ». *Siellitergus*, titre d'une comédie de Plaute dans Varr., L. L. 7, 66.

Le rapprochement, souvent fait, avec *sinus* satisfait d'autant moins que la quantité de l'i diffère dans les deux mots.

situs, -ūs m. : 1° fait de placer, de laisser (ou d'être placé, laissé) (cf. *sinō?*); abandon, négligence, délaissement (opposé à *usus*; cf. Sén., Ben. 3, 2, 2, *quae in usu sunt et manum cotidie tactumque patiuntur, numquam periculum situs adeunt*; Apul., Flor. 3, p. 351, 32, *gladius usu splendescit, situ rubiginat*); par suite : vétusté, décrépitude, e. g. Vg., Ae. 7, 440, *sed te uicta situ uerique efflata senectus*; 2° sens concret, état qui résulte de l'abandon, salcité, rouille, moisi; cf. Vg., Ae. 6, 640, *per loca sentu situ*; Plin. 21, 33, *situm redolet*; conservé par l'ancien italien *seto* « puanteur », M. L. 7963. Le passage du premier sens au second semble trop naturel pour qu'il y ait lieu de distinguer les deux mots, malgré F. de Saussure, qui explique le second sens en rapprochant skr. *kṛindti* « il enlante », *kṛindā* « disparu », gr. *φθίω* « consumer », cf. *φθός*; cf. Boissacq. s. u. En tout cas, pour les Latins, il n'y en avait qu'un.

situs, -a, -um : v. *sinō*. L'emploi de *situs* pour *conditus* dans Tacite, A. 3, 38; 6, 41; 2, 7; H. 4, 22, n'autorise pas à poser un adjectif *situs* originairement différent du participe de *sinō*. C'est à cause de l'équivalence de *situs* et de *conditus*, établie, par exemple, par Cic., Leg. 2, 22, 57, *nam siti dicuntur hi qui conditi sunt*, que Tacite s'est cru autorisé, pour renouveler l'expression, à employer *situs* dans le sens de *conditus*.

slue, seigne : v. *sl*.

smaragdus (-ma), -ī m. : émeraude. Emprunt au gr. *σμάραγδος*, depuis Varron et Lucrèce. M. L. 8041; *smaragdinus*, -dineus.

smyris (*smiriu*, Diosc. lat. 5, 153) : *lapis asper et indomitus et omnia adterens, ex quo lapide gemmae teruntur*, Isid. 16, 4, 27. Emprunt au gr. *σμύρις*; v. Sofer, p. 113. M. L. 8044; B. W. *émeri*.

so- : thème de pronom anaphorique, dont certaines formes d'accusatif sont encore attestées dans Ennius : *sum, sam, sōs et sās*; cf. Enn., A. 22, 98, 131, 151, 218, 430. A été éliminé au profit de *is*. C'est surtout Ennius qui a ces formes, et il les emploie dans les Annales par archaïsme; déjà, chez lui, ce sont des survivances. Les glossateurs ont également conservé *sapsa*, *sapsam*, *sumpse* (= *eapse*, *campse*, *eumpse*, i. e. *ipsa*, *ipsam*, *ipsum*), qui se trouvent dans Ennius, Pacuvius, cf. Fest. 432, 31, et dans Plt., Tru. 160.

Le radical est le même anaphorique qui figure dans

l'adverbe *si*, *sic* (v. ces mots) et, avec **sw-* initial, dans osq. *svai*, *suae*, ombr. *svo*, *sue* « si » et dans v. isl. *sud* « ainsi », v. h. a. *sō* « ainsi », got. *swa* « ainsi » et *swa* « comme », hom. (ἴ)ως « comme ». Ce radical a fourni des accusatifs atones, avec *u*, hom. (ἴ)ωι et, sans *u*, avec addition de particule, véd. *stim*, av. *hīm*, v. p. *sim*, qui ont entraîné, au pluriel, en iranien seulement, av. *hiš*, v. p. *šiš*; les accusatifs latins *sum*, *sam*, *sōs*, *sās* représentent des arrangements, propres au latin, de la forme sans *u*. Au datif, on a hom. (ἴ)ωι et av. *hōi* (*hē* et *šē*), v. perse *šaiy*. Sur (ἴ)ωι, le grec a même fait un génitif (ἴ)ωο et une forme adverbiale (ἴ)ωθεν — Le sens et l'emploi excluent une parenté avec le groupe de lat. *sē*, *suus*. — Il faut aussi séparer le nominatif **so* (skr. *sā*, gr. *ō*, got. *sa*), qui s'oppose au thème *to-* de tout le reste de la flexion (skr. *tāt*, gr. *tō*, got. *pat-a*, etc.); ce **so* est absent de l'italo-celtique, où n'existe que le type d'anaphorique *to-*.

Au sens de lat. *hic*, l'osco-ombrien *a*, en face de osq. *ek-i-k* au singulier neutre, des formes d'ablatif singulier osq. *ek-su-k*, ombr. *es-su*, *esu*, de génitif pluriel *esom-e*, etc., donc uniquement des cas obliques; le locatif singulier *sei* qui figure dans osq. *exei-c* paraît répondre justement à lat. *si*.

En celtique, le gaulois *a*, au neutre, *osau* *veumtōn*; le démonstratif *to-* est éliminé dans tout le thème et l'anaphorique *so-* a pris un grand développement (v. H. Pedersen, *V. Gr. d. k. Spr.*, II, § 513-516, p. 186-195).

L'adverbe lat. *si*, *sic* s'explique donc par une partialité italo-celtique.

sobrinus : v. *soror*.

sōbrius, -a, -um : qui n'est pas ivre (contraire de *ēbrius*, joint à *siccus*; opposé à *uolentus*, *madidus*, etc.); par suite « sobre, tempérant » et « qui est dans son bon sens ». Ancien, classique, usuel. Non roman. Peut-être conservé en v. h. a. *sucar*, *suoiri*?

Dérivés : *sōbrietās* (époque impériale); *sōbriō*, -ās (Paul. Nol., d'après *ēbriō*); *sōbriēfactus* (Apul.); *sōbriācus* (Inscr., d'après *ēbriācus*); *sōbriolentia* (Faust. Rei.), d'après *uolentia*).

De **se* (v. ce mot) et une forme à vocalisme *ō* en face de *ēbrius*; cf. terra : *extorris*; *tellus* : *meditullium*); ou de **sō* + *ēbrius*, cf. *sōcors*?

sōc : v. *sic*.

socētō, -ās, -āre : crier (de la grive). Cf. *faccilō*.

socceus, -ī m. : socque, sorte de léger soulier porté surtout par les Grecs; caractéristique de la comédie (par opposition à *coturnus*). Attesté depuis Plaute. M. L. 8052. Celtique : irl. *socc*, britt. *soc*; germanique : v. suéd. *sukker*, v. h. a. *soc* « Socke », finn. *sukka* « bas ».

Dérivés : *socellus*; *soccellus*; *socētātus*; *socēfiter*; *Socciō*; *Socciāna*.

Sans doute emprunt venu par le théâtre. On a chez Hesychius *σὺκχαδές* : *εἰδὸς ὑποδήματος* et *σὺκχοι* ὑποδήματα *Φρύγῃα*. Il n'est pas possible de marquer les rapports exacts entre ces mots.

socer, -erī m. (*socerus*, Plt., Men. 957; *socrus*, Gloss.) : beau-père; **socrus**, -ūs f. (*socra*, *socera*, *socrua*, Gloss. et

Inscr. tardives) : belle-mère. Ancien, usuel. Bien conservé dans les langues romanes, surtout sous la forme féminine; désuet en français. M. L. 8054.

Dérivés et composés : *socerō*, -ōnis (tardif, dans le sens de *laur*), v. W. A. Baehrens, *Sprachl. Komm. z. vulgärlat. App. Probi*, 107; *consocer* et *consocrus*, M. L. 2166; *socruālis* (Sid.).

Les noms indo-européens d'où sortent ces noms latins s'appliquaient seulement au père et à la mère du mari; en entrant dans sa nouvelle famille, la jeune femme y trouvait la mère de son mari qui était la maîtresse de la maison et sous l'autorité de laquelle elle tombait. Ces noms, qui appartiennent au groupe de **sw-* (v. *sodālis*, *soror*, etc.), indiquent l'appartenance à un même groupe social. Il y a eu ainsi des termes qui intéressaient la femme et qui, en latin, sont sortis d'usage par le fait que la famille a changé de caractère : v. glōs, *ianitricēs*, *laur*. Le fait que *socer* et *socrus* ont été employés aussi pour le père et la mère de la femme relève de ce changement de la structure sociale et des mœurs. — Le terme originairement le plus important est le nom de la « mère du mari », dont il y a deux formes, l'une sur laquelle repose *socrus* et qui se retrouve dans gall. *chuegr*, v. h. a. *swigur*, v. sl. *svetry* (mère du mari), skr. *svagrāh*, et l'autre qui est celle de gr. (ἴ)ωοι (mère du mari) et arm. *skesur* (même sens; instrumental *skesran*). L'importance de la « mère du mari » pour la jeune femme ressort de ce que, en arménien, le « père du mari » est nommé *skesrayr* « homme de la belle-mère » et que, en slave, *svetrā*, *svetrā* « père du mari » est manifestement fait sur *svetry*, et gall. *chuegron* « beau-père » sur *chuegr* (got. *swaithra* s'explique de même, mais a entraîné *swaithro* « belle-mère »). — Le nom ancien du « père de la femme », d'où « beau-père » en général, sur lequel repose lat. *socer*, se retrouve dans hom. (ἴ)ωοι (la place du ton des mots homériques est incertaine), v. h. a. *swetur*, lit. *šesuras* (avec assimilation de *s* initial à la chuintante intérieure), av. *xvasurō*, skr. *svagrāh* (avec assimilation comme en lituanien). — Le fait que le mot indo-européen désignait un « membre du groupe » en général ressort de ce que, pour « beau-frère », il y a eu un dérivé secondaire à *svadh* : skr. *svadh*, m. h. a. *swāger*. — Un *u* intérieur se maintenant en latin d'une manière générale, il est probable que *er* de *socer* est dû à l'influence de *gener*. S'il en est ainsi, le fait serait intéressant en ce qu'il indiquerait comment les mots s'associaient entre eux.

socius, -a, -um : qui accompagne; associé avec. Soutient substantivement : *socius*, *socia* : compagnon, compagne associée). Dans la langue du droit public, « allié », employé surtout au pluriel *socii*. Usité de tout temps. M. L. 8056.

Dérivés et composés : *sociennus* (Plt., Au. 659, sans doute formation populaire, cf. *dossennus*, *leuenna*, *trasenna*, avec suffixe étrusque, cf. *Porsenna*, *Spurinna*); *societās* : compagnie, société, association, alliance, M. L. 8055; *sociālis* : 1° « concernant les alliés »; 2° à l'époque impériale, « social, sociable » et « conjugal » (Ov.); *sociālitās* (Plin. le J.); *sociō*, -ās : associer, allier, d'où *sociātio*, *sociātrix* (tardifs); *sociābilis* (époque impériale); *sociofraudus* (Plt., Ps.

362); *adsociō* (latin impérial, Stace; synonyme de *adiungō*), M. L. 733; *consociō* (usuel et classique); *consociātio* (joint par Cicéron à *concieliātio*, *communiātis*), sur lesquels on a fait, à basse époque, *ad- et cōn-socius*; *dissociō*, *ātio*, *ālis*, *ābilis* (Hor.; quelque de *ἀντίστροφος*?); *insociābilis*, *insociālis* (tous deux d'époque impériale).

Les Latins n'ont jamais songé à établir une parenté entre *sequor* et *socius*. *Socius* n'est pas « celui qui suit », mais « celui qui va avec »; cf. Cic., Font. 17, 39, *uitae socia uirtus, mortis comes gloria*.

Le germanique, où la racine de *sequor* n'existe pas, au moins au sens de « suivre », a aussi v. isl. *seggr*, v. angl. *seeg* au sens de « homme, guerrier ». Ni le latin ni le germanique ne permettent de reconnaître si ces mots ont un ancien *k^w*, un ancien *k*, ou un ancien *kh*. En indo-iranien, il y a un mot remarquable et sûrement ancien : véd. *sākhā* (acc. sg. *sākhāyam*, dat. sg. *sākhaye*), av. *haza* (dat. sg. *hazē*, nom. pl. *hazayō*) « compagnon ». Le rapprochement s'impose; il n'exclut pas celui avec *sequor*, car *-kh-* peut alterner avec *-k^w-*; mais il indiquerait l'existence d'un mot indo-européen de caractère « expressif », « populaire » désignant le « compagnon », sans doute le « compagnon de guerre ».

socors, -dis adj. : stupide; apathique, indolent. Mot de la prose, rare en poésie. Ancien, usuel, classique. Non roman.

Dérivés : *socorditer*; *socordia* : -m *quidam pro ignavia posuerunt*; Cato (Orig. 7, 15) *pro stultitia posuit*. *Compositum autem uidetur ex « se » (codd: si), quod est sine, et « cordius »*, P. F. 375, 1; *Socordius*. C'est à tort que la première syllabe est donnée comme longue dans les dictionnaires, notamment dans le *Thesaurus poeticus* de L. Quicherat, d'après *sēciūrus*, *sēdulus*, *sōbrius*; la forme *socordis* des Gl. est sans autorité. La quantité de l'o chez les poètes iambiques ne se laisse pas déterminer; chez Prudence (Apoth. 126; Peri. 10, 810; Cath. 1, 35), il est bref; v. Havet, MSL. 5, 442 sqq. Cf. *uēcors*, *excors*. V. *sed*.

sodālis, -is m. : membre d'une confrérie, d'une corporation, d'un collège; cf. Dig. 47, 12, 4, *-es sunt qui eiusdem collegii sunt, quam Graeci ἐταίρων vocant*; et F. 382, 15, *sodales... quod uia «ederent et essent*; terme technique qui, dans la langue commune, prend le sens plus général de « camarade, compagnon », etc. Ancien, classique, usuel. Non roman.

Dérivés : *sodālitas* f. : compagne (Inscr.); *sodālicus*; *sodālicum* : corporation (religieuse) (sens propre et figuré), confrérie, etc.; *sodālicārius*; *sodālitas*; *Sodāla*, -liō, noms propres.

Faute de témoignage hors du latin, on ne peut déterminer si le *d* repose sur *d* ou sur *dh*. Le sens invite à rapprocher le groupe des mots indo-européens ayant **s(w)* pour radical qui désigne ce qui est propre à un groupe social, et par suite l'appartenance à ce groupe; skr. *svadhi* « qualité propre », gr. *θός* de **σθός* « habitude », etc.; v. *suēscō*. Le grec a aussi des formes reposant sur **swet-* : él. *σῶετ*, corc. *εῶετ* « citoyen simple particulier » (par opposition au « magistrat »), hom. (ἴ)ετῆρ « membre du même groupe social » et hom. *εῶετ*

pos, ἑταῖρος « compagnon » (sans F) ; le slave a *soatū* « affinis » (en particulier celui qui conduit la fiancée). Lat. *sodālis* serait-il un dérivé du **swet*/d-? v. Meillet, Mél. Leite de Vasconcelos, Coimbra, 1933. — Il faut citer ici le groupe semblable de got. *siþja* « groupe familial », skr. *sabhd* « réunion de village », lit. *seþras* « membre d'une confrérie de travail, etc. » v. Solmsen, *Untersuchungen* z. gr. Laut- und Verslehre, p. 200 sqq. — Cf. des mots comme *socer*, *socrus* et *soror* ; v. *sul*. — M. J. Vendryes, Rev. celt., 44, p. 308 sqq., a rapproché irl. *petta* « favori ».

sôdēs : formule de politesse « si tu veux bien, s'il te plaît ». Contraction de *si audēs*, comme l'a déjà vu Festus 382, 2, avec réduction précoce de la diphthongue au dans une formule courante. Cf. *sis*. V. *audēs*.

sôl, **sôlis** m. : soleil, astre et dieu ; *s. oriens, occidens*. Peut s'employer au pluriel, pour désigner soit plusieurs astres, soit la présence ou l'action continue et répétée du soleil ; cf. Lucr. 5, 253, *per terras... perusta | solibus assiduis*. Synonyme poétique de *diēs*. Ancien (Lex XII Tabul.), usuel. M. L. 8059. Celtique : irl. *sol*, britt. *sul*.

Dérivés et composés : **sôlāgō** : héliotrope, M. L. 8061 ; **sôlānus**, substantivé dans **Sôlānus** m. « vent d'Est » (nom conservé dans les langues hispaniques, M. L. 8062), dit aussi *Subsôlānus* (d'après le gr. ἀπὸ τοῦ ἡλίου?), et dans **sôlānum** « morelle » ; **sôlāris** « solaire » (époque impériale) ; **sôlārius** et subst. n. **sôlārium** : 1° cadran solaire (= *s. horologium*) ; 2° galerie, terrasse exposée au soleil, M. L. 8063, et v. h. a. **sôlāri**, v. angl. *sôlāre*, breton *suler*, irl. *soiler* ; **sôlātus** : qui a reçu un coup de soleil, d'où *sôlātā (herba)*, doublet de *sôlāna* dans Ps.-Apul. ; **sôlātium** n. et **insôlō**, -ās (Col.) : exposer au soleil ; **insôlātiō** Plin. ; **sôlātiō** (Cael. Aur.) = *ἡλιόσκις* ; **sôlātūnus**, épithète donnée à un escargot d'Afrique, sans doute de *Promuntorium Solis*. — Cf. aussi M. L. 8073, ***sôlinus**.

sôlstitium : solstice ; **sôlstitialis**, cf. *sistō*, *stō* : **sôlī-fer**, -gena, poétiques ; **sôlsequium** ; **sôlsequa** : héliotrope, souci, M. L. 8078, qui note un δ. Calque du grec passé en v. angl. *solsece* ; **sôlīfuga** « dicta quod diem fugiat », Isid. 12, 3, 4 ; **sôlīficium** : οὐρανός (Gl.).

Il a dû exister une forme plus pleine ***sôlīculus**, non attestée dans les gloses, mais dont un dérivé, **sôlīculor**, ἡλιόκουλος, est dans les gloses. Sur les formes romanes du type fr. *soleil*, v. M. L. 8059 ; B. W. s. u.

Il est malaisé de déterminer le rapport exact de **sôl** avec les autres noms indo-européens du « soleil », dont les uns, désignant l'astre considéré comme une chose, sont du neutre et les autres, désignant l'astre en tant que personne active et divine, sont du masculin. Ce nom comportait une alternance -l/-n- dans la flexion : gâth. *h(u)wara* (= véd. *s(u)war*), gén. *xwəng* et got. *sauil* (neutre), *sunno* (dérivé féminin). I Considéré comme une personne qui agit, le « soleil » est nommé en védique *sûr(i)yah*, *sūryah* (masculin). La même formation en *-iyo- apparaît dans hom. ἥλιος, créét. et pamph. ἀέλιος (dans les gloses), att. ἥλιος, aussi masculin, donc ***ḥēlios**. Le vocalisme à double forme plein ***sawel**-est surprenant ; il se retrouve dans got. *sauil*, tandis que ***saul** du dérivé féminin lit. *saulė*, et sans doute de

gall. *haul* (masculin ; pouvant représenter un ancien neutre), n'a rien que de normal. V. sl. *slānce* est un dérivé slave (neutre), cf. l'adjectif v. sl. *beslāntnū* « sans soleil » ; on part de **sul-n*. Le nom irl. *súil* de l'« œil » est sans doute un ancien nom du soleil, qui est un œil (v. les passages védiques dans Macdonell, *Vedic Mythology*, p. 307, et cf. arm. *areg-akn* « soleil », littéralement « œil du soleil », à côté de *arew* « soleil »). Une contraction de **sāwel*- ou **sāwol*- en *sôl* serait chose unique ; le mieux est sans doute de partir de **swōl*-, qui s'explique bien comme forme masculine. Mais on ne peut rien affirmer.

sôlāgō : v. le précédent.

soldāgō, -inis f. : πικτή, σύμφυτον (Ps.-Ap.). Cf. *cōn-solida*.

soldurīl, -ōrum m. pl. : gardes du corps ou vassaux d'un chef gaulois. Nom donné expressément comme gaulois par César, BG 3, 22, 1 : *cum DC deutos quos illi soldurios appellant*.

solea : v. *solum*.

soleō, -ēs, **solitus** sum, **sôlère** (parfait *solui*, archaïque, Cat., Enn. ; cf. Varr. L. 9, 107 ; Cat. ap. Non. 509, 1 ; 3° p. pl. *solinunt*, avec *nequint*, *ferinunt* dans F. 160, 3) : avoir coutume. Peut s'employer impersonnellement : *fieri solet*, *ut solet*, ou avec un nom de chose comme sujet, cf. Cic., Off. 1, 39, 139, *si (domus) alio domino solita est frequentari* ; l'adjectif *solitus* « accoutumé » n'a guère que le sens passif et semble évité par la prose classique, qui préfère *cōnsuetus* ; le n. *solum* s'emploie dans des locutions adverbiales : *praeter, ultrā solum*. L'emploi de *sôlère* cum « avoir des relations avec » (dē mulieribus) est rare (Plt., Cl. 36) ; la langue emploie *cōnsuēsco*. Ancien, usuel. Panroman (sauf roumain ; désuet « n fr. *souloir*, v. B. W. sous *habitude*). M. L. 8065.

Dérivés et composés : **soliō**, -ās (un exemple d'Aulu-Gell.) ; **solitāneus** (Marc. Emp.) ; **assolēō**, -ēs (ad-), fréquent dans ut *assclet*.

insolitus : insolite ; *insolēns* : non habitué à ; *inaccoutumē* ; d'où, avec idēx péjorative, peut-être sous l'influence de *insolēscō* (v. ce mot), « excessif, insolent », sens qu'on retrouve dans *insolenter, insolentia*.

V. aussi *exolēscō*, sous *alō*, et *obolēscō*. Sans correspondant dans d'autres langues ; **soleō** rappelle *suēscō*. Mais une formation **swe/o-lē* serait surprenante, et il n'y a pas de cas connu où un -d- issu de **dh-* serait représenté par lat. -l- ; sinon, l'on penserait à rappeler le **swedh-* du gr. *εἰωθε*, etc. (v. sous *suēscō*).

On a rapproché aussi **soleō** de **sodālis**, avec un l issu de « sabin » ?

soliar : v. *solum*.

solidus (avec vocalisme intérieur e, *soledas*, CIL I^o 1529), -a, -um : 1° solide, massif, plein (*solida columna, solida cornua*), par suite « ferme, résistant » (sens physique et moral) ; subst. *solidum* n. « solide », terme de géométrie, *solida* traduit *τὰ στερεά* ; 2° « entier, complet (*integer, tōtus*), total » *solida taurorum uiscera*, Vg., Ac. 6, 253 ; *uos quibus... solidae suo stant robore uires*,

id., ibid. 2, 639, fréquent dans la langue du droit : *solidam successionem obtinere* ; *in solidum actiō*, et *solidum* n., e. g. Cic., Rab. Post. 17, 46, *ita bona ueneant ut solidum suum cuique soluatur*. Ancien (Enn., Plt.), classique, usuel. Sous Constantin, *solidus, soldus* (sc. *nummus*) a désigné une pièce d'or massif dont le titre, le poids et, par suite, la valeur absolue, demeuraient invariables. Le mot, dans ce sens, a eu une grande fortune dans les langues romanes ; cf. M. L. 8069, *soldus*, et Meillet, BSL 66, p. 84 ; il est bien représenté en bretonique : gall. *swilt*, etc. L'adjectif *solidus*, par contre, n'est représenté par des formes populaires qu'en Italie ; cf. M. L. 8069.

Dérivés et composés : **soliditās** : solidité et « totalité » (classique, non attesté avant Cicéron, qui l'emploie dans ses œuvres philosophiques pour traduire στερεότης) ; **solidō**, -ās (époque impériale) : rendre solide, solidifier, et « souder », M. L. 8068 ; **soliditō** (Vitr.), -itrix, -tōrium : *κολλητήρ* (Gl.) ; -*dāmen*, -*dāmentum*, d'après *fundamentum* ; **solidescō**, -is, tous d'époque impériale ; **solidipēs** (= στερεόπους, Plin.) ; **cōsolidō** (Vitr.), d'où britt. *cysswilt*, cf. *cōsolidā* « consoude », M. L. 2168 ; **insolidus** (Ov., M. 15, 203) ; **praesolidus** (bas latin). Les gloses ont aussi une forme obscure *solerare*, i. e. *solidare*, a *solus, soleris*, i. e. *solidum*, CGL V 611, 3 a. Sans autre exemple. V. *saluus*.

solinō : = *cōsulō*, d'après Messalla ap. Fest. 476, 24. Pas d'autre exemple. Sans doute dû à une confusion avec *solinunt* : *solent* ; v. *soleō*.

solipuga etc. : v. *salpuga*.

sôlitaurlia : v. *suuetaurlia*.

solum, -ī n. ; **soliar**, -ris n. : *solia appellantur sedilia in quibus non plures singulis possint sedere* (par rapprochement avec *sōlus* « seul »), *ideoque soliar sternere dicuntur qui sellisternium habent, et soli(a)ria uocantur Babylonica, quibus eadem sternuntur. Quae, ut ait Verrius, omnia ducta sunt <a> solo* (de *solum* « sol »). *Aluei quoque lauandi gratia instituti, quo singuli descendunt, solia dicuntur, quae a s[e]c[e]ndo potius dicta uidentur quam a solo*. F. 386, 1. V. Rich. s. u. La glose de Festus résume les différents sens de *solum*, *soliar* et les étymologies populaires qui ont favorisé la formation de ces noms issus sans doute de **sodium* ; cf. *sedere*. Ancien (Cat.), usuel. M. L. 8074.

Dérivé : **soliāris** (*cella*), CIL VIII 10607.

V. **sedēō**. Pour l en face de d, v. *odor, oleō*.

sollemnīs, -e (*sollempnis, solemnis, solennis, solennis*) : adjectif de la langue religieuse s'appliquant à des cérémonies, rites, coutumes solennellement suivis et célébrés à date fixe (cf. *sacra stata, sollempnia*, Caton ap. Fest. 466, 27, qui définit *sollemnia sacra... quae certis temporibus annisque fieri solent* ; ad *sollemnē et statum sacrificium curriculo uehi*, Cic., Tu. 1, 47, 113, etc.). Le n. *sollemnē, sollemnia* s'emploie avec le sens de « coutume religieusement suivie ; solennité, cérémonie religieuse » : *s. nuptiarum, funerum* ; et aussi de « coutume ancienne » (peut-être par un rapprochement avec *soleō*), cf. Festus, cité s. u. *sollus*. Ancien (Cat.) ; clas-

sique, usuel. Quelques traces dans les dialectes italiens. M. L. 8075. Irl. *sollaman*.

Dérivés : **sollemnitus** (Liv. Andr. ap. Non. 176, 12) ; **sollemniter, sollemnitis** (tous deux rares et d'époque impériale) ; **sollemnizō** (St Aug.).

Sollemnīs est généralement regardé comme un composé dont le premier terme est *sollus* ; le second est obscur. Les anciens y voient *annus*, comme dans *perennis*, cf. Fest. 304, 36, *sollemnē quod omnibus annis sacrarī debet*, mais la forme ancienne paraît être *sollemnīs*, et *sollemnīs* une fausse graphie étymologique due à l'influence de *perennis* et au fait que le groupe -*mn-* a tendu à s'assimiler dans la prononciation pour devenir -*nn-* ; cf. *antenna*, etc. (la forme *sollemmo*, CIL VI 28117, est isolée). L'adjectif *sollus* étant donné pour osque par Festus, on s'est demandé si le second terme de *sollemnīs* ne correspondait pas à osq. *amnūd* « circuitū », le sens de l'adjectif étant « qui a lieu le circuit de l'année étant entièrement écoulé » ; mais ce sens de *amnūd* est contesté, v. Vetter, *Hdb.*, I, p. 11. Du reste, les emplois de l'adjectif ne permettent pas d'établir qu'il ait signifié spécialement « qui a lieu tous les ans » et, même en ce cas, il faudrait expliquer la composition du mot et la valeur de *sollus* dans le groupe, en face de *cotidiē* et *quotannis*.

sollers : v. *ars*.

sollīcius, -a, -um : entièrement ou sans cesse agité : *s. molitus, s. mare, s. ratis*. Ce sens physique, le plus ancien, n'est attesté, comme pour *sollīciō*, que chez les poètes (Lucr., Vg., Ov.), où c'est un archaïsme. La prose n'emploie le mot qu'au sens moral : inquiet, alarmé, tourmenté ; de même *sollīciō*, -ās « inquiéter », d'où « exciter, provoquer, attirer », etc. ; *sollīciūdō*, -tātō, -tor. Ancien, usuel. Fr. *soucier, souci*. M. L. 8076, 8077 ; B. W. s. u.

De *sollus* et *citus*, v. *ciō*, *ciēō*. Sauf dans les emplois poétiques, le rapport avec *citus* n'est plus senti ; ce détachement a pu être favorisé par le fait que *sollus* était sorti de l'usage et oublié. Même image que dans *uerāre*.

sollus, -a, -um : entier. Adjectif osque d'après Festus 384, 29 : *sollo Osce dicitur id quod nos totum uocamus*. Lucilius (1318) : « [s]uasa quoque omnino dirimit, non sollo dupundi », i. e., non tota. Item Lucilius *sollīcuria*, in omni re curiosa ; et *sollīferreum, genus teli totum ferreum* (34, 14, 11). *Sollers etiam in omni re prudens* ; et *sollemnē, quod omnibus annis praestari solet*. En dehors de l'exemple de Lucilius, *sollus* ne figure en latin que dans les composés cités par Festus, dans *sollīciū* et dans un superlatif employé par la langue augurale : *sollīstimus* (cf. *deritimus, sinistimus*). *Osolu* = *illorum omnium*, CIL I^o 1614, Vetter, *Hdb.*, n^o 7, est dialectal. V. *saluus*.

sôlor, -āris, -ātus sum, -āri : 1° [chercher à] soulager, Vg., G. 1, 164, *conuulsaque iamem in siluis solabere quercu* ; 1, 293, *longum cantu solata laborem* ; réconforter, Vg., Ae. 5, 41, *ac fessos opibus solatur amicis* ; 2° sens moral « consoler ». Attesté depuis Plaute, mais banni de la prose classique, qui emploie le composé d'aspect déterminé *cōsôlor* ; repris par la langue impé-

riale. Cf. F. 388, 15, *solari sine praepositione dixisse antiquos testis est Pacuvius, cum ait* (365) : « *solutur, auxiliatur, hortaturque me* ».

Dérivés et composés : *solācium* (classique), M. L. 8060 ; *solad* ; *solācium* (Catull.) ; *solāmen* (poétique) ; *solamentum* (Paul. Nol.) ; *solātor* (Tib., Stat.) ; *cōsolōr* et ses dérivés (usuel et classique ; les formes romanes sont savantes, M. L. 2167, *irl. cōmsolēis*, *britt. cysuro*) ; *insolābiliter* (Hor. = ἀπαρηγόρητος). — A *cōsolōr*, la langue a tendu à opposer *dēsōlō* (de *sōlus*), d'où la glose *desolare, solacium auferre* ; cf. Aug., Epist. 130, 3, *quaecumque sunt terrena solacia, magis in eis desolatio quam consolatio reperitur*.

Le présent *sōlor* peut être, comme *uēnor*, une forme à vocalisme radical long d'une racine **selo-* que se retrouverait dans le présent hom. ὤλησι « sois favorable », dans ὤλσσομαι « je me rends favorable, j'apaise », si l'on part d'un type **si-slā-*, et en effet, il y en a une trace dans *ēol. ἔλλαθι, ἔλλατε*. Mais les formes grecques sont en partie obscures et le présent hom. ὤλσσομαι, l'adjectif ὤλστος, etc., avec *u* bref, ne s'expliquent pas directement. Quant à got. *sel* « bon », le sens en est bien éloigné. En somme, étymologie incertaine.

solōx, -ōcis adj. : — *lana crassa et pecus quod passim pascitur non tectum. Titinius in Barbato* (3) : « *Ego ab lana soloci ad purpuram data* » et *Lucilius* (1246) : « *pastuli pecore ac montano, hirtio atque soloce* », F. 386, 27. Mot rare, archaïque et repris tardivement (Fronton, Tert., Symm.).

Sans étymologie claire.

solum, -ī n. : en général, partie plate et inférieure d'un tout, « fond (de la mer, d'un fossé, etc.) », « pavement (*marmoreum solum*) » ; « plante du pied » ; cf. Varr., R. R. 1, 47, *solum hominis exitium terrae* (d'où *solea*), d'où « base, fondement » [joint à *fundamentum* par Cic., Bru. 74, 258] ; et aussi « sol » d'un terrain (*solum terrae, sola terrarum*), d'où *adsoleō*, -ās (Tert.) « jeter à bas » ; par suite « pays, région » (*solum uertere*), « biens fonds » (*rēs soli*, d'où *solifundium* n. Front.). Ancien, classique, usuel. M. L. 8079. V. B. W. *seuil*.

Dérivés : *solea* f. : 1° sorte de sandale, consistant en une semelle placée sous la plante du pied ; sorte de soulier d'osier ou de plaque de fer qu'on plaçait sous le sabot des bêtes de somme ; entraves de bois ; 2° sole, poisson. Cf. P. F. 387, 5, *solea uel ea dicitur quae solo pedis subicitur, uel genus piscis, uel materia robusta super quam paries craticius extruitur*. M. L. 8064. Celtique : *irl. sol*, *britt. sol et sail* ; germanique : got. *sulja* ; une forme **so*la est supposée par les mots romans et germaniques du type *fr. sole*, v. h. a. *sola*, v. angl. *solu* ; v. B. W. *sole* I et II. De là : *solēāus* ; *solārīus*, -ī m. et *solātīus* ; *solārīs* (tardif) ; *mono-*, *bi-*, *tri-* ; *solūm* « genus calciamenti ».

Composé : *solifundium* (Fronton).

Pour *exsul*, v. ce mot.

L'o de *solum* peut représenter phonétiquement *e* aussi bien que *o* ; v. sl. *selo*, qui traduit ὤλος et σκληρό, σκληρόν, russe *selo* « village » indique, pour ce mot tardif, le vocalisme *e* ancien (cf. sous *serum*) ; longobard *sala* « maison, construction », d'accord avec lit. *salā* « village », repose sur **solā* [le vocalisme de v. h. a. *sal* est altéré]. Le mot indique un « établissement » humain.

soluō (sur une prononciation *solūō*, v. *silua*), -is, -uī, *solūtum*, -ere : détacher, délier ; déteindre ; dans la langue nautique, « lever l'ancre ». A pris des sens spéciaux dans les langues techniques, e. g. *uolūm soluere* « s'acquitter d'un vœu » ; dans la langue du droit, *rem soluere* « payer », *debitum soluere* « s'acquitter d'une dette », *soluendō nōn esse* « n'être pas soluble » ; *fidem, poenam soluere*. Du sens de « détacher » on est passé à celui de « relâcher les liens, désagréger, dissoudre » et aussi « résoudre » (s. *quaestionem*). Usité de tout temps. Panroman (sauf roumain). M. L. 8081 ; v. B. W. *résoudre* et *souler*.

Dérivés : *solūtus* : détaché (opposé à *uinctus*), libre (souvent joint à *liber*) ; de là « non soumis à des règles fixes » (*solūta dratio*) et par suite « impuni, licencieux » ; *solūtum* : paiement, acquit (fr. *soulté*) ; *solūbilis* (tardif) et *insolūbilis* (Sén.), -bilitās ; *solūtio* : dissolution, désagréation ; paiement, solution ; *solūtus* (Suét.) ; *solūtōr*, -trix, -tōrius ; *insolūtus* « basse époque ».

Soluō est senti en latin comme un verbe simple et a fourni de nombreux composés :

absoluō = ἀπολύω « détacher, délier, absoudre » ; « s'acquitter de, se débarrasser de ». De ce sens on est passé au sens de « achever » et, dans la langue de la rhétorique, « achever un récit », qu'on retrouve dans l'adjectif *absolutus* « achevé » [souvent joint à *perfectus*]. En grammaire, traduit τὸ ἀπολυμένον, τὸ ἀπολυτόν et ἀπολυτός « absolu ». En bas latin, *absolutus* en est arrivé à signifier « démontré, évident » ; *absolutus* « acquittement, délivrance » et « perfection », M. L. 46. Pris par la langue de l'Église, d'où celtique : *irl. absoloid*, gall. *absolvenn* (de *absolvendus*).

dē-, dis-, ex-, per-, re-soluō, avec leurs dérivés *disolutio, resolutio*, etc., dans lesquels le préverbe ne fait que préciser le sens du simple.

Le latin connaissant *sē-*, *so-* (v. *sed*) et *luō*, l'analyse en *so-luō* (de **seluō* ou **soluō*) est évidente ; cf. *luēs*. D'après le modèle de *uoluō*, le composé *soluō, solūtus* a fait l'effet d'un mot simple ; de plus, le *u* y a été traité comme une consonne ; la scansion trisyllabique est artificielle.

sōlus, -a, -um (gén. *sōlius*, dat. *sōlī*) : seul, solitaire ; *sōlum, solummodo* « seulement ». Usité de tout temps. Panroman (sauf roumain). M. L. 8080.

Dérivés et composés : *solūtūdō* : solitude (usuel, classique) ; *solītās* (archaïque, époque impériale), conservé dans les langues hispaniques, M. L. 8072 ; *solītārius* ; *solātārius* (*monachus*) ; *solītāneus* (Theod. Prisc.), cf. M. L. 8070, *solītānus* ; *solītātīm* (Front.). *dēsōlō*, -ās « laisser seul, dépeupler », non attesté avant Virgile, usité surtout au participe *dēsōlātus*, sur lequel il semble bien que *sōlā*, qu'on trouve seulement dans Sénèque et Stace, ait été fait, d'après *populor/dēpopulor*, M. L. 2596 a ; *sōliloquium* (St. Aug.) ; *sōliuagus* (Cic.) ; *sōlicanus* « soliste », par opposition à *concinēs* (Mart. Cap.). Sur le rapport établi entre *dēsōlōr* et *cōnsolōr*, v. *color*.

Fait penser à *sed-, sē-*, etc., à quoi aurait été ajouté un suffixe -*lō-* ; mais on ne peut rien dire de précis.

somnus (δ), -ī m. : sommeil. Personnifié et divinisé : le Sommeil, fils de l'Érèbe et de la Nuit, d'après gr. Ὕπνος. Ancien, classique, usuel. Panroman. M. L. 8086.

Dérivés et composés : *somnium* « songe », attesté depuis Plaute ; Cicéron cite, d'un vieux poète, *interpres somnium* ; *somniō*, -ās : avoir des songes, rêver, M. L. 8085, 8082 ; B. W. *songer* ; et *cōsomnia* ; *insomnium*, -ī (m.) : calque du gr. ἐνόνιον, pour obtenir un mot noble à la place de *somnium*, dégradé dans l'usage vulgaire. Premier exemple dans Vg., Ae. 4, 9 ; dans la prose, non attesté avant Tacite. Mot rare, littéraire, mais conservé en ital. en et en espagnol. M. L. 4469.

somniculōsus : somnolent, forme sans doute populaire, déjà dans Plaute (*somniculose*) sur le modèle *periculōsus*, non tirée du diminutif, cf. *meticulōsus* ; *somniculus*, non attesté dans les textes, mais qui figure dans les Not. Tir. et supposé par les formes gallo-romanes : fr. « sommeil », etc., M. L. 8084, tandis que *somnus* a survécu dans toute la Romania, v. B. W. *somme* ; *somniculōsus* (avec f), ancien (Plt., Lucil., Cic.), M. L. 8053 ; *somnulentus* (*somno-*) (Apul., St. Jér.) ; d'après *temulentus*, etc.) ; *somnulentia* ; *somniālis* (tardif) ; *somniātor* (époque impériale) ; *somniōsus* (Cael. Aur.) ; *somnurnus* (Varr. ap. Non. 172, 1, formé d'après *nocturnus*, etc.) ; *somniifer*, -ficus, -ger (époque impériale) ; *in-somnis* : sans sommeil, cf. skr. *asvapnāh*, gr. ἄστροφος, d'où *insomnium* (-nia f.), au sens de *ἀστροφία* et tardifs *insomniētās* (d'après *satis, satiētās*), *insomniētās* ; *ex-somnis* « tiré du sommeil » ou « privé du sommeil », d'où **exsomniāre*, M. L. 3069 ; *sēmi-somnis* (-*somnus*).

sopor, -ōris m. : 1° force qui endort, fait d'endormir ; 2° sommeil. Divinisé, Vg., Ae. 5, 278. Grâce à l'existence de *sopor*, Virgile peut faire une distinction qu'Homère ne connaissait pas ; c'est par *consanguineus Leti Sopor* qu'il rend l'homérique Ξ 231, Ὕπνος... καὶ σῆψος Θανάτοιο. Terme surtout poétique et, en général, plus expressif que *somnus* et voisin de *torpor*, *stupor* ; cf. Plin. 21, 119, *huius (sc. iunci) semine somnum allici, sed modum seruandum ne sopor fiat*. Le caractère de force agissante de *sopor* est sensible chez Lucrèce, 4, 453 : *Denique cum suauis deinzit membra sopore/somnus*. Par suite, désigne un soporifique, en particulier l'opium. Enfin, désigne aussi les « tempes » (cf. Stace, S. 2, 3, 29), comme all. *Schlāfe* et vénitien *sono* (de *sōmnus*). Dérivés : *sopōrius* poétique, e. g. *sopōra* Noz, Vg., Ae. 6, 390 ; *sopōrō*, -ās : endormir, engourdir, stupéfier (usité surtout au participe *sopōrātus* ; époque impériale), forme qui se substitue en partie à *sōpire*, isolé de *somnus* par la forme et dont cet isolement a amené la disparition progressive ; *sopōriifer* (époque impériale) ; *sopōratiō* (bas latin). Avec degré long de la racine (formation unique en son genre en latin) : *sōpiō*, -is, -iui (-i-ii), -itum : endormir, assoupir ; *sōpiūtō* (tardif) ; *sōpire* a pris en Gaule le sens de « calmer » [ainsi chez Sulpice-Sévère] ; *insōpitus* ; **assōpire* (fr. *assoucir*), M. L. 734, *cōnsōpiō* ; *obsōpiō* (tardif). La quantité de l'o de *sōpescō*, *obsōpescō* (Not. Tir.) est inconnue, et l'on ne peut préciser de quelle nature est le rapport de cette forme avec *sōpiō*.

La racine qui signifiait « dormir » fournissait un présent radical athématique attesté par véd. *svāpāi* « qu'il dorme », *svāpan* « dormant » et par l'optatif *supyāt* ; ce

présent a été remplacé de diverses manières ; le sanskrit a *svāpīti* (3^e pl. *svāpanti*) et aussi *svāpāi* « il dort » ; l'iranien a un présent en *-*ske-* : av. **sāspaiti* « il s'endort, il dort ». Le slave a *sūpūtā* « il dort », inf. *sūpāti* ; le hittite, d'un thème **šup* « dormir », le dérivé **supariya-* « sommeiller ». Le germanique est, comme d'habitude, passé au type thématique, mais avec une opposition de vocalisme, v. angl. *svefan* en face de v. isl. *sofa*, qui est la trace de l'ancien type athématique. Le latin n'a pas conservé ce présent (v. *dormiō*). Mais il a causatif à voyelle longue *sōpiō*, cf. skr. *svāpdyati* « il fait dormir », v. isl. *svefa* « endormir ». Le nom d'action *sopor*, qui indique une force active, n'a pas de correspondant hors du latin ; il s'applique souvent à l'« engourdissement dans la mort », ainsi Plt., Am. 306, etc., et Lucrèce, 3, 904, *a leto sopitus* ; cf. v. angl. *swēbban* « endormir, tuer », v. isl. *sēfa* « tuer ». — Le nom du « sommeil », masculin parce qu'il est un agent, était **swopno-* : skr. *svāpnah*, lit. *sūpnas*, arm. *k'un*, *irl. suan* ; de là lat. *somnus* ; v. isl. *svefn* ne peut devoir son *e* qu'à l'influence d'une forme verbale ; quant à gr. ὕπνος et v. sl. *sūnū*, on est tenté d'en attribuer le vocalisme radical zéro au dérivé ἐν-ὑπνόν, v. sl. *sūnje* « songe », tandis que, inversement, skr. *svāpn(i)yam*, lit. *sūpnis* et lat. *somnium* auraient reçu leur vocalisme *o* du nom du « sommeil ». — En latin, l'élimination de l'ancien présent **swep-* et l'emploi exclusif de *dormiō* ont eu pour conséquence qu'aucun lien n'existait entre le verbe et les noms, et Varron a été amené à jouer avec cette opposition : *Quid mihi (cum) somno si dormitio tollitur?* (Men. 388 ap. Non. 101, 3). — La forme à élargissement -*m*- de *dormiō* marquait un état qui dure (v. MSL 19, p. 160 sqq., et cf. *premo*), et ceci a entraîné l'élimination des formes verbales de **swep-* autres que celles du causatif.

sōna, -ae f. : ceinture. Transcription ancienne de gr. ζώνη ; de là *sōnārius* dans Plaute, *sector sōnārius* « coupeur de bourses ».

sonium, -ī n. : soin, souci, *mépuna* (Ital., Gloss.) ; *soniō*, -ās (et *sonior*) : μεμυνη. Uniquement attesté dans des textes chrétiens tardifs (v. Buecheler, Kl. Schr. 3, p. 138) et les gloses, où les formes sont parfois confondues avec *somnium*, *somniāre*. Sans doute d'origine germanique ; cf. M. L. 8089 a ; B. W. sous *soin* ; et *besogne*.

sonō, -is et *sonō*, -ās, -uī, -itum (et, à l'époque impériale, *sonāui, sonātum*, e. g. *sonātūrum*, Hor., S. 1, 4, 44), *sonere* et *sonāre* : sonner, faire entendre un son, un accent, et par extension « chanter » (poétique), faire résonner. *Sonere* est archaïque et n'est attesté que dans la langue épique ou tragique (Ennius, Accius) ; Plaute déjà n'emploie plus que *sonāre*, qui est la seule forme usuelle et qui est demeurée dans les langues romanes. M. L. 8087. La double flexion provient sans doute d'une flexion ancienne à alternance : *sonō*, -ās, -at ; *sonimus* (de **sonāmos*), etc.

Formes nominales, dérivés et composés : *sonus*, -ī (et rarement *sonus*, -ās) m. : son, ton, M. L. 8090 ; celtique : *irl.*, *britt. son* ; *sonitus*, -ūs m. « son » et « bruit », M. L. 8089 ; *sonāz* adj. (Apul.) ; *sonābilis* (Ov.) ; *sonituius*, usité seulement dans *sonituum tripudium* ; *sonor*, -ōris m. : doublet poétique de *sonus*, et de la *sonōrius* ; *sonōritās* (employé par Priscien pour traduire εὐφωνία) ;

soni-pēs adj. : périphrase poétique pour désigner le cheval ; cf. gr. *ῥαυχέουρος* (Hes.) ; *soniuagus* (Vict. Vit.) ; *sonitium* (Didasc. Apost.).

En outre, nombreux composés, verbes ou adjectifs : *adsonō* (as-) = *προσχηγέω* : résonner vers, répondre en écho, faire retentir ; et, tardifs, *assonus* « harmonieux » (formé d'après *absonus*, *assonatio*).

absonus : discordant (sens propre et figuré ; joint à *absurdus* par Cic., De Or. 3, 11, 41) = *ἀπρηγής*, *absonē* ; *absonō* (rare) ; *circumsonō* = *περιχηγέω*, *circumsonus* (Ov., St.) ; *cōnsonō* : résonner ensemble, être en harmonie avec (propre et figuré ; ce dernier sans doute d'après le gr. συμφωνῶ, *synchēō*) ; *cōnsonāns* f. : terme technique des grammairiens traduisant *σύνφωνον* et opposé à *uocalis* ; cf. Diom., GLK I 422, 27 : *consonantes* (sc. *literae*) *appellantur quod interdum proiectae, interdum subiectae uocalibus consonant* ; *cōnsonus* = *σύνφωνος* (un exemple dans Cicéron ; ensuite dans Ovide, puis dans la langue de l'Eglise), de la i.rl. *conson*, britt. *cys-son* ; *dissonō* = *διαφωνῶ* ; *dissonus* = *διάφωνος*, tous deux d'époque impériale ; d'où, tardifs, *dissonanter*, *dissonantia* ; *tn-sonus* : qui ne fait pas de bruit, silencieux (Amm., Apul.) = *ἄφωνος*.

intersō (un exemple de Stace) ; *ob-sonō* : interrompre par un bruit (un exemple de Plt., Pseud. 208) ; *personō* : faire résonner ; résonner tout à travers (classique ; cf. *persōna*?) ; *personus* (époque impériale) ; *prae-sonō* : résonner d'avance (Ov., Calp.) ; *resonō* (*resonō*, -is) : résonner et « faire résonner » = *ἀντηχέω*. Attesté depuis Ennius ; usuel ; *resonus* adj. (poétique, époque impériale) ; *resonabilis* (id.) ; *resonantia* (Vitr.) ; *resonatio* (Cassiod.) ; *resonus*, f. m. (Cael. Aur.). Composés poétiques du type : *altisonus* (= *ὑψηλοφρεμέτης*), *clarisonus* (= *λαυροφώνος*), *multisonus* (= *πολυφώνος*), *armi-*, *horri-*, *lucit-*, *rauci-*, *fluenti-* *sonus*.

Il n'y a guère que *sonō*, *cōnsonō*, *resonō* qui soient usuels et sans doute employés dans la langue parlée ; les autres formes sont des créations de la langue littéraire, faites en grande partie sur des types grecs.

La racine est indo-européenne, sans doute dissyllabique ; mais les formes sont peu claires. Ombr. *sonitu*, *sonitu* admet plusieurs explications, et le sens en est contesté. Irl. « *seinn* » sonat » est de type thématique ; à côté, il y a un parfait i.rl. *sephain* « sonuit », où l'on a trace du *o* de « *sw* ». Le védique a *asvanit* (dit du cri d'un faucon), *svānit* (dit du bruit produit par le feu) et l'adjectif en -*tor*, *prāsanitah* « émettant un bruit ». A *sonus* répond skr. *svandh* « bruit ». Pour rapprocher sl. *zvineti* « sonāre », *zvonit* « sonus », il faut, d'une part, admettre une étymologie populaire, de l'autre écarter alb. *ze* « voix ». — On ne peut séparer tout à fait le groupe de « *swer-* » v. *susturus*.

sons, *sontis* : coupable. Ancien, classique ; l'emploi adjectif est surtout poétique (cf., toutefois, Plt., Cap. 476, ... *sontes*... *condemnanti reos*). Rare dans la prose impériale. Contraire : *insōns* (ancien, mais évité par Cicéron et César). Dérivé : *sonticius*, usité seulement dans *sonticus morbus* « épilepsie », *sontica causa* « excuse valable », cf. Fest. 372, 3 ; *sonticum morbum in XII* (2, 2) *significare ait Aelius Stilo certum iusta causa ; quem nonnulli putant esse qui noceat, quod sonte(s) significat nocentes*. Naeuius ait (Com. 128) : « *sonticum esse*

oportet causam, quam ob rem perdas mulierem ». — Termes rares et techniques de la langue du droit.

Sōns a la forme du participe présent de *sum* ; cf. gr. *ῶν*, skr. *sān* (acc. sg. *sāntam*), v. sl. *sy* (nom. pl. *sōste*) ; pour un Latin, il n'y avait rien de commun entre *sōns* et *sum*, mais *sum* n'a pas conservé de participe, ce qui indique que l'ancien participe a dû être affecté à un emploi spécial ; et l'on ne connaît de participe que pour des formes à préverbe : *prae-sēns*, *ab-sēns*. Le vocalisme *o* de *sōns* se retrouve dans *euntem* en face de *iēns* et dans *uolūtās*. Quant au sens, il devrait s'expliquer par un usage juridique. En vieil islandais, *sannr* signifie à la fois « vrai » et « coupable » et le groupe de v. sax. *sundia*, v. h. a. *suntea* a été employé à désigner le « péché ». En indo-iranien, le mot *satya* « vrai » (skr. *satyādh* de « *snt-ios*, av. *haihyō*, v. perse *hāsiya*) a une valeur religieuse. Pour expliquer tout à fait le sens de *sōns*, il faudrait connaître les anciennes formules où figurait le mot ; une valeur juridique est nette dans *sonticius*.

sonticius : v. *sōns*.

sōpina (*uitis*) : sorte de vigne (Plin., NH 14, 136).

sōpiō, -ōnis m. ? : Cat. 37, 10, et graffiti de Pompéi ; *sōpiō* dans Pét. 22, 1 (?). Mot de sens obscur qu'on interprète par *pēnis* et qu'on rapproche de *prosōpia*. Très incertain.

sōpiō, *sōpire*, *sopor* : v. *somnus*.

sorbeō, -ēs, *sorbul*, *sorbitum* (Prisc.) : sans exemple dans les textes), -ēre (et *sorbō*, -is, *sorpsit*, *sorptum*, -ēre, dans le simple comme dans les composés ; *sorbō*, -ire depuis St Jér. ; les formes de la 3^e et de la 4^e conjugaison sont récentes) : avaler, gober (un œuf) ; absorber (sens physique et moral), engloûtir. Attesté depuis Plaute, classique et usuel. Les formes romanes remontent à *sōrbere*. M. L. 8094.

Dérivés et composés : *sorbilis* adj. (époque impériale) ; *sorbitiō*, synonyme archaïque et postclassique de *pōtiō* ; *sorbitum* ; *sorbituncula* (tardif) ; *sorbilō* adv. ; *sorbillo* (-*lilō*, Tér., Ad. 591), -ās : avaler à petits coups (diminutif familier et affectif ; cf. *sūgillō*, etc.).

absorbeō, d'où *absorbitiō*, *absorptiō* (langue de l'Eglise) ; *dē* (Tert., Mart. Cap.), *ex*, *ob* (archaïque et repris à basse époque), *per* (Plin.), *re-sorbeō* (époque impériale).

Lat. *or* représente ici *r*, et le flottement latin provient de ce que la racine fournissait un présent (ou un aoriste) athématique, comme il ressort des formes baltes et slaves : le lituanien a, pour « boire à petites gorgées, téter, sucer », à la fois *surbūi*, *surbūi*, *srebūi*, *srebūi* et *sribūi*, et le slovène *srbijem*, *srbati*. Arbi, qui, en arménien, sert d'aoriste à *ampem* « je bois », doit être un ancien imparfait. La forme « *srebh-* » de la racine est établie par gr. *ῥοπέειν* « avaler » (fut. *ῥοπέσεται*), *srebti* et *sribūi*, et le slovène *srbijem*, *srbati*. Arbi, qui, en arménien, sert d'aoriste à *ampem* « je bois », doit être un ancien imparfait. La forme « *srebh-* » de la racine est établie par gr. *ῥοπέειν* « avaler » (fut. *ῥοπέσεται*), *srebti* et *sribūi*, et le slovène *srbijem*, *srbati*. Arbi, qui, en arménien, sert d'aoriste à *ampem* « je bois », doit être un ancien imparfait. La forme « *srebh-* » de la racine est établie par gr. *ῥοπέειν* « avaler » (fut. *ῥοπέσεται*), *srebti* et *sribūi*, et le slovène *srbijem*, *srbati*. Arbi, qui, en arménien, sert d'aoriste à *ampem* « je bois », doit être un ancien imparfait. La forme « *srebh-* » de la racine est établie par gr. *ῥοπέειν* « avaler » (fut. *ῥοπέσεται*), *srebti* et *sribūi*, et le slovène *srbijem*, *srbati*. Arbi, qui, en arménien, sert d'aoriste à *ampem* « je bois », doit être un ancien imparfait. La forme « *srebh-* » de la racine est établie par gr. *ῥοπέειν* « avaler » (fut. *ῥοπέσεται*), *srebti* et *sribūi*, et le slovène *srbijem*, *srbati*. Arbi, qui, en arménien, sert d'aoriste à *ampem* « je bois », doit être un ancien imparfait. La forme « *srebh-* » de la racine est établie par gr. *ῥοπέειν* « avaler » (fut. *ῥοπέσεται*), *srebti* et *sribūi*, et le slovène *srbijem*, *srbati*. Arbi, qui, en arménien, sert d'aoriste à *ampem* « je bois », doit être un ancien imparfait. La forme « *srebh-* » de la racine est établie par gr. *ῥοπέειν* « avaler » (fut. *ῥοπέσεται*), *srebti* et *sribūi*, et le slovène *srbijem*, *srbati*. Arbi, qui, en arménien, sert d'aoriste à *ampem* « je bois », doit être un ancien imparfait. La forme « *srebh-* » de la racine est établie par gr. *ῥοπέειν* « avaler » (fut. *ῥοπέσεται*), *srebti* et *sribūi*, et le slovène *srbijem*, *srbati*. Arbi, qui, en arménien, sert d'aoriste à *ampem* « je bois », doit être un ancien imparfait. La forme « *srebh-* » de la racine est établie par gr. *ῥοπέειν* « avaler » (fut. *ῥοπέσεται*), *srebti* et *sribūi*, et le slovène *srbijem*, *srbati*. Arbi, qui, en arménien, sert d'aoriste à *ampem* « je bois », doit être un ancien imparfait. La forme « *srebh-* » de la racine est établie par gr. *ῥοπέειν* « avaler » (fut. *ῥοπέσεται*), *srebti* et *sribūi*, et le slovène *srbijem*, *srbati*. Arbi, qui, en arménien, sert d'aoriste à *ampem* « je bois », doit être un ancien imparfait. La forme « *srebh-* » de la racine est établie par gr. *ῥοπέειν* « avaler » (fut. *ῥοπέσεται*), *srebti* et *sribūi*, et le slovène *srbijem*, *srbati*. Arbi, qui, en arménien, sert d'aoriste à *ampem* « je bois », doit être un ancien imparfait. La forme « *srebh-* » de la racine est établie par gr. *ῥοπέειν* « avaler » (fut. *ῥοπέσεται*), *srebti* et *sribūi*, et le slovène *srbijem*, *srbati*. Arbi, qui, en arménien, sert d'aoriste à *ampem* « je bois », doit être un ancien imparfait. La forme « *srebh-* » de la racine est établie par gr. *ῥοπέειν* « avaler » (fut. *ῥοπέσεται*), *srebti* et *sribūi*, et le slovène *srbijem*, *srbati*. Arbi, qui, en arménien, sert d'aoriste à *ampem* « je bois », doit être un ancien imparfait. La forme « *srebh-* » de la racine est établie par gr. *ῥοπέειν* « avaler » (fut. *ῥοπέσεται*), *srebti* et *sribūi*, et le slovène *srbijem*, *srbati*. Arbi, qui, en arménien, sert d'aoriste à *ampem* « je bois », doit être un ancien imparfait. La forme « *srebh-* » de la racine est établie par gr. *ῥοπέειν* « avaler » (fut. *ῥοπέσεται*), *srebti* et *sribūi*, et le slovène *srbijem*, *srbati*. Arbi, qui, en arménien, sert d'aoriste à *ampem* « je bois », doit être un ancien imparfait. La forme « *srebh-* » de la racine est établie par gr. *ῥοπέειν* « avaler » (fut. *ῥοπέσεται*), *srebti* et *sribūi*, et le slovène *srbijem*, *srbati*. Arbi, qui, en arménien, sert d'aoriste à *ampem* « je bois », doit être un ancien imparfait. La forme « *srebh-* » de la racine est établie par gr. *ῥοπέειν* « avaler » (fut. *ῥοπέσεται*), *srebti* et *sribūi*, et le slovène *srbijem*, *srbati*. Arbi, qui, en arménien, sert d'aoriste à *ampem* « je bois », doit être un ancien imparfait. La forme « *srebh-* » de la racine est établie par gr. *ῥοπέειν* « avaler » (fut. *ῥοπέσεται*), *srebti* et *sribūi*, et le slovène *srbijem*, *srbati*. Arbi, qui, en arménien, sert d'aoriste à *ampem* « je bois », doit être un ancien imparfait. La forme « *srebh-* » de la racine est établie par gr. *ῥοπέειν* « avaler » (fut. *ῥοπέσεται*), *srebti* et *sribūi*, et le slovène *srbijem*, *srbati*. Arbi, qui, en arménien, sert d'aoriste à *ampem* « je bois », doit être un ancien imparfait. La forme « *srebh-* » de la racine est établie par gr. *ῥοπέειν* « avaler » (fut. *ῥοπέσεται*), *srebti* et *sribūi*, et le slovène *srbijem*, *srbati*. Arbi, qui, en arménien, sert d'aoriste à *ampem* « je bois », doit être un ancien imparfait. La forme « *srebh-* » de la racine est établie par gr. *ῥοπέειν* « avaler » (fut. *ῥοπέσεται*), *srebti* et *sribūi*, et le slovène *srbijem*, *srbati*. Arbi, qui, en arménien, sert d'aoriste à *ampem* « je bois », doit être un ancien imparfait. La forme « *srebh-* » de la racine est établie par gr. *ῥοπέειν* « avaler » (fut. *ῥοπέσεται*), *srebti* et *sribūi*, et le slovène *srbijem*, *srbati*. Arbi, qui, en arménien, sert d'aoriste à *ampem* « je bois », doit être un ancien imparfait. La forme « *srebh-* » de la racine est établie par gr. *ῥοπέειν* « avaler » (fut. *ῥοπέσεται*), *srebti* et *sribūi*, et le slovène *srbijem*, *srbati*. Arbi, qui, en arménien, sert d'aoriste à *ampem* « je bois », doit être un ancien imparfait. La forme « *srebh-* » de la racine est établie par gr. *ῥοπέειν* « avaler » (fut. *ῥοπέσεται*), *srebti* et *sribūi*, et le slovène *srbijem*, *srbati*. Arbi, qui, en arménien, sert d'aoriste à *ampem* « je bois », doit être un ancien imparfait. La forme « *srebh-* » de la racine est établie par gr. *ῥοπέειν* « avaler » (fut. *ῥοπέσεται*), *srebti* et *sribūi*, et le slovène *srbijem*, *srbati*. Arbi, qui, en arménien, sert d'aoriste à *ampem* « je bois », doit être un ancien imparfait. La forme « *srebh-* » de la racine est établie par gr. *ῥοπέειν* « avaler » (fut. *ῥοπέσεται*), *srebti* et *sribūi*, et le slovène *srbijem*, *srbati*. Arbi, qui, en arménien, sert d'aoriste à *ampem* « je bois », doit être un ancien imparfait. La forme « *srebh-* » de la racine est établie par gr. *ῥοπέειν* « avaler » (fut. *ῥοπέσεται*), *srebti* et *sribūi*, et le slovène *srbijem*, *srbati*. Arbi, qui, en arménien, sert d'aoriste à *ampem* « je bois », doit être un ancien imparfait. La forme « *srebh-* » de la racine est établie par gr. *ῥοπέειν* « avaler » (fut. *ῥοπέσεται*), *srebti* et *sribūi*, et le slovène *srbijem*, *srbati*. Arbi, qui, en arménien, sert d'aoriste à *ampem* « je bois », doit être un ancien imparfait. La forme « *srebh-* » de la racine est établie par gr. *ῥοπέειν* « avaler » (fut. *ῥοπέσεται*), *srebti* et *sribūi*, et le slovène *srbijem*, *srbati*. Arbi, qui, en arménien, sert d'aoriste à *ampem* « je bois », doit être un ancien imparfait. La forme « *srebh-* » de la racine est établie par gr. *ῥοπέειν* « avaler » (fut. *ῥοπέσεται*), *srebti* et *sribūi*, et le slovène *srbijem*, *srbati*. Arbi, qui, en arménien, sert d'aoriste à *ampem* « je bois », doit être un ancien imparfait. La forme « *srebh-* » de la racine est établie par gr. *ῥοπέειν* « avaler » (fut. *ῥοπέσεται*), *srebti* et *sribūi*, et le slovène *srbijem*, *srbati*. Arbi, qui, en arménien, sert d'aoriste à *ampem* « je bois », doit être un ancien imparfait. La forme « *srebh-* » de la racine est établie par gr. *ῥοπέειν* « avaler » (fut. *ῥοπέσεται*), *srebti* et *sribūi*, et le slovène *srbijem*, *srbati*. Arbi, qui, en arménien, sert d'aoriste à *ampem* « je bois », doit être un ancien imparfait. La forme « *srebh-* » de la racine est établie par gr. *ῥοπέειν* « avaler » (fut. *ῥοπέσεται*), *srebti* et *sribūi*, et le slovène *srbijem*, *srbati*. Arbi, qui, en arménien, sert d'aoriste à *ampem* « je bois », doit être un ancien imparfait. La forme « *srebh-* » de la racine est établie par gr. *ῥοπέειν* « avaler » (fut. *ῥοπέσεται*), *srebti* et *sribūi*, et le slovène *srbijem*, *srbati*. Arbi, qui, en arménien, sert d'aoriste à *ampem* « je bois », doit être un ancien imparfait. La forme « *srebh-* » de la racine est établie par gr. *ῥοπέειν* « avaler » (fut. *ῥοπέσεται*), *srebti* et *sribūi*, et le slovène *srbijem*, *srbati*. Arbi, qui, en arménien, sert d'aoriste à *ampem* « je bois », doit être un ancien imparfait. La forme « *srebh-* » de la racine est établie par gr. *ῥοπέειν* « avaler » (fut. *ῥοπέσεται*), *srebti* et *sribūi*, et le slovène *srbijem*, *srbati*. Arbi, qui, en arménien, sert d'aoriste à *ampem* « je bois », doit être un ancien imparfait. La forme « *srebh-* » de la racine est établie par gr. *ῥοπέειν* « avaler » (fut. *ῥοπέσεται*), *srebti* et *sribūi*, et le slovène *srbijem*, *srbati*. Arbi, qui, en arménien, sert d'aoriste à *ampem* « je bois », doit être un ancien imparfait. La forme « *srebh-* » de la racine est établie par gr. *ῥοπέειν* « avaler » (fut. *ῥοπέσεται*), *srebti* et *sribūi*, et le slovène *srbijem*, *srbati*. Arbi, qui, en arménien, sert d'aoriste à *ampem* « je bois », doit être un ancien imparfait. La forme « *srebh-* » de la racine est établie par gr. *ῥοπέειν* « avaler » (fut. *ῥοπέσεται*), *srebti* et *sribūi*, et le slovène *srbijem*, *srbati*. Arbi, qui, en arménien, sert d'aoriste à *ampem* « je bois », doit être un ancien imparfait. La forme « *srebh-* » de la racine est établie par gr. *ῥοπέειν* « avaler » (fut. *ῥοπέσεται*), *srebti* et *sribūi*, et le slovène *srbijem*, *srbati*. Arbi, qui, en arménien, sert d'aoriste à *ampem* « je bois », doit être un ancien imparfait. La forme « *srebh-* » de la racine est établie par gr. *ῥοπέειν* « avaler » (fut. *ῥοπέσεται*), *srebti* et *sribūi*, et le slovène *srbijem*, *srbati*. Arbi, qui, en arménien, sert d'aoriste à *ampem* « je bois », doit être un ancien imparfait. La forme « *srebh-* » de la racine est établie par gr. *ῥοπέειν* « avaler » (fut. *ῥοπέσεται*), *srebti* et *sribūi*, et le slovène *srbijem*, *srbati*. Arbi, qui, en arménien, sert d'aoriste à *ampem* « je bois », doit être un ancien imparfait. La forme « *srebh-* » de la racine est établie par gr. *ῥοπέειν* « avaler » (fut. *ῥοπέσεται*), *srebti* et *sribūi*, et le slovène *srbijem*, *srbati*. Arbi, qui, en arménien, sert d'aoriste à *ampem* « je bois », doit être un ancien imparfait. La forme « *srebh-* » de la racine est établie par gr. *ῥοπέειν* « avaler » (fut. *ῥοπέσεται*), *srebti* et *sribūi*, et le slovène *srbijem*, *srbati*. Arbi, qui, en arménien, sert d'aoriste à *ampem* « je bois », doit être un ancien imparfait. La forme « *srebh-* » de la racine est établie par gr. *ῥοπέειν* « avaler » (fut. *ῥοπέσεται*), *srebti* et *sribūi*, et le slovène *srbijem*, *srbati*. Arbi, qui, en arménien, sert d'aoriste à *ampem* « je bois », doit être un ancien imparfait. La forme « *srebh-* » de la racine est établie par gr. *ῥοπέειν* « avaler » (fut. *ῥοπέσεται*), *srebti* et *sribūi*, et le slovène *srbijem*, *srbati*. Arbi, qui, en arménien, sert d'aoriste à *ampem* « je bois », doit être un ancien imparfait. La forme « *srebh-* » de la racine est établie par gr. *ῥοπέειν* « avaler » (fut. *ῥοπέσεται*), *srebti* et *sribūi*, et le slovène *srbijem*, *srbati*. Arbi, qui, en arménien, sert d'aoriste à *ampem* « je bois », doit être un ancien imparfait. La forme « *srebh-* » de la racine est établie par gr. *ῥοπέειν* « avaler » (fut. *ῥοπέσεται*), *srebti* et *sribūi*, et le slovène *srbijem*, *srbati*. Arbi, qui, en arménien, sert d'aoriste à *ampem* « je bois », doit être un ancien imparfait. La forme « *srebh-* » de la racine est établie par gr. *ῥοπέειν* « avaler » (fut. *ῥοπέσεται*), *srebti* et *sribūi*, et le slovène *srbijem*, *srbati*. Arbi, qui, en arménien, sert d'aoriste à *ampem* « je bois », doit être un ancien imparfait. La forme « *srebh-* » de la racine est établie par gr. *ῥοπέειν* « avaler » (fut. *ῥοπέσεται*), *srebti* et *sribūi*, et le slovène *srbijem*, *srbati*. Arbi, qui, en arménien, sert d'aoriste à *ampem* « je bois », doit être un ancien imparfait. La forme « *srebh-* » de la racine est établie par gr. *ῥοπέειν* « avaler » (fut. *ῥοπέσεται*), *srebti* et *sribūi*, et le slovène *srbijem*, *srbati*. Arbi, qui, en arménien, sert d'aoriste à *ampem* « je bois », doit être un ancien imparfait. La forme « *srebh-* » de la racine est établie par gr. *ῥοπέειν* « avaler » (fut. *ῥοπέσεται*), *srebti* et *sribūi*, et le slovène *srbijem*, *srbati*. Arbi, qui, en arménien, sert d'aoriste à *ampem* « je bois », doit être un ancien imparfait. La forme « *srebh-* » de la racine est établie par gr. *ῥοπέειν* « avaler » (fut. *ῥοπέσεται*), *srebti* et *sribūi*, et le slovène *srbijem*, *srbati*. Arbi, qui, en arménien, sert d'aoriste à *ampem* « je bois », doit être un ancien imparfait. La forme « *srebh-* » de la racine est établie par gr. *ῥοπέειν* « avaler » (fut. *ῥοπέσεται*), *srebti* et *sribūi*, et le slovène *srbijem*, *srbati*. Arbi, qui, en arménien, sert d'aoriste à *ampem* « je bois », doit être un ancien imparfait. La forme « *srebh-* » de la racine est établie par gr. *ῥοπέειν* « avaler » (fut. *ῥοπέσεται*), *srebti* et *sribūi*, et le slovène *srbijem*, *srbati*. Arbi, qui, en arménien, sert d'aoriste à *ampem* « je bois », doit être un ancien imparfait. La forme « *srebh-* » de la racine est établie par gr. *ῥοπέειν* « avaler » (fut. *ῥοπέσεται*), *srebti* et *sribūi*, et le slovène *srbijem*, *srbati*. Arbi, qui, en arménien, sert d'aoriste à *ampem* « je bois », doit être un ancien imparfait. La forme « *srebh-* » de la racine est établie par gr. *ῥοπέειν* « avaler » (fut. *ῥοπέσεται*), *srebti* et *sribūi*, et le slovène *srbijem*, *srbati*. Arbi, qui, en arménien, sert d'aoriste à *ampem* « je bois », doit être un ancien imparfait. La forme « *srebh-* » de la racine est établie par gr. *ῥοπέειν* « avaler » (fut. *ῥοπέσεται*), *srebti* et *sribūi*, et le slovène *srbijem*, *srbati*. Arbi, qui, en arménien, sert d'aoriste à *ampem* « je bois », doit être un ancien imparfait. La forme « *srebh-* » de la racine est établie par gr. *ῥοπέειν* « avaler » (fut. *ῥοπέσεται*), *srebti* et *sribūi*, et le slovène *srbijem*, *srbati*. Arbi, qui, en arménien, sert d'aoriste à *ampem* « je bois », doit être un ancien imparfait. La forme « *srebh-* » de la racine est établie par gr. *ῥοπέειν* « avaler » (fut. *ῥοπέσεται*), *srebti* et *sribūi*, et le slovène *srbijem*, *srbati*. Arbi, qui, en arménien, sert d'aoriste à *ampem* « je bois », doit être un ancien imparfait. La forme « *srebh-* » de la racine est établie par gr. *ῥοπέειν* « avaler » (fut. *ῥοπέσεται*), *srebti* et *sribūi*, et le slovène *srbijem*, *srbati*. Arbi, qui, en arménien, sert d'aoriste à *ampem* « je bois », doit être un ancien imparfait. La forme « *srebh-* » de la racine est établie par gr. *ῥοπέειν* « avaler » (fut. *ῥοπέσεται*), *srebti* et *sribūi*, et le slovène *srbijem*, *srbati*. Arbi, qui, en arménien, sert d'aoriste à *ampem* « je bois », doit être un ancien imparfait. La forme « *srebh-* » de la racine est établie par gr. *ῥοπέειν* « avaler » (fut. *ῥοπέσεται*), *srebti* et *sribūi*, et le slovène *srbijem*, *srbati*. Arbi, qui, en arménien, sert d'aoriste à *ampem* « je bois », doit être un ancien imparfait. La forme « *srebh-* » de la racine est établie par gr. *ῥοπέειν* « avaler » (fut. *ῥοπέσεται*), *srebti* et *sribūi*, et le slovène *srbijem*, *srbati*. Arbi, qui, en arménien, sert d'aoriste à *ampem* « je bois », doit être un ancien imparfait. La forme « *srebh-* » de la racine est établie par gr. *ῥοπέειν* « avaler » (fut. *ῥοπέσεται*), *srebti* et *sribūi*, et le slovène *srbijem*, *srbati*. Arbi, qui, en arménien, sert d'aoriste à *ampem* « je bois », doit être un ancien imparfait. La forme « *srebh-* » de la racine est établie par gr. *ῥοπέειν* « avaler » (fut. *ῥοπέσεται*), *srebti* et *sribūi*, et le slovène *srbijem*, *srbati*. Arbi, qui, en arménien, sert d'aoriste à *ampem* « je bois », doit être un ancien imparfait. La forme « *srebh-* » de la racine est établie par gr. *ῥοπέειν* « avaler » (fut. *ῥοπέσεται*), *srebti* et *sribūi*, et le slovène *srbijem*, *srbati*. Arbi, qui, en arménien, sert d'aoriste à *ampem* « je bois », doit être un ancien imparfait. La forme « *srebh-* » de la racine est établie par gr. *ῥοπέειν* « avaler » (fut. *ῥοπέσεται*), *srebti* et *sribūi</*

(époque impériale), M. L. 8109; *sortitio* (classique), -tor, -tus, -us (rare) et *sortitionarius*, *sortiarius*; *sorticula*, conservé dans les langues hispaniques, M. L. 8108; *sorticulôsus* (Gl.); *sortiger*, -fer (Lucain); *sorilegus* adj. et *sorilegus*, -i m.: devin; *cônsors* (v. plus haut); *cônsortium*; *cônsortio*; *exsors* (doublet poétique de *expers*); *subsorsio*: tirer au sort en remplacement; *subsorsitio*. Sur **sortire* « sortir », v. M. L. 8110; B. W. s. u.

La question de savoir s'il convient de rattacher *sors* à *seri* ne peut être résolue que par un examen de la technique des *sortes*. Il fallait sans doute ranger les *sortes*, les *serere*, pour en tirer une: *unamque excidisse*, T.-L. 22, 1, 11 (qui rappelle hom. ἐκ δ' ἑθορ κληρος κύνες, Il. 7, 182, ou ἐκ κληρος ὄρουσεν, Il. 3, 325).

sôrtus: doublet de *surrectus*, dans Livius Andronicus, qui employait aussi un parfait *suregit*; cf. Fest. 380, 33; v. *regô*.

sospes, -itis adj.: sain et sauf. Souvent joint à *salvus*, *superstes*; se dit surtout de quelqu'un qui revient de voyage; cf. les exemples rassemblés par Pedersen, MSL 22, 10 sqq. Terme rare, archaïque et repris par la langue impériale, évité par Cicéron. Les anciens attribuent aussi à *sospes* le sens de « qui assure le salut », « protecteur, protectrice »; cf. P. F. 389, 6: *sospes*, *salvus*. Ennius (A. 590) *tamen sospitem pro servatore dixit* (le texte de Festus, malheureusement mutilé, semble moins affirmatif); et il y avait à Rome une *Iūno Sospita* (pour le féminin, cf. *hospes/hospita*, *antistes/antistita*) qui semble bien être une Junon protectrice (et guerrière?). À côté de *Sospita*, on trouve dans les inscriptions, notamment à Lanuvium, dont ce culte est peut-être originaire, et dans les gloses, cf. Fest. 462, 3, des formes *Seispitei* (datif). GIL 1² 1430, *Seispiā*, *Sispiā* dont le rapport avec *Sospita* n'apparaît pas. Il est possible que *sospes* soit une déformation, d'après *hospes*, et par rapprochement du grec σάωω (cf. Fest. 462, 2) de *seipes*, mot indigène de sens obscur.

Dérivés: *sospitō*, -ās: sauver (archaïque); *sospitālis* (Plt. et Macr.); *sospitās*, *sospitātor*, -trix, tous tardifs et rares.

Un rapprochement précis manque. V. *potis*.

spacus, -I m.: cordon, ficelle. Mot tardif (Cass. Fel., Orib.), d'origine inconnue, demeure en it. *spago*; cf. M. L. 8113, **spagum*, et 8112, **spagulum*.

spādix, -leis adj.: bai-brun (dē equō), Vg., G. 3, 82. Du gr. σπᾶδίξ, nom d'une branche de palmier qui portait des fruits d'un rouge brun; cf. Gell. 2, 26, 9 sqq.; 3, 9, 9.

Dérivé: *spādaster* « teinturier en brun » (Firm.).

spadō, -ōnis m.: eunuque, castrat; cheval hongre. Emprunt au gr. σπᾶδων (latin impérial).

Dérivés: *spadōnis*, -ninus; *spadōnātus*, -ūs m. (Tert.); *spadōnō* « ἐνοχυρίζω » (Ital.). De **spadō*, -ās: britt. *yspaddu* « châtreur ».

spairita: v. *sphaera*.

spanna, -ae f.: « empan, palme » (Ps. Matth., Euang. 37, 1). Emprunt au germ. *īvha*, *spanna*.

spānus, -a, -uum: adjectif synonyme de *pulvis* « bai-

brun ». Tardif (Mul. Chir., Non.). Contrépél de *hispānus*. Cf. *scara*, *scias*.

spargō, -is, *sparsī*, *sparsum*, -ere: répandre (s. *sēmina*); parsemer (s. *humum foliis*); joncher. S'emploie au propre et au figuré, au physique et au moral. Ancien, classique, usuel. Panroman. M. L. 8120; et 8122, *spartum*; cf. *farinam conspartam*, Mul. Chir. 735.

Dérivés: *spargō*, -inis (Ven. Fort., d'après *aspergō*); *sparsilis* (Tert.); *sparsim* (Apl., A. G., Lact.); *sparsiō* (époque impériale) « pluie d'eaux parfumées »; *spargūra* (Orib.).

Nombreux composés dans lesquels le préverbe ne fait que préciser le sens du simple: *a(d)spargō*, d'où *a(d)spargō*, -inis; *a(d)spersiō*; *a(d)spergus*, cf. M. L. 710; *circum*, *cōn*-, *di*-, *ex*-, *in*-, *inter*-, *per*-, *prae*-, *prō*-, *re*-, *super*-*spargō*.

On rapproche ordinairement le germanique: type angl. *sprinkle* « arroser, saupoudrer, pleuvoir », *spark* « étincelle », etc., et lit. *sproga* « étincelle »; v. Irl. *arg* « goutte ». D'autre part, le vocalisme *a*, de type « populaire », n'exclut pas un rapprochement avec une racine normale à *e/o* (v. *scandō*). Le perfectum secondaire en -si permet de croire qu'ici -ge/o est un suffixe du présent. Dès lors, on peut rapprocher gr. σπερῶ « je sème », cf. (avec le *ph* « populaire ») arm. *sp'rem* « je disperse » (s'p'irk' « dispersion »), *p'arat* « dispersé », v. h. a. *spriu* « balle de blé », et des formes diverses à élargissements variés; v. Walde, *Vergl. Wört.*, II, p. 670 sqq., sous 2 *sp(h)er*-, on ne saurait, d'ailleurs, préciser en quelle mesure 1 *sp(h)er*- « frapper (du pied) », etc., est apparenté à 2 *sp(h)er*- « disperser », et Walde, qui pose un **sp(h)er*g-, très vague, n'arrive pas à distinguer deux groupes, II, p. 672 sqq.

spartum, -I n.: sparte, sorte de jonc; corde de sparte, Emprunt ancien (Caton) au gr. σπάρτον.

Dérivés: *sparteus*; *spartiarius*, d'où *spartiāria*, -ōrum « lieux plantés de sparte »; *sparteolus*: pompier (muni de cordes de sparte) (Tert.); *spartilugō* (Chiron.) = *spartum*. M. L. 8122.

sparus, -I m. (*sparum* n.): 1° épieu, arme de jet à fer recourbé et à pointe aiguë (cf. Rich. s. u.), spéciale surtout aux paysans (*agrestis sparus*, Vg., Ae. 11, 682; *telum rusticum*); 2° poisson de mer; d'où *sparulus*: brème. M. L. 8123, 8124. Celtique: bret. *spari*: barre, garrot.

On rapproche du premier sens v. h. a. *sper* « épieu », qui a tout à fait le sens de *sparus*, et aussi v. h. a. *sparro* « chevron » (avec gémination expressive?). Mais *sparus* « poisson » provient du gr. σπάρκος.

spasmus, -I m. (emprunt au gr. σπασμός « crampe », avec des formes populaires *pasmus* (Marc. Emp.; v. B. W. *pāmer*), *palmsus* (Orib. lat.), *spaumus* (Mul. Chir.), peut-être par contamination avec *palmus*, de *παλμός* « convulsion », M. L. 8127. V. Niedermann, dans *Vox Romanica*, 1940, p. 183, et Corominas, *Ibid.*, 1954, p. 375.

spatha (tardif *spata*, *spada*), -ae f.: battoir, spatule; épée large et longue, cf. Rich. s. u.; et M. L. 8128. Germanique: v. angl. *spadu*, etc. Emprunt au gr. σπάθη, d'où *spatula* (*spadola*): épaule (d'animal), déjà dans

Varron, s. *porcina* (Apicius); *spatule*; petite branche de palmier, M. L. 8130; Irl. *spaid* (?), *spadag*; *spathārius*; *semispatium gladium... a media spatæ longitudine appellatum*, Isid., Or. 18, 6, 3; déformé en *sinespatium*. L'ancienne orthographe est conservée dans *spatula*, tandis que *th* a été introduit dans *spatha*, où l'emprunt était évident.

Spatula semble sans rapport avec σπατάλη, dont le sens est éloigné.

spatium, -I n.: espace libre, étendue, distance; intervalle. S'emploie aussi en parlant du temps. En particulier « espace réservé pour la promenade », « promenade » (concret); « piste, stade » pour les courses; *spatium decurrere*. Usité de tout temps. M. L. 8129. Celtique: Irl. *spaid*, britt. *yspaid*.

Dérivés: *spatiōr*, -āris: se promener; *spatiātor* (Caton); *spatiātio* (Gl.), -itum (Serv.); *spatiolum* (époque impériale); *spatiōsus* (non classique; époque impériale); *spatiōsius* (Sid.); *spatiālis* (Not. Tir.); *spatiābilis* (Paul. Nol.); *exspatiōr*: dévier, se répandre au loin (poétique, époque impériale); *interspatium* (Tert.), d'après *intervallum*.

V. *patō*? On peut imaginer qu'il y aurait eu un *spat*-à côté de *pat*, comme le lituanien a *spiečiu* « j'étends » à côté de *platus* « large ». Mommsen a supposé un emprunt au gr. dor. σπᾶδιον pour σπᾶδιον; le sens technique de « piste, stade » serait le plus ancien? Le *t* supposerait un intermédiaire étrusque. Hypothèse peu vraisemblable.

spatula: v. *spatha*.

**speciō*, -is, *spexī*, *spectum*, *specere* (et *spiciō* réformé d'après les composés, qui sont aussi usités que le simple est rare): « apercevoir » et « regarder ». Se trouve seulement chez les auteurs archaïques, dans des conditions particulières qui donnent un sentiment d'artifice; ainsi chez Plaute, Cas. 516: *nunc specimen spectitur, nunc certamen cernitur*; et Mi. 694: *quæ supercilio spiciit* (*spiciit* dans les manuscrits: la forme en *spiciō* des composés était seule usuelle, et *spiciit* a été tiré des composés). Remplacé à l'époque classique par des composés; cf. Varr., L. L. 6, 82: « *spectare* » dictum ab « *speciō* » antiquo, quo etiam Ennius (A. 421) usus: « *(q)uos Epulo posquam spexit* » et *quod in auspiciis distributum est qui habent « spectationem », qui non habent, et quod in auguriis etiam nunc augures dicunt « auem specere »*. Consuetudo communis quæ cum præucribus coniuncta fuerunt etiam nunc seruat, ut « *aspicio*, *conspicio*, *respicio*, *suspicio*, « *dispicio* », *despicio* », sic alia; in quo etiam « *expecto* » quod *spectare* uoluit. Hinc « *specula* »; hinc « *speculum* », quod in eo specimus imaginem, « *specula* » de quo *prospicimus*, « *speculator* », quem mittimus ante, ut *respiciat* quæ uolumus, hinc qui (= quod abl.) *oculos inungimus quibus specimus*, « *specillum* ».

A *speciō* correspond un mot racine -*sper* usité comme second terme dans des composés conservés par la langue religieuse: *ausper*, cf. *auis*, d'où *auspicium*, *auspicio*; *haruspex*, *haruspicius*; *extispex*, *extispicius* (*insper*, *prospex* ne sont attestés qu'à date basse, et peu, et sont sans doute refaits sur les verbes *in*-, *prō*-*spiciō*); *uestispica* (Plt., Tri. 252 dans A. *uestispica* dans P); sur cette forme, v. Leo, Mél. Boissier, 355 sqq., et Grenier,

Mél. Chatelain, 181 sqq. Sur *auspiciū* Tertullien a bâti *inspiciū*.

Dérivés: *speciēs* (v. plus bas); *spiciō*, rare et technique, uniquement employé dans la langue augurale, cf. Varron cité plus haut; les composés *inspiciō*, *circumspiciō* sont usuels. De même, le substantif verbal **specus* n'est pas attesté en dehors d'un exemple de Pacuvius cité par Festus 444, 29, mais *aspectus*, *cōnspectus*, *dēspectus*, etc., sont fréquents; *spectrum*, terme créé, semble-t-il, par l'épicurien Catus pour traduire εἶδωλον; cf. Cic., Fam. 15, 16, 1. *specimen*: indice, marque; exemple, modèle; image. M. L. 8131 a, **specimentum*.

specula: observatoire; par suite « hauteur, éminence » (= gr. σκopia); de là *speculor*, -āris: guetter, épier, M. L. 8132, et ses dérivés *speculator*, emprunté en got. *spaiulātūr* « Sphær », -trix, -tōrius, -tīō, -tū (tardif, Boèce, Cassiodore, trad. de θεωρητικός), -bilis (Stace), -bundus (époque impériale); *praespeculor*, -āris (tardif).

speculum: miroir (traduisant gr. κάτοπτρον), M. L. 8133, *speculum* et **spiculum*; *speculāris*: de miroir, et « transparent », s. *lapis* « talc »; *speculāria*, -ium, M. L. 8132 a; *speculārius*: miroitier; *speculātus*: orné de miroirs; *specillum*: sonde (terme de chirurgie); *specillātus*: orné de petits miroirs (Vop. Prob.).

A *speciō* correspondent aussi certains adjectifs attestés dans les composés: ainsi -*spicius* dans *cōnspicius*, *perspicius*, *prospicius*; -*spiciāx* dans *perspiciāx*, *suspiciāx*, d'où *perspiciātus*, *perspiciācia*, *perspiciātis*.

Speciō a fourni un grand nombre de composés à préverbes qui suppléent au manque de pareils composés avec *uideō*. Dans la plupart d'entre eux, le préverbe ne fait que préciser le sens du simple. Dans certains, au sens de « apercevoir » par les yeux s'est jointe une nuance de sens moral; ainsi dans *dēspiciō* « regarder de haut en bas », par suite « dédaigner, mépriser », d'où *dēspectus* « dépit », M. L. 2601 et 2598, britt. *desper*; *praespiciō*, doublet très rare et tardif du suivant; *prospiciō* « regarder en avant » et « prévoir »; *circumspiciō* « regarder de tous côtés » et « être circonspect »; *respiciō* « se retourner pour regarder » et « avoir égard à »; *respectus*, -ūs m. « égard, respect », M. L. 7245, et *respectiō* (St. Aug., Orig.); *suspiciō* « lever la tête pour regarder », d'où « admirer », et aussi « regarder en dessous, soupçonner »; *suspicius*, M. L. 8485; B. W. *souppon*; *dispiciō* « discerner »; *despectus*; *inspiciō* « regarder dans » et « examiner, étudier », etc. Dans *aspiciō* « apercevoir » et dans *cōnspiciō*, d'où *cōnspectus* « regard, aspect », M. L. 2169, surtout dans ce dernier, le préfixe sert essentiellement à marquer l'aspect déterminé; cet aspect existe aussi dans les formes où le préverbe a un sens concret.

A -*spiciō* correspondent: 1° une formation en -*z*-, -*spicio*-, existant seulement dans les composés familiers qui, du reste, malgré la différence de formation, s'emploient exactement avec la même valeur d'aspect que les composés de -*speciō* (cf. Plt., Mo. 835-838, l'échange indifférent de *cōnspicio* et *cōspicio*): *cōnspicior*, -āris; *dēspicio* (participe *dēspiciātus* dans Plt.); *suspicio*, -āris, M. L. 8487, auquel il est tentant de rattacher *suspiciō*, -ōnis « soupçon »; v. ce mot. Les formes romanes re-

montent à *suspiciō* ou *suspectiō* (fr. *soupeçon*). M. L. 8488; B. W. s. u.

2° un fréquentatif *speciō*, -ās, qui est la forme employée sans préverbe : regarder habituellement, être tourné ou orienté vers ; tenir compte de ; avoir les yeux fixés sur, observer, considérer (sens physique et moral) ; d'où *speciātus* « observé, reconnu », souvent dans un sens laudatif (cf. θεαρός) ; *speciātor*, *speciātissimus*. Celtique : gall. *yspeithio*, *yspaiti*. — *Speciō* a fourni de nombreux dérivés et composés : *speciābilis* ; *speciābilitās*, titre d'honneur sous l'Empire ; *speciāculum* « gradin », « spectacle » (classique) ; *speciāmen* n. (archaïque et postclassique) ; *speciātio* (rare, mais classique), -tor, -triz, *ilius* (rare, technique), *ad-*, *circum-*, *dē-* (M. L. 2597), *ex-* (M. L. 3039), *in-*, *intrō-*, *per-*, *piū-*, *re-*, *suspectiō* (M. L. 8484), qui doublent les composés de *speciō* : ce sont les formes qui sont mises en rapport régulier avec *-speciō* et qui tendent à remplacer *cōspicior*, *dēspicior* ; mais *dēspiciātus* a subsisté et c'est *suspicior* qui est la forme de Cicéron, et non *suspectiō*. *Exspectāre* « regarder de loin » s'est spécialisé dans le sens de « attendre », où il a supplanté *opperior* ; de là *expectātiō* « attente », *expectābilis*, -e, *inexpectātus*.

speciēs, -ei f. : 1° vue (synonyme de *uīsus* ou de *aspectus*, rare dans ce sens) ; 2° aspect, apparence (sens usuel) ; traduit gr. εἶδωλον (cf. *spectrum*) ; s'oppose à *rēs* « la réalité », par suite « faux-semblant, prétexte » ; avec un sens laudatif, « belle apparence, beauté », d'où *speciōsus* (cf. *formōsus*), *speciōsē*, *speciātus* (Tert.). Dans la langue philosophique a servi à traduire gr. εἶδος, comme *genus*, γένος ; de là « espèce », subdivision du genre, d'où à l'époque impériale *speciālis* (= εἰδωλός), opposé à *generalis*, cf. Quint. 5, 10, 43, et *speciālitās* (et *speciālitās* « qualité spéciale », *speciāliter*, et *specificus* (Boèce), etc. De ce sens dérivent les sens qu'on trouve à basse époque dans des langues techniques, par exemple, en droit, « cas spécial » ; dans la langue du commerce, « marchandises » (classées par espèces ou par sortes), en particulier « épices, drogues », sens conservé dans les langues romanes, M. L. 8134 ; B. W. s. u., et en germanique : v. angl. *spice* (de *specia*). Irl. *speig*. V. Wölflin, ALLG XI, Stzb. Munich, 1900.

La notion de « voir » est l'une de celles où il existe des procédés supplétifs : en sanskrit, un présent *pācyāmi* se trouve en regard de l'aoriste *adācam*, du parfait *dadāca* ; le grec a *ὄψω*, *ὄψομαι* et *εἶδω* ; l'arménien *tesī* « j'ai vu », présent *tesanem* « je vois », ne peut s'expliquer que par une contamination de *derk-* et de *spek-*. En albanais, *paše* sert d'aoriste à *shō* « je vois ». Au premier abord, le latin a un système complet pour *uideō*, *uidi*. Mais le participe *uīsus* est visiblement secondaire, avec son *i* pris à *uidi*. D'autre part, *uideō* n'est proprement pas accompagné de préverbes : *praeuideō*, *prouideō*, *inuideō* ont des valeurs sémantiques spécialisées. En face de *uideō*, les formes à préverbes au sens de « voir » sont *aspiciō*, *inspiciō*, *perspiciō*, *prōspiciō*, *dēspiciō*, *respiciō*, de même que le slave a, avec préverbe, -*vidēti* en face de *vidēti* « voir », dont les quelques formes à préverbes ont des valeurs spéciales. Le sens fondamental de « prendre connaissance » ou « avoir connaissance », qui est celui de la racine **weid-* de lat. *uidēre*, v. sl. *vidēti*, se prête mal à la valeur « déterminée » qui est celle des

formes à préverbe ; le sens de « regarder » reste sensible dans *aspiciere*, etc. L'ancien adjectif en -*to* est *-spectus* (existant avec préverbes). Inversement, le simple *speciō* existe à peine. Il n'est pas rare que le présent du verbe « voir » soit exprimé par un verbe signifiant « observer » ; c'est ce qui arrive dans le correspondant sanskrit de *speciō*, à savoir skr. *pācyati* « il voit », et dans gr. *ὁράω*.

Le présent attesté par *aspiciō*, *inspiciō*, etc., a un pendant dans skr. *pācyati*, av. *spasayeti* « il regarde, il voit ». Mais le type de présents en **-ye-* est secondaire ; et le caractère de l'emploi de *speciō* n'est pas le même que celui de skr. *pācyāmi*. La racine ne fournissait pas d'ancien aoriste : lat. *-spezi* appartient au type de formation relativement non ancien du perfectum en -*si*. Le présent avestique à redoublement, peu attesté, n'offre pas de caractères d'antiquité. En védique, il n'y a proprement pas d'aoriste de cette racine : *adācam* est la forme usuelle de l'aoriste ; et le parfait *paspaçam* est rare, sans correspondant avestique. Les autres langues n'ont pas de forme verbale de la racine **spek-*. En indo-iranien, comme en latin, le présent du type en **-ye-/i-* a l'air dérivé de formes nominales.

Mais, d'une langue à l'autre, les formes nominales ne concordent pas. L'indo-iranien a un thème radical pour désigner un agent, ce qui n'est pas usuel à côté d'une forme verbale : véd. *spāç*, acc. *spāçam* et av. *spas*, acc. *spasəm*, au sens de « observateur ». D'ordinaire, il s'agit d'un observateur divin : RV, X 35 8, *spāt ūd eti sūr(i)yah* « le soleil monte en observateur » ; *Mitra* joue ce rôle dans l'Avesta. En latin, dans *auspex*, *haruspex*, *extispex*, *-spex* ne figure qu'au second terme de composés (à sens religieux), ce qui est normal. — Mais lat. *speciēs* est, comme *aciēs*, *prōgeniēs*, etc., l'un de ces substantifs en -*iē* qui remplacent d'anciens noms radicaux ; il n'a pas de correspondant hors du latin. Il n'y a donc pas concordance de sens et d'emploi entre les noms radicaux latins et indo-iraniens. — L'ombrien a un nom d'agent *Speturi* « Spectōri » pour désigner un certain personnage divin, T. E. II a 5.

Le germanique n'a que des formes nominales. V. h. a. *speha* « observation attentive », d'où *spehōn* « observer », a servi notamment pour l'observation militaire. Cet emploi est ancien ; cf. lat. *specula*, d'où *speculator* et *speculātor*, qui sont des termes militaires ; l'emprunt roman au germanique, v. f. *espie*, it. *spia*, *spione* (d'où fr. *espion*) et it. *spiare*, fr. *épier*, se rattache à ce type d'emploi. — C'est plutôt au sens religieux que fait penser v. isl. *spá* « prophétie ». — Il y a un dérivé v. h. a. *spāhi* « sage, avisé ».

Un sens à noter, qu'on ne retrouve pas en latin, est celui qui apparaît en pehlvi (de Turfan), *'ispās* « considération », d'où « service » ; ce mot pehlvi du Nord a été emprunté par l'arménien, d'où *spas* « service », *spasem* « je sers ».

Hors de ces groupes, la racine **spek-* n'est pas clairement attestée. Mais la ressemblance du sens et des formes rend difficile d'écarter l'idée que le groupe de gr. *σπεῖται* (de **σπεκνύμαι*) « j'observe » résulterait d'une métathèse de **spek-* en **skēp-* (sous l'influence de *σκόω*, *θουσκός*, etc. ?) ; cf. *stercus*. Le présent *σπεκνύται* a les mêmes caractères que lat. *speciō* et skr. *pācyati*. On a aussi *σκοπή* « observatoire », *σκολαζώω* « je guette,

j'épie », etc. L'itératif *σκολαζώω* s'est largement développé, comme *speciō* en latin.

specitile (*spetile*), -is n. : *spetile uocator infra umbilicum suis quod est carnis, proprii cuiusdam habitus, exos, quae etiam antiqui per se utebantur*. Plautus *ennumerando* (< >) *uillis obsonis in Carbonaria sic meminit* (49) : « *Ego pernam, sumen, sueres, specitile, † galium †, glandia* », F. 444, 32.

Si *specitile* est la graphie correcte, pourrait dériver de *speciō* ; désignerait une partie spécialement examinée par les haruspices ? Cf. karne *speturie* « carni specitilae », T. E. II a 1 f.

spectrum : v. *speciō*.

specus, -ūs m. (et aussi féminin chez les archaïques et les archaisants ; *specus* n. dans Vg. Ae. 7, 568, et Sil. 13, 425, de *specus*, -oris ; on trouve aussi *specum*, -i n. dans Caton et Accius) : grotte, caverne ; puis toute espèce de cavité, gouffre, en particulier le canal couvert d'un aqueduc ; v. Rich. s. u. Pas de dérivé ; non roman.

Cf. v. sl. *pešit*, *peštera* « caverne » ? V. A. Meillet, *Études sur l'étym. du v. sl.*, p. 166 sqq. Mais généralement rattaché à *speciō*. V. *scopulus*.

spēlaeum : v. *spēlunca*.

spelta, -ae f. : sorte de blé, épeautre, originaire de Pannonie d'après St Jérôme. Rare ; tardif, premier exemple dans l'édit de Dioclétien. Sans doute emprunté au germanique, passé dans les langues romanes, M. L. 8139, et de nouveau emprunté par le v. h. a. *spēlza*, v. angl. *spelt* ?

Un e devant l suivi de consonne va contre le traitement normal de e en latin.

spēlunca, -ae f. : caverne. Attesté depuis Cicéron ; usité de tout temps. Emprunt à l'accusatif du gr. σπήλυξ, comme *spēlaeum* est emprunté à σπήλαιον, demeuré dans quelques dialectes romans sous la forme **spēlūca*, M. L. 8140. La sourde c de *spēlunca* en face de gr. σπήλυγξ suppose peut-être, comme le suggère M. Niedermann, un intermédiaire étrusque ; cf. *sporia*.

Dérivé : *spēluncōsus* (Cael. Aur.). Sans doute terme de marine à l'origine.

spērno, -is, **spērūf**, **spērētum**, **spērnero** : sens premier « écarter » (joint à *sēgregare* par Plt., Cap. 517, *nunc spes opes auxiliae* qui se segregant *spērnuunt* se ; cf. Mi. 1232 et Ennius, Sc. 189 V) ; d'où « repousser avec mépris, dédaigner, mépriser », sens usuel et classique. Non roman.

Dérivés et composés : *spērñāx* (Sil., Sid.) ; *spērñō* (Ambr.) ; *spērñor* (rare, premier exemple dans Ov.) ; *spērñō*, -ūs m. (Apul., Sid.) ; *spērñiblis*, -lūs (tardifs) ; *dēspērno* (Col.).

A *spērno*, -is correspond un intensif-duratif en -ā-, dans *aspērno*, -āris « repousser avec mépris », d'où *aspērñatiō*, -tor, -ābilis ; *āmentum* (langue de l'Eglise). Le simple *spērno*, dans Fronton, semble tiré de *aspērno*. Non roman.

Pour la forme, *spērno* est fait comme *sternō* (v. ce mot). La racine est celle qui indique la notion de « pousser, heurter du pied, fouler aux pieds » et qui apparaît

avec *p ou avec la forme expressive *ph : skr. *spurditi* « il pousse du pied, il marche sur, il bondit », hitt. *ispar-* « fouler, écraser », lit. *spirtiū*, *spirti* « heurter du pied, fouler », russe *puv*, *peret* « presser », gr. *σφαίρα* « je me débats », gr. *σφαίρον* « cheville du pied, talon », iri. *seir* « talon » (duel *di pherid*, gall. *ffer* « cheville (du pied) ». Il y a eu des formes de type dissyllabique, comme le montrent l'intonation du lit. *spirti* et le présent skr. *spērñati* « il gagne, il sauve » (avec un sens fortement évolué). Ceci fait comprendre v. h. a. *spornō* « trapper du talon », à côté de v. h. a. *spurnan* « heurter du pied ». Des lors, il est probable que le type de *spērno*, *spērnis* et celui de *-spērno*, *-spērñaris* sont des différenciations d'un seul type de présent en **nā-/na-* (3^e plur. **n-onti*). La valeur durative aura été attribuée à *-spērno*, -āris d'après le type *oc-cupāre*, etc. Toutefois, il y a une difficulté : *spērñus* (qui a entraîné *spērñūf*) indiquerait une racine dissyllabique à -ē final, donc d'un type qui ne comporterait pas de présent en **nā-*. Mais le grec a *σπαρττα*, avec *σπαρτα* ; l'ē de *spērñus* n'est sans doute pas plus ancien que celui de *-crētus* (*crētūf*). Du reste, on peut penser pour *-spērñari* au modèle de *-sternāre* en face de *sternere*.

spēs, **spei** f. (pl. *spērēs* dans Ennius, A. 128, et les archaïques ; acc. sg. *spērēm* dans Nonius, v. *prosper*) : espérance, attente d'un heureux événement, cf. Cic. Tu. 4, 37, 80, qui l'oppose à *metus*. Personnifiée et divinisée. Non conservé dans les langues romanes, qui ont recouru à des formes plus pleines dérivées de *spērāre*.

Dérivés et composés : *spēcūla*, diminutif familier, cf. *recūla*, de *rēs* ; *spērō*, -ās : espérer, M. L. 8141 ; *spērātus*, -a « fiancé, -cée » ; *spērātor* (St Aug.) ; *spērātiō*, -tiānus ; *spērābilis* ; *dēspērō* : perdre espoir, désespérer, M. L. 2599 ; *dēspērātiō* ; *inspērāns*, *inspērātus*, cf. gr. ἀνέπραστος ἀποδοξότητος ; *espēs* adj. (attesté seulement au nominatif, poétique) ; *praes-pērō* (Tert.).

Si le singulier *spērēm* et le pluriel *spērēs* sont bien les formes anciennes, il en résulte que *spēs* était à l'origine un mot racine du type *mās*, *mōris*. La flexion *spēs*, *spem* se serait substituée à *spēs*, *spērēm* sous l'influence de *rēs*, avec lequel *spēs* formait un couple antithétique (cf. *fel/mel*, etc.). Mais on peut aussi penser qu'il y a eu un thème radical **spē-* et une forme élargie **spēs*, côte à côte comme dans *uīs*, *uīrēs* ; le védique offre des flottements entre *medhā* et *-medhās*, *uśā* et *uśās*, par exemple. Quoi qu'il en soit, lat. *spē-* est un thème racine ; la racine fournit des formes verbales au slave : *spēti* « aboutir, réussir » ; au balteque : lit. *spėti* « arriver à, suffire à » ; au germanique : v. angl. *spōwan* « réussir ». — Pour *prosper*, v. ce mot.

sphaera (*sp(h)ē-* dans Prud.), -ae f. : emprunt au gr. σφαίρα, déjà dans Caton au sens de « boule, boulette » (cf. le sens de « balle du jeu de paume » dans Cael. Aur.), avec un dérivé *spairita* (= **σφαίριτης*) ; usité surtout dans la langue philosophique au sens de « sphère » céleste (depuis Cic.). De là *sphaerula* (St Aug.), *spherālis* (Macr.) ; les autres dérivés sont des transcriptions du grec. Demeuré surtout dans les dialectes italiens sous la forme *spera*, *sperula*, M. L. 8143-8144 ; cf. iri. récent *spéir* « ciel, firmament ».

spica, -ae f. (doublet ancien *spicus* m., d'après F. 446, 14; on trouve aussi un neutre *spicum* et une forme campagnarde avec e (issu de ei?): *speca*, cf. Varr., R. R. 1, 48, 2, *rustici*, ut *acceptunt antiquius uocant specam*. La variation de genre est issue sans doute d'une flexion *spicus*, pl. *spica*) : 1° épi; proprement « pointe »; cf. *spiculum*. S'applique ensuite à des objets de forme semblable à l'épi : gousse; carreau ou brique oblongue, *spica testacea*, servant à faire des parquets imitant l'arrangement des grains de blé dans l'épi (v. Rich. s. u.); 2° l'épi, étoile dans la constellation de la Vierge. Ancien (Cat.), usuel. Panroman. Les formes romanes remontent à *spica* et *spicum*, M. L. 8145 et 8148. Germanique : b. all. *spijk*, -er « Speiche, -cher », v. h. a. *spihhari* de **spicdrium*; *speitha* de *spicula*.

Dérivés et composés : *spicō*, -ās (presque uniquement usité au passif, *spicor*, qui est sans doute lui-même bâti sur *spicatus* : muni d'épis), M. L. 8146; *spiceus* (Vg., latin impérial); **spicdrium* : grenier à blé, M. L. 8146 a; *spicifer* (Manil.); *spicilegium* (Varr., R. R. 1, 53; L. R. 7, 109, sans doute terme technique de la langue rustique, cf. *florilegium*); *spiculum* : fer barbelé d'une fleche ou d'une lance; pointe d'un dard; puis « javelot, épieu », cf. Rich. s. u., M. L. 8147 (mais le fr. épieu provient du germanique), et *spiculus*, -a, -um (Tert.); *spiculo*, -ās : rendre pointu; *spicula* : petit épi, muscade; *spicōsus* [Isid., Or. 17, 19, 3]; *spicella* (Gl.).

On rapproche lat. *spina*. Hors du latin, rien de net.

**spida* : *horrida* (Gloss.). Contrépel de *hispida*, noté *ispida*, d'après *spiritus*, noté *ispiritus*, etc.; cf. *scias*.

spina, -ae f. : épine (arbrisseau épineux, églantine); d'où « pointe, piquant, arête »; « épine dorsale », de là « barrière du cirque » qui formait en quelque sorte l'épine dorsale de l'arène, cf. Rich. s. u.; sens figuré « difficulté épineuse » (= *ἀκανθα*, comme *spinōsus* « épineux » = *ἀκανθώδης*). Ancien, usuel. Panroman. M. L. 8150; B. W. s. u. Celtique : irl. *spin*, gall. *yspin*. *spinus*, -i f. (et m.; *spinus*, -ūs f., Varr.) : épine noire, prunier sauvage. M. L. 8155.

Dérivés et composés : *spinālis* (Macr., s. *medulla*), M. L. 8151; *spineus* (époque impériale, rare); *spinōsus* (usuel, propre et figuré), M. L. 8153; *spinōsitas*, *spinōsulus*, tous deux tardifs; *spinifer*, -ger (rares, poétiques); *spinula* (Arn., Apul.), M. L. 8154, et v. h. a. *spinula*, *spenula*; *spiniola* : rose épineuse (Plin.); *spiniolum*, M. L. 8152; *spiniscō*, -is (Mart. Cap.). Cf. peut-être aussi *spinō*, -ōnis m., nom d'un fleuve voisin de Rome.

On rapproche lat. *spica*; et ombr. *spina*, *spinia* « columna »? Sens douteux.

spinea, -ae f. : sorte de vigne, aussi nommée *spionia* (Col., Plin.). De *spionia* dérive *spionicus* (Col.).

spinter (*spinter*), -eris n. : *armillae genus quo mulieres utebantur brachio summo sinistro*, P. F. 449, 3. Archaique. Sans doute, emprunt au gr. *σπιντερ*, cf. Rich. s. u. L'absence d'aspirée, la réduction du groupe de trois consonnes, le changement de genre attestent le caractère oral et populaire de l'emprunt, qui a sans doute passé par un intermédiaire étrusque. De *σπιντερ*

τῆρ dérive aussi *spintria* « pédéraste » (Pétr., Tac., Suét.).

spinturnix, -icis f. : *est aus genus turpis figurae... ea Graece dicitur, ut ait Santra, σπιντῆρξ*, F. 446, 7. Plaute a aussi *spinturnicium*, Mi. 989. Rare, archaïque. Emprunt au gr. *σπιντῆρξ*, déformé sous l'influence de *cornix*.

spionia : v. *spinea*.

spira, -ae f. : *dicitur et basis columnae unius tori aut duorum, et genus operis pistorii, et funis nauticus in orbem conuolutus, ab eadem omnes similitudine. Ennius* (A. 510) *uero hominum multitudinem spiram uocauit*, P. F. 445, 1; v. Rich. s. u. Emprunt au gr. *σπείρα*; de là *spirillum* : *barba caprae appellatur*, P. F. 447, 2 (altéré en *sterillum* dans les Gl.); *spirula* « tore »; petit gâteau de cette forme.

spirō, -ās, -āui, -ātum, -āre : souffler (transitif et absolu; cf. Plin. 8, 138, *obturatis quae spirantur est uentus cauernis*; et Lucr. 2, 705, *flammam spirantes ore Chimaerae*), exhaleur un souffle ou une odeur; respirer (en parlant de l'homme). De ce sens initial dérivent des sens figurés : « être en vie », « être inspiré »; « respirer » (cf. *mollem spirare quietem*, Prop. 1, 3, 7), etc. Ancien (Enn.), usuel. Non roman.

Dérivés et composés : *spirābilis* (attesté à partir de Cicéron, rare); *spirāculum* : soupirail, M. L. 8156, B. W. s. u., irl. *spiraic*; *spirāmen*; *spirāmentum*; *spirātio*, *spirātus* (rares et tardifs); *spiritus*, -ūs m. (qui est à *spirō* comme *hālitus* à *hālō*) : souffle; air; respiration; aspiration (d'où « esprit » en grammaire, trad. du gr. *πνεῦμα*); exhalaison. Comme le gr. *πνεῦμα*, et sans doute d'après lui, « souffle divin, esprit divin », « inspiration », d'où « esprit, âme » (v. *animus*, -ma); et, dans la langue de l'Église, « l'Esprit », sens conservé dans les langues romanes, M. L. 8158; et en celtique : irl. *speiread*, *spirut*, *spiraltale*; britt. *yspyrd*. De là, dans la latinité impériale, *spirālis*, *spiritalis*, -e adj. = *πνευματικός* et ses dérivés (v. B. W. *sous spirituel*, *spiritueus*); *spirio*, -ās (Ital.); *spiritifer* (Ignat.), etc. M. L. 8157 b, *spiriticulus*.

Composés : *adspirō* : souffler vers, d'où « souffler favorablement (propre et figuré), favoriser » et « aspirer à »; en grammaire, « aspirer » = *προσπνέω*; *adspirātio* = *πρόσπνευσος* et *δασύτης*; et, très tardifs, *adspirāmen*, *adspirātium*, *adspirātus*; *conspirō* = *συμπνέω*, usité uniquement au sens moral de « conspirer ». Attesté depuis Lucrèce et Cicéron. *Conspirātio* = *συμπνοή* (-πνοή, -πνευσίς); *ex-* (terme noble et poétique), *in-*, *inter-*, *prō-*, *re-* *Isus-pirō*, dans lesquels le suffixe ne fait que préciser l'idée verbale. *Respirō* et *suspirō* sont les plus usités et ont fourni un assez grand nombre de dérivés (cf. *suspirāmentum*, Mulom. Chir.); *inspirāre*, *suspirāre*, *suspirium* sont demeurés dans les langues romanes, M. L. 4469 a, 8489, 8489 a.

Aucun correspondant exact hors du latin. Mais on retrouve ici les éléments qui figurent dans des onomatopées relatives au souffle; cf. gr. *φῦα* « soufflet », lit. *pūti*, *pūsti* « souffler », etc.; la sonante intérieure est i et non u; et il y a un s- initial; c'est donc un autre type expressif que le type **p(h)u-*. Le groupe germa-

nique de v. isl. *fisa* « pédere » est semblable, mais sans doute indépendant.

spissus, -a, -um : épais. De là « qui coule lentement » et, en parlant du temps, « qui vient lentement, tardif »; par suite, « pénible »; cf. *spissē* et *spissigradus* dans Plaute. Par contre, à l'époque impériale, *spissus* s'emploie au sens de « dru, serré », *spississima basia* (Pétr. 31, 1), *spissus pulsibus* (Vég., Mul. 2, 129, 1), sens qui est à la base de l'it. *spesso*. M. L. 8160, *spissus*.

Dérivés et composés : *spissō*, -ās (époque impériale); *spissēsco* (Lucr.); *spissim*; *spissitās*; *spissitūdō*, M. L. 8159 a; *spissitū*; *spissamentum* : bouchon, tampon; **spissia*, M. L. 8159; B. W. épais.

Adjectif en -to- qui s'expliquerait en partant d'une racine attestée par gr. *σπιδόν* *πικνόν*, *συνεγές*, *πεπηγός* (Hes.), *ἀσπιδός* « étendu » et lette *spiežu*, *spiedu*, *spiest* « presser » (litr. *spaidit*).

spīlēs, -is m. : rate. Emprunt au gr. *σπλήν*; *spīlēm* : mouche, emplâtre = *σπλήγιον*; d'où *spīlēmītus* : couvert de mouches ou d'emplâtres. Non attesté avant l'époque impériale. M. L. 8164.

splendeō, -ēs, -duī (seulement dans St Aug.), -ēre : briller, sens physique et moral. Ancien (Enn.), classique. M. L. 8164 a. Celtique : britt. *ysplann*, gall. *ysplennyd*. — Terme surtout poétique et noble; il en est de même des dérivés et composés : *splendor* (dont les représentants romans sont de la langue savante, M. L. 8165); *splendidus* (d'où *splendidiō*, -ās, Apul.); *splendēsco*, -is; *resplendeō* (= *relucēō*; représentants savants dans les langues romanes, cf. M. L. 7246); *exsplendēsco*. A basse époque se rencontrent aussi *splendētia* (St Jér.); *splendico*, -ās (Apul.); *splendificō* (Ital., Mart. Cap.); *splendienēns* (Aug.); *splendifer* (Tert.), tous de style « noble ».

Noms propres : *Splendō*, -dōnius.

Lit. *splēndīu* « je brille » est mal établi. Et *spindīu*, *spindīe* « briller », lette *spūdōrs* (de **spandras*) « brillant » n'ont pas d'l.

Cf. peut-être m. irl. *lainn* « brillant », de **plandis*, lēss « lumière ».

spolium, -i n. : dépouille d'un animal (sens surtout attesté en poésie), puis « dépouille(s) d'un ennemi, butin », etc. Dans ce sens, usité surtout au pluriel *spolia*, ce qui explique la forme féminine du mot dans les langues romanes. M. L. 8168. Celtique : irl. *speil*, britt. *yspail*. Ancien (Enn.), classique, usuel.

Dérivés et composés : *spoliā*, -ās (*spoliōr*, Enn.); *dépouiller*, M. L. 8169; et *dēspoliō*, M. L. 2602, britt. *dispeilio*; *exspoliō*; *spoliātio*, -tor, -trix, -tōrium, -bilis; *inspoliātus* (depuis Virgile = *ἀναφαίρετος*); *spoliārium*.

On rapproche gr. *σπόλια* τὰ παρατιλλόμενα ἐρίδια ἀπὸ τῶν σκελῶν τῶν προβάτων (Hes.); *σπολάς* « peau travaillée, vêtement de peau »; lit. *spāliai* « déchets de lin »; sans doute *σπάλας*, *σπαλάς* et *σπαλάς*, *σπαλάς* « taupe »; *σπαλάσσειν* : *τρίναι*, *κτενέιν* (Hes.), et tous les mots apparentés de plus ou moins loin, comme v. h. a. *spaltan* « fendre ». Groupe de mots populaires, dont l'original indo-européen n'est pas clairement reconstituable.

sponda, -ae f. : bois de lit; par extension, « lit de repos », « civière » (Mart.). M. L. 8170; néerl. *spond*.

Aucun correspondant exact. Terme technique, attesté depuis Varro; sans doute emprunté?

spondeo, -ēs, **spondonē**, **sponsum**, **spondere** : prendre un engagement solennel (transitif et absolu : « engager » et « s'engager »; Varr., L. L. 6, 71, qui *sponderat filiam despondisse dicebant quod de sponte eius*, i. e. de voluntate exierat; et Serv., in Ae. 10, 79 : *proprie sponderi puellae est; ergo sponsus non quia promittitur, sed quia spondet et sponsore dicitur*). Usité de tout temps. Se dit de toute espèce d'engagement de caractère religieux (sur ce caractère, v. J. Girard, *Droit romain*, 2^e éd., p. 474, et Westrup, *Notes sur la « sponsio »*, 1947, p. 10 sqq.), en particulier des engagements relatifs au mariage de la part du père qui s'engage (*spondet*) à donner sa fille (*sponsa*); le masculin *sponsus* est postérieur à *sponsa* et se rencontre pour la première fois dans Cic., de Inu. 2, 79; cf. les passages cités plus haut et Serv. Sulp. ap. Gell. 4, 2 : *qui uxorem ducturus erat ab eo, unde ducenda erat, stipulabatur eam in matrimonium datumiri; qui ducturus erat itidem spondebat*. Is contractus stipulationum sponsionumque dicebatur « sponsalia ». Tunc quae promissa erat « sponsa » appellabatur, qui sponderat ducturum « sponsus ». Sed si post eas stipulationes uxor non datur aut non ducatur, qui stipulabatur, ex sponsu agebat... De *sponsus* est dérivé *sponsō*, -ās (Dig., Tert.) : épouser; v. B. W. s. u. Tous ces mots sont bien représentés avec ce sens spécial dans les langues romanes; cf. *sponsus*, -a, *sponsāre*, *sponsālia*, *sponsiō*, M. L. 8174-8177; et irl. *posaim*. Le texte de Servius Sulpicius énumère à peu près tous les dérivés usités de *spondeo*; *sponsiō* est usuel et classique, mais technique; *sponsus* ne se rencontre qu'à l'ablatif; de *sponsalia*, -ium dérive *sponsalicius* (tardif, Sid.); un diminutif *sponsiuncula* est dans Pétrone.

Composés : *conspondere* : s'engager ensemble (joint à *coniūrare*, *comprōmittere* dans le S. C. Ba.); *despondeo* : se séparer par engagement de (se dit du père qui promet sa fille, d. *filiam alicui*), par suite « abandonner, perdre », dans *despondere animam*, *animōs* ou même simplement *despondere* (Col.). Dans la langue courante a le sens de « s'engager à donner, promettre »; *dēspōnō*, -sor et *dēspōnō*, -ās, -atiō (époque impériale), M. L. 2602 a.

respondeo, -ēs : s'engager en retour, ou « répondre à un engagement solennellement pris ». Terme qui a appartenu d'abord à la langue religieuse et qui s'est dit des réponses des oracles, etc., obtenues contre un engagement précédemment pris; sens bien conservé dans le participe *responsum*, qui est resté un terme technique du droit ou de la religion; cf. Cic., de Or. 2, 27, 116, *res iudicatae, decretae, responsa*; Cat. 3, 4, 9, *haruspicium responsa*; T.-L. 7, 31, 8, *responsum senatus*. En passant dans la langue commune, le verbe a pris le sens général de « répondre à une question ». Panroman sous la forme *respondeere*. M. L. 7247; B. W. s. u.

Dérivés : *responsiō* (rare, mais classique); *respon-sor* (Plt.); *responseria* (Ambr.); *responsius* (tardif); *responso*, -ās (d'abord dans Plaute, puis dans la langue de la poésie impériale; évité par la prose classique); *respondeo* à, *répliquer*; et par suite, dans Horace (Sat. et Épîtres), « tenir tête à, résister à », sens

peut-être familial; *respōnsiō*, -ās, qui se dit surtout des juristes qui donnent les *respōnsa prādentium*.
Sur les sens pris par *respōndē* dans la langue de la chancellerie impériale et de l'Église, v. Souter et Blaise, s. u.

La parenté de *spondeō* et de gr. σπένδω, σπονδή a été vue des Latins, malgré l'étymologie populaire, qui associait *sponte*; cf. F. 440, 1: *spondere Verrius putat dictum quod sponte sua, i. e. uoluntate, promittitur*. *Deinde oblitus inferiore capite sponsum et sponsam ex Graeco dicta ait, quod i σπονδᾶς interpositis diuinis rebus faciant*.

Le rite de la libation est indiqué par gr. σπένδω; l'obligation résulte du rite. Ceci indique, évidemment, le sens indo-européen, disparu en latin, par suite de l'existence de *libāre*, qui a servi à désigner l'accomplissement de l'acte rituel. La racine n'était connue jusqu'ici qu'en grec et en latin; or, on la retrouve en hitite, où la racine **i*spand-, avec ses nombreux dérivés, désigne l'acte de la libation sacrificielle. Comme dans *mordeo* et *tondeo*, la valeur de la formation est « itérative », et non causative; en pareil cas, l'adjectif en -*ton* n'a pas l'élément -*i*: *spōnsus*, et le parfait indo-européen fournit le perfectum: *spondō*. Le cas est donc différent de celui de *monē*, *monitus*, qui a entraîné *monui*.

Le sens de *spēsa* dans le groupe ombrien *meja spēsa* (T. E. VI a 55) est peu sûr: *mensam* (= *libum*, Vetter), **spensam* (i.e. *aspersam*)? V. Devoto, *Tab. Igur.*, p. 209.

spongia (*spongez* et *spungia*, *sfungia*, Isid., Or. 20, 2, 16 et 12, 6, 60; *sfungidus*, Orib.), -īae f. : éponge. Sert aussi de cognomen. Emprunt ancien (Caton) au gr. σπγγία, latinisé; d'où les dérivés: *spongialis*, -īus; *spongiōsus*, -a, -um; *spongius*, -a, -um; *spongiō*, -ās, tous d'époque impériale. M. L. 8173 et 8173 a. Celtique: *irl. spone*; britt. *yspwng*. Germanique: v. h. a. *spunga*, v. angl. *spynge*. Cf. *fungus*.

***spōns, sponsis** f. : substantif usité seulement au génitif *sponsis* et à l'ablatif *sponse*; le nominatif *spōns* est seulement dans Charisius et dans Ausone, et *spontem* est peut-être dans Varr., L. 6, 72, mais le texte est peu sûr. Le génitif et l'ablatif *sponsis, sponse* sont accompagnés d'un adjectif possessif: *meae, meā, tuae, tuā, suae*, etc., ou, quelquefois, à l'époque impériale, d'un génitif: *sponse diuicis*, M. L. 1, 99; le génitif ne figure que dans l'expression *esse suae sponsis* « être maître de soi-même, agir de sa propre volonté ». *Meā sponse* veut dire « de ma propre volonté, spontanément ».

Dérivés tardifs: *spontāneus, spontālis* (= ἐκούσιος).

Les Latins rattachent *sponte* à *spondeō*; cf. Varr., L. 5, 69, *spondere est dicere spondeo, a sponte: nam id ualet et a uoluntate*, et Fest. 440, 1, cité s. u. *spondeo*. L'ablatif *sponse* paraît exclure un ancien thème en *-*ti*-. On rapproche le verbe germanique occidental, v. h. a. *spanan* « pousser, attirer », mais ni le sens ni la forme ne sont clairement expliqués par là.

sporta, -ae f. : panier de paille ou de bois tressé, à fond plat et à double anse; cf. Rich., s. u. Emprunt au gr. σποράξ sous sa forme d'accusatif σποράδα; la syncope de *i* et l'assourdissement du *d* en *t* dénotent un

intermédiaire étrusque; l'o latin ne rend pas non plus l'o grec dans les emprunts directs au grec (cf. *grāma* et, inversement, *soccus*). Ancien (Plt.), populaire ou technique. M. L. 8179. Germanique: v. angl. *spyrte* (de *sportea*?).

Dérivés: *sportula*: petit panier; en particulier, à l'époque impériale: petit panier dans lequel les patrons offraient à leurs clients des cadeaux en nature, vivres, etc.; par métonymie, « présent, cadeau ». M. L. 8181, et all. *Sporteln*; *sportulō*, -ās (Cypr.), d'où *sportō* (Caes. Ar.); *sportella*, M. L. 8180; britt. *ysporth*, *ysporthell*; *sportellarius*.

spūma, -ae f. : écume, mousse, haves (s'emploie au singulier et au pluriel; le pluriel semble plus usité, cf. *saliuae, medullae*); par extension, « écume de sel », s. *niri* = ἀργόντρον; s. *argentī* « litharge »; sorte de savon ou de pommade, s. *caustica, Batavae*. Ancien (Enn.), usuel, classique. M. L. 8189. V. B. W. *écume*.

Dérivés et composés: *spūmō*, -ās, M. L. 8190; *spūmātō* (Cael. Aurel.); *spūmātus*, -ūs (Stace); *spūmābundus* (Apul.); *spūmēscō* (Ov.); *spūmatus* (époque impériale); *spūmūsus* (Apul.); *spūmōsus* (= ἀφρώδης), M. L. 8191; **spūmula*, M. L. 8192; *spūmi-fer*, -ger, -gena, épithète d'Aphrodite, copie du gr. Ἀφρογενεύς, -γενής (tous poétiques); *dē-spūmō*: 1° enlever l'écume; 2° répandre comme de l'écume; 3° cesser d'écumer; *expūmō*: supprimer (Cels.); *inspūmo* (Tert.), faits d'après *espūō*, *inspūō*, auxquels le sentiment des Latins rattachait *spūma*.

Pour un dérivé sans *s* initial, v. *pāmer*. Mot originellement populaire de forme peu fixée. Formes en -*n* ordinairement à l'Est: skr. *phēnā* « écume, impureté superficielle » (avec un *ph* de caractère populaire), osète *fink'a*, v. sl. *pěny* (féminin comme le mot latin, au pluriel en vieux slave; au singulier par la suite: serbe *pena*, *spjēna* à Raguse; russe *pēna*), lit. *spāinė* et v. pr. *spoyno* (Voc.). Formes à -*m* à l'Ouest: v. h. a. *feim* et v. angl. *fām* (masculin), et aussi en avest. *pāma* « crachat, écume » et dans un parler iranien, le sogdien, *pym'kh* « écume ». Inconnu au grec et à l'arménien.

spuō, -is, -ī, **spūtum**, -ere: cracher; *spātus*, -ūs m. (Cael. Aur., etc.); *spūtum*: crachat, M. L. 8197; *spuō*, -ās, qui tend à remplacer *spuō* dans la langue parlée, M. L. 8196, et ses dérivés, *spūtamen*, -mentum, -tor; *spūtātilicus*, mot formé par Sisenna pour traduire le gr. χαταπτύστος. Ancien, assez rare dans les textes à cause de son sens.

Le crachat a, dans la croyance populaire, une valeur apotropaïque; cf. Plin. 28, 35, *ueniam a deis petimus spuendo in sinum* (Pétr. 74, 13), et Plt., Cap. 550, *qui sputatur morbus*; de là le sens physique et moral de *dēspuō*: détourner un mal en crachant; puis « rejeter avec mépris »; *espūō*: chasser en crachant; *respūō*: rejeter en crachant, puis « repousser dédaigneusement », cf. gr. ἀποπτύω, ἐκπτύω; *cōspūō* (*cōspūtō*): cracher dessus, couvrir de crachats, et « mépriser » (*χαταπτύω*). Sur v. fr. *escoupir*, v. B. W. sous *cracher*.

Inspūō, *inspūtō* ne sont attestés qu'au sens propre « cracher sur ». — Il y a une différence de sens entre *sereō* et *spuō*, comme on le voit par Plaute, Mi. 647: *minime sputator, screator sum, item minime mucidus*.

Comme *sternuō*, le verbe *spuō* appartient à une racine expressive dont les formes étaient variables en indo-européen et diffèrent d'une langue à l'autre (cf. *sereō*).

Lat. *spuō*, *spūtum* est à lit. *spidauj*, *spiduti* et à v. sl. *pljuj*, *plivati* « cracher » ce que *suō*, *sūtum* est à v. sl. *šij*, *šiti* « coudre » (v. ce mot). Le sanskrit a *sthī-vati* « il crache » et *sthīyād* « craché », comme il a *śivati* « il coud », *syād* « cousu », en face de lit. *siuti* « coudre » (sur un type **stuppō*, **stuppō* supposé par roum. *scupa* et *stupi*, v. Graur, *Méd. ling.*, p. 23). Une dentale se retrouve dans arm. *t'anem* « je crache » et *uk'* « il a craché »; ceci a conduit à tenir pour ancien, et non pour issu de **py-* (ce qui serait phonétiquement possible), le *τ* de gr. πτώ. Le gotique a *speiwan* « cracher » en face de la forme différente v. isl. *spýja*. L'ā de v. isl. *spýta* « cracher » et *spýja* n'a rien d'essentiel; car le grec a ἀνέπτυσεν « il a craché ». Il y a des formes à dentale dans gr. πνίξω et φύττει: πνέει (Hes.), en face des formes germaniques. Cette variété de formes dans une racine expressive, à la fois vulgaire et comportant des valeurs actives, avec efficacité quasi magique, exclut la restitution d'un original indo-européen.

spureus, -a, -um: sale, impur. Classique et usuel. M. L. 8194 (avec u fermé, comme *murcus*?).

Dérivés et composés: *spureō*, -ās, M. L. 8193, et *cōspureō*; *spureitia*, -tiēs (rare); *spūrcāmen* (Prud.); *spūrcalia*, -ium (bas latin), conservé en germanique: m. néerl. *sporkelle*, nom du mois de février; *spūrcidicus*, -ficus (tous deux plautiniens), -loquium.

Le sens premier de *spureus* était peut-être « mélangé, impur »; cf. F. 474, 31: *in unum est quod sacris adhiberi non licet, ut ait Labeo Antistius lib. X commentarii iuris pontificii, cui aqua admixta est defrutumue, aut igne tactum est, mustumue antequam deferuescat*. En ce cas, il est possible qu'il soit apparenté à *spurius* « bâtarde », c'est-à-dire « de sang mêlé ». Ancien terme du vocabulaire religieux, où, d'ailleurs, il est toujours resté, jusque dans les représentants romans; cf. M. L., s. u.

V. *spurius*? Pour le suffixe, cf. *caecus*.

spurius, -a, -um: bâtarde. Terme de la langue du droit; cf. Gaius, Inst. 1, 64: *... solum spurii filii appellari, uel a graeca uoce quasi σποράδην concepti, uel quasi sine patre filii*. Par suite, « faux, inauthentique ». *Spurius* sert de cognomen en latin et en osque. Il y a un nom étrusque *Spurinna* (avec ā, cf. Havet, *Man.*, § 322); le neutre *spurius* a le sens de « *cunnius*, *pudendum muliebri* » (Isid., Or. 9, 5, 24) et serait d'origine sabine d'après Plutarque, Quaest. Rom. 103. Peut-être mot d'origine étrusque, apparenté à *spureus*; cf. Glotta, 15, 243. M. L. 8195.

squālus, -a, -um: couvert de croutes ou de plaques de boue formant écailles, crasseux, sale (un exemple dans Enn., Sc. 311, *strata terrae laeue lacrimis uestem squalam et sordidam*).

Dérivés: *squāliūs* (Acc., Luc.); *squāleō*, -ēs: être couvert de plaques ou d'écailles, cf. Vg., Ae. 10, 314, *per unicum squalem auro*; G. 4, 13, *picti squalentia terga lacerti*, par suite « être rugueux, hérissé, couvert de saletés »; et « être en deuil » (cf. *sordēs*); *squāles*, -is (Varr., Pac.), remplacé par *squālor* (que Lucrèce oppose à *leuor*, 2, 425); *squālentia* (Tert.);

squālidus, cf. Accius (517), *eius serpentis squamae squalido auro et purpura praetextae*, M. L. 8198; *squālidūs* (Amm.); *squālefaciō* (bas latin); **squāleus*, M. L. 8197 a.

Rapproché de *squāma* par les Anciens; cf. Gell. 2, 10, 19 sqq., Non. 452, 18 sqq.

Cf. peut-être dor. πάλος, ion.-att. πηλός (mais le π initial peut aussi représenter **p-*) et v. sl. *kalū* « boue » (mais on propose aussi d'autres rapprochements: v. Trautmann, *Balt.-sl. Wört.*, p. 113 sqq.). Un **skwa-* initial n'est pas attesté, pour ce groupe, hors du latin.

squalus, -ī m.: squal, chien de mer. Quantité de l'a inconnue; dans Ovide, Hal. 133, il faut lire *squatus*, non *squalus*.

Sans doute à rapprocher de *squatus* et peut-être de *squāma*. On rapproche aussi v. pr. *kalis* « wels (silure) » et v. isl. *hualr* « baleine »; avec σκ-, précédé de prothèse gr. ἀσπάλος « poisson indéterminé » (Hes.) et skr. *chāla* « poisson rouge d'eau douce » (J. Bloch); tout ceci assez vague.

squāma, -ae f.: écaille (sens propre et figuré). Ancien, technique, usuel. M. L. 8199.

Dérivés et composés: *squāmātus* (Tert., Vulg.), cf. λεπίδωτός; *squāmātum* (Plin.); *squāmeus*; *squāmōsus*, M. L. 8202; *squāmula* (Cels.), M. L. 8201; *dēs-quāmō*, -ās: écailler, M. L. 2603, d'où **squāmāre*, M. L. 8200, avec le même sens; *squāmi-fer*, -ger, -cutis (poétique).

V. *squalus*.

squarrōsus, -a, -um: -i ab eadem squamarum similitudine dicti, quorum cutis surgit ob assiduum inluuium. Lucilius (1121): « *uaronum ac rupicum squarrosa incondita rostra* », P. F. 443, 1. Sans doute corruption de **escharōsus*, dérivé de ἐσχάρα, rapproché par étymologie populaire de *squāma*; ou noté *squ-*, au lieu de *esqu-*, par contrepel, et avec gémée expressive de type populaire. Le sl. *skvara* « sordēs » est loin pour le sens.

squatul, -ī m.: ange, poisson de mer; glósé *genus piscis dictus quod sit squamius acutus et eius cute lignum poliur*; correspond au gr. ἔλμυρ.

Dérivé: *squatina*, même sens. M. L. 8203, 8204. V. *squalus*?

squilla, -ae f.: squille, crustacé. Depuis Varron. Conservé en italien et en logoudorien. M. L. 8204 a. Souvent confondu avec *scilla*. Mais les sens sont bien différents.

stabilis, stabulum: v. *stō*.

stadium, -ī n.: stade. Emprunt au gr. στάδιον, attesté des Lucilius et latinisé, d'où *stadiālis* (ager), *stadiātus*; passé dans les langues romanes. M. L. 8210.

stāgnum (sur l'ā, v. Priscien, GLK II 63, 8), -ī n.: étang. Ancien (Enn.), usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 8217 a; v. aussi B. W. *étancher*.

Dérivés: *stāgnō*, -ās, M. L. 8217 (et **restagnō*, 7247 a); *stāgnōsus* (époque impériale); *stāgnālis* (-ris, -rius), *stāgnātūlis*, *stāgnēnsis*, *stāgnīnus*, *stāgnātor*, -tōrium, tous très tardifs. Aucun rapprochement clair.

stagnum (*stannum*), -i n. : 1° alliage d'argent et de plomb ; 2° étain (ce second sens plus tardif). Plinie dit *plumbum album*. M. L. 8217 b. Celtique : irl. *stán*, britt. *ystaen*. Cf. Plin. 34, 160 et la note de Le Bonniec-Gallet de Santerre, ad l.

Dérivés : *stagnicus*; *stagnō*, -ās : étamier, soudre (*stann-*); *stagnātiō*; *stagnātura*; *stagnārius* (Gloss.); *stagnātorium* (Gloss.).

Le mot n'apparaît pas avant Plinie et Suétone; et, d'après Plinie, l'étamage serait une invention gauloise. Sans doute emprunt, mais d'origine incertaine. La forme *stagnum* est mieux attestée que *stannum* et confirmée par les formes romanes, it. *stagno*, etc.; les gloses ne connaissent que *stagnum*, qui, du reste, est confondu avec *stagnum* « étang ». Peut-être étymologie populaire qui aurait assimilé à une eau stagnante l'étain en fusion servant à étamier ou à souder. V. Sofer, 158.

stāmen, -inis n. : 1° fil, composé de plusieurs filaments tirés du haut de la quenouille et qui, par conséquent, se tient droit (cf. gr. *στήμων* et v. Rich., s. u.); 2° chaîne ou filets de chaîne dans un métier vertical, sens conservé dans les langues romanes, M. L. 8220; et britt. *ystof*; 3° par analogie : cordes de la lyre; 4° au pluriel : étamines.

Dérivés : *stāmineus* : couvert ou fait de fils, M. L. 8221; *stāminārius*, -a : fileur, fileuse; tardifs : *stāminātiō*, -tiō, -tura. V. *stō*. Peut-être influencé par *nēmen*, gr. *νήμη*.

***staminātus** (stā-?), -a, -um : attesté seulement dans Pét., Sat. 41, *staminatus duxi* (scil. *potiones*) « j'ai bu à tire-larigot ». Sans doute dérivé de *στῆμων* « cruche ». L'étymologie qui fait dériver l'adjectif de *stāmen*, cf. Buecheler ap. Friedlaender, *Petronii Cena Trimalchionis*, p. 232, paraît moins vraisemblable. Cf., toutefois, le *deducta plena stamina longa colu* de Tibulle 1, 3, 86.

stannum : v. *stagnum*.

stātēra, -ae f. : peson. Emprunt populaire fait sur l'accusatif du gr. *στατήρ*, *στατήρ*, conservé surtout dans les dialectes italiens. M. L. 8233.

statim, -tiō, -tuō, etc. : v. *stō*.

staurō, -ās : mettre en croix (Fulg., Gl.). Dérivé de *σταυρός* transcrit par *stauros*, comme *staurophoros* (Iren., Inscr.). Mot de la langue de l'Eglise, sans rapport avec *instaurō*.

stega, -ae f. : pont de navire, tillac. Emprunt au gr. *στῆγη* (Plt.).

stēla, -ae f. : stèle. Emprunt au gr. *στήλη* (latin impérial), passé en germanique : m. néerl. *stil*.

stēliō, -ōnis (*stēlliō*) m. : 1° lézard étoilé, stellion, M. L. 8243; 2° fourbe, imposteur (terme sans doute d'argot; cf. Pétrone, Sat. 50, 5, et Plin. 30, 89). Delà, dans la langue du droit, *stēl(h)ionātus*, -ās m., cf. Dig. 47, 20, 3 sqq., et Gloss., *stēlionatus dicitur quando una res duobus uenditur*, CGL IV 284, 35; *stēl(h)ionātor* (Gloss.); et sans doute *stēllātura*, terme de l'argot des soldats désignant la retenue prélevée sur leurs rations par les tribuns militaires.

V. *stēlla*.

stēlla, -ae f. (*stēlla* d'après les langues romanes; la graphie -ll- après voyelle longue indique la prononciation de *l exilis*; elle n'était pas nécessaire devant -i; aussi trouve-t-on *stello* e. g. dans le *Mediceus* de Vg., G. 4, 243, et dans le cod. *Farnesianus* de Festus, p. 412, 5; cf. *mille*, *argilla*) : étoile (souvent « étoile filante »). Par suite, objet ayant la forme ou l'éclat de l'étoile : étoile de mer, ver luisant, pupille de l'œil, etc. Noms propres : *Stēlla*, -lās, -lātinus, -na tribus. Ancien, classique, usuel. Panroman. M. L. 8242; B. W. s. u. Celtique : irl. *stell*, britt. *ystwyll*.

Stēlla est le terme de la langue courante. Depuis le 1^{er} siècle av. J.-C., la poésie et la prose savante ont beaucoup utilisé *sidera* (*sidus*), qui vient de la langue augurale, et *astra* (*astrum*), emprunté au grec.

Dérivés : *stellula*, traduction de *ἀστερίσκος* (St Jér.); *stellātus*, d'où *stellāns*, et *stellō*, usité aux formes personnelles seulement à l'époque impériale; *stellāris* (Maer.); *stellātura* (tardif, 14^e siècle, v. *steliō*); *constellātus*; *constellātiō* (sans doute *ē* dans tous ces mots, à en juger par *stēlla*). Composés poétiques : *stellifer*, -ger, -micāns.

stēlla, sans doute de **stēlna* (avec *ē* venant d'un ancien nominatif **stēl*), est à arm. *astil* (génitif *astel*) « astre, étoile » ce que got. *stairno* « *ἀστήρ* » est à gr. *ἀστήρ* (avec neutre dérivé *ἀστρον*); à l'initial résulte d'un développement de voyelle prothétique qu'on observe souvent en grec et en arménien; il manque, même en grec, dans le composé gr. *ἀστροτή* « éclair » en face de *ἀστροπή*, *ἀστροπή*, *ἀστροπῶ*. La forme à -r- se retrouve en bretonique : corn. *stera*, et en tocharien : tokh. A. *s'ren*. pl. Le r de véd. *īśrah* (nominatif pluriel), *sībhīh* et de av. *stāram* (accusatif singulier), *stārahyō* (datif pluriel) est ambigu. Le slave et le balte qui ont un autre mot : lit. *žvaigždė*, pol. *gwiazda*, etc. Le *stellis fulgentibus* de Lucrèce, 6, 537, est sans doute une allusion à gr. *ἀστροπή*, *ἀστροπῶ* plutôt qu'une conservation d'usage indo-européen. — La formation de lat. *stēlla* et de got. *stairno* est parallèle à celle de got. *sunno* « soleil » (suffixe -no-); le nom des « étoiles » est souvent associé à ceux du soleil et de la lune; on retrouve des formations en -n- dans v. sl. *slū-n-ice* « soleil » et *mēs-g-ct* « lune »; à côté de lit. *žvaigždė*, le lette a *zvaigzne* « étoile ». L'idée que *stēlla* repose sur **stēlna* est arbitraire, malgré i.-ir. *stār*, et provient de ce que l'on ne pense pas à la forme arménienne. Comme on le voit par les noms du « soleil », les astres admettent le genre animé et le genre inanimé; les noms du soleil et de la lune montrent que, ici, le genre animé se présente sous forme masculine ou féminine, ce qui semble répondre à des différences anciennes de conception. — La coexistence de **ster*- et de **stel*- justifie en quelque mesure un vieux rapprochement : **ster*- et **stel*- seraient les noms d'action des racines parallèles signifiant « étendre », **ster*- (v. sl. *stiro*, *stēti*; lat. *sternō*) et **stel*- (v. sl. *steli*, *stijati* « étendre »; cf. lat. *latus*, formé comme *stratus*). L'idée fondamentale serait celle du groupe d'étoiles semées dans le ciel. Pure hypothèse.

stemma, -atis n. : couronne; tronc, arbre généalogique. Emprunt (depuis Sén.) au gr. *στέμμα*.

Dérivés tardifs : *stemmicō*, -cātura.

**stēntinae*, -ārum f. pl. : intestins. Contrépel de **isten-*

tinae, forme vulgaire (Mul. Chir.) à double métathèse de i(n)testinae; v. W. Heraeus, Kl. Schr. 132. Cf. *intus* sous in.

stercus, -oris (doublet dialectal *stircus*, Lucérie) n. : fumier, excréments. Ancien (Caton, Lois), technique. M. L. 8245.

Dérivés : *stercorō*, -ās (et *stercerō*, Cat.) : fumer (un champ); M. L. 8244 a, *stercorātiō*, *stercorārius*; *stercorēus*, *stercorōsus* et *stercorizō* = *cacō*, Romul., fumer (Mul. Chir.); *stercia* « torcheuse » (Tert.), *stercidum* « fumure » (Gl.); *Sterculus*, -lius; *Stercātus*, -tius; *Stercenius*; *sterculinum* (*stercu*-, v. Plt., Per. 407, et Tēr., Pho. 526), noté aussi *stergulinum* (*stergulinum*, Phédre 3, 12, 2) : tas de fumier. Sur l'origine de ce dernier, hypothèse aventurée dans Stolz-Leumann, Lat. Gr. 8, p. 225. La forme la plus ancienne semble être *sterculinum*, cf. H. Keil, Comment. in Catonis De agri cultura librum, p. 11; sur la variante -cui- et -qui-, v. *Quiritis*.

Aucun rapprochement sûr. Les mots qui désignent l'« ordure » diffèrent d'une langue à l'autre. Il en est quelques-uns qui, malgré des différences, font penser à *stercus*; ainsi gr. *σκάω*, *σκαρός* et *στεργάνος* *σκαρών* (Hes.), et lat. *mu-scerda*; germanique : v. isl. *þrekkr*, all. *Dreck*; celtique : bret. *stroñk*, gall. *troeth* (de **troktā* f.), etc. Pour la métathèse **sterk*/**skert*-, cf. *specio* et **skep*-. Mot populaire de forme instable.

sterilis, -e (et archaïque *sterilius*, cf. P. F. 419, 4; et v. Lucrèce, comm. Ernout, ad l. 340) : stérile (s'oppose à *fecundus*, *fertilis*, *sterilitās* à *fertilitās*; cf. Cic., Diu. 1, 57, 131); et « qui rend stérile ». Le sens ancien de « animal qui ne produit pas de petit », soit qu'il s'agisse d'une femelle qui n'a pas encore eu ou n'a pas de petit, soit qu'il s'agisse d'un mâle, est conservé dans l'expression religieuse de Virgile (imitée d'Homère), Aë. 6, 251 : *sterilemque tibi, Proserpina, uacam*. Les coqs sont qualifiés de *steriles* par Varron, R. R. 3, 9, 6; la valeur propre est encore nette, par exemple dans Lucr. 4, 1235. C'est le latin qui, au cours du développement, a abouti au sens de « stérile »; dans les emplois anciens, la valeur de « qui ne produit pas de petit » est encore présente, alors que le mot sert à des fins expressives, ainsi Plt., Tru. 97 : *neu qui manus attulor sterilis intro ad nos*, | *gravidas foras exportet*. Usité de tout temps; sens propre et figuré. M. L. 8246.

Dérivés : *sterilitās* (classique); *sterilēscō*, -is (Plin.); *sterilicula* (= *uulua sterilis*) (Pétr. 35, 3); *sterilizō* (Ps.-Phil.); *sterillum* (*stili*) (Gl.).

Le sens de « animal » sans petit » est net dans véd. *starih* (accusatif singulier *stari(h)am*), hom. *στῆρα* (x 522 = λ 30, *στῆραν* βοῦν... *ἐξεν*) « sacrifier une génisse » pour les morts, considérée comme pièce de choix), arm. *sterj* (même sens; sans doute de **steryā*); got. *stairo* « *στῆρα* » et m. h. a. *sterke* « génisse » et v. h. a. *stero* « bœlier », v. angl. *styre* « veau ». Grec *στῆριος* « stérile » est une formation propre à cette langue.

sternō, -is, *strāul*, *strātum*, *sternere* : étendre, coucher à terre; s. *herbās*, *harēnam*, etc., d'où *strātum* : couche (de feuillage), etc.; ou « joncher de », s. *solum tēlis*; fréquent dans *sternere uiam* (*lapidibus*), cf. gr. *ὄδον στρογγύμυ*; de là *strāta* (*uia*) « chaussée »; cf.

M. L. 8248 et 8291, *strata* (fr. *estrée*, etc.); 8292, *stratum* « lit ». Ancien, usuel, classique. Celtique : irl. *sráth*, *srathar* « *strātum*, *strātūra*ystrodr. A *strāta* remontent les formes germaniques du type v. h. a. *strāzza*, v. angl. *stræt*.

Dérivés : *sternāz* : qui renverse son cavalier (Vg., Sil.); prosternē (*Sid.*); *sternium*, second terme de composé dans *lecti-sternium*, *sellisternium*, termes du rituel; la forme simple **sternium*, que supposent certaines formes dialectales italiennes, M. L. 8249, a dû être refaite tardivement sur *sternō*; *sternum* : *στρογγύ* (Gl.); *sternāmen*; *sternitium*; *lātrina* (Gl.).

strāmen et *strāmentum* : chaume; paille étendue; lit ou litière de paille ou de feuillage (cf. gr. *σπῆμα*), M. L. 8287; *strāmineus*, M. L. 8288; *strāmenticius*; *strāmentārius*; *strāmentor*, -āris (Hgg.). *strātor* : palefrenier; *strātūra*, -ae f. : pavement, matelas, lit; *strātus*, -ūs m. : lit, litière.

Une forme avec élargissement en -g- est dans *strāgēs*, -is f. : fait d'étendre, de jeter à terre; d'où « ruine, désastre »; souvent joint à *caedēs*, dont il est synonyme comme de *clādēs*. M. L. 8282.

strāgulus : qu'on étend, *strāgula uestis*; cf. Varr., L. 5, 187 : *hoc quicquid insternebant ab sternendo stragulum appellabant*; *strāgulum* n. : couverture, housse, garniture de lit, etc., M. L. 8284; passé en celtique : corn. *ystraill* « tapis », et en v. angl. *stragel*; et *strāgulātus* (Vulg.); *obstrāgulum* : lanterne de soulier (? confondu peut-être avec *obstrigillus*). Sur *stragulare*, v. M. L. 8282 a.

A *sternō*, -is correspond un intensif en -ā- attesté dans les composés *cōsternō*, -ās « abattre », qui s'emploie surtout au sens moral; de là *cōsternātus*, *cōsternātiō*; et sans doute *ex(st)ernō*, -ās (poétique, attesté à partir de Catulle) « abattre » et « mettre hors de soi » (sens influencé par un rapprochement avec *exterius* dû à l'étymologie populaire; d'après *aliēnātus*); cf. Non. 108, 10, et Thes., s. u.

Composés de *sternō* : *ad-*, *cōn-* (d'où **cōnstrātum*, M. L. 2172, et irl. *consternaim*), *dis-*, *in-*, *inter-*, *ob-*, *per-*, *prō-*, *sub-sternō*, M. L. 8394 a. De *prōstrātum* a été tiré **prōstrāre*, représenté dans les langues romanes, M. L. 6789, et irl. savant *prostrāit*, de *prostrātiō*; britt. savant *sustarn*, de **substernium*; et de **substrātum*, M. L. 8396; **substrāre*, M. L. 8395. Sur l'existence d'un simple *strō* dans Isid., Or. 19, 26, 5, v. Sofer, 107.

Substernō rappelle skr. *upa-star*-, gr. *ὑποστέρνυμι*, got. *ufstraujan*.

La racine **ster*- « étendre » est largement représentée dans plusieurs langues, avec ou sans élargissement.

La forme monosyllabique **ster*- fournissait un aoriste radical que conserve le védique : *astar*, *astita*, et un adjectif en *-to- : skr. *stīrāh*; cf. le substantif gr. *στῆρας* « troupe, foule, armée ». Comme v. h. a. *stirna* « front », le gr. *στέρον* « devant de la poitrine » désigne une surface du corps. V. sl. *strana* (accusatif russe *stōronu*, serbe *strānu*) « région » repose sur **stornā*. Le latin n'a aucune forme sûre; v. *stēlla*.

Il y avait une forme à élargissement **ā* d'où résulte un type de racine dissyllabique : l'infinitif véd. *stāriāve* (à côté de *stāriāve*), l'adjectif en *-no-, véd. *stīrāh*, le substantif lit. *stirta* « meule de foin ». Le présent véd.

stīrdūi, *stīrdūe* « il répand » doit être un ancien présent en *-nā- de cette racine à élargissement ; l'irlandais a, du reste, conservé *seirnaid* « il étend ». La forme de *irl.* *seirnaid* et celle de *lat.* *sternō* ont été expliquées par M. Marstrand, *Observations sur les présents indo-européens à nasale infixe* (Oslo, 1924), p. 33 sqq. — Le latin a conservé le type de *skr.* *stīrnāh* dans *strātus*, qui a entraîné le perfectum *strāui*. On a aussi *strāgēs*.

Le grec a un autre type d'élargissement à *ē/o qu'attestent l'aoriste ἐστράξα, le parfait ἐστράμην, l'adjectif στρατός, etc. Le latin n'a rien de pareil.

Un élargissement en -u- est supposé par got. *straujan* « étendre, répandre » et v. bret. *strouis* « strāui » ; il rend compte du présent du type *skr.* *stīrdūi*, gr. στῆ-νύμι. Le *lat.* *struō* s'explique sans doute par cet élargissement (v. ce mot).

Une forme à l, **stīlā-*, de la racine qui se retrouve dans v. sl. *stěljō*, *stīlati* « étendre » semble figurer dans *lātus* « large », *slatta*(?) et peut-être dans *stella*. V. aussi *tellūs*.

sternuō, -is, -nī, -ñtum, -ere : éternuer ; quelquefois transitif *sternuere ōmen, approbationem* ; de là *sternū-tum* (Gloss.), conservé dans les langues romanes, M. L. 8252 ; *sternūmen, -mentum*. Itératif : *sternūō, -ās*, attesté seulement à l'époque impériale (Pétr., Plin.), qui a remplacé *sternuō* dans les langues romanes, M. L. 8250 (et 8251, **sternūtiāre*), *sternūtiātū, -tāmentum* ; *sternūtiūs*.

Comme celle de *spuō*, la racine de *sternuō* appartient à un groupe indo-européen dont les formes sont diverses, puisqu'il s'agit d'un mot expressif, non fixé. Le grec a un aoriste ἐπάρων et, pour « éternuement », παρμός et πέρσος (cf. *spuō* et πέρω). La racine comporte une forme élargie par *eu- dans *irl.* *sreod* « éternuement », gall. *ystrew*, *trew* (même sens) ; cette forme explique le type du présent gr. πᾶρνωμι, ainsi que celle de *sternuō*. La forme *steru-, *streu- de la racine, indiquée par le celtique, se retrouve dans *lat.* *sternuō*, ancien présent en *-nu- passé au type thématique et où le vocalisme radical -e- s'explique par une forme non conservée du subjonctif, comme dans *sternō*. Toutes les formes latines sont faites sur le présent *sternuō* ainsi obtenu. L'arménien a *p'īnēl* « éternuer » (Job XLI 9), où *p'ī-* doit reposer sur un ancien *phr-, le timbre « de r étant attendu dans une racine à élargissement *eu- (le « p' arménien pourrait aussi reposer sur *pt-).

Arm. *p'īnēl* pose une question plus large ; il traduit gr. κερύει, Job. XXXIX 25 ; et, de la même racine, *p'īngal* (ou *p'īnkal*) a un sens voisin. Dès lors, on doit rapprocher *irl.* *srennim* « je ronfle », qui ne se sépare, en effet, pas de *irl.* *sreod* « éternuement ». Le latin lui-même a *stertō* « je ronfle », où *te/o est un élément de formation rare en latin ; cf. cependant le *nictū* d'Ennius. Le grec a *stēxw* ou, avec un χ expressif, *stēxw*, et, d'autre part, peut-être *stōxō* « bruit des vagues », v. *roncus*. Cf. aussi *strepō, stridō*.

Le sens de « éternuer » de *lat.* *sternuō*, gr. πᾶρνωμι, provient sans doute en grande partie de la valeur propre du présent à nasale, dont l'aspect déterminé se prête à indiquer un phénomène brusque tel que l'éternuement.

sterquilinium : v. *stercus*.

stertō, -is, -ui, -ere : ronfler. Ancien, familier ; *stertia* « ronfleur » (Pétr.) ; *dēstertō* (Pers. 6, 10) : cesser de ronfler ou de rêver. Supplanté à basse époque par *roncō, runcō*. Non roman. Cf. M. L. 7292 et 7447.

V. *sternuō, strepō*.

stibium, -i n. (*stibia*, Gloss.) : antimoine. Latinisation de *stibbi, stimmi*, transcription du gr. στίβι, στίμμι (Plin.) ; d'où *stibiō, -ās* (= στίβιον) ; *stibinus* (Vulg.).

sticula, -ae f. : sorte de vigne (Colum. 3, 2, 27). Inexpliqué. Voir André, REL XXX, 152. Sans rapport avec *stic(h)a* « tunica » (Ed. de Diocl., Gl.), transcription du gr. στήλη.

stigma, -ae f. : marque au fer rouge. Latinisation de στίγμα, -ατος, rangé par la langue populaire dans la déclinaison des thèmes en a et devenu féminin (cf. *schemata*).

Dérivés : *stigmōsus* ; *stigmō, -ās* = κατὰ στίγμα ; (tardif). M. L. 8254 a.

stīgō, -ās : v. *stingō*.

stīlāgō (stīll-), -inis f. : trad. de κορώνόπου, Plantāgō corōnōpūs (Diosc. 2, 157). Inexpliqué.

stilla, -ae f. : goutte (ainsi que les grammairiens essaient de différencier de *gutta*, quasi « gutta imbrium est, stilla olet uel aceti », Suét.). Attesté depuis Varron. M. L. 8258.

Dérivés et composés : *stīllō, -ās* : couler goutte à goutte, distiller (sens propre et figuré), M. L. 8258 a ; d'où *stīllatim* (Varr.), *stīllatū* (St Jér.), *stīllanter* (Ambr.), *stīllārium* (Sén.), *stīllatīcius* et *stīllatūius* (Plin.), *stīllāmentum* (Fulg.) ; *stīll-*, M. L. 2604 a, *dis-*, *ex-*, *in-*, *re-stīllō* ; *substīllus* : qui tombe goutte à goutte ; se dit aussi du temps : *-m tempus ante pluuiam iam paene umidum, et post pluuiam non persiccum, quod iam stillaret, aut nondum desisset*, P. F. 399, 5, *stīllatūium* : *-m eo quod stīllatim cadat*, Varr. L. L. 5, 27. Dans la langue du droit, « écoulement des eaux de pluie », M. L. 8259.

Malgré l'affirmation de Festus (cité s. u., *stīria*), il n'est pas évident que *stīlla* soit un diminutif de *stīria*. A en juger par *gutta*, on est plus tenté d'y voir une forme à gémée expressive en face de gr. στίγμα « goutte d'eau ». Quant à *stīria*, dont le sens ne concorde guère avec celui de *stīlla*, les rapprochements proposés supposent une racine *stei- avec suffixe à -r- constant : lit. *stīros* ākys « yeux fixes », avec des verbes dérivés tels que *stīrstū, stīrti* « se raidir, se congeler », v. isl. *stīria* « se raidir » (M. Trautmann n'a pas cru devoir retenir ce rapprochement pour le lituanien).

stīlus, -i m. : en général, tout instrument composé d'une tige pointue ; spécialisés dans les diverses langues techniques : pointe de chausse-trape (Auct. B. Afr. 31, 5 ; cf. *stimuli*, Gés., B. G. 7, 73, 9) ; aiguille-ousonde utilisée en arboriculture (Pall. 4, 10, 20 ; Col. 11, 3, 53) ; tige de cadran solaire. En particulier, « poinçon » de fer ou d'os, terminé par une lame plate et large à l'une de ses extrémités, dont la pointe servait à écrire sur la cire des tablettes et la surface plate à effacer (de là *uertere stīlum*). En rhétorique, *stīlus* est devenu synonyme de *scriptiō, scriptūra*, comme le fr. « plume », cf. Cic., Or. 150, *stīlus exercitātus*, et a pris le sens de « exercice

écrit », cf. Quint. 10, 7, 4, *multus stīlus et assidua lectio*, et « façon d'écrire, style », et même, à l'époque impériale, a pu s'employer en parlant de l'éloquence, d'après *Oratō*. La graphie du fr. style est due à un faux rapprochement avec σῦλος. Ancien (Plt.), classique, usuel. M. L. 8260, et v. h. a. *stīl*. Dénommatif *stīlō, -ās* « pousser une tige » dans Colum. 4, 33, 3 ; *stīlōsus* : *quod stīlo recto pedes similes habet* (Chir., Vég.) = *orthocolus* ; **dēstīliāre*, M. L. 2604.

V. *stimulus* ?

stīmulus, -i m. : aiguillon (= χέντρον). Sens physique et moral. Ancien, usuel, classique. Les formes romanes remontent à **stīmulus* et *stūmbulus* (cf. *stipula, *stipula*), M. L. 8261 ; de même britt. *swmml* ; v. Graur, *Notes étym.*, p. 16.

Dérivés : *Stīmula* : déesse qui aiguillonne, cf. Varr. ap. Aug., Ciu. D. 4, 11, etc., peut-être déformation populaire de Sémélé, cf. Ov., F. 6, 503, *dubium Semelae Stīmulaene uocetur* ; *stimuleus* (Plt.) ; *stīmulōsus* (Cael. Aur.) ; *stīmulō, -ās* ; *stīmulatīō, -tor, -trix*, et *ex-* = *exciō* dans la langue poétique et impériale), *in-stīmulō* (synonyme poétique de *instīgō*).

On pense à un élément *sti- qui se retrouverait dans *stīlus* et dans *stīnguō*.

stīnchus : v. *scincus*.

***stīgō, -is, -stīgō, -ās** : attesté seulement dans les gloses, où on lit *stīgo* : *stīnguō*, CGL V 526, 6 (à côté de *stīgō*) : στίγω, CGL II 437, 62, et *stīgat* : *incendit, inflammant, distinguit* (ce dernier verbe ajouté par une seconde main), CGL V 515, 54. — *stīgō* doit avoir été extrait artificiellement du composé qui est seul employé *instīgō, -ās* « piquer contre », « exciter, stimuler » (déjà dans Terence ; joint à *stimuli*, Lucr. 4, 1082), d'où *instīgātōr, -trix, -tiō, -tus, -ūs* (époque impériale), M. L. 4471.

A côté de cet intensif-duratif en -ā- (cf. *educāre*) existe un verbe thématique à nasale infixée : **stīgō, -is*, non attesté lui non plus en dehors de la glose citée plus haut, mais qui figure dans une série de composés :

dīstīgō (noté le plus souvent *dīstīnguō*, mais cf. Vel. Long., GLK VII 67, 20 : *inuēnti sunt qui dīstīnguere quoque sine u littera et scribere et dicere maluerunt, adiciētes et illam rationem, quod dīstīngere est interpositio puncto diuidere atque diducere*, ce qui indique que l'on avait, au moins partiellement, le sentiment d'une différence entre *stīgō* « piquer » et *stīnguō* « éteindre »), *-is, -stīnzl, -stīnctum, -stīng(u)ere* (= *δυσκρίνω*) : *dīstīnguere*, séparer par des marques ; cf. *distīnctus* : *κατά-στρυτος* (Gloss.), par exemple dans Plin. 10, 144, *alia (oua sunt) punctis distīncta* ; Cic., N. D. 2, 95, *caelum... astris distīnctum et ornatum*. Employé au sens moral de « distinguer (par l'esprit), séparer, définir » ; de là : *distīnctiō* (Cic.), *-tor* (bas latin), *-tus, -ūs* (Tac., St.), *distīnctio* (bas latin), *distīnctiūs* (Prisc.) ; *indīstīnctus* (= *ἀδιά-στρυτος* ; époque impériale). *irl.* *dīstīngaim* « *dīstīgō* » (savant).

Instīng(u)ō, -is : attesté pour ainsi dire seulement au participe *instīnctus* : aiguillonné, stimulé (sens moral) ; de là : *instīnctus, -ūs m.* (Cic. = *ἐνδοσυναγωγός*) ; *Instīnctor* (Tac., sens voisin de *auctor*) ; *Instīnctiō, -tūra* (tardifs).

Instīng(u)ō, usité au participe *instīnctus*, synonyme de *distīnctus, interpunctus* dans la langue impériale ; *instīnctiō* (Arn.). — V. sous *stīnguō*.

† L'ombrien a (n)stīntu impér. « *instīgītō* TE III 18, 19, 20, se rattache à *stīgō*, cf. Vetter, *Hdb.*, p. 214.

stīnguō, -is, -xl, -etum, -ere : éteindre. Se trouve seulement dans Lucrèce (au sens propre et figuré ; cf. 1, 666 ; 2, 828 ; 4, 1098), dans les fragments poétiques de Cicéron (Prisc., GLK II 564, 18 sqq.) et dans la glose *stīnguō* : *σβέννω*, CGL II 430, 13. Partout ailleurs le sens, « déterminé » par nature, appelle les formes à préverbe :

ex(s)stīnguō : éteindre (sens propre et figuré). Classique, mais non dans Plaute, qui emploie *restīnguō*. Usuel. M. L. 3070 (mais cf. aussi *stīnguere*, M. L. 8262 ; B. W. *éteindre*) ; *ex(s)stīnctiō, -tor* (Cic.), *-tus, -ūs* (Plin.) ; et *in-ex(s)stīnctus* (Ov.), *inez(s)stīngūiblis* (= *ἀσβεστός*) ; *instīngūō* (rare, Lucr. 5, 761 ; puis Mart. Cap. et Apul.) « éteindre ». Formé sous l'influence de *interficiō* ? ; *restīng(u)ō* : éteindre (sens propre et figuré). Ancien, classique, usuel. D'où *restīnctiō* (Cic., Fin. 2, 3, 9) ; *irrestīnctus* (*in-*) « non éteint » et « inextinguible » (Sil., Mart.), d'après *in-extīnctus*.

Praestīgiae se rattache plutôt à *stīngō*.

Il est possible que *stīnguō* ait été extrait secondairement des formes à préverbe par Lucrèce et Cicéron, conformément à l'usage poétique qui autorisait l'emploi du simple pour le composé, ainsi *dare* pour *edere*, *pellere* pour *expellere*, etc., et par suite de la confusion dans la prononciation de *stīnguō, ex(s)stīnguō*. Il n'y a pas de parenté étymologique entre *dīstīng(u)ō* et *extīnguō* ; mais la langue les a rapprochés : « piquer » et « brûler » sont des mots de sens voisins (cf. all. *ersticken* et *erstecken*) ; *instīnctus* s'emploie avec une valeur comparable à celle de *incēnsus, Inflammātus* (*instīnctus amōre, incēnsus amōre*) ; on a été amené ainsi à voir un couple antithétique dans *instīng(u)ō* et *ex(s)stīnguō*, et les formes ont réagi l'une sur l'autre. C'est ce qui explique les graphies *dīstīnguō* et *instīnguō* (ce dernier, du reste, à peine attesté).

Les formes signifiant « piquer », à savoir *stīgō* dans les gloses, *in-stīgāre*, sont visiblement à rapprocher de gr. στίγω, je pique » (avec στίγαν « esclave marqué au fer », στίγός « tatoueur ») ; v. sax. *stekan*, v. h. a. *stehan* « piquer », got. *in stika* « ἐν στρυγί », etc., sont douteux à cause de got. *stakins* (accusatif pluriel) « στίγ-ματ », cf. aussi le groupe indo-iranien de *skr.* *tējate* « il est pointu », *skr.* *tīgmā* et v. perse *tīgra* « pointu », etc. Mais les formes grecques ne justifient pas le -gu- de *dīstīnguō*, quoique, par son sens, ce verbe appartienne à la famille de *instīgāre*.

Quant à *extīnguō, restīnguō*, ce n'est pas seulement le -gu- qui fait difficulté ; c'est, de plus, le sens qui ne s'explique pas par « piquer ». On pense naturellement au groupe, énigmatique et obscur, de lit. *gēsti* (prétérit *gesaui*) « s'éteindre », v. sl. *gasiti* « éteindre », et de gr. *εἰσθῆναι* « je me suis éteint », *σβέννω* (ionien) « éteindre », *σβένναι/σβένω* « éteindre », *εἰσθῆναι* « éteindre », *εἰσθῆναι* « éteindre » (Hés.), où il y a un ancien *g^h ; le *ζάσαν* « ζάσαν » d'Hésychius vient, d'ailleurs, tout compliquer en grec. Et l'on ne voit pas comment le rapprochement de ces formes pourrait rendre compte de *stīnguō*. On retiendra

seulement que, s'il a existé un *-stinguō*, *-stinxi* au sens de « éteindre », on a pu faire *distinguō* au lieu de *tingō*, d'après *distinxī*. — Le rapprochement avec *tingō*, *tinguō*, où le *gu* n'est pas constant, n'explique rien.

stingus : v. *scincus*.

stipa f. : v. *stipula*.

stipendium : v. *stips*.

stipes, *-itis* m. : *stipus* rond fixé en terre, poteau, « *fusus terrae defixus* », P. F. 413, 4; tronc d'arbre. Sert de terme d'injure (cf. *caudez*). — Ancien (Enn.), technique ou familial. Dérivé : *stipidōsus* (Ps.-Apul., Herb. 68, 13; 75, 29). Une forme *stips* avec le même sens est dans Pétrone 43, 5 : *et ille stips...* « et cette bûche » (v. W. Heraeus, Kl. Schr., 139); c'est à *stips*, et non à *stipes*, que remontent les formes romanes; cf. M. L. 8264; à *stiparius*, les formes germaniques du type v. angl. *stipere*, etc. V. *stipo* et, pour la forme, *caespes*.

stīpō, *-ās*, *-āul*, *-ātum*, *-āre* : serrer, presser, entasser, s. *mella*, *argentum*; en particulier « entourer étroitement »; cf. Cic. Phil. 3, 12, 30, *qui senatum stiparū armatis*; Sest. 44, 95, *qui stipatus semper sicariis, saepius armatis, munitus indicibus fuit*. Classique, usuel. M. L. 8263.

Dérivés et composés : *stipator* : garde du corps, satellite; *stipatio* (classique); *stipāmen* (tardif), *-ticus* (Gl.); *consipō* : serrer, presser, resserrer (dans la langue médicale, s'oppose à *laxare*); *consipatio*, cf. *σπύρω* et *σπυρίω* (Hipp.), M. L. 2171 et 2171 a; *obstipus* : penché en avant, incliné; s'oppose à *rectus* et, à basse époque, s'emploie pour *prāuus*. Rare, archaïque et postclassique; *obstipatio* (latin ecclésiastique).

Pour *stipa* (i?), v. *stipula*.

Le lituanien a *stimpā*, *stipti* « se raidir », *stiprius* « fort » et le germanique, v. angl. *stif* « raide », etc., qui répondent exactement à la forme radicale latine; le φ de gr. *σπύρος* « foulé, serré, compact » peut reposer sur un *ph* expressif. Mais il y a aussi des formes à b : gr. *σπείρω* « je foule, j'endurcis en foulant », *σπείρατος* « foulé, serré, compact », arm. *stipem* « je contrains », lit. *stībūsus* « je me dresse », *stības* « pilier ». V. aussi *stips*, *stipes* et *stipula*, *stipulor*. — Pour le *st-* initial, cf. le groupe de *stupo*, etc.

stips, *stipis* f. (le nominatif n'est attesté que chez les grammairiens; *stipis*, Prud.) : petite pièce de monnaie; cf. Varr., L. L. 5, 82, et Fest. 379, 3, *stipem esse nummum signatum, testimonio est et de eo quod datur in stipendium militi, et cum spondetur pecunia, quod stipulari dicitur*; et Dig. 50, 16, 27, *stipendium a stipe appellatum est, quod per stipes, i. e. modica aera colligatur*; par suite « petite offrande ou aumône ». Ancien (Enn., Plt.), assez rare. Non roman.

Le sens de « nummus signatus » autorise à rapprocher *stipō*.

Composé : *stipendium* (issu par haplogie de **stipendium*; cf. Varr., L. L. 5, 182, *militis stipendia ideo quod eam stipem pendebant*; l'i dans Enn., A. 265, *Poeni stipendia pendunt*, et Cat. 64, 173, est dû à une nécessité métrique; on a r dans Anth. 649, 25 et Sidoine, Epist. 8, 9, 5; Carm. 47; et les formes épigraphiques tardives

stependia, *stupendia* (cf. *stipula*, *stupula*) supposent plutôt une prononciation avec i; cf. Lindsay-Nohl, Lat. Spr., 132; Stolz-Leumann, Lat. Gr. 5, 85-86; 1^{er} tribut, impôt (payé en argent, différent de *uectigal*, contribution en nature); 2^o solde payée aux soldats, *stipendia merēre*; puis, par métonymie, « année(s) de service » et « service », employé au sens figuré, e. g. Sén., Ep. 93, 4, *functus omnibus humanae uitae stipendiis*.

Dérivés : *stipendiarius* (Cic.); *stipendior*, *-āris*; *stipendiōsus*, *-diālis*.

stipula, *-ae* f. : tige des céréales, chaume, paille, éteule. Ancien (Tér.), technique. Un doublet *stupula*, *stupla* est attesté chez Varron et dans les inscriptions et conservé dans les dérivés romans; cf. M. L. 8265; B. W. sous *éteule*; celtique : britt. *sofl* (de **stubla*); et germanique : v. h. a. *stupfala* « Stoppel ». Sur *stipula* semble avoir été refait secondairement un simple *stipa*; cf. Serv. in Ae. 1, 443 : *a nauibus in quibus stipula interponitur uasis, quum stipam dicunt* (cf. 3, 465); Fest. 478, 5 : *unde* (sc. a *stipa*) *et stipam, quā[m] amphorae cum extruduntur, firmari solent*. Toutefois, *stipa* peut être un postverbal de *stipō*. M. L. 7252 a, **restuculum*.

Pour la racine, v. *stipō*. Pour la forme, cf. russe *stěblō* « tige (de plante) », v. sl. *stěbla* « *καλάμη* », avec la forme en *b* de la racine.

stipulor, *-āris*, *-ātus* sum, *-ārī* (et *stipulō*, employé surtout au passif, ainsi *stipularī* = *ἐπερωτάσθαι*) : faire contracter un engagement ferme, stipuler dans un contrat (en rapport avec *spondeo* « je m'engage »; cf. Varr., R. R. 2, 3, 5; Cic., Rosc. Com. 5, 13; Colum. 10 praef.); parfois employé pour *spondeo*, *promittō*. Ancien (Plt.), technique. Même verbe en ombrien *stiplo* « stipulāre » (impératif); *stiplatu*, *stiplatu* « stipulātor »; *anstiplatu* « contrā stipulātor ». Enprunt au latin?

Dérivés et composés : *stipulatio* : *est uerborum conceptio quibus is qui interrogatur, daturum facturumque se, quod interrogatus est, respondet*, Dig. 45, 1, 5; *stipulatiuncula*; *stipulātor*, *-tus*, *-ūs* m.; *adstipulor* s'engager solidairement avec; donner son assentiment à; *adstipulātor*, *-tiō*, *-tus*, *-ūs*; *instipulor* (Plt., Rud. 1381); *restipulor*; *restipulatio*.

Varron, L. L. 5, 182, fait dériver *stipulō* de *stips*; de même Fest. 379, 5 (v. *stips*) et 472, 11. D'autre part, les juristes du Bas-Empire affirment l'existence d'un adjectif *stipulus* « ferme »; cf. Just., Inst. 3, 15, *stipulum apud ueteres firmum affirmatur*, et Paul Sent. 5, 7, 1. Mais cet adjectif a peut-être été imaginé pour expliquer *stipulor*, et il n'est nulle part attesté.

Comme l'usage de rompre une paille en signe de promesse existait déjà chez les anciens (Isid., Or. 5, 24, 30), on a expliqué *stipulor* par *stipula* « paille »; le *sagmen* ou herbe sacrée, dans la scène entre Tullius Hostilius et le fétial (Tite-Live I 24, 4), serait un reste de ce symbolisme; v. G. Nencioni, *Lessico giuridico latino e tradizione medievale*, dans Ann. d. R. Sc. Super. di Pisa, S. II, IX, 1940, p. 12 sqq., avec les notes. — Cf., toutefois, les restrictions de J. Girard, *Droit romain*, 2^e éd., p. 472, n. 5.

En somme, rien n'empêche absolument d'expliquer *stipulor* par « je dresse, j'affermis »; cf. le sens de arm. *stipem* « je contrains ». V. *stipō*.

stīria, *-ae* (f.; cf. Vg., G. 3, 366, *stiriacque impexis induruit horrida barbis*) f. : le mot est défini dans les gloses, évidemment d'après le passage de Virgile où il figure pour la première fois : « *pendens glacies* », « *gutta gelata* », et l'abrégé de Festus, 465, 7, a : *stiridicium quasi stillicidium cum stillae concreta frigore cadunt. Stiria enim principale est, stilla deminutivum*. Le rapport, réel ou imaginaire, entre *stīria* et *stillā*, mentionné par Festus, est indiqué également dans la glose : *stillicidium congelatum, et si naribus mucii congelauerint, stīria dicitur*. Le composé *stīridicium*, qui est déjà dans Caton, semble-t-il (cf. F. 465, 33), est conservé, à côté de *stillicidium*, dans quelques dialectes italiens et en sarde. M. L. 8266.

Dérivé : *stīriacus* (Sol.).

Pour l'étymologie, v. *stilla*.

stīrips, *stīripis* f. (f.; doubles *stīripēs*, *stīripis*; le genre masculin est également attesté; cf., entre autres, F. 412, 13 sqq.; Non. 226, 32 sqq.) : souche, tronc. Se dit, par extension, de toute espèce de plante; joint et opposé à *arbor* par Cic., Fin. 5, 11, 33, *cum arborum et stirpium eadem paene natura sit*. Désigne le « rejeton », la « greffe ». Par suite, au figuré : « souche d'une famille, branche »; et aussi « descendance, lignage »; et, en général, « origine ». Ancien (Liv. Andr.), classique, usuel. M. L. 8268.

Dérivés : *stīrpeus*, *-a*, *-um*; *stīrpeum* (Gloss.) M. L. 8267; *stīripitus* (cf. *radicius*); *stīrpeōs* (Plin.); *extīripō*, *-ās* : extirper (propre et figuré), et ses dérivés *extīrpatiō*, *-tor* (d'où *stīrpatiōr*, tardif), *-trix*; M. L. 3071 et 3072, **extīrpus*.

Aucun rapprochement sûr. Un radical **stīrp-* (s'il n'est pas dialectal, cf. *stīrceus*) surprendrait en indo-européen, autant que celui de *urbs*.

stīua, *-ae* f. : manche de charrue. Ancien (Cat.), technique. Un doublet sans doute dialectal *stēua* est supposé par la plupart des dérivés romans; cf. M. L. 8269; *Einf.* 3, p. 148.

Dérivé : *stīuārius* (bas latin).

Sans étymologie connue.

stīlatia, *-ae* f. : *genus nauigii latum magis quam altum, et a latitudine sic appellatum, sed a consuetudine qua stiloem pro locum et stīliem pro litem dicebant*, P. F. 411, 12. Rare.

Dérivé : *stīlat(t)ārius*. Cf. *lātus*.

Mot technique, de type populaire, à *-tu*.

**stīlembus* adj. (?) : *grauis, tardus, sicut Lucilius (1109) « pedibus stīlembus » dixit equum pigrum et tardum*, P. F. 413, 1. Sans autre exemple.

Cf. les formes germaniques du type norv. *stolpa* « avoir les jambes raides », all. *stolpern* « trébucher »? Mot d'emprunt?

stīlis : v. *lis*.

stīloppus, *-i* m. (*sci-*) : bruit produit en tirant contre la joue un doigt introduit dans la bouche (Perse, 5, 13). Onomatopée à consonne intérieure geminée. Cf. *stīloppus* est *genus uasis rotundum o habens*, CGL V 624, 12. M. L. 8270. Pour la forme, cf. *cloppus*.

stō, *stās*, *steti* (de **ste-st-ai* avec dissimilation du second groupe; cf. *scicidia* de *seindō*), *stātum* (*stātus*,

-ās, dans Plt., Am. 266, Mi. 206, Ps. 1288, contre un exemple de *stātus*, Mi. 1389, qui peut être analogue des formes de 1^{re} conjugaison; cf., toutefois, Meillet, BSL 24, 2 (74), p. 66), participe futur *stātūrus*, *stāre* : 1^o être debout (opposé à *sedēs*, *iaceō*, *cadō*), être dressé; 2^o être immobile (opposé à *eō*). S'emploie au propre et au figuré; de là les sens de « demeurer ferme (et, dans la langue militaire, « tenir », s. *in acie*, etc.), persister, persévérer, être maintenu »; *stāre in aliquā rē*, *aliquā rē* et même postclassique *aliqui rei* (Dig.); *stat sententia*, *stāre cum* « être avec quelqu'un »; *stāre ab* (comme *esse ab*) « être du parti de ». Impersonnel : *per me stat* (ut, *quōminus*, *quā*) « il dépend de moi que ». Quelquefois, avec le sens de *constāre*, « être au prix de, coûter »; cf. Vg., Ae. 10, 404, *haud illi stabunt Aeneia paruo/hospitia*. Dans la langue poétique, *stāre* apparaît comme synonyme fort de *esse*; ainsi Vg., Ae. 1, 646, *omnis in Ascanio cari stat cura parentis*, où *stat* = *posita* est ou simplement *est*; Lucr. 1, 746-748, *deinde quod omnino finem non esse secundis / corporibus faciunt neque pausam stare fragori / quo finem esse et pausam stare* sont exactement semblables), / *nec prorsum in rebus minimum consistere quicquam* (où *consistere* = *esse*); de même, 5, 199, *tanta stat (natura), praedia culpa*, où *stat* joue le rôle de la copule. Ce sens s'est conservé et développé dans les langues romanes, où *stō* est abondamment représenté, M. L. 8231, avec de nombreux dérivés. V. B. W. être.

A *stō* correspond une forme athématique de présent à redoublement, d'aspect « déterminé », indiquant le procès qui parvient à son terme (cf. *stō* en face de *sedē* et *-cumbō* en face de *cubō*) :

sistō, *sistis* (le perfectum *steti* sert en face de *sistō* comme en face de *stō*; l'opposition des deux types n'est marquée qu'au présent; il en va de même de *sēdi* et de *cubui*; l'emploi de *stūit* pour différencier le perfectum de *sistō* est secondaire), *sistere* : absolu et transitif : 1^o s'arrêter, e. g. Varr., L. L. 6, 8, *solstitium, quod sol eo die sistere uidebatur*; Vg., G. 1, 479, *sistunt amnes tarræque dehiscunt* (l'emploi de *sistō* et d'un inchoatif correspondant est caractéristique); 2^o arrêter, s. *gradum*, s. *sē*; s. *aliquem saluom*, *fāna sistere*, etc., cf. *lōrāvai* τῶν; de là, dans la langue poétique et impériale, « mettre un terme à ». Dans la langue juridique, *sistō* a le sens de : 1^o « comparaître (absolu), se présenter », 2^o « faire comparaître, produire devant le tribunal » (transitif) : *uadimōnium sistere* (opposé à *u. deserere*). Enfin, *sistō* s'emploie impersonnellement dans l'expression *sistit non potest*. Ne semble conservé que dans un dialecte italien. M. L. 7956.

Sistō a un correspondant exact dans ombr. *sestu* « *sistō* »; la voyelle du redoublement est toujours notée e en ombrien; elle peut néanmoins représenter un i.

**stanō*. A *stō* correspond aussi une forme à suffixe nasal qui n'est attestée que dans des composés, sous la forme dérivée en *-ā* :

destinō, *-ās* : fixer, attacher; cf. Caes., B. G. 3, 14, 6, *junes, qui antemas ad malos destinabant, et destina*; appui, support (Vitr.). S'emploie au sens moral et absolulement « se fixer, se proposer fermement ». De là *destinātus* « fixé, arrêté », e. g. T.-L. 21, 44, 9 : *si hoc bene fixum omnibus destinatumque animo est*; et *destinātum* : dessein, résolution; *obstinō* : s'obstiner (transitif et ab-

solu); *obstinâtus*; *obstinâtiô* (classique); *praestînô*: fixer d'avance le prix d'une chose, marchander, acheter; mot de Plaute, cf. P. P. 249, 27: *-are apud Plautum praemere est, i. e. emendo tenere*; repris par Apulée. Pour le sens, cf. *cônstâre* « coûter ».

Formes nominales et dérivés: *stabilis*: qui se tient bien, stable, ferme (sens propre et figuré), M. L. 8207. De là: *stabilitâs* (classique) = *βεβαιότης*; *stabilitô*, -is, M. L. 8206; *stabilimen* (rare, poétique); *stabilitimentum*; *stabilitor*, qui semble une création de Sên., Ben. 4, 7, 2 (sans doute à l'imitation du gr. *βεβαιωτής*): *Deus, quod stant beneficio eius omnia, stator stabilitorque est; cônstabilitô*, -is (archaïque et postclassique); *restibilis*; *restibiliô*, Pacuvius, v. Festus 432, 35.

stabulum: endroit où l'on s'arrête (= *σταθμός*); de là diverses acceptions: « étape, halte », « résidence, demeure », en particulier « auberge » et « lupanar » (cf. *prostibulum*); dans la langue rustique, « étable », pour toute espèce d'animaux (s. *ovium*, *bovum*, *pânuum*, *piscium*, *apium*, etc.), et « gîte » (s. *ferârum*), M. L. 8209; B. W. s. u. Celtique: *irl. saball, stabla*; *britt. staul, staffell* (de *stabellum*).

Dérivés et composés: *stabulô*, -âs et *stabulor*, -âris, M. L. 8208; *stabulârius*; *stabulâtio*.

Pour *naustibulum*, v. *nâuis*; *prostibulum*. v. *prostô*; pour *uestibulum*, v. ce mot; *stâmen*, -inis n. : v. ce mot. *status*: qui se tient droit, dressé, immobile; arrêté, fixé (*status diis*, cf. *statuere diem*); cf. F. 416, 25, *Statae Matris simulacrum in foro colebatur, où Stata Mater correspond à Iuppiter Stator*, et aussi *Stata Fortiana, Valêtiô Stata*; de là *Statûnus, Statulînus, Statiâna*, divinités que l'on invoquait pour que l'enfant se tint debout, cf. Varr. ap. Non. 532, 18; et *statânium ulnum* (Pline 14, 65). *Stidius* est l'adjectif verbal à la fois de *stô* et de *sistô*. Nom propre: *Stâtius*; osq. *Staatis*!

statûrius: qui reste debout ou immobile; en particulier *statûria comœdia* (opposé à *môtria*) « comédie où il y a peu d'action ». Dérivé de *status*, comme *primârius de primus*, etc. Conservé en sarde, M. L. 8232.

statalucius, -i m.: sorte de danse lente (Plt.); *statalucium*: statuette (Plin.).

statim (*stetim*, condamné par Consentius 11, 25, éd. Niedermann, d'après *steti*, fait sur le modèle de *cessim*, *sensim*: *cessi*, *sensi*) adv.: sur place, sans bouger; *ita statim stant signa*, Plt., Am. 276; par suite, comme *illico*, « sur-le-champ, aussitôt »; d'où *statim ac*, *aigue*, *ubi*, etc. Sur *stetim*, v. Lindsay-Nohl, *Lat. Spr.*, 16. La forme *statim* attribuée par Non. 393, 5, à Têrence, Ph. 790, est suspecte et contredite par le témoignage des manuscrits de Têrence; cf. Lindsay, éd. de Têrence, ad loc., et *Early Lat. verse*, p. 218. A côté de *isârô* « aussitôt », l'Avesta a *isârastâtia*, avec le même sens, sans doute plus appuyé, ce qui montre le rôle de *stâ*- pour indiquer l'idée de « aussitôt » qui doit être rendue de manière sensible et dont, par suite, l'expression est sujette à beaucoup d'innovations. Le suffixe -*tim* a fourni de nombreux adverbes, notamment à la langue familière.

statiô: 1° station, fait de demeurer droit et immobile « *manère in statio* », etc.; 2° station, résidence; dans la langue militaire, « poste, faction »; dans la langue nautique, « mouillage, port »; dans la langue officielle de l'Empire, « résidence d'un fonctionnaire im-

périal », puis la fonction elle-même; « position »; « station de poste »; « assemblée religieuse » et « jeûne » (sur ce sens, v. Svennung, *Zeitsch. f. Neutest. Wiss.*, 1933, 294-308, et Blaise, *Dict. du lat. chrét.*). Pour le passage au sens concret, cf. *mânsiô*. Conservé surtout dans les dialectes italiens, M. L. 8234. *Irl. staid*. Dérivés: *stationâlis*: fixe (s. *stella*, Plin. = *στάσιος*); *stationârius*: qui appartient à un poste, s. *miles*; *stationârius*: officier de poste ou de police.

stator: esclave public chargé de la poste; cf. Rich. s. u. M. L. 8235; et, dans la langue tardive, *stantor, stantia, stantârius* « qui se tient en avant ».

Stator: épithète de Jupiter, cf. *Stator*; *Statôrius*: nom propre.

A *stator* correspond un féminin attesté dans le composé *obstetriz*; v. *obstô*.

stativus: immobile. Usité surtout dans la langue militaire au sens de « fixe », *stativa castra*, d'où *stativa* n. pl. substantivé, et, dans la langue religieuse, *stativæ* (fériae). Cf. *aestivus*.

status, -ûs m.: façon de se tenir, attitude; endroit où se tiennent les hommes ou les choses (*dê statû mouère, dèicere*; *stare in statu* « se tenir en garde », Plt., Mi. 1389); par suite, « façon d'être, état; condition, position ». Se dit en particulier de l'état de la cité, s. *ciuitâs*, s. *reipublicæ*. Dans la langue de la rhétorique: « position d'une question » (cf. *cônstitutiô causæ*), en particulier « réfutation d'une accusation » (gr. *στροφή*; cf. Cic., Top. 25, 93, et Isid., Or. 2, 5, 1: *status apud rhetores dicitur ea res in qua causa constitit, i. e. constitutio*). Celtique: *irl. stad*, *britt. ystad*. Les formes française et germanique semblent récentes.

statûra: stature (classique, attesté depuis Pl.); *statûrosus* (Aug.).

Peut-être *stâtûra* dans Lucilius 794: *quare pro facie, pro statûra Accius*.

statua: statue (plus particulièrement statue d'un homme, par opposition à *signum* « statue d'un dieu »), M. L. 8236. Dérivés: *statuâlis*, M. L. 8237; *statûrius*: statuaire; *statuâria*: sculpture; *statunuculum* (Pétr. 50, 6); *statuncula* (Greg. T., Hist. I, 5), d'après *homunculus*. *Statua* semble être le postverbal de *statuô*.

statuô, -is: mettre debout, *arbôrês statuere*; faire tenir droit ou ferme; d'où dresser, fixer, établir (sens propre et figuré, physique et moral), s. *modum*, s. *finê*, s. *diem*, s. *poenam*, etc.; par suite « décider, décréter », *Irl. statuid*, de *statûm*. Dérivés: *statûmen*, terme technique « support », « lit de maçonnerie », « varangue » (terme nautique); d'où *statûminô*, -âs; *statûminatiô* (époque impériale); *statuâle* (Lex. Sal.); *Statulênus*, -neius.

Composés: *adstitûô* « placer auprès »; *cônstitûô* « établir » (aspect déterminé); « poster, décider »; d'où *cônstitûm* n. = *σύνταγμα*, *cônstitutiô* = *σύνταξις* et *στάσις* (cf. *status*), *cônstitutor*.

dêstitûô: 1° établir, placer; 2° abandonner; d'où *dêstitutiô*, -tor (rares); cf. *dêstitô*.

instituô: placer dans ou sur, instituer, établir (sens physique et moral); former, instruire; *institûta* n. pl.: principes établis, institutions; *institutiô*: disposition, arrangement, institution, instruction (i. *διδασκία*, Quintil.); -tor (tardif).

praestituô: établir d'avance, prescrire.

prôstitûô: placer devant, exposer, et « prostituer »; *prôstitûta* f.; *prôstitutiô*, -tor (époque impériale; cf. *prôstitubulum*, *prôtô*); *restituô*: rétablir, restituer; *restitutiô*, -tor; *substituô*: mettre dessous ou à la place, soumettre (rare), substituer; *substitutiô*; *substitutiûs*: conditionnel (Apl., cf. *ὑποκατάστασις*, *ὑποκατάστασις*).

A *stô*, *sistô* correspondent, enfin, des adjectifs en -*stes* et des substantifs en -*stitium* qui figurent seulement comme seconds éléments de composés (cf. *obses*, *compos*, etc.): *antistes*, *praestes*, *superstes*, -itiis (v. les verbes correspondants); *iüstium*: suspension des tribunaux, vacation légale (à ne pas confondre avec *iüstitia* dérivé de *iüstus*); *inter-stitium* (tardif); *solstitium*: solstice; *quod sol eo die sistere uidebatur*, Varr., L. L. 6, 8; cf. *iûs* et *sôl*. Cf. aussi peut-être *caelestis*.

Composés de *stô*: *ab-stô*: se tenir éloigné (= *ἀπέσταμαι*), très rare; trois exemples: Plt., Tri. 263, *abstandus*: qui doit être tenu éloigné; Hor., A. P. 360, *si propius stes... si longius abstes*; Cypr. Gall., gen. 1440, *abstare*; se trouve dans les gloses. Dérivé: *abstantia* (un exemple de Vitruve). *Abstô* est à peine vivant; c'est *absum* ou *abstisô* qui le remplace.

adstô, *astô* (*ἀπισταμαι*): se tenir ou se dresser auprès; assister (sens moral rare, réservé à *adstisô*). Synonyme de *adsum*; cf. Lucr. 3, 1879, *certa quidem finis uitae mortalibus adstat* (à côté de *finem esse*, I 747), M. L. 739. Dérivé: *adstantia*: seulement dans les gloses, où il est traduit par *παρόντα*. Composé: **adastô*, M. L. 148.

antistô (ante-): se tenir en avant de; l'emporter sur. Rare, archaïque et postclassique; un seul exemple dans Cic., de Inu. 2. 2. La prose classique dit *praestô* ou *antecedô*.

antistes, -itiis m.: qui se tient en avant, chef. Usité surtout dans la langue religieuse, avec un féminin d'origine secondaire *antiustia*; *sacrorum antistes*, qui désigne un prêtre d'ordre supérieur, a pu servir à traduire *ἐπίσκοπος* dans la langue de l'Eglise. Dérivés: *antistitium* (Mart. Cap.); *antistatus*, -ûs m. (Tert.).

circumstô = *περίσταμαι* « se tenir autour, entourer »; *circumstantes* et *circumstantia*, -ium; *circumstantia*, -ae: fait de se tenir autour. Rare au sens propre; usité surtout en rhétorique comme traduction de *περίστασις*; cf. Quint. 5, 10, 104, *hoc genus argumentorum saepe dicamus ex circumstantia, quia περίστασιν dicere aliter non possumus*; *circumstantiô*, -ônis.

cônstô (= *συνίσταμαι*): 1° être arrêté, être fermement établi (d'où *constat inter omnes* « c'est une chose fermement reconnue entre tous »; *cônstâre sibi* « être fidèle à soi-même, ne pas changer d'avis »; *cônstâns*: ferme, inébranlable; *cônstanter*; *cônstantia*, et *incônstâns*, -ter, -tia); 2° être composé de, consister en (= *συνίσταται*); 3° avec un ablatif instrumental de prix, « être mis en vente moyennant un prix », « coûter » (sens propre et figuré); cf. Cés., B. G. 7, 19, 14, *edocet quanto detrimento et qui uitorum fortium morte necesse sit constare uictoriam*, sens dans lequel *cônstare* est surtout représenté dans les langues romanes, M. L. 2170. Employé aussi par Lucrèce comme synonyme de *esse*, e. g. 1, 582 (*corpora*) *quoniam fragili natura praedita constant*. *distô* (= *διίσταμαι*): être éloigné. Employé absolument, avec *ab* ou avec *inter* sêss. Sens moral « différer ». Dérivé: *distantia* (= *διστάσις*).

ezstô, *ezisô* (= *ἐξίσταμαι*, Arist.) : être élevé au-dessus, dépasser, être prédominant; d'où « être en vue » et « exister, subsister ». Dérivé: *ezstantia* (Col., Cael. Aur.).

instô: être dressé ou debout sur; être menaçant ou imminent; presser vivement (sens physique et moral), d'où « insister ». Dérivé: *instantia*.

interstô: se tenir entre (rare et tardif). Dérivés: *interstes*: intermédiaire (Tert.); *interstitiô*, *interstitium*, tous deux de basse époque; osq. *Anterstatai*, dat. « *Interstitiae ».

**Interstitae*: **stô* (tardif): se tenir devant, faire obstacle, M. L. 6023; B. W. *ster*; *obstaculum* (époque impériale, attesté à partir de Sênèque); *obstantia* (Vitruve). A *obstô* se rattache *obstetriz*, -icis (*obstetriz*, inscriptions tardives et manuscrits) f.: « celle qui se tient devant l'accouchée pour recevoir l'enfant », « sage-femme »; mot ancien, attesté depuis Plaute; de là *obstetricius*; *obstetricô*, -âs (-cor), -câlis, tous d'époque impériale.

persô: demeurer debout ou immobile; persister (sens physique et moral).

praestô: être en tête de, l'emporter sur; *praestes*, -itiis, épithète appliquée aux dieux: *Iuppiter praestes*; *praestantia*; *Praestana* dans Arn. 4, 3: *P. est, ut perhibetis, dicta quod Quirinus in iaculi missione cunctorum praestiterit uiribus*. Semble différent de *praestô* « fournir, garantir », d'où proviennent *praestâtiô*, *praestâtor* et les verbes romans du type « prêter », M. L. 6725.

prostô: se tenir en avant, faire saillie. Sens propre rare; usité surtout dans le sens de « être exposé en public, être offert en vente », « se prostituer »; *prostibilis*; *prostibulum*; *prostibula*, -lâia, -lâtriz (tardifs). Cf. *prostituô*, M. L. 6788.

restô: demeurer en arrière; par suite « rester, demeurer »; impersonnel *restat ut*. Dans la langue militaire s'emploie au sens de *resistere* (non, toutefois, dans Cicéron et César). M. L. 7248 (et **arrestô*, 673); celtique: *irl. riast*. Fréquentatif: *restisô*, -âs: s'arrêter souvent (rare et archaïque).

substô (*ὑπίσταμαι*): se tenir dessous; et « résister, subsister ». M. L. 8394. Dérivés créés par la langue philosophique à l'imitation de termes grecs, tous d'époque impériale et employés surtout ou créés par les Pères de l'Eglise: *substantia* (= *ὑπόστασις*), d'où *irl. substaint*; cf. *essentia*; *substantiola* (St Jér.); *substantiâlis* (= *ὑποστατικός*), *substantiâlis* et *cônstantiâlis*, traduction de *ὑποούσιος*; *substantiûs*, dont le n. *substantium* (sc. *uerbum*) traduit en grammaire le gr. *ὀνόμαζον*; *substantiûalis* (Tert.). Sur *substantia*, v. C. Arpe, *Philol.*, XCIV, 1939, 65.

superstô: se dresser par-dessus, dominer, surmonter. Dérivés: *superstes*, -itiis adj.: qui demeure au-dessus; par suite « qui survit » (sens le plus fréquent), joint à *superesse*, dont il est en quelque sorte l'adjectif, *superstô* ne signifiant pas « survivre », sauf à basse époque (Ennede), où ce sens a été refait sur *superstes*; de l'adjectif la langue archaïque a tiré un dénominaif *superstis*, -âs, transitif et absolu « préserver, faire durer » (Enn., Sc. 295) ou « être survivant » (Plt., P. 331). Dans la langue du droit, *superstes* a le sens de « témoin » (*qui stat in iure super aliquâ rē*); cf. Fest. 394, 37, *superstes testes praesentes significat*; et Cic., Mur. 12, 26, *suis utrisque superstitibus praesentibus istam uiam dico*; *inire uiam*; *superstitiô*: superstition (opposé à *religiô*,

e. g. Cic., N. D. 1, 42, 117 ; 2, 28, 71, 72) ; *superstitiōsus*, cf. Cic., N. D. 2, 28, 72, qui *totos dies precabantur et immolabant ut sibi sui liberi superstites essent, superstitiosi sunt appellati, quod nomen patuit latius* (où il n'y a peut-être qu'une étymologie populaire). Dans la suite, c'est l'idée de « pratiques superflues » que l'on a vue dans *superstitiō* ; de là les gloses du type *superflua observatio*. V., en dernier lieu, Benveniste, Rev. Ét. lat., 16 (1938), 35.

Sistō a fourni de même des composés correspondants aux composés de *stō* ; l'aspect déterminé y est souvent peu sensible ; toutefois, les formes à préverbes s'accroissent mieux de la valeur « déterminée » de *sistō* que de l'aspect « indéterminé » de *stō*, de sorte que beaucoup de composés se confondent presque pour le sens avec des composés de *stō* qu'ils ont tendu à remplacer. La valeur factitive qu'admettent les formes simples de l'inflectum, *sistō*, n'existe pas dans les formes pourvues de préverbe.

absistō : s'éloigner de, et « cesser de » ; *ad-sistō* (*as-*) = *παρίσταμι* : se tenir auprès de ; s'arrêter ; assister (sens propre et figuré) ; dans la langue de l'Église, *ad-sistentia* « assistance, aide » ; *cō-sistō* : transitif et absolu, « s'arrêter » et « arrêter » ; « se composer de, consister en » (glosé *συνίσταται*). A partir de Dioclétien apparaît *cō-sistōrium* : conseil du prince, consistoire ; *dē-sistō* : s'éloigner, abandonner ; s'arrêter de, cesser de, se désister ; *ex-sistō* (*existō*) : se dresser hors de ; s'élever ; sortir de terre, surgir ; par suite « exister, apparaître ». Quelques synonymes de *esse*, cf. Cic., Off. 1, 30, 107, *ut in corporibus magnae dissimilitudines sunt, sic in animis existunt maiores etiam varietates* ; et le participe *ex-sistēns* a servi de participle à *esse*, cf. Thes. V², 1875, 33 sqq. ; *insistō* : s'arrêter (dans) ; s'appuyer sur ; presser (sens physique et moral) ; insister ; *intersistō* : s'arrêter entre ; s'interrompre (Quint.) ; les composés *interstitium*, *-stitiō* se rapportent aussi bien à *interstō* qu'à *intersistō* ; *ob-sistō* : s'arrêter devant, s'opposer à ; *per-sistō* : persister ; **pro-sistō* (participe *pro-sistēns* dans Apul.) : être proéminent ; *resistō* : 1° rester en arrière, s'arrêter ; 2° résister (d'où *resistentia* dans St Aug.) ; 3° se dresser de nouveau (= *resurgō* ; rare) ; *subsistō* : s'arrêter ; faire face à ; dans Apulée, synonyme de *succurrō*. Dérivé : *subsistentia* (Cassiod., Boèce) = *ὀρόστας* ; *super-sistō* : se tenir ou se placer sur (Apul., Amm.).

Pour *instaurō*, v. ce mot et ci-dessous.

La racine **st(h)ā-* « se tenir » fournissait en indo-européen un aoriste radical athématique : skr. *asthāt* « il s'est mis debout » = gr. *ἔστη* (ion.-att. *ἔστην*) ; cf. les infinitifs sl. *stati*, lit. *stoti* « se mettre debout ». Il y avait un parfait : skr. *tasthau* « je me suis mis debout » (résultat acquis), plur. *tasthima*, gr. *ἔστηκα*, plur. *ἔσταμεν* ; c'est ce parfait que représente *steti*. L'indo-iranien a un présent thématique à redoublement, forme qui en indo-européen indiquait le procès arrivant à son terme : skr. *tīgathi* (avec redoublement en *-t-*), mais av. *hištaiti* (avec redoublement *-s-*) « il se tient debout, il reste debout » ; c'est à ce type qu'appartient lat. *sistō* (le type de *sterni*, propre au grec, est autre) ; la même forme a fourni à l'irlandais des verbes tels que v. ir. *ar-a-sissiar* glosant *innitēns*. Pour exprimer l'état d'« être debout »,

il a été fait des formes en *-ē* dans v. sl. *stojati* « être debout », lit. *stovėti* (même sens), v. h. a. *stēn* (*stān*) ; d'autre part, le slave a comme « itératif », en face de *stane*, *stati* « se mettre debout », le type *staję* ; et le lituanien a de même *-staju* ; lat. *stō* représente une formation de ce genre, de même que ombr. *stahu* « stō » et osq. *stait* « stat », *stahint* « stant » ; cf. ir. *-idū* « je suis » (v. H. Pedersen, V. Gr. d. kelt. Spr., I 79 et II 431 sqq.). Pour indiquer un procès arrivant à son terme défini, il a été constitué dans diverses langues des formes à nasale, toutes indépendantes les unes des autres ; la plus remarquable est celle du germanique, got. *standan* « se mettre debout » (prét. *stōþ*) ; le grec a *ἵστημι*, le slave *stanę* (inf. *stati*), cf. v. pruss. *po-stānimai* « nous devenons », arm. *stanam* « j'achète » ; c'est sur une forme de ce genre que repose le type dérivé lat. *-stināre*.

Les formes nominales s'expliquent par les règles générales de formation et ne posent guère de questions. A cause du sens, on relèvera *stabulum* ; la formation est parallèle à celle de v. isl. *stogull* « endroit où l'on trait les bêtes », v. h. a. *stadal* « grange » ; pour le sens, cf. véd. *go-ṣṭhā* « étable à vaches », av. *aspō-stāna* « écurie à chevaux », etc., got. *awi-stris* (génitif singulier) « de la bergerie » (v. h. a. *ewist*), v. sl. *stado* « troupeau » et v. angl. *stod* « troupeau de chevaux », etc. Tout ceci se rapporte aux arrêts du troupeau quand il est au repos. Le sens général du mot est conservé par osq. *staflatas* « statufait » et pél. *pristafalaciriz*, n. pl. « praestibulātrices » (Vetter) ; le sens de ombr. *stafarem* est incertain : « consolidatum » (Devoto), « concrētum » (Vetter).

L'ā de *stabulum* est le même que celui de l'adjectif *status* qui répond à skr. *sthitāh* « placé debout », gr. *στῆθε*. D'après ce participe, on le retrouve dans le substantif *status*, d'où *statua*, *statuō*, et le même ā apparaît dans le type de *superstitum* (accusatif singulier), sur lequel a été fait le nominatif singulier *superstes*, tandis que, au contraire, l'indo-iranien a généralisé ā dans le type véd. *ratheṣṭhāh* « guerrier » (littéralement « qui se tient debout dans le char »), etc. L'ā de *supin statum* (d'où *stātūrum*) est normal dans le type des substantifs en *-tu* auquel appartient le supin ; cf. skr. *śhidum* et, de même, lat. *genitum* en face de *nātus*. L'ā de *obstaculum* peut être ancien ; cf. véd. *śhidtram* « lieu où l'on se tient » ; toutefois, le mot est tardif.

La valeur factitive de « poser, établir » a été rendue partie avec une valeur factitive de *sistō*, partie avec le dérivé *statuō* ; s'il y a préverbe, seulement avec *-stitūō*. L'ombrien a *statita* « statūta », *statitatu* « statuitō » (impér.), *stakaz* « statūtus ». Par *staflatas* « statūtae », on voit que l'osque a procédé autrement.

L'ā figure dans *stāmen* ; cf. gr. *στήμων* « chaîne du métier vertical du tisserand », et des formations semblables, mais de sens non technique, se retrouvent dans d'autres langues : skr. *sthāman-* « lieu de séjour », lit. *stomū* « statum », got. *in... stomin* « ἐν ὁμοστέει ». L'identité de sens du lat. *stāmen* avec gr. *στήμων* donne lieu de supposer, pour ce terme technique, une influence du grec sur le latin.

Les formes osque et ombrien ne concordent qu'en partie avec les formes latines ; ainsi l'osque a *statif*

« statua » (ou « statio » ?), l'ombrien *stahmei* « statioŋi », *stahmilo* « statūtum ».

Tandis que v. pruss. *stacle* désigne un montant sur lequel s'appuie une construction, lette *stakle* désigne spécialement le « montant du métier à tisser », et lit. *staklės* le « métier à tisser ».

Les verbes *in-staurāre*, *re-staurāre* posent un problème : le maintien de l'a ne semble pouvoir s'expliquer que par l'influence d'une forme sans préverbe **staurāre*, qui n'est pas attestée. L'u est un élargissement de la racine **st(h)ā-*, dont il y a des exemples dans d'autres racines importantes. Là où la voyelle est ā, elle se maintient, d'où gr. *σταυρός* « poteau, pieu », v. isl. *staurr* (même sens), skr. *sthāvarāh* « ferme, immuable » ; c'est à ce type que doit se rattacher lat. *-staurā-* ; le slave a *staviti* « poser » et le lituanien *stovėti* « stāre ». Là où le vocalisme est au degré zéro, le ā doit s'amuir devant *-u-* ; on a ainsi gr. *στῆλος* « colonne », skr. *sthūrāh* « fort » ; et il a pu être fait un type **st(h)eu-* qui figure dans skr. *sthāviraḥ* « fort, solide », v. h. a. *stiuri* « fort » (v. sous *taurus*), etc.

stola, -ae f. : longue robe de femme. Emprunt (Enn.) au gr. *στολή*, latinisé ; de là *stolāus*. Celtique : ir. *stoil*, brit. *ystol*.

stolidus, -a, -um : sot, niais. Souvent joint à *stultus*, de même sens, dont il est sans doute parent. Attesté dès les plus anciens textes ; sans être absolument banni de la prose classique, il y est plus rare que *stultus*. Le dérivé *stoliditās* est tardif (Flor., Cell., Arn.), tandis que *stultitia* est ancien et classique.

Sans étymologie claire. V. *stolō*? M. L. 8273 c. Mais la forme en *-idus* semble supposer un verbe en *-eō* ; cf. *pauēō*, *pavidus*.

stolo, -ōnis m. : rejeton, bouture ; Varr., R. R. 1, 2, 9 : (C. Licinius Stolo)... qui propter diligentiam culturae Stolonum confirmavit cognomen, quod nullus in eius fundo reperiri poterat stolo, quod effodiebat circum arbores et radicibus quae nascerentur e solo, quos stolones appellabant ; cf. Plin. 17, 7. Y a-t-il parenté entre *stolidus* et *stolo*? Cf. *caudez*, *stipes* comme termes d'injure (Térence, Heaut. 877). Mot technique. M. L. 8275.

Cf. arm. *steln* « lige, tronc », gr. *στελεχος* (même sens) et *στελς* « plante parasite ». Pour des rapprochements plus vagues, v. gr. *στελεά* « manche (de cognée) », etc.

stolus, -i m. : flote. Emprunt tardif (Cod. Theod.) au gr. *στόλος*. Demeuré dans quelques langues romanes (lit. *stuola*, prov. cat. *estol*). M. L. 8276.

stomachus, -i m. : tube digestif « oesophage » ou « estomac » ; en particulier « humeur », *bonus stomachus* ; employé seul « mauvaise humeur, bile, colère » (tréquent dans Cicéron). Emprunt au gr. *στόμαχος* attesté depuis Plaute, latinisé.†

Dérivés : *stomachor*, -aris : être de mauvaise humeur, synonyme familier de *irascor* ; *stomachosus* ; *stomachabundus* (Gell.) ; *stomachatiō* (Cassiod.). M. L. 8276 a.

storea (*storia*), -ae f. : natte de jonc ou de cordes (Cés., B. C. 2, 9, 4 ; T.-L., Plin.). M. L. 8279. Sans doute grec ; cf. *στορέωννυ*.

strabō, -a, -um : aux yeux de travers, louche. Ancien, rare ; repris par Cassiodore au sens de « pervers ».

Dérivé expressif : *strabō*, -ōnis (*strabōnus*, Pét. 68, 8), usité comme surnom (et *Strabōnilla*). Dans les gloses figure une forme *strambus* (cf. *sābūcus* et *samb-*, *sabbatum* et *samb-*), à laquelle remontent les représentants romans ; cf. M. L. 8281. Diminutifs : *strabulus*, *strambulus*.

Sans doute emprunt au gr. *στράβος*, *στράβων*.

strāgēs, *strāgulus*, -lum ; *strāmen* : v. *sternō*.

strangulō, -ās : étrangler, étouffer. Emprunt ancien et oral au gr. *σπαργαλῶ* (cf. Varr., L. L. 6, 96). Le terme latin est *suffocō*. M. L. 8290.

Dérivés : *strangulatiō*, -tor, -trix, -tus, -ūs m., -bilis (tous d'époque impériale).

strangūria, -ae f. : rétention d'urine. Emprunt au gr. *σπαργουρία* (Caton, R. R. 127, 1).

Dérivé : *stranguriōsus* (Marc. Emp.).

straua (*straba*) : 1° trophée (Lact. ad Stat. Theb. 12, 62) ; 2° tumulus, sepulcrum (Iord.). Mot de très basse latinité, germanique.

strebulā (*stribulā*), -ōrum n. pl. : mot plautinien, d'origine ombrienne d'après Fest. 410, 28, que Varron explique, L. L. 7, 67 : *stribula*, ut *Opilius scribit, circum cozendices sunt bouis*. Cf. gr. *σπρέβλος* « tourné, tordu » ?

strēna, -ae (et, dans les gloses et les inscriptions de basse époque, *strenua*, d'après *strenuus*, forme blâmée par Consuetius) ; les formes romanes remontent à *strēna* ou *strenna* f. : « bon » présage ; et en particulier cadeau fait à titre d'heureux présage, « éternne » : *strenam uocamus quae datur die religioso ominis boni gratia*, Fest. 410, 21. Ancien, usuel. Panroman (sauf roumain). M. L. 8296.

Strēna (comme *scaeva*) semble être le féminin d'un adjectif *strenuus* encore utilisé par Plaute, e. g. St. 672, *bona scaeva strenaque obuiam accessit mihi*, et 461, *quom strena opscaeuauit, spectatum hoc mihi*. Le mot est donné comme sabin par Lydus, de Mens. IV 4 ; et ce témoignage est confirmé par celui de Symmaque, Epist. 10, 35, qui attribue au roi sabin Tatiüs l'introduction de l'usage des *strēnae* à Rome ; cf. Ernout, *Élém. dial.*, s. u.

Dérivés : *Strēnia* (*Strēnuia*) : déesse des présages favorables (v. Deubner, Glotta, 3, 34 sqq.) ; *strenuus* (souvent joint à *fortis*, opposé à *ignāuus*, *iners* ; *strēnuior* à *dērior*) : vif, rapide, actif, courageux, brave ; turbulent (Tac.). Se dit des personnes et des choses. Attesté depuis Plaute, usuel en prose et classique. Les anciens ont vu la parenté entre *strēna* et *strenuus*, e. g. Non. 16, 32, *strena dicta est a strenuitate*. L'adjectif a dû d'abord avoir un sens religieux, qu'il a perdu en pénétrant dans la langue commune. Dérivés : *strēnuē* ; *strēnuō*, -ās? (leçon de P dans Plt., Pseud. 629 ; A a *strenuas*) ; *strenuitās* (Varr., Ov.) ; *strenuōsus* (Gl.). Composé : *instrēnuus* (archaïque et postclassique).

Le rapprochement de *σπρηγής*, « aigu, perçant », *σπρηγός* « orgueil, passion » est médiocre pour le sens. V. Walde-Pokorny, II, 628.

strénous : v. *strēna*.

strepō, -is, -ui, -itum, -ere : faire du bruit, gronder. Se dit surtout d'un bruit sourd et violent, *strideo* d'un bruit sifflant. Attesté depuis Ennius ; surtout poétique et dans la prose impériale ; doublet de *fremō*. Conservé dans un dialecte italien, comme le fréquentatif (rare et poétique) *strepitō*, -ās, M. L. 8298, 8298 a. Dérivés : *strepius*, -ās (classique et usuel) ; *strepō* (Cassiod.) ; *streperus* : bruyant, querelleur (tardif). Composés : *ad-, circum-, cōn-, in-, inter-, ob-, per-, sub-strepō* ; à *obstrepō* correspondent *obstrepitō*, *obstrepitūculum* et un adjectif *obstreperus*, tous tardifs.

Verbe expressif pour indiquer un bruit, comme *sternuō*, *steriō*, *stridō* et *crepō*.

stretillō : v. *strutabillae*.

strīa, -ae f. : raie, strie ; rainure, cannelure ; cf. Varr., R. R. 1, 29, 3, *qua aratrum uomere striam facit, sulcus uocatur*. Ancien, technique. M. L. 8300, *strīa*.

Dérivés : *strīatus* : strié (Plt., Rud. 298), sur lequel sans doute a été bâti *stridō*, -ās (époque impériale, Vitr., Plin.), d'où *strīdura* f. Cf. *striga*.

De **strigya*? v. *stringō*.

strīb(i)lō, -inis f. : ancien nom latin du solécisme : *soloecismus Latino uocabulo a Sennio Capitone eiusdemque aetatis aliis imparilitas appellatus, uetustioribus Latinis strībilio dicebatur, a uersura uidelicet et prauitate uertuosae orationis, tamquam strobiligo quaedam*, Gell. 5, 20, 1 ; cf. Arn. 1, 36. — L'explication d'Aulu-Gelle montre qu'il faisait dériver le nom de gr. στρόβιλος. On pourrait plutôt songer à un adjectif correspondant à στρόβιλος, avec le suffixe -īgō(n), fréquent dans les mots qui désignent une difformité ou une infirmité ; cf. *prārigō*, *tentīgō*, etc., Ernout, Philologica, I, p. 175 sqq.

Termes d'école sur lequel on ne peut faire que des hypothèses, faute de renseignements précis.

stridō, -is (*strideo*, -ēs), **stridō**, -ere : grincer, faire entendre un bruit strident ou sifflant. — *Stridō* et *strideo* sont également employés ; *stridō* semble toutefois plus ancien (Ennius, Pacuvius, Lucrèce et Virgile).

Dérivés et composés : *stridor*, M. L. 8306 ; *stridulus*, d'où **strīdūlare*, M. L. 8307 ; *instridens* : qui siffle dans ou sur.

Onomatopée ; cf. Charisius, GLK I 274, 24 ; Diomède, ibid. 322, 18 et 460, 5 ; Isid., Or. 3, 22, 14.

Le grec α τριζω, parfait τριζωα, à peu près dans le même sens ; cf. aussi στριζέ, στριγγός, nom d'oiseau nocturne (v. *striga* II). Forme expressive comme *strepō*, *steriō*, etc. La voyelle i donne au mot son caractère. Il n'y a pas lieu de chercher ici un développement phonétique normal, comme le fait M. Otrebski, qui a étudié en détail *stridō*, *strideo* dans la *Księga Wergiljuszowa de l'Alma mater Vilnensis*.

I. **striga**, -ae f. : rangée, ligne, sillon ; *strigae appellabantur ordines rerum inter se continuate conlocatarum, a stringendo dictae*, P. F. 414, 20 ; cf. aussi CGL V 624, 8 : *striga est ubi equi stringuntur, unde strigos homines dicuntur macilentii* ; V 516, 11 : *strigae interualla turmarum quo equi stringuntur*. M. L. 8309.

Dérivés : *strīgatus* (terme de la langue des agrimensores : s. *ager*, par opposition à *scamnātus ager* ;

champ plus long que large dans la direction des raies, c'est-à-dire du nord au sud) ; *strīgōsus* (et *strīgulosus* Gloss.) : ridé, décharné ; *strīgō*, -ās : tracer des sillons, et en particulier « faire halte en labourant » (Plin.), d'où, plus généralement, « s'arrêter » ; *hemi-strīgulum* (Hvg.).

Même racine que *stringō*, *strīgilis*, *stringentum*. *Stria* doit reposer sur **striga* ; cf. *aiōd* de **agyōd*. Le grec α τριζέ, -γγος « série, ligne ».

V. *obstringillō*.

II. **striga**, -ae f. : 1° grand-duc, oiseau de nuit ; 2° strige ou sorcière ; vampire. Forme populaire (Pétron, Gloss.) de *strix*, *strigis*, faite sur l'accusatif de gr. στρίγξ, στριγγός (cf. *tomix*). Les formes romanes remontent à *striga* et *striga*, M. L. 8308, B. W. *strige*, et supposent aussi un dénominatif **strigāre*, M. L. 8310. Cf. aussi M. L. 8319, *striz*. V. Sofer, 66, 172 ; Graur, *Mél. ling.*, p. 22.

strīgilis, -is f. : étrille, racloir qui servait à enlever la sueur et les poussières sur la peau. Attesté depuis Plaute et usuel ; conservé dans les langues romanes, M. L. 8312 ; en britt. *strail* (de *strigha*) et en v. h. a. *strigil*. Par extension : instrument cannelé, de forme semblable à l'étrille, servant à introduire des liquides dans l'oreille (Celse, Pline) ; cannelure de colonne (Vitr. = στρίλα). Il est douteux que *strīgilis* « pépite d'or » chez les Espagnols, Plin. 33, 62, soit le même mot. Comme la plupart des termes relatifs à la toilette, *strīgilis* pourrait être emprunté au grec ; on pense à gr. στρίγγις, στρίγγις, etc. (cf. Schol. Pers. 5, 126, *strigiles... a terendo quod graece στρίγγω dicitur*), qui aurait été déformé par l'étymologie populaire et rapproché de *striga*, l'instrument traçant sur la peau des raies ou sillons (cf. le doublet *strigula* dans le Schol. de Juvénal, 3, 243) ; l de *sil-* n'avait pas chance de subsister, le latin évitant deux l dans un même mot. De même, *stringentum* « raclore » rappelle exactement pour la forme στρίγγω (Aristote), dont il n'est sans doute qu'un calque.

Dérivés : *strīgīlicula*, στρίγγιλιον (Apul., Gloss. Philox.) ; *strīgīlarius* (Gl.).

Mais l'hypothèse d'un emprunt n'est pas nécessaire, car on peut rapprocher v. sl. *strigo*, *strišti* « tondre » et le groupe germanique de v. angl. *strican* « frotter », all. *streichen*.

***strigor**, -ōris m. ? : attesté seulement dans Plt., Ba. 280, où le sens et la forme sont incertains, dans la glose de l'abrégé de Festus, P. F. 415, 2 : *strigores, i. e. densarum uirum homines*, et dans le texte correspondant, très mutilé, de Festus 414, 17 : *strigores in Ne(lei carmine (5) pro strigosis positum... (dens) arum uirum ha... (strigores exerciti. Sans doute à rattacher à *stringō*, *striga*. Lire peut-être *strigones*?*

stringentum : v. *strīgilis*.

strīgō, **strīgōsus** : v. *striga* I.

stringes : v. *stringō*.

stringō, -is, **strinxī**, **strictum**, **stringere** : serrer, étreindre, presser. De ce sens général sont dérivées des acceptions particulières et techniques « resserrer, contracter » (opposé à *lazāre*, *didicere*) ; dans la langue

rustique, « pincer une branche », cf. Vg., G. 2, 367, *ubi iam ualidis amplexae stipibus ulmos | exierint, tum stringe comas, tum braccia tonde*, et en particulier « pincer l'olive pour la détacher de l'arbre, cueillir », e. g. Caton, Agr. 65, 1, *olea ubi nigra erit, stringito* ; distinct d'abord de *legere* « ramasser » (par terre), cf. *legulus* et *strictor*, et *strictius*, ou de *dēmere* (dans *uindemia*), puis s'est employé indistinctement de toute espèce de récolte : s. *frondēs, folia, hordea* (Vg., G. 1, 317) ; *quernās glandēs* (id., ibid. 1, 305). Dans la langue nautique, « serrer de près, raser, longer », cf. Vg., Ae. 5, 163, *litus ama, et laeuae stirpatis sine palmula cautes*, qui a peut-être servi de modèle à l'expression *legere ora* (v. *legō*) ; Ov., M. 11, 733, *stringebat summas ales miserabilis undas* ; de là le sens de « effleurer, toucher légèrement » (sens physique et moral) ; « étriller, panser » (cf. *strīgilis*). Dans la langue militaire, s. *gladium* « étreindre son épée (pour la tirer) », d'où « tirer l'épée, dégainer » (sens propre et figuré) ; de là, dans Ov., R. Am. 377, *in hostes stringatur iambus*. Participe : *strictus* : serré, étroit et « bref, concis » ; « strict », M. L. 8315 et 8305, *strictus* ; B. W. *rétrécir*. Brittonique : armor. *striz*. Adv. *strictē*, *strictim*.

Formes nominales, dérivés et composés : *stringor* (Lucr. 3, 693, *gelidai stringor aquai*) : contraction ; *strictio*, rare et tardif (Cael. Aurel.) ; *strictor*, M. L. 8303 ; *strictura*, M. L. 8304 ; *strictius* (-a olea, Caton) ; *strictioria* : vêtement serré (Ed. Diocl.) ; *strictorium* : cordon (Cass. Fel., Gl.). Cf. aussi *striga*, *strīgilis*, *stringentum*, *stringor* ; *ad-, circum-, con-*, M. L. 2173 ; *dē-, dī(s)-*, d'où *districtus* et **districtia* « détresse », M. L. 2694-2695 a. B. W. s. u. ; *in-, inter-, ob-, per-, prae-, re-*, M. L. 7252 ; *sub-, super-*, avec les nuances ordinaires marquées par le préverbe et les dérivés attendus. Cf. aussi M. L. 8311, **strigicāre*, supposé par quelques dialectes italiens. Sur *stringes*, dans Isid., Or. 19, 23, 1, *quibusdam nationibus sua cuique propria uestis ut... Gallis linnae, Hispanis stringes* (vulg. *striges* ; cf. CGL V 631, 43, *stringum, genus uestimenti* ; V 610, 11, *stigium*, même sens) avec un doublet roman **stringa*, v. Sofer, 45, et Emerita 17, 263 sqq. V. aussi *obstringillō*, -lus (-lum) : sorte de sandale. Peut-être *stricituilla*, Plt., arg. 100.

A *stringō* se rattache également *praestigiae* « tours de passe-passe, jongleries, ruses », etc., issu de **praestrigae* par dissimilation (cf. *praestringere oculos* « éblouir » et les vers de Caecilius cités par Cic., N. D. 3, 29, 73, *omnes meos dolos, fallacias | praestigias praestinxit commoditas patris* (var. *praestinxit* avec influence de -*stinguō*?). Ancien, usuel et classique. De là *praestigiator*, -itrix ; et, tardifs, *praestigio*, -ās (-giōr) ; -gium, *giōsus*.

V. *strīgilis*, *striga* I ; et Walde-Pokorny, II 637.

***strittauus**, -I m. : -m antiqui dicebant pro tritauo (qui est pater at) aui et atauiae, F. 414, 24 et P. F. 415. *Vox nihili*, issue de la dittographie de l's final de *atauus* qui précède *tritauus* dans Plt., Pe. 57 : *Pater, auos, proauos, abauos, atauos, tritauos*. Le -tt- est une gémination expressive. V. *auus*.

***strittabillae** : mot obscur de Plaute cité par Varon, L. L. 7, 65 (cf. *scratiae*), qui l'explique : *strittabillas a stretillando ; strittare ab eo qui sistit aegre*. — *Stret-*

illare n'est pas autrement attesté ; *strittuare* a peut-être un correspondant dans le séniois *tretticare*, M. L. 8318 ; mais rien n'est moins sûr. Aulu-Gelle et Nonius donnent *strittuillae*, *strittuillae*. V. Hammarström, *Eranos* 23 (1925), 115 sqq.

***strittō**, -as : v. le précédent.

strix, -gis f. : v. *striga*.

stro(n)gia, -ae f. : sorte de vase. Mot gallo-latin (graffito de La Graefesenque), qu'on rapproche de gr. στρογγύλος « rond » ?

strophā, -ae f. : 1° détour, ruse (surtout au pluriel), d'où *strophārius* « rusé » (Gl.) ; 2° strophe (Macr.). De στροφή. Le premier sens semble le plus ancien (Phèdre, Sén.).

strophium, -I n. : est fascia brevis, quae uirginalem tumorem cohibet papillarum, Non. 538, 7. Emprunt au gr. στρόφιον, déjà dans Plaute.

Dérivés : *strophārius* ; *strophiolum*.

strophus, -I m. : colique(s), tranchées. Emprunt savant au gr. στρόφος, latinisé (le mot latin est *uermina*) ; d'où *strophōsus* (Vég., Ven. Fort., Carm. 8, 9, 17, qui scande *strophōsus*).

stroppus (*struppus*), -I m. : *stroppus est, ut Aetius Philologus existimat, quod Graece στρόφιον uocatur, et quod sacerdotes pro insigni habent in capite. Quidam coronam esse dicunt, aut quod pro corona insigne in caput imponatur, quale sit strophium. Itaque apud Faliscos diem (idem codd.) festum esse qui uocetur Struppearia, quia coronati ambulent, et a Tusculanis, quod in puluinari imponatur Castoris, struppum uocari*, F. 410, 6. Cf. P. F. 473, 4 : *struppi uocabantur in puluinariis fasciuli de uerbis facti qui pro deorum capitibus ponebantur*. Dans la langue commune : « courroie » qui sert à attacher la rame à son tolet ou le bâton à la chaise à porter ; cf. Rich. s. u. Les formes romanes remontent à *strōppus*, M. L. 8321 ; de même le germanique : v. angl. *stropp*.

Dérivé : *stropulus* (Tert.).

Emprunt, sans doute par un intermédiaire étrusque, au gr. στρόφος, avec gémination expressive de la consonne intérieure (cf. *brachium*).

struēs, **struix**, **struertiarius** : v. *struō*.

strūma, -ae f. : tumeur scrofuleuse, écrouelles et « laderie » (du porc ; cf. *scrōfa*). Sert de surnom. Attesté depuis Cicéron. Non roman.

Dérivés : *strūmōsus* ; *strūmaticus* (rare et tardif) ; *strūmea* (sc. herba) : herbe aux écrouelles, grenouillette (Pline) ; *strūmāria* : serpenteaire (Diosc. 2, 193) ; *strūmella* (Marc. Empir.) ; *strūmus* m. : morelle à fruits noirs, solanée qui passait pour guérir les écrouelles.

Pas d'étymologie évidente.

***struntus**, **strundus** : étron. Mot de glossaire, non latin. L'origine germanique est douteuse, les formes de bas allemand *strunt*, *stront* pouvant être empruntées aux formes romanes. Cf. B. W. s. u. ; M. L. 8322.

struō, -is, -xi, -ctum, -ere : disposer en piles, « em-

piler » (des matériaux), « entasser, dresser », s. *arborēs in pyram* (en particulier « dresser une table »), « construire, bâtir » (sens propre et figuré) : *templa saxo structa ueluto*, Vg. 3, 84; *syrophantias struere*, Plt., Asin. 71, « lever »; cf. Lex. XII Tab. 1, 2, *si caliculu pedemue struit*. Ancien, usuel, classique. Non roman. Celtique : gall. *ystryw*.

Dérivés et composés : *struēs*, -is f. : pile; en particulier, dans la langue religieuse, sorte de gâteau : *genera liborum erant, digitorum coniunctorum similia, qui continebantur in transversum superiecta panicula*, P. F. 409, 21A ce sens se rattache le composé *stru-jeritarii*, cité par P. F. 337, 2 : -os dicebant qui quaedam sacrificia ad arbores fulgurias faciebant, a ferto scilicet quodam sacrificii genere; *struiz*, -icis f. : -es dicebant omnium rerum instructiones, P. F. 409, 5. Rare et archaïque (Liv. Andr., Naev.).

structiō (postclassique); *structor* (classique, mais technique; cf. d'après Gell. 12, 3, 4) : 1° constructeur (d'où « maçon, charpentier »); 2° celui qui dresse la table; *structilis*, -ibilis (postclassique); *structōrius* (Tert.); *structus*, -ūs m. (Tert., Arn.); *structūra* : construction, structure (classique); maçonnerie; *strūmentum* (Tert.), refait sur *instrumentum*.

ad-struō : construire à côté, bâtir en outre; d'où, à l'époque impériale, « ajouter ». A basse époque, employé pour *affirmō*; cf. Comm. Bern. Lucan. 7, 447, *adstruit deos non curare terram*; *adstructiō*, -iōr; *circum-*, *cōn-*, *dē*, M. L. 2606; B. W. détruire; britt. *distryw*; ex-, ob-, per-, prae-, sub-struō, dans lesquels le préverbe ne fait que préciser l'idée verbale et qui peuvent à leur tour avoir des dérivés. Certains de ces dérivés ont servi à traduire des termes grecs; ainsi *cōnstructiō* (Priscien) traduit *σύνταξις*, et *cōnstruendū* a passé avec ce sens en britt. *cystrawen*. A noter le sens spécial pris par *instruō*. D'expressions comme *i. mēnsās* « dresser des tables » on est passé à *i. cōnuitiūm* « garnir un banquet » et *instruere* est arrivé à signifier « fournir, équiper », d'où *i. alqm algā rē* « instruire quelqu'un de quelque chose », M. L. 4472; *instructus* « équipé, muni » et « instruit »; *instructiō*. Le substantif *instrumentum* a désigné « ce qui sert à équiper, à garnir; agrès, équipement; mobilier; outils(s) », M. L. 4473. Celtique : britt. *ystryw*; irl. *instrument*.

Pour *industrius*, v. ce mot.

Les formes *struō* et *struēs* montrent que la gutturale de *struiz*, *structus* est secondaire, comme dans *uizē*, *uclut*, en face de *uizō*. On peut donc rapprocher le groupe de *sternō* (v. ce mot). Dans l'omb. *strucla* (struhcla), *struēla*, au sens de *struēs*, -cla-, est un suffixe (cf. lat. *struicula*).

struppus : v. *stroppus*.

strūbiō (*strūbiō*), -ōnis m. : autruche. Emprunt tardif au gr. *στροβίον*, demeuré dans les langues romanes, sous cette forme ou dans le juxtaposé *auis strūbius*, M. L. 833, 8323. Celtique : irl. *struth*; germanique : all. *Strauss*, etc.

***stubulum**, -i n. : = σκόλλυμος (Diosc. 3, 14), sorte de chardon, artichaut?

studeō, -ēs, -ui, -ēre : avoir du goût, du zèle ou de

l'attachement pour (datif, le complément d'objet pouvant être une personne, s. *Catilinea*, ou un abstrait, s. *rebus Cassii*); être désireux de (avec le génitif à l'époque archaïque : *studeō tui*); s'appliquer à : s. *litteris*, d'où, à l'époque impériale, « étudier », e. g. Sēn. Q. N. 7, 4, 1, *duo qui apud Chaldaeos studuisse se dicunt*. Ancien (Enn.), classique, usuel (surtout en prose). Non roman (sauf quelques formes dialectales peu sûres, M. L. 8324).

Dérivés : *studium* : est animi assidua et uehemens ad aliquam rem applicata magna cum uoluntate occupatio, ut philosophiae, poeticae, geometriae, litterarum, Cic., Inu. 1, 25, correspondant au gr. *σπουδῇ* qu'il traduit, comme *studeō* traduit *σπουδάζω*; « attachement »; « goût, zèle »; en particulier « goût pour l'étude », d'où *studia*, -ōrum « les études » et même « les fruits de l'étude », les « études, œuvres », cf. *studiolum* : petite étude (M. Aurel.); *studiōsus*, M. L. 8326 et 8325, « *studiare*, qui a remplacé *studere* dans les langues romanes. Celtique : irl. *estadh*, *esthud*.

La racine de *studeō* doit être la même que celle de lat. *tundō*, à côté de quoi l'on a got. *stautan* « τόνειν, ποτιζειν ». La valeur affective de *studeō* rappelle celles de gr. *σπείδω* et de lat. *puer*, en face de gr. *σπυδαῖ* « ἀετρίβανος » (Hes.) et de lit. *spaudziū* « je presse ». Il y a en indo-européen une série de mots à *(s)p- initial qui désignent des chocs et ce qui en résulte. V. *stupeō*.

stultus, -a, -um : sot, stupide. Synonyme de *stolidus*, mais semble davantage usité par la langue classique. M. L. 8328; v. h. a. *stolz*.

Dérivés et composés : *stultitia* (usuel et classique) : sottise (abstrait et concret); *stultilogus*, -logium, -loquentia, -uidus, mots plautiniens (cf. gr. *μωρολόγος*, -λογία); *stultificō*, -ās (St Jérôme). V. *stolidus*. Peut-être dialectal.

stupa : v. *stuppa*.

stupeō, -ēs, -ui, -ēre : être frappé de stupeur; demeurer stupide. Ancien et classique; se dit du physique comme du moral.

Formes nominales, dérivés et composés : *stupor*, adj. *stuporatus* (Tert.); *stuporōsus* (Orib.); *stupidus*, d'où *stupidiūs* (rare, mais dans Cic.); *stupidiō*, -ās (Mart. Cap.); *stupescō*, -is (rare, mais dans Cic.), M. L. 8330 b; *obstupescō* (*obstupescō*), *obstupidus*; *stupēfaciō*, -is et *obstupēfaciō*; ad-, circum-, cōn-, in-, ob-stupeō (ces deux derniers attestés seulement aux participes *instupēns*, *obstupendus*). Celtique : irl. *stupar* « stupor », bret. armor. *souez* « stupēdō »?, *sebeza* (douteux).

Comme *studeō*, verbe exprimant un mouvement, un choc; cf. gr. *τόπω* « je frappe », v. sl. *tūpūtū* « grand bruit », *tūpūtati* « piétiner »; skr. *tupāti* et *prastumpati* « il heurte », et sans doute arm. *t'mbrim* « je suis dans l'engourdissement, dans la torpeur », etc.

V. *stuprum*.

stuppa, -ae f. : étoupe. Emprunt au gr. *στόπη*, comme l'indique déjà Festus, 418, 18 : *stupam linum inopitum appellat Graeci Dorii*. Latinisé; de là : *stuppeus* (Vg.); *stuppārius* (Plin.); *stuppātor* : calfat (Inscr.). A basse époque, *stuppa* désigne un bouchon, CGL II

593, 39, d'où germ. *stoppe*, v. h. a. *stopfōn*, all. *stopfen*. Celtique : britt. *stouf*. Sans rapport avec *stipa*, *stipula*; mais des confusions ont pu se faire.

M. L. 8332, *stūppa*, et 8333, **stūppāre*.

stuprum, -i n. : déshonneur, honte, d'abord au sens large du mot; cf. F. 418, 8 : *stuprum pro turpitudine antiquos diuitias apparet in Nelei carmine* (2) : « foede stuprumque castigor cotidie ». Et in Appi sententiis (1) : « qui animi contempe esse, nequid fraudis stuprumque ferocia pariat ». Naeuius (Bell. Pun. 42) : « Seseque i (l. ut?) perire mauolunt ibidem, quam cum stupro redire ad suos popularis ». Item (43) : « Sin illos deserant fortissimos uiros, magnum stuprum populo fieri per gentis ». Employé ensuite dans le sens spécial de « déshonneur résultant de la débauche ou du viol; commerce honteux; adultère; viol »; et « accouplement » (Col.). Irl. *stripach*.

Dérivés et composés : *stuprō*, -ās (rare), M. L. 8333 a; *stuprātor* (époque impériale); *stuprōsus* (Val. Max.); *cōnstuprō*.

Sans doute du même groupe radical auquel appartient *stupeō*. Euphémisme?

sturiō, -i. *acipenser*.

sturnus, -i m. : étourneau, oiseau (Plin.). M. L. 8339; *sturninus* : gris comme un étourneau (St Jér.); *sturnella*, -lus (Anthim.).

Cf., du même sens, v. isl. *stare* (et autres mots germaniques) et, avec prothèse : *στροπός*, ὁ φάρος, ὁ πτόρ, ὁ πτόρ, Hes. La forme même de gr. *φάρ* (ion. *φάρ*) et *φάρος* « étourneau » est à noter. Le vocalisme -ur- est le même que dans lat. *turdus* en face de lit. *strādas*; noter le vocalisme de gr. *στροπός* « moineau »; de même, en face de gr. *σπέρνυλος* « ἐνπιθρονίον ἄγριον » (Hes.), le vieux prussien a *spurglis* « speling ».

Formes populaires qui comportent beaucoup de variations.

***suad** : « sic ». Ancien adverbe, conservé dans un reste de formule augurale cité par Festus 476, 25 : « *suad ted* » *Messalla aii esse « sic te »*.

Cf. sous *si*, *sic*, notamment osq. *svai*.

suadeō, -ēs, -si, -sum, -ēre : conseiller (*alicui aliquid*). Différencié de *uibeō*; e. g. Cic., Cat. 1, 5, 13 : *non uibeo, sed, si me consulis, suadeo*; de *persuadeō*, Cic., Phil. 2, 11, 27 : *an C. Trebonio persuasi? cui ne suadere quidem ausus essem*; de *dissuadeō*, Plt., Cl. 219 : *modo quod suasis <id> dissuadi*. Ancien, usuel, classique. A basse époque, *suadeor* = *πειθομαι*.

Dérivés et composés : *suādus* (rare, poétique), d'où *Suāda* (Enn.) : déesse correspondant au gr. *Πεισώ*; *suādēla* (archaïque); *suādibilis*; (*suāsibilis* : εὐπειθής, Aug., Vulg.); *suāsio*; *suāsor* (attesté dès Ennius); *suāsus*, -ūs; *suāsōrius* (surtout terme de rhétorique).

Composés : *cōnsuadeō* (plautinien), et surtout *dis-* et *persuadeō* avec les dérivés ordinaires : *dissuāsio*, -sor (tous deux dans Cic.); *persuāsio* (Cic.), -sor-, -striz (Plt., Ba. 1167), -sus, -ūs (Plt., Cic.); -sibilis; *insuāsibilitās* (époque impériale).

V. *suāuis*.

La racine se retrouve dans gr. *ῥάδομαι* (béot. *ῥάδομαι*) dans le papyrus de Corinne), hom. (F) *ἀνδάνω*

« je me plais », *ῥάδων* (εὐάδων), partic. parf. *ῥάδωντα*, et dans véd. *svādāte* « il se plaît à » (*ἄμαξ* isolé), *svādama* « douceur » (le rapport avec la racine *svad-*, courante en sanskrit, n'est pas clair). Le fait que, comme dans *mānsi* en face de *manēō*, le perfectum est en -si suggère l'idée qu'il y aurait dans *suadeō* non un causatif, comme dans le type *monēō*, *monitus*, *monui*, mais un présent fait sur une forme en -ē-; et, en effet, Hérodote a *ἀδῆσας*, Hipponax *ἄδης* et le locrien *ῥάδωσας*. Il y a un aoriste en -α dans hom. (F) *ῥάσας* « il a eu du plaisir ».

***suāsum** : *colos* appellatur qui fit ex (s)tillicidio fumoso in uestimento albo. Plautus (Tru. 271) : « Quia tibi suaso infecti propudiosa callulam ». Quidam autem legunt *insuasō*, F. 392, 25; cf. P. F. 99, 6 : *insuasum appellabant colorem similem luteo, qui fiebat ex fumoso stillicidio*. Sans autre exemple.

On rapproche *sordēs*; il y aurait ici une forme populaire à vocalisme a, et *suāsum* reposerait sur **swart-to-*.

suāuis (*sw-*; dissyllabique; la prononciation trisyllabique est plus récente), -e : doux. Se dit de toutes les sensations; doux au toucher, au goût, à l'odorat, à la vue, etc., et par extension des sentiments ou du caractère : s. *homō*. Ancien, classique, usuel; sur l'emploi par les poètes, v. B. Axelson, *Unpoet. Wörter*, p. 36. M. L. 8342. Celtique : irl. *suabh*.

Dérivés et composés : *suāuiter*; *suāuitās* (ancien et classique); *suāuitūdō* (archaïque), M. L. 8343; **suāuidre*, M. L. 8341 a, et **assuāuidre*, 735; *insuāuis* (classique = *ἀνδής*); *insuāuitās* (époque impériale); *suāuidus* (tardif); *suāuificō* (id.). Composés poétiques en *suāui-* : *suāue-olēns*, -tia; *suāuidicus*, -fragrantia (St Aug.), -loquēns, -loquentia, -loquus, -quium; *suāuidius* (Tert., d'après *φιλοπαίμων*); *suāuisonus*, traduisant ou imitant des composés grecs en *ἀδον-*, *ῥάδον*, du type *ῥάδωτής*. Pour *suāuium*, v. *sāuium*.

Suāuis représente, comme *leuis*, *grauis*, etc., sans distinction de thèmes de masculin-neutre et de féminin, un ancien adjectif en -u- : skr. *svādūh*, *svādvi*, gr. *ῥάδω* (ion.-att. *ῥάδω*), *ῥάδεα* (*ῥάδεα*), v. sax. *swōti*. Tandis que l'intensif skr. *svādīdyan*, gr. *ῥάδων*, est radical, le latin a une forme secondaire *suāuior* faite sur *suāuis*. La racine est la même que celle de *suadēō*; v. ce mot.

sub, sub(b) : préverbe et préposition : « sous » et « au fond (de) ». En tant que préverbe, *sub*, comme *ob*, *ab*, etc., peut être renforcé de -s, **subs*, d'où *sus-* devant les explosives sourdes c, t, p, q : *subscūs*, *suscitō*, *suspendō*, *sustollō*, *sustineō* et sans doute devant sp- : *isuspirō*, *suspiciō*. *Sub(b)* en tant que particule indépendante est conservé dans la locution proverbiale *susque deque* « de bas en haut comme de haut en bas », c'est-à-dire « de toute façon », « indifféremment »; cf. Gell. 16, 9, 1 sqq., expression de la langue familière qui ne semble plus attestée après Cicéron, Att. 14, 6, 1. Le b de *sub* demeure devant voyelles et devant b, d, i, l, n, s, t, u; il s'assimile régulièrement devant c, f, g, p et souvent devant m et r.

Du sens général « sous » sont dérivées des acceptions particulières : dessous, au-dessous de (sens physique et moral), au pied de : *sub monte*, *sub colle*, *sub urbe* (ou avec mouvement, *sub montem*, *sub mūrūm*), e. g. Plt.,

Tri. 598, est ager sub urbe hic nobis (les villes étant dans un endroit élevé par rapport à la campagne; d'où *suburbānus ager*). Un sens dérivé est celui de « dans le voisinage de », « à l'approche de », « à portée de », où *sub* s'est dit de l'espace et du temps, e.g. Cés., B. C. 1, 27, 3, ne *sub ipsa projectione militis oppidum irrumperent*; de même, *sub noctem, sub uesperum, sub lucem*. De là « au moment de », et, par suite, « un moment après, immédiatement après »; e.g. Cic., Fam. 10, 16, 1, *sub eas (litteras) recitatae sunt tuae*. Au sens moral, *sub* marque souvent une idée d'infériorité, de soumission, de dépendance: *sub regnō, sub imperiō esse, sub manū, sub Marte* (Vg., Ae. 12, 410); *sub eā condiciōne*. En composition, outre l'idée de « sous, dessous » (comme dans *succubō*), *sub* exprime aussi l'idée soit de substitution: « à la place de » (cf. *supplēō* et ses dérivés, *succēdō, succurrō, substitūō, subleḡō*) et par suite de succession (*subolēs*), soit d'une action furtive (*rapidō, subripio*; cf. *ὀρυκτέω*); il sert à former des diminutifs (*absurdus/subaburdus*; *agrestis/subagrestis*; *accūsō/subaccūsō*, Cic., etc.), par opposition à *per* et *super*; ce type de formation est ancien, cf. gr. *ὀπέρλευκος*, v. *irl. fo-dord* « murmure » (en face de *dord* « vociférations »). La parenté avec *super* apparaît dans des composés comme *suspiciō*, qui ne veut pas dire « regarder en dessous », mais « regarder d'en bas vers le haut, regarder d'en dessous »; *subleuō* « soulager », c'est-à-dire « alléger en soulevant »; *surḡō* « se lever », c'est-à-dire « se dresser de bas en haut »; *sublātus*, qui sert de participe à *tollō*; ici *sub* marque un mouvement vers le haut, comme dans *susque dēque*; cf. Vg., Ae. 12, 759, *sub moenia*; G. 4, 385, *subiecta*. Ainsi s'explique qu'on puisse rattacher, malgré les sens opposés, *sub* et *super*, *summus*, comme en grec *ὄτο* et *ὄπερ*, *ὀπατός*, et qu'on ait, d'une part, *sub-ter* et, de l'autre, *super*. Cf. aussi *supinus*, *suppus*. — *Sub* est peu représenté dans les langues romanes (roum. *su*, v. port. *so*, M. L. 8344), qui ont des représentants de la forme plus pleine *sub-tus*, M. L. 8402. Mais un grand nombre de composés en *sub-* sont demeurés ou ont été créés.

Formes dérivées ou composées: *dēsūb* (latin impérial; forme renforcée de *sub*; cf. *super/dēsuper*): sous, dessous; *subter* adv. et prép. (avec l'ablatif ou l'accusatif, plus fréquent), préverbe: au-dessous, sous; *sub-tus* adv. (et prép. depuis Vitruve): « en dessous, par dessous ». Attesté surtout à l'époque républicaine et, du reste, rare dans les textes, ignoré de Cicéron et César, mais a dû être courant dans la langue parlée, comme le montre l'extension du mot dans les langues romanes. M. L. 8402. Composé tardif: *dēsūb-tus*.

subinde: v. article.

susque dēque: v. plus haut.

V. *super*.

Le groupe de *sub*, *super* est manifestement apparenté à skr. *ūpa* et *upādi*, got. *uf* et *ufar*, etc. Mais *s-* initial ne se trouve pas de manière sûre hors de l'Italique, où l'on a osq. *sum*, ombr. *su* (et *sub*), supu, osq. *supruis* « superis » et ombr. *super*, *subra*. Car le celtique a *irl. fo*, v. gall. *guo* « sous », de **upo*, et gaul. **wer-* (dans *uo-ir-tragus*), de **uper* (irl. *for*, v. bret. *guor-*). Sans doute l'initiale de gr. *ὄτο*, *ὄπερ* est ambiguë; mais on n'a pas de raison d'y soupçonner un ancien **s-* initial.

L'addition de *s-* ne paraît pas pouvoir s'expliquer à l'intérieur de l'Italique. On est donc amené à y chercher un fait de date indo-européenne que l'Italique serait seul à conserver. Et, en effet, on a vu, sous *sine*, pareille coexistence de formes avec et sans *s-*, **sen-* et **en-*, avec le même sens et les mêmes emplois; mais là s'apparaît en italo-celtique, en germanique et en indo-iranien. Le fait est insolite en indo-européen: ici, on se borne à le constater et à retenir que le cas de lat. *s-sub* est pareil à celui de *s-sine*.

L'opposition de sens entre *sub* et *super* est de date indo-européenne. Car on la retrouve dans *irl. fo-* et *for-*, got. *uf* et *ufar*, gr. *ὄτο* et *ὄπερ*. Mais elle n'est pas absolue. Car, si le sens de « sur » est seul attesté dans l'adverbe comportant le suffixe qui marque opposition de deux notions, dans skr. *upādi*, gr. *ὄπερ*, got. *ufar*, lat. *super*, arm. *ver*, ceci n'est même pas vrai de l'adjectif correspondant: av. *uparō* répond pour le sens à lat. *superus* (*superior*) et gr. *ὄπερος* désigne le « pilon » (partie supérieure de l'appareil qui sert à écraser), mais skr. *uparāḥ* est rapproché pour le sens de *ūpa* et signifie plutôt « inférieur, voisin »; av. *uparātāt-* signifie « supériorité », mais véd. *uparādāt-* « voisinage ». En latin, si *sub* signifie plutôt « sous », on a vu que la forme pourvue de *-s* final, *sus-* (dans *sus-cipio*, *sus-tuli*, etc.) indique le mouvement de bas en haut, comme son correspondant sl. *vās-*, vāz- dans v. sl. *vās-xoditi*, vās-ti « aller en haut, monter ». De même, *sub-lātus* signifie « élevé, dressé ». L'adjectif *summus* est à *sub* (au sens de « sur ») ce que skr. *upamāh*, av. *upamō*, v. angl. *ufemest* sont à skr. *ūpa*, etc., avec une voyelle finale. Le celtique a de même v. *irl. fōen* « supinus », bret. *chouen* « à la renverse ». Le dérivé *supinus* se groupe pour le sens avec gr. *ὄπιος* « renversé en arrière » (bâti sur une forme sans voyelle finale, comme lat. *summus*); le suffixe **-ino-* qui figure ici a joué en indo-européen un grand rôle pour former des adjectifs tirés d'adverbe. *Suppus* est une forme expressive, de type populaire; pour la géminee, cf. v. isl. *upp*, v. angl. *upp* « sur »; l'ombrien a *supa*, *sopa* « supina ». Il y a un sens très vague de « vers, près de » qui demeure en indo-iranien, ainsi en vieux perse *kāra hya upā mān āha* « l'armée qui était près de moi »; pour rendre le temps, de même que le latin a *sub hoc tempus*, l'aveistique a *upa usānham* « vers l'aurore » et le grec *ὄτο νόκτα* « à la nuit ». Cet emploi d'un même radical avec des valeurs diverses n'est pas chose unique: le slave na signifie « sur », tandis que le groupe **ni-* (dans v. sl. *niet*; cf. lat. *nidus*) indique le mouvement de haut en bas; skr. *dakhi* signifie « sur » et *adhāh* « sous »; seulement, ici, à la différence de ce qui a lieu dans *super*, etc., la forme pourvue du suffixe marquant opposition sert à indiquer « sous »: av. *adhairi*, got. *under*; cf. lat. *infrā*. V. aussi *secus*.

Pour la finale, *s-sub* est à gr. *ὄτο*, skr. *ūpa* et *irl. fo-* ce que *ab* est à gr. *ἀπο*, skr. *dpa*. Il n'y a pas trace de voyelle finale en latin; et, en effet, le germanique a des formes qui indiquent aussi une ancienne consonne finale: got. *uf* (*ub-uh*), v. isl. *of*, v. h. a. *ūf* comme got. *af*, etc. De même que le latin a *abs* à côté de *ab*, il a *sus-* à côté de *sub*; cf. v. sl. *vās-*, vāz-. Le vocalisme *e* de got. *iup* « *ἄνω*, *ἀνα* » n'a de correspondant nulle part hors du germanique. Le *-p* final de cette forme

germanique et de quelques autres repose sur un ancien *-b* alternant normalement avec *-p* en fin de mot. Le *p* de l'adjectif arm. *hup* « près » (*i hpo* « de près ») est ambigu; il peut reposer sur un *-b* ou sur *-pp-* (cf. lat. *suppus*).

Les correspondants de *super*, ombr. *super* ont été indiqués ci-dessus; *superne* a en face de lui ombr. *superne*. Pour *superbus*, cf. gr. *ὄβρις* (dont le *b* est remarquable), *irl. uall* « orgueil » et sans doute got. *ubils* « *ὄβρις* », v. h. a. *uppi* « *maleficus* ». A en juger par *probus*, le *-b* de *superbus* doit reposer sur **bh-*. Le sens et la formation rappellent gr. *ὀπερφαλος*. Le dérivé en *-er-* servant pour *super* « sur », le latin a fait *sub-ter*, qui est nouveau, et *sub-tus*, qui l'est aussi. D'autre part, en face de *susque dēque*, on trouve *subinde* comme *deinde*.

Quant à la construction, le fait que *sub* et *super* (et de même ombr. *super*) se construisent avec l'accusatif s'il y a mouvement et avec l'ablatif pour indiquer une position concorde avec l'usage correspondant en grec et en germanique. Mais cette règle n'explique pas tout l'emploi: *sub* se construit avec l'accusatif au sens de « vers », ainsi *sub uesperum* « vers le soir », et *subter* se construit plus souvent avec l'accusatif qu'avec l'ablatif locatif, comme toutes les prépositions en *-ter*: *inter*, *extrā*, *contrā*, *praeter*, *propter*; Cicéron écrit, Tusc. I 10, 20, *iram in pectore, cupiditatem subter praecordia locuit*; *subtus* ne se rencontre qu'avec l'accusatif (il est vrai qu'il n'est que tardivement attesté comme préposition et que *dē-subtus* est suivi de l'accusatif ou de l'ablatif); *super* se construit de même: Vg., Ae. I 295, *saeva sedens super arma*; ceci concorde avec l'usage grec: *ὄτο νόκτα* « vers la nuit », *ὄπερ μοῖραν*, etc.; et, en effet, d'une manière générale, les prépositions s'emploient avec l'accusatif pour marquer un rapport. D'autre part, gr. *ὄτο* s'emploie souvent avec le génitif (ancien ablatif), ainsi Platon, Phèdre 236 b, *πηγῆς... ὄτο τῆς πλατάνου ῥεῖ*. En slave, *podū* « sous » et *nadū* « sur » se combinent avec l'instrumental pour indiquer la position; et skr. *ūpa* se rencontre aussi quelquefois, avec l'instrumental; dans le même sens de « dessous », arm. *and* se construit aussi avec l'instrumental; et, si lit. *aūt* « sur » se construit avec le génitif-ablatif, *pō* « sous » se construit avec l'instrumental. Dès lors, on ne saurait dire quel cas représente l'ablatif en latin avec *sub*, et même avec *super*.

süber, *-eris* n. *fliegē*. M. L. 8357, *süber* et **söber*.

Dérivés: *süberiēs*, *-ei* f. (Lucil.); *süberēus*, *-inus*, M. L. 8358.

On rapproche gr. *σῦφαρ* γῆρας, *τὸ ὑπέρτατον* « ὁ δὲ τὸ τοῦ ὄρεως καὶ τὸ ἐπυρριζωμένον σῦκον, καὶ τὸ ἐπὶ τοῦ γάλακτος τροφῶδες », en somme une peau ridée, une pellicule inégale. Le rapprochement n'est possible que si le grec et le latin ont emprunté quelque mot; car le *σ*- grec ne s'expliquerait pas avec un mot indo-européen commun.

**subidus*, *-a*, *-um*: adjectif de forme et de sens incertains, cité par Aulu-Gelle 19, 9, 11 d'après un vieux poète, Valerius Aedituus.

Composé (?): *insubidus* « sot », aussi dans Aulu-Gelle, *ibid.*, et 18, 8, 1; 6 (7), 1, 2.

Mots rares, sans étymologie, que l'on corrige en *stupidus*, *insipidus*, etc. Sans rapport visible avec *subāte*.

subigō, *-igitō*: v. *agō*.

subinde adv.: 1° immédiatement après; 2° par extension s'est dit d'actes qui se répètent fréquemment, coup sur coup; de là le sens de « souvent », e.g. Suét., Calig. 30, 3: *tragicum illud subinde iactabat*: *Oderint dum metuant*. Composé de *sub* + *inde* non attesté avant l'époque impériale et qui semble avoir d'abord appartenu à la langue familière (Hor., Sat., Epist.; Colum.); mot de la prose. Roman (français, provençal, catalan). M. L. 8363; B. W. s. u. Dans la basse latinité apparaissent *subindius* (d'après *frequentius*), CGL V 484, 25, et même *suentium* (Compos. Luc.).

**subis*, *-is* f.: oiseau inconnu qui passait pour briser les œufs de l'aigle (Nigid. ap. Plin. 10, 37). Texte incertain.

subitus: v. *subeḡō*, s. u. *eḡō*.

sublestus, *-a*, *-um*: *-a antiqui dicebant infirma et tenuia*. Plautus in Persa (347): « *Ad paupertatem si immigrat infamia, grauior paupertas fit, fides sublestior* », i. e. *infirmior*. Idem in *Nerularia* (98): « *uinum aut sublestissimum* », *quia infirmos faciat uel corpore uel animo*, F. 478, 3. Semble uniquement du vocabulaire plautinien. Étymologie incertaine.

sublica, *-ae* f.: pieu, pilotis. Mot technique (Naev., Cés.).

De là: *sublicēs* défini: *καταπηγες οἱ ἐν τῷ ποταμῷ τὴν γέφυραν ὑποδοσάμενοι*, CGL II 185, 22, qu'on lit dans Sall., H., fragm. 4, 77; *sublicius* (*pōns*) « bâti sur pilotis », nom d'un pont dont la fondation était attribuée à Ancus Martius. — Les traces de *sublica* en roman sont douteuses, M. L. 8375.

Sans étymologie sûre. Souvent rapproché du groupe de *liquor*, etc., mais ceci n'explique pas *sublica*.

sublimis, *-e* (doublet archaïque *sublimus*; cf. *sterilis*, *-us*, *prœliis*, *-uus*, etc.): qui va en s'élevant, qui se tient en l'air (*rapere alqm sublimem*); d'où « élevé, sublime » (sens physique et moral: *sublimia carmina*); *sublime* ou *sublimia*, *-ium* (*sublima*, Lucr. I 340) « les hauteurs de l'air, le ciel » (Ancien (Enn., Plt.), classique; mais tend à sortir de l'usage et à devenir un mot « noble ». Sur l'existence supposée de *sublimen*, v., entre autres, Heraeus, Phil. 55, 197 sqq.; Lindsay, Bursians Jahresber., 1906, p. 228; Haflter, Gl., 23, 251 sqq.

Dérivés: *sublimiās* (époque impériale); *sublimō*, *-ds* (archaïque; Ennius, Caton, repris par les archaïsants de l'époque impériale); *sublimiter* (Cat.); *sublimitus* (Front.).

L'étymologie de Festus, P. F. 401, 5, *sublimem... a limine superiore, quia supra nos est, parat̄ être un calembour*. Sans doute de *sub* + *limis* (*limus*) « qui monte en ligne oblique, qui s'élève en pente »: *sublime cacumen*, *sublime tectum*, etc.; Vg., G. 144: *apparet liquido sublimis in aere Nisus*. Autre étymologie de H. Jacobsohn, dans *Glossa*, 16, 48 sqq., qui l'explique par *is*, *sub quo limen est*. Cf. encore Language, 16, 93.

subō, *-ās*, *-āre*: être en chaleur (en parlant des fe-

melles, spécialement de la truie, par opposition à *suriō*.
Semble avoir été mis en rapport, peut-être par étymologie populaire, avec *sub*; cf. *subsiderē* dans Lucr. 4, 1198, *subire*, *submittere*, et Hor., Epod. 12, 11, *iamque subando tenta cubilia lectaque rumpit*. Mot technique ou vulgaire. M. L. 8349.

Sans étymologie sûre.

subolēs : v. *alō*.

subrigō : v. *regō*.

subrūmō : v. *rūma*, *rūmis*.

subseūs : v. *cūdo*.

*subsilēs : *dicebant quaedam lamellae sacrificiis necessariae*, P. F. 399, 1. Sans autre exemple. Cf. *ipsillēs*. Inexpliqués l'un et l'autre.

*subtel : τὸ κοῖλον τοῦ ποδός, ap. Prisc., GLK II 147, 9. Cf. *subtiēla « soulier », M. L. 8397, et *subtiāres*, sous *iālus*.

subtēmen : v. *teō*.

subter : v. *sub*.

subtilis, -e : fin, mince : *subtile filum*, Lucr. 4, 88; *induit subtilibus*, Vulg. Ezech. 16, 10. Par suite « ténu, subtil (sens physique et moral), délié ». Classique, usuel.

Dérivés et composés : *subtiliter*; *subtilitās* f.; *subtilitipus*, *loquentia* (Tert.); *persubilis*.

Sans doute terme de tisserand; de **sub tēla* « qui passe sous la chaîne », cf. *subtēmen*, qui désigne les fils les plus fins de la trame; v. Rich., s. u. *tēla*. M. L. 8399 et 8398, *subtiliāre* (attesté dans les gloses : *attenuat, sup-tiliat*, CGL V 437, 34); B. W. *subtil*.

subtus : v. *sub*.

subuas : v. *uas*, *uadis*.

subūcula : v. *ezuō*.

subūcula, -ae f. : -m *Aelius Stilo et Cloatius isdem fere uerbis demonstrant uocari quod dis detur ex alica et oleo et melle*; nam de tunicae genere notum est omnibus, P. 402, 25. La glose de Festus confond deux mots différents. Sur *subūcula* (cf. *ex-, ind-uō*) « vêtement de dessous », v. M. L. 8361, **subūcula*. Pour le sens de « gâ-teau », cf. peut-être gr. σούβιλλος (Chrysipp. Tyan. ap. Athen. 14, 647).

sūbula, -ae f. : alène; par analogie « petit épieu », d'où *sūbulō*, -ōnis m. « daguet ». Attesté seulement depuis Sénèque; mais sans doute ancien. M. L. 8403, 8404. De **sū-dhl-ā*, v. *suō*. Pour la formation, cf. *fibula* et *palpebrae*, *palpetrae*, *pābulum*; *sūbella*, M. L. 8356. Composés : *insubulum* (avec *ū*) « ensouple » (Isid.), M. L. 4474; *insubulō*, -ās.

subuleus : v. *sūs*.

sūbulō, -ōnis m. : joueur de flûte. Mot étrusque d'après Varr., L. L. 7, 35 et F. 402, 2. Déjà dans Ennius. Cf. *sibulus*.

succēseō : v. *cēseō*.

succēdānus : v. *succido* sous *caedō*.

*sucrotila : *tenuis dicebat tur et alta uox*. Titinius

in (171) ... <feminina> *fabulare sucro<tila uocula. Afro>* nius in *Epistola* (126) ... *sucro<tila uoce serio*; F. 390, 1. Cf. *crotalum* « castagnette » (de κρόταλον)?

sūcerda, sūcīdia : v. *sūs*.

sūcidus : v. *sūcus*.

sūcinum (succ-), -ī n. : ambre. Attesté à partir de Pline. Adj. *sūcineus* et *sūcinus*; *succinacium uinum* (Isid.). Sans doute emprunté; cf. lit. *sākas* « résine ». Influencé par *sūcus*?

sucula, -ae f. : cabestan (Caton, Vitr.) : pressoir. Mis en rapport avec *sūs* par les anciens; cf. Fest. 390, 10, *sucula machinae <genus> ... foratae ... ut uber scrofae*. Sans étymologie sûre.

Suculae, -arum f. pl. : nom des Hyades, Ὑάδες, rapproché par l'étymologie populaire de gr. ὕς au lieu de ὕω; cf. Cic., N. D. 2, 11; Pline 18, 247. Cf. la substitution de *Vergiliae* à l'ancien *Vergiliae*, Havet, *Man.*, § 264.

sūcus (succus, tardif), -ī m. : suc, jus (= χυλός, χυμός et ὀρός). Par dérivation : suc en tant que symbole de la force intime, « vigueur » (souvent joint à *sanguis*). Ancien, usuel, classique. M. L. 8419. Celtique : irl., britt. *sūg*.

Dérivés : *sūcidus* : plein de sève, gras, épithète qui s'emploie surtout de la laine, cf. Varr., R. R. 2, 11, 6 : *tonsurae tempus ... cum sudare inceperunt oues, a quo sudare recens lana tona sucida appellata est*. La quantité longue de l'*ū* est attestée par un septénaire trochaïque de Plt., Mi. 787, *lautam uis an quae nondum sit lauta? sic consuetudam* (lire peut-être *siccām, succidam*, ce qui, du reste, ne change rien à la quantité), M. L. 8414, *sūcidus* et *lāna sūcīda*; *exsūcidus* (Tert.); *exsūc(e)ō* (Cael. Aur.), M. L. 3073, 6407; **ex-sūcus*?, 3075.

sūcōsus, M. L. 8414 a; *sūcōsītās* (époque impériale); *sūculentus* (id.; Apul.), M. L. 8418 a; *sūcīdō*, -ās (Plin. Val. 2, 9); *succō*, -ōnis, dans Cic., Att. 7, 13 a, est une conjecture de Posius; les manuscrits ont *saccones*. Nombreuses formes à -cc- dans les manuscrits. Cf. *muccus*.

On pense au synonyme slave *sokū*; mais on ne voit pas comment établir un rapport. Cf. *sūgō*?!

sudis, -is (et *sudēs*) f. : 1° pieu, épieu (à partir de César); 2° nom d'un poisson correspondant au gr. σπόρᾱνα « argentine » ou « spet, brochet de mer », d'après Pline 32, 154.

Dérivé (?) : *sūdūculum* (ū dans Plt.) : *genus flagelli dictum quod uapantes sudantes facit*, P. F. 453, 13. Mot de Plaute, Pers. 419 (sén. iamb.), *scortorum liberator, sūdūculum flagri*. Le rattachement à *sūdāre* n'est sans doute qu'une étymologie populaire.

Sans étymologie sûre.

sūdō, -ās, -āuf, -ātum, -āre : 1° suer; par suite « exsuder ou transsuder, distiller »; 2° suer comme symbole de « se donner de la peine, se fatiguer, s'évertuer ». Ancien, usuel, classique. M. L. 8421.

Formes nominales, dérivés et composés : *sūdor* : sueur; quelquefois synonyme poétique de *liquor*; fatigue, effort. S'emploie quelquefois au pluriel, comme

le gr. ἰδρωτός « suées ». Ancien (Enn.); panroman. M. L. 8427 et 8426, **sūdolentus*; celtique : gall. *sudd* « jus »; *sūdōrus* (Apul.); *sūddrifer* (Cael. Aur.); *sūdārius*, d'où *sūdārium* n. « mouchoir »; *sūdāriolum*, M. L. 8422 et 8423; *sūdātio*, -tor, -trix, -tōrius, et *sūdātōrium*, -ī n. « salle de sudation »; *sūdābundus* (rare, tardif); *sūdātilis* (Cassiod.); *cōn-, dē-, ex-*, M. L. 3076, *in-, prae-, re-sūdō*. Un inchoatif est conservé dans le composé *dēsūdāscō* (Plt.). Pour *sūdūculum*, v. *sudis*.

Sūdor repose sur **swoīdōs*, contamination d'un thème masculin **swoīdo-* (skr. *svēdāh*, av. *s'vādō*, v. angl. *swāt* « sueur »), d'où *sūdāre* est dérivé, et d'un thème neutre **sweīdes-* : le grec a dans la langue épique ἰδός (l. εἰδός?) avec « long; même mot chez Hippocrate au sens de « sueur ». Ailleurs il y a un thème en -r- : lette *swīdri* « sueur », gr. (f.) ἰδρώς et arm. *k'irtin*. Gall. *chwys* « sueur » semble reposer sur **swit-s-o-* (cf. gr. ἰδῶς).

sūdus, -a, -um : sec, sans pluie. Se dit du temps; fréquent dans la locution *cum sudum est* (cf. Plt., Mi. 2) « quand il fait sec », ce qui explique l'étymologie de Festus : *sudum siccum, quasi se udum*, i. e. sine udo, P. F. 377, 8. Ancien, classique. Pas de dérivés. Non roman.

A été remplacé par l'adjectif expressif, à gémée intérieure, *siccus*. Doit appartenir au groupe de av. *hushō* (skr. *puṣkaḥ*), v. sl. *suxā*, lit. *sausas*, v. angl. *sēar* « sec ». On partirait de **suz-do-*, et la formation serait à rapprocher du type lat. *forda*, *crīdus* ou du type v. sl. *torū-dū* « ferme ». En somme, indo-iran. **suṣ-ka-* et lat. **suz-do-* (*sūdus*) seraient de formation semblable, avec des suffixes secondaires différents, à peu près comme lat. *cascus* et *cānus*, skr. *nagnāh* et lat. *nūdus*. — La spécialisation de sens tient à ce que *siccus* a pris les emplois principaux; *sūdus* n'est qu'une survivance.

sūseō (souvent dissyllabique avec u consonne), -is, sūeuf, sūetum, sūesce : s'accoutumer à. *Sueō*, qu'on attribue parfois à Lucrèce, n'existe pas; Lucrèce n'a que *suēmus*, contraction de *suēuimus*, comme *suēstis*, *suēprunt*; le verbe indiquant l'état qui correspond à l'inchoatif *sūseō* est *soleō*. Participe *suētus* : accoutumé à, d'où *insuētus*. Le simple *sūseō* est rare et surtout poétique; en prose il n'y a guère que Tacite qui l'emploie; par contre, les composés sont usuels et classiques.

Dérivés et composés : *sueitūdo* (très tardif et rare, refait sur *consueitūdo*); *adsueō* (as-) : s'habituer à; quelquefois transitif « habiter »; *adsueus* : accoutumé (actif et passif); *adsueitūdo* (rare, non classique); *adsuefaciō*, -fio; *consueō*, d'où *consueui* = εἰλωθα M. L. 2175; *consueus*; *consueitūdo* (usuel et classique), demeuré dans les langues romanes, M. L. 2176; B. W. *coutume* (et peut-être en irl. *costad*?), et *consueitūdo* (Plt.); *consueitūdinarius* (Per. Aeth.); *consuefaciō* (Tert., Sall.); *dēsueō*, *dēsueus*, *dēsueitūdo* et *dissueō*; *dissueitūdo* (bas latin); *dēsuefio*; *insueō*.

Dérivé **swēdh-skō* du groupe du « réfléchi » qui indique ce qui est propre à un individu, à un groupe d'hommes, etc. V. *suī*. Hors du latin, on ne trouve des formes de ce type qu'avec -dh- : skr. *svadhā* « caractère propre, habituel »; gr. εἰωθα (de **swēdhā*), lesb. εἰέ-θωκεν εἰωθεν, ἥθος « coutume, usage » (lac. βέσσορ ἔθος, Hes.), ἥθος « coutume, caractère; lieu de séjour »; got.

sīdus « coutume ». V. *mānsuēs* (et *soleō*?), *sodālis*, *soror*.

sueris : v. *sūs*.

sūtes, -etis (suffes) m. : suffète, « cōsul linguā Pœnōrum », P. F. 405, 8. Mot punique, attesté depuis Tite-Live.

suffarcinō : v. *farcio*.

suffibulum, -ī : v. *figō*, *fibula*.

sufficiō, -is, -fēcl, -fēctum, -ficere : transitif et absolu : 1° a) placer dessous; mettre à la place de, substituer; et aussi « fournir, donner » (*suppediāre*, ὑπέτω); b) mettre dedans, plonger dans, d'où teindre (cf. *inficere*), s. *lanam medicamentis*; 2° être suffisant, suffire (= *suppetō*). Sens premier « se placer sous, supporter », d'où « résister [à] », e. g. Vg., Ae. 9, 810, *nec sufficit umbo/ictibus*; 12, 739, *idque (= ferrum) diu... suffecit*, par suite « être de taille à, suffire ». Dérivés tardifs : *sufficenter*, *sufficiētia* et *insufficiēns*, -tia (Tert.). V. *faciō*.

sufflō, -is, -ire : fumer, parfumer par des fumigations. Ancien (Caton), technique.

Dérivés : *suffimen* (Ov.); *suffimentum* (classique), d'où *suffimentō*, -ās (Vég.); *suffitiō*, -tor, -tus, -ūs (Pline). Cf. aussi la glose obscure : *exfir, purgamentum, unde adhuc manet suffitio*, P. F. 69, 29.

On ne peut rapprocher *fūmus* — et c'est le seul rapprochement auquel on pense — qu'en posant un type **dhw-i*, qui n'est, du reste, pas invraisemblable. Cf. peut-être *fīmus*?

suffiscus : v. *fiscus*.

sufflāmen, -inis n. : sabot de frein, enrayure; cf. Rich., s. u. Mot technique de l'époque impériale, attesté depuis Juvénal. De là *sufflāminō*, -ās (Sén.). Sans rapport, semble-t-il, avec *sufflo*, malgré l'homonymie. On rapproche le v. h. a. *balco* « poutre », etc.

sufflōcō : v. *fauz*, *faucēs*.

suffrāgō, -inis f. : 1° jarret (opposé à *armus*); 2° pro-
vin, cf. Col. 4, 24, 4, *suboles quam rustici suffraginem uocant*. Mot technique (Plin., Col.). M. L. 8433 a.

Dérivés : *suffraginōsus* « qui a un éparvin »; *suffraginātio*.

Expliqué généralement comme composé de *sub* + un nom **frāgō*, de la même famille que *frangō* (pour l'*ā*, cf. *indāgō*, etc.), au sens de « courber, fléchir »; cf. Thes. VI 1244, 18 sqq.

suffrāgor, -āris, -ārī (et *suffrāgō*, Sisenna, Pomp., Vulg.) : donner son suffrage, voter (pour s. *alicui*); par suite « accorder son approbation ou son appui ».

Dérivés : *suffragium* : suffrage, vote. Ancien (Plt.), classique, usuel; *suffragatiō*, -frāgator, -trix, -tōrius (classiques).

A *suffrāgor* s'oppose *refrāgor* « faire de l'opposition à », qui appartient aussi à la langue du droit public. De là *refrāgium* (tardif), *refrāgatiō*, *refrāgator*; *refrac-tarius*, -riolus (Sén.).

Il semble qu'il y ait un verbe en -ā-, **frāgāri*, -frā-gāre, correspondant à *frangō*, -is. *Suffrāgor* a dû désigner le fait de « voter avec » (au moyen d'une tessère,

etc.); cf. gr. *σὺβρολον*. *Refrāgor* a été formé secondairement d'après *reclāmō*, opposé à *conclāmō*, etc. *Refrāctārius*, -*riolus* « chicaneur » (Sén., Cic.) montrent que la parenté de *refrāgor* et de *refringō* était sentie par les Latins.

[subgrunda (sug-), -ae : v. grunda.

sūgillō (sugg-), -ās, -āuf, -ātum, -āre, meurtrir, couvrir de bleus (cf. la glose *suggillet* (-lat?) : *πλῆσσει ὥστε ὑπὸ πᾶσι ποιεῖ*); d'où *sūgillata*, -ārum : bleus, meurtrisures, cf. Plin. 20, 55, *allium suggillata aut liuentia ad colorem reducit*; par suite « noircir, flétrir, insulter à ».

Dérivés : *sūgillatiō*; *sūgillatiuncula*; *sūgillātus*, -ūs m. (Tert.).

Sūgillō ne semble pas attesté avant Varron, cité par Nonius 171, 10, qui ne parait pas avoir compris le sens du verbe, si l'on en juge par sa glose : *suggillare, obcludere*. Varron *Lege Maenia* (238) : « *contra lex Maenia est in pietate, ne filii patribus liti claro suggillent oculos* ». Le verbe, de couleur populaire avec ses geminées, est peut-être apparenté à *sūgō* (cf. *scribō* et *cōscribillo*, *stringō* et *obstringillo*, *sorbō* et *sorbilo*; le sens premier serait « faire un suçon »). Le sens de « faire prononcer, suggérer » qu'on trouve dans Prudence, Pe. 10, 999, est dû à un faux rapprochement avec *suggērō*, imaginé par les grammairiens de basse époque; cf. Consentius, GLK V 376, 25. Non roman.

sūgō, -is, -xi, -ctum, -ere : sucer. Depuis Varron, mais *sūmen* est dans Plt. M. 8438.

Dérivés et composés : *sūctus*, -ūs m.; *sanguisūga* : sangsue (v. *sanguis*). M. L. 7575; *ezsūgō* (archaïque) : épuiser en suçant; *ezsūctus*, M. L. 3074; *sūmen* (de **seug-s-men*) n. : bout de sein, tétine; en cuisine « tétine de truie »; par dérivation « mamelle qui engraisse », cf. Varr., R. R. 1, 7, 10, (*Caesar Vopiscus*) *compos Roseae Italiae dixit esse sumen*. M. L. 8447. De là *sūminātus*; -ta (sūs) : truie. V. aussi *sūeus* et *sūgillō*. Les formes romanes attestent aussi *sūctiāre* (fr. *sucér*, B. W. s. u., etc.) et **sūclāre*, M. L. 8415, 8417.

Verbe propre à l'indo-européen occidental; cf. irl. *sūgimlet* le germanique, v. angl. *sūcan*; **sūk-* dans v. isl. *sūga*, v. h. a. *sūgan*, etc., de même sens. La gutturale du lette *sūkt* « sucer » (en parlant de la sangsue) ne concorde pas avec celle de sl. *sūgati*, *sūsati* « sucer ». Mot populaire, comportant des variations; cf. *sūcus*?

sul, *sibi*, *sō* : pronom réfléchi de la 3^e personne singulier et pluriel (« de soi, à soi », etc. A l'époque archaïque, on trouve une forme d'accusatif-ablatif *sēd*. Le datif a la même désinence que le pronominal de 2^e personne *tibi*; le génitif *sui*, comme *tui*, est emprunté à l'adjectif possessif :

suus, -a, -um : « son » et « leur » (avec, à l'époque archaïque, une ou deux formes du type *sis*, par exemple Enn., A. 149, *postquam lumina sis oculis bonus Ancu' reliquit*). Dérivés tardifs : *suiſcō*, -ās (= *olxoiōyaxi*) « s'approprier »; *ſciātō* (Rustic.); *suipassus* = *lōio-παθῆς* « réfléchi, réciproque » (Gramm.).

Sui, *suus* ne s'emploient généralement dans une phrase que pour renvoyer au sujet de cette phrase et, dans une complétive, pour renvoyer au sujet de la prin-

cipale. En outre cas, le latin recourait au génitif de *is* ou d'un démonstratif. Mais *suus* a tendu de bonne heure à s'étendre au delà de ces limites; et en roman *suus* est devenu presque partout l'adjectif possessif de la 3^e personne du singulier, correspondant à *meus*, *tuus*. Par contre, au pluriel, *suus* avec valeur de réfléchi a été remplacé par le génitif de *ille*, *illorum*; v. Stolz-Leumann-Hofmann, *Lat. Gr.* 5, p. 470. M. L. 7761, *sē* (panroman), et 8493 a, *suus*.

Le réfléchi indo-européen a les formes des pronoms personnels et *sē* se comporte comme *is*. Pour le sens, c'est un mot de valeur générale, indiquant ce qui existe de manière autonome, qui a une existence propre. Il pouvait s'appliquer à la 1^{re} ou à la 2^e personne, comme à la 3^e; cet état ancien est bien conservé notamment en slave. En latin, *sē* ne s'applique qu'à la 3^e personne, mais du pluriel comme du singulier. En vertu de ce sens général, **swe-* se prêtait à indiquer soit un membre d'un groupe social, v. *sodālis*, *soror*, *suēscō*, soit l'isolement, v. *sēd*. L'accusatif et ablatif est v. lat. *sēd*, où *sēd* est à osq. *siom* « sē » ce que *idē*, *idē* est à osq. *tiium*; et *sibi* est à rapprocher de osq. *sifei* « sibi » (cf. v. pruss. *sebbei*). La forme **sē* sur laquelle repose **sēd* est à rapprocher de got. *si-k* et de v. sl. *si*, lit. *si*, v. pruss. *sien*, *zin*, tandis que le grec a été de **ē(F)ē* et le lituanien *savē*. Pour l'alternance **sw-/s-*, cf. le nom de nombre *sez*. — L'adjectif possessif dérivé *suus* a, sous forme vocalique, le « radical »; cf. osq. *suveis* « sul », *suva m* « suam », omb. *sueso* « suō? » (locatif; sens contesté), gr. (F)ός, skr. *svāh*, gāth. *x'a-*, v. perse (*huva-*), lit. *sūvas*, v. pruss. *swais*, v. sl. *sovi*, et aussi got. *swes* « propre », partout avec *w*.

V. Benveniste, BSL, 50 (1954), p. 36.

sulcus, -i m. : sillon, -i appellatur *quia aratrum ducitur, uel sationis faciendae causa, uel urbis condendae; uel fossura rectis lateribus ubi arbores serantur; fulmen quoque, quia eius uestigium, similiter appellatur. Quod uocabulum quidam ex Graeco fectum, quia illi dicant δὲ λῶν*, F. 392, 17. Ancien, classique, usuel. M. L. 8442.

Dérivés et composés : *sulcō*, -ās (ni dans Cicéron ni dans César; appartient surtout à la poésie impériale, qui l'emploie au figuré) : sillonner; *sulcāmen* n. (Apul.); *sulcātor*, -iōrius (époque impériale); *sulcātilis*; *in-sulcō* (tardif), M. L. 4475 a. Composés en -*sulcus* (-*sulcis*) : *bi-*, *tri-sulcus*; *disulcus porcus dicitur, cum in ceruice saetas diuidit*, P. F. 63, 29; *bisulci* linguā. Plt., Poe. 1034.

Le rapprochement avec gr. *ἐλκω* « je tire », alb. *hel'k* « je tire » est évident; du reste, le vieil anglais a *sulh* « charrie ». Pour la forme, *sulcus* répond à gr. *δελός* « traction, bride ». Si l'on admet une alternance **swelk-*, **welk-*, **selk-*, on rapprochera lit. *velkū*, v. sl. *vlékō* « je tire ».

**sulcus*, -a, -um : adjectif usité seulement dans *ſicus sulca* (Col. 5, 10, 11), sorte de figuier inconnu.

sullatoriū, -is, -iōre : verbe forgé plaisamment par Cic., Att. 9, 10, 6, qui le joint à *proscriptoriū*. Dérivé de *Sulla*, « avoir envie de faire son Sulla ».

sulpur (*sulphur*, *sulfur*), -uris n. : soufre. S'emploie aussi au pluriel : *sulpura uiua* (Vg.). Attesté depuis Ca-

ton; usuel. Panroman. La graphie la meilleure est *sulpur*, par un *p* (manuscris en capitale de Virgile); les manuscrits de Sénèque ont généralement la forme *sulphur*, ceux de Pline *sulpur* et *sulphur*, v. index de Ian; la graphie, tardive avec *f*, indique la disparition de l'aspirée. Les formes romanes remontent à *sulpur* et *sulfur*; cf. M. L. 8443; B. W. s. u.

Dérivés : *sulpureus* (déjà dans Ennius, A. 260); *sulphurō* (*sulpho-*), -ās (Mül. Chir. 673); *sulp(h)urātus*; *sulp(h)urōsus*, -rāns, -rāria, -ae f. « soufrière », -rātiō, tous d'époque impériale.

Mot sans doute suditalique, comme *meſſitis*, et sans étymologie connue; le germanique **sweblas*, all. *Schwefel*, n'a sans doute rien de commun avec *sulpur*.

L'alternance -*p/-ph-* rappelle celle qu'on a dans *fungus*, *σπόγγη*, *σπόγγος*, et suggère l'hypothèse d'un emprunt à une langue où l'explosive était aspirée (étrusque?, langue méditerranéenne?).

sultis : v. *sis* et *uolō*.

sum, *sam*, *sōs* : v. **so-*.

sum (le *esum* de Varr., L. L. 9, 100, est sans exemple et paraît créé de toutes pièces), *es(s)*, *ful* (ancien *fūi*, Enn.), *esse* : être. Verbe d'existence et copule à la fois, comme en grec *εἶμι*. Le parfait est emprunté à une autre racine; de même l'ancien subjunctif présent *ſuam* (remplacé à l'époque classique par l'ancien optatif *siem*, *sim*), le subjunctif imparfait *forem*, doublé de *essem*. Les formes d'infinitif et de participle futur *fore*, *futūrus*; le participle, sans doute récent, -*sens* n'est attesté que dans quelques composés (*absēns*, *praesēns*, *cōsensēns*, ce dernier dans une expression rituelle); sur **ēns*, v. ce mot. Un participe ancien à vocalisme en *o* est peut-être dans *sōns*; v. ce mot. Pas de supin, pas de substantifs dérivés anciens; v. *essentia*. Comme son correspondant grec, *sums* s'emploie dans divers idiotismes, notamment dans des locutions impersonnelles : *est cum*, *est ut*, est suivi de l'infinitif; cf. *ἐστὶν ὅτε*, *ὅπως*, *ὥς*. Avec le locatif ou avec in et l'ablatif, il marque la résidence, le séjour : *Romae esse*, etc., et par suite un état qui dure (*esse in togā*, etc.); ou avec in et l'accusatif marquant le terme d'un mouvement : *in mentem esse* (où *esse* ne diffère guère de *uenire*); de là, dans la langue populaire, *in fānus fui* « j'ai été à un enterrement » (Pétr.). Il s'emploie aussi pour opposer la réalité à l'apparence (cf. *εἶναι* et *δοκεῖν*); avec différents cas pour marquer un rapport d'origine, d'appartenance, de destination (*esse āsui alicui*, etc.). La locution *id est* correspond, enfin, à gr. *τοῦτ' ἐστὶν* et sert à introduire une explication. L'impératif *estō* s'emploie comme affirmation concessive : « soit ». Enfin, *esse*, chez les auteurs chrétiens, sert à traduire *τὸ εἶναι* « l'être ». Usité de tout temps. Conservé plus ou moins déformé dans les langues romanes, qui à *esse* ont substitué un infinitif *essere*, M. L. 2917, et ont aussi recouru à certaines formes de *stāre* (q. u.).

A *sum* correspond un inchoatif *escō*, -is, qui n'est plus attesté que dans les textes archaïques aux 3^e personnes du singulier et du pluriel de l'indicatif présent, *escit*, *escunt*, avec le sens de *erit*, *erunt*; cf. *escit* dans la loi des XII Tables. Il figure aussi dans les composés : *obescit* (*obescet*, cod.); *oberit* uel *aderit*, P. F. 207, 4

(sans exemple); *superescit... supererit*, F. 394, 6 (exemples d'Enn., A. 494; Acc., Chrys. 266).

Composés : *absum*, -es, *āfui* (plus correct que *abfui*), *āfui*; être éloigné de (s'emploie au sens local et temporel). Impersonnel : *tantum abest ut*. De *absēns* : *absentia* (= ἀπουσία), rare et non attesté avant Cicéron, qui est à l'origine du fr. *sans*, it. *senza*, M. L. 43, B. W. *sans*, et passé en celtique : gall. *awssen*; *absentius* (Pétr.); *absentō*, -ās (bas latin), M. L. 42 a; *adsum* (as-) : être auprès, assister, d'où : assister en justice (*dē aduocātis*), prêter assistance; **cōsum*, usité seulement au participle *cōsens* dans *dī cōsensēns* (v. ce mot); quelques traces aussi de *conſui*, *fore*, *futūrus* (v. ce mot); *dēsum*, *dēs*, *dēesse* (et les formes étymologiques *dees*, *deesse*, mais le témoignage de la métrique est en faveur des formes contractes, sauf exceptions rarissimes et tardives : Stace, Cypr. Gall.; cf. Thes. s. u.) : manquer, faire défaut; **ezsum*, attesté par P. F. 72, 10 : *ezesto, extra esto*. *Sic enim licet in quibusdam sacris clamabat* : *hostis, uinctus, mulier, uirgo ezesto*; scilicet interesse prohibebatur, sans autre exemple; *Insum* : être dans; *intersum* : v. ce mot; *obsum* : être devant, faire obstacle à, être opposé à, nuire à; *possum* : v. ce mot; *praesum* : 1^o être à la tête de, 2^o être présent, sens seulement conservé dans *praesēns*, *praesentia*; *prōsum*, *prōdes*, *prōfui*, *prōdesse* : être utile (v. *prōde*); *subsum* : être sous ou au fond; *supersum* : 1^o être en plus; 2^o survivre (cf. *superstō*).

La racine i.-e. **es-* fournissait un présent d'aspect « indéterminé » et un parfait (qui, en grec, s'est confondu avec l'imparfait), mais pas d'aoriste, ce qui a conduit à des supplétismes du type de lat. *sum* : *ſuam*, *fui*. Le contraste du vocalisme de *est* : *sunt* se retrouve exactement dans v. sl. *jesti* : *sūti*, et, avec une différence de timbre pour la désinence, dans osq. *est* : *sent*, omb. *est* : *sent*, v. isl. *is* : *it*, got. *ist* : *sind*, gr. *ἐστὶν* : dor. *ἐστὶν* (ion.-att. *εἶναι*); vocalisme indéterminable dans gr. *ἀστί* : *ἀντί*. La 2^e personne du singulier v. lat. *es(s)*, class. *es*, répond à hom. dor. *ἔσσι*, arm. *es*, et non à la forme skr. *asi*, ion.-att. *ei*, où -*ss-* est simplifié. Pour **es*, cf., de plus, hitt. *ešmi* « je suis », *ašanzi* « ils sont », etc., sans trace d'alternance vocalique. Le subjunctif v. lat. *siem*, *siēs*, *siet* (formes emphatiques), *sim*, *simus*, etc., repose sur l'ancien optatif du type véd. *s(i)dyam*, v. h. a. *st*; l'ombrien a, de même, *sir*, *sei* « *sis* », *si*, *sei* « *sit* », *sins* « *sint* ». Le futur *erō*, *erit* repose sur l'ancien subjunctif, cf. véd. *dsat*, *dsati* « *qu'il soit* ». L'imparfait *eram* est une forme nouvelle, obtenue au moyen de la caractéristique -*ā* des imparfaits en -*bam* et des plus-que-parfaits en -*eram*.

Le supplétisme de **es-* par la racine **bheuo-*, **bhū-*, d'aspect « déterminé », qui fournissait un aoriste radical : skr. *abhū* « il a été », gr. *ἔπε* « il a poussé », se trouve partout, sauf en grec et en arménien, où cette racine a gardé le sens concret de « croître, pousser ». De même que le latin a *fui* et l'osque *fuid* « *fuerit* », le sanskrit a *abhu* « il a été », en face de *asti* « il est », le vieux slave by. *bystū*, en face de *jesti*, le lituanien *būvo* (avec -*ā* pour caractériser le prétérit, comme dans lat. *erat*); l'irlandais a *ba* au prétérit en face de *is* du présent. — Ce n'est pas seulement pour le « perfectum » ou pour le prétérit que la racine **bheuo-* apporte son concours; en vieil irlandais, *buid* signifie « il existe » en

face de la copule *is*; le germanique occidental a une flexion telle que v. h. a. *bim*, *biu* « je suis », *bist* « tu es », *bīrum* « nous sommes », *birut* « vous êtes », en face de *ist*, *sind*. En italo-celtique, le subjonctif en *-ā* est tiré de la racine **bhe-* : le vieil irlandais a *ba* en face de v. lat. *fuam*; sur le **bhu-* tiré de **bhuwā-* a été bâti l'imparfait du subjonctif italique : osq. *fusid*, *lat. foret*; le futur osco-ombrien est de la forme *fut* « erit ». L'imparfait *estō(d)* répond à osq. *estud*, cf. gr. *ἔστω*, tandis que l'ombrien a *futu*.

Par une innovation singulière, la 1^{re} personne du singulier a pris en italique la forme osq. *sūm*, lat. *sum*, sous l'influence de la 1^{re} personne du pluriel, lat. *sumus*, elle-même bâtie sur *sunt*; d'une manière générale, le latin n'a gardé des formes athématiques que celles qui correspondent à des formes thématiques à vocalisme *e*, soit *edō*, *edimus*, *edunt*, en face de *ēs*, *est*, *estis*. En face de *edō*, *edō*, la 1^{re} personne du singulier *sum* est un compromis entre le type ancien de **esmi* et les formes nouvelles.

L'absence de formations nominales répond à l'usage indo-européen.

Le type en **ske/o-* de *escit* rappelle gr. *ἔσχω* et pali *acchati* « rester »; la valeur de futur fait penser, en particulier, à un subjonctif arménien *icem* « que je sois », avec vocalisme à degré zéro et *i-* prothétique.

sūmen, -inis n. : v. *sūgō*.

summus, -a, -um : le plus haut, très haut. Sert de superlatif à *super*, avec *supremus*, pour lequel il est quelquefois employé, e. g. *summa diēs*, Vg., Ae. 2, 324 (cf. gr. *ὑψιστος*); *prima et summa*, Quint. 6, 4, 22. Ancien, usuel. M. L. 8454. Celtique : irl. *suim*. Subst. *summun* n. : la partie la plus haute, le sommet, extrémité; *summa* : v. ce mot. Adverbes : *summun* « au plus »; *summē* « au plus haut degré »; *summōtenus* (Ps.-Ap.).

Dérivés : *summiās* (époque impériale) : sommet; *summas*, -dis adj. : du plus haut rang (archaïque et postclassique), d'où *summatius*, -ās « principātus » (Lucr. 5, 1142); *summā*, -ās : porter à son apogée (tardif). — *Summārium*, *summātus*, *summātum* se rattachent plutôt à *summa*.

Cf. aussi **sūmmiō*, **sūmmītāre*, M. L. 8452, 8453. V. sub.

summa, -ae f. : substantif tiré du féminin de *sumus* : 1^o proprement « la chose la plus haute, la surface ». Usité presque uniquement au sens figuré soit « somme formée par la réunion ou l'addition des parties, total, ensemble » de *summa (linea)*, par suite de l'habitude des Romains, comme des Grecs, de compter de bas en haut (d'où *κεφαλαιον*); v. Max C. P. Schmidt, *Kulturhist. Beitr. z. Kennn. d. gr. u. röm. Altert.*, I. H. : *Z. Entstehung u. Terminol. d. element. Math.*, Leipzig, 1906, p. 107 sqq.; en particulier, « somme d'argent », s. *pecūnia* (d'où *summula* « petite somme »); 2^o partie la plus importante, point capital ou essentiel, e. g. Cic., Inu. 1, 20, 28, *cuius rei satis erit summam dixisse*. Locutions adverbiales : *ad, in summam* « à la fin, bref, en somme » (Sén., Pét., Plin.). Celtique : irl. *suim*.

Dérivés et composés : *summārium* (neutre d'un adjectif inusité); *oratio, quae nunc uulgo breuiarium di-*

ciur, olim, cum Latine loqueremur, summarium uocabatur, Sén., Ep. 39, 1; *summātum* « sommairement »; *summālis*, -liter (Tert.).

cōsummō, -ās : faire le total de; d'où « mener à sa fin, achever » (= *συντελέω*). Se rapproche ainsi de *cōsumō*, avec lequel il tend à se confondre à basse époque, notamment dans la langue de l'Église, e. g. Ital. Num. 32, 13, *consummata est natio*, là où la Vulgate a *consumeretur* (= *ἐξαναλώθη*); cf. M. L. 2178. Dérivés : *cōsummāre*, -tiō, -tor, -trix.

Summānus, -i : épithète de Jupiter, qu'on explique soit par *sub* + *mān-us* (v. *mānis*) « (dieu) de la lumière matinale », cf. Cic., N. D. 1, 10, 16, et la note de Pease; soit plutôt comme un dérivé de *summus*, cf. les *caeli summania templa* de Lucr. 5, 521, et Frazer, *Fasti of Ov.*, 5, 731, n. Toutefois peut être d'origine étrusque, déjà indiquée par Plin., HN, 2, 138; cf. Boemer, Comment. des Fastes, l. 6, 731, comme pour *Saturnus*, *Mercurius*, *Carmentis*, etc., et les étymologies latinisantes seraient secondaires.

Dérivé : *summānālia* : *liba farinacea in modum rotae facta*, P. F. 275, 7, gâteaux ronds offerts à *Summānus* en tant que dieu solaire.

sūmō, -is, **sūmpsi**, **sūmptum**, -ere (Festus signale des formes de parfait *sūmī* : *sūmpsi*, *sūrempsi* : *sustulerit*, P. F. 383, 15, qui se concilient difficilement avec *sūmō*, si ce dernier est issu de **su(b)s(e)mō*); cf. A. Götz, IF, 46, 127, § 107, Anm. 1; aussi vaut-il mieux partir avec M. Niedermann, Philol. Woch., 1922, col. 296, de **sus-(e)mō* avec *sus-* tiré du synonyme *suscipiō*, comme *Amīternus*, avec *am-* au lieu de *amb-*, a été fait sur *amīctus*, *amīterni*; pour la syncope, cf. *pōnō* de **po-sinō* : prendre (sur soi), se charger de; la composition du verbe explique que le sens soit voisin de *suscipiō*; d'où « se charger de, entreprendre, assumer »; « prendre par choix ou par adoption »; s. *mītuum* « emprunter ». Sens particulier « dépenser ». Ancien, classique, usuel. Rares représentants dans les langues romanes. M. L. 8448.

Omb. *sumtu* « sūmitō ». Emprunté?

Dérivés et composés : *sumptus*, -ūs (-i) : charge, d'où « dépense, coût » et « prise (d'un médicament) »; technique *sumpta (pars)* : pincée; *sumptuarius*, *sumptuosus* et, dans Sidoine, *sumptuositas*; *sumptificiō* (Plt.); *sumptiō* : prise (rare; sens propre dans Cat. et Varr.; sert à Cic. pour traduire *λήμμα* « mineure de syllogisme »); *sumptiō*, -ās (Plin.); *sumptuos*, -ās « fournir d'argent (pour le voyage) ».

Sūmō senti comme un verbe simple a fourni à son tour des composés : *absūmō* : consumer, épuiser, détruire. Se dit souvent du temps, a. *diem*; *absūmēdō*, -inis t., formation plaisante de Plaute en jeu de mots avec *sūmen* : *quantia sumini absumedo*, Cap. 904; *absūmptiō* (Dig.); *adsūmō* (ass-) : prendre en ajoutant, s'adjoindre, ajouter, cf. Cic., de Or. 2, 39, 163, *omne quod sumatur in oratione... aut ex sua sumi ut aique natura aut adsumi foris*; Varr., L. L. 8, 69, *extrinsecus adsumi*; à basse époque, joint à un infinitif, « accepter de, assumer ». Fréquent dans la langue de l'Église, où *assūmō* traduit *ἀναλαμβάνω*; cf. Hil., in psalm. 68, 9, *dum alienum a natura sua corpus assumi*.

Dérivés : *assumptiō* : 1^o fait de s'adjoindre, emprunt; 2^o en dialectique, « mineure d'un raisonnement », traduisant *πρόσληψις*; cf. Cic., Diu. 2, 108 : *demus tibi istas duas sumptiones, ea, quae λήματα appellant dialectici; ... adsumptio tamen quam πρόσληψιν idem uocant, non 'dabitur'*; 3^o assumption (langue de l'Église); *adsumptiuus*, terme de rhétorique, se dit d'une démonstration empruntée à des éléments extérieurs à la cause; *assumptor*, -trix (bas latin) : qui s'attribue; *assumptus*, -ūs (Boèce).

cōsumō (ancien, classique, usuel) : prendre ou employer entièrement, cf. Fest. 296, 22, *prodiguae hostiae uocantur, ut ait Veranius, quae consumuntur*; de là « consumer, dévorer » (= *combūtere*); *cōsumptiō*, *cōsumptor*, rares; *incōsumptio* (Ov., d'après *ἄλωτος*?); *dēsūmō* (époque impériale) : prendre pour soi, choisir; *insūmō* : employer, dépenser (classique; *insūmere sumptum*, Cic.); prendre; à basse époque, synonyme de *cōsumō* « épuiser »; *insumptiō* (bas latin); *praesūmō* (surtout d'époque impériale; non dans Cic.) : prendre d'avance (propre et figuré), par suite « prélever, anticiper, présumer »; *praesumptiō* : anticipation (= *πρόληψις*, cf. Quint. 9, 2, 16), présomption (dans tous les sens qu'a le mot français), d'où les dérivés tardifs *praesumptior*, -idius, -itiosus (-itiosus), -itius; *resūmō* : reprendre (déjà dans Enn., repris à l'époque impériale; non dans Cic.), recouvrer; *resumptiō*, -itius, -itius (Cael. Aur.).

sūō, -is, -i, **sūtum**, **suere** : coudre; de là *sūta* n. pl. dans *āenea, ferrea sūta*. Ancien (Tér.), classique, mais assez rare.

Dérivés et composés : *sūlor* : couseur, spécialisé dans le sens de « celui qui coud les chaussures, cordonnier », M. L. 8493, et, avec suffixe *-āri*, germanique; v. isl. *sūari* « Schuster », etc., sans suffixe dans v. angl. *sutere*; fém. *sūtrix*; *sūtio*, -ōnis f. (St Jér.); *sūdrius* et *sūdricius*; *sūdrinus*; *sūdrina* f. : échoppe de savetier; *sūtrinum*; *sūtēla* f. : mot de Plaute employé au figuré : *lae dolosae astutiae a similitudine sentium dictae*, P. F. 407, 11; *sūtīlis* (époque impériale); *sūtūra* f. (id.); *sūtūriballus* : savetier (Schol. Iuven. 3, 150); cf. aussi *sūbūla*. Varron a aussi *pellesūta* : boutique de pelletier, L. L. 8, 55, qui a passé dans les gloses.

Composés : *adsūō*, d'où *assumentum*; *circumsūtus*; *cōnsūō*, qui a tendu à remplacer le simple *sūō* et qui est panroman, M. L. 2174; B. W. sous *coudre*; **consūtūra*, M. L. 2179, et **accōnsūtūrāre* « accouturer »; **consūtior*, M. L. 2178 a; *dēsūō* (archaïque); *insūō*; *insubulum* « enroule », M. L. 4474; *obsūtus*; *persūō*; *praesūō* : coudre par devant, recouvrir en cousant; *resūō*, M. L. 7253; *subsūtus*; *transsūō*.

Pour « coudre », l'indo-européen avait une racine **sy-*, avec doublet **sū-* (la forme à vocalisme plein ne semble pas attestée) : skr. *syātā* « coussu » (avec un présent *syāti* « il coud » qu'on n'essaiera pas d'examiner ici); v. sl. *šijē*, *šiti* et got. *siujan* « coudre », lit. *siuōti*, *siūti*; et, d'autre part, skr. *sūtram* « fil ». Dans le lat. *sūō*, il n'y a pas trace de *-y-*; et l'on ne peut déterminer si la forme est du type de v. sl. *šijē* ou de lit. *siuōti*, l'un et l'autre remplaçant un ancien présent

athématique. Il suffit de rappeler, de plus, gr. *κατῶ*. — Pour la forme, cf. le cas de lat. *spuō*.

Sūbūla (v. ce mot) est à rapprocher de v. sl. *šilo* (tch. *šidlo*) « alène »; v. h. a. *siula* à le même sens; le latin et le germanique ont le genre féminin en partie parce qu'il s'agit d'un objet qui est un agent, qui est mobile, en partie parce qu'il comporte essentiellement un trou à passer le fil.

suouetaurilia, -ium n. pl. : sacrifice d'un porc, d'une brebis et d'un taureau. Il existe aussi, attesté dans Festus 372, 22, un doublet *solitaurilia* de même sens, que le glossateur explique *quod omnes eae solidi integre sint corporis*, rattachant le premier élément du composé à *sollus*, « quia sollum Osce totum et solidum significat ». Mais on attendrait en ce cas **solitaurilia* et le sens d'un pareil composé ne pourrait être que « sacrifice composé d'un taureau entier », ce qui n'a pas de sens. *Solitaurilia* semble fait sur *suouetaurilia* et, si le mot a réellement existé, a dû signifier « sacrifice composé exclusivement d'un taureau ». Mais, en dehors de Quintilien qui le cite, I. O., I. 5, 67, les textes ne connaissent que *suouetaurilia* (lire **suoui*?).

Le sacrifice de trois animaux domestiques comporte dans l'Inde védique le cheval, le bœuf et le mouton; en latin, il s'agit d'un sacrifice fait non par des chefs de guerre, mais par des ruraux.

supellex (supp-), -lectilis f. : mobilier, ustensiles de ménage. Terme de sens général, que la langue classique emploie seulement au singulier au sens propre ou figuré « instrument, matériel, appareil ». Ancien, classique et usuel.

Dérivé : *sup(p)ellecticiarius* : chargé du soin du mobilier (Ulp.).

La flexion provient sans doute de la contamination de **sup(p)ellex*, **sup(p)ellectis*, avec un adjectif **supellectilis*. A basse époque apparaît une flexion normalisée *supellectilis*, -lis.

Pas d'étymologie claire; on pense à *super* et à la racine de *lectus*.

super : adverbe, préverbe et préposition, « sur, au-dessus, par-dessus »; s'emploie avec sens local ou temporel (cf. *de*). Comme préposition, est suivi de l'accusatif ou de l'ablatif, sans qu'une distinction de sens apparaisse, mais l'ablatif est surtout poétique : *super terrae tumulum noluit quid statui nisi columellam*, Cic., Leg. 2, 26, 66; *fronde super uiridi*, Vg., B. 1, 81. Du sens de « par-dessus », *super* a pris le sens de « au delà, par delà, outre; plus de » : *satis superque*; *super LX milia, super solitos honores, super omnia*; avec ablatif : *et paulum siluae super his*, Hor., S. 2, 6, 3. A l'époque républicaine, la langue familière l'emploie pour *de* avec le sens de « au sujet de » (et l'ablatif); cet emploi, évité par les puristes (Cicéron n'en a d'exemples que dans sa correspondance), s'est étendu dans la langue impériale, dédoublant à se spécialiser dans le sens de « de »; cf. F. 394, 11 : *per se « super » significat quidem « supra », ut cum dicimus « super illum cedit ».* *Verum ponitur etiam pro « de »*, *Graeca consuetudine, ut illi dicunt ὑπέρ*. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 8456, *super* et *supra*; 200, *adsupra*.

Dérivés et composés : *dēsuper* adv. « d'en haut,

d'au-dessus », M. L. 2607 a; *insuper* adv. « au-dessus, en outre », et préposition, formes renforcées de *super*, cf. *abante*, *inante*, etc. Il y a aussi trace de *âsuper* et *ezsuper*.

superus : qui est au-dessus, opposé à *inferus*; de là [di] *Superi* « les dieux d'en haut », par opposition à [di] *Inferi*; *supera* n. pl. « les régions célestes ». L'ablatif féminin *suprà*, *superâ* (et archaïque *suprâ*, SG Ba., comme *extrâ*; cf. *extrâ*, *infrâ*, etc.) a formé un adjectif et une préposition, construite avec l'accusatif, de même sens que *super*; il s'emploie, notamment, en parlant du temps, pour renvoyer à quelque chose qui a été dit ou fait « plus haut »; cf. Cat., Agr. 157, 2, *quae supra scripta est*. Comparatif de *superus* : *superior*, superlatif : *supremus* (sur *suprēmus*, v. Havet, *Man.*, § 943); d'où *suprēma* (scil. diēs) f. « la dernière heure du jour »; *suprēma* n. pl. (sc. officia) « les derniers devoirs ».

Dénominateur de *superus* : *superō*, -ās, absolu et transitif, « être au-dessus, surpasser, être de reste ou en surplus, survivre », M. L. 8458; *superatō* (rare, époque impériale); *superatōr*, -trix (Ov., époque impériale); *superantia* (Cael. Aurel.); *superamentum* (Dig.); *superabilis* adj. (époque impériale) et *insuperabilis* (cf. *ἀνπερίβλητος*); *ezsuperō*, renforcement de *superō*, fait sans doute d'après *excellō*, *ēmineō*, ancien et usuel, qui a les mêmes dérivés que *superō*, dont *ezsuperatō*, qui, dans la langue de la rhétorique, traduit *ὑπερβολή*, et un composé *inezsuperabilis*.

superus : qui se trouve par-dessus (cf. *infernus*); avec un adjectif *superē*, toujours avec *ē* final, ainsi que *infernē*, notamment dans Lucrèce 6, 544 et 597; Hor., Od. 2, 20, 11; cf. *pōnē*, M. L. 8461; *superus*, attesté plus tard que *superē*, a été bâti sur ce dernier (cf. *sēdulus* d'après *sēdulo*) et a servi de modèle d'abord à *infernus*, puis à *ex- et internus*, v. Leo, ALLG 10, 437; *superūs*, -ātis adj.; cf. *infernās*.

superbus : qui se trouve au-dessus; « altier, hautain »; presque uniquement employé au sens moral, d'où « orgueilleux » : *Tarquinius Superbus*, et aussi « magnifique, superbe » (poétique et époque impériale); de là *superbē*, *superbius*; *superbia*, M. L. 8458 a, britt. *sybero* « superbe »; *superbiō*, -is (cf. *ferōciō*, -is); *superbi-ficus*, -loquētia (rares et poétiques). Pour la formation de *superbus*, cf. *probus*. Substantif : *superba*, -ae f. : camomille (Ps.-Ap. 23, 11).

Super a servi, en outre, de premier terme à de nombreux composés, la plupart récents et issus d'anciens juxtaposés : *supergrēdior*; *superiaciō*; *superseō*; *superlatiō*; *superlatius*, calques du grec *ὑπερθεσις*, -θεσις; *irl. superlat*; *superstes*, -itis (v. *stō*); *supercilium* (v. *cilium*). A basse époque, il est joint à des adjectifs ou à des verbes, avec la valeur d'un superlatif : *superadmirō* (Facund.); *superadulatus* (Vulg.); *supereminens*, -glōriōsus, -glōrifici; *superabundantiss* (traduit à contre-sens de *ἐπιούσιος*, Jér., Ambr.; v. Blaise), etc.

Dans la langue de l'Église, s'ajoute souvent à des verbes composés dont le préverbe a perdu sa valeur : *superabundō*, *superexuberō*, etc.; *superexcellō*, etc.

Les langues romanes attestent aussi **superānus*, M. L. 8457 et **superculus*, 8460.

V. sub.

superstes, -stitiō : v. *stō*.

supīnus, -a, -um : renversé en arrière, couché sur le dos (joint et opposé à *prōnus*, obliquus par Cic., Diu. 1, 53, 120). S'emploie aussi de choses en mouvement « qui refluent ». Comme l'adjectif s'emploie souvent de quelqu'un de couché, il est arrivé à signifier « mollement étendu ou incliné, étalé », e. g. Vg., G. 2, 276, *sin (metabere) tumulis acclivi solum colligis supinus*; il a pris aussi, d'abord en poésie, puis dans la prose impériale, le sens de « paresseux, indolent » (notamment en parlant de l'estomac, dans Cael. Aur.). Dans la langue des grammairiens du Bas-Empire, le n. *supīnus* a désigné les formes de substantif verbal en -um, -ū. L'origine de cette désignation est obscure; l'image contenue dans *supīnus* est sans doute analogue à celle qui est dans *declinō*; v. H. D. Naylor, *The derivation of the gramm. term « supine »*, Class. Rev., 25, p. 206, et Benveniste, Rev. Phil., 1932, p. 136. Ancien (Plt.), classique, usuel. M. L. 8462.

Dérivés et composés : *supīnitās* (Quint.); *supīnō*, -ās : renverser en arrière; dans la langue rustique, « retourner de la terre »; *supīnātiō* « rejet des aliments, régurgitation » (Cael. Aur.); *Supīnālis*, épithète de Jupiter d'après St Aug.; *resupinus*.

**supō*, -ās : jeter. Attesté seulement dans la glose de Festus, P. F. 407, 9 : *supat, iacit; unde dissipat, disiciit, et obispat, obicit, et insipat, h. e. inicit*; cf. 252, 10 : *supare significat iacere*; et 93, 17, où la forme thématique en -ere attendue est attestée à côté de la forme en -ā : *insipere far in olam, iacere pulvis. Vnde dissipare, obispare, ut cum rustici dicunt : obispa pullis escam. — Insipere est extrêmement rare, de même obispare* (Plt., Cist. 579). Le seul composé est *dissipō* (dissipō), -ās, -āre : jeter de côté et d'autre, disperser, dissiper (classique). De là *dissipātiō* (Cic.), -tor, -trix (tardifs), M. L. 2689 a (formes savantes).

La voyelle comprise entre s et p est mal établie. Si c'est u, on peut rapprocher lit. *supū*, *sūpti* « bercer » et v. sl. *supp* (v. Trautmann, *Balt.-sl. Wört.*, p. 293); si c'est i, on rapprochera skr. *kyipāti* « il jette ». Ni dans l'un ni dans l'autre cas, il ne s'agirait d'un mot indo-européen bien établi.

suppa, -ae f. : soupe (Orib., Syn. 9, 16). Emprunt au germanique occidental. V. B. W. s. u.

supparus (*supparum*), -ī m. : 1° voile qui n'avait qu'une écoute, cf. Fest. 458, 14 et Rich, s. u.; 2° bannière étendue sur une traverse fixée à un montant vertical; 3° sorte de vêtement de femme : *uestimentum puellare lineum, quod et subucula, i. e. camisia, dicitur*, P. F. 407, 6. On trouve aussi dans P. F. 459, 4 la forme *siparium* « *genus ueli minimum* » et « paravent » (cf. Rich, s. u.), et des graphies comme *sipharum* (-rus), *siparus*. Le grec a de même *σῖφαρος*, *σῖφαρος* avec le sens de « voile », mais seulement dans Arrien, ce qui rend peu probable un emprunt du latin au grec. *Supparus*, avec le sens de « vêtement de femme », est déjà dans Plaute. Varron, L. L. 5, 131, le rapporte à *suprā*, mais il ajoute « *nisi id quod item dicunt Osce* ». En effet, le vocalisme intérieur a de *supparus* s'explique mieux par la phonétique osque; en latin, la forme attendue

serait **superpus*. Mot technique ou populaire, susceptible d'altérations.

suppeditō, -ās, -āre : transitif et absolu « fournir en renfort » ou « arriver en renfort ». De *sub* + *pediō*, dénominateur de *pedes*, cf. *equus/equitō* et, pour le sens, *succurrō*, *suppeditō*. Le verbe a appartenu d'abord à la langue militaire et a dû se dire de l'infanterie qui arrivait au secours des troupes engagées, ou du serviteur à pied (*pedes*) qui accompagnait le cavalier pour lui venir en aide (*subministrō*). Dans la langue commune, *suppeditō* s'est employé à la place de *sufficiō*, e. g. Plt., As. 423, *clamore ac stomacho non quo labori suppeditare*; T.-L. 30, 27, 7, (nauis) *defendebatur egregie quoad tela suppeditaretur*.

Dérivé : *suppeditatiō* (Cic.).

suppetō : v. *petō*.

supplō, -ās, -āre : v. *pilō*, s. *pila*.

supplex, -icis (ablatif *supplicii*, -cō dans la poésie dactylique, génitif pluriel *supplicium*) adj. : qui se plie sur les genoux (se dit de l'attitude du suppliant); puis « qui se prosterne, suppliant ». Ancien, usuel, classique. M. L. 8467; B. W. *souple*.

Dérivés : *suppliciter*; *supplicō* (-cor, tardif), -ās : s'agenouiller devant (suivi du datif, s. *alicui*, joint à *summissē* par Cic., Planc. 5, 12); par suite « supplier », M. L. 8468; de là *supplicatiō* (classique), -tor (tardif); *supplicanter*; *supplicū* (Apul.), de **supplicius*?

supplicium : supplication adressée aux dieux soit pour en obtenir quelque chose, soit en action de grâces ou comme marque de soumission; cf. Sall., Iu. 55, 2 et 46, 2; acte par lequel on apaise la divinité; par suite « sacrifice », cf. P. F. 405, 4, *supplicia ueteres quaedam sacrificia a supplicando uocabant*. Le sens de « supplication » ayant été réservé à *supplicatiō* (ainsi dans Cicéron et César), *supplicium* a tendu à se spécialiser dans le sens de « sacrifice offert pour apaiser les dieux à la suite d'une faute commise », et, dans la langue commune, il a, sans doute d'abord par euphémisme, désigné le « châtiment (capital) infligé », puis le « supplice », ainsi Vg., Ae. 6, 749-750 : *ergo exerceant poenis ueterumque malorum supplicia expendant*. C'est à ce sens que se rattachent *supplicialis* (Iul. Val., Aug.); *supplicamentum* (Ital.) = *κόλασις*. Mais les deux sens « supplication » et « supplice » ont continué à coexister pour *supplicium* jusque dans la latinité impériale. Pour le développement de sens, v. R. Heinze, ALLG 15, 89 sqq.

On explique souvent *supplex* par **sub-plak-s*, en le rattachant à *placō* (cf. Stolz-Leumann, *Lat. Gr.*, p. 25), mais l'a de l'adjectif fait, en ce cas, difficulté et, du reste, la formation elle-même s'expliquerait mal. Il est plus vraisemblable de supposer que l'adjectif est formé comme *duplex* (cf. s. u. *plectō*) et qu'il a désigné d'abord l'attitude physique du suppliant (cf. Cic., Phil. 2, 34, 86, *supplex te ad pedes abiciebas*; Vg., Ae. 10, 523, et *genua amplexens effatur italia supplex*). Mais, à mesure que le sens moral a prévalu, on a tendu à rapprocher de *placō* l'adjectif *supplex* et ses dérivés; cf., par exemple, Acc., Trag. 298, *supplicii placans*. C'est sans doute à ce rapprochement secondaire qu'est due la forme avec *tmēse*

sub uos placo (avec *ā?*) que cite Festus, 206, 18 et 402, 3 : *sub uos placo in precibus fere cum dicitur, significat id (l. idem?) quod supplico*.

suppus, -a, -um : *suppum antiqui dicebant quem nunc supinum dicimus... Eius uocabuli meminit Lucilius* (1297) : « *si uero das quod rogat, et si suggeris suppus* », F. 370, 20; cf. aussi Isid., Or. 18, 65 : (*iactum*) *unionem canem, trinionem suppum, quaternionem planum uocabant*. Un exemple dans Lucr. 1, 1061. Dénominateur : *suppō*, -ās (Acc., R³ 375). Forme à gémée expressive, du type *lippus*; cf. v. isl. *upp* « auf, aufwärts », avec *p*-gémé en germanique; l'ombrien a *sopam* « *suppam* ».

V. sub.

suprā, *suprēmūs* : v. *super*.

sūra, -ae f. : 1° mollet; 2° petit fœtus, un des os de la jambe. Surnom romain, et *Sulla*? Attesté depuis Plaute et usuel; non romain. Dérivé tardif : *sūrōsus* : *ἐὺσῶμος*. Cf. peut-être *surus*.

Sans correspondant sûr.

sureculus, -ī m. : v. *surus*.

surdus, -a, -um (ā) : sourd, c'est-à-dire « qui n'entend pas » ou « qu'on n'entend pas »; cf. le double sens de gr. *κωφός*, et Varr., L. L. 9, 58 : *ergo dicitur ut surdus uir, surda mulier, sic surdum theatrum, quod omnes tres ad auditum sunt comparatae*; « indistinct » (se dit non seulement de l'ouïe, mais de l'odeur, de la couleur, etc., surtout dans Pline : s. *colōs*, 37, 67; s. *materia*, 13, 98, etc.). S'emploie aussi par image au sens de « qui ne veut pas entendre, inattentif; inexorable », etc. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 8474.

Dérivés et composés : *surdardus*; *surdidiās*; *surdēscō*, -is; *surdigō*, *surditia*, ces trois derniers tardifs et rares; *obsurdēscō*, M. L. 6024 (ab-); *surdō*, -ās (Calpurn.), d'où *surdāns* « surdus » (Gl.); *obsurdātus*, *obsurdaciō* (tardifs); *absurdus* : v. ce mot; *ezsurdus*, *ezsurdare*, M. L. 3078-3079.

Pas d'explication sûre. La racine indiquée sous *susur-rus* rend compte de la forme, mais mal du sens.

surem (ps) it : v. *sūmō*.

surena (?) : coquillage inconnu, cité par Varr., L. L. 5, 77, qui donne le nom comme indigène : (*uocabula piscium*) *uernacla ad similitudinem ut surenae, pectunculī, unguis*. Sans rapport avec le nom du grand ministre chez les Parthes, qui est un mot étranger (Tac., Amm.). Peut-être corruption de *perna*; cf. R. G. Kent, Varro, de L. L., ad loc.

surgō : v. *regō*.

suriō, -īs, -tre : être en chaleur. Se dit des mâles, par opposition à *subō*. Très rare (Apul., Arn.). De *surus*?

suriscula, -ae f. : sorte de petit vase, synonyme de *gellunculus* (v. *gillō*). Un exemple dans Pelag., Vit. patr. 5, 4, 67. Origine inconnue.

sûrsum (*sûrsus* est, avec assimilation de l'r, *sûsum*, attesté depuis Caton) adv. : vers le haut, en montant. De **subs* + *uorsum* (cf. *uortō*, *ueritō*); mais le second élément, n'apparaissant plus, a souvent été renforcé de *uorsum*, *uersus* par un pléonasme dont il y a de nom-

breux exemples; cf. all. *heutzutage* (heut de v. h. a. *hiu tagu*), fr. popul. *au jour d'aujourd'hui*, ital. *con meco*, etc. : *sūsum uorsum*, e. g. Cat., Agr. 33, 1. Forme avec *deorsum* un couple antithétique, employé proverbialement, e. g. Sén., Ep. 44, 4, *omnia ista sursum deorsum fortuna uersauit*. Ancien, usuel, classique. M. L. 8478. Dérivé : *sur(s)ilis* (Orib.). Composé : *dēsursum* = *ἐκωθεν* (Conc., Rust.).

surus, -I (ā?, le texte d'Ennius est peu sûr) m. : pieu, piquet. Conservé seulement par P. F. 383, 11 : *surum dicebant, ex quo per deminutionem fit surculus*. Ennius (A. 525) : « *unus surus surum ferret, tamen defendere possent* »; cf. id. 51, 21 : *crebrisuro apud Ennium* (inc. 35) *significat uallum crebris suris, i. e. palis, munitum*. Remplacé par le diminutif :

sureulus, -I m. (-lum n., Ven. Fort.) : rejeton, pousse, scion; arbrisseau. Terme fréquent en agriculture et conservé en italien, M. L. 8473. Nombreux dérivés : *sur(c)ulō*, -ās : émonder, ébrancher; et aussi « embrocher » (Apic.); *surcula* : sorte de vigne (Plin. 14, 34); *surculāris* : qui produit des rejetons; *surculārius* : planté d'arbrisseaux, s. *ager*, ou « qui vit sur les arbrisseaux », s. *ciçada*; *surculōsus*, *surculāceus* : ligneux; cf. aussi *surcellus* (Apic., Plin. Val.), M. L. 8472; *surculāmen* (Gild. Chron.).

On rapproche véd. *svāruḥ* « long pieu planté en terre (pour le sacrifice) » et v. angl. *sweor* « poteau », v. h. a. *swir* « pieu ». Le radical aurait en latin le vocalisme zéro. V. *suriō*?

sūs, suis m. et f. (nom. *suis* dans Prudence; dat.-abl. pl. *sūbus* et *suibus*). Il y a peut-être eu aussi un génitif *sueris*, cf. *bouerum* dans Varron; 1° sanglier, laie; et porc, truie; 2° sorte de poisson dit aussi *suillus* d'après Isid., Or. 12, 6, 12 et 12, 37, qui cite Dracontius, Laud. 1, 515 (cf. *porcus marinus*). Terme générique. Ancien et classique, mais s'est trouvé en concurrence, d'une part, avec *aper*, d'autre part avec *porcus*, mots plus pleins et de déclinaison plus régulière, qui s'y sont substitués. M. L. 8479.

Dérivés et composés : *sueris* (genre?), cité par Varr., L. L. 5, 110, parmi les parties du porc : *sueris a nomine eius; offula ab offa, minima suere*; cf. aussi Plt. ap. Fest. 444, 32 (v. *spectile*), v. Heraeus, ALLG 14, 124; *sulle*, -is : porcherie, conservé en logoudorien, M. L. 8438 b; *suīnus* (-a carō) (peut-être bret. *sovin*, mais qui peut provenir de l'ags. *soin*); *suillus* (de **sui-no-lo-s*), M. L. 8439, 8440, s. *fungus* et *suillinus* (Cassiod., Greg. Tur.); *suiculus*, d'après *porculus*; *sūcula* : jeune truie, M. L. 8416, 8418 b; **suculāre*, M. L. 8418; fr. *souiller*.

sucēda, -ae f. « stercus suillum », P. F. 391, 4 (cf. *muscerda*); *suc(c)idia*, -ae f. « quartier de porc salé »; cf. Varr., L. L. 5, 110 : *succidia ab suibus caedendis; nam id pecus primum occidere coeperunt domini et, ut seruarent, sallere*. Sans doute de **su-caedia*; la graphie *succidia* est due à l'influence de *succido*; *sūbulcus* : porcher (cf. *bubulcus*); *suouetaurilia*; M. L. 8492, **sūtēgis*.

Mot indo-européen désignant le porc sauvage (sanglier) ou domestique (porc; cf. *porcus*); gr. *ῥός*, *ῥός*, (avec doublet *ῥός*), v. h. a. *sū* (truie), alb. *ḡ*, av. *hū* (génitif

singulier; lire *huwō*), pers. *xūk* et skr. *sū-karāḥ* « porc ». Il y a un u bref dans le nom gallois *hŵch* du « porc », de même que dans lat. *sū-bulcus* et gr. *ὑ-φορός* « porcher »; l'ā du type *sūs* alternait donc avec ū, comme il arrive dans plusieurs mots surtout de caractère populaire; il serait arbitraire de tirer tous les ā des formes telles que *suwē*/*s. Le lette a le dérivé *suwēs* « porcelet ». C'est sur une forme pareille à lat. *suīnus*, v. sl. *sovinū* « de porc », que reposent got. *swēin* (neutre) « χοῖρος » et le synonyme v. sl. *sovinja*. — A l'accusatif singulier, le latin a fait *suem* d'après son usage de suivre pour ce cas l'analogie des formes autres que celle du nominatif (*patrem*, d'après *patris*, etc.); ce n'est pas ancien, car l'ombrien a acc. sg. sim « *sūm » (d'où acc. pl. *sif* « *sūs » de **sū-n*s), de même que le grec a *ῥω*.

sus : v. *sub*.

suscēnsēd : v. *cēnsēd*.

suscipiō : v. *capio*.

suscitō : v. *ciō* sous *ciēd*.

sūsinārius, -I m. : prunier (Orib.). Sans doute mot étranger, dérivé de **sūsina* représenté par it. *usina*, M. L. 8483.

suspiciō (*suspeicio* dans le palimpseste du pro Font. 5, Cic.), -ōnis f. : soupçon, suspicion; supposition (terme de rhétorique).

Dérivé : *suspiciōsus* : le rapport avec *suspicio* est mis en valeur dans ce vers de Plt., Ps. 562 (sén. iamb.), *suspicio est mi nunc uos suspiciarius*; mais l'i de *suspiciō* fait difficulté. Peut-être y a-t-il un allongement comparable à celui qu'on a dans *indāgō*, *ambāgēs* vis-à-vis de *agō*, *adāgium* (?) vis-à-vis de *aiō*, *contāgiō* vis-à-vis de *langō*. Ancien, classique, usuel. Le fr. « soupçon » peut représenter *suspiciō* ou *suspecitō*. M. L. 8488; B. W. s. u.

suspirium : v. *spīrō*.

susque dēque : v. *sub*.

sustentō : v. *sustineō*, sous *teneō*.

susurrus, -I m. : bourdonnement, murmure, chuchotement. Attesté depuis Plaute, classique; à l'époque impériale, presque uniquement réservé à la langue poétique.

Dérivés et composés : *susurrō*, -ās, M. L. 8490 a, et *insusurrō*; *susurrus*, -a, -um (très tardif, Sid., Vulg.); *susurrō* (-riō), -ōnis m. (id.), *susurrāmen*, *susurrātio* (= φθουρισμός), -ior, -triz, -tim, *susurrium*, tous rares et tardifs.

Mot expressif comme *murmurillus* que rapproche Plt., Ru. 1404. Le redoublement et la gémination de r sont deux traits caractéristiques. Le mot se rattache, du reste, à un groupe indo-européen : skr. *soḍrati* « il émet un son », lat. *absurdus*. — Cf. la remarque faite sur *sonō*.

suus, -a, -um : v. *sui*.

sybina, -ae f. (l. *sibyna*?) : -am appellant *Illyri telum uenabuli simile*. Ennius (A. 504) : « *Illyrii restant sicis sybinisque fodantes* », P. F. 453, 10. Mot illyrien. Le grec a *σιβύνη* (var. *σιβίνη*), *σιβύνης* et *σιγύνης*, *σιγύννης* (cy-

priote selon Hérodote; macédonien, thrace ou scythique selon d'autres). M. L. 8362 b. La graphie avec y est hellénisante.

sycophanta, -ae m. (sū-) : sycophante. Emprunt fait par la langue des comiques au gr. *συκοφάντης*; et de là *sycophantor*, -āri; *sycophantia*, -tiōē.

syllaba, -ae f. : syllabe. Emprunt, attesté dès Plaute, à gr. *σύλλαβη*. De là : *syllabātum* (Cic.); *syllabicē* (Prisc.); *syllabarii* (Rufin.); *ūnisyllabus*. Celtique : irl. *sillab*, britt. *sillaf*.

symbola (sum-), -ae f. : écot, pique-nique. Emprunt de la langue des comiques à gr. *συμβολή*.

symbolus (-lum n.), -I m. : signe de reconnaissance. Emprunt au gr. *σύμβολος* attesté dès Plaute et Caton. Celtique : irl. *symmul*, mot d'Eglise.

Dérivé : *symbolicē* (Gell.).

symphōnia (*simfonia*, Ps.-Ap.), -ae f. : concert, symphonie; *symphōniacus*, -a, -um (-a herba « hannebane », sorte de jusquiame, Ps.-Ap. 4, Pall., Vég.). Emprunts au gr. *συμφωνία*, *συμφωνιακός* attestés depuis Cicéron. Sur le sens de *symphōnia*, -nium (Ital.) « instrument de musique », v. Isid. 3, 22, 14 et Sofer, p. 91 sqq. M. L. 8495 *symphonia* et **sumponia*, 8496.

synagōga, -ae f. : synagogue (Tert.). Emprunt au gr.

συναγωγή, répandu par la langue de l'Église. M. L. 8497 a (formes rares); irl. *sinagoig*.

syngrapha, -ae f.; **syngraphus**, -I m. : contrat écrit, traité. Emprunt au gr. *συγγραφή*, *σύγγραφος* (Plt., Cic.).

synodus, -I f. : confrérie, synode. Emprunt tardif au gr. *σύνδοδος* répandu par la langue de l'Église. M. L. 8500; v. fr. *sane*?; irl. *senod*, britt. *senedd*.

Dérivés : *synodālis*, -liēr.

Syria, -ae f. : Syrie = gr. *Συρία*, nom d'une contrée d'Asie Mineure dont le nom et les adjectifs dérivés *Syriacus*, *Syricus* ont servi à désigner certains produits originaires et importés de ce pays, e. g. *syrica māla* (Colum., Plin.); *syriaca* (*syrica*) *jaba* (Isid. 17, 7, 9; Sofer, p. 55); *syriaci bouēs*, cf. M. L. 8501-8503; de *Syrus* provient got. *Saur*.)

syringa (-gia, -giō), -ae f. (-gium n., Orib., Dynam.) : 1° seringue; 2° fistule. Emprunt tardif fait sur l'accusatif de gr. *σύριγξ*. M. L. 8504. Panroman, sauf roumain, v. B. W. s. u.

Dérivés latinisés : *syringiātus*, -giōsus.

syрма, -ae f. : robe tragique. Adaptation populaire (Afran.) du gr. *σύρμα*, -ατος; it. *sirima*. M. L. 8505.

T

tabānus, -I m. : taon, aussi nommé *asilus*. Attesté depuis Varron et demeuré dans les langues romanes, dont les représentants supposent aussi **tafānus* (dialectal?), **tafānus* avec d (esp. *tābano*) et *tabō*, -ōnis (attesté dans l'*Egloga Nasonis*, Poet. Carol. I 388, 21, M. L. 8507. V. Sofer, 64 et 172; B. W. s. u.

La forme se retrouve dans des noms propres étrusques avec les deux finales en -anus et en -ō(n) : *taqane*, *taqu-nias*. V. *asilus*.

tabella : v. *tabula*.

tābeō, -ēs, -ēre (poétique, attesté depuis Liv. Andr., Ennius; la prose ne connaît que *tābescō*) : se fondre, se liquéfier, dégoutter, se désagréger (cf. Vg., Ae. 1, 173, *sale tabentes artus in litore ponunt*); par suite « se consumer, dépérir ».

Formes nominales, dérivés et composés : *tābēs*, -is f. : liquéfaction (*tābēs liquentis niuis*), désagréation, corruption (sens physique et moral), traduit *θῆσις*; glōse *τηκεδών*; depuis Pacuvius; *tābum*, -i n. (-bus m., Sen., Herc. Oct. 520), uniquement poétique, « écoulement putride », et aussi « corruption », déjà dans Ennius; *tābidus* : qui se désagrége, qui se corrompt et « qui désagrége »; *tābidulus* (rare, poétique); *tābidōsus* (*tābidōsus*) (Tert.); *tābitūdō* (Plin., Vulg.); *tābescō*, -is : se fondre, se liquéfier, se consumer (= *τηκεδών*), et *con-*, *ex-*, *in-* *tābescō*; *tābefaciō*, -fiō; *tābeficius*, attesté depuis Lucrèce et repris par la langue impériale, qui a créé *tābificō*, -ficiō, -ficiābilis, glōse *τηκεδονικός*; *tābifluus*.

Tābēs, *tābeō* se disent de corps ou d'objets (neige, cire) qui se liquéfient ou tombent en putréfaction. Quelques représentants, très rares dans les langues romanes. M. L. 8511; le celtique a irl. *tam*.

Une racine i.-e. **tā-* « fondre » est attestée par v. sl. *tajetiti* « *τήκεται* » et en grec par la forme à valeur déterminée *τάκω*, ion.-att. *τήκω* (avec suffixe de présent *-ke/o-), *ἐτάκην*. Le latin a un élargissement labial. Cf. aussi gall. *tawdd* « état de fusion », *toddi* « fondre », v. irl. *tām* « mort ». Arm. *ānam* « je mouille, je baigne » est plus loin pour le sens. En indo-iranien, l'ossète offre *tāin*, *tajun* « fondre » (notamment en parlant de la neige). Les formes germaniques (v. angl. *þawien* « fondre », all. *tauen*, etc.) ont un élargissement -u-. Vocalisme a, mot « populaire ».

taberna, -ae f. : d'après le Dig. 50, 16, 183, désignerait une habitation (en planches, cf. F. 490, 19 sqq.). En général : *tabernae appellatio declarat omne utile ad habitandum aedificium, non ex eo quod tabulis cluditur*; cf. *contubernālis*, *tabernāculum*; mais le mot apparaît spécialisé dans le sens de « boutique » (= *καπηλειον*, *ἐργαστήριον*), cf. Dig. 50, 16, 185 : *instructam tabernam sic accipiemus, quae et rebus et hominibus ad negotiatio-*

nem paratis constat; en particulier « cabaret, taverne » : *Trēs Tabernae, i. dēuersōria, caupōnia*, et simplement *taberna*, sens conservé dans les langues romanes, M. L. 8510. Celtique : irl. *taibern*, britt. *tafarn*. Ancien, usuel.

Dérivés et composés : *tabernula* (*tabernola*, Varr., L. L. 5, 47 et 50); *tabernārius* : de boutique, par suite « commun, vulgaire »; *tabernārius* m., -ria f., M. L. 8510 a; *tabernāculum* : -a dicuntur a similitudine tabernarum, quae ipsae quod ex tabulis olim fiebant dictae sunt, non, ut quidam putant, quod tabulis cludantur, F. 490, 19; « tente »; dans la langue augurale : *t. capere*, cf. Cic., Diu. 2, 35, 75, puis « tabernacle » dans la langue de l'Eglise (irl. *tabernacul*); *contubernium* : communauté de tente, camaraderie; synonyme aussi de *concubinātus*; *contubernālis* m. f. (remplacé à basse époque par *compāniō*, q. u.); *attubernālis* (Gloss.).

Aucun rapprochement certain. On a rapproché *trabs*; cf. Donat, Ad. 359 : *taberna quasi trabena a ualidioribus dicta trabibus, quibus superiora suspensa sunt*. Une dissimilation de **traberna* est peu vraisemblable, et contredite par *fraternus*. Peut-être étrusque.

tabula, -ae f. (*tabola*, SC Ba.; abl. pl. *tabeīs*, Lex Agr. 46) : planche; spécialement « planche à écrire », « tablettes » (cf. *tabellae*, plus usuel dans ce sens); *tabulae* « livre de comptes »; tableau sur lequel on inscrit les lois (Lex XII *Tabulārūm*), les listes d'électeurs, les proclamations publiques, affiche, etc. (de là *tabulārius* « archiviste, greffier », *tabulārium* « archives »), testament, tablette votive; et aussi « tableau » peint sur bois (t. *picta*). Dans la langue de l'agriculture, « carreau de vigne, carré de terrain »; d'où *tabulāim* (Pall.). Aussi « planche » et « table à jeu »; « banc fait de planches ». Sur tous ces sens, cf. Rich. s. u. Ancien (Lex XII Tab., Plt., SC Ba.), usuel. Panroman, sauf roumain. B. W. s. u.; M. L. 8514, *tabula*, **taula*, **tafala* (ce dernier sans doute dialectal). Passé en irl. *taball*, britt. *tafol*; en germanique : v. h. a. *zabal*, v. angl. *taefel*; en gr. *τάβλα*, *ταβέλλα*, etc.

Dérivés et composés : *tabulātus* : fait de planches; *tabulātum* : plancher, étage, tillac, M. L. 8515, britt. *tafod*; *tabulātio*, *tabulāmentum* et *contabulō*, -bulātio. *tabulāris* : fait en forme de table; *tabulāre* n.; *tabulāria*, -um; *tabulārius*, -rium (v. plus haut); *tab(u)līnum* : partie de la maison attenant à l'atrium et aux fauces, galerie.

tabella (noté *tabela*, SC Ba.) f. : planchette, tablette; au pluriel *tabellae* : tablettes à écrire (déjà dans Plt., SC Ba.) : tablette votive, tablette à voter, etc. M. L. 8509; B. W. *tavelē*. Dérivés : *tabellārius*, -a, -um; subst. *tabellārius* : courrier; *tabelliō* (époque impé-

riale, Dig., Cod. Th.) : notaire. Celtique : britt. *tafell*, irl. *tablaire*.

A *tabella* « table à jeu » se rattachent *tablissō*, -ās : jouer aux *latrunculi*; *tablista*, hybrides tardifs latino-grecs.

L'ombrien a *tafle* qu'on traduit par « in *tabulā* », surtout à cause de la ressemblance avec *tabula*. Du reste, aucune étymologie sûre. Ce mot technique doit être un emprunt.

taceō, -ēs, -uī, -itum, -ēre : verbe transitif et absolu « se taire » et « taire »; même double emploi de *tacitus* : tacite, c'est-à-dire « qui se tait » et « que l'on tait, dont on ne parle pas »; *tacitum* « silence » et « secret ». *Taceō* est différencié de *sileō*, auquel il est joint par Plt., Poe., prol. 3; *sileō* était plus compréhensif que *taceō*. Mais la distinction est loin d'être constante, surtout en poésie ou dans la prose poétique, e. g. *soliitudo* et *tacentes loci*, Tac., H. 3, 85; *loca tacentia*, Vg., Ae. 6, 265. Du reste, *silentium* est le substantif de *taceō*. Ancien (Naev.), usuel. Panroman, sauf langues hispaniques. M. L. 8517; B. W. s. u.

Dérivés et composés : *taciturnus*; *taciturnitas* (classique, usité depuis Terence); la formation de *taciturnus* a dû être favorisée par l'existence de *nocturnus*, la nuit et le silence étant souvent invoqués ensemble; cf. *somnurnus* de Varr.; *cutitulus* (Varr.); *tacituriō* (Sid.).

conticēō (rare et tardif); *conticēscō* (ancien, usuel et classique), d'où *conticinium* : moment de la nuit où tout se tait (formé sur *gallicinium*, auquel il s'oppose dans la langue militaire); *obticēō* « se taire devant » (Tér.); *obticēō* (archaïque et poétique); *reticēō* (ancien et classique); *reticentia*, attesté depuis Plt. et qui, dans la langue de la rhétorique, a servi à traduire *ἀποσιτισμός*; cf. Quint. 9, 2, 54.

En dehors de l'ombrien *tacez*, *tases* « *tacitus* », *tase-tur* n. pl. « *tacitū* », le seul correspondant exact se trouve en germanique : got. *bahan* « se taire » (près de *bahains* « *ήσυχία* »), v. h. a. *dagēn*; v. aussi gall. *gosteg* « silence » chez Pedersen, V. Gr. d. k. Spr., II, 295. Les mots signifiant « se taire » ont en général une faible extension et résultent de développements de sens récents. On a rapproché gr. *πῆσσω* (avec *h* représentant *ā*) « je me blottis » (partic. aor. *κατα-παιών*), *πῆκα* (accusatif singulier) « poltron », etc., et arm. *tak'ēm* (aor. *tak'eay*) « je me cache ». Simple possibilité, qui a été indiquée par F. de Saussure, Recueil, p. 266.

***tacita**, -ae f. : lauréole (Ps.-Ap. 58, l. 10 adn.).

taeda (*tē-*), -ae f. (*daeda*, CGL II 496, 53) : espèce de pin résineux; par métonymie « branche de pin » et surtout « torche » (de résine), usitée notamment dans les mariages, d'où *taeda* « hymen », chez les poètes. Le mot a servi aussi, dans la langue religieuse, à désigner un morceau de graisse qu'on enlevait, sans doute pour le brûler, du corps de la victime. Ancien (Enn.), usuel. Les formes romanes remontent à *taeda* et à *daeda*, M. L. 8520; cf. aussi **taedula*, M. L. 8523. Composé : *taedifer* (Ov.).

Sans doute emprunté, peut-être par un intermédiaire étrusque, à l'accusatif de gr. *δαξ*, *δαξτα* (la forme proprement romaine serait *daeda*).

taedet, **taedit** (Sidoine; parfait passif impersonnel *taesum*, Plt., M. 316, et *pertaesum* est), -ēre : être dégoûté de. Tend à devenir personnel à l'époque impériale, e. g. *coepi taedere captiuitatis* (St Jér., Vit. Malch. n. 7). Non roman.

Dérivés et composés : *taedium* : dégoût (depuis Cic.), conservé dans quelques formes romanes, M. L. 8522; et *taediō*, -ās (d'où *ataediāre* et **intaediāre*, M. L. 4477 a; cf. *fastidiāre*); *taediōsus*, *taediōsus*, rares et tardifs; *taediūtō* (Gloss.); *taedescit* (Min. Fel., qui l'oppose à *pulescit*; Gloss.); **taediāre*, M. L. 8521?; *taedulus* : -m antiqui interdum pro fastidioso, interdum quod omnibus taedio esset ponere soliti sunt, F. 496, 6; *pertaedet*, *pertaesum* est (sur la forme *pertisum* « quod consuetudo non probauit », cf. Cic., Or. 48, 159 et F. 334, 28); *pertaedescō* (Caton, Gell.).

Pas d'étymologie claire. Mot expressif à vocalisme radical a; cf. *aeger* et *taeter*.

taenia, -ae f. : 1° bande, bandeau; 2° tout objet plat et long, rappelant par sa forme une bande : ver solitaire, plate-bande, banc de rochers, etc. Emprunt ancien (Caton) au gr. *ταῖνα*; latinisé.

Dérivés de l'époque impériale : *taeniola* (Col.); *taeniēnsis*, -niēticus (Plin.); *taeniōsus* (Gloss.).

taeter (*taetrus*, Gloss.; *tēter*), -tra, -trum : affreux, dégoûtant, repoussant. Se dit de toute espèce de sensation, vue, odorat, etc.; du physique comme du moral. Ancien (Plt., Enn., Cat.), classique. Non roman.

Dérivés : *taetror*, -ās (Pac.); *taetriūtō* (Acc.). Pour *tetricus*, v. ce mot.

On a rapproché *taedet*; mais le changement phonétique de -dr- en -tr- qu'il faudrait admettre pour poser ce rapprochement n'est ni établi ni probable. Il y a, du reste, entre *taedet* et *taeter*, une certaine différence de sens. On se demande s'il n'y aurait pas ici un adjectif à redoublement **tai-tro*; cf. *tetricus* et *tristis*? V. *aeger*.

tagāx : v. *tangō*.

***talabarrīō**, -ōnis m.; *talabarrīunculus*, -i : mots de sens inconnus, de la langue vulgaire, employés par Labérius d'après Aulu-Gelle, 16, 7, 6.

talas(s)ius, -i et **talas(s)iō**, -ōnis m. : ancienne divinité invoquée dans les cérémonies du mariage (T. L. 1, 9, 12). Le sens et l'emploi en sont perdus à l'époque historique. Cf. Roscher, *Lexicon*, s. u.; et P. F. 479, 13 : *Talassionem enim uocabant quasillum, qui alio modo appellatur calathus, uas utique lanificis aptum*. Cf. Funaioli, *Gr. Rom. Fgm.*, p. 369, n° 457. La graphie avec *th*-est hellénisante (d'après *θάλαμος*?).

tālea, -ae (*tālia*, Gloss.) f. : reje-ton, bouture; piquet, pointe. Ancien (Cat.), technique. M. L. 8538. Diminutif : *tāleola* (Col.). M. L. 8541. Il faut y rattacher sans doute *tālō*, -āre « tailler, couper », verbe attesté à basse époque chez les gromatici et qui est panroman. M. L. 8542; B. W. s. u.; *tālātūra*; *intertālūra* « *diuidere uel excidere ramum* », Non. 414, 30.

L'indo-européen n'admettait pas de racines de la forme **tāl-*, les rapprochements proposés, qui comporteraient pareille forme radicale, sont à écarter. Ils sont,

du reste, rares et vagues pour le sens. Terme technique, sans doute emprunté. Cf. peut-être *talla*.

talentum, -i n. : talent. Emprunt ancien au gr. *τάλαντον* et *semitalentum* = *ἡμιτάλαντον*. Dérivé : *talentiarius* (Sisenna). M. L. 8540. Celtique : *irl. talland*. 1

tālīō, -ās v. *tālea*.

tālīō, -ōnis m. : talion, terme juridique attesté depuis la loi des XII Tables ; cf. F. 496, 15 : *talionis mentionem fieri in XII* (8, 2) *ait Verrius hoc modo* : « si membrum rup(s)it, ni cum eo pacit, talio esto ». Neque id quid significet indicat, puto, quia notum est ; permittit enim lex parem uindictam. Rare et technique. Non roman. Sur *tālīō*, rattaché à *tālis*, a été fait *dupliō*.

On a rapproché des mots celtiques de forme *tal-* (avec a bref), notamment v. *irl. tale* « paie », gall. *talu* « payer ». Si l'étymologie vaut, l'a serait dû à un rapprochement avec *tālis* par étymologie populaire.

tālīpēdō v. *tālus*.

1° tālis, -e : tel, de telle espèce, ou de telle nature. A pour corrélatif *quālis*. S'emploie souvent avec une valeur emphatique et joint à *tantus*, avec lequel il allitère. Ancien (Enn.), usuel, classique. Pantoman (sur la valeur indéfinie de *tālis*, v. Stolz-Leumann, *Lat. Gr.* 5, p. 485). M. L. 8543.

Dérivés : *tālīter* (époque impériale) ; *tāliscumque*, fait sur *quālescumque* (Priap. 16, 7).

2° tam [et *tame* : in *carmine positum est pro tam*, F. 494, 67] adv. : autant. A pour corrélatif *quam*. Les différents sens en sont définis dans F. 494, 11 : « *tam* : significationem habet, cum ponimus propositum quamdam, cui subiungimus « quam », aut cum dicimus « tam egregium opus tam parvo pretio emisse », i. e. « sic, ita », ut apud Graecos quoque « οὕτως ἀγαθόν ». Item ex contrario et dicimus « quam malus Homerus, tam bonus Choerilus poeta est ». At antiqui « tam » etiam pro « tamen » usi sunt, ut Naevius (Com. 130) : « quid si taceat? dum uideat, tam sciat quid scriptum sit ». ... Titinius (156) : « Bene cum facimus, tam subimus... » Item (157) : « quamquam estis nihili, tam ecastor simul uobis consului ». Usité de tout temps, devant un adjectif ou un adverbe au positif. L'emploi en est rare et archaïque devant un comparatif (exemple *tam magis*) ou un superlatif. M. L. 8546.

Tamine = *tamne*, dans Plt., Mi. 528, est peu sûr (d'après *scine*?). Festus, 492, 18, cite aussi *tanne* « eo usque » d'Alfranius, frg. 410 R., de « *tam-ne* ».

De *tam* dérivent :

tamen, qui s'est substitué à *tam* dans le sens de « aussi bien, néanmoins, cependant », d'abord sans doute dans les néogrammes comme *sed t.*, *at t.*, *uerum t.*, dont les deux éléments se sont soudés pour former une particule renforcée ; cf., pour le passage de « autant » à « cependant », gr. *ὅμως*, *ὅπως*, lat. *nihilominus*, fr. *pourtant*, *tout de même*. — *Tamen* en tant que mot accessoire se place souvent le second mot de la phrase ; chez Plaute, c'est-à-dire dans la langue familière, il est souvent en fin de vers et de phrase ; le groupe renforcé *atamen* se place en tête. Attesté de tout temps, mais de sens très affaibli (= γε, τέπ) à basse époque. Conservé en logodorian. M. L. 8550.

tandem adv. : sens premier « exactement alors », spécialisé dans le sens de « enfin » (pour la formation, cf. *pridem*) ; souvent joint à *iam*, et quelquefois à *dénique*, chez Apulée et Ammien. Employé aussi dans les interrogations pressantes, pour les renforcer, avec le sens de « exactement » : *quousque tandem, quānam tandem modō*, etc.

Juxtaposés dont les éléments ont fini par se souder : *tamquam* (*tanquam*) (v. ce mot) ; *tametsi*, *tamenetsi*, formes renforcées de *etsi*, souvent en corrélation avec *tamen* ; *tamdiū* (cf. *quādiū*), M. L. 8549 ; *tammodo*, forme employée à Préneste au lieu de *modo* ; *tammanus*, dont la soudure est attestée par les dérivés romans, M. L. 8552, et *tamdiū*, M. L. 8549.

tantus, -a, -um (de « *tam-to-s* ») : aussi grand. A pour corrélatif *quantus*. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 8562. L'osque et l'ombrien ont une forme à préfixe *etanto*, *etantu* « tanta » (cf. *e-guidem*).

Dérivés : *tantum* « autant » (*tantif*, *tantō*) et « autant et pas plus, seulement » ; *tantusdem*, *tantadem*, *tantundem* : exactement aussi grand ; cf. *idem*. L'emploi comme adjectif est archaïque, mais le neutre adverbial *tantundem* est classique ; *tantidem* « de la même valeur » ; *tantisper* adv. : aussi longtemps [que] (cf. *paulisper*).

Diminutifs : *tantulus* et *tantillus* « si petit » ; *tantulum*, *tantillum*, -lulum « si peu ».

Juxtaposés : *tantōpere* (cf. *magnōpere*) ; *tantummodo*, forme renforcée de *tantum*.

tamquam : ancien juxtaposé dont les termes se sont soudés. Sens ancien « autant que » : *nostin... eius gnatum Phaedriam? — tam quam te*, Tér., Ph. 64-65 ; cf. Plt., Tri. 913 ; Cic., Sest. 120. S'est employé : 1° comme le gr. *ὡς* pour introduire une comparaison et a pris le sens de *quasi*, *sicut*, *uelut* ; cf. Cic., N. D. 2, 56, 140, *sensus in capite tamquam in arce mirifice conlocati sunt* ; *nam oculi tamquam speculatoris altissimum locum obtinent*. En corrélation avec *cic*, *ita*, Cic., Fam. 13, 69, 1, *apud eum ego sic Ephesi fui... tamquam domi meae* ; Cat., M. 23, 84, *ex uita ita discedo tamquam ex hospitio*. — 2° dans une comparaison hypothétique et, par suite, contraire à la vérité : *tamquam si*, cf. Plt., As. 427, *tamquam si claudus sim, cum iusti est ambulandum*. Dès Caton, *tamquam si* peut être réduit à *tamquam* (comme *uelut si*, *perinde ac si* à *uelut*, *perinde ac*), de même qu'inversement *quasi*, *nisi* peuvent être renforcés en *quasi si*, *nisi si*, ou que *quasi*, *nisi* peuvent être suivis d'une comparaison dont le verbe n'est pas à un mode personnel. De *tamquam* *confectō bellō* on passe à *tamquam* *confectum bellum si*, *esset*. Ainsi déjà dans Cic., Fam. 12, 9, 1 : *tamquam clausa sit Asia*. C'est l'emploi le plus fréquent de *tamquam* à l'époque impériale, où *tamquam si* n'est pour ainsi dire plus usité.

3° tot adv. : autant (de). S'emploie uniquement avec des pluriels, avec des objets dont on envisage le nombre. A pour corrélatif *quot*. Ancien, usuel. Non roman.

Dérivés et composés : *totidem* : juste autant de ; *totiēs* (*totiens*) : autant de fois ; *totus* : aussi grand (que), corrélatif de *quotus* (Col., Manil.) ; *totiugus* (*totiugis*), adjectif propre à Apulée « si varié, si divers ».

4° tum adv. : alors. Renforcé d'une particule épideic-

tique : *tunc*, de « *tom-ce* comme *hunc* de « *hom-ce*. Corrélatif de *quom*, *cum* ; de là l'emploi de *cum... tum*, e. g. Plt., Tru. 704, *quom hoc iam uolup est, tum illic nimio magnae mellinae mihi* ; et, avec des substantifs, Cés., B. C. 3, 68, *fortuna quae plurimum potest cum in reliquis rebus, tum praecipue in bello*, où *cum... tum* ne diffère guère de *nōn solum... sed etiam*. On trouve aussi *tum... tum* répété deux ou plusieurs fois avec le sens de « tantôt... tantôt », ou pour marquer une succession de faits.

Souvent joint à un autre adverbe temporel qu'il renforce : *tum cum*, *tum quandō*, *iam tum*, *etiam tum* (*tunc*) ; *tum dēmum*, *dénique* ; *tum primum* ; *tum deinde*, *deinde tum* ; *tum postea* ; *tum interim* ; *tum uerō* ; *tum quidem* et *nē tum quidem* ; *tum maxime*, *tum cum maxime*, etc. Renforcé par *ex-* dans *eztunc* (Vulg.). La valeur temporelle de *tum* est dans bien des emplois tout à fait disparue ; et *tum*, dont l'usage dans la langue parlée est particulièrement fréquent (cf. le fr. *alors*), sert simplement de particule d'insistance (*tum autem*, *tum praeterea*) et de renforcement, notamment dans les interrogations pressantes (*quid tum?*).

Usité de tout temps. Conservé dans quelques parlers romans sous la forme *tunc*, M. L. 8993, et « *intunc* », 4518.

C'est *is* et, pour l'indication du lieu, *ibi*, *eō*, *inde* qui servent d'anaphoriques et de corrélatifs à *qui* et à *ubi*, *quō*, *unde*. Mais, pour les dérivés et les autres adverbes, le latin recourt au radical *t-* du démonstratif indo-européen servant à renvoyer à quelque chose de connu : gr. *tō*, got. *þata*, v. sl. *to*, skr. *tāi*, etc., démonstratif qui, en latin, est conservé dans le juxtaposé *is-tud*, etc. Deux au moins des types sont anciens : *tot* (en face de *quot*), cf. hom. *τόσος*, *τόσος* et véd. *tāt* « autant », et *tum* (en face de *quom*, *cum*), cf. got. *þan* « alors », av. *təm* « et alors », sans doute aussi v. sl. *to*-[gda], *tū-gda* « alors ». Il n'est pas exclu que véd. *tāt*, qui est rare, ait été fait d'après *kāt* ; av. *təm* est un *ἀπαξ* ; il n'est donc pas surprenant que, dans le groupe de *t*, il n'y ait pas de correspondant à *quandō*. Lat. *quam* a un correspondant : arm. *k'an* « que », tandis que *tam* n'en a pas, non plus que *nam*. Quant au type *quālis*, *tālis*, il ne se retrouve exactement qu'en bretonique : m. gall. *y sawl* « autant de, tous ceux qui » ; on rapproche d'ordinaire gr. *τάλινος* (ion.-att. *τῆλινος*), mais ce mot, qui appartient à un groupe exprimant proprement la notion d'« âge », concorde mal avec le sens du mot latin ; on pourrait être tenté de rapprocher m. ind. *tārīsa-* si la forme sanskrite *tārīṣa-* ne faisait hésiter devant cette comparaison (sur *tārīsa-*, v. Jules Bloch, *Formation de la langue marathe*, p. 415, sous *sarsā*) ; sl. *tol* (et *toliko* « autant ») a un *o*, et non un *a*, et ne concorde pas non plus pour le sens ; la formation en *-li-* tient en latin une grande place (v. M. Leumann, dans Stolz-Leumann, *Lat. Gramm.*, p. 234 sqq.) ; le type en *-ālis* de *aquālis* est particulièrement répandu. En somme, un ensemble de formations dont les éléments sont indo-européens, mais dont la plupart n'ont pas de correspondants nets dans d'autres langues.

tālītrum, (-trum?), -i n. (et *tālātrum*, Gloss.) : pour la variation vocale, cf. *alabrum* et *alibrum*) ; chique-naude. Apparaît pour la première fois dans Suét.,

Tib. 68, 1 *sinistra manu agilior ac ualidior, articulis ita firmis ut... caput pueri uel etiam adulescentis talitro uolneraret*. Sans doute mot de la langue familière ; fréquent dans les gloses, où il apparaît déformé de diverses façons, et glissé souvent *colafus* en *talō* par rapprochement avec *tālus*. D'autres gloses l'expliquent par *χόνδρος* *ποδός* ή *χερός*, ce qui est peut-être le sens ancien. Alors ce serait un dérivé de *tālus* « os de l'articulation » ; cf. *calx*, *calcō*, *calcitrō*.

talla, -ae (f.?) : folliculum cepae, P. F. 493, 10 (Lucil.) ; κρομμύου λέπρον, CGL II 195, 17. Peut-être doublet dialectal de *talea* (-lia).

talpa, -ae m. (Vg., G. 1, 183) et f. : taupe. Attesté depuis Varron. M. L. 8545.

Talpa était d'abord masculin ; mais, comme la forme du mot semblait contradictoire avec le genre, on a soit fait de *talpa* un féminin (e. g. Plin. 30, 19), soit créé un *talpus* attesté par la glose *talpus* : *scero* (v. h. a. *scero* « taupe »), dans plusieurs manuscrits de la chronique de Frédégaire, et par les langues romanes, e. g. ital. *topo* « souris ». V. W. Schulze, KZ 40, 406, n. 3.

Dérivés : *talpinus* (Cassiod.) ; *talpiniola* : *draconica*. Nom de petit animal, sans étymologie, comme la plupart des mots de ce genre. Prélatin ; v. V. Bertoldi, BSL, 32, p. 149-152.

talpōna, -ae f. : sorte de vigne à raisin noir (Plin.). V. Bertoldi, *Linguistica storica*, 2° éd., p. 173, n. Cf. *Talpōnia*? Mot d'aspect étrusque.

tālus, -i m. : 1° osselet du paturon de certains animaux, qui servait à jouer aux osselets (cf. *taxillus*) ; 2° chez l'homme, astragale (= δσπράγαλος), petit os qui se trouve sous le tibia au-dessus de l'os *calcis* (Celse 8, 1 et 7), puis, par extension, « cheville » et « talon ».

Dérivés : *tālāris* : *t. tunica* ; *tālāria*, -ium n. pl. : chevilles du pied ; talonnières ; robe qui descend jusqu'aux talons, et *subtālāres* (*calcei*), d'où v. h. a. *suftālāri*, v. angl. *suftelre* ; **subtālāre*, M. L. 8397, cf. *subtel* ; *tālārius* (*lūdus*) : jeu, spectacle [joué par des acteurs en *tālāris*?].

Ancien (Plt.), usuel. On trouve dans les gloses un doublet *tālō*, -ōnis, CGL III 605, 18, auquel remontent les formes romanes. M. L. 8544.

A *tālus* se rattachent : *tālīpēdō*, -ās (Gloss.) : *est uacillare pedibus*, et *quasi talis insistere*, P. F. 493, 8, et F. 492, 22 ; *taxillus* : *δσπράγαλλισκος*, petit dé.

Étymologie incertaine. On rapproche *irl. sál*, gall. *sawdl* « talon » ; v. H. Pedersen, *V. Gr. d. k. Spr.*, I, 78, qui part de « *tālāla* pour les mots celtiques. *Taxillus* peut avoir été fait sur *tālus* d'après *āla*, *māla*/axilla, *maxilla*.

***talutium** (*talutatum*? ; certains lisent *alutatum* ou *alutatum*, d'après *alutia*) : mot espagnol, comme *segutium*, cité par Plin. 33, 67 : *cum ita inuentum est (aurum) in summo caespite, talutium uocant si et aurosa tellus subest*. Cf. fr. *talus*? M. L. 8545 b ; B. W. s. u.

tam et tantus : v. *tālis*.

tama, -ae f. : *dicitur cum labore uiae sanguis in crura descendit et tumorem facit*. Lucilius (1195) : « *inguen ne*

exstat, papulae, tama, ne boa noxit », F. 494, 30. Sans autre exemple. Cf. *tamarac* : *δραγγες* (Gl.)?

tamarix, -*icis* (Col., Luc.; *tamaricis*, Plin.; *tamariscus*, Pall.) forme douteuse f. : *tamaris*. Sans doute mot étranger; cf. peut-être *Tamarici*, peuple de l'Hispania Tarraconensis, sur le fleuve *Tamaris*. L'Italia et les gloses ont aussi *tamaricium* (-*tium*), la Mulom. Chir. *tamarinda*. Certaines formes semblent des transcriptions du grec. M. L. 8548.

tamen : v. *tam* (sous *tālis*).

taminia (*ūna*) : sorte de raisin sauvage (Cels., Plin., Col.; cf. Fest. 492, 9). Cf. *taminus*?

tāminō, -*ās* : v. *contāminō*.

tamnus, -*I* f. : *tamier*, *taminier* (Colum.; Plin. 8, 112; 21, 86).

***tanacita**, -*ae* f. (*tanium* n.) : *tanaisie*. Mot tardif (Ps.-Ap.), d'origine inconnue, demeuré en italien et en français; v. André, *Lex.*, s. u.

tandem : v. *tam* (sous *tālis*).

tangō, -*is*, *tetigī*, *tāctum*, -*ere* (formes anciennes de subjunctif et d'optatif *tagam*, *tagit*, cf. *attigam*; *tazim*; *tazat* conservé dans *duntaxat*) : *toucher* (sens physique et moral, transitif et absolu); *toucher à*. S'emploie dans toute sorte d'acceptions : *t. portum* (*dē nāui*), *t. chordās*, *t. uirginem*, etc. En poésie, employé parfois comme synonyme de *tingō*. Dans la langue familière, a le sens de l'argot « taper » (cf. *feriō*) : *t. senem trīgintā minis*. Ancien (Lex Numae), usuel, classique. Conservé partiellement dans les langues romanes, avec des sens techniques. M. L. 8558; remplacé le plus souvent par un dérivé d'une onomatopée **tok-*, it. *toccare*, fr. *toucher*, etc.

Dérivés et composés : 1° *tagāz* adj. (rare) : *t. manus*, avec sens péjoratif; subst. *tagāz* : *furunculus a tangendo*, F. 492, 4.

tazim adv. : en touchant légèrement (cf. *sensim*), rare et archaïque.

tāctus, -*ūs* m. et *tāctiō*, le premier plus usité (Cic.), le second appartenant surtout à la langue de Plaute; *tāctor* (St Aug.); *tāctilis* (Lucr.) (= *ἀπτός*); *intāctus*, -*ūs* m. (id.); *intāctilis* = *ἀνάρτος*, *ἀναχτός* (id.); cf. aussi M. L. 8519, **tactiāre*; *tangibilis* (Lact., St Jér.).

integer (de in- privatif et **tagros*, cf. ombr. antakres « intégris ») : intact, entier; au sens moral « à qui l'on ne peut rien enlever ou reprocher, intègre », etc. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 4479; B. W. entier; et M. L. 4481, *integrē* adv. Usité adverbiallement dans *dē (ex, ab) integrō* « en reprenant les choses entièrement, de nouveau », d'où *integrō*, -*ās* « rétablir dans son état primitif, renouveler, recommencer », M. L. 4480; *integrāscō* (Tér.); *integrātiō*, glosé *ἐπανάληψις* (Tert.), -*ior*; et *redintegrō* avec ses dérivés (classique, plus usuel en prose que *integrō*, qui est archaïque et poétique; cf. *renouā*); *integrātis* et *integrītūdō* f. (Dig.); *integellus*; **integrīcō*, M. L. 4481 a; *intāctus* : intact, M. L. 4477.

2° De *tagō* : *attīgō*, -*is*, -*tīgī* : *toucher à* (transitif et absolu), M. L. 768 (*attin-* et *attangō*); d'où *attīgus*, -*ūs* m.; *attīgus* (époque impériale, d'après *contīgus*); *contīgō* : *toucher* (transitif et absolu); *toucher à*

(avec le datif), sens conservé dans *contīgus*; d'où « arriver à » (= *συνάβαλε*). Employé impersonnellement : *contīgūt* « il arrive que », suivi de l'infinitif ou d'une complétive introduite par *ut*. Même sens absolu dans *contīgēns*, qui en logique traduit *ἐνδεχόμενον*, et dans *contīgus* : qui touche à, contigu. De là *contīgēs*, -*is* f. (Lucr.) : *toucher, contact*; *contīgō* f. (et *contīgūm* n., moins correct, usuel dans la poésie dactylique); *contīgus*, -*ūs* m. : *toucher, contact*, et « contagion, contamination »; *contīgōsus*. *Contīgō* est conservé dans les langues hispaniques. M. L. 2184.

obtingō : *arriver à, échoir*. Le verbe n'est plus guère employé qu'avec le datif (*alicui obtingere*) dans le sens de *éventre*; cf. *contingere*. Toutefois, Nonius cite un exemple de Plt., Ci. 382, *is mustulentus uentus naris obtingit* (sic Non. 415, 16; mais, p. 63, 28, les manuscrits ont *adtingit*), où le verbe signifie « *toucher, atteindre* ». Tombe en désuétude sous l'Empire; si on le trouve dans Quintilien, c'est à l'imitation de Cicéron. Ni supin ni formes nominales.

pertingō : *aller, toucher, atteindre* (rare, non classique).

Confondu parfois à basse époque avec *tingō*; cf. W. Heraeus, Kl. Schr. 125.

V. aussi *contāminō*, *duxtaxat* et *taxō*.

Pour la forme, on rapproche le participe hom. *τεταγών* « ayant pris », qui subsiste dans une formule. La concordance de *tetigī* avec *τεταγών* est fortuite; le perfectum à redoublement est la forme attendue là où il n'y a pas d'ancienne alternance vocalique : cf. *cecīnī*, *cecīdī*, *cecīdī*, *momordī*, etc. Les formes d'autres parlers italiques qu'on cite (en volgoie et en marruain) sont obscures et n'éclairent pas les formes latines. Le sens engagerait à rapprocher le groupe germanique de got. *tekan* « *toucher* », mais le *t* germanique, supposant un ancien *d*, ne concorde pas avec le *t* latin. Si les deux groupes sont apparentés — la consonne initiale étant inexplicable — on supposerait un ancien thème du type athématique : **tēg-*, **teg-*; l'indo-européen n'admet pas de racines commençant et finissant par une sonore simple; le **dēg-* sur lequel reposent les formes germaniques est donc secondaire. Le type des présents à infixe nasal a pris de l'extension en latin; *tagō* peut donc ne pas dater de l'indo-européen.

tangemonās faciāmus : expression qu'on lit dans Pétr., Sat. 34, 7, 73, 6, au sens de « buvons à tire-larigot ». De *τεγγόμενος*, accusatif pluriel féminin du participe moyen de *τέγω* « mouiller » (Heraeus)?

***tantalus**, -*I* m.? : autre nom de l'*ardea* « héron », donné par Isid., Or. 12, 7, 21, et par les gloses. Sans doute, le nom propre appliqué à l'oiseau pêcheur (cf. *Gaius*, *Lūcius*). V. Sofer, 14, 169.

tantus : v. *tam* (sous *tālis*).

tapēte, -*is* n. (et *tappēte*, Plt.; *tapētum*; *tapēta* f., Enn., Inc. 38; cf. *lebēta*) : adaptations latines du gr. *τάπηξ*, -*ος* « tapis » que les poètes de l'époque impériale transcrivent par *tapēs*, *tapētis*, etc., substituant la forme savante à l'emprunt populaire. *Tapēte* est tiré du pluriel *tapētia* = gr. *ταπήτια*. Les formes romanes re-

montent à *tapētum* et à **tapitium*, M. L. 8563; B. W. s. u.; l'anglo-saxon *tæpet* à *tappētum*.

tappula : -*m* *legem conuicalem ficto nomine conscripsit iocoso carmine Valerius Valentinus, cuius meminuit Lucilius hoc modo* (1307) : « *Tappulum ridet legem, conterunt Opimi* », Fest. 496, 30. Cf. *Tappulus*, *Tappō*, surnoms romains peut-être d'origine étrusque; cf. *Taqunias*?

tarandrus, -*I* m. : *renne* (Plin., Sol.). Du gr. *ταράνδος* ou *τάρανδος*, mot scythie. Cité par Aristote, etc.

taratantara : onomatopée employée par Ennius pour imiter le bruit de la trompette.

tarāx, -*ācis* m. : *tétrars*, coq de bruyère; cf. Nemes., fr. Aucup. 1, *Et tetracem Romae cuius nunc uocant taracem* coeperunt. Tardif, sans doute emprunté, comme *tetrax*; *tetrax* (Plin.).

tardus, -*a*, -*um* : *lent* (opposé à *uēlōx*, Cic., Inu. 1, 24, 35, *tardē*, *tardiūs* à *celeriter*, -*ritās*), se dit du physique et du moral, comme gr. *βραδύς*; tardif (sens dérivé et postérieur, le mot propre étant *sērus*, mais qui a dû se développer dans la langue parlée, comme le prouvent les formes romanes issues de *tardus*, *tardē* et de **tardius* (ce dernier panroman). M. L. 8573, 8576, 8577. Ancien (Naev.), usuel, classique.

Dérivés et composés : *tardiūs* (usuel et classique); *tardiūs*, *tardiūdō*, *tardor* (= *βράδος*), tous trois rares et archaïques; *tardiūsculus* (Plt., Tér.); *tardō*, -*ās* : *ralentir, retarder* (panroman, sauf roumain), M. L. 8572 (et 8574, **tardiāre*; 8575, **tardicāre*), d'où *tardāto*, *tardābilis* (tardifs et rares); *tardescō*, -*is* (Lucr., Tib.); *retardō* (usuel et classique, fréquent dans Cic.), *retardāto*, qui se substituent à *moror* (et *remoror*), *mora*.

tardi-cors, -*gemulus*, -*genulus*, -*gradus*, -*linguis*, -*loquus*, -*pēs*, etc., tous poétiques et sans doute créés sur des modèles grecs du type *βραδύπους* (Eurip.).

Adjectif à vocalisme radical *a*, sans étymologie, mais dont la structure rappelle celle du gr. *βραδύς*.

tarentina (*nux*) : épithète désignant une espèce de noix; cf. Pline, H. N. 15, 90. Forme qui semble préférable à *terentina* que Macrobe, Sat. 3, 18, 3, explique d'après Favonius, *a tereno*, quod est Sabinorum lingua *molle*. — De *Tarentum* ou *Terentum*. V. André, *Lex.*, sous *nux*.

tarmes, -*itis* (*termes*, Isid., Serv., Gloss.; *tarmus*, Gloss.) m. : *genus uermiculi carnem exedens*, P. F. 495, 1. Attesté depuis Plaute; la forme *termes* est influencée par *terō*. Les formes romanes remontent à *tarmes*. M. L. 8586. V. *termes*.

tarpezita (ou plutôt *tarpezzita*), -*ae* m. : *banquier*. Emprunt au gr. *τραπεζίτης* avec même métathèse que dans *corcodillus*; les manuscrits de Plaute ont la graphie *trapezita*, mais *tarpezita* est réclamé par le mètre. Mot plautinien.

***tarum**, -*I* n. : *bois d'aloès* (Plin. 12, 98). Mot étranger, africain?

***tasconium**, -*I* n. : sorte de terre blanche à l'usage des potiers (Plin. 33, 69). Mot ibérique (Bertoldi, BSL 32, 100)?

tat, **tatae** : onomatopées marquant l'étonnement; cf. *atat*, *tatae*, etc.

tata, -*ae* m. : *papa*. Mot enfantin, cité par Varr. ap. Non. 81, 3, et attesté épigraphiquement, ainsi que *talata*, CIL VI 25636; cf. *mamma*, *pappa*. M. L. 8596. Noms propres : *Tatta*, *Tata*, et sans doute *Tatius*?

V. *atta*. Cf. gr. *τάτα*, corn. *tat* (avec ancien *t* geminé), pol. *tata* (où *a* représente *ā*). Sur tout le groupe, v. W. Heraeus, Kl. Schr., p. 163 sqq.

Tauril lūdi : v. le suivant.

taurus, -*I* m. : *taureau*. Nom d'une constellation du zodiaque. S'applique à des animaux ou à des objets qui rappellent par leur cri, leur aspect, etc., le taureau; butor (oiseau; Plin. 10, 116); frelon (scarabée; Plin. 30, 39); racine d'arbre (Quint. 8, 2, 13). Désigne aussi le périnée (ou plus exactement les testicules) dans une victime; cf. F. 372, 31, *atque harum hostiarum inuolati sunt tauri quae pars scilicet caeditur in castratione*; et Diom., GLK I 450, 8; et en grec l'emploi de *ταῦρος* (Poll. 2, 173). De *taurus* a été créé un féminin *taura* dans la langue rustique (Varr., Col.); cf. P. F. 481, 1, *tauras uaccas steriles*... quod non magis pariant quam *tauri*. Ancien (Enn.), usuel. Panroman. M. L. 8602.

Dérivés et composés : *taureus*; *taurinus*; *taurina* : espèce de chaussure, cf. Édit de Dioclétien, c. 9, *taurinae muliebres bisoles, monosoles*; c. 10, *taurinae inauratae, lanatae* (CIL III, p. 833), Pelagonius, cf. 437, p. 118, 30, éd. Ihm : *cortex uetustae taurinae*; *taurulus*; *taurūrius* « *toréador* » (Inscr.); *tauri-fermis*, -*genus*, etc., tous poétiques et faits sur des types grecs; cf. *ταυροπόπος*, Eur.; *ταυροπύγῃς*, Orph. — Cf. aussi *suouetaurilia*, *sōl(l)iaurilia*.

taurobolium : *sacrifice du taureau*, transcription du gr. *ταυροβόλιον*, d'où sont dérivés *taurobolior*, -*liātus*, -*licus* (tardifs); *taurocenta* : *toréador* (de **ταυροπύγῃς*?).

A *taurus* les Latins rattachaient *Tauril lūdi* (cf. Fest. 478, 22; P. F. 479, 8 L), mais sans doute ce n'est là qu'une étymologie populaire. L'institution est étrusque et ces jeux, donnés en l'honneur des dieux infernaux, doivent se rattacher à l'étr. *θaura* « *tombe* » (Cortsen).

Les noms indo-européens d'animaux domestiques ne spécifient pas le sexe; comme *ouis*, lat. *bōs* est masculin si l'on ne pense pas au sexe, féminin si l'on pense à la « vache ». Le mâle n'avait pas de nom dans le vocabulaire noble de l'indo-européen (v. *uerrēs*, *ariēs*). Le vocalisme radical *a* montre que *taurus* appartient au vocabulaire technique, de caractère populaire; le mot se retrouve dans osq. *tauropu* « *taurum* », ombr. *toru*, turuf « *taurōs* », gr. *ταῦρος*. Le même mot désigne un animal sauvage dans v. sl. *turā*, lit. *taūras* « *aurochs* », v. pr. *tauris* « *bison* ». La forme diverge dans gaul. *tarvos*, ir. *tarb* « *taureau* » (avec la même altération qu'offre lat. *parvus* en face de gr. *παῖος*) et dans got. *stiur* « *taureau* » (sans doute sous l'influence d'une étymologie populaire; cf. av. *staora* « *gros bétail* »). Le mot a l'instabilité d'un terme populaire.

***tautanus**, -*I* m. : mot glosé *claua*, *cateia* par Isid., Or. 18, 7, 7, qui l'attribue aux Gaulois (cf. *Teutonus*), et aux Ibères. V. Sofer, p. 46, 171.

tax : v. *tuztax*.

taxa, -ae f. : sorte de fragon (Plin. 15, 130). Cf. sans doute *taxus*.

taxea, -ae f. : lard. Mot gaulois d'après Isid., Or. 20, 2, 24, qui cite un exemple d'Afranius, R³ 284.

taxillus : v. *tālus*.

taxim : v. *langō*.

taxō, -ās, -āre : 1° fréquentatif-intensif de *tangō*; cf. Gell. 2, 6, 5 : *taxare pressius crebriusque est quam tangere, unde procul dubio id inclinatum est*; « faire allusion à »; « toucher fortement, attaquer »; cf. Suét., Aug. 4, 2 : *Cassius... Parmensis quadam epistula... sic taxat Augustum*; *materna tibi farina*, etc.; id., Dom. 10, 6 : *occidit et Helvidium filium, quasi scaenico exodio sub persona Paridis et Oenones diuortium suum cum uxore taxasset*. De là *taxidōres*, nom donné à certains auteurs, *quod alter alterum maledictis tangit*, F. 490, 12, et *retaxō*, Suét., Vesp. 13, 2.

2° Emprunt au gr. *τάσσω* (peut-être formé sur l'aoriste *τάσας*; cf. *campō*, etc.) : taxer, évaluer, estimer. Le verbe n'est pas attesté avant Plin et Sénèque, mais *taxatiō* est dans un fragment de Cicéron, Or. pro Tull. 7. Autres dérivés : *taxatōr* « estimatōr »; *taxatiuncula* (Gloss.). M. L. 8603, *taxa*; *britt. toos*; cf. J. Loth, s. u.

On peut même se demander si le rapport avec *tangō*, imaginé par les Latins, n'est pas fictif et si le premier sens ne peut pas se tirer du second. Dans ce cas, il n'y aurait qu'un seul verbe, tiré du grec, « évaluer, estimer », puis « taxer, censurer », et, dans ce sens, rapproché faussement de *tangō*, d'après *ucxāre*, que l'étymologie populaire rattachait à *uehō* (v. ce mot). Il n'y a pas lieu, pour ce verbe tardif, d'évoquer *dumtaxat*.

taxō, -ōnis (*taxus*, *tasio*) m. : blaireau (v. fr. *taisson*). Attesté seulement dans les gloses; latinisation d'une forme germanique; cf. v. h. a. *dahs*, all. *Dachs*. Dérivé : *taxōninus* dans Marcellus Empiricus. Le mot latin est *mélēs*. M. L. 8606; B. W. *tañiere*. Cf. *melō*, *musiō*.

taxus, -i f. : if. M. L. 8607; cf. dans les gloses : *taxus arbor quam uulgius iuum uocat*.

Dérivés : *taxeus* et *tazicus*, rapproché de *toxicus*, l'if passant pour vénénueux (d'où l'étymologie qui rapproche *taxus* de *τῆξον*). Sans correspondant clair. Cf. *frazinus*.

-te : particule de renforcement, jointe à *tū*, *tē*. Cf. -pte. Sans étymologie certaine.

tebae, -ārum, (quantité de l'e inconnue, sans doute longue) f. pl. : nom lingua prisca et in Graecia Aetolis Bocoti sine afflatu uocant collis t[h]ebas et in Sabinis, quo e Graecia uenerunt Pelagi, etiam nunc ita dicunt, cuius uestigium in agro Sabinio uia Salaria non longe Re(a)te miliaris clius cum appellatur t[h]ebae, Varr., R. R. 3, 1, 6. Non autrement attesté; cf. peut-être *tijāta*. Mot « méditerranéen ». Cf. *τῆβα*, *τῆβος* « rocher » (asiatique?).

teccō, -ōnis m. (?) : tacon, nom du jeune saumon chez Anthimus. De obseru. cib. 45 : *tecones dicuntur esse filii esocum*. Mot d'origine gauloise; cf. A. Thomas,

Romania, 35, 194, et Schuchardt, Z. f. rom. Philol. 30, 732; Zannick, Fest. Dornseiff, 375. M. L. 8608.

tec(h)ina, -ae f. : fourberie. Emprunt oral ancien au gr. *τέχνη*, attesté seulement chez les comiques. Cf. *mina*, *Proserpina*. Composé : *contechnor*, -āris (Plt., Ps. 1096).

***tegelāria**, -ae (tu-, ton-) f. : *malefica, quod supra tegulas sacrificet*. Mot de glossaire, non attesté dans les textes et non expliqué. Cf. Thes. Gloss. s. u.

tegestre : v. *segestre*.

tegō, -is, **tēxi**, **tēctum**, -ere : couvrir, recouvrir; d'où garantir, protéger. Ancien (Enn.) et usuel, mais non représenté dans les langues romanes, sauf dans un dialecte italien. M. L. 8615.

Nombreuses formations en *tēg*, *tēg*-, *tog*-, *tēct* : 1° *teges*, -etis f. : natte; *tegetārius* : *ψαδοποιός* (Gloss.), *tegeticula* (Varr.) et *tegiulum* (?); cf. aussi **tegetille*, M. L. 8616; *tegie*, -is n. : ce qui couvre, vêtement (Apl.); *tegumen* (*tegimen*, *tegen*) n., poétique et postclassique, remplacé dans la prose classique par *tegumentum* : couverture, abri; et *integumentum*. Les formes romanes remontent à *tegen*, M. L. 8617.

2° *tēgula* : tuile; M. L. 8618; B. W. s. u.; celtique : *britt. teol*; germanique : v. h. a. *ziagal* (finn. *tiili*); d'où *tēgulicius* (Inscr.) et *tēgulātus*, cf. CGL III 191, 15 : *tēgulāta*, *κεραμωτά*, conservé dans les langues romanes au sens de « toit », M. L. 8619; *tēgulum* : toit (Plin), avec un diminutif *tēgillum*, *cucullinuculum* *ex scirpo factum*, P. F. 503, 1, attesté dans Plt., Rud. 576, et Varr. ap. Non. 179, 1. Certaines formes romanes supposent aussi **tēgella*, M. L. 8614; le v. angl. *igella*, **tegilla*.

3° *toga* : couverture, cf. Non. 406, 21 : *dicuntur et tectum*, avec un exemple de Titinius (43) : *... si rus cum scorto constituit ire, clausis ilico | abstrudi iubeo, rusticae togae ne sit copia*; puis « vêtement », d'abord d'homme ou de femme indifféremment, cf. Varr. ap. Non. 341, 1; spécialisé ensuite dans le sens de « toge », vêtement du citoyen romain, symbole du civisme et de la nationalité romaine (par opposition à *pallium*, qui caractérise les Grecs; de là l'opposition de *togātus* à *palliātus*, à *paludātus*), et aussi vêtement de hautes classes (de là l'opposition de *togātus* à *tunicātus*; *tunica* est un mot emprunté). Conservé dans quelques dialectes italiens; M. L. 8765.

Dérivés : *togula*; *togātus*; *togātulus* (Mart.); *togātārius* « acteur de *fābula togata* » (Suét.).

4° *tēctus* : couvert; de là « impénétrable, secret »; et *tēctē* adv.; *tēctiō* (Cael. Aurel., St Aug.; refait sur *protēctiō*?); *tēctum* : toit. Panroman, sauf roumain. M. L. 8609. De là « plafond » et, par extension, « abri, maison »; dérivés : *tēctulum* (St Jér.); *tēctillum* (bas latin); *tēctor* : couvreur, terme technique attesté depuis Varron et Cicéron; *tēctorius*, substantif dans *tēctorium* n. (scil. opus); revêtement d'un mur, badigeon, couche, enduit; crépi; blanc, fard, etc.; *tēctūra* : revêtement, couverture (Pall.); conservé dans fr. *toiture*, M. L. 8610.

A *tegō* appartiennent un grand nombre de composés dans lesquels le préfixe ne fait que préciser l'idée verbale : *circum*-, *con*- (et *supercon*-), *dē*- (« découvrir »), *in*-, *ob*-, *per*- (archaïque), *prae*-, *prō*- (très fréquent);

avec de nombreux dérivés), *re*- (« découvrir », cf. *reserare*, *reclūdere*, et « couvrir de nouveau »), *sub*-, *super*-, *tegō*. Les composés ne sont pas plus représentés que le simple dans les langues romanes.

Pour *tugurium*, v. ce mot.

Les alternances vocaliques de *tegō*, *toga*, *tēgula* suffiraient à marquer l'origine indo-européenne du groupe. Mais le présent *tegō*, malgré gr. *τέγω* « je couvre », représente sans doute un ancien présent athématique, car on ne le retrouve pas ailleurs. L'irl. *tuigther* « il couvre » et le germanique (v. isl. *þekja* « couvrir ») continuent le causatif; le sanskrit a *sthaṅayati*, avec un *g* qui ne peut être ancien. Le lituanien a un présent *stėgiu* « je couvre » remplaçant un présent athématique. La voyelle longue de *tēgula*, *tēgulum*, qui trouve un analogue dans *rēgula*, en face de *regō*, et peut-être dans *sēcūla* (v. *secō*), rappelle le degré long qui s'observe aussi dans v. pruss. *stege* (Voc.) « Schurer », à côté de *stogis* et lit. *stogas* (même sens). L'o de *toga*, qui est en latin une forme exceptionnelle, alors que les substantifs de cette forme sont courants en grec, rappelle v. isl. *þak* « toit », etc., tandis que gr. *τέγη* tient la place d'un ancien nom radical. Le thème en *-es- attesté par gr. *τέγος*, *τέγος* et irl. *teg* ne se retrouve pas en latin. Ombr. *teitom-e* « ad tectum »? V. *tīgnum*.

tēgula : v. *tegō*.

tēgus, -oris n. : doublet de *tergus* dans Varr., L. L. V 110 : *tegus suis*, *ab eo quod tegitur*, et Plt., Cap. 902 et 915, qui l'applique aussi à l'échine du cochon. Se retrouve dans Fronton et dans les gloses. La dissimilation a dû se produire dans les cas obliques : *tergoris* > *tegoris*, favorisée par le rapprochement avec *tegō* qu'indique Varron.

tēla : v. *texō*.

tellāna (*ficus*) f. : figue noire à longue tige (Cat., Plin.). Le rapprochement avec *tēlum* n'est sans doute qu'une étymologie populaire; semble provenir d'un nom propre (cf. *Rōmānus*, etc.). V. André, sous *ficus*.

tellūs, -āris f. : terre. Synonyme poétique de *terra*. Personnifiée et divinisée et unie à Jupiter; cf. Varr., R. R. 1, 1, 5 : *Tellus, terra mater*. A *Tellūs* correspond *Tellmō*, -ōnis m. (et *Tellūrus*, Mart. Cap. 1, 49); cf. Varr. ap. Aug., Ciu. Dei 7, 23 fin : *unam eandemque terram habere geminum uim, et masculinam quod semina producat, et femininam, quod recipiat atque enutriet. Inde a ui feminina dictam esse Tellurem, a masculina Tellumonem*. Le nom est peut-être un ancien neutre, comme *Venus*, -eris, mais l'u ne s'explique pas, et c'est le seul exemple de cette flexion en latin (l'u de *rūs* est ambigu et peut résulter d'une contraction). Celtique : irl. *teallur*.

Dérivé tardif : *tellūster*, -iris (Mart. Cap.), formé sur *terrestris*, comme *paluster* sur *palūs*; composé : *mediūtulum* : milieu (avec l'o intérieur du second terme de composé passé ici à u; cf. *terra* : *extorris*), sur lequel a été refait l'adjectif tardif *mediūtulus*.

On pense à skr. *talam* « plaine », v. angl. *þel* « plance, bordage » (v. *titulus*), c'est-à-dire i.-e. **telo-* avec le vocalisme e, normal dans un neutre de ce type. Le slavo a, avec vocalisme zéro (comme dans lat. *iugum*), *tllo* « sol »; cf. gall. *tūl* « front » (pour le sens, cf. v. h. a.

stirna; v. sous *sternō*). La racine est dissyllabique, comme on le voit par skr. *talimam* « sol » et irl. *talam* [génitif *talman*], féminin « terre », et ceci suppose un rapprochement avec v. sl. *stělję*, *sillati* « étendre » et lat. *tālus* « large ». Cf. encore lit. *tīlės* « fond de la barque » et v. pruss. *talus* « sol (d'une maison) ». Mais la formation de lat. *tellūs* n'est pas expliquée par là; et, si l'on n'avait pas la forme à vocalisme archaïque (du type de *extorris*), *mediūtulum*, où ne se trouve pas le -ū- énigmatique de *tellūs*, on hésiterait à affirmer le rapprochement. Il subsiste une obscurité. Le masculin *tellmō* a été rapproché par M. Bréal du type étrusque de *lucumō*. Un mot italique à l'origine aurait-il été emprunté par l'étrusque, puis, après modification, emprunté par le latin? Le fait qu'on est amené à tenter de pareilles hypothèses indique la difficulté du problème.

tēlō, -ōnis m. : « *em hortulani uocant lignum longum quo hauriunt aquas*. Et dictus telon a longitudine : *τελον enim Graece dicitur quiddam longum est*, Isid., Or. 20, 15, 3. Peut-être déformation du gr. *κλήων*, sous l'influence de *tēlum*. Semble sans rapport avec son synonyme *tolennō*.

tēlōneum : v. *tolōneum*.

tēlum, -i n. : trait, arme de jet; puis toute espèce d'arme offensive (épée, poignard, etc.). S'oppose à *arma*. Ancien (Lex XII Tab., Enn.), usuel. Peu représenté dans les langues romanes. M. L. 8624. Composé : *telliger*, Sēn., Herc. Oet. 543.

Étymologie incertaine, comme pour beaucoup de noms d'armes. L'explication par *τηλόος*, *τηλόθεν* (Fest. 502, 2; Dig. 50, 16, 233) est sans valeur.

temere adv. : « à l'aveuglette », par suite « inconsidérément, au hasard, à la légère, sans réflexion »; souvent joint à *forte* dans le couple asyndétique *forte temere*. Usité dans la locution *nōn temere est quod* « ce n'est pas un hasard que »; *nōn temere* a aussi le sens de « *nōn facile* », e. g. Plt., Ba. 85, *rapidus fluuius est hic, non hac temere transiri potest*. *Temere* est proprement l'ablatif instrumental d'un substantif **temus*, -eris « obscurité », cf. *tenebrae*; mais il a été uniquement employé comme adverbe et traité comme tel; de là le doublet *temeriter* (Enn., Acc.). Ancien, usuel.

Dérivés : *temeritās* : 1° hasard; 2° irréflexion, légèreté d'esprit (opposé à *prudentia* par Cic., Cat. M. 6, 29); *temeritūdō* (Pac.); *temerārius* : 1° qui est dû au hasard, *nōn temerārium est* « ce n'est pas un hasard (que...) »; 2° qui agit au hasard, irréfléchi. V. *tenebrae*.

temerō, -ās, -āre : *temerare uiolare sacra et contaminare, dictum uidelicet a temeritate*, P. F. 501, 4. Terme surtout poétique, non attesté avant l'époque impériale; appartient au vocabulaire religieux. Le sens premier a dû être « traiter (parler, s'approcher) inconsidérément des choses sacrées ».

Dérivés et composés tardifs : *temeritūdō*, -tor et *intemeritās*, -bilitas, -andus.

tēmētum, -i n. : *uinum, unde temulentia et temulentus*, P. F. 501, 6. Ancien (Plt.), appartient à la langue familière. Non roman. S'y rattache *abstēmius*, *ζωωος*, archaïque et postclassique. *Abstēmius*, *temulentus* [de

**tēmolentos*, cf. *uolentus*) semblent supposer un substantif **tēmūs*, **tēmūm* qui a dû désigner une boisson enivrante et stupéfiante, ou plutôt une plante dont on tirait une liqueur fermentée; **tēmētum* rappelle, pour la forme, *dāmētum* et aurait désigné d'abord un « lieu planté de **tēmūs* ». Mais *tēmētum* peut se rattacher aussi bien à un verbe **tēmō* comme *uegētūs* à *uegēs*, etc. V. M. L. 8635 a, **temulus*, **temellus*.

Le rapprochement, souvent fait, avec skr. *tīmyati* « il est étourdi, abasourdi » est arbitraire.

temnō, -is, -tempsti, -temptum (dans *contempsti, contemptum*), -ere: mépriser. Rare et poétique (Lucr., Vg., Hor., Ov., Tac.); remplacé dans la prose par le composé d'aspect déterminé, très employé et attesté depuis Plaute, *contemnō* (= *καταρροῶ*), qui a fourni les dérivés *contemptus*, -ūs; *contemptor*, -tiō, -tim, -tibilis (Ital.) et *incontemptibilis* (Tert.). Non roman.

Le rapprochement avec *τέμνω* « je coupe », indiqué par les Latins (cf. Schol. Ter. Andr. 492: *temnor autem Graecum est, i. e. caedor et reicio*), est sans valeur. On a comparé aussi *τέμνω* « je foule aux pieds ». On partirait d'un sens concret; cf. dans Cic., pro Planc., 12: *quod iam contritum et contemptum uidetur*, où l'union de *contritum* à *contemptum* le suggère. Cf. le sens concret de *spēnō*. Tout ceci très incertain.

Aucun rapprochement sûr.

tēmō, -ōnis m.: timon ou flèche d'un véhicule; par métonymie (partie pour le tout), le chariot et, en particulier, « le chariot de la Grande Ourse »; cf. Enn. ap. Varr., L. L. 7, 73. Ancien, technique. Panroman, sauf roumain. Les formes romanes remontent à *tīmō*. M. L. 8625; B. W. s. u.

Le mot ne se retrouve pas ailleurs. Mais le germanique a v. isl. *þísl* « timon », etc., qui s'explique bien par **tenk-slā*, et le vieux prussien a *teansis* (même sens). Le tout se rattache au groupe de **ten-* « tendre » avec un élargissement guttural qui se retrouve, notamment, dans le mot iranien à ancien th.-initial, dans des types affectifs et techniques, av. *θαναγείτι* « il tire (la voiture) »; le slave a *tegnōti* « tirer »; cf., pour le sens, gr. *θύω*. Ce terme technique du vocabulaire de la carrosserie peut provenir du gaulois, comme *carpentum*, etc.

tēmō, -ōnis m.: impôt payé par les recruteurs (Cod. Theod.), taxe de remplacement; d'où *tēmōnārius*. Mot du Bas-Empire, sans doute d'origine étrangère.

temperō, -ās, -āuf, -ātum, -āre (*temperor*, Lacl., d'après *moderor*): transitif et absolu: 1° transitif, correspond au gr. *κεράννμι* « mélanger, mêler », en particulier « mêler de l'eau au vin ou à un liquide pour l'adoucir, couper »: t. *uīnum*, *pōcula* (cf. gr. *κ. οἶνον, νέκταρ, κρατήρα*), t. *aētium melle*; de là « tremper » un métal, t. *ferrium*; « mêler, combiner, allier » (souvent joint à *miscere*) et « modérer, adoucir, tempérer » (cf. gr. *δρακμίστα κεκραμέναι*, Hdt. 3, 106, à quoi correspond, par exemple: *regiones caeli neque aestuosae neque frigidae sed temperatae*, Vit. 1, 4): *Etiastium flauū nimū temperantur calores*, Cic., N. D. 2, 19, 49; *temperātus*: tempéré, modéré (d'où *intermoderātus*), joint à *moderātus*, Cic., Fam. 12, 27, opposé à *merācus*, id., Rep. 1, 43, 96: *non modice temperatam, sed nimis meracā libertatem sitiens haurire*. A ce sens remontent les

formes romanes du type *tremper*. M. L. 8627; B. W. s. u. Celtique: britt. *tymheru*; armor. *tems*, *temps* (v. J. Loth, s. u.).

2° absolu: « se modérer », d'où « s'abstenir » (déjà dans Enn., Sc. 45); cf. *temperāns*: qui se modère, tempèrent. *Temperō* est également construit avec le datif: t. *linguae*, t. *sibi, animis*; l'ablatif: t. *a lacrimis*; l'infinitif: t. *dormire*; avec quon (époque impériale); à l'impersonnel: *temperātum est* (T.-L.). On trouve même à basse époque, sans doute d'après *sē abstinere*, *sē temperāre* ab (St. Aug., Greg. M.).

Dérivés et composés: *temperiēs*, -ei « mélange, alliage » (poétique et postclassique, auquel répond dans les langues romanes un n. **temperium*, v. fr. *templier*, M. L. 8628, britt. *tymmer* [savant]), et son contraire *interperiēs* « mauvais temps », attesté depuis Plaute, et au pluriel *interperiēs* « délire » (Caton, Plt.); *temperātiō* (classique, spécialement fréquent dans Cic., qui le joint à *moderātiō*, Diu. 2, 45, 94); pour le sens, cf. Cic., Tusc. 4, 13, 30, ut enim corporis temperatio cum ea congruunt inter se, e quibus constamus, sanitas, sic animi dicitur, cum eius iudicia opinionose concordant, eaque animi est uirtus, quam alii ipsam temperantiam dicunt esse, alii obtemperantem sapientiae praeceptis: « juste mélange, équilibre » = *χρᾶσις* et « température », *caeli temperātiō*, Cic., Diu. 2, 45, 94; *temperātor* (joint à *moderātor* par Cic.); *temperātus* (Cael. Aur.); *temperāculum* (Apul.); *temperamentum*: tempérament, combinaison, et « modération ». D'abord de sens concret; cf. Cic., Leg. 3, 10, 24, *inuentum est temperamentum quo tenuiores cum principibus aequari se putarent*; puis, à l'époque impériale, employé pour *temperātiō*.

De *temperāns*: *temperanter*, *temperantia*; cf. Cic., Tusc. 3, 8, 16, *temperans, quem Graeci σώφρονα appellāt, eamque uirtutem σώφροσύνην uocant quam soleo equidem tum temperantiam, tum moderationem appellare, nonnumquam etiam modestiam*; et *distemperantia*, terme de la langue médicale traduisant gr. *δυσκρασία*; *interperāns*, -ranter, -rantia.

De *temperātus*: *temperatē* et *interperātus*, -tē. De *temperō*: *adiemperō*: adapter, ajuster (époque impériale), M. L. 762; *adtemperatē* (Tér.) « à propos »; *adtemperiēs* (cod. Theod.).

contemperō (rare, époque impériale à partir d'Apul., Vég.) « tempérer par un mélange », d'après *συμκεράννμι*; *extemperō*, conservé en roumain, M. L. 3082; *obtemperō* (seul usuel et classique, attesté depuis Plt.): proprement « se modérer devant quelqu'un »; pour le sens du préfixe, cf. *oboediō, obsequi*; par suite « se conformer à, obéir à »; *obtemperanter*, -ratiō (Cic.), -rator (St. Aug.).

Rattaché souvent à *tempus*, comme *generāre* à *genus*, mais le rapport de sens est obscur, à moins d'admettre que *tempus* signifie « coupeure, division (du temps) », ce qui cadre bien avec les emplois du mot, et que *temperō* présente la même image que le fr. « couper le vin »? Sur le développement sémantique, v. Benveniste, Mél. Ernout, p. 11 sqq.

tempestās: v. *tempus*.

templum, -i n.: 1° terme de la langue augurale

« espace carré délimité par l'augure dans le ciel, et sur la terre, à l'intérieur duquel il recueille et interprète les présages »; cf. Varr., L. L. 7, 6: « *templum* = *tribus modis dicitur*: ab *natura*, ab *auspiciando*, a *similitudine*; <ab> *natura* in *caelo*, ab *auspiciis* in *terra*, a *similitudine* sub *terra*... *eius templi* (scil. *caeli*) *partes quattuor dicuntur*, sinistra ab oriente, dextra ab occasu, antica ad meridiem, postica ad septentrionem. In *terris dictum templum locus augurii aut auspicii causa quibusdam conceptis uerbis finitus*... V. les références de Goetz-Schoell, ad loc. Désigne par extension le « ciel » tout entier, *templa caeli*, cf. *τέμενος αἰθέρος*, t. *caelestia*, les régions infernales, les plaines de la mer, etc. A ce premier sens se rattachent sans doute: 1° l'adverbe *extemplō*, proprement « (immédiatement) au sortir du templum », c'est-à-dire « sur-le-champ, aussitôt » (synonymes *estigiō, illicō, ex tempore*); adverbe archaïque (Plt., Enn., Varr.), un exemple dans Cic., Pro Rosc. Com. 3, 8; ni dans Cés., ni dans Quint.); forme *extemplū* dans Plt., Au. 93; Ci. 96, 572; Ba. 968; Mi. 461; Poe. 183.

2° le verbe *contemplō* (*contemplor*), -āre, dont la dérivation a déjà été indiquée par Varr., L. L. 7, 9, et, à sa suite, par Fest., P. F. 34, 9: *contemplari dictum est a templo, i. e. loco qui ab omni parte aspici, uel ex quo omnis pars uideri potest, quem antiqui templum nominabant*. Cf. pour le développement de sens, *considerō*. La forme active et la forme déponente apparaissent simultanément des Plaute; mais la langue classique préfère le déponent. Il est possible que *contemplor* soit formé d'après *consipior*, *contueor*. Britt., *cynhemlu*.

Dérivés: *contemplatiō*, -tor, tous deux classiques; -trix (Cels., Apul.); *contemplātus*, -ūs (Ov., Macr.); *contemplātus*, adjectif de la langue philosophique traduisant le gr. *θεωρητικός* (Sén.); *contemplābilis* (Amm.); *contemplātrius*, *στοχαστικός* (Gloss.). Une forme roumaine suppose aussi **intemplāre*, M. L. 4482 a.

3° *Templum* a, par extension, désigné un endroit consacré au dieu, et spécialement le « temple »; cf. Varr., L. L. 7, 10, *sed hoc ut putarent aedem sacram esse templum* («*eo uidetur*) *esse factum quod in urbe Roma pleraque aedes sacrae sunt templa, eadem sancta*... M. L. 8630. Celtique: irl. *temul*, britt. *teml*.

3° D'après Festus, *templum* désigne aussi « *tignum quod in aedificio transversum ponitur* », P. F. 505, 1; cf. Vit. 4, 2 et 7; Lucr. 2, 28; sens représenté dans les langues romanes. Ce sens peut provenir des lignes transversales tracées par l'augure dans le *templum* ou de la figure tracée par les poutres qui s'entre-croisent et déterminent une sorte de *templum*.

Dérivés rares et tardifs: *templātim* (Tert.); cf. *uicātim*; *templāris* (-ēs *finēs*, terme d'arpentage); *templatiō* (St. Aug.); *templijer* = *ναοφόρος* (Ignat.).

Le sens de « espace défini » permet un rapprochement approximatif avec gr. *τέμενος* « enclos divin », c'est-à-dire avec la racine de gr. *τέμνω* « je coupe ». Le p représente l'explosion de m devant l, comme dans *exemplum*; cf. les graphies telles que *dampnum* et *templū* (v. ce mot). Sur *templum*, v. St. Weinstock, Mitt. d. deutsch. archäol. Instit., Rom. Abt., 47 (1932), p. 95-121.

temptō, -ās, -āuf, -ātum, -āre: toucher, tâter; faire

l'essai ou l'épreuve de; essayer de; attaquer (dans ce sens a peut-être absorbé *tenō*, fréquentatif intensif de *tenō*, q. u.), agiter, inquiéter. *Temptō* est la graphie la plus ancienne et la mieux attestée par les bons manuscrits; *tenō* représente sans doute une prononciation populaire (cf. *lanterna*, en face de *λαμπτήρ*; *Pontinus* et *Pompilius*, *pedetentim* et *pedetemptim*); les gloses distinguent *temptō*, *πειράζω* (fréquentatif), de *tenō*, *συνέχω* et *τέλω* (-ομαι), dont il y a trois exemples en tout. La confusion qui s'est produite entre les deux verbes, *temptō* et *tenō*, rend le plus souvent impossible le départ de ce qui appartient proprement à l'un ou à l'autre. Pour le développement du p dans *temptō*, cf. *sūmptus*, *sūmpsi* (v. Niedermann, *Phon. hist. du latin*, 3^e éd., p. 152 sqq.). Ancien (Plt.), usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 8633; B. W. *tenter*.

Dérivés et composés: *temptāmen* (Ov.), -mentum (poétique, prose impériale); *temptatiō* (Cic.); dans la langue de l'Eglise, traduit *πειρασμός* « tentation »; *temptiōr* (Hor.); dans la langue de l'Eglise, le « tentateur », c'est-à-dire le diable (celui qui entraîne au péché); *atemptō* et *atemptatiō*; *pertemptō* (classique), *praetemptō* (poétique, prose impériale) et *praetemptiūs*, -ūs (Plin.); *retemptō* (époque impériale, à partir d'Ov.); *intemptiūs* (calque du grec, non attesté avant Hor. et Virg.); *intemptābilis*: ἀπειραστος (Gloss.). Fréquentatif. Aucun rapprochement sûr; v. *tenō*, in fine.

I. **tempus, -oris n.** (usité surtout au pluriel *tempora*): temps(s). Attesté depuis Virgile. Les représentants romans présentent diverses altérations. M. L. 8635.

Dérivé: *temporalis* (Vég.).

Le rapprochement avec lit. *tempiū* « je tends » est possible, mais ne se laisse guère préciser pour le sens (cf. le groupe de *tenō*, *tenō*).

Comparant le gr. *κράταρος*, qui appartient à une racine signifiant « battre », M. Benveniste, Mél. Vendryes, p. 56, a proposé de rattacher *tempus* à la racine *(s)temb(h)- « heurter, écraser en frappant »; cf., entre autres, skr. aor. *astambhī*, gr. *στέμφο, στόδος*, v. sl. *tepe*, etc. Le rapprochement est séduisant. On a supposé aussi que ce *tempus* était le même mot que *tempus* II, spécialisé dans le sens de « temps du battement (des artères) ».

II. **tempus, -oris n.** (une ancienne flexion *tempus, *temperis* est attestée par l'ancien locatif adverbial *temperi* « à temps », remplacé par *tempori* ou *tempore*; de nombreux dérivés ont le vocalisme e, cf. plus bas): temps, considéré surtout en tant que fraction de la durée (différent de *aeuus*, *aeuum*, qui indique plutôt le temps dans sa continuité); cf. Varr., L. L. 5, 12 et 6, 2, qui, du reste, reproduit un enseignement grec (v. Goetz-Schoell, ad loc.), et Cic., Inu. 4, 36, 39: *tempus est... pars quaedam aeternitatis cum alicuius annui, mensurii, diurni nocturnique spatii certa significatio*; de là vient qu'on emploie *tempora* « portions de temps, époques » au pluriel, et non *aeuus*, *aeuus*: de là aussi les expressions comme *tempus diei* (Tér.) « moment du jour », *anni tempora* « époques de l'année, saisons » (Lucr.); *primum tempus* « printemps » (attesté dès l'époque d'Aug., CIL VI 33316; cf. W. Schulze, KZ 47, 185),

hibernum anni, Cic., Rep. 1, 12, 18; « moment, époque », en particulier « moment favorable, occasion » (= *xaipós*), et *tempora* « circonstances », où s'entrevoit encore le rapport avec *temporó*, *temperis* « mélange de l'air ». Dans la langue de la poésie et de la rhétorique, « temps métrique, mesure »; en grammaire, « temps d'un verbe », d'après le gr. *χρόνος*. *Tempus*, étant de genre inanimé, n'est ni personnifié, ni divinisé; c'est *Saturnus* qui est devenu le dieu du temps, du reste sans doute secondairement.

Nombreuses locutions adverbiales : *temperi* « à temps, tôt » (cf. plus haut; d'où un comparatif *temporius*, Pe-regr. Aeth.); *ad tempus*; *ante tempus*; *ex tempore* « d'après le moment » et « sur-le-champ » (cf. *extemplo*, *e uestigio*), dont la langue de la rhétorique a tiré à l'époque impériale *extemporális* « improvisé », *extemporális* (Suét.), tandis que Quint. 10, 7, 1 a encore la périphrase *facultas ex tempore dicendi*, *extemporáliter* (Sid. Apoll.); *in tempus*, *per tempus*, *pro tempore*. Ancien (Plt., Enn.), usuel. Panroman. Il y a aussi quelques représentants de *tempore*. M. L. 8634. Celtique : v. irl. *trimsi* « tempora »; britt. *tymp*, *tymmor* « saison ».

Dérivés et composés :

1° *tempestus*, -a, -um adj. (archaïque, conservé par P. F. 499, 6, *tempesta*, *tempestiua*) et *intempestus* dans *nox intempesta* « quo tempore nil agitur », Varr., L. L. 6, 7 et 7, 72; remplacé à l'époque classique par *tempestiuus* (fréquent) « qui vient à temps, opportun », gl. *ἀντατος*, *ἐντατος*, *ὥρατος*, et *intempestiuus*, d'où *tempestiū*, -uitas et *intempestiū*, -luitas. De l'adjectif *tempestus* dérivent les abstraits : **tempesta*, non conservé dans les textes, mais attesté par les langues romanes (cf. *senecta*); *tempestus*, par Varr., L. L. 7, 51 : *libri augurum pro tempestate tempestum dicunt supremum augurii tempus*, disparu à l'époque historique et remplacé par *tempestas* (cf. *iuuentas* et *iuuentus*, dérivés aussi d'un adjectif *iuuentus*, d'où provient également *iuuentia*), synonyme de *tempus*, cf. F. 498, 32 : *tempestatem pro tempore frequenter dixerunt antiqui*; sens fréquent à l'époque ancienne, et aussi dans Cicéron et chez les historiens, mais seulement dans l'expression *ea* (*quā*, etc.) *tempestate*. Dès Ennius apparaît le sens de « temps » état de l'atmosphère, e. g. *tum tonitru laeum bene tempestate serena*, Enn., A. 527, cf. 457; et, par euphémisme, spécialement de « mauvais temps, tempête » (*t. turbida*, *saeua* dans Plaute, puis simplement *tempesta*, déjà dans Plt., Mo. 108 : *tempesta uenit*, *confringit tegulas imbricesque*; pour la restriction de sens, cf. *uallētūdō*), M. L. 8629 (conservé à côté de *tempesta*); B. W. *tempe*. Celtique : irl. *tempestech*, britt. *tymmest*.

2° *temporó*, *temperis* (v. ce mot).

3° Dérivés récents en *tempor-* :

temporalis : terme technique, attesté depuis Varron, t. *uerbum*, L. L. 9, 108, « temporel » et « tempore », M. L. 8631; *temporaliter*; *temporalitās*; *contemporalis* (langue de l'Église; = *ὁμόχρονος*); *extemporális* (v. plus haut); *intemporális*, -luitas, -liler (= *ἄχρονος*); **temporāre*, M. L. 8631 a.

temporāneus (Ital., Vulg.; = *πρόσκαιρος*) et *contemporāneus* (Gell., peut-être antérieur à *temporāneus*; cf. *momentāneus*); *temporārius* (Corn. Nep. et époque

impériale, sans doute de la langue familière; cf. Sén., Ep. 9, 9, *amicitiā quas temporarias populus adpel-lat*); *temporātum* (Tert.; = *χρονικός*).

Les gloses ont aussi *temporius*, *πρόσκαιρος*, où il faut peut-être lire *temporius*, qui est supposé par certaines formes romanes. M. L. 8632.

Aucun rapprochement sûr. V. sous *tendō* et cf. *temperō*.

témulentus : v. *tēmētum*.

tendō, -is, **tetendi** (*tendi*), **tardif**, **tentum** et **tēnsum**, -ero : « tendre » et « tendre à », transitif et absolu : t. *arcum*, *reia*, *pellēs*, *manūs*, *neruum*; et t. *ad castra*, *Venūsiam*, etc. De *tendere* *pellēs* on est arrivé à dire uniquement *tendere* « dresser la tente » (e. g. Cés., B. G. 6, 37, 2; de là *tentorium*, *tentoriolum*, Hirt., Auct. B. Afr., et **tenda* « tente » dans les langues romanes, M. L. 8639; B. W. s. u.). Dans la langue militaire, *tendō* s'emploie dans le sens de « faire effort », e. g. Sall., Ca. 60, 5 : *Petreibi ubi uidet Catilinam, contra ac ratis erat, magna ui tendere*; Vg., Ae. 12, 553 : *pro se quisque uiri summa nituntur opum ui*; | *nec mora nec requies*; *uasto certamine tendunt*. De même, la langue poétique emploie *tendō* avec l'infinifit (la prose usant du composé *contendō*, Cic., Cés.), e. g. Vg., Ae. 2, 220, *ille simul manibus tendit diuellerē nodos*, sens où *tendō* rejoint *temptō*, cf. e. g. Hirt., B. G. 8, 40, 1, *aqua prohibere hostem temptare coepit*, ce qui explique les confusions entre *temptō* et **tendō*. Il est possible que, dans bien des cas où l'on a des formes de *temptō*, ce soit à l'intensif de *tendō* que songe l'écrivain. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 8640. Celtique : irl. *tennaim*, britt. *tynnu*.

Dérivés et composés : 1° en *tend-* : *tendicula* : a) perche à étendre le linge; b) sorte de piège, lacet, filet (joint à *acupium*), M. L. 8641; les langues romanes supposent aussi **tendō*, -ōnis, M. L. 8642, et *tenda* (v. plus haut); 2° en *tent-* : *tenta* n. pl. « membrum erectum » (Priap.); *tentigō* (satiriques) « priapisme », cf. *prūrigō*, et le renvoi à Philologica I; *tentiō* « *ἀόα* » (Gloss.); les composés *contentiō*, *intentiō* sont, au contraire, fréquents; conservé en ancien f. *tencon*, *lprov*, *tenso*, avec le sens de « combat »; cf. M. L. 8653, d'où **tentiāre*, M. L. 8652; *tentipellium* : *genus calciamenti ferratum quo pelles extenduntur*, P. F. 501, 9; et aussi : *medicamentum quo rugae extenduntur*, cf. F. 500, 28 sqq. (rare, Afran., Titin.); *tentūra* dans *praetentūra* (Amm.); *tentor* (bas latin) m. : celui qui tend; celui qui attelle les chevaux, palefrenier; 3° en *tēns-* : *tēnsus*, -a, -um, conservé dans les langues romanes avec des sens dérivés et notamment sous la forme *tē(n)sa* > *toise*, M. L. 8651; et a fourni un dénominatif **tēnsāre*, M. L. 8649, d'où **intēnsāre*, M. L. 4485, et **tēnsiāre*, M. L. 8649 a; *tēnsiō* (rare, époque impériale, sans doute créé par la langue médicale pour traduire *ἀόα*); *tēnsūrā* (Hyg., Vég.); **tēnsica*, **tēnsicula*, M. L. 8649 b, c.

Composés : *attendō* : tendre vers, se dit surtout de l'esprit, a. *animum* *du animō* (qu'il n'est pas nécessaire d'exprimer) = gr. *προσέχω* « faire attention à », d'où *attentus*, *attentiō* (= *προσοχή*; non attesté avant Cic.). Conservé dans les langues romanes, souvent avec le sens de « attendre » (cf., pour le développement de sens, *expectāre*), ainsi que *attēnsus*, M. L. 763, 764.

contendō (= *συντρέβο*) : (se) tendre de toutes ses forces. Transitif et absolu, sens physique et moral; cf. *unum esse illud tempus quo maxime contendī conueniat*, Cés., B. G. 7, 85, 2; avec un complément subjectif ou objectif : c. *uīrēs* et c. *honorēs*; suivi de *ut* ou d'un infinitif complément; avec *cum* : c. *um aliqūd* (non avant Cic.). De là : *contentiō* (*contentus* n'est pas employé, pour éviter des confusions avec *contentus*, de *contineō*); *contentiō* : tension (de la voix = *συντρολή*); effort, lutte, M. L. 2181; quelquefois « comparaison »; en grammaire = *ἀντιθέσις*; *contentiōsus* (non attesté avant Pline). Celtique : britt. *cynnen* « contendō », irl. *coinn* « *contentiō* ».

intendō (existe en ombre. *ententu*, *endendu*; *ententu* *andendu* « *intenditō* ») : tendre vers (sens physique et moral), [s]'étendre; se diriger vers; avoir l'intention ou la prétention de; *intenter*; *intensus* « tendu vers » et « attentif »; *intentiō*, *intentiō* (*intēnsiō*, Sén.), d'où irl. *intinn*; *intentiūsus* (= *ἐνταρυχός*, Prisc.); *intentiōsus* (bas latin, d'après *contentiōsus*), M. L. 4483; *intēnsāre*, M. L. 4485; B. W. sous *entēndre*.

ostendō, *portendō* (v. ces mots). Outre *ententu*, *antentu*, l'ombrien a les impératifs *ustentu*, *pertentu* *sustentu* qui correspondent aux formes latines. Parenté ou emprunt?

dē-, *dis-* (*dis-tervō*), *extendō*, M. L. 3083, britt. *distenn*, *estyn*; *ob-* (à côté de *ostendō*, dont le rapport avec *tendō* n'était sémantiquement plus sensible), *prae-*, *pro-*, *re-*, *sub-tendō*, dans lesquels le préfixe ne fait que préciser le sens du verbe. A ces verbes correspondant souvent les dérivés ordinaires en -*tor*, -*tio*, -*tus* (-*sor*, -*sio*), e. g. *extēnsiō*, M. L. 3083 b, et **estē(n)sāre*, M. L. 3083 a, -*sor*, -*situs*; *extēntiō*, *extēntus*, -*is*, etc.

Il y a aussi des formes d'itératif-intensif : *extēntiō* (attesté depuis Plt.), M. L. 3084; *intēntiō* (*ostēntiō*). *Attēntiō*, *pertēntiō*, *praetēntiō*, *retēntiō*, qu'on rattache quelquefois à *tendō*, doivent se lire *attempō*, *pertempō*, *praetempō*, *retempō*. V. *tempō*.

La racine **ten-* fournissait en indo-européen un aoriste radical thématique (véd. *atan*, *atata* « il a tendu ») et un parfait (véd. *tātāna*, *tātne*); le latin a gardé le parfait *tetini* (v. sous *teneō*). Le présent a été obtenu de diverses manières, ainsi par un élargissement **eu-* : véd. *tānti*, *tanūt*, hom. *τάνυται*, ou par le suffixe **-ye/o-* : gr. *τείνω*. En face du causatif skr. *tānayati*, le germanique a une formation parallèle : got. *-þanjan* « étendre ». Le latin a recouru à deux types : l'un à suffixe **-de/o-* pour l'aspect déterminé, c'est *tendō*; l'autre en **-ē-*, pour indiquer le procès qui se poursuit, c'est *teneō*. A chacun des deux, il a fallu constituer une conjugaison. L'adjectif en **-to-* hérité de l'indo-européen était *tentus* (skr. *tātāh*, gr. *τάρσος*), qui a été attribué à *teneō*; *tendō* en a reçu un nouveau, fait sur le présent, comme *pulsus* en face de *pellō* (de **peldō*), etc.; mais *tentus* paraît avoir servi aussi à *tendō*, et c'est ainsi que s'explique le fréquentatif *tentiāre*. Le perfectum *tetendi* a été fait secondairement, comme *tenui* sur *teneō*. La forme *tenui* a dû se produire dans les cas où il y a pré-verbe et où le perfectum *tetini*, perdant son redoublement, était peu clair. Il en est résulté la généralisation de *tenui*.

Pour les formes nominales autonomes, v. *tenuis*, *tene*, *tener* et *prētium*.

La racine admettait souvent des élargissements, notamment *temp-* dans lit. *tempiū* « je tends », qui joue le même rôle que gr. *τείνω*, et le radical *temp-* qui figure dans des mots latins pourrait en être rapproché; simple possibilité. Le slave a *tegnūti* « tirer »; et ceci rappelle le radical qui figure dans lat. *tēmō* (v. ce mot).

tenebrae, -arum f. pl. (pas de singulier, comme le correspondant skr. *tāmisrāh*, sauf à partir d'Apulée); obscurité, ténèbres. Ancien (Enn., Plt.), usuel. M. L. 8643.

Dérivés : *tenebrōsus* (époque impériale); *tenebricus* (archaïque, mais conservé en vieux français, M. L. 8644, et les langues romanes attestent en outre **tenebricus*, M. L. 4484; fait sur *opacus*?), remplacé à l'époque classique par *tenebricōsus* (Cic.), d'où *tenebricōsus* (Cael. Aur.); *tenebrō*, -as (rare et tardif); *tenebrēscō*, *tenebricō* (id.); *tenebrīo*, -ōnis m. (Afran., Varr.); *tenebrārius* (Vop.); *tenebrātio* (Cael. Aur.); *contenebrō*, -brēscō (-brāscō), *obtenebrēscō*, rares et tardifs; *tenebellae* (Claud. Mamert.).

Un mot correspondant à skr. *tāmāh* « ténèbres » (gén. *tāmāshah*) est conservé dans l'adverbe *temere* (v. ce mot). Mais la racine était dissyllabique : lit. *tēmsta* « l'obscurité vient ». Là où le suffixe *-es- est au degré zéro, on a donc le -r-, d'où véd. *tāmisrāh* (pluriel) « nuit sombre » et l'adjectif *timirāh* « sombre ». La formation à sifflante se retrouve dans lette *timsa*, *tumsa* « obscurité », lit. *tamsā* (même sens) et v. h. a. *dinstar* « sombre ». Lat. *tenebrae* repose sur **tema-s-rā*; le passage de -m- à -n- fait difficulté; car il suppose l'intervention d'une forme où la voyelle de syllabe intérieure était syncopee, à moins qu'on n'admette une dissimilation, tout hypothétique, de m en n par la labiale *, d'où est sorti b; on ne peut restituer le détail des faits. — Cf., de plus, v. irl. *temel* « ténèbres », m. bret. *teffal* « sombre » et v. h. a. *demar* « demi-jour (de l'aube ou du crépuscule) ».

teneō, -ēs, **tenui** (ancien *tetini*, Pac., Acc.), **tentum**, -ēre : tenir. Même racine **ten-* que dans *tendō*. A ce dernier a été réservé le sens de « tendre », tandis que *teneō*, qui s'emploie, comme *tendō*, avec valeur transitive ou absolue, était spécialisé dans le sens de « tenir » (avec l'idée de continuité) et, au sens absolu, « durer, persister » ou « se maintenir dans une position » (langue militaire), « se maintenir dans une direction, cingler vers » (langue nautique). Cette distinction établie entre *tendō* et *teneō* se retrouve dans ombre. *tentui* « *tentētō* », en face de *ententu* « *intenditō* ». La parenté de *tendō* et *teneō* apparaît dans la glose de Festus, 214, 12 : « *obstinet* » *dicabant antiqui quod nunc* « *ostendit* », *ut in ueteribus carminibus* (trag. inc. 25) : *Sed iam de* (se ms.) *caelo cedens Aurora obstinet suum patrem*. Du sens de « tenir » dérivent les sens de « posséder, occuper », « tenir immobile, arrêter, maintenir » et « tenir dans son esprit », d'où « se souvenir » (*memoriā tenere*) ou « comprendre, savoir » (*mente tenere*). Cf. *percipio*, *comprehendō*. La valeur absolue et le rapport sémantique avec *tendō* sont bien conservés dans certains composés; cf. *attinere* « s'étendre jusqu'à, tenir à, toucher », *pertinere*. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 8646, *tēnere* et **tēnīre*; B. W. s. u.

Formes nominales, dérivés et composés : *tēnā* : *tenace*; *tenāces* m. pl. « liens, attaches; queue d'un fruit »

(Pall.), M. L. 8638; *tenacia* (Enn.), remplacé par *tenāciās* (Cic.); *tenaciter*; *tenaculum*: tenaille (Ter. Maur.), M. L. 8637; B. W. s. u. Composé: *perināz*; cf. Plt., Cap. 489: *tenaxne pater est eius?* — immo *perināz*, d'où *perināciā*, *perināciē*.

tenor, -ōris m.: tenue, continuité; dans la langue de la rhétorique, « accent tonique » (revenant à intervalles réguliers; une influence de *τὸνός* est ici vraisemblable); dans la langue juridique, « disposition essentielle, teneur, sens ». M. L. 8648. Cf. *tenus*.

tenilis, *tenibilis* « qui tenēti potest » (Gloss.). *arci-tenens*: adjectif poétique traduit du gr. *τὸνός*.

tentus, -ūs m. (Cael. Aurel., Chr. 5, 1, 2). En dehors de ce mot, unique (et du reste contesté: l'édition de I. E. Drabkin lit *fluor retentus* au lieu de *fluoris tentus*), il n'y a pas de dérivés verbaux en *tent*, sans doute pour éviter des confusions avec les formes dérivées de *tendō*.

Nombreux composés, dont beaucoup ont le sens transitif et absolu: *abstineō* (= ἀπέχω et ἀπέχουμι): [se] tenir à l'écart, s'abstenir; *abstinēns*, -tia, avec tous les sens religieux et moraux que les mots ont pu prendre; et, dans la langue médicale, le sens de *retentiō*. Irl. (savant) *abstāni*.

attineō: toucher à, concerner (*quod ad me, quod me attinet*); tenir, retenir; M. L. 707 (atte-).

continēō: contenir. Emploi absolu dans *continēns*, qui se tient, qui se contient ou « qui se retient, continēt » et « qui tient à »; *continēntia*: continence; et « contenu, contenance » (latin impérial); *continuus*: continu, M. L. 2185; *continuo*, -ās: continuer (transitif et absolu); *continuitas*: « partium inter se non intermissarum coniunctio; unitas est sine commissura continuatio » (Sén., Nat. Q. 2, 2, 2); *continuitas* (Varr.).

De *continēō*, l'adjectif verbal *contentus* a d'abord signifié « qui se contient », e. g. Plt., Poe. 461, *contentiores mage erunt, atque audi minus*; d'où, avec un complément à l'ablatif instrumental, « qui se contente de, content de »; Plt., Merc. 824, *uzor contenta est, quae bona est, uno uiro*, M. L. 2182; *contentē*, très rare, évité à cause de l'homonymie de *contentē* de *contendō*; remplacé par *continenter*.

dē-tineō: détenir; *distineō*: tenir écarté; *ob-tineō* (op-): tenir, occuper, être en possession de; maintenir; gagner (une cause), d'où « prouver, démontrer »; absolument « être consacré, prévaloir »; impersonnel « il est passé en usage »; *per-tineō*: sens absolu « s'étendre jusqu'à »; « tendre à, viser »; au sens moral « s'attacher jusqu'à »; *quod ad me pertinet*; de là *pertinenter*; et *appertineō*, -ēs, terme de la langue des arpenteurs, avec le sens de « appartenir », demeuré dans les langues romanes (**ap-partenēre*, avec influence de *pars*), M. L. 545; *retineō*: retenir, M. L. 7263, d'où *retentiō*, -tor, -tus, -ūs m.; *retinaculum*: ce qui sert à retenir; au pluriel « rênes », M. L. 7262, et 7261, **retina* (d'après *habēna*); *sustineō*: soutenir, M. L. 8490; *sustinentia* (langue de l'Église); *trāstineō* (Plt., Mi. 468).

Itératif-intensif en *-tentiō* dans: *dētentiō* « détenir » (tardif); *retentiō* « retenir fortement » et « essayer de retenir »; *sustentiō* « soutenir », d'où *sustentiō*, -tus, -tāculum (époque impériale, rare), -tābilis, -tor; *sustentātrix*: celle qui nourrit (tardif).

V. *tendō*.

tener, -a, -m: tendre (sens physique et moral, souvent joint à *mollis*). Se dit souvent du jeune âge; de là *ā tenerō*, *in teneris* « dès, dans l'âge tendre », et *teneri*, -ōrum m. pl. (époque impériale). Ancien, usuel; panroman. M. L. 8645. Celtique: britt. *tyner*.

Dérivés: *tenellus*, *tenellulus*, diminutifs affectifs; *tenerē* (époque impériale) et *tenerier* (cité par Charis.); *teneritās* (joint à *mollitūdine*, Cic., Fin. 5, 21, 58), *teneritūdō*, tous deux rares; **teneritia*, supposé par les langues romanes, M. L. 8647; *tenerositās* (Ven. Fort.); *tenerescō* (Lucr.) et *tenerescō*, -is (époque impériale).

On rapproche, en général, **ten*- de *tendō*, *tendō*, *tenuis*; aucune autre langue n'a une forme correspondante. Sans rapport avec *τέτρη*, sabin **terenus* « mollis » (v. Vetter, Hdb., p. 376).

Tenitae: *credebantur esse sortium deae, dictae quod tenendi haberent potestatem*, P. F. 505, 17. Étymologie populaire? Mot d'origine étrusque, selon certains, mais sans preuve.

tenor: v. *teneō*.

tēnsa, -ae f.: -m ait uocari Sinius Capito uehiculum quo exuuias deorum ludicris circensibus in circum ad puluinem uehantur. Fuit ex ebore, ut apud Titinium in Barbato (13 a), et ex argento, F. 500, 2. Peut-être à rapprocher de *tendō* et ainsi nommé à cause de la tente qui le couvrait?

tentiō: v. *tempiō* et *tendō*.

tenuis, -e (souvent avec u consonne, ce qui se traduit par la scansion *tēnuē*, *tēnuā* dans la poésie dactylique, d'où les groupes *tēnuē*, *tēnuā* étaient exclus): mince, ténu; d'où « subtil, délicat » (sens physique et moral), « maigre » (sens propre et dérivé: *tenuis cibus*, *mēnsa*; *tenuēs opēs*), par suite « pauvre, sans importance » (joint à *leuis*, *inānis*, *icūanus*), « d'humble condition ». Ancien (Cat.), usuel. Conservé en v. fr. *tenve*. M. L. 8655.

Dérivés et composés: *tenuitās* (classique, Cic.); *tenuiter*; *tenuiculus* (Cic., Fam. 9, 19, 1); *tenuitarius*: qui travaille en tissus fins (*t. uestiarius*, Inscr., époque impériale); *tenuō*, -ās (poétique, époque impériale, conservé en roumain, M. L. 8654); *tenuābilis*; *tenuitās* (Cael. Aurel.); *tenuitūm* (Apic.); *tenuescēns* (Censor.); *attenuō* (composé d'aspect déterminé, préféré par la langue classique, Cic., Cés., au simple *tenuō*: amincir, amaigrir, affaiblir, diminuer; dans la langue de la rhétorique, « atténuer », *attenuatūm genus* = *τοῦτον γένος*; d'où *attenuatū* (Auct. ad Her.); *inattenuatū* = *ἀμετάωτος* (Ov.); *extenuō* (classique), conservé en logodorien, M. L. 3085; *extenuatū*, qui en rhétorique traduit *μειωσις* ou *ἐλάττωσις*; *extenuatōrius* (Theod. Prisc.); *subtenuis* (Varr.).

De la racine étudiée sous *tendō*. L'u est un élargissement conservé dans les présents véd. *tanōti*, *tanutē* et hom. *τάνωται*. Cf. skr. *tanūh* « mince, fin », v. sl. *itū-kū* « mince, fin », v. isl. *punnr* (même sens); le vocalisme *e* de *tenuis* se retrouve dans lit. *tėnas*, lett. *tēns* « mince », l'adjectif ayant passé au type thématique en lett. lituanien; au contraire, irl. *tana*, corn. *tanow* « mince » a le vocalisme radical zéro, comme hom. *τάνωσις* « al-

longé, long »; cf. got. *filu* « beaucoup » et irl. *il*, avec vocalisme *e*, en face de skr. *purūh* « abondant », avec degré vocalique zéro, et gr. *πολύς*, avec degré *o*. L'i de *tenuis* est le même que celui de *suduis*.

I. *tenuis*, -oris n.: lacet tendu. Mot technique; cf. Non. 6, 12: *tenuis et laqueus: dictus a tendicula*. Plautus *Bacchidibus* (793): *nunc ab transenna turdis lumbricum petit*. | *Pendebit hodie pulcre: iā intendi tenuis*. Cf. aussi Serv., in Ae. 6, 62: *tenuis est proprie extrema pars arcus*. Ne semble pas attesté en dehors de ces exemples.

Pour le sens de *tenuis* « lacet tendu », cf. skr. *īdantūh* « fil » et gall. *tant*, irl. *tēt* « corde ».

De la racine étudiée sous *tendō*. Un thème **tenes-* est peu attesté par ailleurs; véd. *īdnas-* est un *īdnāz*; le grec a des adjectifs *ἀ-τενής* « fortement tendu », *ἐλ-τενής* « qui s'allonge en spirale »; et un thème en *-o*, *τενός*, le gr. **τένος* n., n'est pas attesté. — Le latin a aussi la forme masculine *tenor*.

II. *tenuis* prép.: jusqu'à, avec la nuance « pas plus loin que » (construit avec l'ablatif, *pube tenuis*, Vg., Ae. 3, 427, et aussi avec le génitif, *nutricum t.*, Catul. 64, 18; *erum tenuis*, Vg., G. 3, 53, comme gr. *μέχρι*; cf. *fini*, s. u. *finis*); la construction avec l'accusatif est rare et analogique (de usque); v. Wackernagel, *Vorles.*, II, 163. Ne semble pas attesté avant Claudius Quadrigarius, ni après Apulée et Ammien, qui, du reste, l'emploient dans le sens dérivé de « d'après »: *faciē, specie tenuis*. *Tenuis* est souvent considéré comme le nominatif-accusatif employé avec valeur prépositionnelle de *tenuis*, -oris. On a pensé aussi à un ancien adjectif **tenuis*, -a, -um « qui s'étend jusqu'à », utilisé comme préposition, cf. *uersus*, *aduersus*, etc.; v. *pratinus* (et les adjectifs du type *crātinus*?). *Tenuis*, qui est postposé au mot qu'il détermine, a formé une série d'adverbes du type: *ē-tenuis*, *hāc-tenuis*, *aliquā*, *quādam-tenuis* « jusque-là, jusqu'ici », etc.; *quā-tenuis* (v. ce mot). — On doit surtout songer à un ancien **tenos*, du type de lat. *secus* (*sequester*), irl. *sech* « au delà de, en outre », gall. *hep* « sans »; **tenos* serait à **ten-* ce que **sek-* est à **sek-* pour *se*. V. P. Lejay, *Mél. Boissier*, p. 349.

tepeō, -ēs, -ēre: être chaud. Sens ancien; cf. Cat., Agr. 69, 2, *ubi (doliū) temperate tepebit*; de même, *tepeō* signifie s'échauffer, e. g. Cic., N. D. 2, 10, 26, *maria agitata uentis ita tepecent ut, etc.*, et *tepefactio* « échauffer », Cic., N. D. 2, 15, 40, *is eius (solis) tactus est non ut tepefaciat solum, sed etiam saepe comburat*. Mais, dans ce sens, *tepeō* s'est trouvé en concurrence avec d'autres verbes, notamment avec *caleō*, et a tendu à prendre la nuance de « être modérément chaud, être tiède », ce qui est l'acception usuelle (au sens physique ou moral). *Tepeō* est arrivé ainsi à s'opposer à *caleō* (cf. Hor., C. 1, 4, 20) et à désigner la tiédeur (dans un sens voisin de *frigeō*), et *tepeō* peut avoir la double valeur de « tiédir » en passant du froid au chaud, e. g. Vg., Ae. 9, 701, *fixo ferrum in pulmone tepeuit*, ou en passant du chaud au froid, Luc. 4, 284, *paulatim fugit ira ferox mentesque tepecent*; cf., de même, l'emploi de *tepidus* dans Ov., R. Am. 629, *tepidam recalcere mentem*. Ancien, technique ou poétique; non roman.

Formes nominales, dérivés et composés: *tepor*, M. L. 8658, d'où à basse époque *teporus*; et, dans Plin., *teporātus*; *tepidus*, M. L. 8657 (panroman, sauf rou-

main), et **tepidulus*, 8656 a, d'où *tepidō*, -ās (Plin.); *tepidarius* « concernant l'eau tiède du bassin », -a *cella-um ahenum*; subst. *tepidarium* n.; *tepeō*, -is; *tepefactio* et *tepefio*; *intepēō*, *praetepēō*, *intepēō* (tous trois d'époque impériale). Cf. aussi peut-être *teputa* (aqua), épithète d'une eau qui un aqueduc amenait au Capitole.

La racine **tep-* indiquait en indo-européen la « chaleur »: v. sl. *teplū* « chaud », *teplotst* « chaleur »; irl. *tē* « chaud » (pluriel *tēit*), tess « chaleur », gall. *tes*. En sanskrit, *tāpati* « il brûle » indique une chaleur intense allant jusqu'à l'incandescence, ou susceptible de causer une forte douleur. Dans l'Avesta, *tātsaiti* « il s'échauffe » est dit d'un échauffement qui va jusqu'à la brûlure. Skr. *tāpāh* signifie « chaleur » et « ascétisme »; véd. *tāpāh* « brûlant » est une épithète du feu; av. *tāpāh* signifie « fièvre », etc. Le sens de « s'échauffer » est donc ancien dans lat. *tepeō* « je suis échauffé » et *tepeō* « je m'échauffe », mais il a servi à indiquer un simple réchauffement, et le groupe est parvenu ainsi à indiquer ordinairement la « tiédeur », par opposition au groupe de *caleō*, qui a indiqué la « chaleur » (cf. aussi le groupe de *formus*, *furnus*); en letto-lituanien, le correspondant du groupe de lat. *caleō*, à savoir lit. *šilti* « s'échauffer », etc., a seul survécu, et le groupe de **tep-* a disparu. — Si le latin ne connaît comme formes verbales que *tepeō*, *tepeō*, c'est sans doute que le type thématique de skr. *tāpati* n'est pas ancien: l'Avesta n'a rien de pareil, ni aucune autre langue; plusieurs indices donnent lieu de croire que **tep-* fournissait des thèmes du type athématique. Il y a un causatif skr. *tāpayati* « il échauffe », av. *tāpayēiti*, et en slave des représentants de *topiti* « échauffer ». — Lat. *tepor*, formé comme *calor*, est un ancien thème en *-es-; cf. skr. *tāpāh*. — On explique par **ps-* le -fr- de ombr. *tefru-to* « ex rogo », *tefra* « charnē quae cremantur », osq. *tefūrūm* « offrande à brûler »; si le rapprochement est correct, il y aurait ici, conservé en italique, le sens de « brûler ». On pourrait penser à une forme **teph-* de la racine, à côté de **tep-*, cf. peut-être gr. *τέπρα*; pour -f-, cf. lat. *fallō*.

ter: v. *trēs*.

terentīnae nuce: v. *tarentina*.

terebra: v. *terō*.

teres, -etis adj.: in longitudine rotundatum, quales asseres natura ministrat, F. 498, 15; arrondi (sens propre et figuré), bien tourné; et « poli, lisse, élégant ». Classique, mais assez rare. Pas de dérivés. Non roman.

Doit appartenir au groupe de *terō*; cf. *κρυοτερός*. Même formation que *hebes*, -etis.

tergeō, -ēs (et *tergō*, -is), *tersi*, *tersum* (et *tertum*, Varr. ap. Non. 179, 4), -ēre (-ēre): essuyer; cf. Varr., L. 6, 85, *mantelium, ubi manus terguntur*; Quint. 6, 3, 60, *t. frontem sudario*; d'où « frotter, fourbir, nettoyer ». Ancien (Liv. And., Plt., Cat.), usuel. Le participe *tersus* a pris le sens de « clair, pur, net », *tersum diem pro sereno dictum ab antiquis*, F. 498, 13. Les formes romanes remontent à *tergēre*, M. L. 8663.

Dérivés et composés: *tersus*, -ūs m. (Apul.); *abs-*, M. L. 48; *circum-*, *dē-*, *ex-*, M. L. 3088, *per-tergēō*. S'y rattachent aussi *mantile*, q. u.; *manutergium*, et peut-être *termentum*, et *extermentarium* (v. *terō*).

Aucun rapprochement net. On ne peut faire état de gr. *στεργή* « rodoir, étriiller », qui fait partie d'un ensemble de formes instables : *στεργή*, *στεργή*, etc. Le sens de got. *pairko* « trou » est éloigné. Ni la forme ni le sens ne favorisent un rapprochement avec le groupe de *terō*. La racine doit être ancienne, mais ne se retrouve pas ailleurs. — On cite ombr. *man-trahkliu*, *man-dra-clo* « mantele » (?).

tergum, -f n. (et *tergus* m.; Plt., As. 319); *tergus*, -oris n. (l'ablatif *tergibus* dans Lucr. 2, 88, qui supposerait *tergū*, ou *tergus*, -ūs, est unique et douteux); *peau* (qui recouvre le dos); cf. Plin. 8, 80, *durissimum dorso tergus*; puis « dos » (de l'homme et des animaux); s'emploie aussi au pluriel *terga*, même en parlant d'un seul individu, le dos étant composé de deux parties. Il est possible que la forme ancienne ait été *terga* collectif, sur lequel on a refait *tergus* et *tergum*. *Tergum* est la forme ancienne et la seule qui figure dans les locutions adverbiales : *à tergō*, *post tergum*, etc. *Tergus*, -oris, plus récent, est fait d'après *pectus*. Ancien (Enn., Plt.), usuel. Non représenté dans les langues romanes, où il a été supplanté par un mot populaire de sens plus concret, *dorsum*. — V. aussi *tegus*.

Dérivés et composés : *tergilla* : couenne de lard (Apic., Gloss.); *terginus* : de cuir, de peau; *terginum* : fouet, courroie; *tergorō* (Plin.) : cuirasser, couvrir le dos.

De *terga uertere* a été tiré le composé *tergiuorsor*, -āris (fréquent dans Cic.), « tourner le dos », usité surtout au sens moral « user de détours, tergiverser » (cf. de *mōrem gerere*, *mōrigeror*), d'où *tergiuersator*, -uersātō (Cic.), -tor, -tōrius (tardifs).

On a rapproché gr. *στέφος* « peau forte, cuir ». Mais rien ne prouve ni que le φ grec repose sur *g^{wh} (d'autres rapprochements sont probables), ni que, après r, *g^{wh} ait pu aboutir à lat. g; et les sens divergent. Pas d'étymologie connue.

termentum : v. *terō*.

termes, -itīs m. : *ramus desectus ex arbore, nec foliis repletus, nec nimis glaber*, P. F. 505, 10. Rare et technique; désigne surtout une branche d'olivier; d'où le tarentin *termite* « olive sauvage ». M. L. 8666. Certaines formes romanes supposent **termite*, qui semble s'être confondu avec *termen*; cf. M. L. 8665; B. W. *tertre*.

Dérivé : *termiteus*.

Terme technique, qui a chance d'être emprunté, comme beaucoup de mots en -es, -itis (v. *satelles*, *miles*, *coeles*, *caespes*, *poples*, *tarmes*, etc.). Cf. *τέρμιονος*?

terminus, -I m. (*termō*, -ōnis dans Enn., A. 479, 480, qui l'a peut-être emprunté au grec, cf. Fest. 498, 1; *termin*, -inis n., attesté par Varr., L. L. 5, 21, et confirmé épigraphiquement, cf. *termina duo* dans la *Sententia Minuciorum*, CIL I² 584, l. 8, 117 av. J.-C.) : borne (et par ressemblance avec l'objet, employé avec le sens de *membrum uirile* dans Pomponius, R³ 125, cité par Non. 146, 21). Personnifié et divinisé : *Terminus* « le dieu Terme ». Par extension, « limite, terme » (souvent joint à *finis*). Les formes romanes remontent à *termen*, **termine*, **termite* (d'après *limi*tem). M. L. 8665; B. W. s. u. Celtique : irl. *terman*, britt. *terfyn*.

Dérivés et composés : *terminālis*, d'où *Terminālia*,

-ium « fêtes en l'honneur du dieu Terme »; *terminō*, -ās (classique); propre et figuré; *terminātiō* (classique) et *terminātor*, -tus (tardifs).

amptermenus et **pertermine** (v. ce mot); **conterminus** synonyme de *confinis*; **conterminō** (époque impériale) = *συνοπίζω*; **determinō** (= *ἀπορίζω*), **ndatiō** et **determinō** : séparer par des bornes, délimiter (= *ἀπορίζω*); **extermīnō** (= *ἐξοπίζω*) : bannir, chasser des frontières. Mot cicéronien, rare ailleurs. Dans la langue de l'Eglise, il a le sens de « détruire de fond en comble, exterminer » (= *extirpō*) Dérivés : *extermīnātiō*, -tor, -bilis (langue de l'Eglise); *extermīnium* (id.), peut-être conservé en logoudorien, M. L. 3090; *prōtermīnō* : avancer les bornes (Apol., Sid.); *atterminō*, M. L. 765.

Mot italique, comme on le voit par osq. *teremennū* « termina », *teremnatens* « termināuerunt », ombr. *termnō-e* « ad terminum », *termnas* « terminātus ». Le grec a un mot correspondant, mais, comme d'habitude, avec une valeur technique un peu moins précise que celle qu'a *terminus* dans la langue de propriétaires ruraux qu'a été d'abord le latin : *τέρμα* (avec une forme masculine *τέρμων*, qui se lit seulement chez les poètes, où elle a un caractère religieux) « terme, limite, fin ». On rapproche aussi hitt. *tarmaizzi* « terminat »; et la préposition *trāns* et les mots apparentés, mais de manière vague. — On voit ici l'opposition du neutre *termen*, *τέρμα*, désignant une chose, et du masculin *terminus*, *τέρμων*, qui présente la même notion avec une valeur animée, religieuse. Le contraste est plus clair en latin qu'en grec, où, cependant, il est sensible.

terni : v. *trēs*.

terō, -is, **triul** (et *triū*, e. g. dans *contriteris*, Ov., Med. 89; *terui* dans *aterui*, attesté à partir de Tibulle I 4, 48, et *conteruisse* d'Apulée, Met. 8, 23; v. Thes. II 1127, 14 et IV 682, 38 et suiv.; 2^e pers. *tristi*, Cat. 66, 3; sur le parfait a été construit à basse époque un présent *contrō*, v. Thes., l. cit., 51 sqq., cf. *strō* de *strāul*), **tritum** [la forme de participe en -to-, *tertus* dans *terta galea*, Varr., Men. 169, se rattache à *tergō* plutôt qu'à *terō*], **terere** : frotter, cf. Plin. 16, 208, *teritur lignum ligno ignemque concepit attritu*; user en frottant; d'où plus généralement « user »; « battre » (le grain). Se dit du temps que l'on passe (en pure perte), *t. diem*, *tempus* (cf. l'emploi de gr. *κατα-τρίβω*), où *terō* est synonyme de *consumō*, *absūmō*. Employé quelquefois au sens obscène, comme *molō* (e. g. Plt., Cap. 888, cf. gr. *τρίβω*). Ancien (Enn.), usuel. Non roman (cf. *frīō*, *fricō*).

Dérivés et composés en *tere*-, *ter*-, *tri*- :

1^o *terebra* (*terebrum*, tardif) : instrument à forer, à percer, drille, tarière, trépan, etc., M. L. 8661 (*terebra* et *tenebra*, concurrence par *trypanon* (gr.), M. L. 8759; v. B. W. *tarière*); *terebellus*, CGL V 396, 41, confirmé par les langues romanes, M. L. 8659 (*terebellus* et *tene*-); *terebro*, -ās; *terebtrātō* (Col.), -tor : *τρύπητής* (Gl.); *terebtrāmen* (Fulg.); *terebtrātus* (Scrib.); *con*-, *ex*-, *per*-*terebro*.

2^o *termentum* : = *dētrimentum*, Plt., Ba. 929; *extermīnārium* « linteum quod teritur corpore », Varr., L. L. 5, 21 (forme faite sur le présent *terō*, à moins que *termentum* et *extermīnārium* ne doivent se rattacher à *terg(e)ō*), ce qui conviendrait mieux pour le second.

3^o *tribulum* (et *tribula*) : herse à battre le blé, cf. Rich. s. u.; *tribulō*, -ās « battre avec la herse », employé dans la langue de l'Eglise, surtout au passif, au sens moral de « éprouver des tribulations »; *tribulātiō* = gr. *θλίψις* (irl. *treblai*); *tribulānus*, -ās m. (Pall.); *tribulōsus* (tardif); *contribulō*, traduit de *συν-τρίβω* (langue de l'Eglise). Les formes romanes remontent à *tribulum* et *trēbla* (dialectal), *tribulāre* et *trēbulāre*, M. L. 8885-8886; B. W. *truble*; *tritus* : moulu, frotté, usé, M. L. 8925; d'où **tritiāre*, M. L. 8923; *tritiāre* (Orib.), M. L. 8922; cf. aussi **tritus*, M. L. 8920 (qui ont tous des sens techniques); *tritus*, -ūs m. (seulement à l'ablatif singulier, rare) : frottement; *tritor*; *tritiūra* : frottement, battage du blé, d'où, à basse époque, *tritiūrō*, -ās et ses dérivés; *inter-tritiūra* « déchet ».

trituum : sans doute autre graphie de *tribulum*, citée par Varr., L. L. 5, 21; cf. Serv. in Georg. 1, 164; Isid., Or. 20, 14, 10; *triticum* : froment; *triticum quod tritum et spicis*, Varr., L. L. 5, 106, M. L. 8924 (pour la spécialisation de sens, M. Niedermann compare v. sl. *plsenica* « σίτος »); *triticus* (Cat., Varr., Vg.); *triticēia*, mot plautinien, Cas. 494; *triticidarius*, *triticinus* (tardifs); *tritiilis* (Gloss. : « e, quod teri potest »); *tritentum* dans *dē-tritentum*, *in*-, *inter*-, *re-tritentum*; *-trigō* dans *intertrigō* (Varr., L. L. 5, 176) : écorchure, excoarction; *intertriginōsus*. Pour *flagrūtrība*, v. *flagrum*.

Composés de *terō* : *aterō* : frotter contre, user; *att-itus*, -ās m. (époque impériale), surtout à l'ablatif; *attritiō* (bas latin = *παράτριμμα*), M. L. 772; *conterō* (= *συν-τρίβω*, *κατατρίβω*) : user en frottant, d'où « dépenser, user »; « abattre » (sens physique et moral); de là, dans la langue de l'Eglise, *contritus*, c. corde, *contritū*, etc. Conservé dans les langues hispaniques, M. L. 2183.

deterō : enlever en frottant; retrancher; *dētritus*; *dē-trimentum* « usure »; de là « diminution, perte »; *dētrimentō*, -ās (Itala).

exterō; *interō*, M. L. 4489; *intrimentum* « assaisonnement »; *intrimentum* (Tér.) : « ab eo quod duo quae inter se trita, et deminuta, a quo etiam intertrigo dicta », Varr., L. L. 5, 176; *ab*-, *per*-, *prae*-, *prō*-, *re*-, M. L. 7256 (*retrimentum* : sédiment, scorie, excrément [depuis Varr.]), *sub-terō*.

Ni *terō* ni *tritus* (sur lequel a sans doute été fait *triul* et qui commande presque toutes les formes nominales : *tritor*, *tribulum*, *triticum*, etc.) ne se retrouvent exactement hors du latin. La racine, dissyllabique, fournissait un parfait que le grec représente par *τέρμαιναι* et un aoriste athématique supposé par hom. *ἐτροπον* et tout le groupe en *-την* de *ἐτροπα*, etc., *τερτός*. De **terō* est tiré le verbe dérivé v. angl. *brāwan*, v. h. a. *drāen* « tourner » (au sens technique). La racine a une valeur technique; c'est celle qui sert à indiquer l'acte de frotter pour percer un trou, pour polir un objet : le latin a conservé un nom d'outil indépendant de *terō*, à savoir *terebra*; le grec a, de même, *τέρερον* et le celtique irl. *tarathar* (latinisé en *taratrum* « quasi teratrum », dans Isid., Or. 19, 19, 14, et qui est peut-être un emprunt au latin; v. Sofer, 105), gall. *taradr* « tarière ». D'autre part, le grec a *τέρος* « tour » (du tourneur), que le latin a emprunté. Les présents sont secondaires; ainsi le grec a *τέρω* « j'use »; le seul présent technique est

τερπαίνω, sur lequel a été faite une conjugaison; ainsi chez Homère, φ 198, *τέρπωναι δὲ πάντα τέρεττα*. Il a été fait secondairement des formes thématiques, en latin avec le vocalisme radical e, d'où *terō*, en slave avec le vocalisme zéro, d'où v. sl. *trę* « je frotte » (en face d'un infinitif *triti* (serbe *triti*), aor. *-trū* « il a frotté »; mais le slave a aussi des représentants de **terti*). Le lituanien a, à la fois, *trinti*, *trinti* « frotter » et *triti*, *tirti* « enquêter, examiner » (qui est sans doute un sens secondaire). Le celtique n'a que des formes verbales toutes secondaires : gall. *taraw* « battre », *trewis* « il a battu ». Pour le sens de *tribulum*, on notera le groupe de got. *briskan* « battre (le blé) »; mais on peut se demander si le nom de cet outil n'est pas entré par étymologie populaire dans le groupe de *terō*, *tritus*.

La racine admet des élargissements. Ainsi le grec a *τρώω* « j'use », *τρώω*, en face de v. sl. *tryti* « terere ». Un élargissement -i- figure dans gr. *τρί-βω* « je frotte », *ἐ-τρί-βω* et dans tokh. B. *teriwu* « écrasé »; ainsi s'explique le *tri-* de lat. *tritus*, etc.; cf. le cas de *petitus* en face de *petō*, etc.

Sur une autre racine **tero-* (ou un autre sens de cette racine), v. sous *trāns*.

terra, -ae f. (*tera* « in augurum libris », graphie archaïsante, où la gémée est notée par un seul signe, Varr., L. L. 5, 21, peut-être pour rapprocher *terra* de *terere* « quod teritur ») : « terre » en tant qu'élément (opposé à mer) « cf. *terrā marique* »; planète que nous habitons, « la terre »; cf. Cic., N. D. 2, 39, 98; Tu. 1, 17, 40, etc.; et « partie de la terre qu'on habite, région, pays » (*Terra sancta* = *ἡ γῆ* γῆ), d'où le pluriel *terrae*, cf. *orbis terrarum*, etc. *Terra* est rarement personnifié et divinisé; le nom de la déesse est *Tellūs*, cf. Cic., N. D. 3, 20, 52, *iam si est Ceres a gerendo, terra ipsa dea est et ita habetur : quae est enim alia Tellus?* Ancien (Liv. Andr.), usuel. Panroman. M. L. 8668. Celtique : irl. *teara*.

Dérivés et composés : *terrula* : petite pièce de terre (bas latin); *terrēnus* : de terre; subst. *terrēnum* : terrain (langue de l'agriculture); *terrēna*, -ōrum « les êtres terrestres », M. L. 8672; *exterrēnus* : *ἀπὸ γῆς* (Gloss.); *subterrēnus* (Apol.). Skutsch, ALLG 12, 202, n. 2, a supposé que *terrēnus*, qui n'apparaît pas avant Cicéron et César, avait été fait sur *aēnus* (*uāsa terrēna*, d'après *uāsa aēna*), mais *terrēnus* ne s'oppose pas nécessairement à *aēnus* (Cicéron l'oppose à *aquātis*, *marinus*, *umidus*), et la formation peut être ancienne; *terrester* (-*tris*), -*tris*, -*tre* : terrestre, M. L. 8673; *terreus* (rare, Varr.), d'où *medieterreus* : *am melius quam mediterraneam Sisenna* (inc. 3) *dici putat*, P. F. 111, 2; M. L. 8673 a; *subterreus* (Arn.); *terrōsus* : terreux (rare, Vitr.), M. L. 8674 a; *terrālis* (*herba*, Ps.-Apol., Herb. 106, mais la lecture est douteuse; cf. Howard-Sigerist, ad loc.); *terrulentus* (Prud.); *-terrēnus* dans *exterrēnus* « ex aliā terrā », P. F. 69, 12, *ἀλλόφυλος* (Gloss.); cf. *extrāneus*, *mediterrāneus*, *subterrāneus*, M. L. 8397 b. Ne figure en latin que dans les composés; mais les langues romanes supposent un simple *terrēnus* avec un dérivé *terrāneola* « alouette » (Phèdre, App. 30, 1), M. L. 8670-8671.

-*torris* dans *extorris* (= *exsul*), adjectif avec vocalisme o ancien dans le composé; *tertrōrium* n. défini par Varr., L. L. 5, 21, *colonis locus communis* qui

prope oppidum relinquitur, et par le Digeste, 50, 16, 239 fin, *universitas agrorum intra fines cuiusque ciuitatis*. Sans doute formé d'après les autres mots en -tōrium à sens local : cf. *praetorium*, *dormitorium*. De là *terriūriū* (tardif). M. L. 8674; fr. *terroir*.

Composés : *terri-cola* (Lucil., Apul.), -*gena* (Lucr., poètes) = γῆρας, -*jagus*, mot hybride (langue de l'Église, de *terra* + -φάρος), -*mōtium* (cf. *terrae mōtus*, M. L. 8669).

Le nom indo-européen de la « terre » est conservé dans *humus* (v. aussi *homō*), mais a cessé en latin d'être proprement le nom de la « terre », par opposition au « ciel ». Le petit groupe de gr. *ἐρα*, got. *airpa* n'est représenté ni en italique ni en celtique. Hors de l'italique, où l'on a osq. *teerum*, *terum* « territorium », un nom du groupe de lat. *terra* ne se retrouve qu'en celtique, où le thème en *-es-, irl. *tír*, gall. *tír* signifie « pays »; le sens précis est indiqué par osq. *teerum* et par le dérivé lat. *terriūrium*. Lat. *terra* serait un dérivé de **tēr-es-*, soit **tērsā*. Le -es- de *terrestris* et de *terrēnus* proviendrait d'une contamination d'un **tēres-* disparu et de *terra*. Il n'est pas impossible non plus de rattacher *terra* à *torreô* et d'y voir une ancienne épithète, proprement « la sèche » ou partirait alors de **tērs-ā* (v. *torreô*); cf. m. irl. *tír* « pays » et « sec ». Quoique non attesté hors de l'italo-celtique, le mot *terra* est ancien, à en juger par l'alternance vocale de *extorris*, qui est d'un type indo-européen connu, mais peu attesté en latin (cf. *telus* : *mediullium* et *pēs* : *tripudium*). Le -es- de *agrestis* (cf. gr. *ἀγρότερος*) et de *caelestis* ne peut s'expliquer que par une imitation d'une forme **terrestis*, remplaçant par dissimilation *terrestris*; la dissimilation s'explique dans *agrestis* à peu près comme dans **terrestis*; l'absence de -r- dans *caelestis* ne peut être qu'analogique. Le fait que la « terre », en tant que domaine habité par les hommes, a reçu des noms nouveaux n'est pas spécial au latin; on trouve des faits pareils, notamment en grec (γαῖα, γῆ) et en arménien.

terreô, -ēs, -ul-, -itum, -ēre : faire trembler, terrifier. Ancien (Naev., Enn.), classique, usuel. Non roman.

Formes nominales, dérivés et composés : *terror* : tremblement produit par la peur; cf. Cic., Tu. 4, 8, 19, *definiunt terrorem metum concutientem, ex quo fit ut, ut pudorem rubor, terrorem pallor et tremor et dentium crepitus consequatur*; terreur; objet de terreur (concret); *terribilis* et *terribilitas* (Jornand.); *terribiliter*; *terrícula*, -*drum* et *terrículamenta*, -*drum* (rares, non classiques); *territio* (Dig.); *territor* (Inscr.); *territo*, -ās, intensif de *terreô* (cf. *minitor*); *interritus* et *imperterritus* « non terrifié » (poétiques, comme *impavidus*, cf. *ἀφόβος*, *ἀπρόβητος*); *terrificus* (poétique); *terrificô*, -ās, -*ficiô*; *terri-* (per-*terri-*) -*crepus*, -*loquus*, -*sonus* (très rares et poétiques), cf. gr. *γοβερῶν*; *abs-*, *con-*, *de-*, *ex-*, M. L. 3090 a, cf. *exterraneus* quoque *dicitur et qui ante tempus natus uel potius eiecit* est. *Dictus autem exterraneus quod eum mater exterrita aluo eiecit*, P. F. 69, 13 (étymologie populaire qui mélange *terra* et *terreô*); *per-*, *prô-terreô*. Dans *abs-* et *deterreô*, le sens du verbe s'est affaibli et ces composés sont souvent synonymes de *auertio*; cf. un affaiblissement semblable dans *abhorreô*.

Le vocalisme *e* de *terreô* surprend dans un causatif; il provient de *terror* et a permis d'éviter l'homonymie

avec *torreô*. Le vocalisme *o* a été conservé par l'ombrien : *tursitu* « terrêto » et *Tursa* « *Torra », nom de déesse (?).

La racine est celle qui se retrouve, autrement élargie, dans *tremô*; v. ce mot.

***terigium**, -i n. : forme altérée de *περύγιον*. Emprunt technique, tardif et populaire (Vég., Chir.). Celse et Plin conservent la forme grecque.

tersus : v. *tergeô*.

tescum, -i (dans la formule religieuse citée par Varr., L. L. 7, 8, *templum tescumque festo in sinistram*), **tesca** (tesqua), -*drum* : neutre substantivé d'un adjectif **tescus*; cf. Accius, 554 R³, *quis tu es mortalis, qui in deserta et tesca te apportas loca*. Défini par Varr., L. L. 7, 10, « *loca quaedam agrestia, quae alicuius dei sunt* », et par P. F. 489, 7, « *loca augurio designata. Cicero aspera ait esse et difficilia* », et le scholiaste d'Hor., Ep. 1, 14, 19, attribue au mot une origine sabinie : *loca deserta et difficilia lingua Sabinorum*. Appartient au vocabulaire religieux et poétique; rare et archaïque.

Étymologie douteuse. On a rapproché irl. *terc* « rare, stérile » (de **tersko-* ?) ; et skr. *tuccha*, v. sl. *tūšit* « vide ». Mot indigène ?

tessera, -ae f. : cube, *tesserae uocatae quia quadrae sunt ex omnibus partibus*, Isid., Or. 18, 63. Spécialisé dans divers emplois, où le sens primitif n'apparaît plus toujours : dé à jouer; tablette d'hospitalité; tablette contenant le mot d'ordre à l'armée; billet d'entrée au théâtre, etc.; bon de vivres, etc.; cube de mosaïque. Ancien (Plt.), classique, usuel. Représentants romans rares et douteux. M. L. 8681.

Dérivés : *tesserarius* m. (langue militaire) : soldat chargé de transmettre le mot d'ordre; *tesserula* et *tessella* (et tardifs *tessellus*, *tessellum*, Isid., Or. 15, 8, 12 et 19, 14) : cube pour la mosaïque ou la marqueterie, M. L. 8680 (it. *tassello*, fr. *tassel*, *tasseau*, B. W.), d'où *tessellarius* m., *tessellatus*, sur lequel a été refait *tessellô*, -ās, M. L. 8680 a; *tessellatim*.

« *Tessera*... a tout l'air d'être abrégé de *τεσσαράγωνα* « carré » (pour une réduction analogue, cf. *arrha* A. E.). C'est ainsi qu'en français nous disons un kilo pour un kilogramme. — On donnait le nom de *tesserae* à des tablettes carrées servant à différents usages : *tessera militaris*, ... *hospitalis*, ... *frumentaria*... » (Bréal). Le nom a continué d'être appliqué à l'objet, même quand celui-ci avait cessé d'être carré. Pour la phonétique, cf. *camera*.

testa, -ae f. : coquille (= *δοτράκον*), carapace (de tortue). Par dérivation, « toute espèce de vase fait en argile cuite ou terre de potier, tuile, tesson de tuile ou de poterie »; à basse époque, « crâne » et « tête »; cf. Aus., Epigr. 72, *testa hominis, nudum iam cute caluitum*; Cael. Aur., chron. 1, 6, *membrana quae testam circumtegit*; et dans les gloses : *testa* : *caput, uel uas fictile*. Le passage du sens de coquille à crâne, boîte crânienne, puis à tête a son pendant en gr. *γόγχος* « coquille » et « crâne » (Lycophron 1405) et en germ. *Kopf* issu de *cuppa*. Il est inutile de supposer que le sens de « crâne » provient de l'habitude qu'avaient les Barbares de boire dans des crânes; ainsi Itin. Anton. Plac. 22, *testam de homine*...

in qua... bibunt, cf. M. L. 8682, qui combat cette explication proposée par Leumann dans Leumann-Stolz, Lat. Gr.³, p. 193. Ancien, usuel, panroman; au sens de « tête », usité surtout dans le Nord et l'Est de la France; v. B. W. et M. L. s. u. Cf. Benveniste, Word, 10 (1954), p. 255.

testû n. indécl. et **testum**, -i n. (déjà dans Caton) : couvercle de pot en terre; et « pot en terre ». Panroman. M. L. 8686; B. W. *tét*.

Dérivés : 1° de *testa* : *testula* (et **testulum* supposé par It. *teschio*, M. L. 8689); *testuleus* (rare et tardif); *testaceus* : de terre cuite, M. L. 8683; *testatim* : en tessons (Pomp.); *testiculis* : *δοτράκιδεμοις*.

2° de *testû* : *testuacium* : sorte de gâteau « *quod in testu calido coquebatur* », Varr., L. L. 5, 106.

Certaines formes romanes supposent aussi **téstulle*, M. L. 8688.

testûdô, -inis f. : tortue, écaille de tortue. Dans différentes langues techniques s'est appliqué à des objets qui, par leur forme ou leur disposition, rappellent la carapace de tortue ou qui sont faits avec cette carapace : lyre (*χελύς*, *χελώνη*); plafond formé de quatre plans convergent vers un centre, d'où *testudinatus*, *testudinæus* (Vitr., Colum.); hangar abritant les soldats; toit que ceux-ci formaient en s'abritant sous leurs boucliers. Les formes romanes remontent à *testûgô*, M. L. 8687 (v. *hirûdô*). Autre dérivé : *testûdineus*. B. W. *tortue*. Pas de correspondant net.

testis, -is m. : témoin. Mot de la langue juridique. Ancien; les dérivés *testor*, *testimônium* sont dans la Lex XII Tab. Celtique : irl. *test*, *testemin*; britt. *tyst*, *testun*, *testeni*.

Nombreux dérivés et composés : *testimônium* : témoignage. Ancien et usuel; cf. pour le suffixe *uadimônium*, *patrimônium*. Demeuré dans les langues romanes avec le sens de « témoin » et de « témoignage », M. L. 8685. Sur le passage au sens de « témoin », v. Löfstedt, Phil. Komm. z. Peregr. Aetheriae, p. 332. On a de même *seruitium* : esclave (Sall.); *mârimônium* : épouse (Marc. Emp.); *ministerium*, *officium* : serviteur. Cf. aussi le sens concret de *optio*.

Dérivé : *testimônialis* (rare, bas latin).

testor, -āris, absolu et transitif : 1° témoigner, être témoin (rare); 2° attester, prendre à témoin; 3° faire un testament, tester. Le participe *testatus* a souvent le sens passif « attesté »; de là *testô*, -ās.

Testimônium ayant le sens de « témoignage », le dérivé de *testor*, *testamentum*, s'est employé dans le sens de « testament », proprement « prise à témoin », le testament étant d'abord une déclaration orale faite aux *comitia calata* avec l'assemblée du peuple pour témoin, et, plus tard, le testament *per aes et libram* exigeant le concours de témoins; cf. May et Becker, Précis, p. 190-191. Dans la langue de l'Église a servi à traduire à contresens le gr. *διαθήκη*, qui signifiait « alliance » et « testament » (d'où britt. *(i)stefyn*). Le double sens de « tester » et « attester » se trouve dans les autres dérivés : *testator* (rare, époque impériale), -*trix*, -*tiô*, *testamen* (Tert.). De *testamentum* : *testamentarius* « relatif aux testaments » et *testamentarius* m. : celui qui fait un testament.

testificor, -āris : même sens que *testor*, classique, Iréquent dans Cicéron, conservé en espagnol, M. L. 8684; *testificatio*, -tus, -a, -um.

Composés de *testor* : *attestor* (ad-), d'où *attestatio*, -tor; *antestor*, de **ante-testor*; *contestor* : mettre en présence les témoins des deux parties, contester; *contestari litem dicuntur duo aut plures aduersarii, quod ordinato iudicio utraque pars dicere solet* : « *testes estote* », P. F. 50, 14; *contestatio*; *detestor* : 1° dans la langue religieuse, « repousser le témoignage de » (joint à *dēprecor*, Cic., Cat. 1, 27; à *auertio*, Cic., Phil. 4, 10; à *exsecror*, Tr-L. 5, 11, 15; 31, 44, 6, etc.). Pour l'emploi, cf. Cic., Vatin. 39, *tamquam auspiciū malum detestantur te*; puis « détester, maudire »; 2° dans la langue juridique, *detestatum est testatio denuntiatio*, Gaius, Dig. 50, 16, 238, 1; *dētestatio*; *dētestabilis*; *obtestor* : même sens que *attestor*, mais souvent pris dans un sens religieux; s'oppose à *detestor*, cf. P. F. 201, 27 : *obtestatio est cum deus testis in meliorem partem uocatur, detestatio, cum in deteriorem*. *intestatus* : 1° non attesté; 2° qui n'a pas testé, d'où (ab) *intestatio*; *intestabilis*, -e : *qui nec testamentum facere potest, nec ad testamentum adhiberi testis*, Dig. 21, 1, 18.

L'étymologie est indiquée par l'osque : *trstus* [nominal pluriel d'un thème en -o, **tristo-*] « testés », *tristamentud* « *testamentô* » (cf., toutefois, Goldmann, Zeitschr. der Savignystiftung f. Rechtsgesch., 51, Röm. Abt., 1931, p. 223 sqq., qui suppose que le mot osque a été emprunté au latin à une époque où l'on prononçait encore **tristamentim*). La forme ancienne est **tristis* (thème en -i, comme *hostis*) et signifie « qui se tient en tiers » : Pomponius, Com. 143 R³, écrit *ne quis esset testis tertius*, et Festus (chez Paul, p. 34, 18) *contestari est cum uterque reus dicit : testes estote*. L'irlandais a le correspondant *tress* « troisième ». Il faut penser à d'anciens usages où chacune des parties est soutenue par des « tiers ». V. *trēs* [**tristis* passe phonétiquement à **terstis*, d'où *testis*]. Pour le développement de sens, cf. *arbitrer* et l'emploi du français « tiers » dans Beaumarchais, Mar. de Figaro, III, 15; Barbier, III, 8.

testēs, -ium m. pl. (singulier très rare; un exemple dans Plin. 28, 261) : testicules. Souvent employé en équivoque avec *testis* « témoin » par Plaute.

Dérivés et composés *testiculī* (singulier dans Perse 1, 103), *t. canis*, *t. leporis* = *priapiscus*; *testiculatus*. Cf. aussi P. F. 503, 12 : *testiculari est iumentis maribus feminas, uel mares feminis admoerere, licet alii dicant testilari*; cf. *testô*, -ōnis « testicule » (tardif); *testitrahis* (Labér.).

Acception spéciale de *testis*; le grec connaît, pour indiquer les « testicules », *παροστράτα* duo et, chez Hésychius, *γύτωνα* : *τὰ δύο αἰδοῖα*.

testûdô : v. *testis*, *testû*.

teta, -ae f. : attesté par Servius, in B. 1, 58, *columbae, quas uulgus tetas uocant*; cf. *titus*.

tétricus, -a, -um : à l'aspect sombre ou sévère; cf. *Tetrica* (*rupes*), nom d'une montagne de la Sabine. Le plus souvent scandé avec *t* (sans qu'il y ait d'exemples anciens; tous sont d'époque impériale); toutefois, on a *tétricê* dans Sên., H. Fur. 579 (avec allongement « par position ? »), et les gloses ont *tétricus*, évidemment in-

fluencé par *taeter*; *tétricitās* (*tae-*), dans le poème intitulé *Laus Pisonis*, ne prouve rien, car *tétricitās* est exclu de l'hexamètre.

Adjectif expressif sans étymologie certaine. Rare et poétique. Forme à redoublement de la famille de *taeter*, *tristis*? V. ces mots.

tétrinnio, -is, -ire : barboter (cri du canard; Auct. Carm. Philom. 22). On a aussi *tétrissio*, -ās.

Verbe expressif. Cf. *tinnio* et *tetra*, etc.

texō, -is, -ni, textum, texere : tisser, *t. telam*; tramer, entrelacer. Se dit non seulement de la toile, mais de tout ouvrage dont les matériaux s'entre-croisent ou s'enchevêtrent : *t. robore nāves* (Vg.) et *texturum* « chantier de construction » (Enn.); *t. nidōs*; *t. parietem lentō uimine*; s'est appliqué aussi, comme le gr. *ὄφαινα*, aux choses de l'esprit : *t. sermōnēs* (Plt.), *t. epistulas* (Cic.), *t. orationem* (Quint.), etc., d'où le sens de *textus*. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 8693; B. W. *tisser*.

Dérivés et composés : *tēla* f. : toile, chaîne de la toile; par extension, « métier ». Panroman. M. L. 8620; dérivé **telarius*, cf. *telaria* dans Isid., Or. 19, 29, 1, et CGL V 580, 55; *subtēmen* : trame; *subtilis*, q. u.; *textilis* : tissé, tissu; *textile* n. « toile »; *textor* et *textrix*, *textricula*, *textorius* (Col., Sén.), *textrinus* et *textrina* : atelier ou profession de tisserand; *texturum* n. (scil. opus); *textura* : tissu, contexture (« περιπλοκή dans Lucr. »); *textus*, -ūs m. : tissu, trame; enchaînement d'un récit; « texte (époque impériale), teneur, récit ».

Composés : *ad- (at-) texō* : tisser contre, adapter. ajouter à (= προσφαίνω, cf. Cic., Tim. 41); *contextō* (= συνφαίνω) : former en tissant, entrelacer assembler, quelquefois synonyme de *coniungō*; *contextus*, -ūs m., et bas latin *contextiō*; *contextē*, *contextim*; *dētēxō* : 1° achever de tisser; 2° défaire un tissu, découdre (seulement au figuré dans Plt., Ba. 239); *intēxō*, M. L. 4502; *intextus*; *inter-, ob-, per-texō*; *praetēxō* : 1° tisser devant, tisser une bordure, border (propre et figuré), cf. Ov., Pont. 3, 8, 7, *purpura saepe tuos iulgens praetextit amictus*; d'où *praetexta* (*toga*) « toge bordée d'une large bande de pourpre » (cf. Rich., s. u. *toga*) et *praetextātus*; puis, le prétexte étant le vêtement des hautes classes, *praetexta* (sc. *fabula*) a désigné la tragédie romaine, comme *togata* désigne la comédie; 2° métaphoriquement « mettre en avant », par suite « couvrir » (une faute), cf. Vg., Ae. 4, 172, *coniugium uocat : hoc praetextu nomine culpam*; « prétexter » (Cic.) et *praetextum* : prétexte (époque impériale); *praetextus*, -ūs m. (époque impériale) : ornement, dignité (Tac.); prétexte (T.-L., Pét., *sub praetextū*); *retēxō* : défaire un tissu; *subtēxō* : tisser sous ou devant; couvrir, ajouter.

Il y a une racine indo-européenne signifiant « travailler avec la hache, charpenter », qui a fourni un présent radical athématique véd. *tāṣti* (3^e plur. *tāṣati*), avec les formes iraniennes correspondantes et avec des substituts : v. sl. *tesp*, lette *tesu*; les formes nominales telles que skr. *takṣan-* et *av. taṣan-* « charpentier », gr. *τέκτων* ou v. sl. *tesla* « hache », v. h. a. *dehsala* (nom d'une sorte de hache), irl. *tal* « hache ». On n'en pourrait rapprocher lat. *texō* qu'à la condition de poser un sens initial vague, ce à quoi rien n'autorise; le grec a, il est vrai, *τέχνη* qui a le sens général d'« art, artifice », mais que le trai-

tement du groupe **-ks-* sépare de *τέκτων* autant que le sens. L'indo-iranien a une racine skr. *tvakṣ-*, av. *θwaxš-*, que le traitement de **-ks-* distingue de skr. *takṣ-*, av. *taṣ-*. — V. sl. *tūkō* « je tisse » est isolé. Y aurait-il eu une racine **twek-s-*, de sens général, à quoi se rattacherait *texō*? Il est impossible de rien préciser. V. *tignum*.

thalamus, -i m. : chambre à l'intérieur d'une maison, chambre nuptiale. Emprunt, d'abord savant, au gr. *θάλαμος*, qui a pénétré dans la langue parlée, sans doute par les poètes, et surtout par Virgile qu'on apprenait à l'école; le mot est passé dans les langues romanes, surtout dans les langues hispaniques. M. L. 8694.

thallus, -i m. : tige d'une plante avec ses feuilles. Emprunté par la langue de l'agriculture (Colum.) au gr. *θάλλος* et passé dans les langues romanes, fr. *talle*, etc. M. L. 8695.

theātrum, -i n. : théâtre. Emprunt au gr. *θεάτρον*, (Naev., Cic.).

Dérivé : *theātrālis* (Cic.).

thēca, -ae f. : étui, boîte. Emprunté au gr. *θήκη*, demeuré dans les langues romanes, M. L. 8699, en celtique : irl. *tiach*, gall. *twy*, et en germanique : v. h. a. *ziahha*. Adj. dérivé : *thēcānus* (Sid.).

thelō : gr. *θέλω*, dont saint Augustin s'est servi pour faire des hybrides : *thelodites*, *thelohumilis*, *thelosapiēns*.

thēriacus, -a, -um : thériacal, qui a des propriétés contre les morsures; et *thēriaca* f. : thériaque. Emprunt au gr. *θηριακός* (Plin., M. L. 8704).

thermae, -arum f. : thermes. Comme *balineae*, emprunt au grec; cf. *θερμός* « chaud »; attesté seulement à l'époque impériale (Plin., Mart., Juv.).

Dérivés : *thermārius* (Inscr.); *thermulae, -lārius*.

Composés plautiniens : *thermopotō*, -ās « boire chaud », d'après *θερμοπότης*; *thermo-* et *thermipolion* (avec un i proprement latin), Tri. 1013-1014.

thēsaurus, -i (*thensaurus*, avec une graphie en notant l'é devant s) m. : trésor. Emprunt ancien (Plt.) au gr. *θησαυρός*. M. L. 8706; B. W. s. u.; v. h. a. *tresor, triso*.

Dérivés : *thēsaurārius* (Plt.) et, à basse époque, *thēsaurēnsis*; *thēsaurizō*, -ās (langue de l'Église).

thētātus, -a, -um : marqué du θ (initiale de *θάνατος*), condamné à mort. Terme de la langue des soldats de l'époque impériale.

thiasus, -i m. : thiasse; transcription savante du gr. *θίασος*, d'où sont dérivés *t(h)iasāns* (Pac., Trag. 311, *tiasantem... melum*), *thiasitās* « sōdālītās », P. F. 503, 16.

***thieldō, -ōnis** m. : nom d'une espèce de cheval, originaire d'Espagne, dans Plin. 8, 166 (avec *asturcō*). Forme peu sûre. V. *celldō*.

t(h)ius m. : oncle. Dans Isid., Or. 9, 6, 15, qui note *tius Graecum est*. Emprunt tardif au gr. *θεῖος*; cf. *thia, matertera*, CGL V 396, 14. M. L. 8709 (it. *zio*, esp. *tio*).

thōrax, -ācis m. : cuirasse; et « poitrine, buste ». Transcription du gr. *θώραξ* (depuis Virg.); *thōrācētus* (Plin.), *thōrāciculus* (Aldh.).

thronus, -i m. : trône. Emprunt au gr. *θρόνος* qui,

dans la langue impériale, se substitue à *solium*. M. L. 8718. Celtique : irl. *troin*. D'où *altithronus*.

thursiō (*tu-*), -ōnis m. : poisson de mer ressemblant au dauphin, d'après Pline, H. N. 9, 34. La transcription grecque *θύρσιον* dans Athénée semble indiquer que la graphie *thursiō* est la bonne; v. de Saint-Denis, Pline, s. u. Origine et sens précis inconnus.

thymum, -i n. (*thymus* m.) : thym. Emprunt au gr. *θύμον*; latinisé en *tumum*, *tumus* dans la langue parlée. M. L. 8723. Celtique : irl. *tim*. Dérivé latin : *thymōsus* (Plin.). Cf. aussi le dérivé *thymia* « pastille à brûler » (= *θυμιακή*), déformé en *thymania* par la langue parlée. M. L. 8722.

thynnus : v. *tunnius*.

thyrsus, -i m. : 1° tige des plantes; 2° thyrses bacchiques. Emprunt poétique et technique au gr. *θύρσος* (hitt. *tuwarsa-, tursa-* « vigne, sarment »), latinisé dans la langue parlée en *tursus*, cf. CGL III 465, 72, *tursus*, *καυλός*, et demeuré dans les langues romanes. M. L. 8725; B. W. *torse*. De là : *thyrsiculus*, *thyrsiger*.

tiāra, -ae f. : tiare. Emprunt au gr. *τίαρα*, lui-même asiatique. La langue ancienne (Plaute) a *tiāra*; la langue impériale y substitue *tiārās* m., de *τίαρας* (ion. *τήρης*, Hdt. 7, 61); cf. Vg., Ae. 7, 247, *sceptrum sacerque tiaras*.

Dérivé : *tiārātus, -a, -um* (Sid.).

tibia, -ae f. : 1° flûte; 2° tibia, os de la jambe et la « jambe » elle-même. Le sens de « flûte » est le plus ancien; c'est à lui que remontent les composés *tibicen*, -cina (Plt., Enn.), *tibicinum* (Cic.), d'où *tibicinō* à basse époque et *tibicinātor* (cf. *būcinātor*) et les dérivés *tibinus* (Varr., t. mod.), *tibiārius* : faiseur de flûtes. Le sens de « tibia » n'apparaît qu'à l'époque impériale (Cels., Plin.), par un développement dont on trouve l'analogue dans gr. *αἰλός*. Le mot est demeuré en roman au sens de « tige ». M. L. 8727; B. W. s. u.

Terme technique, sans étymologie certaine.

***tibracus** (*tubrucus*, *tifracus*) : *tubruco* uocatos quod *tibias* bracasque tegant; *tibraci* quod a braciis ad tibias usque perueniant, Isid., Or. 19, 22, 50. Mot germanique; v. Sofer, 160; M. L. 8967.

tibulus, -i m. : sorte de pin. *Pinaster... easdem arbores alio nomine esse per oram Italiae, quas tibulus uocant, plerique arbitrantur*, Plin. 16, 39. Sans autre exemple. Rappelle pour la forme *ebulus*, *acerabulus*. V. V. Bertoldi, Arch. Romanicum, 17 (1933), 1, 73 sqq., et *La Parola, quale testimonia della Storia*, p. 172.

Tibur, -uris n. : Tibur, nom d'une ville du Latium; de là différents dérivés, dont *tiburtinus*, appliqué aux produits de Tibur, notamment à la pierre qu'on en tirait, et qui est demeuré dans les langues romanes. M. L. 8728.

tifāta : *iliceta. Romae autem Tifata curia. Tifata etiam locus iuxta Capuam*, P. F. 503, 14. *Tifāta, -arum* est aussi le nom d'une chaîne de montagnes au nord de Capoue, d'où *Tifātinus*. Le mot se dénonce comme dialectal par son f intérieur; il semble un adjectif dérivé d'un nom indigène **tifa*, supposé par certaines formes romanes, avec un doublet *ippa*, cf. M. L. 8731. Peut-être apparenté à *teba*.

tignum, -i n. : matériaux de construction; *tigni appellatione in lege XII tabularum omne genus materiae, ex qua aedificia constant, significatur*, Dig. 50, 62; cf. 47, 3. Ce sens n'est attesté que dans cette définition et dans un emploi ancien du diminutif *tigillum*; cf. P. F. 399, 2 : *sororium tigillum appellabatur locus sacer in honore Iunonis quem Horatius quidam statuere causa sororis a se interfectae, ob suam expiationem*; et Plt., Au. 301, de suo *tigillo iunius si qua exit foras*, auquel se rapporte la glose corrompue de Nonius 134, 8 : *ligellum* (i. e. *tigillum*) *tuguriolum, domicilium breue*. — Autrement, *tignum*, usité surtout au pluriel, apparaît spécialisé dans le sens de « poutre(s) », et particulièrement « entrails » ou poutres jetées en travers d'un côté à l'autre du bâtiment et reposant sur les *trabēs* ou poutres formant les architraves qui reposent sur les colonnes ou pilastres; cf. Rich., s. u. *māteridū*. Il est évident que, dans ce sens, *tignum* a été rapproché de *legō* (cf. *lignum/legō*) : c'est sur les *signa* que repose le *lectum*. Ancien (Lex XII Tab., Cat., Plt.), usuel. M. L. 8732 a.

Dérivés : *tignārius* adj. (t. *faber*, Cic.) et *tignuārius*, tardif d'après les autres formes en *-uārius*; *contignō*, -ās : charpentier; *contignātiō*; *tigillum, -i* : v. plus haut, M. L. 8732; *Tigillus* m., épithète de Jupiter (Aug., Clu. D. 7, 11); *tigulum* (Boèce); *intertignum*, M. L. 4498; *tignoserrārius* « scieur de bois », CIL XI, 244.

La racine de **teks-* de véd. *tāṣti* « il travaille avec la hache » et de v. sl. *tesp* « travailler avec la hache » n'est conservée dans aucun verbe latin (v. ce qui est dit de *texō*). En germanique et en celtique, elle fournit des noms de la hache : v. sl. *tesla*, v. h. a. *dehsala* et irl. *tal*; *tignum* fait penser à cette racine, mais la forme ne s'explique pas en partant de **teks-no-*. *Tignum* est formé comme *lignum*, de *legō*, et pourrait provenir de **leg-no-m*.

tigris, -is (et *-idis*) c. : tigre. Emprunt au gr. *τίγρις* attesté dès Varr., L. 5, 100 : *tigris* qui est ut *leo uariis, qui uiuus capi adhuc non potuit*. *Vocabulum e lingua armenia : nam ibi et sagitta et quod uehementissimum flumen dicitur Tigris*. La prose emploie le nom au masculin, la poésie au féminin; de là un féminin *tigrīda*, M. L. 8733. Celtique : irl. *tigr*.

Dérivés et composés : *tigrinus* (Plin.); *tigrifer* (Sid.). Le mot grec est lui-même d'origine iranienne; à l'époque de Varron, l'Arménie était dominée par une aristocratie parthe. Le rapprochement avec le nom du fleuve est une étymologie populaire.

tilia, -ae f. : 1° tilleul. Attesté depuis Virgile; 2° seconde écorce de l'orme (= *φύλλα*). Panroman. M. L. 8735; B. W. s. u.

Dérivés tardifs : *tiliāceus* (Capitol.); *tiliāginus* (Col.); *tiliāris* (Cael. Aur.); *tilinus* (Gloss.).

Isl. *teile* « tilleul » a l'air d'être simplement le mot anglais *teyle*, qui provient du v. fr. teile. Gr. *πελεκᾶ* signifie « orme ». Pas d'étymologie sûre.

timeō, -ēs, -ui, -ēre : craindre; avoir peur. Transitif et absolu, cf. *nē timē*. Ancien, classique et usuel; demeuré dans les langues romanes. M. L. 8737.

Dérivés et composés : *timor* (*timās*, Naev. ap. Non. 487, 6) : crainte, peur. Personnifié et divinisé (= *φo-*

60c. Panroman. M. L. 8738, *timidus*, *timidē*, *timidi-* *ids* (attesté des Pacuvius, fréquent dans Cicéron, *timidulē* (Apul.); *timorātus* « timoré » = *ἐπιδής* (Ital.); *timēscō* (Amm.); *timēfactus* (Lucr., Cic.); *prae-, sub-timēdō*; *ex-, pertimēscō*. -is; *intimidē*, *intimorātē* (rares et tardifs).

Pas d'étymologie claire. Le groupe de got. *faurhts* « *δαιδός* » n'en a pas davantage. Les mots indo-européens signifiant « craindre » n'ont qu'une aire peu étendue, gr. *8(f)ai-* (*δέος*, etc.) et arm. *erknēm* « je crains », d'une part, ou irl. *-águr* « je crains », v. isl. *agan* « craindre », et skr. *bhayaie*, v. sl. *boiti se* « il craint », de l'autre. — Lat. *terro* n'est venu que secondarment au sens de « effrayer ». — Le groupe de *metus*, comme celui de irl. *omun*, gall. *ofn* « crainte », n'a pas non plus d'étymologie.

tina, -ae f. : sorte de bouteille à vin, définie par Varr. ap. Non. 544, 5, *oris longi cum operculo*. Demeuré dans les langues romanes, M. L. 8741, *tina* et *tinum*. Cf. P. F. 504, 1 : *tinia*, *uasa uinaria*; et *canaua*, *cauea*, *tinum*, Not. Tir.

tinea, -ae f. : sorte de poisson, sans doute la « tanche », Aus., Mos. 125. Usité comme nom propre dans l'Italie du Nord. M. L. 8742; néerl. *tinke*.

Sans étymologie. Celtique?

tinea, -ae f. : désigne toute espèce de vers ou de mites, ver des arbres, des fruits, chenille, larve, pou, vermine, etc. En particulier la « teigne ». Ancien (Cat.). Panroman, sauf roumain. M. L. 8746.

Dérivés : *tineola* (Vég.); *tineosus* (Col.), M. L. 8747-8748; *tineō*, -ās (Ital., Vulg.); *tiniāria* (*tineāria*); *uinidica* : molène blattaire, dite herbe aux mites (*uer-bascum blattāria*). Sans étymologie.

tingō (*tinguō*, Varr., L. L. 6, 96, est refait sur *tinxi*, d'après *unguō*, *unxi*), -is, *tinxi*, *tinctum*, *tingere* : plonger dans un liquide, tremper : *t. flumine corpora*, Ov., M. 12, 413 : *Arctos Oceani metuentis aequore tingi*, Vg., G. 1, 246; d'où « baptiser » (Lact.). Spécialisé comme *βάνω*, dans le sens de « teindre » (= *inficere*), sens propre et figuré, *t. comae*, *cutem*; *tinctus* : qui a une teinte de. Classique, usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 8750, 8744.

Dérivés et composés : *tinctilis* (Ov.); *tinctor* = *βαπτέος*; *tinctorius*; *tinctor* « baptême » (langue de l'Eglise); *tinctorū*, M. L. 8743; *tinctus*, -ās (Plin.); Subst. : *tinctor*, -ae f. : = *tinctoria* (Lucif. Cagl.), d'où esp.-port. *tinta* « encre », all. *Tinte*.

atingō : arroser; *atingō*, M. L. 4504, et *intinctus*, -ās m.; *praeintinctus*; *retingō*.

Cf. gr. *τέγω* « je mouille » (sans aoriste radical) et, peut-être, un mot isolé en germanique : v. h. a. *dunkōn* « plonger ».

tinia : v. *tina*.

tinniō, -is, -tuli (-it), -itum, -tre : tinter. Par image « faire tinter la monnaie, payer »; « gazouiller, bavarder, chanter ». Ancien (Enn., Plt.), usuel. M. L. 8751.

Dérivés et composés : *tinntus*, -ās m.; *tinnimentum* (Plt.); *tinnulus*, d'où *tinnulum* : *πλῆκτρον* (Gloss.); *tinnunculus* : crécerelle, oiseau (cf. *tinnunc-*

lus); *tinnitō*, -ās (tardif); *tinninnō*, -is et *tinninnō*; *tinnitō*, cf. Cat. 51, 11; les formes romanes remontent à *tinninnāre*, M. L. 8752; *tinninnus* (Ven. Fort.); *tinninnabulum* : clochette, d'où *tinninnabulātus*; *tinninnabellum* : petite crécerelle; *tinninnaculus*, -a, -um (Plt., Tru. 782); *tinninnāla* : cousin (insecte).

retinnitō, d'où *retinnitō* « retentir », B. W. s. u. *tinnipō*, -ās : orier en parlant de l'oratoire, *parra*.

Verbes expressifs; cf. v. sl. *tohtnēti* « faire du bruit », serb. *tujna* « murmure ».

***tinisō** (*tinisiō*) : *κοπιδερμος* (Gl.). Sans autre exemple.

tinus, -i f. : laurier-tin; glosé *laurus siluestris* (Vg., Ov., Plin.).

tippul(l)a, -ae f. : araignée d'eau; cf. P. F. 503, 8; Non. 180, 8. *Tippula* est la forme généralement adoptée; mais la métrique est en faveur de *tippulla*, cf. Plt., Pers. 244 (troch. septen.) : *neque tippulae (stipulae, codd.) leuius pondus quam fides lenonia*, où *-pūlae* forme le second pied du septénaire, et Varr., Bimarcio 50 (troch. septen.) : *ut leuis tippula lymphon frigidus transit lacus*, où *-pula* forme le troisième pied. Sans doute apparenté à gr. *τίψη*.

tirō, -ōnis m. : jeune soldat, recrue; par suite « débutant, novice ». Mot technique, classique, usuel. Usité comme surnom.

Dérivés et composés : *tirunculus* et *tiruncula*, tous deux d'époque impériale; *tirōcinium*, terme d'argot militaire formé sur *tubicinum*, proprement « sonnerie aux recrues », d'où « apprentissage, débuts, inexpérience »; *tirōnātus*, -ūs (Cod. Theod.); *tirōnicum* : somme pour le rachat d'une recrue (Synes.). Origine inconnue.

tis : forme de génitif de *tū*, q. u.

tisana, -ae f. : tisane. Forme populaire du gr. *πιτσάνη*, comme *tisicus* pour *phthisicus* (v. *pīnsō*), attestée depuis Varron, cité par Non. 550, 14. Irl. *tiosan*.

***titia** : *κρέτα νηπιών δ'ἀγούσαις* (CGL II 198, 43. Glose obscure. Il s'agit évidemment d'un mot enfantin, comme le fr. *titite* employé pour désigner la viande dans le langage puéril.

tittillō, -ās, -āui, -ātum, -āre : chatouiller (sens physique et moral). Attesté depuis Lucrèce et Cicéron.

Formes nominales et dérivés : *tittillus* : chatouillement. Attesté seulement dans le Cod. Theod. 8, 5, 2; sans doute postverbal de *tittillō*. Conservé dans quelques dialectes romans avec le sens de « creux de l'aisselle » (particulièrement sensible au chatouillement) ou de « bout de sein » (avec lequel la mère chatouille les lèvres de son nourrisson). M. L. 8757; *tittillōsus* (Gloss.); *γάργυλον ἔχων*; *tittillātō* (Cic.); *tittillamentum* (Fulg.); *tittillātus* (Plin., Cael. Aur.); *tittillāgō* (Chir.). Certaines formes romanes remontent à *tittillōre*, attesté dans les gloses, CGL III 132, 55-58 et IV 575, 2 (*tittillātum*), M. L. 8756; cf. *ucllicāre*.

Le sens de « bout de sein » pris par *tittillus* autorise le rapprochement de ce groupe avec *titta* « bout de sein », *titina* « tétine » (bas latin), qu'attestent les langues romanes (cf. gr. *τίτση* et, pour l'aspect du mot, all. *Zitze*),

cf. M. L. 8759, le gall. *teth* et l'a. sax. *tū*. Le rapport entre *tūta* et *tittillus* est le même qu'entre *mamma* et *mamilla*. Cf. aussi *tūtez*.

Terme expressif. Sur l'i, v. Ernout, Rev. Phil. 53 (1927), p. 210; pour **tittillō*, cf. *tittillīcium* (Plt.).

tittō, -ōnis m. : tison. Mot populaire d'après Lac-tance, 4, 14 : *titionem uolgus appellat extractum foco tor-rent semitutum et extinctum*. Attesté depuis Varron. Pan-roman. M. L. 8758. Cf. **tittitiāre* « attiser ». M. L. 769.

tittō, -ās : pépier. Autre forme de *pipiō*. Cf. le sui-vant.

titiunculus, -i m. : *κεγχρίς, εἶδος ἱερακος μικροῦ*, CGL II 347, 12; dont il existe un doublet *pipiunculus* : accipiter, acceptor (Gloss.). Étrusque d'après Nehring, Glotta, XIV, 153? Cf. *tinniō*.

titta : v. *tiullō*.

tittex : *μύσταξ*, CGL II 198, 38. Sans doute à rappro-cher de *tiullus*, *titta*.

***tittibilicium** : *nullius significationis est, ut apud Grae-cos βλῆται et συνιδαφός*. Plautus (Cas. 347) : « non ego istud uerbum empsi cum (empsi, edd.) tittibilicio », P. F. 504, 1. Forme peu sûre.

titubō, -ās, -āui, -ātum, -āre : tituber, chanceler (sens physique et moral); broncher; bégayer, hésiter. Se dit fréquemment de la langue; cf. Cic., Flacc. 10, 22, *testes, si uerbo titubarint*, etc.; même image que dans *peccare*. Ancien (Plt.) et classique.

Dérivés : *titubatio*, *titubanter* (classiques); *tituban-tia* f. (Suét.).

Mot expressif à redoublement. Cf. *tundō*?

titulus, -i m. (*titulum*, tardif) : cartel ou affiche, écriteau porté au bout d'un bâton dans les triomphes et sur lequel étaient inscrits en gros caractères le nombre des prisonniers, les noms des villes prises, etc.; affiche ou écriteau indiquant qu'une maison est à louer, d'où l'expression *mittere Lares sub titulum*, Ov., Rem. 302; écriteau qu'on portait dans les enterrements et qui relat-ait les hauts faits du défunt, cf. Hor., S. 1, 6, 17, *qui stupet in titulis et imaginibus*; par suite, « inscription », « épitaphe » (et « pierre tombale »), « titre » d'un ou-vrage, « titre » donné à quelqu'un, d'où « renom, gloire »; et aussi, comme synonyme de *nōmen* dans la latinité impériale, « prétexte ». Classique, usuel. M. L. 8761. Celtique : irl. *titul*, britt. *teuzl*.

Dérivés : *titulō*, -ās : donner le titre de (tardif, Tert.); les formes romanes remontent à un *titulāre* « remarquer », cf. M. L. 8760, attesté dans les gloses : *titulat, signat, significat*. On a aussi *intitulō* (Rufin) et *attitulō*, *attitulatio*, aussi tardifs.

A l'air d'un mot à redoublement, comme *populus*, *tutulus*, etc. Cf. peut-être le groupe de *tellūs* (v. ce mot), v. angl. *pel* « planche, bordage ». Une origine étrusque est possible.

titus, -i m. : *titi sunt columbae agrestes*, Schol. Pers. 1, 20; cf. M. L. 8762. Comme *turtur*, semble avoir été em-ployé *sensu obscuro* pour *pēnis*, Schol. Pers., loc. cit. : *ingentes Titos dicit Romanos senatores aut a Tito Tatito rege Sabinorum, aut certe a membri uirilts magnitudine*

dicti titi. Sans doute identique au prénom *Titus*; cf. aussi Varr., L. L. 5, 85 : *sodales Titii dicti* « ab titis auis-bus » *quas in auguriis certis obseruare solent*. Cf. teta.

Mot à redoublement? Cf. *Tūtānus* (*Tūtānus*)? V. *mūtō*, -ōnis.

toeuiliō, -ōnis m. : usurier. Mot sans doute forgé par Cicéron, qui est seul à l'employer, Att. 2, 1, 12, et dé-ri-ve de **τοκυλλιον*, diminutif supposé de *τόκος*; cf. *ειδύλλιον, ἐπύλλιον*. La formation en -ō, -ōnis en accen-tue le caractère familial; cf. *Cerdō*, *Feliciō*, *Lucrīō* dans Pétr., Sat. 60, 8.

***todī** : *genus auium paruarum*. Plautus (Cist. 408) : « cum extortis (extertis) talis, cum todillis crusculis », P. F. 481, 3. Cf. *todillus*, *gracilis*, CGL V 624, 39. Forme et sens incertains.

tōfus, -i m. (*tōphus*, *tufus*, Gloss.) : tuf, pierre spon-gieuse. Le maintien de f intervocalique, comme dans *sulfur*, l'alternance *du* dénotent une origine dialec-tale, campanienne, que fait attendre le sens du mot. Technique, attesté depuis Virgile. M. L. 8764; passé en germanique : v. h. a. *tuf-stein*, etc., et en gr. *τόφος*?

Dérivés : *tōfāceus* (-fācius, *tōficius*), *tōfinus* (-neus), *tōfōsus*, tous d'époque impériale.

Le rapprochement avec l'étrusque *tupi* (cf. St. Etrus-chi, VI, 1932, p. 261) ne semble pas fondé; cf. Rev. Philol., 3^e sér., VIII, 1934, p. 230. Sans doute mot indi-gène, comme *sulfur*.

toga : v. *tegō*. Sur irl. *tugen* « toga », v. Vendryes, s. u.

tollenō (*tollendō*?), -ōnis m. : *est genus machinae, quo trahitur aqua alteram partem praegravante pondere, dictus (l. dictum?) a tollendo*, F. 490, 3. — Peut-être étrusque; cf. Muller, Mnemosyne, 47 (1919), 117 sqq. V. *tullius*.

tolerō, -ās, -āui, -ātum, -āre (*toleror*, d'après Pris-cien) : supporter (rare au sens physique et propre de « supporter un poids, un fardeau »), endurer; soutenir, *t. ultam*, *aeuom*, par suite « sustenter », sens qui semble avoir été spécial à la langue militaire (ne se trouve pas dans Cicéron) : *equitatum tolerare*, Cés., B. C. 3, 58, 4. Ancien (Acc.), classique, usuel.

Formes nominales : *tolerāns* : endurant; *toleranter*; *tolerantia* (classique, mais rare); *tolerātus* : tolérable; *tolerātiō* (Cic., Fin. 2, 29, 94); *tolerātor* (St. Aug.); *tolerābilis* (classique), *-biliter*, avec les contraires *intolerāns*, *intoleranter*, *-rantia*, *-rābilis*, *-rābiliter*, *intolerandus*, termes de la langue écrite (cf. gr. *ἀσχετος, ἀσχετος*). Apparenté à *tollō*, auquel il fournit un présent d'aspect indéterminé; pour la formation, cf. *capio* et *recupero*; peut-être *lambō* et *lamberō*. — L'existence de *onerō* a pu favoriser la création de *tolerō*, qui s'y oppose pour le sens en quelque mesure; *toleror* est fait sur *pator*.

V. *tollō*.

tōlēs (*tollēs*), -ium m. pl. : gonflement des amygdales; goître; *tumor in faucibus, quae per diminutionem ton-sillae uocantur*, F. 490, 9. — *Tōnsillae*, -arum f. pl. (*tusillae*, Isid., Or. 11, 1, 57; *tossillae*, etc.) : amygdales (Cic., Plin., Cels.). Technique et rare. M. L. 8768 a.

Pas d'étymologie sûre. Mot gaulois d'après Isidore, loc. cit.

tollō, -is, sustulī, sublātum, tollere (subjonctif radical *tulam, abstulam, attulam*). Le parfait et le supin anciens de *tollō* sont *tetuli*, puis *tuli*, (*tlātum*, qui servent en même temps de parfait et de supin à *ferō* ; en face de *tollō*, dont l'aspect est « déterminé », on recourt d'ordinaire aux formes à préverbes *sustuli, sublātum*) : lever, élever, soulever : *t. caput, manūs, liberōs, ancorās, animās, clamōrem*; emporter : *naves... quae equites sustulerant*, Cés., B. G. 4, 28, 1 ; par suite « enlever, détruire » (fréquent dans Cicéron ; cf. Lael. 5, 19, *sublata benevolentia nomen amicitiae tollitur*). Ancien (Lex XII Tab.), usuel, classique. M. L. 8769. De *sublātus* dérivent *sublātē* adv. et *sublātiō* (Cic., Quint.).

Composés de *tollō* : *abstollō* (rare, deux exemples de basse époque, en dehors d'un subjonctif *abstulās*, attribué à Plaute par Charisius, GLK I 380, 19, et sur lequel les glossateurs ont créé un indicatif *abstulō* : ἀπαρῶ) ; *attollō* : lever vers, s'élever, relever ; *attollentia* (bas latin) = *superbia* ; *contollō* (archaïque) : lever ensemble ; *extollō* : élever, relever, exalter (sens moral) : *laudibus e.* ; *protollō, sustollō*, usuels et classiques.

Un adjectif appartenant à la racine et sans l'infixe nasal, *-tulus*, sert de second terme de composé dans *opitulus* (cf. *opem ferre*) « qui porte secours », d'où *opitulus, -āris* ; sa présence dans *grātulus* est moins sûre. A *tollō* s'apparentent également *tolerō* et sans doute *tolūtum*, q. u.

Tollō signifiait d'abord « porter, supporter », comme le prouvent *-tulus, tolerō*, et le fait qu'il a pu fournir à *ferō* son parfait et son supin. Mais le sens de « porter » étant exprimé, d'autre part, par *ferō, gerō, portō*, le présent « déterminé » *tollō* s'est spécialisé dans le sens de « lever » et « enlever », ce qui explique qu'il ait emprunté son parfait à *sustollō* « porter en soulevant ». Il est glosé le plus souvent par *αἶρω* ; c'est avec le sens de « emporter » qu'il est demeuré dans les langues romanes.

La racine **tel-* (cf. *τελέσσει, τελεῖσθαι, τέλει* (Hes.) ; *τελεῖν* « bandouillère de soutien », **tlā-* (dans l'aoriste gr. *ἐ-λάν, ion alt. ἐ-λῆν* « j'ai supporté, j'ai pris sur moi ») avait l'aoriste athématique conservé en grec et un parfait : hom. *τέταλμεν*, etc., et v. lat. *tetuli*. Elle avait une valeur « déterminée », qui lui a permis de fournir à *ferō*, présent essentiellement « indéterminé », le perfectum et aussi l'adjectif en *-*to, lātus* et le supin *lātum*, par suite les noms verbaux. Le présent à infixe nasal qu'elle possédait indique d'une manière plus forte encore le procès qui aboutit à un terme et signifiait « enlever » : irl. *tlennid* « il enlève » le conserve exactement ; c'est un ancien **tlā-* ; le lat. *tollō* est la même forme passée au type thématique ; M. Marstrand a montré, dans ses *Observations sur les présents indo-européens à nasale infixée en celtique*, p. 35 sqq., pourquoi le traitement ne concorde pas avec celui de *sternō* : c'est que le subjonctif italo-celtique du type **tel-ā* a passé phonétiquement à **tolā-*, conservé dans *at-tulās*, etc., et que, en conséquence, le vocalisme de **tlā-*, lat. *toll-*, a été maintenu par ce **tolā-*. C'est ce sens de *tollō* qui fait que *sus-tuli* est le perfectum ordinaire de *tollō* ; et *sus-tuli*, joint à *at-tuli*, etc., a entraîné la généralisation de *tuli*. Comme, hors du présent à nasale infixée, la racine a un sens plutôt statique que dynamique, il y a une forme en *-*e* conservée en germanique : got. *pułan*, v. h. a. *dolēn* « supporter ». Largement représentée en

Occident (grec, italo-celtique, germanique), la racine ne l'est presque pas en Orient ; toutefois, le sanskrit classique a *tuld* « balance » (*talayati* « il pèse » est sans doute dénominal). — Les formes nominales diffèrent d'une langue à l'autre ; ainsi gr. *τάλας* « qui supporte » (homérique), *τάλαρος* « corbeille » et dor. *τόλμα* « audace » sont isolés. Il en va de même du thème en *-*es, *tolus, -eris* (de **tel-os* avec *o* devant l vélaire), que semble supposer lat. *tolerāre* ; le sens exprimé par gr. *τάλας, τλήμων*, etc., est rendu en latin par le groupe de *tolerāre*.

tolōneum (-*nium*), -I n. (App. Probi, Gloss.) : emprunt tardif au gr. *τελωνεῖον, τελώνιον*. Cf. M. L. 8622 ; v. angl. *tolne*, all. *Zoll*. Le caractère oral et populaire de l'emprunt apparaît dans le traitement *o* de *e* devant l vélaire ; cf. *oliva*, etc. Dérivé *tolōn(e)ārius* « percepteur » : v. h. a. *zolandri*, v. angl. *tolnere*.

tolūtum adv. : au trot ; puis « en courant, rapidement ». Archaïque et rare ; formé à l'aide du suffixe *-um* du type *raptum, tribūtum, solūtum*, etc. Peut-être apparenté à *tollō*, le sens premier étant « en levant le pied », et construit d'après *uolūtum*.

Dérivés et composés : *tolūtārius* (-*ris*) ; *totūtis* « qui trotte » ; *tolūtiloquentia* (Novius).

tomācina, -ae f. (Varr., R. 2, 4, 10) : même sens que le suivant.

tomāculum, -i n. : sorte de saucisson, saucisse. Mot populaire (Satir., Pét.).

Dérivés : *tomāculārius* ; *tomācellus* (liber Gloss.), auquel remontent quelques formes romanes, M. L. 8771, **tomacella*. Cf. peut-être gr. *τεμάχιον, τέμαχος* « tranche de poisson salé ou de saucisson ».

tōmentum, -i n. : bourre ; *genus herbae quae pro plumis in lectum mittitur*, CGL II 595, 36. Joint à *acus, -eris* par Varr., L. 5, 167, M. L. 8774. Peut-être de **ton*(d)-s-mentum, *tondeō* ; cf. Mart. 14, 160, *tomentum concisa palus circense vocatur* ; | *haec pro Leuconico stramina pauper emit*.

Pas d'étymologie sûre.

(t)homix (toxex), -icis m. : corde, brin de cable ; latinisation du gr. *θωμῆξ, -γγος* (cf. *strix*), d'abord emprunté sous la forme *thomix* (-*mez*) ; cf. P. F. 489, 1 ; *thomices Graeco nomine appellantur ex cannabi impolita* et *sparto leuiter tortae restes, ex quibus funes fiunt. Pulvilli quoque, quos in collo habent, ne a resti laedantur, thomices uocantur*. M. L. 8776 et 8775, **tomicia*. Mot rural et technique.

tondeō, -ēs (et, à basse époque, *tondō, -is*, attesté épigraphiquement et dans les gloses et demeuré dans les langues romanes, M. L. 8779), **tondō, -is**, **tondeō, -is** : tondre, raser, *t. barbam, capillos* ; *t. herbam, graminā* ; tailler, émonder : *t. oleās, uitēs*. Dans la langue familière, « dépoilluer de » ; cf. Plt., Ba. 242, ... *itaque tondēbo (senem) auro usque ad uivum cutem*. Ancien, usuel, classique. Panroman, sous cette forme ou sous des formes plus récentes.

Dérivés et composés : *tōnsus* : tondu, M. L. 8785 ; d'où **tōnsāre, *tōnsiāre*, M. L. 8781, 8782 ; *tōnsilis* (époque impériale) ; *tōnsiō, -ds* (Plt., Ba. 1127) ; *tōnsiō* (tardif ; cf. Vulg. Deut. 18, 4, *lanae ex ouium ton-*

sione, demeuré dans les langues romanes avec un sens concret, comme *mānsiō*, M. L. 8783 ; B. W. *toison*) ; *tōnsor, tōnsrix, tōnsricula* (Cic.) ; *tōnsōrius* : de barbier ; *tōnsōria* f. (issu sans doute du n. pl. *tōnsōria* scil. *fermentia*), M. L. 8784 ; *tōnsrinus* ; subst. *tōnsrina* (*taberna*), *tōnsrinum* (*opus*) ; *tōnsūra* : tonte ; *tōnsūrō* (langue de l'Église) ; *tōnsus, -ūs* m. (archaïque) : coupe de cheveux.

attondeō (pl. *attondi*) : tailler, émonder ; tondre (sens figuré).

détondeō : enlever en taillant ou en tondant ; *circum-, in-, re-tōnsus*.

Pourrait avoir été fait sur une forme en *-*de/o-* d'une racine signifiant « couper » : cf. gr. *τένω* en face de *τένω*, pol. *tnę, ciąć* « couper, abattre », et des formes celtiques, comme m. irl. *ro-s-teind* « il découpe » ; v. Wh. Stokes, *Urk. Sprachschatz*, p. 129 ; en serait un itératif, comme *spondeō*.

tongeō, -ēs : -*ere* nosse est, nam *Praenestini tongitio nem dicunt notionem*. Ennius (Var. 28) : *alii rhetorica tongent*, P. F. 489, 5. Sans autre exemple et sans doute dialectal.

Cf. got. *þagkjan* « bouleverser, loger » et *þugkjan* « boxer, vaincre ». irl. *tongu* « je jure » est loin pour la forme et pour le sens. Osq. *tanginom, tanginud* « sentiment, -tiā » a un *a* surprenant.

tonō, -ās, -ul-, -āre (tonō, -is ; *tonimus* est dans Varr., Men. 132, cité par Non. 49, 17 ; cf. *sonāre* et *sonere*) : tonner. Le verbe est souvent employé impersonnellement ; mais, à l'origine, il est accompagné d'un sujet, qui est le plus souvent le dieu *Juppiter* ; *tonāns* est une épithète qui désigne ce dieu. Ancien, usuel, classique. Panroman. M. L. 8778.

Dérivés et composés : *tonēscō, -is* (Varr. ap. Non. 180, 13) ; *tonitrus, -ūs* m. (et *tonitrū* n., qui semble employé surtout au pluriel *tonitrua*, e. g. Cic., Diu. 2, 10, 44, attesté à côté de *tonitrūs*, Ov., M. 2, 308 ; 3, 301, etc.) ; le nominatif tardif *tonitruum* est refait sur *tonitrua* : tonnerre ; M. L. 8780, B. W. *tonnerre* ; dérivés : *tonitrālis* (Lucr. 1, 1105, *tonetrālis*, mss.) ; *tonitruālis* ; *tonitruō, -ās*, tardifs et rares.

attonitus : est stupefactus ; nam *proprie attonitus dicitur cui casus uicini fulminis et sonitus tonitruum dant stuporem*, Serv. in Ae. 3, 172 ; par extension, = *ἐκθεος*, e. g. Vg., Ae. 7, 580, *attonitae Baccho... matres* ; à l'époque impériale, synonyme de *intentus* et glosé *προσέγγων*. Le verbe *attonō* est peut-être créé sur *attonitus* ; il n'est pas attesté en dehors de Mécène et d'Ovide, M. L. 769 a ; *circum-, con-* « tonner tout à coup », *dē-* « tonner fort » ou « cesser de tonner », M. L. 2609 ; in- (**intonicāre*, M. L. 4504 a), *superintōnō* ; *attonitōns* : épithète de Jupiter, trad. de *ὤψι-θεμετής* ; **ectonāre*, M. L. 3092.

L'expression de « tonner » varie d'une langue à l'autre ; par exemple, le vieux slave a *grimēti* et le grec *βρέμειν* pour « tonner » ; irl. *torann*, gall. *tarann* « tonnerre » est isolé. Cependant, le groupe de *tonāre* a ses correspondants dans véd. *tányati* « il tonne », *tanyatiā* « acte de tonner », etc., pers. *tundar* « tonnerre », v. angl. *punor* « tonnerre » (masculin). Comme il n'y a pas de suffixe *-tru-* et que lat. -i- ne s'explique pas devant un groupe de consonnes, il faut admettre que *tonitrus, tonitrua*

provient de la contamination d'un mot **tonitru-*, sans doute masculin (cf. *sonitus*), et d'un mot **tonā-tero-* (cf. *fulgētum*), qui aurait été neutre : véd. *tanyatiā* suppose aussi une contamination. En sanskrit, *tányati* s'est contaminé avec un groupe de mots signifiant « émettre un bruit sourd, gémir » : véd. *stanīhi* « résonne » est dit d'un instrument à percussion, le *dundubhi*, dont le son est comparé au rugissement du lion ; le présent radical de racine dissyllabique ainsi attesté est représenté par des dérivés dans gr. *στενω* « je gémis » et *στενάζω, στενάζω*, etc., lit. *stenū, stenėti* « gémir », v. sl. *stenjo, stenati* et russe *stonū, stonati*. Les formes du groupe latin de *tonāre* remontent aussi à une racine dissyllabique ; hors du sanskrit, il y a eu contact — ou identité initiale — de **stena-* et de **tēna-* : éol. *τένειν* (Hes.) et v. angl. *punian* « faire du bruit ». On ne peut que signaler cette coïncidence de **stena-* et **tēna-*, sans en déterminer au juste la nature.

tonor, -ōris m. : doublet de *tenor* d'après Quintilien 1, 5, 22. V. *teneō*.

tōnsa, -ae f. : rame (Ennius ; après lui repris par la poésie ; la prose ignore le mot et ne connaît que *rēmus*) ; l'explication de Festus, P. F. 489, 12, « *quasi tondentur ferro* », n'est qu'une étymologie populaire.

Dérivé : *tōnsilla* : *palus dolatus in acumen et cuspidē praeferratus, qui nautis religandae causa in litore figitur*, P. F. 489, 9. Également archaïque (Pac., Acc.).

tōnsilla, -ae f. : nom latin de l'oiseau de mer *ciris* (= gr. *κίρις*), d'après Junius Philargyrius, in Verg. B. 6, 74. Forme peu sûre ; il y a des variantes *tolsilla, tulsilla*.

tōnsillae : v. *tōlēs*.

tonus, -i m. : tension ; ton. Emprunt technique au gr. *τόνος* ; les représentants dans les langues romanes sont des mots savants, M. L. 8786. Celtique : irl. *tóin*, brit. *ton*.

topanta : sans doute corruption de *τὰ πάντα* qu'on lit dans Pét. 37, 5 ; v. Perrochat, *Le Festin de Trimalcion*, 2^e éd., p. 30.

topia, -ōrum n. pl. (scil. *opera*) : paysage à fresque ; jardin d'ornement. Dérivé technique du gr. *τόπος* ; demeuré dans quelques dialectes italiens, M. L. 8788 a. Adj. : *topiārius* : concernant l'art des jardins ou du paysage (depuis Cicéron) ; substantif : *topiārius* m., *topiāria* f., *topiārium* n.

topper : *significare ait Artorius cito, fortasse, celeriter, temere*, F. 482, 7. Adverbe archaïque (Liv. Andr., Naev., Acc., Pac., Enn., Coel.) ; cf. Lindsay-Nohl, *Lat. Spr.*, p. 646. Quintilien, 1, 6, 40, le range parmi les mots « ab ultimis et iam obliuatis repetita temporibus ». Même famille que *talis*, thm, etc. Formé de **tod-per*, accusatif neutre du thème pronominal **to-* et de la particule *per*, qu'on a dans *semper*, etc.

tormentum, tormīna : v. *torquēō*.

tonrus, -i m. : trépan, tour. Emprunt technique au gr. *τόρυς*. M. L. 8796. Attesté depuis Lucrèce.

Dérivés : *torñō, -ds* : façonner au tour, tourner (de-

puis Cicéron). Panroman (a remplacé *torqued*, *uertō*), M. L. 8794; B. W. s. u.; v. angl. *tyrnan*; *torñātīlis*, *torñātor*, *torñātūra* (tous tardifs et techniques).

torpēo, *-ēs*, *-ēre* : être engourdi (sens physique et moral). Ancien, déjà dans Plt., An. 335. Usuel, classique.

Dérivés : *torpor* : engourdissement, torpeur; *torpōr*, *-ās* (rare, Turp., Lact.); *torpidus* : engourdi; *torpēdō* : torpille (cf. M. L. 8796 a); *torpēscō*, *-is*, *-pui*; *torpesciō* (Non. 183, 5 : *torporauit pro torpescit*).

Cf. v. sl. (serbe) *u-trupiti* « *ἐνταρπύσθαι* », v. sl. (Soprasiensis) *u-truposta* : torpuerunt, russe *trǫpnut* « se raidir » et lit. *triptū*, *trīpti* « se raidir, perdre connaissance, s'engourdir ». Sans autre rapprochement.

torquēo, *-ēs* (auquel s'est substitué **torquō*, *torcō* dans les langues romanes, v. M. L. 8798; B. W. *torde*; cf. *morde*, etc.), *torst*, *torquim*, *torquere* : faire tourner, tourner; *torde*, en particulier « tordre les membres, torturer, tourmenter » (sens physique et moral); dans la langue militaire, « faire tourner une arme avant de la lancer, brandir ». Ancien, usuel, classique. Panroman.

Formes nominales, dérivés et composés : *torquēs* (*torquis*), *-is* c. : proprement « torsade », d'où « collier, braccet »; cf. gr. *στρατός*, M. L. 8799, *torques* (celtique : irl. *torc*, britt. *torch*; germanique : néerl. *torck* « torche ») et **torca*; B. W. *torche*.

Dérivé : *torquātus*, usité comme surnom romain. *torculus* : qui sert à tordre; *torculum* : pressoir (à vis ou à corde qui s'enroule), v. Rich., s. u., M. L. 8792, v. angl. *torcul*; *torcular* n. même sens (neutre d'un adjectif **torcularis*), M. L. 8790; *torcularius*, substantivé dans *torcularius* m. « ouvrier qui manœuvre le pressoir »; *torcularium* m. « pressoir »; *torculō*, *-ās* (Fort.), M. L. 8791. Pour **torculum* « torche », v. M. L. 8792 a. *tormina*, *-um* n. pl. (sg. *torment*, inusité) : tranchées, coliques, de **torqu-s-men*; d'où *torminōsus* (Cic.), *torminālis* (Cels., Plin.) : « *sorbum* ».

tormentum n. : machine à projectiles, câble qu'on enroulait autour d'un cabestan; instrument de torture, d'où la « torture » elle-même et, au sens moral, « tourment », M. L. 8793; britt. *torment* « combat »; dérivé : *tormentuōsus* (Cael. Aur.).

torus (**torsus*) : toru, de travers; M. L. 8809, *torius* et *torum* « tort », par opposition à « droit », *toriē*; *torum* n. : corde (Pac.); *torilis* (poétique et prose impériale), M. L. 8805, d'où **toriliare*, M. L. 8804. Pour *torita*, v. ce mot.

toriō : torture (rare et tardif, avec un doublet *torisō*, St Jér., Vulg. = *σπράσιμα*), M. L. 8806; *torlot* : bourreau; *torlō*, *-ās* : torturer (rare, archaïque, Pomp., Lucr. et Arn.); *torlūra* (tardif, Vég., Pall.); *toriūsus* : de pressurage (t. *oleum*, *mustum*). Terme technique de la langue rustique; *torlus*, *-ās* m. : tour, repli (poétique); *torlōsus* (ancien et classique), d'où *torlōsitas* (récent); *torlicordius* (St Aug.; cf. *cor* et, pour la formation, les composés tardifs et populaires en *-ius* du type *caldicerebrus*, *crassiūnūs*, etc.). Certaines formes romanes supposent aussi **torquāz*, M. L. 8797; **toriāre*, 8803; **torquidus*, 8800; **torlōrum*, 8807.

ad- (at-), *circum-*, *con-*torquēo, d'où *conloriē*, *conlorior*, *-tiō*, *-tulus*; *dē-*, *dis-*torquēo, *distorior*, *-tiō*; *ex-*torquēo,

M. L. 3084; *ex-tortor*; *in-*, M. L. 4505, et **intorticulāre*, M. L. 4506; *ob-*, *per-*, *prae-*torquēo; *retorquēo*, demeure dans les langues romanes (*retōrēre*), ainsi que *retortus*, M. L. 7265-7266; *irretortus*; *obtoritiō* « *obuolitiō* ».

V. aussi *toruus*. Causatif à vocalisme o d'une racine **trek-*, **terk-*, dont le correspondant le plus clair est gr. *τρέπω*, dont le π doit représenter un ancien *k-*, comme le prouve la glose d'Hésychius *ἐντρέπασθαι* « *ἐπιστρέφασθαι* » Πάριος, où *τρέπασ-* repose sur **trok-*, *ye-*. Le sens de la forme osque *turum iad* « torquēatur? » est douteux; cf. Vetter, *Hdb.*, p. 44.

torrēns : v. le suivant.

torrēo, *-ēs*, *torruī*, *tostum*, *torrēre* : faire sécher, dessécher : *t. pisces sole*, *t. uam in tegulis* (Plin.); plus souvent employé dans le sens dérivé « dessécher au feu, brûler, consumer » (sens physique et moral); cf. P. F. 485, 6 : *torreri* (l. *torrere*) « *a torro deductum proprie significat siccare atque arefacere; sed usurpatum est iam pro eo quod sit igne urere*. Ancien, usuel, classique. M. L. 8801. Le participe présent *torrens* s'emploie avec le sens absolu de « brûlant », cf. T.-L. 44, 38, 9 : *miles torrens meridiano sole*, et « desséché », d'où subst. *torrens* m. « torrent », cf. F. 482, 30 : *torrens participialiter pro ezurens ponitur, ut est apud Pacuuium in Antiopa* (13) : « *Flammeo uapore torrens terrae fetum exusserit* ». Significat etiam fluium, subitis imbribus concitatum, qui aliqui siccitibus exarescit... Mais on n'a plus envisagé dans *torrens* que la rapidité et la violence de son cours, et *torrens* en est arrivé à signifier non plus « un cours d'eau qui se dessèche », mais « un fleuve impétueux »; de là le sens de *torrens* épithète ou substantif, e. g. dans Cic., Fin. 2, 13. *cum fertur quasi torrens oratio*; Plin. 3, 117, *Padus torrentior*; Tac., Or. 24, *quo torrente, quo impetu, où torrēns* n'a plus aucun rapport ni avec le sens de « dessécher », ni avec le sens de « brûler ».

torris, *-is* (*torrus*), d'après Non. 15, 30 dans Accius; d'après Servius, in Ae. 12, 298, dans Enn., Inc. 27, et dans Pacuvius) m. : brandon; mot rare et poétique. Thème en *-i* à sens concret; cf. Solmsen, *Beitr.*, 103 sqq., Gl. 2, 78, n. La forme en *-ē*, **torrēs*, est une conjecture de Lachmann, ap. Lucr. 3, 917, aujourd'hui abandonnée.

Festus, 484, 4, signale un adjectif *torris* : *torum*, ut significet torridum aridum, per unum quidem r antiqua consuetudine scribitur; sed quasi per duo r scribitur pronuntiarī oportet. Nam antiqui nec mutas nec semiuocales litteras geminabant, ut fit in Ennio, Arrio, Annio.

Dérivés et composés : *torridus* : desséché, torride, brûlant, d'où *torridō*, *-ās* (tardif); *torrēscō*, *-is* (Lucr.); *retorridus* : rabougri; *torrefaciō* (Col.); *extorreo* (Cels.), M. L. 3094 a; *torror* (Cael. Aur.). *Tostus* est demeuré dans les langues romanes avec des sens dérivés et souvent fort éloignés; cf. M. L. 8814; B. W. *tōt*. Un dérivé *tostāre* y est également attesté, M. L. 8813, qui figure dans Plin. Valer. et dont l'existence est confirmée par le dérivé *tostiō*, *δρτῆρας*, CGL II 386, 1. De *iōstus* dérive britt. *tost*; v. J. Loth, s. u.

Causatif de **ters-* « sécher »; cf. v. isl. *perra*, v. h. a. *derran* « sécher » et, d'autre part, got. *ga-paursans* « se dessécher », *ga-paursans* a *ἐξηραμμένος*, *paursus* « sec »; hom. *τέρσεναι* « il se dessèche », *τερσύναι* « se dessécher » et gr. *τερσάω* « je fais sécher », *τερσός* et

τρωσάω « claie »; arm. *t'aršamim*, *t'aramim* « je me flétris ». L'adjectif en **-to-*, lat. *tostus*, repose sur **trestos*, qui se retrouve peut-être dans lit. *tištias* « pâteux, qui a de la consistance ». — La racine a souvent servi à indiquer la notion de « soif », pour laquelle le latin recourt à *sitis* : skr. *trṣyati* « il a soif », *trṣṇā* « soif » (cf. av. *taršō*, pers. *tiš*); got. *paursip mik* « j'ai soif », *paursai* « soif »; irl. *tart* « soif ». — Pour la forme, lat. *torrus* rappelle got. *paursus* « sec » et skr. *trṣh* « assoiffé, avide »; le vocalisme o du latin procéderait ici de **r*; mais, au point de vue latin, *torrus* concorde avec *torrēo*; il a dû y avoir, d'autre part, un adjectif thématique à vocalisme e du type de gr. *λεωτός*, qui est normal; on a aussi rapproché *terra* (v. ce mot).

tōrta, *-ae* f. : tourte, tarte. Semble sans rapport avec *torrus* de *torquēo*, car les représentants romans du mot supposent un *ō* (c'est-à-dire un *o* fermé) ou un *u*; cf. M. L. 8802; B. W. s. u. N'apparaît que dans la Vulgate, où il traduit *ἄρτος*, et les gloses. Celtique : irl. *tori*, britt. *torth*.

Diminutif : *tōrtula* (Vulg.).

torus, *-I* m. (*torum* n., Varr. ap. Non. 11, 14) : sens le plus anciennement attesté « brin ou toron de câble »; cf. Cat., Agr. 135, 4 : *junem exordiri oportet longum P. LXXII*; *toros III habet, tora in toros singulos VIII lata digitos II*. Conservé avec ce sens dans la langue rustique, cf. Col. 11, 3, 6, *t. funicularum* : c'est ce sens qu'on a encore dans Cic., Or. 6, 21, *isque (stilus)...* *addit aliquos, ut in corona, toros* « feston qui s'enroule dans une couronne », ou dans Plin. 19, 146 (*asparagus*) *in toros striatur*. Plus généralement, désigne une « corde », e. g. Col. 2, 6, 25, *utis toris ad arborem religetur*. S'est appliqué ensuite à des objets qui par leur forme rappellent les renflements que font les brins d'un câble tressé :

1° en architecture, « tore », moulure bombée en forme de corde qui constitue un des membres de la spira d'une colonne (Vitruv.); 2° « banquette de terre », cf. Vg., Ae. 6, 674, *riparumque toros... incolimus*; 3° saillie d'un muscle sous la peau, cf. Cic. poet. ap. Tusc. 2, 9, 22, *o lacertum tori*; saillie des veines : *uenarum tori*, Cels. 7, 18; puis, dans la langue de la poésie impériale, « muscles », cf. Vg., G. 3, 81, *luxuriatque toris animosum pectus*; 4° matelas, coussin, ainsi appelé parce qu'il était bordé primitivement d'herbes tressées, cf. Varr. ap. Non. 11, 14 : *quod frontem lecticae struebant, ex ea herba torum appellatum. Hoc quod incitur etiam nunc toral dicitur*; et aussi L. L. 5, 167 : *contra latinum torale, ante torum, et torus a toro, quod is in promptu. Ab hac similitudine torulus, in mulieris capite ornatus* (avec les références de Goetz-Schoell, ad loc.). Dans la langue poétique impériale a été pris pour synonyme de « lectus », lit funéraire, lit nuptial (= *thalamus*); de là : *torus obscenus, illiciti tori*, et même dans Plin. 35, 87, *torum donare alicui* « donner une maîtresse à quelqu'un ». Cf. Rich, s. u. M. L. 8811.

Dérivés : *torulus* : torsade (sens ancien); aubier (Vitruv.); petit muscle (Aplul.), M. L. 8810; **torālis* adj. attesté seulement dans le subst. n. *torāl(e)*, *torālīa* : housse(s) couvrant le lit de table; *torōsus* (époque impériale) : noueux, musclé, musculueux; *torōsululus* (St Jér.).

Sans étymologie claire, comme *fānis*, et sans doute emprunté?

toruus, *-a*, *-um* : qui regarde de travers, farouche. Épithète des yeux, qui s'est appliquée ensuite au visage, au corps ou au caractère, puis à toute espèce d'objets. Ancien, poétique ou postclassique. Non roman.

Dérivés : *toruātus* (époque impériale); *toruiter* (Enn., Pomp.); *toruīdus* (Arn.).

La langue associait *torquēo*; le *torquere ceruices oculorū* de Cic., Leg. 2, 15, 39; *torquere oculum*, Ac. 2, 25, 80; *t. oculis*, Vg., Ae. 4, 220, etc., rappelle l'expression constante *toruī oculi*.

Sans correspondant exact. M. Burger, R. des Ét. lat., 8 (1930), p. 222 sqq., a supposé que *toruus* est à *torquēo* ce que *fulvus* est à *fulgēo* (v. le mot *fulvus*); cf. la-contr. Leumann, Gl. 21, 198 sqq. V. *trux*.

tostus : v. *torrēo*.

tot : v. *tālīs*.

tottonārius, *-a*, *-um* : se trouve seulement dans Vég. 1, 56, 37 : *sed ipsos equos, quos uulgo trepidarios, militari uerbo tottonarios uocant, ita edomant...* Germanique? Cf. v. h. a. *trotlōn* > fr. *trotter*.

tōtus, *-a*, *-um* (gén. *tōtūs*, dat. *tōtī*, comme dans les démonstratifs; mais avec intrusion de formes de la 2^e déclinaison, gén. *tōtī*, dat. *tōtō*, gén. dat. f. *tōtae*) : tout entier, tout; *tōtum* « le tout », par opposition à *dimidium* « la moitié »; *in tōtō*, *in tōtum* « en tout ». S'emploie lorsqu'on considère les objets dans leur totalité, *peruigilat totas noctes* « il veille les nuits tout entières », tandis que *p. omnis noctes* voudrait dire « il veille toutes les nuits ». Mais souvent confondu avec *omnis*, surtout au singulier, e. g. Cic., Fin. 2, 34, 112, *omne caelum, totamque cum uniuerso mari terram mentem complexus*; Mi. 23, 61, *cui senatus totam rem publicam, omnem Italiae pubem, cuncta populi Romani arma commiserat*, et les exemples de César cités sous *omnis*; pour le pluriel, cf. Ov., M. 1, 253, *iamque erat in totas sparsurus fulmina terras*. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 8815 (v. *omnis*). Les formes romanes remontent les unes à *tōtus* (esp. port. *todo*), les autres à *tōtūs*, avec gémination expressive. V. *tout* et *toton* dans B. W. Celtique : irl. *tot*, *tōit*.

Dérivé, bas latin et rare (un exemple de Rusticus, vi^e siècle) : *tōtiēās* (d'après *mediētās*).

Le groupe de *saluos*, qui a servi ailleurs à rendre la notion de « tout entier », a gardé en latin un sens concret. Pas d'étymologie claire, de même que pour *omnis*. Étant donné qu'un ancien **uiswo-* (cf. lit. *visas* « tout ») a été transformé en skr. *viśvāh*, av. *vīspā*, v. pers. *visa-*, d'après skr. *viś-*, av. *vis-*, v. perse *viš-* « tribu », on doit se demander, avec J. Wackernagel, si *tōtus* n'aurait pas un traitement dialectal de **eu* (cf. *robūr*) et ne serait pas à rapprocher de osq. *touto* « cluītās », ombr. *totam* « cluītātē », irl. *tuath*, got. *þiuda* « nation ». Cf. F. Muller, *Altital. Wörter*, s. u. *tōtūs*.

toxicum, *-I* n. : poison. Emprunt au gr. *τοξικόν*, attesté depuis Plaute et demeuré dans les langues romanes, en partie sous des formes savantes, M. L. 8818; 4507, **intoxicāre*.

trabea, -ae f. : sorte de toge, sans doute d'importation sabine, cf. Ernout, *Élém. dial.*, s. u., faite tout entière d'étoffe de pourpre ou ornée de bandes horizontales de cette couleur, cf. Rich, s. u. Non attesté avant Virgile, mais sans doute ancien. Sert de surnom.

Dérivés : *trabētus* ; *trabēlis* (Sid.).

De *trabs* ?

trabs, -his (doublet *trabēs* employé par Enn., A. 616 ? ; Sc. 247 V² ; cf. Varr., L. L. 7, 33, *cuius uerbi* (scil. *trabes*) *singularis casus rectus corruptus ac facta trabs*) f. : grosse poutre de bois, madrier ; en architecture, « architrave de bois », opposé à *tignum*, q. u. ; cf. Rich, s. u. Ancien, usuel, technique. M. L. 8823 ; v. fr. *tref* et *entraver* ; v. angl. *traj*.

Dérivés : *trabēcula* (*trabi-*) (et *trabiculum*, M. L. 8822 a) : petite poutre (Caton, Vitruv.) ; *trabica* (sc. *nduis*), archaïque ; *trabālis* (t. *clāuus*), M. L. 8821 ; *trabāria* (sc. *nduis*).

On rapproche osq. *trībūm* « domum », *trībārakavūm* « aedificāre », *trībārakkīuf* « aedificium » (radical *trēb-*), ombr. *trebeī* « versātur », *treminu* « tabernāculū » et, par suite, *trēb* « demeure », *lit. trōbā* (acc. sg. *trōbā*) « construction, maison », sans doute aussi v. isl. *þorp* « petit enclos ». Le sens de lat. *trabs* est éloigné ; on se rapprocherait du mot osque cité si l'on rattachait ici *taberna* en supposant une forme ancienne **traberna*, avec dissimilation, hypothèse qui ne se laisse pas démontrer (et que n'appuie pas l'existence de *fraternus*, etc.) ; de plus la dissimilation devrait plutôt s'exercer sur le suffixe que sur le radical ; cf. *trāpētūm*. Les mots en -erna sont souvent d'origine étrusque.

tractō : v. *trahō*.

trādō : v. *dō*.

tragent(h)um, -In. : adragant. Forme syncopée issue du gr. *τραγῆξανθον*. Emprunt populaire, tardif.

tragēma, -atis n. : douceur, dessert. Emprunt au gr. *τράγημα* (Plin. 13, 48). Sur fr. *dragée*, etc., v. B. W. s. u. et M. L. 8834, *tragemata*.

tragoedia, -ae f. : tragédie. Emprunt au gr. *τραγῳδία*. Depuis Plaute. Dérivés de type grec : *tragicus*, *tragœdus*, etc. ; *paratragoedō*, -ās (Plt.). M. L. 8838.

trāgula : v. *trahō*.

tragem, -I n. (*tragos*, Plin.) : gruaux fait de blé ou d'épeautre ; emprunt au gr. *τράγος*, cf. Diosc. 1, 115.

traha, **trahea** : v. le suivant.

trahō, -is, **traxi**, **tractum**, **trahere** : trainer, tirer (cf. *trāgula*, *ab eo quod trahitur per terram*, Varr., L. L. 5, 139) ; entraîner : *trahit sua quemque voluptas*, Vir. B. 2, 65 ; étirer : *t. lānam*, d'où « filer » ; prolonger, tirer en longueur, *t. bellum* ; faire un trait ; d'où « compter, mettre au compte de » (propre et figuré, cf. *dūcere*) ; retirer ; et absolument « se retirer » (Lucr.) ; aspirer, avaler d'un trait (en parlant d'une boisson, etc.). Ancien (Enn.), usuel. Panroman. M. L. 8841. Noter le sens de « traire » pris par le mot en français, qui a recouru à **tirāre*, d'origine inconnue, pour la notion « tirer ». M. L. 8755 ; B. W. s. u.

Dérivés et composés : *traha* et *trahea*, -ae (Vg., G. 1,

164 ; ce dernier peut être formé, comme le suggère M. Niedermann, sur **matea* que suppose *mateola* ?) : sorte de traîneau pour battre le blé et aussi « herse », *τράχνη τὰς βώλους ἀφανίζουσα* (Gloss.), M. L. 8840 ; *trahārius* (Sid.) ; *trahāx* : sans doute création de Plt., qui le joint à *prociāx*, *rapāx*, Pers. 410.

trāgum, -i n. : seine, drague. Attesté depuis Servius, Georg. 1, 242 ; *trāgula* (pour l'a, cf. *lēgula*, en face de *lēgō* ; *rēgula*) : 1° *genus teli, dicta quod scuto infixa trahatur*, P. F. 505, 6 ; 2° drague ; M. L. 8839 ; celtique : gall. *traill* (douteux, v. J. Loth, s. u.), germanique : v. angl. *drægnēt*, *træglīan* de *trāgum*, *trāgula* ; *trāgūlārī* m. pl. « soldats chargés de lancer les *trāgulae* ».

tractim adv. : en traînant (attesté depuis Enn., repris à l'époque impériale ; évité par la prose classique).

tractiō : *σύρσις, ἔλκυσσις*. Seulement dans les gloses ; les formes à prévenir sont, au contraire, usuelles : *contractiō*, *distractiō*.

tractōrius : qui sert à traîner, à tirer ; dans la langue impériale, *tractōria*, *tractōriae* (sc. *epistula*, *litterae*) : lettre d'invitation ; lettre impériale ordonnant de pourvoir aux besoins d'un personnage officiel pendant un voyage (Cod. Just.). M. L. 8826.

tractum (*tracta* f.) : 1° morceau de pâte allongée, emplâtre ; 2° flocon de laine détaché par le peigne ou la carde ;

tractus, -ūs m. « action de tirer, trait », d'où « marche continue » (dans l'espace ou dans le temps) ; « fait de traîner sur, allongement », etc. ; « délimitation à l'aide de traits tirés », d'où « quartier, région », M. L. 8827 et 8825, **tractiōre* (et **retractiōre*, 7267) « traicer » ; celtique : *irl. tracht*, *trath*, gall. *traeth* « tractus » (deuteux, v. J. Loth, s. u.) ; *tractuōsus* (Cael. Aur., Theod. Prisc.) : qui traîne, visqueux ; cf. aussi M. L. 8836, **tragina* « traîne » (cf. *traguim*) et **tragināre* « traîner », M. L. 8837 ; B. W. s. u.

abstrahō : enlever en tirant, retirer, arracher, d'où **abstractus** « abstrait », dans la langue philosophique de basse époque, s'oppose à *concretus* (M. L. 49) ; **abstractiō** (Boece) : *attrahō*, avec les dérivés tardifs *attractiō*, *attractiuius* ; *attractus* (seulement à l'ablatif), M. L. 770-771 ; *contrahō* : contracter, resserrer (sens propre et figuré, physique et moral). S'oppose dans la langue juridique à *dissoluere* : c. *liēs*. De là : c. *amicitiā*, *negōtia cum aliq. emptiō contracta* ; ce qui est l'emploi normal chez les juriconsultes, cf. Pomp., Dig., 46, 3, 80 : *consensu nudo contrahi potest, etiam dissensu contrario dissolui potest*. Ainsi s'explique *contractus* « contrat », tandis que *contractiō* a gardé le sens de « contraction », M. L. 2188, *contractus*, *irl. contract* ; *dē-trahō* « tirer à bas, rabaisser », « tirer, enlever de » (sens physique et moral), de là *dētractiō*, -tor, -tus ; *dis-*, *ex-*, *in-*, *inter-*, *per-*, M. L. 6434, *prō-*, *re-*, M. L. 7268, *sub-*, M. L. 8400, *super-trahō*, avec leurs dérivés, dans lesquels le préfixe ne fait que préciser le sens du verbe simple. Cf. M. L. 2693, *distractiō* (formes savantes en italien) ; 2692, **distractiōre*.

tractō, -ās, -āul, -ātum, -āre : intensif fréquentatif de *trahō* : 1° « traîner violemment » (Enn., Sc. 75 V², qui le (= *Hectorem*) *sic respectantibus tractatuere nobis* ?),

traîner longuement, péniblement : *t. uitam uolgiuago more ferarum*, Lucr. 5, 930 ; *t. bellum*) ; 2° travailler, manier, traiter de et, dans la langue de l'Eglise, « prêcher ». Déjà dans Enn., Sc. 144 V², *ut ne res temere tractent turbidas*. Ce sens provient sans doute de la langue rustique, où *tractare* s'employait dans le sens de « tracer des sillons dans » ; cf. Lucr. 5, 1289, *tractare solum terrae aere* ; Col. 2, 4, 5, *t. lutosum agrum*, et de la langue des fleuves : *t. lānam* (comme *trahere*). Il s'est employé ensuite de toute espèce de matière qu'on traite ou dont on traite, et même des personnes ; cf. Plt., As. 160, *ego te dehinc ut merita es de me et mea re tractare exsequar* ; Cic., Verr. 1, 8, 23, *t. aliquem liberaliter*. M. L. 8824. Celtique : britt. *traethu*, *traethawd*.

Dérivés et composés : **tractātiō** (classique) : manie- ment, traitement, discussion, etc. ; **tractātor**, -trix : 1° esclave, masseur, masseuse (Sén., Mart.) ; 2° celui qui traite d'un sujet (Sid.) ; **tractātorium** ; **tractātus**, -ūs m. : manie- ment, traité, prédication, etc. ; **tractābilis** (classique) ; **tractābilis** (Vitr.) et **intractābilis** ; **attractō** : porter la main sur, toucher à, palper ; **attractiō**, -tus ; **contractō** (*contractō*) : toucher, entrer en contact avec, quelquefois *sensū obscōnō* ; dans la langue impériale, « s'approprier » (Dig., c. *rem aliēnam*) ; **contractiō**, -tor (Dig.) ; **contractābilis**, -bilitier ; **dētractō** : rejeter ; **refuser** : *d. prolium* ; enlever quelque chose à ; d'où, au sens moral, « déprécier » ; **dētractiō** ; **dētractior** ; **obtractō** : -at, *contra sententiam tractat*, P. F. 203, 17 ; « s'opposer, nuire à (d'où la construction tardive avec le datif, d'après *officiō*, etc., qui s'est étendue à *dētractō*) dénigrer » ; **obtractiō**, -tor ; **pertractō** : manier longuement ou avec soin, examiner en détail ; **pertractiō** ; **pertractiō** ; **retractō** : -are est *rursus tractare*, P. F. 339, 1 ; « remanier, retoucher » ; « tirer en arrière, résister, retirer », d'où « refuser » et « rétracter » ; **retractiō**, -tus, -tor.

Ces verbes ont également des formes « étymologiques » sans apophonie : *at-*, *dē-*, *per-*, *re-tractiō*, M. L. 6433, etc.

L'étymologie de *trahō* est obscure. L'indo-européen n'admettait pas de racine commençant par une occlusive sourde et terminée par une consonne aspirée, la forme même de *trahō* surprend dès l'abord (cf., toutefois, les formes celtiques du type v. *irl. traig* « pied ») ; le traitement de la dentale aspirée en latin est mal connu. En revanche, le groupe qui rappelle le plus *trahō*, celui de v. *isl. draga*, v. angl. *dragan* « tirer » repose sur une forme ancienne à *dh* initial et *gh* final, qui est normale. On a aussi pensé à rapprocher gr. *τράχω* « je cours » (de **θράχω*, cf. hom. *θράξασθαι*) et, avec une sonore finale non aspirée, véd. *dhrajati* « il passe rapidement ».

trāciō : cf. *iaciō* ; **traiectōrium**, M. L. 8844 ; bret. *traeth* « entonnoir » ; v. h. a. *trahitāri*.

trāma, -ae f. : fils de la chaîne, quand, séparés par les lices, ils livraient passage à la navette ; cf. Rich, s. u. ; puis « chaîne d'un tissu, trame » (confondu avec *subiēmen* ; d'où *trāmen*, tardif ; *trāmoscricus*, Isid.). Mot technique, attesté depuis Varron. M. L. 8847. De *trāns* ; ou de **tragh-sma* ?

trāmes, -itis m. : chemin de traverse, puis « sentier, route ». Ancien (Plt.), classique, usuel. M. L. 8848.

On pense naturellement à *trāns* ; mais la formation est singulière (cf. *limes*, qui en est voisin par le sens). Composé. V. *meō* ; et *semīa*.

tranquillus, -a, -um : tranquille, calme (se dit surtout de la mer ; *tranquillum* « le calme » ; cf. Cic., Off. 1, 24, 83, *in tranquillo tempestatem adversam optare demeritis* est ; T.-L. 28, 27, 11, *ita aut tranquillum aut procellae in uobis sunt*). Par dérivation s'est dit des hommes (par opposition à *irātus*) et de toute espèce de choses. Ancien, usuel, classique.

Dérivés : **tranquillūs** (joint à *malacia*, Cés., B. G. 3, 15, 3) ; **tranquillō**, -ās, qui s'emploie au propre et au figuré.

D'après Bréal, *tranquillus* signifie « transparent ». Plin. 37, 56, parlant d'une sorte de perle qui, d'après une superstition populaire, indiquait l'état de la mer suivant qu'elle était trouble ou transparente, dit : *Si modo est fides, praesagire sas habitum maris, nullo colore aut tranquillitate*. L'idée de transparence a conduit à celle de sérénité. Plt., Capt. 1, 37 [v. 106] (c'est un parasite qui parle) : *Ille demum antiquis est adulescens moribus, quibus numquam uoluit tranquillau gratis* ; Hor., Ep. 1, 18, 102 : *Quid minuat curas, quid te tibi reddat amicum, | Quid pure tranquillet, honos an dulci luellum, | An secretum iter et fallentis semita uitae*. A l'époque de la basse latinité, ce sens n'était pas encore oublié, et *Tranquillitas tua* était employé exactement comme en italien « Vostra Serenità ». — Toutefois, ce sens s'accorde assez mal avec l'étymologie qui rapproche *tranquillus* (l'-?) de *quies*, et, si le premier élément est *trāns*, on attendrait **trān[s]quillus*.

Composé expressif de formation obscure, cf. Stolz-Leumann, *Lat. Gram.*, p. 164, 1.

trāns : préverbe et préposition « par delà, au delà de ». Comme préposition, est suivi de l'accusatif et s'emploie avec des verbes marquant le mouvement comme le repos. En composition, à côté du sens de « au delà », a aussi le sens « de part en part » : *trānsfigō* ; marque le changement total dans *trānsformō*, *trānsfigurō*. *Trāns* se prononçait *trāns*, dont l's s'amoussait devant sonore ; ainsi *trādō*, *trādūcō*, *trālitum*, *trāmītō*, *trānō*, *trāuehō*, *trāciō* et les formes romanes remontant à *trādūx*, *trādūcere*, *trādūcere*, **trāciōre*, *trāmīttere*, etc. ; mais, à côté de ces graphies phonétiques, on trouve aussi les graphies étymologiques *trānsdūcō*, etc., qui ont été rétablies d'après les formes où l's non sonorisé s'était maintenu : *trān[s]cūrrō*, *trān[s]portō*, *trān[s]tuli*, etc. Devant s initial, le groupe -ss- ainsi formé se réduit à s : *trānscribō*, *trānsliō*, *trānsendō*. A basse époque, apparaît renforcé de ad : *adrāns*, Italia, Iud. 11, 29.

Trāns est conservé dans les langues romanes, M. L. 8852. Le sens de « très » rappelle celui du lat. *per* dans *per-facilis*, etc. ; v. B. W. s. u.

Trāns a un correspondant ombrien, *traf* (*trahaf*), *tra* (*traha*), mais avec une autre construction : accusatif ou localif suivant qu'il y a mouvement ou non ; en brittonique, cf. gall. *tra* « au delà de, très, tant que ». On s'est demandé si ce ne serait pas le nominatif du participe d'un verbe qui se retrouverait dans *intrāre* ; cf. le cas de *uersus* ; v. Marouzeau, *Partic. présent*, p. 26, mais l'existence de ce participe présent conservé isolément est suspecte et *intrāre* est susceptible d'une autre expli-

cation, v. sous *intrā*. Le celtique a, en outre, des formes différentes : irl. *tar* (avec l'accusatif, comme *trāns*), qui a chance de répondre à skr. *tīrāh*, av. *tarō* (aussi avec l'accusatif « au delà de, à travers ») et gall. *trwy*, représentant une forme du type de v. sl. *pri* « près de » (v. Pedersen, *V. G. d. k.* 8, 1, 439), en face de l'adjectif skr. *tīr(i)y-dīc-* « qui va à travers », avec des dérivés tels que gall. *traws* « à travers » (v. Pedersen, loc. cit.). Le hitt. *tarna* « faire entrer, laisser », causatif de **tar-* « traverser », est douteux et doit être écarté. La plupart des langues n'ont pas de formes verbales de ce groupe parce que c'est la racine de *terō*, apparentée initialement ou non, mais différente par le sens, qui a fourni des formes verbales. Toutefois, l'indo-iranien, qui n'a pas de verbes du groupe de *terō*, a skr. *tīrati* et *prā-tīrati* « il traverse », v. perse *viy-atayaram* « j'ai traversé ». La racine est dissyllabique : véd. *u-lāri-ma* « nous avons traversé », *tīrham* « gué », etc. Le germanique a une forme élargie de cette même racine : got. *pairh* (avec accusatif) et v. angl. *purh*, v. h. a. *durh* « à travers ». Il n'y a de formes verbales de **terō* « traverser » que là où il n'y en a pas de **ter-* « user en frottant » (v. *terō*). On peut se demander, du reste, si ce n'est pas la même racine, dont le sens s'est différencié ; *terō*, *terebra* ont un sens proche de *trāns*.

tränstrum, -i n. : poutre ou planche posée horizontalement au-dessus d'un vide entre deux murs ; dans la langue nautique, le pluriel *tränstra* désigne les bancs transversaux (cf. *σέμματα*) sur lesquels étaient assis les rameurs ; cf. P. F. 505, 3, et Rich, s. u. Terme technique. Panroman, sauf roumain. M. L. 8857. Celtique : irl. *trost*, britt. *trawst*.

Diminutif : *tränstellum* (Vitr. 5, 12), M. L. 8856 ; B. V. *tréteu*.

Les formations en *-strum* sont énigmatiques (cf. *mōns-trum*) ; la façon dont *tränstrum* sortirait de *trāns* n'est pas claire.

trānsuersus (*trā-*, -a, -um : qui va de travers ou à travers, transversal. Ancien (Plt.), usuel et classique. De là : *trānsuersum* (*trā-*) « le travers », adv. *trānsuersē*, *trānsuersim*, cf. ombr. *trahwurfi*. Le verbe *trānsuertō* semble rebati sur l'adjectif et n'apparaît qu'à partir d'Apulée ; *trānsuersō* est dans le Moretum et dans la Pègre. Aeth. Panroman, sauf roumain. M. L. 8860, *transuersus* ; 8858, *transversa*, et 8859, *transversāre*.

trapētum (*trapētus*, *trapēs*, peut-être forme dialectale suditalique ; cf. osc. *hūrz* « hortus »), -i n. : moulin à olives. Emprunt au gr. *τράπεζον*, issu peut-être, comme le suppose M. Niedermann, par dissimilation de **τράπεζον* « machine à fouler le raisin, pressoir ». *Τράπεζος* « ὁ οὖκος » d' Hesychius désigne seulement le vin obtenu par le foulage du raisin. Déjà dans Caton, latinisé, demeure dans quelques parlers suditaliques. M. L. 8862.

trāsenna (*trān-*, *trass-*), -ae f. : piège à oiseaux, fait d'un filet étendu sur un châssis articulé (v. Rich, s. u.) ; par extension, « treillage » et « corde tendue au travers d'une ouverture », etc. Ancien (Plt.), rare et technique. Conservé peut-être en roumain. M. L. 8854.

La forme *trāsenna* semble due à l'étymologie populaire, qui a rapproché le mot de *trānsēō*. *Trāsenna* est

suspect d'être emprunté, peut-être à l'étrusque, où la finale *-enna* est fréquente ; cf. *Sisenna*, etc.

trebāx, -ācis adj. : fin, habile, avisé. Rare et tardif (Sid., qui a aussi *trebāciter*). Emprunt au gr. *τρεβᾶξ* (et *τρεβᾶξ*, tardif).

trebla : v. *tribulum*, s. u. *terō*.

trēmīs, -issis m. : monnaie du Bas-Empire, constituant le tiers de l'*aurus*. Formé analogiquement sur *sēmis*, avec *trēs* et as. V. h. a. *trimissa*, v. angl. *trims*.

tremō, -is, -ere : trembler ; et, dans la langue impériale, « trembler devant, avoir peur de » (synonyme poétique et pittoresque de *metuō*, *timeō*) ; d'où *tremendus* « qui fait trembler » (Ancien (Carmen Saliare), usuel et classique ; panroman (sauf roumain). M. L. 8877.

Dérivés et composés : *tremor* : tremblement, M. L. 8878 ; *tremulus* : qui tremble, et *tremulus* « tremble » (arbre, Plin. Valer.), M. L. 8880 ; *tremulō*, -ās (Gloss.), panroman, M. L. 8879 ; *tremēsō*, -is ; *tremebundus* (*tremi-*), archaïque et poétique ; *tremidus* (tardif) ; *tremefaciō* (poétique) ; *at-*, *circum-*, *con-*, *in-* *tremō* ; *contremēsō* ; **extremēsō* « effrayer », M. L. 3102 ; *intremulus* = *intrepidus* (Aus., Cassiod.), *tremipēs* (Varr.). La racine **ter-* « trembler », qui a un caractère expressif, n'existe guère sans élargissement. On cite cependant skr. *taralāh* « palpitant, tremblant ».

Le groupe de **trem-* est représenté notamment par gr. *τρέμα*, *τρέμος*, *τρέμεις*, tokh. A. *trām-* « trembler » et lit. *trimū* « je tremble » ; aussi gr. *ταρβύσω* « j'effraie » ; cf. *frēmō*.

Un groupe **tres-* figure dans skr. *trāsati* « il tremble », gr. *τρέω* « je tremble » (cf. *τρέσσαι* et *τρέσσειν*), av. *brānhayete* « il effraie » (et *taršō* « effrayer »). En face, on a lat. *terreō* (v. ce mot) et gr. *τέρεω* « ἐξόρῃσεν » (Hes.). Irl. *tarrach* « craintif » peut appartenir à **ters* ou **tres-*. Le type **tres-* est à **trem-* ce que **pres-* de *pressi* est à *premō*. Ici, *-em-* indique le procès qui dure, comme l'indique la différence de valeur de *τρέω* et de *τρέμω* en grec ; cf. *dor-m-iō*.

Lit. *trišū* « je tremble » doit avoir un ancien k'. L'iranien a le suffixe **-ske-* dans av. *tərəsaiti*, v. perse *tratsati* « il tremble ».

Le sl. *treso* « je tremble » renferme la nasale et un élargissement **-s-* ou *-k'*.

Le groupe de *trepidus* peut être apparenté.

trepidus, -a, -um : agité, inquiet, qui trépigne ; *trepide* : avec agitation, anxieusement, hâtivement. Ancien ; rare en prose, mais le dénominateur est classique : *trepidō*, -ās : trépigner, s'agiter, trembler (joint à *con-* *cursor*, Cés., B. G. 5, 33, 1 ; à *tumultuari*, T.-L. 27, 28, 10), ainsi que *trepidatō* (joint à *tumulus*, Cic., Deiot. 7, 29). Formes romanes rares. M. L. 8881-8882.

Autres dérivés et composés : *trepidarius* (*-diarius*) « qui trépigne » (cf. *totonarius*) ; *trepidulus* (Enn.) ; *altrepidō*, formation plaisante, opposée par Plt., Poe. 544, à *adproperāre* ; *intrepidō* (Symm.) ; *praetrepidans* (Catul. 46, 7) ; *intrepidus* (latin impérial) : intrépide, et *intrepidans* (cf. gr. *ἀτρέμεις*, *ἀτρέμας*).

Il n'y a pas de verbe **trepō* ni de substantif **trepōr*, comme on a *timeō*, *timor*, *timidus*, v. Ernout, Philologia II, p. 1-56.

Tandis que *tremō* signifie simplement « trembler »,

trepidus, *trepidō* désignent plutôt une agitation inquiète et fébrile : *totis trepidatur castris*, Cés., B. G. 6, 37, 6 ; *hic galeam tectis trepidus rapit*, Vg., Ae. 7, 638 ; *in re trepida*, T.-L. 1, 27, 7. Le sens de « trembler » est poétique et rare, e. g. Juv. 10, 21 : et *motae ad lunam trepidabis harundinis umbram* ; à plus forte raison, l'emploi avec l'infinifit, e. g. Vg., Ae. 9, 114, *ne trepidate meas*, Teucri, *defendere naues* ; le dérivé roumain *trepdă* signifie « courir ».

Il y a un groupe indo-européen à racine **trep-* indiquant un mouvement pressé, tel qu'un piétinement. Ainsi le grec a *τραπεῖν* « fouler le raisin », *τραπεζον* : *ἐπάτρων* (Hes.), etc. ; le sanskrit *tpṛāh*, *tpṛālāh* « inquiet, qui se hâte » ; le lituanien *trėpsėti* « fouler avec les pieds », *trėpinėti* « heurter avec les pieds » ; le vieux prussien *trapī* « treten », *er-treppa* « überreten » ; le russe *tropti* « fouler aux pieds, se presser » ; le vieux saxon *trabōn* « trotter ». Il peut y avoir une parenté avec le groupe de *tremō* et de *terreō* ; et le v. sl. *trepētū* « *trpōus* » l'indique. Mais, en général, la nuance de sens est différente.

**trepit* : *uerti, unde trepido et trepidatio, quia turbatione mens uertiur*, P. F. 504, 23. Fausse étymologie ; *trepit* (sans autre exemple ; peut-être création de grammairien pour expliquer *trepidus*) répondrait à gr. *τρέπει* et n'a pas de rapport avec *trepidus*.

trēs, *tria* adj. numéral : trois. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 8883 ; *ter* adv. (terr. Plaute, de **ters* < **tris*) : trois fois. Souvent multiplicatif : *ter centum*.

Dérivés et composés : *tertius* : troisième, M. L. 8679 (et 8678, *tertulus*) ; sur irl. *antair* « ante tertiam », v. Pedersen, *Vgl. Gr.*, p. 200 ; *tertiae* (sc. *partēs*) « le tiers » ; *tertiō*, *tertium* adv. « troisième » ; dérivés : *tertianus* (cf. *quartianus*) : -a *febris* (Cels. 3, 15) ; *tertiant* « soldats de la 3^e légion » (et *tertia decimāni*) ; *tertiō*, -ās : faire pour la troisième fois ; dans la langue rustique, « labourer la terre » (cf. *iterāre*) « presser l'olive pour la troisième fois », M. L. 8676 ; *tertianus* : qui contient un tiers : *tertianum* : tiers, M. L. 8677 ; celtique : irl. *tert* ; britt. *tairth*, *teirthon* « *tertia*, *tertiana* ».

terni, -ae, -a (*trinī*) distributif : trois par trois, triple ; quelquefois synonyme de *trēs*, M. L. 8667 et 8910. Dérivés : *terniō*, -ōnis m. : le nombre trois, *triniō*, M. L. 8908 ; *ternarius* : qui a trois pieds ; *trinitas* (rare et tardif, Tert., Cod. Just.) ; celtique : irl. *trindoit*, britt. *Trined*, *Trindod*, et *trinell* (de **trinālis*).

triarius : usité au singulier seulement comme surnom ; le pluriel *triarii* désigne les « triaires » ou « soldats du 3^e rang ».

tredecim (quantité de l'e de *tre-* non attestée ; les formes romanes remontent à *tredecim* ; mais leur témoignage est suspect, car elles attestent aussi *trēcenti*, alors que la scansion antique *trēcenti*, *trēcenti* est sûre) : treize. Panroman, sauf roumain, M. L. 8870, et 8871, **trēdecimus*.

trigintā indéc. (*trienta*, vulg., et **trenta*) : trente. Panroman, sauf roumain. M. L. 8901. De là : *tricesimus* (*trigesimus*) ; *trigesies* (*tricies*, *trigies*, *tricies*) ; *tricēni*, -ae, -a ; *tricēnarius* ; *tricennium* ; *tricennalis* ; *tricesis*, -is m. « trente as ».

trēcenti, -ae, -a (et *trecentum*) : trois cents (quelque-

fois avec valeur indéfinie pour signifier un grand nombre, comme *sescenti*), M. L. 8869 (*trēcenti*) ; *trēcentēsimus* ; *trēcenti* ; *trēcentēni* ; *trēcēni*, -ae, -a ; *trēcēnarius*.

Composés : *terruncius*, -i m. : a *tribus uncis*, Varr., L. L. 5, 174, monnaie valant « les 3/12 ou le 1/4 de l'as », c'est-à-dire de l'unité. Cf. *uncia*.

triēns, -tis m. : *triens quod tertia pars*, Varr., L. L. 5, 171, « tiers de l'as », c'est-à-dire de l'unité ; de là : *trientius*, -a, -um ; *trientālis*, *trientālis*, f. (Graefesenque) « vase contenant le tiers d'un sextarius ; *trientarius* ; *trientābulum*, -i n. : *is ager, quia pro tertia parte pecuniae datus erat*, *appellatus*, T.-L. 31, 13, 9.

treccis, -is m. : trois as ; *trēpōndō* adv. : de trois livres, cf. *duapōndō*, et Quint. 1, 5, 15.

triduum n. (*cf. biduum*) ; *triduānus*, -a, -um ; **triduana* : irl. *tređan* ; *triennum*, -i n., et *trienis* (Vulg.).

trimēstris adj. (cf. *mēnsis*), M. L. 8905 ; *trimēnsis* : irl. *trimsi*.

trimus, -a, -um (cf. *hiems*) ; v. Benveniste, BSL, 32, p. 69) : de trois ans, M. L. 8907 ; et *trimulus* ; *trimānus*, -ās m.

triplex : triple ; d'où *tripliciter* ; *triplicō*, -ās, et *triplicatō*, d'où irl. *tripulata* ; v. *plecō*.

tripus, -a, -um (= *τρίπους*), M. L. 8913 ; v. p. 517. V. aussi *testis*.

On trouve, en outre, un grand nombre de composés en *tri-* (*ter-*, beaucoup plus rare), parmi lesquels on peut citer : *triātrās* (v. *quinguatrās*) ; *triceps*, d'où *Tricipiti-nus* ; *tridēns*, M. L. 8896, et ses dérivés ; *trijāriam* et *trijārius* ; *trijer* ; *trijidus*, M. L. 8898 ; *trijolium*, M. L. 8899 ; **trijorium*, M. L. 8899 a ; *trijormis* ; *trijurcus*, d'où *trijurcium*, M. L. 8900 ; *trigeminus* (*ter-*) ; *trilinguis* ; *triltz* (cf. *licium*), M. L. 8903 ; *trimedion* n. (*trimedion*), M. L. 8906 ; *trinoctium* ; *trindōis* ; *tripālis*, d'où *tripālium*, v. B. W. travail ; **tripaliāre*, M. L. 8911 ; *triperitus* ; *trips*, M. L. 8912 (britt. *trybedd*) ; et *tripedālis*, *tripedatō*, *tripedum* ; *triquetrus* ; *triuus* ; *Triuia*, Épithète de Diane ; *triuum*, M. L. 8928 ; *triuādis*. Cf. aussi M. L. 8875, **trēmaculūm* (fr. *tramail*, filet à trois poches).

Certains composés où *tri-* joue le rôle d'un augmentatif, *trifūr*, *trijurifer*, *triuēficca*, etc., qui appartiennent à la langue de la comédie ou de la satire, sont sans doute faits sur des modèles grecs ; cf. *τρίσχιζαρε*, Ménandre, Epit. 646. Cf. le groupe *terque quaterque* à valeur de superlatif.

Cf. aussi *triumvir*.

« Trois » est l'un des noms de nombre qui se fléchissaient en indo-européen et qui même avaient un féminin (cf. *quattuor*) ; le latin a gardé la flexion, à la différence de ce qui est arrivé pour « quatre » ; mais il a perdu le féminin, encore attesté en irlandais, sous la forme *teoir*, cf. gall. *teir*. La forme *trēs* repose sur un ancien nominatif **trey-es*, qui se retrouve dans skr. *trāyāh*, gr. *τρεῖς*, v. sl. *trije*, etc. ; la flexion est celle d'un thème en *-i-*, comme ailleurs : acc. m. f. *tris*, ombr. *trif*. Le neutre *tria*, ombr. *trīa*, répond à gr. *τρεῖς* ; il y a aussi une forme **tri*, conservée dans *trigintā*, qui répond à véd. *trī*, v. sl. *tri*. Le masculin *trēs* a servi aussi pour le féminin, en partie parce que, dans les thèmes en *-i-*, cette finale sert à la fois pour le masculin et pour le féminin ; cette innovation se retrouve en osque, où le nominatif *tris*, c'est-à-dire un ancien

*trēs, de treyes, est accolé à une féminin. — Au premier terme de composés, la forme ancienne était *tri- (skr. tri-, gr. τρι-, etc.), qui aurait dû passer en latin à ter-, au moins devant consonne, mais qu'a conservé l'analogie de tri-ennium et de trium et de l'ablatif tribus : ombr. tris (dat. -abl.), de triplez, etc. Le traitement phonétique apparaît dans l'adverbe ter = skr. trih « trois fois », gr. τρίς. Le collectif de forme trini repose sur *trino- (cf., pour la forme, bini), tandis que terni repose sur *tri-no-. — Quant à l'ordinal, l'emploi du suffixe *(i)yo- est ancien et gr. τρίτος ne représente pas l'état indo-européen. Le sanskrit a trītyah et le vieux prussien tirts (acc. tirtian); l'analogie a entraîné la substitution de *tri-tyio- à *tri-tyio-, d'où av. θrit(i)ya-, v. perse titya- et lat. tertius, ombr. tertiam-a « ad tertiam », tertim « tertium », de *tritiyo-, peut-être aussi gall. trydydd, got. pridja; l'e de lit. trīs et de v. sl. tretitj est curieux, et peut-être ancien, à en juger par le type *tri-tyio-; on se demande s'il n'en faut pas rapprocher le composé tre-centum (cf. du-centum) et la forme arrangée tre-centi.

tribulum, tribulō : v. terō.

tribulus, -i m. : 1° chausse-trape, cf. Rich. s. u.; 2° tribule, croix de Malte (plante); 3° macre ou châtaigne d'eau. Emprunt au gr. τριβύλος, attesté depuis Varron, latinisé. M. L. 8887. V. André, Lex., s. u.

tribulō : v. le suivant.

tribus, -ūs f. : tribu, division du peuple romain, correspondant à la φυλή grecque : t. urbānae, t. rūsicae. Ancien, usuel, classique.

Dérivés et composés : tribuārius : concernant la tribu; tribūlis adj. : 1° qui est de la même tribu (classique); 2° qui appartient à la dernière classe de citoyens (Mart.); et contrībūlis = σύμφωνος.

tribūnus (pour la formation, cf. portus/Portūnus, etc., et dominus); sans doute ancien adjectif substantivé; tribūnus (magistrātus) « magistrat de la tribu », titre qui s'est étendu à différents magistrats ou fonctionnaires, civils ou militaires, t. plēbis, t. milium, t. aerārii; de lātribūnāl (tribūnālē), neutre substantivé d'un adjectif tribūnālīs « lieu où siégeaient les tribuns », puis « endroit élevé, tribune où siégeaient les magistrats », d'ordre civil ou militaire, et spécialement les juges, d'où « tribunal », cf. Hor., Ep. 1, 16, 57, omne forum quem spectat et omne tribunāl; et même « tribune, estrade » en général; tribūnicus, -a, -um : de-tribun; tribūtim adv. : par tribus.

tribūō, -īs : répartir entre les tribus. Terme de droit, qui s'employait proprement de l'impôt, tribūtum; cf. Varr., L. L. 5, 181 : tributum dictum a tribubus quod ea pecunia, quae populo imperata erat, tributum a singulis pro portione census exigebatur. Dans la langue commune, s'est employé dans le sens large de « distribuer, répartir », et même « accorder, concéder, attribuer » (sens propre et figuré). Tribūtum est le neutre substantivé de l'adjectif tribūtus « concernant les tribus »; cf. comitia tribūa (pour la formation, cf. cornu/cornūtus), et il est probable que tribūō a été fait sur tribūtus.

A tribūō se rattachent tribūtiō, que Cicéron emploie,

N. D. 1, 19, 50, dans l'expression aequābilis tributio, qui traduit ἰσωνυα, et les dérivés tardifs tributōr, tributōrius; à tributum, tributārius. De tributō ont été formés les composés at-(ad)-, con-, dis-, in-, retribuō, dont la plupart ont les dérivés ordinaires.

Peu de représentants romans; cf. M. L. 8890, tribūtum, attesté aussi en germanique : v. h. a. tribuz, v. angl. trifot et en celtique : irl. treubh, trebun. Cf. encore M. L. 8888, *tribūna (l'i est fautif); M. L. 8889, tribus, dont les représentants appartiennent à la langue écrite. L'ombrien a, de même, trifu « tribum », avec le génitif trifor, etc. On a émis l'hypothèse qu'il aurait existé à l'origine trois tribus (cf. la division des Doriens en trois tribus) et que tribus renfermerait *tri- « trois »; cf., sur cette division en Italie et en Étrurie, Taubler, Die umbrisch-sabellischen u. die römischen Tribus, Heidelberg, 1929-1930, et Thulin, Etrusk. Dissipin, III, 48.

tricae, -ārum f. pl. : 1° riens, vétilles; 2° embarras, ennui. Mot de la langue familière, attesté depuis Plaute.

Dérivés et composés : tricō, -ōnis m. : faiseur d'embarras, chicanier (Lucil.), M. L. 8895; tricōsus; tricōr-, -āris (et tricō) : chercher des embarras à, chicaner (Cic. ad Att.), M. L. 8891, et peut-être 8892, *trica-cāre, avec redoublement expressif « tricher »; intricō : mettre dans l'embarras (comme inducō, inconcilio), M. L. 4512, fr. intriguer; extricō (extricor) : tirer d'embarras (synonyme familier de expedio), débarrasser, dégager; cf. Col. 3, 11, 3, siluestris ager facile extricatur; inextricābilis (attesté à partir de Virgile, glosé ἀνατρίπτως, d'où extricābilis, Gloss.), inextricātus (Gloss.). Dans la Vulgate, on trouve sē tricāre au sens de « se retarder »; c'est à ce sens que se rattache le britt. trigo « séjourner ».

Le sens précis de tricae ne peut être déterminé, la langue ne l'employant que dans un sens figuré. Martial le joint à apinae, 14, 1, 7 : sunt apinae tricaeque, et siquid uilius isis. Les anciens le rapprochent de τριγες; cf. Non. 8, 11 : tricae sunt impedimenta et implicationes... dictae quasi tricae (τρίγες?) quod pullos gallinaceos inuoluant et impediunt capilli pedibus implicati; ou de Trica, nom d'une petite ville d'Apulie (comme Apina), cf. Plin. 3, 104. Ce sont là des étymologies populaires. L'emploi que fait Columelle de extricāre laisse supposer que tricae appartenait d'abord à la langue rustique, où il devait désigner quelque chose comme des « mauvaises herbes ».

Etymologie inconnue.

trichila (et, dans les inscriptions, triela, triclea, triclila; dans les Gloses, trichilia), -ae f. : berceau de treille, tonnelle, pavillon (Col. 10, 378; Vg., Copa 8). M. L. 8894. Mot de l'époque impériale; sans doute emprunté.

tricoscinum, -i n. : tamis. Emprunt tardif (Orib. lat.), avec haplogie, au gr. τριχοσκινον, dont dérive tricoscināre « tamiser », passé dans le latin médical du Moyen Age.

triduum : v. diēs.

trifārius : v. bifāriam.

trifāx, -ācis adj. : telum longitudinis trium cubitorum, quod catapultā mittitur, P. F. 504, 14. Un exemple d'Ennius, An. 584. Mot osque?

trifolium, -i n. : trèfle. M. L. 8899 (trifolium et triphyllon gr.); B. W. trèfle. V. André, Lex., s. u.

triga, -ae (et trigae) f. : attelage de trois chevaux. Formation tardive d'après bigae, quadrigae? Dérivé : trigārius.

triflix : v. licium.

trimus : v. hiems.

trīni : v. trēs.

trinnio, -is : crier (en parlant du jars). Cf. teirinnio.

trio, -ōnis m. : bœuf de labour. Conservé seulement comme surnom romain et dans l'expression Septem Trionēs qui désigne l'Ourse polaire et dont a été extrait le singulier septemtrio; cf. Varr., L. L. 7, 74-75 : has septem stellas Graeci ut Homerus uocant ἀρκτικὴν et propinquum eius signum βούτην, nostri eas septem stellas triones et temonem et prope eas asem; triones enim et boues appellatur a bubulcis etiam nunc maxime cum arant terram... possunt triones dicti, quod ita sitae stellae ut ternae trigona faciant... Peut-être apparenté à terere et issu de *triuiō > tri(i)ō.

tripālium : v. palus.

tripedānea (uitis) : vigne haute de trois pieds (Plin. 14, 41).

tripediō : τριποδίζω (Gl.). Doublet tardif de tripudiō.

tripodō, -ās, -āul-, -ātum, -āre et tripodatiō (tripu-), -ōnis f. : formes conservées dans le Carmen fratribus Aruālium : carmen descindentes tripodaerunt in uerba haec : enos lases iuate, etc. Sans doute « danser à trois temps ».

Même mot en ombrien ahtrepufatu, ahatripursatu « abs-tripodatiō », impératif.

De là : tripudium : danse à trois temps de caractère sacré, puis « danse » en général; tripudiō, -ās. Dans la langue augurale, tripudium a désigné aussi le présage donné par le sautilllement des oiseaux et, par fausse étymologie, le présage fourni par les miettes de nourriture tombant de leur bec; cf. Cic., Diu. 2, 34, 72, ... quia cum pascuntur [pulli] necesse est aliquid ex ore cadere et terram pauire (tripertium primo, post tripudium dictum est; hoc quidem iam tripudium dicitur) — cum igitur offa cecidit ex ore pulli tum auspicant tripudium sollistimum nuntiatur; et Fest. 498, 25, qui rapproche pauire terram.

tripodum, -i n. : trot (Pélag.).

V. pēs. Pour le vocalisme o dans un second terme de composé, cf. medutullum et extorris. Mais peut-être tiré du gr. τριποδίζω : tripediō.

triquetrus, -a, -um : à trois pointes, triangulaire; t. tellūs, périphrase désignant la Sicile. S'oppose à quadraūs. Classique, mais rare.

Composé de tri- et d'un second élément sans doute apparenté au germanique : v. norv. huar, etc. « pointu » de *k^uadr-.

trissō, -ās, -āre : crier (en parlant de l'hirondelle; Auct. Carm. Philom. 26). Emprunt au gr. τριζω; dérivé dans les langues hispaniques. M. L. 8916.

tristega, -ōrum : trois étages; emprunt tardif (S^t Jér.,

Vulg. au gr. τριτάτος, demeuré partiellement dans les langues romanes. M. L. 8917 (v. fr. trestre).

tristis, -e (i attesté épigraphiquement et par les langues romanes) : à l'aspect sombre ou triste (souvent joint à maestas, opposé à hilaris, laetus). Se dit des personnes en général, du visage, de la parole, des objets inanimés, etc. : tristes arborea, Plin. 16, 95; uultus seuerior et tristior, Cic., De or. 2, 71, 289; Sequanos tristes, capite demisso, terram intueri, Cés., B. G. 1, 32, 2. Dans la langue augurale, s'emploie des entrailles à l'aspect sinistre : tristissima exta, Cic., Diu. 2, 15, 36. De là le sens « funeste » : tristis morbus, triste fatum; « funèbre », t. officium (exsequiarum), etc. Se dit aussi d'une saveur amère : triste lupinum, tristia absinthia. Dans la langue courante, correspond simplement à notre adjectif « triste »; e. g. quid tu es tristis?, Plt., Cas. 172-173. Ancien, usuel, classique. Panroman. Les formes romanes remontent à tristis et tristus (sans doute formé d'après laetus, maestas et attesté à basse époque, cf. App. Probi 56). M. L. 8918. Celtique : britt. trist.

Dérivés et composés : tristiculum (Cic.); tristimonia (-mōnium) : rare, populaire; tristitās (Pac., Turp.); tristitia (classique et usuel avec un doublet tristitiis plus rare), M. L. 8919; tristitiūdō (Apl., Sid.); tristior, -āris : s'attrister (Sén.); contristō, -ās (Cael. ap. Cic.); tristificus (rare, poétique).

Sans étymologie. La structure, qui rappelle celle d'un nom à redoublement « brisé » tel que grex, fait penser à celle de arm. trum « triste », dont le i suppose i.-e. d. Cf. peut-être, en latin même, deux adjectifs à redoublement, taeter et tetricus.

trit : onomatopée imitant le cri de la souris (Naeuius). Cf. aussi Varr., L. L. 7, 104, p. 121, 11 de l'éd. Goetz-Schoell, et les références ad loc.

tritauns, -i m. : pater atai. Fém. tritauia. Cf. auus et stritauus. L'élément initial de atauus est sans doute à rapprocher de ata; tritauus rappelle τριταυος; cf. trinepōs.

tritium : v. terō; André, Lex., s. u.

*tritiō, -ās, -āre (?) : onomatopée, sans doute à rattacher à trit, trissāre, dont une forme tritilles se trouve dans un passage obscur et corrompu de Varron, L. L. 7, 104. Cf. Goetz-Schoell et R. G. Kent, ad loc.

trifō, tritūrō : v. terō.

triumphus, -i m. : triomphe, entrée solennelle à Rome d'un général en chef victorieux; par suite la « victoire » elle-même; une forme sans aspiration triumpe (répétée cinq fois) termine le carmen fratribus Aruālium; cf. Varr., L. L. 6, 68 : sic triumphare appellatum, quod cum imperatore milites redeunt clamant per urbem in Capitolium eunti « (i) triumphare »; id a θριάμβω ac graeco Liberi cognomen potest dictum, et les références de Goetz-Schoell, ad loc. Cicéron prononçait encore dans sa jeunesse triumphus sans aspiration, comme pulcer, Celegus. La prononciation triumphus a été sans doute une innovation des lettrés de Rome; cf. Niedermann, Phonēti, 3^e éd., p. 85 sqq.; mais la forme sans aspirée a peut-être continué de vivre dans les dérivés romans du type *trumpāre (cf., toutefois, M. L. 8926

et 8952, et B. W. sous *trumper*. *Triumpus* semble être un emprunt au grec (cf. *oud*) par l'intermédiaire de l'étrusque, comme l'indiquerait le *p* correspondant à la sonore 6 de *θραυπός*. Ancien, usuel, classique.

Dérivés et composés : *triumphō*, -ās : avoir les honneurs du triomphe, célébrer le triomphe ; triompher (sens propre et figuré) ; triompher de ; *triumphātus* : dont on a triomphé ; M. L. 8926, *triumphāre* ; *triumphālis* ; *triumphātor*, -trix, -lōrius ; *dētriumphō* (langue de l'Eglise), créé à basse époque d'après *dēuincō*, *dēbellō*, etc.

triumuir, -I m. : triumvir. Nominatif reformé sur le génitif pluriel *trium uirum*, de *trēs uiri* (*trēuiri*), nom donné à certains magistrats nommés par trois à Rome. De là : *triumuirālis*, -e ; *triumuirātus*, -ūs m. Cf. *duumuir*.

trixāgō (*trissāgō*), -inis f. : germandrée, petit chêne, plante. Depuis Celse. Mot de type populaire en -āgō, sans étymologie. V. André, *Lex.*, s. u.

trochlea, -ae f., usité surtout au pluriel : poulie. Emprunt au gr. τροχίλεια (depuis Caton) Conservé dans quelques parlers romans. M. L. 8929 ; B. W. *treuil*.

trōia, -ae f. : truie. Non attesté dans les textes ; se trouve dans les gloses de Cassel (viii^e siècle). Semble sans rapport avec le *porcus trōianus* de Macrobe, Sat. 3, 13, 13. M. L. 8933.

tropaeum, -I (*trophaeum*, tardif) n. : trophée. Emprunt ancien (Acc.) au gr. τρόπαιον.

Dérivé : *tropaeiūs* (Amm.). M. L. 8936.

tropus, -I m. : figure, trope. Emprunt au gr. τρῶπος, passé par l'école dans la langue courante, d'où **trophāre*, M. L. 8936 a ; celtique : *irl. trop, troibed*. De *trōpō* existent à très basse époque les composés *adtrōpō* (Arn., in psalm. 37) et *contrōpāre* (figurer) ; puis « comparer » (Lex Visig., Cassiod.), d'où *contrōpātiō*, -pābilis. V. B. W. *trouver*.

trossuli, -ōrum m. pl. : nom donné aux cavaliers romains « quod oppidum Tuscorum Trossulum sine opera peditum ceperint », P. F. 505, 13. A l'époque impériale, désigne les « élégants » ; cf. Sên. ad Luc. 76, 2 ; 87, 9. Sans doute étrusque.

trua, -ae f. : écumoire, cuiller percée ; plaque d'évier. Depuis Pomponius.

Dérivés : *trūlla* : petite écumoire ou cuiller percée ; vase à double fond, percé de trous ; bassin de chaise percée ; réchaud, truella. Déjà dans Caton, R. R. 10, 2, où les manuscrits ont *trull(i)um*, *trulia*, M. L. 8949 ; B. W. *truella* ; celtique : *britt. trull* ; germanique : v. angl. *turl* ; et M. L. 8950, *trullio* ; *trull(i)um* (seau à m.) et *trullio*, -ōnis m. (Plin. Val. 3, 38) : seau (à couvercle percé, v. Rich, s. u.) ; *trullissō*, -ās : enduire, crépir ; *trullissatiō* (Vitr.).

Un doublet *drua* est dans P. F. 9, 2. Il est très douteux qu'il faille rattacher à *trua* le verbe attesté dans la glose *truant, mouenter* du même P. F. 9, 3, et qui est sans doute à rapprocher de *andruāre*, *antroāre*, *amp-truāre* et *redantruāre*, F. 334, 19.

Tru(i)leus évoque certains mots techniques en -eus, suspects de provenir de l'étrusque. L'emprunt est vraisemblable pour ce terme technique. L'alternance *trul-*

leus, *trullio* rappelle *cōleus*, **cōliō*. *Trulla* serait grec d'après Varron, L. L. 5, 118, *trulla... hanc Graeci trullān* (τρῦλλῖδς, con. Scaliger ; τρυλλῖον, L. Spengel). *Trua* est peut-être refait secondairement sur *trulla*. La formation du verbe *trullissō* semble confirmer l'origine grecque ; cf. *comissor*, etc. Cf. aussi τρυπῶν « cuiller à pot ».

trueantus, -I m. : petit poisson d'eau douce, « goujon ». Mot celtique, v. *cranzantus*. M. L. 8941.

truēdō, -ās, -ānī, -ātum, -āre : égorger, massacrer. Semble s'être dit d'abord des animaux qu'on abat (cf. Sall., Ca. 58, 21 ; T.-L. 28, 16, 6), puis s'est étendu aux hommes, dans le sens propre et dans le sens figuré, et même à des objets inanimés (cf. Hor., Ep. 1, 12, 21). Classique (Sall., Cic.), mais rare. Non roman.

Dérivés et composés : *truēditiō* (depuis Caton) ; *truēdator* (tardif) ; *contruēdō*.

V. *truz*.

truēilō (*truculō*), -ās : crier (de la grive). Cf. *faccilō*.

tructa, -ae f. : truie (Isid., Plin. Val.). Panroman (sauf roumain). M. L. 8942. Mot tardif, sans doute emprunté ; cf. le gaulois *trucantus*. Semble sans rapport, malgré Weise, p. 540, et Sofer, p. 65, avec le gr. τρώκτες, qui désigne un tout autre poisson, une sorte de thon = *ἀπλξ*. Le v. angl. a *trūht* (avec *ū*) ; le gall. *dluz*, le corn. *trud*, l'alb. *trofte*.

truculentus, v. *truz*.

trūdō, -is, -si, -sum, -ere : pousser (par opposition à *trahō* « tirer » ; cf. Plt., Cap. 750, *uis haec quidem hercle est, et trahi et trudi simul*) ; cf. dit aussi des plantes, des bourgeons qui poussent, cf. Vg., G. 2, 235, (*pampinus*) *trudit gemmas* ; 2, 74, *se medio tridunt de cortice gemmas*. Formes nominales, dérivés et composés : *trudis*, -is f. : pique ; *trudes hastae sunt cum lunato ferro*, Isid., Or. 18, 7, 3 ; *trūsā*, -ās (*sēnsū obscōnō*, Cat. 56, 6), M. L. 8957 ; *trūsātis* (*mola*) ; *trūsūtiō* (Phèdre). Cf. aussi M. L. 8943, **trūdicāre* (douteux) ; **extrūdicāre*, 3106 ; **extrūsāre*, 3107.

abstrūdō : pousser à l'écart, écarter ; cf. Tert., Apol. 11, *illuc abstrudi solent impii*. Ce sens propre est rare ; à l'époque classique, le verbe est simplement synonyme de *abdo*, *abcondō* ; cf. Schol. Dan. in Verg., Ae. 6, 7 : *abstrudere enim est de industria celare* ; d'où *abstrūsus* : écarté, secret (gall. *astrus*), *abstrūsūm*, *dē* (*dētrūsū*, St Jér.), in- (cf. M. L. 4516), *ob-* (*obs-*) ; d'où *obstrūdō*, *obstrūsus*, F. 208, 36, *obstrūsio* (Cael. Aur.) ; *re-trūdō*.

Ancien et classique, mais assez rare. Pas de substantifs dérivés.

Cf. got. *us-þriutan* « *κόπος παρῆγεiv* » et v. sl. *trudū* « *κόπος* ». Mot du vocabulaire occidental.

trugōnus, -I m. : pastenague, sorte de raie (Plt., Cap. 851) ; latinisation de τρυγών. Les autres auteurs emploient la transcription grecque *trygōn*. Faut-il lire *trygōnem* dans Plaute ?

trulla, **trulleus** : c. *trua*.

truncus, -a, -um : ébranché (d'un arbre : *trunca manu pinus regit* (Polyphemum), Vg., Ae. 3, 659) ; mutilé, privé de ses membres, tronqué (par opposition à *integer*), joint à *mutilus*, *dēbilis*. Sens propre et figuré. La

date tardive à laquelle apparaît *truncō* rend peu vraisemblable l'hypothèse selon laquelle *truncus* adjectif serait dérivé du verbe.

truncus, -i m. : tronc de l'arbre ou du corps humain ; fût d'une colonne ou d'un piédestal, etc. Usuel et classique ; semble attesté plus tôt que l'adjectif, qui n'apparaît pas avant Virgile et Tite-Live. Mais *truncus*, par sa forme, est plutôt un ancien adjectif, avec le même suffixe que dans *maneus*, etc. (issu de **tron-co-s*?).

Dérivés et composés : *trunculus* (Cels.) ; *truncō*, -ās : attesté seulement à l'époque impériale, presque uniquement sous la forme *truncātus*, sur lequel sans doute a été bâti *truncō* ; *truncātiō* (Cod. Theod.). Les composés anciens sont : *con-* (Plt.), *dē-truncō*, -cātiō ; *distruncō* (Plt., Tru. 614) ; *obtruncō* « tailler, ébrancher », usité surtout dans le sens de « égorger, décapiter » (attesté depuis Plaute) ; *obtruncātiō* (Col.). *Trūcēre*, *trūcans*, *trūnculus*, **truncus* sont demeurés dans les langues romanes, M. L. 8953-8956 ; B. W. *tronc* et *trancher* ; *extruncō* en germanique : v. h. a. *strunzere*, etc. ; *truncus* dans v. h. a. *trunc*, etc.

Étymologie incertaine. Peut-être à rapprocher du groupe de *truz*. Ou bien cf. gr. τρώω, etc. ? Le lit. *trenkiū* « je heurte » est loin pour le sens.

***trūdō**, -ōnis m. : auis *monocrotalus*. *Caecilius inridens magnitudinem nasi* (270) : « *Pro di immortales, unde prorepsit truo?* », P. F. 504, 21. Cf. *trua?*

trutina, -ae f. : balance. Emprunt ancien (Caton, R. R. 13, 3) et fait par voie orale au gr. τρυτήνη. De là *trutiō* (*trutinor*) et *trutinātor*, tous deux rares et tardifs. M. L. 8958 (v. fr. *trone*).

trux, **trūcis** adj. : farouche, féroce, cruel. Se dit des hommes et des animaux, du visage, des yeux, du climat, des choses abstraites ou concrètes. Ancien (Plt., Pac.) et classique, mais surtout poétique.

Dérivé : *truculentus*, d'où *truculentē* (-ter), *truculentia*.

Thurneysen, IF 14, 127 sqq., a rapproché *irl. trū* (gén. *troich*) « destiné à mourir ». Les sens sont différents. Mais *trūdicāre*, où le second terme appartient au groupe de *caedō* (cf. *homi-cida*?), établirait le rapprochement. Peut-être faut-il aussi rapprocher *truncus* et *torus*. En tout cas, on pense au groupe indo-iranien de véd. *tarute* et *tūratī*, av. *tauroyetti* « il triomphe de, il l'emporte sur », hitt. *tār-* « conquérir », etc., qui indique la supériorité de force, tous mots qui rappellent le groupe de lat. *trāns* plus que celui de *terō*.

tū (gén. anc. *tis*, cf. *mis* ; gén. usuel *tui* ; dat. *tibi* (mot iambique) ; acc. *tēd* et *tē* ; abl. *tēd* et *tē*) : pronom de la 2^e personne du singulier : tu, toi. Renforcé dans *tū-te*, *tūtemet*, *tūbimet*, *tēte*. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 8863. Adjectif dérivé : *tuus*, -a, -um : ton, ta, M. L. 9020. Adverbe archaïque : *tuāim* « à ta façon » (Plt.).

Le nominatif singulier se retrouve ainsi, sans particule postposée, tantôt à l'état de mot autonome, tonique, tantôt à l'état de mot accessoire, atone, nettement dans : v. sl. *ty* (de **tū*), v. pruss. *tū* (autonome) et *tu* (souvent postposé), v. h. a. *dā* et *du*, -tu (postposé), arm. *du* (forme de mot accessoire), gr. dor. *τῷ* (tonique), gāth. *tū* (postposé ; la

longueur de l'u n'a pas de valeur étymologique) ; le védique a *(tū)u-am* et l'Avesta *tūm* (de **tūwam*), gāth. *tuom*, c'est-à-dire *tuwam*, l'osque *tiium*, nominatif singulier « *tū* ». Le datif *tibi* (avec le traitement de *i* de *e*, normal à l'intérieur du mot, et par suite dans un mot accessoire) concorde pour l'essentiel avec v. pruss. *teb-bei*, v. sl. *tebē* et gāth. *taibā* (cf. lat. *sibi*) ; l'ombrien a *tefe*, *tefe*. L'accusatif *tē* (de *tēd*) offre une particule à dentale, tandis que l'ombrien a *ti-om*, *ti-u* ; la forme de base est **tē*, doublet indo-européen de **twē* ; cf., d'une part, v. sl. *te*, v. pruss. *ten*, v. isl. *þi-k*, et, de l'autre, gr. *τέ*, *σε* (reposant sur *te*, qui semble attesté chez Hésychius, pour le crétois), arm. *k'e-z*, skr. *tvam* (avec *v* consonne en védique), *tvā*, av. *θwam*. Le hittite a une forme élargie : nom. *zik*, acc. *tuk*.

L'adjectif possessif admettait deux formes, l'une à vocalisme radical *e*, représentée par lit. *tavas*, gr. *τέος*, l'autre à vocalisme zéro, représentée par skr. *tvāh*, av. *θwō*, gr. *σός* (de **Fōc*), arm. *k'o* ; l'italique semble avoir admis les deux, car l'ombrien a *tuwer* à côté de *tuor* « *tui* », osq. *tuwai* « *tuare* ». Le lat. *tuus* n'a pas clairement le représentant d'un *e* radical, mais ne peut guère s'expliquer par un ancien **tuos* ; on peut partir de **teuos* ? < *tuos* (cf. *tuos* et *veos*) > *tuos*, *tuus*.

tuba, -ae f. : trompette droite (par opposition à *cornū*, *lituus*) ; cf. Rich, s. u. Ancien (Enn., Plt.), usuel, classique. Peut-être ancien collectif de *tubus* : tube, tuyau, usité, d'ailleurs, lui aussi, dans le sens de « trompette » ; cf. Varr., L. L. 5, 117 : *tubae ab tubis, quos etiam nunc ita appellant tubicines sacrorum* ; et F. 480, 25 : *lustraria, > quibus diebus adscriptum in <Fastis est, in atrio Sutorio agna tubae lustrantur, quos tubos appellant*.

Les formes romanes remontent à *tuba* et **tufa* ; *tubus* (d'où provient également v. h. a. *zubar* ; l'irl. *tob* vient de *tuba*) et **tuufus* ; *tubula*, **tufula* (avec doublets dialectaux, sans doute osco-ombriens), cf. M. L. 8964, 8-9, et 773 **atubāre*.

De *tuba* sont composés ou dérivés : *tubicen*, et *tubicinō*, -cinium ; *tubilustrum* : fête des trompettes, cf. Varr., L. L. 6, 14 ; *tubocantius* (Inscr. CIL VI 10149) ; *tubula* ; *tubārius* (Dig.).

De *tubus* : *tubulus* et *tubulātus* ; *tubulātiō*. Pas d'étymologie certaine. V. Ernout, Philolog. ca II, p. 234.

tūber, -eris n. : 1^o tumeur, excroissance, nœud des arbres ; 2^o *tūber* (terrae) : sorte de tubercule, peut-être la truffe. Comme *gibber*, semble avoir pu s'employer avec valeur d'adjectif ; cf. Tēr., Ad. 245, *praeterea colaphis tuber est totum caput*. Ancien, technique. Les gloses ont aussi une forme dialectale *tūfer*, seule conservée dans les langues romanes ; cf. M. L. 8966 ; B. W. *truffe*.

Dérivés : *tūberculum*, -i (Cels., Plin.) ; *tūberōsus* (Varr., Pét.) ; *tūberāns* ; *tūberātus* (rares et tardifs). Cf. aussi les noms propres *Tūberō*, -ōnis « i. e. rāmicōsus » (Gloss.) et *Tubertus* ; **tūbellum*, M. L. 8965 ; et le juxtaposé *terrae tūber > terriūber*.

On pense au radical qui figure dans *tumēō* ; mais la formation n'est pas claire. Cf. v. isl. *þúfa* « tertre » de **tūbh*?

tubur, -eris (-uris) f. : azeroier (arbre) ; m. : azeroie.

Les gloses traduisent *tuberēs* (graphie influencée par *tuber*) par τρυχώμα, qui désigne une sorte de nœle. Le mot n'apparaît qu'à l'époque impériale et est sans doute importé, comme la plante elle-même; cf. Plin. 15, 47.

tubercinor, -āris, -ārī : « raptim manducare », Non. 179, 18, qui cite des exemples de Titinius, Plaute, Turpilios. Mot populaire, formé comme *sermocinor, lencinor*, etc. Premier élément obscur, à rapprocher de *tāber*?

tubus : v. *tuba*.

tucca, -ae f.; **tuccētum, -ī n.** : conserve de bœuf ou de porc confit dans le saindoux. Mot d'époque impériale (Pers., Apul., Arn.), gaulois; cf. Schol. Pers. 2, 42: *tucceta apud Gallos Cisalpinos bubula dicitur, condimentis quibusdam crassis obliata ac macerata; et ideo toto anno durat. Solet etiam porcina eodem genere condita seruari. Aut assaturarum iura. Hinc Plotius Vergiliū amicus in eadem regione esse nominatus Tucce*. Pour *tucca*, cf. la glose *tucca* : κατήχυμα ζωοῦ, CGL II 202, 52. M. L. 8970.

Dérivé : *tuccētus* (Gloss.).

On compare lit. *tūkās*, pl. *taukai*, v. sl. *tukū* « lardons », v. h. a. *dioh* « jambon ».

***tucus, -ī m.** : autre nom du coucou d'après Isid., Or. 12, 7, 67, et les Gloses : *tuchus* est *uculus*, CGL V 624, 35; v. Sofer, 12. Mot expressif.

tudernis (ulius) : vigne de la région de Tuder, Plin. 14, 36.

tudes, tudītō : v. *tundō*.

tuor, -ēris, tuitus sum (parfait seulement à l'époque impériale; la forme ordinaire du participe est *tūsus*), **tuērī**. Un doublet ancien *tuor, tuērīs*, est également attesté, tant dans le verbe simple que dans les composés, e. g. Plt., Mo. 836-838, *intuor, optuēr, contui*; ces formes ont été conservées par les poètes dactyliques pour éviter le crétisme; mais la prose n'emploie que *tuor* (cf. *ciō* et *ciēō*). On trouve aussi tardivement quelques formes de *tuēō* actif et de *tuērī* avec le sens passif, e. g. Dig. 27, 10, 7, *consilio et opera curatoris tueri debet non solum patrimonium, sed et corpus et salus iuriosi*, sans doute d'après *tūsus*. Pour le sens, cf. Varr., L. L. 7, 12 : *tueri duo significant, unum ab aspectu ut dicit, unde est Enni illud (Tr. 335 R³) : « tuor te, senex? » ... alterum a curando ac tutela, ut cum dicimus tū bell et tū (l. uilicium?) tueri uillam, a quo etiam quidam dicunt illum qui curat aedes sacras aedituum non aeditumum (-tumum), sed tamen hoc ipsum ab eadem est profectum origine, quod quem uolumus domum curare dicimus « tu domi uidebis » ... sic dicta uestis^Dica quae uestem spice-ret, i. e. uideret uestem ac tuetur.*

Le sens de « voir, regarder » est ancien et conservé seulement par la poésie; la prose n'emploie *tuor* qu'avec le sens de « garder, protéger » (cf. *seruō*), mais les composés, d'aspect déterminé, ont conservé le premier sens : *contuor* (-tuor), *contuitus, -ūs m.* (archaïque); *intuor*; *intuitus, -ūs*; *obtuor, -ēris* et *obitūsus, -ūs*, cf. P. F. 203, 18 : *optuū quasi obitūtu, a uerbo tuor, quod significat uideo*.

L'adjectif verbal *tūsus* a le sens de « qui est à l'abri, en sûreté », t. ab *insidiis*; et aussi de « qui protège, prudent », comme *cautus*, e. g. T.-L. 9, 32, 3, *celeriores quam*

tutoria consilia magis placere ducibus. Adverbes *tūtē* et *tūtō*.

Dérivés : ***tuor, -ōris m.** : vue, vision (mot d'Apulée, sans autre exemple); **tūtor** : protecteur; en droit « tuteur » (irl. *tútoir*), d'où *tūtrix* (bas latin); **tūtrius**; **tūtela** : défense, protection, de **tūt-ela* ou **tūt-ela?* V. Benveniste, *Origines*, p. 42; **tutelle**; **tūtēlāris, -rius**; **tūtēlātor**; **tūtēlātus**; **Tūtēlina (Tūtēlina)**; **tūt-iō, -ōnis f.** : protection (attesté depuis Cic., rare); **tūtor, -ōris, tūtātus sum**; **-āri** (et *tūtō*) : protéger, garder; d'où *tūtāmen* (poétique et postclassique), *tūtāmentum* (époque impériale), *tūtāculum* (Prud.), *tūtāt-iō* (Firm.), **-tor** (Apul.); **Tūtānus, -ī** (Varr.).

Sont représentés dans les langues romanes *tutor, -ōris, tūtāre, *extūtāre*, M. L. 9018, 9019, 3310. V. B. W. *tuer*.

Aucun rapprochement évident. Malgré la différence de sens, on est tenté de rapprocher le groupe indo-iranien de véd. *tūiti* « il est fort », *tauḥ* « fort », *tūvi* « fortement », *gāth. tauā* « j'ai la puissance de », véd. *tūviṇi* = *gāth. tūviṇi* « puissance ». Cf. v. pruss. *tūlan* « beaucoup », lit. *tūlas* « abondant ». C'est donc le sens de « protéger » qui aurait fourni secondairement celui de « regarder » : la comparaison du français *garder, regarder* justifierait ce développement. Rapprochement médiocrement satisfaisant pour le sens, quoique skr. *tūiti* et lat. *tuor, tūtus* soient visiblement anciens.

tūfa, -ae f. : aigrette ou étendard. Mot tardif, attesté seulement dans Végece et Lydus, qui le donne comme barbare, De Mag. R. 1, 8. D'origine anglo-saxonne d'après Beda : « *illud genus vexilli quod Romani tufam, Angli uero appellant thuf...* »; cf. Ernout, *Élém. dial.*, s. u. *tūfer*. M. L. 8973.

tugurium, -ī n. : hutte, cabane. Attesté depuis Varro, R. R. 3, 1, 3, qui le joint à *casa*. Rattaché par l'étymologie populaire à *tegō*, d'où la graphie *tegrum*. Diminutifs : *tuguriolus* (*tegu-, tegō-*), *tuguriunculum*.

On explique l'u initial de *tugurium* par une assimilation comparable à celle de *lucūna, ruiundus*, en face de *lacūna, rotundus*. Mais la dérivation en *-urium* est sans exemple. Peut-être mot d'emprunt, comme *casa*; *tuguria Numidarum*, dit Sall., Ju. 75, 4. V. *tegia*. M. L. 8616 a. Gaulois?

tulī, tulō : v. *tollō*.

tulliānum, -ī n. : *quod dicitur pars quaedam carceris, Ser. Tullium regem aedificasse aiunt*, P. F. 490, 11.

tullius, -ī m. : *-os alii dixerunt esse silanos, alii riuos, alii uehementes proiectiones sanguinis arcuatim fluentis, quales sunt Tiburi in Aniene. Ennius in Aiaie (18) : « Aiax; misso sanguine tepido tu^Clli efflantes uolant »*, F. 482, 3. Même mot-que le nom propre (étrusque?) *Tullius*? Cf. *tolennō*?

tum : v. *talis*.

tumba, -ae f. : tombe. Emprunt tardif (St Jér., Prud.) au gr. τῦμβας, τῦμβος. Diminutif : *tumbula*. Demeuré dans les langues romanes, M. L. 8977, et en irl. *tomba*.

V. *tumulus*.

tumēō, -ēs, -ēre : être enflé, gonflé (souvent joint à *turgeo*, avec lequel il allitère, Cic., Tu. 3, 9, 19; Quint.

12, 10, 73). Se dit, au propre et au figuré, du physique et du moral, de la passion qui soulève l'âme, du chagrin, de la colère, de la vanité qui la gonflent, d'un style boursoufflé, etc. Ancien (Cat.) et usuel. Non roman.

Dérivés et composés : *tumor, tumidus*, M. L. 8978, et, tardifs, *tumōdus, tumidulus, tumidulus*; *tumidō, -ās*; *tumex* : στυδῆ, αλγαστῶδες τῶτος (Gloss., terme médical); *tumescō*; *tumentia* (Cael. Aurel.); *tumefacio, circum-, de-, ex-, in-tumēō*; *de-, ex-* (d'où *extumidus*, Varr.), *in-tumescō*, M. L. 8517.

Cf. aussi *contumāx, contumeliā*?

Il y a un groupe de mots indo-européens à radical *tu-* élargi par *-m-* dans : lit. *tūma, tumēti* « grossir, enfler », gall. *tyfu* « croître », v. isl. *pumal-fingr* « pouce », skr. *tungāh* « haut », véd. *tūmraḥ* et *tūmāh* « fort », gr. τῦμβας (à Corcyre et à Erétie), τῦμβος « tumulus, tertre, tombeau ».

tumultus, -ūs (-ī arch.) m. : proprement « soulèvement », souvent joint à *turba, tremor, trepidatio, terror, strepitus*, « agitation (souvent soudaine), désordre, tumulte, panique »; dans la langue militaire désigne la « levée en masse » et aussi tout ce qui n'est pas la guerre régulière, rébellion, révolte, insurrection, guerre civile : t. gallicus, t. domesticus, cf. Cic., Phil. 8, 1, 2 sqq. Ancien (Enn.), usuel, classique. M. L. 8981.

Dérivés : *tumultuārius* : fait ou levé en désordre et en hâte; *tumultuor, -āris* (*tumultuō*); *tumultuāt-iō, -tor* (Gloss.); *tumultuōsus*.

Le sanskrit épique a un mot *tumalah* « tumulte » et « bruyant »; ce rapprochement isolé est peu probant. Le rapport avec *tumēō*, souvent proposé, est sémantiquement difficile et, du reste, la formation de *tumultus* demeurerait singulière (essai d'explication dans Stolz-Leumann, *Lat. Gramm.*, p. 237). Mot expressif, comme *singultus*.

tumulus, -ī (*tumulūm n.*, tardif) m. : hauteur, éminence (naturelle ou artificielle); monticule de terre qui recouvre le cadavre, puis « tombeau, tombe », dans ce sens, neutre en bas latin, d'après *sepulcrum*. Classique, usuel. M. L. 8982.

Dérivés : *tumulō, -ās* : mettre en terre; *at-, contumulō*; *tumulāmen* (rare, tardif); *tumulōsus* (Sall.); *intumulātus* = *inhumātus*.

V. *tumēō*.

Tumulus rappelle trop *cumulus* pour que l'esprit n'ait pas tendu à associer les deux mots; cf. Ov., Tr. I 11, 20, *inque modum tumuli concaua surgit aqua*, et Met. 15, 508, *cumulus... aquarum*.

tune : v. *tum*.

tundō, -is, tutudī (et *tūnsi, tūsi*), **tūnsūm** (*tūsūm*), **-ere** : frapper, battre à coups répétés et avec un instrument contondant (*tudes*), écraser, piler; rebattre les oreilles. Ancien (Plt.), classique, usuel. Non roman, sauf peut-être sous une forme dérivée **tūsāre*, M. L. 9012.

***tundor, -ōris m.** : action de frapper (Apul., Met. 4, 24). Douteux; Bluemner lit *tumore*.

tudes, -itis m. : marteau, maillet : *tudies, mallei, a tundendo dicti. Inde et cuidam cognomen Tuditano fuit, quod caput malleo simile habuerit*, P. F. 481, 10; *tudiū, -ās* (archaïque, Enn., Lucr.) : *tudicula f.* : machine à

écraser les olives; *tudiculō, -ās* (auquel remonte fr. *touriller*) : cf. *tuduculus*, M. L. 8971. Cf. aussi la glose *tuidiōrēs* : χαλκόντυποι.

con-tundō : écraser (verbe d'aspect « déterminé », sens propre et figuré); *contūsio* (Col., Plin.), *dētundō* (rare, douteux); *extundō* : faire sortir en frappant, forger (= *excudō*); *intundō*, M. L. 4518 a; *obitundō* : battre fortement, rebattre, émailler la pointe d'une arme, d'où *obitūsus*; *pertundō*, M. L. 6435, et 6436, **pertu(n)-siare* « percer »; *Pertunda, -ae* (Varr.); *peritūsorium* « uertrum » (Gl.); *retundō* « refouler ».

Le présent *tundō*, à nasale infixée, est d'un type qui a reçu en latin un développement notable (cf. *fundō, rumpō*, etc.); du reste, le védique a aussi *tundānh* « heurtant », *tundate* « il heurte ». Le rapprochement de skr. *tudāti* « il heurte » et de got. *stauta* « je heurte » indique, d'autre part, un ancien présent radical athématique (sur la formation de *tudāti*, v. Renou, *Mél. Vendryes*, p. 309 sqq.). *Tudati* est à rapprocher du parfait véd. *tūdāda*. — La racine **(s)teud-* appartient au groupe de **(s)teu-* « heurter », qui apparaît avec des élargissements divers : gr. τῦπω (cf. lat. *stūpeō*), véd. *tuñānti* « ils heurtent » à côté de *tujānt-* « heurtant » et du parfait *tujānānh*, etc.; cf. *studeō*.

Le rapprochement de ombr. *tuder* « finem » est très incertain.

tunica (*tonica*, Isid., Or. 19, 22, 6), **-ae f.** : tunique, vêtement de dessous que portaient les hommes et les femmes, analogue par l'usage à la chemise et par la forme à la blouse. Il y en avait différentes sortes qui sont distinguées par des épithètes : t. *manicāta, tālāris, muliebris, interior* ou *intima, rēcta*, etc. Se dit par extension des téguments ou membranes recouvrant certains corps ou organes. Ancien (Plt.), usuel. M. L. 8985; ags. *tunice* = irl. *tonach, tunig*.

Dérivés : *tunicātus* (cf. *togātus*); d'où *tunicō, -ās* (Varr. ap. Non. 182, 17); **intunicō*, M. L. 4519; *tunicula*; *Tuniculāria* (*lūbula*); *tunicopallium*.

Ce nom de vêtement est emprunté au même mot qui a fourni gr. τῦνών; terme de commerce, dû sans doute aux Phéniciens, cf. hébr. *kathōneth*. Mais on ne peut dire si le mot a été emprunté directement ou s'il y a eu quelque intermédiaire (étrusque?).

***tunna, -ae f.** : tonne (Gl.). Sans doute celtique. M. L. 8986; B. W. s. u.

t(h)unnus, -ī m. : thon. Emprunt au gr. θύνος latinisé. Roman. M. L. 8724.

***tura, -ae f.** : « herba uirens » (Marcell. 8, 143), mouron. Cf. *antura*. Origine inconnue.

turba, -ae f. : trouble, agitation, désordre (d'une foule, par opposition à *riza*, qui ne s'applique qu'à un tout petit nombre de personnes, deux ou quatre; cf. Labéon, dans Dig. 47, 8, 4 : *turbam multitudinis hominum esse turbationem et coetum, rixam etiam duorum*), puis « foule en mouvement ou en désordre, cohue », « foule nombreuse et mêlée, le commun », généralement avec valeur péjorative. Dans la langue familière signifie aussi « querelle, dispute ». Ancien, usuel. M. L. 8990. Celtique : irl. *torb*; britt. *cyntyrfu* « conturbé ».

Dérivés et composés : *turbō, -ās* : 1° troubler, mettre

en désordre, agiter; 2° se troubler, s'agiter (emploi absolu). Bien représenté, mais avec des sens dérivés, dans les langues romanes, M. L. 8992. — Dérivés : *turbatus* et *inturbatus* (Plin. le J.); *turbātē*; *turbātio* (non attesté avant l'époque impériale, tandis que *con-*, *per-turbatio* sont classiques); *turbator*, *-trix* (id.); *turbamentum* (Sall., Tac.); *turbor* (Cael. Aur.); *con-*, *dē-turbō* : renverser, chasser violemment, fréquent dans la langue militaire; *disturbō* : disperser brutalement; démolir, renverser (sens propre et figuré), M. L. 2696; *ex-*, M. L. 3109, *per-turbō*; d'où *imperturbatus*, *-tio* (= *ἀνταύα*, St Jér.), *-babilis* (St Aug.).

turbēlae (*turbellae*) f. pl. : trouble, désordres, remue-ménage (Plt., repris par Apul.); *turbula* (Apul.) : petite foule; *turbidus* : trouble, troublé (se dit souvent du temps, de l'eau; sens physique et moral), M. L. 8994; d'où *turbidē* et, tardifs, *turbidō*, *-ās*, M. L. 8993; *turbidulus*; *turbidō* (*turbēdō*?), *-inis* f. (Gloss.) *inturbidus* (Tac.).

turbulentus, usuel et classique; *turbulentor* (Cic., Fam. 2, 16, 7) et, tardifs, *turbulentia*, *turbulentio*. Cf. aussi M. L. 8998-8997, **turbulus*, **turbulāre*; fr. trouble, troubler.

turbō (et *turben* d'après Charisius dans Tib. 1, 5, 3), *-inis* (*-ōnis* dans César d'après le même Charisius) m. : désigne toute espèce d'objet animé d'un mouvement rapide et circulaire « tourbillon, trombe, cyclone », cf. Sén., Q. N. 5, 13, 3; « toupie, sabot » et, par suite, « pason » d'un fuseau (*uerticillum*), « cône » (que le sabot rappelle par sa forme); désigne aussi le mouvement lui-même : révolution d'un astre, tournoiement d'une arme, marche sinueuse d'un reptile, etc. S'emploie aussi au figuré, e. g. Cic., Dom. 53, 137 : *tu procella patriae, turbo ac tempestas pacis aique otii*; se dit du « vertige » de l'âme. Ancien (Enn., Pl.), usuel, classique.

Les langues romanes supposent peut-être **turbō*, *-ōnis*, M. L. 8996 a, et un dérivé **turbinio*, M. L. 8995; de *turbō* dérive en celtique : britt. *turfr*.

Les dérivés latins, rares et d'époque impériale, sont : *turbineus* (Ov.); *turbinātus* : de forme conique; *turbiditio* : forme conique (Plin.). Sur *turbāre* « trouver », étymologie aujourd'hui abandonnée (v. *tropāre*), v. Bertoldi, *La parola*, p. 67.

Le germanique, v. isl. *porp*, se rattache à *trabs*.

Le grec seul a un mot comparable à *turba*, à savoir *τὸ ἐρη* (ion. *σὺρη*) « confusion, tumulte ». L'hypothèse d'un emprunt latin au grec doit donc être envisagée; elle est plus plausible que celle d'une parenté originelle. V. *turma*.

**turbiscum* (-cus), -I m. : garou. Tardif (IV^e siècle), sans doute étranger. Conservé en sarde *triscu*, *truvuzu* et en esp. *torisco*. V. André, *Lez.*, s. u.

turdus, -I m. : 1° grive; 2° tourd (poisson). Attesté depuis Ennius. Panroman. M. L. 8999. Sur *turdus* = *cunnius*, v. Skutsch, Gl. 3, 104.

Dérivés : *turda* f. (Perse 6, 24, bien que Varron nie l'existence de la forme); *turdarius* (Varr.); *turdēla*, M. L. 8998 a; *turdēlia*.

Le mot fait partie d'un ensemble de noms de passe-reau dont les formes sont difficiles à ramener à un original commun et présentent dans chaque langue des singularités : irl. *truid* (à côté de gall. *druid-en* « étour-

neau », v. isl. *þrostr* « grive » (et v. h. a. *drōska*), lit. *strādas* (et v. pruss. *tresde*) « grive », russe *drozd* « merle » (dans d'autres langues slaves, *drozg*), gr. *στρούθος* (att. *στρούθος*); v. angl. *proslie*, all. « Drossel ». Il semble vain d'essayer de restituer une histoire précise pour un mot de cette sorte, comme pour *passer* et pour *merula*; mais il y a sûrement parenté de tous ces mots de type « populaire », c'est-à-dire sujets à beaucoup de variations de sens et de forme.

turgedō, *-ēs*, *tursi*, *turgēre* : être dur et gonflé, sens propre et figuré. Ancien (Caton, Ennius), mais évité par la prose classique; repris par la poésie impériale (Ov., Vg., etc.). Non roman.

Dérivés : *turgidus*, joint à *tumidus* dans Cic., Tusc. 3, 9, 19, *membrum tumidum ac turgidum* (M. L. 9000?) douteux; *turgidulus* (Catull.); *turgor* (Mart. Cap.); *turgescō*, *-is* et *in-*, *ob-turgescō*.

A l'air ancien, mais on ne connaît pas d'étymologie.

turiō, *-ōnis*, m. : pousse, rejeton (Col. 12, 50, 5; Apic. 8, 1; cf. aussi Thes. Gloss., s. u.; on trouve un doublet bas latin *turgio* dans Plin. Val.).

turma, *-ae* f. : détachement de cavalerie primitive-ment composé de trente hommes et trois officiers (Varr., L. L. 5, 91); puis « escadron » et, par suite, « troupe, foule ». Mot technique. M. L. 9005. Celtique : irl. *turba*, britt. *torf*.

Dérivés : *turmālis*; *turmālēs* « cavaliers » (faissant partie d'une même *turma*); *turmātim*.

On a pensé à rapprocher *turba*. Mais on ne comprendrait pas comment auraient été formés les deux mots; *turba* est sans doute emprunté au grec et *turma* à une langue inconnue.

turpis, *-e* : difforme, défiguré, laid (subjectif et objectif « qui est laid » ou « qui enlaidit »); sens physique (où il s'oppose à *formōsus*; cf. Ov., Ars Am. 3, 753) et moral; de là : « honteux, déshonorant », opposé par Cicéron à *honestus*, *gīriōsus*, joint à *foedus*, *obscēnus*. Ancien (Plt., Enn.), usuel, classique. Conservé dans les langues hispaniques. M. L. 9006.

Dérivés et composés : *turpiter*; *turpiculus* (familier); *turpitudō*, *turpēdō* (v. Blaise, *Dict.*) f. : laideur; rare au sens physique, le plus souvent au sens moral; *turpificātus* (Cic., Off. 3, 105); *turpilogium* (Tert.); *turpilucricupidus* (Plt. = *αἰσχροκερδής*); *turpilucrus* (Aug.), *-lucris*, *-crius*; *turpō*, *-ās* : souiller, déshonorer (surtout poétique) et *dēturpō* (rare, époque impériale); *turpēs* (Greg. Tur.); *subturpis* (Cic., De Or. 2, 66, 264) et *subturpiculus*. Cf. sans doute aussi les noms propres *Turpiō*, *Turpilius*.

L'adjectif a dû désigner à l'origine un défaut physique précis : cf. le turpe *caput*, *turpis phocas* de Virg., G. 3, 52; 4, 395.

Étymologie inconnue, comme il est attendu pour un adjectif de ce genre. Forme dialectale apparentée à *torquēdō*?

turris, *-is* (acc. *turrim*) f. : en général « édifice élevé d'ordre civil ou militaire, palais ou endroit fortifié »; spécialement « tour », fixe ou mobile, destinée à la défense ou à l'attaque des places, cf. Rich., s. u.; ordre de bataille en forme de parallélogramme étroit qui rappelait une tour. Ancien (Plt., Acc.). Panroman, sauf rou-

main. M. L. 9008. Celtique : irl. *tor*, *tuir*, *tūr*, britt. *twr*; germanique : v. angl. *torr*.

Dérivés et composés : *turricula* : petite tour, cornet à dés, cf. Rich., s. u.; *turritus* adj. : muni de tours; *Turritia*, épithète de Cybèle; *turriger* (poétique et prose impériale).

Généralement considéré comme un emprunt au gr. *τόρρη*, doublé de *τόρρη* qui est lui-même emprunté; l'osque a aussi *turri* *turrim*. Toutefois, le mot peut provenir d'Asie Mineure, par les Étrusques, dont le nom *Tyrrhēni*, *Τυρρηνοί* a été rapproché de *turris*.

tursiō : v. *thursiō*.

tursus : v. *thyrsus*.

turtur, *-uris* m. et f. : tourterelle. Ancien, usuel.

Diminutif : *turturilla* f., non donné aux efféminés; cf. Sén., Ep. 96, 5. *Turtur* s'est employé aussi dans un sens obscène, comme on le voit par la glose : *turturilla* : *loci in quibus corruptelae fiebant, dicti quod ibi turturi opera daretur, i. e. peni*, cf. Thes. Gloss., s. u., et *titius*. Panroman. M. L. 9009-9010; B. W. s. u. Celtique : irl. *turtuir*, britt. *thursiell*.

Terme expressif, imitatif. Pour le redoublement, cf. *tutubō*, *upupa*, *murmur*, *gurgulio*, *susurrus*, etc.

turunda, *-ae* f. : gâteau de sacrifice (Varr. ap. Non. 552, 2); pâtée pour engraisser la volaille (Caton, Varr.) et, par analogie, onguent ou charpie qu'on enfouissait dans une plaie, d'où la glose *torunda* : *κολλώματα*. M. L. 9011. Irl. *tuirend*.

tūs (*thus*), *tūris* n. : encens. Emprunt — direct ou indirect — latinisé au gr. *θύος* déjà dans Plaute. Celtique : irl. *tūs*.

Dérivés et composés proprement latins : *tūrarius*; *tūreus*; *tūribulum* « encensoir » (formes romanes savantes, M. L. 9001); *tūricremus* (poétique); *tūrifēr* (id.); *tūrificō*, *-ās* (langue de l'Eglise, M. L. 9002), d'où *tūrificātus*; *tūrificātor*; *tūrilegus* (Ov.). Cf. aussi *tūrāria*; *tūs terrae* : bugle, petit pin, ive muscade, synonyme de *chamaepitys*.

tuscus, *-a*, *-um* : étrusque. *Tusci* : les Étrusques. Nombreux dérivés, dont *tuscānus*, *tuscānicus*, employés pour désigner des produits étrusques : *-ae statuæ*; le féminin pluriel *tuscānicæ* désigne des vases employés par les frères Arvales dans les cérémonies du culte (cf. *campānā*). Cf. aussi *Tusculum*, *Tusculānæ* (scil. *disputatiōnēs*).

Tuscus est à rapprocher du nom des Étrusques en grec : *Τυρσηνοί*, et représente un ancien **turs-cu-s*, omb. *trskum*; cf. pour le suffixe *Oscus*, gr. *Ὀσκός*, et *Etrūsci*, en face de *Etrūria* (de **E-trūs-ia*?) (la prophète de l'e et l'ū de *Etrūria* sont obscurs).

tussis, *-is* f. (acc. *tussim*) : toux. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 9016.

Dérivés : *tussiō*, *-is* « tousser », M. L. 9015 (panroman); *extussiō* (Cels., Plin.), M. L. 3109 a; *tussēdō* (Apul.); *tussicula* : petite toux; *tussiculāris*; *tussiculōsus*; *tussicus* « qui toussse » (tardif), d'où **tussicāre*, M. L. 9014 a; *tussilāgō* « tussilage, pas d'âne », plante béchique (cf. *lactilāgō*, etc.).

Le terme indo-européen représenté par le groupe de lit. *kósiu* « je toussse », irl. *casad*, gall. *pds* « toux » n'est pas attesté en latin; gr. *βήξ* « toux » est aussi sans correspondant. Si *-ss-* est ici une gémée expressive, on peut penser à lette *tust* et *tusnā* « respirer bruyamment ».

**tūtarachus*, -I m. : rector nāvis, CGL V 582, 14. Emprunt au gr. *τοῦταρχος*, déformé par un rapprochement avec *tueor*, *tūtor*.

tutubō, *-ās*, *-āre* : crier, en parlant de la chouette (Auct. Carm. Philom. 41; var. *cucubō*). Onomatopée, cf. Plt., Men. 653-654 : *uin adferri noctuam quae « tu tu » usque dicat tibi*? Pour le redoublement, cf. *turtur*, etc.

tutulus, -I m. : *-m uocari aiunt flaminicarum capitū ornamentum, quod fiat uitta purpurea innexa crinibus et extructum in altitudinem. Quidam pillem lanatum forma metali figuratum, quo flamines ac pontifices utantur, eodem nomine uocari*, F. 484, 32. Cf. Varr., L. L. 7, 44 : *tutulati dicti hi, qui in sacris in capitibus habere solent ut metam; id tutulus appellatus ab eo quod matres familias crines convolutos ad uerticem capitū quos habent uittā uelatos dicebantur tutuli*. Terme du vocabulaire religieux; à cause de la forme de l'objet (*forma metali*, ut metali), peut-être apparenté à *Tutūlus*?

Fait partie d'un groupe de mots à redoublement, *populus*, *titulus*, qui semblent être d'origine étrusque.

Tutūlus (*Tutinus*, Fest. 142, 20), -I m. : divinité priapique, citée par Festus, saint Augustin et Arnobe; cf. *mūō*, *-ōnis*, et *titius*. Le grec a *τύλος* « renflement, grosseur, pénis ».

tūtus : v. *tueor*.

tūus : v. *tū*.

tuxtax : onomatopée imitant le bruit des coups de fouet (Plt., Pe. 264).

tympānum, -I n. : tambour, tambourin. Emprunt attesté depuis Plt., Poe. 1316) au gr. *τύμπανον*; passé dans la langue commune et, de là, dans les langues romanes. M. L. 9023, 9022; B. W. *timbre*. Irl. *timpan*. Composé : *tympānotriba* (Plt., Tru. 611).

tŷphus, -I m. : enflure, arrogance. Emprunt fait par le latin de l'Eglise (Arn., Aug.) au gr. *τύφος*; dérivé : *tŷphōsus*. Doit avoir eu le sens concret de « fumée, vapeur chaude », attesté par les dérivés romans (cf. *étuve*, etc.). M. L. 9024 et B. W. sous *étuve*; et germanique : v. h. a. *stuba* « Stube », v. angl. *stofjan* de **extufāre*.

typus, -I m. : 1° statue (Cic., Att. 1, 10, 3); 2° modèle, patron; façon, manière; 3° caractère, phase d'une maladie (Cael. Aur.). Emprunt au gr. *τύπος*, fréquent dans la langue de l'Eglise; formes romanes savantes; v. B. W. sous *type*.

tyraunus, -I m. : tyran. Emprunt au gr. *τύραννος* (attesté depuis Pacuvius), de même que *tyrannīs*, *tyrannicus*; de là *tyranna* (Treb.), *tyrannicē* (Cic.) et, à l'époque impériale, les hybrides *tyrannicida*, *-cidium* (Cicéron emploie le terme grec *τυραννοκτόνος*).

V

uabra, uabrum : v. *uajer*.

uacca, -ae f. : vache; cf. Varr., R. 2, 5, 6.

Dérivés : *uacula* (rare, poétique); *uaccinus* (Plin.). *Vacca* est panroman, M. L. 9109; *uaccina* est très rarement représenté, M. L. 9110.

Il n'y a de rapprochement plausible que celui avec skr. *capd* « génisse qui vèle pour la première fois ». Le vocabulaire général de l'indo-européen n'avait pas de termes différents pour le mâle et la femelle des animaux domestiques (v. *bōs*); *uacca* doit être un terme d'éleveur, et le cc gémé de type populaire y est à sa place.

uaccinium, -i n. (ordinairement au pl. *uaccinia*) : vaciet (arbusce) et fruit du vaciet. Attesté depuis Virgile. M. L. 9111, *uaccinus*.

On rapproche *ὠκύνορος* (= *ἔκυνος* ?), de sens discuté, que sa forme dénonce pour un emprunt à une langue égéenne, et Virgile traduit par *uaccinium* le *ὠκύνορος* de Théocrite. On ne peut déterminer par quelle voie le latin aurait reçu ce même mot.

uacerra, -ae f. : -m dicunt stipitem, ad quem equos solent religare. Alii dicunt maledictum hoc nomine significari magnae acerbitalis, ut sit uacors et uesanus, P. F. 513, 5. Ancien (Liv. Andr.), mais rare, sans doute populaire et emprunté (à l'étrusque?). Non roman.

Dérivé : *uacerrōsus*, employé par Auguste pour *cerrius*, Suét., Aug. 87. Pour le développement de sens, cf. *stipes*. Rappel. pour la finale, *acerra*.

uacillō (*uacillō*; Lucr. 3, 502, *tum quasi uacillans consurgit et omnis paulatim redit in sensus*), -ās, -āui, -ātum, -āre : vaciller, chanceler (sens propre et dérivé). Mot favori de Cicéron; non attesté avant lui, rare dans la langue impériale. Formes savantes dans les langues romanes. M. L. 9112.

Dérivés : *uacillatō* (= *ἀποαίσι*), -tor (Gloss.).

Mot expressif (cf. le type *scribillo*, etc.), d'origine obscure. Le -cc-, attesté chez Lucrèce, est un exemple de gémation expressive. V. Ernout, R. Phil. I, 1927, p. 199 sqq.

uacō, -ās, -āui (-ui tardif), -ātum, -āre : être vide (absolu), être vide de (avec complément à l'ablatif); être vacant, libre; par suite, « avoir du temps pour » (et le datif *u. philosophiae*) « vaquer à ». Impersonnel : *uacat* « il y a temps pour » ou « il est loisible de » (époque impériale). Du participe *uacans* le neutre pluriel a été substantivé : *uacantia*. Usité de tout temps. M. L. 9108.

Dérivés : *uaculus* : vide et « vide de », « libre (de) », « vacant »; *uacuum* « le vide »; v. B. W. *vague* III; celtique : britt. *gwag*; *uacūtās*; *uacūfāciō*; *uacūō, -ās* (attesté surtout au participe *uacūtus*), M. L. 9114, et *ēuacūō* (époque impériale)

« vider », dans la langue médicale « purger, évacuer », dans la langue de l'Eglise, d'après le gr. *κενός* (traduit aussi par *κενάνιος*) « (se) dépouiller, abolir, détruire »; et *ēuacūtō*; *uaculus* : doublet de *uaculus*, rare, archaïque (Plt., Tēr.), M. L. 9113; *uacūtās* (Plt.); *uacūtō* (Lucr. 6, 1005, 1017) « devenir vide », qui suppose un verbe **uacēre* (cf. *patēre/patēfō*), non attesté directement en latin, mais dont le participe *uacitus* (*uocitus*) a survécu dans les langues romanes, v. B. W. *vide, vider*, et qui, d'autre part, est représenté en ombrien par *uacētum*; *uacūtō* : terme de la langue du droit « exemption, dispense », spécialement « dispense du service militaire » (classique); *superuaculus* (époque impériale = *ἀπερτος*, Ital.); *superuacaneus* (attesté depuis Caton, classique); *superuacūtās* (Vulg. = *κενδοξία*); *superuacō* (Gell.).

A côté de *uacō, uaculus, uacūtō* sont attestés des doublets archaïques *uocō, uoculus, uocūtō*. Plaute joue sur *uocō* « être vide » et *uocō* « appeler », Cas. 527 : *fac habeant linguam tuae aedes. — quid ita? — quom ueniam uocent. — Vocitus* est, entre autres, dans Tri. 11; *uocūtō* dans CIL I 198, 77 (Lex Repet.). Les formes en *uoc-* ont disparu de la langue écrite, mais ont continué de vivre dans la langue parlée; c'est à **uocitus* que remontent ital. *voto*, v. fr. *ouit*, M. L. 9429; cf. aussi 9108, *uacāre* et *uacāre* (logoud. *bogare*); 9115, *uaculus* et **uaculus, cocūlus* (conservé dans des dialectes italiens).

L'a de *uacāre* se retrouve en ombrien : *uacētum, uacētum* « uitiātum »; ant. *ervakaze, anderuacose* « intermissio ». Le flottement entre *uac-* et *uoc-* est un fait singulier, qui ne se laisse ramener à aucune formule (v. Stolz-Leumann, Lat. Gramm., p. 36, avec la bibliographie). Hors de l'Italie, ce radical à gutturale n'est pas connu. Tout ce qui comporte une étymologie, c'est le *u-* initial; en latin même, cf. *uānus* et *uastus*; hors du latin, cf. got. *uans*, v. isl. *vanr* « manquant », skr. *ānd-* = av. *āna-* « qui manque de, incomplet », arm. *unayn* « vide », gr. *εὐνός* « privé de », gr. *εὐτός* « sans raison, vainement », **Flerōtōs* « vain, inutile », *αὐτός* « vainement », got. *auþs* « désert », v. h. a. *ōdi* « vain, léger ».

Vacūna, -ae f. : nom d'une vieille déesse honorée chez les Sabins, dont la figure et le caractère sont obscurs; v. Horace, Epist. I 10, 49, et les scolastes. Le rapprochement de *uacō, uaculus*, proposé par Varro, qui l'identifie à *Victoria* et l'explique par « *quod ea maxime hi gaudent qui sapientiae uacant* », n'est qu'un calembour.

Dérivé : *Vacūnālis* (Ov.).

uādō, -is, uāsi (Tert.); usuel dans les composés, -uāsium (dans *ēuāsium*, etc.), -ere : aller, s'avancer. Attesté depuis Ennius chez les poètes et dans la langue courante, notamment dans les lettres familières de Cicéron; les composés *ēuādō, inuādō* sont, au contraire,

très classiques. Sur *uādō* avec un réfléchi *u. sē, u. sibi*, v. Löfstedt, Syntactica, II, 390. Conservé partiellement dans toutes les langues romanes, où il a fourni des formes de présent, M. L. 9117, avec des dérivés **uadīcāre, *uadītāre*, M. L. 9118-9119. Sur *ēō* et *uādō*, v. Ernout, Aspects, p. 156 sqq.; B. W. sous *aller*. Pas de substantifs dérivés du verbe simple.

Composés : *circum-uādō* (époque impériale); *ēuādō* : sortir de, s'échapper; et, comme *ēire*, « avoir un terme, finir par être, ou par devenir »; « échapper à » (accusatif); *ēuāsio*; *inuādō* : marcher dans ou sur, envahir (sens propre et figuré), M. L. 4525; *inuāsio*; *per-, super-, trans-uādō*.

Vādō comporte, tout au moins dans ses emplois anciens, une nuance de rapidité ou d'hostilité qui n'est pas dans *ēō* : cf. Enn., A. 273, *sed magis ferro | rem reptant regnumque petunt : uadunt solida ui*; 479, *ingenti uadit cursu qua redditus termo est*. De là *inuādō*, en face de *ineō*. Le simple a perdu cette nuance, qui est restée dans le composé.

Le germanique a un verbe, aussi d'aspect « déterminé » : v. isl. *vada*, v. h. a. *watan* « aller de l'avant, passer (à gué) »; cf. lat. *uadum*. On est donc amené à supposer soit un ancien athématique **wādh-*, **wadh-*, soit l'élargissement d'une racine **wā-* « venir » par un suffixe caractéristique; l'arménien a *gam*, mais au sens de « je viens » qui fait penser à hittite (*u*)*wāmi* « je viens ». En vieil irlandais, le prétérit « déterminé » *ducauid* (Mil.), *docuid* (Wh.) renferme une forme du type de lat. *uādō*. Le lat. *uādō* comporte un suffixe -de/o- de présent, ce qui explique qu'il n'ait pas de perfectum ancien.

uadum, -i n. (*uadus* m., Varr., Sall.) : gué; bas-fond(s). Synonyme poétique de *undae, maria*, e. g. Vg., Ae. 5, 158, ... *longa sulcant uada salsa carina*. Panroman, avec mélange de formes influencées par le germanique (ital. *guado*, fr. *gué*, prov. *ga*, catal. *gual*). M. L. 9120 a; B. W. *gué*.

Dérivés : *uadō, -ās* (tardif, rare) : passer à gué; *uadōsus*, M. L. 9120.

Substantif à grouper avec *uādō*, mais la spécialisation de sens et l'a l'en ont complètement séparé. Vocalisme comme dans v. h. a. *watan*. Le germanique a, de même : v. isl. *vād*, v. h. a. *wat* « gué ».

uae : interjection marquant la souffrance ou le malheur. S'emploie absolument ou avec un datif d'intérêt : *uae tibi*; quelques exemples isolés avec l'accusatif *uae tē*. Appartient à la langue parlée.

Exclamation de date indo-européenne. Avec même valeur, on trouve gall. *gwae*, got. *wai*, lette *wai*, arm. *vay* et, dans l'Avesta, av. *ayōi*, gāth. *avōi*. Cf. M. L. 9126, *vai* (roum. *vai*, ital. *guai*).

uafēr, -fra, -frum (doublet *uaber* dans les gloses, qui ont des formes *uabra, uabrum*, cf. Thes. Gloss., s. u.) : rusé. Classique (Cic.), mais sans doute familier; manque dans la poésie épique. Le premier sens a dû être « bigarré »; cf. les gloses *uafurum* (*uabrum*) : *uarium, multifor-mem*; u. : *uarium, pictat* (l. *pictum*); u. : *uersipellem*. Conservé seulement dans quelques parlers suditaliques, ce qui correspond à l'origine dialectale du mot. M. L. 9120 b.

Dérivés : *uafēr* adv.; *uafritia, uafrumentum*, tous deux d'époque impériale; *uafellus* (Gl.).

La forme dialectale *uajer* a prévalu sur le romain *uaber*. Sans étymologie connue.

uāgīna, -ae f. : gaine (d'un épi, etc., cf. Varr., R. 1, 48, 1; Plin. 18, 3, *ita enim est in commentariis pontificum... priusquam frumenta uaginis ezeant et antequam in uaginis perueniant*); fourreau (d'une arme); par suite « enveloppe, étui ». *Sensū obscēdō* dans Plt., Ps. 1181, *conueniebant in uaginem tuam machaera militis*? Usité de tout temps. Panroman, sans roumain. M. L. 9122; celtique : ir. *faigin*, britt. *gwain*.

Dérivés et composés : *uāginula*; **uāginella*, M. L. 9123; *ēuāgīnō, -ās* (depuis l'Italie); **inuāgīnō*, M. L. 4527.

Le lituanien a un verbe *uāgiu* « je couvre en rabattant un objet ». Il n'est signalé aucun autre rapprochement net, et l'on n'ose tirer parti de cette coïncidence. Terme technique sans doute emprunté.

uāgiō, -is, -iui (-iui), -itum, -ire : vagir, chevroter. Se dit du cri des petits enfants, des chevreux, des lièvres (Varr., L. L. 7, 104), etc. Par dérivation, « résonner »; Enn., A. 531, *clamar ad caelum uoluendus per aethera uagit*. Ancien, usuel. M. L. 9124.

Dérivés : *uāgor* (Enn., Lucr.); *uāgitus*; *uāgūlatiō* (dérivé d'un dénominatif **uāgūlo* d'un adjectif **uāgulus* non attesté) f.; cf. F. 514, 6 : *uagulatō in XII* (2, 3) *significat quæstio cum conuicio*. « Cui testimonium defuerit, is tertiis diebus ob portum obuagulatū ito »; *obuāgiō* (Plt.); *obuāgūlo* (Lex XII ap. F. l. c.); *uāgillō, -ās* : crier (en parlant de l'onagre).

Formation expressive « la faire *wā* » du même type que *ragiō*. Le grec a parallèlement, avec un *χ* qui ne peut répondre à lat. -g-, une racine **Fwχ-* « crier », le skr. *a vāgnīh* « cri ».

uagus, -a, -um : errant, qui va à l'aventure. Sens physique et moral, d'où « indécis, capricieux, vague » : *de dis immortalibus habere non errantem et uagam, sed stabilem certamque sententiam*, Cic., N. D. 2, 1, 2. Ancien, usuel et classique. M. L. 9125.

Dérivés et composés : *uagor, -āris* (et *uagō*, archaïque, M. L. 9121 a); *uagābundus* (archaïque et postclassique; formes savantes en roman, M. L. 9121); *uagūtō*; *uagūtus, -ās m.* (époque impériale); *uagulus* (rare et tardif) et *uagulor, -āris* (Ital.); **uagātius*, M. L. 9121 b; *circum-, arēti-, monti-, multi-, ponti-, uolgi-uagus, -a, -um*, composés poétiques correspondant à des composés grecs tels que *θαλασσοπληγικός* (Esch., Eur.), *ὀρεπληγικός*; *uaguriō, -is* « per otium uago » (Gl.).

Sans étymologie précise.

uah (*uaha*) : exclamation marquant l'étonnement, la joie, etc. Introduit souvent une réponse à une question marquant un doute.

ualeō, -ēs, -ui, -ēre : être fort; par suite « être bien portant » (cf. les formules *si uales bene est*; *uale* « porte-toi bien », formule d'adieu, d'où *uāledicō, -faciō* « dire adieu »; être efficace (en parlant d'un remède); être puissant, être en vigueur (*dē lēge*), prévaloir, être in-

luent, etc. Avec l'infinitif « avoir la force ou le pouvoir de ». En parlant de monnaies, « valoir, avoir une valeur », e. g. Varr., L. L. 5, 174, *denarii, quod denos aeris ualebant*. En grammaire, traduit le gr. *δυνασθαι*, « avoir un sens, signifier », e. g. Cic., Off. 3, 9, 39, *hoc uerbum quod ualeat non uidet*. De *valēns*: *ualerent, ualensulus* (Pit.); *Valentia* = dea Oriculāna, CIL X 4082; Tert., Apol. 24; *Valentinus*, etc. Usité de tout temps. Panroman, sauf roumain. M. L. 9130. Sur irl. *faiite*, v. Vendryes, s. u.

Dérivés et composés : **ualor* (Gloss. = τιμή); *ualidus*: fort, bien portant, etc.; *ualide, ualde*: fortement, fort. Dans la langue parlée, synonyme expressif de *multum*; cf. Cic. *Rep.* I, 43, 66 : *magistratus ualde lenes et remissi*. v. Ed. Wölfflin, *Kl. Schr.*, 134 sqq.; quelquefois même, affirmation correspondant à un « oui » énergique ou « parfaitement »; cf. Plt., *Pseud.* 345, *meum tu amicem uendidisti* — *ualide, uiginti minis*. De la *ualiditas* (rare et tardif) et *inalidus* (fréquent), M. L. 4526? *praualidus*.

uālētūdō : bonne santé (sens ancien) ; personnifiée et déifiée chez les Marsees ; précis « état de santé », bon ou mauvais, le sens étant obtenu par un adjectif : *u. bona, commoda, integra, infirma, aegra*, etc. ; et, par litote, « mauvais état de santé » (« comme en français « fermé pour cause de santé », « sa santé m'inquiète »), « maladie », d'où *uālētūdīnarius* [opposé à *sānus* dans Varr., R. R. 2, 1, 15], souvent substantivé : *uālētūdīnarius* « malade (chronique), valetudinaire » ; *uālētūdīnium* « maison de santé » ; *inuālētūdō* [bas latin] ; *uālēcō*, -is : gagner en force ou en santé. M. L. 9131.

Cf. peut-être aussi *Valerius*, pél. *Valesies* et le dérivé : *ualeriāna*, -ae f. : *nardum celticum* (Gl.).

Composés de *ualeō* : *per-*, *prae-ualeō* ; de *ualēscō* : *conualēscō*, *-is* ; *in-*, *ē-* (d'où *ēualeō*), *prae-*, *re-ualēscō*.

Lat. *ualeo* doit reposer sur **uole-*; cf. ir. *flaith* 'souveraineté', gall. *gwlad* 'pays', tokh. A *wāz*, B *walo* 'prince, chef'; v. sl. *olla* 'j'ai dominé', avec -ll- de *tlp-*. Avec une dentale, lit. *celdu*, *weldėti* 'prendre possession de', *valdai*, *valdyti* 'gouverner', *pavildės* 'possessif pluriel', v. pruss. *weldisnan* 'héritage', *wāldnikans* 'accusatif pluriel' 'rois'; v. sl. *vladē*, *vlasti* 'dominer', got. *waldan* 'dominer'. On ne peut déterminer avec précision les rapports entre les formes slaves, baltiques, germaniques et les formes, elles-mêmes peu claires, de l'italique et du celtique. Le superlatif osq. *uolaeomom* 'optimum' (Tab. Bant.) est douteux; v. *uoleumum*, osq. *Fale*, v. Vetter, *Hdb.*, n° 185.

ualeria, -ae f. : sorte d'aigle, nommé par les Grecs
λανάετος (Plin.).

nalvus, -a, -um : bancal; -os *Aurelius intellegi uult
i diuersas suras habent, sicut e contrario uari dicuntur
curua crura habentes*, P. F. 215, 3; *ualgum est proprie
ortum*, Non. 25, 8. De là : *ualgiter*, *Valgius*.

Non d'infirmité, à vocalisme *a*. Sans étymologie. Cf. *rus, uatius*.

uallēs et uallis, -is f. : val, vallée. Ancien, bien que
n attesté avant Cicéron; la *Sententia Minuciorum*
7 av. J.-C.) a déjà *conuallis*. Panroman. M. L. 9134;
W. s. u.

Dérivés et composés : *uallëcula* (*ualli-*), rare et tardif, M. L. 9133; *uallëstria*, -ium n. pl. (tardif, formé sur *silestria*); *Vallônia* f. : *collibus deam Collatinam, uallibus Valloniam praeaeceant*, St Aug., Ciu. D. 4, 8; *uallösus* (tardif); *conuallis* f. : vallée fermée de toutes parts.

Mot à consonne intérieure géminée, qui peut être du groupe de *uoluō*; cf. aussi *ualuae*.

*uallesit : attesté seulement dans P. F. 519, 3 : *uallesit (uallessit, Lachm.) perierit dictum a uallo militari quod sit circa castra, quod qui eo eiciuntur pro perditis habentur*. Étymologie populaire d'un mot obscur.
V. *uolnus*.

uallus : v. *uannus*.

vallus, -i m. : pieu, échalas ; sorte de moissonneuse, usitée en Gaule, cf. M. Renard, *Technique et agricult. en pays trévère et remoïs*, Latomus, XXXVIII, 1959, et Rich. sous **vallus** 3. Ancien (Caton) ; technique. M. L. 9136. V. le suivant.

uallum, -i n. : collectif, tiré peut-être de *ualla*, -*ōrum* « palissade », ancien pluriel de *uallus*, surtout terme de la langue militaire désignant la palissade élevée sur la levée, *agger*, puis, par extension, l'ensemble formé par la levée et la palissade. M. L. 9135; germanique : v. angl. *weall*, ail. *Wall*, etc.

Dérivés et composés : *uallātus* et *uallō*, -ās, M. L. 9131 a; *uallātiō*; *uallāris* (*corōna*); *circum-*, *con-*, *ē-*, *prae-uallō*; *obuallātus*.

interuallum : Varro dicit interualla esse quae sunt inter capita uallorum, i. e. stipitum, quibus uallum fit : unde etiam quoque spatia dicuntur *interualla*. GLK VII 151, 168. En passant de la langue militaire dans la langue commune, a pris le sens général de « distance qui sépare deux points dans l'espace ou dans le temps », « interualle » : cf. Cic., Cat. M. 2, 38, *uidete quantum interuallum sit interiectionum inter maiorum consilia et istorum delentium*. M. L. 19677. De là *interuallū*.

On rapproche ion.-att. *ῥλος* 'clou', qui avait un *F* initial aspiré; cf., chez Hésychius, *ῥάλλοι* *ῥλοι*, qui ont été éoliens, et, du reste, hom. *ἀργυρό-ῥλοι* 'mais dans *F* dans A 29 et B 29 = Δ 633 : le *ῥh* a tendu à amuir prématurément). L'esprit rude de *ῥh* indique la présence d'un *s* intérieur; on peut partir de **walso-* de **walso-*; c'est la seconde forme qui expliquerait *uallus*. Got. *walus* = *ῥάδδος* est loin de toute manière.

ualuae, -**ārum** f. pl. (sing. *ualua*, rare; exemple de comp. ap. Non. 19, 22; Pétr. 96, 1; Sén., Herc. F. 999) : porte ou volet, composé de battants articulés qui peuvent se replier; cf. Varr. ap. Serv., in Ae. 1, 449, *ualuae quae reuoluuntur et se uelant*, et Rich, s. u. *Clasque* (Cic.), technique; non roman.

Dérivés : *ualuātus* ; *ualuolae* (*ualuoli*, Fest. 514, 4)
« fabae folliculī » : cosse, gousse ; *ualuārius* et *ualuitor*
(d'après *iānitor*) (Gloss.).

uanga, -ae f. : bêche munie d'une barre horizontale
ée au-dessus du fer, pour permettre au pied d'ap-
yer avec plus de force (Pall. 1, 42, 3). Sans doute

mot de provenance germanique; le mot latin est *bipalium*; v. Rich, s. u. M. L. 9137.

uannus, -I f. (abl. *uannū*, Non. 19, 20) : van ; *uannus mystica* « van mystique » qui figurait dans le culte de Bacchus. V. Rich, s. u. Ancien, technique. M. L. 9144. V. h. a. *wanna*.

Dérivés et composés : *uannō*, -is (*uannōs*, Gloss.), « van-
ner » (Lucil., ap. Non. 19, 25, *hunc molere, illam autem*
ut frumentum uannere lumbis). M. L. 9141; *euannō*, -is
(Varr., R. R. 2, 52, 2) et *euannō*, -ds (Pomp.; cf. Non.,
l. 1); *uallus*, -i f. (*uallum*, Varr.): petit van, de **uano-*
lo-s, M. L. 9136; d'où *euallō*, -ds (Titin., Varr. ap.
Non. 102, 1); *euallō*, -is (Plin. 18, 987), rattaché par
l'étymologie populaire à *uallum*; *uannulus* (Gloss., re-
fait sur *uannus* à un moment donné où le rapport
entre *uannus* et *uallus* n'était plus senti); M. L. 9143.
Cf. aussi M. L. 9132, **uallidre*; 9142, **uannidre*.

Le dérivé suppose *uatillum* a induit à croire que *uanus* repose sur **watnos* (v. Sommer, *Krit. Erläut.*, p. 86). Mais le sens de *uatillum* est différent (v. ce mot) et *uatillus* « petit van » va contre ce rapprochement. On est tenté de rapprocher gr. *αῖλιν*; mais il y a des obscurités de toutes sortes (v. Solmsen, *Untersuchungen*, p. 279 sqq.; Sommer, *Gr. Lautstud.*, p. 54 et 104). Sans doute apparent à *uentus* (cf. *uentilo*). Lat. *uannus* aurait n géménié dans un terme technique (cf. *occa*).

uānus, -a, -um : vide, dégarni, leue ac uanum granum, Col. 2, 9, 13 ; uanior iam erat hostium acies, T.-L. 2, 47, 4 ; par suite, « creux, sans substance, vain » (fréquent et classique, attesté depuis Ennius ; se dit des personnes et des choses : uānum cōsiliū ; uāna orātiō et uānī haruspices) ; de là « vaniteux ». Panroman, sauf roumain. M. L. 9145. Irl. fanas « uacuum » ?

Dérivés : *uāniās* (conservé sous des formes savantes en roman, M. L. 9139) ; *uāniūdō*, *uānīs*, tous deux rares, archaïques ou tardifs ; *uānō*, *ās* : mentir, tromper (Acc. ap. Non. 16, 20 ; 184, 2) ; *uānēscō*, *-is* (époque impériale) : disparaître, s'évanouir, refait sur *euānēscō* ancien et classique, dont existe l'adjectif *euānidus*, et qui est conservé en roman, M. L. 2924. Cf. aussi *vanitare*, 9138.

Composés : *uānidicus* (Plt.) ; *uāniloquus* (id.), d'où *uāniloquium*, -loquētia, *Vāniloquidōrus*, *uanificō* (Cypr.), *uaneglorius* (Greg. Tur.), sans doute sur le modèle des composés grecs en *νεο-*. Cf. *inānis*.

Pour l'étymologie, v. *uacāre* et *uastus*; *uascus*.

uapidus : v. *uappa*.

vapor (anc. *vapōs*, cf. Non. 487, 6), **-ōris** m. : vapeur qui s'élève d'un liquide généralement chaud : *u. aquae calidae*, Cels. 7, 7, 10 ; par extension, en poésie et dans la langue impériale, « chaleur », *u. sōlis*, Lucr. 1, 1032, etc. M. L. 9147.

Dérivés et composés : *uapōrus* (tardif); *uapōreus* (id.); *uapōrārius* (synonyme latin de *hypocaustum*); étuve à vapeur; *uapōrōsus* (Apul.); *uapōrālīs*, -līter, -rālē (tardifs); *uapōrō*, -ās, absolu et transitif : 1° « émettre des vapeurs », *aquae uaporant et in mari ipso*, Plin. 31, 5; d'où « brûler » (Lucr. 5, 1132); 2° « remplir de vapeurs » : *u. altaria*; *uapōrātio* (époque impériale) et *uapōrōrō*, M. L. 2926; *uapōrātio*; *uapōrifer* (noësis immériale).

On rapproche volontiers le groupe de lit. *kvėpia* « une vapeur se répand », *kvėpas* « vapeur, fumée », v. *cupiō*. Mais le rapport n'est intelligible que si le *k*-baltique est tenu pour prothétique. Le rapport avec gr. *καπνός* « fumée, vapeur » est plus énigmatique encore.

uappa, -ae f. : vin fermenté et éventé ; cf. Plin. 14, 125 : *uitium musto quibusdam in locis ierum sponte feruere, quia calamitate deperit sapor uappaque accipit nomen, probrosum etiam hominum, cum degenerauit animus* ; et Rich. s. u. De là : *uapidus* : événement, gâté ; d'où « mauuais » ; *uapidé* : u. *sé habère*, expression favorite d'Auguste, cf. Suet., Aug. 87, 2 ; *uapió*, CIL X 8069, 3. Mot populaire à vocalisme radical a et à p gémíné expressif, se rattachant peut-être à *uapor*.

*uappō, -ōnis m. : animal est uolans, quod uolgo animas (l. ammas?) uocant, Probus, GLK IV 10, 30, qui cite un exemple de Lucilius. Correspond peut-être à gr. ἡπίολος « teigne ».

uāpūlō, -ās, -ānī, -āre : recevoir des coups, être battu (sert de passif à *uerberō*, auquel il est souvent opposé). Mot de la langue familière, souvent employé dans des expressions imagées : *uapulat peculium* (Plt.) ; *omnium sermonibus uapulare* (Cic.). — *Vāpūlā, uāpulet* s'emploie comme *i in malam crucem* ou notre « *va te faire f...* ». Représenté en v. italien et en espagnol. M. L. 9149

Dérivé : *uāpulāris* (*tribūnus u.*, Plt., d'après *t. mīlītāris*) ; *uāpulātor* (Gl.).

Vāpulō est un verbe dérivé en *-l-*, de type « populaire », comme le latin en a beaucoup (*bālāre*, *frigulāre*, *postulāre*, etc., avec *-ll-* : *sorbillāre*, etc.). Primitif inconnu; cf. peut-être germ., got. *wopjan*, v. sl. *cūpiti* « crier, appeler »?

uāra : γ, uārus.

uargus, -i m. : vagabond, rôdeur. Mot tardif (Eum., Sid.), d'origine germanique.

uārieus : v. *uārus*.

uariis, -a, -um : moucheté, tacheté, bigarré ; se dit surtout de la peau de l'homme ou des animaux : cf. Plt., Ps. 145, ... *uostro latera loris faciam ut ualide uaria sint* ; Varr., R. R. 2, 2, 5, *animaduertendum quoque lingua (arietum) ne nigra aut uaria sit, quod fere qui eam habent nigros aut uarios procreant agnos* ; Vg., G. 3, 264, *lynxes uariae* ; et *uaria* f. « panthère » ou « nie » (Pliu.)

Dans la langue rustique, s'applique aussi à une terre arrosée seulement à la surface et sèche à l'intérieur; cf. Col. 2, 4, 5. S'est employé au sens moral de « varié, divers » (joint à *diuersus*, *multiplex*, *multiformis*) et « variable, inconstant, irrésolu ». Cf. Cic., Fin. 2, 8, 10 : *uarietas Latium uerbum est, idque proprie quidem in disparibus coloribus dicitur : sed transferunt in multa disparia : uarium poema, uaria oratio, uarii mores, uaria fortuna; uoluptas etiam uaria dici potest, cum percipitur ex multis dissimilibus rebus efficiuntibus uoluptatem*. Le sens de « diversement coloré » est gardé dans les représentants romans de *uarius*, *uariare* (e. g. fr. *oir*). M. L. 9157, 9152.

Dérivés et composés : *uariē*, adverbe ; *uariō*, -ds, transitif et absolu ; *uariātiō* (T.-L.) ; *uariantia* (Lucr.) :

épithète d'une sorte de raisin bigarré : *u. āua* (Plin.) ; *uariēgō*, -ās (Apul.), synonyme de *uariāscō* (Alex. Trall.). Cf. aussi M. L. 9155, **vario* ; 9156, **variola*, déjà attesté en latin comme nom de femme. Sans étymologie. Le groupe de gr. *παριός*, v. sl. *pi-strū* n'est pas représenté en latin (cf., cependant, *pingō*).

uarix, -icis m. et f. : varice (spécialement aux jambes). Ancien, technique. Représentants savants en roman. M. L. 9158.

Dérivés : *uariōcōsus* (déjà dans Lucil.) ; *uaricula*. Rapproché par l'étymologie populaire de *uārus*, cf. Non. 26, 7 : *uari dicuntur obtortis plantis... nam et uarices inde dicuntur uenae in suris inflexae uel obtortae*.

Les rapprochements avec *uarus* ou *uārus* sont tout hypothétiques.

uarus, -i (ā?) m. : éruption sur la face, bouton (= gr. *τοῦθος*), Cels., Plin. M. L. 9160. Diminutif : *uariulus* : orgelet, compère-loriot.

Pas d'autre correspondant connu que lit. *virai* (lit. or. *viriai*) « grains de ladrerie (du porc) ».

uārus, -a, -um : cagneux, qui a les jambes tournées en dedans, opposé à *uatiūs* ; cf. Varr., R. R. 2, 9, 4, [canes] debent esse... *cruribus rectis et potius uaris quam uatiis* ; par extension, « courbé, crochu ». Horace et après lui Perse l'emploient dans le sens de « tourné de travers », par suite « différent » : Hor., S. 2, 3, 56, *alterum (genus hominum) huic uarum et nihilo sapientius* ; Perse, 6, 18, *geminis, Horoscope, uaro | producis genio*. La ressemblance avec *uarius* a dû jouer un rôle dans ce développement de sens. Ancien (Plt.) ; non roman.

Dérivés et composés : *uāra f.* : bâton fourchu qui supporte un filet ; chevalat de scieur de bois ; perches de soutien formant échafaudage, cf. *uibia*, M. L. 9150 ; *uārō*, -ōnis m., mot de Lucilius 1121, *uaronum ac rupicum squarrosa incondita rostra*, cité par P. F. 443, 1, et, avec redoublement hypocoristique *Yarrō*, surnom romain ; *praeuārus* (rare) ; *uārō*, -ās : recourir, u. *aliuēns pontium*, cf. M. L. 9151 a, et Corominas, *Dicc. crit. etim. de la l. castellana*, s. u. *varare* ; *uārātio*, *uārātus* : passage d'un cours d'eau ; *obuārō*, -ās (Enn.) ; *uāricus* : qui écarte les jambes, Ov. ; *uāricō*, -ās « écarte les jambes » et « enjambe », M. L. 9153 ; *uāricitō*, -tor ; *praeuāricor*, -āris, d'abord terme de la langue rustique, analogue à *delirāre* « s'avancer en faisant des crochets » : *arator praeuāricatur*, Plin. 18, 179, et aussi « dépasser en enjambant » ; dans la langue du barreau, s'est appliqué à l'avocat qui entre en collusion avec la partie adverse : *praeuāricatores a praetergrediendo sunt uocati*, P. F. 252, 26 ; de là le sens de « prévariquer » et de « transgresser » ; *praeuāricitō* ; *impraeuāricitō* (St Ambr.), calque de *ἀπαρκατος* (J. B. Hofmann). Cf. aussi P. F. 212, 6 : *obuāricator dicebatur qui cuiusdam occurreret quo minus rectum iter conficeret*. Végèce a aussi *transuāricō*. Aucune des explications proposées n'est établie.

uas, **nadis m.** : *appellatus qui pro altero uadinomium promittebat*, Varr., L. L. 6, 74 ; « caution » qui prend oralement l'engagement, *uadinomium*, de payer à un créancier déterminé une somme d'argent fixée, au cas où un débiteur déterminé n'accomplirait pas son obli-

gation. Cf. May et Becker, *Précis*, p. 236. Ancien, technique.

Dérivé : *uador*, -āris « recevoir la caution » (en parlant du créancier) et *conuador* ; ou « fournir caution », par extension « assigner » ; *uadātus* : lié par caution ; *uadinomium* ; *euador* (Gloss.) ; *euadinomium* ; *subuas* (au pl. *subuadēs* dans Aulu-Gelle 16, 10, 8, d'après *ὑπεγγυός*?). Cf. aussi *praes*, *praedium*.

Les formes romanes comme fr. *gage* remontent au germanique (got. *wadi*), M. L. 9474, ou du moins en ont subi l'influence (comme dans le cas de *uadium*, etc.).

Terme technique du vocabulaire nord-ouest qui se retrouve, à l'état de dérivé, en germanique : got. *wadi* « ἀρραβών », en lit. *vadioti* « fournir caution », *ūz-vadas* « garant ».

uās, **uāsīs n.** et **uāsum**, -i (dont le pl. *uāsa* [uassa avec s gémé dans Plt., Mer. 781, d'après l'Ambrosianus], -ērum est seul usité ; *uāsus m.*, ap. Petr. 57, 8) : vase, récipient (à liquides) ; au pluriel, équipement, bagages (dans la langue militaire, *uāsa colligere*) ; ustensiles ; instruments, outils (pour l'agriculture, la chasse, etc.) ; *sensū obscēdō* « cōlēi, mentula » (Plt., Priap.), d'où *uāsātus* = *cōlēātus*. Panroman. Les formes romanes remontent à *uās* et *uāsum*. M. L. 9161.

Dérivés et composés : *uāsārium* : fourniture, équipement ; d'où mobilier de bains, archives ; indemnité d'établissement accordée à un magistrat nommé en province ; *uāsculum* : petit vase, M. L. 9164 ; *uāsculārius* ; *uāscellum*, M. L. 9163 ; *uāsciō*, -ōnis (tardif) ; *uāsifer* (Gloss.) : *σκιεφορός* ; *conuāsō*, -ās (arch.) : emballer.

L'ombrien a, de même, *uasor* « uāsa », *vasus* « uāsi-bus ». Mais le vocalisme rend malaisé de rapprocher ombr. *veskla* « uāscula », volsq. *uesclis* « uāsculis » (cf., du reste, irl. *lestar* « vaisseau » ; v. Thurneysen, KZ 37, 95 et IF 21, 175).

uasēus, -a, -um : de biais ; u. *tibia*, Sol. 5, 19 ; Serv., Ae. 11, 737 ; cf. Thes. Gloss., s. u. *uasca* (uacca) : *μελετητικός αἰλός*. Cf. M. L. 9162, **vascāre*. Même suffixe -ko- que dans *luscus*, *maneus*, etc. Cf. aussi *uatiūs*, *uārus*.

uasēus, -a, -um : *indānis* ; -m, *nugātōrium* (Gloss.). V. *uastus*.

***uaspiex**, -icis m. : terme culinaire de sens obscur (Apic. I, 17). Dérivé : *uaspiētum* (id.). Inexpliqué, texte peu sûr.

uastus, -a, -um : adjectif de sens passif et actif « ravagé, dépeuplé, désolé » (joint à *uiduus* dans Enn., Sc. 233 V², *abs te uiduae et uastae uirgines sunt, à desertus*, e. g. Cic., Agr. 2, 26, 69, *genus agrorum propter pestilentiam uastum atque desertum*) et « qui ravage », *uasta Charybdis*, « dévastateur » ; de là deux sens dérivés : 1° « inculte », e. g. Sall., Iu. 48, 3, *mons uastus ab natura et ab humano cultu* ; appliqué à l'homme : *uastus homo atque foedus*, Cic., De Or. 1, 25, 117 (cf. 115), par suite « rude » (à l'oreille) ; 2° le désert évoquant facilement l'idée de grandeur « qui s'étend au loin, vaste immense » ; *uasto atque aperto mari*, Cés., B. G. 3, 12, 5 ; *uastissimo atque apertissimo Oceano*, id., ib. 3, 9, 7 ; *uastum antrum*, Vg., Ae. 5, 52. L'adjectif s'est ensuite employé comme un synonyme expressif de *magnus*, no-

tamment des cris qui s'entendent au loin ; cf. Vg., Ae. 10, 716 : *missilibus longe et uasto clamore lacessunt*. Usité de tout temps ; formes romanes savantes.

Dérivés et composés : *uastiūs* : 1° désolation, dévastation (classique et usuel) ; 2° immensité, grandeur, abîme (seulement à l'époque impériale) ; *uastitēs* (Plt.) ; *uastiūdō* (archaïque, Cat., Acc., Pac.) ; *uastō*, -ās « dévaster », panroman, sauf roumain, avec influence du germ. **wōstja*- (fr. *gâter*, etc.), M. L. 9168 ; *uastiūtō* (classique) ; *uastiōtor*, -trix, -tōrius ; et *dē*, -ē, *per-uastō* ; *uastēsco*, -is (Acc. ap. Non. 185, 8) ; *uastificus* (poétique, archaïque).

Cf. irl. *fas* « vide » et v. sax. *wōsti*, v. h. a. *wuosti* « vide, désert », ce qui indique le sens premier de l'adjectif. Du même **was*-, il y a des dérivés avec d'autres suffixes : *uānus* de **was-no-* et *uascus* « inānis » (v. ces mots ; le rapport est le même que dans *cānus* : *cascus*). Pour l'ensemble du groupe, v. *uacāre*.

uātāx : et *uariocōsus*, *pedibus uitiosus*, Non. 25, 10, qui cite un exemple de Lucilius, lib. XXVIII 54 (v. Cichorius, *Unters. z. Lucilius*, 155 sqq., qui considère *uātāx* comme une déformation de *Vatia*). Autre forme *uatrāx* (et *uatricōsus*), CGL V 651, 54 : *uatrāx et uatricōsus, tortis pedibus, a ranae uocabulo, quae graece uotraz dicitur*. — *Vatrāx* est sans doute une déformation due à une fausse étymologie. *Vatrāx*, en effet, semble s'apparenter à *uatiūs*. Pour le suffixe, cf. *catāx*.

uātēs et **uātis**, -is c. (gén. pl. *uātum* et *uātium*) : devin, devineresse ; prophète, prophétesse ; oracle ; et, comme les prophéties étaient généralement rythmées, « poète ». Mot ancien, cf. Varr., L. L. 7, 36, *antiquos poetas uates appellabant*, conservé par la poésie. Quand *poeta* s'est généralisé, *uātēs* a pris un sens péjoratif ; puis la poésie impériale l'a repris, alors que *poeta* était devenu banal. Cf. M. Runes, *Gesch. d. Wortes uates*, *Festschr. Kretschmer*, 202-216.

Composés : *uaticinor*, -āris : prophétiser, d'où *uaticinus* (Ov.) ; *uaticinium* (époque impériale) ; *uaticinātō* (classique), -tor, -trix.

Mot italo-celtique ; cf. gaul. *uāteas* « devins » et irl. *fāth* « poète » ; comme c'est le seul nom d'agent masculin en -ēs du latin, le mot peut provenir du celtique. Le gallois a *gwad* « chant de louange ». Cf. en germanique : got. *wods*, v. angl. *wōd*, v. isl. *ōdr* « possédé, inspiré » ; v. angl. *wōp* « chant », v. isl. *ōdr* « poésie ». Le vocalisme rend incertain un rapport avec le verbe indo-européen qu'atteste skr. *api-ōdati*, av. *api-vataiti* « il comprend » ; de plus, le sens n'est pas proche. M. Runes, IF 55 (1937), p. 122 sqq., rapprochant *uātēs* de certaines formes étrusques du type *Vai* et de *Vaticānus*, considère le mot comme d'origine étrusque, ceci sans vraisemblance. Sur *Vaticānus*, v. Elter, Rh. M. 40, 112 sqq.

uatillum (*batillum*, *uaitilla*), I n. : pelle ou vase pour transporter la braise : *prunae uatillum*, Hor., Sat. 1, 5, 36 ; réchaud ; encensoir. La forme *uatillum* est la mieux attestée (cf. Lejay, Sat. d'Hor., ad loc.), mais les formes romanes possèdent *batillum* : v. ce mot.

Le rapprochement avec lat. *uannus* n'est appuyé par rien. Sans rapport non plus avec *batus*, nom de mesure emprunté à l'hébreu.

uatiūs, -a, -um : banal, synonyme de *ualgus* (cf.

uārus), avec une forme de substantif de type populaire en -a : *uaitia*, -ae m. (usité comme nom propre), cf. Varr., L. L. 9, 10, *si quis puerorum per delicias pedes male ponere atque imitari uatiūs coepit*, et Plin. 11, 204. Cf. peut-être les noms propres *Vatinius* et *Vatiēna*. Pas d'étymologie. Cf. *uaitāz* ?

uauatō, -ōnis m. : poupée, mannequin. Mot populaire, sans doute enfantin, dans Pét. 63, 8 : *puerum strigae inuoluerant et supposuerant stramenticum uauatonem* (qui correspond à *manuciolum de stramentis factum* qu'on lit deux lignes plus haut) ; cf. Friedlaender, ad loc., et W. Heraeus, Kl. Schr., p. 178.

ūber, -eris n. (surtout au pl. *ūbera*, -um) : mamelle(s) ; quelquefois joint à *mamma* dans l'expression *ūbera mammārum*, cf. Lucr. 5, 885 et Gell. 12, 1, 7 ; par extension, « fécondité, fertilité » (= *ūbertās*) ; et objet en forme de mamelle, « grappe de fruits », « grappe formée par un essaim qui se pose sur un arbre ». Ancien ; surtout poétique ou de la prose impériale. Le mot courant est *mamma*. M. L. 9026.

ūber, -eris adj. : fécond, fertile (sens propre et figuré) ; par suite, « riche, copieux » (du style, du langage, etc.). Pour l'emploi de *ūber* comme adjectif et substantif, cf. *pūbēs* (*pūber*), *gibber*, *tūber*. Ancien, usuel et classique comme adjectif.

Dérivés et composés : *ūbertās* : fécondité, abondance ; *ūbertim*, adv. : *ūberō*, -ās, absolu et transitif : porter des fruits, être fécond, et : féconder ; *exūberō* (Vg., Tac.) ; *ūbertō*, -ās : féconder ; *ūbertus* (rare) ; *ūberōsus*, dans *uberōsus, γόνιμος* (Gloss.) ; *inūber*, -eris (Gell.) : maigre ; et M. L. 9027, **ūberinus* (d'après *uterinus*). L'emploi d'adjectif semble spécial au latin (cf. *uetus* adj. en face de skr. *ūdhar* (gén. *ūdnahā*), gr. *οὐδάρ* (*oūdār*), v. h. a. *ūtar* ; en balteque, on a lit. *ūdrūt* « donner du lait, être en état de femelle qui allaite », et, avec un autre suffixe, russe *vymja*, serbe *vime*, tch. *vymě* « mamelle ». A la différence de ce qui a eu lieu dans *ier*, le latin a généralisé la forme en *r* du nominatif-accusatif. V. Ernout, *Aspects*, 129 sqq.

Sur le nom de fleuve volsque *Oufens*, *Ufens*, v. Ernout, BSL 23, 27 ; Lindsay-Nohl, *Die lat. Spr.*, p. 288. Sur tout le groupe, v. O. Szemerényi, *Glotta*, 24, 1955, 272 sqq.

ubi (*ubei*) : adverbe de lieu, relatif et interrogatif, « à la place où » (sans mouvement), « où » ; s'emploie aussi du temps « au moment où, quand, lorsque », de là *ubi primum* « dès que ». N'est pas employé interrogativement dans ce sens. A pour corrélatif *ibi*. Mot ambigue dont l'i final, issu de -ei, a été abrégé ; cf. *ibi*, *tibi*, etc. Usité de tout temps ; panroman. M. L. 9028.

Figure dans de nombreux composés correspondant aux divers pronoms indéfinis : *ubique* (cf. *quisque*) ; *ubicumque*, *ubiqueque* ; *ubinam* ; *ubilibet* ; *ubiuis* ; a aussi une forme à redoublement *ubiubi*.

Une forme -cubi à gutturale initiale figure dans *alibubi* « quelque part » (le rapprochement de *aliquandō* montre que *alibubi* n'est pas dérivé de *aliquis*, comme on le soutient souvent), *sicubi* « si... quelque part » ; *necubi* « de peur que... quelque part... » ; cf. -cunde, dans *alicunde*.

Comme *unde*, *umquam* et *uter*, fait partie de ces mots à *u-* initial qui appartiennent au groupe du relatif-indéfini *quis, qui*. C'est dans *ubi* que ce *u-* initial a son explication la plus nette; car *unde* n'a pas d'étymologie claire et *umquam*, *uter* n'ont *u* que secondairement; pour *ut*, pas de correspondant hors de l'Italique. La forme ombrienne correspondant à *ubi* est *pufe*, *pufe* et la forme osque est *puf*; jointe à *alicubi*, *nécubi*, etc., cette forme montre que la forme initiale était **quubi* et que le **qu-* initial, restitué devant *u* sous l'influence de *quis, quae*, etc., dans les composés, s'est amui devant *u* dans le simple. Dès lors, on retrouve ici en italique l'adverbe indo-européen signifiant « où », qui est représenté par véd. *kū*, gâth. *kū*, mais qui est surtout connu avec divers élargissements: véd. *kū* (lit. *ku-ŕ* et arm. *u-ŕ*; skr. *ku-ha*, gâth. *ku-dē*, v. sl. *kū-de*, hitt. *kuwa-bi*. Osq. *puf* *u* *ubi* » répond sans doute exactement à gâth. *kuā*, v. sl. *kūde*; le latin repose sur cette même forme avec marque du locatif, comme dans *heri*, *rūri*, *Karthagini*. Lat. *ibi*, en face de skr. *iha* (prâkr. *idha*), av. *ida*, à la même marque de locatif et, de plus, doit le traitement *b* de la consonne médiane à l'influence de *ubi*, où, après *u*, ce traitement de la dentale est normal; les deux formes sont associées entre elles.

ūdō (ōdō), -ōnis m.: sorte de bottine de peau ou de fourrure. Mot étranger, dont l'origine est indiquée par le titre de l'épigramme de Martial, 14, 140, où il figure pour la première fois, *udones Cilicii*.

ūdus: v. *ūeō*, *ūidus*.

-ue: particule enclitique « ou, ou bien »; peut être redoublée, e. g. Ov., M. 15, 215, *corpora uertuntur: nec quod iuimus sumusue*; | *cras erimus*. S'emploie souvent dans les phrases interrogatives ou négatives avec le sens de *-que*, e. g. Cic., Phil. 5, 5, 13, *num leges nostras moresue nouit?* Emploi à rapprocher de celui de *uel* avec valeur de *et*. Figure aussi dans *ceu* de **ceue* « comme »; *nēue*, *neu* « et ne »; *siue*, *seu* « soit que, soit ». — Archaïque et formulaire dès les plus anciens textes (v. Schmalz-Hofmann, Lat. Gramm., p. 676 sqq., § 249). Ernout, Rev. Phil. XXXII, 1958, p. 189 sqq.).

Particule accessoire atone, se construisant comme i.-e. **ue* et *e* (v. lat. *que*) et conservée seulement dans des langues anciennement attestées: skr. *vā* (avec un *ā* qui n'a pas son parallèle dans *ca* « et », mais qui distingue *vā* « ou » de *va* « comme »), av. et v. perse où (**ā* n'indique rien sur la quantité originelle en ancien iranien), gr. -(F) *e* dans hom. *h̄(F)ē*, tokh. B *wa* (avec particule ajoutée). Si **wē* n'est pas attesté ailleurs, c'est que la particule est sortie de l'usage avant les plus anciens textes, comme on peut le supposer d'après les langues citées où, avec le temps, **wē* n'est pas demeuré dans l'usage parlé. La valeur de *ue* dans *nēue*, *neu* n'a rien de surprenant: la disjonction équivaut souvent à « et »; gâth. *nā vā nairi* « homme ou femme » équivaut en tout à « homme aussi bien que femme, homme et femme ». — Quant à *ceu*, le **ue* qui y figure est à rapprocher de véd. *vā* « comme »; on n'examinera pas si les deux sens donnent lieu de poser deux mots indo-européens distincts.

uē-: particule privative ou péjorative qui figure dans quelques composés; cf. F. 512, 6: *uegrande significare*

alii aiunt malo grande, ut uecors, uesanus, mali cordis maleque sanus. Alii paruom, minutum, ut cum dicimus: uegrande frumentum, et *Plautus in Cistellaria* (378): « *Quin is, si itura es? nimium is uegrandi gradu* ». Figure encore dans *uēscus* (v. ce mot), *Vēdiouis*, *Vēiouis* divinité infernale, et dans *uēpalidus* (Hor.); *Vēdius* (écrit *Vidius*) = *Ἀνδίων νόμος*, CGL III 291, 7.

Cf. les préverbes indiquant « point de départ, descente, enlèvement »: skr. *dva*, v. sl. *u*, irl. *ua*, lat. *au-* (dans *au-ferre*, etc.). Ce préverbe figure au premier terme de composés à valeur négative du type de lat. *ā-mēns*, *dē-mēns*: ainsi v. sl. *u-bogŭ* « pauvre » (litt. « non riche »), lette *au-manis* « insensé »; la négation gr. *où* doit être le même mot. — Lat. *uē-* représenterait une forme à voyelle finale, comme skr. *dva*, et à vocalisme initial zéro, balancement attendu. Et, en effet, en face de skr. *avāh* « en bas », *avāstāt* « sous », le germanique offre v. h. a. *wes-tar* « à l'ouest », qu'on ne peut guère séparer.

uectigālis, -e: relatif à l'impôt, *u. pecūnia* « et » (sujet à l'impôt), *u. ager*; d'où le n. *uectigal* (sc. *aes*) « impôt », cf. F. 508, 18: *uectigal aēs appellatur quod ob tri(bu)tum et stipendium et aēs equestre et hordiar(ium) populo debetur*; et aussi « revenu ». Sur l'emploi de *uectigal* comme adjectif masculin dans la *Sententia Minuciorum*, v. Niedermann, Mnemos., 3^e sér., 3 (1936), p. 209.

Terme technique du droit public; usuel, classique. A désigné d'abord les redevances perçues sur le domaine public, pour s'appliquer par extension à tout impôt ou taxe régulièrement levée, par opposition au *tributum ciuium Romanorum*. Dérivé tardif: *uectigaliarius*: receveur d'impôts.

Aucune donnée historique précise ne fournit l'explication de ce mot. Le rapport avec *uehō*, **uectis* « transport » (cf. *uectiō*), souvent proposé, n'apparaît pas.

uectis, -is (acc. *uectim*, Varr.; abl. *uecti*) m.: levier; pince monseigneur; barre de cabestan; par extension: barre de porte. Cf. Rich. s. u. Technique, classique. M. L. 9173 (fr. *uit*, v. B. W. s. u.). Apparenté à *uecō*; sans doute ancien abstrait en -iti- employé au sens concret et passé au masculin. Répond à v. angl. *wicht* pour la forme et à v. isl. *vag*, *væg* pour le sens.

Dérivés: *uectiarius* m.: ouvrier chargé de la manœuvre du *uectis*; *uectculus* (Ital. Lyd. exod. 13, 5); *uectulārius*, ap. P. F. 519, 11: *uectularia uita dicitur eorum qui uectibus parietes alienos perfodiunt furandi gratia*. Cato (orat. inc. 13): « *uectularium uitam uiuere, repente largiter habere, repente nihil* ».

V. *uezāre*.

uegeō, -ēs, -ēre: animer, donner de la force ou le mouvement à. Archaïque (Enn., Pompon., Varr.). Cf. Non. 183, 1: *ueget pro uegetat uel erigit, uel uegetum est*. Pomponius Maioli (78): *animos Veni ueget uoluptatibus*. — Ennius Ambracia (4): *et aegura salsa ueges ingentibus uentis*. — Varro Manio (268): « *nec natus est nec morietur: uiget, ueget, utpote plurimum* ». — idem « *Ὅνος λόγος* (351): *quam mobilem diuom lyram sol har-moge | quadam gubernans motibus diis ueget*.

Le sens absolu « être animé », donné par les lexiques, se fonde sur l'exemple de Varron, où l'existence même du couple *uiget ueget* prouve que *uegēre* y est employé

avec son sens transitif: « il a la force (*uiget*) », il donne la vie (*ueget*) ».

Dérivés: *uegetus*: vif, animé, vigoureux (classique); *uegetō*, -ās (Apol., langue de l'Église) « animer », et ses dérivés: *uegetābilis*; *uegetāto*, -tor, -men. Cf. skr. *vājāh* n. « force, lutte »; germanique: v. isl. *vahr* « beau, éveillé » (cf. *uigil*), got. *wakan* « wachen », etc.

On ne peut séparer lat. *uigeō*, *uigil*, peut-être *uēles* et *uēlō*; v. ces mots.

uehemēns (*uēmēns*), -tis adj.: emporté, violent. Se dit des personnes et des choses: *Galba... uehemens et incensus*, Cic., Bru. 22, 88; *uehemens imber*, Lucr. 6, 517. Ancien, usuel et classique, ainsi que l'adverbe *uehementer*, *uēmenter*, devenu synonyme expressif de *ualdē*.

Autres dérivés: *uehementia*; *uehementiēscō* (Cael. Aur.). Peut-être de *uē-mēns*, comme *uecors*, qui aurait été rapproché de *uehō* par l'étymologie populaire, la violence et l'emportement impliquant l'idée de mouvement, d'agitation: d'où la graphie *uehemēns*, où le groupe *-eh-* noterait un *ē*, comme *-aha-* note un *ā* dans *Ahala*, cf. *mehe* = *mē*, *prehendō* = *prendō*. Le rapprochement établi avec *uehō* explique que l'adjectif se soit appliqué surtout à un mouvement ou à un objet en mouvement: *uehementior cursus fluminum* (Quint.); *uehementissimus cursus* (Hirt.); *u. fuga* (id.); *u. impetus* (Amm.), etc.

On pourrait cependant se demander si l'on n'aurait pas ici un mot de la famille de *uezāre* ou un adjectif en -mēns, comme le type indo-iranien en -mant.

uehēs: v. le suivant.

uehō, -is, *uēxi*, *uectum*, *uehere*: transporter par terre ou par mer, au moyen d'un véhicule quelconque, voiture, cheval, navire; porter sur ses épaules. S'emploie aussi au sens moyen « se faire transporter », au participe présent *uehēns*, e. g. *equō uehēns*, et au gérondif. Même double sens dans *uector* « qui uehitur » « passer » (sens classique) et « celui qui transporte » (poétique et postclassique); et dans *uectura* « transport ». Ancien, usuel, classique. Non roman.

Formes nominales, dérivés et composés: *uehēs*, -is f.: charroi, charge d'un véhicule, charretée; *uehiculum* (= ὄχημα): véhicule en général, moyen de transport, M. L. 9176; *uehicularis*, -rius (postclassique); *uectiō* (un exemple de Cic., N. D. 2, 60, 151); *uector*; *uectōrius* (classique); *uectrix* (tardif); *uectūra* (ancien et classique), M. L. 9174, d'où *uectūrārius* (tardif).

uectō, -ds: apparaît d'abord dans la poésie dactylique impériale, là où l'emploi des formes de *uehere* amènerait des suites de trois brèves, e. g. Vg., Ae. 6, 391, *corpora uiua nefas Stygia uectare carina*; s'est ensuite répandu dans la prose, qui a créé les composés, tardifs et rares, *uectābilis*, *uectābulum*, *uectāculum*, *uectātiō*, et le fréquentatif *uectiō*.

De *uehō*: *ā-uehō*; *ad-uehō* et *aduectiō*, *aduectus*, -ūs; *aduector*; *aduecticius*; *circum-uehō*, -uectiō; *con-uehō*, -uectiō; *dē-*, *ē-uehō* (qui a souvent le sens accessoire de « élever, porter au faite », comme *extollō*); *ēuectiō*, -tus, -ūs; *inehō*, dont le médiopassif *inehor* a le sens de « s'élancer contre » et « s'emporter contre », d'où *inuectitiuus* « outrageant », *inuectiua* n. pl. « invectives » (tar-

dif, Amm.), à côté des dérivés de sens propre *inuectiō*, -tor, -trix; *inuectus*, -ūs; *inuecticius*; *per-*, *prae-*, *prō-*, *re-*, *sub-uehō* « charrier de bas en haut, en amont » (par opposition à *dēuehō* « charrier en aval »); *subuectiō*, -tus, -ūs; *super-*, *trāns-uehō* (*trā-*), *trānsuectiō*; *suectus*.

De *uectō*: *ad-*, *circum-*, *con-*, *ē-*, *re-*, *sub-uectō*.

Cf. peut-être aussi *uēlum*, *ueia* et *uia*. Mais *uectis*, *-uectus* dans *conuectus* et *uezāre* appartiennent à une racine distincte.

Veherē (sans doute en raison des contractions amenées par la perte de *h*, *uehere* > **uēre*, etc.) n'a pas subsisté dans les langues romanes, où ne sont représentés que *uectūra*, *uehiculum* (ce dernier, du reste, uniquement dans des dialectes italiens). Quant à *uectō*, ce paraît bien être une forme artificiellement créée.

Pour l'aristocratie indo-européenne, chez laquelle le char de guerre avait un grand rôle, la racine **ueg-* « aller en char, transporter en char » était essentielle. Le présent *uehō* (avec ombr. *arŕueitu*, *arsueitu* « aduehitō », *kuveitu* « conuehitō ») a des correspondants exacts dans skr. *vāhati* « il transporte en char », av. *vazati*, v. sl. *vezō*, lit. *vežū*; un présent *ŕežō*, qui, partout où, comme en ionien-attique, *F* s'est amui de bonne heure, se confondrait avec *ŕežō*, a disparu dans la plupart des parlers grecs; toutefois, le pamphylien a conservé *ŕežō* « qu'il transporte ». L'aoriste en -s- *uēxi* a son pendant dans skr. *avākṣam* et v. sl. *ōsū*. Le grec a un nom du char: *ŕyos* (plur. hom. *ŕežō*, d'après un thème *ŕežō-*: *ŕežōrōn* « ἄρματα », Hes.), l'irlandais a *fén* « voiture » (cf. celt.-lat. *co-uinnus* « char de guerre »), et l'islandais *vagn* « voiture »; on notera, d'autre part, got. *wigs* « chemin » (v. lat. *uia*).

**ueia*: apud Oscos dicebatur *plaustrum*; inde *ueiari* stipites in *plastro*, et *uectura*, *ueiatura*, P. F. 506, 3. Non attesté dans les textes, mais a dû s'employer dans la langue parlée, comme le prouve l'italique *veggia*, M. L. 9177.

De la famille de *uehō*.

Vēiōnis: v. *uē-*.

uel: « si tu veux, ou, ou bien, ou si tu veux » (cf. le redoublement *uel*, si *uis*, Plt., Au. 452; Catul. 55, 21). Conjonction proposant le choix entre deux possibilités dont le sens et la différence avec *aut* sont bien marqués par P. F. 507, 20: « *uel* » *conligatio quidem est disunctiua, sed non [ex] earum rerum quae natura disuncta sunt, in quibus « aut » coniunctio rectius utitur, ut: « aut dies aut nox », sed earum quae non sunt contra, e quibus quae eligatur nihil interest, ut Ennius (Var. 4): « uel tu dictator, uel eorum equitumque magister esto, uel consul ».* Cette distinction entre *uel* et *aut* est observée par les bons écrivains, quoiqu'elle tende à s'effacer, notamment à l'époque impériale (Tacite), et qu'on y trouve *uel* en corrélation avec *aut*. — Enfin, *uel* simple ou redoublé a aussi un sens voisin de *et* (... et) et sert à marquer une liaison un peu moins étroite (comme aussi *aut... aut*); v. Löfstedt, Philol. Comment. x. *peruegel*. Aeth., p. 197 sqq. — Du sens de « si tu veux », *uel* en est arrivé à signifier « même » et à servir de particule de renforcement. Le passage à ce sens apparaît dans des emplois comme Plt., Tri. 963-964: *heus, Pax, te tribus uolo*. — *uel trecentis*, « Holà, Pax, deux mots. — Deux cents, si tu veux » (et par là « même deux

cents »; de là l'emploi de *uel* en corrélation avec *nōn modo* (Cic., Ac. 2, 29, 93), joint à *immo*; devant un superlatif, notamment dans *uel maximē*. D'autre part, *uel* « si tu veux » a pu amener une restriction polie du sens de « peut-être », e. g. Cic., Verr. 2, 4, 2, § 3, *domus uel optima Messanae, notissima quidem certe*. — V. F. Beck, *De « uel » imperitio quatenus uim priscam seruauerit*, Marburg, 1908. *Vel* sert aussi dans la langue parlée à introduire un exemple particulier après une pensée d'ordre général et à le sens de « par exemple; ainsi vois ». Non roman, sauf dans v. fr. *ceaus*, M. L. 9177 a.

uelut, *ueluti* conj. : comme. Forme renforcée de *ut*, comme *scut*. Ancien (Enn., Plt.) et usuel.

Lat. *uel* est de la famille de *uolō*; mais la forme fait quelque difficulté. L'e suppose un *l* prépalatal, donc un ancien *l* ou *li*; mais «*weli* ne fournit pas d'explication sûre et, quant à *-li-*, on n'en cite qu'une trace tout au plus probable chez Ennius, A. 340. L'osque et l'ombrien recourent pour le sens à d'autres racines : la table osque de Bantia a *loufir*, ancien impersonnel, et l'ombrien a en partie *heris*, *heri*, littéralement « tu veux », en partie *herie*, *heriet* « vouleris ». MM. Leumann et Hofmann, dans leur arrangement de la *Lat. Gr.* de Stolz, partent de «*welsi* « tu veux » (p. 118 et 675, avec bibliographie). Ce «*welsi* attendu est remplacé par *uis* (v. ce mot) dans la flexion de *uolō*.

ucla, -ae f. : nom gaulois de l'erysimum (Plin. 22, 158). M. L. 9178.

**uelābrum*, -ī n. : van? Ce sens est conservé seulement dans la glose de P. F. 68, 3, *euelatum, euentilatum unde uelabra, quibus frumenta uentilantur*. — *Euelātus* lui-même suppose un adjectif **uelātus* « exposé aux vents », et peut-être un verbe **uelō* « souffler », disparu en raison de son homonymie avec *uelō* « voler »? Est-ce le même mot que l'on a dans *Velābrum*, nom propre désignant un quartier de Rome, cf. Varr., L. L. 5, 13 (qui l'explique a *uehendo*; v. les références de Goetz-Schoell, ad loc.), et qu'on rapproche aussi de *Velitrea*, étr. *Vela-thri*? Ammien l'emploie à basse époque comme synonyme de *uelum*, *uelārium*.

uelātūra, -ae f. : commerce de transport? Conservé dans Varr., L. L. 5, 43-44 : *Velabrum a uehendo. Velaturam facere etiam nunc dicuntur qui id mercede faciunt*; et Plutarque, Rom. 3 : τῶν δὲ πορθεῖν βηλατοῦραν καλοῦσιν.

uelēs, -itis m. (usité principalement au pl. *uelitēs*, -um) : vélite, soldat d'infanterie légère, chargé surtout des escarmouches, qui apparaît au temps de la seconde guerre punique et remplace dans la légion les *accēsi* *uelāti* ou *rōrāti* (v. *uelum* II). — Pour la formation, rappelle *equitēs*, *militiēs*, *argutiēs*, *satellitēs*. Rattaché par les Latins à la fois à *uehō* et à *uelōx*, cf. T.-L. 26, 4, 10, sans doute par étymologie populaire.

Dérivés : *ueliāris*; *uelitor*, -āris « escarmoucher », sens propre et figuré, cf. Plt., Men. 778, et P. F. 507, 1; *ueliūtatiō* et *uerbiueliūtatiō* (Plt., As. 307).

Sans étymologie certaine. V. *uelōx*.

uelōs, -is, -uellī (*uulsis*), *uolsum* (*uulsūm*), *uellere* : arracher, tirer violemment, en particulier « tirer les poils, la laine, les plumes », d'où *uolsus* (*uul-*) « épilé »

(avec -ol- issu de *l*), *uolsella* f., dérivé de *uolsus*, « pince à épiler », puis « pince » de dentiste, etc.; *uellus*, -eris n. (*uellimna* avec un « suffixe » peut-être étrusque; cf. Ernout, Philolog. A. 1, p. 34) « toison » qu'on arrachait d'abord à la main avant de connaître la tonte au moyen de ciseaux; cf. Varr., L. L. 5, 54 et 130. Panroman, sauf roumain. M. L. 9182.

Autres dérivés et composés : *uellicō*, -ās : tirailler, pincer; d'où « taquiner, médire de » (cf. notre « déchirer à belles dents »), M. L. 9181, *ueucllicō* (un exemple tardif); *uellicūtiō* (Sén.); *uellicūtim*; *uulsio* (Vég.); *uulsura* (Varr.); *uulsō*, -ās; *uulsicius*; *uelligō* (tardif); *ū*, M. L. 817, *con-*, *dē*, M. L. 2611, *dī*, *ē*, M. L. 2927, *inter-*, *per-*, *prae-*, *re-*, *sub-uellō* et *ū*, *con-*, *ē*, *re-uulsio*. — *Conuulsio*, dans la langue médicale, a pris le sens spécial de « crampe, convulsion ».

A en juger par *uulst*, *uulsus*, le -ll- dans *uellō* peut reposer sur -ld- comme dans *pellō*; il s'agirait d'un présent à aspect déterminé d'une racine **wel-* sur laquelle tout le verbe aurait été construit. On rapproche γέλλαι « τῶν (Hes.) (sans doute éolien), got. *wilwa* « ἀρπαξίω », *wulwa* « ἀρπαγμός », peut-être hom. (F) *ἐλωρ* « proie » si le mot a un F, comme semble l'indiquer le texte homérique, et (F) *ἀλίσκομαι* « je prends ».

Vellicō est formé comme *iodicō*.

Le mot *uellus* rappelle arm. *gelman* (gén. *gelman*), qui traduit gr. *πόκος* « toison »; la forme ancienne serait **wel-nos*. Le caractère de la racine rend malaisé le rapprochement avec *lāna*, tentant par lui-même (v. ce mot). V. *uillus*?

uellus : v. le précédent.

uelōx, -ōcis adj. : vif, agile (classique et usuel).

Dérivés et composés : *uelōciter*; *uelōcītās*, -atis; *praeuelōx* (Plin., Quint.).

L'un dérivé en *-s-*lo* du groupe de *uegō*. Cf. aussi *uelēs*. V. Ernout, Philolog. A. 1, p. 146 et 155.

I. *uelum*, -ī n. : draperie, voile (masculin); rideau. Panroman, sauf roumain. M. L. 9184. Germanique : v. h. a. *wil-lahhan*.

Dérivés et composés : *uelātus* : voilé, couvert d'un voile; dans la langue militaire *uelātī*, ancien nom d'une sorte d'auxiliaires, *accēsi* *uelātī*, qu'on interprète, peut-être par étymologie populaire, par « ceux qui n'ont que l'habit »; *quia uestiti inermes sequentur exercitum* (P. F. 13, 25 et F. 506, 23), cf. *uelēs*? *uelātus* semble antérieur à *uelō*, -ās « voler », M. L. 9179 (sens propre et figuré); *inuēlātus* (tardif et rare); *uelāmen* (poétique et prose impériale); *uelāmentum*; *uelārium* « d'un amphithéâtre »; *uelārius* : huissier de la chambre de l'empereur; *uelātio* (S^t Aug.) : prise de voile; *con-*, *dē*, *ē*, *ob-*, *prae-*, *re-uelō*, ce dernier souvent employé au sens figuré « révéler » (irl. *relaim?*), comme *reuelātor*, *reuelātiō*, *reuelātōrius*. Cf. aussi **aduclāre* (ar-), M. L. 214; **disuelāre*, 2697.

II. *uelum*, -ī n. (ordinairement au pl. *uelā*, -ōrum, d'où les formes romanes féminines du type il. *vela*, fr. *voile*) : voile de vaisseau. Terme général, cf. Rich. s. u. Ancien, usuel; panroman, sauf roumain. M. L. 9183. Celtique : irl. *fiál*, britt. *goel*.

Dérivés et composés : *uelāris* : de voile (Plin.);

uelīfer, -ger, -uolus (-uolāns), composés poétiques; *uelīficor*, -āris (*uelīficō*, époque impériale) : mettre les voiles (*uēla facere*), faire voile; s'emploie par image dans le sens de « déployer toutes ses voiles (= tout son zèle) pour quelqu'un »; cf. Cael. ap. Cic., Fam. 8, 10, 2; *uelīficēdiō* (Cic.); *uelīficus* « qui fait voile » (seulement dans Pline, peut-être reformé sur *uelīficor*); *uelīficiūm* (Hug.).

A *uelum* se rattache étymologiquement :

ueuillum : *deminutiuum est a uelo*, P. F. 19, 5; « étendard » ou « bannière » (différent de *signum*, cf. Rich. s. u.), faite d'une pièce d'étoffe carrée attachée par le haut à une traverse horizontale, comme la voile l'est à la vergue, et qui était spécialement l'enseigne de la cavalerie ou des troupes auxiliaires. — Dérivés et composés : *ueuillārius* : enseigne; *ueuillārit* : nom donné à un corps de vétérans sous l'Empire : *ueuillātiō*; *ueuillifer*.

Il est difficile de dire si les deux *uelum* se ramènent à un original commun ou s'il y a seulement homonymie; si *uelum* « voile » est issu de **wes-lom*, cf. *uestis*, et *uelum* « voile de vaisseau », de **weg-s-lo-m*, comme v. sl. *veslo* « rame », cf. *uehō*; ou bien si les deux sens sont issus d'une forme unique **weg-s-lom* d'une racine **weg-* « tisser », dont ce serait l'unique représentant en latin. Les formes lat. *uelum*, *ueuillum* supposent un point de départ **wek-slo-*; on rapproche irl. *figim* « je tisse », gall. *gwen* « tisser », v. h. a. *wichili* « chose enroulée ». Pour les Latins, il y avait deux mots distincts, comme le montre la différence de traitement dans les langues romanes.

uēna, -ae f. : d'une manière générale, toute espèce de conduit, veine ou filet d'eau, filon de métal (d'où l'expression imagée Hor., A. P. 409, *ego nec studium sine diuite uena*, | *nec ruda quid possit uideo ingenium*), etc.; en particulier, « veine » (ou « artère ») et tout objet y ressemblant par sa forme : « veines » (du bois, du marbre, etc.); rangée ou file d'arbres. *Sensū obsceno* dans Martial et Perse. Ancien, usuel; panroman. M. L. 6185.

Dérivés et composés : *uēnula*; *uēnōsus* (époque impériale), M. L. 9203; *uēnātīlis* (Cassiod.), formé sur *aquātīlis*; *interuēniūm* : vide; interstice (Vitr., Pall.). Sans étymologie sûre.

uendō, *uēnō* : v. *uēnum*.

uenēnum, -ī n. : décoction de plantes magiques, charme, philtre; teinture, d'après gr. *φάρμακον*. Sens ancien e. g. Afranius, R³ 380 sqq., *aetas et corpus tenerum et morigeratio* | *haec sunt uenena formosarum mulierum*. Synonyme de gr. *φάρμακον* et, comme lui, a pris vite le sens péjoratif de « poison » (classique, Cic.), bien que Salluste précise le sens du nom par un adjectif, Cat. 11, 3 : *ea (auaritia) quasi uenenis malis imbuta*, et que le Digeste recommande de préciser le mot par *bonum* ou *malum* (comme pour *dolus*); cf. Dig. 50, 16, 236 : *qui uenenum dicit, adicere debet utrum malum an bonum; nam et medicamenta uenena sunt*. Ancien, usuel; panroman, en partie sous des formes savantes. M. L. 9195; B. W. *uenin*, Celtique : britt. *gwenwyn*.

Les dérivés et composés ont tous le sens péjoratif : *uenēnātus* et *uenēnō*, -ās; *uenēnārius* (époque impériale);

uenēnifer (poétique); *uenēnōsus* (tardif); *uenēficus*, d'où *uenēficus*, *uenēfica* « empoisonneur, empoisonneuse »; *triuenēfica* (Plt.); *uenēficiūm* (classique).

uenēnum représente un ancien **uenes-no-m* avec le sens de « philtre », cf. *Venus*, et pour le sens correspond à la fois à φάρμακον et à φάρμακον. Le suffixe -no- a la valeur d'un instrumental comme dans *dōnum*. *Venēficus* est issu par haplogogie de **uenēni-ficus*, comme *sēmodius* de **sēmi-modius*; il traduit le gr. *φαρμακός*.

uenēror, -āris (*uenērō*, Plt., etc.) : adresser une demande aux dieux, demander une faveur ou une grâce (u. ut); Plt., Ru. 1349, *illaec aduersum si quid peccasso, Venus*, | *uenēror te ut omnes miseri lenones sient*; par suite « vénérer, révéler, respecter ». Dénominaif tiré de *uenus*, usité d'abord dans l'expression *Venerem uenērāri*, cf. plus haut Plt., Ru. 1349 et 305; Poe. 278, du type *pugnam pugnāre*, s'est appliqué ensuite aux autres dieux; cf. Poe. 950, *deos dāque uenēror, qui hanc urbem colunt*; Ru. 257, etc.; T.-L. 8, 9, 6 (dans une ancienne formule où il allitère avec *uenia* : [omnes deos]... *precor, uenēror, ueniam peto feroque ut*), et par extension à tout être ou objet digne de vénération, e. g. T.-L. 36, 17, 15, *quin omne humanum secundum deos nomen Romanum uenēretur*, etc. Ancien, classique; semble être passé de la langue religieuse dans la langue littéraire; non populaire. De même les dérivés : *uenērātio* (classique), -tor, -bilis (Ov.), etc., tous d'époque impériale. Adopté par le vocabulaire de l'Eglise. Non roman.

V. *Venus*.

uenetus, -a, -um : bleu-turquoise. Adjectif de la langue impériale, appliqué d'abord à un parti du cirque, « les Bleus », ainsi appelé sans doute parce que les cochers qui portaient la casaque de cette couleur étaient originaires de Vénétie ou parce que leurs vêtements provenaient de cette province (cf. Juv. 3, 170 : *contentusque illic Veneto duroque cucullo*); cf. aussi *lutum Venetum*, qui désigne une sorte de pâte de toilette dans Mart. 3, 74, 4. Dérivé : *uenetiānus* « partisan des bleus ». Conservé seulement en roumain. M. L. 9199.

uenia, -ae f. : 1° indulgence, pardon : u. *dare*, *petere* (uniquement dans ce sens chez Plt. et Tér.); 2° faveur, grâce (accordée par les dieux); cf. T.-L. 8, 6, sous *uenēror*, et Cic., Rab. perd. 2, 5, *ab Ioue O. M. ceterisque deis pacem ac ueniam peto*. Fréquent dans la locution *bonā ueniā*, synonyme de *bonā pāce*.

Dérivés tardifs : *ueniālis* « vénial »; *ueniābilis* et *inuēniābilis*. Pas de verbe. Le latin dit *ignoscō*, auquel *uenia* sert de substantif.

Non roman, sauf dans des mots savants venus par l'Eglise. M. L. 9199.

Appartient sans doute à la racine **uen-* « désirer » qu'on a dans *uenus*; mais le sens en est fort éloigné.

Venilia, -ae : nom d'une divinité marine « a ueniendo ac uento », Varr., L. L. 5, 72; cf. *uenilia unda est quae ad litus uenit*, Varr. ap. Aug., Clu. D. 7, 22, et Thes. Gloss., s. u. : *uenilia maris exaestuatio quae ad litus uenit. Varro : uenilia unda quae ad litus uenit, salacia quae ad mare redit*. Étymologie populaire?

ueniō, -is, *uēni*, *uentum*, *uenīre* (formes de subjonctif du type -uenam dans *aduenat*, Plt., Ps. 1030; *peruenant*,

Tri. 93, etc.) : venir. Ancien, classique et usuel. Panroman ; dans certaines langues romanes, a servi d'auxiliaire pour la formation du passif ou du futur. Le point de départ de cet emploi a dû être l'usage du verbe dans les locutions comme *uenire in amicitiam*, *in calamitatem*, *in odium*, etc., très fréquentes (notamment dans César) ; de là on est arrivé à dire *uenire amicus* et *uenire amatus*, constructions qu'on trouve déjà en bas latin, cf. *Mulomedicina Chronis* (vers 400 ap. J.-C.), l. III, 157 : *si equus de uia coactus uenerit* ; et, pour *deuenio*, Greg. Tur., Franc. 7, 40 : *quid thesauri... deuenient*, Anthim. 4 : *caro... deuenit cruda* ; v. Thes. V 850, 77 sqq. M. L. 9200. Dans l'exemple de Plaute, Au. 239, *dummodo morata recte ueniat*, *datotata satis*, qu'on invoque parfois (cf. Havers, KZ, 45 (1919), 372 sqq.), *uenire* a son sens normal : « pourvu qu'elle vienne chez moi (en qualité d'épouse) avec un bon caractère... ».

Dérivés et composés : *uentio* : venue ; un exemple de Plt., Tri. 622 : *quid tibi huc uentio est* ; les composés *conuentio*, *inuentio*, *interuentio* sont, au contraire, usuels et classiques ; *uentor* n'est attesté que dans Ennodius, mais *aduentor* est dans Plaute et s'est maintenu dans la langue parlée ; cf. ital. *auventore*. **Venus*, -ūs n'existe que dans les composés *aduentus*, *conuentus*, etc. ; de même, un substantif *uena* figure dans *aduena*, *conuena*.

uentio, -ās, peut-être dans Varr., Men. 150, cité par Non. 119, 2, *cum illuc uento* [sic libre] ; *uentio*, edd., attesté en tout cas dans la glose de P. F. 517, 4, *uentabam dicebant antiqui, unde praepositione adiecta fu aduentabam* ; et dans *aduento*, *reuentio* et par les formes romanes du type **deuentāre*, M. L. 2612. Cf. *lūo* en face de *eō*, etc.

uentiō, -ās : venir souvent, fréquenter (classique, Cic., Cés., mais rare) ; cf. *cantiō*, *dictiō*, etc.

La plupart des composés de *uentio* n'ont que le sens du simple, précisé par le préverbe de sens local ; ainsi *aduētiō* « venir auprès », « arriver » et « advenir » (en parlant d'événements) ; de là *aduena* m. « celui qui arrive, étranger » ; *aduentus*, -ūs m. (gall. *adjan*, *aduent*) ; *aduenticius* ; *aduentorius* ; *aduentio*, -ās « approcher » ; *aduentus*, avec un sens accessoire d'hostilité, d'où l'emploi au sens de « attaquer » (cf. *aggredi*), bien conservé dans les langues romanes, M. L. 216, *aduentire* ; 218, *aduentāre* et *aruentāre* (cf. *ad* et *ar*) ; 219, *adventor* ; 220, *aduentus* ; 215, **aduenticiāre* ; *anteuentio* ; *circumuentio* ; *deuentio*, conservé avec le sens de « devenir » ; M. L. 2612 et 2613, **deuentāre* ; *interuentio* ; *ob-*, *per-*, *post-*, *prae-*, *re-* *uentio* (-*uentio*), *super-*, *trans-* *uentio*.

Des développements de sens particuliers se sont produits dans *conuentio*, -īs « venir ensemble, se réunir », qui, à côté de ce sens propre, conservé dans *conuentus*, -ūs m. « réunion » (irl. *conuent*), *conuenticula*, *conuenticius*, *conuentio* « assemblée » (britt. *confeint*), a pris le sens moral de « convenir avec (et « convenir à »), tomber d'accord », qui s'emploie aussi impersonnellement : *conuenit ut* « il est convenu que » ; M. L. 2192 et 2193, **conuenit* ; 2194, *conuentus*. De là *conueniens* « qui s'accorde avec ; qui convient, convenable » ; *conuenienter* « en accord avec » ; *conuenientia* « accord, conformité », qui semblent créés par Cicéron pour traduire *συμφώνως* et *συμπάθει* et *ὁμολογία* ; cf. Fin. 3, 21, *quod*

ὁμολογίαν Stoici, *nos appellamus conuenientiam*, si placet ; Diu. 2, 124, *ex quadam conuenientia et coniunctione naturae quam uocant συμπάθειαν* ; et les contraires *inconueniens* (non dans Cic.), *inconuenienter*, -tia (tardifs), *disconuenio* (Hor., Lact.), *disconuenientia* (Tert.).

Le substantif *contio* suppose un verbe **co-uenio*, comme *co-ēdō* ; v. *cum*, *contio*.

euētiō (subjonctif ancien *euēnat*, *euēnant*), qui, en dehors du sens de « venir de, sortir », a pris le sens moral de « résulter » : *euēntus est alicuius exitus negotii*, *in quo quaeri solet quid ex quaque re euēnerit*, *euēnat*, *euēnturum sit*, Cic., Inu. I 28, 42 ; puis simplement de « se produire, arriver » ; d'où *euēntum* « événement ».

inueniō : venir dans, sur ; par suite « rencontrer », et « trouver, découvrir, inventer ». Dérivés : *inuentio*, -tor, -trix, -tiuncula, -tum, -tus, -ūs ; *inuentarium* ; **inuentio*, M. L. 4527 a.

interueniō : intervenir (d'où gall. *atrywyn*) ; *interuentus*, -tor (Cic.), -tio, M. L. 4499.

prōueniō : venir au jour, provenir (correspondant à *prōducō*, *prōgignō*), pousser et « bien pousser, réussir » ; *prōuentus*, -ūs m. : production, récolte, réussite.

subueniō : 1° survenir, venir subrepticement ; 2° venir au secours de (cf. *succurrō*, *subsidiū*) ; *subuentio*, -ās (Plt.) ; *subuentio* (Cassiod.) ; 3° venir à l'esprit, M. L. 8408.

Le u initial repose ici sur un ancien *gw* : osq. *kūmbened* « conuénit », ombr. *benust* « uénérir ». Le grec a, au présent seulement, avec le même suffixe, *βαίω*, synonyme de *ueniō*. Ailleurs, les formes sont en -m- : got. *giman*, v. angl. *cuman* « venir », tokh. A *kakmu*, B *kekamu* « venu », lit. *gemū*, *gimti* « naître » (venir au monde), véd. aor. *āgamam*, parf. *jagama* « je suis venu » ; le rôle de **em-* ne semble pas être ici le même que dans *premiō*. L'arm. *ekn* « il est venu », véd. *āgan* est ambigu, puisque *n* peut représenter ici un ancien *m* devant *i* : **g^wem-t* ou **eg^wen-t*. Il y a une autre forme : **g^wā*, dans véd. *ā-gāt*, gr. dor. *ēgā* [ion.-att. *ēgā*], arm. *e-kayk* « venez » (et peut-être traces en irlandais, au sens de « mourir », v. H. Pedersen, *V. Gr. d. k. Spr.*, II, 458). Chacune des trois formes **g^wem-*, **g^wen-*, **g^wā*, dont la répartition initiale ne saurait être déterminée, fournissait un aoriste radical ; véd. *āgan* = arm. *ekn*, véd. *agāt* = gr. (dor.) *ēgā*. Le présent est partout secondaire, soit qu'il ait été obtenu par passage au type thématique de formes à vocalismes divers, comme dans got. *giman* et v. angl. *cuman*, ou par des suffixes, comme dans skr. *gācchati* « il vient », gr. *πάσχω*, ou dans gr. *βαίω*, lat. *ueniō*. Le perfectum de lat. *uēni* rappelle, pour le vocalisme, le pluriel got. *gemun* « ils sont venus ». Pour *inueniō*, v. *ignōscō* (fin).

uenū(n)cula, -ae (*uēnūcula*, *uēnnūcula*, *uēnūcula*) f. : vigne donnant un raisin séché et mis en conserve ; cf. Hor., S. 2, 4, 71 ; Col. 3, 2, 2 ; Plin. 14, 34. V. *uinus* ? Cf. André, REL, XXX, 1952, 136.

uēnor, -āris, -ātus sum, -ārī : poursuivre le gibier, chasser. Transifit et absolu, sens propre et figuré. Ancien, usuel et classique. M. L. 9186.

Dérivés : *uēnātus*, -ūs, M. L. 9189 ; *uēnātio* : chasse, battue ; et « venaison, gibier », M. L. 9187 ; *uēnātor*,

M. L. 9188, -trix ; *uēnātōrius*, M. L. 9188 a ; *uēnātūra* f. (Plt.) ; *uēnābulum* : épieu de chasse, M. L. 9185 a ; *uēnāticius* (-ticius) : de chasse, u. *canis* ; -ticius (Cassiod.) ; V. Rich, s. u. *uēnābulum*, *uēnātio*, -tor, -trix.

Sorte d'itératif à voyelle longue radicale d'une racine qui fournit notamment av. *vanaiti* « il conquiert, il obtient par la lutte », v. h. a. *winnan* « lutter », skr. *vandīti* « il gagne, il conquiert », lit. *vejiū*, *vijti* « chasser », etc. La racine est sans doute la même que celle de *uenus*. La formation est du type, exceptionnel, de *cēlare* ; elle indique un procès qui se poursuit sans terme défini. — Cf. *Venus*.

uēnsica : v. *uēnsica*.

uentor, -tris m. : ventre. Terme général désignant le ventre en tant que réceptacle des entrailles ou des aliments (d'où *uentri operam dare* « soigner son ventre », etc.) ou en tant que réceptacle du fœtus, etc. G. T.-L. 1, 34, 3 : *ignorans nrum uentrem ferre*. S'emploie aussi d'objets en forme de ventre, notamment dans les langues techniques, u. *parietis*, u. *aquae ductus*. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 9205.

Dérivés : *uentriculus* : 1° ventricule du cœur (Cic.) ; 2° estomac (Cels.) ; *uentriculosus* ; *uentriculatio* (Cael.) ; *uentricellus* (Gloss.), M. L. 9208 et 9209 ; *uentriculus* (et tardifs *uentricosus*, *uentricosus*, *uentricosus*) : ventru (Plt.) ; *uentralis* : d'où *uentrale* « ceinture » (époque impériale) ; *uentrigō*, -ās (bas latin) ; *Ventrio*. Composés rares et tardifs : *uentri-cola*, -cultor, -fluus, -loquus ; *uentrificatio* (Cael. Aur.). Cf. aussi M. L. 9210-9211, **uentrica*, **uentricula*.

La formation rappelle celle de gr. *γαστήρ* (gén. *γαστρός*) « ventre, estomac ». Des mots, du reste différents entre eux, comme skr. *udāram* « ventre » (cf., chez Hésychius, *ὄδρος* : *γαστήρ*) et v. pruss. *weders* « ventre, estomac », lit. *vēdāras* « estomac » offrent une ressemblance, mais lointaine. Got. *gipus* « στήθος », *κοιλία* est plus loin encore. V. *uterus* ; et *uēnsica*.

uentus, -I m. : vent. S'emploie au singulier et au pluriel ; au sens propre et au sens figuré, comme symbole de l'inconstance ; e. g. Cat. 70, 4, *in uento et aqua scribere* ; Cic., Pis. 9, 21, *alios ego uidi uentos* ; *alias prosperi animo procellas*. Pluriel personnifié et divinisé dans Turp., Com. R³ 113. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 9212.

Dérivés et composés : *uentulus* : petit vent (Plt., Tēr.) ; *uentosus* « plein de vent (-a *uecubita*, d'où « ventouse »), venteux, éventé » et « inconstant, vide, vain » ; *uentosē* ; *uentositas*, M. L. 9207 a.

uentio, -ās (*uentulo*, CGL V 650, 43, sous l'influence de *uentulus*, cf. ital. *uentolare*, etc.) : transitif, 1° exposer au vent (u. *facem*) ; en particulier, dans la langue rustique, « exposer le grain au vent, secouer, vanner » (sens conservé en roman, cf. M. L. 9207) ; absolu, 2° faire du vent. Employé par image au sens de « agiter » et, dans la langue militaire, « s'agiter, s'escrimer, préluder au combat » ; *uentilatio*, -tor « vaneur » et « jongleur » ; *uentilābrum* « van » ; M. L. 9206 ; *uentilamentum* ; *uentilatorium* (Gloss.) ; *uentulio*, -ās (Colt., Plin.). Sur *uentio* a été refait à très basse époque *uentio*, -ās « vanner » ; cf. Hoogterp, *Les vies des pères du Jura*, p. 17, et M. L. 9204.

ēuentō, -ās : terme médical peut-être fait d'après *ἀποπνέω* : chasser par le vent ; cf. M. L. 3112, **exuentāre* ; 3113, *exuentulāre*.

Le mot se retrouve dans : gall. *gwynn* (peut-être emprunté), got. *winds*, tokh. A *want* (B *vente*), hitt. *bu-want* « vent » (de **hwent-*), tandis que l'indo-iranien a une forme autre : skr. *ōdāh*, av. *ōdō*. — La racine **wē-* « ventor » fournissait un présent radical : véd. *vātī* « il souffle (du vent) », gr. *ἄρει* ; ce présent a tendu à être remplacé par des dérivés : v. sl. *vejátū*, got. *wāia* (v. h. a. *wāju*) et le sanskrit même a *uḍyati*. Le latin n'a pas gardé de forme verbale. — Le vent est une puissance active, capable d'être considérée comme divine « Celui qui souffle » ; il est nommé au masculin : gr. *αἰὺν* et av. *vāyus*, lit. *vėjas*, v. sl. *větrā* ; et au féminin : v. pruss. *wetro* (lit. *vėtra* « tempête »), cf. gr. *αἰὼς* « brise ». V. *uannus*.

uēnum (nominatif non attesté ; on trouve seulement l'accusatif *uēnum*, e. g. T.-L. 24, 47, 6, *dare alqm uenum*, et le datif *uēno*, Tac. A. 13, 51, 1, *quae ueno exerceret* ; le datif *uēni* dans Apulée à subi l'analogie des formes de supin) : vente.

Dérivés et composés : *uēnalis* : qui est à vendre, vénal ; *uēnālitas* (bas latin) ; *uēnālitiū* : concernant la vente ; spécialement, comme *uēnālitiū* qui désigne un esclave à vendre, *uēnālitiū* m. « marchand d'esclaves » ; *uēnālitiū* « marché aux esclaves » ; *uēnālitiū*.

uēnum dō, *dās*, *dedi*, *datum*, *dare* : mettre en vente. Les deux termes de ce juxtaposé ont fini par se souder, d'où *uēnundo* et *uēnō*, *uēnō*, *uēnō*, *uēnō*, *uēnō*, *uēnō*, *uēnō* : vendre, mettre en vente, et aussi, le vendeur ayant l'habitude de prêter sa marchandise, « vanter », e. g. Cic., Att. 13, 12, 2 : *Ligarianam praeclare uēndisti*. Ce dernier sens est toutefois plus fréquent dans le dérivé *uēnditāre* « chercher à vendre », où, du reste, il s'explique mieux. De *uēnō*, le passif est *uēnō* (de *uēnum* « aller à la vente »), -īs, -it, -ire (-it, Plt., Pe. 577), comme de *perdō*, *pereō* (cf. aussi *interficiō*, *intercō*). A côté de *uēnō* un passif *uēndor* a été créé, qui est attesté dès Varron. Panroman. M. L. 9190.

Dérivés : *uēndāz* (opposé à *emāz* par Caton) ; *uēndibilis* (classique) ; *reuēndō* et *reueuēnō* (Dig.) ; *uēnditum* « vente » ; *uēnditor*, -trix (d'où **uēnditricula*, M. L. 9194), -tio, M. L. 9192-9193 ; *uēndiō*, -ās, M. L. 9191 ; *uēnditiō*, -tor.

Cf. skr. *vasnām* « prix », d'où *vasnyati* « il trafique », arm. *gin* (*gnoy*) ; souvent pl. *gink*, *gnoc* « prix d'achat, valeur » (d'où *gnem* « j'achète »). L'w de hom. *ὄνος* « prix d'achat », att. *ὄνη* « achat, prix d'achat », suppose un ancien **ō* ; mais lesb. *ὄνω* repose sur **uosnā*. On ne saurait dire si lat. *uēnum* repose sur **uosno* ou sur **uēsno* ; on pourrait même penser à une forme sans -s- si l'on rapproche v. sl. *věno* « prix de la fiancée, dot ». Le hittite a *uššaniya* « vendre » et *waš-* « acheter », celui-ci sans le suffixe -no-.

L'usage fait de *uēnum*, *uēnō* est parallèle à celui du supin, comme l'indique le *uēni* d'Apulée (cf. *nuptum*, *pesum dō*). Cf. l'infinitif osco-ombrien en -um.

uenus, -eris et **Venus** f. : 1° l'amour physique, l'instinct, l'appétit ou l'acte sexuel ; sens bien conservé chez

les auteurs qui traitent de l'amour, Lucrèce, Virgile, Columelle, Pline, etc.; 2° qualités qui excitent l'amour, grâce, séduction, charmes; au pluriel, traduit *χαίρες*; 3° personifié et divinisé, *Vénus* « déesse de l'amour », réplique latine de l'*Ἀφροδίτη* grecque, dont elle a pris tous les sens, notamment celui de la planète *Vénus*; par suite « objet aimé comparable à Vénus (fr. « déesse »), belle, amante »; 4° coup de dés favorable (dit aussi *uenerius*).¹

De *uenus* dérivent deux adjectifs : 1° un adjectif en *-io-*, indiquant la qualité, *uenustus* (cf. *onus/onustus*) « qui possède ou qui excite l'amour », *a mulier*, et par dérivation « désirable, séduisant, aimable, gracieux », etc. Adjectif de la prose ou de la poésie familière, ignoré de la poésie épique.

Dérivés : *uenustās* (cf. *honestus/honestās*) : séduction, grâce, etc.; *uenustū*; *uenustulus*, diminutif affectif; *inuenustus*; *uenustō*, *-ās* « parer, embellir » (Naev., S^t Ambr.); *deūenustō* (Gell.).

2° un adjectif en *-io-* du type *pater/patrius* indiquant la propriété, *uenerius* « qui appartient à Vénus », *a sacerdos*, *-us seruus*; et « érotique ».

Sert d'épithète pour désigner certains objets : *-s iacutus*, cf. plus haut; *-a concha*, nom d'un coquillage dont la forme évoque le sexe de la femme, M. L. 9196; *-um lābrum* « cardère », etc. Adjectif rare, exclu de la poésie dactylique.

Composés artificiels : *ueneriuagus*, cf. *uolgiuagus*, *ueneri-peta*.

Venus est un ancien neutre en *-os/-es*, du type *onus*, *opus*, etc., qui a perdu son genre original, lorsque le concept qu'il désignait a été personifié ou divinisé pour traduire l'*Ἀφροδίτη* grec, comme *cupido* a été masculinisé pour doter *Venus* d'un fils correspondant à *Ἔρως*. *Venus*, *uenustus*, *uenustās* sont comparables à *honōs* (sans doute ancien neutre), *honestus*, *honestās*; *ueneror* à *operor*.

Venus a un correspondant exact pour la forme dans skr. *uanaḥ* « désir », attesté dans l'instrumental védique *uanaṣe*; cf. aussi les composés *gir-vaṇas-* « aimant les hymnes », « épithète des dieux » et *yajña-vaṇas-* « aimant les sacrifices ».

Le passage du neutre au féminin en latin a pu être favorisé par le fait qu'un certain nombre de noms abstraits sont de genre hésitant; ainsi *decus* et *decor*, etc. Cette hésitation est ancienne (cf. *tepor*). Le sanskrit, à côté de *vānaḥ*, a un féminin *canthā*. Le gr. *ἔπος* m. est sans doute le substitut d'un ancien neutre.

La racine **wen-* « désirer » est bien représentée dans les langues indo-européennes, notamment en indo-iranien et en germanique : skr. *vānati*, *vānti*, *vānchati* « il désire »; v. h. a. *uunskan* « désirer »; got. *uunān* « se réjouir » et *unawunands* « ne se souciant pas de »; v. h. a. *uunna*, *wunni*, dont la forme rappelle celle de *uēnia*, etc. Le degré long **wēn-* est dans *uēnor*. V. *uēnūm*, *uēnoror*, *uēnia*. Sur le groupe, v. Ernout, Philologica II, p. 87 sqq.

ueprēs, *-ium* m. et f. pl. : buisson d'épine. Usité ordinairement au pluriel, quoique le singulier soit attesté dans la langue impériale (Ov., Col., Plin.); aussi la forme de nominatif singulier est-elle peu sûre : *ueprēs*, *uepris* et même *ueper*.

Dérivés : *ueprētum*; *ueprāticus* (Col.); *ueprēcūla*. Sans étymologie.

uēr, *uēris* n. : printemps; printemps de la vie (Cat., Ov.); productions du printemps, cf. *uēr sacrum*. Usité de tout temps. M. L. 9213; beaucoup de formes romanes remontent à *primū uēr* (cf. *primū tempus*), e.g. Caton, Agr. 50, 1, *prata primo uere stercoato luna silent*; et dans les gloses *uernum* : *primū uer*; v. B. W. *prime-vere* et *printemps*. On a éliminé le monosyllabe.

Dérivés : *uernus* : de printemps; *uernum* (sc. *tempus*) qui dans la langue familière tend à remplacer *uēr* (cf. *hibernum* en face de *hiems*); *uernō*, *-ās* : être au printemps ou dans son printemps, M. L. 9234; *uernālis*; *uernātiō* : changement de peau, mue printanière, et concret « dépouille de serpent » (Plin.); *uernifer* (= *ἐκφορέτης*); *uernicomus* (Mart. Cap.); *uernisera* « messālia auguria », P. F. 520, 8, de *uerni* + *serus*, de *serō* « semer »; *uerniroseus* (Ps.-Tert.); *praeuernat* « le printemps est précoce » (Plin.); *uericulum* « petit printemps », terme de tendresse forgé par Plt., Cas. 837; *uērānum* (tempus) (Gloss.). M. L. 9216; *Vērānis*, *-a*, noms propres; cf. M. L. 9215, **uērānea*.

Cf. v. isl. *vār* « printemps ». On rapproche, de plus, le groupe de gr. (F) *ἐξ* « printemps », v. sl. *vesna*, av. *vanhar-*, etc.; le passage de **uēs-* à **wer-* remonterait à l'indo-européen : pure hypothèse.

uērātrum, *-i* n. : hellébore. Ancien (Caton), usuel. Étymologie inconnue : « probablement de *ueru* « broche » avec attraction de *uērus* »; v. André, Lex., s. u.

uerbascum, *-i* n. : molène et bouillon-blanc. Depuis Pline. Étymologie inconnue; le rapprochement de *uerpa* (d'Alessio) ou de *uerbum* (P. Fournier) ne convainc pas. Mot liguré avec suffixe en *-asco*? V. André, Lex., s. u.

uerbēna, *-ae* f. (usité surtout au pl. *uerbēnae*) : *uerbēna* propre est *herba sacra*, *ros marinus*, *ut multi uolunt*, i. e. *λεῖψωτις*, *sumpta de loco sacro Capitolii*, *qua coronabantur fetiales et pater patratus foedera facturi, uel bella indicaturi*. *Abusue tamen uerbena iam uocamus omnes frondes sacratas, ut est laurus, oliua, uel myrtus*. Serv., Ae. 12, 420. *Uerbēna* est le féminin d'un adjectif **uerbēnus* de **uerbēnos*, cf. *terrēnus*, dérivé d'un thème en *-os/-es*, **uerbos* (cf. *uerbera*); c'est l'herbe qui sert à frapper le traité, *ferire foedus*, et avec laquelle le roi touchait le *pater patratus*; cf. T.-L. 1, 24, 6 : *is patrem patratus Spurium Fusum fecit, uerbena caput capitolique tangens*. — A désigné d'autres plantes magiques ou médicinales, cf. Cels. 2, 22; 8, 10, 7, et notamment la « verveine ». Ancien, usuel. M. L. 9219.

Dérivés : *uerbēnātus*; *uerbēnārius*; *uerbēnāca* « verveine », M. L. 9220 (cf. *lingulāca*); *uerbēnāceus*. Celtique : irl. *berbain*, britt. *vervencou*.

uerbera, *-um* n. pl. : verges, coups de fouet. Le singulier n'est attesté avec le sens de « fouet » qu'à partir de l'époque impériale et aux cas obliques *uerbere*, *uerberis*. Le nominatif *uerber* cité par les gloses n'est pas attesté dans les textes; il est relai sur *uerbera*, comme *iugerum* sur *iugera*. La forme ancienne devait être **uerbos*, **uerbus*, gén. **uerbeses* > *uerberis*. Cf. le composé

subuerbustus dans Plt. (Inc. fr. 42, cité par F. 402, 15) : *ulcerosam, compeditam, subuerbustam, sordidam*, que F. explique à tort par « *ueribus ustam* ». Ancien, usuel; non roman. Formes celtiques douteuses : irl. *ferb*?

Dérivés : *uerberō*, *-ās* : fouetter, frapper à coups de verges; malmenier; M. L. 9221; *uerberō*, *-ōnis* m. « pendard » (langue familière); *uerbereus* adj. plautinien, u. *caput*; *uerberātiō*, *-ōnis*, *-tor*, *-tus*, *-ās* m.; *uerberābilis*, *-bundus*, tous deux plautiniens; *uerberīō*, *-ās*, fréquentatif employé par Caton, F. 519, 28; *ad-*, *con-*, *dē-*, *di-*, *ē-*, *ob-*, *re-*, *trans-uerberō*, tous rares et généralement assez tardifs, sauf *dēuerberāre*, qui est dans Terence; *diuerberāre* (Lucr.); *transuerberō* (Cic., Fam. 7, 1, 3).

Les correspondants les plus proches se trouvent en balte et en slave : lit. *uīrbas* « jeune branche, verge », serbe *vrba* « osier ». Cf. aussi gr. *πατίς* « baguette, bâton » et *πάδος* « baguette, verge ».

uerbex : v. *ueruex*.

uerbum, *-i* n. : mot; *uerbum*, *uerba* *facere* « parler ». S'oppose à *rēs* « chose, réalité ». Dans la terminologie grammaticale, désigne le « verbe », par opposition à *uocābulum*, le « nom »; cf. Varr., L. L. 8, 11; *Aristoteles* (Rhet. 3, 2) *orationis duas partes esse dicit : uocabula et uerba* (= *ὀνόματα καὶ ῥήματα*), *ut homo et equus, et legit et currit*. Dans la langue de l'Eglise a servi à traduire le gr. *λόγος*. Usité de tout temps. M. L. 9223; celtique : irl. *ferb*.

Dérivés : *uerbōsus*; *uerbōsē*; *uerbōsītās*; *uerbōsor*, *-āris* (Iren.). *uerbālis* (tardif) et *uerbālis*; *uerbium* dans *aduerbium* trad. de *ἐπίρρημα*, d'où *aduerbālis*, *-līter*; **conuerbium*, M. L. 2196; *di-uerbium* ou *dēuerbium* = *διλόγος*, partie de la comédie qui s'oppose aux *cantica*; *praeuerbium* : préposition, préfixe (Varr.); *prōuerbium* n. : proverbe (classique) (irl. *pro-beirb*); *prōuerbālis*, *-līter*; *uēriuerbium* (Plt., Cap. 568); *uerbificātiō* (Caecil.); *uerbigerō*, *-ās* (Apul.); *uerbiuēliātiō* (Plt., As. 307); *uerbulum* : petit mot (Ps.-Aug.); **uerbulō*, *-ās*, M. L. 9222.

Verbum rappelle got. *waurd* « mot »; v. pruss. *wīrds* (Ench.) « mot », lit. *vardas* « nom »; tous de **wer-dh-*. Si l'e de *uerbum* est ancien, comme il est probable, ce vocalisme est normal dans un neutre; cf. le vocalisme de gr. *ῥέρον*, v. isl. *verk*; pour ce vocalisme, v. lat. *serum*. Le vocalisme de got. *waurd*, v. h. a. *wort* « parole », est d'un type moins courant; cf., cependant, le cas de lat. *iugum*. V. pruss. *wīrds* est masculin; et lit. *vardas*, avec son vocalisme radical de degré o, doit être aussi un ancien masculin; cf. arm. *gorē* « œuvre », en regard de gr. (F) *ῥέρον*, v. isl. *verk*. Le mot est limité à une zone dialectale de l'indo-européen : du balte au latin. Mais la racine en est indo-européenne : cf. hitt. *weriya-* « appeler », gr. *ῥέρω* (att. *ῥώ*) « je dirai » et (F) *ῥήτῃ* « formule légale, loi » (attesté de diverses manières chez Homère, en élien, en laconien et en cypriote), lesb. *ῥήτῃ* (noté *ῥήτῃ*), att. *ῥήτῃ*, etc.; av. *urowdm* « prescription », skr. *ordātm* « vœu », sans doute v. sl. *rota* « serment »; ombr. *uerfale* « verbale », i. e. « templum effātum », T. E. VI a 8; cf. Varr., L. L. 7, 8; Gell. 13, 14, 1.

uerēdus, *-i* m. : cheval de trot, cheval de poste. Mot

de la latinité impériale, attesté depuis Martial, emprunté au gaulois. De là : *uerēdārius* « courrier »; *pa-rauerēdus* « cheval de renfort », fr. *palefroi*, B. W. s. u.; M. L. 6231; et germanique : v. h. a. *perfrīd*, *perfrid*; irl. *jalafraídh* semble provenir du français.

ueror, *-ēris*, *uuerius* sum, *-ēri* (passif dans Afran. Com. R³ 34) : éprouver une crainte religieuse ou respectueuse pour; cf. Plt., Am. 832 : *inonem, quam me uereri et metuere est par mazume*; Cic., Cat. M. 1, 11, 37, *metuebant eum serui, uerebantur liberi*. Parfois employé impersonnellement, cf. Atta (7), *nihiile te populi ueretur*, et les exemples cités par Non. 497, 45 sqq., et encore Cic., Fin. 2, 13, 39, *Cyrenaici, quos non est ueritum in uoluptate summum bonum ponere*. Avec l'infinifit : « avoir scrupule à », e. g. Plt., Am. 1168, *ne ille mox ueretur introire in alienam domum*. — S'est rapidement confondu avec *timeo*, *metuo*; Plaute, Cap. 349, emploie déjà *ne uereare* comme il dit *ne time*, et chez Cicéron et César la synonymie souvent est entière. A *ueror* se rattachent directement *uerenter* (rare, tardif), *uerendus* (poésie impériale), d'où *uerenda*, *-ōrum* (Plin., Vég.) = *puēnda*, les « parties honteuses », M. L. 9227.

Dérivés et composés : *uerēcundus* : respectueux, réservé; vénérable; *uerēcundia* : respect, modestie, réserve, sentiment de honte ou de pudeur; panroman, sauf roumain, M. L. 9225; B. W. *vergoigne*; *uerēcundor*, *-āris*, ancien et classique, mais rare, ne semble plus attesté après Quintilien. Sur la forme en *-cundus*, v. *jēcundus*.

ueruor, *-ēris* : respecter, révéler (ancien et classique); *uererēns*, *ueruerentia* (irl. *reberens*), *-ter*; *uererendus*; *uererēcundier* (archaïque); et *irreuerēns*, *-tia* (époque impériale); *subueror* (Cic.).

Le présent lat. *ueror* doit remplacer un ancien présent radical. Le germanique a un grand nombre de mots apparentés : v. isl. *varr* « qui fait attention, qui prend garde », *vāra* « rendre attentif à », got. *war* « attentif », v. h. a. *biwārōn* « surveiller ». Les formes grecques telles que hom. *ῥορναι* « ils veillent (sur) », *ῥορνέος* « gardien de la porte », att. *ῥορνέος* « gardien » (de *ῥο-ῥο-ῥο-ῥο*), *ῥῶ* « je vois », *ῥῶπος*, etc., supposent une racine **swer-*, voisine de **wer-* : le hittite a *werite* « avoir peur », *weritenu* « effrayer » (Benveniste, BSL, 33, 138). Pour la forme, ce qui est le plus près, c'est v. h. a. *werēn* « accorder, fournir », que M. Pedersen, V. Gr. d. k. Spr., II, p. 518, rapproche de v. irl. *ferid* « il accorde », etc. Si l'on rapproche gaul. *teuru*, qui semble signifier « il a consacré », le caractère religieux du sens apparaît; mais cette forme est énigmatique.

ueretrum, *-i* n. : parties sexuelles de l'homme ou de la femme : u. *muliebree* (Cael. Aur.). Diminutif : *ueretillum* (Apul.). De *ueror*, comme *uerenda*? Cf. *fulgetrum*. En tout cas, on ne voit pas comment le dériver de *uerā*. N'apparaît que dans la langue impériale (Phèdre, Suét., etc.). V. *excestra*. Pour l'e bref, v. Phèdre IV, 15; Bücheler, Kl. Schr., III, 52.

uergō, *-is* (parfait et supin non attestés dans les textes, *uersi*, conjecturé dans Ov., Pont., 1, 9, 52, ou *uerzi* d'après les grammairiens), *-ere* : incliner, pencher vers (transitif et absolu; dans ce dernier sens, on trouve aussi *uergor*), être sur son déclin (en parlant d'un astre). Non roman.

Composés en *uersi-* (*uorsi-*), *uerti-* : *uersicapillus* (Plt.,

Pers. 230) ; *uersicolor*, -ōris (et *uersicolōrus*, -rius) ; *uersipellis*, -e : qui change de peau, d'où *uersipellis* m. « homme qui change de peau à son gré ; loup-garou » ; *Verticordia*, -ae f. : épithète de Vénus (époque impériale) ; *uertipedum* « verveine » (Ps.-Ap.).

uersō (uorsō), -ās : faire tourner avec force ou avec peine ou habituellement ; tourner et retourner (sens propre et figuré, physique et moral ; cf. *uoluere*), souvent avec une idée de peine ou de douleur, qui vient des tours que la souffrance fait faire au malade. Panroman. M. L. 9242.

uersor (uorsor), -āris : se tourner ordinairement ; d'où « se trouver habituellement, demeurer, vivre parmi ; être occupé de ; être engagé dans, situé dans », d'où « consister en » (Cic.). Le participe *uersātus* a le sens de « versé dans ».

Dérivés et composés : 1^o de *uersō* : *uersātiō* (époque impériale) ; *uersābilis* (id.) ; *uersābundus* (Lucr., Vitr.) ; *uersātūlis* (Lucr., époque impériale), M. L. 9243 ; *conuersō* ; *reuersō*, M. L. 9276.

2^o de *uersor* : *aduersor*, -āris : se tourner contre, s'opposer à (cf. *aduersus*) ; *aduersātor*, -trix.

aduersor : se détourner avec affectation ou répugnance, marquer de l'aversion pour ; *aduersātiō*, *aduersābilis* (archaïque) ; *circumuersor* ; *conuersor* « vivre avec, fréquenter », M. L. 2197 (mots savants) ; *conuersātiō*, tous deux d'époque impériale ; *contraduersor* (rare, cf. *contraduersus*) ; *deuersor* « descendre ou loger chez quelqu'un » ; *inuersor* (?) « être occupé dans » (Lucilius) ; *obuersor* : se présenter sans cesse à, être opposé à. Correspondant à des composés de *uertō*, dont ils sont des fréquentatifs-intensifs.

Composés de *uertō*, le plus souvent transitifs et absolus :

aduertō : tourner vers ou contre ; aborder, appliquer ; *aduersus* « situé en face ou contre, opposé, adversaire » : *rēs aduersae* (opposé à *rēs secundae*) ; *aduersē* « en termes contradictoires » ; *aduersārius* ; *aduersitās*. Les représentants romans de *aduertere* et *aduersārius* sont en partie des mots savants, cf. M. L. 224, 222, comme *irl. adbirseoir* « le diable », v. Vendryes, *Lex. étym. de l'irl. ancien*, s. u. ; *ante-uertō* « aller devant, prévenir, devancer » et « préférer » ; *uertō* : détourner, se détourner ; dérober ; *diuersiō* ; *aduorsor* ; *aduorsus*, M. L. 821 ; *aduorsus*, M. L. 836 ; cf. *ἀδυσσέπω*, etc. ; *circumuertō* : faire tourner autour ; dans l'argot des comiques, comme *circumdacere*, duper, escroquer : *circumuersiō* ; *conuertō* : (se) tourner, (se) changer ; *conuersiō* (sens religieux) ; *conuertibilis* ; M. L. 2198, *conuersus* ? ; *contraduersus* « tourné en sens contraire », d'où « querelleur » ou « controversé » ; *contraduersia*, mot de la rhétorique ; *contraduersiō* ; *deuertō* : (se) détourner ; aller loger, descendre chez ; à ce dernier sens s'apparentent *deuerticulum*, *deuersor*, *deuersōrius* ; *deuersōrium* : hôtellerie ; *deuersiō*, -ās ; *deuertio* : se tourner en sens opposé ; se séparer, différer, M. L. 2701 ; *diuersus* : en sens opposé(s), d'où « différent, divers », M. L. 2700 a ; *diuersē* ; *diuersiās* ; *diuortium* : séparation ; demeuré dans la langue juridique avec le sens de « divorce » ; *uertō* : bouleverser, renverser, détruire ; *uersiō* ; *euersor* ; *inuertō* : tourner dans ; retourner, mettre en sens inverse, intervertir ; modifier ; *inuersiō* : inversion, transposition = ἀλλογραφία, ἀναστροφὴ en

rhétorique, « ironie » ; *inuersūra* : courbure (Vitr.), cf. M. L. 4528-4530, *inversum*, *inversē*, **inversāre* ; *obuertō* : tourner vers ou contre ; *peruertō* : retourner, détourner et « faire mal tourner, pervertir » (sens fréquent), d'où *peruersus*, -sitas (classiques), *peruersiō* (rare) ; *praeuertō* : faire passer avant, préférer ; prendre le premier, prévenir ; et *praeuertor*, -eris : se tourner d'abord vers ; devancer, surpasser ; *reuertō* : retourner (transitif et absolu dans ce dernier sens, le médio-passif est usuel à l'infinitif : *reuertor*) ; *reuersiō* ; M. L. 7277, *rēuersus*, et 7276, *rēuersāre* ; 7278, **rēuertāre* ; 9706 a, **reuersiculus*.

retrouersus, *retrouersus*, -a, -um, M. L. 7272.

subuertō « faire tourner par-dessous ; renverser, retourner » (sens physique et moral, propre et figuré, fréquent, mais non dans Cicéron et César) ; *subuersor* ; M. L. 8410, *subuersus* ; 8409, **subuērsiāre* ; *transuertō* (trā-) : diriger au delà ; convertir, transformer ; *transuersum* : de travers ; *transuersārius* ; M. L. 8860, *transuersus* ; 8858, *transuersa* ; *transuersō*, -ās, Moretum et Peregr. Aeth. 2, 1 ; *transuersāre*, M. L. 8859.

Le vocalisme trouble de *uertō* tient à ce que les formes anciennes ont dû offrir une alternance : *er* à l'infinitif, cf. skr. *vārtate* « il tourne » et got. *waipfa* « je deviens » ; *or*, peut-être issu de **or* dans des formes du perfectum, cf. got. *warþ*, skr. *avārtā*, et issu de *r**, dans d'autres formes du perfectum, skr. *vayrtē*, got. *waupun*, et sûrement à l'adjectif en -to, cf. skr. *optād*. En fait, l'ombrien oppose *kuvertu*, *couertu* « reuertitō » à *kuvertus* « reverteris » ; *couuertus* « reuertitō » et à *trahoorfi* « transuersus » ; mais l'osque a une forme en -e dans *ἔρσοει* « Versōr », épithète de Jupiter (Vetter, *Hdb.*, n° 187). Du reste, si le perfectum sans redoublement est possible, c'est grâce à l'ancienne opposition entre *uertō* et *uortō*. Mais le passage de *uo-* à *ue-* devant dentale, au 1^{er} siècle av. J.-C., a tout confondu et la graphie est devenue d'autant plus trouble que le latin n'était analogiquement plutôt que phonétiquement. Par suite, les faits latins ne permettent pas de reconnaître l'ancienne répartition. Le thème **verte-*, courant en sanskrit, en germanique et en latin, manque partout ailleurs, et même l'avestique n'en a qu'une trace. Le baltique et le slave ont des formes verbales, mais ignorent ce présent : lit. *verciū*, *versti* « retourner (quelque chose) », *virstiū*, *vi sti* « se renverser, se changer », v. sl. *vrāti se* « se retourner ». Le thème **verte-* a souvent une valeur absolue : véd. *vārtate rāthā* « le char roule », got. *waipfa* « γίγνομαι », que le latin conserve en bien des cas : *uorte hāc*, par exemple. Aussi les formes à désinences moyennes sont-elles ordinaires en védique et le latin a-t-il *re-uertor*. Mais il y a aussi des formes à désinences actives partout. Le parfait, marquant l'état, est actif, d'où *reuertit* en face de *reuertor*.

L'emploi de *uersus*, *uersum* comme préposition a son parallèle en celtique, où *irl. friith*, *fri*, m. gall. *gwrth* ont un emploi pareil. Le tokharien B a aussi *vrattasi* « vers ».

La valeur particulière de *peruersus* rappelle got. *fra-waurþans* « κατεφθαρμένος », *fra-wardjan* « φθερεῖν » ; pour la valeur du *per-*, cf. *perdō*, *perē* et *perimō* ; v. p. 497 sous *per-*.

uertragus (*uertagus*, *uert(r)aga*, *uertagra*), -I m. : vautre, sorte de lévrier. Attesté depuis Martial ; em-

prunté au gaulois ; cf. Meillet, BSL, 22, p. 90. M. L. 9257 ; v. h. a. *wint* (de **uentagus*?).

Vertumnus (*Vort*, Varr.), -I : Vertumne, divinité des saisons ? Joint à Jānus. *Vertumnus* semble d'origine étrusque « *deus Etruriae princeps* » (Varr., L. L. 5, 46) ; la forme latine est peut-être une déformation de l'étrusque *Volturna* et *Velturne*, due à une étymologie populaire qui a rapproché le nom du dieu de *uertō* et en a fait le dieu des changements de saison (cf. le nom de *uertumnus* donné à l'héliotrope dans le Pseudo-Apulée). Cf. le *fanum Volturnae*, T.-L. 6, 2, 2. V. *Volturnus*. Cf., en dernier lieu, Devoto, St. Etr., XIV, 1940, 275 sqq. ; R. Bloch, Mém. Ec. fr. Rome, LIX, 1947, 13.

uerō (*uerum*, Plt., Ru. 1302, 1304 ; pl. *uerōnēs*, -um m., Aurel. Vict., Caes. 17 ; dat.-abl. *ueribus* et *ueribus*), -ūs n. : broche à rôtir ; javelot ; cf. Rich., s. u. Ancien, technique. M. L. 9259.

Dérivés : *uerūsus* : « a pila dicuntur quod uelut uerua habent praefixa, P. F. 151, 9 ; M. L. 9263 ; d'où *uerūtum* n. (époque impériale) ; *ueruculum* (*ueri-*) : petit javelot, M. L. 9260 (v. B. W. *verrou*). avec un doublet *uerubulum* ? Cf. Rich., s. u. ; *ueruculātus* (Col.) ; *ueruina*, -ae f. (Plt., Ba. 887), M. L. 9261.

Cf. omb. *berva* « uerua », *berus* « ueribus », v. *irl. bir* et gall. *ber* « broche », got. *gairu* « σκόλοψ, pieu ». Mot propre à l'indo-européen occidental.

ueruāctum, -I n. : jachère, guéret, M. L. 9264 ; *Veruāctor* : le dieu des jachères.

ueruagō, -is, -ere : retourner une terre en jachère, défricher.

Veruāctum est antérieur à *ueruagō*, qui ne se trouve pas avant Columelle et Pline et qui est sans doute tiré du nom, d'après *agō/āctum*. Étymologie inconnue ; le rapprochement avec *uēr*, *uēris* proposé par les anciens n'est qu'une étymologie populaire.

ueruex, -ētis (*uerbez*, *berbez*, Act. Fr. Aru. ; *berbiz*, Gloss. ; les formes romanes remontent à *berbez*, -icis, cf. *berbi*, Gl. Reichenau) m. : mouton, aries (ou *hircus*) castratus (Gloss.) ; cf. Varr., L. L. 5, 98 : *quoniam si cui oui mari testiculi dempti ui natura uersa, uerbez declinatum*. Formation de type populaire en -ex, cf. Ernout, Philologia I, 141. Usité de tout temps. M. L. 9270 ; B. W. sous *brebis*, *berger*.

Dérivés : *ueruēcinus* (*uerbē* et *berbēnus*, Gloss.) : de mouton ; *ueruēcina* (*carō*), M. L. 9269 ; *ueruēcus*, épithète de Jupiter Ammon ; *ueruella* : petite brebis (Char.). Cf. aussi **ueruēcile* (**berbēcile*), M. L. 9265 ; **ueruēcarius*, *berbēcarius*, 9267 ; **ueruēcile*, *berbēcile*, 9268.

Aucun rapprochement net. On a pensé, d'une part, au groupe de gr. *φαθήν*, (*Φαγνός* « agneau », arm. *garn* « agneau », skr. *uragah* « agneau », bélier, d'autre part à *irl. ferb* « vache ». Cf. *uerres*.

uērūs, -a, -um : vrai, véritable, véridique. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 9262. Souvent joint à *sincērus*, à *rectus*, opposé à *falsus* ; *uērūm* n. « le vrai » ; *uērā* « en réalité » ; *uērē* adv. « véritablement », M. L. 9224 ; *uērūm* « vraiment, à la vérité », souvent avec un sens adversatif, opposant la réalité à une assertion fautive précédemment exprimée, « mais en vérité », cf.

Plt., Am. 572-573 : *merito maledicas mihi, si non id ita factum est. | Verum hau mentior, resque uti facta dico* ; puis simple équivalent de *sed*, surtout après des phrases négatives, cf. *nōn solum...* ; *uērūm etiam* ; *uērō* « en vérité, vraiment ; oui vraiment » ; peut avoir un sens fort et se placer en tête de la phrase ; ou un sens atténué et, dans ce cas, considéré comme enclitique, se place le second mot. Il est alors, par le sens, voisin de *quidē* « or, mais ». *Verum* et *uērō* peuvent se renforcer, d'où : *uērūm uērō* ; *uērūm hercle uērō* ; *uērūm enim uērō* ; *uērūm enim* ; *immo uērō* ; *uērūm tamen*, toutes expressions de la langue parlée. Usuel et classique, très fréquent chez Cicéron. Panroman, sauf roumain. M. L. 9228.

Dérivés et composés : *uērītās* : vérité, réalité ; *uērāx* : véridique (formé sur *fallāx*, *mendāx*, auquel il s'oppose) ; *uērāciter*, d'où *ueratius*, M. L. 9216 a ; **uerācus*, fr. *vrai* ; *uērō*, -ās : dire vrai (un exemple d'Enn., A. 380) ; *uērīcola* c. (Tert.) ; *uērīdicus*, d'où *uērīdientia* (tardif) ; *uērīficō* (Boèce) « présenter comme vrai » ; *uērīloquium*, création proposée par Cicéron pour traduire le gr. *ἐπιμολογία* ; *uērīloquus*, substitut tardif du *uērīdicus* ; *uērīuerbium* (Plt., Cap. 568) ; *uērīsimitis*, ancien juxtaposé dont les termes sont soudés ; *uērīsimitas* ; *uērīsimitudo*.

Vērūs se retrouve dans *irl. fir*, gall. *gwir*, v. h. a. *wār*. Le slave a *věra* « croyance ». La racine qui, en iranien, signifie « croire » : gāth. *varənaē* « je crois », irait pour le sens ; mais *r* y peut reposer sur *l*, et le sens initial est « choisir » ; cf. got. *tuz-werjan* « douter ». Le lelevi a *vāvar* « authentique, qui mérite foi ». V., de plus, l'article *uerbum*.

uēsānus : v. *sānus*.

uescor, -eris, *uescē* : 1^o se nourrir (généralement avec un complément à l'ablatif instrumental ; avec accusatif, comme *fungor*, dans Acc. 189, 217, Sall., et à l'époque impériale), d'où à basse époque un actif *uescō* « nourrir » (Tert.) ; 2^o par extension de sens, « se régaler de », ainsi Acc. 189, *prūs quam infans facinus oculi uescuntur tuēt*, *parsuite*, « jouir de, user de ». Emploi poétique, sans doute à l'imitation de gr. *ἐσθίσαι* (ἐ. λόγος τῶν ἐσθίων etc.) ; cf. Pacuv. 108, *fugimus qui arte (var. arce) hae uescimur* ; Lucr. 5, 74, *quoque modo genus humanum uariante loquella | cooperit inter se uesci (= tūi) per nomina rerum* ; Vg. a. 1, 546, *quem si fata uirum seruunt, si uescitur (= fruitor) aura | aetheria* (peut-être d'après le *uesci utalibus auris* de Lucr. 5, 857) ; et même en prose : Cic., Fin. 5, 57, *si gerundis negotiis orbatu possit paratissimis uesci uoluptatibus*. Il y a quelques exemples de Pacuvius et d'Accius où *uescor* est joint à *armis* ou *praemiis* : ainsi Pac. 22 : *qui uiget, uescatur armis ; id percipiat praemium* ; Acc. 145 : *sed ita Achilli armis inclusit uesci studet, | ut cuncta opima leuia prae illis putet* ; id. 591 : *num pariter uideo patriis uesci praemiis* ? En outre, un vers de Novius, 52, malheureusement corrompu, porte *cur istuc uadimonium tunc uescimentum uesceris* (Nonius), p. 416, 4 sqq.). Ces exemples, F. Muller a conclu à l'existence d'un second verbe **ues-skōr* « je me vêts », apparenté à *uestis*. Mais l'hypothèse est inutile et, du reste, *uestiō* ne se trouve jamais employé avec *arma*. Ancien, classique. Non roman.

F. Muller, *Altlat. Wört.*, p. 541 sqq., distingue deux

uescor, l'un représenté par les quatre exemples que cite Nonius, au sens de « je me vêts », l'autre étant le verbe usuel « je me nourris ». L'absence d'adjectif en *-to- indique que l'un et l'autre seraient des présents à suffixe *-ske/o-. Pour le premier, l'étymologie serait évidente : v. *uestis*; mais on a vu ci-dessus que l'hypothèse n'est pas nécessaire. Pour le second, qui est le seul dont l'existence soit établie, on ne peut faire que des hypothèses. Faute d'avoir une forme osco-ombrienne correspondante, on ne peut décider si le rapprochement qui a été proposé par L. Havet avec gr. βόσκουσι est plausible. Analyser *uescor* en *uē-ed-ske/o- est arbitraire : le latin n'a pas de préverbe de la forme *uē- (le cas de composés comme *uē-sānus* est autre). Donc, aucune étymologie claire. V. le suivant.

uēscus, -a, -um : 1° qui mange mal, mal nourri, maigre; cf. Lucil. XXVI (29), *quam fastidiosius ac uescum cum fastidio* [uiuere; Afr. 315, *at puer est, uescis imbecillus uiribus*; Vg., G. 3, 175, *uescas salicum frondes*, tous exemples cités par Non. 274, 35 sqq. L., qui glose l'adjectif *uescum* par *minutum, obscuro*. Cf. aussi Ov., F. 3, 445-446 : *uegrandia farra coloni* [quae male creuerunt, *uescaque parua uocant*; Plin., 7, 81. Diminutif *uesculus* mentionné par Festus, P. F. 519, 21 : *uesculi male curati et graciles homines. Ve enim siliabam rei paruae praeponebant, unde Vedioem paruum Iouem et uegrandem fabam minutum dicebant*. M. L. 6436 b, **peruescire*.

2° qui mange, rongeur, dévorant (= *edār*), sens attesté uniquement, semble-t-il, dans Lucr. 1, 326, *ne mare quae impendunt, uesco sale saxa peresa*. Le sens de *uescumque papauer*, dans Vg., G. 4, 131, est contesté (« comestible » selon Lejay); mais l'interprétation la plus simple est « à la tige grêle » et l'exemple serait à ranger dans le premier sens.

On pourrait supposer deux adjectifs : le premier, le plus ancien, le plus répandu, terme de la langue rurale, issu, comme l'ont déjà vu les Latins (v. Gell. 16, 5, 6), de *uē- [e]d-sko-; un autre tiré de *uescor*. Mais la formation de ce dernier serait sans exemple. Il est plus vraisemblable de supposer qu'il n'y a qu'un seul adjectif, au sens de « mal nourri », et que le sens actif « qui mange », donné par Lucrèce, provient d'un faux rapprochement avec *uescor*, dont rien n'indique qu'il soit apparenté à *ēdō*.

Le dictionnaire de M. L. mentionne *oēscus*, 9271 a, « dunkel, dicht », qui serait conservé en asturien avec le sens de « forêt dans la montagne », et **oēscidus*, 9271, représenté par le roumain *ceșed* : la brièveté de l'insurprend, et aussi, en ce qui concerne le premier mot, la différence de sens.

uēscia (uēscica, uēscica), -ae f. : vessie; sens dérivé : cloche, ampoule. Ancien, technique, usuel. Panroman. Les formes romanes remontant à *oēscica*, M. L. 9276, B. W. s. u.; de même, britt. *chwysigen*.

Dérivés : *uēscārius* : de vessie, bon pour la vessie; *uēscāria f.* (sc. herba); *uēscāgō, -ādis* : alkékenge; plante; *uēscōd, -ās* : se tuméfier, M. L. 9277 (oess-); *uēscula* : vessie; vésicule, gousse, M. L. 9278 (oess-); *uēsculōsus* (Cael. Aur.). Cf. aussi **uēscicella*, M. L. 9277 a.

On rapproche skr. *vastih* « vessie », dont l'a peut

reposer sur l.-e. **u*, et aussi v. h. a. *wanst* « panse ». La forme *uēscica* est expressive (cf. *Iuppiter*). — Une parenté lointaine avec *uenter* n'est pas exclue.

uespa, -ae f. : guêpe. Attesté depuis Varron; panroman. M. L. 9272; néerl. *wespe*; bret. *guesped* « uespae ».

Cf. v. br. *guohi* « fūcōs » (irl. *foich* est emprunté au brittonique; cf. Pedersen, *V. Gr. d. k. Spr.*, I 24 et 75), v. h. a. *wajsa*, lit. *vapsā*, v. pr. *wobse* (et, avec une altération, peu surprenante dans un nom d'insecte, v. sl. *osa*); donc, lat. *uespa* repose sur **wopsā* (cf., pour la métathèse, *crispus*). Cf., de plus, av. *vawžakā*, baluči *gabz* « guêpe ».

uespa; uespula, -ae; uespillō (uispelliō, etc.), -ōnis m. : *uespae et uespillones dicuntur qui funerandis corporibus officium gerunt, non a minutis illis uolueribus, sed quia uespertino tempore eos efferunt qui iunebrī pompa duci propter inopiam nequeunt. Hi etiam uespulae uocantur*. *Martialis* (1, 30, 1) : « Qui fuerat medicus, nunc est uespillo *Diaulus* », P. F. 506, 16 sqq.; cf. Serv. in Ae. 11, 43. *Vespa, uespula* ne sont pas attestés en dehors de la glose de Festus; *uespillō* n'apparaît qu'à l'époque impériale (Suét., Mart.); on a aussi *uespillātor* (il. *uespill-?*), τρυφωρύκος, CGL II 461, 1. Par extension, a pris le sens de « détresseur de cadavres »; cf. Dig. 21, 2, 31; 36, 1, 7; 46, 3, 72, § 5.

Les formations en -a et en -ō, -ōnis indiquent un mot populaire, qui a pu être déformé par des calembours. Les graphies de *uespillō* données par les gloses varient à l'infini; cf. *Thes. Gloss.*, s. u. Rapproché de *uespa* « guêpe » (en raison du caractère carnivore de cet insecte) par M. Benveniste, qui compare le français « croque-mort », BSL 24, 124; mais peut-être d'origine étrusque; cf. les noms propres *Vespa, Vespāsius*.

uesper, -a, -um adj., substantivé dans *uesper, -erī m.* et *uespera, -ae f.* (sc. *hōra*) « soir », « étoile du soir » (d'où « occident »). Une forme *uesper, -eris* est également attestée; cf. Plt., Mi. 995, *qui de uesperī uiuat suo*, et Ru. 181; cf. l'ablatif locatif *uespere* à côté de l'ancien locatif *uesperi*; elle est probablement reliée sur le nominatif *uesper*, cf. *cancer, cancri* et *canceris*, et *pauper, pauperis*. Usité de tout temps. Le mot est bien représenté dans les langues romanes, mais généralement avec le sens qu'il a pris dans la langue de l'Église « vèpre(s) »; le « soir » étant exprimé par une forme de *sērus* ou *tardus*. M. L. 9273. Celtique : irl. *fescor* (?), v. Vendryes, s. u.; britt. *gospēr*.

Dérivés et composés : *uespernus, -a apud Plautum cena intellegitur*, P. F. 505, 26, conservé dans quelques dialectes romans, M. L. 9274; *uesperinus* (classique, M. L. 9275 a; irl. *espartain*), créé d'après *mātinūnus*, d'où *uesperinālis* (bas latin); *uesperalis* (Sol.); *uesperāscit* et *inuesperāscit* « le soir vient »; *uesperātus* (Sol.); *uesperigō* : l'étoile du soir. Vénus (cf. *aerūgō, asperūgō, lānūgō*, etc.); *uesperitiō m.* : chauve-souris, dérivé sans doute d'un adjectif **uesperitilis*, M. L. 9275.

Le rapport, qui semble évident, avec hom. ἑσπερος « étoile du soir, soir », locr. ἑσπεριον, gall. *ucher* « soir », et, plus loin, avec arm. *gišer* (gén.-dat. *gišeroy*)

« soir » ou avec v. sl. *večerā* « soir », lit. *vākaras*, ne se laisse pas préciser.

***uespicēs, -um** : *frutecta densa dicta <a> similitudine uestis*, P. F. 506, 22. Pas d'autre exemple; genre et singulier inconnus. M. L. 8275 b.

Le rapprochement de v. suéd. *kvaster* et de all. *Quast* « touffe » (v. Falk-Torp. *Wortschatz d. germ. Sprachreihe*, p. 62) se défendrait si l'on partait de **westwik-*. Simple hypothèse. On peut aussi penser à un dérivé de *uespa*. Mot en -ex ou -ix, du type *ilex*, etc.; v. Ernout, *Philologia* I, p. 146 sqq.

Vesta, -ae f. : divinité romaine, gardienne du foyer.

Dérivés : *uestālis* adj.; *uestālis f.* « vestale »; *Vestālia* : fêtes de Vesta. Peut-être l'éthnique *Vestini*, cf. *Mamerini*?

Le rapprochement, possible, avec irl. *feiss* « séjour », got. *wisān* « être » (*was* « j'étais »), skr. *vsāti* « il demeure » (et, par conséquent, avec le groupe de **au-* « séjourner » de gr. αἰῶ, etc.) n'explique pas le sens religieux de *Vesta*. Le rapprochement est d'autant moins évident que les noms de divinités ont rarement, à l'intérieur du latin, une étymologie. — On a souvent rapproché gr. ἑστis « foyer »; le F initial, dont il n'y a pas trace dans le nom commun (v. la discussion et la bibliographie dans le *Dictionnaire étymologique* de Boissacq et, récemment, dans H. Frisk, *Griech. etym. Wort.*, s. u.), semble attesté par le nom propre arcadien *ἑστίζας*. Cf. v. h. a. *wasal* « feu » et gr. εἶω, de **u-w-s-ō*; on partait de **u-w-es*. V. Dumézil, *Rituels i.-e. à Rome*, p. 33 sqq.

uester : v. *uōs*.

uestibulum, -ī n. : cour d'entrée devant une maison. Correspond au gr. πρὸθύρον. Par extension, « entrée, approches ». Ancien, usuel et classique. Formes romanes savantes.

L'explication par **uero-stabulum* « emplacement de la porte » (cf. ombr. *uero-f-e*, veruf-e « in portam ») est ingénieuse; mais il suffit de la signaler. D'autres possibilités ont été envisagées; aucune ne s'impose.

uestigō, -ās, -āui, -ātum, -āre : suivre à la trace, traquer. Sens propre et dérivé; de là « aller à la recherche ou à la découverte de », et même « découvrir ». Ancien (Enn., Plt.); classique. M. L. 9279 a.

Dérivés et composés : *uestigātiō, -tor*; et *inuēstigō, -ātiō, -tor* (ancien et classique); *uestigābilis* et *inuēstigābilis* (Vulg.) : ἀνεξερχίατος « qu'on ne peut découvrir ».

uestigium n. : 1° semelle ou plante du pied; cf. Cic., Acad. 2, 39, 123 : *qui aduersus uestigiis stent contra nostra uestigia, quos ἀντιπρόδας uocatis*; et par extension, en poésie, le « pied » lui-même (d'après Tyvōc); cf. Cat. 64, 162 : *candida permulcens liquidis uestigia lymphis*; 2° trace de pas ou de pied (sens usuel), par suite « trace, vestige, empreinte », en général. L'ablatif *uestigiō* sert à former des expressions adverbales de sens temporel, synonymes de *ilicō, exemplo*; e. g. Cic., Pis. 9, 21, *eodem et loci uestigio et temporis*; Cés., B. G. 7, 25, 1, *in illo uestigio temporis*; d'où simplement *uestigiō*, Cés., B. C. 2, 7, 3 : *ut urbs ab hostibus capta eodem uestigio uideretur*;

Cic., Diu. in Caec. 17, 57, *repente e uestigio ex homine... factus est Verres*. Ancien, usuel et classique. M. L. 9280.

Sans étymologie. Pour la forme, cf. *fastigō, fatigō*.

uestis, -is f. : vêtement, au sens général; cf. P. F. 506, 8 : *uestis generaliter dicitur, ut stragula, forensis, mulieris; uestimentum pars aliqua ut pallium, tunica, paenula*, P. F. 506, 8. Le sens premier a dû être « façon de se vêtir »; le pluriel n'apparaît qu'à l'époque impériale. Usité de tout temps. M. L. 9283.

Dérivés et composés : *uestiō, -is* « vêtir, habiller », sens propre et figuré; panroman, M. L. 9282; *uestitus, -ūs* (ancien et classique), M. L. 9285; *uestitor* (époque impériale); *uestimentum* « vêtement », panroman, M. L. 9281; *uestimentārius* (Not. Tir.); *uestitiō* (Gloss.); *uestitūra*, M. L. 9284; *circum-, con-, *dis-* (M. L. 2698), *in-* (M. L. 4531), *re-, super-* *uestiō*; *uestiārius* : relatif aux vêtements; *uestiārius m.* « tailleur »; *uestiārium n.* « garde-robe, vestiaire »; *uesticula* (Dig.); *inuēstis* : sans vêtements (Apl., d'après *ἀνδρότερος*).

uesticeps c. : *puer qui iam uestitus est pubertate; econtra inuestis qui nectum pubertate uestitus est*, P. F. 506, 1; *uesti-ficus, -fica, -ficina* (tardifs, cf. *ἡστυοφύκη*, Plat.); *uestifluus* (id.); *uesti-plicus, -plica* (Inscr.); *uestispicus, -spica* (langue de la comédie, cf. Non. 12, 12 sqq.). *Vestispicus* a été reformé secondairement sur *uestispica*, féminin récent de *uestis* (cf. *antistia, sacerdotia, hospita*, etc.); v. *speciō*. Composé artificiel : *uesticontubernium* (Pétr. 11, 3).

L'élargissement en *-es- de la racine qui apparaît dans *ind-uō, ex-uō* fournit des verbes à une part notable du domaine indo-européen : hitt. *was, weš* « s'habiller », véd. *āste, av. astē* = hom. **(f)ίστασθαι* « il se vêt », tokh. A *asimār* (opt. moy.), v. Schulze-Sieg-Siegling, *Tokh. Gr.*, p. 471; gr. ἵστανται « je me vêts », arm. *z-genum* (même sens); ne pouvant conserver le type archaïque de véd. *āste*, le germanique a, comme souvent, un causatif : got. *wasjan* « ἀμφιέννυμι, περιέννυμι », v. isl. *verja*, etc.; le tokharien B a une forme en -sk- : *yāsšitar* « il est vêtu ». L'indo-iranien a un substantif skr. *vāstram* « vêtement », av. *vāstram*, [cf. γέστρον (éol. Γέστρον) « στολή » (Hes.)]. La forme du substantif qui rappelle *uestis* diffère d'une langue à l'autre : arm. *z-gest* a pour génitif-datif *z-gestu*; c'est donc un ancien thème -u-; gr. ἑσθός, ἐσθής a un -ō-, sans doute de caractère populaire; got. *iwasti* « ἱμάτιον, στολή, ἔδυμα » est un thème en *-yā-, féminin comme γέστρον : ἑσθούσας (Hes.). Le tokharien B a *wasstis, wāstsi* « vêtement ». Les formes celtiques reposent sur *wēsko-, wēškā-* (v. Pedersen, *V. Gr. d. k. Spr.*, II, 18).

ueterinus, -a, -um : propre à porter les fardeaux, d'où *ueterinae, -arum f. pl.* et *ueterina, -orum n. pl.* « bêtes de somme ou de trait ». Ancien (Caton), technique. Non roman.

Dérivés : *ueterinārius* « concernant les bêtes de somme », u. ars; *ueterinārius m.* : médecin-vétérinaire; *ueterinārium* : infirmerie pour bêtes de somme.

L'étymologie a *uehendo*, donnée par P. F. 507, 9, n'est qu'une étymologie populaire; peut-être dérivé de *uetus*; se serait dit d'animaux vieilliss, impropres à faire

des chevaux de course ou de guerre et bons seulement à traîner ou à porter des fardeaux.

uetō (ancien *uotō*, cf. Non. 45, 4), **-ās, -ul, -itum, -āre** : ne pas permettre, défendre, interdire. Peut-être ancien terme rituel; cf. Non. 45, 4 : *uotitum ueteres religione aliqua prohibuit uel interdictum uoluerunt*. Plautus in *Asinaria* (789) : *nolo illam habere causam et uotitam dicere*. S'emploie souvent d'interdictions légales. Ancien, usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 9286. **uetium** « défense »; **prae-, in-uetius** (tous deux de Sil. Ital.).

Suivant que l'*u* initial reposerait sur **w* ou sur **g^{uo}*, on est tenté de rapprocher soit v. gall. *guetid* « il dit », gall. *dy-wedaf* « je dis », soit got. *qīpan* « dire », arm. *koſem* « j'appelle ». Ni l'un ni l'autre rapprochement n'explique ni la forme, qui est du type de *domāre* (racine dissyllabique), ni le sens.

uetōnica, -ae (*ueto-, beto-*) f. : bétoune, plante (Plin. 25, 84). M. L. 9290 (et *bretōnica, bri-*, CGL 3, 545, 6). Dérivé par Pline de l'éthnique *Vetōnes*, ibéro-celtique, mais scandé avec *d* dans Serenus Samm., v. 821 et 1072, et sans doute à lire *bētōnica*.

uetus (et *ueter* refait sur *ueteris*, ap. Enn., Acc.; abl. *ueteri* chez les dactyliques pour éviter le tribrach), **-eris** adj. : vieux, ancien; d'où subst. *ueterēs* m. pl. « les anciens », *ueterēs* f. (sc. *Tabernae*) « les vieilles Boutiques » (opposé à *Novae*), nom d'un quartier du Forum; *uetera* n. pl. « vieilles choses, le passé »; dans la langue militaire, « vieux » au sens de « vétéran expérimenté » (sens fréquent et classique, cf. *ueterānus*). Ancien, usuel et bien représenté dans les langues romanes, moins pourtant que le diminutif *uetulus*, qui est panroman (cf. *nous, nouellus*). M. L. 9291-9292; B. W. s. u. Irl. *fetariaic*, de *ueterem* légem.

Vetus, comme *pūber, ūber*, a dû être à la fois adjectif et substantif. Une trace de la valeur de substantif apparaît peut-être dans *uetustus*, dérivé de *uetus* (ancien «*uetos*»), comme *onustus*, de *onus*, etc., M. L. 9293 (si *uetustus* n'a pas été formé secondairement sur *uetustās*). À l'époque classique, *uetustior* tend à remplacer *ueterior*. — **Vetus, uetustum uinum** « vin vieux », s'oppose à *nouum uinum*; cf. la vieille formule citée par Varr., L. L. 6, 21, *nouum uetus uinum bibo, nouo ueteri [uino] morbo meo*, et P. F. 110, 23. — Le dérivé *uetustās* f. « vieillesse » peut avoir été formé sur *uetus* ou sur *uetustus* (cf. *honestus, honestās*).

Autres dérivés et composés : **uetulus**, diminutif de la langue familière; **uetulus m., uetula f.** « un vieux, une vieille », M. L. 9291, **uetulus et ueclis** : **uetusculus** (Front., Sid.); **uetustescō, (-tiscō)** : vieillir (avec un sens péjoratif, cf. Nigidius ap. Non. 437, 23); **ueterānus** : vieux, âgé; vétéran. Terme technique de la langue rustique ou militaire (cf. *primānus, decumānus*, etc.), d'où *ueterānus*; M. L. 9287, **ueterānus**; **ueterāmentārius** (qui suppose un substantif *ueterāmen, -mentum*) : savetier qui raccommode les vieilles chaussures (Suét.); **ueterārius** : -a *uīna*; -a *horrea* (Sén.; sans doute aussi adjectif de la langue rustique).

ueterāscō, -is : vieillir; **ueterātor** « qui a vieilli dans un métier, exercé par une longue pratique; vieux routier » (souvent péjoratif, cf. P. F. 507, 7); **ueterātrix**; **ueterātorius**; **ueterātoris** (Cic.). De *ueterātus*, adjectif ver-

bal de *ueterāscō*, a été tiré à basse époque un verbe *ueterō* « rendre vieux » (Vulg.); de *inuerātus*, adjectif de *inuerātscō*, classique et plus fréquent que *ueterāscō*, un verbe transitif *inuerō* (classique, M. L. 4532), *inuerātō* (Cic.). Cf. aussi *ueterescō*, M. L. 9288.

ueterētum : mot de la langue rustique (Col.) « champ laissé en jachère, qui n'a pas été cultivé depuis un an », formé d'après *dūmetum*, etc.; cf. *nouellētum*.

***ueterilis** (Mul. Chir.), d'après *senilis, anilis*; *ueteritus*? v. ce mot.

ueterius (formé comme *aeternus, sempiternus*, etc.) : ancien, M. L. 9289. Usité surtout comme substantif : *ueterius* m. (scil. *aeuus*) : 1° vieillesse, vétusté; 2° engourdissement, torpeur (sens le plus fréquent issu de *u. morbus*); *ueteriōsus*; *ueteriōsitas*. Il est à noter que la plupart des mots romans qui descendent de *uetus* et de ses dérivés appartiennent à la langue rustique; cf. M. L. s. u.

Vetus et **uetulus** désignent ce qui est déterioré, diminué par l'âge et s'opposent à *nous*; au contraire, *senex* indique simplement une classe d'âge qui s'oppose à *iuuenis*; cf. le *uetulus decrepitus* *senex* de Plt., Mer. 314, et ibid. 290, *Accherunticus senex uetus, decrepitus*. Toutefoits, Caton écrit, R. R. 2, 7 : (*pater familias*) *uendat boues uetulos, plostrum uetus, ferramenta uetera, seruum senem*. La nuance du sens de *uetus* se retrouve dans le correspondant balte et slave passé au type thématique : lit. *vētūsas*, v. sl. *vetūzū*. Il n'y a aucun mot pareil dans d'autres langues. — **Vetus** est apparenté au nom de « l'année » **wet-*, par exemple dans hitt. *wet-*, *wētar*, *nēpar*, et **wetes-*, dans gr. (F) *ἔτος*. On a objecté qu'une ancienneté d'un an ne détermine pas chez l'homme ou chez les animaux domestiques la dégradation indiquée par lat. *uetus*, sl. *vetūzū*; skr. *vatsāh* désigne le « veau » (animal de l'année, cf. *uiulus*), got. *wiprus* l'« agneau ». Mais on voit dans la vieille formule conservée par Varro, où *uetus* opposé à *nouum* désigne le vin de l'ancienne année, c'est-à-dire de l'année précédente, comment *uetus* a pu prendre le sens de « vieux ». Cf. Benveniste, R. Phil., XXII (1948), p. 124 sqq., et Skutsch, Arch. L. L. G., XV, 36 sqq. Les langues qui ont **wet-* « année » ignorent **uetus* « ancien », et inversement : l'irlandais a *on* *hurid* « ab annō priore » en face de gr. *nēpar* « l'année dernière » et *feis* « trüie » en face de skr. *vatsāh*; mais il n'a rien de pareil à lat. *uetus*; en revanche, le latin n'a rien qui réponde à gr. *nēpar*, etc., et le balte et le slave ont recouru à un nom de l'année révolue dans lit. *pėnai* « l'année dernière », v. sl. *lani* (même sens), en face du vieux composé représenté par gr. *nēpar*.

uexillum : v. *uēlum*.

uexō, -ās, -āul, -ātum, -āre : agiter, inquiéter, tourmenter; attaquer. Ancien (Caton), usuel et classique, au sens physique comme au sens moral. Formes romanes savantes. M. L. 9294.

Rattaché par les anciens à *uehere*; cf. Gell. 2, 6, 5 : *uexasse graue uerbum est factumque ab eo uidetur quod est « uehere », in quo inest uis iam quaedam alieni arbitrii; non enim sui potens est qui uehitur. « Uexare » autem, quod ex eo inclinatum est, ui aique motu procul dubio uastiore est. Nam qui fertur et raptatur (sic A. raptatur u) atque huc et illuc distrahitur, is uexari pro-*

prie dicitur... Non igitur, quia uolgo dici solet « uexatum esse » quem iuno aut uento aut puluere, propterea debet uis uera atque natura uerbi deperire, quae a ueteribus, qui proprie atque signate locuti sunt, ita ut decuit, conseruata est. On trouve, en effet, *uexō* au sens de « entraîner violemment, emporter », notamment en parlant de vaisseaux; cf. Lucr. 6, 430 : *nauegia in summum ueniant uexata periculum*, ou de nuages, Ov. M. 11, 435 : *uenti caeli nubila uexant*; de même, *uexatiō* a aussi le sens de « mouvement(s) violent(s), secousse(s) » : u. *partūs* (Plin.); *ipsa enim uexatione constringitur (arbor) et radices certius figit* (Sén., Prov. 4, 16), à côté du sens de « tourment(s), trouble(s), vexation(s) »; *uexāmen*, celui de « secousse(s) », Lucr. 5, 340.

Autres dérivés : *uexātor* (Cic.), *-trix* (Lact., Prud.), *-itius* (Cael. Aur.); *uexābilis, -ibiliter* (Lact., Cael. Aur.). — Composés : *conuexō* (rare); *diuexō* (= *distrāhō*, ancien et classique).

La racine de *uexāre* est homonyme de celle de *uehere*; mais elle en semble distincte, car le groupe de *uehere* indique, précisément, la notion de « transporter dans un char ». La valeur affective du verbe latin tient à la formation désidérative, marquée par *-s-*. Cf. got. *gawigan* « mettre en mouvement, secouer », *wegs* « mouvement violent de la mer, vague », v. h. a. *wāga* « balance », dor. *γανάφοχος*, hom. *γανάφοχος* « qui secoue la terre ». Lat. *uectis* « levier » rappelle gr. *ὄχλος* et *ὄχλι-ζω* « soulever avec un levier ».

-uexus : v. *conuexus*.

uia (*ueha*, forme attribuée aux *rūstici* par Varr., R. 1, 2, 14), **-ae** f. : voie, route, chemin, rue (opposé à *semita*, sentier, trottoir); chemin parcouru (= *iter*), marche, voyage; chemin à suivre, méthode (= *μέθοδος*). Usité de tout temps. Panroman, sauf roumain, et a fourni de nombreux dérivés et composés romans. M. L. 9295.

Dérivés et composés : **uiō, -ās** : voyager. Attesté depuis Quintilien, 8, 6, 33, qui en blâme la forme, « *uiō* » pro « *eo* » infelicitus *ficium*; *uiantēs* « les voyageurs », M. L. 9296. Composés : **conuiō*, M. L. 2199; **dēuiō** (tardif); peut-être formé directement sur *dēuius*; **inuiō** « marcher sur » (Sol.); sur *inuiāre* « envoyer », v. M. L. s. u. *uia*, p. 776; B. W. s. u.; **trānsuiō** (Lucr. 6, 349 (?); *uiātor* : 1° voyageur; 2° apparteint, *quia initio, omnium tribum cum agri in propinquo erant Vrbs atque adsidue homines rusticabantur, crebrior opera corum erat in uia quam urbe, quod ex agris plerumque euocabantur homines a magistratibus*. F. 508, 27 sqq. Sans doute formé directement sur *uia* (cf. *olus, olitor*), et non dérivé de *uiō*, qui est beaucoup plus tardif. De là *uiātorius*. L'ancien juxtaposé *ob uiam* « devant la route, à l'encontre de » (cf. Plt., Amp. 985); *qui obuiam obstat mihi*), cf. *obiter*, s'est employé comme adverbe.

uiālis : épithète des dieux Lares placés sur la route; **uiārius** (ancienne forme d'ablatif pluriel *uia-sis*, CIL I² 585, l. 12) : qui concerne la route, M. L. 9297; **uiāticus** : du voyage, -a *cēna* (cf. *rūsticus*); **uiāticum n. : provisions de voyage, argent pour le voyage (d'où *uiāticus*, Plt., Men. 255; *uiāticulum*, Dig., Apul.); puis « ressources, provisions » et, à basse**

époque, « voyage »; **uius** (surtout poétique); **dēuius**, tirés de *uiā, dē uiā* (cf. *sēdulus, de sēdulo*); **in-uius**; **obuius**, tiré de *obuiam*, M. L. 6026; **obuiāre** (tardif), M. L. 6027; **peruius**, M. L. 6438, et *imperuius*; **praeuius**; **biuius** « qui se partage en deux routes »; **biuium n. « embranchement de deux routes »; **triuuius**, d'où *triuuium* n. « embranchement de trois routes », M. L. 8928; **Triuia**, épithète de Diane (poétique); **triuuiātis**; **triuuiālis** : de carrefour, banal, trivial (époque impériale); **triuuiāliter**; **quadruius**, d'où *quadruium* n. « carrefour » (cf. aussi **quadrifūrum*, M. L. 6917); **uiocūrus** : agent-voyer, Varr., L. L. 5, 5, 7 et 158, dont le vocalisme o dénonce la formation récente (d'après les composés grecs en -o? V. Stolz-Leumann, Lat. Gr.⁵, p. 248, bas).**

Le mot est italique : osq. *viū*, omb. *uia*, et, à en juger par got. *wigs* « chemin », doit représenter **weghyō*, cf. lit. *vėžė* « ornière de voiture. V. *uehō* ; toutefois, l'osq. *ueia* « plastrum », P. F. 506, 3, est embarrassant. Le genre féminin du mot ne surprend pas : cf. gr. *ὁδός, ἄρτηος*, russe *trōpā* « sentier, voie (d'une bête) », en face de pol. *trop* « voie (d'une bête) », dont le genre est masculin. Le genre féminin tient à ce qu'il s'agit dans lat. *uia* de la trace des chars comme dans **trōpo-*, **trōpo-* d'un creux tracé par les pieds (*pēs* est masculin). Sur *uia* et *iter*, v. Ernout, *Aspects*, p. 146 sqq.

uibia, -ae f. : traverse horizontale posée sur les pieds fourchus d'autres planches dites *uarae*, pour former un treteau sur lequel les ouvriers peuvent se tenir; d'où le proverbe *sequitur uaram uibia* « la planche tombe avec ses étais », cf. Aus., Id. 12. Technique et rare; sans étymologie.

uiblēes, -um f. pl. (pour la quantité des deux *i*, v. Perse 4, 48) : *plagae uerberum in corpore humano*, P. F. 507, 36. Attesté d'abord au pluriel, cf. Varr., L. L. 7, 63 (*uicines*), et Non. 187, 14; le singulier *uibex, uibiz* est tardif (époque impériale). Mot ancien, populaire. Les gloses ont aussi *uimez*, *μολώφ*, *cicatriz*, et *uipez*, q. u. Sans étymologie, mais rentre dans la série des noms en *-ez, -iz*; v. Ernout, *Philologica* I, p. 154.

uibōnēs : fleur de la plante appelée Britannica (sorte de patience), Plin. 25, 21.

uibracae : *pili in naribus hominum, dicti quod his euolsis caput uibratur*, P. F. 509, 1. Texte de Lindsay; mais la forme est peu sûre. Certains lisent *uibrisae* d'après *uibrisō*; les gloses ont aussi *uibracae*; cf. l'apparat critique de Lindsay et Thes. Gloss., s. u. Sans doute formation populaire rattachée à *uibrō*?

uibrō, -ās, -āul, -ātum, -āre : transitif et absolu « agiter rapidement, secouer, darder, brandir, balancer; faire vibrer »; et « s'agiter, trembler, vibrer, scintiller ». Se dit souvent de la voix, de là le dérivé avec suffixe imité du grec, *uibrisō*, **-ās** : *-are est uocem in cantando crispere*. *Tiutinnius* (170) « *si eri tibi cantandum, facito usque exuibrisse* », P. F. 509, 3. Classique, usuel. M. L. 9300.

Autres dérivés et composés : *uibrāmen*; *uibrātō*; *uibrātus* m. « fait de brandir ou de darder »; *uibrābilis*; *uibrābundus*, tous rares et tardifs; *uibrisa* : *αεισποῦ-γic*, CGL 517, 43; *uibrō* (rare, latin impérial); *reibrō*

« réfléchir (la lumière) »; *reuibrātio*; *reuibrātus*, -ūs m. « réflexion » (tardifs).

On rapproche skr. *vepate* « il s'agit, il tremble »; v. isl. *veifa* « être dans un mouvement vibratoire ». Le latin reposerait sur **weib-* en face de **weip-*.

uſburnum, -i n. : viorne, arbrisseau (Vg., B. 1, 26). M. L. 9301.

Sans étymologie. Pour la formation, cf. *laburnum*.

uica peruica : v. *uinca*.

Vica Pota : nom d'une déesse (Cic., Leg. 2, 11, 28; T.-L. 2, 7, 12) de la Victoire. De *uincō*?

ulcānus : v. *uicus*.

ulcēnt, **ulcēsimus** : v. *uiginti*.

uicessis : v. *as*.

uicia, -ae f. : vesce, plante. Attesté depuis Caton. M. L. 9308. Celtique : gall. *gwyg*; germanique : v. h. a. *wicka*.

Dérivés : *uiciālia*, -ium : tiges de la vesce; *uiciārius* (Col.) : -m *cribrum*. Sans correspondant.

uicēnus : v. *uicus*.

uicis, **uicem**, **uice** : génitif, accusatif et ablatif d'un substantif féminin *uix* dont le nominatif et le datif ne sont pas employés (le génitif lui-même est rare et tardif; la période républicaine ne connaît que *uicem* et *uice*); au pluriel, *uicēs*, nominatif et accusatif pluriel, et *uicibus*, datif-ablatif : place occupée par quelqu'un; cf. Plt., Cap. 526 : *quin male occidam appetamque pestem eri uicem* — *meanque*. S'emploie surtout dans des locutions adverbiales *uicem* « à la place de », *uice* « au lieu de », *uice uersā* « la place étant tournée », *mutuā uice* « en changeant réciproquement de place », *in uicem* « pour prendre la place de, au lieu de » (M. L. 4533), *ad uicem*, même sens (époque impériale) et *ad inuicem* (Vég.). Du sens de « à la place de », on est passé au sens de « au tour de », de là le sens de « tour, fois » (époque impériale); *ager tertia uice arabitur*, Pall. 10, 1; *tesserulas in medium uicem sua quisque iaciebant*, Gell. 18, 13, 1; *uice quādam* « une fois », Sid., Ep. 7, 1; et au sens de « en échange de », de là le sens de « échange, retour, juste retour, compensation » : *reddere, ferre uicem*, etc.; de « retour de la fortune », « sort, destinée humaine, avec ce qu'elle comporte de changeant », vicissitudes », sens surtout réservé au pluriel *uicēs*, dont l'emploi appartient à la langue impériale et qui a passé dans les langues romanes, où il a fourni les mots du type fr. *fois*. M. L. 9307; B. W. s. u. Panroman, sauf roumain.

Dérivés : *uiciārius* : qui prend la place de, qui remplace, qui supplée; substantif « lieutenant, suppléant », M. L. 9303 a; B. W. *ooyer*; celtique : irl. *bicaire*, *fchire*; *uiciāria* « esclave suppléante »; *uiciāriānus* (bas latin); *uicissim* : à son tour, tour à tour (bâti sur le pluriel, de **uices-sim*, avec assimilation par harmonie vocalique); et *uicissimū* (archaïque); *uicissitās* (Acc. 586 ap. Non. 185, 16); *uicissitudō* (classique, singulier et pluriel) : alternance, vicissitude(s).

Cf. aussi, en bas latin, *uicequaestor*, *uicequaestura* (Ps.-Asc.), au lieu de *proquaestor*, *uicedominus* (Gloss.), demeuré dans *uidame*, M. L. 9305; et M. L. 9304, *uicāta* « fois »; 9306, **uicēnda* « échange ».

On rapproche gr. (F)εἰκω je « cède », en face des formes germaniques qui supposent **g* : v. sax. *wikan* « céder ». Cette alternance indique un ancien type athématique qui rendrait compte de lat. *uic-*, qui est sûrement ancien et non emprunté. Pour le sens, cf. v. h. a. *wehsal* « changement », où le caractère de la gutturale n'est pas déterminable.

uictimā, -ae f. : victime, bête offerte en sacrifice aux dieux. Ancien (Naevius, Plaute) et usuel; sens propre et figuré. Cf. *hostia*. Non roman. Étymologies populaires dans Festus, 508, 15 : *uictimam Aelius Stilo ait esse uictulum ob eius uigorem. Alii aut quae uincta adducatur ad altare, aut quae ob hostis uictos immoletur*. La finale rappelle celle de *sacrima*, cf. *sacer*.

Dérivés : *uictimārius* adj.; *uictimārius* « victimaire »; *uictimō*, -ās : offrir comme victime (rare et tardif).

On s'accorde à rapprocher ombr. *e veiet u* « uouētō »? T. E. II b 28, qui peut reposer sur **ē-weigetōd* (cf., toutefois, Vetter, *Hdb.*, p. 205), et le groupe de got. *weiþan* « consacrer ». Mais la formation, comme celle de *sacrima*, est d'un type non représenté en latin. Il y a lieu de se demander si, tout indo-européen qu'il paraît être, le mot est proprement latin; il n'est, du reste, pas exclu que l'étrusque ait emprunté le mot à quelque langue indo-européenne et l'ait transmis au latin. En somme, cas obscur.

uicūs (*uēcus* dialectal; cf. CIL I² 1806), -i m. : pâté de maisons, quartiers dans une ville, rue (*uicūs Tuscorum* à Rome); village, bourg. Ancien (Caton), usuel. M. L. 9318. Celtique : irl. *fich*, gall. *gwig*; germanique : v. néerl. *wik*, v. h. a. *wich*.

Dérivés : *uiculus*, -i m. : bourgade, hameau (classique), M. L. 9316; *uicānus* « de village »; subst. *uicānus* « villageois », cf. *pāgānus*, M. L. 9302; *uicāneus* (Cod. Just.); *uicātin* adv. « par rues, par quartiers, par villages »; *uicīnus* : qui est du même quartier, ou du même village, voisin; subst. *uicīnus* m., *uicīna* f. « voisin, voisine »; *uicīnum* « voisinage »; panroman. M. L. 9312 (les formes romanes supposent *uicīnus* et *uicīnus*, sans doute dialectal). Dérivés : *uicīnalis* : vicinal; *uicīnia* f., M. L. 9310 a; *uicīnitās* : voisinage, abstrait et concret, M. L. 9311; *uicīnitus* adv. (Cod. Theod.); *uicīnor* (*uicīnō*), -āris : voisinier, M. L. 9309; *uicīnō*; **uicīnānus*, -ūs, M. L. 9310; *uicīnārius* : -a *uia* (Hyg., Grom.) : rue vicinale (entre les quartiers d'un camp).

uilla, -ae f. (et *uella* attribué aux *rūstici* par Varr., R. R. 1, 2, 14) : 1° ferme, maison de campagne; 2° village (Apol., St Jér., Rutil. Namat.). Sur ce second sens, v. Sofer, p. 178, n. 1, et Ernout, Philologica I, 408; B. W. *uille*. Ancien, usuel; panroman, sauf roumain. M. L. 9330; v. h. a. *-wil*.

Dérivés : *uillāris* (Plin. 10, 116, u. *gallinae*), M. L. 9332, v. h. a. *uillāri*, bret. *gwiler*; *uillāticus*, adjectif de la langue rustique (Varr., Col., Plin.; cf. *situāticus*); *uillānus*, M. L. 9331 (cf. *siluānus*, *campānus*,

etc.); *uillārius* (bas latin); *uillatōria*; *territōria* (Gl.) *uillicus*, *uillica* : fermier, fermière (M. L. 9333 a, *uillicus*); *uillcor*, -āris (*uillicō*) : « faire fonction de uillicus; séjourner à la campagne »; *uillicō*, -ōnis m. (Apol.); *uillicātio* f.; *uillcātus*, -ūs m.; *subuillicus* (Inscr.).

Il n'est pas douteux que *uicūs* soit, comme gr. (F)οῖκος et skr. *veḍā* « maison », une formation thématique dérivée du thème i.-e. **weik-* indiquant l'unité sociale immédiatement supérieure à la « maison » du « chef de famille »; ce sens est indiqué par av. *uis-*; c'est au fond celui de véd. *uī*, où il est moins net; on s'explique par là le sens de v. sl. *uīst* « village », comme celui du dérivé lat. *uicūs*. Le fait que le thème **weik-* avait un sens précis dans l'organisation politique indo-européenne ressort du composé : skr. *uīpādīh*, av. *uīspatīh* « chef de vis- », qui, avec un autre vocalisme, a son pendant dans lit. *uīspats* « seigneur », v. pruss. *uāispattin* « dame ». L'accusatif du thème se retrouve sans doute dans gr. (F)οῖκα-δε : à la maison; avec vocalisme radical zéro, on a hom. *τρίγυλ-(F)ικες* « en trois tribus ». — Le gotique désigne le « village » par un dérivé de thème en **es*, *wehs*. — Au groupe de *uicūs* se rattache *uilla*; mais la formation n'est pas transparente. En raison de got. *weih* « *uōw* », on peut partir de **weik-s-lā*; la gémination de l serait secondaire et relèverait du type des mots expressifs (ou noterait, comme dans *mille*, la prononciation palatale de l). Les formes celtiques, du type irl. *fich*, sont empruntées au latin.

uidēlicet : adverbe, formé comme *ilicet*, *scilicet*, « évidemment, comme c'est visible », souvent avec un sens ironique, comme *scilicet*. Quelquefois suivi d'une proposition infinitive dans l'ancienne langue, e. g. Plt., St. 555 : *uidēlicet parcum fuisse illum senem*, comme s'il y avait *uidē licet*, mais la construction paratactique est la plus fréquente. Ancien, usuel et classique; mot de la prose.

uidēō, -ēs, **uīdī**, **uīsum**, **uīdēre** : voir. Absolu et transitif; e. g. Plt., Mi. 630 : *clare oculis uideo, pernix sum pedibus, manibus mobilis*; Vg., B. 6, 21 : *iamque uidentī sanguineis frontem moris et tempora pingui*; et l'emploi de *uīdēns* dans l'expression proverbiale *uīdēns et uīdēns*, Cic., Sest. 59; à côté de Plt., Mi. 368 : *tun me uidisti?*; 369-370, *numquam hercle deterrebore | quin uiderim id quod uiderim*, etc. Par extension, « regarder, aller voir » (= *uīdē*), etc.; et, d'une manière générale, « s'apercevoir ». *Uideo*, marquant un état, est d'aspect indéterminé. L'aspect déterminé s'exprime par les composés de *speciō* : *aspiciō*, *cōspiciō*, etc. Il n'existe pas de composés **ad-* : **cōn-uidēō*. — Se dit aussi d'autres sens que la vue et de la vue d'esprit, e. g. Cic., Fam. 6, 3, 2 : *quem exitum ego tam uideo animo quam ea quae oculis cernimus*, et cf. l'emploi de *uīdēns* dans la langue de l'Eglise pour désigner le « prophète »; de là « comprendre » (= *percipiō*), « examiner » (= *cōsiderō*, *reputō*) ; « voir à » (*uīdēre ut, nē*). Ce sens moral se retrouve dans les composés, et notamment dans *prōuidēre* et ses dérivés. Usité de tout temps; panroman. M. L. 9319.

A *uideo* correspond le passif : *uideo* : 1° être vu; e. g. Varr., R. R. 1, 3, 4 : *ubi sol sex mensibus continuus non uidetur*; 2° sembler, paraître; d'où l'impersonnel *uīdētur* « il semble ».

Dérivés et composés : *uīsum* n. : vision, apparition (sens concret), songe; dans la langue philosophique, traduit le gr. *φαντασία*, cf. Cic., Acad. 1, 11, 40, etc., M. L. 9383; *uīsor* (St Aug.); *uīsiō* : vision (abstrait et concret); *uīde*, vue, faculté de voir; point de vue (= *θεωρία*). Rare et technique; appartient à la langue philosophique, qui l'a sans doute créé pour traduire *φαντασία* et *φαντασμα*, M. L. 9376 a; *uīsus*, -ūs m. : vue (sens actif et passif; faculté de voir ou d'être vu [abstrait ou concret]), aspect, apparence, M. L. 9384; *uīsius* (Mar. Victor.); *uīsuālis* (Chalc.). *uīsbilis*; *-bilitēr*, *-bilitās* et *inuisibilis*, *-bilitēr*, *-bilitās* (tardifs et rares); *uīsuālis*, *-liēr*, *-lītās* (id.), créations de la langue de l'Eglise ou de la langue philosophique pour traduire *φαντός* et *ἀόρατος*, *θεατός*, *θεωρητικός*; *uīsficus* (bas latin).

Composés de *uideo* : *uīdēns* : v. ce mot; *inuidē*, id. *per-uidēō* : voir à fond, distinctement (substitut du terme ordinaire : *percipiō*).

praeuidēō : prévoir (surtout au sens moral; le sens physique est poétique : Vg., Ov.; le terme ordinaire est *prōspiciō*).

prōuidēō : voir d'avance, prévoir; pourvoir à. Ancien, usuel et classique. M. L. 6793 a. Le participe *prūdēns*, qui n'a en face de lui aucune forme verbale ainsi réduite, a pris un sens spécial : « conscient, sage, habile »; le dérivé *prūdētia* a la valeur correspondante « connaissance, sagesse ». La forme *prōuidē*, qui se trouve déjà chez Plaute, est refaite et a par suite toute la valeur que lui donnent les éléments composants : « connaître d'avance, prendre des précautions ». C'est ce qui a permis de faire *prōuidēns*, *prōuidēnter*, *prōuidētia*, non attestés, semble-t-il, avant Cicéron, qui a peut-être créé ce groupe sur le modèle de gr. *πρόνοια*, et qui définit correctement, Inu. 2, 53, 160 : *prōuidētia est per quam futurum aliquid uidetur ante quam factum sit*, et l'emploie déjà en parlant de la Providence divine, e. g. Diu. 1, 51, 117, *deorum prōuidētia mundum administrari*. La Providence a même été divinisée à l'époque impériale, comme en gr. *Πρόνοια*, et par là le terme a passé dans la langue religieuse, tandis que *prūdētia* restait un mot « laïc », correspondant au gr. *φρόνησις*, cf. Cic., Off. 1, 43, 153; *prōuidūs* (cf. *inuidūs* et *inuidē*) : qui prévoit, et « qui pourvoit à », joint à *prūdēns* par Cic., Part. 5, 15 : *orator prudens ac prouidus*; classique, mais non attesté avant Cic.; *imprōuidus* : imprévoyant, d'où *imprōuidētia* (Ter.); *prūdē* et *imprūdē*; *prōuisus*, -a, -um; *prōuisō* « à dessein » (Tac.); *imprōuisus* « imprévu » (= *ἀπρόβητος*); *imprōuisō*, *dē*, *ex imprōuisō* et *imprōuisē* « à l'improviste » (attesté depuis Plaute); *prōuisiō* (Cic.) = *πρόοψις*; *prōuisus*, -ūs m. (Tac.); *prōuisor* (époque impériale).

prūdēns : v. ce mot.

reuidē (rare, mais déjà dans Plaute); *reuisiō* (Claud. Mam.).

uīdē, -is, -i, -um, -ere : désideratif et intensif de *uīdēō*, transitif et absolu « chercher à voir, aller voir, visiter examiner »; d'où *uīsenda*, -drum « choses dignes d'être visitées, curiosités ». Ancien, usuel et classique.

Uīdē a un fréquentatif : *uīsiō*, -ās : 1° (aller) voir souvent; 2° dans la Vulgate, *uīsiō* se dit d'une manifestation de Dieu à l'homme pour l'examen, rigoureux ou

bienveillant (ce dernier sens plus rare), de ses actes, de la « avoir l'œil sur, contrôler, châtier » (cf. le sens de fr. *visiter* dans Massillon ou de l'all. *heimsuchen*), M. L. 9377, 9378, **visitor*; d'où *uisitator*, *uisitator* = *ἐπισκοπος*, rares et tardifs; *reuisitō*, -ās, M. L. 7281; *inuisitātus*. Composés de *uisō* : *circum-*, *con-*, *in-*, *inter-*, *re-*, *uisō*; cf. ombr. *revestu* = *reuisitō* ».

Certaines formes romanes supposent aussi **uisāre* (cf. *uisābundus*, Itin. Alex. 24) et **reuisāre*, M. L. 9372, 7280 a.

Des trois racines qui servaient en indo-européen à indiquer la « vision », le latin ignore **derk-*, qui indiquait proprement l'acte de voir et qui fournissait des aoristes et des parfaits (ainsi gr. *ἐδρακον*, *ἐδραξα*); il a les deux autres, l'une dans *speciō* (v. ce mot), la seconde dans *oculus* et dans les composés des types *ferōx* et *antiquus* (v. ces mots); c'est la racine qui sert à indiquer l'organe et, au désidératif (gr. *ὄφθαλμος*), l'acte de l'organe. De plus, il recourt à la racine **weid-*, où le sens de « voir » est un cas particulier d'un emploi plus général : **weid-* indique la vision en tant qu'elle sert à la connaissance.

Le parfait de **weid-*, qui exprime un résultat acquis, a le sens de « savoir »; skr. *veda* « je sais », gr. (f.) *οἶδα*, arm. *gitem*, got. *wait*, v. sl. *vědē* (et v. pruss. *widaima* « nous savons »). Ce parfait a existé en italo-celtique, à en juger par la forme obscure irl. -*fītr*, gall. *gwyf* « il sait ». — L'adjectif en *-*to*- a ce même sens : skr. *vitāh* « connu », gr. *ἔ(f)ιστος* « inconnu », got. *un-wiss* (même sens), et en celtique : v. irl. *ro-fess* « scilicet » est. Les noms d'action et d'agent ont cette même valeur, ainsi gr. *νῆ-φ(ι)ς* « qui ne sait pas », *ἴσμων* « qui sait », (f.) *ιστωρ* « témoin, qui sait », *ἴστωρ* « connaissance ». De tout cela, le latin n'a rien gardé.

Les présents à nasale qui indiquent qu'on parvient à la connaissance ont en indo-européen oriental le sens de « trouver » qui s'étend aux aoristes correspondants : skr. *vidndi* « il trouve » (aor. *avidat*), arm. *gtanem* « je trouve » (aor. *egit*). Rien de pareil en latin. Le présent irlandais -*finnadar* « il sait » a au moins subi l'influence de l'ancien parfait.

La forme verbale radicale athématique fournissait un aoriste athématique : véd. *viddhi* « prends connaissance de », dont le sens se retrouve dans got. *aitan* « s'assurer de, observer ». Ce sens aboutit à celui de « voir » qui est assuré par l'impératif v. sl. *viditi* « vois », l'un des anciens impératifs athématiques subsistants. Le vieux prussien a aussi *widaii* « il a vu ». — De là a été tirée une forme à élargissement *-*ē*, de sens aoristique, mais exprimant un état (cf. Vendryes, Choix d'ét. ling., p. 115 sqq.). Et c'est ainsi qu'on a v. sl. *vidēti* « voir », avec le présent correspondant *vidē*; l'accent de v. *vižu*, etc., montre que, ici, l'i slave intonné rude doit reposer sur un ancien **ēi*, dont l'e s'explique dans le type athématique; le lette a de même *vidēti* « voir »; dans lit. *veidami*, *veizdēti*, on a le même type, avec influence d'un impératif *veizdi*. Le type élargi par *-*ē* se retrouve dans got. *aitan* (prétérif *aitaidēdan* « ils ont observé ») et dans dor. *ἴσχω* « je verrai », à côté de formes citées par Hésychius, peut-être dorienne elles aussi, *ἴσχω* « je verrai » et *ἴσχω* « je verrai ». Cf. aussi ombr. *uirseto* « uisum », *uirseto* « inuisum ». Le type de lat. *uidēō*, *uidēre* n'est donc pas isolé.

Sur **weid-*, il a été fait, d'autre part, un perfectum, de type archaïque : *uidi*, que le sens ne permet pas de rapprocher de gr. *φοῖδα*, etc. Sur ce perfectum a été fait l'adjectif en *-*to-*, *uisus*, indépendamment de la formation de got. -*weis* dans *un-weis* « ignorant ». Et, à son tour, *uisus* a donné naissance aux substantifs rattachés à la conjugaison : *uisus*, *uisiō*. Il n'y a pas d'autre forme nominale de la racine en latin. Le latin n'a même pas le correspondant de gr. (f.) *εἶδος* « aspect, forme », skr. *cedāh* (sl. *vidū* « aspect » et lit. *veidas* « aspect » en sont tout au plus des arrangements; il n'est pas sûr que le mot soit indo-européen commun; toutefois, l'irlandais a *fiad* « en présence de »).

Visō est une forme normale de désidératif en **se/o-*. Le germanique a un dérivé de la même forme dans got. *ga-weison* « visiter » (où il ne faut pas voir un emprunt au latin) et n'a pas de désidératif tel que skr. *ikgate* « il voit » et gr. *ὄφθαλμος*, de la racine de *oculus*.

Mais le latin n'a pas de causatif tel que skr. *veddyati* « il fait connaître », v. h. a. *weisen* « indiquer ». L'irlandais emploie une forme faite sur **weid-* avec valeur factitive : v. irl. *ad-fiadat* « ils annoncent, ils racontent ».

Comme on l'a vu sous *speciō*, le verbe « voir » est suppletif en latin, en ceci que, avec préverbes, au sens de « voir », on use seulement de -*spiciō*, soit *a-spiciō*, etc. Mais il y a eu des formes à préverbe, et il en survit, du reste. Le participe *prūdēns* (de *prūdēns*) sert d'adjectif; le type à préverbe est *prō-spiciō*; puis, pour exprimer l'idée de « voir d'avance », on a fait *prō-uidēō*; *uidēns* conserve le souvenir d'un emploi absolu de *uidēō*; l'aspect déterminé qui conditionne le sens est dû au préverbe. Enfin, on a indiqué ci-dessus *inuidēō* avec un sens spécial, lié à l'idée de « mauvais œil »; cf. v. sl. *nenavidēti* « haïr ». Comme le slave, qui recourt à un autre verbe que *uidēti* pour exprimer l'idée de « voir » avec préverbe, à savoir *strēti*, ainsi *preztrēti*, *prozirati*, le latin ne se sert pas, au sens de « voir », de formes à préverbes de *uidēre* : ceci tient sans doute à ce que le sens initial de *uidēre* était relatif à la connaissance, non à l'acte de « voir » ou d'« observer ». Sl. *obidēti* (c'est-à-dire **ob-vidēti*) signifie « offenser » et *zavidēti* « envier ».

uidulus, -I m. : valise. Ne semble attesté que dans Plaute, avec le dérivé *uidulārius* dans *uidulāria* (*fabula*). Apparenté à *uieō*. Plaute appelle *uitor* le fabricant de *uiduli*.

uiduus, -a, -um : privé de, vide de; veuf, veuve, e. g. Plt., Mer. 829 : *plures uiri sint uidui quam nunc mulieres*; Stich. 4 : (*Penelopam*) *quae tam diu uidua uiro suo caruit*. Se dit surtout de la femme veuve, e. g. Plt., Cu. 37 : *dum ted apstineas nupta, uidua, uirgine*; ou non mariée (correspondant à *caelebs*, cf. T.-L. 1, 46, 7). Par extension, s'est appliqué aux objets mêmes du mariage : u. *torus*, etc., aux plantes (cf. *maritus*, en parlant du mariage de la vigne à l'ormeau); et, à l'époque impériale, d'abord dans la langue poétique, s'est employé avec le sens de *uacuuus*, *orbis* « vide de, privé de ». Ancien, usuel; panroman. M. L. 9321; B. B. s. u.

Dérivés : *uidulūs* : privation, veuvage, M. L. 9322; *uiduertās*, Cat., Agr. 141, 2, et P. F. 507, 14, formé d'après *paupertās*, *ūbertās*.

uiduō, -ās : rendre veuf, e. g. Suét., Galb. 5 : *Agripina, uiduata morte Domiti*; priver, vider de (époque impériale); *uiduuium* n. : veuvage (depuis Pline); *uiduālis* : de veuve (langue de l'Église); *uiduātus*, -ūs (Tert.).

Les formes masculines et neutres ont sans doute été faites sur le féminin *uidua*, qui seul paraît ancien (cf. *sponsa* et *sponsus*). Le nom de la « veuve » figure dans une grande partie des langues indo-européennes, sous deux formes, l'une à vocalisme radical zéro à l'Occident, dans irl. *fedb*, got. *widuwō*, l'autre à vocalisme e, à l'Orient, dans v. pruss. *widewā*, v. sl. *vdova*, skr. *vidhāvā*. Le vocalisme étymologique de lat. *uidua* n'est pas déterminable; il est naturel de supposer qu'il est le même qu'en germanique et en celtique. Le mot est inconnu au grec (sauf peut-être dans *ἡθεος*) et à l'arménien. Il s'apparente sans doute à *diuidō*; v. ce mot.

uieō, -ēs, -ēre : courir, tresser, notamment avec de l'osier (*uimen*, cf. Varr., R. R. 1, 23, 5 : *ut habes uimina unde uiendo quid facias ut sirpeas, uallus, crates*). Attesté depuis Ennius. Technique, non roman; cf. M. L. 9324 et 9325, 9394.

Dérivés : *uitor* (Plt., Ru. 990), puis *uietor* m.; *ui(e)triz* f. « vannier »; *uimen* : 1° bois pliant dont on peut faire des liens ou qu'on peut tresser (peuplier, vigne, osier), spécialement « osier »; baguette; 2° ouvrage en osier, corbeille. Panroman, sauf roumain, M. L. 9336, et germanique : b. all. *uimen* « perche »; *uimentum* n. (Tac.) et *reumentum* (Fronton); *uiminālis* : propre à tresser ou à lier; u. *salix*; *Viminālis collis* « le Viminal », colline de Rome ainsi nommée des plants d'osier qui y poussaient; cf. Juv. 3, 70, *Esquilas dictumque petunt a uimine collem*; gr. *Ἐκκλῶν* de *ἐκκλῶν*; *uiminārius* : vannier (Inscr.); *uiminētum* : oseraie, saussaie; *uimineus* : d'osier; *uutilis* : tressé; *utilia*, -ium « objets tressés ». Cf. aussi *uitis*, *uiticella*, *uita*.

uiēsō, -is : inchoatif correspondant à *uieō* « se ramollir sur sa tige », « se flétrir » : *uiēsōns flicus* (Col.); de là *uiētus* (dissyllabe dans Hor., Ep. 12, 7) : qui penche, flétri : *aliquid uietum et caducum*, Cic., Cat. M. 2, 5; **uietiāre*; **uietiāre*, M. L. 9324.

Comme dans *ueoreo*, type de présent secondaire d'une racine, sans doute dissyllabique, dont on n'a guère que des formes secondaires : lit. *veji*, *vyti* « tordre (pour tresser, enrouler un fil, etc.) »; v. sl. *vije*, *viti* (même sens), skr. *vydyati* « il enveloppe » (*vidhā* « enveloppé »), aor. véd. *ādyat* « il a enveloppé ». Pour l'irlandais, v. Pedersen, V. Gr. d. k. Spr., II, 517. — Des formes nominales rendent mieux compte du sens de « tresser » qu'à spécialement le verbe latin. On a ainsi, en face de lat. *uimen* et *uitis* (et aussi *uita*) : skr. *vetasāh* « verge », av. *vaēitiis* (persan *bēd*) « branche de saule », v. sl. *čvōt* « *χλῶδος* », slov. *vlva* « branche flexible pour tresser », v. pruss. *uitwan* « saule », lit. *vytis* « branche de saule », v. isl. *vid* « objet tressé », gr. *lēzē*, *elrēzē* « saule », irl. *fē* « baguette », etc. Cf. *uidulus*.

uigēō, -ēs, -uī, -ēre : être bien vivant; être vigoureux, être éveillé (joint en alliteration à *uiuō*, *ualeō*); figure étymologique dans T.-L. 6, 22, 7, *uegetum ingenium in uiuio pectore uigebat*, où apparaît le rapport

avec *uegēō*. Ancien (Naevius), classique; mais rare à l'époque impériale. Non roman.

Formes nominales et dérivés : *uigor* : vigueur (époque impériale, d'abord poétique); *uigōrō*, -ās (Tert.); *uigōrātus* (Tert.); *uigēscō*, -is : prendre ou reprendre vie, viguer; *ē-*, *re-uigēscō* (Juvenc.); *peruigēō* (Tac.).

uigil, -ilis adj. : bien vivant, dispos, bien éveillé; subst. *uigil* (g. pl. *uigilum* et *uigulum*, Inscr.; v. Niermann, *Phonē*, p. 50) m. : veilleur, sentinelle, cf. Rich. s. u.; dérivés : *uigilia* f. (*uigilium* n., Varr. ap. Non. 231, 30 sqq., ce qui suppose peut-être un ancien collectif neutre **uigilia* « le temps des veilles ») : « veille » souvent au pluriel, la nuit romaine se divisant en quatre veilles ou « quarts »; « vigilance ». Conservé par l'Église en celtique : irl. *uigil*, *feil*, *figell*, britt. *gwyl*; *uigilō*, -ās : être éveillé, veiller, être vigilant, *uigilāns*, -ter; *uigilāx* (époque impériale); *uigilantia* (classique); *uigilātō* (Cael. Aur.); *uigilārium* : corps de garde, tour du guet, guérite; *uigilābilis* (Varr.); noms propres : *Vigil*, *Vigilius*.

ad-, *ē-*, *in-*, *inter-uigilō*; *obuigilātus* « surveillé » (archaïque); *peruigil*, -ilis; *peruigilō*, -ās : prolonger une veille, passer en veillant; *peruigilum* n., -lia f., *peruigilātō*. — La veille de toute une nuit était consacrée à Vénus : p. *Veneri*, Plt., Cu. 181; d'où le nom d'un petit poème, *peruigilium Veneris*. Cf. aussi *exuigilāre*, *exuigilāre*, M. L. 3114, 3065.

En partant de *uegēō*, qui est évidemment ancien, on n'aperçoit guère comment peut s'expliquer l'i de *uigēō*, *uigil* par des procédés normaux de la phonétique latine (à moins d'admettre une assimilation **uegil* > *uigil*?). L'i ne peut être qu'une variation de caractère expressif; cf. le cas de *ciuidēla* ou celui de *scintilla*. Quant au sens de « veiller », cf. le groupe de got. *wahan* « veiller », v. isl. *vakr* « éveillé ».

uigintī indécl. : vingt. Forme vulgaire et récente *uini*, CIL VI 19007, 4; VIII 8573. Usité de tout temps. Panroman, sauf roumain. M. L. 9327.

Dérivés et composés : *uicēsimum* (*uicē(n)sumus*; *uigēsimum*) : vingtième; *uicēsima* f. (sc. pars) : impôt ou taxe du vingtième; d'où *uicēsimārius*; *uicēsimārius* m. : collecteur de l'impôt; *uicēsimātō* : tirage au sort d'un soldat sur vingt pour le punir de mort (cf. *decimātō*); *uicēsimāni* : soldats de la 20^e légion.

uicēni (*uigēni*), -ae, -a adjectif distributif : chacun vingt, vingt par vingt; et « vingt »; *uicēsārius* : âgé de vingt ans; qui a vingt pouces de diamètre; *uicēsārius* m. « jeune homme de vingt ans »; *uicēsālis* : contenant le nombre vingt (Apul.); *uicēis*; *uicēsāns* adv. : vingt fois; *uicēsānnus* : période de vingt ans (Dig.); *uicēsālis*; *uicēsānnālis*, -ium « fêtes célébrées après vingt ans de règne d'un empereur » (tardif); *uicēsiss*, -is (*uigēssis*) m. : somme de vingt as; *uigintūiri*, -ōrum m. pl. : vigintivirs, magistrats romains, d'où le singulier *uigintūir*, et *uigintūirāus*.

uigintianculus, -a, -um (Apul.). Cf. aussi les juxtaposés *duodeuigintī*, *undēuigintī*. Les noms des dizaines se composent des noms des unités suivis d'une forme de nom signifiant « dizaine ». Le mot latin pour « vingt » contient l'un des types indo-européens, où le nom de la dizaine est au neutre : av. *visaiti*, gr. (dor. béot., etc.) *ἑξῆς* (ion.-att. *ἑξῶς*),

arm. *k'san* représentent un ancien **wt-km-ī* qui est un nominatif-accusatif duel neutre ; la forme s'est fixée hors de toute flexion. La sonore *g* ne se trouve pas hors du latin, mais elle est ancienne (cf. le *b* de *bibō*, le *d* de *quadrāgintā*, etc.) et figure aussi dans les autres noms latins de dizaines : *trīgintā*, etc., où l'on a l'ancien « pluriel neutre » du nom des dizaines. À côté de ce type, il y a eu, dans les mêmes langues, un composé représenté par gr. (f.) *ῥιχός*, iirl. *fiche*, skr. *vimpatih*.

uiličō, -onis f. : sorte de plante ombellifère, gr. *ῥυμ* (Cass. Fel. 44).

uiliš, -e : bon marché ; qui est à vil prix, et par conséquent de peu de valeur (sens propre et figuré) ; d'où « commun » (Pit.), usuel. Panroman. M. L. 9328.

Dérivés et composés : *uiliš* adv. ; *uiliš* f. (classique), M. L. 9329 ; *uiliš*, -ās : avilir (Turp. ap. Non. 185, 27) ; *uiličō*, -ās (S^t Jér.) ; *uiličō*, -is (bas latin ; langue de l'Église, mais *uiličō* est dans Val. Max., *reulēscō* dans Sén., Tranq. 17, 2) ; *uiliō* (uilo) : *εὐελίζω* (Gloss.) ; *ueilannonam*, CIL IV 4240, dont la forme est surprenante ; faut-il lire *ueilannonam* avec *ei* = *i* ? ; *uiličō*, -ās (Pit., Tru. 539. Il semble que le doute émis sur cette forme par Lindsay, qui propose de lire *uiličō*, n'est pas justifié ; en effet, on trouve dans les glossaires *uiličō* et *uiličō*.

Le rapprochement de Pedersen, *V. Gr. d. k. Spr.* 1, 181, avec iirl. *fial* « chaste » ne va pas pour le sens. Les autres rapprochements proposés sont vagues ; le rapprochement avec *uēnum* ne va ni pour le sens ni pour la forme.

uilla : v. *uicus*.

uillum : v. *uinum*.

uillus, -I m. : touffe de poils ; le pluriel *uilli* désigne les « poils » ou le « duvet ». Se dit des animaux, des étoffes, des arbres. Classique (Cic.), technique. M. L. 9335.

Dérivés : *uillōsus* : velu, M. L. 9334, B. W. *velours* ; *uillātus*, CGL IV 87, 5, glossant *hirsūtus*, auquel remontent les formes panromanes, sauf roumain, du type fr. *velu*.

Forme populaire, à côté de *uellus* ?

uifmen : v. *uieō*.

uinea peruinca : v. *peruica*.

***uineiam** (*uintiam*, *uintiam* var.) : *dicebant continenti*, P. F. 520, 7. Sans autre exemple. De *uincio* ?

uincio, -is, -xi, -ctum, -ire : lier ; cf. la glose *uincio*, *δεσφω*. Sens physique et moral. Se dit surtout de liens qui entourent un corps ou un objet ; cf. Varr., R. R. 1, 8, 6, *uinctu*, *quod antiqui uocabant cestum*. Ancien, usuel et classique. Peu représenté dans les langues romanes, qui ont recouru à *ligare*. M. L. 9340.

Dérivés et composés : *uinculum* (*uinculum*) : « lien » en général ; sur les acceptions spéciales, v. Rich. s. u. ; en particulier *uincula* pl. « entraves » et « menottes » des prisonniers ; d'où les expressions en *uincula conicere*, *dūcere*, etc., M. L. 9341 ; *uinculo*, -ās (tardif) ; *uincio* (rare) ; Varr., L. L. 5, 62, repris par

la latinité impériale) ; *uinctor* (Arn.) ; *uinctura* (Varr., époque impériale) ; *uinctus*, -ūs m. (Varr.).

Cf. aussi M. L. 9342, **uincus* « flexible », et 9339, **uincilia* « lien » ; *uincula*, *βινύλια*, CGL III 427, 59.

circumuincio (Pit., Avien) ; *conuincio*, terme de la langue grammaticale traduisant le gr. *σύνεργος*, cf. Quint. 1, 4, 18 ; *dēuincio* : lier fortement, obliger (usuel et classique), M. L. 2614 ; *ēuincio*, même sens (époque impériale) ; *praeuinctus* ; *reuincio*.

L'ombrien a *preuistatu* « praeuinculātō ». L'n de *uincio* peut être l'infixe du présent qui, par opposition avec le groupe de *uincō*, aurait été généralisé, grâce à l'addition du suffixe **-ye-* (comme dans lit. *jūngiu*, etc. ; v. *iungō*) ; *uincio* est différencié de *uincō* même au présent. On rapproche skr. *viyākti* « il embrasse », *vyācah* « extension » ; mais les sens des deux groupes n'ont rien de commun ; et un rapprochement de racines limité à l'italique et au sanskrit aurait besoin d'être plus précis pour satisfaire.

uincō, -is, uicē (de **uik-* avec vocalisme *o* du parfait ; cf. *uīdī* et *liqui*) ; **uictum** (inf. fut. *uincitūrum*, Pét.), **uincere** : être vainqueur, vaincre. Transitif et absolu ; sens propre et figuré, physique et moral. Ancien, usuel et classique. Panroman. M. L. 9338.

Dérivés : *-uicāz* dans *per-uicāz* adj. : qui s'obstine dans la lutte (joint et opposé à *perināz* dans Acc. ap. Non. 432, 31 sqq. : *nam peruicacem diei me esse et uincere* | *perfacile pator, perinacem nihil moror*) ; puis simplement « obstiné, opiniâtre » (en bonne ou en mauvaise part) ; *peruicācia*, -ae f.

uictor m. ; **uictrix f.** ; **uictoria f.** : victoire ; féminin d'un adjectif **uictōrius* dérivé de *uictor*, comme *uictōrius* de *uictor*. C'est proprement « la Victorieuse », déesse de la victoire, avec laquelle s'identifie la victoire elle-même. Les représentants romans sont des mots savants, M. L. 9313 ; *uictōriātus* : à l'effigie de la victoire : u. (sc. *nummus*) m., cf. *quadrīgātus*. Il n'y a pas de substantif *uictus* ou *uictio*, mais *conuictio*, *reuictio* existent, à date tardive, il est vrai.

conuincō, qui n'a plus que le sens dérivé de « convaincre » (*aliquem alicuius rei, de aliquo re*, etc.) et, avec un nom de chose, « prouver » ou « réfuter » ; *conuictio*, tardif (langue de l'Église) = *ἐκτελες, ἐκτελες* ; *conuictiūsus* (Prisc.).

dēuincō : vaincre complètement (cf. *dēbellō*) ; *ēuincō* : id. (latin impérial) ; *ēuictio*, terme juridique « recouvrement d'une chose par jugement » ; *peruincō* ; *reuincō* : vaincre de nouveau et « réfuter », cf. *confutō* et *refutō* ; de la *reuictio* (Apu.), *reuincibilis* (Tert.), M. L. 7279. A *uictus* s'oppose *inuictus* : invaincu et « invincible ». Ancien, usuel et classique. Une forme *inuictrix* est isolée.

Prōuincō est une invention de grammairien pour expliciter *prōuincia* (cf. P. F. 253, 15).

Présent à nasale infixée, *uincō* indique le terme d'un procès, d'où le sens de « vaincre ». L'osque a *uincter* « conuincitur ». Le sens général de la racine est « combattre ». Il s'agit d'une racine ayant fourni un présent radical athématique, ce qui se reconnaît à la coexistence d'un présent à vocalisme radical zéro : iirl. *fichim* « je combats » (avec préverbe *arfinch* « uincō »), v. h. a. *ubar-*

wehan « uincere », *ar-wigan* « confectus », et du présent à vocalisme *e* : got. *weihan* « combattre », v. angl. *wigan* « combattre » résultant d'un compromis entre **weihan* et **wigan* ; le flottement entre *h* et *g* confirme donc l'hypothèse d'un ancien présent athématique. Lit. *apocēikū* « je triomphe de » offre un présent dérivé remplaçant l'ancien présent athématique.

uindēmia : v. *uinum*.

uindex, -icis m. : terme de droit ; caution fournie par le défendeur, qui se substitue à lui devant le tribunal (*in iūs*) et se déclare prête à subir les conséquences du procès ; cf. F. 516, 19 : *ab eo quod uindicat quominus is, qui prensus est ab aliquo, teneatur*. Dans la langue commune, « protecteur, défenseur », « vengeur » ; et, par extension, « qui tire vengeance de, qui punit ».

Dérivés et composés : *uindico*, -ās : faire fonction de *uindex* ; revendiquer : u. *spōsam in libertatē* ; *pro suō uindicāre* ; « libérer, délivrer » (sens propre et figuré) ; « venger » et « punir ». Panroman (*uindicare*), M. L. 9347 ; *uindicatio* (classique), M. L. 9348 ; *uindicior* (langue de l'Église) = *ἐκδικητής* ; *reuindico* (bas latin), M. L. 7280.

**uindico*, -is : une forme *uindict* de la Lex XII Tab. est citée par Aulu-Gelle 20, 1, 45.

uindicia, -ae f., et *uindiciae, -arum* ; *uindicia, i. e. corruptio mania in re atque loco praesenti apud praetorem ex XII tabulis fiebat*, Gell. 20, 18 ; et *uindiciae appellantur res eae de quibus controuersia est*, etc., F. 516, 24 sqq. ; 1° revendication présentée par le *uindex* (singulier) ; 2° choses qui font l'objet de la revendication (pluriel) ; *Vindicius*.

uindicta, -ae f. : revendication ; en particulier *uindicta in libertatē* « revendication en liberté », mode d'affranchissement qui se faisait suivant un cérémonial spécial, comportant l'emploi d'une baguette (substitut de la lance, symbole de la propriété quiritaire) dont chacune des parties était munie ; *uindicta* en est arrivé à désigner la baguette elle-même (*festuca*).

D'après *uindico*, *uindicta* a signifié aussi « protection » et « châtiment ». M. L. 9349 (ital. *vendetta*). Dérivés tardifs : *uindictor, -trix* ; *uindictum*.

Le second élément de *uindex* est sûrement celui que l'on a dans *iudex* ; c'est le mot racine correspondant à *dicō* : le premier terme est plus obscur et controversé. On y voit souvent l'accusatif de *uis* : **uim-dex* > *uindex* (cf. *uēnumdare* > *uēnundare*) ; mais la forme fléchie d'un premier terme de composé est étrange, et on ne l'explique qu'en supposant arbitrairement que *uindex* serait formé secondairement sur *uim dicere*. Le *uindex* serait celui qui montre au juge la violence faite à son client, que le demandeur, par la *manūs inieciō*, entraîne devant le tribunal, *in iūs rapit* ; c'est ce sens que les juriconsultes romains donnaient au substantif ; cf. Gaius, 4, 21 : *nec licebat iudicato manum sibi depellere, et pro se lege agere, sed iudicem dabat, qui pro se causam agere solebat*. Le procès est une lutte simulée pour la possession de la chose : *manuum cōsertiō*, *manum cōserere*, « une reminiscence des actes de force par lesquels jadis la propriété était conquise et défendue » (May et Becker, *Précis*, p. 350 ; sur la différence entre *uindex* et *uas*, ibid. 236). Ovide joue exactement des

termes juridiques : Fast. 4, 90 (*Aprilem*) *quem Venus inieciā uindicat alma manu*. — Le *uindex* étant le défenseur d'un membre de la « grande famille », on pense à iirl. *fine*, qui est le nom de la « grande famille » ; v. h. a. *uini* signifie « appartenant à la famille, ami ». Ces rapprochements sont séduisants, mais la forme et le sens du composé *uindex* ne s'en tirent pas aisément.

uinnulus, -a, -um : *dicitur mollior se gerens et minime quid uiriliter faciens*, P. F. 519, 6 ; cf. un seul exemple dans Pit., As. 223, *oratione uinnula, uenustula* ; le passage de Non. 186, 12 se rapportant à ce mot est altéré ; cf. aussi Thes. Gloss., *uinnulus, mollis, blandus* ; -m, *delectabile*. Il faut peut-être y rapporter la glose *uinnicus, voxclōs* (avec une variante *uinnicus*), CGL II 209, 5.

De *uinnus*, doublet de *cinnus*, cité par Isid., Or. 3, 19 : *uinnus, cinnus mollior flexus* (si, toutefois, *uinnus* n'est pas inventé pour expliquer *uinnulus*) ; cf. le nom propre *Vinnius* ?

Adjectif expressif, sans étymologie sûre. Cf. *uies* et *uennuncula* ?

***uinnus** : v. le précédent.

uinum, -I n. (*uīnus*, forme vulgaire, Pét. 41, 12 ; Schol. Bern. in Verg. G. 2, 98) : vin. Par métonymie, « vigne » et « raisin ». Ancien et usuel ; s'emploie au singulier et au pluriel. Panroman. M. L. 9356 ; germanique : got. *wein*, etc., d'où finn. *viina*. Le celtique a conservé : iirl. finn. *gwyn* et iirl. *fine*, *finian*, *finime* « uinea, uinētum, uindēmia ».

Dérivés et composés : **uineus** : de vin. Rare ; presque uniquement usité comme substantif féminin *uinea* : 1° plantation de vigne, vigne (panroman dans ce sens, M. L. 9350) ; 2° mantelet, sorte de baraquement qui protégeait les soldats romains dans l'attaque d'une muraille, cf. Rich. s. u. Le nom ne vient sans doute pas, malgré Festus, 516, 20, *a similitudine uinearum*, mais de ce que le centurion qui commandait les soldats était armé d'un cep de vigne, cf. *sub uitem hastas iacere, sub uitem proeliari*, P. F. 405, 8 ; 407, 1 ; et 407, 4 : *sub uineam iacere dicuntur milites, cum astantibus centurionibus iacere coguntur sudes*. Dérivés : *uineālis*, M. L. 9351 ; *uineārius*, M. L. 9352 ; *uineāticus* (Col., Cat.) ; *uineola*, M. L. 9352 a.

uineācus : de raisin ; u. *acinus* ; d'où *uineāca f.* : marc de raisin, et *uineāca, -arum* (*uineācia* ; le singulier *uineācium* est rare) « pépin(s) » et « marc » de raisin, M. L. 9337 ; *uineāciola utilis*, Pl. 14, 38 ; *uindlis* : de vin ; *uindlia, -ium* : *diem festum habebant quo die nouum uinum Ioui libabant*, P. F. 517, 1.

uindārius : de vin, à vin ; subst. *uindārius m.* : marchand de vin, buveur de vin ; *uindārium n.* : pot à vin ; *uineūm* : vignoble ; *uinitor* : vigneron (classique, cf. *olitor*), M. L. 9353, v. h. a. *winzur-iz* ; *uinitōrius*.

uinoletus (ancien et classique) ; **uinoletia** ; **uindōsus** (ancien et classique) : abondant en vin ou « qui aime le vin » ; M. L. 9355, *uindōsūs* (Tert.). V. Ernout, *Les adj. lat. en -osus*, Paris, 1949, p. 52.

uindēmia f. : vendange. Panroman, sauf roumain ; M. L. 9343. De **uindēmia*, cf. *dēmō* ; *uindēmior* (et *uindēmior*, Sén., Apoc. 2, 1 ; *uindēmior*, Hor. S. 1, 7, 30), *uel quod uinum legit dicitur, uel quod de uiti*

id demunt, Varro, L. L. 5, 94; panroman, sauf roumain, M. L. 9346; *uindēmiātrius* (Varr.); *uindēmiātr*, -ās (Col., Plin.; semble postérieur à *uindēmiātor*, sur lequel il a sans doute été rebâti); panroman, sauf roumain, M. L. 9344, v. h. a. *windema*, *windemōn*; **uindēmiātō* (non dans les textes), M. L. 9345; *uindēmiālis* (tardif), M. L. 9343 a; *inuinius* = *δοῖος* (Apul.).

uillum, -i n. : petit vin, piquette (Tér., Ad. 786); de **uino-lo-m*; *uinulum* (Charis.).

Composés en *uini-*, *uino-* (d'après des types grecs en *olvo-*) : *uini-bua* « buveuse de vin » (Lucil.); *uini-fer* (Sil.); -*pōtor* (Ital.); -*fāsor*, -*cultor*, -*uorāx* (Comm.), *uino-forum* (Gl.).

L'ombrien a *vinu*, *uinu*, le voisque, *vinu*, forme pan-italique; joint à la différence de genre, le vocalisme montre que *uinum* n'est pas un emprunt du latin au grec. Il s'agit d'un mot méditerranéen dont hitt. *wiyana-*, gr. (F) *οἶνος*, arm. *gini* et les formes sémitiques repassant sur *wain-* sont des reflets plus ou moins indépendants les uns des autres.]

uiola, -ae f. : 1° violette, plante et fleur; couleur violette; 2° giroflée, etc. Le même nom désigne de nombreuses plantes; v. André, *Lex.*, s. u. Ancien (Caton, Agr. 1, 23, 5). Formes romanes savantes. M. L. 9357; germanique : v. h. a. *viola*.

Dérivés : *uioleceus* : violet; *uioleciolum* « vin de violette »; *uiolearius* : de violette, d'où *uiolearius* : teinturier en violet (Plt., Aul. 510); *uiolearium* : lieu planté de violettes; *uiolearius* dans u. *diēs* « jour des violettes » (où l'on garnissait les tombes de violettes; cf. *rosālis*).

Emprunt au même mot d'où vient gr. (F) *ῥιολῶν*; cf. *ῥιολῶν* (Hes.).

uiolō : v. *uls*.

uipera, -ae f. : vipère, serpent. Employé aussi comme terme d'injure. Ancien, usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 9358; celtique : britt. *gwiber*; germanique : v. h. a. *wippera*? V. B. W. *iove*.

Dérivés : *uipereus* (poétique); *uiperinus* (plus ancien); *uiperina* f. : vipérine (plante); *uiperdis* (tardif et rare).

L'étymologie **uui-pera* « vivipare », de **uui-per-a* (cf. *pariō*), a pour elle la croyance des anciens; cf. Plin. 10, 170 : *terrestrium sola [uipera] intra se parit uia unius coloris, et mollia, ut pisces. Tertia die intra uterum catulos excludit, deinde singulis diebus singulos parit, uiginti fere numero. Itaque ceteri tarditatis impatientes perrumpunt latera, occisa parente.*

**uipex* : <a> uim patiēdo uel uim patiens (Gloss.). Sans doute déformation de *uibe* par étymologie populaire.

uipiō, -ōnis m. : petite grue, oiseau (Plin. 10, 135). M. L. 9359. Onomatopée (Plin., toutefois, le donne comme un mot baléare) : a donné en ital *bibbio*, en fr. *vi(n)geon*, nom du canard siffleur.

V. Barbier, *Rev. de linguistique romane*, 1, p. 324 sqq.

uir, *uirī* m. : homme, par opposition à « femme »,

mulier, *fēmina*, e. g. Ov., M. 3, 326 : *deque uiro factus, factum mirabile, femina*. Terme exprimant les qualités viriles ou masculines de l'homme (cf. l'emploi poétique de *uir* au sens de « parties sexuelles de l'homme »; Cat. 63, 6, *itaque ut relicta sensit sibi membra sine uiro*; de *uirilia*, même sens; et le composé *euirō*). La différence de *uir* et *homō* apparaît dans le passage suivant, Cic., Tu. 2, 22 : *Marius rusticanus uir, sed plane uir, uetuit se alligari... Et tamen fuisse acrem morsum doloris idem Marius ostendit : crux enim alterum non praebuit. Ita et tulit dolorem ut uir; et, ut homo, maiorem ferre sine causa necessaria noluit* (B. B.). Dans ce sens, s'oppose aussi à *puer*, e. g. Just. 3, 3, 7 : *neque eos* (scil. *pueros*) *prius in urbem redire quam uiri facti essent statuūt*. De là les sens de : 1° mari, époux; et, en parlant des animaux, « mâle »; 2° homme digne de ce nom, héros; 3° puis, la guerre et le combat étant exclusivement réservés aux hommes, « soldat », et plus spécialement « fantassin », toutes acceptions qui se retrouvent dans le fr. « homme ». *Vir* a aussi un sens distributif e. g. dans l'expression fréquente de l'ancienne langue militaire, *uir uirum legit* « chaque soldat se choisit un compagnon d'armes »; de là, dans la langue juridique : *uirilis pars*, *portio* « part qui revient à chacun dans un héritage »; d'où, dans la langue commune, *pro uirili parte* « suivant la part qui me revient, suivant mes forces ou mes ressources ». Ce sens distributif reparait dans l'adverbe *uiritum* « par homme »; cf. Caton, Inc. 6 : *praeda quae capta est uiritum est diuisa*, d'où dérive un adjectif *uiritānus* : *ager dicitur qui uiritum populo distribuitur*, P. F. 511, 13 (non attesté en dehors de cette glose). Ancien, usuel, mais concurrencé par *homō*, qui en a pris les sens, *uir* n'est pas demeuré dans les langues romanes, pas plus que *uis*.

Dérivés et composés : *uira*, -ae f. : *feminas antiqui... uiras appellabant, unde adhuc permanent uirgines et uiragines*, P. 314, 15; repris par Isid., Or. 11, 2, 23. Non autrement attesté; cf. *taurus*, *taura*? Peut-être invention de grammairien pour expliquer *uirgō* et *uirāgō*.

ūniūira : mariée à un seul homme (cf. *ūnimarita*); *-uirātus*, -ūs m. (Tert.).

uirāgō, -inis f. : femme forte ou courageuse comme un homme. Terme archaïque (Plaute, Ennius), repris par la poésie impériale. — Formation obscure; rappelle *imāgō*, *uorāgō*, etc.; v. Ernout, *Philologica* I, 165 sqq. L'explication par « *quae uirum agit* » n'est qu'un calembour.

uirātus, -a, -um (= *ἀνδρεος*; Vulg., Sir. 28, 19); *uirātus*, -ūs m. (Sid.); *uirilis* (opposé à *muliebris*); cf. plus haut, M. L. 9369; *uiriliter*; *uirilitās* (époque impériale).

euirō, -ās : enlever la virilité, émasculer, efféminer. Un doublet tardif *euirō* a subi l'influence de *uīrēs*, Mul. Chir. 14, p. 8, 16. Depuis Varron; *euirātio* (Plin.).

uiritum; *uiritānus* (époque impériale).

uīrōsus : qui aime les hommes. Adjectif de la langue de la comédie, formé sur *uīnōsus*, avec lequel il allitère. Glosé aussi *neruōsus*, *austērus*, par confusion avec *uīrōsus*, adjectif tardif dérivé de *uis* et glosé *fortis*, *austērus*, *ἀνδρεος*; *uīrissat* : *fortiter uel uiri-*

luter sapit. Verbe conservé par les gloses, appartenant sans doute à l'ancienne comédie et formé comme *parissō*.

uirūtis, -ūtis f. : « *Virtūs* est avec *uir* dans le même rapport de dérivation que *iuuentūs*, *senectūs* avec *iuuenis*, *senex*. Comme ces deux mots, il marque l'activité et la qualité [cf. Ernout, *Philologica* I, 225 sqq.]; Cicéron (Tu. 2, 18, 43) s'explique ainsi sur le sens du mot : *Atqui uide ne, cum omnes rectae animi affectiones uirtutes appellantur, non sit hoc proprium nomen omnium, sed ab ea una, quae ceteris excellat, omnes nominatae sint. Appellata est enim a uiro uirtus : uiri autem propria maxime est fortitudo, cuius munera duo maxima sunt, mortis dolorisque contemptio. — Virtus est employé quelquefois pour désigner la force pure et simple : Corn. Nep., De reg. : *Siculus Dionysius cum uirtute tyrannidem sibi peperisset...*; Vg., Ae. 2, 390 : *dolus an uirtus qui in hoste requiritur*. Mais la plupart du temps *uirūtis* désigne le courage, Cés., B. G. 1, 2, 1 : *Perfacile esse, cum uirtute omnibus praestaret, totius Galliae imperio potiri*. — Une fois arrivé au sens général de « vertu », il a pu s'employer pour toute espèce de qualité ou de mérite, Cic., Bru. 17 : *In Catonis orationibus omnes oratoriae uirtutes reperitur*. Il a même pu se dire des plantes et des objets inanimés, Ov., M. 14, 356 : *si non euauit omnis herbarum uirtus*; Justin, XI 14 : *Cum uictoria non armorum decore, sed ferri uirtute quaeratur*; Caton, Agr. 1 : (*Prædium*)... *ui... solo bono, sua uirtute ualeat*. C'est un exemple de généralisation de sens » (B. B.). M. L. 9371. Celtique : irl. *firt*, britt. *gwyrt*. — Dérivés tardifs : *uirtuōsus* (St Aug.); *uirtūtificō* = *ἐνδυναμίζω*.*

Composés : *Viriplāca* : épithète de Junon; cf. Val. Max. 2, 1, 6; *uiripotēns* : *puella ou uirgō « nubile »* (Dig.); *uirops* : *quae iam opus habeat uiro* » (Gloss.). *Sēmi-uir* : moitié homme (et moitié bête, e. g. Chiron, le Minotaure; ou moitié femme; hermaphrodite; émasculé (*sēmimās*), efféminé). Mot d'époque impériale; cf. *sēmifer*.

On rattache parfois à *uir* le nom (propre?) *Viriētis* qui figure dans le groupe *V. Quirīt* (v. sous *herēs*); le texte et le sens sont très obscurs.

Vir figure, enfin, dans des juxtaposés de la langue du droit public, où il désigne des magistrats : *trēs uiri, seuir, decemuir*, etc., sur lesquels ont été dérivés des abstraits du type *decemuirātus*. Du pluriel employé généralement au génitif (e. g. de *duumuirum*, *triumuirum sententia*) ont été tirés des singuliers : *duumuir*, *triumuir*, *seuir*, etc.

La forme **uiro* a ses correspondants dans irl. *fer*, gall. *gwr* et got. *wair*, v. isl. *verr*, etc.; on a **uiro* dans lit. *vyras*, skr. *otrah*, av. *ōira*. Des deux mots anciens désignant l'« homme mâle », le « guerrier », le latin a conservé seulement l'un et l'osco-ombrien l'un et l'autre; v. l'article *nerō*, où est aussi montré le caractère récent du dérivé *uirūtis*. Le mot est attesté en ombrien trois fois sous la forme *uero* « *uīrōs* » (à côté de *uiro*, plus fréquent), ce qui semble indiquer un *i*, comme en sanskrit et en lituanien; le volsque *coueheru* « *cūria* » est obscur de toute façon. Pour *i* et *t*, v. la remarque faite sous *uirus*. Dérivé de *uis* par W. Schulze, KZ 52, 311; ce qui est le plus vraisemblable.

uireō, -ēs, -ui, -ēro : être vert (en parlant des plantes); par suite « être vigoureux »; e. g. T.-L. 6, 22, 7, *uegetum ingenium uiuido pectore uigebat, uirebatque integris sensibus*. Attesté depuis Caton. Rare, technique.

Dérivés : *uireōs*, -is : verdier; *uiridis* : vert, panroman; M. L. 9368 a : *uiridis*; **uiridis*; *uiride* n. « le vert »; *uiridia* n. pl. « les plantes vertes », M. L. 9367, *uiridia*, **uiridia*, britt. *gwyrd*; *uir(i)diarium* n. : jardin de plaisance, bosquet, M. L. 9368; et *uiridarius* « jardinier », CIL VI 2225; *uiriditas* (classique) « verdure » et « verdure »; *uiridō*, -ās, transitif et absolu « rendre ou être verdoyant »; *uiridescō* « devenir vert » (St Ambr.); *uiridicans* (formé comme *albicans*, *nigricans*); *uiridicatus*, -a, -um : verdoyant; *praeuiridis* (*praeuiridans*) : très vert; *subuiridis* : verdâtre; *uir(i)dis* (tardif). — La fortune de l'adjectif **uiridis* dans les langues romanes provient de son emploi fréquent dans la langue rustique.

uirētum et *uirectum* (d'après *salictum*), surtout au pluriel *uirecta* : jardins, bosquets. Attesté depuis Virgile. M. L. 9360 a.

uior (tardif) : verdier; *uireō*, -ōnis m. : verdier, verdet (oiseau, Plin.); *per-uirēns* : toujours vert; *reuirēns* : qui reverdit; *reuirēscō* : reverdir (classique). Sans étymologie valable. Les mots celtiques du type v. gall. *gwid* « herbida » sont empruntés au latin.

uirga, -ae f. : branche souple et flexible, drageon, marcotte, bouture; d'où verge, baguette; *raie(s)*; baguette du licteur; d'où *uirgarius* « qui regis baculum portat » (Gloss.). *Sēnsū obscōno* dans Cassiod., Anul. 9. Ancien (Caton, Agr. 101). Panroman. M. L. 9361. Celtique : irl. *uirge*.

Dérivés et composés : *uirgeus* : fait de verges ou d'osier; *uirgatus* : fait de baguettes ou d'osier; rayé, vergé, M. L. 9362; *uirgator* : qui donne des verges (Plt.); *uirgarius* : *ἐκδοῦχος* (Gl.); *uirgētum* : oseraie; *uirgōsus* (bas latin); *uirgula* : petite baguette et petit trait, ligne, accent, M. L. 9365; d'où *uirgulatus* : rayé (Plin.); *uirgultus*, -a, -um : couvert de buissons ou de jeunes pousses; *uirgula*, -ōrum : buissons, branches, et « rejets, jeunes plants » (Caton, Agr. 141, 2); *uirgulōsus*? (Serv., Aen. 3, 516); *uirgidemia* : vendange de coups, raclée. Mot plautinien, forgé sur *uindemia*; *primiuiurgus* : *πρωτοεικονος* (Gloss.). Cf. aussi M. L. 9363, **uirgella*.

Voir les sens spéciaux de *uirga*, *uirgatus*, *uirgula* dans Rich., s. u.

Vocalisme *i* de mot expressif, comme dans *uirgō*.

uirgō, -inis f. : 1° vierge, jeune fille ou jeune femme qui n'a pas encore connu l'homme. Se dit aussi des femelles d'animaux; et, à l'époque impériale, s'emploie comme adjectif de toute espèce d'objets : u. *terra* (Plin.), u. *charta* (Mart.), et même avec un masculin : *emit et comparauit locum uirginem* (Inscr.); 2° « la Vierge », constellation du zodiaque; *Aqua Virgō* ou *Virgō*, nom d'un aqueduc à Rome. Attesté de tout temps (Livius Andr., et peut-être inscription de Duono *uircō*?). M. L. 9364. Les représentants romans sont pour la plupart savants et transmis par la langue de l'Église, où ce sont des calques du grec; de même en celtique : britt. *gwyryf*, etc.

Dérivés : *uirginālis* : de vierge, virginal ; *uirgināle* (*uirginal*, cf. *feminal*) et *uirginālia* n. « pudenda muliebria » ; *uirginārius* (Plt.) ; *Virginensis*, *Virginien-sis* f. : déesse qui présidait au détachement de la ceinture de la jeune mariée (St Aug.) ; *uirginus* (formé par la langue poétique pour remplacer *uirginālis*, qui était exclu de l'hexamètre) ; *uirginus*, usité comme nom propre, ainsi que *Virginia* ; fréquent dans les inscriptions de l'époque impériale au sens de « jeune époux » et *uirginium* (tardif) ; *uirginūs* f. (classique) ; *uirginor*, -*aris* (Tert.) : vivre en vierge ; *Virginēuendōnīdēs* (Plt., Per. 702) ; *uirguncula* (époque impériale).

On ne connaît pas de nom indo-européen pour cette notion ; gr. *παρθένος* est sans étymologie, comme *uirgō*.

uiriae, -*arum* f. pl. : sorte de bracelet (= *armilla*). Attesté seulement à l'époque impériale. Le singulier *uiria* ne se trouve que dans les gloses, mais est confirmé par les langues romanes. M. L. 9366.

Dérivés : *uiriola* ou *uiriolae* « petit bracelet », M. L. 9370 ; B. W. *virole*, et peut-être *uiriatūs*, épithète appliquée à Annibal par Lucilius XXVI (55) : *contra flagitium nescire bello uinci a barbaro | uiriato Annibale*, quoique Nonius, 186, 31, interprète *uiriatum* par *magnarum uirium* et que Lindsay y voit un nom propre, *Viriato*. Il est possible, du reste, que *Viriatūs* soit un cognomen celtibère signifiant « qui porte un bracelet », car, d'après Pline, 33, 40, *uiriolae celtice diruntur, uiriae celtiberice*. La forme *uiriliae*, dans Isid., Or. 19, 31, 16, a été influencée par *uirilis* ; v. Sofer, 85 et 173.

uiriculum, -i n. : synonyme de *cestrum* (= *χέστρον*), sorte de burin ou de pointe à graver employée dans la peinture à l'encaustique (Pline, 35, 149).

uiridis : v. *uireō*.

Virites : v. *Quirinus* et *uir*.

uirtūs : v. *uir*.

uirus, -i n. : suc des plantes ; humeur (sperme) ou venin des animaux ; par suite, « venin, poison » en général, et « acreté, amertume ». Terme technique, classique. Non roman.

Dérivés : *uirulentus* : venimeux ; *uirulentia* f. (tardif) ; *uirōsus* (déjà dans Caton, Agr. 157, 11) : visqueux, empoisonné, fétide.

Virus n'a pas de pluriel ; le neutre est surprenant ; d'après *uenēnum* ?

Avec le même t qu'en latin, cf. v. irl. *fi* « poison », gr. *τόξ* « venin, rouille » (masculin) et, avec *l* (cas insensé de lat. *uir* en face de skr. *vīrāb*), skr. *vīgam* « venin, poison » (neutre), av. *viša-*. La différence entre *t* et *l* dans un mot de ce genre relève des allongements « populaires » que M. Vendryes a mis en évidence dans les Mélanges Chlumsky, p. 148-150 ; cf. *pūsus* et *pātus*.

uis, *uim* f. : pl. *uirēs*, -*ium* : 1° force (en action, ce qui explique le genre « animé » du mot), en particulier force exercée contre quelqu'un, *uim afferre alicui*, etc., d'où « violence » (sens ancien) et même « viol » ; 2° (sens secondaire) « quantité, nombre ». Le pluriel *uirēs*, de

sens concret, désigne « les forces » (physiques) et par là « les parties sexuelles de l'homme », comme *uirilia*, les ressources mises à la disposition d'un corps pour exercer sa *uis* ; en particulier les « forces » militaires, les « troupes ». A servi aussi depuis Cicéron à traduire des valeurs techniques de gr. *δύναμις*, *δυνάμεις* : « puissance, ascendant », « vertu (d'une plante, d'un remède) », « valeur (d'une monnaie) », « sens, valeur (d'un mot) », etc.

Vīs est un thème en -i-, ce qui explique la persistance de l'i à l'accusatif et à l'ablatif singulier *uim*, *ui* ; le génitif et le datif singulier sont à peine attestés, et presque uniquement à l'époque impériale ; la langue classique emploie *dē ui* au lieu du génitif : *dē ui condemnātus*, *reus* (Cic.). A côté du pluriel *uirēs*, qui présente un élargissement du thème en -s-, Lucrèce et quelques prosateurs (Salluste, Messala) emploient *uis* (e. g. Lucr. 2, 586 ; 3, 265) ; sur la valeur de cette forme, v. Ernout, Philologica II, p. 112 sqq. Les anciens ne séparaient pas *uis* de *uir*, *uirūs* (cf. gloss.), et ont confondu *uirōsus* et *uirōsus*. — *Vīs* est ancien, usuel et classique, mais, sans doute en raison de son caractère monosyllabique, n'a pas survécu dans les langues romanes, sauf dans le juxtaposé *uis maior* > fr. *vimaire*, terme technique du vocabulaire des eaux et forêts.

Dérivés en *uir-*, rares et tardifs pour la plupart ; *uiriculae* (Apol.) ; *uirōsus* : violent ; *uirōsē* (Apol., Tert., Gloss.) ; *uirācius* dans Varr., ap. Non. 187, 15, *uir uiracius*, glossé *magnarum uirium*. Pour *uirō-*, *uirō-*, v. *uirō*, sous *uir*. Des confusions avec *uir* se sont produites à basse époque.

A *uis* se rattachent : *uiolentus* : violent. Ancien et usuel, avec un doublet poétique *uiolēs* (Hor., Pers.) fait sur *uiolentior* d'après *uehemēns*, *uehementior* ; d'où *uiolenter* (ancien), *uiolentia* f. ; *uiolentus* (Cassiod., Not. Tir.).

uiolō, -*ās* : violer, faire violence à, outrager. Ancien, classique. D'où *uiolātor*, -*tiō* (tous deux d'époque impériale), -*trix* (tardif) ; *uiolābilis* (poésie impériale) et *uiolābilis* (depuis Lucrèce, d'après *ἀδύλατος*) ; *uiolābilitās* (langue de l'Église) ; *uiolātilis* (classique) : « inviolé » et « inviolable » (cf. *inuiolatus*) ; *inuiolātē*.

Au sens de « force », la langue homérique a les formes correspondantes à *uis* : (F) *ῥῆς* à *uis*, (F) *ῥῆ* (devant voyelle ; en réalité, *ῥῆ* au singulier) à *uim*, et la forme adverbiale (F) *ῥῆ* (d'où (F) *ῥῆ* en face de *uī-*). — Pour *ῥ*, noter la glose *ῥῆς* (c'est-à-dire *ῥῆς*) : *ῥῆς*.

Il n'y a pas lieu de considérer ici (F) *ῥῆ* « tendon », (F) *ῥῆς* « tendons ». — Le sens de skr. *vāyāḥ* (thème en -s-) est : « force vitale, force jeune » ; ce rapprochement explique l'r de *uirēs* ; le type *uir-* n'existe qu'au pluriel ; cf. *spēs* et *spērēs*. La parenté avec *uir* est vraisemblable.

La formation de *uiolentus* rappelle celle de *opulentus*, et *uiolāre* a l'air d'une formation expressive comme *ustulāre*, *sorbillāre*, etc. L'o de ces formes doit s'expliquer comme celui de *filolus*.

uis : 2° personne du singulier de *uiolō*, issue de **uei-s(i)*. *Vīs* s'est introduit dans la conjugaison de *uiolō* parce que la 2° personne normale **uel-si* aboutissait soit à **uelle*, et se confondait avec l'infinifit présent, soit à **uell* > *uel* (v. ce mot). D'autre part, on ne pouvait

restituer **uels*, comme on l'a fait pour *fers*, car une finale -*is* est inconnue en latin. D'où la nécessité de recourir à une racine différente, celle du skr. *vēpi* « tu aspiras », gr. *Flērai* « il aspire à » ; cf. *inuitus*.

uisicum, -i n. (*uisicum* m., Plt., Ba. 50) : gui ; glu. Ancien, usuel. Panroman, en partie sous des formes savantes. M. L. 9376.

Dérivés : *uisicārius*, -a, -um ; *uisicārius* « qui chasse aux glaux » ; *uisicārium* « glauu » ; *uisicārīgō*, -inis f. : carline (plante), v. Sofer, 161 ; *uisicātus* (ancien), d'où *uisicō*, -*ās* (époque impériale) ; *uisicidus* (Theod. Prisc., et Gloss., *uisicidum* : *ἰσοειδής* ; *uisicidus* : *στροφός οἶκος*), M. L. 9373 ; *uisicōsus* (tardif, Prud., Pall.), M. L. 9375 ; *uisicūtādō* = *δρυσότης* (Diosc.). Cf. aussi *uisicinus*, *uisicinus* et *uisicillārius* « auceps » (Thes. Gloss., s. u.).

Il doit y avoir un rapport avec gr. *ἰζός* « glu » ; mais lequel ?

uisicus, -eris (singulier rare ; on trouve surtout *uisicera*, -um n. ; l'i est attesté par l'i *longa* des inscriptions) n. : parties internes du corps, chair(s), entrailles. Terme général, s'appliquant à tout ce qui est à l'intérieur du corps ; par image, s'applique à d'autres objets : *uisicera terrae*, Ov., M. 1, 138 ; *in medullis populi Romani ac uisceribus haerebant*, Cic., Phil. 1, 15, 36. Ancien, usuel, classique. Non roman.

Dérivés et composés : *uisceratiō* : distribution publique de viande ; repas où l'on mange la chair des victimes (classique) ; *uiscerātio* : par lambeaux (Enn.) ; *uiscerālis* ; *uiscerālīter* (Vulg., Arn.), d'après gr. *πολυσπαραγχνος* ; *uiscerare* (Prud.) ; *ēutiscerō*, -*ās* : arracher les entrailles à, déchirer. Sans étymologie claire.

uisitō, *uisō* : v. *uideō*.

uisiō, -*is*, -*ire* (*uisiō*, *bissiō*, *bisiō*) : vesser (Gloss.). M. L. 9382. Celtique : irl. *fis*, *fissiu*, britt. *gwis* ; germanique : v. h. a. *wisila* ?

Dérivés : *uisissum* n. (*uisium*, *uisitium*) ; *uisiō* : vesse ; M. L. 9381, *ctissio* ; cf. aussi M. L. 9380, **visināre*, v. fr. *vesner*, *venette*.

Forme expressive, comme v. isl. *fisa* « pēdere », et gr. *βῆω*, de **βῆω*. V. *pēdō*.

uisulla (*uitis*), -ae f. : sorte de vigne dont les grappes sont plus fournies que lourdes (Col. 3, 2 ; Plin. 14, 28, 31).

uita : v. *uitius*, s. u. *uiuo*.

uitellus, -i m. (*uitellum* n., Varr., Apic.) : jaune de l'œuf. Phonétiquement identique à *uitellus*, diminutif de *uitulus* ; mais le rapport sémantique n'apparaît pas.

uitex, -icis f. : gâtillier ou arbre au poivre (Plin.). M. L. 9389. L'i est attesté par tosc. *uitice*, omb. *vidice* ; cf. V. Bertoldi, Mus. Helv., 1948, p. 73 ; M. L. est dans l'erreur en notant un I. Cf. peut-être *uiēre*, *uitis*. Finale en -*ex*, comme *ūlex*, *rumex*, *cōdex*, *ūlex*, etc. †

uitiligō, -inis f. : sorte d'éruption cutanée, dartre, tache ; lèpre : *in corpore hominis macula alba quam Graeci ἀλφόν uocant, a quo nos album ; siue a uitio dicta*,

etiamsi non laedit, siue a uitulo propter eius membranae candorem quia nascitur inuolutus, P. F. 507, 15. Cf. *stri-biligō* ; v. Ernout, Philologica I, p. 182.

Dérivé : *uitiliginosus* (Gloss.). Attesté depuis Lucilius ; rare et technique. Non roman. Sans doute à rattacher à *uitium* « défaut physique, tache ».

uitilligō, -ās, -āre : chicaner ; *uitilligātor* : chicaneur. Mots de Caton (ap. Plin., praef., § 30), de *uitium* et *litigō* « entamer un procès ou une dispute à tort ». Avec haplogie *uitilligat* : *uiutuperat* (Gloss.).

uitiparra, -ae f. : chardonneret ? (Plin.). De *uitis* et *parra*. †

uitis, -is f. : vigne ; cep de vigne, et par extension : pampre, raisin, vin ; vrilles (de la courge) ; cep de centurion. Avec des épithètes, désigne des plantes diverses : *u. alba* « bryone » ou « aristoloche » ; *u. nigra* « bryone noire » ; *uitis canis* « saxifrage » ; *u. siluatica* ; *uitis uineae* : *ἀμπροκνημα*. Usité de tout temps. M. L. 9395 (vigne et vis).

Dérivés : *uitesus* : de vigne, M. L. 9388 ; *uitiārium* : plant de vignes (Cat., Varr., Col.) ; *uiticula* : petite vigne, et « vrille », M. L. 9392 (et **uitula*, M. L. 9405 a) ; *uiticella* : sorte de liseron, M. L. 9390 ; André, Lex., s. u. ; *uitigineus* (Caton, Colum., Plin.), formé sur le type *oleāgineus* ; il a dû exister un doublet *uitignus* (sans rapport avec le composé poétique *uitigenus*, Lucr.), conservé dans les langues romanes, M. L. 9393 ; *uitineus* (Florus 3, 29, 4, peut-être à lire *uitigineus*) ; cf. aussi M. L. 9391, **uiticeus* ; 4501, **uitivile* « sorte de climatique ».

Composés pour la plupart poétiques : *uiticola*, *uiticarpifer*, *uiticomus*, *uitifer*, *uitigena* (cf. *ἀμπροκνητός* qui, du reste, a un autre sens dans Aristote), *uitisator*, *uitiparra*.

Vitis désigne proprement la « plante à vrilles » ou la « vrille » ; ce n'est que par une restriction secondaire que le mot s'est spécialisé dans le sens de « vigne ». Le mot peut s'apparenter à *uiēō* et n'a pas de rapport avec *uinum* ; mais l'identité de l'initiale a favorisé le rapprochement.

V. *uiēō*.

uitium, -i n. : défaut physique ; *uitium cum partes corporis inter se dissident : ex quo prauitas membrorum, distortio, deformatio. Itaque illa duo, morbus et aegrotatio, ex totius ualeitudinis corporis conuassatione et perturbatione gignuntur ; uitium autem integra ualeitudine ipsum ex se cernitur*, Cic., Tu. 4, 13, 39. Par suite « défaut » ; en général « faute, vice » ; « violence commise, viol », u. *offerre* ou *afferre pudicitiae* (langue des comiques). Dans la langue augurale, « présage ou signe contraire ou défavorable (sourni par un animal qui a des défauts) » ; de là *uitiō creātus* (par opposition à *iūre*). Usité de tout temps. M. L. 9396. Celtique : britt. *gwyd*.

Dérivés et composés : *uitiōsus* : qui a des défauts, fautif ; vicieux ; *uitiōse* ; *uitiōsitas* (Cic., Macr.) ; *uitiō*, -*ās* : vicier, altérer, corrompre ; violer ; *uitiātio*, -*tor* ; *uitiābilis* : praeuitio (Ov., Cael. Aur.) ; **inuitiāre*, M. L. 4556.

Cf. aussi *uitilligō*, *uiutuperō*.

La concordance avec sl. *vina*, lett. *vaina* « faute » est trop partielle pour enseigner grand-chose d'utile. L'origine et l'histoire du mot sont trop obscures pour qu'il soit possible de déterminer avec certitude le sens premier. Cf. Dorothy Paschall, dans Trans. of Amer. Philol. Ass., 67, 1936, p. 219 sqq.

ulitō, -ās, -āul, -ātum, -āre : éviter. Sens physique et moral. Suivi du datif (Plaute) ou de l'accusatif (classique). Ancien, usuel. Non roman.

Dérivés : *ulitō* f. (rare, Auct. ad Her., Cic., traités philosophiques) ; *ulitābilis* (rare, époque impériale) ; *ulitābundus* (Sall., puis T.-L., Tac.). Composés : *dēulitō* (ancien et classique, mais assez rare) ; *dēulitātō* (Cic., Att. 16, 2, 4) ; *ulitō, -ās* (classique), d'où *ulitātō, ulitābilis* et *inulitābilis* (= ἀνευχευτος), tous trois d'époque impériale.

Sans étymologie claire, à moins qu'on n'explique *ulitō* comme un fréquentatif de *ulio*, ce qui n'est pas exclu, mais les sens diffèrent beaucoup. L'explication par **ui-tiare* (fréquentatif de *eo*) est purement imaginaire ; il n'y a pas de préfixe *ui-* en latin.

ulitricus, -I m. : beau-père ; mari de la mère qui a des enfants d'un autre lit (classique). Pour le suffixe, cf. *nouerca*. Conservé en roumain et en sarde. M. L. 9400.

Sans étymologie.

uitrum, -I n. : verre ; guède ou pastel (couleur). *Vitrum* et ses dérivés ne semblent pas attestés avant la fin de la période républicaine et le début de l'Empire. Il n'y a pas lieu de séparer *uitrum*, nom du verre, du nom de la plante, celle-ci ayant été nommée à cause de sa couleur vitreuse. Le verre des anciens n'était pas transparent comme le nôtre, mais verdâtre. — Bien représenté dans les langues romanes. M. L. 9403 et 9402. **uitrium*, et en celtique : ir. *fuithir* ? ; britt. *gwydr*.

Dérivés : *uitreus* : de verre (Varr.) ; *uitreolus* (Paul. Nol.) ; *uitredmen* (Dig.) : objets de verre ; *uitredrius* (-tri-) et *uitrārius* : verrier (Sén.) ; *uitrāria f.*, -ium n. : verrerie. M. L. 9398-9399 ; *uitr(e)āria f.* : autre nom de la parietaria (Ps.-Apul., Herb. 82, 6), M. L. 9397, et *uitragō* (Orib.) ; *uitrinus* (Theod. Prisc., M. L. 9401 ; *uitriola* : chalcanthus, vitriol bleu ou vert, sulfat de fer ou de cuivre (Gloss.), M. L. 9401 a ; *uitrōsus* : βαλδός (Gl.).

Sans étymologie. Sans doute emprunté.

uitta, -ae f. : ruban ou bandelette servant à maintenir la chevelure, ou l'infula rituelle. Cf. Rich., s. u. Sans doute ancien terme religieux, d'emploi rare et surtout poétique, mais bien représenté dans les langues romanes. M. L. 9404.

Dérivés : *uittātus* et **uittula*, M. L. 9405.

Le *t* indique un terme technique ; remplace sans doute un **uita*, de la racine de *uio* (v. ce mot).

Vitula : v. *utulor*.

uitulāmen, -inis n. : rejeton, marcotte = gr. μόσχημα (Ambr., Vulg.). Associé à *uitulus*, gr. μόσχος.

utulor, -āris, -ārī : -ari... quod Graeci παύωντες uocant, Varr., Rer. diu. l. XV ap. Macr. 3, 2, 11 ; être en fête à la suite d'une victoire ; Enn., Sc. 52 V² : is

habet coronam uitulus uictoria. Dérivé de *Viula*, nom de la déesse de la joie ou de la victoire ; cf. Macr., l. l. : *Hyllus libro quem de dis composuit ait Viulam uocari deam quae laetitiae praestit* ; *Piso ait Viulam uictoriam nominari* ; et Suét., Vitell. 1, 2 : *Vitellia quae multis locis pro numine colebatur* ; toutefois, le nom propre *Vitellius* est scandé avec *t*.

Étymologie populaire dans P. F. 507, 12 : *uitulus laetans gaudio, ut partu (pastu, edd.) <uitulus> add. Aug. Sans doute vieux terme rituel, qui a disparu de bonne heure ; peut-être sabin : cf. Suét., l. l. Dérivé tardif : *uitulāio*.*

uitulus, -I m. : 1° veau ; 2° petit d'un animal, poulain, etc. ; 3° *marinus*, veau marin, phoque. Ancien (Cat., Agr. 141, 4). M. L. 9406. Celtique : ir. *jūhal*, *fūil*.

Dérivés : *uitula* : génisse ; *uitulinus, uitulinus* « de veau » ; -a *carō* : viande de veau ; *uitellus* : petit veau (mieux conservé que *uitulus* dans les langues romanes, en raison de la prédilection de la langue rustique pour les diminutifs), M. L. 9387 ; *Viulāria uia* ; *Vitulus*, nom propre ; *Vitellius* ? ; *uitellinus*.

On ne saurait séparer le dérivé indiquant l'animal de l'année : skr. *vaisāh* « veau », got. *wīprus* « agneau ». La formation se retrouve dans éol. *ἐταλον*, dor. *εταλον* « petit de l'année ». Donc, du groupe de gr. (F) *έτος* « année » (v. *uetus*). — L'i, qui ne peut s'expliquer par aucun changement phonétique régulier, relèverait du type expressif (cf. *uigeō, uigil*). — L'ombrien a, de même, *vitlu* « uitulum ».

Vitumnus, -I m. : nom d'une ancienne divinité italique, citée par Tertullien et Augustin, qui le font dériver de *uita*. Sans doute étymologie populaire ; la forme rappelle *Vertumnus, Volumus* (v. ces mots), et le mot doit être d'origine étrusque, mais plus ou moins déformé.

uituperō, -ās, -āul, -ātum, -āre : trouver des défauts à ; d'où « dénigrer, blâmer, déprécier », etc. Le rapport avec *uitum* apparaît encore dans Rhet. ad Her. 2, 27, 44 : *artem aut scientiam aut studium quodpiam uituperare propter eorum uitia qui in eo studio sunt*... Ancien et classique, mais à peu près disparu de la langue impériale. Non roman.

Dérivés : *uituperātio, -tor* (presque uniquement cicéroniens) ; *uituperābilis* (id.), -*biliter* (Cassiod.), -*itius* (Serv.) ; *uituperō, -ōnis* (Gell., Sid.) ; *uituperium* (S^t Jér.), M. L. 9407.

Vituperō est un composé dont le premier terme est apparenté à *uitium*. Le mot appartient sans doute originellement à la langue augurale ; cf. *cur omen mihi uituperat*, Plt., Cas. 410/411. Pour la formation, cf. *improperō, acquiperō, recuperō*, etc.

uitus, -ūs f. : *τρος, θεντρος* (Gloss.) ; cf. Thes. Gloss., s. u. « cercle, jante ». Sans exemple dans les textes en dehors de Marius Victor., GLK IV 56, 17.

Sur gr. *τρος*, v. *uio* ; lat. *uitus* serait donc du groupe de *uio*.

uiuerra, -ae f. : furet (Plin.), belette (*mustella*, Gl.). M. L. 9412 ; *uiuerrarium* n. : endroit où l'on élève des furets. Cf. aussi M. L. 9413, **uiuerrica* « belette », et 9414, **uiuerrula* « écureuil », ce qui, à en juger par les

mots apparentés, serait le sens ancien ; mais les noms de petits animaux sauvages sont mal fixés, cf. *mēlēs, fēlēs*.

Mot expressif qui rappelle des noms de l'écureuil : gall. *gwywer* (emprunté à *uiuerra* selon J. Loth), v. pruss. *uweare* ; lit. *uėveris, uovėrė* ; serbe *uėverica* ; pers. *vararah*. En somme, des formes à redoublement, de types variés, dont la racine est **wer-* : le germanique a un composé v. angl. *de-veorna* (all. *Eichhorn* résulte d'une étymologie populaire). La racine pourrait être celle qui figure dans gr. δ(φ)είρω « j'élève » et αλώφα « balance ».

uiuō, -is, -xī, -ctum, uiuere : vivre ; être en vie (*uiuentēs* « les vivants » opposé à *mortui*), passer sa vie ; vivre de (abl. u. *herbis, carne*). Ancien, usuel et classique. Panroman, sauf roumain. M. L. 9411.

Dérivés et composés : 1° en *uiu-* : *uiuus* : vivant (opposé à *mortuus*, qui lui a sans doute emprunté son suffixe) ; *uiui* « les vivants » ; *uiuum* « le vif » ; par suite « plein de vie, vif, ardent » (époque impériale). Ancien, usuel et classique ; panroman, M. L. 9420. Composés : *redui-* (v. *reduuium*), *seui-*, *semper-uiuus* = *uiul-*, *del-ζωος*.

uita, -ae f. : vie (par opposition à *mors*) et « moyen ou façon de vivre ». Comme le gr. *βίος* et à son imitation, désigne aussi la « vie humaine, l'humanité » (poésie et prose impériale). Aussi terme de tendresse : *mea uita*. Ancien, usuel et classique ; panroman, M. L. 9385 ; celtique : ir. *fi*. Dérivés et composés : *uitālis* : vital ; d'où *uitālia* n. pl. « les parties vitales » ; *uitālia capitis* « les tempes » (Plin., cf. M. L. 9386) ; *uitālier* (Lucr.) ; *uitāliūs* (Plin.) ; *uitō, -ās* : priver de la vie (Enn., Acc., repris par Apul.).

uiuēscō, -is (*uiuēscō*) : prendre vie, s'animer, M. L. 9417 ; *uiuēdus* : plein de vie (surtout poétique), M. L. 9415 ; *uiuēdō, -ās* (tardifs) ; *uiuēx* (poétique, époque impériale) ; *uiuēctier* ; *uiuēctās* ; **uiuēctius*, M. L. 9408 ; *uiuērius* : où l'on garde du poisson vivant, -ae *nāūs* ; *uiuērium* n. : vivier, M. L. 9409, v. h. a. *uiuāri* ; *uiuēdus* : vivifié (Lucr.), vivant ; cf. aussi *uiuēnda* « moyens de vivre, nourriture », M. L. 9410, et les composés : *uiti-ficus* ; -*fico*, M. L. 9416 ; -*ficiō, -tor, -tōrius* (tardifs ; langue de l'Église), d'après *ζωοτροφός* ; *uiuiparus* (Apul.) ; cf. peut-être *uiupa* (v. ce mot) ; *uiue- (uiui-) rādix* « plant vif », terme d'agriculture (Caton, Varr., etc.) ; *uiuignētia* = *ζωογονοίτρα* (Aug.).

reuīuō (Sén.) ; **reuīuēscō** (-*uiscō*) (classique), M. L. 7282-7283.

conuiua, -ae m. : convive ; **conuiuium** : repas en commun, banquet. M. L. 2201. Étymologie dans Cic., Cat. m. 13, 45 : *bene maiores nostri acubitionem epularem amicorum, quia uitae coniunctionem haberet, conuiuium appellarunt, melius quam Graeci qui hoc idem uim computationem uim concanationem uocant*. Mais sémantiquement tend à se séparer de *uiuō*. De là : **conuiutor, -āris** (et **conuiuō, -ās**) : banqueter ensemble ; **conuiuator, conuiuō** (*uālis, -e* (tous deux d'époque impériale) ; ***conuiūre**, M. L. 2200.

conuiuō, -is : vivre avec. Attesté seulement à partir de Sénèque ; semble créé sur le gr. συζω, συμπέω. Mais

Cicéron a déjà *conuiuctus* au sens de « vie en commun », et le fils de Cicéron *conuiuctor, -itō*.

2° en *uict-* : *uictus, -ās m.* : moyens ou façon de vivre ; régime (classique), M. L. 9315, d'où, tardif, *uictuālis* et *uictuālia, -ium* (Cassiod., Vulg.), M. L. 9314 ; *uictiō, -ās* : faire son régime de, vivre de (terme de la langue familière, Plt., Tér.).

La racine est **g^weyo-*, **g^wye/ō-*, bien attestée dans plusieurs langues : av. *iyātū* (gāth. acc. *iyātūm*, gén. *iyātūš*), *gaya-* « durée de la vie » ; le grec a aor. *έβιω* « j'ai vécu » en face du présent dérivé *ζην* « vivre » et *βίος* « vie » (**g^weyo-to-*), formé comme *όναρ*, etc. Il y avait une forme à élargissement -u-, qui est très répandue : skr. *gīwah* « vivant », v. sl. *živā*, lit. *gīvas*, gall. *byw*, répondant à lat. *uiuus*, osq. *bivus* n. pl. « ului » ; skr. *jīvati* « il vit », v. sl. *živeti*, v. pruss. *giwa* répondant à lat. *uiuui*. A la forme de la désinence pres, l'infinifit *uiuere* répond à véd. *jīdase* « pour vivre ». La gutturale de *uizi, uictus* est secondaire ; elle provient de ce que, en position intervocalique, lat. u peut représenter soit *w, soit *g^w. Quant à *uita*, ce doit être un dérivé de *uiuus* ; cf. lit. *gyvatā*, v. sl. *životā*, gall. *bywyd* « vie » et *iuuen-ta, senect-ta* ; toutefois, on ne saurait démontrer qu'il ne repose pas sur un ancien **g^wuitā* ; cf. gr. *βίος* ; osq. *biitam* « uitam ». Pour *Vitumnus*, v. ce mot. *Conuiua* est formé comme *collēga*.

uix : v. *uicis*.

uix adv. : avec peine et « à peine » ; dans ce dernier sens, souvent renforcé de *dum, uixdum* ; ou joint à *tandem*. Ancien, usuel et classique. M. L. 9421 et 224, *aduix*. Formes romanes rares.

Sans correspondant. La forme rappelle celle de *moz*.

ulciscor, -eris, ultus sum, ulciscer (et sporadiquement *ulciscō* actif, Ennius, Sc. 147 V² ; *ulcisci* passif, Sall., Iu. 31, sans doute d'après *ultus*, qui peut avoir le sens actif « qui s'est vengé de » ou passif « puni »), et de *ulciscendus*, qui a également un double sens ; à *ulciscō* se rattache la vieille forme *ullō* « ultus fuerō » (de **ulsō*) : se venger, absolu et transitif. Dans ce dernier cas, peut avoir pour complément un nom de personne : se venger de quelqu'un (ou aussi : venger quelqu'un) ; ou un nom de chose ; venger une injure : e. g. 1° *ut tuos inimicos ulciscare*, Plt., Tri. 618-619 ; 2° *quos nobis poetae tradiderunt patris ulciscendi causa supplicium de matre sumpsisse*, Cic., Rose. Am. 24, 66 ; 3° *qua in re Caesar non solum publicas sed etiam priuatas iniurias ultus est*, Cés., B. G. 1, 12, 7. Ancien, usuel, classique. Non roman (cf. *uindicare*).

Dérivés : **ultor** (classique, Cic.) ; **ultrix** (Vg.) ; **ultrius** (Tert.) ; **ulitō** (non attesté avant l'époque impériale ; la prose classique dit *uindicta*) ; **inultus** : non vengé.

La ressemblance avec ir. *ole* « mauvais » a chance d'être fortuite. Peut-être tiré de *ulcus*, mais les sens sont éloignés.

ulcus, -eris n. : blessure à vif, ulcère ; plaie (sens physique et moral). Classique. Non roman.

Dérivés : **ulcusculum** (époque impériale) ; **ulcerō, -ās** (classique) ; **ulcerātio f.** ; **ulcerōsus** (époque impériale) ; **ulcerulentus** (Fulg.) ; **ulcerāria f.** : marrube,

plante (Ps.-Apul., Herb. 45, 30); *exulcerō* (classique) et ses dérivés.
Cf. gr. ἔλκος « blessure, ulcère » et skr. *ārcaḥ* « hémorroïdes ». De plus, ἔλκω « blesser » (Hés.); ἔλκω « je suis blessé » chez Eschyle. V. le précédent.

ūlex, -icis m. : sorte de romarin (Plin.). M. L. 9034 et 9034 a, **ūlicinus*. Mot méditerranéen, comme *ilex*?

ūligō, -inis f. : humidité naturelle de la terre. Terme de la langue rustique (Varr., Col. : Vg., G. 2, 184 : *at quae pinguis humus dulcique uligine laeta*). Celtique : britt. **uli-ar*? V. J. Loth, s. u.

Dérivé : *ūliginōsus*.
Sans doute apparenté à *ādus* (v. *ūuidus*), avec influence des autres mots en -*ligō*, favorisée peut-être par une prononciation dialectale; cf. Ernout, *Elém. dial.*, s. u.

ū, *ūmēd*, *ūuidus*; et pour l'échange d/l : *lacruma*, *oleum*, *solum*, etc.

ūllus, -a, -um : v. *ūnus*.

ulmus, -i f. : orme, ormeau. Ancien; panroman. M. L. 9036; B. W. s. u.; germanique : v. h. a. *ulmboum*, all. *Ulme*.

Dérivés et composés : *ulmeus*; *ulmārius*, d'où *ulmārium* (Plin.) : pépinière d'ormes; *ulmānus* : situé près des ormes (Inscr.); *ulmētum* (Gloss.); M. L. 9035; *ulmūriba* m. : composé hybride plautinien (de *ulmus* et *tribus*) « briseur d'ormes » (celui sur le dos duquel on brise les verges d'orme).

Cf. v. isl. *ulmr* et le mot celtique représenté par irl. *lem* « orme », etc. (v. Pedersen, *V. G. d. k. Spr.*, I, 175).

ulna, -ae f. : avant-bras; par métonymie, en poésie, le « bras » tout entier : coudée et brassée. Mot surtout poétique, attesté depuis Catulle; Plinius semble être le seul prosateur à l'avoir employé. Non roman. V. B. W. sous *aune* II.

Le mot appartient à un grand groupe, comprenant des formations diverses, qui sert à indiquer le « coude », l'« avant-bras », la « coudée (aune) », la « brassée », etc. Le groupe **ln-* suppose qu'une voyelle est tombée, en latin, entre l et n. Les formes les plus proches sont donc, avec *δ*, gr. ὤλην f., ὀλήν m. « coudée » (et ὀλλόν *τῆν τοῦ βραχίονος καμτήν*, Hés.), et avec *δ*, irl. *uilen*, gall. *elin* « coudée, angle », v. h. a. *elina* « aune ». La racine se retrouve, d'une part, dans skr. *aratniḥ* (et av. *arəθna-*) « coude », av. *frāraθni-* « aune », v. perse *araθniš* « coudée », de l'autre, dans lit. *elolektis* « aune » (et v. pruss. *woaltis*), avec *δ*, et dans lit. *alkūnė*, v. pruss. *alkūnis* ou v. sl. *lakūt* (russe *lōkot*, serbe *lōket* « coude »); le lette *ēlks* et *ēlkūns* « coude », et le grec *ἔλκος* *πῆγος* (Hés.). Ces mots sont les uns de genre masculin, les autres de genre féminin; aucun n'a le genre neutre : il s'agit d'un organe actif; le gr. ὀλλόν est sans doute un diminutif.

ulpicum, -i n. : sorte d'ail ou de poireau à grosse tête. Attesté depuis Caton et Plaute; appelé aussi *altil pīnium* d'après Columelle 14, 4. Cf. M. L. 9037, **altpicūm*. Semble un adjectif substantivé. Cf. le gentilité *Vlpius*?

ul prépos. : au delà de. Archaïque; encore dans Ca-

ton, d'après P. F. 519, 1; ne subsiste plus que dans des formules; ainsi Form. sacra Argeor., cité par Varr., L. L. 5, 50, *uls lucum Facutalem*; et dans *uls et eis Tiberim*. Remplacé partout ailleurs par *ultra*.

Dérivés : **ulter*, -tera, -terum « qui se trouve au delà », opposé à *citer*. Ne subsiste que dans les ablatifs adverbiaux :

ultrā adv. prépos. (construite avec l'accusatif) : au delà (de), outre (s'oppose à *citrā*); *ultrā quam* « plus loin que, au delà de ce qui ». Usuel et classique. Bien conservé dans les langues romanes. M. L. 9038. Composé tardif : *ultrāmundānus* (Apul.; cf. esp. *oltramár*). *ultrō* : seulement adverbe. Dans le sens local « au delà, au loin, au large », se trouve seulement dans Plaute, e. g. Am. 320 : *ultrō istunc qui exossat homines* !, et, à l'époque classique, dans l'expression *ultrō citrā*, puis dans le composé tardif et rare *ultrōsum* (Sulp. Sév.). Le sens local étant réservé à *ultrā*, *ultrō* a été employé dans le sens dérivé de « de plus, en outre, par-dessus le marché », e. g. Plt., Pe. 327, *et mulier ut sit libera atque ipse ultrō det argentum*. De ce sens de « par-dessus le marché », on est passé à celui de « gratuitement, sans raison », e. g. Tér., Ad. 594-595, ... *ita putant* | *sibi fieri iniuriā ultrō*, *si quam fecere ipsi expostules*; et du sens de « sans raison » au sens, le plus fréquent, de « de soi-même, de sa propre volonté, spontanément » : *cum id quod antea petenti denegasset, ultrō polliceretur*, Cés., B. G. 1, 42, 2. Sur ce sens ont été faits, à l'époque impériale, *ultrōneus* (Apul., Vulg.; cf. *spontāneus*, *idoneus*) et *ultrōneitas* (Fulg.).

Comparatif et superlatif : *ulterior* : plus éloigné. Se dit de l'espace et du temps; s'oppose à *citerior* et à *proximus*; d'où les substantifs *ulterioris* n., *ulteriorēs*, *ulteriora*.

ultimus : qui se trouve tout à fait au delà; le plus éloigné; le dernier; cf. *extrēmus*; irl. *uilt* : « ultima ». De là : *ultima*, -*orum*; *ultimō*, -*as* : toucher à sa fin (Tert.); *paenultimus*, terme de grammaire, d'où irl. *savant peneult*. S'oppose à *ciuitas*. L'osque a *ultimam* « ultimam ».

Uls est formé comme l'adverbe de sens opposé *cis*; -s est maintenu sous l'influence de *cis*; pour l'étymologie, v. *ille* et *alius*.

ulua, -ae f. : ulve, herbe des marais. Attesté depuis Caton. M. L. 9042.

Dérivé : *uluosus*.

ulneus, -i m. : hibou, chat-huant (Serv. Vg., B. 8, 55; gloss. *ulucius*, *olucius* avec gémination expressive conservée dans les langues romanes; cf. M. L. 9038 a). Cf. le suivant.

ulula, -ae f. : chat-huant, dont le nom vulgaire est *cauannus*; cf. Thes. Gloss., s. u. Son cri est de mauvais augure; de là le proverbe : *hominem eum peius formidant quam fullo ululam*, Varr., Men. 539. — Pour la forme, cf. *upupa*. *Ulua* est peut-être un postverbal de :

ululō, -*as* : hurler; onomatopée fréquente et ancienne, qui se dit des hommes et des animaux. Conservé dans les langues romanes sous les formes *ululāre* et **urulāre*. M. L. 9039.

Dérivés : *ululāus*, -*ūs* m. (usuel; M. L. 9041) et les formes tardives *ululātō*, *ululāmen*, *ululābilis*. Cf. aussi M. L. 9040, **ululātor*. La forme *ululāta*, glossée *μελάγχρωσα*, CGL VII 187, 12, semble avoir désigné un poisson. Cf. aussi *ullulage* = gr. ὀλλυγιά?, GIL IV 4112.

Mot imitatif. Cf., sans redoublement, lit. *ulōti* « pousser le cri ulō » et gr. ὤλῳ « aboyer » (à côté de lat. *latrare*, etc.). Avec redoublement, le lituanien a *ululōti*, à peu près synonyme de *ulōti*. Skr. *ulūkah* « chouette » rappelle lat. *ulucus*. Les mots skr. *ululi-* (*ululli-*) et *ulūlu-* sont peu attestés et peu clairs; skr. *ulū* est mentionné à date ancienne pour désigner un cri rituel et subsiste au Bengale. Cf. aussi gr. ὀλλυζω « je pousse des cris aigus », étr. *hiuls* « chouette ». — La consécution de deux l dans *ululāre* est contraire à la phonétique du latin ancien, qui dissimile l'un des deux l figurant dans un même mot; ceci marque le caractère imitatif du mot; du reste, les langues romanes n'ont pas gardé *ululāre* et, de roum. *ulul* et it. *ululare* à fr. *hurler* (v. B. W. s. u.), c'est à un **urulāre* phonétiquement attendu qu'elles renvoient en général. Cf. *upupa*.

umber, -bri m. : variété de mouton issue du croisement du moufflon et de la brebis (Plin. 8, 199). Terme peu sûr; est-ce le nom propre *Vmber*? Cf. *Vmber* (caus), Vg., Ae. 12, 753; etc.†

umbilicus : v. le suivant.

umbō, -ōnis m. : toute pièce faisant saillie sur une surface, surtout ronde ou conique; d'où divers sens spéciaux dans les langues techniques : bosse de bouclier; pli de la toge faisant saillie sur la poitrine; pierre de parement formant le rebord du trottoir; borne; coude, etc. Cf. Rich, s. u.

Dérivés : *umbilicus* : nombril; et par analogie tout objet circulaire, entre autres : 1° bout du cylindre autour duquel était roulé un livre ancien (sens calqué de gr. ὀμφαλός?); 2° tige métallique formant le milieu d'un cadran solaire; 3° sorte de coquillage; 4° u. *Veneris* « nombril de Venus », plante. Ancien, technique. Panroman, avec des déformations diverses; cf. M. L. 9045, *umbilicus* et **imbilicus*; M. L. 9044, **umbiliculus*; B. W. sous *nombril*. — Dérivés : *umbilicāris* : ombilical; *umbilicatus* : ombiliqué. Comme le nom de l'« ongle », celui du « nombril » affecte souvent des formes populaires : *umbilicus* n'a pas seulement un suffixe de dérivation à -*l*, comme *ungula* (v. *unguis*), mais un second suffixe complexe **-iko-*, de forme thématique, correspondant à -*ik-*. La forme principale est indiquée par l'indo-iranien : skr. *nabhīh* « nombril, moyeu », av. *nābā-nazdišta-* « le plus proche du nombril », c'est-à-dire « le plus proche parent », cf. lat. *proximus* (v. *nabhīh* sert aussi à désigner la parenté); le dérivé neutre *nābhyaṃ* signifie seulement « moyeu ». L'iranien a une forme populaire à **-ph-* : av. *nābō* « nombril » (pers. *nāb*), *nāfya-* « de famille ». Le double sens de « nombril » et « moyeu » se retrouve dans v. pruss. *nabis* et en germanique : v. h. a. *naba* « moyeu » à côté de *nabulo* « nombril ». L'élément -*l*- de *umbilicus* se retrouve dans v. h. a. *nabulo*, v. irl. *imbiu*, gr. ὀμφαλός; pour le caractère de cet élément, cf. *ungula*; v. Chantraine, *Formation des noms*

en grec ancien, p. 246. Le φ de ὀμφαλός peut reposer sur **ph* ou sur **bh*. L'o prothétique de *umbilicus*, qui est exceptionnel, sans doute populaire, est comparable à celui de *unguis*; dans les deux cas, il se retrouve en grec; le dérivé *umbō*, qui n'a pas le suffixe l, le présente aussi (le sens de *umbō* existe dans gr. ὀμφαλός). Véd. *nabhīh* et gr. ὀμφαλός ont été largement employés par la langue religieuse; ceci éclaire sans doute un vers paradique de Plaute, Men. 155 : *Dies quidem iam ad umbilicū est dimidiatus mortuus*. Les formes aberrantes sl. *popū* (avec p issu de **ph*?) et lit. *bamba* soulignent le caractère populaire que tend à présenter le nom du « nombril ».

umbra, -ae f. : 1° ombre produite par un corps interposé entre la lumière et la terre; 2° ombrage, place à l'ombre, objet donnant de l'ombre : *umbræ vocabantur* *Neptunalibus casae frondae pro tabernaculis*, P. F. 519, 1, et par suite « asile, protection »; 3° ombre, par opposition au corps qui la produit, d'où « image sans consistance, semblant »; et au pl. *umbræ* « les ombres » des morts; 4° comme le gr. σκιά, personnage non invité amené par un convive (comme son ombre); 5° ombre, ombre, poissons. Ancien, usuel et classique; panroman, sauf espagnol et portugais. M. L. 9046.

Dérivés et composés : *umbella* et dans les gloses *umbrella* (refait sur *umbra*) : ombrelle (Mart., Juv.; cf. Rich, s. u.); M. L. 9049; *umbrilla* : σκίαζα, poisson (Gloss.).

umbrōsus (classique), M. L. 9050; *umbrāculum* : ce qui donne de l'ombre, ombrage(s), parasol (= σκιάς), M. L. 9047; *umbrāticus*; *umbrātilis* : qui se passe à l'ombre, retiré (par opposition à *forēnsis*, cf. gr. σκια-τροφεύς, etc.); *umbrāticulus* (Plt., Tru. 611); *umbrātiler* : figurément (St Aug.); *umbrāticō* « en apparence » (Cassiod.); *umbrō*, -*as* : ombrer (surtout poétique), M. L. 9048, avec ses composés : *adumbrō*, terme des peintres « esquisser » (cf. σκιαγραφεῖν), M. L. 208, d'où *adumbrātilis*, *adumbrātilis*; in-, ob-, prae-, **sub-umbrō*, M. L. 8045; *umbrātilō* (tardif); *umbrifer* (poétique).

Le rapprochement avec skr. *andhah* = av. *andō* « aveugle » et véd. *andhah* « obscurité » est plausible; pour le suffixe, cf. lat. *tenebrae*. On a rapproché aussi lit. *unksnā* « ombre »; *umbra* serait issu de **unks-ra*.

ūmēd, -ēs, -ēre : être humide (surtout poétique). Formes nominales et dérivés : *ūmor* m. : humidité (abstrait et concret), élément liquide; liquide en général, humeur. Ancien, classique, usuel; *ūmidus* : liquide, humide (s'oppose à *terrēnus*); *ūmidūtas* (tardif); *ūmidulus*; *ūmidō*, -*as* (Gloss.); *ūmectus* (anté- et postclassique; formation analogique d'après *fructum*, etc. : -*tu local*), d'où *ūmectō*, -*as* (surtout poétique); *ūmectatiō*; *ūmescō*, -*is* (époque impériale); *ūmesciō*; *ūmifer*; *ūmifucus*, -*ficō*; *ūmōrōsus* (tardifs).

La graphie sans h est la plus correcte; mais l'étymologie populaire, en rapprochant *umor* de *humus*, a doté ces mots d'un h adventice; cf. Varr., L. L. 5, 24 : *humor hinc* (scil. ex *humus*)... *Pacuvius* (363 R) « *terra ex (h)alat auram aliquid auroram humidam* », *humectam*; *hinc* *aurae uliginosae, humidissimae*; *hinc* *udus, uvidus*; *hinc* *sudor et odor*. Cf. M. L. 4237, *hūmor*, 4238, *hūmidus*; 4234, **hūmigāre*; 3012 a, *exhumōrāre* (Cael. Aur.).

Groupe d'origine peu claire, comprenant aussi *ūuēd*, *ūuēd*, *ūuēd* (*ūuēd*), *ūuēd*. On rapproche gr. *ὕψος* « humide », qui rappelle arm. *oye* « frais », et aussi v. isl. *voht* « humide ». On partirait de **ug-sm*, ou **oug-sm*, et de **e/oug-w*. On ne saurait tracer une histoire précise.

umerus, -I m. : 1° épaule (généralement de l'homme, par opposition à *armus*), et quelquefois partie supérieure du bras (ordinairement *lacertus*); 2° par image, « milieu (d'un objet) », « dos, croupe ou flanc (d'une montagne) » (époque impériale). Ancien, classique, usuel. M. L. 4232, *humerus* (italien, espagnol); B. W. épaule.

Dérivés : *umerulus* (Vulg.); *umerle* n. : manteau militaire, casaque. M. L. 4231, *humerle*.

La graphie avec *h* est aussi fautive que celle de *humor*. Cf. skr. *dhṛasah*, arm. *us* (gén. *usoy*), got. *amsans* (accusatif pluriel); omb. *onse*, uze « in umerō ». Le gr. *δύμος* n'est pas clair phonétiquement; le *ἐπομυθία* de Théocrite apporte le traitement de **ms*- attendu en lesbien. L'e latin, entre *m* et *s*, n'a pas de correspondants, sauf le *ῥῆτωρ* *ῥωτολάττι* d'Hésychius, qui ne peut guère être grec et dont l'origine est inconnue.

unquam (*unquam*) adv. : à quelque moment, jamais. Adverbe de temps indéfini, correspondant à *usquam* pour le lieu. S'emploie généralement comme *ullus* dans des propositions négatives, interrogatives ou conditionnelles. Usité de tout temps. M. L. 9051, *unquam*. Composé : *numquam*, de *nē* + *unquam* « ne... jamais ». M. L. 5995; cf. *nusquam*; de là *nōnnumquam*, ancien juxtaposé (cf. *nōnnullus*) « quelquefois ».

Juxtaposé de *cum* (*quom*) et de *quam* (cf. *usquam*). Le *qu*-initial manque, d'après *ubi*, *unde*, *usquam*, *ut*, parce que la répétition de *qu*- était déplaisante.

uncia, -ae f. : douzième partie d'un tout (livre, *iugerum*, pied, etc.); en particulier, « once », monnaie valant un douzième d'as. Ancien, usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 9052, *uncia*; celtique : irl. *unga*; germanique : got. *unkja*, v. angl. *ynce*.

Dérivés et composés : *uncialis* : d'une once ou d'un pouce (Plin., St Jér.); *unciarius* : du douzième, u. *fenus*; *unciatim* : par once; *unciola* (Juv. 1, 40).

sēm-uncia f. : demi-once; le 1/24 d'un tout; *sēmuncialis*; *sēmunciaris*; *deunz*, -cis m. : les 11/12 de la livre romaine; cf. Varr., L. 5, 172; *deunz*, *dempta uncia*; *seuncunz*, -cis m. et *seuncuncia* (*seuncuncia*, Inscr.) : une once et demi; le 1/8 d'un tout; *seuncunz*; *seuncunz*; *quincunz*, v. ce mot.

Le nom de l'unité fractionnelle est évidemment dérivé de *ūnus*; et tous les autres s'y rattachent. Il s'agit de termes techniques dont la formation est singulière. Cf. les noms, tous anomaux, des multiples de l'as.

uncō, -ās : crier, braire en parlant de l'ours, Carm. Philom. 50. Cf. *uncō*.

uncus, -a, -um : recourbé, crochu.

uncus, -I m. : croc, crochet. Ancien, technique.

Dérivés et composés : *uncinus*, -a, -um et *uncinus*, -I m. M. L. 9055; *uncinulus*; *uncinulus* (Cic., Acad. 2, 38, 121), M. L. 9054; **uncia* « jointure du doigt », M. L. 9053.

aduncus, -cō, -ās, M. L. 210, 210 a; *aduncitās* (Cic., Plin.); *ob-*, *red-uncus*; *inuncō*, -ās : accrocher.

Cf. gr. *ὑψος* « crochet », *ὑψή* *ῥωλα* (Hés.), et, avec un vocalisme *a*- dont la présence en face de *e/o* n'est pas surprenante à l'initiale : *ὑψών* « courbure du bras, coude », *ὑψύλος* « courbé », *ὑψύλος* « courroie, amarre »; irl. *éath* « hameçon » (de *an-*), v. h. a. *ango*, *angul* (même sens) et got. *hals-aggā* « nuque », lit. *dnka* « boucle (d'un nœud) », v. sl. *okoll* « hameçon », skr. *āṅkṣh* « courbure, hameçon, etc. »; et en latin même *uncus*. Il n'y a de formes verbales qu'en indo-iranien; la racine devait fournir un présent radical athématique qui n'a survécu nulle part, mais qu'indique la coexistence des deux vocalismes dans skr. *dācati* et *acati* « il courbe ». — Ce type athématique justifie la coexistence des formes *a*-g, telles que lat. *angulus*, arm. *ankiwn* « coin », sans doute v. h. a. *ancha*, *enchā* « croc, tibia, talus ». V. aussi les articles *angulus*, *ungustus* et *uncus*.

unda, -ae f. : eau (considérée en tant que mobile ou courante), onde, flot (terme surtout poétique; v. *aqua*). S'emploie au singulier et au pluriel. A le sens figuré de notre « flots, tempêtes », e. g. Cic., Planc. 6, 15 : *campus atque illae undae comitiorum*. En architecture, traduit le gr. *κυματίον* « cimaise ». Usité de tout temps. Panroman. M. L. 9059, *unda*.

Dérivés et composés : *undō*, -ās : être agité (en parlant de la mer); ondoyer, onduler; couler à flots; employé tardivement pour *abundō*. M. L. 9060 et 9061, *undātus*; *undōsus* (poétique) : aux flots agités, orageux, M. L. 9065; *undulātus* (Varr.) : ondé, ondulé, tiré d'un diminutif *undula* attesté seulement dans Boèce, mais qui subsiste dans des dialectes romans, M. L. 9066-9067; cf. aussi M. L. 9064, **undātōre*; *undātum*, *undanter* (époque impériale); *undābundus* (id.).

abundō, -ās : déborder; sens moral « abonder » et « avoir en abondance ». Dans la langue grammaticale, traduit *περνάω* « être en trop », M. L. 52, 53. — Dérivés : *abundē*, *abundanter*, *abundantia*, *abundantiō*; rapproché de *habere*, dont il apparaît comme une forme renforcée, d'où la graphie fréquente *habundō* et la création tardive de *superabundō*; *deundō* (rare et tardif).

exundō, M. L. 3111; *exundantia*; *inundō*, M. L. 4524; *inundantiō*; *redundō* (= *περισσεύω*); *redundanter*; *redundantia*; **subundō*, -ās, M. L. 8406.

Composés poétiques en *undi-* : *-cola*, *-fluus*, *-fragus*, *-sonus*, *-uagus*.

L'eau, considérée comme un objet, est exprimée au neutre par omb. *utur* (abl. une), hittite *watar*, gén. *wetenaš*, gr. *ὕδωρ*, *ὕδατος*, skr. *udakam*, *udāh*, v. h. a. *wazzar* et got. *uato*, gén. *uatins* (chaque groupe germanique a généralisé l'un des types anciens, à *r* ou à *n*). Les noms désignant l'eau en tant qu'être actif sont plus variés. L'indo-européen occidental a pour cela un mot représenté en latin par *aqua*. Mais il a aussi été formé des dérivés de **wed*, **ud*-. Le plus remarquable est le mot slave *voda*, avec suffixe **-a*. Le même suffixe se retrouve dans lat. *unda*, avec un infixé nasal que présente aussi l'autre langue, où les infixés nasaux ont pris un grand développement, le letto-lituanien : lit.

vandū, gén. *vandenš*. L'infixe provient sans doute d'un présent non conservé dans ces deux langues, mais que connaît le sanskrit : *undtī* (3^e plur. *undantī*) « il se répand de l'eau ». — irl. *uisce* « eau » (neutre) repose sur un thème en *-es- dont il y a trace en sanskrit et en grec : cf. *ōdos*.

unde adv. : d'où; relatif et interrogatif, corrélatif de *inde*; cf. Cic., Inuent. 1, 20, 28 (*narratio brevis erit si, unde necesse erit, inde initium sumetur*). Redoublé, prend une valeur indéfinie : *unde unde* (= *undecumque*). Usité de tout temps. Panroman. M. L. 9062.

Composés : *undique* : de toutes parts (cf. *ubique*); *undecumque* : de quelque endroit que; *undelibet* (tous deux rares); *aliunde* (archaïque) : d'ailleurs; *alicunde* : de quelque part; *necunde* : de peur que... de quelque part (T.-L. 22, 23, 10; 28, 1, 9); *undecunde* (Claud. Mam.); **dē unde*, fr. *dont*, etc.

La seule forme constituée comme *unde* est *inde*. Pour l'u- de *unde*, v. *ubi*. La formation des adverbes indiquant le point de départ diffère d'une langue à l'autre : skr. *kūtaḥ*, gr. *πότεν*, got. *hwapro*. La structure de *inde*, *unde* rappelle celle des adverbes slaves : *tdō*, *tdē* « de là, inde », *kdō*, *kdē* « unde ». Mais on voit mal le rapport avec le type lat. *hin-c*, *istim*, *illim*.

undecim invar. : onze. Usité de tout temps. Panroman, sauf roumain. M. L. 9063 (*undecim*).

Dérivés : *undecimus*; *undecumātī* : soldats de la 11^e légion; *undeciēs* adv. : onze fois; *undēti* : onze par onze; *undēnārius* (St Aug.); *undecirēmī* : à onze rangs de rames (Plin.).

L'i de *undecim* en face de *decem* cadre mal avec l'hypothèse d'une simple juxtaposition, à laquelle contredit aussi l'absence de toute trace d'une forme casuelle de *ūnus*. Le traitement *-im* final s'explique dans un élément accessoire; cf. *enim*.

unēdō, -ōnis m. (-inis f.?) : arbrusier et « arbruse » (Plin.; Gloss.), synonyme de *arbutus*. M. L. 9068. Étymologie populaire dans Plin. 15, 98 : *pomum inhonorum*, *ut cui nomen ex argumento unum tantum edendi*. M. L. note l'i bref.

unguis, -is m. : 1° ongle (de l'homme ou des animaux, d'où « sabot, griffe, serre, ergot », au singulier et au pluriel); objet en forme d'ongle ou de griffe : coquillage, grappin, serpente; ongle (partie inférieure des pétales); rejeton de la vigne qu'on veut recéper; petite taie blanche à l'œil (cf. fr. « coup d'ongle »). Ancien, usuel; mais remplacé dans les langues romanes par *ungula*. *Unguis* est un ancien thème en *-i* : abl. *ungui*, gén. pl. *unguium*; la forme *unx* des glossaires est sans doute refaite d'après *ōuē*. La parenté des deux mots était sentie des Latins, et beaucoup d'expressions proverbiales où figure *unguis* ont leur correspondant en grec.

Dérivés et composés : *ungula* : 1° corne du pied des animaux, sabot. Panroman, M. L. 9071, et celtique; brit. *ongl* (peut-être emprunté au français); 2° *ungula caballī* « tussilage, pas d'âne »; v. André, *Lex.*, s. u.; *ungulātus* (tardif); *ungella* (tardif); *ungella*; *unguellula* : pied de cochon cuit (Apic., Marc. Emp.); *ungulatos* (l. *ungulastros*?), *ungues magnos atque as-*

peros Cato appellauit, P. F. 519, 27; *unguinālis* f. : herbe qui guérit les panaris; *unguiculus* (ancien et classique); *unguiculārium* : *δυνστηρίον* (Gloss.); *ezunguis* : sans ongles (Tert.); *ezungulō* (Vég.).

Les formes du nom de l' « ongle » diffèrent d'une langue à l'autre, tout en étant évidemment parentes entre elles : il s'agit, en effet, d'un mot de type « populaire »; l'indo-iranien a le *kh* populaire en face de *gh* des autres langues : skr. *nakkāḥ* et *nakkām*, *nakkārah* et *nakkārah*; persan *nāzun*; le *χ* de gr. *ὄνυξ*, *ὄνυχος* est ambigu et l'u admet diverses explications (comme celui de *vōē*, v. *noz*). L'u du *gu* de *unguis* ne doit pas appartenir à une ancienne labio-vélaire; cf. v. sl. *noḡūt* et lit. *naḡūtis*, v. gall. *eguin* (où il y a un *u*) et v. irl. *inga*. Le germanique a v. h. a. *nagal*, etc., et le lituanien *nāgas*. La prothèse de *unguis* doit avoir un caractère « populaire », comme celle de *umbō*, *umbilicus*; elle se retrouve dans skr. *anghriḥ* « pied » (pour le sens, cf. lit. *nagā* « sabot [d'animal] », v. pruss. *nage* et v. sl. *noga* « pied »). L'o de gr. *ὄνυξ* et le *e*- de la forme obscure arm. *elungn* sont prothétiques.

ungulus, -I m. : *Oscorum lingua anulus*, F. 514, 28, qui cite un exemple d'une comédie inconnue (Atell. inc. 6 R³) et deux de Pacuvius (64 et 215 R³). Sans doute mot introduit à Rome par la comédie et qui n'a pas subsisté.

V. *uncus*.

unguō (et *ungō* d'après *unxi* sur le modèle *iungō*, *iunxi*), -is, *unxi*, *unctum*, *ungere* : oindre, parfumer. Le participe *unctus* a pris dans la langue familière le sens de « élégant », puis « bien garni » (par opposition à *siccus*; cf. Hor., Ep. 1, 17, 12), « riche, copieux », d'où *unctum* « bonne chère ». Ancien, usuel. Panroman. M. L. 9069, *ungere*, et 9069 a, **ungicāre*. Celtique : irl. *ongaim*.

Dérivés et composés : *ungen*, -inis n. : graisse, huile, onguent (archaïque et poétique), avec un dérivé *unguinōsus*. Remplacé par *unguentum* (depuis Plt.), M. L. 9070; brit. *ouenn*. Dérivés : *unguentūsus*, d'où *unguentū*, -ās; *unguentārius*, souvent substantivé; *unguentārius*, -a : parfumeur, parfumeuse; *unguentāria* (*taberna*) : boutique de parfumeur; *unguentārium* (aes) : argent pour acheter des parfums; *unguēdō*, -inis f. (Apul.).

unguilla, -ae (Sol.) : boîte à onguents; *Vnria*, -ae f. : déesse de l'onction (Arn., Mart. Cap.); formation désidérative du type *noxia*, etc.; *unctio* (ancien et classique); *unctōr*; *unctōrium* : salle de frictions; *uncus*, -ūs (époque impériale); *unctāra* (Cic., M. L. 9058; *unctulus*, -a, -um (Varr.); *unctiusculus* (Plt.); *unctiō*, -ās fréquentatif (Plt., Caton); cf. aussi *unctum*, M. L. 9057 (panroman); **unctificāre*, 9056; **unctolentus*, 9056 a.

de-ungō (? douteux; conjecture d'Acidalius dans Plt., Pseud. 222); *ezunguō* (mot de Plt.) : ruiner en parfums, mettre à sec, nettoyer (argot); *inunguō*, -is : appliquer un onguent sur; *inunctiō*; *ob-*, *per-* *unctiō* et *perunctiō*; *inunctus* : non oint (St Aug.); *subunguō* (Not. Tir.), M. L. 8407.

Il ne subsiste des formes verbales claires de la racine qu'en sanskrit et en latin (l'arm. *awcanem* « j'oins » fai-

sant quelque difficulté). Au premier aspect, skr. *andkti* « il oint » (3^e plur. *añjanti*) est à lat. *unguō* ce que *rinkti* « il laisse » est à lat. *linguō*; pure apparence, car dans *andkti* la nasale appartient à la racine, et ce n'est que secondairement que les deux formes ont été rapprochées en sanskrit. La racine *eng- fournissait sans doute un présent athématique, ce qui explique la disparition presque universelle des formes verbales. Le lat. *unguō* représente un ancien présent athématique à vocalisme *o*, qui, comme *linquō*, etc., est passé au type thématique; l'ombrien a aussi *umtu* « unguito ». Les formes *unxi* et *unctus*, auxquelles se rattachent *unctiō*, etc., sont faites d'après le présent; le sanskrit *añjāh* « oint », de **ng^h-iō*, montre assez que *unctus* doit son vocalisme à *unguō*. — Hors du sanskrit, on peut citer, avec **n* : irl. *imb*, breton *amann* « beurre », et avec -*on*, comme lat. *unguen* : v. h. a. *ancho*, v. pruss. *anktan* « beurre ». L'alternance vocalique montre que les trois thèmes en *-*en*-, lat. *unguen*, omb. *umen*, abl. *umne*, irl. *imb* et v. h. a. *ancho*, ont été substitués à un ancien thème radical, dont véd. *añjāh* « onguent » est aussi un substitut.

*ungustus : fustis uncus, P. F. 519, 9. Sans autre exemple.

V. uncus.

unicornis : v. cornū. Mot d'époque impériale, traduisant le gr. *μονόκερως*; a servi à désigner la licorne. Formes romanes savantes. M. L. 9072; B. W. s. u.; britt. *ungorn*.

uniō, -ōnis (genre et quantité de l'u non attesté en latin; sans doute masculin) : oignon : *caepam quam uocant unionem rustici*. Col. 12, 10, 1. Demeuré en français et dans certains dialectes du sud, M. L. 9073; passé en germanique : **unja* > v. angl. *ynnē*, et en celtique : irl. *uinniu*, dont la forme semble attester un *ū*. Rattaché ordinairement à *ūnus*, comme le suivant; l'oignon aurait été ainsi désigné parce que, à la différence de l'ail, il a un tubercule isolé, et la formation serait identique à celle de *terniō*, *quaterniō*, *quiniō*; mais ce peut être une étymologie populaire (v. B. W. s. u.). Mot dialectal; le terme courant est *cēpa*, *cēpulla*.

ūniō, -ōnis m. : perle grosse et de la plus belle eau (cf. Plin. 9, 112, qui dérive le nom de *ūnus* : *dos omnis in candore, magnitudine, orbe, leuore, pondere, haud promptis rebus in tantum ut nulli duo reperiantur indidcreti, unde nomen unionum Romanae scilicet imposuere deliciae*; 9, 119; et Mart. 12, 49, 13, *grandes, non pueros, sed uniones*). Pour le développement de sens, on peut comparer le fr. « solitaire », qui désigne un diamant qui se porte seul en raison de sa taille et de son poids. Le nom n'apparaît que sous l'Empire : terme technique? Peut-être le même mot que le précédent : cf. *pirula* > *perle* (étymologie toutefois contestée), *cēptis* (de *cēpa*), *cēpolatilis*, nom d'une pierre précieuse (Plin.), et le sens de fr. oignon « grosse montre bombée ». Le nom courant est *margarita*, emprunté au grec.

ūniuersus, -a, -um (oinuorsei = *ūniuersi*, SC Ba.) adj. : proprement « tourné tout entier (d'un seul élan) vers ». S'emploie au singulier avec des noms collectifs : -a *provincia*, *terra*. Le pluriel *ūniuersi* « tous ensemble »

(= οἱ ὅλοι) s'oppose à *singuli*. Le neutre *ūniuersum*, dans la langue philosophique, a servi à traduire τὸ ὅλον (Cic.); in *ūniuersum* « en général »; *ūniuersē*. M. L. 9074 (mots savants).

Dérivés : *ūniuersiūs* (rare; attesté depuis Cicéron, qui l'a peut-être créé pour traduire δόκιμος; usité après lui dans la langue du droit); *ūniuersim* (Naev., Gell.); *ūniuersālis* (Quint., Plin. le J.); *ūniuersāliter* (Dig.); *ūniuersātim* (Sid.).

unquam : v. *umquam*.

ūnus, -a, -um (de *oinos*, encore conservé dans les inscriptions anciennes; cf. *oino*, CIL I² 9; *oenos*, Cic., Leg. 3, 3, 9; et les juxtaposés et composés *noenu* = *nōn*; *oinuorsei* = *ūniuersi*, SC Ba.; *oinumama* = *ūnimamma*, CIL I² 566; *oenigenos* = *ūnigenitos*, P. F. 211, 13) : un, un seul, unique. — Se décline comme les démonstratifs; gén. *ūnlus*, dat. *ūni*, sauf au neutre *ūnum*, cf. *alter*. Toutefois, la langue parlée a créé de bonne heure les génitifs et datifs *ūni*, *ūnō*, *ūnāe*. S'oppose à *alter*, à *duo*, en général à tout nombre pluriel; a servi à désigner l'unité, sens dans lequel il a supplanté la racine **sem-* (cf. *semel*, etc.); et, par contre, dans le sens de « seul », a été éliminé par *sōlus* ou renforcé par lui : *ūnus sōlus*. — Accompagne souvent aussi *idem* : *ūnus atque idem* « un seul et même »; ou se joint à la négation pour la mettre en valeur, cf. Cic., Bru. 59, 216 : *nulla re una magis oratorem commendari quam uerborum splendore et copia* « par aucune chose particulière(ment) plus que par... »; de là *nēmō ūnus* (cf. *nēmō quisquam*), T.-L. 2, 6, 3. — *Ūnus* peut s'employer au pluriel : *ruri dum sum ego unus sex dies*, Plt., Tri. 129. — A également le sens indéfini de « un quelconque », seul ou joint à d'autres indéfinis : *aliquis ūnus* (= fr. *aucun*, etc.), *ūnus quisque*, etc. De là *ūllus*, cf. plus loin. Panroman. M. L. 9075.

L'utilisation secondaire de *ūnus* pour désigner l'unité, le nombre un, explique que les adverbies et adjectifs ordinaires et distributifs soient empruntés à d'autres racines : *primus*, *singuli*, *semel*.

Dérivés et composés : *ūnā* adv. : ensemble, en même temps. Ablatif féminin : cf. *extrā*, *infrā*, etc.; *ūniātās* (attesté depuis Varr. = gr. *ἐνότης*) : unité, sens physique et moral; *ūniter* (Lucr.) : de manière à former une unité; *ūnicus* : unique (déjà dans Plaute), d'où « sans rival »; joint à *ūnus* (Cat. 73, 6), à *sōlus* (Lucr. 2, 542, 1078) comme dans notre « seul et unique »; *ūnicō*; *ūniō*, -ōnis : unité, union (latin ecclésiastique), d'après *communio*? — Pour *uniō* « perle » et « oignon », v. ces mots; *ūniō*, -is : unir (époque impériale; rare), M. L. 9073 a; *ad*, *co-ūniō*; *ūnō*, -ās, -āre : unifier (Tert.) = *ἐνω* et *adūnō*, -ās, -āre, M. L. 209 (et *ad ūnum*, 211), comme *adūnō*; *adūnātiō*; *coūnō* (= συνένω); *ūnōsē* adv. (Pac.).

Le celtique a conservé : irl. *undir* « unārium », *unigim*; britt. *unig* « ūnicus » et *uned*, *undod* « ūnitās », toutes formes savantes.

nōn : v. ce mot.

Nombreux composés en *ūn-*, *ūni-* du type : *ūnanimis*, *ūnanimās* et *ūnanimiūs*; *ūniceps*, *ūnicolor*, *ūnicornis*, *ūniformis*, *ūnigena*, *ūnigenitus*; *ūnimōris* = *μονότροπος*; *ūnimanus*; *ūnipetius* (Marc. Empir.);

ūniuersus (v. ce mot), etc., souvent d'après des types grecs en *μνο-*.

Ūnus figure encore dans les noms de nombre : *undecim*, *undeciginti* « dix-neuf », *undecentum*, etc.

De *ūnus* dérive aussi : *ūllus*, -a, -um (gén. *ūllius*, dat. *ūlli*) : adjectif et pronom indéfini « un quelconque, quelqu'un, aucun »; employé le plus souvent dans des phrases négatives, interrogatives ou conditionnelles, tandis que *aliquis* s'emploie dans des phrases positives. Ancien, usuel et classique.

A *ūllus* se rattachent : *nūllus*, de *ne* + *ūllus* : aucun, nul, personne (en parlant de plus de deux, auquel cas on emploie *ne-uter*). Dans la langue familière, se place en apposition au sujet au lieu de *nōn*, comme négation renforcée : *Philotimus... nullus uenit* « En fait de Philotimus... il n'est venu personne ». Comme adjectif a aussi le sens de « qui n'existe pas » ou « qui n'existe plus, perdu » : *nūllus sum* « je suis mort » (familier), de là « dont on ne tient pas compte, sans valeur, nul » (classique); cf. Cic., Tu. 2, 5, 13, *nullum uero id quidem argumentum est*; et, dans le latin ecclésiastique, les composés : *nūllificō*, -ās « mépriser, tenir pour rien », *nūllificātiō*, *nūllificāmen* (Tert.) et *adnūllō* = ἐξουθενώ (Sept.); *nūllātenus* glossé « nūllā ratiōne, nūllō modō » (Mart. Cap., Cod. Just.) et *ūllātenus* (Claud. Mam., Greg.). — *Nūllus* est bien représenté dans les langues romanes, M. L. 5992.

nōnnūllus : ancien juxtaposé « qui n'est pas nul, quelque » : *nonnullum periculum est*, Plt., Cap. 91; pl. *nōnnūlli* : quelques, quelques-uns.

L'ancien nom de l'unité, qui subsiste dans des mots tels que *simplex*, *singuli*, a disparu à l'état isolé. Pour obtenir une expression plus forte, on l'a remplacé par le mot signifiant « unique », de même qu'en celtique, en germanique et en balte; cf. irl. *oen*, got. *ains*, v. pruss. *ains*, en grec *ὁλός*, *ὁλὴ* désignent [l'] « as! » au jeu de dés; la formation parallèle, où le sens de « unique » est évident, est représentée par hom. *ὁλ(φ)ος* « seul », v. perse *aiva*; avec un autre suffixe, le sanskrit a *ekah* « seul, un »; le balte et le slave ont un autre vocalisme dans sl. *ino-* « μνο- » (au premier terme de composés), *oi-tnōd* « tout à fait »; lat. *ūnicus* est fait comme v. sax. *ēnag* « seul », v. sl. *inokā* « unique ». L'abrien unu (T. E. II a 6, 8) est contesté; v. Vetter, *Hdb.*, p. 190.

uocātiō, *uoculus* : v. *uacō*.

uocimum (*pirum*) n. : poire verte et allongée (Plin. 15, 56). Forme obscure, corrigée en *uoconium*.

uocō : v. *uoz*.

uola, -ae f. : *uolae uestigium mediū pedis concuum, sed et palma manus uola dicitur*, P. F. 511, 3. Rare dans les textes, mais a dû s'employer dans la langue parlée, comme le prouve le proverbe *nec uola nec uestigium exstat*. — Sur le rattachement de *iuolō* à *uola*, v. ce verbe.

Sans correspondant exact. Le rapprochement de av. *gava* « mains (des êtres mauvais) » et de gr. γάλον « courbure » est de peu de profit.

uolaemum (*uolēmum*), -i n. et masc. *uolemi*, *κολοκυθίδες ἀπριος* (Gloss.) : sorte de grosse poire; cf. Vg.,

G. 2, 88 : *nec surculus idem | Crustumis Syriisque piris graubusque uolaemis*. — Mot gaulois d'après Servius, qui note ad loc. : *graubus uolemis, magnis : nam et uolema ab eo quod marum impleant dicta sunt, unde et inuolare dicimus (cf. uola). Volema autem Gallica lingua bona et grandia dicuntur*. — Peut-être identique au superlatif osque *uolaemon* « optimum »; l'o serait dû à un faux rapprochement avec *uola*.

Cf. le groupe de *uolēō*?

Volecānus (*Vul-*), -i m. : Vulcain, dieu du feu; dérivés : *Volecānius*, -a, -um; *Volecādis*; *Volecānia*, -ium. A dû s'employer comme nom commun (cf. déjà l'emploi du mot dans Plt., A. 341, *quo ambulans tu qui Volcanum in cornu conclusum geris?*), et par là a subsisté dans quelques formes romanes. M. L. 9462.

Nom de divinité dont l'étymologie est indéterminée. Une origine étrusque n'est pas exclue : cf. *Velxa*, *Volca* dans les gentiles étrusques (Schulze, *Lat. Eigenn.*, p. 377).

uolugus (*uulgus*), -i m. et n. : la foule, le vulgaire, le commun du peuple. — Les deux genres sont attestés; le masculin semble plus rare et archaïque; mais bien souvent la distinction est impossible à faire. Le neutre développe peut-être la nuance collective; cf. Zimmermann, Glotta 13, 238 sqq. Niedermann a pensé à une influence de *pecus* au sens de « foule stupide ». Ancien, classique. Non roman.

Dérivés et composés : *uolgō* adv. : communément, généralement; *uolgaris* (et *uolgarius*, populaire; sans doute refait sur le pl. n. *uolgaria*); *uolgariter*; *uolgaritās* (tardif); *uolguagus* (Lucr.) : qui erre à l'aventure; qui se livre au vulgaire (= *παιδῆμος*); *uolgō*, -ās : répandre dans la foule, propager, divulguer; *sensū obscenō* « prostituer » (cf. *uictum uolgo quærere*, Tér., Hau. 447, et l'expression juridique *uolgō concepti*, Dig. 1, 5, 23); *uolgator* (Ov.); *uolgātus*, -ūs (Sid.); et les composés : *dī*, -ē, *in-*, *per-* (d'où *peruolgātē*), *prō-uolgō*.

Sans correspondant connu, ce qui n'est pas surprenant pour un mot ayant ce sens. Le skr. *vdrgah* « division, groupe » est loin pour le sens.

uolnus (*uul-*), -eris n. : blessure, sens physique et moral. Ancien, usuel et classique. Non roman.

Dérivés : *uolnuseulum* (tardif et rare; d'après *πρωματιον*?); *uolnerārius* : de blessure : -m *emplastrum*; *uolnerārius* m. : chirurgien; *uolnerō*, -ās; *uolnerātiō* (classique), -tor (tardif), -itiūs, -itiōnis; *uolnerābilis* (Cael. Aur.) et *inuolneratus*, *inuolnerābilis* (= ἀσποτος); *conuolnerō* (époque impériale). — Composés, poétiques et rares : *uolnifer*; *uolnificus*; -*ficio*.

Le groupe -*in-* aboutissant normalement à lat. -*il-*, on admet que quelque élément s'est amui entre *l* et *n* de *uolnus*; mais on ne sait lequel. On rapproche gall. *gweli* « blessure » (à côté de v. irl. *fuil* « sang », *fuili* « blessures sanglantes »), v. isl. *valr* « morts sur le champ de bataille » et v. h. a. *uol* « défaite », v. sax. *wōlant* « abatte », lit. *velys* « mort », v. pruss. *ūlint* (de **wālint*) « combattre », hittite *walḫ-* « battre, frapper », sans doute hom.-att. *ὠλή* « blessure » (de **ῥωλᾶ*?); le désinéfinitif à vocalisme *a* et à *ll* (gémination expressive) *uallēssit* appartient sans doute à ce groupe (v. ce mot).

La racine semble dissyllabique, à en juger par le hitite; lat. *uolnus* reposerait peut-être sur **welenos*. — Comme *r* de *s. rana* « blessure » peut reposer sur **var-*, le rapprochement de skr. *varāṇam* « blessure » est incertain. Du reste, l'indo-européen a connu des flottements entre *r* et *l* en des conditions inconnues (v. *stella*). Sans rapport avec *uello*.

uolô, uis, uolui, uelle (formes athématiques *uolt, uoltis, uelle*, etc., d'une autre racine, *uis* [v. ce mot]; le subjonctif est un ancien optatif : *uelim*; la 1^{re} personne du pluriel indicatif *uolumus* a gardé l'*u* intérieur sous l'influence de *possumus*; *uolui* est sans doute fait sur *potui*, de même que **uolere*, supposé par les formes romanes, cf. M. L. 9180, a dû subir l'influence de *potiere*) : vouloir; avoir la volonté de; « avoir l'intention de » ou « consentir à, vouloir bien » (de ce sens proviennent les formules de politesse *sīs, sultis* « si tu veux, si vous voulez bien »); *uelle* avec un complément de personne dans la langue parlée a aussi le sens de « vouloir de quelqu'un ou de quelque chose »; « vouloir voir » ou « vouloir posséder ». Cf. aussi *uelle sibi* « se proposer, avoir un dessein » et par suite « avoir un sens, vouloir dire, signifier »; *bene, male uelle* « avoir de bonnes, de mauvaises intentions » (*alicui*), etc. — *Volô* figure en outre dans des périphrases verbales, où il ne joue guère qu'un rôle d'auxiliaire : *illud tamen te esse admonuit uolo*, Cic., Cael. 3, 8; *sed nunc rogare hoc ego te uolo* (= *rogabo*), Plit., Tri. 173, etc. Cet emploi s'est développé en bas latin, peut-être sous l'influence du grec (où *ἐθέλω* a servi à former le futur), et a laissé des traces dans les langues romanes, notamment en roumain. Sur le caractère général de cette tendance, v. Wackernagel, *Vorles. üb. Syntax*, I, 195. Usité de tout temps. La forme *uelle* est à peine représentée dans les langues romanes; *uolere* est, au contraire, très répandu. M. L. 9180; B. W. s. u.

Dérivés et composés : *uolens* : qui veut bien, prope *cum uolentibus dis* »; usité aussi dans la phrase du type *mihi uolenti* est, qui répond au grec *ἐμὴν ταῦτα βουλομένοις ἐστίν*; de là *uolenter* (Apol.); *uolentia* (Apol., Sol.); *beni, mali-* (et *bene, male-*) *uolens* (archaïque); la langue classique emploie plutôt *bene, male-uolus*, que l'on trouve, du reste, déjà chez Plaute) et *bene, male-uolentia* (classiques et usuels, dont Apulée a extrait le *uolentia* cité plus haut, au lieu duquel la langue classique emploie *uoluntās*, et Salvien, *inuolentia*); *-uolus* dans *bene-* (-ni-), *male-* (-li-) *uolus*; *multiuolus* (Catull., Vulg.); *beneuolē, maleuolē*; *uolō, -ōnis m.* : volontaire; *Volones, dicti sunt milites qui post Cannensem pugnam usque ad octo milia, cum essent serui, uoluntarie se ad militiam optulerent*, P. F. 514, 5. Formation populaire en -ō, -ōnis, que la langue classique remplace par *uoluntarius*.

uoluntās : 1° bonne volonté. Sens ancien; employé d'abord à l'ablatif (*meā, tuā uoluntate* « volontairement, de plein gré »; 2° bienveillance (= *studium*). M. L. 9438. — Dérivés : *uoluntarius* (classique), *uoluntarius* (tardif), M. L. 9437; et, à date très basse, *inuoluntās*,

inuoluntarius; *uoluntarius* : -a *uerba* : verbes désidératifs (Prisc.). *uel* : v. ce mot.

La seconde personne de *uolô, uis*, ajoutée au thème du relatif-indéfini, a servi à former les pronoms et adverbess du type *quidus, quamuis, ubiuis, etc.*

Composés : *nolô, neuis, neuolt* (puis *nôn uis, nôn uolt, uult*); *nolumus, ne uoltis* (nolitis, Lucil.) et *nôn uoltis, nōlunt*; *nōlū, nōlle* : ne pas vouloir. *Nolô* est issu de **ne uolô* > **nouolô* (cf. *nous* en face de *v* (*f*) *uolô* *nolô*; la négation est la même que dans *nesciô, nequeô*; les formes avec *nôn* sont récentes. Le *nō-* de *nōlim, nōlle*, etc., ne s'explique pas directement en partant de *uelim, uelle*; il est analogue de *nolô, nōlens, nōlūt, etc.* Le participe *nolens* est attesté à l'époque impériale; *nolentia* dans Tertullien; *noluntās*, créé d'après *uoluntās*, est dans le Gloss. de Placide, CGL V 87, 6. L'impératif *nōlī*, récent et formé sur le subjonctif, suivi d'un infinitif, sert à exprimer une interdiction polie : *Nolī facere* « Ne veuille pas faire » (en opposition à *uelim facias*, qui est un ordre atténué). *Nolô* et *uolô* sont souvent opposés dans des expressions antithétiques : *uelim nōlim, siue uelim, seu nōlim, uolens... nōlens*; de là le *nolitis* de Lucilius créé pour être opposé à *uolitis*.

mālô, māuis, mālut, mālle (arch. *māuolô, māuelim, māuellem*, etc.; *māuoluit* est encore dans Pét., Sat. 77) : vouloir plutôt; aimer mieux, préférer. On explique ordinairement *mālô* par *magis-uolô* devenu *māuolô*, puis *mālô*; mais le passage de *māuolô* à *mālô* est insolite. *Mālô* doit être refait sur *māuis, māuolt*, d'après *nolô* (qui est phonétique), *neuis, neuolt*; de là *mālumus, mālut*. *Mālūt* est fait d'après le rapport *mālô/molūt*; *potēô/potui*.

L'u initial de *uolô* est un ancien *af* : ombre. *veltu* « déligitô », *ehueltu* « iubētô » (cf. toutefois, Vetter, *Hdb.*, p. 127). Au sens de « vouloir », la racine **wel-* n'existe que dans les langues qui vont du slave à l'italique; l'indo-iranien a, en ce sens, skr. *vāpmi* « je veux », gâth. *vāsemi*, dont l'ancien participe (*f*) *exōw* « qui veut bien » atteste l'existence en grec primitif, la langue ayant substitué le type *βούλομαι* dans l'usage ordinaire ou, en dorien, le type *ἔχω* « vouloir » (l'arménien, qui a pour « vouloir » un mot d'emprunt, n'enseigne rien).

Le présent est athématique aux formes qui sont susceptibles de se conserver en latin : *uolt, uoltis, uelim, uelle*; les formes *uolô, uolumus, uolunt* sont pareilles à celles du type thématique, comme *edô, edunt*; *ferô, ferunt*. Sur le supplétisme de *uolô, uis*, v. ce dernier mot. Le lituanien est la seule langue qui en ait le correspondant exact : *pa-velti* « il veut, il permet ». Le slave a substitué le type *celjô* (*veljiti*), inf. *veljiti* « commander »; *voljô* (*voljiti*), *voliti* « vouloir »; *do-vljô* (*do-vljiti*), *do-vljiti* « suffire ». Le germanique n'a gardé que l'ancien optatif, apparenté à lat. *uelit*, et il s'en sert comme d'indicatif : got. *uili* « il veut », (*wileina* « ils veulent »).

Il est probable que véd. *urta* « il a souhaité » (optat. *urita*) est apparenté; il s'agirait d'une racine de type athématique fournissant un aoriste; une racine de cette sorte peut fournir à l'indo-iranien un aoriste et au latin un présent; cf. skr. *dadati* « il a donné » en face de lat. *dat* « il donne ». En indo-iranien, la racine a été rapprochée d'une racine, sans doute différente, qui fournit le présent : véd. *urñtē* « il choisit », av. *orante*.

Le celtique a gall. *guell* « meilleur » (v. Pedersen, *V. G. d. k. Spr.*, II, p. 121); cf. av. *vairyo* « de choix, excellent » et v. *uoltus*.

Le substantif *uoluntās* repose sur **uolunt-iās*, avec trace d'un participe à vocalisme o, du type de *euntem* (et *sōns*), dont le maintien a pu être favorisé par l'existence de *uoluptās* : les deux mots sont souvent confondus dans les manuscrits.

uolô, -ās, -uult, -ūtm, -āre : voler (de l'oiseau); par image « courir aussi vite que l'oiseau vole ». Ancien, usuel et classique. Panroman, sauf roumain. M. L. 9431.

Dérivés et composés : *uolāns*, -ūs m. : vol (classique); *uolātō* (St Aug.); *uolātūra* (Varr., Col.); *uolāticius* : qui vole et « volage » (ancien, usuel et classique), M. L. 9432; *uolūtis*, d'où *uolūtalia* « les espèces volantes » (Vulg.), M. L. 9433; *uolucer, -cris, -cre* « qui vole », souvent substantivé : *uolucris, -is f.* (et quelquefois masculin v. *des*), cf. Cic. poet., *Diu.* 2, 30, 64) « oiseau », surtout poétique; cf. *alacer uolucrum, -culum* (Greg. Tur.), *uolucriter, uolucritas, uolucripēs*, tous trois tardifs et rares.

Composés en *-uolus* : *ueli-, flammī-, celeri-uolus*; il semble, en outre, d'après le témoignage des langues romanes, qu'il y ait eu un simple **uolus*; cf. M. L. 9439. *uolūtō, -ās* : fréquentatif-intensif de *uolô*, « voleter, voltiger, se pavaner ».

Volô et *uolūtō* ont fourni à leur tour de nombreux composés dans lesquels le préverbe ne fait que préciser l'idée verbale : 1° *ā-*, *ad-* (M. L. 2227) et *superad-, circum-, con-, dē-, ē-* (**ex-*, M. L. 3115), *in-* (sur le sens spécial de ce mot, v. l'article s. u.), *inter-, per-, prae-, praeter-, prō-, re-, sub-, subter-, super-, trans-uolô*; 2° *ad-, circum-, ē-, in-, inter-, ob-, per-, super-, trans-uolūtō*. Sur *conuolare* > *conuolere*, v. Benveniste, Le français moderne, 1955, p. 2 sqq. Quelques-uns de ces verbes ont les substantifs dérivés correspondants.

Le rapprochement avec véd. *garūmān* « ailé », nom d'un oiseau céleste, et skr. *garuḍa* (forme prékritisée de **garutra-*? correspondant à *uolucer*) est séduisant. Il s'agirait d'un groupe de mots important dans la langue religieuse; la science augurale l'aurait conservé, comme d'autres termes religieux ont subsisté en latin.

uolpēs (*uul-* et *uolpis*), -is f. : 1° renard. Attesté depuis Plaute. Animal proverbial, renommé par sa ruse et sa rapidité; d'où l'étymologie d'*Aelius*, citée par Varr., L. 5, 101 : *uolpes... quod uolat pedibus*; 2° u. *marina*, sorte de poisson vorace et rusé, dit « faux » (Pline 9, 145). M. L. 9464. Irl. *uulp*. V. B. W. *renard*.

Dérivés : *uolpēcula f.* : petit renard. Classique (Cic.), demeure en roman, avec un doublet **uolpēcula, -lus*, M. L. 9463; *uolpōs, -ōnis m.* (formation populaire en -ō(n), cf. *stellio*) : fin renard, matois (Apol.); *uolpinus, uolpictus* : de renard; *uolpina* = *ῥωπεπία*; *uolpinor, -āris* : faire le renard, user de fourberie (Varr. ap. Non. 46, 23).

Il est vain de chercher une étymologie exacte à un nom de cette sorte, qui est sujet à des déformations volontaires : *lupus*, qui a des correspondants indo-européens clairs, en est un bon exemple; v. ce mot. Le rapprochement avec lit. *vilpišys* « chat sauvage » n'a que le mérite, faible ici, d'être phonétiquement satisfaisant.

Les noms, assez aberrants, du renard, lit. *lápė*, gr. *ἀλώ-πης*, etc., sont différents. Sur ce groupe, v. W. Schulze, *KZ*, 45, p. 287. — Le genre féminin qui présente plusieurs des noms de l'animal, ainsi, outre les noms cités, *r. iustica* (et de même dans d'autres langues slaves), est, comme dans le dérivé gr. *ῥαφα*, un moyen de marquer du mépris pour une bête sans courage. Ce caractère du mot contribue à rendre compte de la divergence des formes; la dénomination est de caractère « vulgaire », donc instable.

uolsella, uisella : v. *uello*.

uolsella (uultur), -uris et uolturus, -i (Enn., A. 138) m. : vautour; symbole de la rapacité. Ancien, classique. Les formes romanes remontent à *cūltur, uūltore* et *uulturius*. M. L. 9466, 9467.

Dérivés : *uolturius m.* : vautour; coup du vautour (au jeu de dés). Ancien. M. L. 9467; *uolturinus* : de vautour, et *subuolturius* : lissant sur le vautour (Plit., Ru. 422); formation plaisante pour *subaquilus*.

On rapproche *uello*. Pour le sens, cf. av. *urwaō* (génitif singulier), Yt, XIV, 19, dit d'un « oiseau de proie » qui prend avec ses serres, et hom. (F) *ἐλώπ*, (F) *ἐλώπης*, dit d'un « cadavre qui sert de proie aux chiens, aux chacals, aux oiseaux »; all. *Geier, Gier*. Mais une origine étrusque est possible; *uoltur* serait « l'oiseau du dieu Vel », cf. I *Velthurna*; v. Heurgon, cité dans l'article suivant.

Volturnus, -a, -um : adjectif dérivé de *Volturn*, nom d'une montagne de Campanie, près de Venouse (le *monte Voltur*), usité surtout dans *Volturnus (uentus)*, nom d'un vent du sud. Cf. M. L. 9468. Sur la possibilité d'une origine étrusque (*Volturnus* (deus) = étr. *velburna*, et *Volturnius*), v. J. Heurgon, *Rev. Ét. lat.*, 1936, p. 109 sqq. Cf. *Sāturnus, Iāturna*, etc.

uoltus (uultus), -ūs m. (le pluriel neutre *uolta* qu'on trouve dans Enn., A. 464, *auersabuntur semper uos uoltraque uolta*, repris par Lucr. 4, 1213, représente sans doute un ancien collectif neutre) : visage, en tant qu'interprète des émotions de l'âme; cf. Cic., *Leg.* 1, 9, 27 : *nam et oculi nimis argui, quemadmodum affecti sumus, loquuntur, et is qui appellatur uoltus, qui nullo in animante esse praeter hominem potest, indicat mores; cuius uim Graeci norunt, nomen omnino non habent*. Lucrèce semble employer le mot au sens de « yeux, organe de la vision », cf. 5, 841, (*portenta*) *muta sine ore, etiam sine uoltu caeca reperta*, par une restriction de sens qui serait secondaire si *uoltus* ne se rattache pas à une racine **uel-* « voir » qu'on retrouve en celtique; v. l'article cité ci-dessous. Ancien, classique. M. L. 9469.

Dérivés : *uoltulicus m.* : [grise] mine (création de Cic., *Att.* 14, 20, 5, sans autre exemple); *uoltuōsus* : trop expressif, grimaçant, affecté (attesté depuis Cic., *Or.* 18, 60); *uultuātus* = *figūrātus* (Mar. Victor.).

Cf. sans doute got. *uulpus* « δόξα »; v. les observations de J. Vendryes, *BSL* 22 (1921), 24 sqq., qui rapproche le groupe de *uolô* « je veux ».

uolua (*uulua* et *uolua, uulba?*), -ae f. : 1° *de mātriciā*; *mulieris nātūra*; « vulve » et « matrice » (en cuisine « ventre de truie, fressure de porc »); 2° *volue*, enveloppe des champignons. Les gloses ne connaissent que *uulua*.

Mot technique et populaire. M. L. 9442, 9470. — Diminutif : *uoluula* (Naev. et Apic.).

Le rapprochement avec skr. *gārbaḥ* « matrice » (que M. Benveniste rapproche de gr. *βρέφος*) et « foetus », gr. *δελφύς* « matrice », etc., ne serait établi que si l'on était sûr de l'antiquité de la forme *uolba*, ce qui n'est pas (elle figure dans l'édition de Diocletien). Et l'on n'a pas d'autre étymologie claire.

Volumnus, -i m.; **Volumna**, -ae f. : divinités protectrices de l'enfance, citées par St Augustin, Ciu. D. 4, 21. Probablement à rapprocher de l'étrusque *Velimna*, fal. *Velmineo*, lat. *Volumnius*, comme *Vertumnus*, *Vitumnus*; v. W. Schulze, *Lat. Eigenn.*, p. 258 sqq. Le rattachement à *uolō* n'est qu'une étymologie populaire, mais qui a pu influer sur les attributions de ces dieux (cf. *Sāturnus*).

uolūō (dissyllabe; la prononciation trisyllabique est tardive et artificielle), -is, *uolūi*, *uolūtum*, *uoluere* : rouler, faire rouler (causatif); rouler dans son esprit (fréquent et classique). Attesté depuis Pl.; panroman, sous cette forme ou sous des formes dérivées. M. L. 9443.

Dérivés et composés : *uolūta* : volute, bande roulée en spirale du chapiteau ionique, cf. Rich. s. u. (gr. *ἐλῶξ* ou *ἐλῶχη*), M. L. 9439 a; *Volūtina* : déesse qui recouvrait les épis de leur enveloppe (St Aug.); *uolūtum* adv. (rare, tardif); *uolūmen* : rouleau, repli (sens général); en particulier : rouleau de papyrus sur lequel était écrit un ouvrage ou une partie d'ouvrage, livre : *euoluere uolūmina* (usuel et classique). Les sens pris par le mot dans les langues romanes se rapportent au sens général; on trouve à basse époque *uolūmen* au sens de « corps, objet, volume », M. L. 9436; *uolūminōsus* (Sid.) : qui s'enroule, tortueux.

uolūera (*uolūere* n.; *uolūeris*, d'où le pl. *uolūerēs*, Col.) : pyrale ou rouleuse, chenille qui s'enroule dans les feuilles de la vigne (Plin.); dite aussi *conuolūulus*; cf. aussi *inuolūulus*. Pour le suffixe, cf. *inuolūcrum* : enveloppe.

uoluola f. (et *uolulus*, CGL V 398, 54, confirmé par les langues romanes, M. L. 9447) : autre nom du *conuolūulus* « liseron », dit aussi **uolūculum*, M. L. 9435, et *uolūcrum*, v. André, *Lex.*, s. u.; *uolūbilis* : qui roule, ou qui tourne vite; d'où « rapide » (en parlant de la parole) ou « changeant » (u. *calos, fortuna*); *uolūbiliter*; *uolūbilis* (classique).

Cf. aussi M. L. 9444, **uolūtāre*; 9445, **voluita*, *colta*, B. W. *uolūt*; 9441, **uolūtūlare*; 9446, **uolūtāre*, *uolūtāre*.

uolūtō, -ās : fréquentatif-intensif de *uolūō* « rouler » à plusieurs reprises (sens physique et moral). Employé souvent au médio-passif *uolūtāri* « se rouler » (en parlant d'animaux : *in lūtō, in puluere uolūtāri*); Plinie emploie absolument le participe *uolūtāns*. Dérivés : *uolūtābrum* : bauge, boubier, M. L. 9440; *uolūtātio* (classique); *uolūtātus*, -ūs m. (Plin.); *uolūtābundus* (Cic.).

Volūō et *uolūtō* ont fourni des composés à préverbes : *aduolūtō*; *circumuolūtō*, -uolūtō; *conuolūtō*; *conuolūyer* m. « liseron » et « ver coquin »; et *conuolūtōr* : tournoyer; *dēuolūtō* : faire rouler d'en haut (quelquefois synonyme

de *dēciō*), M. L. 2615; *euolūtō*, *euolūtōis*; *inuolūtō* et *inuolūcrum*; *inuolūmen*, -mentum, *inuolūtōis*, *inuolūulus*; **inuolūtō*, M. L. 4540, 4539; *obuolūtō*; *peruolūtō* et *peruolūtōis*; *prōuolūtō*; *reuolūtō* et *reuolūtōis* (poétique, époque impériale); *reuolūtōis* (tardif), M. L. 7284, et **reuolūtāre*; **reuolūtāre*, 7283 a, b; **reuolūtāre*, 7285; *sub-*, *super-*, *trans-uolūtō*.

Il y a eu un présent en -u- que conserve arm. *gelum* « je tords » et que supposent hom. *ἐκτορῆς* « tourné » et le causatif got. *afwāljan* « ἀποκωλῆν ». Sans l'élargissement -u- : v. sl. *valiti* « rouler » et, sans doute, arm. *glem* (de **gōleye*?) « je roule » et v. irl. *fillim* « je tourne », v. h. a. *wellan* « rouler ». Les formes verbales grecques sont peu claires; mais le substantif lat. *uolūera* a un pendant grec dans le nom d'instrument : *ἐκτρον* « enveloppe, étui », cf. skr. *varūtram* « vêtement de dessus », dont le F initial est attesté par γέλουτρον *ἐκτρον* ἡγουν λέτρον (Hés.). (forme béotienne?); cf. aussi hom. (F) *ἐλῶξ*, par exemple, la formule I 466 = Φ 448, Ψ 166 *ἐλῶπιδας* (F) *ἐλῶπιδας* βοός, ou (F) *ἐλῶπιδας* (ainsi Θ 340 et Σ 572), et l'on a les gloses : γελῶν *ἐλῶξ*, γελῶν *ἐλῶξ*, *ἐλῶξ*, c'est-à-dire *Γελῶν*.

uolup : neutre d'un adjectif **uolupis* « agréable », conservé chez les comiques dans l'expression fixée *uolup(e)* est « il m'est agréable, ce m'est un plaisir » (l'existence de *uolup* comme substantif dans Enn., A. 242 est très douteuse).

Dérivés : *Volupia* f. : déesse du Plaisir (Varr. L. 5, 164).

uoluptās : plaisir (opposé à *dolor*; cf. Cic., Fin. 1, 11, 37, traduisant le gr. *ἡδονή*); sens abstrait et concret, d'où *uoluptātes* « les plaisirs ». Souvent dans un sens érotique. Ancien, usuel, classique. Non roman. Dérivés : *uoluptābilis* (Plt., d'après *optābilis*); *uoluptārius* (et *uoluptārius*) : voluptueux (ancien et classique); *uoluptuōsus* (époque impériale); *uoluptuōse*; *uoluptātius* (Fronton); *uoluptificus* (Apul.).

On pense au groupe de *uolō*; le -p- évoque l'élargissement de gr. (F) *ἐλῶμαι* « j'espère »; mais ici l'élargissement serait plus complexe; v. Benveniste, *Formation*, p. 155.

uomica : v. *uomō*.

uōmis (et, d'après les autres cas, *uōmer*, -eris m. : soc de charrue; cf. Rich. s. u. Ancien et usuel. M. L. 9448 et 9450, **uōmēra*).

Sans correspondant exact, comme il arrive d'ordinaire aux termes techniques. Les mots les plus voisins sont v. pruss. *wagnis* « coultre (de charrue) » et v. h. a. *waganso* « soc », gr. *ὄρνις* « ὄρνις, ὄρνις », *ὄρνις* « soc de charrue ». Gr. *ὄρνις* « soc de charrue » est un terme populaire, à n'générin, peut-être du même groupe.

uomō, -is, -uī, -itum, -ere : vomir (absolu et transitif), rejeter. Ancien, usuel et classique. Sens propre et figuré. M. L. 9449.

Dérivés et composés : *uomica* f. : 1° vomissure (sens figuré); 2° abcès, accumulation d'humeur ou de pus rejeté par le corps. Sans doute féminin de *uomiceus*, -a, -um (d'où **uomicēre*, M. L. 9451); *uomicōsus*; *uomitō* f. (classique), -tor m. (Sén.); *uomitōrius*, d'où

uomitōria n. pl. « dégagements par où s'écoulait la foudre dans un théâtre », cf. Rich. s. u.; *uomitus*, -ūs m. (ancien); *uomitō*, -ās, itératif, M. L. 9452.

uomāz (Sid.) : sujet à vomir. Composés poétiques ou techniques : *uomiceus*, *uomitfluus* (Cael. Aur.); *igni-uomus* (Lact., Venant., Fort.). Composés : *con-*, *dē-*, *ē-*, *prō-*, *re-uomō*.

La racine, qui était dissyllabique, fournissait un présent radical athématique représenté par skr. *vāmiti* « il vomit », en face de *vāntāh* « vomir »; ce présent a été remplacé en lituanien par le dérivé *venūi* « je vomis » (inf. *venūti*; avec un causatif *vimdyti*) et en latin par la thématique *uomō*. — Parallelement, le grec a une forme sans *v* initial; *ἐμέω*. Forme nominale en germanique : v. isl. *vaema* « mal de mer ».

uopiscus, -Im : jumeau qui survit après l'avortement de l'autre; cf. Plin. 7, 49 : *uopiscos appellabant a geminis qui retenti utero nascerentur, altero interempto abortu*. Conservé seulement comme cognomen. L'i est attesté par des apex. Sans étymologie. Même formation que *cornisca*?

uorō, -ās, -āul, -ātum, -āre : avaler, engloutir; cf. Cic., N. D. 2, 47, 122 : *animalium alia uorant, alia mandunt*. Sens propre et figuré. Ancien, classique, usuel. Mais tend à être remplacé par le composé d'aspect déterminé *dēuorō*. Non roman.

Dérivés et composés : *uorāz* (classique), M. L. 9454 a; *uorāciter*; *uorācītās* (époque impériale); *uorāgō* : gouffre, abîme (sens physique et moral, e. g. Cic., Sest. 52, 111, *gurgis et uorago patrimonii*), M. L. 9454, d'où *uorāgindus*; *uorātor*; *uorātus*, -ūs m.; *uorātrina* f. « taverne, cabaret » et « gouffre » (ces trois derniers tardifs), cf. *lātrina*; *carni-uorus* (Plinie, d'après *σαρκοφάγος*); *omniuorus* (id.), composés savants imités du grec; cf. le type *δημοδόρος*. Une forme simple de *uorus* avec génée expressive se trouve dans la glose *uorri* : *edaces*.

dēuorō (classique et usuel), M. L. 2616; dérivés tardifs : *dēuorātor*, -trix, -trius; *dēuorātio*; *dēuorābilis*; *transuorō* (Apul.); *transuorātio* (Cael. Aur.).

La racine dissyllabique **uorā-*, **uorā-/ō-* « avaler » fournissait un aoriste radical qu'a conservé gr. *ἐβρω* dans de rares formes de la langue épique et un parfait dont *βέβρωκα*, *βέβρωμαι*, sont les représentants; l'arménien a un aoriste *keray* « j'ai mangé » en face de *utem* « je mange ». Pour le présent, il a été recouru à des dérivés comme gr. *βιβρώσκω* ou lit. *geriū* (inf. *gerti*) « j'avalé » ou à des formes thématiques : skr. *girdmi*, v. sl. *itro*. Le latin a le dérivé *uorāre* (sans doute « duratif », comme un certain nombre de formations en -ē, type *d-ducēre*). Par suite de son sens, la racine admettait en indo-européen beaucoup de formes intensives et expressives entraînant des dissimilations de r ou l; d'autre part, les formes à vocalisme zéro admettaient en partie le timbre u pour la voyelle accessoire; ainsi s'expliquent lat. *gurgulio* et *gurgis* (ce dernier à redoublement « brisé »). Et il y a, en dehors de toute dissimilation, des formes à l (cf. le cas de *stella* en face de gr. *στήλη*) : lat. *gula*, *glutius* (v. ces mots).

uōs (gén. *uestrum*, *uestri* (uos-), dat. abl. *uōbīs*, acc. *uōs*), pronom de la 2^e personne du pluriel : vous; cor-

respondant à *tū* du singulier. Le génitif est emprunté à l'adjectif possessif *uester*, *uestra*, *uestrum* (*uoster*) « votre » (le passage de *uoster* à *uester* s'est réalisé vers 150 av. J.-C.; l'o doit être bref dans *uoster*); la langue archaïque emploie *uostērūm*, *uostērūm* à côté de *uost-rum*. Renforcé de -met : *uōsmet*, *uōsmetipsi*, ou de -pte, cf. P. F. 519, 30 : *uōptē pro uos ipsi Cato posuit*. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 9455 et 9279, *uester*, **uōster*.

V. l'article *nōs*. Cf. skr. *vāb*, av. *vā*, v. sl. *vy*, v. pruss. *wans*. Le latin n'a rien gardé du groupe de lit. *jūs*, etc. Les formes celtiques sont tout autres que les formes latines. Le pronom de 2^e personne du pluriel a des formes diverses suivant les langues; le latin a, comme le slave, beaucoup simplifié.

uouēō, -ēs, *uōul*, *uōtum*, *uouēre* : faire un vœu, vouer : *uōtum uouēre*, *souuere*; par image « souhaiter, désirer » (langue impériale). Ancien, usuel et classique. Non roman.

Dérivés et composés : *uōtum* : 1^o vœu, promesse ou offrande solennelle faite aux dieux, en échange d'une faveur demandée ou accordée; par suite « souhait exprimé, désir »; 2^o vœux prononcés lors du mariage, mariage (Apul., Cod. Just.), M. L. 9458, celtique : irl. *móit*; et M. L. 9456, **uōtāre* (non dans les textes) « vouer »; *uōtius* (classique) : votif, M. L. 9457; *uōtiūds* (Inscr.); *uōtifer* (poésie impériale) : -a arbor.

uōnuuēre : vouer ensemble (SC Bac., d'après *conuōrō*); *dēuouēō* : vouer entièrement aux dieux (souvent avec un sens péjoratif), vouer aux dieux infernaux; consacrer (sens propre et figuré); *dēuōtus* : britt. *diuōd*; *dēuōtio* (cf. *tabella dēuōtiōis*); *dēuōtio*, -ās (archaïque et postclassique), M. L. 2617.

Ombr. *vufetes* « uōtis », *vufur* « uōtium » montrent que le premier u- de *uouēō* est un ancien *w et le second une ancienne aspirée. Ceci posé, le rapprochement avec véd. *vāghāt* « faisant un vœu, sacrifiant » est justifié. Cf. aussi arm. *gog* « dis ». — Le rapprochement avec gr. *εὐχομαι* « je prie » est appuyé par le sens et favorise celui avec gāth. *agōdā* « il a dit », d'une racine indoirannienne *agh-. Racine du vocabulaire religieux.

uōx, *uōcīs* f. : voix, organe actif de la parole (d'où le genre animé, féminin comme *lūx*, *prex*, *uis*, etc.); au pluriel sens concret : « sons émis par la voix », cf. Cic., de Or. 3, 57, 216, *omnesque uoces, ut nerui in fidibus, ita sonant ut a motu animi quoque sunt pulsae*; « paroles, mots », sens qui s'est étendu secondairement au singulier. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 9459.

Dérivés et composés : *uōcula* f. : faible voix; inflexion, ton de la voix (d'où *uōculatio*, intonation; cf. **uōculāre*, M. L. 9430); *uōcālis* : doué de la voix (opposé à *mūsus*) ou de la parole, sonore; subst. *uōcālis* f. (sc. *littera*) : voyelle; *uōcālēs* (bas latin) m. pl. : chanteurs. — M. L. 9427, *uōcālis*, *uōcālūs*, trad. de *εὐφώνια*, Quint. 1, 5, 4; *semiūcālis* : à demi pourvu de la voix (Varr., Vég.); subst. *semiūcālis* f. : semi-voix.

aequiūcūs, *āniūcūs*, *plūriūcūs*, adjectifs tardifs de la langue grammaticale, faits sur des modèles grecs.

uociferor, -*aris* (et *uociferō*, Varr., T.-L.) : crier, vociférer ; et les dérivés *uociferatō* (Cic.), -*tor*, -*tus*, -*ūs* ; *uocificō*, -*ds* (Varr., Gell.) ; *uocifer* (Claud.).

Cf. aussi M. L. 9428, **uocināre*, logoud. *abboginare*. *uocō*, -*ās* : appeler ; nommer ; invoker ; inviter. Ancien, usuel et classique. M. L. 9428 a. Fréquents dans l'expression juridique *in iūs uocāre*, où apparaît encore la valeur juridique comme la valeur religieuse est maintenue dans *inuocō* ; de là *uocatiō* « citation en justice » et les composés *aduocātus* « celui qui assiste l'appelé en justice » (emprunté par l'osque : *ak-katus* n. pl. « aduocātī ») ; *aduocatiō* « assistance » ; *pruocō* « faire appel » ; *pruocatiō*, termes techniques de la langue du droit.

Dérivés et composés : *uocābulum* : façon d'appeler ou moyen d'appeler, nom ; nom (par opposition au verbe *uerbum*), d'où *irl. focal* (qui peut représenter aussi *uocālis* ou *uocula*) ; *uocābilis* : sonore, vocal (Gell.) ; *uocāmen* : synonyme rare de *uocābulum*, peut-être créé par la poésie dactylique, cf. Lucr. 2, 657 ; *uocatiō* : citation en justice (cf. plus haut) ; invitation (Catulle) ; appellation (langue de l'Église), d'où *uocātor* (époque impériale), *uocātōrius*.

uocātus, -*ūs* m. : appel, invitation ; *uocātīus* : [cāsus] « le vocatif », trad. du gr. *ὀνομαστικός* ; *uocātīus*.

uociō, -*ās* : avoir l'habitude d'appeler, donner le nom de (diminutif familier).

Composés : *aduocō* ; *aduocātus* m. (cf. plus haut), M. L. 226 et 225 (*aduocātor*) ; *irl. abhoide* ; *aduocatiō* ; *auocō* (= *aueriō*) ; *auocatiō* ; *conuocō* ; *conuocatiō* ; *euocō*, spécialisé en particulier dans la langue militaire au sens de « appeler des troupes, faire des levées » ; *euocatiō* « appel aux armes » et « appel en justice » ; *euocātus* m. « vétéran appelé au service militaire et muni d'un grade », d'où « gradé » ; *euocātor*, -*tōrius* (*euocātōria* : mandat du prince, citation) ; *euocātīus* ; *inuocō*, -*uocatiō*, dont la valeur religieuse est nette ; *pruocō* : appeler dehors, provoquer, faire appel (cf. plus haut), M. L. 6793 b ; *pruocatiō*, -*tor*, -*tōrius* ; *reuocō* : « rappeler » et « rétracter, révoquer » ; *reuocābilis* et *irreuocābilis* (époque impériale) ; *irreuocātus* ; *irreuocandus* ; *reuocāmen* : rappel (Ov.) ; *reuocatiō* (classique), -*tor*, -*tōrius* (époque impériale) ; *seuocō*, -*ās*.

De *uocātus* : *inuocātus* : non appelé.

La racine **wek-* était en indo-européen celle qui indiquait l'émission de la voix, avec toutes les forces religieuses et juridiques qui en résultent. Le nom racine *uōx* a en indo-iranien un correspondant, qui a une valeur religieuse : skr. *oḥ* (avec *ā* généralisé), av. *oāš* (acc. *oāšm*, mais gén. *oāšō*) ; Homère a *ὄπα*, *ὄπος*, *ὄρι*, avec *ὄσα* pour nominalif ; *ὄσα* est conçu comme une personne, B 93, ω 413 ; tokh. A *wak*, B *wék* « voix » (féminin) ; v. pruss. *wackis* « Geschrei » (Voc.) : est dans un contexte qui montre qu'il s'agit de « cri de guerre » ; le dérivé arm. *gočem* « je crie » s'applique à un cri puissant, cf. *conuicium*. — Le thème neutre en *-es- de skr. *vācā* « parole », gr. (F)έτος, n'est pas représenté en latin. Les thèmes verbaux de type archaïque, comme le présent véd. *vīvakī* « il parle », le parfait véd. *vaodca* (3^e plur. *ācūh*), l'aoriste skr. *voca-* = av. *vaoča-* = gr. (F)ερέ, ne le sont pas davantage. — Le latin n'a qu'un verbe dérivé *uocāre* dont le c, au lieu du qu attendu,

indique l'influence du nominatif *uōx*, mais qui a gardé le vocalisme *o* bref ; des formes semblables se trouvent en vieux prussien, notamment *wackitwei* « locken » et *perwūkauns* « berufen » (avec *ō*) ; lat. *uocāre* a conservé, surtout dans les formes à préverbe, beaucoup des anciennes valeurs politiques et religieuses. Cette valeur se retrouve dans ombr. *suboco* « inuocō », *subocau*(u) « inuocatiōne ».

ūpiliō, (*ēpiliō*), -*ōnis* m. : berger (Plt., As. 540 ; Vg.). — Cf. *ouis*.

upupa, -*ae* f. : 1^o huppe, oiseau ; 2^o pioche ou pic ; 3^o biberon (Muscio). Ancien ; formes romanes diversement altérées (*ūpupa*, etc.). V. B. W. s. u. ; M. L. 9076 ; germanique : v. h. a. *wiu-hopfa*. Pour la forme, cf. *ulula*.

Le grec a, avec un vocalisme différent, *ἔποφ*, et aussi *ἀπαφός* (Hes.) avec a et *ph* sans doute expressif ; v. Frisk, s. u. Onomatopée, de type populaire, de forme mal fixée.

urbs, *urbis* (gén. *urbium*) f. : 1^o ville (par opposition à *arz*, à *rūs*) ; 2^o la ville par excellence, Rome (cf. *ἄστυ* en grec et M. L. 9078). Usité de tout temps, mais supplanté dans les langues romanes par des représentants de *ciuitās* et de *uilla*.

Dérivés et composés : *urbānus* : de la ville (opposé à *rūsticus*) ; par suite « poli, fin, spirituel » = *ἀστέος* ; *urbānitas* = *ἀστεότης* ; *urbānē* = *ἀστεως* et *inurbānus*, *inurbānē* ; *pseudourbāna* (*aedificia*) : hybride gréco-latin « qui copie la ville » (Vitr.) ; *urbicus*, adjectif de l'époque impériale, formé sur *rūsticus* ; d'où *urbicārius* (Cod. Theod., Just.) ; *urbicula* (Gloss.) ; *suburbānus* : de banlieue, de faubourg ; *suburbānitas* ; *suburbium* : faubourg ; *suburbicārius* ; *amburbium*, -*i* n. : procession autour de la ville, d'où *amburbialis*, *amburbialis* (*hostia*) ; cf. P. F. 5, 3 ; Serv., B. 3, 77, comme *ambarūlis*.

urbi-capus (Plt.) ; cf. *πολιπρωτος* ; *urbi-cremus* (Prud.), -*genus*, *gena*.

Sans doute emprunté. Il n'y a pas en indo-européen un nom de la « ville ». Le groupe de gr. *πόλις*, etc., signifiait « citadelle ».

urceus (*urceum*, Cat., Agr. 13, 1), -*i* m. : vase à anses, pot ; cf. Rich, s. u. Ancien, technique. M. L. 9080, *urceus*. Celtique : *irl. orc* ; got. **aurkijus*.

Dérivés : *urceolus* (et *urceolum*, Gloss.) ; *orce*, -*orci*, -*urci*, M. L. 9079 ; *urceolus* et *urceola* (als. *erke*) ; *urceolāris* : u. herba : parietaire, M. L. 9078 a ; *urceatim* (Pétr.).

Mot technique, sans doute emprunté ; inséparable de gr. *ὄρη* « terrine ». Mais la nature du rapport ne se laisse pas préciser. Cf. *orca* et *urna*.

urcō, -*ās*, -*āre* : crier (en parlant du lynx, Suét., Anthol.). Une variante *hircō* a subi l'influence de *hircus*.

ūrēdō : v. *ūrō*.

urgeō, -*ēs*, *ursi* (rare), *urgēre* : serrer de près, presser (transitif et absolu : *nil urget* « rien ne presse », Cic., Att. 13, 27, 2 ; joint à *premere*, *instāre*, Cic., Agr. 1, 5, 15 ; de Or. 1, 10, 42) ; poursuivre ; de là *urgēs* « urgent » (tardif), *urgenter*. Pas de substantifs dérivés. Ancien,

usuel, classique. A peine représenté dans les langues romanes. M. L. 9083.

Composés : *ad-*, *ex-*, *in-*, *per-*, *sub-*, *super-*urgeō, tous rares, pour la plupart d'époque impériale, et savants.

On rapproche des verbes de sens divergents, mais conciliables ; got. *wrikan* « poursuivre », gr. *ἐργα* (de **εργω*) « j'enferme », skr. *urājati* « il va de l'avant », lit. *urēti* « je serre ensemble », v. sl. *ot-urž* « j'ouvriai », etc. Possibilités ; mais rien n'est exactement démontrable. Le latin aurait un *ur-* représentant i.-e. *ur* au lieu de *r*. Forme peu sûre.

urica : v. *eruca*.

ūrīna, -*ae* f. : urine ; par extension « liquide séminal » (Juv. 11, 170). Terme technique. M. L. 9085 (mots savants) ; B. W. s. u. ; *ūrīnalis* « d'urine » et subst *ūrīnal* n. « urinal ».

ūrīnor, -*aris* : -i est mergi in aquam, Varr., L. L. 5, 126 ; *ūrīnātor* « plongeur ». Rare, technique.

Alors que le substantif *ūrīna* s'est spécialisé dans le sens de « urine » (peut-être sous l'influence du gr. *οὔρον*), le verbe *ūrīnor* a gardé le sens ancien de « plonger dans l'eau » et l'acte d'uriner s'est exprimé par *meiō*, *mingō* ou le verbe **pisso*.

On ne peut comparer directement gr. *οὔρω* « j'urine », qui a dû commencer par *r*, à en juger par les formes *εὔρω*, *εὔρωρα*, *εὔρωρα*, et dont on rapproche le groupe de gr. *ῥοσ* « rosée », etc. S'il y a parenté, elle est lointaine. Cf. peut-être le groupe de skr. *vr̥*, *vr̥dri* « eau », tokh. A *wā* « eau », qui est éloigné.

urium, -*i* n. : *uitium lauandi est, si fluens amnis lutum importet, id genus terrae urium uocant*, Plin. 33, 75. Sans doute mot étranger, ibérique ?

urna, -*ae* f. : urne, vase à col étroit et à corps renflé qui servait à divers usages : urne à liquides, urne cinéraire, urne à voter ; unité de capacité équivalant à la moitié d'une amphore ; v. Rich, s. u. Rattaché par l'étymologie populaire à *ūrīnor* ; cf. Varr., L. L. 5, 126. Ancien, usuel. M. L. 9086.

Dérivés : *urnula*, -*ae* ; *urnālis* ? : d'une urne, d'où *urnālia* n. pl. ; *urnārium* : desserte ; *urni-fer*, -*ger* (poétique).

Sans doute de la même famille que *urceus* ; v. ce mot.

ūrō, -*is*, ussi, *ustum*, *ūrere* : brûler, sens propre et figuré ; physique et moral. Ancien, usuel et classique. Peu représenté dans les langues romanes. M. L. 9081.

Dérivés et composés : *ūrēdō* f. : 1^o démangeaison ; 2^o nielle ou charbon, maladie des plantes (classique) ; *ūrīgō* f. : démangeaison, prurit (cf. *prārigō*, époque impériale) ; *ustiō* (époque impériale), M. L. 9094 a ; *ustor* : brûleur de cadavres ; *ustīna* et **ustrināre*, M. L. 9096 « flamber » ; *ustūra* (basse époque), M. L. 9097 a ; *ustiūō*, -*is* (Prud.).

usta, -*ae* f. : cinabre brûlé ; *usticius* : bistre (terre de Sienna brûlée) ; *ustilīgō* : 1^o inflammation (*κάρκαρυμα*, Sept.) ; 2^o chardon sauvage (Ps.-Apul.) ; *ustulō*, -*ds* (déjà dans Catulle) ; *ambustulātus* dans Plt., Rud. 770), synonyme de *ūrere*, bien représenté dans les langues romanes. M. L. 9097 ; *ussitat* : frequenter combūrit (Gloss.).

Composés de *ūrō* : *adūrō* : brûler extérieurement, M. L. 212 ; *adustiō* (époque impériale) ; *ambūrō* : brûler autour ; le sens du préverbe s'affaiblit à partir de Cicéron et le verbe marque alors l'achèvement de l'action, comme *comb-*, *per-ūrere* ; *ambustiō*. C'est de *ambūrō*, coupé *am-būrō* (d'après *am-plector*, etc.), qu'a été tiré un substantif *bustum* et un verbe **ūrere*, par lequel s'explique *combūrō*, *combustiō*, -*tūra* ; *deūrō*, *exūrō*, -*ustiō* ; *in-ūrō* ; *obustus*, **redustus*, M. L. 7150 ; *per-*, *prae-*, *sub-ūrō*, rares pour la plupart, sauf *combūrō*, *exūrō*, *inūrō*.

Le présent *ūrō* répond à gr. *εὔω* et skr. *ḍgāmi* « je brûle », et *ustus* à skr. *ustāh* « brûlé ». Le germanique a des formes nominales : v. isl. *ysia* « feu », *usli* « cendre brûlante », etc. Le verbe expressif *ustulāre* est formé comme *postulāre*.

ursus, -*i* m. (et *ursa*, -*ae* f.) : ours, ourse. Le féminin est surtout poétique ; à l'imitation du grec, insert à désigner des constellations, la Grande et la Petite Ourse. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 9089, *ursus* ; celtique : britt. *ors*.

Dérivés : *ursinus* ; *ursārius* : gardeur d'ours (Inscr.). Noms propres : *Vrsō*, *Vrsulus*, -*la*, -*sacius*.

Cf. skr. *ṛṣabha*, av. *arəšō* (et pers. *zirs*), arm. *arj* (gén. *arjōy*), gr. *ἄρκτος* et *ἄρκος*, *irl. art* (cf. gaul. *deae ar-tion*). Le mot est remplacé par des mots nouveaux en germanique, en balte, en slave, par suite d'interdictions de vocabulaire.

urtica, -*ae* f. : ortie, plante ; et ortie de mer, zoophyte. Mis en rapport, par étymologie populaire, avec *ūrō* par les Latins ; cf. CGL V 255, 8 : *urticae genera sunt duo, masculus et femina* ; *masculus si tangatur ustulat...* ; mais on attendrait **ustica*. Les formes romanes supposent *urtica* avec *ū*, M. L. 9090. Ancien (Plt.). Panroman.

Dérivés : *urticetum* (Gloss.) ; **urticulu*, M. L. 9091. Nom de plante, sans étymologie.

ūrīca, -*ae* f. : chenille du chou. Cf. Thes. Gloss., s. u. — V. *ērūca*.

ūrus, -*i* m. : auroch. Mot germanique, cité pour la première fois par Cés., B. G. 6, 281.

uruum, -*i* n. : mancheron de la charrue (= *būra*). Technique, cité par Varro ; demeuré en sarde. M. L. 9092.

uruō, -*ās*, -*āre* : -*are* est aratro definire, Dig. 50, 16, 239, § 6 ; cf. F. 514, 22 : *urnus Ennius in Andromeda significat circumdat, ab eo sulco qui fit in urbe condenda uruo aratri, quae fit forma similima uncini curatione buris et dentis, cui praefigitur uomer*. L'abrégé de Festus a la forme *ueruat* : *circumdat*. Sans doute dénomiatif du précédent. Osq. *uruvū* « curua » ? (Cipp. Abell., I. 30).

uspian adv. : quelque part. Adverbe de lieu, de sens identique à *quāpiam* et *usquam*. Attesté depuis Plaute, employé par Cicéron (œuvres philosophiques et correspondance, non dans les discours) ; rare à l'époque impériale, où on le rencontre surtout chez les archaïsants. N'est guère usité que dans les phrases négatives, conditionnelles ou interrogatives.

Vspiam est à *quisquam* comme *usquam* à *quisquam*; v. le suivant.

usquam adv. : même sens que *uspiam* et *quodum*. Plaute emploie indifféremment *usquam* ou *quodum* avec des verbes de mouvement : Cap. 456, *ne quodum pedem/ceferat sine custode*; Mo. 857, *equidem haud usquam a pedibus abscedam tuis*. — *Vspiam*, *usquam* n'ont, en effet, pas *ubi* au premier terme et semblent formés de *us-*, issu de **ut-*, élargissement de *ut*, et des particules indéfinies *-piam* (de *pe* + *iam*), *-quam*. Le sens premier est donc « en quelque façon, d'aucune manière », sens du reste bien attesté, cf. Plt., Tri. 336, *qui quidem nusquam per virtutem rem confregit aique eget*, sur lequel s'est développé le sens de « quelque part, en quelque endroit », par une extension naturelle que favorisait en outre l'existence de *quodum*, dont la langue tendait à rapprocher *usquam*. D'abord plus fréquent que *uspiam*, mais ne semble plus employé après le 1^{er} siècle.

Composé : *nusquam* de *ne* + *usquam* « nulle part ». V. *ut* et *quam*.

usque adv. : s'emploie absolument ou joint à d'autres particules, adverbes ou prépositions, pour marquer la continuité d'un mouvement dans le temps ou dans l'espace, envisagé dans son point de départ ou dans son point d'arrivée : *usque ab* (ab... usque), *usque ex*, *usque inde*, *hinc*; *usque ad* (ou ad... usque), *adhuc*; *usque in* (et in... usque); *usque eo*, *usque quod* et *quousque*; *usque dum*, *usque donec*, *usque quod*; *usque quaque*. Le sens est celui d'un indéfini « en tout endroit, en tout temps », puis « toujours ». A l'époque impériale, par extension de constructions telles que *usque Romam* (Cic.), où *Romam* était considéré comme « dépendant », de *usque*, *usque* a été employé comme préposition avec le sens de « jusqu'à », e. g. Just. 7, 1, 4, *imperium usque extremos Orientis terminos prolatum*.

Vsque n'est pas séparable de *usquam*; pour la forme, cf. *quisque*, *utique*.

ustilāgō : v. *ārē*.

ūsurpō : v. *utur*.

ut, et forme renforcée **utī** (*utei*) ; la forme ancienne *uita* (correspondant à *ita*) figure aussi peut-être dans *aliuta*, conservé par P. F. 5, 15 : *aliuta antiqui dicebant pro aliter*, ex Graeco ἄλλοιως transferentes. *Hinc est illud in legibus Numae Pompilii* (15) : « Si quisquam *aliuta* facit, ipsos Iovi sacer esto » et dans *utnam* de **utānam*, particule appartenant à un thème de relatif interrogatif-indéfini signifiant « comment » et « en quelque manière », comme « cf. la synonymie de *ut* et de *quī* dans les souhaits : *qui illum dī omnes perduint*, Plt., Men. 451, et *ut illum dī perdat*, Naev., Com. 19). A pour corrélatif *ita* dans les groupes *ita... ut* ou *ut... ita* « ainsi... comme », qui servent souvent à introduire des phrases comparatives ; à *ita* peuvent se substituer des synonymes : *sic* (de là *sicut*, *sicutī*) ; peut être redoublée pour renforcer le sens indéfini : *ut ut* « de quelque manière que », ou accompagnée de particules généralisantes comme le pronom indéfini lui-même : *utcumque* (« de quelque manière que » et « de toute manière » (cf. *quicumque*) ; *utique* « en tout cas », souvent avec valeur restrictive « tout au moins » (cf. *quisque*), quelquefois

« spécialement » (T.-L.) ; ou d'une forme d'adjectif ou de verbe, g. e., *ut puta* « par exemple », proprement « compte (ou « songe à ») en quelque sorte ». — *Vt* « comme » a servi également à introduire des phrases causales ou explicatives, soit seul, soit accompagné : *pro eo ut* « dans la mesure où », *perinde ut* ; avec un substantif : *ut cynicus* « en qualité de cynique », Cic., Tu. 5, 33, 92 ; *ut est captus hominum* « étant donné ce qu'est l'intelligence humaine », Cic., Tu. 2, 27, 65 ; de là *utpote* « comme il est possible », *utpote qui* « comme il est possible à quelqu'un qui » : *satis nequam sum, utpote qui hodie amare inceperim*, Plt., Rud. 462 ; *utpote cum*.

Enfin, comme le gr. ὡς dans ὡς τάχιστα et comme *ita*, *ut* a pu servir à indiquer le temps ou le lieu : *ut, ut primum, statim ut, ut... tum*, etc., e. g. Plt., Am. 203, *principio ut illo aduenimus, ubi primum terram tetigimus* ; Cic., Q. Fr. 2, 3, 2, *qui ut peroravit, surrexit Clodius* ; et, avec sens local (rare, poétique et peut-être à l'imitation du grec), Cat. 11, 2, *sive in extremos penetrabit Indos | litus ut longe resonante Eoa | unditur aqua* ; et aussi 17, 10.

Vt, en qualité de particule indéterminée, accompagnait souvent des subjonctifs de subposition (d'où *ut* « à supposer que », *quod ut ita sit*, proprement « les choses seraient-elles ainsi de quelque manière », Cic., Tu. 1, 21, 49), de possibilité ou d'intention : *ita milites instruit ut hostium impetum sustinere possent* voulait dire originellement « il rangea ses soldats ainsi ; ils pourraient d'une manière ou d'une autre supporter le choc de l'ennemi ». La langue a tendu à considérer cet *ut* ainsi employé comme une conjonction subordonnante qui introduisait le subjonctif, ayant le sens de « pour que, afin que, que ». *Vt* a donc servi à introduire des complétives après les verbes marquant l'effort, *cūrāre*, *dare operam*, *facere* ut, la demande, le souhait ou la crainte, la possibilité, l'éventualité : *fit, accidit, sequitur ut*, etc. Par une extension nouvelle, *ut, ita ut* (tantus, tot, is... ut) a servi à introduire des propositions marquant une conséquence d'un fait précédemment accompli, « de telle sorte que », e. g. Cic., Verr. 2, 4, 42, 91, *eos deduxi testes et eas litteras deportavi ut de istius facto dubium esse nemini possit*, « j'ai produit de tels témoins, et j'ai ramené de telles lettres que personne ne peut (et non : ne puisse) douter... ». — Il s'est constitué ainsi deux conjonctions qui, dans l'emploi, n'avaient plus rien de semblable : 1^o *ut* « comme », avec une série de sens dérivés, mais voisins, et où le mode, là où un verbe était exprimé, était l'indicatif ; 2^o *ut* « afin que, de sorte que », où le mode était le subjonctif. Le même développement se trouve en grec pour ὡς, qui a tous les sens de *ut* latin.

Outre les composés de *ut* cités plus haut, on trouve encore : *utinam* (cf. *quisnam*) : particule accompagnant un souhait relatif au présent, au passé ou à l'avenir « puisse-t-il arriver que ; plaise, plutôt aux dieux que ; que ne... » ; et, avec *ut* comme second terme, *sicut, velut, prout, praeut*, anciens juxtaposés dont les deux termes ont tendu à se souder.

Vt, malgré la fréquence de son emploi en latin, est à peine représenté dans les langues romanes (cf. M. L. 9099 a), qui ont recouru à des formes plus pleines. Déjà, dans la Cena Trimachionis, *ut* au sens de « comme »

est remplacé généralement par *quomodo, quemadmodum* ; e. g. *solebat sic cenare quomodo rex*, 38, 15 ; *quomodo dicunt*, 38, 8.

Le *t* final de *ut* suppose qu'il s'est amui une voyelle finale, -a à en juger par *ita* et *aliuta* ; cette voyelle subsiste, altérée, dans *uti-nam, uti-que* et dans *utei, uti* (de **uta-i*). En regard, l'osco-ombrien a osq. *puz*, omb. *puz-e, pus-ei, pus-e*, donc un ancien **quut-* qui se retrouve dans lat. *uspiam, usquam, usque*. Le radical **kwu-* est celui qui figure dans *ubi*, etc. (v. ce mot). Le suffixe apparaît en indo-iranien sous la forme non expressive -*ti* dans skr. *tū* (v. *itā*) et avec -*th*- expressif et forme pleine de la voyelle dans gāth. *iṭā* « ainsi », véd. *iithd* (avec gémination expressive). La forme attestée par osq. *puz* et lat. *us-quam* résulte de ce qu'un -*a* final était susceptible de s'amuir en indo-européen. L'emploi d'un radical **kwu-* doit être une innovation italique : cf. skr. *kāthd* et gāth. *kaṭā* ; mais, à côté de *kaṭa*, l'Avesta a une forme, sans doute secondaire, *kuṭa* « comment », d'après *kuṭa, kuṭra*, etc. Le modèle était fourni par *iṭa*, puisque, en face de *kuṭa*, il y avait *iṭa* « ici » ; c'est, de même, *ita* qui a dû fournir le modèle de *ut(a)*, en face de *ibi, ubi*.

uter, utra, utrum : pronom interrogatif indéfini « lequel des deux » et « celui, celle des deux qui, que » ; peut s'employer aussi au pluriel ; cf. Cic., Q. fr. 2, 11, 4, *sed utros eius habueris libros — duo enim sunt corpora — an utrosque nescio*. Quelquefois, renforcé de -*ne*, e. g. Hor., S. 2, 2, 107, *uterne | ad casus dubios fidei sibi certius, hic qui... | an qui* ; cf. *quīne, quōne*. — Le neutre *utrum*, qui servait à annoncer une alternative proposée à un interlocuteur, e. g. Plt., Ru. 104, *sed utrum tu masne an femina es?* ; Mo. 681, *uidendumst primum utrum eae uelintne an non uelint*, est devenu par là une conjonction introduisant le premier terme d'une interrogation double (M. L. 9103) ; l'ablatif *utro* est devenu un adverbe local « auquel des deux endroits ». — Cf. aussi **utrim*, adverbe local conservé dans *utrimsecus* (Aetna 593). Ancien, usuel et classique. Mais, ayant perdu le sens du suffixe **tero-*, la langue a tendu à effacer la distinction entre *uter* et *quis* ; la confusion existe dès l'époque classique et plus encore sous l'Empire. Non roman.

Composés : *neuter* q. u. ; *uterque, utraque, utrumque* : chacun des deux (cf. *quisque*, dont *uterque* est le comparatif), l'un et l'autre (singulier et pluriel) ; *utroque* « de part et d'autre, des deux côtés » (*utroqueversum*) ; *utrāsecus* (Cass. Hem.) ; *utrimque* (*utrinque*) ; *utrimquesecus* « des deux parts » ; *utrumcumque* ; *utra-utrumcumque* : qui que soit des deux qui (classique) ; *uterlibet* ; *uterū* : qui vous voulez des deux ; n'importe lequel des deux ; *utrobī* (*utrobi, utribi*) : dans lequel des deux endroits, dans celui des deux endroits où (archaïque et langue du droit impériale) ; *utrubique* (*utro-bique*).

Enfin, les deux termes juxtaposés *alter uter* « l'un ou l'autre » ont tendu à se souder et le dernier élément seul s'est décliné : *alteruter, alterutra, alterutrum*.

Les formes osques et ombriennes reposent sur **kwu-* à l'initiale : osq. *pūtūrsūd* d'« utrique », omb. *podruh-pei* « utroque », etc. Ceci concorde avec les formes des autres langues pour l'interrogatif-indéfini se rapportant

à deux notions envisagées séparément : skr. *kataradh*, av. *katārō*, lit. *katrās*, gr. *κότερος*, got. *hwapar*. Comme celui de *ut, usquam*, l'u de *uter* est donc analogique ; mais, ici, il est propre au latin, et non pas commun à tout l'Italique. Ici aussi, le point de départ se trouve dans le parallélisme de *ibi, ubi*. La forme à *i-* qui a servi de point de départ survit dans *ūterum* (v. ce mot).

uter, utris m. (n. pl. *utriā*, Luc. Inc. 91 ap. Non. 232, 36 ; gén. *utrium*, Sall., Lu. 91, 1) : outre. Ancien, technique. M. L. 9102.

Dérivés et composés : *utrārius* : porteur d'eau (langue militaire) ; *utriculus* : petite outre ; *utriculārius* : fabricant d'outres, *utriculārī fabri*, CIL XIII 1934 ; v. B. A. Müller, Glotta 9, p. 202 sqq. ; *utricium* ; *utricum* (Gloss.) ; *utricida*, composé formé plaisamment par Apulée d'après *pāricida*. Cf. aussi M. L. 9100, **ūtelum*.

Le rapprochement avec gr. ὕδρα « vase à eau » est séduisant. Il s'agit peut-être d'un emprunt qui aurait passé par l'étrusque.

uterus (*uter*, Caec. ap. Non. 188, 11 ; *uterum* n. dans Plt., Turp., Afr. ap. Non. 229, 27), -*i* m. : ventre ; en particulier « partie du ventre où se trouve le fœtus, utérus ». Ancien et classique.

Diminutifs : *uterculus, utriculus* (Pline) ; adjectif : *uterinus*.

On pense naturellement à skr. *udāram* « ventre », gr. ὄσπερ, γαστήρ (Hés.), v. pruss. *weders* « ventre ». Mais ceci n'explique pas le *t*. Les mots de ce groupe ont des formes « populaires » instables, ainsi qu'il a été noté sous *uenter*.

utique : v. *ut*.

ūtor, -eris, ūsus, sum, ūtī (ancien **ōtor* encore attesté dans les graphies *oeti, oetier* = ūtī, *oīte* = ūtīle, fournies par les inscriptions anciennes ou les vieux textes de lois, e. g. CIL I² 756, 6 et 8 ; 586, 9 ; Fest. 288, 25 ; quelques emplois passifs de *ūtor*, cf. Nov. ap. Gell. 15, 15, 4) : user, faire usage de, se servir, employer. Complètement à l'ablatif-instrumental (classique) et aussi, à l'époque ancienne, à l'accusatif, d'où l'expression *dare ūtendum* (*aliquid*), qui est encore dans Cicéron et Ovide.

— *Vtor* a aussi le sens dérivé de « avoir des rapports avec », e. g. Cat., Agr. 143, 1, *uīlīca uīcīnas alīasque mulīeres quam mīnīme uītatur* ; « avoir à sa disposition, jouir de, avoir » : *patre usus et diligēte et dūī*, Nep. Att. 1, 2. Ancien, usuel, classique. Non roman ; remplacé par **ūsare*. M. L. 9093.

Dérivés et composés : *ūtilis* et *ūtībilis* (archaïque) ; *ūtīlīter* ; *ūtīlītās* : utilité (abstrait et concret) ; *ūtīlītās* « services » ; *inūtīlis* « inutile » et « contraire à l'utilité, nuisible » ; *inūtīlīter* ; *inūtīlītās* (rare, mais classique) ; *ūtīlīsīlis* : dont on peut faire usage ; n. pl. *ūtīlīsīlia* « ustensiles ». Mot, semble-t-il, de la langue parlée (Varr., Col., T.-L.) ; non strictement classique). M. L. 9101, *ūtīlīsīlia*, **āsūtīlia*. Dérivé : *ūtīlīsīlītās* (Tert.).

ūsus, -ūs m. : « usage » et « utilité ». S'emploie avec *esse* dans l'expression *ūsus est* (*alīcui alīquā rē*) « il y a profit à quelqu'un avec quelque chose » ; cf. Plt.,

Pseud. 50, *argento mi usus inuento siet*, devenue synonyme de *opus est*; cf. le développement de sens de gr. *χρή, χρήσθαι*; *usus fructus*, expression asyndétique désignant le droit d'usage et de jouissance d'un bien dont on n'est pas propriétaire (par opposition à *nancipium*, cf. *Lucr.* 3, 971) : *est ius alienis rebus utendi fruendi, salua rerum possessione*, Dig. 7, 1, 1.

De là *usufructuarius* : usufruitier, terme juridique (Gaius, Dig.). — Cf. aussi *usu capio* : « prendre par usage ». Ancien juxtaposé dont les éléments ont tendu à se souder. Terme de droit, auquel correspond un substantif *usu capio*, -onis : *est dominii adeptio per continuationem possessionis anni uel biennii*; *rerum mobilium anni, immobilium biennii*, Ulp., Fgn. tit. 19. — Sur *usu capio* ont été faits *usu recipio*, -receptio (Gaius).

Vsus est demeuré dans les langues romanes (M. L. 9099), qui en ont tiré un dénominaatif : fr. *us* (remplacé par *usage*), *user*; B. W. s. u.

Dérivés : *usuālis* et *usuārius*, tous deux tardifs; *usuārius* subst. m. : usager, usufruitier (termes de droit).

ūsura : usage (ancien et classique). Spécialisé dans la langue du droit au sens de « profit retiré de l'argent (prêt) », « intérêt, usure », M. L. 9098. De là *ūsūrius* « dont on a la jouissance » ou « qui porte intérêt », irl. *usuire*; *ūsūrula* (Gloss.).

ūsio : usage. Rare, non classique, usité seulement dans des locutions toutes faites : *ūsioni esse*, *ūsionis grātī*; *ūsibilis* (CGL II 597, 63, *usibile, bonum*); cf. M. L. 9094.

ūsītātus : d'un fréquentatif *ūsior* (Gell. 10, 21, 2; 17, 1, 9), et *ūsio* non attesté en dehors de la glose *usio*! : *χρῶμαι*, CGL II 479, 17, à la fois de sens actif et passif : 1° qui se sert de; 2° usité, usuel (sens le plus fréquent); *ūsītātē*. Souvent confondu avec *usitātus*.

ūsūrpō, -ās : prendre possession par usage. Terme de droit, qui peut-être s'est employé d'abord de celui qui prenait une femme (*rapere*) sans passer par des noces légitimes; cf. Gell. 3, 2, 12 sqq. S'est appliqué ensuite à toute espèce d'objets dans le sens de « s'approprier, prendre possession ou connaissance de », puis « usurper »; et par affaiblissement « faire usage de, employer », e. g. *ū. uocem* « employer un mot » (cf. *nūcupō*); de là l'emploi dans le sens de « surnommer » (cf. *perhibēri*). e. g. Cic., Off. 2, 11, 40, *Laelius is, qui Sapiens usurpatur*. — Dérivés : *ūsūrpātio* (classique); *ūsūrpātor*, -trix (tardifs), -tōrius; *ūsūrpātūsus*; *ūsūrpābilis*.

Composés : *abūtor* : 1° « in usum consumere », dit Non. 76, 27, définissant *abūsa* « in usum consumpta ». C'est sans doute le sens premier, cf. *absūmō*, etc.; par suite « user complètement de », e. g. T.-L. 27, 46, 11 : *exeundum in aciem abutendumque* (= tirer tout le parti possible) *errore hostium*; 2° détourner de son usage, abuser, mésuser.

Dérivés : *abūsus*, -ūs m. : 1° emploi de choses fon- gibles (opposé à *usus*), cf. Don., Andr. Prol. 5 : *usui est ager, domus, abusus uinum, oleum, et cetera huius modi*; 2° abus (sens rare), M. L. 55; *abūsio* : 1° terme de rhétorique traduisant le gr. *κατάχρησις*; 2° abus

(langue de l'Eglise); d'où *abūsor* (langue de l'Eglise); *abūsarius* (tardif); *abūsus* (Quint); *coūtor*, calque de *συγχρῶμαι* (Vulg.); *deūtor* (Corn. Nep., Eum. 11, 3, douteux); *exūtor*? un participle *exussum* au sens de *abūsum* « dépensé complètement » est quelquefois admis dans Plt., Tri. 406; mais le texte est douteux, et sans doute faut-il lire *exunctum*. Cf. aussi **adūsō*, -ās, M. L. 215.

L'existence de la diphtongue est confirmée par osq. *ūiti tiuf*, nom. sg. « *ūsio », pélign. *oisa* « ūsā » (*casnar oisa aetate*)! Mot italique, mais dont aucune étymologie claire n'est connue.

ūua, -ae f. : 1° raisin; et grappe de raisin. Se dit, par extension, d'autres fruits ou baies, de forme semblable au raisin (*ūua amōmī, lauri*; u. *agrestis, canina, coruina, lupina, taminia*), ou de la grappe que forme un essaim d'abeilles; 2° lnette = *σταυρή*; 3° sorte de poisson de mer (? v. de Saint-Denis, *Vocab.*, s. u.). Ancien (Caton), classique, usuel. M. L. 9104 et 9105, *ūuula, ūuola* (Plin. 27, 44) « petit raisin ». Composé : *ūuifer* (St., Sil.).

On pense naturellement à lit. *uga* « baie », v. sl. *jagoda* « fruit », *vin-jaga* « raisin ». Mais on ne voit pas comment établir le rapport. La terminologie de la « vigne » est, du reste, ou empruntée (*uinum*, etc.) ou récemment adaptée (*uītis*). Le gr. *θα* « cormier » ne convient ni pour la forme ni pour le sens.

ūuēdō, -ēs, -ēre : être humide. Attesté seulement au participe *ūuēns* (époque impériale).

Formes nominales et dérivés : *ūuor*, Varr., L. L. 5, 104 : *uuae ab uuore*; *ūuēscō*, -is : devenir humide (Lucr.); *ūuidus* et *ūdus* : humide (attestée depuis Plt.; surtout poétique); *ūuidulus* (Catull.); *ūuiditās* (tardif, rare); *ūdō*, -ās : humecter (tardif).

ūdor? : dans Varr., L. L. 5, 24 : *hinc* (scil. *ex uerbo* « *hūmus* ») *udus, uidus*; *hinc sudor et udor*, si toutefois *ūdor* n'est pas la transcription du gr. *ὕδωρ*.

Vuidus, ūdus ont cédé devant *ūuidus* que soutenait le rapprochement populaire avec *humus*. Les emplois de ces formes sont rares et presque uniquement poétiques; *ūuor, ūdor* ne se trouvent que dans Varron, dont ce sont peut-être des inventions étymologiques. Cf. *uligō* et *unda*?

uuluāgō (*uulgāgō, bulbāgō*), -inīs f. : asaret. De *uulua*; la plante passait pour emménagogue. V. André, *Lex.*, s. u.

uxor, -ōris f. : femme légitime prise par le mari « *liber[or]um sibi quaesendum grātīa* »; terme juridique (*uxōrem dūcere* [jamais *coniugem*]), *habēre*; dans les textes de lois, *uxor* s'oppose à *uir* et familial; le terme noble est *coniux*. Ancien et classique. M. L. 9106 (représentants rares et qui n'ont pas tous survécu); *mulier* est beaucoup mieux représenté.

Dérivés : *uxōrius* : relatif à l'épouse ou au mariage, d'où *uxōrius* : faible pour son épouse; *uxōrium* : impôt sur les célibataires; *uxōriōsus* (Gloss.); *uxorecula*, terme de tendresse familial; cf. aussi M. L. 9107, **uxōrēre* « prendre femme ».

Le seul mot qui admette un rapprochement est arm. *amusin* « époux, épouse », qui se laisse décomposer en

am- « avec » et une formation de la racine **euk-* « être habitué à, apprendre » qu'a l'arménien dans *usanim* « j'apprends ». En latin, il n'y a que le sens de « épouse », parce que *uxor* doit être une combinaison de **uk-*, à rapprocher de l'arménien *us-*, et -*sōr-*, le même élément qui figure dans *soror* (**swe-sor* étant « la personne féminine du groupe »; pour **swe*, cf. *sodālis*) et dans les

formes féminines des noms de nombre : skr. *tisrāḥ* « 3 », *cāstarāḥ* « 4 », etc.; **uk-sōr-* est une sorte de composé. Bien que limité à l'italique, le mot est donc ancien; c'est un des archaïsmes de l'italique. Le pélignien a *usur* (nominatif pluriel?) et, sur la malédiction osque de Vibia, se lit *usurs*, qui peut signifier « *uxōrēs* » (mais le sens est douteux; v. Vetter, *Hdb.*, n. 6). V. *soror*!.

X

xenium, -ī n. : présent, cadeau (fait à un hôte). Emprunt de la langue impériale (Plin le J., Mart., etc.) au gr. *ξένιον*. Diminutif : *xeniolum* (Apul.).

xyxystus (-tum n.), -ī m. : galerie couverte, colonnade. Emprunt au gr. *ξύστος* (-τος), depuis Cicéron.

Z

zaberna, -ae f. : giberne (Éd. Diocl.); v. *gaberina*.

zabulus, -ī m. : forme populaire de *diabolus*, transcription du gr. *διάβολος*, avec passage de *dy-* à *z*, comme dans *zaconus*, etc. (Paul. Nol., Lact.).

zamia, -ae f. : perte, préjudice. Hapax de Plt., Au. 197; transcription du gr. dor. *ζάμια*; à lire sans doute *sāmia*, comme *sōna*, etc.

zanca, -ae f. : bottine montante. Mot parthe : *z. par-thica* (Trebb. Poll.), rare et tardif.

zēlus, -ī m. : jalousie amoureuse, envie. Emprunt tardif au gr. *ζῆλος*, surtout fréquent dans la langue de l'Eglise, avec ses dérivés *zēlōsus* « jaloux », M. L. 9613; B. W. s. u.; *zēlō*, -as (Tert., Aug., Vulg.) et *adzēlor*, -āris; *zēlānter* adv., *zēlātor* (Ven. Fort., Ambr.) et le composé *zēlotypus* (depuis Pét., Juv., Quint.).

zenzur : plante mal déterminée, sorte de prêle? = *πολύγονον* dans Muscio 71, p. 101 Rose. Sans doute mot punique.

zephyrus, -ī m. : zéphyr. Emprunt poétique au gr. *ζέφυρος*, équivalent au *jauōnius*. Cf. *zephyria oua*, M. L. 9615 a. f.

zeus, -ī m. : sorte de poisson (Plin.); transcription du gr. *ζαῖς*.

zingiberi : transcription du gr. *ζιγγερί(ς)*, lui-même de source orientale, qui est à l'origine du fr. *gingembre*. M. L. 6919.

zinzala, -ae f. : moustique. Tardif (Cassiod., Gl.); onomatopée passée dans les langues romanes. M. L. 9623.

zinzio, zinzilulō, -ās : gazouiller (Suét.). Onomatopée. M. L. 9622.

zippulae, -ārum f. pl. : mot tardif (Vitae Patr.), désignant une sorte de pâtisserie. Conservé en napolitain : *zeppola*.

zizania, -ae f. : transcription du gr. *ζιζάνια*, pl. de *ζιζάνιον* « ivraie », passé dans la langue de l'Eglise au sens de « jalousie, discorde », etc.

ziziphus (-phum), -ī m. : transcription du gr. *ζιζυφον* « jujube » et « jujubier ». M. L. 8627.

zōna, -ae (*sōna*, Plt.), f. : ceinture. Emprunt ancien au gr. dor. *ζώνη*. Dérivés : *zōnārius* (Plt.); *zōnātim* (Lu- cil.); *zōnula* (Catull.); *zōnālis* (Macr.). Composé hybride : *septizōnium* : le zodiaque, d'après *septimontium*. Formes romanes savantes.

INDEX

Itallque.

Aadirits, osq. : 54.
aamanaffed, osq. : 2, 180, 382.
aasas, osq. : 42.
Abellanüt, osq. : 3.
abrof, ombr. : 38.
abrunu, ombr. : 38.
akkatus, osq. : 754.
akenel, osq. : 35.
acnu, ombr. : 35.
akrid, osq. : 6.
actud, osq. : 18.
acwn, osq. : 18.
ad, osq. : 8.
Aderl, osq. : 54.
adpüd, osq. : 8.
adro, ombr. : 54.
Accetia, volsque : 11.
aetatu, pël. : 13.
afded, pël. : 2, 198.
afetum, ombr. : 228.
afiktu, ombr. : 234.
afukad, osq. : 2.
ager, ombr. : 14.
ahavendu, ombr. : 2.
ahesnes, ombr. : 12.
ahrepufatu, *ahatripursatu*, ombr. : 2, 703.
altatels, osq. : 13.
aitu, ombr. : 18.
Alafaternum, osq. : 20.
alf, ombr. : 20.
alfu, ombr. : 20.
allo, osq. : 21, 22, 111.
altrei, osq. : 22.
alttram, osq. : 22, 117.
amaten, marr. : 29.
amboltu, ombr. : 26, 27.
ambretuto, ombr. : 26, 197.
amjfr, *amjret*, osq. : 26, 32, 199.
amjret, ombr. : 228.
amiricatud, osq. : 400.
amirikun, osq. : 400.
Ammal, osq. : 28.
amnüd, *amnud*, osq. : 26, 122, 633.
ampentiu, ombr. : 495.
amprehtu, ombr. : 26.
amprufid, osq. : 312, 537.
an, osq. : 51, 312.
anafriß, osq. : 310.
ancesto, osq. : 113.
andendu, *endendu*, ombr. : 312, 683.

anferener, ombr. : 228.
anfractus, lat. : 26.
anglome, *angluto*, ombr. : 33.
an(h)ostatu, ombr. : 312.
Anniei, osq. : 35.
anouihimu, ombr. : 207, 312.
anšihitu, ombr. : 121.
a(n)stintu, ombr. : 649.
anstiplatu, ombr. : 650.
ant, osq. : 37, 527.
antakres, ombr. : 312, 676.
antentu, *andendu*, ombr. : 683.
anter, *ander*, ombr. : 313.
anter, osq. : 313.
antermensaru, ombr. : 398.
Anterstatai, osq. : 653.
antervakaze, ombr. : 710.
ap, *apehtre*, ombr. : 2, 204.
apruß, ombr. : 38.
-af, *-a*, ombr. : 8.
aragetud, osq. : 45.
afkani, ombr. : 93.
arcentelom, fal. : 45.
affertur, *arsfertur*, ombr. : 45, 228, 229, 230.
afipes, *afepes*, ombr. : 9.
afpeltu, ombr. : 494.
afputrati, ombr. : 8, 43.
ars, ombr. : 8.
arsir, ombr. : 22.
arsmor, ombr. : 47.
arvamen, ombr. : 50, 312.
afœuitu, *arsueitu*, ombr. : 717.
asaku, ombr. : 156.
asam-af, ombr. : 42.
aseriatu, ombr. : 620.
aserum, osq. : 618, 619.
aseçeta, ombr. : 608.
acetus, ombr. : 315.
assignas, marr. : 51.
asnata, ombr. : 443.
Atella, osq. : 54.
atru, ombr. : 54.
atrud, osq. : 22.
avef, *auif*, ombr. : 58.
aviekate, ombr. : 58.
auirseto, ombr. : 734.
ausom, sab. : 60.
auti, *aut*, osq. : 61.
az, osq. : 8.
Baitels, osq. : 64.
Bantins, osq. : 164.

benust, ombr. : 720.
beroa, *berus*, ombr. : 727.
bitam, osq. : 743.
bivus, osq. : 743.
Blaisiis, osq. : 71.
brateis, osq. : 282.
bratom, pël. : 282.
bum, ombr. : 74.
Büvaianüd, osq. : 74.
cabriner, ombr. : 95.
kabru, ombr. : 95.
cadeis, osq. : 459.
kahad, osq. : 314.
kaios, fal. : 265.
kaispatar, osq. : 85.
Calauan, pël. : 88.
kaleruf, ombr. : 86.
Kaluvieis, osq. : 88.
kanetu, ombr. : 94.
kapiße, *kapiße*, ombr. : 97.
kaprum, ombr. : 95.
karanter, osq. : 100, 101, 150.
carefo, fal. : 100, 258.
kaßetu, *kaßitu*, ombr. : 86, 88.
karne speturie, ombr. : 641.
carneis, osq. : 101.
carsitu, ombr. : 88.
kartu, ombr. : 101.
karu, *karnus* (abl.), ombr. : 101.
casceus, lat. : 94.
kasit, osq. : 100.
casnar, osq. : 84, 94, 103.
castrous, osq. : 104.
castruo, *kastruva*, *kastruvuf*, ombr. : 104.
katel, *kaltu* (acc. sg.), ombr. : 106.
kateramu, *caterahamo*, ombr. : 105.
Cauio, *Cauia*, fal. : 265.
ce, : 117.
kebu, ombr. : 118.
keenastur, *censtur*, osq. : 113.
ceansaum, osq. : 113.
Kenssurineis, osq. : 112.
censtomen, osq. : 113, 312.
Kerri, osq. : 116, 117, 150.
kerrios, osq. : 117.
kersnu, *kerssnals*, osq. : 112.
ceus, osc.-ombr. : 124.

cisterno, ombr. : 123.
klaclaf, ombr. : 125.
kletram (acc.), ombr. : 128.
Cloil, volsq. : 129.
Kluvatiis, osq. : 129.
Kluviier, ombr. : 129.
cnatois, pël. : 272.
coisatens, pël. : 159.
com, *con*, osq. : 156.
comatir, ombr. : 411.
combiflatu, ombr. : 233.
comohota, ombr. : 417.
comoltu, ombr. : 411.
comono, osq. : 156.
comparascuster, osq. : 139, 156, 526.
cōnea, prën. : 119.
conegos, ombr. : 138.
conrud, osq. : 140.
couehriu, volsq. : 160, 739.
couortust, ombr. : 726.
krematra, ombr. : 149.
krustatar, osq. : 152.
kvaisttur, *kvaistzur*, osq. : 551.
cuando, fal. : 551.
Cubrar, ombr. : 122.
kuvestreie, ombr. : 550.
kuvestur, ombr. : 551.
kulupu, osq. : 155.
cum, ombr. : 156.
kumaltu, *kumates*, ombr. : 411.
cumba, sab. : 154.
kumbened, osq. : 156, 720.
kumiaf, ombr. : 269, 285.
kumne, ombr. : 156.
kūmparkinels, osq. : 139, 526.
kumultu, *comultu*, ombr. : 156, 411.
cuncaptum, fal. : 156.
kunikas, ombr. : 138.
cupa, fal. : 154.
kuraia, *kuratu*, ombr. : 159.
curnaco, *curnase*, ombr. : 143.
kuœeitu, ombr. : 717.
kuœertu, *kuœertu*, *kuœurtus*, ombr. : 156, 726.
da, ombr. : 165.
da[da], osq. : 180.
dadikatted, osq. : 165, 172, 173.
dadiid, osq. : 180.
daetom, ombr. : 165.

dat, osq. : 165.
Daunos, apulien : 221.
Dekis, osq. : 166.
Dekkioarim, osq. : 166.
dekmanñiüs, osq. : 166.
dede, ombr. : 178, 180.
deded, osq. : 178, 180.
deicans, deikum, deicum,
osq. : 172, 173.
deina, dina, osq. : 171.
deito, deitu, ombr. : 172,
173.
Deivai, deiuatud, deivoinais,
osq. : 171.
degurier, ombr. : 166.
dersa, dirsa, ombr. : 178.
derciust, ombr. : 172.
des, pël. : 177.
desenduf, ombr. : 166.
destrame, ombr. : 171.
destrst, osq. : 171.
destruco, ombr. : 171.
deueia, ombr. : 171.
dicust, osq. : 172.
dida, pël. : 180.
didest, osq. : 178.
didet, vest. : 180.
Diioivai, osq. : 178.
dirstu, ombr. : 178.
disleralinsust, ombr. : 176,
363.
Diumpais, osq. : 374.
Diiovel, osq. : 329.
diuivam, osq. : 329.
dolum, dolud, osq. : 182.
dolum mallom, dolud malud,
osq. : 380.
douiad, fal. : 180.
du-, ombr. : 70.
duir, ombr. : 188.
dunu, ombr. : 180.
dunum, osq. : 179, 180.
dupla, ombr. : 188, 515,
517.
dupursus, ombr. : 70, 492,
502.
dur, ombr. : 188.
duunated, osq. : 179.
ē, e, ehe, ombr. : 204.
ebstrafe, ombr. : 64.
ekak, osq. : 191.
ekas, ekask, osq. : 293.
ekass, osq. : 293.
ekhum, osq. : 191.
ekik, osq. : 191, 630.
eko, ego, fal. : 192, 193.
eksku, osq. : 293, 630.
ed, ombr. : 191.
echianasum, osq. : 295.
eestint, osq. : 204.
ef, ombr. : 193.
egmo, osq. : 192.
chetustahamu, ombr. : 204.
chiato, ombr. : 295.
chepilatasset, osq. : 204,
507.
chirad, osq. : 203.
chuelu, ombr. : 204, 750.
eldiüs, osq. : 306.
eine, ombr. : 196.
civeu, osq. : 196.
eiscurent, ombr. : 12.
eiskun, osq. : 324.
emantur, ombr. : 195.
embratius, osq. : 311.
empratois, pël. : 311.
emps, ombr. : 195.
enem, ene, ombr. : 196, 203.
enetu, ombr. : 198, 312.
ennom, enom, enu, ombr. :
196, 203.
ententu, endendu, ombr. :
683.
enumeq, ombr. : 196.
erek, efek, ombr. : 109, 191,
324.
erietu, ombr. : 46.
eront, osq. : 306.
erse, ombr. : 191.
eru, ombr. : 324.
erucum, ombr. : 156.
esmet, ombr. : 293, 324.
esome, ombr. : 630.
essu, esu, ombr. : 293, 630.
essuf, esuf, osq. ombr. :
323.
est, sent, osq. ombr. : 665.
estu, esto, ombr. : 324.
estud, osq. : 666.
etaians, ombr. : 197.
etanto, osq. : 190, 196, 557.
etanto, etantu, ombr. : 190,
557, 674.
etato, ombr. : 197.
etraf, etram, ombr. : 117.
etrama, ombr. : 325.
etru, ombr. : 117.
etu, ombr. : 199.
eueietu, ombr. : 732.
ezeic, osq. : 630.
faamat, osq. : 214.
fakiad, osq. : 209.
factud, osq. : 213.
facust, fakust, ombr. : 209.
famatted, osq. : 214.
famel, osq. pël. : 215.
famelo, osq. : 215.
famerias, ombr. : 215.
far, ombr., osq., fal. : 216.
facefele, ombr. : 210.
fajia, ombr., volsq. : 209.
fasiu, farsio, ombr. : 216.
Fatuveis, osq. : 220.
fefacid, osq. : 212.
fefacust, osq. : 209.
fehüss, osq. : 236, 410, 424.
feluf, fetu, -ia, ombr. : 213.
feluf, flüu, ombr. : 223.
ferenter, marr. : 227.
ferest, ombr. : 227.
ferom, volsq. : 227.
ferilis, osq. : 230.
feritid, pël. : 228.
fetu, ombr. : 227, 229.
fesn, pël. : 227.
fesnaf, ombr. : 227.
feshaked, prén. : 209, 212.
fku, afiku, ombr. : 234.

fikhd, fal., fikus, osq. :
212, 236.
fiuet, osq. : 209.
filsnu, füsnam (acc.), osq. :
227.
Fisteld, Fistlus, osq. : 238.
Fiusasiasis, osq. : 241.
Flakis, osq. : 238.
Flagiüi (Iuvel), osq. : 238.
Flaviis, osq. : 239.
flucuo, osq. : 241.
flusare, sab., vest. : 241.
fluusat, osq. : 241.
fons, foner, ombr. : 221.
forte, pël. : 249.
fortis, osq. : 250.
frater, ombr., fratrum osq. :
252.
frehtu, frehtef, ombr. : 254.
frif, fri, ombr. : 256, 257.
frue, ombr. : 254.
fruktatiuf, osq. : 256.
fufans, osq. : 258.
fuia, fuies, ombr. : 213,
258.
fuid, osq. : 257, 665.
fundatid, osq. : 261.
Funtlere, Fondlire, ombr. :
245.
furent, ombr. : 258.
furu, juro, ombr. : 246, 250.
fusid, osq. : 258, 666.
fust, osc.-ombr. : 258, 666.
futu, ombr. : 258, 666.
fuitrel, osq. : 258.

[ga]ovieis, osq. : 265.
Gaaviis, osq. : 268.
Genetai, osq. : 270.
Gnaivos, Chaves (gén.),
osq. : 428.
gomia, ombr. : 269, 285.
Grabouius, ombr. : 279.

habus, habe, habetu, ombr. :
288.
hafiest, hapiest, habiest,
osq. : 288.
hahtu, hatu, ombr. : 97, 288.
heic, hec, fe, fal. : 293.
Helevis, osq., helevis, pël. :
291.
her-, ombr. : 560.
Herio, vest. : 292.
Herekiü, osq. : 292.
herest, osq., heri, heriest,
ombr. : 299.
heriam, osq. : 292.
herie, heriet, ombr. : 718.
heriad, osq. : 300.
heris, heri, ombr. : 299, 718.
heritu, ombr. : 299.
hipid, hipust, osq. : 288.
hirpus, samnite : 296.
homonus, ombr. : 297.
hondra, hondomu, ombr. :
302.
hospus, pël. : 301.
hostatu, anhostatu, anostatu,
ombr. : 290.

humuns, osq. : 297.
huntrus, ombr. : 302.
Hurtentius, osq. : 300.
Hürtius, osq. : 300.
hürz, hürtum, osq. : 300,
700.
hutra, ombr., hutruis, osq. :
302.

ldik, osq. : 109, 191, 324.
ier, ombr. : 199.
ife, ombr. : 305.
ifont, ombr. : 629.
iiv, osq. : 193.
imaden, osq. : 311.
incubat, pël. : 154.
inim, inim, osq. : 196, 203.
ionm, pël. : 196.
ionc, osq. : 324.
iouie, ombr. : 331.
ip, osq. : 437.
mestru, osq. : 306.
isunt, ombr. : 306.
iek, ombr. : 325.
iueka, iuenga, ombr. : 330.
iük, osq. : 109, 324.
iuka, iuku, ombr. : 322.
Iupater, ombr. : 329, 487.
iusk, osq. : 324.
iust, ombr. : 197.
Iuwe, ombr. : 329.
iüvilas, osq. : 329.
izic, osq. : 109, 191, 324.

lätus, lat. 679.
leces, prén. : 354.
likitud, licitud, osq. : 357.
ligatus, osq. : 350, 354.
ligis, ligud, osq. : 354.
lilitmü, osq. : 359.
lizis, marr. : 354.
loferta, [I]oiferta, fal. : 355.
losna, prén. : 373, 374.
loufir, osq. pël. : 355, 367,
718.

Lüctius, osq. : 374.
lüvkei, osq. : 368.
Lüvkis, osq. : 372.
lüveys, osq. : 355.
Lüvfeis, osq. : 355.

Mxaxpex, osq. : 388.
Maatreis, osq. : 390.
Maatiis, osq. : 384.
Makkis, osq. : 375.
maestius, osq. : 379.
maimas, osq. : 379.
mais, Mals, Mals, osq. :
379.
mais... pan, osq. : 551.
malaks, osq. : 381.
maletu, ombr. : 411.
mallo-, osq. : 482.
Mamers, osq. : 388.
mamphar, manfar, osq. :
381.
manafum, osq. : 382.
manuf, osq. : 386.
mani, ombr. : 386.
manim, osq. : 386.

mantrahllu, mandraclo,
ombr. : 385, 686.
manuve, ombr. : 386.
Markas, osq. : 388.
mate, fal. : 390.
Mater, ombr. : 390.
méd, v. lat. : 391.
meddeaf, osq. : 392.
meddikkia, osq. : 392.
meddis, medikeis, osq. :
172, 173, 392.
meja, ombr. : 397.
meja spefa, ombr. : 401.
Mefiat, osq. : 393.
Mefit(ei), osq. : 394.
mehe, ombr. : 391.
memaim, osq. : 395.
menum, osq. : 405.
menzne, ombr. : 398.
mefs, mers, mersto, ombr. :
392.

messimass, osq. : 393.
mestru, ombr. : 379.
min(s), osq. : 405.
minstreis, osq. : 379, 405.
Mirqurios, prén. : 400.
müir, Paterei, osq. : 488.
peai, marr. : 511.
peico, peica, ombr. : 505.
peihaner, ombr. : 511.
peimner, ombr. : 545.
peiu, ombr. : 511.
pepurkurent, ombr. : 526.
peguo, ombr. : 492.
-per, ombr. : 536.
peraknem, ombr. : 35.
peracri-, perakre, ombr. :
6, 497.
percam, ombr. : 500.
perekais, osq. : 500.
peremust, osq. : 196.
peretom, ombr. : 497.
perfi, persi, ombr. : 502.
pernaiaf, ombr. : 498.
perne, ombr. : 498, 520.
persklum, ombr. : 526.
persnimu, ombr. : 526.
pert, osc.-ombr. : 338,
439, 628.
pertemest, pertemust, osq. :
195.

pertentu, ombr. : 683.
pertumum, osq. : 497.
perum, osq. : 498.
perum, persom, ombr. : 463,
502.
pesetom, ombr. : 491.
pestilum, peesilum, osq. :
526.
petenata, ombr. : 491.
petroptert, osq. : 497, 553.
petora, osq. : 553, 554.
peturpursus, ombr. : 492,
502, 554.
pid, osq. : 560.
pihaciu, ombr. : 511.
pihatu, ombr. : 511.
pihaz, ombr. : 164, 511.
pihom, volsq. : 511.
Pihüüi, osq. : 511.
pipafo, fal. : 70, 258, 529.
pir, ombr. : 308.

ocar, ocer, ombr. : 6.
ocres, marr. : 457.
Oinumama, prén. : 381.
oisa, pël. : 758.
onse, ue, ombr. : 746.
oosercelom, ombr. : 454.
opeter, ombr. : 465.
ol(p)s-, ombr. : 454.
orto, ortom, ombr. : 468.
osatu, oseto, ombr. : 466.

ostendu, ombr. : 2, 454, 471.
ote, ombr. : 61.
Oufens, Ufens, volsq. : 715.
out, ombr. : 472.
Paakul, osq. : 473.
paca, ombr. : 472.
pacer, ombr. : 473.
Pakis, osq. : 473.
pacre, mars. : 473.
pacrer, ombr. : 473.
pacris, pël. : 473.
Pacuius, mars. : 473.
Pakulliis, osq. : 473.
pajo, fal. : 70.
pai, pai, pae, osq. : 556,
560.
pam, pël. : 551.
pan, osq. : 164.
pane, ombr. : 164, 551.
panta, ombr. : 552.
parjam, parfa, ombr. : 485.
pars, ombr. : 481.
pase, ombr. : 473.
patensins, osq. : 487.
pair, Paterei, osq. : 488.
peai, marr. : 511.
peico, peica, ombr. : 505.
peihaner, ombr. : 511.
peimner, ombr. : 545.
peiu, ombr. : 511.
pepurkurent, ombr. : 526.
peguo, ombr. : 492.
-per, ombr. : 536.
peraknem, ombr. : 35.
peracri-, perakre, ombr. :
6, 497.
percam, ombr. : 500.
perekais, osq. : 500.
peremust, osq. : 196.
peretom, ombr. : 497.
perfi, persi, ombr. : 502.
pernaiaf, ombr. : 498.
perne, ombr. : 498, 520.
persklum, ombr. : 526.
persnimu, ombr. : 526.
pert, osc.-ombr. : 338,
439, 628.
pertemest, pertemust, osq. :
195.
pertentu, ombr. : 683.
pertumum, osq. : 497.
perum, osq. : 498.
perum, persom, ombr. : 463,
502.
pesetom, ombr. : 491.
pestilum, peesilum, osq. :
526.
petenata, ombr. : 491.
petroptert, osq. : 497, 553.
petora, osq. : 553, 554.
peturpursus, ombr. : 492,
502, 554.
pid, osq. : 560.
pihaciu, ombr. : 511.
pihatu, ombr. : 511.
pihaz, ombr. : 164, 511.
pihom, volsq. : 511.
Pihüüi, osq. : 511.
pipafo, fal. : 70, 258, 529.
pir, ombr. : 308.

pis, pir, pis, osq. : 560.
pisher, ombr. : 560.
pietumppe, ombr. : 555,
556, 561.
pispis, osq. : 560.
pistu, ombr. : 509.
piura, osq. : 553.
plener, ombr. : 515.
podruhpei, ombr. : 757.
Poemanae, marr. : 520.
poi (poe, poie), ombr. : 556,
560.
poimunien, vest. : 520.
pone, ombr. : 551.
poni, ombr. : 561.
ponne, ombr. : 164.
Ponties, pël. : 558.
Poplia, fal. : 522.
porca, purka, ombr. : 523.
portata, portatu, portust,
ombr. : 525.
posmom, osq. : 527.
postne, ombr. : 520.
postra, ombr. : 527.
praefucus, osq. : 530.
prai, osq. : 530.
pre, ombr. : 530.
prehabia, prehobia, ombr. :
287, 530.
preuatud, osq. : 536.
prepa, ombr. : 529, 551.
pretra, ombr. : 527.
prever, preve, ombr. : 536.
preuistatu, ombr. : 736.
prismu, pël. : 535.
pristafaiaciriz, pël. : 654.
prurome, pël. : 312.
procanurent, ombr. : 93.
prosetato, ombr. : 608.
pru-, osq., ombr. : 536.
prüfatted, osq. : 537.
prüffed, osq. : 180.
pruhpid, osq. : 287.
prupukid, osq. : 473.
prusekatu, ombr. : 536, 608.
prusektu, ombr. : 608.
prusepetu, ombr. : 608.
prusepia, ombr. : 607.
prusikurent, ombr. : 318.
pruter pan, osq. : 535, 551.
puklo, osc.-ombr. : 234.
puklum, osq., puclais, pël. :
543.
püd, osq. : 556, 560.
puemune, ombr. : 520.
puf, osq. : 716.
pufe, pufe, ombr. : 716.
put, osq. : 556, 560.
pumperias, ombr. : 558.
pumperias, osq. : 558.
pumtis, osq. : 558.
pün, pon, osq. : 164, 561.
pune, ponne, ombr. : 551,
561.
Püntiis, osq. : 558.
[p]üntram, [h]üntram,
osq. : 521.
punum, osq. : 552.
Püpidiis, osq. : 521.
puplece, ombr.-étr. : 522.

puplum, poplom, ombr. :
522.
purdouitu, purdiom, ombr. :
180.
pure, ombr. : 308.
pufe, ombr. : 556.
purome, ombr. : 308.
pus, puste, ombr. : 527.
püst, post, osq. : 527.
püstiris, osq. : 527.
pust[as], osq. : 527.
pustnai, ombr. : 520.
püstrei, osq. : 527.
pütian, pütians, osq. : 526,
529.
putrespe, ombr. : 555.
pütürüspid, osq. : 555, 757.
puz, osq. : 757.
puze, pusei, puse, ombr. :
757.
rected, fal. : 566.
regaturei, osq. : 574.
regen[ai], marr. : 572.
rehte, ombr. : 566, 568.
reper, ombr. : 571.
revestu, ombr. : 566, 734.
ri esune, ombr. : 571.
rofu, rofa, ombr. : 578.
rufja, rufu, ombr. : 578.
Rufries, pël. : 578.
Rufriis, osq. : 578.
saahum, osq. : 587.
sakahiter, osq. : 587.
sacacaciriz, pël. : 586.
sakarakkum, osq. : 586.
sakarater, osq. : 586.
saxopo, osq. : 585.
sakra, sakre, ombr. : 585,
586.
sakrid, sakrim, sakriss,
osq. : 586.
Safinim, osq. : 585.
sahatam, ombr. : 587.
salavs, sadafz, osq. : 592.
salu, ombr. : 589.
saluom, ombr. : 592.
sanes, ombr. : 594.
Sansio, ombr. : 592.
sauitiu, ombr. : 597.
scalseto, skalseta, ombr. :
87.
scapla, ombr. : 600.
screhto, screhtior, ombr. :
605.
scritfas, osq. : 605.
sei, osq. : 630.
seipodruhpei, ombr. : 609.
semu, ombr. : 612.
Semunu, pël. : 618.
sepis, volsq. : 622.
seples, ombr. : 627.
sepe sarsite, ombr. : 595.
sepu, volsq. : 594, 622.
serfe, serfe, ombr. : 117.
seritu, ombr. : 620.
sersitu, ombr. : 611.
persnatur, ombr. : 112.
sesna, ombr. : 112.

adhīa : 180.
adhiḥkān : 599.
dnah, dnasaḥ : 462.
andkti : 748.
dnūti : 34, 383.
dnīlah : 34.
dnīkam : 458.
anu- : 308.
anujñā : 808.
dnīaḥ : 37.
dnamāh : 313.
dnār, dnārī- : 313.
dnarāḥ : 313.
dnarasthā : 313.
dnāriḥḥ : 313.
dnāriḥ : 198.
dnārchid : 602.
dnī : 37.
dnātrām : 313.
dnādhāḥ : 32, 745.
anyāḥ : 23.
anyedyūḥ : 175.
dpa : 660.
apaeti : 198.
apdh, « eau » : 29.
apāh, apasah, « oeuvre » : 199, 466.
apadadhātī : 179.
aparah : 40.
apavṇōti : 38.
apasvara- : 4.
dpāk : 458.
dpākaḥ : 458.
dpāt : 529.
apdm nāpāt : 438.
dpi : 203.
apiḍatī : 715.
apivṇōti : 38.
apnāḥ : 225, 464.
dpāt : 515, 526.
apsuḍḍ : 611.
dbharat : 229.
abhi : 26, 454.
dbhū : 257, 665.
abhrām : 310.
ampta : 415.
ambuh : 310.
dmbhah : 310.
amlāḥ : 25.
dyah, dyasah : 12.
aydm, idam, iddm : 293, 324.
dyūji : 328.
dyauḥḥ : 328.
aratnīḥ : 744.
arānāḥ : 468.
arinvan : 574.
arid : 569.
aritrāḥ : 569.
aritrām, aritrām : 569.
arunāḥ : 583.
aruḥḥ : 583.
drjunah : 46.
drāḥ : 744.
dva : 2, 716.
avdh : 2, 716.
dvati : 56, 331.
avastāt : 716.
dvaḥḥ : 717.
dvih : 472.

avdāt : 734.
 avyāt : 735.
 aḡaniḥ : 6.
 aḡnoti : 429.
 aḡram : 336.
 aḡriḥ : 6, 457.
 aḡru : 336.
 aḡvaḥ : 200.
 aḡvā : 200.
 aḡḏ : 458.
 aḡḏu : 458.
 dsat, dsati : 665.
 dsi : 665.
 asiḥ : 197.
 asinvaḥ : 596.
 dsinvan : 596.
 dsuraḥ : 202.
 dsrk, asnaḥ : 52, 593.
 asrpāt : 619.
 askhidat : 602.
 astambhiṭ : 681.
 dstar, astria : 647.
 dsit, sānti : 665.
 dshāt : 654.
 dshi : 146, 470.
 ashnāḥ : 470.
 asnāḥ : 593.
 dsmai : 293, 324.
 asmdkaḥ : 445.
 dsya : 293, 324.
 dsovanṭi : 636.
 asvapnaḥ : 635.
 dhabhiḥ : 448.
 dhām : 193.
 dhar, dhām : 175, 448.
 dhiḥ : 33.
 ḡkuvate, ḡkūtiḥ : 107.
 dciyan : 457.
 diāḥ : 36.
 ānāmca : 429.
 āntrām : 313.
 ḡp- : 29.
 ḡpa : 39.
 ḡpaḥ (eau) : 29, 42.
 ḡpaḥ (cérémonie religieuse) :
 199, 466.
 ḡpat : 39.
 ḡpidḥ : 39.
 ḡpnōti : 39.
 amikḡḥ : 407.
 dyūḡ, dyuḡ, dyuḡaḥ, dyuni :
 14.
 ḡria : 468.
 ḡluḥ : 21.
 ḡviḥ : 55.
 ḡciḡḡaḥ : 457.
 ḡḡuḥ : 457.
 aḡupatvan- : 5.
 ḡs- : 39.
 dsāḥ : 45.
 dsāḥ : 469.
 dsān, dsāni, dsnāḥ : 470.
 dsd : 469.
 ds(i)yam : 470.
 icchāte : 12.
 iudḥ : 199.
 iṭarāḥ : 325.
 iṭi : 325, 757.
 iudḥ : 757.

idām : 306.
 idhmāh : 10.
 indādhē, indahātē : 10.
 imāh : 199.
 imām : 306.
 irajyātī : 568.
 irasyātī : 201.
 iwa : 117.
 iṣṛāḥ : 323.
 iṣṛāh : 44.
 iḥā : 305, 716.
 iḥqate : 458, 734.
 ĩrmāh : 47.

 u : 61.
 uanaḥ : 722.
 uanase : 722.
 ukḡati : 58.
 ukkhā, ukkhāh : 59.
 ugrāh : 58.
 uccḥātī : 60.
 utamāh : 204.
 ūttaraḥ : 204.
 udakām : 746.
 udāram : 721, 757.
 udnāh : 746.
 udyodhati : 325.
 udrāh : 372.
 ūdrīktāh : 361.
 undātī, undāntī : 747.
 ūpa : 628, 660, 661.
 upamāh : 660.
 uparaḥ : 660.
 uparātāt : 660.
 updri : 628, 660.
 ūpalah : 462.
 upastar : 647.
 upāndī : 435.
 upānāh : 435.
 ubhḥ : 27.
 ūvanaḥ : 727.
 ululī-, ulullī, ulūlu : 745.
 ulū : 745.
 ulūkān : 745.
 ulokāh : 368.
 uṣḍ, uṣḍḥ : 641.
 uṣḍh, uṣḍsaḥ : 60
 uṣākalah : 88.
 uṣarbhūt : 60.
 uṣḍh : 755.
 uṣrāḥ : 60.

 ūcūh : 754.
 ūiḥ : 56.
 ūihar : 715.
 ānd : 710.
 ārnā : 339.
 ārdhvāh : 45.

 fḡḡah : 755.
 fḡṣah : 20.
 fḡh : 568.
 fḡra-, fḡri- : 23.
 fḡjātī : 568.
 fṛāh, fṛi-, fṛuh : 49, 468.
 fṛām : 48, 574.

 ēkah : 749.
 ēti : 199.
 étum : 199, 627.

ḏahab : 10, 13.
 enab : 211. .
 ojah : 58.
 oma : 56.
 opāmi : 755.
 oṣṣahā : 334.
 kah, kā, kāt : 560.
 kaka : 143.
 kakūd- , kakūbh : 81.
 kakkatāh, karkatah : 91.
 kākgaḥ, kākga : 146.
 kakhati, kakkhati : 80.
 kaṭicate : 121.
 kaṭicukah : 121.
 katarāh : 757.
 kāti : 561, 675.
 kaithd : 757.
 kadd : 552.
 kāniḡkan : 599.
 kanthā : 113.
 kapati : 95, 97.
 kapdlam : 99.
 kapucchalām : 99.
 kām : 156.
 karakah : 100.
 kārōmi : 209.
 karkah : 91.
 karkarah : 91.
 karhi : 159.
 kaldgaḥ : 87.
 kalikā : 87.
 kaviḥ : 107.
 kaṣati : 101.
 kāñel : 121.
 kāmamūtah : 417.
 kḏyamānah : 103.
 kārvahā : 143.
 kāriūh : 101.
 kālah : 87.
 kū : 716.
 kukavica : 154.
 kūñḏaldm : 137.
 kiūth : 747.
 kūpyati : 158.
 kubjāh : 275.
 kulvaḥ : 88.
 k(ū)va- : 716.
 kūḡḡahā : 146.
 kuha : 716.
 kūpāh : 158.
 kūcāh : 155.
 krūth, krūthi, krūtidati : 144.
 krpatē, akrapiṣati : 150.
 krpd : 144.
 krmiḥ : 724.
 kēvalah : 83.
 kēpah : 85.
 kēsaram, kesarah : 85.
 kōka-, kōkilāḥ : 154.
 kāuti : 107.
 kravth : 152.
 kravyam : 152.
 krīd : 573.
 krūrāh : 152.
 krōpati : 143, 150.
 kḡdh : 302.
 kḡdmi : 302.
 kḡsārah : 617.

kṣipāḥ : 630.
 kṣindī : 630.
 kṣipāḍi : 668.
 kṣurāḥ : 446.
 kṣṇōtram : 446.
 kṣṇḍuti : 446.

 khalatīḥ : 88.
 khiddī : 83, 602.
 khedā : 83.
 khorāḥ : 600.

 gacchati : 720.
 gaṇāḥ : 283.
 gandharva : 223.
 gābhastīḥ : 288.
 garimā : 282.
 garuḍāḥ, garuṭmān, garu-
 trā : 751.
 gārbbhāḥ : 752.
 galaḥ : 285.
 gāvi : 74.
 gdm : 74.
 girāḍi : 285.
 girāmi : 753.
 girih : 276.
 gūḍāi : 285.
 gīr, girāḥ : 282.
 girvanas : 722.
 gu - : 74.
 gurūḥ : 282.
 gūḥah, gūḥam : 77.
 gūrti : 282.
 grāḍi : 282.
 grbhā-, ghrī- : 288.
 grbhāyḍi : 182.
 grbhndī : 605.
 gṛstāḥ : 654.
 gūḥ : 74.
 grāsati : 280.
 grāmāḥ : 283.
 grāvā : 411.
 grumustīḥ : 283.

 gharṁāḥ : 248.
 ghrnāḥ : 248.
 ghrnōti : 248.
 ghṛtasnd : 443.
 ghrṣuh : 300.
 ghndnti : 225.
 ghrḍti : 251.

 ca : 555, 716.
 cakrām, cakrāḥ : 133, 578.
 cakṣuh : 458.
 cātasraḥ : 544.
 caturakṣāḥ : 554.
 caturthāḥ : 554.
 cātuspāt, cātuspād- : 492,
 554.
 cātuspādāḥ : 502.
 cāvōdraḥ : 554.
 caṇiṣkadāt : 599.
 candatī : 92.
 candrāḥ : 92.
 candrāmas, candrāmāḥ :
 374, 398.
 cāye : 157.
 cāratī : 133.
 caramāḥ : 537.

carūh̄ : 145.
carbhajah̄ : 154.
cārma : 143.
cdlati : 133.
caskanda : 599.
cāstarah̄ : 759.
cdruh̄ : 103.
ciechide : 602.
cīrah̄ : 116.
cptāti : 147.

chāla : 645.
chindāti, chindānti : 602.
chedma : 602.
chyditi : 603.

jagama : 720.
jajādu : 446.
jātu : 71.
jānāh̄, jānasah̄ : 272.
jānati : 272.
janāyati : 272.
janūd̄ : 272, 487.
jānūri : 272.
jāniman-, jānman- : 272.
jantūh̄ : 272.
jāmbhah̄ : 269.
jariharti : 300.
jārbhuriti : 230.
jāh̄ : 272.
jāgarti : 206.
jaidh̄ : 272.
jāndti : 446.
jānū : 273.
jānūnti : 273.
jāmātā : 270.
jāmiḥ̄ : 270.
jāyate : 272.
jārdh̄ : 270.
jāspātiḥ̄ : 183.
jighrati : 251.
jīhōd̄ : 360.
jīrnāh̄ : 743.
jivati : 743.
jīvdse : 743.
jūgdte : 286.
jūhōti : 261.
jōsdayate : 286.
jñātiḥ̄ : 270.
jñātar : 446.
jñādh̄ : 446.
jñuboddh̄ : 273.
jñūh̄ (gmāh̄) : 302.
jrayati : 277.

ta- : 323.
takṣ-, takṣan- : 690.
tati : 630, 675.
tataḥ̄ : 683.
tatāna, tānē : 683.
tāti : 675.
tātra : 140.
tānas- : 685.
tānūh̄ : 684.
tānōti, tānūtē : 683, 684.
tāntūh̄ : 685.
tāndyati : 695.
tānyatūh̄ : 695.
tāpāh̄, tāpūh̄, tāpati : 685.

idmah, lamasaḥ : 683.
 idamīrāḥ : 683.
 idrati : 700.
 idralāḥ : 700.
 idrute : 705.
 idala : 344.
 idalam : 679.
 idalimam : 679.
 idavāḥ : 706.
 idaviṣi : 706.
 idāviti : 706.
 idasthima : 654.
 idasthau : 654.
 idāḍṛpa : 675.
 idānyati : 683.
 idāḍyati : 685.
 idmyati : 680.
 idāyūḥ : 127.
 idraḥ : 646.
 idḡṇi, idkṣṇi : 690, 691.
 idgmāḥ : 649.
 idmirāḥ : 683.
 idirḥ : 700.
 id(i)ḡdāne : 700.
 idḡṭhati : 654.
 idisrāḥ : 759.
 idīrtham : 700.
 iduecaḥ : 688.
 idujāni, iduḡjāni : 707.
 idutuḡānḥ : 707.
 iduddi, iduōdi : 707.
 idungāḥ : 707.
 idundate : 707.
 idundānḥ : 707.
 idupāti : 658.
 idūmalah : 707.
 idūmraḥ : 707.
 iduryaḥ, iduryaḥ : 554.
 idulayati : 694.
 iduld : 694.
 id(u)vām : 705.
 idusi : 706.
 idūmāḥ : 707.
 idūrvati : 705.
 idṛiyāḥ : 702.
 idṛprāḥ, idṛpālāḥ : 701.
 idṛpūḥ, idṛpā : 697.
 idṛyati : 697.
 idvate : 649.
 idvayāḥ : 701.
 idvāsati : 700.
 idri : 702.
 idriḥ : 702.
 idri : 701.
 idvāḥ : 705.
 idvākṣ : 690.
 idvām, idvā : 705.
 idāḡṇikāḥ : 174.
 idāḡṛpa : 640.
 idāḡāmi : 180.
 idāḡé : 178, 180.
 idāḡrūḥ : 170.
 idāḡhāmi : 180, 212.
 idāḡhi : 335.
 idāḡhe : 180.
 idāḡhndḥ : 335.
 idān, idāntam idāḡḥ : 169.
 idamāḥ : 182.
 idamayati : 182.

damūd : 182.
dāmūnas : 183.
dāmūnah : 182.
dām-patiḥ : 183.
ḍalati : 181.
ḍalam : 181.
ḍāpa : 166.
ḍaṣaḥ : 167.
ḍaḍṭi : 166.
ḍaṣṭi : 181.
ḍaṣamāḥ : 166.
ḍaṣayati : 167.
ḍahati, ḍāḥayati : 250.
ḍnam : 180.
ḍantāḥ : 182.
ḍarunāḥ : 189.
ḍaḡṇōti : 181.
ḍḡṣṭi : 167, 181.
ḍik : 173.
-dina- : 175.
ḍivāḥ : 175, 177, 329.
ḍivākarāḥ : 133.
ḍivyaḥ : 178.
ḍiṣṭi : 173.
ḍiḡḍi : 173.
ḍinārah : 169.
ḍirḡhāḥ : 316, 342, 366.
ḍundubhiḥ : 695.
ḍūvaḥ : 73.
ḍuvasyati : 73.
ḍ(u)ḍ, ḍ(u)ḡḍ : 188.
ḍṃḡhati : 250.
ḍṃḡhāḥ : 250.
ḍeḡṣṭe : 173.
ḍevāḥ : 171.
ḍevār- : 352.
ḍevḍ : 352.
ḍevī : 171.
ḍehmi : 236.
ḍyāvi : 175, 329.
-dyā : 175.
ḍyām, ḍ(i)yām : 175.
dyāḥ : 177.
ḍyaūḥ, ḍ(i)yāūḥ : 175, 329
ḍyaūḥ pūḍ : 329, 487.
ḍrōinaḥ : 225.
ḍrāti, ḍrāyate : 184.
ḍrugḍvār- : 611.
ḍvayāḥ : 71.
ḍvārah, ḍurāḥ : 246.
ḍvi- : 70.
ḍviḥ : 71, 188.
ḍvipāt : 492.
ḍvipād : 70.
ḍvipḍḍaḥ : 502.
ḍviṣatam : 113.
ḍveṣṭi : 176.

ḍhanāyati : 245.
ḍhānvati : 245.
ḍhayati : 223.
ḍharūnah : 230.
ḍhartḍ : 230.
ḍhārma, ḍharmāḥ : 237.
ḍhdṭave, ḍhātri : 223.
ḍhāma : 227, 231.
ḍhārdayati : 230, 237, 254.
ḍhārūḥ : 223.
ḍhiyde : 213.
ḍhūmāḥ : 260.

dhūlīh, dhūlī : 259.
dhenā, dhenūh : 223.
dhruvah : 230.
nā, nēgation : 433.
nā « comme » : 434.
nah : 445.
nak, nakt, naktā, naktīh :
448.
nakkāh, nakhām : 747.
nakkārāh, nakhāram : 747.
naktābhih : 448.
naktamcarah : 448.
naktū- : 448.
nagnāh : 450, 663.
naddah : 435.
nāpāt, nāpātām, naptih :
438.
nābhah : 434.
nabhyam : 745.
nāmāt : 437.
nāmāh : 437.
nar- : 439.
nāram : 439.
nāva : 447.
nāvah : 448, 613.
nāvate : 452.
navamāh : 447.
navyah : 448.
nācati : 429.
nācyati : 440.
nastāh : 440.
nasōh : 429.
nāhyati : 435.
nā : 433.
ndbhīh : 745.
ndma, ndmān : 444.
ndvam : 432.
nāpayāti : 440.
ndśā : 429.
nūtambah : 431.
nidrā : 184.
nimayate : 422.
niṣattih : 611.
niṣidati : 441, 611.
nīcā : 37, 99.
nīcāh : 458.
nīcdī : 458.
nīddh : 441, 611.
nīdām : 611.
nū : 450.
nū(a)nah : 535.
nūnam : 450.
nībhīh : 439.
nēi, ned : 433.
ndūh : 432.
nauti : 452.
nydn : 99.
pakvāh : 442, 391.
pācāmi : 441.
pāñca : 558.
pāñcāpāt : 558.
pātati : 504.
pāṭāmi : 496.
pātir dān : 183.
pātīh : 528.
pātīh : 502.
pātīni : 529.
pātyate : 529.

pātram : 541.
 pabhā, pathibhīḥ, pathiṣu :
 521.
 paddh : 502.
 padam : 463.
 pavitram : 547.
 paṣu : 492.
 paṣūh : 492.
 paṣā, pāṣṇī : 527.
 pāyāmi, pāyāti : 640.
 pāsāḥ : 496.
 pādyaṭe : 493, 504.
 pāṇthām : 521.
 papau : 529.
 papraccha : 526.
 payah : 335.
 pārah : 498.
 pāri : 497.
 pāri gam- : 497.
 paricararāḥ : 133.
 parināt : 435.
 parindh- : 435.
 paripri : 497.
 parimamandhi : 383.
 pariśiddhoan : 611.
 pardate : 493.
 pālalam : 519.
 paldvan : 476.
 pālāvah : 545.
 pālīkni : 476.
 palitāḥ : 476.
 palvalām : 478.
 pavitr- : 547.
 paspaṣe : 640.
 pācaḥ : 474.
 pāniḥ : 477.
 pāi : 502.
 pātā : 529.
 pātram : 529.
 pāṇthāḥ : 521.
 pāryati : 525.
 pārsniḥ : 499.
 pālavi : 494.
 pikāḥ : 506.
 pinkte : 508.
 piñjārāḥ : 508.
 pingāḥ : 508.
 pitā, pitārāḥ, pitāram,
 trē : 487, 488.
 pitr(i)yaḥ, pūryaḥ, : 4
 pināṣti : 509.
 pitparti, « il s'emplit » : 5
 pitparti, « il fait payer »
 525.
 pippaka, pippikāḥ : 50
 pippali : 509.
 pibati : 70, 529.
 pimṣāti : 508.
 piṣṭāḥ : 509.
 piṭudāruh : 509.
 pikā : 508.
 pūla- : 515.
 pūtrāḥ : 543.
 punditi : 547.
 pumdān, pumdmsam, p
 sūb : 542.
 puratār : 533.
 puruḥ : 517, 685.
 purudina : 175.
 *purṣa- : 483.

pūṭāḥ : 438, 547.
 pūṭih : 547.
 pūyati : 547.
 pūr : 463.
 pūrnāḥ : 515.
 pūrtām : 484.
 pūrdhi : 515.
 pūrvedyūḥ : 175.
 prechāti : 526.
 prthūḥ : 512.
 pra- : 536.
 prajā : 536.
 prajāḥ : 272.
 prajāṭāḥ : 536.
 prajāyate : 536.
 prajānu : 273.
 prāṇapāt : 536.
 prātarām : 535.
 prātirati : 700.
 prātikam : 458.
 pranapiar- : 438.
 prapiṭamahā : 62.
 prabhartar- : 229.
 prabhūḥ : 537.
 pramānam : 401.
 praṇaḥ : 515.
 prastumpati : 658.
 prāsavanitāḥ : 636.
 prāt : 526.
 prātāḥ : 515.
 prātār : 535.
 prauṣṭ : 541.
 prūvāḥ : 533.
 prāvayati : 517.
 pūth : 358.
 plūṣṭ : 544.

 phutkarōti : 547.
 phēnāḥ : 644.

 badhndmi : 459.
 bandhu- : 183.
 bandhuh : 459.
 babhrūḥ : 231, 232.
 barddhakāḥ : 247.
 barbarāḥ : 65.
 barhdayati : 250.
 bālām : 165.
 bālākā : 260.
 bāltyān : 165.
 balbalākaroṭi : 65.
 bahūḥ : 508.
 budhndāḥ : 261.
 buliḥ : 78.
 bhāḍ-ṛaye : 571.
 berē : 229.
 brāhma, brahmā : 239.
 brāhmān-, brāhman- : 239.

 bhāgāḥ : 177.
 bhāgavān : 464.
 bhājati : 252.
 bhanakti : 252, 262.
 bhayate : 692.
 bhārāmi, bhārti : 229.
 bharitram : 226.
 bhārman- : 229.
 bhārman- : 229.
 bhāṣati, bhāṣate : 240.
 bhālām : 259.

bhittam : 235.
 bhīnāti : 602.
 bhīnadāmi, bhīnādānti : 235.
 bhinnak : 235.
 bhinnakāḥ, bhūṅktē, bhūñjate :
 262.
 bhuj- « plier » : 258.
 bhuj-, bhūjam « jouis-
 sance » : 262.
 bhurāti : 263.
 bhuravāṇiḥ : 230.
 bhūmih : 257.
 bhūrjāḥ : 252.
 bhṛjyati : 254.
 bhṛjiḥ : 249.
 bhṛgāḥ : 218.
 bhramarāḥ : 253.
 bhrđjate : 259.
 bhrđjate : 252.
 bhātṛyaḥ : 252.

 mā- : 391.
 maithunam : 426.
 makṣū : 417.
 maghāvān : 464.
 mājjati : 399.
 majmān- : 379.
 māi : 391.
 mātāḥ : 395.
 mātiḥ : 395.
 malydm : 389.
 mātsyah : 510.
 mātsyahāti : 182.
 mādāti : 377.
 māḍiyāḥ : 391.
 madgūḥ : 399.
 māḍhyāḥ, madhyamāḥ :
 393.
 madhydmāna : 475.
 mānāḥ : 395.
 mānāk : 405.
 mānṭhati : 398.
 mānyate : 395.
 mānyā : 412.
 māmne : 395.
 mārātē : 415.
 māricih : 400.
 mārtāḥ : 298.
 mardati, mardayati : 414.
 marmarāḥ : 423.
 māryāḥ : 387.
 malindā : 419.
 mahā, mātē : 379.
 māhya, māhyam : 391.
 mā, possessif : 391.
 mā, negation : 433.
 māmsān : 395.
 mātē, mātdram : 390.
 mātē, mīmāi : 401.
 mātūḥ : 401.
 māttram : 401.
 māndyati : 395.
 mām : 391.
 māryūi : 418.
 mās- : 398.
 mīla : 401.
 mīhāḥ : 426.
 mīhunaḥ : 426.
 mindd : 396.
 minōti : 405.

mīrābh : 406.
 mīyate : 405.
 mīvati : 417.
 mūñcati : 417, 421.
 mūrīya : 415.
 mūh : 424.
 mūkah : 427.
 mūrābh : 411.
 mūṣah : 424.
 mūṣikā : 424.
 mṛjanti : 418.
 mṛṇāti : 411.
 mṛdāh : 415.
 mṛtīh : 415.
 mṛdūh : 411.
 mṛṣati : 418.
 mekṣdyati : 407.
 mēhīh : 401.
 -medhas : 641.
 medhā : 641.
 mehaḥ, mēhati : 404.
 mṛdāte : 414.
 mṛadīyān : 411.
 mṛityati : 255.
 mṛiyate : 415.
 mlāidh : 238.
 yakṛt, yaknāh : 307.
 yajati : 587.
 yajñyān : 493.
 yajñāvanas- : 722.
 yānti : 199.
 yamāh : 269.
 yāvītyas-, yāvīsthaḥ : 331.
 yāv kṛc ca : 555.
 yātā, yāti : 305.
 yuktāh : 328.
 yugām : 327.
 yugalam : 327.
 yunakti, yunjanti : 328.
 yūdh, yūdhyate : 325.
 yuvanti : 331.
 yuvaṇāh : 331.
 yuvāḥ : 331, 613.
 yuvānam : 331.
 yūnāh : 331.
 yūni : 328.
 yūh, yūṣan- : 330.
 yūṣam : 330.
 yūh : 330.
 rāghīyān (lāghīyān) : 353.
 rāghūh : 353.
 rajatām : 45.
 rājīṣṭhah : 568.
 rājūh : 572.
 rāṭhah : 578.
 rāṭheṣṭhāh : 578, 654.
 rādanti : 563, 575.
 rābhah, rābhasāh : 562.
 rābhāti : 562.
 rābhīyān, rābhīstah : 562.
 rayi- : 571.
 rāsah : 577.
 rasd : 577.
 rā- : 180.
 rdh : 571.
 rāj- : 572.
 rājati : 572.
 rājan- : 572.

rājāni : 354.
 rājñi : 572.
 rāṣ : 572.
 rām, rāyāḥ : 571.
 rāyati : 344.
 rāṣṭi : 572.
 rikhatti : 575.
 rikakti, rihcdnti : 361, 748.
 rindti : 574.
 riṣati : 575.
 rucē : 374.
 rujati : 369.
 rudanti : 579.
 rudhirah, rudhiram : 578.
 rūtāḥ : 582.
 rūpāyati : 582.
 ruvati, ravati, ruvanti : 581.
 rūkhu : 361.
 rēknaḥ : 225, 361, 506.
 reḥi : 360.
 revdn : 571.
 rokāḥ : 374.
 rocdyati : 374.
 roditi : 579.
 rūuti : 581.

 laghūh : 353.
 labhatti : 562.
 lāmbate : 334.
 lāsati : 342.
 lālasah : 342.
 lināti : 361.
 limpāti : 362.
 lihati : 360.
 liyate : 361.
 lūbhyati : 367, 489.
 lumpāti : 582.
 legḥi : 360.
 lokāḥ : 368.

 va : 716.
 caḥ : 753.
 vakṣdyati : 58.
 vagnūḥ : 711.
 vācāḥ : 754.
 vatsāḥ : 730, 742.
 vānati, vānōti, vāñchati :
 722.
 vanih : 722.
 vānōti : 721.
 vāmīti : 753.
 vāmrah : 248.
 vāmri : 248.
 vāyāḥ, 'oiseaux' : 58.
 vāyāḥ, 'force' : 740.
 vāyām : 445.
 vādyān : 628.
 varūt : 620.
 varūtiram : 752.
 vārgaḥ : 749.
 vārnāḥ : 449.
 vārnate : 726.
 vārnah : 133.
 vārgati : 517, 724.
 vārgam : 517, 724.
 vārgīyas-, vārgītha- : 725.
 vārgman- : 725.
 vālmikāḥ : 248.
 vāvakaḥ : 58.
 vāvarta, vāvṛte : 726.

pavāca : 754.
 paṇḍ : 710.
 paṇṇi : 750.
 paṇṇi : 729.
 paṇṇi : 728.
 paṇṇi : 729.
 paṇṇi : 729.
 paṇṇi : 721.
 paṇṇi : 721.
 paṇṇi : 717.
 paṇṇi : 716.
 paṇṇi : 754.
 paṇṇi : 753.
 paṇṇi : 58, 717.
 paṇṇi : 721.
 paṇṇi : 721.
 paṇṇi : 753.
 paṇṇi : 721.
 paṇṇi : 721.
 paṇṇi : 755.
 paṇṇi : 10.
 paṇṇi : 10.
 paṇṇi : 736.
 paṇṇi : 733.
 paṇṇi : 734.
 paṇṇi : 734.
 paṇṇi : 735.
 paṇṇi : 178.
 paṇṇi : 734.
 paṇṇi : 178.
 paṇṇi : 58.
 paṇṇi : 754.
 paṇṇi : 736.
 paṇṇi : 697.
 paṇṇi : 183, 733.
 paṇṇi : 692, 697.
 paṇṇi : 740.
 paṇṇi : 321, 735.
 paṇṇi : 321.
 paṇṇi : 392.
 paṇṇi : 739.
 paṇṇi : 750.
 paṇṇi : 370.
 paṇṇi : 371.
 paṇṇi : 724.
 paṇṇi : 750.
 paṇṇi : 726.
 paṇṇi : 750.
 paṇṇi : 724.
 paṇṇi : 724.
 paṇṇi : 724.
 paṇṇi : 58.
 paṇṇi : 735.
 paṇṇi : 603, 734.
 paṇṇi : 734.
 paṇṇi : 734.
 paṇṇi : 734.
 paṇṇi : 734.
 paṇṇi : 732.
 paṇṇi : 733.
 paṇṇi : 741.
 paṇṇi : 754.
 paṇṇi : 736.
 paṇṇi : 735.
 paṇṇi : 755.
 paṇṇi : 750.
 paṇṇi : 723.
 paṇṇi : 119.
 paṇṇi : 157.

cad : 82.
 cata- : 114.
 cataguh : 74.
 catām : 113.
 catārā : 571.
 catidimah : 294.
 catsayanti : 82.
 cāmsati : 113.
 carah : 133.
 casati : 104.
 castrām : 104.
 cānah : 145.
 cālā : 111.
 citāh : 145.
 citrah, cīrsnāh : 115, 496.
 ciṭāti : 145.
 cīrnāh : 100.
 cīrsān : 496.
 cūnah : 92.
 cūvad : 92.
 cuṣkah : 663.
 cūkah : 157.
 cūlah : 157.
 cṛndti : 100.
 cṛnoti : 129.
 cṛngam : 143.
 cēvah : 124.
 cyāti : 145.
 cyavate : 120.
 crāddadhātī : 148, 180.
 crāt : 148.
 crāyati : 128.
 crāvah : 129.
 crutāh : 129.
 crudhi : 129.
 crōnīh : 129.
 cyavate : 314.
 cōacurāh, cōacurūh : 631.
 cōdsiti : 555.
 cūdh : 147.
 cāt : 621.
 cthivati : 645.
 cthyūdh : 645.
 sđ, sđ : 293, 323, 324, 630.
 sa- (sa-kṛ) : 612, 627.
 samyuj : 326.
 sđkthi, saktñnāh : 224.
 sakhā, sakhāyam, sakhye : 631.
 sđcā : 609.
 sđci, sacivīd : 609.
 sđce : 616.
 sđttar : 611.
 sđttāh : 611.
 satyāh : 636.
 sđdā-, sđdam, sđde : 611.
 sđnāh, sanakāh : 613.
 sđnag : 613.
 sđndi : 613.
 sđndyānti : 613.
 sđn : 636.
 sanitūr : 628.
 sanitūh : 628.
 sđniyān : 628.
 sanūar : 628.
 sđntam : 636.
 sđpāh : 540.
 sđpati : 615.
 saparyāti : 615.
 saplā : 615.
 saplādhāh : 615.
 saplāmāh : 615.
 sabhā : 632.
 samidham, samidhe : 10.
 sampreccāmi : 526.
 samrdj- : 572.
 sarāh : 619.
 sārāt : 619.
 sarpāh : 619.
 sārpati : 619.
 sārvaah : 592.
 sayādh : 598, 628.
 sđccati : 616.
 sđccasi : 616.
 saṣce : 616.
 sasāda : 611.
 sasthāh : 621.
 sđh : 293.
 sākām : 609.
 sādāyati : 611.
 sāpāyan : 540.
 sāmāh : 626.
 sāmi : 612.
 sāyām : 620.
 sīncātī : 622, 623.
 s(i)ym : 665.
 sigakti : 616.
 siṣarti : 619.
 slđati : 611.
 sīm : 630.
 slōyati : 645, 667.
 s(i)var : 632.
 suṣamidhā : 10.
 sūkaraah : 670.
 sūtram : 667.
 sūndrāh : 439.
 sūnptā : 439.
 sūr(i)lyah, sūryāh : 632.
 spni : 595.
 sedūh : 611.
 skan : 599.
 skāndati : 599.
 skabhndti : 599.
 skambhāh : 599.
 skutāh : 456.
 skora : 143.
 skauti : 456, 607.
 shkālāti : 491, 601.
 stanīhi : 695.
 starih : 647.
 star(i)yam : 647.
 stāritave : 647.
 stīrnāh : 647, 648.
 stṛndti, stṛnūte, stṛnoti : 648.
 stṛdh : 647.
 stṛbhīh : 646.
 sthagayati : 679.
 sthāoirāh : 655.
 sthādam : 654.
 sthāman : 654.
 sthāvarāh : 655.
 sthāh : 654.
 sthūrāh : 655.
 sndti : 443.
 snāyati : 437.
 snāyate : 443.

rāzayeiti : 568.
rāzarā, rāzan- : 354.
rən'yō : 353.
rəpī : 353.

saññiḥ : 145.
satya-, i.-ir. : 636.
savō : 464.
sarō : 116.
sāri- : 100.
saṅghaiiḥ : 113.
saviṣṭō : 464.
sūka- : 157.
sūram : 147.
sūrō : 464.

staora : 493, 677.
stār- i.-ir. : 646.
stārəbyđ : 646.
stārəm : 646.
spasəm : 640.
spasyeiti : 640.
spaš : 640.
spā : 92.
spāma : 644.
spərəza : 358.
snaēzaiti : 442.
snaođo : 449.
snaēyete : 443.
snaēdayon : 443.
snāvarə : 437, 439.
sraoniš : 129.
sr(ū)va : 117.

zaoša- : 286.
 zauriš : 297.
 zaururō : 613.
 zantū : 183.
 zamaoya : 270.
 zayana : 294.
 zayeite : 272.
 zaršiva- : 292.
 zā : 36.
 zātō : 272.
 zāmātar- : 270.
 zārasča : 223.
 zemi : 302.
 zēmō : 302.
 zoradā : 142.
 zoradāem : 142.
 zā : 302.
 zīmō : 294.
 zī : 293.
 zyda : 36.
 zyō : 292.
 zyd : 294.
 -zradā : 148.

šaiy, v. p. : 630.
 šāuim : 557.
 šē : 630.
 šim, šiš, v. p. : 630.
 šiyātim, v. p. : 557.
 šuāiō. šāiō : 557.

raḥ : 578.
Ranhā : 577.
ravḥ : 583.
razišō : 568.
rašta-, *rāšta*- : 568.
rāyō : 571.
rāsta-, v. p. : 568.

dasamō : 166.
daṣaiti : 250.
daṣina-, *daṣinam* : 171, 628.
dahyu- : 183.
dāiṣ : 173.
dātam : 231.
dārayeiti : 230.
dāru, *dru i.-ir.* : 43.
dang paitiṣ : 183.

haḏā, v. p. : 609.
 kaptā, kaptāḏ : 615.
 hanarō : 628.
 hanō : 613.
 hant- : 614.
 hamō : 626.
 haretar : 620.
 haruwa, v. p. : 592.
 hašē : 631.
 hašiya, v. p. : 636.
 hāmō : 626.
 hē : 630.
 hōi : 630.
 hikuš : 623.
 hižū : 360.
 hižbāna-, v. p. : 360.
 hižkuš : 623.
 hištaiti : 654.
 hišmaraiti : 396.
 hīm, hiš : 630.
 (hiušašma, v. p. : 458.
 (huva-), v. p. : 664.
 (u)varē : 632.
 huō : 670.
 huškō : 663.
 hū : 670.

x'a- : 664.
 x'aēḏō : 663.
 x'afšaiti : 635.
 x'anharām : 637.
 x'asurō : 631.
 x'wāng : 632.

Autres langues iraniennes.

ārōy, pers. : 580.
 ās, pers. : 6.

bēd, pers. : 735.
 būm, pers. : 77.

dāmād, pers. : 270.
 dī, pers. : 292.
 dūl, pers. : 142.

fink'ā, oss. : 644.

giran, pers. : 282.
 gul, pers. : 577.
 gulū, pers. : 285.
 gwalz, baluči : 728.

haftum, pers. : 615.
 hēzum, pers. arsacide : 13.

'ispās, pehl. : 640.

jaoēd, pers. : 14.
 jigar, pers. : 275, 307.

kāfād, pers. : 98, 597.
 kirm, pers. : 724.
 kun, pers. : 158.
 kūz, pers. : 275.

lamēr, pehl. : 340.

mān, pers. : 183.

māndan, pers. : 383.
 marz, pers. : 387.
 -māyad, pers. : 401.
 mūš, pers. : 424.

nāf, pers. : 745.
 nāxun, pers. : 747.
 nipištām, pers. : 605.
 nišast, nišastan, pers. : 611.
 nōd, baluči : 449.

parda, pers. : 481.
 part, pers. : 474.
 pir, pers. : 476.
 pul, pers. : 525.
 pym'kh, sogd. : 644.

rāxtan, pers. : 362.
 roy, pers. : 580.

sān, pers. : 145.
 supurz, pers. : 358.
 šikāfād, pers. : 98, 597.

tain, tajun, oss. : 672.
 tigrā, v. p. : 649.
 tiš, pers. : 697.
 tundar, pers. : 695.

varvarah, pers. : 743.
 vāvar, pehl. : 727.

xāya, pers. : 472.
 xirs, pers. : 755.
 xūk, pers. : 670.
 x'āhar, pers. : 637.
 x'hār-, pers. : 637.

y't, sogd. : 101.

zānūk, pehl. : 273.
 zūbān, pers. : 360.

Arménien.

(Ordre alphabétique : a
 b g d e z x ē ṣ ṣ i l x c
 k h j l ē m y n š o u ē p
 j r s v t r c (ç) p' k' w.)

aganim : 207.
 azazem : 45.
 al : 589.
 alewor : 476.
 alik' : 476.
 acem : 18.
 akn : 60, 458.
 alam : 411.
 albeur : 230.
 al : 590.
 amam : 627.
 amb, amp : 310.
 amis, amsoy : 398.
 amusin : 758.
 ayd : 324.
 ayl, ayloy : 22.
 ayn : 309.
 aysawr : 297.
 aytunum, aytumn : 10.

ayr : 439.
 ayrem : 54.
 aye : 12.
 anasun : 316.
 andundk' : 262.
 andust : 315.
 anic : 351.
 ankiwn : 33, 746.
 anjuk : 33.
 anun, anuam : 444.
 anti : 315.
 ačk' : 458.
 ar : 19.
 arac : 19.
 arn : 439.
 aseln, aslan : 6.
 asem : 19.
 astl, astel : 646.
 asr, asu : 491, 492.
 ateam, ateci : 459.
 arari : 48.
 arawr : 48.
 Arbi : 636.
 argel, argelum : 44.
 ard, ardu : 49.
 ardar : 48.
 aregahn : 632.
 arew : 632.
 ari : 468.
 ariwn : 52.
 arcat' : 45.
 armat : 563.
 armin : 563.
 *armn : 563.
 arminim : 563.
 armukn : 47.
 arnem : 48.
 aru : 46.
 arj, arjoy : 755.
 art, artoy : 15.
 art-, artuli : 498.
 artak's : 498.
 artasuk', artawsr : 336.
 ap', ap'oy : 477.
 awaz : 585.
 awcanem : 747.
 aivr : 175, 448.

bay : 246.
 ban : 246.
 bard : 249.
 bekanem, beki : 252.
 berem : 229.
 boys : 257.
 borot : 263.
 boç : 243.
 bu : 77.
 bucanem : 262.
 busanin, busay : 257.
 brem : 249.
 brik : 513.

gam : 711.
 gan : 225.
 gari : 299.
 garšim : 300.
 garn : 727.
 getmn : 718.
 getum : 752.
 get : 29.

gin, gnoy : 721.
 gini : 738.
 gink', gnoc : 721.
 gišer, gišeroy : 728.
 gitem : 734.
 glem : 752.
 glux : 99.
 gnem : 721.
 gog : 753.
 gočem : 141, 754.
 govem : 221.
 gorc : 723.
 gorcem : 18.
 gtanem : 734.

da : 324.
 dadarem : 230.
 dayl : 223.
 darbin : 208.
 dēz : 236.
 diem : 223.
 dizanim : 236.
 dir : 180.
 dnm : 180, 212.
 doyn : 306.
 drand, drandi : 36.
 du : 705.
 dufn : 246.
 durk', draç : 246.

ebek : 262.
 eber : 229.
 eboye : 262.
 egit : 734.
 ed : 180.
 elungn : 747.
 ekayk' : 720.
 ekn : 720.
 ekul, (kianem) : 285.
 etbayr : 252.
 etn : 117.
 es, « ego » : 19, 193.
 es, « tu es » : 665.
 et : 180.
 erēç : 535.
 eri : 48.
 erkar : 186.
 erkips : 71.
 erknčim : 176, 692.
 erko, erkotasan : 188.
 erku : 188.
 erkrabir : 249.
 ew : 203, 454.
 ewt'n : 615.

zard, zardu : 49.
 zgenum : 729.
 zgest, zgestu : 729.
 zeram, zerun : 619.

šē, išoy : 51.

šampem : 70, 636.
 šnd : 37, 317, 661.
 šarcanem : 526.
 šanderk' : 313.
 šnčap : 429.
 šnt'anam : 614.

t'anam : 672.
 t'aramim, t'aršamim : 697.

t'ak'tim, t'ak'eay : 673.
 t'mbrim : 658.
 t'uz : 232.
 t'kanem : 645.

i, y- : 204, 312.
 -i : 560.
 iž, iži : 33.
 i hpoý : 661.
 im, imoy : 391.
 inj : 391.
 is, zis : 391.
 icem : 666.

lam : 339.
 lambar : 339.
 lar : 367.
 lap'em : 339.
 leard : 307, 372.
 learn : 128.
 lezu : 360.
 li : 515.
 lizanam : 360.
 lizum : 360.
 loganam : 346.
 loys, lusoy : 374.
 lu : 544.
 luay : 129, 212.
 luc : 327.
 lucanem : 374.
 lusawor, lusaber : 227.
 lusin : 374, 398.
 lsem : 212.
 lk'anem, elik' : 361.

xazank' : 80.

canawt' : 446.
 caneay : 446.
 cin : 272.
 cnanim, cnay : 258, 272.
 cnawl : 272.
 cungk' : 273.
 cunr : 273.

kat'n : 286.
 katin : 276.
 kainoy : 276.
 karkut : 281.
 keryl : 753.
 kokord : 285.
 kočem : 730.
 kov : 74.
 ku : 77.
 krunk, k'nkan : 284.

halacem : 494.
 ham : 594.
 hayr : 488.
 han : 37.
 hangčim : 557.
 hasanem : 429.
 hasi : 429.
 harci : 526.
 harcanem : 526.
 hac, haciv : 479.
 hac : 469.
 haw, « auis » : 58.
 haw, « auus » : 37, 62.
 helum, heli : 478, 517.

jern : 295, 300.
 jew : 261.
 juwn, jean : 294, 442.
 jmern : 294.
 joyl : 261.
 ju : 472.
 jukn : 510.

čorek-hariwr : 554.

malem : 411.
 macanim : 376.
 mayr : 390.
 manr : 405.
 manuk : 405.
 mard : 298.
 mee : 379.
 mecaw : 379.
 mek' : 441.
 melr, melu : 394.
 melk', melap : 381.
 meranim, meray : 415.
 mer : 445.
 merk : 450.
 mek' : 445.
 mēz : 404.
 mēj : 393.
 mi, « négation » : 433.
 mi, « un » : 613.
 mizem : 404.
 mis : 395.
 mit, mīac : 392.
 mnam : 383.
 muku : 424.
 mun : 424.
 munj : 427.
 mīmīman : 423.
 mīrjūn, mīrjman : 247.

yag, yagim : 596.
 yarnem : 468.
 yareay : 468.
 yawēt : 14.
 yenum : 495.
 yet : 609.
 yeriwrel : 48.
 yisum : 558.

na : 196, 309.
 naw, nawi, nawaw : 432.
 ner : 305.
 nisi : 441, 611.
 noyn : 306.
 nor, noroy : 448.
 nu, nuoy : 452.
 nstim, nstay : 441, 611.

šun, šan : 92.
 šurt'n : 334.

ololem : 478.
 ololem : 517.
 olj : 592.
 oyc : 746.
 oskr : 470.
 ov : 560.
 otr : 502.
 oik' : 502.
 orb, orboy : 466.
 orcam : 580.
 orkor : 285.
 orm : 619.
 ok' : 555.

ul : 544.
 unayn : 710.
 unim : 39, 465.
 unkn : 60.
 unčk' : 429.
 us, usoy : 746.
 usanim : 759.
 usti : 315.
 utem : 192, 753.
 ur : 716.
 uranam : 469.

čogay : 120.
 čork' : 554.
 ču : 120.

partak : 481.
 pleustra : 513.

jerm, jernum : 248.
 jū : 235.

s : 123.
 sayr : 145.
 serem : 150, 537.
 sermn : 150.
 sisern : 119.
 sirt : 142.
 szalim : 601.
 skesraw, skesrayr, skesur : 631.
 skund : 92.
 soyn : 306.
 sunk' : 262.
 sur : 145.
 spas, spasem : 640.
 stanam : 654.
 steln : 655.
 sterj : 647.
 stipem : 650.
 striz : 657.
 srtiv : 142.
 srunk' : 153.
 sp'iem, sp'irk' : 638.

vay : 711.
 vard : 577.
 ver : 660.
 vep : 621.

tal : 277.
 tam : 180.
 taygr : 352.

tan : 183.
 tanutēr : 183.
 tasn : 166.
 tawn : 164.
 tesi, tesanem : 640.
 tew : 186.
 tiw : 175, 448.
 tun : 183.
 tur : 180.
 turk' : 180.
 tritum : 703.

č : 8.
 čayti, čayti' : 600.
 čtem : 602.

p'aycaln : 358.
 p'arat : 638.
 p'lanim : 214.
 p'orj : 499.
 p'uk' : 547.
 p'ringal, p'rnkal : 648.
 p'rnfel : 648.

K'akor : 80.
 K'an : 551, 675.
 K'ani : 552.
 K'ar : 91.
 K'aw liçi : 107.
 K'es : 705.
 K'eç : 609.
 K'irtn : 663.
 K'o : 705.
 K'oyr, K'er, K'ork' : 637.
 K'un : 635.
 K'san : 736.

-wor : 227.

Phrygien, thrace.

αδβερε, phryg. : 8, 228.
 αδ- : 29.
 ἀδαμνειν, phryg. : 8.
 ἀδδακε, phryg. : 8, 212.

βρῦτα, βρῦτα thrace : 76.
 βρῦτος, thrace : 167, 230.

εθρας, thrace : 38.

ζέλια, phryg. : 297.

ιαντερα, phryg. : 305.

Μάνης, πανια, phryg. : 384.

Grec.

ἀ, ἀά, ᾱ : 1.
 ἀ-, ᾱ- : 312.
 ἀ-, (ἀπαξ, ἀπλοῦς) : 627.
 ᾱ : 324.
 ἀάωθα, Hésychius. : 60.
 ἀάωτος, ἀάωτος : 693.
 ἀατος, hom. : 596.
 ἀάα : 3.

ἄβεις, Hés. : 33.
 ἀβέλιος, créet. : 632.
 ἄβιν : 3.
 ἄβληρα, Hés. : 367.
 ἄβουλις : 4.
 Ἀγαμέμνων : 283.
 ἄγγαρος : 32.
 ἄγγειρα : 283.
 ἄγγελ : 18.
 ἄγγεομαι, dor. : 589.
 ἄγγελω, ἱγιάσμος : 587.
 ἄγγος : 586, 587.
 ἄγκυλῆ : 746.
 ἄγκυλῆς : 7.
 ἄγκυλος : 33, 746.
 ἄγκυρα : 31.
 ἄγκων : 33, 746.
 ἄγνωια : 279.
 ἄγνως : 587.
 ἄγκων : 446.
 ἄγνωτος : 312.
 ἄγραρος : 605.
 ἀγραλίνω : 230.
 ἄγριος : 15.
 ἄγρός : 14.
 ἄγρότερος : 688.
 ἄγγραυρος : 60.
 ἄγγρόνη : 32.
 ἄγγω : 33.
 ἄγω : 18.
 ἀδάμας : 8.
 ἀδαμνα, Hés. : 29.
 ἀδαλφός : 252.
 ἀδηνχε : 659.
 ἀδην : 318.
 ἀδιστω : 659.
 ἀδιδασκτος : 649.
 ἀδνη : 596.
 ἀδολος : 182.
 (F) ἄδους, (F) ἄδετα : 659.
 ἀει, att. : 14.
 ἀειζήσας, -ον : 613.
 ἀ(F)είρω : 743.
 ἀ(F)έξω : 58.
 ἀε, her. : 14.
 ἀζαλέος : 45.
 ἀζομαι : 587.
 ἀζω, ἀζυνος : 326, 327.
 ἄζω : 45.
 ἀηδής : 659.
 ἀήρ, ἄερος : 11.
 ἀησι : 721.
 ἀήρ : 9.
 ἀι, lesb. ; anv, thess. ; ai, béot. ; ai, arc. ; au, Milet : 14.
 αἶαι, αἰάω : 193.
 αἰανής : 588.
 αἰθερός, Hés. : 58.
 αἰν- : 230.
 αἰνύλας : 13, 308.
 αἰνυόβητας : 418.
 αἰεί, hom. : 14.
 αἰέν. hom. : 14.
 αἰε, lac. : 14.
 αἰετός : 58.
 αἰθέρ, αἰθός, αἰθοψ. αἰθων, αἰθουσα : 10.
 αἰθός : 13.
 αἰθριον : 54.
 αἰθω : 10, 11, 307.
 αἰμα : 593.
 αἰμασις : 588.
 αἰμός : 588.
 αἰμοσφορμικτος : 451.
 αἰνω : 713.
 αἰπόλος : 133.
 αἰρομένη : 12.
 αἰρω, ἄειρω : 12.
 αἰσθάνομαι : 55, 614.
 αἰσθησις : 614.
 αἰ(F)ιστος : 734.
 αἰ : 55.
 αἰώ : 14.
 αἰών : 13, 14.
 αἰωρᾶ : 743.
 ἀκαινα : 6.
 ἀκάματος : 220.
 ἀκαμπτος : 239.
 ἀκανθᾶ, ἀκανθος : 6.
 ἀκανος : 6.
 ἀκαρνα : 6.
 ἀκαστος : 6.
 ἀκαχμένος : 6.
 ἀκή : 6.
 ἀκήρατος : 100.
 ἀκίς, ἀκίδες : 6.
 Ἀκωά : 4.
 ἀκητή : 6.
 ἀκοννα : 6.
 ἀκρις, hom. : 6.
 ἀκρος : 6.
 ἀκτής : 562.
 ἄκων, ἄκοντος : 6.
 ἀλσόμεαι : 27.
 ἄλαξ, Hés. : 744.
 ἀλαπάξω : 19.
 ἄλγος : 21.
 ἄλγω : 21.
 ἀλδαννω, att. : 24.
 ἀλδήσκοντος, hom. : 24.
 ἀλεγενός : 21.
 ἄλειρα : 9.
 ἄλευρον : 21.
 ἄλξω : 21, 411.
 ἄλζω : 21.
 ἄλαντιν, Hés. : 361.
 ἄλνιστος, ἐπιδ. : 361.
 ἄλξω : 21.
 (F) ἄλσσομαι : 718.
 ἀλήπορον : 21.
 ἀλθανω, ion. : 24.
 ἀλθετο, hom. : 24.
 ἀλθήσχω, ion. : 24.
 ἀλθηρικός, hom. : 348.
 ἄλλωξ, ἄλλην : 21.
 ἄλλωξ, thess. : 21.
 ἄλλω : 22.
 ἄλλοδαπός : 539.
 ἄλλομαι : 590.
 ἄλλος : 22.
 ἄλλοφυλος : 687.
 ἄλμυρις : 423.
 ἄλουσις : 345.
 ἄλς, ἄλός : 589.
 ἄλτος, -άμενος, hom. : 590
 ἀλδθ(σ)οιμον : 25.
 ἄλσιεν : 25.
 ἄλνικς : 288.
 ἄλυνον (τὸ) : 288.

ἀλυτος : 667.
 ἄλυρι, ἄλυτον : 20.
 ἄλυρος : 20.
 ἄλυρος : 20.
 ἀλυπτεία : 751.
 ἀλύπη : 751.
 ἄλωφος : 20.
 ἄμα : 626.
 Ἀμαζών : 381.
 ἄμαθος : 585.
 ἄμαλδυνος : 411.
 ἄμαλός : 411.
 ἄμαξ : 62.
 ἄμαραντος : 387.
 ἀμαρύσσω : 400.
 ἄμαξ : 401.
 ἄμβροτος : 414, 415.
 ἀμείβω : 402.
 ἀμείνων : 395.
 ἀμείλιγος : 418.
 ἄμεινα, hom. : 596.
 ἀμέργω : 399.
 ἄμεισος, Hés. : 746.
 ἀμεισάσθαι : 417.
 ἄμη, « faucille » : 401.
 ἄμη (ἄμη, « seau » : 627.
 ἄμειται, Hés. : 404.
 ἀμυδός : 28.
 ἄμιος : 585.
 ἄμη, ἄμιν, ἄμινος : 15.
 ἀμύργη : 30.
 ἀμπελος : 417.
 ἀμυκαλαί : 478.
 ἄμυσσος : 417.
 ἄμυρ, ἄμυρος : 2, 26.
 ἀμυρτοίλος : 18, 32, 183.
 ἀμφοδύς (ἀμφοδύς) : 169.
 ἄμυρος : 27.
 ἄν, ion.-att. : 31.
 ἀνδρῶνος : 627.
 ἀναλαμβάνω : 666.
 ἀναλφής : 599.
 ἀνατολῶς, hom. : 24.
 ἀναπτοσ, ἀναφής : 676.
 ἀνίσταται : 568.
 ἄν[ισ]θάνω, hom. : 659.
 ἀνεμος : 34.
 ἀνένδυτος : 729.
 ἄνευ : 628.
 ἀνέφελος : 448.
 ἀνεψίος : 438.
 ἄνελος, ἄνελος : 439.
 ἄν[η] (ἄνιος, lesb.) : 462.
 ἄν[η], meg. : 596, 628.
 ἄν[η] : 37.
 ἄν[η] : 37.
 ἀντί : 37.
 ἀντίθεσις : 683.
 ἀντλεῖν : 31.
 ἄντολιν : 614.
 ἄντολιν : 37.
 ἄντολιν : 19.
 ἄντολιν : 50.
 ἄντολιν : 62.
 ἄντολιν : 738.
 ἄντολιν : 197.
 ἀντολιν, ἄντολιν : 56.
 ἀντολιν, hom. : 24.
 ἄντολιν : 612, 627.
 ἄντολιν, Hés. : 754.

ἀπειμι : 198.
 ἀπέλκω, Hés. : 335.
 ἀπελλόν : 465, 522.
 ἀπέναντι : 165.
 ἀπέπλυνον : 645.
 ἀφέφατο, Hés. : 225.
 ἀφέφρυσεν, Hés. : 167.
 ἀπέχω, ἀπέχομαι : 684.
 ἀπηγής : 4.
 ἄπιος, ἄπιον : 510.
 ἀπιστάω, ἀπιστία : 233.
 ἀπιδούς : 627.
 ἀπο : 2, 518, 660.
 ἀποκαλῶ : 40.
 ἀπολαύω : 368.
 Ἀπόλλων : 40.
 ἀπομνησσω : 417, 421.
 ἀπορρέω : 242.
 ἀπουσία : 665.
 ἀποφάσσεσθαι, Hés. : 242.
 ἀποχαλάω : 40.
 ἀπορνήσας : 733.
 ἀπτός : 676.
 ἄπτω : 477.
 ἀπωδός : 4.
 ἀρ(F)ά : 469.
 ἀραρεῖν : 48.
 ἀράχην, ἀράχην, ἀραχναῖος,
 ἀραχναίη : 42.
 ἀρήβην, Hés. : 49.
 ἀργός : 45.
 ἀργυρό-ηλος, hom. : 712.
 ἀργυρος, ἀργυρός : 45, 46.
 ἀρείων : 48.
 ἀρέσκω : 12, 48.
 ἀρετή : 48.
 (F)αρτήν, (F)αρνός : 15, 727.
 ἄρθρον : 48.
 ἀρθρός : 48, 574.
 ἀρσιστερός : 338, 628.
 ἄριστον : 533.
 ἄριστος : 48, 628.
 ἀρκέω : 44.
 ἄρκος : 755.
 ἄρκτος : 755.
 ἄρκυς : 42.
 ἄρμα : 48.
 ἀρμόβω : 48.
 ἄρμονιή : 48.
 ἀρμός : 48.
 ἀρνεός : 724.
 ἀρνούμαι : 469.
 ἄρον : 289.
 ἄροτρον (ἀρατρον, tarent. ;
 ἀτρατρον, créet.) : 48.
 ἄρουρα : 50.
 ἄρώα : 48.
 ἄρπη : 595.
 ἄρραβών : 562.
 ἄρσην : 724.
 ἄρσις : 229.
 ἄρτι : 49.
 ἀρτοκόπος : 141.
 ἄρτύς : 49.
 ἄρτυω, ἄρτύω : 49.
 ἄσαι, ἄσασθαι, ἄσαι : 596.
 ἄσάω, ἄση : 596.
 ἄσκαρα : 13.
 ἄσπαλλος, Hés. : 645.
 ἄσπιδής : 543.

ἀστεροστή, ἀστραπή, ἀσ-
τράπηα : 646.
ἀστήρ, ἄστρον : 646, 753.
ἀσπράλλος, Hés. : 659.
ἀσπράλαξ : 643.
ἄσπρ : 53.
ἀτέγεια, ἀτέγιον : 55.
ἄτερ, hom. : 628.
ἄστρος : 22.
ἄτομος : 608.
ἀτρακτός : 731.
ἀτρέμεια, ἄπρεστος : 700.
ἄττα, « pète » : 28, 54.
ἄττα, « quelques » : 560.
ἄττατα : 54.
ἄτταννα, Hés. : 53.
αὖ : 55, 61.
αὖγε : 61.
αὐλή : 729.
αὐληρα, dor. : 367.
αὐλός, αὐλῶν : 25, 489, 691.
αὐλός, αὐλῆος : 58.
αὐπνία : 635.
αὐπνος : 635.
αὐρᾶ : 721.
αὐριον : 60.
αὖσιος : 316, 471.
αὐτάρ : 61.
αὐτε, αὐτός : 61.
αὐτόματος : 395.
αὐτονουχί : 448.
αὐτός : 316, 471, 710.
αὖω : 290.
αὖως, ἑοί. : 60.
αἰραιρέω : 228.
αἰφίσσω : 477.
αἰφενος : 225.
αἶψῃ : 477.
αἰφλιώτης : 632.
αἶφιλος : 627.
αἰρίσταμαι : 653.
αἰφλαστον : 40.
Ἀφρογύνεια, -γενής : 644
Ἀφροδίτη : 40, 257.
Ἄφρω : 40.
ἄφρωνος : 636.
Ἀχι(φ)οί : 460.
ἄχαρις : 281.
ἄχνη : 7.
ἄχροϊος : 710.
ἄχρονος : 692.
ἄχρυνος : 7.
ἄψ : 2.
βαδᾶζειν : 63.
βαῖνω : 720.
βακτηρία : 64.
βάκτρον : 64.
βάκχος : 63.
βαλανεῖον (τό), βαλάνεια
(τά) : 65.
βάλλανος : 276.
βάλλεκα, Hés. : 65.
βάλλω, βαλλίζω : 65.
βαυβαῖνω : 65.
βάπτω : 692.
βάραβρον : 285.
βάρεβαρος : 65.
βαρύς : 282.
βάσανκος, βάσκειν : 218.

βάσκα, 720.
 βατραχίνιον, 564.
 βαυζα, 68.
 βαυρέυς, 692.
 βάυξ, 493, 741.
 βέβροκα, βέβρωμαι, 753.
 βέβρων, Hés., 71.
 βελοντία, 234.
 βελτιών, βέλτιστος, 165.
 βέρρον, Hés., 71.
 βέρον, lac., 663.
 βέρυρα, béot., 521.
 βή, 65.
 βή, 709.
 βήσαλον, 69.
 βήστιλας, 69.
 βιβρώσκα, 753.
 βίνεα, 264.
 βίολτος, 743.
 βίρρος, Hés., 71.
 βλαδάρδος, 411.
 βλάδους, 600.
 βλάξ, βλακός, dor., 238.
 βληχμοίαι, 65.
 βληχρός, 238.
 βλιτάς, 72.
 βλιτων, 72.
 βλιτων, att., 394.
 βλιτυρι, 693.
 βολδός, 78.
 βόλιμος, 516.
 βοός (βοῦς), 74.
 βορυμέξ, 247.
 βόσχομαι, 728.
 βούδελα, Hés., 74.
 βούδελις, 127.
 βουκόλιος, 133.
 βούλομαι, 750.
 βουμολγός, 418.
 βοῦς, 74.
 βουράφας, Hés., 521.
 βουρέτις, 458.
 βράβας, 285, 677.
 βράβασκα, Hés., 75.
 βράσκη, Hés., 75.
 βραχάς, 76, 422.
 βρεῖμα, 253, 695.
 βρέντιον, 76.
 βρέσος, 752.
 βρήτωρ, 723.
 βρεῖδα, βρεῖτα, lesb., 563.
 βροντή, 253.
 βρονθητικέρανος, 255.
 βροτός, 298, 414, 415.
 βροχίς, 76.
 βύας, βύα, 77.
 βυαχύν, 77.
 βύρμαξ, 247.
 Βυροσκαπτόν, Hés., 98.
 βυσσοδομεύω, 316.
 βυτίνη, Hés., 79.
 βωλιτής, 72.
 βών, dor., hom., 74.
 βώρον, Hés., 620.
 γάα, 268.
 γαλέα, dor., 268.
 γάλα, 688.
 γαλάφορος, dor., 731.
 γαλαθός, hom., 731.

γαῖων, hom. : 268.
γάλα, γάλακτος : 335.
γαλαπλήγος : 223, 335.
γαλακτικές : 336.
γάλην : 266.
Γαλήνη : 601.
γάλοι, Hés. : 712.
γαλῶνος, γάλλος : 277.
γαμβρός : 270.
γαμέω : 270.
γάμοναι : 268.
γάργαρη : 283.
γαργαρίζω : 267.
γαργαρίς, Hés. : 267.
γαργαριμῶσα, Hés. : 267.
γαστρή, γαστήρος : 721.
γάββα, dor. : 268.
γεγονώς : 272.
γέγερεα, Hés. : 283.
γάλα : 268.
γελανδρόν, Hés. : 268.
γελύνω : 752.
γέλλω, Hés. : 718.
γελλίζει : 752.
γέλουντρον, Hés. : 752.
γέμω : 269.
γενέτορ, γενετήρ, γενέτειρα :
270, 272.
γενικός : 270.
γενναῖος : 271.
γέννημα : 270.
γενῶ : 270.
γένος : 270, 272, 640.
γένυς : 269.
γέρανος : 284.
γερονσία : 613.
γέρρον, γέρρα : 274.
Γέρρων, dor. : 274.
γέρον : 613.
γέσσιτα, Hés. : 729.
γέστροι : 729.
γέσμαι : 285, 286.
γέσσις : 285.
γέφυρα, att. : 521.
γῆ : 688.
γηγενής : 688.
γηθῶ, ion.-att. : 268.
γῆρυς : 267.
γῆα, Hés. : 738.
γίγας : 317.
γίγγλημος, Hés. : 275.
γίγγρας, γίγγρος, γίγγρι :
275.
γίνωμαι : 272.
γινώσκω : 445, 446.
γίνωος : 295.
γίς : 740.
γίτωνος, Hés. : 689.
γίλγος, hom. : 335.
γλάσκον, Hés. : 335.
γλαμῆα, γλάμων, γλαμυρός :
280.
γλάστρα, ion. : 360.
γλαῦκος : 187.
γλήμιον : 280.
γλασρός : 278.
γλιττόν, Hés. : 278.
γλήττοι : 278.
γλοῖς : 278.
γλυκισαῖα : 362.

γλαυκός : 187, 278.
 γλῶσφα : 278, 598.
 γλῶττα : 360.
 γνάθος : 269.
 γνήσιος : 272.
 γνόφος : 449.
 γνῆ : 273.
 γνῦπτεος : 273.
 γνώμη : 283, 444.
 γνώμη : 614.
 γνωμεικός : 614.
 γνώμων, γνώμονα : 283, 444.
 γνωρίζω : 446.
 γνώριμος : 446.
 γνώσκω, ἐπίρ. : 446.
 γνωστός, « connu » : 446.
 γνωστός, « parent » : 270, 272.
 γόγγρος : 137.
 γόμος : 269.
 *γόνφατος, γόνατος, att., γούνατος, hom. : 273.
 γόνιμος : 270.
 γόνυ : 273.
 γούνη, γούναιον : 285.
 γράμμα : 606.
 γράστις : 280.
 γραφή, γραφαί : 605.
 γραφόν : 605.
 γράφω : 605.
 γράω : 280.
 γραμφάς, Hés. : 605.
 γρβ, γρύκω : 284.
 γρύλλος, γρύλλος : 283.
 γρυμέα : 152.
 γρυπτεύω : 606.
 γρύπη : 606.
 γρύψ : 284.
 γυάλων : 749.
 γυμνός : 450.
 γυνή : 419.
 γύρος : 286.
 γωνία : 270.
 γώνιος : 157.
 διαίτηα : 176.
 διαίρ, hom. : 352.
 διαίδαλος, διαιδάλοι : 181.
 διαιδουσεσθαι, Hés. : 186.
 διαίς : 112.
 διαίς, « festin » : 112.
 διαίς, διαίδα, « torche » : 673.
 διακνός, Hés. : 163.
 δάκνω : 414.
 δάκρυ, δάκρυον : 336.
 δάκρυμα : 336.
 δαμάω, δαμάξ, δαμύωσι, (έ-)δάμασαι, δαμάσαι, hom. : 182.
 δάμαλις : 163.
 δάμνημι, dor., δάμνημι, ion.-att. : 182.
 δάνος : 164, 225.
 δαπανάω : 164.
 δαπάνη : 164.
 δάπεδον : 183.
 δάπτω : 164.
 δαρθάνω : 184.
 δάσκειος : 170.

δασκόν, Hés. : 170.
 δασπέταλον, Hés. : 170.
 δασύς : 169.
 δασυτής : 642.
 δαυκον, δαυχνα, thess. : 346.
 δαυλός : 169.
 δαυχικός : 346.
 δάφνη : 346.
 δαυιλής : 164.
 -δε, δε : 8, 164.
 δειγμένος, hom. : 181.
 δέδαν, hom. : 176.
 δέδωμαι (δέδμημαι, ion.-att.) : 182, 183.
 δέδ(F)ωκα, δέδ(F)μεν, hom. : 176.
 δέδοκα : 734.
 δέδοται : 178, 180.
 δεί, δέω : 100.
 δ(F)ει : 692.
 δεικνύω : 172.
 δειλός : 692.
 δειράς, hom. : 412.
 δειρή : 412.
 δέκα, δέκαδ-, δέκατος : 166.
 δέκομαι, ion. dor. lesb. : 181.
 δέκτο, hom. : 167, 181.
 δελφός : 752.
 δέμας : 183.
 δέμο : 182, 183.
 δεζιός : 171.
 δεξι-τέρος : 171.
 δέος : 185, 692.
 δέμα : 143.
 δέω : 143, 170.
 δεσπός : 183, 529.
 δέσποινα : 183, 529.
 δεσπότης : 529.
 δεσπότης : 183.
 δέωρο : 109.
 δεύτε : 109.
 δεύτερος : 608.
 δευρα, cret. : 521.
 δέχομαι, att. : 181.
 δην (δάν) : 186.
 δερών (δερών), hom. : 186.
 δι- : 70.
 διά : 176.
 διαβολός : 761.
 διαβήτης : 689.
 διάστασις : 653.
 διαστίζω : 649.
 διαφανής : 8.
 διαφράσσειν : 222.
 διδάσκαλος : 176.
 διδάσκα : 176, 181.
 διδάσχω : 176.
 διδοίμι : 178-179-180.
 διδοίμι (ἀπο-, δια-, προ-) : 180.
 διδοίμι (ἐκ-) : 178, 180.
 διενός : 35.
 διηνεκής : 429.
 δισταται : 653.
 διών : 173.
 διός : 178.
 δι(F)ός : 175, 177, 329.
 διότι : 556.

διτλός : 515, 517.
 δίτινος : 70.
 δις : 71, 188.
 διφθέρα (διφθέρα, Hés.) : 363.
 δίφουρα, lac. : 521.
 δίχοστασία : 614.
 δίψα : 630.
 διματός (δηματός, ion.-att.) : 182.
 δνόφος : 449.
 διοίς : 71.
 δοκέω, εδοξά, δοκεῖ : 167, 181.
 δολιγός : 316, 366.
 δολοίς : 182.
 δόμος (δ) : 182.
 δόξα : 167, 614.
 δόσις : 179.
 δόττω : 179, 180.
 δότος : 180.
 δόμιλος : 620.
 δοχή : 181.
 δράκων : 184.
 δράσσομαι : 250.
 δραχμή : 184.
 δρομάς : 185.
 δρόμων : 185.
 δρόν, Hés. : 189.
 δρόσος : 577.
 δρύπεψ, δρυπετής : 185.
 δρύς : 43, 189.
 δυ(F)ανω, cyp. : 180.
 δύναμαι : 73.
 δυο : 188.
 δύσχυμος : 70, 294.
 δυσώδης : 459.
 δυω, hom. : 188.
 δω : 183.
 δώμα : 183.
 δώρον : 180.
 δώτωρ : 179, 180.
 '(F)ε, hom. : 630.
 -(F)ε : 716.
 εαδον, εαδον : 659.
 εαδότης : 659.
 εαρ : 52.
 (F)εαρ : 722.
 εάω : 628, 629.
 εβδωμος : 554, 615.
 εβη, εβην, ion.-att. (εβα, εβαν, dor.) : 64, 720.
 εβίω : 743.
 εβρων : 753.
 εγγυθήκη : 314.
 εγείρω : 206.
 εγειρόμην : 272.
 εγχομαι : 315.
 εγχεύς : 314.
 εγχευτή : 161.
 εγνακα : 446.
 εγνων : 446.
 εγρήγορα : 206.
 εγγέλως : 33.
 εγώ : 193.
 εδειξα : 173.
 εδμεναι : 192.
 εδομαι : 192.

εδοντες, εολ. : 169.
 εδουσι : 192.
 εδρα : 610.
 εδραβον, εδραβον : 184.
 εδρακον : 734.
 εδωκα, εδωμεν, εδοτο : 180.
 εδων, εδω : 192.
 εέ, ε(F)έ : 664.
 εέρμενος, εετο, hom. : 619.
 εέρση, hom. : 517.
 εεουζα : 328.
 εεοίς : 630.
 εεονον : 225.
 εθηκα, εθεμεν, εθετο : 180, 209, 212.
 εθος : 631, 663.
 ελ, ion.-att. : 665.
 ελδος, ελδον : 640.
 ελδωλον : 626, 640.
 ελκοσι, ion.-att. : 735.
 (F)ελκω : 732.
 ελκτενής : 685.
 ελμαρται : 399.
 ελματρες, hom. : 305.
 (F)εμπε- : 754.
 ελγω : 755.
 ελρω : 619.
 ελρτωσα : 619.
 ελς, εν : 613.
 ελσι : 199.
 ελσπορά : 228.
 ελωθα : 632, 663.
 εκατον : 113, 114.
 εκαινω : 196, 309.
 εκεκχδει, Hés. : 82.
 εκου : 120.
 εκουκων : 193.
 εκλειπω : 361.
 εκλειψις : 361.
 εκλογη : 349.
 εκλόμεα : 150.
 εκπνέω : 241.
 εκτός : 313.
 '(F)εκυρός, '(F)εκυρά, hom. : 631.
 '(F)εκάν : 750.
 εκαι(F)α, εκαι(F)ον, εκαι(F)ος : 460.
 εκαιόμελι : 394.
 εκάσαι : 28.
 εκατήριον : 193.
 εκάττων, att. : 353.
 εκάνω : 28.
 εκαρος, εκαρον κεραόν : 117.
 εκασπός : 353.
 εκαχός : 353.
 εκέα : 461.
 εκειν : 139.
 εκένον : 321.
 εκευθερος, εκευθέριος : 355.
 'Ελευθερος, 'Ελευθέρα, 'Ε-λευθέριος : 355.
 εκερας : 194.
 εκλκη : 591.
 εκλνω : 361.
 '(F)ελίε, hom. : 752.
 εκυτε : 361.
 εκκίνω, Esch. : 744.
 εκκινω, Hés. : 744.
 εκκος : 744.

εκω : 664.
 εκλά, Hés. : 611.
 εκλαθι, εκλατε, εολ. : 634.
 (F)ελπομαι : 752.
 (F)ελπω : 352.
 ελυσθεις : 752.
 ελυτρον : 752.
 (F)ελωρ, (F)ελωρία, hom. : 718, 751.
 ελωρίος : 461.
 εμέ, μέ : 391.
 εμέτε : 391.
 εμέω : 753.
 εμύην : 406.
 εμμορε, hom. : 399.
 εμμορτεν, Hés. : 415.
 εμός : 391.
 εμπεδον : 463.
 εμπετριος : 499.
 εμπεπαλων, hom. : 494.
 εμπετρακος : 499.
 εμπερης : 499.
 εν, ενί : 312.
 εναλος (-λιος) : 319.
 ενατο : 37.
 εν(F)ατος, hom. : 447.
 ενατρι : 305.
 ενδελεχής : 316.
 ενδθον : 313.
 ενδοτάτος, εωτάτος : 313.
 εννηχί : 429.
 ενέβρα : 610, 611.
 ενεδρεύω : 611.
 ενετριμενος, ion. : 619.
 ενελος, Hés. : 322.
 εην : 613.
 ενήνημαι, ενήνοχα : 229, 428, 429.
 ενικός : 628.
 ενία : 447.
 ενιέτω, hom. : 318.
 ενυθον, Hés. : 453.
 '(F)ένυμαι : 729.
 ενυχος : 448.
 ενος : 613.
 ενότης : 748.
 ενόνω : 748.
 εντερα, εντερον : 313.
 εντι, dor. : 665.
 εντομον : 608.
 εντός : 313.
 ενυθον, ενυθιον : 321.
 ενυδρις : 372.
 ενυπνιον : 635.
 ενώπω : 37, 458.
 εε : 204.
 'Εέ : 621.
 εελαστήρ : 290.
 εεσεντεριώ : 205.
 εεσεντερια : 653.
 εεουθενω : 749.
 '(F)έο : 630.
 εορ, εορες, Hés. : 637.
 εορουν, εορυσσα, εορυσκα : 755.
 επάγη : 473.
 επασον, πέπονθα : 488.
 επάστος : 55.
 επαστο, hom. : 120.
 εστο (εστη, ion.-att.), εσταμεν, εστηκα : 654.
 (F)εστα, hom. : 729.

εσπον : 225.
 επηξα : 473.
 επί : 2, 203, 454, 518, 527.
 επινω : 233.
 επικουός : 231.
 επιληπτος : 564.
 επιον : 529.
 επιπλος : 494.
 επισκοπος : 653.
 επιλάγη, att. : 512.
 επιλογην, hom. : 133.
 επομαι, hom. : 616.
 επομιαδίας : 746.
 επορον : 484.
 (F)επος : 754.
 εποψ : 754.
 επτόμην : 504.
 ερα : 392, 688.
 εργαστηριον : 201.
 (F)εργον : 18, 619, 723.
 ερδω : 18.
 ερέβινθος : 202.
 ερείδω : 573.
 ερείκω : 575.
 ερεπόμενος : 561.
 ερέσσω, ερέτω : 569.
 ερέτης : 569.
 ερετός : 569.
 ερετο, Hés. : 468.
 ερευγμαι : 580.
 ερεύθω : 578.
 ερέω : 466.
 (F)ερέω : 723.
 ερημω : 200, 618.
 εριπείν : 574.
 ερίπηνη : 574.
 ερφορ : 16.
 ερκος : 595.
 ερμα : 619.
 ερπετον : 619.
 ερρητη : 619.
 ερρυλλον : 619.
 ερτω, ion.-att. : 619.
 ερριγα : 254.
 ερρω : 724.
 ερση, Hés., « se lever » : 468.
 ερση, (F)έρση, hom., « pluie » : 517, 724, 755.
 ερυγγάω : 580.
 ερυγόντα : 580.
 ερυθρός : 241, 578.
 ερυσιπτελος : 494.
 ερυσιπθον : 583.
 ερω, att. : 723.
 ερωδιδός : 45, 461.
 ερω : 722.
 ερσηγη : 649.
 εσθι (hom.), εσθίω : 192.
 εσθος, εσθός : 729.
 εσκαρήνη : 98, 597.
 εσκον : 666.
 '(F)εσπερος : 728.
 εσπεσθαι : 616.
 εσπετε, hom. : 318.
 εσσι, hom., dor. : 665.
 εσσυτο, hom. : 120.
 εστο (εστη, ion.-att.), εσταμεν, εστηκα : 654.
 (F)εστα, hom. : 729.

εστε : 8.
 εστι : 665.
 εστι : 729.
 εστορεα, εστορμαι : 648.
 εσχαρά : 600, 645.
 εσάχη : 672.
 εσάχων, εολ. : 742.
 εταζα : 678.
 εταρος, εταίρος, hom. : 631-632.
 ετας, core. : 631.
 ετελον, dor. : 742.
 ετερος : 22.
 ετερον, Hés. : 700.
 (F)έτης, hom. : 631.
 ετι : 2, 203.
 ετλαν (ετλην, ion.-att.) : 694.
 ετορον, hom. : 687.
 ετός : 710.
 (F)έτος : 35, 730, 742.
 ετρησα : 687.
 (F)ετώσις : 710.
 ευάζω : 203, 472.
 ευέωκων, lesb. : 663.
 ευληρα, hom. : 367.
 ευμορφος : 247.
 ευνός : 710.
 ευνητος, hom. : 437.
 ευοί : 472.
 ευνόςσεσθαι, Hés. : 696.
 ευχερης : 300.
 ευχομαι : 753.
 ευω : 729, 755.
 ευωδης : 459.
 ευώνυμος : 628.
 ευώνψ, ευώπις : 458.
 ευρυ : 257, 665.
 ευρυον : 258.
 ευχαδον : 531.
 ευχεσθην, Hés. : 717.
 ευχός : 292.
 ευχός : 313.
 ευχιδνα : 205.
 ευχίνος : 200.
 ευχς : 33.
 ευω, εσχον : 287, 288.
 εωρον : 723.
 εως, att. : 60.
 'Εάδομαι, (F)ηδο(μην), béot.) : 659.
 'Εαχ- : 741.
 FeFadegota, loc. : 658.
 Feren, Farren, él. : 724.
 Fesparion, loc. : 728.
 Fesstra, éol. : 729.
 Fetas, él. : 631.
 Fegeta, pamph. : 717.
 'Fexa, Fexeo- : 747.
 Fhakti, dor. : 735.
 Fistiás, arc. : 729.
 Fphtaw, lesb. : 723.
 'Εάδατος, Hés. : 265.
 'Εάχλη, sicilien : 214.
 'Εάστο, hom. : 640.
 'Εάτρον : 690.
 'Εάτω : 225.
 'Εάτος : 690.
 'Εάτω : 690.
 'Εάτω : 690.

ζέλιμεν, Hés. : 649.
 ζεύγη : 327.
 ζεύγνυμι : 328.
 ζεύγος : 175, 329.
 ζέφυρος : 761.
 ζήλος : 761.
 ζήν : 743.
 Ζήν, Ζήνα, hom. : 175.
 ζυγίτερις : 761.
 ζυγάνων : 761.
 ζυγί : 692.
 ζυγί, -ζιον : 629.
 ζυγρον : 761.
 ζυγόν, Hés. : 649.
 ζυγόν : 327.
 ζύμη : 330.
 ετλαν (ετλην, ion.-att.) : 694.
 ζωονογόντα : 743.
 ζωοποιώ : 743.
 ζώνη, (ζώνη, dor.) : 635.
 η, ion.-att. : 324.
 η : 19.
 ηαρ : 52.
 ηαυμαι, att. : 589.
 ηδεια : 659.
 ηδελων : 659.
 ηδωπής : 659.
 ηδός, ion.-att. : 659.
 η(F)έ, hom. : 716.
 ηέλιος, hom. : 632.
 ηήη : 416.
 ηθικός : 416.
 ηθος : 663.
 ηθικός : 735.
 ηικανός : 94.
 ηκα : 212, 304.
 ηκός : 6.
 ηλδαν, hom. : 24.
 ηλός : 20.
 ηλθον, ion.-att. : 28.
 ηλίζομαι : 632.
 ηλος, att. : 632.
 ηλίσσις : 632.
 ηλος, ion.-att. : 712.
 ηλυθον, hom. : 28.
 ημαρ, hom. : 175, 448.
 ημέρα : 175.
 ημέτερος : 445.
 ημι : 612.
 ημιβίος : 612.
 ην, ην ιδου, ηνιδε : 196.
 ηνεγκον : 229, 428.
 ηνορη : 439.
 ηπατος : 307.
 ηπιολος : 713.
 ης : 39.
 '(F)ήσαστο : 659.
 ηχανεν : 19.
 ηώς, hom. : 60.
 θάλαμος : 673, 690.
 θάνατος : 690.
 θάρος : 254.
 θαύων, Hés. : 221.
 θαυός : 640.
 θαυτρον : 690.
 θένω : 225.
 θείος : 690.
 θέλω : 690.

θέμις, θέμιστος : 217, 227, 231.
 θεπτανός, Hés. : 250.
 θερμοπότης : 690.
 θερμός : 248, 690.
 θέρομαι : 248.
 θέρος : 248.
 θέσασθαι : 233.
 θεοαρτικός : 681.
 θήκη : 690.
 θηλή, θήλος : 223, 224.
 θηλυπτερες : 234.
 θήρ : 230.
 θηριακός : 690.
 θησαυρός : 690.
 θήσθαι, θήσαστο, hom. : 223.
 θλασος : 690.
 θλίσω : 240.
 θλίψις : 687.
 θνατός, θνητός : 298.
 θορείν : 263.
 θορύβος : 263.
 θραύσμαι : 252.
 θρεξασκον, hom. : 699.
 θριαμβος : 703-704.
 θριξ : 95.
 θρόνος : 690.
 θυμίαμα : 691.
 θυμον : 691.
 θυμός : 260.
 θυνός : 707.
 θυός : 709.
 θυοσκόος : 107, 640.
 κύρα, (θύρα, hom.) : 246.
 θύραζε : 246.
 θύρα, Hés. : 246.
 θύρετρον : 246.
 θυρσίον : 691.
 θυρσος : 691.
 θυρωρός : 723.
 θύω : 260.
 θωμυγέ, -γγος : 694.
 θώρας : 248, 690.
 λαίω : 594.
 λγμα, cyp. : 305.
 λγμαμενος, cyp. : 305.
 λγνη : 273.
 λθησά, dor. (λθμα, λθμών, Hés.) : 734.
 λθμη, λθμων : 734.
 λθος, ελθός : 663.
 (F)λθός : 663.
 λερός, hom. : 323.
 λερσίλος : 586.
 (F)ιεται : 741.
 λερουγέω, -γία : 586.
 λημι : 304, 618.
 λθαρός : 10, 11.
 (F)λθός : 736.
 λκος : 200.
 λκτάς, Hés. : 305.
 λκξ, Hés. : 308.
 λαρός, hom. : 634.
 λασκωμαι : 634.
 λαθη, hom. : 634.
 λια : 308.
 λμδρις, lesb. : 33.
 λμεν, λαι : 199.
 λνα : 756.

καθάλλης, καθάλλιον, καθά-
λκτων : 80.
καρχαλιώ : 80.
κάσμιος, Hés. : 85.
Καθμίλος : 90.
κάσος : 82.
καθάσαι, Hés. : 290.
κάθεσμα : 619.
καθίζω : 603, 611.
κάθισμα : 610.
καί : 203.
καίκελα : 42, 82.
καρκάζειν, Hés. : 80.
καρκάω : 80.
κάουρη : 29, 80.
καρκός : 80.
καλαίς : 266.
καλάμη, κάλαμος : 155.
καλέω : 88.
καλήτωρ, hom. : 88.
καλιά : 111, 120.
κάλλιον : 266.
κάλλις, κάλπης : 88.
κάλυξ : 87.
καλύπτω : 111, 120.
καμβός : 91.
καμψίη : 91, 267.
κάμπος : 91.
κάμπτω, κάμψαι : 90, 239.
κάμψα : 97.
κανάξω : 94.
καναχή : 94.
καναχήπτους, Hés. : 636.
κάνθαρος : 92.
κανθός : 94.
κάνθαρος : 94.
κάνθαρος : 94.
κάννα : 93.
κάνναβις : 93.
κάνναβος : 91.
κάπητις : 97.

κάπηλ· 97.
κάπηλος· 107.
κάπια, Hés. : 114.
κάπνός· 158, 713.
κάπνος, Hés. : 158.
κάπρυα, Hés. : 94.
κάπρυς : 38, 459.
κάπτω· 97.
κάρα, att., κάρανος, έολ.,
καρσανούν, Att., καράρα,
Hés. : 115.
κάραδος· 600.
καρδία, att. : 142.
κάρηνα, hom. : 115.
καρήνια : 101.
καρκαίρα· 556.
καρκαρος, Hés. : 91.
καρκίνος· 91.
κάρνη : 100.
κάρνον, Hés. : 143.
κάρπος, dor. : 114.
κάρπασος· 99.
καρπός : 102.
κάρταλος· 147.
καρύκειον, dor. : 82.
κάρπυον : 100.
κάρυξ, dor. : 101.
Καρυχθών : 402.
κάσια : 103.
κασμίδος· 90.
καταδαρθάνω· 184.
καταμήνια : 398.
καταπακτών· 673.
κατάστικτος : 649.
κατάσθης· 758.
κατέπηκτο· 478.
κάντινος, sic. : 105.
κάντυ· 667.
κατομίζω· 106.
κατορυχής, hom. : 582.
καυός : 107.
καυλός : 107.
καυανός· 268.
καχλάς, καυχάω, καχ-
χάω· 80.
καχλάω· 80.
καχληξ· 89.
κάψα· 97.
κεάω· 104.
κέδρος· 124.
κειμαι· 157.
κείρος· 695.
κείρω· 101, 143.
κειών, hom. : 104.
κεκίδοντο, hom. : 82.
κέκλινκα· 88.
κέκλιται· 128.
κέκλωτος· 88.
κελαινός· 87, 134.
κέλης· 110, 628.
κέλομαι, κέλλω· 110.
έελοφίς : 111.
κε(ν)ω, κα, dor., έολ. : 109.
κένταυρος : 223.
κέντρων· 113.
κερατώ· 100.
κέρας· 115, 143.
κέρασος (κερασός) : 114.
κερκιθαλός· 556.

περικλῖς : 562.
 περίτομος : 100.
 περλάσιον : 666.
 κεραλή : 99.
 κέρωντα : 531.
 κηλάδες : 86.
 κηλάς : 87.
 κηλέω : 88.
 κήλων : 679.
 κήρ : 100.
 κήρ : 142.
 κηρινθος : 114.
 κήρος : 114.
 κήρυξ, ion.-att. : 101.
 κίεος : 118.
 κίαιιννος : 121.
 κικκοός, Hés. : 119.
 κικυλίσκος : 88.
 κικυλῖος, κικυμῖος, Hés. : 119.
 κινέω : 120.
 κινώμιαι : 120.
 κίτρον, κίτριον, κιντρέα : 124.
 κίχρα (κυχρεία) : 119.
 κλαγγή : 125.
 κλάγος, créē. : 335.
 κλαδοπαρός : 111.
 κλαδέσσαι, Hés. : 111.
 κλάζω : 125.
 *κλᾶζ(φ)θα, dor. : 125.
 κλάτς, att. : 125.
 *κλᾶζ(φ)ίς : 126.
 κλᾶρος, dor. : 111.
 κλάσις, κλήσις (ion.-att.) :
 125.
 κλώω : 111.
 κλέιν, att. : 125.
 κλέψομαι : 129.
 κλέψ(φ)ος : 129.
 κλέπτως : 127.
 κλέπτω : 127.
 κλῆρθος, att. : 125.
 κλῆρς, ion. : 125.
 κλῆρος, ion.-att. : 111,
 637.
 κλητυκός : 754.
 κλίνω : 128.
 κλίσια, κλίσσιον : 128.
 κλίττος, κλιτύς : 128.
 κλόνιον : 129.
 κλόνιος : 129.
 κλῶω : 128.
 κλῶβη : 129.
 κλυτός : 129.
 κλώψ : 127.
 κνέρας : 149.
 κνίπτες : 602.
 κνίσσα, att. (κνίσση, hom.) :
 141.
 κοάζ : 129.
 κόνις, Hés. : 491.
 κόρηχη : 136, 137.
 κορυζιον : 137.
 κόρυγος : 136, 137, 688,
 δοδάνα, Hés. : 146.
 κοίω : 107, 640.
 κοίλιος, έοί. : 108.
 κοινός : 156.
 κοίτη : 157.
 κοκκυός : 130.
 έκκυεύς : 154.

ὀδῶρος : 111.
 ὀλεός : 155.
 ὀλετρεῖν : 111.
 ὀλοός : 111.
 ὀλοός : 111.
 ὀλοουρος : 134.
 ὀλοουρος : 155.
 ὀλουρος : 134.
 ὀλωνός, ὀλωνή : 132.
 ὀρμα : 156.
 ὀρνατός : 94.
 ὀρνυλός, κορυβύλιον : 137.
 ὀρνίθεα : 351.
 ὀρνίη : 157.
 ὀρνός : 121.
 ὀρνός : 140.
 ὀροί, Hés. : 103.
 ὀροίς : 98.
 ὀρός : 597.
 ὀρότω : 98, 597.
 ὀροαί : 143.
 ὀροθαί : 600.
 ὀρόση, ion. : 115.
 ὀρόση : 145.
 ὀρόση (ὀρόσηος) : 143.
 ὀροσηή : 117, 143.
 ὀροήνη, « corneille » :
 143.
 ὀροήνη, « couronne » :
 144.
 ὀροήνη : 161.
 ὀροσηματία : 560.
 ὀροσημα : 421.
 ὀροση : 105.
 ὀροση : 108.
 ὀροσημα : 154.
 ὀροση : 130.
 ὀροση, Hés. : 261.
 ὀροσημα, ὀροσημα : 261.
 ὀροση, Hés. : 115.
 ὀροσημα, ὀροσημα, ma-
 ced. : 279.
 ὀροσημα : 600.
 ὀροση, hom. : 142.
 ὀροση : 150.
 ὀροσημα : 147.
 ὀροση : 680.
 ὀροση : 143, 150.
 ὀροση (ὀροση, alt.) : 152.
 ὀροσημα : 150.
 ὀροσημα : 102, 149.
 ὀροσημα : 115.
 ὀροση : 150.
 ὀροση : 151.
 ὀροση (ὀροση, hom.) : 299.
 ὀροσημα : 299.
 ὀροση, ὀροση : 123.
 ὀροση : 116, 151.
 ὀροση : 115.
 ὀροση, ion.-att. (ὀροση,
 lesb.) : 115.
 ὀροση : 115-116.
 ὀροσημα : 116.
 ὀροση : 115.
 ὀροσημα : 662.
 ὀροσημα : 681.
 ὀροση : 264.
 ὀροση : 153.
 ὀροση (ὀροση) : 111.

κρύσταλλος : 153.
 κρώζω : 150, 151.
 κτεία : 491.
 κτήνεια : 225.
 κτυκίζω, Hés. : 154.
 κύκονον, Hés. : 154.
 κύμα, κύματος, κύμαρος : 108-109.
 κυβερνῶ : 284.
 κύβητον : 153.
 κύβος : 154.
 κύβα : 314.
 κύκλος, κύκλα : 132, 133, 578.
 κυκλοτερής : 685.
 κύκλωψ : 54, 130.
 κύλα : 120.
 κύλιξ : 87.
 κύμα : 157.
 κυνέη : 266.
 κυναρίστος : 159.
 κύπελλον : 158.
 κύπη, Hés. : 158.
 κυρτάσιμα : 145.
 κυρτία : 147.
 κυρτός : 161.
 κύσος, Hés. : 158.
 κύτος : 161, 456.
 κυρτός, κύφος : 275.
 κύων : 92.
 κωιδός : 279.
 κώθος : 286.
 κώων : 162.
 κωμάζω : 135, 590.
 κώνος : 145.
 κῶος : 108.
 κώπη : 97.
 κώρτης : 131.
 *ky- : 123.
 λάβρον, λάβαρον : 333.
 λάβρος : 562.
 λαγάρος : 348.
 λαγάσσαι, (λαγασσαι, gort.) : 348.
 λαγάζω : 340.
 λαγγεύει, Hés. : 340.
 λαγγών : 340.
 λαγγνος : 338.
 λάγνος : 348.
 λαγγνος : 338.
 λαμπναι : 339.
 λαβρός : 343.
 λάβρος, λαυρός : 351.
 λάβος, dor., λήθω, ion. : 343.
 λαίειν : 339.
 λαι(φ)ός : 338.
 λαιός : 598.
 λαιός : 601.
 λάνη, Hés. : 335.
 λακίζω : 335.
 λακίς, att. : 335.
 λάκος : 337.
 λακτιζω : 365.
 λάλος : 338.
 λάμμαι : 351.
 λαμπτήρ : 340.
 λαμπρός : 351.
 λαπνάειν : 343.

ἄλσος, dor. : 339.
 ἄλξ : 365.
 ἄλπτω : 339.
 ἄλσση, Hés. : 342.
 ἄλτατ : 343.
 ἁλομαίαι : 346.
 ἁλάρυξ, ἁλάρυξ, ἁλάρων : 343.
 *ἁλάρων : 343.
 Ἀσάω, dor. : 343.
 Ἀσάρη : 346.
 ἁλάρυσσα : 339.
 ἁλάρχων : 336.
 Ἀσθέρης, « cosse » : 350.
 ἁλάρης, « lapin » : 352.
 Ἀσθίνουα, Hés. : 350.
 Ἀσός : 350.
 ἁλγεινός : 349-350.
 Ἀσίδω, Ἀσίδων : 355, 356.
 Ἀσμάξ, Ἀσμάων : 359.
 Ἀσός, Ἀσώτης : 353, 361, 455.
 Ἀσπίω, Ἀσπίωμα : 361, 362.
 Ἀσρίων : 358.
 Ἀσχαζώω : 360.
 Ἀσχήω : 360.
 Ἀσκήνη, att. : 340.
 Ἀσέας : 340.
 Ἀσχροί : 357.
 Ἀσέτω, hom. : 348.
 Ἀσέτωρ : 348.
 Ἀσχομέντος : 346.
 Ἀσπας : 341.
 Ἀσπαστή : 352.
 Ἀσποριν : 352.
 Ἀσπτός : 352.
 Ἀσπώ : 352.
 Ἀσπυγάτος : 369.
 Ἀσυκός : 374.
 Ἀσχος : 348.
 Ἀσχροτός : 455.
 Ἀσών : 352.
 Ἀσγήω : 348.
 Ἀσθδεν, Hés. : 342.
 Ἀσθδασα, Hés. : 342.
 Ἀσθήη : 352.
 Ἀσθάν : 365.
 Ἀσμίμα : 666.
 Ἀσνάλ, Hés. : 351.
 Ἀσνής : 342.
 Ἀσνωσ, ion.-att. : 339.
 Ἀσροί, Hés. : 352.
 Ἀστω, Ἀστω, Hés. : 343.
 Ἀσάροιμα : 361.
 Ἀσβα : 356.
 Ἀσβει, Ἀσβουσι, Hés. : 369.
 Ἀσκριόλ, hom. : 455.
 Ἀσλαοίμα : 342.
 Ἀσμη : 359.
 Ἀσναμαι : 361.
 Ἀσνέσθαι : 369.
 Ἀσνόν : 361.
 Ἀσπαρός : 362.
 Ἀσπος : 362.
 Ἀσργος : 358.
 Ἀσρή : 363.
 Ἀστρα, Ἀστράτος : 356.
 Ἀσυνέωω : 360.
 Ἀσός : 350.
 Ἀσός : 570.

δόλχη : 339.
 λοστρόν : 346.
 λοιδῆ : 355, 356.
 λοιδόρος : 369.
 λοῦρον, λουρίον : 367.
 λουτρόν : 345-346.
 λούω : 346.
 λόφος : 412.
 λυγίξω : 368.
 λυγρός : 369.
 λυθρόν, hom. : 372.
 λύκος : 370.
 λυκοῦργος : 370.
 λυμαίνω : 372.
 λύη : 372.
 λυμνός, Hés. : 450.
 λύτρον : 370.
 λυχνίον : 372.
 λυχνός : 367, 374.
 λύω : 370, 372, 374.
 λωίων : 395.

 μάγγανον : 383.
 μάγειρος : 376.
 μαγγῆται : 376.
 μαγίξ : 376, 377.
 μάγουλον : 379.
 μάδα : 377.
 μάξα : 389.
 μάθαι, Hés. : 382, 390.
 μαίνουμαι : 395.
 μακεδνός : 375.
 μακέλα, μάκελλον, Hés. : 375.
 μακροκόω : 375.
 Μακρόω : 375.
 μακρός, dor. : 375.
 μακρός : 375.
 μάλα : 420.
 μαλακός : 238.
 μαλακώω : 380.
 μάλαχθι, μάλοχθι : 380.
 μάλθα : 380.
 μάλθακος : 411.
 μάλις : 380.
 μαλλός : 380.
 μάλωπθι : 410.
 μάλον, dor. : 381.
 Μαιώ : 29.
 μαυίνκης : 412.
 μάκνος : 412.
 μακός, att. (μάνός, hom.) : 405.
 μαφαίνω, μαφαίνουμαι : 255, 422.
 μάρη : 386.
 μαρμαίω (μάρμαρα, Hés.) : 400.
 μάρμυρος : 388.
 μαρρόν, Hés. : 388.
 μάρτυρ : 388.
 μαρ(σ)άμαι : 382, 389.
 μάστος : 376, 389.
 μαστῶω (μάσταξ, hom.) : 382.
 μαστίζω : 389.
 μάτηρ, dor. : 390.
 ματίξ, Hés. : 384.
 ματτήν : 390.
 μάττω, dor. : 376.

μέγα, μέγας, μεγάλη, με-
γάλη : 379.
μέδωμος : 392.
μέθοδοι, μέθο : 392.
μέθοντες (μεδῶν, hom.) :
392.
μέθυ : 394.
μετήνυμι : 406.
μείδω : 406.
μετράω : 387.
μετρώμαι : 399.
μελών : 405.
μετάγχημα : 294.
μέλας : 419.
μέλος : 381.
μελετή, μελέτη, μελέτημα :
393.
μέλι, μέλιτος : 394.
μελίηλον : 381.
μελίη : 403.
μέλος : 395.
μεμήνηκα : 383.
Μέμονα : 283.
μέμονα, μέμαμεν, hom. :
395.
μένος : 395.
μένο : 383.
μέριμνα : 396.
μέριμτρα : 396.
μέρος : 399.
μεσσημβρία : 399.
μέσος, μέσον (μέσος, μέσος,
hom.), μεσότης : 393.
μέστοχα, Hēs. : 382.
μέταλλον : 404.
μετάνοια : 591.
μέταξά : 389.
μετρέω, μέτρον : 401.
μή : 433.
μήδεα, hom. : 392.
μήδουσι : 392.
μήκατοι : 402.
μήκος, ion.-att. : 375.
μήλος : 381.
μήλωσι : 410.
μήν, μηνός (μήνης, lesb.),
μήνη : 398.
Μήνη : 396.
μήνης : 383.
μήτηρ, ion.-att. : 390.
μητιδωμαι, hom. : 401.
μητιέτα, hom. : 401.
μήτις : 401.
μήτρα : 390.
μητροιά : 488.
μία : 613.
(σ)μικρός : 402.
μίλτος : 419.
μίμνω : 383.
μίνθη : 398.
μινθώ : 405.
μινθώσα, hom. : 405.
μινυρίζω : 405.
μινυρομαι : 405.
μινυρός : 405.
μινώωρος : 405.
μίσγω : 406.
μνά : 403.
μνάομαι : 397.
μνήμα : 412.

πρόνοιας : 733.
 πρόσταπος, προπάτωρ : 62.
 προπίνα : 539.
 προσέχω : 682.
 πρόσληψις : 667.
 προσοχή : 682.
 προσπνεύω, πρόσπνευσις : 642.
 πρόσωπον : 458, 500.
 πρότερος : 535.
 προτί : 534.
 προύμιμον : 541.
 πρότανις : 533.
 πρωθέρσις : 536.
 πρώτος : 535.
 πταία : 490.
 πτάκα : 673.
 πταρμός : 648.
 πταρνυμι : 648.
 -πτε : 542.
 πτελέα : 522, 691.
 πτέρνα, πτεροκοπίς : 499.
 πτερόν : 496, 541.
 πτερύγιον : 688.
 πτέρυξ : 541.
 πτήσσω : 673.
 πτίσζην : 509, 692.
 πτίσσω : 509.
 πτίλις : 463.
 πτήρος : 648.
 πτίσσω : 258.
 πτώω : 645.
 πυγμαίος : 545.
 Πυγμαλίον : 545.
 πυγμαχος : 543.
 πυγή : 543.
 πυθμήν : 261.
 πύθω : 547.
 πύναξ : 261.
 πύξ : 543.
 πύξος : 79.
 πύον, πύων, πύος : 547.
 πύρ : 308.
 πυραισθης : 290.
 πυργός : 78.
 πυρρός : 78.
 πυτιζώ : 645.
 πυτινί : 79.
 πῶ, πῶθ, lesb. : 529.
 πῶλεμαι : 133.
 πῶλος : 544.
 πῶνω, ἐολ. : 70.
 πῶς : 556.
 πῶω : 486.
 ῥῆ. Diosc. : 573.
 ῥῆδδοσι : 562, 723.

ῥάδις, ῥάδικος : 563.
 ῥάμνος : 563.
 ῥάξ, ῥαγός : 251, 562.
 ῥατὶς : 723.
 ῥάπυς : 564.
 ῥάφανος, ῥάφανη, ῥάφους :
 564.
 ῥέγκω, ῥέγκω : 648.
 ῥέλω : 18, 209.
 ῥέπω : 570.
 ῥεύμα : 242.

celhern, iri. : 105.
ceithr, iri. : 554.
c'houden, bret. : 660.
chwaer, gall. : 637.
chwech, gall. : 621.
chweel, gall. : 318.
chwegr, chwegran, gall. : 631.
chwiù, gall. : 598.
chwy, gall. : 663.
chwyth, gall. : 622.
ci, gall. : 92.
cia, iri. : 560.
cil, gall. : 156.
cinim, cinis, iri. : 566.
ciotan, iri. : 598.
citr, iri. : 446.
claideb, iri. : 276.
clár, iri. : 111.
clawr, gall. : 111.
clé, iri. : 128.
cléda, v. gall. : 128.
clédady, gall. : 276.
clédren, gall. : 128.
cliath, cluihar, iri. : 128.
clir, gall. : 128.
clén, iri. : 126, 128.
-cloth, iri. : 129.
cluatin, iri. : 129.
clud, gall. : 128.
-cluinehar, iri. : 129.
clun, gall. : 129.
clwyd, gall. : 128.
cná, iri. : 453.
coeg, gall. : 82.
cog, gall. : 154.
cóc, iri. : 558.
coich, iri. : 109.
coire, iri. : 145.
col, iri. : 155.
coll, gall, iri. : 145.
com-, co-, con-, gall. : 156.
com-, co-, iri. : 156.
combaing, v. iri. : 252.
combit, iri. : 229.
comodding, iri. : 236.
conud, iri. : 92.
coniceim, iri. : 429.
conmidhar, v. iri. : 392.
conói, v. iri. : 56.
conriug, v. iri. : 144.
cor, iri. : 161.
corwynt, gall. : 161.
coss, iri. : 146.
couinnus, gaul. : 717.
craidd, gall. : 142.
credaf, gall. : 148.
cress, iri. : 151.
cretim, v. iri. : 148.
creu, m. gall. : 152.
criafol, gall. : 6.
criathar, iri. : 150.
críde, v. iri. : 142.
crip, crib, gall. : 151.
Crizos, gall. : 151.
crú = corbeau , m. iri. : 143, 145.
crú = sabot , iri. : 117.
crú = sang répandu , m. iri. : 152.

cruaid, ir. : 153.
cruim, ir. : 724.
cruind, ir. : 161.
cruir, ir. : 150.
cruinn, gall. : 161.
crych, gall. : 151.
cú, ir. : 92.
cúad, *cúad* « mauvais temps », m. ir. : 108.
cúa « creux », ir. : 109.
cuach, ir. : 154.
cuaille, ir. : 107.
cuil, ir. : 155.
cuille, ir. : 111.
cuinreach, v. ir. : 144.
cuit, v. ir. : 561.
cúl, ir. : 156.
cumm, gall. : 156.
cumung, ir. : 33.
cunatgim, ir. : 236.
curmí, *curmen*, gall. : 149.
cuthr, gall. : 158.
cy-, *cyf-*, *cyn-*, gall. : 156.
cychwyn, gall. : 599.
cyfyng, gall. : 33.
cynnud, gall. : 92.

dagmóini, ir. : 422.
daig, ir. : 250.
dail, gall. : 244.
daim (ad-ni), ir. : 182.
dair, m. ir. : 342.
dam allaid, ir. : 163.
dannaim, ir. : 182.
dán, ir. : 180.
dant, gall. : 169.
decametos, gall. : 166.
dechmad, ir. : 166.
deich n, ir. : 166.
deigr, gall. : 336.
del, ir. : 223.
delb, ir. : 181.
delw, gall. : 181.
denim, ir. : 223.
dér, ir. : 336.
dess, ir. : 171.
dét, ir. : 169.
dévo-, gall. : 171.
Dexsiva, gall. : 171.
dí, ir. : 165.
dí-, ir. : 188.
dí-, gall. : 165.
día « dieu », ir. : 171.
día « jour », ir. : 175.
dianc, gall. : 429.
diauc, v. gall. : 457.
dioc, v. corn. : 457.
diged, ir. : 315.
dluigim, ir. : 181.
do, ir. : 8, 184.
doe, gall. : 292.
doemat, ir. : 269.
dogoa, ir. : 286.
dogreinn, ir. : 280.
doicc, ir. : 429.
doim, v. ir. : 182.
dóini, ir. : 298.
domain, *fudomain*, ir. : 262.
domuniur, ir. : 395.

doommalgg, v. ir. : 418.
dor, gall. : 246.
dord, v. ir. : 660.
dorus, ir. : 246.
doss, ir. : 187.
dotánac, ir. : 429.
dron, ir. : 189.
drudwen, gall. : 708.
dryll, gall. : 257.
dú, gall. : 302.
dubno- : 421.
ducuaid, *docoíd*, ir. : 711.
dúil, ir. : 259.
duille, *duillen*, ir. : 244.
duine, ir. : 298.
Dummoriz, gall. : 572.
dünön, gall. : 463.
durinmaile, v. ir. : 418, 538.
dutluchur, v. ir. : 366.
dwn, gall. : 262.
dygal, gall. : 186.
dyw, gall. : 175.
dyweddio, gall. : 185.
dywedaf, gall. : 730.
earb, ir. : 46.
éc, ir. : 440.
écath, ir. : 746.
echel, gall. : 19, 62.
edn, gall. : 496.
equin, v. gall. : 747.
eil, m. gall. : 23, 608.
eithaf, gall. : 204.
eithyr, gall. : 204.
eks-, gall. : 204.
el, m. gall. : 27.
ela, ir. : 461.
elain(a), gall. : 117.
elieich, gall. : 461.
elin, gall. : 744.
epōpex-rov, gall. : 310.
emir, ir. : 400.
emith, ir. : 627.
emuin, ir. : 269.
én, ir. : 496.
enech, ir. : 458.
enigena, ir. : 272.
enw, gall. : 444.
eo, iach, ir. : 202.
eo, ir. : 331.
eog, gall. : 202.
eontr, bret. : 62.
**epos*, *Epo-*, *eporediae*, gall. : 200.
erchyll, m. gall. : 500.
erw, gall. : 50.
escung, *escongan*, ir. : 33.
ésqid, ir. : 608.
ess-, ir. : 204.
Esus, gall. : 202.
étan, ir. : 37.
eter, *etar*, v. ir. : 313.
ethaid, ir. : 197.
etic, gall. : 203.
etrigib, ir. : 522.
etrydd, m. gall. : 488.
ewyllys, gall. : 56.
ewythr, gall. : 62.
faúth, ir. : 715.

fás, ir. : 715.
fé, ir. : 735.
fedb, ir. : 735.
feis, ir. : 730.
feiss, ir. : 729.
felch, bret. : 358.
fén, ir. : 717.
fer, ir. : 739.
ferb, ir. : 727.
ferid, v. ir. : 723.
(ro-)fess, v. ir. : 734.
fi, v. ir. : 740.
fiad, ir. : 734.
(ad-) fiadat, ir. : 734.
fiat « chaste », ir. : 736.
fiche, ir. : 736.
fichim, ir. : 736.
figim, ir. : 719.
fillim, v. ir. : 752.
-finnadar, ir. : 734.
fir, ir. : 727.
-fiuir, ir. : 734.
(mo) fiur, ir. : 637.
flaith, ir. : 712.
fluich, ir. : 362.
fo, ir. : 660.
fodalim, ir. : 181.
fodord, v. ir. : 660.
foén, v. ir. : 660.
fogeir, ir. : 248.
foich, ir. : 798.
for-, ir. : 660.
formúigthe, ir. : 417.
frass, ir. : 517.
frém, ir. : 563.
frith-, *fri*, ir. : 726.
fuil, ir. : 593, 749.
furrúth, v. ir. : 578.
ffer, gall. : 641.
gabul, ir. : 265.
gae, ir. : 265.
gaem, v. gall. : 294.
gafl, gall. : 265.
gaibim, v. ir. : 97, 298.
-gainiur, ir. : 272.
gairm, *gairiu*, v. ir. : 267.
galw, gall. : 266.
gam, ir. : 294.
garan, gall. : 284.
garb, ir. : 200.
gardol, gall. : 300.
garm, gall. : 267.
garth, gall. : 300.
garz, bret. : 300.
gas gat, ir. : 290.
gataim, ir. : 531.
gau, ir. : 290.
gavl, bret. : 265.
géd, ir. : 36.
géis, m. ir. : 36.
gelim, ir. : 285.
gemel, ir. : 269.
gen, gall. : 269.
genni, gall. : 531.
gin (geno), ir. : 269.
glénaid, ir. : 278.
glomar, ir. : 277.
glún, ir. : 273.
gnáth, ir. : 446.

-gnú, ir. : 432.
gognaw, gall. : 432.
gogrynu, gall. : 115.
gonim, ir. : 225.
gort, ir. : 300.
gosteg, gall. : 673.
grawn, gall. : 281.
greim, ir. : 280.
guell, gall. : 751.
guetid, v. gall. : 730.
guird, v. gall. : 739.
guirid, ir. : 248.
-gúisiu, ir. : 286.
gulban, ir. : 284.
gulip, v. gall. : 362.
guo-, v. gall. : 660.
guohi, v. bret. : 728.
guor-, v. bret. : 660.
gus, ir. : 286.
guuater, gall. : 286.
gwae, gall. : 711.
gwaeed, gall. : 593.
gwarawt, m. gall. : 578.
gwawd, gall. : 715.
gweli, gall. : 749.
gwen, gall. : 719.
gwir, gall. : 727.
gwlad, gall. : 712.
gwlan, gall. : 339.
gwr, gall. : 739.
gwraidd, gall. : 563.
gwrih, gall. : 726.
gwrysigen, gall. : 563.
gwydd, gall. : 36.
gwynt, gall. : 721.
gwyrr, gall. : 734.
gwywer, gall. : 743.
had, gall. : 618.
hafal, gall. : 627.
haul, gall. : 632.
hedeg, gall. : 504.
hen « semer », gall. : 612.
hen « vieux », gall. : 613.
hep, v. gall. : 609, 685.
hepp, v. gall. : 318.
hepyd, gall. : 627.
Hercynia, gall. : 555.
herw, gall. : 620.
hú, ir. : 515, 517.
hú, gall. : 618.
hír, gall. : 620.
hiith, ir. : 330.
hoedl, gall. : 588.
holl, gall. : 592.
hucht, ir. : 491.
huile, ir. : 592.
(h)uiliu, ir. : 519.
huisse, ir. : 330.
(on) hurid, ir. : 730.
huch, gall. : 670.
hwyr, gall. : 620.
hynt, gall. : 614.
hysp, gall. : 623.
iasc, ir. : 510.
iben, v. gall. : 70.
ibid, v. ir. : 70.
ibim, ir. : 529.
ietih, m. gall. : 322.

ieu, m. gall. : 331.
ieuanc, gall. : 331.
ieuuru, gall. : 723.
il, ir. : 685.
imb-, *imm-*, v. ir. : 26.
imb, ir. : 748.
imblui, v. ir. : 745.
imechtr, ir. : 204.
immaig, v. ir. : 498.
imthánad, ir. : 608.
in, v. ir. : 312.
indfet, ir. : 622.
indhé, ir. : 292.
indiu, ir. : 175.
indmaid, ir. : 377.
inga, v. ir. : 747.
ingen, ir. : 234.
ingreinn, ir. : 280.
inle, ir. : 400.
inis, ir. : 320.
innocht, ir. : 448.
insce, ir. : 318.
iot, v. gall. : 330.
iou, v. gall. : 327.
ir, gall. : 547.
irchre, ir. : 100.
is, ir. : 665.
iupicellos, gall. : 328.
kéo, bret. : 109.
lace, ir. : 348.
laigid, ir. : 348.
laigiu, ir. : 353.
lainn, m. ir. : 643.
lám, ir. : 477.
lán, ir. : 515.
-lánun, gall. : 513.
lár, v. ir. : 206, 513.
lauto, gall. : 346.
le, *la*, ir. : 344.
léicim, ir. : 361.
leithe, ir. : 512.
lem, ir. : 744.
lenaim, v. ir. : 361.
léns, m. ir. : 643.
lestar, ir. : 714.
leth, ir. : 344.
lethan, ir. : 344.
Leucetios, gall. : 374.
li, ir. : 864.
lta, ir. : 517.
lige, ir. : 348.
ligim, ir. : 360.
lim, ir. : 339.
linaim, v. ir. : 515.
lir, ir. : 518.
móva, v. ir. : 379.
moel, gall. : 406.
móin « marais », ir. : 384.
móin « objet précieux », v. ir. : 422.
moirb, ir. : 247.
móith, ir. : 407.
mong, ir. : 412.
-monid, v. bret. : 413.
monlar, ir. : 382, 386.
mor, gall. : 387.
mórjeser, ir. : 621.
moth, ir. : 426.
mraich, v. ir. : 251.

llawr, gall. : 513.
lled, gall. : 344.
llith, gall. : 519.
lliv, gall. : 364.
-llug, gall. : 374.
llyngyr, gall. : 369.
mac, maqi, ir. : 234.
mag, v. ir. (*magos*) : 498.
maide, ir. mod. : 381.
maidid, ir. : 377.
maith, ir. : 384.
matu, gall. : 411.
mam, ir. : 381.
manal, corn. : 384, 386.
mann, gall. : 396.
mant, m. gall. : 382, 398.
már, ir. : 379.
maraim, ir. : 414.
marb, ir. : 415.
máthir, ir. : 390.
Matrebo, gall. : 390.
mawn, gall. : 384.
mawr, gall. : 379.
mé, ir. : 391.
med, ir. : 392.
medg, m. ir. : 406.
Mediolánun, gall. : 513.
Medionemeton, gall. : 393, 437, 513.
meirb, ir. : 255.
meldach, v. ir. : 411.
melim, ir. : 411.
melinus, gall. : 419.
mellaim, ir. : 381.
melyn, gall. : 419.
menb, m. ir. : 405.
menez, bret. mod. : 413.
mennar, ir. : 396.
merch, gall. : 387.
mescaim, ir. : 406.
**mesgus*, celt. : 406.
methos, ir. : 401.
mí, *mis*, gall. : 398.
mid « mi- », ir. : 393.
mid « miel », ir. : 394.
(ro) midar, ir. : 392.
midiff, m. bret. : 401.
midur, v. ir. : 392.
míl, *mela*, ir. : 394.
min, britt. : 405.
min, ir. : 407.
minow, corn. : 405.
mir, ir. : 395.
mlidh, ir. : 238.
mo, *mos-*, ir. : 417.
móva, v. ir. : 379.
moel, gall. : 406.
móin « marais », ir. : 384.
móin « objet précieux », v. ir. : 422.
moirb, ir. : 247.
móith, ir. : 407.
monid, v. bret. : 413.
monlar, ir. : 382, 386.
mor, gall. : 387.
mórjeser, ir. : 621.
moth, ir. : 426.
mraich, v. ir. : 251.

mruig, ir. : 387.
muinme, ir. : 381.
muinél, ir. : 412.
muinter, ir. : 382.
muinlore, ir. : 412.
mwawgl, gall. : 412.
mwyalch, gall. : 400.
mwylidion, gall. : 407.
myg, gall. : 402.
mynded, gall. : 399.
mynydd, gall. : 413.
nach, ir. : 555.
nag, bret. : 555.
naidm, ir. : 435.
nascim, ir. : 435.
naska, bret. : 435.
nathir, *nathrach*, ir. : 431.
nau, *noe*, ir. : 432.
nawf, gall. : 443.
nead, ir. mod. : 441.
necht, ir. : 438.
nedd, gall. : 351.
neidr, gall. : 431.
nél, ir. : 434.
nemed, ir. : 437.
vevητορ, *Nemetodūrum*, gall. : 437.
nenaise, ir. : 435.
nert, ir. : 439.
nerth, gall. : 439.
net, ir. : 441, 611.
newydd, gall. : 448.
ni, gall. : 445.
ni « ni », ir. : 433.
ni (sni) « nos », ir. : 445.
nia, *niath*, ir. : 438.
niam, ir. : 442.
ngim, ir. : 519.
nith, gall. : 438.
niwl, gall. : 434.
(he-)no, (*peu*) *noeth* gall. : 448.
noeth, ir. : 450.
noeth, gall. : 450.
nomad, ir. : 447.
Novio-, gall. : 448.
nú, v. ir. : 450.
núall, v. ir. : 452.
nudd, gall. : 449.
núe, ir. : 448.
nydd, gall. : 437.
nyf, gall. : 442.
nyth, gall. : 611.
ó, v. ir. : 2.
oac, ir. : 331.
ocet, v. gall. : 457.
ochair, ir. : 457.
ochar « coin », ir. : 6.
ochr, gall. : 457.
ocht, ir. : 458.
odyn, gall. : 54.
oed, gall. : 14.
oen, ir. : 749.
oen, gall. : 15.
oes, gall. : 14.
des, *oesso*, ir. : 14.
ofn, gall. : 692.
og, ir. : 472.

og, *oged*, gall. : 457.
oi, ir. : 472.
óitiu, ir. : 331.
ol, gall. : 592.
olann, ir. : 339.
ole, ir. : 743.
oll, *ollam*, ir. : 519.
omun, ir. : 692.
onnen, gall. : 469.
orbe, ir. : 292, 466.
orc, ir. : 754.
ovátes, gall. : 715.
pair, gall. : 145.
pds, gall. : 709.
path, gall. : 561.
pedeir, *pedwar*, gall. : 554.
pell, gall. : 537.
πευσιδούλα, gall. : 244, 558.
pet, *pez*, bret. : 561.
petrorium, gallo-rom. : 578.
Petrucori, gall. : 554.
petta, ir. : 632.
(di) pherid, ir. : 641.
pimp, gall. : 558.
pobi, gall. : 141.
pryf, gall. : 724.
pwyr, gall. : 560.
rai, gall. : 571.
ráith « rempart de terre », ir. : 533.
-ráith « la cour », v. ir. : 578.
rám, *rámae*, ir. : 569.
rann, ir. : 484.
raera, ir. : 484.
ráin, gall. : 533.
recht, ir. : 569.
reiz, bret. : 569.
rethid, *rethim*, v. ir. : 578.
Rextugenos, gall. : 569.
rhedeg, gall. : 504.
rhif, gall. : 48, 574.
rhód, gall. : 504, 578.
rhudd, gall. : 578.
rhych, gall. : 522.
ri, ir. : 572.
riathor, v. ir. : 574.
**rica*, gallo-rom. : 522.
rig, *rigain*, ir. : 572.
rigim, ir. : 568.
Rigomagus, gall. : 572.
rim, *adrim*, ir. : 48, 574.
rit, v. bret. : 525.
ritu-, gall. : 525.
ro, ir. : 536.
rodnae, ir. : 429.
roboth, ir. : 528.
róe, *rói*, ir. : 583.
roiccu, ir. : 429.
roir, ir. : 484.
roithes, gall. : 578.
roisidet, ir. : 569.
rorecht, ir. : 568.
Rosmerta, gall. : 399, 415.
rosteind, m. ir. : 695.
roth, ir. : 504.
rouic, ir. : 229.

ruadh, ir. : 578.
rucht, ir. : 580.
rymawyr, m. all. : 56.

sae : 589.
saidi, saidid, saidim, v. ir. : 348, 611.
saigim, ir. : 589.
sail, sailech, ir. : 591.
sain, ir. : 628.
sáih, ir. : 596.
sál, ir. : 675.
salann, ir. : 590.
Salmóna, gaul. : 591.
samail, ir. : 627.
sdsaim, ir. : 596.
sathech, ir. : 596.
sawdl, gall. : 675.
y sawl, m. gall. : 675.
scaraim, ir. : 101, 143, 604.
scathaim, ir. : 105.
scél, ir. : 318.
scendú, m. ir. : 599.
sclan, ir. : 603.
sciath, ir. : 607.
sé, ir. : 621.
sech, ir. : 609, 685.
secht n, ir. : 615.
sechur, ir. : 616.
sehe, gall. : 612.
-seinn, ir. : 636.
seir, ir. : 641.
seig, ir. : 618.
sen, ir. : 353.
seno-, gaul. : 613.
sephain, ir. : 636.
serbh, ir. : 620.
sernaid « il sème », ir. : 619.
sernaid « il étend », ir. : 648.
serr, ir. : 595.
sesc, ir. : 623.
sescaind, v. ir. : 599.
sét, ir. : 614.
sétim, ir. : 622.
sextametos, gaul. : 615.
síl, ir. : 618.
sílím, ir. : 622.
siniu, ir. : 613.
sír, sía, v. ir. : 620.
siur, ir. : 637.
slán, ir. : 592, 594.
slíiss, ir. : 344.
smiur, ir. : 394.
snam, ir. : 443.
snáthe, ir. : 437.
sned, v. ir. : 351.
sní-, ir. : 437.
snigid, ir. : 442.
snúad, ir. mod. : 449.
som, ir. : 626.
sootv veyrov, gaul. : 630.
srennim, sreed, ir. : 648.
sréth, ir. : 619.
srúaim, ir. : 242.
steren, corn. : 646.
stronk, bret. : 647.
strouis, v. bret. : 648.
suan, ir. : 635.
suezos, gaul. : 621.
súgim (?), ir. : 664.

suide, ir. : 611.
suil, ir. : 458, 632.
táid, ir. : 127.
tdl, gall. : 679.
tdl, ir. : 690, 691.
talam, talman, ir. : 679.
tale, v. ir. : 674.
tall, ir. : 309.
talv, gall. : 674.
tana, ir. : 684.
tdnaise, ir. : 608.
tanow, corn. : 684.
tant, gall. : 685.
tar, ir. : 700.
taradr, gall. : 687.
tarann, gall. : 695.
tarathar, ir. : 687.
taraw, gall. : 687.
tarb, ir. : 677.
tarrach, ir. : 700.
tart, ir. : 697.
taros, gaul. : 489, 677.
tarwyden (dar-), gall. : 170.
tat, corn. : 677.
-táu, ir. : 654.
tawdd, gall. : 672.
té, téit, ir. : 685.
teffal, m. bret. : 683.
teg, ir. : 679.
teile, ir. : 691.
teir, gall. : 701.
temel, v. ir. : 683.
tenge, tengad, ir. : 360.
teoir, ir. : 701.
tere, ir. : 688.
tes, gall. : 685.
tescaid, ir. : 608.
tess, ir. : 685.
tét, ir. : 685.
tiagu, ir. : 199.
tipra, ir. : 230.
tir, gall. : 688.
tír, ir. : 688.
tlenaid, ir. : 694.
-tluchur, ir. : 366.
to, ir. : 8, 184.
toddi, gall. : 672.
tongu, ir. : 695.
topur, v. ir. : 230.
torann, ir. : 695.
toth, ir. : 426.
tra, gall. : 699.
traig, v. ir. : 699.
traws, gall. : 700.
treb, ir. : 698.
trédénus, ir. : 175.
tress, ir. : 689.
trew, gall. : 648.
trewis, gall. : 687.
Tricorú, gaul. : 554.
trigarnnos, gaul.-lat. : 284.
troeth, gall. : 647.
trú, troich, ir. : 705.
truid, ir. : 708.
travy, gall. : 700.
trydydd, gall. : 702.
tuath, ir. : 124, 697.
tuigther, ir. : 679.

tyfu, gall. : 707.
úa, v. ir. : 2, 716.
uagim, ir. : 58.
uall, ir. : 661.
uan, ir. : 15.
ucher, gall. : 728.
uertragus, gaul. : 660.
uile, ir. : 592.
uilen, ir. : 744.
uisce, ir. : 747.
úr, ir. : 547.
oerna, gaul. : 724.
*wēsko, wēškā- : 729.
wy, gall. : 472.
wyth, gall. : 458.

yn, britt. : 312.
yng, gall. : 33.
ynter, corn. : 313.
ynys, gall. : 320.
ysgwyd, gall. : 607.
ystrew, gall. : 648.
yw, gall. : 331.

Emprunts celtiques.

abann, irlandais : 287.
abat, brittonique : 585.
abb, ir. : 3.
abgiter, apgiter, ir. : 3.
abhcoide, ir. : 754.
abis, ir. : 4.
abastol, britt. : 40.
absoloid, ir. : absolvenn, gall. : 634.
abstaniú, ir. : 684.
acarb, ir. : 5.
acat, ir. : 5.
accidit, ir. : 81.
accuiss, v. ir. : 82.
achaws, britt. : 82.
acher, ir. : 6.
achi, ir. : 16.
achidil, ir. : 16.
achub, britt. : 96.
achwyddo, gallois : 81.
adaltair, ir. : 22.
adamaint, ir. : 8.
adbirseoir, ir. : 726.
addurn, gall. : 469.
adfan, gall. : 720.
adiecht, ir. : 304.
adraim, ir. : 469.
aeder, ir. : 13.
aer, britt. : 292.
aer, ir. : 12.
der, ir. : 11.
affacht, ir. : 211.
affwys, britt. : 4.
affygio, affeith, gall. : 211.
afwyn, gall. : 287.
agarw, gall. : 5.
atbit, ir. : 287.
aicecht, ir. : 96.
aicend, ir. : 93.
aieid, ir. : 81.
aieil, ir. : 42.
ailim, ir. : 25.
aimind, ir. : 29.
aineú, ir. : 32.
airecal, airicul, ir. : 469.
airech, airig, ir. : 474.
aistire, ir. : 471.
allawr, gall. : 24.
almsan, ir. : 194.
alt, ir. : all, gall. : 25.
altóir, ir. : 24.
alusen, britt. : 194.
amarc, ir. : 30.
amhain, ir. : 29.
amheraodr, britt. : 311.
ammaú, ir. : 28.
ampar, britt. : 481.
amprom, ir. : 537.
amws, gall. : 408.
ancoire, ir. : 31.
andsud, ir. : 53.
aner, gall. : 32.
angel, britt. : 32.
angor, gall. : 31.
anifail, britt. : 34.
annla, ir. : 35.
anteirt, ir. : 701.
april, ir. : 40.
apstal, ir. : 40.
arawd, arawdr, britt. : 469.
arc, ir. : arch, britt. : 43.
argumint, ir. : 46.
arm, ir. : arf, britt. : 47.
armaire, ir. : 47.
armel, breton : 47.
articol, ir. : 49.
asan, asal, ir. : 51.
ascen, gall. : 599.
asclawd, asclodyn, britt. : 51.
asgell, ir. : ascall, britt. : 19.
asp, ir. : 51.
astell, gall. : 51.
astrus, gall. : 704.
astut, gall. : 53.
asyn, britt. : 51.
attrwyyn, gall. : 720.
auctor, ir. : 57.
aur, gall. : 60.
avain, gall. : 309.
awdur, awdurdod, gall. : 57.
awr, britt. : 299.
awssen, gall. : 665.
awst, britt. : 57.
awydd, gall. : 56.
axal, ir. : 58.
ayr, britt. : 11.
azvent, gall. : 720.
babldir, ir. : 245.
bacc, bachall, ir. : 64.
bach, ir. : 63.
bachar, ir. : 63.
bagad, britt. : 63.
bagaid, ir. : 63.
bagl, britt. : 64.
baiol, britt. : 64.
baithis, ir. : 66.

balain, ir. : 65.
balb, ir. mod. : 65.
bann, ir. : 260.
bardar, ir. : 66.
bare, ir. : 66.
barf, britt. : 66.
barún, ir. : 67.
barn, ir. : 67.
basle, ir. : 218.
baslec, ir. : 67.
bassilic, ir. : 67.
bathu, gall. : 68.
bauplaist, ir. : 66.
becc, ir. : 505.
bedyddjo, britt. : 66.
begin, britt. : 77.
belles, v. ir. : 69.
bélec, ir. : 493.
bandachaim, bendacht, ir. : 73.
bendigo, bendüh, britt. : 73.
bendüh, britt. : 380.
benffyg, britt. : 73.
berbain, ir. : 722.
bellim, ir. : 68.
biaú, ir. : 69.
biatus, ir. : 69.
bicaire, ir. : 732.
bil, ir. : 507.
binair, ir. : 721.
bisset, ir. : 61.
biomain, ir. : 71.
bladaire, ir. : 72.
blannar, ir. : 71.
bloisg, britt. : 71.
bocou, ir. : 77.
bogall, britt. : 77.
boll, ir. : 78.
bon, ir. : 73.
bonn, ir. : 495.
bor, britt. : 78.
borcc, ir. : 78.
borc'h, bourch'is, britt. : 78.
boretta, ir. : 74.
borzevellec, bret. : 725.
both, gall. : 79.
brae, ir. : 75.
bragow, britt. : 75.
braice, ir. : 75.
braich « bras », britt. : 75.
braich « malt », britt. : 251.
braissech, ir. : 75.
breib, ir. : 75.
bresych, gall. : 75.
buaball, ir. : 77.
buaf, ir. : 77.
buaile, ir. : 77.
bual, britt. : 74.
bugsa, ir. : 79.
bugul, ir. : 74.
buide « mesure », ir. : 408.
bure, ir. : 78.
bawyst, britt. : 69.

cab, britt. : 97, 98.
cabán, ir. : 94.
cabdr, ir. : 94.
cabhiul, ir. : 107.
cabidul, gall. : 98.

*cablu, britt. : 107.
cablyd, britt. : 515.
cabol-faen, gall. : 98.
cabstar, ir. : 97.
cacht, v. ir. : 97.
cadal, ir. : 98.
cadeir, ir. : 105.
cineadyn, britt. : 105.
caer, gall. : 104.
caeth, gall. : 97.
cartóit, ir. : 102.
cas, ir. : 103.
caibr, britt. : 94.
caid, corn. : 97.
cail, gall. : 107.
caillo, ir. : 474.
caildacht, ir. : 551.
cailis, ir. : 87.
caille, ir. : 476.
caimse, ir. : 90.
cáin, ir. : 94.
cáin, ir. : 97.
caingell, ir. : 91.
caipiel, ir. : 98.
cair, ir. : 552.
cairt, ir. : 118.
cairteal, ir. : 553.
cáise, ir. : 103.
caisel, ir. : 104.
cailh, ir. : 104.
cd, ir. : 107.
caladur, bret. : 88.
calaf, britt. : 86.
calan, britt. : 86.
calb, ir. : 88.
cale, ir. : calch, gall.
« chaux » : 89.
cale, ir. : calch, gall. « ta-lon » : 89.
calich, ir. : 87.
call, gall. : 87.
callaind, ir. : 86.
callawr, ir. : 86.
callendoir, ir. : 86.
cam, ir. : 91.
camal, ir. : 89.
camm, ir. : 90.
camp, britt. : 91.
camps, gall. : 90.
camra, ir. : 90.
canal, ir. : 93.
cananól, gall. : 93.
candel, ir. : 92.
canghell, canghellawr, gall. : 91.
cann, britt., gall. : 92.
cannadas, ir. : 479.
cannwyll, britt. : 92.
cant « port », ir. : 485.
cantain, ir. : 93.
cantem, gaul. : 94.
cantie, ir. : 93.
canval, gall. : 89.
caot, ir. : 86.
caoued, britt. : 108.
capi, ir. : 97.
capall, ir. : 80.
capat, ir. : 98.
caplai, ir. : 99.
carbh, ir. : 99.

carcar, v. ir. : 99.
carchar, britt. : 99.
cardawd, gall. : 102.
cardinail, ir. : 100.
carg, britt. : 102.
caric, ir. : 100.
carmocol, ir. : 99.
carne, ir. : 101.
carpat, carpteoir, ir. : 101.
carrai, gall. : 144.
cartóit, ir. : 102.
cas, ir. : 103.
cas, ir. : 81.
casal, ir. : 103.
casc, ir. : 486.
casrienda, ir. : 104.
cassan, ir. : 478.
castan, ir. : 104.
castel, ir. : 104.
castell, britt. : 104.
castoit, ir. : 104.
casul, gall. : 103.
catai, britt. : 105.
catar, ir. : 553.
cath, gall. : 106.
cathair, britt. : 105.
cathair, ir. : 104.
catt, ir. : 106.
caul, britt. : 17.
cawell, britt. : 107.
cawg, gall. : 106.
cawl, britt. : 107.
caws, britt. : 107.
cebystr, gall. : 93.
cegid, britt. : 119.
cegin, gall. : 141.
céir, ir. : 114.
ceiros, gall. : 114.
ceist, ir. : 550.
ceist-, britt. : 550.
ceithiwed, gall. : 97.
cel, ir. : 84.
celeguel, britt. : 87.
cell, ir. : 110.
celloir, ir. : 111.
cemai, britt. : 398.
cemma, britt. : 89.
cenfaint, britt. : 720.
cengl, britt. : 121.
cenn, cennacul, ir. : 112.
cepp, ciap, ir. : 114.
cepp, ir. : 122.
cercenn, ir. : 123.
cérchail, ir. : 116.
cercol, ir. : 122.
cern, bret. : 115.
cernoy, britt. : 100.
cert « droit », ir. : 116.
cert « port », ir. : 116.
certh, britt. : 116.
certhu, gall. : 116.
cerz, bret. : 116.
céss, ir. : 488.
cest, gall. : 123.
cesten, britt. : 104.
ceithr, gall. : 113.
cé-óin, ir. : 307.
ceudod, britt. : 108.
Christ, cristawn, britt. : 118.

chwarthawr, britt. : 553.
chwejr, britt. : 223.
chwyssigen, britt. : 728.
cib, cibell, gall. : 158.
cibellyn, britt. : 114.
cimiat, britt. : 398.
cin, ir. : 558.
cineigais, ir. : 558.
cingall, ir. : 121.
cingt, ir. : 558.
cintier, ir. : 113.
ciric, britt. : 114.
cirpur, ir. : 546.
cis, v. ir. : 112.
cis, cisell, britt. : 83.
cist, gall. : 123.
ciste (cess), ir. : 123.
ciwed, ciwdod, gall. : 124.
clabhtur, ir. : 126.
clampar, ir. : 124.
cland, ir. : 512.
class, ir. : 125.
clau, gall. : 126.
clausul, ir. : 126.
clechtaim, ir. : 514.
cleidr, gall. : 125.
cléir, clerech, ir. : 127.
cleiteirou, gall. : 152.
clipio, ir. : 128.
cló, ir. : 126.
cloc, ir. : 128.
cloch, gall. : 128.
cloff, gall. : 129.
cluain, ir. : 127.
clúm, ir. : 516.
clusenair, ir. : 126.
cnáib, ir. : 93.
coaza, gall. : 141.
coazrell, bret. : 554.
cob, ir. : 464.
cobyr, gall. : 159.
coca « coquille », ir. : 136.
coca « cuisine », ir. : 141.
cogh, gall. : 129.
cochull, ir. : 154.
coem, ir. : 146.
coes, britt. : 146.
coeth, gall. : 141.
cogloa, gall. : 130.
coibse, ir. : 219.
coic, ir. : 141.
coig, ir. : 129.
cainin, ir. : 157.
cointinn, ir. : 683.
coip, ir. : 464.
coirt, ir. : 144.
cois, ir. : 108.
coisil, ir. : 139.
colcaid, ir. : 155.
coll, ir. : 132.
collot, britt. : 228.
colmh, ir. : 155.
colof, britt. : 86, 134.
coloma, ir. : 134.
colomen, gall. : 134.
colt, ir. : 545.
coltar, ir. : 155.
colum, ir. : 134.
Colum, gall. : 132.
comhsóis, ir. : 634.

comman, ir. 522.
 commaz, britt. : 390.
 compâs, ir. 488.
 compân, ir. 479.
 comparit, ir. 481.
 compazr, britt. : 487.
 complet, ir. 515.
 compôtecht, ir. 548.
 comull, ir. 157.
 conblitch, ir. 240.
 conditor, ir. 179.
 confessor, ir. 219.
 coniel, gall. : 157.
 consal, ir. 139.
 conson, ir. 636.
 consternaim, ir. : 647.
 contell, gall. : 155.
 contrachi, ir. : 698.
 contrarda, ir. : 140.
 conuent, ir. : 720.
 copp, ir. : 159.
 cor, ir. : 118.
 corann, ir. : 144.
 corb, ir. : 142.
 corcardull, ir. : 152.
 corcur, ir. : 546.
 corda, ir. : 118.
 cordd-lan, britt. : 143.
 corff, gall. : 144.
 corgus, ir. : 554.
 corn, gall, ir. : 143.
 cornigell, britt. : 143.
 coroin, ir. : 144.
 corp, ir. : 144.
 corpte, ir. : 581.
 cortan, ir. : 604.
 coryn, gall. : 144.
 cosait, ir. : 108.
 cosecraim, ir. : 586.
 cosmil, ir. : 626.
 costad, gall. : 161.
 costad, ir. : 663.
 cotarsna, ir. : 140.
 cougoul, bret. : 154.
 cova, corn. : 153.
 coyn, britt. : 112.
 cravaz, britt. : 279.
 creawdr, creadur, ir. : 149.
 credal, ir. : 148.
 crehyllys, britt. : 577.
 crepscul, ir. : 149.
 crethir, ir. : 147.
 creu, gall. : 149.
 crita, ir. : 152.
 cris, britt. : 57.
 croch, ir. : 153.
 cronie, ir. : 118.
 crothla, ir. : 152.
 cruimher, ir. : 534.
 cuach, ir. : 106.
 cuairt, cuir, ir. : 131.
 cuan-ene, ir. : 543.
 cubachail, ir. : 153.
 cubat, ir. : 153.
 -cube, ir. : 158.
 cubidil, ir. : 219.
 cucann, ir. : 141.
 cuddigil, gall. : 153.
 cufydd, gall. : 153.
 cuigin, ir. : 106.
 cuigel, ir. : 135.
 cuilenn, ir. : 141.
 cuilenn, ir. : 494.
 cuimin, ir. : 156.
 cuipris, ir. : 159.
 cuir, ir. : 159.
 cuirir, ir. : 160.
 cuisp, ir. : 161.
 cuithe, ir. : 547.
 cupa, ir. : 158.
 cur, gall. : 159.
 curach, ir. : 161.
 curach, ir. : 142.
 cursûr, ir. : 160.
 cusyl, britt. : 139.
 cwiiff, cwiiff, gall. : 131.
 cwltr, gall. : 155.
 cwsc, cwsg, britt. : 557.
 cwyrr, britt. : 114.
 cybydd, britt. : 158.
 cyff, britt. : 122.
 cyffauh, britt. : 212.
 cyffes, britt. : 219.
 cyfina, gall. : 237.
 cylich, britt. : 122.
 cytiell, gall. : 155.
 cymhell, cymmell, britt. : 494.
 cymhlyg, cymmlith, britt. : 514.
 cymmar, cymharu, britt. : 481.
 cymmun, britt. : 422.
 cymmwys, britt. : 495.
 cymmyrn, britt. : 382.
 cyn « avec », gall. : 156.
 cyn « coin », gall. : 157.
 cynghaws, britt. : 108.
 cynhemlu, britt. : 681.
 cynnen, britt. : 683.
 cynnwys, gall. : 169.
 cyntyryu, britt. : 707.
 cypio, britt. : 158.
 cyrch, britt. : 122.
 cyrchin, gall. : 123.
 cyrchu, gall. : 123.
 cyscu, gall. : 557.
 cysegru, britt. : 586.
 cysson, britt. : 636.
 cysswillt, britt. : 633.
 cystrawen, britt. : 658.
 cysuro, britt. : 634.
 cysvaygno, britt. : 624.
 dam-, m. ir. : 183.
 damnaim, ir. : daoni, gall. : 164.
 dar-paru, britt. : 484.
 deachdaim, ir. : 173.
 decan, ir. : 166, 171.
 decar, ir. : 166.
 decedach, ir. : 115.
 degam, gall. : 165.
 deulf, ir. : 168.
 deiscride, ir. : 115.
 dem, bret. : 163.
 demun, ir. : 163.
 deprecoit, britt. : 534.
 descipul, ir. : 179.
 despez, britt. : 636.
 dewin, britt. : 171.
 diabol, ir. : 171, 188, 517.
 diacon, ir. : 171.
 dia satharann, ir. : 596.
 dibynnu, britt. : 495.
 dictatoir, ir. : 173.
 die, ir. : 174.
 diffen, britt. : 225.
 diffygio, diffieuh, britt. : 212.
 diffr, ir. : 228.
 diglaime, ir. : 276.
 digwyddo, britt. : 81.
 dile, ir. : 345.
 diluw, britt. : 345.
 dinair, gall. : 166.
 diosg, ir. : 176.
 direch, ir. : 568.
 discynn, disgyn, gall. : 599.
 disert, ir. : diserth, britt. : 618.
 dispeilio, britt. : 643.
 disperod, britt. : 484.
 dispign, britt. : 495.
 distenn, britt. : 683.
 distingaim, ir. : 649.
 distryw, britt. : 658.
 distrydd, britt. : 199.
 diwrnod, britt. : 174.
 diwyn, britt. : 753.
 dluz, gall. : 704.
 doctûr, ir. : 180.
 doeth, britt. : 180.
 doethur, britt. : 180.
 doî, ir. : 175.
 dom, m. ir. : 183.
 domnach, ir. : 183.
 drac, ir. : 184.
 draig, britt. : 184.
 draoch, bret. : 184.
 drewg, gall. : 184.
 drong, ir. : 185.
 dur, britt. : 188.
 durr, ir. : 188.
 dways, gall. : 169.
 dyblyc, britt. : 515.
 dydd lau, gall. : 329.
 dydd sadwrn, gall. : 596.
 dyleithio, britt. : 347.
 dysc, dysgyl, britt. : 176.
 dyscu, britt. : 176.
 eabon, ir. : 190.
 eabur, ir. : 190.
 ebrill, britt. : 40.
 ecenocht, ir. : 11.
 echtran, ir. : 204.
 eclis, v. ir. : 191.
 eden, ir. : 291.
 edocht, ir. : 172.
 eestl, ir. : 290.
 effaith, britt. : 212.
 efrydd, britt. : 302.
 eglwys, britt. : 191.
 eijsachd, ir. : 212.
 eilig, ecos. : 291.
 elefenti, elefaint, ir. : 194.
 elfen, gall. : 193.
 eli, v. bret. : 460.
 eli, elio, gall. : 460.
 elvonn, bret. : 193.
 elvor, bret. : 194.
 elyf, gall. : 25.
 embouda, bret. : 548.
 enair, ir. : 305.
 encois, britt. : 92.
 eneff, bret. : 34.
 enes, britt. : 198.
 ennac, ir. : 440.
 entie, bret. : 36.
 epiphain, ir. : 199.
 epistil, ir. : 199.
 epscop, ir. : 199.
 eres, v. ir. : 288.
 erthygl, gall. : 49.
 esamin, ir. : 204.
 escal, ir. : 13.
 escemm, britt. : 89.
 escibul, escop, ir. : 607.
 escuimne, ir. : 422.
 escusawd, britt. : 108.
 escymmun, britt. : 422.
 esimul, ir. : 205.
 ésiuh, ir. : 198.
 espartain, ir. : 728.
 esponio, britt. : 520.
 estadi, esthad, ir. : 658.
 estr-en, britt. : 471.
 estron, britt. : 204.
 estyn, britt. : 683.
 esul, ir. : 207.
 ethair, ir. : 13.
 eunach, ir. : 203.
 évl, bret. : 190.
 evnych, britt. : 203.
 faball, ir. : 245.
 fabhar, ir. : 221.
 faeth, britt. : 210.
 fagh, ir. : 213.
 fagl, britt. : 222.
 fagin, ir. : 711.
 faille, ir. : 712.
 faig, ir. : 218.
 fal, écosais : 475.
 falafraich, ir. : 723.
 fale'h, bret. : 214.
 falchum, britt. : 214.
 fall, corn. : 213.
 fallinga, ir. : 476.
 fallsa, ir. : 214.
 palmaire, ir. : 477.
 janas, ir. : 71

marmur, *irl.* : 388.
marl, *irl.* : 414.
martir, martre, *irl.* : 388.
marlaid, *irl.* : 414.
mds, *irl.* : 389.
mascul, *irl.* : 388.
mass, *britt.* : 389.
matal, *irl.* : 385.
maten, *irl.* : 391.
mebuir, *irl.* : 396.
meddyg, *britt.* : 392.
meircil, *irl.* : 400.
meistr, *gall.* : 378.
mel, *britt.* : 394.
melin, *gall.* : 411.
mell, *bret.* : 403.
mellduh, *britt.* : 172.
membre, *irl.* : 396.
membur, membrum, *irl.* : 395.
memraigim, *irl.* : 396.
memryn, memran, *britt.* : 395.
menestr, menestyr, *britt.* : 405.
menstir, *irl.* : 405.
mer, *irl.* : 400.
Mercher, *britt.* : 400.
merenn, *britt.* : 399.
metrech, *irl.* : 399.
mesper, *bret. arm.* : 400.
mesure, *irl.*, *britt.* : 401.
metin, *britt.* : 391.
metur, *irl.* : 402.
mias, *v. irl.* : 398.
miadach, *irl.* : 392.
mil, *britt.* : 403.
mil, *irl.* : 402.
mile, *irl.* : 403.
milur, *britt.* : 402.
minfel, *britt.* : 403.
mirbail, *irl.* : 406.
miwet, *britt.* : 406.
mirt, *irl.* : 423.
mitall, *irl.* : 401.
mocol, *v. irl.* : 376.
mod, modd, *irl.*, *britt.* : 409.
moit, *irl.* : 753.
molt, *irl.*, *mollt*, *britt.* : 425.
momint, *irl.* : 416.
monach, *gall.* : 412.
monad, *irl.* : 412.
monmhar, *irl.* : 423.
morol, *irl.* : 416.
morthol, *britt.* : 387.
mos, *irl.* : 416.
mud, *britt.* : 427.
mudo, *britt.* : 426.
muide, *irl.* : 408.
muinehille, *irl.* : 386.
muir, mora, *irl.* : 387.
muir, *irl.* : 424.
muirchenna, *irl.* : 415.
mul, *irl.*, *britt.* : 420.
mulenn, *irl.* : 411.
munnda, *irl.* : 421.
munud, *irl.* : 405.
mür, *irl.*, *britt.* : 423.
murac, *irl.* : 423.
musgl, *britt.* : 424.

mú, *irl.* : 427.
múth, *ecos*, : 426.
mayar, *gall.* : 415.
mayys, *britt.* : 398.
mydr, *britt.* : 402.
myfyr, *britt.* : 396.
mynwent, *britt.* : 412.
myrierid, *britt.* : 387.
nadolyg, *britt.* : 430.
ndduir, *irl.* : 430.
nan, *irl.* : 429.
ndi, *irl.* : 431.
nawn, *britt.* : 446.
neges, *britt.* : 436.
neithawr, *britt.* : 449.
neithwyr, *britt.* : 448.
neodr, *britt.* : 439.
neutur, *irl.* : 439.
nifer, *britt.* : 451.
nimb, *irl.* : 441.
nimer, *britt.* : 451.
niwl, *britt.* : 448.
nod, *britt.* : 446.
noin, *irl.* : 446-447.
not, *irl.* : 446.
notlaic, *irl.* : 430.
noimber, *britt.* : 447.
nozelenn, *bret.* : 443.
nuall, *britt.* : 448.
(n)umir, *irl.* : 451.
nyfel, *irl.* : 448.
obaid, *irl.* : 198.
ober, *britt.* : 465.
ochar « jambières », *irl.* : 457.
ochsall, *irl.* : 19.
octaid, *irl.* : 457.
octimber, *irl.* : 457.
offeren, *britt.* : 228.
offeel, *irl.* : 460.
offrait, *irl.* : 228.
oibid, *irl.* : 455.
oific, *irl.* : 460.
oifrider, *irl.* : 228.
oine, *irl.* : 307.
oiriber, *irl.* : 291.
oisre, *irl.* : 471.
ola, *irl.* : 460.
olegende, *irl.* : 460.
olew, *britt.* : 460.
ongaim, *irl.* : 747.
ongl « angle », *britt.* : 33.
ongl « angle », *britt.* : 747.
onoir, *irl.* : 298.
opair, *irl.* : 465.
opred, *irl.* : 465.
optait, *v. irl.* : 464.
or « bord », *irl.* : 466.
or « or », *irl.* : 60.
or, oraim « prier », *irl.* : 469.
orc, *m. irl.* : 523.
ord, *irl.* : 467.
organ, *irl.* : 468.
orian, *britt.* : 468.
oriens, *irl.* : 468.
ornaid, *irl.* : 469.
ornighim, *irl.* : 469.
orú, *britt.* : 469.

ors, *britt.* : 755.
osac, *m. irl.* : 616.
ostent, *irl.* : 470.
ostr, *britt.* : 471.
ouenna, *britt.* : 747.
pabuyr, *britt.* : 481.
padell, *britt.* : 488.
Pader, *britt.* : 487.
padhal, *irl.* : 488.
padrun, *britt.* : 504.
pagan, *irl.* : 475.
pagin, *irl.* : 474.
paipair, *irl.* : 481.
pais, *gall.* : 491.
paiss, *irl.* : 488.
paist, *irl.* : 486.
pdals, *irl.* : 475.
palf, *britt.* : 476.
palfu, *gall.* : 477.
pall, *britt.* : 476.
palm, *irl.* : 476.
palucha, *bret.* : 507.
pann, *britt.* : 479.
par, *britt.* : 481.
para, *gall.* : 482.
parabibl, *irl.* : 481.
paradwys, *britt.* : 481.
parawd, *britt.* : 484.
parche, *irl.* : 484.
pardus, *irl.* : 481.
part, *irl.* : 485.
parth, *britt.* : 485.
parwyd, *britt.* : 483.
Pasc, *britt.* : 486.
pasg, *britt.* : 486.
pass, *irl.* : 478.
pater, *irl.* : 487.
patracain, *irl.* : 487.
patrun, *irl.* : 487.
pau, *britt.* : 475.
paun, *britt.* : 490.
pauper, *irl.* : 490.
pawl, *britt.* : 478.
paza, *irl.* : 473.
pebr, *britt.* : 509.
pebyll, *britt.* : 480.
peccad, *irl.* : 491.
pechod, *britt.* : 491.
pechadur, *britt.* : 491.
pechu, *britt.* : 491.
peddyd, *peddestr*, *pedol*, *britt.* : 502.
pedi, *peden*, *britt.* : 503.
peidid, *britt.* : 488.
peithyn, *gall.* : 491.
pek, *britt.* : 511.
pel, *britt.* : 506.
pelait, *irl.* : 475.
pell, *pel*, *bret.* : 476.
pell, *irl.* : 493.
pellec, *irl.* : 493.
peneuilt, *irl.* : 744.
penn, *britt.* : 533.
pennu, *irl.* : 496.
penyid, *britt.* : 474.
peoch, *britt.* : 472.
per, *britt.* : 510.
perecul, *irl.* : 498.

pererin, *britt.* : 498.
perfedd, *britt.* : 393.
perfaith, *britt.* : 212.
perl, *gall.* : 483.
perigi, *britt.* : 498.
persan, persún, *irl.* : 500.
perthyn, *britt.* : 500.
peric, *irl.* : 500.
pesci, *britt.* : 486.
peuch, *britt.* : 473.
peuln, *bret.* : 475.
pian, *irl.* : 518.
piast, *v. irl.* : 69.
pib, *irl.* : 509.
picc, *irl.* : 511.
pil-wrn, *gall.* : 507.
pinwydd, *britt.* : 509.
pion, *irl.* : 509.
piosa, *irl.* : 79.
pitpur, *irl.* : 509.
pirau, *irl.* : 509.
pls, *irl.* : 495.
piscadur, *britt.* : 510.
piss, *irl.* : 510.
propost, *irl.* : 520.
pistul, *irl.* : 509.
pistyll, *britt.* : 509.
pla, *britt.* : 511.
plág, *irl.* : 511.
plegyd, *gall.* : 511.
pleth, *britt.* : 514.
plethu, *gall.* : 514.
pleustra, *bret.* : 513.
pluf, *britt.* : 516.
plum, *britt.* : 516.
plwyf, *britt.* : 514.
plyg, *britt.* : 514.
pobhul, *irl.* : 522.
pobl, *britt.* : 522.
poc, *britt.*, *irl.* : 473.
poen, *britt.* : 518.
poimp, *irl.* : 520.
poit, *irl.* : 529.
polaire, *irl.* : 543.
pols, *corn.* : 494.
ponc, *irl.* : 546.
poner, *armor.* : 495.
pont, *britt.* : 521.
ponific, *irl.* : 521.
popul, *irl.* : 522.
porchell, *britt.* : 523.
porphor, *britt.* : 546.
port, *irl.* : 525.
porth, *britt.* : 524, 525.
porthi, *britt.* : 525.
posnim, *irl.* : 643.
posit, *irl.* : 520.
post, *britt.* : 527.
posta, *irl.* : 527.
potaire, *irl.* : 529.
poullor-awr, *britt.* : 543.
prad, *armor.* : 533.
praed, *preid*, *irl.* : 530.
praid, *britt.* : 530.
prain, *britt.* : 533.
praiseach, *irl.* : 588.
praz, *corn.* : 533.
preachaine, *irl.* : 530.
precept, *preceptoir*, *irl.* : 96.
pregeth, *britt.* : 96.
prelaid, *irl.* : 229.

preseb, *britt.* : 588.
presen, *britt.* : 532.
prespiet, *irl.* : 534.
prest, *bret.* : 532.
preseo, *britt.* : 173.
priawt, *britt.* : 536.
pridchim, *irl.* : 173.
prif, *britt.* : 535.
prim, *irl.* : 535.
primau, *irl.* : 535.
primu, *irl.* : 535.
prinsopal, *irl.* : 535.
prid, *britt.* : 536.
prioir, *irl.* : 535.
prio, *irl.* : 536.
probeirb, *irl.* : 723.
procecht, *irl.* : 96.
proffes, *britt.* : 219.
proff, *britt.* : 537.
proind, *irl.* : 533.
-prom, *promaim*, *irl.* : 537.
prophwyd, *britt.* : 539.
propir, *irl.* : 539.
propost, *irl.* : 520.
pros, *irl.* : 540.
prostraid, *irl.* : 647.
prouinse, *irl.* : 541.
prounder, *britt.* : 287.
prudd, *britt.* : 541.
prydyr, *britt.* : 534.
prysur, *prysuro*, *britt.* : 533.
psalm, *irl.* : 541.
pudar, *irl.* : 547.
púilpid, *irl.* : 545.
punann, *irl.* : 543.
punt, *britt.* : 495.
pupal, *irl.* : 480.
puplach, *irl.* : 542.
puplican, *irl.* : 542.
pur, *britt.* : 546.
purgatoir, *irl.* : 546.
purgóir, *irl.* : 546.
putpur, *irl.* : 546.
putraic, *irl.* : 79.
putte, *britt.* : 547.
putte, *irl.* : 547.
pwdr, *britt.* : 547.
pwn, *britt.* : 495.
pwt, *britt.* : 547.
pwyo, *payth*, *britt.* : 546.
pwys, *britt.* : 495.
pydew, *britt.* : 547.
pyg, *britt.* : 511.
pylgaint, *britt.* : 544.
pylor, *britt.* : 545.
pys, *britt.* : 510.
pysc, *pyscod*, *britt.* : 510.
pystylayn, *britt.* : 527.
quart, *irl.* : 553.
quinet, *irl.* : 558.
grimitir, *irl.* : 534.
rad, *ra*, *v. bret.* : 570.
raibe, *irl.* : 564.
raibis, *irl.* : 562.
raib, *irl.*, *raidd*, *britt.* : 562.
ran, *irl.*, *ran*, *britt.* : 564.
raoia, *raoet*, *bret.* : 565.
rascl, *britt.* : 563.

rastal, *irl.* : 563.
rath, *irl.* : 570.
reabalach, *irl.* : 69.
reberens, *irl.* : 723.
recht, *irl.* : 566.
reclis, *irl.* : 126.
redic, *corn.* : 562.
rethio, *britt.* : 564.
reithe, *irl.* : 361.
relaim, *irl.* : 718.
relyw, *britt.* : 361.
reol, *britt.* : 569.
restr, *britt.* : 274.
retairie, *irl.* : 573.
rewin, *britt.* : 582.
rhig, *gall.* : 583.
rhuddyg, *gall.* : 562.
riagol, *irl.* : 569.
riast, *irl.* : 653.
ris, *irl.* : 572.
rithim, *irl.* : 573.
rithoirg, *irl.* : 573.
robhar, *irl.* : 575.
robust, *irl.* : 575.
rochan, *britt.* : 577.
rod, *britt.* : 577.
rodell, *britt.* : 577.
romda, *irl.* : 576.
ros, *irl.* : 577.
rostan, *irl.* : 577.
rot, *irl.* : 581.
roth, *irl.* : 577, 578.
ruam, *irl.* : 576.
rub, *irl.* : 578.
ruchd, *580*.
Rufawn, Rufair, *britt.* : 576.
ruingenn, *irl.* : 582.
rustach, *irl.* : 583.
rwmp, *britt.* : 573.
rwyd, *britt.* : 572.
rwyf, *gall.* : 569.

saball, *irl.* : 652.
sabaltair, *irl.* : 615.
sacarbaic, *irl.* : 586.
sacart, *irl.* : 586.
sacc, *irl.*, *sach*, *britt.* : 585.
sacerdoie, *irl.* : 586.
sachill, *irl.* : 589.
sacrair, *irl.* : 586.
sacramint, *irl.* : 586.
sacrisis, *irl.* : 586.
sacrista, *irl.* : 586.
Sadyrinn, *gall.* : 596.
saeth, *britt.* : 588.
saffuy, *britt.* : 594.
sai, *irl.* : 589.
saib, *britt.* : 594.
saifr, *irl.* : 594.
saiget, *irl.* : 588.
sigul, *irl.* : 588.
sail, *britt.* : 634.
sailchoir, *gall.* : 590.
salle, *irl.* : 590.
sailim, *irl.* : 589.
saib, *irl.*, *raidd*, *britt.* : 562.
sal, *britt.* : 591.
salach, *irl.* : 590.
salland, *irl.* : 541.

sallwyr, *britt.* : 541.
salm, *irl.* : 541.
salt, *irl.* : 590.
salur, *irl.* : 541.
salud, *britt.* : 591.
salw, *britt.* : 591.
sam, *britt.* : 589.
sanct, sanctair, *britt.* : 587.
sant, *irl.* : 587.
sapat, *irl.* : 585.
sarph, *sarff*, *britt.* : 619.
scaf, *scabal*, *irl.* : 600.
scamon, *irl.* : 599.
scandal, *irl.* : 599.
scavel, *corn.* : 599.
sciam, *irl.* : 601.
scian, *irl.* : 608.
sciant, scient, *britt.* : 603.
scibar, *irl.* : 509.
scoirp, *irl.* : 604.
scol, *irl.* : 601.
screpul, *irl.* : 606.
scribaim, *irl.* : 605.
scriin, *irl.* : 605.
scriptur, *irl.* : 605.
scrutaim, *irl.* : 606.
scrutan, *irl.* : 606.
scudap, *irl.* : 604.
sdupar, *irl.* : 658.
sebeza, *bret.* : 658.
sebon, *britt.* : 594.
secc, *irl.* : 623.
sechiman, *irl.* : 615.
secreit, *irl.* : 115.
secul, *irl.* : 607.
segall, *britt.* : 607.
segur, *gall.* : 159.
seib, *irl.* : 208.
seirch, *gall.* : 595.
seirt, *irl.* : 618.
seis, *irl.* : 614.
seist, *irl.* : 621.
seithun, *britt.* : 615.
sela, *irl.* : 624.
selsig, *britt.* : 589.
semen, *irl.* : 617.
sen, *irl.* : 624.
senad, senadair, *irl.* : 613.
senedd, *britt.* : 671.
senod, *irl.* : 671.
senoir, *irl.* : 613.
senti, *bret.* : 614.
sept, *septien*, *irl.* : 615.
septimber, *irl.* : 615.
ser, *gall.* : 616.
sermon, *irl.* : 617.
serr, *britt.* : 619.
serrend, *irl.* : 619.
sesra, *irl.* : 621.
sgeotha, *irl.* : 602.
stans, *irl.* : 614.
siatag, *irl.* : 601.
siul, *britt.* : 232.
siel, *britt.* : 624.
signe, *irl.* : 624.
siglúhe, *irl.* : 624.
siilab, *irl.* : 671.
siilaf, *britt.* : 671.
sim, *britt.* : 626.
sinagoig, *irl.* : 671.

siorecall, *irl.* : 122.
siric, *irl.*, *gall.* : 617.
sita, *irl.* : 588.
stlechaim, *irl.* : 239.
stind, *irl.* : 599.
socc, *irl.*, *soch*, *britt.* : 630.
soft, *britt.* : 650.
soileastair, *irl.* : 590.
soiler, *irl.* : 632.
sol, *britt.* : 634.
sol, *irl.* : 632, 634.
solad, *irl.* : 634.
sollaman, *irl.* : 633.
sompla, *irl.* : 205.
son, *britt.* : 635.
sonn, *irl.* : 260.
sorc'ha, *britt.* : 567.
sorn, *irl.* : 248.
sort, *irl.* : 637.
soues, *bret.* : 658.
souin, *bret.* : 670.
spaid</

sych, britt. : 623.
syldadour, britt. : 591.
syml, britt. : 627.
symmul, iri. : 671.
symud, britt. : 426.
synio, gall. : 614.

taball, iri. : 672.
tabernacul, iri. : 672.
tablaire, iri. : 673.
tafann, britt. : 672.
tafenn, britt. : 673.
tafod, britt. : 672.
tafol, britt. : 672.
taibern, iri. : 672.
tairith, britt. : 701.
talland, iri. : 674.
tām, tam, iri. : 672.
teara, iri. : 687.
teirthon, britt. : 701.
tellur, iri. : 679.
teml, britt. : 681.
tempestech, iri. : 682.
tempul, iri. : 681.
tems, *tempsi*, armor. : 680.
tennaim, iri. : 682.
teol, britt. : 678.
terfyn, britt. : 686.
termann, iri. : 686.
tert, iri. : 701.
tese, iri. : 176.
test, *testemin*, iri. : 689.
(t)estefn, britt. : 689.
testun, *testenti*, britt. : 689.
teih, gall. : 693.
teuzl, britt. : 693.
tiach, iri. : 690.
tigir, iri. : 691.
tim, iri. : 691.
timpan, iri. : 709.
tiosan, iri. : 692.
titul, iri. : 693.
rob, iri. : 705.
tdin, iri. : 695.
tomba, iri. : 706.
ton, britt. : 695.
tonach, iri. : 707.
toos, britt. : 678.
tor, iri. : 709.
torb, iri. : 707.
torc, iri. : 696.
torch, britt. : 696.
torf, britt. : 708.
torment, britt. : 696.
tort, iri. : 697.
torth, britt. : 697.
tost, britt. : 696.
tot, *tōit*, iri. : 697.
tracht, *trath*, iri. : 698.
traeth, gall. : 698.
traeth, bret. : 699.
traethu, *traethawd*, britt. : 699.
traill, gall. : 698.
translau, iri. : 229.
trawsfurfo, britt. : 247.
trawst, britt. : 700.
treblait, iri. : 687.
trebun, iri. : 702.
treddan, iri. : 175, 701.

treubh, iri. : 702.
trigo, britt. : 702.
trimsi, iri. : 682, 701.
Trindad, *Trined*, *trinel*, britt. : 701.
trindoit, iri. : 701.
tripulia, iri. : 701.
trist, britt. : 703.
tridibel, iri. : 704.
troin, iri. : 691.
trosp, iri. : 704.
trosp, iri. : 700.
trud, corn. : 704.
trull, britt. : 704.
trybedd, britt. : 502, 701.
tugen, iri. : 693.
tuir, *tūr*, iri. : 709.
tuirend, iri. : 709.
tunig, iri. : 707.
turba, iri. : 708.
turtiur, iri. : 709.
turzunell, britt. : 709.
tūs, iri. : 709.
tūtoir, iri. : 706.
tuw, britt. : 709.
tuw, britt. : 708.
tuwy, gall. : 690.
tymheru, britt. : 680.
tymmer, britt. : 680.
tymmet, britt. : 682.
tympt, *tymmor*, britt. : 682.
tyner, britt. : 684.
tynnu, britt. : 682.
tyst, britt. : 689.

uar, iri. : 299.
ub, iri. : 472.
uffern, britt. : 317.
uylly, *uylldad*, britt. : 302.
ugail, iri. : 458.
uigil, iri. : 735.
uult, iri. : 744.
uim, iri. : 302.
uinnuinn, iri. : 748.
uirge, iri. : 739.
uirméis, iri. : 248.
uis, iri. : 329.
ulian, britt. : 744.
undir, iri. : 748.
uned, *undod*, britt. : 748.
unga, iri. : 746.
ungorn, britt. : 748.
unig, britt. : 748.
unigim, iri. : 748.
urdd, britt. : 467.
usca, iri. : 62.
usuire, iri. : 758.
uulp, iri. : 751.

verrencou, britt. : 722.

yff, britt. : 459.
ymrain, britt. : 531.
ynyd, britt. : 198.
yscfn, britt. : 599.
ysceler, gall. : 601.
yscol, britt. : 601.
yscrif, *yscrifen*, britt. : 605.
yscrin, britt. : 605.
yscrubl, britt. : 606.

Yscrythur, britt. : 605.
yscub, *yscubawr*, britt. : 604.
ysgol, britt. : 599.
ysgudell, britt. : 606.
yspaddu, britt. : 638.
yspaid, britt. : 639.
yspail, britt. : 643.
yspeithio, *yspaitu*, gall. : 640.
yspin, gall. : 642.
ysplann, britt. : 643.
ysplennyd, gall. : 643.
ysporth, *ysporthell*, britt. : 644.
yspryd, britt. : 642.
yspwng, britt. : 644.
yspyd, gall. : 300.
ystad, britt. : 652.
ystaen, britt. : 646.
ystaffel, britt. : 652.
ystof, britt. : 646.
ystol, britt. : 655.
ystraill, corn. : 647.
ystrodrur, britt. : 647.
ystryg, gall. : 658.
ystwyll, britt. : 646.
ystyr, gall. : 296.

Germanique.

(æ après a; ð après d;
 c, ch et q sous k sauf qu
 sous kw; æ, ø, ø après o;
 þ après t; v sous w.)

ā, vieil anglais : 14.
 dd, v. ang. : 10.
 ðe, islandais : 62.
 aer, v. isl. : 472.
 af, gotique : 2, 660.
 afar, got. : 2, 40.
 afiddja, got. : 198.
 afl, v. isl. : 199, 466.
 afla, v. isl. : 466.
 aflinnann, got. : 455.
 aflinnip, got. : 361.
 afol, v. ang. : 199.
 afaro, got. : 140.
 aftuahan, got. : 186.
 aftra, got. : 140.
 afwalwan, got. : 752.
 agan, v. isl. : 692.
 agana, vieux haut alle-
 mand : 7.
 aggwus, got. : 33.
 ahana, got. : 7.
 ahir, v. h. a. : 7.
 ahorn, v. h. a. : 6.
 ahs, got. : 7.
 ahwa, v. h. a. : 62.
 ahsta, v. saxon : 19.
 ahtau, got. : 458.
 ahtuda, got. : 458.
 ahwa, got. : 41.
 ahwa, *ahwatundi*, got. : 200.
 ainakls, got. : 628.
 ainamma *sinpa*, got. : 614.

ainfalps, got. : 515.
ains, got. : 749.
airkhs, got. : 272.
Airman-[reiks], got. : 47.
airpa, got. : 688.
aiw, got. : 14.
aivs, got. : 13, 14.
aiz, *aiais*, got. : 12.
ajukdup (in), got. : 14.
aka, v. isl. : 18.
aqizi, got. : 704.
akrs, got. : 15.
acchus, v. h. a. : 50.
acevorna, v. ang. : 743.
ala, got. : 592.
ala, v. isl. : 24.
alamannam, got. : 592.
alan, v. ang. : 24.
alands, got. : 24.
albis, v. h. a. : 20, 461.
ald, v. sax. : 24.
alid, néerlandais : 20.
alips, got. : 24.
aljata, got. : 22.
aljapro, got. : 140.
aljis, got. : 22.
alls, got. : 592.
almr, v. isl. : 744.
alor, v. ang. : 23.
alv, v. h. a. : 24.
alpeis, got. : 24.
ambar, v. h. a. : 30.
amerian, v. ang. : 400.
amma, v. isl., v. h. a. : 28, 381.
amper, suédois, v. néerl. : 25.
Ampler, allemand : 25.
amsala, v. h. a. : 400.
amsans, got. : 746.
an, got. : 31.
ana, *ano*, v. h. a. : 37.
anasilaida, got. : 625.
and, *anda*, got. : 37.
andalanui, got. : 37.
andastapjis, got. : 37.
andcis, got. : 37.
andi, v. isl. : 34.
andi, *endi*, v. h. a. : 37.
ango, *angul*, v. h. a. : 746.
ancha, v. h. a. : 746.
ancho, v. h. a. : 748.
ansebbian, v. sax. : 594.
anpar, got. : 22, 608.
ānu, v. h. a. : 628.
anut, v. h. a. : 31.
apel, got. : 3.
apful, v. h. a. : 3.
aram, v. h. a. : 47.
araweiz, v. h. a. : 202.
Arbeit, all. : 467.
arbi, got. : 292, 466.
arhwazna, got. : 44.
arja, got. : 48.
arms, got. : 47.
art, m. h. a. : 48.
arta, v. isl. : 45.
arut, v. sax. : 565.
arwigan, v. h. a. : 737.
ās, v. h. a. : 192.

asca, v. h. a. : 45.
askr, v. isl. : 469.
at, got. : 8.
at, got. : 192.
ata-apni, got. : 35.
ataugjan, got. : 8.
atbairan, got. : 228.
atisk, got. : 9.
atol, v. ang. : 459.
atta, got. : 37, 54, 488.
atiuhhan, got. : 186.
apnam, got. : 35.
apphan, got. : 53.
audr, v. isl. : 316.
Aue, all. moderne : 41.
auo, got. : 458.
auhns, got. : 59.
auk, got. : 61.
auka, isl. : 58.
aukan, got. : 58.
ausa, v. isl. : 291.
auso, *ausins*, got. : 60.
austri, v. isl. : 291.
aupeis, got. : 471.
aups, got. : 710.
awistr, got. : 472.
awistris, got. : 654.
awo, got. : 62.
āz, v. h. a. : 192.
azgo, got. : 45.
ægir, v. isl. : 41.

badi, got. : 243.
bai, got. : 27.
baira, got. : 229.
bāl, v. isl. : 259.
balgs, got. : 244.
ballo, v. h. a. : 244.
bandwa, got. : 66.
barizeins, got. : 216.
barr, v. isl. : 216.
bart, v. h. a. : 66.
barta, v. h. a. : 247.
basu, v. ang. : 264.
batiza, got. : 395.
baun, v. isl. : 208.
bauta, v. isl. : 264.
bealca, v. ang. : 259.
bēatan, v. ang. : 264.
bēaw, v. ang. : 258.
bein, v. isl. : 470.
beissen, all. : 235.
beita, got. : 235.
belgia, v. isl. : 244.
belia, v. isl. : 240.
belikka, v. h. a. : 260.
bellan, v. h. a. : 240.
beo, *bis*, v. ang. : 213.
beofor, v. ang. : 232.
beorma, v. ang. : 227.
bere, v. ang. : 216.
beria, v. isl. : 227.
berjan, v. h. a. : 227.
bero, v. h. a. : 231.
Bett, all. : 243.
bi, got. : 26.
bibar, v. h. a. : 232.
bidjan, got. : 233.
bida, v. isl. : 232.

bigitan, got. : 531.
bigatjan, got. : 360.
bileban, got. : 362.
bilisa, v. h. a. : 234.
bim, *biu*, *bist*, *birum*, *birut*, v. h. a. : 666.
binah, got. : 429.
binaihti ist, got. : 428.
binda, got. : 459.
bini, v. h. a. : 258.
biorr, v. isl. : 232.
birabon, got. : 582.
birikka, v. h. a. : 252.
Birke, all. : 70.
bis, v. h. a. : 258.
bismitan, got. : 408.
biugan, got. : 258.
biwarōn, v. h. a. : 723.
bjalki, v. isl. : 259.
blād, v. isl. : 244.
blāen, v. h. a. : 241.
blaka, *blakra*, v. isl. : 239.
blakra, norv. : 259.
blāo, v. h. a. : 239.
blār, v. isl. : 239.
blāsan, v. h. a. : 241.
blat, v. h. a. : 244.
blāwan, v. ang. : 241.
blāzan, v. h. a. : 65.
blāēd, v. ang. : 241.
blecchen, v. h. a. : 259.
bleken, m. h. a. : 65.
bliggwan, got. : 240.
blika, v. ang. : 259.
blitka, v. isl. : 259.
bliuwan, v. h. a. : 240.
blōian, v. sax. : 241.
blōm, v. isl. : 241.
bloma, got. : 241.
blōsen, m. néerl. : 241.
blōstma, v. ang. : 241.
blōtan, v. isl. : 239.
blotan, got. : 239.
blop, got. : 593.
bluot, v. h. a. : 241.
bodam, v. h. a. : 261.
bōian, v. ang. : 245.
bōk, v. isl. : 213.
bolja, v. h. a. : 244.
bolgenan, v. isl. : 244.
bōna, v. h. a. : 208.
borōn, v. h. a. : 249.
borst, v. h. a. : 218.
botm, v. ang. : 261.
botn, v. isl. : 261.
bozljan, v. h. a. : 264.
bozlj, v. isl. : 244.
beytill, v. isl. : 264.
bragr, v. isl. : 239.
bracko, v. h. a. : 251.
bras, *broes*, v. ang. : 229.
brato, *brāt*, v. h. a. : 75.
Bräutigam, all. : 298.
bremen, v. h. a. : 253.
bremo, v. h. a. : 253.
brikan, got. : 251.
brinnan, got. : 230.
briuwān, v. h. a. : 167, 230.
brodd, v. isl. : 218.
brök, v. isl. : 75.

Brot, all. : 230.
bropar, got. : 252.
brū, v. isl. : 521.
brūcan, v. ang. : 256.
brucca, v. h. a. : 521.
brukjan, got. : 256.
bruks, got. : 256.
brūn, v. h. a. : 232.
brunus, germ. : 76.
brūtes, germ. : 76.
brūpfaps, got. : 528.
bryce, v. ang. : 256.
brycg, v. ang. : 521.
brysan, v. ang. : 257.
buohha, v. h. a. : 213.
burg, v. h. a. : 463.
bylta, v. isl. : 240.

Daechs, all. : 678.
daddjan, got. : 223.
dafna, v. isl. : 208.
dāgen, v. h. a. : 673.
dags, got. : 251.
dahs, v. h. a. : 678.
daigs, got. : 236.
dauhtar, got. : 234.
dauns, got. : 260.
daur, got. : 246.
dægga, v. suéd. : 223.
dehsala, v. h. a. : 690, 691.
demar, v. h. a. : 683.
derran, v. h. a. : 696.
digands, got. : 236.
dinstar, v. h. a. : 683.
dioh, v. h. a. : 706.
diups, got. : 262.
doien, v. h. a. : 694.
dōn, v. ang. : 180.
dosen, v. ang. : 264.
doz, *dosk*, v. ang. : 264.
drāen, v. h. a. : 687.
draga, v. isl. : 699.
dragan, v. arg. : 699.
drauhnsnos, got. : 257.
dréam, v. ang. : 263.
Dreck, all. : 647.
dregg, v. isl. : 251.
dōk, v. isl. : 213.
dōlla, v. h. a. : 244.
belgenan, v. isl. : 244.
bōna, v. h. a. : 208.
borōn, v. h. a. : 249.
borst, v. h. a. : 218.
botm, v. ang. : 261.
botn, v. isl. : 261.
bozljan, v. h. a. : 264.
bozlj, v. isl. : 244.
beytill, v. isl. : 264.
bragr, v. isl. : 239.
bracko, v. h. a. : 251.
bras, *broes*, v. ang. : 229.
brato, *brāt*, v. h. a. : 75.
Bräutigam, all. : 298.
bremen, v. h. a. : 253.
bremo, v. h. a. : 253.
brikan, got. : 251.
brinnan, got. : 230.
briuwān, v. h. a. : 167, 230.
brodd, v. isl. : 218.
brök, v. isl. : 75.

Eichhorn, all. : 743.
Eiland, all. mod. : 319.
eisa, v. isl. : 13, 323.
eiscōn, v. h. a. : 12.
eū, v. h. a. : 10.
eiz, v. h. a. : 10.
ek, v. isl. : 193.
ekla, v. isl. : 192.
ekorādo, v. h. a. : 192.
elft, néerl. : 20.
elgiar, v. isl. : 21.
elina, v. h. a. : 744.
elira, v. h. a. : 23.
ēlo, v. h. a. : 291.
ēnag, v. sax. : 749.
encha, v. h. a. : 746.
ener, v. h. a. : 196, 309.
enni, v. isl. : 37.
ēō, v. h. a. : 14.
eple, v. isl. : 3.
erkan, v. h. a. : 272.
erkna, germ. : 272.
Erle, v. h. a. : 23.
ersticken, *erstecken*, all. : 649.
etum, got. : 192.
ēwa, v. h. a. : 14.
ēwido, v. h. a. : 14.
ewist, v. h. a. : 654.
ezzese, v. h. a. : 9.

fac, v. sax. : 473.
fadar, got. : 488.
faer, v. isl. : 492.
fagrs, got. : 478.
fāhan, got. : 473.
fahs, v. h. a. : 491.
fahan, *faijāh*, got. : 473.
faijlokun, got. : 512.
faihu, got. : 492-493.
fair, got. : 497.
fairguni, got. : 555.
fairneis, got. : 498.
faiRNA, got. : 499.
fallan, v. h. a. : 214.
falma, v. isl. : 477.
falo, v. h. a. : 476.
fai/an, got. : 515.
fām, v. ang. : 644.
fano, v. h. a. : 479.
fāra, v. h. a. : 499.
farah, v. h. a. : 523.
fasal, v. h. a. : 496.
fast, all. : 226.
fajunga, v. h. a. : 486.
fatureo, v. h. a. : 488.
fajm, v. isl. : 487.
-faps, got. : 528.
fauradauri, got. : 246.
faurhts, got. : 692.
fawai, got. : 489.
fazel, v. h. a. : 496.
fearh, v. arg. : 523.
fedara, v. h. a. : 496.
fēh, v. h. a. : 508.
fēhan, v. h. a. : 491.
feim, v. h. a. : 644.
felawa, v. h. a. : 478.

*felt, Fils : 519.
 feoh, v. ang. : 493.
 feohian, v. ang. : 491.
 fereheich, v. h. a. : 555.
 fers, v. h. a. : 509.
 fest, all. : 226.
 fet, v. isl. : 502.
 fetan, v. ang. : 493.
 fiang, v. h. a. : 473.
 fidurðogs, got. : 554.
 fifoladara, v. sax. : 480.
 fihu, v. h. a. : 492.
 filleins, got. : 494.
 filmen, v. ang. : 494.
 filu, got. : 517, 685.
 flufaihs, got. : 508.
 Filz, all. : 519.
 fimf, got. : 558.
 finfo, v. h. a. : 558.
 fiordo, v. h. a. : 554.
 fisa, v. isl. : 493, 643, 741.
 fisks, got. : 510.
 fjall, v. isl. : 494.
 fjordr, v. isl. : 525.
 fleuh, v. ang. : 544.
 flehtan, v. h. a. : 515.
 fleire, v. isl. : 517.
 fleistr, v. isl. : 517.
 fliogan, v. h. a. : 516.
 fliozan, v. h. a. : 517.
 flör, v. ang. : 513.
 fluohhön, v. h. a. : 512.
 Flur, all. : 206.
 fodian, got. : 486.
 fögian, v. sax. : 473.
 fölian, v. h. a. : 477.
 folm, v. ang. : 477.
 folma, v. h. a. : 477.
 foraha, v. h. a. : 553.
 forgielan, v. ang. : 531.
 forscön, v. h. a. : 526.
 fö'or, v. ang. : 486.
 fowen, v. h. a. : 547.
 fra-, got. : 536.
 fräga, v. h. a. : 526.
 fraliusan, got. : 370.
 fralusnam, got. : 370.
 framr, v. isl. : 537.
 frawardidedum, got. : 497.
 frawardjan, got. : 726.
 frawaurpanai, got. : 497.
 frawaurpans, got. : 726.
 fredum, germ. : 252.
 frinsan, v. h. a. : 541.
 friusa, got. : 541.
 from, v. ang. : 537.
 fruma, v. h. a. : 537.
 fäl, v. h. a. : 547.
 fula, got. : 544.
 full, v. isl. : 494.
 fulls, got. : 515.
 furh, v. ang. : 522.
 furi, v. h. a. : 530.
 furt, v. h. a. : 525.
 furuh, v. h. a. : 522.
 gabaur's, got. : 229, 249.
 gabrika, got. : 251.
 gadaban, got. : 208.
 gade's, got. : 180.
 gahlaiba, got. : 479.
 gaitain, got. : 288.
 gaitis, got. : 288.
 gajuka, got. : 326.
 galaubjan, got. : 367.
 galla, v. h. a. : 223.
 gaimains, got. : 156, 622.
 gamalaujan, got. : 411.
 gamaurgjan, got. : 76, 422.
 gamindü, v. h. a. : 382.
 gamunds, got. : 395.
 ganah, got. : 429.
 ganohjan, got. : 429.
 ganohs, got. : 429.
 gans, v. h. a. : 36.
 ganta, germ. : 267.
 garaihs, got. : 569.
 gant, v. sax. : 290.
 gard, v. h. a. : 300.
 gardo, v. sax. : 300.
 gardr, v. isl. : 300.
 Gargel, all. : 275.
 garn, v. h. a. : 290.
 gasakja, germ. : 267.
 gasinpa, got. : 614.
 gasopjan, got. : 596.
 -gastiR, v. isl. run. : 301.
 gasts, got. : 301.
 gataimjan, got. : 182.
 gatehian, got. : 173.
 gatemiba, got. : 182.
 gatiman, got. : 182.
 gapaursans, got. : 696.
 gapaursan, got. : 696.
 gawigan, got. : 731.
 gazds, got. : 290.
 gebühren, all. : 249.
 Geier, Gier, all. : 751.
 gelo, v. h. a. : 260, 297.
 gemimr, v. ang. : 396.
 geostra, v. ang. : 292.
 ger, v. h. a. : 299.
 gér, v. h. a. : 265.
 gern, v. sax. : 299.
 gerön, v. h. a. : 299.
 gersta, v. h. a. : 299.
 gestaron, v. h. a. : 292.
 geta, v. isl. : 531.
 getwäs, m. h. a. : 226.
 gewön, v. h. a. : 295.
 ghorto-, v. h. a. : 300.
 giburiam, v. sax. : 249.
 giën, v. h. a. : 295.
 gijangan, v. h. a. : 473.
 gimber, norv. : 294.
 gina, v. isl. : 295.
 gipian, v. ang. : 295.
 giscian, v. ang. : 295.
 giutan, got. : 261.
 glädr, v. isl. : 275.
 glädr, v. ang. : 276.
 gläs, v. h. a. : 276.
 glät, v. h. a. : 275.
 gnü, v. isl. : 351.
 gor, v. ang. : 247.
 gorn « feu », v. isl. : 248.
 gorn, garnar « intestin », v. isl. : 290.
 grana, v. h. a. : 280.
 granu, v. ang. : 200.
 grão, v. h. a. : 565.
 gras, germ. : 280.
 greipan, got. : 605.
 grid, got. : 280.
 grindan, v. ang. : 253.
 gröt, v. h. a. : 200.
 grön, v. norv. : 280.
 gulp, got. : 60.
 guma, got. : 298.
 gunnr, v. isl. : 225.
 gurgula, v. h. a. : 267.
 gycer, v. ang. : 327.
 haban, got. : 97.
 habén, v. h. a. : 97, 288.
 haerfest, v. ang. : 102.
 hajfa, got. : 288.
 hajfan, got. : 97.
 hajfola, v. ang. : 99.
 hajr, v. isl. : 95.
 häjr, v. isl. : 97.
 hajtjan, got. : 97.
 hajts, got. : 97.
 hajud, v. ang. : 99.
 hāhan, got. : 157.
 hahsa, v. h. a. : 146.
 haihs, got. : 82.
 hails, got. : 592.
 hairto, hairtins, got. : 142.
 halam, halm, v. h. a. : 155.
 hāli, v. h. a. : 111.
 häll, v. isl. : 111.
 halla, v. h. a. : 111.
 hallus, got. : 132.
 halön, holön, v. h. a. : 88.
 hals, got. : 132.
 halsagga, got. : 746.
 Hamen : 289.
 hān, v. ang. : 145.
 hana, got. : 94.
 handus, got. : 386.
 hangén, v. h. a. : 157.
 haptr, v. isl. : 97.
 hāring, v. h. a. : 46.
 hasal, v. h. a. : 145.
 hasan, v. h. a. : 94.
 Hase, all. : 94.
 hasl, v. isl. : 145.
 haso, v. h. a. : 94.
 hässlich, all. : 459.
 hatan, hatjan, got. : 459.
 hatts, got. : 38, 459.
 haubip, got. : 99.
 hauri, got. : 99, 148.
 haurn, got. : 143.
 hacct, v. ang. : 103.
 hebamme, all. : 37.
 heimsuchen, all. : 734.
 hein, v. isl. : 145.
 heüwa-frauja, got. : 124.
 helan, v. h. a. : 111.
 hellan, v. h. a. : 88.
 henrot, v. ang. : 117.
 herbist, v. h. a. : 102.
 herd, v. h. a. : 99.
 herdo, v. h. a. : 145.
 heritoge, v. ang. : 186.
 herizogo, v. h. a. : 186.
 heuer, all. : 299.
 hevianna, v. h. a. : 37.
 hi- (himma), got. : 123.
 hiarni, v. isl. : 115.
 hīd, hīzid, ags. : 124.
 hīdre, got. : 123, 140.
 himinakunds, got. : 272.
 himma daga, got. : 297.
 hīorlr, v. isl. : 117.
 hīrni, v. h. a. : 115.
 hiruz, v. h. a. : 117.
 hiuru, v. h. a. : 299.
 hiutagu, v. h. a. : 297.
 hiwiski, v. h. a. : 124.
 hiwo, hiwa, v. h. a. : 124.
 hi(w)un, v. h. a. : 124.
 hījallr, v. isl. : 111.
 hlde, v. isl. : 86.
 hlain, got. : 128.
 hlaiw, got. : 128.
 hlaiwa, v. norv. run. : 128.
 hlaun, v. isl. : 129.
 hleudma, got. : 128.
 hleiþra, got. : 128.
 hlifjan, got. : 127.
 hlifstus, got. : 127.
 hlīnön, v. h. a. : 128.
 hlīnön, v. sax. : 128.
 hlæder, v. ang. : 128.
 hlüers, got. : 128.
 hneiwan, got. : 138.
 hnāgan, v. h. a. : 138.
 hniss, v. isl. : 441.
 hniut, ags. : 351.
 hnot, v. isl. : 453.
 hod, v. ang. : 103.
 hof, got. : 97.
 hogger, m. h. a. : 275.
 hōla, v. h. a. : 156.
 holm, v. sax. : 132.
 holmr, v. isl. : 132.
 holon, got. : 88.
 hōpa, v. isl. : 154.
 hornuz, v. h. a. : 147.
 hors, v. ang. : 160.
 hors, got. : 102.
 horsel, néerl. : 147.
 houwu, v. h. a. : 154.
 hōfud, v. isl. : 99.
 hōrundr, v. isl. : 101, 143.
 hōss, hōsvir, v. isl. : 94.
 hraban, v. h. a. : 143.
 hrains, got. : 151.
 (h)rao, v. h. a. : 152.
 hrdr, v. isl. : 152.
 hraukr, v. isl. : 143.
 hrīdder, v. ang. : 150.
 hrif, v. ang. : 144.
 hrifa, v. isl. : 605.
 hrīōsa, v. isl. : 153.
 hross, v. isl. : 160.
 hruih, v. h. a. : 143.
 hrūpr, v. isl. : 153.
 huāl, v. isl. : 645.
 hucl, v. isl. : 133, 578, 619.
 huerr, v. isl. : 145.
 huilla, v. isl. : 557.
 huliistr, got. : 133.
 huljan, got. : 111.
 hulla, v. h. a. : 120.
 hulsa, v. h. a. : 133.
 hulst, v. h. a. : 133.

hulundi, got. : 112.
 hund, got. : 113.
 hunda-, got. : 114.
 hundari, v. isl. : 114.
 hunds, got. : 92.
 huntari, v. h. a. : 114.
 huon, v. h. a. : 119.
 huara, v. h. a. : 102.
 hups, got. : 154.
 huōsa, v. isl. : 556.
 hurt, v. h. a. : 147.
 hūti, v. h. a. : 161, 456.
 hūwo, v. h. a. : 106.
 hwadre, got. : 140.
 hoak, v. isl. : 138.
 hwan, got. : 561.
 hwdr, v. h. a. : 159.
 hwas, hwo, hwa, got. : 560.
 hwapro, got. : 140, 747.
 hwēsan, v. ang. : 556.
 hweila, got. : 557.
 hweohl, hweöl, v. ang. : 133.
 hwes, v. h. a. : 560.
 hviika, hviikull, v. isl. : 138.
 hjd, v. ang. : 161.
 hyll, v. ang. : 132.
 hyrr, v. isl. : 99, 148.

idr, v. isl. : 313.
 ic, v. ang. : 193.
 ik, got. : 193.
 in, got. : 312.
 ingimur, germ. : 294.
 innaidjan, got. : 426.
 innteffen, -suob, v. h. a. : 594.
 intuoma, v. h. a. : 3.
 inu, got. : 628.
 inziht, v. h. a. : 172.
 irchndam, v. h. a. : 432, 446.
 is, ita, got. : 324.
 is, it, v. isl. : 665.
 isit, sind, got. : 665.
 itan, got. : 192.
 ite-rücken, m. h. a. : 580.
 iup, got. : 660.

jehan, v. h. a. : 322.
 jer, got. : 35, 299.
 jermuni, v. isl. : 47.
 ju, got. : 304.
 jugs, got. : 331.
 jugund, v. h. a. : 331.
 juhiza, got. : 331.
 juk, got. : 327.
 jukuzi, got. : 327.
 jundaj, got. : 331.

-ka(-ga), v. isl. : 193.
 qairu, got. : 727.
 kachazzen, v. h. a. : 80.
 kala, v. isl. : 268.
 calan, v. ang. : 268.
 kails, got. : 268.
 calf, ang. : 265.
 kalfi, v. isl. : 265.
 kalla, v. isl. : 266.
 kann, got. : 446.
 channa, v. h. a. : 98.

Kanne, all. : 93.
 kannjan, got. : 446.
 kapellön, got. : 98.
 karm, v. sax. : 267.
 karra, norvégien, dialecte : 267.
 kasta, v. isl. : 274.
 kauru, got. : 281.
 kaurus, got. : 282.
 kausjan, got. : 286.
 kaotöl, v. h. a. : 486.
 kasza, v. h. a. : 106.
 kela, v. h. a. : 285.
 kemun, got. : 720.
 cennan, v. ang. : 272.
 kerran, v. h. a. : 267.
 kiman, got. : 534, 720.
 kind, got. : 183.
 kind, v. h. a., v. isl. : 272.
 kindins, got. : 272.
 *kinnubar(d)s, got. : 121.
 kinnus, got. : 269.
 kippa, v. isl. : 274.
 qipan, got. : 730.
 qipus, got. : 75, 721.
 kiusa, got. : 286.
 klāfra, v. h. a. : 276.
 clām, v. ang. : 278.
 klekk, v. isl. : 127.
 klenan, v. h. a. : 278.
 climbān, v. ang. : 276.
 climman, v. ang. : 277.
 klina, v. isl. : 278.
 klloban, v. h. a. : 278.
 clioban, v. sax. : 278.
 klūifa, v. isl. : 278.
 klōfna, v. isl. : 278.
 cloccian, v. ang. : 277.
 knār, v. isl. : 432.
 kniu, got. : 273.
 kō, v. sax. : 74.
 cōl, v. ang. : 268.
 kostön, v. h. a. : 286.
 kænn, v. isl. : 432.
 kōs, kasar, v. isl. : 274.
 krājan, v. h. a. : 279.
 kraka, v. isl. : 279.
 gramini/a, got. : 280.
 eran, v. ang. : 284.
 cranoc, v. ang. : 284.
 chrānuh, v. h. a. : 284.
 krās, v. isl. : 280.
 kratzen, all. : 597.
 Krets, got. : 280.
 kremia, v. isl. : 283.
 Kresse, all. : 151.
 krimman, v. h. a. : 283.
 krūkjan, got. : 151.
 kuerk, v. isl. : 285.
 kuh, all. : 74.
 kul, v. isl. : 268.
 kuldi, v. isl. : 268.
 cuman, v. ang. : 720.
 -kunds, got. : 272.
 kuni, got. : 272.
 kunnan, v. h. a. : 432.
 -kunnan, got. : 446.
 kunps, got. : 446.
 kuoti, v. h. a. : 268.
 kuoni, v. h. a. : 432.

kustus, got. : 286.
 quahala, v. h. a. : 129.
 Quast, all. : 729.
 kvaater, suéd. : 729.
 kwapar, got. : 757.
 querca, v. h. a. : 285.
 querschala, v. h. a. : 285.
 cwidu, v. ang. : 71.
 quiti « glu », v. h. a. : 71.
 quiti « vulve », v. h. a. : 75.
 quoden, v. h. a. : 75.
 cynn, v. ang. : 272.
 laffan, v. h. a. : 339.
 laggs, got. : 366.
 lagjan, got. : 348.
 lagu, v. ang. : 337.
 lailaun, got. : 339.
 lais, got. : 363.
 laisjan, got. : 363.
 laistjan, got. : 363.
 laists, got. : 363.
 lamb, got. : 15.
 lapian, v. ang. : 339.
 lats, got. : 342.
 laudr, v. isl. : 346.
 laug, v. isl. : 346.
 laun, v. isl. : 368.
 läwér, v. h. a. : 86.
 Leah, v. ang. : 368.
 leekön, v. h. a. : 360.
 leffur, v. h. a. : 334.
 lefs, v. h. a. : 334.
 lēhan, v. h. a. : 225.
 lehnén, all. : 128.
 leihis, got. : 353.
 leihwa, got. : 361.
 leim, v. h. a. : 359.
 lein, got. : 361.
 leitara, v. h. a. : 128.
 lend, v. isl. : 369.
 lentü, v. h. a. : 369.
 lepta, v. isl. : 339.
 lepur, v. fris. : 334.
 lesta, v. isl. : 337.
 letan, got. : 342.
 liban, got. : 362.
 ligan, got. : 348.
 liggan, v. h. a. : 348.
 ligrs, got. : 348.
 lihan, v. h. a. : 361.
 lik, v. isl. : 358.
 lindi, v. h. a. : 352.
 linna, v. isl. : 361.
 linr, v. isl. : 361.
 liohhan, v. h. a. : 369.
 liomo, v. sax. : 374.
 lippa, v. ang. : 334.
 liufs, got. : 367.
 liuhap, got. : 374.
 liuiti, v. h. a. : 335.
 liupön, got. : 346.
 lob, v. h. a. : 367.
 lege, v. isl. : 374.
 loh, v. h. a. : 368.
 lömr, v. isl. : 348.
 los, v. h. a. : 370.
 louga, v. h. a. : 346.
 lögr, v. isl. : 337.
 löskr, v. isl. : 342.

lubains, got. : 367.
 lüdr, norv. : 370.
 luna, got. : 370.
 lungar, v. h. a. : 353.
 lustus, got. : 342.
 (h)lütar, v. h. a. : 128.
 mden, v. h. a. : 401.
 magar, v. h. a. : 375.
 magr, v. isl. : 375.
 mahäl, v. h. a. : 380.
 maidjan, got. : 426.
 maihtus, got. : 404.
 maists, got. : 379.
 maipms, got. : 426.
 mäki, v. h. a. : 376.
 makön, v. sax. : 376.
 malan, got. : 411.
 mam, got. : 395.
 mana, v. h. a. : 412.
 manen, v. h. a. : 395.
 manu, v. ang. : 412.
 marei, got. : 387.
 marisauws, got. : 387.
 marka, got. : 387.
 maro, v. h. a. : 255, 422.
 marwi, v. h. a. : 422.
 mast, v. h. a. : 381.
 masir, v. isl. : 381.
 nat, v. isl. : 392.
 näpum, v. ang. : 426.
 maurnar, got. : 396.
 maurr, v. isl. : 247.
 mäwan, v. ang. : 401.
 mäs, v. h. a. : 392.
 meidr, v. isl. : 401.
 meidmar, v. isl. : 426.
 meins, got. : 391.
 mekeis, got. : 376.
 mel, got. : 401.
 melcan, v. ang. : 418.
 mena, menops, got. : 398.
 menasps, got. : 618.
 menni, v. h. a. : 412.
 méos, v. ang. : 425.
 mergil, v. h. a. : 387.
 merisun, v. h. a. : 523.
 midjis, got. : 393.
 miduma, got. : 393.
 miga, v. isl. : 404.
 mik, got. : 391.
 mikils, got. : 379.
 Milch, Milchner, all. : 336, 394.
 milär, v. isl. : 411.
 milip, got. : 394.
 mimz, got. : 395.
 minniza, got. : 405.
 mins, got. : 405.
 milnir, v. isl. : 380.
 miscan, v. h. a. : 406.
 mitan, mion, got. : 392.
 mittamo, v. h. a. : 393.
 mjok, v. isl. : 379.
 mödr, v. isl. : 390.
 mör, v. ang. : 384.
 mos, v. h. a. : 424.
 mäntir, v. isl. : 413.
 mäp, v. ang. : 401.
 muggia, v. sax. : 424.

mähkäri, v. h. a. : 417.
mullen, v. h. a. : 411.
mund, v. ang. : 382, 386.
mund, v. isl. : 386.
mundr, v. isl. : 386.
munds, got. : 395.
munt « bouche », v. h. a. : 398.
munt « main », v. h. a. : 382, 386.
mups, got. : 398.
muoma, v. h. a. : 381.
muor, v. h. a. : 384.
mūs, v. h. a. : 424.
mý, v. isl. : 424.

nān, v. h. a. : 437.
naba, nabalo, v. h. a. : 745.
nādra, v. sax. : 431.
nadre, got. : 431.
naðr, *naðra*, v. isl. : 431.
naðal, v. h. a. : 747.
ŋaŋŋar, v. isl. : 440.
nahts, got. : 448.
naqaps, got. : 450.
nakinn, v. isl. : 450.
namo, *namna*, got. : 444.
nasa, v. h. a. : 429.
nasar, v. isl. : 429.
nātara, *nātra*, v. h. a. : 431.
naust, v. isl. : 432.
ne, got. : 433.
nebul, v. h. a. : 434.
neja, v. ang. : 438.
Nehalennia, v. isl. : 440.
nein, v. h. a. : 433.
nest, v. h. a. : 441, 611.
nesta, v. isl. : 435.
nestilo, v. h. a. : 435.
nepla, got. : 437.
nevo, v. h. a. : 438.
ni, got. : 431, 433.
nī, v. h. a. : 433.
nidar, v. h. a. : 196, 441.
nift, *niftila*, v. h. a. : 438.
nih, got. : 433, 555.
niman, got. : 496.
niod, v. isl. : 434.
nioro, v. h. a. : 436.
nista, *nisti*, v. isl. : 435.
nijus, got. : 448.
niun, *niunda*, got. : 447.
(h)niz, v. h. a. : 351.
nōmia, v. fris. : 444.
nor, v. isl. : 432.
nos, v. isl. : 429.
nekkuidr, v. isl. : 450.
nu, got. : 304, 450.
nu, v. h. a. : 450.
nusca, *nusta*, v. h. a. : 435.
nyra, v. isl. : 436.

ō, v. ang. : 14.
ōdi, v. h. a. : 710.
ōdr « possédé », v. isl. : 715.
ōdr « poésie », v. isl. : 715.
oe, v. isl. : 14.
of, v. isl. : 660.
ōheim, v. h. a. : 62.
olla, v. isl. : 712.

oss, v. isl. : 470.
ōstar, v. h. a. : 60.
otr, v. isl. : 372.
ottar, v. h. a. : 372.
ou, *ouwi*, v. h. a. : 472.
oukhōn, v. h. a. : 58.
ouwa, v. h. a. : 41.
ōzn, v. ang. : 19.
appel, v. ang. : 3.
oes, v. isl. : 35.
Ōse, all. mod. : 35.
ogn, v. isl. : 7.
ol, v. isl. : 21.
ond « canard », v. isl. : 31.
ond « souffle », v. isl. : 34.
ond « vestibule », v. isl. : 36.
er, *ervar*, v. isl. : 44.
ozl, v. isl. : 19.
okkr, v. isl. : 318.
okkvinn, v. isl. : 318.

Pflug, all. : 513.

rad : 578.
rathis, got. : 568.
rakr, v. isl. : 576.
ratte, v. sax. : 575.
raudā, v. isl. : 578.
raudī, v. isl. : 565.
raupjan, got. : 582.
raups, got. : 578.
rāzi, v. h. a. : 575.
rein, all. : 151.
rēud, v. ang. : 578.
rejojan, v. ang. : 582.
reotan, v. ang. : 579.
ric, *rickes*, m. h. a. : 144.
rigil, v. h. a. : 44.
riga, got. : 517.
rim, v. h. a. : 48.
rioda, v. isl. : 578.
riodr, v. isl. : 578.
ritera, v. h. a. : 151.
rip, v. ang. : 574.
rjufa, v. isl. : 582.
roa, v. isl. : 569.
roccettan, v. ang. : 580.
rodra, v. isl. : 578.
(h)ros, v. h. a. : 160.
roso, *rosa*, v. h. a. : 153.
rost, v. h. a. : 578.
rot, v. isl. : 563.
rotēn, v. h. a. : 578.
roubon, germ. : 170.
roufen, v. h. a. : 582.
rām, v. h. a. : 583.
runs, got. : 583.
ruoba, v. h. a. : 564.
ruodar, v. h. a. : 569.

sa, *so*, got. : 324, 630.
saf, v. h. a. : 585, 594.
safe, v. isl. : 594.
saga, v. h. a. : 608.
sagēn, v. h. a. : 318.
sagesma, v. h. a. : 608.
saia, *saio*, got. : 618.
sahka, v. h. a. : 587.
sahs, v. h. a. : 597.
saia, got. : 618.

saihs, got. : 621.
saihta, got. : 621.
saihojan, got. : 318.
saka, v. sax. : 587.
sakan, got. : 587.
sal, v. h. a. : 634.
sala, longobard. : 634.
salaha, v. h. a. : 591.
salu, got. : 590.
sama, got. : 626.
sāmi, v. h. a. : 612.
sāmo, v. h. a. : 618.
sampt, v. h. a. : 585.
sandr, v. isl. : 585.
sannr, v. isl. : 636.
sarwa, got. : 619.
sai, v. h. a. : 596.
satjan, got. : 611.
satt, all. : 596.
saps, got. : 596.
sauil, got. : 632.
saz, v. isl. : 597, 608.
saep, v. ang. : 594.
sealh, v. ang. : 591.
séar, v. ang. : 663.
seeg, v. ang. : 608, 631.
seft, v. isl. : 594.
sega, *sego*, v. h. a. : 597.
segansa, v. h. a. : 608.
segansa, *segansa*, v. h. a. : 597.
segg, v. isl. : 631.
sejja, v. isl. : 318.
sehen, all. : 318.
seid, *seita*, v. h. a. : 588.
seipus, got. : 620.
sels, got. : 634.
senawa, v. h. a. : 437.
serawēn, v. h. a. : 617.
setun, got. : 611.
si, v. h. a. : 665.
sibja, got. : 632.
sibunto, v. h. a. : 615.
sidus, got. : 663.
siggwan, got. : 628.
sihan, v. h. a. : 622.
sik, got. : 664.
simle, got. : 612, 627.
sindōn, v. h. a. : 614.
Sinigus, franc. : 613.
sinista, got. : 613.
sinnan, v. h. a. : 614.
sinteino, got. : 175.
sinpa, got. : 614.
sitan, got. : 348.
sitts, got. : 611.
siujan, got. : 667.
siula, v. h. a. : 667.
sizzan, v. h. a. : 348.
skaban, got. : 597.
scdf, v. ang. : 274.
skaidan, got. : 602.
scala, v. h. a. : 87.
Schale, all. : 598.
skalli, v. isl. : 88.
skalm, v. isl. : 156.
Scandinavia, v. h. a. : 41.
skarn, v. isl. : 114.
skawōn, v. sax. : 107.
skeitr, v. isl. : 274.

sceorpan, v. ang. : 605.
scean, v. h. a. : 101, 604.
sprinkle, ang. : 117.
scian, v. ang. : 602.
schlaff, all. mod. : 334.
scowōn, v. h. a. : 107.
scrotān, *scrot*, v. h. a. : 604.
skuggi, v. isl. : 456.
skulan, got. : 601.
scār « tempête », v. h. a. : 108.
scūr, *scūra* « grange », v. h. a. : 456.
skura windis, got. : 108.
scurz, v. h. a. : 161.
scutten, v. h. a. : 553.
scuwo, v. h. a. : 456.
schwellen, all. : 319.
sky, v. isl. : 456.
slaf, v. h. a. : 334.
slakr, v. isl. : 348.
stif, v. ang. : 650.
slēha, v. h. a. : 364.
slēipr, v. isl. : 367.
slepan, got. : 334.
slidan, v. ang. : 367.
slifjan, v. h. a. : 367.
slim, v. h. a. : 359.
slim, isl. : 359.
sluipjan, got. : 367.
slökkua, v. isl. : 340.
slure, *slurken*, m. h. a. : 371.
smarnos, got. : 399.
smadre, v. ang. : 406.
smero, v. h. a. : 394.
smile, ang. : 406.
smugan, v. ang. : 417, 421.
snaiws, got. : 442.
snīwi, v. h. a. : 442.
snorjo, got. : 437.
snoru, v. ang. : 452.
snúa, v. isl. : 437.
snuaba, v. h. a. : 429.
snuur, v. h. a. : 437.
snur, v. h. a. : 452.
sō, v. h. a. : 630.
sofa, v. isl. : 635.
sokja, got. : 589.
sōt, v. isl. : 587.
(du) sofa, got. : 596.
soefa, v. isl. : 635.
sok, v. isl. : 587.
sorve, v. isl. : 619.
spa, v. isl. : 640.
Späher, all. : 639.
spāhi, v. h. a. : 640.
spaltan, v. h. a. : 643.
spanan, v. h. a. : 644.
spanna, v. h. a. : 638.
spark, ang. : 638.
sparri, v. isl. : 483.
sparro, v. h. a. : 638.
sparwa, got. : 485.
Specht, all. : 506.
speha, v. h. a. : 640.
spehōn, v. h. a. : 640.
speiwan, got. : 645.
sper, v. h. a. : 644.
spinnan, got. : 495.
spütz, all. : 508.

spornōn, v. h. a. : 641.
spōwan, v. ang. : 641.
sprinkle, ang. : 638.
spriu, v. h. a. : 638.
spurnan, v. h. a. : 641.
spýja, v. isl. : 645.
spýta, v. isl. : 645.
stadal, v. h. a. : 654.
stairno, got. : 646.
stairto, got. : 647.
stakins, got. : 649.
standan, got. : 654.
stare, v. isl. : 659.
staurr, v. isl. : 319, 655.
stauta, got. : 707.
stautan, got. : 658.
stehhan, v. h. a. : 649.
stekan, v. sax. : 649.
stēn, *stān*, v. h. a. : 654.
sterke, m. h. a. : 647.
stero, v. h. a. : 647.
stif, v. ang. : 650.
(in) stika, got. : 649.
stirna, v. h. a. : 647, 679.
stiur, got. : 677.
stiuri, v. h. a. : 655.
stiurjan, got. : 319.
stód, v. ang. : 654.
stolpa, norv. : 651.
stolpern, all. : 651.
(in)... *stomin*, got. : 654.
stone, ang. : 606.
stop, got. : 654.
stōdull, v. isl. : 654.
strābō, v. h. a. : 619.
straujan, got. : 648.
streichen, all. : 656.
stria, v. isl. : 648.
strican, v. ang. : 656.
styre, v. ang. : 647.
stū, v. h. a. : 670.
suā, v. isl. : 630.
sūcan, v. ang. : 664.
suefn, v. isl. : 635.
zūga, v. isl. : 664.
sūgan, v. h. a. : 664.
sulh, v. ang. : 664.
sundia, v. sax. : 636.
sunno, got. : 632, 646.
suntar, v. h. a. : 628.
suntea, v. h. a. : 636.
sunus, got. : 234.
swa, got. : 630.
swāger, m. h. a. : 631.
swaithra, got. : 631.
swaithro, got. : 631.
swāri, v. h. a. : 617.
swart, got. : 637.
swāt, v. ang. : 663.
swe, got. : 630.
swēbban, v. ang. : 635.
suefn, v. ang. : 635.
suehur, v. h. a. : 631.
swein, got. : 670.
sweor, v. angl. : 670.
sweors, got. : 617.
sues, got. : 664.
swilgen, v. h. a. : 625.
swigur, v. h. a. : 631.
swir, v. h. a. : 670.

swistar, got. : 637.
swistrs, got. : 637.
swōti, v. sax. : 659.
swēfa, v. isl. : 635.

tān, v. h. a. : 223.
tajn, v. isl. : 164.
tagr, got. : 336.
tahswa, got. : 171.
tahun, got. : 166.
taihunda, got. : 166.
taikns, got. : 174.
tācor, v. ang. : 352.
tal, v. isl. : 182.
tamr, v. isl. : 182.
taphar, v. h. a. : 208.
tāt, v. h. a. : 180.
tauen, all. : 672.
tekan, got. : 676.
telgia, v. isl. : 181.
tēon, v. ang. : 173.
teter, v. ang. : 170.
tepr, v. isl. : 169.
thei, tyrol. : 55.
tiber, v. ang. : 164.
-tigus, got. : 166.
tūa, v. h. a. : 223.
timbr, v. isl. : 183.
timrjan, *timrja*, got. : 183.
tiuhan, got. : 186.
tīwar, v. isl. : 171.
tō, v. ang. : 184.
loum, v. h. a. : 260.
tonn, v. isl. : 169.
trabōn, v. sax. : 701.
trahan, v. h. a. : 336.
trahni, v. sax. : 336.
triu, got. : 43.
trottōn, v. h. a. : 697.
-tu, v. h. a. : 705.
tuggo, got. : 360.
tunfus, got. : 169.
tuon, v. h. a. : 180.
turi, v. ang. : 246.
tuswerjan, got. : 727.
tuwēfts, got. : 185, 515, 517.
uwehnai, got. : 71.
taiujan, got. : 73.
tewa, got. : 73.
twi, v. ang. : 70.
twis, v. isl. : 71.

pagkjan, got. : 695.
pahains, got. : 673.
pahan, got. : 673.
pairh, got. : 700.
pairko, got. : 686.
pak, v. isl. : 679.
pan, got. : 675.
-panjan, got. : 683.
pata, got. : 630, 675.
paurst mik, got. : 697.
paurstet, got. : 697.
paursus, got. : 696, 697.
pawien, v. ang. : 672.
pekia, v. isl. : 679.
pel, v. ang. : 679, 693.
perra, v. isl. : 696.
pik, v. isl. : 705.
pisl, v. isl. : 680.

piuda, got. : 124, 697.
piudans, got. : 183.
porp, v. isl. : 698, 708.
brāwan, v. ang. : 687.
brekk, v. isl. : 647.
bridja, got. : 702.
briskun, got. : 687.
brostle, v. ang. : 708.
brestr, v. isl. : 708.
puja, v. isl. : 705.
pugkjan, got. : 695.
pulan, got. : 694.
pumalfingr, v. isl. : 707.
puniān, v. ang. : 695.
punnr, v. isl. : 684.
punor, v. ang. : 695.
purh, v. ang. : 700.

ubarwehan, v. h. a. : 736.
ubils, got. : 661.
uf, *ufar*, *ubuh*, got. : 660.
uf, v. h. a. : 660.
ufemest, v. ang. : 660.
ufstraujan, got. : 647.
ufswalleins, got. : 319.
ugn, v. suéd. : 59.
-uh, got. : 555.
ulka, norv. : 20.
ulmboum, v. h. a. : 744.
Ulme, all. : 744.
umbi, v. h. a. : 26.
un, germ. : 312.
undar, got. : 317.
under, got. : 660.
unmuoze, m. h. a. : 436.
uns, got. : 445.
unsar, got. : 445.
untar, v. h. a. : 313.
unweis, got. : 734.
unwiss, got. : 734.
unwunands, got. : 722.
uoba, v. h. a. : 199, 466.
uoban, v. h. a. : 466.
uobo, m. h. a. : 466.
uochisa, v. h. a. : 19.
upp, v. ang. : 660.
upp, v. isl. : 669.
uppi, v. h. a. : 661.
usflmans, got. : 477.
usgalsjan, got. : 288.
ushulon, got. : 112.
usli, v. isl. : 755.
uspruotan, got. : 704.
ut, got. : 204.
ūtār, v. h. a. : 715.
uzanan, got. : 34.
ūzadas, got. : 714.

wadi, got. : 714.
wað, v. isl. : 711.
waða, v. isl. : 711.
wajsa, v. h. a. : 728.
vag, *vog*, v. isl. : 716.
wāga, v. h. a. : 731.
waganleisa, v. h. a. : 363.
wagano, v. h. a. : 752.
vagn, isl. : 717.
wahan, got. : 735.
wahsan, v. h. a. : 58.

wahejan, got. : 58.
wahtla, v. h. a. : 129.
wai, got. : 711.
wāia, got. : 721.
wair, got. : 739.
wairpa, got. : 726.
wait, got. : 603, 734.
wāju, v. h. a. : 721.
wakan, got. : 717.
vakr, v. isl. : 717, 735.
waldan, got. : 712.
valr, v. isl. : 749.
walus, got. : 712.
vanr, v. isl. : 710.
wans, got. : 710.
war, got. : 723.
wār, v. h. a. : 727.
vār, v. isl. : 722.
vara, v. isl. : 723.
varr, v. isl. : 445, 620, 723.
warpp, got. : 726.
was, got. : 729.
wasal, v. h. a. : 729.
wasjan, got. : 729.
wasiti, got. : 729.
wat, v. h. a. : 711.
watan, v. h. a. : 711.
wato, *watins*, got. : 746.
waurd, got. : 723.
waurkjan, got. : 18.
waurms, got. : 724.
wauris, got. : 563.
waurpun, got. : 726.
wazzar, v. h. a. : 746.
waema, v. isl. : 753.
wearr, v. ang. : 725.
wegs, got. : 731.
wehsal, v. h. a. : 732.
weifa, v. isl. : 732.
weihan « consacrer », got. : 732.
weihan « combattre », got. : 737.
weiths, got. : 733.
weis, got. : 445.
weizen, v. h. a. : 734.
werēn, v. h. a. : 723.
verja, isl. : 729.
verk, v. isl. : 723.
verk, v. h. a. : 18.
verr, v. isl. : 739.
westar, v. h. a. : 716.
widuwō, got. : 735.
við, v. isl. : 735.
wigan, v. ang. : 737.
wigs, got. : 717, 731.
wikan, v. sax. : 732.
wichili, v. h. a. : 749.
wicht, v. ang. : 716.
wili, *wileina*, got. : 750.
witwa, got. : 718.
winds, got. : 721.
wini, v. h. a. : 737.
winnan, v. h. a. : 721.
wisan, got. : 729.
witan, *witaiddun*, got. : 734.
wiprus, got. : 730, 742.
wods, got. : 715.
wōð, v. ang. : 715.

ookr, v. isl. : 746.
 wokrs, got. : 58.
 woldian, v. sax. : 749.
 Wolle, all. : 339.
 wopjan, got. : 713.
 worst, néerl. : 527.
 wort, v. h. a. : 723.
 wdsiti, v. sax. : 715.
 wóp, v. ang. : 715.
 wraingo, francique : 284.
 wrikan, got. : 755.
 wriñan, v. ang. : 605.
 wulfs, got. : 370-371.
 wulla, got. : 339.
 wulpus, got. : 751.
 wulwa, got. : 718.
 wunnan, got. : 722.
 wunna, wunni, v. h. a. : 722.
 wunskan, v. h. a. : 722.
 wuol, v. h. a. : 749.
 wuosti, v. h. a. : 715.
 wurm, v. h. a. : 724.
 wyrin, v. ang. : 724.

ylr, v. isl. : 9.
 ysia, v. isl. : 755.

za, v. h. a. : 184.
 zam, v. h. a. : 182.
 samian, v. h. a. : 182.
 samon, v. h. a. : 182.
 zand, v. h. a. : 169.
 zarga, v. h. a. : 250.
 zeban, v. h. a. : 164.
 zéha, v. h. a. : 174, 175.
 zeiga, zeigón, v. h. a. : 173.
 zelhur, v. h. a. : 352.
 zel, m. h. a. : 181.
 zer, all. mod. : 176.
 zihan, v. h. a. : 173.
 Zio, v. h. a. : 171.
 zir, v. h. a. : 176.
 zir-züsón, v. h. a. : 187.
 Zúze, all. : 692.
 zougen, v. h. a. : 8.
 zu, all. : 306.
 zuckan, v. h. a. : 186.
 Zunge, all. : 360.
 zuo, v. h. a. : 184, 306.
 züsach, m. h. a. : 187.
 zweifel, all. : 185.

Emprunts germaniques.

Affolder, all. : 465.
 agustus, got. : 57.
 ahhári, v. h. a. : 41.
 akét, aketi, got. : 5.
 akkeri, v. isl. : 31.
 dcofrjan, v. ang. : 567.
 alahsan, v. h. a. : 24.
 alamuosan, v. h. a. : 194.
 albar, v. h. a. : 43.
 Albe, all. mod. : 20.
 albel, m. h. a. : 20.
 alew, got. : 460.
 alijne, ags. : 25.
 alosa, v. h. a. : 20.

erin, v. h. a. : 289.
 erkle, als. : 754.
 Esel, all. : 51.
 estrih, v. h. a. : 471.
 evina, v. h. a. : 56.
 eyrir, v. isl. : 60.
 ezzik, m. h. a. : 5.
 epfi, v. h. a. : 39.
 facchala, v. h. a. : 222.
 fal(a)wisca, v. h. a. : 221.
 falcho, v. h. a. : 214.
 falscôn, v. h. a. : 214.
 fâsci, v. h. a. : 218.
 fâskja, got. : 218.
 fémihhal, v. h. a. : 225.
 fenster, v. h. a. : 225.
 feormian, v. ang. : 237.
 fêrla, v. h. a. : 230.
 fern, ags. : 317.
 fetil, lombard : 503.
 fibulae, v. ang. : 232.
 fiebar, v. h. a. : 222.
 fijebe, v. ang. : 232.
 fie, v. ang. : 232.
 fich, v. h. a. : 232.
 fil, v. h. a. : 507.
 fillöl, v. h. a. : 234.
 fimel, b. all. : 224.
 Fimmelhanf, germ. : 224.
 Flamma, v. b. a. : 239.
 flaska, -kun : 239.
 fleam, ang. : 505.
 flegil, v. h. a. : 238.
 fliedma, v. h. a. : 505.
 fliedma, v. h. a. : 241.
 fohanza, v. h. a. : 243.
 fönno, -na, v. h. a. : 222.
 force, v. ang. : 263.
 formizi, v. h. a. : 247.
 fressa, germ. : 533.
 fruh, v. h. a. : 256.
 fullere, fullian, v. ang. : 260.
 furnäche, v. h. a. : 248.

gaf, v. norr. : 265.
 galluc, v. ang. : 266.
 garapjan, got. : 570.
 Gardine, all. : 145.
 gaweison, got. : 734.
 gebiza, v. h. a. : 265.
 (Ge)sims, h. all. : 627.
 gikim-bod, v. h. a. : 156.
 gimme, v. h. a. : 269.
 *ginist, v. h. a. : 270.
 Ginster, all. : 270.
 giscin, v. h. a. : 601.
 glocka, v. h. a. : 129.
 grif, grifo, v. h. a. : 284.
 grillo, v. h. a. : 283.
 gruft, v. h. a. : 152.
 gugel, m. h. a. : 154.
 gugerel, m. h. a. : 154.
 gurgula « Gurgel », v. h. a. : 285.

hamo, v. h. a. : 289.
 Hederich, all. : 291.
 idel-gild, ags. : 306.
 ihšili, v. h. a. : 207.
 ikôn, germ. : 11.
 impfiton, v. h. a. : 548.
 inket, m. b. a. : 196.
 inne, innian, ags. : 313.
 insul(e), isila, v. h. a. : 320.
 irah, v. h. a. : 296.
 irkobaron, v. h. a. : 567.
 ivari, v. h. a. : 190.
 iwer, m. h. a. : 190.
 ivory, angl. : 190.
 iwa, v. h. a. : 331.
 Juli, all. : 328.
 Juni, germ. : 329.
 chajsa, v. h. a. : 97.
 kahhala, v. h. a. : 80.
 kaisar, got. : 84.
 Kachel, all. : 80.
 kakken, all. : 80.
 kalch, v. h. a. : 89.
 kalk, v. h. a. : 89.
 chalo, v. h. a. : 88.
 ch(h)amara, v. h. a. : 90.
 kāmbrüttel, v. h. a. : 91.
 kamp, m. h. a. : 91.
 Kampf, all. : 90-91.
 chanal(i), v. h. a. : 93.
 kanker, m. h. a. : 91.
 kankur, v. h. a. : 91.
 kånsterle, als. : 93.
 *kantäri, germ. : 94.
 branzwaga « Pranke », germ. : 95.
 kapillón, got. : 95.
 kappo, v. h. a. : 98.
 kapün, m. h. a. : 98.
 karkara, got. : 99.
 charnäri, v. h. a. : 101.
 karpjo, karpjo, v. h. a. : 101.
 karro, -a, v. h. a. : 102.
 karrüh, v. h. a. : 102.
 käse, westph. : 103.
 chäsi, v. h. a. : 103.
 kastel, germ. : 104.
 katoro, v. h. a. : 106.
 kaue, b. all. : 107.
 kaufen, all. : 107.
 kaupön, got. : 107.
 kauppa, finn. : 107.
 kazza, katoro, v. h. a. : 106.
 ceas, v. ang. : 106.
 céas, v. ang. : 108.
 ceaster, v. ang. : 104.
 culter, ags. : 155.
 keliñ, v. h. a. : 87.
 kellari, v. h. a. : 110.
 kelle, v. h. a. : 110.
 cellendre, ags. : 143.
 Keller, v. h. a. : 110.
 cemes, v. ang. : 90.
 chem(i)n, v. h. a. : 90.
 kennep, b. all. : 93.
 kēntil, v. h. a. : 92.
 kersa, v. h. a. : 114.
 kervola, v. h. a. : 84.
 kerz, kerze, v. h. a. : 118.
 chestinna, v. h. a. : 104.
 kētene, m. b. all. : 105.
 chezzil, v. h. a. : 105.
 Kicher, all. : 119.

kichurra, v. h. a. : 119.
 kindins, got. : 183.
 cipe, ags. : 114.
 cipersealt, ags. : 159.
 chipfa, v. h. a. : 146.
 church, v. h. a. : 122.
 Kirsche, all. : 114.
 kista, v. isl. : 123.
 kistu, finn. : 123.
 cleofa, ags. : 127.
 Kloster, germ. : 126.
 clugge, ags. : 129.
 clüstor, v. ang. : 126.
 köb, all. dial. : 80.
 Coblents, all. : 242.
 cod-æppel, v. ang. : 146.
 koffer, v. h. a. : 141.
 coffin, ang. : 141.
 choh, chohhön, v. h. a. : 141.
 cocc, ags. : 136.
 kochen, germ. : 141.
 kokkr, v. isl. : 130.
 chöl, v. h. a. : 107.
 cholläre, v. h. a. : 132.
 Köln, germ. : 132.
 chonachia, v. h. a. : 135.
 kopf, v. h. a. : 159.
 Kopp, germ. : 168.
 corntréo, ags. : 143.
 kornulboun, v. h. a. : 143.
 chorp, v. h. a. : 142.
 chosa, v. h. a. : 108.
 chosón, v. h. a. : 108.
 cosp, ags. : 161.
 cost, ags. : 146.
 coufo, v. h. a. : 107.
 Kreide, all. : 150.
 Crahhi, v. h. a. : 280.
 crida, v. h. a. : 150.
 chrisp, v. h. a. : 151.
 Kron(e), m. h. a. : 144.
 Kronleuchter, all. : 144.
 kruzi, v. h. a. : 153.
 Kübel, all. : 158.
 kubitut, got. : 153.
 Kuje, all. : 158.
 kuffer, v. h. a. : 141.
 chuhkhina, v. h. a. : 141.
 chuhmo, v. h. a. : 154.
 chuchere, v. ang. : 130.
 cucula, v. h. a. : 154.
 cullintar, v. h. a. : 143.
 Kulm, all. : 155.
 culter, ags. : 155.
 cul(u)fre, ags. : 134.
 cumb, ags. : 156.
 kumin, v. suéd. : 156.
 küniclin, v. h. a. : 157.
 künin, v. h. a. : 157.
 cunch(a)la, v. h. a. : 135.
 kuofa, v. h. a. : 158.
 kupfar, v. h. a. : 159.
 cuppe, ags. : 159.
 kurbe, v. h. a. : 142.
 Kürbis, all. : 119.
 kurbiz, v. h. a. : 154.
 hurz, v. h. a. : 160.
 Küster, all. : 161.
 kustor, v. h. a. : 161.
 chutina, v. h. a. : 146.
 cweartern, cwateren, v. ang. : 553.
 quénala, v. h. a. : 157.
 quit, germ. : 557.
 Quite, all. : 146.
 cæppe, ags. : 97.
 cyll, ags. : 155.
 cylin, ags. : 155.
 cyrjet, ags. : 154.
 cytel, ags. : 105.
 lagella, Lägell, v. h. a. : 338.
 lahha, v. h. a. : 337.
 Laie, all. : 338.
 lacke, m. h. a. : 335.
 lacricie, v. h. a. : 362.
 lāmel, m. h. a. : 339.
 Lanze, all. : 339.
 Latern, m. h. a. : 335.
 lattüh, v. h. a. : 340.
 latwärie, m. h. a. : 193.
 Latwerge, all. : 193.
 lemprida, v. h. a. : 339.
 lenemet, v. h. a. : 360.
 lēo, ags. : 352.
 lericha, v. h. a. : 342.
 libal, v. h. a. : 354.
 lilla, v. h. a. : 358.
 lilli, ags. : 358.
 limbal, v. h. a. : 359.
 link, v. h. a. : 374.
 linsin, v. h. a. : 351.
 linz, v. h. a. : 361.
 Lolch, all. : 365.
 loll, v. h. a. : 365.
 lopust, lepestre, v. angl. : 365.
 Lörboun, v. h. a. : 346.
 Lörhihi(n), v. h. a. : 346.
 lufestice, v. ang. : 358.
 lukarn, got. : 374.
 lumbal, v. h. a. : 369.
 lüne, m. h. a. : 373.
 lungänwurst, v. h. a. : 365.
 luppina, v. h. a. : 370.
 lüra, lürra, v. h. a. : 366.
 Mai, all. : 379.
 mamme, ags. : 381.
 mandala, v. h. a. : 28.
 mange, v. h. a. : 383.
 mank, m. néerl. : 382.
 manna, got. : 384.
 marikreitus, got. : 387.
 Markt, all. : 400.
 marmul, murmul, v. h. a. : 388.
 martiya, v. h. a. : 388.
 marzco, März, v. h. a. : 388.
 matte, meatta, v. ang. : 390.
 meawte, v. ang. : 380.
 mein, v. h. a. : 379.
 meistar, v. h. a. : 378.
 menen, n. h. a. : 403.
 menihha, v. h. a. : 386.
 mentel, v. ang. : 385.
 merle, m. b. all. : 400.
 mēsa, got. : 398.
 mespila, v. h. a. : 400.
 messa, v. h. a. : 407.
 meter(e), b. all. : 390.
 Metzler, Metzger, all. : 375.
 Metzler, m. h. a. : 375.
 mias, v. h. a. : 398.
 mikke, b. all. : 402.
 mil, v. ang. : 403.
 miler, m. h. a. : 403.
 miliuón, got. : 402.
 milizā, v. h. a. : 402.
 milla, v. h. a. : 403.
 milli, v. h. a. : 403.
 minig, v. h. a. : 404.
 minza, v. h. a. : 398.
 miscelón, v. h. a. : 406.
 miscen, v. h. a. : 406.
 missa, v. h. a. : 407.
 mite, m. b. a. : 401.
 moef-wite, v. ang. : 309.
 mör, m. h. a. : 391.
 mörās, v. h. a. : 415.
 mōrat, v. h. a. : 415.
 mortāri, v. h. a. : 415.
 mortere, v. ang. : 415.
 most, v. h. a. : 425.
 mül, v. h. a. : 420.
 mula, germ. : 419.
 mulina, mul(i)nari, v. h. a. : 411.
 munch, v. h. a. : 412.
 munistri, v. h. a. : 412.
 munizāri, v. h. a. : 412.
 munizza, v. h. a. : 412.
 munt « mort », v. ang. : 413.
 mura, v. h. a. : 423.
 mārbon, v. h. a. : 415.
 musche, m. b. all. : 424.
 muschel, germ. : 424.
 mūsc-floeg, v. ang. : 424.
 mutti, v. h. a. : 408.
 muzzón, v. h. a. : 426.
 myrien (flesc), ags. : 415.
 nāwe, m. h. a. : 432.
 nepte, nefte, ags. : 437.
 nimidas, v. fris. : 437.
 nēp, v. ang. : 429.
 noker, m. b. all. : 453.
 november, germ. : 447.
 nunna, v. h. a. : 444.
 nunne, ags. : 444.
 offrón, v. sax. : 228.
 olbanta, v. h. a. : 194.
 ol(e), v. h. a. : 460.
 olfend, v. ang. : 194.
 oncor, ags. : 31.
 opfarón, v. h. a. : 466.
 opperer, m. franc. : 466.
 ordina, ordinón, v. h. a. : 467.
 ore, v. ang. : 467.
 orck, néerl. : 467.
 orchal, v. h. a. : 59.
 orchard, ang. : 300.
 organa, orgina, v. h. a. : 468.
 orlei, v. h. a. : 299.
 orul, v. h. a. : 469.
 oefesne, v. ang. : 464.

öre, suéd. : 60.
 pael, néerl. : 475.
 paffür, v. h. a. : 481.
 page, westph. : 475.
 Panzer, all. : 480.
 pappe, all. dial. : 480.
 Pappel : 522.
 Pardel, all. : 482.
 pardo, v. h. a. : 482.
 paska, got. : 486.
 Paste, germ. : 486.
 páurpaura, páurpurón, got. : 546.
 pēdal, m. h. a. : 493.
 pell, b. all. : 493.
 pepar, v. b. all. : 509.
 pepel, rēerl. : 480.
 pergamín, v. h. a. : 498.
 persa, germ. : 533.
 pēscēn, v. h. a. : 510.
 pēthemo, v. h. a. : 497.
 Pfaden, all. : 486.
 pfähta, v. h. a. : 473.
 pfahien, m. h. a. : 473.
 pfäl, v. h. a. : 478.
 pfalanze, v. h. a. : 475.
 pfanāri, v. h. a. : 479.
 pfanna, v. h. a. : 479.
 pfāwo, v. h. a. : 490.
 pfēffar, v. h. a. : 509.
 pfēff, all. : 507.
 pfelle, pfellor, m. h. a. : 476.
 pfelli, v. h. a. : 476.
 pfenih, v. h. a. : 480.
 pferifrid, pferid, v. h. a. : 723.
 pfērsich, v. h. a. : 500.
 pfetarāri, v. h. a. : 504.
 pfeter, m. h. a. : 487.
 pfesal, v. h. a. : 495.
 pfiffa, v. h. a. : 509.
 pfil, v. h. a. : 507.
 pfilāri, v. h. a. : 506.
 pfīn, v. h. a. : 518.
 Pfinne, m. h. a. : 496.
 pfipfis, v. h. a. : 510.
 pfistār, pfistrina, v. h. a. : 509.
 pflanza, -zón, v. h. a. : 512.
 pflastar, v. h. a. : 196.
 pfium, pfūmāri, v. h. a. : 516.
 pfjoror, v. h. a. : 523.
 pforta, v. h. a. : 524.
 pforzih, v. h. a. : 524.
 pfruonta, v. h. a. : 530.
 pfuliwi(n), v. h. a. : 545.
 pfulsen, m. h. a. : 494.
 pfuzzi, v. h. a. : 547.
 phoste, pfost, v. h. a. : 527.
 pihien, v. ang. : 491.
 pik, v. ang. : 511.
 pīede, v. ang. : 493.
 pilien, ang. : 507.
 piligrim, v. h. a. : 498.
 pill, ang. : 506.
 Pille, all. : 72.
 pīla, v. h. a. : 518.

pinewincle, v. ang. : 507.
 pinhnutu, ags. : 509.
 pislic, v. ang. : 495.
 pisu, v. ang. : 510.
 planke, germ. : 512.
 plappern, all. : 72.
 plapija, got. : 513.
 pliht, v. ang. : 515.
 plōma, v. isl. : 541.
 polia, v. h. a. : 544.
 polre, m. b. a. : 544.
 polsen, néerl. : 494.
 polz, v. h. a. : 545.
 popi, v. ang. : 480.
 poppe, all. dial. : 546.
 port, v. ang. : 524.
 port(e), m. h. a. : 525.
 possen, franc. : 548.
 pot, ang. : 529.
 poten, all. dial. : 548.
 preost, v. ang. : 534.
 pride, germ. : 530.
 Priester, all. : 534.
 probost, v. h. a. : 520.
 Proffass, Propst, all. mod. : 520.
 pulpit, m. h. a. : 545.
 pund, got. : 495.
 pundari, v. isl. : 495.
 punder, m. b. all. : 495.
 purpura, v. h. a. : 546.
 purple, v. ang. : 546.
 pyle, v. ang. : 545.
 pyncgan, v. ang. : 546.
 rabbian, v. ang. : 562.
 rape, germ. : 564.
 ratich, reitich, v. h. a. : 562.
 raŕjo, got. : 570.
 reogol, v. ang. : regula, v. h. a. : 569.
 rete, reten, holl. : 572.
 riemo, m. h. a. : 569.
 rijghel, néerl. : 569.
 rijste, néerl. : 572.
 rose, v. ang. : rosa, v. h. a. : 577.
 ross, néerl. : 583.
 rüde, v. ang. : 583.
 Rūma, got. : 576.
 rustih, v. h. a. : 583.
 ruta, v. h. a. : 583.
 saban, v. h. a. : 585.
 saeppe, v. ang. : 594.
 sacer, v. ang. : 586.
 sakkus, got. : 585.
 salbeia, v. h. a. : 591.
 salmo, v. h. a. : 591.
 *salzōn, v. h. a. : 590.
 sambaziac, v. h. a. : 585.
 sark, v. h. a. : 595.
 sauma, v. ang. : 589.
 Saur, got. : 671.
 sealtian, v. ang. : 590.
 seam, v. ang. : 589.
 segn, v. ang. : 624.
 segne, v. ang. : 624.
 sehtari, v. h. a. : 621.
 Seife, all. : 594.
 seine, fris. : 588.
 seckil, v. h. a. : 585.
 sester, v. ang. : 621.
 seta, v. ang. : 588.
 siddel(i)n, v. h. a. : 630.
 siglio, got. : 624.
 sikhila, v. h. a. : 607.
 sicol, v. ang. : 607.
 sitor, v. ang. : 159.
 silihha, v. h. a. : 625.
 silihho, v. h. a. : 617.
 silke, v. norr. : 617.
 sim(e)z, m. h. a. : 627.
 simila, sēmala, v. h. a. : 626.
 simisstein, v. h. a. : 627.
 simminkel, néerl. : 626.
 sinap, got. : 627.
 scaf, v. h. a. : 600.
 scamal, v. h. a. : 599.
 skaurpio, got. : 604.
 sciluf, v. h. a. : 603.
 sein(n), v. ang. : 601.
 seintala, v. h. a. : 599.
 Schleuse, all. : 126.
 scol, ags. : 601.
 scotto, v. h. a. : 141.
 schreppen, schrappen : 600.
 scriban, v. h. a. : 605.
 scrini, v. h. a. : 605.
 Skrupel, all. : 606.
 scuuzila, v. h. a. : 606.
 Schwefel, all. : 665.
 soc, v. h. a. : 630.
 soelmeyrie, v. ang. : 589.
 sola, v. h. a. : 634.
 solāri, v. h. a. : 632.
 solēre, v. ang. : 632.
 solsce, v. ang. : 632.
 solu, v. ang. : 634.
 soum, v. h. a. : 589.
 söternesdæg, v. ang. : 596.
 spadu, v. ang. : 638.
 spaikulār, got. : 639.
 speitha, v. h. a. : 642.
 spell, v. ang. : 641.
 spēlza, v. h. a. : 641.
 spentōn, v. h. a. : 495.
 spice, v. ang. : 640.
 spihhari, v. h. a. : 642.
 spiijk, -er, b. all. : 642.
 spinula, spenala, v. h. a. : 642.
 spond, néerl. : 643.
 sporkelle, néerl. : 645.
 Sporteln, all. : 644.
 spunga, v. h. a. : 644.
 spunōn, v. h. a. : 520.
 spynege, v. ang. : 644.
 spyrie, v. ang. : 644.
 stil, v. h. a. : 649.
 stīl, néerl. : 646.
 stipere, v. ang. : 650.
 stoffan, v. ang. : 709.
 stolz, v. h. a. : 658.
 stopfen, all. : 659.
 stopjōn, v. h. a. : 658.
 stoppe : 659.
 Strauss, all. : 658.
 strāzza, v. h. a. : 647.
 strigil, v. h. a. : 656.
 strop, v. ang. : 657.
 strægl, v. ang. : 647.
 stræt, v. ang. : 647.
 strunt, stront, b. all. : 657.
 strunzere, v. h. a. : 705.
 stuba, v. h. a. : 709.
 stupfala, v. h. a. : 650.
 sustelāri, v. h. a. : 675.
 suštelre, v. ang. : 675.
 sukker, v. suéd. : 630.
 sulja, got. : 634.
 sūari, v. isl. : 667.
 sutere, v. ang. : 667.
 suvar, suviri, v. h. a. : 630.
 sūvar, v. h. a. : 190.
 sveblas, germ. : 665.
 svin, ags. : 670.
 syrje, v. ang. : 637.
 syric, v. ang. : 617.
 tām, v. h. a. : 163.
 tapor, ags. : 481.
 tēhhamōn, tēhmon, v. h. a. : 166.
 tēhhan, v. h. a. : 166.
 teyle, ang. : 691.
 thripil, v. ang. : 502.
 tigele, v. ang. : 678.
 tinke, néerl. : 692.
 Tinte, all. : 692.
 Tisch, all. : 176.
 titt, v. ang. : 174, 693.
 tiuval, v. h. a. : 171.
 toīne, toīnere, v. ang. : 694.
 torck, néerl. : 696.
 torcul, v. ang. : 696.
 torr, v. ang. : 709.
 tæfel, v. ang. : 672.
 tæppet, ags. : 677.
 trahho, v. h. a. : 184.
 trahūari, v. h. a. : 699.
 treso, triso, v. h. a. : 690.
 tribuz, v. h. a. : 702.
 trifot, v. ang. : 702.
 trimissa, v. h. a. : 700.
 trims, v. ang. : 700.
 træf, ang. : 698.
 træglian, v. ang. : 698.
 trūht, v. ang. : 704.
 trune, v. h. a. : 705.
 tufstein, v. h. a. : 693.
 tunuce, ags. : 707.
 turl, v. ang. : 704.
 tyrnan, v. ang. : 696.
 Uhr, all. : 299.
 ūla, v. h. a. : 59.
 ulbandus, got. : 194.
 unkja, got. : 746.
 Wall, all. : 712.
 calsch, m. h. a. : 214.
 wannā, v. h. a. : 713.
 weall, v. ang. : 712.
 wein, got. : 737.
 Wespe, néerl. : 728.
 wik, néerl. : 732.
 wich, v. h. a. : 732.
 wicka, v. h. a. : 732.

-wil, wllari, v. h. a. : 732.
 wil-lahan, v. h. a. : 718.
 wimen, b. all. : 735.
 windema, windemōn, v. h. a. : 738.
 wint, v. h. a. : 727.
 winzuril, v. h. a. : 737.
 viola, v. h. a. : 738.
 wipperā, v. h. a. : 738.
 wisla, v. h. a. : 741.
 wituhopja, v. h. a. : 754.
 wiwāri, v. h. a. : 743.
 wulluh, v. h. a. : 822.
 ynče, v. ang. : 746.
 ynnē, v. ang. : 748.
 zabal, v. h. a. : 672.
 zavel, b. all. : 585.
 Zettel, all. : 602.
 ziagal, v. h. a. : 678.
 ziahha, v. h. a. : 690.
 Zins, lit. : 112.
 zisterel, m. h. a. : 123.
 zitar-phin, v. h. a. : 496.
 zūera, v. h. a. : 123.
 Zūher, all. mod. : 123.
 zolanāri, v. h. a. : 694.
 Zoll, all. : 694.
 zubar, v. h. a. : 705.
 zwibollo, v. h. a. : 114.

Baltique.

(c sous k; y sous i; ñ sous n; s après e; š après s; ā, ū, après u; ō, ō; v sous w; ž après z.)

abū, lit. : 27.
 arkons, v. pr. : 7.
 aaddle, v. pr. : 190.
 agrs, lett. : 18.
 ains, v. pr. : 749.
 aistra, lit. : 323.
 akēčios, lit. : 457.
 aketes, v. pr. : 457.
 akēju, lit. : 457.
 akt, lit. : 458.
 āklas, lit. : 42.
 āknoš, lit. : 307.
 ačēti, lit. : 458.
 ākti, lit. : 458.
 ākūtas, lit. : 7, 457.
 alksnis, aliksnis, lit. : 23.
 alkūnē, lit. : 744.
 alknis, v. pr. : 744.
 alu, v. pr. : 21.
 aluot, lett. : 27.
 alūs, lit. : 21.
 ane, v. pr. : 37.
 angis, v. pruss. : 33.
 angis, lit. : 33.
 angurgis, v. pr. : 33.
 anija, lit. : 28, 37.
 ānka, lit. : 746.
 ānkštas, lit. : 33.
 anknan, v. pr. : 748.
 ankū, lit. : 458.
 aņš, lit. : 309.

ansis, v. pr. : 35.
 aņt (anta), lit. : 37, 661.
 antis, lit. : 31.
 aņtras, lit. : 22.
 ančāris, v. pr. : 33.
 ape, v. pr. : 29.
 apē, lit. : 454.
 apī-, ap-, lit. : 454.
 aprēpiu, lit. : 454.
 āpstas, lit. : 464.
 āpstas, lit. : 464.
 apevekiū, lit. : 737.
 ardēti, lit. : 565.
 artū, lit. : 48.
 ārklas, lit. : 48.
 as, v. pr. : 193.
 qsd, lit. : 35.
 asins, lett. : 52, 593.
 assis, v. pr. : 62.
 ās, lit. : 193.
 āšara, lit. : 336.
 āsis, lit. : 62.
 āstūs, lit. : 6.
 āstāni, lit. : 458.
 āstūntas, lit. : 458.
 āšutal, lit. : 6.
 āšvā, lit. : 200.
 ai, ata, lit. : 2.
 atmietē, lett. : 407.
 atmintis, lit. : 395.
 ātris, lett. : 54.
 atsiuģstu, atsiuģti, lit. : 580.
 atveriū, lit. : 38.
 au-, v. pr. : 2.
 dugu, lit. : 58.
 dukla, lett. : 207.
 auklē, lit. : 207.
 auklipts, v. pr. : 127.
 dukšas, lit. : 60.
 dukštas, lit. : 58.
 aulja, lit. : 25.
 aumanis, lett. : 716.
 ausins, v. pr. : 59.
 auste, v. pr. : 60.
 ausis, ausū, lit. : 59.
 ausū, ausū, lett. : 59.
 ausrā, lit. : 60.
 aūsta, lit. : 60.
 aūti, lit. : 207.
 duza, lett. : 56.
 ačēti, lit. : 207.
 avilys, lit. : 25.
 āvinas, lit. : 472.
 avynas, lit. : 62.
 avis, lit. : 472.
 awis, v. pr. : 62.
 avižā, lit. : 56.

babo, v. pr. : 208.
 badau, badyti, lit. : 243.
 balsas, lit. : 240.
 balžena, balženas, lit. : 259.
 bamba, lit. : 745.
 barū, lit. : 227.
 barzdā, lit. : 66.
 barzdātas, lit. : 66.
 baūbis, lit. : 68.
 baūti, lit. : 68.
 baugtiti, lit. : 258.
 baugis, lit. : 258.
 bebras, bebrus, lit. : 232.
 bebrus, v. pr. : 232.
 bebru, lett. : 243.
 bežu, lett. : 243.
 beūdras, lit. : 459.
 bēras, lit. : 231.
 bērtas, lit. : 252.
 bezdū, bezdēti, lit. : 493.
 bežu, lett. : 243.
 bezs, lett. : 508.
 bieldi, lit. : 240.
 biluot, lett. : 240.
 būts, lit. : 258.
 bite, v. pr. : 258.
 bizdas, lit. : 493.
 blatzat, lett. : 240.
 blake, lit. : 72.
 blakts, lett. : 72.
 blebēti, lit. : 65.
 bliezē, lett. : 240.
 blizgū, blizgēti, lit. : 259.
 blusā, lit. : 544.
 blūnis, lit. : 358.
 boadis, v. pr. : 243.
 bridujās, lit. : 230.
 broterēlis, lit. : 252.
 brusgū, brusgēti, lit. : 254.
 būstu, lit. : 258.
 būk, lit. : 257.
 būlbē, lit. : 78.
 bumbulas, lit. : 78.
 būti, lit. : 257.
 būvo, lit. : 257, 258, 665.

da, lett. : 184.
 dābā, lit. : 208.
 daān, v. pr. : 335.
 dāgis, v. pr. : 251.
 dālgis, lit. : 181.
 dālis, dālyti, lit. : 181.
 daņti, dantis, dantiņ, lit. : 169.
 dantis, v. pr. : 169.
 dantiņotas, lit. : 169.
 dāvoti, lett. : 180.
 dederovinė, lit. : 170.
 dedū, dest(i), lit. : 180.
 dēgiu, dēgti, lit. : 234.
 degū, lit. : 250.
 deinan, v. pr. : 175.
 deivē, lit. : 171.
 deivās, deivis, v. pr. : 171.
 dēju, det, lett. : 223.
 dēle, lit. : 223.
 dellieis, v. pr. : 181.
 delljks, v. pr. : 181.
 dēlna, lit. : 477.
 dēls, lett. : 223.
 dešimts, v. pr. : 166, 447.
 dest(i), dedū, lit. : 180.
 dešimt-, dešimtas, lit. : 166.
 dešinās, lit. : 171.
 devinās, lit. : 166.
 deņd, dēng (acc.), lit. : 175, 227.

dēverts, lit. : 352.
 dičvas, lit. : 171.
 dīve, lett. : 171.
 dīgstu, dēgti, lit. : 234.
 dīrās, lit. : 250.
 dīrāti, lit. : 237.
 davanā, davanā, lit. : 180.
 dragēs, v. lit. : 251.
 dragios, v. pr. : 251.
 drugys, lit. : 222.
 druska, lett. : 257.
 drūtas, lit. : 189.
 drūsgas, lit. : 257.
 dū, lit. : 188.
 dubās, lit. : 262.
 dūgnas, lit. : 262.
 duja, lit. : 259.
 duceles, lett. : 188.
 dūlis, lit. : 259.
 dūlsvas, lit. : 239, 260.
 dūmai, lit. : 260.
 dūmis, v. pr. : 260.
 dūrys, dūrē, lit. : 246.
 dāsti, v. lit. : 180.
 dōvēs, lit. : 226.
 dvi-, doi, lit. : 70, 188.
 dvirātis, lit. : 578.

-e, lit. : 312.
 ēdesis, lit. : 192.
 ēglē, lit. : 190.
 eiti, v. lit. : 199.
 ecēju, lett. : 457.
 ekēju, lit. : 457.
 ekēčios, lit. : 457.
 ecēšas, lett. : 457.
 ecēti, lett. : 457.
 ekēti, lit. : 457.
 eknoš, lit. : 307.
 grāts, lett. : 77, 283.
 ēlks, lett. : 744.
 ēlksnis, lit. : 23.
 elkuōns, lit. : 744.
 embaddusis, v. pr. : 243.
 ēmē, lit. : 196.
 ēmi, ēst(i), lit. : 192.
 emmens, v. pr. : 444.
 ēras, lit. : 15.
 ērdēti, lit. : 565.
 erelis, lit. : 58.
 ertreppa, v. pr. : 701.
 es, lett., v. pr. : 193.
 eskā, lit. : 192.
 eschwa, v. lit. : 200.
 ēskās, lit. : 192.
 esmā, esū, lit. : 257.
 ēškoti, lit. : 12.

gābānā, lit. : 288.
 gābēti, lit. : 288.
 gaiši, gaišā, gaiši, lit. : 288.
 gāita, lett. : 64.
 galod, lit. : 99.
 gariū, garēti, lit. : 248.
 gārme, lett. : 248.
 gēlmenis, lit. : 268.
 gēlsvas, lit. : 260, 291.
 gēltas, lit. : 239, 260.
 gēlti, lit. : 268.
 gelumā, lit. : 268.
 gemū, gēmti, lit. : 720.
 genū, gēti, lit. : 225.
 gerū, gēti, lit. : 753.
 gērovē, lit. : 284.
 gesāi, lit. : 649.
 gēsti, lit. : 649.
 gibbis, lett. : 274.
 gibstu, lett. : 274.
 gibe, lett. : 274.
 glē, lit. : 276.
 glēnsla, zēmaite : 235.
 giriū, giri, lit. : 282.
 gīrnos, lit. : 411.
 gīrtas, lit. : 282.
 gīstā, lit. : 235.
 -gīso, v. pr. : 235.
 giwa, v. pr. : 743.
 gīvas, lit. : 743.
 gyvatā, lit. : 743.
 glabōju, lit. : 276.
 glēbiu, glōbiu, lit. : 276.
 glēju, lit. : 276.
 glē, lit. : 276.
 glinda, lit. : 351.
 glitūs, lit. : 278.
 glodūs, lit. : 275.
 glodāti, lit. : 275.
 glomoti, lit. : 277.
 glōsti, lit. : 275.
 glida, lett. : 351.
 golimban, v. pr. : 478.
 gorme, v. pr. : 248.
 grabān, lit. : 605.
 grāmātas, lit. : 283.
 grebiu, lit. : 605.
 grēndu, lit. : 253.
 gridiju, grīdyti, lit. : 280.
 grāts, lett. : 77, 283.
 gulēti, lit. : 304.
 guliū, gūti, lit. : 304.
 gunnimai, v. pr. : 225.
 gūvos, lett. : 74.
 gūvoti, lit. : 282.

j, lit. : 312.
 immimai, v. pr. : 196.
 imi, v. pr. : 196.
 imā, imti, lit. : 196.
 inzuwis, v. pr. : 360.
 iriū, irti, lit. : 569.
 irkias, lit. : 569.
 irmo, v. pr. : 47.
 irū, irti, lit. : 565.
 is, v. pr. : 204.
 isēkti, isēkti, v. lit. : 608.
 iš, lit. : 204.
 iuse, v. pr. : 330.
 iz, lett. : 204.
 iz, v. lit. : 204.
 jāknos, lit. : 307.
 jāū, lit. : 304.
 jaūdinti, lit. : 325.
 jādunas, lit. : 331.
 jaunlīkis, lit. : 331.
 jeknos, v. lit. : 307.
 jēnē, lit. : 805.

jōti, lit. : 305.
judā, judēti, lit. : 325.
jumis, lett. : 269.
jundās, jāsti, lit. : 325.
jūngas, lit. : 327.
jūngiu, lit. : 328, 587.
jās, lit. : 753.
juše, lit. : 330.
jūkas, lit. : 322.
jūktis, lit. : 322.

kq, lit. : 561.
kadā, lit. : 552.
kadāngi, lit. : 552.
kadū, lit. or. : 552.
kalls, lett. : 83.
kailūstikan, v. pr. : 592.
kaļp, lit. : 437, 491.
kairē, lit. : 598.
kāklas, lit. : 132.
kalbā, lit. : 88.
kaljbas, lit. : 86.
kalis, v. pr. : 645.
kālmas, lit. : 132.
kalū, kalti, lit. : 111.
kāmpju, lett. : 97.
kan, v. pr. : 591.
kap-, lett. : 97.
kapoti, lit. : 98.
kaps, lett. : 597.
karnā, lit. : 143.
kārs, lett. : 102.
karšiu, lit. : 101.
kartus, lit. : 144.
kasaū, kasgiti, lit. : 446.
kāsu, kāsti, lit. : 446.
kasulas, lit. : 145.
katē, lit. : 106.
kātilas, lit. : 105.
katrās, lit. : 757.
kāuju, lit. : 154.
kaulan, v. pr. : 107, 470.
kaulas, lit. : 107, 470.
kauls, lett. : 107.
keckers, v. pr. : 119.
kelan, v. pr. : 133, 578, 619.
kēlias, lit. : 87.
kelūi, kēli, lit. : 111.
kēlti, lit. : 132.
kepū, lit. : 141.
kerpū, kirpiti, lit. : 102.
kērmens, v. pr. : 144.
kerū, lit. : 144.
kēturis, lit. : 554.
keivirts, lit. : 554.
keuto, v. pr. : 161.
kidūtas, kiaučos, lit. : 161.
kinkiti, lit. : 121.
kirmis, kirmi, lit. : 724.
Kirnīs, lit. : 144.
kičois, lit. : 161.
kljuov, kljuiti, lit. : 126.
kōl, kōliai, lit. : 551.
korys, lit. : 114.
koro, v. pr. : 148.
kōsiu, lit. : 709.
crauyv, v. pr. : 452, 593.
kraujas, lit. : 152, 593.
kraukia, lit. : 143.

kraukiu, lit. : 151.
krawia, v. pr. : 593.
krawian, v. pr. : 152, 593.
kreivons, lit. : 161.
krece, lett. : 153.
krokūi, krōkti, lit. : 151.
kruveši, lett. : 153.
kuliū, kulti, lit. : 111.
kulnis, lit. : 89.
kāpu, lett. : 158.
kāpu, lit. : 458.
kur, lit. : 716.
kuriū, kurti, lit. : 148.
kurpe, v. pr. : 102.
kūrti, lit. : 99.
kutēti, lit. : 553.
kāpā, lit. : 97.
kvāpas, lit. : 713.
kvēpia, lit. : 158, 713.

lagno, v. pr. : 307.
lākti, lit. : 339.
lālvoiti, lit. : 338.
lāma, lett. : 338.
lamoti, lit. : 351.
lāpē, lit. : 751.
l'āudis, lett. : 355.
laūkas « champ », lit. : 368, 498.
laūkas « tachelé de blanc », lit. : 374.
laukē, lit. : 498.
laukarnas, v. pr. : 374.
lauziū, lit. : 369.
lektiū, lēkti, lit. : 365.
lēnas, lit. : 342.
lēngas, lit. : 353.
lēju, lēti, lit. : 361.
lēkū, lit. : 361.
lēti, lit. : 356.
lēzi, lit. : 360.
lēžūvis, lit. : 360.
līktas, lit. : 361.
līmpū, lit. : 362.
līnā, lit. : 361.
līpūs, lit. : 362.
līysia, lit. : 363.
lyso, v. pr. : 363.
līdas, lit. : 441, 611.
lōji, lit. : 344.
lōmā, lōmā, lit. : 338.
lupū, lit. : 354.
lūziū, lit. : 369.

maīnas, lit. : 422.
maīs, v. pr. : 391.
maišai, maišiti, lit. : 406.
malđai, v. pr. : 411.
mālnos, lit. : 403.
mālti, lit. : 411.
malū, lit. : 411.
mānas, lit. : 391.
mārēs, lit. : 387.
markiti, lit. : 387.
marti, lit. : 387.
māte, lett. : 390.
matāju, lit. : 401.
māuju, lit. : 417.

māuti, lit. : 417.
mazgōti, lit. : 399.
mēlas, lit. : 381.
mēlynas, lit. : 419.
mēlns, lett. : 419.
mēlzu, lit. : 418.
mēnesis (mēness), lett. : 398.
meñkas, lit. : 405.
mēnā, mēnesio, lit. : 398.
mergā, lit. : 387.
mēs, lit. : 445.
meū, lit. : 401.
mežū, lit. : 404.
mielas, lit. : 407.
miešiu, lit. : 406.
miešū, lit. : 406.
miētas, lit. : 401.
mietuoi, lett. : 426.
miētns, lett. : 426.
miezna, lett. : 404.
miju, lett. : 422.
milns, lett. : 420.
mīni, lit. : 395.
miñtas, lit. : 395.
minzu, v. lit. : 404.
mirkiti, lit. : 387.
miršis, lit. : 415.
mišras, lit. : 406.
mīt, lett. : 422.
mitēt, lett. : 426.
momā, lit. : 381.
mōtē, mōtē, lit. : 390.
mūkti, lit. : 421.
mulvas, lit. : 419.
murmēti, murmēti, lit. : 423.
māsa, lett. : 424.
mūsaī, lit. : 424.
musē, lit. : 424.
mušiu, lit. : 417.
mūsos, lit. : 424.
mūši, lit. : 417.

nabis, v. pr. : 745.
nagā, nāgas, lit. : 747.
nage, v. pr. : 747.
nagūtis, lit. : 747.
naktis, lit. : 448.
naktu, lit. : 448.
nakovņe, lit. : 448.
nakvōti, lit. : 448.
nāmas, namai, namē, lit. : 183.
naūjas, lit. : 448.
nauju, lett. : 452.
navas, lit. : 448.
ne « régalation », lit. : 433.
ne « comme », lit. : 434.
neī, lit. : 433.
ñemu, lett. : 196.
nepē, v. lit. : 438.
nepuotis, nepotis, v. lit. : 438.
nešēia, lit. : 229.
nešū, lit. : 429.
newins, v. pr. : 166, 447.
nēkas, lit. : 433.
nōsis, lit. : 429.
nōmans, v. pr. : 445.

nozy, v. pr. : 429.
nū, lit. : 450.
nūnai, lit. : 450.
nūsekti, lit. : 623.
nūgas, lit. : 450.

ōbalas, obelis, lit. : 3.

pa, lit. : 518.
pašas, lit. : 508.
paisai, paisyti, lit. : 509.
pakompū, pakopti, lit. : 158.
palvas, lit. : 476.
pāpas, lit. : 480.
paršas, lit. : 523.
pās, lit. : 527.
pāsaka, lit. : 318.
pāstaras, lit. : 527.
pāstars, lett. : 527.
pāts, patē, lit. : 528.
paupi, lett. : 546.
pavēti, lit. : 750.
pavildes, lit. : 712.
pažintas, lit. : 446.
pēdā, lit. : 502.
peisai, v. pr. : 508, 605.
pekis, v. pr. : 493.
pekus, v. lit. : 493.
pelai, lit. : 476.
pelavas, lett. : 476.
pelē, lit. : 476.
pelēti, lit. : 476.
peli, lett. : 476.
pēlke, lit. : 478.
pelus, lett. : 545.
pēlūs, lit. : 476.
pelus, lett. : 476.
peluo, v. pr. : 476, 545.
peñkas, lit. : 558.
penū, penēti, lit. : 496.
peř, lit. : 497.
pērdziū, lit. : 493.
periū, perēti, lit. : 484.
perkūnas, v. lit. : 555.
pernai, lit. : 730.
perveiddā, v. pr. : 497.
peruūkauns, v. pr. : 754.
pešū, lit. : 491.
petijs, lit. : 487.
pette, v. pr. : 487.
pēnas, lit. : 335.
pēšēias, lit. : 502.
pēšiti, pēšiti, lit. : 508.
pešā, lit. : 509.
pēstas, lit. : 509.
piāsti, lit. : 490, 548.
piāti, lit. : 511.
pilis, lit. : 463.
pilkas, lit. : 476.
pilnas, lit. : 515.
piltis, pilti, lit. : 478, 517.
pintis, v. pr. : 521.
pinū, pnti, lit. : 495.
pirmas, lit. : 533.
pirmāde, lit. : 223.
piřštas, lit. : 519.
piřsti, lit. : 526.

pišū, pīsti, lit. : 509.
piucian, v. pr. : 548.
piuklas, lit. : 490, 548.
plakans, lett. : 512.
plakti, lett. : 512.
plakū, plakti, lit. : 512, 515.
plāns « plat, mince », lett. : 513.
plāns « aire », lett. : 513.
plasmeno, v. pr. : 512.
plāt, lett. : 513.
plātus, lit. : 512, 639.
plaučiai, lit. : 545.
plauti, v. pr. : 545.
plauzdine, v. pr. : 516.
plēkiu, plēkti, lit. : 515.
plēnē, plēnts, lit. : 494.
plešū, plest, lett. : 512.
plonas, lit. : 513.
plāti, lit. : 513.
plūksna, lit. : 516.
pluoku, lett. : 512.
pō, lit. : 661.
podis, v. pr. : 478.
pocorto, v. pr. : 148.
polinka, v. pr. : 361.
postānimai, v. pr. : 654.
poū, v. pr. : 529.
pra-, lit. : 536.
prābuskas, v. pr. : 536.
prašyti, lit. : 526.
pret, v. pr. : 530, 534.
preikālas, lit. : 530.
preli, lett. : 534.
prē, lit. : 530.
prēpernai, lit. : 536.
pučū, lit. : 547.
pūliai, lit. : 547.
pūnti, pūsti, lit. : 547, 642.
pups, lett. : 546.
puvēciai, lit. : 547.
pūviu, pūti, lit. : 547.
pālu, lit. : 214.
pāū, lit. : 529.

raginis, v. pr. : 117.
ragis, v. pr. : 117.
rāju, lit. : 583.
rakinti, lit. : 44.
raktas, lit. : 44.
rāpāt, lett. : 619.
rāpūds, lett. : 571.
raptiēš, lett. : 571.
rasā, lit. : 577.
ratai, lit. : 578.
rātas, lit. : 578.
raizlis, lit. : 578.
rauda, raūdas, lit. : 578.
raudd, raūda, lit. : 579.
raudmi, lit. : 579.
raūgdūšs, lett. : 580.
raukās, raukiū, raukti, lit. : 579.
raūsvas, lit. : 578.
rādui, lit. : 583.
rēkti, rēkštas, rēkšēti, lit. : 572.
rēp-, rop-, lit. : 619.
rēpioti, lit. : 571, 619.

rezgū, rēgis, lit. : 572.
režius, lit. : 568.
rāju, lit. : 570.
ridaugmi, ridaugēti, lit. : 580.
ripauti, v. pr. : 619.
riū, risti, lit. : 578.
rōpe, lit. : 564.
ropoti, lit. : 619.
*rōdo-, lit. : 579.
rūdas, lit. : 578.
rūgiu, rūgti, lit. : 580.
rūki, lett. : 582.
runkū, rūkti, lit. : 579.
rūsvas, lit. : 578.

sagis, lit. : 589.
saikas, lit. : 622.
sākas, lit. : 662.
sakai, sakyti, lit. : 318.
sālā, lit. : 634.
salme, v. pr. : 155.
sals, lett. : 155.
sardis, v. pr. : 300.
sārku, lit. : 143.
sařtas, lit. : 637.
sātuinei, v. pr. : 596.
saulē, lit. : 632.
saūšas, lit. : 663.
sāvas, lit. : 664.
sāve, lit. : 664.
sebbet, v. pr. : 664.
sebras, lit. : 632.
sec, secen, lett. : 609.
sedēti, lit. : 611.
sēdi, lit. : 611.
seimlins, v. pr. : 124.
seyr, v. pr. : 142.
sēju, lit. : 618.
sēkiā, lit. : 618.
sēkti, lit. : 623.
sekiū, lit. : 318, 616.
semen, v. pr. : 618.
semenes, lit. : 618.
semitū, sēmti, lit. : 614, 627.
semmai, v. pr. : 302.
sēnas, lit. : 613.
senēti, lit. : 613.
septiņštas, lit. : 615.
severs, lit. : 637.
sesi, lit. : 637.
sētas, lit. : 588.
st, lit. : 664.
sten, v. pr. : 664.
stevs, lett. : 588.
siran, v. pr. : 142.
sirpis, lett. : 595.
sirvis, v. pr. : 117.
siuov, siuti, lit. : 645, 667.
skabiū, lit. : 597.
skabiū, skabēti, lit. : 98.
scaytan, v. pr. : 607.
skapiū, lit. : 98.
skasti, skataū, skāsti, lit. : 600.
skeletū, lit. : 601.
skeliū, lit. : 597.
skerptus, v. pr. : 101.
skēdžiū, lit. : 602.

skiriū, lit. : 101.
skirpstas, lit. : 101.
skōbi, lit. : 597.
skrabu, lett. : 605.
skrēbiū, skrēti, lit. : 605.
skrtpti, lett. : 605.
skāra, lit. : 456.
skurdaū, lit. : 161.
skursti, lit. : 161.
skusti, lit. : 446.
slayz, v. pr. : 359.
slauņis, v. pr. : 129.
slēkas, lit. : 359.
slidūs, lit. : 367.
sliia, lit. : 128.
slōbi, lit. : 334.
smaukiū, smaūkti, lit. : 421.
smeju, lett. : 406.
smiet, lett. : 406.
smirdziū, smirdēti, lit. : 399.
smunkū, smūkti, lit. : 417, 421.
snaygis, v. pr. : 442.
snauju, lett. : 437.
snāt, lett. : 437.
snaujis, lett. : 437.
sniegas, sniēga, lit. : 442.
sniega, snigti, lit. : 442.
sōtis, sōtas, lit. : 596.
spaiditi, lett. : 643.
spainē, lit. : 644.
spāliai, lit. : 643.
spandyti, lit. : 495.
spaudziū, lit. : 543, 658.
spēndžiū, lit. : 495.
spēti, lit. : 641.
spidaju, spiduti, lit. : 645.
spiezu, spiedu, spiešti, lett. : 643.
spindziū, spindēti, lit. : 643.
spiriū, spirti, lit. : 641.
spilečiū, lit. : 639.
splečiū, splēsti, lit. : 512.
splēndziū, lit. : 643.
spintū, spīsti, lit. : 512.
spoyyno, v. pr. : 644.
sproga, lit. : 638.
spūdeiti, lit. : 543.
spuōds, lett. : 643.
spurglis, v. pr. : 659.
srēbiū, srēti, lit. : 636.
srābiū, lit. : 636.
staytan, v. pr. : 607.
stacle, v. pr. : 655.
stakle, lett. : 655.
stākles, lit. : 655.
steerge, v. pr. : 679.
stēgiu, lit. : 679.
stenū, stenēti, lit. : 695.
stēbas, lit. : 650.
stēbišs, lit. : 650.
stimpū, stipiti, lit. : 650.
stiprūs, lit. : 650.
stygros ākys, lit. : 648.
styrstū, styrti, lit. : 648.
stirta, lit. : 647.
stogās, lit. : 679.
stogis, v. pr. : 679.

-stōju, lit. : 654.
stomū, lit. : 654.
stōti, lit. : 654.
stovēti, lit. : 654-655.
strāzdas, lit. : 659, 708.
sūkt, lett. : 664.
suntana, lett. : 92.
sāpnas, sāpnis, lit. : 635.
supū, sāpti, lit. : 668.
surbū, surbit, lit. : 636.
suskurdes, lit. : 161.
suveņs, lett. : 670.
swais, v. pr. : 664.
svarūs, lit. : 617.
sveriū, lit. : 617.
svidū, svidēti, lit. : 624.
swiedri, lett. : 663.
swirins, v. pr. : 230.
šakā, lit. : 563.
šaknis, lit. : 563.
šalima, lit. : 86.
šeima, lit. : 124.
šeimyna, lit. : 124.
šētp, lit. : 491.
šērdis, šērdi, lit. : 142.
šērdi, lit. or. : 142.
šēriū, šērti, lit. : 150.
šēši, lit. : 621.
šēštas, lit. : 621.
šēšuras, lit. : 631.
šiaurys, šiauri, lit. : 108.
šilima, lit. : 86.
šili, šili, lit. : 86, 685.
šimtas, lit. : 113.
šimteriopas, lit. : 114.
širdes, v. lit. : 142.
širšys, lit. : 147.
širšys, lit. : 147.
širša, lit. : 147.
šis, lit. : 123.
šlātas, lit. : 128.
šlaunts, lit. : 129.
šlavaiū, lit. : 128.
šlavū, lit. : 128.
šleivas, lit. : 128.
šlēji, lit. : 128.
šlōju, lit. : 128.
šā, šuņs, lit. : 92.
šveņdrai, lit. : 135.

talus, v. pr. : 679.
tamsā, lit. : 683.
tarndiū, lit. : 23.
taīnas, lit. : 23.
tās, tā, lit. : 324.
taukās, taukāt, lit. : 706.
taudras, lit. : 677.
tauris, v. pr. : 677.
tauti, lit. : 124.
tāvas, lit. : 705.
teansis, v. pr. : 680.
tebbē, v. pr. : 705.
teip, lit. : 491.
tempji, lit. : 681, 683.
tēmta, lit. : 683.
tēnvas, lit. : 684.
tešu, lett. : 690.
tēvis, lett. : 684.
tien, v. pr. : 705.

tilles, lit. : 679.
timsa, tumsa, lett. : 683.
tirū, tirti, lit. : 687.
tirpstā, tīrpsti, lit. : 696.
tirštās, lit. : 697.
tiris, tīrtian, v. pr. : 702.
toā, v. pr. : 705.
trapinēti, lit. : 701.
trapt, v. pr. : 701.
trēšas, lit. : 702.
trenkiū, lit. : 705.
trepsēti, lit. : 701.
tresde, v. pr. : 708.
trimū, lit. : 700.
trinū, trīniti, lit. : 687.
trišu, lit. : 700.
troba, trōbā, lit. : 698.
tu, v. pr. : 705.
tūlan, v. pr. : 706.
tūlas, lit. : 706.
tūma, tumēti, lit. : 707.
turēti, lit. : 288.
tusnā, tust, lett. : 709.
tverti, tverti, lit. : 288, 483.
tūrtas, lit. : 430.

ūdrāti, lit. : 715.
ugnis, lit. : 308.
uguns, lett. : 308.
ālint, v. pr. : 749.
uloti, lit. : 745.
ulūoti, lit. : 745.
ulūgurs, lit. : 33.
ūnksā, lit. : 745.
ūnlektis, lit. : 744.
uosa, lett. : 35.
uostas, uosta, lett. : 471.
ūpe, lit. : 29.
uschts, v. pr. : 621.
ustas, ūsta, lit. : 471.
ūšicertu, lit. : 38.
ūšicertu, lit. : 38.
āddiū, lit. : 459.
āga, lit. : 758.
āsis, āšes, lit. : 469.

vadioti, lit. : 714.
vagnis, v. pr. : 752.
wai, lett. : 711.
vaidima, v. pr. : 734.
vainā, lett. : 742.
vaispaitin, v. pr. : 733.
cākaras, lit. : 729.
wackis, v. pr. : 141, 754.
wackiwei, v. pr. : 754.
valvi, lit. : 10.
valdnā, valdgūti, lit. : 712.
vāldnikans, v. pr. : 712.
candēns, lit. : 747.
candū, lit. : 747.
wans, v. pr. : 753.
capsā, lit. : 728.
cādas, lit. : 723.
vārsnis, lett. : 724.
cēdaras, lit. : 721.
waders, v. pr. : 721, 757.
cēdas, lit. : 734.
cēzidi, lit. : 734.

veizdmi, veizdēti, lit. : 734.
vėjas, lit. : 721.
vejū, vėiti, lit. : 721, 735.
vėldisanan, v. pr. : 712.
vėldū, vėldēti, lit. : 712.
vėlīs, lit. : 749.
vėlkū, lit. : 664.
vėmū, vėmti, lit. : 753.
verū, vėrti, lit. : 38.
vėrdiū, vėrsti, lit. : 726.
vėrsis, lit. : 724.
vėrtiū, lit. : 755.
vėšpat-, lit. : 183.
vėtra, lit. : 721.
vėtro, v. pr. : 721.
vėtušas, lit. : 730.
vėware, v. pr. : 743.
vėveris, lit. : 743.
vėžē, lit. : 731.
vėžū, lit. : 717.
vėddai, v. pr. : 734.
vėddewū, v. pr. : 735.
vėdēt, lett. : 734.
vėšpats, lit. : 733.
vėlkas, lit. : 370.
vėlma, lit. : 339.
vėlpišijs, lit. : 751.
vėlmyti, lit. : 753.
vėrai, lit. : 714.
vėras, lit. : 739.
vėrbas, lit. : 723.
vėrds, v. pr. : 723.
vėriai, lit. : 714.
vėristū, vėristi, lit. : 726.
vėrsūnē, lit. : 492.
vėrsū, lit. : 492, 725.
vėisas, lit. : 697.
wyse, v. pr. : 56.
vytis, lit. : 735.
vėitwan, v. pr. : 735.
woaltis, v. pr. : 744.
vobse, v. pr. : 728.
voverē, lit. : 743.
vōziū, lit. : 711.

zem, lett. : 302.
zin, v. pr. : 664.
zmōnēs, lit. : 298.
znuōis, lett. : 270.
zuōds, lett. : 269.
zwaigzne, lett. : 646.
zaisos, lit. : 291.
zāndas, lit. : 269.
zardis, lit. : 300.
zārna, lit. : 290.
zāstis, zāsu, lit. : 36.
zēlti, lit. : 239, 297.
zēmas, lit. : 302.
zēmba, lit. : 269.
zēme, lit. : 302.
zēmyn, lit. : 302.
zēnklas, lit. : 446.
zēntas, lit. : 270.
zēlvas, lit. : 291, 297.
zēmā, lit. : 291.
zēnditi, lit. : 446.
zēioju, zēioti, lit. : 295.
zērnis, lit. : 281.

zmogūs, lit. : 298.
zma, lit. : 298.
zuvis, lit. : 510.
zwaigzde, lit. : 646.
zvakē, lit. : 222.
zverls, zverj, lit. : 230.
zvērtj, v. lit. : 230.

Slave.

(Les mots non suivis d'indication sont des formes de vieux-slave. — d après c; ē, e après e; i après i; l avant l; o après o; s après s; ū après u; o sous w; z après z.)

ablūko, ablant : 3.
agne, agniti : 15.
ajice : 472.
avē : 55.
azū : 193.

baju, vieux russe : 246.
ballji : 246.
barje : 227.
basni, v. r. : 246.
basū : 243.
bedro : 224.
belend, russe : 234.
beremja, r. : 229.
berēza, r. : 252.
berēzaja, r. : 229.
bero : 229.
beslūnā : 632.
bezpālyi, r. : 519.
bēliū : 259.
Bierbsa, polonais : 232.
biti : 83.
bibrū : 232.
bičela : 258.
bičela, biti : 498.
biče, bīce : 498.
bīranū, bīrāzū, bīrati : 229.
blebetati, serbe : 65.
blējati : 65.
bliskū, bleskū : 259.
bliznā : 240.
blišiq (blištūi), blištati : 259.
blijujo : 242.
bliujjem, s. : 242.
bliuza : 544.
bob, boba, r., s. : 208.
bobr, russe, tchèque, polonais : 232.
bobū : 208.
boda : 243.
boga : 177.
bottū se : 692.
bolli : 165.
boloboliti, r. : 65.
boroda, r. : 66.
borošno, r. : 216.
be : 258.
brada : 66.
bradatū : 66.
brašino : 216.
bratrū, brati : 252.
brēda, s. : 229.

brēme, s. : 229.
briti : 76.
brōska, s. : 75.
brūsuti, v. r. : 257.
brzmić, pol. : 253.
burja : 263.
by, bysti : 257, 665.
byti : 257.
badity, r. : 493.
cēdiū : 602.
cēglū : 83.
cēlū : 592.
ciac, pol. : 695.
čara, r. : 145.
čelo : 111.
čerevo, r. : 144.
čero, r. dial. : 161.
česari : 84.
česo : 560.
češo, česati : 446.
četa : 105.
četyre, četyri, četvrtū : 554.
čiči (čilo) : 560.
čistū : 602.
čravo : 144.
črāmniū : 724.
črūto, črasti : 144.
črūvi : 724.
čupj : 107.
da : 184.
dābar, s. : 232.
dadedti : 180.
dahnēti, v. tch. : 250.
darū : 180.
dasti : 180.
dave : 186.
davniū : 186.
dēlva, bulg. : 181.
dēsti : 166.
desiti : 181.
desnica : 171.
dējo : 180.
dēlo : 180.
dētē : 223, 234.
dēva : 223, 234.
dēvert : 352.
diti, bulgare : 181.
diti : 181.
dim, dima, s. : 260.
diti-, diti, diti : 175.
diti : 477.
diliū : 316, 342, 366.
do : 8, 184.
doba, pol. : 208.
dobiti : 208.
dobru : 208.
dojo, doiti : 223.
doli, v. r. : 181.
domū, domu : 182-183.
dovlijo (dovliši), dovlieti : 750.
drēmlijo : 184.
drēvo : 43.
drigati, slovène : 222.
drozd, r. : 708.
drōsz : 708.
drūšati : 250.
dūno : 262.

dūrys, durū : 246.
dūva, dūvē : 188.
dūvi : 246.
dūoji : 71.
dūori : 246.
dym, dyma, r. : 260.
dymū : 260.

-e : 312.
ēmi, ēsti : 192.

gardio, pol. : 285.
gasiti : 649.
globij, pol. : 276.
gladiū : 275.
gladūkū : 275.
glagolati : 266.
glasū : 266.
glava : 99.
glej, r. : 278.
glēniū : 278.
gliji : 278.
glina, r. : 278.
glintū : 278.
glot, glotiti, r. : 278.
glūti, glūti : 278.
gnēdo : 441, 611.
goloti : 268.
golbi : 478.
goluboi, r. : 134.
gonjo : 225.
goriti, gorēti : 248.
gorn, r. : 248.
goršte : 248.
gosi : 36.
gosti : 301.
govēti : 221.
govēdo : 74.
govino : 77.
gognati : 267.
grabiti : 605.
gradū « grēle » : 281.
gradū « ville » : 300.
grajati : 279.
grakati : 279.
grejo : 280.
griva : 412.
grivna : 412.
grimēti : 695.
grimēzdi : 280.
grlo, s. : 285.
gromada : 283.
grūlo : 285.
grūntčari : 248.
grūniū : 248.
gūnati : 225.
gūrdlo : 285.
gūwieda, pol. : 646.
gwizdao, pol. : 622.
gwizdi : 290.

Arnee, tch. : 248.
huel : 578.
ido : 199, 225.
igo : 327.
ime : 444.
imēti : 288.
imo : 196, 288.
ino-, inokū : 749.

is, iz : 2, 204.
ištežoti : 138.
iti : 199.
ižesa : 327.
jagoda : 758.
jaco, r. : 472.
jāje, s. : 472.
jami : 192.
japati, tch. : 465.
jar, pol. : 299.
jāsen, r. : 469.
jāsen, s. : 469.
jasent : 469.
jastrebū : 5.
jastū : 192.
jary, v. r. : 305.
jātry, v. pol. : 305.
jedla, tch. : 190.
jela : 190.
jeleni : 117.
jelka, v. r. : 23.
jemlijo : 196.
jestū : 665.
jeterū : 117, 325.
jetry : 305.
jetro : 313.
jazykū : 360.
jho, tch. : 327.
*jime : 444.
jts : 204.
jts : 204.
jme, imene (gēn.), v. tch. : 444.
ju : 304.
judzie, pol. : 325.
junkti : 331.
junū : 331.
juza : 330.
kakati, r. : 80.
kalū : 645.
kaziti : 138.
keifr : 274.
kelari : 111.
kijūka, s. : 126.
klakti, s. : 89.
klakoli : 88.
klānac, s. : 87.
ključi : 86.
klopoti : 150.
ko-, kū- : 561.
kobyta : 80.
kogda, kūgda : 561.
koliki : 551.
koljo, klati : 111.
kolo : 133, 134, 578.
kolokol, r. : 88.
kont : 566.
kopati : 98, 597.
kora : 143, 145, 604.
kornosy, r. : 161.
kornodzi, r. : 161.
kosa : 446.
kosti, kosti : 146, 470.
koš : 551.
kotiti, s. : 106.
kotika : 106.
kovē : 154.
kozati : 102.

mama, pol. : 381.

māma, bulg., r. : 381.
mati, matere : 390.
maucha, tch. : 424.
masati : 376.
meljo : 411.
melē : 401.
mēna : 422.
mēnū, v. r. : 401.
mēra : 401.
mēšet : 398, 646.
mēšo, mēšiti : 406.
meida : 393.
mē : 391.
mešo : 395.
mijac, pol. : 399.
mikaš, v. sorab. : 402.
milū : 407.
mimo : 399.
minoti : 399.
mitē : 426.
mitust : 426.
mišām, s. : 404.
mišniti : 441.
mišniti : 395.
mišniti : 405.
miš : 415.
mišit : 426.
mladi : 411.
mlati : 380.
mlūz : 418.
mojt : 391.
molōki, r. : 335.
moloko, r. : 335.
molot, r. : 380.
monisto : 412.
morje : 387.
motyka : 389.
mraviti : 247.
mrūti : 415.
mūha, s. : 424.
mūle, bulg. : 420.
mūza, r. : 424.
mūkniti sja, v. r. : 421.
mūšica : 424.
mūzū, v. r. : 424.
myši : 424.
myšica, v. r. : 424.
na : 660.
nadū : 661.
nagū : 450.
naiti, r. : 321.
namū, nami : 445.
ne : 433.
nebo, nebes : 434.
nego : 434.
nenavidēti : 734.
neso : 429.
netij : 438.
nētiak : 438.
nevič-apliū : 465.
nezaviditi : 321.
ni : 433.
nici : 37, 99, 441, 458, 660.
niči : 433, 439.
ničito : 433.
nikūto : 433, 439.
nizū : 441.
no, r. : 434.
noga : 747.

nogūt : 747.
nosū : 429.
nošit : 448.
novū : 448.
nū x mais : 434.
ny : 445.
nyñē : 450.

o, ob- : 454.
obā : 27.
obidāi : 734.
oēse : 458.
oči : 458.
oclit : 5.
ognit : 308.
oko : 458.
olcha, pol. : 23.
olū, v. r. : 21.
olū : 22, 196, 309, 428.
opich, tch., pol. : 39.
opnu, v. r. : 495.
opona : 479.
opnū : 48.
orit : 565.
ortū : 58.
orje : 48.
osa : 728.
ost : 62.
ostrovi : 319.
ostrū : 6, 457.
osūtū : 6.
ot-, otū : 2.
otcl : 54, 488.
otnqđū : 749.
otūrinovenā : 574.
otūivorit : 38.
otvūzq : 755.
otvca : 472.
otvū : 472.
otvū : 56.
ozditi, tch. : 45.
ogulja jēgulja : 33.
ogūlū : 33.
okoti : 746.
otrt : 313.
otroba : 313.
ozati : 34.
ozākū : 33.

pade : 504.
pado : 493.
pallct : 519.
paluch, pol. : 519.
pamelc : 395, 536.
papat, tch. : 480.
para : 541.
pasq : 486.
pait : 521.
paz, tch., pol., r. : 473.
peko : 141.
pelā, r. dial. : 476.
pena, s. : 644.
pēpelū : 519.
perq : 534.
pestū : 509.
pešit, peštera : 641.
pezd, tch. : 493.
pezdim, slov. : 493.
pēgū : 508.
pēna, r. : 644.

pēny : 644.
pēsta : 509.
pišq, pīstati : 508, 605.
pistrū : 714.
piūi : 529.
piclū : 511.
pitkūlū, v. r. : 511.
pīnq : 479.
pītrati : 534.
pīšenica : 509, 687.
pīšeno : 509.
pīzati : 509.
pīzq se : 512.
plakat : 478.
plavū : 476.
plesna : 512.
plešte : 487, 512.
pletq : 515.
plēva, s. : 476.
plēvy : 476.
plicā, pet. r. : 494.
pljuje, plivati : 645.
plušta : 545.
plūnū : 515.
po- : 518.
pošije, pociti : 557.
poštino : 566.
podobiti : 208.
podū : 661.
podūpora : 483.
pogūštati : 278.
pokojt : 557.
pokor, s. : 100.
pokyvati : 117.
polje : 475.
polova, r. : 476.
polovoj, r. : 476.
pōlyj, r. : 475.
pomlino : 536.
popelū : 519.
porosēnok, porosjāta, r. : 523.
pozde : 527.
popū : 745.
pott : 521.
pradēdū : 536.
pradēvū : 62.
prāse, s. : 523.
pravū : 533.
přdm, s. : 493.
prē : 497.
prēti : 483.
prestrāti, prozirati : 734.
pri : 530, 534, 700.
pro : 536.
propet, propitq : 495.
prošiti : 526.
protivū : 534.
prozēbnqti : 269.
pru, perēt, r. : 641.
prūsti : 519.
pyzdāt, r. : 547.

radlo, tch. : 48.
ralija : 50.
ralo : 48.
rāmo, tch. : 47.
ramo, rāme, s. : 47.
rana : 750.
rēgnuti, s. : 574.

revq : 581.
režati, s. : 574.
rēdākū : 565.
rējo, rējati : 574.
rēka : 574.
rēpa : 564.
rēgnati : 574.
rīja : 574.
ringiti se : 574.
rjuti : 581.
rōlja, r. : 50.
rosa : 577.
rota : 723.
rove : 581.
rogū : 574.
rūd, s. : 578.
ruda : 565.
rūpa, s. : 582.
rupiē, pol. : 582.
rusū : 578.
ruti : 581.
rūdēti : 578.
rūdūr : 578.
rūvo, rūvati : 583.
rūzati : 580.
ryba : 510.
rydati : 579.
rygāt, r. : 580.
ryje, ryti : 583.
rypac, pol. : 582.

s, pol. : 204.
saditi : 611.
samū : 626.
savan : 585.
sedmū : 554, 615.
sekyra : 608.
selo, r. : 634.
sēršel, slovince : 147.
sestla : 637.
sēčivo : 608.
sēdēti : 304, 611.
sēditi : 348, 611.
sējo : 618.
sēko, sēsti : 608.
sēmē : 618.
sēmija : 124.
sēverū : 108.
se : 664.
sedq : 348.
setū : 113.
st : 123.
stcati : 622.
skala : 597.
skoblit, v. r. : 597.
skoplet, skopiti : 98.
skokū : 600.
skora : 145, 604.
skrebū, r. : 605.
skvara : 645.
slabū : 334.
slāma, tch. : 155.
slāma, s. : 155.
slanū : 589.
sležena : 358.
slimak, tch. : 359.
slimakū, r. : 359.
sliva : 364.
siltā : 336.
siltq : 129.

slānce : 632, 646.
smēje se, smijati se : 406.
smēzū : 406.
smrūdō, smrūdāti : 399.
smukac', smykac', pol. : 421.
smykati : 421.
snēgu : 442.
snēbič', pol. : 449.
snopū : 429.
snovati : 437.
snubūti, v. r. : 449.
snujq : 437.
sočiti : 318.
sokū : 662.
solt : 589.
soloma, r. : 155.
sorōka, r. : 143.
sordū : 611.
sošte : 636.
sotū : 665.
spēti : 641.
spjēna, s. : 644.
sporū : 540.
srāka, s. : 143.
srbijem, srbati, slovēne : 636.
srāda : 142.
srādce : 142.
srāpū : 595.
srūšēti : 147.
stado : 654.
stajq : 654.
stanq, statī : 654.
staviti : 655.
steblo, r. : 650.
steljo, sillati : 344, 646, 648, 679.
stenjo, stenati : 695.
stibte : 650.
stirp, stitū : 646.
stojati : 654.
stonū, stonāt, r. : 695.
stōronu, r. : 647.
strana : 647.
strānu, s. : 647.
strigo, strišti : 656.
sulēi : 395.
surāka, s. : 143.
suzū : 663.
sūdrazū : 230.
sūmrūt : 415.
sūntje : 635.
sūnū : 635.
sūpati, sūpiti : 635.
sūpō : 668.
sūsō, sūsati : 664.
sūto, sūtoricejo : 113-114.
svati : 632.
svekry, svekrū, soekūrū : 631.
svēni, svēntje : 609.
soinū : 670.
soistati : 622.
soistēd', r. : 622.
sojti : 664.
soontja : 670.
sy : 636.
do syti : 596.
syti : 596.

šest, šestū : 621.
šido, tch. : 667.
šijo, šiti : 645, 667.
šilo : 667.
šlimak, pol. : 359.
šitiū : 607.
šujti : 598, 628.

ta : 324.
tajetū : 672.
tajūti : 127.
tāl, r. : 182.
tata, pol. : 677.
tatt : 127.
tebē : 705.
teplost, teplū : 685.
tepo : 681.
tēpnut', r. : 696.
tesla : 690, 691.
tesq : 690.
tē : 705.
tegnati : 680, 683.
tilo : 679.
tinākū : 684.
tiro : 687.
tne, pol. : 695.
to, togda : 675.
tolū, tolto : 675.
topiti : 685.
topilt : 522.
toqđ, toqđ : 747.
tqitnēti : 692.
trepetū : 701.
trettit : 702.
trēq : 700.
tri, trije : 701.
trop, pol. : 731.
tropā, r. : 731.
tropāt, r. : 701.
triti, s. : 687.
trū, trūti : 687.
trudū : 704.
tryti : 687.
tukū : 706.
turū : 489, 677.
tūjna, s. : 692.
rū : 324.
tūgda : 675.
tūko : 690.
tūptūti, tūptūti : 658.
tūšt : 688.
torādū : 450, 663.
ty : 705.

u : 2, 716.
ubūt : 83.
ubogū : 716.
ūgor', r. : 33.
ujt : 62.
ukorū : 100.
usta : 334.
ūstje, r. : 471.
ustina : 334.
-uti : 207.
utovl, v. r. : 31.
utrūpēti, s. : 696.
utrūposta : 696.
ūvca, s. : 31.
uxo, ušēse : 60.

valiti : 752.
vātra, s. : 54.
vaz, vęza, pol. : 33.
vederū : 729.
vejetū : 721.
veljo (veliši), velēti : 750.
vepr : 38.
vermidnyj, r. : 724.
veslo : 719.
vesna : 722.
vetūzū : 730.
vēverica, s. : 743.
vezq : 717.
vōdē : 734.
vōno : 721.
vōra : 727.
vōsū : 717.
vōtrū : 721.
vōtū : 735.
vēgorz, pol. : 33.
vēzq, vēzati : 33.
vidēti : 640, 734.
vidū : 734.
vime, s. : 715.
vina : 742.
vinjaga : 758.
virq : 38.
vižl, viždō : 734.
vltū, r. : 734.
vldova, vltq, vlti : 735.
vltzu, vltēti, v. r. : 724.
vlt : 733.
vltva, slov. : 735.
vltū, r. : 734.
vlado, vltati : 712.
vlāko : 664.
vlākū : 370.
vlāna : 339.
voda : 29, 746.
voljo (voliši), voliti : 750.
vonja : 34.
voroz, r. : 724.
vratiti, vratū : 132.
vrbā, s. : 723.
vrdū : 38.
vrdūti : 463, 726.
vrdū : 725.
vū(n) : 312.
vūna, s. : 339.
vūpiti : 713.
vūš-, vūš-, vūšzoditi, vū-
ziti : 660.
vūtorū : 22.
vūstmq : 196.
vy : 753.
vymē, tch. : 715.
vymja, r. : 715.

xozot, r. : 80.

z, pol. : 204.
zaklepe : 127.
zāvca, s. : 277.
zatoorūti : 38.
zaviddi : 734.
zelenū : 223, 297.
zemlja : 302.
zēnuti, s. : 269.
zēt, s. : 270.
zējo : 295.

zebo : 269.
zēti : 270.
zima : 294.
zinq, zinqti : 295.
zmq : 269.
ztrēti : 640, 734.
zjam, zjati, s. : 295.
zlak, r. : 297.
zlūti : 223.
zlūt : 223.
znajo, znati : 446.
zōlova, zōlovka, r. : 277.
zōbiū : 269.
zrūno, s. : 281.
zrūno : 281.
zūlū : 214.
zūlūva : 277.
zōvrt : 230.
zōvdati, slov. : 622.
zōvdēti : 636.
zōvūti : 636.
zēlqđ : 276.
zēnq : 225.
zēravū, v. r. : 284.
zila : 235.
zīpati, tch. : 295.
zīvetū, zīvoti, zīvū : 743.
ztrq : 753.
zltū : 223, 260.
zltū : 223.
zōlē, zōl, r. : 223.
ztrūny : 411.
ztrūti : 282.
zōd, zūct, s. : 223.
zāt, s. : 223, 260.

Finnols.

ankkurit : 31.

kamari : 90.
katti : 106.
kistu : 123.
kumina : 156.

pellitari : 65.
piki : 339.
pūpiti : 713.
pippuri : 509.
[p]luumu : 541.

rādikka : 562.
sinappi : 627.
sukka : 630.

tiili : 678.

viina : 737.

Étrusque.

(v avant k (c); f, ph avec φ.)

ašene : 53.
aisar : 84.

alapu : 19.
amōni : 26.
aminō : 29.
Ampiles : 40.
ani : 305.
Ancaru : 32.
aplu : 40.
apru : 40.
Asilus, Asilas : 51.
Aymenrun, Aymenrun : 283.

hercle : 292.
hiuls : 745.

Θaura : 677.

Vati, Vaticānus : 715.
Vel : 751.
Velābri : 718.
Velthurna : 751.
Velimna : 752.
Veltune, Volumma : 727.
Velja, Volca : 749.
Verna : 724.

Caecina : 82.
Caicna : 82.
Calaina : 601.
Camnas (Camna) : 90.
Karihazie : 102.
catmitē : 105.
cpen : 158.
Creice : 280.
kupe : 158.
qutun : 162.

Laeis : 601.
Laenās : 337.
Lavelnās : 344.
Lani : 340.

Laran, Laruns : 341.
larθ : 342.
Lecne : 357.
lucumō : 679.
lupu(ce) : 365.
luxre : 357, 563.

macstr[na], macstrev(a) : 378.
mantrnās : 385.
maru : 388.
Memrun : 283.
Menerua, Menrua : 341, 404.
munθux, munθx, munθu : 421.
Mutu, Muθuna : 426.

Neθuns : 438.
nefts : 438.

paru- : 67.
Plaisina, Plesnas : 71.
Populōnia : 522.
prumts : 438.
pumpu, pumpuni : 500.
pupa, pupē, pupana : 521.
pupluna : 522.
purθ, purθne : 533.

puteal : 548.
puti : 79.

*ramne : 563.
ratumsna, raðumsna : 565.
ruze, rusi : 577.

sertur, serturu : 618.
Serui, Serue : 620.
Spurianna : 645.

tapane, taqunias* : 672, 677.
tio : 172.
titie : 563.
tupi : 693.

uni : 329.

Faecnus, Fecinius : 213.
falad : 746.
Phersipnai, Phersipnei : 540.

persu : 500.
Fnesci : 225.
frontac : 253.
fustuns : 522.

Français.

aemplir, v. fr. : 515.
ainsi, aussi : 623.
airelle : 54.
aitre : 471.
aller : 27, 711.
ambassade : 26, 32.
andain : 27.
appuyer : 518.
après : 533.
ardre, v. fr. : 573.
arriver : 574.
arroser : 577.
aube : 19.
aumaille, v. fr. : 34.
aune : 744.
assouvir : 616, 635.
Avallon : 3.
avers : 725.

bdche : 67.
bdcler : 64.
barbe : 66.
berger : 727.
besicles : 69.
besogne : 635.
biche : 69.
blé : 256.
blois, bléser : 71.
bouger : 78.
brasser : 75.
brave : 66, 533.
brebis : 727.
briller : 69.
brusque : 583.

cacher : 17.
caille : 552.
calmar : 86.
canapé : 138.
cane : 31.
car : 428.

carreau : 554.
caserne : 553.
casser : 552.
chacun : 559.
chair : 101.
chant : 94.
chantier : 94.
chat-huant : 106.
chercher : 551.
chétif : 95.
chiche : 119.
chignon : 105.
chouan : 106.
cierge, v. fr. : 117.
cinq : 558.
cloître : 126.
coche : 130.
coi : 557.
combe : 134.
comme : 408, 561.
compère : 487.
comperer, v. fr. : 484.
coque : 129.
corvée : 576.
coudre : 667.
couette : 155.
courroucer : 581.
coutume : 663.
cracher : 604.
crier : 559.

dail, daille : 214.
demander : 576.
dernier : 566.
derrière : 566.
descourre, v. fr. : 553.
dessiner : 624.
détruire : 658.
deuil : 181.
doit, v. fr. : 185.
dont : 747.
douce : 185.
douve : 181.
dragée : 698.
dresser : 568.
droit : 568.
duire, v. fr. : 180, 186.

écarlate : 624.
écarter : 553.
échoppe : 598.
école : 601.
écouvillon : 604.
écrovin : 605.
écrou : 605.
écrouelles : 605.
écume : 644.
écuyer : 607.
églantier : 5.
égoïne : 597.
emblée, embler : 322.
émoulu : 411.
emparer : 484.
empêcher : 479.
empêtrer : 486.
emplette : 514.
emplir : 515.
empoigner : 543.
emprise : 531.
emprunter : 426.

ennuyer : 459.
enrouer, v. fr. : 565.
enseigner, enseigne : 624.
ensevelir : 615.
entendre : 683.
enter : 548, 618.
entier : 676.
entraver : 698.
épais : 643.
épaule : 600, 746.
épave : 489.
épier : 640.
épieu : 642.
épouvanter : 489.
érailler : 577.
éreinier : 570.
erre, anc. fr. : 198.
escabeau : 599.
escoupe, v. fr. : 604.
espie, v. fr. : 640.
esquinier : 558.
essarts : 595.
essieu : 62.
essorer : 59.
estrée, v. fr. : 647.
empeser : 495.
étancher : 645.
éteindre : 649.
éteule : 650.
étier, étiage : 13.
être : 651.
étuve : 709.
exploit : 514.

faible : 240.
fantôme : 505.
faon : 281.
fêler : 238.
fêler : 419.
ferail, v. fr. : 544.
fesse : 431.
feu : 220.
feutre : 235.
flairer : 251.
flamme : 505.
flancher : 239.
fleur : 242.
fleurer : 241.
fliemme, v. fr. : 505.
flou : 239.
flower : 252.
fois : 732.
fourgon : 263.
frais : 251.
fraise, fraiser : 253.
frange : 235.
frayer : 254.
fresate : 589.
frise : 505.
froid : 573.
fur : 250.
futaine : 264.

gage : 714.
gaillotin : 266.
gâter : 715.
gauchir : 628.
gercer : 118.
glas : 125.
gratter : 597.

grenouille : 564.
gué : 711.

habitude : 632.
haleine : 34.
haut : 24.
hoir : 292.
hors : 246.
huis : 471.
hurler : 745.

imprégner : 531.
intriguer : 702.

jusant : 170.

larve : 342.
lave : 333.
liège : 353.
lisser : 364.
loriot : 60.
lourd : 371.
lutin : 438.

maie, fr. dial. : 509.
marsouin : 523.
mat : 391.
maussade : 594.
mèche : 427.
mégissier : 392.
mêler : 406.
menace : 403.
mener : 403.
menu : 405.

menuiser, v. fr. : 405.
merrain : 390.
mervaille : 406.
messe : 407.
mêtil : 406.
métier : 405.
métis : 406.
mets : 407.
mettre : 407.
meute : 416.
mie : 402.
mœurs : 416.
moisir : 417.
mois : 417.
moite : 417.
monder, émonder : 420.
monter : 413, 599.
mors : 414.
mort : 414.
mot : 427.
moucher : 417.
moudre « traire », v. fr. : 418.
mouiller : 410.
mousse : 424.
moustier, v. fr. : 412.
mouture : 411.
moyeu : 408.
muer : 426.
muete, v. fr. : 416.
muid : 408.
mulet : 419.

nager : 443.
navionier : 432.
navire : 431.
nef : 431.

neiger : 442.
nesun, v. fr. : 450.
nièble, v. fr. : 440.
nielle : 434.
noise : 432.
nombrii : 745.
nue : 448.

obsèques : 615.
once : 374.
orage : 59.
orine, v. fr. : 468.
ortel : 49.
orvet : 466.
ost, v. fr. : 301.
ôter : 653.
oublie : 455.
ourler : 466.

palefroi : 723.
patire : 486.
pâmer : 638.
pan, pon, fr. occid. : 479.
panceire, v. fr. : 480.
panse : 581.
pantois : 505.
parafe : 481.
parche, v. fr. : 485.
parchemin : 498.
pareil : 481.
parer : 484.
parier : 481.
paroi : 483.
pays : 475.
pêlerin : 498.
pépie : 510.
péri : 474.
perle : 510.
personne : 433.
petit : 510.
piètre : 502.
pigeon : 509.
pipe : 509.
pis : 581.
pisser : 404.
piste : 508.
plage : 511.
plaid, plaider : 511.
plançon : 512.
plat : 512, 513.
plusieurs : 517.
poche : 521.
poêle : 476, 495.
poison : 529.
poistron, v. fr. : 527.
poitrine : 491.
pomme : 520.
poterne : 527.
poulain : 544.
pourpier : 544.
poutre : 544.

preux, prou, v. fr. : 538.
primevère : 722.
printemps : 722.
prochain : 539.
Provence : 541.
provende : 530.
puir, v. fr. : 547.
puis : 527.
pupure : 545.

puy, v. fr. : 518.

quart : 553.
queux : 145.
quignon : 157.
quille : 557.

rabble : 582.
râcler : 563.
radoire : 563.
rai, raie : 522, 562.
railler : 563.
rairie : 564.
raire, réer, v. fr. : 563.
raisin : 562.
rameau : 564.
ramer : 569.
ranche : 563.
rapetasser : 510.
raser : 563.
rat : 424.
râteau : 563.
ravir : 564.
rebours : 566.
recincier, v. fr. : 566.
règle : 569.
relet : 351.
remordre : 414.
remplir : 515.
remuer : 426.
renard : 751.
repentir : 474.
rescouste : 553.
résoudre : 634.
rétirer : 595.
rétroir : 657.
rets : 572.
rien : 571.
rime : 573.
rincer : 566.
rivièr : 574.
rôder : 577.
rogner : 577.
rognon : 570.
role, rate : 573.
rôle : 577.
roman : 576.
ronce : 581.
rond : 577.
ronfler : 577.
ronger : 575.
rosée : 577.
rot : 580.

rou, v. fr. : 565.
rouan : 565.
rouanne : 582.
rouelle : 577.
rouer : 577.
rouge : 578.
rouille : 578.
route : 581.
rouvraie : 575.
rovent, v. fr. : 578.
royon, v. fr. : 568.
ru, ruisseau : 574.
ruche : 583.
rue : 579.
ruer : 582.
rungier, ronger, v. fr. : 580.
rut : 579.

safir, saphir : 594.

sage : 594.
sage : 589.
saillir : 590.
saïndoux : 588.
saison : 618.
samare : 592.
samedi : 585.
sane, v. fr. : 671.
sanglier : 628.
sanglot : 628.
sans : 627, 665.
sanve : 627.
saoul : 596.
sap, v. fr., prov. : 594.
sape : 594.
sas : 588.
saume, v. fr. : 541.
savene, v. fr. : 584.
scandale : 599.
scier : 607, 619.
secouer : 553.
seigneur : 613.
seime : 612.
sembler : 626.
sente : 613.
sentir : 614.
senzege, v. fr. : 627.
seoir : 609.
serfjour : 243.
serge : 617.
sérieux : 617.
serpe : 595.
serrer : 616.
sertir : 595.
seuil : 634.
sève : 594.
sever : 484.
sez, v. fr. : 596.
si : 623.
siècle : 588.
siège, siéger : 610.
stiffler : 622.
silo : 629.
sinople : 629.
soin : 635.
sole : 634.
somme : 589, 635.
sommel : 635.
sommier : 589.
songer : 635.
sortir : 638.
soucier, souci : 633.
soudain : 461.
souffreteux : 251.
souiller : 670.
soulour, v. fr. : 632.
soule : 634.
souple : 669.
souris : 424.
souvent : 588.
spirituel, spiritueux : 642.
strige : 656.
style : 649.
sucrer : 664.
suivre : 616.

taillon, v. fr. : 678.

talus : 675.
tanière : 672.
tarrière : 686.
tavelé : 672.
teil, v. fr. : 691.
tempête : 682.
tençon, v. fr. : 682.
tenter : 681.
tenve, v. fr. : 684.
tertre : 686.
têt : 689.
tige : 691.
tirer : 698.
tisser : 690.
toise : 682.
toiture : 678.
tonnerre : 695.
torche : 696.
tordre : 696.
torse : 691.
tortue : 689.
tôt : 696.
toton : 697.
toucher : 676.
tourner : 725.
tout : 697.
tracer : 698.
traîne : 698.
traire : 418, 698.
travail : 478, 701.
tref, v. fr. : 698.
tréfle : 703.
treillis : 708.
tremper : 680.
très : 699.
trestre, v. fr. : 703.
tromper : 704.
trône, v. fr. : 705.
troiter : 697.
trouble, troubler : 708.
trouver : 704.
truble : 687.
truille : 704.
truffe : 705.
tuer : 706.
type : 709.

uef, v. fr. : 472.
us, usage, user : 758.
vague : 710.
vair : 713.
veaux, v. fr. : 718.
velours : 736.
velu : 736.
vergogne : 723.
vérin : 724.
vermeil : 724.
verrou : 727.
verveux : 725.
vesner, venette, v. fr. : 741.
vidame : 732.
vide, oïder : 710.
oigne : 741.
vimaire : 740.
vi(n)geon : 738.
viver : 286, 725.
virole : 740.

ois : 741.
oisier : 734.
oive : 738.
orai : 727.
voile : 718.
voûte : 752.
voyer : 732.
puil, v. fr. : 710.

Autres langues romanes.

adempierre, it. : 515.
appresso, it. : 533.
ascella, it. : 19.
bibbio, it. : 738.
bogare, logoud. : 710.
catar, esp. : 106.
como, port. ; *cuemo*, esp. : 408.
comprère, ital. : 484.
curmà, roum. : 574.

därtmà, roum. : 574.

estol, prov. : 655.

freddo, it. : 573.
frio, esp.-port. : 573.
fucina, ital. : 465.

ga, prov. : 711.
gratar, prov. : 597.
grattare, it. : 597.
guado, ital. : 711.
guai, ital. : 711.
gual, catal. : 711.

inocchiare, ital. : 458.

lastrico, ital. : 471.

morar, esp. : 413.
mors, v. prov. : 416.
morto, ital. : 414.
mucido, ital. : 417.
muñir, esp. : 412.
musco, esp.-port. : 424.
mutare, v. ital. : 426.

neisun, prov. : 450.
nessuno, ital. : 450.
nibbio, ital. : 440.
nuia, roum. : 448.
okka, trentin : 456.
oltramar, esp. : 744.
ossequit, ital. : 615.

pacchio, *pacchia*, ital. : 486.
padriu, log. : 487.
paese, ital. : 475.
panela, port. : 479.
papel, esp. : 480.
parpela, prov. : 477.
pedule, ital. : 493.
piatto, ital. : 512.
pisello, ital. : 510.
poppa, ital. : 546.
porto, port. : 525.
puerca, esp. : 605.
quattro, ital. : 553.
rage, roum. : 563.
rega, prov. : 522.
rio, ital. : 574.
rione, ital. : 568.
riuto, ital. : 566.

(*ma*) *sanega*, prov. : 628.
sapa, it. : 594.
savene, esp. : 585.
scioperare, ital. : 466.
scolpire, ital. : 598.
scutpa, roum. : 645.
sebbene, ital. : 622.
segolo, ital. : 607.
segullo, esp. : 612.
senza, ital. : 665.
ser, esp. : 609.
seto, v. ital. : 630.
si bien, esp. : 622.
sil, prov. : 629.
silio, ital. : 625.
silo, esp.-port. : 629.
sirima, ital. : 671.
siro, gal. : 629.
so, v. port. : 660.
sono, vénit. : 635.
spago, ital. : 638.

spesso, ital. : 588, 643.
spia, *spione*, *spiare*, ital. : 640.
stagno, ital. : 646.
stuola, ital. : 655.
stupi, roum. : 645.
su, roum. : 660.
susina, ital. : 670.

tabano, esp. : 672.
tenso, prov. : 682.
tinta, esp.-port. : 692.
tio, esp. : 690.
toccare, ital. : 676.
topo, ital. : 675.

urlâ, roum. : 745.
urlare, ital. : 745.

vaï, roum. : 711.
vela, ital. : 718.
verro, ital. : 724.
vitice, tosc. : 741.
voto, ital. : 710.

zio, ital. : 690.

Sémitique.

abbub, *abbābaj*, syriaque : 27.
auo, punique : 56.
barzel, phén. : 229.
gaunakka, assyr. : 268.
har, assyr. : 290.
heib^enāh, hébreu : 265.
iobél, héb. : 326.
kad, héb. : 82.
kethineth, héb. : 707.
cumsisezar, pun. : 154.
kab, héb. : 265.

ma'aforet, héb. : 377.
Ma'ouuāç, syr. : 379.
marru, assyr. : 388.

nēbel, hébr. : 428.
nis, ar. maroc. : 442.

pārehāl, héb. : 481.
parzillu, accadien : 229.
pileget, héb. : 474.

qāne(h), héb. : 93.
qodqā, héb. : 81.
qēdās, héb. : 587.
qrī hāt, punique : 102.

sahabbat, héb. : 585.
samidu, assyr. : 626.
šaq, sém. : 585.
sukkar, ar. : 585.

wain, sém. : 738.

Autres langues.

baba, basq. : 208.

eskur, basq. : 13.

getulu, basq. : 105.

lukainka, basq. : 367.

thegi, basq. : 55.

unchi, basq. : 157.

bau, berbère : 208.

ikhīr, berb. : 13.

kamuš, caucasien : 90.

ēov, *ēbu*, copte : 190.
hrēri, *hlēli*, copte : 358.

āb, *ābu*, égyptien : 190.
xlxi, *cuci*, égyptien : 119.

babilov, géorg. : 478.

anšu, sumérien : 51.

khan, turc : 265.

TABLE DES RUBRIQUES DE L'INDEX

	Pages
Italique	761
Ligure, Messapien, Vénète	764
Hittite	764
Tokharien	765
Sanskrit	765
Moyen Indien et Indien moderne	770
Avesta et Vieux Perse	770
Autres langues iraniennes	772
Arménien	772
Phrygien, Thrace	773
Grec	773
Grec moderne	784
Albanais	784
Celtique	785
Emprunts celtiques	788
Germanique	794
Emprunts germaniques	800
Baltique	802
Slave	806
Finnois	809
Étrusque	809
Français	810
Autres langues romanes	812
Sémitique	812
Autres langues	812
Additions et corrections	815

ADDITIONS ET CORRECTIONS AU TEXTE DE LA QUATRIÈME ÉDITION

(1959)

- P. xviii, l. 24, lire : J. Friedrich.
- P. 1, col. 1, sous **ab**, lire : **abs.** (= *aps.*).
— l. 16 du bas, lire : *Caesar... maturat* et B. G. I, 7, 1.
— l. 12 du bas, lire : B. Al. 66, 3.
- P. 2, col. 2, l. 13, corriger en : et à v. pruss. *au-*, v. sl. *u*, lit. *au*, hitt. *u-wa* (corrélatif), cf. skr. *dwa* et lat. *uē*.
— l. 19 du bas, lire : « *abiit* » ou « *abdidit* »?
- P. 3, col. 2, sous **abies**, l. 3, après **abiet-s*, ajouter : ou plutôt un *s* alternant au nominatif avec un *z* aux autres cas.
- P. 4, col. 2, l. 2, ajouter à la fin de l'article **aborigines** : Pisani compare dans Lycophron, Alex. 1253, le gén. pl. *βορειγόνων ἔθνος ἐν Ἰταλίᾳ οὐτω καλούμενον* (Schol.); cf. Mikkola, *Die präposit. Hypostase*, dans *Arctos*, N. S. III, 87; v. Thes. s. u.
- P. 6, col. 1, l. 2 du bas, ajouter : hitt. *aku-* « pierre pointue, écueil » avant : lit. *ašutai*.
- P. 7, col. 2, début, ajouter : **acrō**, **-ōnis** m. : extrémité du pied des animaux (Vétér.). Emprunt au gr. *ἄκρων*.
- P. 8, col. 1, l. 5 du bas, lire : *mittere*.
- P. 9, col. 2, sous **adōria**, l. 5, lire : *adōrō*.
- P. 10, col. 1, l. 6 du bas, ajouter : *αἶθος*.
- P. 11, col. 2, après *aequipollens*, ajouter : *aequipondium* « poids d'une balance romaine » = *σῆκωμα*.
— à la fin de l'article **aequus**, ajouter : *Aequi* est le nom d'une peuplade italique; cf. *Aequum Tuticum* et *Aequicoli*.
- P. 12, col. 1, l. 5 du bas, après *imitor?*, ajouter : cf. *aedēs* et skr. *idh-*.
- P. 13, col. 1, sous **aesculus**, l. 13, lire : v. h. a. *eich*.
- P. 14, col. 1, l. 18, lire : BSL 38, p. 103 sqq.
— l. 22, lire : dor. *dez*.
— fin de l'article **aeuus**, ajouter : on a rapporté étr. *avil* « année »; cf. Vetter, *Gl.*, 1910, p. 184.
— col. 2, sous **agea**, l. 6 : De gr. **ἄγεα*.
- P. 15, col. 1, l. 2, lire : *ἄγρου*.
— col. 2, l. 22, lire : sl. *agne* et.
— s. u. **agnus castus** : supprimer **castus**.
- P. 18, col. 2, sous **Aiāx**, l. 1, lire : *Ataz*.
- P. 19, col. 2, art. *āla*, fin, ajouter : La graphie *ahala* avec *aha* notant *ā* est sans doute d'origine ombrienne.
- P. 20, col. 1, s. u. **alauda**, lire : Pline, 11, 121.
- P. 20, col. 2, l. 3, après pl. n., ajouter : et du nom propre *Alfus*, étr. *Alfori*.
— l. 6, ajouter avant la phrase *De plus* : le hittite a *alpa* « nuage ».
— s. u. **alcēdō**, lire : *alcyon* ou *martin-pêcheur* (André).
- P. 23, col. 1, s. u. **alms** fin, ajouter : celt. *Alesia*, fr. *alise*; v. Szemerényi, *Gl.*, 1959, p. 227.
— l. 6 du bas, après substantivé, ajouter : cf. *fēmīna*.
— l. 5 du bas, lire : *τῆδομος*.
- P. 27, col. 1, l. 22 du bas, ajouter : tokh. A : *āmpi*, *ampe*.
— l. 14, ajouter après diverses : (all. *beide*, etc.).
— l. 10, ajouter après *obā* : v. pr. *abbai*.
— col. 2, l. 8, ajouter : Cf. J.-G. Préaux, Latomus, XVIII, 1959, p. 819.
- P. 28, col. 1, après **amburbium**, ajouter **ambustum** « bois à brûler » : v. *ārō*. Cf. André, Latomus, XIV, 1955, 517.
— s. u. **amentum**, ajouter : mot sans doute corrompu; cf. André, *REL.*, 58, 1960, 119.
— Avant **ames**, ajouter : *amerīna*, *-ae* (scil. *salix*) f. : d'Amérique, en Ombrie. Nom d'une espèce de saule; cf. fr. *ambre*. V. André, *Lex.*, s. u.
— col. 2, avant **amiō**, ajouter : **aminnea** (scil. *uītis*) f. : vigne d'Aminnée; v. André, *Lex.*, s. u.
- P. 29, col. 1, l. 17, lire : Mot italo-germano-celtique.
— l. 19, après latin), ajouter : germ. *-apa*, v. h. a. *-affa* dans *Al-apa*, *Wisil-apa* « Wieslauf », noms de fleuves.
- P. 30, col. 2, l. 1, ajouter : **Ampsaneti** (nalles) : Vg., Aen. 7, 565 : « ab omni parte sancti » (Serv.). Étym. pop.? Voir *Thes.*, s. u.

- P. 31, col. 2, sous *ancora*, l. 4, lire : *ἄγκυρα*.
— l. 5, ajouter après *antépénultième* : (cf. *azymus, crepida*).
- P. 32, col. 1, l. 7, ajouter : Cf. gr. *ἄγκος* « vallée » et germ. : v. isl. *angr* « baie », all. *Anger* « pacage ».
— sous *aneus*, l. 3, lire : Semble être le même, et ajouter, l. 8 du bas : (si ce n'est pas une étymologie populaire. *Aneus* peut être étrusque, comme *Ancarius* ; v. Schulze, *Lai. Eig.*, p. 122 et 165, 7.
— col. 2, sous *Angerona*, ajouter : Étymologie contestée ; cf. Ernout, *Philol.* 111, p. 79.
- P. 34, col. 2, l. 24, sous *animale*, ajouter : Sur *animale matris*, v. André, *Rev. Phil.* 1962, p. 25.
— l. 16 du bas, ajouter après *ἀνεμος* : osq. *anamum* « animûm » (au sens de *anima*), Vetter, *Hdb.*, n° 3 et 109.
- P. 35, col. 1, l. 1, lire : v. *annus* et *anus*.
— l. 15, fin, ajouter : *biennâlis* (tardif).
- P. 37, col. 1, l. 19 du bas, lire : le hittite *a hant* « front », *hantezzi-* « premier » et de nombreux dérivés.
- P. 37, col. 2, l. 18 du bas, lire : Le hittite *a onna* « mère » et *hannaš* « grand'mère ».
- P. 39, col. 1, sous *apinae* : ... de la ville Apina d'Apulie (étym. pop.).
- P. 40, col. 1, sous *Ἀπολλῷ*, lire : gr. *Ἀπόλλων*.
— col. 2, l. 39 du bas, lire : « Apollō ».
- P. 43, col. 1, ligne du bas, ajouter après **arboræus* : ou féminin singulier : -a (scil. *medulla*).
- P. 45, col. 2, sous *arepo*, ajouter : « L'hypothèse d'un emprunt au celtique, dans cette inscription, dont les deux premiers exemples proviennent de Pompéi, est peu vraisemblable. »
— ligne du bas, ajouter : hitt. *hargi* « clair, blanc ».
- P. 46, col. 2, avant *arinca*, ajouter : **arillus*, -i m. : pépin de raisin. Origine inconnue. V. André, *Lex.*, s. u.
- P. 47, col. 2, sous *armus*, l. 2, après *armora*, ajouter : (d'après *femora*?).
- P. 49, col. 2, sous *artus*, l. 2, lire : dans *armus, ars, artus*.
- P. 50, col. 2, l. 7 du bas, lire : (-*cella*).
- P. 51, col. 2, sous *aser*, lire : *asser*.
— sous *assidelæ*, lire : *assidelæ*.
- P. 52, col. 1, sous *assy*, l. 15, lire : hitt. *ešhar*, gén. *ešhanas* et : tokh. A.
— col. 2, avant *asturcō*, ajouter : **astur* : v. *accipiter*.
- P. 53, col. 2, sous *atalla*, l. 3, lire : *attena* (*atta*).
— l. 9, fin, ajouter : cf. *ἀτταλῆς* « sorte de gâteau ».
- P. 54, col. 2, sous *atla*, l. 6, ajouter : hitt. *atta* « père » ; l. 8 : étr. *ati* « mère ».
- P. 55, col. 1 : *adtegrare* : reporter p. 9, col. 2.

- P. 55, col. 1, l. 7, lire : M. L. (au lieu de M. M.).
- P. 56, col. 1, sous *auēna*, l. 13, ajouter : mais l'*ē* de *auēna* ne correspond pas à l'*i* du slave, et même...
- P. 57, col. 1, l. 8 du bas, ajouter : sur le groupe *augur, augustus*, v. G. Dumézil, R. E. L. XXXV, 1958, p. 36 sqq.
- P. 58, col. 2, sous *aula*, l. 4, ajouter après poésie : et chez les prosateurs de l'Empire (Suét., Tac.).
- P. 59, col. 1, l. 12, sous *aula*, ajouter après *aulula* : *ollarium* « niche de caveau ».
— col. 2, l. 20, sous *auris*, ajouter : *auriscalpium*, trad. de *ἀυτολοφίς* « cure-oreille ».
- P. 60, col. 1, l. 7 du bas, après *aurigō*, ajouter : « rouille du blé » (cf. *rōbigō*).
- P. 61, col. 1, l. 1, ajouter : lat. *au-ferō*.
- P. 62, col. 2, sous **axilia*, l. 3, lire : M. Leumann.
— sous *azymus*, l. 2, lire : *ἄζυμος*.
— l. 6, ajouter après l'initiale : cf. *butyrum* et *crepida*.
- P. 64, col. 1, sous *baccolus*, l. 4, ajouter après *βάκχιλος* : « eunuque, efféminé ».
— avant *badō*, ajouter : *badizō*, -ās « marcher ». Transcription du gr. *βαδίζω* dans *Plt.*, As. 706.
— col. 2, sous *balanus*, l. 3, lire : gr. *ἡ βάλανος*.
- P. 65, col. 1, l. 9, lire : r. *bolobolli*.
— col. 2, dernière ligne, ajouter : cf. skr. *vāluka* « table » (J. Bloch, *Mél. Ernout*, p. 19).
- P. 66, col. 1, sous *barba*, l. 13, après M. L. 946, ajouter : Sur *barba* « oncle », v. Löfstedt, *Late Latin*, p. 34.
— col. 2, sous *barbarus*, l. 12, après *barbaricus*, ajouter : cf. gr. *βαρβαρικός*.
— sous *barea* l. 2, ajouter après emprunté : à l'égyptien ; copte *bari*.
- P. 67, col. 1, sous *barrus*, fin, ajouter : cf. peut-être skr. *vāranah, vāruh* « elephantus », du skr. *bṛmhati, barbati* « barril » ; v. *Thes.*, s. u.
— art. *basaltes* à modifier ainsi : corruption de *basanites*, du gr. *βασανίτης*, dérivé de *βάσανος* « pierre de touche ».
- P. 68, col. 1, avant *battuō*, ajouter : *batis*, -Is f. : crithme, perce-pierre (Col., Plin.). Origine inconnue.
— sous *battuō*, l. 3 du bas : Rappel des mots celtiques et germaniques de sens et de forme différents : gaul. *Bođuo*-casses, v. irl. *bodh* « déesse du combat », v. isl. *boð* « bataille », etc.
— sous *batulus*, lire : *bātulus*.
- P. 68, col. 2, ajouter avant *heber* : *beātus* : v. *beō*.
- P. 69, col. 1, art. **belsa* à modifier ainsi : **belsa* « graminé, uilla » (Virg., Gramm.) ; fr. *beauce* (J. Bloch, *Mél. Ernout*, p. 17). Sans doute mot celtique. V. *Thes.*, s. u.
— col. 2, sous *berula*, l. 2, l. : gall. *berwr* de **berura*.
- P. 70, col. 1, sous *bi-*, l. 9, ajouter : *bidēns*, skr. *dvi-dan-*.

- P. 70, col. 1, sous *bi-*, l. 4 du bas, ajouter : l'ombrien *difue*. T. E. VI b 4 « bifidum », semble emprunté au gr. *διφύς*.
— l. 6 du bas, ajouter : Cf. encore *bibātor*, CGL V 403, 4 et 271, 28.
- P. 74, col. 2, sous *blaesus*, l. 8, ajouter : cf. L. Havet, *MSL* VI, 238.
- P. 75, col. 1, avant *brāca*, ajouter : *brāhūm* (*brauium*), -i n. : prix de la victoire, palme. Emprunt fait par la langue de l'Église au gr. *βραβεῖον*. Composé : *brabifer* (Gl.).
Cf. *brabeuta* = *βραβευτής*, Suét., Nero 53.
— col. 1, sous *bracis*, l. 2, ajouter après Plin. 18, 62 : irl. *mraich, braich* ; gall. *brag*.
- P. 76, col. 1, sous *brīdum*, l. 1, ajouter : (all. *braten*, etc.).
— sous *broceus*, l. 2 du bas, ajouter : Sur *broc(e)hillata* « sainfoin », v. André, *Latomus*, XV, 517.
— col. 2, sous *brunda*, ajouter : Cf. *Brenta*, autre nom de *Brundisium*, P. F. 30, 7.
- P. 77, col. 2, à la fin de l'art. *bucca*, ajouter : sur *buccus* « bouc », v. E. Löfstedt, *Symbol. Ōsl.*, 38, p. 55.
— sous *būcina*, l. 3, ajouter : 2° pied d'alouette (fleur en forme de trompette).
— art. *būfō* à modifier ainsi : *būfō*, -ōnis m. : *sorex siluestris*... irl. *buaf*... la glose *bufo* : *rana terrestris nimia magnitudinis* (Serv., G. I, 184) doit désigner un autre animal et provenir d'une confusion.
- P. 78, col. 1, sous *bulga*, l. 6, ajouter : Germanique : got. *balgs* « ventre », all. *Balg*, etc.
— sous *bulia*, l. 3 du bas, lire : *βολός*. On a rapproché le mot étrusque *pul* dans *pul. umyva* « clauatus, brillatus » ; cf. M. Durante, *Atti Acc. Naz. Linc.* 1965, XX, p. 212.
- P. 79, col. 1, sous *bursa*, ajouter l. 2 : gr. *βύρα* (étym. inconnue) ; cf. Vg., Aen. 1, 367, et T. L. 34, 62, 12, qui font appel à l'origine légendaire de Carthage par « étymologie savante ».
— col. 2, sous *būtyrum*, l. 3, lire : *βοῦτύρον*.
- P. 80, col. 1, sous *cacabō*, ajouter : hitt. *kakkapa*, mot imitatif.
- P. 83, col. 2, l. 19, ajouter : cf. *trūcidō*?
- P. 84, col. 1, sous *caelum*, l. 4 du bas, ajouter : l'osque *kaila* « aedem, sacellum » ? est de sens incertain. Cf. Vetter, *Hdb.*, n° 8, 6.
- P. 85, col. 1, sous *caesius*, après cognomen, ajouter : cf. étr. *ceisi*.
- P. 86, col. 1, sous *calamus*, l. 1, lire : (Col., Pline).
— avant *calcitrō*, ajouter : *calcifraga* : v. *calx*.
— col. 2, sous *caleō*, l. 7 du bas, après (tardifs), ajouter : cf. Hudson Williams, *Eranos*, 1965, p. 177.
— *ibid.*, l. 4 du bas, lire : *šilu* ; dernière ligne, ajouter après *lāwēr* : all. *lau*.
— l. 4 du bas, lire : « boues *calidōs* » en romain.
- P. 87, col. 1, l. 13 du bas, lire : *καλλίον, καλλίε*.
— avant *calliomarcus*, ajouter : *calleō* : v. *callum*.

- P. 88, col. 1, l. 18, lire : dissyllabique.
— l. 23, ajouter : cf. peut-être le composé ombrien *anclar* n. pl. « oscinēs ».
- P. 89, col. 1, sous *calx* 2, l. 16 du bas, après *calculus*, ajouter : *ad incitas* (sc. *calces*) *redigere*.
— col. 2, sous *calx* 2, à la fin, ajouter : Sur *calculus*, v. J. Loicq, dans *Ant. Cl.*, 1960, p. 30, qui compare skr. *parkaras* « caillou ».
— col. 2, sous *cambiō*, l. 9, ajouter : v. irl. *camm* « courbe, recourbé » (pour le sens, cf. *ueriō*).
- P. 90, sous *camera*, l. 8, après M. L. 1545, ajouter : B. W. *chambre*.
- P. 91, col. 1, sous *campus*, fin, ajouter : de même le lit. *kampas* « pointe, angle ».
— col. 2, l. 16 du bas, lire : *aratione* (non *oratione*).
- P. 94, col. 2, sous *caper*, l. 3, ajouter : cf. Martial 3, 24, 14.
- P. 95, col. 1, sous *caper*, l. 4 du bas, ajouter : gr. *κάπρος* « sanglier ».
— col. 2, l. 8, ajouter : cf. J. Bruech, *IF.* 63, 1958, p. 228.
- P. 97, col. 2, sous *cappa*, l. 2, lire : Dimin.
— avant *caprōnae*, ajouter : *caprimulgus*, -i m. : engoulvent, ... chèvre. V. André, *Les noms d'oiseau en latin*.
- P. 98, col. 1, l. 3 du bas, ajouter : cf. *scabō, scapulae, scapha*.
- P. 99, col. 2, l. 11, ajouter après « inconnue » : comme le skr. *harpāsa* ; v. Frisk, *Gr. Et. Wb.*, s. u.
- P. 100, col. 1, l. 11, ajouter après « 101 sqq. » : et Dumézil, *REL.* 1961, p. 87 et s.
- P. 101, col. 2, sous *carō*, l. 3 du bas, ajouter : et sans doute *cernō*.
- P. 103, col. 2, avant *cassēs*, ajouter : **cassanus*, -i m. : chène. Nom attesté dans les textes, mais bien représenté dans les langues romanes. Sans doute mot gaulois. V. *quercus*, M. L., s. u., et *Gloss. med. Latin. Cataloniae*, col. 424, avec bibliographie.
- P. 104, col. 1, avant *castigō*, ajouter : *casteria*, -ae f. : « locus ubi, cum nauigatio conquestis, remi et gubernacula conquesunt », Non. 121, 26 ; cf. *Plt.*, As. 919. Emprunt au gr. *κατασκατήρια*.
— sous *castor*, fin, ajouter : V. en dernier lieu Frisk, *Gr. Et. Wb.*, s. u. *χάστωρ*.
- P. 105, col. 2, ligne du bas, lire : basque *gatula*.
- P. 106, col. 1, l. 14, lire : (Pétr. 132, 2).
— sous *cattus*, l. 1, ajouter : cf. ital. *gatto*.
— col. 2, sous *cauda*, l. 4 du bas, ajouter après *cōdex* : gr. *ἑπιτομή*.
- P. 107, col. 2, sous *caulis*, l. 2 du bas, ajouter : degré réduit dans skr. *kūlyan* n. « os », *kūlyā* f. « ventre, tuyau » ?
- P. 110, col. 2, sous *celer*, fin, ajouter : cf. skr. *kāldyati*

- « il pousse », gr. *κέλλω* « aborder » et « faire aborder », *κέλλομαι* « pousser, presser ».
- P. 111, col. 1, l. 9, après **kelya*, ajouter : (v. irl. *cuille* de **kulyā* ou **kolyā*).
— l. 10, fin, ajouter : Ou ancien **kel-nā*?
— dernière ligne, lire : *κλαδάσαι*.
- P. 113, col. 2, l. 7, ajouter après « Dérivés » : *centies*, adv. « cent fois ».
- P. 115, col. 1, l. 17, ajouter : le grec a *κάρ* (hom. dans *ἐπὶ κάρ* « sur la tête »), att.
- P. 116, col. 1, sous *cernuus*, l. 7, fin, ajouter : et *κρῆν-ξαι* « ἐπὶ κεφαλῇ ἀπορρίψαι ».
- sous *cerrus*, l. 2, ajouter : cf. berb. *kerruš* « chêne ».
- P. 118, col. 1, sous *charaxō*, l. 3, lire : *χαράξαι*.
— avant *chirurgia*, ajouter : *chiragra*, -ae f. : goutte aux mains. Emprunt au gr. *χειράγρα* (Hor.). Cf. *podagra*.
— col. 2, sous *christianus*, ajouter, l. 2 : attesté depuis 44 à Antioche (Act. I, 24) ; l. 4 du bas, ajouter : V. Blaise, Dict., p. 148 sqq.
- P. 119, col. 1, l. 4, ajouter : et *κίχους* « ὁ νέος ἑταῖς ».
- P. 121, col. 2, sous *cingo*, fin, ajouter : Sans rapport visible avec les formes celtiques du type v. irl. *-cingim* « je vais », *ceima* « pas, marche ».
- l. 7 du bas, après que le sens, ajouter : (cf. toutefois *κόνις παρός*, Ther., etc.).
- P. 122, col. 1, sous *ciprus*, l. 4, fin, ajouter : *dea Cupra*, CIL IX 5294 ; cf. Strabon 5, 241 ; Sil. Ital. 8, 432.
- P. 123, col. 2, l. 5, ajouter comme référence : v. Thes. III, 1204 et sq.
- sous *cisium*, l. 2, ajouter : Emprunt ; cf. irl. *coss* « corbeille », gael. **cissio*.
- P. 125, col. 1, l. 4, lire : *elāmō*.
— l. 14, ajouter : v. isl. *hlakka*.
- P. 126, col. 2, l. 11, lire : serbe *kijūka*.
- P. 127, col. 1, l. 9, lire : (Cyprianus) Gall(us)).
- P. 128, col. 1, l. 9-10, lire : P. F. 56, 19.
— l. 16 du bas, lire : **χλνγω*.
- P. 129, col. 1, l. 2, ajouter : Mot expressif ; cf. gr. *κλώζω*, v. sl. *klōkotali* « glousser ».
- l. 22 du bas, lire : tokh. B.
— l. 20 du bas, lire : subsisté.
— col. 2, sous *coacula*, ajouter : v. André, Noms d'oiseaux, sous *quacula*.
- P. 131, col. 1, sous *cohum*, l. 2-3, lire : Varr., L. L. 5, 135.
— col. 2, sous *colaeipium*, ajouter : (?) et forme douteuse.
- P. 133, col. 1, l. 21, lire : *ἐπλόμπν*.
— avant *color*, ajouter : *colobus*, -a, -um adj. : tronqué. Du gr. *κολοβός* ; *colobium*, -i n. : tunique sans manches ; étr. *culpiu*.
- P. 134, col. 1, l. 7, ajouter : *colum*, -i n. : gros intestin.

- Transcription du gr. *κῶλον*, confondu avec *κῶλον*. V. Benveniste, Rev. Phil., 1965, p. 12. Dérivé : *cōlicus*.
- P. 135, col. 1, sous *coma*, ajouter : *comētes* (tardif *comēta*), du gr. *κομητής* (ἀσκήρ).
- col. 2, sous *cōmis*, l. 15, après « sourire », ajouter : skr. *smāyate* « il sourit ».
- P. 141, col. 2, sous *coquō*, l. 20, ajouter : Pour *cocistriō*, v. *cociō*.
- P. 143, col. 1, sous *cornix*, ajouter, l. 9 : cf. toutefois *Coronicci*, CIL 12, 2, 976.
— l. 5 du bas, lire : *forniz*.
- P. 145, col. 1, sous *cortumiō*, fin, ajouter : cf. K. Latte, Röm. Rel., p. 42, n. 3, qui traduit le mot par « Koordinieren der Zeichen » ?
— l. 8 du bas, après Itala, ajouter : (et *scoriscātiō*).
- P. 147, col. 1, sous *crāpula*, lire : *crāpula*, -ae f. : 1° résine (colophane) qu'on mêlait au vin ; 2° fumées du vin, ivresse. Cf. André, dans Ant. class. 3, 1964, p. 56 et s., qui estime que le sens de « résine » est antérieur au sens de « ivresse ».
- P. 152, col. 1, sous *crocus*, l. 2, après *κροκός*, ajouter : lui-même d'origine sémitique.
- P. 154, col. 1, sous *cucullus*, fin, ajouter : Pour **cucullāris* « herbe à capuchon », v. André, Latomus XIV, 1955, p. 519.
— col. 2, sous *eucuma*, ajouter : Sémitique (éthiop. *kaka mat* « caldarium », d'après M. Cohen, St. sem. Io. Bakos dicata, Batisl., 1963, p. 79).
— sous *cūddō*, fin, lire : serbe *kūjem*. Ajouter : pers. *kustan* « tuer », av. *kudat* *šaitim* « qui tue la soif ».
- P. 155, col. 1, sous *culigna*, supprimer : peut-être venu par l'étrusque, et lire : Mot attesté en osque *culigna* et en étrusque *χλνγν*. V. Vetter, Hdb. 127 et 131.
— sous *culleus*, l. 2 et 3, lire : mesure de capacité de la contenance de 20 amphores ou 520 litres environ.
— l. 7 du bas, lire : Latte, P. W.
- P. 157, col. 2, sous *cunica*, fin, ajouter : « pièce de pressoir » (doublée?). Cf. André, Rev. Phil., 1962, 24.
- P. 159, col. 1, l. 2, avant *cupressus*, ajouter : *cuppes*, v. *cupiō*.
— col. 2, sous *curiosus*, lire : (sans doute formé d'après *studiōsus* avec influence de *cūria*, d'après Pisani).
— après *curiositas*, ajouter : V. A. Labhart, Mus. Helv., 1960, p. 206 sq.
- P. 167, col. 1, l. 18 du bas, ajouter : hitt. **tak-* « ressembler, convenir » et avec élargissement en *s* : *taks-* « conformer à, combiner ». V. Laroche, BSL 38, 1963, p. 70.
— col. 2, sous *dērecipitus*, fin, ajouter : Vetter compare *uesica displosa* (Hor., Sat. 1, 8, 46), Gl. XL, 1963, 145.
— sous *dēfrutum*, l. 11, ajouter : v. angl. *brod* « ius ».
- P. 169, col. 2, art. *dēns*, l. 7, du bas, après *δὲν*, ajouter : (secondairement *δδός*, d'après *δδός*).
— dernière ligne, ajouter : gr. *δάκνω* ; on partirait de **dent*.

- P. 170, col. 1, sous *derbītae*, l. 6, lire : gall. *darwyden*.
- P. 174, col. 1, sous *dida*, l. 3, lire : *πιδός*.
- P. 175, col. 1, l. 13, après « il brillait », ajouter : gr. *δῆατο*.
— l. 16, après forces actives, divines, ajouter : cf. sans doute hitt. *tine* « luna, mensis », proprement « celle qui brille ».
- P. 181, col. 1, avant l. 3 du bas, ajouter : *condolēscō*, -is, -ui ; se mettre (brusquement) à souffrir ; cf. Plt., Tru. 632 ; Tibul. 1, 6, 3 ; *condolē* : un exemple dans Cic., Att. 15, 4, 1, surtout fréquent dans la langue de l'Eglise pour traduire *συνάλω* ; cf. *compator* ; *indolēscō* ; *perdolēō*, *perdolēscō*. Le simple *dolēscō* (Gloss. Philox.) est sans doute tiré des composés.
- P. 182, col. 2, l. 12, lire : Le hittite a *dames* « presser, opprimer ».
- P. 183, col. 2, l. 7 du bas, ajouter : V. *doms*, fin. Le gr. *δῶμαρ* « femme mariée » se rattache sans doute au groupe de *domus*, mais la forme est obscure ; cf. Benveniste, Origines, p. 30.
- P. 185, col. 1, sous *drosea*, ajouter : angl. *trush*, all. *Drossel*.
- P. 187, col. 2, sous *dum-taxat*, fin, ajouter : V. M. Regula, I. F. 65, 1960, p. 12.
- P. 188, col. 1, après *dupondium*, ajouter : *duodēnum*, gén. pl. de *duodeni* (scil. *digiti*) « intestin long de douze (largeurs) de doigt », trad. du gr. *δωδεκαδάκτυλος* ; cf. Benveniste, Rev. Phil., 1965, p. 60.
— l. 12 du bas, ajouter : Le composé *uiginti* « vingt », c.-à-d. « deux dizaines », suppose un thème **ui-*, wr. gr. *ῥιξαι*, av. *visaiti*, tokh. *wiki* avec un doublet **wo-*, gaul. *vocorio*. En face de *Tricorii*, le gr. *δωδεκα* peut reposer sur **dō-* aussi bien que sur *diwo-*, lat. **diis*, ombr. *dis*, di-, got. *dis*, sur un ancien **di-*.
- P. 190, col. 1, sous *ebucalium*, l. 2, ajouter : celt. *Epona*, gall. *ebol* « poulain ». V. *equus*.
— col. 2, l. 17 (*elaphos*), ajouter : Sur gr. *ἐλέφας*, hitt. *labyra* (issu du syrien?), v. E. Laroche, Rev. Phil., 1905, p. 56.
- P. 191, col. 2, sous *esca*, fin, ajouter : Sur *esca* « funes ignis », amadou, v. Thes., s. u. 855, 87 sq. ; M. L. *esca* 3.
- P. 192, col. 1, ajouter après *ed* : *azzik* « banquerer », de **ed-sk-*.
— à la fin de l'art. *ēdō*, ajouter : L'ombrien *ezariaf*, TE. IV, 27, est de sens douteux : « escariās » ?
— col. 2, sous *effāli(l)atūm*, fin, ajouter : On a proposé de lire *ex infulato*, de *infula*.
- P. 193, col. 2, après *ēlegāns*, ajouter : *elegia* : v. *ēlogium*.
- P. 194, col. 2, sous *em*, fin, ajouter : L'explication par l'acc. *em*, de *is*, est peu vraisemblable.
- P. 196, col. 1, l. 11 du bas, lire : *ēn*.
- P. 197, col. 2, l. 25, après *reditūrus*, ajouter : mais toutefois *similitū* ?
- P. 199, col. 1, l. 26, ajouter : hitt. *iyati* « il va » et *pa-imi* « je vais » (préfixe *pa-*, pe-).
— l. 2 du bas, lire : germanique : v. h. a. *biscof*.
— col. 2, l. 7, lire : got. *aipistulans*.
- P. 200, col. 2, sous (h)er, l. 12, ajouter : Sur *ēricius* « chardon à foulon », v. André, Latomus XIV, 1955, 519.
- P. 202, col. 2, sous *essedom*, l. 2, ajouter : Sans doute de **en-sed-om* (v. *sedō*).
— avant et, ajouter : *ēsuriō* : v. *edō*.
- P. 204, col. 2, l. 7 du bas, ajouter : Alb. *šem(e)*.
- P. 205, col. 2, sous *exemplum*, l. 3, ajouter : gr. tardif *ἐξομπλον*, *ἴσον* (Hesych.) ; *ἐξομπλῆρον* « exemplarium » (Papyr.).
- P. 206, col. 1, sous *expediō*, lire : *pēs*.
— col. 2, sous *explorō*, l. 7 du bas, ajouter : cf. gr. *ἐκπῶν* (Xén.).
- P. 215, col. 1, l. 5 du bas, ajouter : Le nom. *famul* (Enn., Lucr.) est un calque de l'osque.
- P. 216, col. 1, sous *profānus* fin, sur « profanus » et « profanare », v. maintenant E. Benveniste, dans *Homages to Georges Dumézil*, p. 46-53, qui traduit *profanus* par « désacralisé » et *profanare* par « rendre apte à la consommation (une offrande) », et par suite « consacrer une oblation vouée ensuite à la consommation », puis « consacrer » en général.
- ibid., sous *far*, l. 2, lire *amidonnier* au lieu de *épeautre*.
- P. 218, col. 1, sous *fascinus* fin, ajouter : « On est tenté de rapprocher le mot obscur **fescemnoe*, v. p. 281, col. 1, l. 1.
- P. 221, col. 2, sous *faus(s)ae*, après f. pl., ajouter : (*flauisae*, Non. 112, 26).
- P. 226, col. 1, l. 1, fin, lire : *ferō*, *ferus*.
- P. 227, col. 1, l. 4 et 5, lire : **fasnom* et **fas-*.
- P. 228, col. 1, l. 4, après *forda* ajouter *bifer* « qui produit deux fois par an » esp. *brevia* « early fig ».
- P. 229, col. 1, l. 14 du bas, lire : v. sl. *berq*.
— col. 2, l. 9 et 11, lire : serbe *brēme*, *breda* ; russe *brēzaja*.
— sous *ferum*, l. 16 du bas, ajouter après M. L. 3261 : 3° verveine (trad. de *σπινθίς*).
— ibid., dernière ligne, ajouter : cf. Benveniste, Celt. III, 1956, p. 279-283, qui suppose un mot d'origine illyrienne emprunté par les Celtes.
- P. 243, col. 2, sous *foedus*, l. 11, lire : *ea quae mazimae fidei*.
- P. 244, col. 2, sous *foliis*, l. 4, ajouter : Sur *foliis* « monnaie, unité de compte », cf. Isid., Or. XVI, 18, 11 :

folles dicuntur a sacculo quo conduntur, a continente id quod continetur appellatum.

P. 245, col. 2, l. 13, lire : Cap., *Prol.* 52.

P. 249, col. 2, l. 12, lire : *teĩũnus*.

P. 251, col. 1, sous *frāgum*, l. 7, ajouter : lit. *brāškē* « fraise » et.

— sous *framea*, l. 1, ajouter : v. isl. *premiar* « frapper avec l'épée » ; Mast, Lang. 34, 1958, 364.

P. 252, col. 1, l. 6, sous *frāter*, ajouter : *fratreks* « *fraticus, magister fratrum », *fratrecate*, **fratricātu* « in magisterio ». Cf. *magistrātũ* (abl.).

P. 252, col. 2, sous *fraus*, fin, ajouter : L'ombrien a *froselom* « fraudātum ».

P. 254, col. 2, l. 5 du bas, sous *frigutiũ*, ajouter : *frigulũ*.

P. 256, col. 2, l. 8 et 4 du bas, lire : **fructatiũ* et *fructus*.

P. 257, col. 1, sous *frustum*, l. 12, ajouter : soit gr. *θραύω* « je brise », skr. *dhvāratī* « endommager », de **dhwer*.

— col. 2, sous *fu*, lire : *fũ* et *fũfae*.

P. 259, col. 1, sous *fulciũ*, l. 3 du bas, lire : *balzēna*, — dernière ligne, ajouter après gr. : *φάληξ* et.

— sous *fulgũ*, ajouter, l. 13 du bas, après *fulgurũ*, -ās : (et *fulgerũ*, Catulle 66, 94).

P. 261, col. 1, l. 10, lire : *fũsitrĩx*.

— col. 2, l. 26 du bas, lire : *dēposuerit*.

P. 265, col. 1, sous *gabata*, l. 3, ajouter après *γάβατος* : *γαδαθόν, γαδελόν*.

— col. 2, sous *galius*, ajouter : V. André, *Noms d'oiseaux*, s. u.

P. 266, col. 1, sous *galbus*, l. 7, ajouter : *galbina* (scil. *uestis*) « vêtement jaune » (Juv., Sat. 2, 97).

P. 268, col. 1, l. 2, après *gastra*, ajouter : Rohlf, *Scav. Ling.*, p. 10.

— col. 1, sous *gaudeũ*, fin : Le lit. *gausũs* « abondant », *gausinit* « multiplier, accroître » est loin pour le sens.

— l. 4 du bas, ajouter : *γανναχς* (Papyri), venu de l'iranien **gannaka*.

P. 269, col. 1, milieu, lire : *jũmt* « mettre un toit ».

P. 270, col. 1, sous *gener*, l. 4 du bas, lire : *zāmanya*.

P. 271, col. 2, l. 4 du bas, lire : *ingenus*.

P. 273, col. 1, sous *genũ*, l. 15, lire : *Herculēs*.

P. 275, col. 1, sous *gillũ*, l. 4, ajouter : cf. peut-être hébr. *gullā* « vase à boire ».

P. 276, col. 1, sous *glāns*, l. 9, lire : *glandium* n. : longe, flet (cf. Johnston, Class. Phil. XLIX, 1954, p. 244 sqq.).

P. 276, col. 2, sous *glēba*, l. 11, fin, ajouter : *glēbũ* « arātor, rusticus » (Gl.).

P. 279, col. 2, l. 1, sous *grāculus*, supprimer : *geai* (v. André, *Noms d'oiseaux*, s. u.).

P. 279, col. 2, sous *grādiũs*, l. 4, lire : cf. *Fērōnia*.

P. 280, col. 1, sous *Graecus*, l. 13, ajouter : V. Ernout, Philologica III, p. 82 et s., et G. Rohlf, Gl. XXXIX, p. 268 et s.

— col. 2, sous *gramiae*, l. 3, lire : (cf. *γλημώδης*), et supprimer : *γλήμιον*.

P. 281, col. 1, sous *grandis*, fin, ajouter : A. Castellano, Una motta di parole « magnus » e « grandis », Arch. Glott. ital. XLVI, II, 1961.

P. 282, col. 1, sous *grātus*, fin, ajouter : cf. W. Havers, Zur Wortsippe *grātus, grātes, grātulor*, and verw., dans Mém. Kretschmer, 1956, p. 154-171, et M. Leumann, Gl., 1964, p. 116.

P. 285, col. 1, sous *gunna*, l. 2, ajouter : cf. russe *kund, kunika* « martre ».

P. 287, col. 2, bas, ajouter : Sur tous ces emplois, v. M. Leumann, *habere* mit Inf., Mus. Helv. 19, 1962, p. 65 et s.; Benveniste, *Hitt. et i.-e.*, p. 59 et s.

P. 288, col. 1, sous *haedus*, l. 5 du bas, lire : le nom latin du « chevreau ».

P. 289, col. 1, avant *hara*, ajouter : *hapalus*, -a, -um adj. : (œuf) mollet (Apicius). Du gr. *ἀπαλος*. Plaute a déjà *hapalopsis*, Ps. 894.

P. 291, col. 2, sous *heluus*, l. 3 du bas, lire : *zelvas*.

P. 292, avant *hērēs*, ajouter : *Herculēs*, -is m. : Hercule. Emprunt oral au gr. *Ἡρακλῆς*, panitalique et étrusque (v. *hercle*), qui a subi des altérations : syncope et épenthèse, passage à la 2^e déclinaison : en osque, gén. *Herekleis*, dat. *Hereklui*; cf. gén. *Herculi* de Catulle 55, 13. Nombreux dérivés dans la toponymie et l'onomastique : *Herculānus*, etc.

P. 295, col. 1, sous *hinnus*, ajouter : V. Chantraine, R. Phil., 1965, p. 205.

— col. 2, sous *hippacũ*, l. 8, lire : *zipati*.

P. 296, col. 2, sous *hirundũ*, fin, ajouter : *hirundo* « châtaine du cheval » est une traduction de gr. *χελιδών*; v. André, *Noms d'oiseaux*, s. u.

P. 299, col. 2, sous *horior*, l. 10 du bas, ajouter : et le nom de Vénus, osq. *herentatels*, gén. « Veneris », pél. *herentas* nom., etc.

P. 301, col. 1, l. 20, lire : Word (au lieu de World).

— col. 2, l. 13 du bas, lire : *perexierit* au lieu de *perexerit*; cf. E. Löfstedt, *Late latin*, p. 17.

P. 308, col. 1, sous *ignis*, l. 4 du bas, lire : lit. *ugnis*.

— sous *ignōscũ*, l. 2, lire : *ignōtũrus*.

P. 311, col. 1, sous *imperium*, l. 16, ajouter : Sous l'Empire, *imperium* désigne à la fois le « régime impérial » et le « territoire qui lui est soumis » : *i. Romanum*.

P. 348, col. 2, sous *lectus*, l. 6 du bas, ajouter (après **legħ*) : sauf peut-être fal. *liet* « iacet » de **legēre*, Vetter Hdb. 286.

P. 349, col. 1, l. 5 du bas, lire : **lēcōtĩnum*.

P. 351, col. 1, sous *lemurēs*, l. 3, lire : *Varro*.

P. 352, col. 2, sous **lessus*, fin, ajouter : Rappel pour le sens *plangor* (Vg., Aen. 12, 605, 667). — sous *letum*, fin, ajouter : On a rapproché : gr. *λοῖτη* « *tapos* (Hes.), *λοιμός* « *pestis* » (Hes.), étr. *leine* « mortuus est », *Leθam, Leinθ* « *dea infernalis* ».

P. 354, col. 2, l. 2, lire : *legisperĩtus*.

— l. 16, ajouter : V. E. Benveniste, BSL XXXVII (1936), p. XVIII.

— sous *lber*, l. 12, lire : britt. *llyfr*.

P. 355, col. 1, l. 12, après délivrer, ajouter : (et « traverser, franchir (un fleuve) » ; v. E. Löfstedt, *Verm. St.* 105, 2.

— col. 2, l. 9, sous *liberā*, ajouter : Sur ombr. *Vofione* (Vufione) « *Liberō?* » (datif). V. E. Benveniste, Rev. Hist. Rel. CXXIX, 1945, p. 6-9.

— l. 11, Le vénète a *louderobos* « *liberis* », dat. pl.

P. 356, col. 2, l. 15, ajouter : On a aussi expliqué *libra* par **loudhrā*, adjectif féminin dérivé du nom du « plomb » en celtique : **loudya*, et en germanique : **laueta*, angl. *lead*.

P. 357, col. 1, l. 22 du bas, lire : *libertās*.

— col. 2, l. 18, lire : *mēche*.

P. 360, col. 2, sous *lingua*, l. 6 du bas, ajouter : après « genre indécis » : tokh. A *kāntu*, tokh. B *kāntwa*, issu par métathèse de **tank-*.

P. 367, col. 1, après *lōtium*, ajouter : *lōtor*, -ōris m. : foulon ; v. *lauo*.

— sous *lubet*, fin, ajouter : Sur les confusions tardives entre *libet, libenter* et *libero*, v. E. Löfstedt, Venn. St., 104 sq.

— col. 2, avant **lucinus*, ajouter : *Lūcina* f. : v. *luz* et *lūcus*.

P. 368, col. 1, sous *lucũs*, fin, ajouter : L'explication par un emprunt à un grec supposé **λυκούς* (*ζῆτος*), cf. *γλυκοίς*, se heurte à des difficultés de forme et de sens.

P. 371, col. 1, l. 4, ajouter après Benveniste : BSL 44, 53. — col. 2, l. 15 du bas, lire : *in Campo Martio*.

P. 372, avant *lūtor*, ajouter : **lutō*, -ās? : fréquentatif de *lutō*, d'après Non., p. 131, 16, qui cite un exemple de Varron, Men. 100.

P. 374, col. 1, l. 13, ajouter après « radical » : sauf peut-être hitt. *luk-zi* « il fait jour » comme *nekuji* « il fait nuit ».

— milieu : supprimer : irl. *luan* et ajouter : brit. arm. : *lun*.

P. 376, col. 1, sous *machaera*, l. 2, ajouter : v. Frisk, s. u.

P. 314, col. 1, bas, ajouter après *inciēns* : Sur *incineta* « *enceinte* », v. *incingō* sous *cingō*.

P. 315, col. 1, avant *inde*, ajouter : I *inde* : impératif conservé dans l'expression *inde ignem in aram*, Plt., Mi. 411. Généralement dérivé de *indō* (v. *dō*, p. 180) « *placer, mettre dans ou sur* », mais, selon Pisanl, *Paideia* XVII, 1962, 7, correspond au skr. *indhi* « *allume* », de la racine **idh-*, v. *aedēs*. — II *inde* : ad-
verbe e. q. s.

— col. 2, l. 17, après Thes. s. u., ajouter : et K. Latte, Röm. Rel., p. 43.

P. 316, col. 1, à la fin de l'article *indũsium*, ajouter : v. Ernout, Rev. de Phil. XXXII, 1958, p. 7 sqq.; Philol. III, 105.

P. 319, col. 1, sous *instar*, l. 1 et l. 5 du bas, lire : *Instar*.

— col. 2, avant *insula*, ajouter : *insũbutum*, -i, en-
souple. V. *suũ*.

P. 321, col. 1, sous *intubus*, l. 2, après *endive*, lire : Étymologie obscure : mot araméen d'après O. Hiltbrunner, *Latina-Graeca*, Berne, 1958, p. 174. — L. 4, lire : Depuis Lucilius. — L. 5, après M. L. 4521, lire : mais les formes romanes ne proviennent pas directement du latin ; le latin médiéval a *endivia*, le grec byzantin, *endivĩ*, cf. ital. *endivia*.

— avant *inuideũ*, ajouter : *inulcem* : v. *uicis*.

P. 321, col. 2, sous *inuideũ*, l. 6 du bas, ajouter : lit. *pavidėti*.

P. 323, col. 1, l. 18, lire : Word.

P. 331, col. 1, milieu, lire : *senectũs*.

P. 336, col. 1, après *laciũ*, ajouter : *lacōnium*, -i n. : étuve d'un *caldarium*. Du gr. *λακωνικόν* n.

— col. 2, avant *lactēs*, ajouter : *lactāgũ* : v. *lac*.

P. 339, col. 1, sous *lampadiũ*, l. 2, ajouter : ou plutôt « *muscarĩ* à toupet ».

— l. 4, ajouter : Latomus XV, 1956, p. 293. Dérivé de *lampada?*

— col. 2, sous *lāna*, l. 8 du bas, lire : lit. *vilna*.

P. 341, col. 1, sous *lapis*, l. 3 de la fin, après « pour le sens », ajouter : v. pourtant Frisk sous *λεπας*. — col. 2, l. 3 du bas, ajouter : (*Lārunda* dans Ausone, d'après *Lār*).

P. 342, col. 1, sous *largus*, fin, ajouter : L'étrusque a des noms propres : *larca, larena, largenna* (lat. *Largennius, Larginius*); cf. W. Schulze, *Lat. Eig.*, p. 83; mais le sens en est inconnu.

P. 344, col. 1, l. 7 du bas, lire : racine **plitha-*.

P. 346, col. 1, l. 6, lire : *λούω* de **λεῖω*, myc. *re-wo*, hitt. *lah-(w)ai*; v. Benveniste, *Hitt. et i.-e.*, p. 15.

P. 347, col. 1, l. 14 du bas, après Plin. 25, 162, ajouter : v. André, Latomus XV, 1956, p. 292 sqq.

P. 348, col. 1, sous *laxus*, l. 4 du bas, lire : *λαγάσσει*.

- P. 377, col. 2, sous **maforte**, fin, ajouter : μαφόρτης. V. Blaise, *Dict.*, sous **māfors**.
- P. 379, col. 1, sous **magnus**, l. 8 du bas, lire : tokh. B. — fin de l'article : M. Benveniste (*Hitt. et i.-e.*, p. 111) conteste le rapprochement de hitt. *mekki* à cause de la graphie constante *-kk-* et du sens « nombreux ».
- P. 380, col. 1, sous **mallō**, ajouter : Toutefois, *mallō* « botte d'oignons » peut s'expliquer en partant du gr. μάλλος, qui signifie aussi « tresse », les oignons se vendant à la botte; cf. Ed. Diocl. 6, 20 (André).
- P. 381, col. 2, l. 20, ajouter : Sur *mam(m)ulāria* « acanthé », v. André, *Latomus* XIV, 1955, p. 52.
- P. 382, col. 2, fin, ajouter avant **mandūcō** : **mandra**, -ae f. : 1^o troupe, convoi; 2^o rangée de pions au jeu de dames. Emprunt au gr. μάνδρα, attesté dans la latinité impériale (Laus Pison., Mart., Juv.).
- P. 387, col. 1, sous ***mareus**, l. 2, lire : 3, 25.
- col. 2, sous **margō**, l. 7, ajouter : l'iranien *a marōza*.
- P. 388, col. 1, sous **Mārs**, l. 10 du bas, ajouter : étr. *Mamarce*, *Mamerce*; cf. Buonamici, *Epirg. etr.*, p. 266.
- P. 391, col. 1, sous **mātūrus**, ajouter, l. 10 du bas, après non attesté : en latin, mais l'osque *a Maatūis Keriāis* « Matribus Cerealiis » sur la Table d'Agnone Vetter, 147 a 10 et B 13.
- P. 395, col. 2, sous **membrum**, l. 3 du bas, lire après ***mēmsro-** : ou *mes.ro*, cf. gr. μέρα pl. n.
- P. 398, col. 1, l. 16 du bas, lire : *mēnōps*.
- col. 2, l. 2, avant **menta**, ajouter : **mensor** : v. *metior*.
- P. 399, col. 1, l. 9 du bas, lire : (armor.).
- col. 2, l. 13, ajouter : v. Frisk, sous *μειρομυ*.
- l. 16, ajouter après ***smer** : (avec une variante ***mer**).
- P. 401, col. 1, sous **mēta**, fin, lire : « palūs ».
- sous **metallum**, l. 2, ajouter après *μέταλλον* : d'origine inconnue (cf. Frisk, s. u.).
- col. 2, sous **mētior**, l. 8 du bas, ajouter après « avec δ » : mais *μήτρα* en sicilien, v. Frisk, s. u.
- l. 3 du bas, lire : *mitā* « mesuré ».
- P. 402, col. 2, bas, ajouter : et l'analyse de *miles* en ***sm-ilo-** (Hirt.) est arbitraire.
- P. 403, col. 1, sous **milium**, l. 12, après *mālnos*, ajouter : f. pl.; l. 14, ajouter : v. Niedermann; l. 16, après p. 113, ajouter : qui rapproche gr. μέλας « millet noir ».
- col. 2, sous **mīmus**, ajouter : sans étymologie.
- sous **mīna**, l. 3, ajouter : hébr. *māne*, accad. *manū*.
- P. 405, col. 2, l. 5, ajouter après Wackernagel : *Fest. Jacobi*, 1 sqq.
- l. 25 du bas, lire : correcte.
- fin de l'art. **minister**, après ***mei-**, ajouter : gr. μέλων.
- sous **minurriō**, l. 5, lire : *μινόρμυ*.
- P. 407, col. 2, sous **mitra**, ajouter après *μίτρα* : (d'origine orientale incertaine; v. Frisk, s. u.).
- P. 410, col. 1, sous **mōlēs**, ajouter, l. 1 : abl. *mālē*, gén. pl. *mōlūm*.

- P. 410, col. 2, fin de **mōlēs**, ajouter : cf. encore *prisi-muđiti* « laborare », got. *afmanip* « fessus », all. *müde*, sl. *mājati* « défatigé ».
- P. 411, col. 2, sous **molucrum**, l. 1, fin, ajouter : (var. *teruntur*).
- P. 415, col. 1, début dernier paragraphe, après ***mer-** « mourir », ajouter : hitt. *mer-* « disparaître, mourir ».
- col. 2, sous **Morta**, fin, ajouter : Enfin l'existence de *Parca Mauritia* à côté de *Neuna (Nōna) Fata* (De-grassi, *Inscr. lat.*, 10-12) indique une influence de *Mauors, Maurs*; v. Lejeune, *RÉA.* 63, 1961, 438.
- P. 416, col. 1, **mōtacilla**, fin, ajouter : v. André, *Noms d'oiseaux*, s. u.
- P. 421, col. 1, sous **mundus**, l. 30, ajouter : cf. étr. *mun-ta* « tombeau ».
- l. 7 du bas, ajouter : Pflügg, *Spr.* VIII, 1962, p. 142, et Pisani, *Paid.* XVII, 1962, p. 10.
- P. 422, col. 2, art. **mūnus**, l. 19, ajouter : L'ombrien *a munekla* « mūnasculum, sportulam », qui suppose un thème en *-o/-e-* : *moino-*.
- P. 423, col. 2, sous **murra** 1, l. 2, ajouter : lui-même emprunté au sémitique (v. Frisk).
- P. 425, col. 2, sous **mustēla**, fin, ajouter : cf. *mustus*? V. André, *R. Phil.*, 1962, p. 68.
- P. 426, col. 2, l. 14, ajouter après etc. : gr. μοῖρος « remerciement » (Frisk, s. u.).
- P. 428, col. 1, sous **naeuus**, l. 8, ajouter : (étr. *Cneve*, etc.).
- P. 430, col. 1, l. 23, lire : Cf. Marouzeau, *Traité de styl. lat.*, 1946, p. 166 sqq.
- P. 432, col. 1, l. 13, ajouter : *naulum* « fût », gr. ναῦλον (Frisk).
- l. 27, lire : *navionier*.
- sous **naupreda**, ajouter : V. *lampr(a)eda*.
- P. 434, col. 2, l. 16, lire : Le hittite *a nepiš* de ***nebhes**.
- P. 437, col. 2, sous **nēnia**, l. 15, ajouter : cf. peut-être *νενηλος* « sot » et « aveugle » (Frisk).
- sous **nēo**, milieu, l. 15, lire : gr. νέο, fut. νήσω, νώντα, etc.
- P. 439, col. 1, l. 24, ajouter : V. Ernout, *Philologia* III, p. 90.
- P. 440, col. 1, sous **noxa**, l. 1, lire : *noxa*, -ae f.
- col. 2, l. 24, lire : tokh.
- P. 441, col. 1, sous **nīdor** fin, ajouter : Racine ***kneid-**.
- sous **nīdus**, fin, ajouter : Sur gr. ῥζος « rameau », de ***o-2d-os**, v. Frisk, s. u.
- col. 2, l. 1, ajouter après Étymologie inconnue : Le rapprochement de gr. νεβρός « faon » (à cause de son pelage sombre) est aventureux (Frisk). L'ombrien *niru* dans *pistu neru* (T. E. II b 15) est obscur.
- sous **ninnium**, fin, ajouter : et Alf. Traina, *Riv. di Fil.* 94, 1966, p. 50 et s.
- P. 442, col. 2, sous **nīuit**, fin, ajouter : Racine à alter-

- nance ***sneigh-** (velpei, *nīuit*), ***snigh-** (gr. νίφα); cf. Frisk, sous *velpei*.
- P. 443, col. 1, sous **nō**, l. 6 du bas, lire : *natō*, -ās au lieu de *nō*, *nās*.
- P. 446, col. 2, sous **notia**, l. 4, lire : *ultis*.
- sous **nouācula**, l. 5, après *nouāre*, ajouter : de ***knoūā**.
- l. 3 du bas, lire : *kēnduti* « il aiguise ».
- P. 447, col. 1, l. 13 du bas, ajouter après n° 364 : et *Neuna*, v. *Morta*.
- l. 5 du bas, ajouter : L'adverbe *nouies*, ombr. *nuois*, suppose un thème i. e. ***new-** sans nasale finale (cf. *decies*, de ***dek-**).
- P. 448, col. 2, sous **nox**, fin, ajouter : *nekuzi* « il fait nuit », de ***nekut-ti**.
- P. 449, col. 1, sous **nūbēs**, fin, ajouter : *nūbēs* en face de *vépos* rappelle *sēdēs* en face de *ēdos*.
- P. 450, col. 1, l. 18, lire : *nekumant-* « nu ».
- l. 19, ajouter : *nekumantiar-iya* « dénuder ».
- P. 451, col. 2, sous **nummus**, ajouter à la fin : V. E. Laroche, *Hist. de la racine *nem-* en grec ancien, et G. C. Shipp, *Gl.* 34, 1955, 142.
- P. 452, col. 2, sous **nurus**, l. 5, ajouter : V. B. W. *bru*.
- sous **nurus**, fin, ajouter : Le rapprochement avec *neō* « filer », de ***sneu-** « filer », est imaginaire.
- P. 456, col. 1, sous **obrussa**, l. 6, ajouter : et *Hitt. et i.-e.*, p. 126.
- P. 457, col. 2, sous **ocris**, l. 11, lire : *hekur*.
- sous **oeris**, l. 16, ajouter : gr. ὄκρος.
- P. 458, col. 1, sous **oculus**, l. 4, barrer : bulbe de la racine du roseau, et lire : bourgeon adventive de la souche.
- l. 20, ajouter : *inoculātus* « tacheté ».
- P. 459, col. 1, l. 10, sous **odi**, après on rapproche, ajouter : gr. ὀδῶσ(σ)ασθαι, aor. « être en colère, gronder »; v. Frisk.
- sous **odor**, l. 3 du bas, ajouter : (qui a remplacé un ancien *olō*, -is, -ere).
- P. 460, col. 1, sous **oleum**, l. 1, ajouter : Mot méditerranéen, égéen ou crétois : arm. *awl* « huile », étr. *eleiva*.
- P. 461, col. 1, sous ***oluatium**, après sans autre exemple, ajouter : Sans doute du gr. ὀλῶζιον « κωνοῦν (Hes.) »; v. André, *Rev. de Phil.*, 1962, p. 30.
- col. 2, sous **ōmen**, fin, ajouter : Autre hypothèse dans Benveniste, *Hitt. et i.-e.*, 1962, p. 10 et s.
- avant **ommentāns**, ajouter : **ōmittō** : v. *mittō*.
- P. 461, col. 2, l. 4 du bas, lire : italiens.
- P. 462, col. 1, l. 3, ajouter : gr. ὀμνη (v. Frisk, s. u.).
- col. 2, sous **opimus**, dernière ligne, lire : *πυμλή*, mais le rapprochement est douteux, et l'explication par ***opi-pimus** peu vraisemblable.
- P. 466, col. 1, sous **ōra**, l. 1, lire : *ōra*, -ae f. : amarre.
- col. 2, l. 6 du bas, ajouter : cf. hitt. *harp-* « séparer, trancher, diviser ». Benveniste, *Hitt. et i.-e.*, p. 11.

- P. 467, sous **Orcus**, ajouter, l. 10 : cf. Skipp, *Orcus*, dans *Gl.*, 1960, p. 154 et s.; Mackauer, *P. W.*, 18, 1, 708 sqq.
- P. 468, col. 1, l. 10, ajouter : Le sens de l'ombrien urnasier abl. pl. est incertain : « urnāris » ou « ordināris »?
- col. 2, l. 20, lire : *foetus*.
- P. 470, col. 2, l. 9 du bas, après **osce**, ajouter : **Osceus**, -a, -um adj. : pl. *Oscei* « les Osques », nom d'une peuplade sud-italique entre les *Volques* et la *Campanie*. Adv. *obsce*, *osce*. Sans doute de ***ops-ko**, gr. Ὀπυχολ; cf. *Vols-ci*, *Aurun-ci*. Adj. dérivé ***obsceatae** (sc. *leges*), synonyme de *sacrae* dans Festus 204, 24.
- P. 472, col. 1, l. 11, ajouter : De même que hitt. (louv.) *hawa-*, *hawr-*.
- col. 2, sous **ōum**, l. 15, lire : *orddhi*.
- P. 475, col. 1, sous **pāgus**, l. 15, fin, lire : (Parce, Prol.).
- *ibid.*, l. 30, ajouter à la fin : V. A. Blaise, *Dict. lat.-fr. des auteurs chrétiens*.
- col. 2, sous **palam**, fin, lire : hitt. *puḫi* « large ».
- P. 476, col. 1, sous **Palēs**, fin, ajouter : Étymologies « populaires » dans Festus (*pasce*, *pariō*). Altheim a rapproché *Palatium* (v. *palāum*). Sur *Palēs* masculin, v. Dumézil, *Les deux Palēs*, *REL.* XL, 1962, p. 169 et s.
- P. 478, col. 2, l. 29, lire : *pandat*, au lieu de : *pandal*.
- P. 479, col. 1, fin, ajouter : Sur la parenté de sens entre *pangō*- et *πῆγνυμι*, v. W. Schulze, *Kl. Schr.* 217.
- P. 482, col. 2, milieu, sous **pāreō**, l. 5, lire : -ui.
- P. 488, col. 2, sous **patina**, ajouter, l. 3 : sic. *πατίνη*, comme étr. *patina*.
- P. 491, col. 2, l. 5, à *patenata*, ajouter : épithète d'un gâteau en forme de *pecten* « pudenda muliebria » offert à une divinité féminine.
- P. 492, col. 2, l. 29, lire : *gáthās*.
- P. 495, col. 1, l. 18 du bas, ajouter après ***argentopondius** : Cf. sans doute ombr. *nuḫpener* (T. E. V a 13 « pondiis »).
- P. 496, col. 1, sous **pēnis**, l. 3, lire : uirile.
- l. 3 du bas, ajouter après *piraḫ* « tête » : cf. *κράνιον* et *κέρας*.
- P. 497, col. 2, sous **perdix**, ajouter : Cf. gr. *πέροδιμα*.
- P. 499, col. 2, sous **perperus**, l. 5, ajouter après *De per-* : marquant la déviation.
- P. 501, col. 1, l. 21, barrer : (d'où *expedientia* « opportunité », Boèce). Cf. *Thes. E.*, col. 1617, l. 64 sqq.
- P. 504, col. 1, l. 28, ajouter : Noter l'i de *compitum* et de *propitius*; les autres composés ont gardé l'a de *petō*.
- col. 2, sous **petra**, l. 14, après ***petrica**, ajouter : et ***petricōsus**.
- P. 505, col. 2, après **phoba**, ajouter : **phocē**, -ae (cē, ēs) f. : phoque. Emprunt au gr. φώκη (Vg., Ov., Plin.).

P. 505, col. 2, bas, ajouter après « picam » : dérivé *Picunius*, T. E. V b 9. Sur *pica*, *picus*, v. André, *Noms d'oiseaux*, s. u.

P. 507, col. 1, sous *pilates*, lire, l. 4 : Le rapport avec osq. *chpeilatasset* (v. *pila*) est à rejeter. Sans doute emprunt au gr. *φελάττας*; v. André, *Rev. de Phil.*, 1962, p. 32.

P. 508, col. 2, l. 6, ajouter : V. Frisk, sous *πίρα*.

P. 509, col. 1, l. 7 du bas, ajouter : Pour *πέζω*, v. Frisk, s. u.

P. 510, col. 2, sous *pittacium*, l. 1, ajouter après *πιτάκιον* : d'origine obscure.

P. 511, col. 1, sous *pix*, l. 1, ajouter : poix, résine; cf. André, dans *Ant. class.* 33, 1964, 86 et s.

— col. 2, sous *plāga* 2, ajouter, l. 4 du bas : Cf. gr. *πλάζ*, gén. *πλάζος* et *πλάζιος* (Frisk).

P. 512, col. 2, sous *plānus*, l. 2, ajouter : cf. *πλανόμαι* « errer », *πλάνητος* (Frisk).

P. 513, col. 1, sous *platalea*, l. 1, ajouter : Serait « le labbe stercoraire » selon André, *Noms d'oiseaux*, s. u. — sous *platensis*, l. 2, lire : Autre forme de :

P. 515, col. 1, l. 19, ajouter après corbeille : A *duplex* on compare généralement ombr. *tupluk* qu'on traduit par « furcam »; ce serait un adjectif neutre substantivé **du-plak*, mais le vocalisme *a* est sans autre exemple et le sens du mot incertain.

P. 516, col. 2, sous *plumbum*, l. 4 du bas, ajouter après d'Espagne : v. Frisk, sous *μολυβδος*.

P. 517, col. 2, l. 3 du bas, lire : a priori.

P. 518, col. 1, sous *po*, l. 4, lire : *ἐπι* et *ἀπο*.

P. 520, col. 1, avant *polypus*, ajouter : *polus*, -i m. : pôle nord et par extension « ciel »; *poli* m. pl. « les pôles » ou « les cieus ». Emprunt ancien (Aecius) au gr. *πόλος*, pivot, poétique ou technique (Plin., Vitruv.). — Sans dérivé en latin classique, *polaris* est médiéval (non dans Du Cange), comme du reste *pole* en français.

P. 520, col. 1, sous *pōmus*, l. 2 de la fin, après obscures, ajouter : de même que *étr. pumnās*; v. Buonamici, *Epigr. étr.*, p. 213, n. 6.

P. 521, col. 2, sous *poples*, fin, ajouter après redoublement : comme *χόκλος*, de *κῶεκῶλ-ος*; v. M. Leumann, *Gl.*, 1964, p. 115.

P. 522, col. 2, sous *porca*, fin, ajouter : Pour un rapport possible entre *porca* et *porcus*, on a comparé *serobis* et *serōfa*; cf. Pisani, *Paideia* XVII, 1962, p. 12, et E. Lidén, *KZ* 56, p. 220 n.

P. 523, col. 2, l. 9, fin, lire : Wacker.

P. 527, col. 2, l. 34, lire : av. *paskāi*.

P. 528, col. 1, sous *potens*, fin, lire : *belli-potēns*.

P. 529, col. 1, bas, lire : *repōtia* n. pl. : beuverie, ripaille après la noce, Festus 350 13 L.;

P. 530, col. 1, sous *prae*, fin, ajouter : Sur le sens de *prae* défini comme « marquant la partie antérieure d'un objet conçu comme continu, et donc comme unique », v. Benveniste, Le système sublogique des prépositions en latin, *Trans. du Cercle ling. de Copenhague*, V, 1949, 178. (Problèmes de linguistique générale, Paris, 1966, p. 132.)

P. 531, col. 1, sous *praegnās*, fin, ajouter : *ob-stes*, etc.

P. 533, col. 1, sous *praetor*, l. 11, ajouter : En fin *praetor* est peut-être, comme *dictator*, un terme du vocabulaire religieux désignant celui « qui *praeit uerbis* » la formule que doit prononcer le prêtre magistrat, *fetial*, *pater patratus*, *magister*, etc.; cf. Plin., H. N. 28, 11.

P. 534, col. 2, l. 10 du bas, lire : v. pruss.

P. 535, col. 1, sous *prīmus*, l. 25, après *primōris*, ajouter : singulier rare.

P. 538, col. 2, sous *promuscis*, ajouter en fin d'article : On trouve aussi *prōboscis* avec *δ* (Anth.), comme *prōlogus*, d'après les autres composés de *prō*.

P. 538, col. 2, avant *propāgēs*, ajouter : *prooemium*, -i n. : prélude, préface. Du gr. *προοίμιον* (depuis Cicéron). Dérivé tardif : *prooemior*, -āris (Sid.).

P. 540, col. 2, l. 1, ajouter : (*Prōserpina*, Hor., Od. 2, 13, 21; *Epod.* 17, 2).

P. 541, col. 2, bas, après *psalmus*, ajouter : -pse : v. *ipse* et -pte.

P. 542, col. 1, sous -pte, ajouter, l. 6 : M. Benveniste (*Problèmes de linguistique générale*, p. 306) a rattaché...

P. 542, col. 2, sous *pūblius*, fin, lire : *pūblius*.

P. 543, col. 2, sous *pūgnus*, l. 8 du bas, après main fermée, ajouter : déjà dans Catulle 42, 5 comme synonyme de *codicilli*. Pisani compare gr. *πύξιδιον* ou *πύξιον*, dérivé de *πύξος* « buis », avec influence de l'adverbe *πύξ* « avec le poing ».

P. 544, col. 1, sous *pullus*, l. 2, ajouter après « poulet » : synonyme tardif de *gallus* « coq » (Vulg. Tob. 8, 11).

P. 546, col. 1, l. 6, ajouter après : par une piqure : d'où « vote, suffrage ».

P. 548, col. 2, l. 4, ajouter : *oppūtō* : tailler autour (Plin.).

P. 552, col. 1, sous *quantus*, bas, lire : ombr. *panta*.

P. 555, col. 1, sous -que, l. 10, ajouter : Sur -que et -ue, v. Ernout, *Rev. de Phil.* XXII, 1958, p. 189 sqq.; *Philol.* III, p. 96.

P. 558, col. 1, sous *quinque*, l. 11, ajouter : *étr. Cuinte* « Quintus ».

P. 559, col. 1, sous *quirīs*, l. 4 du bas, ajouter : Formation -is, -itis comme *Samnīs*, *Samnitēs* (de *Sam-*

nium), d'un suffixe -li- formant des toponymes comme -ās, -āis. V. Ernout, *Philol.* III, p. 20.

P. 563, col. 2, sous *raia*, ajouter, l. 1 : et aristoloche « plante ».

P. 564, col. 2, l. 9, après *raptus*, ajouter : trad. du gr. *πλάσμός* « convulsion ».

P. 565, col. 1, sous *ratumen(n)a*, ajouter : Sans doute à rapprocher du lat. *rota*, ce serait « la porte des chars »; cf. Plin., HN 2, 161.

— l. 15, supprimer la phrase : La longue de *rauiō*... avec Havet; v. toutefois, et lire : V. Marx.

— l. 3 du bas, ajouter : De *rauiō* existant un parf. *rausi* et un ptp. fut. *rausūrus* (Lucil. 19, 11).

— sous *rāuus*, l. 8, ajouter : *étr. Ravnū* « Rauentius ».

P. 566, col. 2, sous *rectus*, l. 15, ajouter : vénète *rehtia* « Rētia », nom d'une déesse.

P. 567, col. 1, l. 7, lire : *cingō*.

P. 569, col. 1, l. 12 du bas, ajouter : et *re-ligio* est à *religō*, -is comme *legiō*, *regiō* à *legō*, *regō*.

P. 570, col. 1, sous *rēnō*, supprimer les l. 1 et 2 et lire : sorte de sayon à longs poils en usage chez les Germains. Le sens de *reno* « renne » est contesté; cf. Benveniste, BSL LVI, 2, p. 94, et *Rev. de Phil.* XXXVIII, 1964, p. 201 sqq.

P. 573, col. 1, sous *rhythmus*, ajouter : V. Benveniste, *Problèmes de ling. génér.*, p. 327 sqq.

P. 573, col. 1, sous *ricinus*, ajouter, fin : V. André, *Latomus*, 1963, p. 650.

P. 574, col. 1, l. 4 du bas, ajouter : *ripōsus* « *δρῶδης* » (Cael. Aurel., *Orib.*).

P. 577, col. 1, après *roncus*, ajouter : **rōpiō*, -ōnis m. : rouget. Cf. Sacerdos, GLK VI, 461, qui donne le mot comme un sobriquet de Pompée « qui coloris erat rubei, sed animi inuerecundi ». Mais le mot n'est sans doute que la corruption de *δōpiō*, lui-même obscur. — col. 2, l. 14, ajouter après *Frōdon* : myc. *Frōdo*, et barrer : depuis Homère.

— *ibid.*, l. 19 du bas, après petite roue, ajouter : pilule plate, trad. de *τροχίσκος*.

P. 578, col. 1, sous *rota*, fin, ajouter : V. *Ratumen(n)a*. — col. 2, sous *rubus*, lire : *cornouiller sanguin* au lieu de « ronce, mûre sauvage ».

P. 579, col. 2, sous *rūga*, l. 2, ajouter après Ov. M. 3, 276 : « pas de vis ».

P. 581, col. 2, l. 2, ajouter : Peut-être étymologies savantes. On a rapproché *Rūminus*, *Rūminālis* du nom étrusque de Rome : *ruma*.

P. 582, col. 1, sous *rumpus*, fin, ajouter : V. J. Hub-schmid, *Thes. praerom.* I, p. 59.

P. 583, col. 1, sous *rūs*, l. 10, après *rusticus*, ajouter : pélin. *rustiz*, Vetter, *Hdb.* 215, g.

P. 585, col. 1, l. 9, fin, lire : v. h. a. — sous *Sabini*, fin, ajouter : gr. *Σαίνιον*, *Σαίνιται*.

P. 586, col. 2, l. 30 du bas, lire *sacrāmentum*. — l. 9 du bas, ajouter : Sur *sacrilagus*, v. Benveniste, dans *Homages à Max Niedermann*, p. 48-51.

P. 588, col. 2, l. 6, ajouter : Les formes romanes remontent à *seta*; v. G. Rohlf, *Gl.* XXXIX, p. 27.

— col. 2, sous *saeuus*, l. 2, lire : *saeuē*.

P. 589, col. 2, l. 14 du bas, après *salsilago*, ajouter : « saumure ».

P. 590, col. 2, sous *salis(s)ātiō*, l. 4, lire : *Isid.*, Or. 8, 9, 29.

P. 591, col. 2, sous *saluus*, l. 15 du bas, ajouter : noms de bon augure, passés en étrusque : *Salua*, *Salvena*, *Salvinci*; v. Buonamici, *Epigr. étr.* 269.

P. 592, col. 1, l. 19, lire : *δαῖφος* de **solwos*. — col. 2, avant *samolus*, ajouter : *Samnīs*, -itis m. : Samnite, gladiateur armé à la Samnite. V. *Quirīs*.

P. 594, col. 2, l. 2 du bas, lire : *resarsārum*.

P. 595, col. 1, l. 27 du bas, lire : *erklart*. — col. 2, sous *sarpa*, ajouter : v. André, *Noms d'oiseaux*, sous *sarpa*, *sarapa*.

— sous *satellis*, ajouter après peut-être étrusque : *zatlō?*

P. 596, col. 2, sous *Sāturnus*, l. 8 du bas, après *crāpula*, ajouter : *Altheim*, *Gesch. d. lat. Spr.*, p. 211; pour la finale, cf. *Iāturna*, *Voluturnus*.

P. 597, col. 1, l. 15 du bas, lire : *saxietās*, gr. *σάξιος*. — col. 2, sous *scabō*, l. 22, lire : égoïne.

P. 599, col. 1, sous *scandō*, l. 5 du bas, après (Vitr.), ajouter : -a *māchina* « échafaudage ».

P. 601, col. 2, sous *schedius*, l. 2, ajouter après Emprunt : (Lucil.).

P. 602, col. 1, l. 2, sous *scida*, fin, ajouter : v. André, *Arch. gl. Ital.* 49 (1964), p. 68.

P. 603, col. 2, sous *scirpus*, fin, ajouter : V. J. Hub-schmid, *Thes. praerom.* I, 58.

P. 607, col. 1, sous *sēcāle*, lire : Plin. 18, 140, et *éd. Diocl.*

P. 609, col. 2, l. 9 du bas, ajouter après *sédiment* : tassement.

P. 610, col. 2, l. 10, lire : *siège*.

P. 612, col. 1, sous *sem*, ajouter après l'unité : ou l'identité (v. *similis*, p. 626, col. 2, l. 7 du bas). — col. 2, l. 10, lire : *memordit*.

P. 613, col. 2, l. 10, lire : *et taedio*.

P. 613, col. 2, l. 22, après *Sēnat*, ajouter : (Festus 470, 5 L) d'après *cēnāculum*, etc. — l. 7 de la fin, lire : *zēna*.

P. 615, col. 1, avant **septem**, ajouter : **sēplasiūm**, -ī n. : séplase, parfum. Dérivé : **sēplasiārius**, parfumeur. De *Sēplasia*, place de Capoue où se vendaient les parfums. Mot grec?

— col. 2, l. 17 du bas, lire : lit. *septintas*.

P. 616, col. 1, sous **sequor**, l. 26, après *sequēla*, ajouter : **secūtor** « poursuiveur », nom d'un gladiateur opposé au rétiaire.

P. 617, col. 1, l. 13, ajouter : et Frisk, sous *ζηρός*.
— col. 2, sous **serna**, fin, ajouter : J. Hubschmid, Thes. praerom. I, 37.

P. 618, col. 1, l. 3, ajouter : l'ombrien *semenies* est obscur; cf. Ernout, *Le dial. ombr.*, p. 130.

P. 618, col. 1, sous **serō**, l. 23 du bas, après est à rejeter, ajouter : mais non en hittite; cf. Laroche, BSL 58, 1963, p. 73 et s.

— l. 18 du bas, après est de la forme, ajouter : hitt. *seyā* « enfoncer, planter, ficher »; *siyant-* « planté, scellé », lat. *insitus*.

— l. 12 du bas, après à *Sēmō* répondent, ajouter : hitt. *semena* « fondation ».

P. 621, col. 2, l. 3 du bas, ajouter : Cf. *ἑξάρος*, mesure de capacité, lat. *sextarius*; v. Nehring, Idg. « sechs », Sprache, 1962, p. 129 et s.

P. 622, col. 2, sous **siat**, fin, ajouter : Cf. aussi hitt. *sehur* « urine ».

P. 624, sous **signum**, l. 2, lire : cf. peut-être *seinq-*.

P. 625, col. 1, l. 5, ajouter après **dignus** : *legō lignum*.

P. 626, col. 1, l. 16, après *Siluanus*, ajouter : étr. *Selvan*.

P. 628, col. 2, l. 17 du bas, lire : celle.

P. 632, col. 1, l. 8 du bas, ajouter : On a rapproché étr. *usils* « soleil » qui figure sur le foie de Plaisance à côté de *tior* « luna »; cf. M. Pallottino, Elem. di lingua etr.

P. 634, col. 2, sous **absoluō**, l. 6, couper : τὸ ἴπ.

P. 638, sous **sospes**, col. 1, l. 13, ajouter : cf. gr. *Ἑκάτη σῶταρα* « Iecate sospita ».

P. 638, col. 1, l. 2 du bas, couper : v. h. a.

P. 639, col. 1, l. 1, lire : spatule, spathe de palmier (Plin. 17, 257).

— col. 2, l. 9 du bas, ajouter : Le latin n'a pas de mots qui correspondent à ombr. *speture* « *Spectōri », *speturie* « *Spectōria » (T. E. II a 1, 3, 5), qui comme *speciō* appartiennent au vocabulaire religieux.

P. 640, col. 2, l. 26 du bas, lire : *Speture*.

P. 641, col. 1, sous **spectile**, fin, ajouter : Pisani compare all. *Speck* « lard », mais ce rapprochement isolé est peu probant.

P. 642, col. 2, l. 12 du bas, lire : *su-spirō*.

P. 645, col. 1, sous **spurius**, l. 1, ajouter après *bâtard* : (sens originel sans doute « public »).

P. 645, col. 1, à la fin de l'article, ajouter avant M. L. : Buonamici, Epigr. etr., p. 270.

P. 646, col. 1, sous **stauro**, l. 3, ajouter : ou simplement transcrit de *σταυρώω*.

P. 647, col. 1, sous **stercus**, l. 2 du bas, lire : *speciō*.
— col. 2, l. 6 du bas, ajouter : hitt. *(i)starn* « milieu, étendue ».

P. 649, col. 2, l. 4, lire : l'ombrien a(n)stintu impér. (T. E. III 18, 19, 20), qu'on rattache à *stingō*, cf. Vetter, Hdb., p. 214, est de sens incertain...

P. 652, col. 1, milieu, après osq. *Staatīs*, ajouter : étr. *Statinei*, de lat. *Statinus*; v. Aulu-Gelle IV, 20, 11.

P. 655, col. 1, sous **stomachus**, l. 5, ajouter : Sur le développement du sens en latin, v. Benveniste, Rev. de Phil., 1965, p. 7.

P. 657, col. 1, l. 17, après (cf. *strigilis*), ajouter : *destringō, destrictōriūm* « locus ubi corpora strigilibus destrigebantur ».

— l. 26, avant *strictio*, ajouter : *strictum* « chaussure à lacets ».

P. 658, col. 1, après P. F. 409, 2, ajouter : ombr. *strucla* « struicula » (T. E. *passim*).

P. 659, col. 2, sous **sub**, l. 5, lire : *suspirō*.

P. 661, col. 1, sous **sūber**, ajouter : chène-liège et

P. 662, col. 1, sous **subulo**, l. 2, ajouter : cf. CIE *vel supluni* « Vel. Subuloni ».

— col. 2, sous **sūcus**, fin, ajouter : V. Frisk, sous *σῆκος* (de **sok*os*?).

P. 664, col. 1, l. 6, lire : *suggrunda* (sub-).

— l. 5 du bas, après *sūgim*, ajouter : (apparenté ou emprunté?).

P. 666, col. 2, sous **summānus**, l. 3, ajouter : K. Latte, Röm. Relig., p. 268.

P. 667, col. 2, sous **suouetaurilia**, ajouter : Sur la composition du mot, v. E. Benveniste, BSL XLV, 1949, p. 76 sq.

P. 669, col. 2, sous **sūra**, l. 2, ajouter après *Sulla* : *Sūrius, Sūrēnus*, étr. *sura*.

P. 670, col. 1, sous **sūs**, l. 13 du bas, lire : *sācula* : 1° jeune truie, M. L. 8416, 8418 b; 2° partie du pressoir où s'insèrent les « porculi »; v. Benveniste, BSL XLV, 1949, p. 80, et André, Rev. de Phil., 1962, p. 33.

P. 671, col. 2, sous **Syria**, fin, ajouter : *Syrisca*, nom propre diminutif (Virg. *Copa*).

P. 674, col. 1, sous **talentum**, l. 1, ajouter : talent (poids, monnaie).

— *ibid.*, l. 3, Sur le sens de *talent* « don naturel, aptitude » dans les langues romanes, v. O. Bloch-von Wartburg, Dict. etym., s. u., et Vény Clar, Rev. Lang. Rom. XXI, 1957, p. 106-127.

P. 675, col. 2, sous **talpa**, fin, ajouter : et J. Hubschmid, Thes. praerom. I, p. 37 et s.

P. 734, col. 1, l. 20 du bas, ajouter : gr. *λοθ* « vois ».

P. 735, col. 1, sous **uieō**, l. 5 du bas, ajouter après *saule* : (éol. *Fluoc*).

P. 736, col. 1, l. 9, fin, ajouter : Sur *uī-*, v. *duō*.

P. 738, col. 1, sous **uñum**, fin, ajouter : V. Frisk, sous *οἶνος*.

P. 741, col. 1, sous **uiseum**, fin, ajouter : Peut-être métathète comme dans *uespa*.

— sous **uifex**, fin, l. 5, ajouter : v. André, Latomus, 1956, p. 306.

P. 741, col. 2, sous **ultiparra**, ajouter : — Sur cette forme suspecte, v. maintenant André, *Noms d'oïseaux*, s. u.

P. 742, col. 1, sous **uītō**, fin, ajouter : Pisani compare all. *weit* « loin », v. h. a. *uī-*. Le sens premier serait « s'éloigner », qui expliquerait l'emploi du datif comme complément (?).

P. 743, col. 2, sous **uix**, ajouter : L'explication par un mot racine **uix* « combat » (cf. *uincō*) est imaginaire.

P. 745, sous **umber**, fin, ajouter : le toponyme *Vmbria*, *Vmber* et ses dérivés *Vmbrō*, *Vmbricus* sont d'origine inconnue.

P. 747, col. 1, l. 1, ajouter : (cf. v. pr. *wunden*.)

P. 749, col. 2, sous **Volcānus**, l. 3 du bas, ajouter après *Volca* : *Velxanas*, Pallottino, *Test. ling. etr.*, n° 57; *Volcenna*, etc.

P. 751, col. 2, sous **noltur**, fin, ajouter avant *Velthurna* : *Velthur*.

P. 754, sous **upupa**, fin, ajouter : V. S. Hubschmid, Thes. praer. I, 19.

P. 755, col. 2, sous **ursus**, l. 2, ajouter après à l'imitation du grec : où c'est peut-être une déformation du nom assyrien du « chariot » *eriquu* > **rko-*; v. Szemerenyi, Trends u. Tasks of Compar. Philol., 1962, p. 20.

— sous **ūrus**, ajouter après auroch : et buffle (Vg.).

— l. 2, fin, ajouter : v. h. a. v. angl. *ūr*, v. norr. *urr*, all. *auer*; et celt. dans *Urogenus*, Macr. 6, 4, 23.

— sous **urūō**, fin, lire : osq. *uruvū* « frontières »? Ajouter : Cf. Vetter, Hdb., p. 12. Toutefois, d'après Schulze, serait à rapprocher de gr. *ὁρῶς, οὐρῶς* « limite, borne »; v. Frisk, s. u.

P. 758, col. 1, milieu, sous **ūsītātus**, l. 2, après *ūsītō*, ajouter : (tardif), et l. 3 : Cf. H. Glätti, Rev. de Ling. rom. XXII, 1958, p. 319 sq.

— col. 2, l. 11, ajouter après *oisa aetate* : et osq. *citium* « pecunia »? Ajouter : Cf. Vetter, Hdb., n° 11 et Index, s. u.

P. 759, col. 2, sous **uxor**, fin, ajouter : le rapprochement de skr. *ukśān* « taureau, mâle » est à écarter.

— col. 1, avant **zeus**, ajouter : **zerna**, -ae f. : synonyme de « lichen » ou « impetigo ». Tardif (Cassius Felix 19, 11). V. *serna*.

P. 677, col. 2, sous **taurus**, l. 17 du bas, fin, ajouter : L'étrusque *θευru* est douteux; cf. Kretschmer, Gl., 1940, p. 266.

P. 678, col. 1, avant **teccō**, ajouter : **tēbenna**, -ae (gr. *τήβεννα*) f. et **tabennum** (v. Du Cange, s. u.) : manteau que portaient les Étrusques. V. Bücheler, Kl. Schr. III, 31. Mot de glossaire, d'origine inconnue.

P. 682, col. 1, l. 21 du bas, lire : *tençon*.

P. 682, col. 2, l. 15, bas, ajouter : *tentōriūm, -riolūm* « tente ».

P. 685, col. 2, sous **teres**, l. 5, fin, ajouter : « arrondi au tour ».

P. 688, col. 1, sous **terra**, l. 10 du bas, lire : *tellūs*.

P. 691, col. 1, sous **thymum**, ajouter après *thym* : (ou plutôt sarriette, v. Plin., HN 21, 56).

— l. 3 du bas, après **tifa*, ajouter : « quercus, ilex ».

P. 696, col. 2, l. 10, ajouter : Cf. hitt. *tarku (wai)* « danser », etc.

P. 700, col. 2, sous **tremō**, l. 4, ajouter : L'ombrien *tremiū*, de sens transitif, « tremefacitō », est peut-être emprunté au latin.

P. 702, col. 1, sous **tribus**, l. 13, ajouter après de là : *tribūnātus* « tribunat, dignité de tribun ».

— col. 2, sous **trīcae**, l. 4, après *trīcōsus*, ajouter : *trīcinus*? Cf. Nonius 181, 5 : « -um tardum et quasi impedimentum, uel siccum et sine suco » (Varro, Eumen. 159).

P. 703, col. 1, sous **triō**, fin, ajouter : Autre hypothèse d'André, Rev. de Phil., 1962, p. 34, qui dérive *triō* de *trēs* « bœuf de trois ans »?

P. 704, col. 1, sous **tropaeum**, l. 2, ajouter : Très usité dans le vocabulaire de l'Église avec divers sens dérivés; v. Blaise, s. u.

P. 706, col. 1, sous **tucca**, fin, ajouter : Cf. peut-être aussi ombr. *toco* (T. E. V b 13), que Buck traduit par « sale (conditas) », mais la forme est obscure.

P. 710, col. 2, sous **uacō**, l. 8 du bas, ajouter après bibliographie : cf. hitt. *wak-*, faire défaut, manquer, Laroche, BSL 58, 1963, p. 64.

P. 716, col. 2, l. 5, lire après *Veīouis* : sans doute divinité infernale; cf. K. Latte, Röm. Relig., p. 81 sq.

P. 721, sous **uentur**, l. 4, ajouter, après *foetus* : comme gr. *γαστήρ*.

P. 722, col. 1, l. 9, ajouter : *Veneris dies* « vendredi » (esp. *viernes* seul).

P. 727, col. 1, sous **ueruex**, l. 3, lire : 1 mouton.

— l. 6, ajouter : 2, Nom d'un poisson de mer : *u. marinus*.

P. 729, col. 2, sous **uestis**, l. 10 du bas, ajouter après *av. vastrōm* : le hittite *vestra*.

P. 732, col. 2, sous **ufcus**, l. 14, ajouter après sans doute dialectal : ou issu d'une dissimilation (Ronjat).